Shelf No. M010.5 P38

DISCARDED
By the
TORONTO PUBLIC LIBRARY.
TORONTO PUBLIC LIBRARY

Reference Department.

THIS BOOK MUST NOT BE TAKEN OUT OF THE ROOM.

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

Janvier 1896. T. LXXVI. 1.

V
Bb
P

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTE-TROISIÈME

(SOIXANTE-SEIZIÈME DE LA COLLECTION)

76-77

554460
6.12.52

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
5, RUE SAINT-SIMON, 5

1896

Z
1007
P73
t. 76-77

400522

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

PUBLIC LIBRARY
REFERENCE

MAY 1922

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

1. *Histoire de l'orfèvrerie française*, par Henry Havard. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, 1896, gr. in-4 de 472 p., illustré de 40 pl. hors texte, dont 10 en couleurs, or et argent, et de près de 400 vign., broché, 40 fr. — 2. *La Peinture en Europe, Florence ; la Belgique*, par Georges Lafenestre et Eugène Richtenberger. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1896), 2 vol. in-8 de 376 et 393 p., illustré de 100 reproductions photographiques, relié, 10 fr. le vol. — 3. *Égypte et Palestine*, par Émile Delmas. Paris, Fischbacher, 1896, gr. in-8 de 414 p., illustré de 115 grav., 4 eaux-fortes et 4 aquarelles par E. Couneau, broché, 10 fr. ; relié, 15 fr. — 4. *La Sainte Vierge dans les arts*, par François Bournand. Paris, Tolra, 1896, in-8 de 342 p., illustré, broché, 10 fr. ; relié, 14 fr. — 5. *Loin du pays*, par le R. P. Fréd. Rouvier. Paris, Retaux, 1896, gr. in-8 de 401 p., nouvelle édit. illustrée sur les dessins et sous la direction de l'auteur, broché, 10 fr. — 6. *Père et fils. Les Rois de la mer*, par Mme de Witt, née Guizot. Paris, Hachette, 1896, gr. in-8 de 336 p., illustré de 44 grav. par H. Vogel, broché, 7 fr. ; relié, tr. dorées, 10 fr. — 7. *Un Bienfaiteur de l'humanité. Pasteur, sa vie, son œuvre*, par Fr. Bournand. Paris, Tolra, 1896, in-8 de 351 p., illustré, broché, 6 fr. ; relié percal., tr. dorées, 8 fr. — 8. *Notre Campagne à Madagascar, notes et souvenirs d'un volontaire*, par le capitaine G. de Corlay. Paris, Tolra, 1896, in-8 de 384 p., illustré d'une grav., broché, 6 fr. ; relié, tr. dorées, 8 fr. — 9. *Lutteurs et gladiateurs*, par Léon Ville. Paris, Tolra, 1896, in-8 de 342 p., illustré, broché, 6 fr. ; relié, 8 fr. — 10. *L'Oncle Bontemps !* par Olivier Darc. Paris, Ducrocq, s. d. (1896), in-4 de 266 p., avec 66 compos. de Dessertenne, grav. de Ruckert et Toquenne, relié fers spéc., tr. dorées, 6 fr. 75. — 11. *Le Règne de la foi dans les Gaules, ou Elvina Munroë, la vierge d'Armorique*, par l'abbé Gillot. Paris, Delhomme et Briguet, 1896, in-8 de 287 p., illustré, broché, 3 fr. 50. — 12. *Échos de Paray-le-Monial*, par le R. P. Joseph Zelle. Paris, Delhomme et Briguet, 1896, in-18 de 288 p., illustré, broché, 3 fr. 50. — 13. *Le Prince Serge*, par Mlle Jeanne de Coulomb. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1896), in-18 de 272 p., illustr. de Laurent Gsell, broché, 2 fr. 25 ; relié, tr. dorées, 3 fr. — 14. *Mauviette chérie*, par Mme Gevin-Cassal. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1896), in-18 de 290 p., illustr. de Slom, broché, 2 fr. 25 ; relié, tr. dorées, 3 fr. — 15. *Images enfantines*, album in-folio, images coloriées, cart. en couleurs. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1896), relié, 3 fr. 50. — 16. *Mauvaises têtes et bons cœurs*, par Carolus Brio. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1896), in-18 de 126 p., illustr. de Cécile Châtus, broché, 0 fr. 80 ; relié, 1 fr. 25. — 17. *Les Prisonniers de maman*, par Mme J. de Sobol. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1896), in-18 de 126 p., illustr. de Le Riverend, broché, 0 fr. 80. ; relié, 1 fr. 25. — 18. *Les Récits d'un vieil oncle*, par Camille Natal. Paris, Librairies-imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1896), in-18 de 127 p., illustr. d'Eugène Chaperon, broché, 1 fr. 80 ; relié, 1 fr. 25.

— Encore des volumes qui, comme tous les ans, nous sont parvenus trop tard pour qu'il en soit question utilement en vue des achats d'étrennes. Il est vrai que nos lecteurs pourront consulter le présent article à propos des cadeaux de Pâques. Cela ne nous empêche nullement de regretter l'incroyable lenteur que certains éditeurs apportent à faire paraître leurs nouveautés. Le public attend, veut être renseigné au mo-

ment opportun et ne s'en rapporte pas du tout aux notices, partout les mêmes, ou à peu près, qui s'étalent dans les journaux. « Chat enfariné, » nous écrit un abonné du *Polybiblion* agacé et mécontent. Il est donc de l'intérêt des libraires et des familles que les « livres d'étrennes » soient signalés d'urgence. Nous ne sommes pas les seuls à prêcher dans ce désert; nous traduisons la pensée générale : il appartient aux maisons d'éditions de prendre des mesures, l'an prochain, pour arriver plus tôt. — Cela dit, entrons en matière.

1. — M. Henry Havard, inspecteur général des Beaux-Arts, a écrit pour le grand public une *Histoire de l'orfèvrerie française*, où il a entendu son sujet dans le sens le plus large, le ramenant sans cesse à l'histoire générale de l'art. Le livre est vraiment intéressant. Il s'ouvre par deux chapitres sur l'orfèvrerie dans l'antiquité, puis il raconte successivement les destinées de l'orfèvrerie de l'époque gauloise, mérovingienne et carolingienne, avec une étude sur saint Eloi et les prélats orfèvres, qui furent nombreux en un temps où les objets d'art servaient surtout à ennoblir le service du culte. La main-d'œuvre religieuse et civile au moyen âge, les corporations d'orfèvres, les principales séries de leurs œuvres qui sont conservées, enfin l'essor nouveau de la Renaissance et les variations du goût au temps de Louis XIV (qu'on se rappelle la belle vaisselle du grand Roi et le mobilier d'argent de Versailles), puis sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI, voilà les étapes diverses qui conduisent l'archéologue au présent siècle, auquel il ne consacre qu'un sobre chapitre. Quelques pages instructives résument les renseignements nécessaires à connaître sur deux arts voisins de l'art de l'orfèvre et souvent utilisés par lui, l'émaillerie et la joaillerie. On sera surpris de la quantité d'anecdotes et d'épisodes qui se rattachent, dans nos annales nationales, à l'art secondaire étudié dans ce livre, et on constatera avec tristesse les circonstances qui ont amené à diverses reprises, notamment aux derniers siècles et même avant la Révolution, la destruction systématique et la fonte aux hôtels des Monnaies des trésors d'argenterie réunis par le goût français. L'illustration dans le texte est considérable; l'illustration hors texte reproduit, par une heureuse idée, les principaux objets de la galerie d'Apollon au Louvre. Une critique assez grave doit être présentée à l'auteur : on s'étonne de voir citer, en plusieurs chapitres, par longues tranches ou par allusion, les prétendus *Souvenirs de la marquise de Créquy*. Il y a beau temps que cette fabrication ébontée du sieur Causen, dit de Courchamps, est sortie du rang des sources historiques.

2. — La jolie collection de *la Peinture en Europe*, entreprise par les Librairies-imprimeries réunies, est intéressante non seulement pour les voyageurs, qui y trouvent le guide artistique le plus complet et le plus sûr, mais encore pour le simple curieux qui veut connaître, au coin de

son feu, par de bonnes et nombreuses reproductions, les musées et les collections célèbres qu'il ne visitera pas. Après *le Louvre*, qui a inauguré la série, paraissent cette année deux autres volumes, *Florence* et *la Belgique*. Les cent reproductions directes qui ornent chaque volume sont ici meilleures encore que dans le premier; un petit nombre seulement restent défectueuses, par suite d'inévitables insuffisances du cliché. Florence était la seule ville peut-être qui pût, dans le plan adopté par MM. Lafenestre et Richtenberger, obtenir l'honneur d'un volume distinct. C'est en effet un grand musée que cette ville triomphante de l'art, et il y faut étudier, outre ses célèbres galeries, beaucoup d'édifices religieux et hospitaliers et de monuments civils, qui renferment tous des tableaux et des fresques murales de grande importance. Les auteurs ont dressé sur ces divers points des catalogues très étendus, qui se trouvent réunis ici pour la première fois. Le volume consacré à la Belgique artistique a donné place aux villes suivantes : Bruxelles, Louvain, Malines, Anvers, Termonde, Alost, Gand, Bruges, Courtrai, Ypres, Tournai. La description des œuvres, dans chaque musée, église ou édifice civil, a lieu dans l'ordre où elles se présentent au visiteur. Un index général groupe les renseignements du volume. (A propos du portrait de Marie-Antoinette au Temple, conservé au palais d'Arenberg à Bruxelles, une publication française devait indiquer qu'une réplique, au moins aussi bonne, de ce portrait a été acquise, il y a deux ans, par le Musée de Versailles.)

3. — L'ouvrage de M. E. Delmas sur *l'Égypte et la Palestine* est très bien fait; le texte en est fort soigné et les illustrations sont de premier ordre. L'auteur, armateur à La Rochelle, et, croyons-nous, ancien député, a pu voyager dans les meilleures conditions pour bien observer; aussi ses appréciations sur la situation politique de l'Égypte ont-elles un grand intérêt. Il n'abuse pas des descriptions archéologiques, mais s'enthousiasme franchement pour le beau ciel et les lumineux paysages de la terre des Pharaons qu'il visite jusqu'à la deuxième cataracte, c'est-à-dire jusqu'à la limite que les touristes ne sauraient franchir aujourd'hui avec sécurité. M. Delmas n'est pas un catholique et il avoue avoir lutté contre le « cléricalisme ; » mais il est de ceux qui estiment qu'à l'étranger ce n'est plus « l'ennemi » et qu'il convient de soutenir nos missionnaires comme agents de l'influence française. Il a, d'ailleurs, un vague sentiment de religiosité qui le fait s'attendrir aux larmes en voyant sur son vapeur du Nil les Anglais célébrer avec dévotion la fête de Noël. Son livre n'est donc pas l'œuvre d'un sectaire, mais d'un indifférent; il raconte même très convenablement sa très courte visite à Jérusalem en revenant d'Égypte. Toutefois, à cause de certains détails de mœurs, nous ne pourrions recommander cet ouvrage pour les jeunes gens.

4. — C'est une excellente idée, doublement digne d'éloges, qu'a mise

à exécution M. François Bournand, ancien commissaire général des beaux-arts, dans son ouvrage intitulé : *La Sainte Vierge dans les arts.* Son culte pieux pour Marie s'y est accordé on ne peut mieux avec son zèle et sa compétence artistiques. Edification, instruction, agrément se trouvent réunis pour le lecteur dans le texte et l'illustration, empruntée principalement aux œuvres des maîtres, des treize chapitres où sont successivement étudiés les sujets suivants : I. La Sainte Vierge dans l'art chrétien primitif. II. La Sainte Vierge dans l'art byzantin. III. Les Représentations de la Sainte Vierge dans la numismatique. IV. La Sainte Vierge dans l'art français (moyen âge). V. La Sainte Vierge dans l'art italien. Les Premiers Maîtres chrétiens. VI. La Sainte Vierge et les artistes de la Renaissance italienne. VII. Les Vierges de Raphaël. VIII. Les Vierges de Michel-Ange. IX. La Sainte Vierge dans l'art allemand et dans l'art flamand. X. La Sainte Vierge dans l'art espagnol. XI. La Sainte Vierge dans l'art moderne et contemporain. XII. La Sainte Vierge dans la littérature et la musique. XIII. Les Églises et les pèlerinages en l'honneur de la Sainte Vierge. — L'illustration comprend plus de cent gravures, soit hors texte, soit dans le texte. Cet ouvrage nous paraît appelé à un succès mérité.

5. — Nous avons déjà rendu compte de l'ouvrage du R. P. Rouvier : *Loin du pays*, édition petit in-8 du prix de 4 fr. Une édition plus luxueuse vient de paraître en vue des étrennes et mérite bien l'attention des parents chrétiens. Nous rappellerons seulement que l'auteur s'est attaché à faire ressortir, par des faits et par des appréciations émanées de plumes non suspectes, les services rendus à la France par les missionnaires catholiques. Dans ce but, il fait parler des ambassadeurs, des consuls, des amiraux, des généraux, des sénateurs, des députés, des explorateurs, des publicistes de toutes catégories. Il n'est pas possible de concevoir une plus éloquente réponse à l'inique loi d'abonnement qui prétend frapper les ordres religieux dans leurs sources vives. C'est surtout à ce point de vue apologétique que se recommande l'ouvrage du R. P. Rouvier. Nous ajouterons que l'édition est très soignée et les gravures vraiment très belles.

6. — Le beau volume de Mme de Witt contient deux nouvelles historiques. La première, *Père et fils*, donne, en français presque du temps, le récit de la lutte des villes de Flandre contre leur seigneur, Louis de Nevers, et contre le roi de France Charles VI. On y voit figurer successivement les deux Arteveld, père et fils, chefs des rebelles, le premier assassiné par ses compatriotes les Gantois, le second tué à la bataille de Rosebecque contre les Français. Ces événements sont assez compliqués, en sorte que, pour les bien comprendre, il faut être un peu familier avec cette période de l'histoire de France; de plus, le style archaïque adopté par l'auteur fait que la lecture en serait fati-

gante pour des personnes peu lettrées ; les jeunes gens ayant du goût pour les récits historiques prendront, au contraire, un vif plaisir à cette lecture très mouvementée et très chargée de couleur locale. La seconde nouvelle, *les Rois de la mer*, a trait au siège de Paris par les Normands, sous Charles le Chauve. Rien de plus suave que le type d'une jeune Islandaise mariée à un chef norwégien et soignant sa mère avec un dévouement héroïque, pendant l'absence de son mari. Ces deux petits romans, surtout le dernier, sont animés d'ardents sentiments religieux et même absolument catholiques.

7. — La cendre de M. Pasteur est à peine refroidie que déjà s'ouvre, après les nombreux articles de la presse française et étrangère, la série des livres appelés à affermir encore, si possible, l'impérissable gloire du grand savant. Voici M. H. Bournand qui nous donne : *Un Bienfaiteur de l'humanité. Pasteur, sa vie, son œuvre.* Assurément, nous sommes en présence d'un travail hâtif, de caractère populaire, mais assez bien compris et intéressant. L'heure n'a pas sonné encore où l'illustre Franc-Comtois pourra être apprécié, glorifié comme il le mérite. Quand même, nous n'hésitons pas à recommander ce volume, bien qu'il soit dédié (nous nous demandons pourquoi) à M. Jules Simon et qu'il soit « orné » (deuxième point d'interrogation) d'un portrait de Renan. Nous conseillerons vivement à l'éditeur catholique Tolra de supprimer l'image du renégat dans les éditions futures du livre de M. Bournand : à aucun point de vue elle n'a sa place ici.

8. — Le capitaine de Corlay arrive dans les premiers avec la publication de son livre sur *Notre Campagne à Madagascar*. Il eût mieux valu attendre un peu plus pour le faire paraître, et mettre un peu d'ordre et de correction dans des notes prises au jour le jour, et colligées trop à la hâte. Il résulte de cette précipitation plusieurs graves inconvénients : d'abord une confusion regrettable dans le récit des événements, qui ne se succèdent pas dans leur ordre naturel ; puis des erreurs choquantes : par exemple, où l'auteur a-t-il vu qu'il y a mille ans la race blanche était maîtresse à Madagascar ? Ailleurs, il dit que M. Patrimonio remplaça M. Maigret ; or le premier est un diplomate français, tandis que le second était consul d'Italie à Tananarive. Il n'est pas exact non plus malheureusement que la France se soit annexé les Nouvelles-Hébrides ; c'est le régime du *condominium* anglo-français qui sévit dans cet archipel. Enfin, il eût fallu se donner le temps de corriger de grossières fautes d'impression : terrain « séditieux » pour terrain « sédimentaire. » Nous déplorons d'autant plus ces incorrections que, par ailleurs, l'ouvrage est excellent ; M. le capitaine de Corlay le termine en souhaitant que notre nouvelle conquête ne profite pas moins au développement de la religion catholique qu'aux intérêts de la France. Les gravures sont bonnes et la carte est très suffisante pour aider à suivre les opérations militaires. Il

est à souhaiter que l'auteur et l'éditeur nous donnent une nouvelle édition plus soignée de cette œuvre patriotique et chrétienne.

9. — On sait en quel honneur étaient tenus les exercices physiques dans l'antiquité. D'après Plutarque, l'organisation des luttes athlétiques comportait une véritable hiérarchie. Le chef suprême était le gymnasiarque ; sous ses ordres évoluaient le xystarche, qui présidait aux xystes et aux stades ; les gymnastes, qui surveillaient les autres exercices ; les sophronistes, chargés de veiller sur les mœurs, et les pedotribes et hypedotribes, anciens athlètes chargés de l'enseignement. Après les athlètes, M. Léon Vile évoque les souvenirs des gladiateurs romains, et décrit les fameux combats donnés par Tibère, en l'honneur de la mémoire de son père. Puis, franchissant d'un bond les siècles, il étudie la lutte moderne et donne un manuel très complet de cet art, aujourd'hui confiné dans les baraques foraines, et qui cependant développait les muscles et la souplesse de merveilleuse façon. *Lutteurs et gladiateurs* est édité avec soin par la maison Tolra et est orné de soixante-dix gravures, d'après les compositions de Léo Laporte.

10. — Orphelin exploité par un faux aveugle, le petit Frédéric Marquis échappe un beau jour aux mains de son tyran : il fuit à Paris et gagne peu à peu le Bourbonnais. Son idée fixe est de retrouver son père, que l'ambition a poussé à s'expatrier pour aller chercher fortune au Tonkin, et il entend gagner le port de Marseille. De cruelles mésaventures le jettent, à moitié mort, presque au seuil de *l'Oncle Bontemps*, dont la femme ne tarde pas à le reconnaître pour son propre neveu. Dès lors, toutes les épreuves du pauvre enfant sont terminées. Il reverra son père non coupable, mais malheureux, et, guidé par lui, soutenu par l'oncle et la tante Bontemps, Frédéric Marquis nous apparaîtra aux dernières pages du volume en train de se créer une place au soleil. Très moral, renfermant d'utiles leçons, ce volume peut faire du bien. Il aurait, à nos yeux, une valeur plus grande encore si la pensée de Dieu y était mieux affirmée.

11. — Le roman historique intitulé : *Elvina Munroë* est intéressant et dramatique. Donnée fort simple d'ailleurs. La scène se passe à l'ombre du Mont Saint-Michel. Elvina, enlevée par un Saxon païen, Éric, s'évade grâce à la complicité de la jalouse fiancée d'Éric, qui ne peut supporter la rivalité d'une chrétienne. Mais le fiancé d'Elvina, le Celte chrétien Walter, et son père Munroë vengent l'insulte faite à la vierge chrétienne ; à peine sortis de la victoire de Poitiers, à laquelle ils ont pris une glorieuse part, ils taillent en pièces les Saxons et chassent définitivement les barbares du sol des Gaules. Mais ils paient cher leur victoire : Elvina meurt, et son fiancé, désormais guéri de ses ambitions mondaines, se retire au Mont Saint-Michel, dont il devient bientôt abbé. Telle est la nouvelle racontée par M. l'abbé Gillot, dans un livre qui fait

très heureusement revivre la Bretagne au temps de Charles Martel. C'est une œuvre de mérite, qui a une réelle valeur historique, et dont l'inspiration est éminemment chrétienne.

12. — Le R. P. Zelle, un des apôtres les plus ardents du Sacré Cœur à la résidence de Paray-le-Monial, a fait paraître, dans le *Messager du Sacré Cœur de Jésus*, une suite d'*Échos de Paray-le-Monial*, auxquels les pieux lecteurs de cette revue ont fait un très bon accueil. C'est de ces articles épars, « simples fleurs recueillies dans un petit coin de terre privilégiée, » qu'il a formé son livre, tout entier consacré à chanter les gloires du Sacré Cœur et à en étendre au loin le règne et l'influence bénie. C'est en quelque sorte le journal de Paray-le-Monial, entremêlé de souvenirs historiques se rapportant au célèbre pèlerinage, et de méditations élevées sur les bienfaits de cette consolante et vivifiante dévotion. Ce livre s'adresse donc avant tout aux âmes pieuses ; les autres ne le comprendraient pas ; mais dans ce cercle d'âmes choisies, grâce à Dieu assez étendu pour que le livre ait beaucoup de lecteurs, il peut et doit faire beaucoup de bien. C'est en quelque sorte le manuel de l'œuvre de la communion réparatrice : les nombreux associés de cette œuvre d'amour et de foi, qui ne compte pas moins de cent mille associés, lui feront certainement bon accueil.

13. — Avec *le Prince Serge*, nous sommes en pleine Russie, mais la Russie qui, les mauvais temps venus, émigre vers les rives ensoleillées de la Méditerranée. Mlle Jeanne de Coulomb raconte l'émouvante histoire, égayée d'un comique de bon aloi, d'une famille franco-russe (effet de l'alliance, sans doute). Une princesse russe archimillionnaire a jadis capté un héritage qui revenait, en droit naturel, pour part égale, à une sœur mariée à un officier français. La vie ne lui a pas été clémente : vieillie, elle traîne languissamment une existence bourrelée de remords que le spectacle d'un petit-fils infirme, qui clôt sa noble lignée, n'atténue point d'espérances, même mondaines. Pour ramener la paix dans cette âme, il ne faut rien moins que la rencontre inattendue d'une nièce pauvre, victime de la tante ambitieuse de jadis. Celle-ci, aussitôt, répare, autant qu'elle le peut, le mal qu'elle a commis, et tout est bien qui finit bien. L'action de la Providence, dans ce récit, semblera visible, éclatante, même aux aveugles : pourquoi, alors, Mlle de Coulomb semble-t-elle avoir reculé de parti pris devant cette constatation ?

14. — Nous préférons donc *Mauviette chérie* au *Prince Serge*, parce que ce livre de Mme Gevin-Cassal nous parle de Dieu et, une fois au moins, de la prière et de ses effets consolants dans l'épreuve. L'on se souvient encore de certain duel, affreux et fameux, entre deux amis, un peintre et un journaliste parisiens, duel fatal au peintre. Ce simple fait divers a servi de point de départ à l'auteur pour écrire un petit roman très intéressant, quoique un peu « fin de siècle » par les expressions

singulières qu'elle place parfois dans la bouche de son héroïne. Cette petite névrosée s'accalmit, se guérit, en se trouvant, de par les circonstances, transportée brusquement dans un milieu autrement sévère, autrement sain que celui du boulevard, c'est-à-dire en Savoie, sur les bords du Léman. Là, elle se transforme graduellement, et mérite de devenir un jour la compagne d'un ami d'enfance qui ne l'a jamais oubliée.

15. — *Imagerie artistique.* Sous ce titre, la maison Quantin a inauguré une série d'albums que plusieurs fois nous avons signalée à nos lecteurs. MM. May et Motteroz, qui continuent dignement les traditions de cette maison, nous offrent un nouvel album grand in-4, contenant une suite d'images en couleur fort jolies et qui réjouiront nos enfants. Autant de pages, autant de sujets. Citons : *Voyage en Suisse, la Branche, les Étapes d'un cheval, le Bateau de Maurice, Désobéissance, Voleurs volés. Mauvais caractère, le Chien et le parapluie*, etc.

16. — Sous ce titre : *Mauvaises têtes et bons cœurs*, M. Carolus Brio raconte une série d'histoires enfantines, d'où il appert que les enfants ne doivent pas fourrer leurs doigts dans le nez, ni tromper les autres, ni les jalouser; n'être ni distraits, ni gourmands, ni cruels aux animaux, se corriger tout de suite sans attendre d'être grands, enfin venir en aide par le travail aux parents dans la peine. Tout cela est gentiment raconté. Je note que dans cinq ou six passages, il est question du bon Dieu, de la Providence, d'espoir en Dieu, et même de la Sainte Vierge et de Jésus. Si donc le livre n'est pas ce qu'on peut appeler un livre chrétien, l'idée religieuse s'y montre assez souvent. Pour nos lecteurs, c'est une recommandation.

17. — *Prisonniers de maman*, cela veut dire que l'on a la coqueluche et que l'on est condamné à ne pas sortir et à ne recevoir personne jusqu'à pleine et entière guérison. Comment alors occuper le temps? Mlle Suzanne, l'aînée de la famille prisonnière, imagine, tout comme Silvio Pellico, de raconter ses « prisons, » et c'est de quoi est fait ce petit volume : ce qu'on y trouve, ce qu'y mettrait la première petite fille venue qui s'aviserait de raconter ce qu'elle fait avec ses frères et sœurs pour tuer le temps ou le passer le plus agréablement possible. Certes, le livre est écrit de main experte et légère, nous avouons pourtant qu'il ne nous a pas beaucoup intéressé, et nous ne voyons pas quel profit un enfant peut tirer de sa lecture, sauf peut-être la tentation d'écrire ses mémoires dès qu'il aura sept ans, ce qui est commencer bien jeune pour se livrer à ce genre d'exercices. Enfin *les Prisonniers de maman* ont été sages tout le temps de leur réclusion. Petits enfants, faites comme eux, mais n'écrivez pas vos mémoires et n'appelez pas maman « la jolie petite femme de papa. » C'est toute la morale qu'en cherchant bien nous arrivons à dégager de cette histoire.

18. — *Les Récits d'un vieil oncle* sont au nombre de seize; aucun

d'entre eux, non pas même celui qui a pour titre : *Les Sabots de Noël*, ne sort des limites d'une stricte neutralité. Non seulement le livre n'a aucun caractère chrétien, mais, sauf un court passage, et en vers assez plats, aucune pensée religieuse ne s'y fait jour. Quant aux récits eux-mêmes, ils sont assez insignifiants, mais d'ailleurs ni meilleurs ni plus mauvais que beaucoup d'autres. C'est moral si l'on veut, mais d'une moralité bien terre à terre, qui a pour but plutôt la correction des petits défauts que la formation de l'âme. VISENOT.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Simple Histoire*, par PAUL MARGUERITTE. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 298 p., 3 fr. 50. — 2. *Corbeille d'or*, par GEORGES BEAUME. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 270 p., 3 fr. 50. — 3. *Les Gaminceries de Monsieur Triomphant*, par MOREAU-VAUTHIER. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 281 p., 3 fr. 50. — 4. *L'Affaire Scapin*, par EUGÈNE MOUTON. Paris, Librairie illustrée, 1895, in-8 de 317 p., 3 fr. 50. — 5. *Confidences de femmes, sur le mariage, l'amour, le monde et la vie*, par JEANNINE. Paris, Flammarion, 1895, in-18 de 308 p., 3 fr. 50. — 6. *Chères Pécheresses*, par HENRY KIST. Paris, Flammarion, s. d., in-18 de 300 p., 3 fr. 50. — 7. *Les Gaietés d'un pessimiste*, par ROGER MILES. Paris, Flammarion, 1895, in-12 de 348 p., 3 fr. 50. — 8. *Variations d'amour*, par ANDRÉ DARTY. Paris, Vanier, 1895, in-12 de 122 p., 2 fr. — 9. *Vie manquée*, par PIERRE DE BOUCHAUD. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de 236 p., 3 fr. 50. — 10. *Alsaciens-Lorrains*, par ÉMILE ERCKMANN. Paris, Hetzel, s. d. (1895), in-18 de 318 p., 3 fr. 50. — 11. *Restez chez vous*, par PIERRE L'ERMITE. Paris, maison de la Bonne Presse, s. d., in-12 de 416 p., 3 fr. 50. — 12. *Plaisir d'amour*, par Mme STANISLAS MEUNIER. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de 268 p., 3 fr. 50. — 13. *Crépuscule du siècle*, par ANDRÉ MELLERIO. Paris, Lemerre, 1895, in-18 de 180 p., 3 fr. 50. — 14. *Tablettes d'argile*, par JACQUES FRÉHEL. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 285 p., 3 fr. 50. — 15. *Miss*, par SAMUEL CORNUT. Paris, Perrin, 1895, in-18 de 283 p., 3 fr. 50. — 16. *Journal d'un officier de cavalerie*, par PIERRE DE MILLY CREFONTAINE. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de 213 p., 3 fr. 50. — 17. *Brillant Mariage*, par LOUIS FERROL. Paris, Perrin, 1895, in-12 de 249 p., 3 fr. 50. — 18. *Un Bonheur*, par JACQUES VINCENT. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-12 de 267 p., 3 fr. 50. — 19. *Où donc est le bonheur ?* par la comtesse CLO. Paris, H. Gautier, 1895, in-12 de 249 p., 3 fr. — 20. *Passionnette*, par LOUIS DE CALERS. Paris, Flammarion, 1895, in-12 de 391 p., 3 fr. 50. — 21. *Confession d'un paysan*, par MARCHAL-MOULIN. Paris, Perrin, 1895, in-12 de 424 p., 3 fr. 50. — 22. *La Faute de Jeanne*, par HENRY MAISONNEUVE. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-12 de 312 p., 3 fr. 50. — 23. *Un Révolté*, par GEORGES DU VALLON. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-12 de 344 p., 3 fr. 50. — 24. *Stanis*, par M. HARRISSEN. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-12 de 211 p., 3 fr. 50. — 25. *Un Nom*, par M. MARYAN. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-12 de 501 p., 3 fr. 50. — 26. *Amour d'Orient*, par PIERRE MAËL. Paris, Flammarion, 1895, in-12 de 277 p., 3 fr. 50. — 27. *Pages d'Orient*, par MICHEL NOË. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-12 de 213 p., 3 fr. 50. — 28. *Voyage dans les astres*, par J.-J. ASTOR, traduit de l'anglais. Paris, Hachette, 1895, in-12 de 424 p., 3 fr. 50. — 29. *Don Rafaël*, par ERNEST DAUDET. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-12 de 311 p., 3 fr. 50. — 30. *Le Tournoi de Vauplassans*, par MAURICE MAINDRON. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-12 de 283 p., 3 fr. 50. — 31. *France*, par JULES DE GLOUVET. Paris, Colin et Cie, 1895, in-12 de 350 p., 3 fr. 50. — 32. *Marylka*, par MARGUERITE PORADOWSKA. Paris, Hachette, 1895, in-18 de 251 p., 3 fr. 50. — 33. *Jacqueline*, par Mme TH. BENTZON. Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-12 de 328 p., 3 fr. 50. — 34. *Après fortune faite*, par VICTOR CHERBULIEZ. Paris, Hachette, 1896, 413 p., 3 fr. 50. — 35. *L'Empreinte*, par EDOUARD ESTAUNIÉ. Paris, Perrin, 1895, in-18 de 344 p., 3 fr. 50.

1. — Des dix volumes de nouvelles qui vont suivre, *Simple Histoire* mérite d'être mis à la première place, non pas tant peut-être pour l'intérêt des vingt-sept petites histoires qu'il renferme, et dont la plupart sont un peu trop « simples, » mais pour le talent de l'écrivain. Ce talent, qu'on a essayé déjà plusieurs fois de caractériser ici, un peu appliqué, un peu voulu, n'en est pas moins très vigoureux, et il relève l'insignifiance fréquente des sujets traités. Le premier, *Simple Histoire*, a deux faces, si l'on peut dire, l'une objective : un mendiant épileptique, tombé, la nuit, devant la grille d'une maison bourgeoise, est secouru par le maître de la maison et ses domestiques ; — l'autre subjective : en face de ce pauvre diable, le maître de la maison fait des réflexions : il est riche, lui, pourquoi ? Il se porte bien, pourquoi ? Il mourra peut-être ! Hélas ! Un point, c'est tout. — La seconde histoire, *Le Cheval emporté*, est encore plus simple : un cheval s'emporte et verse une voiture où se trouve une jeune femme ; un abbé qui passait par là avec son élève arrête le cheval, relève la femme, la remet entre les bras de son mari, qui sanglote d'émotion, et il s'en revient avec son élève, lequel avait beaucoup regardé la jeune femme. Un point, c'est tout. Ici pas trop de psychologie, mais pas même de sujet. La troisième histoire, *Poum et le Zouave*, raconte deux ou trois farces faites par un zouave au petit garçon de son colonel : il lui fait croire qu'il peut, à volonté, perdre et retrouver un œil, qu'il avale des pièces de cinquante centimes ; le colonel survient et le zouave, fixe, la main sur la couture du pantalon, est très ennuyé. Et c'est encore tout ! — « En voulez-vous des histoires ? » Ah ! les simples, les trop simples histoires ! Il y en a vingt-cinq autres, de la même portée, mais quelques-unes d'un caractère moral moins anodin.

2. — *Corbeille d'or*, de M. Georges Beaume, contient seize nouvelles, qui ne sont pas toutes dignes du titre, mais qui ne sont pas inférieures à celles du même auteur dont nous avons eu déjà l'occasion de parler. Elles ne marquent ni un progrès, ni un recul, ni un changement dans la manière de l'auteur. C'est toujours la même honnêteté dans l'inspiration, la même application et le même effort dans l'exécution, les mêmes « approximations » dans le résultat. *La Fée Migrane* est un joli motif à développer. Une honnête famille de paysans habite une « maison maudite, » et exploite une propriété obstinément ingrate aux labeurs du père et du fils. Le découragement pèse sur leurs âmes et diminue leurs forces et leurs efforts ; ils sont près de se désespérer, ou plutôt de s'installer définitivement dans une résignation inerte et farouche. Survient une jeune fille qui aime le jeune homme, et l'épouse de préférence à un riche prétendant ; et avec elle, la joie, l'espérance, entrent dans la maison maudite, et l'énergie revient aux cœurs découragés, et la force aux bras paralysés, et l'activité aux cerveaux et aux volontés qui avaient

désappris à préparer et à mériter les résultats, la famille redevient heureuse et riche, et c'est à la jeune mariée, à la petite fée Migrane, qu'est dû ce changement. N'est-ce pas que le sujet est joli, bien qu'il soit un peu connu et légèrement « romance ? » Malheureusement, il est à peine indiqué et ébauché.

3. — M. Moreau-Vauthier, dont nous avons signalé, à propos de *Maquettes et pastels*, les qualités d'observateur, se montre ici un humoriste. Il nous raconte les farces d'un employé retraité qui, pour se désennuyer, joue les Lemice-Terrieux d'abord et les Manteau-Bleu ensuite. Il écrit au *Petit Journal* une lettre anonyme pour annoncer que le choléra sévit dans son village, et voilà tout le village en rumeur, et des cas de choléra produits par la peur du choléra, etc. Il y a deux ou trois farces de cette valeur ; la dernière a un caractère plus aimable. Elle consiste à se faire la Providence invisible d'une jeune ouvrière, à lui porter dans sa chambre toute sorte de bonnes choses, à laisser attribuer ces attentions à un jeune peintre, à rendre ce peintre et cette honnête jeune fille amoureux l'un de l'autre, à les doter et à les marier. Quand l' « humour » de M. Moreau-Vauthier ne sentira plus l'effort, qu'il s'exprimera avec plus de vivacité et de légèreté, qu'il évitera les longueurs, il sera des plus savoureux, car il n'est pas seulement volontaire et cherché, il a des qualités de spontanéité et d'esprit.

4. — Il y en avait beaucoup aussi autrefois chez l'auteur de ces *Aventures de Marius Cougourdan*, un des plus gros succès qu'ait obtenus chez nous la littérature humoristique. Il m'a semblé en voir un peu moins dans *le Supplice de l'opulence*, dont nous avons parlé cet été ; en trouvera-t-on un peu plus dans *l'Affaire Scapin ?* Je n'oserais l'affirmer. C'est bien long cette comparution du célèbre héros des *Fourberies*, de Molière, devant une cour d'assises contemporaine, long et d'un esprit à la fois facile et laborieux, facile pour la qualité, laborieux pour « l'émission » et le jet ; les traits ne sortent pas facilement ni vite, et ceux qui viennent ne valent pas ce qu'ils paraissent avoir coûté d'efforts. Scapin dit des bêtises gaies et bon enfant, il fait des calembours, il enivre les témoins, se moque des juges et des jurés, et finalement échappe aux gendarmes. Et Molière vient en personne clore les débats, apporter son témoignage audit Scapin, et prononcer un discours prudhommesque en faveur de la jeunesse et des amours dont Scapin s'est fait le serviteur ! A *l'Affaire Scapin* sont jointes, dans le même volume, trois autres fantaisies : *Cydalise, le Squelette homogène* et *Un Transport de justice*, qui ont le même degré de verve. Ni dans celles-ci ni dans la première, dans l'esprit un peu lourd où Scapin s'enveloppe, je ne retrouve plus l'auteur de *Marius Cougourdan*.

5, 6. — *Confidences de Femmes* et *Chères Pécheresses* sont du même auteur, bien que le premier de ces deux volumes soit signé « Jeannine »

et le second « Kist. » Nous connaissions déjà du même « écrivain, » si j'ose me servir de ce terme, un autre « ouvrage, » si j'ose m'exprimer ainsi, où nous avions signalé un remarquable talent pour les titres alléchants : ça s'appelait *l'Amour à nu*. Ce jeune homme sait faire les affiches! Son industrieuse ou industrielle habileté ne s'arrête pas à la devanture; elle sait cataloguer les marchandises à l'intérieur de la boutique sous les étiquettes les plus « suggestives. » Parmi les vingt-huit étiquettes du premier volume et les cinquante-trois du second, je relève celles-ci : *Lettre d'une jeune mariée*, — *d'une courtisane*, — *Saturnales*, *Lydia danseuse*, — *Angèle et Andrée*, *ménage*, etc., etc. N'allez pas, jeunes crétins ou vieux débauchés, en quête de pornographiques excitations, acheter ça : vous seriez volés ! Sachez que ce n'est pas même « de la belle ordure » et que la matière n'est pas « louable, » comme dirait Diafoirus; c'est avarié, c'est défraîchi (si j'ose m'exprimer ainsi), c'est ennuyeux, c'est « rasant. » Et ce n'est pas seulement sur la qualité de la marchandise, c'est encore sur sa nature qu'il y a tromperie : la pornographie y est mêlée de psychologie ! Et quelle psychologie! Des rognures des sous-romanciers à un sou la ligne, des « soldes » encore plus avariés et défraîchis que les « soldes » pornographiques, des « articles » pour l'exportation dans les colonies ou les boulevards extérieurs. Je ne parle pas du style, qui est lui aussi un style d'exportation, à moins qu'il ne soit importé. Je soupçonne l'auteur d'être Belge. Belge ou Auvergnat, voici un spécimen — unique — de sa psychologie, de son style et de son esprit : « La finesse de la race se reconnaît à la petitesse des extrémités. Le subtil observateur qui a découvert cela, marquise, était le fils d'un bottier ! » Ceci est tiré du quinzième article de *Confidences de femmes*, lequel fragment est intitulé : « Quarante pensées extraites du livre d'une vieille femme qui avait de l'ironie et qui en mourut. » Si l'ironie tue, l'auteur est sûr de vivre longtemps.

7. — *Les Gaietés d'un pessimiste* ne manquent rien tant que de gaieté; quant au pessimisme, il y en a, mais de qualité ordinaire et qui n'est pas sorti d'un grand effort cérébral. Reste la « matière » dont est fait le volume : elle est un peu mêlée : quelques anecdotes, mais surtout beaucoup de « réflexions » et « considérations. » Les faits, empruntés généralement à l'actualité, y sont visés plus que racontés; ils sont surtout commentés; l'intérêt des commentaires n'est pas très vif. Voici deux passages où l'auteur m'a paru donner toute sa mesure, celle de sa « gaieté » et celle de son pessimisme. Gaieté : « Le malaise général est d'invention tout actuelle. Nous avons eu le Général, puis l'emballement général, enfin le malaise général. C'est presque logique » (p. 2. Article : « Le malaise général »). Pessimisme : « Ni l'enfant (une petite martyre) ni la Providence ne s'étaient lassées, ce qui pourrait donner à croire que la Providence a de singulières paresses, de singuliers engourdissements, ou bien qu'elle

n'est qu'une légende, qu'une mystique affabulation » (p. 196). Vous voilà fixés. C'est une « gaieté » de commis voyageur, et un « pessimisme » de commis voyageur aussi.

8. — *Variations d'amour* n'est pas un livre de contes; c'est une série de dissertations sur l'*éclosion de l'amour*, ses *manifestations*, les *fins d'amour*, etc., etc. Cent vingt-deux pages petit format, de petite inspiration, de petite pensée, un médiocre « devoir » de candidat au baccalauréat, — mettons, si vous voulez, à la licence, sans calembour, car l'auteur ne semble pas vouloir être licencieux même lorsqu'il est inconvenant.

9. — Le volume de M. Pierre de Bouchaud contient quatre morceaux : le premier, le plus long (121 pages), intitulé *Vie manquée*, contient « les lambeaux de l'histoire d'une âme écrite avec le sang d'un cœur, d'un cœur de plus broyé par la vie » (p. 120-121). L'auteur a connu un nommé Duret, puis il l'a perdu de vue; un jour qu'il était en villégiature quelque part (description minutieuse et très appliquée de ce quelque part), il reçoit une « volumineuse missive, » qui n'est autre que le journal intime du nommé Duret, mort à l'étranger. « Il dîna rapidement, puis il gagna sa chambre. Au dehors, la lune argentait les pins; » au dedans, lui, il lut le manuscrit de son ami. Ce manuscrit renfermait quelques indications biographiques très courtes : Duret avait été journaliste en province et professeur en Angleterre; la maladie l'avait obligé à se réfugier dans un sanatorium, où il avait occupé ses loisirs et ses dernières forces à achever son journal : et c'est à quoi se réduisent les péripéties de sa vie manquée. Le reste du manuscrit était rempli de *Pensées et maximes* ou de réflexions sur les *Pensées* d'autrui, depuis celles de Théocrite jusqu'à celles de M. Rabusson, sans oublier Marmontel ni Rollin. Spécimens des pensées personnelles de Duret : « Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent les choses dont on se promet de grandes douceurs ne procurent qu'une satisfaction ordinaire » (p. 100-101). « La vertu, pour être profitable, doit se mêler à toutes les actions de la vie » (ibid.). « Le cœur a parfois des plaies si douloureuses, qu'il n'y faut point toucher. Le remède serait pire que le mal » (p. 31). « Le moral est semblable au baromètre : il monte et il descend » (p. 59). Pensée de Duret sur les *Pensées* de Pascal : « Cette âme tourmentée, mais énergique et forte, fait mon admiration. Nul n'excelle comme Pascal à dévoiler les misères humaines » (p. 29) ! Pensée du même à propos d'un passage de Tacite : « Thraséas me fait penser aux énormes blocs des *Rostra Capitolina* » (p. 31) ; sur *l'Année terrible*, de Hugo : « Elle me représente Tacite et Juvénal soufflant dans la trompette du Jugement dernier » (p. 38). — Maximes sur les *Maximes* de la Rochefoucauld, essai sur les *Essais* de Montaigne, avec une liste des auteurs grecs et une autre liste des auteurs latins que cite Montaigne, longue méditation sur un passage de Henri Rabusson, fantaisie sur les Chry-

santièmes, variations sur la morale, sur la philosophie, sur la religion, on trouve de tout dans le manuscrit dudit Duret. Et on y trouve encore cette pensée, que je recommande à son éditeur et qui juge toutes les autres : « Morale, religion, métaphysique, raison, que de bêtises et de pietres scolies on a écrites sur vous » (p. 73)! Retenons seulement le mot « pietres scolies » et appliquons-le à *Vie manquée*, qui est surtout une œuvre manquée.

10. — *Alsaciens Lorrains!* Voici enfin un livre d' « histoires » — et d'histoires intéressantes et honnêtes, et même patriotiques. — Le patriotisme est, on le sait, la spécialité des Erckmann et Chatrian, et après l'avoir exploité en commun, ils l'exploitent aujourd'hui chacun pour son compte. Sur les quatre « histoires » qui composent ce volume, les deux premières sont des histoires militaires, empruntées à l'épopée napoléonienne. La troisième est d'un romanesque touchant : on y voit comment le fils d'une bohémienne, qui avait perdu sa mère, la retrouve après vingt ou trente ans ; il est devenu peintre, il fait des portraits, il cherche des types ; on lui présente une vieille bohémienne ; il reconnaît sa mère! Tableau! mais pas portrait! *Filii cecidere manus!* et d'ailleurs la mère, à peine retrouvée, meurt entre les bras de son fils.

11. — Et nous en avons fini avec les recueils. En tête de la longue liste de romans qu'il nous reste à énumérer, il faut placer *Restez chez vous*, de Pierre l'Ermite. C'est une œuvre remarquable, moins par la valeur littéraire que par la valeur morale. Sans doute l'auteur est un écrivain vif, alerte, chaleureux, éloquent même, et d'une « éloquence qui se moque de l'éloquence, » comme dit Pascal, et des grâces académiques, ce qui ne laisse pas d'être notable ; mais il est surtout un apôtre. Le polémiste et le moraliste, qui combat le bon combat dans un des organes les plus répandus de la presse catholique, se retrouve ici et continue son œuvre au moyen d'une fiction ingénieuse et intéressante, grâce à laquelle il est sûr d'atteindre une partie de l'âme populaire où les articles quotidiens ne seraient pas arrivés. J'ai vu un enfant de quinze ans pleurer sur les aventures du petit Clément et d'Isidore, et s'écrier : « Oh ! le beau livre, et comme il fait du bien ! » Ceci peut me dispenser d'une longue analyse. Sachez seulement qu'il est question dans *Restez chez vous* de deux enfants, dont l'un, un paysan, quitte volontairement son village, les soins, la sécurité, l'abondance frugale d'une famille et d'un intérieur de province, pour aller souffrir à Paris et y mourir ; l'autre, un médecin, y retourne au contraire et trouve le bonheur complet au foyer chrétien où, pauvre orphelin naufragé, il avait été recueilli, sauvé et aimé. Comment les deux aventures d'Isidore et de Clément sont liées l'une à l'autre, c'est ce qu'il serait trop long d'expliquer. L'une et l'autre sont un prétexte, — naturel d'ailleurs et d'un artifice peu sensible, — pour peindre les divers milieux traversés par les jeunes gens. Parmi les tableaux

les mieux venus, il faut citer celui d'un collège laïque, mais avec aumônier placé à l'entrée « comme un morceau de lard à l'entrée d'une souricière; » l'épisode du sacrilège commis par un élève « libre penseur » est d'une émotion poignante. La conclusion générale qui se dégage de cette histoire très développée (416 pages), mais qui ne paraît pas trop longue, c'est que le bonheur est dans la vie modeste, simple et tranquille. L'auteur dit, dans les courtes lignes de sa préface, qu'il a « la haine de cette grande corruptrice qu'on appelle la capitale; » et peut-être cette haine est-elle justifiée, bien que la vie simple et modeste ne soit pas plus assurée en province qu'elle n'est empêchée à Paris. Mais enfin il est bon, à l'heure où la désertion des campagnes est attribuable à des causes morales autant qu'à des causes économiques, de prêcher, avec l'amour des vertus chrétiennes, l'amour de la province. Il y a déjà un demi-siècle qu'un poète disait :

> Le bonheur était là, frère, sur ce rocher
> D'où nous sommes partis tous deux ... pour le chercher!

Restez chez vous est le développement de ces deux si jolis vers.

12. — *Plaisir d'amour* est un roman tragique; l'auteur ne badine jamais avec l'amour! Elle en parle, non pas avec la grâce légère, le scepticisme apparent et peut-être réel de nos Parisiennes fin de siècle, mais avec le sérieux, la conviction d'une Mme Sand première manière, — l'éloquence en moins. L'amour donc, qui ne la fait pas rire, ne fait pas rire non plus les héros et les héroïnes qu'elle se plaît à mettre en scène; il les tue ou leur fait perdre les cheveux, — ce qui est plutôt navrant! L'héroïne du dernier roman de Mme Stanislas Meunier devenait chauve par amour; le héros de *Plaisir d'amour* devient imbécile et se tue. La scène se passe cependant dans un milieu d'intellectuels et de cérébraux; comme dans *Impossible amitié*, les membres de l'Institut jouent ici un très grand rôle. C'est même un immortel, un savant, une manière de Claude Bernard doublé d'un Villemain, naturaliste de génie, orateur séduisant, dont les cours attirent au Muséum l'élite du Paris mondain et littéraire, qui joue le rôle principal. Ce grand homme était un « vieux marcheur. » Sa dernière passion fut pour une institutrice qu'il avait débauchée, à laquelle il s'était attaché de tout l'effort désespéré de son cœur de sexagénaire, à laquelle il avait sacrifié sa femme, sa fille, sa gloire de savant, son honneur d'homme. Et quand, lui ayant tout donné, il s'aperçut qu'elle le trompait, il se tua! Le talent de Mme Stanislas Meunier est élevé, sérieux, grave, mais un peu tendu. Trop d'efforts dans le style, trop d'intentions profondes dans la pensée. Ces intentions nous sont expliquées en détail dans une préface de trente-cinq pages sur l'*Amour dans le roman*; j'ai vu qu'il y était question de Sophocle, de Philoctète, d'Hémon et d'Antigone, et même d'Hercule et d'Omphale! Je me suis hâté de ne pas la lire, de peur d'y rencontrer du grec tout pur,

comme on en devait trouver dans les œuvres de Philaminte et de Bélise.

13. — En voici un autre qui est encore plus tendu et moins « drôle, » mais qui est beaucoup plus ennuyeux : « A travers d'autres œuvres portant une « empreinte d'époque » plus étroitement déterminée, ce livre marque une tendance vers la généralisation, un effort à saisir et à rendre, parmi les modalités accidentelles, les vérités d'essence ! » C'est le début de la préface ! Passons la préface ! Lucien est en chemin de fer, il songe ! « Et d'abord, que s'était-il passé pour lui depuis le matin ? Il revoyait tout. » Il s'était levé, s'était habillé, avait mis son col, sa cravate, avait pris son café au lait ; il avait bouclé sa valise, il l'avait remise au valet de chambre de ses hôtes, il était sorti avec eux, il était allé à la gare, il avait vu le guichet des billets fermé, il s'y était accoudé, il avait relevé le collet de son pardessus pour éviter un courant d'air, et quand, avec un bruit sec, le guichet s'était ouvert et que l'employé avait demandé : « Pour où ? » il avait répondu : « Paris, première, « il avait entendu frapper le billet qui lui fut remis, il l'avait pris...., et il avait continué à faire ainsi des actions notables et dignes d'être relevées par son observation psychologique. Quand il est descendu de chemin de fer, il en fait de pareilles, qu'il note toujours. Et cela pendant cent quatre-vingts pages, au bout desquelles il est évident que *le Crepuscule du siècle* commence ! Si j'ai compris quelque chose dans ce singulier travail, c'est que l'auteur a été frappé de l'abus de la « vie intérieure » chez les cérébraux, lesquels sont tellement occupés à se regarder agir, qu'ils oublient d'agir ; le spectateur tue en eux l'acteur ; un parterre attentif y lorgne une scène vide. Mais tout cela pouvait se dire en français et plus brièvement, on pouvait être démontré plus dramatiquement, si tant est qu'on puisse démontrer l'inaction par une action.

14. — De moins en moins « drôle. » *Tablettes d'argile* est un roman assyrien et égyptien, et raconte les pures amours de Hello et de Nonna, deux primitifs. « Ce livre nous fait sortir du cadre banal où se passent presque tous les romans modernes, » nous dit un ami de l'auteur ; mais il nous fait rentrer dans des latitudes littéraires qui étaient banales.... vous trouverez quand et où, après avoir lu ces lignes : « La lumière, comme une femme amoureuse, suivit pas à pas le soleil aux flamboyantes clartés. Sur une draperie de pourpre lamée d'or, parut un large triangle de flammes.... Enfin, l'astre tout sanglant, comme blessé par les flèches de mille ennemis, s'engloutit, entraînant avec lui la lumière, dans une mer de rayons. Alors parurent les bœufs Ouka et Men, traînant le char de la lune. Pesamment ils piétinèrent les étoiles, qui s'attachaient à leurs sabots comme des étincelles...., etc. » Nous trouvions cette assyriologie-là très belle, quand nous étions en rhétorique, et même nous en faisions, sans trop d'efforts. Et nous disions aussi que nous l'avions

découverte « sur des tablettes d'argile où un prêtre grammate l'avait écrite en caractères cunéiformes. » Et nous nous comparions, mais tout bas et sans l'écrire, et surtout sans le faire imprimer, à l'auteur de *Salammbô*. Oh ! qui nous les rendra, ces jours d'illusion !

15. — L'auteur de *Miss* doit être très jeune ; son histoire est un rêve d'étudiant es lettres, encore très candide, qui a lu Murger, qui a donné des leçons pour vivre, et qui fait un roman avec ses souvenirs livresques et ses souvenirs personnels. Si je me trompe et si c'est moi qui fais un roman purement imaginaire, je suis prêt à me rétracter. Les souvenirs du répétiteur ou du précepteur se retrouvent dans la première partie de *Miss*, — la sentimentalité de *la Vie de bohème*, dans la dernière. — Miss est une institutrice, à moitié domestique, au service d'une famille bourgeoise ; elle a trente ans. Survient un précepteur qui a vingt ans, qui est poli avec elle et qui fait battre son cœur. Comme elle n'est pas laide, le précepteur se laisse toucher, et s'engage à l'épouser. Ses fiançailles sont officiellement annoncées aux parents de leurs élèves. Mais aux premières vacances il l'oublie, il lui écrit pour lui rendre sa liberté. Miss quitte la jeune fille à qui elle enseignait l'anglais et, hélas ! la table où elle soutenait sa triste existence. Et c'est ici que commence un chapitre de Murger, mais sans la gaieté du créateur de Musette. Miss lutte avec la misère pendant de longues semaines ; sans leçons, sans ressources, repoussée de partout, un soir qu'elle a froid, qu'elle a faim, qu'elle a perdu la maîtrise d'elle-même et la conscience de ses actes, elle s'abandonne à un étudiant. Le lendemain, elle tente de s'asphyxier, mais elle guérit, et elle roule dans l'ignominie de la vie de brasserie. Pendant ce temps son Eugène, le licencié ès lettres précepteur, est devenu journaliste, mais il n'est pas devenu un homme, et c'est pourquoi il ne sait pas empêcher la chute de sa fiancée, bien qu'il s'y essaie. Ce roman est banal dans son fond, d'un style sans solidité, sans haleine, coupaillé et « hoqueteux ; » mais il y a des traces et peut-être des promesses de talent.

16. — Le *Journal d'un officier de cavalerie* a été écrit « au courant de la plume, » dit l'auteur, Péché avoué est à moitié pardonné, surtout quand il est accompagné de tant de bonne humeur et de bonne grâce. L'auteur y raconte « gentiment, » sans prétention, en honnête et loyal soldat qui saurait « mal farder la vérité, » les mille incidents de la vie militaire. L'art n'y agrandit pas, mais n'y altère pas la matière ; l'accent de la loyauté y relève pourtant certains détails qui ressemblent presque à une confession. On devine quelle confession peut avoir à faire un officier de cavalerie « jeune, beau et riche ; » n'insistons pas. Mais ce qui, dans ce livre, est plus intéressant que ces confidences sur le jeune homme de tous les temps, ce sont les indications qu'il donne sur l'état d'âme de l'officier moderne. Ces indications sont.... rassurantes ; je me sers du terme le plus atténué que je puisse trouver, de peur

de paraître battre du tambour et sonner de l'adjectif à propos de cette œuvre « bon enfant et bon garçon. »

17. — *Brillant mariage :* sujet connu, mais traité avec talent. Il le faut bien, pour qu'on puisse s'intéresser encore à l'histoire si souvent contée — parce qu'elle est si fréquente — d'une femme trahie par son mari, refusant la consolation, se refugiant dans le devoir et revenant à l'infidèle et au volage, quand le volage a les ailes cassées par les premières tombées de neige de l'hiver, par les premiers rhumatismes, ou par une bonne influenza. C'est l'influenza qui guérit le mari de Simone, qui lui fit comprendre combien il eut tort de négliger sa charmante femme et de l'exposer aux condoléances des amis intimes pour courir lui-même après une danseuse vicieuse et exigeante. Et ayant compris ses torts, il les avoue à sa femme, qui lui pardonne en entendant la sœur garde-malade réciter le *Pater* et s'arrêter à ces mots : « Pardonnez-nous, comme nous pardonnons. »

18. — Si le sujet de *Brillant mariage* semble banal, celui de *Un bonheur* semble plus original. Et pourtant? pourtant il n'est pas très neuf non plus, celui-là, mais, par exemple, il n'est pas fade. Une femme cherche le bonheur dans l'amour ; elle ne le trouve ni dans l'amour conjugal, ni dans l'amour « mondain, » ni dans l'amour platonique, ni dans l'amour « littéraire. » N'ayant pas voulu aimer son mari, elle s'abandonne à un homme de son monde, sans l'aimer; elle se refuse à un autre qu'elle aimerait peut-être, et finit par s'éprendre d'un homme de lettres! La malheureuse! Cette quatrième expérience, poussée d'ailleurs moins loin que la seconde, n'a pas de meilleurs résultats; elle lui fait noircir beaucoup de papier, mais elle ne remplit pas son cœur! La littérature ne fait pas le bonheur! Où donc est le bonheur? Dans l'amour simple et sans phrases, Madame, là où votre mari.... Ah! mais non! mais non! pas là où son mari l'avait trouvé. Car le bonheur n'est pas dans l'amour illégal, même dans l'amour d'une jeune fille « jolie, naïve, pudique, presque instruite, » et à laquelle on demande la vie de famille et les joies paternelles refusées par l'épouse légitime. — La morale de cette histoire n'est pas sûre — et elle n'est pas assez sévère, notamment dans les détails de la seconde expérience.

19. — *Où donc est le bonheur ?* La réponse que donne la comtesse Clo à cette question, dont elle fait le titre de son volume, pourrait être entendue avec utilité par les héros du roman précédent. Le bonheur est en Dieu ! — Réponse excellente ! Malheureusement, l'histoire qui la prépare et la démontre n'est pas assez intéressante. C'est un roman à la Walter Scott, mais pas assez réussi. Dans la Manche, aux plus mauvais jours de la Terreur, un gentilhomme, à qui la Révolution avait pris sa mère et sa sœur, crée une agitation royaliste, lève une petite armée et commence la guerre. Un jour, il rencontre dans une ferme un adoles-

cent, qui s'engage dans la petite troupe et fait le coup de feu avec ces émules des chouans. Cet adolescent est blessé et reconnu pour être une femme. Son chef se met à l'adorer, naturellement, mais avec toute la pureté, les délicatesses et le respect d'un chevalier et d'un chrétien. Toutefois la jeune femme ne peut pas l'épouser; elle le quitte en lui disant au revoir. Et il ne la revoit que quelques années après, à la cour d'Espagne, au bras d'un des plus grands seigneurs du royaume : « C'est une princesse ! » Le pauvre gentilhomme manchais a vite fait de mesurer la distance qui le sépare d'elle, et, désespérant de la franchir, il ne l'essaie pas même, il se fait moine ! Où donc est le bonheur ? Au couvent, Mesdames et Messieurs ! — La conclusion est un peu romanesque et les prémisses sont un peu confuses.

20. — *Passionnette* est un titre trompeur. Il semble promettre une étude de sentiments légers, fins, superficiels peut-être, mais point grossiers. Or, ce qu'il recouvre est le plus noir tissu de violences, de grossiereté, d'horreurs qu'ait jamais pu fabriquer un réaliste en délire. Un jeune veuf, devant le lit de mort et le cadavre même de sa femme, se laisse séduire par une voisine. La scène se passe aux champs ! et les héros sont des paysans de *la Terre*, celle de M. Zola. La nouvelle épousée, qui aime surtout le « bien » de son mari, voudrait fort que ce bien n'allât pas tout entier à une fillette qu'a laissée la premiere femme. Mais elle reste sans enfants, malgré toutes les manœuvres que lui inspire l'amour de la « terre ; » l'adultère ne lui réussit pas mieux que le mariage. Alors elle tourne sa rage contre la pauvre petite; elle la tourmente cruellement, elle l'invective, elle la maltraite et l'humilie, elle va même jusqu'à vouloir la souiller. Elle la livre à un rustre, elle prête main-forte au violateur; ce n'est que par un hasard miraculeux que le crime n'est pas entièrement consommé. Elle s'est aperçue que le fils du châtelain, dont son mari est le fermier, a remarqué l'enfant (la voilà enfin, la passionnette honnête); — elle met le feu au château ! Elle en fait tant, qu'un jour la pauvre orpheline la tue ! L'enfant passe en cour d'assises, elle est acquittée et elle épouse son riche amoureux. Une idylle dans un fumier, telle est cette œuvre; mais les odeurs du fumier l'emportent sur le parfum de l'idylle, et il est difficile de dire à quel point cet amalgame est répugnant.

21. — *La Confession d'un paysan* est encore un titre trompeur — mais à moitié seulement. — La première partie est vraiment une « paysannerie ; » mais à la différence des paysanneries qui précèdent, où l'auteur ajoute de la laideur aux laideurs naturelles, ici la nature est rendue dans toute sa banalité et sa platitude, sans addition d'aucune espèce; et sans doute l'effet produit est moins désagréable, mais l'œuvre n'est pas plus intéressante, car l'art, ô réalistes, doit toujours ajouter quelque chose à la nature, et ce quelque chose, c'est l'âme de l'artiste —

homo additus naturae. — Si bien que.... mais à quoi bon ? et est-ce bien la peine de faire de l'esthétique à propos de *la Confession d'un paysan ?* Tenons-nous-en à notre besogne d'analyste. Sachez donc que Jean-Claude Pascal, fils d'un paysan, se lève le matin, qu'il déjeune, qu'il va au travail, qu'il revient manger, qu'il repart travailler, qu'il remange, qu'il se couche, qu'il a un père, une mère et aussi, pour continuer à ne pas se distinguer, une petite amie. Il quitte sa maison pour aller travailler chez un patron pépiniériste — plâtrier — serrurier; — il est envoyé, comme ouvrier, chez le boulanger, chez le boucher, chez le notaire, chez le maire, chez le châtelain. Sa petite amie l'a suivi ; mais comme il la respecte, en attendant de pouvoir l'épouser, elle le trompe avec un commis. Désolé, il s'engage, et ici commence la seconde partie de l'œuvre, qui n'est plus une paysannerie. Soldat, puis caporal, puis sergent, puis officier, en garnison en Provence et en Afrique, il nous décrit sa caserne, sa chambrée, sa cantine, sa compagnie, son régiment, son corps d'armée, sa capote, sa tunique, son pantalon, son képi, son ceinturon, ses galons, son sabre, son fusil, sans oublier ses boutons de guètre ! Il décrit Sathonay, il décrit l'Afrique. Il revient dans son pays, revoit et décrit son village, son père, sa mère, son curé, son instituteur, ses camarades, sa petite amie — qu'il a revue sans émotion, car elle est mariée avec son commis et fanée. Et voilà ! Mais comme un roman qui se respecte, même un roman réaliste, ne peut pas finir « comme ça » si simplement, sans une tragédie ou un mariage, Pascal épouse la fille du châtelain chez qui il avait été travailler comme ouvrier pépiniéro-serrurier. Et ceci vous représente la confession d'un paysan, et cette confession est un procès-verbal scrupuleux et ennuyeux, terminé par une aventure romanesque.

22. — Je ne sais dans quelle catégorie classer *la Faute de Jeanne;* mais il est probable que l'auteur désire être classé lui-même parmi les réalistes — à moins qu'il ne veuille cumuler, et être appelé un réaliste-idéaliste. — Je lui accorde sur ce point toutes les satisfactions qu'il pourra réclamer, me réservant d'être moins condescendant sur son œuvre. Réaliste pour une part, idéaliste pour une autre, pleine de détails complaisants sur un amour tout matériel, et consacrant de longues pages à un amour tout idéal, honnête ici et scandaleux ailleurs, *la Faute de Jeanne* est au total une œuvre hybride, sans caractère déterminé et même sans intérêt. Jeanne est la cousine de Françoise; elle vit dans la même maison. Françoise est épousée par M. X., mais elle est aimée par M. Y., qui est docteur; Jeanne est aimée par le mari de Françoise, Françoise finit par partager l'amour du docteur. Mais tandis que ce dernier amour reste pur, celui de Jeanne et de son cousin devient coupable. Le cousin, une sorte de faune violent et féroce, est déjà devenu un assassin pour arriver jusqu'à Jeanne; il a précipité dans la mer un honnête homme qui allait devenir son mari. Jeanne le sait, et pourtant elle s'abandonne, et leurs

criminelles et sensuelles amours nous sont racontées dans le moindre détail. Mais un jour, Jeanne s'aperçoit qu'elle va être mère. Alors, elle va avec son amant, à l'endroit de la falaise d'où avait été précipité son fiancé, et elle se jette à la mer. Son cousin la suit, et leurs corps sont ramenés à Françoise, — qui n'épouse pas le médecin !

23, 24, 25. — Voici trois romans honnêtes qu'on peut donner à tous ceux à qui l'on croit pouvoir permettre les romans. Les deux premiers sortent de la *Bibliothèque Saint-Germain*, qui a publié quelques « lectures morales et littéraires » assez morales; la troisième appartient à la *Bibliothèque des mères de famille*, de la librairie Firmin-Didot, qu'il n'y a plus à recommander. — Guy, *le Revolté*, est le neveu d'un officier de marine nommé Raynald. Cet oncle est un père par le dévouement. Il se consacre à l'éducation de Guy. Il le fait autant par générosité naturelle que par amour pour sa belle-sœur, restée veuve avec la charge de cet enfant indiscipliné. Son dévouement est d'ailleurs désintéressé, car il sait vite que la jeune veuve ne veut pas d'un second mariage. Il n'en est pas moins récompensé, d'abord par l'amour d'une Anglaise, qui se charge de payer les dettes de la mère de Guy, et ensuite par la transformation de l'âme de son pupille. Cette dernière œuvre n'alla pas sans quelques difficultés ni même sans quelque tragédie. Guy, devenu soldat, a déserté, et il est sur le point de s'embarquer à Bordeaux pour l'Amérique, quand son oncle le rejoint et lui dit : « Tu vas rentrer au régiment, ou je te tue. — Non ! — Eh bien, je me tue. » Et il se tire un coup de revolver, qui ne le tue pas, mais qui guérit l'indiscipline du déserteur. Un sentiment très vif de l'honneur, qui va, comme on le voit, jusqu'à la singularité et la brutalité, anime cette histoire mouvementée et la sauve de la banalité mélodramatique.

— *Stanis* est dans un ton plus doux ; c'est l'histoire d'un petit garçon, qui a été élevé par sa tante et près de sa petite cousine, qui a eu beaucoup de goût pour le dessin et est devenu un excellent peintre, qui a eu beaucoup d'amour pour sa cousine et a fini par l'épouser. Mais après combien de touchantes péripéties et malgré combien d'obstacles, dont quelques-uns furent bien séduisants? Une Russe en particulier s'était éprise du jeune artiste et aurait bien voulu se faire aimer et épouser. Mais Stanis, fidèle au culte qui a été la joie de son enfance et la sauvegarde de sa jeunesse, résiste aux assauts de la Russie tout entière, car il y a un frère de la jeune fille russe, et qui est bien gentil, lui aussi. D'ailleurs, depuis Cronstadt, ils le sont tous et l'héroïsme de Stanis nous paraît beaucoup plus grand que s'il avait eu à lutter contre une Anglaise ou même une Hongroise ! Le détail des « vexations » que le dépit amoureux inspire à la Russe avive l'intérêt de la fraîche et touchante idylle qui se poursuit pendant de si longues années d'épreuve entre les deux jeunes cœurs.

— Dans *Un Nom*, Mme Maryan met aux prises et en lutte un orgueil généreux et respectable, celui du nom, avec des sentiments presque aussi élevés et plus légitimes, l'amour de Dieu, par exemple, et l'amour de deux braves cœurs que Dieu « a faits l'un pour l'autre. » Un vieillard, entiché de noblesse, a élevé sa petite nièce dans les mêmes préjugés que lui, si bien que lorsqu'elle est demandée en mariage par un cousin très épris, très honnête d'ailleurs et très riche, elle refuse, malgré la pauvreté et presque la misère où elle vit, malgré son amour pour son cousin, mais parce que ledit cousin n'est qu'un « vilain, » un bourgeois, pas « noble ; » il n'est noble que de cœur ; il ne peut pas devenir son mari ; elle ne se sent pas le droit de faire ce sacrifice, le sacrifice du nom ! Mais voici qu'un autre cousin, qui a le même nom qu'elle, et que son oncle lui destinait pour mari, déclare qu'il veut se faire prêtre. L'oncle a beau lui dire qu'il est le seul rejeton mâle de leur race et qu'il a compté sur lui pour perpétuer « le Nom, » le jeune homme persiste à préférer Dieu à ce « Nom » et même à sa cousine, qui est pourtant une bien délicieuse enfant, quoique un peu pimbêche ! Et ce sacrifice ouvre les yeux à l'oncle et à la nièce, et il prépare celui qui fera le bonheur du petit bourgeois, et, qui sait ? le bonheur aussi de celle qui a eu le courage d'y consentir !

26. — *Amour d'Orient* peut être mis à la suite des trois romans qui précèdent ; si je ne l'ai pas mis à côté, c'est que l'orientalisme, même l'orientalisme faux, me paraît toujours un peu redoutable pour les jeunes imaginations occidentales. A cela près, ce conte est intéressant et joli. Deux voyageurs, deux amis, un Français et un Anglais, rencontrent, dans l'Inde, à Bénarès, une jeune fille, « belle comme le jour, » ou plutôt belle comme le crépuscule du jour, car un peu d'ombre se mêle à l'éclat de son teint ; elle est une métisse. Tous deux en deviennent épris. Mais le Français a une chance qui lui assure la supériorité : il devient son sauveur ; elle allait se noyer dans le Gange, où elle se baignait, il la repêche. Mais ce noble cœur ne veut pas abuser de ses avantages : quand il sait que son cher Anglais va demander la main de l'idéale métisse, généreusement, vaillamment, il s'enfuit ; ainsi, il évitera le malheur de devenir le rival de son ami. Car les Français sont toujours les Français, Monsieur ! toujours des chevaliers ! Quand ils ne le sont pas de l'amour, ils le sont de l'amitié ! L'Anglais est un bien brave garçon, lui aussi ; il s'aperçoit que l'adorable métisse aime le Français, et il se met à vanter son ami et à déclarer bien haut que c'est lui qu'il faut épouser. Là-dessus, toute une armée de serviteurs (l'enfant est la fille d'un nabab, Français d'origine) se précipite à la poursuite du fugitif. On ne le trouve pas ; la jeune fille se désespère, et se désespère si fort qu'elle va se jeter, la tête la première, du haut de je ne sais quelle éminence. Mais, ô merveille ! elle est dans les bras du Français qu'elle tombe, du

François nè malin et qui se tenait tout près de là, surveillant les événements. Le mariage a lieu. Épisode : il est célébré une seconde fois dans une tribu nègre, dont la jeune mariée était reine par droit d'héritage maternel. Et le grand prêtre de Sita déclare au Français étonné qu'il va le sacrer roi de la tribu, lui et ses enfants « jusqu'à la dixième génération ». Et il est bien évident que ce n'est pas en France qu'on voit de ces choses-là !

27. — *Pages d'Orient* n'a de commun avec *Amour d'Orient* que la moitié du titre, et aussi une petite histoire d'amour oriental, éparse à travers de longues descriptions et impressions de voyage. C'est donc un « livre de voyages, » dont les détails sont reliés entre eux par le fil léger d'une aventure romanesque : les amours d'une Russe avec deux ou trois jeunes gens, la fureur de l'un de ces jeunes gens, qui est son fiancé, drame final où le fiancé se tue, dans un salon rempli de visiteurs, aux pieds de la brillante, éblouissante, mais un peu folle Moscovite ou Pétersbourgeoise. Cette histoire se passe entre Vienne et Constantinople, en passant par Budapest, Belgrade et Sofia. Sur toutes ces villes, sur tous les monuments qu'elles renferment, sur tous les pays qu'on traverse, sur les mers, sur les fleuves, sur les montagnes, sur les horizons, sur les habitants et sur les mœurs, l'auteur prodigue les renseignements et ses réflexions personnelles. Il en est qui valaient la peine de nous être dites. Mais s'il sait voir, s'il sait penser, il ne sait pas encore, ou bien il n'a pas voulu choisir parmi les choses qu'il a vues et les pensées qu'il a conçues : il a tout noté et tout écrit. « C'est une série d'instantanés, » dit-il lui même de ses pages. Rien d'étonnant qu'elles aient les défauts que comporte la littérature « instantanée; » elles en ont certaines qualités.

28. — Voici un *Voyage dans les astres*, dans Saturne, Mars et Jupiter, dans les fantaisies et rêveries scientifiques et astronomiques. Il y a une très grande puissance d'imagination et une certaine force de déduction pour passer des données présentes et certaines de la science aux hypothèses du possible et du vraisemblable; mais il n'y a pas assez d'agrément et « d'amusement. » Nous sommes loin du *Voyage dans la lune*, de M. Jules Verne.

29, 30, 31. — Je réunis trois romans historiques dont je n'ai qu'un mot à dire : c'est qu'ils sont peu intéressants. Celui de M. Ernest Daudet, *Don Rafaël*, me paraîtrait pourtant le moins ennuyeux. L'auteur y fait preuve de « cette puissance d'évocation et de ce sens exact des réalités historiques » qui ont déjà reçu l'hommage de la critique. « C'est aux émouvants épisodes qui précédèrent la chute des Bourbons d'Espagne et furent le prélude des tragiques campagnes de la Péninsule » que l'auteur nous dit lui-même avoir emprunté le sujet de son roman. Il en a ressuscité les personnages officiels et les acteurs moins connus qui ne

laissent pas d'y jouer un rôle ; il est entré dans leur âme et a tâché d'y découvrir les sentiments dont leurs actes publics n'étaient que la manifestation et la conséquence ; et c'est en quoi il a voulu faire acte de romancier et de « poète. » Mais il tient à nous apprendre qu'il n'a pas cessé nonobstant de faire œuvre d'historien et qu'il a puisé les éléments de son « tableau de mœurs espagnoles » dans les « archives d'État » et dans le pays même où se sont passés les événements qu'il raconte. — Dont acte. Je vous ai dit pour quelle raison je m'abstiendrais habituellement de juger la valeur historique des romans historiques et laisserais ce soin à nos savants confrères de la *Revue* voisine.

— Je dois cependant vous dire que *le Tournoi de Vauplassans*, qui est un « tableau de mœurs » du XVIe siècle, me paraît une œuvre entachée d'esprit huguenot, et que c'est là, d'ailleurs, son moindre défaut. Si seulement il était intéressant, ce tournoi ! Une belle jeune fille, Madeleine, fiancée à un seigneur huguenot, s'attire, dans un tournoi dont elle est l'héroïne, l'amour d'un seigneur catholique du nom de François. Le huguenot est un « saint, » le catholique un débauché. François est doublé d'un serviteur qui rappelle le Marcel de feu M. Scribe, dans le livret des *Huguenots*, mais avec la différence que comporte la donnée première : le Marcel de Scribe est plus saint encore et plus huguenot que son maître, celui de M. Maindron est encore plus débauché, ou du moins plus immoral et plus catholique. En outre, ledit François-Raoul a à son service une jeune bohémienne qui rappelle celle de *Pour la Couronne*, de Coppée. Il est donc très «littéraire, » ce jeune gentilhomme, et c'est ce qui explique qu'il soit orné de tous les vices et qu'il commette tous les forfaits qu'une certaine littérature, issue des *Tragiques* de d'Aubigné, a prêtés aux adversaires des huguenots. Il enlève donc Madeleine, par l'intermédiaire de son Marcel, il en fait sa maîtresse, puis, dans une nuit d'orgie, il la joue aux cartes contre un de ses camarades, un bandit de l'armée catholique, lequel la livre à ses soldats, qui la décapitent après l'avoir soumise aux plus abominables opprobres ! L'horreur des événements, s'ajoutant à la lourdeur de la rédaction, fait de la lecture de ce *Tournoi* une œuvre particulièrement désagréable.

— Celle de *France*, l'œuvre d'un magistrat célèbre pour avoir rendu certains services et fait des chroniques légères dans le *Gil Blas*, n'est pas plus intéressante ; toutefois elle est moins déplaisante. Il faut même ajouter que ce « tableau du XVe siècle » est fait avec une apparente impartialité et que les jugements qu'il renferme ne paraissent dictés par aucun préjugé ou intérêt personnels ; le mérite peut paraître médiocre ; il n'en est pas moins à relever, il y a tant d'habiles qui cherchent dans le passé l'occasion de donner des gages au présent ! Les diverses scènes que développe M. Jules de Glouvet de Beaurepaire occupent les dix années immédiatement antérieures à la prise d'Orléans par Jeanne d'Arc

(1418-1429). Elles sont une image assez ressemblante — ressemblance imitative, si l'on peut dire — de cette époque trouble où la France agonise, entre les mains de ses rois, malades ou lâches. Ce triste et pénible tableau s'achève sur une rapide vision de la Pucelle arrivant sous les murs d'Orléans, et préludant « à la résurrection de la France par le réveil de la foi. » S'il n'y a pas dans cette œuvre un puissant talent d'évocateur et de poète, il semble qu'il n'y a rien non plus qui rappelle les talents d'un autre ordre par lesquels l'auteur s'est fait surtout connaître jusqu'ici.

32. — J'ai gardé pour la fin, comme d'habitude, les quelques œuvres qui me paraissent mériter le plus d'attention soit par leurs qualités littéraires, soit par l'importance des questions qu'elles soulèvent. C'est à ce dernier titre, et à ce dernier seulement, que *l'Empreinte* se recommande ; *Marylka*, *Jacqueline*, *Après fortune faite*, sont au contraire des œuvres vivantes et charmantes.

Marylka est peut-être la plus aimable, la plus poétique des trois, sinon la plus dramatique et la plus puissante ; elle rappelle, par le cadre, par l'attrait de l'exotisme, par la pureté et la pudeur de la principale héroïne, ces délicieuses *Filles du pape* dont nous avons essayé de dire toute la valeur : elle les rappelle, mais ne les égale pas. C'est l'histoire d'une jeune Polonaise, obligée de quitter la maison où elle est née, à la suite de la mort de son père et du mariage de sa marâtre avec l'intendant. Elle se réfugie chez de vieilles tantes, bonnes mais vaniteuses, et, par cela même, moins aimantes et surtout moins clairvoyantes et vigilantes : elles ne sauront pas défendre Marylka contre elle-même ni contre les autres. La grâce hardie de l'enfant, sa beauté, l'impétuosité et l'ingénuité de son âme avaient, dès avant son arrivée chez ses tantes, pris le cœur de deux jeunes gens, l'officier Thadée, l'agriculteur Voyteck. Les tantes sont tout de suite pour Thadée contre Voyteck. Le joli costume de l'officier, son élégance, son insolence, son titre de prince, sa fortune et même la gloire de ses bonnes fortunes, ont une force de séduction à laquelle ne résistent pas ces bonnes âmes ; que valent, auprès de tout cela, les habits de coupe bourgeoise, la pauvreté et les vertus de Voyteck ? Des vertus ! Marylka les donnera à son mari en lui donnant le bonheur ! Ainsi raisonnent les tantes. Il y a bien de la candeur et même de l'enfantillage parfois dans le cœur des vieilles filles ! Marylka ne raisonne pas, elle. Elle aime, ou plutôt elle croit aimer Thadée, depuis le jour, déjà lointain, où il est venu secourir et consoler, là-bas, dans la maison d'où il a fallu s'éloigner, le père, pauvre et mourant. Elle s'abandonne à ces sentiments de gratitude et de tendresse, et ne témoigne à Voyteck qu'une amitié fraternelle. Elle est sur le point de devenir princesse et malheureuse. Mais la veille du mariage, un horrible scandale éclate, révélant à tous que le beau, brillant, insolent Thadée n'est

qu'un lâche débauché. Il est obligé de fuir la ville et de céder la place à Voyteck, qui a vite fait de découvrir à Marylka qu'il y a longtemps que, sans le savoir, elle l'aime. C'est trahir une œuvre, dont tout le charme réside dans les détails, que de la réduire à l'essentiel, d'autant que l'essentiel, dans un roman, est toujours banal. J'ai tellement de remords d'avoir dû laisser le meilleur de *Marylka* hors de ce compte rendu (on n'emporte pas un parfum dans un filet !) que je n'ose pas signaler les quelques défauts de composition que j'y ai aperçus et qui me paraissent mettre ce dernier roman un peu au-dessous de *Filles du pape*.

33. — J'ai presque envie de dire que *Jacqueline* est un « petit bijou » dans son genre, et d'ajouter que le genre est bon, qu'il est meilleur que celui des romans à thèse, des romans historiques, des romans scientifiques, philosophiques, psychologiques, sans parler des romans pornographiques. Une honnête et émouvante histoire d'amour, encadrée dans une très fine étude de mœurs mondaines, écrite dans une langue savoureuse et laissant dans l'âme un sentiment plus vif du devoir, n'est-ce pas assez pour justifier tous les éloges auxquels a droit un roman ? Je maintiens donc que *Jacqueline* est un délicieux roman ; il paraît tel surtout quand on le lit après d'autres ; il apaise, il calme, il « lénifie » le critique le plus aigri et le plus exaspéré par les niaiseries malfaisantes qu'il rencontre si fréquemment sous cette « forme d'art. » Jacqueline est une jeune fille moderne ; elle a son jour, elle a des amies et des amis, choisis directement par elle et souvent pour leurs défauts plutôt que pour leurs qualités. Elle-même déploie très crânement tous ses défauts, y compris ceux qu'elle n'a pas mais qu'elle emprunte, et elle cache soigneusement ses qualités naturelles, y compris la pureté obstinée et tenace que son « modernisme » n'est pas parvenu à entamer. La pauvre enfant est la victime de son père d'abord, qui l'oublie pour « les affaires » et pour sa seconde femme, de cette seconde femme ensuite qui l'oublie pour son amant. Elle a poussé, drue et vigoureuse, mais non disciplinée, dans un milieu de luxe et d'indifférence, où l'on ne remarque rien d'elle, sinon qu'elle devient adorablement jolie. On la gâte, mais on ne l'aime pas, sauf la vieille bonne. Modeste, la seule qui lui ait fait connaître la douceur et le bienfait de caresses presque maternelles. Il y a pourtant, parmi les familiers de sa maison, un homme déjà mûr, qui lui paraît s'intéresser à elle un peu plus que les autres : elle se met à l'aimer avec toute la fougue de l'innocence, — mais d'une innocence un peu modernisée et plus hardie qu'il ne convient, — jusqu'au jour où elle l'entend échanger avec sa marâtre des propos d'amour. — Ce fut sa première grande épreuve. Elle s'en releva vaillamment et sans trop de peine, sinon sans mérite. L'occasion et les moyens de se consoler et de se distraire devinrent vite très nombreux, à mesure que sa beauté s'épanouissait et que le moment du mariage approchait. Parmi

les candidats à sa main, il y en a deux qu'elle distingue, mais un seul, M. de Cymier, qu'elle prend au sérieux ; l'autre, Frédéric, le petit Fred, un camarade d'enfance avec qui elle avait joué et dont elle avait même un peu joué, elle le congédie gentiment, affectueusement, mais nettement. Il a beaucoup de chagrin, Fred, et pour se consoler, lui, et pendant que Jacqueline s'amuse, il devient un très brave et très solide officier de marine. Mais au moment où M. de Cymier va faire sa demande officielle, le père de Jacqueline meurt et la laisse absolument ruinée. Son prétendant l'abandonne sans phrases. Elle se réfugie chez une de ses amies, la blonde, douce, sensée, raisonnable Gisèle, mariée à un butor, M. de Talbrun. Elle y est accueillie trop bien, par ce dernier, et elle est obligée, un matin, au cours d'une promenade à cheval, de lui administrer un coup de cravache à travers le visage. Le lendemain, sans une plainte et sous un prétexte improvisé, elle s'en va. Elle passe ainsi de maison en maison, pauvre oiseau sans nid, faisant l'expérience de tout ce qui se cachait d'égoïsme, d'indifférence ou de jalousies sous les sourires et les empressements des amies des anciens jours. Elle connaît des hospitalités de plus en plus froides, des pitiés de plus en plus blessantes, des méfiances insupportables. Très brave, elle se résout à ne dépendre plus que de son travail. Elle accepte d'entrer, comme demoiselle de compagnie, chez des juifs millionnaires ; — mais elle est encore obligée d'en sortir. — Un jour, à Monaco, chez les plus mal choisies de ses amies, où elle a consenti à venir se reposer un peu avant de trouver un autre gagne-pain, un piège lui est tendu ; on la met en présence de M. de Cymier, qui s'offre, cette fois-ci, non plus comme mari, mais comme « protecteur. » Ah ! la belle et touchante scène, quand sur cette terrasse de Monaco, dans ce jardin enchanté où elle venait d'entendre la voix du serpent, restée seule un moment, après avoir repoussé l'outrage d'un mot bref et hautain, l'âme pleine d'épouvante, les yeux perdus sur l'immense horizon qui se voile d'ombre, elle sent, du fond de sa détresse, monter à ses lèvres « un involontaire exorcisme, une petite prière à la sainte Vierge, une prière d'enfant ! » Elle échappe, une heure après, à ses tristes « amies, » et court à Paris se réfugier, se blottir chez la vieille Modeste : « Cache-moi ! prends-moi ! Te rappelles-tu comme tu me cachais autrefois derrière tes jupes ? Tu disais à tout le monde, le nez sur ton tricot : « Elle n'y est pas ! » Encore ainsi, ma chère vieille Mod. » La fin de l'épreuve approche, cette angoissante et poignante odyssée de l'enfant imprudente mais pure, à travers les vilenies insoupçonnées, va se terminer par de belles revanches de la vertu et de l'honneur. Fred et Gisèle, malheureux tous deux, l'une par son mari, l'autre par son inoubliable amour, avaient fini par se rencontrer plus souvent que de raison, et par trouver à ces rencontres je ne sais quelle consolation, très douce, très profonde, très chaste. Pour Gisèle, ce genre de consola-

tion avait épanoui, en même temps que son cœur, toute sa beauté, et déjà la mère de Fred s'en apercevait, et quelques bonnes amies : « Tiens! tiens! pensait-on, elle devient bien jolie. Mme de Talbrun ; est-ce qu'elle aimerait ? » Si Gisèle se fût interrogée sérieusement, elle aurait trouvé vite la réponse ; mais elle évitait de s'interroger, de peur sans doute de se répondre, quand un événement imprévu vint la forcer à voir la vérité. M. de Cymier ayant tenu des propos fâcheux, en plein cercle, sur l'équipée de Jacqueline à Monaco, Fred le provoque. Un duel a lieu, où Fred est blessé. Gisèle apprend le duel et la cause du duel, et elle découvre avec terreur qu'elle est jalouse. De son côté, Jacqueline est instruite de tout, et elle découvre avec ravissement, mais avec une douloureuse confusion, qu'elle n'a jamais aimé que Fred, ce Fred qui vient de la défendre et de la compromettre. Mais comment le lui dire ? Comment le remercier? C'est ici qu'intervient Gisèle, et que cette petite âme ingénue et tendre s'élève simplement, sans drame, jusqu'à l'héroïsme chrétien et jusqu'au machiavélisme le plus subtil. Elle se charge de tout arranger, de rapprocher Fred et Jacqueline. Comment elle y parvient, ses ruses angéliques, son recours à Dieu et à son petit Enguerrand pour leur demander la force nécessaire au sacrifice, son courage contre Fred et contre elle-même, sa souriante résignation et sa douleur dans son triomphe définitif, — il faut voir tout cela dans le livre même, pour avoir une idée du charme, de l'élévation, de l'intérêt pathétique de cette dernière partie de *Jacqueline*. Encore une fois, c'est un conte exquis, mais à interdire toutefois aux jeunes filles qui ne sont pas encore « modernes. »

34. — Un homme d'esprit supérieur, érudit, philosophe, artiste, qui condescend à raconter une « sornette » à une assemblée de dames spirituelles et instruites, mais qui ne peut se retenir de se moquer doucement de son sujet et des personnages qu'il met en scène, c'est M. Victor Cherbuliez racontant *Après fortune faite*. La « sornette » est très intéressante et très amusante pourtant ; les personnages en sont très vivants, tous, et ils sont innombrables, — mais comme on a l'impression que cet amuseur a mieux à faire, et que l'homme est supérieur au romancier et à son œuvre ! Je ne sais pas si je vais pouvoir vous analyser cette œuvre si longue, si touffue, qui a deux ou trois recommencements, revient sur elle-même, repart de plus belle en vous entraînant sans relâche, car elle ne s'arrête jamais, piquant, excitant toujours, irritant parfois la curiosité. C'est « l'histoire d'un riche qui se croyait pauvre, » d'un oncle d'Amérique qui, ne pouvant pas jouir de sa fortune, veut du moins jouir de la cupidité et de la bassesse de ses héritiers. Il les réunit autour de lui, et il se donne le plaisir de fouetter leurs convoitises, de les alarmer, de les mettre en lutte les unes contre les autres : tel un piqueur dans un chenil jouant du fouet et de la pâtée avec une meute de

chiens. Ce spectacle est très doux pour son âme de forban qui a gagné soixante millions à exploiter des mines, et sans doute à tuer de sa main quelques mineurs gênants et compromettants ; il est un peu pénible pour le lecteur, d'autant qu'il est assez long et renouvelé avec de nouveaux acteurs, quand les premiers sont las. Il y a une, deux, trois, quatre familles de neveux et de nièces qui viennent successivement tirer la langue après les millions de l'oncle, se montrer leurs crocs l'une à l'autre, et subir les coups de cravache et les coups de langue du brutal *de cujus*, et chaque famille a sa petite notice et sa monographie, distribuée en deux ou trois paragraphes, selon le nombre de ses membres. Et cela fait un nombre considérable de monographies. Survient un cinquième neveu, Silvère, qui, lui, apporte enfin, au spectacle pénible de tous ces appétits en rut et en lutte, une diversion consolante : il oppose à la brutalité de l'argent la brutalité de la pauvreté et de l'honneur, et le jour où son oncle essaie de lui demander une bassesse, il le plante là et s'en revient cultiver son jardin. Car il est jardinier, celui-là, ouvrier jardinier, mais ouvrier de génie. Il a les facultés de son oncle le millionnaire, son caractère entier, sa volonté enragée, mais un sens moral un peu mieux conservé. C'est bien le personnage sympathique de cette comédie encombrée de personnages antipathiques. On croit qu'il est le seul ; mais au dernier acte, à la dernière scène du dernier acte, après la mort de l'oncle, alors qu'il semble qu'on en a fini de faire de nouvelles connaissances et de voir entrer de nouveaux personnages, il en arrive trois autres du fond de l'Amérique (à vrai dire, ils avaient fait une courte apparition au troisième acte), et ce sont eux qui vont jouer le principal rôle, car ce ne sont rien moins que la femme et les filles légitimes de l'oncle ! De ces deux filles, il y en a une, la petite Sal, qui devine la valeur du sauvage neveu et qui se charge de le dédommager de tout ce que le défunt lui a infligé de souffrances dans sa dignité, dans ses espérances de savant botaniste, dans ses amours. Il lui avait pris en effet et compromis sa fiancée (longue notice sur cette fiancée, sur sa mère et sur son père, bien qu'ils ne soient pas de « la famille »). Aux dernières pages de cette longue histoire, Sal offre une rose à Silvère, qui vient de refuser un gros legs ; on sent qu'elle lui a donné son cœur, et que celui qui n'a rien voulu de la fortune de l'oncle l'aura toute, avec le bonheur en plus. Et tout est bien qui finit bien. J'ai indiqué à quel point cette histoire est complexe et compliquée ; mais je n'ai pas dit combien néanmoins elle est claire et vivante. Je ne sais si jamais encore M. Cherbuliez avait montré une égale habileté à manier de pareils « ensembles » et de pareilles « masses, » à faire se mouvoir avec tant d'aisance de si nombreux personnages, tous si vivants. Car il a su les animer d'une vie intense et distincte ; l'oncle se détache, avec un puissant relief, au centre de la troupe ; mais ils vivent, eux aussi, ses neveux et héritiers, et s'il

en fait, lui, des marionnettes, l'auteur en a fait de vrais hommes et de vraies femmes ; je signale notamment un ancien préfet, bronchiteux, toujours armé de deux pardessus, qu'il quitte et remet, toujours occupé d'éviter les courants d'air et de se tâter le pouls, qui est criant de vérité. Je vois une comédie toute faite et toute prête dans ce roman, il n'y aurait qu'à tailler en plein drap et à en laisser. Dans tous les cas, l'entreprise serait plus aisée qu'avec *le Comte Kostia*, dont on essaya, sans grand succès, de tirer une comédie pour le Gymnase. Je ne dis rien du style, pointu, précieux, humoristique ; c'est « un délice, » j'en aime jusqu'aux défauts. Faut-il ajouter que je n'en aime pas du tout les quelques « pointes, » d'un goût douteux et vieillot, que l'auteur s'y permet contre les « jésuites, » comme s'il craignait sans doute de nous laisser oublier qu'il est Genevois?

35. — *L'Empreinte* n'est pas l'œuvre d'un artiste ni d'un styliste ; elle serait plutôt l'œuvre d'un penseur qui aurait encore plus de préjugés que d'idées, et dont l'esprit, à la fois sincère et passionné, travaillé du besoin d'étudier les plus hautes questions de la morale et de la religion, les trancherait pourtant sans les connaître. Telle qu'elle est, elle pourrait faire beaucoup de mal, si elle était lisible. Heureusement, elle ne l'est pas, et les lecteurs qui seraient capables de s'en laisser impressionner ne le seraient pas d'arriver au delà des premiers chapitres. C'est un roman à thèse : il tend à prouver que l'éducation religieuse affaiblit les âmes, qu'elle laisse une empreinte indélébile et profonde qui va jusqu'à la source même des forces vitales et les tarit. Voilà la thèse ; elle est démontrée pas l'histoire d'un élève des jésuites, Léonard Clam, qui se fait jésuite lorsqu'il a constaté qu'il était incapable d'être un homme. Première partie : *Léonard reçoit l'Empreinte.* Détails abondants sur sa vie au collège des Pères (156 pages) : l'instruction dans les classes, la formation de l'âme au confessionnal, à la chapelle, à la Congrégation des enfants de Marie. Léonard, qui est un des meilleurs élèves de sa classe, est poussé, par son directeur, le P. Propiac, à entrer dans la Compagnie. Il est sur le point de céder à la pression exercée sur lui, mais la morale de saint Ignace, fondée tout entière sur la préoccupation égoïste du salut, le révolte, et il entre dans la vie laïque. Deuxième partie : *Léonard gêné et paralysé par l'Empreinte.* Il fait son droit à Paris, et avec succès ; il étudie les questions sociales, et il se distingue de ses camarades par une particulière vigueur d'esprit et une grande chaleur de parole. Les conversations avec un de ses anciens camarades, devenu matérialiste, ne parviennent pas à entamer sa foi. Si bien que les fondateurs d'une sorte d'école libre et catholique des sciences sociales songent à lui confier et lui confient une chaire. Les jésuites, qui le guettent, le font appeler pour juger de l'état actuel de ses croyances et de la soumission de son esprit à l'orthodoxie ; il profite de

cette entrevue pour jeter à la face du P. Propiac toutes ses rancunes et toute sa haine pour lui et pour saint Ignace. Le lendemain, la chaire promise lui est retirée et donnée à un camarade plus docile. Il essaie de se consoler en lisant l'Évangile; mais cette lecture lui fait perdre la foi. Il essaie de l'amour et du plaisir; mais *l'Empreinte* l'a rendu incapable même de l'amour : « Douleur tragique ! le savoir ! comprendre que le cœur est mort!.... En vain des ivresses de sens l'aveuglaient comme les autres; si le corps avait échappé au cylindrage de l'éducation initiale, l'âme, elle, n'avait point résisté. Trop souvent on avait dit devant elle que l'amour est une abomination. Façonnée pour la prêtrise, elle était veuve à jamais ! » — Troisième partie : *Léonard achevé par l'Empreinte.* Il écrit un journal intime, où il se raconte les orages de son âme, les drames qui se jouent entre ses habitudes d'enfance et ses convictions d'homme. Il ne croit plus et il ne peut pas agir comme s'il était athée ! Il ne peut pas aimer, et il voudrait aimer. Le P. Propiac le retrouve et lui persuade qu'il n'a qu'à se jeter dans son ordre pour en finir. Ce suicide moral n'aura que de bons résultats — pour les autres, sinon pour lui; s'il ne retrouve pas la paix, il la donnera; il fera du bien ! Il sera apôtre — sans la Foi ! Et ceci vous démontre que l'éducation religieuse rend incapable de l'énergie, de l'habileté, de la suite dans les idées qu'exigent les devoirs de l'existence.

La démonstration est ennuyeuse, elle l'est à un degré tel qu'on dirait une gageure : on n'est pas ennuyeux à ce point, « quand on ne le fait pas exprès. » Mais elle a un défaut plus grave; c'est qu'elle n'existe même pas. Pour prouver que l'éducation religieuse a rendu Léonard incapable d'action, il nous aurait fallu le montrer s'essayant à l'action et y échouant, Or, il réussit à tout ce qu'il entreprend, cet incapable; le seul échec qu'il éprouve vient, non pas de lui et de son incapacité, mais de la « perversité » des jésuites — lesquels, entre parenthèses, passent pourtant pour être pourvus de toutes ces qualités qu'ils ne peuvent pas donner à leurs élèves. S'il est vrai que le mot même de « jésuite » et celui de « jésuitisme » éveille l'idée d'habileté, d'énergie, de persévérance à poursuivre un but — généralement mauvais, c'est entendu — d'où vient que ces hommes si « forts » ne le soient que pour affaiblir leurs élèves? Et par qui eux-mêmes ont-ils été élevés? De quelle éducation ont-ils donc reçu l'empreinte? D'une éducation anticléricale sans doute? — Quoi qu'il en soit, si Léonard est « paralysé, » dans le seul effort de lui qui nous soit raconté, il l'est par ses anciens éducateurs et non par son ancienne éducation. Il le reste, il ne réagit pas, il s'oublie, il se complaît dans les souffrances de son esprit, incapable de retrouver la Foi perdue, dans la détresse de son cœur, incapable d'aimer. Ici la démonstration est tentée : Léonard, obligé à l'action, s'y refuse. Mais il n'est pas du tout prouvé qu'il s'y refuse parce qu'il est élève des jésuites. Il n'est pas prouvé notam-

ment que l'éducation qui a « imprimé » la Foi dans un esprit soit responsable ou de l'impuissance de cet esprit à garder la Foi, ou de son impuissance à s'en passer et à trouver les sécurités de l'incrédulité. Les esprits troublés qui, à cette heure, remplissent la littérature de leur détresse mentale, de leurs besoins de croire et de leur impuissance à croire, ne sont pas tous élèves des jésuites. Et si l'on répond qu'ils sont issus d'un milieu social qui a reçu *l'Empreinte* du cléricalisme, et que la Foi, dont le monde contemporain est imbu malgré lui, est la grande ennemie de la sécurité intellectuelle, la thèse s'élargira beaucoup, mais ne deviendra pas plus logique. Si le besoin de croire était un besoin « artificiel, » je comprendrais qu'on en rendît responsable le cléricalisme ou le jésuitisme; mais il est un « besoin naturel, » que l'on ne peut nier sans méconnaître la nature humaine, et que l'on ne peut supprimer sans la mutiler. Une éducation anticléricale arriverait-elle à opérer cette mutilation et à nous donner la paix, la tranquillité mentales, la paix et la tranquillité d'un aveugle-né qui n'éprouverait pas le besoin de la lumière? Ils sont quelques-uns à le dire aujourd'hui, mais ils ont contre eux, non pas seulement les cléricaux et les jésuites, mais le genre humain tout entier. Quant aux autres impuissances de Léonard, notamment à son impuissance d'aimer, on m'en voudrait si je m'arrêtais à prouver qu'elle n'est pas le résultat de l'Empreinte et qu'elle n'existe même pas, dans la mesure où elle serait souhaitable, chez les jeunes gens qui ont reçu *l'Empreinte*. Combien sont-ils, parmi les étudiants de nos diverses Facultés, dont l'âme reste « veuve? » Et combien sont-ils, parmi nos moralistes, qui oseraient soutenir qu'il ne serait pas meilleur qu'elle restât « veuve » jusqu'au mariage?.... Je regrette de quitter l'œuvre élevée, mais trouble et violente, de M. Estaunié, sans parler de ses attaques contre la morale de saint Ignace — qui n'est pas différente de la morale chrétienne, laquelle, à son tour, n'est pas la morale de l'« égoïsme » au sens immoral du mot, — de ses observations exégétiques sur les Évangiles, qui sont vieilles comme l'ignorance et auxquelles il a été répondu depuis des siècles, — de la profession de foi matérialiste qu'il place dans la bouche d'un des personnages et qui est un des morceaux les plus soignés du livre, etc., etc., etc. Il y aurait aussi beaucoup à dire sur le style, qui est tendu, raide, sans grâce, mais non sans force, sur la « psychologie » du P. Propiac et de ses confrères jésuites, si brutaux, si maladroits, si peu « jésuites! » etc. Mais c'est bien assez et je crois avoir dit l'essentiel. Ce roman, qui met en cause toute la théologie, toute la morale, toute l'exégèse catholiques, marque un retour offensif de l'esprit positiviste et matérialiste contre le spiritualisme chrétien. Il a été l'occasion d'une reprise d'hostilités contre le « cléricalisme » dans certaines publications assez répandues et de la part de confrères en critique qui avaient pourtant, jusqu'ici, donné des preuves d'impartialité et de justesse d'esprit. C'est pourquoi il a fallu

en montrer le vice fondamental, qui est, en tant que roman, d'être mal conçu, de manquer de vie et d'intérêt; en tant que thèse, de manquer de logique.

CH. ARNAUD.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

1. *Exploiteurs et salariés*, par GUSTAVE THÉRY. Paris, Lecoffre, 1895, in-12 de VIII-388 p., 3 fr. — 2. *Premiers Principes d'économie politique*, par CHARLES PÉRIN. Paris, Lecoffre, 1895, in-12 de VIII-375 p., 1 fr. — 3. *Revendications ouvrières*, par A. BÉCHAUX. Paris, Guillaumin ; Rousseau, 1894, in-12 de 292 p., 3 fr. 50. — 4. *La Fortune privée à travers sept siècles*, par le vicomte D'AVENEL. Paris, Colin et Cie, 1895, in-12 de XIV-412 p., 4 fr. — 5. *Les Économistes classiques et leurs adversaires*, par RICHARD SCHÜLLER, traduit de l'allemand. Paris, Guillaumin, 1896, in-12 de XII-170 p., 2 fr. 50. — 6. *L'Église et le travail manuel*, par l'abbé SABATIER. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de XII-290 p., 3 fr. 50. — 7. *Annuaire de l'économie politique et de la statistique*, par MAURICE BLOCK, 52e année. Paris, Guillaumin, 1895, in-16 de 920 p., 9 fr. — 8. *De l'Organisation du suffrage universel*, par CHARLES BENOIST. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-12 de 70 p., 0 fr. 50. — 9. *La Propriété ; origine et évolution, thèse communiste*, par PAUL LAFARGUE. *Réfutation*, par YVES GUYOT. Paris, Delagrave, 1895, in-12 de XII-530 p., 3 fr. 50. — 10. *La Superstition socialiste*, par le baron GAROFALO, traduit de l'italien. Paris, Alcan, 1895, in-8 de VIII-300 p., 5 fr. — 11. *La Résistance au socialisme*, par l'abbé MÉTREAU. Paris, Guillaumin, 1895, in-12 de 258 p., 3 fr. — 12. *Les Trois Socialismes : anarchisme, collectivisme, réformisme*, par PAUL BOILLEY. Paris, Alcan, 1895, in-12 de 476 p., 3 fr. 50. — 13. *Psychologie de l'anarchiste-socialiste*, par A. HAMON. Paris, Stock, 1895, in-12 de XXV-322 p., 3 fr. 50. — 14. *L'Idée de l'État*, par HENRI MICHEL. Paris, Hachette, 1896, in-8 de X-656 p., 10 fr. — 15. *Le Socialisme au* XVIIIe *siècle*, par ANDRÉ LICHTENBERGER. Paris, Alcan, 1895, gr. in-8 de VIII-472 p., 7 fr. 50. — 16. *Lo Spedalieri, dialogo*, da TERENZIO MAMIANI. Roma, frat. Bocca, 1894, in-8 de XXXV-172 p., 3 fr. — 17. *La Franc-Maçonnerie ennemie de la France*, par LOUIS MARTIN. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-12 de VI-382 p., 3 fr. 50. — 18. *La Fin d'un régime*, par URBAIN GOHIER. Paris, Chamuel, 1895, in-16 de 98 p., 1 fr. 25. — 19. *Justice pour les enfants*, par l'abbé E. FOURIÉ. Montpellier, bureaux de la *Croix méridionale*, 1895, in-8 de 192 p., 1 fr. 25. — 20. *Les Enfants maltraités ou moralement abandonnés*, par P. BLANC. Paris, Chevalier-Marescq, s. d., in-12 de 130 p., 2 fr. — 21. *Enfants révoltés et parents coupables*, par GEORGES BONJEAN. Paris, Colin et Cie, 1895, in-12 de 408 p., 4 fr. — 22. *Du Travail et de ses conditions*, par HECTOR DEPASSE. Paris, Alcan, 1895, in-12 de XVI-378 p., 3 fr. 50. — 23. *Le Pain quotidien*, 2e *partie, les consommateurs*, par DE MONTAIGNAC. Paris, Retaux, 1895, in-16 de 32 p., 0 fr. 50. — 24. *Origines du mariage dans l'espèce humaine*, par WESTERMARCK, traduit par DE VARIGNY. Paris, Guillaumin, 1895, in-8 cartonné de 530 p., 12 fr. 50. — 25. *Les Industries nationales*, par PAUL VIBERT. Nancy et Paris, Berger-Levrault, 1895, in-8 de 386 p., 10 fr. — 26. *La Question ouvrière en Angleterre*, par PAUL DE ROUSIERS, Paris, Firmin-Didot, 1895, in-8 de XXXII-532 p., 7 fr. 50. — 27. *Staatslexikon*, von ADOLF BRUDER. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1895, 35e, 36e et 37e fasc., t. III, de p. 642 à 1119. — 28. *J.-J. Rousseau. Du Contrat social*, édition annotée par DREYFUS-BRISAC. Paris, Alcan, 1896, gr. in-8 de XXXVI-426 p., 12 fr.

1. — A voir le titre *Exploiteurs et salariés* sur la couverture du volume de M. Théry, on s'attend à quelque publication socialiste, destinée à semer la haine avec une peinture plus ou moins outrée du régime « capitalistique. » Point du tout. En religion, M. Théry est un catholique non moins convaincu qu'éclairé, et en économie politique, il se rangerait très volontiers du côté des libéraux. Son but a été de dissiper des équivoques et de réfuter les sophismes des démocrates chrétiens.

C'est donc une œuvre de polémique non moins que d'exposition. M. Théry fixe d'abord les esprits sur certaines des données du problème social, telles que propriété, capital, produit, etc.; puis, entrant dans une étude plus spéciale du contrat de travail, il discute la participation aux bénéfices, les obligations de charité du patron, le juste salaire, le rôle de l'État, la responsabilité des accidents, les corporations et toutes les questions secondaires qui gravitent autour de celles-là. En rapprochant l'encyclique *Rerum novarum* de leurs solutions rationnelles et juridiques, il montre avec succès que les conclusions y sont les mêmes dans le fond, quoique la forme et les procédés de déduction y soient différents. M. Théry assied bien ce qu'il avance, car il sait par son expérience personnelle qu'on ne se gênera guère pour le traiter de réfractaire et d'hérétique. Dans la forme, on reconnaît l'homme lui-même : c'est l'avocat qui discute avec autant de chaleur que de conviction. Aussi le style est-il toujours vif; les exemples abondent pour ne laisser aucun doute sur la portée précise des définitions et des axiomes; nombre de tableaux enfin sont empruntés à la statistique, pour renverser de chimériques affirmations et des hypothèses mal fondées. Au résumé, M. Théry a appliqué très heureusement la science du droit et l'enseignement économique aux questions qui venaient d'être discutées le plus aigrement entre catholiques. Nous croyons son volume appelé à un réel succès. Il est tout indiqué pour ceux des membres du clergé qui, obligés de parler et d'entendre parler de la question sociale, n'ont pas cependant le loisir de pénétrer à fond dans l'étude de l'économie politique; enfin, avec les nombreuses citations qu'il fait des démocrates chrétiens et de leurs doctrines, nous le recommandons à ceux de leurs amis qui prétendent que ce groupe n'existe pas, qu'on n'a jamais pu en formuler les principes et que ses adversaires sont de purs don Quichottes qui bâtissent des moulins à vent pour le plaisir de chevaucher contre eux la lance au poing.

2. — M. Charles Périn, dans ses *Premiers Principes d'économie politique*, a un point de départ analogue, mais avec un champ plus vaste, un programme plus philosophique et une forme infiniment plus abstraite. « Il semblait, dit-il, que l'encyclique *Rerum novarum* dût établir l'unité entre les catholiques sur les questions sociales. Elle n'a fait que mieux marquer les divisions et aggraver les dissidences.... Par les interprétations que les commentateurs lui ont fait subir, elle a produit tout le contraire de ce qu'on en pouvait attendre.... En cet état des esprits, il est urgent de dégager les premiers principes de l'ordre économique, tels que les catholiques peuvent les concevoir en méditant les enseignements de l'Évangile » (p. v-vi). L'ouvrage comprend cinq chapitres : Définitions, méthode et vues générales; Production; Échange; Bornes dans lesquelles la Providence a renfermé la puissance de l'industrie humaine; Répartition, misère et charité. On y retrouve les idées mai-

tresses de l'œuvre plus complète que M. Périn avait publiée dès 1861 sous le titre de *la Richesse dans les sociétés chrétiennes;* bien plus, il y a ici, pour ainsi dire, des chapitres entiers qui ne sont que des citations de l'ouvrage précédent. Mais au fond ce n'est ni un traité ni un véritable précis d'économie politique. Pour un traité, il aurait fallu plus de développements, et M. Ch. Périn, se contentant de renvoyer à M. Claudio Jannet, traite en quarante-huit pages seulement la matière très importante de l'échange. D'autre part, un précis aurait demandé quelque chose de plus didactique, plus de définitions et d'axiomes, plus de divisions et de distinctions : au contraire, les exemples manquent pour préciser la pensée; parfois même celle-ci garde je ne sais quoi de flottant et de nuageux, avec une certaine pesanteur dans l'expression. Sur la théorie de la rente dans ses rapports avec le fermage, M. Périn donne aussi une idée fort inexacte du langage technique adopté depuis bientôt un siècle (p. 267). En tout cas, ce qui est très remarquable, c'est que M. Périn prend nettement position contre les démocrates ou socialistes chrétiens. Ainsi les cris : « O propriété ! ô sainte propriété ! » ne lui font point illusion sur le socialisme très effectif de beaucoup de ceux qui les prononcent (p. 130 et 131) ; de même, M. de Mun peut se croire visé quand l'auteur affirme que la définition du travail fonction sociale est « un des axiomes de l'école socialiste et que, une fois qu'on l'admet, on est forcément entraîné à accepter l'organisation des rapports économiques telle que le socialisme la veut » (p. 31) ; et je ne m'imagine pas davantage que les panégyristes du P. Liberatore se sentent bien flattés en lisant que l'impôt progressif (si énergiquement préconisé par leur maître jusqu'à 60 % du revenu) est « une invention socialiste qui doit avoir pour résultat d'opérer l'expropriation des classes supérieures et d'épuiser le capital dont le revenu s'alimente » (p. 319). Il n'y a aussi qu'à louer l'indépendance éclairée avec laquelle M. Périn s'exprime au sujet de Malthus, beaucoup moins coupable qu'on ne se l'imagine d'ordinaire (p. 209 et suiv.).

3. — Les *Revendications ouvrières*, de M. Béchaux, professeur d'économie politique à la Faculté catholique de droit de Lille, appartiennent au même mouvement d'opinion. Un fait indéniable, c'est l'uniformité des revendications ouvrières dans tous les pays de l'Europe : parti de là, M. Béchaux s'attache à étudier ces revendications dans notre milieu français. Dès le début, il prend parti très nettement contre le socialisme, dont il démontre l'origine allemande et la parenté avec les doctrines hégéliennes. Ce volume, de modeste extérieur, est plein de documents et de citations, non moins que de bon sens. Nous y signalons l'étude historique sur les préliminaires de la conférence internationale de Berlin en 1890; l'exposé des travaux de la conférence de Berne, en 1891, sur les accidents du travail ; l'analyse des lois allemandes sur les

assurances obligatoires; un rapide aperçu de la loi autrichienne du 15 mars 1883, relative aux corps de métiers, avec l'indication des résultats qu'elle a donnés; enfin un historique court, mais substantiel, des *Trade's-Unions* anglaises. La critique de la législation internationale du travail, du minimum légal de salaire et de la corporation obligatoire n'est pas faite avec moins de force et de clarté. Rien à dire de l'esprit qui anime le livre : le nom et la situation de son auteur sont des garanties plus que suffisantes. Aussi ne faut-il s'étonner à aucun titre de voir ce bon volume chaudement recommandé par les « Unions de la paix sociale. »

4. — Nous félicitions, il y a quelques mois, M. le vicomte d'Avenel de son merveilleux travail : *Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées et de tous les prix en général depuis l'an 1200 jusqu'en 1800.* Il en donne aujourd'hui un résumé accessible à tout le monde, sous le titre de : *La Fortune privée à travers sept siècles.* Comme il dit avec raison, l'histoire politique est faite depuis longtemps, l'histoire diplomatique est elle-même quelque peu avancée; mais « l'histoire économique est encore à faire » (p. II). et au premier rang celle des prix, « prix qui, lors même que rien ne serait libre en un État, le demeureraient néanmoins et ne se laisseraient asservir par quiconque » (p. XI). L'auteur avait les mains pleines de matériaux : il a choisi parmi eux, enchâssant, dans un tableau qui attache et passionne, les innombrables enseignements qu'ils se prêtent à donner. Je sais peu de lectures aussi suggestives. Le défaut de beaucoup de ceux qui ont décrit ou jugé les conditions sociales du passé a été de ne pas en connaître les conditions économiques : sous ce rapport, M. d'Avenel sera l'un de ceux qui auront contribué le plus puissamment à ce que Thorold Rogers appelait « l'interprétation économique de l'histoire. » — Le volume se divise en deux livres : « l'Argent » et « la Terre. » Le point de vue économique domine dans le premier ; le point de vue historique dans le second. A propos de « l'argent, » on lira avec beaucoup de fruit la « ruine des anciens capitalistes » (chap. V, p. 126-150), chapitre dont toutes les pages appuient merveilleusement les conclusions de M. Claudio Jannet sur le même sujet, dans son beau volume : *Capital, spéculation et finance au* XIXe *siècle.* M. d'Avenel y aboutit finalement à cette vérité, que « si l'ouvrier doit prendre sa part des désagréments que le progrès moderne inflige à la classe des capitalistes, il semble, en sa qualité de travailleur, destiné à recueillir seul le principal fruit de la civilisation. » Dans la seconde partie — « la Terre » — la question de la condition des personnes tient une large place. M. d'Avenel y déduit, avec une très grande perspicacité, les causes économiques de l'affranchissement des serfs et de la vulgarisation du bail à cens, puis du fermage moderne; il jette également de vives lumières sur les conditions de l'agriculture an-

cienne. Citerons-nous en passant les quelques alinéas où, d'accord avec M. Fabrège — l'érudit auteur de *Maguelone* — M. d'Avenel établit que des trafics d'esclaves proprement dits se sont maintenus jusqu'au XVIe siècle dans quelques provinces du midi de la France?

5. — « L'économie politique classique, disait M. Brentano dans son discours d'ouverture à l'Université de Vienne, a créé un homme affranchi de toutes les influences de condition, de classe, de nationalité et de civilisation ; » et nombre d'auteurs, notamment toute l'école historique, font chorus avec lui, aussi bien — pouvons-nous ajouter — que tous nos modernes sociologues catholiques. M. Richard Schüller vient de discuter toutes les affirmations de ce genre, dans un court et substantiel volume qui est traduit en français : *Les Économistes classiques et leurs adversaires*. M. Schüller se demande successivement s'il est vrai que l'école économique classique ne tienne compte ni des conditions de civilisation, de temps et de lieu, ni des diversités personnelles entre les individus, ni des mobiles humains autres que l'égoïsme, ni des oppositions d'intérêts ; puis il étudie la politique économique au triple point de vue de son adaptation aux hommes et aux choses, des restrictions qu'elle impose à la liberté individuelle, et enfin de l'intervention active et directe des gouvernements. A toutes ces questions il répond par des citations innombrables de Smith, de J.-B. Say, de Ricardo et de Malthus. Un appendice sur la législation économique au temps de Smith termine le volume. Dirigé spécialement contre Brentano, Knies, Hildebrand et Schmoller, ce livre sera lu avec grand fruit par nombre de Français. Ils aboutiront à une conviction que l'étude nous avait imposée dès longtemps : c'est que « la critique dirigée par les économistes historiques contre la politique sociale de Smith et de ses disciples se réduit à un tissu d'hypothèses et d'erreurs » (p. 130). Les lieux communs que nous avons entendu débiter cent fois contre la politique mal comprise du laisser-faire et du laisser-passer ne dénotaient que l'ignorance ou la mauvaise foi : puis, avec de faux points de départ, on se laissait facilement entraîner à « une politique d'expédients et dénuée de principes.... et à des réformes sociales illusoires. » Tous nos éloges à M. Schüller pour la thèse qu'il a soutenue et la manière dont il l'a traitée.

6. — C'est une plus belle thèse encore, celle que M. l'abbé Sabatier a entrepris de défendre dans *l'Église et le travail manuel*. « L'Église, dit-il, est la source d'où a jailli sur le monde la dignité du travail, et elle en est encore la plus sûre gardienne. » Parti de là, il suit à travers les âges le rôle social de l'Église dans la réhabilitation du travail manuel. Malheureusement trop de chapitres sont une simple juxtaposition de citations, la critique est trop rare et la pensée personnelle trop généralement absente. L'auteur aussi n'a-t-il point trop embrassé ? Par exemple, pour écrire le chapitre VII, « Épanouissement de l'idée chrétienne, le travail-

leur agricole et la propriété, » il aurait fallu une connaissance approfondie de l'histoire du droit, particulièrement du droit féodal et coutumier, le tout éclairé par ce que nous appelions tout à l'heure une interprétation économique de l'histoire. Bien davantage était-il inutile d'élargir un programme déjà si vaste par une incursion dans les mesures que prirent des Papes pour remettre en valeur la campagne romaine. La réhabilitation du travail manuel n'a rien à voir à cette dernière question ; ou bien toutes les entreprises de colonisation des vieux Romains, toutes les marques de sollicitude qu'ils donnèrent à l'agriculture, prouveraient qu'en ces temps déjà le travail n'était point méprisé — chose qui gênerait un peu la thèse générale de M. Sabatier. Mais nous lui savons gré de reconnaître que les corporations étaient mortes quand Turgot les tua, et que « la Révolution ne fit ses déclamations que sur des cadavres » (p. 255) : c'est là une justice qu'on oublie ordinairement de rendre à la Constituante comme à Turgot. Terminons par deux remarques de détail : M. Sabatier, admirant (p. 59) que le préfet de Rome, Symmaque, au IVe siècle, ait traité le *mechanicus* Cyriades de « comte et homme très illustre, » traduit *mechanicus* par ouvrier, et il en tire la conclusion qu'un artisan pouvait recevoir « une appellation d'honneur destinée aux plus hauts dignitaires de l'Empire. » Il nous semble, quant à nous, que le *mechanicus* en question pouvait bien être un ingénieur — je veux dire un ingénieur militaire — quelque Archimède de la décadence ou tout au moins un Végèce. Ailleurs (p. 128), l'auteur affirme que « l'Église se sépare du droit romain en donnant le travail comme source et origine de la propriété. » Nous en serions fort aise, ayant soutenu cette origine au nom de l'économie politique ; mais nous n'oublions pas les anathèmes que la *Civiltà cattolica* nous a lancés pour cela et au nom même de la théologie. C'est donc quelque peu discuté — par les théologiens, je veux dire, et non pas entre économistes.

7. — L'éloge de l'*Annuaire de l'économie politique et de la statistique*, de M. Block, n'est plus à faire. C'est le cinquante-deuxième volume qui vient de paraître. Sous un très petit format, il est une mine inépuisable de renseignements et de matériaux de toute nature, sur la population, les finances, le travail, le commerce, les banques, les sociétés, etc., etc. L'ouvrage est divisé en cinq parties : la première, qui est la plus considérable, est consacrée à la France continentale ; les trois suivantes s'occupent de la ville de Paris, de l'Algérie et des colonies, puis des pays étrangers ; la dernière renferme certains renseignements qui n'avaient pas trouvé place dans la première. Tel qu'il est, ce volume doit être le *vade-mecum* de l'économiste et aussi du journaliste, à supposer un journaliste assez sérieux et assez peu superficiel pour goûter les chiffres, assez instruit pour savoir les lire.

8. — Ce n'est pas de la statistique de chiffres, c'est seulement de la

statistique politique et morale que M. Charles Benoist nous donne dans son *Organisation du suffrage universel*. Voici son point de départ. Dans l'État moderne, la loi est tout, la loi met en mouvement toutes les forces, et les mœurs ne sont rien. En ce sens, l'État est « un État de droit. » Mais cet État « se construit par en bas...., il est une pyramide renversée....; dans la pratique, il faut en arriver à briser, à broyer, à éparpiller cette souveraineté nationale en dix millions de souverains dispersés. » Conclusion : « Le suffrage universel inorganique conduit à l'anarchie universelle. » Et ici vient une longue et cruelle satire de notre régime électoral avec ses comités despotiques. Cependant, il faut garder le suffrage universel et ne pas même le réformer par le vote plural : il suffit de l'organiser « en substituant la notion de vie à la notion de souveraineté, et le suffrage universel organisé au suffrage universel inorganique. » Là-dessus, l'auteur nous quitte brusquement en nous disant au revoir, mais sans nous expliquer ce qu'il a voulu nous dire. C'est dommage, car la critique était fort vive, et l'opuscule très gentiment écrit.

9. — La défense et la réfutation du socialisme ont fait éclore plus d'un livre. En voici un, — *la Propriété, origine et évolution, thèse communiste*, par M. Paul Lafargue, *Réfutation* par M. Yves Guyot, — où la thèse et l'antithèse, éditées d'accord, ne forment qu'un seul volume. Toutefois, on se demande pourquoi le travail de M. Lafargue y est placé le second, puisqu'il a bien fallu que M. Yves Guyot le connût et le supposât connu avant de le réfuter. M. Lafargue part de l'idée que le capital, qui est, selon lui, une chose absolument différente de la propriété, implique essentiellement une mise en valeur par des salariés, et que cette propriété-capital est d'origine récente, puisque le mot capital est presque tout nouveau. L'âge d'or est en arrière : les sauvages sont « des hommes complets, plus complets même que les civilisés, puisqu'ils sont capables de pourvoir à tous leurs besoins » (p. 320) ; or, les sauvages ne connaissent pas la propriété de la terre, pas même toujours celle des armes et des instruments. Retournons donc à cet âge d'or de l'humanité, où régnaient la promiscuité et l'inceste et où les femmes commandaient aux hommes (?). Suit un exposé des phases à travers lesquelles la propriété a perdu de plus en plus son caractère communautaire, jusqu'à ce que la Révolution française l'eût faite franchement individualiste. Çà et là quelques blasphèmes (p. 318, 330, 341). — En fin de compte, pour tout esprit impartial, la victoire reste à M. Yves Guyot. Sa réfutation est solide et bien appuyée, non moins que vive et spirituelle. Il raille fort agréablement « le serpent qui, se mordant la queue, est le symbole de l'évolution humaine » (p. IX) ; et justice vigoureuse est faite de la légende du « bon sauvage, » que le XVIIIe siècle avait acceptée sur la foi de Rousseau : aussi bien n'est-il, dans la civilisation, homme si malheureux qui veuille échanger son sort avec celui d'un Boschiman,

d'un Fuégien ou même d'un Iroquois. Le livre a quatre parties : la première est consacrée à la discussion des hypothèses préhistoriques et à l'antiquité proprement dite ; la seconde étudie le régime féodal ; la troisième, la Révolution de 1789 ; enfin la quatrième envisage la situation et l'avenir de la propriété foncière en France. M. Yves Guyot a des vues économiques pleines d'intérêt ; il sait beaucoup plus que M. Lafargue ; il fait penser, et il apporte, surtout dans les derniers chapitres, nombre de documents statistiques utiles à étudier. Sur plus d'un point, sans doute, ses sentiments différeraient des nôtres. Mais en réservant certaines appréciations historiques, nous croyons qu'on ne prouvera jamais trop l'alliance de la cause du progrès et de la civilisation avec la cause de la propriété, même foncière, et nous pensons que le travail de M. Yves Guyot mérite de survivre à la contradiction passagère qui l'avait provoqué.

10. — C'est dans l'esprit de la bourgeoisie et des classes éclairées que M. Garofalo, professeur à l'Université de Naples, s'est proposé de réfuter le socialisme. *Superstition socialiste*, tel est son titre, qui répond bien à sa pensée : on a fait du socialisme un fétiche non moins qu'une panacée, et M. Garofalo s'attaque au fétiche. « Pour l'instant, dit-il avec raison, le véritable péril réside dans la persuasion où sont un grand nombre de personnes appartenant aux classes moyennes et même aux classes supérieures, que le socialisme signifie vérité et progrès et que « c'est là que l'on va » (p. 5). De là un essai de réfutation qui, dirigé spécialement contre Karl Marx et Benoît Malon, peut prendre rang parmi les meilleurs ouvrages de ce genre. Tout en citant plus que d'autres son compatriote Enrico Ferri, M. Garofalo montre une connaissance très étendue de nos sociologues et économistes français contemporains. La division est très claire : la science du socialisme (et ici prend place une réfutation très sobre des sophismes de Karl Marx, ainsi que d'un espoir de l'avènement du socialisme par le processus régulier des lois de l'évolution) ; puis la logique du socialisme ; sa morale, et enfin sa civilisation. Autant dire que le socialisme est inconciliable avec le vrai, le bien et le beau. Le dernier chapitre est fécond en idées neuves, lorsque l'auteur examine ce qu'il adviendrait des lettres et des arts, du développement des plus hautes facultés et du perfectionnement du sens moral, puisque le socialisme, « question d'estomac, » comme disent ses maîtres, n'est qu'une révolte d'appétits. Avec sa discussion très judicieuse de l'organisme social (p. 79 et suiv.), M. Garofalo se place nettement dans l'école individualiste. Une conclusion intitulée « la Défense de la société » complète l'ouvrage. Bien que nous y relevions un éloge malencontreux de la prévoyance conjugale des Français et un acquiescement à la thèse mal établie que « l'activité intellectuelle rend moins intense l'activité reproductrice » (p. 257), la morale de M. Garofalo est saine, élevée, franchement

chrétienne, et la grande Encyclique de Léon XIII, si elle n'est pas utilisée pour la démonstration, est au moins traitée avec respect et éloge. Le livre valait bien une traduction, et M. Dietrich, qui l'a faite, a eu le talent de donner au lecteur l'illusion de lire un texte français original.

11. — Tout autre est le plan de M. l'abbé Métreau, dans *la Résistance au socialisme*. Le socialisme, dit-il, constitue le péril actuel de la société, et il n'y a que le catholicisme qui puisse conjurer ce danger : malheureusement les catholiques se partagent en « ardents » et en « prudents, » tandis qu'ils devraient tous s'unir sous la direction de Léon XIII pour appliquer les doctrines de son Encyclique sur la condition des ouvriers. Ajoutez des accusations contre l'économie politique, que M. l'abbé Métreau ne paraît pas avoir étudiée, et à laquelle il reproche de ne pas voir le péril socialiste, — ce qui achève de nous convaincre que les ouvrages d'économie politique n'ont guère été entre ses mains ; — ajoutez une discussion contre MM. Claudio Jannet et d'Haussonville, qui sont du côté des « prudents ; » ajoutez enfin quelques éloges donnés en passant aux idées du salaire familial, de la journée de huit heures et des assurances obligatoires, et vous aurez le contenu du volume. A propos de ces derniers problèmes, tout en se refusant à les discuter, M. Métreau déclare, sans nous dire pourquoi, qu'il voit « dans beaucoup de ces solutions l'application très exacte des principes trop oubliés de la justice sociale » (p. 147). Cependant il reconnaît que « chez nous les maux de la classe ouvrière sont moins aigus qu'ailleurs, » et que « nos industriels, commerçants et propriétaires français ne sont en général ni âpres au gain, ni durs aux petits, comme leurs confrères étrangers » (p. 231 et 233). En cela, M. Métreau fait acte de louable indépendance et se sépare de l'école à laquelle il semble appartenir par ailleurs. Au demeurant, c'est un travail superficiel et sans études.

12. — Je ne serai pas même si indulgent pour *les Trois Socialismes* de M. Paul Boilley. C'est faible, par défaut de principes, par vice de méthode et par absence de conclusions. Dans une première partie très courte, nous nous entendons dire que « le bourgeoisisme et le capitalisme, » avec le laisser-faire et la concurrence, ont enfanté le socialisme : ce n'est guère nouveau, mais il ne suffit pas de répéter une erreur pour la prouver. Puis, qu'est-ce que c'est que le socialisme? D'après M. Boilley, on ne peut pas définir le genre, mais seulement les espèces. Or il y en a trois : l'anarchisme, le communisme et le réformisme ou solidarisme (dans lequel l'auteur [p. 387] place Saint-Simon, Comte et Fourier). La deuxième partie, consacrée à l'anarchisme, ne renferme guère autre chose d'intéressant que la liste des attentats anarchistes et nihilistes (p. 84 et suiv.). Puis vient, dans la troisième partie, une longue discussion du collectivisme et de Karl Marx en particulier : comme valeur, malheureusement, cette discussion reste en dessous de la moyenne.

L'auteur connaît assez bien la littérature socialiste, mais il résume au lieu de citer, et par conséquent son livre ne peut pas même servir comme recueil de textes et de matériaux. Il se peut aussi que les analyses soient faites de mémoire et par à peu près ; car, avec les économistes, M. Boilley a pris des licences qui vont jusqu'à la plus complète inexactitude (par exemple, p. 221). Enfin, la quatrième partie, le « socialisme réformiste, » sert de conclusion à l'ouvrage. Ici, après que l'auteur a fini d'argumenter contre les collectivistes, qui d'ordinaire raisonnent assez juste avec des principes faux, on peut lui reprocher à lui-même de n'avoir pas plus d'argumentation que de principes. Pour le monde industriel, il trouve bien un remède dans la coopération et le mutualisme (système de M. Charles Gide) ; mais il avoue (p. 445) être fort embarrassé avec « la question terrienne » et la propriété foncière, pour lesquelles, selon lui, « tout se résume, soit à changer complètement l'appropriation actuelle par la nationalisation, soit à refréner le *jus abutendi.* » A ce propos, M. Boilley expose avec complaisance le système de l'impôt « métrique » de Toubeau (p. 449), de manière à remplacer tous les impôts par une taxe unique (la *single tax* de Henri George), laquelle, en France, devrait être en moyenne de 81 fr. 63 par hectare (peste du peu !), et il ne parle pas avec moins de bienveillance (p. 461) de l'impôt « cubique » de Daumas et de Chirac, basé sur le cube d'air des logements. Au fond, ses sympathies sont pour le régime de la propriété foncière temporaire (p. 462), comme si le mot propriété n'impliquait par essence l'idée de perpétuité. De plus, dans toute cette dernière partie, M. Boilley fait preuve d'une très remarquable ignorance de notre régime agricole, ainsi que des conditions dans lesquelles se trouvent nos propriétaires fonciers, grands ou petits, — ces derniers beaucoup plus nombreux qu'il ne croit. Finalement, en évolutionniste convaincu, il se dérobe par une échappatoire fort commode en nous apprenant que « la vraie panacée sociale, c'est le temps. » Ainsi soit-il ! Au moins nous n'aurons pas la peine de travailler.

13. — M. Hamon n'en est point à sa première publication. Il donnait assez récemment *la Psychologie du militaire professionnel;* il donne aujourd'hui *la Psychologie de l'anarchiste-socialiste.* Tout modestement il se qualifie « homme de science faisant un livre de science...., scientiste anatomisant les encéphales anarchistes. » Son procédé a consisté à découper par tranches, soit des brochures anarchistes, soit des lettres d'anarchistes répondant à son enquête, puis à mettre ces coupures dans huit tiroirs et à publier le contenu de chacun d'eux. Cela lui fait huit chapitres. Il en ressort que le type de l'anarchiste socialiste est d'être : 1° révolté ; 2° libertaire ; 3° individualiste ; 4° altruiste (quoique individualiste ?), ainsi que sensitif et sensible ; 5° assoiffé de justice ; 6° quelque peu logicien ; 7° curieux ; 8° affecté de prosélytisme. Il est vrai que les auteurs de ces confessions pouvaient bien être enclins à

exagérer aux yeux du public leur altruisme ou leur soif de justice : mais passons. La philosophie de l'auteur est le matérialisme pur, avec le déterminisme le plus absolu. M. Hamon s'évertue à prouver que « l'adoption d'une même doctrine philosophique indique chez les adeptes l'existence de caractères mentaux communs » (p. VIII); il professe que « les caractères psychiques d'une mentalité sont sans doute les effets d'une structure morale particulière » (p. 3) et que « la constitution mentale est en rapport avec une certaine structure de l'encéphale » (p. 13). Donc, point de libre arbitre, point de mérite ni de démérite, point de responsabilité (p. VIII). Bien entendu aussi, les sympathies de l'auteur pour les anarchistes sont des plus transparentes, et son livre, que les lecteurs, s'il en a, trouveront d'une lecture horriblement fastidieuse, est beaucoup moins une contribution aux études sociales qu'un encouragement donné aux anarchistes sous le masque d'une discrète impartialité.

14. — *L'Idée de l'État*, de M. Henri Michel, est un beau travail de recherches et d'érudition bibliographique, comme il s'en fait volontiers pour une thèse de doctorat. M. Michel étudie l'idée de l'État, d'abord sommairement chez Bossuet, Montesquieu, Rousseau et les encyclopédistes, puis surtout au XIXe siècle, où l'école saint-simonienne et l'école positiviste lui fournissent deux très longs chapitres. Puis vient ce qu'il appelle « la crise actuelle des idées sociales et politiques, » chaos au-dessus duquel M. Renouvier brille comme un phare lumineux aux côtés de M. Fouillée. Il serait puéril de contester l'immense travail des recherches, mais on peut se demander si l'auteur n'a pas subtilisé quelque peu, en développant des rapprochements et des antithèses parfois forcés, et en dégageant comme l'idée maîtresse de toute une vie certaine thèse générale à peine soupçonnée de celui qui en aurait fait la base de toute sa philosophie sociale. Puis les vues historiques sont-elles toutes justes? Est-il bien exact, par exemple, de dire que, « si le culte catholique a subi une éclipse sous la Convention, cette éclipse a été de moindre durée et de moindre importance qu'on n'a affecté de le croire » (p. 69)? Au surplus, M. Michel est un parfait éclectique, et positivisme et socialisme trouvent également grâce devant ses yeux. Mais il ne doute point que « l'État a dû revendiquer ce qu'on a nommé son droit à enseigner, parce que l'Église et les partis ont prétendu garder pour eux seuls la direction des esprits » (p. 650). Signalons une lacune volontaire. M. Michel ne s'est point demandé si la philosophie religieuse n'a pas, elle aussi, disserté sur « la fin de la société civile, » sur le rôle de l'État et sur les justes limites que son pouvoir doit se tracer à l'égard des initiatives et des activités individuelles. Or, il aurait trouvé, sur ce terrain-là, des discussions assez vives et des divergences dont l'étude aurait été pleine d'intérêt non moins que d'actualité. Finalement, M. Michel conclut pour quelque chose de très vague, tout imprégné de socialisme

d'État. Il est regrettable que son travail, qui plane d'une manière trop soutenue dans le nuage des formules, ne réponde guère au dessein que l'auteur avait de porter la lumière « aux esprits qui cherchent à voir clair dans leurs idées sur des questions difficiles et mouvantes. » Peut-être, tout le premier, M. Michel ne voyait-il point assez clair dans les siennes propres.

15. — Nous préférons beaucoup à tous égards l'ouvrage de M. André Lichtenberger sur un thème analogue, *le Socialisme au* XVIII*e siècle*, et nous le rangeons parmi les meilleures contributions à l'histoire de la philosophie sociale et de l'économie politique. L'érudition y est vaste, les citations y sont bien choisies, les vues générales bien présentées, et le volume tout entier est d'une lecture agréable. M. Lichtenberger entend par socialistes « les écrivains qui, au nom du pouvoir de l'État et dans un sens égalitaire ou communiste, ont entrepris de critiquer, de modifier ou de renverser l'organisation traditionnelle de la propriété et de la richesse, par conséquent de la société » (p. 1). Quant à l'ordre des matières, il s'en est tenu à une suite chronologique de bibliographies, en distinguant trois périodes : la première va de 1700 aux environs de 1750 ; la seconde nous conduit aux années qui précèdent immédiatement la Révolution, et la troisième étudie, surtout dans les brochures et les pamphlets, le mouvement précipité et presque fébrile de ces dernières années elles-mêmes. Le chapitre préliminaire sur les causes, les caractères principaux et l'esquisse générale du XVIII*e* siècle est une excellente étude de l'ancien régime à son déclin. Documenté avec une abondance vraiment étonnante, qui n'a d'égal que le scrupule minutieux des références, ce volume ne se recommande pas moins par l'impartialité des jugements. Pour nous, nous avons vu avec plaisir M. Lichtenberger, affranchi de l'engouement classique qu'on nous a inspiré pour Montesquieu, ranger l'auteur de *l'Esprit des lois* parmi les précurseurs du socialisme contemporain. Mais M. Lichtenberger est-il aussi éclairé, quand il avance que « l'esprit chrétien confine au socialisme par bien des points et que l'Évangile n'est pas exempt de tirades qui s'en rapprochent » (p. 348) ? Les Pères de l'Église et les prédicateurs avaient été appréciés plus justement par M. Henri Joly dans *le Socialisme chrétien*. De même les deux uniques pages que M. Lichtenberger consacre à la doctrine ecclésiastique sur l'usure (p. 355-357) auraient gagné à être moins superficielles et plus philosophiques. Toutefois, avec la situation que M. Lichtenberger occupe auprès du Consistoire, il aurait été difficile d'en attendre une connaissance plus profonde des auteurs et des doctrines catholiques. Du reste, ce sont là des réserves qui n'enlèvent rien à nos éloges.

16. — Pourquoi, sous le nom de *Spedalieri*, un dialogue à la façon de Platon, où le philosophe Mamiani fait disserter son héros sur les pro-

blèmes les plus ardus de la métaphysique et de l'ontologie? Nicolas Spedalieri n'avait point fait, que je sache, de la métaphysique transcendante, et il ne lui doit point sa notoriété. En fait, Spedalieri avait publié divers ouvrages d'apologétique historique lorsqu'il fit paraître, en 1791, un traité sur les *Droits de l'homme*. L'homme, selon Spedalieri, a reçu de Dieu le langage et l'existence en société : donc pas de contrat social au sens de Rousseau. Mais ce contrat, qui a manqué à la base de la société, se forme sans cesse pour les modalités de cette vie sociale. De là un droit constant des sujets, pour redresser la souveraineté si elle s'égare, pour déposer le souverain, même pour le tuer si sa mort est le seul moyen de triompher dans une juste guerre qu'on aurait dû lui déclarer. Bien entendu, toutefois, après ce souverain il en faut un autre, car l'absence de souveraineté anéantirait la société, sur l'existence de laquelle l'homme est impuissant. Donc, sous cette réserve et quoique par un autre chemin, Spedalieri aboutit à la thèse de Jean-Jacques. Dans les deux autres parties de l'ouvrage, Spedalieri démontrait que le christianisme est la seule garantie de l'accomplissement des devoirs politiques du souverain comme aussi des sujets, et qu'il procure excellemment le bien-être social, thèse qui ne laissait pas, il y a un siècle, d'être neuve et originale. Un tel livre, publié dans les États pontificaux, devait soulever une tempête de protestations ; mais Pie VI entourait de ses sympathies Spedalieri, qui était d'ailleurs chanoine (ou plutôt bénéficier) du Vatican. Spedalieri mourut en 1795, empoisonné par une main inconnue. Inutile de dire que le parti de la jeune Italie a fait de lui un de ses héros et de ses précurseurs, en le félicitant d'avoir porté, au nom même de la théologie, le dernier coup à la théorie du droit divin de la souveraineté : de là la statue qui va lui être élevée à Rome, à côté de Giordano Bruno, et de là la faveur de Mamiani pour Spedalieri. Pour nous, l'intérêt du volume actuel consiste dans les appendices que son auteur, M. Cimbali, a ajoutés au dialogue de Mamiani. Après avoir traduit en italien l'article du *Correspondant* dans lequel M. de Champagny réfutait en 1848 la thèse sociale de Spedalieri, M. Cimbali donne des détails intéressants sur l'agitation que ses *Droits de l'homme* provoquèrent en 1791 et sur les sentiments de Pie VI à son égard. Toujours pleine de longanimité, la Papauté, en évitant de se prononcer d'une manière directe, aurait souhaité que l'œuvre de Spedalieri pût désarmer des préventions et des haines, et l'on sent qu'elle ajournait le plus longtemps possible la rupture avec la Révolution française et avec les principes des « Droits de l'homme et du citoyen. »

17. — Il y a beaucoup de bon dans *la Franc-Maçonnerie ennemie de la France*. M. Louis Martin entreprend de prouver que notre décadence nationale n'est point le fait du hasard, mais l'œuvre des Loges, et il cherche à le démontrer au triple point de vue politique, économique et

moral. En politique (p. 29-184), il s'est beaucoup inspiré du grand et solide ouvrage du R. P. Deschamps. Cependant nous préférons les pages consacrées à l'influence corruptrice de la franc-maçonnerie (p. 232-377): elles seraient excellentes, avec quelques retouches de détail, un peu plus de critique dans la discussion des sources, un peu moins de déclamation dans le style, et un peu moins de parti pris dans certaines appréciations, qui semblent dictées par Drumont. Ainsi, quand les esprits éclairés sont unanimes à se plaindre de la mollesse croissante de la répression, pourquoi accuser les francs-maçons et les juifs (p. 184) de la loi de 1885 contre les récidivistes, « loi funeste qui n'a d'égale que la loi sur les menées anarchistes? » La partie économique est plus que faible. Si l'on excepte quelques pages sur l'étouffement du Panama, le volume aurait beaucoup gagné à la suppression du chapitre « la Ruine. » Il est peu sérieux de dire que le cultivateur ne possède plus que 1/9 du sol national, ou bien que les juifs, à la veille de la loi de 1894 (M. Martin dit 1893), relative au droit de 7 francs sur les blés, ont fait entrer en France « notre alimentation pendant deux ans entiers » (p. 191). L'auteur a-t-il calculé que ces 180 millions de quintaux métriques auraient coûté, à 14 francs l'un, plus de deux milliards et demi, non comptés 900 millions pour les droits de douanes? Quelle bonne aubaine pour nos finances! et quel bel excédent de plus d'un demi-milliard l'année 1894 aurait présenté! Eh bien, on n'en a rien vu! La question du bimétallisme est encore plus mal comprise : les juifs, selon M. Martin, auraient calculé qu'ils ne pouvaient pas réussir à accaparer à la fois l'or et l'argent, d'autant plus que l'argent existe en quantités inépuisables ; alors, ils ont fait supprimer la frappe de l'argent, et ils ont résolu de faire de l'or une marchandise (comme s'il n'en avait pas été ainsi avant eux!) pour lui donner d'abord telle valeur qu'il leur plairait, et ensuite l'accaparer. Ainsi fut consommé « un des plus grands crimes des sectes antifrançaises » (p. 187-188). Il est regrettable que de tels enfantillages diminuent le caractère sérieux d'une œuvre bonne par d'autres endroits.

18. — *La Fin d'un régime*, par M. Urbain Gohier, est un pamphlet politique vivement écrit, où la banqueroute du régime opportuniste est retracée d'une plume jeune et alerte. « Ça se décolle, » peut-on dire, et la dictature morale de Jaurès, l'ascendant qu'il a pris, la force inattendue qu'à lui seul il donne à tous les Toussaint et à tous les Coutant, voilà un des plus beaux produits de cette politique de complaisance combinée avec notre régime universitaire. Ainsi la France est appelée à disparaître si la monarchie ne revient pas. Très bien jusque-là. Mais il faut que cette monarchie revienne « laïque, démocratique et fidèle au noble esprit de la Révolution.... (p. 98), sans se soucier des vaines intrigues du Sacré-Collège et sans s'occuper d'une Papauté trop habile, qui négocie des arrangements pour soumettre les catholiques français à ces mêmes sec-

taires que dans ses encycliques elle qualifie de criminels et de véritables malfaiteurs » (p. 95). La thèse positive de M. Gohier n'est donc pas aussi solide que sa critique négative est virulente. En tous cas, il n'y a pas en France un seul royaliste qui souscrive à son programme, et M. Gohier sera réduit à composer lui tout seul son parti.

19. — *Justice pour les enfants*, encore une œuvre d'actualité et de polémique. Mais ici la politique n'a rien à voir, la religion seule est en cause, ou plutôt c'est la justice et l'égalité qui y sont à sa place et pour son compte. M. l'abbé Fourié est un ardent champion de l'enseignement primaire libre et catholique. Convaincu que « la bataille scolaire en France a été à tort l'affaire exclusive des riches et du clergé » (p. IV), il entreprend d'y intéresser le peuple. Le système qui refuse toute subvention aux écoles catholiques, tout secours aux enfants qui les fréquentent et même à leurs familles, est une injustice monstrueuse. Il ne faut pas se lasser de la dénoncer au peuple ; il faut demander n'importe quel subside à toutes les administrations qui peuvent en accorder ; il faut agiter l'opinion par le pétitionnement, par la presse, par les conférences et par les affiches. Sur tous ces divers points, des conseils pratiques, parfois des modèles et des formules, sont donnés, avec une réelle connaissance des besoins et des procédés. M. l'abbé Fourié est un méridional : il en a la chaleur et l'impétuosité, stimulées et avivées par l'ardeur d'un zèle très louable.

20. — *Les Enfants maltraités ou moralement abandonnés*, de M. Blanc, contrastent à tous égards. C'est un simple et aride commentaire de la loi du 24 juillet 1889 : bon travail, bien complet, bien divisé, et suivi de modèles de requêtes et d'ordonnances à l'usage des officiers ministériels et des magistrats. Mais inutile de chercher une pensée philosophique et morale : elle n'y est pas, et cela vaut mieux, étant donné l'esprit maçonnique dont le F.·. Blanc fut animé quand il vivait.

21. — M. Georges Bonjean, fils du président Bonjean, était chargé, l'an dernier, de réorganiser et de diriger le service de correction paternelle au tribunal civil de la Seine. Le volume *Enfants révoltés et parents coupables* est le fruit d'une année d'observations et d'études. Rien de plus navrant que la longue série de documents qui y passent sous les yeux du lecteur. La correction paternelle, telle qu'elle est organisée par le Code civil et qu'elle fonctionne par le soin des présidents de tribunaux, est le principal sujet du volume : de là la publication d'extraits de rapports tristement suggestifs ; de là aussi (p. 286 et suiv.) un historique des plus intéressants sur la correction paternelle chez les Romains et dans l'ancienne France, avec une genèse détaillée des étranges articles de notre Code ; de là enfin des conclusions pratiques sur les réformes à introduire et un excellent tableau des procédés que le président du Tribunal civil de la Seine a inaugurés. Mais M. Bonjean va plus loin. En

traitant de la désorganisation de la famille, il est amené à étudier le déclin des mœurs domestiques, surtout à Paris. Les chapitres sur l'alcool, le divorce, les naissances illégitimes et la dépopulation sont donc amenés tout naturellement, et ils seront lus, — nous en sommes certain — avec le plus vif intérêt. De très nombreux tableaux, présentés avec beaucoup de clarté, appuient les démonstrations. M. Bonjean n'a aucune illusion sur notre état social, et nous le félicitons bien sincèrement de le dénoncer avec cette énergique franchise. Avec cela, il se révèle moraliste et philosophe, notamment dans sa critique de la thèse lombrosienne sur la constitution physique et l'irresponsabilité des criminels, et dans les jugements développés qu'il porte sur l'adoucissement exagéré du régime pénitentiaire, sur les dangers de la loi Bérenger et sur la folie des réformateurs qui prétendent moraliser les condamnés et préserver les enfants sans leur parler de religion ni de Dieu. M. Bonjean s'inspire noblement des derniers conseils que son père, prisonnier de la Commune, adressait à ses fils la veille même de sa mort. Ajouterons-nous — mais sans la moindre pensée de critique — que ce volume n'est point destiné à traîner sur les tables sous les yeux des enfants et des jeunes filles ? Si sobre qu'il soit de détails et de peintures, il est une œuvre de médecine morale, et il ne peut pas ne pas être ce qu'est tout livre de médecine.

22. — M. Hector Depasse, membre du Conseil supérieur du travail, nous avait apporté, il y a six mois, *les Transformations sociales :* il nous donne maintenant *Du travail et de ses conditions (Chambres et conseils du travail)*. Les parties qui, disséminées çà et là dans le volume, concernent les conseils de conciliation et d'arbitrage, renferment certaines idées justes avec des renseignements utiles; et le rapport que l'auteur a présenté, au nom de la commission permanente du Conseil supérieur du travail, sur la proposition de loi relative à la création de ces Chambres, fait partie des documents parlementaires qui peuvent être consultés à l'occasion. Nous signalons également les pages consacrées aux projets d'assurances contre le chômage (p. 252-304), quoique toute cette partie soit simplement tirée de M. Raoul Jay. Mais ce qu'il y a de bon est noyé dans une phraséologie prétentieuse et déclamatoire. Malgré soi, par exemple, on pense à la prosopopée de Fabricius, quand on entend M. Depasse s'écrier : « O mon père, ô ma mère des temps préhistoriques, pardonnez à mon inconscience quand du fond de ma pauvreté, accablé de misères et de tyrannie, je me plains de ne pas percevoir le vrai produit de mon travail » (p. 40) ! Et il en y a trois pages dans ce goût-là, venant après deux autres tout enflammées de la même rhétorique : « Peintres et statuaires de l'avenue de Villiers et de la rue d'Amsterdam.... Et vous, romanciers aux cent volumes ! etc. » Ce pathos vient-il d'une trop bienveillante admiration pour les hommes de 93 ?

C'est bien possible, car M. Depasse en ferait volontiers les plus sublimes des illuminés (p. 234 et suiv.). Mêmes dithyrambes sur l'instruction telle que la comprend la Ligue de l'enseignement, et grâce à laquelle « on approche d'un degré toujours plus élevé d'ordre et de moralité » (p. 106). Que faut-il apprendre pour cela? De la grammaire, des sciences, de la philosophie? Indiscret que vous êtes, vous feriez mieux de rester dans les nuages où M. Depasse vous a transporté! Je le soupçonne de ne pas même toujours bien se comprendre. Il n'est qu'obscur quand il affirme que « l'homme et le temps travaillent ensemble à des œuvres qui sont la science, la justice, la liberté, la solidarité et l'édification d'une conscience universelle » (p. xv); mais il devient socialiste sans le savoir et ennemi de toute propriété personnelle quand il s'écrie : « Si vous prétendez faire vôtre ce qui n'est pas nécessaire à l'entretien des travailleurs, vous supprimez toute possibilité de civilisation progressive, vous pillez le genre humain et vous expropriez le monde » (p. 89)! M. Depasse me dira que je ne l'ai pas compris : mais, ardent champion de l'instruction « démocratique et laïque » comme il l'est, pourquoi ne se doute-t-il point qu'un des premiers fruits de la véritable instruction est la netteté de la pensée et la clarté du langage?

23. — On connaît l'idée — je n'ose pas dire le dada — de M. de Montaignac, qui signe « l'homme au pain. » Il faut que l'État donne le pain à tous les citoyens, et comme le pain coûte en moyenne quinze centimes par jour et par tête, il faut que l'État serve à chaque citoyen ou citoyenne une rente incessible et insaisissable de 50 francs par an. Cela fera 1,900 millions. Où les prendre? C'est bien simple, répond l'auteur, qui remue les montagnes avec le petit doigt. On augmentera les impôts, avait-il dit l'an dernier : cette fois-ci, il raconte que les facilités offertes à la consommation donneront des plus-values aux impôts indirects, et cela, d'autant mieux que les impôts directs auront été supprimés par voie de « capitalisation » : en d'autres termes, le propriétaire foncier s'en sera racheté, de gré ou de force, par un versement unique égal à vingt-cinq fois l'impôt annuel. M. de Montaignac ne doute de rien : mais ce serait faire beaucoup d'honneur à ces billevesées que de les discuter. En philosophie, il prétend que l'État a le devoir de nourrir les citoyens et que la propriété est issue du contrat social : il se range donc, à cet égard, dans l'école de J.-J. Rousseau.

24. — *L'Origine du mariage dans l'espèce humaine*, de M. Westermarck, est une tentative pour adapter le fait du mariage et l'institution de la famille aux théories de l'évolutionnisme darwinien. M. Westermarck a précisé sa pensée en disant « le mariage dans l'espèce humaine : » c'est une manière de faire bien comprendre que le mot mariage signifie pour lui accouplement et que les animaux se marient aussi bien que les hommes. Comment se comportent à cet égard les peuples sauvages de

maintenant? et comment ont dû se comporter nos ancêtres dans la suite indéfinie des temps, à mesure qu'ils montaient du singe à l'homme, puis à l'homme parfait et civilisé ? Là-dessus, M. Westermarck empile les citations de voyageurs et d'historiens, ordinairement sans indiquer la page ni le volume, et il vous promène d'une manière absolument cynique à travers un je ne sais quoi passablement immonde qui vous fait vous demander sans cesse si vous êtes dans une société d'hommes ou dans une ménagerie d'orangs-outangs. Bien entendu, toute considération de morale est rigoureusement exclue. Je n'en cite pour preuve que la discussion sur le point de savoir si c'est le sentiment de la pudeur qui a engendré l'usage du vêtement, ou si ce n'est pas plutôt l'usage prolongé et héréditaire du vêtement qui a engendré le sentiment de la pudeur (p. 199 et suiv.). M. Westermarck signe son volume comme professeur à l'Université d'Helsingfors. Nous plaignons nos bons amis les Russes de confier la formation de leur jeunesse à de tels maîtres, qui ne peuvent que répandre le nihilisme le plus éhonté, et nous ne félicitons pas non plus M. de Varigny, qui a traduit le volume, de s'être exposé au danger de le faire connaître : d'ailleurs, le français, dans les mots, passait jadis pour ne pas braver l'honnêteté.

25. — Il est assez difficile de classer le volume de M. Paul Vibert (Théodore Vibert fils) : *Les Industries nationales, thèmes de conférences.* Est-ce une œuvre de vulgarisation scientifique? Pas tout à fait, quoique bon nombre des quarante-sept monographies qui composent le volume soient tout à la fois intéressantes et instructives. Cependant, à ce point de vue, l'ouvrage de M. Vibert renfermerait trop de hors-d'œuvre, et les documents, les faits, l'histoire des découvertes, l'exposition des procédés modernes tiendraient généralement trop peu de place. Est-ce davantage une thèse économique? Je le crois, à en juger par la devise du volume : « La France sera coloniale ou ne sera pas; » je le crois aussi d'après la préface, où M. Vibert, exposant son programme, demande « les grands travaux à l'intérieur, Paris port de mer, le Canal des deux mers, le Transsaharien, l'achèvement de notre outillage national.... la lutte acharnée, tenace et résolue, par tous les moyens pratiques dont on peut disposer, contre la concurrence étrangère » (p. 10). Sous cet aspect, il y a un lien entre les diverses monographies, puisque l'auteur conclut dans toutes à une politique de libre-échange et d'expansion coloniale. Toutefois, l'œuvre n'est pas exempte d'apriorisme et d'illusions; M. Vibert donne de bien haut des leçons à tous les métiers et à tout le monde à la fois : et il est un peu superficiel dans ses analyses économiques, dominé comme il l'est par la conviction que « la science et la démocratie, sous l'égide bienveillante de la République, » mènent tous les peuples vers un bonheur sans mélange (p. 20). L'ouvrage a deux parties, consacrées, l'une, aux « industries qui naissent et grandissent, »

l'autre, aux « industries qui meurent ou se transforment. » Quant au style, il est coulant et très familier, comme il convient à ce qui devrait être des conférences parlées.

26. — *La Question ouvrière en Angleterre*, par M. Paul de Rousiers, est une œuvre autrement mûrie et sérieuse, fruit d'une longue enquête menée avec un esprit remarquable d'investigation et avec une profonde sagacité. M. de Rousiers classe les industries d'après le fait matériel incontestable de l'évolution industrielle et commerciale. D'abord le petit atelier. Quelques branches d'industrie, comme la coutellerie, la typographie, etc., offrent encore de vivants échantillons de l'organisation ancienne, mais elles ne luttent plus qu'avec peine. Puis viennent les mines. Ici l'ouvrier est demeuré fidèle au vieux procédé de l'abatage à la main, bien que l'industrie ait revêtu une puissance tout à fait moderne. Enfin le machinisme, avec le travail divisé, a triomphé sans conteste dans les autres industries, filature, tissage, métallurgie proprement dite, etc. Partout, ce que M. de Rousiers étudie, c'est la transformation personnelle de l'ouvrier. Les *Trade's-Unions* y ont contribué : mais les unes ont résisté à l'évolution nécessaire et se sont efforcées de maintenir artificiellement un état de choses suranné ; les autres, au contraire, se sont placées résolument en face du présent pour préparer l'avenir, et ce sont ces dernières qui ont été les plus utiles, ce sont elles qui ont opposé le plus d'obstacles aux idées socialistes. Les patrons auraient tort de les redouter. Tout cela est du plus vif intérêt, avec des documents abondants et des considérations élevées ; et le volume éclaire d'un jour nouveau le problème des effets que le travail mécanique et parcellaire menace de produire sur les facultés intellectuelles et morales de l'ouvrier. M. Henri de Tourville y a fait une bonne et solide préface : il y affirme sa conviction que « la question ouvrière n'est résolue vraiment que dans la mesure où l'ouvrier modifie sa formation personnelle parallèlement à la transformation de l'industrie » (p. XI), et il prépare le lecteur à comprendre comment « l'Angleterre présente — et liés l'un à l'autre — ces deux faits qu'on aurait voulu rendre contradictoires : le plus grand développement des méthodes modernes du travail, et la condition la plus avantageuse de l'ouvrier » (p. XV).

27. — La publication du *Staatslexikon*, que la *Görresgesellschaft* fait publier à la librairie Herder, à Fribourg-en-Brisgau, avance rapidement. Au mois de juillet, nous annoncions les 33e et 34e fascicules : nous en possédons trois de plus. Nous allons ainsi de *Productivgenossenschaften* (sociétés coopératives de production) jusqu'à la république de *San-Marino*. Un grand nombre d'articles, les uns importants et délicats au point de vue de la doctrine (comme *Religion* et *Religionsgesellschaften*), les autres très instructifs au point de vue de la géographie et de l'histoire (comme *Russland*, *Sachsen*, etc.), figurent sur les trois derniers fasci-

cules. Dans son ensemble, l'ouvrage formera une petite encyclopédie catholique d'une très réelle utilité : le succès en est tout assuré.

28. — M. Dreyfus-Brisac, rédacteur en chef de la *Revue internationale de l'enseignement*, a donné une édition de luxe du *Contrat social*, de J.-J. Rousseau, enrichie de notes nombreuses et reproduisant, avec divers fac-similés des pages de Rousseau, les versions primitives de l'ouvrage collationnées sur les manuscrits autographes de Genève et de Neuchâtel. Nous n'avons rien à dire du texte, sur lequel des jugements définitifs ont été portés dès longtemps. Quant à l'édition actuelle, elle se recommande par ses notes, par l'étude des variantes, par une savante introduction sur les dates et les circonstances de la publication, enfin par le culte de vénération que M. Dreyfus-Brisac professe pour le philosophe genevois.

JOSEPH RAMBAUD.

THÉOLOGIE

Discours et panégyriques, par Mgr TURINAZ, évêque de Nancy et de Toul. Nancy, E. Le Chevalier, 1895, 2 vol. in-8 de 366 et 416 p. — Prix : 9 fr.

Un nouvel ouvrage de Mgr Turinaz est une bonne fortune pour les lettrés et les amis de la vraie éloquence. Il y a quelques mois, nous annoncions ses « Conférences aux femmes chrétiennes » sur « la douleur et le découragement, » commentaire autorisé de la troisième béatitude : aujourd'hui paraissent les deux volumes qui contiennent les principaux « Discours et panégyriques » prononcés par l'illustre orateur depuis l'année 1870 jusqu'au mois de mai dernier. C'est une longue série d'œuvres remarquables qui méritaient d'être recueillies et publiées : d'une grande valeur oratoire, ces discours et ces panégyriques ont encore un caractère incontestable d'opportunité ; les questions actuelles, qui ont soulevé et soulèvent tous les jours dans la presse des discussions passionnées, y sont traitées de main de maître, avec une précision de méthode et de style, une élévation d'idées, une puissance de logique, une chaleur de conviction et un élan d'éloquence qui entraînent le cœur, satisfont l'intelligence et charment l'imagination.

Aussi bien ne nous convient-il pas de faire un éloge des œuvres de Mgr Turinaz, qui se recommandent assez par elles-mêmes : le nom de l'auteur suffit à en dire la haute portée et le mérite ; il lui assure le plus sympathique accueil et le succès le plus flatteur.

Il y a là des discours de doctrine comme le règne divin de la vérité, la sanctification du dimanche, l'épiscopat dans l'Église, les douleurs, la puissance et les joies de la maternité chrétienne. Les principaux panégyriques sont au nombre de six : ceux de saint François de Sales, de sainte Cécile, du bienheureux J.-B. de La Salle, de saint Bernard, du bienheureux Ayrald et de Jeanne d'Arc. Signalons les allocutions patrio-

tiques prononcées dans les plus solennelles circonstances, à l'occasion de l'inauguration d'une statue de Jeanne d'Arc, pour la Société de la Croix-Rouge, en faveur de l'Association fraternelle des anciens sous-officiers et soldats légionnaires et médaillés, pour la fête de l'Assant et le siège de Beauvais, à l'occasion du vingtième et du vingt-troisième anniversaire de la bataille de Gravelotte, surtout l'allocution sur la Première croisade, prononcée à Clermont-Ferrand le 19 mai 1895, et dont les accents, qui ont trouvé un écho dans la France entière, sont à peine affaiblis après huit mois. Citons encore les éloges de l'abbé Martinet et du R. P. Lacordaire, un discours sur la musique, etc.

Cette nomenclature donne une idée des sujets traités par Mgr Turinaz : il n'en faudra pas davantage pour piquer la curiosité de nos lecteurs et pour les presser de mettre ces belles pages sous leurs yeux. Nous voudrions que tous les Français, sans exception, fussent avides de lire ces lignes où vibre le plus pur et le plus ardent patriotisme ; ils pourraient constater une fois de plus que nos évêques, qui ont fait la France, ont au cœur cet amour et ce dévouement qui peuvent seuls la sauver et lui faire reprendre son rang à la tête de toutes les nations. Les catholiques, en particulier, apprendront dans ce livre comment on peut aimer l'Église et la défendre ; ils applaudiront, eux aussi, avec les cinq mille congressistes du Nord, à cette parole éminemment épiscopale et française, prêchant la nécessité de l'organisation catholique et nous apprenant à quel prix les nations se relèvent. F. Chapot.

JURISPRUDENCE

Études sur le droit celtique, par H. d'Arbois de Jubainville, membre de l'Institut, professeur au Collège de France, avec la collaboration de M. Paul Collinet, docteur en droit, avocat à la cour d'appel de Paris. Paris, Fontemoing, 1895, 2 vol. in-8 de xx-388 et 448 p. — Prix de chaque volume : 8 fr.

« On trouvera résumé dans ces deux volumes, dit M. d'Arbois de Jubainville en sa préface, un enseignement qui s'est poursuivi au Collège de France pendant environ une dizaine d'années, et dont diverses parties ont déjà été portées à la connaissance des spécialistes par des articles publiés dans la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger*, dans la *Revue générale de droit*, dans la *Revue celtique*. »

Ces études ne sont pas un traité de droit celtique ; M. d'Arbois de Jubainville indique lui-même quelque part toutes les recherches comparatives que cette science attend encore ; mais elles donnent la philosophie du sujet, elles permettent de s'y orienter aisément, elles fraient le chemin aux juristes non-celtistes qui désirent faire entrer le droit celtique dans leurs études comparatives. Après cette large introduction qui forme les deux tiers du premier volume, M. d'Arbois de Jubainville et

son collaborateur M. Collinet passent à l'application et étudient minutieusement, au point de vue du droit et de la langue, les textes du droit irlandais sur la procédure et la saisie mobilière.

Nous appelions introduction ce que M. d'Arbois de Jubainville appelle première partie et intitule : « Différences fondamentales entre le droit celtique et les doctrines juridiques modernes. » Il s'agit surtout du rôle de l'État, qui se désintéresse des querelles entre particuliers et familles, du duel compris non comme « jugement de Dieu, » mais comme guerre privée, de la « composition » en général, et principalement de la composition pour meurtre. Dans cette exposition, très intéressante, M. d'Arbois de Jubainville ne se borne pas à décrire les principes qui régissaient la société celtique : pour les faire mieux comprendre, il les compare ou les oppose à ceux qui régissaient la société romaine, la société grecque et la société germanique : quelquefois même il élargit encore ce cercle de comparaison, grâce surtout aux beaux travaux de M. Dareste.

Ce n'est pas nous qui le blâmerons de cette méthode comparative : nous aurions même voulu que M. d'Arbois de Jubainville la poussât plus loin, ou, au moins, qu'il l'appliquât à toutes les questions qu'il traite. Ainsi M. d'Arbois de Jubainville parle (t. I, p. 112 et suiv.) de l'usage irlandais, chez les nobles, de faire élever ses enfants dans une autre famille, de condition moins élevée, ce qui crée des liens de demi-adoption : c'est ce qu'on appelle en anglais d'Irlande le *fosterage*. M. d'Arbois de Jubainville s'arrête à peine sur la coutume irlandaise, mais il remplit deux pages avec une citation sur les Tcherkesses du Caucase. Le lecteur pourrait croire que la coutume n'a existé que chez les Irlandais et les Tcherkesses; mais elle a existé aussi chez un grand nombre de peuples des différentes parties du monde : du moment qu'il sortait du monde celtique, M. d'Arbois de Jubainville devait chercher des rapprochements plus nombreux. Le monde celtique lui-même aurait fourni à M. d'Arbois de Jubainville des rapprochements plus proches : car la pratique du *fosterage* s'est conservée en Écosse jusqu'au XVIIe siècle; et le pays de Galles en a gardé des échos et des survivances. — Et ce n'est pas le seul cas où l'histoire moins ancienne des peuples celtiques aurait pu fournir à l'auteur des illustrations et des exemples tirés de la vie réelle. L'Écosse est à peu près absente de ce livre, et pourtant elle présente cet intérêt d'avoir conservé sa vieille organisation celtique presque jusqu'au XVIIIe siècle : le pays de Galles ne figure guère que par son code. Pourtant il me semble que des lois n'existent pas seulement pour l'historien dans leur texte, mais aussi dans leur application et dans la vie de la société qu'elles régissent. Le côté faible du livre de M. d'Arbois de Jubainville nous paraît être ici ; l'auteur s'est attaché surtout aux textes des lois irlandaises (et galloises), à l'ancienne littérature irlandaise et à l'histoire de la Gaule, et il n'est pas sorti de ces limites.

L'auteur nous répondra sans doute qu'il n'a pas voulu faire une œuvre d'ensemble, qu'il a voulu surtout traiter les questions générales, ou plutôt les questions maîtresses, celles qui font pénétrer dans la vie politique et sociale d'une nation. Aussi notre critique doit-elle plutôt être prise comme un regret. M. d'Arbois de Jubainville a tracé un tableau très exact et très documenté de l'ancienne société irlandaise, montrant à chaque pas quelle lumière en sort pour reconstituer la société gauloise ; et il cite même ses documents et ses textes avec une telle abondance que quelques lecteurs pourront se plaindre de citations répétées, quand de simples références suffiraient, ou de détails repris aux publications antérieures de l'auteur. Mais, quoique élargie un peu hors de propos, l'exposition est intéressante autant qu'instructive, et en unissant l'histoire de la vieille société celtique à la description de son droit, M. d'Arbois de Jubainville a apporté une contribution importante à cette science nouvelle qui s'appelle elle-même la sociologie.

Nous avons parlé de la première partie ou partie générale de l'ouvrage de M. d'Arbois de Jubainville : c'est celle que tout lecteur, sans être juriste, mais ayant le goût de l'histoire, lira à la fois avec intérêt et profit. Le reste de l'ouvrage est en quelque sorte technique : il s'agit du texte irlandais de droit appelé le *Senchus môr :* les auteurs traduisent et commentent ce texte, à la fois au point de vue du droit et au point de vue de la langue ; des tables et des glossaires très complets terminent l'ouvrage. Le mérite de cette partie technique ne pourra du reste être apprécié que de peu de lecteurs. Mais ces *Études sur le droit celtique* se recommandent du reste suffisamment par le nom de leur auteur, qui possède doublement ce domaine et comme juriste et comme linguiste.

H. Gaidoz.

Recueil des traités de la France, publié sous les auspices du ministère des affaires étrangères, par J. de Clercq, consul général de France. T. XIX. Paris, Pedone, 1895, in-8 de xxxvi-701 p. — Prix : 25 fr.

Répertoire des traités de paix, de commerce, d'alliance, etc., conventions et autres actes conclus entre toutes les puissances du globe depuis 1867 jusqu'à nos jours (faisant suite au *Répertoire* de M. Tétot), par M. Gabriel de Ribier. *Partie chronologique, 1867-1894.* Paris, Pedone, 1895, in-8 de viii-345 p. — Prix : 15 fr.

En annonçant dans le *Polybiblion* les volumes précédents de cette publication, nous avons signalé le soin minutieux et l'expérience diplomatique qu'y ont apportés le regretté de Clercq père et le fils qui suit toutes ses traces. Espérons que cet utile travail sera continué sans interruption et avec le même succès.

Dans des collections de ce genre, il ne suffit pas d'entasser les documents à la suite. Le diplomate, l'historien, l'homme d'affaires indus-

trielles ou commerciales a besoin d'un fil conducteur. « Une innovation importante, dit M. J. de Clercq, a été introduite dans la table, qui a été divisée en deux parties. Dans la première, les documents sont classés à leur date par ordre alphabétique de puissances ; dans la seconde, rédigée aussi par ordre alphabétique de matieres, les mêmes documents sont répartis d'après l'objet auquel ils se rapportent. » Le lecteur qui est curieux d'établir l'ensemble des rapports de la France avec tel pays consultera la première table, tandis que celui qui recherche, par exemple, quels sont nos rapports douaniers, s'adressera à la seconde. J'indique comme étant exposé amplement tout ce qui concerne la loi du 11 janvier 1892 et les nouveaux accords sur la base du tarif minimum. Les annexions africaines s'y trouvent dans le plus grand détail.

— En 1866, feu Tétot publiait en deux volumes un répertoire des traités, conventions, etc., conclus entre toutes les puissances du globe depuis le partage du monde colonial entre l'Espagne et le Portugal (1493) jusqu'en 1866. M. Gabriel de Ribier, qui appartenait, comme Tétot, aux archives des Affaires étrangères, avait eu l'heureuse inspiration de continuer ce travail, qui a été poussé par les soins de son fils jusqu'au 15 avril 1895. Le premier volume, qui vient de paraître, donne les actes internationaux par ordre chronologique, lesquels actes seront rangés par ordre de matières dans la deuxième partie. Au-dessous de chaque acte se trouve l'indication de l'ouvrage où il est imprimé. Pour la suite de cette publication, qui sera très utile vu le soin qui y a été apporté, M. de Ribier trouvera de précieuses indications dans le volume de Martens relatif aux rapports de la Russie avec l'Allemagne. A. D'AVRIL.

SCIENCES ET ARTS

Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts, par M.-N. BOUILLET. Nouvelle édition entièrement refondue sous la direction de J. TANNERY et E. FAGUET. Paris, Hachette, 1896, gr. in-8 de VIII-1734 p. — Prix : 21 fr. broché ; 23 fr. 75 cartonné en percaline gaufrée ; 25 fr. 50 relié en demi-chagrin.

La maison Hachette, après nous avoir présenté une nouvelle édition du *Dictionnaire d'histoire et de géographie* de Bouillet, a voulu également mettre le *Dictionnaire des sciences* au courant des connaissances actuelles. Cette nouvelle édition se présente à nous sous le patronage de deux savants estimés : M. J. Tannery, qui a dirigé la partie scientifique ; M. Émile Faguet, qui a dirigé la partie littéraire. Ils se sont entourés de collaborateurs distingués, comme MM. Charles Normand, Salomon Reinach, Paul Tannery, René Worms, et l'on serait tenté de se montrer exigeant pour une œuvre qui en est à son quinzième remaniement et à laquelle près de quarante bons ouvriers ont donné leurs soins. L'on de-

vient plus indulgent en se rappelant les difficultés qu'offre une tâche de ce genre, l'impuissance où l'on est de faire un travail complet et égal en toutes ses parties, les services enfin que rend tout dictionnaire analogue, malgré ses lacunes et ses erreurs. Ce n'est donc point un acte d'accusation que je dresse contre cette nouvelle édition, en déclarant qu'elle ne me satisfait pas pleinement, en y signalant des lacunes, en y relevant des erreurs. La critique, hélas ! est réaliste et voit surtout les objets par leurs vilains côtés ; en s'offusquant des moindres taches, elle aide parfois à les faire disparaître.

Tout d'abord, la revision des articles n'a pas toujours été assez sévère, et l'on a laissé subsister des assertions devenues aujourd'hui des erreurs. C'est ainsi qu'à l'article *Engrais*, nous voyons citer pour les fraudes, comme régissant la matière, la loi de 1867, laquelle a été abrogée par celle de 1888 ; ajoutons, en passant, que l'on aurait bien dû renvoyer à l'ouvrage de M. Müntz. La place faite aux inventions et aux idées nouvelles, bien que large, ne l'est pas assez selon moi : dans le domaine philosophique, par exemple, pas une ligne sur la théorie de l'inconscience, qui a pris aujourd'hui une place si considérable ; rien non plus sur la néo-scolastique, si vivante et qui a conquis son droit de cité même dans le monde officiel ; de l'adaptation, il n'est question que pour le règne végétal ; il y a bien un article différenciation, mais il est par trop insuffisant. Dans un autre ordre d'idées, l'on est un peu surpris de ne pas trouver du volapük ni d'aucune des nombreuses tentatives faites jusqu'à ce jour pour la constitution d'une langue universelle. Rien sur la linotypie, ce nouveau mode d'impression peu usité en France, mais qui a trouvé d'assez nombreux partisans aux États-Unis et en Angleterre ; rien sur l'autocopiste, ni sur la machine à écrire, dont l'usage si commode se répand de plus en plus ; rien sur le pianista ; rien sur le pitchpin, qui cependant a fait fureur un temps ; rien sur l'ivorine.

L'on est plus étonné encore de ne rien trouver sous les rubriques *bimétallisme*, *monométallisme* ; il est seulement question de la chose à l'article *monnaie*, sans que d'ailleurs les mots soient prononcés. Souvent nous voyons, dans un article général, des mots qu'il eût fallu noter à leur place alphabétique, soit qu'on leur consacrât un article spécial, soit que l'on se contentât d'un renvoi à l'article général où il en est question : par exemple, il n'est question de la *tourne* qu'à l'article *vins*, et de la *bouillie bordelaise* qu'à l'article *vigne*. Le contraire a lieu aussi ; l'on nous parle des explosifs en particulier aux articles *mélinite*, *panclastite*, etc., et il n'y a point d'article général. Pourquoi les auteurs du *Dictionnaire*, qui ont consacré un article spécial à la langue et à la littérature hongroises, n'ont-ils pas agi de même pour des littératures et des langues au moins aussi intéressantes : celles des peuples slaves, par exemple, des peuples scandinaves ou des Portugais ?

L'on ne peut demander de longs développements à une encyclopédie scientifique aussi abrégée, mais l'on est en droit d'exiger des définitions précises : il ne suffit pas, par exemple, de définir la saccharine « une matière sucrée fabriquée artificiellement ; » il n'eût pris guère plus de place de nous en donner la composition. Ailleurs, la définition est inexacte, par exemple, pour le *rescrit*, désigné — d'après l'Académie, il est vrai — comme une « décision du Pape sur quelques points de théologie. »

Nous ne pouvons point ne pas regretter le manque de précision et de certitude des renvois bibliographiques : titres inexacts (*Catalogue des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale, par L. Delisle)*; omission de la date de publication, ou maintien de la date d'une édition ancienne pour des ouvrages rajeunis et modifiés dans des éditions postérieures *(Œuvres poétiques* d'Adam de Saint-Victor, par Léon Gautier, 1858; *Manuels de numismatique ancienne et de numismatique moderne*, par Anatole Barthélemy *(sic)*, 1854); omission d'ouvrages importants et à coup sûr meilleurs que ceux qui sont cités : c'est ainsi que dans la liste des dictionnaires de la langue française, celui de MM. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas n'est pas signalé, et que l'on n'a point trouvé à nous indiquer de plus récent manuel de patrologie que celui de Mohler; hésitation sur la manière de citer les ouvrages étrangers, dont le titre est tantôt reproduit dans la langue où il a été écrit et tantôt traduit en français, et cela, parfois, dans un même article; absence complète du titre de l'ouvrage dont on ne nous fait connaître que l'auteur. L'article *Bibliographie* lui-même est d'une insuffisance notoire.

Au point de vue doctrinal, les éditeurs ont mis assez de soin à ne rien écrire qui pût offenser les croyances catholiques; pourtant de ci de là on relève quelques passages suspects : le divorce est presque approuvé *(sub verbo)*; au mot *religion*, on ne trouve à citer d'autre *Dictionnaire des sciences religieuses* que celui du protestant Lichtenberger; les seuls journaux cités *(sub verbo)* sont ou mauvais ou du moins médiocres; l'article *Crémation* n'est guère moins suspect.

Nous terminerons nos critiques en regrettant des fautes d'impression qui défigurent des noms propres : dans le seul article *Théologie*, Goschler est transformé en Goschle, et le P. Lehmkuhl déguisé en Lemküll.

Tout cela n'empêche point le *Dictionnaire* d'être recommandable, et cette nouvelle édition de marquer un progrès sur les précédentes.

E.-G. Ledos.

BELLES-LETTRES

ROBERT VON BLOIS. **Sämmtliche Werke.** Zum ersten Male herausgegeben, von Dr. JACOB ULRICH, Professor der romanischen Philologie an der Universität Zurich. Berlin, Mayer und Müller, 1889-1895, 3 vol. in-8 de XIX-136, I-150, XXXIII-129 p. — Prix : 3 fr. 75 le vol.

Les œuvres de ce trouvère, qui a jusqu'ici rarement attiré l'attention des érudits, étaient dispersées dans divers recueils ou en partie inédites; M. J. Ulrich vient de terminer l'édition de ses œuvres complètes. Robert de Blois ne manque pas de talent, et le travail de M. Ulrich, d'une exécution tout à fait satisfaisante, sera apprécié de ceux qu'intéressent nos antiquités littéraires. Les ouvrages attribués par les manuscrits du moyen âge à notre trouvère sont les suivants : *Beaudous*, long poème qui se rattache au cycle de la Table ronde; *Lyriopé*, aimable roman qui semble avoir une origine grecque et auquel est soudée d'une façon bizarre l'histoire de Narcisse naïvement racontée; ces deux compositions sont tout à fait dans la manière de Raoul de Houdenc et surtout de Chrétien de Troyes, qui leur a fourni quelques-uns de ses personnages; ils ont les mêmes défauts : prolixité, puérilité de détails, récit languissant, et aussi quelques-unes des qualités des maîtres du genre, quoiqu'à un degré moindre : la langue est facile, et çà et là se rencontrent des passages tout à fait gracieux. Robert de Blois est surtout un écrivain didactique et, même dans ses romans, il garde trop souvent une allure pédante et n'abandonne jamais la préoccupation de *castoier;* les ouvrages suivants sont plus complètement dans son tempérament : *L'Enseignement des princes*, malgré la banalité de quelques passages et de fastidieuses allégories, ne manque pas de gravité et même de quelque élévation. *Le Castoiement des dames*, déjà souvent publié, est un manuel de civilité et de belles manières à l'usage des dames aspirant à une courtoisie parfaite; cet ouvrage curieux renferme, comme on le sait, de piquants détails de mœurs. Citons, pour finir, *l'Hymne d'amour*, qu'un poète de nos jours appellerait les *Litanies de l'amour*, quelques chansons et de petits poèmes religieux d'une lecture encore possible grâce aux exemples allégués qui en relèvent un peu l'intérêt.

Tous les manuscrits où se trouvent les œuvres de Robert de Blois présentent une langue fortement influencée par les dialectes de l'Est; mais les rimes nous montrent toujours ces formes lorraines ou bourguignonnes en contradiction avec la phonétique de l'auteur. M. Ulrich nous promet d'ailleurs une étude complète sur la langue et la versification, pour laquelle il est si bien préparé et que nous souhaitons vivement de voir paraître. J. C. P.

HISTOIRE

In Palestina, da Giovanni Beltrame. Con alcuni ricordi della Terra Santa premessi dal Prof. Augusto Conti. Firenze, Barbèra, 1895, in-18 de xxviii-378 p.

D. Giovanni Beltrame est membre de la Société des missionnaires de Vérone, et il a évangélisé pendant plus de vingt-cinq ans les populations du Soudan égyptien. Familier avec la langue arabe et avec les mœurs orientales, il était mieux préparé que la grande majorité des pèlerins à comprendre et à goûter la Terre Sainte. Le récit qu'il donne de son voyage est celui d'un homme qui a l'habitude de voyager et celle d'écrire; le côté anecdotique et pittoresque n'y tient pas une grande place; c'est du côté des recherches historiques et archéologiques que nous trouvons le plus de développement. On pourra s'étonner que l'auteur ne semble pas connaître les travaux de MM. Le Camus et Vigouroux, et même qu'il ne cite nulle part les nombreuses et récentes publications de son savant compatriote, le R. P. V. Vannutelli; l'ouvrage y eût gagné considérablement et l'on ne pourrait pas accuser son érudition d'être un peu en retard. L'auteur de la préface semble être venu au-devant de ce reproche (p. vi et vii) en se faisant le défenseur déterminé de l'école pour laquelle toute tradition est respectable par le seul fait qu'elle existe; ce petit plaidoyer ne paraît pas très concluant, malgré l'intervention de l'excellent Frère Liévin, affublé pour la circonstance du nom virgilien de *Fra Lavinio*. Ajoutons d'ailleurs que D. Beltrame ne va pas aussi loin que son fougueux préfacier, et que ses conclusions sont généralement celles d'un esprit prudent et calme.

Ce qui fera le succès du livre en Italie, mais ce qui lui fait du tort auprès de nous, Français, c'est que le livre est conçu à un point de vue exclusivement italien; certaines pages sur la nouvelle organisation religieuse de l'Érythrée (p. 232-233), certain couplet patriotique sur le « brave général » Baratieri (p. 233), sont des manifestations un peu tapageuses du chauvinisme d'outre-monts. On peut cependant s'étonner de voir un livre sur la Palestine où il n'est question que des franciscains (et une fois des carmes); nulle part il n'est fait allusion aux Orientaux unis; un chapitre tout entier est consacré à Tibériade et à ses environs, et je n'y vois pas le nom de Mgr Geraïgiry, le vaillant évêque gréco-catholique de Panéas; quant aux œuvres françaises, l'auteur les ignore avec ostentation.

Il est profondément regrettable qu'un écrivain de mérite ait asservi une plume sacerdotale et apostolique à de mesquines considérations d'intérêt national et qu'il ait renoncé à pratiquer la vertu professionnelle de l'historien, l'impartialité. Son œuvre pourra être utilisée par les amateurs de polémiques; celui qui voudra s'instruire sur l'état actuel des

établissements catholiques en Terre Sainte n'a rien à apprendre avec lui : il risquerait au contraire de se faire une opinion toujours incomplète et souvent erronée. P. Pisani.

La Fin d'un peuple. *La Dépopulation de l'Italie au temps d'Auguste*, par Maurice Vanlaer. Paris, Thorin, 1895, in-8 de 328 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume est un bon livre de vulgarisation. Le titre annonce un morceau à effet ; le sous-titre fait espérer une érudite étude, presque un essai de statistique. M. Vanlaer tient plutôt les promesses du titre que celles du sous-titre. Le discrédit de la petite culture, les progrès de l'esclavage, les mœurs des matrones et celles des clients, l'état des croyances : voilà quelques-uns des tableaux qu'il nous fait passer sous les yeux. Il eût pu les rajeunir ou les préciser en y introduisant moins de textes littéraires et en faisant un plus large emploi des agronomes, des auteurs d'économie sociale et des documents épigraphiques. Il ajoute peu, sur tous ces sujets, à ce que nous savions par Duruy, Dureau de la Malle et Champagny, par MM. Boissier et Mommsen. On souhaiterait, concernant les conditions économiques et sociales de l'Italie au premier siècle, un travail comme celui qu'a consacré M. Guiraud à la propriété foncière en Grèce, ou des opuscules de détail comme celui de M. Mollière sur le chiffre de la population dans les Gaules. M. Vanlaer ne répond pas à ce désir. Son chapitre sur les lois *Julia* et *Papia Poppaea* explique fort clairement, mais avec moins de science que ne le faisait M. Bouché-Leclercq dans un récent article de la *Revue historique*, les réformes apportées par Auguste à la législation des mariages. Par le talent de l'exposition, ce livre peut intéresser ceux-là mêmes qu'il n'instruira pas, et qui se plairont à y retrouver, sous une agréable forme, des idées et des faits déjà connus. Georges Goyau.

Histoire de la Vendée militaire, par J. Crétineau-Joly ; nouvelle édition illustrée, annotée, augmentée d'un cinquième volume et ornée d'une carte en couleurs, par le R. P. J. Emmanuel Drochon. Paris, maison de la Bonne Presse, s. d., T. Ier, gr. in-8 de lxiv-519 p. — Prix : 5 fr.

C'est en 1840 qu'a paru pour la première fois *l'Histoire de la Vendée militaire*, de Crétineau-Joly. L'auteur, alors rédacteur d'un journal royaliste de Nantes, l'*Hermine*, avait préparé ses matériaux avec soin. Il avait pu interroger un certain nombre de survivants de la grande guerre ; il avait recueilli leurs souvenirs. Il avait eu communication de notes nombreuses conservées précieusement dans les familles, et dont plusieurs, comme les *Mémoires* du comte de la Bouère ou ceux de Poirier de Beauvais, ont vu le jour depuis ; il avait copié aux Archives et dans les journaux du temps bien des pièces importantes. Il avait pu même interroger des conventionnels, comme Boursault, et par eux, cer-

tains de leurs amis. L'œuvre avait eu un énorme succès ; les journaux des opinions les plus opposées, le *Siècle* et le *Charivari*, comme la *Quotidienne*, avaient rendu hommage à son impartialité, et la vénérable marquise de la Rochejaquelein écrivait à l'auteur : « Vous êtes notre Homère. » Pendant vingt-cinq ans, de 1840 à 1865, de nombreuses éditions se succédaient. Aujourd'hui, le R. P. Drochon, de l'Assomption, a entrepris d'en donner une nouvelle ; mais, comme il le dit justement, il a pensé que « si le livre devait être respecté dans sa rédaction, il gagnerait à être rajeuni dans sa forme. » Et il a eu l'heureuse idée de l'illustrer. M. le marquis de Chauvelin, petit-fils de la marquise de la Rochejaquelein, a mis à sa disposition un précieux album, où sa tante, la baronne de la Riboisière, avait, sous les yeux de sa mère, dessiné les survivants des luttes vendéennes ; le marquis de la Rochejaquelein, le comte de Chabot, le marquis d'Elbée, le comte de Clermont-Tonnerre, le comte de Palys, lui ont communiqué de vieilles toiles ou de vieux dessins conservés dans leurs archives de famille ; le comte de Cambourg a peint à l'aquarelle et la photographie a reproduit les villes, les sites, les châteaux, témoins des exploits de l'armée catholique, et tout cela a permis de faire une édition modèle qui charme l'œil par ses belles reproductions, qui charme l'esprit par la vigueur et l'éclat du style, qui élève l'âme au spectacle du courage et de la foi. Une très bonne carte permet de suivre avec facilité le développement du soulèvement et la marche des troupes.

Le premier volume seul a paru : il contient les débuts et les progrès de l'insurrection, et, après le récit de la merveilleuse épopée de la grande armée, s'arrête au désastre de Savenay. Espérons que les volumes suivants, complétés par un cinquième volume, qui contiendra des notices biographiques sur les familles des héros de la Vendée, ne se feront pas trop attendre. M. DE LA ROCHETERIE.

Les Ecclésiastiques de la Meurthe martyrs et confesseurs de la foi pendant la Révolution française, par l'abbé EUGÈNE MANGENOT. Nancy, Pierron et Hozé, 1895, in-8 de XI-523 p.

L'ouvrage de M. l'abbé Mangenot est moins un livre d'histoire qu'une série de biographies fort intéressantes. C'est, du reste, de parti pris que l'auteur a préféré la forme des *Actes*, rédigés avec de si minutieux détails par les soins des chefs de l'Église primitive, à celle d'un martyrologe plus ou moins synthétique. Il a douté que cette dernière pût suffire à leur gloire terrestre ainsi qu'à l'édification de ses lecteurs.

L'étendue de son sujet, qui semble l'avoir beaucoup préoccupé sinon effrayé, l'a conduit à se confiner dans les limites de ce qui fut, avant 1870, le département de la Meurthe. L'ancien diocèse de Toul lui semble un champ trop vaste pour une érudition pourtant incontestable. Cependant le premier diocèse de Nancy était par trop restreint et laissait hors

de son cadre d'intéressantes victimes ; il n'hésite donc pas à en dépasser les frontières. Son cadre, ainsi élargi, renferme les portraits de dix-sept martyrs et de soixante-treize confesseurs de la foi. M. l'abbé Mangenot les dispose dans l'ordre chronologique et les divise en sept groupes. Un premier groupe est celui des ecclésiastiques massacrés par la populace soulevée ; le deuxième et le troisième, ceux des condamnés à mort par les tribunaux criminels de la province et par le tribunal révolutionnaire de Paris. Les quatre autres groupes comprennent les déportés par ordre du département de la Meurthe et les déportés par ordre des autres départements, les fusillés et les déportés du Directoire.

Comme le fait remarquer le savant chanoine, « la plupart de » ses « héros ne se sont jamais démentis dans leur conduite et ne se sont pas écartés des voies de la saine doctrine. Quelques-uns ont racheté leurs faiblesses et leurs égarements passagers par la mort sanglante ou la persécution violente. Tous ont été en contact avec des prêtres indignes de leur sacré caractère. » Il a eu grandement raison de ne pas céler ces misères, qui seront peut-être d'un salutaire exemple dans l'avenir.

« Rien de plus opportun qu'un pareil récit, écrit l'illustre prélat auquel le livre est dédié. Il enseigne, avec l'éloquence irrésistible de l'exemple, les devoirs imposés aux prêtres de Jésus-Christ aux jours de troubles, d'orages et de persécution. Il démontre que, même devant les hommes, la gloire n'appartient qu'aux fidèles et aux vaillants. » On ne peut que s'associer à ces conclusions. J. M.

Le Directoire, par Ludovic Sciout. Première partie : *Les Thermidoriens ; Constitution de l'an III : 18 fructidor*. Paris, Firmin-Didot, 1895, 2 vol. in-12 de xlviii-728 et 682 p. — Prix : 16 fr.

« Le Directoire, a écrit M. Thiers, était ce gouvernement légal et modéré, qui voulut faire subir le joug des lois aux partis que la Révolution avait produits. » L'opinion publique n'a pas ratifié ce jugement de M. Thiers. Pour elle, le Directoire a été un gouvernement méprisable, modéré peut-être quand il y a été contraint, violent dès qu'il a été livré à lui-même, despotique et persécuteur, corrupteur et corrompu, vrai règne des spéculations éhontées, du pillage et de l'immoralité. Qui a raison, de l'illustre historien de la Révolution ou de l'opinion publique ? Un érudit distingué, M. Ludovic Sciout, a voulu donner, à son tour, son opinion sur la question, et, après M. de Barante, il a entrepris d'écrire l'histoire du Directoire. Il l'a fait avec cette conscience de recherches, cette abondance de documents et ce charme qui ont assuré le succès et l'autorité de son *Histoire de la constitution civile du clergé*, couronnée par l'Académie française. Et, pièces en main, il se prononce pour l'opinion publique contre M. Thiers. Afin d'étudier plus complètement la question et de nous faire comprendre l'origine et la marche du gouvernement di-

rectorial, il a repris son récit au 9 thermidor et commenté cette constitution de l'an III dont est sorti le Directoire. Il n'a pas de peine à montrer que si les thermidoriens ont arrêté les crimes et réparé en partie les ruines de la Terreur, c'est moins de leur propre impulsion que sous la pression de l'opinion qui se réveillait enfin, mais que cette opinion, ils ont tout fait pour la combattre et la fausser. De là l'obligation de choisir parmi les membres de la Convention les deux tiers des nouveaux législateurs. L'impulsion était donnée; le nouveau tiers s'efforçait d'infuser un esprit nouveau dans les lois et le gouvernement; appuyé sur les vieux révolutionnaires, le Directoire, ou du moins sa majorité, résistait de toutes ses forces. Et lorsque l'arrivée du second tiers vint donner la puissance aux modérés, lorsque la majorité des conseils voulut entrer résolument dans la voie, non pas de la réaction, mais de la modération et de la tolérance, lorsqu'elle voulut adoucir les lois contre les émigrés et contre les prêtres réfractaires, et obtenir ainsi l'apaisement religieux et politique, de ce jour la guerre fut déclarée entre les triumvirs, Barras, Rewbell et la Révellière et les Cinq-Cents et les Anciens, et les premiers ne dissimulèrent plus leur dessein de se débarrasser par un coup d'État d'une opposition qui gênait leurs appétits et leurs instincts. Une première tentative, préparée par Hoche, sous l'inspiration de Barras, échoua; mais le projet ne fut point abandonné, il fut simplement modifié, et l'exécution passa de l'armée de Sambre-et-Meuse à l'armée d'Italie, de Hoche à Bonaparte, dont l'ambition s'accommodait bien mieux de chefs tarés comme les triumvirs, que d'un gouvernement honnête comme celui que voulaient établir les Pichegru, les de Larue, les Tronçon du Coudray, les Barbé-Marbois. Augereau fut expédié à Paris, et ce soudard sans scrupules accomplit avec plus de succès et plus de brutalité l'entreprise où avait échoué le vainqueur de la Vendée. C'est au récit très clair, très documenté et très émouvant de cette journée du 18 fructidor que s'arrête aujourd'hui l'œuvre de M. Sciout. Nous en attendons avec impatience la suite, qui l'achèvera et en dégagera la leçon. Le 18 brumaire est le complément naturel et la vengeance nécessaire du 18 fructidor.

M. DE LA ROCHETERIE.

Notre École polytechnique. Texte et illustrations par GASTON CLARIS, ancien élève de l'École polytechnique. Paris, May et Motteroz, 1895, in-4 de 411 p., avec 8 aquarelles hors texte et environ 350 dessins. — Prix : 25 fr.

M. Gaston Claris a voulu élever un monument en l'honneur de l'École à laquelle il a appartenu. Peintre distingué, ayant fait ses preuves sous ce rapport, il nous montre dans ce livre qu'il manie la plume aussi habilement que le pinceau. « Représenter l'École comme elle existe aujourd'hui ; montrer ce qu'elle était à notre époque, il y a trente ans; la faire

revivre dans les temps plus reculés de nos pères en remontant enfin jusqu'à ses premières années, tel est, dit-il, le projet que nous avons voulu réaliser. » Pour cela, M. G. Claris n'a épargné aucune peine : recherche des documents dans les bibliothèques, les archives, les ouvrages imprimés; judicieux emploi des matériaux patiemment rassemblés; méthode excellente dans l'exposition ; attrait du style; illustrations d'une abondante richesse et d'une rigoureuse exactitude, voilà ce qui fait du livre que nous annonçons une œuvre hors ligne, qui à l'intérêt historique joint un charme tout particulier.

Le livre s'ouvre par un bref exposé des origines de l'École, par une description du groupe de bâtiments dont elle est composée. Nous pénétrons ensuite dans l'intérieur, pour assister à l'entrée des élèves; nous parcourons la salle d'étude, le réfectoire, les cuisines, le casernement, les cours de récréation et les salles de jeu : ici l'auteur décrit le *bahutage*, les séances des *cotes*, avec leurs multiples programmes, les *ombres*, les fêtes du *Point gamma;* après un chapitre sur la *Sortie*, il nous conduit dans l'amphithéâtre, et nous fait faire connaissance avec les examinateurs et répétiteurs. L'enseignement du dessin et des arts d'agrément fait l'objet de deux chapitres. Nous passons dans les laboratoires, dans l'infirmerie, au parloir, au gymnase, à la botterie, chez le photographe; chemin faisant, s'offrent à nous, sous le spirituel crayon de l'artiste, des types croqués sur le vif. Voici que défile tout le service de l'École : chefs de brigade, chefs surveillants, chefs de division, sous-inspecteurs, chefs d'étude, avec force anecdotes. Peines disciplinaires; instruction militaire; revues, avec description des uniformes successivement adoptés; souvenirs historiques; légendes et traditions; autant de chapitres pleins de détails intéressants et de souvenirs humoristiques. Nous arrivons au *Départ* et aux joyeux ébats qui l'accompagnent. L'auteur rend ensuite un hommage mérité aux directeurs ou gouverneurs qui ont exercé le commandement et nous en donne la liste; puis il passe en revue le personnel administratif. Un chapitre est consacré au « Patriotisme à l'École » et aux actes héroïques des élèves durant la guerre de 1870-71; un autre à la Société amicale de secours des anciens élèves, avec le portrait des membres du comité et la biographie de chacun d'eux. Enfin, la fête du Centenaire est brièvement décrite, et un souvenir est donné au président Carnot. Le livre se ferme sur une énumération fort curieuse des « dynasties polytechniciennes » et par un portrait de l'auteur.

L'ouvrage de M. G. Claris est un livre d'or pour les polytechniciens; il ne sera pas moins bien accueilli par ceux qui voudront s'initier à tout ce qui touche à la célèbre école : ils auront grand plaisir à parcourir ces pages si soigneusement et si habilement illustrées. LOUIS CAUBEROUT.

Documents liturgiques et nécrologiques de l'église collégiale Saint-Pierre de Lille, par Mgr Hautcœur, chancelier de l'Université catholique de Lille. Paris, A. Picard, in-8 de xx-481 p.

En rendant compte du Cartulaire de la collégiale de Saint-Pierre de Lille dans le *Polybiblion* (t. LXX, p. 447), nous annoncions la publication d'un troisième volume de documents. Ce volume, qui est le complément et, sous certains rapports, la continuation des deux volumes du Cartulaire, vient de paraître : il mérite d'attirer l'attention des érudits et de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du nord de la France et des anciens Pays-Bas.

Les églises collégiales et leurs chapitres ont été institués pour rendre gloire à Dieu par la célébration solennelle et le chant des saints offices et de la sainte messe ; et un grand nombre de hauts personnages et de pieux ecclésiastiques et fidèles ont demandé à y être enterrés sous des monuments ou des pierres portant leur épitaphe. Il en a été ainsi, tout particulièrement, dans la collégiale de Saint-Pierre de Lille, élevée près du palais des comtes de Flandre, au sein d'une ville riche et commerçante. Il doit donc y avoir, dans le fonds d'archives de cette église, outre le cartulaire, des documents liturgiques et nécrologiques d'une haute importance. Mgr Hautcœur les a mis en lumière dans le travail que nous analysons.

En tête de son livre il publie l'Ordinaire, *Liber ordinarius ecclesiae beati Petri Insulensis*, manuscrit inédit qui contient l'ordre des offices, des fêtes et des cérémonies de la Collégiale pour tous les jours de l'année. Peu d'églises possèdent, sur leurs traditions liturgiques, un ensemble aussi complet, aussi bien ordonné, aussi ancien. Ces ordinaires sont des documents rares et recherchés. On vient d'en retrouver un du xve siècle, qui provient de la collégiale de Strigonie (Gran) en Hongrie ; le savant hongrois Joseph Danko l'a publié en 1893, et cet ouvrage a vivement intéressé les érudits, en Allemagne, en France et en Angleterre. Celui de Lille, dont le texte n'a pas moins d'importance, est notablement plus ancien. M. Le Glay, dans son catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Lille (p. 22, n° 32), et d'après lui, M. Molinier, avaient rapporté au xive siècle le manuscrit qui le contient. Mgr Hautcœur prouve par des chiffres et des faits incontestables qu'il faut le faire remonter à 1283 (préface, p. III). Ajoutons qu'il l'a publié avec la méthode scientifique et le soin qu'on pouvait attendre de sa haute compétence en liturgie et en histoire. Cet Ordinaire, qui comprend cent trois pages in-8, est complété par des appendices offrant la dernière partie de la messe dans le missel de Saint-Pierre, les litanies de la bénédiction des fonts, les litanies des saints, le calendrier de l'église Saint-Pierre au xviiie siècle, et les inventaires des reliques conservées dans la collégiale.

L'Académie des inscriptions et belles-lettres, en mettant au concours,

pour l'année 1887, une étude critique sur les obituaires français, a montré l'importance qu'elle attache aux documents de cette nature ; et M. Auguste Molinier, dans le savant travail par lequel il a répondu à cette question, a établi cette importance de la manière la plus complète. Il n'avait pu parler de celui de Saint-Pierre de Lille que d'après les deux lignes consacrées à ce document par M. Le Glay. Mgr Hautcœur, après avoir rappelé qu'un obituaire est un livre d'anniversaires et de distributions, où se trouvent énumérés jour par jour les offices fondés, les rentes affectées à ces offices, leur assiette et leur répartition, examine dans sa préface les divers manuscrits dont il s'est servi, et publie celui de Saint-Pierre de Lille, avec non moins de science et d'habileté qu'il ne l'avait fait pour l'Ordinaire, en accompagnant le texte de notes nombreuses et très courtes. M. Molinier écrivait en 1890 « qu'aucune édition d'obituaire faite en France n'était absolument satisfaisante. » Nous croyons qu'il ferait aujourd'hui une exception. La publication du livre des obits présente, comme appendices, les chapellenies érigées dans l'église Saint-Pierre et le tableau des fondations spéciales.

Bien avant la rédaction de ce livre des obits, les chanoines de Saint-Pierre conservaient le souvenir de leurs bienfaiteurs dans un autre recueil qu'on lisait sans doute à l'office de prime après le martyrologe, et qui est connu sous le nom de « Nécrologe. » L'exemplaire authentique a disparu ; mais on en trouve divers fragments qui sont publiés par Mgr Hautcœur avec des notes de référence aux pièces des cartulaires, et qui sont complétées par un recueil de deux cents épitaphes provenant de la Collégiale ou se rapportant à ceux qui ont été attachés à cette église.

Pour se faire une idée de l'importance du volume dont nous faisons le compte rendu et de l'intérêt spécial qu'il offre pour le nord de la France, il suffit de jeter un coup d'œil sur la préface qui le précède, et surtout sur les tables qui le suivent. Ces tables des noms de personnes, de lieux et de matières ne renferment pas moins de trois cent quarante-quatre colonnes in-8. C'est, comme le Cartulaire, une publication faite de main de maître, qui nous promet un travail plus remarquable encore, l'histoire même de la Collégiale, ouvrage déjà sous presse.

C. Dehaisnes.

Jean Gigoux, sa vie, ses œuvres, ses collections, par A. Estignard. Besançon, Delagrange-Louys ; Paris, Fischbacher, 1895, gr. in-8 de 142 p., illustré de 22 phototypies hors texte. — Prix : 16 fr.

M. Estignard est réputé comme lettré et comme historien ; il s'affirme aujourd'hui comme critique d'art. Il faut espérer qu'il ne s'en tiendra pas, en ce genre, à son travail sur Jean Gigoux, qu'il a écrit, on peut le dire, *con amore*. Le livre que nous présentons à nos lecteurs

débute par une biographie fort suggestive du grand peintre, né à Besançon le 6 septembre 1806. On trouve là plus d'un exemple, plus d'une leçon. Fils d'un simple maréchal ferrant, Gigoux, à ses débuts, s'est vu aux prises avec des difficultés de toutes sortes, parmi lesquelles son manque absolu de fortune n'a pas été la moindre. Avant de parvenir à la célébrité, l'artiste a dû, comme tant d'autres qui se sont senti quelque chose au cœur et dans la tête, végéter, travailler pour le commerce afin de subvenir à ses besoins les plus urgents. Puis, peu à peu, la réputation lui est venue, grâce à des œuvres importantes que la critique, cependant, n'a pas toujours bien accueillies.

L'on a reproché à Gigoux, entre autres choses, — mais cela ne vise que l'homme, — son orgueil, et nous avons quelques raisons de croire que ce n'était pas sans motifs. En compatriote bienveillant, M. Estignard a cherché à atténuer les coups droits portés sous ce rapport à l'auteur de *la Mort de Léonard de Vinci ;* mais il ne convaincra pas facilement les premiers juges, s'ils existent encore. Cette absence de modestie a d'ailleurs été la caractéristique de Gustave Courbet, pour ne parler que de ce peintre franc-comtois disparu. Au fond, ce travers, qui n'est pas le propre exclusif de certains artistes de talent, importera peu à la postérité. Gigoux a laissé sa trace, sa marque dans l'histoire de l'art contemporain, et nul ne le saurait contester. M. Estignard a, du reste, établi les titres de son personnage à une juste célébrité comme aucun écrivain ne l'a fait encore, et cela sans abdiquer ses droits de critique, de critique aussi net qu'impartial.

La biographie est suivie d'un catalogue des œuvres du maître. Tout y est : peintures, dessins, lithographies, aquarelles, pastels. La liste en est longue (dix pages) : elle commence en l'année 1828 et ne s'achève qu'avec 1892. — Il semble que l'auteur se soit appliqué à ne rien laisser dans l'ombre : la fin de son étude est consacrée à *Jean Gigoux collectionneur*. C'est ici peut-être qu'il convient de chercher l'âme du maître dont M. Estignard nous a si bien rappelé les luttes, les vicissitudes, les succès.

Œuvre curieuse, parfaitement traitée, luxueusement imprimée sur papier magnifique. Les vingt-deux phototypies qui s'y trouvent, quoique d'inégale valeur, sont fort attrayantes ; les portraits de Gigoux sont bien venus ; mais, se rapportant à des époques diverses, ils eussent dû être datés : c'est là, aux yeux des gens précis, le seul tort de ce beau livre, et nous le notons bien vite pour n'avoir pas que des éloges à enregistrer.

E.-C. Gaudot.

BULLETIN

Tractatus de censuris, auctore A. Salomon. Besançon, Paul Jacquin, 1890, in-8 de 117 p. autogr.

M. le supérieur du grand séminaire de Besançon a fait autographier, à l'usage de ses élèves, un excellent traité *de Censuris* qui joint au mérite de la brièveté celui de l'exactitude. Il a suivi la division ordinaire des ouvrages de droit canonique, traitant d'abord des censures en général, puis des espèces de censures, et enfin étudiant en particulier les censures en vigueur aujourd'hui. L'auteur n'a pas cherché à développer la doctrine, mais à la simplifier. On sent à sa méthode qu'il a eu surtout en vue de faciliter autant que possible aux étudiants chargés de matières une étude pénible. Il y a parfaitement réussi. G. P.

Dictionnaire-manuel-illustré des sciences usuelles, par E. Bouant. 3e édition. Paris, Colin et Cie, 1894, in-12 de 807 p., avec 2,500 grav. — Prix, cart. toile, tr. rouges : 6 fr.

Dictionnaire-manuel-illustré des connaissances pratiques, par E. Bouant. Même éditeur, 1895. in-12 de 744 p. avec 1,600 grav. — Prix, cart. toile, tr. rouges : 6 fr.

Le Dictionnaire des sciences usuelles est destiné, comme l'indique ce titre même, non pas à remplacer un manuel scientifique pour les candidats au baccalauréat, mais à fournir à chacun de nous des renseignements sommaires sur les questions scientifiques qui se présentent journellement dans l'usage de la vie. La science, en effet, a pénétré de plus en plus dans la vie pratique. Non seulement nous avons recours à elle, sous la forme des chemins de fer, des télégraphes et des téléphones, de la photographie, mais elle vient nous chercher chez nous et trouve des applications toujours plus développées dans l'éclairage et le chauffage de nos habitations, dans nos installations hygiéniques, dans nos vêtements. Elle gouverne aussi de plus en plus, et c'est fort heureux, non seulement nos industries, mais nos travaux agricoles ou les soins du plus modeste jardin ; elle a même pris une place considérable dans la littérature. De là résulte que l'homme le plus instruit est fréquemment arrêté par un mot dont il voudrait l'explication, par un procédé ou un appareil sur lequel un renseignement donné en quelques lignes lui serait utile ; parfois même, un conseil donné à propos pourra rendre grand service, sauf à en chercher ailleurs la confirmation ou le développement. Tel est le programme auquel M. Bouant a cherché à répondre, et il me semble y avoir parfaitement réussi. Ce volume d'un format portatif, égayé par de nombreuses gravures, sera un compagnon agréable et utile, également précieux dans le cabinet de l'homme de travail et sur la table de famille. L'auteur assure qu'il ne s'y trouve « ni un mot ni un dessin dont puisse s'alarmer la susceptibilité la plus délicate. » Un examen assez minutieux nous permet de dire qu'il en est bien ainsi.

— Le Dictionnaire des connaissances pratiques est conçu dans le même esprit. Il ne s'agit plus seulement des sciences proprement dites ; le champ est plus vaste. Législation, médecine, pêche, chasse, cuisine, ménage, sport, jeux, etc., sont présentés sous forme d'articles simples et substantiels. Un certain nombre de mots sont communs à ce dictionnaire et au précédent ; mais l'auteur a eu soin d'éviter le double emploi en présentant dans l'un les développements plutôt scientifiques et dans l'autre ceux qui se ratta-

chent plus directement aux besoins de la vie pratique. Il a consacré des articles succincts, mais clairs et précis, aux diverses carrières que peuvent embrasser les jeunes gens, aux connaissances exigées pour y entrer, aux écoles qui y préparent. E. Daram.

L'École historique et traditionnelle, *ou Du Rôle de l'écriture et de la tradition dans l'histoire*. Lettres à un professeur d'histoire, par le R. P. Constant. Paris, imp. Salésienne, 1895, in-16 de 129 p. — Prix : 0 fr. 60.

Venant à la rescousse de l'école qui s'appelle traditionnelle, le R. P. Constant fonce de toute l'ardeur de son zèle sur les tenants de l'école dite historique, les foudroie et prétend les réduire en poudre. Ses articles ont d'abord paru en 1893 dans le *Journal du droit canon*, et c'est le succès qu'ils auraient obtenu auprès des lecteurs de cette revue qui l'a déterminé à les réunir en volume et à tenter la fortune auprès d'un public plus nombreux. Ce que nous pouvons faire de plus charitable pour la brochure du R. P. Constant, c'est de n'en rien dire de plus à nos lecteurs. E.-G. Ledos.

Histoire narrative et descriptive du peuple romain, par Ch. Seignobos. Paris, A. Colin et Cie, 1894, in-12 de 531 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre de M. Seignobos répond fort bien à sa destination. La science en est précise, l'allure intéressante ; le ton en est simple, la disposition heureuse. L'élève le lira tout entier ; car, à l'inverse de beaucoup d'auteurs, qui font imprimer en petits caractères les paragraphes les plus sérieux, M. Seignobos emploie cette singularité typographique pour les récits intéressants, anecdotes ou légendes, que recherche de prime abord la curiosité de l'enfant. Cette « histoire narrative et descriptive » enseignera aux écoliers de quatrième tout ce qu'ils peuvent comprendre de l'histoire romaine. Les époques insuffisamment connues, celle des « Trente Tyrans, » celle de Dioclétien, sont traitées assez sommairement ; si importantes qu'elles soient, il eût fallu, pour les bien expliquer, descendre à des détails érudits ou s'élever à des considérations subtiles ; avec raison, M. Seignobos s'en est abstenu. Certains de ses chapitres, dont la matière était complexe, sont de véritables modèles d'une exposition élémentaire et néanmoins exacte : spécialement ceux qui concernent la transformation sociale avant les Gracques, les Gracques eux-mêmes, et l'organisation de l'Empire. Parmi les cartes qui terminent le volume, il en est deux qui permettent de juger, à l'aide de couleurs variées, les progrès successifs de la conquête romaine à travers le monde. Il est regrettable que les Pères de l'Église soient complètement passés sous silence, et qu'en exposant l'histoire du IVe siècle, M. Seignobos n'indique point l'influence des idées chrétiennes sur la législation de l'Empire. Georges Goyau.

Türkische Konversations-Grammatik von Henry Jehlitschka. (*Méthode Gaspey-Otto-Sauer.*) Heidelberg, Julius Groos, 1895, in-8 de VIII-420 p.

Cette nouvelle grammaire pratique de la langue turque est composée d'après la méthode Gaspey-Otto-Sauer ; cette indication suffira au public pour se rendre compte des avantages et des inconvénients de l'ouvrage que nous signalons. Disons seulement que cette méthode offre pour l'étude du turc une incontestable et particulière utilité, car la littérature turque ne possède pas beaucoup de textes écrits en langue vulgaire capables de faciliter la tâche des commençants. Au reste, ce livre a été fait avec soin par

un homme compétent : les formes grammaticales sont bien groupées, le vocabulaire et les textes ont été puisés à de bonnes sources. L'auteur, se plaçant au point de vue strictement pratique, n'a pas cru devoir exiger de ses lecteurs la connaissance préalable du persan et de l'arabe; mais il a, dans la deuxième partie, exposé les emprunts faits à ces deux langues par la langue turque actuelle, tant au point de vue de la morphologie qu'à celui de la syntaxe, et cet exposé suffit à l'intelligence de la langue vulgaire. Les spécimens d'écriture cursive et le tableau des principales particularités de cette écriture, qu'on trouve à la fin du volume, seront très utiles aux étudiants qui, dès qu'ils sortent des textes imprimés, sont aussi souvent arrêtés par les difficultés matérielles de l'écriture que par celles du vocabulaire ou de la grammaire.

FERNAND GRENARD.

Étude sur le manuscrit G. 1036 des Archives départementales de la Lozère, par P. GACHON. Montpellier, Martel, 1894, in-4 de XLIV-78 p. (Extrait des *Mémoires de la Société archéologique de Montpellier*).

Le manuscrit qui porte dans la série G des archives du département de la Lozère le numéro 1036 a eu la bonne fortune de trouver en M. Gachon un excellent éditeur, l'éditeur qu'il méritait. Pour l'histoire politique des premières années du XIVe siècle, ce manuscrit est, en effet, d'un intérêt de premier ordre. Il renferme quatre mémoires d'inégale longueur et d'inégale importance, mais tous relatifs au même sujet : la question du royaume de Sicile, qui, au début du XIVe siècle, divisait profondément le pape Clément V et l'empereur Henri VII. Les commentaires, un peu confus, dont M. Gachon a fait précéder son édition de ces quatre mémoires, les mettent parfaitement en valeur. Je crains cependant que M. Gachon, qui pourtant paraît avoir deviné que Clément V, dans toute cette affaire, a dû être inspiré par Philippe le Bel, n'ait pas attaché assez d'importance à l'action politique du Roi dans cette circonstance. Il me semble, en effet, que cette action du roi de France, pour occulte qu'elle ait été, est ce qu'il y a de plus remarquable dans cette discussion pour le royaume de Sicile entre le Pape et l'Empereur. Aussi je considère que si le savant travail de M. Gachon doit être lu par toutes les personnes qui s'intéressent à l'histoire de la Papauté comme à celle de l'Empire, il instruira surtout les érudits qui se préoccupent des relations de la France avec l'Allemagne, et ceux qui cherchent à jeter sur le règne vraiment extraordinaire de Philippe le Bel la vive lumière à laquelle il a tant de droits.

ARMAND D'HERBOMEZ.

Le Moyen âge (395-1270). Choix de lectures historiques accompagnées de résumés, d'analyses, de notes explicatives et bibliographiques et ornées de 38 vignettes intercalées dans le texte, par GUSTAVE CARRÉ. Paris, Belin frères, 1894, in-18 de 579 p. — Prix : 4 fr.

Rien n'est plus propre à développer le jugement des enfants et à leur inspirer l'amour de l'histoire que ces choix de lectures historiques en usage dans les classes. Ils y trouvent un utile complément aux connaissances générales qui leur sont données par leurs professeurs et qu'ils puisent dans leurs manuels. Cette science, présentée sous une forme attrayante et acquise aux moments de loisir, laisse souvent en eux un souvenir plus vivace que les leçons péniblement apprises. L'ouvrage de M. Gustave Carré mérite d'être signalé parmi les meilleurs de ce genre. Extraits des historiens originaux ou des historiens modernes les plus célèbres et analyses d'ouvrages faisant autorité sont heureusement choisis et habilement entremêlés de façon à former un tout harmonieux et propre à piquer la curiosité des

élèves de troisième. Des résumés historiques très courts et très substantiels précèdent chaque chapitre et indiquent la place de chaque morceau dans l'ensemble des faits. C'est là un excellent moyen de fixer l'attention des jeunes lecteurs, d'empêcher leur esprit distrait de laisser échapper les points importants du récit et d'imprimer dans leur mémoire autre chose que des idées vagues et confuses. La bibliographie placée à la fin de ces chapitres fournira des indications suffisantes et très sûres aux élèves désireux de compléter leurs connaissances sur tel objet particulier. Et, bien que l'auteur ait à juste titre écarté de cette partie de son travail les historiens étrangers non traduits en français, les étudiants eux-mêmes trouveraient encore dans cette liste, volontairement incomplète, plus d'un utile renseignement. Nous aurons dit tout le bien que nous pensons de cet ouvrage en ajoutant qu'il a été conçu dans un esprit de respect pour l'enfance qui permet de le laisser entre toutes les mains. ALBERT ISNARD.

Le Siècle de Louis XIV, par VOLTAIRE. Nouvelle édition par ALFRED REBELLIAU et MARCEL MARION, illustrée de 78 gravures et un plan d'après les documents authentiques et les estampes du temps. Paris, A. Colin, 1894, in-18 de LIV-864 p. — Prix : 4 fr.

MM. Alfred Rebelliau et Marcel Marion ont édité *le Siècle de Louis XIV* avec le soin et la scrupuleuse exactitude qu'il est d'usage d'accorder aux textes latins et grecs étudiés dans les classes. Il est à souhaiter que leur labeur porte ses fruits. Les élèves de rhétorique, qui auront cet ouvrage entre les mains, ne voudront point, nous l'espérons, se contenter de la lecture de quelques malencontreux manuels et auront la louable curiosité de lire l'ouvrage même de Voltaire. Une longue et intéressante préface, très finement écrite, leur montrera la valeur historique du siècle de Louis XIV et leur en découvrira les imperfections et les mérites plus nombreux. Grâce à des notes, aussi abondantes que développées, qui tantôt rectifient les erreurs de détail échappées à l'écrivain, tantôt complètent ses renseignements, ils auront sous les yeux le résumé le plus attrayant du règne du grand Roi. Soixante-dix-huit gravures d'une bonne exécution, et dont beaucoup sont des reproductions de pièces de l'époque, donnent un nouveau prix à la présente édition. ALBERT ISNARD.

Notes et souvenirs. *Annexes. Réponses et pièces justificatives*, par le marquis DE DREUX-BRÉZÉ. Paris, Perrin, 1895, in-8 de 27 p. — Prix : 0 fr. 50.

Cette brochure est destinée à compléter la troisième édition de l'ouvrage « pour servir à l'histoire du parti royaliste de 1872 à 1883, » dont le *Polybiblion* a rendu compte. Elle contient sous ce titre : *Réponses et pièces justificatives*, des documents relatifs aux trois questions suivantes : 1° *L'Antériorité du projet de création d'une lieutenance générale du royaume sur la lettre de Monsieur le Comte de Chambord à M. Chesnelong ;* — 2° *La Responsabilité ministérielle ;* — 3° *Les Origines de la lettre de Monsieur le Comte de Chambord à M. Chesnelong et les causes de la publication de cette lettre.* R. L.

Le Istorie fiorentine di NICCOLO MACHIAVELLI, annotate ad uso delle scuole da PIETRO RAVASIO. 13ª edizione completamente rifatta. Firenze, G. Barbèrà, 1895, in-16 de XVIII-379 p. (*Collezione scolastica*). — Prix : 1 fr. 60.

L'*Histoire de Florence*, de Machiavel, l'un des meilleurs ouvrages de l'illustre écrivain, qui embrasse, comme l'on sait, l'histoire intérieure de la cité depuis l'origine jusqu'à la mort de Laurent de Médicis (1492) et l'his-

toire extérieure depuis 1434 jusqu'à la même date de 1492, figure à juste titre au programme scolaire d'Italie. Le texte qu'en a donné M. Pietro Ravasio, en 1866, et dont la maison Barbèrà, de Florence, nous présente la treizième édition, est fort satisfaisante. La Vie de Machiavel, qui est mise en tête du volume, est empruntée à une édition de 1831 ; M. Ravasio y a donné en notes les compléments nécessaires. L'annotation mise au bas des pages est sobre, mais suffisante, bien qu'on y découvre quelques taches fâcheuses : page 52, n. 4, par exemple, l'étymologie fantastique *cama aeris* pour *camera*. Les manchettes mises à chaque chapitre rendent plus aisé le maniement de l'ouvrage, ainsi que le bon index — un peu incomplet pourtant — des noms et des matières qui termine la publication. Ajoutons que l'impression est nette et agréable, et nous aurons achevé l'éloge de cette édition, qui ne rendra pas seulement service aux écoliers, auxquels elle est destinée. E.-G. L.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Émile Montégut, critique littéraire distingué, est mort à Paris, dans sa soixante-dixième année, le 11 décembre. Né à Limoges, le 24 juin 1825, il était encore étudiant quand il débuta dans la *Revue des Deux Mondes* (1847) par une étude sur le philosophe américain Emerson, dont les œuvres n'étaient guère connues en France ni même sur tout le continent. Cette étude, qui eut un grand succès, le détermina à entreprendre la traduction des œuvres de cet écrivain, qui parut quatre ans après. Attaché définitivement à la *Revue des Deux Mondes*, où il s'occupait surtout des choses de l'Angleterre et où il prit bientôt la succession de Planche, il devint en 1862 rédacteur au *Moniteur universel*. Une partie des nombreux articles qu'il a écrits ont été réunis en volumes. Sa traduction de Shakespeare et celles qu'il a données de Macaulay sont estimées. Néanmoins, lorsqu'il se présenta à l'Académie française, il ne put réussir. Voici la liste de ses principales publications : *Essais de philosophie américaine*, de Ralph Emerson, traduction française (1851, in-18) ; — *Histoire de la Révolution anglaise de 1688*, par Macaulay, traduction (1854, 2 vol. in-18) ; — *Du Génie français* (1857, in-18) ; — *Essai sur l'époque actuelle. Libres opinions morales et historiques* (1860, in-12) ; — *Histoire d'Angleterre depuis l'avènement de Jacques II*, de Macaulay, traduction (1866, 2 vol. in-18) ; — *Œuvres complètes de Shakespeare*, traduction (1868-1873, 10 vol. in-18) ; — *Les Pays-Bas : impressions de voyage et d'art* (1869, in-18) ; — *Tableau de la France. Souvenirs de Bourgogne* (1874, in-18) ; — *Tableau de la France. En Bourbonnais et en Forez* (1875, in-18) ; — *Les Vikings de la Baltique*, roman de W.-G. Dasent, traduit en français (1877, in-12) ; — *L'Angleterre et ses colonies australes* (1879, in-18) ; — *Poètes et artistes de l'Italie* (1881, in-8) ; — *Le Maréchal Davout* (1882, in-12) ; — *Types littéraires et fantaisies artistiques* (1882, in-12) ; — *Essais sur la littérature anglaise* (1883, in-12) ; — *Nos morts contemporains* (1884, 2 vol. in-18) ; — *Écrivains modernes de l'Angleterre* (1885-1889, 2 vol. in-12) ; — *Livres et âmes des pays d'Orient* (1885, in-12) ; — *Choses du Nord et du Midi* (1887, in-18) ; — *Mélanges critiques : Victor Hugo, Edgar Quinet, Michelet, Edmond About* (1887, in-18) ; — *Dramaturges et romanciers* (1890, in-16) ; — *Heures de lecture d'un critique* (1891, in-18).

— M. le vicomte Hersart de la Villemarqué, qui est mort le 12 décembre, à Keransker en Nizon, est connu de tous ceux qui s'intéressent aux choses de la Bretagne. Il était né en 1812 C'est une mendiante recueil-

lie par sa mère qui, en chantant devant lui une vieille chanson bretonne, éveilla dans son âme le désir de recueillir ces chants qu'il a si bien fait comprendre aux autres, qui ont établi sa réputation et qui l'ont fait entrer à l'Académie des inscriptions. Nous citerons de lui : *Barzaz-Breiz. Chants populaires de la Bretagne, recueillis et publiés avec une traduction française, des arguments, des notes et les mélodies originales* (Paris, 1840, 2 vol. in-8; nouv. éd., 1845, 2 vol. in-12, etc.) ; — *Contes populaires des anciens Bretons, précédés d'un Essai sur l'origine des épopées chevaleresques de la Table ronde* (Paris, 1842, 2 vol. in-8) ; — *Dictionnaire français-breton de Legonidec, publié après sa mort, enrichi d'additions et d'un essai sur l'histoire de la langue bretonne* (Saint-Brieuc, 1847, in-4) ; — *Nouvelle Grammaire bretonne, suivie d'une prosodie* (Saint-Brieuc, 1849, in-8) ; — *Dictionnaire breton-français* (Saint-Brieuc, 1850, in-4) ; — *Les Bardes bretons, poème du VIe siècle, traduit pour la première fois en français avec le texte en regard* (Paris, 1850, in-8 ; nouv. éd. en 1860) ; — *Notice sur les principaux manuscrits des anciens Bretons avec fac-similé des manuscrits* (Paris, 1856, in-8) ; — *La Légende celtique en Irlande, en Cambrie et en Bretagne, suivie des textes originaux irlandais, gallois et bretons, rares ou inédits* (Saint-Brieuc, 1859, in-12 ; plusieurs fois réédité) ; — *Les Romans de la Table ronde et les Contes des anciens Bretons* (Paris, 1861, in-8 ; plusieurs fois réimprimé) ; — *Myrdhinn, ou l'Enchanteur Merlin* (Paris, 1861, in-8) ; — *Les Grands Mystères de Jésus, Passion et Résurrection, drame breton du moyen âge* (Paris, 1865, in-8 ; plusieurs fois réimprimé) ; — *Mémoire sur l'inscription de Lomarec, près Auray, en Bretagne* (Paris, 1868, in-4).

— Le chef du parti libéral de Belgique, M. Hubert-Joseph-Gautier Frère-Orban, est mort à Bruxelles, le 1er janvier. Né à Liège, le 24 avril 1812, il vint étudier le droit à Paris, et retourna en 1832 dans son pays pour y exercer la profession d'avocat. Il ne tarda pas à se lancer dans la politique et prit dès l'abord position contre le parti catholique, entra en 1832 dans l'association libérale fondée contre le ministère, fut envoyé en 1846 par l'association libérale de Liège au congrès du parti à Bruxelles et prit une part active à la rédaction du *Journal de Liège*. Membre de la municipalité de cette ville, il entra au Parlement belge en 1847, reçut dans le ministère Rogier (12 août 1847) le portefeuille des travaux publics, puis (18 juillet 1848) celui des finances. C'est à ce dernier titre qu'il fonda la Banque nationale. Nous n'avons point à le suivre dans les diverses péripéties de sa carrière politique, où il ne cessa de combattre contre les doctrines chrétiennes, mais où il eut aussi à lutter contre le progrès des idées socialistes, et nous nous contentons de donner ici la liste de ses principales publications, parmi lesquelles nous n'indiquons naturellement qu'un petit nombre de ses discours parlementaires : *Trois Jours, ou Une coquette*, comédie (Liège, 1832, in-8) ; — *Ville de Liège. Rapport fait au conseil communal sur les imputations dirigées contre cette autorité dans la brochure que M. l'évêque Van Bommel vient de publier sous ce titre : Réponse à un honorable membre de la Chambre* (Liège, 1841, in-8), avec M. Lion ; — *Des Collectes et de la nécessité d'une autorisation pour faire des quêtes soit à l'église, soit à domicile* (Liège, 1846, in-8) ; — *Discussion du projet de loi sur le droit de succession* (Bruxelles, 1850, in-8) ; — *Discussion du projet de loi sur l'enseignement moyen* (Bruxelles ou Liège, 1850, in-8) ; — *Institution de la banque nationale.... Recueil des documents* (Bruxelles, 1851, in-8 ; nouvelle édition, en 1872, sous ce titre : *Royaume de Belgique. Banque nationale. Lois organiques*, etc.) ; — *Un Ancien membre du congrès et le Droit sur les successions en ligne directe* (Liège, 1852, in-8), anonyme ; — *Lettre à M. De Decker par Jean Van Damme* (Bruxelles, 1854, in-8) ;

— *Les Jésuites, l'enseignement et la convention d'Anvers* (Liège, 1854, in-8), anonyme; — *La Mainmorte et la charité*, sous le pseudonyme de Jean Van Damme (Bruxelles, 1857, in-8); — *Question de la monnaie d'or. Discours* (Bruxelles, 1861, in-8); — *Question des inhumations* (Bruxelles, 1862, in-8); — *Institution d'une caisse générale d'épargne et de retraite en Belgique. Loi du 16 mars 1865* (Bruxelles, 1868, in-8); — *De l'Abus des boissons enivrantes* (Bruxelles, 1868, in-8); — *La Question monétaire* (Bruxelles, 1869, in-8); — *La Liberté d'enseignement et la liberté des professions* (Bruxelles, 1876, in-8); — *La Question monétaire en Belgique en 1889* (Bruxelles, 1890, in-8).

— Notons aussi la mort de M. Alexandre Odobesco, membre fondateur de l'Académie roumaine, professeur d'archéologie à l'Université de Bucarest, l'un des écrivains les plus féconds et les plus appréciés de la Roumanie, remarquable entre tous par l'élégance et la pureté d'un style dégagé de bien des innovations malencontreuses. Ses principales publications : 1° dans le domaine historique et national, sont : *Mihnea Voda le mauvais, la Princesse Kiajna, les Chants populaires dans leurs rapports avec le pays, les mœurs et l'histoire des Roumains, les Poètes Vacaresti, les Objets sacrés, les Manuscrits et les livres imprimés trouvés dans le monastère de Bistritza, le Psautier traduit en roumain par le diacre Coressi et imprimé en 1577, Quelques heures au monastère de Snagoy.* — 2° Dans les questions d'intérêt national : *Étude sur les droits et les obligations des monastères roumains dédiés, la Roumanie à l'exposition universelle de Paris (1867).* — 3° Dans l'archéologie préhistorique : *Notions préhistoriques sur la Roumanie, les Vestiges antiques du district de Dorohoï, les Arts de la Roumanie dans la période préhistorique, Des fumées archéologiques....* Nous mentionnerons d'autres travaux publiés dans la *Revista romana*, dont M. A. Odobesco a été le directeur, et dans les publications de l'Académie roumaine : *Le Mouvement littéraire en pays roumain au XVIIIe siècle, les Antiquités du district de Romanatzi, le Trésor de Petrossa, l'Histoire de l'archéologie (1er vol.), la Grande Couronne du trésor de Novo-Cercask, Nana Annat*, etc., etc.

— On annonce encore la mort : de M. Barthélemy-Urbain Bianchi, ingénieur civil, membre du comité de pyrotechnie, mort le 19 décembre; — de M. le docteur Louis de Brun, chef de clinique à l'hôpital français de Beyrouth, où il est mort à l'âge de vingt-neuf ans, en décembre ; — de M. Chalamet, vice-président du Sénat et publiciste, auteur d'ouvrages populaires, mort le 6 décembre, à Paris ; — du R. P. Chocarne, des Frères Prêcheurs, ex-provincial de France, orateur distingué, à qui l'on doit, entre autres ouvrages, une excellente étude biographique sur *le R. P. H.-D. Lacordaire* (2 vol. in-8 ou 2 vol. in-18, 8e édition en 1895), dont il a publié les *Pensées choisies* en 2 vol. in-32; *Vie et œuvres spirituelles de l'admirable docteur mystique le bienheureux P. saint Jean de la Croix, trad. nouvelle* (Paris, 1891 et suiv., in-18), mort dans sa soixante-dixième année, le 3 décembre, au couvent de Corbara, en Corse ; — de M. Ernest Delaplace, ancien collaborateur de la *Revue contemporaine* et du *Journal de Genève*, mort le 7 décembre; — de M. A. Duburquois, médecin en chef de la marine en retraite, mort, âgé de soixante-trois ans, le 4 décembre, à Brest; — de M. Godard Faultrier, archéologue distingué, mort, âgé de quatre-vingt-cinq ans, le 1er janvier; — de M. le docteur Fauvel, médecin des théâtres de Paris, mort le 17 décembre, à Paris ; — de Sa Gr. Mgr Laroche, évêque de Nantes, prédicateur distingué, qui laisse de nombreux sermons et des panégyriques, parmi lesquels on remarque ceux de Jeanne d'Arc, de saint Charles Borromée, de saint Jean-Baptiste, de sainte Thérèse, du bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, mort à cinquante ans, le 17 décembre; — de M. Anatole

Lefoullon, avoué près le tribunal de première instance de la Seine, député de Neuilly, ancien élève de l'École des chartes où il soutint, en 1866, une thèse sur Philippe de Mezières, mort le 28 décembre, âgé de cinquante et un ans ; — de M. Jules Moinaux, auteur de nombreuses pièces comiques (*les Deux aveugles, les Deux sourds, le Testament de M. de Crac*, etc.) et dont *les Tribunaux comiques* ont eu un succès considérable, mort à quatre-vingt-un ans, le 4 décembre, dans sa propriété de Saint-Mandé ; — de M. Léopold Pernet, ancien professeur à Sainte-Barbe, mort à soixante-six ans, le 12 décembre ; — de M. Poigné, médecin-major au 4e régiment de chasseurs, mort en décembre ; — de M. Édouard de Pompéry, adepte du fouriérisme, auteur d'une *Théorie de l'association*, d'une *Vie de Voltaire* et de nombreux autres ouvrages, mort à quatre-vingt-quatre ans, le 23 novembre ; — de M. Jules-Joseph Scribe, doyen de l'ordre des avocats à la cour d'appel, mort à quatre-vingt-deux ans, le 18 novembre ; — de M. Henri Ternisien, membre du conseil supérieur de l'Indo-Chine, mort le 7 novembre, à Paris ; — de M. le docteur Terrillon, chirurgien distingué, mort à cinquante et un ans, le 24 décembre ; — de M. Émile Testard, éditeur de l'édition nationale des œuvres de Victor Hugo, écrivain distingué, mort le 1er janvier ; — de M. Tilloy, journaliste, ancien rédacteur en chef de la *Gazette de Péronne*, du *Phare de la Manche*, etc.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. A. Mercer Adam, à qui l'on doit entre autres ouvrages *The Dumfries albums* (1857) et *Flowers of fatherland transplanted into English soil* (1870), mort à Londres, âgé de soixante-sept ans ; — de M. Edwin J. Brett, fondateur du périodique *Boys of England* et auteur d'un travail considérable publié il y a deux ans : *The Ancient arms and armours*, mort à Londres, le 16 décembre ; — de M. Brown, professeur de littérature classique au King's college, connu par ses histoires des littératures grecque et romaine ; — de M. A. von Brunn, professeur d'anatomie à l'Université de Rostock, où il est mort le 10 décembre, à quarante-six ans ; — de M. W. R. Cates, auteur d'un *Dictionary of general biography*, dont l'usage est commode, et d'une traduction de d'Aubigné, mort à soixante-quatorze ans, le 9 décembre ; — de M. P. Consentius, professeur de science des machines à l'École technique supérieure de Berlin, mort à cinquante-neuf ans, le 3 décembre ; — de M. Pietro Del Vecchio, homme politique et journaliste italien, mort le 2 janvier, à Turin ; — de M. Octavius Brooks Frothingham, orateur et homme de lettres, à qui l'on doit entre autres publications une vie de Théodore Parker et *Transcendentalism in New England*, mort le 27 novembre, âgé de soixante-treize ans, à Boston ; — de M. Jules Futtaky, directeur de la *Correspondance* de Budapest, mort dans cette ville le 14 décembre, à quarante-cinq ans ; — de M. Gallenga, publiciste italien, mort le 24 décembre ; — de M. August Heise, professeur d'anglais à l'Université de Kiel, mort le 27 novembre, âgé de soixante-dix-sept ans ; — de M. W. Hoerschelmann, professeur de philologie classique à l'Université de Jouriev (Dorpat), mort à quarante-six ans, le 17 novembre ; — de M. A. von Hormann, compositeur de musique, mort le 18 novembre, âgé de trente ans, à Vienne ; — de Mme Jane Lee, mathématicienne, morte le 13 novembre ; — de M. Lumby, collaborateur de l'*Athenaeum*, mort en novembre ; — de M. Giuseppe di Leva, professeur d'histoire, puis recteur de l'Université de Padoue, auteur de nombreux ouvrages historiques, presque tous relatifs au XVIe siècle ; — de M. J. Nekrasov, professeur de langue russe et recteur de l'Université d'Odessa ; — du chanoine Phillott, archéologue, dont les recherches ont porté sur l'histoire du comté de Hereford, mort en décembre ; — de M. L. Rütimeyer, professeur d'anatomie à l'Uni-

versité de Bâle, mort le 27 novembre, âgé de soixante-dix ans ; — de M. Georges Augustus Sala, fécond romancier anglais, l'un des collaborateurs de Dickens tant aux *Household Words* qu'à *All the year round*, fondateur du *Temple Bar Magazine*, rédacteur au *Daily Telegraph*, qui occupe un rang honorable parmi les romanciers secondaires de l'époque contemporaine, mort, âgé de soixante-sept ans, le 8 décembre, à Londres ; — de M. H. Schott, professeur de droit romain à l'Université de Breslau, mort le 25 novembre, dans cette ville, âgé de cinquante-trois ans ; — de M. Henry Seebohm, ornithologue distingué, mort le 26 novembre, à quarante-sept ans ; — de M. John Sharpe, hébraïsant, auteur, entre autres ouvrages, de *Notes on Hosea* ; — de M. Stepniak, de son vrai nom Serge Mikhailovitch Kravchinsky, célèbre révolutionnaire russe, ancien professeur d'histoire à l'Université de Kiev, rédacteur en chef de *the Free Russia*, auteur d'ouvrages qui presque tous ont été traduits de l'anglais en français et dans les autres langues du continent et notamment de *la Russie souterraine* (1885, in-18) ; *Le Tsarisme et la Révolution* (1886, in-18), *La Russie sous les Tsars* (1887, in-8), mort le 23 décembre, à Londres ; — de lord de Tabley, astronome, numismate et littérateur, mort le 22 novembre ; — de M. Teichmann, professeur d'anatomie à l'Université de Cracovie, mort à soixante-douze ans, le 26 novembre, dans cette ville ; — de M. Voitov, président du cabinet d'histologie de Moscou, mort en novembre ; — de M. Theodor Winkler, publiciste, mort en décembre, âgé de cinquante et un ans, à Mayence.

Institut de France. — Élections. — *Académie des inscriptions.* — Ont été élus membres correspondants étrangers : M. le professeur Ramkrishna Gopal Bhandarkar, de Poona (Indes anglaises) ; M. Benndorf, de Vienne ; M. Kirchhoff, de Berlin.

Académie des sciences morales. — M. Gebhart a été élu en remplacement de M. Martha, décédé, par 20 voix contre 11 à M. Lavollée et 4 à M. Joly.

Académie des sciences. — M. Lannelongue a été élu dans la section de médecine et chirurgie en remplacement de M. Verneuil, décédé, par 36 voix contre 22 à M. Ollier et 1 à M. Lucas-Championnière.

Académie de médecine. — M. Charles Monod a été élu dans la section de pathologie, en remplacement de M. Verneuil, par 63 voix contre 9 à M. Delorme et 2 à M. Pozzi.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 29 novembre, l'Académie a examiné les titres des différents candidats à l'élection dont nous avons donné les résultats dans notre numéro de décembre dernier. — Le 6 décembre, M. Héron de Villefosse a communiqué une inscription trouvée dans les ruines romaines d'Altara (la Moricière), relative à l'insurrection des Maures de 253-260 ; M. Senart a lu un rapport sur une inscription indienne du Ier siècle de notre ère. — Le 13, M. Maspero, président, a résumé l'œuvre de M. le vicomte de la Villemarqué, décédé ; M. Barbier Meynard a communiqué des extraits du rapport de M. Max van Berchem, de Genève, sur l'exploration épigraphique de la Syrie septentrionale faite par lui en 1895 ; et M. Clermont-Ganneau a fait part des résultats d'une tournée analogue entreprise par M. Fossey dans la région du Djôlan et du Djedour, et étudié deux nouvelles inscriptions palmyriennes de Syrie, reproduites par M. Chédiac ; M. Abel Lefranc a ensuite fait part de sa découverte des dernières poésies de Marguerite de Navarre. — Le 20, M. Berger a communiqué un rapport de M. le capitaine Helo sur des fouilles à Collo (Constantine) en 1893 et 1894, et M. Foucart a lu une note de M. Nicole, de Genève, sur soixante papyrus trouvés, en 1893, dans le Fayoum. — La séance du 27 a été consacrée à la formation du bureau pour 1896 ;

M. Schlumberger devient président et M. Héron de Villefosse vice-président ; à l'élection de correspondants étrangers et à la désignation des membres des différentes commissions pour 1896.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — L'Académie a tenu sa séance publique annuelle le samedi 30 novembre. M. Jules Simon a lu une notice sur la vie et les travaux de M. Victor Duruy, et M. Georges Picot a présenté un rapport sur la fondation Carnot. — Le 7 décembre, M. Bonnet-Maury a lu une notice sur la signification morale et politique des Fêtes dans les républiques modernes. — La séance du 14 a été consacrée à la présentation d'ouvrages et à l'élection d'un membre titulaire au fauteuil de feu M. Martha. — Le 21, une discussion s'est engagée au sujet d'un livre de M. Deschamps sur *le Système de contravention dans nos lois sur l'hygiène et la sécurité des travailleurs*, présenté par M. Lyon-Caen.

Concours et prix. — Le conseil de l'Institut des langues orientales de Moscou met au concours, pour 1898, une étude sur *les Arméniens à Byzance jusqu'à l'époque des croisades*, principalement d'après les sources byzantines. Le prix est de 700 roubles. Les manuscrits peuvent être écrits en français, en allemand, en russe ou en arménien. Ils doivent être déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1898.

Congrès. — Le troisième congrès international de psychologie se tiendra du 3 au 7 août, à Munich. Le comité d'organisation est présidé par M. Lipps et a pour secrétaire le baron de Schrenck-Notzing. Le congrès est ouvert à tous ceux qui s'intéressent à ces études : pour les conditions, il suffit de s'adresser au secrétariat (2, Max-Josephsstrasse, à Munich).

L'Œuvre de Saint-Jérôme. — Il s'est fondé, il y a quelques années, à Paris, une société qui a pour objet de publier des vocabulaires, grammaires, etc., rédigés par les missionnaires dans les langues de leurs néophytes. L'œuvre, qui s'est placée sous le patronage de saint Jérôme — et étant donné son objet elle ne pouvait mieux choisir, — a déjà publié un catéchisme et un recueil de proverbes dans la langue des Xagos de la côte de Bénin, un dictionnaire français-latin-uvéa (dialecte de l'île Wallis), un catéchisme en wagap (Nouvelle-Calédonie). Bien que fondue depuis deux ans avec la Société philologique, elle a gardé son caractère primitif. Elle a, depuis cette date, donné, entre autres publications, un dictionnaire wagap-français-anglais-allemand. Il est superflu de recommander à nos lecteurs une œuvre qui unit le double caractère scientifique et religieux. Le secrétariat général est à l'Institut catholique, 74, rue de Vaugirard ; le secrétaire est notre savant collaborateur M. le comte de Charencey. La cotisation annuelle de dix francs donne droit aux membres titulaires de recevoir par an un volume d'au moins trois cents pages.

L'Institut international de bibliographie. — Nous avons entretenu déjà nos lecteurs du congrès réuni à Bruxelles du 2 au 4 septembre par les soins de l'Institut international de bibliographie. Voici les décisions et les vœux adoptés dans cette assemblée : I. La Conférence considère la classification décimale comme donnant des résultats pleinement satisfaisants au point de vue pratique et international. — II. La Conférence constate les applications considérables déjà faites de la classification de Dewey et recommande son adoption intégrale en vue de faciliter à bref délai une entente entre tous les pays. — III. La Conférence émet le vœu de voir les gouvernements former une Union bibliographique universelle en vue de la création d'un Office international de bibliographie. Elle charge son bureau de transmettre ce vœu au gouvernement belge et de le prier respectueu-

sement de prendre à cet effet toutes les initiatives qu'il jugerait utiles. — IV. La Conférence décide la création d'un Institut international de bibliographie. — V. La Conférence, considérant que tout classement systématique suppose l'existence de bibliographies nationales complètes et exactes, signale aux gouvernements l'importance d'une législation uniforme concernant le dépôt légal. — VI. La Conférence émet le vœu que lorsque les gouvernements interviennent officiellement pour soutenir des bibliographies nationales, ils insistent sur l'adoption de la classification décimale. — VII. La Conférence émet le vœu que les publications dues à l'initiative privée et plus particulièrement les catalogues collectifs, édités par des cercles de librairie, adoptent également la classification décimale. — VIII. La Conférence émet le vœu que les propositions adoptées par l'Association française pour l'avancement des sciences, réunie à Bordeaux en août 1895, et relatives aux indications à fournir par les auteurs pour les titres des travaux scientifiques, soient acceptées d'une manière générale. — IX. La Conférence prend acte de la déclaration faite en leur nom personnel et au nom de leurs collaborateurs par MM. La Fontaine et Otlet, concernant l'apport gratuit qu'ils se proposent de faire à l'Office international de bibliographie à créer par les États, du répertoire de 400,000 fiches qu'ils ont collationné. Elle vote des remerciements à MM. La Fontaine et Otlet, pour leur initiative et pour leur don généreux. — X. En attendant la constitution définitive de cet Office, la Conférence invite l'Office, fonctionnant actuellement à Bruxelles, à poursuivre ses travaux sur la base d'une large collaboration scientifique internationale. Elle émet spécialement le vœu de voir traduire immédiatement en allemand, en français et en italien les tables de la classification décimale Dewey. — Le gouvernement belge a accordé son patronage à l'œuvre de l'Institut international de bibliographie et a institué un office de cinq membres chargé d'exécuter les décisions dudit Institut. Nous avons sous les yeux le premier numéro d'une publication périodique intitulée *Institut international de bibliographie. Bulletin* (Bruxelles, 11, rue Ravenstein), qui renferme entre autres choses les statuts de l'Institut. L'Institut se compose de membres honoraires, qui ne paient rien, de membres effectifs (10 fr. par an) et de membres associés (5 fr. par an).

Les Publications archéologiques du baron de Baye. — Le *Polybiblion* a rendu compte, il y a quelques années (t. LVI, p. 166), d'un bel ouvrage de M. le baron de Baye sur l'art germanique à l'époque de l'invasion des barbares. Depuis lors, cet auteur n'a pas cessé de parcourir dans tous les sens et de fouiller ce vaste domaine dont il s'est emparé. Et nous ne disons pas « fouiller » au sens simplement figuré, mais aussi au sens concret. Après avoir commencé, au début de sa carrière, par faire des fouilles dans le sol natal de la Champagne, M. de Baye en fait aujourd'hui dans les régions les plus éloignées où le mène son esprit d'aventure archéologique, comme la Russie du sud ou la Sibérie ; et il suit avec zèle les principaux congrès archéologiques de la Russie comme de l'Europe propre. De nombreux mémoires que nous n'avons pas la place même d'énumérer, dispersés dans nos principales revues archéologiques, montrent l'intérêt synthétique de ses investigations. Le dernier est caractéristique à cet égard : c'est une notice insérée au tome LIV des *Mémoires* de la Société nationale des Antiquaires de France, et intitulée : *Note sur des bijoux barbares en forme de mouche.* Parmi les objets les plus curieux formant le mobilier funéraire de la tombe du roi franc Childéric se trouvaient deux sortes de mouches ou d'abeilles en or avec grenats incrustés, que l'on peut voir aujourd'hui à la Bibliothèque

nationale. Ces objets avaient été, jusqu'à notre temps, à peu près isolés : il était réservé à M. de Baye de retrouver des exemplaires similaires en Hongrie, en Crimée et jusque dans le Caucase. C'est une « démonstration par le fait » de l'immense étendue de cet « art barbare » que les Goths avaient sans doute créé dans la région de la Mer Noire, que les Francs ont apporté en Gaule et dont M. de Baye reconstruit patiemment l'histoire et les migrations. Les nombreuses et souvent très belles illustrations qui accompagnent tous les travaux de M. de Baye constituent en même temps un « enseignement par l'image. » M. de Baye vient de passer l'été et l'automne en Russie et en Sibérie, visitant non seulement les musées, mais aussi les huttes des indigènes, où les instruments et les bijoux, qui ailleurs sont des antiquités, sont restés dans l'usage de la vie présente. Il a fouillé le sol en plusieurs endroits avec l'aide de savants russes ; il a visité des régions que peu de voyageurs ont explorées avec l'œil de l'archéologue : il ne tardera pas, sans doute, à tirer de ces dernières explorations des matériaux nouveaux et intéressants pour l'histoire de l'art des Barbares et l'histoire des courants de civilisation entre l'Europe et l'Asie.

Paris. — Signalons un *Extrait du Catalogue des actes de Charles VII*, par M. G. du Fresne de Beaucourt (Besançon, gr. in-8 de 16 p., tiré à petit nombre). Cet extrait contient l'analyse d'une centaine d'actes du 2 au 31 janvier 1420. Toutes les indications fournies par l'historien de Charles VII sont d'une précision parfaite. Dates, lieux, contenu du document, sources, rien ne laisse à désirer. Ce *Catalogue*, dont nous avons sous les yeux un si remarquable échantillon, permettra de suivre pas à pas Charles VII depuis son avènement jusqu'à sa mort. Combien il faudrait souhaiter qu'un travail aussi soigné, aussi minutieusement exact, fût fait pour chacun de nos rois ! Il y aurait là, pour les futurs historiens de la France, les plus solides de tous les matériaux, les plus inappréciables de tous les guides.

— Notre collaborateur et ami M. Henri Stein est un infatigable chercheur, et un chercheur heureux : voici encore vingt *Nouveaux documents sur les Estienne, imprimeurs parisiens (1517-1665)*, qu'il a recueillis de divers côtés, aux archives nationales, à Soissons, à Genève, et qui complètent la publication de Renouard (Extrait des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, t. XXVI. Paris, in-8 de 47 p.). Ce sont : 1. un arrêt du parlement de Paris relatif à un procès de Henri Estienne, comme fermier de l'Hôtel-Dieu de Soissons (14 août 1517); 2. le bail de la maison du Clos-Bruneau à Henri Estienne (4 octobre 1518); 3. le contrat de Robert avec Perrette, fille de Josse Bade (9 juillet 1526); 4. une sentence des requêtes relative à Regnault Chaudière, libraire à Paris, et gendre de la veuve de Henri Estienne (8 juillet 1536); 5. des extraits de compte de l'Hôtel-Dieu de Soissons (1547-1548), relatifs à la propriété de Pisselou possédée par Henri Estienne; 6. deux lettres (21 janvier et 8 mars 1559), de Henri Estienne à Ulric Fugger; 7. des appointements d'hoirie dans la succession de Robert Estienne (30 octobre 1555), qui assurent à Henri la propriété de l'imprimerie; 8. des lettres de Charles IX (8 octobre 1561), en faveur de Robert; 9. le testament de Charles (9 mars 1563); 10. un extrait du privilège de Robert pour l'impression de l'édit du 20 décembre 1563; 11. la cession par François et ses sœurs, à Robert, de leurs droits sur la succession de Perrette Bade, leur mère (5 février 1564); 12-13. les actes de procès entre les héritiers de Perrette Bade et Michel Vascosan; 14-16. des actes du parlement relatifs aux privilèges de Robert pour l'impression des ordonnances; 17. le contrat de mariage de Mamert Patisson avec la veuve de Robert (20 janvier 1574); 18. la nomination d'un tuteur pour les enfants mineurs dudit Robert (12 juil-

let 1575); 19. les testaments (6 août 1577 et 16 janvier 1580) de Marguerite Duchemin, veuve de Robert Estienne, de Genève; 20. un accord du 18 janvier 1580, entre Henri Estienne et sa belle mère Marguerite Duchemin. D'autres actes sont signalés et analysés par M. Stein dans les notes de l'excellente introduction, où il met en lumière la valeur de ces documents. Nous notons avec plaisir la promesse, qui se cache dans une note, de donner un supplément au travail sur *l'Atelier typographique de Wolfgang Hopyl*, le beau *per nozze* que nous avons loué en son temps.

— *Les Maîtres musiciens de la Renaissance française* vont se trouver remis en honneur grâce à la publication que M. Henri Expert entreprend à la librairie musicale d'Alphonse Leduc. Cette collection, dont il paraîtra par an deux ou trois fascicules (format gr. in-8 de la Bibliothèque Leduc, au prix de 12 fr. chacun), comprendra non seulement les maîtres illustres: Josquin des Prez, Clément Jannequin, Orlande de Lassus, Brumel, Pierre de Larue, Carpentras, R. et A. Favin, Arcadet, Jean Mouton, Certon, Mailland, Claude Goudimel, Richafort, Monlu, Gascongne, Claudin de Sermisy, Manchicourt, Gombert, Guillaume le Heurteur, Courtoys, Willaert, Jacquet, Claude le Jeune, Costeley, du Caurroy, mais aussi des maîtres plus oubliés, bien qu'ils aient joui à l'époque d'une certaine vogue, et des œuvres anonymes, mais qui n'en sont pas moins intéressantes. C'est Orlande ou Roland de Lassus (dont le centenaire a provoqué en Allemagne une édition complète) qui ouvre la collection avec ses *Meslanges ;* le second fascicule est consacré aux *Psaumes* de Goudimel. M. Expert reproduit intégralement les éditions originales. Il se propose de publier pour chaque ensemble d'œuvres des volumes de commentaires, variantes, etc., qui rendront plus précieuse encore la collection.

— *L'Alsacien-Lorrain*, organe de la revendication nationale et des pays annexés, publie un élégant *Noël alsacien et lorrain* (Paris, Charles Schlaeber, petit in-8 de 108 p.), que nous recommandons à la sympathie de nos lecteurs, de ceux surtout qui comprennent le parler de là-bas, car il y a là beaucoup de pièces en patois, la plupart sans traduction : d'abord au bas de chacune des douze pages du calendrier, dont l'encadrement avec ses reproductions de vues de nos chères provinces et ses types du pays sera certainement fort goûté ; puis, dans le corps de la publication, des dictons populaires, des récits et des poésies, dont une de l'illustre et regretté Aug. Lustig (*Milhüse*). Mais le français n'est pas oublié ; c'est même lui qui domine. Seize gravures illustrent le texte, parmi lesquelles le portrait de Frœreisen, curé de Saint-Nicolas et l'un des signataires de la capitulation de 1681 qui a donné Strasbourg à la France. Pour l'année prochaine, nous recommanderons aux éditeurs du *Noël* de donner une couleur plus locale à leur calendrier, en y faisant plus de place aux saints particulièrement vénérés en Alsace et en Lorraine.

— Le R. P. Bouvier, de la Compagnie de Jésus, a prononcé, le 30 juin dernier, dans la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre, un remarquable discours à l'occasion de la consécration annuelle au Sacré Cœur du commerce et de l'industrie. Ce discours a paru, sous le titre *Justice et charité*, à la librairie Lecoffre (in-12 de 24 p.). Le sujet est de ceux qui ne vieillissent pas ; les commerçants et les industriels ne seront pas les seuls à tirer profit des sages et chrétiennes considérations exposées avec tant de talent et de force par l'éminent prédicateur.

— M. Armand Granel nous donne des aperçus philosophiques sur *Joseph de Maistre et les idées modernes* (Paris, Roger et Chernoviz, in-8 de 16 p. Extrait des *Annales de philosophie chrétienne*). Il analyse le caractère intellec-

tuel du grand écrivain et cherche à montrer que sur bien des points c'est un esprit moderne. Ses quelques erreurs, dit-il, viennent de ce qu'il n'a pas saisi cette loi que le progrès élargit le champ de l'action humaine ; mais, à l'aide de cette autre loi, que le progrès ne diminue en rien le champ de l'action divine, il a su dégager de splendides vérités.

Bretagne. — M. Frain de la Gaulayrie publie : *Un Rural de la baronnie de Vitré. Son journal domestique de 1634 à 1671* (Vannes, Lafolye, gr. in-8 de 29 p.). Il analyse et commente le mieux du monde le « papier journalier » de Georges Tirel et il en reproduit quelques extraits qui nous font bien connaître le « rural » — lequel était aussi notaire et maître d'école — ainsi que la famille et les affaires de ce brave homme. La brochure est terminée par un *Index des noms de personnes et de lieux cités par Georges Tirel.* M. Frain de la Gaulayrie nous apprend que le manuscrit lui a été donné par M. A. de la Borderie. Tous les lecteurs diront que ce précieux petit livre de raison ne pouvait être mis en meilleures mains.

Corse. — Chargé d'une mission scientifique en Italie et en Espagne, M. le comte Colonna de Cesari-Rocca vient d'extraire du rapport présenté par lui au ministre de l'instruction publique des renseignements sur quelques *Évêques de la Corse inconnus d'Ughelli et ne figurant pas aux series episcoporum* (Paris, Leroux, in-8 de 8 p.). Ces additions et rectifications se partagent ainsi : Ajaccio, cinq évêques de 1238 à 1489; Aleria, trois évêques de 1239 à 1309; Accia, quatre évêques de 1291 à 1470; Marcaira, deux évêques, 1252 et 1336; Sagona, huit évêques, de 1239 à 1509; Nebbio, deux évêques, 1311 et 1383.

Franche-Comté. — M. l'abbé Barret, curé de Devecey, vient de publier une très suggestive brochure : *Le Dernier Mot sur le combat de Cussey-sur-l'Ognon (Doubs), le 22 octobre 1870, à l'occasion de son 25e anniversaire* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 78 p.). Ce prêtre patriote qui aurait pu, au besoin, dépouiller sa soutane pour revêtir l'uniforme d'officier pendant l'année terrible, a été témoin et acteur dans une scène importante du grand drame de 1870-1871. Longtemps silencieux, il se dédommage aujourd'hui. Nous ne doutons pas un instant de sa parfaite véracité; aussi pensons-nous que le signe de l'honneur brillerait plus justement sur sa poitrine que sur d'autres que nous n'avons pas à désigner, même en admettant que l'action du narrateur eût été moins énergique en ces jours néfastes. Cela dit, il nous paraît que certaines de ses critiques (notamment pages 55 et 56) sont un peu hardies : M. l'abbé Barret fait, en outre, d'une façon assez vive, le procès de diverses individualités militaires, secondaires par leurs grades, quoique assez importantes en raison des circonstances. Maintenant, la parole est donnée aux personnes visées par le terrible curé comtois : s'élèvera-t-elle?

— *Pasteur entrevu dans l'image* a fourni à notre collaborateur M. E.-C. Gaudot l'occasion d'un article aussi piquant que plein d'érudition, publié dans les *Annales franc-comtoises* (tiré à part, Besançon, P. Jacquin, in-8 de 9 p.). Les principaux portraits du savant sont signalés d'une façon précise; quant aux caricatures, l'auteur nous les fait espérer pour une prochaine fournée ; en attendant, on trouvera ici, *in fine*, quelques vers de la cantilène mortuaire écrite par un certain Nemo, musique de Vieillot. Les futurs biographes de Pasteur feront bien de ne pas négliger ce petit travail, qui prouve vraiment de grandes recherches.

— Un poème sur *Xavier Marmier.* Auteur : M. Louis Peyen (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de 30 p.). L'auteur esquisse avec autant de talent que d'agrément la vie entière du regretté académicien. On trouve là aussi, enchâssée en des vers très réussis, une bibliographie des œuvres

principales de X. Marmier. Des notes copieuses et intéressantes complètent cet opuscule, que l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon a couronné au concours de poésie pour 1895. Récompense flatteuse assurément, mais très méritée.

— Le même M. Peyen a écrit une pièce en un acte, en vers, représentée à Besançon pour la première fois le 4 mars 1894, au cercle catholique des jeunes gens de cette ville. Elle est intitulée : *L'Évadé* (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de 40 p.). Insérée dans les *Annales franc-comtoises* (livraisons de septembre-octobre et de novembre-décembre 1894), elle a pour théâtre les hautes montagnes du Doubs. Nous sommes persuadé que cette pièce a dû plaire beaucoup au public pour qui elle a été composée, comme elle nous plaît à nous-même. Exemple à suivre dans tous les cercles catholiques.

— Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de signaler ici, en y mêlant l'éloge et la critique, l'original *Almanach des bonnes gens du pays de Montbéliard*. Des circonstances spéciales ont amené l'éditeur à remplacer cette publication par le *Diairi, almanach montbéliardais pour 1896* (Montbéliard, A. Pétermann, gr. in-8 de 102 p., illustré). D'abord, nous sommes en face de choses du cru, qui ont du caractère. A la vérité, cet almanach ne convient qu'aux personnes sérieuses que le patois intéresse. Ajoutons que les pages dont il se compose sont tachées de temps à autre par des plaisanteries d'un goût plus que douteux, telle, par exemple, celle que nous relevons page 55. On se heurte aussi trop fréquemment à des choses que l'on peut lire ou contempler un peu partout, entre autres des notices et des portraits de M. Félix Faure, du maréchal Canrobert et du général Duchesne. Par contre, l'illustre Pasteur, l'un des plus grands hommes du siècle, brille par son absence. Pourquoi cette lacune énorme, impardonnable pour un almanach franc-comtois?

Guyenne et Gascogne. — *L'Oppidum des Sotiates*, tel est le titre d'une brochure de M. l'abbé A. Breuils (Auch, gr. in-8 de 56 p. Extrait de la *Revue de Gascogne*). Répondant à M. Camoreyt, auteur de *l'Emplacement de l'oppidum des Sotiates* (Auch, 1883), M. Breuils démontre fort bien que l'oppidum gaulois doit être identifié non avec Lectoure, mais avec Sos (Lot-et-Garonne). La discussion de l'habile archéologue est très précise, et nous croyons qu'en dehors du petit cercle des érudits lectourois, tout le monde donnera raison à des conclusions qui ont été déjà celles d'un grand nombre d'éminents critiques dont le dernier en date est Victor Duruy (*Histoire des Romains*, 1881).

Limousin. — *Les Anciennes Confréries de la basilique de Saint-Martial* (Limoges, Ducourtieux; Paris, A. Picard, gr. in-8 de 140 p.) ont été étudiées avec le plus grand soin par M. Louis Guibert. Sa substantielle notice se divise ainsi : I. *Coup d'œil général sur les confréries instituées dans la basilique de Saint-Martial;* II. *Confréries diverses : Saint-Martial de la Fenêtre, Saint-Eutrope, le béguinage de Limoges;* III. *Les Quatre Confréries de Notre-Dame. Statuts de celle de Notre-Dame sur l'autel de Saint-Sauveur;* IV. *Les Treize Chandelles et les fondations du luminaire;* V. *Saint-Martial de la Courtine; le Nécrologe des confrères;* VI. *Décadence et extinction de la confrérie de la Courtine;* VII. *La Confrérie du Sépulcre; Saint-Martial du Sépulcre et les luminaires du Sépulcre. L'Hôtel de ville et le tombeau de Saint-Martial;* VIII. *La Confrérie du Sépulcre : son procès avec l'abbé au sujet de la messe matutinale. L'association s'éteint en 1771;* IX. *La Grande Confrérie de Saint-Martial. Période antérieure à 1356;* X. *Reconstitution de la Grande Confrérie;* XI. *Analyse des statuts de 1356;* XII. *La Grande Confrérie aux XVIe et XVIIe siècles; sa décadence; son relèvement en 1624; ordonnance de l'évêque*

Raymond de la Martonnie. Caractères généraux du nouveau règlement; XIII. *Les Statuts de 1624;* XIV. *La Grande Confrérie et la rénovation religieuse du XVIIe siècle. La Châsse de 1645;* XV. *Réorganisation de 1773; ostensions de 1778;* XVI. *La Grande Confrérie au XIXe siècle. Restauration de 1806; Statuts de 1820. La Confrérie des porteurs.* La plantureuse monographie est complétée par huit pièces justificatives inédites (moins une) et dont la plus ancienne remonte à la fin du XIIe siècle. C'est l'occasion de rappeler que, selon une note de M. Guibert, « l'auteur de l'article *Confrérie* de la *Grande Encyclopédie* Berthelot, en cours de publication, se trompe en émettant l'opinion que l'origine des plus anciennes de ces associations ne remonterait pas au delà du XIIIe siècle. »

— M. P. Clément-Simon ajoute à ses excellents travaux d'histoire et d'histoire littéraire une brochure intitulée : *François de Grenaille, sieur de Chateaunières. Notice biographique et bibliographique suivie de Noël Paschal ou Hymne Sacro-Burlesque pour l'Heureux avènement de Monseigneur de Tulle en son Évêché : 1654, par le sieur de Chateaunières* (Paris, Champion, gr. in-8 de 60 p., avec portrait). La notice de M. Clément-Simon est savante et piquante. Le spirituel biographe emprunte beaucoup de renseignements et d'anecdotes aux ouvrages de son compatriote, surtout à l'Avertissement du second volume du *Sage résolu*, traduit du *De remediis utriusque fortunae* de Pétrarque (éd. de 1662). Il donne des nombreux ouvrages de Grenaille (p. 27-39) une liste dressée d'après les exemplaires de sa propre collection et ceux de la Bibliothèque nationale. Le *Noël Paschal*, publié pour la première fois d'après le manuscrit autographe des Armoires de Baluze, contient divers détails sur l'évêque Louis de Guron, sur sa ville épiscopale, son diocèse et la province.

Lyonnais. — Une notice sur *le Père Jean-Marie Prat* (gr. in-8 de 50 p., s. l. n. d.), vient d'être publiée par un des confrères du savant jésuite. Les renseignements fournis par le biographe anonyme sont aussi exacts qu'intéressants. La partie bibliographique a été traitée avec un soin particulier et les nombreux ouvrages du P. Prat sont parfaitement appréciés, depuis son *Histoire de l'éclectisme alexandrin* (1843) jusqu'à ses *Recherches historiques sur la Compagnie de Jésus en France, du temps du P. Citers*, son chef-d'œuvre. On n'énumère pas seulement les articles de journaux et de revues dont ces divers ouvrages furent l'objet; on mentionne et analyse, en outre, les lettres qui, à l'occasion de toutes ces publications, furent successivement écrites au vénérable auteur.

Normandie. — *Louviers pendant la guerre de Cent ans*, tel est le titre d'un travail fort remarquable de M. H. Guibert (Paris, Ernest Dumont, in-8 de 122 p.), publié dans le *Bulletin de la Société d'études diverses de l'arrondissement de Louviers*. Bourré de documents, ne négligeant aucun fait, aucun détail, ayant puisé à toutes les sources, il semble que rien ne reste plus à colliger sur une période aussi mouvementée. Louviers a été occupé en 1346 par les Anglais, et fortifié en 1366. Reprise par les Français en 1429, cette ville fut assiégée en 1431 par les étrangers et tomba en leur pouvoir le 25 octobre. M. Guibert a fait principalement de ce siège un tableau aussi détaillé que possible, qui nous tient absolument au courant de tous les événements jour par jour, pour ne pas dire heure par heure.

— M. Charles Joret a inséré dans le tome XVII du *Bulletin de la Société des antiquaires de Normandie* et a fait tirer à part (Caen, imp. Henri Delesques, in-8 de 12 p.) une curieuse et savante étude étymologique sous ce titre : *Caen et Rouen*. Après avoir démoli « un roman qui trahit autant d'ignorance de l'histoire que de la phonétique, » le roman qui attribuait

tout récemment encore (1894) au nom de la capitale de la Basse-Normandie, ainsi qu'à cette ville elle-même, une origine germanique, l'habile philologue établit que, de même que *Roto-Magos* s'est transformé tour à tour en *Rotomus*, *Rodomus*, *Roem*, *Roam* ou *Roan* et *Rouen*, *Cato-Magos* (en celtique *Champ de combat*) a donné successivement *Catomus* ou *Cathomus*, *Cadomus*, *Cahom*, *Cahem*, *Caem*, *Caam*, enfin *Caen*.

— Un gros travail, tout bourré d'érudition, et auquel aurait peut-être convenu le titre de : *Le Théâtre en province*, tandis qu'il est modestement intitulé : *Le Théâtre à Caen, 1628-1830* (Paris, A. Picard, in-16 de v-367 p.). Il y a là un aperçu très complet de l'art théâtral, d'abord chez les jésuites, dans le collège du Mont, aux XVIIe et XVIIIe siècles, ou dans le collège des Arts, son rival. Mais ce qui est le plus intéressant, c'est l'histoire des essais dramatiques sous la Révolution et depuis jusqu'en 1830. Comédies, tragédies, chant, chutes d'auteurs du cru sifflés, triomphes d'artistes célèbres, comme Mlle Georges ou Talma, carrière longue d'un directeur de théâtre en province, tout a été soigneusement recueilli, noté, enregistré. On assiste à la poignante représentation en 1809, où Mme de Vaubadon, qui avait livré le comte d'Aché, fut justement jetée à la porte par les cris d'indignation des spectateurs. Ou bien encore le gala donné au duc de Berry en 1814, où il fut acclamé pour la bonté et la générosité qu'il avait eue vis-à-vis de prisonniers enfermés à propos d'une émeute de grains et qu'il avait fait délivrer. Ce sont là d'inoubliables scènes de la vie en province, et il faut savoir très grand gré à celui qui les a retracées avec une telle fidélité qu'elles semblent vivantes à nos yeux. Trois bonnes phototypies, la façade de l'ancien théâtre, la représentation offerte au duc de Berry, le portrait de Mlle Mars, ornent le volume grâce à la collaboration de deux amateurs caennais bien connus, MM. Henri Magron et J. de Pennart.

— *L'Essai historique sur le collège communal de Bayeux*, par J.-E. Pillet (in-8 de 12 p. Extrait du *Bulletin des sciences économiques et sociales du Comité des travaux historiques*, 1895), est une excellente monographie dont on ne peut que louer la perfection du détail. Le collège date de 1550, et son historien le suit pas à pas à travers la Révolution jusqu'à nos jours. Digne fils de V.-E. Pillet, le professeur de rhétorique en 1830, l'auteur a fait preuve à la fois de piété filiale et de science historique.

— Un bon Guide, bien rédigé et accompagné d'un bon plan, est encore plus rare qu'on ne croit. C'est pourtant ce que nous avons rencontré avec plaisir dans le *Guide historique et descriptif de l'étranger dans Bayeux et ses environs* (Bayeux, Ad. Auvray, in-16 de 38 p.). S'il renfermait quelques gravures, l'opuscule serait parfait.

— L'on est redevable à M. A. Moutier d'un précieux travail sur *les Vitraux de Saint-Ouen de Pont-Audemer* (Pont-Audemer, G. Hauchard, in-8 de 53 p.). Ces treize superbes verrières, datant du XVIe siècle, sont décrites avec un grand luxe de détails historiques, archéologiques et artistiques. C'est, comme le dit fort bien l'auteur, « un véritable musée des écoles diverses de ce siècle. » L'art du peintre verrier est en outre saisi et analysé avec une très grande netteté et une force de jugement non moins grande.

— Voici un président qui rend des arrêts et des services.... à l'histoire. M. A. Legrin vient de publier une substantielle brochure sur *les Usages locaux dans la Basse-Normandie et particulièrement dans l'arrondissement d'Avranches* (Avranches, Lebel-Anfray, in-16 de 63 p.). Écrit dans un style net et précis, tenu au courant de la doctrine et de la jurisprudence, ce petit livre offre de bonnes divisions et une table alphabétique très commode.

— Nous avons lu un intéressant compte rendu de la séance générale te-

nue par la *Société historique et archéologique de l'Orne* le 10 octobre 1895, à Flers (Flers, A. Folloppe, in-8 de 10 p.). A signaler un rapport très érudit de M. le comte Gérard de Contades, bien écrit et plein d'esprit, ce qui ne gâte rien ; un travail de M. Jules Appert sur *l'Église Saint-Germain et la sépulture seigneuriale*, bien curieux et bien fouillé ; les vers de MM. Wilfrid Challemel et Le Vavasseur, qui ont séduit l'assistance et les lecteurs, etc.

— Habile dessinateur et savant archéologue, auteur d'importantes études artistiques, M. Charles Normand, directeur de l'*Ami des Monuments et des Arts*, publie le fascicule n° 2 de sa charmante collection de *Guides-Souvenirs*, intitulé : *De Dieppe à Arques. Château. Église. Champ de bataille* (Paris, aux bureaux de l'*Ami des Monuments*, in-8 de 65 p.). Le texte et les gravures sont également dignes d'attention. Parmi ces dernières, signalons une carte de Dieppe à Arques sous Louis XIV, une maison détruite à Arques, un plan de la bataille d'Arques, une vue de la bataille (Musée britannique), plusieurs vues du château, etc. N'oublions pas de noter les indications bibliographiques de la page 56, où sont cités les ouvrages spéciaux de Deville, abbé Cochet, de Beaurepaire, Viollet-le-Duc.

Orléanais. — Dans son opuscule intitulé : *Notes sur Souancé et Montdoucet (1080-1793)* (Chartres, imp. de Garnier, in-8 de 46 p.), M. le vicomte de Souancé a voulu faire connaître très succinctement ce qu'étaient ces deux localités, l'une un village situé près de Nogent-le-Rotrou, l'autre un château qui fut la demeure des seigneurs de Souancé. L'auteur commence par rappeler les noms de ces seigneurs depuis 1080 jusqu'en 1793. Il donne ensuite une courte étude sur Souancé, puis sur Montdoucet. Cet ouvrage, quoique peu volumineux, offre un grand nombre de renseignements intéressants pour une partie du département d'Eure-et-Loir, et tous puisés à de bonnes sources.

Provence. — Jusqu'à présent, la plupart des biographes de Mme de Grignan s'étaient montrés sévères à son égard. Elle a eu cependant aussi ses défenseurs. Si l'on s'en rapporte à la brochure de feu Mgr A. Ricard : *Les Défauts de la comtesse de Grignan, mémoire lu à l'Académie de Marseille* (Marseille, imp. de Barthelet, et Paris, A. Picard, in-8 de 51 p.), on verra combien ses détracteurs ont été injustes. L'auteur fait ressortir, d'après une circulaire adressée à l'ordre de la Visitation après la mort de la fille de Mme de Sévigné, toutes les vertus et les qualités de cette femme, et prouve qu'elle fut loin d'être amie des jansénistes. Dix pièces justificatives terminent cette plaquette vraiment intéressante et qui éclaire d'un jour favorable cette physionomie un peu effacée et méconnue.

Roussillon. — M. l'abbé Philippe Torreilles nous donne trois excellentes brochures : *Un Bourgeois de province après la Révolution, 1800-1809.* Extrait de la *Revue des questions historiques* d'avril 1895 (Paris, bureaux de la Revue, gr. in-8 de 23 p.). — *Le Mouvement historique en Roussillon pendant le XIXe siècle.* Mémoire lu au congrès de la Société bibliographique tenu à Montpellier en février 1895 (Montpellier, imp. Gustave Firmin et Montane, gr. in-8 de 23 p.). — *L'Enseignement en Roussillon à la veille et au lendemain de la Révolution française.* Mémoire lu au même congrès (Montpellier, même imprimerie, gr. in-8 de 16 p.). Dans la première brochure, nous trouvons un résumé, avec citations bien choisies, d'un volume publié l'année précédente par M. l'abbé Torreilles : *Mémoires de M. Jaume, avec notes et introduction.* Dans la troisième sont réunies les plus précises indications sur ce qu'étaient en Roussillon, avant et après la Révolution, l'enseignement primaire, l'enseignement secondaire, les écoles spéciales, l'enseignement supérieur. On pourra rapprocher la brochure d'un travail plus développé consa-

cré par le même auteur, avec la collaboration de M. Desplanque, à l'*Enseignement élémentaire en Roussillon du XIIe au XIXe siècle* (Perpignan, in-8).

Alsace. — M. P. Ristelhuber publie une *Histoire de la formation de la bibliothèque municipale créée à Strasbourg en 1872* (Paris, Champion, in-8 de 35 p.). Sa brochure contient une *Introduction*, les *Procès-verbaux de la commission permanente de la bibliothèque municipale* depuis le 29 février 1872 jusqu'au 20 janvier 1873, enfin le *Catalogue des manuscrits déposés dans la même période*. A l'aide de ces documents officiels, l'ancien bibliothécaire de Strasbourg a complété l'étude sur les bibliothèques de Strasbourg et de Nancy insérée dans les *Annales de l'Est* par M. Thiaucourt et tirée à part (1893). Tous ceux qui s'intéressent à l'Alsace sauront gré à M. Ristelhuber d'avoir mis en lumière un ensemble de pièces qui forment la meilleure histoire que l'on pût donner de la bibliothèque reconstituée de Strasbourg.

Allemagne. — Le fascicule de janvier de la *Gesellschaft* (Leipzig, Wilhelm Friedrich, in-8. 20 fr. par an ; 1 fr. 85 le numéro) contient une curieuse étude de M. S.-S. Epstein sur *Paul Bourget considéré comme poète lyrique*. C'est un côté un peu ignoré du talent du célèbre romancier-psychologue qui est mis ici en lumière. Un beau portrait de l'écrivain français et deux stances en fac-similé ornent ce fascicule.

Angleterre. — M. John Murray publiera prochainement le récit du récent voyage de M. J.-W. Gregory au mont Kenya : *The great Rift Valley*. L'ouvrage donnera une description géographique, géologique, ethnographique de cette région peu connue et contiendra des considérations générales sur les migrations à travers l'Afrique anglaise orientale.

— Les membres de la *Bibliographical Society* viennent de recevoir l'*Iconography of don Quixote*, troisième ouvrage édité par les soins de la Société. Cette monographie (in-4 de 200 p.), contenant un portrait de Cervantes dessiné par Alenza, gravé par A. Blanco et trente-trois eaux-fortes, est exclusivement réservée aux membres de la Société.

— M. T. Fisher Unwin a sous presse un nouveau volume de M J. Jusserand intitulé : *English Essays from a French Pen*. Parmi les chapitres du livre nous relevons : Les Passe-temps défendus d'une recluse au XIIe siècle ; Un Voyage en Angleterre en 1663 ; Nouveau Document sur le séjour de Voltaire en Angleterre.

Autriche. — Le docteur Jacques Chiudina, notaire à Spalato, vient de faire paraître une description géographique, historique, anecdotique et poétique de la région connue sous le nom de *Castelli di Spalato*, étroite bande de littoral au climat privilégié, dans laquelle se pressent, autour de villages pittoresques, les somptueuses résidences de l'aristocratie dalmate. Cette publication est le centième ouvrage du vénérable auteur, âgé de soixante-dix ans ; ses amis et ses élèves ont pris cette occasion pour manifester leur respectueuse admiration pour ce vétéran de toutes les nobles causes.

Belgique. — M. Ernest Matthieu, dans une curieuse brochure de quinze pages in-8 intitulée : *Le Théâtre villageois* (Mons, Dequesne-Masquillier), nous apprend qu'il se donnait au moyen âge, dans les communes rurales du comté de Hainaut, des représentations théâtrales dont des sociétés locales faisaient tous les frais. Les *Chambres de rhétorique* n'étaient donc pas l'apanage des villes, et se rencontraient en Hainaut même dans les campagnes. Le travail de M. Matthieu est publié sous le titre général d'*Histoire du théâtre en Hainaut*, ce qui nous fait croire que l'auteur se propose de donner une suite à la trop courte notice que nous signalons.

— A la suite du compte rendu du Congrès de l'atmosphère tenu à Anvers en 1894 et formant le tome IV des *Mémoires de la Société royale de géogra-*

phie d'Anvers (Anvers, imp. veuve de Backer, in-8), M. Armand Wauwermans a publié une *Contribution à la bibliographie de la locomotion aérienne* (p. 235-270) que consulteront avec fruit toutes les personnes qui s'intéressent à un problème très souvent discuté pendant ces derniers temps et dont la solution n'est pas encore atteinte.

Bosnie-Herzégovine. — M. Henri Moser a fait distribuer aux membres du sixième congrès international de géographie une élégante plaquette, intitulée : *La Bosnie-Herzégovine au seuil du XXe siècle* (Londres, Eustace Curzon, in-8 de 12 p.). L'auteur passe rapidement en revue ce qui, dans les différents « chapitres de la science géographique et des sciences contingentes » a été exécuté depuis 1878 dans ces deux contrées. Progrès de la géographie propre, de la préhistoire, de la météorologie, changements opérés dans la vie économique, sont soigneusement notés et résumés avec une brièveté qui n'exclut ni la précision ni l'intérêt. M. Moser rend justice en terminant aux efforts de M. de Kallay, auquel les provinces de Bosnie et d'Herzégovine doivent une prospérité qui, depuis quatorze ans, n'a pas un seul instant cessé de croître.

— Ce que M. Moser a condensé dans le travail dont nous venons de parler, il l'a en partie répandu çà et là dans sa brochure intitulée : *An Oriental Holiday. Bosnia and Herzegovina.* Cet élégant petit volume (Londres, 14, Cockspug Street, 76 p. in-8 oblong), très joliment illustré par Georges Scott et accompagné de deux croquis, est un guide à l'usage des touristes qui a été distribué aux membres du sixième congrès international de géographie pour leur donner l'envie d'aller visiter les pays orientaux, maintenant très accessibles, à l'étude desquels M. Henri Moser semble s'être voué. La prose pittoresque de l'auteur et l'habile crayon du dessinateur y parviendront-ils ? Nous le croyons sans peine.

Espagne. — M. l'abbé David Gonzalès Carvajal, docteur en théologie et professeur de patrologie à Oviedo, a commencé la publication du cours qu'il professe sous le titre de : *Institutiones Patrologiae* (Oviedo, Garcia Suarez, in-8 de xx-551 p.). — Le premier volume, seul paru, est relatif aux Pères et écrivains ecclésiastiques des quatre premiers siècles.

— M. l'abbé Stanislas Jayme de Labayra y Goicoechoa, après de fructueuses recherches à travers les archives de la Biscaye, a entrepris d'écrire une *Historia general del señorio de Biscaya*, et en a mis au jour le premier volume à Bilbao. Il y relève maintes erreurs qui ont joui trop longtemps d'un crédit plus ou moins étendu.

— D. Joaquin Casañ y Alegre, archiviste de Valence, a commencé la publication d'une *Colección de documentos inéditos del Archivo general del Raino de Valencia*, qui ne peut manquer d'être d'un immense intérêt pour l'histoire particulière de la province actuelle de Valence comme pour celle de toute l'Espagne.

Italie. — Le prince de Naples, qui a déjà publié, dans des journaux et revues d'outre-monts — sous des pseudonymes, bien entendu — des poésies et des essais divers, est occupé à la composition d'un roman qui verra prochainement le jour, paraît-il.

— L'année 1895, qui a vu célébrer à Rome avec l'éclat et l'unanimité que l'on se rappelle, le troisième centenaire de la mort du Tasse, laisse à la bibliographie un grand nombre de publications de tout genre, documents, discours, études, etc. Quelques-unes méritent de rester éphémères, quelques autres sont au contraire de bons travaux destinés à rester. Parmi ces derniers, on doit citer en première ligne la biographie, qu'on peut dire définitive, du poète de la *Jérusalem*, par M. Angelo Solerti : *Vita di Torquato*

Tasso (Turin, Loescher, 3 vol. in-8), avec tout un volume de lettres inédites, des fac-similés et des gravures; l'édition critique de la *Gerusalemme liberata*, d'après les autographes et les textes anciens, publiée également par M. Solerti, le principal « tassiste » actuel d'Italie (Florence, Barbèra, 3 vol. in-12); *I genitori di Torquato Tasso*, par le comte Pasolini, avec nombreuses pièces inédites, portraits et fac-similés (Rome, Loescher, in-8); *Il trattato dell' Amore humano di Flaminio Nobili con le postille autografe di Torquato Tasso*, autre publication de M. Pasolini, précédée d'une importante préface (Rome, Loescher, in-8). Signalons aussi l'album populaire illustré, publié à Rome, le jour de la fête du centenaire, par l'*Unione cooperativa editrice*, et qui s'ouvre par une belle lettre latine de S. S. Léon XIII, suivie de mémoires de divers écrivains d'Italie. Ajoutons que nous venons d'apprendre l'intention du gouvernement italien d'établir, au couvent de Sant'-Onofrio, où est mort le grand poète catholique, une bibliothèque entièrement consacrée aux œuvres et à la bibliographie du Tasse.

— Nous avons reçu un *Per nozze Fraccaroli-Rezzonico della Torre*, publié par M. Biadego à Vérone, et donnant une biographie documentée de l'helléniste véronais du XVIe siècle, Bernardino Donato.

— M. Vittorio Cian a publié un ouvrage considérable sur les relations littéraires et morales entre l'Italie et l'Espagne au XVIIIe siècle, sujet presque entièrement neuf, et où les découvertes ont été nombreuses, particulièrement à propos du voyage en Espagne et des relations conservées dans ce pays par Giovambattista Conti, dans la seconde moitié du siècle. L'ouvrage est intitulé : *Italia e Spagna nel secolo XVIII* (Turin, S. Lattes, gr. in-8 de 360 p.). L'auteur a particulièrement analysé les travaux de Conti destinés à faire connaître à ses compatriotes la littérature espagnole.

— Annonçons la continuation de la publication d'un important ouvrage de bibliographie internationale dont nous avons déjà eu l'occasion de nous occuper ici : *Biblioteca della camera dei deputati. Catalogo metodico degli scritti contenuti nelle pubblicazioni periodiche italiane e straniere. Parte prima. Scritti biografici e critici. Terzo supplemento* (Rome, imp. de la Chambre des députés, gr. in-8 de XXIX-338 p.). Le volume renferme plus de dix mille indications relatives aux publications comprises entre l'année 1888 et l'année 1894. Pour montrer par un seul exemple combien les renseignements sont abondants, nous dirons que les notices indiquées sur l'académicien Pierre Loti sont au nombre de dix (nº 5654 à 5663), dont cinq françaises, cinq étrangères.

Roumanie. — M. Émile Picot publie une importante étude bibliographique sous ce titre : *Coup d'œil sur l'histoire de la typographie dans les pays roumains au XVIe siècle* (Paris, Imp. nationale, in-4 de 43 p. Extrait du *Centenaire de l'École des langues orientales vivantes*). La magnifique brochure, ornée de nombreuses planches, avec fac-similés de frontispices, fleurons, feuillets, etc., sera d'autant mieux accueillie de tous ceux qui s'intéressent au sujet que l'histoire de la typographie dans les pays roumains n'a jamais été écrite et que le chapitre que nous en donne ici un des plus exacts et des plus savants bibliographes de notre époque ne laisse vraiment rien à désirer.

Suisse. — M. le professeur Eugène Ritter a fait imprimer le *Discours* qu'il a prononcé à la séance annuelle du 25 avril dernier (Genève, in-8 de 26 p.) et qu'il consacre au procès de Jacques Gruet, le plus ancien des libres penseurs dont on se souvienne à Genève. M. Henri Fazy avait publié, il y a dix ans, les pièces de ce procès (t. XVI des *Mémoires* de l'Institut genevois). M. Ritter a retrouvé et reproduit deux documents que son confrère n'avait pas connus, une invective à l'adresse de Calvin, en français, et une espèce

de profession de foi philosophique en latin. La plaquette contient diverses autres choses curieuses, notamment la rectification de l'erreur de MM. Galiffe père et Henri Fazy, qui ont refusé de voir dans Gruet l'auteur du placard menaçant pour le clergé qu'il apposa dans la cathédrale de Saint-Pierre, le lundi 27 juin 1547, audace qu'il paya de sa tête, et la rectification de l'erreur de M. Gaberel (*Histoire de l'Église de Genève*, t. I, p. 388), qui, par une imprudente identification, fait de Gruet un ancien chanoine, en quoi il a été suivi par M. Jules Bonnet (*Lettres françaises de Calvin*) et par M. Ernest Renan (*Études d'histoire religieuse*).

Turquie. — Les *Documents sur l'imprimerie à Constantinople au XVIIIe siècle*, publiés par M. Henri Omont (Paris, Bouillon, gr. in-8 de 29 p.), sont extraits de la *Revue des bibliothèques* (livr. de juillet-septembre 1895). Ces documents, quoique d'origine et de nature différentes, se rapportent tous à la même période de l'histoire de l'imprimerie à Constantinople. Les uns sont des avis officiels, transmis par l'ambassadeur de France à la Porte, et relatifs à l'établissement et aux débuts, en 1728, de la première imprimerie turque à Constantinople, fondée en 1726. Les autres forment une sorte de dossier, réuni par Anisson-Duperron, le dernier directeur de l'imprimerie royale au XVIIIe siècle, sur l'histoire de l'imprimerie à Constantinople. Le savant éditeur de ces documents a eu soin de les entourer de tous les éclaircissements désirables puisés dans les recueils manuscrits ou imprimés de l'époque.

Publications nouvelles. — *Études théologiques sur les constitutions du concile du Vatican*, par J.-M.-A. Vacant (in-8, Delhomme et Briguet). — *Le Petit Catéchisme liturgique*, par l'abbé H. Dutilliet (petit in-16, Bricon). — *La Sainte Messe*, par l'abbé R. Décrouïlle (in-18, Haton). — *Sermons inédits* de Mgr Freppel (œuvre posthume) (2 vol. in-8, Roger et Chernoviz). — *Le Guide du catéchiste et du prédicateur dans une retraite de première communion*, par l'abbé A. Debroise (in-18, Haton). — *Jésus enfant*, par l'abbé M. Caron (in-32, Haton). — *Histoire de l'enfant Jésus*, par l'abbé H. Bolo (in-18, Haton). — *De Bethléem au Tabernacle, ou Comment Jésus nous aime*, par l'auteur des « Avis spirituels » (in-32, Téqui). — *Le Don de la Pentecôte, méditations sur le Saint-Esprit*, par le R. P. Meschler (2 vol. in-18, Lethielleux). — *La Fille de sainte Thérèse à l'école de sa mère*, par la Mère Thérèse de Saint-Joseph (in-18, Retaux). — *Correspondance du cardinal Pie, évêque de Poitiers, et de Mgr Cousseau, évêque d'Angoulême, 1849-1873* (gr. in-8, Oudin). — *L'Irréligion contemporaine et la défense catholique*, par J. Fontaine (in-8, Delhomme et Briguet). — *Mythes, cultes et religion*, par A. Lang (in-8, Alcan). — *Le Prêtre, les jésuites*, par J. Michelet (gr. in-8, Flammarion). — *Les Évangiles*, par le comte L. Tolstoï, trad. de T. de Wyzewa et G. Art (in-18, Perrin). — *De l'Évêque et de l'administration diocésaine* (in-8 autogr., Séminaire de Besançon). — *Katechismus des katholischen Eherechts*, von J. Weber (petit in-18, Augsburg, Schmid). — *Précis de droit international public, ou droit des gens*, par R. Piédelièvre. II (in-8, Pichon). — *Du Passif des successions*, par R. de la Grasserie (in-8, Giard et Brière). — *De l'Occupation temporaire en vue de l'exécution des travaux publics*, par G. Bourcart (in-8, Pedone). — *Code de la chasse et de la louveterie*, par P. Leblond (2 vol. in-18, Pedone). — *Traité de droit commercial*, par C. Lyon-Caen et L. Renault. T. VI (in-8, Pichon). — *Code civil péruvien*, par R. de la Grasserie (in-8, Giard et Brière). — *Paradoxes psychologiques*, par M. Nordau (in-18, Alcan). — *Le Psittacisme et la pensée symbolique, psychologie du nominalisme*, par L. Dugas (in-18, Alcan). — *La Musique et la psychophysiologie*, par M. Jaëll (in-18, Alcan). — *Sur l'origine du monde*, par H. Faye (in-8, Gauthier-Villars). — *Histoire de la*

philosophie atomistique, par L. Mabilleau (gr. in-8, Alcan). — *Éducation et instruction*, par F. Brunetière (petit in-18, Firmin-Didot). — *L'Idée de l'État, essai critique sur l'histoire des théories sociales et politiques en France depuis la Révolution*, par H. Michel (gr. in-8, Hachette). — *La Cité chrétienne*, par C.-C. Charaux (2 vol. in-18, Firmin-Didot). — *Les Classes ouvrières en Europe, études sur leur situation matérielle et morale*. T. III, Angleterre, par R. Lavollée (in-8, Guillaumin). — *La Lutte contre le socialisme révolutionnaire*, par G. Picot (petit in-16, A. Colin). — *Autour de la conférence interparlementaire*, par G. Moch (petit in-16, A. Colin). — *Les Sciences sociales en Allemagne, les méthodes actuelles*, par C. Bouglé (in-18, Alcan). — *L'Homme et les bêtes*, par O. Comettant (in-8, Garnier). — *Die Elemente des Hypnotismus*, von R.-H. Vincent (petit in-8, Jena, Costenoble). — *Physiologie, hygiène et thérapeutique de la voix, parlée ou chantée, hygiène et maladie du chanteur et de l'orateur*, par le docteur Garnault (in-18, cart. toile, Maloine, Flammarion). — *Der Tod durch Elektricität*, von J. Kratter (gr. in-8, Leipzig, Teubner). — *Charles Lyell and modern Geology*, by T.-G. Bonney (in-18 cart. toile. London. Cassell). — *Exercices méthodiques du calcul intégral*, par E. Brahy (in-8, Gauthier-Villars). — *Essai sur la philosophie des sciences*, par C. de Freycinet (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *An Introduction to the Algebra of quantics*, by E. Bailley Elliot (in-8 cart. toile, Oxford, Clarendon Press). — *Théorie générale des systèmes d'équations différentielles linéaires et homogènes*, par L. Sauvage (in-4, Gauthier-Villars). — *Traité élémentaire de physique*, par E. Branly (gr. in-8, Poussielgue). — *Dictionnaire militaire, encyclopédie des sciences militaires*, rédigée par un Comité d'officiers de toutes armes (livr. 1 à 4. *A-Chapelet*, Berger-Levrault). — *Bouches à feu*, par le lieutenant-colonel Hennebert (in-18, Gauthier-Villars). — *Traité élémentaire d'histoire de l'art, à l'usage des élèves des lycées et collèges*, par Ch. Royer (in-8, Langres, Rallet-Bideaud). — *La Grande Industrie, son rôle économique et social*, par Schulze-Gävernitz (in-8, Guillaumin). — *La Femme devant la science contemporaine*, par J. Lourbet (in-18, Alcan). — *Le Chemin de la croix*, par L. de Larmandie (in-18, Chamuel). — *Le Crépuscule du siècle*, par A. Mellerio (in-18, Lemerre). — *Germaine de Puiselaye*, par P. Dupin-Durbec (in-18, Gauthier). — *Journal d'un anarchiste*, par A. Leger (in-18, Savine). — *Les Kamtchatka, mœurs contemporaines*, par L.-A. Daudet (in-18, Charpentier). — *Le Roman d'un égoïste*, par Champol (in-18. H. Gautier). — *Le Roman de Jehanne*, par la comtesse Sérurier (in-18, Téqui). — *Sorcière*, par J. Kaiser (in-18, Perrin). — *L'Affaire Padelewski*, par P. Froment (in-18, H. Gautier). — *Italienische Erzählungen*, von I. Kurz (petit in-8, Stuttgart, Göschen). — *Phonétique historique et comparée du sanscrit et du zend*, par P. Regnaud (in-8, Masson). — *Chinook Texts*, by F. Boas (gr. in-8, Washington, government printing Office). — *Chants et chansons populaires des provinces de l'ouest, Poitou, Saintonge, Aunis et Angoumois*, par J. Bujeaud (2 vol. gr. in-8, Niort-Clouzot). — *Les Enfances Vivien, chanson de geste*, publiée par C. Wahlund et H. von Feilitzen (gr. in-4. Bouillon). — *Li Proverbe au Vilain*, von A. Tobler (in-8, Leipzig, Hirzel). — *Poèmes et poésies*, par F. Vielé-Griffin (in-18, Société du « Mercure de France »). — *Les Rurales*, poésies, par A. Thévenot (Arcis-sur-Aube. Frémont; Troyes, Lacroix). — *Une Agonie*, par A. Langraud (in-18, Vannier). — *Le Jeu de Robin et Marion, par Adam Le Bossu*, publié par E. Langlois (in-18, Fontemoing). — *Messire Du Guesclin*, drame en vers en 3 actes avec prologue et épilogue, par P. Déroulède (petit in-18, Calmann-Lévy). — *Les Grands Écrivains français. La Fontaine*, par H. Lafenestre (in-18, Hachette). — *Essais critiques*, de John Morley, trad. par G. Art (in-18, Colin et Cie). — *Heinrich Heine als Dichter*

und Mensch, von M. Nietzki (Berlin, Mitscher und Röstell). — *Pages choisies des grands écrivains. Gustave Flaubert*, par G. Lanson (in-18, Colin). — *Compendio de geografía*, dispuesto por el P. C. Lasalde (in-8 cart., Friburgo de Brisgovia, Herder). — *La Galilée*, par P. Loti (in-18, Calmann-Lévy). — *Reise nach Innerarabien, Kurdistan und Armenien*. 1892, von baron E. Nolde (in-8, Braunschweig, Vieweg). — *Quattro anni fra i Birmanie e le tribù limitrofe*, viaggio di L. Fea (gr. in-8, Milano, Hoepli). — *Peru*, von E.-W. Middendorf. Band III. *Das Hochland von Peru* (gr. in-8, Berlin, Oppenheim). — *Die Staatsverfassung der Juden*, von E. Schall. I. Theil (in-18, Leipzig, Deichert). — *Les Cités romaines de la Tunisie. Essai sur l'histoire de la colonisation romaine dans l'Afrique du Nord*, par J. Toutain (in-8, Fontemoing). — *Das Kriegswesen der Alten mit besonderer Berücksichtigung der Strategie*, von Dr H. Liers (gr. in-8, Breslau, Koebner). — *La Civilisation chrétienne*, par Brin et Laveille (2 vol. gr. in-8, Bloud et Barral). — *Geschichte des kirchlichen Benefizialwesens von seinen Anfängen bis auf die Zeit Alexanders III*, von Dr U. Stutz (in-8, Berlin, Müller). — *Saint Joseph*, par le R. P. P.-V. Mercier (in-18, Lethielleux). — *S. S. Pie IX, sa vie, ses écrits, sa doctrine*, par l'abbé M. Pagès (in-8, Delhomme et Briguet). — *Apuntes de historia política y de los tratados (1490 à 1815)*, por P. Soler y Guardiola (in-8 carré, Madrid, V. Suarez). — *Storia dei trattati nel secolo XIX*, di S. Gemma (petit in-16 cart., Roma, Barbèra). — *Le Recrutement des administrateurs coloniaux*, par E. Boutmy (in-18, Colin). — *Les Anniversaires de 1870*, par H. Galli (in-8, Garnier). — *L'Épopée de Waterloo*, par G. Barral (in-18, Flammarion). — *Souvenirs d'un officier du premier Empire (1795-1832)*, par J.-N.-A. Noël (gr. in-8, Berger-Levrault). — *Lettres de la duchesse de Broglie, 1814-1838* (in-18, Calmann-Lévy). — *Souvenirs du baron de Barante, 1782-1866*. T. IV et V (2 vol. in-18, Calmann-Lévy). — *Lettres d'un zouave. De Constantine à Sébastopol* (in-18, Berger-Levrault). — *Campagne de Crimée. Lettres écrites de Crimée par le capitaine d'état-major Henri Loizillon à sa famille* (in-8 cart., Flammarion). — *Histoire générale de la guerre franco-allemande, 1870-1871*. T. VI. *Les Armées de province*, par le commandant Rousset (in-8, Libr. illustrée). — *L'Armée et la flotte en 1895*, par Ardouin-Dumazet (in-18, Berger-Levrault). — *Les Français à Madagascar*, par le commandant Grandin (2 vol. in-18, Haton). — *A la cour de Madagascar, magie et diplomatie*, par M. Cazeneuve (in-18, Delagrave). — *La Toilette à la cour de Napoléon*, par H. Bouchot (in-8, Libr. illustrée). — *La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres*, par l'abbé P. Feret (gr. in-8, Picard). — *Histoire de l'ancienne Université de Provence, ou Histoire de la fameuse Université d'Aix, 1re période. 1409-1679*, par F. Belin (in-18, A. Picard). — *Recueil de mémoires et documents sur le Forez*. T. XI, publiés par la Société de la Diana (in-8, Montbrison, imp. E. Brassart). — *Autour de la Grèce*, par J. Psichari (in-18, Calmann-Lévy). — *Le Istorie fiorentine*, di N. Machiavelli (in-18, Firenze, Barbèra). — *Introduction à l'histoire de l'Asie. Turcs et Mongols, des origines à 1405*, par L. Cahun (in-8, Colin). — *Le Livre des Reines*, par E. Tissot (in-18, Perrin). — *La Générale Bonaparte*, par J. Turquan (in-18, Libr. illustrée). — *Bibliographie des travaux scientifiques (sciences mathématiques, physiques et naturelles)* publiés par les sociétés savantes de France, dressée sous les auspices du ministère de l'instruction publique, par J. Deniker. T. Ier, 1re livr. (gr. in-4, Imp. nationale).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMP. ET STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *Historisch-kritische Lehrgebäude der hebräischen Sprache mit comparativer Berücksichtigung der Semitischen überhaupt*, ausgearbeitet von Pr. Fr.-E. Konig. Zweite Hälfte. *Abschluss der speciellen Formenlehre und die generelle Formenlehre.* Leipzig, Hinrichs, 1895, in-8 de v-602 p., 20 fr. — 2. *Grammaire hébraïque élémentaire*, par Mgr Alphonse Chabot. 4e édit. Paris, Lecoffre. 1895, in-8 de viii-170 p., 2 fr. — 3. *Petit Atlas géographique de la Bible d'après les documents anciens et les meilleures sources françaises, anglaises et allemandes contemporaines*, par L.-C. Fillion et H. Nicole. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1895, in-fol. de 43 p. et 8 pl., 4 fr. — 4. *Vergleichende Erdkunde und alttestamentlich-geographische Weltgeschichte.* Mit zehn Karten, von H. Haug. Gotha, H. Haug, 1894, 2 vol. in-fol. de xi-68 et 10 pl. — 5. *Questions d'Écriture sainte*, par le P. J. Brucker. Paris, Retaux, 1895, in-8 de x-329 p., 5 fr. — 6. *Les Études bibliques. L'Encyclique et les catholiques anglais et américains.* Paris, Grasilier, 1894, in-8 de 71 p., 1 fr. 50. — 7. *Les Études bibliques. Réponse à « l'Encyclique et les catholiques anglais et américains, »* par Ch. Robert. Paris, Berche et Tralin, 1891, in-8 de 63 p., 1 fr. 50. — 8. *La Question biblique et l'Encyclique Providentissimus Deus*, par S.-M. Brandi, trad. de l'italien par l'abbé Ph. Mazoyer. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 245 p., 2 fr. 50. — 9. *Studien zur Textkritik der Vulgata*, von E. von Dobschütz. Leipzig, Hinrichs, 1894, in-8 de xi-139 p., 7 fr. 50. — 10. *Questions chronologiques concernant la première carte historique. Chronologie des Israélites. Chronologie des Égyptiens. L'Exode*, par le docteur Em. Laroche. Paris, Leroux, 1892, in-4 de 176 p., 6 fr. — 11. *Concordance parfaite de la chronologie biblique et de la chronologie égyptienne*, par l'abbé Dessailly. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 63 p., 0 fr. 75. — 12. *L'Antiquité de la race humaine d'après les sciences contemporaines*, par l'abbé Dessailly. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 71 p., 0 fr. 75. — 13. *Accord de la Bible et de la science dans les données fournies par la cosmographie et la physique du globe. Résumé scientifique*, par l'abbé Gombault. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 128 p., 1 fr. 50. — 14. *El Genesis. Texto hebreo con transcripcion y version latina*, por el P. P. Gómez. Madrid, San Francisco de Sales, 1894, in-4 de 548 p., 5 fr. — 15. *Commentarius in Genesim*, auctore Fr. de Hummelauer. Paris, Lethielleux, 1895, in-8 de 612 p., 12 fr. — 16. *Le Déluge devant la critique historique*, par R. de Girard. 1re partie. *L'École historique.* Fribourg, Librairie de l'Université, 1893, in-8 de xiii-374 p. — 17. *Le Jour du Seigneur, étude de dogmatique chrétienne et d'histoire*, par L. Thomas. Lausanne, Bridel ; Paris, Fischbacher, 1893, 2 vol. in-8 de viii-329 et 220-53 p., 8 fr. — 18. *L'Ancien Testament dans ses rapports avec le Nouveau et la critique moderne. De l'Éden à Moïse*, par S. Ém. le cardinal Meignan. Paris, Lecoffre, 1895, in-8 de xlviii-535 p., 7 fr. 50. — 19. *Ueber den Ursprung der im Codex Alexandrinus und Vaticanus des dritten Königsbuches der Alexandrinischen Uebersetzung überlieferten Textgestalt*, von Dr S. Silberstein. Giessen, Ricker, 1893, 2 vol. in-8 de 75 et 32 p. — 20. *Deuterographs, Duplicated passages in the Old Testament, their bearing on the text and compilation of the hebrew Scriptures, arranged and annotated* by R. B. Girdlestone. Oxford, Clarendon Press, 1894, in-8 de xxxi-172 p. — 21. *Les Omrides, préface historique à l'Athalie de Racine*, par l'abbé F. Martin. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1894, in-12 de 374 p., 3 fr. — 22. *Das Buch Daniel und die neuere Geschichtsforschung*, von D. A. Kamphausen. Leipzig, Hinrichs, 1893, in-8 de 46 p., 1 fr. 75. — 23. *Die wichtigsten Sätze der neueren alttestamentlichen Kritik vom*

Standpunkte der Propheten Amos und Hosea aus betrachtet, von H. Bilbb. Halle, Anton, 1893, in-8 de vii-136 p. — 24. *Les Derniers Prophètes d'Israël*, par Son Ém. le cardinal Meignan. Paris, Lecoffre, 1894, in-8 de 579 p., 7 fr. 50. — 25. *Restauration du peuple d'Israël après la captivité de Babylone*, par l'abbé E. Brunet. Lyon, Vitte, 1894, in-8 de 330 p., 5 fr. — 26. *La Magie et la divination chez les Chaldéo-Assyriens*, par A. Laurent. Paris, librairie de l'Art indépendant, 1894, in-12 de 89 p. — 27. *Die Echtheit und Glaubwürdigkeit der Schriften des Neuen Testamentes, Populärer Nachweis*, von A. Egger, Bischof von St. Gallen. Einsiedeln, Benziger, 1893, in-12 de 24 p., 0 fr. 55. — 28. *Die Glaubwürdigkeit unserer Evangelien*, von H. Boese. Fribourg, Herder, 1895, in-8 de 140 p., 2 fr. 25. — 29. *Das neutestamentliche Schriftcanon und Clemens von Alexandrien*, von Dr J. Dausch. Fribourg, Herder, 1894, in-8 de 58 p., 1 fr. 25. — 30. *La Version syriaque des Évangiles trouvée au Sinaï*, par le P. A. Durand. Paris, Retaux, 1895, in-8 de 45 p. — 31. *Notice des manuscrits coptes de la Bibliothèque nationale renfermant des textes bilingues du Nouveau Testament*, par E. Amélineau. Paris, Klincksieck, 1895, in-4 de 67 p., 4 fr. 70. — 32. *Vita Jesu Christi Domini nostri e textibus quatuor Evangeliorum distinctis*, auctore L. Méchineau, S. J. Paris, Lethielleux, 1896, in-8 de 66-207-110 p., 6 fr. — 33. *Les Quatre Évangiles, traduction de Lemaistre de Sacy*, revue par l'abbé S. Verret. Paris, Poussielgue, 1893, in-12 de xvi-496 p., 3 fr. 75. — 34. *Commentarius in Evangelium secundum Marcum*, auctore J. Knabenbauer, S. J. Paris, Lethielleux, 1894, in-8 de 454 p., 8 fr. 75. — 35. *La Vie inconnue de Jésus-Christ*, par N. Notovitch. Paris, P. Ollendorf, 1894, in-12 de ix-305 p., cartes et illustrations, 3 fr. 50. — 36. *La Conversion de Marie-Magdeleine, esquisse orientale*, par S. Lyatt. Paris, Pedone, 1895, in-8 de 61 p., 2 fr. — 37. *Les Amitiés de Jésus, simple étude*, par le P. M.-J. Ollivier. Paris, Lethielleux, Roger et Chernoviz, s. d., in-8 de xxxi-433 p., 9 fr. — 38. *Die Apostelgeschichte übersetzt und erklärt*, von Dr J. Felten. Fribourg, Herder, 1892, in-8 de viii-486 p. — 39. *La Sainte Église au siècle des Apôtres*, par H. Lesêtre, du clergé de Paris. Paris, Lethielleux, 1896, in-8 de xii-670 p., 7 fr. 50. — 40. *L'Apocalypse de saint Jean, ordonnances et interprétations des visions allégoriques et prophétiques de ce livre*, par le P. M.-A. Gallois. Paris, Lethielleux, 1895, in-8 de viii-104 p., 1 fr. 50. — 41. *La Révélation de saint Jean, son plan organique, impliquant, d'accord avec l'Ancien Testament et les prophéties, le prochain règne de l'Église*, par A. Chauffard. Paris, Thorin, 1894, in-12 de vii-458 p., 2 fr. 50. — 42. *Der apokryphe dritte Korinthierbrief*, von Dr P. Vetter. Vienne, Imprimerie des Méchitaristes, 1894, in-4 de 100 p. — 43. *Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme*, réunis, traduits et annotés par Théod. Reinach. Paris, Leroux, 1895, in-8 de xxii-376 p., 10 fr. — 44. *Science des religions, du passé et de l'avenir du judaïsme et du christianisme*, par F. Réthoré. Paris, Pedone, 1894, in-8 de 363 p., 7 fr. 50.—45. *Histoire universelle. Le Christianisme* (*De 67 av. J.-C. à 117 ap. J.-C.*), par Marius Fontane. Paris, Lemerre, 1894, in-8 de 551 p., 7 fr. 50.— 46. *Les Persécuteurs et les martyrs aux premiers siècles de notre ère*, par Edm. Le Blant. Paris, Leroux, 1893, in-8 de iv-373 p., 7 fr. 50. — 47. *Les Contresens bibliques des prédicateurs*, par le P. Bainvel, S. J. Paris, Lethielleux, 1895, in-12 de iv-162 p., 2 fr. — 48. *Die altchristliche Literatur und ihre Erforschung seit 1880. Allgemeine Uebersicht und erster Literaturbericht* (*1880-1884*), von Dr A. Ehrhard (dans les *Strassburger theologische Studien*). Fribourg, Herder, 1894, in-8 de 239 p., 4 fr. 25.

1. — C'est en 1881 que M. Frédéric-Édouard König a publié le premier volume (erste Hälfte) de son *Historisch-kritische Lehrgebäude der hebräischen Sprache;* c'est en 1895 qu'il publie la première partie de « la seconde moitié » de son œuvre. C'est donc un travail longuement élaboré et mûri que nous donne l'auteur. Le présent volume, qui ne compte pas moins de six cents pages, continue l'étude des formes commencée dans le tome précédent. Il traite de la forme des substantifs et des adjectifs hébreux, des noms de nombre, des adverbes, prépositions, conjonctions et interjections. Il s'occupe ensuite de la

formation des noms, de la désignation de la personne, du genre et du nombre dans le verbe, des suffixes soit dans le verbe, soit dans le nom, des variations des consonnes et des voyelles, et des accents. M. König s'est proposé d'épuiser sa matière, et l'on peut dire qu'il l'a fait dans la mesure du possible. On est effrayé de la somme énorme de patience et de travail qu'il a fallu dépenser pour étudier ainsi en détail tous les mots de la Bible hébraïque, de quelque nature qu'ils soient. L'auteur a réuni à la fin du volume, par ordre alphabétique, la liste des mots qu'il a étudiés. Cette table n'a pas moins de cinquante-cinq pages (543-598) à trois colonnes, chacune de quarante-trois lignes, chaque mot n'occupant qu'une ligne (sauf de rares exceptions), mais chaque ligne contenant souvent plusieurs renvois. C'est donc là un trésor inappréciable pour les hébraïsants, qui ne peuvent former qu'un souhait, c'est que le savant auteur n'ait pas besoin de quatorze nouvelles années pour publier la syntaxe. Le progrès des études de grammaire comparée pourra permettre de perfectionner encore un jour ce monument, mais on devra toujours le consulter, et actuellement rien ne lui est comparable en son genre.

2. — A côté de cet important ouvrage, nous devons en signaler un qui traite le même sujet, mais dans des proportions toutes différentes. Mgr Chabot, curé de Pithiviers, vient de publier la quatrième édition de sa *Grammaire hébraïque élémentaire*. C'est une preuve que l'étude si importante de la langue sacrée progresse parmi nous. L'auteur y a fait de précieuses additions, entre autres celles d'exercices qui seront très utiles pour l'application des règles données dans le texte. Quelques autres additions, comme, par exemple, sur les changements des voyelles, sont peut-être un peu subtiles et compliquées, surtout pour une grammaire élémentaire, mais cette édition nouvelle est, en somme, heureusement améliorée et supérieure aux précédentes, qui ont eu déjà un beau succès, grâce à leur clarté, leur netteté et leur correction.

3. — M. l'abbé Fillion, professeur d'Écriture sainte à l'Institut catholique de Paris, avec le concours de M. l'abbé Nicole, a publié, sous le titre de *Petit atlas géographique de la Bible*, un extrait de son *Atlas* complet, dont l'éloge n'est plus à faire. Cette édition abrégée contient un lexique de tous les noms géographiques mentionnés dans l'Ancien et le Nouveau Testament et les huit cartes suivantes (qui ont conservé la numérotation du grand atlas) : 1° Table des peuples; 2° La Terre de Gessen, la péninsule sinaïtique et Chanaan; 3° La Palestine au temps de Josué, des juges et des rois; 4° L'Assyrie, la Chaldée et la Perse; 5° La Palestine au temps de Jésus-Christ; 6° La Palestine contemporaine; 7° Jérusalem ancienne; 8° Géographie des Actes, des Épîtres et de l'Apocalypse. Cette édition est surtout destinée aux séminaires, communautés et maisons d'éducation.

4. — M. H. Haug a publié un travail de géographie comparée relatif à l'histoire géographique du monde d'après l'Ancien Testament, texte et cartes (huit cartes en couleur). Nous n'entreprendrons pas de résumer ce travail; ce serait trop compliqué. Nous en donnerons seulement une idée en traduisant la conclusion d'un passage de ce que l'auteur dit de la pyramide en Égypte, page 38 : « La pyramide égyptiennne est donc, non seulement quant à sa forme extérieure, mais aussi quant à sa construction intérieure, une véritable imitation schématique du continent de l'Afrique, tel qu'il existait seize cent cinquante-six ans avant le déluge de Noé. Si le corridor intérieur des pyramides possède sur ses côtés des chambres funéraires, c'est une imitation de certains détails qui sont liés avec l'utilisation des cavernes du continent, mais nous n'avons pas à en parler ici. »

5. — Un des rédacteurs des *Études religieuses*, le P. Joseph Brucker, a réuni dans ses *Questions actuelles d'Écriture sainte* plusieurs articles qu'il avait publiés dans la *Revue* des Pères jésuites, ainsi que dans la *Controverse* de Lyon et dans la *Revue des questions scientifiques* de Bruxelles. Ces articles ont été remaniés et complétés, surtout en ce qui regarde l'inspiration à laquelle sont consacrées les quatre-vingt-dix premières pages du volume. Les deux premiers chapitres, traitant de la nature et des effets de l'inspiration, sont entièrement nouveaux. La question de l'inspiration forme ainsi la première partie de l'ouvrage. La seconde a pour sujet les principes de l'apologie biblique d'après l'encyclique *Providentissimus Deus* (p. 91-144). La troisième, qui pour beaucoup de lecteurs sera la plus intéressante (p. 145-325), s'occupe de cinq questions : 1° Du caractère historique des onze premiers chapitres de la Genèse; 2° Des six jours de la création (l'auteur adopte le système des jours-périodes, c'est-à-dire le concordisme, mais avec beaucoup de modération); 3° La Bible et l'astronomie, avec un appendice sur la condamnation de Galilée; 4° La Bible et le transformisme; 5° L'universalité du déluge. Le P. Brucker admet l'universalité ethnographique du déluge, c'est-à-dire qu'il a submergé tous les hommes et toute la terre alors habitée, mais non toute la terre habitable. Nous nous attendions à trouver dans ce volume les intéressantes études de l'auteur : *La Chronologie des premiers âges de l'humanité* (*Controverse*, 1886), mais malheureusement elles n'y sont pas. Son confrère allemand, le P. de Hummelauer, l'a pris à partie sur ce sujet dans son *Commentarius in Genesim*, pages 349-350; le lecteur aurait été bien aise de retrouver dans ce volume le travail incriminé. Tous ceux qui s'occupent d'Écriture sainte savent quelle est la compétence du P. J. Brucker en cette matière, sa science et aussi sa sage réserve, son respect pour la tradition et en même temps le soin avec lequel il met à profit tous les renseignements de bon aloi que fournit l'érudition contemporaine. On connaît en même

temps sa courtoisie : il a retranché dans ses *Questions*, autant que possible, tout ce qui sent la polémique, et a évité de nommer les auteurs catholiques dont il s'est cru obligé de réfuter les opinions.

6. — Un écrivain anonyme, qu'on dit être un Irlandais habitant l'Autriche, a publié dans la *Contemporary Review* plusieurs articles contre la politique de Léon XIII, et un article spécial qui a été traduit en français et publié en brochure sous le titre de : *Les Études bibliques; l'Encyclique et les catholiques anglais et américains*. L'auteur et le traducteur se disent également catholiques. Dans une lettre à un vicaire général, qui sert de préface, le traducteur attaque Mgr d'Hulst et le P. Brucker; dans la brochure, l'auteur attaque l'Encyclique de Léon XIII sur les études bibliques et la Bible elle-même, dans laquelle il prétend trouver des erreurs de fait.

7. — M. l'abbé Charles Robert, de l'Oratoire de Rennes, a répondu à l'auteur irlandais. Dans sa *Réponse*, il ne s'est pas seulement occupé de l'article sur *l'Encyclique*, mais aussi des autres attaques de l'anonyme contre les Écritures. M. Robert suit pas à pas son adversaire. Il semble bien faiblir un peu parfois dans ses ripostes, mais généralement son argumentation est vigoureuse et convaincante.

8. — Le P. Brandi, de la Compagnie de Jésus, avait publié dans la *Civiltà cattolica* plusieurs articles relatifs à la même Encyclique *Providentissimus* sur les études bibliques. Il les a refondus et développés et les a publiés en un volume traduit en français par M. l'abbé Mazoyer, *la Question biblique*. Il s'est proposé d'expliquer l'Encyclique pontificale et de répondre aux critiques qui en ont été faites, en particulier par l'Irlandais anonyme qui l'a attaquée dans la *Contemporary Review*. Il traite dans le premier chapitre de la doctrine catholique sur l'inspiration ; dans le second, il réfute les adversaires ; dans le troisième, il montre que la Bible ne contient aucune erreur ; le quatrième est consacré aux prétendues erreurs scientifiques de la Bible ; le cinquième, à ses prétendues contradictions ; le sixième, à ses prétendues erreurs historiques. Un appendice contient le texte de l'Encyclique et des lettres d'adhésion de l'épiscopat et des Universités catholiques à ce document important. Le P. Brandi n'épuise pas les questions qu'il traite ; ce n'est pas son but ; mais il parle avec autorité et clarté, et sa doctrine est sûre.

9. — La Vulgate latine attire de plus en plus l'attention, même des écrivains protestants. M. Ernest von Dobschütz vient de publier à Iéna des *Études critiques sur le texte de la Vulgate*. L'auteur étudie d'abord le *Codex Ingoldstadiensis* des Évangiles de la bibliothèque de Munich (ms. 29 fol.), qu'il juge avoir été mal étudié jusqu'ici ; il s'occupe ensuite de la classification des manuscrits de la Vulgate et donne enfin la description d'un certain nombre d'entre eux. Des savants catholiques,

Leander van Ess et le docteur Kaulen, avaient déjà consacré à la Vulgate des ouvrages importants. En 1893, M. Samuel Berger a publié à Paris son *Histoire de la Vulgate pendant les premiers siècles du moyen âge*, travail de grande valeur, dans lequel l'auteur, qui a une compétence spéciale, a fait le plus heureux usage de la méthode philologique et historique. Les *Études* de M. Dobschütz sont loin d'épuiser la matière, mais elles rendront un grand service pour la construction de l'édifice définitif, dont on avait jusqu'ici trop négligé de s'occuper.

10. — Un ancien médecin de l'Hôtel-Dieu d'Angers, M. Laroche, a consacré ses loisirs à élucider les *Questions chronologiques concernant la première carte historique*. Les cartes historiques que publie l'auteur ont pour but de faire saisir d'un coup d'œil d'ensemble les grandes périodes et de montrer particulièrement la concordance des événements qui se sont passés chez des peuples différents. Un tel travail, bien fait, ne peut qu'être fort utile. La carte historique n° 1 a pour objet l'histoire ancienne depuis les premiers temps historiques jusqu'à Jésus-Christ. A cause des difficultés insolubles de la chronologie primitive, M. Laroche, avec beaucoup de sagesse, ne fait commencer sa première carte qu'en 2300 avant Jésus-Christ, vers l'époque des invasions chananéennes. Comme c'est dans les rapports des Israélites d'abord avec les Égyptiens, puis avec les Assyriens, que se présentent les grandes difficultés synchroniques, une première partie expose la chronologie des Israélites. La seconde est consacrée à la chronologie égyptienne et s'étend principalement sur les XVIIIe et XIXe dynasties, parce que l'auteur s'est préoccupé surtout de fixer la date de l'Exode. Les solutions qu'il a adoptées sont très contestables sur plus d'un point. Cependant son tableau n'en est pas moins utile à consulter.

11 et 12. — Dans ses deux brochures: *l'Antiquité de la race humaine d'après les sciences contemporaines* et *Concordance parfaite de la chronologie biblique et de la chronologie égyptienne*, M. l'abbé Dessailly veut établir que beaucoup de savants exagèrent l'antiquité de l'homme et que la chronologie qu'on peut tirer de la Bible n'est pas en désaccord avec les données de l'égyptologie. Le savant abbé a bien étudié la question et son travail contient des choses très instructives et fort intéressantes, mais pour arriver à ses conclusions, il soutient, sans pouvoir le prouver, et en se mettant sur ce point en contradiction avec la plupart des égyptologues, que, sur les trente dynasties de Manéthon, il n'y en a que vingt qui aient été successives. Cette assertion est difficile à concilier avec les monuments indigènes.

13. — M. l'abbé Gombault, dans son *Accord de la Bible et de la science*, traite d'une manière succincte : 1° de la Bible et de la cosmographie (cosmogénie, géogénie, création de la lumière et du firmament, la terre constituée avant le soleil, etc., du miracle de Josué, de la pluralité

des mondes); 2° de la Bible et de la physique du globe (théorie de la formation des vents; formation des nuages; la foudre; pluies de pierres; colonnes de feu; l'arc-en-ciel signe d'alliance; les eaux du déluge). Ce travail avait été présenté, en 1891, à la Faculté catholique de théologie de Paris pour le concours Hugues. Le rapporteur en loua à bon droit la sagesse et la justesse des solutions. Nous remarquerons seulement que l'auteur se donne bien inutilement de la peine pour établir qu'il a existé des pluies de pierres afin de justifier le passage de Josué, x, 11. Le texte dit formellement qu'il s'agit de grêlons, et les commentateurs qui entendent cette pluie de véritables pierres interprètent faussement le récit sacré.

14. — M. Pedro Gómez, prêtre des Écoles pies, a publié le livre de la Genèse, texte hébreu (sans voyelles), avec transcription en lettres latines et traduction latine interlinéaire. Trait digne de remarque, cette version interlinéaire a paru d'abord dans une revue de Madrid, *la Controversia, revista cientifica*. Le texte original est correctement imprimé, en beaux caractères; la traduction est littérale et exacte. Ce travail peut être en particulier très utile pour ceux qui commencent l'étude de la langue hébraïque. Des notes assez nombreuses placées au bas des pages expliquent les idiotismes et fournissent les renseignements historiques, géographiques et archéologiques utiles aux lecteurs. Puisse ce travail contribuer à répandre l'étude de l'hébreu parmi les catholiques en général et parmi ceux d'Espagne en particulier !

15. — Le P. Fr. von Hummelauer donne un commentaire important sur la Genèse. Il a profondément creusé son sujet, d'ailleurs fort difficile, et travaillé à en élucider tous les problèmes. Dans l'introduction, il s'occupe de la composition de la Genèse. Dans un tableau (p. 48), il résume ses conclusions en indiquant ce qu'il attribue : 1° à la tradition adamique, 2° à la tradition noachique, 3° à la tradition abrahamique ou antémosaïque, et 4° au rédacteur. Il soutient que la distinction entre les passages dits élohistes et les passages dits jéhovistes n'est pas fondée. D'après lui, là où Dieu est appelé Jahvé, dans l'histoire des patriarches, il y a eu substitution de ce nom à celui d'El ou d'Elohim. Ces hypothèses seront difficilement acceptées. Au sujet de la cosmogonie, le savant jésuite expose les quatre systèmes qu'il appelle le système « idéal, » le système « restitutioniste, » le système « périodiste » ou des « jours-époques, » et le système des « visions » successives, qu'il appelle « révélationaliste : » il se prononce en faveur de ce dernier système; il admet qu'Adam, à qui fut révélée la cosmogonie, eut six visions distinctes dans lesquelles lui furent montrées successivement les six œuvres des six jours. Malheureusement on ne trouve rien nulle part qui établisse l'existence de ces six visions. Au sujet du darwinisme, le commentateur jésuite dit que le texte sacré ne nous fait pas connaître « comment » le corps de l'homme fut formé de la terre, savoir s'il le fut « immédiatement ou médiatement » par l'évolu-

tion (p. 139). Le corps d'Ève fut formé immédiatement par la main de Dieu, mais on peut admettre, si l'on veut, que la soustraction de la côte d'Adam pour la création de la première femme n'eut lieu qu'en vision. Quant à la chronologie biblique, le P. von Hummelauer se prononce pour les chiffres du texte samaritain contre ceux du texte hébreu, de la Vulgate et des Septante ; il élimine Caïnan et croit, ce qui s'accorde difficilement avec les données historiques fournies par la science historique, qu'on doit tirer une chronologie biblique des généalogies de la Genèse. Tout ce qui regarde le déluge est longuement étudié ; peut-être même l'auteur entre-t-il dans trop de détails sur la controverse soulevée entre les partisans de l'universalité de la catastrophe pour l'humanité tout entière et ceux d'un déluge restreint à une partie de l'humanité seulement. Lui-même, après avoir exposé tous les éléments du débat, ne se prononce pas et ne tire aucune conclusion. Il ne fait pas de même pour la confusion des langues : il rejette l'opinion de M. l'abbé Robert, d'après lequel il y eut à Babel une discordance de sentiments, mais non une véritable confusion de langage. Tels sont les traits principaux de ce commentaire bien rempli, où aucune question n'est négligée et qui abonde en renseignements de toute sorte.

16. — Après la cosmogonie et l'antiquité de l'homme, il n'y a guère de question relative à l'histoire primitive qui occupe plus aujourd'hui les esprits que celle du *Déluge*. M. Raymond de Girard, professeur à l'École polytechnique de Zurich, s'est proposé de donner le résumé le plus complet possible de tout ce qu'on a fait paraître d'important sur ce sujet. Il a publié un premier volume, consacré à l'École historique et à l'étude des traditions ; c'est « presque exclusivement, comme le dit l'auteur lui-même, une compilation des travaux antérieurs. » Il distingue trois écoles, l'école universaliste, qui enseigne que tous les peuples conservent ou ont du moins connu la tradition du déluge ; l'école mixte, d'après laquelle des parties notables de l'humanité ont ignoré le déluge, et enfin l'école non universaliste, qui n'accepte comme tradition réellement diluvienne que la tradition chaldéenne. M. de Girard fait la critique de ces trois écoles, et, tout en admettant la certitude historique du fait du déluge, il est porté à admettre que la tradition chaldéenne est la seule originale. Nous croyons que tout le monde ne partagera pas son avis. Son volume est, du reste, rempli de renseignements et sera fort utile à ceux qui s'intéressent à la matière qu'il traite. Un second volume sera consacré à l'école mystique.

17. — *Le Jour du Seigneur* est pour M. Louis Thomas, docteur en théologie, le sujet d'une *Étude de dogmatique chrétienne et d'histoire*. Un premier volume a pour objet le sabbat primitif, et un second, le sabbat mosaïque et le dimanche. Cet ouvrage abonde en indications précieuses. On pourra seulement lui reprocher de voir trop facilement la

semaine, même là où elle n'existait pas, d'après une opinion qui s'était accréditée sans fondements suffisants. Quoi qu'il en dise, l'égyptologie semble bien établir que la semaine de sept jours n'existait pas chez les Égyptiens. L'auteur est protestant, mais cela ne l'empêche pas de juger avec indépendance l'œuvre de Luther relativement au dimanche : « Pour comprendre et apprécier équitablement, dit-il, t. II, p. 209, l'opinion que Luther s'était formée sur le dimanche, et qui a exercé beaucoup d'influence sur toute la Réformation du XVIe siècle, il faut tenir compte soit de l'enseignement de l'Église catholique romaine, soit de la pratique qui y était plus ou moins liée. Évidemment le réformateur a agi avec une extrême énergie, même avec violence. Cependant, si, d'une part, il a été trop loin dans la réaction, il n'a que trop conservé, etc. »

18. — A peine avait-il terminé son grand ouvrage sur les prophéties messianiques, le cardinal de Tours s'est remis à l'œuvre, et il vient de nous donner un nouveau volume : *L'Ancien Testament dans ses rapports avec le Nouveau et la critique moderne. De l'Éden à Moïse.* Le savant auteur ne sort donc point du champ de ses études favorites : la comparaison de l'Ancien Testament avec le Nouveau et la défense des prophéties contre la critique des rationalistes. Il s'attache d'ailleurs surtout à exposer, il ne réfute directement les objections qu'en passant : c'est là incontestablement la bonne méthode. Ce volume traite d'abord de l'autorité du Pentateuque en général, puis il étudie particulièrement la Genèse, la chute, les premiers hommes, le déluge, Noé, les patriarches, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph et enfin Moïse, le Sinaï et la Loi. L'éminent auteur déclare, page 6 : « Il est certain pour nous que le Pentateuque, dans sa substance, remonte au XVe siècle avant J.-C., c'est-à-dire au temps de Moïse. » Il ajoute que, indépendamment du témoignage de l'Écriture elle-même et de la croyance traditionnelle, de fortes raisons intrinsèques montrent que Moïse est l'auteur des cinq livres du Pentateuque. Il affirme, d'ailleurs, que la question de l'auteur et de la date de cet ouvrage n'a pas l'importance qu'on lui attribue communément. « Tout ce qu'on a pu écrire, supposer, inventer contre lui (le Pentateuque), dit-il, n'en altère ni la majesté ni l'autorité. Qu'il soit l'œuvre d'un seul auteur ou de plusieurs, qu'il ait vu le jour quelques siècles plus tôt ou plus tard, ce livre.... est un monument immortel » (p. 3). Il faut pourtant remarquer que, si l'auteur du Pentateuque n'avait écrit son livre que plusieurs siècles après les événements qu'il raconte, son « autorité » en serait fort ébranlée pour ceux qui ne croient pas à son inspiration. L'éminent écrivain en défend, du reste, l'origine mosaïque d'une façon solide. Toutes les questions qu'il traite le sont également avec science et d'une façon très intéressante. Comme on partage son avis, lorsqu'on lit ces lignes par lesquelles il termine son vo-

lume : « L'histoire d'Israël.... est la seule qu'on bannisse de nos écoles, et pourtant c'est la dernière qu'il faudrait en exclure ! » (p. 531). Puisse, du moins, *De l'Eden à Moïse* être lu par beaucoup de laïques et de prêtres, selon le vœu que formule le vénérable auteur dans sa préface.

19. — Le docteur Siegfried Silberstein, prédicateur de la synagogue d'Elbing, a consacré une étude à la recherche de l'*Origine du texte de la version des Septante du troisième livre des Rois dans le Codex Alexandrinus et le Codex Vaticanus.* Ce travail de critique a paru d'abord dans la *Zeitschrift für alttestamentliche Wissenschaft.* L'auteur étudie minutieusement le texte des manuscrits et le compare avec le texte syro-hexaplaire, qui représente la recension d'Origène. La version des Septante de III Rois, telle que nous la possédons, a tant de différences avec le texte hébreu massorétique, qu'il n'est pas toujours facile de l'expliquer. M. Silberstein fournit du moins des documents précieux pour avancer la solution de la question.

20. — M. R. Girdlestone, chanoine de Christ-Church, a collationné et imprimé sur deux colonnes, en anglais, les passages qui sont communs aux livres des Rois et des Paralipomènes. Ce travail est fait avec le soin le plus consciencieux, et l'auteur en tire les conclusions suivantes : La comparaison du travail fait par l'auteur des Paralipomènes avec les sources auxquelles il a emprunté montre que cet auteur ne s'est jamais écarté d'une manière notable des documents dont il se servait. Quand il a rendu leur langage plus moderne, il l'a fait sur une petite échelle. Quand il a ajouté aux livres que nous possédons, il semble l'avoir fait à bon escient, en empruntant à d'autres écrits dignes de foi. On peut induire de là que les autres auteurs bibliques ont agi de même, et que lorsqu'ils ont tiré leurs renseignements d'écrits antérieurs, ils les ont reproduits tels qu'ils les ont trouvés, sans altération et sans changement important. La tendance aux répétitions est très ancienne et elle ne prouve nullement le mélange de plusieurs documents, comme on l'a tant répété ; les répétitions ne sont pas la preuve d'un remaniement. Les documents copiés et reproduits ainsi en partie gardent en conséquence leur valeur et leur autorité. Les variantes qu'on constate dans l'orthographe et dans de petits détails, tels que les chiffres, sont inévitables dans les transcriptions de ce genre, et sont imputables aux copistes. Ces conclusions, reposant sur une étude comparée très attentive du texte, sont importantes et méritent d'être signalées.

21. — M. l'abbé Martin, du diocèse d'Orléans, a fait un travail comme il serait à désirer qu'on en fît beaucoup dans le clergé français. Il a consacré un volume à l'étude de l'histoire des *Omrides.* Peut-être a-t-il trop diminué lui-même son œuvre, en lui donnant comme sous-titre : *Préface historique à l'Athalie de Racine.* Quelle que soit la valeur de l'*Athalie* de notre grand poète français, un chapitre aussi important de

l'histoire biblique mérite d'être traité pour lui-même et non comme préface à une tragédie. Celle-ci aurait dû être l'accessoire et intervenir seulement comme supplément, puisque l'auteur, en sa qualité de professeur d'humanités, tenait à en parler. Quoi qu'il en soit, en prenant les *Omrides* pour ce que l'auteur a voulu en faire, une préface et souvent un commentaire du poème de Racine, il ne reste plus guère qu'à louer. M. Martin raconte, avec une grande connaissance du sujet, l'histoire des royaumes de Juda et d'Israël pendant l'espace de près d'un siècle, depuis l'avènement au trône d'Omri, le fondateur de la dynastie des *Omrides*, jusqu'à la chute et la mort d'Athalie. On peut lui reprocher seulement de n'avoir pas toujours assez d'exactitude ou de précision dans son langage. Ainsi il appelle, page 73, l'Assyrie « l'Extrême-Orient. » Ce n'est pas le sens qu'on attache ordinairement à cette expression. Des cartes et des illustrations diverses rendent ce volume encore plus utile et intéressant.

22. — Dans un discours prononcé devant des pasteurs évangéliques, à Bonn, le docteur Ad. Kamphausen, professeur de théologie à l'Université de cette ville, s'est occupé du *Livre de Daniel d'après les récentes recherches historiques*. Il a depuis publié son discours, en y joignant des annotations. Il y réfute deux erreurs de Paul de Lagarde, professeur de Gœttingue, mort en 1891. La première consiste à soutenir que le livre de Daniel, dans sa forme actuelle, ne se compose que de fragments séparés, « brisés, » d'auteurs différents. La seconde erreur, que M. Kamphausen reproche à P. de Lagarde, c'est d'avoir prétendu que le chapitre VII de Daniel, où le professeur de Gœttingue voyait, à bon droit d'ailleurs, une description de l'empire romain, n'a été composé qu'après l'époque de Josèphe, qui ne connaissait pas ce chapitre. Les développements que le théologien rationaliste de Bonn donne à son exposé sont mêlés de beaucoup d'erreurs, nous avons à peine besoin de le faire remarquer ; on y trouve aussi des passages solides et instructifs.

23. — M. Hermann Billeb, pasteur à Kütten, dans ses *Wichtigste Sätze*, s'occupe, à propos d'Amos et d'Osée, d'un certain nombre de questions soulevées par la critique allemande au sujet de l'Ancien Testament, c'est-à-dire des sources dont se sont servis ces deux prophètes, livres historiques, livre de Job, Proverbes, etc. L'auteur combat, à l'aide des écrits d'Amos et d'Osée, une partie des conclusions fausses des rationalistes, tels que Graf, Reuss, Wellhausen, Kuenen, etc. La méthode du pasteur Billeb est bonne, et l'on peut en tirer profit pour combattre les exagérations et les erreurs de l'école avancée.

24. — Le savant archevêque de Tours a terminé, par *les Derniers Prophètes d'Israël depuis Daniel jusqu'à Jean-Baptiste*, son grand travail sur les prophéties messianiques, qui ne comprend pas moins de sept volumes. Il s'occupe ici des prophéties de Daniel, d'Aggée, de Za-

charie et de Malachie. Suivant toujours la méthode historique, qui est la plus propre à bien éclairer les oracles sacrés, il place les prophéties dans le milieu même où elles ont été prononcées et, en conséquence, nous raconte l'histoire du peuple de Dieu depuis la captivité de Babylone jusqu'à la venue de Notre-Seigneur, en donnant à Zorobabel, à Esther, à Néhémie, à Esdras, au livre de l'Ecclésiastique et de la Sagesse, et enfin à l'époque des Machabées, la place qui leur convient. Le cardinal Meignan s'occupe surtout, et à bon droit, de Daniel. Il en défend l'authenticité, mais sans se prononcer sur la question de savoir si l'œuvre du prophète n'a pas été retouchée, tout en restant, « par son fond, ce qu'elle était au sortir des mains de son auteur. » On est un peu surpris de son explication de la prophétie des quatre empires. D'après lui, les prophéties, dans leur sens littéral, ne vont pas au delà de l'époque des Séleucides ; ce n'est que dans le sens typique qu'elles sont relatives au Messie. On ne voit pas qu'il y ait des raisons suffisantes de s'écarter sur ce point de l'explication traditionnelle. Quoi qu'il en soit, le cardinal Meignan a accompli une grande œuvre et l'a menée à bonne fin. « La préparation messianique commence, dit-il, à la chute de nos premiers parents et se continue jusqu'à Jean-Baptiste, avec une suite, une logique, un progrès dont nous croyons avoir montré l'évidence. » L'illustre auteur peut bien se rendre ce témoignage. « Ce travail, dit-il encore, commencé dès la première année de notre sacerdoce, se termine, après un labeur de cinquante ans, dans la soixante-dix-huitième année de notre âge. »

25. — M. l'abbé Brunel, dans sa *Restauration du peuple d'Israël après la captivité de Babylone*, qui est sa thèse de doctorat en théologie, soutenue devant la Faculté catholique de Lyon, étudie : 1° la restauration de la vie religieuse des Juifs ; 2° la restauration des murs de Jérusalem ; 3° les institutions. Dans cette troisième partie, l'auteur montre qu'on « a exagéré l'œuvre d'Esdras dans le domaine des Saintes Écritures, » et qu'il n'a pas rédigé et promulgué, comme le prétendent aujourd'hui tant de rationalistes, ce qu'ils appellent le *Code sacerdotal*. Peut-être exagère-t-il lui-même l'œuvre d'Esdras en lui attribuant la division de la loi en cinquante-quatre sections et l'institution de la grande synagogue : ce ne sont pas des faits certains. Il est également bien difficile d'admettre avec lui que l'Assuérus du premier livre d'Esdras n'est pas Xerxès. Le livre d'Esther prouve que le roi perse désigné par le nom d'Akhaschvérosch en hébreu, et Assuérus dans la Vulgate, est Xerxès. Un certain nombre d'autres points de détail sont également contestables dans la *Restauration*, mais beaucoup de points sont bien étudiés, et il est fort désirable que le jeune clergé produise beaucoup d'œuvres pareilles.

26. — M. A. Laurent étudie *la Magie et la divination chez les Chal-*

déo-Assyriens. Après quelques mots sur le système magique mésopotamien, il étudie d'abord la magie blanche ou défensive, ensuite la magie noire ou agressive. La magie blanche comprend les invocations par lesquelles on demandait le secours d'un dieu ; les exorcismes et les conjurations par lesquelles on expulsait ou paralysait les mauvais esprits ; les objurgations par lesquelles on se préservait des maladies ou l'on en atténuait les douleurs, et enfin les imprécations défensives, par lesquelles on appelait le malheur sur son ennemi. La magie noire se subdivise en sorcellerie et en imprécations offensives. On ne connaît, au sujet de la sorcellerie, que des formules contre les sorciers, mais on possède un certain nombre de formules imprécatoires. M. Laurent donne la traduction des textes relatifs à toutes les espèces de magie dont nous venons de parler. Au sujet de la divination, l'auteur s'occupe des songes, des présages célestes et terrestres, des augures et de la télomantie ou divination par les flèches, dont parle Ezéchiel, XXI, 23-28. Les textes font encore en grande partie défaut pour étudier les procédés de divination employés par les Chaldéo-Assyriens, tandis que les textes magiques abondent. L'opuscule de M. Laurent sera lu avec grand intérêt par ceux dont la curiosité est excitée par les questions de magie, qui ont toujours eu le privilège de passionner un certain nombre d'esprits. M. Laurent dit, p. 73 : « Les nuées étaient un objet d'étude pour des devins spéciaux que la Bible cite fréquemment. » Il ne fait lui-même aucune citation. S'il avait cherché à vérifier son assertion dans les textes bibliques, il aurait constaté qu'elle est inexacte.

27. — Mgr Augustin Egger, évêque de Saint-Gall, a publié, en allemand, une courte brochure populaire sur l'*Authenticité et la crédibilité des livres du Nouveau Testament.* Il y montre d'une manière saisissante que l'authenticité de ces livres est beaucoup plus solidement établie que celle des auteurs profanes de l'antiquité, qu'elle est démontrée par les manuscrits, les versions anciennes, le témoignage des anciens Pères et du peuple chrétien, l'autorité de l'Église, l'aveu des anciens hérétiques, les preuves intrinsèques tirées de ces écrits mêmes. De là le prélat conclut que l'explication que le rationalisme donne des Évangiles et des Épîtres est mal fondée.

28. — Un des rédacteurs des *Stimmen aus Maria-Laach*, le P. H. Boese, étudie la question importante de la *Crédibilité des Évangiles.* Après avoir exposé les opinions modernes sur l'origine et le caractère de nos Évangiles, il en établit l'authenticité par les témoignages de la tradition, représentée par saint Irénée de Lyon, saint Justin, l'Église romaine, Tatien, l'auteur du canon dit de Muratori, saint Clément de Rome, les peintures des catacombes, saint Polycarpe de Smyrne, Papias d'Hiérapolis, saint Ignace d'Antioche, la lettre qui porte le nom de saint Barnabé, etc., d'où il conclut que nos Évangiles canoniques existaient

tous vers l'an 90 de notre ère. Il conclut de là qu'ils sont dignes de foi. On ne saurait trop recommander la lecture de ce travail à ceux qui ont à s'occuper de la défense des saints Évangiles.

29. — Le docteur P. Dausch traite un point de détail dans la question que le P. Boese a considérée d'une manière plus générale, en s'occupant, du reste, non pas seulement des Évangiles, mais *du Canon de tout le Nouveau Testament d'après Clément d'Alexandrie*. Il arrive à des conclusions peut-être un peu sujettes à caution. D'après lui, Clément d'Alexandrie regardait comme inspirés certains écrits païens, aussi bien que chrétiens ; la liste des livres saints qu'il donne dans ses *Hypotyposes* ne constitue pas un canon fermé, etc. Il constate néanmoins que le docteur alexandrin n'établit aucune différence, quant à l'autorité, entre les écrits de l'Ancien Testament et ceux du Nouveau, qu'il connaît les quatorze Épîtres de saint Paul, quoiqu'il ne mentionne pas la petite lettre à Philémon, etc.

30. — Une *Version syriaque des Évangiles trouvée au Sinaï* a fait grand bruit en Angleterre depuis deux ans. Le P. Durand a publié sous ce titre une brochure qui est la reproduction d'un article paru dans les *Études* des Pères jésuites en 1895. Il expose avec beaucoup de clarté et de précision tout ce que l'on sait du manuscrit et de la controverse à laquelle il a donné lieu. S'il a prêté matière à tant de discussions, c'est qu'on y lit au commencement (*Matth.*, I, 16) que saint Joseph est le père de Notre-Seigneur. On ne comprend pas cependant qu'il ait produit un si grand émoi, car, aux versets 18-23, la conception virginale de Jésus est racontée comme dans tous les autres manuscrits. Le P. Durand est porté à croire que le verset 16 a été altéré volontairement pour mieux marquer la descendance davidique du Sauveur par saint Joseph.

31. — M. E. Amélineau a publié une savante *Notice des manuscrits coptes de la Bibliothèque nationale, renfermant des textes bilingues du Nouveau Testament*. L'auteur décrit d'abord les parchemins fragmentaires acquis il y a environ neuf ans par la Bibliothèque nationale. Ils contiennent divers fragments coptes des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, et ils sont quelquefois accompagnés du texte grec de certains passages de ces mêmes livres. M. Amélineau publie ce texte grec à la suite de sa description des manuscrits. Tous les fragments qu'il édite appartiennent aux quatre Évangiles, à l'exception de I Corinthiens, I, 22-29. Les variantes fournies par les textes sont notées pages 65-67. La notice se termine par six fac-similés des manuscrits. La publication des fragments grecs du Nouveau Testament est un service rendu à la critique du texte sacré.

32. — Le R. P. Méchineau, de la Compagnie de Jésus, professeur d'Écriture sainte et d'hébreu au collège de Jersey, nous donne un travail fruit d'études solides et approfondies, une nouvelle Concorde des quatre

Évangiles, qui nous met sous les yeux, d'une manière très nette et fort commode, tous les passages parallèles des évangélistes, disposés par ordre chronologique. On sait que cet ordre est fort incertain pour diverses parties. Dans les cas douteux ou controversés, l'auteur fait connaître les raisons sur lesquelles il appuie sa détermination, dans une partie spéciale consacrée à la comparaison des textes et à la fixation de l'ordre des faits. La question est si difficile, qu'il est impossible d'arriver sur ce point à une solution qui satisfasse tout le monde; mais le P. Méchineau a généralement donné d'excellentes raisons en faveur du parti qu'il a adopté. Le docte professeur ne s'est pas contenté, du reste, de tracer la Concorde des Évangiles, il y a ajouté beaucoup de renseignements précieux pour aider le lecteur à les comprendre. Dans une partie intitulée : « Du milieu historique dans lequel ont vécu Notre-Seigneur et les Apôtres, » il traite de l'état politique de la Judée à cette époque, des sectes, des principales institutions juives, de la chronologie de la vie du Sauveur, de la topographie de la Palestine, de la langue de Jésus-Christ et de ses disciples. Il ne se prononce pas catégoriquement sur le problème, jusqu'ici non résolu, de la date précise de la naissance de Notre-Seigneur. Est-il né en l'an 747, 748 ou 749 de la fondation de Rome ? Il ne décide pas entre ces trois dates. Les préambules et la Synopse, on ne voit pas pour quel motif, ont une pagination en chiffres arabes différente de celle de la Concorde. Une dernière partie reprend la pagination interrompue des Préambules. Cette dernière partie s'occupe de questions diverses qui ne se rattachent pas nécessairement à l'ouvrage même, mais que l'auteur publie parce que ne pouvant, dans ses cours, expliquer en détail les Évangiles, il se borne à exposer « quelques thèmes choisis » à ses élèves, et qu'il pense, à bon droit, que le résumé de quelques-unes de ses leçons pourra être utile en particulier aux prédicateurs. Il traite ainsi de la prédication du Christ, spécialement de ses paraboles; des amis du Sauveur, la sainte Vierge, saint Joseph, saint Pierre, saint Jean, saint Jacques, frère de Jean, et les autres apôtres; Marie-Madeleine et les saintes femmes. Il ne tranche pas la question de savoir si Marie-Madeleine et Marie de Béthanie sont une seule personne ou deux personnes distinctes. Tout l'ouvrage est en latin. Il se termine par une table de la Concorde et une table alphabétique des matières.

33. — M. l'abbé Verret a publié, pour l' « Alliance des maisons d'éducation chrétienne, » les *Quatre Évangiles, traduction revue de Lemaistre de Sacy*. Il a bien fait de prendre, en la retouchant, la version de Sacy, parce que, en somme, comme il le dit dans sa préface, « c'est la plus célèbre et celle qui, depuis deux siècles, a été adoptée presque universellement en France. Outre ses autres avantages, elle a celui de nous conserver un beau spécimen de notre langue du XVIIe siècle, si

claire et si précise. » Le texte des Évangiles est précédé d'une introduction assez développée, traitant de toutes les questions qu'il est utile de connaître pour bien comprendre le texte sacré. Les questions exposées dans cette introduction, comme dans les notes, ont été « enseignées » avant d'être publiées; de là le caractère vraiment pratique et utile des solutions. On pourrait reprocher à l'auteur de n'être pas toujours suffisamment précis. Ainsi, il dit que « toute la tradition désigne le mont Thabor » comme « le théâtre de la Transfiguration. » Ce n'est pas « toute » la tradition. Dans la note sur saint Matthieu, XIV, 1, il écrit : « Hérode Antipas, fils d'Hérode le Grand et pour cela *tétrarque,* ou gouverneur, ou roi tributaire pour les Romains. » Que signifie « pour cela ?» Le mot *tetrarque* n'est pas expliqué. Celui qui lira la note, ne se doutera pas qu'il signifie « celui qui commande à la quatrième partie d'une région. » L'ouvrage est orné de nombreuses gravures, dont beaucoup sont signées de G. Doré. Il s'adresse aux élèves de tous les établissements religieux et à toutes les familles chrétiennes, et il est à désirer qu'il s'y répande beaucoup.

34. — Le P. Knabenbauer nous a donné le *Commentaire de saint Marc*, dans le *Cursus Scripturae sacrae* des Pères jésuites. Dans l'*Introduction*, il nous fait d'abord connaître ce que l'on sait de saint Marc, il nous parle ensuite de son Évangile, puis il le compare à celui de saint Matthieu et de saint Luc; enfin, il énumère les principaux travaux sur l'Évangile de saint Marc. Il passe alors à l'explication du texte, qu'il reproduit par paragraphes, dans l'original grec et dans le texte latin de la Vulgate; viennent ensuite des observations critiques, suivies du commentaire du texte, verset par verset, avec tous les développements exégétiques, historiques, géographiques ou archéologiques convenables. C'est une œuvre de science, où l'orthodoxie n'a rien qu'à louer; elle est digne des autres volumes de cette importante collection.

35. — Un Russe, M. Nicolas Notovitch, nous raconte que, dans un voyage au Thibet, des lamas lui ont confié un manuscrit pali dans lequel un auteur inconnu, mais digne de foi, raconte que Jésus enfant s'échappa de Nazareth et alla aux Indes, où il demeura jusqu'à l'âge de trente ans. Il étudia la religion hindoue et c'est de l'Inde qu'il rapporta en Palestine sa religion, qui est ainsi dépouillée de tout caractère surnaturel. Les incrédules ont fait grand bruit autour de ce livre, qu'ils croyaient être une arme de guerre. Il n'y a qu'un mot à dire de la *Vie inconnue de Jésus-Christ :* c'est un pur roman; le manuscrit pali n'a jamais existé.

36. — M. Sylvain de Lyat, dans la *Conversion de Marie-Magdeleine, esquisse orientale*, nous conduit successivement à Béthanie et à la villa des Dattes, à Magdala, sur les bords du lac de Tibériade, à Naïm, puis de nouveau à Béthanie, à Jérusalem, et enfin en Gaule. L'auteur n'a pas

voulu faire œuvre de critique, il a fait œuvre de piété et recueilli tout ce que la légende nous apprend sur la sœur de Marthe et de Lazare. Ainsi il nous décrit les glaces qui ornaient le château de Magdala, les gloxinias dont les fleurs rouges bordaient l'escalier d'honneur de cette demeure, etc. La description de plusieurs paysages est très bien réussie. La lecture de cet opuscule est intéressante ; l'impression en est très soignée.

37. — Après avoir donné un volume sur la Passion de Notre-Seigneur, le P. Ollivier vient d'en publier un nouveau sur *les Amitiés de Jésus*. « Nous n'avons à craindre aucun reproche d'imprudence ou d'irrévérence, dit-il, en lui attribuant des affections semblables à celles que tous les hommes ressentent, avec les réserves que commande sa personnalité exceptionnelle. Jésus-Christ était aimant comme nous, il a aimé comme nous, et la perfection de sa puissance d'aimer nous est une raison de plus d'étudier ce point de contact entre son humanité et la nôtre. » Le P. Ollivier étudie d'abord « les amitiés du sang, » la Très Sainte Vierge Marie, saint Joseph, les cousins du Sauveur, Zacharie et Élisabeth, saint Jean-Baptiste ; en second lieu, « les amitiés du choix, » Lazare, Marthe, Marie-Madeleine ; en troisième et dernier lieu, « les amitiés de mission, » les Apôtres, saint Pierre, saint Jacques le Mineur et saint Jean l'Évangéliste, les disciples, les saintes femmes et les convertis. Dans huit appendices, l'auteur traite des traditions provençales, de l'iconographie, de la famille de Jésus, d'Aïn Karim et Jutta, de la tête de saint Jean-Baptiste à Amiens, de Catherine Emmerich, de l'iconographie des Apôtres, de celle de saint Pierre, et enfin de quelques disciples douteux de Jésus. Le P. Ollivier a tiré très bon parti d'un sujet tout à fait en rapport avec ses goûts et son rare talent. C'est tout à la fois l'œuvre d'un théologien, d'un exégète, d'un historien et d'un littérateur. Quelques-uns seront surpris peut-être qu'il ait donné une place assez grande aux légendes, mais ce ne sont pas les emprunts qu'il leur a faits qui intéresseront le moins ses lecteurs.

38. — Le docteur Felten, professeur de théologie à l'Université de Bonn, nous a donné un excellent commentaire des Actes des Apôtres, dédié à Mgr Krementz, archevêque de Cologne, et approuvé par l'archevêque de Fribourg-en-Brisgau. Dans une solide introduction, M. Felten étudie le titre, le contenu et la division des Actes, le but dans lequel ils ont été écrits, l'auteur, la date et le lieu de la composition, les sources où a puisé saint Luc, la valeur historique et canonique de son œuvre, la chronologie et le texte des Actes, et enfin il énumère les principaux commentaires. Le commentaire n'est pas divisé par chapitres, mais, selon l'ordre logique, en cinq parties : 1° Origines de l'Église à Jérusalem, I-VIII, 3 ; 2° Propagation de l'Église en Syrie et en Palestine; conversion de saint Paul, VIII, 4-IX, 43 ; 3° Commencement de la prédica-

tion du christianisme parmi les païens, x-xii ; 4° Missions de saint Paul, xiii-xxi, 16; 5° Captivité de saint Paul, xxi, 17-xxvi. En tête de chaque paragraphe est placée la traduction allemande du texte. Ce commentaire est tout à la fois grammatical et philologique, historique et critique, géographique et apologétique.

39. — Après avoir raconté dans un autre ouvrage la vie de Notre-Seigneur, M. l'abbé Lesêtre décrit, dans *la Sainte Église au siècle des Apôtres*, l'établissement de l'Église elle-même et s'occupe des origines chrétiennes depuis la Pentecôte jusqu'à la fin du ier siècle. Son livre, très heureusement divisé et écrit avec beaucoup de clarté, traite dans une première partie de la prédication de l'Évangile parmi les Juifs ; dans une seconde, de la prédication de l'Évangile parmi les Gentils, et dans une troisième et dernière, de la fin du siècle apostolique. Dans les deux premières, il n'a qu'à développer et à encadrer dans un récit les Actes des Apôtres et les Épîtres ; dans la troisième, qui commence avec la ruine de Jérusalem par Titus, il nous parle de l'Apocalypse, de l'Épître du pape saint Clément aux Corinthiens, de l'Épître à Diognète et des conquêtes de l'Église pendant les dernières années du ier siècle. Il nous trace un beau tableau de l'organisation de l'Église, de sa doctrine dogmatique et morale, de ses sacrements et de son culte. Le volume est enrichi de cartes, de plans et de médaillons dont les sujets sont tirés des catacombes. Une table alphabétique des matières permet de trouver facilement dans le volume les questions sur lesquelles on veut le consulter. M. Lesêtre n'a pas voulu faire une œuvre de discussion savante et il ne fait aucune parade d'érudition, mais il résume et s'approprie avec aisance les meilleurs travaux sur le siècle des Apôtres.

40. — *L'Apocalypse de saint Jean* a été le sujet d'une étude du P. Gallois, de l'ordre de Saint-Dominique. Elle est précédée d'une lettre-préface du P. Monsabré dans laquelle il rend à l'auteur ce témoignage : « De toutes les études que j'ai lues sur ce livre mystérieux, la vôtre est assurément celle qui répond le mieux à l'idée que je me suis toujours faite des visions de l'exilé de Pathmos. » L'auteur ne s'est pas proposé de faire un travail complet sur l'Apocalypse, il se contente de reproduire le texte latin de ce livre en en dégageant le plan et l'ordonnance et en l'accompagnant des réflexions qu'il juge les plus propres à l'expliquer. Son interprétation tient le milieu entre l'interprétation étroite de Bossuet, qui ne voit dans la prophétie de saint Jean que la chute de l'empire romain, et l'interprétation large qui exagère la portée des visions de l'apôtre et y découvre le détail des événements contemporains ou l'annonce d'une rénovation future de l'humanité. Il divise les sept visions de saint Jean en trois parties qui nous conduisent des premiers essais de vie de l'Église jusqu'à son triomphe final. Ce mode d'interprétation est propre à satisfaire bien des esprits.

41. — Un ancien magistrat, excellent chrétien, M. A. Chauffard, nous donne aussi une interprétation de l'Apocalypse dans *la Révélation de saint Jean, son plan organique, impliquant, d'accord avec l'Ancien Testament et les prophéties, le prochain grand règne de l'Église, exposé et application d'une nouvelle méthode herméneutique s'y adaptant, tableau synoptique de ce plan.* Ce titre, un peu long, a du moins l'avantage de faire connaître la pensée de l'auteur. M. Chauffard, comme le P. Gallois, rejette l'explication de Bossuet, mais il a son système personnel, celui de l'interprétation qu'il appelle organique et qu'il tire des quatre séries septénaires de révélations : lettres aux sept Églises, sceaux, trompettes et coupes de colère. L'analyse, même succincte, de l'explication de M. Chauffard demanderait de trop longs développements. L'auteur l'a faite lui-même dans le grand tableau synoptique qu'il a joint à son volume et où chacun peut la voir. Il voit dans la prophétie de saint Jean l'histoire de l'Église depuis ses commencements jusqu'à la fin des temps. Quoi qu'on pense du système général de l'auteur, il y a, en tous cas, d'excellentes choses qui seront utiles pour tous ses lecteurs.

42. — *L'Épître apocryphe de saint Paul, dite troisième aux Corinthiens*, a été étudiée par le docteur P. Vetter, professeur ordinaire d'exégèse de l'Ancien Testament à la Faculté de théologie catholique de Tubingue. C'est un travail complet sur cette œuvre apocryphe. L'auteur nous en fait connaître les éditions et les commentaires, il en recherche la langue primitive, les sources, l'origine, la date, les rapports avec le Diatessaron et la version syriaque des épîtres des Apôtres, l'usage qu'a fait l'Église syrienne de la troisième épître aux Corinthiens, son histoire dans la littérature arménienne, latine et grecque. Il nous donne ensuite, d'abord une ancienne traduction arménienne de la troisième aux Corinthiens, texte original et version allemande, puis le texte latin, 1° d'après le manuscrit de Milan ; 2° d'après le manuscrit de Laon. Enfin, le docteur Vetter étudie le commentaire de saint Éphrem et celui de Jean Kachik Orothnesi ; il donne le texte arménien de ce dernier. C'est une contribution importante à la littérature apocryphe.

43. — Tous ceux qui s'occupent d'exégèse et d'histoire biblique ont souvent désiré avoir entre les mains le recueil des textes des auteurs grecs et romains concernant les Juifs. M. Théodore Reinach vient de leur rendre ce service par la publication de son volume : *Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme, réunis, traduits et annotés.* M. Reinach donne sur deux colonnes le texte original et la traduction française des auteurs grecs dans une première partie, des auteurs latins dans une seconde ; des notes, placées au bas des pages, fournissent toutes les explications utiles pour la complète intelligence du texte. Les textes grecs occupent de la page 1 à la page 217, 361-363, plus un appendice grec contenant des fragments de papyrus d'Alexandrie,

pages 218-226, et du Pseudo-Hécatée, pages 227-236; les textes latins sont contenus dans les pages 237-360. Ces textes ne remontent pas plus haut que la conquête d'Alexandre, pour les Grecs, et que l'époque de Cicéron, pour les Romains. Toutes les allusions aux Juifs qu'on a cru découvrir dans la littérature antérieure ne reposent que sur des erreurs d'interprétation ou des falsifications. Mais à partir de ces dates, il n'y a presque pas un écrivain célèbre qui n'ait été amené à toucher, au moins incidemment, au judaïsme. Nous apprenons, par leur témoignage, quelle était l'opinion que l'on se formait sur les Juifs, et le rôle qu'ils jouèrent hors de la Palestine. On rencontre des choses fort étranges dans leurs écrits : Moïse, y lisons-nous, fut surnommé *Alpha*, parce qu'il était couvert de dartres (*alphoi*) ; le nom du sabbat vient d'un ulcère dont les Juifs souffrirent dans le désert, ses sectateurs s'abstiennent de la viande de porc, parce qu'ils sont sujets à la lèpre et à la gale, etc. Mais à côté de ces traits hostiles, on y trouve des renseignements fort précieux, en particulier pour l'histoire des commencements du christianisme, et M. Paul Allard comme M. de Champagny en ont tiré un excellent parti dans leurs remarquables ouvrages. La publication de M. Th. Reinach sera donc précieuse pour les travailleurs. Une bonne table alphabétique des matières rend l'usage de son recueil fort commode.

44. — M. F. Réthoré, dans sa *Science des religions*, s'occupe surtout, comme l'indique son sous-titre, *Du passé et de l'avenir du judaïsme et du christianisme*. Après quelques courts aperçus sur l'histoire et la science des religions, l'auteur étudie ce qu'il appelle « époque de la révélation orale. » Voici en quoi elle consiste : les prêtres et « les jongleurs faisaient croire qu'ils étaient les confidents des dieux.... Il y a donc véritablement une révélation orale : elle a servi aux jongleurs et aux prêtres, quelquefois pour épurer, le plus souvent pour corrompre la religion des races inférieures. » Le premier fondement de la religion est donc le mensonge et la fourberie. Le second, « la révélation écrite, » ne vaut pas davantage. Les livres qui la contiennent sont aussi une invention des prêtres. En conséquence, l'auteur n'ajoute pas foi aux Evangiles en particulier. Il affirme sans broncher que « nous ne connaissons de la vie de Jésus que cinq faits qui soient historiquement authentiques : son séjour au désert comme disciple de Hanan de Béthanie (?) ; son apparition en Galilée ; son entrée triomphale à Jérusalem ; son jugement par le sanhédrin et son exécution par le gouverneur romain. » Le christianisme s'est constamment opposé au développement de la raison et aux sciences expérimentales ; il n'a pas régénéré le monde, il a même faussé la morale pratique, etc. Il suffit de signaler ces énormités ; elles n'ont pas besoin d'être réfutées.

45. — M. Marius Fontane, dans son volume *le Christianisme*, s'occupe de l'époque qui comprend de l'an 67 avant J.-C. à l'an 117 après J.-C.

au point de vue de l'*Histoire universelle*, mais l'établissement de la religion chrétienne y tient naturellement une large place. Ce qu'il dit des Écritures est vraiment surprenant. Il nous apprend qu'aux approches de l'ère chrétienne apparaît une « Bible nouvelle. » La Bible hébraïque est alors « refaite pour les hellénistes d'Alexandrie. » Il semble dire que les Psaumes sont de la même époque. « Le livre de Daniel, — avec quelle imprudence ! s'exclame-t-il, — contenait le vocabulaire et le scénario du drame messianique. » C'est aux Aryas que nous devons le *Pater noster*. Jésus est « le Bouddha d'Occident comme le Bouddha des Hindous (est) le Bouddha d'Orient. » Le symbole de Jésus est rayonnant : « l'hostie blanche, — le disque égyptien, — au centre du soleil resplendissant de Mithra, l'ostensoir. » M. Fontane n'a pas même l'air de se douter que l'ostensoir est d'origine relativement très récente. Il nous assure que Jésus, « fils de Marie et de Joseph, » « leur aîné, semble-t-il, » n'eut qu'une « instruction restreinte, » qu' « il ne lut jamais bien l'hébreu. » « Il reçut des Esséniens, en même temps que Philon, l'idée de charité bouddhique. » Ses miracles ne sont « qu'un acte médical, réel, constaté. » Sa prière au Père céleste « renversera Iahvé. » Tout ou presque tout en Jésus et dans le christianisme s'explique par l'aryanisme des Galiléens. Paul, allant à Damas, « ne toucha du pied le seuil de la cité que pour succomber à sa lassitude exténuée. On le recueillit gisant, presque aveugle.... Il guérit chez Hanania, le chef de l'Église de Damas, et se laissa baptiser. » Nous voilà bien renseignés sur la conversion de saint Paul. L'auteur se trompe, même sur le lieu de son baptême. C'est aux « Romains » qu'il attribue l'origine de l'appellation de « Chrétien. » « Le christianisme de Paul n'était plus le christianisme de Jésus, et le Jésus de Jean fut encore, dans un sens, une autre figure de Dieu. » Dans l'index alphabétique annoté qui termine le volume, M. Fontane cherche à établir quelques-unes de ses assertions par des citations empruntées surtout, en ce qui concerne le Sauveur, à la *Vie de Jésus* de M. Renan !

46. — M. Edmond Le Blant, membre de l'Institut, nous fait connaître, avec sa compétence bien connue, *les Persécuteurs et les martyrs aux premiers siècles de notre ère*. La plupart des questions qu'il traite ne se rapportent pas à l'Écriture sainte, mais seulement aux commencements de l'Église : les *Acta martyrum* et leurs sources, les actes de sainte Thècle, les chrétiens dans la société païenne aux premiers âges de l'Église ; le culte de la beauté aux temps des persécutions, les bases juridiques des poursuites dirigées contre les martyrs, » les supplices qu'ils endurent, etc. Un chapitre fort intéressant est relatif à l'histoire de Notre-Seigneur et, par conséquent, aux Évangiles : il s'occupe des bourreaux de Jésus-Christ. Il est d'autant plus important que, d'après les autres données de l'ouvrage, on aurait pu tirer du livre de M. Le Blant

une objection spécieuse contre le récit de la Passion. « Si nous devons suivre l'opinion accréditée depuis quatre siècles, dit-il, la plus célèbre des exécutions, celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, aurait été confiée à un détachement de l'armée. Isolé au milieu de tous les autres, un pareil fait m'a semblé difficile à admettre, puisque le Christ a été crucifié entre deux malfaiteurs vulgaires, c'est-à-dire dans les conditions communes. J'ai donc cru qu'il ne serait pas inutile de faire ressortir cette exception en plaçant sous les yeux du lecteur quelques-uns des éléments qui m'ont amené à la reconnaître. » Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à ces pages si solides et si bien documentées.

47. — Saint François de Sales n'aimait pas qu'on détournât en chaire les paroles de l'Écriture de leur véritable sens, et il reprocha un jour à son ami, Mgr Camus, évêque de Belley, d'être tombé dans cette faute. Il pourrait faire quelquefois encore ce reproche aux prédicateurs de notre temps. Le P. Bainvel, de la Compagnie de Jésus, essaie de les corriger dans ses *Contresens bibliques des prédicateurs*. Un premier chapitre intitulé *Généralités* établit plusieurs règles : 1° Ne pas donner pour parole de Dieu ce qui ne l'est pas; 2° En traduisant et en interprétant, distinguer le sens conséquent du sens littéral; 3° L'accommodation ne doit ni fausser le sens littéral ni tronquer les textes; 4° Certaines libertés qui peuvent être innocentes en matière profane ne sont pas tolérables en chaire. Le même chapitre fait connaître ensuite les particularités de langue et d'expression de la Bible, spécialement de la Vulgate. Les second et troisième chapitres sont consacrés à expliquer le véritable sens d'environ deux cents textes de l'Ancien et du Nouveau Testament qui sont le plus communément mal traduits ou mal interprétés. C'est l'étude de ces textes qui sera surtout utile aux prédicateurs, pour rompre avec une routine souvent fort ancienne, mais qui n'en est pas moins répréhensible. On y verra, par exemple, que l'on ne doit pas appliquer au Sacré Cœur ce texte du psaume LXIII, 78 : *Accedet homo ad cor altum et exaltabitur Deus*, et le traduire : « L'homme s'approchera de ce cœur profond et Dieu sera glorifié. » Dans le psaume, *cor altum* signifie la profonde malice du cœur méchant. Le P. Bainvel n'a pas pu citer tous les passages dont on fausse le sens, mais il aura rendu un grand service en signalant les principaux, pourvu qu'on profite de ses leçons.

48. — Terminons par l'annonce d'une publication très précieuse pour les travailleurs, faite par le docteur Ehrhard à la librairie Herder (4e et 5e livraisons du tome 1er des *Strassburger theologische Studien*). Le nombre des ouvrages qui paraissent tous les ans sur chaque branche de la littérature s'est tellement accru qu'il est presque impossible de se tenir actuellement au courant. On ne le peut qu'à l'aide d'un travail comme celui du docteur Ehrhard, qui fait connaître et apprécier avec

compétence tout ce qui a été publié depuis 1880 sur l'ancienne littérature chrétienne. C. J.

ART, HISTOIRE ET SCIENCES MILITAIRES

1. *Souvenirs militaires d'un officier du premier Empire (1795-1832)*, par le colonel d'artillerie J.-N.-A. Noël. Paris, Berger-Levrault, 1895, gr. in-8 de VIII-300 p., avec un portrait, une grav. et sept cartes ou plans, 6 fr. — 2. *Journal du maréchal de Castellane (1804-1862)*. Tome II (*1823-1831*), avec une héliograv. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 514 p., 7 fr. 50.— 3. *Mémoires du général baron* Thiébault, publiés sous les auspices de sa fille, Mlle Claire Thiébault, par Fernand Calmettes. Tome V (1813-1820), avec une héliograv. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 526 p., 7 fr. 50. — 4. *L'Épopée de Waterloo, narration nouvelle des Cent-Jours et de la campagne de Belgique de 1815, composée d'après les documents inédits et les souvenirs de mes deux grands-pères, officiers de la Grande Armée, combattants de Waterloo*, par Georges Barral. Paris, E. Flammarion, 1895, in-8 cart. Bradel de 326 p., 6 fr. — 5. *Guerres de Napoléon (1800-1807), racontées par des témoins oculaires*, par A. Chalamet. Paris, Firmin-Didot, 1895, gr. in-8 de 288 p., illustré, 3 fr. 50. — 6. *Du Rhin à Fontainebleau (1813-1814-1815)*, par le général comte de Ségur. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-12 de 564 p., 3 fr. 50. — 7. *Mémoires du général* Rapp *(1772-1821), aide de camp de Napoléon*, écrits par lui-même. Édit. annotée et revue par Désiré Lacroix. Paris, Garnier, 1895, in-12 de XVI-464 p., 3 fr. 50. — 8. *De Valmy à Wagram. Près de Napoléon*, par le général Lejeune. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-12 de XI-418 p., 3 fr. 50. — 9. *Souvenirs de Constantine, journal d'un lieutenant du génie*, rédigé en 1838-39, et coordonné en 1893 par le général Cadart. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-12 de VIII-384 p., 3 fr. 50. — 10. *La Campagne de Crimée*. Lettres écrites de Crimée par le capitaine Henri Loizillon à sa famille. Paris, Flammarion, 1895, in-8 cart. Brad. de XXIV-236 p., avec plan, 6 fr. — 11. *Le Maréchal Canrobert*, par Léon Martin. Paris, Charles-Lavauzelle, 1895, in-8 de 340 p., 3 fr. 50. — 12. *Lettres d'un zouave. De Constantine à Sébastopol*, par Amédée Delorme. Paris, Berger-Levrault, 1895, in-12 de 304 p., 3 fr. 50. — 13. *Les Anniversaires de 1870, d'après « Français et Allemands »* (de Dick de Lonlay). Préface et documents par H. Galli. Paris, Garnier, 1895, in-8 de 640 p., 3 fr. 50. — 14. *La Seconde Campagne de France*. Histoire générale de la guerre franco-allemande de 1870-71, par le commandant Rousset. Paris, Librairie illustrée. Tomes IV, V et VI, 3 vol. in-8 de 432-860-368 p., 22 fr. 50. — 15. *Une Évasion. Souvenirs de 1871*, par Auguste Burdeau. Paris, Colin et Cie, 1895, in-12 de 76 p., 1 fr. 25. — 16. *L'Armée allemande*, par Ch. Speckel et G. Foliot, officiers du génie, illustr. de A. Fleuri. Paris, Berger-Levrault, 1895, in-8 de 318 p., 5 fr. — 17. *Das Kriegswesen der Alten mit besonderer Berücksichtigung der Strategie*, von Hugo Liers. Breslau, Wilhelm Koebner, 1895, gr. in-8 de 392 p., 11 fr. 25. — 18. *L'Europe et les neutralités. La Belgique et la Suisse*, par Ch. de Mazade, de l'Académie française. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-12 de 118 p., 2 fr. — 19. *Dictionnaire militaire*. Encyclopédie des sciences militaires, rédigée par un Comité d'officiers de toutes armes. Livr. 1 à 4 (A-Chapelet) Paris, Berger-Levrault, 1894-95, 4 fasc. gr. in-8 de 510 p., 12 fr. — 20. *Essai historique sur la tactique de l'infanterie depuis l'organisation des armées permanentes jusqu'à nos jours*, par le capitaine breveté Gérome. Paris, Charles-Lavauzelle, 1895, in-8 de 272 p., 5 fr. — 21. *Dernier Effort*, par le général Philebert. Paris, Baudoin, 1895, in-8 de 282 p., 5 fr. — 22. *De l'Initiative des chefs en sous-ordre à la guerre*, par le lieutenant général de Woyde, de l'armée russe. Trad. par le capitaine Richert. Paris, Baudoin, 1895, in-8 de 158 p., 3 fr. 50. — 23. *Stratégie de combat*, par le général Lewal. Première partie. Paris, Baudoin, 1895, in-8 de 154 p., 4 fr. — 24. *Les Fêtes régimentaires en France et à l'étranger*, par le capitaine Fanet. Paris, Charles-Lavauzelle, 1895, in-8 de 104 p., 2 fr. — 25. *L'Armée et la flotte en 1895. Manœuvres navales. Manœuvres des Vosges. L'Expédition de Madagascar*, par Arnouin-Dumazet. Paris, Berger-Levrault, s. d. in-12 de 512 p., 3 fr. 50. — 26. *Bouches à feu*, par le lieutenant-colonel Hennebert. Paris, Gauthier-Villars, s. d., in-12 de 216 p., 2 fr. 50. — 27. *Psychologie du militaire*

professionnel, par A. Hamon. Nouvelle édit. augmentée d'une Défense. Paris, Savine, 1895, in-12 de 246 p., 3 fr. 50.

1. — Les Mémoires ne tirent pas tous leurs mérites de la somme de renseignements qu'ils renferment ; spécialement au point de vue des jugements qu'ils contiennent sur les hommes et sur les événements, ils empruntent une valeur particulière aux qualités, aux mérites moraux de l'écrivain. C'est ainsi, par exemple, que les *Souvenirs militaires* du baron Thiébault ne peuvent guère, grâce à la partialité de leur auteur, être considérés que comme un roman sans grande portée historique, comme, d'ailleurs, ceux de Marbot, de Séruzier et de tant d'autres dont le lecteur aura certainement, comme nous, le nom sur les lèvres. Au contraire, les *Souvenirs militaires* du colonel Noël pourront être lus avec profit et intérêt par tous ceux qui veulent être éclairés d'une façon véridique sur la valeur des armées du premier Empire. Ils trouveront dans ces pages, en outre des qualités littéraires et des renseignements historiques d'une portée réelle, des jugements sains, empreints d'une modération évidente et d'une grande sûreté d'appréciation. Né à Saint-Dié en 1778, le colonel Noël terminait ses études de latin au moment où éclata la Révolution. Obligé, comme tant d'autres, de troquer ses livres contre un fusil, il profita de l'instruction déjà solide qu'il avait su acquérir pour se présenter à l'école d'artillerie de Châlons : il y fut admis en 1795. L'année suivante, il était sous-lieutenant et commença dans ce grade, en 1796, une carrière qui ne devait se terminer qu'en 1831. Noël appartenait à cette catégorie d'officiers dont les armées du premier Empire étaient pleines, qui ne se laissèrent point entraîner par les éblouissements momentanés de cette période de victoires et de conquêtes qui marquent le début du siècle. Dès la fondation de l'Empire, il s'étonne qu'on ait versé tant de sang, commis tant d'atrocités pour revenir au point de départ. Dès le début, il n'a qu'une médiocre confiance en l'homme de Brumaire : il s'étonne, avec naïveté, de voir ses compatriotes, « ces fiers républicains, qui s'inclinaient hier devant la plus humiliante et la plus avilissante des Terreurs, prêts aujourd'hui à se prosterner devant une nouvelle idole. » A la journée du sacre, auquel il assiste dans les rangs du 1er régiment d'artillerie à cheval, il est à même de remarquer que l'enthousiasme, en dépit de tout ce qu'écriront les feuilles officielles, se tient dans des limites extrêmement modestes. Et quand, un peu plus tard, il voit frapper des pièces de monnaie portant, sur la face, *Napoléon empereur* et, au revers, *République française*, il se demande, non sans anxiété : « Qui veut-on tromper ? » Tout le livre est écrit avec cet à-propos, ce discernement judicieux. Entre temps, la série des événements militaires se déroule et nous promène de la façon la plus intéressante d'un bout à l'autre de l'Europe, en Italie, en Autriche, en Prusse, en Espagne et en

Portugal. Noël passe par toutes les péripéties des rudes campagnes auxquelles il assiste. Vainqueur en Italie, en Autriche, en Allemagne, il assiste aux retraites de Portugal, de Russie, de Leipzig, à la campagne de 1814. Quand, le 8 décembre 1812, il part de Vilna à la rencontre de la Grande Armée, il ne peut, à la vue des débris lamentables de cette armée de 400,000 hommes qu'il a vue franchir le Niémen cinq mois auparavant, pleine d'espérance et d'entrain, s'imaginer que c'est là tout ce qui reste de la puissance militaire de la France. Et quand le doute n'est plus permis, quand il est obligé de se rendre à la réalité, il a des accents douloureux et énergiques pour flétrir la conduite du Souverain qui a provoqué un tel désastre. « Voilà donc, s'écrie-t-il, le résultat de cette guerre insensée ; voilà ce que la folle ambition d'un seul homme a fait de ces soldats qui étaient entrés en vainqueurs dans presque toutes les capitales de l'Europe et qui, après avoir défendu la France contre les étrangers, ont été entraînés à des guerres de conquête. » Comment, dans de telles conditions, Noël ne comprit-il pas qu'en 1815, son devoir se joignait à sa conscience pour l'empêcher de revenir à l'homme qui, après avoir conduit la France aux désastres de 1812, de 1813, de 1814, devait lui faire assener le dernier coup à Waterloo ? Il faut sans doute faire la part des événements extraordinaires au milieu desquels vécurent les acteurs de ce drame étrange et reconnaître même chez les hommes les plus discrets, les plus sages de cette époque, une part peu explicable d'illusion et d'aberration. Le colonel Noël oublia, aux Cent-Jours, le serment prêté à Louis XVIII et eut même à combattre personnellement, au pont de Loriol, contre le duc d'Angoulême. La Restauration, cependant, ne lui tint pas compte de sa conduite en cette circonstance, et, dès 1818, il fut nommé aux fonctions de directeur d'artillerie, qu'il conserva jusqu'à sa retraite. Tel fut l'homme, tels sont les *Souvenirs* qu'il nous a laissés. Ce livre peut être nettement classé parmi les meilleurs Mémoires sur le premier Empire publiés dans ces dernières années.

2. — D'un tout autre genre, d'une portée différente, est le *Journal du maréchal de Castellane*, dont nous avons aujourd'hui à examiner le deuxième volume. Noël est un soldat d'une situation relativement modeste, qui sait seulement ce qu'il aperçoit « dans le rang » et qui, « peu au courant de ce qui se passe dans les états-majors, s'abstient de les juger. » Castellane, c'est l'officier grand seigneur, auquel sa position sociale particulière donne une envergure très supérieure à celle qu'il tient d'un grade même élevé, qui, grâce à cette position, a ses entrées partout, connaît tout le monde, traite d'égal à égal avec le dessus du panier, qui a son franc parler avec les princes et n'hésite pas à les juger. Ce deuxième volume va de 1823 à 1831, c'est-à-dire qu'il embrasse toute la période du règne de Charles X, et la Révolution de Juillet qui faillit

être si funeste à l'armée. Plus que le tome Ier, il abonde en anecdotes du plus haut, du plus puissant intérêt, sur les événements et sur les hommes. Les saillies, les mots de personnages en vue y pullulent. Amis et ennemis défilent côte à côte, passant sous la même toise. Depuis Saint-Simon, personne ne nous semble avoir écrit avec ce pittoresque, ce mordant, cette hauteur un peu dédaigneuse, quoique avec plus de bienveillance cependant. Nous pouvons nous tromper, mais il nous semble que la comparaison n'est pas déplacée. L'histoire de l'armée pendant la Restauration, le récit de la campagne de 1823 en Espagne, celui des événements des « Trois Glorieuses, » tiennent nécessairement une large place dans ce nouveau volume ; toutefois on se tromperait en croyant rencontrer là une source d'informations spécialement militaires : c'est là l'histoire générale, l'histoire des cours, contée par un homme qui a vu et su voir beaucoup de choses.

3. — Le cinquième et dernier volume des *Mémoires* du général baron Thiébault vient enfin de paraître. Thiébault, nous avons eu déjà l'occasion de le constater, est un mécontent qui, pour la simple raison qu'on ne l'a point nommé maréchal de France, trouve que la dignité du maréchalat a été ravalée et qu'elle ne s'en relèvera pas. Acerbe dans ses critiques, porté aux insinuations malveillantes, il cherche partout les défauts et ferme les yeux sur les qualités. C'est, comme on dit dans l'argot d'aujourd'hui, « un raté, » qui s'en prend à tout le monde et qui ne s'aperçoit pas que la plupart de ces critiques retombent sur lui-même. Ce nouveau volume va de 1813 à 1820. Il embrasse donc, au point de vue militaire, une des périodes les plus intéressantes, la plus douloureusement intéressante des guerres du premier Empire. Dans chacune des parties des *Mémoires* du général Thiébault, nous avons vu successivement à peu près tous les généraux du premier Empire passer sur la sellette et être deshabillés d'une main aussi leste que brutale. Dans ce volume, c'est au tour du maréchal Davout d'être tancé d'importance, et l'auteur a, cette fois, la dent plus dure que jamais. A en croire Thiébault, Davout n'est pas seulement un « violent, un grossier, un homme cruel, d'une obstination animale, se perdant dans les plus misérables minuties, rebutant tout le monde, se défiant de n'importe qui » (p. 67) ; c'est « un incapable. » Comment ! un incapable, le vainqueur d'Auerstaedt, celui dont Napoléon disait : « Il n'y a en Europe que moi et Davout capables de commander une armée de cent mille hommes ? » Oui, incapable, c'est Thiébault qui l'affirme, et certainement il s'y connaissait mieux que l'Empereur. « Davout, ajoute-t-il, était la médiocrité aux prises avec les plus grands devoirs, l'activité fiévreuse, l'entêtement buté, qu'aucune considération humaine ne pouvait retenir dans quelques bornes que ce fût » (p. 67). Il est inutile d'insister sur les inconvénients d'écrire l'histoire avec un parti pris de ce genre. La campagne de 1813, le récit du siège et de la retraite de Hambourg ne sont

plus une narration militaire, c'est un thème à diatribes contre un homme : cela peut s'intituler plus exactement : « Comme quoi, en 1813, le maréchal Davout demeura inférieur au dernier caporal de son armée. » Et l'on songe involontairement : Ah ! si « le maréchal » Thiébault avait commandé à Hambourg, combien les choses eussent changé, quelle tournure auraient prise les événements, qui sait si les alliés seraient entrés en France, qui sait si nous aurions eu Waterloo ! Tout le reste du volume contient des appréciations de ce genre. De telle sorte qu'en fermant ce tome V nous nous demandons quelle valeur générale possèdent ces Mémoires, et si ce n'est pas là un pamphlet dont le seul mérite est d'être écrit avec un talent très réel, indiscutable. Nous craignons que ce ne soit pas assez pour donner à Thiébault historien le rang auquel il eût pu prétendre avec moins d'amertume, plus de jugement et d'impartialité.

4. — *L'Épopée de Waterloo*, par M. Georges Barral, ne constitue point, à proprement parler, des mémoires. C'est un récit composé, nous dit l'auteur, d'après des souvenirs de famille ; mais, en réalité, la contribution personnelle des deux grands-pères de M. Barral, dans cette nouvelle narration de la campagne de Waterloo, n'apparaît pas d'une façon assez soutenue ni assez suivie pour donner à ce livre la couleur, si appréciée de notre temps, de la chose vécue. De plus, en prenant la place des deux officiers, l'écrivain ne s'est pas « mis dans leur peau, » si l'on veut bien nous permettre cette expression un peu triviale. Il devient un historien quelconque de la crise dernière du drame napoléonien : il substitue, involontairement sans doute mais fatalement, ses appréciations, ses jugements, sa manière de voir, à celle des acteurs de ce grand épisode, et son récit, qui a déjà perdu en couleur, ne se rattrape pas au point de vue de l'exactitude, de la netteté, de cette précision documentaire qu'un livre écrit de nos jours, après la multitude de renseignements que nous avons déjà sur Waterloo, aurait dû posséder. Certaines recommandations sont puériles. C'est ainsi que M. Barral avertit de ne pas confondre le général Girard, blessé mortellement à Ligny, avec le général Gérard, qui fut ministre de la guerre en 1830 ; qu'il avertit que le général Kellermann, qui commanda un corps de cavalerie à Waterloo, n'est pas le vieux maréchal duc de Valmy. Ces explications, bonnes dans un manuel de préparation au baccalauréat, ne sont pas à leur place dans un livre comme celui-ci. Ces réserves faites, on trouvera dans le travail de M. Barral un bon résumé écrit avec un certain souffle et de la vigueur. C'est un ouvrage à l'usage « des gens du monde, » mais dont la valeur historique est secondaire.

5. — D'un autre genre encore mais composé, nous le supposons du moins, sans aucune prétention littéraire ni historique, est le livre de M. Chalamet : *Guerres de Napoléon, racontées par des témoins oculaires*. M. Chalamet s'est contenté de puiser, dans les divers volumes de Mémoires parus depuis une dizaine d'années, ou même avant,

sur le premier Empire, des récits qu'il a ajoutés les uns aux autres, la plupart sans suite ni liaison entre eux, mais dont la réunion n'en constitue pas moins un tout d'une lecture intéressante. Ce livre est illustré de gravures de l'époque qui lui donnent un attrait particulier. Il figurera convenablement dans une liste de livres de prix ou d'étrennes.

6. — Nous revenons, avec l'ouvrage du général comte de Ségur : *Du Rhin à Fontainebleau*, aux Mémoires proprement dits. Ce volume est le troisième de l'édition spéciale consacrée par la maison Firmin-Didot à cette partie des Mémoires de Ségur où l'ancien aide de camp de l'Empereur Napoléon nous raconte ses campagnes. C'est le plus intéressant des trois, celui où l'écrivain a su le mieux trouver un sujet parfaitement adapté à ses grandes qualités littéraires. On trouvera des récits plus exacts au point de vue historique, plus précis au point de vue des opérations militaires, on lira dans les *Mémoires* de Macdonald, par exemple, une narration de la retraite de Leipzig à la fois plus sombre et plus mouvementée, mais un tableau d'ensemble plus émouvant, écrit dans un style aussi touchant et aussi grave, aussi pathétique, aussi bien approprié aux événements, nous ne croyons pas qu'il en existe. On a beaucoup reproché à Ségur ces inexactitudes, il a eu l'honneur d'être réfuté plusieurs fois; mais en dépit de ses détracteurs, son livre restera, car, malgré des erreurs de détails, ses Mémoires demeurent profondément vrais dans l'ensemble. Ségur n'est pas, d'ailleurs, comme voudraient le faire croire certains de ses critiques, un détracteur systématique de Napoléon : il a, au contraire, le culte et la passion de « son Empereur, » il n'est pas tendre pour les hommes de l'ancien régime, lui neveu d'un maréchal du roi Louis XVI; il n'est pas de faute de Bonaparte qu'il ne cherche à pallier; mais, pour les excuser, il faut bien les faire remarquer, et c'est ce que n'ont pas voulu lui pardonner certains fanatiques du grand homme. Non seulement Ségur n'est pas un détracteur de Napoléon, mais il nous paraît même exagéré dans l'enthousiasme qu'il conserve pour lui dans sa défaite, et si l'on pouvait reprocher quelque chose à l'écrivain, c'est de n'avoir pas insisté assez sur la lassitude dans laquelle était tombée la France à la fin de 1812, de cet empire et de cet homme malfaisant dont l'ambition extravagante allait réduire notre pays à la dernière extrémité. Sauf un petit nombre d'exaltés, tout le monde en France, après la campagne de Russie, comprenait l'abîme où nous entraînait Napoléon, l'immense majorité de la nation désirait la chute de ce régime de fer, chacun l'attendait avec impatience, et la plupart s'en réjouirent. Voilà ce que Ségur n'a pas dit, n'a peut-être pas osé écrire, mais ce que l'histoire impartiale commence à noter, ce que dans cinquante ans elle n'aura plus à démontrer. Quoi qu'il en soit, nous recommandons le troisième volume des *Souvenirs militaires* de Ségur comme un des livres les plus intéressants sur la chute du premier Empire.

7. — Très différents nous apparaissent les *Mémoires* du général Rapp, un autre aide de camp de Napoléon. Ils sont certainement bien inférieurs aux *Souvenirs* de Ségur, mais dans la période de « napoléonite » aiguë dont nous souffrons, il suffit qu'un volume parle du premier Empire pour obtenir un immense succès, et, grâce à cette maladie, passagère espérons-le, les *Mémoires* du général Rapp atteindront peut-être leur dixième édition. M. Désiré Lacroix, le savant écrivain militaire auquel la maison Garnier a confié le soin de présenter à nouveau au public ces Mémoires, était plus à même que personne de les remettre au point. Les *Mémoires* de Rapp firent jadis partie de la collection élaborée de toutes pièces chez le libraire Ladvocat, par les frères Méliot, Luchet, Nizard, Villemarest, etc. Les Mémoires actuels, nous le pensons, ont été revus sur des notes plus authentiques : le nom du nouvel éditeur doit être pour nous, à cet égard, une garantie de véracité et de bonne foi. La partie capitale de cet ouvrage est naturellement ce fameux siège de Dantzig, qui, beaucoup plus que ses Mémoires, contribueront à faire vivre Rapp dans le souvenir de ses concitoyens. Véritablement, Rapp se montra, dans les circonstances cruelles que traversait alors notre patrie, à la hauteur de la redoutable situation qui était la sienne. Le siège de Dantzig restera comme une des plus belles pages des guerres du premier Empire : on la lira avec un vif intérêt, écrite par celui qui y joua le premier rôle.

8. — Les Mémoires du général Lejeune, dont le premier volume : *De Valmy à Wagram*, a seulement paru, constituent un ouvrage intéressant, écrit dans un style pittoresque et coloré, qui met certainement l'auteur plus près de Ségur que de Rapp. Lejeune, plutôt qu'un militaire de tempérament, était un artiste, et c'est d'après des impressions plus que d'après des observations suivies qu'il a rédigé ses Mémoires. Néanmoins, il voyait, ou plutôt il sentait juste : aussi son livre, dont on peut dire qu'il part surtout du cœur, se lit agréablement. Entré dans l'armée en qualité de simple soldat, au début de la Révolution, Lejeune devint officier du génie et fut plus tard attaché à la personne de Napoléon. Il était à Marengo, à Austerlitz, à Iéna, à Eylau, à Friedland, passa de là en Espagne et assista au siège de Saragosse. Il nous a laissé de cet épisode des guerres de 1808 un tableau saisissant, qui est le morceau capital du volume que nous avons sous les yeux et dont l'intérêt poignant assurerait seul le succès. Il faut lire ces pages pour se rendre compte de l'opiniâtreté, du sang-froid, de l'endurance, de la vaillance tantôt sombre, tantôt gaie et communicative, que peuvent à l'occasion déployer nos soldats. Et quelle admirable conduite que celle de cette population espagnole, soldats improvisés pour la plupart, qui, manquant de tout, soutinrent pendant des mois l'effort d'une armée française, luttèrent pied à pied et succombèrent vaincus seulement par la famine, la maladie et la mort. Tout le monde sait ce que fut cette guerre de mines et de contre-mines, ces

combats de rues, où chaque maison devenait une forteresse, chaque couvent un réduit redoutable. Mais le général Lejeune ne nous donne pas seulement la suite et la nomenclature des événements, il nous en fournit aussi la physionomie, la couleur, le côté vécu, et personne mieux que lui n'était à même de nous présenter de ce grand spectacle une copie exacte. Son œuvre tire de ce caractère un intérêt puissant. Les derniers chapitres, consacrés à la campagne d'Autriche en 1809, en particulier à Essling et à Wagram, ne sont ni moins intéressants ni moins pittoresques.

9. — Nous venons de terminer, avec les Mémoires du général Lejeune, la liste des Mémoires sur le premier Empire que nous avons à examiner aujourd'hui. Avec les *Souvenirs de Constantine*, par le général Ch. Cadart, nous passons à une autre époque, celle de la conquête d'Alger, moins brillante sans doute que la première, mais fertile encore en héroïsmes, en traits de courage. Les *Souvenirs de Constantine* sont le récit de deux années passées en Algérie, de 1838 à 1839, par un jeune officier du génie auquel de notables qualités militaires et le hasard des événements réservaient une brillante carrière. 1838-1839 ! Ce n'était point la période de l'apaisement, il s'en fallait. A part une zone relativement restreinte où il était permis de se croire en pays réellement conquis, on se trouvait là sur un véritable champ de bataille, où les surprises, les embuscades, les coups de feu attendaient à chaque pas nos colonnes. Mais aussi, quel champ fécond d'observations, d'études, pour un jeune officier comme l'était alors le général Cadart, joignant à l'amour de l'inconnu et des aventures naturel à son âge, celui du devoir à accomplir et d'un honorable avancement à conquérir. Ce petit livre, qui ne peut manquer d'obtenir un légitime succès, n'est pas un journal ordinaire, un assemblage sans art d'événements racontés chronologiquement et juxtaposés brutalement dans l'ordre des dates. C'est un chapitre vécu de la vie d'officier en Algérie à une époque où l'imprévu, l'inconnu, le pittoresque, se pressaient sous les pas de notre armée d'Afrique avec une merveilleuse rapidité. En observateur judicieux, le général Cadart a su mettre au point ces tableaux divers, de manière à en faire une toile d'ensemble très colorée, très fouillée dans ses détails, dont la vue est à la fois captivante et instructive. Au point de vue historique pur, certains passages ont une valeur très sérieuse. Le combat de Djemilah, notamment l'établissement du camp de Kréneg, la construction des ouvrages défensifs de Djemilah et de Berri-Guescha, sont autant de pages formant une contribution très sérieuse à l'histoire générale de la conquête de l'Algérie.

10. — Si nous avons dû faire quelques réserves à propos de l'*Épopée de Waterloo*, nous n'avons que des éloges à donner aux *Lettres du capitaine Loizillon sur la campagne de Crimée*, qui, indépendamment de leur

valeur militaire, tirent de leurs mérites littéraires un charme sensible. Nous regrettons vivement de n'avoir jamais eu entre les mains les *Lettres sur le Mexique* du même écrivain, où se trouve, paraît-il, une préface donnant à connaître au public ce que fut l'homme et l'officier. Sans doute, ces dernières lettres de Crimée nous font bien deviner ce qu'il put être et ce qu'il fut certainement, un noble cœur, un cœur aimant en même temps qu'un vaillant soldat. Nous eussions aimé à voir nos déductions confirmées par une biographie authentique et détaillée. Attaché, sur sa demande, à la division du général Brunet, le capitaine d'état-major Loizillon s'embarque le 29 décembre 1854 et, après un séjour de quelque durée à Constantinople, débarque le 9 février à Kamiesch. L'hiver, ce rude hiver qui fut si fatal à nos soldats, sévissait alors dans toute sa rigueur. On déterrait des pieds de vigne pour attiser le maigre feu de bivouac qui suffisait à peine à préserver nos vaillants troupiers de la congélation. Mais l'industrie, la bonne humeur de ces hommes d'élite supplée à tout ce que l'intendance a oublié de prévoir. Loizillon nous dépeint avec autant de couleur que d'exactitude ces misères de la tranchée. Mais comme il est observateur et curieux, il nous tient en même temps au courant de tout ce qui a quelque intérêt au point de vue militaire, des travaux des Russes, de leur prodigieuse activité, des actes de courage véritablement stoïques de ces hommes, nos ennemis d'hier, nos amis de demain. Il excelle à endormir les craintes de ses parents et à jeter une gaze habilement épaissie sur les dangers qu'il court : il leur laisse croire à son séjour prolongé au camp quand sa division a pris depuis longtemps sa place au plus fort des travaux du siège. Dans la période la plus critique des opérations, il garde toujours vis-à-vis de ses chers correspondants l'apparente tranquillité d'esprit qui leur rendra le calme et l'espérance dont ils ont tant besoin. A huit cents mètres de Malakoff, il cultive un plant de violettes écloses au souffle des canons russes, et glisse quelques-unes de ces fleurettes dans chacune de ses lettres. Pas un instant sa bonne humeur, sa vaillance physique et morale ne se démentent, et l'on peut lui appliquer une bonne part des éloges qu'il prodigue à nos soldats. Entre temps il assiste à de chaudes affaires. Il est à la prise du Mamelon-Vert, au sanglant assaut du 18 juin, enfin à la glorieuse journée du 8 septembre, qui fit tomber Malakoff et avec elle Sébastopol. On trouvera dans les lettres du capitaine Loizillon des détails qui tirent de nos rapports actuels avec la Russie un intérêt bien particulier sur l'étrange sympathie qui attirait nos soldats vers les soldats russes sur cette même terre de Crimée où ils eussent dû cependant ne se considérer que comme des ennemis acharnés. Lors de l'échange de prisonniers effectué en juillet 1855, le capitaine Loizillon recueille de la bouche de nos soldats et enregistre avec une complaisance prophétique tous les bons traitements dont ils ont été l'objet. On leur a fait fête

sur la route de Perékop à Odessa ; les habitants riches se disputaient le plaisir de les héberger. Non moins magnifique que les particuliers, le gouvernement russe allouait vingt sous par jour pour leur nourriture aux Français, alors que la solde du soldat russe n'excédait pas vingt centimes. Et nos braves troupiers d'inviter à leur table ceux de l'escorte, politesse qui établit bientôt une telle solidarité qu'on a peine bientôt à discerner ceux qui sont conduits de ceux qui conduisent. Dans le contact prolongé des lignes adverses sur la Tchernaïa cette entente ne fit qu'augmenter. « Les officiers, écrit Loizillon, ont peine à empêcher les hommes de fraterniser. » Aussi, aux premiers bruits de l'armistice, il faut renoncer à contenir les avant-postes. « Partout nos vedettes ont échangé leur gourde et font « camarades, » suivant l'expression des Russes. » En mars, enfin, quand l'armistice est ratifié, c'est une véritable explosion : l'entrain est général, les officiers s'y associent. Les officiers russes viennent dans nos camps ; Loizillon a un ami intime, un capitaine d'état-major russe, qui ne quitte pas sa tente. Invité à son tour, il se rend à Baktchi-Seraï et nous conte avec beaucoup de verve l'accueil pantagruélique qui est fait aux officiers français. Cette rapide analyse ne peut donner qu'une idée imparfaite du charme qui se dégage des lettres de Loizillon, charme fait de bonne humeur, d'entrain, de bon sens, de santé physique et morale. Écrites sans apprêt, sans recherche de style, elles abondent cependant en traits pittoresques, en mots heureux ; elles touchent parfois, comme dans la tragique description de la veillée d'armes du 18 juin, au pathétique du meilleur aloi. Elles ont toute la valeur d'un document sincère et peuvent être offertes au public comme un journal sincère et très complet du siège de Sébastopol.

11. — Des lettres du capitaine Loizillon sur la Crimée à l'étude consacrée par M. Louis Martin au *Maréchal Canrobert*, la transition est facile. Canrobert, effectivement, c'est bien la glorieuse personnification de cette campagne célèbre dont il n'eut pas le dernier honneur, mais dans laquelle son admirable ténacité, son souci du bien-être du soldat, préparèrent le triomphe. Nous avons eu à analyser ici même diverses biographies de l'illustre maréchal, notamment les ouvrages du commandant Grandin et de M. Bournand, et nous avons donné à ces travaux les éloges qu'ils nous paraissaient mériter. D'un autre genre, plus documenté, d'une allure plus historique, se présente le livre récent de M. Martin. L'auteur a profité de sa situation au ministère pour puiser à des sources que n'avaient point consultées ses prédécesseurs. Il a eu souvent la main heureuse, par exemple dans la pièce qui met sous nos yeux les notes données par le maréchal de Castellane au lieutenant Canrobert en 1830. On rencontre dans ces notes, entre autres, le renseignement suivant : « Petit, laid, mais bien tourné, officier à avancer au choix dans l'intérêt de l'avenir de l'armée. » Sauf la note sur le physique, qui nous paraît exa-

gérée, l'appréciation de l'inspecteur général de Canrobert s'est vérifiée. M. Martin s'est servi judicieusement des divers ouvrages sur les campagnes d'Algérie, de Crimée, d'Italie, de 1870, où il savait trouver des renseignements sur son sujet. Il a le courage de les citer. C'est là un mérite qui n'est pas commun chez les biographes, et nous l'en félicitons. Son livre n'en possède pas moins un mérite original certain.

12. — C'est encore de la campagne de Crimée que nous parlent les *Lettres d'un zouave*, publiées par M. Amédée Delorme. L'auteur du *Journal d'un sous-officier en 1870* a pensé avec justesse qu'au moment où nous demeurons encore sous l'impression des désastres de l'année fatale, il était opportun de faire un retour vers ces grandes époques de notre histoire militaire où les qualités de notre armée apparurent avec tant d'éclat. Il a trouvé un manuscrit intéressant : les lettres d'un soldat, d'un zouave, et il nous les donne à connaître. Elles en valent d'ailleurs la peine. On ne rencontrera pas là l'intérêt de la correspondance de Loizillon ; on trouvera même sans doute que ce « zouave » aime bien la périphrase ; n'importe, il y a dans ces pages du pittoresque, de la couleur et un bon ton de gaieté qui ont leur charme.

13. — L'histoire de la guerre franco-allemande écrite par M. Dick de Lonlay a eu un légitime succès. Élaborée à l'aide de documents la plupart inédits, tirés en grande partie des Historiques de régiments, remplie d'anecdotes tragiques, comiques, émouvantes, elle s'adressait au grand public qui cherche dans les narrations historiques des émotions plutôt que des événements. Elle ne pouvait manquer d'avoir des lecteurs. Mais elle comprend plusieurs gros volumes et, malgré son bon marché, n'est pas à la portée de tout le monde. Les éditeurs ont donc pensé qu'il y avait avantage à extraire de cette longue publication les morceaux principaux, les épisodes les plus marquants de cette guerre sanglante, et ce sont ces épisodes mêmes qu'ils présentent aujourd'hui au public sous le nouveau titre : *Les Anniversaires de 1870*, nous donnant précisément le récit des grandes rencontres dont les Allemands ont fêté naguère l'anniversaire. Nous n'avons rien à dire contre l'exubérance de joie, la profusion de toasts auxquels se sont livrés à cette occasion nos vainqueurs d'un jour. Nous dirons même que nous avons vu avec un certain plaisir ces réminiscences tapageuses. Elles ont eu, en France, une influence salutaire en nous montrant que de l'autre côté du Rhin les rancunes, les haines ne sont point éteintes et que nous devons nous tenir prêts à en repousser, à bref délai peut-être, la nouvelle effervescence. Rappeler comment eurent lieu nos défaites, dire qu'écrasés par des fautes politiques et militaires nous succombâmes avec honneur, quelquefois avec héroïsme, c'est la meilleure réponse que nous puissions faire pour le moment aux rodomontades de nos voisins. Le nouveau volume de la maison Garnier comprend : les batailles de

Wissembourg, de Frœschviller, de Forbach, des 16 et 18 août à Rezonville et à Saint-Privat, de Sedan, la capitulation de Metz. Mais ce ne sont point des relations complètes de ces diverses rencontres que l'on a dans le livre de Dick de Lonlay : on y trouvera surtout ces épisodes dont nos enfants ne connaîtront jamais assez les détails : les charges héroïques dites de Reichshoffen, celles du plateau d'Avron ; le combat du ravin de Greyère où le lieutenant Chabot, du 57e de ligne, s'empara du drapeau du 16e régiment allemand (Hessois); la lutte à jamais mémorable du 6e corps français, commandé par Canrobert, contre la garde royale prussienne et les Saxons le 18 août ; le massacre de Passavant, les tentatives désespérées de Balan le 1er septembre ; enfin, la journée maudite, celle de la capitulation de Metz après la trahison de Bazaine. Tous ces récits, malgré la douleur, le sang, qui suintent à travers les lignes, ont leur action vivifiante, réconfortante. Ils montrent ce qu'un peuple qui a su produire de tels efforts, qui a donné l'exemple d'une telle énergie, eût été à même d'obtenir si les hommes chargés de ses destinées lui avaient mis en main un fer suffisamment aiguisé. Ils donnent la confiance que l'espérance nous est permise, et qu'au jour marqué par la Providence nous pourrons être encore l'armée d'Auerstaedt et d'Iéna.

14. — Le livre que nous venons d'analyser est surtout, on peut même dire uniquement, anecdotique. Au contraire, *la Seconde Campagne de France*, du commandant Rousset, dont nous avons à étudier aujourd'hui les trois derniers volumes, est une histoire militaire, une narration didactique des événements de 1870. Ces trois volumes, consacrés aux « armées de province, » nous donnent l'histoire des deux armées de la Loire, de l'armée du Nord, de la campagne de l'Est, de la guerre dans les Vosges, en Franche-Comté, en Bourgogne, enfin des grands sièges; un chapitre est consacré aux opérations maritimes. Le 19 septembre 1870, jour où, par le combat de Châtillon, les armées allemandes terminèrent l'investissement de Paris, seize départements étaient envahis en totalité ou en partie. De nos places fortes, les unes étaient déjà prises, d'autres masquées ou sur le point de l'être. 813,000 ennemis foulaient le territoire, et derrière eux 350,000 hommes exercés et encadrés, sans compter ni l'arrière-ban de la landwehr ni la landsturm, étaient prêts soit à combler les vides des troupes belligérantes, soit à les renforcer au besoin. Pour refouler de son territoire des masses aussi considérables, quelles étaient les ressources dont la France pouvait encore disposer ? L'armée de Metz, véritable noyau de notre ancienne puissance militaire, ne comptait déjà plus, et celle de Sedan avait disparu tout entière. Les seules épaves échappées au désastre, 13e et 14e corps, étaient venues s'enfermer dans Paris, d'où il était à prévoir qu'elles ne sortiraient pas de sitôt ; les garnisons des places fortes, composées en majorité de gardes mobiles, étaient

bloquées et vouées à un sort que l'état d'infériorité de nos forteresses et de leur armement ne faisait que trop pressentir. Il restait en tout, pour tenir la campagne et garder l'Algérie, une fraction de la garde mobile de province, cinq régiments d'infanterie, six de cavalerie et une batterie montée. C'est en face d'une situation aussi lamentable que se trouva en arrivant à Tours, le 16 septembre, le vice-amiral Fourichon, délégué au ministère de la marine et à celui de la guerre par intérim. Il ne disposait, au surplus, que d'un personnel restreint, le ministère de la guerre n'ayant, par suite d'une conception peu judicieuse des exigences de la situation, envoyé en province que le quart de ses employés. Néanmoins, on se mit immédiatement en devoir de remplir les instructions qu'avait données, au départ de Paris, le général Le Flô, et on parvint à mettre sur pied, en quelques jours, un corps d'armée complet, le 15e, dont le général de la Motte-Rouge reçut le commandement. Quand on songe, dans les loisirs de la paix, à la somme prodigieuse d'efforts qu'il a fallu dépenser pour arriver, en aussi peu de temps et avec les éléments éparpillés dont on disposait, à former non seulement le 15e corps d'armée, mais successivement tous ceux qui ont constitué les armées de la Loire et de l'Est, en présence des masses victorieuses qui, arrivées jusqu'au cœur du pays, entravaient la mise en œuvre des services, les mouvements et la création du matériel, la fabrication des armes et des engins de guerre; quand on réfléchit à la tâche écrasante qu'ont assumée et accomplie, en ces jours de troubles et de deuil, quelques hommes soutenus seulement par leur patriotisme et leur dévouement et qui avaient à lutter encore contre l'ingérence d'incapacités telles que celle de M. de Freycinet, on ne peut se défendre d'une émotion consolante, d'un patriotique orgueil. L'improvisation des armées de province par des généraux tels que d'Aurelles, la Motte-Rouge, Chanzy, est un des tours de force les plus étonnants dont l'histoire fasse mention et qui laisse loin derrière lui l'effort national de 1793. Nos ennemis ont avoué eux-mêmes, par la brochure d'un de leurs écrivains les plus autorisés, le général baron von der Goltz, que seule en Europe, la France, grâce à son unité, sa richesse et sa puissante vitalité, était capable de l'accomplir. Ce fut dans les conditions que nous venons de dire que commença la deuxième période de cette malheureuse guerre qui, si elle est demeurée sans grande gloire, a montré cependant de quels efforts est capable un pays comme le nôtre, quand toutes les bonnes volontés s'unissent, quand, sans distinction de parti, les cœurs battent en faveur d'une même idée, n'ont plus qu'un seul but. Nous ne saurions analyser, même sommairement, en quelques lignes, ces trois derniers volumes de quatre cents pages chacun, où M. le commandant Rousset nous a donné un tableau très suffisamment complet, toujours exact, parfois coloré et mouvementé, des événements militaires. Dans une œuvre de ce genre, une classifi-

cation méthodique des matières s'impose : elle seule peut conduire à la clarté indispensable dans ce dédale d'opérations, de marches, de contre-marches, de combats. Nous n'avons que des éloges à donner à la division de l'ouvrage : toutefois, au point de vue des rapports des parties les unes vis-à-vis des autres, il nous paraît que l'auteur a donné à la guerre en province une importance qu'elle ne comporte pas. Certes les faits proprement dits, les rencontres, les chocs de troupes, y furent plus nombreux que dans la première partie de la guerre, mais c'est ici le cas de dire que la qualité n'en vaut pas la quantité. Spécialement au point de vue des enseignements techniques qu'on en peut retirer, la moissson est maigre. Nous aurions donc préféré un volume de plus consacré à l'armée du Rhin, à celle de Sedan, même au siège de Paris, et en voir un de moins à ces armées de province qu'on peut louer au point de vue des efforts qu'elles coûtèrent à organiser, mais qui, au point de vue militaire, ne firent pas grand'chose qu'on puisse citer comme exemple. Nous regrettons également qu'un chapitre ou deux n'aient pas été consacrés à cette guerre de siège, bien modeste, peu glorieuse, mais où les enseignements ne manquèrent point. Un officier allemand, le major Gœtze, a consacré à cet unique sujet deux volumes in-octavo qui se lisent avec intérêt : deux chapitres sur la matière n'eussent point été déplacés dans une histoire générale de la seconde campagne de France. Ces rares critiques faites, nous nous empressons de dire qu'après l'histoire de la guerre rédigée à Berlin par le grand état-major allemand, nous ne connaissons rien d'aussi complet et d'aussi bien résumé sur la campagne de 1870-1871.

15. — *Une Évasion* est le récit d'une aventure qui n'aurait qu'un médiocre intérêt si le héros (?) n'en était une personnalité qui a fait depuis plus de bruit qu'en 1870. M. Auguste Burdeau, que nous avons vu depuis ministre de la marine et plus tard Président de la Chambre, a cru devoir mettre le public au courant d'une tentative d'évasion, d'ailleurs avortée, qu'il effectua avec quatre de ses camarades, pour sortir des prisons où il avait été envoyé à titre de garde mobile. Nous croyons que le public accueillera sans enthousiasme ces révélations posthumes.

16. — On se plaignait avant la guerre de 1870 et on nous a reproché après nos désastres de ne point connaître *l'Armée allemande*. On ne saurait plus aujourd'hui nous adresser la même critique, car on peut dire en toute vérité que nous savons aujourd'hui nos ennemis sur le bout du doigt. Grâce aux nombreux ouvrages de vulgarisation que l'on rencontre sur les rayons de toute bibliothèque qui se respecte, l'armée allemande est aussi familière à nos officiers que la leur propre, et s'il suffisait de connaître son adversaire pour le vaincre, l'ennemi héréditaire n'aurait qu'à bien se tenir. Dans le nouvel et élégant ouvrage que MM. Ch. Speckel et G. Foliot consacrent à leur tour à l'armée de Guillaume II, les deux

auteurs ont su rajeunir la matière en mêlant agréablement le plaisant au sévère et en nous donnant, à côté de détails techniques ou organiques, une physionomie souvent humoristique, toujours vraie, du troupier allemand. Après une introduction rétrospective sur les origines et le développement de l'armée allemande et une vue d'ensemble sur l'organisation actuelle, ils étudient successivement le commandement et les cadres, l'administration et les services accessoires, enfin les trois armes. L'ouvrage est intéressant, d'une lecture facile, souvent attrayante, spécialement dans les chapitres consacrés à la vie du soldat, à l'éducation morale et religieuse, aux cantines, etc. Illustré par A. Fleuri de jolies vignettes et tiré avec luxe, ce livre est un de ceux qu'on peut le plus recommander comme ayant le double attrait de la forme et du fond.

17. — Puisque nous parlons des Allemands, nous placerons ici un ouvrage qui nous arrive de l'autre côté du Rhin et qui démontre de quelle faveur les études historiques anciennes jouissent encore chez nos voisins. L'auteur est M. Hugo Liers, docteur en philosophie et professeur au gymnase de Waldenbourg ; ce travail a pour titre : *L'Art militaire chez les anciens considéré sous le point de vue spécial de la stratégie.* M. Liers a partagé son livre en quatre chapitres principaux dans lesquels il étudie successivement : le recrutement, l'armement, les marches, le campement, les combats, les ravitaillements, puis la stratégie et la tactique envisagées dans la défensive et dans l'offensive. Le chapitre IV est consacré à l'examen du caractère guerrier des peuples anciens, Spartiates, Athéniens et Béotiens, Macédoniens, Numides et Carthaginois, Gaulois et Germains, Romains. Dans toute la première partie de l'ouvrage, l'auteur ne nous donne guère de renseignements nouveaux sur le recrutement et l'armement des anciens. Ce sont là des matières qui ont été longuement et savamment traitées au XVIIIe siècle, où un peu partout, et notamment en France, les Folard, les d'Ablancourt et tant d'autres commentaient et traduisaient jusqu'au dernier opuscule militaire grec ou latin. Toutefois le sujet a été bien rajeuni par M. Liers, et les aperçus nouveaux qu'il sait tirer d'un sujet en apparence très connu donnent à son travail une intéressante physionomie. Cependant là où l'œuvre du savant professeur est véritablement originale et bien personnelle, c'est dans tout ce qu'il nous apprend sur la tactique et la stratégie des anciens. Sujet d'un puissant attrait, en dépit de son allure surannée, et qui ne peut manquer d'attirer l'attention de quiconque s'intéresse aux choses militaires. A propos du ravitaillement, il nous semble pourtant que M. Liers s'avance un peu en soutenant que la subsistance des troupes était plus facile autrefois qu'aujourd'hui, par cette raison que les armées étaient moins nombreuses, les campagnes plus courtes, et qu'en hiver les opérations étaient suspendues (p. 201). Il paraît erroné également de dire que les théâtres d'opérations furent la plupart du temps le long des côtes et que

les ravitaillements par mer tiraient de cette situation une facilité particulière (ibid.). Qui voudrait prétendre que les difficultés que dut rencontrer Alexandre pour le ravitaillement d'une armée opérant à plus de mille lieues de son pays ne furent pas supérieures, dans des contrées sans doute plus désertes encore à cette époque qu'elles ne le sont aujourd'hui, à celles qu'eut à supporter par exemple la Grande Armée opérant en 1805 en Allemagne? Il y eut là, sans doute, l'établissement préventif d'une série de bases d'opérations dont les historiens ne nous ont point laissé la trace et dont nous aurions aimé à voir M. Liers nous donner la clef. Dans les chapitres suivants, notamment dans celui où il nous parle de la conduite de la guerre, de l'offensive et de la défensive, l'écrivain allemand a porté une véritable lumière sur des procédés de combat et de stratégie encore peu connus : il l'a fait avec une science et une variété de documents de la plus haute valeur. Il pose en principe — et il appuie ses arguments par des citations, — que l'offensive était déjà reconnue des anciens comme un élément prépondérant de la victoire. Tant il est vrai que les grands axiomes de l'art militaire n'ont jamais changé et qu'ils sont de nos jours ce qu'ils étaient il y a trois mille ans. *Major est animus inferentis vim quam arcentis*, disait Annibal à son armée, et Scipion affirmait également que : *plus animi est inferenti periculum quam propulsanti* (p. 250). Tout le reste de l'ouvrage nous paraît digne de l'étude des lettrés et des hommes de science.

18. — Comment, à quelle heure et dans quelles conditions militaires se dénouera la crise qui depuis des années tient l'Europe dans l'attente entre la paix et la guerre? Telle est la question que se posait M. Charles de Mazade quelques jours avant que la mort vînt prématurément l'enlever aux lettres. Cette intéressante étude, extraite de ses papiers posthumes, vient de paraître sous le titre : *L'Europe et les neutralités*, et c'est avec plaisir que nous la signalons aux hommes qu'intéresse l'avenir de notre pays. C'est un fait que l'Allemagne et la France se trouvent en force sur les Vosges et sur la Meuse. C'est aussi un fait que, si elles doivent éprouver quelques difficultés à s'aborder directement par une attaque de frontière, il y a, aux deux extrémités de leur ligne, des zones libres par où elles peuvent tenter de se frayer un chemin, de se tourner mutuellement pour faire tomber leurs défenses. Les Allemands, par habitude et par tactique, accusent la France de méditer sans cesse des conquêtes ou des violations de territoire. La France, avec bien plus de raison, peut montrer la prépondérance allemande savamment organisée, s'imposant ou s'insinuant de toutes parts, pesant sur ses voisins de tout son poids par l'intimidation ou les captations comme par les alliances. Entre les deux puissants adversaires, la Belgique et la Suisse se sentent pressées, menacées, peu ou mal protégées par la légalité européenne, et d'autant plus jalouses de se défendre elles-mêmes, de sauvegarder leur

indépendance et leur neutralité. Ceci explique les efforts tentés récemment par les deux États pour élever leur puissance militaire à un niveau hors de proportion avec leur population et leurs moyens financiers. Mais dans l'état actuel de l'Europe, qui oserait dire qu'ils ont tort et que les dangers pressentis par eux sont fallacieux? M. de Mazade étudie cette question de la violation de la neutralité belge ou helvétique avec une compétence et une hauteur de vues frappantes ; il étaie sa thèse de données militaires certaines et de considérations stratégiques sinon nouvelles, tout au moins bonnes à répéter. Ce petit livre compte au nombre de ces prophéties qu'on regrette plus tard d'avoir traitées de billevesées.

19. — Avec le *Dictionnaire militaire* nous abandonnons l'histoire militaire pour arriver aux sciences positives qui régissent la conduite des armées. C'est de nos jours un gros travail que celui d'un dictionnaire militaire. Avec la rapidité des progrès actuels, avec les modifications continuelles que nécessite la mise au point permanente des éléments de la guerre, on s'expose à voir devenir caduques en un petit nombre d'années, de jours, d'heures même, des institutions qui paraissaient destinées à vivre longtemps au moment de leur adoption. Il est donc urgent qu'un travail de ce genre soit mené rapidement, de façon tout au moins à ce qu'il puisse synthétiser, à un moment donné, à une date précise, non point les principes, qui sont immuables et indépendants du temps, mais la partie mobile et changeante de la force armée. Le *Dictionnaire militaire* nous paraît conçu suivant un plan rationnel et une méthode judicieuse. On n'y trouvera pas la science du général Bardin, mais on n'y rencontrera pas davantage ses longueurs et ses discussions déplacées. Les auteurs anonymes ont pris pour base l'armée moderne et nous la dépeignent telle qu'elle est, ne nous donnant à connaître les institutions antérieures que lorsque c'est indispensable. Quatre fascicules seulement ont paru depuis 1894, et il nous semble que les collaborateurs pourraient aller un peu plus vite. Nous avons parcouru avec intérêt ces fascicules et nous y avons trouvé déjà quelques renseignements qui sont aujourd'hui de l'histoire ancienne : la dernière colonne consacrée à l'adjudant de bataillon, par exemple, et l'article sur l'artillerie. Sans doute, un ouvrage de ce genre ne peut être composé d'un seul jet, puisqu'en cours d'impression on est sans cesse obligé de le modifier et de le tenir au courant. Cependant, deux ans pour rédiger cinq cents pages de texte demeurent un temps exagéré. Il est inutile de nous appesantir sur les services que peut rendre un ouvrage de ce genre, non seulement aux officiers, pour lesquels il remplacera une volumineuse bibliothèque, mais même pour les lecteurs n'appartenant pas à l'armée et qui aiment à se rendre compte de ce qui s'y passe. D'ailleurs, est-il permis à quelqu'un, avec notre organisation militaire moderne, quand tout le monde est, a

été, ou sera soldat, de se désintéresser des choses de l'armée? Nous sommes, par excellence, à une époque où chacun doit avoir « des clartés de tout, » comme disait Molière. Spécialement en ce qui concerne les choses touchant à la défense nationale, il est certaines erreurs, certaines ignorances qui ne doivent plus être permises. Le *Dictionnaire militaire* sera pour beaucoup le sauveur qui résumera sinon le fond, tout au moins la surface des connaissances indispensables. A ceux qui savent il rappellera ; à ceux qui ignorent il donnera le vernis du savant. Le quatrième fascicule que nous avons sous les yeux se termine à la page 512 et au mot « Chapelet d'artillerie ; » on peut donc déduire que l'ouvrage a atteint son premier quart et qu'il formera deux volumes d'environ mille pages. Ce ne sera point une publication trop volumineuse ; elle sera suffisamment étendue néanmoins pour former une synthèse complète et bien ordonnée de la science militaire à la fin du XIXe siècle.

20. — L'*Essai historique sur la tactique de l'infanterie depuis l'organisation des armées permanentes jusqu'à nos jours*, de M. le capitaine Gérôme, est un travail consciencieux qui a dû demander à l'auteur beaucoup de recherches. Il n'est pas aussi facile qu'on pourrait le supposer de décrire nettement les procédés de combat inhérents à chaque époque de notre histoire, par la raison que, même aux temps où un règlement précis donna des règles fixes pour le combat, chaque chef d'armée ou même d'unité combattante eut sa façon d'interpréter les règles et de traduire les principes en les appliquant au terrain. Tout d'abord, avant la fin du XVIIe siècle il n'exista, ni en France ni ailleurs, aucun règlement de manœuvre. La routine et la tradition aidant, chaque régiment exécutait certains mouvements, à peu près les mêmes, mais chaque chef de corps avait les siens et aimait à les appliquer. Il faut arriver au milieu du XVIIIe siècle pour trouver une ordonnance de manœuvre dans le sens que nous attachons à ce mot. Celle de 1760 est la première où l'on trouve quelque ordre et quelque méthode ; sous ce rapport, la tactique de l'infanterie n'est pas chose bien vieille. A cet égard nous ferons au capitaine Gérôme une observation : le titre de son livre n'est pas exact. Ce n'est pas un essai historique sur la tactique de l'infanterie qu'il nous offre, c'est un essai sur la grande tactique, sur la disposition des troupes sur le champ de bataille et non sur la manière de combattre spéciale à l'infanterie. Nous eussions aimé à trouver dans son livre une étude raisonnée des divers règlements, depuis celui de Loustelneau en 1647 jusqu'au règlement actuel, en passant par l'instruction de 1649, par les ordonnances de 1707, 1733 (1er juin), 1746 (1er mars), 1750 (7 mai), 1753 (29 juin), 1754 (14 mai), etc., etc. Ce travail, réellement curieux, nous eût donné véritablement la tactique de l'infanterie à travers les âges. Peut-être l'honorable officier a-t-il pensé qu'un travail de ce genre aurait un côté seulement scientifique, peut-être n'a-t-il voulu faire qu'un

travail pratique? Nous avons la conviction que son livre aurait été l'un et l'autre. Tel qu'il est, ce travail présente un grand intérêt; il a sa place marquée dans toutes nos bibliothèques d'officiers.

21. — Sous le titre : *Dernier Effort*, M. le général Philebert a publié dans le *Journal des sciences militaires* une série d'articles qui, très remarqués dans l'armée, viennent d'être tirés à part. L'ouvrage contient cinq sous-titres ou chapitres principaux : I. De la Direction ; II. Des Manœuvres ; III. Des Règlements; IV. Du Tir ; V. Du Combat en fonction des quatre données précédentes. M. le général Philebert est un des officiers généraux de notre temps qui se sont le plus occupés de manœuvres avec la volonté de les rendre pratiques. Il y avait pour cela fort à faire. Il faudrait mettre hardiment la hache dans cet inextricable monceau de mouvements surannés que nous conservons précieusement, uniquement par la raison qu'ils se trouvent, parfois sous un autre nom, dans le règlement précédent, mais qui n'ont d'autre effet que d'encombrer la mémoire de nos officiers, où ils tiennent une place qui pourrait être utilement occupée par autre chose. Sous ce rapport, il est incroyable de constater combien en France, et ailleurs, la routine a de puissance et de force. « Toute manœuvre qui ne convient pas au terrain, a écrit Lloyd il y a plus de cent ans, est absurde et ridicule. » N'importe, nous continuons à manœuvrer tous les jours en dépit du terrain, en dépit du bon sens, et lorsqu'un officier élève la voix contre ces anomalies, c'est dans l'arche sacro-sainte du ministère un *caveant consules* général. M. le général Philebert lui-même a dû longtemps se contenir, et c'est seulement depuis sa mise à la retraite qu'il a pu reprendre son franc-parler et nous dire enfin des vérités qu'il serait heureux que tout le monde entendît. Le principe de l'éminent écrivain militaire — et qu'on n'oublie pas ici que cet écrivain a été cinquante ans et est encore un homme d'action — est que « l'instruction du temps de paix doit préparer et uniquement préparer les troupes à la guerre. » Il constate d'abord que la direction, la direction des troupes en vue du combat, n'existe pas en France, en raison surtout de notre régime politique, qui soumet le ministre tantôt à une coterie parlementaire, tantôt à une autre. Quant aux grandes manœuvres, elles sont « grandes » sans doute par le nombre de bataillons qui y prennent part, mais quant aux résultats pratiques obtenus, elles demeurent d'une bien mince valeur, grâce au mépris de toute règle précise, au manque de toute direction, de moyen d'action rationnellement mis en œuvre. Le général traite la question du tir, si importante dans les armées modernes, avec une connaissance du sujet qui ne saurait étonner chez un homme de sa compétence, mais qui met malheureusement en lumière les côtés faibles de notre armée par rapport à un facteur si prépondérant dans l'obtention de la victoire. « Malgré l'opinion générale en faveur dans le public et aussi dans l'armée,

écrit-il à ce sujet, l'instruction du soldat dans le tir est à peu près nulle. L'homme apte à tirer un coup de fusil avant d'arriver sous les drapeaux, soit qu'il ait chassé, braconné, ou qu'il ait été membre d'une société de tir sérieuse, ou simplement qu'il soit prédisposé par sa nature, cet homme-là met de suite plus ou moins de balles dans la cible et ne perfectionne que peu son adresse native ou acquise ; il est d'ailleurs l'exception. Quant aux soldats, quant à l'immense majorité, nous ne craignons pas d'affirmer qu'ils n'apprennent pas grand'chose en dehors des définitions plus ou moins incompréhensibles pour eux dont on se croit tenu de leur bourrer la cervelle. Il est, pour confirmer notre dire, une preuve irréfutable : comparez les résultats des tirs des mêmes hommes pendant leurs trois années de service. » Ces révélations sont graves ; nous pouvons dire, d'après notre expérience personnelle, qu'elles sont fondées. Il est donc urgent de porter remède à une situation dangereuse. Or, le général Philebert ne se contente point de la stérile satisfaction de montrer du doigt la plaie ; il nous indique comment l'on pourra la guérir. Toute la partie de son œuvre consacrée aux méthodes à employer dans notre armée pour rendre le travail profitable, pour utiliser d'une façon judicieuse les bonnes volontés, est à méditer, à appliquer. La voix de l'ancien commandant de la 35e division sera-t-elle écoutée ? Nous en avons l'espoir ; il faudrait, pour la sécurité de notre pays, que cet espoir se changeât à bref délai en certitude.

22. — L'ouvrage du général russe de Woyde sur *l'Initiative des chefs en sous-ordre à la guerre* a obtenu chez nos alliés une faveur méritée, et c'est avec raison que M. le capitaine Richert a tenu à le faire connaître à notre armée. Ce travail est destiné à démontrer le danger de la centralisation à outrance dans les armées où elle règne encore ; à faire bien voir qu'un chef ne peut tout faire, qu'il doit laisser pratiquer par ses subordonnés tout ce qu'il est de leur devoir d'effectuer d'eux-mêmes. Mais ce n'est pas seulement sur le champ de bataille que cette initiative doit être laissée aux subordonnés. Le général et le chef à tous les degrés, qui, en temps de paix, n'auront pas pratiqué cette division des pouvoirs, ne devront pas s'étonner qu'en temps de guerre les subalternes sous leurs ordres, habitués à recevoir du haut commandement et de lui seul la moindre instruction, prennent sur eux d'attendre ces ordres avant d'agir. Or, il y a souvent, en campagne, des circonstances où le chef ne pourra plus donner ni instruction, ni même indication. A quoi aboutira-t-on avec un système d'étiolement semblable ? Certainement à la défaite. Par des exemples habilement choisis, l'auteur démontre que la plupart des revers, notamment ceux de 1870, ont été causés par une centralisation excessive dans l'organisation du commandement. La véritable cause des fautes et des négligences des chefs français en sous-ordre dans la dernière campagne de France, écrit-il, doit être attribuée à la fausse conception qu'avait le

commandement français de ses droits et de ses devoirs, à l'habitude invétérée de la subordination aveugle et inerte, érigée systématiquement en principe absolu et ayant force de loi à tous les degrés de la hiérarchie. Les principales conséquences de ce système néfaste ont été les suivantes : 1° Méconnaissance de la haute importance de l'offensive, qui est le moyen essentiel, pour ne pas dire unique, d'atteindre le but poursuivi à la guerre ; 2° Centralisation purement théorique, ne répondant nullement à la pratique et déniant à tout inférieur le droit de penser et d'agir sans un ordre. A côté de cela, méconnaissance complète de la nécessité d'organiser solidement et d'une manière permanente tous les rouages du commandement d'une grande armée et d'en vérifier constamment le bon fonctionnement ; 3° Abstraction complète faite de la personnalité des sous-ordres, par suite d'une centralisation exagérée ; 4° Absence de toute initiative chez les subordonnés qui avaient contracté l'habitude d'attendre, pour agir, qu'on les mît en branle. Cependant, comme le dit très justement le général de Woyde, l'initiative ne naît pas spontanément au moment voulu ; elle découle au contraire de tout un système de commandement qui a su équilibrer, d'une manière intelligente, les droits et les devoirs des chefs, et tous les degrés de la hiérarchie, ainsi que leurs rapports réciproques, à faire leur éducation dès le temps de paix. Nous signalons tout spécialement cet ouvrage aux officiers. Ils y trouveront les observations les plus judicieuses et des enseignements dignes d'être entendus.

23. — L'autorité de M. le général Lewal, en tant qu'écrivain militaire, est très discutée dans notre armée. Nous avons entendu traiter souvent l'ancien ministre de « tacticien en chambre, » cette injure suprême adressée par les hommes d'action à ceux qui aiment à traiter de l'action les pieds sur les chenets. Il est certain, cependant, que l'ancien commandant du 17e corps aura eu le grand mérite de faire comprendre à nombre de nos officiers que la science militaire tend de plus en plus à devenir positive, mathématique, et qu'à une science positive il faut des règles précises qu'il convient de formuler dans des théorèmes. On peut lui reprocher de ne pas tenir assez compte dans ses écrits de la machine humaine et des facteurs moraux qui tiennent à la guerre une place si importante, si prépondérante ; mais à côté de cela, combien de maximes sages enfermées dans ses écrits ! Dans le nouvel ouvrage que nous avons sous les yeux, les maximes marquées au coin du bon sens, d'une profonde étude des guerres passées, d'une sage déduction de ce que seront les guerres à venir, les recommandations pratiques abondent. Ce qu'il dit notamment des « positions » est à noter, et nous voyons avec plaisir le général Lewal du même avis que le général Philebert sur ce point qu'on a donné jusqu'ici trop d'importance aux positions dominantes, aux points culminants, ceux d'où l'on semble dominer l'ennemi et lui imposer sa supériorité. « Au lieu de considérer intelligemment la position comme un

appui de l'offensive, quelques-uns ont voulu y voir toute la lutte, c'est-à-dire une forme purement défensive. L'erreur est colossale.... L'étude des positions doit être modifiée dans leur emploi. Les obstacles, défenses, couverts du terrain, tout ce qui est ligne saillante, attire tout de suite l'attention de l'adversaire. Levée de terre, route ou remblai, village, ferme, bois, offrent des points de repère excellents qui, avec une carte, donnent tout de suite la distance et permettent de régler le tir. Il convient de ne pas s'en servir sans discernement, et il est parfois avantageux de ne pas les utiliser du tout. » A propos de la défensive et de l'offensive, ces deux mouvements qui synthétisent toute la guerre, nous trouvons également dans le livre du général Lewal des principes qu'on aurait tort de ne pas méditer ; il rappelle cette maxime de Napoléon, plus véritable aujourd'hui qu'au commencement du siècle, et que nous avons bien oubliée : « Dans la guerre offensive, l'art consiste à n'avoir que des combats défensifs et à obliger l'ennemi à attaquer. » Si la maxime était vraie avec des fusils portant à deux cents mètres, combien n'est-elle pas plus saisissante avec une arme ayant encore, comme les nôtres, un effet utile à deux mille quatre cents mètres ! La probabilité future des batailles de rencontre, la manière de s'y préparer, d'arriver sur le champ de bataille, le déploiement, les formations à prendre, l'ordre préparatoire, le front, le combat, sont autant de sujets traités par M. le général Lewal avec une envergure d'idées extrêmement remarquable. *Stratégie de combat* est à lire par tous nos officiers et, en dehors de l'armée, par quiconque voudra avoir une idée de la physionomie des batailles de l'avenir.

24. — Moins solennel d'allure, moins important au fond que les deux livres que nous venons d'examiner, est la petite brochure consacrée par M. le capitaine Fanet aux *Fêtes régimentaires en France et à l'étranger*. La brochure est agréable à lire, bien que le sujet même ne soit pas d'un intérêt capital. Signalons les tableaux où l'auteur nous donne la concordance au point de vue des numéros, du lieu de garnison, des noms inscrits sur le drapeau des divers régiments des armées russe et française. C'est là une idée heureuse.

25. — M. Ardouin-Dumazet, le rédacteur militaire du *Temps*, publie les éphémérides de l'année qui vient de s'écouler en ce qui concerne *l'Armée et la flotte*. Les grandes manœuvres dans les Vosges, les manœuvres navales, l'expédition de Madagascar, constituent les trois morceaux principaux de ce travail ; cependant, l'année militaire et maritime tout entière est retracée là, jour par jour, et cette revue de fin d'année ne manque ni d'intérêt ni d'enseignements. On pourrait peut-être reprocher à M. Dumazet de s'être un peu attardé sur les grandes manœuvres et de s'être appesanti là sur des détails qui, intéressants dans un article de journal, perdent, dans un livre imprimé longtemps après l'événement, la plus grande partie de leur saveur. C'est, hâtons-nous de le

dire, une critique de détail, qui n'enlève que peu de chose au mérite du livre. Ce travail, accompagné de bonnes cartes permettant de suivre pas à pas les opérations, est de ceux qu'une bibliothèque militaire et nos officiers ont intérêt à se procurer.

26.— L'aide-mémoire sur les *Bouches à feu*, publié par M. le lieutenant-colonel Hennebert, renferme une nomenclature intéressante de toutes les pièces d'artillerie en service en France, et de beaucoup d'autres en usage à l'étranger, agrémentée de renseignements curieux qui modifient heureusement la physionomie de ce genre d'ouvrages. Au point de vue scientifique, le nouvel aide-mémoire eût gagné à fournir quelques données plus précises sur les qualités balistiques des bouches à feu décrites. Livre uniquement à l'usage des gens du monde, qui ne sera, d'aucune utilité, par exemple, aux officiers d'artillerie, auxquels, dans d'autres conditions, on eût pu le conseiller. C'est un défaut qui a son importance. Tel qu'il est, ce petit livre rendra quelques services, au moins à ceux qui veulent avoir une teinte des systèmes d'artillerie actuellement en usage dans les armées européennes.

27. — Nous terminerons cette étude bibliographique par quelques mots sur la deuxième édition d'un travail dont nous avons déjà eu à entretenir nos lecteurs : *La Psychologie du militaire professionnel*, par M. Hamon. M. Hamon est cet écrivain, soi-disant psychologiste, qui a essayé de démontrer, au point de vue purement scientifique, que « l'armée est l'école du crime. » Naturellement, en France, où le sentiment patriotique est encore si vivace, où il est même tellement puissant qu'il demeure la seule force capable de faire taire toutes les ambitions, toutes les passions les plus opposées, pour les synthétiser en un seul faisceau : l'amour de la patrie et la défense du territoire, il s'est trouvé bon nombre de gens, l'immense majorité des écrivains, pour protester plus que vivement contre cet outrageant axiome. L'armée ouverte aujourd'hui à tout le monde, à ce que la France a de meilleur et de plus vivant, n'est plus une petite Église où se confinent un nombre restreint d'individus. L'armée, c'est la France elle-même, c'est la patrie, c'est le drapeau. Dire que cette armée, qui a produit de tout temps dans notre pays les plus grands caractères, les dévouements les plus sublimes, est une école du crime, c'était insulter gratuitement à ce que la France a de plus cher, de plus respecté. M. Hamon a eu le triste courage de le faire. C'était, jusqu'à un certain point, son droit. Mais là où véritablement il le dépasse, c'est quand il se plaint des critiques amères que lui a suscitées son livre, quand il trouve étrange que les battus ne se trouvent pas contents. En ce qui nous concerne, nous avons été des plus bénins dans notre appréciation : nous avions conseillé à nos amis du *Polybiblion* de ne point perdre leur temps à lire ces extravagantes utopies, par la raison qu'en outre d'être erronées, d'être perverses, elles étaient en-

nuyeuses. A cela M. Hamon nous répond par le dilemme suivant, qui donnera une idée de la justesse de son raisonnement : « Si notre livre est dangereux, dit-il, il ne peut être ennuyeux ; s'il est ennuyeux, il ne peut être dangereux. » Comment, mais est-ce que la psychologie ou la sociologie ferait une exception? Est-ce que, dans cette science comme dans les autres, il n'y a pas deux manières de dire les choses? Est-ce qu'il n'y a pas la bonne et la mauvaise, l'intéressante et celle qui ne l'est pas? Nous avons dit simplement que M. Hamon avait pris le parti de nous dire des choses perverses en un langage soporifique ; en quoi cette appréciation pèche-t-elle contre la logique? Nous persistons dans notre première appréciation sur ces « ébauches de criminologie professionnelle, » comme les appelle leur auteur. Nous dirons encore une fois à tous les lecteurs du *Polybiblion*, aux nombreux établissements d'instruction qui nous font l'honneur d'adopter nos appréciations dans le choix des livres à mettre aux mains de leurs élèves : il n'y a qu'une chose à faire de ce pamphlet, c'est de ne pas l'ouvrir. ARTHUR DE GANNIERS.

THÉOLOGIE

De Sacramento matrimonii. Tractatus dogmaticus, moralis, canonicus, liturgicus et judiciarius, auctore MICHAELE ROSSET, episcopo Maurianensi. Saint-Jean-de-Maurienne, chez l'auteur, 1895, 3 vol. in-8 de VIII-656, 616, 627 p. — Prix : pour les souscripteurs, chaque volume, 5 fr. ; pour les autres, 7 fr.

Mgr M. Rosset, évêque de Saint-Jean-de-Maurienne, présente au public ecclésiastique une œuvre de longue haleine, encore incomplète, mais dont les dernières divisions ne tarderont pas à voir le jour. Dans ces volumes consacrés, le premier à décrire l'essence, la nature, les propriétés du mariage ; le second à l'étude des pouvoirs religieux et civil ayant autorité sur le mariage, aux fiançailles, aux bans et aux principes généraux des empêchements; le troisième à l'exposition spéciale des divers empêchements dirimants, on ne sait vraiment ce qu'on doit louer davantage, de la saine et forte doctrine ou de l'étendue des recherches. Ce n'est pas qu'il n'y ait çà et là certaines imperfections et quelques inutilités, mais il faut convenir que l'auteur est demeuré fidèle à la devise empruntée au grand canoniste Benoît XIV : *Sancti Thomae sententiae quacumque in re libentissime adhaeremus*, et qu'il s'est par ailleurs efforcé de ne laisser aucune question pratique de côté. On conçoit qu'envisager le mariage au point de vue dogmatique, moral, canonique, liturgique et judiciaire, n'est pas une petite entreprise, et l'on s'étonne moins du volume qu'acquiert bien vite un pareil travail. L'auteur lui-même a prévu l'étonnement que pourrait éprouver au premier instant le lecteur en présence de pages si nombreuses. Voici les prin-

cipales raisons qu'il en donne dans une intéressante préface. Il faut d'abord tenir compte des différents aspects sous lesquels la matière a été considérée. Loin de nous plaindre que Mgr Rosset ait si largement compris le traité du mariage, nous lui reprocherions plutôt d'avoir négligé l'importante question historique. Comment se peut-il qu'à notre époque, où tant d'objections contre la nature du sacrement, l'indissolubilité, la rationabilité des empêchements, etc., ont surgi, un auteur puisse laisser dans l'ombre un aspect si important de son sujet? Et la voie n'est pas inexplorée. Le docteur J. Freisen, de la Faculté de théologie de Paderborn, et depuis, un éminent professeur de l'École de droit de Paris, M. Esmein, nous donnaient, il y a quelques années, des travaux de premier ordre sur la matière, et Mgr Rosset, avec ses qualités de théologien et de canoniste, aurait pu faire bénéficier le clergé des résultats acquis par ces savants, tout en remettant au point quelques-unes de leurs assertions qui manquaient d'exactitude. Comment une telle tâche ne l'a-t-elle pas séduit? — Un second motif mis en avant par Mgr Rosset pour excuser l'étendue de son livre, c'est le soin qu'il a pris d'examiner en détail les arguments des différents auteurs qu'il invoque, pour s'en autoriser ou pour les combattre. Ici encore, loin de lui faire un reproche d'avoir été trop diffus, nous nous permettrons de nouveau de regretter qu'il n'ait pas grossi davantage le volume de son ouvrage, en nous donnant des références plus complètes. Nous avouons que des énumérations du genre de celle-ci ne nous disent rien : « Covarruvias, Bellarminus, Sanchez, Guttierez, Azor, Layman, Estius, Sylvius, Gonzalez, Fagnan, Wiestner, Pirhing, Reiffenstuel, Schmalzgrueber.... affirmant.... » — Où cela? — Ces théologiens ont adopté des plans différents dans leurs ouvrages. Si nous voulons contrôler le dire de l'auteur en recourant à leurs œuvres, nous sommes obligés de nous livrer à une investigation pénible à laquelle nous renoncerons bien vite. Cette manière de citer n'est plus de mise; il faut que des notes exactes nous renseignent immédiatement sur le traité, le chapitre, le paragraphe où nous rencontrerons l'assertion, l'argument annoncés. Nous en dirons autant d'autres indications également trop vagues, comme celle-ci : « Carolus Magnus, Capitularium V.... »; « Henricus IV, edicto 1606, n. 2 » (t. II, p. 42). Où trouverons-nous ce capitulaire, cet édit? Il semble que l'auteur n'ait pas pris soin de les contrôler lui-même. Il faut indiquer l'édition de Baluze ou les *Monumenta Germaniae*, la collection d'Isambert ou les autres recueils, où les textes allégués pourront être retrouvés. Ce sont là des exigences ennuyeuses, soit, mais il faut en tenir compte aujourd'hui. — Un dernier motif allégué pour expliquer l'étendue du présent traité, c'est la nécessité où s'est trouvé l'auteur de citer les documents qu'il invoque. Je regrette profondément d'être obligé de reconnaître avec lui que le clergé moderne, bien que possédant en général une bibliothèque plus nombreuse que celles de nos pères,

est cependant assez mal fourni.... « *Quotnam sacerdotes prae manibus habeant corpus juris canonici? Vix invenies unum inter quinquaginta.* » Il était donc utile de transcrire les canons dans leur intégrité, et de rapporter les textes *in extenso*, mais pourquoi ne pas le faire dans des notes, en caractères différents? Chaque volume aurait été diminué de moitié au profit de la lecture et au grand avantage de la documentation.

Ces remarques faites à propos de la méthode considérée dans son ensemble, descendons maintenant à quelques critiques d'ordre moins général : on comprend que nous soyons obligé de ne pas les trop multiplier. Tout d'abord, nous insisterons sur la nécessité qu'il y a de ne pas traiter aujourd'hui les arguments *ex praxi Ecclesiae* avec la désinvolture de nos vieux professeurs de théologie. L'esprit moderne est raisonneur, et ce n'est pas toujours un mal. Nos adversaires incroyants ou hérétiques ont en réserve une foule d'arguments historiques spécieux contre lesquels il faut, de toute évidence, que le savant catholique, et surtout le prêtre, soit sérieusement armé. Or, trop souvent nous avons rencontré, dans l'exposition des arguments tirés de la tradition ou de l'usage de l'Église, une négligence inconcevable de l'histoire. Ici, peut-être encore plus qu'à propos du point auquel nous faisions plus haut allusion, la méthode d'affirmation sans preuves historiques est funeste. Ainsi, prenons une thèse au hasard, par exemple dans le tome II (p. 40-45), la suivante : *Causae matrimoniales omnes spectant ad solos judices ecclesiasticos*, etc.... Après avoir donné l'exemple du Sauveur et de saint Paul, l'auteur amène l'argument de l'usage de l'Église et nous dit : *Primis Ecclesiae saeculis, non dicam monumentum, sed vestigium habetur quo etiam leviuscule innuatur principes saeculares habuisse jus in causas matrimoniales christianorum.* Certes, s'il s'agit du temps des persécutions, personne ne songera à le discuter, mais, ce qu'il faudrait démontrer sérieusement, c'est qu'alors même les chrétiens ne se dispensaient pas d'autorité supérieure pour se séparer, ou encore c'est qu'ils ne recouraient pas aux juges civils dans leurs embarras matrimoniaux; et ici le champ est immense et les textes peu clairs. De tout cela, pas un mot, et nous sautons de suite au milieu du VIIe siècle. Il fallait nous donner des démonstrations tirées des Pères et des écrivains ecclésiastiques; ç'aurait été plus utile que de consacrer tant de temps et d'espace à nous décrire la législation des fiançailles, qui aurait pu au moins être réduite d'un bon tiers (t. II, n. 823-1183). Mgr Rosset nous avertit aussi qu'il s'est tenu au courant des plus récentes décisions pontificales. N'aurait-il pas dû, par conséquent, à propos du *Matrimonium praesumptum*, faire au moins allusion à certaine constitution très importante de S. S. Léon XIII du 12 février 1892? (Cf. Coll. S. C. de P. F., p. 877, n. 2179.) Cet oubli est vraiment regrettable.

Ces critiques, que nous ne multiplierons pas davantage, ne doivent

pas faire supposer que nous discutions les mérites très réels de l'éminent écrivain. Nous nous faisons un devoir de constater son attachement sincère aux doctrines qu'il juge les plus orthodoxes, la dignité de son style dans les plus délicates questions, et aussi le désir de servir l'Église et d'être utile au clergé, qui brillent à chaque page du substantiel travail que nous avons sous les yeux. Mgr Rosset voudra bien voir au contraire dans nos remarques une preuve de la profonde estime dont nous entourons son œuvre si vaste et si consciencieuse, car les légères imperfections que nous avons relevées ne sauraient en diminuer la haute valeur et la grande utilité. C'est donc avec un sympathique intérêt que nous attendons les volumes suivants et en particulier celui qui sera consacré à la procédure matrimoniale. G. Péries.

Le Congrès des religions à Chicago en 1893, par M. Bonet-Maury. Paris, Hachette, 1895, in-12 de x-346 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les Américains ont toutes les audaces. Eût-on cru possible un congrès des religions? Il semble qu'aucun sujet ne divise plus profondément les hommes. Ils ont essayé cependant, à l'occasion de l'exposition de Chicago, de réunir dans des délibérations communes des représentants officiels de toutes les religions ; ils ont réussi.

En Europe, cet événement si exceptionnel n'a pas eu d'abord un très grand retentissement. Nous croyons que Mgr Keane, recteur de l'Université de Washington, fut le premier à en parler devant une grande assemblée de catholiques, au congrès de Bruxelles. Mais, en général, on n'a qu'une idée très vague de l'objet et du but des délibérations de Chicago. M. Bonet-Maury a entrepris de nous donner l'histoire complète du congrès des religions. Après avoir raconté la préparation du congrès, dû à l'activité et à la persévérance de M. J.-H. Barrows, l'auteur nous fait assister à l'ouverture de cette grande assemblée. Puis il résume les communications faites dans l'ordre où elles ont été présentées. Les dix-sept journées du congrès ont été employées à exposer les opinions des religions diverses, sur Dieu d'abord, puis sur la vie future, sur les rapports de la religion avec les problèmes sociaux, sur la possibilité d'une religion universelle. On trouvera dans ces communications de curieux détails sur les religions des peuples orientaux, bien qu'il soit évident que leurs représentants aient laissé de côté bien des croyances et des pratiques qu'ils n'ont pas jugées devoir être accueillies favorablement du congrès.

Nous devons cette justice à M. Bonet-Maury : son livre est écrit avec une grande impartialité. Bien que protestant, il ne parle jamais de l'Église catholique qu'avec déférence, et de ses dignitaires qu'avec respect. Son livre est fort bien écrit, très intéressant, de plus il est orné de belles photographies représentant les principaux membres du congrès.

Néanmoins nous ne pouvons souhaiter que cet ouvrage ait beaucoup de lecteurs parmi nous. Il peut être dangereux pour les catholiques peu instruits, en les confirmant dans cette idée trop répandue aujourd'hui, que la religion est une affaire de civilisation et de race, et que toutes les religions ont leurs bons et leurs mauvais côtés.

Au congrès de Chicago, on a trop considéré les religions comme des moyens plus ou moins heureux imaginés par les hommes ou légués par la tradition pour satisfaire aux besoins moraux de l'âme humaine. Le catholicisme n'est pas seulement un moyen supérieur, garantissant mieux qu'aucun autre l'accomplissement de notre destinée morale. Il est historiquement une institution fondée par Dieu même pour nous conduire au salut éternel. Il ne saurait donc admettre aucune comparaison avec les cultes dont l'origine est purement humaine, ni aucun compromis sur les enseignements qu'il a reçus de son auteur.

Ce point de vue, qui est l'essence même de la religion catholique, devait être forcément laissé dans l'ombre au congrès de Chicago. Aussi beaucoup de personnes se demandent-elles si l'abstention des chefs de l'Église catholique en Amérique n'eût pas été préférable. D. V.

SCIENCES ET ARTS

Psychologia rationalis sive Philosophia de animâ humanâ, in usum scholarum, auctore B. Boedder, S. J. Friburgi Brisgoviae, Herder, 1894, in-8 de XVIII-344 p. — Prix : 4 fr.

Theologia naturalis sive Philosophia de Deo, in usum scholarum, auctore B. Boedder, S. J. Friburgi-Brisgoviae, Herder, 1895, in-8 de XVII-372 p. — Prix : 4 fr. 40.

Ces deux traités font partie d'un cours de philosophie en six volumes édité par la librairie Herder. Si nous en jugeons par les deux volumes qui sont l'œuvre du P. Boedder, cette petite collection est d'une grande utilité et d'un grand mérite.

I. L'auteur entend par psychologie rationnelle la vraie science philosophique de l'âme humaine, celle qui, ne se bornant pas à la simple description des phénomènes, remonte des actes aux facultés et à la nature de l'âme, à la nature et à la personne de l'homme. En cinquante-six thèses groupées en deux livres et en divers chapitres et articles, selon l'ordre logique des matières, il nous présente, résumée avec précision, avec clarté, et dans un ordre parfait, la doctrine de saint Thomas. Il a eu raison de penser que cette doctrine doit être plutôt exposée que défendue, et il lui suffit de mettre en parallèle avec elle les erreurs, les hésitations, les balbutiements de la philosophie moderne, pour redresser d'un mot ce qui est téméraire, achever ce qui est incomplet, confondre ce qui est faux. Les facultés se rapportant à la connaissance

sensible (liv. I, ch. II) sont très bien décrites, en particulier cette *Cogitativa* qui a un vrai rôle dans la connaissance que l'âme a de son propre corps et de tout ce qui est sensible et concret. La connaissance intellectuelle est le sujet d'une magistrale étude (ch. III). L'auteur établit avec grand soin qu'à la différence des facultés de l'étage inférieur, l'intelligence est une faculté inorganique, spirituelle; puis il traite de l'intelligible ou de l'objet propre de cette faculté, de l'origine des idées, du rôle de l'intellect agent, de l'intellect passif et du verbe mental, de la manière dont l'âme se connaît elle-même dans son acte, des diverses opérations de l'intelligence, de la mémoire et de l'association des idées. Il fait voir qu'aucun des philosophes qui ont le mieux parlé de ces facultés n'a surpassé la finesse d'analyse de saint Thomas, s'il l'a même égalée. Au chapitre IV, il traite avec non moins de soin et d'exactitude de la volonté et du libre arbitre. Il rencontre souvent de ces formules lumineuses qui valent mieux qu'une longue explication; telle celle-ci : *Neque voluntas neque intellectus proprie eligit, sed homo intellectivo-volens et volitivo-intelligens.* Ailleurs : « Ce n'est pas le jugement pratique qui détermine le libre choix, c'est le libre choix qui détermine le jugement pratique (*practico-practicum*). » Dans le livre II nous passons des facultés à la nature même de l'âme. Simplicité, spiritualité, immortalité, origine de l'âme humaine, son union avec le corps, constitution de la personne humaine, tous ces points sont traités avec la même perfection de doctrine et de méthode. Un appendice de trois pages est consacré au spiritisme. L'auteur pense que plusieurs des phénomènes connus sous ce nom ne peuvent s'expliquer sans l'intervention diabolique.

II. La théologie naturelle traite en trois livres de l'existence de Dieu, de son essence et de ses attributs, de son action sur les créatures ; elle comprend cinquante-trois thèses. Les qualités de précision, d'ordre, de clarté, avec lesquelles l'auteur expose dans la Psychologie la doctrine de saint Thomas se retrouvent ici au même degré, le soin qu'il prend de réfuter les erreurs dans leurs formes les plus récentes y apparaît même davantage. Nous citerons le scholion, où il montre tout ce qu'ont de faux et de dangereux les vues confuses de Kant, de Jacobi, Maurel et autres, qui prétendent que la vérité de l'existence de Dieu n'est pas l'objet d'une démonstration rigoureuse, mais de je ne sais quelle foi naturelle. Ce scholion est complété par un appendice, à la fin du volume, sur l'agnosticisme de Spencer. Nous citerons encore le chapitre où il est question de l'athéisme, et celui où, après avoir décrit les diverses formes du panthéisme, l'auteur fait une réfutation en règle des principes de Spinoza. En dehors de ce point de vue polémique qui est loin d'être le principal, nous avons admiré l'exposé si complet de tous les arguments avec lesquels on propose la vraie preuve métaphysique de l'existence de Dieu,

mais surtout la manière dont sont traités deux points difficiles entre tous : la science divine des futurs conditionnels et le concours divin dans les actes libres. Sur le premier de ces points, l'auteur adopte une manière de dire un peu différente de celle du cardinal Franzelin, et, tranchant la difficulté dans sa racine, enseigne que Dieu connaît les futurs conditionnels *sine ullo medio objectivo*. Sur le second point, non seulement il adopte le concours simultané et rejette le système de la prémotion physique, mais il le fait en s'appuyant sur saint Thomas lui-même, dont il cite plusieurs textes qui paraissent très clairs. Quant aux textes qui sont pour le moins obscurs, et notamment l'article 7, question 3, *de Potentia*, il en donne l'explication dans une petite dissertation de dix pages, en appendice, à la fin du volume.

Au profit qu'ils retireront d'un exposé doctrinal d'une si haute valeur, les élèves qui suivront ce cours verront s'ajouter un autre avantage : ils seront parfaitement préparés pour l'étude des maîtres de la théologie; sans difficulté la scolastique leur livrera tous ses secrets, nous voulons dire tous ses trésors. LAMOUREUX.

BELLES-LETTRES

The « Evangile aux femmes, » an old-french satire on women, edited with introduction and notes by GEORGE C. KEIDEL, Ph. D., assistant in romance languages in the Johns Hopkins University. Dissertation presented to the board of University studies of the Johns Hopkins University for the degree of doctor of philosophy. June 1895. (Also issued as number one of *Romance and other studies*, by George Keidel.) Baltimore, the Friendenwald Company, 1895, in-8 de 95 p.

Voilà, nous dit l'éditeur, un des poèmes les plus intéressants de l'ancienne littérature française : opinion tout à fait inadmissible et encore bien exagérée, quand il ajoute, pour la justifier, que le public lettré n'a jamais cessé de s'en occuper depuis l'origine jusqu'à nos jours. *L'Évangile aux femmes* est une satire acerbe contre les femmes ; c'est un poème d'une trentaine de quatrains dont les trois premiers vers semblent chanter les louanges des femmes, que le dernier vers vient brusquement contredire d'une façon triviale ; par exemple : la femme possède douceur, loyauté, etc...., comme la grenouille possède une queue ; celui qui fréquente les femmes est aussi à l'aise.... qu'une poignée d'étoupes dans un four. Cette facétie semble avoir eu beaucoup de succès ; il en existe un grand nombre de copies anciennes ; de plus, le cadre prêtant facilement à des inventions individuelles, ces copies présentent d'assez nombreuses différences. Dans les passages interpolés, cette petite composition semble quelquefois attribuée à une certaine Marie de Compiègne ; d'autres manuscrits fournissent d'autres noms. M. Keidel, se référant aux travaux d'un éminent philologue allemand, M. Mall,

rejette ces attributions et surtout la confusion qu'on a faite de Marie de Compiègne avec Marie de France ; on me permettra de hasarder une hypothèse à ce sujet : cette Marie de Compiègne, dont l'autorité est invoquée pour montrer que la femme ne pense pas plus à mal que *le renard quant happe la geline*, pourrait bien n'être qu'une célébrité galante du temps à laquelle un remanieur a trouvé plaisant de faire allusion ; ces prétendues indulgences gagnées par elle pour ceux qui liront l'*Évangile aux femmes* seraient une facétie plus burlesque que délicate, mais bien dans le goût du morceau. Quoi qu'il en soit, on aimerait à voir exposées les diverses opinions qu'on a émises à ce sujet, et l'on peut trouver sommaire le procédé qui consiste à déclarer la question jugée sans recours et à admettre sans discussion que *l'Évangile aux femmes* est d'un moine anonyme de l'Ile-de-France. Cette attribution est d'ailleurs vraisemblable, le poème est bien dans le goût des autres productions des clercs « goliards » du moyen âge. M. Keidel classe ensuite les manuscrits. Son classement, qui repose seulement sur la date de la copie et sur l'ordre des quatrains, n'est peut-être pas définitif ; de plus, on ne voit pas qu'il en ait tiré aucune conclusion ; les dix manuscrits sont ensuite publiés intégralement, sans que nous sachions lequel représente le mieux l'original et sans que nous ayons aucune notion sur la date et la langue de l'auteur. M. Keidel semble avoir bien lu les manuscrits et connaître l'ancien français ; je ferai seulement une légère critique sur la façon dont sont imprimées les lettres restituées par la résolution des abréviations ; contrairement à l'usage ordinaire qui se sert d'italiques, l'éditeur met ces lettres entre parenthèses ; il en résulte un aspect désagréable et qui exige un surcroît d'attention sans aucun bénéfice. Il y a encore quelques observations à faire sur la manière dont l'éditeur comprend les mentions bibliographiques ; l'exactitude y est poussée à un degré puéril : pour mentionner un article de l'*Histoire littéraire*, est-il nécessaire de donner le titre entier de l'ouvrage, la date, l'éditeur, le format, le nombre de pages avec la double numérotation romaine et arabe ? M. G. Paris, nous dit-il, s'est rallié à la théorie de M. Mall ; cette simple mention est accompagnée d'une note bibliographique où nous trouvons copié le titre complet du *Manuel d'ancien français*, le nom de l'auteur, ses titres, la date, l'éditeur, le format, le système de pagination et, immédiatement après, la description de la seconde édition avec les mêmes renseignements au grand complet. Larousse lui-même (!) est cité avec le même luxe de détails. Enfin M. Keidel, peu au courant des usages bibliographiques français, ayant à faire mention de célèbres érudits des derniers siècles, nous parle de M. Claude Fauchet, de M. Lacroix du Maine, etc., appellations qui font sourire.

Je n'attache pas grande importance aux critiques que je viens de faire à M. Keidel. Son travail restera précieux à ceux qui voudront cher-

cher de nouveau à débrouiller le problème de l'origine de *l'Évangile aux femmes* et témoigne de l'état florissant de l'enseignement des langues romanes dans les Universités du nouveau monde. J. C. P.

Henri de Kleist, sa vie et ses œuvres, par Raymond Bonafous, docteur ès lettres. Paris, Hachette, 1894, in-8 de xi-424 p. — Prix : 7 fr. 50.

Henri de Kleist ne parvint pas, de son vivant, à prendre sa place au soleil. Le malheur des temps, la bizarrerie de son caractère, le décousu de son existence, ne lui permirent pas de se développer complètement, de faire un sort à ses œuvres, de conserver des relations littéraires suivies : il déclara la guerre à Gœthe. Sa fin lamentable ne suffit pas davantage à lui valoir l'attention du public : qu'était-ce que la disparition de ce pauvre poète au milieu de la grande tragédie du commencement du siècle, alors qu'empires et royaumes croulaient comme châteaux de cartes ! Il reposait depuis dix ans dans l'ombre grandissante de l'indifférence et de l'oubli, quand ses œuvres posthumes furent recueillies et publiées par Tieck et présentées par une préface élogieuse. Cet appel à la postérité fut entendu ; la tentative réussit assez pour que Tieck pût donner de même, peu de temps après, une première édition des « œuvres complètes. » Plus tard, — et l'on pourrait dire trop tard, car beaucoup n'étaient déjà plus à consulter, — des amis, des contemporains et même des documents écrits en 1848, Édouard de Bülow esquissa une biographie du poète, à l'aide surtout de sa correspondance. Mais le gain de la cause en Allemagne n'a produit que peu d'effet en France ; Mme de Staël n'avait pas nommé Kleist, et malgré la traduction magnifiquement illustrée de *la Cruche cassée*, malgré plusieurs traductions de *Michel Kohlhaas*, il est demeuré à peu près inconnu chez nous. Est-ce justice ? Non, peut-être. Si Kleist, mort jeune et empêché par les circonstances de donner tout ce qu'on pouvait attendre de son ambition et de ses talents, a quelque chose d'inachevé, d'imparfait et n'est pas un génie de premier ordre, il est au moins au premier rang parmi ceux du second. Mais ceux-ci, partiellement et mal traduits, n'acquièrent jamais à l'étranger qu'une réputation bien limitée. En France particulièrement, la curiosité, l'exotisme littéraire est largement satisfait, quand la mode, plus souvent qu'un choix raisonné, nous a appris à répéter deux ou trois noms que nous déclarons aussitôt les plus grands de leur pays, parce qu'ils sont, pour nous, les seuls. Je crains donc bien que la thèse intéressante et fort étudiée de M. Bonafous ne couronne pas encore Kleist de l'auréole qui lui manque. A vrai dire, notre auteur ne semble s'en être soucié que médiocrement. Il compile et compose patiemment, sans enthousiasme lyrique et sans désir bien apparent de faire connaître et goûter son poète. Il raconte cette existence instable et tour-

mentée avec le sang-froid d'un greffier teinté de quelque psychologie : le voile qui couvre de mystère la plus grande partie de la vie de Kleist et que nul n'a pu soulever, il ne fait aucun effort nouveau pour l'écarter et ne se dépite aucunement de cette fatalité. La biographie morale de Kleist est presque tout entière contenue dans sa correspondance : là seulement se trouvent les motifs de ses fréquents déplacements, de ses brusques déterminations ; elle seule nous apprend quels buts il a visés, à quelles sources il a puisé son inspiration ; quand elle cesse, toute information cesse avec elle. M. Bonafous le constate et reprend plus loin le fil de son récit. Puis il passe à l'analyse de l'œuvre et le fait avec un soin louable. Je ne lui reprocherai pas d'avoir complètement négligé les poésies diverses, entre autres la jolie petite scène idyllique de *l'Effroi au bain*, et les poésies patriotiques de Kleist estimées en Allemagne. Cependant quelques citations n'eussent pas été déplacées. Ainsi disséqués, ces contes et ces drames ont perdu toute vie et toute couleur ; rien ne reste de leur charme : quelles impressions peuvent-ils laisser ? Quelque bénévole qu'on le suppose, le lecteur aime à se persuader qu'il se fait à lui-même son opinion. M. Bonafous ne lui laisse guère cette illusion, mais ses jugements sont équitables. Comme il le remarque fort bien, le sombre ne suffit pas à Kleist, il lui faut l'horrible, il lui faut des scènes qui provoquent une répulsion physique. L'étrange l'attire aussi, et il tombe dans le merveilleux : il en vient à mettre en scène un somnambulisme inutile. Et nous ne pouvons qu'adopter la conclusion qui résume exactement et en fort bons termes ce qu'on doit penser de Kleist. « Les grands génies se sont tenus au-dessus de leurs productions ; et, tout en y versant les trésors de leur esprit et de leur âme, ont su rester supérieurs à leurs personnages et planer pour ainsi dire sur l'ensemble. Kleist ne fait qu'un avec ses œuvres, où il a mis tous ses sentiments et même ses rêves, qu'il a pénétrées de sa mélancolie ou de son pessimisme. C'est pour cela qu'elles sont si vivantes ; mais c'est pour cela aussi qu'elles sont troublées comme lui. Le calme a manqué à sa vie ; la sérénité manque à ses œuvres. »

LONGCHAMP.

HISTOIRE

Egipto y Asiria resuscitados, por Don RAMIRO FERNANDEZ VALBUENA, Canónigo Penitenciario de Toledo y Rector del Seminario central de San-Ildefonso. Primera parte. Toledo, Menor Hermanos, 1895, gr. in-8 de 664 p., avec 30 gravures. — Prix : 8 fr.

M. le chanoine don Ramiro Fernandez Valbuena n'est point un inconnu en Espagne. Il s'était déjà appliqué avec succès à combattre le krausisme et le darwinisme ainsi qu'à mettre en lumière la grande figure du roi Reccarède, pour ne rien dire de plusieurs autres publica-

tions qu'on doit à sa science et à son zèle. Mais aujourd'hui, c'est bien autre chose. Voici qu'il entreprend de vulgariser en Espagne, où elles sont restées jusqu'ici, par malheur, comme oubliées, les prodigieuses découvertes que la science a réalisées dans le cours de ce siècle en Égypte et en Assyrie, et il le fait avec l'espoir fondé de trouver dans ces découvertes la preuve tangible de l'authenticité et de la véracité des livres saints de l'Ancien Testament, en dépit des assertions contraires du rationalisme et de l'athéisme. De là le titre singulièrement expressif qu'il a donné à son travail. L'Égypte et l'Assyrie lui paraissent à bon droit comme évoquées par une puissance surnaturelle, la Providence. Elles sortent des tombeaux, où elles dormaient depuis cinq ou six mille ans, et viennent rendre leur témoignage. Ce n'est pas d'ailleurs que l'auteur se fasse illusion et s'imagine que le dernier mot soit dit et qu'il ne reste plus rien d'obscur et d'incertain. Loin de là, il confesse sans détour que les textes découverts offrent maintes fois des lacunes ou manquent de clarté, quand ils ne sont pas intraduisibles ou inintelligibles. Mais cela ne l'a pas empêché, avec raison, de donner suite à son projet et d'établir une longue série de rapprochements entre les assertions de la Bible et celles des hiéroglyphes de l'Égypte et des écritures cunéiformes de l'Assyrie. Car c'est du grand nombre de ces rapprochements et de leur vraisemblance plus ou moins évidente que ressortira la solidité de la démonstration que le savant espagnol a en vue. En conséquence, il s'occupe successivement, dans ce premier volume, non seulement de la création de l'homme et de sa chute, du déluge et de son universalité absolue, mais aussi de la dispersion des peuples et de la table ethnographique de Moïse, ainsi que de la double biographie d'Abraham et de Joseph et des questions qui se rattachent à ces deux épisodes si émouvants de nos saints livres. Trente gravures, empruntées aux monuments eux-mêmes, enrichissent ce volume, et ne contribuent pas peu à faciliter l'intelligence du texte. Tel est, dans son ensemble, le premier volume d'un ouvrage qui en comptera deux autres, d'après les promesses de l'auteur. Nos félicitations les plus chaleureuses au savant chanoine de Tolède. Il vient de donner un bon exemple, et sa publication fait grand honneur au clergé espagnol..

FRANÇOIS PLAINE.

L'État religieux de la Grèce et de l'Orient au siècle d'Alexandre. II. *Les Régions syro-babyloniennes et l'Éran*, par M. ROBIOU. Paris, Klincksieck, 1895, in-4 de 112 p. — Prix : 4 fr. 40.

Il ne m'appartient pas de porter un jugement motivé sur ces pages du regretté M. Robiou : mais je ne serai pas contredit en affirmant qu'elles sont de nature à intéresser au plus haut degré l'historien des vieilles religions asiatiques.

La tradition phénicienne, panthéisme fort entaché de matérialisme,

reconnut constamment un être souverain du monde, puissance sans rivale, quoique les attributs caractéristiques du principe monothéiste manquent à Baal, dont Adon, le grand dieu de Byblos, paraît n'avoir été qu'un synonyme. De la Phénicie nous sommes transportés à Babylone, où une hiérarchie est établie entre plusieurs dieux qui se sont partagé le gouvernement de l'univers. On ne leur attribue ni sagesse ni bonté : en revanche le caractère sensuel de leur culte avait frappé les anciens Grecs, peu faciles cependant à scandaliser sur ce chapitre. Aucune croyance formelle à l'existence d'une autre vie. Dans l'Éran, une foi plus pure avait prévalu. Ahura-Mazda est omniscient et parfait, sans autre principe que lui-même : on ne lui opposa que plus tard un génie du mal, son rival en puissance. En même temps, la double doctrine de la providence terrestre et de la rétribution future se trouve hautement proclamée, ainsi que la triple obligation de conformer à la loi morale ses pensées, ses paroles et ses actes : fait remarquable, qui élève ces prétendus barbares bien au-dessus de l'immense majorité des Grecs et des Romains. Il est vrai qu'à partir des Achéménides, c'est-à-dire du IVe siècle avant J.-C., des divinités inférieures de plus en plus nombreuses viennent se grouper aux côtés du dieu suprême, et parmi elles ce Mithra, dont le culte devait devenir si populaire durant les premiers siècles de notre ère.

De la lecture de ce savant mémoire voici, ce me semble, l'impression dominante qui se dégage : c'est la mobilité des croyances religieuses chez les nations où elles sont abandonnées aux caprices de la foule. Les unes s'éclipsent pendant quelques générations pour reparaître plus tard dans un milieu plus favorable : les autres subissent avec le cours des temps des transformations imprévues et, pour me servir de l'expression même de M. Robiou, de « singuliers déraillements. » C'est ce qu'un historien circonspect ne devrait jamais oublier. C. Huit.

Forma urbis Romae, consilio et auctoritate regiae Academiae Lyncaeorum formam dimensus est et ad modulum 1 : 1000 delineavit Rodulphus Lanciani, Romanus. Milano, Hoepli, 1893, gr. in-fol. — Prix : 200 fr.

Un homme d'esprit disait naguère : « Si M. Lanciani, dans ses promenades à Rome, tombait dans quelque cave ou glissait dans quelque sous-sol, il identifierait, tout de suite, la maison de l'époque républicaine ou impériale où l'auraient égaré ses pas. » Pittoresque hommage à l'immense érudition de cet archéologue, le plus exact connaisseur de la vieille topographie romaine. Voilà trente ans environ que les veilles et les excursions de M. Lanciani sont consacrées à cette science ; il est, à proprement parler, l'explorateur de Rome. Et voilà trente ans aussi qu'il rêve de publier un plan colossal de la Ville éternelle.

Il commençait ce plan dès 1867, lorsqu'il était associé aux fouilles du Palatin, commandées par Napoléon III. Assez vite il en eut recueilli les

plus importants éléments; mais comme l'archéologie du sol romain, entre 1867 et 1889, fit de constants progrès, M. Lanciani n'osait faire graver une publication coûteuse, que les découvertes du lendemain et du surlendemain eussent bientôt rendue surannée. Il résistait aux invitations de M. Mommsen, qui, dès 1876, souhaitait l'impression immédiate du plan. Le gouvernement royal, étrangement préoccupé d'implanter une troisième Rome au milieu de la seconde Rome, multipliait les destructions pour multiplier les bâtisses neuves; au cours de ces destructions, on retrouvait beaucoup de fragments inédits de la première Rome. M. Lanciani attendait la fin de ces découvertes, pour en faire profiter son plan. La crise des finances romaines, en 1889, mit un terme aux folies architecturales; on cessa de déblayer en même temps que d'édifier; les surprises et les révélations archéologiques diminuèrent en nombre; pour la publication de M. Lanciani, l'heure était venue.

Quinze planches des *Edifizii di Roma antica*, de Canina : voilà le seul plan de Rome vraiment important qui existait avant M. Lanciani. C'est en 1848 que Canina avait fait ce travail. Les recherches topographiques de Jordan, de Middleton, de Rossi, de M. Lanciani lui-même, un demi-siècle de fouilles, enfin une connaissance plus complète des dessins de l'ancienne Rome conservés dans les bibliothèques, enlevaient presque toute valeur à l'œuvre de Canina.

Le plan de M. Lanciani est dessiné et gravé à l'échelle d'un millième. Les moindres détails de constructions, de pavés, d'égouts, de conduites d'eau, y sont indiqués. Les monuments de la période royale et de la république, d'une part, de l'empire et des ve et vi^e^ siècles, d'autre part, sont distingués par des couleurs différentes. Le plan se composera de quarante-six planches, larges de quatre-vingt-dix centimètres, hautes de soixante centimètres. Nous avons sous les yeux la première livraison, qui comprend six planches. Elles sont consacrées à la région du Pincio, de la Porta Salara, des thermes de Dioclétien, du Quirinal. En ces parages, on avait commencé de nombreuses constructions; ils sont l'endroit de Rome où les archéologues ont fait les plus fécondes trouvailles : M. Lanciani devait naturellement inaugurer son œuvre par ces six planches-là. L'exécution en est admirable. Lorsque l'ensemble de la publication sera terminé — l'éditeur nous prie d'attendre jusqu'à l'échéance 1899 — nous posséderons une précieuse et magnifique synthèse de la topographie romaine. GEORGES GOYAU.

Delle fonti per la storia di Alessandro Severo, dal Dott. ETTORE CALLEGARI. Padova, R. Stabilimento Prosperini, 1895, in-12 de 152 p.

L'histoire d'Alexandre Sévère est toujours à faire; M. Callegari vient d'en étudier les sources, dans un opuscule digne d'attention.

Sur la vie de cet empereur attribuée à Lampride, il admet l'opinion

traditionnelle : Lampride en serait réellement l'auteur, il l'aurait composée en 324 ou 325. M. Daendliker, en 1870, avait déjà fait un essai critique sur cette biographie; il concluait qu'Acolius, témoin fort compétent d'ailleurs, était la seule source, contemporaine d'Alexandre Sévère, dont le compilateur aurait usé. M. Callegari est d'un autre avis : il estime Lampride, qu'il juge scrupuleux, éclectique, richement informé, et qui ne lui fait point l'effet d'un simple copiste.

En revanche, malgré son désir d'être indulgent pour Hérodien, il ne le traite guère mieux que ne l'ont fait Zürcher, J.-J. Müller et Höfner dans leurs critiques de cet historien. Les chapitres d'Hérodien sur Alexandre Sévère foisonnent de contradictions (spécialement au sujet des rapports de l'empereur avec Mammée et au sujet de la campagne d'Asie); perpétuellement on y trouve les vestiges de deux sources différentes, juxtaposées sans nulle critique, et d'après M. Callegari, c'est en général dans les textes favorables à l'Empereur, plutôt que dans les textes malveillants ou hostiles, qu'on peut retrouver la vérité.

A l'égard des deux ouvrages qui nous sont parvenus sous le nom d'Aurelius Victor : le *De Caesaribus* et l'*Epitome*, M. Callegari se rallie à l'avis qu'a soutenu, dans le *Philologus*, M. Enmann. Le *De Caesaribus* et le bréviaire d'Eutrope auraient une source commune; l'auteur de l'*Epitome*, après avoir, dans les onze premiers chapitres, suivi de près le *De Caesaribus*, aurait exploité différents historiens pour les chapitres suivants, et c'est à Dexippe, peut-être, qu'il aurait emprunté les détails sur Alexandre Sévère. Une question subsiste, que ni M. Enmann ni M. Callegari n'ont résolue : pourquoi le compilateur de l'*Epitome*, à partir du onzième chapitre, a-t-il brusquement cessé de copier le *De Caesaribus?*

La discussion de M. Callegari sur la date de la chute des Arsacides et de la laborieuse campagne d'Alexandre Sévère en Asie, et son plaidoyer en faveur de Dion Cassius, qui, d'après Reimar, aurait cédé à des sentiments mesquins en s'abstenant de raconter cette campagne, font honneur à l'experte sagacité du professeur de Padoue. GEORGES GOYAU.

Les Origines de l'épiscopat. *Étude sur la formation du gouvernement ecclésiastique au sein de l'Église chrétienne dans l'empire romain* (1re partie), par JEAN RÉVILLE. Paris, Leroux, 1894, in-8 de 538 p. — Prix : 12 fr.

Dans un travail spécialement consacré au témoignage de saint Ignace d'Antioche, M. Réville s'était déjà occupé de la grande question des origines de l'épiscopat, le plus ancien « des gouvernements qui exercent aujourd'hui leur empire dans le monde occidental. » Le présent ouvrage embrasse le problème dans son ensemble. Bien que la concision ne soit pas son principal mérite, il se distingue par la clarté de l'exposition et la netteté des conclusions.

Après avoir passé en revue les solutions des principales écoles théologiques et fixé la méthode à suivre, M. Réville étudie successivement les communautés chrétiennes en Palestine et les premières communautés en terre païenne. Puis il s'occupe de la situation des Églises à la fin du Ier siècle, surtout en Asie Mineure et en Occident. Le dernier chapitre, qui est un examen critique des épîtres de saint Ignace et de saint Polycarpe, traite de l'avènement de l'épiscopat monarchique dans les Églises d'Asie Mineure. M. Réville part de ce principe qu'au début l'organisation ecclésiastique diffère avec les Églises. Jésus-Christ n'a point fondé d'organisme; il n'a confié aux apôtres aucune fonction ecclésiastique. Ce n'est pas dans l'enseignement du Christ qu'il faut chercher les origines de l'épiscopat. L'Église de Jérusalem est pourvue d'une organisation spéciale; l'autorité y est exercée par les parents du Sauveur. Ailleurs, les fonctions spirituelles sont d'abord l'apanage des inspirés. Elles passent au corps des presbytres. Les « épiscopes, » qui sont plusieurs, et à qui n'incombent d'abord que les fonctions administratives, finissent par étendre leur action. Au début du IIe siècle seulement, l'épiscopat devient uninominal. C'est en Asie Mineure qu'il fait son apparition ; il s'étend peu à peu à toutes les Églises.

Tel est le système, que je n'oserais qualifier de nouveau ; car quiconque est au courant de la littérature théologique allemande y retrouvera les conceptions chères aux écoles rationalistes d'outre-Rhin. Abstraction faite du côté théologique de la question, ce système fait naître plus de difficultés qu'il n'en résout. Voilà une société naissante, qui se répand par toute la terre, sans autre lien qu'une doctrine purement humaine, — telle est l'hypothèse, — et qui s'organise partout, non pas d'après le plan conçu par le Fondateur, mais en s'adaptant aux circonstances de temps et de lieu. Quel sera le résultat du développement simultané, mais indépendant, de cette multitude de groupes? Ce sera, si je ne me trompe, une variété complète d'organisation, l'isolement, l'anarchie peut-être. Mais non. Il se forme, un peu partout, des collèges d'anciens, — les presbytres, — et d'autres collèges de fonctionnaires, — les épiscopes. Les attributions des uns et des autres se modifient dans le même sens, à peu près partout. Il se produit en Asie Mineure un mouvement qui tend à remettre la suprême autorité de la communauté non plus aux mains d'un collège, mais aux mains d'un seul. C'est l'épiscopat monarchique qui prend naissance, sans que, pour le dire en passant, on trouve le moindre indice positif d'une révolution aussi considérable. Et cette institution nouvelle fait aussitôt la conquête de tous les groupes, que l'on trouve, à un certain moment, tous organisés de la même façon. Voilà, si je ne me trompe, un des faits les plus extraordinaires que l'histoire ait jamais enregistrés. M. Réville l'expliquera peut-être dans un second volume. Mais, en attendant sa solution, je m'en tiens à la

vieille opinion qui ne résout pas si mal les difficultés, et qui voit dans l'Église une œuvre divine. HIPP. DELEHAYE.

L'Europe et le Saint-Siège à l'époque carolingienne. Première partie. *Le Pape Jean VIII* (872-882), par A. LAPOTRE, S. J. Paris, Alph. Picard, 1895, in-8 de XII-368 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume est la première partie, d'une suite d'études consacrées à l'histoire de l'Église pendant la période carolingienne; parmi les monographies qui continueront la série commencée, il en est plusieurs qui depuis de longues années sont déjà sur le chantier et dont l'apparition est attendue avec impatience ; mais le P. Lapôtre est du nombre des auteurs qui ne se lassent pas de retoucher et de perfectionner leur ouvrage avant de le présenter au public. Anastase le bibliothécaire et Formose ne tarderont pas cependant (espérons-le !) à venir prendre place dans la galerie où le pape Jean VIII les a précédés.

Le P. Lapôtre ne nous donne pas ici une biographie, mais une série de chapitres détachés, au moins en apparence, et qui se rattachent à deux ordres d'idées et de faits : les progrès du christianisme chez les peuples slaves pendant la seconde moitié du IXe siècle, et les relations du Saint-Siège avec les empereurs d'Occident pendant la même période.

Obligé de me limiter, je me bornerai à analyser quelques chapitres.

Le roi bulgare Boris venait de se convertir avec tout son peuple; alors commence une lutte d'influence entre Rome et Constantinople; les patriarches Photius et Ignace voulaient attirer dans l'orbite de leur Église la chrétienté nouvelle ; et le P. Lapôtre nous montre comment ils y sont arrivés ; il nous expose la marche de longues négociations, où l'esprit de suite est malheureusement du côté des Grecs ; il le fait avec une absolue impartialité et n'hésite pas à rejeter certaines opinions inexactes qui avaient acquis depuis longtemps le droit de cité dans nos manuels d'histoire ecclésiastique. De même, quand nous arrivons à l'évangélisation des Moraves, aux relations du roi Swatopluk avec Rome, à la mission des saints Cyrille et Méthode, à la question de la liturgie slave prohibée, puis autorisée, puis encore une fois interdite, les textes apportés par le savant jésuite font évanouir bien des légendes, mais ils font arriver la pleine lumière sur des points demeurés jusqu'à lui dans l'obscurité. On n'avait jamais compris, par exemple, comment le pape Étienne V avait pu condamner la liturgie slave en 885 en s'appuyant sur un texte attribué à Jean VIII, lequel avait au contraire formellement approuvé cette liturgie. Le P. Lapôtre démontre que la lettre de Jean VIII écrite en 876 avait été interceptée et remplacée par une autre lettre fabriquée par un faussaire agent du parti allemand en Moravie ; la lettre fausse fut remise au roi Swatopluk, et, représentée ensuite au pape Étienne V, elle servit de base à un acte qui, dans la pensée du Pontife, ne faisait que confirmer la sentence d'un de ses prédécesseurs.

La qualité maîtresse du P. Lapôtre est la sagacité ; il faut le voir à l'œuvre : quand il a relevé une piste, il la suit avec une patiente lenteur ; il semblerait parfois qu'il s'écarte de son sujet, mais, à la fin de ce qu'on a cru être une digression inutile, on constate que l'instruction de la cause n'eût pas été complète si tel témoin, souvent fort éloigné, n'avait été minutieusement interrogé. A mesure qu'il avance, on le voit procéder avec plus de sûreté, et enfin quand il a terminé sa démonstration, on ne peut qu'adopter ses conclusions soutenues par un appareil savant de preuves incontestables. Il faut surtout lire le chapitre où est racontée l'histoire du Registre de Jean VIII : l'original est perdu ; la copie faite au Mont-Cassin, et qui est au Vatican, est incomplète ; les quatre premières indictions ont disparu ; cependant il y a trace de pièces appartenant aux trois premières années, mais de la quatrième il ne reste rien. Nous apprenons progressivement quand, comment, dans quel intérêt, par qui le volume a été lacéré ; l'évidence se prépare, elle grandit, elle éclate ; les auteurs sont découverts ; on sait leurs noms et tous les mobiles qui les ont fait agir.

On voit quelle est l'acuité de l'esprit critique du P. Lapôtre ; j'ajouterai que son érudition est à la hauteur de sa perspicacité ; et que son récit, loin d'avoir l'aspect rébarbatif de certaines publications scientifiques, est écrit dans une langue élégante et aimable où se reflète la spirituelle bonhomie de l'auteur.

P. Pisani.

England and Rome. *A History of the relations between the Papacy and the English State and Church from the Norman conquest to the revolution of 1688*, by Dunbar Ingram LL. D. of Lincoln's Inn, Barrister-at-Law. London, Longmans, Green and Co, 1892, gr. in-8 de 427 p.

Le titre de l'ouvrage est attrayant, mais le lecteur sérieux laisse retomber le livre avec découragement en voyant les erreurs historiques amoncelées dès la première page, les préjugés, le parti pris de l'auteur d'ignorer tout ce qui a été écrit et démontré, quand cela ne cadre pas avec ses idées. Quelle curieuse prétention, par exemple, de faire remonter l'Église anglicane à l'Église fondée à Canterbury par saint Augustin, l'envoyé du pape Grégoire le Grand, et à celle, plus ancienne, mais également en communion avec Rome, qui convertit les vieux Bretons ! quand il est clair qu'entre l'Église anglicane, schismatique et hérétique, et l'Église d'Augustin ou des Bretons, il n'y a rien de commun : ni la hiérarchie et la juridiction, ni la foi, ni le sacrifice, ni les sacrements.

L'auteur a trouvé que la suprématie réclamée par Henri VIII et par Élizabeth (p. VII) n'était pas chose nouvelle, et que de tout temps leurs prédécesseurs l'avaient exercée : *There is no fact in our history more certain than that, from the earliest period of our monarchy, our kings exercised a large supremacy over the external regimen and adjuncts of*

the church, differing in no respects from that which Henry enjoyed. Comme si les empiétements du pouvoir séculier n'avaient pas été un sujet constant de querelle entre les Papes et les rois d'Angleterre; comme si saint Thomas Becket n'était pas mort pour arrêter cet envahissement de la couronne; comme si les Papes n'avaient pas triomphé dans cette lutte et n'avaient pas plusieurs fois rejeté le candidat à l'archevêché de Cantorbéry, élu par le chapitre et confirmé par le Roi, pour affirmer leur autorité supérieure; comme si d'ailleurs Henri VIII et Élizabeth n'avaient pas été cent fois plus loin que leurs prédécesseurs.

Plus tard, l'auteur a découvert que, pendant les douze premières années d'Élizabeth, les catholiques se trouvèrent exactement dans la même position que les autres dissidents. Cependant, dès 1558 et 1559, les deux premières années du règne, les quatorze évêques d'Angleterre survivant à l'épidémie de 1558 étaient en prison. Le doyen de Saint-Paul de Londres, l'abbé mitré de Westminster, un grand nombre des résidents des collèges universitaires et près de deux cents prêtres, la fleur du clergé, étaient en prison, où ils moururent pour la plupart, épuisés par la faim, par le froid et par l'horrible infection de leurs cachots. Dès 1559, nombre de laïques distingués, hommes et femmes, étaient emprisonnés pour avoir assisté à la messe et mouraient en prison (V. *Dom. Eliz.*, 1559-1561). Même attitude du gouvernement en Irlande : dès 1558, et en 1566 on préludait dans ce malheureux pays aux massacres silencieux du peuple catholique. (Cf. *Lives of the archbishops of Dublin* by card. Moran.) L'auteur n'a pas lu les lois draconniennes adoptées par le Parlement en 1559.

Nous n'avons pas le courage de continuer la réfutation d'un volume où chaque page serait à relever. Nous renvoyons l'auteur à Lingard, à Brewer et aux papiers d'État, et aux études magistrales du P. Bridgett sur le B. cardinal Fisher et sur le B. Thomas Morus, et à un article publié par nous dans la *Revue des questions historiques*, en octobre 1895.

En vérité, certaines gens ont des œillères et ne lisent que ce qui peut nourrir leurs préjugés. Si M. Ingram avait lu le petit livre *Catholic Hierarchy*, du P. Bridgett, il n'aurait pas écrit cette phrase : « Watson, évêque de Lincoln, jouit, après un court emprisonnement, de vingt ans de liberté : » la vérité est qu'il demeura vingt-quatre ans en prison et y mourut. Ce qui suit passe toutes les bornes : « Rien n'empêchait les évêques catholiques de se réunir et de consacrer des successeurs. Le gouvernement ne s'y opposait pas. » Évidemment l'auteur n'a pas la moindre idée de la manière dont les évêques catholiques furent traités : qu'il consulte à leur égard les volumes de la *National Biography*, de Stephen Leslie, aux articles *Bonner*, évêque de Londres, *Heath*, archevêque d'York, etc., et l'*Histoire de l'Église catholique en Angleterre*, par Dodd.

J. F.-L.

Les Complots militaires sous la Restauration, d'après les documents des Archives, par E. Guillon. Paris, Plon et Nourit, 1895, in-18 de 355 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Guillon a donné un premier volume sur *les Complots militaires sous le Consulat et l'Empire* (Voir *Polybiblion* t. LXXIV, p. 156) ; il poursuit aujourd'hui sa veine et aborde le même sujet pendant la Restauration. Son sous-titre, « d'après les documents des archives, » n'est pas inexact, mais il sert d'embellissement plus qu'il n'est d'une vérité rigoureuse ; si l'auteur a eu souvent recours à ces cartons, beaucoup de ses renseignements sont seulement de seconde main. Et même, dans les sources imprimées qu'il a consultées, il commet des erreurs graves, il accuse des omissions qui infirment ses témoignages, car elles prouvent l'inattention qu'il a dû porter à lire des auteurs considérables. J'en indiquerai un exemple que je puis d'autant moins taire qu'il s'étale à la première page du livre.

Citant les « histoires classiques » de la Restauration, à côté de plusieurs autres, M. Guillon mentionne, avec raison, l'histoire de Nettement ; il l'indique comme « inachevée, s'arrêtant à l'année 1828, » et n'ayant que quatre volumes. Ce renseignement était exact en 1860 ; mais il n'est plus de mise après trente-cinq ans. L'*Histoire de la Restauration* de Nettement va bel et bien jusqu'en 1830 ; elle est achevée, comprend huit volumes et demeure le monument le plus complet sur l'époque, un peu moins étendu que Viel-Castel, et formant l'heureux antidote au lourd pamphlet en huit tomes de Vaulabelle. Ecrire donc un livre sur les complots militaires sous Louis XVIII et Charles X, sans avoir lu Nettement, c'est significatif ; on peut conclure que l'auteur est loin d'être très bien renseigné.

Je corroborerai ce doute avec d'autres appréciations : M. Guillon oublie de citer (p. 14), à propos des événements qui, pendant les Cent-Jours, agitèrent la Guadeloupe, le témoin le plus important : le baron de Guilhermy et son témoignage inséré tout au long dans les *Papiers d'un émigré*. Par contre, il attribue une valeur à cette diatribe mensongère, intitulée *le Livre noir de MM. Delaveau et Franchet* (p. 80), dont les quatre volumes ne font pas un livre. Mal renseigné sur la Congrégation, il ne manque pas de lui attribuer un rôle politique ; je suis personnellement un peu las de réfuter cette erreur : je puis en toute sincérité affirmer à M. Guillon que cette association de piété ne succédait ni de près ni de loin aux « Bandouliers » ni aux « Chevaliers du tropique, » et que M. de Villèle ne fut jamais congréganiste (p. 262). J'aimerais beaucoup connaître le nom de la ville et aussi celui des juges « qui aidèrent le bourreau à dresser l'échafaud pour aller plus vite » (p. 98) ; si de pareils faits purent se produire, c'est certainement pendant la Terreur et très certainement aussi jamais sous la Restauration. J'aurais

différentes autres réserves à présenter sur le rôle du procureur général Bellart, sur la valeur morale du policier Sainneville, mais je passe, me contentant de sourire quand je vois comparer M. Thiers à Jeanne d'Arc (p. 137). Tous deux furent « libérateurs du territoire ! » Malgré ces lacunes et ces exagérations, ce petit volume est intéressant et très facile à parcourir. Dans l'exposé des faits, l'auteur est partial pour les « complots ; » dans leur appréciation, il est beaucoup plus équitable et condamne justement les fautes contre le patriotisme commises par ces conjurés. Il s'applaudit de trouver l'armée fidèle à son devoir, « en dépit d'excitations imprudentes et coupables ; » j'ai plaisir à partager tout à fait son sentiment.

Voici les titres des chapitres ; ils indiquent bien la trame du récit : La Restauration et l'armée. — L'Insurrection de la tribune. — Le Complot du bord de l'eau (1818). — Le Complot de Paris (1820). — Les Complots de l'Est; Belfort et Colmar. — Les Complots de Saumur ; le général Berton. — Les Quatre Sergents de la Rochelle. — La Bidassoa (1823). — La Corogne (1823). — Les Proscrits de la Restauration.

G. DE G.

Essais diplomatiques, par le comte BENEDETTI. *L'Empereur Guillaume Ier et le prince de Bismarck. La Triple Alliance. La Paix armée. Ma Mission à Ems.* Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 401 p. — Prix : 7 fr. 50.

Dans la première partie, le comte Benedetti s'applique à établir, contrairement à l'opinion généralement reçue, que Guillaume Ier n'a pas « obéi avec une soumission aveugle et inconsciente aux impulsions du ministre (Bismarck). » Il appuie cette affirmation sur des faits probants ; voici sa conclusion : « Depuis le début de son règne, Guillaume Ier a suivi, sans jamais s'en écarter, une politique qui lui était propre ; il en avait marqué et défini le but avant l'arrivée de M. de Bismarck au pouvoir ; il a enfin pris une part active et toujours prépondérante dans la direction qui lui a été imprimée.... Il intervenait sans cesse et il s'imposait au besoin. Il n'a jamais rien aliéné de son autorité et les suprêmes résolutions n'ont jamais été prises qu'alors qu'il les jugeait lui-même bien conçues, bien préparées et opportunes » (p. 132). C'est net. Impossible de préjuger le jugement définitif de la postérité sur une appréciation de ce genre ; mais il est certain que l'exposé de M. Benedetti pèsera fortement dans la balance.

Par contre, je me demande si le comte Benedetti a porté sur le prédécesseur de Guillaume Ier un jugement entièrement fondé. Il y a d'ailleurs des hommes qui ne sont pas faits pour se comprendre, comme je le faisais remarquer ici même à propos de Rothan. Frédéric-Guillaume IV n'était pas de son pays et de son temps. Y avait-il si grand tort ? Lisez sa correspondance avec Bunsen. Pour mon compte, j'ai toujours admiré son

idéal de « l'État historique et chrétien. » Seul de sa race, il s'est cru tenu en conscience d'observer, à l'égard de ses sujets polonais, les engagements de 1815 et les promesses de son père. Il a tendu la main aux Serbes de la Basse-Lusace, jusque-là pourchassés même au foyer domestique par une germanisation impitoyable. Il a refusé l'Empire que lui offrait le parlement de Francfort. Si ce que M. Benedetti expose du caractère de Guillaume Ier est exact (et je partage son sentiment), ce prince eût aussi refusé l'Empire dans les conditions où il était présenté par H. de Gagern, qui ne s'était point encore assagi au point où nous l'avons vu lorsqu'il représenta son grand-duc à la cour de Vienne. Guillaume Ier n'eût pas voulu, comme a dit son frère en 1848, « ramasser la couronne impériale dans le ruisseau de la Révolution. »

Au chapitre suivant, à propos de la triple alliance, l'auteur rappelle avec beaucoup de raison que l'Autriche avait eu grand tort d'entrer avec la Prusse dans la combinaison qui devait aboutir au rapt des duchés danois par cette puissance (p. 152) et à la guerre de 1866. Il montre que la Russie a joué aussi un rôle de dupe en laissant les Prussiens aller à Kiel. La mer Baltique deviendra un lac allemand, lorsque la Prusse aura fait un autre Kiel de Dantzig, où l'empire russe doit se repentir de n'avoir pas laissé les Polonais, qui ne menaçaient personne. Après la complicité de 1870, la Prusse jetait à la Russie un os à ronger dans la mer Noire (p. 153, 164). Et l'Italie? Après avoir constaté que l'Allemagne et l'Autriche avaient intérêt à se couvrir contre certaines éventualités, « l'Italie, demande avec grande raison le comte Benedetti, était-elle en présence d'éventualités de même nature? Son unité était-elle menacée? Avait-elle seulement des adversaires qui pouvaient nourrir le dessein de mettre son indépendance en péril, de lui disputer sa légitime part d'influence » (p. 200)? Il prévoit que la victoire de la Triplice ferait de l'Adriatique une mer allemande (p. 228). A la suite de ces considérations d'une grande et juste portée, je glisserai deux observations de détail : 1° Il n'est pas prouvé que la préméditation par la République française de la restauration temporelle du Pape « eût soulevé la conscience publique en Europe » (p. 314); 2° L'auteur dit du peuple de l'Italie qu'il est « jeune et susceptible; » susceptible, oui; mais jeune?

Reste le plaidoyer *pro domo*. Je regrette de ne pouvoir m'étendre sur ce sujet : il faut lire le livre. Sur la question de prévoyance, M. Benedetti cite des documents et des dates d'où il résulte incontestablement que l'ambassadeur a été prévoyant : « J'avais signalé, dans un rapport développé du 5 janvier 1868, la résolution prise à Berlin de restaurer l'empire germanique, au besoin par l'emploi de la force. J'ai prévu qu'en cette éventualité, l'Allemagne entière, gouvernements et peuples, se grouperait avec enthousiasme autour de la Prusse. Je n'ai omis ni les armements qui se faisaient sous mes yeux ni les efforts de M. de Bis-

marck pour s'assurer la neutralité bienveillante de la Russie. J'ai enfin dénoncé la candidature du prince de Hohenzollern, dix-huit mois avant qu'elle fût avouée à Berlin et à Madrid; je l'ai signalée comme un stratagème imaginé par le cabinet prussien.... » (p. 346.)

Encore à l'aide de documents et de dates, le comte Benedetti montre qu'il a suivi les instructions de Paris pendant la mission à Ems : on lui a même reproché sévèrement d'avoir trop obéi. Il n'a pas douté que Bismarck voulût la guerre et préparât la rupture. L'exigence de garanties pour l'avenir a fourni à l'Allemagne un prétexte plausible, de même que la légende des insultes réciproques, que l'ambassadeur nie formellement. Il estime avec raison que ces garanties étaient inutiles et ne pouvaient être acceptées par le roi de Prusse (p. 385).

Je me suis toujours posé cette question : La garantie eût-elle été exigée aussi rigoureusement, sans la situation créée au gouvernement impérial, même dans la rue, depuis que l'Empereur avait débridé la presse et exhumé le parlementarisme? Cette situation a produit d'en haut et d'en bas une impulsion à laquelle le duc de Gramont obéissait : on le lui a reproché.

A. D'AVRIL.

Le Salon de Mme Helvétius, Cabanis et les idéologues, par ANTOINE GUILLOIS. 2e édition. Paris, Calmann Lévy, 1894, in-12 de IV-340 p., avec deux portraits. — Prix : 3 fr. 50.

M. Antoine Guillois, qui a consacré un si curieux volume à son arrière-grand-père, le poète Boucher, en a publié un non moins intéressant sur le salon d'Auteuil et les idéologues. Qu'étaient-ce que ces idéologues? Le nom et les opinions qui irritaient si fort Napoléon sont bien oubliés de nos jours ; M. Guillois les remet en lumière. Les idéologues, ce sont Cabanis, Condorcet, Ginguené, Volney, Daunou, Garat, Destutt de Tracy, Chénier, Sieyès, Andrieux, Fauriel, et tous se sont groupés dans le salon de Mme Helvétius, dans le salon d'Auteuil : Auteuil, alors simple village, mais à la porte de la grande ville, où, tout en jouissant de la campagne, on restait en communication avec le monde intellectuel, où aussi l'on avait espéré trouver un refuge pendant les jours sombres de la Terreur. Le refuge ne fut pas toujours bien sûr ; il ne sauva ni Condorcet de la mort, ni bien d'autres de ses amis, comme Daunou, Tracy, Ginguené, de la prison. Mme Helvétius, du moins, échappait, protégée par le souvenir de son mari. Tout-puissants sous la Constitution de l'an III, qui était leur œuvre, les idéologues ne tardèrent pas à se détacher du Directoire et applaudirent au coup d'État du 18 brumaire; pour des amants de la liberté, c'était quelque peu étrange; mais, partisans du premier Consul, ils furent opposés à l'Empire, quoique plus d'un ait accepté, et que plusieurs aient porté allégrement les chaînes dorées dont l'Empereur était prodigue. Mais ils furent plus opposés encore —

sauf Volney — à la Restauration, et leur historien nous paraît avoir épousé un peu trop aveuglément leurs préjugés contre les Bourbons ; en vérité, les sénateurs de l'Empire n'avaient guère le droit d'être bien difficiles en fait de libéralisme. Il semble, d'ailleurs, que leur opposition ait été plus religieuse que politique ; la plupart des idéologues, suivant l'exemple de leur maître Helvétius, avaient surtout la haine ou le dédain du catholicisme ; ils restèrent fidèles à cette haine jusqu'à la fin, et la plupart du temps le prêtre est absent de leur lit de mort et les prières de l'Église manquent à leurs obsèques. R. M.

The Struggle of protestant dissenters for religious toleration in Virginia, by Henry R. McIlwaine. Baltimore, the John Hopkins Press, 1894, in-8 de 67 p. (John Hopkins University studies.) — Prix : 2 fr. 50.

White servitude in the colony of Virginia, by James Curtis Ballagh. Baltimore, the John Hopkins Press, 1895, in-8 de 99 p. (Même collection.) — Prix : 2 fr. 50.

On peut dire que l'histoire religieuse des États-Unis n'a pas encore été écrite ; ce serait cependant un sujet digne d'être étudié que l'histoire des luttes religieuses auxquelles ont été en proie, depuis leur fondation jusqu'à la guerre de l'Indépendance, les différentes colonies anglaises établies sur le rivage occidental de l'Océan Atlantique. De temps en temps, quelques chapitres de cette histoire sont publiés sous forme de monographies et viennent en montrer le puissant intérêt ; en 1886, par exemple, dans sa curieuse étude intitulée *Une Colonie puritaine au Maryland*, le docteur Daniel R. Randall a raconté le conflit qui s'éleva en Virginie et au Maryland entre les partisans de l'Église anglicane et les puritains. Ce travail n'a qu'un défaut, celui de finir trop tôt ; il s'arrête en 1649, au moment où l'Église anglicane triomphe de ses adversaires, à la fin de la première période de la lutte engagée en Amérique pour la tolérance. Cette lutte a continué au cours du XVIIe siècle ; on le savait déjà, mais on ne connaissait pas bien les détails de son histoire. En la retraçant, M. McIlwaine a rendu un vrai service ; il a continué l'œuvre du docteur Randall et l'a poursuivie jusqu'au moment où, grâce aux efforts continus des dissidents (quakers et presbytériens de la Virginie), le gouvernement finit, au XVIIIe siècle, par changer de système et faire des concessions. Sans doute, à la fin de la grande guerre franco-indienne, quakers et presbytériens sont encore fort loin d'une véritable liberté religieuse ; du moins, une certaine tolérance existait-elle déjà, qui ne devait cesser de croître par la suite jusqu'en l'année 1786, date de l'acte pour l'établissement de la liberté religieuse. Comment cette tolérance a fini par être obtenue, sous l'empire de quelles circonstances politiques, grâce à la ténacité de qui, M. McIlwaine le raconte dans son étude, qui

débute par un bon état de l'Église établie de Virginie au milieu du XVIIe siècle, rédigé surtout d'après le *Present state of Virginia* publié par Jones en 1724; on y trouve ensuite de précieuses indications sur les quakers, les huguenots, les Allemands et les presbytériens établis dans la colonie, et sur leur attitude vis-à-vis de l'Église anglicane. Tout cela rend vraiment utile le travail de M. McIlwaine, et le fera lire avec fruit par ceux qu'intéresse l'histoire religieuse des États-Unis.

— Ce que, dans l'histoire de la même colonie de Virginie, M. James Curtis Ballagh a choisi comme sujet d'étude, c'est l'esclavage, ou, pour parler plus exactement, le servage des blancs au XVIIe et au XVIIIe siècle. Chacun sait ce qu'étaient, dans les colonies françaises, les « engagés » au XVIIe siècle; la même institution a existé dans les colonies anglaises de l'Amérique du Nord à la même époque. En examinant son fonctionnement dans la Virginie, sous la compagnie de Londres d'abord, puis sous le gouvernement royal, M. Ballagh a écrit une monographie utile pour tous ceux qui s'occupent de l'histoire des autres colonies agricoles du même pays, le Maryland, la Pennsylvanie, où elle a atteint un développement beaucoup plus considérable que dans la Nouvelle-Angleterre, les deux Carolines et la Géorgie. Il a montré aussi comment cette institution a contribué à modifier l'esclavage et a été modifiée par lui, ainsi que l'importance de son rôle dans le développement social et économique des colonies anglaises de l'Amérique septentrionale. Une bibliographie (p. 96-99) termine cet excellent travail, que l'auteur a fait précéder d'indications sommaires sur les sources manuscrites prises par lui comme bases de son étude.

HENRI FROIDEVAUX.

La Maison de Croy, *étude héraldique, historique et critique,* par BURY ADELS-TORN. Bruxelles, Société belge de librairie, 1894, in-8 de 242 p. avec planches.

Il est malaisé de rendre compte du livre dont je viens d'écrire le titre. Il est de ces œuvres qui échappent à l'analyse, et où l'on trouve surtout ce qu'on ne s'attendait pas à trouver. Il y a là une histoire de Saint-Josse-ten-Noode (un faubourg de Bruxelles) à travers les âges, un résumé de l'histoire des ducs de Bourgogne, une liste des vingt-quatre maîtresses de Philippe le Bon, une histoire de l'ordre de la Toison d'or, des jugements étranges comme celui-ci, que je cueille à la page 143, et d'où il ressort que si Jeanne d'Arc, « cette servante de ferme, avait une âme de roi, » Charles VII, au contraire, « avait une âme de valet ! » Et enfin, un peu comme en appendice, une suite de courtes notices sur les divers membres de la maison de Croy depuis sa fondation, c'est-à-dire depuis Adam et Ève. J'ai le regret de déclarer que ces notices sont de tout point insuffisantes et que la maison de Croy, qui a compté d'illustres capitaines, des bibliophiles remarquables,

des diplomates distingués, méritait mieux que le livre que M. Bury lui a consacré. Il est vrai que l'auteur n'a pu avoir communication des archives de la maison de Croy. C'est une excuse, jusqu'à un certain point. Cependant, quand on n'a pas les éléments d'un livre, pourquoi l'entreprendre ? *La Maison de Croy* a certainement coûté beaucoup de peines à M. Bury, d'autant plus qu'il est manifeste qu'il n'a pas l'habitude des travaux d'érudition. Son livre est édité avec luxe, décoré avec goût, et fait honneur à la Société belge de librairie. ARMAND D'HERBOMEZ.

Samuel Champlain, fondateur de Québec et Père de la Nouvelle-France. *Histoire de sa vie et de ses voyages*, par N.-E. DIONNE. T. Ier; Québec, Coté, 1891, in-8 de XVIII-427 p., avec portrait.

En abordant le récit de la vie de Champlain, M. Dionne a résolu de ne rien omettre des longues courses aventureuses que le fondateur de Québec a lui-même décrites avec une surprenante profusion de détails sur les coutumes et les mœurs des aborigènes du Canada. Il s'est proposé de nous faire connaître par le menu les diverses phases de la carrière mouvementée de ce fils de pêcheur, que l'humilité de sa naissance n'empêcha pas de devenir aussi grand par le cœur que par l'esprit. M. Dionne est rempli de son sujet, il le possède à merveille et le domine, parce qu'il en est épris. Aussi bien, c'est un réel plaisir de le voir remémorer les éclatants états de service de Champlain, peindre sa conduite désintéressée, son détachement des biens terrestres, son courage, sa loyauté, sa foi profonde et sincère, son amour du prochain, son culte désintéressé de la patrie, son esprit d'abnégation, sa charité à l'égard des indigènes et des colons, son zèle pour sa religion, sa déférence pour ses ministres, sa vaste intelligence, son génie colonisateur, sa science merveilleuse de naturaliste, de géographe, de marin, de cosmographe, tout ce bel ensemble de qualités enfin qu'il est de plus en plus rare de rencontrer réunies chez le même individu à un degré si éminent.

Champlain eut une carrière des plus agitées. Après avoir servi dans l'armée française, il s'engagea sur une flotte espagnole dans le but de s'instruire dans des voyages au long cours. Après toute cette vie d'aventures, il utilisa son séjour en Acadie, reconnut le littoral de la Nouvelle-Angleterre, « et travailla en même temps, non sans succès, à détourner les espérances qu'entretenait de Marts du côté de la Floride, pour les concentrer sur les rivages du fleuve Saint-Laurent. Alors Québec fut fondé. » C'est à partir de ce moment que nous voyons Champlain entrer activement en scène, soutenir des luttes énergiques contre les monopoleurs du commerce des fourrures, faire taire par delà l'Atlantique de nombreuses ambitions de fortune, apaiser de multiples rivalités ailleurs, là où le commerce offrait quelque avantage, affronter des luttes épiques contre des compagnies mercantiles qui soumettaient la Nou-

Velle-France à un régime ruineux, traverser dix-huit fois la mer en vingt ans, pour le bien de la colonie, marquer chacun de ses périlleux voyages par un nouveau succès, triompher de l'adversité avec ce courage auquel l'esprit chrétien semble apporter un nouveau regain à chaque nouveau coup d'infortune, et avoir la joie de mourir à la veille du jour où sa chère colonie allait, grâce à lui, entrer dans une ère de prospérité et de bonheur.

M. Dionne a divisé sa vaste étude en quatre périodes distinctes.

La première, qui fait le sujet de ce premier volume, comprend les voyages de Champlain aux Indes, à Tadoussac, son séjour en Acadie, et l'histoire de la colonie, depuis la fondation de Québec jusqu'à l'arrivée des Pères Récollets en 1615. Le second livre doit avoir surtout pour objet de nous faire connaître les efforts des missionnaires récollets pour convertir les sauvages et l'appui qu'ils reçurent de Champlain dans leur œuvre d'évangélisation. Ce second livre embrassera la période décennale qui s'étend de 1615 à 1625. Dans le troisième livre, l'historien de Champlain nous montrera le cercle des missions sauvages prendre une plus grande extension avec l'arrivée des jésuites; la traite, durant cette période de 1625 à 1629, se continuer toujours sur un grand pied, mais avec une organisation plus régulière; il nous indiquera également par suite de quelles circonstances malheureuses la création de la compagnie des Cent-Associés, sous l'impulsion de Richelieu, ne put arriver à sauver Québec de la ruine, et enfin comment, après la famine qui sévit sur la ville, Champlain se vit obligé d'accorder à la flotte anglaise une capitulation honorable et de rentrer en France. Quant au dernier livre, il sera consacré au récit des événements des six dernières années de la vie de Champlain, depuis 1629 jusqu'au 25 décembre 1635, jour de la mort du premier gouverneur de notre grande colonie nord-américaine d'alors.

Cette trop rapide esquisse suffira à montrer tout l'intérêt que présente le beau travail de M. Dionne, dont d'excellentes notes explicatives, diverses pièces justificatives et un index très complet des noms des personnes viennent augmenter l'utilité. P. L.-L.

Le Dernier Maréchal de France. Canrobert, par le comt GRANDIN. Paris, Tolra, s. d., gr. in-8 de xv-343 p. illustré. — Prix : 5 fr.

Sous ce titre, le commandant Grandin publie un livre bien chrétien et bien français, où revit, avec un rare bonheur, l'une des plus belles et plus sympathiques physionomies de notre vieille armée, cette armée qui avait ses défauts sans doute, mais qui a reçu, ce que rien ne remplace, la consécration de la gloire. Du vivant du maréchal, cette biographie lui fut présentée par l'auteur, et le héros ne dissimula pas le sensible plaisir que cet hommage lui faisait éprouver. Il se revoyait là, jeune, brillant, dans cette France du passé qui lui devait quelques-unes de ses plus

nobles victoires; et vieilli aussi, jetant sur nos désastres un reflet de vaillance qui nous réconforte et nous console. C'est un honneur pour l'éditeur et pour l'auteur d'avoir fait entrer vivant dans l'histoire l'un des plus glorieux enfants de la France, et nous souhaitons que ce livre soit beaucoup lu par notre jeunesse chrétienne, celle à qui appartient désormais le soin de réparer le passé et de préparer l'avenir. La lecture du *Dernier Maréchal de France* l'y aidera. P. Talon.

BULLETIN

Un Premier Pas vers la foi et la philosophie chrétienne, par M. L. R. D. N. Paris, Lamulle et Poisson, 1896, in-12 de 48 p. — Prix : 0 fr. 30.

Depuis que la foi s'est affaiblie, beaucoup de gens jugent le monde fort mal organisé. De fait, les plus heureux subissent beaucoup de misères. Le grand nombre ne vit qu'au milieu des difficultés et des angoisses. Est-ce la faute de la divine Providence si, ne voyant qu'un petit coin du tableau, il nous paraît mal conçu ? Même alors cependant nous pourrions l'apprécier plus sainement. L'auteur de la petite brochure annoncée ci-dessus nous fait bien voir que Dieu, nous ayant créés libres, capables par conséquent d'abuser si nous le voulions, ne pouvait empêcher que des actes mauvais n'eussent des conséquences mauvaises; il ne pouvait d'une nature corrompue tirer des natures saines et heureuses. Le mal dans ce monde ne prouve pas contre la bonté de Dieu, il prouve que le plan divin a été troublé par l'homme. Le judaïsme est une religion exclusive, l'islamisme est une religion égoïste. Le christianisme seul est la religion de la bonté. Le divin Rédempteur, ne pouvant nous éviter les maux provoqués par nos fautes, a voulu s'y soumettre pour nous et avec nous. Pouvait-il pousser plus loin la bonté? Ces belles réflexions nous remettent en mémoire le mot d'un fonctionnaire français, dans le temps où, en France, on pouvait être sans difficulté fonctionnaire et catholique. Délégué pendant plusieurs années par le gouvernement en Égypte, il se trouvait un jour à Marseille avec un de ses amis du Caire. Vint à passer une procession du Saint Sacrement; il se découvrit et s'agenouilla. « Comment, lui dit le musulman, pouvez-vous croire que Dieu est dans une si petite hostie? — Ah ! dit l'autre, vous connaissez la puissance de Dieu, mais vous ne connaissez pas son amour ! »

La petite brochure de M. N. est une démonstration par les faits de l'amour de Dieu. Elle sera une excellente lecture pour cette foule de personnes honnêtes, mais que les malheurs de ce monde aigrissent, quand ils devraient les porter à chercher le bonheur plus haut. L'auteur leur fait toucher du doigt l'injustice de leurs plaintes et leur ouvre les trésors de bonté par lesquels Dieu compense des misères passagères. L'auteur ne donne pas et ne prétend pas donner une démonstration rigoureuse de la divinité du christianisme, mais il dispose à écouter cette preuve; c'est en rendre l'efficacité certaine. D. V.

Das Gewitter, von Dr Albert Gockel. Cologne, J.-P. Bachem, 1895, in-8 de 120 p. (Publications de la *Gœrres-Gesellschaft.*)

La Société Gœrres, pour favoriser la culture de la science dans l'Allemagne catholique, publie chaque année, pour les distribuer à ses membres, quel-

ques mémoires sur des questions de philosophie, d'histoire, de science. Celui du docteur Gockel est une des publications de l'année 1895.

C'est une monographie de l'orage, destinée à faire connaître au grand public l'état actuel de la science sur cette partie de la météorologie. Elle commence par une description des principales circonstances qui caractérisent un orage et des phénomènes qui l'accompagnent : éclair ordinaire et en boule, tonnerre, feu Saint-Elme, foudre et ses effets. Un chapitre très complet est consacré à l'installation des paratonnerres. Puis vient l'exposé de ce qu'on sait sur la formation, la propagation et l'extension des orages, leurs retours plus ou moins périodiques. Un chapitre sur la grêle, un autre sur les pronostics des orages, complètent le mémoire.

Ce petit traité nous semble un très bon spécimen de vulgarisation scientifique. Intelligible pour tout homme instruit, il ne craint pas d'entrer dans des développements précis, de citer un grand nombre de faits, d'exposer avec soin les théories; il est fait, en un mot, sérieusement, et avec une grande compétence, sans cesser d'être intéressant pour tous. L'auteur fait remarquer dans sa préface que l'amateur éclairé peut faire beaucoup pour accroître nos connaissances sur les orages et il exprime l'espoir de décider quelques lecteurs à donner plus d'attention à ces phénomènes. Il nous semble avoir très bien travaillé dans ce but. E. Daram.

Classiques pour tous. La Chanson de Roland, avec un essai sur les chansons de geste, par Adolphe d'Avril. 5e édition. Paris, Sanard et Derangeon, 1895, in-18 de 203 p. — Prix : 0 fr. 50.

Cette cinquième édition atteste le succès si mérité de la Chanson de Roland, mise en français par M. le baron d'Avril. Notre collaborateur, est-il nécessaire de le rappeler ? a adopté le vers décasyllabique qui est celui du texte, mais n'a pas cherché à reproduire les assonances que, dans sa version, M. Petit de Julleville a tâché de conserver. S'affranchissant de cette obligation gênante, M. d'Avril a pu se tenir plus près de l'original et quand, comme je viens de le faire, on compare cet original à son œuvre, on reconnaît qu'elle rend admirablement l'aspect, le ton du vieux poème. A cette édition nouvelle, M. d'Avril a joint un essai sur les chansons de geste. Dans quelques pages excellentes, il offre toutes les notions propres à mettre son lecteur au fait de ce qu'était cette branche si féconde de notre ancienne littérature. M. d'Avril définit parfaitement ce qu'est la légende. « Les légendes, dit-il, ne sont pas l'histoire des faits, mais elles sont des faits de l'histoire. Un peuple tire de son âme une légende, il n'a pu tirer de son âme que ce qui y était. Cette légende est donc le tableau, le miroir de son âme à l'époque où il l'a spontanément élaborée. Or, le tableau de l'âme d'un peuple à une époque déterminée, c'est l'histoire de ce peuple. » Après des considérations générales fort justes, M. d'Avril entre dans des détails sur les trouvères, sur les ménestrels, qu'il sépare avec raison des jongleurs, sur la langue, le style, la versification des chansons de geste, sur leurs cycles, leurs divisions et leur popularité. Quelques pages sur le système de traduction suivi et un petit glossaire des armes et des vêtements terminent ces travaux préliminaires. M. d'Avril n'a pas jugé utile de parler du douloureux épisode de Roncevaux ni de rechercher quel put être ce Roland dont l'histoire a conservé une si faible trace et qui, dans la poésie de tous les pays, occupe une place si grande. Mais ces renseignements vagues n'étaient pas nécessaires; ils sont bien connus de tout le monde, et le vrai Roland, c'est celui qui vit, agit et meurt dans l'œuvre si bien rendue par M. d'Avril.

Plusieurs des éditions précédentes de cette œuvre ont paru dans la jolie collection des *Classiques pour tous* dont la réimpression a conservé l'aspect élégant et l'incroyable bon marché. TH. DE P.

Les Nibelungen, poème traduit de l'allemand par E. DE LAVELEYE. Paris, Flammarion, s. d., 2 vol. in-18 cartonnés, de IV-259 et 281 p. (*Collection des épopées nationales.*) — Prix : 7 fr.

Tout le monde connaît de nom les *Nibelungen*, mais certes pour beaucoup la connaissance ne va pas plus loin. Grâce aux deux jolis volumes qui renferment la traduction que M. E. de Laveleye a faite de cet ancien et beau poème, l'une des plus remarquables œuvres du moyen âge est aujourd'hui à la portée de tous les lecteurs. Nous croyons que le traducteur a été un très fidèle interprète de ces chants antiques, mais on pourra regretter que, dans son introduction, M. de Laveleye ne soit pas entré dans des détails sur la date probable des *Nibelungen*, sur la composition générale du poème, sur les reflets historiques qu'il peut offrir. Des notions préliminaires eussent aidé à mieux apprécier une production que les Allemands donnent comme rivale à l'*Iliade*. BLUMGARTEN.

Fortunati Glückseckel und Wunschhütlein, von ADALBERT VON CHAMISSO, herausgegeben von KOSSMANN. Stuttgart, Göschen, 1895, in-18 de XXVI-68 p. — Prix : 1 fr. 50.

Le petit poème de Chamisso, *la Bourse et le chapeau magiques de Fortunatus*, est de ceux qui se passeraient le plus difficilement d'un commentaire et d'une préface : c'est, en effet, un poème allégorique, un poème inachevé, qui s'appuie sur des légendes dont la connaissance est nécessaire pour la lecture de cet ouvrage ; les allusions philosophiques n'y manquent pas ; enfin, le texte lui-même offre quelques difficultés : pour toutes ces raisons, la préface de M. Kossmann est d'un secours indispensable.

Cette préface se divise en deux parties. La première donne, avec autant d'exactitude que de précision, la genèse de l'ouvrage et ouvre des aperçus très originaux sur la vie et l'état d'âme de Chamisso au temps où il composait ce poème; quelques lettres inédites du poète à ses amis ont aidé beaucoup M. Kossmann dans cette partie intéressante de son travail. La seconde partie contient l'analyse du poème, scène par scène. M. Kossmann montre très nettement ce que l'auteur a pris de la légende, ce qu'il en a laissé, ce qu'il a fait, ce qu'il a voulu faire, mais pas assez, semble-t-il, ce qu'il aurait dû faire. C'est, en effet, le seul défaut qu'on puisse signaler dans cette critique ; au fond, elle est un peu trop élogieuse.

M. Kossmann fait admirablement ressortir les mérites de l'œuvre; mais on lui aurait su gré si, au lieu de fermer les yeux sur certaines faiblesses qui étonnent le lecteur, il eût essayé de les expliquer ou de les excuser. On aurait accueilli aussi avec plaisir une vue d'ensemble sur l'esprit général du poème et sur l'idée qui s'en dégage. Ces réflexions, venant d'un homme qui a étudié sérieusement l'œuvre qu'il commente, auraient intéressé et guidé le lecteur. Ces desiderata sont peu de chose néanmoins comparés aux mérites de cette préface dans son ensemble. M. Kossmann n'a pas oublié d'étudier en passant les différents rythmes employés par le poète, et il a démêlé avec sagacité les raisons qui les lui ont fait choisir. Il faut signaler à la fin du livre quelques remarques judicieuses sur la langue de Chamisso et ses partularités. En résumé, toute cette préface est écrite avec

autant de clarté que de simplicité; la lecture n'en est pas seulement utile, elle est agréable. L. Mensch.

Alsace-Lorraine, *réponse à un pamphlet allemand*, par Gaston Moch (Patiens). Paris, A. Colin et Cie, 1895, in-12 de 272 p. — Prix : 2 fr. 50.

Il s'agit de mettre en action ces principes de Kant : « La politique ne saurait être en contradiction avec la morale. Il faut déduire les maximes d'État de la pure idée du devoir, quelles qu'en puissent être les suites physiques » (p. 219). Patiens invoque aussi un axiome posé par la Convention et qui est également juste, à savoir que « Tout peuple, quelle que soit l'exiguïté du territoire qu'il habite, est égal en droit au plus grand » (p. 173).

Les zélateurs de la paix universelle se divisent en deux groupes : les Allemands et les non-Allemands. Il est intéressant de voir, dans le livre qui nous occupe, M. Wirth, un Allemand, convaincu du droit de la Prusse sur nos provinces, et Patiens tout aussi convaincu du droit de l'Alsace-Lorraine contre la force, se poursuivre pied à pied, argument contre argument, dans un cercle fermé, dont ni l'un ni l'autre ne peut sortir. Patiens ne laisse debout aucun des arguments de M. Wirth. « L'Alsace, suivant le mot de Michelet, il y a deux siècles, se donna à la France de volonté. » En 1676 et 1677, soixante mille Allemands envahissent l'Alsace; la population les reçoit en ennemis.... C'est en 1708, vingt-sept ans seulement après la réunion de Strasbourg, que le baron de Schmeltau, ambassadeur de Frédéric Ier, écrivait à son maître que les Alsaciens étaient plus Français que les Parisiens; qu'ils résisteraient à une invasion allemande comme s'ils allaient au triomphe, que, si l'Empire reprenait leur province, ils conserveraient un brasier d'amour pour la France.... » (p. 65).

Avant d'établir la paix dans le monde, il faut, au préalable, régler les différends actuels, rendre à l'Alsace-Lorraine son autonomie. M. Wirth dit, au contraire, que la forteresse de Metz ne redeviendra jamais française : elle est une défense nécessaire contre le chauvinisme français; que la France désarme, nous désarmerons, etc., etc. Personne n'a mieux que Patiens éclairci cette querelle d'Allemand. Comme nous le disions ici même en 1894, à propos de son livre : *L'Alsace-Lorraine devant l'Europe*, cet écrivain connaît très bien les pays et les sujets dont il parle : ses publications sont instructives pour tout le monde et contribueront à redresser bien des idées fausses. A. d'Avril.

La Guerre sino-japonaise et ses conséquences pour l'Europe, par F. de Villenoisy. Paris, Charles-Lavauzelle, 1895, in-8 de 48 p.— Prix : 1 fr. 25.

La brochure de M. de Villenoisy sur les conséquences de la guerre sino-japonaise est intéressante et curieuse. L'auteur montre la portée considérable de cet événement, qui marque l'entrée en scène d'une nouvelle puissance maritime avec laquelle la vieille Europe aura certainement à compter un jour. C'est surtout l'Angleterre qui est menacée, du moins au point de vue de sa suprématie dans les mers de Chine. On doit s'attendre à ce qu'avant peu le Japon englobe la majeure partie du commerce dans l'extrême Orient. Par contre, la Russie et la France, également intéressées dans l'affaire, n'ont rien à redouter de l'accroissement du Japon; aussi est-il inexplicable, d'après M. de Villenoisy, que ces deux nations aient pris parti contre lui alors qu'il avait partie gagnée et se soient ainsi aliéné de gaieté de cœur un peuple dont l'alliance eût pu leur être précieuse. Il est probable que la Chine va se démembrer; il importe de se tenir prêt à tirer

parti de sa dissolution ; la Russie a pour elle son chemin de fer transsibérien qui lui donne une situation privilégiée ; mais la France a ses missionnaires catholiques, si dévoués et si bien placés pour servir ses intérêts. Qu'elle ne l'oublie pas et qu'elle sache en profiter. COMTE DE BIZEMONT.

La Petite Cuisine, par MARIE DELORME. Paris, A. Colin et Cie, 1895, in-18 de 132 p. — Prix : 2 fr.

Par leurs titres, certains livres, à l'exemple de certaines gens, promettent plus qu'ils ne tiennent. Ce n'est point le cas du volume de Mme Marie Delorme. *La Petite cuisine* pourra sembler, au premier abord, surtout à ceux qui ne l'ouvriront pas, un recueil quelconque de recettes et de menus non moins quelconques. Quelle erreur ! Et combien il importe de ne juger qu'en connaissance de cause ! Outre des conseils et des méthodes pratiques à l'usage des intérieurs modestes, ce qui est assez rare, Mme Delorme résume clairement, en peu de pages — autre avantage très appréciable — tout ce que doit savoir une ménagère soucieuse des intérêts, de la santé et du bien-être de la famille. Ce qui m'a charmé le plus, ce sont les six lettres, avec réponses instructives, composant la *Petite Correspondance* qui forme la deuxième partie du volume et que je trouve particulièrement suggestive. « Bon vin n'a pas besoin d'enseigne, » assure le dicton populaire. Soit; encore convient-il de savoir où se débite ce bon vin ; et si l'ouvrage que nous signalons peut se passer de réclame, encore faut-il qu'il soit connu. Nous le signalons donc comme le véritable *vade-mecum* de la ménagère. Bien compris, il est appelé à faire dans l'ordre matériel et dans l'ordre moral le plus grand bien. E.-C. LA GRETTE.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — La mort de S. Ém. le cardinal MEIGNAN, archevêque de Tours, survenue le 26 janvier, est une perte cruelle pour les études bibliques en France. Né à Denazé (Mayenne), le 11 avril 1817, il s'instruisit dans les sciences sacrées et profanes à Angers, puis à Château-Gontier. Ordonné prêtre le 13 juin 1840, il débuta dans l'enseignement comme professeur au collège de Tessé, fondé par Mgr Bouvier. Ayant reçu l'autorisation d'exercer le saint ministère à Paris, il fut directeur du petit séminaire de Notre-Dame des Champs, puis aumônier de la maison de la Légion d'honneur à Saint-Denis, vicaire à Saint-Joseph, à Saint-André, à Sainte-Clotilde. Il ne quitta ce dernier poste qu'en 1862 : le succès avec lequel il s'occupait des études bibliques et particulièrement son beau travail sur les *Prophéties messianiques* venaient de lui faire attribuer la chaire d'Écriture sainte à la Sorbonne. L'année suivante, il devenait vicaire général de Paris. Il ne tarda point à être appelé à de plus hautes fonctions et devint, en 1865, évêque de Châlons. Il passa de là sur le siège d'Arras en septembre 1882, puis, en mars 1884, sur celui de Tours. C'est dans le consistoire du 19 janvier 1893 que S. S. Léon XIII le créa cardinal-prêtre du titre de la Trinité-du-Mont. Mais au milieu de ces charges, le cardinal Meignan ne délaissa jamais ses chères études; il poursuivit avec persévérance l'objet qu'il s'était tracé, l'examen de l'Ancien Testament dans ses rapports avec le Nouveau. Il a pu achever notamment son grand travail sur les Prophètes; et, comme dans sa verte vieillesse, son activité, loin de se ralentir, paraissait redoubler, tout faisait espérer qu'il donnerait encore au public de nouveaux ouvrages. Si son esprit

d'extrême conciliation en matière politique a choqué quelques personnes, on n'a jamais contesté ses mérites d'écrivain et les services que ses publications ont rendus à la cause de la science catholique. Nous citerons de lui : *Les Prophéties messianiques de l'Ancien Testament, ou la Divinité du christianisme démontrée par la Bible* (1856, in-8); — *M. Renan et le Cantique des cantiques* (1860, in-8); — *Une Crise religieuse en Angleterre* (1861, in-8); — *Un Prêtre déporté en 1792* (1862, in-12); — *M. Renan réfuté par les rationalistes* 1863, in-8); — *Les Évangiles et la critique au XIXe siècle* (1864, in-8); — *La Crise protestante en Angleterre et en France. Les Essays and Reviews et le conseil privé de la Reine*; *M. Ath. Coquerel et le conseil presbytéral* (1864, in-8); — *Les Évangiles et la critique au XIXe siècle* (1864, in-8. Nouvelle édition, Lyon, 1871); — *Le Monde et l'homme primitif selon la Bible* (1869, in-8); — *Instructions et conseils adressés aux familles chrétiennes. Le Mariage. Les Enfants. La Famille* (Châlons-sur-Marne, 1875, in-8); — *Prophéties messianiques des deux premiers livres des Rois* (1878, in-8); — *Prières de la célébration du mariage avec instructions et conseils pratiques* (1876, in-8); — *De l'Irréligion systématique* (1886, in-8); — *Léon XIII pacificateur. L'Encyclique Immortale Dei* (1886, in-8); — *David, roi, psalmiste, prophète*, formant le tome III des *Prophéties messianiques* (1889, in-8); — *Salomon, son règne, ses écrits* (1891, in-8); — *Les Prophètes d'Israël. Quatre siècles de luttes contre l'idolâtrie* (1892, in-8); — *Les Prophètes d'Israël et le Messie depuis Salomon jusqu'à Daniel* (1893, in-8); — *Les Prophètes d'Israël depuis Daniel jusqu'à Jean-Baptiste et le Messie* (1894, in-8); — *L'Ancien Testament dans ses rapports avec le Nouveau et la critique moderne. De l'Eden à Moïse* (1895, in-8).

— Mgr Jean-Louis-Antoine-Alfred Gilly, évêque de Nîmes, est mort le 6 janvier. Né à Anduze (Gard), le 23 mai 1833, il fit ses études littéraires au collège d'Alais et commença au grand séminaire de Nîmes son cours de théologie, qu'il alla terminer à Rome. Ordonné prêtre en 1855 et pourvu de son double doctorat en théologie et en droit canon, il resta deux ans encore à Rome avec le titre de chapelain de Saint-Louis-des-Français. Envoyé par Mgr Plantier en Allemagne pour s'y familiariser avec l'exégèse allemande, il en revint en 1860 et fut nommé professeur d'Écriture sainte et d'hébreu au grand séminaire de Nîmes. Quelques années après, placé à la tête du petit séminaire de Beaucaire, il fut rappelé à Nimes en 1874 pour occuper la stalle de chanoine laissée vacante par la nomination de Mgr de Cabrières à l'évêché de Montpellier. Au mois de mars, Mgr Besson l'attachait à l'administration diocésaine avec le titre de vicaire général, et, à la mort de l'évêque, le 19 novembre 1888, le chapitre le nommait vicaire capitulaire. Le décret nommant Mgr Gilly au siège de Nîmes est daté du 23 avril 1889. Voici, sous quelques titres généraux, la nomenclature des principaux ouvrages de Mgr Gilly : 1° Enseignement : *L'Ecclésiaste de Salomon*, traduit de l'hébreu (1863, in-12); — *Précis d'introduction à l'Écriture sainte* (Nîmes, 1867, 3 vol. in-12); — *Petits Traités destinés à rendre faciles l'étude et l'intelligence de la théologie* (Nîmes, 1895, 3 vol. in-12); — *Œuvres pastorales* (Nîmes, in-8); — *Statuts diocésains*; — *Catéchisme du diocèse de Nîmes*. — 2° Œuvres oratoires : *Un Carême* (in-12); — *Allocutions aux mères chrétiennes* (*Semaine religieuse* de Nîmes); — *Allocutions* aux fidèles de la cathédrale aux principales fêtes de l'année; — *Oraison funèbre* de Mgr Plantier (Nîmes, 1875, in-12); — *Panégyrique de saint François d'Assise* (Alais, 1892, in-8). — 3° Spiritualité et piété : *Petites Méditations* pour tous les jours de l'année (Paris, 1879, 2 vol. in-12); — *Les Sept Paroles de Jésus en croix* (Tours, 1890, in-12 carré); — *Lettres spirituelles* (Paris, 1893, in-12); — *Conseils de direction aux enfants de Marie*

(1893, in-18); — *La Sainte Messe expliquée* (in-18); — *De la Vie religieuse et des moyens de favoriser son épanouissement dans le monde et sa perfection dans le cloître* (Nîmes, 1894, in-12 carré); — *Petit Mois de la Mère admirable* (Paris, 1865, in-32); — *Pèlerinage de Mater admirabilis* (Alais, 1868, in-18). — 4° MORALE, HISTOIRE ET LITTÉRATURE : *Le Bon sens et la haute raison* (in-8); — *Les Saints, les bons et les méchants* (in-8); — *Notre temps* (commentaire des fables de La Fontaine); — *Vie de Mgr Besson* (Besançon, 1890, in-12); — *Les Romans de l'histoire : la Sœur d'un bel esprit* (sous le pseudonyme A. d'Autun) (1883, in-12).

— La mort de M. Paul VERLAINE a réveillé dans la presse de vives polémiques au sujet du mérite du chef de l'école décadente. Nous ne voulons point prendre part à cette discussion ; mais, sans contester les qualités du poète, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que ni sa vie ni son œuvre n'ont été assez pures pour permettre de lui décerner, comme l'ont osé faire quelques-uns, le titre du plus grand et même du seul poète catholique dans notre pays. Né à Metz en 1843, M. Paul Verlaine commença de se faire connaître sous le second empire, d'abord parmi les Parnassiens, jusqu'à ce qu'il se mît à la tête du mouvement que l'on a qualifié de « décadent. » Voici la liste des principaux volumes de vers dus à sa plume : *Poèmes saturniens* (1866, in-12); — *Fêtes galantes* (1869, in-32); — *La Bonne Chanson* (1870, in-18); — *Sagesse* (1881, in-12); — *Les Poètes maudits. Tristan, Corbière, Arthur Rimbaud, Stéphane Mallarmé* (1884, in-12); — *Jadis et naguère, poésies* (1885, in-18); — *Amour* (1888, in-18); *Parallèlement* (1889, in-18); — *Dédicaces* (1890, in-16); — *Pour elle* (1891, in-18); — *Bonheur* (1891, in-18); — *Choix de poésies* (1891, in-18); — *Les Mémoires d'un veuf* (1893, in-18); — *Élégies* (1893, in-18); — *Mes Prisons* (1893, in-18); — *Dans les limbes* (1894, in-18); — *Quinze Jours en Hollande. Lettres à un ami* (La Haye, 1894, in-4); — *Épigrammes* (1895, in-18).

— Un bibliographe distingué, M. Pierre-Gustave BRUNET, est mort à Bordeaux, dans sa quatre-vingt-neuvième année, le 24 janvier. Né dans la même ville en 1807, il s'occupa d'abord de recherches philologiques sur notre ancienne langue et notre ancienne littérature. L'avantage qu'il eut d'hériter de la bibliothèque de Barbier, l'illustre auteur du *Dictionnaire des ouvrages anonymes*, lui donna de singulières facilités pour mener à bien les travaux bibliographiques qui ont occupé la plus grande partie de sa vie. Quoiqu'il ait souvent pris pour modèle son fameux homonyme, l'auteur du *Manuel du libraire*, avec lequel on l'a parfois confondu, il n'avait avec lui aucune communauté de famille. Ses meilleures publications bibliographiques sont, avec la nouvelle édition du *Dictionnaire des ouvrages anonymes* de Barbier et des *Supercheries littéraires* de Quérard (1867-1872, 7 vol. in-8) le Supplément qu'il a publié au *Manuel du libraire* de Brunet, avec la collaboration de M. Deschamps (1878-1880, 2 vol. in-8). Nous citerons encore de lui les ouvrages suivants, qui sont loin de donner une idée exacte de l'activité de ce savant laborieux, qui a été pendant plusieurs années président de l'Académie de Bordeaux : *Notice sur le Roman en vers des Sept Sages de Rome* (1839, in-8); — *Recueil d'opuscules et fragments en vers patois* (Bordeaux, 1839, in-16); — *La Bernarda buyandine* (1840, in-8); — *Poésies patoises de Peyrotte* (1840, in-8 ; — *Notices, extraits d'ouvrages du midi de la France* (1840, in-12); — *Essai d'étude bibliographique sur Rabelais* (1841, in-8); — *Bonno gorgo et gulo fresco* (1841, in-8); — *Journal du voyage d'un ambassadeur anglais à Bordeaux en 1442* (1842, in-8); — *Notice bibliographique sur les cartes à jouer* (1842, in-8); — *Les Amours de Colas, comédie en vers poitevins du XVIIe siècle* (Bordeaux, 1843, in-8); — *Fragments de poésie en languedocien* (Bordeaux, 1843, in-8);

— *La Légende dorée de Jacques de Voragine* (1843, 2 vol. in-12) ; — *Notice sur une édition inconnue du Pantagruel* (1844, in-8) ; — *Les Propos de table de Martin Luther* (1844, in-12) ; — *Notice historique et bibliographique sur la légende du Juif Errant* (1845, in-8) ; — *Les Joyeuses Recherches de la langue tolosaine* (1847, in-12) ; — *Les Évangiles apocryphes traduits* (1848, in-12) ; — *Lettre au bibliophile Jacob au sujet de l'étrange accusation intentée contre M. Libri* (1849, in-8) ; — *Bibliothèque bibliophilofacétieuse* (Londres, 1852-1856, 2 vol. in-12), avec Octave Delbeau, sous le pseudonyme Gebeodé ; — *La Piedmontoize en vers bressans* (1855, in-12) ; — *Correspondance complète de Mme la duchesse d'Orléans, née princesse palatine, mère du Régent* (1855, 2 vol. in-18) ; — *Le Nouveau Siècle de Louis XIV* (1857, in-18) ; — *Le Violier des histoires romaines* (1858, in-16) ; — *Notice sur les proverbes basques recueillis par Arnault d'Oihenart* (1859, in-8) ; — *Dictionnaire de bibliologie catholique* (1860, gr. in-8), dans la collection Migne ; — *Curiosités théologiques*, par un bibliophile (1861, in-12) ; — *De tribus impostoribus M. D. H. S.*, texte latin augmenté de variantes.... et d'une notice philologique et bibliographique par Philomneste Junior (1861, in-18) ; — *Essai sur les bibliothèques imaginaires* (1861, in-8) ; — *Anthologie scatologique* (1862, in-12) ; — *La Papesse Jeanne*, par Philomneste Junior (1862, in-12) ; — *Fantaisies bibliographiques* (1863, in-12) ; — *Velasquez et ses œuvres*, par William Stirling, trad. de l'anglais (1865, in-8) ; — *Étude sur Francisco Goya* (1865, in-4) ; — *La France littéraire au XVe siècle* (1865, in-8) ; — *Imprimeurs imaginaires et libraires supposés* (1866, in-8) ; — *Le Marquis de Sade, l'homme et ses écrits* (Bruxelles, 1866, in-12) ; — *Études sur la reliure des livres* (Bordeaux, 1866, in-8) ; — *Recherches sur diverses éditions elzéviriennes* (1866, in-8) ; — *Les Sociétés badines, bachiques, littéraires et chantantes*, par A. Dinaux, ouvrage publié et complété (1867, 2 vol. in-8) ; — *Curiosités bibliographiques et artistiques* (Genève, 1867, in-8) ; — *Firmin-Didot et sa famille* (1870, in-8) ; — *Livres perdus. Essai bibliographique* (1873, in-8) ; — *Maranzakiniana*. Nouvelle édition par Philomneste Junior (1875, in-12) ; — *La Légende du prêtre Jean* (Bordeaux, 1877, in-8) ; — *La Reliure ancienne et moderne* (1878, in-4) ; — *La Bibliomanie en 1878*, etc. (Bruxelles, 1878 ; Bordeaux, 1879 et suiv., in-12) ; — *Les Livres cartonnés. Essai bibliographique* (Bruxelles, 1878, in-12) ; — *Recherches sur les imprimeries imaginaires, clandestines et particulières* (Bruxelles, 1879, in-8) ; — *Les Fous littéraires ; essai bibliographique* (Bruxelles, 1880, in-8) ; — *Dictionnaire des ouvrages anonymes, suivi des Supercheries littéraires dévoilées. Supplément à la dernière édition de ces deux ouvrages* (1892, in-8).

— M. João de Deus Ramos, l'un des poètes portugais les plus estimés de notre siècle, est mort le 25 janvier, âgé de soixante-cinq ans. Né à São Bartholomeu de Messine, dans l'Algarve, le 8 mars 1831, il commença par étudier le droit à l'Université de Coïmbre. Mais plus porté aux choses d'imagination qu'aux études positives de la jurisprudence, il perdit à peu près les quelques années qu'il y consacra. Ses premières poésies le firent regarder comme l'un des lyriques les plus remarquables par la spontanéité de son talent, par le sentiment et la vigueur, l'harmonie et la correction, et la plupart des périodiques de Portugal et du Brésil se disputèrent l'honneur de présenter à leurs lecteurs ses compositions. Nous citerons de lui : *Flores do campo*, dont la publication est due à son ami José Antonio Garcia Blanco (Lisboa, 1869, in-16, 2e édit. Porto, 1876, in-8) ; — *Ramo de flores* (Porto, 1869, in-8) ; — *Pires de marmelada* (Lisboa, 1869, in-8) ; — *Amamos o nosso proximo*, parabole en 1 acte (Porto, 1870, in-8) ; — *Ser apresentado*, comédie (Porto, 1870, in-8) ; — *A viuva inconsolavel*, comédie (Porto, 1870, in-8) ; — *Horacio e Lydia*, trad. en vers de la comédie de Ponsard (Lisboa, 1872, in-8) ;

— *Vida da Virgem Maria*, trad. de l'ouvrage de Mgr Darboy (Lisboa, 1873, in 8 ; nouv. édit., 1875, in-16) ; — *Girnalda de Maria* (Lisboa, 1874, in-8) ; — *Folhas soltas* (Porto, 1876, in-8) ; — *Cartilha maternal ou arte de lectura* (Porto, 1878, in-8, plusieurs éditions), ouvrage qui souleva une controverse assez vive ; — *Deveres dos filhos para com seus paes*, trad. de l'ouvrage de T.-A.-H. Barrau (Lisboa, 1875, in-16) ; — *Ensaio de casamento*, comédie (Porto, 1876, in-8) ; — *Primeiras leituras* (Lisboa, 1877, in-8) ; — *Leituras correntes* (Lisboa, 1877, in-8) ; — *Diccionario prosodico de Portugal e Brazil* (Lisboa, 1877, in-8), avec M. Antonio José de Carvalho ; — *Os husreidas e a conversação preambular* (Lisboa, 1880, in-8).

— Nous devons une mention toute spéciale à l'excellent écrivain que fut don José de Castro y Serrano, enlevé aux lettres et à l'admiration de ses compatriotes le 1er février. Né à Grenade en 1829, il y suivit les cours de la Faculté de médecine, devint licencié à dix-huit ans, mais abandonna le soin des malades pour celui des lettres, et le culte d'Esculape pour celui des Muses. Camarade de Manuel Fernández y Gonzalez, de Manuel del Palacio, etc., il fit comme eux partie de la *cuerda granadina*. Son activité littéraire se dépensa tout d'abord dans les revues et les journaux; il fut même rédacteur en chef de *l'Observador*. Ce n'est qu'en 1861 qu'il perça véritablement par la publication de ses *Cartas transcendentales*, parues d'abord dans *la América* et où il discutait des questions de philosophie et de littérature. Le gouvernement l'envoya à titre officiel à l'exposition de Londres, en 1862. Il en prit occasion d'écrire des articles réunis aussi en volume sous le titre *España en Londres*, de même que plus tard, après l'exposition de Paris de 1867, il donna *España en París*. Il écrivit encore une chronique de l'exposition de Vienne. Mais plus que ces ouvrages et que ses *historias vulgares*, petites nouvelles semées par lui dans divers journaux et qui se distinguent surtout par le style, ce qui fonda sa réputation, ce fut sa *Novela de Egipto*. La *Novela de Egipto*, chronique où il racontait, sous forme de lettres anonymes, aux lecteurs de la *Epoca* les merveilles du canal de Suez, eut un succès énorme, et fut traduite en français et en anglais avant même que le public pût découvrir le nom de l'évrivain inconnu qui mettait une si belle langue au service d'informations si sûres. Bienveillant aux jeunes, dont il savait encourager les efforts, peu ambitieux et ne recherchant point les honneurs, l'illustre écrivain mena une vie modeste et n'entra qu'assez tard (1883) à l'Académie espagnole.

— On annonce encore la mort : de M. Henri Armbruster, tour à tour missionnaire au Japon (1866-1874), professeur de dogme, puis d'Écriture sainte au séminaire des missions étrangères, supérieur de philosophie et, depuis juillet 1895, supérieur général de ce séminaire, mort le 26 janvier, âgé de cinquante-quatre ans, à Bièvres (Seine-et-Oise) ; — de M. Boisse, ancien député, puis sénateur conservateur de l'Aveyron, longtemps président de la Société des lettres, sciences et arts de ce département, et qui laisse sur la géologie aveyronnaise des ouvrages estimés, mort le 20 janvier; — de M. Brelet, secrétaire de l'Œuvre des hôpitaux marins, mort le 25 janvier ; — du R. P. dom Joseph Butruille, bénédictin de Solesmes, mort le 15 janvier; — de M. Gabriel-Frédéric Colmet-Daage, ancien professeur, puis doyen, de la Faculté de droit de Paris, auteur d'ouvrages juridiques fort appréciés (parmi lesquels nous citerons l'édition revisée des *Leçons de procédure civile*, de Boitard) et d'une tragédie en cinq actes : *La Famille de Pilate*, publiée en 1885, mort le 4 janvier, à Paris, dans sa quatre-vingt-troisième année; — de M. Delsol, sénateur et jurisconsulte éminent, dont l'étude sur le Code Napoléon notamment est devenue classique, mort à la fin de jan-

vier; — de M. le docteur Dubron, médecin de l'Hôtel-Dieu de Roubaix, mort le 23 janvier; — de M. Fabert, explorateur et journaliste, mort en revenant de Madagascar, où il représentait l'Agence Havas; — de Mme Jules Favre, directrice de l'École normale de Sèvres, morte le 31 janvier, dans cette ville; — de M. Paul Guigou, critique d'art et poète, mort en janvier; — de M. Hubert Jacqueton, qui a publié en 1894 une première série *d'Etudes sur la ville de Thiers* (Paris, gr. in-8), fort intéressantes, mort le 23 janvier, dans sa soixante-quinzième année, à Thiers; — de M. Lair, président de la Société de graphologie, mort le 21 janvier; — de M. Julien Larnac, avocat à la cour d'appel de Paris, mort le 6 janvier; — de M. Thomas Marancourt, poète et archéologue, mort le 14 janvier, à Fontainebleau; — de M. Ernest Michel, avocat, camérier secret de S. S. Léon XIII, à qui l'on doit *le Tour du monde en 240 jours* (1883, 2 vol. in-12) et *A travers l'hémisphère sud* (1887-1890, 3 vol. in-8), mort âgé de cinquante-huit ans, à Nice; — de M. le docteur Prengrueber, chirurgien des hôpitaux de Paris, mort le 27 janvier; — de M. le baron Ch. Remy, archéologue distingué, mort le 5 janvier, âgé de soixante-dix-huit ans, à Reims; — du capitaine Robaglia, auteur d'une *Méthode d'escrime* et d'une *Méthode de gymnastique*, mort à soixante-seize ans, le 31 janvier; — de M. Émile-Édouard-Alexandre Testard, le libraire bien connu de l'édition nationale des œuvres de Victor Hugo, auteur de divers ouvrages, mort le 31 décembre, dans sa quarante et unième année; — de M. Charles Vasseur, archéologue distingué, qui a collaboré notamment à la *Statistique monumentale du Calvados*; — de M. le docteur Edmond Wickham, secrétaire général de la Société de médecine de Paris, mort le 17 janvier.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Johann-Wilhelm Appel, du South Kensington Museum, qui laisse entre autres ouvrages estimés : *Monuments of christian early art* (1872), mort en janvier, à Londres; — du chevalier Emil von Arbter, directeur de l'Institut de géographie militaire de Vienne, mort dans cette ville, à cinquante-six ans, le 21 décembre; — de M. Alfred-Ely Beach, éditeur, mort le 1er janvier; — de M. L.-O. Bröcker, historien hambourgeois, mort le 26 décembre, à quatre-vingt-un ans; — de M. Norman-A. Calkins, superintendant des écoles de New-York, auteur d'ouvrages d'éducation, mort dans sa soixante-quatorzième année, le 22 décembre, à New-York; — de M. J.-G. Christaller, missionnaire et linguiste, mort à soixante-huit ans, le 12 décembre, à Stuttgart; — de M. George-Wellington Dillingham, éditeur, mort à cinquante-quatre ans, le 27 décembre; — de M. Giuseppe Fiorelli, archéologue italien, membre correspondant de l'Académie des beaux-arts, mort à la fin de janvier; — du Rev. W.-J. Fitzpatrick, auteur de plusieurs ouvrages importants sur l'histoire d'Irlande et notamment d'une publication documentaire sur l'illustre O'Connell, mort en janvier; — de Ghalib Bey, numismate, mort à Constantinople; — de M. Joseph Grimm, professeur de théologie à Wurzbourg, mort le 1er janvier, dans sa soixante-huitième année; — de M. D. von Grün, géographe, mort à soixante-dix-sept ans, à Prague; — de M. Karl-Hugo Hahn, missionnaire et linguiste, mort le 24 novembre, au Cap; — de M. Hessèle, professeur de français à l'Ecole technique de Dresde, mort le 4 janvier; — de M. John-Russel Hind, astronome, mort le 23 décembre, âgé de quatre-vingt-deux ans, à Twickenham, en Angleterre; — de M. Arthur Jackson, collaborateur médical de l'Athenæum, mort en janvier, à Sheffield; — de M. Leopold Jacoby, poète et romancier, mort à Zurich; — de M. Thomas-Wallace Knox, journaliste et publiciste, auteur de voyages en Asie, en Chine, au Japon et au Siam, d'un

ouvrage sur les combats décisifs avant Waterloo et inventeur d'un système de télégraphie typographique, mort le 6 janvier, âgé de soixante ans, à New-York ; — de M. Léon Mahillon, directeur général de la caisse d'épargne de Belgique et économiste, mort le 20 janvier ; — de M. John Miley, professeur au séminaire théologique de Drew, mort à quatre-vingt-deux ans, le 22 décembre, à Madison ; — de M. K. Morawek, historien, mort le 1er février, âgé de soixante-dix-neuf ans, à Zittau ; — du P. Negroni, de la Compagnie de Jésus, mort le 20 janvier ; — de M. Karl Ratulef, professeur d'histoire générale à Dorpat, mort le 20 décembre, à quatre-vingt-cinq ans ; — de M. A.-Ph. Reclam, le célèbre éditeur allemand, mort à quatre-vingt-neuf ans, le 5 janvier, à Leipzig ; — de M. P. Reis, physicien, mort le 21 décembre, âgé de soixante-sept ans, à Mayence ; — du Rev. Josiah Tyler, missionnaire chez les Zoulous, sur lesquels il laisse un volume estimé, mort le 22 décembre, à Asheville (N.-C.) ; — de M. John Usher, poète écossais, mort à Stodrig ; — de Mrs. William-Vassar Wells, plus connue sous son nom de demoiselle : Isabelle-Francis Carris, auteur d'ouvrages pour la jeunesse, morte le 20 décembre, à New-York ; — de M. Karl Weiss, ancien archiviste de la ville de Vienne, mort le 23 décembre ; — de M. Charles-Frédéric Williams, éditeur de l'*American and English Cyclopaedia*, mort le 20 décembre, à Boston ; — de M. Willis, bibliographe, mort à Ham ; — de M. J. Bracebridge Wilon, auteur de travaux sur la faune marine.

Institut de France. — *Académie française.* M. Anatole France a été élu en remplacement de M. de Lesseps, par vingt et une voix contre douze accordées à M. Francis Charmes ; M. le marquis Costa de Beauregard a été élu au second tour de scrutin, en remplacement de M. Camille Doucet, par dix-neuf voix contre douze à M. Deschanel.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — M. le baron de Ruble a été élu membre libre, au second tour, en remplacement de M. le vicomte Hersart de la Villemarqué, par 26 voix contre 17 à M. Émile Picot, et 2 à M. Ulysse Robert.

Académie des sciences. — M. Rouché a été élu membre libre au second tour, en remplacement de feu M. le baron Larrey.

Académie des sciences morales. — M. Luchaire a été élu membre titulaire par vingt-neuf voix sur trente-deux votants, en remplacement de M. Geffroy, décédé, et M. Léonce Pingaud, membre correspondant dans la section d'histoire, en remplacement de M. de la Sicotière ; MM. Wundt (de Leipzig) et M. Mabilleau (de Caen) ont été élus membres correspondants dans la section de philosophie en remplacement de MM. Luigi Ferri et Secrétan, décédés.

Prix. — *Académie des beaux-arts.* — Le prix Rossini (composition musicale) a été décerné à M. Léon Honoré.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 3 janvier, M. Clermont-Ganneau a continué la lecture de son mémoire sur les inscriptions syriennes concernant le calendrier palmyrénien. Le 10, M. Clermont-Ganneau a continué sa communication ; M. le docteur Hamy a communiqué le journal et des photographies de M. Leroy résumant un voyage archéologique exécuté entre El-Alea et Biskra ; M. L. Havet a étudié le vers 679 du chant IX de l'Énéide et montré qu'il faut substituer à la version *Liquentia flumina*, celle *Liquetia flumina*, *Liquetia* désignant la Livenza. — Le 17, M. Clermont-Ganneau a terminé la lecture de son travail sur le calendrier palmyrénien et ses rapports avec le calendrier grec ; M. Senart a communiqué une note de M. Foucher, en mission dans l'Inde, relative à des

peintures du ve siècle admirablement conservées sur le mont Sijiri à Ceylan; M. Croiset a commencé la lecture du rapport de M. Homolle sur les fouilles de Delphes. — La séance du 24 a été consacrée à la présentation des dernières publications hagiographiques des Bollandistes.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 4 janvier, M. Picavet a commencé la lecture d'un mémoire ayant pour titre : *Les Discussions sur la liberté, du temps de Gottschalk, de Raban Maur, d'Hincmar et de Jean Scot.* — Le 11 et le 25, M. Levasseur a donné lecture d'un nouveau chapitre de son mémoire sur *l'Ouvrier américain.* — Le 18, M. Picavet a achevé la lecture de son mémoire sur les discussions sur la liberté au ixe siècle. — Le 25 janvier, M. Pillon a commencé la lecture d'un mémoire sur *l'Idéalisme de l'abbé de Lanion.*

La Chronique d'A. Morosini. Nouveaux documents sur Jeanne d'Arc. — Dans le *Journal des savants* du mois d'août (tirage à part, Imp. nationale, in-4 de 8 p.), M. Léopold Delisle étudie *la Chronique d'Antonio Morosini*, en attendant que le R. P. Ayroles, « qui poursuit avec ardeur ses recherches sur l'histoire de Jeanne d'Arc, » reproduise tous les articles de cette chronique relatifs à l'admirable guerrière et nous fasse « jouir du trésor dont il a le mérite de nous avoir révélé l'existence, » et que, d'autre part, MM. Germain Lefèvre-Pontalis et Léon Dorez publient pour la Société de l'histoire de France la partie de ce précieux document qui intéresse particulièrement notre pays. L'éminent critique fournit de curieux détails sur la chronique dont le texte, qui date du xve siècle, est conservé dans la Bibliothèque impériale de Vienne et dont une copie se trouve à la Bibliothèque de Saint-Marc, à Venise. Il montre que c'est moins un récit suivi qu'un recueil de relations adressées à de notables Vénitiens et aux magistrats de Venise, une sorte de journal formé de lettres et de bulletins envoyés d'Avignon, de Marseille et surtout de Bruges; il analyse plusieurs de ces morceaux, notamment le passage où sont décrits les armes et l'étendard de la Pucelle et les passages où sont données des nouvelles de Troyes, de Reims, de Paris, de Rouen (1429 et 1430). M. Delisle termine sa notice en fournissant, sur l'œuvre et sur l'auteur, des renseignements qui n'avaient été encore indiqués dans aucun des grands répertoires biographiques et bibliographiques, pas même dans ceux de Potthast et d'Ulysse Chevalier.

Paris. — M. Léonce Couture a trouvé à Toulouse les épreuves corrigées de la première édition des *Sermons du P. Bourdaloue pour les dimanches*, qui est de l'année 1716. Cela lui a fourni l'occasion de publier une instructive plaquette (*A propos des épreuves typographiques des « Dominicales » de Bourdaloue.* Toulouse, imp. Douladoure-Privat, gr. in-8 de 8 p.). Le critique a réuni là diverses observations relatives à l'histoire des variations de l'orthographe française dans les deux derniers siècles et à une question plus importante, celle du texte même du grand prédicateur, montrant que l'éditeur, le P. Bretonneau, s'il n'a pas inséré, comme on l'en a accusé, ses propres sermons parmi ceux de son éminent confrère, a cru devoir trop épurer ces derniers. Il exprime le vœu qu'après le grand travail critique qui vient de prendre fin pour la restitution du texte des sermons de Bossuet, on en accomplisse bientôt un semblable pour les sermons de Bourdaloue.

— La maison Delagrave met en distribution le dix-septième fascicule du *Dictionnaire général de la langue française du commencement du XVIIe siècle jusqu'à nos jours*, par MM. Ad. Hatzfeld, feu Arsène Darmesteter et Antoine Thomas. Ce fascicule comprend la lettre I tout entière et le commencement de la lettre suivante (J-Jardinier). Ce fascicule nous offre les mêmes qualités de clarté, de précision et de concision dans les définitions, d'ordre

dans le classement des sens, de sûreté dans les renvois bibliographiques, que nous avons déjà eu occasion de louer, et nous ne pouvons que renouveler nos regrets de voir avancer trop lentement au gré de notre impatience un si précieux instrument de travail.

— Le R. P. Chérot nous donne une brochure très intéressante et très documentée : *La Conversion d'Augustin Thierry. A propos du centenaire de sa naissance célébré le 10 novembre 1895* (*10 mai 1795-10 mai 1895*). Extrait des *Études*, 15 octobre et 15 novembre 1895, augmenté de pièces justificatives et précédé d'une lettre de Mgr Perraud (Paris, Retaux, gr. in-8 de 77 p.). La brochure contient les morceaux suivants qui font admirablement connaître la vie et les œuvres de l'illustre historien : *Lettre de Mgr Perraud*, écrite de Paray-le-Monial, le 18 octobre 1895, au P. Chérot; l'indication, par ordre chronologique (1840-1895), des principales sources imprimées relatives à Aug. Thierry; le récit de la conversion divisé en cinq chapitres: I. *Les Préludes : Travaux et souffrances ;* II. *Les Apôtres : L'Abbé Hamon, le P. Gratry ;* III. *La Critique rationaliste : E. Renan ;* IV. *La Critique catholique : Léon Aubineau, l'abbé Gorini ;* V. *Conclusion : les Corrections ; les pièces justificatives* (1° Allocution prononcée par M. l'abbé Hamon, curé de Saint-Sulpice, aux obsèques d'Aug. Thierry, le samedi 24 mai 1856 ; 2° Lettre à Mgr l'archevêque de Paris, — Mgr Sibour, — sur les derniers moments de M. Aug. Thierry, par le P. Gratry, de l'Oratoire; 3° A propos de la mort et des funérailles de M. E. Renan. Souvenirs et impressions, par Mgr Perraud, extrait de la 2e édit., Paris, 1893 ; 4° Extrait du discours de M. Henri Wallon, sénateur, à l'inauguration du buste d'A. Thierry, à Blois, le 10 novembre 1895).

— Nous signalons avec empressement l'*Annuaire des journaux, revues et publications périodiques parus à Paris jusqu'en décembre 1895*, que vient de donner M. Henri Le Soudier (Paris, H. Le Soudier, in-8 de 332 p.). On trouvera là les titres complets disposés par ordre alphabétique, les noms des rédacteurs, le format, la tomaison, la date d'origine, le mode de publication, la durée et le prix des abonnements de tous les journaux et revues de Paris. Une *Table systématique* et le *Tarif postal pour la France et l'étranger* terminent cette publication spéciale, dont l'utilité, nous dirons même la nécessité, n'est plus à démontrer.

— En vente à la même librairie Le Soudier (1 fr. 50) la *Carte de la répartition et de l'emplacement des troupes de l'armée française avec un index de tous les régiments (armée active et armée territoriale) et une Liste complète de tous les officiers généraux ou supérieurs qui les commandent* (9e année, 1896, petit in-18 de 36 p. et grande carte se dépliant).

Beaujolais. — M. de Fréminville, archiviste de la Loire, a retrouvé et publié des textes curieux qui nous font connaître ce qu'était *le Maître des eaux et forêts en Beaujolais au XVe siècle* (Montbrison, imp. E. Brassart, in-8 de 12 p.). Ces documents sont : 1° les « Ordonnances faictes par le conseil de Monseigneur le Duc, à Molins, le dixième jour de décembre l'an IIIIe quarante [III?] ; » 2° une ordonnance de 1453 relative aux asservissements des eaux, des chemins et des rivières ; 3° des lettres du grand conseil, en date du 19 janvier 1454 (n. st.), déclaratives de l'ordonnance précédente ; 4° des lettres du même conseil (27 juin 1454) sur la pêche de la Saône et l'accensement des étangs et pêches ; 5° des extraits d'ordonnances du duc Jean. — Pour les amateurs de curiosités bibliographiques, nous noterons que la brochure existe en deux états : une faute d'impression ayant fait imprimer « le maître des eaux et forest » au titre et sur la couverture, il a été fait un nouveau tirage portant « forêts, » ce qui prouve le scrupule de l'auteur.

Bretagne. — Signalons l'éloquente *Allocution prononcée par M. le curé-archiprêtre de Sainte-Croix aux funérailles de M. le vicomte Th. Hersart de la Villemarqué, membre de l'Institut* (Quimperlé, imp. Th. Clairet, 3 p. gr. in-8). M. l'abbé Péron, ami intime de son illustre paroissien, a surtout loué dans M. de la Villemarqué la piété du grand chrétien et l'inépuisable charité de celui qui fut surnommé à Quimperlé « le Père des pauvres. »

— Notre collaborateur M. René Kerviler poursuit sans se lasser la publication de son admirable *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne*. Voici le vingt-deuxième fascicule (Rennes, J. Plihon et L. Hervé, in-8) qui achève le tome VIII, mais ne nous mène encore que jusqu'au mot Chateaubriand. Parmi les articles les plus intéressants de cette nouvelle livraison, nous signalerons les suivants : Charette, où la notice du glorieux Vendéen signale quarante-six publications relatives à sa vie et à ses actions ; la notice du général actuel ne contient pas moins de vingt renvois bibliographiques ; Charles de Blois, dont les soixante-sept articles de bibliographie relèvent même des articles de journaux ; Chavin, l'historien de la Révolution ; enfin Chateaubriand, qui termine le volume ; à lui seul, l'illustre auteur du *Génie du christianisme* absorbe les pages 428 à 503 du volume. Pour chaque ouvrage, la bibliographie nous fait connaître les diverses éditions, les extraits qui en ont été faits, les critiques auxquelles il a donné lieu. (Pourquoi la dernière et récente édition des *Mémoires d'outre-tombe* n'a-t-elle pas été signalée?) Sur Chateaubriand, l'on a relevé les titres de quatre cent trente et un ouvrages, opuscules ou articles. Aux cent quatre portraits mentionnés dans l'*Iconographie bretonne* de M. le marquis de Granges de Surgères, trois nouveaux sont ajoutés. — L'on ne peut qu'admirer une œuvre considérable et souhaiter que ni le temps ni le zèle ne manquent à M. Kerviler et à ses collaborateurs pour la mener à bonne fin. Il serait bien désirable que toutes nos provinces trouvassent des travailleurs aussi ardents et aussi savants pour les doter d'un pareil trésor.

Champagne. — Entre autres choses intéressantes que l'on trouve dans le tome LVIII de la collection, autrement dit tome XXXI de la troisième série des *Mémoires de la Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube*, portant le millésime de 1894, bien qu'il ait paru dernièrement (Troyes, P. Nouel, in-8 de 409 p.), il convient de noter d'une façon spéciale : *Un Portail de cathédrale au moyen âge* (cathédrale de Troyes), par M. l'abbé Ch. Nioré ; — Une spirituelle *Chronique rimée*, de M. J.-B.-Camille Arnould ; — *Catalogue des herbiers du musée de la ville de Troyes, ou Liste des plantes qu'ils contiennent*, par M. Briard ; — *La Cathédrale de Troyes avant le XIIIe siècle*, par M. l'abbé Garnier ; — Une importante étude de M. Charles des Guerrois sur *la Poésie populaire en Angleterre ; — Dissertation sur l'œuvre de Michel Pacher, d'après l'étude qu'en a faite M. Auguste Marguillier*, par M. Hector Pron ; — *Notes sur la commanderie de Thors et la seigneurie de Vernonfays*, par M. H. Labourasse ; — *Mollusques et zoophytes*, par M. Jules Papillon ; — *Le Pays de Jeanne d'Arc*, par M. l'abbé Ch. Nioré ; — *Un Coléoptère ennemi de la vigne*, par M. l'abbé G. d'Antessanty ; — *Note sur le cimetière antique de Granges-sur-Aube (Marne)*, par M. l'abbé J. Diette ; — *Les Poissons d'eau douce*, par M. Jules Papillon.

Franche-Comté. — De 1891 à 1895, M. le docteur J. Meynier a publié en trois fascicules, sous le titre vraiment trop modeste d'*Essai historique sur Ornans* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 100, 187 et 120 p. Extraits des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*), une histoire détaillée de sa ville natale, laquelle histoire va des origines jusqu'à l'année 1789. Le premier fascicule embrasse la période comprise entre le onzième et le seizième siè-

cle (1566). Dans le deuxième, l'auteur relate les événements qui se sont passés entre les années 1566 et 1674, date de la réunion effective de la Franche-Comté à la France. Quant au troisième fascicule, il expose les faits accomplis de 1674 à 1789. M. Meynier a consulté toutes les sources et a su tirer des documents manuscrits et imprimés le meilleur parti. Il ne s'est pas contenté de noter les événements de toutes sortes dont Ornans, les environs et même la province ont été le théâtre, il a aussi réservé une place importante aux mœurs, aux coutumes et à la législation particulière du pays; il a parlé éloquemment et justement des célébrités locales, parmi lesquelles il convient de citer surtout Nicolas Perrenot de Granvelle, l'illustre ministre de Charles-Quint, père du cardinal-ministre Antoine Perrenot de Granvelle. Le nobiliaire ornacien même n'a pas été oublié. En somme, œuvre parfaite à laquelle l'on ne peut reprocher que l'absence d'une carte de la région, de plans d'Ornans à diverses époques et de quelques gravures. M. Meynier donne au présent travail une suite importante qui se fait remarquer par les mêmes qualités : c'est *la Révolution à Ornans*, que les *Annales franc-comtoises* publient d'une façon intermittente depuis septembre-octobre 1893, et qui n'est pas encore terminée. Espérons que le savant auteur parachèvera son œuvre en continuant l'histoire d'Ornans depuis la Révolution jusqu'à l'heure actuelle.

— Dans une étude très documentée : *Nouvelles Écoles littéraires. Deux Poètes comtois* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 36 p. Extrait du *Bulletin de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon*), M. Victor Guillemin a examiné et critiqué avec beaucoup d'à-propos la manière de deux poètes comtois, MM. Dejoux et Huot. Au fond, nous nous demandons si les œuvres poétiques visées par M. Guillemin méritaient un travail aussi approfondi. Quoi qu'il en soit, tout le monde partagera notre avis : à savoir que la sauce vaut mieux que les morceaux qu'elle assaisonne. Nous pensons d'ailleurs que les poètes provinciaux qui se consacrent à célébrer d'une façon personnelle leur coin du pays ont plus de chances d'échapper à l'oubli que ceux dont la muse indigente se traîne dans les sentiers battus.

— La notice que M. Joseph Boyer a consacrée au *Mathématicien franc-comtois François-Joseph Servois, ancien conservateur du Musée d'artillerie (1767-1847)* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 26 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*), remet en discrète lumière une physionomie assez effacée. Servois, ancien vicaire épiscopal du Jura, « quitta en 1793 la robe du prêtre pour l'uniforme du soldat, » et devint officier d'artillerie. Ce prêtre constitutionnel défroqué est mort célibataire à Mont-de-Laval (Doubs), en 1847. Il était né dans cette même localité en 1767. Sa fin, paraît-il, a été très chrétienne. A tout péché miséricorde.

— Signalons l'*Indicateur liturgique pour l'année 1896, à l'usage des fidèles du diocèse de Besançon*, publié depuis douze ans par M. l'abbé Louvot (Besançon, P. Jacquin, in-32 de 97 p.), lequel, entre autres choses, contient une notice sur Mgr Petit, l'archevêque actuel de Besançon, avec un portrait.

Guyenne et Gascogne. — Dans son opuscule intitulé : *Séminaires du diocèse de Tarbes* (Auch, Fr. Soulé, in-12 de 81 p.), M. l'abbé Cazauran retrace l'histoire des différents établissements destinés dans ce diocèse à former les jeunes gens au sacerdoce, depuis la seconde moitié du XVIIe siècle jusqu'à nos jours. On voit comment le séminaire de Tarbes fut fondé, par la générosité de la famille de Pujo, puis comment ses ressources s'augmentèrent grâce, en particulier, à l'Union de l'abbaye de Saint-Ouen de la Reule-Bigorre; enfin ce que devint cet établissement pendant la tourmente révolutionnaire et après le Concordat.

— C'est à l'aide de nouveaux documents que M. Raoul de Vissac a raconté la révolte d'Anthoine du Roure en 1670, dans sa *Chronique vivaroise, Anthoine du Roure et la révolte de 1670* (Paris, Lechevalier, in-8 de 85 p.). Des recherches faites dans plusieurs études de notaires de la région ont pèrmis à l'auteur de donner le nom exact de du Roure et de révéler sa qualité, ce que, jusqu'alors, les autres historiens généraux ou locaux n'avaient pu faire. Sept appendices terminent ce travail et font connaître un certain nombre de pièces intéressantes. On trouve là notamment d'utiles détails sur un épisode important du siècle de Louis XIV.

Languedoc. — Un de nos plus savants paléontologues, M. Ed. Piette, publie une brochure que non seulement tous les initiés, mais aussi tous les curieux voudront lire (*Hiatus et lacune. Vestiges de la période de transition dans la grotte du Mas-d'Azil* (Beaugency, imp. Laffroy, in-8 de 44 p.). L'auteur raconte l'histoire de ses découvertes en 1887 et 1888 dans la grotte devenue, grâce à lui, fameuse. Il mêle à ses récits et à ses discussions les noms de plusieurs de ses confrères, feu Édouard Lartet, feu le marquis de Saporta, M. de Ferry, qui a eu l'honneur de découvrir la station de Solutré, M. G. de Mortillet, etc. L'intrépide « piocheur » nous apprend, entre autres particularités, que le cerisier, le prunier, le noyer, croissaient sur notre sol dès l'époque de transition, et qu' « ainsi s'évanouissent les légendes suivant lesquelles le cerisier aurait été importé d'Asie en Italie par Lucullus, et le prunier par Caton l'Ancien. »

— M. Dubédat consacre à feu Granié une *Notice lue à l'assemblée générale de l'Association des secrétaires et anciens secrétaires de la conférence des avocats à Paris, le 17 décembre 1894* (Nancy, imp. Berger-Levrault, gr. in-8 de 7 p.). Cette notice fait bien connaître Claude-Ferdinand Granié, mort à Toulouse le 17 avril 1894, né le 29 mars 1818, à Saint-Céré.

— Le P. Apollinaire nous donne une attachante notice biographique sur un de ses confrères (*Le Frère Jean-Louis de Goudargues, capucin, martyr.* Nîmes, imp. Gervais-Bedot, gr. in-8 de 11 p. Extrait du *Bulletin de l'Art chrétien*). Né dans le département du Gard, J.-L. de Goudargues (appelé dans le monde Joseph Saint-Étienne), fut fusillé à Metz, le 6 juin 1798, comme émigré, ayant été condamné par une commission militaire.

— Nous recevons la première livraison du tome Ier de la troisième série du *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers (Hérault).* (Béziers, imp. J. Sapte, in-8 de 212 p., avec un plan). Nous relevons dans ce volume les travaux suivants : *Palais épiscopal de Béziers. Mobilier des évêques*, par M.-L. Noguier ; — *Procès-verbal d'une délibération du conseil général de la communauté de Béziers relative à l'union des églises de Saint-Félix et de Sainte-Madeleine (8 mai 1688)*, publié par M. A. Soucaille ; — *Rapport sur le concours de poésie française*, par M. J. Galabrun ; — *Rapport sur le concours des Mémoires historiques et archéologiques.* par M. L. Noguier ; — *Rapport sur le concours de poésie néo-romane*, par M. F. Donnadieu ; — *Notice sur l'édifice de l'hôtel de ville*, par M. A. Soucaille ; — *Pierre Duchartre, sa vie, sa correspondance*, par M. J. Crozals.

Limousin. — Signalons deux brochures de M. Louis Guibert : *Le Consulat du château de Limoges au moyen âge* (Limoges, Ve Ducourtieux, gr. in-8 de 16 p.) ; — *Ce que coûtait au quatorzième siècle le tombeau d'un cardinal* (Paris, typ. Plon et Nourrit, gr. in-8 de 19 p.). La première brochure est un précieux chapitre de l'histoire de la ville de Limoges, et il faudrait souhaiter que, dans la grande monographie qui sera, un jour, consacrée à la capitale du Limousin, tous les autres chapitres fussent aussi magistralement traités. — La seconde brochure est un mémoire sur le tombeau d'un cardi-

nal limousin, Guillaume de Chanac, évêque de Mende, œuvre du sculpteur avignonnais Jean Le Court. Un document récemment découvert par le savant auteur lui a permis de compléter son étude (de 1882) sur le *Tombeau du cardinal de Mende*, et de donner sur les artistes collaborateurs de Jean Le Court, et sur les sommes à eux payées, des détails précis qui intéresseront tous les amis de l'archéologie.

Lorraine. — La Société d'émulation du département des Vosges vient de publier son volume daté de 1895. C'est la soixante et onzième année de ses *Annales* (Épinal, imp. Vosgienne, et Paris, A. Goin, in-8 de LXXVI-300 p. avec 2 plans). Outre les choses que l'on peut lire dans tous les recueils du même genre, procès-verbaux, discours, rapports, qui ont un intérêt limité, nous signalerons les deux importants travaux suivants : *Topographie ancienne du département des Vosges*, par M. A. Fournier, qui compte 220 pages, avec une table des matières (tout un volume), et la *Description des Vosges*, par M. A. Benoît, qui occupe les pages 221 à 274. Si la variété n'est pas grande, la qualité remplace la quantité.

Maine. — A noter le *Rapport présenté et lu à l'assemblée générale de la Société historique et archéologique du Maine* par le comte de Bastard d'Estang, président (Mamers, G. Fleury et A. Dangin, in-8 de 24 p.). Après avoir rendu aux morts un hommage mérité et salué les nombreux et féconds travaux des vivants (entre autres le congrès provincial de la Société bibliographique tenu au Mans en 1893), l'auteur signale, et avec raison, la confection d'un catalogue de la bibliothèque de la Société, sur l'importance duquel il n'est pas besoin d'insister.

— *Les Travaux publics au Mans à l'époque de la Révolution et l'ingénieur Bruyère* ont fourni à M. Robert Triger le texte d'un travail d'histoire locale et topographique extrêmement curieux, qui permet de se rendre compte de ce qu'était la ville du Mans et de ce que, sous l'impulsion de l'ingénieur Bruyère, elle est devenue. Documenté aux meilleures sources, l'auteur a enrichi son livre de nombreux plans et gravures (Mamers, G. Fleury et A. Dangin, in-8 de 145 p.).

Normandie. — Chaque jour, pour ainsi dire, apporte sa contribution à l'histoire des institutions. Voici maintenant M. Le Pasquier qui nous fournit un travail complet sur une année de l'administration municipale de Rouen au XVIe siècle et qui l'intitule modestement : *Contribution à l'histoire de Rouen* (Rouen, Cagniard, in-8 de 58 p.). Dans cette étude bien ordonnée, l'auteur étudie d'abord l'organisation, puis l'action de cette organisation. Le pouvoir exécutif était aux mains des conseillers, des pensionnaires, du procureur, du receveur et du greffier. Les quarteniers, les anciens conseillers et les gens du Roi prenaient part au conseil. Du 6 janvier au 29 décembre 1515 il y eut cinquante-trois séances à « l'ostel commun de la ville, » mais non pas toutes de même forme et de même manière, puisque deux portent jugement. Leur objet aussi varie souvent : tantôt questions d'impôts, tantôt nominations de députés, tantôt puérilités d'étiquette. M. Le Pasquier a examiné toutes ces questions à la loupe et les a résolues avec science et méthode. On ne peut que souhaiter la continuation des études qu'il nous promet et qui seront fructueuses, si nous en croyons ce début.

— Les annales normandes s'enrichissent ce mois-ci d'un long et minutieux travail de M. Ch. Beaumont sur *les Officiers municipaux de Neufchâtel-en-Bray pendant les vingt-cinq années qui ont précédé la Révolution* (Rouen, Léon Brière, in-8 de 121 p.). Aucun document, aucun fait, si petit qu'il soit, n'a été omis ou laissé de côté. On y trouve le grave et le doux, le plaisant et le sévère, depuis la condamnation d'un pauvre tambour de ville jusqu'à la ré-

daction, en 1789, du cahier des doléances, etc., etc. Très bon travail, consciencieusement rédigé.

— L'excellent archiviste du département de l'Orne, M. Louis Duval, aborde successivement tous les sujets. Il nous a entretenus, le 10 octobre dernier, à la séance annuelle et publique, tenue à Flers par la Société historique et archéologique de l'Orne, des *Colons bas-normands et des créoles de Saint-Domingue* (Alençon, Renaut de Broise, in-8 de 42 p. Extrait du *Bulletin de la Société)*. Ce sont les familles Martin des Pallières et Guérin qui sont mises en scène. On y admire le dévouement religieux, patriotique et familial des membres honorés de ces familles qui se sont acquis plus d'un droit à l'estime et à la reconnaissance de leurs concitoyens.

— Chartiste et poète, M. Émile Travers vient de nous conter en vers admirables, où se mêlent les chansons faciles et les ballades guerrières, l'épisode d'un obscur patriote, *Philippe Le Cat*, qui sut, en 1429, chanter et mourir pour la patrie. Siméon Luce avait retrouvé et mis en lumière l'épisode glorieux. Grâce à M. Travers, nous espérons qu'il sera bientôt populaire (Caen, H. Delesques, in-16 de 22 p.).

— Un beau discours, plein de vie et d'entrain, tel est le résumé du panégyrique de Jeanne d'Arc prononcé à l'occasion de *la Fête de Jeanne d'Arc au Havre, le 12 mai 1895*, par M. l'abbé J. Hasley (Le Havre, Micaux, in-8 de 32 p.). Cette fête est inscrite dans les annales de la Jeunesse catholique havraise et méritait d'être relatée tant pour le développement donné à la cérémonie que pour la largeur d'idées du discours de M. Hasley.

— Dans une chanson fort en vogue, on dit que M. Faure fait tout pour faire plaisir aux Havrais. *L'Almanach illustré du Courrier du Havre* (Le Havre, imp. du Commerce, in-8 carré de 61 p.) nous confirme la joie du Havre à propos de la nomination du Président et de sa visite. C'est la caractéristique de 1895. Quelle sera celle de 1896? La démission? On en parle, mais pas dans l'almanach que nous venons de citer et qui est vraiment le type de l'almanach local, tant pour la richesse des gravures, presque toutes des phototypies, que pour la variété et le nombre des monographies et souvenirs relatés avec un soin merveilleux.

— Si vous ne connaissez pas Saint-Céneri-le-Gérey, laissez-vous entraîner par M. l'abbé Albert Desvaux, qui est bien le plus charmant et le plus érudit des guides. Il vous mènera voir des fresques splendides datant du XIVe siècle environ. Puis il vous fera admirer le paysage, savourer les truites de la Sarthe et apprécier le charme de ses compagnons d'archéologie, parmi lesquels on compte trois nobles et charmantes femmes (*Excursion archéologique à Saint-Céneri-le-Gérey*, Caen, H. Delesques, in-8 de 33 p. Extrait de l'*Annuaire normand*).

Orléanais. — La Société archéologique et historique de l'Orléanais fait paraître la *Table des Mémoires et Bulletins* publiée par ses soins de 1848 à 1894 (Orléans, Herluison, gr. in-8 de 75 p.). Les vingt-cinq volumes d'Annales et les dix volumes de Bulletins ne contiennent pas moins de six cents mémoires composés par cent douze auteurs. Les antiquités gallo-romaines et les inscriptions ont été étudiées dans cent sept mémoires, les monnaies trouvées sur le sol de l'Orléanais dans trente-neuf mémoires, les statues et pierres tumulaires dans quatorze. Vingt châteaux et trente-neuf églises ont été décrits; dix-huit articles sont consacrés aux beaux-arts; le siège d'Orléans et Jeanne d'Arc ont fourni à eux seuls quarante-neuf mémoires.

— Annonçons la très importante publication d'un *Répertoire général biobibliographique du département du Loiret*, par MM. Paul Charpentier et Charles Cuissard (Orléans, Herluison). Le *Répertoire* formera quatre ou cinq

volumes in-8 raisin de six cents pages environ, paraissant par fascicules de cent cinquante pages. Dans le répertoire figureront tous ceux qui, nés ou morts dans le département du Loiret, ont eu quelque célébrité, ou qui, sans y avoir pris naissance, ont occupé une place quelconque dans l'administration, l'armée, le clergé, la magistrature, toutes les anciennes familles de l'Orléanais avec leurs alliances et leurs blasons, etc.

— M. Amblard a raconté l'*Excursion de la Société archéologique d'Eure-et-Loir au château de Villebon*, le 11 juillet 1895 (Chartres, imp. Garnier, gr. in-8 de 15 p., avec 3 pl.). Il ne se contente pas de décrire le beau château qui appartient au marquis de Pointoi, après avoir été la propriété de Sully, il décrit aussi l'église de Saint-Georges-sur-Eure, laquelle est digne d'attention. La brochure renferme un discours adressé par M. L. Merlet, président de la Société, au châtelain de Villebon, sur l'histoire du château, et une lettre du roi Henri IV à Hector de Préaux, laquelle n'a pas été insérée dans le *Recueil des Lettres missives*.

Picardie. — Pour être Caoursain d'origine et de naissance, Louis de Guiscard n'en intéresse pas moins la Picardie, où il a vécu et où il a possédé ce bourg de Magny, érigé pour lui en marquisat de Guiscard. Aussi, M. Alfred Ponthieux a-t-il donné une *Notice biographique sur Louis de Guiscard*, dans le *Cabinet historique de l'Artois et de la Picardie* (Tiré à part. Abbeville, imp. du *Cabinet historique*, in-8 de 29 p., orné d'un portrait). Le héros de cette biographie fut un bon soldat et eut l'honneur de servir Louis XIV en qualité d'ambassadeur auprès du roi de Suède.

— Sur l'histoire du bourg auquel Guiscard a donné son nom, nous signalerons, dans le même recueil et du même auteur, les *Notes pour servir à l'histoire de Guiscard. L'Administration d'une paroisse au XVIe siècle* (Abbeville, imp. du *Cabinet historique*, in-8 de 18 p.). Les comptes de l'église, de 1490 à 1600, ont fourni à M. Ponthieux des notes intéressantes ; nous appellerons surtout l'attention sur celles qui sont relatives aux cloches, aux fonts baptismaux (M. Ponthieux écrit *fonds!*) reconstruits en 1536, à la construction (1550) de la chapelle de Saint-Quentin, et à diverses œuvres d'art. — Une deuxième série de ces *Notes* concerne *la Seigneurie de Magny au XVe siècle* (ibid., in-8 de 15 p.) : c'est un dénombrement baillé en 1482 par Jehan de Hangest à l'évêque de Noyon.

Poitou. — *Le Guide à Niort*, que publie M. Henri Clouzot (Niort, Clouzot, in-16 de 55 p., avec 15 dessins par J.-L. Giraudeau-Laurent) est vraiment gracieux. C'est à la fois une description intéressante et une histoire très succincte de la localité. Cette jolie brochure mérite bon accueil de la part des amateurs, qui seront séduits tout d'abord par la couverture illustrée, et qui trouveront quelque chose dessous.

Provence. — M. E. de Mougins-Roquefort nous donne *la Fauconnerie en Provence. Charles d'Arcussia, vicomte d'Esparron et son œuvre* (Grasse, imp. Crosnier, in-8 de 16 p.). C'est au sujet de la publication, par M. Ernest Jullien, du plus célèbre des livres de Charles d'Arcussia, *la Conférence des fauconniers*, que M. de Mougins-Roquefort raconte la vie du grand chasseur et analyse ses ouvrages, sans négliger les origines de sa famille et les alliances qui l'ont perpétuée dans les temps modernes. La notice est rédigée avec autant de talent que de savoir.

— M. le docteur F. Chavernac a réimprimé, sous le titre de *Peiresc accusateur de Cujas* (Aix, imp. Remondet-Aubin, gr. in-8 de 20 p.), une lettre du savant magistrat à Jérôme Aléandre, écrite d'Aix le 19 avril 1617 et insérée par Fauris de Saint-Vincens dans les *Annales encyclopédiques* (Paris, imp. Perthmann). A l'occasion de la célébration des fêtes peiresciennes des

10 et 11 novembre (inauguration de la chapelle funéraire de la famille de Fabri et du buste du célèbre conseiller au parlement de Provence), le docteur Chavernac a exhumé des *Annales*, qui firent suite au *Magasin encyclopédique*, le curieux document qui, oublié de presque tous les érudits, y était enseveli depuis soixante-seize ans. Il a fait précéder l'acte d'accusation contre Cujas (vol nocturne avec escalade et effraction, plagiat avec destruction des sources) de courtes notices biographiques sur Peiresc, sur Aléandre et sur le grand jurisconsulte doublement incriminé. Hâtons-nous d'ajouter que, comme le rappelle M. Chavernac (p. 18), Peiresc, dans une lettre à Holsténius, du 9 avril 1637, désavouant ce que, mal informé, il avait avancé vingt ans auparavant, déclare qu'il ne croira jamais que le dégât fait dans les basiliques doive être attribué à la mauvaise foi de Cujas.

— M. F. Mireur publie une notice sur *le Lieu de naissance du baron de Vins* (Draguignan, gr. in-8 de 8 p. Extrait du *Bulletin* de la Société d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan). Le savant archiviste du Var nous apprend, d'après une note autographe de Peiresc dans le registre LXXIX de la collection qui porte son nom à la bibliothèque de Carpentras, que le célèbre généralissime de la Ligue en Provence naquit à Draguignan. Cette révélation très affirmative du lieu de naissance — jusqu'ici incertain — du baron Hubert de Vins paraît avoir échappé à l'attention de tous les chercheurs. M. Mireur établit que ce fut à la fin de 1539 ou au commencement de 1540 que naquit l'intrépide capitaine dont Brantôme disait : « un des braves et vaillans gentilshommes que j'aye cognu. »

— M. le chanoine Guillibert a réuni une foule de renseignements intéressants dans une petite brochure qu'il offre à ses « chers concitoyens » (*Peiresc*. Nouvelle édit., Aix, petit in-8 de 38 p.). Le savant vicaire général établit que Peiresc, « homme au cœur droit et large, pensa, vécut et mourut en grand chrétien. » N'avançant rien qui ne soit fidèlement extrait de documents autorisés, il donne un excellent résumé chronologique de la vie de son héros, retrace son portrait physique et moral, raconte de charmantes anecdotes qui font aimer le « procureur général de la littérature, » dresse la liste des principaux correspondants de « celui qui fut en Europe, au début du XVIIe siècle, l'âme du réveil scientifique. »

— Le docteur L. Bouland publie une splendide brochure ornée de gravures : *La Fondation du Père Joachim Faucher et l'ex-libris des PP. jésuites d'Avignon* (Mâcon, imp. Protat, gr. in-8 de 4 p. Extrait de la revue *Société française des collectionneurs d'ex-libris*). L'auteur donne des renseignements sur le P. Joachim Faucher, né à Bollène le 12 février 1606, mort à la Côte-de-Gênes le 24 avril 1650, et sur la donation qu'en 1639 il fit à la maison des jésuites d'Avignon, au moyen d'un avancement d'hoirie que lui céda son père, d'une somme de trois mille livres, dont les intérêts étaient destinés à entretenir leur bibliothèque. Pendant cent vingt-cinq ans, de 1644 à 1768, tous les livres achetés par la maison des jésuites d'Avignon portaient l'étiquette commémorative dont voici la reproduction : *Ex fundatione R. P. Joachimi Faucher Bolennensis, Societ. Iesu, ab anno 1644.*

Alsace. — Les *Notes sur l'ancien archiprêtré de Bonquenom* (*Saarunion*), par M. l'abbé Joseph Lévy, curé de Lorenzen (extrait de la *Revue catholique d'Alsace* (Zixhers, imp. F. Sulter, in-8 de 41 p.), nous donnent le tableau comparatif des paroisses de l'archiprêtré au XVIe siècle, au XVIIIe et au commencement du XIXe siècle. Il nous fait ensuite connaître, pour chacune des paroisses formant 1° le canton de Saarunion, 2° le canton de Weyer, les renseignements qu'il a pu recueillir (noms aux diverses époques, date de construction de l'église et du presbytère; collateurs; revenus; listes des

curés, des vicaires, des prêtres nés dans la paroisse, des instituteurs; annexes, etc.); puis, pour le premier canton, les revenus des fabriques en 1629, les établissements religieux et les sanctuaires disparus, les confréries religieuses; une liste des convertis; la population en 1542, 1743 et 1800; pour le second canton, la liste des convertis, les sanctuaires disparus, des extraits du traité de Ryswick contenant : *a)* les lieux où les églises sont aux catholiques; *b)* ceux où elles sont mixtes; *c)* ceux où elles sont de la religion réformée; *d)* ceux dont le Roi a fait réparer ou bâtir les églises; *e)* ceux où il y a des revenus pour la subsistance des curés; enfin la population aux mêmes dates.

Allemagne. — A l'exemple de ce qui se fait en Allemagne pour beaucoup de sciences, la librairie Bernhard Richter, de Leipzig, entreprend la publication d'une bibliographie mensuelle des ouvrages de théologie du culte évangélique (2 fr. par an). Ce recueil ferait à peu près double emploi avec la *Bibliotheca theologica* de la maison Vandenhœck et Ruprecht de Gœttingue, si les *Theologiae novitates* (tel est son titre) ne se terminaient pas par une courte chronique où l'on trouvera quelques renseignements.

Angleterre. — Le 10 janvier a paru la biographie depuis longtemps annoncée du cardinal Manning, par E. S. Purcell. L'ouvrage comprend deux volumes et est orné de portraits.

— MM. Chapmann et Hall feront prochainement paraître une autobiographie de l'amiral lord Clarence Paget, mort l'an dernier, contenant les mémoires et les livres de bord des campagnes de la Baltique, de la mer Noire et de la Méditerranée. Ces documents ont été annotés et réunis par sir Arthur Otway, neveu de l'amiral.

— Le Révérend H. R. Haweis prépare un récit de ses voyages à travers l'Amérique, la Nouvelle-Zélande, la Tasmanie et Ceylan pendant les années 1883, 1893 et 1895. Le livre aura pour titre : *Talk and Travel* et sera édité par MM. Chatto et Windus.

— La « Clarendon Press » va faire paraître l'édition en deux volumes des œuvres de l'évêque Butler, préparée par M. Gladstone.

— MM. W. et R. Chambers, les éditeurs d'Edimbourg, publient le premier volume de l'édition de luxe de *Life and works of Robert Burns*, revisée par M. William Wallace. On y trouve des renseignements biographiques inédits, un aperçu des idées religieuses du poète écossais, des notes relatives aux principaux poèmes et de nombreuses illustrations.

— On met sous presse chez MM. Alden et Cie, d'Oxford, *The Chronicles of the royal Borough of Woodstock*, rédigées d'après les archives du bourg et de nombreux documents originaux par M. Adolphus Ballard; un chapitre est consacré au château de Blenheim, résidence des ducs de Marlborough. L'ouvrage comporte des illustrations et des fac-similés de sceaux.

— D'après la *Publisher's circular*, le nombre des ouvrages publiés et réédités au cours de l'année 1895 s'est élevé à six mille cinq cent seize; les romans et livres pour la jeunesse forment environ trente pour cent de ce total.

— L'historien W. E. H. Lecky fera prochainement paraître chez MM. Longmans deux volumes ayant pour titre : *Democracy and liberty*.

— MM. Smith, Elder et Cie annoncent la publication d'un nouveau livre de sir William Muir : *The Mameluke or slave dynasty of Egypt;* c'est une histoire de la dynastie mameluke qui commença sous Beibars en l'an 1260 pour finir à l'avènement du sultan Selim en 1517.

— MM. Longmans ont en préparation un livre d'actualité : *Madagascar in war time*. C'est le récit d'un correspondant qui suivit du côté des Hovas les opérations militaires de la campagne de 1895.

— M. C. H. Firth a retrouvé dans la bibliothèque du collège de Worcester et vient de publier chez T. Fisher Unwin un manuscrit du Journal de Joachim Hane, qui fut employé en France, du mois de novembre 1653 au mois de février suivant, par Olivier Cromwell. L'éditeur s'attachera à reproduire scrupuleusement le texte de son manuscrit.

Belgique. — La Commission royale d'histoire vient de faire paraître un fascicule intitulé : *Inventaire des cartulaires conservés dans les dépôts des archives de l'État en Belgique* (Bruxelles, Hayez, in-8 de 123 p.). Cette publication sera d'autant plus utile que plusieurs des cartulaires qu'elle signale ne concernent pas la Belgique, mais la France et les Pays-Bas. Sans doute cet Inventaire des cartulaires conservés dans les seuls dépôts d'archives de l'État en Belgique appelle des compléments : une table des cartulaires conservés dans les autres dépôts publics ou privés d'archives, et dans les bibliothèques du royaume, d'abord ; puis encore une table des cartulaires intéressant la Belgique qui se trouvent dans les archives ou les bibliothèques de l'étranger. Mais il faut un commencement à tout, et l'on semble d'ailleurs nous promettre les compléments désirés. Le fascicule actuel n'est pas parfait ; on peut notamment lui reprocher les indications erronées qu'il fournit sur la date de confection de certains cartulaires. Tel d'entre eux, par exemple, qui dit lui-même sa date de 1624, est indiqué dans l'Inventaire qui vient de paraître comme étant du xive siècle. En dépit de ces imperfections, qui ne sont pas du fait de la Commission royale d'histoire, laquelle n'a fait que grouper les notes qui lui ont été fournies par les archivistes officiels, le fascicule que nous annonçons est appelé, nous le répétons, à rendre de réels services.

— Le titre du travail de M. Albert Allard : *le Premier Bailliage de Tournai-Tournaisis ; 20 juin 1383-janvier 1423* (n. st.) n'est pas exact, puisque sous les fils de Philippe le Bel déjà il y avait eu un bailliage du Tournaisis. Ce n'en est pas moins une importante étude dont le sous-titre : « Contribution à la biographie des jurisconsultes Jehan Boutillier et Jacques d'Ableiges, » indiquera à nos lecteurs le principal intérêt. Le mémoire de M. Allard a paru dans le tome XXV des *Annales du cercle archéologique de Mons*, d'où il a été tiré à part (Mons, Janssens, in-8 de 110 p.) ; il est suivi de pièces justificatives extraites des archives communales de Tournai.

— En consolidant les très curieuses ruines de l'abbaye cistercienne de Villers, non loin de Bruxelles, on a trouvé récemment des ardoises sur lesquelles une main, qui paraît être du xiiie siècle, a tracé des inscriptions diverses. Dans les *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles* (t. IX, 1895), M. Paul Sheridan publie sous ce titre : *Les Inscriptions sur ardoise de l'abbaye de Villers*, le texte de ces inscriptions dont quelques-unes, celles qui concernent le règlement des sonneries pour les offices, sont intéressantes. M. Sheridan a fait précéder son édition des ardoises de Villers d'une courte introduction, qui serait insignifiante si l'auteur n'y avait déclaré qu'il savait distinguer l'écriture de 1246 de celle de 1257, ce qui est au moins le comble de la science paléographique.

— L'*Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique* pour l'année 1896 est singulièrement plus maigre que celui des années précédentes (Bruxelles, F. Hayez, in-8 de 189 p.). En plus des renseignements officiels, il ne contient que deux notices biographiques, l'une et l'autre accompagnées de beaux portraits : M. A. Wagener nous retrace la vie et l'œuvre de Joseph Gantrelle, qui ne fut pas seulement l'excellent grammairien et philologue que tout le monde connaît, mais aussi un historien distingué et qui laisse d'importants matériaux pour une

histoire des relations des Pays-Bas avec l'Angleterre au XVIe siècle ; l'œuvre de l'illustre mathématicien catalan, mort en 1894, est trop abondante pour que M. Mansion, qui nous en offre l'esquisse, ait pu en donner une appréciation détaillée ni même en dresser une bibliographie complète, comme l'a fait M. Wagener pour Gantrelle.

Espagne. — Une *Revista de ciencias y letras* a été inaugurée à Madrid avec la nouvelle année, à titre d'organe spécial du professorat de l'Université : ce qui paraît une garantie de l'intérêt et de la compétence des articles qui y seront publiés.

— Le P. Mir, très avantageusement connu en Espagne et au delà par son Histoire de la Passion et par d'autres travaux, avait apporté un soin tout particulier à la préparation du grand ouvrage que nous annonçons aujourd'hui : *El Milagro* (in-8 de 1,300 p. à 2 colonnes, Madrid, Gregorio del Amo). Son intention est d'y traiter *le Miracle* sous tous ses aspects, afin d'y répondre péremptoirement à toutes les objections de la science antireligieuse. Le sujet, des plus actuels, avait déjà été traité récemment par le regretté P. H. de Bonniot, S. J., mais non cependant avec cette ampleur et cette largeur de vues. On estime que le volume compact du savant espagnol renferme la matière de trois forts in-12. Les apologistes futurs de la religion pourront y butiner à loisir.

Finlande. — La Finlande est peut-être le pays d'Europe où on comprend le mieux, à l'heure actuelle, la complexité de la science géographique et la nécessité d'observations longues et patientes, de multiples et précises monographies destinées à servir un jour de base à une étude d'ensemble véritablement sérieuse sur la géographie d'une contrée. C'est ce dont seront convaincus tous ceux qui liront le volume intitulé *Exposé des travaux géographiques exécutés en Finlande jusqu'en 1895* (Helsingfors, in-8 de 154 p.), dans lequel les membres les plus autorisés de la Société de géographie de Finlande ont résumé d'une manière concise, mais très exacte, tout ce qui avait été fait ou publié de travaux géographiques concernant leur pays. A une courte introduction, retraçant l'histoire de la géographie et de la cartographie finlandaises, fait suite une série de chapitres instructifs, parfois accompagnés de bibliographies (tels les chapitres consacrés à la géographie botanique et à la statistique), rédigés par des spécialistes. On lira avec intérêt les deux derniers chapitres, écrits par M. Th. Schwindt et M. A.-O. Heikel, consacrés à la géographie historique et ethnographique et aux explorations ethnologiques effectuées en dehors de la Finlande et jusque dans l'Asie orientale. Quel dommage de n'y avoir pas joint une réduction de la belle carte exposée à l'exposition cartographique de Londres sous le n° 37 de la section finlandaise, et portant tous les itinéraires suivis en Europe et en Asie par les explorateurs finlandais entre 1842 et 1894 !

Madagascar. — L'île de Madagascar sera-t-elle soumise au régime du protectorat, ou à celui de l'annexion pure et simple ? Depuis plusieurs mois, la question a fait couler des flots d'encre. Antérieurement aux articles de MM. Lemire de Villers et G. Hanotaux, une revue de jeunes, qui publie parfois d'excellents articles, le *Sillon* a donné sur le sujet une intéressante étude : *Madagascar. Annexion ou Protectorat ?* (Paris, Damby-Willemin, in-8 de 14 p. Extrait du *Sillon*). L'auteur, qui n'a pas signé, est un partisan convaincu de l'annexion ; ses arguments ont une réelle valeur ; aussi son travail mérite-t-il d'être connu des adversaires de l'annexion comme de ceux du protectorat.

Gabon-Congo. — Le Service géographique du ministère des colonies a publié, à la fin de 1895, une grande carte du Congo français à l'échelle du

1 : 1,500,000. Depuis la carte publiée en 1887 par M. Rouvier, aucun document d'ensemble n'avait résumé les nombreuses acquisitions positives nouvelles de la géographie de ces pays. Voilà ce que fait le travail publié par le ministère des colonies; il reproduit en outre toutes les contrées adjacentes intéressantes à connaître, et y mentionne les résultats des explorations récentes ou anciennes. Malgré son caractère provisoire, ce document, dessiné par J. Hansen, réunit sur ses deux feuilles, grâce à l'échelle adoptée, tous les renseignements connus à l'heure actuelle sur cette colonie du Gabon-Congo, si restreinte il y a vingt ans, si étendue aujourd'hui, grâce aux patriotiques efforts de M. Savorgnan de Brazza et de ses collaborateurs. — Une notice très précise et un index alphabétique (Paris, Challamel, 52 p. in-8) accompagnent cette publication.

Publications nouvelles. — *De justitia et lege civili. Praelectiones theologicae*, auctore A. van Gestel (in-8, Groningae, Volters). — *Il Beneficio ecclesiastico*, di A. Galante (in-8, Milano, Vallardi). — *Elementos de derecho político*, por D. Salvador Cuesta y Martin (in-8 cart., Salamanca, Hernández).— *De la Revision des constitutions*, par G. Arnoult (gr. in-8, Rousseau). — *Traité pratique de la procédure des faillites et des liquidations judiciaires*, par C. Maréchal (in-8, Chevalier-Marescq). — *Supplément aux principes de droit civil français, de François Laurent*, par A. Janssens, J. Servais et P. Leclercq. T. Ier, 1re livr. (in-8, Chevalier-Marescq). — *La Dottrina della volontà nella psicologia inglese*, di P. Sciascia (in-8, Palermo, tip. Spinnato). — *Eurythmie et harmonie, commentaire d'une page de Platon*, par le cardinal Perraud (in-8, Téqui). — *La Théorie platonicienne des sciences*, par E. Halévy (in-8, Alcan). — *Nouvelle Éducation de la femme dans les classes cultivées*, par la vicomtesse d'Adhémar (in-8, Perrin). — *Les Classes ouvrières en Europe*, par R. Lavollée (gr. in-8, Guillaumin). — *Vauban, seine Stellung in der Geschichte der Nationalökonomie und sein Reformplan*, von F. Lohmann (in-8, Leipzig, Duncker und Humblot). — *L'Hygiène des troupes européennes aux colonies et dans les expéditions coloniales*, par le docteur M.-A. Legrand (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Vorlesungen über Geschichte der Mathematik*, von M. Kantor. T. II et III (2 vol. in-8. Leipzig, Teubner). — *Éléments de la théorie des fonctions elliptiques*. T. II, par J. Tannery et J. Molk (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Lehrbuch der Experimentalphysik*, von A. Wüllner. Zweiter Band (in-8, Leipzig, Teubner). — *La Théorie atomique et la théorie dualistique*, par E. Lenoble (in-18, Gauthier-Villars). — *Histoire de l'art militaire*, par L. Jablonski (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Altfranzösische Prosalegenden*, herausgegeben von A. Mussafia und T. Gartner. I (in-8, Wien, Braumüller). — *Choix de poésies slaves*, par A. d'Avril (in-18, Leroux). — *Essais dramatiques en vers*, par le R. P. A. Marc (in-18, Delhomme et Briguet). — *Leurs Filles*, comédie en trois actes, par H.-L.-L. Séris (in-18, imp. P. Dupont). — *Masque et visage*, par le comte de Saint-Aulaire (in-18, Calmann-Lévy). — *Acte de foi*, par E. de La Queyssie (in-18, Plon et Nourrit). — *Les Vendanges*, par G. Beaume (in-18, Plon et Nourrit). — *Dernier Refuge*, par E. Rod (in-18, Perrin). — *Sous les galons*, par J. Rolland (in-18, Colin). — *Tante Rabat-Joie*, par R. Dombre (in-18, Colin). — *Europe in Africa in the nineteenth century*, by E. Wormeley Latimer (in-8 cart., Chicago, Mc Clurg). — *Die Märchen Clemens Brentano's*, von Dr H. Cardauns (in-8, Köln, Bachem). — *Lehrbuch der Kirchengeschichte*, von A. Knöpfler. *Auf Grund der akad. Vorlesungen* von K.-J. von Hefele (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *I Primi Giorni del cristianesimo*, di L. Arosio (in-8, Milano, Cogliati). — *Concilium Basiliense. Studien und Dokumente zur Geschichte der Jahre 1431-1437*, herausgegeben von J. Haller (gr. in-8, Basel, Deltoffs).

— *Vie du bienheureux Théophile de Corte*, par l'abbé Abeau (in-8, Téqui). — *L'Abbé Gruget, curé de la Trinité d'Angers, sa paroisse, son diocèse, son temps, 1751-1840*, par le chanoine Portais (in-8, Delhomme et Briguet). — *Lettres de l'abbé Henri Perreyve, 1850-1865* (in-18, Téqui). — *La France et le grand schisme d'Occident*, par N. Valois (2 vol. in-8, Picard). — *La Chute de l'ancienne France. La Fédération*, par M. Sepet (in-18, Retaux). — *Histoire populaire de la Révolution française*, par A. Rastoul (gr. in-8, Delhomme et Briguet). — *Rudemare. Journal d'un prêtre parisien, 1788-1792*, avec préface et notes par C. d'Héricault (gr. in-8, Gaume). — *Souvenirs de la Révolution et de l'Empire*, publiés par G. Cerfberr (in-18, Jouvet). — *L'Impératrice Joséphine*, par J. Turquan (in-18, Librairie illustrée). — *Journal du lieutenant Woodberry. Campagnes de Portugal et d'Espagne, de France, de Belgique et de France, 1813-1815*, traduit de l'anglais par G. Hélie (in-18, Plon et Nourrit). — *France et Allemagne, 1868-1871*, par le prince Lubomirski (in-8, Calmann-Lévy). — *Histoire de l'infanterie en France*, par le lieutenant-colonel Belhomme. T. II (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Les Guerres des Antilles de 1793 à 1815*, par H. de Poyen (gr. in-8, Berger-Levrault). — *Historique du 2e régiment de tirailleurs algériens*, par le lieutenant Martin (gr. in-8, Charles-Lavauzelle). — *Les Parisiens de Paris*, par E. Guénin (in-18, Pairault). — *Les Fiefs du Bourbonnais. La Palisse*, notes et croquis, par A. de la Faige et R. de la Boutresse (gr. in-8, Paris, Plon et Nourrit; Moulins, H. Durond). — *Histoire de Chevrières*, par l'abbé C. Signerin (in-8, Saint-Étienne, imp. Théolier). — *Histoire de Dun-le-Roi*, par P. Moreau. T. I (in-8, Saint-Amand, imp. Pivoteau). — *Le Marquisat de Noviant-aux-Prés et ses origines*, par H. Lefebvre (in-8, Nancy, Sidot). — *Lo Libre de memorias de Jacme Mascaro (XIVe siècle)*, publié par C. Barbier (in-8, Montpellier, Coulet). — *Les Deux Fédérations de Pontivy, janvier et février 1790*, par J. Trévédy (in-8, Rennes, Caillière). — *Histoire militaire de Redon*, par J. Trévédy (in-8, Rennes, Caillière). — *Cosas de España*, 2. serie, por el conde de Las Navas (in-18, Madrid). — *Jansenismo y regalismo en España*, por el P. M.-F. Miguélez (in-8, Valladolid, L. N. de Gavira). — *Mémoires du marquis de Franclieu (1680-1745)*, publiés par L. de Germon (in-8, Champion). — *La Jeunesse de Bougainville et la Guerre de Sept ans*, par R. de Kerallain (in-8, Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur). — *Le Général Lecourbe*, avec une préface de M. le général Philebert (gr. in-8, Charles-Lavauzelle). — *Rivarol, sa vie, ses idées, son talent*, par A. Le Breton (in-8, Hachette). — *Montalembert, sa jeunesse, 1810-1836*, par le R. P. Lecanuet (in-8, Poussielgue). — *Un Maître imagier. E. Frémiot*, par J. de Riez (gr. in-8, Paris, bureau de l' « Artiste »). — *John Cabot, the discoverer of North-America, and Sebastian his son*, by H. Harrisse (in-8 cart., Paris, Welter; London, B. F. Stevens). — *Manuel pratique du bibliothécaire*, par A. Maire (in-8, Picard). — *Répertoire méthodique du moyen âge français, histoire, littérature, beaux-arts*, par A. Vidier. 1re année, 1894 (in-8, Bouillon).

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMP. ET STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *Le Mal et les perfections divines*, par l'abbé J.-B. Bigou. Paris, Vic et Amat, 1895, in-12 carré de 186 p., 2 fr. — 2. *Le Don de la Pentecôte*, par le R. P. Meschler, S. J. Trad. par l'abbé Ph. Mazoyer. Paris, Lethielleux, 1895, 2 vol. in-12 de 340 et 354 p., 6 fr. — 3. *Les Deux grands Sermons de Notre-Seigneur Jésus-Christ exposés à la piété des fidèles*, par le P. Alexandre Gallerani, S. J. Trad. par l'abbé Ducroux. Paris, Oudin, 1895, in-12 de x-434 p., 3 fr. — 4. *Sermons inédits* de Mgr Freppel. Paris, Roger et Chernoviz, 1896, 2 vol. in-8 de 406 et 322-xc p., 12 fr. — 5. *Le Petit Guide du prédicateur*, par le R. P. Gallerani, S. J. Trad. par l'abbé Ch. Vallée. Paris, Lethielleux, 1895, in-12 carré de 184 p., 1 fr. 25. — 6. *Réflexions d'un curé de campagne sur la danse*, par Un prêtre du diocèse de Lyon. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-12 de xx-352 p., 3 fr. — 7. *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ méditée pour tous les jours de l'année*, par l'Auteur des *Avis spirituels*, 5e édit. Paris, Téqui, 1895, 2 vol. in-12 de 628 et 612 p., 6 fr. — 8. *Jésus-Christ connu, aimé et imité. Enseignements évangéliques*, par l'abbé J. Poirine. Paris, Lethielleux, 1895, 2 vol. in-12 de 412 et 368 p., 7 fr. — 9. *La Croix de Jésus, ou les Divines Affinités de la grâce et de la croix*, par le R. P. Chardon, des FF. PP. Paris, Lethielleux, 1895, 2 vol. in-12 de xxxii-438 et 552 p., 6 fr. — 10. *Jésus en croix, ou la Science du crucifix*, par les PP. Pierre-Marie et Jean-Nicolas Grou, S. J. Nouv. édit. Paris, Téqui, 1895, in-18 de xxxvi-252 p., 1 fr. — 11. *Le Sacré Cœur de Jésus*, par le P. Pierre Suau, S. J. Paris, Haton, 1895, in-12 de 102 p., 1 fr. 15. — 12. *Jésus-Enfant*, par l'abbé Max. Caron. Paris, Haton, 1895, in-18 de xviii-376 p., 2 fr. — 13. *Marie et l'âme chrétienne*, par le R. P. Badet. Paris, Delhomme et Briguet, 1896, in-12 de vi-340 p., 3 fr. — 14. *Le Très Saint Sacrifice. Explication des prières et des cérémonies de la Sainte Messe*, par l'abbé P. Feuchot. Paris, Retaux, 1895, in-12 de xlviii-326 p., 3 fr. — 15. *La Sainte Messe. Sens véritable des prières et des cérémonies*, par l'abbé R. Décrouille. Paris, Haton, 1896, in-12 de xiv-458 p., 3 fr. 50. — 16. *La Table eucharistique et ses convives*, par P. Servais. Paris, Téqui, 1895, in-12 de 86 p., 0 fr. 60. — 17. *Le Régime sauveur, ou la Communion dans les maisons d'éducation*, par le R. P. J.-M. Lambert. Paris, Oudin, 1895, in-12 de xii-406 p., 3 fr. 50. — 18. *De Bethléem au tabernacle, ou Comment Jésus nous aime*, par l'Auteur des *Avis spirituels*. 4e édit. Paris, Téqui, 1896, in-32 de 406 p., 1 fr. 50. — 19. *Entretiens avec Notre-Seigneur Jésus-Christ pour les jours de communion*, par l'Auteur des *Avis spirituels*. 10e édit. Paris, Téqui, 1895, in-32 de xii-450 p., 1 fr. 50. — 20. *Le Guide du catéchiste et du prédicateur dans une retraite de première communion*, par l'abbé Debroise. Paris, Haton, 1896, in-12 de xii-320 p., 3 fr. — 21. *La Vie chrétienne au milieu du monde et en notre siècle*, par la princesse Caroline de Salm-Wittgenstein. *Entretiens pratiques recueillis, revisés et publiés* par Henri Lasserre. Paris, Desclée, 1895, in-12 de xxviii-406 p., 3 fr. 50. — 22. *Un Aide dans la douleur*, par l'Auteur des *Avis spirituels*. 8e édit. Paris, Téqui, 1895, in-12 de 694 p., 3 fr. 25. — 23. *La Journée des malades*, par l'abbé Henri Perreyve. 10e édit. Paris, Téqui, 1895, in-12 de xxxvi-320 p., 3 fr. 50. — 24. *Considérations sur le Purgatoire*, par le R. P. Deidier. Paris, Téqui, 1895, in-12 de iv-226 p., 2 fr. — 25. *Les Élus se reconnaîtront au Ciel*, par Mgr Élie Méric. Paris, Téqui, 1895, 25e édit., in-12 carré de x-226 p., 2 fr. — 26. *L'Autre Vie attestée par les morts*, par le baron de Faviers. Paris, Poussielgue, 1895, in-12 de 72 p., 1 fr. — 27. *La Femme studieuse*, par Mgr Dupanloup. 6e édit. Paris, Téqui, 1895, in-12 carré de 316 p., texte encadré de vignettes, 4 fr. — 28. *L'Enfant*, par Mgr Dupanloup. 6e édit. Paris, Téqui, 1895, in-12 carré de 516 p., texte encadré de vignettes, 4 fr. — 29. *Les Enfants*, par l'abbé Henry Bolo. Paris, Haton, 1895,

in-12 de 368 p., 2 fr. 50. — 30. *Un Coin de la question sociale*, par l'abbé Henry Bolo. Paris, Haton, 1895, in-12 de 46 p., 0 fr. 75. — 31. *Les Jeunes Ames. Nouvelles Instructions morales*, par l'abbé Joseph Tissier. Paris, Retaux, 1895, in-12 de xxvi-310 p., 3 fr. 50. — 32. *Œuvres de saint François de Sales*. T. VI. *Les Vrais Entretiens spirituels*. Genève, Trembley, 1895, gr. in-4 de lxii-480 p., 8 fr. — 33. *Manuel de dévotion au Saint-Esprit* par le R. P. M.-J. Friaque. Paris, Téqui, 1895, in-18 de 248 p., 2 fr. — 34. *Le Mois du Rosaire*, par l'abbé Thiveaud. Tournai, Casterman, in-18 de 168 p., 0 fr. 80. — 35. *L'Histoire sainte et la liturgie mises à la portée des enfants*, par l'abbé Dassé. Paris, Haton, in-12 cart. de 144 p., 0 fr. 30. — 36. *Sentences et prières inédites* du R. P. Bronchain, par le P. Nimal. Tournai, Casterman, s. d., in-18 de 248 p., 0 fr. 80. — 37. *Exemples et causeries* de Mgr de Ségur. Paris, Tolra, 1895, in-12 de x-210 p., illustré, 1 fr. 25.

1 à 6. — Enseignement. — Une des objections le plus souvent renouvelées et les plus spécieuses contre les perfections divines, par conséquent contre Dieu, est celle de l'existence du mal. Dans le préambule de son livre : *Le Mal et les perfections divines*, M. l'abbé Bigou expose dans toute sa force cette difficulté qu'il s'attache ensuite à résoudre ; la résout-il victorieusement? Ce qu'il nous est agréable de déclarer d'abord, c'est que M. l'abbé Bigou met à son œuvre une ardeur qui lui est communiquée par une conviction sincère et profonde. Il est plein de son sujet et fait servir au succès de sa cause les considérations élevées que lui inspirent son esprit ingénieux et une étude approfondie de la question. Toutefois, nous devons, pour être sincère, reconnaître que tous ces raisonnements n'ont pas toujours une force très probante, motifs de convenance ou d'appréciation plutôt qu'arguments ou preuves. Il nous paraît parfois trop optimiste ; il s'en faut peu qu'il ne trouve que tout est bien dans le monde, car il cherche à établir que sur cette terre la somme des biens dépasse la somme des maux. Il n'hésite même pas à déclarer qu'après le second avènement de Jésus-Christ, il y aura une longue période de temps pendant laquelle l'Église, dont le règne glorieux sera enfin arrivé, débarrassée de tous ses ennemis, ne comptera plus que de fidèles disciples, c'est-à-dire des saints : cette période pourrait bien durer de quarante à cinquante mille ans. Nous sommes là, croyons-nous, dans le domaine de la fantaisie, et la thèse de l'auteur pourrait bien n'y rien trouver à gagner. Qui sait même si ce « Nouveau millénarisme » n'a pas quelque affinité avec la théorie exposée dans une récente brochure qui a été condamnée par Rome ? En tous cas, l'auteur déclare « soumettre toutes les propositions de cette étude au jugement infaillible de l'Église, et accepter d'avance toute décision de sa part. » Il est à regretter qu'à cette édifiante docilité il n'ait pas joint un peu plus de charité pour ses contradicteurs : *In dubiis libertas, in omnibus charitas*, dit saint Augustin. M. l'abbé Bigou semble avoir oublié cette double maxime en se défendant avec trop d'acrimonie contre les adversaires d'un système qui est au moins encore question douteuse. On ne traite pas si dédaigneusement des hommes éminents et même tout un institut, comme celui de la Compagnie de Jésus.

— Avec l'ouvrage du R. P. Meschler sur *le Don de la Pentecôte*, nous entrons en plein dans le domaine de l'enseignement théologique. C'est encore à M. l'abbé Mazoyer que nous devons la traduction de ces pages si substantielles ; nous lui savons gré de sa constance à nous faire connaître les œuvres de l'éminent jésuite, aussi profond penseur que mystique expérimenté ; sa longue familiarité avec le style, les pensées et le genre de l'auteur lui ont permis de donner à son travail une tournure et une aisance qui feraient presque croire à une œuvre originale. Le R. P. Meschler, pénétrant du regard au cœur de la Divinité, où l'Esprit-Saint vit et règne à jamais, étudie d'abord les aimables attributs de sa Personne divine. Il suit l'Esprit-Saint dans les divers modes de son action, jusqu'à ce qu'il nous ramène au sein de l'adorable Trinité. Il traite alors toutes les questions qui intéressent la vie spirituelle, puisque la vie, et surtout la vie surnaturelle, se rattache au Saint-Esprit par ses éléments les plus intimes. Il termine en indiquant la manière d'honorer l'Esprit-Saint. Ses guides sont les anciens maîtres en théologie, en particulier saint Thomas d'Aquin, ses disciples et ses commentateurs, anciens et modernes : pouvait-il puiser à meilleure source? Le P. Meschler a dû, parmi les autres auteurs récents qu'il dit avoir consultés, mettre aussi à contribution l'important *Traité du Saint-Esprit*, par Mgr Gaume, qui a été publié depuis plus de trente ans : celui-ci est plus scientifique et plus complet sous certains rapports, mais le travail du savant jésuite, quoique différent par le point de vue, a pu profiter, surtout en ce qui concerne les dons du Saint-Esprit, des notions et des aperçus du théologien français. *Le Don de la Pentecôte* est plutôt un livre de méditation que de science : il sera, comme tel, très utile aux prêtres, aux religieux et même aux simples fidèles.

— Entendons maintenant la parole même de Jésus-Christ ; voici ses *Deux grands Sermons*, que nous offre le P. Gallerani, commentés pour servir de sujets de méditations et de lecture spirituelle : le Sermon sur la montagne, et le Sermon après la dernière cène. Là se résume et se concentre toute la doctrine prêchée par le divin Maître : c'est une mine inépuisable qui fournit les richesses les plus précieuses. Jésus-Christ nous communique directement et nous expose lui-même son enseignement; après avoir guéri les corps, il apporte des remèdes spirituels aux âmes. Il est le même Dieu qui parla autrefois à Moïse dans tout l'appareil de sa justice; mais en parlant maintenant aux apôtres et à la foule qui se presse autour de lui, il ne laisse voir que clémence et douceur : la même main qui avait gravé la loi de crainte sur des tables de pierre écrit la loi de grâce et d'amour dans le cœur des disciples. Ce n'est plus la promulgation terrifiante qui eut lieu au Sinaï, c'est une conversation paisible et la voix du Maître résonne avec suavité aux oreilles du peuple attentif et ravi. On goûte cette suavité dans

le commentaire que nous donne de la divine parole le P. Gallerani ; le lecteur se laisse entraîner volontiers à étudier ces admirables sermons, à les approfondir, à y puiser les leçons de la vraie sagesse. Il y a là de quoi rassasier en même temps et l'esprit et le cœur, le cœur surtout, dans le second sermon, où le cœur de Jésus se révèle tout entier. Aussi l'auteur évite-t-il avec soin de faire étalage d'érudition ; il élimine à dessein de son travail tout ce qui aurait pu le rendre aride : il n'a pas fait un livre destiné à des professeurs, mais il a eu en vue surtout les simples fidèles, qui pourront lire ces pages à l'église, en faire leur méditation ou leur lecture spirituelle, principalement pendant le Carême et le mois du Sacré-Cœur. La traduction que nous donne de cette étude M. l'abbé Ducroux contribuera beaucoup à la vulgariser en France.

— Écho fidèle et autorisé de la parole de Dieu, la parole de nos pères dans la foi nous arrive avec le prestige et le caractère d'un enseignement qui s'impose aussi à notre respect. Cette parole apostolique a retenti en tout temps; en notre siècle plus qu'en aucun autre, la prédication chrétienne a pris un développement que rendait nécessaire la propagande effrénée par la presse des théories les plus impies. Parmi les meilleures œuvres oratoires de la dernière moitié de notre siècle, nous devrons compter les *Sermons* de Mgr Freppel, évêque d'Angers. La renommée de l'orateur était faite depuis longtemps ; cette publication posthume ne peut que la confirmer et la grandir encore. Ce sont des sermons de jeunesse et des sermons de l'âge mûr, mais dans les uns comme dans les autres, « on trouve à chaque page les larges synthèses et les vues d'ensemble. L'orateur a de l'envergure et plane au-dessus des détails qu'il observe moins que d'autres, regardant de plus haut et plus loin. Dans ces sermons il y a aussi un grand accent de foi, le ton du zèle apostolique et même une sorte d'abandon qu'on retrouve plus rarement dans ses autres discours. » Les sujets sont les plus variés : l'Incarnation du Verbe, l'Immaculée Conception, l'Église, le Salut, les Sept Paroles de Notre-Seigneur en croix, Jésus-Christ, l'Eucharistie, le Rosaire, les Saintes Reliques ; des sermons de charité ; des allocutions pour la Noël, Pâques, l'Ascension, l'Assomption, la Toussaint, les Morts, la Dédicace, pour les visites pastorales, la confirmation, etc. C'est dans l'ordre des sujets qu'a été fait le classement et non d'après l'ordre chronologique : il peut en résulter un certain contraste entre deux sermons ou allocutions qui se suivent, mais qui n'ont été écrits et prononcés qu'à un intervalle de temps considérable. Cette variété ne saurait déplaire et peut prêter à de curieux parallèles. Ce que nous approuvons moins, c'est la table générale analytique qui absorbe une grande partie du second volume : cette table des matières contenues dans les dix-huit volumes des œuvres oratoires de Mgr Freppel, d'une grande et sérieuse utilité pour les prédicateurs, aurait pu faire l'objet d'une brochure spéciale qu'auraient recherchée ceux qui

possèdent les volumes analysés ; ici elle occupe une place qui aurait pu être consacrée, sous forme d'appendice, à quelques autres opuscules.

— Mgr Freppel est un excellent modèle pour la prédication, mais il convient, avant tout, de connaître les règles de ce genre de ministère. Prenez donc *le Petit Guide du prédicateur* que vous offre le R. P. Gallerani ; vous y lirez un excellent commentaire de la circulaire sur la Prédication, émanée de la Sacrée Congrégation des Évêques et des Réguliers. Le livre s'ouvre, naturellement, par le texte de cette circulaire ; le commentaire vient ensuite sous forme de « Lettres à un jeune prêtre. » Ces lettres sont au nombre de sept, dont voici le titre : Qualités essentielles du prédicateur ; Matière de la prédication ; Abus et bon usage des conférences ; Forme sacrée de la prédication ; Sentimentalisme dans la prédication ; Étude de plaire dans le prédicateur ; Résumé et conseils, C'est un vrai traité et nous voudrions que *le Petit Guide* fût entre les mains de tous les jeunes prêtres : la prédication chrétienne ne tarderait pas à être débarrassée de tous les défauts qui lui ôtent son prestige, sa dignité, disons surtout sa puissante efficacité. M. l'abbé Vallée, qui a traduit de l'italien cette utile brochure, aura bien mérité du clergé français : son excellente traduction a encore cet avantage d'être très exacte et conforme à l'esprit de la circulaire, puisqu'elle porte l'*imprimatur* du Maître du Sacré-Palais.

— Les *Réflexions d'un curé de campagne sur la danse* sont des plus pratiques, car elles sont bien rares les paroisses où la coutume de la danse ne soit pour le pasteur un sujet de douloureuse préoccupation, quelquefois une pierre d'achoppement pour le zèle sacerdotal. Ces *Réflexions* ne peuvent donc être que très utiles et très opportunes : elles seront goûtées par tous les confrères de ce « prêtre du diocèse de Lyon » qui se cache modestement sous l'anonymat. La question est envisagée sous toutes ses faces et rien n'est omis de ce qui peut éclairer et fixer le lecteur : danse dans le grand monde et danse dans les campagnes ; danse d'après les saints Pères et les docteurs, d'après les auteurs modernes et les auteurs profanes ; danse d'après l'enseignement de l'Église ; réponse aux objections les plus ordinaires ; habitude de la danse, nuisible à la piété, à la modestie, à la pureté, engendrant le luxe et la prodigalité, disposant à la légèreté et enfin détruisant la santé ; un dernier chapitre fait ressortir le danger des cabarets. Ce livre heurtera bien des préjugés communs à beaucoup de mondains ; mais que le lecteur ne se laisse pas effrayer et qu'il aille jusqu'au bout. S'il n'est pas convaincu, il sera du moins obligé de reconnaître que l'auteur a un jugement droit, un zèle éclairé et que ces *Réflexions* sont en harmonie, non seulement avec la doctrine de l'Église, mais avec les pensées des moralistes de tous les temps et de tous les peuples. Ce livre, utile surtout aux curés de campagne, qui ont à combattre contre tant de préjugés et à réagir contre des

coutumes si invétérées, peut être lu en toute confiance, car sa doctrine, soumise à l'examen de l'autorité compétente, en a reçu une complète approbation.

7 à 13. — Jésus-Marie. — *La Vie de Jésus-Christ*, par l'auteur des *Avis spirituels*, n'est pas une œuvre de science ou d'érudition ; elle est exclusivement une œuvre de piété. L'auteur prend le récit de l'Évangile et le commente, détail par détail, sous forme de méditation, de manière à échelonner la vie tout entière et les enseignements de Jésus le long de tous les jours de l'année, semaine par semaine. Quels sujets pourraient être plus intéressants et plus utiles ? L'Évangile parle, tout à la fois, à l'intelligence et au cœur, car en nous retraçant la vie et l'action visible de Jésus-Christ vivant sur la terre, il nous révèle sa vie et son action invisible dans son corps mystique. Saint Augustin dit que « Jésus-Christ est tout entier dans la tête et tout entier dans le corps de l'Église ; » d'où la nécessité pour nous de conformer notre vie à celle du Sauveur, tout chrétien étant appelé à imiter le divin Maître. « Dès lors, la vie de Jésus-Christ, jusque dans ses moindres détails, devient un tableau que chacun de nous doit attentivement étudier et reproduire aussi parfaitement que possible. » La méthode et le genre de l'auteur de la nouvelle *Vie de Jésus-Christ* nous y aideront efficacement : sa connaissance des âmes et sa longue familiarité avec les choses spirituelles nous assurent un guide éclairé, qui nous fera marcher rapidement dans la voie de la perfection. Le succès déjà obtenu par cet ouvrage, qui en est à sa cinquième édition, est le meilleur témoignage de son excellence et du fruit qu'il a porté dans les âmes.

— C'est à peu près la même étude que publie M. l'abbé Poirine dans son ouvrage : *Jésus-Christ connu, aimé et imité*. Mais la méthode diffère. M. l'abbé Poirine ramène tout l'Évangile à trois points principaux : Jésus se fait connaître dans ses actes et dans ses discours ; il se fait aimer dans ses actes et dans ses discours ; il se fait imiter dans sa passion. Peut-être cette division de la vie du Sauveur n'est-elle ni très rigoureuse ni très exacte ; elle est au moins très ingénieuse et, en tout cas, elle s'adapte parfaitement aux vues de l'auteur, qui se propose d'amener les âmes à l'imitation de Jésus-Christ par la connaissance et l'amour. Mgr l'évêque de Nancy loue M. l'abbé Poirine « d'avoir étudié le Maître adorable, le Dieu qui est charité, l'idéal de toute perfection, dans ses discours et dans ses actes, d'avoir commenté une à une les pages de l'Évangile, d'avoir profité de l'expérience acquise par douze années de sacerdoce dans le ministère de la prédication et dans la direction des âmes au tribunal de la pénitence pour composer ces méditations et pour donner des enseignements vraiment utiles. » Ces paroles suffisent à l'éloge de ce livre et en assurent le succès.

— Connaître Jésus, c'est beaucoup ; il est plus parfait encore de con-

naître Jésus crucifié. C'est la science qu'ambitionnait saint Paul; c'est la même que veut nous faire acquérir le R. P. Chardon en nous présentant *la Croix de Jésus*. Le langage qu'il nous parle ne saurait être entendu de tous : il s'adresse à des âmes formées déjà à l'école du divin Maître, familiarisées avec les pensées surnaturelles. Ces âmes gagneront beaucoup à suivre la direction du pieux auteur et à méditer ses enseignements. L'ouvrage se divise en trois entretiens. Le premier se résume en ces simples mots : Jésus, source de grâce, est aussi principe de croix. La plénitude de la grâce qui appartient à Jésus, comme chef de son corps mystique, a causé dans son âme une inclination vers la croix tellement violente qu'elle a fait en lui comme un effort sur le poids de sa gloire. Le second et le troisième entretien ont pour objet de nous montrer comment s'accomplit le mystère de la croix dans les âmes appelées par Dieu à une charité éminente ; dans les derniers chapitres du troisième entretien, l'auteur nous montre l'efficacité des désolations pour unir les âmes à Dieu, dans la vie de plusieurs saints personnages de l'Ancien et du Nouveau Testament. « Ces vérités ne sont pas nouvelles, mais c'est le caractère de ces entretiens de présenter les vertus chrétiennes dans leur suprême épanouissement comme les fruits savoureux de cet arbre de la croix, planté par la main de Dieu au milieu des siècles. » Ainsi l'auteur atteint-il son but, qui est de faire éclater au grand jour « les diverses affinités de la grâce et de la croix. »

— *La Science du crucifix*, c'est encore ce que veut nous apprendre *Jésus en croix* des PP. Pierre et Nicolas Grou. Ce livre date de la première moitié du XVIIe siècle ; il ne doit en paraître que meilleur, puisqu'il a fait ses preuves et que le temps lui a donné la plus flatteuse consécration. La nouvelle édition, revue par le P. Cadrès, n'offre avec l'ancienne que de très légères différences. L'ouvrage est divisé en deux parties : la première, pour le temps de la vie, nous enseigne combien il est juste de nous soumettre à Dieu, à l'exemple de Jésus-Christ crucifié ; combien est terrible la vengeance que Dieu tire du péché ; quelle est la grandeur et le prix d'une âme, comment le crucifix nous apprend à aimer le prochain et à souffrir nos maux avec patience, etc. Dans la seconde partie, pour le temps de la mort, l'auteur nous excite à la confiance, nous rappelle l'estime que nous devons faire des mérites de Jésus-Christ et les effets que la grâce et l'esprit de Jésus-Christ doivent produire en nous, nous expose les motifs contre le désespoir à l'heure de la mort et nous parle du désir ardent que Jésus-Christ a de nous sauver, etc. Quelques exercices de dévotion complètent très utilement cet ouvrage.

— Sur la croix fut percé le cœur de Jésus, afin que, comme dans un livre ouvert, nous puissions y lire tous les secrets de l'amour du Sauveur pour les hommes. Le P. Suau a voulu nous dire ce qu'il avait lu dans *le Sacré Cœur de Jésus :* son petit livre nous apprend ce qu'est ce divin

Cœur, ce qu'il demande, ce qu'il donne ; il explique d'abord ce qu'on entend par le Cœur de Jésus et en quoi consiste la dévotion à ce Cœur sacré ; il nous enseigne que le Cœur de Jésus demande un hommage, une réparation, un apostolat ; il considère enfin le Cœur de Jésus comme source de grâce et garantie de persévérance finale. Un appendice est consacré au Cœur immaculé de Marie. L'opuscule du P. Suau résume d'une façon claire et pratique tout ce qu'il importe de savoir sur le Sacré Cœur : rien n'est utile et salutaire comme une dévotion éclairée.

— Dans *Jésus Enfant*, M. l'abbé Caron nous offre des méditations, pour le temps de la Noël, sur les premières années du Sauveur, depuis sa naissance jusqu'à l'âge de douze ans. Nos lecteurs connaissent la piété et le talent de M. l'abbé Caron : ils sont donc déjà fixés sur le mérite du nouveau livre que nous leur présentons ; ils s'empresseront de le lire et seront heureux de trouver encore là « un trésor inépuisable de pieux sentiments, de hautes pensées et de saintes résolutions. » Ce volume nous paraît, comme à l'auteur, venir à son heure ; la divine Enfance est trop oubliée et la piété des fidèles ne sait plus assez se défendre de ces nouveautés dans lesquelles le Christ Jésus, s'il revenait parmi nous, ne reconnaîtrait plus son Évangile. Puis, dans nos temps malheureux, il est bon que tout vrai chrétien se fasse une foi personnelle par une communication plus directe avec Dieu ; c'est la seule voie pour arriver à des croyances qui n'auront rien à redouter ni des choses ni des hommes. C'est en vue d'obtenir ce résultat que M. le supérieur du petit séminaire de Versailles a écrit et publié son livre.

—Après le Fils, la Mère : Jésus-Christ appelle naturellement *Marie et l'âme chrétienne*. Les livres sont nombreux sur l'auguste Vierge : ses vertus, ses privilèges sont un sujet inépuisable. Le livre du R. P. Badet n'a pas un plan régulier; il ne suit pas non plus l'ordre chronologique. L'auteur prend une expression quelconque de l'Écriture ou de la liturgie, appliquée d'ordinaire à Marie, et il la développe et la commente en faisant ressortir la vertu ou le privilège que rappelle cette expression, tantôt littérale, tantôt figurée ou symbolique ; par exemple : *Virgo praeclara — Lignum vitae — Laetitia Israël — Maria — Mater dolorosa — Immaculata — Jerusalem — Fulcite floribus.* C'est comme le vol de l'abeille qui va butiner sur les fleurs pour cueillir les plus suaves parfums et en former le miel le plus doux. « Ouvrez et lisez sans crainte, nous dit l'auteur. Peut-être, si j'en crois ce qui m'est arrivé en vous précédant, pour les reconnaître, dans les vallées et sur les sommets où je vais vous servir de guide, respirerez-vous des parfums et serez-vous investis de clartés qui vous feront oublier les difficultés du chemin. En avançant.... vous vous sentirez meilleurs et plus croyants. »

14 à 20. — Eucharistie. — Beaucoup de fidèles assistent à la messe ; bien peu en comprennent tout le prix et se rendent compte des prières

et des cérémonies auxquelles ils prennent part. Même parmi les personnes les plus pieuses, jusqu'au sein des communautés religieuses, combien y en a-t-il qui pourraient dire l'origine, le sens, le symbolisme de tel rite ou de telle prière ? M. l'abbé Feuchot a voulu combler cette lacune ; il s'est mis à étudier les prières et les rubriques du missel, à en comprendre le sens naturel, à en découvrir les raisons mystiques, à saisir le lien qui rattache les différentes parties du Saint Sacrifice : comme ce travail ne devait, dans sa pensée, servir qu'à lui seul, il confiait au papier ses impressions telles qu'il les éprouvait. Heureusement de sages conseillers ont été d'avis qu'il devait être publié, et l'auteur n'a pas cru devoir résister à de pressantes sollicitations. Hélas ! il n'aura pas eu la consolation de voir son livre : *Le Très Saint Sacrifice* achevé, et de jouir du bien qu'il devait produire, mais cinq évêques et un cardinal l'avaient déjà félicité de son œuvre et lui prodiguaient leurs bénédictions. Le livre a fait son chemin et l'accueil dont il a été honoré est le meilleur témoignage de son incontestable utilité. Ce n'est ni une œuvre littéraire ni une œuvre de science, pas même un traité de spiritualité : M. l'abbé Feuchot s'est placé uniquement au point de vue de la piété. Le but qu'il s'est proposé dans cette *Explication des prières et des cérémonies de la sainte messe*, c'est simplement de faciliter la fervente célébration du saint sacrifice. Une notice biographique sur M. l'abbé Feuchot sert d'introduction : on ne pouvait mieux disposer le lecteur à goûter l'œuvre de ce saint prêtre qu'en lui faisant connaître les trésors de grâce et de vertu que contenait cette belle âme sacerdotale.

— *La Sainte Messe*, de M. l'abbé Décrouïlle, a le même objet et se propose le même but que l'ouvrage précédent. L'auteur se place toutefois à un point de vue plus haut, d'où il embrasse un plus vaste horizon : son œuvre est à la fois scientifique, historique, mystique ; rien de ce qui se rattache, de près ou de loin, au Saint Sacrifice n'a été négligé. Envisageant d'abord la sainte messe dans sa nature même et les cérémonies liturgiques dans leur ensemble harmonieux, il justifie l'usage de la langue latine dans nos rites sacrés ; il décrit l'église et l'autel, ainsi que tous les ornements et tous les objets qu'ils renferment ; il parle de la messe paroissiale, de l'aspersion de l'eau bénite et poursuit en s'arrêtant à chacun des rites et presque à chacune des paroles du célébrant, depuis l'entrée du prêtre jusqu'à sa sortie. M. l'abbé Décrouïlle, à qui nous devons d'excellentes *Méditations sacerdotales sur la messe de chaque jour*, était parfaitement préparé à pénétrer le *Sens véritable des prières et des cérémonies* de la messe. On peut dire de ce nouveau livre ce qui a été dit du premier : la doctrine en est sûre. Les divers points sont nettement divisés, clairs et substantiels ; on y remarque une complète connaissance de la liturgie unie à celle de la théologie dogmatique et de la théologie ascétique. Comme le dit à l'auteur M. le vicaire général d'Ar-

ras, « ce travail si méritoire et si utile » mettra les fidèles qui assistent à la sainte messe à même de l'entendre véritablement. « Les yeux, les oreilles, l'esprit et le cœur des assistants prendront, grâce à vous, leur part aux saints mystères ; il en résultera pour chacun une plus grande attention, une meilleure instruction, une plus sérieuse édification. » Une table analytique très bien faite, par ordre alphabétique, termine le volume.

— *La Table eucharistique et ses convives*, de M. l'abbé Servais, se borne à considérer exclusivement le bienfait de la communion. L'auteur se pose ces trois questions auxquelles il s'attachera à répondre : Où sont les convives ? Qui les a dispersés? Comment les ramener ? La table eucharistique est à peu près désertée : les fidèles qui s'en approchent, dans le monde, sont bien rares. Les causes de cette désertion sont le protestantisme, le jansénisme, le voltairianisme, la Révolution et la franc-maçonnerie. Les moyens d'y remédier sont la prière, les œuvres du prêtre, l'apostolat laïque par la parole et surtout par l'exemple. Les deux derniers chapitres sont consacrés à la visite au Saint Sacrement et à l'assistance à la sainte messe par les enfants. Nous recommandons cette brochure qui n'est, d'ailleurs, qu'une partie d'un grand ouvrage destiné à voir bientôt le jour.

— Le R. P. Lambert veut essayer de propager au milieu des enfants cette fréquentation de la table eucharistique ; son livre : *Le Régime sauveur* porte en sous-titre : *La Communion dans les maisons d'éducation*. En effet, c'est bien là qu'il faut s'adresser si l'on veut recruter des convives au Dieu de l'Eucharistie. Les habitudes de l'adolescence se conservent toute la vie : l'âge mûr est d'ordinaire ce que fut la jeunesse : amenez nos enfants à aimer la communion, à la désirer, et vous aurez trouvé le souverain moyen de formation morale et chrétienne de la jeunesse ; la communion fréquente, très fréquente dans les maisons d'éducation, c'est là le régime salutaire à promouvoir le plus possible. « Il importe au plus haut point, écrit à l'auteur le cardinal Rampolla, au nom du Saint-Père, que les bonnes maximes et les principes sacrés de la religion jettent des racines profondes et solides dans les cœurs encore tendres des jeunes gens. Aussi faites-vous œuvre très utile en vous dévouant à instruire la jeunesse sur les vérités de la foi, en particulier sur l'Eucharistie et la fréquente réception de ce sacrement adorable. » Nous regrettons de ne pouvoir nous étendre davantage sur une œuvre si opportune ; donnons au moins les titres des trois parties, qui sont les grandes divisions du livre : Solution des principales objections contre la pratique de la communion fréquente et quotidienne dans les maisons d'éducation ; Effets produits par la communion fréquente et quotidienne ; Moyens pratiques pour établir et maintenir la communion fréquente et quotidienne. Cette simple indication en dit assez pour appeler sur cet ouvrage l'attention de tous nos maîtres chrétiens.

— Avec le livre : *De Bethléem au tabernacle*, nous revenons à l'auteur des *Avis spirituels*, qui ne se lasse pas de nous exciter à la piété et à l'amour de notre Dieu. Il a étudié le mystère de la crèche ; il a approfondi le mystère de la croix ; il a pénétré les secrets du mystère de nos tabernacles et il nous fait part du fruit de ses méditations. Il nous dit d'abord l'amour de Jésus envers nous pendant son enfance, à Bethléem, au temple, en Égypte. Il nous conduit ensuite au jardin des Olives, à Jérusalem, au Calvaire, pour nous bien convaincre que Jésus nous a aimés jusqu'à la mort. Enfin, nous découvrant les merveilles de nos tabernacles, il nous rappelle l'amour dont Jésus nous aime dans la sainte Eucharistie. Une quatrième partie nous enseigne comment Marie nous aime du même amour que nous aime Jésus.

— Mais ce livre ne peut aller seul ; il se complète par le suivant, du même auteur : *Entretiens avec Notre-Seigneur Jésus-Christ pour les jours de communion*. Quelle onction de piété dans chacune de ces pages, dans chacune de ces aspirations vers le Dieu de l'Eucharistie ! C'est bien le langage d'une âme étroitement unie à son Dieu et absorbée dans la pensée de son ineffable bonheur ! Sentiments de foi et d'espérance, d'humilité et d'amour, de reconnaissance et de ferme propos ; paraphrase du *Pater*, de quelques hymnes et de plusieurs psaumes ; conseils pour le temps des peines et de sécheresse ; préparation à la mort : ce livre contient tout ce qui est nécessaire à l'âme pour les divers états où elle peut se trouver et suivant ses dispositions intimes.

— *Le Guide du catéchiste et du prédicateur dans une retraite de première communion* s'adresse spécialement aux prêtres. L'auteur s'est inspiré des meilleurs ouvrages déjà parus; mais en empruntant à chacun d'eux ce qui pouvait mieux convenir à ses vues, il a réussi à faire un livre neuf et tout à fait personnel, « un ouvrage qui s'adresse en même temps au directeur et au prédicateur d'une retraite de première communion, donnant au premier les avis dont il a besoin pour organiser sagement la retraite, au second les exhortations pieuses qui en forment le fond. » M. l'abbé Debroise a bien garde d'omettre ce qui est le complément nécessaire d'une retraite d'enfants : les exemples ou les histoires dont cet auditoire est très friand. Mgr l'archevêque de Rennes, en approuvant ce livre, estime « qu'il peut rendre de grands services aux prêtres qui s'adonnent à ce ministère si important, mais parfois si difficile, » et forme des vœux pour qu'il se répande rapidement. Tous ceux, parmi les prêtres, qui voudront bien essayer de mettre à profit les conseils et les exhortations de M. l'abbé Debroise formeront les mêmes souhaits et s'uniront à nous pour aider à la diffusion de ce bon livre.

21 à 26. — Vie présente et vie future. — Rien de plus difficile que de bien ordonner sa vie dans le monde, et cependant rien de plus né-

cessaire. Cette œuvre nous sera facilitée par le livre que publie M. Henri Lasserre, sous ce titre : *La Vie chrétienne au milieu du monde;* c'est comme un recueil d'entretiens pratiques qui sont l'œuvre d'une femme éminente chez qui la distinction des manières et l'élévation du talent s'unissaient harmonieusement aux plus rares vertus ; M. Lasserre les a piensement recueillis et revisés avec le plus grand soin. Ils contiennent tout ce qu'il convient de savoir pour bien ordonner sa vie, dans les rapports avec Dieu et avec le prochain, ainsi que selon nos devoirs personnels. M. Lasserre nous dit de cette femme vraiment remarquable : « Nul n'avait comme elle et au même degré scruté et pénétré les choses divines et humaines. Nul n'avait jeté sur les réalités de la terre et sur les réalités du ciel un regard si clair et si profond. » Elle avait passé par toutes les épreuves, dont elle ne s'était servie que pour s'élever à une haute perfection, comme le dit si bien, dans son énergique concision, cette inscription gravée sur sa tombe : *Per angusta ad augusta.* A côté de ces mots on lit le nom de la princesse Caroline de Sayn-Wittgenstein, de la famille Iwanowski, morte le 9 mars 1887. Ces *Entretiens pratiques* auront leur place auprès de tous les foyers ; les parents chrétiens y trouveront un vrai trésor de sagesse, « qui apportera la lumière dans les esprits, l'ardente charité dans les cœurs, la concorde dans la famille, la paix de chacun avec tous, la vraie notion du christianisme dans les âmes. » Signalons les grandes divisions du livre : L'Adhésion à la volonté de Dieu. — L'Oubli de Dieu. — De l'Abnégation. — Du Monde. — La Patience. — L'Ennui. — Le Respect. — L'Envie. Ce qui fait surtout la valeur de ce livre, c'est que l'auteur parle par expérience.

— La vie présente est faite surtout de souffrances et de douleurs. La sympathique figure de M. l'abbé Perreyve nous apparaît ici avec son livre si connu et si apprécié : *La Journée des malades.* La dixième édition contient une introduction par le R. P. Pététot ; ces quelques pages sont destinées à dire aux malades comment ils peuvent profiter des exhortations et des conseils de l'auteur. L'abbé Perreyve, d'une santé débile, savait quelle tristesse procure à une âme l'impuissance d'agir et de se dévouer, quels avantages spirituels, d'autre part, elle pourrait trouver dans cette épreuve, et, pris d'une compassion bien naturelle pour les malades, il a voulu leur révéler le secret de souffrir utilement, leur suggérer les pensées les plus fortifiantes, les sentiments surnaturels qui rendent la souffrance méritoire et même la divinisent. Que de cœurs, dociles à ces inspirations, y ont trouvé la consolation à leur tristesse, la force dans leur découragement. Et ce bienfait, le livre de M. l'abbé Perreyve continuera longtemps à le renouveler, parce qu'il y aura toujours parmi nous des malades, et que les malades auront toujours besoin d'être consolés.

— *Un Aide dans la douleur* s'adresse à un plus grand nombre. La

maladie, surtout une maladie grave, n'est généralement qu'une épreuve exceptionnelle ; mais pour qui d'entre nous se passe-t-il un seul jour sans quelque mécompte, sans quelque douleur? Si l'auteur des *Avis spirituels* vient encore ici à notre secours, il nous offre « cette pensée forte, cette parole profonde » et vraie qui apporte à notre situation un secours toujours opportun. Il nous avertit que les pages dont se compose son livre renferment des emprunts faits à un charmant petit volume publié en allemand : il s'est inspiré de ce volume écrit spécialement pour les affligés, mais il est plus qu'un traducteur ou qu'un copiste. *Un Aide dans la douleur* est bien un livre original. Il a surtout le mérite « de ne pas fatiguer, par de longues dissertations, les lecteurs auxquels il s'adresse, c'est-à-dire les malades, les esprits inquiets du passé ou préoccupés de l'avenir, les cœurs remplis d'affliction. » L'auteur a voulu simplement, tout en envisageant beaucoup de côtés douloureux de la vie, « réunir quelques pensées consolantes, faciles à retenir, des traits adaptés au sujet, qui souvent frappent plus que de longues considérations et peuvent produire une édifiante et salutaire diversion à de tristes souvenirs, à des peines intimes.

— La souffrance et la maladie chrétiennement supportées servent d'expiation au péché. Mais qui peut se flatter d'expier assez, ici-bas, les fautes commises? Et à part les rares fidèles qui profitent de leurs épreuves pour payer quelque chose de leur dette à la justice divine, combien d'autres passent leur vie sans en utiliser les souffrances et arrivent au seuil de l'éternité sans avoir commencé leur expiation? Aux uns et aux autres s'ouvre alors heureusement le purgatoire, qui leur permet d'accomplir cette œuvre indispensable. C'est à ce point de vue que se place d'abord le R. P. Deidier dans ses *Considérations sur le Purgatoire :* il considère ce lieu d'expiation comme une création du divin amour, quand l'homme n'a pas su profiter des occasions que la miséricorde divine lui offrait de faire son purgatoire en ce monde. Il établit ensuite sur de solides preuves l'existence du purgatoire d'au delà cette vie, en la montrant révélée dans l'Écriture, proclamée par l'Église dans les écrits de ses docteurs et dans les actes de ses conciles, enseignée enfin par la liturgie et par l'art chrétien ; il parle de la peine du sens par le feu, et énumère les qualités de ces flammes ; il insiste particulièrement sur la peine du dam, la privation de Dieu, qui est le plus douloureux supplice de l'âme dans le purgatoire ; il nous apprend les consolations que reçoivent ces pauvres âmes par l'action purificatrice de Jésus sur elle, par les tendresses de son amour, par la certitude de leur salut. Il a quelques pages sur la durée du purgatoire, sur le péché véniel, sur la charité que nous devons avoir pour ces âmes souffrantes, sur les moyens d'exercer efficacement cette charité, et termine par un pieux commentaire du *Pater*, tel que doivent le réciter les âmes du pur-

gatoire. La lecture de ces pages nous a fait du bien : nous la recommandons à tous ceux dont le cœur a été broyé par la plus douloureuse des séparations.

— Mais après le Purgatoire, le Ciel; après la souffrance, le bonheur. Une des questions les plus intéressantes sur ce sujet est de savoir si *les Élus se reconnaîtront au Ciel.* On s'est aimé sur la terre ; la séparation fut amère : pourrons-nous nous retrouver, être de nouveau unis, nous aimer de nouveau? La famille se reconstituera-t-elle dans ce monde de la félicité et de la gloire, et aurons-nous la consolation de reconnaître nos parents, nos amis? Ce livre de Mgr Méric est la réponse à cette question, et cette réponse a été si péremptoire, si goûtée, qu'il en est arrivé à être dans toutes les mains : il vient d'atteindre sa vingt-cinquième édition. Ce succès a été aidé surtout d'abord par les considérations élevées, précises, consolantes, qui forment toute la trame du livre, ensuite par la façon supérieure dont le sujet a été traité. Les trois premiers chapitres ont pour objet : la glorification des corps; les qualités des corps glorifiés; la glorification de l'âme. Le quatrième chapitre : « Les Élus se reconnaîtront au ciel, » est la partie principale du livre et satisfait aussi bien l'esprit que la piété. Cette réponse affirmative, cette solution si consolante ne laisse aucune place au doute du cœur, et le livre se ferme sur une belle prière de Bossuet.

— Il y a cependant certains esprits très difficiles auxquels ne suffisent pas les preuves les plus formelles : ils réclament des témoignages plus probants : ils voudraient voir cette autre vie, ou, du moins, ils se contenteraient d'entendre quelque témoin oculaire qui reviendrait leur parler de l'autre monde. Dieu semble s'être prêté à cette exigence : *L'Autre Vie attestée par les morts* rapporte près de trente faits empruntés tous à des vies de saints et appuyés sur les plus sérieuses autorités. Nous savons bien que les esprits forts trouveront encore matière à contester la vérité de ces faits pour se dérober aux conséquences que cette certitude leur imposerait ; mais pour quiconque est de bonne foi, le livre de M. le baron de Faviers confirme la doctrine catholique, encourage notre espérance et nous soutient dans nos épreuves.

27 à 31. — Famille. — Le grand éducateur de notre siècle est sans contredit Mgr Dupanloup. On peut bien ne point partager son avis sur des points secondaires. Mais il faut savoir reconnaître le mérite de ce maître éminent, qui a tant contribué de nos jours à former le cœur et l'esprit de la jeunesse. Félicitons-nous de voir reparaître, parmi les œuvres de l'évêque d'Orléans, celles dont la maison Téqui vient de publier la sixième édition : *La Femme studieuse; L'Enfant.* L'éditeur intelligent a tenu à donner à ces deux volumes tout le soin, disons même tout l'éclat d'une édition de luxe, avec caractères elzéviriens et encadrement de gracieuses vignettes à chaque page : nous l'en félicitons ; il

a su apprécier la valeur de l'ouvrage, et ce juste hommage lui conciliera la sympathie du lecteur. L'œuvre elle-même n'avait pas attendu ce moment pour s'accréditer auprès du public. *La Femme studieuse* trouva, dès son apparition, un favorable accueil au foyer de la famille ; le livre fut lu avec avidité, surtout avec un désir sincère de mettre à profit ses conseils : depuis lors, tout en évitant l'écueil où tombent les femmes précieuses, nos femmes chrétiennes qui vivent dans le monde connaissent et pratiquent le travail intellectuel qui leur convient.

— *L'Enfant* a été, lui aussi, très lu et très goûté. Mgr Dupanloup a traité ce sujet avec la supériorité de talent, l'autorité que lui donnait sa longue expérience, le zèle que lui inspirait son amour pour l'enfance. Il l'envisage sous toutes ses faces ; il expose à la fois les qualités et les défauts de l'enfant, les défauts surtout, qu'il est si important de connaître, afin de les corriger ; il appelle l'attention des parents sur les enfants orgueilleux, car l'orgueil est la première source de leurs défauts ; il signale encore, comme cause des défauts dans les enfants, la sensualité et la curiosité, contre lesquelles il s'élève fortement. Enfin il recommande de traiter l'enfant avec le respect dû à la liberté de son intelligence, de sa volonté et de sa vocation. On serait tenté de croire que *l'Enfant* dépeint par Mgr Dupanloup est chimérique, tant il approche de la perfection ! Nous serions bien à plaindre s'il en était ainsi ; nous sommes convaincu que l'Église peut réaliser ce chef-d'œuvre.

— M. l'abbé Henry Bolo, dans son nouveau livre : *Les Enfants,* se propose le même but : la régénération de l'enfance ; mais sa méthode est bien différente. Si, dans son chapitre « La Génération du mal, » il considère l'enfant en lui-même, ce n'est que pour en dépeindre les vices, et il s'aide, pour ce travail, des tableaux très réels et très réalistes qu'en ont tracé les journalistes peu suspects de pessimisme en faveur de la société contemporaine ; ces emprunts ont l'avantage de mettre à l'abri son impartialité et de frapper plus fort. Les autres parties de l'ouvrage s'adressent exclusivement aux parents. M. l'abbé Bolo flagelle, d'abord, avec une véhémence qui n'est ni trop indignée ni trop sévère, le calcul criminellement odieux qui conduit une société à se dévorer elle-même, programme de néant et de mort qui tend à devenir la règle de tous ceux qui n'ont pas de souci de la vie future. L'auteur consacre ensuite deux longs chapitres à « la Mère » et « au Père. » La mère ! sa fonction que rien n'égale est d'une simplicité admirable : « il ne s'agit, en somme, pour la mère, que d'avoir de la vertu — ce qui est à la portée de tous — et un peu d'habileté — si peu qu'aucune femme ne conviendrait qu'elle est assez sotte pour ne pas y suffire. » Et M. Bolo la voudrait comme la mère de Salomon, dont il cite *in extenso* les sages exhortations. Quant au père, « il doit être, dans son âme et conscience, ce que son fils doit devenir, » et

« pour qu'un fils devienne ce que son père doit faire de lui, il est besoin de toute l'autorité paternelle : forte et douce, impérative et persuasive ; » il faut que le père exerce l'enfant « à vivre, à lutter, à vaincre par lui-même et par lui tout seul. » Dans ce livre, comme dans les précédents, M. Bolo fait toujours preuve, ainsi que le dit l'évêque de Saint-Denys, en louant son vicaire général, d'un remarquable talent et d'une compétence précoce. » Ajoutons qu'en mûrissant son esprit s'est débarrassé peu à peu de cette exubérance de vie qui donnait parfois une allure étrange à son style et même à sa pensée.

— Ce progrès est aussi très sensible dans le discours que M. l'abbé Bolo a prononcé à Lyon pour une œuvre de bienfaisance, et qu'il publie sous ce titre : *Un Coin de la question sociale.* Ces pages sont bien placées ici, car la question sociale intéresse au plus haut point la famille. M. Bolo y parle en vrai orateur des relations mutuelles du patron et de l'ouvrier, et montre l'influence que le respect de l'autorité de Dieu exerce sur ces rapports.

— Les *Nouvelles Instructions morales* que publie M. l'abbé J. Tissier, sous ce titre : *Les Jeunes âmes*, continuent l'apostolat si utile et si fécond qu'exerce auprès des enfants le zélé et pieux directeur de l'institution de Notre-Dame de Chartres ; elles font suite à *la Parole de l'Évangile au collège* et la complètent. L'auteur y traite toutes les graves questions qui ont rapport à la formation morale de la jeunesse. « L'enfant y est pris à son entrée au collège et conduit, par une main sacerdotale, à travers les défauts, les fluctuations et les vertus de son âge jusqu'à la maturité ;.... l'enfant, tel que le donne la nature, aboutit au jeune homme chrétien. » Qu'on en juge par ces quelques sujets : Éducation chrétienne. — La Vocation. — Les Petites Vertus. — L'Enfant lunatique. — La Frivolité. — Le Sérieux. — Une Leçon de choses : Loigny. — Les Vertus des vacances, etc. Le livre commence par une introduction sur la culture des âmes et finit par une allocution sur Marie, la reine des étudiants. Les directeurs de nos collèges chrétiens trouveront dans ce livre un parfait modèle d'allocutions à des jeunes gens, allocutions courtes, substantielles, précises et captivantes ; ils gagneront aussi beaucoup à mettre à profit la longue expérience et la sage tactique du directeur de Notre-Dame de Chartres.

32 à 37. — Spiritualité et piété. — Il n'est pas d'œuvre de plus haute spiritualité que *les Vrais Entretiens spirituels* dont l'éditeur des œuvres complètes de saint François de Sales publie le texte original dans le tome VI. Avec ces *Entretiens* commence la nouvelle série des œuvres de l'évêque de Genève, et ici c'est le saint prélat, pour ainsi dire, « au naturel. » Aucun livre ne mériterait mieux, dit dom Mackey dans sa préface, d'être intitulé : « L'Esprit de saint François de Sales. » Dans ces pages, qui ont jailli de l'intime de son âme, on le retrouve tout

entier. Nulle part ne se révèlent mieux cette vivacité d'intelligence, cette finesse d'observation, cet admirable sens pratique, cette merveilleuse intuition des grandeurs et des faiblesses du cœur humain, cette délicatesse de sentiments que nous admirons en notre saint. Nous n'avons pas ici à analyser cet ouvrage, qui réclamerait une plus large place et qui, du reste, est assez connu de nos lecteurs. Nous tenons seulement à dire que l'édition nouvelle a été faite avec le plus grand soin, sous la direction du savant bénédictin, et que le tome VI est digne des cinq premiers. *Les Vrais Entretiens spirituels* sont précédés d'une préface qui en fait connaître l'origine ainsi que la valeur doctrinale et littéraire, et sont suivis de nombreux appendices qui contiennent des variantes sur certains chapitres. Un glossaire des locutions et mots surannés termine ce beau volume.

— Le *Manuel de la dévotion au Saint-Esprit* nous ramène aux réflexions que nous avait inspirées *le Don de la Pentecôte*. Celui-ci est surtout doctrinal ; celui-là plus pratique. Le *Manuel* sera plus utile pour vulgariser cette dévotion, qui n'est ni assez connue ni assez pratiquée. La première partie renferme, dans un langage clair et précis, tout ce que nous devons savoir de la troisième personne de la Très Sainte Trinité ; ce qui concerne les effets de la dévotion au Saint-Esprit et les relations du Saint-Esprit avec l'oraison, avec l'Eucharistie, le Sacré Cœur de Jésus. La deuxième partie contient les exercices propres à cette dévotion : neuvaine, petit office, litanies, le *Veni, creator*, le *Veni, sancte Spiritus*, et un grand nombre de cantiques. Le livre est approuvé par le vicaire général des dominicains.

— La dévotion au rosaire est plus répandue, mais elle peut s'étendre encore davantage et produire un plus grand bien dans les âmes. *Le Mois du Rosaire*, traduit de l'espagnol par M. le chanoine Thiveaud, y contribuera pour une bonne part. Cet opuscule est composé sur le modèle des *Mois de Marie ;* à chaque exercice, une méditation en deux ou trois points, très courte, un exemple et quelques réflexions en forme de conclusions. Ces réflexions, sur une parole du *Pater* ou de l'*Ave*, sont tirées très à propos des œuvres de saint Dominique.

— *L'Histoire sainte et la liturgie* intéresse spécialement les plus jeunes enfants, chez lesquels on ne saurait développer assez tôt la vraie dévotion et la solide piété. La tâche est facilitée par ce livre qui, sous une forme très simple, familiarise ces jeunes intelligences avec la science de nos livres saints, avec la connaissance de Jésus-Christ et avec l'amour des cérémonies de l'Église. Chaque chapitre est suivi d'une série d'interrogations qui permet au maître de s'assurer si l'élève a compris et retenu la leçon. Mgr l'évêque de Versailles a daigné approuver le volume de M. l'abbé Dassé.

— Les *Sentences et prières inédites* du R. P. Bronchain s'adressent à

tous les fidèles, qui pourront s'en servir comme d'un manuel de piété, même à l'église. On a eu raison de recueillir ces pensées éparses de ce saint religieux, dont les *Méditations*, si répandues, ont porté les plus heureux fruits dans les âmes. *Fragmenta ne pereant.* Ces miettes tombées de la table si riche de ce maître dans la vie spirituelle seront recueillies avidement par ses fidèles disciples et ses nombreux admirateurs. Les *Sentences* forment la première partie du volume ; dans la deuxième se trouvent les *Prières* pour tous les besoins ; une troisième partie est consacrée à la dévotion à la Passion et renferme dix-sept petites méditations : « Au jardin des Olives, » ainsi qu'une méthode pour entendre la messe, en se rappelant la Passion, et l'exercice du chemin de la croix.

— Pour aider à la piété, rien n'est plus favorable que les exemples, *Exempla trahunt.* Comment ne nous sentirions-nous puissamment excités à aimer et à pratiquer la vertu, en lisant *les Exemples et les causeries* de Mgr de Ségur? Quelle générosité et quelle abnégation dans cette belle âme sacerdotale ! Comme on est édifié, ému, en lisant les confidences de ce grand cœur qui, à sa première messe, pour toute grâce, demande instamment l'épreuve, qui l'accepte et la supporte avec tant d'héroïsme uni à tant de simplicité ! Il faut suivre, dans ces pages si intéressantes, les diverses phases que la maladie eut à parcourir et les dispositions de plus en plus parfaites de ce cœur tout à Dieu ! Puis, vous lirez avec le plus vif intérêt, surtout avec la plus sérieuse utilité, ces *Causeries* du pieux et mystique auteur sur les consolations, les effets de la prière, l'amour de la Sainte Vierge, le sacrement de pénitence, la sainte Eucharistie, le bonheur et la grandeur du chrétien infirme, les avantages de l'infirmité soufferte chrétiennement. Et ce théologien, ce mystique était aussi peintre à ses heures : le volume est illustré d'un grand nombre de gravures dont la plupart sont des reproductions de dessins émanés de Mgr de Ségur. Tout concourt ainsi à faire de ce livre une œuvre intéressante, utile et agréable. F. Chapot.

POÉSIE

1. *Pour la couronne*, drame en cinq actes, en vers, par François Coppée. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de 119 p., 2 fr. 50. — 2. *Messire Du Guesclin*, drame en vers, en trois actes, avec prologue et épilogue, par Paul Déroulède. Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-18 de 183 p., 2 fr. — 3. *La Prométhéide*, trilogie d'Eschyle en quatre tableaux, par le Sâr Peladan. Paris, Chamuel, 1895, in-8 de xiii-163 p., avec un portrait, 5 fr. — 4. *Les Odes d'Horace*, trad. en vers, par Édouard Bourette. Paris, Libr.-imprimeries réunies, 1895, in-18 de 287 p., 3 fr. 50. — 5. *Aude*, par Pierre Huguenin. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de 100 p., 3 fr. — 6. *Sentiments et pensées*, par Victor Guillemin. Besançon, P. Jacquin, 1895, in-12 de 280 p., 3 fr. 50. — 7. *Rimes viriles.* T. III, par Jules Noirit. Bordeaux, Féret, 1896, in-12 de 181 p., 3 fr. — 8. *Les Rurales*, par Arsène Thévenot. Arcis-sur-Aube, Frémont, 1895, in-12 de 115 p. — 9. *Poèmes, 1887-1892*, par Henri de Régnier. Paris, « Mercure de France, » 1895, in-12 de 268 p., 3 fr. 50. — 10. *Poèmes et poésies*, par Francis Vielé-Griffin. Paris, « Mer-

cure de France, » 1895, in-12 de 324 p., 3 fr. 50. — 11. *Le Petit Eyolf*, drame en trois actes, par H. Ibsen ; traduit et précédé d'une préface par le comte Prozor. Paris, Perrin, 1895, in-12 de xlv-189 p., 3 fr. 50. — 12. *Théâtre de salon*, par Mme Stanislas Meunier. Paris, Lemerre, 1894, in-12 de vii-289 p., 3 fr. 50. — 13. *Un Souvenir du duc d'Enghien*, par Willia. Paris, Perrin, 1895, in-12 de vii-20 p. — 14. *La Bonne mère Nature*, par Marc Bonnefoy. Paris, Lemerre, 1896, in-12 de 167 p., 3 fr. — 15. *Chants et poèmes*, par Henri Rouger. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de ii-171 p., 4 fr. — 16. *Le Fraxinet*, drame en trois actes et en vers, par l'abbé E. Bernard. Lyon, Vitte, 1895, in-12 de 104 p., 0 fr. 90. — 17. *Murmures*, par Alexis Chavanne. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de ii-162 p., 3 fr. — 18. *La Chambre blanche*, par Henry Bataille. Paris, « Mercure de France, » 1895, in-12 de 61 p., 2 fr. — 19. *Une Agonie*, poème, par André Langrand. Paris, Vanier, 1896, in-12 de 143 p., 3 fr. — 20. *Rimes à ma payse*, sonnets, par Auguste Gaud. Niort, Clouzot, 1895, in 12 de 53 p., 2 fr. — 21. *La Lyre d'airain (1865-1883)*, par Raphaël Damedor. Paris, Vanier, 1895, in-12 de 95 p., 2 fr. — 22. *Poésies complètes* d'Arthur Rimbaud, avec préface de Paul Verlaine, Paris, Vanier, 1895, in-12 de xxiv-135 p., 3 fr. 50. — 23. *La Bête noire de Baptistin*, comédie bouffe en deux actes, par Jean Drault et Noel Gaulois. Paris, H. Gautier, 1895, in-12 de 90 p., 1 fr. — 24. *Poésies enfantines*, par Mme Hortense Barrau. Paris, Delarue, s. d., in-12 de 82 p. — 25. *Nouvelles Chansons*, par Maurice Boukay, préface de Sully-Prudhomme. Paris, Flammarion, 1895, in-12 de xii-250 p., avec dessins, 3 fr. 50. — 26. *Afrique*, par Alexandre Huré. Paris, Libr. des bibliophiles, 1895, in-12 de 22 p. — 27. *Alexandre III*, par Alexandre Huré. Paris, Libr. des bibliophiles. 1894, in-12 de 14 p. — 28. *Préludes*, par Paul-Armand Hirsch. Paris, Libr. de l'art indépendant, 1895, in-12 de 32 p. — 29. *Sonnets et chansons*, par Paul-Armand Hirsch. Paris, Libr. de l'art indépendant, 1895, in-12 de 43 p. — 30. *La Chanson des baisers*, par André Darty. Paris, Vanier, 1894, in-12 de 114 p., 3 fr. — 31. *Saint Nicolas*, mystère en un acte, par Eugène Gauley. Paris, Bricon, 1895, in-12 de 15 p., 0 fr. 50. — 32. *L'Art*, pièce en trois actes, en prose, avec une préface de Jean Jullien, par Adolphe Talasso. Paris, Lemerre, 1894, in-12 de xxiii-93 p., 2 fr. 50. — 33. *Son cœur*, comédie en un acte, en vers, de Henry Fuzeré. Paris, Vanier, 1894, in-12 de 32 p., 2 fr. — 34, 35, 36, 37, 38. *Les Bouts pointus. — Les Lunettes d'or. — L'Histoire de mon petit doigt. — Le Credo de l'enfant. — Quelqu'un de grand est là. — Le Jour des Rois. — Le Baiser de deux anges. — La Petite Bouquetière*, en monologues, par René Sosta. Paris, Bricon, 1894, in-12 de 7 à 8 p., 0 fr. 25 chacun. — 39, 40. *Les Deux Croix. — Le Retour*, par Marc Dupuy. Paris, 1894, in-12 de 9 et 7 p., 0 fr. 25 chacun. — 40, 41. *L'Enfant trouvé. — L'Ours*, par J. Leday. Paris, Bricon, 1894, in-12 de 5 p., 0 fr. 25 chacun. — 42, 43. *La Soutane. — Papa Tricolore*, monologues, par Théodore Botrel. Paris, Bricon, 1895, in-12 de 9 et 7 p., 0 fr. 25 chacun. — 44. *Un Bon Métier*, saynète, par Théodore Botrel. Paris, Bricon, 1895, in-12 de 18 p., 0 fr. 50. — 45. *A qui le neveu?* comédie en deux actes, par Théodore Botrel. Paris, Bricon, 1895, in-12 de 87 p., 1 fr.

1. — Michel Brancomir, mécontent de voir l'évêque Étienne élu roi des Balkans, poussé d'ailleurs par l'ambition de sa femme, Bazilide, va trahir le pays, en n'allumant pas le bûcher dont la clarté sert de signal d'alarme, au moment où les Turcs se jettent sur le pays. Prévenu de cette trahison par Militza, une esclave qu'il a sauvée et tirée de la fange, Constantin, le propre fils de Michel, apparaît au moment où la flamme doit s'élever pour sauver le pays. Il supplie son père de mettre le feu, il le conjure, et celui-ci reste sourd. Cependant, les Turcs s'avancent et, un moment de plus, les Balkans sont envahis. Pour sauver la patrie, Constantin tue son père! Mais il garde l'horrible secret au fond de son cœur et bientôt c'est lui qu'on prend pour le traître. Il aime mieux tout souffrir que de dire la honte de Michel. Le roi le condamne à un supplice infamant et perpétuel. Militza le tue pour le sauver de ce

supplice immérité, puis elle se tue sur lui. Tel est le sujet du beau drame de M. Coppée : *Pour la couronne*. L'action est supérieurement conduite, et l'on comprend tout ce qu'il y fallait d'adresse pour faire accepter le parricide et conserver à Constantin la sympathie du public malgré ce crime atroce, d'ailleurs commandé par le devoir. Les scènes dramatiques abondent. Celle qui se déroule au sommet des Balkans, autour du bûcher, entre le père et le fils, est d'une émotion terrible. Poussé à bout par la résolution du traître, Constantin s'écrie :

La couronne est parfois trop large au front du traître,
Elle peut tout à coup, nouveau roi du Balkan,
Vous tomber sur l'épaule et devenir carcan.

Puis, il essaie de toucher le cœur de son père, et, faisant appel aux vieux souvenirs d'héroïsme, il dit :

Devant ce malheureux, accourez, surgissez,
Et faites-le rougir de sa trahison vile!
Dites-lui que demain, à son entrée en ville,
Les étendards pendus aux portes des palais
Au passage voudront lui donner des soufflets.

Elle est fort belle aussi la scène où Militza, l'esclave jusqu'alors traitée en chose méprisable, reconnaissante d'avoir été relevée par Constantin, veut lui témoigner sa gratitude par une franchise qui peut la perdre, en dévoilant le complot :

Cette main qui brisa mon entrave,
Lorsque je t'aurai dit mon soupçon plein d'horreur,
Se lèvera sur moi peut-être avec fureur
Et me fera rouler à tes pieds, abattue.
Laisse-la-moi baiser avant qu'elle me tue.

Et plus loin :

Quand son chien sent un péril et jappe,
L'homme injuste brandit un bâton.... Eh bien, frappe!
Qu'importe que mon sang rougisse le pavé
Et que le chien soit mort, si le maître est sauvé !

Les beaux vers succèdent aux beaux vers, et nous n'en finirions pas si nous voulions citer. Un seul point nous paraît contestable. Michel, au lieu de répéter crûment qu'il va accomplir une épouvantable trahison, aurait pu se persuader qu'il y avait quelque chose de juste ou de bon dans sa mauvaise action. C'eût été plus dans la nature humaine. Mais je reconnais aussi le danger qu'il y avait ainsi à le rendre moins odieux.

2. — Tout le monde a lu le beau drame en vers de M. Paul Déroulède : *Du Guesclin*, et nous arrivons un peu tard pour en parler. Mais ceux qui goûtent la poésie aiment revenir sur les beaux vers, même alors qu'ils les savent par cœur, et les lecteurs du *Polybiblion* sont de ce nombre. L'intrigue est simple. Elle se résume en deux mots : Comment

Du Guesclin sauvera-t-il la France et le Roi de l'émeute et de l'invasion étrangère ? Comment triomphera-t-il de l'orgueil des seigneurs qui veulent tous commander et des divisions de ses propres lieutenants, dont deux, de Mauny et de Caours, se disputent la main de sa sœur Julienne ? De cette action si peu compliquée, il s'agissait de faire sortir un drame profondément patriotique. Nul n'était mieux préparé que M. Déroulède à y réussir. Le beau caractère de Du Guesclin était fait pour le séduire, et il l'a rendu très vivant. Il l'a dépeint avec les rudesses de langage qui convenaient au guerrier et les délicatesses de cœur d'un homme généreux et grand. La figure de Tiphaine fait pendant à celle de Du Guesclin, et la sensibilité de Julienne est d'un heureux contraste au milieu de tous ces visages de guerriers. Nous retrouvons dans cette dernière œuvre du poète le vers toujours si ferme, si clair, si net, de M. Déroulède, vers qui se rapproche souvent de celui de Corneille, par la facture comme par l'inspiration, puisée aux mêmes sources : héroïsme, sacrifice, grandes vertus. Les scènes pathétiques abondent. Citons celle où Julienne voit briser son amour :

Ah! chères visions de mes jeunes années!
Fleurs écloses d'hier et ce matin fanées!
Le voilà donc flétri sur mon cœur dévasté
Le bouquet nuptial que je n'ai pas porté!

Déception qui amène sur les lèvres de Du Guesclin ces vers si simples, mais si touchants de la part du rude guerrier :

Ah! le cœur des enfants qui grandissent sans mère,
Que de rêves mauvais en silence amassés
Qu'un regard eût saisis, qu'un baiser eût chassés.

Bien belle aussi la scène où se révèle la générosité de la femme de Du Guesclin, qui a vendu ses biens pour subvenir aux besoins de l'armée. Tiphaine demande pourquoi cette révélation d'une action qu'elle tenait secrète, et l'argentier du Roi lui répond :

Pourquoi? Pour votre gloire,
Pour qu'à jamais vos noms soient mêlés dans l'histoire,
Et qu'un barde breton unisse en son refrain
Tiphaine Raguenel et Bertrand du Guesclin.

Mais c'est encore la scène où le héros s'impose aux seigneurs qui ne veulent pas comprendre la nécessité de l'obéissance et de la discipline qui me semble la plus remarquable. Il y a dans l'apostrophe de Du Guesclin des vers de toute beauté :

L'anarchie est en bas parce qu'elle est en haut.
Car vous n'êtes ni bons ni justes. Votre vie
Est une insulte aux pauvres, un appel à l'envie,
Vous passez à travers la foule en demi-dieux,
Le front haut, et vos yeux ne cherchent pas ses yeux,
Et vos cœurs fuient son cœur, et pour qu'elle vous touche,

La plainte doit sortir hurlante de sa bouche.
L'aumône alors n'est plus qu'un tribut sans grandeur
Que celui qui fait mal jette à ceux qui font peur.
Cependant qu'il éclate un trouble populaire,
Qu'un crime soit commis par la foule en colère,
Vous restez là surpris qu'il soit des mécontents
Et que les révoltés frappent les révoltants!
Et cette nation, dites-vous, n'est pas bonne?
Oh! moi, c'est sa bonté profonde qui m'étonne!
Et puis, en vérité, voyons, nobles seigneurs,
Pourquoi les moins heureux seraient-ils les meilleurs?....

Personne ne se plaindra de la longueur de cette citation. La grande beauté de ces vers ne doit pas cependant nous faire oublier les petits défauts. *Révoltants* est pris là dans un sens peu usuel, et surtout l'hémistiche : « Et vos cœurs fuient son cœur » nous étonne, car *fuient* forme deux syllabes.

3. — De la *Prométhéide* d'Eschyle il ne nous restait que *Prométhée enchaîné*. Le Sâr Péladan a traduit cette belle pièce ; mais il a fait mieux : pour reconstituer la trilogie du grand poète tragique, il a recomposé la première et la dernière partie : *Prométhée porteur du feu* et *Prométhée délivré*. J'ai entrepris la lecture de cette œuvre considérable avec une sorte de crainte ; une fois commencée, je l'ai poursuivie jusqu'au bout, d'un trait, et avec le plus vif intérêt. Je suis heureux d'abriter immédiatement mon jugement derrière celui d'un homme dont personne n'oserait contester la compétence en pareille matière, l'illustre helléniste Émile Burnouf. Il écrivait à l'auteur : « J'ai donc lu votre double composition encadrant l'œuvre d'Eschyle, et je trouve à votre œuvre le caractère grec aussi complet qu'on peut le désirer. Je n'ai rien trouvé dans votre composition qui ne soit conforme à la tradition et aux usages du théâtre grec du temps de Périclès.... Il n'y a rien de superflu dans le développement que vous avez donné à l'idée antique, et je ne vois pas non plus ce qu'on y pourrait ajouter. » Il y a quelque chose de très beau dans cette résurrection antique. Le malheur est qu'elle ne soit pas en vers, à moins que le Sâr n'appelle des vers ces lignes soigneusement séparées, harmonieuses, mais sans césure, sans mesure et sans rimes. Le drame renferme de très émouvants passages et pleins d'élévation. Aussi le Sâr Péladan a-t-il manifesté toute son indignation quand M. Claretie a refusé la pièce à la lecture. Toute barbare qu'elle puisse paraître à M. Péladan, cette décision nous paraît d'ailleurs fort sage, car si la *Prométhéide* est une œuvre d'art supérieure, elle ne nous paraît pas être faite pour le public d'un théâtre moderne, même pour le public dit de choix du Théâtre-Français. Je sais bien qu'un Sâr n'a pas à tenir compte de ces petits côtés d'une grande question, celle de l'art, mais il n'en est pas de même de M. Claretie, qui est à la tête d'une entreprise.

4. — Une traduction en vers des *Odes d'Horace,* le poète qui brillait surtout par la forme exquise, voilà qui n'est pas œuvre de novice et qui, après tant de tentatives plus ou moins heureuses déjà faites, appelait une sorte de perfection. Que d'obstacles pour y atteindre ! Que de qualités exige un semblable travail ! M. Édouard Bourette a pourtant voulu s'y risquer, et j'ai hâte de dire qu'il s'est supérieurement acquitté de sa lourde tâche. Pour une traduction surtout, rien ne vaut une citation. Prenons, par exemple, une des pièces les plus connues du poète latin : *Solvitur acris hiems.* Voici comment la transpose le poète traducteur :

L'âpre hiver s'est enfui, le doux printemps arrive,
Zéphyr nous réjouit de son souffle léger,
Les barques ont quitté les abris de la rive,
Le laboureur dans l'âtre a cessé de songer.

Déjà pour les troupeaux l'étable est importune,
Le givre étincelant ne blanchit plus les prés,
Et Vénus Cythérée, au lever de la lune,
En cadence conduit les danseurs enivrés ;

Les Nymphes, s'enlaçant aux Grâces, chastes reines,
Se balancent en chœur sur les gazons nouveaux, etc.

Et maintenent, prenez le texte. *Siccas* est remplacé par « les abris de la rive. » « Cesser de songer » est inventé, etc. Mais comment le poète pourrait-il faire autrement ? Et voyez, par contre, comme est bien rendu le *nec prata canis albicant pruinis.* On pourrait faire les mêmes observations pour toute autre pièce, ainsi que nous l'avons tenté en rapprochant le texte de la traduction. Mais ce que nous ne saurions trop faire remarquer, c'est l'esprit d'Horace qui anime toute cette œuvre ; c'est le charme, la facilité, l'harmonie, la délicatesse, la richesse de ces vers, qui donnent à la traduction l'aspect d'un travail original. Ajoutons que l'éditeur en a fait un petit bijou typographique.

5. — *Aude* est le nom de l'héroïne d'un bien délicat et bien doux poème d'un « jeune » assurément, mais d'un jeune qui n'appartient pas aux nouvelles écoles. L'action se passe au moyen âge. Didier, un jeune écuyer, fils d'un noble chevalier, devient amoureux de la belle Aude, fille d'un non moins noble seigneur. Ils sont fiancés, juste au moment où se prépare une croisade. Didier part, un peu à regret, mais là-bas, il se bat en brave, si bien que la nouvelle de sa mort héroïque arrive en France. Aude ne peut dominer sa douleur : elle va rejoindre, à ce qu'elle pense, son fiancé. Mais Didier n'était pas mort. Il revient, et jugez de sa douleur en apprenant la fin, trop réelle, celle-là, de sa chère Aude. Il a une vision, où il voit sa fiancée qui le console, en lui parlant de l'autre vie. Didier entre au couvent, où il meurt :

Le lendemain, Didier vint trouver le prieur
Du prochain monastère, et lui dit qu'au Seigneur

Il venait se vouer. Et dans ce monastère,
Pour ne penser qu'au ciel, il oublia la terre.
Or, un beau soir de mai le cistercien mourut.
Aude entendit le glas et du ciel accourut.
Quand l'âme fut partie, en un long sarcophage
On mit le corps, les bras croisés, selon l'usage,
Et sous les bras en croix le reliquaire d'or,
Qu'il voulut conserver auprès de son cœur mort.

Bien entendu, ce reliquaire, c'est celui que lui a donné Aude et où se trouvent de ses cheveux. C'est un peu romantique, comme on voit, un peu jeune si l'on veut; mais que nous en avons donc besoin de jeunesse, et pourquoi ne pas la recevoir avec joie, lorsqu'elle nous arrive avec toute sa fraîcheur et sa grâce, chantant de beaux vers aussi harmonieux que bien ciselés?

6. — C'est un bon volume que *Sentiments et pensées*, de M. Victor Guillemin, et plein d'idées justes, élevées, fortes, philosophiques, exprimées en vers bien rythmés, aux rimes souvent riches, toujours largement suffisantes. Il y domine une pointe de mélancolie, mais ce n'est pas la mélancolie mauvaise de la passion; c'est celle du sage qui a vu de près les hommes et les choses, qui souffre du mal, des préjugés et qui voudrait contribuer à les corriger. La réalité laide attriste le rêveur d'idéal. Ce siècle a si peu de grandeur :

Si nous avons perdu l'amour des grandes choses,
Si nous n'y croyons plus, malheur aux inspirés
Dont les œuvres de flamme, en un temps sombre écloses,
Apportent la lumière aux esprits égarés.

Mais qu'ils se consolent, les sages :

Et quand même à jamais s'éteindrait leur mémoire,
Eux seuls auraient vécu par l'esprit, par le cœur :
Plus que leurs contempteurs ivres de fausse gloire,
Ces sages auraient eu quelque ombre de bonheur!

L'auteur revient souvent sur ce thème : la poésie console du mépris ou de l'indifférence des sots. Mais il ne faudrait pas croire que la triste expérience a fermé le cœur du poète. Il compatit à la souffrance et appelle la bonté. Et maintenant, pour faire une critique, disons qu'un peu plus de couleurs et de concret ne nous déplairaient pas et que l'auteur paraît oublier plusieurs fois une règle grammaticale. Lisez ces vers :

La féroce nature et les instincts perfides
Ne se trouvent domptés par l'effort du savoir....
Et nous ne recherchons en vain la vérité....
Le quiétisme n'est le fruit de la sagesse....

Et la négation? Qu'en fait le poète? Il me dira qu'il use d'une licence poétique. Mais je lui répondrai, avec Banville : des licences poétiques, il n'y en a point.

7. — M. Jules Noirit vient de faire paraître le troisième volume de ses *Rimes viriles*, et il en annonce un quatrième. Dans le premier tome, il avait exprimé son peu d'estime pour des rimeurs de second ordre, tels que Lamartine, Musset, Theuriet, Normand, Vicaire, etc., et, tout d'abord, j'ai trouvé l'opinion de M. Noirit un peu présomptueuse. Mais cela provient tout simplement de ce que je n'ai pas lu les quatre mille vers des deux premiers volumes. Aujourd'hui, grâce aux nombreuses cartes de visite que l'auteur a bien voulu m'envoyer et sur lesquelles il m'a écrit des choses aimables, tantôt en anglais, tantôt en français, grâce surtout aux articles de journaux qu'il m'a communiqués, où il est traité de génie, ce qui le console de ma « mauvaise foi, » grâce enfin au volume qu'il veut bien me dédier — ce qui flatte doucement ma vanité — je reviens humblement sur mes erreurs. Et, pour réparer ma faute, je donnerai au moins les extraits les plus frappants d'un des nombreux articles des journaux du Midi que j'ai sous la main et qui concerne M. Noirit. Il est intitulé : *Un nouveau Pindare*. J'y lis :.... « M. Noirit, ouvrant son nouveau livre de sonnets, éprouve, j'en suis sûr, l'absorbante et délicieuse impression que ressentaient les génies du conte oriental, en franchissant les portes de leur palais. Son plaisir doit être du ravissement et de l'extase.... Il ne se réclame d'aucun chef, mais il fait la loi à tous les chefs ; il est essentiellement lui, et c'est ce qui fait sa profonde originalité.... Il a hérité d'Orphée la grâce persuasive, de Linus et d'Amphion la force édifiante, d'Alcée la mâle vigueur et la sublime hardiesse, de Sapho la douceur entraînante, de Pindare la profondeur éblouissante et sombre, de la muse antique tout.... en un mot. Quant aux poètes de nos jours, nous ne surprendrons pas M. Noirit en le jugeant bien supérieur même aux plus célèbres, aux plus vantés et aux plus immortels.... » Je remercie M. Noirit de m'avoir communiqué cette page, qui rectifie mes préjugés, d'autant que, étant fort jeune encore, bien qu'il me prenne pour un vieux gâteux, je ne pouvais définir les ressemblances qu'il a avec Linus, Orphée, Amphion, Alcée et Sapho, que je n'ai pas encore assez étudiés. Quant à ses rapports avec Pindare, que j'ai lu, je regrette très vivement de ne les avoir pas tout de suite découverts. Mais j'ai fait la comparaison depuis quelques jours, et je suis confus de n'avoir pas saisi du premier coup combien le poète moderne lui est supérieur. M. Noirit se plaint de ce que je ne l'aie pas cité. Je répare. Voici d'abord quelques vers de la dédicace du troisième volume :

A P. Saint-Marcel

Doux Saint-Marcel, chaste confrère,
Sophos du *Polybiblion*,
Qui sous la peau d'un vrai lion
Sait si bien comme l'âne braire;
J'offre ce livre, et sans remords,
A la seule dent qui te reste.

Tu le trouveras indigeste;
S'il l'est un peu trop, bave et mords....

Ah! mon Dieu! j'ai trop attendu!
Ma pauvre muse est en déroute!
Tu prises! ton nez a la goutte!
Ah! malheureux! je suis perdu!

Et il n'y a pas à douter que le portrait ne soit frappant, chers lecteurs, je le dis à ma confusion, car M. Noirit déclare dans la pièce suivante :

Lecteur, dans ces sonnets, *que je t'engage à lire,*
Je dis ce que je pense avec sincérité.
J'avais auprès de moi l'austère vérité....

Puissé-je avoir aussi cette divine faveur! Plus loin, il me prend à partie en ces termes, parce que j'avais cru être sincère :

Tu sais bien, dans ton cœur, que cela n'est pas vrai,
Pauvre critique obscur d'une feuille inconnue!
Que tout est mort en toi, que dédaigne la nue,
Tout, hors la jalousie immonde du châtré!

Ce qui me surprend, c'est que M. Noirit ait tenu compte du pauvre critique obscur de cette feuille inconnue qui s'appelle le *Polybiblion*, et qu'il se soit abaissé jusqu'à leur consacrer un volume, où d'ailleurs il habille à sa façon Hérédia, Sully-Prudhomme, Rameau, les académiciens qui ont été aussi téméraires que votre serviteur, en ne couronnant pas la pièce que M. Noirit avait daigné soumettre à un concours. — Et maintenant, qu'il me soit permis d'ajouter, dans ma « mauvaise foi, » que ce troisième volume, où il me prend si fort à partie, est, en somme, supérieur aux précédents, qu'il s'y trouve de la verve, de la vigueur et du métier. Avec de telles armes, ce serait donc bien peu chevaleresque de continuer à accabler ce pauvre vieillard de Saint-Marcel, chauve, priseur, gâteux, usé — qui, peut-être, n'a pas la moitié de l'âge du poète — et se déclare incapable de répondre à un homme qui compose jusqu'à treize sonnets par jour.

8. — Un poète qui ouvre son œuvre par la citation des critiques qu'il a reçues et qui ajoute : « Ces critiques ont paru absolument justes et fondées à l'auteur...., » ce n'est pas commun. C'est le cas de M. Arsène Thévenot. Or, voici comment on avait jugé son œuvre : « Pièces morales ; vers offrant du naturel, de la facilité et un grand fond de sincérité ; mais aussi un certain tour de chanson et ne renfermant pas assez d'art et d'élévation. » Je souscris, mais en partie seulement, à cette appréciation, et je trouve qu'il y faut ajouter quelque chose. M. Thévenot a intitulé son volume : *Les Rurales,* ce qui veut dire, je suppose, qu'il a voulu nous parler des choses des champs. Je ne vois pas qu'il soit nécessaire de bien raffiner en cette matière, et il me semble que ce qui est simple doit être exprimé simplement. Quant à

l'élévation, M. Thévenot pouvait en mettre dans le sentiment qui l'inspirait, mais s'il s'était servi de grands mots et s'il avait composé de grandes tirades, ce n'est plus *les Rurales* qu'il nous aurait données. Son amour du clocher, son goût pour les mille petits faits de la vie de la campagne ne sont pas pour me déplaire. Sans doute, il y a un écueil à ce genre, et l'extrême simplicité tombe souvent dans la banalité ; mais notre poète a presque toujours évité ce danger, et ses pièces sont généralement agréables et bonnes. Voyez, par exemple, *la Petite Gardeuse d'oies :*

Le long des fossés et des voies,
A travers prés, à travers champs,
La petite gardeuse d'oies
Conduit sa troupe en tous les temps....

L'oison aussi se rit des hommes,
Et certes il a bien raison.

Après tout, est-ce que les oies ne pourraient pas s'enorgueillir d'avoir sauvé le Capitole, et la petite gardeuse de mille autres choses? Cela viendra pour cette dernière quand « les rêves d'amour fleuriront » dans sa tête folle. Mais alors, qu'y aura-t-il de changé? Oh! pas grand'chose :

Dans sa condition première,
Ses sujets marchaient en avant;
Tandis que, maintenant, derrière,
On verra ceux-ci la suivant.

Le trait n'est-il pas bon ?

9. — Si la simplicité est le propre de M. Thévenot, il faut bien avouer qu'elle n'est pas la qualité dominante de M. Henri de Régnier, un des chefs de la nouvelle école. Quand je dis « nouvelle, » je ne suis pas bien assuré de m'exprimer avec justesse, car il y en a tant de nouvelles écoles que celle d'hier risque fort d'être l'ancienne aux regards de celle d'aujourd'hui, qui sera d'ailleurs « vieux jeu » demain. Je veux dire seulement que M. de Régnier est l'un des poètes les plus connus de cette école qui, ne jurant que par la forme, a fini par se faire une manière tellement à elle que les barbares, — c'est-à-dire tous ceux qui n'en sont pas, — n'y voient plus goutte. Les vers y sont souvent sans rime, ni césure bien entendu, ni mesure, ni rien qui rappelle le vers tel que nous l'avons conçu de tout temps, rien, si ce n'est une certaine harmonie de prose et le culte de la langue littéraire, mais d'une langue plus nuageuse encore que moyenâgeuse et qui appelle de toute nécessité l'aide d'un dictionnaire. Les vers coulent, coulent, mais on ne sait ni où cela commence, sauf par le titre, ni où cela finit, ni à quoi cela rime, — sans calembour. Ce sont des perles, — je veux bien que ce soient des perles, — qui s'enfilent sans relâche, sans but, sans conclusion. Un peu de clarté n'est pas pour déplaire à mon esprit horri-

blement positif, et je reste perplexe, faute d'éducation esthétique complète, quand je lis dans ces *Poèmes* des vers de ce genre :

Je t'ai laissée en l'ombre d'or du vieux palais....
Seule ombre passagère au gel des purs miroirs
Que ta face de n'y sourire plus dénude!....
Le foyer violet suggère le tombeau,
Présage à qui ta foi veille qui la démente.

Et que pensez-vous des vers suivants ?

Route des bouleaux clairs qui s'effeuillent et tremblent,
Pâles comme la honte de tes passants pâles
Qui s'égarent en tes fanges tenaces,
Et vont ensemble
Et se détournent pour ne pas se voir face à face, etc.

10. — M. Vielé-Griffin est de la même école que M. de Régnier ; mieux encore, il en est une des gloires. Les règles antiques du vers français ne le troublent guère davantage. Mais il ne porte pas toujours la manie de l'extraordinaire aussi loin, et quand il oublie légèrement les initiés de son cénacle, il a des vers d'une forme exquise et d'un charme pénétrant. Quant à la langue, qu'il possède parfaitement, c'est à bon droit qu'il a mis cet exergue à son livre : « Au fin parler de France un très humble et très passionné servant. » Malheureusement, chez lui, comme chez M. de Régnier, la recherche des expressions rares et très vieilles est poussée jusqu'à l'extrême, et la prosodie classique est souvent, et toujours de parti pris, consciencieusement mise au rancart. On se prend d'abord à goûter ces vers, tout extraordinaires qu'ils soient, parce qu'ils vous sortent de toutes les platitudes, des prosaïsmes et des ignorances d'une foule de mauvais rimailleurs, mais la lecture en devient vite fatigante. Que le poète me pardonne cette remarque de bourgeois : Quels beaux vers nous donnerait M. Vielé-Griffin s'il voulait se mettre à la portée, je ne dis pas de tout le monde, mais seulement des gens instruits qui vivent en dehors de toute école. Il est vrai qu'il aurait encore, pour leur plaire, à s'abstenir des images sensuelles qu'il affectionne quelque peu. Les vers suivants des *Poèmes et poésies* donneront bien l'impression de sa poésie, lorsqu'il ne va pas jusqu'à l'obscurité complète :

Il pleut sur les mousses fleuries
A grosses gouttes de soleil ;
Les heures vont par les prairies
Et l'air s'engourdit de sommeil ;
Par delà l'allée en arche,
Par delà l'ogive des branches,
Plane, parfois, une nuée aux ailes blanches ;
Là-bas, sur l'horizon des plages,
La lenteur des plus lourds orages
S'est profilée en patriarche,
Aux rêves graves et sages....

11. — Avec *le Petit Eyolf*, de Henrik Ibsen, traduit par le comte Prozor, nous voici en pleine quintessence de psychologie. La préface très curieuse et intéressante du traducteur suffirait à nous en convaincre aussitôt. On y voit Ibsen étudiant l'action des ambiances sur les hommes. « On dirait, quand il parle de ces questions, un vieux chimiste s'entretenant de ses expériences de laboratoire. » Dans ses drames, « les forces et les faiblesses de notre nature semblent agir d'elles-mêmes, en dehors de toute volonté réfléchie, » « nul n'est maître de ce qu'il dit ni de ce qu'il fait. » Bien entendu, ceci ne se produit que dans les moments de crise et d'effervescence qu'Ibsen étudie. On avouera, cependant, que cette théorie n'est guère moralisatrice. D'ailleurs, l'auteur se place dans l'exception, en dehors de ce qu'il appelle « les mensonges vitaux. » Il nous présente des cas maladifs, héréditaires, où la volonté est impuissante, où la fatalité règne en maîtresse. Bref, nous étudions les « psychopathes. » On voit que le comte Prozor avait raison de parler de laboratoire. L'avantage du principal personnage du *Petit Eyolf* est d'amener « ses victimes à se détruire elles-mêmes. » Et il paraît que c'est à la vie même que profite cette destruction. Dans cette pièce, il n'y a pas d'événements ou presque pas, mais le simple développement de plusieurs états d'âme. L'état d'âme de Rita est de dire son amour sans réticences : celui d'Alfred Allmers est tout composé d'amertumes, de haines, de violences amassées par les déceptions d'un idéalisme au-dessus de ses forces. Allmers découvre qu'il n'est pas le frère d'Asta, bien qu'il ait vécu auprès d'elle en le croyant ; d'où un état d'âme particulier, on le comprend aisément, étant donné surtout que cette révélation arrive juste au moment où il s'aperçoit qu'il n'aime plus sa femme comme il l'aimait. Rita, très passionnée, s'en aperçoit : d'où la crise. Asta, qui est sur le point de manquer à son devoir, finit par épouser un brave ingénieur. Bref, tout s'arrange. Ce qui manque à cette pièce, c'est l'élévation, l'idéal, toute idée religieuse. Sa lecture laisse un grand vide dans l'âme et un sentiment profond de tristesse découragée. Or, la prétention de l'école d'Ibsen est de moraliser !

12. — Le *Théâtre de salon*, de Mme Stanislas Meunier, est un recueil très intéressant de petites pièces à jouer en famille, et l'on sait si ce genre est difficile à dénicher, la plupart des comédies connues ne pouvant être données en soirée, et pour cause, et le plus grand nombre de celles qui ont été composées pour jeunes gens et jeunes filles étant d'un ennui mortel. A la condition de ne pas être trop rigoriste, on peut dire que Mme Meunier a évité le premier inconvénient et pleinement écarté le second. La place nous manque pour analyser toutes ces pièces : il y en a six. Donnons-en au moins le sujet : *La Nihiliste* est la mise en scène dramatique de la perversion de sens moral et des malheurs et égarements qui découlent des théories subversives et nihilistes. *Les Silex*

sont une critique de l'indifférence de certaines jeunes filles à l'égard de la question matrimoniale. L'intrigue est fort légère, mais la pièce ne manque pas d'esprit. *Le Rendez-vous* est un joli petit quiproquo. Un amoureux, se trompant d'adresse, fait arriver chez sa mère la jeune fille à qui il a donné son cœur. Tout se termine d'ailleurs parfaitement. *Le Séminariste* est plus compliqué. Un jeune homme aime sa cousine, qui le lui rend, mais, faute d'explication, il se lamente et va entrer dans les ordres, lorsqu'un oncle, un peu plus perspicace, met le holà. *Avant le suicide* est l'histoire d'une jeune fille artiste ayant pour voisin un jeune homme non moins artiste, mais désespéré et qui, sans elle, allait se suicider, n'entrevoyant pas le bonheur qui était à sa porte. *Belle-mère* est peut-être ce qui nous a le moins convenu dans l'ouvrage. Le thème est d'ailleurs si rebattu !

13. — *Un Souvenir du duc d'Enghien* est un petit poème en l'honneur de Mme Louise de Bourbon-Condé, dernière abbesse des chanoinesses de Remiremont, tante du duc qui tomba dans le fossé de Vincennes. L'auteur, qui se cache sous le pseudonyme de Willia, nous la dépeint :

> Ferme durant l'épreuve et retenant sa plainte,
> La fille des Condés pleurait sa race éteinte.

Mais elle faisait mieux : elle demandait chaque jour à Dieu de pardonner « le génie infernal. » Laissant prier la sainte femme, l'auteur décrit éloquemment tous les châtiments subis par Napoléon. Enfin,

> Les rois saisirent l'aigle aux serres enchaînées.
> Sur un pic africain ils mirent sa prison.

Puis, Willia peint les songes lugubres, les sombres pensées, les tristesses, les remords du rocher de Sainte-Hélène, puis la mort, durant laquelle une femme priait : Mme Louise de Bourbon. Les vers sont de bonne facture et le récit attachant.

14. — Nous avons eu déjà l'occasion de parler de M. Marc Bonnefoy. Le volume qu'il vient de publier ne modifie en rien notre impression première. L'auteur est un révolté contre la nature, lisez contre Dieu. Il exprime cette révolte en vers qui ne manquent ni d'harmonie, ni de couleur, ni de connaissance du métier, ni surtout de passion, mais c'est une raison de plus de trouver son œuvre pernicieuse. Le titre de l'ouvrage : *La Bonne mère Nature* n'est là que par ironie. M. Bonnefoy étudie successivement la mer, la terre, les airs, l'humanité, mais c'est toujours avec la même préoccupation de montrer qu'on retrouve partout la souffrance, et que partout la souffrance est inutile et mauvaise. Conception singulièrement fausse, même en dehors de la révélation et au pur point de vue philosophique. Je n'ai pas besoin d'insister. La mer, c'est l'abîme où des millions d'êtres s'entre-dévorent. Et le poète le démontre en prenant chacune des espèces de poissons les plus connus.

A l'aspect de la terre, il s'exclame :

Et devrais-je crier sans but, sans espérance,
Je lancerais vers Dieu mon regard indigné.

Même cri de révolte, à la vue de ce qui se passe dans les airs :

Si le massacre, le carnage
Sont la loi de cet univers,
Nature implacable et sauvage,
Ne pourrais-tu donc dans ta rage
En exempter au moins les airs.

Quant à l'humanité, c'est pire encore, et le poète conclut :

Ah! qui m'expliquera l'inutile douleur?

« Inutile » est précisément ce qu'il faudrait étudier. M. Bonnefoy croit-il que, sans la douleur, l'homme ne serait pas encore davantage ce qu'il lui reproche d'être :

Certes, la brute en lui domine plus que l'ange.

Et comment, après cette constatation, va-t-il jusqu'à dire :

Je le proclame maître et seigneur de la terre,
N'est-ce pas le glorifier?

Oui, mais c'est être illogique. N'est-ce pas d'ailleurs toujours dans l'illogisme que tombent ceux qui ne veulent pas reconnaître les vérités essentielles de la foi?

15. — M. Henri Rouger a tort de s'excuser de la publication, dans *Chants et poèmes*, de vers antérieurs à ceux du *Jardin secret* dont nous avons jadis parlé. Ces poésies valent bien les suivantes, et quelques-unes nous paraissent même supérieures. M. Rouger aime la nature et sait la rendre avec harmonie et facilité, en vers artistement ciselés et à la rime fort riche. Il se laisse aller à une rêverie parfois un peu nuageuse, mais qui ne manque pas de charme. Malheureusement, la note est souvent un peu païenne. Nous aurions à signaler bien des vers et plusieurs pièces excellentes, comme *Hélène*, qui rappelle Leconte de Lisle, *Prière du soir*, *Clair de lune*, *la Voix intérieure*, dont nous citerons du moins les vers suivants :

Tout chante au loin, tout vit, tout rêve;
Tout cherche aux cieux l'œil inconnu :
Le brin d'herbe ému se soulève;
L'homme oublieux s'est souvenu;
La terre heureuse et murmurante,
En brûlant son âme odorante
Au feu d'un mystique encensoir,
Élève en haut sa voix troublée,
Comme une prière exhalée,
Au son de l'Angelus du soir.

J'aime beaucoup moins *Vénus*, récit trop vrai de la chute d'un jeune

homme, mais où il y a des longueurs, et *Noël*, où perce le découragement du doute.

16. — *Le Fraxinet* était une forteresse de Provence, au pied des Alpes et au bord de la mer, occupée par les Sarrasins à la fin du xe siècle. C'est à la prise de cette place que nous fait assister M. l'abbé Bernard, dans un drame très vivant. La scène se passe en 973. L'hésitation est grande, dans le camp des chrétiens, à livrer l'assaut, car l'ennemi est nombreux et bien fortifié, tandis que l'armée provençale est réduite à de faibles forces. Mais Dieu veille sur elle, et déjà voici le fils du caïd qui se convertit à la foi du Christ. Les chrétiens allaient être écrasés ; ils seront vainqueurs. L'action est bien conduite et les vers sont de bonne marque. Il y a du souffle et de l'allure. Mais nous trouvons peu vraisemblables certaines visites que le chef des Sarrasins vient faire, à la façon des héros d'Homère, au chef de l'armée chrétienne, pendant que déjà se livre la bataille.

17. — Les poésies qui composent le volume : *Murmures*, de M. Chavanne, ont été écrites, paraît-il, il y a trente ou quarante ans, et sans arrière-pensée de publicité. Cela se sent un peu, même dans le sonnet-préface, dans lequel l'auteur, s'adressant à ses tablettes, leur dit :

> Le grand jour a-t-il pour vous quelque attrait?
> Prenez garde! vos sévères toilettes
> Manquent de fraîcheur, d'ors et de paillettes,
> Et vos livres n'ont qu'un sourire abstrait.

L'abstrait, c'est, en effet, ce qui domine dans ce volume. Voici, par exemple, ce que fait l'homme de sens en présence de la foule :

> De ce chaos le sage avisé se dégage,
> Et de sa propre main, à l'écart, sur la plage,
> De son être affranchi sculpte les éléments....
>
> Tout endroit à leurs yeux n'a que de faux éclats;
> L'envers mystérieux qu'ils rêvent les fascine....
>
> Mais bien qu'à tout propos l'âpre réalité
> Les blesse, leur rancœur n'est pas sans volupté.
> Amants de l'idéal, confits en quintessences....

Et la métaphysique succède à la métaphysique, avec de vieilles expressions, comme « nectars, miroir de la vérité, psyché, » etc., et parfois des trivialités. Les vers ne sont guère harmonieux. Pourtant, il en est de fort bons, et comme idée et comme forme.

18. — Ni rimes ni mesure dans *la Chambre blanche* de M. Henry Bataille — c'est décidément un genre qui gagne du terrain — mais, malgré tout, de l'harmonie, beaucoup de sentiment et de charmantes créations, quand nous ne tombons pas dans trop de recherche et d'afféterie. M. Bataille compose de petits tableaux avec des souvenirs d'enfance quelquefois un peu trop enfantins. Il a une note très personnelle. Je ne puis

mieux donner un aperçu de son genre qu'en citant quelques vers :

Canard blanc, canard gris, bec en l'air, sous la pluie,
S'en vont à Nantes par la lande et par la plaine,
Et ramiers doux, petits ramiers, couleur de suie,
Sous le soleil, filent vers Metz, Metz en Lorraine....
S'en vont aussi les beaux navires sans patrie....
Nous ne boirons pas le vin qu'ils emportent....

J'ai hâte de dire que je n'ai pas pris cette strophe parmi celles que je préfère, mais celles que je préfère ne sont assurément pas les meilleures au goût de l'auteur.

19. — *Une Agonie.* C'est l'agonie d'un cœur qui a été trompé. Reste à savoir qui l'a trompé, si ce n'est pas une simple fille du Quartier latin, et comment il supporte cet événement bien naturel. Le titre de l'ouvrage le dit, en partie : il ne se console pas. Mais ce titre ne dit pas que l'œuvre est pleine de descriptions sensuelles. L'amour vrai et la poésie vraie n'ont rien à faire avec ce genre. Ce serait injustice, d'autre part, de ne pas reconnaître à l'auteur de vrais mérites d'artiste. A la passion il joint de la couleur, du charme et de la facilité. Son vers est clair et coulant, un peu lâché quelquefois. Les chevilles et les hiatus ne paraissent guère le gêner. La pièce intitulée *Vision*, et qui porte en dédicace : *Pour une inconnue du café d'H....* donne une assez juste idée du genre de M. Langrand. Citons ces quelques vers :

Quel est cet être frêle, et souple, et diaphane,
Un ange aurait-il pu s'égarer dans ces lieux ?
Parle, sylphe léger, perdu dans cet arcane,
Viens-tu de cette terre ou descends-tu des cieux ?

Un divin souffle vibre en tes langes charnelles,
Un ange habite en toi. Va, fuis loin de ce lieu ;
O beauté séraphique, ouvre tes blanches ailes,
Et, craignant notre enfer, retourne auprès de Dieu.

Cet ange qui descend au café d'H...., au café d'Harcourt vraisemblablement, est un peu bien surprenant. On voit d'ailleurs le dégoût fatal que le milieu où il se trouve fait monter aux lèvres du poète.

20. — C'est en cinquante-quatre sonnets que sont rangées les *Rimes à ma payse*, de M. Auguste Gaud. Ce titre donne à songer et l'on se demande si l'on ne va pas entrer dans la gaudriole ; mais il n'en est rien. L'ouvrage est même plutôt triste, fait de mélancoliques souvenirs, de regrets, de déconvenues, mais aussi de bonnes descriptions de la nature, où l'on sent le poète :

Comme un oiseau blessé qui retourne à son nid,
J'ai reporté vers toi ma pensée inquiète ;
O mon humble berceau, rustique maisonnette,
Dont mon âme a gardé le souvenir béni !....

Et puis, je me revois courant par les allées,
Dans un jardin fleuri de lis et d'azalées,
Avec mes cheveux blonds et ma veste en drap bleu....

Et je poursuis encor sur la rose trémière,
Sous l'aveuglant soleil qui brûle ma paupière,
Le papillon de pourpre et la bête à bon Dieu.

Si le dernier vers du sonnet est celui qui doit enlever tous les suffrages, pourquoi terminer par celui-ci :

Or celui qui mourut sous ce toit a connu
La faim. Oh! pourquoi donc n'est-il point revenu
Nous dire s'il avait du pain dans l'autre monde?

Voilà une question qui ne serait pas venue à l'esprit de chacun et qui m'étonne de la part d'un poète généralement simple et inspiré par le sentiment.

21. — *La Lyre d'airain* est un livre politico-religieux, ou plutôt anti-religieux. Il s'ouvre par une attaque contre l'Empire, dont le poète prévoit d'ailleurs justement la chute :

J'aperçois, à travers les blancheurs de la poudre,
Nos glorieux soldats, mornes, vaincus, trahis,
Et la France pleurant ses foyers envahis!

La pièce est datée du 1er janvier 1865. Devant la perversion envahissante, M. Damedor s'écrie :

Desmoulins, Condorcet, Lanjuinais et Danton!
Est-ce là le produit de votre œuvre sublime?

L'œuvre sublime de Desmoulins et de Danton! Il s'élève contre la tyrannie et réclame à grands cris la liberté :

Nous nous acheminons vers ce brillant solstice
D'amour, de charité, de gloire, de justice :
Age d'or pacifique, éden sublime et doux,
Que les religions, mentant aux perspectives,
Placent dès le berceau des races primitives,
Mais qu'il faut voir devant et non derrière nous.

Hélas! nous commençons à le savourer, cet éden! Le poète rêve de vertu, d'honneur, mais ne veut ni de prêtre ni de religion :

Homme, détruis les dieux et cesse tes prières.

22. — *Les Poésies complètes* d'Arthur Rimbaud sont l'œuvre d'un tout jeune homme, on pourrait dire d'un enfant, puisqu'il n'a produit aucune pièce à partir de 1872, et qu'il était né en 1854. Paul Verlaine a écrit la préface de ce recueil, où il trouve qu'il n'y a « point d'assez heureuses naïvetés. » Et je le crois sans peine, car il est rare d'en trouver moins chez quelqu'un d'aussi jeune. Ajoutez-y un réalisme qui donne des nausées, des vers « affreusement blasphématoires, » comme le reconnaît Verlaine lui-même, tous les gros préjugés de l'ignorance en re-

ligion joints à la passion, le tout dans une forme décadente, et vous aurez une idée de ce que peut être cette œuvre. Que s'il s'y rencontre de bons vers, que le poète de *Sagesse* trouve « incomparables » parfois du charme, et des trouvailles d'expressions réelles, nous n'avons qu'à regretter que ces qualités se soient ainsi égarées.

23. — *La Bête noire de Baptistin* est tout simplement un juif, auquel Baptistin, le domestique clairvoyant d'un maître qui ne l'est guère, joue une foule de tours qui finissent par faire éclater le vrai caractère de la juiverie alliée à la maçonnerie. La pièce de MM. J. Drault et N. Gaulois est pleine d'entrain et de gaieté. Très simple, d'ailleurs, et en prose, elle peut être facilement jouée par de jeunes artistes improvisés.

24. — Je ne crois pas qu'il soit beaucoup de tâches plus difficiles et plus délicates que celle d'écrire pour les enfants, surtout pour les plus petits. En ce cas surtout la critique est aisée et l'art est difficile. Je trouve les *Poésies enfantines* de Mme Hortense Barrau un peu trop enfantines ou pas assez, en ce sens qu'elles nous offrent des petits mots d'enfants qui peuvent nous charmer, nous, dans notre orgueil de parents, mais qui ne peuvent rien apprendre aux bébés, sinon les petites sottises de leurs camarades. Citons un exemple. La pièce est intitulée *Bébé gentil :*

Les poissons ne parlent jamais ;
Pourquoi, maman, sont-ils toujours muets?....
La mère avec un fin sourire :
Sans doute, mon trésor, c'est qu'ils n'ont rien à dire.
— Quoi ! les bébés-poissons ne trouvent jamais rien !....
S'ils écoutaient leur cœur, il leur souffierait bien :
« Que je vous aime, petit père !
« Et vous aussi, petite mère ! »

Le livre de Mme Barrau est de sentiments très élevés et renferme de bien jolis petits mots, en bons vers.

25. — Le recueil de M. Maurice Boukay se compose de trente-six *Nouvelles Chansons*, divisées en trois parties : *Rêves, joies, regrets*. Chacune d'elles est accompagnée de sa musique et d'une gravure. Ces gravures sont pour la plupart bien faites : mais presque toutes sont lestes. Les chansons qu'elles accompagnent ne le sont guère moins. M. Sully-Prudhomme, dans une préface très élogieuse, félicite le poète d'avoir « représenté les intérêts les plus profonds du cœur, » d'avoir « servi la cause de l'amour ! » « Cette cause, ajoute-t-il, périclite en France à beaucoup d'égards : je n'ai pas le loisir de l'instruire ici. Je me borne à constater que vous avez chanté les joies et les peines de l'amour d'une voix fraîche, avec un accent nouveau, justement, sincèrement passionné. » Et il ajoute que c'est grâce à M. Boukay « que l'esprit a recouvré ses droits dans le domaine de la chanson. » C'est beaucoup dire. Assurément, il y a des qualités aimables, de la facilité, de la

verve, chez notre poète, et sa première chanson, une des meilleures, suffirait à le prouver :

Tout simplement, comme une rose
Que l'on cueille, un jour, sans raison,
Vous avez pris mon cœur morose,
En passant devant ma maison....

Sans savoir pourquoi ni comment,
Ma peine endormait votre peine,
Tout simplement.

C'est parfait et nous pourrions en citer d'autres de même valeur, comme *le Long du chemin*. Mais tout, dans ces chansons, est-il de cette simplicité et de cette clarté réjouissante des Béranger, des Désaugier, des Nadaud, des Pierre Dupont, nos vrais chansonniers? Certainement non! Et quant à la gaieté, comme elle est loin d'être la leur et comme on y retrouve, envers et contre tout, la marque peu joyeuse de notre époque! Je ne dis rien de l'amour tel que l'entend le poète et qui est loin d'être le véritable amour.

26, 27. — *Afrique* et *Alexandre III*, de M. Alexandre Huré, forment de petites plaquettes inspirées par le patriotisme. La première est en l'honneur des héros qui conquièrent le continent noir à la civilisation. Les dix premières strophes, de quatre vers chacune, commencent par ces mots : « Poète, prends ton luth! » C'est beaucoup pour un poème si court, alors surtout que les vers qui suivent ne répondent pas toujours à ce grand élan lyrique, et c'est toujours dangereux après Musset. Les vers se suivent très semblables les uns aux autres, sans rien qui change ou repose. Nous en dirons autant d'*Alexandre III*, poème en l'honneur du Czar, et qui commence aussi par une invocation :

Viens, je t'appelle, viens, muse de l'heure sombre!

Les vers sont bien frappés, et les rimes très soignées.

28, 29. — *Préludes* est une petite plaquette que M. Hirsch appelle son premier livre. Je ne sais si l'auteur est juif, comme son nom paraît l'indiquer, mais il mérite bien de l'être par sa pièce sacrilège sur *Jésus*. Il déclare avoir des idées « généralement en avance sur celles de l'époque, » mais il est difficile de dire quelles elles sont, car c'est précisément l'absence d'idées, voulue, je crois, qui frappe dans cet opuscule, à moins que ce ne soit l'étrangeté de la forme et des vers, quand vers il y a. Car M. Hirsch pratique ce genre mixte que soupçonnait le Bourgeois gentilhomme, et qui n'est ni vers ni prose. C'est ainsi qu'il passe continuellement et résolument par-dessus les syllabes non élidées : « Sur les plai*es* du chemin.... étiol*ée* d'amour.... angoiss*ée* de terrestres soucis, » etc. Quant aux sentiments et à la forme, voici :

Mon âme, affuble-toi de belles blanches ailes....
Goûte au bonheur, — après, qu'importe si tu crèves

Et, à côté de ces expressions crues, se rencontrent des obscurités, de l'abstraction, une recherche continue de l'effet à produire. Ce que nous disons de *Préludes*, nous pouvons le répéter pour *Sonnets et chansons*, Lisez ce début du sonnet *l'Ame sœur :*

Errant comme un oiseau dont on a brisé l'aile,
Il cherchait par la vie la promise âme sœur,
Après avoir été séduit par l'encenseur
Et vain mirage oré de l'ultime immortelle.

A présent qu'il savait l'illusion si belle,
Il voulait violer son occulte pudeur,
— Réaliser le rêve en écrasant le cœur, —
Pensant s'y délecter d'une saveur nouvelle.

Toutes ces obscurités sont voulues. Mais pourquoi les vouloir ?

30. — Au diable la pudeur!....
Que l'impudicité
Nous ronge jusqu'aux moelles!

Tel est le programme de *la Chanson des baisers*. C'est de l'hystérie et de la monomanie érotique, de la fureur maladive et folle, et cela finit par être terriblement monotone et fatigant. Pourquoi faut-il que M. André Dardy ait ainsi gaspillé les dons poétiques qu'il tient, qu'il le veuille ou non, de la Providence !

31. — *Saint Nicolas*, de M. Eugène Gauley, est un mystère en un acte, qui met sur la scène la traditionnelle légende. La pièce est à signaler aux maisons d'éducation. Elle a été représentée avec succès au pensionnat de Passy. De la légende nous n'avons rien à dire. Il nous suffira donc de constater qu'elle est traduite en bons vers.

32. — *L'Art*, pièce en trois actes et en prose, de M. Thalasso, est, paraît-il, une pièce d'une élévation et d'une moralité qui s'imposent. « Si la morale de convention, très précieuse pour les cocottes retour d'âge et les vieux messieurs décorés, dit M. Jullien dans une préface, s'y trouve quelque peu malmenée, on sent sous le cliquetis des mots palpiter l'humanité et battre douloureusement un cœur d'artiste, ça suffit. » Bien que je n'entre dans aucune des catégories précitées, je trouve que ça ne me suffit pas, et qu'il y a infiniment plus de convention dans cet *Art* nouveau que dans l'antique morale. A l'analyse de la pièce, quelques-uns seront de mon avis. Fabrice Kermogan aime une femme mariée, qui vient à mourir, d'où désespoir de l'homme et déchéance de l'artiste. Il se console en épousant Claudiane, une petite Italienne qui lui avait servi de modèle. Mais il a adopté un enfant qui est devenu jeune homme et qui s'éprend de Claudiane, laquelle lui rend son amour. Fabrice a tout compris. « Alors, cet homme vraiment sublime, s'élevant au-dessus des lois et des conventions sociales par sa foi en l'art, déclare tout oublié.... Il remet entre les mains de son fils

celle qu'il a élevée pour lui, » car c'était son premier but. Mais Marcel trompe bientôt Claudiane. Fabrice s'en indigne, et les deux hommes en viennent aux mains. Voilà les progrès de l'art moralisateur !

33. — M. Henri Fuzéré, dans sa comédie en un acte : *Son cœur*, nous peint les déboires héroï-comiques de ce pauvre Pierrot, qui n'arrive pas à convaincre la moqueuse Colombine. C'est à la fois aimable et spirituel avec une pointe d'émotion. Les vers sont de bonne tournure.

34, 35, 36, 37, 38. — Voici toute une série de monologues de M. René Sosta : *Les Bouts pointus*. Un monsieur se dispose à dire une pièce de Victor Hugo, mais ses bottines le font tellement souffrir qu'il y renonce, pour raconter les aventures que lui a déjà procurées ce désagrément. C'est gentiment comique. — *Les Lunettes d'or*, *l'Histoire de mon petit doigt*, *le Credo de l'enfant*, *Quelqu'un de grand est là*, sont des monologues pour le jeune âge. Tous partent d'une bonne inspiration morale et religieuse et sont agréables. — *Le Jour des Rois* est le récit du retour au foyer d'un fils qu'on croyait mort dans une expédition. — *Le Baiser de deux anges* est lugubre et ne nous paraît pas facile à dire. — *La Petite Bouquetière* est un conte en vers, bien composé, triste et touchant.

39, 40. — *Les Deux Croix* et *le Retour* sont également des monologues, signés Marc Dupuy, et écrits avec émotion. Le premier raconte l'héroïsme d'un prêtre pendant les horreurs de 1871 :

> C'était pendant l'hiver, à cette époque noire
> D'écrasement, de mort, de terreurs, de combats,
> Dont la page est si fraîche encore dans l'histoire
> Qu'elle semble fumer du sang de nos soldats.

Peut-être y a-t-il là un peu trop d'éloquence. Aussi, je préfère *le Retour* du marin au village, tout triste qu'il soit.

40, 41. — *L'Enfant trouvé*, de M. J. Leday, est recueilli par un brave ouvrier, qui reçoit la récompense immédiate de sa bonne action, sous forme de billets de mille francs, attachés au bébé. Ce n'est pas très neuf. — *L'Ours* est la peinture de la terreur d'une foule de braves gens à la vue de l'animal échappé.... qui se trouve n'être qu'une fourrure.

42, 43, 44, 45. — Et encore des monologues, ceux-ci de M. Botrel. *La Soutane :* histoire d'un vieux curé, traîné par les Prussiens, laissé pour mort, ramassé par ses paroissiens, qu'il console vite en s'écriant : « Ce n'est rien ; c'est ma vieille soutane ! » — *Papa Tricolore*, récit patriotique. Un vieil Alsacien se plaît à cultiver des fleurs aux trois couleurs du drapeau, et des fleurs semblables poussent ensuite sur sa tombe. — *Un Bon métier* : saynète pour pensionnat de frères. C'est de la morale en action. — *A qui le neveu ?* Petite pièce un peu embrouillée, mais comique à force de quiproquos s'enchevêtrant sur d'autres quiproquos. Du reste, le tout dans un esprit excellent.

P. Saint-Marcel.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *Atlas universel de géographie*, par Vivien de Saint-Martin, continué par Fr. Schrader. N° 77. *Amérique du Sud*, feuille nord-ouest. Paris, Hachette, 2 fr. — 2. *Vingt Jours en Belgique, guide-album du touriste*, par Constant de Tours. Paris, May et Motteroz, s. d., album de 206 p., orné de 200 grav., 5 fr. — 3. *L'Expédition française de Formose*. Atlas de 10 cartes, par le capitaine Garnot. Paris, Delagrave, s. d., 5 fr. — 4. *Les Français à Madagascar*, par le commandant Grandin. Paris, Hatton, s. d., 2 vol. in-12 de xliii-370-485 p., avec une carte, 6 fr. — 5. *A la Cour de Madagascar. Magie et diplomatie*, par Marius Cazeneuve, médecin et conseiller intime de la reine de Madagascar, Ranavalo-Manjaka. Paris, Delagrave, 1896, in-18 de 342 p., 3 fr. 50.— 6. *Les Missions du colonel Flatters*, par J.-V. Barbier. Paris, Téqui, 1895, in-18 de 174 p., 1 fr. — 7. *Au Kilimandjaro* (*Afrique orientale*), par Mgr Le Roy, vicaire apostolique du Gabon. Paris, L. de Soye, s. d., gr. in-8 de 469 p., orné de 4 cartes et 89 grav., 10 fr. — 8. *Europe in Africa, in the nineteenth century*, by Elizabeth Wormeley Latimer. Chicago, A.-C. McClurg, 1895, in-12 de 450 p., orné de plusieurs portraits, 2 dollars et demi. — 9. *Les Français au Canada. La Jeunesse de Bougainville et la Guerre de Sept ans*, par René de Kérallain. Paris (sans nom d'éditeur), 1896, in-8 de 190 p. — 10. *Le Recrutement des administrateurs coloniaux*, par Émile Boutmy, membre de l'Institut, directeur de l'École des sciences politiques. Paris, Colin et Cie, 1895, in-12 de 127 p., 1 fr. 50.

1. — Nous rappellerons que le grand atlas de Vivien de Saint-Martin, continué par M. Fr. Schrader, doit comprendre quatre-vingt-quatre cartes, dont trente-quatre seulement ont paru. L'importance de cette publication, où rien n'est négligé pour réunir toutes les conditions de la perfection cartographique, explique la lenteur avec laquelle elle se poursuit. *L'Amérique du Sud* a été divisée en cinq feuilles, dont le n° 77 est la quatrième; on y trouve la région nord-ouest, c'est-à-dire la plus grande partie du Vénézuéla, la Colombie, l'Écuador (Équateur) et une petite partie du Pérou et du Brésil. Cette carte, comme les précédentes, se signale par l'abondance des détails, qui n'exclut pas une grande clarté due à l'extrême finesse de la gravure. L'atlas dit Vivien de Saint-Martin continue à mériter d'être rangé au nombre des plus importants ouvrages cartographiques qui existent; il les prime tous par certaines qualités dues au soin avec lequel il est édité.

2. — M. Constant, de Tours, poursuit la publication de sa belle collection des guides-albums du touriste; chaque année nous en voyons paraître au moins un. Celui de *Belgique* est assurément l'un des plus beaux que nous ayons eus entre les mains. Il est plus volumineux que les autres, et les nombreuses illustrations qui l'ornent sont au moins aussi bien réussies que dans les précédents albums. Mais vingt jours, c'est bien peu pour visiter un pays aussi riche en curiosités que la petite Belgique : Bruxelles, Anvers, Bruges, et bien d'autres villes, demandent à être admirées en détail. Aussi, l'auteur a-t-il dû singulièrement serrer son texte et abréger ses descriptions. La plupart du temps, il doit se borner à énumérer les monuments qui méritent une visite. A peine peut-il effleurer d'une plume légère les curieuses particularités des

mœurs locales si intéressantes à étudier chez nos plus proches voisins. Cette fois nous n'avons pas de réserve à faire pour l'esprit irréligieux de l'ouvrage; M. Constant de Tours a fait un effort visible pour rester convenable, même en décrivant une procession à Bruges. Demandons-lui seulement de supprimer, vers la fin du volume, une petite gravure un peu trop galante; elle est au moins inutile.

3. — L'atlas de M. le capitaine Garnot est une très utile contribution à l'histoire de *l'Expédition française à Formose*, sous les ordres de l'amiral Courbet. Il comprend dix cartes très soigneusement levées par le capitaine lui-même, par les ingénieurs hydrographes Renaud et Rollet de l'Isle, et par plusieurs officiers de l'expédition. Elles donnent : l'île et le détroit de Formose; le nord de Formose; les environs de Kelung; le plan de Kelung; un panorama de Kelung; l'entrée du port de Tamsui; les lignes de l'ouest; le secteur sud et le fort de Tamsui; les positions sud et sud-est de Kelung; enfin, les mouillages intérieurs des îles Pescadores.

4. — Voici naturellement les récits de la laborieuse campagne de Madagascar qui font leur apparition. Je ne sais lequel a paru le premier, de l'ouvrage en deux volumes du commandant Grandin ou du gros in-octavo du capitaine de Corlay, dont nous avons rendu compte dans le numéro de janvier. La question n'est pas sans intérêt parce que, si les deux auteurs n'en font pas un seul sous deux noms différents, il est certain que l'un d'entre eux a beaucoup emprunté à l'autre; il y a des paragraphes entiers qui se retrouvent textuellement dans l'un et l'autre ouvrage. De plus, si l'esprit est également bon dans les deux, on y trouve aussi les mêmes défauts de style et de composition : erreurs de faits, confusion dans l'ordre du récit, répétitions fréquentes, etc., jusqu'à cette même affirmation erronée que l'archipel des Nouvelles-Hébrides est possession française. M. le commandant Grandin a suivi le même plan que dans son ouvrage sur la campagne du Dahomey. Il consacre un premier volume à la description de Madagascar; constitution physique, ethnographie, faune, flore, avec un dernier chapitre résumant l'histoire de l'île jusqu'à la campagne de 1895; le second volume est réservé en entier à la dernière guerre, qui est ainsi contée avec les moindres détails. Sous forme d'appendices, nous trouvons à la fin du second volume de curieuses notes sur les fameuses voitures Lefèvre, le wharf de Majunga, l'antagonisme entre la guerre et la marine; ce sont peut-être les parties les plus intéressantes de l'ouvrage. L'auteur, tout en faisant l'éloge sans réserves du corps expéditionnaire, chefs et soldats, n'hésite pas à critiquer sévèrement les fautes commises dans l'organisation par les bureaux du ministère de la guerre. Il est du devoir de l'historien de se montrer impitoyable pour les négligences coupables qui ont failli compromettre le succès de la campagne et ont aggravé dans des propor-

tions effroyables les ravages causés par le climat du littoral de Madagascar. Il importe que la satisfaction légitime que nous éprouvons de voir flotter le drapeau français à Tananarive ne nous fasse pas perdre de vue les graves enseignements que nous avons payés si cher. La carte jointe à l'ouvrage est suffisante. Le portrait du général Duchesne et une vue de Tananarive ornent chacun des deux volumes.

5. — Le livre de M. Marius Cazeneuve : *A la cour de Madagascar. Magie et diplomatie*, n'a que des relations très vagues avec la géographie. C'est le récit d'un séjour que fit en 1886 ce personnage dans la capitale de Madagascar. Habile prestidigitateur, il sut conquérir les bonnes grâces de la Reine et s'imposer au premier ministre, et, s'il faut l'en croire, il ne se proposa d'autre but que de servir les intérêts de la France en déjouant les intrigues anglaises. En des pages fort amusantes, il raconte ses séances de prestidigitation et ses entrevues souvent clandestines avec la Reine, dont il était devenu le confident intime. Il se défend avec beaucoup d'énergie d'avoir eu avec elle d'autres relations que celles d'un ami sincère et dévoué ; d'ailleurs, lui et elle s'étaient unis par le serment du sang, ce qui doit, suivant l'auteur, exclure tout soupçon. M. Lemyre de Vilers, alors résident de France à Tananarive, bénéficia, paraît-il, des bons offices de M. Marius Cazeneuve, qui réussit à faire échouer l'emprunt Kingdon et à lui substituer l'emprunt au Comptoir d'Escompte de Paris pour liquider l'indemnité due à la France. Par ses agissements, notre auteur ne manqua pas de se faire beaucoup d'ennemis, et le jour vint où sa vie n'étant plus en sûreté à Tananarive, il dut retourner en France. M. Marius Cazeneuve ne trouva pas dans sa patrie la récompense qu'il croyait avoir méritée ; mais il eut la consolation d'avoir agi par pur patriotisme : telle est du moins sa conclusion. Ce livre est fort agréable à lire, écrit avec une verve très convenable au point de vue moral et aussi au point de vue religieux ; il ne laisse pas de jeter un jour assez curieux sur bien des recoins du monde politique malgache ; mais il faut tenir compte de l'exagération et de l'emphase méridionales.

6. — La librairie Téqui vient de rééditer le volume intitulé : *Les Missions du colonel Flatters*, par M. J.-V. Barbier, secrétaire général de la Société de géographie de l'Est. Ce volume faisait partie de la collection des *Voyages et découvertes géographiques* éditée sous la direction du regretté Richard Cortambert, par la Société bibliographique. Rappelons seulement qu'il s'agit des deux explorations dirigées par l'infortuné colonel Flatters dans le Sahara algérien ; c'est à la suite de la seconde que tout le personnel de la mission fut massacré par les Touareg Hoggar. Quelques survivants au massacre tentèrent une retraite vers l'Algérie, mais tous périrent de faim au cours de cette lamentable traversée des dunes arides du Sahara. Récit très émouvant, fait d'après des documents officiels et inédits.

7. — Mgr Le Roy, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, a été missionnaire du Zanguebar, sur la côte orientale d'Afrique, avant d'être envoyé comme vicaire apostolique au Gabon, sur la côte occidentale, où il se trouve actuellement. Ayant un goût très développé pour les sciences géographiques, il a publié successivement plusieurs ouvrages dans lesquels il décrit d'une manière fort intéressante les pays qu'il a visités. Le dernier en date, qui vient de paraître, est le récit d'une excursion *au Kilimandjaro* datant de deux ans. En compagnie de Mgr de Courmont, vicaire apostolique du Zanguebar, et d'un autre missionnaire, il visita cet imposant massif qui élève à près de 6,000 mètres son sommet couvert de neiges éternelles. Il ne put parvenir jusqu'à cette altitude qui n'a, d'ailleurs, été atteinte que par deux alpinistes allemands, le docteur Hans Meyer et M. Putscheller ; mais il est allé jusqu'à 4,000 mètres environ, au pied du pic terminal. Naturellement, le principal objectif des missionnaires était de rechercher un endroit favorable pour l'établissement d'une nouvelle chrétienté dans ces régions aujourd'hui placées sous la domination de l'Allemagne. Grâce à l'accueil très favorable des autorités germaniques et de quelques chefs indigènes, ils réussirent dans cette entreprise. En même temps qu'il travaillait ainsi pour l'extension du royaume de Dieu, Mgr Le Roy recueillait d'importants documents scientifiques : géographie, ethnographie, faune et flore, ont attiré son attention. Il a surtout décrit d'une manière remarquable l'importante tribu guerrière des Massaï, qui entoure la base du Kilimandjaro et se fait redouter des autres peuplades et des caravanes même européennes. Grâce à leur caractère, évidemment pacifique, nos missionnaires ont eu généralement à se louer de leurs relations avec les diverses tribus qu'ils ont visitées. Cependant les aventures ne leur ont pas fait défaut, et Mgr Le Roy les raconte avec un esprit du meilleur aloi, en même temps que d'un style élégant et correct. Cet ouvrage, magnifiquement édité et d'une lecture très attachante, forme un excellent livre de prix ; les illustrations, d'après des dessins de l'auteur, sont vraiment remarquables.

8. — L'auteur américaine de *l'Europe en Afrique* se défend d'avoir fait œuvre historique et déclare qu'elle n'a eu d'autre but que de conter ce qui l'a intéressée et ce qu'elle croit de nature à intéresser les autres. Comme objectif c'est un peu vague ; faut-il en conclure que Mrs Latimer s'est réservé de présenter les événements suivant sa fantaisie personnelle et en les habillant à sa guise ? A lire son ouvrage, on le croirait volontiers et l'on ne peut même méconnaître qu'elle en use un peu trop librement avec les latitudes qu'elle s'accorde. Le volume comprend seize récits distincts dont les titres indiquent assez bien les sujets : Mehemet-Ali ; Arabi Pacha ; Gordon et le Mahdi ; Livingstone et Stanley ; L'Afrique noire ; L'Ouganda ; La Guerre en Abyssinie ; Zanzibar ; Les

États barbaresques ; Liberia et notre colonie de Maryland ; Les Petites Guerres de l'Angleterre ; Les Champs de diamants et les mines d'or ; Rhodesia (le pays de Cecil Rhodes) ; La France en Afrique ; Madagascar. Deux passions dominantes influent sur les opinions et même sur la manière de présenter les faits : haine du catholicisme et hostilité contre la France. Pour Mrs Latimer, l'islamisme est un grand progrès, et le musulman qui appuie sa foi sur les deux premiers préceptes du Décalogue ne peut concevoir leur accord avec le culte des images et la « mariolatrie. » Dans l'Ouganda, le capitaine Lugard a été un ange de douceur et un modèle d'impartialité. Les protestants lui reprochent même de s'être laissé séduire par les « trop fascinants Pères blancs ; » Mrs Latimer se garde bien de raconter qu'il les a fait impitoyablement mitrailler, avec leurs néophytes : merci de la séduction. D'ailleurs, les prêtres catholiques voyaient avec dépit triompher l'influence anglaise, parce qu'elle devait supprimer l'esclavage, dont ils profitaient pour acheter des petits nègres et en faire des catéchumènes. Enfin le capitaine Lugard n'a-t-il pas réglé les affaires à la satisfaction générale et avec une parfaite équité ? L'auteur elle-même nous dit comment : une province de l'Ouganda fut attribuée aux catholiques, trois aux musulmans et six aux protestants. Quelle admirable justice distributive ! Mrs Latimer s'étonne que les Français réclament l'évacuation de l'Égypte par les troupes anglaises. Jamais le gouvernement britannique ne s'est engagé à l'évacuation ; sans doute, un homme d'État a dit quelques mots de cela devant la Chambre des communes : mais cela ne tire pas à conséquence. Le roi Louis-Philippe, après 1830, ne s'était-il pas engagé formellement à évacuer l'Algérie dès que la paix et un gouvernement régulier y seraient établis ? Les guerres d'Algérie ont été caractérisées par la barbarie et la férocité « des deux côtés ! » Quant à la guerre du Dahomey, elle est racontée d'une manière plus fantaisiste encore. Qu'on en juge ! Le général Dodds, homme de couleur comme « l'illustre » général Dumas, échoue dans une première tentative. Il est rappelé en France, mais retourne avec des renforts et triomphe enfin. Il fait venir des mercenaires d' « Arabie » pour achever la conquête du pays et ouvrir le commerce avec l'intérieur. L'ambition de la France est sans bornes et trouble la paix de l'Europe ; elle prétend posséder l'Afrique de l'océan Atlantique à la mer Rouge. La preuve en est qu'elle s'est établie à Obock et à Tadjourah et envoie des agents en Abyssinie. — En ce qui concerne Madagascar, Mrs Latimer établit tout d'abord qu'il y a trois siècles l'Angleterre avait au moins autant de droits que la France à s'y établir ; en effet, Charles Ier avait conçu le projet de s'en emparer ! Le peuple hova a droit à toutes les sympathies, car il a une aptitude pour la civilisation à peine inférieure à celle du Japon. La reine Ranavalo III, qui est une personne de haute distinction, a été élevée à l'école des filles de la

London Missionary Society ; on croyait jusqu'alors que c'était chez les Sœurs de Saint-Vincent de Paul, ce qui, d'ailleurs, est facile à vérifier. Les fameux droits historiques de la France n'ont aucune valeur, attendu que cette nation n'a jamais fondé le moindre établissement sur la grande terre : et Fort-Dauphin ! Et Tamatave ! Et Farafate ! En 1885, les troupes françaises, même aidées par les Sakalaves, ont été battues par les Hovas dans toutes les rencontres. En avril 1895, le général Duchesne débarque à « Tamatave » avec ses quinze mille hommes, et, pour conclure, l'auteur espère bien que ce siècle ne finira pas sans voir le triomphe de la juste cause de Madagascar, de sa Reine, de son premier ministre, de son peuple chrétien. — Et voilà comme on écrit l'histoire à Chicago !

9. — L'étude de M. de Kérallain sur l'histoire du Canada, depuis l'arrivée de Montcalm dans la colonie jusqu'à son abandon par les Français, a déjà paru en grande partie dans la *Revue historique*. C'est, à proprement parler, une œuvre de combat, et l'auteur ne s'en cache pas ; il en prévient même dans un court avant-propos : « Si l'allure polémique de notre travail scandalise par moments ou surprend le lecteur, d'avance nous nous inclinons devant sa critique, et, comme seul occupé de la mise en œuvre des documents de famille, nous acceptons personnellement tout le blâme dont on voudra nous charger. » Une telle déclaration a de quoi nous désarmer, et cependant il faut bien exposer ici la question en litige. Pendant les dernières années de la domination française au Canada, un fâcheux antagonisme s'était développé entre les habitants originaires du pays et les employés ou militaires envoyés de France pour l'administration ou la défense du territoire. Le marquis de Vaudreuil, gouverneur, était considéré comme le chef des Canadiens, tandis que le marquis de Montcalm, général en chef des troupes françaises, était le principal personnage du parti métropolitain. Des deux côtés on s'accusait de bien des méfaits, et l'on devait, en définitive, se rendre mutuellement responsable de la perte de la colonie. Ces accusations étaient généralement excessives et même injustes. L'impartiale histoire doit admettre que Canadiens et Français ont fait de leur mieux pour la defense commune, et que ni les uns ni les autres n'ont manqué de patriotisme ; d'autre part, il y a eu dans l'administration de graves dilapidations, le fait n'est pas contestable ; mais, si l'intendant Bigot, qui était un fonctionnaire français, fut le plus coupable des commissionnaires, d'autre part, les fonctionnaires d'origine canadienne ne se faisaient pas faute de piller sans vergogne les finances royales. En somme, on peut dire qu'il y avait du bon et du mauvais des deux côtés, et, quant aux personnalités, le marquis de Vaudreuil pouvait être accusé de faiblesse, mais le marquis de Montcalm ne refrénait pas suffisamment la morgue aristocratique de son état-major. Quoi qu'il en soit, cette regrettable désunion entre Français et Canadiens n'a pas été sans influer de la manière la

plus fâcheuse sur l'issue de la guerre, et les échos n'en sont pas encore éteints. Parmi les écrivains qui ont entrepris de donner le récit de ces événements, les uns, comme M. l'abbé Casgrain, ont pris la défense des indigènes et ont exalté Vaudreuil aux dépens de Montcalm, tandis que d'autres, en plus grand nombre peut-être, se sont inspirés des rapports officiels et lettres privées des généraux et de leurs aides de camp : le marquis de Montcalm, le chevalier de Lévis, de Bourlamaque, de Bougainville. M. de Kérallain s'est ému des attaques assez véhémentes de M. l'abbé Casgrain contre Bougainville, aide de camp de Montcalm, dont il descend, et il a entrepris de justifier cet officier distingué, qui devint par la suite un grand navigateur. Il est regrettable, disons-le tout de suite, que sa défense ne soit pas moins violente et excessive que l'agression. L'auteur va jusqu'à découvrir de grandes qualités à la marquise de Pompadour, et à trouver très naturel le dédain de Voltaire pour les « quelques arpents de neige du Canada. » Tant qu'il se borne à prendre pour l'héroïque figure de Montcalm, on ne peut qu'y applaudir; mais, parti lorsqu'il prend la défense de la misérable cour de Louis XV, il est plus difficile d'approuver. En somme, cette étude est une importante contribution à l'histoire du Canada, parce qu'elle met au jour de nombreux documents; mais la lecture en est attristante, et il est impossible de s'associer sans réserves aux conclusions de l'auteur.

10. — La grande situation scientifique de M. Boutmy donne à sa brochure : *Le Recrutement des administrateurs coloniaux* une haute importance ; elle intéressera vivement les personnes qui s'occupent des questions coloniales, et pèsera sans doute d'un certain poids sur les déterminations du gouvernement. On conçoit combien il importe de recruter convenablement le personnel appelé à l'administration de nos possessions d'outre-mer, de jour en jour plus considérables. Un mauvais préfet en France peut sans doute faire beaucoup de mal ; mais jamais, s'il est concussionnaire, ses prévarications ne peuvent aller bien loin ; d'autre part, ses procédés tyranniques ne peuvent provoquer de dangereuses insurrections, ou du moins seraient-elles promptement et facilement réprimées; il en va tout autrement des fonctionnaires coloniaux, dont l'initiative est nécessairement considérable, et qui gèrent, presque sans contrôle, des intérêts d'une importance capitale ; parfois la maladresse d'un de ces représentants de la France en pays lointain peut entraîner de graves complications diplomatiques. Et cependant, par une étrange et coupable insouciance, nous avons toujours paru traiter très légèrement le choix de ces fonctionnaires. L'opinion publique semble trouver tout naturel que le gouvernement envoie aux colonies les hommes qui le gênent, soit par leur turbulence politique, soit par leurs agissements compromettants et indélicats, ou encore les protégés de députés ou de sénateurs jugés incapables de servir d'une façon con-

venable dans la métropole. Il est inouï qu'on méconnaisse le danger de tels errements. Ce n'est cependant pas là ce qui préoccupe M. Boutmy. Il s'en prend à l'École coloniale créée à Paris pour préparer des fonctionnaires de tout ordre et pour tous pays. Il estime, à juste titre, qu'il est impossible de former dans un même moule des hommes destinés à des emplois extrêmement variés. Il faudrait élargir le cadre de cette initiation, en créant plusieurs écoles, ou plutôt divers centres d'instruction où des stagiaires se prépareraient presque en liberté. Au bout de deux ans, une commission les examinerait et déciderait de leur aptitude à remplir tel ou tel emploi dans la colonie de leur choix. A l'appui de sa thèse, M. Boutmy cite l'exemple des Anglais et des Hollandais, qui forment ainsi d'excellents corps de fonctionnaires coloniaux. Cette thèse est exposée avec une argumentation convaincante et un style élégant, et nous croyons qu'il y a grand profit à en tirer pour perfectionner le mode de préparation aux carrières coloniales adopté en France; mais, pour Dieu! qu'on ne nous rejette pas dans l'arbitraire et le favoritisme, mille fois pires que le système actuel, qui, d'ailleurs, n'en est pas exempt.

Comte de Bizemont.

THÉOLOGIE

Bible, science et foi, par le R. P. Zahm. Trad. de l'anglais par l'abbé Flageolet. Paris, Lethielleux, 1896, in-12 de xvi-320 p. — Prix : 3 fr. 50.

Trois parties, correspondant à trois questions bien distinctes, se partagent ce volume : 1° *L'Hexaméron* mosaïque; 2° *Le Déluge* de Noé; 3° *L'Antiquité de l'homme.*

Au sujet de l'*Hexaméron*, sans en donner lui-même une interprétation qui lui soit personnelle, l'auteur résume les principales de celles qui ont été proposées aux diverses époques. Il fait notamment ressortir d'une manière heureuse les intuitions de génie qui, chez saint Grégoire de Nysse, lui ont fait entrevoir, au moins dans la mesure que lui permettait l'état des connaissances de son temps, la théorie cosmogonique à laquelle Laplace a attaché son nom, et, chez saint Augustin, ont amené ce Père de l'Église à poser des bases sur lesquelles peut légitimement s'appuyer le système de l'évolution, tel du moins qu'une saine philosophie peut l'admettre. Notre auteur insiste avec raison sur ceci, que les plus illustres des Pères et des Docteurs ont toujours attribué, dans l'œuvre de la création et à la suite du commandement divin donné à l'origine, *in principio*, une très large part à l'action des causes secondes et des lois naturelles.

Dans la question du *Déluge de Noé*, l'auteur résume d'abord les opinions des anciens naturalistes sur les phénomènes géologiques qu'ils avaient supposé provenir de ce grand cataclysme, mais qu'une géologie

plus avancée et plus éclairée a été contrainte, dans le courant de notre siècle, d'expliquer par des causes qui lui sont étrangères. Il expose ensuite les difficultés de plus en plus insolubles que les progrès des sciences ont soulevées contre la vieille interprétation qui attribuait au déluge de Noé l'universalité, d'abord géographique ou absolue, ethnographique ensuite, c'est-à-dire relative à la portion habitée du globe terrestre. Le R. P. Zahm a suivi principalement, sur ce point, les remarquables travaux de feu l'abbé Motais, et combattu facilement les oppositions, plus spécieuses que fondées, rencontrées par la nouvelle interprétation auprès des exégètes de l'ancienne école.

L'Antiquité de l'homme peut être envisagée dans trois ordres d'activité intellectuelle : dans la légende mythologique, dans la science humaine, dans l'Écriture sainte. Inutile de s'arrêter aux légendes des Hindous, des Chinois, comme à celles de Manéthon et de Bérose concernant l'Égypte et la Babylonie : les centaines de milliers d'années ou de siècles qu'ils prêtent à l'antiquité de leurs nations respectives n'ont jamais été prises au sérieux. En astronomie, on arguait des tables des Hindous et des fameux Zodiaques de Denderah et d'Esneh ; en géologie et en archéologie préhistorique, des ossements humains et des silex taillés des âges interglaciaires ; en histoire, des papyrus égyptiens et des inscriptions cunéiformes des tablettes, stèles et monuments assyriens ; enfin, au moyen des théories évolutionnistes poussées à l'extrême, on arrivait à reculer l'apparition des premiers hommes dans un passé presque infini.

Comment les calculs fondés sur les tables astronomiques des Hindous ont été reconnus établis à l'aide de données purement mythologiques ; comment Champollion a constaté que les fameux zodiaques égyptiens ne remontent pas plus haut que les deux premiers siècles de notre ère ; comment les plus récents travaux des géologues, principalement en Amérique, réduisent à quelque dizaine de mille ans les centaines de milliers d'années réclamées par une certaine école préhistorique pour l'intervalle qui nous sépare de la dernière période glaciaire ; comment enfin l'évolutionnisme spontané des Haeckel, des Carl Vogt, des Clémence Royer, des Virchow, des Buchner, etc., ne repose que sur des hypothèses inadmissibles et se trouve contredit par ses adeptes mêmes : c'est ce qu'il faut suivre dans la traduction, par M. Flageolet, du livre du R. P. Zahm. Doit-on, néanmoins, s'en tenir à la chronologie biblique, telle que la donne la Version hébraïque suivie par la Vulgate ? D'après elle, 1,656 ans seulement se seraient écoulés de la création d'Adam au déluge, 367 ans du déluge à la Vocation d'Abraham, en tout 4,004 ans d'Adam à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Sans entrer ici dans les développements nécessaires pour montrer, avec l'auteur, comment la chronologie de la Genèse, n'intéressant ni la foi ni les mœurs, n'est point imposée à notre croyance,

il suffira de faire observer que des différences considérables existent, sous ce rapport, entre le texte hébreu et les textes samaritain et grec de la Genèse : là où le premier compte 1,656 et 367 ans, le second porte 1,307 et 1,656, le troisième 2,242 et 1,147 ! ! Il y a donc incertitude complète sur la véritable chronologie biblique, d'autant plus qu'il n'est pas certain que les deux généalogies patriarcales ne contiennent pas des lacunes. Toute latitude est donc laissée à la science honnête et sérieuse pour affecter à l'âge de l'humanité le nombre de siècles qu'elle jugera nécessaire. Et toutefois, par une appréciation qui nous semblerait au moins prématurée, le savant P. Zahm pense que cet âge ne doit pas s'éloigner de celui qui résulterait de la Version des Septante.

Le mérite principal de ce livre est moins dans l'originalité proprement dite que dans le groupement analytique, en un nombre de pages relativement peu élevé, de données et de considérations éparses dans un grand nombre de travaux différents, articles de revues ou bien ouvrages spéciaux.

JEAN D'ESTIENNE.

Conférences de Notre-Dame. Carême de 1895, par Mgr D'HULST. Paris, Poussielgue, 1895, in-8 écu de IV-410 p. — Prix : 5 fr.

Les conférences du carême de 1895 ont eu une importance particulière. Mgr d'Hulst y a abordé avec une liberté tout apostolique les grandes questions qui touchent aux droits de l'État comme à ses devoirs envers les citoyens et envers l'Église. Il a montré en Dieu l'origine du pouvoir social, bien que l'institution qui l'exerce soit presque toujours établie par un fait humain. Cette origine explique tous les droits de l'État et aussi tous ses devoirs. Il a tout pouvoir pour le bien, mais il est responsable envers Dieu de l'accomplissement de ses obligations. Quand l'autorité est partagée, chacun de ceux qui en exercent une part est moralement responsable de l'emploi qu'il en fait. Il est coupable s'il viole le respect dû naturellement à Dieu, les droits des inférieurs et les règles constitutionnelles de la division des pouvoirs. « Quand on croit, s'écrie l'orateur, on est soumis, mais on n'est jamais esclave. La liberté trouve sa première garantie dans la conscience de celui qui commande et son dernier refuge dans la conscience de celui qui obéit. » — L'éminent conférencier montre ensuite que l'État est obligé, comme les particuliers, de reconnaître la religion positive fondée sur la révélation divine, que la situation naturelle de l'État vis-à-vis de l'Église est une entente sur les objets qui intéressent à la fois l'un et l'autre, qu'enfin, le christianisme a été la première source de la civilisation moderne, et qu'il agit même encore pour améliorer notre état social, malgré l'apostasie d'un grand nombre.

On entend bien rarement ces hauts enseignements dans la chaire chrétienne. Pour les connaître, il faut aller les chercher dans les cours

de théologie morale. Aujourd'hui cependant que chacun est censé posséder une part du pouvoir, n'est-il pas de la première importance de se rendre un compte exact de ses droits et de ses limites? Mgr d'Hulst a rendu un service inappréciable à la religion et à la liberté en profitant de sa haute situation et de l'autorité qui s'attache à sa parole pour faire sortir ces importantes vérités du demi-jour des écoles ecclésiastiques et les exposer devant un auditoire d'élite. Grâce à la publication de ce volume, cet auditoire sera toute la France intellectuelle. Nous oserions former un vœu, c'est qu'un résumé populaire de ce bel enseignement fût répandu partout dans les masses. Le journal *la Croix* est tout indiqué pour cette diffusion. Il ne suffit pas d'affirmer la vérité devant les hautes classes; il faut la faire pénétrer partout. Puisque tous sont électeurs aujourd'hui, il faut que tous apprennent où sont les vrais défenseurs de la dignité humaine, et que la liberté vraie et pratique consiste moins dans le droit, souvent illusoire, de choisir ses maîtres, que dans le respect imposé à ceux-ci pour les droits et les initiatives légitimes de leurs subordonnés. D. V.

JURISPRUDENCE

Die Unauflösbarkeit der christlichen Ehe und die Ehescheidung nach Schrift und Tradition, von Dr Aloys Cigoi, O. S. B., Professor der Theologie in Klagenfurt. Paderborn, Schöningh, 1895, in-8 de xvi-248 p.

Étude sérieuse, faisant preuve de consciencieuses recherches personnelles et du commerce assidu des Pères ou écrivains ecclésiastiques, le travail du savant bénédictin sera apprécié de tous ceux qui se préoccupent des questions matrimoniales. Le divorce s'est introduit dans nos sociétés chrétiennes à la suite de l'union adultère de Henri VIII, des débordements impies d'un moine allemand, du schisme russe, et voici que la France, l'Italie, la Hongrie, l'Autriche, lui font aujourd'hui une place dans leur législation. En vain un éloquent orateur protestait-il naguère dans les chaires parisiennes au nom du droit naturel; en vain dans d'autres pays, aussi bien que chez nous, des philosophes indépendants de toute idée religieuse ont-ils proclamé les funestes résultats de la destruction de l'indissolubilité du mariage ; il n'était donc pas inutile d'interroger l'histoire avec les lumières de la critique moderne et de lui demander si réellement les novateurs qui altèrent nos législations pouvaient s'appuyer sur ses documents. Le R. P. Cigoi a démontré qu'il n'en est rien et, depuis le Pasteur d'Hermas et les Canons apostoliques jusqu'à nos jours, il a victorieusement démontré la persistance du dogme de l'indissolubilité. Son plan est fort net : il suit l'évolution chronologique, interrogeant écrivains et conciles à chaque siècle et dans chaque pays. En quelques mots il résume la doctrine, il explique les idées et

renvoie au texte cité par une référence exacte et complète. On ne pouvait désirer une méthode plus simple et plus profitable à la fois pour l'étude personnelle et pour l'argumentation apologétique. Le livre se termine par deux chapitres consacrés à l'exégèse catholique et protestante du texte παρεκτὸς λόγου πορνείας et μὴ ἐπὶ πορνείᾳ de saint Matthieu (v, 32; xix, 9). Théologiens, canonistes, controversistes, publicistes, trouveront dans ce savant petit traité une foule d'informations précises qui leur seront à l'occasion de la plus grande utilité. Les penseurs et les hommes de bonne foi, même non chrétiens, s'y convaincront de la fidélité persévérante avec laquelle l'Église a constamment protégé l'honneur des familles, la paix des ménages et la propagation de l'espèce. Puissent nos sociétés modernes, si cruellement affaiblies aujourd'hui par la disparition de ces éléments de prospérité et de développement, se convaincre qu'en obéissant à la loi divine interprétée par l'Église, elles s'assureraient bien vite le bonheur qu'elles s'obstinent si inutilement à poursuivre en dehors d'elle ! G. Péries.

SCIENCES ET ARTS

Essais et études, par Émile de Laveleye. 1re série, 1861-1875; 2e série, 1875-1882. Gand, Vuylsteke; Paris, Alcan, 1894-1895, 2 vol. in-8 de 412 et 418 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

Tout le monde connaît la merveilleuse fécondité de M. Émile de Laveleye. Bien peu de sujets sont restés étrangers à ses réflexions ou à ses études, et ses publications formeraient à elles seules comme une petite bibliothèque. Après sa mort, survenue au commencement de 1892, une main fidèle vient de réunir un grand nombre de ses articles, publiés jadis dans des revues de Belgique, de France et d'Angleterre. Art, littérature, économie politique, droit international public, politique européenne, religion, histoire intérieure de la Belgique, M. de Laveleye a traité ou effleuré tous les sujets, souvent avec des vues neuves et originales, toujours dans un style élégant et facile, mais trop souvent aussi avec les préjugés et les passions qui aveuglaient sa haute intelligence.

Ces deux volumes sont du plus vif intérêt pour qui veut apprécier ses opinions et l'influence que son talent et son activité ont nécessairement exercée autour de lui. Sans doute les articles sur la politique contemporaine d'alors (par exemple, la nouvelle politique russe [1871]; — la crise de 1873 en France [1873]; — les conférences de Bruxelles et de Saint-Pétersbourg [1875], etc., etc.) ne jetteront pas un grand jour sur l'histoire de ces temps-là; mais il est beaucoup d'autres études d'une portée générale et que les années n'ont pas encore vieillies.

Sur le terrain de l'économie politique, M. de Laveleye prend chaudement parti pour l'école historique : on pourrait même, à propos de Cliffe

Leslie (2e série, p. 228-254), le trouver injuste pour les économistes anciens, Smith et Ricardo en particulier. Adversaire des lois économiques naturelles, il nie, pour ainsi dire, la science ou tout au moins la réduit à l'art d'observer le devenir social selon les formules hégéliennes.

Au point de vue religieux et politique, il est partout un ardent adversaire de la Papauté, de l'Église et du catholicisme. La pensée du confessionnal, cet instrument de domination du prêtre sur la société, le met en fureur. Dans le premier volume notamment, sur les seize articles qui le composent, il n'y en a pas moins de six qui sont consacrés à la polémique religieuse. Nous signalons particulièrement en ce sens les études sur la liberté de l'enseignement supérieur en Belgique (1870 : très intéressant pour l'histoire de l'Université catholique de Louvain et de l'Université libérale de Bruxelles, créée en 1834 par la franc-maçonnerie belge), et sur le protestantisme et le catholicisme dans leurs rapports avec la liberté et la prospérité des peuples (1875). Dans la seconde série, l'article sur l'avenir religieux des peuples civilisés (1875) revêt les mêmes préoccupations d'une forme plus générale. M. de Laveleye voudrait-il cependant se passer de religion ? Non, certes. Au contraire, l'homme est pour lui « un être essentiellement religieux. La morale n'a ni base ni sanction en dehors des idées religieuses ; et sans morale point de justice, point d'ordre social. Si dans l'avenir une religion doit survivre (car M. de Laveleye n'affirme rien à cet égard), ce sera le christianisme de Jésus » (2e série, p. 100), à la condition de bien observer que « la religion du Christ n'a point de dogme et presque point de morale » (ibid., p. 95). Voilà la plus claire de ses professions de foi.

Les partis pris ne sont guère clairvoyants : aussi le temps a-t-il vieilli, voire même démenti plus d'une prophétie de M. de Laveleye. Par exemple, ses disciples eussent bien fait, pour la mémoire de leur maître, de ne pas réimprimer en gros caractères, onze ans après la victoire électorale des catholiques, cette phrase : « Le triomphe du véritable parti ultramontain nous exposerait à deux dangers évidents, indéniables : la guerre civile à l'intérieur ; l'hostilité de l'Europe à l'extérieur » (1re série, p. 279). C'est que, sur ce terrain des questions religieuses, le libéralisme de M. de Laveleye se tourne en un dogmatisme à rebours, comme aussi toute sa tolérance s'évanouit quand il aperçoit dans un lointain quelconque la cornette d'une religieuse. Il faut bien de petits côtés à un grand écrivain.

JOSEPH RAMBAUD.

The Pamunkey Indians of Virginia, by INV. GARLAND POLLARD. Washington, Government printing office, 1894, in-8 de 19 p. (Publication de la *Smithsonian Institution*).

Les Indiens Pamunkey étaient une des tribus les plus puissantes parmi la grande confédération des Algonquins. En 1607, elle comptait

environ mille Indiens. Aujourd'hui, c'est la seule tribu de la Virginie qui ait pu survivre au contact de la civilisation. Elle occupe ce qu'on appelle improprement Indiantown, territoire formé par une langue de terre qui s'avance dans la rivière Pamunkey, sur les limites du comté de King William. Actuellement, le nombre des Indiens Pamunkey est réduit à cent dix environ. Aucun d'eux n'est de pur sang indien. Ils comptent beaucoup de métis de blancs et de noirs. Au point de vue de la taille, de la force et de la longévité, ils devraient être classés dans la moyenne. Leur intelligence dépasse de beaucoup celle des nègres de Virginie. A peu d'exceptions près, tous les adultes savent lire et écrire. Ils forment une population morale et pacifique, vivant de pêche et de chasse. Leurs maisons sont confortables et bien tenues. Ils appartiennent à une secte protestante et possèdent une église, bien entretenue par les fidèles. Leur langage primitif a complètement disparu pour céder le pas à l'anglais. Leur gouvernement, essentiellement démocratique, se compose d'un chef et d'un conseil de quatre membres, élus tous les quatre ans et chargés de faire appliquer la loi écrite, rédigée en dix-huit articles, ainsi que les coutumes relatives à l'appropriation du sol. La terre appartient à la tribu. Chaque individu a droit à un lot, dont il peut jouir sa vie durant; après lui, son lot retourne à la communauté. La fabrication de la poterie et des canots creusés dans des troncs d'arbre formait naguère la principale industrie des Pamunkey. La baisse des prix les a obligés à renoncer à l'art du potier. Ils achètent aux blancs tout ce qui leur est nécessaire.

A. Arcelin.

BELLES-LETTRES

Li Proverbe au villain, *die Sprichwörter des gemeinen Mannes*, altfranzösische Dichtung, nach den bisher bekannten Handschriften herausgegeben von Adolf Tobler. Leipzig, S. Hirzel, 1895, in-8 de xxxiv-188 p.

Le moyen âge a beaucoup cultivé les proverbes ; les trouvères, surtout depuis le xiiie siècle, aimèrent à les citer, et les sermonnaires mêmes ne dédaignèrent pas d'y chercher un enseignement moral ; bien plus, on en fit des recueils spéciaux, tels l'ouvrage connu sous le titre de : *Ce dit li villains*, les *Proverbes au comte de Bretagne* et les *Proverbes au villain*. C'est de ce dernier recueil que M. Tobler vient de donner une édition de tous points remarquable. Ce poème, écrit au xiiie siècle dans le nord de la France, se compose de deux cent quatre-vingts couplets de six vers, chacun d'eux terminé par un proverbe ; la langue est un peu sèche et affecte souvent le forme ambiguë d'un logogriphe dont le proverbe serait la solution ; mais si la valeur littéraire est presque nulle, le recueil de proverbes est des plus curieux. M. Tobler en a beaucoup augmenté l'intérêt grâce aux nombreux proverbes similaires tirés de notre ancienne littérature qu'il connaît si bien, et dont il a enrichi son édition,

qui sera précieuse aux philologues et aux amateurs de parémiologie. Veut-on quelques spécimens de la sagesse de nos pères? *Chose perdue cent souz vaut. Tel pié baise on qu'on voudroit qui fust coupés. Li lous n'est pas si granz come on le crie. Menaces ne sont pas lances. Pour soufraite de proudome, asiet on fol en chaiere.* P.

Le Jeu de Robin et Marion, par Adam le Bossu, trouvère artésien du XIIIe siècle, publié par Ernest Langlois, professeur à la Faculté des lettres de Lille. Paris, Fontemoing, 1896, in-12 de IV-154 p. — Prix : 5 fr.

Le *Jeu de Robin et Marion* est le chef-d'œuvre de la poésie dramatique du moyen âge; on l'appellerait aujourd'hui une comédie pastorale mêlée de couplets. Composé peu après 1282 par Adam le Bossu ou de la Halle, poète et musicien de la suite de Robert d'Artois, il fut joué la première fois à la cour de ce prince, dans le sud de l'Italie, et repris à Arras quelques années après. L'auteur, qui semble avoir créé un nouveau genre dramatique et n'avoir eu que peu d'imitateurs, s'inspire uniquement de l'esprit des « pastourelles, » alors si en vogue dans le nord de la France ; son œuvre est bien une pastourelle dépourvue de la partie narrative, développée et dramatisée ; même action, mêmes personnages, mêmes sentiments ; aussi, malgré quelques détails cherchés dans la réalité, je ne puis y voir avec M. Langlois « une peinture fidèle des caractères et des mœurs champêtres du XIIIe siècle ; » ses bergers, pour n'avoir pas de costumes de soie gorge de pigeon ni de galantes houlettes, sont aussi conventionnels que ceux de Watteau ; ce sont déjà des paysans d'opéra-comique. Ce détail importe peu ; l'ouvrage est charmant, plein de vivacité, de pittoresque et de vers gracieux. M. Langlois en donne un texte qui m'a semblé excellent ; il y a joint une traduction très soignée et qui sera fort utile, car la rapidité du dialogue et la diversité des scènes donnent lieu quelquefois à une certaine obscurité ; l'introduction, très précise, donne tous les renseignements désirables sur l'auteur, ses autres ouvrages, sur le genre pastoral dans la poésie lyrique du moyen âge ; et il est à souhaiter que ce livre, élégamment imprimé, sorte du cercle si étroit des initiés et trouve un plus grand nombre de lecteurs, que l'ouvrage du vieux trouvère artésien mérite à tous égards.

Les nombreux fragments de chansons qu'Adam de la Halle fait chanter à ses personnages sont, dans les manuscrits, accompagnés d'une notation musicale : Coussemaker est le premier, je crois, qui en ait donné une transcription satisfaisante en notation moderne : M. Langlois la reproduit ici ; malgré une certaine monotonie, la mélodie se dégage généralement bien, et même quelques airs ne manquent pas de charme : par exemple, l'air : *Bergeronnette, Douche baisselette....* On doit à M. Langlois une remarque à ce sujet que je crois neuve et bien fondée : ces airs ne sont pas d'Adam de la Halle, mais des chansons populaires inter-

calées par lui dans sa pièce ; il y a en effet un abîme entre ces mélodies un peu rudimentaires, mais d'une tonalité encore appréciable, et les rondeaux ou les motets de sa composition, dont l'enchevêtrement et la complication n'ont pas pour nous de signification musicale. J. C. P.

HISTOIRE

Manuel des antiquités romaines, par Th. Mommsen et J. Marquardt. V. *Le Droit public romain*, par Théodore Mommsen. Trad. par Paul-Frédéric Girard. Paris, Fontemoing, 1896, in-8 de IV-496 p. — Prix : 10 fr.

Le cinquième volume de la traduction du *Droit public romain*, de M. Mommsen, entreprise par M. P.-F. Girard, est tout entier consacré à l'étude du principat. Personne, jusqu'à l'illustre savant d'outre-Rhin, n'avait encore osé tenter la solution de ce grave et délicat problème. Deux causes peuvent expliquer cette prudente abstention. La première en est que les textes des jurisconsultes romains jetaient peu de lumière sur la question, et la seconde, que les seuls écrivains de l'antiquité qui nous fournissent des indications théoriques sur la nature de la puissance impériale, nous voulons dire Appien et Dion Cassius, étaient des Asiatiques et des Alexandrins d'éducation hellénique du IIe et du IIIe siècle, pleinement ignorants des caractères propres et essentiels de la constitution romaine. Aussi, en face de cette pénurie de sources authentiques, M. Mommsen s'est-il « avant tout efforcé de montrer le principat du Ier siècle dans sa liaison intime avec la république, et de rendre intelligible à nos façons de penser modernes cette production dernière de la force politique créatrice de la république romaine, dans sa physionomie à la fois étrange et grandiose, dans sa physionomie individuellement romaine en même temps que caractéristique de la fin de l'État romain proprement dit. » Point n'est utile d'insister sur l'intérêt considérable que présente cette savante analyse du régime conçu et inauguré par Auguste. L'auteur excelle à mettre en relief que la conception officielle était celle du gouvernement du Sénat et du peuple ; qui veut aller au fond des choses ne tarde pas à reconnaître que c'était en réalité la division singulièrement inégale du pouvoir entre le prince, considéré comme l'homme de confiance du peuple, et le Sénat. Comme la république qui l'a précédé, le principat se fonde sur la souveraineté du peuple : le *princeps* n'est que le premier des citoyens. Sa magistrature étant viagère, sa mort laisse par cela même le pouvoir vacant. Et, ainsi que l'observe M. Mommsen avec autant de finesse que d'exactitude, le principat romain est, en théorie même et non pas seulement en pratique, une autorité tempérée par la révolution légalement permanente. Ce qui, avant tout, constitue le principat, c'est l'*imperium*, ou puissance proconsulaire, c'est-à-dire le commandement en chef exclusif des forces militaires de tout l'empire. Mais tel n'est pas

son unique élément : il y faut joindre la puissance tribunitienne permanente, sans aucune limitation de temps ni de lieu, pourvue de tous les accroissements dus à la démagogie républicaine, « devenue et demeurée, spécialement au point de vue théorique, l'expression exacte et intégrale du pouvoir souverain, » écrit l'auteur. C'est en vertu de cette précieuse puissance que le prince peut faire voter les lois par la plèbe ; seulement, à partir de Tibère, l'autorité législative est exercée par le Sénat, dans les étroites limites qui lui sont désormais assignées. Le Sénat, d'ailleurs, n'est pas pour apporter une gêne bien considérable à l'omnipotence du souverain, qui tire de sa puissance tribunitienne le droit d'annuler les sénatus-consultes. Le principat subsista dans cette forme depuis son origine jusqu'au IIIe siècle : c'est à Dioclétien qu'est due la construction de l'édifice monarchique, et M. Mommsen estime que la différence qui vint, en droit public, séparer ce dernier régime du principat fondé par Auguste et par Tibère, est pour le moins aussi considérable que celle qui existe entre celui-ci et l'ancien régime républicain.

Telles sont, trop brièvement résumées, les idées maîtresses de ce beau livre, dans lequel se retrouvent les qualités et les défauts ordinaires de l'historien allemand : une érudition que sa profondeur rend souvent obscure, un style qui gagnerait à avoir été pensé par un esprit moins touffu, des conjectures qui parfois cessent d'être de l'histoire. Quant à la traduction, M. Girard a eu le talent de rester égal à lui-même. On ne pouvait lui demander plus ni mieux. P. L.-L.

Les Assemblées provinciales de la Gaule romaine, par Ernest Carette. Paris, A. Picard, 1895, in-8 de 503 p. et 1 héliogravure. — Prix : 6 fr.

L'organisation et le rôle des assemblées provinciales sous l'Empire romain commencent seulement d'être connus. Il fut une époque où les érudits n'attachaient aucune importance à cette institution ; plusieurs, dans la suite, y voulurent voir un essai de parlementarisme ; ces deux opinions, aujourd'hui, sont l'une et l'autre répudiées. Le livre de M. Guiraud, publié en 1887, a savamment débrouillé la question, et l'on y doit toujours recourir. En janvier 1888, enfin, la découverte d'une plaque de bronze indiquant les privilèges du flamine de la Narbonnaise a précisé et enrichi nos connaissances.

M. Ernest Carette, dans son livre sur les assemblées provinciales de la Gaule romaine, se montre fort bien informé des travaux antérieurs. Il les discute et les critique avec aisance. Il aborde de front, lui-même, tous les problèmes que soulève le sujet, dût-il, au terme de son enquête, les déclarer insolubles (ainsi fait-il pour la question, tant controversée, de l'*inquisitor Galliarum*).

Voici quelques-unes des solutions personnelles de M. Ernest Carette.

L'assemblée gauloise qui sollicita l'expédition de César contre Arioviste, et les deux assemblées qui, durant la guerre des Gaules, s'efforcèrent d'organiser la résistance contre César, ne prouvent en aucune façon l'existence d'un système de *concilia* nationaux antérieurs à la conquête. — Les cinq assemblées que César tint en Gaule durant la campagne sont comme des cours d'honneur ; elles se laissent convoquer, puis dissoudre, par le vainqueur; on ne les voit pas agir de plein droit. — L'assemblée provinciale de la Narbonnaise fut organisée par une *lex data;* M. Carette attribue cette origine et cette portée au texte épigraphique trouvé à Narbonne, et il s'élève contre M. Guiraud, qui assimile les premières assemblées provinciales à des *collegia licite coeuntia.* Dans les diverses régions des Gaules, c'est vraisemblablement une loi qui organisa le culte de Rome et d'Auguste, tout comme en Narbonnaise. — Aucun rapport de hiérarchie n'existait entre le prêtre provincial et les prêtres municipaux de Rome et d'Auguste. — Dans la région des trois Gaules, où les villes étaient d'une condition inférieure, le droit de cité, à l'origine, ne dut point être requis pour l'exercice du sacerdoce de Rome et d'Auguste. — Les *concilia*, quoi qu'en dise Mommsen, ne jouèrent point de rôle dans la perception de l'impôt impérial. — Le *jus signandi* dont jouissaient les *sacerdotales* dans l'assemblée provinciale était sans doute le droit d'envoyer leur vote sans assister en personne à la séance. — La diète d'Arles qui, en 455, éleva Avitus à l'Empire, serait à tort considérée par M. Guiraud comme un *concilium* régulier fonctionnant en vertu du célèbre édit d'Honorius. — Le préfet du prétoire, au Bas-Empire, ne serait point, quoi qu'il semble à M. Guiraud, le président du *concilium.* — Dans ces *decemviri*, mentionnés par Sidoine Apollinaire, qui jugèrent Arvandus, préfet du prétoire des Gaules, il faut reconnaître, non point une institution spéciale, mais simplement une commission de dix sénateurs, qui s'acquittaient de leur mission de juges en présence du Sénat. — Il nous a paru bon d'énumérer ces détails, par lesquels M. Carette se distingue de ses prédécesseurs, pour faire apprécier la minutie de l'étude de M. Carette et pour en faire mesurer la nouveauté.

Sur certaines questions qui ne touchent que fort indirectement à l'objet même du volume, les références sont légèrement surannées : par exemple, page 425, au sujet de la création du vicariat d'Arles, récemment étudiée dans un très important travail de M. l'abbé Duchesne, on est surpris de voir M. Carette renvoyer à Gorini. Nous avons relevé, çà et là, quelques fautes d'impression vraiment fâcheuses. (Sont-ce toujours, même, des fautes d'impression ?) Page 100, il est question de la « *consecratio* de Julia Augusta, » sous le règne de Claude ; il s'agit vraisemblablement de Livie, qu'on honora sous le nom de *Diva Augusta.* Page 246, la Bagaudie est rapportée à l'année 368, tandis que, page 235, l'auteur en rattache les débuts, avec une approximative exactitude, à l'an-

née 277. Page 272, au lieu de Maximien, il faut lire : Maximin Daia. Page 321, au lieu de Magnence, il faut lire : Maxence. Les *Additions et corrections* qui terminent le volume ne signalent point ces erreurs.

GEORGES GOYAU.

Il Nome personale nella Lombardia durante la dominazione romana, del Dr BARTOLOMEO NOGARA. Premiato dalla R. Accademia scientifico-letteraria di Milano col premio Lattes. Milano, Ulrico Hoepli, 1895, in-8 de 272 p. — Prix : 12 fr.

On se rappelle que M. Camille Jullian, dans ses *Inscriptions de Bordeaux*, et M. Gaston Boissier, dans le *Journal des savants*, par la simple étude des prénoms, des noms et des surnoms que nous ont conservés les inscriptions de l'Aquitaine, sont arrivés à de précises et curieuses conclusions sur les développements de la civilisation romaine en Gaule. Observée avec minutie, interprétée avec finesse, l'onomastique apporte à l'histoire une utile contribution : le livre de M. Nogara, relatif à la Lombardie, nous en est une preuve nouvelle.

Le cinquième volume du *Corpus* et les *Supplementa italica* publiés par M. Pais renferment plus de deux mille inscriptions lombardes ; M. Nogara les a toutes passées en revue, et les résultats de ses recherches sont classés sous les rubriques suivantes : types onomastiques masculins, types onomastiques féminins, types onomastiques des affranchis et des affranchies, types onomastiques des esclaves, prénom, nom, surnom, éléments accessoires, noms de forme étrangère.

La conclusion d'ensemble, qui résulte de ces divers chapitres, c'est que l'onomastique romaine, à mesure qu'on descend dans l'histoire de l'Empire, s'altère profondément. Mais cette altération même en symbolise une autre plus grave, qui dissolvait peu à peu le concept de la famille et de la *gens*. Il se produisit, dans les premiers siècles de notre ère, une dislocation des noms. Auparavant, ils étaient de véritables organismes ; les divers vocables qui les composaient avaient chacun son but et sa portée : le *praenomen* désignait personnellement l'individu ; le *nomen* rattachait cet individu à sa *gens ;* le *cognomen*, à sa *familia*. Avec le temps, le *praenomen* et le *nomen*, déformés ou bizarrement formés, déchurent de leur valeur, et leur raison d'être fut oubliée ; le *cognomen* seul conserva une grande importance ; mais au lieu d'être l'étiquette familiale du personnage dénommé, il devint, par excellence, une étiquette individuelle ; et, dans cet office, il eut à subir la concurrence imprévue du sobriquet (*signum*), qui, dans beaucoup d'inscriptions lombardes, a plus d'importance que les noms authentiques. A ces dissolutions internes, ajoutez l'influence du christianisme, qui crée des *cognomina* tout nouveaux, et celle des infiltrations étrangères : les vieilles habitudes de langage ne pouvaient manquer d'être bouleversées.

M. Nogara donne des preuves quasi mathématiques de ces diverses affirmations. Soit, par exemple, son chapitre sur l'onomastique masculine. Il relève 2,232 noms masculins : 1,200, conformément au type usuel, ont les trois éléments : prénom, nom, surnom; 55 ont plus de trois éléments ; dans 208, le surnom fait défaut ; 330 manquent du prénom ; et 439, enfin, se réduisent à un seul mot. Presque toutes les inscriptions où sont mentionnées des fonctions publiques se rattachent aux trois premières catégories. Dans les deux dernières, postérieures à l'an 300 de notre ère, les inscriptions chrétiennes prennent place ; et la cinquième, à elle seule, contient 150 noms chrétiens.

De ces calculs, M. Nogara induit les plus ingénieuses hypothèses. A la différence de beaucoup d'écrits du même genre, publiés en Allemagne, et qui se résument en des additions sans donner aucune satisfaction à l'esprit du lecteur, M. Nogara, par ce dépouillement épigraphique en apparence ingrat, éveille et satisfait la curiosité historique.

GEORGES GOYAU.

Le Système du moins possible et Demain dans la société chrétienne, par Mgr ISOARD, évêque d'Annecy. Paris, Lethielleux, 1896, in-12 de 346 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons lu ce livre avec beaucoup d'intérêt. Il est un nouveau témoignage du talent et du zèle sacerdotal bien connu de Mgr Isoard. Hélas ! l'éminent prélat a trop raison. Si depuis une trentaine d'années les églises se sont remplies dans les grandes villes, si les hautes classes sont revenues au catholicisme et si la pratique religieuse est devenue de bon ton, ce mouvement, si consolant à la surface, cache bien des misères, bien des laisser-aller. Où est l'esprit de sacrifice, de pénitence et de mortification qui fait les grandes âmes ? Combien de gens vont à l'église par habitude, n'ayant qu'une idée très vague des mystères qui s'y accomplissent ! Combien de personnes même s'approchent à chaque instant des sacrements et qu'on ne trouve ni plus modestes, ni plus conciliantes, ni plus désintéressées que tant d'autres dans leurs relations habituelles ! Que de chrétiens de nom absolument ignorants des vérités de la foi, insouciants de leurs misères spirituelles et croyant bonnement que Jésus-Christ n'a parlé de l'enfer que pour effrayer les naïfs !

Mgr Isoard met à nu toutes ces plaies avec une rare vigueur.

A quoi tient une semblable situation ? Est-elle le résultat naturel de la rentrée des classes riches dans l'Église ? Est-il inévitable que la proportion des faiblesses et des défaillances augmente plus rapidement que le nombre des fidèles ? Est-elle au contraire le résultat regrettable d'un système de laisser-aller qu'aurait adopté le clergé ?

Mgr Isoard incline vers cette dernière opinion. Jusqu'à quel point est-elle fondée ? C'est aux vénérables collègues de l'auteur et au Saint-Siège

à décider. Il nous semble bien que le savant prélat signale des tolérances excessives. Il est tel grand mariage, tel concert dit spirituel où l'église ressemble plus à une place publique qu'au temple de Dieu. D'un autre côté, Mgr Isoard ne s'alarme-t-il pas trop de faits jugés généralement fort innocents, par exemple, de voir un collège catholique donner une représentation de la fille de Roland travestie en fils de Ganelon ? Quant au laisser-aller dans l'administration des sacrements, aux saluts multipliés, aux expositions continuelles du Saint Sacrement, etc., nous n'oserions essayer de prévenir, sur des points si délicats, le jugement de l'autorité suprême ecclésiastique.

La controverse soulevée par Mgr Isoard nous rappelle de très loin, il est vrai, la célèbre discussion sur les *lapsi* dans les premiers siècles de l'Église. Saint Cyprien avait raison sans doute de déclarer très imparfaits et peu dignes de l'Église ces chrétiens qui n'avaient eu ni assez de foi ni assez de courage pour résister à la crainte des supplices. Le Saint-Siège eut alors d'autres vues. Chargé de la formation de l'Église visible du Christ, il jugea qu'il ne fallait décourager aucune bonne volonté et qu'en n'admettant que les chrétiens parfaits, toujours en trop petit nombre, il n'arriverait pas à former ce grand fait social qui est le catholicisme et que son importance rend visible à tous les yeux comme un phare placé sur une montagne élevée.

Jugera-t-il aujourd'hui que la mesure de mansuétude soit dépassée?

D. V.

La Crise religieuse en Angleterre, par le P. Ragey, mariste. Paris, Lecoffre, 1896, in-18 de VIII-304 p. — Prix : 2 fr. 50.

L'Église d'Angleterre traverse dans notre siècle une crise importante: ce grand pays, arraché de l'unité romaine il y a trois siècles par la passion d'un despote, est agité aujourd'hui d'un violent désir d'y rentrer. Quiconque s'intéresse au progrès de la foi et au triomphe du règne de la grâce ne saurait rester indifférent à ce grand mouvement. Déjà le rapprochement s'est opéré de fait sur un certain nombre de points ; des conversions individuelles relativement nombreuses ont réjoui l'Église ; mais pour qui ne voit pas les choses d'un regard superficiel, il existe encore un abîme entre les deux Églises et des obstacles considérables s'opposent à l'union définitive. Le P. Ragey, qui a séjourné longtemps en Angleterre et qui, l'année dernière particulièrement, a pu y étudier les choses de très près, publie un livre qui se recommande de lui-même à l'attention des cœurs chrétiens. Le caractère miraculeux qui marque la renaissance du catholicisme en Angleterre, les difficultés que rencontre l'union chez les anglicans, dont la bonne foi et la bonne volonté sont contre-balancées par des préjugés enracinés et presque invincibles contre l'Église catholique et parfois par l'ignorance théologique,

lui sont des motifs de penser que cette conquête, d'autant plus précieuse qu'en donnant à la Grande-Bretagne un aussi vaste empire, Dieu semble avoir sur elle des vues particulières, ne dépend guère des combinaisons et des efforts humains; qu'elle est entre les mains du Très-Haut et que le vrai moyen de l'obtenir est de la lui demander par de ferventes prières : ce sont des prières qui ont obtenu des conversions partielles, celle de l'illustre Newman, par exemple ; ce sont des prières qui obtiendront la conversion complète et définitive. La conclusion pratique du livre est donc de nous inviter à unir nos efforts en récitant les prières enrichies déjà par les Souverains Pontifes de riches indulgences. C'est à Nosseigneurs les évêques à convier les fidèles confiés à leurs soins à cette œuvre de salut.

Le chef de l'Église catholique en Angleterre, Son Éminence le cardinal Vaughan, a daigné envoyer à l'auteur une lettre pour le féliciter de son œuvre et pour s'associer à l'appel qu'il adresse à l'Église de France. Avec la grâce de Dieu, cet apostolat de la prière réussira et le zélé mariste aura sa large part dans le succès final.

Bien que ne s'adressant qu'aux croyants, l'ouvrage sera lu avec profit, même par ceux qui ne croient pas; il leur fournira des renseignements sur une question du plus haut intérêt. E.-G. L.

La Décentralisation, *étude pour servir à son histoire en France*, par le comte DE LUÇAY. Paris, Guillaumin, 1895, in-8 de 244 p. — Prix : 6 fr.

Le savant auteur des *Assemblées provinciales sous Louis XVI* et des *Secrétaires d'État depuis leur institution jusqu'à la mort de Louis XV* apporte aujourd'hui une très utile contribution à l'étude de l'un des grands problèmes de l'heure présente : la décentralisation en France. C'est le dossier historique le plus complet qui ait été publié sur la question. Après nous avoir présenté un tableau net et précis de l'organisation administrative avant 1789, on nous raconte l'œuvre de la Constituante et la formation des départements. Une troisième partie nous montre ce qu'est devenu ce mécanisme au bout d'un siècle et comment fonctionnent maintenant les divers rouages de notre gouvernement local. Dans un appendice fort curieux, l'ancienne division par généralités est rapprochée de la division actuelle par départements, avec les chiffres de la population et le rendement des impôts. On voit quelles intéressantes comparaisons ces documents permettent d'établir. Au moment où la Ligue de décentralisation, fondée par M. de Marcère, active sa propagande, ces pages font comprendre comment notre centralisation administrative est un legs tout à la fois de l'ancien régime et de la Révolution, et par quels lents progrès un peu de liberté a pénétré dans les cadres fixés en l'an VIII. Sont-ils définitifs ? Sans doute il faut

n'y toucher qu'avec une extrême prudence et tenir compte de ce qu'ils ont produit depuis près de cent ans. Puis on ne doit pas oublier que la vie locale ne se crée pas uniquement par des actes administratifs; sa renaissance dépend aussi des mœurs. Mais je persiste à croire que pour faire œuvre sérieuse et vraiment féconde, il faudrait tenter hardiment une sorte de reconstitution provinciale. Baron J. Angot des Rotours.

Die theologischen Studien und Anstalten der katholischen Kirche in Oesterreich, von Dr Hermann Zschokke. Wien und Leipzig, Wilhelm Braumüller, 1894, gr. in-8 de x-1235 p. — Prix : 37 fr. 50.

L'étude très complète, nous allions dire monumentale, consacrée par Mgr Hermann Zschokke aux écoles de théologie catholique en Autriche et à leurs méthodes, n'a pas, pour le lecteur français en général, un intérêt immédiat, mais elle est une source excellente d'informations pour ceux qui se préoccupent de comparer les divers systèmes d'instruction supérieure. Pendant de longues années d'assidu labeur, l'auteur a dépouillé avec une véritable conscience les archives du ministère de l'instruction publique à Vienne et compulsé une littérature immense en ayant soin, comme il le dit lui-même, de s'effacer autant que possible pour laisser parler les documents. Tout d'abord le docteur Zschokke s'attache à nous décrire l'enseignement de la théologie dans les Facultés, puis il l'envisage dans les séminaires et enfin dans les maisons religieuses. Ce sont ses trois grandes divisions. Méthodes, bibliothèques, histoires de fondation et de développement, usages scolastiques, activité des professeurs, administration, statistique, revenus, etc., tous ces renseignements s'accumulent avec ordre et précision. L'auteur a recouru, pour l'histoire de chaque école en particulier, à la collaboration des hommes les plus compétents et a ainsi assuré une valeur très spéciale à son œuvre. Nous rencontrons successivement l'historique des séminaires de Vienne, Salzbourg, Göritz, Zara, Prague, Olmütz, Lemberg, et plus loin, celui des écoles religieuses des chanoines de Saint-Augustin, des cisterciens, des prémontrés, bénédictins, franciscains et capucins, rédemptoristes, lazaristes, dominicains, jésuites, méchitaristes, etc. On conçoit que nous ne puissions entrer dans de grands détails sur les événements rapportés dans chacune de ces monographies : qu'il nous suffise d'avoir indiqué le soin extrême avec lequel elles sont rédigées et la bibliographie souvent considérable qui les accompagne. Où ce bel ouvrage devient plus pratique pour nous, c'est dans les quelques chapitres consacrés aux vues plus générales : par exemple dans les considérations si justes que l'érudit auteur consacre aux institutions ecclésiastiques, à l'acquisition des grades, etc. On trouvera en particulier des réflexions instructives sur les inconvénients causés par les changements trop fré-

quents de professeurs. Nous constatons, en parcourant ces pages, que la manie bureaucratique n'est pas exclusivement française et que le gouvernement autrichien, depuis Marie-Thérèse surtout, en a singulièrement abusé. C'est ce qui explique le volume véritablement anormal de l'ouvrage. Il était nécessaire, si l'on voulait être complet, d'entrer dans une foule de détails secondaires, mais nous sommes obligé de reconnaître (sans en vouloir faire de reproche à l'auteur), que cette multiplicité de faits ou de documents officiels sans importance alanguit quelque peu l'intérêt général.

Il n'est que juste pourtant d'ajouter aussitôt qu'une autre raison de l'étendue de ce travail se trouve dans la singulière variété des institutions où il nous fait pénétrer. Mgr Zschokke ne pouvait se dispenser de nous les présenter tour à tour, car il a compris combien il est important de pouvoir comparer le degré d'avancement relatif de l'enseignement dans les séminaires ou monastères allemands, croates, slaves, grecs, bohémiens, etc. Dans un pays où se rencontrent tant de nationalités et de rites divers, il est certain que l'importance d'un pareil travail est considérable, tant au point de vue politique qu'au point de vue de la pédagogie théologique, si cette expression « pédagogie » peut être adaptée à ces matières.

En face des monuments du développement constant de la haute formation cléricale et religieuse, on comprend combien sont injustes les reproches si légèrement infligés à l'Église de n'avoir pas su garder la tête de l'enseignement scientifique en nourrissant chez ses ministres l'amour du savoir et le zèle de l'enseignement. Les gouvernements modernes ont profité de son expérience et des résultats qu'elle a su acquérir : si seulement ils n'avaient pas entravé sa généreuse concurrence, peut-être la science y aurait-elle gagné quelque chose ; en tout cas, la moralité générale et les nobles ambitions n'en auraient certes pas été diminuées.

G. Péries.

The English Church in the nineteenth century (1800-1830), by John H. Overton. London, Longmans, Green and Co, 1894, in-8 de 350 p.

L'auteur avait publié, il y a quelques années, une *Histoire de l'Église anglicane au XVIIIe siècle*, et s'est trouvé amené, par l'entraînement du sujet, à écrire l'*Histoire de la même Église au XIXe siècle*. C'était un sujet plus séduisant que le premier, car chacun sait combien l'Église anglicane, au XVIIIe siècle, était effacée et languissante. Malheureusement, M. Overton, soit prudence, soit frayeur d'entrer dans des controverses délicates et épineuses, s'est arrêté juste au moment où l'intérêt devient palpitant, à la veille du célèbre mouvement d'Oxford, provoqué par le docteur Newman et ses amis.

On en éprouve une véritable déception quand on songe à l'importance extrême qu'a prise cette évolution qu'on a appelée le mouvement d'Oxford, aux controverses passionnées qu'elle a soulevées, à la direction nouvelle qu'elle a imprimée aux idées de la plupart des ministres anglicans, aux retours innombrables à l'Église catholique qui en ont été la suite. Cela ne veut pas dire que l'auteur ait eu tort d'écrire cette histoire ; au contraire, ces premières années jettent un grand jour sur ce qui est advenu dans la suite ; mais seulement qu'il a eu tort, à notre avis, de s'arrêter en si beau chemin et de ne pas présenter un tableau complet d'événements si indissolublement liés.

Si un historien catholique traçait de l'Église anglicane le portrait qu'en trace M. Overton, on crierait à l'exagération, à la partialité. La plume d'un pasteur protestant ne peut être suspecte et il faut lui savoir gré de sa franchise. « L'Église anglicane, dit M. Overton, avait dormi d'un profond sommeil pendant le XVIIIe siècle et, pendant ce temps, des abus énormes s'étaient multipliés et avaient grandi. L'indifférence générale, l'abandon des églises par le peuple, l'absence des recteurs et des *parsons* de leurs paroisses, le cumul des bénéfices, la légèreté dans les fonctions saintes, sont des traits qui reviennent dans tous les rapports officiels et dans les mandements (charges) épiscopaux du commencement du siècle. » Les évêques eux-mêmes donnaient souvent l'exemple du cumul de riches bénéfices avec leur évêché et de la légèreté mondaine : on en voyait qui examinaient un candidat à la prêtrise, sous une tente, entre deux parties de cricket, ou dans leur chambre, en se rasant. Cependant, sous le coup des idées révolutionnaires qui commençaient à souffler en tempête à travers la Manche, les plus grossiers abus avaient disparu et le clergé anglican commençait à se réveiller ; malgré ce progrès, le portrait que les mémoires contemporains crayonnent du Parson de 1815 ou 1820 nous représente un ecclésiastique correct, mais mondain, ou, si l'on veut, un homme du monde, habillé de noir avec collet blanc; vivant sur ses terres comme un petit seigneur, ayant ses meutes, ses équipages, et mêlé à toute la vie mondaine du comté, sans excepter les bals (cf. *Blackwood's Magazine*, sept. 1887).

On comprend, dit l'auteur, qu'à ce moment de l'histoire, où tout le monde parlait de réforme, les meneurs aient eu la partie belle pour ameuter le peuple contre une Église dont les autorités étaient si peu apostoliques (p. 17). L'orage éclata à propos du bill de réforme (de la franchise électorale), auquel, assez maladroitement, les évêques s'opposèrent en bloc. Le peuple, furieux, brûla le palais de l'évêque de Lincoln, l'évêque de Londres n'osa plus reparaître en chaire, et l'archevêque de Cantorbéry fut insulté par la foule dans sa cathédrale. Cependant un secret levain commençait à faire fermenter la masse du peuple chrétien dans l'Église anglicane au début du XIXe siècle. Trois partis se formaient

dans son sein : les orthodoxes, l'école évangélique et les libéraux. Les orthodoxes, ou *high churchmen*, revendiquaient hautement le caractère sacré et divin de l'ordre sacerdotal et de l'Église, et refusaient d'être les simples serviteurs de l'État. Mais ces hommes ne marchaient pas avec leur siècle. Car, comme le dit sir W. Palmer, la notion de l'Église, corps spirituel, autonome, ayant une foi à part, n'avait plus de prise sur les âmes. Malgré le talent et le mérite de beaucoup d'entre eux, les orthodoxes ou *high churchmen*, dit M. Overton, n'exercèrent aucune influence sur la nation. Ceux qui étaient encore attachés à l'Église anglicane ne voyaient en elle qu'une grande institution nationale, la garantie de l'ordre et la protectrice des lettres. Quant à l'esprit intérieur, au sérieux des convictions, c'était dans la basse Église, *the low Church*, dans l'école évangélique, qu'il fallait les chercher.

L'école évangélique eut la majorité dans l'Église anglicane pendant les trente premières années du XIXe siècle. Cette école avait une âme, à savoir, le désir passionné de faire revivre certains principes chrétiens, et une discipline, à savoir, le renoncement à certaines récréations ou jouissances naturelles, en elles-mêmes indifférentes. Ce manteau d'austérité, dont l'évangélique s'affublait, s'alliait parfaitement avec la bonne chère et la vie la plus douce. Honni soit qui mal y pense! Mais alors de quel droit s'élevait-il contre d'autres jouissances aussi naturelles, aussi permises? C'est ce qu'il est impossible de comprendre. Aussi bien les évangéliques, une fois la première vogue passée, tombèrent rapidement. Leurs propres enfants les abandonnèrent. Leur théorie sur leur christianisme raide et sec n'était pas non plus exempte de contradiction : ils admettaient l'Église anglicane et ils professaient pour les sectes dissidentes une sympathie ouverte et scandaleuse. L'Évangile! l'Évangile! criaient-ils, voilà l'essentiel! et ils s'arrangeaient de toute Église qui ne contredisait pas ouvertement leur *Credo*. Au fond, ils poussaient l'individualisme en religion jusqu'aux dernières limites. Sous leur souffle, les sectes dissidentes ont pullulé.

Les libéraux auraient étouffé dans l'orthodoxie des *high churchmen*, ou dans l'interprétation étroite des évangéliques. Beaucoup de membres du clergé se trouvaient loin des *high churchmen* et des évangéliques, et ne pouvaient dire pourquoi. Les évangéliques savaient mieux ce qu'ils voulaient. Les libéraux étaient des rationalistes, qui ne se rendaient pas encore bien compte de leurs tendances et de leurs aspirations. Peu à peu ils prirent position contre l'Église officielle, et se firent les alliés des catholiques et des dissidents pour forcer le Parlement de rapporter les mesures d'exception.

Après avoir esquissé la physionomie de chacun de ces groupes, l'auteur se livre à une sorte d'enquête sur l'état moral de l'Église anglicane, et la conclusion qui s'en dégage n'est guère à l'éloge du clergé. Le ser-

vice de la communion, célébré seulement quatre fois par an, est un fait commun et admis par l'épiscopat ; l'absence des desservants de leurs paroisses est un abus si répandu et si criant, que le Parlement entreprend, en 1816, d'y remédier ; la prédication était en pleine décadence, les offices se célébraient sans dignité, le peuple désertait les temples et les sectes dissidentes se multipliaient d'une manière alarmante, en même temps que grandissait à vue d'œil l'Église catholique, libre enfin, après deux siècles et demi de persécution, de respirer et de vivre au soleil. De cet ensemble de faits naquit un parti politique très fort et très populaire qui, dès 1820, eut pour programme la séparation de l'Église et de l'État. C'est ce parti qui, appuyé sur les sectes dissidentes, après une résistance acharnée et des péripéties émouvantes, fit triompher, en 1828, le *Roman catholic Relief bill* et le bill qui rapportait *the test and corporation acts*, ou l'obligation de faire acte de protestant avant d'entrer dans aucune carrière officielle : deux bills qui constituaient l'émancipation des catholiques. Avant le mouvement d'Oxford, c'est l'événement principal du siècle pour l'Église anglicane, et nous regrettons que M. Overton, souvent prolixe sur d'autres sujets, se soit montré sur celui-ci si concis et si réservé.

J. Forbes-L.

Aegypten und die ägyptische Frage, von Karl Kron. Leipzig, Rengersche Buchhandlung, 1895, in-8 de viii-278 p. — Prix : 5 fr.

Voici un livre qui vient à son heure. La question d'Égypte est à l'ordre du jour en permanence, la question d'Orient est brûlante. Si pour la France la politique à suivre est claire, il n'en est pas de même pour l'Allemagne et pour l'Autriche. L'Égypte aux Anglais ? Mais c'est la mort du commerce des nations du continent. Il est intéressant de se l'entendre dire en bon allemand.

M. Kron est Autrichien ; on ne saurait donc lui reprocher d'être partial en la matière ; et aussi bien son dessein est-il de combattre les préjugés qui ont cours dans son pays comme en Allemagne et qui influent d'une façon néfaste sur leur politique. Il le dit sans ambages dans son avant-propos : « L'alliance des puissances de l'Europe centrale sacrifie sans raison les intérêts vitaux du développement économique de l'Europe continentale. » C'est être dupe que d'appuyer les prétentions de l'Angleterre en Égypte. La question d'Égypte est une question d'intérêt général : parce que qui est maître de l'Égypte est maître du canal de Suez et, par suite, du commerce des Indes et de l'Extrême Orient ; parce que le Nil est la grande route que doit suivre la civilisation pour pénétrer à l'intérieur de l'Afrique et pour ouvrir le Soudan ; parce qu'enfin l'Égypte elle-même est à la fois un important débouché et un centre producteur qu'il importe de ne pas laisser accaparer. Le « Grand Corse » avait bien compris. Et les Anglais eux-mêmes l'ont prouvé par l'oppo-

sition qu'ils ont faite au canal de Suez d'abord, par la persévérance et l'obstination qu'ils ont mises à s'en emparer ensuite. A ce propos, une observation. Au sujet de l'acquisition des cent soixante-seize mille six cent deux actions du canal de Suez, faite en 1875 par Beaconsfield, M. Kron omet de dire qu'Ismaïl, à court d'argent, en avait préalablement détaché les coupons pour une période de vingt ans (p. 132). L'opération n'en est pas moins lucrative. M. Kron veut, et nous aussi, la neutralisation effective du canal; une analyse pénétrante du traité du 2 décembre 1888 montre combien il serait facile, dans l'état de droit actuel, d'en arriver à la mainmise complète de l'Angleterre. La gardienne naturelle de cette neutralité, c'est l'Égypte libre, l'Égypte aux Égyptiens. Mais les Égyptiens sont-ils capables de se gouverner tout seuls? Non, d'après la théorie anglaise. Oui, dit M. Kron, et il le prouve chiffres et dates en main. Les plaines du Nil sont assez fertiles et assez riches pour subvenir aux besoins d'un gouvernement égyptien. Des tableaux comparatifs fort bien faits l'établissent. Et la dynastie khédiviale a montré ce dont elle était capable en faisant de l'Égypte ce qu'elle était il y a une vingtaine d'années. Les progrès accomplis ont été immenses. La seule ombre au tableau, c'est la série de faits regrettables qui provoquèrent l'intrusion de l'étranger dans l'administration du pays. Or, depuis l'occupation anglaise il y a recul dans le développement matériel et intellectuel. On ferme les écoles; plus de travaux d'utilité générale; rien pour le fellah. L'argent est drainé par les fonctionnaires anglais aux gros appointements; leurs économies, ils les envoient en Angleterre, ils ne dépensent rien dans le pays. Le chapitre *Das englische Dominat* est à lire en entier et à méditer. Toutefois, et quoiqu'il s'en défende, l'auteur ne pousse-t-il pas trop loin l'admiration pour Mehmet-Ali, pour Ibrahim, pour Ismaïl le dissipateur? Ils eurent des qualités, soit. Mais il ne faudrait pas s'aveugler sur leurs défauts. Nous ne saurions non plus suivre l'auteur dans ses élucubrations sur la politique de l'avenir : le partage de l'empire ottoman, quel beau sujet à mettre en vers latins! N'importe d'ailleurs, les faits sont les faits. Sur la totalité du commerce du monde entier, 52 °/₀ reviennent à la Grande-Bretagne et à ses possessions, 31 °/₀ à l'Amérique, 17 °/₀ seulement restent à se partager entre les nations du continent. Ces chiffres sont inquiétants. Sans entrer dans le détail des documents et des chiffres dont M. Kron étaie son argumentation, les conclusions s'imposent : la liberté pour l'Égypte et pour les puissances continentales, l'affranchissement du joug économique de l'Angleterre. — Il serait à souhaiter que les idées exprimées dans ce livre devinssent celles des gouvernants allemands et autrichiens : il en est temps. Qui sait du reste si le groupement politique qu'on a pu observer en différentes occasions récentes n'est pas un signe des temps, une preuve que ces idées commencent à prévaloir? JEAN NEGROPONTE.

Histoire et littérature, par Edmond Biré. Lyon, Vitte, 1895, in-8 de 396 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un excellent volume que M. Ed. Biré vient d'ajouter à tant d'autres non moins remarquables par la pensée et le style. Ici encore, comme dans son précédent livre, ce sont des publications récentes, historiques surtout, qui lui fournissent le thème de ses articles, mais, par l'érudition et le tact de sa critique, sur le travail d'autrui il fait une œuvre bien à lui. Pourrait-on le comparer à un habile compositeur qui, sur un thème étranger, se plaît à composer de belles variations où le talent original se révèle avec éclat? La première et la plus longue étude a été inspirée par Taine. M. Biré le suit pas à pas dans toute sa laborieuse carrière, signalant franchement de premières erreurs et rendant une complète justice à l'impartial tableau de l'époque révolutionnaire. Une foule de considérations jaillissent de ces pages vengeresses, et celui qui les écrivit apparaît à M. Biré non seulement comme un grand historien mais comme un grand honnête homme (p. 80).

Le livre émotionnant auquel M. le marquis Costa de Beauregard a donné le titre peu exact de *Roman d'un royaliste sous la Révolution*, a fourni à M. Biré l'occasion de raconter la vie trop peu connue du comte de Virieu. C'est un autre héros de la même époque, Cathelineau, que l'auteur nous présente ensuite, en prouvant de la manière la plus irréfutable, que quoi qu'ait dit M. Célestin Port, le modeste et grand Vendéen fut bien généralissime de l'armée catholique et royale. Les pages suivantes ne nous éloignent pas de la Révolution, mais nous passons dans un autre camp avec Julien, de Paris, le grand-père de M. Lockroy. M. Biré nous fait voir que le petit-fils a souvent singulièrement adouci les actes de son aïeul, très digne émule des plus purs sans-culottes. Avec le chapitre suivant nous arrivons à l'Empire. M. Biré, avec son impartialité accoutumée, examine et rectifie sur bien des points les livres de M. Henry Houssaye, montrant les contradictions de l'historien, des lacunes intentionnellement laissées, des erreurs de dates.

La seconde partie du volume, qui porte le titre littérature, débute par un portrait authentique de Mgr de Miollis, défiguré par Victor Hugo dans les *Misérables*. Nous croyons qu'un romancier comme un dramaturge a le droit d'altérer un personnage historique, et sans doute M. Biré le pense aussi, mais si derechef il s'attaque à Victor Hugo, c'est que le grand poète avait prétendu qu'il n'affirmait rien qui ne fût exact touchant l'évêque de son roman. En se donnant ainsi un air d'historien, il autorisait le critique à le traiter comme tel.

Un charmant article, c'est celui que M. Biré écrit sur John Lemoine. Qu'on lise la page 273, où sont rappelées les plaisanteries que le rédacteur du *Journal des Débats* après s'être rallié à la fusion, et retournant à son point de départ, prodigue aux niais qui peuvent avoir la crainte en-

fantine des radicaux et des socialistes. Les pages sur Lamennais mettent bien en relief le caractère du grand écrivain. C'est l'orgueil, orgueil avoué par lui dans bien des lettres, qui l'a perdu. Mais nous ne pouvons nous arrêter autant que nous le voudrions à toutes ces études, à un examen des œuvres du P. Delaporte, à un portrait du vicomte Melchior de Vogüé, à une critique charmante de la critique universitaire représentée surtout par M. Gidel, à une biographie — qui est tout un roman — de Villiers de l'Isle-Adam.

Je ne me dissimule pas que toutes ces lignes ne donneront pas du tout l'idée du travail de M. Biré. Ce qu'il faudrait faire comprendre, c'est quelle est la limpidité de sa phrase, la netteté de sa pensée, la courtoisie de ses critiques. Certes, bien des choses dont il parle ont dû l'irriter profondément, mais jamais la colère n'apparaît. Il fait voir avec calme que l'écrivain dont il parle a commis des bévues, il lui prouve que les dates qu'il cite sont erronées, que les faits qu'il allègue sont faux, mais tout cela en homme de bonne compagnie.

Livre bien français de sentiment, d'esprit et de style. Lecture sérieuse, et à la fois pleine d'agrément. TH. DE P.

Gaston IV, comte de Foix, vicomte souverain de Béarn, prince de Navarre (1423-1472), par HENRI COURTEAULT. Toulouse, Privat, 1895, in-8 de XXXII-411 p. (*Bibliothèque méridionale*, publiée sous les auspices de la Faculté des lettres de Toulouse.) — Prix : 7 fr.

On ne s'étonnera pas de voir l'éditeur de Guillaume Leseur écrire la vie du prince dont il fut le panégyriste contemporain. M. Courteault nous donne en effet, en même temps que le présent livre, fruit de recherches persévérantes dans les archives françaises et espagnoles, une très bonne édition de ce chroniqueur dans les publications de la Société de l'histoire de France. Le personnage qu'il nous présente, Gaston IV de Foix, est sympathique et intelligent ; en lui, dernier représentant de la grande féodalité méridionale, on retrouve quelques-unes des qualités qui distinguent les derniers ducs de Bourgogne, avec qui il a plus d'une affinité ; si, plein de force, il meurt jeune avant d'avoir pu atteindre un but poursuivi très longtemps (la conquête de la Navarre), au moins a-t-il mieux que son contemporain Charles le Téméraire préparé les voies à une annexion prochaine, puisque son vœu allait se réaliser sept ans seulement après sa mort ! Profitant successivement de la décadence de la maison d'Armagnac, des besoins de la politique de Charles VII qui lui offre son alliance, des querelles intestines qui ne cessent de déchirer l'Aragon et la Navarre, des mécontentements des grands dont il soutient la cause contre Louis XI, principalement pendant la guerre du Bien public, Gaston IV sut se rendre utile aux uns, se faire craindre des autres, et mettre de son côté les influences utiles à l'ac-

croissement de sa puissance et au renom de son pays. M. Courteault a bien étudié et bien compris ce rôle, et le portrait qu'il en a tracé nous semble très véridique. Il écrit dans un style simple qui intéresse sans fatiguer.

H. Stein.

Bibliotheca bibliographica italica. Catalogo degli scritti di bibliologia, bibliografia e biblioteconomia pubblicati in Italia e di quelli risguardanti l'Italia pubblicati all' estero, comp. da G. Ottino e G. Fumagalli. II (Supplemento). Torino, Clausen, 1895, in-8 de xxiv-243 p. — Prix : 15 fr.

Ce second tome d'une publication à laquelle nous n'avons pas ménagé les éloges (*Polybiblion*, t. LVI, p. 258), lorsque la première partie parut, la complète dignement et nous fournit l'indication de plus de deux mille deux cents ouvrages ou articles qu'on pourra consulter sur tous les sujets. Pour une œuvre de ce genre, toujours susceptible d'améliorations, un supplément qui rectifie et qui complète est toujours le bienvenu. Nous avons donc salué avec un vif plaisir l'apparition de ce tome II, qui nous donne, autant que faire se peut, l'état actuel de la bibliographie italienne, avec tous les moyens de recherche dont nous pouvons disposer. Les auteurs ont procédé comme antérieurement, et leurs index très complets sont de bons modèles à suivre. Souhaitons qu'ils soient récompensés de leurs peines par le succès de leur œuvre, et invitons les bibliographes de tous les pays à suivre cet exemple.

H. Stein.

BULLETIN

Eurythmie et harmonie, *commentaire d'une page de Platon*, par Son Ém. le cardinal Perraud. Paris, Téqui, 1896, in-16 de vi-33 p. — Prix : 1 fr.

S'inspirant d'une pensée célèbre de Platon qui sert d'épigraphe à son travail : « Toute la vie de l'homme a besoin d'eurythmie et d'harmonie, » Mgr Perraud expose, avec non moins de charme que de savoir, « ce qu'il y a de poésie et de philosophie dans la musique, rattachée à sa noble origine et ramenée à sa véritable fin. » Nous assistons successivement au rôle qu'elle joue chez les Hébreux, puis dans l'éducation des jeunes Athéniens aux plus beaux jours de la Grèce, enfin comme ornement préféré du culte divin tant dans l'ancienne loi que sous la nouvelle. Non content de nous faire apprécier dans cet art humain un écho et comme une imitation lointaine de l'eurythmie des sphères et de l'harmonie des mondes, l'éminent auteur consacre un de ses plus beaux et de ses plus curieux chapitres à la musique considérée « dans ses rapports avec les obligations de la vie morale. » A la suite de Platon, il y rappelle que Dieu, l'éternel géomètre, a voulu que l'eurythmie fût la loi suprême de la création, où tout est disposé « avec ordre, poids et mesure, » tandis que l'Évangile fait de l'harmonie le symbole par excellence de la charité, laquelle n'est que « l'accord parfait des âmes entre elles et avec Dieu par l'amour. » Cet opuscule, d'un parfum tout platonicien en même temps que d'une inspiration profondément chrétienne, s'adresse

particulièrement aux maîtres chargés de l'éducation et de la formation des âmes; mais tous les lecteurs croyants le feuilletteront avec autant d'édification que d'intérêt. C. Huit.

Les Aurores polaires, par Alf. Angot. Paris, Alcan, 1895, in-8 de 318 p., avec grav., cartonné à l'anglaise. — Prix : 6 fr.

Les aurores boréales, que M. Angot appelle avec raison aurores polaires, puisqu'elles se produisent également vers les deux pôles de la terre, sont incontestablement le plus beau et le plus saisissant des météores optiques que nous offre la nature. Il est aussi l'un de ceux que la science est encore le moins complètement en état d'expliquer, soit à raison de la complexité de ses causes, soit peut-être aussi parce que des similitudes d'apparences ont fait englober sous la même dénomination des phénomènes en réalité très divers. — Un ouvrage sur l'aurore polaire, et surtout un ouvrage destiné au grand public, doit donc être avant tout descriptif et historique ; accumulér des faits, des renseignements, des statistiques, tel est son objet principal, sauf à présenter sommairement à la fin les théories par lesquelles on a cherché à relier tous ces faits. C'est là, en effet, le programme que s'est tracé M. Angot et qu'il a réalisé avec l'abondance d'informations, le discernement et la sûreté d'appréciation d'un météorologiste et d'un physicien consommé, avec l'élégance et la clarté d'un de nos meilleurs écrivains scientifiques. En deux cent trente pages, car le reste du volume est consacré à un catalogue d'aurores boréales observées dans les latitudes moyennes de l'Europe, il a su résumer d'une manière très complète et très intéressante les observations et les essais théoriques disséminés dans un nombre considérable de mémoires et d'ouvrages. Une quinzaine de planches gravées d'après celles des auteurs originaux ou même d'après des dessins inédits, font connaître les diverses formes de l'aurore polaire.

Ceux qui veulent acquérir sans de grandes recherches une connaissance suffisante de cet intéressant phénomène ne sauraient trouver un meilleur guide. E. Daram.

---

1. — **La Jeunesse de Charles V**, drame historique en quatre actes, par Jacques d'Ars. Paris, Bricon, 1895, in-12 de 136 p. — Prix : 1 fr.

2. — **Nos bicyclistes**, opérette en un acte, par Théodore Botrel. Même librairie, 1895, in-12 de 70 p. — Prix : 1 fr.

3. — **Le Renard et le Bouc**, fable de La Fontaine, mise en action et arrangée pour plusieurs personnages, par V. Thorelle. Même librairie, 1895, in-12 de 15 p. — Prix : 0 fr. 50.

4. — **Miss Arabella fait ses confitures**, comédie en un acte, par Ch. Le Roy-Villars. Même librairie, 1895, in-12 de 87 p. — Prix : 1 fr.

5. — **Le Petit Noël**, comédie enfantine en un acte, par Louise-Marguerite d'Estreelles. Même librairie, 1895, in-12 de 28 p. — Prix : 0 fr. 80.

6 à 12. — **Une Soirée à Strasbourg**, par Th. Botrel. — **La Panacée universelle, ou le Kneippisme**, par François Praz. — **Je ne suis pas pressé**, par René Sosta. — **L'Honneur de Bidouillac**, par H. Denizot. — **Trop connu**, par Tony d'Ulmès. — **Pour devenir célèbre**, par le même. — **Le Noël du mousse**, récit de Bretagne, par Th. Botrel. Même librairie, 1895, 7 broch. in-12 de 7, 8, 10, 9, 6, 10 et 6 p. — Prix, chacune : 0 fr. 25.

13. — **Le Revenant vivant**, comédie en deux actes, par Jean Ry. Paris, Haton, in-12 de 58 p. — Prix : 1 fr.

14. — **Les Chanteurs en déconfiture**, comédie en trois actes, par le même. Même librairie, in-12 de 72 p. — Prix : 1 fr.

15. — **Les Malheurs d'un bicycliste**, monologue en prose, par Charles Questé. Même librairie, in-12 de 11 p. — Prix : 0 fr. 50.

16. — **L'Élection de Mme Robineau**, comédie en un acte, par Marie Vernet. Même librairie, 1896, in-12 de 35 p. — Prix : 1 fr.

17. — **Le Château des Églantiers**, comédie en un acte, par la même. Même librairie, in-12 de 35 p. — Prix : 1 fr.

18. — **Dialogues enfantins**, saynètes pour les enfants de six à douze ans, par Hortense Barrau. Paris. Delarue, in-12 de 124 p., 38 illustr. — Prix : 1 fr. 25.

19. — **Théâtre du jeune âge**, comédies enfantines et saynètes, par Mme Bellier (Marie Klecker). 3e éd. Paris, Ollendorf, 1895, petit in-8 de II-352 p., illustré. — Prix : 3 fr. 50.

J'ai reçu depuis quelque temps un assez grand nombre de pièces, drames, comédies, monologues, dialogues, scènes diverses, dont l'indication peut être utile pour les directeurs d'écoles, d'œuvres de jeunesse, et même maîtresses de maisons où les enfants s'amusent. C'est pourquoi j'en fais l'objet d'un compte rendu d'ensemble, qui aidera, je l'espère, ceux et celles que ces choses intéressent, à faire leur choix.

1. — Voici d'abord *la Jeunesse de Charles V*, un drame historique en quatre actes, qui met en scène la révolte des gens de Paris, conduits par Étienne Marcel, et la tentative d'empoisonnement dirigée contre le Régent par Charles le Mauvais, roi de Navarre. Deux vilains personnages, mauvais chrétiens et mauvais Français, ce qui a valu, au premier du moins, une statue équestre, élevée à sa mémoire par le conseil municipal de Paris, à nos frais, bien entendu. Cet honneur volé ne le sauvera pas des flétrissures de l'histoire. Le drame de Jacques d'Ars est intéressant. Il comporte un assez grand nombre de personnages, douze, sans compter la figuration, tous appartenant au sexe laid.

2. — *Nos bicyclistes* est aussi une pièce pour jeunes gens, mais j'ai à peine besoin de le dire, d'un genre tout à fait différent. Personnages : trois bicyclistes, un brigadier de gendarmerie, Galichon, l'adjoint de l'endroit, et Eustache, son domestique. La scène se passe à Arpajon, dans le jardin de M Galichon. Quant au sujet, je pense bien que nos lecteurs ne tiennent pas outre mesure à le connaître, d'autant que ce serait un peu long à raconter ; je dois noter tout simplement que, malgré le titre, les vélos jouent à dedans un rôle assez effacé. Mais c'est très drôle, non pas d'un comique très fin ni très original, mais suffisant pour faire rire en un après-midi de carnaval.

3. — Comme l'indique son titre, *le Renard et le Bouc* n'est pas précisément une pièce, mais la mise en action d'une fable de La Fontaine. Commentaire plein de bon sens, et qui se termine par une leçon très pratique dont sans doute le jeune Paul, victime de son étourderie, comme le bouc de la fable, ne manquera pas de tirer profit. Six personnages, six écoliers, et pour scène, une simple classe : c'est peu compliqué et c'est court.

4. — Place au beau sexe : c'est pour lui seul que *Miss Arabella fait ses confitures*. L'idée de cette petite pièce est charmante, et charmante aussi son exécution, où l'on sent une main délicate et expérimentée. Miss Arabella fait ses confitures et elle ne veut pas que personne la dérange pendant cette grave opération. Et c'est ce moment que choisissent ses trois gentilles petites nièces orphelines pour s'introduire dans l'antre redouté de la vieille fille. Elles y sont bien reçues, et je crois qu'elles finiront par y rester. Com-

ment cela se fait-il ? Demandez à Maud, la vieille servante d'Arabella; elle ne saura peut-être pas très bien expliquer la chose, mais elle vous dira qu'elle est heureuse et tout le monde s'associera à sa joie : la Providence s'est servie d'elle pour faire le bonheur des quatre bonnes créatures, et elle a été un instrument docile de ses desseins. Cette petite comédie, toute mouillée de douces larmes, est touchante et gracieuse. Cinq personnages, d'âges très divers : cela s'échelonne de sept à soixante-dix ans. Mais la vieillesse se rajeunit à faire le bien : « le vieux rosier refleurit. » C'est le mot de la fin !

5. — Le *Petit Noël* est aussi une pièce pour fillettes. C'est la mise en scène de la légende si douce, qui montre le petit Jésus envoyant aux enfants leurs étrennes pendant la nuit de Noël : rien que dans la petite chaumière où se passe la scène, il a fait cette fois cinq heureux, les enfants qui ont reçu les étrennes et celles qui se sont faites les bonnes commissionnaires du petit Jésus. C'est gentil, touchant et chrétien.

6 à 12. — Voici maintenant sept monologues de genres fort divers : *Une Soirée à Strasbourg*, conte en vers, qui nous reporte au temps de la guerre, genre patriotique; *La Panacée universelle, ou le Kneippisme :* c'est en vers aussi, mais plus courts et plus légers, comme il convient à l'épître satirique; *Je ne suis pas pressé*, chansonnette comique, mêlée de prose, assez drôle, un genre facile, mais qui réussit toujours; *l'Honneur de Bidouillac*, une paraphrase en prose de la formule célèbre : « l'honneur est satisfait, » assaisonné d' « assent » marseillais; *Trop connu*, même genre, mais sans « assent, » et comme cela se passe sur les bords de la mer, on y rencontre de « sales bêtes ! » mais pas de homards ! *Pour devenir célèbre*, même ton, même auteur, au demeurant, succès assuré ; *Le Noël du mousse*, d'un ton tout à fait différent : vers mélancoliques naïfs, comme toutes les ballades de mousses : un gentil conte de Noël, où la mort apparaît bien douce, éclairée par un sourire de Jésus. J'en ai fini avec la librairie Bricon, qui, pour la quantité au moins, mérite aujourd'hui le premier rang, ce qui ne veut pas dire le moins du monde que la qualité soit méprisable.

13. — La librairie Haton a cinq numéros pour elle. Le premier a pour titre : *Le Revenant vivant*. Un homme d'œuvres cherche parmi ses neveux celui qui pourra le mieux le remplacer et continuer après lui ses bienfaits. Il le découvre à l'aide d'un stratagème quelque peu renouvelé du *Légataire universel*. Mais le truc n'est pas si usé qu'il ne puisse encore servir. La comédie est d'ailleurs très gaie, à la fois amusante et saine. Sept personnages, sept garçons.

14. — Sept personnages encore, et du même sexe, peuvent jouer les *Chanteurs en déconfiture*. Chanteur est pris dans le sens moderne du mot : c'est dire assez qu'il y a des juifs en scène. Mais ici du moins, ils finissent mal et ce sont les chrétiens qui triomphent. Cela nous change un peu de ce qu'on voit ailleurs. La pièce est à la fois gaie et émouvante.

15. — La librairie Haton a aussi son bicycliste qui, dans un monologue fort bien enlevé, nous conte ses malheurs. Sa machine a causé tant de dégâts partout où elle a passé, que son propriétaire est contraint de la mettre au mont-de-piété et d'écorner fortement les économies de sa femme. Gageons pourtant que cela ne corrigera personne, pas même l'auteur, sans doute. Et les spectateurs qui auront ri du bicycliste n'en continueront pas moins à pédaler ferme. Et ils auront, ma foi ! bien raison.

16. — On a de singuliers moyens de préparer les élections dans le pays de Mme Robineau. On empêche les adversaires de prendre part au scrutin, au moyen de diverses ruses dues à l'imagination de Suzette, sa futée de bonne. Mme Robineau est donc nommée à l'unanimité présidente de la Société de

secours mutuels. Pièce à tiroirs, qu'on peut raccourcir ou allonger à volonté, suivant la circonstance. Je n'oserais dire, par exemple, que mamzelle Suzette donne là de très bons exemples, car elle ment, la gredine ! Riez, spectatrices, mais ne l'imitez pas, même pour faire triompher vos candidats.... quand vous voterez.

17. — *Le Château des Églantiers* est aussi une pièce à tiroirs. Il s'agit de savoir qui héritera du château des Églantiers, et rien n'empêche d'augmenter ou de diminuer, suivant le personnel dont on dispose, le nombre des héritiers prétendus. L'héritière choisie par Mlle de Saint-Ange est incontestablement celle qui en fera le meilleur usage. Tout est bien qui finit bien.

18. — Mme Hortense Barrau ne nous donne pas une pièce, mais tout un recueil, qui, dans les familles et les écoles, pourra rendre de réels services. Douze dialogues, dont quatre pour petits garçons, quatre pour petites filles, quatre pour garçons et filles, le tout précédé de conseils très pratiques pour les metteurs en scène et les acteurs de ces petites comédies, toutes à deux rôles, les unes en vers, les autres en prose, toutes fort agréables. Le livre est semé de jolies illustrations qui en augmenteront le charme.

19. — Mme Bellier nous donne aussi tout un recueil, illustré comme le précédent, mais beaucoup plus gros, un vrai livre. On y trouve vingt-cinq petites pièces, comédies et saynètes, qui varient de deux à neuf personnages. Les deux sexes sont représentés dans toutes ces pièces, qui sont faites pour les familles plutôt que pour les écoles. Mais il y a un très large choix, de quoi organiser nombre de représentations enfantines pendant les vacances ou durant l'hiver. Les pièces les plus courtes pourront servir de levers de rideau. Mme Bellier s'efforce d'ailleurs de plaire aux enfants en les amusant et, ce qui vaut mieux, de leur faire du bien en les instruisant. Il y a là tantôt de beaux sentiments, tantôt de petites leçons usuelles et pratiques. S'il y avait une note chrétienne plus accentuée, je n'hésiterais plus à dire que c'est un très bon livre. C'est du moins un livre moral et pratique.

P. Talon.

Pour qui voterons-nous? par Mgr l'évêque d'Annecy. Paris, Lethielleux, 1896, in-32 de 64 p. — Prix : 0 fr. 05.

N'est-ce pas une chose déplorable de voir un grand nombre de départements où l'on tient encore aux vieilles mœurs et aux anciennes croyances élire des représentants qui, une fois dans les Chambres, semblent n'avoir d'autre souci que de détruire ces mêmes croyances? Mgr Isoard avertit les électeurs catholiques de l'obligation où ils sont de voter, et de voter pour un candidat capable de travailler utilement au bien du pays et respectueux des droits de la religion. Il relève très à propos tant de petites considérations d'intérêt, de crainte, d'amitié, de rivalité, qui inspirent la plupart des votes. Il n'est pas possible à un chrétien, conclut le vénérable prélat, de se dépouiller, au jour du vote, de ce titre sacré et de voter comme s'il n'était pas chrétien. — Excellente petite brochure très utile à répandre. La librairie Lethielleux a établi des prix de vente en gros qui permettent, sans grande dépense, de la distribuer par milliers. La valeur sociale et politique du suffrage universel est fort contestable. Mais, puisqu'il existe, il est de la plus haute importance que les électeurs sachent bien à quel point l'exercice du droit de vote engage leur conscience.

D. V.

Les Congrégations religieuses en France, *leurs services et leurs droits*, par Émile Keller, ancien député. Paris, bureau du Comité catholique, 35, rue de Grenelle, 1896, in-32 de 64 p. — Prix : 0 fr. 10 l'exemplaire ; le cent, 8 fr.

Excellent exposé, fait de main de maître, de tout ce que nous devons aux congrégations religieuses et de l'injustice criante qu'il y a à les poursuivre et à attenter au droit qui devrait leur être reconnu dans tout pays civilisé. Il faut que la France soit tombée bien bas pour que leur existence soit mise en question, pour que leur admirable mission ne leur assure pas une universelle sympathie ; pour que leur droit, ne fût-ce qu'à titre de membres de la patrie française, puisse leur être dénié. On tiendra à répandre à profusion cette brochure vengeresse, qui vient à son heure. L. C.

Histoire de France, par E. Darsy et T. Toussenel (*Enseignement secondaire des jeunes filles*). Paris, Delagrave, 1893, in-18 de 882 p. — Prix : 5 fr. 50.

Cet ouvrage de MM. E. Darsy et T. Toussenel n'est pas inférieur à ceux déjà publiés sous les noms des mêmes auteurs et se recommande comme les précédents par de précieuses qualités de clarté et de méthode, acquises dans une longue pratique de l'enseignement. Aucun fait véritablement essentiel n'est laissé de côté, et les chapitres consacrés aux institutions ainsi qu'au développement littéraire, scientifique et artistique, ne sont pas moins développés que ceux qui ont trait à l'histoire extérieure et intérieure. Chaque fois que la politique étrangère de la France se trouve liée à celle des autres puissances de l'Europe, les auteurs ont eu soin de rappeler les événements qui déterminèrent l'intervention de notre pays, comme par exemple pendant la guerre de Trente ans. Les noms des auteurs sont un sûr garant que cet ouvrage, composé dans le meilleur esprit, répond de tout point à sa destination. Albert Isnard.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Arsène Houssaye, de son vrai nom Housset, est mort à Paris, le 26 février. Né à Bruyères (Aisne), le 28 mars 1815, il vint de bonne heure dans la capitale, débuta, ayant à peine vingt et un ans, par deux romans : *La Pécheresse* et *la Couronne de bleuets*, et se lia d'amitié avec Jules Janin, Théophile Gautier et Sandeau, qui l'aidèrent à faire sa réputation. Esprit souple et brillant, il s'exerça dans de nombreux genres et toujours avec succès. A côté de ses romans, il faut signaler des ouvrages d'un genre plus sérieux. C'est ainsi que d'assez bonne heure il se livra à la critique d'art et aux recherches d'histoire artistique. Son *Salon* de 1844, son *Histoire de la peinture flamande et hollandaise*, furent des titres suffisants pour le faire nommer inspecteur des musées quand des considérations personnelles le déterminèrent, en 1856, à résigner les fonctions de directeur de la Comédie française, qu'il avait obtenues en 1849, sur la recommandation de Rachel, et qu'il n'avait pas exercées sans éclat. Même pendant ces fonctions, son activité littéraire ne se ralentit pas. Tant sous son nom que sous des pseudonymes divers, il donnait une active collaboration aux journaux, notamment à la *Presse* et au *Constitutionnel*, et aux revues, *Revue de Paris*, *Revue des Deux Mondes*, *Artiste*, etc. Dans la liste qui suit, nous n'avons pas la prétention de donner l'indication complète des volumes publiés par M. Arsène Houssaye ; encore moins nous sommes-

nous occupé d'indiquer les diverses éditions dont la plupart de ces volumes ont eu les honneurs : *La Pécheresse* (1836, in-12) ; — *La Couronne de bleuets* (1836, in-12) ; — *Fanny* (1840, in-8) ; — *Les Onze Maîtresses délaissées* (1840, 2 vol. in-8) ; — *Poésies. Les Sentiers perdus* (1841, in-12) ; — *Le Café de la Régence* (1842, 2 vol. in-8) ; — *Madame de Vandeuil* (1842, 2 vol. in-8), avec J. Sandeau ; — *Mademoiselle de Kerouare* (1842, in-8), avec le même ; — *Milla* (1842, in-8), avec le même ; — *Marie* (1843, in-8), avec le même ; — *Les Caprices de la marquise*, comédie (1844, in-12) ; — *Histoire de la peinture flamande et hollandaise* (1844-1847, in-fol. Nouv. édit. en 2 vol. in-8, 1847) ; — *Madame de Favières* (1844, 2 vol. in-8) ; — *Revue du Salon de 1844* (1844, in-4) ; — *La Poésie dans les bois* (1845, in-12) ; — *Galerie du* XVIIIe *siècle* (1845, 5 vol. in-8. Nouv. édit., 1858) ; — *Romans, contes et voyages* (1846, in-12) ; — *Les Trois sœurs* (1847, 2 vol. in-8) ; — *Voyage à Venise* (1850, in-12) ; — *Poésies complètes* (1850, in-12. Nouv. édit., 1852) ; — *Le Royaume des roses* (1851, in-16) ; — *Voyage à ma fenêtre* (1851, in-8) ; — *Philosophes et comédiennes* (1851, 2 vol. in-12) ; — *Œuvres de Chamfort* (1852, in-12) ; — *Œuvres de Boufflers*, avec une *Histoire de Boufflers* (1852, in-12) ; — *La Comédie à la fenêtre* (1852, in-12) : — *Les Filles d'Ève* (1852, in-12) ; — *La Pantoufle de Cendrillon* (1852, in-8) ; — *La Vertu de Rosine* (1852, in-24) ; — *Sous la Régence et sous la Terreur. Talons rouges et bonnets rouges* (1853, in-12) ; — *Le Repentir de Marion* (1854, in-16) ; — *Le Violon de Franjolé* (1855, in-12) ; — *Histoire du quarante et unième fauteuil de l'Académie française* (1855, in-8 ou in-12) : — *Œuvres de Piron* (1855, in-12) ; — *Voyages humoristiques, Amsterdam, Paris, Venise* (1856, in-12) ; — *Le Duel de la tour*, comédie (1856, in-12) ; — *Les Femmes comme elles sont* (1857, in-12) ; — *Galerie flamande et hollandaise* (1857, in-fol.) ; — *Œuvres poétiques* (1857, in-12) ; — *Le Roi Voltaire* (1858, in-12) ; — *L'Amour comme il est* (1858, in-12) ; — *Mademoiselle Mariani* (1859, in-12) ; — *Romans parisiens* (1859, in-12) ; — *Histoire de l'art français au* XVIIIe *siècle* (1860, in-8) ; — *Mademoiselle de La Vallière et* Mme *de Montespan* (1860, in-8) ; — *Voyage à ma fenêtre. Voyage à Venise. Voyage au pays des tulipes. Voyage au paradis* (1860, in-8) ; — *Princesses de comédie et princesses d'opéra* (1861, in-8) ; — *Les Charmettes, Jean-Jacques Rousseau et* Mme *de Warens* (1863, in-8) ; — *Les Dieux et les demi-dieux de la peinture* (1863, in-8), avec Théophile Gautier ; — *Mademoiselle Cléopâtre* (1864, in-8) ; — *Blanche et Marguerite* (1864, in-12) ; — *Le Roman de la Duchesse* (1865, in-8) ; — *Les Légendes de la jeunesse* (1865, gr. in-8) ; — *Les Aventures galantes de Margot* (1866, in-12) ; — *Notre-Dame de Thermidor. Madame Tallien* (1866, in-8, 2e édit., avec appendice, 1867) ; — *Les Femmes du diable* (1867, in-12) ; — *La Symphonie des vingt ans ; poèmes et sonnets* (1867, in-8) ; — *Dialogue des morts sur les vivants*, en tête des *Reines légitimes*, par E. de Lorne (1867, in-8) ; — *Les Grandes Dames* (1868-1870, 12 vol. in-8. Édit. illustrée gr. in-8, 1874) ; — *Merveilles de l'art flamand* (1868, in-4) ; — *Histoire de Léonard de Vinci* (1869, in-8, 2e édit., 1876) ; — *Le Chien perdu et la femme fusillée* (1872, 2 vol. in-8) ; — *Juliette et Roméo*, comédie (1873, gr. in-8) ; — *Lucie, histoire d'une fille perdue* (1873, in-12) ; — *Mademoiselle Trente-six Vertus* (1873, in-8) ; — *Tragiques Aventures de bal masqué* (1873, in-12) ; — *Le Roman des femmes qui ont aimé* (1874, in-8) ; — *La Belle Rafaella* (1874, in-12) ; — *Les Cent et un Sonnets* (1874, in-4) ; — *Les Mains pleines de roses, pleines d'or et pleines de sang* (1874, in-8) ; — *Les Peintres du cabaret. Van Ostade, sa vie et ses œuvres* (1875, gr. in-8) ; — *Les Amours de ce temps-là* (1875, in-12) ; — *Les Dianes et les Vénus* (1875, in-12) ; — *Jacques Callot, sa vie et son œuvre* (1875, in-4) ; — *Les Mille et une Nuits parisiennes* (1875, 4 vol. in-8) ; — *Histoire étrange d'une fille du monde* (1876, in-8) ; — *Tableaux rustiques. Le Cochon* (1876,

in-4) ; — *Alice, roman d'hier* (1877, in-12) ; — *Poésies* (1877, in-12) ; — *Les Trois Duchesses* (1878, 4 vol. in-12) ; — *Histoire de Madame du Barry*, en tête de *la Comtesse du Barry, causeries d'un curieux* (1878, in-8) ; — *Les Larmes de Jeanne* (1878, in-12) ; — *Les Charmeresses* (1878, in-12) ; — *Les Comédiennes de Molière* (1879, in-8) ; — *Des Destinées de l'âme* (1879, in-8) ; — *L'Éventail brisé* (1879, 2 vol. in-12) ; — *Histoires romanesques* (1879, in-12) ; — *La Robe de la mariée* (1879, in-12) ; — *La Comédie française* (1880, in-fol.) ; — *Molière, sa femme et sa fille* (1880, in-fol.) ; — *Les Princesses de la ruine* (1881, in-12) ; — *Mlle Rosa* (1882, in-12) ; — *Les Douze Nouvelles nouvelles* (1883, in-12) ; — *La Comédienne* (1884, in-12) ; — *Les Confessions, souvenirs d'un demi-siècle* (1830-1880) (1885-1891, 6 vol. in-8) ; — *Contes pour les femmes* (1885, 5 vol. in-12) ; — *Les Onze mille Vierges* (1885, in-12) ; — *La Comédie au coin du feu* (1886, in-12) ; — *Les Comédiens sans le savoir* (1886, in-12) ; — *La Femme fusillée* (1887, in-12) ; — *Le Livre de minuit* (1887, in-32) ; — *Madame Lucrèce* (1887, in-12) ; — *Rodolphe et Cynthia* (1888, in-12) ; — *Lucia* (1888, in-16), tome XLI des *Auteurs célèbres* ; — *La Confession de Caroline* (1889, in-16), tome CXLII du même recueil ; — *La Révolution* (1892, in-18) ; — *Les Larmes de Mathilde* (1895, in-18) ; — *Les Femmes démasquées* (1895, in-18).

— Avec M. Charles-Louis-Ambroise Thomas, directeur du Conservatoire, mort le 12 février, disparaît un des représentants les plus remarquables de l'art musical français. Né à Metz le 5 août 1811, admis comme élève au Conservatoire de musique en 1828, il obtint tour à tour le premier prix de piano (1829), le premier prix d'harmonie (1830) et le premier grand prix de composition musicale (1833). Trois années passées en Italie mûrirent son talent et lorsqu'à son retour, âgé de vingt-six ans, il fit jouer à l'Opéra-Comique sa première œuvre, *Double échelle*, il eut un véritable succès. *Le Caïd* établit solidement sa réputation, que portèrent au plus haut point *le Songe d'une nuit d'été* et *Raymond*. Dès 1851, l'Académie des beaux-arts s'honorait de le compter parmi ses membres, et Ambroise Thomas continuait à multiplier les chefs-d'œuvre en donnant tour à tour : *Tonelli, Psyché, le Carnaval de Venise, Mignon*, récemment arrivé à sa millième représentation, *Hamlet, Françoise de Rimini*. C'est à la mort d'Auber (1871) qu'il accepta la direction du Conservatoire. Ses fonctions, dont il s'acquitta avec un zèle qui ne se démentit jamais, ne ralentirent pas son activité musicale. C'est en 1889 qu'il donnait *la Tempête*, son dernier chef-d'œuvre. M. Ambroise Thomas avait été nommé grand-croix de la légion d'honneur en 1894.

— M. Louis de Backer est mort à Paris, le 4 février. Né à Saint-Omer, le 16 avril 1814, il vint faire son droit à Paris, se fit recevoir avocat et exerça quelque temps les fonctions de juge de paix à Bergues. Mais il se laissa vite absorber par les travaux d'érudition. L'histoire de son cher pays de Flandre, la linguistique, l'archéologie, l'histoire littéraire, l'occupèrent tour à tour. Il fit pendant quelques années, sous l'Empire, des cours sur la littérature néerlandaise à la salle Gerson, dépendance de la Faculté des lettres de Paris. C'est la reproduction de ces cours qui forma son *Histoire de la littérature néerlandaise*. Aux qualités du savant M. Louis de Backer joignait les vertus du chrétien. Chevalier de la légion d'honneur, commandeur de l'ordre du Christ, il fut pendant plusieurs années président de la Société des antiquaires de Picardie, et avait été nommé correspondant du ministère de l'instruction publique. Nous donnons ici l'indication des principaux ouvrages dus au regretté savant : *De l'organisation politique, administrative et judiciaire de la Belgique pendant les trois derniers siècles* (Paris, 1841, in-12) ; — *Château de la Motte-aux-Bois* (Douai, 1843, in-4) ; — *Églises du moyen âge dans les villages flamands du nord de la France* (Bruges, 1848, in-4) ; — *Recherches his-*

toriques sur la ville de Bergues en Flandre (Bruges, 1849, in-8) ; — *Les Flamands de France* (Gand, 1851, in-8) ; — *Des Nibelungen, saga mérovingienne de la Neerlande* (Paris, 1852, in-8) ; — *De la religion du nord de la France avant le christianisme* (Lille, 1854, in-8) ; — *Histoire de sainte Godelive de Ghistelle* (Nancy, 1854, in-32) ; — *Chants historiques de la Flandre (400-1650)* (Lille, 1855, in-8) ; — *Pénalité et iconographie de la calomnie* (Amiens, 1857, in-8) ; — *Analogie de la langue des Goths et des Franks avec le sanscrit* (Gand, 1858, in-8) ; — *La Noblesse flamande de France en présence de l'article 259 du code pénal* (Paris, 1859, in-12) ; — *Grammaire comparée des langues de la France* (Clermont-Ferrand, 1860, in-8) ; — *Le Duc de Brunswick, Erich II, comte de Clermont* (Clermont en Beauvaisis, 1862, in-8) ; — *Rapport à M. le ministre de l'instruction publique et des cultes en France sur l'histoire et l'état des lettres en Belgique et dans les Pays-Bas* (Paris, 1862, in-8) ; — *Les Tables Eugubines* (Paris, 1867, gr. in-8) ; — *De l'Origine du langage d'après la Genèse* (Paris, 1869, in-8) ; — *De la Langue néerlandaise et des Premiers Monuments littéraires écrits en néerlandais* (Paris, 1869, in-8) ; — *Essai de grammaire comparée des langues germaniques* (Paris, 1872, in-8) ; — *Histoire de la littérature néerlandaise depuis les temps les plus reculés jusqu'à Vondel* (Louvain, 1873, in-8) ; — *L'Archipel indien* (Paris, 1874, in-8) ; — *Bidasari, poème malais* (Paris, 1875, in-8) ; — *L'Extrême-Orient au moyen âge* (Paris, 1877, in-8) ; — *Guillaume de Rubrouck, ambasssadeur de saint Louis en Orient. Récit de son voyage*, traduit de l'original latin (Paris, 1878, in-18), tome XIII de la *Bibliothèque orientale elzévirienne ; — Histoire de la ville de Bourbourg* (Paris, 1879, in-8) ; — *Le Droit de la femme dans l'antiquité, son devoir au moyen âge* (Paris, 1880, in-8) ; — *Le Présent et le passé* (Paris, 1884, in-16) ; — *La Liberté chrétienne et le Pape Léon XIII* (Caen, 1885, in-8).

— M. Abel Hovelacque, mort le 22 février, était né à Paris, le 14 novembre 1843. Il fit de fortes études de droit, mais abandonna le barreau pour la linguistique, vers laquelle il se sentait entraîné et pour laquelle il avait de véritables dispositions. En 1876, il fut nommé professeur d'anthropologie linguistique à l'École d'anthropologie fondée par Broca. Dans son enseignement comme dans ses livres, dont quelques-uns ont obtenu un assez grand succès, il propagea malheureusement les idées matérialistes, de même qu'en politique, tant au conseil municipal de Paris, où il siégea de 1878 à 1889, qu'à la Chambre des députés, où il représenta le treizième arrondissement de 1889 à 1894, il se montra l'adversaire décidé des idées religieuses et conservatrices. Voici, outre sa collaboration aux périodiques, notamment à la *Revue de linguistique*, dont il était le directeur, l'indication de ses principaux ouvrages : *La Théorie spécieuse de Lautverschiebung* (1868, in-8) : — *Racines et éléments simples dans le système linguistique indo-européen* (1869, gr. in-8) ; — *Grammaire de la langue zende* (1869, in-4, 2e éd. en 1878) ; — *Instructions pour l'étude élémentaire de la linguistique indo-européenne* (1872, in-12) ; — *Langues, races, nationalités* (1873, in-16, 2e éd. in-8, 1875) ; — *Mémoire sur la primordialité de la prononciation du Rvocal sanscrit* (1873, in-8) ; — *Morale de l'Avesta* (1874, in-8) ; — *Observation sur un passage d'Hérodote concernant certaines institutions perses* (1875, in-8) ; — *Lettre sur l'homme préhistorique du type le plus ancien, sur la structure de ses restes et sur son origine* (1875, in-8) ; — *La Linguistique* (1875, in-12, 4e éd. en 1888) ; — *Le Chien dans l'Avesta* (1876, in-8) ; — *Le Crâne savoyard* (1877, in-8) ; — *Les Médecins et la Médecine dans l'Avesta* (1877, in-8) ; — *Notre ancêtre, recherches d'anatomie et d'ethnologie sur le précurseur de l'homme* (1877, in-12, 2e éd., 1878) ; *Etudes de linguistique et d'ethnographie* (1878, in-12), avec M. Julien Vinson ; — *L'Avesta, Zoroastre et le Mazdéisme*, tome IV des *Littératures de l'Orient*

(1880, gr. in-8) ; — *L'Enseignement primaire à Paris. Laïques et congréganistes* (1880, in-8) ; — *Mélanges de linguistique et d'anthropologie* (1880, in-12), avec MM. Émile Picot et Julien Vinson ; — *Les Races humaines* (1882, in-12) ; — *Les Débuts de l'humanité, l'homme primitif contemporain*, t. II de la *Bibliothèque matérialiste* (1882, in-12) ; — *Précis d'anthropologie* (1887, in-8), avec M. G. Hervé, tome IV de la *Bibliothèque anthropologique* ; — *Les Nègres de l'Afrique sus-équatoriale* (1889, in-8), tome IX de la même collection.

— L'un des meilleurs élèves de l'illustre et regretté commandeur DE Rossi, l'un de ceux sur qui l'archéologie chrétienne fondait justement le plus d'espérances, M. Mariano ARMELLINI vient d'être enlevé dans la pleine maturité de son talent, le 24 février dernier. Il était né à Rome en 1845, et c'est à l'histoire et à l'archéologie de la Ville éternelle que se rapportent toutes ses publications, qui toutes sont fort appréciées. Aux ouvrages suivants, les seuls qui, à notre connaissance, aient été publiés à part : *Scoperta d' un graffito storico nel cemeterio di Pretestato sulla via Appia* (Roma, 1874, in-16) ; — *Scoperta di un antico oratorio presso la via Appia dedicato all' arcangelo Gabriele ed ai sette dormienti* (Roma, 1875, in-4) ; — *Il Cimitero di S. Agnese sulla via Nomentana* (Roma, 1880, in-8) ; — *Il Reggimento civile di Roma nel medio evo* (Roma, 1881, in-8) ; — *Vita di santa Francesca Romana, scritta nell' idioma volgare di Roma del secolo XV* (Roma, 1882, in-8) ; — *Lezioni popolari di archeologia cristiana* (Roma, 1883, in-16) ; — *Guide de Rome* (Rome, 1888, in-16) ; — *Le Chiese di Roma dalle loro origini sino al secolo XVI* (Roma, 1888, in-8) ; — *Antichi cimiteri cristiani di Roma e d'Italia* (Roma, 1893, in-8), il faut ajouter plusieurs travaux inédits, qu'il laisse, dit-on, en manuscrit. Il avait commencé en 1882 la publication d'une *Cronichetta delle più recenti scoperte*, qui n'a pas été continuée, croyons-nous.

— On annonce encore la mort du frère ANANIAS, directeur de la communauté des Frères des écoles chrétiennes de Vire, mort à Paris, à la fin de février ; — de M. Alfred BLAU, à qui l'on doit, entre autres livrets d'opéras, ceux de *Salammbô* et d'*Esclarmonde*, mort le 24 février ; — de M. Jacques BULLIER, l'un des fondateurs de l'agence Havas, mort le 6 février, âgé de soixante et onze ans ; — de M. le marquis DE CAULAINCOURT, duc DE VICENCE, fils aîné du ministre de Napoléon Ier, sénateur pendant toute la durée du second Empire et auteur de travaux historiques distingués, mort le 29 février, âgé de quatre-vingt-un ans ; — de M. l'abbé Auguste CIZEL, curé de Navenne (Haute-Saône), membre de l'Académie de Besançon, mort au commencement de mars ; — de M. Gustave CLAUDIN, brillant chroniqueur et romancier, collaborateur de la *Presse*, du *Moniteur universel*, du *Figaro*, mort le 3 mars, à Paris, âgé de soixante-treize ans ; — de M. Félix COHEN, homme de lettres, membre de la Société des auteurs dramatiques ; — de M. le marquis DE DAMPIERRE, président de la Société des agriculteurs de France, ancien membre de la Chambre des députés et auteur d'ouvrages fort estimés sur l'agriculture et l'élevage, mort, âgé de quatre-vingt-deux ans, le 12 février, à Paris ; — de M. Pierre DOUÉ, médecin en chef de la marine, mort le 23 février, à Toulon ; — de M. DOYEN, maire de Fontenay-aux-Roses, chansonnier plein de talent, mort le 11 février ; — de M. le chanoine GOSSIN, président de l'œuvre de Saint-François de Sales, mort le 12 février, à Paris ; — du docteur LAENNEC, ancien directeur de l'école de médecine de Nantes, mort le 14 février ; — de M. Albert DE LOQUEYSSIE, ancien député et ancien directeur du *Pays*, mort le 20 février ; — de M. Joseph DE MALAFOSSE, collaborateur du *Messager de Toulouse* et auteur de recherches sur l'archéologie et l'histoire de l'art dans le midi de la France, mort en février, à Toulouse ; — de M. le chanoine MARTIN, curé de Saint-Gilles d'Abbeville et ancien professeur de

rhétorique au petit séminaire de Saint-Riquier, mort à quatre-vingt-un ans, le 23 février ; — de M. François-Jacques Massieu, inspecteur général des musées ; — du R. P. Milon, orateur fort apprécié de l'ordre de Saint-Dominique, mort le 6 février ; — de M. le comte Alexandre de Monti, ancien conseiller général de la Loire-Inférieure, auteur d'un ouvrage estimable sur la famille de Charette, mort le 20 février, âgé de quatre-vingt-un ans, à Nantes ; — de M. Frantz Perréal, ancien collaborateur du *Temps*, mort le 19 février ; — de M. Reiset, membre de l'Académie des sciences, mort à soixante-dix-sept ans, le 6 février ; — de M. Jules Rolland, collaborateur de l'*Express du Midi* et de la *Gazette de France*, mort le 26 février ; — de M. André de Sarrebourse d'Audeville, directeur de l'*Armorial français*, membre du conseil héraldique de France, mort le 12 février, à quarante ans, à Paris.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Aubert, professeur de droit à l'Université de Christiania, mort le 5 février, à cinquante-sept ans : — de M. Peter Bayne, journaliste, auteur de poésies et d'une biographie de Hugh Miller, mort en février ; — de M. R. Benedikt, professeur de chimie analytique à l'École technique supérieure de Vienne, mort âgé de quarante-quatre ans, le 7 février ; — de M. J.-V. Bergenstamm, naturaliste, mort à Vienne, le 31 janvier ; — de M. Ben Brierley, l'un des meilleurs et des plus estimés écrivains en dialecte du Lancashire, mort dans sa soixante et onzième année, le 18 janvier, à Morton ; — de M. G. Brill, professeur de philologie néerlandaise à l'Université d'Utrecht, mort le 29 janvier, dans cette ville, à trente-quatre ans ; — de M. Paul Brunnemann, professeur de droit criminel à l'Université de Vienne, mort le 22 janvier, dans cette ville, à l'âge de quarante et un ans ; — du R. P. Giovanni Calendoli, O. P., de la province dominicaine de Sicile, inventeur d'une machine à composer pour l'imprimerie, mort le 17 janvier, à Paris ; — du chevalier Christian d'Elvert, historien, mort à quatre-vingt-douze ans, le 28 janvier, à Brünn ; — de M. Giuseppe Fiorelli, sénateur du royaume d'Italie, directeur des antiquités italiennes à Naples, où il est mort, dans sa soixante-treizième année, le 29 janvier ; — du docteur William-Henry Furness, ministre « unitarien » à Philadelphie, traducteur d'ouvrages allemands, notamment de : *Mirror of Nature* (1849) de Schubert ; *Gems of German Verse* (1851) ; *Julius and other Tales* (1856), dont la plus belle œuvre poétique est l'adaptation du *Lied von der Glocke*, de Schiller ; auteur également d'ouvrages théologiques parmi lesquels il convient de citer : *Remarks on the four Gospels* (1835) ; *Jesus and his Biographers* (1838) ; *A History of Jesus* (1850) ; *Thoughts on the Life and character of Jesus of Nazareth* (1859) ; *The unconscious Truth of the four Gospels* (1858) ; *The Power of Spirit* (1877) ; *The Story of Resurrection told once more* (1885), mort à Philadelphie ; — de Enrique-Claudio Girbal, archéologue et historien distingué, à qui l'on doit notamment un ouvrage sur Girone et de nombreuses monographies, dont quelques-unes ont paru dans la *Revista de Gerona*, mort dans cette ville, le 25 janvier ; — de M. Graindorge, professeur ds physique à l'Université de Liège, mort dans cette ville, âgé de cinquante-deux ans, le 25 janvier ; — de M. Per Hedenius, professeur de pathologie à l'Université d'Upsal, mort le 1er janvier, âgé de soixante-sept ans ; — du capitaine Andrew-M. Irving, auteur canadien qui a écrit notamment sous le pseudonyme de Maxwell Drew, mort le 11 janvier, dans sa trente-sixième année ; — de M. Joseph Mackey, fondateur (1862) du *Mackey A B C Guide*, mort le 4 février, à Fordham, N. Y. ; — de M. Alexander Macmillan, le célèbre éditeur anglais fondateur du *Macmillan's Magazine*, la première revue mensuelle à un shilling (1859) et qui, entre autres collections importantes,

a édité *Golden Treasury*, une édition générale de Shakespare; *the English Men of letters*, mort à Londres, le 25 janvier; — du major-général H.-A. Majew, écrivain scientifique, mort le 14 janvier, à Saint-Pétersbourg; — de M. Jean Müller, directeur du jardin botanique de Genève, mort en janvier; — du Rév. John Owen, recteur de East Austey, philosophe et théologien fort apprécié, de qui nous citerons : *Evenings with the Skeptics* (1881); *The Skeptics of the Italian Renaissance* (1892); *The Skeptics of the French Renaissance* (1893); *Religions Systems of the World* (1893); mort le 6 février; — de M. Matteo Ricci, sénateur du royaume d'Italie, président du cercle philologique de Florence, traducteur d'Hérodote, mort le 11 février; — de M. Reinhold Rost, orientaliste anglais, mort le 7 février, à Canterbury; — de M. Rózsahegyi, professeur d'hygiène à Clausenburg, mort à quarante et un ans, le 27 janvier; — de M. Schadenberg, ethnographe, mort à Manille; — de M. R. Schirmer, professeur d'ophtalmologie à l'Université de Greifswald, mort le 27 janvier, âgé de soixante et un ans; — de M. Schmitt, directeur du laboratoire qui porte son nom, mort le 23 janvier, à Wiesbaden; — de M. Johann-Gustav Stickel, professeur de théologie à l'Université d'Iéna, où il enseignait depuis 1827, arabisant et numismate éminent, mort le 21 janvier, à quatre-vingt-dix ans; — de M. K. Stoelzel, professeur de technologie chimique à l'École technique supérieure de Karlsruhe, mort à soixante-neuf ans, dans cette ville, le 3 février; — de M. Nicolas-Nicolaievitch Strakhov, naturaliste et littérateur russe, mort en février; — de M. Henry Van Laun, connu en Angleterre par de nombreuses traductions du français, mort à soixante-seize ans, le 9 janvier, à Londres; — de lady Wilde, mère du trop fameux Oscar Wilde, qui sous son nom de demoiselle (miss Elgee) et sous le pseudonyme de Speranza, s'est fait connaître par des poésies et des articles dans les journaux, morte au commencement de février; — de M. Eduard Winkelmann, historien estimé, qui a collaboré aux *Monumenta Germaniae* et a publié le cartulaire de l'Université d'Heidelberg, mort dans cette ville.

Institut de France. — *Élections.* — *Académie des sciences morales.* — M. de Foville a été élu, en remplacement de M. Cucheval-Clarigny, par 19 voix contre 7 à M. Stourm, 4 à M. Cheysson et 2 à M. O. Noël. — M. Lachelier a été élu, en remplacement de M. Barthélemy-Saint-Hilaire, par 21 voix contre 15 données à M. Ollé-Laprune.

Académie de médecine. — MM. les docteurs Fressinger (d'Oyonnax), Soulier, Lepine et Renaut (de Lyon), ont été élus correspondants nationaux dans la division de médecine.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 31 janvier, M. Cagnat a communiqué quatre inscriptions latines relevées à Assouan, qui nous renseignent sur les préfets d'Égypte à différentes époques; M. S. Reinach a présenté les photographies de deux autels gallo-romains découverts à Sarrebourg. — Le 7 février, M. Foucart a donné lecture d'une note de M. Radet sur deux chapitres de Polybe, racontant une campagne d'Attale contre Achæus, qui assiégeait Selgé; M. Müntz a communiqué une notice de M. Maxe-Werly sur le séjour à Bar-le-Duc du célèbre sculpteur et médailleur italien Pierre de Milan; M. Héron de Villefosse a donné lecture d'une lettre du P. Delattre sur les résultats de sa nouvelle campagne à Carthage; M. S. Reinach a fait une communication sur un vase à figures rouges, rehaussé de dorure, découvert à Rhodes (peint à Athènes vers 410 av. J.-C.). — Le 14, M. Müntz a fait une communication sur les tiares du pape Jules II; M. Clermont-Ganneau a expliqué et commenté quatre inscriptions romaines gravées sur trois colonnes milliaires décou-

vertes sur les bords du Baraba (anc. Chrysorrhoas) qui arrose Damas. — Le 21, M. Heuzey a décrit le vase d'argent de Tello, offert par le sultan Abdul-Hamid au musée du Louvre ; M. Clermont-Ganneau a expliqué un cachet en pierre dure, d'origine israélite, datant environ du VIe siècle av. J.-C., récemment entré au cabinet des médailles; M. Müntz a fait une communication sur un sculpteur dalmate à Rome (1471-1509) ; M. Villain a lu un mémoire sur la topographie de Paris aux premiers siècles de notre ère (région du Xe arrondissement) ; M. S. Reinach a entretenu l'Académie d'une statue d'Hécate par Menestrate, que Pline signale au temple de Diane à Éphèse. — Le 28, lecture est donnée d'une lettre de MM. Boucher et Néron sur un procédé nouveau pour reconstituer les manuscrits avariés par le temps ou par les parasites du papier ; M. Oppert a ensuite communiqué la traduction rectifiée d'un texte antique chaldéen publié par M. Perser.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 1er février, M. A. Desjardins a présenté la *Loi roumaine sur la faillite, du 25 juin 1895*, et fait ressortir l'intérêt de la réforme de la législation commerciale roumaine.— Le 8, M. A. Desjardins a communiqué un fragment de son ouvrage en deux volumes sur Proudhon; M. Léon Say a donné lecture d'une critique, faite par lui-même, de ses discours sur le socialisme à l'Académie et à la Chambre. — Le 15, M. F. Passy a donné lecture de son ouvrage, *l'Art de s'ennuyer*, et M. Levasseur a continué celle de son mémoire sur *les Syndicats et les unions et fédérations ouvrières aux États-Unis*. — Le 22, M. Luchaire a présenté le livre de M. James Westfall Thomson sur *le Développement de la monarchie française sous Louis VI le Gros* (1108-1137), et formulé quelques observations; M. Gardair a commencé la lecture de son *Exposé critique des preuves de l'existence de Dieu données par saint Thomas*.

Paris. — La très curieuse communication faite à l'Académie des inscriptions par M. Ernest Babelon sur *la Glyptique à l'époque mérovingienne et carolingienne*, vient d'être tirée à part des *Comptes rendus* de cette compagnie (Paris, Imp. nationale, A. Picard, in-8 de 32 p.). Le savant conservateur du département des médailles de la Bibliothèque nationale établit que du VIe au IXe siècle s'étend une période de barbarie pendant laquelle la glyptique occidentale a complètement disparu ; les gemmes que l'on rencontre sont toutes de travail byzantin; sous les successeurs de Charlemagne, au IXe siècle, il y a une véritable renaissance. Aux gemmes de cette époque, que nous avons conservées, M. Babelon ajoute d'autres pierres perdues, mais dont nous avons gardé des empreintes sur des sceaux au bas des actes; on était habitué à les regarder comme antiques; il établit qu'elles sont l'œuvre d'artistes carolingiens. Cette renaissance, d'ailleurs, n'eut pas de durée ; au Xe siècle, la glyptique fut de nouveau replongée dans la barbarie.

— Dans un court et substantiel article de *la Quinzaine* (tiré à part, Paris, Fontemoing, in-8 de 12 p.), M. Jules Cauvière résume avec beaucoup de clarté la saine doctrine sur *le Régime du bon plaisir*. Il rappelle que c'est une fausse interprétation du terme « plaisir » qui a fait croire à ce singulier régime. Nous devons le remercier et le féliciter d'avoir fait connaître au grand public une vérité qui n'était encore connue que des hommes d'étude.

— M. Henri Omont publie, d'après les manuscrits de Paris et Udine, le *Journal autobiographique du cardinal Jérôme Aléandre, 1480-1530* (Paris, Imp. nationale, in-4 de 116 p. Tiré des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale* et autres bibliothèques. Tome XXXV, 1re partie). La publication est des plus précieuses pour la biographie d'Aléandre et pour l'histoire civile et littéraire de la fin du XVe siècle et des trente premières

années du XVIe siècle. Voici les divisions du recueil : *Introduction ; Éphémérides* (1492-1517) ; *Carnet de voyages d'Aléandre en France et à Liège* (1510-1516) ; *Notes de la jeunesse d'Aléandre* (1480-1502) ; *Notes diverses* (1479-1524); *Journal d'Aléandre* (1524-1531) ; *Testament d'Aléandre* (24 janvier 1542); *Addenda*. 1° *Lettre d'Aléandre à Erard de la Mark, évêque de Liège* (25 janvier 1518) ; 2° *Lettre du même au pape Clément VII*, au sujet de sa première entrevue avec François Ier (novembre 1524). Signalons encore des fac-similés des journaux du cardinal, d'après les autographes conservés à Udine, et un portrait du grand humaniste. Soit comme éditeur soit comme annotateur du journal autobiographique de celui qui fut un des plus illustres recteurs de l'Université de Paris, M. Omont a mérité toutes les félicitations et tous les éloges.

— M. Eugène Halphen nous donne un nouveau recueil de *Lettres inédites du roi Henri IV à M. de Béthune, ambassadeur de France à Rome, du 15 janvier au 22 mars 1603*, d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale (Paris, Champion, in-8 de 67 p.). Cette plaquette contient sept lettres négligées à tort par les éditeurs des *Lettres missives*. Ces lettres éclairent l'histoire des relations du Pape et du Roi et dévoilent une série de faits qui n'ont pas été sans influence sur les affaires de l'Europe. Il y a là un filon à explorer et qu'il faut recommander aux curieux des détails de l'histoire.

— M. Charles de Ribbe a consacré à l'un de ses meilleurs amis des pages écrites avec la plus éloquente émotion : *Mes souvenirs sur Claudio Jannet, 1837-1894* (gr. in-8 de 68 p. Extrait de *la Réforme sociale*). De même que M. de Ribbe a fait revivre, en 1884, la figure de son illustre et vénéré maître Le Play, il a rempli avec non moins de succès une semblable tâche au sujet d'un des disciples les plus chers de ce grand penseur et observateur, « devenu maître à sa suite et à son tour. » La biographie que l'excellent écrivain retrace de Claudio Jannet est aussi complète qu'attachante. On y trouvera mille détails qui feront aimer à la fois le héros et le narrateur.

— M. Georges-Claudius Lavergne avait signalé, dans la *Vérité* du 4 mars 1895, l'existence, l'objet et les caractères de la *Corporation des artistes chrétiens de France*, et il avait montré les liens qui rattachent cette œuvre salutaire à celle que fonda Lacordaire sous le titre de Confrérie de Saint-Jean ; mais, tandis que cette dernière ne comprenait que des peintres, la nouvelle association s'adresse également aux architectes et aux sculpteurs. L'article de M. Lavergne vient d'être réédité en brochure (Paris, imp. Dumoulin, in-8 de 20 p.).

— Un intéressant mémoire de M. L. Cloquet paru dans la *Revue de l'art chrétien* sous le titre : *Diorama, panorama, olorama*, et tiré à part (Gand, Desclée, de Brouwer, in-4 de 7 p.), expose les différents procédés usités jusqu'ici pour obtenir par la peinture un rendu réalistique et une illusion d'optique. Ni le diorama ni le panorama n'étaient parvenus à représenter d'une manière satisfaisante des vues intérieures de monuments. M. Cloquet applique le nom d'olorama à un procédé inventé par lui avec deux de ses amis et par lequel il espère obtenir ce résultat.

— Une conférence faite à Nantes le 21 août 1895, par M. A. Hamon, vient d'être mise en vente sous ce titre : *Patrie et Internationalisme* (Paris, au bureau des « Temps nouveaux, » in-16 de 24 p.). Elle forme le premier fascicule des *Publications des « Temps nouveaux »* et se vend « au profit du comité d'action pour l'édification de la verrerie ouvrière. » Ces indications suffisent à indiquer à nos lecteurs que les tendances de l'auteur sont à l'internationalisme et qu'il combat l'idée de patrie.

— Dernier écho, bien tardif, des publications illustrées dites d'étrennes :

Les Lundis de Caran d'Ache, album pour les enfants de 40 ans et au-dessus (Paris, Plon, in-folio de 64 p. — Prix, 3 fr. 50). On connaît le genre du spirituel dessinateur. Pleines d'humour, ces fantaisies, le titre le dit assez clairement, ne s'adressent pas aux jeunes gens.

— *Cosmopolis*, revue internationale nouvelle dont l'éditeur parisien est M. Armand Colin (le numéro 3 fr. 25, l'abonnement 38 fr. pour Paris, 40 fr. pour la France, 42 fr. pour l'Union postale), est un recueil qui se présente avec un caractère tout nouveau. Jamais encore, que nous sachions, l'on ne s'était avisé de solliciter le public de s'abonner à une revue générale dont les articles fussent écrits en langues diverses. Car c'est là surtout ce qui distingue cette nouvelle entreprise : des collaborateurs français, anglais et allemands y écrivent dans leur langue. L'idée ne peut être qu'approuvée; le prix très modeste de la revue et le nom des collaborateurs qui lui ont promis leur concours semblent en assurer le succès. Nous regrettons, pour notre part, que l'élément protestant et libre penseur y tienne une si large place.

Auvergne. — Le tome 1er de novembre des *Acta sanctorum* (tome LXIII de la collection) contient sur saint Florus une notice dans laquelle on déclare qu'il n'existe pas sur le saint de document plus ancien que le xive siècle. M. Marcellin Boudet, auquel on doit déjà plusieurs travaux intéressants sur l'histoire d'Auvergne, a combattu cette assertion dans un article des *Annales du Midi*, dont le tirage à part vient d'être distribué : *La Légende de saint Florus, d'après les textes les plus anciens* (Toulouse, Privat, in-8 de 49 p.). Ce travail jette sur la question des lumières toutes nouvelles : de la fin du xe siècle à 1131 seulement, huit papes ont nommé dans leurs bulles saint Florus. Ces documents et ceux que M. Boudet a retrouvés, antérieurs au xive siècle, forment un dossier de dix-sept pièces, d'où il ressort que saint Florus était plus connu dans la haute Auvergne que ne le pensent les hagiographes belges.

Bretagne. — M. le président Trévédy publie une brochure piquante (*Compagnie d'assurances contre les erreurs historiques*, Saint-Brieuc, gr. in-8 de 12 p.). Le critique propose aux savants bretons de s'associer pour faire campagne contre les recueils qui, se copiant les uns les autres, propagent à l'infini toute sorte d'erreurs. Il cite, entre autres, la vaste compilation qui porte le nom de Larousse et qui a été invoquée en plein Parlement comme une autorité historique, et aussi divers livres destinés à l'instruction primaire. Le relevé de certaines erreurs géographiques et autres commises par M. Lavisse, auteur de l'*Histoire de France à l'usage des écoles primaires*, arrivé à sa 40e édition, est bien amusant.

— La section de géographie historique et descriptive instituée au ministère de l'instruction publique invite chaque année les travailleurs de la province à lui apporter l'inventaire des richesses cartographiques de leur pays. Elle estime avec raison devoir parvenir ainsi peu à peu à connaître les cartes intéressantes qui existent dans les départements, et ne désespère jamais d'une découverte précieuse pour l'histoire de la géographie. Il n'est pas répondu régulièrement à cette demande; mais de temps à autre un érudit entreprend d'exécuter pour sa province, son département ou sa localité le travail proposé par le comité; tel est le cas de M. Léon Vignols, qui a présenté en 1894, au Congrès des sociétés savantes, un *Inventaire cartographique des archives d'Ille-et-Vilaine, du musée archéologique de Rennes et de la bibliothèque de M. de Palys pour les époques antérieures à 1790*, qui, remanié depuis, a été inséré au *Bulletin de géographie historique et descriptive*, puis tiré à part (Paris, Imp. nationale, in-8 de 40 p.). Ce travail signale l'existence à Rennes de cent douze pièces cartographiques, dont cinquante-neuf manus-

crites; vingt d'entre elles, toutes imprimées, sont du XVIIe siècle, et six sont anonymes ; il met en outre en lumière plusieurs documents curieux, entre autres une « carte géométrique et détaillée de la partie des costes de Bretagne qui s'estend depuis Saint-Malo jusqu'au cap Frehel, » levée par l'abbé de Lespinasse de Villiers (nº 44), qui manque aux collections de la Bibliothèque nationale. Aussi faut-il remercier M. Léon Vignols du service qu'il a rendu en rédigeant cet inventaire, dont deux tables bien faites facilitent le maniement.

— Lors de la rentrée de l'École de plein exercice de médecine et de pharmacie et de l'École supérieure des sciences et des lettres de Rennes, au moment de la distribution des prix aux étudiants, le 4 novembre 1895, M. Adam, professeur à l'École des sciences, a lu un discours qui mérite d'être signalé. Il l'a intitulé : *La Faillite de la science et Pasteur*. Hommage très simple rendu dans les meilleurs termes au grand homme et à la science dont il a été l'une des plus hautes incarnations du siècle.

Champagne. — Ayez de l'*Initiative!* Telle est la recommandation suprême que M. l'abbé Marcel, préfet des études du petit séminaire de Langres, adressait, le 6 août dernier, aux jeunes gens, laïques ou ecclésiastiques, qui assistaient pour la dernière fois à la distribution des prix dans la maison où ils avaient reçu l'instruction (Langres, Rallet-Bideaud, in-8 de 20 p.). Ces solides conseils et ces fortes leçons méritent d'être médités ; c'est à ce titre que nous recommandons le discours de M. l'abbé Marcel.

Dauphiné. — Érudit collectionneur dauphinois, M. Paul Guillemin vient de publier à trente exemplaires, tous numérotés et distribués, ainsi qu'il appert de la justification nominative placée au verso du faux-titre, une luxueuse plaquette : *L'Imagerie de Stendhal entre-bâillée* (Grenoble, imp. Joseph Baratier, gr. in-4 de 25 p., avec reproduction d'un fusain de M. Émile Guigues). Nous considérons Stendhal (Henri Beyle, d'après l'état civil) comme un écrivain détestable; heureusement l'antidote se trouve dans le poison même : les œuvres de Stendhal sont, en général, lourdes, peu compréhensibles et, partant, assez soporifiques. Il en va tout autrement de M. P. Guillemin qui, dans son travail de bénédictin, a « cristallisé » (style stendhalien) tout ce qu'il a pu saisir en fait d'images relatives à Stendhal et à certaines éditions de ses œuvres, sans omettre les dessins exécutés personnellement par l'écrivain. Le tout, disposé dans l'ordre chronologique et compris sous cent cinquante-six numéros, débute avec le siècle et finit en 1895. Huit numéros complémentaires (157-164) sont consacrés, sous le titre : *Famille de Stendhal*, au grand-père et aux deux sœurs du personnage. Brochure curieuse, admirablement imprimée sur simili-japon, mais qui, en dehors des trente privilégiés servis gratuitement, ne pourra être acquise par personne.

— Depuis longtemps, M. l'abbé F. Allemand s'attache à prouver que les plus modestes villages ont leur histoire particulière, et qu'à bien l'étudier elle devient attrayante et donne lieu à de véritables surprises ; c'est ce qu'il a fait pour Veynes, le Val-d'Oze, Montmaur, Chaillol, etc. Il s'attaque aujourd'hui à l'*Histoire de Jarjayes* (Gap, Jouglard, in-8 de 65 p.), petite commune du canton de Tallard. Il prend le village dans sa topographie, ses productions, sa population, sa viabilité, et le suit, sans fatigue pour le lecteur, dans sa vie ancienne, sa seigneurie, sa communauté et sa paroisse. Les pièces justificatives n'ont pas été oubliées. Œuvre d'un érudit, d'un chercheur, qui entend trop limiter ses visées, mais auquel viendront les ailes.

— Sous ce joli titre : *L'Étoile filante, babillage hebdomadaire d'escholiers en*

vacances (Grenoble, imp. Jourdan, 10 numéros in-8), M. Jules Bouvier a voulu intéresser les collégiens aux choses de l'esprit, pendant la saison des vacances, et ce, pour la modique somme de 2 fr. 50; il a pleinement réussi et il convient de l'encourager pour l'avenir. Les articles sont courts, bien choisis, variés, semés d'amusants jeux d'esprit, de communications photographiques, timbrologiques, etc. La rédaction est d'ailleurs dans le mouvement; des phototypies agréables sont jetées çà et là dans une élégante et large impression. Ajoutons qu'elles sont nouvelles, ce qui est à approuver. N'est-il pas, en effet, surprenant de voir des feuilles soi-disant illustrées se borner à resservir les clichés tantôt séculaires de Dardelet ou ceux des syndicats d'initiative! *L'Étoile filante* est appelée à « filer » et à rester en place dans les bibliothèques des petits et des grands enfants.

— M. l'abbé Moutier est passé maître en l'art de se jouer au milieu de nos dialectes méridionaux. Dans sa plaquette: *Lou Tiatre d'Aurenjo* (Valence, Impr. valentinoise, in-8 de 15 p.), il marche de pair avec les meilleurs poètes, dans l'emploi d'un rythme étonnant, du dialecte rhodanien, bas-dauphinois. C'est l'évocation du passé du théâtre d'Orange et le rêve d'une restauration prochaine. Une belle phototypie est ajoutée.

Franche-Comté. — La perte de M. Auguste Castan, l'infatigable travailleur qui, pendant de longues années, a donné à la Société d'émulation du Doubs un lustre tout particulier, se fera longtemps sentir, non seulement au sein de cette laborieuse société, mais aussi dans la Franche-Comté entière. Ce n'est pas tout de suite qu'un tel vide se comblera. Si l'on ajoute à ce malheur la disparition de M. Édouard Besson, il faut bien convenir que la situation n'est pas des plus favorables. Cependant, le premier volume de *Mémoires* qui paraît après ces deux morts si peu prévues, et qui porte la date de 1894 (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de xl-458p.), s'impose quand même à l'attention. En effet, nous relevons ici les études ou articles suivants : *La Société d'émulation du Doubs en 1894*, par M. le docteur Baudin ; — *Les Abiétinées du département du Doubs, au point de vue de l'arboriculture et de la sylviculture*, par M. P. Parmentier; — *Essai historique sur Ornans*, par M. le docteur J. Meynier (suite et fin). L'ensemble du travail de M. Meynier a été ici spécialement signalé le mois dernier. — *Flore des lichens de Franche-Comté et de quelques localités environnantes* (5e partie), par M. C. Flagey; — *Trois petits Poèmes de M. Édouard Grenier*, par M. E. Sayous; — *Essai de géographie médicale du département du Doubs*, par M. le docteur Richard, avec 7 tableaux, 1 graphique et 48 cartes formant un ensemble aussi instructif que curieux; — *Le Mathématicien franc-comtois François-Joseph Servois*, par M. J. Boyer, étude dont nous avons parlé dans notre dernière livraison; — *Annotations et additions aux flores du Jura et du Lyonnais et remarques sur l'inégale répartition de quelques plantes considérées comme communes*, par le docteur A. Magnin. On le voit, la science en général occupe une place prédominante dans le présent volume.

— M. Henry Jouin a publié dans la revue *l'Artiste*, puis a fait tirer à part le travail aussi curieux que richement documenté qu'il a consacré à un grand peintre, mort en ces derniers temps. Titre : *Jean Gigoux. Artistes et gens de lettres de l'époque romantique* (Paris, bureaux de l'*Artiste*, gr. in-8 de 128 p., avec un portrait). L'auteur a su tirer bon parti des documents particuliers, notamment des nombreuses lettres inédites adressées à Gigoux par des illustrations de toutes sortes et qui lui ont été communiquées. Il a suivi le peintre franc-comtois à travers les diverses phases de son existence et il a tracé du personnage et de son œuvre si considérable un tableau qui restera. Ceci dit sans jeu de mots. Nous estimons même que nul ne pourra

plus écrire sur Jean Gigoux s'il ne consulte cette excellente brochure. L'érudit secrétaire de l'École des beaux-arts a semé dans son livre quantité d'anecdotes ou touchantes ou empreintes d'une gaieté de bon aloi. Quant à sa critique, nous ne surprendrons personne en disant qu'elle est aussi sérieuse que bienveillante. En définitive, Gigoux est mis ici à sa vraie place, c'est-à-dire que tout en rendant hommage à son talent réel, le biographe constate « qu'il n'a pas pris rang parmi les plus illustres. » De l'homme, par exemple, il fait un éloge absolu. Une ample table alphabétique termine ce gracieux et consciencieux volume, qui sera d'autant plus recherché et apprécié que, tiré à petit nombre, on ne peut le tenir que de la seule libéralité de M. Jonin : il ne se vend pas.

— L'on a beaucoup écrit sur l'abbaye de Luxeuil. Cela n'a point empêché M. H. Baumont d'apporter à son tour une remarquable contribution à l'histoire de cette localité en publiant *l'Étude historique sur l'abbaye de Luxeuil (590-1790)* (Luxeuil, Marcel Pattegay, in-8 de 114 p.), que nous recevons aujourd'hui. Le but que s'est proposé l'auteur a été de montrer « de quelle puissance les abbés de Luxeuil ont joui dans le cours des siècles, depuis la fondation du monastère jusqu'à la fin de l'ancien régime ; comment la terre de Luxeuil, quasi souveraine pendant la plus grande partie du moyen âge, fut ensuite réunie au comté de Bourgogne, mais conserva jusqu'à la Révolution ses coutumes particulières et sa physionomie propre. » Il faut reconnaître que M. Baumont a rempli son programme de point en point. Les copieuses notes inscrites au bas des pages, avec une précision à laquelle ne s'astreignent pas tous les historiens, prouvent que l'érudit écrivain a consulté des sources nombreuses, imprimées ou manuscrites. Il les a utilisées de la manière la plus solide et la plus agréable. En appendice, M. Baumont donne : 1° *La Liste des abbés de Luxeuil depuis saint Colomban* (590-610) jusqu'à Jean IV Louis Aynard de Clermont-Tonnerre (1743-1790) ; 2° *La Mense abbatiale de 1789 ;* 3° *La Mense conventuelle en 1789.* Bien que cette monographie ne renferme ni carte, ni plan, ni vues, ce qui est un tort, nous n'hésitons pas à déclarer que rarement nous avons eu sous les yeux un travail du genre aussi bien exécuté.

— Petite ville du département actuel de la Haute-Saône, située près des frontières des deux anciennes provinces de Franche-Comté et de Bourgogne, Pesmes vient de trouver en M. Gaston de Beauséjour un historien compétent. Son travail : *Pesmes et ses seigneurs du XIIe au XVIIIe siècle*, sera divisé en deux parties. La première, seule encore imprimée (Vesoul, imp. A. Suchaux, in-8 de VII-177 p.), va des origines jusqu'au XIVe siècle. Ce fascicule ne se borne pas à relater les faits et gestes des possesseurs de la seigneurie, il donne aussi des détails curieux et bien exposés sur les mœurs, les coutumes, la législation de ce coin de pays et même de la province à laquelle il appartenait. L'histoire proprement dite s'arrête à la page 96. Tout le reste (presque une moitié du volume) se compose de *Preuves* (*Documents justificatifs et catalogues des actes*) qui établissent que M. de Beauséjour a eu connaissance des sources les plus variées et les plus authentiques. L'intéressante brochure est ornée d'un plan de l'église paroissiale, de trois planches représentant douze sceaux seigneuriaux, d'une vue des ruines du château de Rupt en 1825, et d'une carte des environs de Pesmes indiquant les maisons fortes antérieures à la fin du XVe siècle, laquelle a été dressée par l'auteur, d'après la carte de Querrot, gravée en 1748. Cette monographie remplit toutes les conditions exigées en pareil cas. Espérons que la suite ne se fera pas trop attendre.

— L'esprit qui a inspiré l'auteur anonyme du *Grand almanach jurassien*

pour l'an de grâce 1896 (Lons-le-Saunier, imp. C. Martin, gr. in-8 de 125 p., illustré) est excellent. Grâce aux renseignements d'ordre religieux, politique et administratif qu'il renferme sur le département du Jura, cet almanach participe un peu de l'annuaire. Il donne aussi l'état présent des messageries du Jura auquel, dans un avenir prochain, l'on se reportera comme à une page close de l'histoire des moyens de communication sur cette portion du territoire; car le chemin de fer ne tardera pas à réduire sinon même à faire disparaître cette nomenclature. On trouve là aussi un article biographique sur le grand Dolois Pasteur (avec un portrait emprunté à la *France illustrée*). Si intéressantes et utiles que soient les matières rassemblées dans cette publication, qui mérite nos sympathies, nous devons conseiller à l'éditeur de s'attacher davantage à la couleur locale, tant sous le rapport des articles qu'en ce qui concerne l'illustration; moins de « recettes, » moins d'anecdotes quelconques et plus de récits tirés de l'histoire du pays : il n'y a que l'embarras du choix.

Guyenne et Gascogne. — M. G. Clément-Simon consacre une attachante étude à *la Maréchale de Saint-André et ses filles* (Paris, gr. in-8 de 41 p. Extrait de la *Revue des questions historiques*, livr. de janvier 1896). On trouve là les renseignements les plus exacts, les plus complets, sur la maréchale (Marguerite de Lustrac), sur son premier mari (Jacques d'Albon Saint-André), sur sa première fille (Catherine d'Albon), sur son second mari (Geoffroy de Caumont, abbé de Clairac), sur sa seconde fille (Anne de Caumont). Les pages relatives à Anne, qui devint la comtesse de Saint-Paul, sont particulièrement intéressantes. On peut les rapprocher de la notice spéciale que vient de publier, dans la *Nouvelle Revue*, le comte H. de la Ferrière sur *Anne de Caumont*. Les deux écrivains s'accordent à louer autant la fille qu'à condamner la mère.

— Sous le titre : *L'Éducation dominicaine*, un auteur qui signe du pseudonyme Spectator fait le compte rendu de la distribution des prix, le 21 juillet dernier, à l'institution Saint-Dominique d'Arcachon, dirigée par des religieuses dominicaines de Sèvres (Bordeaux, imp. A. de Lanefranque, in-16 de 25 p.). Les réflexions que cette cérémonie, présidée par le R. P. Libercier, inspire au spectateur inconnu, tendent à établir la supériorité infinie de l'école religieuse sur l'école laïque. Ce n'est pas nous qui y contredirons.

— Le lendemain du jour où il présidait la distribution des prix de l'institution Saint-Dominique, l'infatigable frère prêcheur allait en présider une autre à l'*École Saint-Elme* (*Arcachon*). Son *Allocution*, que nous avons sous les yeux (Paris, imp J. Mersch, in-12 de 11 p.), contient de salutaires conseils aux jeunes gens prêts à quitter les bancs du collège. Ses auditeurs de l'école Saint-Elme ne seront pas les seuls, nous l'espérons, à en profiter.

Ile-de-France. — La *Société des sciences morales, des lettres et des arts de Seine-et-Oise*, que préside M. Pierre de Nolhac, a récemment transformé la publication de ses Mémoires. Elle donne désormais un *Bulletin* périodique qui tend à devenir de plus en plus un recueil sérieux et curieux d'histoire locale. La ville de Versailles, par son glorieux passé, les merveilles de son château, les ressources documentaires conservées en si grand nombre dans ses Archives et sa Bibliothèque, est un centre historique exceptionnel parmi les villes de province. Nous citerons, comme travaux parus en 1895, une étude de M. Coüard sur *Un Autographe nouveau de Marie-Antoinette* (lettre à la comtesse d'Ossun au moment de la fuite à Varennes), un article de M. Moussoir sur *Richaud*, qui fut maire de Versailles en 1792, et le commencement d'une série d'études de M. de Nolhac sur *le Château de Ver-*

sailles au temps de Louis XV, où sont rectifiées beaucoup d'erreurs du livre de Dussieux et précisés les faits nécessaires à connaître pour l'intelligence des mémoires sur l'ancienne Cour. Des plans, un fac-similé de la lettre de Marie-Antoinette, une chronique et une bibliographie tenue à jour sur Versailles et Seine-et-Oise, complètent le recueil.

Languedoc. — Le tome VII de la neuvième série des *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse* (Toulouse, imp. Douladoure-Privat, gr. in-8 de xv-709 p.) contient les morceaux suivants : *L'Équilibre européen, ses origines et son utilité*, par M. A. Duméril ; — *Documents inédits sur le voyage du roi Charles IX à Toulouse*, par M. E. Roschach ; — *Histoire naturelle. Considérations sur les monotrèmes*, par M. A. Lavocat ; — *Souvenirs universitaires*. 2e partie : *Le Clergé et l'Université de 1830 à 1852. Liberté de l'enseignement*, par M. Deschamps; — *L'Allemagne en 1848*, par M. Hallberg ; — *Du Croisement continu dans les races d'animaux domestiques*, par M. C. Baillet; — *Le Gesta Dei per Francos de Guibert de Nogent*, par M. A. Duméril ; — *Recherches des métaux volatils dans les dépôts naturels des eaux minérales*, par M. le docteur Garrigou ; — *La Somme des autorités à l'usage des prédicateurs méridionaux au XIIIe siècle*, par M. l'abbé Douais; — *Phytostatique du Sorézois, bassin méridional du département du Tarn*, par M. D. Clos (important travail de près de 60 p.) ; — *Peines et stipulations du double et de l'hémiolion* (une fois et demie) *dans le droit grec*, par M. Lécrivain ; — *Archéologie mathématique. Pierre Forcadel, lecteur du Roy ès mathématiques* (*1560-1573*) (suite), par M. Fontès ; — *La Mission patriotique des professeurs de langues*, par M. Henri Duméril ; — *L'Art paradoxal. Ses origines en Europe et son établissement en Angleterre. Ses développements en France et en Allemagne. Son influence sur les artistes toulousains*, par M. le baron Desazars de Montgailhard ; — *Ce que mangeaient les Romains*, par M. Antoine ; — *De la Protection de la personne et de l'autorité du Président de la République*, par M. le premier président P. Fabregnettes ; — *Recherches sur la tutelle des femmes dans l'ancien droit franc*, par M. J. Brissaud ; — *Les Variations du climat de Toulouse*, par M. Massip ; — *La Littérature humoristique en Allemagne. Les Propos de table de Luther*, par M Hallberg ; — *Essai sur un groupement orogénique des chaînons pyrénéens*, par M. J. Caralp ; — *Sur l'organisation du service magnétique à l'observatoire de Toulouse*, par M. B. Baillaud.

— M. Sahuc vient de faire paraître le premier fascicule de ses études sur *Saint-Pons-de-Thomières* (Hérault), *ses vieux édifices, ses anciennes institutions* (Bergerac, imp. du Sud-Ouest, petit in-4 de 155 p., illustré). Ce premier fascicule traite spécialement de l'abbaye et de l'évêché.

Limousin. — M. Émile Picot, dans *Une Conjecture sur le poète italien Amomo* (Mâcon, Protat, in-8 de 19 p. Extrait des *Mélanges de philologie romane dédiés à Carl Wahlund*), cherche ingénieusement à montrer que le prétendu poète italien Amomo ne serait autre que l'érudit Jean de Maumont, qui appartenait à une ancienne famille du Limousin et dont on possède deux sonnets italiens mêlés aux œuvres d'Hugues Salel (1553). Que l'on approuve ou que l'on n'approuve pas la thèse soutenue par le savant critique, on devra le féliciter d'avoir, à cette occasion, donné une notice si bien faite et si intéressante sur le recueil de poésies intitulé : *Rime toscane d'Amomo* (Paris, Simon de Colines, 1535) et sur le très oublié personnage auquel il est tenté de l'attribuer, et dont son parent Brantôme disait avec fierté que ce « fut un des sçavans hommes de France, duquel M. de Ronsard parle. »

Lorraine. — Ce sont des *Inscriptions de cheminées* que nous présente M. Léon Germain, dans le nouveau fascicule de ses *Excursions épigraphiques* (Nancy, Sidot frères, in-8 de 30 p. Extrait des *Mémoires de la Société*

des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc), et nous pouvons assurer nos lecteurs que ce fascicule n'est pas le moins curieux de la série. Tout n'est pas lorrain dans ce recueil ; M. Léon Germain a poussé aussi sa curiosité du côté de la Franche-Comté, et il n'a pas résisté au plaisir de grossir sa brochure de quelques inscriptions protestantes retrouvées sur divers points de la France. Nous souhaitons que son exemple trouve beaucoup d'imitateurs, et que tous soient aussi heureux et aussi savants que le secrétaire perpétuel de la Société d'archéologie lorraine.

— Le même érudit nous fait connaître *Deux Projets de tombeaux, école des Richier* (Nancy, Sidot frères, in-8 de 10 p. et 2 planches).

Maine. — M. le comte Anatole de Bremond d'Ars publie une *Notice sur la maison de la Lande, seigneurs de Beauvais, de Saint-Martin de Villenglose, des Plains-du-Plessis, de Portebize et de Cimbré, vicomtes de Tiercé, Maine et Anjou*, d'après un mémoire manuscrit de 1709 (Vannes, Ve Lafolye, gr. in-8 de 52 p. Extrait du tome X de la *Revue historique de l'Ouest*). Le mémoire contient beaucoup de renseignements sur les La Lande du Maine et de l'Anjou et aussi de la Bretagne et de la Guyenne, mais ces renseignements avaient besoin d'être parfois contrôlés et complétés. C'est ce qu'a fait avec beaucoup de compétence l'éditeur de ce document.

Normandie. — Le tome XII des *Mémoires de la Société d'archéologie, littérature, sciences et arts des arrondissements d'Avranches et de Mortain* vient de paraître (in-8 de 350 p.). Nous avons déjà eu l'occasion de signaler quelques-uns des excellents travaux qui composent ce volume. Ainsi le paillé et le diapré héraldique, par M. Alfred de Tesson ; l'Étude sur les étymologies des noms de lieux et des noms de famille dans l'Avranchais ; la Pancarte armoriée du Mont-Saint-Michel ; les Preuves pour l'ordre de Malte, par M. A. de Tesson ; l'Aveu et le dénombrement de la baronnie de Saint-Pair en 1556, publié par notre collaborateur M. Joseph Couraye du Parc. Nombreuses sont les notices qui concernent la Révolution ; on y trouve : l'État de l'argenterie des églises du district d'Avranches, par M. l'abbé Laveille ; Granville-la-Victoire, par M. le vicomte M. de Potiche ; les Effets d'or et d'argent provenus des établissements des diverses communes du district de Mortain, par M. Hippolyte Sauvage ; un chapitre de l'Histoire de la Terreur à Avranches, par Mgr Deschamps du Manoir ; la Généalogie des frères Tesson, guillotinés à Granville en nivôse an II, par M. A. de Tesson. Voilà d'utiles et fructueuses contributions pour l'histoire locale que nous félicitons la Société d'avoir mises au jour.

— Dans notre livraison de janvier dernier, p. 89, nous avons parlé du *Théâtre à Caen*, œuvre fort importante de M. P. de Longuemare. Mais une ligne sautée au tirage a fait sauter en même temps le nom de l'auteur. Nous le restituons avec excuses et félicitations nouvelles.

Orléanais. — Le cas de la Société archéologique et historique de l'Orléanais n'est certes pas commun. Nous venons de recevoir le tome XXVI de ses *Mémoires* (Orléans, H. Herluison, in-8 de XVIII-635 p., avec atlas gr. in-4 de 7 planches). Le cas dont il s'agit consiste en ce que le volume est consacré en entier à un seul travail dont l'importance est vraiment considérable. Le titre principal : *Le Pont des Tourelles à Orléans (1120-1760)*, est complété par ce deuxième titre nécessaire : *Étude sur les ponts au moyen âge*. Encore n'est-il pas tout à fait suffisant. C'est l'œuvre de M. A. Collin, inspecteur général des ponts et chaussées, mort en 1890. Le volume s'ouvre par une notice biographique due à notre distingué collaborateur M G. Baguenault de Puchesse. Les quinze premiers chapitres sont consacrés à l'étude des ponts en Gaule depuis les temps antérieurs à la conquête romaine jusqu'à

l'époque capétienne et féodale. Avec le seizième chapitre commence seulement l'histoire du pont des Tourelles, démoli en 1760 et qui a duré six siècles et demi, à dix ans près. Écrit avec une compétence toute spéciale, ce travail est aussi savant qu'intéressant. L'atlas qui l'accompagne ne laisse rien à désirer soit comme détails techniques, soit comme exécution.

Poitou. — La *Revue poitevine et saintongeaise* vient de fusionner, après douze ans de bons et loyaux services, avec la *Revue du Haut-Poitou*. Depuis le mois de janvier 1893 (n° 145 de la collection), elle porte le nom de *Revue poitevine et des confins de la Touraine et de l'Anjou* (M. A. Roiffé, imp. à Loudun).

Provence. — M. G. de Rey nous donne, pour la neuvième fois, son *Almanach des saints de Provence pour l'année 1896, contenant le calendrier romain et le calendrier provençal* (Marseille, Imp. marseillaise, in-8 de 63 p.). Le calendrier proprement dit est suivi de notices très bien faites sur saint Prosper d'Aquitaine, saint Léonce, évêque de Fréjus; saint Armentaire et saint Menelfale, saint Mitre, saint Rustique, évêque de Narbonne; saint Maxime, abbé de Lérins et évêque de Riez; saint Eutrope II, évêque d'Orange; saint Loup, saint Vincent, saint Patrice, saint Vincent de Lérins, saint Valère et saint Anselme, moines de Lérins; les persécutions d'Euric en Provence; saint Ausile, évêque de Fréjus et martyr; saint Pétrone et saint Marcel, évêques de Die; saint Cannat, évêque de Marseille.

Alsace. — M. Rodolphe Reuss publie le *Journal du voyage et du séjour que le P. Louis Laguille a fait à Paris pour l'affaire de Seltz*, d'après un manuscrit de la Bibliothèque municipale de Strasbourg (Belfort, in-8 de 23 p. Extrait de la *Revue d'Alsace*). Comme le constate le savant éditeur, ce document inédit présente un double intérêt : d'abord celui d'émaner d'un érudit qui, le premier, entreprit d'écrire en français une histoire d'Alsace et s'acquitta de la tâche, malgré bien des difficultés, avec un succès qu'on ne saurait méconnaître, ensuite celui d'ajouter quelques renseignements à l'histoire de la Compagnie de Jésus en Alsace au XVIIe siècle, en ce qui regarde les revenus de l'antique abbaye de Seltz, fondée vers la fin du Xe siècle par l'impératrice Adélaïde, veuve d'Othon le Grand, revenus de la jouissance desquels on voulait déposséder les Révérends Pères.

Angleterre. — M. John Murray va faire paraître *The Letters of Frederic lord Blachford*, publiées par M. G. E. Marindin. Lord Blachford, plus connu sous le nom de sir Frederic Rogers, fut sous-secrétaire d'État aux colonies pendant onze ans, de 1860 à 1871, et l'on sait l'amitié qui, dès le collège, l'unissait à M. Gladstone.

— MM. Cassell publieront prochainement le premier volume de *Battles of the nineteenth century*, ouvrage considérable avec cartes et illustrations, auquel ont collaboré MM. Archibald Forbes, G. A. Henty, le major A. Griffith, Ch. Lowe, Herbert Compton, John Augustus O'Shea, W. V. Herbert, le colonel W. W. Knollys et le major-général T. Bland Strange.

— MM. Putnam annoncent l'apparition de *The West Indies and the Spanish Main*, par M. James Rodway, qui résida longtemps dans la Guyane anglaise.

— Sous presse, chez l'éditeur Heinemann : *The Paget Papers*, mémoires et papiers diplomatiques de sir Arthur Paget, frère du premier marquis d'Anglesey, qui fut chargé d'affaires de la Grande-Bretagne auprès de plusieurs cours européennes sous le premier Empire.

— Le prochain volume de la série « The Story of Nations, » de l'éditeur T. Fisher Unwin, sera *Canada*, par le docteur J. G. Bourinot, chef du secrétariat de la Chambre des communes, à Ottawa; la partie historique française y est particulièrement développée.

— MM. Hodder et Stoughton préparent une biographie de *Sir Arthur Blackwood*, ancien chef secrétaire du Post Office.

Espagne. — Appelé à prendre dans l'Académie des sciences morales et politiques de Madrid le siège laissé vacant par la mort du cardinal Zeferino Gonzalez, don Damián Isern y Marcó a prononcé à cette occasion un discours que nous signalons avec plaisir : *De las evoluciones sociales y los métodos en la política* (Madrid, imp. de los hijos de J. A. Garcia, gr. in-8 de 57 p.). Après un juste tribut d'éloges payé à l'éminent philosophe, dont il donne la bibliographie et la bio-bibliographie, il établit la réalité de l'évolution des sociétés et étudie la méthode et les procédés que doit employer la politique, science tout ensemble théorique et pratique, montrant, en passant, que la méthode positiviste n'est ni aussi originale dans ses moyens ni aussi sûre dans ses résultats qu'elle le prétend.

Italie. — M. l'abbé Giovanni Mercati, de l'Ambrosienne de Milan, a présenté à l'Académie des sciences de Turin des considérations fort intéressantes sur un manuscrit de Georges Phrantzès, conservé dans la bibliothèque à laquelle il est attaché. Les *Alcune note sul cronico del Franza* viennent d'être tirées à part (Torino, Clausen, in-8 de 24 p.). Selon M. Mercati, les lacunes que présente l'œuvre du chroniqueur byzantin sont le fait non des copistes, mais de l'auteur même, à qui, de son propre aveu, la mémoire de certains faits ou de certains noms manquait au moment où il rédigeait son histoire ; la mort l'a empêché de combler ces lacunes. Le manuscrit sur lequel M. Mercati appelle l'attention (Cod. Ambros., P. 123), écrit au xvie siècle et préparé pour l'impression, offre un texte parfois différent de celui des éditions, plus complet ou meilleur sur certains points. Les notes marginales offrent un certain intérêt, surtout géographique ou historique.

— Du même érudit, nous citerons une curieuse et savante dissertation parue dans les *Studi e documenti di storia e diritto*, et tirée à part sous le titre : « *Pietro peccatore* » *ossia della vera interpretazione di Paradiso, XXI, 121-123.* (Roma, tip. poliglotta, in-4 de 34 p.) Il s'agit des vers suivants :

In quel luogo fu' io Pier Damiano
E Pietro peccator fui nella casa
Di Nostra Donna in sul lito Adriano.

L'opinion, fort plausible, et fortement appuyée, du commentateur, c'est que *Pier Damiano* et *Pietro peccator* ne sont qu'un seul personnage et que l'événement auquel il est fait allusion est le séjour de saint Pierre Damien au monastère de Pomposa, près des bouches du Pô, dédié à Notre-Dame. Il combat par de solides raisons l'opinion qui voit dans le second vers une allusion à Pietro degli Onesti, qui se serait appelé lui-même *peccator* et aurait rédigé la règle de Porto.

— Un autre extrait du même recueil, dû également à M. l'abbé G. Mercati, a paru sous le titre un peu long que voici : *Cosma Raimondi Cremonese, lettera sulla ven. Giovanna d'Arco. Seguono alcune note storiche sulla vita e sugli scritti di Cosma Raimondi, d'Antonio Panormita, e di Ciriaco d'Ancona e sull' Epitafio di Francesca Petrarca, con documenti inediti.* (Roma, tip. poliglotta, in-4 de 49 p.). La lettre sur Jeanne d'Arc, écrite avant que l'on sût en Italie la prise de l'illustre héroïne, est un document intéressant. D'Antonio Beccadelli, M. Mercati nous fait connaître une pasquinade relative à Jeanne d'Arc. Les notes qui suivent apportent des renseignements nouveaux pour l'histoire de la littérature italienne.

— Le 15 février, a paru à Sienne, à la librairie S. Bernardino, le premier fascicule d'une nouvelle revue mensuelle : *Rivista delle scienze ecclesiastiche*

(5 fr. par an, 6 fr. pour l'étranger). Destinée non seulement à publier des articles sur les diverses parties des sciences sacrées, mais aussi à tenir ses lecteurs au courant du mouvement intellectuel et des progrès des universités catholiques chez les nations d'Europe et d'Amérique, la nouvelle publication rendra certainement des services au clergé italien.

— M. A. G. Tononi a consacré quelques pages à la mémoire d'un prêtre modeste et savant, G.-B. Tornatore, de la congrégation de la Mission, fondateur des Filles de Sainte-Anne, ancien professeur de théologie à Plaisance, mort en odeur de sainteté, le 31 janvier 1895 : *Biografia del professore Giovanni-Battista Tornatore, sacerdote della missione, 1820-1895* (Piacenza, Tononi, in-8 de 19 p.). Nos lecteurs, qui se souviennent des éloges donnés ici à plusieurs reprises à la doctrine philosophique du pieux professeur, liront avec intérêt cette brochure, ornée d'un portrait du regretté défunt.

— Le professeur G. Ferraro a publié en 1877, dans la *Scelta di curiosità letterarie inedite o rare*, les poésies recueillies, vers 1446, par un jésuate, Giovanni Pellegrini, d'après le manuscrit 307 de la bibliothèque de Ferrare. M. Antonio-Fernando Pavanello, amené par l'étude du manuscrit 409 de la même bibliothèque, qui contient partie desdites poésies, à examiner à son tour le manuscrit 307, nous présente le résultat de son étude : *Dei codici ferraresi N. 307 et N. 409* (Ferrara, tip. Taddei, gr. in-8 de 50 p.). Il donne à la suite de son étude la première strophe de toutes les poésies contenues dans les deux manuscrits, et en appendice, six d'entre elles d'après le manuscrit 409. Le travail de M. Pavanello, fort intéressant, n'est tiré qu'à cent exemplaires, dont cinquante seulement sont dans le commerce.

— L'établissement de S. Em. le cardinal Galimberti à la tête des Archives vaticanes a fourni l'occasion à M. Carlo Crispo Moncada, vice-secrétaire de la Société sicilienne d'histoire nationale, de publier une brochure : *Il Cardinal Galimberti e l' insegnamento della storia ecclesiastica* (Palermo, tip. Priulla, in-16 de 40 p.), dans laquelle il rappelle les services rendus aux études historiques par l'initiative de Léon XIII, qui a ouvert aux érudits les archives vaticanes, les publications officielles ou autres, — parmi lesquelles celles de notre École de Rome tiennent une haute place, — qui ont commencé à mettre ces trésors à la portée des lecteurs, les qualités qui distinguent le nouveau préfet et les travaux par lesquels il a déjà honoré son nom.

— L'opinion traditionnelle qui faisait de la Sicile le berceau de la littérature italienne a été fort battue en brèche depuis quelques années, et des critiques distingués ont voulu donner à Bologne l'honneur qu'ils refusaient à Palerme. Les écrivains siciliens naturellement n'ont pas adopté avec plaisir ces conclusions et ils ont apporté des faits qui leur semblaient la démentir. A son tour, M. Francesco Empedocle Restivo, sous forme de lettre à M. Vincenzo di Giovanni, vient à la défense de l'école sicilienne. Sa brochure : *La Scuola siciliana e Odo della Colonna* (Messina, tip. G. Nicotra, gr. in-8 de 16 p.), nous paraît mettre hors de doute ce fait qu'Odo della Colonna était originaire de Messine et n'appartenait pas à la famille romaine de ce nom dont une branche aurait été transportée en Sicile.

— Dans un autre opuscule : *Decadenza parlamentare* (Trani, V. Vecchi, in-8 de 23 p.) le même écrivain essaie de mettre en lumière les causes de la crise que traverse le régime parlementaire. Le salut, pour lui, consiste dans la décentralisation et dans la suppression de la corruption électorale. Hélas !

— M. Antonio Favaro nous donne deux nouvelles brochures importantes, la première tirée des *Actes* de l'Académie des sciences de Turin, la seconde extraite des *Actes* de l'Académie des sciences, lettres et arts de Padoue :

Sette Lettere inedite di Giuseppe Luigi Lagrange al P. Paolo Frisi tratte dagli autografi nella Biblioteca Ambrosiana di Milano (Torino, Clausen, gr.in-8 de 15 p.). — *Serie undecima di scampoli Galileiani* (Padova, tip. Randi, gr. in-8 de 50 p.). Les lettres du comte Joseph-Louis Lagrange, que l'on a appelé un des plus grands géomètres des temps modernes, adressées, de 1756 à 1782, à son ami le R. P. Paul Frisius, professeur dans l'Université de Pise, puis de Milan, sont les unes en langue italienne, les autres en langue française. L'éditeur n'a pas manqué de les entourer de savantes notes. — Dans son nouveau recueil de petites trouvailles galiléennes, qui vont du numéro LXXII au numéro LXXIX, on remarque une notice sur Jean Prévot, disciple de Galilée à Padoue, des contrats relatifs à des acquisitions faites par l'illustre mathématicien, des extraits du recueil des *Lettres de Peiresc* à J.-J. Bouchard, à Pierre Dupuy, à Pierre Gassendi, à Luc Holstenius, au sujet des travaux et des malheurs de Galilée, une note au sujet de la publication de la sentence contre Galilée, une note sur la publication des ouvrages de Galilée sur les planètes dites de Médicis, enfin un appendice aux recherches de 1887 sur la bibliothèque de Galilée.

— Les revues spéciales se multiplient au grand profit des études : en voici encore une qui contribuera utilement à la connaissance de l'antiquité : *l' Ellade italica*, publication mensuelle dont l'objet est de recueillir les résultats des nouvelles découvertes d'antiquités dans la Grande Grèce. Ce recueil, qui intéresse tout à la fois l'histoire, l'archéologie et l'art, a commencé sa publication en juillet 1895. Le fondateur-directeur est le professeur Francesco Morabito Calabio (Reggio di Calabria, tip. Luigi Ceruso, 22 fr. 50 l'année).

— *Sulla elementare trisezione in parte eguali dell' angolo piano. rettilineo*, par le chevalier D. Cesare Giavarini (Modena, A. Rossi, in-18 de 12 p.), est un essai confus et infructueux du problème de la trisection de l'angle démontré depuis longtemps insoluble à l'aide de la règle et du compas seulement ; ce petit travail est d'une lecture pénible à cause de la multiplicité des lignes employées par l'auteur ; la méthode employée, à supposer qu'elle fût exacte, manquerait absolument de simplicité.

Pologne. — M. Gaston Gauthier a été bien inspiré de publier les *Lettres de Pologne (XVIIe siècle), fragments inédits de la correspondance de Marie-Cazimire de la Grange d'Arquian, reine de Pologne, du cardinal marquis d'Arquian, son père, de Louis de la Grange, comte de Maligny, son frère* (Nevers, imp. G. Vallière, in-8 de 23 p. Publication de la Société nivernaise), qu'il a recueillis dans les archives du château des Bordes. La plus grande partie de ces lettres (5 sur 8) se rapportent au mariage de la fille de Marie-Cazimire et du grand Sobieski avec l'électeur de Bavière. On y verra une curieuse description des fêtes données à cette occasion. Deux lettres sur l'élévation au cardinalat du père de la Reine, une sur la prétendue tentative d'empoisonnement dirigée contre Sobieski et une épitaphe de ce prince illustre terminent le recueil.

Syrie. — C'est pour répondre aux vœux de beaucoup de ses amis de France que le P. Ludovic, directeur de l'Orphelinat agricole d'Al-Koussaïr à Gedaïdat-Margyoun, près de Beyrouth, entreprend la publication d'un Bulletin trimestriel, où il ne donnera pas seulement des renseignements sur l'état de *l'Agriculture en Syrie*, mais où l'on trouvera encore des notices d'un caractère plus général, et naturellement toutes les indications relatives à l'orphelinat qu'il dirige. Le 1er fascicule va de novembre 1895 à janvier de la présente année.

Égypte. — M. Charles Joret a fourni au recueil des *Mélanges de philologie*

romane dédiés à Carl Wahlund un remarquable article sur *le Papyrus et sa représentation sur les monuments de l'ancienne Égypte* (Mâcon, Protat, in-8 de 8 p. avec illustrations). Le savant professeur établit que le lotus a été, dans les peintures pharaoniques, figuré tel qu'il est dans la nature, parce que sa représentation n'offrait aucune difficulté, mais que la reproduction du papyrus étant, au contraire, fort difficile, à cause des pédicelles nombreux et ténus, dont l'ensemble confus constitue sa panicule, les artistes égyptiens ont simplifié l'opération en peignant cette panicule avant son complet développement. Comme le démontre fort bien M. Joret, contre l'opinion de plusieurs égyptologues renommés, il est impossible de ne pas voir des papyrus incomplets soit dans les peintures des hypogées soit dans les enluminures du *Livre des morts*.

Chili. — Il n'est pas sans intérêt de connaître la composition de l'air confiné, soit dans les habitations, soit dans les théâtres. C'est à ce genre d'étude que se rapporte le mémoire que MM. Saluzar et Newmann ont fait insérer dans les *Actes de la Société scientifique du Chili*, *Estudios ijiéniqos del aire* (Santiago, petit in-folio de 20 p. et 3 pl.). Les observations portent sur trois théâtres, deux à Valparaiso et un à Santiago, et aussi sur différents locaux et sur plusieurs salles d'hôpital. On y a joint en appendice une note relative à l'instabilité de l'acide oxalique en dissolution dans l'eau.

République argentine. — De l'Amérique du Sud nous arrive une plaquette intitulée : *A Louis Pasteur, le Collège Lacordaire des dominicains-enseignants* (Buenos-Ayres, Mariano Moreno, in-16 de 16 p.). Le jeudi 14 novembre 1895, une imposante solennité funèbre, véritable manifestation religieuse et patriotique française, a été célébrée dans la capitale de la République argentine à la mémoire de l'illustre savant que la France a récemment perdu. A cette occasion, le R. P. Sisson avait préparé un discours qu'une indisposition l'a empêché de prononcer. Mais le texte en a été imprimé ; nous le retrouvons ici, et l'on peut dire qu'il renferme tous les caractères de l'éloquence sobre et vibrante, de l'exposé scientifique compréhensible pour tout le monde, et des affirmations les plus hautes de la religion.

Publications nouvelles. — *Histoire du péché originel et des origines de l'Église*, par H. Roodrigues (gr. in-8, Calmann-Lévy). — *Allocutions pour les jeunes gens*, par P. Lallemand (in-16 carré, Retaux). — *Le Missionnaire moderne*, par l'abbé Baurens de Molinier (in-18, Retaux). — *Les Jeunes Filles*, par l'abbé H. Bolo (in-18, Hatoin). — *The Principles of international law*, by T.-J. Lawrence (in-8 cart., London, Macmillan). — *Manuel de législation, d'administration et de comptabilité militaires à l'usage des officiers et des sous-officiers de toutes armes*, par L. Beaugé (2 vol. in-18, Baudoin). — *Code de la marine marchande italien*, trad. par H. Prudhomme (in-18, Pedone). — *Loi roumaine sur la faillite*, trad. par E. de Bonnemains et R.-P. Voinesco (in-8, Pedone). — *Le Réalisme métaphysique*, par É. Thouverez (in-8, Alcan). — *Du Fondement de l'induction, suivi de Psychologie et métaphysique*, par J. Lachelier (in-18, Alcan). — *Les Principes du positivisme contemporain*, par J. Halleux (in-8, Alcan). — *Essai sur le libre arbitre*, par G.-L. Fonsegrive (in-8, Alcan). — *Études philosophiques et religieuses sur les écrivains latins*, par M. Morlais (in-18, Poussielgue). — *Pensées de l'abbé J.-M.-J. Bodson*, recueillies par sa famille et ses amis (2 vol. in-18, Lecoffre). — *Les Caractères de l'éducation morale*, par F. Queyrat (in-18, Alcan). — *La Storia nell' educazione*, di C. Trivero (in-18, Torino, Loescher). — *L'Europe politique, gouvernement, parlement, presse*, par L. Sentupéry (8e fasc.) (gr. in-8, Lecène et Oudin). — *L'Évolution sociale*, par B. Kidd ; trad. par P.-L. Le Monnier

(in-8, Guillaumin). — *Le Mécanisme de la vie moderne*, par le vicomte G. d'Avenel (in-18, Colin). — *Contre le socialisme*, par L. Say (in-18, Calmann-Lévy). — *Essai critique sur l'hypothèse des atomes dans la science contemporaine*, par A. Hannequin (gr. in-8, Masson). — *Cours de physique de l'École polytechnique*, par J. Jamin, *1er supplément*, par Bouty (in-8, Gauthier-Villars). — *Leçons de physique*, par G. Foussereau. *Optique* (in-8 en 2 fasc., Société d'édit. scientif.). — *Les Tabacs*, par F. Bère (in-8 cart., May et Motteroz). — *La Santé de la femme*, par E. Monin (in-18, Doin). — *Résultats de l'examen de dix mille observations de hernies*, par P. Berger in-8, Alcan). — *Les Lapidaires indiens*, par L. Finot (in-8, Bouillon). — *La Photographie à travers les corps opaques*, par E.-N. Santini (in-18, Mendel). — *Les Chemins de fer aux États-Unis*, par L. Paul-Dubois (in-18, Colin). — *Les Méthodes de guerre actuelles et vers la fin du* XIXe *siècle, manuel pratique pour les reconnaissances militaires*, par le général Pierron (in-18, Baudoin). — *Le Vin et l'eau-de-vie de vin*, par H. de Lapparent (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Cours complet de viticulture*, par G. Foëx (gr. in-8, Masson). — *Essais sur la théorie du dessin et de quelques parties des arts*, par E. Guillaume (in-18, Perrin). — *Lexique de la langue de Molière, comparée aux écrivains de son temps, avec des commentaires de philologie historique et grammaticale*, par C.-L. Livet. T. Ier (in-8, Imp. nationale). — *Œuvres complètes d'Horace*, traduites vers pour vers par le comte U. de Séguier (in-18 carré, Firmin-Didot). — *Les Dernières Poésies de Marguerite de Navarre*, publiées avec introd. et notes par A. Lefranc (in-8, Colin). — *La Chanson du Sud*, par A. Bellessort (in-18, Lemerre). — *Heures tristes*, par A. Verchin (in-18 carré, Vanier). — *Miscellanées*, poésies, par G. P. (petit in-8 carré, Vanier). — *Poésies*, par G. Nigond (in-18, Vanier). — *Au Pays du rêve*, par F. Casale (in-18, Lemerre). — *Poèmes*, par E. Verhaeren (in-18, Mercure de France). — *Ronces et fleurs*, par C. Ganem (in-18, Lemerre). — *Le Verger doré*, par Y. Rambosson (in-18, Mercure de France). — *Jours d'autrefois*, par H. Potez (in-8, Lemerre). — *Monologues en vers*, par Lemercier de Neuville (in-18, Bornemann). — *Voies secrètes de l'âme, nouvelles et récits*, par la baronne S. H*** (in-18, Retaux). — *Cœur malade*, par E. Benjamin (in-18, Lemerre). — *Notre-Dame-d'Amour*, par J. Aicard (in-18, Flammarion). — *Triomphe de la mort*, par G. d'Annunzio, trad. par G. Hérelle (in-18, Calmann-Lévy). — *Le Bonheur de Ginette*, par Gyp (in-18, Calmann-Lévy). — *La Fortune de Dambro*, par E. Marcel (in-18, Hennuyer). — *Le Livre de l'épousée*, par M. de Valandré (in-18, Lemerre). — *Fumeurs d'opium*, par J. Boissière (in-18, Flammarion). — *Drapeaux ennemis*, par E. Daudet (in-18, Plon et Nourrit). — *La Beauté*, par Mme H. Malot (in-18, Flammarion). — *Les Tragédies et les théories dramatiques de Voltaire*, par H. Lion (in-8, Hachette). — *Les Contemporains*, par J. Lemaître. 6e série (in-18, Lecène et Oudin). — *Au Nord de l'Afrique*, par F. Drouet (in-4, Nice, place Sasserno). — *Le Nouveau Monde Sud-Africain*, par E. Manheimer (in-18, Flammarion). — *Le Diable dans les missions*, par P. Verdun (2 vol. in-18, Delhomme et Briguet). — *Les Martyrs en Orient*, par le cardinal Lavigerie (in-8, Œuvre de Saint-Paul). — *La Comtesse de Poutbriand*, par le R. P. M.-D. Chapotin (in-8, « l'Année dominicaine »). — *La Russie et le Saint-Siège*, par le R. P. Pierling. I (in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire de la monnaie, 1252-1894*, par W.-A. Shaw; trad. par A. Raffalovich (in-8, Guillaumin). — *La Papauté et la future guerre européenne*, par le comte de la Barre de Nanteuil (in-18, Lamulle et Poisson). — *A travers l'histoire de France*, par A. Lecoy de la Marche (in-18, Téqui). — *Histoire de France*. Tome XI. *Richelieu. La Fronde*, par J. Michelet (gr. in-8, Flammarion). — *La Conjuration de Cinq-Mars*, par J.-P. Basserie (in-18,

Perrin). — *Napoléon et Alexandre Ier. L'Alliance russe sous le premier Empire. III. La Rupture*, par A. Vandal (gr. in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires du duc de Persigny*, publiés par H. de Laire, comte d'Espagny (in-8, Plon et Nourrit). — *Napoléon III avant l'Empire*, par H. Thirria. II (gr. in 8, Plon et Nourrit). — *Mémoires du général comte de Saint-Chamans, ancien aide de camp du maréchal Soult, 1802-1832* (in-8, Plon et Nourrit). — *La Vie privée d'autrefois*, par A. Franklin. *L'Enfant. Les Magasins de Nouveautés*. T. III (2 vol. in-18, Plon et Nourrit). — *Un Hiver à Paris sous le Consulat, 1802-1803, d'après les lettres de J.-F. Reichardt*, par A. Laquiante (in-8, Plon et Nourrit). — *La Nomination aux bénéfices ecclésiastiques avant 1789*, par l'abbé Sicard (in-8, Lecoffre). — *Les Registres de l'Académie française, 1672-1793* (3 vol. in-8, Firmin-Didot). — *Les Mémoires d'un instituteur français*, par N. Vauclin (in-18, Picard et Kaan). — *Histoire de la Vendée militaire*, par J. Crétineau-Joly. T. II (gr. in-8, Maison de la Bonne Presse).—*Lofficial, représentant du peuple. Journal d'un conventionnel en Vendée*, publié par C. Leroux-Cesbron (in-18, Flammarion). — *Les Derniers Mois de Murat. Le Guet-apens du Pizzo*, par le marquis de Sassenay (in-18, Calmann-Lévy). — *Notes sur la guerre de l'indépendance grecque*, par A. Lemaitre (in-18, Martin). — *Correspondance de Sa Majesté l'Impératrice Marie Féodorowna avec Mlle Nélidoff, sa demoiselle d'honneur, 1797-1801*, publiée par la princesse L. Troubetzkoï (in-16, Leroux). — *Les Catacombes de Rome*, par H. de Lépinois, nouv. édit. revue, augmentée par P. Allard (in-8, Bruxelles, Vromant). — *Œuvres de Julien Havet, 1853-1893* (2 vol. gr. in-8, Leroux). — *Renée de France, duchesse de Ferrare*, par E. Rodocanachi (gr. in-8, Ollendorff). — *Malherbe, points obscurs et nouveaux de sa vie normande*, par l'abbé V. Bourrienne (in-8, Picard). — *Un Prélat janséniste : F. de Caulet, réformateur des chapitres de Foix et de Pamiers*, par G. Doublet (gr. in-8, Picard). — *La Vie de Mirabeau*, par A. Stern ; trad. par Lespès, Pasquet, P. Péret et H. Buisson (2 vol. in-8, Bouillon). — *Les Trois Girondines, Madame Roland, Charlotte de Corday, Madame Bouquey et les Girondins*, par A. Ducos (in-8, Chevalier-Maresceq). — *Le Mariage de Madame Roland, trois années de correspondance amoureuse, 1777-1780*, publié avec introd. et notes par A. Join-Lambert (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Baron de Batz, 1792-1795*, par G. Lenotre (in-8, Perrin). — *P.-J. Proudhon, sa vie, ses œuvres, sa doctrine*, par A. Desjardin (2 vol. in-18, Perrin). — *Maurice Maignen, les Œuvres ouvrières*, par V. de Marolles (gr. in-8, Desclée et de Brouwer). — *Pierre de Nolhac et ses travaux*, par P. de Bouchaud (in-8, Bouillon). — *Éléonore d'Autriche et de Bourgogne, reine de France*, par C. Mœller (gr. in-8, Fontemoing). — *Une Cour et un aventurier au* XVIIIe *siècle. Le Baron de Ripperda*, par G. Syveton (in-18, Leroux). — *Life of cardinal Manning archbishop of Westminster*, by E. Sheridan Purcell (2 vol. in-8 cart., London, Macmillan). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMP. ET STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Pays et paysages*, par Émile Pouvillon. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 271 p., 3 fr. 50. — 2. *Chemin de la croix*, par Léonce de Larmandie. Paris, Chamuel, 1896, in-18 de 168 p., 2 fr. — 3. *Fumeurs d'opium*, par Jules Boissière. Paris, Flammarion, 1896, in-18 de 382 p., 3 fr. 50. — 4. *Masques et visages*, par le comte de Saint-Aulaire. Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-18 de 320 p., 3 fr. 50. — 5. *La Beauté*, par Mme Hector Malot. Paris, Flammarion, 1896, in-18 de 307 p., 3 fr. 50.— 6. *Les Vendanges*, par Georges Beaume. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18 de 286 p., 3 fr. 50. — 7. *Notre-Dame d'Amour*, par Jean Aicard. Paris, Flammarion, 1896, in-18 de 341 p., 3 fr. 50. — 8. *Journal d'un anarchiste*, par Augustin Léger. Paris, Savine, 1895, in-18 de 397 p., 3 fr. 50. — 9. *Conquête de Fulda*, par Marie Desprès. Paris, Grasillier, 1895, in-18 de 236 p., 3 fr. — 10. *La Comédie du pêcheur*, par John-Oliver Hobbes, trad. de l'anglais par Marie Dronsart. Paris, Colin et Cie, in-18 de 342 p., 3 fr. 50. — 11. *Sorcière!* par Isabelle Kaiser. Paris, Perrin, 1896, in-18 de 302 p., 3 fr. 50. — 12. *Le Roman d'un égoïste*, par Champol. Paris, Henri Gautier, 1896, in-18 de 312 p., 3 fr. — 13. *Le Roman de Jehanne*, par la comtesse Serrurier. Paris, Téqui, 1896, in-18 de 320 p., 3 fr. 50. — 14. *L'Affaire Padelewski*, par Pierre Froment. Paris, H. Gautier, 1896, in-18 de 249 p., 2 fr. — 15. *Germaine de Puiselaye*, par Dupin-Durbec. Paris, H. Gautier, 1896, in-18 de 296 p., 2 fr. — 16. *Sous les galons*, par Jean Rolland. Paris, Colin et Cie, 1896, in-18 de 322 p., 3 fr. 50. — 17. *Le Bonheur de Ginette*, par Gyp. Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-18 de 367 p., 3 fr. 50. — 18. *Dernier Refuge*, par Édouard Rod. Paris, Perrin, 1896, in-18 de 354 p., 3 fr. 50.

1. — Les recueils de contes et nouvelles sont peu nombreux ce trimestre : quatre à peine, et encore y en a-t-il un, le premier, *Pays et Paysages*, qui n'est qu'un recueil de paysages, de descriptions, de fantaisies lyriques en prose et quelques-unes en vers. On y retrouve l'auteur de *Cosette*, avec son talent, délicat et robuste à la fois, auquel nous serons heureux de rendre hommage dans une autre occasion, qu'il faut souhaiter prochaine. Nous nous contentons aujourd'hui de signaler aux amateurs de belle prose, savoureuse, précieuse, poétique, les soixante-huit « morceaux » qui composent ce petit volume.

2. — Quant aux cinquante qui forment *le Chemin de la croix*, lequel est le « deuxième degré de *la Montée au ciel*, » laquelle est la troisième période « de l'involution et de l'évolution d'une âme, » laquelle a passé déjà par les trois degrés de *la Chevauchée de la chimère*, les trois degrés de *la Course à l'abîme* et le premier degré de *la Montée au ciel* ou *le Sentier des larmes*, je n'en dirai rien, parce qu'il ne faut pas se répéter, parce que les lecteurs sont déjà fixés sur les idées et l'état d'esprit de l'auteur et parce qu'il ne faudrait pas s'exposer à faire de la peine à M. de Larmandie, sans avoir au moins l'espoir de lui faire du bien. Il n'aime pas la critique et il a dû le montrer quelquefois. Quoi

qu'il en soit, il connaît, il devine « l'état d'âme » d'un auteur qui n'aime pas la critique, — lorsqu'elle n'est pas élogieuse ; il a su nous donner une idée des douleurs cuisantes, de l'exaspération injurieuse, de la rage hurlante et baveuse que peuvent provoquer les sifflets dans une âme d'écrivain, témoin la lettre qu'il prête à « un néophyte de la R+C+C, » trop peu admiré par sa famille : « Ma chère tante, mes chers cousins ... Si dans un hymen fantastique, on pouvait unir la vipère et l'hyène, l'âne et la dinde, la buse et le loup-cervier, on verrait éclore, bien chère tante et bien chers cousins, des êtres vivants à vous semblables. Notez que je vous parle sans colère ! O insulteurs malavisés, songez que toute une vie de purification ne suffira pas à votre langue pour que, décemment, elle prétende au décrottage de mes souliers » (p. 19). C'est la vanité du « gendelettre » dans toute sa sauvage naïveté. Si M. de Larmandie ne la connaît que par divination, il n'est pas un médiocre psychologue, et je lui en fais mon sincère compliment.

3. — Il y a du talent dans *Fumeurs d'opium*, mais trop de « littérature » et pas assez d'intérêt. Ces sept récits, que M. Boissière a rapportés de l'Indo-Chine, évoquent d'étranges paysages et des personnages plus étranges encore. Chinois, Annamites, Européens, petits troupiers français, tous hantés par « les mornes génies de l'opium » et provoqués aux rêves, aux désirs, aux actes les plus fous et souvent les plus criminels. Il y a une certaine espèce de couleur locale dans ce livre : il sent « la fièvre du Tonkin » et donne mal à la tête. C'est trop, surtout si c'est tout, et si la valeur documentaire n'en dépasse pas la valeur littéraire, — ce qu'il est peut-être inutile de rechercher.

4. — Le nouvel ouvrage de M. de Saint-Aulaire : *Masques et visages*, a la verve, l'entrain, la netteté qui sont les qualités ordinaires de l'auteur ; il manque, peut-être plus encore que les précédents ouvrages, de finesse littéraire ; c'est un peu gros. Ce sont deux caractères dessinés au fusain (un fusain qui appuie et fait des bavures) sur une toile d'emballage mal tendue. Les deux font pendant : le premier, c'est *la Dévote ;* le second, c'est *la Chrétienne ;* la Dévote a le « masque, » la Chrétienne a le « visage » de la piété. La dévote s'appelle Rosalie-Dorothée ; elle s'installe chez un cousin dont la femme est malade, et elle fait de sa maison un enfer, sous prétexte d'en faire un paradis. Elle inquiète, exaspère et oblige à partir tous les domestiques ; elle sermonne à tout propos son cousin sur son impiété ; elle épouvante la malade et la torture en lui parlant toute la journée de la mort ; et comme elle se rend compte que, si on la tolère, on la déteste, elle accuse tout le monde d'ingratitude ; elle reçoit et montre des lettres de félicitations sur « son admirable dévouement, » et c'est elle qui a écrit ces lettres. Bref, c'est l'égoïsme et la vanité se ruant à toutes les satisfactions sans retenue et sans pudeur, avec l'inconscience, les cruautés et les fureurs qui semblent n'appartenir

qu'à la volupté. Et cette vue n'est pas sans valeur : les chastes ont leurs débauches, eux aussi, où la « chair » n'est pour rien, mais où « l'humanité » trouve quand même son compte. Il arrive souvent que la vanité soit la rançon de la continence. Il y a lieu de féliciter M. de Saint-Aulaire d'avoir eu le sentiment, si vague et si inexprimé qu'il soit, de cette vérité ou du moins de la suggérer à qui lit le portrait caricatural de sa fausse dévote.—La vraie chrétienne, Clotilde-Angèle, a toutes les qualités et toutes les vertus : non seulement elle fut une bonne fille, une bonne épouse, une bonne mère, mais elle est encore une bonne belle-mère, une belle-mère idéale, idéale au point qu'elle est, elle aussi, une belle-mère de vaudeville : elle va jusqu'à décrotter elle-même les bottines de son gendre ! Aussi vit-elle aimée, honorée, soignée par ses enfants, et elle en profite pour prolonger sa vie de dévouement et de bonheur jusqu'à quatre-vingt-dix ans ! Avis aux belles-mères qui trouvent de la joie à vivre : le secret de vivre longtemps, c'est de décrotter son gendre !

5. — Ce troisième roman de Mme Hector Malot : *La Beauté*, nous raconte les amours d'un modèle et d'un sculpteur. Elles auraient pu être malhonnêtes, ces amours ; elles furent très pures et très touchantes, et se terminèrent par de justes noces. Une jeune fille, orpheline, pauvre, sans travail, se résout à servir de modèle ; le statuaire n'a qu'à la reproduire telle qu'elle est pour faire un chef-d'œuvre, qui lui vaut de sortir de la misère où il végétait. L'enfant s'offre comme domestique et fait la soupe de celui dont elle fait déjà la gloire. Elle lui reprise son linge, lui frotte ses meubles ; bref, elle fait tant et si bien que l'artiste s'aperçoit qu'elle est aussi vertueuse que belle, qu'il lui doit tout et qu'il n'a plus qu'à l'épouser pour être le plus heureux des hommes. Les honnêtes nudités de cette histoire sentimentale sont décrites avec pudeur et écrites avec soin, — avec plus de soin que de succès.

6. — Le jour viendra, espérons-le, où nous pourrons louer sans réserve un des nouveaux ouvrages de l'honnête et fécond travailleur qu'est M. G. Beaume. En attendant, disons que *les Vendanges* se passent dans le même pays de l'Hérault que les derniers romans du même auteur et qu'on y trouve la même préoccupation de la couleur locale, le même effort à représenter dans toute leur vérité les mœurs de nos populations viticoles, la même application à « bien écrire » et la même insuffisance dans les résultats. La petite histoire qui sert de prétexte et de cadre à la description des vendanges dans le Bas-Languedoc peut tenir en quelques lignes : une jeune montagnarde, Lise, arrive dans la plaine de Pézenas, avec une « colle, » une troupe de ces vendangeurs qui descendent chaque année du « pays haut » dans le « pays bas ; » elle « se loue » chez M. Pastorel, lequel a un fils, lequel remarque Lise, laquelle est très flattée d'être distinguée ainsi par le jeune propriétaire, à ce point qu'elle en oublie son fiancé, Fulcrand, qui fait partie de la même « colle. » Le

père Pastorel contrarie les amours, un peu naturalistes, des deux jeunes gens ; mais il meurt, et Fulcrand se noie dans une inondation de l'Hérault. Ce double obstacle levé, Lise devient la femme de l'héritier. L'Hérault, la vigne, la « colle, » la cave, le vin, sont les principaux personnages de ce récit et ils ont autant de vie, pas plus, que Lise, Pastorel et Fulcrand, qui n'en ont pas assez.

7. — Nous sommes encore dans le Midi, mais cette fois dans le Midi de Mistral et de Mireille, avec la *Notre-Dame d'Amour* de Jean Aicard ; nous y retrouvons les qualités de l'auteur de *Diamant noir*, notamment cette habileté à agencer et conduire les différentes parties d'un récit, en excitant et soutenant toujours l'intérêt. Quant à « l'écriture » et à la « psychologie, » elles sont presque sommaires, et si je n'en fais pas un mérite à M. Jean Aicard, je ne lui en fais pas un tort bien grave. La scène se passe dans la Camargue, en pays d'élevage, où garçons et filles sont de bonne heure habitués à sauter sur le dos des poulains et à galoper sans selle pendant des lieues. Fouetté par ces exercices, chauffé par le soleil, le sang y galope aussi dans les veines, les passions y sont violentes et naïves à la fois. Le drame qu'y place M. Jean Aicard sera violent et naïf. Il a pour acteurs Zanette, l'ingénue, Jean, le jeune premier, Rosseline, le traître ! Zanette avait une grande dévotion pour une sainte Vierge du pays d'Arles, qui s'appelle *Notre-Dame d'Amour ;* elle lui confiait toutes ses petites affaires et la chargeait de les mener à bien. Quand elle était contente de la céleste intermédiaire, elle lui offrait des bouquets ; lorsqu'elle avait à s'en plaindre, elle la boudait. Un jour, elle lui demande de conserver son chien qui était malade ; le chien meurt. Zanette, furieuse, jure d'abandonner les autels de Notre-Dame ; mais on fait l'autopsie du chien et l'on découvre qu'il était enragé ! Zanette de revenir au galop aux pieds de la bonne Mère et de la remercier de n'avoir pas exaucé sa prière. Elle fera de même quand il s'agira non plus de son chien, mais de son amoureux Jean, lequel était le plus hardi cavalier et le plus habile dompteur de la Camargue. Sa bonne grâce avait touché le cœur de Zanette ; un exploit équestre lui valut sa main. Mais il était déjà engagé dans une liaison coupable avec la belle et ardente Rosseline, que ce mariage exaspère. Aussi, le jour même de la cérémonie, la maîtresse se venge de l'épouse : elle enfonce dans le flanc du cheval que doit monter Jean, au sortir de l'église, une épingle qui rend l'animal furieux ; Jean est tué, et Zanette se plaint de ne plus avoir foi en Notre-Dame d'Amour. Ses doutes durent peu, car la mère de Jean elle-même lui apprend les illégitimes amours du malheureux jeune homme et lui révèle qu'il était décidé à ne pas y renoncer. Et Zanette demande pardon à Notre-Dame d'avoir douté d'elle ! — Livret d'opéra-comique.

8. — *Le Journal d'un anarchiste* ne ressemble pas au nom de l'auteur :

il est lourd le livre de M. Léger, lourd de style surtout. Il a voulu faire parler à un anarchiste d'humble condition le langage des faubouriens de Paris; ces grossièretés et vulgarités, si vraies et naturalistes qu'elles soient, durent trop longtemps ; au bout de dix pages, on en a assez, mais il en reste trois cent quatre-vingt-sept autres. Ceux qui les achèveront seront rares. Et ce sera fâcheux, car ils y verraient sous quelles influences extérieures et par quel lent travail intérieur un homme peut passer du simple mécontentement à la révolte violente contre la société. Girolt, ouvrier typographe, a été entamé par de mauvaises lectures; devenu soldat, il est achevé par un mauvais camarade, le nommé Merluchat. Il ne sait pas se résigner aux souffrances, aux misères de la caserne; il s'autorise de certains vices, trop réels, de la vie militaire pour en repousser les devoirs et pour se jeter dans les théories anarchistes. A partir de ce moment, il ne rêvera plus qu'à « l'acte philanthropique de l'évolution civilisatrice et de la reconstruction internationale. » Rentré dans la vie civile, il ne travaille plus qu'à son gré et à ses heures, il récrimine contre le patronat et le capital, et il se révolte parce qu'il est chassé par ses patrons. Il est mûr pour « le beau geste. » Il le fait, il commet un attentat qui lui mérite d'être condamné à mort. Dans sa prison, il continue à rédiger son journal. Il nous raconte les tentatives de l'aumônier pour le ramener à la résignation, au repentir, à la foi du chrétien; il nous avoue que son âme s'est entr'ouverte, qu'il est touché, qu'il va croire ; mais que diraient les camarades? La vanité du cabotin du crime l'emporte ; il marchera à l'échafaud sans baiser le crucifix et en proférant un dernier cri de haine contre la société. La conclusion qui se dégage de cette lecture, c'est que le remède de la société est surtout dans la réforme de l'individu. Soyons de bons chrétiens, et le reste viendra par surcroît.

9. — La *Conquête de Fulda* n'a rien de militaire ni peut-être de littéraire ; quatre fois nous essayâmes de lire ce petit livre d'aspect bénin et facile, quatre fois notre courage défaillit dès les premiers feuillets. — Il a fallu prendre des troupes de renfort; grâce à quoi nous avons pu enfin pénétrer dans l'intérieur de l'inexpugnable ouvrage. Nous l'avons trouvé vide d'intérêt et de vie. On y rencontre cependant un pensionnat de six grandes filles, gouvernées par Fräulein Wildeman, vénérable personne aux grands pieds, aux grands bras, au long cou, au long bec ; les six péronnelles s'occupent surtout de conquérir la ville de Fulda et de trouver un mari. L'institutrice ne reste pas en arrière dans cette chasse à l'homme ; elle a pour rivale une jeune fille française, qui a toutes les perfections, quoiqu'elle soit — ou parce qu'elle est athée. Pour se débarrasser d'elle, la Wildeman la calomnie, et elle allait parvenir à la faire condamner comme incendiaire, lorsque, grâce à l'intervention d'un admirable capitaine, l'innocence est vengée et la ca-

lomnie découverte et punie. Et tout cela prouve que « parmi les prêtres et surtout parmi les jésuites et les moines, il y a deux catégories d'hommes bien marquées : les hypocrites et les imbéciles » (p. 234). Et je pense que la démonstration est claire et convaincante !

10. — La *Conquête de Fulda* avait l'air d'être une traduction et un résumé; ceci est bien réellement une traduction de l'anglais, mais ce n'est pas plus clair, c'est peut-être un peu plus obscur et ennuyeux. A quoi pensent donc les traducteurs pour ajouter ainsi au supplice de la critique? Trouvent-ils que nos romanciers français ne suffisent pas à nous ennuyer? Dans cette *Comédie du pêcheur*, il y a un lord qui aime une femme, puis l'abandonne pour en épouser une autre. L'abandonnée se console avec un révérend, et sa remplaçante essaie de se distraire, elle aussi, avec le même révérend. Tous les trois font beaucoup de dissertations et de philosophie et y prennent un plaisir extrême. Je défie un seul lecteur français d'en faire autant.

11. — *Sorcière* est un roman intéressant ; on y voit la bonté, l'intelligence, le dévouement d'une jeune fille en lutte avec l'ignorance, les bassesses, les vilenies de son milieu et en triomphant. C'est une magicienne au sens métaphorique du mot ; les paysans disent qu'elle est une « sorcière, » sans métaphore, ils veulent la brûler, et finissent par la respecter. Son premier acte de sorcellerie avait été de changer un pauvre forçat, de brute qu'il était, en honnête homme; il lui avait suffi, pour opérer ce miracle, de le traiter avec douceur, de lui adresser la parole sans l'injurier, de soigner ses plaies, de l'aider à se guérir; l'âme du malheureux guérit en même temps que son corps. La jeune fille fait d'autres merveilles, qui étonnent le village et qui permettent à une servante, jalouse d'elle, de l'accuser de je ne sais quelles intelligences avec le diable. Elle va être brûlée, lorsque le forçat la délivre. Les accusations de la servante sont d'ailleurs bientôt retirées, et le pays reconnaît que toute la sorcellerie de la noble enfant réside dans la puissance d'un cœur généreux aidé par une intelligence attentive. La scène se passe en Russie, dans un de ces villages où persistent encore les plus barbares préjugés de l'ignorance. L'auteur en fait un tableau des plus animés, qui peut être mis sous les yeux d'une honnête femme — je ne dis pas d'une jeune fille.

12. — De même pour *le Roman d'un égoïste*, dont les aventures sont plus banales, mais aussi honnêtes que celles de *la Sorcière*. Il y avait une fois un égoïste qui, étant riche, n'avait rien à faire qu'à penser à lui, à s'occuper de lui, à travailler pour lui. Un jour qu'il était en chemin de fer, un jeune homme, pâle, mourant, monte dans son compartiment, s'affaisse, et meurt en lui remettant un pli cacheté et en lui disant : « Donnez ceci à Françoise ! » Et voilà notre égoïste occupé à chercher Françoise ! Qui est-elle ? Où est-elle ? Il cherche, et il trouve : Françoise

était la demi-sœur du jeune homme mort en chemin de fer; elle vivait dans une famille sans dignité; c'était un ange chez des bohémiens! Elle y souffrait beaucoup. L'égoïste la plaint et veut la délivrer; il prépare sa fuite, mais il la compromet, et il est obligé de l'épouser, ce dont il est ravi, car l'ange a toutes les vertus, toutes les qualités, et une petite fortune, contenue dans le pli qu'on lui a remis. Et voilà comment un égoïste fut transformé en Don Quichotte et en mari d'une femme charmante.

13. — Encore plus honnête, mais encore plus banal, *le Roman de Jehanne*. Jehanne est une jeune fille parfaite, mais pauvre; elle a une demi-sœur, Berthe, très laide, très sotte, très méchante, mais riche. — Un jeune marquis épouse Berthe, malgré ses préférences pour Jehanne. Mais le ménage va mal, et après quelques mois d'une union malheureuse, les époux se séparent. — Jehanne est distinguée par un comte qui la dédommage du dédain du marquis; elle est sensible à son amour, d'autant que le comte a une âme vraiment noble, et qu'il le prouve en quittant un moment ses amours pour faire acte de patriote et aller à Madagascar. — A son retour, il épouse, il est heureux, elle est heureuse. Jehanne est vengée et consolée de tout ce que sa marâtre et sa demi-sœur lui ont fait souffrir.

14. — *L'Affaire Padelewski* est intéressante. — Il y a du mouvement, de la vie, un style suffisant, et une fable touchante, imitée en partie d'une histoire récente. — Un juif de Russie tue à Paris un officier russe qui l'avait fait chasser d'une maison qu'il exploitait. L'assassin reste inconnu, jusqu'au jour où un jeune anarchiste, persuadé par le juif qui lui a montré dans l'officier mort un des plus cruels adversaires de « l'idée, » se déclare l'auteur du meurtre. Emprisonné et condamné à mort, il est sauvé par Véra, une anarchiste de vingt ans, qui ménage au « martyr » volontaire les moyens de fuir en Italie. Elle l'y suit, et l'y épouse; mais le bonheur semble se refuser à habiter leur foyer; ils perdent tous leurs enfants. L'épreuve — et l'âge aussi, — calment leur cerveau surexcité par les idées révolutionnaires, ils se convertissent à « l'idée » religieuse, et ils rentrent en paix avec eux-mêmes et avec la société. Ils pardonnent le bonheur des autres, et alors ils sont heureux.

15. — Accordons une mention à *Germaine de Puiselaye*, une jeune fille qui supplée sa marâtre dans ses devoirs de mère et d'épouse. C'est elle qui élève le petit frère qui survient, elle qui tient compagnie à son père, pendant que la marâtre court les bals, elle enfin qui le console et le sauve, lorsque, ruiné par la faillite d'un banquier, il est abandonné définitivement par la volage et infidèle épouse.

16. — Le nouveau roman de l'auteur de l'aimable *Oncle Chambrun* mérite plus qu'une mention; il est de beaucoup supérieur à la plupart des banalités sentimentales que nous venons de dépêcher. C'est une

œuvre de bonne compagnie. Elle a les défauts de tous les romans idéalistes ; la bonté des hommes et des femmes y a des proportions outrancières ; mais n'importe, elle est intéressante. On y voit un lieutenant qui a un camarade comme il y en a peu : ils aiment tous deux la même jeune fille ; son camarade s'efface devant lui ; il est pauvre ; son camarade, qui est riche, lui donne la moitié de sa fortune. Comment tant de vertus se trouvent *Sous les galons*, et comment le lieutenant peut tant accepter de son ami, c'est ce que Jean Rolland (Marguerite Belin) explique parfaitement bien. Il est si persuasif, qu'on n'ose pas lui faire la moindre objection. « Contez, contez, Madame, nous vous écoutons ravis et reconnaissants ! »

17. — Nous voici enfin devant deux œuvres d'un sérieux mérite littéraire et qui valent la peine qu'on les regarde de près. La plus légère est celle de Gyp, *le Bonheur de Ginette*. Elle n'est pas chargée de matière, et la fable en peut être résumée brièvement : Geneviève (Ginette) n'a jamais été heureuse, quoiqu'elle ait entendu souvent parler de son bonheur. Quand sa mère voulait faire une robe neuve ou donner un dîner, elle invoquait le « bonheur de Ginette, » et quand son mari voulait satisfaire son ambition politique ou d'autres goûts encore moins élevés, il prétextait le bonheur de sa femme. Entre des parents égoïstes et un mari imbécile, Ginette a pris bravement son parti d'être une honnête femme et de ne pas faire de rêves. Elle est protégée contre les suggestions de l'imagination et contre les consolations des flirtages mondains par son activité : elle s'occupe d'art, d'agriculture, et même de politique, mais tant que son mari reste un fidèle royaliste ; elle lui sert de secrétaire et d'agent électoral ; du jour où il devient un « rallié, » elle l'abandonne. Mais alors survient, pour la remplacer, un jeune secrétaire, qui se trouve être un homme des plus remarquables. Elle le remarque, et un sentiment nouveau, l'amour, s'introduit peu à peu dans cette âme de mondaine sceptique, railleuse et « blagueuse. » C'est tout un petit drame, tendre et touchant, qui se déroule à travers les petites scènes et les dialogues satiriques qui constituent la manière ordinaire de l'auteur du *Petit Bob*. Il me paraît des mieux réussis, dans son pathétique discret et toujours souriant ; il y a notamment la scène du dîner improvisé et servi par Ginette, à la campagne, qui constitue un tableau délicieux, d'une émotion chaste et spirituelle, d'une élégance aristocratique et gamine à la fois, un Boucher retouché par Grévin. Le drame psychologique se termine par le triomphe de l'amour, un triomphe sans phrases, sans déclamation, sans fracas, sans assez de fracas. Si rien ne se brise et n'éclate dans l'âme de Ginette, c'est qu'elle est vide de sentiments sérieux ; la pudeur et la morale ne sont pas d'ordinaire sacrifiées aussi simplement. Ginette n'est ni une chrétienne ni une honnête femme ; c'est une mondaine, c'est-à-dire une âme amputée du sens moral. — La vie du monde n'est pas

conciliable avec le sens moral ; l'est-elle même avec le sens commun ? Sans doute elle affine les qualités de l'esprit, elle peut augmenter les délicatesses de la probité et le sentiment de l'honneur, mais elle use et supprime le sentiment de la pudeur ; une femme y peut tout au plus rester un honnête homme. — Ginette est un honnête homme, malgré quelques gamineries un peu fortes, comme celle qui consiste à susciter en cachette à son mari un rival politique et à payer les frais de son élection. Elle connaît « le bonheur, » au sens mondain du mot, mais elle ne le garde que quelques mois. Le « secrétaire » est obligé de la quitter, et la séparation se fait sans phrases ni tragédie, comme s'était faite l'union. Son aventure est « un des meilleurs Gyp » que j'aie encore lus ; mais il ne faut pas la faire lire à vos filles.

18. — Pas plus que *Dernier Refuge* (du reste il est bien entendu, n'est-ce pas ? que la littérature romanesque n'est pas faite, en général, pour les enfants). Ce roman est encore une aventure d'amour, mais poussée au tragique. M. Rod ne badine pas avec l'amour, il ne badine avec rien d'ailleurs, et il reste grave et un peu gourmé jusque dans ses moments — assez nombreux d'ailleurs — de simplicité et d'amabilité. Il aime une femme mariée ; elle l'aime ; ils se voient très peu souvent, parce qu'elle est prudente et qu'elle a du bon sens. Lui, qui n'a que du génie, rêve de l'enlever à son mari, à ses enfants, à son milieu, et à la transplanter au loin, dans un pays inconnu où ils seront seuls en tête à tête et n'ayant rien à faire qu'à être heureux l'un par l'autre. Elle résiste doucement mais implacablement à ce désir insensé, un peu par égoïsme et pour conserver les joies du bien en y ajoutant les joies du mal, un peu aussi par sagesse et parce qu'elle comprend que la solitude à deux, c'est la fin de l'amour et du bonheur. Mais elle est précipitée à cette solution par un incident dramatique : son mari découvre la vérité et congédie son amant. Elle va le rejoindre, et au bout de quelques mois il ne peuvent plus supporter ni l'un ni l'autre leur vie à deux ; ils en rougissent, ils sentent ce qu'elle a de contraire à l'Ordre et à la Vérité, et ils se décident à mourir. La mort est le « dernier refuge. » Pourquoi ? C'est ce qui aurait pu être mieux expliqué, et ce qui aurait pu accuser la leçon morale que contient cette aventure banale — racontée toutefois sans banalité, par un psychologue et un écrivain dont nous avons déjà, en plusieurs circonstances, vanté la pénétration, l'élévation et l'agrément.

CH. ARNAUD.

REVUE DES SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *Traité de thérapeutique physiologique*, par le Dr DE BUCK. 2e édit. Paris, Doin ; Haarlem, de Herven et F. Bohn, 1896, gr. in-8 de 300 p., 4 fr. — 2. *Les Fermentations*, par P. SCHUTZENBERGER (de l'Institut). 6e édit. Paris, Alcan, 1896, in-8 de 315 p., avec 28 fig., rel. toile, 6 fr. — 3. *Les Ferments thérapeutiques*, par le Dr DE BACKER.

En collaboration avec M. Bruhat et le Dr Charlier. Paris, Soc. d'édit. scient., 1896, in-8 de 570 p., 10 fr. — 4. *Saint François d'Assise, étude médicale*, par le Dr Cotelle. Paris, Poussielgue, 1895, in-18 de 190 p., 1 fr. 50. — 5. *Hippocratis opera quae feruntur omnia*. Vol. I recensuit Hugo Kuehlewein. Prolegomena conscripserunt Joannes Ilberg et Hugo Kuehlewein. Lipsiae, Teubnerus, 1895, in-16 carré de 250 p., 7 fr. 50. — 6. *L'Homme*, par Saint-Georges-Mivart. Trad. de l'anglais par J. Segond, sous la direct. et avec avant-propos de E. Segond. Paris, Lethielleux, 1895, in-12 de 395 p., 3 fr. 50. — 7. *La Femme devant la science contemporaine*, par Jacques Lourbet. Paris, Alcan, 1896, in-16 de 180 p., 2 fr. 50. — 8. *Le Crâne des criminels*, par Debierre. Paris, Masson ; Lyon, Storck, 1895, in-8 de 465 p., avec 137 fig., 9 fr. — 9. *Les Émotions. Étude psycho-physiologique*, par le professeur Lange (de Copenhague). Trad. d'après l'édit. allemande du Dr Kurella, par G. Dumat. Paris, Alcan, 1895, in-12 de 166 p., 2 fr. 50. — 10. *La Musique et la psychophysiologie*, par Mme Marie Jaëll. Paris, Alcan, 1896, in-12 de 170 p., 2 fr. 50. — 11. *Essais de psychophysiologie sur la musique*, par le Dr Ferrand. Paris, Masson, 1895, in-8 de 27 p., 1 fr. — 12. *Traitement de la tuberculose par l'altitude*. Paris, Doin, 1896, in-16 de 290 p., 3 fr. — 13. *L'Opération du trépan*, par le professeur Terrier et le Dr Péraire. Paris, Alcan, 1895, in-12 avec 222 grav., cart. à l'anglaise, 4 fr. — 14. *Résultats de l'examen de dix mille observations de hernie*, etc., par le professeur Berger. Paris, Alcan, 1896, gr. in-8 de 200 p., 4 fr. — 15. *La Santé de la femme*, par le Dr Monin. Paris, Doin, 1896, in-12 de 380 p., 4 fr. — 16. *Éléments de démographie*, par le Dr J. Bertillon. Paris, Soc. d'édit. scient., 1896, gr. in-8 de 125 p. avec tableaux. — 17. *Les Variations de la mortalité à Paris ; leur cause météorologique*, par le Dr Chais. Paris, Société d'édit. scient., 1895, gr. in-8 de 40 p. avec 9 pl. et 47 tableaux, 3 fr. — 18. *Le Pain*, par Galippe et Barré. Paris, Masson ; Gauthier-Villars, 1895, petit in-8 de 220 p., 2 fr. 50 ; cart., 3 fr. — 19. *L'Hygiène des troupes européennes aux colonies*, par le Dr Legrand, médecin de Ire classe de la marine. Paris, Limoges, Charles Lavauzelle, 1895, in-8 de 420 p., 5 fr. — 20. *Pour nos soldats. Conseils pratiques, hygiène et morale du service militaire*, par Niewenglowski et L. Ernault. 2e édit. Paris, Soc. d'édit. scient., 1895, in-12 de 72 p., 1 fr. 25. — 21. *Physiologie, hygiène et thérapeutique de la voix parlée et chantée*, par le Dr Garnault. Paris, Maloine et Flammarion, 1895, in-18 de 464 p. avec 82 fig. et un questionnaire, cart., 5 fr. — 22. *L'Hypnotisme scientifique*, par le Dr Crocq fils (de Bruxelles). Rapport au ministre de l'intérieur et de l'instruction publique de Belgique, introd. du professeur Pitres (de Bordeaux). Paris, Soc. d'édit. scient., 1896, gr. in-8 de 450 p., avec 98 fig. hors texte, 10 fr. — 23. *Méthode et principes des sciences naturelles. Introduction à l'étude de la médecine*, par Funck-Brentano. Paris, Battaille, 1896, in-8 de 140 p., 3 fr.

1. — Le docteur de Buck, auteur d'un livre remarquable sur *la Série aromatique*, nous donne aujourd'hui un traité plein d'intérêt, lequel est moins un *Traité de thérapeutique*, comme il l'intitule, qu'un volume d'introduction à l'étude de la pharmacodynamique et de la thérapeutique proprement dite. C'est lui-même qui nous en prévient ; précaution dont il eût pu se dispenser d'ailleurs, puisque ce livre, arrivé à sa deuxième édition, a déjà fait ses preuves. L'auteur justifie toutefois ses réserves en montrant que les difficultés inhérentes à la pharmacodynamique et à la thérapeutique se résolvent par la connaissance des données physiologiques sur lesquelles ces sciences s'appuient ; si bien, dit-il, qu'elles ne forment, pour ainsi dire, qu'un chapitre de la physiologie. Envisagée de ce point de vue élevé, la thérapeutique n'est plus une collection de recettes empiriques, mais une science rationnelle et expérimentale, qui prête une base solide au noble art de guérir. L'auteur, qui se défend modestement d'avoir fait une œuvre entièrement neuve et

une œuvre de savant, a cependant mené à bien un travail fort original et profondément utile. Comme le dit le professeur Lépine, dans la préface de ce livre, la pharmacologie n'est pas seulement la science des remèdes, elle est aussi celle des poisons; elle intéresse donc le physiologiste autant que le médecin, aujourd'hui surtout que, grâce à la direction récemment imprimée à la pathologie générale, on fait une part si large à la toxicité dans la production des maladies. Il est certain que beaucoup d'intoxications par des substances médicamenteuses réalisent le type d'une maladie proprement dite. Il est encore exact que ces vues générales manquent dans la plupart de nos traités de thérapeutique, ou du moins, qu'elles y sont trop implicitement et pas assez explicitement formulées. Aussi l'auteur a-t-il eu raison de faire cette nouvelle édition de son livre, en y ajoutant bien des observations qui sont venues à l'ordre du jour dans les dernières années, notamment les articles qui traitent du sang et de la lymphe. L'esprit philosophique qui inspire cet ouvrage nous paraît être des plus larges et des plus solides, tout en demeurant dans la note d'une œuvre de pure science d'observation. Le chapitre qu'il consacre aux fonctions intellectuelles et psychiques, dès ses premières pages, en fournit tout de suite la preuve ; et, malgré les quelques lacunes qu'on y rencontre, il donne une excellente idée de l'ouvrage entier. Après avoir étudié successivement toutes les fonctions de l'économie vivante, y compris les fonctions de nutrition par lesquelles il termine, l'auteur, dans un résumé de chimie physiologique, trace un tableau d'ensemble où sont notés, en quelques mots, les caractères de toutes les substances organiques et inorganiques que l'analyse découvre dans la composition du corps humain. Ce résumé synoptique clôt l'étude de la vie végétative, qui est le substratum de notre organisme et à laquelle l'art de guérir doit s'adresser si souvent, pour y ramener l'équilibre troublé par la maladie. Mais la partie la plus intéressante du volume est sans contredit celle où le docteur de Buck expose la vie de relation et l'action des différents poisons dont on peut faire des remèdes. On y trouve entre autres, très heureusement exposée, cette loi en vertu de laquelle l'action d'un médicament dépend de son électivité pour un organe, ou pour un groupement naturel d'organes, électivité qui démontre à sa manière la différenciation des divers organes. C'est donc là un livre utile à la pratique; et ce n'en est pas moins un livre de science, par la hauteur de ses vues, et par le caractère de sa méthode. N'est-ce pas encore faire œuvre de science, que de savoir choisir avec discernement, parmi les auteurs les plus autorisés, les documents les plus concordants et les plus démonstratifs ?

2. — C'est encore là un livre de science et qui a fait ses preuves : C'est la sixième édition des *Fermentations* que nous présente aujourd'hui M. Schützenberger. Le savant membre de l'Institut n'a pas sans

doute les conceptions synthétiques du précédent auteur, mais il nous offre le guide le plus solide et le plus sûr, dans l'analyse de ces actes si curieux et si complexes, que la science a toujours curieusement scrutés, et que le génie de Pasteur a éclairés d'une si vive lumière. C'est une question du plus haut intérêt que celle des fermentations; elle touche aux problèmes les plus élevés des sciences naturelles. Elle a été le champ de bataille sur lequel les partisans de la génération spontanée ont dû rendre les armes à leurs adversaires, après bien des luttes et bien des résistances. Ses applications touchent à tout, à la chimie, bien entendu, dont elle forme à elle seule tout un chapitre; à une quantité d'industries diverses, à l'agriculture, sans compter encore l'hygiène et la médecine. Dans la première partie de ce volume, l'auteur traite des fermentations attribuables à l'intervention d'un ferment organisé ou figuré, des fermentations alcooliques, visqueuses, lactiques, acétiques, ammoniacales, butyriques, etc.; dans la seconde partie sont étudiées les fermentations provoquées par des produits solubles élaborés par des organismes vivants (Zymase de Béchamp, ferment inversif de Berthelot). On lira avec un grand intérêt les pages consacrées aux ferments putrides et à la putréfaction, dont le mécanisme est si curieux pour l'observateur et si suggestif pour le philosophe. Ce qui ne l'est pas moins, ce sont les chapitres consacrés à l'historique des diverses questions que comporte un problème aussi complexe. Celui où sont exposées les théories relatives à l'origine des ferments est à cet égard du plus sérieux enseignement. Sans rien enlever aux grands mérites et à la puissante initiative de Pasteur, il montre que ce grand homme ne fut pas un savant sans précurseur, et que la révolution qu'il a déterminée dans cet ordre d'études fut moins extraordinaire qu'on n'est généralement disposé à le croire. Livre de bonne et de sûre science, sur le terrain des faits et de la discussion scientifique.

3. — Nul n'ignore la part considérable que les études relatives à la fermentation ont prise dans le traitement des maladies, soit qu'il s'agisse de prévenir les fermentations malsaines, soit qu'il s'agisse d'en provoquer de bienfaisantes, soit qu'il s'agisse de substituer les unes aux autres. Dans *les Ferments thérapeutiques*, le docteur de Backer s'est attaché à l'étude de ces cas divers. Sans doute, un grand nombre des faits sur lesquels s'appuie la méthode thérapeutique par les ferments en sont encore à la période de l'expérimentation et de la recherche. Les interprétations ne font pas défaut, il est vrai, mais beaucoup restent encore à l'état de pure hypothèse; et les applications utiles de ces données comportent encore de nombreuses réserves. Néanmoins, la méthode est créée, comme l'a dit le docteur Lemière et comme le répète M. de Backer; reste à en déterminer les applications; les indications de ses agents, leur opportunité, leur dosage, toutes conditions sur les-

quelles on varie encore quelque peu, sans renier toutefois ce qu'il y a de vrai dans les expériences observées et ce qu'il peut y avoir de bon et d'utile à en tirer. Peut-être, en raison de ces réserves, pourrait-on souhaiter de voir se multiplier davantage les travaux spéciaux et les monographies particulières sur les divers éléments du problème, avant de tenter de réaliser une œuvre d'ensemble, comme celle qu'a entreprise notre auteur.

Les ferments, les levures, la phagocytose, la mycodermothérapie, et les applications de ces études à la tuberculose et aux autres maladies notoirement microbiennes, ce sont là les chapitres principaux de ce livre, chapitres dont un seul réclamerait une étude propre et monographique, pour permettre d'établir sûrement ce qu'il convient de penser de chacun d'eux. Il y a dans l'évolution des sciences d'observation une phase intermédiaire à celle des premières découvertes élémentaires et à celle de la synthèse générale, phase intermédiaire dans laquelle les faits s'accumulent, appelant une systématisation qui les résume et incapable encore d'en fournir les cadres. La microbiologie en est à cette phase ; elle cherche sa voie.

4. — La plupart des lecteurs du *Polybiblion* seront certainement heureux de lire une étude médicale sur *Saint François d'Assise*. Le livre du docteur Cotelle leur donnera en effet, à ce sujet, une véritable satisfaction. Je n'ose dire que cette satisfaction sera sans regrets ; car c'est un problème délicat et difficile à tous égards, celui qui consiste à prendre dans les récits biographiques d'un personnage historique ce qui peut concerner les maladies de ce personnage, et à réunir ces données pour tenter de formuler le diagnostic qui leur convient. Et quand ce personnage est, comme François, un des plus grands saints qu'honore l'Église et que vénère la piété des fidèles, les difficultés s'accroissent encore : il faut alors joindre à la perspicacité des recherches la mesure dans les appréciations, le respect dans les jugements à porter sur les données que l'on rencontre. M. le docteur Cotelle n'a manqué à aucune de ces obligations, et il a su nous retracer un tableau singulièrement attachant des misères physiques de saint François, un tableau réaliste à la fois et religieusement inspiré, que tous liront avec intérêt. L'auteur, ai-je dit ailleurs, mérite de prendre sa place au milieu des poètes, des orateurs, des historiens, qui se sont rencontrés, comme il dit à ses premières pages, pour rendre hommage à cet homme extraordinaire, à ce réformateur qui, sous sa livrée de pauvre et sous une forme naïve, a illustré le monde par l'éclat de ses vertus et par la grandeur de ses œuvres.

5. — Les amateurs de l'antiquité grecque et ceux que la curiosité pousse à rechercher dans les textes originaux les documents les plus anciens de la science, et en particulier de la science médicale, ceux-là sauront gré à l'éditeur de Leipzig qui vient de commencer la publication nouvelle des *Œuvres d'Hippocrate*, et de tout ce qui nous reste sous le

nom du grand médecin grec (*quae feruntur omnia*); ils en sauront encore gré aux savants qui ont entrepris cette importante et intéressante restauration. Le premier volume, dont j'ai à rendre compte aujourd'hui, comprend d'abord un chapitre de *Prolegomena*, qui traite : *De Codicibus manu scriptis*, puis : *De memoria secundaria*, et enfin : *De dialecto Hippocratis*. La haute érudition avec laquelle sont traités ces trois chapitres est faite pour intéresser les amateurs curieux de vieux livres et de vieux textes. Suivent les textes mêmes, fort étudiés, des Prénotions de Cos, du traité des eaux et des lieux, des épidémies, etc. Une reproduction autographique d'un manuscrit grec, emprunté au Codex Parisinus, termine ce premier volume et témoigne du scrupule que l'auteur a mis à reproduire fidèlement la lettre des œuvres hippocratiques.

6. — Le livre de Saint-Georges-Mivart est plus qu'une étude sur *l'Homme*. Bien que le sujet ainsi posé soit par lui-même des plus vastes, l'auteur a su le rendre plus compréhensif encore; il en a fait un type de ces études dans lesquelles l'histoire naturelle de l'homme, réunissant tout à la fois les données de l'anthropologie, celles de l'ethnologie et de la psychologie, nous présente un ensemble des plus curieux et des plus féconds. La structure du corps humain est sans doute le substratum sur lequel repose cette étude, comme elle est celui sur lequel repose la connaissance de la vie. Aussi l'auteur a-t-il pu dire avec raison : une certaine connaissance du corps est nécessaire pour arriver à une pleine connaissance de l'esprit. C'est en effet, après avoir présenté à grands traits les éléments de la constitution matérielle de l'organisme, après avoir exposé l'analyse de ses fonctions élémentaires et des modes de l'activité corporelle, que Mivart s'eleve ensuite à l'analyse des facultés mentales. L'étude du langage lui sert comme d'une transition naturelle, pour atteindre les hautes intuitions du vrai, du beau et du bien, ainsi que l'étude de la volonté qui complète cet ensemble. « Avec son ferme bon sens, nous dit M. Segond, dans la préface, il maintient énergiquement, contre le scepticisme de l'école empirique, les vérités fondamentales qui sont le patrimoine commun de tous les esprits; sa philosophie est également éloignée des deux systèmes qui ont séduit beaucoup de penseurs de ce siècle : le pur mécanisme et l'idéalisme. On le comprend aisément; c'est de ce côté que devait aller de lui-même, en suivant sa pente, un naturaliste qui, comme Aristote, se place plus volontiers, pour envisager l'univers, au sein du monde vivant, sans oublier d'ailleurs que la vie a des formes et des degrés multiples, que la vie physique n'en est que la forme la plus grossière et le degré le plus infime, et qu'il en faut chercher le type suprême dans la vie de l'esprit. » On sera frappé, ajoute-t-il encore de la largeur de vues avec laquelle il rapproche et concilie les doctrines les plus opposées dans l'unité d'une conception qui tient compte de tous les éléments et de tous les aspects de la réalité, sans en sacrifier

aucun pour les besoins de l'ensemble. On remarquera surtout les rapprochements ingénieux que l'auteur reconnaît et démontre entre la vie sensible et la vie intellectuelle de l'homme, et les heureuses déductions qu'il tire de ces rapprochements pour combattre le scepticisme, qu'il appelle une paralysie de l'esprit. Quand la science ne craint pas de s'élever ainsi, par la combinaison des diverses branches du savoir, jusqu'au-dessus d'elle-même, elle arrive à toucher du doigt la solution de ces grands problèmes que lui propose la foi, et elle nous apparaît brillante et belle de toute la splendeur du vrai.

7. — *La Femme devant la science contemporaine* est une étude moins large et moins élevée, entreprise dans le but de soutenir une thèse au moins discutable sur l'égalité mentale de l'homme et de la femme. C'est un livre d'une certaine actualité, étant donné le mouvement fort accusé qui s'est produit, en ces derniers temps, en faveur de ce que ses promoteurs appellent d'eux-mêmes : le féminisme. L'auteur s'insurge contre l'opinion toute masculine, dit-il, qui proclame et soutient l'incurable faiblesse mentale de la femme; et c'est sur le terrain scientifique qu'il porte la question. C'est à la science expérimentale qu'il demande tout à la fois les raisons de ce qu'il appelle le misogynisme, et la démonstration de ce que contient d'erroné une opinion qui fait de la femme la vassale de l'homme. Ce livre intéressera certainement les penseurs et peut offrir le thème de controverses savantes et curieuses. Je ne saurais ajouter qu'il convaincra ses lecteurs; car s'il est nourri de faits et appuyé d'autorités savantes, telles que celles de Lombroso, de Ch. Richet, de A. Gautier, de Manouvrier, de Topinard, de Beaunis, de Binet, de Féré, de Herzen, de Schiff, de Mosso, etc., je doute que tous ces auteurs partagent entièrement les idées de l'auteur et soient décidés à le suivre jusqu'au bout dans la campagne qu'il a entreprise. J'aurais voulu, pour ma part, qu'une analyse psychologique plus approfondie vînt éclairer les faits habilement groupés d'ailleurs par M. Lourbet. J'aurais voulu surtout qu'il montrât davantage comment l'état de nature déchue conduit la femme à l'état de servage dans lequel elle tombe au milieu des civilisations en décadence, et qu'il ne méconnût pas la grande influence qu'a eue et que peut avoir encore le christianisme pour sa réhabilitation. Tout en maintenant nos réserves sur le fond de la thèse de l'auteur, nous pouvons tirer un réel profit de son livre. Ses conclusions, d'ailleurs plus tempérées que son argumentation ne semble l'indiquer, sont pour la plupart admissibles : ce n'est pas l'égalité des sexes qu'il y formule, mais bien leur équivalence, ce qui, à la vérité, nous semble incontestable. Quant à croire que la liberté seule est la raison suffisante de la progression de la vigueur intellectuelle des femmes, c'est une question bien autrement douteuse et dont la discussion demanderait plus de place que je n'en ai ici à ma disposition.

8. — Les études sur la criminalité entreprises par les naturalistes de l'anthropologie se poursuivent avec des fortunes diverses. M. Debierre rappelle justement, dans l'avant-propos de son livre sur *le Crâne des criminels*, que deux écoles aujourd'hui se séparent nettement l'une de l'autre sur le terrain de l'anthropologie criminelle. L'une, l'école italienne, croit, avec son chef Lombroso, qu'il existe un type organique spécial, entraînant avec lui une sorte de prédestination fatale au crime; l'autre école, qui ne reconnaît d'autre autorité que l'expérience et la tradition, pense que le criminel-né n'existe pas et qu'il n'y a pas une organisation physique qui soit spéciale au criminel, si ce n'est celle qui peut résulter de l'usage et de l'habitude du crime. Le docteur Debierre semble vouloir prendre entre ces deux écoles une position intermédiaire, difficile à tenir, selon nous, plus rapprochée toutefois de la seconde que de la première; car il n'hésite pas à dire, dans ses conclusions, qu'aucun caractère spécial, net, tranché, constant, décisif, ne distingue l'encéphale du criminel de celui du reste des hommes, et qu'aucun caractère extérieur ne permet de préjuger qu'un sujet soit un assassin. Néanmoins, il ne tarde pas à formuler cette restriction : il y a quelque chose dans l'organisme nerveux du criminel d'instinct, qui ne fonctionne pas comme à l'habitude, et contre lequel « le sujet, en vertu du déterminisme scientifique, ne peut rien. » Mais, si l'on va au fond de cette argumentation, on peut facilement se convaincre que l'auteur cherche une interprétation déterministe qui s'accorde avec les faits qu'il a recueillis et qu'il n'arrive pas à la trouver. Aussi ce que nous voulons retenir de ce livre, ce sont les faits intéressants et les nombreux documents qui y sont rapportés. L'auteur a visité les collections nombreuses de crânes de criminels que possèdent les musées anatomiques de Paris, de Gand, de Bruxelles, de Liège et de Lyon ; il a eu entre les mains plusieurs centaines de crânes de voleurs, d'assassins, d'incendiaires, etc., dont le moindre a été condamné à dix ans de travaux forcés et dont les deux tiers ont été condamnés à mort. Ces observations sont résumées dans des tableaux dressés en tête de son livre. Et comme le crâne est l'asile du cerveau et qu'il présente avec lui des relations intimes, il en résulte qu'il fournit à cette étude plus d'une donnée importante. Du reste, tout en refusant de croire au criminel-né, l'auteur avoue qu'il ne croit pas davantage au libre arbitre, ce qui, sans nous faire suspecter ses documents, nous inspire les plus grandes réserves quant à ses conclusions.

9. — Nous savons tous ce qu'il faut entendre par la joie, nous connaissons tous la tristesse par expérience; mais on ne saurait s'en tenir à ces évocations intimes, si l'on veut connaître à fond ce que renferment *les Émotions*, ce en quoi elles consistent. Pour arriver à cette connaissance, il faut analyser d'abord les signes objectifs de la joie et de la tristesse, et remonter, s'il est possible, de ces signes aux conditions

immédiates qui les déterminent, et ainsi, d'échelon en échelon, étudier jusqu'aux premiers éléments de leur genèse organique, si je puis ainsi dire. Tel est l'objet du livre du professeur Lange, de Copenhague : c'est surtout l'analyse des éléments somatiques de l'émotion, étudiés dans leurs rapports de relation ou de succession, en remontant jusqu'aux éléments psychologiques auxquels ils se rattachent.

Ces caractères objectifs des émotions sont, on le sait, des gestes, des attitudes, des phénomènes organiques qu'on rencontre souvent dans l'usage ordinaire de la vie, mais qu'on observe rarement. M. Lange les étudie par le menu dans les divers genres d'émotion auxquels ils prêtent leurs manifestations. La joie, la tristesse, la colère, la peur, le désappointement, l'embarras, l'impatience, ont leurs caractères propres dont la source se retrouve dans l'étude des modifications présentées par le système nerveux sans doute et par les muscles qu'il gouverne directement, mais aussi par les troubles vaso-moteurs, par les troubles viscéraux et d'ordre purement organique. La part que ces troubles somatiques divers prennent à l'émotion la constitue-t-elle tout entière ? C'est la pensée de l'auteur. Ce ne saurait être la nôtre. Mais il n'en est pas moins intéressant de rechercher en quoi ils consistent et comment ils se comportent dans les différents genres d'émotion. — « J'ignore, dit l'auteur dans les *addenda* de son livre, si une théorie des émotions semblable à celle-ci a jamais été exposée ; dans tous les cas, je n'en trouve aucune indication dans la psychologie scientifique ; sauf peut-être dans un passage de Spinoza. » Ceci n'est pas pour atténuer les réserves que j'indiquais tout à l'heure et pour nous consoler de l'exclusivisme physiologique dont l'auteur a fait preuve dans son étude ; ce qui n'empêche que, sur le terrain où il s'est placé, elle part d'un point de vue intéressant et constitue une sérieuse analyse.

10, 11. — La psychologie se laisse envahir de toutes parts. Les physiologistes se sont installés largement dans ses domaines ; voici maintenant les artistes qui s'en mêlent ; ou plutôt, voici que l'art s'essaie à chercher dans les lois de l'esprit celles qui, concordant avec les siennes propres, peuvent renforcer les unes et les autres. Nous ne pensons donc pas qu'il y ait à s'en plaindre ni à le regretter. D'ailleurs, ces études psychologiques, outre qu'elles offrent par elles-mêmes un grand intérêt esthétique, présentent de plus un intérêt pratique pour la solution des questions d'éducation et d'enseignement. C'est le point de vue de l'enseignement qui a préoccupé surtout Mme M. Jaëll dans son livre intitulé : *La Musique et la psychophysiologie ;* ce qu'on y trouve d'analyse psychologique n'est que sobrement indiqué, comme pour justifier seulement les conseils et les avis d'un professeur autorisé d'ailleurs à les formuler. Envisager la musique au moyen du perfectionnement raffiné de notre activité organique, c'est s'en approcher par une

voie inexplorée, dit finement l'auteur en son avant-propos ; et cette voie n'en conduit pas moins à des découvertes des plus intéressantes et confirmatives des meilleurs préceptes de l'art. Le mécanisme de l'expression musicale, l'attention et le sens musculaire, l'étude et l'interprétation, les facteurs de la mémoire musicale, etc., tels sont les titres des principaux chapitres que l'auteur a traités avec une grande finesse d'analyse et un réel bonheur d'expression. Ce n'est pas que certaines réserves ne soient à faire, sur des points de détails, voire même sur certaines appréciations générales, telles que l'intellectualité de la musique. Mais je ne saurais insister sur ce point : je paraîtrais plaider une cause par trop personnelle.

— Et ceci me sert de transition pour parler d'une brochure dont je ne saurais dire ni bien ni mal, et pour cause, mais qui a aussi pour objet : *La Psychophysiologie de la musique*. L'auteur s'est préoccupé d'analyser quels sont les éléments physiologiques et psychologiques de cet art si passionnant. Cette analyse l'a conduit à reconnaître que la musique consiste surtout en images motrices. Ce sont, en effet, ces images qui, à elles seules, constituent le rythme, et qui entrent encore, bien que secondairement, dans les images auditives, qu'elles soient simples, comme elles le sont dans la mélodie, ou complexes, comme celles que nous présente l'harmonie. L'analyse des sensations musicales dans les étapes physiologiques qu'elles parcourent, depuis les surfaces d'impression sensorielle jusqu'aux centres de réception et de conservation des images sonores, est poursuivie par l'auteur et l'amène à conclure que, toute puissante qu'elle soit pour l'expression quantitative des sentiments et des passions, la musique ne traduit guère leur expression qualitative, parce qu'elle ne saurait traduire l'idée pure, autrement dit : l'idée intellectuelle. Le rythme purement moteur ne s'adresse qu'aux éléments inférieurs de l'organisme. La mélodie, plus vivante, participe davantage des actes physiologiques. Dans l'harmonie, la sensation prédomine encore mieux sur le phénomène physique et semble encore davantage participer à la vie. Mais tout ceci ne sort guère de la sphère sensible ; aussi l'auteur peut-il dire, avec M. Dauriac, que la musique peut être regardée comme la réalisation d'un idéal peu relevé, et ajouter encore avec lui que cette infériorité de la musique tient à ce que la matière de son idéal ne peut être cherchée que dans le nombre et le temps. Le travail se termine par quelques données générales sur l'utilité que la médecine peut trouver dans l'usage de la musique.

12. — Les altitudes sont devenues récemment fort à la mode, si je puis ainsi parler, dans le traitement des maladies tuberculeuses. Le fait est que l'on se préoccupe partout, non seulement dans les classes où les ressources et le loisir le permettent facilement, mais aussi dans le domaine de l'assistance hospitalière, de la création de *sanatoria*, qui per-

mettent de recueillir les malades de nos grandes villes, et de leur offrir, avec une retraite hygiénique, un air salubre, un régime de vie favorable et une médication capable de les guérir. La campagne, la mer, le midi, les montagnes offrent à cette thérapeutique des moyens d'action divers et souvent efficaces. La montagne a surtout été étudiée à cet égard, dans ces derniers temps; elle réalise ce qu'on appelle la cure par l'altitude. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer en quoi elle consiste, et par quel concours heureux de conditions hygiéniques l'air des montagnes offre à beaucoup de valétudinaires et à nombre de malades les moyens d'une défense effective de leur économie contre les agents qui la menacent. Les résultats obtenus jusqu'ici de cette pratique sont des plus encourageants; et, si l'on ne peut encore donner la formule nette et précise d'un semblable traitement, on possède cependant un assez grand nombre de faits relatifs à cette question pour les classer et en tirer déjà quelques conclusions. C'est ce qu'a fait M. le docteur Lauth. Après avoir passé lui-même deux années dans un de ces sanatoria, à Leysin, il a réuni tous les faits qu'il a pu y recueillir, et de cette moisson il a extrait les fruits les plus mûrs. Ce livre comprend une étude générale de la météorologie et de la climatologie des altitudes, puis, une application de ces données au traitement des maladies tuberculeuses. Programme bien défini et que l'auteur a sévèrement suivi et scientifiquement rempli.

13. — Tout le monde sait ce que c'est que l'opération du trépan, mais beaucoup ignorent que l'histoire de cette opération remonte jusqu'à la préhistoire : c'est ce que rappellent très bien, avec planches à l'appui, les leçons du professeur Terrier, recueillies par les soins de M. Péraire, et publiées en volume par ces deux auteurs. Ce n'est là, du reste, qu'un côté curieux de la question ; si l'on trouve dans ce livre un résumé historique complet de l'histoire de la trépanation du crâne dans les temps préhistoriques, dans l'antiquité, au moyen âge et aux temps modernes, on y trouve encore mieux une étude largement exposée de la topographie cérébrale permettant de reconnaître les points où l'opération doit être pratiquée, la description des instruments employés à cet effet et celle du manuel à suivre pour l'exécuter. Un dernier chapitre est réservé à l'appréciation des cas dans lesquels il convient de la mettre en œuvre, et de ceux où il convient de s'abstenir. M. Péraire a dessiné lui-même les planches qui ornent le volume.

14. — Les statistiques ne valent que par la méthode avec laquelle on les établit et par la réserve avec laquelle on en tire des conclusions. En tous cas, lorsque les nombres sur lesquels roule la statistique se chiffrent par dix mille, et que l'auteur est un maître comme le professeur Berger, on ne saurait manquer d'en tirer d'utiles conséquences. L'élément critique est en effet celui qui domine dans cette riche nomenclature : les *Résultats de l'examen de dix mille observations de hernies* forment

un recueil plein d'enseignements sur une infirmité malheureusement trop répandue, sur les moyens d'y obvier ou même de s'en affranchir.

15. — On se pourrait exempter d'une infinité de maladies, a dit Descartes, si on avait assez de connaissances de leurs causes et de leurs remèdes. Cette citation, mise par le docteur Monin en tête de son livre sur *la Santé de la femme*, en est à la fois l'explication et la justification. La femme, malgré les épreuves de toute sorte qu'elle rencontre dans le cours de son existence, vit plus longtemps que l'homme. Il semble que la nature ait voulu ainsi réparer le déficit relatif qui résulte pour la femme de ce fait que, dans l'ordre régulier des choses, il naît plus de garçons que de filles. La femme, douée d'un organisme frêle en apparence, résiste cependant plus efficacement que l'homme à beaucoup de causes de maladie et de mort ; peut-être parce qu'elle leur résiste plus passivement. En tout cas, cette résistance est faite pour encourager l'être qui en est doué à la favoriser encore par les soins et les précautions que dicte une hygiène sagement entendue, aussi éloignée des minuties et des appréhensions extrêmes que des insouciances et des bravades sans motif. Je n'ai pas à analyser par le menu les articles de ce volume, trop spécial pour être détaillé ici, et même pour être laissé à la portée de tous les lecteurs ou de toutes les lectrices. Ce n'est pas le premier volume que publie son auteur ; et s'il revêt une forme un peu extrascientifique, on peut dire qu'il n'en est pas moins sérieux au fond, et d'une réelle utilité pratique.

16. — On sait que la démographie est l'étude statistique des collectivités humaines : c'est ce que nous rappelle M. Bertillon, à la première page de ses *Éléments de démographie*. On y apprend, entre autres choses curieuses, qu'il y a un milliard et demi d'habitants sur notre planète ; que les trois empires russe, britannique et chinois comprennent à eux seuls plus de la moitié de l'humanité, etc., etc. D'autres questions plus intéressantes et plus graves relèvent encore de cette étude et sont traitées dans le volume ; notamment celles qui se rapportent à l'accroissement de la population, question si douloureusement palpitante pour notre avenir. Un chapitre est consacré à la nuptialité, un à la natalité, un à la mortinatalité, un à la mortalité, un aux migrations ethniques. Enfin, dans un dernier chapitre, l'auteur étudie sous ce titre : « Statistique morale, » les questions de religion, d'instruction, de criminalité, de suicide et de divorce. Inutile d'insister sur l'importance de ces études et les conséquences qu'on en peut tirer : elles sont tristes souvent, mais il n'importe que mieux de les connaître. Ces tableaux de chiffres ne sont peut-être pas sans reproches et sans quelques lacunes ; tels qu'ils sont cependant, ils constituent de graves documents qu'on aurait tort de négliger. Différents diagrammes et différentes échelles, parlant aux yeux en même temps qu'à l'esprit, rendent encore plus évidents les

résultats de la statistique. Entre autres données, le livre se ferme sur celle-ci, qui ne saurait nous être indifférente : Le divorce et le suicide semblent varier ensemble, ce qui constitue un rapprochement curieux entre ce que l'auteur appelle ces deux déviations de l'esprit. Et il constate, de plus, leur plus grande fréquence dans les pays protestants. Je n'en tirerai aucune conclusion.

17. — *Les Variations de la mortalité à Paris* est un autre travail de même genre, statistique aussi, dans lequel le docteur Chiais étudie ces données dans leurs rapports avec les variations atmosphériques ; ce qui le conduit à soutenir cette thèse, qu'il est des variations météorologiques absolument nuisibles et qui sont de véritables agents de maladie. Ce sont surtout les variations d'humidité de l'atmosphère que l'auteur s'est attaché à observer et à noter ; et c'est surtout à ces variations qu'il rattache les fluctuations de la mortalité. De nombreux graphiques et de nombreux tableaux semblent confirmer ce fait, que la mortalité due aux maladies aiguës des voies respiratoires augmente rapidement quand la tension de la vapeur d'eau baisse au-dessous de cinq millimètres, et que cette donnée semble avoir plus d'importance que les variations de la température elles-mêmes, auxquelles cependant on attribue communément le principal rôle.

18. — Toute la presse scientifique et non scientifique s'est occupée recemment de la question du pain ; car il y a une question du pain fort controversée, un défi du pain bis contre le pain blanc, et des partisans qui se séparent en deux camps à ce sujet. C'est bien le cas de recommander la lecture du petit volume de MM. Galippe et Barré, et même des deux petits volumes de ces messieurs, car il y en a deux sur ce sujet, l'un consacré aux procédés de panification, aux altérations et falsifications du pain, l'autre à la composition, au rôle physiologique et à l'hygiene du pain. C'est ce dernier qui nous intéresse surtout, et dont je recommande la lecture, sinon comme étant le plus instructif, du moins comme le plus utile et le plus pratique. Le professeur Tarnier, qui en a écrit la préface, n'a pas de peine à montrer quel intérêt s'attache à cette question, tout en accordant son suffrage au pain bis. Le pain est un réservoir de phosphates ; et les phosphates sont un excellent agent de nutrition pour les végétaux et pour les animaux, qui les puisent en général dans leur ration végétale. Après avoir dit comment ces sels se répartissent dans l'économie après y avoir été introduits, et comment ils en sont éliminés, les auteurs n'ont pas de peine à faire comprendre quel rôle important ils y jouent et quels dangers résultent aussi bien de leur suppression dans le régime que des écarts de leur élimination. Enfin, un chapitre sur l'utilité du son dans le pain, et un sur l'utilité du germe de blé, terminent cet intéressant ouvrage, dans lequel on trouve non seulement un enseignement solide sur le rôle du pain dans l'ali-

mentation, mais les meilleurs conseils relativement à l'usage qu'il convient d'en faire.

19. — Les douloureux résultats qui ont signalé notre campagne de Madagascar et l'effrayant contingent que nos troupes ont payé à la maladie, au cours de ces opérations militaires, justifient l'importance qui s'attache à l'étude de la santé des troupes dans les expéditions coloniales et donne une réelle actualité à *l'Hygiène des troupes européennes aux colonies.* Le docteur Legrand se défend, dans sa préface, de refaire ce qui a été déjà bien fait par nombre de médecins distingués de la marine; mais il veut étudier plus spécialement les conditions dans lesquelles se trouvent nos soldats aux colonies ou dans les expéditions coloniales, voir ce qu'il y aurait à faire pour améliorer leur situation de santé, au milieu des dangers que leur suscitent les diverses conditions climatériques, rechercher dans quel sens l'hygiène militaire doit, sous les tropiques, se plier aux exigences de la vie coloniale et réciproquement : c'est donc une étude d'hygiene militaire appliquée aux pays chauds. Après une introduction relative à l'historique des troupes coloniales, l'auteur passe en revue d'abord les conditions afférentes à l'habitation, puis à l'alimentation, puis au vêtement et à l'uniforme, enfin aux occupations du soldat et à la vie militaire aux colonies. Il y a là des chapitres sur les ennemis du soldat, sur l'insolation, sur le paludisme, sur les abus alcooliques et autres, enfin sur les animaux dangereux. Un dernier chapitre traite du recrutement des troupes coloniales et donne à ce sujet, sur l'âge et les conditions de santé du soldat appelé à opérer aux pays d'outre-mer, les meilleurs avis.

20.—*Pour nos soldats* est une petite plaquette de MM. Niewenglowski et Ernault, dans laquelle sont réunis les meilleurs conseils pratiques que peut inspirer une saine entente de l'hygiène et de la morale aux hommes que leur âge appelle sous les drapeaux. Et ce sont tous les hommes, puisque, selon le mot que les auteurs ont pris pour épigraphe : le régiment est la grande école par laquelle passe aujourd'hui toute la nation. — Dans un tableau court, mais complet, de la vie du soldat, en caserne d'abord, en manœuvres ensuite, les auteurs initient à cette existence ceux qu'elle effraie souvent d'autant plus qu'ils l'ignorent davantage. Utile aux hommes qu'il renseigne sur leurs devoirs, ce travail le sera encore aux jeunes officiers, auxquels il peut faire connaître les besoins, les sentiments, les idées, des hommes qu'ils sont appelés à dresser, pour ainsi dire, et à commander.

21. — Le docteur P. Gernault, qui donne à l'institut Rudy un cours théorique et pratique sur la physiologie, l'hygiène et la thérapeutique de la voix parlée et chantée, a réuni ces leçons en un volume élégant, illustré de planches explicatives, d'une méthode claire et précise et formant une véritable monographie de *la Voix parlée et chantée.* Tout ce

qui touche à l'anatomie des organes de la voix est décrit ou tout au moins résumé avec soin, ainsi que les expériences de physiologie appelées à démontrer le fonctionnement de cet appareil. L'hygiène et les maladies du chanteur et de l'orateur sont ensuite dûment exposées, et certaines questions qui s'y rattachent, celle du corset par exemple. Un questionnaire très complet, relatif aux questions capables d'intéresser le chanteur et l'orateur, est joint à l'ouvrage et sollicite les réponses de quiconque se croira autorisé à les adresser à l'auteur.

22. — Depuis une vingtaine d'années, écrit M. le professeur Pitres, les travaux relatifs à l'hypnotisme se sont succédé avec une vertigineuse rapidité. Ils forment aujourd'hui une masse énorme de documents de très inégale valeur, au milieu desquels il est fort difficile de reconnaître le bon grain et l'ivraie. Il importait donc qu'un homme de science, n'ayant pas pris directement parti dans les luttes de la première heure, n'étant engagé dans aucune école, consentît à se charger de la tâche fort délicate de dresser le bilan sincère et détaillé de cette question, et d'établir l'état actuel de nos connaissances réelles en matière d'hypnotisme. C'est le but que s'est proposé M. le docteur Crocq, but qu'il était laborieux et difficile d'atteindre, mais qu'il a heureusement poursuivi, et qui nous vaut aujourd'hui : *De l'Hypnotisme scientifique.* Il est entendu que l'auteur a fait surtout œuvre critique et que, dans ce but, il a écarté de son sujet tous les faits apocryphes ou douteux et tous les auteurs que le merveilleux de ces faits a séduits plus que ne les a attachés leur côté scientifique. La façon dont il rejette l'occultisme hors de son cadre est à noter, à cause de sa mesure sage et prudente, car, s'il le laisse de côté, il se garde bien de le juger : fussent-elles, dit-il, en contradiction complète avec les données fondamentales de la science moderne, il ne faut pas condamner ces appréciations sans les avoir étudiées. Il faut éviter avec autant de soin l'enthousiasme et la négation de parti pris. Tout nier ou tout admettre, ce sont deux alternatives aussi peu scientifiques l'une que l'autre. Et le sujet en vaut la peine : car l'hypnologie est une science sans doute, et ce n'est pas seulement une science médicale, mais elle est encore une science juridique, philosophique, morale et sociale. C'est pourquoi elle intéresse à peu près tout le monde. L'auteur va plus loin ; il aspire à voir l'hypnologie entrer et prendre sa place dans le cadre des sciences que l'on exige du futur docteur ; parce que le médecin doit connaître de tout ce qui soulage les misères de l'humanité, et que l'hypnotisme peut, à ce point de vue, rendre d'éminents services. Et comme ce volume n'est autre chose qu'un rapport adressé par l'auteur à M. le ministre de l'intérieur et de l'instruction publique de Belgique, il présente une importance qui en accroît d'autant la valeur. Six chapitres y sont traités : le premier est consacré à un court historique ; le second expose les doctrines des partisans de l'école de

Paris ; le troisième, celles de l'école de Nancy ; le quatrième et le cinquième traitent des théories de Durand (de Gros) et de Baraduc ; enfin le sixième résume toutes ces données et tous ces faits et en tire les conclusions qu'ils comportent. C'est une étude de physiologie psychologique des plus attrayantes et en même temps des plus sérieuses. Rien de plus curieux que le dernier chapitre, qui résume, sous une forme souvent alerte, quelquefois piquante, les discussions et opinions personnelles que provoquent ces graves problèmes.

23. — « Il n'est guère d'entreprise plus difficile que d'exposer des principes et des règles élémentaires, parce que ces principes et ces règles ne représentent que des rapports d'identité, et que ceux-ci ne se démontrent pas.... L'on peut dire que les rapports d'identité sont aussi difficiles à comprendre quand on ne les saisit pas immédiatement, que faciles à concevoir quand on en a les ressources intellectuelles. La méthode n'a d'autre objet que l'étude des moyens multiples par lesquels la pensée y parvient, et les principes ne sont autre chose que l'expression des rapports d'identité les plus élevés que la pensée puisse concevoir. » J'ai cru que cette citation des premières et des dernières lignes de la préface de *Méthode et principes des sciences naturelles* donnerait une bonne idée de l'esprit dans lequel est conçu le livre de M. Funck-Brentano. En visant surtout ce qui regarde les sciences médicales, l'auteur fait de la philosophie des sciences naturelles en général ; étudiant successivement la méthode et ses procédés, les principes et leurs caractères formels, enfin les origines, celle du système solaire, celle du globe terrestre et celle de la vie. C'est un vaste ensemble que l'auteur synthétise heureusement et qu'il termine par un appendice consacré à la question du jour : la photographie de l'invisible. On reconnaît dans ces pages l'auteur des études de philosophie, de morale, de politique, de médecine même, que beaucoup ont lues et que ceux-ci ont tous appréciées pour leur ton de franchise sympathique, pour leur saine doctrine, pour leur portée morale et leur science solide. Docteur A. Ferrand.

HISTOIRE PROVINCIALE

1. *Annales du diocèse de Soissons*, par l'abbé Pécheur. T. X. Soissons, imp. de « l'Argus Soissonnais, » 1895, in-8 de xv-411 p. — 2. *Recueil de mémoires et documents sur le Forez publiés par la Société de la Diana*. T. XI. Montbrison, imp. Brassart, in-8 de xlv-258 p. — 3. *Voyages de Courtépée dans la province de Bourgogne, en 1776 et 1777*, publiés par A. de Charmasse et G. de la Grange (Extrait des *Mémoires de la Société éduenne*). Autun, imp. Dejussieu, 1895, in-8 de 223 p. — 4. *Histoire des paroisses du diocèse de Vannes*, par J.-M. Le Mené. T. I. Vannes, imp. Galles, in-8 de ii-550 p., 6 fr. — 5. *Histoire de l'administration civile dans la province d'Auvergne et le département du Puy-de-Dôme, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, suivie d'une revue biographique illustrée des membres de l'État politique moderne (députés et sénateurs)*, par Georges Bonnefoy. T. I. Paris, Lechevalier, 1895, in-8 de xv-684 p. et pl., 10 fr. — 6. *Études sur la ville de Thiers (Auvergne)*, par Hubert

Jacqueton. Première partie. *La Communauté des habitants (1272-1789)*. Paris, A. Picard, 1894, in-8 de xv-436 p., 7 fr. 50. — 7. *Histoire de Chevrières. La Seigneurie et la paroisse depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, par l'abbé Charles Signerin. Saint-Etienne, imp. de Théolier; Chevrières, chez l'auteur, 1894, in-8 de ix-400 p. et 32 photogr. — 8. *Histoire de Dun-le-Roi, précédée d'une notice sur le canton*, par Paul Moreau. Ouvrage posthume publié par ses enfants. T. I. Saint-Amand, imp. Pivoteau, 1895, in-8 de xci-663 p. et pl. — 9. *Histoire des deux villes de Saint-Amand et du château de Montrond*, par C.-N. Victor Mallard, publiée par les soins de son fils C.-L. Gustave Mallard, avec une préface de l'abbé S. Clément. Saint-Amand, imp. de Bussière, 1895, in-8 de 509 p. et pl., 12 fr. — 10. *Manonville et ses seigneurs*, par Henri Lefebvre (Extrait des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*). Nancy, Sidot, 1891, in-8 de 221 p. et pl. — 11. *Le Marquisat de Noviant-aux-Prés et ses origines*, par Henri Lefebvre (Extrait des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*). Nancy, Sidot, 1895, in-8 de 188 p. et pl. — 12. *Histoire militaire de Redon, avec notices sur le Pont-de-Rieux, Aucfer, Beaumont, Beaubois et Renac, le Plessis-Ressac, les châteaux de Rochefort et Rieux, la Croix d'Aucfer*, par J. Trévédy (Extrait du « Journal de Redon »). Redon, Caillière, 1893, in-8 de 272 p. et pl., 3 fr. 50.— 13. *Essoyes pendant la Révolution et pendant les invasions de 1814 et de 1815*, par l'abbé Auguste Pétel. Troyes, Frémont, 1895, in-8 de 336 p., 4 fr. — 14. *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Martin de Pontoise, publié d'après les documents inédits*, par J. Depoin (1er fasc.). Pontoise, bureaux de la « Société historique du Vexin, » 1895, in-4 de viii-112 p. — 15. *Histoire de l'abbaye bénédictine de Saint-Sauveur-le-Vicomte*, par A. Lerosey. Abbeville, Paillart, 1894, in-8 de xiv-318 p. et pl. — 16. *L'Hôtel de ville de Paris et la Grève à travers les âges*, d'après Ed. Fournier, par Jehan de la Cité. Paris, Firmin-Didot, 1896, in-8 de 320 p. et pl., 3 fr. 50. — 17. *L'Hôpital de Saint-Yves de Rennes et les religieuses augustines de la Miséricorde de Jésus*, par le comte de Bellevue. Rennes, Plihon et Hervé, 1895, in-8 de xi-469 p. et pl. — 18. *Archives historiques de la Gascogne*. 2e série, fasc. 1er. *Mémoires du marquis de Franclieu (1680-1745)*, publiés pour la Société historique de Gascogne, par Louis de Germon. Paris, Champion; Auch, Cocharaux, 1896. in-8 de xxv-292 p. et pl., 8 fr.

1. — M. l'abbé Pécheur a fait paraître dans le courant de l'année dernière le tome X et dernier de ses *Annales du diocèse de Soissons*, dont nous avons déjà entretenu les lecteurs du *Polybiblion* (t. LXV, p. 153, et t. LXX, p. 314). Ce volume va du Concordat de 1802 à la mort de Jules-François de Simony, évêque de Soissons, en 1849. Il est inutile, croyons-nous, de chercher à faire ressortir tout l'intérêt que peut présenter ce travail; les événements qui se sont déroulés pendant cette période le feront comprendre. C'est le rétablissement du culte par toute la France, puis les tracasseries que suscita Napoléon aux cardinaux, aux évêques et aux prêtres fidèles au Pape. Nous voyons ensuite l'esprit révolutionnaire et voltairien qui peu à peu cherche à reprendre le dessus sous la Restauration; nous assistons aux grandes luttes de Lamennais et, hélas! à sa défaillance; nous voyons l'instruction religieuse se développer dans le diocèse sous l'impulsion de prélats zélés. Tout cela est présenté avec beaucoup de détails empruntés souvent à des témoins oculaires. Aussi ce dernier volume ne sera-t-il pas un des moins consultés de ce grand travail. Nous ne pouvons, en terminant cette rapide analyse, qu'adresser toutes nos félicitations à M l'abbé Pécheur pour avoir su mener jusqu'à son complet achèvement une œuvre aussi considérable et qui ne pourra manquer de rendre de réels services à ceux qui voudront étudier l'histoire religieuse de notre pays.

2. — On connaît l'importance des visites pastorales faites par les évêques sous l'ancien régime. Dans ces documents, l'histoire, la géographie et l'archéologie peuvent puiser les éléments les plus précis et les plus authentiques; on y trouve, sous forme de procès-verbal, les renseignements les plus exacts et les plus détaillés sur l'état des paroisses. Aussi, est-ce généralement une bonne fortune quand des pièces de ce genre sont publiées. La *Diana*, dans le tome XI de son *Recueil de mémoires et de documents sur le Forez*, donne la visite pastorale faite en 1745 et 1746 par Mgr Henri-Constance de Lort de Sérignan, évêque de Mâcon, de la partie de son diocèse comprise aujourd'hui dans le département de la Loire. Cette publication est faite par M. J. Déchelette avec tous les soins qu'exigeait un morceau de cette importance. Le manuscrit de ces visites, gros in-folio de trois cent soixante-dix-sept feuillets, appartient à M. l'abbé Méhu, curé de Poisson-en-Brionnais. Quoique restreinte aux paroisses du département de la Loire, la publication n'en exigera pas moins deux volumes. Dans le premier, on a les visites des paroisses de Boyes, Saint-Denis-de-Cabanne, Chandon et Charlieu. Le second volume comprendra les autres paroisses, plus une table générale des noms de lieux et de personnes, et un appendice. Le texte original a été fidèlement transcrit; cependant, comme ce document ne pouvait présenter aucun intérêt philologique, l'orthographe a été rajeunie. Une introduction placée en tête du premier volume donne une étude sur un certain nombre de manuscrits de visites et fait connaître la manière dont la publication est comprise.

3. — Tous les érudits qui s'occupent de l'histoire de nos anciennes provinces connaissent Courtépée, l'auteur de la *Description du duché de Bourgogne*. Pour faire cet ouvrage, le savant professeur du collège des Godrans, de Dijon, employa chaque année ses mois de vacances à parcourir le pays en tous sens, interrogeant les gens instruits, consultant les documents, relevant toutes les particularités qu'il rencontrait. C'est grâce à ces investigations qu'il a pu nous faire connaître avec exactitude l'état d'une partie de la France avant la Révolution. A côté de ce grand travail, il fit une narration plus sommaire et moins apprêtée des différents voyages qu'il effectua pour en réunir les matériaux. Plusieurs de ces récits sont déjà publiés; mais d'autres sont encore inédits, tels les trois dont MM. de Charmasse et J. de la Grange ont voulu faire profiter le public : 1° Relation abrégée d'un voyage fait dans les parties orientale et méridionale de la Bourgogne, par un curieux, en septembre et octobre 1776; 2° Récit de mes courses en Chalonois, en Charolois et Brionnois pendant les vacances de Pâques, depuis le 22 mars au 10 avril 1777; 3° Itinéraire d'un voyageur curieux qui a parcouru l'Auxois, l'Autunois, le Charolois, partie du Mâconnois, du Beaujolois, de la Dombe, du Lyonnois, du Forez et du Brionnois en septembre et octobre 1777. On n'a là

qu'une description très superficielle mais cependant attrayante des pays traversés. Le voyageur retrace la physionomie des personnes qui l'accueillent, donne ses impressions, sans s'attarder à des discussions ou à de savantes dissertations. Tout à fait imbu des doctrines jansénistes, il ne laisse échapper aucune occasion de les manifester; il ne peut pas plus souffrir les jésuites et les sulpiciens que les dévotions nouvelles et le culte du Sacré Cœur. Nous saisissons ainsi sur le vif, dans ces pages écrites au courant de la plume, l'esprit qui animait la majeure partie de la société à la fin du XVIIIe siècle; nous voyons quels ravages le jansénisme et les doctrines de l'Encyclopédie avaient faits jusque dans les provinces les plus reculées. Aussi ce volume sera-t-il très utile à tous ceux qui voudront connaître l'état de notre pays à la veille de la Révolution.

4. — Le tome Ier de l'*Histoire des paroisses du diocèse de Vannes* remonte déjà à l'année 1891. Nous avons la notice de cent quarante et une paroisses rangées par ordre alphabétique. Chacune de ces notices est à peu près de même étendue, sauf quelques-unes consacrées à des paroisses importantes, telles que Josselin, Lorient, Hennebont. Dans ces notices, l'auteur fait connaître la situation géographique de la localité, son étendue, sa population, les cours d'eau qui l'arrosent ou qui y prennent naissance, ses particularités, au point de vue géologique et archéologique. Après, il en esquisse rapidement l'histoire, donnant quelques renseignements sur les principaux événements qui s'y passèrent; il indique ensuite les seigneuries qui la composaient, consacre quelques lignes à son église, à ses chapelles, à ses confréries, à ses chapellenies, s'il en existait. Enfin, il fournit quelques détails sur l'histoire de la paroisse pendant la Révolution et après le Concordat. On a ainsi, groupées, une suite de monographies succinctes de toutes les localités du diocèse de Vannes. C'est un peu une imitation de ce qu'a fait l'abbé Lebeuf pour le diocèse de Paris. Ce qui donne un intérêt particulier à cette publication, c'est l'indication de tous les monuments celtiques qui couvrent encore le sol de cette région. Avec cet ouvrage, l'archéologue et le touriste auront un bon guide pour la parcourir et y retrouver les dolmens, menhirs et autres vestiges des temps passés qui y sont si nombreux. En somme, cette histoire, concise, sobre, faite à l'aide de bons travaux, des archives locales et départementales, n'est pas sans valeur, et il serait à désirer que dans chaque diocèse un travail analogue fût accompli.

5. — M. Georges Bonnefoy fait paraître aujourd'hui le premier volume d'une *Histoire de l'administration civile dans la province d'Auvergne et le département du Puy-de-Dôme, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, qui formera un ouvrage considérable; il n'annonce en effet pas moins de quatre volumes pour traiter ce sujet. Afin de donner une idée de ce qu'il contiendra, nous ne pouvons mieux faire que de nous en rapporter à ce que dit l'auteur lui-même dans son introduction :

« Ce travail embrassera l'histoire de l'ensemble des services publics destinés à concourir à l'exécution des lois et des actes du gouvernement, et contiendra l'exposé de la législation organique de l'administration civile, mais seulement en ce qui concerne la province d'Auvergne et le département du Puy-de-Dôme; nous y joindrons, pour rendre cette étude plus complète, la revue biographique des membres de l'État politique moderne, ou pouvoir législatif (députés et sénateurs), qui forment, eux aussi, une autre branche du même pouvoir exécutif, en raison de leur intervention dans l'action de ce pouvoir. Nous mettrons ensuite en appendice, à la fin de cet ouvrage, le texte complet des lois de pluviôse an VIII, du 10 août 1871, les lois constitutionnelles des 24 et 25 février 1875, du 16 juillet 1875, sur les rapports des pouvoirs publics, la loi municipale du 5 avril 1884 et celle du 9 décembre 1884, qui a modifié sur plusieurs points la loi organique du Sénat. » — Le premier volume comprend : la première partie, l'histoire de l'administration civile de la province d'Auvergne depuis les temps les plus reculés jusqu'à la Révolution de 1789, et des notices biographiques sur chacun des intendants; la deuxième partie, l'histoire de l'administration civile depuis la Révolution de 1789 jusqu'à 1895. L'auteur fait connaître toutes les différentes phases par lesquelles passa cette administration pendant la Révolution, et ensuite la législation organique depuis l'an VIII jusqu'à nosjours. Vient ensuite une biographie des préfets, des listes des sous-préfets, des conseillers généraux et des conseillers de préfecture. Des tableaux résumant par arrondissement les résultats des élections aux conseils généraux de 1833 à 1895 et une liste des membres de la commission départementale de 1871 à 1895 terminent ce volume, orné d'un très grand nombre de portraits.

6. — M. Hubert Jacqueton, descendant de maîtres couteliers établis à Thiers depuis la fin du XVIIe siècle, n'avait d'abord eu l'intention que d'étudier les origines de la coutellerie thiernoise; mais peu à peu son cadre s'est élargi, et voulant mettre à profit les nombreuses recherches qu'il fit en plusieurs dépôts d'archives, il nous donne une histoire très complète de la ville de Thiers. Deux études seulement avaient paru avant la sienne sur cette cité et toutes deux bien incomplètes : l'une en 1864 par M. G. Saint-Joanny; l'autre, en 1878, par un ancien magistrat, M. H. Andrieux, mort avant l'achèvement de son œuvre. M. Jacqueton l'emportera de beaucoup sur ses prédécesseurs par l'étendue de son travail, le soin avec lequel il met en œuvre les documents qu'il a pu réunir. Son ouvrage, en effet, devra comprendre quatre volumes. Le premier, que nous annonçons, donne l'histoire municipale de Thiers et a pour titre : *La Communauté des habitants*. Le second traitera de *l'Industrie, du commerce et de l'agriculture;* le troisième, des *Seigneurs;* enfin le quatrième, des *Établissements ecclésiastiques*. Ces indications font entrevoir avec quel luxe de détails sera écrite l'histoire de cette ville.

Des deux chartes accordées à la *Communauté des habitants*, la première remonte à 1272; elle fut octroyée par Guy VIII, seigneur de Thiers. La deuxième est de 1301 et reproduit intégralement la teneur de la première. Deux copies du commencement du XIVe siècle ont servi à M. Jacqueton pour en établir le texte, qu'il donne en appendice. Le cadre trop restreint dans lequel nous sommes obligé de nous renfermer ne nous permet pas de faire ressortir tous les points intéressants de ce travail; nous nous bornerons à en indiquer les principaux chapitres. Après un aperçu très rapide des origines de Thiers, dans une introduction de quelques pages, l'auteur aborde l'étude de l'organisation municipale dans les différentes phases qu'elle parcourut de 1272 à 1569, de 1569 à 1692 et enfin de 1692 à 1789. Les autres chapitres sont consacrés successivement aux rapports du corps de ville avec la châtellenie et du corps de ville avec les représentants de l'autorité royale, aux services municipaux, aux guerres, aux pestes et épidémies, aux famines et disettes, aux finances municipales, au mouvement de la population. Enfin, vingt-deux appendices et pièces justificatives terminent ce volume. L'on doit féliciter M. Jacqueton de la manière dont il a présenté son ouvrage. On y trouve une quantité considérable de renseignements, tous établis avec la plus scrupuleuse exactitude, des tableaux faisant ressortir l'état des finances de la ville à différentes époques et le mouvement de la population; des listes des consuls, maires et échevins de 1569 à 1785. La mort est venue malheureusement interrompre ce grand travail; mais nous espérons que M. Gilbert Jacqueton, fils de l'auteur et lui-même érudit distingué, ne le laissera pas inachevé, et que, mettant à profit les notes accumulées par son père, il donnera bientôt la suite de l'histoire de Thiers.

7. — Obligé de soutenir l'école libre de Chevrières, M. l'abbé Signerin s'est ingénié à trouver quelque moyen qui pût lui rapporter les sommes nécessaires à l'entretien de cent vingt élèves. Pour cela, il a recueilli à Chevrières même les faits qui pouvaient intéresser le public; il est ainsi parvenu à composer déjà plusieurs brochures réellement bien écrites et bien présentées. Aujourd'hui, il donne une histoire même de la paroisse à la tête de laquelle il est placé. Il ne faut pas chercher dans ce travail un ouvrage d'érudition; le digne curé ne s'est pas mis en peine d'approfondir son sujet. Sous forme d'introduction, il donne un chapitre intitulé: *Coup d'œil général sur le développement de l'architecture en France.* Ce chapitre, qui serait bon en tête d'un ouvrage archéologique, n'a guère que faire ici. Après, on a une description de Chevrières et de la région dans laquelle cette localité est située; quelques notes font connaître d'anciennes coutumes, le patois, l'état de la paroisse en 1697. Viennent ensuite deux chapitres sur le château-fort des Mitte de Chevrières et sur les divers possesseurs de cette seigneurie. Les autres chapitres sont consacrés à l'église, à l'histoire du culte qui y est rendu à saint Maurice,

aux curés et vicaires qui se succédèrent dans cette paroisse depuis 1349, aux sépultures qui existent dans l'église de Chevrières, aux anciennes chapelles de cette église, aux anciennes croix et enfin aux écoles chrétiennes de garçons et de filles qui y sont établies. Un bon nombre de photogravures ornent ce volume.

8. — *L'Histoire de Dun-le-Roi,* par M. Paul Moreau, est un ouvrage posthume que ses enfants ont livré à l'impression. Nous ne pouvons que les en féliciter, car ils ont ainsi doté cette ville d'une bonne histoire. Peut-être l'exigence de l'érudition moderne ne se trouvera-t-elle pas entièrement satisfaite, car bien des sources, telles que les Archives nationales et la Bibliothèque nationale, n'ont pas été explorées par l'auteur. Malgré les quelques lacunes que l'on relèvera, ce livre n'en reste pas moins un ouvrage bien fait et donnant une histoire complète de Dun-le-Roi. Le tome Ier, divisé en trois livres, comprend l'histoire proprement dite de la ville, des origines jusqu'à nos jours. En tête de l'ouvrage est une notice géographique, statistique et administrative sur le canton. On a des renseignements précis sur la population, l'agriculture, l'industrie, le commerce de la région dans laquelle est placé Dun-le-Roi. Le premier livre va des origines de la ville jusqu'à son acquisition par Philippe Ier. Pour faire connaître cette période, l'auteur a mis à profit les fouilles exécutées dans ce pays, les histoires de Raynal et de la Thaumassière, et enfin tous les travaux particuliers portant sur différents points d'archéologie. A partir de 1100, Dun, incorporé au domaine royal, obtient alors des franchises et des privilèges tels que l'exemption d'impôts et d'une partie du service militaire ; les rois le gratifient d'un donjon, de fortifications, y créent une chambre à sel et en font ainsi la troisième ville du Berry. Aussi demeura-t-il toujours inviolablement attaché à la royauté au milieu des péripéties et des vicissitudes de la guerre de Cent ans, des guerres de religion et de la Fronde. Pour cette partie, comme pour les suivantes du reste, l'auteur a mis à profit, outre les histoires générales et particulières relatives à cette région, les archives de la ville et celles du département, ce qui lui a permis de donner d'utiles détails sur tous les faits dont Dun fut le théâtre. Le troisième livre va de la Révolution aux temps modernes ; on y trouve un tableau exact de ce qui s'y passa pendant la Révolution. On peut dire que l'histoire de cette ville s'arrête à 1804, car le dernier chapitre n'est qu'un résumé très rapide de tous les événements qui s'y accomplirent jusqu'en 1880. Un deuxième volume, qui, nous l'espérons, paraîtra bientôt, donnera l'histoire des institutions, des usages, une notice sur les principaux lieux dits de la commune, et enfin son histoire ecclésiastique.

9. — L'*Histoire de Saint-Amand et du château de Montrond* est également un ouvrage posthume publié par les soins de M. Gustave Mallard, fils de l'auteur, M. Victor Mallard. Moins peut-être encore que

pour Dun-le-Roi, on a dans l'histoire de cette ville une œuvre d'érudition. L'auteur, en effet, pour exécuter ce travail en somme bien présenté, s'est plutôt servi d'ouvrages de seconde main que de pièces d'archives. Aussi, quoique renfermant de nombreux détails, il ne peut être considéré comme définitif. Tout en en tenant grand compte, un nouvel historien de Saint-Amand devrait fouiller avec soin tant les archives et les bibliothèques de la région que les grands dépôts de Paris, afin d'établir son œuvre sur des bases plus solides. L'ouvrage de M. Mallard est divisé en trois parties. Dans la première, il s'occupe des origines de Saint-Amand, de l'abbaye, du château et des différentes familles seigneuriales qui le possédèrent; un chapitre donne quelques détails très succincts sur les arrière-fiefs de la châtellenie de Saint-Amand, tels que Drevant, le Vernay, le Creuzet, Meslon, Changy, Colombier. La deuxième partie, tout en retraçant l'histoire de Montrond, continue aussi celle de Saint-Amand, à laquelle elle est intimement liée. Plusieurs chapitres sont consacrés aux grandes familles qui possédèrent ce château, telles que les familles d'Albret, de Nevers, de Sully, etc. Après la Fronde et la ruine de Montrond, l'auteur passe à la Révolution. Les derniers chapitres sont réservés à la période contemporaine. Tous sont très courts et ne font connaître que rapidement les événements qui agitèrent cette ville. La troisième partie donne l'histoire des châtellenies de Bruère, Orval, Epineuil et Meillant. Deux appendices contenant des recherches généalogiques sur d'anciennes familles bourgeoises de Saint-Amand et des notices biographiques sur plusieurs habitants de cette ville, précèdent dix-neuf pièces justificatives qui terminent l'ouvrage. Un certain nombre de gravures en augmentent l'intérêt et une bonne table alphabétique placée à la fin permet de le consulter facilement.

10. — *Manonville*, bourg du département de Meurthe-et-Moselle, dépendant autrefois de la prévôté et bailliage de Pont-à-Mousson et du diocèse de Toul, méritait bien une monographie, tant à cause de son curieux château que des familles seigneuriales qui l'habitèrent. M. Lefebvre, qui a entrepris cette tâche, s'en est très bien acquitté, et a publié d'abord dans les *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine* le travail que nous annonçons aujourd'hui. C'est surtout aux archives du château de Manonville même qu'il a puisé les renseignements qui lui ont servi à composer son ouvrage. Il n'a pas cependant négligé non plus les archives du département de Meurthe-et-Moselle ni les différentes publications locales ou générales qui concernaient les familles dont il eut à s'occuper. Quatre familles possédèrent successivement le fief de Manonville. C'est d'abord celle de Manonville, jusqu'au milieu du xve siècle. Il passa ensuite dans celle de Beauvau par le mariage de Jeanne de Manonville avec Jean III de Beauvau. Henri II de Beauvau vendit en 1618 le château de Manonville à Simon II de Pouilly, baron

d'Esne. Ce fut enfin la famille Barrois qui posséda ce château au moment de la Révolution et encore au commencement de ce siècle. Quinze pièces justificatives et appendices concernant le château, la paroisse, le village de Domèvre en Haye, etc., terminent ce volume, orné d'un bon nombre de photogravures.

11 — L'histoire du *Marquisat de Noviant-aux-Prés* est un utile complément de l'ouvrage précédent. Noviant-aux-Prés et Tremblecourt qui formèrent le noyau de ce marquisat sont, en effet, voisins de Manonville. Autrefois, ils faisaient partie du Barrois non mouvant et du diocèse de Toul, et maintenant, du département de Meurthe-et-Moselle, arrondissement de Toul, canton de Domèvre. Ce qui rattache encore plus intimement Noviant à Manonville, c'est que la maison de Beauvau, qui possédait déjà cette terre, eut encore le marquisat de Noviant; de cette manière, pendant plusieurs années, l'histoire de ces localités se trouve en quelque sorte confondue. En dehors des renseignements qu'il donne sur ces villages, ce travail est encore utile à consulter pour la généalogie des grandes familles de la région, telles que celles de Tremblecourt, Noviant, de Mandres, d'Ornes, de Lénoncourt, de Beauvau, de Raigecourt, etc. On suit ainsi toutes les vicissitudes de ce domaine jusqu'à la Révolution. Seize pièces justificatives complètent cet opuscule, que tout historien de la Lorraine devra consulter.

12. — L'ouvrage de M. Trévédy sur l'*Histoire militaire de Redon*, tout en offrant beaucoup d'intérêt, n'est cependant pas un travail de premier ordre, car fait uniquement d'après l'histoire de Bretagne de Dom Lobineau ou d'après les travaux de M. de la Borderie, de M. de Courson ou d'autres érudits, on n'y trouve pas la mise en œuvre de nouveaux documents découverts dans les archives. Sur certains points, il n'est pas très au courant des ouvrages parus récemment. Ainsi, à propos du connétable de Richemont, il semble ignorer les travaux de MM. Cosneau et A. Le Vavasseur et ceux de M. le marquis de Beaucourt sur tous les événements auxquels il fut mêlé. Ce que M. Trévédy a eu surtout en vue, ç'a été de compléter l'*Histoire de la ville et abbaye de Redon*, de M. l'abbé Jausions, qui s'était borné à en retracer uniquement l'histoire civile et religieuse et avait négligé le côté militaire. Pour cela, l'auteur suit l'histoire de Bretagne époque par époque, et fait très bien ressortir le rôle que joua Redon dans toutes les guerres qui agitèrent ce pays. Dans les additions, on trouve un certain nombre de notes utiles à consulter. Enfin, en appendice, il donne de curieux détails sur le pont et passage de Rieux, le passage, chaussée et pont d'Aucfer, sur Beaumont, Beaubois et Renac, le château de Rochefort, le château de Rieux, la Croix d'Aucfer.

13. — Nous avons déjà rendu compte de la première partie de l'*Histoire d'Essoyes* (t. LXXIII, p. 326). M. l'abbé Pétel s'était alors arrêté à

1789. Dans cette deuxième partie, l'auteur s'occupe de cette commune pendant la Révolution et pendant les invasions de 1814 et 1815. Comme il le fait remarquer dans sa préface, jusqu'alors on s'est surtout occupé d'étudier cette période néfaste à Paris et dans les grands centres, ou encore les actes généraux du pouvoir central. Mais pour bien comprendre toutes les atrocités qui se commirent sous le gouvernement révolutionnaire, il faut parcourir les campagnes. Là, on verra une population honnête et laborieuse, terrorisée, outragée, spoliée, ruinée par une poignée de malfaiteurs qui s'intitulent agents du gouvernement ; on y saisira sur le fait l'action des jacobins et des terroristes. Aussi M. l'abbé Pétel a-t-il été heureusement inspiré d'étudier en détail ce qui se passa dans son pays pendant les dix années de trouble qu'on appelle la Révolution. Trois appendices terminent ce travail consciencieux. Dans le premier, l'auteur rectifie les erreurs qu'il avait pu commettre dans le précédent volume et ajoute de nouveaux détails qui lui avaient échappé. Le second appendice est une table alphabétique des noms de lieux et des noms de personnes cités dans les deux volumes. Enfin le troisième est une étude de M. l'abbé Alphonse Garnier, curé de Lusigny, sur les origines d'Essoyes, d'après les lieux dits du cadastre. On a dans cette dernière partie, malgré quelques points discutables, une bonne étude sur les lieux dits de cette localité. Maintenant M. Pétel peut se rendre ce témoignage qu'il a fait un travail bien complet sur son pays natal.

14. — Le *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Martin de Pontoise*, dont nous ne pouvons annoncer encore que le premier fascicule, est des plus intéressants, non seulement pour la ville de Pontoise, mais aussi pour tout le Vexin. On n'a pas là, à proprement parler, un cartulaire, c'est-à-dire un recueil de chartes, mais plutôt un essai de reconstitution du grand cartulaire de Saint-Martin de Pontoise, disparu probablement au XVIIIe siècle. Comme il renfermait les actes relatifs à ce monastère antérieurs au XIIIe siècle, on peut juger de son importance et de l'intérêt qu'il offrait pour les études historiques. Au XVIIe siècle, Dom Claude Estiennot, prieur de cette abbaye, y fit de nombreux emprunts pour écrire son *Histoire de l'abbaye de Saint-Martin-sur-Viosne-lez-Pontoise*. Ce travail, qui comprend trois parties, une histoire des abbés, un recueil de documents liturgiques, biographiques, archéologiques, etc., extraits des archives du monastère, et enfin une transcription souvent intégrale, ou tout au moins analytique, des principaux chapitres du grand cartulaire, est conservé à la bibliothèque municipale de Pontoise. M. Depoin l'a utilisé et l'a pris comme base de son essai de reconstitution. D'autres œuvres, telles que les *Antiquitates Velocassium* du même bénédictin, conservées à la Bibliothèque nationale, et une *Histoire de l'abbaye de Saint-Martin de Pontoise*, par dom Robert Racine, moine de Saint-Denis, conservée à la Bibliothèque Mazarine, ont été également mises à profit.

Il n'a pas négligé non plus de recourir aux grandes collections de la Bibliothèque nationale et aux archives de Seine-et-Oise, à Versailles, qui conservent le fonds de Saint-Martin et ont pu lui fournir quelquefois des pièces originales. Ce premier fascicule, enrichi de notes nombreuses, renferme cent trente-sept chartes ou extraits; le fascicule suivant contiendra les annexes, les appendices et la table.

15. — Nous avions déjà l'*Histoire du château et des sires de Saint-Sauveur-le-Vicomte*, écrite par M. L. Delisle. Aujourd'hui, M. l'abbé Lerosey, voulant compléter les renseignements que l'on possédait sur cette localité, retrace l'histoire de son abbaye bénédictine. Les premiers chapitres sont consacrés à sa fondation et aux abbés qui furent appelés à la diriger jusqu'au milieu du XIVe siècle. C'est à Néel II, sans doute l'un des seigneurs de Saint-Sauveur vivant au XIe siècle, qu'il faut faire remonter l'établissement du monastère de Saint-Sauveur. Il se développa ensuite par les donations nombreuses que lui firent ses successeurs. En même temps que l'auteur fait connaître les débuts de l'abbaye, il esquisse aussi l'histoire de ses principaux bienfaiteurs appartenant aux trois grandes familles qui possédèrent successivement la baronnie de Saint-Sauveur-le-Vicomte. Ce sont les familles de Richard le Danois, de la Roche-Tesson et d'Harcourt. Il s'étend en particulier sur cette dernière, qui joua un certain rôle au début de la guerre de Cent ans, surtout dans la personne de Godefroy d'Harcourt. Après la guerre de Cent ans, l'abbaye chercha à se relever; mais son état fut longtemps précaire, et les abbés commendataires lui portèrent le dernier coup, si bien qu'à la veille de la Révolution, il n'y avait plus de prieur, mais seulement quelques prêtres pour assurer le service divin. Après la tourmente révolutionnaire, l'abbaye se releva de ses ruines et servit de berceau à la communauté des sœurs des Écoles chrétiennes de la Miséricorde, fondée par Julie Postel, en religion sœur Marie-Madeleine. A la fin de son étude, l'auteur consacre un chapitre à donner la liste des privilèges et possessions de l'abbaye de Saint-Sauveur-le-Vicomte et un autre à retracer l'histoire de son chartrier et de ses archives. Six pièces justificatives terminent ce travail, qui donne de bonnes indications sur l'histoire religieuse de la région.

16 — Le volume de Jehan de la Cité sur *l'Hôtel de ville de Paris et la Grève à travers les âges*, d'après Éd. Fournier, n'est pas présenté comme un ouvrage d'érudition. L'auteur a voulu seulement « porter à la connaissance des enfants, et par leur moyen à celle des parents, les études véritablement remarquables qui forment le texte de l'ouvrage intitulé : *Paris à travers les âges*. » On a donc dans cet in-octavo une partie de ce grand travail, et une partie intégrale, car les cinq premiers chapitres de l'œuvre d'Ed. Fournier sont donnés sans changement; les trois derniers chapitres, tout en gardant l'essentiel de l'œuvre primitive,

nt été cependant modifiés dans la forme et dans le fond. Nous devons, n général, louer la manière dont le sujet est traité. On a dans ces huit hapitres une quantité de renseignements très intéressants sur l'hôtel de ille et sur le quartier qui l'environne. On suit à travers les siècles les ifférentes transformations que subirent l'ancien « Parloir aux bourgeois » et la « Maison aux piliers. » L'auteur raconte tous les événements ui eurent l'hôtel de ville pour théâtre ; on a là, en un sens, une sorte 'histoire générale de Paris, car l'hôtel de ville est le centre de la vie unicipale. Aussi, dans toutes les révolutions, est-ce sur lui que convergent les efforts des émeutiers. Les trois derniers chapitres sont particulièrement intéressants à ce point de vue, car ils sont consacrés à ce qui e passa dans ce monument depuis 1789 jusqu'à nos jours. Or, on sait uel rôle il joua pendant la Révolution, en 1848, et enfin en 1871, année ans laquelle l'ancien édifice disparut pour faire place à un nouveau alais. Si, au récit de tous ces événements, on ajoute celui des principales xécutions qui se firent au cours des âges en place de Grève, on se rendra ompte de l'intérêt que présente ce volume illustré de cinquante-neuf ravures venant à l'appui du texte.

17. — Le superbe volume que M. le comte de Bellevue a consacré à *'Hôpital Saint-Yves de Rennes, et aux religieuses augustines de la Miséricorde de Jésus*, est intéressant non seulement pour l'histoire de a charité, mais aussi pour l'histoire locale. Le premier chapitre, de eu d'étendue, va de la fondation de l'hôpital Saint-Yves en 1358, usqu'à l'arrivée des religieuses augustines en 1644. Le second chapitre 'étend jusqu'à la Révolution et relate bien des faits concernant la ville e Rennes, tels que la révolte du papier timbré, l'incendie de la ville n 1720, etc. La majeure partie de ce chapitre et de ceux qui vont uivre est empruntée aux Annales rédigées par les religieuses depuis leur rrivée à Rennes, en 1644, et qui se continuent encore de nos jours. Les ages dans lesquelles elles font connaître ce qu'elles eurent à souffrir endant la Révolution mettent bien en relief l'intensité de la persécuion qui sévit sur cette province comme sur le reste de la France. Après a tourmente de 1793, les religieuses ne purent rentrer tout de suite ans leur communauté, et ce ne fut qu'en 1804 et 1805 qu'elles s'y reouvèrent au complet. Cette partie de l'ouvrage fait connaître les sentinents des populations de l'Ouest à l'égard de Napoléon Ier et leur proond attachement à la royauté. Les derniers chapitres sont consacrés à es notices biographiques sur les religieuses augustines de Rennes, de 644 à 1858, à un aperçu historique sur les hôpitaux desservis en Breagne par ces religieuses, et enfin à un certain nombre de notes et de ièces justificatives. L'aperçu historique sur les hôpitaux est particulièement intéressant, car on y trouve des renseignements sur plusieurs de es établissements en Bretagne. Bonne étude à divers points de vue.

18. — Les *Mémoires du marquis de Franclieu* n'avaient pas été destinés à la publicité par leur auteur. Œuvre de distraction pendant les loisirs que lui procura son séjour à la campagne, il ne les avait écrits que pour ses enfants. Il ne faut pas chercher dans ces Mémoires, qui s'étendent de 1680 à 1745, des faits nouveaux sur les guerres auxquelles prit part le marquis de Franclieu : on serait désappointé; mais si l'on veut des traits piquants, des anecdotes amusantes, on en trouvera en quantité dans ce livre. L'auteur est un conteur agréable qui a beaucoup vu, pris part à bien des faits d'armes et a su principalement mener joyeuse vie dans toutes les villes où il a séjourné. Le marquis de Franclieu naquit à Brie-Comte-Robert, le 26 avril 1680. Sa mère, qui eût voulu le conserver près de lui, le destinait à la cléricature, mais ne se sentant de goût que pour le métier des armes, il la quitta en 1710 pour aller chercher fortune en Espagne, où s'écoula la majeure partie de sa vie. Depuis 1697, il avait déjà servi le Roi sur bien des théâtres et était parvenu à pouvoir acheter un régiment; mais c'est surtout du jour où il passa en Espagne que ses Mémoires deviennent des plus intéressants. Blessé au bras à Villaviciosa, il n'en continua pas moins à prendre part dans la suite à bien des actions. Attaché à la fortune de Philippe V et promu par ce souverain au grade de brigadier, il se trouva en 1719 dans la cruelle alternative d'avoir à quitter son grade ou à combattre la France. Il n'hésita pas à rester fidèle au roi d'Espagne. En 1720, la campagne terminée, le marquis alla souvent à Bagnères-de-Bigorre pour soigner ses blessures. Là, il fit connaissance d'une famille de Busca dont il épousa une des demoiselles le 3 novembre 1720. Après un séjour de quelques années en Espagne, il revint s'établir à Lascazères, actuellement commune de l'arrondissement de Tarbes, où étaient situés les biens de sa femme. C'est là que, pour occuper ses loisirs, il écrivit ses Mémoires, dont la dernière partie renferme d'intéressants détails sur les mœurs et les coutumes de la région qu'il habitait. L'éditeur nous en donne une bonne édition établie non d'après le manuscrit original, mais à vue d'une copie du commencement de ce siècle. De nombreuses notes, cinq appendices et une table analytique permettront à tous ceux qui s'occupent du XVIIIe siècle de consulter utilement ce volume.

JULES VIARD.

THÉOLOGIE

Dictionnaire grec-français des noms liturgiques en usage dans l'Église grecque, par L. CLUGNET. Paris, Picard, 1895, petit in-8 de XII-288 p. — Prix : 6 fr.

Ce qui contribue à retarder le retour à l'unité des Églises orientales, c'est en grande partie l'ignorance réciproque des traditions et usages ecclésiastiques propres à l'un ou l'autre rite. Nous en trouvons un exemple

ans la lettre arrogante par laquelle le Saint-Synode de Constantinople ient de répondre aux paternelles exhortations de Léon XIII; sur huit riefs énumérés par les Grecs, quatre portent sur des points purement iturgiques; l'étude attentive et impartiale de l'histoire des rites ecclé-iasti ques amènerait sans aucun doute des adversaires de bonne foi à econnaître que des usages peuvent différer sans pourtant cesser d'être es uns et les autres légitimes.

Les Latins, d'autre part, ne comprennent pas tous que les rites orientaux emontant tout au moins au temps de saint Basile, de saint Grégoire de Iazianze, de saint Jean Chrysostome, sont profondément respectables, et, oin de s'en scandaliser, comme l'ont fait quelques esprits étroits, loin de s combattre, au mépris des instructions formelles du Saint-Siège, ne evraient-ils pas chercher à les mieux connaître, ce qui les amènerait à es admirer? « N'est-ce pas chez elles, dit M. Clugnet, dans sa préface, ue le Latin retrouvera les formes les plus anciennes de la plupart des ites en usage dans les Églises orientales, et cette comparaison qu'il era des prières et des cérémonies de l'Orient grec avec celles de l'Eu-ope latine n'augmentera-t-elle pas son respect pour le culte qu'il rend Dieu, puisqu'elle l'amènera à en mieux connaître tous les détails? Iais pour bien connaître cette liturgie, pour en saisir toutes les beautés, our être pénétré par le charme qui se dégage de ses formes archaïques t de ses admirables prières, il faut l'étudier dans le texte original, c'est-dire dans le texte grec des livres ecclésiastiques. »

C'est pour faciliter ce travail qu'un homme pieux et érudit a composé n dictionnaire où sont réunis en moins de deux cents pages les termes e la langue liturgique qu'on chercherait vainement dans les dictionnaires lassiques; il est difficile d'ailleurs de recourir aux ouvrages spéciaux 'Allatius, de Ducange, du cardinal Pitra, qui sont rares, encombrants et ispendieux. Le grand savoir de l'auteur n'exclut pas une grande modestie; ans l'introduction, M. Clugnet demande à ses lecteurs de lui signaler s erreurs et lacunes qu'ils ont pu relever; je me permettrai donc, bien ue moins compétent que lui, de lui indiquer les mots *ὁδηγητρίας* employé our désigner la fuite en Égypte, *ταξιάρχος* dans le sens d'archange, et le ualificatif *σταυροπήγικη*, qui appartient à une catégorie de couvents qui résentent quelque analogie avec les abbayes *nullius dioceseos* de l'Église tine.

P. Pisani.

---

omenclator literarius recentioris theologiae catholicae, theologos exhibens qui inde a concilio Tridentino floruerunt, aetate, natione, disciplinis distinctos. Tomus III. Edidit et commentariis auxit H. Hurter, S. J. Œniponte, Wagner, 1895, in-8 de 1746-xlii p.

L'année 1895 a enfin vu la publication du troisième volume du répertoire théologique du P. Hurter. Cette seconde édition du savant travail u professeur d'Innsbrück vient à son heure. Les services rendus par la

première étaient considérables, mais l'usage avait démontré certaines imperfections que l'auteur a heureusement fait disparaître. En présence d'œuvres aussi sérieuses, si richement informées et si orthodoxes dans leurs inspirations et dans toutes leurs parties, il n'y a place que pour des éloges. Peut-être aussi, néanmoins, pour des souhaits?.... Pourquoi ne pas entreprendre, sur le même plan, pour les périodes antérieures au concile de Trente, ce qui a été si utilement fait pour ces derniers siècles? Une méthode d'une telle exactitude, dont le profit a été considéré comme si avantageux par tous les bibliothécaires et par les spécialistes des sciences théologiques, ne doit pas être abandonnée : ses résultats ont été trop estimables pour ne pas engager à l'étendre à l'ensemble de la littérature ecclésiastique en remontant au delà des bornes que s'était d'abord tracées l'auteur. L'expression de ce désir, qui est assurément celui de tous ceux qui se sont servis du *Nomenclator literarius*, est la meilleure preuve de la haute estime dont nous entourons une œuvre qui restera comme un des témoignages les plus honorables de l'érudition bibliographique à notre époque. G. P.

SCIENCES ET ARTS

Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters, Band II, Heft I. *Die Erkenntislehre des Wilhem von Auvergne*, von Doctor Matthias Baumgartner. Münster, Aschendorff, 1895, in-8 de VIII-100 p. — Heft II. *Die Philosophie des Josef (Ibn) Zaddik* von Doctor Max. Ibid., in-8 de 52 p.

Nous avons déjà fait connaître à nos lecteurs cette série de publications sur l'histoire de la philosophie au moyen âge entreprise par M. le professeur Baeumker, de l'Université de Breslau, auquel s'est adjoint depuis l'éminent professeur baron von Hertling, de Munich. Sous leur direction, une pléiade de jeunes savants s'est mise à étudier dans ses origines cette belle philosophie du moyen âge rappelée à la vie à la parole du pape Léon XIII. Un premier volume nous a donné les textes soigneusement revus du *De Unitate* attribué à Boèce et du *Fons vitae* d'Avencebrol ou Gebirol.

MM. Baeumker et von Hertling commencent la publication du second volume par deux fascicules, contenant, le premier, une étude sur Guillaume d'Auvergne, par le docteur Baumgartner, et le second, une étude sur Josef Zaddik, par le docteur Max.

Guillaume d'Auvergne est peu connu aujourd'hui. Né à Aurillac à une date que l'on n'a pu préciser, il commença à enseigner dans l'Université de Paris en 1228. Il devint évêque de Paris et mourut en 1249. M. le docteur Baumgartner appelle spécialement l'attention sur sa théorie de la connaissance. Bien que ses ouvrages accusent un enseignement assez peu méthodique, ils sont intéressants, en ce que Guillaume d'Auvergne,

appelé aussi Guillaume de Paris, professa précisément à cette époque de transition où la philosophie d'Aristote commençait à pénétrer dans l'école. Guillaume, dans ses doctrines, est platonicien et augustinien, mais on sent déjà sur quelques points l'influence du philosophe de Stagyre. Il est donc un des précurseurs de cette grande école péripatéticienne, qui s'est constituée au milieu du XIIIe siècle par les travaux d'Alexandre de Halès, d'Albert le Grand et surtout de saint Thomas d'Aquin.

Joseph Zaddik appartient à l'école juive espagnole du XIe et du XIIe siècle. Il vivait à Cordoue, où il devint chef de la communauté juive et mourut en 1149. Il acquit une grande réputation par ses poésies religieuses et profanes, par ses travaux sur le Talmud et sur la philosophie. Son principal ouvrage est le *Microcosme*, où il a résumé la science de son temps. Cet ouvrage, écrit d'abord en arabe, fut traduit en hébreu par un certain Moïse que l'on croit être Moïse Ibn Tibbon. On y rencontre beaucoup d'emprunts au *Fons vitae* de Gebirol. Il était très apprécié de Maimonides. Joseph Zaddik n'eut pas de système propre, mais se contenta de choisir parmi les doctrines des philosophes anciens ou arabes et juifs. Son influence sur l'école a été nulle. Il est très rarement cité par les scolastiques. D. V.

La Cité antichrétienne au XIXe siècle. — *La Franc-Maçonnerie*, par Dom P. Benoit. 2e édition refondue et augmentée. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, 2 vol. in-12 de 495 et 567 p. — Prix : 8 fr.

Ouvrage considérable et d'une haute valeur. *La Cité antichrétienne* comprend deux parties : la première, *les Erreurs modernes*, est une somme contre le naturalisme et toutes les erreurs contemporaines qui s'y rattachent (*Polybiblion*, tome L, p. 130); la seconde : *La Franc-Maçonnerie*, en est le complément. Ni le christianisme ni l'antichristianisme ne sont chose abstraite, le christianisme vivant et concret, c'est l'Église, la franc-maçonnerie est l'antichristianisme organisé, vivant et concret. Ce point de vue, qui frappe dès l'abord par son élévation et par sa justesse, domine toute cette seconde partie et lui donne son caractère particulier. Quel est le temple que la franc-maçonnerie veut élever à la place de l'Église du Christ, quels sont les ouvriers, quel est le travail de construction? Trois questions, trois livres qui indiquent les lignes générales d'une vaste synthèse.

Dans le premier livre, l'auteur, s'appuyant sur les témoignages des écrivains maçonniques anciens et modernes et sur les faits les mieux constatés, montre quel est dans ses trois étapes ou degrés le but poursuivi. Le but final n'est rien moins que l'anéantissement de la société et de la famille, l'établissement de l'état de pure nature et la substitution de l'homme à Dieu. Mais avant d'atteindre cet idéal, il faut faire une grande étape, bâtir un temple intermédiaire qui consiste dans l'organisation de

la société sur des bases entièrement nouvelles, en rejetant tout ce qu'elle a reçu de Dieu et de son Christ. Le vestibule ou le temple initial, le but immédiat, c'est de s'emparer par tous moyens de la puissance publique et de diriger le gouvernement. Il faut avouer que lorsqu'on les considère sous ce jour, les événements de ce siècle et du précédent se comprennent merveilleusement; tout s'explique : la théorie du contrat social, la révolution, les formules qu'indiquent les revendications diverses contre l'ordre établi, le sens maçonnique de certaines expressions qui font illusion aux masses parce qu'elles signifient en elles-mêmes tout autre chose. Avec le second livre nous entrons dans le labyrinthe des sectes multiples. Notre guide nous présente d'abord les sociétés maçonniques parfaites, c'est-à-dire celles qui ont la double hiérarchie des grades et du gouvernement; il décrit ces grades, leurs symboles, leurs emblèmes, l'organisation intérieure des instituts maçonniques; il nous montre la loge et l'arrière-loge, les tenues ou séances, la maçonnerie d'adoption ou les sœurs maçonnes et les louveteaux. Viennent ensuite les sociétés secrètes constituées avec la seule hiérarchie de gouvernement, en tête desquelles apparaît l'Internationale. Dans une troisième classe sont groupées des sociétés qui ont un but étranger, elles ne sont pas secrètes, mais ou bien elles sont constituées d'après les principes maçonniques, ou bien elles dépendent plus ou moins des loges et en subissent l'influence; on les nomme sociétés vassales de la franc-maçonnerie. Quant à l'origine, elle est diverse suivant que l'on considère la forme actuelle ou seulement l'essence de la franc-maçonnerie. Il est très curieux de retrouver dans la physionomie et sur les lèvres des maçons d'aujourd'hui les traits et le langage des manichéens et des gnostiques d'autrefois. Il ne reste plus qu'à nous montrer le travail lui-même. Après le travail interne, c'est-à-dire le travail de la maçonnerie pour recruter ses membres, les former et les employer utilement, on nous fait voir le travail externe, qui consiste à agir sur les sociétés pour les transformer. La loi suprême de ce travail, c'est que la fin justifie les moyens ; ces moyens sont la mise en œuvre habile du mensonge, des passions et de la violence. Il est un autre travail qu'on pourrait nommer liturgique et qui substitue au culte que l'Église rend à Jésus-Christ le culte de Satan, aux sacrements de Jésus-Christ d'abominables profanations.

Avant de terminer, Dom Benoît rappelle toutes les condamnations dont la franc-maçonnerie a été l'objet de la part du Saint-Siège depuis Clément XII en 1738, jusqu'à Léon XIII. Il voit, dans le texte même de ces condamnations et en particulier dans la récente encyclique *Humanum genus*, la preuve et comme le résumé de ses deux volumes. Ils sont en effet le commentaire très exact, le développement très complet, très méthodique et parfaitement présenté de la célèbre encyclique. Nous les recommandons à tous ceux qui ont pour mission de diriger la jeu-

nesse, à tous ceux qui ont besoin de connaître le temps dans lequel ils vivent et d'être renseignés sur l'ennemi qu'ils ont à combattre, sur les périls qu'ils doivent éviter et sur le terme où aboutissent certaines voies qui s'ouvrent devant eux. En parlant ici même de la première édition, M. Claudio Jannet disait de cet ouvrage (*Polybiblion*, t. XLVII, p. 136) : « qu'il ne fait nullement double emploi avec les autres ouvrages publiés sur la maçonnerie, car il est conçu d'après un plan éminemment philosophique et très propre à faire travailler l'esprit de ses lecteurs. » Nous ajouterons que par la manière dont le plan est rempli, il satisfait pleinement l'esprit des lecteurs, de ceux du moins qui aiment qu'un sujet soit envisagé sous toutes ses faces, que la lumière soit portée jusque dans les recoins les plus cachés et que rien ne soit avancé sans preuves solides. LAMOUREUX.

The Maya year, by CYRUS THOMAS. Washington, Government printing office, 1894, in-8 de 64 p. (Publication de la *Smithsonian Institution*).

Les anciens habitants du Yucatan, les Mayas, furent un des peuples les plus civilisés de l'Amérique avant la conquête. Ils n'étaient point autochtones et seraient venus du Nord, comme les Aztecs, leurs proches parents. Ils forment actuellement une race mêlée. Leur langue est très simple, analytique, et pourrait être comparée à l'anglais. Les Mayas possédaient des chroniques manuscrites ; les unes, très rares, datent des temps antérieurs à la conquête. Les autres, plus récentes, sont écrites avec l'alphabet européen. — L'auteur s'est appliqué à retrouver dans ces documents les éléments du calendrier maya. Les jours étaient groupés de deux manières différentes. Il y avait des mois de vingt jours, formés de quatre séries de cinq jours chacune. Dix-huit de ces mois formaient l'année, avec cinq jours complémentaires. Il y avait dans l'année soixante-treize périodes de cinq jours ou semaines. Suivant l'autre système, une année comprenait vingt-huit groupes de treize jours. Un cycle de deux cent soixante années formait ce qu'on appelait l'année sacrée. M. Thomas a montré que le même système chronologique se retrouve dans les inscriptions de Palenqué, de Lorillard city et de Tikal. Il croit pouvoir attribuer l'origine de ce calendrier aux Polynésiens et aux Mélanésiens. Le calendrier d'Hawaï possède presque tous les éléments essentiels du calendrier de l'Amérique centrale. A. ARCELIN.

Les Anciens Glaciers, par A. DE LAPPARENT. Tours, Mame, s. d., in-12 de 166 p. avec figures. — Prix : 0 fr. 65.

Les lecteurs du *Correspondant* n'ont pas oublié les brillants articles que M. de Lapparent fit paraître dans ce recueil en 1892 sur *les Anciens Glaciers*. La librairie Mame a eu l'heureuse idée de réimprimer en volume ce travail de vulgarisation savante, dont la lecture n'exige nulle-

ment, comme d'aucuns pourraient le croire, une initiation préliminaire aux études techniques : sous la plume de l'éminent auteur, les sujets les plus arides deviennent captivants. — Parmi les résultats des recherches géologiques contemporaines, il en est peu qui surprennent davantage, au premier abord, que cette énorme extension des glaces quaternaires, dans les Alpes, les Pyrénées, les Vosges, l'Auvergne, dans l'Europe septentrionale et dans le nord de l'Amérique ; il n'en est pas cependant de mieux établis, ni dont la démonstration soit plus clairement écrite dans les formes mêmes et dans l'aspect extérieur du sol. C'est cette démonstration que le savant professeur de l'Institut catholique nous donne, dans la langue claire et élégante dont il a le secret. Après une courte introduction historique et un rapide aperçu des conditions dans lesquelles s'opère le travail des glaciers actuels, comme agents de transport, d'érosion et de dépôt, viennent une série de chapitres sur la distribution géographique du phénomène, sur les phases alternatives d'avancée et de recul des anciens glaciers, et sur les mouvements de l'écorce terrestre après le départ des glaces : M. de Lapparent s'y fait l'avocat de l'ingénieuse théorie thermique proposée par un géodésien allemand, M. E. de Drygalski. La question du mammouth est ensuite résumée d'après les recherches d'un voyageur russe, M. E. de Toll, qui ont montré comment le refroidissement progressif de la Sibérie permet d'expliquer facilement la disparition de cet éléphant fossile. Enfin, quelques pages sont consacrées à l'examen des causes de l'ancienne extension des glaciers, problème dont la solution complète est encore loin d'être acquise ; M. de Lapparent met toutefois bien en lumière le rôle capital qu'a dû jouer la plus ou moins grande abondance des précipitations atmosphériques, résultant elle-même, en dernière analyse, de modifications dans les circonstances d'ordre géographique. Les lecteurs que ce côté de la question intéresse pourront se reporter au numéro d'octobre 1893 de la *Revue des questions scientifiques*, où M. de Lapparent a développé ses vues personnelles sur ce sujet.

Il est regrettable que l'éditeur n'ait pas soigné davantage l'illustration du volume : les clichés, d'ailleurs peu nombreux, sont tous de vieilles connaissances et, sauf une « Mer de glace » et un « Gulf-Stream, » les cartes manquent totalement. E. M.

Annuaire du Bureau des longitudes pour l'an 1896. Paris, Gauthier-Villars, in-18 de v-746 p. (A 26, B 35, C 6, D 11, E 17, F 7, G [tables] 42, en tout 895 p.) — Prix : 1 fr. 50.

Annuaire de l'Observatoire municipal de Montsouris pour l'année 1894 (Analyse et travaux de 1894). — Météorologie, chimie, micrographie, applications à l'hygiène. Paris, Gauthier-Villars, in-18 de IX-(28+503) p. (La page 23 est répétée 28 fois). — Prix : 2 fr.

Les changements, ou plutôt les additions, apportés cette année à l'*An-*

nuaire du Bureau des longitudes, sont relativement considérables, au moins dans sa partie technique, de beaucoup la plus volumineuse. Nous allons les énumérer rapidement.

Le calendrier chinois a été ajouté aux sept autres, tant solaires que lunaire et luni-solaire, donnés précédemment. — Deux éclipses de soleil, l'une annulaire, l'autre totale, et deux éclipses de lune sont annoncées pour 1896. — Vingt-cinq nouvelles étoiles ont été ajoutées au tableau des « Étoiles supposées variables, » qui en contient ainsi 190. — M. Lœwy fournit quelques données sur le point du ciel nommé *apex*, vers lequel se dirige la trajectoire que suit le soleil dans sa course à travers l'espace. — Signalons deux notes de M. Cornu constatant l'identification, par l'analyse spectrale, de divers gaz jusqu'alors inconnus, constatés dans l'atmosphère du soleil et dans les étoiles, avec des gaz extraits de certains minéraux terrestres d'ailleurs fort rares. — Au « Tableau des grandes marées de l'année » a été ajoutée une table détaillée des plus grandes marées à Brest et au Havre en 1896. — Le nombre des petites planètes infra-joviennes s'est encore accru ; de 402 qu'il était en fin 1894, il s'est élevé à 416 en fin 1895. — L'*Annuaire* contient les éléments des comètes parues, au nombre de cinq, dans le cours de l'année 1894. — Dans l'énumération détaillée des monnaies étrangères avec leurs valeurs respectives, on a fait figurer celles de l'empire éthiopien et du Guatémala, que ne mentionnaient pas les Annuaires des années antérieures. — L'heure légale des États étrangers a été ajoutée, cette année, à celle de l'État français. — Les cartes magnétiques de la France sont encore les mêmes que précédemment. Mais M. Moureaux, qui, depuis 1888, s'est livré à un minutieux travail de revision portant sur 644 points d'observation, annonce que son œuvre est terminée et que, dès qu'il aura pu ramener cet ensemble d'observations à une même époque, il donnera, dans l'*Annuaire*, des cartes rectifiées en conséquence. — Les tableaux des densités d'un grand nombre de substances très diverses ont été enrichis des densités de dix-sept composés nouveaux obtenus par M Moissan. — Un chapitre, dû à M. Cornu, concernant les chaleurs spécifiques d'un certain nombre de corps et les chaleurs latentes de fusion et de vaporisation de l'eau, clôt la liste des additions apportées à l'*Annuaire* dans sa partie technique. L'importance de ces additions et la place qu'elles occupent, même dans la sèche et sommaire énumération qui précède, nous oblige à n'analyser les notices qu'avec une extrême brièveté.

Dans la notice A, intitulée : *Les Forces à distance et les ondulations*, M. Cornu expose la théorie optique des ondulations, et, s'appuyant sur les faits qu'elle met en lumière et en généralisant les conséquences à tous les cas possibles, en conclut d'une manière injustifiée, croyons-nous, à l'impossibilité, voire à l'absurdité (*sic*), de l'hypothèse des actions à distance. Le même savant académicien, dans la notice B. *les Travaux de*

Fresnel en optique, donne un rapide historique de la vie scientifique de Fresnel, l'auteur de la théorie des ondulations, et qu'il appelle le père de l'optique moderne. — M. le capitaine de vaisseau de Bernardières trace, sous la rubrique C et avec ce titre : *Notice sur la construction de nouvelles cartes magnétiques du globe*, le programme des travaux confiés à huit commissions d'officiers de marine réparties sur le monde entier, en vue de la construction d'une carte magnétique du sphéroïde terrestre.

Observatoire du Mont-Blanc est le titre principal de la Notice D. Elle a pour auteur M. Janssen, directeur de l'Observatoire de Meudon et l'intrépide fondateur de l'Observatoire du Mont-Blanc, construit sur la neige et les névés. Le sous-titre donne une analyse sommaire du mémoire lui-même. Il est ainsi conçu : « Sur une troisième ascension à l'observatoire du sommet du Mont-Blanc et les travaux exécutés pendant l'été de 1895 dans le massif de cette montagne. » L'installation d'une lunette parallactique, la remise en état du météorographe enregistreur qui s'était légèrement dérangé, et enfin de nouvelles observations, à cette grande altitude, de l'atmosphère solaire, constatant qu'elle est dépourvue de vapeur d'eau comme d'oxygène, tel est le résumé de ces travaux.

Une excellente *Notice* biographique *sur la vie et les travaux du contre-amiral Fleuriais*, mort presque subitement, en 1895, à l'âge de cinquante-cinq ans, par M. le capitaine de vaisseau de Bernardieres, son collègue au Bureau des longitudes, est comprise sous la lettre E. Tout serait à citer dans cette vie aussi glorieuse, en tant que militaire, que distinguée et brillante par les importantes découvertes et le dévouement à la science. Mieux vaut y renvoyer le lecteur.

Enfin, sous la lettre F, on a réuni deux discours funèbres prononcés l'un par M. Janssen, l'autre par M. Tisserand, aux funérailles de M. Emile Brunner, le très habile artiste constructeur des instruments de haute précision nécessaires aux observations astronomiques, et qui faisait partie du Bureau des longitudes en cette qualité.

— Passons à l'*Annuaire de l'Observatoire de Montsouris*. Bien que les rubriques de l'intérieur du volume ne soient ni complètes ni toujours très claires, les matières s'en répartissent cependant assez naturellement en quatre grandes divisions. La première contient, avec le calendrier et les données essentielles qui s'y rattachent, un tableau très détaillé en vingt-huit pages (p. 23 à 23_{28}) des heures et hauteurs des pleines et basses mers à Dieppe et au Tréport pendant chaque jour de l'année, plus des tableaux mensuels comparatifs de la pluie, de la température et de la pression atmosphérique depuis 1808 jusqu'à 1894. — La seconde partie consiste en un long et documenté mémoire de M. Léon Descroix sur la *Climatologie parisienne*. Le texte proprement dit y occupe moins de place que les innombrables tableaux qui résument les minutieuses observations de chaque jour sur les variations de la température, de la pression baro-

métrique, de l'état hygrométrique, à différentes heures, à différentes dates, au plein air, sous abri ; sur les phénomènes accidentels (vents, électricité, etc.) pouvant modifier le caractère climatérique de chaque mois de l'année, comme de chacune des quatre saisons. — Sous la rubrique générale : *Chimie*, qui, d'ailleurs, n'est pas reproduite à la table des matières, figure le mémoire annuel de M. Albert Lévy sur l'*Analyse chimique de l'air et des eaux*. C'est la troisième division : eaux météoriques, eaux de sources, eaux de rivières, eaux d'égout et de drainage, eaux souterraines ; l'air analysé provient de prélèvements faits sur divers points de Paris et du parc de Montsouris, à ciel ouvert et dans les égouts : on y constate les proportions d'ozone, d'azote ammoniacal, d'acide carbonique, suivant les lieux de prélèvement, comme aussi suivant les heures du jour ou de la nuit. — Le titre hors texte de *Micrographie*, également non reproduit à la table, se rapporte à la quatrième divison de l'Annuaire, consistant dans le *Dix-septième mémoire sur les poussières organisées de l'air et des eaux*, de M. le docteur Miquel. C'est, au point de vue de la biologie microscopique, un travail d'analyse analogue au précédent au point de vue de la composition chimique. Ce mémoire comprend trois paragraphes : il donne et résume, dans le premier, en de nombreux tableaux ou diagrammes, les résultats d'analyses micrographiques de l'air du parc de Montsouris, du centre de Paris et des égouts. Le second paragraphe a pour objet l'analyse, au même point de vue, des eaux puisées dans diverses sources, dans la Vanne et la Dhuis, dans les rivieres, et donne, comme la première, d'intéressantes moyennes sur les nombres de bactéries constatés suivant les différents cas. L'objet du troisième paragraphe est un ordre d'observations qui s'offre, croyons-nous, pour la première fois, aux lecteurs de l'*Annuaire*. C'est une longue série de curieuses expériences sur le degré de résistance des spores des bactéries, aux températures humides supérieures à 100° C ou voisines de ce chiffre, et suivant le plus ou moins de durée d'exposition à ces températures. Ces expériences toutefois ne sont pas encore concluantes et demandent à être poursuivies.

JEAN D'ESTIENNE.

Diophanti Alexandrini opera omnia, cum graecis commentariis edidit PAULUS TANNERY. I. *Diophanti quae exstant omnia*. II. *Pseudepigrapha, testimonia veterum, etc.* Leipzig, Teubner, 1893, 2 vol. in-16 de IX-481 et XLVII-298 p. — Prix des 2 vol. : 12 fr. 50.

Qu'un éditeur français de textes classiques ait recours à l'expérience d'un érudit germanique, la chose autrefois n'était que trop fréquente : mais qu'en pareil cas l'Allemagne s'adresse à un de nos savants, c'est une exception des plus rares et qui fait honneur à M. Tannery.

Le mathématicien Diophante d'Alexandrie (lequel vécut très probablement au IIIe siècle) est le plus ancien auteur connu qui ait fait usage de signes algébriques, et son livre, comme celui de Nicomaque, a servi de

point de départ aux travaux des Arabes. Négligé par les Byzantins jusqu'à l'époque de Planude, il a été traduit en latin par Xylander en 1575 et longuement commenté par Bachet dès 1621. Les manuscrits existants sont ramenés par M. Tannery à deux prototypes distincts : le *Matritensis* 48 (A) du xve siècle, et le *Marcianus* 308 (B) du xiiie siècle. Notons, à propos de ces manuscrits, ce fait curieux, que primitivement les fractions étaient écrites en plaçant le dénominateur non pas comme aujourd'hui au-dessous, mais bien au-dessus du numérateur.

Le premier des deux volumes que comporte cette nouvelle édition comprend tout ce qui reste d'authentique de Diophante, savoir, six livres (sur 13) de ses *Arithmétiques* et l'opuscule *Des Nombres polygones*. Le second, à la suite de prolégomènes étendus, donne une série de pièces presque toutes inédites, à savoir : trois morceaux faussement attribués à notre mathématicien, un recueil de témoignages relatifs à sa personne ou à ses méthodes, enfin une série de chapitres extraits du *Tétrabiblos* de Georges Pachymère, et les scholies de Planude. Les problèmes abordés par Diophante (quelques-uns attendent encore aujourd'hui leur solution définitive) sont posés par lui avec une netteté toute scientifique, au lieu d'être présentés comme ils le sont dans l'*Anthologie* sous forme d'historiettes ou d'énigmes coulées en général dans un moule mythologique. Si cette circonstance, comme M. Tannery le suppose, a contribué à faire abandonner ce procédé dans un livre destiné par un maître chrétien à des étudiants chrétiens, des scrupules religieux auraient de la sorte contribué efficacement au développement de l'abstraction algébrique.

M. Tannery a fait ses preuves non seulement comme savant et comme érudit, mais encore comme philologue, et son deuxième volume se termine par un *Index* précieux de la grécité de Diophante. Les débats que ne manqueront pas de soulever certaines assertions de ses prolégomènes contribueront, on doit l'espérer, à faire la lumière sur divers points d'histoire depuis longtemps controversés. C. Huit.

BELLES-LETTRES

Collection de contes et chansons populaires. *Contes populaires des Bassoutos (Afrique du sud)*, recueillis et traduits par E. Jacottet, de la Société des Missions évangéliques de Paris. Paris, Leroux, 1895, in-18 de xxiii-292 p. — Prix : 5 fr.

Dans une introduction intéressante à bien des points de vue, M. Jacottet m'apprend et apprendra peut-être à plus d'un de nos lecteurs, que les Bassoutos font partie de la grande race des peuples Hanton et forment une des tribus les plus fortes et les mieux connues du sud de l'Afrique. C'est dans cette tribu que M. Jacottet a vécu dix années. Le

désir de bien comprendre, de bien parler la langue du peuple qu'il cherchait à convertir l'a conduit à apprendre ses proverbes et ses contes populaires. Il devint ainsi un folkloriste sans d'abord s'en douter, et nous donne aujourd'hui un très curieux recueil de récits étranges dont primitivement il n'avait pas apprécié toute la valeur.

Les contes de Bassoutos diffèrent beaucoup de ceux que nous connaissons et qui offrent entre eux des similitudes provenant, suivant une école, d'une origine aryenne commune. Une autre école, l'école anthropologique, prétend au contraire que les hommes, étant foncièrement partout les mêmes, ont dû tout naturellement arriver à avoir des pensées identiques et à imaginer, sans transmissions adventices, des situations semblables. Le premier système, vaillamment défendu par M. Emmanuel Cosquin, a été fort attaqué récemment, mais semble néanmoins le plus admissible, en reconnaissant toutefois qu'à côté des transmissions aryennes, il faut faire une place à des héritages plus ou moins altérés de la mythologie antique.

Dans les vingt-trois contes que nous offre M. Jacottet, nous apercevons à peine un ou deux faibles reflets d'influence aryenne ou indienne. Ne peuvent-ils être un argument contre la seconde théorie? Ces conteurs africains n'ont par eux-mêmes rien produit de ce qui appartiendrait au fonds commun de toutes les races humaines. Ils ont raconté des aventures extraordinaires, d'un merveilleux particulier, ils se sont plu à narrer des épisodes qui les amusaient, mais ne se sont pas rencontrés avec la généralité des autres conteurs. Chez eux donc, l'imagination qui, d'après les anthropologistes, est partout à peu près identique, n'a pas produit les mêmes résultats qu'ailleurs. Pourquoi cette exception?

Pourquoi les Bassoutos seraient-ils une exception dans l'uniformité de conceptions attribuée à la race humaine? Si les autres peuples n'ont pas, comme eux, pensé et créé avec une originalité particulière, et si leurs fables ont entre elles d'incontestables parentés, n'est-ce pas parce qu'elles dérivent d'une source commune?

Mais revenons aux contes mêmes. Ils sont très curieux, moins attachants que les nôtres, moins jolis, si l'on veut, mais ils doivent surtout leur valeur à ce qui les rend si différents. M. Jacottet a bien mérité des folkloristes en les réunissant, en les traduisant sur la dictée naïve des conteurs et en y joignant des notes expliquant des usages, des croyances pour lesquels des éclaircissements sont tout à fait nécessaires.

TH. DE P.

L'Istorie et la vie de saint Genis, nach der einzigen bekannten Handschrift, zum ersten Mal veröffentlicht, von W. MOSTERT und E. STENGEL (*Ausgaben und Abhandlungen aus dem Gebiete der romanischen Philologie*, veröffentlicht von E. Stengel. XCIII). Marburg, Elwert, 1895, in-8 de IV-12 p. — Prix : 4 fr.

Cette édition est faite avec le plus grand soin. On reconnaît dans le

manuscrit de ce mystère, écrit seulement au XVIe siècle, le travail de quatorze copistes : les particularités propres à chacun d'eux, des corrections anciennes et des interpolations sont l'objet, de la part des éditeurs, d'un examen des plus minutieux; le texte est suivi de remarques philologiques intéressantes et d'un glossaire qui paraît complet; méritait-il d'être publié avec un tel renfort d'érudition? On peut en douter : le théâtre est resté le genre littéraire le plus imparfait au moyen âge, et parmi les mystères celui de saint Genis n'est pas des meilleurs; sa valeur littéraire est nulle et il a pour source exclusive une légende latine connue d'ailleurs. J. C. P.

Œuvres complètes de Pierre de Bourdeilles, abbé et seigneur de Branthôme, publiées pour la première fois selon le plan de l'auteur, avec une introduction et des notes par Prosper Mérimée, de l'Académie française, et Louis Lacour, archiviste paléographe. Paris, Plon et Nourrit, 1894, t. XII et XIII de 437 et 330 p. — Chaque vol., 5 fr.

La librairie Plon ayant repris la publication des charmants volumes édités sous le titre de *Bibliothèque elzévirienne* par Jannet d'abord, puis par Viewæg, vient de compléter les œuvres de Branthôme restées inachevées. Le tome XII contient la fin des *Dames*, le XIIIe commence par quelques opuscules du fécond auteur et se termine par une table générale parfaitement exécutée. Elle est précédée d'une introduction succincte et fort judicieuse où Branthôme est apprécié avec beaucoup d'impartialité. On y exprime le regret qu'il ne se soit pas borné à raconter ses souvenirs personnels et qu'il ait préféré compiler de tous les côtés, se répéter d'une manière fastidieuse et se perdre dans d'inutiles digressions. Il s'est complu surtout dans les sujets les plus licencieux. Saint-Marc Girardin et bien d'autres ont dit que Branthôme était indifférent au bien comme au mal, mais il n'en était pas ainsi, c'est ce que l'introduction nous fait voir par diverses citations, le sens moral lui manquait. Il avait pour certaines choses des préférences bien marquées, et lui qui s'enthousiasmait souvent pour les faits de prétendus grands capitaines restait froid et dédaigneux à l'égard de belles actions ou de généreux sacrifices. « Pas un mot d'estime pour l'héroïsme inspiré de Jeanne d'Arc, pas une parole de regret pour son martyre. Elle a été brûlée ! eh bien, tant pis pour elle, cela servira d'enseignement aux filles qui font les garçonnières » (p. 165). Et puis Jeanne d'Arc n'était qu'une paysanne; ah ! si elle avait été une de ces nobles et vertueuses dames dont Branthôme aimait tant à parler !

A la fin du tome XII, à la suite des *Dames*, les éditeurs font une observation très juste : c'est ce scandaleux livre qui a popularisé le nom de son auteur chez une foule de lecteurs qui ont fort peu le goût des études historiques. C'est le seul de ses ouvrages qu'ils achètent et connais-

sent, et la réimpression n'en devrait vraiment être autorisée qu'avec celle des œuvres complètes. TH. DE P.

HISTOIRE

Acta Andreae cum laudatione contexta et martyrium Andreae graece, passio Andreae latine a se primum edita ex Analectis Bollandianis repetiit praefatus et indices adiecit MAX BONNET. Parisiis, C. Klincksieck, 1895, in-8 de XVI-80 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. Max Bonnet, à qui nous devons déjà une excellente édition des *Acta Thomae*, nous donne un nouveau supplément au recueil des actes apocryphes des apôtres. La littérature légendaire concernant saint André était loin d'avoir été épuisée par Tischendorf. Ses *Acta apostolorum apocrypha* ne renferment que le récit des prêtres et des diacres d'Achaïe, les actes d'André et Matthieu, d'André et Pierre. Le supplément de M. Bonnet apporte deux nouveaux textes grecs et un texte latin. Les *Acta et peregrinationes S. Andreae cum laudatione contexta* sont édités d'après deux manuscrits de Paris (Grec 1463, du XIe siècle, Coislin 105, du XIIe), et un de Naples (II, c. 26, du XIe siècle). Quatre manuscrits ont été collationnés pour le *Martyrium S. Andreae :* un de Paris (gr. 1485, Xe siècle), un de G. Froehner du XIe siècle, le numéro 96 de Saint-Pétersbourg (X^e-XIe siècles), et le cod. B 35 de la Vallicellane (XIe siècle). La Passion latine est tirée de trois manuscrits de Paris (latin 18298, IXe-Xe siècle, 12604 et 12603, XIIe siècle), d'un manuscrit de Wolfenbüttel (Wissemb. 48, Xe siècle) et d'un manuscrit de Bamberg, (q. VI, 59, XIe siècle). La pièce latine paraît particulièrement intéressante à M. Bonnet, qui y retrouve des restes des anciens Actes de saint André, perdus depuis longtemps.

Tous ces textes sont établis avec le soin et la précision que l'on devait attendre d'un philologue de la valeur de M. Max Bonnet. Il reste à étudier les rapports de ces pièces entre elles et avec la littérature apocryphe déjà connue. Elles jetteront un nouveau jour sur le développement de la légende de saint André, dont on savait peu de chose malgré l'énorme volume de Du Saussay et les savantes recherches de Lipsius. L'histoire de l'apôtre André, cela va sans dire, n'a pas un trait à recueillir dans ces documents purement légendaires. M. Bonnet a publié toutes ces pièces inédites dans les *Analecta Bollandiana*, 1894. Il a complété sa publication par des tables qui seront bien reçues des lexicologues et des grammairiens. Le volume s'ouvre par une préface générale que je n'oserais proposer comme un modèle de style dégagé et limpide. Je gagerais que plus d'un lecteur sera obligé, comme moi, de la relire deux ou trois fois avant de bien comprendre. La philologie ne perdrait rien de son prestige en cherchant à se rendre un peu aimable. H. D.

Étude sur la Peregrinatio Silviae. — *Les Églises de Jérusalem, la discipline et la liturgie au IVe siècle*, par le R. P. Dom Fernand Cabrol. Paris, Oudin, 1895, in-8 de viii-208 p. et deux planches. — Prix : 5 fr.

Tous les érudits connaissent ce célèbre document retrouvé, il y a quelque dix ans, dans la bibliothèque d'Arezzo; toutefois ils n'ont pas encore épuisé les données variées et nombreuses qu'il renferme sur toutes sortes de sujets. Dom Cabrol vient d'examiner la *Peregrinatio* à un double point de vue : la topographie de Jérusalem et la liturgie de cette ancienne église. Le récit de Silvia est, en effet, pour ces deux questions, d'une importance capitale. Voici pourquoi : c'est, d'une part, que peu de témoignages nous restent de la Jérusalem du iveᵉ siècle, telle que Constantin l'avait faite, et, de l'autre, qu'au iveᵉ siecle aussi la liturgie chrétienne subit une transformation qui eut son principal théâtre à Jérusalem. Comme le dit très justement l'auteur, ces deux questions sont moins étrangères l'une à l'autre qu'on ne pourrait le croire à première vue. La description topographique sert de cadre à la liturgie, « c'est comme le fond de la scène sur laquelle se déroulent les différentes phases des rites sacrés. » En effet, chacune des églises décrites par Dom Cabrol, d'après le récit de Silvia, était affectée à quelqu'un des offices de la journée ou à l'une des fêtes du cycle. « Suivant les solennités, on se transportait du Calvaire au Golgotha, du Golgotha à la croix, de la croix à l'église de Sion ou au mont des Oliviers. » On conçoit que nous ne cherchions pas à résumer ici l'ouvrage de Dom Cabrol. Aussi bien un travail de ce genre ne s'analyse guère. Les liturgistes l'étudieront soigneusement et y recourront souvent quand ils auront à élucider quelque point de l'ancienne liturgie. Voilà pourquoi nous aurions bien voulu voir à la fin du livre une table onomastique très détaillée qui eût facilité les recherches. Ce sera pour une seconde édition, que nous souhaitons de tout cœur à l'excellent ouvrage de Dom Cabrol. J. Van den Gheyn.

Saint Césaire, *évêque d'Arles* (503-543), par A. Malnory, ancien élève de l'École pratique des hautes études. Paris, Bouillon, 1894, in-8 de xxxvi-316 p. — Prix : 8 fr.

Ce livre est certainement l'un des meilleurs qui aient été écrits sur l'histoire religieuse et politique du viᵉ siècle. On y pourrait noter quelque défaut de vivacité ou d'agrément dans la forme; mais les qualités du fond sont toutes de premier ordre. J'ajoute que si, par la liberté d'esprit, la sûreté de critique, l'impartialité complète, l'étude sur saint Césaire se montre dégagée de toute préoccupation étrangère à l'histoire, elle traduit heureusement, sur certains points, l'érudition ecclésiastique de l'auteur : le chapitre IX, où sont analysées avec tant de précision les homélies et les admonitions de saint Césaire, gagne beaucoup en intérêt

à ce fait qu'il a été écrit par un théologien : je connais peu de lectures aussi propres non seulement à faire comprendre l'état religieux et moral de la société chrétienne au siècle de Clovis, mais encore à mettre en lumière certains points de dogme ou de discipline sur lesquels saint Césaire a eu particulièrement à appuyer.

On jugera de l'intérêt du livre, de la méthode qui a présidé à sa composition et de la variété des sujets traités, par la simple énumération des chapitres : I. *Commencements de Césaire, son stage à Lérins* (470-496). — II. *Césaire à Arles. Commencement de son épiscopat* (503). — III. *Métropole et primatie d'Arles. Les Statuts de Cesaire. Persécution d'Alaric.* — IV. *Le Concile d'Agde* (506). — V. *Théodoric le Grand en Provence. Césaire comparaît devant ce prince en Italie* (508-513). — VI. *Premières Relations de Cesaire avec le Saint-Siège. Différend avec saint Avit. Privilège primatial* (513-514). — VII. *Réunion des Églises de la province d'Arles sous le sceptre de Théodoric. Conciles provinciaux de Césaire* (523-533). — VIII. *Reunion d'Arles au royaume de Childebert* (536-538). *Conciles francs.* — IX. *Prédication de Césaire. Homélies sur l'Ancien Testament. Admonitions.* — X. *Règles monastiques de Césaire.* — XI. *Épilogue.* Le seul énoncé de ces titres de chapitres suffit à montrer les nombreuses attaches de la biographie de saint Césaire avec l'histoire générale. Le chapitre V, par exemple, sera lu avec grand profit à côté des chapitres VIII et IX du beau livre récemment consacré à Clovis par M. Kurth (qui, ayant plusieurs fois à parler de saint Césaire, ne paraît point avoir connu l'ouvrage de M. Malnory).

Ajoutons que cet ouvrage se termine par trois appendices, dont le plus important reproduit, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale, un traité encore inédit, que la similitude du style avec celui des œuvres déjà connues de saint Césaire autorise M. Malnory à lui attribuer.

PAUL ALLARD.

Précis d'histoire moderne et contemporaine, à l'usage des candidats à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, par F. CORRÉARD. Paris, Masson, 1895, in-8 de 800 p. — Prix : 15 fr.

En composant ce précis à l'usage des candidats a l'École de Saint-Cyr, M. F. Corréard est parti de cette idée très juste et que nous avons exprimée ici à plusieurs reprises, qu'un même manuel ne saurait convenir à la fois à la préparation du baccalauréat et à celle de notre grande école militaire. Les exigences des programmes sont diverses; l'on doit demander et en fait l'on demande autre chose à un jeune homme de seize ans, dont on ne peut attendre qu'une connaissance générale et très superficielle de l'histoire, et à un futur officier de vingt ans, qui, au cours de sa carrière, aura sans cesse à s'entretenir dans cette étude. Il est regrettable que l'exécution de ce travail ne réponde point à l'attente des

professeurs et aux besoins des élèves, comme le fait pour la géographie le précis de M. Marcel Dubois, publié à la même librairie.

Certes, en maints chapitres de son livre, M. Corréard montre bien qu'il songe aux promesses de son titre et se préoccupe des questions spéciales qui seront posées aux candidats officiers. Le récit de la guerre de Trente ans est coupé de digressions utiles sur la composition, le mode de recrutement et la valeur des armées que les incidents de la lutte mettent en présence. L'auteur donne de suffisants développements à l'organisation de l'armée sous Louis XIV et les accompagne de pages intéressantes sur Vauban et les fortifications de la France à cette époque. Il fournit de bonnes indications sur l'armée de Frédéric II et sur sa politique. Les chapitres relatifs aux beaux-arts et en partie ceux qui sont relatifs au mouvement intellectuel (p. ex. 2 du livre III) sont plus soignés qu'ils n'ont coutume de l'être dans les manuels. Les principaux généraux du premier Empire ont été l'objet de notices biographiques particulières qui permettent aisément de porter sur chacun d'eux un jugement d'ensemble et d'embrasser pour ainsi dire leur carrière d'un seul coup d'œil.

Mais à côté de ces mérites réels, que de lacunes regrettables! Trop souvent, surtout pour la période antérieure à 1789, nous n'avons même pour les événements militaires qu'un froid et sec résumé, beaucoup moins développé que nous ne le trouvons dans les ouvrages de MM. Vast et Jalliffier et de M. Melin. Citons au hasard de nos souvenirs les chapitres sur l'histoire intérieure de la France sous Louis XIII, sur les Stuarts, sur la guerre de Trente ans, sur la guerre d'Espagne de 1808 à 1814, qui nous semblent absolument insuffisants. Ajoutons que l'auteur ne paraît pas très au courant des derniers travaux historiques qui, en plus d'un point, ont modifié les jugements jusqu'alors reçus. Il nous parle (p. 14) du Grand Projet et nous dit que c'est un « rêve de Henri IV ; » MM. Kükelhaus et Ch. Pfister ont prouvé que ce « rêve » a été inventé de toutes pièces par Sully dans ses *Économies royales*. C'est à tort que la conspiration des poudres est représentée comme l'œuvre du parti catholique tout entier (p. 65). Il eût été intéressant d'emprunter sur cet événement quelques détails à l'étude du P. Prampain parue dans la *Revue des questions historiques*. S'il est vrai que Jacques Ier ait rendu la « royauté odieuse et ridicule, » l'on ne peut dire de l'élève du célèbre G. Buchanan qu'il ait été d'une « intelligence bornée » (p. 63). Charles Ier n'a pas réuni de parlement en 1624, mais seulement en 1625 (p. 66). Après les deux beaux volumes de M. Fagniez il paraît étrange de ne pas même citer le nom du P. Joseph dans l'histoire du règne de Louis XIII. L'on pourrait grossir encore cette liste des omissions et des erreurs contenues dans le précis de M. Corréard. Qu'il nous suffise d'ajouter qu'il ressemble trop à ces manuels que l'on voit s'étaler dans les librairies classiques au retour de l'année scolaire, ne différant guère que

par le nom de l'auteur et la couverture du volume. Rédigés à la hâte d'après les notes qui ont servi au professeur à faire son cours et prises dans d'autres manuels, ils perpétuent les erreurs historiques. Leur seul objet paraît être de compléter une collection commencée et de fournir le cours de la classe de philosophie après celui de la rhétorique. Il y avait un précis d'histoire à écrire pour les candidats à Saint-Cyr. M. Corréard l'a compris et a tenté quelques louables efforts pour le leur donner; mais la routine et la précipitation que l'on apporte volontiers à ces sortes de travaux l'a empêché de mener à bien la tâche entreprise, et l'ouvrage reste à faire.

ALBERT ISNARD.

Livre d'or du cortège des Croisés à Clermont-Ferrand *(19 mai 1895)*, par AMBROISE TARDIEU. Clermont-Ferrand, chez l'auteur, 1895, in-4 de 180 p., avec 20 planches hors texte.

Qu'est-il resté de la superbe cavalcade de Clermont, en mai 1859? Une gravure dans le *Monde illustré*. Et de celle organisée en 1867? Une grande affiche-programme. Et de celle, enfin, de 1880? Un simple souvenir. Tout autre, heureusement, est le résultat de la dernière cavalcade, celle du 19 mai 1895, à l'honneur de laquelle est consacrée une œuvre précieuse aux points de vue héraldique et historique.

La bonne pensée d'une organisation de grandes fêtes, en vue de célébrer le huitième centenaire de la première croisade, est due à Mgr Boyer, alors évêque de Clermont; cet admirable apôtre, si pénétré de l'esprit évangélique et de sentiments patriotiques, ayant été appelé au siège archiépiscopal de Bourges, a eu la joie de voir son digne successeur, Mgr Belmont, poursuivre avec enthousiasme la réalisation d'une si heureuse inspiration. Un brillant cortege fut donc organisé par les soins du docteur Hospital, maire de Clermont, mais la manifestation devant être purement civile, le prélat, de son côté, prépara pour le 19 mai une cérémonie religieuse qui fut célébrée à la cathédrale avec un éclat aussi grandiose que digne d'une « fête de la Croix. »

On ne saurait trop féliciter M. Ambroise Tardieu du concours artistique apporté par lui à la célébration de ces fêtes, et surtout du courage qui lui a permis de surmonter tous les obstacles qu'il a rencontrés.

Ne pouvant entrer dans le détail de toutes les déceptions qu'il a dû subir, disons seulement que la plus pénible a certainement été le refus du concours des cavaliers de l'armée, étant invoquée la circulaire ministérielle de M. de Freycinet (1891). Nous comprenons fort bien que, guidé par un sentiment de « respectabilité, » on ait interdit aux militaires de figurer dans les cortèges carnavalesques, vêtus en bouffons ou en grotesques, mais nous croyons qu'un ministre « soldat, » un général, n'aurait point porté l'ostracisme sur un cortège historique rappelant des souvenirs patriotiques et des faits d'armes si glorieux.

Malgré cela, à tous les points de vue, la fête de l'anniversaire du hui-

tième centenaire de la première croisade a été splendide et vraiment française ; les malheureux ont été secourus, et les amis du beau et du bien sont d'autant plus satisfaits que le souvenir de cette grande manifestation est consacré par une œuvre, un monument historique : le *Livre d'or des croisés.*

Si nous constatons plus haut que les précédentes fêtes n'ont laissé que des traces fugitives, nous sommes certain qu'il n'en sera pas de même pour celle du 19 mai ; car, dans le beau volume que nous avons sous les yeux, l'on voit revivre la grande époque des croisades, non point en une histoire contée ou commentée, mais en une nomenclature complète de toutes les familles qui ont pris part à ce généreux effort de foi, de civilisation et de patriotisme. L'ouvrage, édité avec soin, illustré d'armoiries et d'ornements d'un sentiment tout archaïque, contient une notice généalogique des familles croisées qui comptent encore des descendants directs. Or, cette liste complète n'avait pas été publiée depuis bien des années. Empruntons à ce sujet, en terminant, la conclusion de l'auteur : « Qu'était donc cette aristocratie féodale? C'était l'armée ! Cette noblesse, tant jalousée, tant enviée, a donné son sang à la France sur les champs de bataille; c'est elle qui a chassé jadis les Anglais et tant d'autres ennemis de notre sol et qui mérite, malgré tout, honneur et gloire. La fête du huitième centenaire des croisades à Clermont a été réellement celle de la noblesse et des armoiries. C'était justice. »

L.-A. Duhoux d'Argicourt.

La Diplomatie de Louis XV et le Pacte de famille, par André Soulange-Bodin. Paris, Perrin, 1894, in-12 de 286 p. — Prix : 3 fr. 50.

Si Louis XIV avait cru qu'après l'avènement de son petit-fils au trône d'Espagne, il n'y avait plus de Pyrénées, les événements avaient donné plus d'un démenti aux prévisions du grand Roi. La politique de la France et de l'Espagne fut plus d'une fois divergente et opposée au XVIIIe siècle, et du vivant même de Philippe V. Sous son successeur Ferdinand, ce fut pis encore, et sous l'influence d'une reine portugaise, l'hostilité fut réelle. Il fallut l'avènement de Charles III pour réaliser entre les deux branches de la maison de Bourbon un accord qui semblait bien naturel et que scella le *Pacte de famille.* Et encore au début, le roi des Deux-Siciles, devenu, par la mort de son frère, roi d'Espagne, avait-il peu de sympathies pour son royal cousin ; sa femme surtout, née princesse de Saxe, ne pardonnait pas à Louis XV de lui avoir enlevé un gendre, — et quel gendre, le futur empereur d'Autriche ! — pour le donner à sa propre petite-fille, Isabelle de Parme. Ce ne fut qu'à la mort de la femme de Charles III que l'union se fit entre les deux cours, grâce à la persévérance de Choiseul et à l'habileté de l'ambassadeur de France, le marquis d'Ossun, *persona grata* à Madrid.

L'histoire des négociations délicates qui aboutirent au Pacte de famille n'avait point encore été faite. M. André Soulange-Bodin vient de l'écrire à l'aide des documents conservés au ministère des affaires étrangères et aux archives de Naples, dans un livre plein d'intérêt. Cette union d'ailleurs de la France et de l'Espagne, se produisant à la fin de la guerre de Sept ans, lorsque la France était déjà épuisée et sa marine détruite, fut désastreuse pour l'Espagne, qui n'était point suffisamment armée. Elle aboutit deux ans après à cette malheureuse paix de Paris qui entraîna pour notre pays tant de sacrifices. M. Soulange-Bodin en raconte toutes les péripéties et rend un juste hommage au patriotisme du duc de Nivernais, qui, grâce à sa dignité, sut imposer aux partis et triompher d'oppositions puissantes. Mais il est un point sur lequel nous ne saurions être d'accord avec l'auteur : il attribue tous les désastres de la guerre de Sept ans à l'alliance autrichienne, et semble insinuer que la France eut tort d'abandonner Frédéric II. Il est aujourd'hui démontré, et après les études magistrales de M. le duc de Broglie, incontestable, que ce n'est pas le gouvernement français qui se sépara de la Prusse, c'est Frédéric qui, volontairement et délibérément, consomma sa défection. Quant à l'alliance autrichienne, elle était devenue nécessaire, et des ministres plus habiles eussent pu en tirer meilleur parti. Et n'est-ce pas elle d'ailleurs qui — avec le Pacte de famille — a permis au gouvernement de Louis XVI de prendre contre l'Angleterre cette revanche glorieuse qu'avait prévue Choiseul, et qui aboutit à l'indépendance des États-Unis.

M. de la Rocheterie.

La Chute de l'ancienne France. La Fédération, par Marius Sepet. Paris, Retaux, 1896, in-18 de xi-436 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans ce troisième volume de ses études sur la Révolution, M. Marius Sepet parcourt la période comprise entre les journées des 5 et 6 octobre 1789 et la journée de la Fédération (14 juillet 1790). C'est la période des grandes destructions, puisqu'elle vit disparaître légalement les trois ordres de l'État, et en particulier le clergé frappé à la fois dans ses richesses et sa constitution intérieure, les parlements, les provinces. M. Sepet, appuyé sur de récentes publications, documents contemporains, comme le *Journal* de Duquesnoy, ou livres faisant autorité, comme *les Fédérations* de M. Maurice Lambert, a rajeuni le récit de ces semaines et de ces mois, où les espérances toujours vaines et les anxiétés toujours croissantes se succèdent sans interruption dans l'âme des gouvernants et des gouvernés. Entre les Tuileries et le Manège, ce ne sont qu'accès de « sensibilité » suivis de manifestations plus ou moins apparentes de défiance; dans les rues de Paris comme dans les provinces, les instincts cupides ou meurtriers se donnent de plus en plus carrière.

A côté de ces grands tableaux, M. Sepet n'oublie pas les épisodes qui

représentent les « dessous » de la politique, tels que l'affaire Favras et les négociations secrètes de Mirabeau avec la cour. Puis, comme contraste, nous assistons avec lui à ce mouvement général des fédérations départementales ou régionales qui aboutit, le jour anniversaire de la prise de la Bastille, à la cérémonie du Champ de Mars, première édition, en plein air, du baiser Lamourette de 1792. L'auteur fait bien ressortir le caractère de ce mouvement, où la sensiblerie exaltée de l'époque eut trop de part, mais qui était né cependant d'un instinct politique sérieux, en face de la dissolution générale du royaume, et dont la royauté eût pu profiter pour se relever, si le Roi n'eût été Louis XVI. Quelques pages, trop abrégées peut-être dans un livre sur la chute de l'ancienne France, nous font entrevoir cette France transplantée à l'étranger, essayant de se reconstituer et d'agir. M. Sepet s'étendra sans doute davantage sur ce sujet, dans la suite de ses études, où prendra place l'épisode capital de Varennes. Dans ce volume comme dans les précédents, il a eu à cœur, sans dissimuler ses convictions, de justifier ces paroles de sa préface : « L'impartialité n'est pas l'indifférence. Elle peut concourir avec la sévérité, même avec l'indignation. Mais l'histoire doit être avant tout un miroir fidèle. »

L. P.

L'Invasion austro-prussienne (1792-1794). Documents publiés pour la *Société d'histoire contemporaine*, par Léonce Pingaud. Paris, Alph. Picard, 1895, in-8 de xvi-319 p., avec un portrait et une carte. — Prix : 10 fr.

La faveur du public est actuellement aux Mémoires sur la Révolution et le premier Empire. L'engouement a commencé à la lecture des *Souvenirs* de Marbot qui, il faut l'avouer, étaient bien faits pour le provoquer, et depuis, cet enthousiasme s'étend, sans rime ni raison parfois, à des ouvrages dont le seul mérite est de nous parler, souvent d'une façon plus ou moins authentique, des « braves » de la grande armée, et des chefs, surtout du « chef » qui la conduisait. Les éditeurs s'ingénient à déterrer des manuscrits dont le titre seul est une mine d'or, et les manuscrits inédits manquant, on réimprime sans vergogne de vieux volumes sans valeur, par la seule raison qu'ils nous parlent, même d'une façon notoirement erronée, de la Révolution et du premier Empire. C'est ainsi que nous avons vu rééditer récemment les Mémoires de Constant, ceux de Bourrienne, ceux du général Rapp, les Souvenirs du général Séruzier, rapsodies composées de toutes pièces sous la Restauration, dans l'officine du libraire Ladvocat, et qui ne présentent pas la moindre authenticité.

La période de la Révolution et du premier Empire demeure, encore aujourd'hui, une page mal connue de notre histoire, une page qu'on aurait intérêt à bien connaître ; mais ce n'est point en mettant au jour des ouvrages comme ceux que nous venons de citer qu'on arrivera à la vul-

gariser d'une façon véridique. Il est incompréhensible et impardonnable qu'après un siècle ou peu s'en faut, nous voyions encore en France la légende prendre effrontément la place de la vérité. Or, pour arriver à cette vérité, il faudrait nous résoudre à ne lire que des productions authentiques, comme celles dont nous avons sous les yeux un spécimen, cette page des Mémoires de Langeron et ces extraits relatifs à la campagne de Wurmser en Alsace, en 1793, que la *Société d'histoire contemporaine* vient de publier par les soins de M. Léonce Pingaud. Nous trouverons dans des récits de ce genre toutes les qualités des écrits originaux, leurs mérites et leurs travers, mais nous aurons au moins du nouveau et de l'authentique. Un autre avantage que nous rencontrerons dans ces récits écrits par des étrangers est celui de voir les événements envisagés à un point de vue différent de celui sous lequel ils nous sont présentés par les écrivains nationaux.

Langeron, l'auteur du premier Mémoire édité par M. Léonce Pingaud dans le volume qu'il a intitulé : *L'Invasion prussienne de 1792-1794*, était un Français au service de la Russie, dont le nom revient fréquemment dans l'histoire des guerres du premier Empire, notamment depuis 1812. Il paraît avoir été, s'il en faut croire l'éditeur — et nous l'en croyons — de la lignée de ces grands aventuriers d'humeur errante et de conscience peu scrupuleuse qui, durant le XVIIIe siècle, promenèrent d'armée en armée leur courage et quelquefois leurs talents. Le maréchal de Saxe et le maréchal de Lowendal sont les plus connus en France : mais il y en eut beaucoup d'autres et Langeron semble pouvoir être classé entre Korneberg et Béniowski, avec plus d'honnêteté sans doute et moins de talent peut-être. On ne savait pas que Langeron, homme d'action, eût écrit. Mais sous ce rapport, aucun étonnement n'est plus permis quand on voit l'avalanche de publications authentiques — sans compter celles qui ne le sont pas — quand on voit, disons-nous, le déluge de Mémoires écrits par ceux que nous étions habitués à appeler les sabreurs du premier Empire et que nous eussions crus volontiers enclins, comme les chevaliers du moyen âge, à se vanter de ne pas savoir signer leur nom. Langeron a donc fait comme ses camarades de France et de l'étranger : il a écrit, il a écrit beaucoup même, car en dehors des deux Mémoires sur les campagnes de 1793 et de 1794, publiés aujourd'hui par M. Pingaud, il a laissé toute une série d'écrits littéraires, politiques ou militaires, et notamment six gros volumes de Mémoires dont la valeur historique est, paraît-il, très sérieuse.

Les deux Mémoires sur les campagnes de 1793 et de 1794 que nous avons à examiner spécialement aujourd'hui ne sont en réalité qu'un sommaire, un journal des événements Rien à y glaner de nouveau, d'inédit, au point de vue historique. Mais ce qui leur donne un intérêt très particulier, ce sont les jugements qu'y insère Langeron sur nombre d'hom-

mes, sur toute une série de faits à propos desquels l'opinion d'un contemporain, d'un acteur appréciant les événements dans le camp étranger, est nouvelle et curieuse. Évidemment les jugements de Langeron ne sont pas impeccables. Si nous devons l'en croire quand il nous dit que Cobourg est un homme « absolument nul, qui ne donne jamais un ordre, qui ne dirige pas une seule opération et qui ne fait jamais un pas sans son chef d'état-major, » nous n'admettrons pas facilement qu'il soit dans le vrai quand il nous parle de Mack comme d'un grand homme de guerre; mais il faut nous rappeler que c'est un contemporain qui parle et que nous sommes encore loin de la capitulation d'Ulm. Les appréciations de Langeron sur les armées de la République et sur les qualités des Français ses compatriotes, qu'il avait à combattre, ne sont pas moins curieuses : elles sont généralement justes. Nous y avons trouvé, notamment, cette remarque sur laquelle l'écrivain insiste à diverses reprises et que nous citons pour sa profonde vérité : « On ne doit point se lasser de répéter, écrit Langeron, que le Français, quel qu'il soit, attaquant à nombre égal ou même inférieur, est souvent victorieux, et que supérieur en nombre, il est souvent battu quand il est attaqué. » On peut dire que la raison de tous les succès de l'épopée napoléonienne est contenue dans ces lignes.

Le Mémoire sur la campagne du comte de Wurmser, en 1793 — qui forme la seconde partie du volume de M. Pingaud, — est d'un auteur inconnu, mais présente, nous dit l'éditeur, toutes les qualités de l'authenticité et de l'originalité. De même que dans le précis de Langeron, on ne trouvera dans ces pages rien de bien nouveau au point de vue des événements : c'est surtout par les jugements sur les hommes et les faits, par les remarques, que ces dernières pages sont intéressantes. Elles confirment d'ailleurs entièrement cette vérité connue, que nos succès, au début des guerres de la Révolution, furent dus beaucoup moins aux capacités de nos généraux républicains qu'à la faiblesse extraordinaire de nos ennemis. Il est assez intéressant d'en constater, dans les écrits de nos adversaires, l'aveu dépouillé d'artifice.

En somme, le nouveau volume édité par la Société d'histoire contemporaine est tout à fait digne d'attirer l'attention des militaires, des historiens, des lettrés : il demeure une contribution sérieuse à l'histoire d'une époque extrêmement fertile en enseignements, d'une période dont l'étude est de plus en plus profitable, de plus en plus attachante au fur et à mesure qu'on la dissèque et qu'on la fouille. ARTHUR DE GANNIERS.

La Police et les chouans sous le Consulat et l'Empire (1800-1815), par ERNEST DAUDET. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-12 de 359 p. — Prix : 3 fr. 50.

Au milieu des nombreux ouvrages, de première ou de seconde main,

publiés durant ces dernières années, sur les guerres de l'Empire, en voici un d'un caractère très spécial et qui pourrait être intitulé : La guerre civile en France sous Napoléon Ier. Quoi ! dira-t-on, sous ce gouvernement despotique, obéi en silence, il y avait des opposants à main armée ! Oui, sans doute, mais c'étaient des conspirateurs et non des combattants ; ils se réunissaient par bandes presque aussitôt dispersées que formées, et attaquaient les diligences plutôt que les villes. Le parti royaliste n'avait pas désarmé ; il manifestait dans l'ouest, de Rouen à Bordeaux, son hostilité irréconciliable, tantôt en enlevant et en mettant à rançon un sénateur (Clément de Ris) ou un évêque (Mgr de Pancemont), tantôt en organisant, à Jersey et à Bordeaux, des agences payées par l'Angleterre et impuissantes à rien tenter de sérieux.

M. Ernest Daudet, après M. Forneron (*Histoire des émigrés*, t. III), a été tenté par cette histoire d'un parti vaincu, qui côtoie mystérieusement la grande épopée napoléonienne, et il l'a cherchée, pendant plusieurs années, dans les dossiers de police conservés aux Archives nationales. La reconstituer dans son ensemble eût été une tâche difficile et en définitive stérile ; il a recueilli et exposé les principaux épisodes qui la caractérisent dans une série d'études qui promènent le lecteur à travers les châteaux et sur les grandes routes de la Normandie et de la Bretagne. Il avoue lui-même n'avoir pu porter la lumière dans tous les recoins de ce monde souterrain et en somme peu intéressant. Il a pu du moins replacer d'une façon générale, en face les uns des autres, les derniers chouans, la plupart aventuriers sans moralité et sans scrupules, et les serviteurs de l'Empire, Fouché et Réal, portant à la fois dans l'exercice de leurs fonctions l'esprit révolutionnaire dont ils sont issus, et l'esprit césarien qui les possède désormais. Les récits de M. Daudet, bien que dépourvus de cette justification apparente qui s'étale dans les notes des livres contemporains, nous offrent une série d'aventures dramatiques aboutissant à des procès criminels où la fiction n'entre pour rien ; c'est dire qu'ils joignent à l'intérêt du roman — cet intérêt que Balzac avait déjà vivement excité dans *les Chouans* et *Une Affaire mystérieuse* — une valeur historique certaine. L. P.

Histoire du Parlement de Paris, de l'origine à François Ier (1250-1515), par Félix Aubert. T. I. *Organisation. — Compétence et attributions.* T. II. *Procédure.* Paris, A. Picard, 1894, 2 vol. in-8 de 400 et 340 p. — Prix : 16 fr.

M. Félix Aubert a déjà donné sur l'organisation, la compétence et les attributions du Parlement, de Philippe le Bel à Charles VII (1314-1422), deux volumes dont on a précédemment rendu compte ici même (t. XLIX, p. 522, et t. LIX, p. 61). Aujourd'hui, reprenant son premier travail, cet auteur présente une étude qui s'étend sur une période plus considé-

rable, et en outre il ajoute une partie qu'il n'avait pas encore traitée, la procédure. Dans ces deux volumes, il donne ainsi une histoire bien complète de cette grande institution, depuis ses origines jusqu'à François Ier.

Le premier volume expose l'organisation, la compétence et les attributions du Parlement. On ne devra donc pas y chercher, pour la période qui s'écoule entre les années 1314 et 1422, autre chose qu'un résumé de ce qui a été présenté dans les deux volumes consacrés à ces questions. Sur bien des points cependant, M. Aubert, mettant à profit de nouvelles études ou de nouvelles découvertes, a un peu modifié les résultats de son précédent travail; mais cette modification ne porte que sur des points secondaires, et l'ensemble ne change pas.

Dans le premier livre de ce volume, l'auteur fait connaître successivement l'origine et les divisions du Parlement, le recrutement de ses membres, comment les présidents et les conseillers étaient nommés, quels étaient leurs gages et les privilèges attachés à leur charge. On trouve là des détails sur le chancelier, le premier président, les présidents de la grand'chambre, des enquêtes, des requêtes, les procureurs royaux, les avocats, les greffiers, les notaires, les huissiers. Nous saisissons, grâce à tous les détails que fournit M. Aubert, les différents rôles que remplissent ces personnages pendant le moyen âge. Enfin, tout un chapitre est consacré également aux sessions et audiences de cette cour; nous savons ainsi comment ses séances étaient divisées, quels étaient les jours où elle ne siégeait pas et comment la justice s'exerçait pendant les vacations.

La compétence et les attributions du Parlement, qui étaient très étendues, remplissent le deuxième livre. Au point de vue administratif, il s'occupe des monuments publics, de la police et des hôpitaux, de l'administration des communes, des universités et des collèges; il est appelé aussi à remplir les fonctions de tribunal de commerce. Bien que les clercs et tout ce qui touchait en quoi que ce soit à l'Église dussent ressortir des tribunaux ecclésiastiques, cependant le Parlement évoquait à sa barre le plus de causes de ce genre qu'il pouvait et restreignait ainsi la juridiction ecclésiastique, surtout en matière de mariages, douaires, tutelles, testaments, etc. Cette cour joua aussi un rôle politique assez considérable. Les missions diplomatiques souvent confiées à ses membres par nos rois, les rapports qu'elle avait avec le grand conseil, la publication des actes politiques et enfin les jugements qu'elle était appelée parfois à rendre dans les différends entre les princes, lui donnèrent occasion de se mêler à tout ce qui concernait le gouvernement du royaume et furent souvent l'origine des conflits qui surgirent entre ce corps et l'autorité royale. Enfin, il ne restait pas indifférent dans les questions religieuses. Il se montra toujours le défenseur de ce qu'on

appelait les libertés de l'Église gallicane, et pendant le grand schisme d'Occident, il intervint directement pour décider quel était le pape légitime. Un appendice et neuf pièces justificatives, suivies de sept listes des présidents, procureurs, avocats, notaires, huissiers, terminent ce premier volume.

Le deuxième traite de la procédure. Comme la partie la plus considérable des procès jugés au Parlement lui arrivait par la voie de l'appel, M. Aubert commence par expliquer la nature, les conditions et les effets de l'appel aux XIVe et XVe siècles. Après cette sorte d'introduction, il fait connaître ce qu'étaient l'ajournement, la présentation, le défaut, le congé, et expose ensuite les principes de la demande et de la défense, les exceptions et les délais qui pouvaient être accordés ; ensuite il passe aux enquêtes, à l'audition des témoins, au serment, à l'expertise, etc. Enfin vient le jugement avec tout ce qui en découle, exécution des arrêts, frais, amendes, etc., ou l'arbitrage et l'accord. Quatre appendices et quarante-trois pièces justificatives terminent ce volume. A la fin, une table alphabétique de quatre-vingts pages permet de consulter facilement tout cet ouvrage et de profiter des renseignements qui y sont accumulés. M. Aubert s'est livré à de nombreux dépouillements de textes; de plus, il a eu recours à une quantité énorme de travaux dans lesquels il a puisé les détails les plus intéressants. Les notes placées au bas de chaque page feront connaître, mieux que tous les commentaires, quelle conscience l'auteur a apportée dans cette étude. Nous ne pouvons que le féliciter d'avoir accompli ce premier travail, espérant que dans d'autres volumes il achèvera une œuvre si bien commencée. JULES VIARD.

Comment les femmes ont été exclues en France de la succession à la couronne, par PAUL VIOLLET. Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*. T. XXXIV, 2e partie. Paris, C. Klincksieck, 1893, in-4 de 58 p. — Prix : 2 fr. 60.

Les États de Paris en février 1358, par le même. Extrait du même recueil. Ibidem, 1894, in-4 de 36 p. — Prix : 1 fr. 70.

Les deux mémoires dont je viens de transcrire les titres ont été communiqués par leur auteur à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en décembre 1892 (Cf. *Polybiblion*, t. LXVII, p. 85) et décembre 1893 (t. LXX, p. 179) ; mais les tirés à part, malgré la date qu'ils portent, ont été distribués il y a seulement quelques mois, et nous sommes moins en retard pour en parler qu'il ne pourrait sembler tout d'abord.

Dans le premier travail, M. Viollet étudie comment le principe de l'exclusion des femmes qui, lorsqu'il s'est posé pour la première fois, à la mort de Louis le Hutin et de son fils posthume le roi Jean, ne paraît point s'être imposé dès l'abord à l'opinion publique, s'est établi peu à peu en fait, grâce aux manœuvres habiles et à la ténacité de Philippe V;

puis a passé du fait dans le droit, de la pratique dans la théorie; si bien qu'à l'avènement de Philippe de Valois il n'était plus guère contesté. Mais alors l'ambition d'Édouard III a fait surgir une autre question : bien qu'exclue, la femme, selon les théories émises par le prétendant anglais et soutenues par lui dans des mémoires largement analysés par M. Viollet, aurait pu transmettre à son fils l'héritage de son père, le droit auquel elle ne pouvait prétendre. Cette doctrine a été abandonnée plus tard même par les Anglais, et le traité de Troyes contient la reconnaissance implicite du droit des Valois, l'aveu de leur légitimité.

Le deuxième mémoire, dans lequel M. Viollet fait preuve de la même érudition abondante et précise, nous apporte des détails nouveaux sur une assemblée des États à Paris, en février 1358, assemblée mentionnée par les chroniqueurs, mais sur laquelle les renseignements qu'ils nous fournissent étaient fort maigres. M. Viollet a retrouvé l'ordonnance qui a résumé les décisions prises par cette assemblée, et dont une bonne partie a passé dans l'ordonnance issue des états de Compiègne en mai 1358. C'est ce document qu'il analyse, publie et commente. Cette publication sera précieuse aux historiens du XIVe siècle. E.-G. L.

Pagan Ireland, *an archæological sketch; a handbook of Irish prechristian antiquities*, by W.-G. Wood-Martin, M. R. I. A. London, Longmans, 1895, in-8 de XXVII-689 p., cartonné. — Prix : 18 fr. 75.

Jusqu'à la dernière génération, les origines de l'histoire irlandaise avant le christianisme étaient traitées par les écrivains indigènes avec plus de patriotisme et d'imagination que de méthode et de critique. Les fables des chroniqueurs du moyen âge, semblables à celles que nos propres annalistes racontaient sur Francus, fils d'Hector, étaient encore acceptées comme vraies ou au moins comme traditions respectables. L'ouvrage de M. Wood-Martin sur l'Irlande païenne nous montre que cette ère de celtomanie patriotique est bien finie en Irlande, et que ces questions d'origine et d'histoire sont traitées d'une façon absolument scientifique.

M. Wood-Martin est un archéologue connu et estimé en Irlande; et dans le sujet qu'il traite ici, c'est l'archéologie qui est la principale source d'information, puisque l'histoire, la littérature et tout ce qui est document écrit sont postérieurs à l'établissement du christianisme. Mais, comme les descriptions de l'auteur s'étendent à la fois sur l'époque préhistorique et sur les temps historiques en tant qu'ils ont continué l'ancienne civilisation, c'est bien l'Irlande païenne que décrit M. Wood-Martin, même quand il descend aux temps modernes et jusqu'à notre époque. Voici un sommaire rapide du livre : ce que l'on sait de certain (par l'histoire) sur l'ancienne Irlande; — les rites funéraires, avec quelques digressions un peu longues sur l'hypothèse du canniba-

lisme; — les anciennes croyances et leurs traces dans les croyances et usages du temps présent (ce chapitre sera un des plus intéressants pour le grand public, quoiqu'il ne soit pas aussi précis et aussi nourri qu'on eût pu le désirer). Vient ensuite, avec de larges développements et de nombreuses gravures, la civilisation matérielle de l'ancienne Irlande; l'architecture, les instruments, les armes, les bijoux (surtout les bijoux d'or, extrêmement nombreux), les instruments de musique, les chars, les bateaux, les monuments mégalithiques, avec les pierres de tout ordre (y compris les amulettes).

Les philologues pourront critiquer certains détails, et surtout regretter que M. Wood-Martin n'ait pas emprunté davantage à ce qui est aujourd'hui publié et traduit de l'ancienne littérature irlandaise; mais, cette réserve faite, nous devons reconnaître que son livre présente un tableau très détaillé et richement illustré (plus de quatre cents gravures) de l'ancienne civilisation irlandaise. Les amateurs d'archéologie préhistorique trouveront ce livre particulièrement utile, comme leur fournissant le résumé de tout ce qui a été fait en Irlande dans ce domaine; et pour ceux qui voudront en savoir davantage, M. Wood-Martin a terminé son livre par une bibliographie du sujet qui occupe cinquante pages : c'est là un véritable service, quoique beaucoup de ces publications soient à peu près inaccessibles en dehors des Iles Britanniques. H. Gaidoz.

La Vita italiana nel cinquecento. I. *Storia.* II. *Letteratura.* III. *Arte.* Milan, Treves, 1894, in-12 de 618 p.

La quatrième année (1893) des conférences Ginori n'a pas été moins brillante que les précédentes. Il est curieux de constater que les conférences sur les questions d'art sont toujours sensiblement inférieures aux deux autres séries. Voici les sujets de ces conférences. Luigi Alberto Ferraï, sur *François Ier et Charles Quint*, a fait un brillant et superficiel résumé de l'histoire de ces deux princes; des observations justes et des hypothèses. Masi, sur *la Réforme en Italie*, a admis la venue de Calvin et de Du Tillet à Ferrare en mars 1536, a insisté sur le caractère religieux de l'Italie avant la Réforme, montré les trois tendances qui se sont produites au XVIe siècle, réforme plus radicale que celle de Luther, conciliation des doctrines, restauration catholique. Il a insisté sur Renée de France, dont il a fait ressortir le caractère résolument français et la politique purement religieuse. Del Lungo a fait un récit du *Siège de Florence*, long, diffus, mais éloquent. Dans sa leçon sur *les Conditions de l'Économie politique au XVIe siècle*, M. Jehan de Johannis combat deux idées trop absolues pour être vraies : que la découverte de l'Amérique et le déplacement des grandes routes commerciales aient été les causes de la décadence de Venise et autres villes italiennes : que la domination espagnole ait été assez lourde pour gêner le commerce en Italie. Il y

ajoute, comme causes non moins importantes, l'influence du luxe et du relâchement des mœurs, celle du protectionnisme d'état à état, et trace un tableau précis du mouvement financier du XVIe siècle. Rondoni a étudié avec éclat *Sienne au XVIe siècle*, de Pandolfo Petrucci à Blaise de Monluc, avec des aperçus sur les peintres, les factions et Pier Strozzi. Cesare Paoli a passé en revue, d'une façon succincte mais vigoureuse et claire, *les Écrivains politiques de l'Italie*, Macchiavelli, Donato Giannoni, Guicciardini, Burlamacchi, Paolo Parnta, Foglietta ; le poète Carducci a parlé plus en confrère qu'en critique de l'*Orlando furioso ;* il a fait notamment un brillant parallèle entre Dante, Arioste et Manzoni considérés tous trois comme auteurs et types d'une renaissance littéraire. Nencioni a parlé du *Tasse*, en montrant son caractère exceptionnel de sensibilité personnelle dans la Renaissance, et en détruisant les deux légendes du Tasse romantique et du Tasse névropathe. Une des conférences les plus ingénieuses est celle de Mazzoni sur *la Lirica del Cinquecento :* il en a montré le vide et l'imbécillité dans sa caricature, le lyrique Mariano Buonincontro de Palermo, et il a prouvé que la vraie lyrique est alors dans les chansons populaires et religieuses. Les conférences de Panzacchi sur *Raphaël* et de John Addington Symonds sur Michel Ange sont peu originales. Tommaso Salvini était un peu dépaysé dans le rôle de conférencier, il a dit cependant des choses fines sur le *Théâtre du XVIe siècle*, dont il a fait surtout d'abondantes citations. G.-A. Biaggi a traité avec éclat de la *Musique du XVIe siècle* et a déclaré que « la messe du pape Marcel est la pierre angulaire de l'art italien. »

On peut regretter que les directeurs de cette série de conférences n'aient pas su y faire entrer au moins un chapitre d'histoire pontificale, et une biographie typique d'un grand homme de guerre : s'il y manque Paul III Farnèse, André Doria, Emmanuel Philibert, le Titien, peut-on dire que l'on ait une image exacte des traits essentiels du XVIe siècle italien?

L.-G. Pélissier.

Carlo Emanuele I secondo i più recenti studi, da Giovanni Curti. Milano, tip. Bernardoni, 1894, gr. in-8 de 254 p.

On sait que les cérémonies patriotiques de septembre 1891 en l'honneur de Charles-Emmanuel de Savoie et l'érection de sa statue à Vicoforte ont remis en honneur ce prince, qui jusqu'alors avait été peu étudié, sauf par Ricotti et D. Carutti dans leurs ouvrages : *Storia della monarchia piemontese* et *Storia della diplomazia della corte di Savoia*. Beaucoup de travaux de détail, riches en documents inédits, mais parfois gâtés par une trop constante préoccupation laudative et des allusions latentes aux événements de ce siècle, ont alors paru. Il a semblé utile à M. Curti d'en faire un résumé et de renouveler, d'après leurs données, le portrait historique de ce guerrier malheureux. Peut-être eût-il

mieux fait d'attendre le résultat de la vaste enquête que poursuit en ce moment, sur le même sujet, à travers les documents originaux, le professeur Raulich, mais peut-être aussi qu'alors son livre n'aurait pas eu de raison d'être. Il ne faut pas chercher dans le volume de M. Curti plus et mieux que ce qu'il a voulu faire : on n'y trouvera rien de nouveau sur la vie du prince ni sur son gouvernement ; il y a même plus d'obscurité que n'en comportait l'état présent de la question, sur sa jeunesse et dans le tableau de quelques-unes de ses qualités caractéristiques, mais la biographie en général est élégante et se lit fort agréablement. Après quelques mots peu précis sur l'œuvre de restauration d'Emmanuel-Philibert, vient en douze chapitres l'histoire du long règne de Charles-Emmanuel, considéré comme homme politique et comme homme de guerre : I. Première tentative contre Genève (1582) ; négociations matrimoniales avec l'infante d'Espagne (1585) ; seconde tentative contre Genève (1586) ; occupation du marquisat de Saluces ; alliance avec la Ligue contre les huguenots et Henri IV, jusqu'au traité de Vervins (1589-1598). II. Affaire du marquisat de Saluces et traité de Lyon (1601). III. Politique espagnole, escalade de Genève, renversement de l'alliance et rapprochement avec la France ; projets d'une expédition en Orient, en vue de la conquête de Chypre et de la Macédoine. IV. Traité de Brosolo (1610) et attitude du duc après l'assassinat de Henri IV. V. Guerre de la succession de Mantoue jusqu'à la paix d'Asti (1615). VI. Nouvelle guerre avec l'Espagne. VII et VIII. Guerre de la Valteline ; affaire de Gênes ; conjuration de Vacchero. IX-X. Seconde succession de Mantoue et mort du duc à Savigliano (26 juillet 1630). XI. Portrait de Charles-Emmanuel poète, et ses relations avec les littérateurs. XII. Administration et travaux pacifiques. C'est donc un résumé fort suffisant de l'état actuel des connaissances de la critique historique sur la question de Charles-Emmanuel. On peut regretter que M. Curti n'ait pas essayé de fondre plus complètement les très nombreuses citations qu'il a faites dans le corps de son récit, et que son style en ait ainsi gardé une tournure étrange.

L.-G. Pélissier.

Les Derniers Mois de Murat. *Le Guet-Apens du Pizzo*, par le marquis de Sassenay. Paris, Calmann Lévy, 1896, in-12 de 306 p. — Prix : 3 fr. 50.

La dernière expédition de Murat et sa mort au Pizzo étaient jusqu'ici un des épisodes les plus célèbres et les moins connus de l'histoire contemporaine. Les récits fantaisistes d'Alexandre Dumas avaient attiré l'attention sur les derniers jours du roi de Naples, idéalisé sa figure et popularisé ses réponses à ses juges ; ils avaient laissé dans l'ombre toute la partie de sa vie qui s'étend entre son départ de Naples et son débarquement au Pizzo. Les historiens napolitains ou français n'avaient été ni

plus exacts ni plus complets que le romancier ; aucun d'eux n'avait réussi ni même cherché à expliquer par quel concours de circonstances et sous l'impulsion de quels mobiles Murat avait été amené à tenter une entreprise que ses amis et ses conseillers mêmes regardaient comme un coup de tête et qui nous apparaît aujourd'hui comme une folie. A ce double point de vue, M. de Sassenay est parvenu à corriger et à compléter les travaux de ses prédécesseurs et à composer un récit partout intéressant et parfois définitif.

Tout d'abord il a pu reconstituer presque heure par heure l'existence de Murat pendant ses derniers jours, en allant chercher, dans les brochures et les périodiques où ils avaient été publiés, les dépositions d'humbles témoins qui purent assister à son arrestation et à sa condamnation. Il est à regretter toutefois que l'auteur n'ait pas eu connaissance de celles qu'a recueillies M. Capialbi dans son dernier volume, et dont il aurait trouvé l'examen critique dans la *Rivista storica italiana* de janvier 1894. Ses recherches lui ont fourni une foule de détails caractéristiques qui donnent à son livre tout l'attrait d'un roman. Il n'est guère en effet d'aventures aussi dramatiques que celle de ce roi qui s'échappe de Naples sur un bateau de pêche ; traverse à grand'peine la flotte anglaise, parvient à se réfugier en Provence, où le surprend la réaction royaliste ; erre plusieurs jours dans les bois pour échapper aux bandes armées qui le menacent ; réussit à se jeter dans une barque qui le transporte en Corse au milieu d'une épouvantable tempête, se réfugie dans un village où il est assiégé par les gendarmes et défendu par les habitants, projette un débarquement en Toscane et finit par tenter une descente dans les Abruzzes ; il faudrait remonter jusqu'à Charles XII pour trouver une pareille suite de tragiques péripéties.

Avec le séjour en Corse commence la partie plus proprement critique du travail de M. de Sassenay. Comment « le même homme qui pendant son séjour en Provence ne songeait qu'à obtenir un asile des souverains alliés, se reprend-il pour ainsi dire, au lendemain de son installation à Vescovato, à l'idée de reconquérir le royaume qu'il venait de perdre et qu'occupait toujours l'armée victorieuse qui l'en avait chassé ? » Des documents récemment découverts permettent à M. de Sassenay d'élucider en partie cette question. Ce sont les lettres du baron de Koller, intendant général de l'armée autrichienne d'occupation à Naples en 1814 ; il en résulte que Murat fut attiré dans un guet-apens préparé par le ministre bourbonien Medici. Ce dernier, décidé à se débarrasser à tout prix de l'ancien roi, dont la présence en Corse l'effrayait, aurait, par menaces ou par corruption, obtenu de quelques-uns de ses partisans supposés qu'ils lui écrivissent des lettres destinées à lui représenter la population du royaume comme prête à se soulever, et celle du Pizzo comme particulièrement favorable à un débarquement. Ce fut sur la foi de ces

lettres, dont M. de Sassenay n'a pu malheureusement découvrir les auteurs, que Murat serait parti à la conquête de ses États. On sait quel accueil il devait y trouver.

Dans le dernier chapitre de son livre, l'auteur nous refait le récit du long supplice par lequel passa le malheureux roi avant de tomber sous les balles du peloton d'exécution ; il nous montre un Murat moins continuellement héroïque mais plus humain que celui de la légende, et le représente comme s'abandonnant lui-même en un instant de défaillance avant de se ressaisir pour mourir en héros. La fin du volume est remplie par la reproduction des principaux documents qui ont permis à M. de Sassenay de renouveler le sujet qu'il traitait : lettres de M. de Koller et correspondances diplomatiques. On ne pouvait mieux terminer un ouvrage que l'étendue des recherches faites et l'agrément de la narration rendent aussi instructif qu'attrayant. L. TARCENAY.

La Russie contemporaine, par J.-M. VILLEFRANCHE. *Les Tsars du XIXe siècle.* Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de LXV-352 p. — Prix : 4 fr.

L'histoire de la Russie attire de plus en plus l'attention du public français. Des ouvrages remarquables ont déjà paru sur ce sujet. Quelques écrivains ont même cru devoir se familiariser avec la langue russe, afin de pouvoir remonter jusqu'aux sources nationales, et leurs travaux y ont beaucoup gagné. M. Villefranche a adopté un autre système. Renonçant aux publications russes, il s'est borné aux livres publiés en France, soit par des Français, soit par des Russes. Même dans ce cercle restreint, il y a quelques lacunes regrettables : ainsi l'excellent ouvrage de M. Vandal, *Napoléon et Alexandre Ier*, n'est pas cité. Il est cependant d'une importance capitale, ne fût-ce qu'au point de vue des recherches et des nouveaux matériaux.

Cette réserve faite, nous constatons avec plaisir que le livre de M. Villefranche accuse un grand progrès sur les publications du même genre qui se faisaient, il y a encore quelques années, dans des conditions analogues. Volontiers nous rendons aussi justice au talent d'exposition de l'auteur. Il présente les choses par leur côté intéressant, les détails sont donnés avec mesure, de manière à ne jamais entraver la marche du récit. Après avoir parcouru ces pages, on aura une idée sommaire de l'histoire générale de Russie, traitée dans l'introduction, et l'on connaîtra les grandes lignes des six derniers règnes qui forment le sujet d'autant de chapitres. P. S. P.

Les Catacombes de Rome, par HENRI DE L'ÉPINOIS. Nouvelle édition revue, augmentée par PAUL ALLARD. Bruxelles, Alfred Vromant; Paris, A. Savaète, 1896, in-8 de 292 p. et 17 pl. — Prix : 4 fr.

Les admirables travaux du regretté commandeur de Rossi et des nombreux élèves qu'il a formés à la rigueur de sa méthode et animés de l'ar-

deur de son zèle, ont ressuscité à nos yeux la Rome chrétienne des premiers siècles ; l'histoire en a reçu des lumières nouvelles ; d'innombrables monuments sortis de l'ombre où ils étaient ensevelis sont venus apporter leur témoignage véridique contre les détracteurs de la foi catholique ; car c'est une admirable apologie des traditions de l'Église romaine qui est venue des catacombes ; la conformité des croyances des premiers chrétiens avec les nôtres est mise en évidence par ces monuments ; bien des points rejetés par le protestantisme comme des nouveautés se rencontrent dès les premières origines de la foi. Il n'est donc guère de connaissance, après celle des saintes Écritures, qui soit plus profitable à un catholique que celle des catacombes. L'un des meilleurs manuels élémentaires écrits en français, où l'on puisse s'initier à ces études, est assurément celui que feu le comte de l'Épinois, dont nos lecteurs ont apprécié autrefois les articles dans cette Revue, a publié sous les auspices de la Société bibliographique. La seconde édition de ce livre, datée de 1879, était épuisée ; la maison Vromant, de Bruxelles, a été bien inspirée de le réimprimer ; et comme naturellement depuis dix-huit ans de nouvelles fouilles ont amené de nouvelles découvertes qui rendaient nécessaire une refonte de l'ouvrage, elle s'est adressée pour ce travail délicat à M. Paul Allard. Nul homme en France peut-être ne pouvait le faire avec plus de compétence que le savant auteur de *l'Histoire des persécutions*, nul ne pouvait s'en acquitter avec plus de délicatesse que le traducteur ou plutôt l'adaptateur de *la Rome souterraine* de MM. Northcote et Brownlow. L'œuvre de M. Allard est ce qu'on pouvait attendre de lui : il a respecté autant que possible le texte de M. de l'Épinois ; il y a introduit toutes les additions nécessaires. Dans quelques pages en tête du livre, il a retracé la carrière scientifique et apprécié la valeur d'historien de M. de l'Épinois. Trois appendices, qui sont l'œuvre propre de l'éditeur, contiennent trois dissertations excellentes : dans la première, M. Allard établit que les mots DEPOSITUS, DEPOSITIO, tels qu'ils sont employés dans les épitaphes des catacombes, sont des termes propres à la langue ecclésiastique et que jamais les païens ne leur ont attribué un sens analogue ; la seconde est consacrée à l'épitaphe d'Abercius, dont la critique rationaliste allemande a tenté récemment une si étrange explication ; la troisième donne quelques indications sur la représentation des martyrs dans les catacombes. Un détail sans importance : pourquoi sainte Sotère est-elle désignée tantôt sous cette forme française, tantôt sous la forme gréco-latine Soteris ? Aux dix-sept planches d'une fort bonne exécution qui accompagnent le volume, nous aurions aimé qu'on joignît une carte où le lecteur eût pu se rendre compte de l'emplacement des divers cimetières.

Nous terminons en souhaitant de voir ce petit livre prendre la place à laquelle il a droit dans toute bibliothèque chrétienne. E.-G. LEDOS.

The Rise and development of the bicameral system in America, by Thomas-Francis Moran. *(John Hopkins university studies.)* Baltimore, the John Hopkins Press, 1895, in-8 de 54 p. — Prix : 50 cents.

English Institutions and the American Indian, by James Alton James. (Même collection.) Baltimore, the John Hopkins Press, 1894, in-8 de 59 p. — Prix : 25 cents.

Depuis longtemps déjà, historiens et économistes savent quel vif intérêt présentent, aux points de vue historique et politique, les publications mensuelles de l'Université John Hopkins. L'Amérique surtout, et plus particulièrement encore dans ce vaste continent les pays anglo-saxons, voilà les sujets qu'étudient avec une prédilection marquée les *fellows* de l'Université de Baltimore. Tantôt (comme l'a démontré un récent compte rendu) ils s'occupent de points de détail, sur lesquels ils font des travaux approfondis, tantôt ils abordent des études plus générales. Tel est le cas de M. Thomas-Francis Moran, qui vient de faire paraître une brochure intéressante sur l'origine et le développement du système des deux Chambres aux États-Unis. Il a essayé — et avec succès, — de retracer l'évolution historique de ce système depuis l'époque où, en 1632, il apparaît avec timidité dans le Massachusetts jusqu'à son incorporation dans la Constitution fédérale. Après avoir étudié successivement son histoire dans chacune des colonies de la Nouvelle-Angleterre (ch. I), du centre (ch. II) et du sud (ch. III) de la côte orientale des États-Unis, et noté soigneusement les causes différentes pour lesquelles les législatures coloniales se sont séparées en deux partis sur la question, l'auteur termine son travail en montrant comment le système des deux Chambres est entré dans la constitution fédérale ; il reconnaît aussi avec franchise que, si ce système est essentiellement américain, le principe qui en est le germe se trouve dans la constitution anglaise. C'est encore (M. Moran l'admet sans hésitation) sous l'influence consciente ou inconsciente d'un modèle anglais que le système a graduellement évolué aux États-Unis.

— A-t-il jamais existé une question indienne dans ce pays? On serait en droit d'en douter en voyant combien peu de place tiennent, dans les publications de l'Université John Hopkins, les travaux relatifs aux Indiens. A peine en peut-on citer un seul dans les onze premières séries des études historiques et politiques sorties de l'imprimerie de Baltimore (*Indian Money as a factor in New-England civilization*, de William B. Weeden, 1884). Et cependant, comme le remarque M. James (p. 7), la bibliographie de la question de l'esclavage est peut-être la seule à surpasser, aux États-Unis, celle de la question indienne. Aussi y a-il intérêt à résumer les différentes faces du sujet, et à en suivre les évolutions à travers le temps. M. James Alton James a tenté de le faire dans son travail sur les institutions anglaises et l'Indien américain. Bien que

constituant une simple esquisse, dans laquelle l'auteur, au lieu d'étudier l'ensemble des colonies de la côte orientale, a surtout noté ce qui s'était passé dans les trois pays de Massachusetts, de New-York et de Virginie, cette brochure est une œuvre de valeur, et digne d'être consultée, car elle constitue un excellent programme pour un livre plus considérable. On y relève de très curieux paragraphes, tels que celui sur l'esclavage des Indiens (p. 42-48), ou encore sur les anciennes tentatives des colons anglais pour l'éducation des Indiens (p. 49-57); mais il en est d'autres qui semblent insuffisants et écourtés, celui dans lequel il est traité de la répartition géographique des Indiens au début de la colonisation anglaise, par exemple (p. 8-9). Il faut encore reprocher à M. James de citer trop souvent Parkman comme une autorité scientifique, et de n'avoir annexé à son essai ni bibliographie ni carte. Mais un Français a-t-il le droit de se montrer sévère pour un auteur déclarant, avec une bonne foi remarquable, que les Anglais ont essayé d'employer, en Amérique comme dans l'Inde, les moyens diplomatiques dont nos compatriotes avaient fait usage avec un plein succès à l'égard des Indiens? (p. 12.) Cette seule remarque suffirait pour qu'il fût beaucoup pardonné à M. James s'il en était besoin ; et tel n'est nullement le cas.

HENRI FROIDEVAUX.

Supplément au Dictionnaire des devises historiques et héraldiques, par HENRI TAUSIN. Paris, Lechevalier, 1895, 2 vol. in-12 de 580 p. et 152 p. de table. — Prix : 10 fr.

Nous avons déjà eu à nous occuper des premiers volumes de ce recueil qui, aujourd'hui, est doublé par ce nouveau supplément, et rien ne prouve que nous ne verrons pas, dans quelque temps, encore un second supplément. Il n'y a pas à insister sur l'utilité de cette collection de devises qui, avec le travail de M. de Renesse, est d'un grand secours aux archéologues et aux héraldistes pour retrouver les blasons dont on cherche à déterminer les titulaires. Dans ces volumes nous constatons un perfectionnement qui n'est peut-être pas assez généralisé ; ce sont des indications de dates et de faits expliquant l'origine de quelques devises. — Signalons aussi l'excellente préface due à feu Alcide Georgel.

L'origine des devises a une certaine importance; elle peut, par la date, faire connaître si la devise est traditionnelle, si elle se rattache à un événement historique, si elle est simplement due au caprice moderne de quelque individualité qui cherche à être originale. Il peut arriver qu'on se trouve en présence de légendes familiales — j'ai grande défiance de ces légendes — que l'éditeur n'a pas à discuter, certainement, mais que le lecteur a le droit d'apprécier.

A. DE B.

Vieilles Chevaleries. *Les Ordres de l'épée*, par le vicomte Oscar de Poli. Paris, Conseil héraldique de France, 1894, in-8 de 50 p.

Inventaire des titres de la maison de Billy, par le vicomte Oscar de Poli. Paris, Conseil héraldique de France, 1894, petit in-8 de xlv-300 p. avec six planches.

A l'occasion de deux chartes latines du milieu du xiie siècle, qui se trouvaient dans le chartrier de l'abbaye du Lieu-Restauré (diocèse de Soissons) et dont il prend soin de nous donner la traduction (p. 7 et suiv.) et le texte original (*Preuves*, V et VI, p. 38 et suiv.), M. le vicomte O. de Poli recherche avec beaucoup d'érudition qui étaient deux personnages dont elles mentionnent les noms : M. de la Chapelle et un certain Pierre Bremond, maître et gardien des terres de l'ordre de l'Épée en France. M. de la Chapelle n'était autre que Milon de la Chapelle, qui, ayant encouru la colère du roi d'Angleterre Henri II et de Guillaume comte de Glocester, parce qu'il avait osé prétendre à la main de leur cousine et mère, recourut à frere Pierre Bremond pour désarmer l'ire de ses puissants ennemis. Ce dernier est identifié par le savant auteur avec Pierre Bremond, ambassadeur de Henri II d'Angleterre, en 1183, auprès du pape Lnce III. Ces points une fois acquis, M. de Poli précise quel était cet ordre de l'Épée, dont Pierre Bremond fut dignitaire vers le milieu du xiie siècle. Il nous montre à merveille que ce n'est pas à l'ordre de l'Épée de Chypre que, vers 1156, appartenait frère Pierre Bremond, et que force nous est de nous retourner vers le très illustre ordre de Saint-Jacques de l'Épée.

Comme le dit avec beaucoup de vérité l'auteur en terminant sa très intéressante brochure, à la suite de laquelle se trouvent rapportées onze preuves des ordres de l'Épée, suivies elles-mêmes d'un index fort utile des noms : « Si restreint que soit le cadre de cette étude, elle a du moins cette heureuse fortune d'apporter de précieux documents inédits à l'ordre chevaleresque de Santiago, et un augment d'honneur historique à ce vieux et noble nom de Bremond d'Ars, justement inscrit au premier rang dans le Livre d'or du Conseil héraldique de France. »

— Estimant avec juste raison que rien n'est plus propre à faire la lumière qu'un inventaire chronologique des titres de la famille dont on recherche la généalogie, puisque l'indication des sources rend aisée la vérification de chaque article et fixe pour les érudits le degré d'autorité qu'il comporte, c'est à ce procédé qu'a eu recours M. le vicomte Oscar de Poli pour établir, avec une entière certitude historique, la généalogie de l'illustre maison de Billy. L'érudit auteur, désireux de dresser un inventaire aussi complet que possible des titres de cette maison, ne s'est point contenté d'y analyser uniquement les actes authentiques ; il a pris le soin d'y mentionner également, en les résumant, tous les documents qui sont de nature à préciser le point de jonction ou à démontrer l'inanité

des prétentions des familles homonymes. L'inventaire qu'il nous offre est donc, ainsi qu'il l'écrit lui-même, « le recueil de tout ce que l'on a pu découvrir sur le nom, de tout ce qui peut éclairer sur ses origines, sur le berceau, les migrations, les vicissitudes de la race, en un mot de tous les matériaux d'une consciencieuse histoire généalogique. »

Le livre s'ouvre par une *Introduction*, dans laquelle M. de Poli commence par rechercher l'étymologie du nom de la famille de Billy et par nous indiquer les sources généalogiques; puis il nous retrace les origines de cette maison, nous dépeint ses armoiries et passe rapidement en revue les différentes familles du nom de Billy, Billey, Billé, dont il rencontre la trace dans nos anciennes provinces, en indiquant pour chacune d'elles s'il est encore possible de la rattacher au tronc des seigneurs de Billy-sur-Ourcq. Cette remarquable et savante introduction est suivie de l'inventaire des titres de la maison de Billy, qui ne contient pas moins de douze cent dix-neuf numéros en y comprenant les *Addenda*, dont toutes les dates sont en style moderne, et dont la pièce la plus ancienne remonte à la fin de la première moitié du VIIe siècle (année 647). Viennent ensuite deux *Index* fort utiles, l'un des sources et l'autre des noms de famille.

Le présent ouvrage ne manquera pas, par le soin qui a présidé à sa confection, de recevoir le meilleur accueil de tous ceux qu'intéressent les questions de généalogie et de leur paraître, ainsi qu'à nous, un véritable modèle du genre. P. L.-L.

La Vie de Mirabeau, par Alfred Stern, professeur à l'école polytechnique fédérale de Zurich, traduite de l'allemand. Paris, Bouillon, 1895, 2 vol. in-8 de 395 et 398 p. — Prix : 15 fr.

Cet ouvrage du distingué professeur de Zurich est un des nombreux livres dont le centenaire de 1789 a provoqué la publication en France et à l'étranger. M. Stern a pensé que le « centenaire ne pouvait se passer sans voir naître un travail allemand relatif au personnage le plus grandiose de cette révolution incomparable, » et il a « osé faire paraître une biographie de Mirabeau en deux volumes, » et à Berlin encore! (Crombach, 1889.) Il a pu mettre à profit, « grâce à la libéralité de leurs administrateurs, » les Archives nationales et celles des Affaires étrangères à Paris, les archives d'État de Vienne, de Berlin et de Neuchâtel. M. Charles de Loménie, qui a continué les études importantes, si malheureusement interrompues par la mort de son père, lui a gracieusement communiqué des documents dont il disposait. Enfin, la publication de la deuxième partie des « Mirabeau » lui a permis de mettre la traduction française de son ouvrage tout à fait à jour. Il s'est servi, d'ailleurs, de tous les ouvrages français ou étrangers qui pouvaient l'aider. Sa bibliographie est des plus riches.

La Vie de Mirabeau est divisée en deux parties : 1° Avant la Révolution ; 2° Pendant la Révolution. Elles font chacune l'objet d'un volume. La première partie a été traduite par MM. Lespès, Pasquet et Pierre Péret. Elle traite successivement : de la famille de Mirabeau ; de son père ; de son père comme écrivain ; de la guerre entre ses parents ; de sa jeunesse ; de ses difficultés domestiques et de son emprisonnement à Manosque, au château d'If et au fort de Joux ; de sa captivité à Dijon ; de sa captivité à Vincennes ; des procès de Pontarlier et d'Aix ; de son séjour en Angleterre ; de son voyage en Allemagne ; de son séjour à Brunswick ; de la convocation des États généraux ; des élections. La seconde partie, traduite par M. H. Busson, est l'histoire de la vie politique de Mirabeau. L'auteur y passe en revue : l'ouverture des États généraux ; l'effondrement du gouvernement ; les décrets du 4 août et la déclaration des droits de l'homme ; les débats sur l'état des finances ; les journées d'octobre ; les relations avec le comte de Provence ; Mirabeau au service du Roi ; les tentatives pour renverser Lafayette ; l'enquête du Châtelet ; le rapprochement avec les jacobins ; l'alliance avec Montmorin ; Mirabeau et la politique étrangère ; la présidence de l'assemblée ; la fin.

Le texte de M. Stern, qui n'est point par trop germanique et participe même, souvent et dans une très louable mesure, des qualités littéraires françaises, a été fort bien rendu par les traducteurs. J. Meynier.

Un Homme de bien. Honoré Arnoul, fondateur de la Société nationale d'encouragement au bien, par J. de la Faye. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de 229 p., avec portrait.—Prix : 2 fr. 50.

M. J. de la Faye, l'aimable et fécond auteur des biographies du général de Sonis, de l'amiral Courbet et de plusieurs autres, vient d'entreprendre le récit de la vie d'un des grands bienfaiteurs de l'humanité : Honoré Arnoul. Il convient de lui en savoir gré, car c'est à peine si les jeunes gens connaissent aujourd'hui, même de nom, cet admirable chrétien qui toujours conforma ses actes à cette belle devise qu'il avait adoptée : Aimons-nous, aidons-nous. Né pauvre, il parvint à force de travail à conquérir une situation honorable ; ce qui stimula ses premiers efforts, ce fut le désir d'épouser une personne plus fortunée que lui. Il y réussit, mais eut la douleur de la perdre peu de temps après son mariage. Dès lors, il se consacra tout entier à la littérature d'abord, puis aux œuvres philanthropiques et chrétiennes. Il fut quelque temps le secrétaire d'Émile de Girardin pour la rédaction du journal *la Presse;* mais il ne tarda pas à se séparer de cet égoïste et sceptique écrivain. Il fonda la Société d'encouragement au bien, qui récompense largement les actes de vertu et les bons livres. Sur cette institution rapidement prospère, il greffa successivement la Société libre d'instruction et d'éducation populaires, l'Union centrale des sauveteurs et la Société du sou du bon

Dieu. Il mourut au commencement de 1893, plein de jours et d'œuvres ; son confesseur et ami, l'abbé Lanusse, s'écria sur sa tombe à peine fermée : C'était un saint !

Tel est l'homme dont M. J. de la Faye nous conte la vie de sa plume élégante et nerveuse ; c'est un grand exemple à mettre sous les yeux de la jeunesse, et son livre est de ceux qu'on ne saurait trop répandre dans les bibliothèques populaires. COMTE DE BIZEMONT.

BULLETIN

Le Miracle et ses contrefaçons, par le P. DE BONNIOT. 5e édit. Paris, Retaux, 1895, in-12 de XVI-488 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous n'avons pas à analyser cet excellent ouvrage déjà bien connu des lecteurs. Nous nous contentons d'annoncer sa cinquième édition. Cela seul est un éloge et prouve l'accueil empressé que lui a fait le public. Aussi ce livre offre-t-il un vif intérêt. Il n'est personne dont la curiosité ne soit piquée par le récit de ces faits extraordinaires de possession, de magie, de spiritisme, d'hypnotisme, etc. Tout le monde les lit avec plaisir quand ils sont racontés avec l'humour et l'entrain qu'y apportait le P. de Bonniot, et avec profit, quand ils sont jugés aux lumières de la foi par une raison aussi ferme qu'impartiale. Nous recommandons particulièrement aux lecteurs sérieux le premier chapitre, qui est une dissertation magistrale sur la nature du miracle. D. V.

L'Enseignement de l'histoire et de la géographie dans les collèges, par R. HORNER. Fribourg (Suisse), Librairie de l'Université (B. Veith), 1895, in-8 de 63 p. — Prix : 0 fr. 80.

Brochure qui présente un réel intérêt, mais qui appelle aussi les critiques. L'auteur, en effet, ne semble pas avoir connu toutes les études pédagogiques sur l'enseignement de la géographie et de l'histoire publiées en France dans ces derniers temps, soit dans le *Bulletin de correspondance universitaire*, soit dans la *Revue universitaire*. Il ignore (ou du moins il ne cite nulle part) le travail de M. Pâquier sur l'*Enseignement de la géographie* et la conférence de M. Marcel Dubois aux anciens élèves de l'École normale de la Seine (*Bullet.* de juin 1893). Il a en outre le grave tort de ne pas condenser en quelques lignes, à la fin de son travail, les différentes indications pratiques qu'il a données au cours de son exposé. La plaquette de M. Horner, malgré ces réserves, sera lue avec plaisir par tout le monde, même par les professeurs dont elle critique les méthodes d'enseignement. HENRI FROIDEVAUX.

Les Soirées de ma tante Rosy, par JEAN MACÉ. Paris, Hetzel, s. d. (1895), in-12 de 330 p., illustrées de 34 dessins et figures. — Prix : 3 fr.

Le talent de M. Jean Macé, pour mettre la science à la portée des jeunes intelligences, est établi par le succès de *la Bouchée de pain* et d'autres ouvrages analogues. L'exposé de l'astronomie, que nous présentent *les Soirées de ma tante Rosy*, répond à ce qu'on devait attendre de lui. Cette belle science s'y trouve résumée d'une façon vraiment très complète, généralement très exacte et en même temps attrayante. L'auteur trouve moyen de faire comprendre d'une manière suffisante, meme la partie mathématique,

traitée, cela va sans dire, sans le secours de formules ou de constructions géométriques. La forme dialoguée qu'il a adoptée permet une agréable liberté d'allures et quelques digressions qui reposent l'esprit ; elle encourage le jeune lecteur par une apparence et un titre moins austères.

M. Jean Macé est, chacun le sait, le fondateur de la Ligue de l'enseignement et l'un de ceux qui ont le plus contribué, en France, à la laïcisation de l'instruction. On ne sera donc pas surpris si, en présence des merveilles du ciel, sa pensée ne s'élève pas au delà d'une froide admiration et ne songe pas à s'incliner devant le divin Auteur de ces merveilles ; cependant, si Dieu n'est pas appelé, il n'est pas totalement exclu : son nom est prononcé deux fois, si j'ai bien compté. La laïcisation n'est pas encore absolue.

Dans le détail, nous aurions un certain nombre d'erreurs à relever. Ainsi le volume de la lune est le cinquantième et non le cinquante-neuvième de celui de la terre (p. 19) ; c'est par les éclipses et non par les occultations du satellite de Jupiter que Rœmer a mesuré la vitesse de la lumière, et l'explication du procédé est donnée peu exactement (p. 65). Les étoiles filantes ne forment pas des anneaux tournant autour du soleil ; elles se meuvent sur des orbites presque paraboliques et il eût été préférable de n'en parler qu'après les comètes (p. 121). L'étymologie de « nébuleuse » serait plutôt *nebula* que *nubilum* (p. 141). Le mot de « directrice » est employé plusieurs fois (p. 156 et suiv.) pour désigner la droite sur laquelle est placée le grand axe d'une ellipse. C'est une erreur. E. Daram.

La Configuration du système solaire. — Le Mouvement apparent de la sphère céleste. — Le Mouvement apparent du soleil, par August Tischner. Leipzig, Gustav Fock, 1895, in-18 de 58 p.

M. Tischner est décidément infatigable, infatigable autant qu'incompréhensible, ce qui n'est pas peu dire. Remercions-le, du moins, d'avoir réuni trois de ses œuvres sous la même couverture ; cela nous dispensera de répéter trois fois la même chose. Le style étonnamment tudesque dans lequel il écrit a cependant un avantage. Il permet de supposer que si l'on comprenait, on découvrirait peut-être une idée sous ces phrases étranges. Mais je dois charitablement avertir le lecteur que le peu qu'on parvient à comprendre n'est pas favorable à cette supposition. Ainsi, nous apprenons (p. 8) que la ligne décrite par le soleil en marche est dans le plan de l'équateur céleste, « d'où il suit que c'est la position du soleil qui détermine celle de l'équateur. » Et la figure de la page 10 nous montre toutes les planètes échelonnées sur un cône dont le soleil occupe le sommet, dont l'axe est l'équateur céleste « ou ligne dans laquelle le soleil marche, » et dont l'ouverture est le double de l'obliquité de l'écliptique !

Après cela, il faut tirer l'échelle et supplier M. Tischner de nous épargner ses envois pour l'avenir. E. Daram.

Essai sur la théorie des nombres ; *premiers éléments*, par T.-J. Stieltjes. Paris, Gauthier-Villars, 1896, in-4 de 103 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le professeur à la Faculté des sciences de Toulouse, dont la mort prématurée a interrompu les travaux, a présenté dans cet essai quelques vues originales sur la divisibilité des nombres, les congruences, les équations linéaires indéterminées et les systèmes de congruences linéaires, bien que la plupart des théories exposées dans ce livre soient empruntées au célèbre mémoire de M. H.-J. Stephen Smyth sur la théorie des nombres, et à la

théorie des formes linéaires de Frobenius. L'auteur a joint à ce travail de précieux renseignements bibliographiques. H. Courbe.

Traité élémentaire d'électricité, par J. Joubert. Paris, Masson, 1895, in-12 de xvi-565 p. — Prix : 8 fr.

Traité élémentaire d'électricité, par Ed. Branly. Paris, Poussielgue, 1895, in-8 de viii-212 p. — Prix : 8 fr. 75.

Cours élémentaire d'électricité, par B. Brunhes. Paris, Gauthier-Villars, 1895, in-8 de vii-265 p. — Prix : 5 fr.

C'est la troisième édition de l'ouvrage publié par M. J. Joubert, autrefois professeur au collège Rollin et maintenant inspecteur général de l'instruction publique. Tout en augmentant le nombre des chapitres et en ajoutant d'assez longs développements, l'auteur a conservé le caractère de ce livre ; c'est un exposé simple, mais complet, de la théorie de l'électricité telle qu'on la conçoit aujourd'hui, et des applications qui s'y rattachent. Les chapitres relatifs aux *Diélectriques*, au *Magnétisme*, à l'*Électromagnétisme*, aux courants alternatifs et aux oscillations électriques, sont ceux qui ont reçu les modifications les plus importantes. Soigneux d'écarter les hypothèses, mais exact et concis dans l'exposé des faits, M. Joubert n'exige du lecteur que les notions élémentaires des mathématiques, pour l'initier à la connaissance des phénomènes électriques : son livre peut servir d'introduction à une étude plus approfondie de cette science encore mystérieuse, et dans laquelle le luxe des formules ne suffit pas toujours à masquer l'indigence d'explications satisfaisantes.

— Le but de M. Branly est, comme celui de l'ouvrage précédent, d'initier les commençants à la connaissance des phénomènes électriques. Mais mieux inspiré, croyons-nous, que M. Joubert, le savant professeur de l'Institut catholique a écarté systématiquement les mathématiques d'une étude élémentaire dont le caractère doit être purement expérimental. Il ne faudrait pas croire cependant que cet exposé perde en clarté et en précision à cette sage élimination d'un élément étranger à l'objet dont il est question. Les applications industrielles sont suffisamment indiquées, et de nombreux exercices numériques d'un genre tout nouveau et conformes à l'état actuel des connaissances électriques rendront de grands services soit aux élèves, soit aux maîtres ; on trouverait difficilement ailleurs un recueil de ce genre; nous regrettons cependant que toutes les solutions aient été indiquées dans un livre destiné à devenir classique.

— Dans l'ouvrage de M. Brunhes, nous avons un cours fait aux élèves de la section du Génie civil de l'Institut industriel du nord de la France. Le but est d' « introduire d'une façon rigoureusement scientifique, mais aussi élémentaire que possible, toutes les notions indispensables pour l'étude de l'électrotechnique. » Aussi l'auteur s'abstient-il à dessein de recourir aux comparaisons empruntées à l'hydrodynamique; faut-t-il l'en louer? Sans doute comparaison n'est pas raison; mais les analogies aident à comprendre des faits et des théories qui demeurent parfois obscurs quand on les considère isolément. Rien ne paraît plus légitime que de tâcher de s'expliquer à soi-même un phénomène physique en le rapprochant d'un autre, même d'un genre différent; la nature dans sa variété nous présente une assez large unité pour justifier cette méthode, dont l'expérience d'ailleurs a montré l'efficacité. Mais nous ne pouvons que féliciter l'auteur de s'être refusé à « asseoir une idée physique essentielle sur des notions mathématiques. » Ces remarques suffisent à faire saisir le caractère particulier de cet ouvrage

« utile surtout, dit son auteur, aux personnes qui ont appris les éléments de l'électricité à une époque déjà vieille de quelques années. » Comme détails, nous nous bornerons à signaler les remarques sur l'énergie perdue par l'hystérésis, et l'intéressant chapitre sur les unités électriques, avec les modifications introduites en 1893 par le Congrès d'électricité de Chicago.

H. C.

Leçons élémentaires de télégraphie électrique, par L. Michaut et L. Gillet. 2e éd. Paris, Ganthier-Villars, 1895, in-12 de x-232 p. — Prix : 3 fr. 75.

Il y a dix ans, MM. Michaut et Gillet publiaient la première édition de ces leçons comme un vade-mecum destiné à procurer aux opérateurs la solution sûre et rapide des cas embarrassants qui peuvent se présenter dans la manipulation des appareils télégraphiques. Ce n'est donc pas un ouvrage scientifique, mais un manuel que l'expérience professionnelle des auteurs rendra particulièrement utile aux jeunes gens destinés à suivre la même carrière. La nouvelle édition complète l'ancienne, surtout relativement aux unités de résistance, d'intensité et de force électromotrice. Quelques problèmes résolus en appendice sont propres à faire saisir les notions usuelles exposées dans le corps de l'ouvrage.

H. C.

Les Auteurs grecs du baccalauréat au point de vue théorique et pratique, par M. L., ancien professeur de rhétorique. Tome I : *Les Poètes*. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1896, in-12 de 294 p. — Prix : 2 fr.

Le jour où disparaîtra le baccalauréat, ce qu'il faudra le moins regretter, ce sont les manuels, sommaires et abrégés de toute espèce qu'il a fait naître et qu'il continue à faire vivre : mais jusque-là tout procédé destiné à en faciliter la préparation sera le bienvenu auprès de la plupart des élèves, sans en excepter quelques-uns de leurs maîtres.

Dans ce tome Ier, à s'en tenir à la lettre des programmes, trois noms seulement auraient dû trouver place : Eschyle n'est pas « un auteur du baccalauréat. » L'auteur a pensé néanmoins, non sans raison, que le rôle de Sophocle et d'Euripide ne pouvait être ni expliqué ni compris si on laissait absolument de côté le vieux poète dont le génie leur a frayé si glorieusement la voie. Au même titre la poésie lyrique des deux siècles précédents n'aurait-elle pas des réclamations à faire entendre? Dans le développement des formes littéraires tout se tient, tout s'enchaîne, et cet enchaînement est forcément brisé dans des livres tels que celui-ci.

Rendons à M. L. cette justice qu'il a corrigé ce défaut autant qu'il était en lui par la largeur de ses vues : outre des considérations théoriques assez étendues sur l'épopée et sur le drame, il n'a négligé aucun des divers sujets de dissertation qui se posent au sujet des trois poètes grecs inscrits dans le plan d'études de nos collèges : ainsi, à propos d'Homère, les théories de Boileau sur le merveilleux, le caractère des dieux et des héros dans l'*Iliade*, Andromaque considérée successivement chez Homère, Euripide, Virgile et Racine, le parallèle entre l'épopée grecque et nos vieilles chansons de gestes, etc. Dans la partie biographique, si courte qu'elle soit en raison de la pénurie de nos renseignements, il y aurait, à mon sens, plus d'une ligne inutile ou même fâcheuse à supprimer. Le luxe des dissections, divisions et subdivisions est poussé bien loin : si la clarté du détail y gagne, la netteté de l'ensemble en souffre. Des emprunts suffisamment discrets sont faits à nos meilleurs critiques, MM. Croiset en tête : parmi les jugements qui semblent appartenir plus particulièrement à l'auteur, il en est d'ingénieux

habilement exprimés, et d'autres contestables, au moins sous la forme qu'ils revêtent, par exemple lorsqu'à la page 183 on lit que « le rayon qui éclaire la plupart des physionomies dont se compose la galerie de Sophocle n'est autre que le sentiment de l'amour. »

Maintenant cet ouvrage, ou tout autre conçu sur le même plan, ne sera-t-il pas jugé trop étendu, trop savant, disons le mot, trop consciencieux par l'insouciance et la paresse, tandis que l'élève vraiment intelligent, vraiment studieux, préférera s'attacher à d'autres guides qui ne lui laisseront ignorer aucun des éléments dont l'harmonie constitue le secret de la grande poésie ou de la grande éloquence en Grèce? Voilà le problème que je me pose en terminant ce compte rendu. C. Huit.

La Campagne bimétalliste, par le comte Rochaïd. Paris, Guillaumin, 1895, in-16 de 164 p. — Prix : 2 fr.

Revenant à une question d'un intérêt très actuel qu'il avait déjà abordée dans son *Libre-échange monétaire*, le comte Rochaïd combat, avec beaucoup de verve et de vivacité, la campagne bimétalliste, dans laquelle se laissent engager nombre de protectionnistes et d'agriculteurs. Il est trop facile d'expliquer les souffrances de l'agriculture française par la dépréciation de la monnaie de certains pays importateurs de céréales : mais, en réalité, nous recevons très peu de blé des Indes, et ce qui nous rend la concurrence difficile, ce sont, avec la cherté de la main-d'œuvre, les charges fiscales exceptionnelles dont nous sommes écrasés. — On dit que l'appréciation de l'or a produit une baisse générale des prix. Mais tous les prix n'ont pas baissé; leur marche révèle surtout un grand phénomène économique, qui opère lentement une sorte de révolution sociale : l'avilissement du capital et le renchérissement des salaires. Pourquoi donc le métal argent trouve-t-il de si chauds défenseurs ? Les États-Unis détiennent un stock gênant de cette marchandise dépréciée. En Angleterre, les tenanciers irlandais espèrent, grâce à lui, alléger leurs charges, et les industriels du Lancashire lutter plus facilement contre leurs concurrents d'Orient. En Prusse, les agrariens lui demandent secours contre les blés de la Russie et les créanciers hypothécaires. L'auteur conjure la France de ne pas renoncer à la situation privilégiée que lui donnent ses réserves d'or, pour faire naïvement le jeu de ses voisins embarrassés et des spéculateurs inflationnistes.

Baron J. Angot des Rotours.

Considérations sur l'état de la France, par le comte de Chaudordy. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de vii-69 p. — Prix : 1 fr.

L'état de la France est effrayant pour qui ne s'arrête point à la surface des choses. Le comte de Chaudordy l'expose avec le sentiment inquiet d'un vrai patriote et l'autorité d'un homme qui a rempli de hautes fonctions. On ne lui reprochera pas de pousser au renversement des institutions. Il les admet; mais il montre les périls du régime parlementaire tel qu'il est pratiqué, et indique les réformes qui lui paraissent souhaitables. On ne trouve dans le régime actuel ni autorité ni responsabilité : de là le gaspillage des finances. La démoralisation s'accroît tous les jours, parce que l'on ne s'occupe que de l'instruction et nullement de l'éducation. La religion, qui est la meilleure garantie de l'ordre et du patriotisme, est incessamment combattue. M. de Chaudordy n'a pas de peine à montrer qu'à tous ces points de vue notre politique est absolument contraire à celle des républiques pros-

pères. Hélas! ces sages avis seront-ils entendus? Nous craignons qu'ils ne parviennent ni assez haut ni assez bas. Le peuple, que l'on conduit par des mots, est hors d'état de les comprendre, et dans les régions gouvernementales, on a un parti pris : celui de détruire la religion. Les opportunistes essayaient d'y arriver sans nuire sensiblement à la prospérité publique. Les radicaux n'auront pas même ce scrupule. D. V.

La Guerre et la frontière du Rhin. *La Solution*, par Jean Heimweh. Paris, A. Colin et Cie, 1895, petit in-12 de III-111 p. — Prix : 1 fr.

Le *Polybiblion* a signalé à plusieurs reprises les travaux, tout de verve et de polémique, de M. Heimweh en faveur du droit des Alsaciens-Lorrains. MM. Pan-Ayran et Love, citoyens américains, proposent de partager l'Alsace-Lorraine : la partie qui parle allemand irait à l'Allemagne ; celle qui parle français à la France. A quoi M. Heimweh répond que ce sont précisément les Alsaciens les plus rapprochés de l'Allemagne par le langage et par la position sur la frontière qui émigrent en plus grand nombre. Pour lui, la solution consisterait à neutraliser l'Alsace-Lorraine avec Strasbourg ville libre. L'Allemagne serait indemnisée par une somme d'argent et par la cession d'une bonne colonie. D'un autre côté, M. Wirth reconnaît à tous les peuples le droit de choisir leur gouvernement, et il refuse aux Alsaciens le droit de choisir une autre patrie que l'Allemagne : il était facile de le mettre en contradiction avec son propre principe. Chemin faisant, il s'attaque à Louis XIV « le poliorcète » et prend à partie les langues mortes, le grec et le latin. *Non erat his locus.*

« Les circonstances paraissent propices pour une transaction. La France et l'Allemagne viennent d'agir de concert dans l'extrême Orient, d'accord avec la Russie.... Si la France et l'Allemagne continuaient à s'entendre pour affermir la paix de l'Europe, en appliquant le même principe à notre continent, la question d'Alsace-Lorraine se trouverait résolue. » Les dernières manifestations de l'empereur Guillaume en ces provinces sont-elles de nature à encourager l'espoir d'une solution de cette nature ? A. d'Avril.

L'Anglais est-il un juif? *Mœurs anglaises*, par Louis Martin. Paris, Savine, 1895, in-12 de 400 p. — Prix 3 fr. 50.

Le mot anglais *hurrah !* ressemble tant soit peu au mot hébraïque *houzé;* lord Aberdeen, gouverneur du Canada, et certains Écossais présentent « le type du juif brun, avec les cheveux collants, le teint pâle, les formes insexuelles et sans vigueur ; » les noms de baptême anglais contiennent en assez notable quantité des noms juifs christianisés, tels que *Dan*, abréviation de Daniel, Joe, abréviation de Joseph....; il n'en faut pas davantage à M. Louis Martin pour affirmer que les mots « anglais » et « juifs » sont identiques.

Quant aux « mœurs anglaises, » dont parle le sous-titre, elles sont étudiées de façon bien superficielle et bizarre. L'auteur parle surtout des sémites et des francs-maçons d'Europe et d'Algérie ; il a recueilli une foule d'anecdotes, d'extraits de journaux sur les sujets les plus variés. Quelques-uns de ces documents sont curieux, mais leur nombre est minime. Quant à la conclusion de ce singulier volume, je la cite sans la commenter : « Nous ne doutons pas que les nations européennes ne finissent par mettre hors la loi les races anglaise, juive et chinoise, races disqualifiées, et par les prier de vouloir bien garder chez elles leurs ambassadeurs » (p. 392). R.

Les Chroniqueurs français du moyen âge, études, analyses et extraits, conformes au programme de l'enseignement moderne, par A. Debidour et E. Étienne *(Bibliothèque de l'enseignement moderne)*. Paris, Lecène, Oudin et Cie, 1895, in-18 de 401 p. — Prix : 5 fr.

Après avoir été inscrits au programme de l'enseignement secondaire classique, les chroniqueurs français du moyen âge ont pénétré dans l'enseignement secondaire moderne. L'on n'a point voulu que notre vieille littérature nationale fût lettre morte pour les jeunes Français qui n'entendraient point le grec et le latin. Et certes nul choix ne pouvait être meilleur que celui de Villehardouin, de Joinville, de Froissart et de Comines pour la représenter. Leur langue est d'une clarté suffisante, aussi pour les comprendre n'est-il pas besoin de l'initiation qu'auraient exigée des textes purement littéraires de la même époque. Au reste, les éditeurs du présent volume n'ont rien négligé pour que les élèves auxquels il s'adresse ne fussent point rebutés par les difficultés du texte. Les notes historiques, géographiques et philosophiques sont distribuées en assez grand nombre au bas des pages pour leur permettre de résoudre aisément toutes celles qui pourraient les arrêter. Les extraits de chacun de nos grands chroniqueurs sont précédés d'une notice où les éditeurs font connaître la vie et le caractère de l'écrivain, sa valeur historique et son mérite littéraire, permettant ainsi à l'enfant de tirer un plus grand profit de sa lecture. Suivant en cela l'exemple donné dans certaines éditions classiques des chroniqueurs français, MM. A. Debidour et E. Étienne ont relié leurs extraits de Villehardouin, de Joinville, de Froissart et de Comines par une étude abrégée des chroniqueurs de quelque renom qui se placent entre eux, en suivant l'ordre des temps. De la sorte, nous avons sous les yeux un tableau complet de l'évolution historique accomplie depuis la formation de la prose française jusqu'au début de la Renaissance. Des notions sommaires sur les déclinaisons et les conjugaisons dans l'ancien français ont été rejetées en appendice. Un index alphabétique des notes grammaticales et philologiques qui ont trouvé place dans le corps du volume termine l'ouvrage. Albert Isnard.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Le docteur Marie-Philibert-Constant Sappey est mort à Paris, le 15 mars, âgé de quatre-vingt-six ans. Né à Bourg (Ain) en 1810, c'est dans la capitale qu'il fit sa médecine et fut reçu docteur en 1843. Chef des travaux anatomiques à la Faculté de Paris, il y professa un cours libre depuis 1860 et jusqu'au moment où la mort de Jarjavey le fit nommer professeur titulaire (1868). Membre de l'Académie de médecine depuis 1862, il se vit également honoré d'un des fauteuils de l'Académie des sciences. Son ouvrage le plus populaire et qui est devenu classique est le *Traité d'anatomie descriptive* (1847-1863, 3 vol. in-18; 4e édit. en 4 vol., 1895). Mais il convient encore de citer les travaux suivants : *Recherches sur l'appareil respiratoire des oiseaux* (1847, in-4) ; — *Recherches sur la conformation extérieure et la structure de l'urèthre de l'homme* (1854, in-8) ; — *Anatomie, physiologie, pathologie des vaisseaux lymphatiques considérés chez l'homme et les vertébrés* (1875-1885, in-fol.) ; — *Atlas d'anatomie descriptive* (1877, gr. in-8) ; — *Études sur l'appareil mucipare et sur le système lymphatique des poissons* (1880, in-fol.) ; — *Les Éléments figurés du sang dans la série animale* (1881, in-8) ; — *Description et iconographie des vaisseaux lymphatiques considérés chez l'homme et les vertébrés* (1886, in-fol.).

— L'auteur bien connu du *Nobiliaire de France*, M. André Borel d'Hauterive, est mort le 16 mars, à Paris. Né à Lyon le 3 juillet 1812, élève de l'École des chartes de la promotion de 1835, il reçut, en 1837, le diplôme d'archiviste paléographe. Tour à tour attaché aux travaux historiques entrepris par l'État, puis secrétaire de l'École des chartes, il devint, en 1864, bibliothécaire de la bibliothèque Sainte-Geneviève, où il fut nommé conservateur adjoint en 1874. C'est surtout par ses travaux généalogiques et nobiliaires qu'il s'est fait connaître. Nous citerons de lui : *Précis historique sur la maison royale de Saxe et sur ses branches ducales de Weimar, Meiningen, Altenbourg et Saxe-Cobourg-Gotha* (1843, in-4) ; — *Annuaire de la noblesse de France et des maisons souveraines de l'Europe* (1842 et suiv., in-12) ; — *Les Grands Corps politiques de l'État. Biographie complète* (1852, in-12) ; — *Armorial de Flandre, du Hainaut et du Cambrésis. Recueil officiel dressé par les ordres de Louis XIV, 1696-1710* (1856, gr. in-8) ; — *Armorial d'Artois et de Picardie, généralité d'Amiens. Recueil officiel dressé par les ordres de Louis XIV, 1696-1710* (1866, gr. in-8) ; — *Le Monarque de la sagesse, son tombeau et sa famille* (1869, in-8) ; — *Les Sièges de Paris, annales militaires de la capitale* (1871, in-12) ; — *Armorial de Picardie, généralité de Soissons. Recueil officiel dressé par les ordres de Louis XIV* (1878, gr. in-8).

— L'Allemagne perd un de ses poètes les plus estimés avec M. Otto Roquette, mort le 19 mars, âgé de soixante-douze ans. Né le 19 avril 1824, à Krotoschin (grand-duché de Posen), d'une famille d'origine française, c'est à Francfort-sur-l'Oder qu'il fit ses études secondaires. En 1846, pendant qu'il suivait les cours de l'Université d'Heidelberg, il composa quelques-uns de ses plus jolis poèmes ; en 1848, il passait à l'Université de Halle, et c'est pendant le séjour qu'il y fit que parut le récit qui fonda sa réputation d'écrivain : *Des Waldmeisters Brautfahrt* (Halle, 1851), dont le succès fut tel qu'en dix ans il y en eut plus de vingt éditions ; c'est à la même époque que fut publié son roman d'*Orion*. Il se mit alors à parcourir l'Allemagne du Sud, la Suisse et l'Italie septentrionale et y puisa l'inspiration de plusieurs œuvres remarquables. De 1854 à 1857, il accepta de professer la langue et la littérature allemandes à l'institut Blochmans de Dresde. C'est ainsi qu'il prépara une histoire de la littérature allemande publiée par lui quelques années plus tard et assez estimée (*Geschichte der deutschen Literatur*, Stuttgart, 1861-1863, 2 vol. in-8). Il alla ensuite professer l'histoire universelle à l'Académie militaire de Berlin (1862), puis la littérature allemande et l'histoire à l'École polytechnique de Darmstadt (1869). Parmi ses œuvres les plus célèbres, il nous suffira de mentionner le *Liederbuch* (Stuttgart, 1852, in-8) ; — *Heinrich Falk*, roman (Breslau, 1858, in-8) ; — *Hans Haidekuckuck*, récit en vers (Berlin, 1864, in-8) ; — *Novellen* (Berlin, 1875, in-8) ; — *Euphrosyne* (Stuttgart, 1877, in-8) ; — *Das Buchstaberbuch der Leidenschaft* (Berlin, 1878, 2 vol. in-8) ; — *Im Hause der Väter* (Berlin, 1878, in-8) ; — *Friedrich Preller* (Frankfurt-a.-Mein, 1883, gr. in-8).

— M. Henri Du Cleuziou, mort le 10 mars, à Paris, s'est fait connaître par des travaux artistiques et archéologiques, parmi lesquels il convient de citer : *L'Œuvre de Delacroix* (1865, in-12) ; — *De la Poterie gauloise. Étude sur la collection Charvet* (1872, in-8) ; — *L'Art national. Étude sur l'histoire de l'art en France.* Tome I : *Les Origines ; la Gaule ; les Romains* (1881, gr. in-8) ; tome II : *Les Francs ; les Byzantins ; l'art ogival* (1883, gr. in-8) ; — *La France artistique et pittoresque. Bretagne* (1886-1887, 2 vol. in-4) ; — *La Création de l'homme et les premiers âges de l'humanité* (1886-1887, in-4) ; — *Monuments historiques de France* (1886, in-fol.).

— On annonce encore la mort : de Me Angeli, avocat distingué, secrétaire

de Me Demange, mort à Paris, le 13 mars ; — de M. Amédée Bocher, ancien officier de marine, frère de l'ancien représentant en France du comte de Paris et auteur de quelques ouvrages, parmi lesquels nous accorderons une mention spéciale aux réflexions sur *le Passé et l'avenir de l'Europe*, mort le 18 mars ; — de M. Pierre-Gabriel Boyaval, rédacteur à la *Vraie France* de Lille, mort dans cette ville, le 8 mars, âgé de cinquante ans ; — de M. l'abbé Pierre Bressange, des lazaristes, ancien professeur au grand séminaire de Cambrai ; — de M. Emmanuel de Curzon, frère du peintre, écrivain distingué, longtemps directeur de l'*Abeille de l'Ouest*, mort le 19 mars, âgé de quatre-vingt-cinq ans, à Poitiers ; — de M. Joseph-Charles Demangeat, jurisconsulte éminent, conseiller à la cour de cassation, professeur suppléant (1851) puis titulaire (1862) de droit romain à la Faculté de droit de Paris, mort le 22 mars, âgé de soixante-seize ans ; — de M. Cyprien Fabre, ancien président de la chambre de commerce de Marseille, mort en mars ; — de M. Alexandre Gibon, ancien président de la Société d'économie sociale, mort en mars ; — du docteur Lernout, l'un des soutiens du parti catholique dans la Flandre française, mort le 19 mars, à Wormhoudt (Nord) ; — de M. Ruel, professeur de littérature à l'École des beaux-arts, mort le 6 mars ; — de Mgr Sauvé, chanoine théologal de Laval et ancien recteur de l'Université catholique d'Angers, mort le 9 mars.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Cesary Biernacki, bibliographe et archéologue, mort à soixante-neuf ans, le 27 janvier, à Varsovie ; — de M. Henry C. Bowen, éditeur du *The Independent*, mort à soixante-dix-huit ans, le 22 février, à Brooklyn, N. Y. ; — de lady Burton, veuve du célèbre voyageur, dont elle a donné la biographie et publié quelques œuvres, morte le 24 mars ; — de M. Charles Carleton Coffin, journaliste, auteur de nombreux ouvrages, dont plusieurs se rapportent à la guerre de Sécession, et de deux biographies de Lincoln et de Garfield, collaborateur du *Harper's Magazine* et de l'*Atlantic Monthly*, mort à soixante-treize ans, le 2 mars, à Brooklyn ; — de M. Joh Dempsey, chef de la maison Dempsey and Carroll, mort à New-York, le 2 mars ; — de l'archidiacre Denison, l'un des chefs de l'anglicanisme, mort à quatre-vingt-dix ans, en mars ; — de M. Ch.-G. Fisher, éditeur du *Reformed Church Messenger*, et chef d'une importante maison de publication de Philadelphie, mort à cinquante-sept ans, dans cette ville, le 25 février ; — du général Douglas Fraser, collaborateur du *Harper's Magazine*, auteur de *The Log of the « Maryland »* et d'autres ouvrages, mort le 20 février, à Somerville, Mass. ; — de M. Fred.-George Gibbs, éditeur, mort à cinquante et un ans, le 3 février, à Detroit, Mich. ; — de M. William P. Judge, président de la Société théosophique de New-York, mort dans cette ville, le 23 mars ; — de M. E. Kapp, auteur de *Philosophie der Technik*, mort en mars, âgé de quatre-vingt-huit ans ; — de M. William Lothrop Kingsley, éditeur de *The New Englander and Yale Review*, philosophe et écrivain distingué, auteur, entre autres ouvrages, d'une histoire du Yale College, mort le 14 février, à soixante-douze ans, à New-Haven, Conn. ; — de M. Teodor Korczack Luszczynski, archiviste, mort à quatre-vingt-cinq ans, le 21 février, à Cracovie ; — de M. Edgar W. Nye, plus connu sous le nom de Bill Nye, journaliste et humoriste américain, mort le 22 février, à quarante-six ans, à Buch Shoals, N. C. ; — de M. Harry de Silver, libraire-éditeur, mort en janvier, à Germantown, Pa. ; — de M. G. Wagener, professeur d'anatomie à Marbourg, mort le 10 février, âgé de soixante-quatorze ans ; — de M. Wladyslaw Wszelaczynski, professeur au conservatoire de Leopol, auteur d'ouvrages de bibliographie et de littérature, et notamment d'une curieuse étude sur *Mickiewicz w muzyce*, mort à quarante-huit ans,

le 12 février, à Leopol ; — de M. Zegota Jak Wywiatkowski, dont nous citerons *Slowniczek wyrazen polskich*, mort le 19 février, âgé de soixante-trois ans, à Varsovie

Institut de France. — *Élections.* — *Académie des sciences morales.* — M. le prince Georges Bibesco a été élu associé étranger, en remplacement de M. Reere, décédé.

Académie de médecine. — M. Pozzi a été élu membre titulaire dans la section de pathologie chirurgicale, en remplacement de M. le baron Larrey, décédé, par 54 voix, contre 28 à M. Delorme.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 6 mars, il a été présenté, de la part de M. J. Gauthier, un estampage d'une inscription funéraire du IIe siècle ap. J.-C., découverte à Mandeure, et M Collignon a communiqué trois grandes fibules de bronze découvertes en Béotie. M. Maspero a communiqué un texte trilingue (hiéroglyphique, latin et grec) découvert à Philae ; Cornélius Gallus y célèbre les victoires d'Auguste sur les Égyptiens du Saïd révoltés. M. Perrot a rendu compte des fouilles de M. Graillot à Conca, au pied des montagnes des Volsques, et M. Havet restitue le vers d'une épitaphe latine (n° 1939 du *Corpus inscript.*). — Le 13, M. Oppert a rectifié et traduit un texte très curieux d'Artaxercès Memnon, roi de Perse, 405 à 360 ; M. Clermont-Ganneau a présenté les deux stèles de Nerab acquises pour le compte de la commission du *Corpus inscriptionum semiticarum*, et destinées au Louvre ; M. Haussoullier a rendu compte de ses fouilles sur l'emplacement du temple d'Apollon Didyméen, non loin de Milet; M. L. Dorez a fait quelques remarques sur la correspondance des humanistes italiens du XVe siècle. — Le 20, M. Delisle a communiqué un dossier envoyé par M. Blancard, contenant le résultat de recherches et d'analyses exécutées pour déterminer l'origine des stèles à idoles trouvées dans le sol du vieux Marseille ; M. E. Le Blant a lu un mémoire intitulé : *720 inscriptions de pierres gravées inédites ou peu connues ;* M. d'Arbois de Jubainville a communiqué une note sur un récit de Grégoire de Tours, relatif à une expédition des Francs contre les Lombards, en 590 ; M. Th Reinach a fait une communication sur un papyrus gréco-égyptien, qui est une audience criminelle tenue par l'empereur Claude ; M. Héron de Villefosse a lu une lettre du P. Delattre, annonçant de nouvelles découvertes à Carthage. — Le 27, M Heuzey a entretenu l'Académie de l'architecture chaldéenne ; M. J. Delamarre a lu un mémoire sur une importante inscription d'Amorgos; M. Oppert a commenté l'inscription de Nabonide, du musée de Constantinople.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 29 février, M. Frédéric Passy a présenté un ouvrage de M. le chevalier Descamps, sénateur de Belgique, intitulé : *Essai sur l'organisation de l'arbitrage international.* — Le 7 mars, M. A. Desjardins a présenté le *Code de la marine marchande italienne*, traduit et annoté par M. H. Prudhomme ; M. Léon Lallemand a lu un mémoire sur les Associations charitables dans la province de Québec (Canada), et M. P. Bonnefon a commencé la lecture d'un mémoire sur la vie et les ouvrages de Pierre Charron. — Le 14, M. Desjardins a présenté un ouvrage du général Mitre sur les *Langues américaines ;* M. Levasseur a continué sa communication sur l'*Ouvrier américain.* — Le 21, M. Xavier Charmes a présenté le *Répertoire numérique de la Chambre des comptes de Paris*, de M. A. Bruel ; M. Glasson, les *Études sur l'histoire de la procédure civile chez les Romains*, de M. Jobbé-Duval ; M. G. Picot a lu le douzième rapport de la commission chargée de la publication des *Ordonnances des rois de France ;* M. P. Bonnefon a achevé sa lecture sur Pierre Charron;

M. Levasseur a commencé celle de son travail : *La Grève aux États-Unis.* — Le 28, après diverses présentations d'ouvrages, M. Gardair a terminé la lecture de son *Exposé critique* des preuves de l'existence de Dieu données par saint Thomas; M. Lelèvre-Pontalis a présenté un mémoire de M. A. Marre, publié à l'occasion du centenaire de l'école des langues orientales; M. Levasseur a continué la lecture de son mémoire sur les grèves en Amérique.

Prix. — L'Académie française a décerné : 1° le prix Estrade Delcros (8,000 fr.) à M. Léon Dierx, pour l'ensemble de ses poésies; — 2° le prix Alfred Née (5,000 fr.) à M. le commandant Roussel, auteur d'une Histoire générale de la guerre franco-allemande (1870-1871); — 3° le prix Vitet à M. René Bazin, pour l'ensemble de ses œuvres littéraires.

L'*Académie des beaux-arts* a décerné le prix Achille Leclère (1,000 fr.), dont le sujet était : *Porte d'entrée d'une capitale,* à M. Léon Chiplot; des mentions honorables ont été accordées à MM. Prudon, Émile Toussaint et Alphonse Goujon.

Académie des sciences morales. — Prix François-Joseph Audiffred : 1° M. Jules Roy (1,000 fr.), pour son livre intitulé : *Turenne, sa vie, les institutions militaires de son temps.* — 2° M. Augustin Bernard (1,000 fr.), pour son ouvrage intitulé : *L'Archipel de la Nouvelle-Calédonie.* — 3° M. de la Hautière (1,000 fr.), pour son livre intitulé : *Cours de philosophie morale.* — Quatre récompenses de 500 fr. ont été accordées au commandant Péroz (*Au Niger. — Récits de campagne 1891-1892*); au lieutenant-colonel Famin (*Au Tonkin et sur la frontière du Kwang-Si*); au capitaine Loizillon (*La Campagne de Crimée*); à M. F. Naudier (*L'Écho des communes, 1re année, 1895.* Revue bimensuelle). Deux mentions honorables ont été décernées à M. l'abbé Louvet (*Les Missions catholiques au dix-neuvième siècle*), et à M. Maurice Block (*Femmes d'Alsace*). — L'Académie a adopté pour le « prix Rossi, » à décerner en 1896 (4,000 fr.), le sujet suivant : « Exposer l'ensemble des causes de ce qu'on appelle *la crise agricole,* et les circonstances diverses, techniques, économiques, politiques, sociales, qui ont exercé, ou peuvent exercer, une influence sur l'état des choses. »

Denys le Chartreux. — Les RR. PP. Chartreux de Notre-Dame des Prés, près de Boulogne-sur-Mer, préparent depuis quelques années une édition des œuvres complètes du célèbre docteur qui fut une des lumières et une des gloires de leur ordre et que l'on a nommé le docteur extatique. Mais pour donner à cette édition un caractère tout à fait critique, ils recherchent les manuscrits autographes du chartreux belge. L'on sait que tous ses ouvrages ont été écrits de sa main, parfois en plusieurs exemplaires. Que sont devenus ces autographes jadis conservés au couvent de Ruremonde, où il a terminé sa vie? Un fureteur infatigable et heureux, le R. P. Ingold, s'est mis *A la recherche des manuscrits de Denys le Chartreux :* jusqu'ici ses tentatives ont été vaines; mais dans un article publié par le *Messager des sciences historiques* (tome LXIX, tiré à part, s. l. n. d., in-8 de 5 p.), il fait appel à tous les chercheurs. C'est cet appel que nous nous faisons un devoir et un plaisir de transmettre aux curieux et savants lecteurs du *Polybiblion.* S'ils ont des renseignements sur quelque manuscrit de l'illustre écrivain, qu'ils veuillent bien les transmettre au P. Ingold.

Paris. — Une *Revue d'histoire et de littérature religieuses* (Paris, Adam, 30, rue des Écoles) vient de publier son premier numéro, qui s'adresse aux esprits sérieusement préoccupés des questions d'histoire religieuse. L'histoire générale du christianisme, l'histoire d'Israël, l'histoire ecclésiastique, la littérature biblique et chrétienne, rentrent dans son cadre. Elle annonce des mémoires originaux, des chroniques complètes et des exposés du mouvement

scientifique et littéraire, destinés à préciser l'état actuel des questions et à servir aux lecteurs de point de départ pour des travaux personnels. La *Revue* est purement historique et critique ; la collaboration, composée en grande partie de professeurs de l'Institut catholique de Paris et de savants universitaires et étrangers ayant fait leurs preuves dans la science, donne à la publication un sérieux caractère. Nous y relevons les noms de MM. Baudrillart, H. Cochin, G. Digard, l'abbé Duchesne, Paul Fabre, Paul Fournier, G. Goyau, E. Jordan, l'abbé Lejay, l'abbé Loisy, l'abbé Margival, P. de Nolhac, Fr. Thureau-Dangin; MM. Cumont, de Bruxelles; Paul Thomas, de Gand; Waltzing, de Liège; Weyman, de Munich, etc. La Revue est bimestrielle et l'abonnement de 10 fr. Le premier numéro de 1896 contient des études de M. l'abbé Margival sur Richard Simon, de M. l'abbé Loisy sur un nouveau livre d'Énoch, de M. Weyman sur les poésies du pape saint Damase, et de M. Paul Fabre sur les colons de l'Église romaine au temps de saint Grégoire le Grand. Le prochain contiendra des travaux de M. l'abbé Duchesne sur les premiers siècles de l'État pontifical, de M. Henry Cochin sur les Chartreux au XIVe siècle, etc , et la fin d'une très utile chronique générale de M. Lejay sur la littérature ecclésiastique.

— La Société d'histoire littéraire de la France, dont le siège est à la librairie Armand Colin, à Paris, et qui édite la *Revue d'histoire littéraire*, entrant aujourd'hui dans sa troisième année, organise un service d'informations entre ses adhérents. Le bureau offre aux membres de la Société, qui travaillent isolés en province sur des matières d'histoire littéraire, de les mettre en relations avec les confrères spécialistes capables d'échanger avec eux des renseignements. Nous ferons observer que la Société bibliographique remplit déjà cet office pour ses membres, ce qui ne nous empêche pas d'applaudir à l'initiative de la Société d'histoire littéraire.

— Sous la direction de M. Henry Carnoy paraissent depuis quelque temps déjà, en livraisons, une série de dictionnaires biographiques spéciaux (Paris, imp. de « l'Armorial français, » 4, rue Cassette, gr. in-8 avec portraits), qu'il importe de signaler, savoir : *Dictionnaires biographiques des membres du clergé catholique; — Dictionnaire biographique international des écrivains; — Dictionnaire biographique des membres des sociétés savantes; — Dictionnaire biographique international des médecins et chirurgiens; — Dictionnaire biographique international des artistes; Dictionnaire international des folkloristes contemporains*; — *Dictionnaire biographique international des collectionneurs; — Dictionnaires biographiques des hommes du Nord; — de l'Est; — du Midi* Cette nomenclature déjà importante ne donne qu'une idée vague de l'œuvre. Nous avons remarqué que certains personnages se retrouvent dans plusieurs dictionnaires à la fois, ce qui fait des doubles emplois pour le lecteur; mais cela était inévitable.

— Par une *Note sur un manuscrit interpolé de la chronique de Bède conservé à Besançon* (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, gr. in-8 de 9 p. Extrait du tome LVI de la *Bibliothèque de l'École des chartes*). M. Delisle établit que le manuscrit 187, de Besançon, nous offre un texte très voisin de celui que renferme le manuscrit latin 4886 de la Bibliothèque nationale et qui est connu sous le titre de *Chronicon Moissiacense*, et que dans l'un et dans l'autre, la chronique de Bède a été développée et complétée par de longues et nombreuses interpolations, qui ont généralement trait à l'histoire de France. Pour montrer dans quel rapport sont entre eux : 1° le texte original de la chronique de Bède, représenté par la récente édition de M. Mommsen ; 2° le texte interpolé du manuscrit de Besançon ; 3° le texte de la chronique de Moissac, représenté par le manuscrit latin 4886 de la

Bibliothèque nationale, il reproduit les chapitres relatifs aux règnes des empereurs Maurice et Anastase, le premier d'après le manuscrit bisontin, le second d'après le manuscrit parisien. L'éminent critique déclare que le manuscrit bisontin devra être attentivement étudié par les érudits qui voudront se rendre compte de la composition de la Chronique de Moissac et des Annales d'Aniane.

— Dans ses *Notes sur quelques manuscrits du baron Dauphin de Verna* (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, gr. in-8 de 50 p. Extrait du meme recueil), M. Delisle nous fournit d'abondants détails sur une des plus importantes ventes de manuscrits auxquelles, dit-il, il lui ait été donné d'assister. Après avoir raconté avec une verve charmante ses impressions à la lecture du *Catalogue* de la collection de feu le baron L.-M.-Fr. Dauphin de Verna et à la vue des manuscrits de cette remarquable collection qui lui furent communiqués avant la mise en vente, et dont les plus précieux sont entrés à la Bibliothèque nationale, il décrit un certain nombre de ces volumes en commençant par le fragment d'une antique version latine de la Bible, qui a été acquis par la Bibliothèque de Lyon, où il est allé rejoindre les cent quarante-quatre feuillets de la même version qui ont été publiés, en 1881, par M. Ulysse Robert. Les autres manuscrits dont s'occupe le prince des paléographes sont : Fragment d'un très ancien exemplaire de la Vulgate; Commentaires de saint Jérôme sur Jérémie; Commentaire de Cassiodore sur les Psaumes; Sermons et Commentaire sur le Cantique des Cantiques; Martyrologe de Usuard; Notes à l'usage des prédicateurs; Somme des vices; Traités de médecine; Traités de saint Bonaventure et d'autres théologiens, etc.

— *A propos des* mêmes *manuscrits de la bibliothèque de Verna*, M. Steyert soulève une grave question qui va être résolue devant les tribunaux (Lyon, imp. X. Jevain, in-16 de 31 p) : l'administration préfectorale avait-elle le droit qu'elle s'est arrogé dans la circonstance de mettre la main sur des pièces d'une collection particulière supposées avoir appartenu à des dépôts publics et en avoir été soustraites? Pour quelques-uns au moins des manuscrits ainsi saisis par l'administration mais non pas pour tous — M. Steyert montre qu'ils ont le caractère d'une propriété privée. Nous nous contentons de signaler le factum sans vouloir préjuger la suite qu'y donnera le tribunal.

— M. Albert Cim a inséré dans la *Revue encyclopédique* (numéros du 8 et du 15 février dernier) un article important (neuf colonnes) sur *les Droits d'auteurs*. Psychologie et comptabilité melées : ce n'est pas banal, certes. M A. Cim, avec autant d'humour que de netteté, fait passer sous nos yeux éblouis un certain nombre d'écrivains, célèbres à divers titres et qui ont trouvé le moyen de faire passer le Pactole sur leurs domaines. Mais, en peintre logique, il n'a eu garde d'oublier les ombres dans ses tableaux prestigieux. Ce travail est éminemment suggestif et nous aimerions voir M. A. Cim en faire le sujet documenté d'un livre que les intellectuels et les simples curieux goûteraient beaucoup. Par exemple, nous ne doutons pas que cette étude serait loin de lui valoir en bénéfices autant que le roman-feuilleton le plus vulgaire. Mais il est encore des désintéressés de la plume. Entre autres choses bien pensées et vigoureusement exprimées dans le trop court aperçu de M. Albert Cim, nous retiendrons ces lignes qui nous ont ravi : « L'art est un élément d'aristocratie. Il faut du loisir, beaucoup de loisir, et partant de la fortune, pour s'instruire, pour se former le jugement et s'épurer le goût. Obligée de gagner son pain et de peiner, la foule n'a pas le temps de faire ce long apprentissage. Ce qu'elle recherche, ce qu'apprécie le plus et savoure le mieux toute démocratie, c'est forcément le mensonge et l'em-

phase, la banalité. — banalité de choix et médiocrité de premier ordre, si vous voulez. » Observation cinglante, de toute justesse. Nos compliments à M. A. Cim.

— Nous avons eu déjà l'occasion de signaler les *Ex-libris Ana* (*Polybiblion*, t. LXVIII, p. 468; t. LXI, p. 86), alors en cours de publication. Tout ce qui a paru de cette collection a été récemment réuni en volume sous ce titre : *Ex-libris Ana, notices historiques et critiques sur les ex-libris français depuis leur apparition jusqu'à l'année 1895*, par H. Jadère (Paris, L. Joly, s. d., in-8 de IV-110 p., avec 32 planches gravées; prix : 15 fr.). Voilà, certes, un recueil des plus curieux et des plus actuels; et malgré les tendances fâcheuses qui gâtent certaines de ces pages définitives, nous estimons que le public d'amateurs spéciaux et distingués auxquels l'ouvrage s'adresse peut utilement se le procurer. On trouve là, outre de fort belles gravures, quantité de renseignements et de notices que l'on chercherait vainement ailleurs. Ce que nous appellerons le vestibule de cette galerie, si suggestive en son genre, se compose d'un *Avant-propos* de M. L. Joly, qui expose avec beaucoup de netteté le but envisagé, lequel consiste non point à faire l'histoire de l'ex-libris, mais « à apporter une contribution à cette histoire qui reste encore à faire. » L'on doit reconnaître que la tâche de l'auteur a été bien remplie. Ajoutons que la luxueuse brochure se termine par une *Table alphabétique des noms cités*, suivie d'un *Index bibliographique des ouvrages et articles de revues, journaux français et étrangers se rapportant aux ex-libris*, et d'une liste de *Corrections et additions* (3 pages).

— Un auteur anonyme, qui signe des initiales F. S., vient de publier l'*Ex-libris de F. de la Rochefoucauld, abbé de Tournus* (Paris, L. Joly, in-8 de 16 p.). Le titulaire de cet ex-libris n'est autre que François de la Rochefoucauld-Randan, qui, né à Paris le 8 décembre 1558, mourut cardinal, le 14 février 1645. Cette gracieuse brochure, tirée seulement à trois cent cinquante exemplaires, renferme d'abord une biographie abrégée de François de la Rochefoucauld; puis l'auteur disserte avec beaucoup de sagacité sur l'ancienneté de l'ex-libris reproduit en tête de l'opuscule. Aussi peut-on très bien admettre, jusqu'à preuve absolue du contraire, que nous sommes là en présence de la « première marque française armoriée, » dont la date peut se déterminer entre les années 1575 et 1584.

— Sous le titre de *Luigi Ferri* (Versailles, imp. Cerf, gr. in-8 de 4 p.), M. Charles Dejob nous donne une notice nécrologique complète sur Luigi Ferri, né à Bologne le 15 juin 1826, mort à Rome le 19 mars 1895, doyen de la Faculté des lettres, correspondant de l'Institut de France. Il avait fait ses études à Paris, au collège Bourbon et à l'École normale (promotion de 1847). Ferri aima toujours beaucoup la France; c'est en notre langue qu'il écrivit ses deux remarquables ouvrages (*Essai sur l'histoire de la philosophie en Italie au XIXe siècle* (1869) et *Psychologie de l'Association depuis Hobbes jusqu'à nos jours* (1882).

— Dom M. de la Tremblaye, prieur de Sainte-Marie, adresse « aux amis du vieux maître » *le Drame paschal de la résurrection*. Nouvelle édition revue sur le manuscrit unique de la bibliothèque de Tours, par Anatole de Montaiglon (Tours, imp. Paul Boudry, gr. in-8 de 32 p.). La plaquette est digne, par son élégance, du délicat bibliophile, qui a mis tous ses soins à collationner le manuscrit de Tours n° 927. Dom M. de la Tremblaye nous présente l'opuscule de son ami regretté comme une réédition beaucoup plus correcte et mieux disposée du *Drame liturgique* publié par V. Luzarche en 1856, et réimprimé sans collation nouvelle par E. de Coussemaker en 1861.

— C'est un autre produit de la littérature dramatique du moyen âge, *le*

Miracle de Théophile, que M. Remy de Gourmont se propose de vulgariser par une traduction littérale (Extrait de l'*Ymagier*. Paris, 15, rue de l'Échaudé, in-4 de 30 p.). Nous avons eu, il y a quelques mois, l'occasion de signaler à nos lecteurs une savante étude de notre collaborateur M. Sepet sur les développements de la légende et sur son passage dans la littérature du moyen âge. Le texte que nous donne ici M. de Gourmont est celui de Rutebeuf un peu rajeuni. On ne peut qu'applaudir à cette tentative : inutile de parler de l'élégance extérieure et du caractère original que présente une publication de l'*Ymagier*.

— Nous appelons l'attention de ceux de nos lecteurs qui s'intéressent aux littératures méridionales sur la *Revue hispanique* (Paris, A. Picard), recueil consacré à l'étude des langues, des littératures et de l'histoire des pays castillans, catalans et portugais. Entre autres articles, on remarque dans ce périodique, fondé et dirigé par M. Foulché Delbosc, une étude de M E. Mérimée sur Jovallenos, une autre étude du même sur Melendez Valdez, un travail du comte de Puymaigre sur Argote de Molina, une très curieuse dissertation de M. Foulché Delbosc sur l'auteur du fameux sonnet *A Cristo crucificado*, attribué à sainte Thérèse, une série de proverbes judéo-espagnols rassemblés par M. Foulché Delbosc et rattachés souvent à des faits historiques ou des traditions. Ces proverbes ont été, en outre, publiés dans une brochure par l'éditeur de la Revue (Paris, A. Picard, in-8 de 45 p.). La *Revue hispanique* a donné à diverses reprises des poésies inédites d'écrivains célèbres, des comptes rendus bibliographiques, des articles de critique ou de linguistique.

— Dans une note adressée à l'Académie des sciences, intitulée : *Résistance des poutres droites à travées solidaires sur appuis élastiques* (Paris, Gauthier-Villars, in-4 de 5 p.), M. Paul Toulon s'est proposé d'étendre les calculs de résistance pour les poutres droites à travées solidaires, faits en général dans l'hypothèse où les points d'appui sont rigoureusement invariables, au cas où les points d'appui sont élastiques et compressibles. La conclusion est qu'il suffit, pour passer du cas général au cas particulier considéré ici, de substituer au principe connu dans cette théorie sous le nom de « théorème des trois moments, » un autre qui mériterait le nom de « théorème des cinq moments. »

Anjou. — M. J. Le Breton, instituteur à Fontaine-Guérin, a extrait du *Bulletin de la Société d'études scientifiques d'Angers* une étude fort intéressante qu'il a publiée sur la *Création de Musées communaux par les élèves des écoles communales sous la direction de leurs instituteurs* (Angers, Germain et Grassin, in-8 de 16 p.). Nous complimenterons sincèrement l'auteur : ses idées sont présentées d'une façon aussi simple que claire; appliquées avec intelligence, elles peuvent rendre de réels services. Il s'agit, dans le cas particulier, de collections scientifiques locales à constituer sans frais, pour ainsi dire. Mais dussent les municipalités grever annuellement leurs budgets de quelque petite somme, nous aimerions à voir se former des musées communaux renfermant, à côté des échantillons et objets divers trouvés dans le sol, des collections de portraits de personnages célèbres du pays, de vues, de cartes et de plans relatifs à la localité. Cet ensemble, que M. Le Breton n'a d'ailleurs pas visé, c'est de l'histoire parlant aux yeux, et si l'histoire du coin de terre natal fait aimer davantage le clocher qui en est l'emblème, elle est aussi le point de départ solide de l'amour que nous devons tous à la grande patrie commune.

Bretagne. — Le 21 octobre 1895, était inauguré à Pontivy un monument commémoratif de la *Fédération bretonne*, que deux assemblées formèrent

dans cette ville en 1790. A cette occasion, quatre discours furent prononcés par le maire de Pontivy, le maire d'Angers, le délégué du gouvernement et le conseiller général du département. Les orateurs ont prétendu retracer l'histoire de cette fédération ; mais M. Trévédy, les ayant trouvés bien au-dessous de leur tâche, a voulu combler les lacunes et les imperfections de leurs discours par sa brochure extraite de la *Revue morbihannaise* et intitulée : *Les Deux Fédérations de Pontivy. Janvier et février 1790* (Vannes, Lafolye ; Rennes, Caillière, in-8 de 104 p.). Se plaçant au point de vue historique et armé de bons documents, il fait bien ressortir le caractère religieux et monarchique de ces deux fédérations, et dissipe les légendes répandues sur ce fait par un certain nombre d'historiens.

— M. H. Baguenier-Desormeaux publie *Un Compte de tailleur de Bonchamp* (Vannes, Lafolye, gr. in-8 de 19 p. Extrait de la *Revue historique de l'Ouest*). Ce document, dont l'original est conservé aux archives départementales de Maine-et-Loire, sous ce titre : *Mémoire de ce que doit M. de Bonchamp de la Baronnière à Fontaine, tailleur à Angers*, est précédé d'une petite notice sur le célèbre général vendéen, où nous voyons qu'il naquit, non en 1759, comme on le dit dans plusieurs recueils biographiques, notamment dans le *Dictionnaire historique de la France*, mais en 1760, le 10 mai, au château de Crucifix, sur la paroisse de Juvardeil. L'éditeur du document dit avec raison qu'on y trouvera d'intéressants détails sur la façon dont s'habillait, à la fin de l'ancien régime, un jeune homme de bonne noblesse, mais de petite aisance.

Forez. — M. l'abbé Charles Signerin a donné dans son opuscule intitulé : *Le Roi de Chevrières, curieux épisode du règne de la Terreur (1793)* (Lyon, Vitte, in-8 de 76 p.), des détails sur la résistance des habitants d'une partie du Forez à la tyrannie révolutionnaire. Celui qui fut surnommé le « roi de Chevrières,» Antoine Croizier, à la tête de quelques hommes résolus, put sauver nombre de prêtres ; il échappa aux recherches et aux attaques des troupes envoyées contre lui, et fut décoré et pensionné par Louis XVIII. Ce travail, composé surtout d'après le témoignage des descendants directs de ceux qui prirent part à ces luttes, est des plus intéressants ; ajoutons, pour le recommander, qu'il se vend au profit de l'œuvre des écoles chrétiennes de Chevrières.

— Un second opuscule du même auteur, se vendant au profit de la même œuvre, est aussi à signaler. Il est intitulé : *Paroisse de Chevrières, par Saint-Galmier* (Loire). *Les Trois vieux Chantres de bronze de mon église. Etude honorée d'une lettre de S. G. Mgr Coullié, archevêque de Lyon* (Lyon, Vitte, in-8 de 67 p.). M. l'abbé Signerin nous donne dans cette étude la description des trois cloches de sa paroisse qui datent, la petite de 1602, la deuxième de 1537, et la grosse de 1674. On a là d'utiles détails sur ces anciens monuments, sur leurs parrains et marraines, sur leur sauvetage en 1793. Un dernier chapitre fait connaître comment on fondait les cloches au moyen âge.

— L'histoire générale du Forez ne contient pas les faits et gestes des routiers pendant les années 1386-1389. Dans ses *Notes sur les incursions des bandes anglo-saxonnes en Forez* (Montbrison, Brassart, in-8 de 16 p.), M. l'abbé Reure y supplée heureusement avec des documents d'archives très intéressants pour cette phase de l'histoire forézienne, et il incline à croire que « tout s'est borné cette fois à quelques courses d'aventuriers » qui furent néanmoins la cause de vives alarmes pendant plusieurs années.

Franche-Comté. — M. Émile Longin a extrait des *Annales franc-comtoises* (livraison de novembre-décembre 1895) un bien intéressant travail sur *Girardot de Nozeroy et « la Bourgogne délivrée »* (Besançon, imp. Paul Jacquin,

in-8 de 11 p.). L'auteur, critique des plus distingués, discute d'un ouvrage historique que l'on croyait perdu : *La Bourgongne délivrée.* Après avoir épuisé divers arguments pour prouver que l'ouvrage a paru en novembre 1636, et que son auteur est bien Girardot de Nozeroy, M. Longin, en un post-scriptum assez inattendu, nous apprend que le livre introuvable dont il s'occupe existe en Franche-Comté, au moins à un exemplaire. Ce précieux volume ayant été communiqué à l'auteur par M. Julien Feuvrier, nous supposons que c'est à la bibliothèque de Dole qu'il est déposé. Il s'intitule, en réalité : *La Franche-Comté protégée de la main de Dieu contre les efforts des Français, en l'an 1636* (petit in-4 de 40 p.). Nous espérons, comme M. Longin, que cette plaquette, bien qu'incomplète de deux pages, sera prochainement réimprimée : nous ne pourrons, en ce qui nous concerne, que lui faire bon accueil.

— Extraite des Mémoires de la Société d'émulation du Jura, l'étude que M. H. Libois, archiviste départemental, a donnée sous le titre : *Les Emprunts forcés de l'an IV et de l'an VII* (Lons-le-Saunier, imp. L. Déclume, in-8 de 133 p.), s'impose à l'attention. L'étrange idée révolutionnaire de l'emprunt forcé reviendra-t-elle jamais sur le tapis politico-économique ? Il serait téméraire de répondre par la négative. Quand le crédit de la France sera tari par les agissements de nos modernes jacobins, peut-être sera-t-on obligé d'y recourir encore — avec le même insuccès d'antan. Il y a bien des enseignements dans cette brochure ; et malgré la sécheresse du sujet, l'on peut y voir plus d'une note attristante, et y savourer aussi certaines dénonciations évacuées dans un style et avec une orthographe de la plus haute fantaisie. Le Tableau de taxation suivant l'ordre des contributions pourrait servir de base pour évaluer les principales fortunes du département du Jura à cette époque, s'il avait été dressé d'une façon équitable ; mais en ces temps d'arbitraire, la juste proportion était chose inconnue et impossible. L'on ne peut que savoir gré à M. Libois de nous avoir si bien renseignés en ce qui concerne le Jura ; il serait intéressant de voir pareille étude publiée pour les autres départements. Et maintenant, si nous avions à caractériser l'absurde système de « l'emprunt forcé, » volontiers nous juxtaposerions ces deux formules charmantes : « La bourse ou la vie ; » « Sois mon frère, ou je te tue ! »

Languedoc. — M. L.-G. Pélissier a détaché de la livraison de janvier-mars 1896 de la *Revue des Universités du Midi* le *Bulletin historique régional* relatif au *Bas-Languedoc* qu'il a fourni à cette livraison (Bordeaux, gr. in-8). En une vingtaine de pages, le savant critique a parfaitement analysé et apprécié tout ce qui, depuis 1890, a été publié touchant le département de l'Hérault en général, la ville de Montpellier en particulier. Rien n'est omis, même les plus petits travaux, même les simples articles insérés dans les recueils périodiques.

Limousin. — L'on peut dire que l'image est à l'ordre du jour. M. A. Fray-Fournier a inséré dans le *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin* et a fait tirer à part un travail considérable : *Catalogue de portraits limousins et marchois reproduits par la gravure, la lithographie et autres procédés* (Limoges, Ve H. Ducourtieux, gr. in-8 de XII-115 p.). Tout d'abord, nous remarquerons la modestie du titre. L'auteur, qui s'est livré cependant à des recherches énormes, a repoussé ainsi toute prétention d'être complet : c'est un praticien qui n'ignore pas que le meilleur travail du genre, même accompli en collaboration, offre toujours des omissions. L'inventaire qu'il publie aujourd'hui comprend « les personnes originaires des territoires formant les trois départements limousins, celles qui ont exercé des fonctions ou des charges publiques et celles dont le nom se trouve, pour un motif

quelconque, mêlé aux événements locaux. » Bien. M. Fray-Fournier a peut-être eu tort (nous disons : peut-être) de ne pas diviser son travail en deux parties distinctes. Dans la première partie, il aurait noté les « natifs ; » dans la seconde, il aurait compris les personnes non originaires du pays, mais s'y rattachant par des liens divers. Sur ce point, d'ailleurs, les avis peuvent être partagés. M. Fray-Fournier ne s'est pas borné à dresser une simple nomenclature de portraits ; il a aussi recueilli pour les biographes futurs de sérieuses indications de faits et de dates. Ses descriptions de portraits sont parfaites dans leur concision et leur précision. Il est permis toutefois de se demander si les formats, qui laissent trop souvent du vague dans l'idée, sont préférables à la mensuration. Mais, pourra-t-on nous objecter, la mensuration d'un portrait n'est pas toujours chose facile : doit-on tenir compte de la seule gravure, ou de la gravure et de la lettre réunies, ou enfin de la pièce entière avec ses marges ? Nous laisserons aux iconographes le soin d'en décider. Somme toute, travail fort bien fait et dont très peu de provinces, croyons-nous, sont à même de présenter l'équivalent.

Lyonnais. — *Le Bureau des consultations gratuites et l'ancien bureau du conseil charitable à Lyon*, par M. A. Vachez (Lyon, imp. Mougin-Rusand, in-8 de 18 p.), prouve que l'assistance judiciaire gratuite, réorganisée à Paris par Me Pouillet, n'est pas une nouveauté. Au moins cinquante ans avant la Révolution, il existait, à Lyon, une institution appelée « Bureau du conseil charitable, » qui remplissait à la fois le rôle du bureau d'assistance judiciaire de nos jours et celui du bureau des consultations gratuites. C'était une œuvre de bienfaisance privée, organisée avec le concours des membres de la magistrature et du barreau et sous le patronage de l'archevêque.

Normandie. — Ouvrage d'érudition entièrement recommandable, *Malherbe, points obscurs et nouveaux de sa vie normande*, fait le plus grand honneur à son auteur, M. l'abbé V. Bourrienne (Paris, A. Picard, in-8 de 263 p.). C'est avec une patience admirable, une sagacité qui ne se dément pas, que M. Bourrienne s'est démené au milieu d'un fatras de documents qui permettent de reconstituer une par une toutes les périodes de la vie normande du poète. Une question particulièrement délicate a été traitée avec un rare succès : il s'agit de la religion protestante ou catholique de la famille Malherbe. Un livre pareil ne réjouit pas seulement les amis de la science et les curieux qui ont la bonne fortune de le lire, il est un honneur pour celui qui en a rassemblé et mis en œuvre les éléments. Nous espérons que M. Bourrienne n'en restera pas là et qu'il nous donnera bientôt encore l'occasion d'admirer ses rares qualités d'historien et de critique. Ajoutons que dix-neuf pièces justificatives permettent de pénétrer davantage, si faire se peut, au cœur du sujet.

— Plein de verve et d'esprit, le discours prononcé à la séance publique tenue à Caen, le 5 décembre 1895, par la Société des antiquaires de Normandie. Le directeur, M. J. Félix, a rappelé *le Procès soutenu en 1657 par l'Université de Caen* (Caen, H. Delesques, in-8 de 44 p.). L'admirable « adventure ! » et comme il en faut rire quand elle est contée par un savant et un juriste aussi expert que M. Félix.

— Bien digne de toute recommandation, le charmant petit guide du *Mont-Saint-Michel* qu'a édité l'excellent éditeur C. Paillart à Abbeville (in-16 de 32 p., avec de nombreuses gravures).

— Qu'il y a loin du mois de mai où nous allons vivre, au mois d'avril 1895, où M. le président de la République Félix Faure entrait dans ses bonnes villes normandes, Rouen et le Havre, après avoir remis le drapeau au 200e, à Sathonay. Il semble que la mort a passé par là. Merci à M. H. Valoys,

un historiographe de mérite, merci à M. Pierre Petit, un photographe de talent, de nous avoir fourni des documents pour l'histoire. Nous demandons maintenant aux mêmes auteurs les voyages de M. Bourgeois. Ce seront nos étrennes de 1897. En attendant, nos lecteurs, soucieux comme nous des témoignages historiques, feront bien de se hâter en réclamant *les Voyages présidentiels de M. Félix Faure* (Paris, Ch. Mendel, in-8 de 157 p. — Prix : 3 fr. 50).

Alsace-Lorraine. — L'accueil fait à la première série des *Miscellanea Alsatica* décide le P. Ingold à nous en présenter une seconde série. Les amateurs, mis en goût par le premier recueil, voudront certainement acquérir celui-ci, qui n'est pas moins intéressant. Nous y trouvons d'abord treize lettres du fameux Schoepflin à Gerbert, abbé de Saint-Blaise ; de curieuses conjectures du R. P. Balme sur *Pierre l'Ermite et les Origines de la maison de Savoie ;* trois lettres de Grandidier à Dom Berthod, qui feront la joie des possesseurs du n° 1 des *Correspondants de Grandidier ;* l'inscription funéraire de G. de Kaysersberg en 1358 ; des renseignements sur Murbach qui ont échappé au dernier historien de cette illustre abbaye ; une lettre, curieuse par l'orthographe, d'une grande dame colmarienne du siècle dernier, dont on regrette que le savant éditeur ait cru devoir cacher le nom ; de courts extraits de l'*Itinerarium* du P. Conrad Burger en France, dans lesquels on voit entre autres choses ce cistercien déclarer qu'il aimerait mieux être un chien en Allemagne qu'un moine en France ; d'amusantes anecdotes sur Jean-Évangéliste Zœpffel, évêque de Liège au commencement du siècle ; des notes sur les derniers d'Andlau-Wittenheim ; la description du tombeau de Mgr Berdolet à Aix-la-Chapelle ; une discussion pour prouver que sainte Odile était bien bénédictine, comme le voulait Mabillon, et non chanoinesse, comme l'a cru Grandidier ; enfin des détails sur quelques membres de la famille Ingold. Quand nous disons « enfin, » nous oublions trois notules, l'une sur Maurice Schmidt, que le P. Sommervogel affirme ne pas se rencontrer parmi les jésuites ; la seconde, sur Barbe de Beroldingen, belle-sœur d'un abbé de Murbach ; la dernière, rapportant quelques vers sur des cités alsaciennes. Ajoutons que cinq gravures ornent ce volume élégamment imprimé (Colmar, H. Huffel ; Paris, A. Picard, in-16 de 172 p.).

— Le même érudit a donné dans la *Revue bénédictine* et en tirage à part une note sur *les Bénédictins de Munster en Alsace et la question de l'auteur du livre de l'Imitation de Jésus-Christ* (Paris, A. Picard, in-8 de 21 p.). Il s'agit des démarches faites pour obtenir communication de divers manuscrits de l'Imitation conservés dans des abbayes allemandes et que l'on voulait produire pour justifier l'ordre du reproche d'avoir altéré les documents.

Allemagne. — Les études celtiques ont pris un grand développement en Europe depuis le jour déjà éloigné où notre collaborateur, M. Gaidoz, fondait (en 1870) la *Revue celtique*, dont il a plus tard abandonné la direction à M. d'Arbois de Jubainville. Les *Annales de Bretagne*, qui paraissent depuis une dizaine d'années à Rennes, sont aussi, pour une part, une revue de philologie celtique. L'Allemagne, où toutes les études humaines sont représentées dans une presse scientifique, à la fois abondante et travailleuse, n'avait pas encore d'organe consacré aux études de philologie celtique, quoiqu'elle en soit la patrie première et que ses celtistes soient toujours au premier rang. Cela tenait à deux raisons : la première, c'est que la *Revue celtique* de Paris avait dès le début un caractère international et que la guerre de 1870 n'avait pas empêché les savants allemands de continuer à y collaborer ; la seconde est la guerre intestine qu'un celtiste, et des plus actifs, a introduite dans les études celtiques en Allemagne et qui empêchait la

création d'un organe commun et la fin de ce « particularisme. » La lacune vient pourtant d'être comblée, grâce aux efforts réunis de deux philologues qui ont su se tenir en dehors de toutes les querelles et qui ont montré, par de nombreuses publications, qu'on peut faire œuvre utile et scientifique sans polémiques personnelles. Leur revue, *Zeitschrift für celtische Philologie*, dont le premier numéro vient de paraître (Halle, Niemeyer, 174 p. in-8, prix : 7 fr. 50 ; en dépôt à Paris à la librairie Bouillon), est, comme la *Revue celtique* de Paris, une publication internationale, et ses directeurs sont bien placés pour lui donner ce caractère et en faire une revue variée et largement renseignée. L'un, M. Kuno Meyer, est professeur à l'*University College* de Liverpool : si on jette les yeux sur une carte, on voit que Liverpool est à peu près au centre de l'archipel britannique et qu'on y est tout voisin du pays de Galles, de l'Irlande, de l'île de Man et de l'Écosse. L'autre, M. Stein, est un des conservateurs de cette riche Bibliothèque royale de Berlin qui n'est en arrière d'aucune autre pour la vigilance de son accroissement scientifique. Une large information présidera donc dans la direction de la nouvelle revue, et on se propose d'y faire entrer non pas seulement la philologie celtique proprement dite, mais les littératures néo-celtiques des derniers siècles; le folklore celtique doit aussi y être représenté. Le premier numéro montre que ce programme de la revue allemande est brillamment réalisé. Au point de vue international, on voit parmi les écrivains qui lui ont donné des articles : des Allemands, trois Français (MM. Gaidoz, Ernault et Loth), des Anglais, parmi lesquels le maître actuel des études celtiques, M Whitley Stokes, des Gallois, des Irlandais, des Écossais et un Mannois : les articles sont, suivant les auteurs, rédigés en allemand, en français et en anglais. Au point de vue des sujets traités, la variété n'est pas moins grande : on y trouve des articles de phonétique, de syntaxe et d'étymologie, des gloses inédites, une inscription galloise sur une croix sculptée de l'île de Man (avec planche), des textes épiques et religieux de l'ancienne littérature irlandaise; et, comme textes populaires modernes, nous citerons un chant mannois et un conte irlandais, tous deux avec traduction anglaise. Une bibliographie sans phrases inutiles, mais qui se borne aux critiques et informations nécessaires, termine ce numéro.

— La Société historique d'Aix-la-Chapelle vient de publier une copieuse table pour les années VIII-XV de sa revue : *Zeitschrift des Aachener Geschichts-Vereins. Register zu Band VIII-XV* (Aachen, Cremer, in-8 de VII-293 p.). Cette table, dressée avec beaucoup de soin par M. Philipp Nottbrock, comprend les divisions suivantes : I. Notes relatives à la Société; II. Regeste des actes publiés ou analysés; III. Liste des sources et monuments mis au jour; IV. Histoire de la civilisation; V. Histoire de l'art; VI. Histoire du droit et des institutions; VII. Glossaire; VIII. Numismatique, sigillographie et héraldique; IX. Époque romaine; X. Comptes rendus; XI. Table des auteurs; XII. Table des gravures; XIII. Aix-la-Chapelle; XIV. Table alphabétique des matières. Toutes les précautions sont prises pour en rendre l'usage aussi commode que possible.

Angleterre. — M. W. R. Williams, l'auteur de *The Parliamentary History of Wales*, met la dernière main à une étude similaire sur le Herefordshire de 1213 à nos jours. L'ouvrage sera édité par souscription, et le nombre des exemplaires en est strictement limité.

— M. John Murray vient de mettre en vente une *Life of Sir John Franklin*, par M. A. D. Traill, rédigée d'après des documents inédits et ornée de cartes et portraits.

— Les troisième et quatrième volumes de la *History of the French Revolu-*

tion, de Justin H. Mac Carthy, seront prochainement publiés par MM. Chatto et Windus. Ils ont trait à l'Assemblée constituante, de 1789 à 1791.

— Le 25 mars a paru, chez les éditeurs Longmans et Cie, le nouvel ouvrage de W. E. H. Lecky : *Democracy and Liberty*, où sont abordées par le grand historien une série de questions d'un haut intérêt, telles que la réforme de la Chambre des Lords, le socialisme en Allemagne, les nationalités en Amérique, la réforme agraire en Irlande.

— M. F. Marchmont se propose de rééditer un livre des plus rares, *The history of the London Clubs*, intitulé aussi *The Citizen's Pastime* de Ned Ward, l'auteur de *The London Spy ;* cet ouvrage, publié en 1709, n'a jamais été réimprimé, et il contient une foule de renseignements curieux.

— M. John Murray annonce la prochaine publication de *The Japanese Alps*, compte rendu d'explorations et de promenades dans les chaînes montagneuses du Japon central, faites par le Rév. Walter Weston, ancien chapelain à Kobé.

Hollande. — MM. Henri Adam et Charles Adam, qui préparent avec un zèle et un soin infinis une nouvelle édition des œuvres complètes de Descartes, ont rapporté de la bibliothèque de l'Académie royale des sciences d'Amsterdam de précieux documents inédits qu'ils viennent de publier sous le titre de *Lettres de Constantin Huygens à Descartes* (Dijon, imp. Darantière, in-8 de 48 p.). Ces lettres, savamment annotées, sont au nombre de dix-sept (octobre 1635-juillet 1645) et sont suivies (*Appendice*) d'une lettre du même Huygens (26 juillet 1650) au grand ami et protecteur de l'illustre philosophe, Pierre Chanut, ambassadeur de France en Suède. Le recueil de MM. Adam est fort intéressant, soit pour l'histoire des relations de Descartes avec Constantin Huygens, le poète (père de Christian Huygens, le mathématicien), soit pour l'histoire de la science en général.

Italie. — M. Léon-G. Pélissier, continuant son recueil intitulé : *Note italiane sulla storia di Francia*, s'occupe, cette fois, de *Porto Longone durante il primo Impero* (Florence, gr. in-8 de 8 p. Extrait du tome XVI, 5e série, de l'*Archivio storico italiano*). Le document est tiré de la collection de manuscrits de la bibliothèque de Carcassonne, collection qui a déjà fourni au vaillant érudit les matériaux de plusieurs autres brochures mentionnées ici.

— Nous avons signalé une note *Sui rapporti tra capitale e lavoro*, lue l'an dernier à l'Académie des géorgophiles de Florence par le professeur A. Jéban de Johannis. Cette note a soulevé quelques discussions à l'Académie, et l'auteur en a présenté une nouvelle avec le même titre, où il répond aux objections et précise les conclusions auxquelles il est arrivé (Firenze, tip. M. Ricci, in-8 de 22 p.).

— Bien intéressant et bien touchant le *Calendario del santuario di Pompei* (Valle di Pompei, scuola tipogr. Bartolo Longo, in-16 de 256 p.), offert par les orphelines et les fils des prisonniers aux bienfaiteurs de ces œuvres que nous avons déjà signalées à nos lecteurs. La lecture de ce petit volume, illustré des portraits de quelques-uns des enfants qui profitent de l'œuvre, et où l'on trouvera sur quelques-uns d'entre eux et sur ce qui se fait pour eux et par eux des renseignements précis, ne manquera pas, nous le souhaitons de tout cœur, d'attirer à l'œuvre de nouveaux concours.

Pologne. — La Revue générale de Cracovie vient de mettre en distribution la table des années 1890-1895 de son recueil : *Spis rzéczy z drugiego szesciolecia Przeglandie powszechnego, 1890-1895* (Kraków, W. L. Anczyc et Cie, in-8 de 112 p.) La table comprend deux grandes sections : 1° par matières; les articles de fond sont classés sous douze rubriques différentes (théologie, philosophie, etc.); pour la bibliographie, les articles généraux, sur la litté-

rature récente de tel ou tel pays, par exemple, sont classés suivant l'ordre chronologique de leur publication, les comptes rendus suivant l'ordre alphabétique des noms d'auteurs; les revues également dans l'ordre alphabétique; la chronique est disposée suivant l'ordre chronologique; 2° par ordre alphabéthique des noms d'auteurs. La disposition typographique, fort nette, rend commode l'usage de cette table.

Publications nouvelles. — *L'Année ecclésiastique, dans ses fêtes et ses temps de solennité*, par Mgr C. Martin (in-18, Vic et Amat). — *Meditationum et contemplationum S. Ignatii de Loyola puncta*, libri exercitiorum textum diligentur secutus, explicavit F. de Hummelauer (in-18, Friburgi, Herder). — *Les Sept Paroles de la croix, une station au Calvaire*, par Mgr Latty (in-18, Delagrave). — *Jésus dans sa gloire*, par l'abbé M. Caron (petit in-16, Haton). — *L'Eucharistie mieux connue*, par l'abbé Brulon (petit in-16, Haton). — *Apologie du christianisme au point de vue des mœurs et de la civilisation*, par le R. P. A.-M. Weiss, trad. de l'allemand par L. Collin. T. III et IV (2 vol. in-8, Delhomme et Briguet). — *De la Validité des ordinations anglicanes*, par A. Boudinhon (in-8, Lethielleux). — *Mélanges religieux, philosophiques et littéraires*, par l'abbé Gillet (in-18, Delhomme et Briguet). — *Philosophie de la religion*, par F. Réthoré (in-8, Pedone). — *De la Croyance*, par J. Payot (in-8, Alcan). — *Cours de philosophie*. T. II. *La Psychologie*, par D. Mercier (in-8, Louvain, Uystpruyst-Dieudonné; Paris, Alcan). — *Éléments d'économie politique pure*, par L. Walras (in-8, Pichon). — *La Science sociale traditionnelle*, par M. Hanrion (gr. in-8, Larose). — *L'École saint-simonienne*, par G. Weill (in-18, Alcan). — *Le Monde socialiste, groupes et programmes*, par L. de Seilhac (petit in-16, A. Colin et Cie). — *La Coopération de production dans l'agriculture*, par le comte de Rocquigny (in-8, Guillaumin). — *Méthode et principes des sciences naturelles. Introduction à l'étude de la médecine*, par T. Funck-Brentano (in-8, Bataille). — *Leçons de géométrie*, 1re partie, et *Solutions détaillées des exercices et problèmes énoncés dans les leçons de géométrie*, 1re partie, par E. Rouché et Ch. de Comberousse (2 vol. in-18, Gauthier-Villars). — *Cours élémentaire de mécanique à l'usage des élèves de la classe de mathématiques élémentaires*, par O. Mondiet et V. Thabourin (in-8, Hachette). — *L'Astronomie pittoresque*, par l'abbé J. Loridan (gr. in-8, Desclée et de Brouwer). — *Les Fermentations*, par P. Schützenberger (in-18 cart., Alcan). — *Jésus*, par J. Aicard (in-18, Flammarion). — *Le Sol sacré*, par Poté (in-18, Lemerre). — *Fleurs de Symbole*, par E. Jaubert (in-18, Lemerre). — *Ressorts poétiques*, par G. Homsy (in-18, Perrin). — *Pages choisies des grands écrivains. Homère*, par M. Croizet (in-18, Colin et Cie). — *Le Chaloupier*, par G. Bastard (in-18, Lemerre). — *La Margotte*, par G. de Peyrebrune (in-18, Lemerre). — *Lettres d'honnêtes femmes*, par C. Sénéchal (in-18, Lemerre). — *Mauvaise Étoile*, par J. Pradel (in-18, Flammarion). — *Le Petit Charbonnier*, par P. Sales (in-18, Flammarion). — *Mademoiselle Huguette*, par G. Franay (in-18, Colin). — *Le Roman d'une héritière*, par M. Maryan (in-18, H. Gautier). — *Le Maître de l'avenir*, par P. Verdun (in-18, Vic et Amat). — *Pages choisies des grands écrivains. Lesage*, par P. Morillot (in-18, Colin et Cie). — *La Littérature contemporaine en Italie. Dernière Période, 1883-1896*, par A. Roux (in-18, Plon). — *Xénophon (extraits)*, par M.-V. Glachant (in-18 cart., Masson). — *Cicéron (extraits)*, par H. Lantoine (in-18 cart., Masson). — *Sénèque (extraits)*, par M.-J. Legrand (in-18 cart., Masson). — *Journal de Madame Cradock. Voyage en France, 1783-1786*, trad. par Mme O.-D. Balleyguier (in-18, Perrin). — *Indo-Chine, notes de voyage et de campagne, 1858-1860*, par le colonel H. de Ponchalon (gr. in-8, Mame). — *Précis d'histoire du commerce*, par H. Cons (2 vol. in-8, cart. toile, Berger-Levrault). — *Rome et*

la franc-maçonnerie. Vicissitudes politiques du pouvoir temporel des papes de 1789-1895, par C. Van Duerm (in-8, Desclée et de Brouwer). — *Le Socialisme en Grèce*, par G. Platon (gr. in-8, Giard et Brière). — *Moines et papes, essais de psychologie historique*, par E. Gebhart (in-18, Hachette). — *Vie de la Très Sainte Vierge*, par S. Ém. le cardinal P. Melchers, trad. par l'abbé D. Duchemin (in-18, Haton). — *Vie de saint Antoine de Padoue*, par A. de Condé (in-18, Desclée et de Brouwer). — *Le Bienheureux Bernardin Realino, prêtre de la Compagnie de Jésus*, par R. Bouman, S. J. (in-8, Desclée et de Brouwer). — *Le Curé d'Ars. Vie de Jean-Baptiste-Marie Vianney*, par l'abbé A. Monnin (in-18, Téqui). — *Vie du R. P. Pierre-Michel Fessard, de la Compagnie de Jésus*, par le P. P.-X. Pouplard (in-8, Haton). — *Vie du Père F.-X. Gautrelet, de la Compagnie de Jésus, 1897-1886*, par le P. J. Burnichon (in-18, Retaux). — *Devant le siècle*, par le vicomte E. Melchior de Vogüé (in-18, Colin). — *Vers l'avenir*, par l'abbé Naudet (in-18, Lecoffre). — *Contre le Prussien, hier, aujourd'hui, demain*, par le docteur Chassagne (in-18, Charles-Lavauzelle). — *Histoire de France*, par J. Michelet. T. XII. *Louis XIV et la Révocation de l'édit de Nantes* (in-8, Flammarion). — *Louis XV et le Renversement des alliances, préliminaires de la guerre de Sept ans, 1754-1756*, par R. Waddington (in-8, Firmin-Didot). — *Les Défenseurs de Louis XVI*, par E. Biré (in-18, Lyon, Vitte). — *La Déportation ecclésiastique sous le Directoire*. Documents inédits, recueillis et publiés pour la Société d'histoire contemporaine par V. Pierre (in-8, A. Picard). — *Une Conspiration en l'an XI et en l'an XII*, par H. de Penauster (in-18, Plon et Nourrit). — *Mémoires de Mme de Chastenay, 1771-1815*, publiés par A. Roserot. T. I. *L'Ancien Régime, la Révolution* (in-8, Plon et Nourrit). — *Journal du maréchal de Castellane, 1804-1862*. T. III (in-8, Plon et Nourrit). — *Les Gloires de la France chrétienne au* XIXe *siècle, essais anecdotiques sur le temps présent*, par G Loth (in-8, Haton). — *Histoire du droit et des institutions de la Lorraine et des Trois-Évêchés (843-1789)*, par E. Bonvalot (in-8, Pichon). — *Origines et développement du régime des travaux publics en France*, par A. des Cilleuls (in-8, Pichon). — *Les Premiers Combats de 1814*, par F. Bouvier (in-18, Cerf). — *La Guerre de 1870*, par le maréchal comte de Moltke, édition française par E. Jaeglé (in-18, Le Soudier). — *La Vie à Paris pendant une année de la Révolution (1791-1792)*, par G. Isambert (in-18, Alcan). — *Histoire religieuse du département de l'Hérault pendant le Consulat et les premières années de l'Empire*, par le chanoine F Saurel. T. IV (in-8, Champion). — *L'Unité italienne, période de 1860-1861, aperçus d'histoire politique et diplomatique*, par G. Giacometti (in-18, Plon et Nourrit). — *Souvenirs diplomatiques de Russie et d'Allemagne, 1870-1872*, par le marquis de Gabriac (in-8, Plon et Nourrit). — *La Guerre sino-japonaise au point de vue du droit international*, par Nagao Ariga (in-8, Pedone). — *Histoire de l'éducation en Angleterre*, par J. Parmentier (in-18, Perrin). — *La Chambre des représentants, 1894-1895* (in-18, Bruxelles, Société belge de Librairie). — *Voltaire et le voltairianisme*, par Nourrisson (in-8, Lethielleux). — *Mémoires de Mlle d'Avrillon, première femme de chambre de l'Impératrice, sur la vie privée de Joséphine, sa famille et sa cour*. T. Ier (in-18, Garnier). — *Monsieur le comte de Bussière*, par L. de la Rallaye (in-8, Delhomme et Briguet). — *Correspondance de Michel Bakounine, lettres à Herzen et à Ogareff, 1860-1874* (in-18, Perrin).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMP. ET STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JURISPRUDENCE

Droit civil. — 1. *Supplément aux principes de droit civil français de François Laurent*, par Raymond Janssens, Jean Servais et Paul Leclercq. T. I, 1re livr. Bruxelles, Bruylant-Christophe; Paris, Chevalier-Marescq, 1896, in-8 de 152 p., 9 fr. le vol. — 2. *L'Évolution historique du droit civil français*, par Edmond Picard. Bruxelles, Vve Larcier, 1895, in-8 de 78 p. — 3. *Traité de la capacité de disposer. La Quotité disponible et son calcul*, par C. de Bock-Bauwens. Gand, A. Siffer, 1895, in-8 de 440 p. — 4. *Du Passif des successions*, par Raoul de la Grasserie. Paris, Giard et Brière, 1896, in-12 de 268 p., 3 fr. — 5 et 6. *Résumés analytiques des principaux codes civils de l'Europe et de l'Amérique*, par Raoul de la Grasserie. T. I. *Code civil mexicain*. Paris, Giard et Brière, 1896, in-8 de 258 p., 6 fr. T. II. *Code civil péruvien, précédé d'une introduction et suivi des traités de droit international privé*. Paris, Giard et Brière, 1896, in-8 de 277 p., 6 fr. — 7. *Code civil annoté*, par Fuzier-Herman, continué par Alcide Darras. T. III, 3e et 4e parties. Paris, Larose, 1896, gr. in-8, 60 fr. l'ouvrage complet. — 8. *La Saisie-arrêt sur les salaires*, par Victor Emion. Paris, Giard et Brière, 1896. gr. in-8 de 94 p., 3 fr.

Droit commercial. — 9. *Traité de droit commercial*, par Ch. Lyon-Caen et L. Renault. 2e édit., t. VI. Paris, Pichon, 1896, in-8 de 685 p., 9 fr. — 10. *Étude sur la lettre de change en droit international privé*, par J. Champcommunal. Paris, Rousseau, 1895, gr. in-8 de 81 p., 3 fr. — 11. *Du Nantissement constitué sur les fonds de commerce*, par J.-B. Magnier et Octave Pruvost. Paris, Chevalier-Marescq, 1895, in-8 de 76 p., 3 fr. — 12. *De la Concurrence déloyale*, par René Barbier. Paris, Chevalier-Marescq, 1895, in-8 de 193 p., 4 fr. — 13. *Traité pratique de la procédure des faillites et des liquidations judiciaires*, par Constantin Maréchal. Paris, Chevalier-Marescq, 1896, in-8 de 241 p., 5 fr. — 14. *Code maritime britannique. Loi anglaise sur la marine marchande*, traduite, annotée, précédée d'une introduction et suivie d'une table alphabétique, par Henri Fromageot. Paris, Pedone, 1896, in-8 de lvi-460 p., 8 fr. — 15. *Code de la marine marchande italien, promulgué le 24 octobre 1877*, traduit, annoté et précédé d'une introduction par Henri Prudhomme. Paris, Pedone, 1896, in-8 de lxxx-284 p., 8 fr. — 16. *Loi roumaine sur la faillite*, trad. par Édouard de Bonnemains et Romulus P. Voinesco. Paris, Pedone, 1896, in-8 de 111 p., 3 fr. — 17. *Le Régime des sociétés civiles et commerciales en Belgique et à l'étranger*, par Georges-N. Bertrand. Bruxelles, Istace et Kats; Paris, Guillaumin, 1894. in-8 de 126 p., 2 fr.

Droit public et administratif. — 18. *De la Revision des constitutions*, par Gabriel Arnoult. Paris, Rousseau, 1896, in-8 de viii-782 p., 12 fr. — 19. *Le Droit de grâce sous la constitution de 1875*, par Louis Gobron. Paris, Pedone, 1894, gr. in-8 de 260 p., 6 fr. — 20. *De l'Occupation temporaire en vue de l'exécution des travaux publics*, par G. Bourcart. Paris, Pedone, 1895, gr. in-8 de 167 p. — 21. *Della Istituzione di un consiglio privato della corona nel nostro regimine parlamentare*, per Ignazio Brunelli, con lettera di Ruggero Bonghi. Bologne, Zanichelli, 1895, gr. in-8 de 118 p., 2 fr. — 22. *L'Administration locale de l'Angleterre*, par Pierre Arminjon. Paris, Chevalier-Marescq, 1895, in-8 de 345 p., 6 fr. — 23. *L'Impôt sur le capital et le revenu en Prusse. Réforme de 1891-1893*, par Georges Legrand. Bruxelles, Société belge de librairie; Paris, Pedone, 1894, in-12 de xi-103 p., 2 fr. 25.

Droit international. — 24. *Études sur les principes du droit international*, par John Westlake, traduit de l'anglais par Ernest Nys. Paris, Thorin, 1895, gr. in-8 de xvi-304 p., 7 fr. 50. — 25. *Précis de droit international public ou droit des gens*, par R. Piédelièvre. T. II. *Des Litiges internationaux et de leurs solutions*. Paris, Pichon, 1895, in-8 de 588 p., 10 fr. — 26. *Études sur la compétence civile à l'égard des États étrangers*

et de leurs agents politiques, diplomatiques ou consulaires, par P. DE PAEPE. Bruxelles, Bruylant-Christophe; Paris, Chevalier-Marescq, 1894, gr. in-8 de 302 p., 7 fr. — 27. *Étude théorique et pratique sur l'occupation comme mode d'acquérir les territoires en droit international*, par GASTON JÈZE. Paris, Giard et Brière, 1896, in-8 de 387 p., 8 fr.

DROIT CIVIL. — 1. — Suivant quelques-uns, le premier des commentateurs de notre code civil serait un Belge : ce serait François Laurent, l'auteur des *Principes de droit civil français*. Nous ne souscrirons jamais à cette assertion. On ne peut, il est vrai, contester à Laurent de grandes qualités, la clarté, une logique puissante. Il est sans égal pour élucider les matières les plus ardues. Mais dans les questions qui touchent à la morale, à la famille, à la religion, son esprit est presque toujours mauvais. Tout en proclamant sa croyance en Dieu, Laurent a fait une œuvre matérialiste. Le droit pour lui est une création arbitraire du législateur; il est tout entier dans les textes, et les textes doivent être appliqués à la lettre. Cette méthode d'interprétation, qui ne s'inquiète ni des précédents historiques, ni des principes supérieurs, ni de l'esprit de la loi, est essentiellement antiscientifique. Enfin, tout en se donnant pour un libéral, Laurent a fait une œuvre aussi antilibérale que possible. Sa manie de sectaire s'efforce de réduire encore la part, déjà trop étroite, laissée par le code civil à la liberté. — Avec ces défauts, et peut-être grâce à ces défauts non moins qu'à ses qualités réelles, l'ouvrage de Laurent n'a exercé que trop d'influence sur la science du droit depuis vingt ans. Plusieurs professeurs des Facultés officielles en ont adopté les théories, et c'est un arsenal où les juristes de la franc-maçonnerie vont chercher des armes pour pourfendre les congrégations, la mainmorte et le cléricalisme. — Bien que cet ouvrage n'ait pas encore beaucoup vieilli, quelques magistrats belges ont entrepris d'y ajouter un *Supplément*, qui a pour but de le mettre au courant de la doctrine et de la jurisprudence. Mais ils n'entendent pas s'astreindre à adopter toutes les opinions de leur auteur. Ils commencent par résumer en une ou deux phrases la doctrine contenue dans un ou plusieurs paragraphes de Laurent, et ils citent ensuite les auteurs et les arrêts conformes ou contraires à cette doctrine; puis, eux-mêmes parfois, ils la discutent et la combattent. En suivant cette méthode, ils peuvent donc rectifier les erreurs de Laurent, tout en complétant son ouvrage et en lui donnant une utilité plus actuelle et plus pratique. Comment et dans quel esprit ce programme sera-t-il rempli? Nous ne pouvons encore guère en juger, n'ayant entre les mains que la première livraison (environ le tiers du premier volume) de ce *Supplément*, qui comprendra, nous dit-on, huit volumes. Nous sommes surpris toutefois d'y trouver sans aucunes réserves, sans indications contraires, des propositions comme celles-ci : « Le prétendu droit des citoyens de désobéir à une loi qu'ils estiment injuste n'existe pas. — Le législateur seul peut donner des droits à d'autres qu'aux personnes réelles et créer ainsi ce que l'on appelle des personnes civiles.

— La loi peut supprimer les personnes civiles; et en principe elle seule peut le faire. Les biens des personnes civiles supprimées appartiennent à l'État. » Ce sont bien là les théories de Laurent; mais il aurait été bon d'indiquer qu'elles ne sont pas universellement admises.

2. — M. Edmond Picard, professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles, vient de publier le syllabus de son cours sur *l'Évolution historique du droit civil français*. Ce n'est qu'une table des matières, mais très développée et intéressante à parcourir. M. Picard distingue quatre grandes périodes dans l'histoire du droit français : celle de sa formation par « les grandes composantes » qui ont concouru à sa constitution (droits gaulois, romain, germanique, canonique, mœurs nationales); la période de la diversité du droit au moyen âge; la période moderne, où le droit français a marché vers l'unification, et enfin la période contemporaine, généralement négligée dans les cours d'histoire du droit et que M. Picard caractérise comme étant celle de la « socialisation » du droit. Il entend par là que le droit civil, après ne s'être occupé exclusivement que des intérêts de la classe capitaliste, tend à étendre sa protection sur les autres classes par la réglementation des droits du travailleur intellectuel et du travailleur manuel. L'idée est juste : l'absence de toutes dispositions sur la propriété littéraire, artistique et industrielle, l'insuffisance des quelques articles relatifs au contrat de travail, ce sont là des lacunes de notre code civil, et M. Picard a raison de s'étonner que dans les projets de réforme de ce code qui ont été élaborés en Belgique on n'ait même pas songé à combler ces lacunes.

3. — Le *Traité de la capacité de disposer*, par M. C. de Bock-Bauwens, nous vient, lui aussi, de Belgique. Cet ouvrage s'adresse à la pratique notariale. Il renferme une étude approfondie des règles sur les incapacités de disposer et de recevoir, sur la réserve, la quotité disponible et la réduction. Il montre par des chiffres comment ces règles doivent être appliquées dans les liquidations de succession.

4. — M. Raoul de la Grasserie, le savant juge de Rennes, vient encore d'ajouter à la série de ses ouvrages juridiques une dissertation sur le *Passif des successions*. Il y critique, un peu trop sévèrement, à notre sens, le système adopté par le code civil pour le règlement des droits des créanciers dans les successions. L'héritier étant considéré comme le continuateur de la personne du défunt, les créanciers de celui-ci deviennent de plein droit les créanciers de l'héritier. Lorsqu'il y a plus de dettes que de biens, l'application de ce principe peut être préjudiciable à l'héritier, et alors la loi met à sa disposition un préservatif, qui est le bénéfice d'inventaire. Lorsqu'au contraire c'est l'héritier qui a des dettes, les créanciers de la succession seraient lésés s'ils étaient obligés de subir le concours des créanciers personnels de l'héritier, et dans ce cas, pour les

créanciers de la succession il y a aussi un préservatif : la séparation des patrimoines. Tel est, en gros, le système du code : il laisse aux héritiers et aux créanciers le soin de pourvoir eux-mêmes à la sauvegarde de leurs intérêts. Nous ne prétendons pas que ce système soit sans défauts, mais il nous paraît encore de beaucoup préférable à celui que voudrait lui substituer M. de la Grasserie. Pour la grande majorité des successions, l'actif dépasse le passif, et, par suite, l'acceptation d'une succession sous bénéfice d'inventaire est un fait exceptionnel. Avec M. de la Grasserie, ce fait deviendrait général : tout décès devrait être suivi d'un inventaire dans la huitaine. Le juge de paix, constitué conservateur de toutes les successions, aurait le droit de faire procéder d'office à l'inventaire. Des publications, destinées à inviter les créanciers à se faire connaître, devraient avoir lieu, quand même il n'y aurait pas de créanciers. Ce seraient, en somme, toutes les successions soumises au régime de la liquidation judiciaire. Comment M. de la Grasserie n'a-t-il pas vu qu'une telle réforme entraînerait des inconvénients beaucoup plus graves que ceux qu'il déplore actuellement et qui du moins ne se produisent que dans les successions obérées? Que deviendraient, avec son projet, le repos et les secrets des familles? Les formalités et les frais qu'entraîne la mort d'un père ou d'un parent ne sont-ils pas déjà assez grands et faut-il encore les multiplier?

5 et 6. — Tout en se livrant à ces études théoriques, M. Raoul de la Grasserie poursuit ses travaux de législation comparée. Non content d'avoir traduit plusieurs codes étrangers, il a entrepris d'offrir aux juristes et aux praticiens français, à défaut de traductions complètes, des résumés analytiques des principaux codes civils de l'Europe et de l'Amérique. Deux de ces résumés ont déjà paru ; ce sont ceux du *Code civil mexicain* et du *Code civil chilien*. Chacun d'eux forme un volume. D'aussi complètes analyses, où rien d'utile n'est omis, sont certainement suffisantes pour la plupart des personnes qui ont besoin de connaître les législations étrangères ; toutefois nous regrettons que l'auteur n'ait pas indiqué entre parenthèses les numéros des principaux articles, afin de permettre aux lecteurs de se référer directement aux textes en cas de besoin.

7. — *Le Code civil annoté*, de M. Ed. Fuzier-Herman, se distingue des autres ouvrages du même genre en ce qu'il est de tous le plus complet et en ce qu'il renvoie aux trois principaux recueils d'arrêts (Sirey, le *Journal du palais* et Dalloz). La publication de cet excellent ouvrage a été beaucoup retardée par la maladie de son principal auteur. Cette maladie s'étant malheureusement terminée par la mort, M. Alcide Darras, qui était déjà depuis plusieurs années le collaborateur de l'éminent arrêtiste, s'est chargé de continuer son œuvre et espère la mener à fin avant trois ans. La quatrième livraison du tome III, qui vient de pa-

raître, va jusqu'à la fin du titre des Obligations. Le seul commentaire des articles 1382 et 1383 en remplit la plus grande partie et ne comprend pas moins de 2,230 numéros !

8. — On se plaint depuis longtemps en France de l'abus qui est fait des saisies-arrêts, ainsi que des frais excessifs occasionnés par ces procédures. Ces plaintes ont fini par être entendues du législateur, et une loi nouvelle, qu'on pourrait classer dans la catégorie des « lois sociales, » celle du 12 janvier 1895, a restreint la faculté de saisir les salaires des ouvriers et les traitements des petits employés et en même temps diminué les formalités et les frais de la saisie lorsqu'elle est permise. Cette loi décide que les salaires des ouvriers et gens de service et les appointements des employés, commis ou fonctionnaires, lorsque ces appointements ne sont pas supérieurs à 2,000 francs par an, ne sont saisissables que pour un dixième. Elle charge les juges de paix de statuer sur la validité des saisies-arrêts et de distribuer les sommes saisies entre les créanciers. Cette loi établit une réglementation un peu compliquée et pour l'application de laquelle le commentaire pratique qu'en a publié M. Victor Emion, juge de paix à Paris, sera fort utile aux magistrats et aux hommes d'affaires. On a craint que la plus grande facilité donnée pour les saisies n'ait pour effet de les multiplier ; M. Emion se montre rassuré à cet égard ; il voit une garantie contre tout abus dans « la juridiction paternelle des juges de paix » à laquelle est remise l'exécution de la loi.

Droit commercial. — 9. — *Le Traité de droit commercial* de MM. Lyon-Caen et Renault est un ouvrage qui fait honneur à la science juridique française. Par l'abondance des renseignements qu'il renferme, il constitue une véritable encyclopédie ou, comme on disait autrefois, une « somme » du droit commercial français à la fin du XIXe siècle. On peut se rendre compte des développements et des progrès de cette partie du droit, depuis un siècle, en comparant cet ouvrage avec d'autres plus anciens. Tandis qu'autrefois les textes du code et, avant le code, les ordonnances de Louis XIV étaient, avec quelques textes de droit romain et les usages du commerce, à peu près les seuls matériaux mis en œuvre par les auteurs qui écrivaient sur le droit commercial, aujourd'hui un traité approfondi exige de plus le dépouillement d'innombrables décisions de jurisprudence, l'étude d'un grand nombre de publications, générales et spéciales, la connaissance des conventions internationales et des législations étrangères. Le principal mérite de MM. Lyon Caen et Renault est de n'avoir négligé aucun de ces éléments du droit nouveau. Ce mérite se fait remarquer en particulier dans leurs deux derniers volumes, qui sont consacrés au droit maritime. Nous avons déja signalé le premier de ces volumes (*Polybiblion*, t. LXX, p. 490). Le second, qui vient de paraître et forme le sixième de l'ouvrage complet, traite des

avaries, des abordages, des assurances maritimes, du prêt à la grosse, de l'hypothèque, de la saisie et de la vente des navires.

10. — La lettre de change a cela de commun avec les navires qu'elle est, comme eux, destinée à voyager. Lorsqu'elle passe d'un pays dans un autre, il y a lieu de se demander dans quelle mesure elle reste soumise à la législation de son lieu d'origine, sous quels rapports elle est régie par la loi du lieu où elle est endossée et où elle est payable. M. Champcommunal, dans une excellente *Étude sur la lettre de change en droit international privé*, répond à ces questions. Il examine quelle est la loi applicable au contrat de change en ce qui concerne la capacité des souscripteurs, les conditions de forme, les droits et obligations résultant du contrat, l'échéance, le paiement, les recours, le timbre, l'enregistrement et les règles de compétence. Claire, précise, complète, cette monographie donne la solution d'une foule de questions embarrassantes pour les banquiers et les négociants.

11. — Depuis quelques années, tout le monde voulant être marchand de vin, on a trouvé un moyen ingénieux de faciliter l'accès de cette noble profession même à ceux qui n'ont rien. On les fait emprunter sur le fonds de commerce qu'ils exploitent et qui est donné en gage au prêteur. La loi, il est vrai, exige pour la validité du gage que le créancier soit mis en possession de l'objet; mais un arrêt de la cour de cassation a admis qu'un fonds de commerce, consistant principalement dans l'achalandage et le droit au bail des lieux où il est exercé, peut être cédé en nantissement à la façon des créances. La pratique est partie là-dessus. Il en résulte de nouveaux mécomptes dans les faillites : tout l'actif se trouve absorbé par un créancier gagiste dont on ne soupçonnait pas l'existence. Les tribunaux de commerce ont senti la nécessité de réagir contre une jurisprudence désastreuse pour les négociants honnêtes et de bonne foi. Les cours d'appel, au contraire, tendent à maintenir la doctrine de la cour de cassation. Cette controverse intéressante est fort bien exposée par MM. Magnier et Octave Pruvost, avocats à la cour d'appel de Paris, dans leur brochure intitulée : *Du Nantissement constitué sur les fonds de commerce*. En terminant, ils font appel à l'intervention du législateur et indiquent divers procédés par lesquels on pourrait rendre publique la mise en gage des fonds de commerce pour empêcher qu'elle ne soit un moyen de tromper les tiers.

12. — La concurrence déloyale est une autre forme de tromperie, plus ancienne, mais toujours nouvelle. Elle a existé de tout temps, et le *Registre des mestiers*, d'Estienne Boileau, en fournit déjà des exemples sous saint Louis. Mais combien elle s'est perfectionnée depuis ce temps-là! Et surtout combien elle s'est multipliée depuis l'établissement de la liberté du commerce et grâce au développement de la publicité!.... Aujourd'hui, ses ruses, ses manœuvres, ses stratagèmes sont

innombrables. M. René Barbier a pourtant essayé de les classer sous quatre chapitres : il distingue ce qui a pour but d'amener une confusion entre les produits, ce qui tend à la confusion entre établissements rivaux, les actes de dénigrement et les abus de la réclame. M. Barbier détermine exactement où finit la concurrence honnête, où commence la fraude ; il indique ensuite à quelles conditions et suivant quelles règles les victimes peuvent obtenir réparation. Son traité *De la Concurrence déloyale* compte moins de deux cents pages, et résume pourtant toutes les décisions de la jurisprudence sur ce sujet aussi vaste que délicat.

13. — Un autre fléau du commerce, qui tend aussi beaucoup à se multiplier, ce sont les faillites.... Mais non, les faillites diminuent : ce sont seulement les « liquidations judiciaires » qui augmentent. « Aujourd'hui, dit M. Constantin Maréchal, les meilleurs esprits se demandent si la liquidation judiciaire n'est pas devenue, pour une foule de gens peu scrupuleux, un moyen facile de s'enrichir en ne payant pas leurs dettes; quelques liquidations judiciaires heureuses, et l'on peut aller tranquillement vivre de ses rentes, devenir grand électeur de son arrondissement et fleurir sa boutonnière. » Le *Traité pratique de la procédure des faillites et des liquidations judiciaires* ne s'adresse, dit l'auteur, ni aux juges des tribunaux de commerce, ni aux greffiers, ni aux syndics de faillite, qui savent ce qu'ils ont à faire : il est destiné « aux créanciers, aux liquidés et aux faillis, » et a pour but de leur fournir les renseignements dont ils ont besoin pour défendre leurs intérêts. Il contient un résumé des règles légales et des formules pour les divers actes que requiert la procédure des faillites et des liquidations.

14 à 16. — L'excellente collection de codes étrangers, en cours de publication chez Pedone, s'est enrichie de trois nouveaux volumes se rapportant au droit commercial. Le premier, intitulé *Code maritime britannique*, sera certainement fort bien accueilli par tous nos armateurs et navigateurs français : il comprend la traduction de la loi anglaise de 1894 sur la marine marchande. Cette loi, entrée en vigueur le 1er janvier 1895, a réuni et coordonné quarante-sept lois antérieures, relatives à la propriété des navires marchands, au recrutement des équipages et des officiers, à la police des paquebots et des navires à émigrants, à la pêche maritime, aux juridictions spéciales, aux épaves, au pilotage, aux phares, etc. La traduction est aussi littérale que possible. Elle est l'œuvre de M. Henri Fromageot, docteur en droit, avocat à la cour d'appel de Paris.

— Le volume suivant nous offre le *Code de la marine marchande italien*, traduit et annoté par M. Henri Prudhomme. Ce code date de 1877, mais a été modifié en 1881 et en 1886. Il se divise en deux parties. La première comprend, outre les règles ordinaires sur l'administration et la police de la marine marchande, des dispositions remarquables sur le

droit maritime en temps de guerre ; la plupart des principes consacrés par le droit des gens pour le cas de guerre maritime y sont formulés en règles légales. La seconde partie du code italien est toute pénale : elle détermine les peines applicables aux divers méfaits maritimes, mais elle en laisse la répression aux tribunaux ordinaires.

— La *Loi roumaine sur la faillite* est l'objet d'un petit volume, qui forme le complément du *Code de commerce roumain*, déjà publié antérieurement. La partie de ce code où il est traité de la faillite a été modifiée par une loi du 20 juin 1895, et c'est cette loi que MM. Édouard de Bonnemains et Romulus Voinesco ont traduite. Elle contient quelques innovations dignes de remarque : notamment, la fixation à 40 0/0 du taux minimum auquel le failli peut obtenir un concordat ; l'interdiction pour le failli concordataire d'aliéner aucune partie de son patrimoine tant qu'il n'a pas rempli ses engagements ; la défense de consentir un concordat à celui qui tombe en faillite pour la seconde fois.

17. — Pendant que nous en sommes au droit étranger, c'est le cas de mentionner une brochure de M. Georges Bertrand, candidat notaire, sur le *Régime des sociétés civiles et commerciales en Belgique et à l'étranger*. On y trouve une analyse de la législation belge en matière de société et un aperçu des autres législations sur le même sujet. L'auteur a eu seulement le tort de se laisser aller à des réflexions personnelles d'un goût plus que douteux. Il représente les prêtres et les moines « déambulant par voies et par chemins, » et « cherchant à tomber les moyens d'existence des récalcitrants du casuel. » Ce n'est pourtant pas un moine, mais un « courtier d'annonces » qu'il accuse de lui avoir dérobé son manuscrit, de l'avoir publié subrepticement, et, qui plus est, d'en avoir éliminé des phrases comme celle-ci : « De même que les portes de bronze garantissaient la ville d'Ys contre l'invasion des flots, elle (la législation) défend le patrimoine de la nation contre la mainmorte. » Nos lecteurs sauront donc que la bonne édition est celle qui contient cette phrase à la page 8.

Droit public et administratif. — 18. — La *Revision des constitutions* n'est pas un des moindres problèmes du droit public, mais c'est un problème qu'on a quelque peine à prendre au sérieux en France, depuis qu'on y a vu tant de constitutions revisées tout autrement que ne l'avaient prévu leurs auteurs. Au début de l'ouvrage qu'il vient de publier sur ce sujet, M. Gabriel Arnoult, docteur en droit et avocat à Nancy, se demande si l'ancienne France avait une constitution. Il résout cette question négativement : la France, dit-il, « n'avait ni constitution ni institutions, si l'on excepte le Parlement, » et, après M. Thiers, il croit justifier ainsi la Révolution, parce que la Révolution a eu pour but de doter la France de cette « loi fondamentale » qui lui manquait. Cette prétendue justification de la Révolution tombe devant deux observa-

tions dont nous sommes surpris que M. Arnoult n'ait pas eu l'idée. Tout d'abord, il faut croire que cette loi qui manquait à notre pays n'était pas aussi « fondamentale » qu'on veut bien le dire, puisque son absence n'avait pas empêché la France de parcourir une assez longue carrière et de faire quelque figure dans le monde. En second lieu, si la Révolution n'a pour se justifier que les constitutions qu'elle a données à la France, elle est par cela même irrémissiblement condamnée, car aucune de ses constitutions n'était viable ni n'a pu s'accommoder au génie français. La première de nos constitutions écrites qui ait eu quelque durée est la charte de 1814, et celle-là n'avait pas une origine révolutionnaire. En réalité, d'ailleurs, il est faux de dire que l'ancienne France n'avait pas de constitution, car tous les cahiers de 1789 se sont trouvés d'accord sur un certain nombre de principes constitutionnels; ces principes, il est vrai, n'avaient pas jusque-là été écrits dans une charte, mais ils étaient gravés dans le cœur de la nation, ce qui vaut encore mieux. M. Arnoult ne reconnaît-il pas lui-même que l'Angleterre a bien réellement une constitution, alors même qu'encore aujourd'hui cette constitution n'est pas écrite? Et qui pourrait en nier l'existence, quand elle a servi de modèle à la plupart des constitutions du monde? — Cela dit, surtout pour faire connaître l'esprit dans lequel est conçu l'ouvrage de M. Arnoult, nous n'avons plus qu'à en constater les réelles et sérieuses qualités. La première partie comprend l'historique des méthodes de revision adoptées par toutes les constitutions françaises; puis l'auteur étudie, d'une manière très complète, la procédure de revision établie par la constitution de 1875, et les applications qui en ont été faites déjà deux fois, en 1879 et en 1884. Il soutient que la compétence du Congrès peut être limitée par les votes des deux Chambres sur la question de revision : c'est, comme on sait, le système qui a prévalu en 1884. Une brèche toutefois y a été faite pour introduire dans la loi constitutionnelle un article déclarant inéligibles à la présidence de la République les membres des familles ayant régné sur la France, car cet article n'avait pas été présenté à l'avance au Sénat. C'est là un précédent qui peut avoir dans l'avenir de graves conséquences. Dans la seconde partie de son livre, presque aussi étendue que la première, M. Arnoult relate les modes de revision consacrés par presque toutes les constitutions étrangères.

19. — Le droit constitutionnel a fourni aussi à M. Louis Gobron, docteur en droit, le sujet d'un ouvrage intéressant : *Le Droit de grâce sous la constitution de 1875*. De tout temps le droit de grâce a été un des attributs du Souverain. Sous l'ancien régime, les Parlements, prétextant des abus, avaient déjà cherché à le restreindre en mettant des conditions à l'entérinement des lettres de grâce. En 1791, la Constituante vota d'enthousiasme la suppression de cette prérogative de la Couronne; elle l'exerça pourtant elle-même en abolissant tous les jugements prononcés

pour faits relatifs à la Révolution. Mais le droit de grâce fut rétabli dix ans après, par le sénatus-consulte du 16 thermidor an X, qui l'attribua au Premier Consul, et l'article 3 de la loi du 25 février 1875 l'accorde au Président de la République. Bien qu'il ne paraisse susceptible d'aucune restriction, puisqu'il dépend uniquement de la volonté du chef de l'État, ce droit soulève cependant, dans son exercice, d'assez nombreuses difficultés. Ainsi, l'on n'est pas d'accord sur le point de savoir si la grâce peut s'appliquer aux peines disciplinaires. Sous le second Empire, le Conseil de l'instruction publique s'est prononcé pour l'affirmative, en principe et sauf quelques exceptions. Récemment, le Conseil d'État a, au contraire, adopté une opinion moins libérale. M. Gobron combat, avec raison, cette nouvelle jurisprudence : la grâce, en effet, par cela même qu'elle est l'exercice du pouvoir suprême, ne comporte aucune limite, en dehors des droits acquis à des tiers. Peines proprement dites, déchéances, mesures disciplinaires, en un mot, tout ce qui a un caractère pénal est susceptible d'être effacé par le pardon, quand le pardon ne peut nuire à personne. Au point de vue pratique, l'ouvrage de M. Gobron donne des renseignements utiles sur l'instruction des recours en grâce et les formes dans lesquelles ils sont soumis à la signature du Président de la République.

20. — Comme le droit de grâce, le droit d'occuper temporairement des propriétés privées pour l'exécution de travaux publics remonte à l'ancien régime. Alors que les transports étaient difficiles, il fallait, pour construire des routes à travers le royaume, que l'administration eût la faculté de prendre ses matériaux sur place, de les extraire des terrains avoisinant les travaux. Cette servitude d'utilité publique permit à la monarchie d'établir partout de belles voies de communication, à une époque où les ressources faisaient défaut. Elle était complétée par la corvée; mais tandis que celle-ci a succombé sous l'impopularité, sauf pour l'entretien des voies vicinales et communales, l'occupation temporaire a résisté aux critiques dirigées contre elle, et des lois postérieures à la Révolution l'ont maintenue et affermie. Une nouvelle réglementation de cette servitude a été faite par une loi du 29 décembre 1892, et M. Bourcart, professeur à la Faculté de droit de Nancy, vient de publier un excellent commentaire de cette loi, qu'il appelle, à juste titre, une bonne loi, une loi d'affaires et de défense de la propriété.

21. — Dans une brochure en langue italienne, intitulée *Della istituzione di un consiglio privato della corona nel nostro regimine parlamentare*, M. Ignazio Brunelli soutient cette thèse : qu'il conviendrait d'introduire un nouveau rouage dans le mécanisme de la monarchie parlementaire, et en particulier dans la constitution italienne. Il constate que le principal défaut de tout gouvernement parlementaire est d'être un gouvernement de parti : la majorité de la Chambre des

représentants tend à tout absorber; tous les avantages sont pour les amis du gouvernement, toutes les charges pour le parti opposé. Seul, le Roi est au-dessus des partis, et son autorité s'étend à la fois sur le pouvoir législatif, auquel il participe par la sanction des lois et par la nomination des membres de la Chambre haute; sur le pouvoir exécutif, dont il est le chef, et sur le pouvoir judiciaire, qui dépend de lui par la nomination des juges. M. Brunelli voudrait que la Couronne pût, grâce à ces prérogatives, résister aux empiétements des majorités parlementaires et défendre les droits des minorités : pour cela, il estime que le Roi aurait plus de force s'il pouvait s'appuyer sur l'avis d'un conseil privé, nommé par lui, mais composé des hommes les plus éminents de la nation. A notre avis, c'est une illusion : ou le conseil privé ne ferait rien ou, s'il voulait agir, il se trouverait en conflit avec le ministère. M. Ruggero Bonghi, député et ancien ministre, dans une lettre adressée à l'auteur, et publiée par celui-ci en tête de sa brochure, ne lui dissimule pas que l'institution du conseil privé ne serait pas un remède efficace contre la tyrannie ministérielle. « cette plaie des gouvernements constitutionnels. »

22. — Le vrai, le seul remède à la tyrannie des ministres et des majorités parlementaires, c'est la décentralisation, c'est une organisation analogue à celle que nous décrit M. Pierre Arminjon dans son livre sur l'*Administration locale de l'Angleterre*. Mais cette organisation diffère tellement de ce que nous voyons en France qu'il est difficile de la faire bien comprendre sans des comparaisons auxquelles M. Arminjon n'a peut-être pas eu assez fréquemment recours. Les institutions provinciales de l'Angleterre nous étonnent tout d'abord par leur extrême diversité. « Les Anglais n'admettent pas que Birmingham, avec ses 450,000 habitants, puisse être administrée comme Hedon avec ses 979 habitants. » Nous, au rebours : nous trouvons même étrange que l'administration municipale de Paris soit faite sur un autre plan que celle de Nanterre. En Angleterre, le régime des villes diffère de celui des campagnes; les villes elles-mêmes sont différemment administrées suivant leur importance. Les principales, constituées en bourgs municipaux, jouissent de plus d'indépendance que les moindres. Les campagnes sont gouvernées par les conseils de comté, auxquels une loi de 1888 a transféré la plupart des attributions administratives exercées jusque-là par les justices de paix, pour ne laisser à celles-ci que leurs attributions judiciaires. Les conseils de comté se divisent en comités spéciaux, qui constituent autant d'organes distincts. Un autre trait bien surprenant pour nous de l'administration anglaise est l'absence de tout représentant actif de l'autorité centrale auprès des corps locaux : ceux-ci ne sont pas réduits à remettre l'exécution de leurs décisions à des fonctionnaires dépendant uniquement du gouvernement. Enfin, chose plus étrange encore, la politique reste là-bas étrangère à l'administration, qui s'inspire de l'intérêt public plus

ou moins bien compris, jamais de visées électorales. M. Arminjon signale néanmoins les progrès incontestables qu'a faits la centralisation en Angleterre dans ces dernières années; elle est la conséquence nécessaire de l'introduction de la démocratie dans la constitution des pouvoirs locaux; elle a pour organe le *Local government board*, département ministériel sur lequel le Parlement s'est déchargé en partie de la haute direction qu'il avait toujours conservée jusqu'ici sur les affaires provinciales.

23. — En France, à cette heure, on se préoccupe beaucoup moins d'emprunter à l'étranger le *self government* que d'y aller chercher de nouveaux genres d'impôts. Voltaire serait toujours en droit de dire :

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière ;

et pour bien connaître les agréments que procure aux peuples l'impôt sur le revenu cher aux radicaux, on ne saurait mieux faire que de lire le petit volume dans lequel M. Georges Legrand fait connaître *l'Impôt sur le capital et le revenu en Prusse*. La Prusse jouit déjà depuis longtemps de l'impôt sur le revenu ; mais une loi du 24 juin 1891 en a élevé le taux et perfectionné l'assiette, et cette loi a servi de modèle à M. Doumer pour son fameux projet. L'impôt ne frappe que les contribuables ayant plus de 900 marcs (1,125 fr.) de revenu : en Prusse, les deux tiers des habitants sont par cela même exemptés. Le taux est gradué ; il s'élève de 0,62 pour cent pour les plus faibles revenus taxés jusqu'à 4 pour cent pour les revenus de 100,000 marcs. Tout contribuable dont le revenu net dépasse 3,000 marcs (3,750 fr.) est tenu d'en faire la déclaration détaillée. Pour ceux qui n'ont pas plus de 3,000 marcs, la déclaration est facultative, en principe, mais peut toujours être requise par la commission de taxation. Cette commission est, d'ailleurs, armée des moyens d'investigation les plus puissants et qui vont jusqu'à lui permettre de faire expertiser les fortunes et d'entendre des témoins sous la foi du serment. L'impôt sur le revenu est, en effet, inséparable de ces procédés inquisitoriaux. Il conduit aussi fatalement à un impôt sur le capital, car, de même que l'impôt sur le revenu est préconisé comme un remede aux inégalités des taxes indirectes, l'impôt sur le capital est à son tour un remède nécessaire aux inégalités de l'impôt sur le revenu. M. Georges Legrand, dont le travail ne compte pas plus de cent pages, n'a voulu faire qu'une simple analyse du système fiscal prussien, et non une critique ; il constate cependant, en finissant, « les énormes difficultés auxquelles cette forme d'impôt se heurte et les immenses dangers qu'elle suscite. »

Droit international. — 24. — M. Ernest Nys, professeur à l'Université de Bruxelles et juge au tribunal de cette ville, a déjà publié de remarquables travaux sur l'histoire du droit des gens; il a aussi traduit les *Principes de droit international*, de J. Lorimer, et c'est encore grâce

à lui que nous pouvons lire en français les *Études sur les principes du droit international*, de M. John Westlake, professeur à Cambridge. Le titre de cet ouvrage pourrait faire croire qu'il s'agit d'une étude complète et méthodique sur l'ensemble du droit des gens ; mais M. Westlake s'est attaché plus particulièrement à l'examen des principes qui doivent servir à résoudre les questions pratiques les plus actuelles. Les premiers chapitres de son livre sont cependant purement théoriques. Il discute et réfute la thèse de John Austin, pour qui le droit des gens n'est pas un véritable droit, mais seulement une application des règles de la morale aux relations des États. M. Westlake montre fort bien que c'est là une idée fausse et qu'il y a autre chose dans le droit des gens que de simples préceptes moraux. Il est d'accord en cela avec Grotius, qui a déjà signalé de son temps des règles conventionnelles, établies par la coutume et qui dépassent le droit naturel : ainsi, le droit des gens interdit, dans la guerre, l'emploi du poison, qui, aux yeux du droit naturel, n'est pas plus coupable que l'emploi de l'épée ou du canon. M. Westlake étudie ensuite historiquement les événements les plus importants et les penseurs les plus éminents de la science du droit international. Ayant remarqué qu'en passant de mains en mains les notices sur les anciens écrivains perdent de leur ressemblance avec l'original, il s'est efforcé, dit-il, de reproduire fidèlement les doctrines des principaux auteurs, en particulier de Grotius. Après cette partie historique, le savant professeur résume en un seul chapitre les principes généraux du droit international ; il entend par là moins les règles elles-mêmes que les idées dirigeantes qui doivent présider à leur application. Les chapitres suivants sont tous consacrés à des questions importantes et à l'ordre du jour. Le chapitre VII traite de la situation des petits États par rapport aux grandes puissances et de la protection exercée par les États sur leurs nationaux en pays étranger. Le chapitre VIII démontre que le droit de préservation personnelle n'est pour les États, pas plus que pour les individus, un droit absolu et sans limites. Le chapitre IX étudie le grave problème des moyens d'acquérir la souveraineté territoriale sur les régions non civilisées. Établissant une distinction bien tranchée entre la souveraineté et la propriété, M. Westlake n'applique pas ici par analogie les règles du droit romain sur l'occupation ; il tire de la notion même de souveraineté les conditions auxquelles les peuples civilisés peuvent étendre leur suprématie sur des peuples moins avancés ; il est ainsi amené à traiter des protectorats et des « sphères d'influence. » Le chapitre X contient un exposé intéressant du régime de l'Inde sous la domination anglaise ; la situation des rajahs indiens par rapport à l'empire britannique pourrait être rapprochée de celle qui vient d'être faite par la France à la reine des Hovas ; ces princes ont conservé quelque autorité à l'égard de leurs sujets, mais n'ont plus d'existence en droit international. Le chapitre XI

et dernier est relatif aux lois de la guerre. M. Westlake s'élève contre la théorie de M. Lueder, professeur à l'Université d'Erlangen, qui distingue les règles ordinaires de la guerre et les cas exceptionnels où l'on peut y déroger par nécessité. M. Westlake répond avec raison que « les moyens les plus doux que l'on emploie dans la guerre se basent sur quelque nécessité, car la guerre elle-même n'a pas d'autre base légitime. » En revanche, il soutient, avec tous les publicistes anglais, que le droit de prise maritime s'étend non seulement à la contrebande de guerre, mais à toute marchandise ennemie, et il soumet à une analyse fine et précise la théorie de Rousseau, d'après laquelle la guerre n'établit d'hostilité qu'entre les États belligérants et non entre leurs sujets.

25. — L'étude de la guerre en droit international remplit presque entièrement le second volume du *Précis de droit international public*, de M. Piédelièvre, professeur agrégé à la Faculté de droit de Rennes. Nous avons déjà rendu compte du premier volume et nous avons constaté que cet ouvrage, bien que présenté comme un livre élémentaire, est suffisamment développé pour que la lecture en soit facile et intéressante (*Polybiblion*, t. LXXI, p. 319). Avant d'en venir aux conflits armés, M. Piédelièvre s'occupe des moyens de les prévenir ; il fait l'historique de l'arbitrage dans le passé et recherche quel pourra en être le développement dans l'avenir ; il se demande si l'on peut espérer voir jamais l'établissement d'une juridiction suprême et permanente, devant laquelle les États seraient tenus de porter leurs différends et dont ils seraient obligés d'exécuter les sentences. Il écarte un peu trop dédaigneusement peut-être le système qui consisterait à conférer à la Papauté le rôle d'arbitre universel entre les peuples ; puisque l'on cherche un tribunal suprême, permanent et impartial, celui du Pape a un premier avantage sur tout autre : il n'est pas à créer, il existe. M. Piédelièvre espère seulement que les peuples prendront de plus en plus l'habitude de faire trancher leurs litiges par des arbitres choisis spécialement pour chaque cas particulier. Mais l'insuffisance de ce système est évidente : c'est dans le moment où le conflit est allumé qu'il faut que l'accord se produise pour la signature du compromis d'arbitrage, et l'accord sera toujours d'autant plus difficile que le conflit portera sur des questions plus présentes et plus agitées. Le *Précis* de M. Piédelièvre se termine par un appendice sur la situation de la Papauté en droit international. L'auteur s'y montre fort peu favorable à l'Église et au Pape. Il soutient que le pouvoir temporel n'existait que dans l'intérêt des populations sur lesquelles il s'exerçait, d'où la conséquence que le renversement de ce pouvoir est un événement intérieur de l'Italie, auquel le monde catholique n'a rien à voir ! M. Piédelièvre va même jusqu'à enseigner que le gouvernement italien n'est pas tenu d'accorder aux représentants des puissances catholiques auprès du Souverain Pontife les immunités des

agents diplomatiques, d'où il résulte que ces ambassadeurs pourraient être expulsés sans que le Pape ni les puissances eussent le droit de se plaindre !

26. — M. de Paepe, conseiller à la cour de cassation de Belgique, est l'auteur d'un ouvrage estimé sur la compétence des tribunaux civils. Poursuivant l'étude du même sujet jusque sur le terrain du droit international, il traite dans un nouveau volume de *la Compétence civile à l'égard des États étrangers et de leurs agents politiques, diplomatiques ou consulaires*. Dans la plupart des pays, les tribunaux se déclarent incompétents pour connaître des actions intentées aux États étrangers qui n'acceptent pas leur juridiction. M. de Paepe combat avec force cette jurisprudence. Il montre qu'aucune nécessité d'ordre public n'impose d'affranchir du droit commun, au préjudice des citoyens, les États étrangers qui ont fait avec ceux-ci des contrats civils. On admet bien qu'un souverain étranger peut être assigné pour les actes qu'il a passés comme personne privée. Pourquoi traiter différemment les États ? M. de Paepe ne combat pas moins les immunités accordées aux agents diplomatiques en matière civile. Il recherche l'origine historique de ces privilèges et soutient qu'on leur a donné peu à peu une extension excessive : les seuls actes qui devraient être soustraits à la compétence des tribunaux sont ceux accomplis par les agents diplomatiques en leur qualité officielle.

27. — M. Gaston Lèbre, docteur en droit, a écrit une monographie intéressante sur *l'Occupation comme mode d'acquérir les territoires en droit international*. Ce travail, qui est sans doute une thèse de doctorat, a été couronné par la Faculté de droit de Toulouse et par l'Académie de législation. Contrairement à l'opinion de M. Westlake, que nous citions tout à l'heure, M. Lèbre estime que la théorie de l'occupation en droit privé peut être étendue, sous certaines réserves, à l'acquisition de la souveraineté territoriale. Il en déduit que les conditions requises pour la légitimité de cette acquisition sont les suivantes : 1° un territoire susceptible de souveraineté et non encore occupé par un État ; 2° l'intention bien arrêtée chez l'État occupant de se comporter comme souverain (c'est l'*animus domini* du droit privé) ; 3° une prise de possession réelle (*adprehensio*). Le droit des gens exige en outre une condition de forme : la notification de la prise de possession aux puissances par la voie diplomatique. Cette condition est exigée notamment par l'acte général de la Conférence de Berlin de 1885 pour l'acquisition des possessions nouvelles sur les côtes du continent africain. L'examen attentif de la manière dont ces conditions sont observées oblige à reconnaître que la conduite des États civilisés ne répond pas toujours à leurs théories. On pose en principe le respect des souverainetés indigènes ; mais, en pratique, les agents actifs de la politique coloniale emploient trop souvent

des subterfuges déloyaux ou des violences barbares pour assujettir les peuples auxquels ils prétendent apporter la liberté et la civilisation.

MAURICE LAMBERT.

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

1. *La Relique d'Argenteuil*, par le chanoine V. DAVIN. Paris, « Revues indépendantes, » s. d. (1895), in-8 de 55 p., 2 fr. — 2. *Saint Joseph, Époux de Marie, Père nourricier de Jésus, Patron de l'Église*, d'après l'Écriture et la Tradition, par le P. MERCIER, S. J. Paris, Lethielleux, s. d. (1895), in-12 de XV-411 p., 3 fr. 50. — 3. *La Légende de sainte Thècle*, par D. F. CABROL. Paris, bureaux de « l'Armorial français, » 1895, in-8 de 28 p. — 4. *Sainte Hedwige, sa vie et ses œuvres*, par G. BAZIN. Paris, Bloud et Barral, s. d. (1895), in-8 de XXVII-336 p., 4 fr. 50. — 5. *Vie, gloires et merveilles de saint Antoine de Padoue*, par GEORGES LOTH. Paris, Bloud et Barral, s. d. (1895), in-12 de XIX-232 p., 1 fr. 75. — 6. *Saint Albert de Messine, de l'ordre des Carmes*, par la Cte D. DE BEAUREPAIRE DE LOUVAGNY (ROUXEL-LECRAY). Paris, Téqui, 1895, in-12 de XXVI-289 p., 2 fr. 50. — 7. *Vie de saint Pierre Thomas, de l'ordre des Carmes*, par l'abbé PARRAUD. Avignon, Seguin, s. d. (1895), in-12 de XVI-363 p., 3 fr. — 8. *Sainte Angèle Mérici et les Origines de l'ordre des Ursulines*, par l'abbé LÉON BOUTHORS. Abbeville, Paillart, 1894, in-8 de 240 p., avec illustr., 1 fr. — 9. *Saint Philippe de Néri*, par la Cte D'ESTIENNE D'ORVES. Paris, Lecoffre, 1895, in-12 de XIX-407 p., 3 fr. — 10. *Biografia compendiada de la Excma. Sra. Doña Teresa Enríquez llamada la Loca del Sacramento*, por D. MIGUEL-ANTONIO ALARCÓN. Valencia, Domenech, 1895, in-32 de 150 p. — 11. *Le Martyrologe de l'Église du Japon (1549-1649)*, par l'abbé PROFILLET. T. I. *Les Saints et les Bienheureux*. Paris, Téqui, 1895, in-12 de VII-410 p., 10 fr. 50. — 12. *Histoire du vénérable Julien Maunoir, de la Compagnie de Jésus*, par le P. X.-A. SÉJOURNÉ, S. J. Paris, Oudin, 1895, 2 vol. in-8 de X-450 et 432 p., 8 fr. — 13. *Vie du bienheureux Théophile de Corte, prêtre des Mineurs de l'Observance de Saint-François*, par l'abbé ABEAU. Paris, Téqui, 1896, in-8 de XXVII-412 p., 5 fr. — 14. *La Comtesse de Poulbriand*, par le P. M.-D. CHAPOTIN. Paris, « Année dominicaine, » 1896, in-8 de XI-342 p., 5 fr. — 15. *L'Abbé Gruget, curé de la Trinité d'Angers. Sa paroisse, son diocèse, son temps (1751-1840)*, par le chanoine PORTAIS. Paris, Delhomme et Briguet, 1896, in-8 de VIII-624 p., 4 fr. — 16. *Frédéric Ozanam*, par JEAN LAUR. Abbeville, C. Paillart, s. d. (1895), in-8 de 160 p., 1 fr. 15. — 17. *La Vie du R. P. Xavier de Ravignan, de la Compagnie de Jésus*, par le P. A. DE PONLEVOY, S. J. Paris, Téqui, 1895, 2 vol. in-12 de VIII-458 et 506 p., 7 fr. 50. — 18. *Lettres de l'abbé Henri Perreyve (1850-1865)*. Paris, Téqui, 1896, in-12 de XVII-507 p., 4 fr. — 19. *La Mère Clara de Gondrecourt et la Congrégation du Saint-Cœur de Marie de Nancy*, par l'abbé E. MARTIN. Nancy, Vagner, 1895, in-8 de VII-411 p., 5 fr. — 20. *Esprits et vertus de C.-J. Eugène de Mazenod, évêque de Marseille, fondateur de la Congrégation des oblats de Marie-Immaculée*, par le P. E. BAFFIE, O. M. I. Paris, Delhomme et Briguet, s. d. (1895), in-8 de XIII-633 p., 3 fr. 50. — 21. *Alexis Clerc, marin, jésuite et otage de la Commune*, par le P. CH. DANIEL. Paris, Téqui, 1895, in-12 de VIII-406 p., 4 fr. — 22. *Le Père Laverlochère, missionnaire oblat de Marie-Immaculée*, par le P. A. SOULERIN, O. M. I. Paris, Delhomme et Briguet, in-8 de 284 p., 3 fr. — 23. *S. S. Pie IX, sa vie, ses écrits, sa doctrine*, par l'abbé PAGÈS. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-8 de 288 p., 3 fr. — 24. *S. Ém. le cardinal Pie, sa vie, sa doctrine, ses écrits*, par l'abbé PAGÈS. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-8 de 320 p., 3 fr. — 25. *Correspondance du cardinal* PIE, *évêque de Poitiers, et de Mgr* COUSSEAU, *évêque d'Angoulême (1849-1873)*. Paris, Oudin, 1894, in-8 de XII-652 p., 6 fr. — 26. *S. Ém. le cardinal Lavigerie, sa vie, ses écrits, sa doctrine*, par l'abbé PAGÈS. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-8 de 284 p., 3 fr. — 27. *Mgr Freppel, sa vie, sa doctrine*, par l'abbé PAGÈS. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-8 de 288 p., 3 fr. — 28. *Vie du Père Fr.-X. Gautrelet, de la Compagnie de Jésus*, par le P. J. BURNICHON, S. J. 2e édit. Paris, Retaux, 1896, in-12 de VI-352 p., 3 fr. 50. — 29. *Un Homme d'œuvres. Ferdinand-Jacques Hervé-Bazin*. Tours, Mame, 1895, gr. in-8 de 367 p., 3 fr. 50. — 30. *Un Artiste. Le P.* F. IMBERT,

de la Société de Marie. Pensées, fragments et lettres. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-12 de XXVIII-255 p., 3 fr. 50. — 31. *Jeunes Martyrs*, par CAT. Paris. Lefort, s. d , in-12 de 140 p., 1 fr. — 32. *Les Grands Initiateurs des œuvres catholiques.* Paris, Lefort, s. d., gr. in-8 de XVI-366 p., 4 fr. 25. — 33. *Le Culte des saints de France. Histoire. Coutume. Liturgie*, par les abbés FLAMENT et HAGUE. Paris, Oudin, 1895. 2e édit. 2 vol. in-12 de XXVII-576 et 624 p., 7 fr. — 34. *Les Saints de France du XIIIe au XIXe siècle*, par Mlle ISABELLE VERNY. Paris, Desclée et de Brouwer, 1895, in-4 illustré de 512 p., 5 fr.

1. — Encore *la Relique d'Argenteuil!* M. Davin prend parti pour la Tunique inconsutile de Trèves, seule authentique comme telle, estime-t-il. Avec Calvin il prétend que le vêtement divin d'Argenteuil est un manteau « de la forme d'une chasuble » (p. 47), et, à l'aide « d'éléments nouveaux, » il s'efforce de le prouver avec subtilité plus que par des arguments décisifs. Que penser de cette *tunica* traditionnelle depuis tant de siecles, qui, dans les conclusions du chanoine versaillais, devient un manteau, muni de manches? Selon lui, la *tunica inconsutilis* serait une « expression substituée, au XIIIe siècle, à celle de *cappa* et *cappa inconsutilis* du XIIe siècle » (p. 16). Remarquons seulement avec Du Cange que « la cape, au moyen âge, était une sorte de tunique plus large et allant jusqu'aux talons, qui se surajoutait aux autres vêtements » (v° *Cappa*). Tout naturellement, à la même époque, on a donc pu prendre un mot pour synonyme de l'autre. Puis *cappa* n'aurait été employé d'abord qu'au milieu du XIIe siècle par Hugues, archevêque de Rouen, et par Robert, abbé du Mont-Saint-Michel, qui affirme que cette *cappa subrufi coloris* de notre Sauveur « lui avait été faite par sa glorieuse mère, quand il était encore enfant » (p. 19). Euthymius, savant moine grec, se range, au commencement du XIIe siècle, à l'opinion « très ancienne » qui assure que « la Tunique inconsutile a été faite pour le Christ encore enfant par sa sainte Mere » (p. 29). Or, le manteau, chez les Juifs, était-il à l'usage des enfants? Avait-il des manches? Ce n'est pas admissible. Barbe Raffron, qui a vu la Tunique d'Argenteuil dépliée, dépose, en 1647, qu'elle avait des manches « pouvant dépasser les coudes des bras » (p. 37-38). Plusieurs autres témoins parlent expressément du même détail des manches. Dom Gerberon, moine d'Argenteuil, donne une gravure « avec la forme de tunique et des manches » (p. 39).

2. — Moins sujet à controverses, plus reposant est le *Saint Joseph*, père nourricier de Jésus, du P. Mercier. Cependant on formerait une riche bibliothèque des livres pieux composés en l'honneur du saint Patriarche; mais les anciens sont trop étendus et se trouvent difficilement; les plus récents, malgré d'ingénieux aperçus, laissent souvent trop à désirer pour la solidité de la doctrine. Le présent volume offre une nourriture substantielle aux âmes aimant saint Joseph, en même temps qu'un bon résumé des principales questions théologiques, morales, historiques, qui concernent l'Époux de Marie. Bien que l'ou-

vrage n'ait pas pour but principal d'être un traité ou une histoire d'érudition mais de dévotion, néanmoins, au point de vue de la précision des faits, il donne les derniers résultats acquis par une critique pondérée et consciencieuse, et distingue rigoureusement ce qui est certain de ce qui n'est que probable. Il est divisé en six parties qui embrassent toute la vie du saint : 1° Préparation de saint Joseph à sa mission providentielle; 2° Saint Joseph, époux de Marie ; 3° Saint Joseph, père nourricier de Jésus ; 4° Prérogatives, vertus et grandeurs de saint Joseph ; 5° Couronnement de la vie de saint Joseph; 6° Saint Joseph patron de l'Église catholique. Le P. Mercier s'est inspiré, pour la trame de son livre, de l'Écriture sainte, des saints Pères, surtout de ceux qui se rapprochent le plus de l'âge apostolique, car « les disciples des apôtres ont presque la même autorité que leurs maîtres, et ceux qu'ils formèrent directement n'en ont pas moins » (p. XI). Il n'a pas négligé non plus les écrivains les plus autorisés tant anciens que modernes. Un plan spécial indique aux personnes pieuses et aux pasteurs des âmes des sujets de méditations et de lectures pour le mois de mars. C'est donc un maître livre qui aidera beaucoup à la diffusion du culte éclairé du chef de la Sainte Famille.

3. — *Sainte Thècle* était contemporaine de saint Joseph, puisqu'elle fut martyrisée au premier siècle, après avoir été convertie par saint Paul. Avec sa haute compétence, Dom Cabrol examine la valeur littéraire et historique des actes ou de la « Légende de sainte Thècle. » Pour Tertullien ces Actes étaient l'œuvre d'un faussaire, en raison surtout de l'insistance que met l'auteur à reconnaître à la vierge chrétienne le droit d'enseigner la parole de Dieu. Saint Jérôme, dans son « Catalogue des écrivains ecclésiastiques, » les rejette au nombre des écrits apocryphes. Enfin le décret gélasien range ces mêmes Actes parmi les livres que l'Église romaine condamne. Or un savant anglais du dernier siècle, Grabe, a édité pour la première fois des Actes de sainte Thècle, qui, à son sens, sont les mêmes, au moins en substance, que ceux visés par Tertullien et saint Jérôme. Au point de vue littéraire, ils ne sont pas dénués d'intérêt ni d'habileté. Le récit est sobre, vivant, le charme se maintient jusqu'au bout; les situations et les personnages sont peints en quelques traits caractéristiques; les discours et dialogues varient la narration des événements et la rendent intéressante par leur brièveté et leur vraisemblance. Cette légende renferme des traits vraiment antiques qui sont un miroir fidèle des mœurs de l'époque primitive. Sous le rapport critique, Dom Cabrol ne peut l'admettre dans son intégrité, à cause des invraisemblances, des incidents bizarres, des erreurs historiques ou théologiques qui s'y rencontrent. Cependant, conclut-il, « ces actes contiennent des traits antiques et dignes de foi; passés au creuset de la critique, ils laissent un résidu qui doit appartenir à la fin du premier siècle de notre

ère. Par ce côté, ce document serait donc le plus ancien de ce genre que possède la littérature chrétienne » (p. 25). Ainsi, le savant bénédictin s'accorde dans son appréciation avec M. E. Le Blant, qui s'est occupé de la restitution des actes de sainte Thècle, et avec le grand archéologue anglais Ramsay, frappé, lui aussi, par le caractère d'antiquité que présentent ces Actes.

4. — Si, comme sainte Thècle, la princesse silésienne *Sainte Hedwige* ne subit point le martyre du sang, elle connut le martyre des larmes, plus douloureux peut-être. La note dominante de sa vie fut, en effet, une souffrance sans trève, doucement supportée, vaillamment vaincue — note bien rendue par l'épigraphe heureusement empruntée à L. Veuillot : « Souffrir, c'est triompher. » M. G. Bazin, en un style châtié, a retracé la vie de la sainte princesse qui fut la nièce d'Élisabeth de Hongrie, immortalisée par la plume de Montalembert. Il se prépara à cette œuvre par des voyages en Allemagne, où il fut frappé du culte rendu, dans toute la Silésie, à Breslau principalement, à la pieuse duchesse de Silésie et de Pologne; il visita le lieu de sa naissance, la capitale du duché où elle fut honorée comme une reine et le monastère de Trebnitz, où on l'aima comme une mère, en contrôlant sur place les documents et les faits. C'est une garantie sérieuse d'exactitude et d'authenticité. M. Bazin, pour établir la sainte dans son cadre, commence par ébaucher à traits rapides l'Allemagne au XIIe siècle. Puis, c'est, dans les grandeurs, la vie toute surnaturelle d'Hedwige, qui se déroule selon l'ordre chronologique, et se mêle à tous les événements contemporains. Elle se compose de faits connus résumés, il est vrai, mais aussi d'éléments inédits et négligés, d'un petit nombre de témoignages nouveaux, trop incomplets pour être mis en œuvre sans le secours d'une lumineuse dissertation qui les relie en les expliquant. C'est donc un livre de fond. Une seule remarque sur un point fautif : il y en a un de trop entre Paulin et Pâris, il dénature le nom d'un érudit célèbre (p. 82, n. 1).

5. — Sur *Saint Antoine de Padoue*, le descendant de la race illustre des Bouillons, tout semble avoir été dit. M. Georges Loth n'a pas eu, déclare-t-il, la prétention de faire œuvre de critique historique. En utilisant les documents de ses devanciers, il a essayé de ciseler la figure du thaumaturge avec de plus accentués reliefs. Dans ce but, il a groupé les événements qui sont comme les traits de cette angélique physionomie; il a précisé, chemin faisant, son genre d'éloquence, son action oratoire, leur originalité qui le fit qualifier le plus grand orateur du XIIIe siècle. Ce livre nous montre aussi comment Antoine est « nôtre » par son apostolat : Montpellier, Toulouse, le Velay, l'Auvergne, le Limousin, le Berry, la Provence, furent le théâtre de ses prédications enflammées. Elles furent la bonne semence qui eut, sous saint Louis, sa luxuriante germination. C'est en France, à Châteauneuf, qu'il fut favo-

risé de l'apparition et des caresses du divin Enfant. Ensuite, quelle abondance de merveilles : esprit prophétique, vision à distance, pénétration des cœurs, bilocation, extases, empire sur les éléments, les animaux, les mauvais esprits, multiplication des substances, guérison de toutes sortes de maladies et d'infirmités, résurrection des morts, don des langues! Il a été particulièrement populaire à cause des choses perdues qu'il faisait retrouver à ceux qui l'invoquaient à cette fin. Toutefois il n'a pas eu le monopole de ce privilège surnaturel, comme le prétend M. G. Loth. L'Église attribue aussi ce pouvoir à un autre saint Antoine, dominicain. On lit dans les leçons de la fête du bienheureux Antoine Pavone que, « depuis la mort de ce saint martyr, les fidèles n'ont pas cessé de lui rendre un culte religieux, et que, parmi les témoignages de reconnaissance qui entourent son tombeau, on remarque surtout les ex-voto de ceux qui ont imploré son secours pour retrouver les choses égarées. » — Écrite avec une pieuse onction, le désir de l'auteur est que cette histoire édifie en intéressant. Il y a réussi.

6. — On pourrait appeler *Saint Albert de Messine* le frère d'âme d'Antoine de Padoue, tant leurs deux vies ont des affinités. Mme la comtesse de Beaurepaire de Louvagny a dépensé tout son esprit de foi, c'est dire qu'il y en a beaucoup, à écrire la vie du saint carme. Elle l'a choisi pour combattre les critiques répandues « sur l'inutilité prétendue de ces hommes qui.... cherchent, dans le repos du cloître, à échapper à toutes les obligations sociales, à vivre dans la paresse et le bien-être » (p. II). Et elle a bien choisi, car l'existence de son héros fut une prière continuelle pour les pécheurs; elle fut remplie de mortifications effrayantes pour les charnels, de miracles éclatants pour éclairer les incrédules. Cependant Albert était né dans l'opulence, il pouvait prétendre éventuellement à la couronne royale. Ses mortifications et ses prières sauvèrent le peuple de Messine des désolations de la guerre et de l'invasion; il guérit les malades à l'article de la mort, il rendit des fils prodigues à des parents désespérés. Telle est la démonstration vivante de l'utilité des saints contemplatifs faite par ce livre tout de piété suggestive. L'auteur nous expose dans sa préface les origines de l'ordre du Mont-Carmel : son berceau remonterait au prophète Élie, son patriarche. Mme de Beaurepaire tire ses preuves, qu'elle croit trop facilement indiscutables, de l'ouvrage du P. Albert de Saint-Sauveur, intitulé *Carmes et Carmélites* Or (p. IX) le P. Albert lui-même reconnaît que « ces origines de l'ordre du Carmel ont rencontré de très âpres contradicteurs et qu'il n'est pas rare encore qu'elles provoquent le sourire, malgré les travaux récents de l'épigraphie qui concourent à les montrer respectables. » Mais déterminantes?.... Ces lointaines origines ne sont donc rien moins que sûres et par conséquent sont fort sujettes à la discussion. — Un usage liturgique curieux conservé dans l'ordre du Carmel, c'est celui de bénir l'eau avec

les reliques de saint Albert, le jour de sa fête, le 7 août. La relique est plongée dans l'eau en formant une croix, avec des prières appropriées. L'appendice (p. 287-289) en donne le cérémonial.

7. — C'est encore un carme, *Pierre Thomas*, mais qui, à la différence de saint Albert, eut une influence extérieure considérable sur les destinées de l'Église militante comme patriarche de Constantinople et comme légat de la croisade de 1365. Fils de paysans périgourdins, par ses hauts mérites il atteignit les premières dignités ecclésiastiques. Théologien savant, orateur entraînant, il fut le panégyriste de Clément VI. Parmi ses nombreuses légations, il reçut le titre de chef de l'ambassade romaine à Constantinople pour ramener à l'unité de l'Église les Grecs prétendus orthodoxes ; l'empereur Paléologue se convertit, et toute la nation parut ébranlée. Ces succès le firent investir par Innocent VI des fonctions de légat universel en Orient pour l'Empire de Constantinople, le royaume de Chypre, la Thrace, la Grèce, Candie, Smyrne, et d'Inquisiteur de la foi pour ces mêmes pays. Il fut aussi chargé de préparer une nouvelle croisade. Les chrétiens, sous ses ordres, s'emparent de Lampsaque, au centre du détroit des Dardanelles, point stratégique de la plus grande importance ; il défendit contre les armes turques la ville de Smyrne, qui, à cause de sa situation, était très convoitée. Avec Pierre de Lusignan, roi de Chypre, il revint, couvert de gloire, à la cour d'Avignon. Il y exposa les besoins urgents de l'Eglise d'Orient et les généreuses dispositions de Pierre de Lusignan pour l'entreprise de la croisade. Urbain V prêcha la guerre sainte, le 31 mars 1363, et, le 14 avril, Venise fut choisie comme lieu de rendez-vous des croisés. Pierre de Lusignan devint le général en chef de l'armée, et Pierre Thomas fut légat de la croisade. Sous leur direction, Alexandrie, l'entrepôt commercial de l'Afrique et de l'Asie, fut prise en 1365, mais abandonnée, quatre jours après, sous la pression de sentiments peu courageux. Par suite de divisions intestines, cette expédition, brillante au début, fut une croisade avortée. Tels sont les points capitaux de cette vie qui fut mêlée à tant d'événements politiques. Ce livre est bien au courant des sources ; toutefois, l'auteur paraît ignorer l'une des principales de la campagne d'Alexandrie : le poème français de Guillaume Machaut, publié par M. de Mas-Latrie ; il y aurait trouvé une foule de renseignements sur cette aventure chevaleresque. De ci, de là, quelques réflexions communes, un style parfois lâche et des expressions manquant de goût littéraire.

8. — Avec *Sainte Angèle Mérici*, nous revenons à une mystique féconde en œuvres sociales. D'origine italienne, elle fut une âme angélique de jeune fille, douée des grâces les plus précieuses de l'intelligence et du cœur. Elle fonda l'ordre des Ursulines, qui lui assigne une place de choix parmi les grands éducateurs. Sa *Vie* est son histoire

intime aussi bien que celle des origines et du développement de son Institut. En 1612, Paul V érigeait la congrégation en vrai monastère sous la règle réformée de saint Augustin, avec le titre de Sainte-Ursule. Il approuva les constitutions qui admettent les trois vœux de religion, auxquels il permit de joindre celui d'instruire les petites filles. « La France lui doit l'initiative d'une réforme dont nous apprécions de jour en jour les fruits merveilleux : les exercices préparatoires à la première communion solennelle des enfants » (p. 233). L'histoire de sainte Angèle a été souvent écrite par des auteurs de marque : le P. Salvatori, en Italie, l'auteur anonyme des chroniques, celui de l'ordre de Sainte-Ursule, et récemment l'abbé Postel, en France. Ils ont composé des ouvrages savants, semés de réflexions élevées; ils ont écrit pour les mères, M. Bonthors s'adresse aux enfants, et il dédie son livre aux Enfants de Marie. Aussi son style est-il fleuri.

9. — Pareillement, *Saint Philippe de Néri* fut un mystique et un instituteur d'ordre : l'Oratoire. La dilatation miraculeuse de son cœur par l'amour divin le fit surnommer, en Italie, « le saint amoureux. » Sa vie se confond avec l'histoire de son ordre et de son extension dans le monde. Les religieux de l'Oratoire, tout en suivant de près le mouvement intellectuel de la Renaissance, se livraient en particulier à l'étude de la Bible, des Pères et des monuments des premiers siècles de l'Église, et avaient pour but immédiat le salut du prochain. Les exemples des saints furent l'un des premiers traits de leurs prédications, mais ils avaient soin de les puiser dans l'*Histoire de Baronius* et dans d'autres œuvres critiques émondées de la végétation parasite des fausses légendes. De concert avec Baronius, saint Philippe agit auprès de Clément VIII pour faire absoudre Henri IV, roi de France, du crime d'hérésie, pour le bien de l'Église et la paix du royaume, et, le 17 septembre 1595, Clément VIII reçut en grâce Henri de Bourbon, et le réconcilia solennellement avec l'Église, dans la personne de ses ambassadeurs, du Perron et d'Ossat. Il serait à souhaiter que l'indication des sources (p. 401), dans l'énumération des *Vies* de saint Philippe, eût comporté le titre rigoureux de l'ouvrage, son format, l'année et le lieu de son impression, toutes choses nécessaires à une bibliographie exacte. Comme la vie de sainte Thérèse, du même auteur, celle de saint Philippe brille par une connaissance approfondie de l'histoire générale de l'Église, un sens très fin dans les analyses psychologiques, une doctrine sur la spiritualité sûre et calme, sans compter l'attrait de la phrase, d'une élégance classique, tout empreinte de pieuse tendresse.

10. — *Teresa Enriquez*, elle, fut « la sainte amoureuse » de Jésus-Hostie. Sa dévotion particulière était le Très Saint Sacrement, qu'elle voulut étendre de toute la puissance de son grand cœur et de son immense fortune. Elle érigea, à Rome, une chapelle et une confrérie en

l'honneur de l'Eucharistie. Aussi, le pape Jules II la surnomma-t-il *la Loca del Sacramento*. En Espagne, sa patrie, elle fit bâtir une collégiale sous le titre du *Corpus Christi*, un séminaire pour la desservir, un couvent de religieuses de l'Immaculée-Conception, les hôpitaux de la Sainte-Trinité, de Notre-Dame de Consolation, un monastère de franciscains.

11. — *Le Martyrologe de l'Église du Japon*, c'est l'histoire sanglante de cette chrétienté fondée, en 1549, par François-Xavier. Les conversions s'y opèrent par centaines de mille ; en 1597, le sang coula à Nangasaki, puis succéda une ère de paix, qui dura jusqu'au début du XVIIe siècle. Vers 1612, la persécution éclate encore et sévit pendant trente ans. C'est par milliers que moururent les victimes de leur foi, gens de tout âge, de tout sexe, de toute condition. De tous ces noms, quatorze ou quinze cents sont parvenus jusqu'à nous, mais leur histoire n'existe pas. Le martyrologe de M. Profillet comble cette lacune opportunément, car les Mikados, victorieux d'une race persécutrice, professent une vraie tolérance religieuse, et nos missionnaires peuvent y faire de nouvelles conquêtes. L'ouvrage se divise en quatre chapitres : 1° Les Saints, c'est-à-dire les martyrs, béatifiés par Urbain VIII, le 14 septembre 1627, et canonisés par Pie IX, le 8 juin 1862, et au nombre de vingt-six. Ils moururent crucifiés et percés à coups de lance à Nangasaki, le 5 février 1597 ; ils étaient six religieux franciscains, trois jésuites et dix-sept tertiaires de l'ordre de Saint-François. 2° Les Bienheureux, martyrs béatifiés par Pie IX, le 7 juillet 1867, au nombre de deux cent cinq : treize jésuites, douze dominicains, dix franciscains, cinq religieux de l'ordre de Saint-Augustin et un prêtre japonais séculier. 3° Les Vénérables, soit : douze cent quarante-trois. 4° Les pieux personnages qui ont illustré l'Église japonaise par leurs vertus ; on en compte deux cent quatre-vingts. Le tome I, seul paru, comprend les deux premières catégories. Hagiographe précis dans l'exposition des faits, M. Profillet dit avec trop de modestie qu'il n'a cherché, avec l'édification du lecteur, que la stricte exactitude des événements. « Si, ajoute-t-il, les notices ne sont pas plus nombreuses, c'est que les documents nous ont fait défaut » (p. v). C'est une page de l'histoire générale de l'Église indispensable à connaître pour quiconque s'occupe des progrès de l'Évangile et de l'esprit français en Extrême-Orient.

12. — Un émule de François-Xavier, l'apôtre du Japon, fut le *Vénérable Julien Maunoir*, qui fut également un convertisseur prodigieux, mais confina son apostolat en Bretagne. Il appartient à la Compagnie de Jésus, dont il est l'une des gloires. Breton, Dieu l'appela dans la Basse-Bretagne, qui était alors profondément atteinte dans sa foi et ses mœurs chrétiennes. C'était en 1640, et il y travailla à l'œuvre de Dieu pendant quarante-trois ans. La Bretagne fut renouvelée avec l'aide seulement d'abord du P. Pierre Bernard. Mais bientôt il associa à ses missions des prêtres de

tout âge et de tout rang : des docteurs de Sorbonne, des grands vicaires, même des évêques. Ils arrivèrent rapidement au nombre de mille. Avec eux, il parcourait toute la Bretagne : les évêchés de Léon, de Dol, de Quimper, Tréguier, Saint-Brieuc, Vannes et Rennes. Enfin, il tomba, brisé par les ans et une fatigue surhumaine, et mourut dans un humble village de Cornouailles : Plévin, qui, inconnu jusqu'alors, garda son tombeau. Cette sainte vie a été déjà racontée par le P. Baschet, en 1697, sous ce titre : *Le Parfait missionnaire, ou la Vie du R. P. Julien Maunoir, missionnaire en Bretagne*, et par le P. Le Roux, en 1715, dans son livre intitulé : *Recueil des vertus et des miracles du R. P. Julien Maunoir*. A ces éléments le P. Séjourné a ajouté des documents inédits importants puisés dans les bibliothèques publiques ou privées de la Bretagne et dans les archives romaines. Cette biographie est composée avec ponctualité et méthode scientifique, dans le style traditionnel de l'illustre Compagnie, où la simplicité et la noblesse du grand siècle sont restées en honneur. Une carte finale des anciens diocèses bretons permet de suivre pas à pas le serviteur de Dieu dans ses pérégrinations apostoliques.

13. — C'est encore un missionnaire le *Bienheureux Théophile de Corte*. Il répandit la bonne parole dans sa patrie, la Corse, et en Italie. Cette vie nous dépeint le religieux, le supérieur, le missionnaire, le saint à miracles que fut le mineur de l'observance de Saint-François; puis c'est sa vie posthume : l'histoire de ses reliques, de ses prodiges et de son procès canonique pour la béatification. Comme Corse, il doit toucher la France catholique, car l'île napoléonienne était française de cœur avant de l'être territorialement. N'a-t-elle pas versé son sang généreux sur nos champs de bataille, notamment sous les Valois et sous Henri IV? Les vertus et les exemples du bienheureux démontreront aux Corses ce dont ils sont capables, quand ils répondent à la grâce. Ces insulaires jouiront, loin de leur pays natal, à la lecture de ce livre, de la physionomie fidèle des lieux qu'habita Théophile et que l'auteur parcourut. C'est encore l'histoire de l'île, aux XVIIe et XVIIIe siècles, écrite avec une parfaite connaissance des mœurs et des hommes de cette époque. La séduction de la narration s'y unit à la rectitude des principes doctrinaux et à la suavité de la piété.

14. — D'abord une sainte, non dans le cloître, mais dans le monde, *la Comtesse de Pontbriand* était issue d'une race aussi chrétienne que noble. Sa devise était : Aimer, se sacrifier, être ignorée. Son existence, bouleversée à trente-trois ans par la mort de son époux, fut, au début de son veuvage, entièrement renfermée dans l'éducation d'une famille nombreuse et dans les œuvres d'une charité qui ne désirait rien tant que d'avoir Dieu seul pour témoin. Un jour, la pieuse veuve, ayant pourvu à l'avenir de ses trois filles et de ses six fils, après être devenue tertiaire

de l'ordre dominicain, alla s'ensevelir dans l'hôpital de Josselin, pour y consacrer le reste de sa vie au service des pauvres, des malades, qu'elle chérissait. Une épidémie l'emporta. Pour retracer cette histoire, le P. Chapotin a profité des œuvres de ses devanciers, mais il s'est surtout servi des lettres de la sainte comtesse, de ses notes intimes recueillies en Bretagne, en Anjou, à Rome; de jolies vignettes reproduisent les lieux où vécut Mme de Pontbriand, et qui ont conservé son impérissable souvenir.

15. — Avec *l'Abbé Gruget*, nous entrons dans la période révolutionnaire, si féconde en héroïques dévouements et en glorieux martyres. Sa longue et sublime vie est un chapitre palpitant de l'histoire angevine. L'existence du curé de la Trinité d'Angers, un beau type de l'ancien clergé, paraît tenir du roman, tant elle est extraordinaire. Durant la Révolution, confesseur de la foi, il resta à son poste, au péril de sa vie, et laissa dans sa paroisse les traces ineffaçables d'un ministère de soixante-cinq ans. Sa biographie est, en outre, un tableau magistralement dessiné des événements que le héros vit se dérouler pendant plus de quatre-vingts ans. S'y mêlent des perspectives entièrement nouvelles sur l'ancien régime, les élections de 1789 et la Révolution en Anjou, des détails inédits sur les personnes et les choses de ce temps, le tout d'après les Mémoires et le journal composés par le vaillant curé aux jours mêmes de la Terreur. « En réalité, écrit justement Mgr Mathieu à M. Portais, c'est toute l'histoire religieuse de l'Anjou pendant un siècle que vous venez d'esquisser avec une érudition à laquelle je ne puis que rendre hommage.... Vous intéressez toujours, mais votre récit devient surtout dramatique quand vous racontez la Terreur angevine, le dévouement des martyrs, les supplices des chrétiens fidèles, l'existence de M. Gruget....., qui pouvait voir les condamnés monter à l'échafaud.... Il y a là des pages qui semblent détachées des « Acta SS., » et qui feront verser des larmes » (p. VI-VII) Le clergé angevin resta généralement ferme dans sa foi. Les défaillances des jureurs se produisirent en particulier dans les ordres religieux, qui fournirent le principal appoint au schisme, et dont les sujets les plus relâchés se hâtèrent de prendre du service dans le ministère paroissial. Un quart environ des prêtres du diocèse se laissa gagner, les uns par une sorte de bonne foi, les autres par une lâcheté lamentable, plusieurs par des motifs d'intérêt.

16. — *Ozanam*, avec son groupe de jeunes, représente « l'esprit nouveau » parmi les catholiques de la période de 1830. Il fut en relations étroites avec Ampère, Chateaubriand, Lamartine, Lacordaire, Montalembert. Chacun sait qu'il fut le père de la Société des conférences de Saint-Vincent de Paul à son berceau. La première conférence de charité fut fondée, en 1833, sur la paroisse de Saint-Étienne du Mont, sous l'inspiration de la légendaire sœur Rosalie et du dévoué M. Bailly. Alors

Ozanam ne comptait pas vingt ans ! et il avait pour compagnons d'œuvres des noms que l'histoire de la bienfaisance gardera, tous dans l'ardeur de leurs vingt ans : Letaillandier, Devaux, Lamache, Lallier, Clavé. La Société prospéra si bien qu'en 1853 il put dire, dans le dernier discours qu'il prononça : « A Paris seulement, nous sommes deux mille, et nous visitons cinq mille familles, ou environ vingt mille individus, c'est-à-dire le quart des pauvres que renferme cette immense cité » (p. 56). Aujourd'hui les conférences embrassent le monde entier, où elles font par an pour plus de dix millions d'aumônes. Ce fut Ozanam qui, avec quelques jeunes catholiques, alla, en 1833, demander à Mgr de Quélen l'établissement dans la chaire de Notre-Dame de conférences capables de détruire les pernicieux effets des leçons universitaires. Il échoua. L'année suivante, il revint. Enfin, dans ce but, Lacordaire prenait possession, en 1835, de cette chaire qui devait être la première du monde. Reçu docteur en droit l'année 1836, il prit son doctorat ès lettres avec un éclatant succès. Après l'agrégation non moins brillante, il suppléa, à la Sorbonne, le célèbre philologue Fauriel, professeur de littérature étrangère. C'était à la fin de 1840 ; Ozanam avait vingt-sept ans. Il s'appliqua surtout à démontrer les bienfaits et les grandeurs de l'humanité chrétienne, grâce à la foi du Christ. Cette idée l'amena à la justification du christianisme par l'histoire, et particulièrement par l'histoire des premiers siècles du moyen âge. « Aussi son œuvre, dit C. Huit, peut être comparée à un second « Génie du christianisme, » moins poétique mais plus scientifique que le premier, et mieux approprié aux exigences de l'esprit moderne. » Tous ses travaux concouraient à un grand projet d'apologétique chrétienne. En 1844, à la mort de Fauriel, il lui succéda comme titulaire de sa chaire en Sorbonne. Il publiait, en 1847, ses « Études germaniques, » exposant la barbarie de ces races, la conquête romaine et leur civilisation par la morale de Jésus. *La Civilisation au Ve siècle*, livre posthume, fut son œuvre maîtresse. Son érudition scrupuleuse eut pour compagne inséparable sa délicatesse d'écrivain séduisant; le volume de ses lettres est un écrin de perles fines. C'est une heureuse idée qu'a eue M. Laur de proposer Ozanam comme modèle à la jeunesse studieuse ; elle trouvera dans ce charitable, ce travailleur consciencieux, ce patient érudit, un idéal émouvant, bien présenté.

17. — Le P. *Xavier de Ravignan* fut un des continuateurs des conférences de Lacordaire, dont Ozanam avait pris l'heureuse initiative. C'est la quatorzième édition de sa vie ; la première parut en 1860. Ce succès marque la valeur du livre du P. de Ponlevoy. On ne remarque aucun élément nouveau dans cette dernière édition qui, bien que populaire, devrait être expurgée de nombreuses fautes typographiques. Poujoulat, dans son livre : *Le P. de Ravignan, sa vie, ses œuvres*, nous montre le dehors de ce caractère, de cette âme. Il restait donc à compléter cette

histoire par le récit de la vie cachée du religieux. C'est ce que fit la plume du P. de Ponlevoy, l'ami et le confident du conférencier de Notre-Dame. Du reste, le religieux qui résuma sa vie, dans cette devise : Ou souffrir ou combattre, c'est-à-dire combattre la nature déchue, il importait souverainement de le faire connaître, puisqu'il était tout à la fois le moins connu et le plus propre à être imité. A cette fin, les cartons et les manuscrits du P. de Ravignan, les archives de la Compagnie à Paris comme à Rome, un très grand nombre de lettres, ont été largement mis en œuvre et sont l'un des charmes, tout spontané, de cette figure de saint.

18. — *L'Abbé Henri Perreyve* vivait au temps du P. de Ravignan, de Lacordaire, du P. Gratry, du cardinal Perraud, et fut leur ami. Ses lettres, dont voici la sixième édition, sont une biographie vivante de cette belle âme, d'une suavité mélancolique, d'une vaillance surprenante, en un corps si chétif. On y retrouve non seulement les principaux événements de sa vie et le souvenir de ses travaux, mais encore ce qui fit noblement cortège à sa jeunesse éphémère : les grâces de la vocation, le zèle de l'apôtre, les saintes et douces amitiés de l'homme. Ces pages intimes sont comme un héritage d'édifiants exemples, d'encouragements consolants laissés par sa débordante charité, surtout à ceux qu'il affectionna le plus tendrement : les jeunes gens et les affligés.

19. — L'Œuvre maternelle des petites filles abandonnées eut la prédilection de *la Mère Clara de Gondrecourt*. Elle fut véritablement cette « comtesse couturière » dont parle L. Veuillot dans *Çà et là*, et qui payait patente pour avoir le droit de donner un asile, du pain et des vertus à une cinquantaine de fillettes délaissées. Sa congrégation, fondée à Nancy sous le vocable du « Saint Cœur de Marie, » malgré quelques transformations, garda toujours son but primitif. Comme chaque entreprise providentielle naissante, elle reçut le baptême des larmes : la Mère Clara dut se soumettre, non sans un vif chagrin, au changement des règles de sa congrégation, qu'opéra Mgr Lavigerie. Après l'épreuve, le Saint-Cœur de Marie reprit son essor et continua sa mission préservatrice. Cette monographie est composée en un style élégant, mais recherchant quelquefois l'effet. C'est une histoire exacte et non un panégyrique, déclare son auteur. Cependant Mgr Turinaz, évêque de Nancy, assure que, « au dire de ceux qui ont vu et entendu, les appréciations sur certains points sont d'une extrême bienveillance. » L'introduction sur le mouvement catholique à Nancy de 1830 à 1850 est peut-être un beau frontispice, mais certainement un hors-d'œuvre. Ce volume convient spécialement à ceux qui s'occupent de l'histoire des congrégations en France, aux personnes pieuses qui se dévouent aux œuvres, aux communautés religieuses enseignantes, et il sera fort goûté des maîtresses et élèves chrétiennes aux distributions de prix. Tout le monde sera ravi de la conversation spirituelle de cette sainte religieuse qui resta grande dame.

20. — Sans prétention littéraire, cette vie de *Mgr de Mazenod* se compose de deux parties : l'une, c'est sa vie intérieure ; l'autre, son administration épiscopale. L'auteur, fils spirituel de Mazenod, a découvert des renseignements souvent nouveaux dans les lettres du fondateur de la congrégation des oblats de Marie, conservées aux archives de l'ordre, dans son journal, où le saint prélat consignait tous les soirs les actes principaux de la journée, et quelquefois les plus intimes impressions de son âme (p. XII). Il a dépouillé aussi la vie du patriarche, retracée par le P. Lambert en deux gros volumes destinés particulièrement à ses frères en religion, et où sont réunis tous les documents se rapportant à l'évêque. Mazenod, évêque de Marseille pendant vingt-cinq ans, réorganisa ce grand diocèse encore désolé par les ruines de la Révolution. Parmi une multiplicité d'œuvres qu'il fonda ou remit en vigueur, l'une d'entre elles frappe l'attention par son originale difficulté. Elle consistait dans la centralisation du casuel de toutes les paroisses urbaines, pour le répartir ensuite également entre tous les prêtres de Marseille ; il estimait que c'était non seulement faire acte de bonne administration, mais encore acte de justice, les prêtres les plus occupés et dont le ministère est le plus fatigant ne devant pas être moins bien dotés que leurs confrères des paroisses aristocratiques. Cette répartition dure encore parmi les prêtres marseillais, après plus d'un demi-siècle (p. 524-525). Dans l'ordre matériel, l'entreprise capitale de Mgr de Mazenod fut la construction de la cathédrale, qui est le plus riche monument moderne de la Provence et le plus beau temple élevé en France pendant notre siècle. Pourquoi le fils spirituel de Mgr de Mazenod ne parle-t-il pas de lui comme fondateur d'ordre ? D'une inébranlable fermeté dans ses rapports avec les puissants peu soucieux de respecter les droits de l'Église, il fut pour les humbles d'une bonté d'âme toute paternelle.

21. — Mazenod donna sa vie entière à l'Église ; *Alexis Clerc* lui donna son sang : il mourut pour la foi. Ce fut une âme de marin, un lieutenant de vaisseau qui fit aussi voile vers Dieu. Quelle admirable vie de religieux ? Quelle émotion poignante vous envahit à la lecture de son emprisonnement à Mazas, à la Roquette, de son martyre sous le feu des balles des apôtres de la Commune ! Son allégresse généreuse et sereine, au dernier soir de sa vie terrestre, fait songer involontairement au soir d'un beau jour. Au moment suprême de la fusillade, pour faire bon accueil à la mort, il ouvrit sa soutane et présenta son cœur. — Un de ses amis avait dit longtemps à l'avance : « Clerc fera une mort magnifique. » Il la fit. Que nos jeunes gens parcourent ces pages, ils y verront comment, en dépit des égarements les plus désespérants, on revient à Dieu et comment un grand chrétien sait mourir.

22. — Ceux qui désirent connaître le Canada et les progrès du christianisme dans cette vieille terre française, malgré la séculaire occupation

anglaise, liront la vie de cet autre religieux, oblat de Marie-Immaculée, qui fut le *P. Laverlochère*. C'est dans la baie d'Hudson qu'il exerça son zèle apostolique, cet enfant du Dauphiné. Il décrit d'abord avec intérêt et précision la physionomie physique, les mœurs, la religion du pays et les conquêtes des missionnaires dans cette terre nouvelle. Après un séjour fructueux chez les Esquimaux, il revint en France pour faire une campagne oratoire en faveur de la Propagation de la foi ; il commença à Marseille, puis il vint à Aix, Toulon, Avignon, Nimes, Valence, Notre-Dame de l'Osier, Grenoble, Vienne, Lyon, Nancy, à Notre-Dame des Victoires et à Saint-Sulpice à Paris, au Havre. Les vocations de missionnaires furent nombreuses et les aumônes abondantes. L. Veuillot disait de lui : « Nul missionnaire ne m'a impressionné à l'égal du P. Laverlochère. » Bien vite il retourna vers sa chère mission, où il fut bientôt frappé de paralysie. Il vécut encore trente-deux ans, impuissant et résigné à la volonté divine, priant, conseillant, édifiant. Il eut enfin la suprême joie de recevoir les derniers sacrements d'un Père dauphinois, le Père Mourier, du diocèse de Valence, son voisin de cellule, le dépositaire de ses plus secrètes intimités.

23. — Voici une série de gloires sacerdotales contemporaines : *Pie IX* d'abord. Avec son genre populaire, cette histoire dissipera les préjugés des masses hostiles à la Papauté ; elle fera mieux apprécier le rôle religieux et social du Pape de l'Immaculée-Conception, du Syllabus, de l'infaillibilité pontificale si calomniée jadis. Les Français sentiront, à travers ces pages simples et claires, le grand amour de Pie IX pour notre patrie. Pour s'en justifier aux yeux de ceux qui s'en étonnaient, il disait : « Mais je suis de race française, » faisant ainsi allusion à son pays natal, Sinigaglia (« Sena Gallica »), d'origine gauloise, croit-on. Un autre caractère de Pie IX, c'est qu'il n'était pas antisémite. A son avènement, il fit distribuer des aumônes aux juifs. Après une inondation du Ghetto, une épidémie y éclata ; le Pape aussitôt fit assainir le quartier et permit aux israélites d'habiter hors de leur circonscription nationale. Il fut regardé dès lors par eux comme le Messie, en attendant que plus tard ils l'abreuvent d'amertumes. En cela ils imitèrent les révolutionnaires italiens qui, pour reconnaître les bienfaits du commencement du règne, le forcèrent à prendre le chemin de l'exil. Livre à lire pour mieux juger la profonde bonté de Pie IX, sa souveraine énergie et la fécondité de son grand pontificat.

24. — *Le Cardinal Pie* fut évêque de Poitiers à trente-trois ans. Il fut l'une des plus hautes figures de l'épiscopat de ce siècle. Passionnément attaché à l'autorité papale, il fut l'un des plus vigoureux et des plus éclairés champions de l'infaillibilité du pontife romain et un ennemi sans démenti du libéralisme prétendu catholique. Théologien érudit, écrivain puissant, il composa plusieurs ouvrages qui resteront. En fé-

vrier 1861, parut une brochure perfidement hostile au Saint-Siège et dont la conclusion était que les malheurs de la Papauté provenaient de ce que Pie IX n'avait pas voulu se prêter à une entente politique avec la royauté piémontaise, et que l'Italie et la Papauté temporelle n'avaient pas encore trouvé leurs conditions d'équilibre. Mgr Pie fut indigné de tant d'hypocrite audace. Sa colère déborda dans une lettre pastorale célèbre qui lui valut d'être traduit devant le Conseil d'État, où il fut condamné comme d'abus. L'opinion publique lui fit un triomphe. L'évêque de Poitiers écrasa de toute la force de son invincible logique la *Vie de Jésus*, par Renan, dans un écrit où les principes sophistiques de ce roman historique, les subtiles tromperies de sa méthode ondoyante, les mensonges de son récit captivant furent mis à nu et ruinés sans merci. Là où Mgr Pie se révéla orateur de large envergure fut surtout dans le panégyrique de Jeanne d'Arc, à Orléans, le 8 mai 1844. Il enleva si bien tous les suffrages, que le conseil municipal en demanda l'impression aux frais de la ville. Prince de l'Église, il fut aussi un prince de la parole. En politique, il fut un monarchiste convaincu, et, en 1873, Henri V lui demanda de formuler, pour son usage, les principales bases de la constitution monarchique en France. Mgr Pie s'exécuta le 5 mars, et traça un programme de la royauté telle que la conçoit l'Église, repoussant toute idée d'absolutisme et acceptant le fait de la monarchie constitutionnelle. Il voulait que la prérogative de la véritable Église fût sauvegardée par la reconnaissance de la religion catholique comme religion du pays et de ses institutions, tout en laissant la liberté aux autres cultes garantie par la loi. L'évêque de Poitiers fut chargé, sans succès, de faire accepter au comte de Chambord le drapeau tricolore. Dans cet ouvrage intéressant, il faudrait retrancher, comme inutilités tout au moins, l'exaltation de l'œuvre de M. Olier (p. 26), l'histoire de la révolution de 1848 et de l'exil de Pie IX à Gaëte, racontée au livre précédent (p. 73 et suiv.).

25. — La *Correspondance* de l'illustre cardinal Pie, c'est l'histoire de son âme dans tout l'abandon de l'intimité. Elle servira particulièrement à juger le règne impérial. Pour le successeur de saint Hilaire, Napoléon III fut l'un « des plus grands désorganisateurs de la société chrétienne » (p. 379) ; son gouvernement enlevait graduellement à l'Église ses libertés, tandis qu'il donnait de plus en plus carrière à la Révolution ; il en arriva même à être l'agent et l'esclave des sectes maçonniques jusqu'à ce qu'il fût leur victime (p. 367). Mgr Pie ne laissa jamais s'accomplir aucun empiétement du pouvoir sur les immunités des congrégations, aucun acte injuste contre la religion, sans faire entendre à toute la France ses protestations enflammées. « Si nous avons quelque fermeté, écrit-il à son ami d'Angoulême, et si nous ne cédons pas de guerre lasse, nous les materons bien vite ; ils nous craignent s'ils ne

nous aiment pas » (p. 260). Qu'en pense aujourd'hui M. É. Ollivier? Mgr Cousseau, habile écrivain, orateur plein de grâce, était moins militant, tout en se tenant ostensiblement en communauté d'idées et de sentiments avec le cardinal de Poitiers, qu'il encourageait, félicitait, comme en témoignent ses lettres. Cependant cette correspondance ne renferme guère des appréciations suivies sur les événements d'alors, parce qu'on s'écrivait à la hâte et avec le soupçon que la poste ne gardait pas tous les secrets. Ainsi, si une série des lettres des deux évêques éclairent les événements généraux de leur temps et l'histoire religieuse de leurs diocèses respectifs, un certain nombre d'entre elles mettent en pleine lumière leurs beaux caractères et leurs qualités exquises.

26. — L'unique ambition du *Cardinal Lavigerie* fut l'assimilation à la France des peuples africains conquis, par son évangélisation. Aussi, avec l'auteur, ne saurait-on assez blâmer, comme antifrançaises, les difficultés qu'eut à essuyer, de la part du gouverneur général, l'apôtre de l'Afrique, non moins que les dépenses énormes que fit l'État pour favoriser le développememt du mahométisme en créant des écoles, des mosquées ; on allait jusqu'à couvrir les frais de transport du pèlerinage de la Mecque, d'où les Arabes rapportaient une haine plus âpre contre les chrétiens et la France elle-même. L'une des gloires de Mgr Lavigerie, c'est qu'il fut le Pierre l'Ermite de la croisade antiesclavagiste. Qui ne connaît aujourd'hui les Pères blancs et les Sœurs missionnaires qu'il fonda pour la conversion des musulmans? Pour arriver plus facilement auprès d'eux et des Kabyles, ils en prirent la langue, le costume, la nourriture, même les mœurs dans la mesure du possible. Une autre de ses créations fut celle, trop vite disparue, des Frères armés du Sahara, qui bientôt, nous l'espérons, sera remplacée par les « Pionniers de l'Afrique. » Ils devaient aider à détruire l'esclavage et à établir des centres protecteurs pour les esclaves fugitifs. M. Parès fait ses volumes avec le système des coupures ; il serait utile pour des reproductions, quoique de vulgarisation, de nous fournir les indications bibliographiques qui font presque totalement défaut.

27. — *Mgr Freppel* fut un vaillant de la parole, de la plume et de l'action. Ses œuvres comprennent près de quarante volumes, et c'est là la principale source où puiser pour écrire sa vie d'une manière sûre et variée. Professeur à la Sorbonne, ses écrits sur saint Irénée et les Pères de l'Église nous révèlent un puissant apologiste, un critique aigu, un littérateur du grand siècle. « L'examen critique de la Vie de Jésus par Renan » fut un écrasement tel pour celui-ci qu'il ne trouva rien à répondre. Cet examen eut quinze éditions successives et fut traduit dans toutes les langues européennes. Mgr Freppel fut doyen des Chapelains de Sainte-Geneviève, et les églises de Paris se rappellent ses brillants succès oratoires. En 1862, il prêcha le carême aux Tuileries. Au concile, comme

consulteur, il fut un infaillibiliste déterminé, et, sur ce sujet, il eut avec Mgr Maret des discussions acérées, d'où l'ancien doyen de la Faculté de théologie de Paris ne se tira pas sans quelques blessures. Évêque, il visa surtout à élever le niveau intellectuel de son clergé, et l'une de ses œuvres capitales fut l'organisation de l'Université catholique d'Angers, qui devait en même temps offrir à la jeunesse un enseignement supérieur chrétien. Il s'imposa à la Chambre des députés, tant il avait une intelligence prompte à s'assimiler les questions les plus diverses et à les éclairer; sa politique sur l'expansion coloniale, tout le monde la connaît, sans toujours l'approuver. Il fut un caractère.

28. — Pour pénétrer dans une âme intérieure, dans la vie vraie d'un jésuite, on ne lira pas sans fruit la *Vie du P. Fr.-X. Gautrelet*. Il combattit, lui, pour l'Église, spécialement avec les armes de la prière. L'historien nous dévoile la vie intime de ce saint religieux, puis il le suit dans ses différentes fonctions : directeur des âmes, professeur de philosophie à Vals, père spirituel au scolasticat de Vals et fondateur de l' « Apostolat de la Prière, » recteur, provincial, supérieur de la Mission de Syrie et enfin père spirituel au scolasticat de Fourvières et supérieur de la résidence de Lyon. Le P. Gautrelet fut avant tout un homme intérieur, d'une extrême humilité, fuyant le bruit et n'aimant guère se produire. Le P. Burnichon s'applique à faire parler le fervent religieux lui-même, en se servant beaucoup de sa correspondance, de ses notes personnelles et de ses ouvrages nombreux. La bibliographie de ce fils de saint Ignace compte vingt-huit numéros (p. 343-345) ayant presque tous trait à la perfection chrétienne ; ils se remarquent par un style substantiel et une solide doctrine mystique.

29. — Un saint laïque, homme d'œuvres, tel fut *Hervé-Bazin*. Étudiant à Paris en 1866, il a un cœur encyclopédique et se donne à toutes les œuvres : il fait le catéchisme aux petits ramoneurs, il est membre du cercle catholique du Luxembourg, de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, secrétaire de l'Œuvre de la Sainte-Famille, et nous en oublions. Son doctorat en droit obtenu, il retourna à Angers, sa patrie. En 1873, il donnait d'éloquentes conférences au Patronage Saint-Serge, et prit une active part, avec Mgr Freppel, à la fondation de l'Université catholique d'Angers ; il y occupa la chaire de procédure civile, la première établie, puis celle d'économie politique. Ses principes, publiés en un volume, eurent les chaleureuses adhésions de Le Play et de Claudio Jannet. Il était l'âme de plusieurs publications périodiques, de la *Revue d'Anjou* qu'il créa. Il composa pour les jeunes gens un opuscule intitulé : *Un Jeune Homme chrétien*, qui présente l'idéal du jeune chrétien au XIXe siècle, en un style sensé et chaud. Entre temps, il composait les *Grandes Journées de la chrétienté*, dont la pensée est de montrer les triomphes de l'Église, qui furent les victoires de la civilisation. Il s'occupa aussi

des œuvres ouvrières, et groupa d'abord les jardiniers, puis les menuisiers et les industries textiles. Il mourut à la fleur de l'âge, quarante et un ans. Ce livre est le travail de l'un de ceux « qui vécurent près de lui pendant vingt ans, dans une intime et perpétuelle fraternité d'idées, d'affection et de travaux » (p. 8). Une seule remarque, bien superficielle puisqu'elle porte sur la couverture : pourquoi ce papier grossier, nu, bleu sombre, sans titre? On dirait un suaire.

30. — Oui, il fut un vrai artiste de pensée, de pinceau et de plume, cet humble *P. Imbert*. Chaque pensée, en effet, porte l'empreinte d'une personnalité, d'une originalité fine. Il vécut et mourut professeur, comme Hervé-Bazin, mais la littérature le charmait, et il charmait ses disciples par la délicatesse de ses aperçus et les nuances de ses horizons. Il ne publia jamais rien; il se contenta d'observer et de diriger des âmes, d'éveiller des intelligences, d'élever des cœurs, tout en contemplant le monde en artiste. Il a beaucoup médité et parlé, écrit à peine pour deux ou trois intimes. Quelques réflexions détachées, de courts fragments, deux sonnets, c'est tout. Heureusement la main d'un ami a pu en faire une gerbe pour nous laisser le parfum de cette âme. Ses pensées, le P. Imbert les frappa en médaillons d'un ferme contour, d'arêtes franches et lumineuses. C'est sur l'art, la religion, l'enseignement, la vie, les événements contemporains, les littérateurs à la mode : L. Veuillot, Loti, de Vogüé, A. France, J. Lemaître, O. Feuillet, sur les hommes et les choses du monde. Entendons-le. Sur la religion parisienne : « A Paris, on décore une église comme un appartement. On facilite la transition du salon et du boudoir ; » et sur la littérature pieuse de notre temps : « Petits livres dévotieux, fabriqués avec les raclures de la doctrine des bons auteurs. On y trouve, dans un encadrement rouge ou bleu, des exclamations quintessenciées et pas une raison au bout, parce que, au bout, ce serait la chute sans merci. » — « Aimer, affaire d'un jour où l'on rêve; souffrir, affaire des années où l'on pense; prier, unique moyen d'oublier le rêve et de supporter le vrai de la vie. » — « Quel admirable directeur j'ai rencontré! — Que vous dit il? — Il m'écoute. » — « Dames et jeunes filles ne demandent jamais d'un orateur : Comment parle-t-il? mais : Comment est-il? » — « Une femme n'a jamais cru à la beauté des autres. » N'est-ce pas tout plein de vérité psychologique?....

31. — En composant ses *Jeunes Martyrs*, M. Cat a songé aux enfants des écoles primaires, qui s'édifieront à la lecture de la vie de saint Maïmnes renouvelant le miracle de Babylone en se promenant sans dommage dans une fournaise ardente durant trois jours; du jeune Cyrille décapité pour Jésus-Christ; de saint Agapit, qui subit le même supplice; de saint Babylas et des trois enfants, ses disciples, qui eurent la tête tranchée; de saint Conon et de son fils, qui périrent dans les flammes, les mains broyées.

32. — *Les Grands Initiateurs des œuvres catholiques* ont pour but d'éclairer et de dissiper les préjugés faux et malveillants que les classes laborieuses nourrissent contre l'Église. Ces initiateurs, ce sont des saints dont on montre non seulement les vertus, mais encore l'action sociale par la prière, la prédication, l'éducation, la charité : saint Bruno, le bienheureux Urbain II, saint Bernard, saint Jean de Matha, saint François d'Assise, saint Dominique, saint Ignace de Loyola, saint François de Sales, saint Vincent de Paul et Mme Le Gras, le bienheureux de la Salle. Une même pensée domine et relie l'ensemble de ce travail : la fécondité de l'Église dans les œuvres de bienfaisance. A quel titre rencontre-t-on le portrait de Mgr Freppel dans la biographie d'Urbain II et celui du cardinal Lavigerie dans celle de saint François d'Assise?

33. — Les deux volumes sur *le Culte des saints de France* nous fournissent la liste des saints et bienheureux honorés dans chaque diocèse et gardent le souvenir des coutumes liturgiques locales, des cérémonies particulières à chaque église. « Il ne s'agit pas, dit la préface, d'un travail hagiographique mais liturgique, c'est-à-dire l'étude du culte des saints et ses motifs dans l'ensemble ou le particulier des diocèses.... » (p. XVI). Le plan suivi « n'est autre que le groupement naturel des monuments épars, élevés par la liturgie de nos églises à la gloire des saints français. Par conséquent, après la connaissance du culte, sont devenues nécessaires les indications relatives aux fêtes, aux mémoires, aux temples, aux pièces liturgiques, etc., ensemble qui justifie le titre de l'ouvrage » (p. XVII). Les provinces ecclésiastiques, telles qu'elles existent aujourd'hui, groupent les diocèses dans leur rang de fondation. Ce livre soutient la thèse de l'apostolicité de fondation de nos Églises, en grand nombre, et ne paraît point être au courant des importants travaux récents en faveur de la non-apostolicité. La chronologie y est trop en défaut; les références bibliographiques sont bien négligées; enfin, l'historique du saint ne contient assez souvent que le nom et le titre de confesseur ou de vierge avec le degré du rite : c'est trop peu. Quand le saint est l'objet d'un culte dans plusieurs diocèses, pourquoi ne pas renvoyer là où la note hagiographique est entière? La correction du style n'est pas toujours suffisante et quelquefois il y a recherche d'expressions surannées. Mais, chose plus inquiétante, voici des erreurs : (p. 2, t. I) le « frêle esquif » qui transporta à Marseille Lazare et ses compagnons d'exil était, d'après la tradition, un navire sans agrès; on lit (I, 254) « Vacontiorum » pour « Vocontiorum; » (p. 256, 450) saint Bernard pour saint Barnard, archevêque de Vienne; (p. 286) Notre-Dame des Dombs pour « Doms. » Et cette appréciation n'est-elle pas surprenante pour qui connaît le Paris religieux : « Le Paris chrétien semble avoir condensé tout ce qu'il possède de vie catholique dans les deux paroisses de Sainte-Madeleine et de Saint-Sulpice. » Non, la Madeleine ne peut pas

être classée parmi les paroisses parisiennes « qui condensent tout ce que Paris possède de vie catholique. » Venons à la chronologie : saint Pétrone (Valence-Die), d'après Gams et de Mas-Latrie, fut intronisé vers 450 (?) et mourut le 10 janvier 463 et non 453 (I, 256) ; d'ailleurs l'auteur du *Culte des saints* lui donne pour successeur (p. 259) saint Marcel. Or, saint Marcel, selon ledit auteur, Gams et autres, n'aurait été sacré que vers 480 (*Trésor de chronologie*, de Mas-Latrie, col. 1417). Saint Apollinaire de Valence fut élu en 499 (col. 1509) et non en 486 (I, 453); l'épiscopat de saint Nizier de Lyon est étendu jusqu'à 575 ; il mourut le 2 avril 573 (col. 1439) : saint Just (p. 464) est élevé au siège de Lyon en 350, c'est douteux, car on ne connaît d'acte épiscopal de saint Just qu'à la date de 374, année où il assista au concile de Valence : saint Remi, trente-sixième archevêque de Lyon, ne mourut pas le 26 octobre 675, mais le 28 du même mois (col. 1439) ; saint Genès fut promu au siège de Lyon vers 657, non en 678, et décéda le 1er novembre 679 au lieu de 678 (*Ibid.*) ; saint Eucher, élu vers 435 et non 433, mourut le 16 novembre 450, non 452. On peut avoir des données chronologiques contraires à la date traditionnelle, alors il faut en faire la preuve. Saint Landry devint évêque de Paris en 653 et non 652 (II, 350); saint Denis, évêque du même diocèse, est identifié avec saint Denis l'Aréopagite (II, 360). Rien n'est moins sûr, car, selon Grégoire de Tours, saint Denis fut envoyé en Gaule et fut évêque de Paris au temps de l'empereur Dèce (249-251) (*Hist. Fr.*, I, 30, éd. Krusch, p. 47-48). Or l'affirmation qui fait de saint Denis un contemporain de Dèce paraît être en somme le seul renseignement historique positif sur l'époque où vécut le premier évêque de Paris (*Bibl. de l'Éc. des Chartes*, LI, 1890, p. 33-36). Remarquons encore (II, 314, n° 1) que la prophétie de Malachie sur la succession des Papes « est d'une indiscutable authenticité. » C'est beaucoup dire : aucun auteur contemporain de l'archevêque d'Armagh ne parle de ce document, pas même saint Bernard, qui a écrit la vie du saint prélat et mentionne pourtant de lui d'autres prophéties moins importantes ; Baronius, H. de Sponde, Raynaldi, n'en disent mot dans les *Annal. eccl.* Ensuite, Malachie mourut en 1148, et sa soi-disant prophétie n'est publiée qu'en 1594 par le bénédictin Arnold Wion en son *Lignum vitae* (Venise, 1595). Et il assure ne point savoir de qui lui vient cette prophétie, ni par quel intermédiaire, comment et où, pendant quatre siècles, elle a été conservée, éléments nécessaires pour admettre son authenticité. De plus, des historiens d'une grave autorité et d'une probité absolue précisent quand et par qui elle a été faite, Moréri : *Dict. hist.* (1547), V, 53 ; Moroni cite les Bollandistes : *Propyl. ad Act. SS.*, part. I, p. 4 ; Zimmermann : *Kirchenlexicon* de Wetzer et Welte (1893), VIII, p. 541 ; Gams, même ouvrage (1870), XIV, p. 142 ; Fr. Carrière : *Réfut. des prophét. faussement attribuées à saint Malachie* (1689). L'auteur de la prophétie aurait existé

vers 1590, ce qui expliquerait l'exactitude parfaite des devises de Célestin II à Grégoire XIV (1143-1590) et le vague des autres. Il était facile de parler des papes précédents, mais non de ceux de l'avenir (*La Civiltà cattolica*, série VI, t. III, n° 1084). Cet ouvrage, qui a exigé une considérable somme de travail, demande des retouches. Après, il sera un précieux livre de bibliothèque.

34. — Mlle Verny ne vise point à l'érudition, bien que son beau livre suppose de patients et nombreux dépouillements. Elle écrit pour la jeunesse catholique, ce qui explique le genre simple et la grâce émue de ses *Saints de France*, œuvre de haute moralisation chrétienne et d'excellent patriotisme. En notre prime jeunesse, quelle part infime on faisait dans l'éducation à ces glorieux immortels : nos saints de France ! Pensait-on, en nous parlant du roi saint Louis, à autre chose qu'à son rôle politique ? N'attirait-on pas, avec trop de complaisance, notre attention sur les personnages illustres de notre histoire profane ? Et ceux qui ont fait la France chrétienne restaient dans un effacement systématique. On regardait leur histoire comme des légendes poétiques qui devaient s'évanouir devant la lumière de la critique scientifique. Grâce au premier volume de notre auteur, qui nous conduit depuis nos origines nationales jusqu'au XIIIe siècle, et au second, qui nous fait pénétrer dans le grand siècle de la Renaissance chrétienne, notre jeunesse ne pourra désormais ignorer les origines de la France catholique et ses merveilleux développements à travers l'histoire. Pour ne parler que de quelques-uns des principaux personnages, nommons saint Louis, le roi très chrétien; saint Dominique et saint François d'Assise, ces mendiants qui résolurent avec plus de succès la question sociale que nos économistes modernes; Jeanne d'Arc, la libératrice de la France et la restauratrice de la Royauté tombée; le bienheureux de la Salle, le sauveur de l'âme des enfants du peuple; saint Vincent de Paul, « le sublime amoureux des miséreux. »

LOUIS ROBERT.

OUVRAGES RÉCENTS SUR JEANNE D'ARC

1. *A la gloire de Jeanne d'Arc. Variétés historiques*, par A. LECOY DE LA MARCHE. Paris, Letouzey et Ané, 1895, in-8 de III-242 p., 4 fr. — 2. *Figure exquise*, par LÉONIE DE BAZELAIRE. Paris, Retaux, 1895, in-18 de XII-326 p., 3 fr. 50. — 3. *Jeanne Darc (sic). Sa vraie mission....*, par J.-E. CHOUSSY. 2e édit. Orléans, Herluison ; Moulins, Impr. bourbonnaise. 1896, in-8 de 150 p., 3 fr. — 4. *Jeanne d'Arc Champenoise.* Deuxième réponse à M. l'abbé L'Hôte, professeur au grand séminaire de Saint-Dié, par E. MISSET. Paris, Champion ; Orléans, Herluison, 1895, in-8 de 29 p. — 5. *Jeanne d'Arc Champenoise.* Réponse à M. Poinsignon, inspecteur honoraire de l'Académie de Paris. *La Prévôté de Vaucouleurs et la prévôté d'Andelot*, par E. MISSET. Mêmes librairies, 1895, in-8 de 32 p. — 6. *Compte rendu critique de l'ouvrage de M. l'abbé Misset : « Jeanne d'Arc Champenoise, »* par LÉON GERMAIN. Nancy, impr. Crépin-Leblond, in-8 de 52 p. — 7. *La Chronique d'Antonio Morosini*, par LÉOPOLD DELISLE. Paris, Impr. nationale, in-4 de 8 p. (Extrait du *Journal des savants*, août 1895). — 8. *Choix de panégyriques et plans de discours des plus célèbres orateurs contemporains en l'honneur de*

la vénérable Jeanne d'Arc, par l'abbé J. Guillermin. Paris, Bloud et Barral, s. d. (1895), in-8 de 376 p., 3 fr. 50.— 9. *Le Surnaturel dans la vénérable Jeanne d'Arc.* Conférence de S. Ém. Rév. le cardinal L.-M. Parocchi, au couvent des Dames de l'Assomption de Rome, le 17 janvier 1895. Orléans, Herluison. 1895. in-8 de 23 p. — 10. *Les Auréoles de Jeanne d'Arc*, par le R. P. Belon. Lyon, Ville, 1895, in-8 de 54 p. (Extrait de l'*Université catholique*). — 11. *L'Hôte de Jeanne d'Arc à Poitiers. Maître Jean Rabateau, président du Parlement de Paris*, par Henri Daniel-Lacombe. Paris, Lecheva lier; Niort, Clouzot, 1895, in-8 de 192 p. (Extrait de la *Revue du Bas-Poitou*). — 12. *La Fausse Jeanne d'Arc*, par Germain Lefèvre-Pontalis. Paris, Bouillon; Orléans, Herluison, 1895, in-8 de 31 p. (Extrait du *Moyen âge*).

1. — Le volume consacré par M. Lecoy de la Marche *A la gloire de Jeanne d'Arc* et au moyen duquel il s'est proposé pour but « d'apporter une petite pierre au monument grandiose que prépare à notre héroïne nationale un avenir prochain, » se compose de *variétés historiques* antérieurement publiées par l'auteur dans la presse périodique. Son nom bien connu, son érudition et son talent si justement estimés du public chrétien, suffisent à coup sûr pour appeler la sympathique attention de nos lecteurs sur ces études, où sont traités les sujets suivants : I. Traits généraux de la physionomie de Jeanne d'Arc. II. La Nationalité de la vierge de Domremy. III. Inspiration ou hystérie? IV. Les Miracles de la Pucelle. V. Jeanne fut-elle abandonnée par la Royauté et brûlée par l'Église? VI. Jean Bréhal. VII. La Fausse Jeanne d'Arc. VIII. Résurrection de la légende de la dame des Armoises. IX. Le Procès de réhabilitation. X. La Mémoire de Jeanne du XVe au XVIIIe siècle. XI. La Mémoire de Jeanne au XIXe siècle. XII. Les Historiens de Jeanne d'Arc.

2. — La composition de Mlle Léonie de Bazelaire : *Figure exquise*, appartient à la poésie autant et plus qu'à l'histoire et rappelle, mais avec de notables différences, le livre de Marie Edmée Pau : *Notre petite sœur Jeanne d'Arc*. Mlle de Bazelaire expose en ces termes l'idée de son livre : « C'est un essai d'art chrétien que j'ai voulu faire. J'ai voulu composer à la mémoire de Jehanne (pourquoi *Jehanne?*) un tableau, sorte de triptyque, où l'esprit envisagerait du même coup d'œil les mystérieux rapports de sa mission avec les trois ordres : céleste, terrestre et infernal. En sorte que la « fiction » qui rend sensible les faits invisibles enchâsserait l'historique de sa vie comme le cadre enchâsse le tableau. — La vie de Jehanne est un tissu de merveilleuses choses, du reste, et à la distance où nous sommes d'elle, on perçoit mieux peut-être les enchaînements de son extraordinaire destinée. — J'ai essayé aussi, en gardant authentique et inaltérée son histoire, d'esquisser les traits de cette figure originale et si vivante dans sa première enfance au village; je me suis permis d'interpréter les détails de sa vie simple et son langage d'enfant; mais à partir de l'apparition de l'archange et des débuts de la mission de Jehanne à Vaucouleurs, toutes ses paroles sont véridiques et conformes à la tradition. » Les trois parties du livre sont intitulées : I. Pastorale. II. Épopée. III. Le Drame. Elles correspondent à l'enfance, à la vie guerrière, au martyre de la Pucelle.

3. — Nous avons, l'an dernier, rendu compte (*Polybiblion*, t. LXXIII, p. 424-425) de l'opuscule de M. J.-E. Choussy : *Jeanne Darc* (*sic*), *sa vraie mission*. L'auteur vient d'en donner cette année une seconde édition, considérablement augmentée, et « contenant plus du double de preuves et de documents. » Nous n'ajouterons rien à ce que nous avons dit de la composition et de l'utilité relative de ce travail. Nous nous bornerons à regretter que l'auteur s'obstine à contester l'authenticité, absolument incontestable, de la célèbre *Lettre aux Anglais*.

4, 5 et 6. — La polémique relative à la « nationalité provinciale » de Jeanne d'Arc continue toujours. Nous avons à enregistrer sur cette question deux nouveaux opuscules de M. l'abbé Misset : *Jeanne d'Arc Champenoise. Deuxième réponse à M. l'abbé L'Hôte.— Jeanne d'Arc Champenoise. Réponse à M. Poinsignon. La Prévôté de Vaucouleurs et la prévôté d'Andelot.* — En outre, M. Léon Germain nous a adressé le tirage à part d'un article publié dans une revue lorraine (dont le titre n'est pas indiqué sur ce tirage) et où, sous forme de compte rendu critique, il discute la thèse de M. l'abbé Misset.

7. — Un fait de notable importance pour l'histoire de Jeanne d'Arc s'est produit dans le courant de l'an dernier ; la découverte de la chronique vénitienne de Morosini. On trouve d'intéressants détails sur cette découverte et sur le document lui-même, dans un article du *Journal des savants*, dû à M. Léopold Delisle, et dont nous avons sous les yeux le tirage à part. Nous indiquerons sur le même sujet les articles du R. P. Ayroles dans les *Études religieuses* (octobre, novembre et décembre 1895 et février 1896) et la *Chronique* de la *Revue des questions historiques* (janvier 1896).

8. — M. l'abbé J. Guillermin a eu l'idée de réunir en un volume un choix des panégyriques prononcés en l'honneur de Jeanne d'Arc et, comme l'espace lui était mesuré, d'y ajouter du moins les plans d'un certain nombre de discours sur le même sujet qui, cela est certain, sera traité de jour en jour davantage dans la chaire chrétienne. Les panégyriques donnés *in extenso* sont ceux de Mgr Dupanloup (1869), de Mgr Freppel, de S. Ém. le cardinal Langénieux, de S. Ém. le cardinal Perraud, de Mgr Turinaz (Orléans, 1879), du R. P. Monsabré, de S. Ém. le cardinal Mermillod, de M. l'abbé Perreyve, de S. Ém. le cardinal Thomas (Rouen, 1886), de Mgr Frayssinous, de Mgr Pagis, de Mgr Turinaz (Nancy, 1890), de S. Ém. le cardinal Parocchi. — Les plans et analyses se rapportent aux orateurs suivants : R. P. Senault (8 mai 1672), Mgr Germain, Mgr Besson, Mgr Dupanloup (1855), S. Ém. le cardinal Pie, Mgr Lagrange, Mgr Bougaud, S. Ém. le cardinal Thomas (Rouen, 1882 et 1891), M. l'abbé Deguerry, Mgr Fava, Mgr d'Hulst, M. l'abbé Chevojon, Mgr de Cabrières, Mgr Gillis, M. l'abbé Joseph Lémann (Orléans, 1873 et 1891 ; Aix, 1894 ; Reims, 1887), M. l'abbé Augustin Lé-

mann, S. Ém. le cardinal Lecot, Mgr Touchet, le R. P. Feuillette, M. l'abbé Planus, M. l'abbé Gauthey, M. l'abbé Le Nordez, M. l'abbé Bernard, Mgr Gonindard, Mgr Turinaz (discours déjà publié par M. l'abbé Guillermin dans son *Choix de discours sur la Très Sainte Vierge*, t. II, p. 273), M. le chanoine Brettes. — L'auteur a encore ajouté quelques plans divers, moins étendus, dont deux, qui semblent de sa composition, sur ce thème : « La fête de Jeanne d'Arc est une fête nationale. » — Il a terminé son recueil par un *Appendice* ainsi conçu : *Analyse d'une conférence* de M. Chesnelong, sénateur, sur *Jeanne d'Arc et la Vocation chrétienne de la France*. — Note sur *la Canonisation de Jeanne d'Arc et l'Angleterre*, d'après Mgr Freppel. — *Tableau chronologique* des *panégyristes de Jeanne d'Arc* à la fête annuelle d'Orléans. — *Table alphabétique* des *orateurs* dont cet ouvrage contient des panégyriques ou plans de discours.

9. — Le discours de S. Ém. le cardinal Parocchi : *Le Surnaturel dans la vénérable Jeanne d'Arc*, conférence faite, le 17 janvier 1895, au couvent des Dames de l'Assomption à Rome, figure, nous venons de le constater, dans le recueil de M. l'abbé Guillermin. Mais une édition spéciale en avait été antérieurement publiée par les soins de Mgr Touchet, évêque d'Orléans, qui le caractérise en ces termes : « Lorsque j'arrivai à Rome, dans la seconde quinzaine de janvier, je trouvai la colonie française très émue d'une conférence que venait de prononcer le cardinal Parocchi, vicaire de Sa Sainteté, dans la chapelle des Dames de l'Assomption. Le cardinal Parocchi, qui est l'un des plus savants hommes d'Italie, est aussi l'un des plus éloquents, de cette éloquence pleine, virile, sobre, qui emprunte fort peu à l'image, parce qu'elle sait tirer ses meilleurs effets de l'idée. Or, me disait-on de toute part, rarement il avait été mieux inspiré que dans son discours sur *le Surnaturel dans la vie de Jeanne d'Arc*. Argumentation serrée, mouvements d'une puissance contenue, vues larges sur l'histoire, admiration hautement manifestée pour le rôle séculaire de la France, en un pays où l'expression de pareilles sympathies n'est pas fréquente, rien n'avait manqué à cette harangue de l'illustre orateur pour enchanter nos compatriotes de là-bas. — Il me parut que je devais à la ville d'Orléans et à sa libératrice de répandre ce discours si l'auteur y consentait. Celui-ci daigna me promettre d'en faire la traduction. Je la présente aujourd'hui au public. On n'y a rien changé. On a même respecté certaines tournures de phrase, certaines locutions qui la rapprochent de très près de l'original italien. Ces manières de dire ont une saveur spéciale, laquelle, si je ne m'abuse, n'est pas faite pour déplaire aux délicats. »

10. — Dans une remarquable étude, où l'auteur a également mis en œuvre sa science théologique et ses connaissances historiques, puisées aux sources originales, le R. P. Belon, des Frères prêcheurs, a reven-

diqué pour Jeanne d'Arc, sous les réserves de droit, mais avec conviction et avec éloquence, la triple auréole des docteurs, des vierges et des martyrs.

11. — Rien de ce qui touche à l'histoire de l'héroïque vierge ne saurait plus aujourd'hui nous être indifférent. L'intérêt que chacun des traits de cette céleste figure, chacun des pas de cette étonnante carrière nous inspire, rejaillit sur tous ceux des contemporains de Jeanne, qui ont été, même d'une façon passagère, mêlés à son existence. C'est par là que son hôte de Poitiers, maître Jean Rabateau, s'est attiré l'attention d'un érudit poitevin, M. Henri Daniel-Lacombe, qui vient de lui consacrer une remarquable étude, où il s'est attaché à recueillir, autant que cela était possible, les éléments subsistants d'une biographie difficile à reconstituer, et où il a, du même coup, apporté d'utiles éclaircissements à l'histoire des institutions et des mœurs du xve siècle. Ce travail, tout à fait digne d'éloge, fruit de recherches assidues et originales, soutenu et enrichi de documents inédits, contient treize chapitres, intitulés : I. Les Origines. Le Procureur et l'Avocat. Le Conseiller au Parlement. II. L'Hôte de la Pucelle. III. La Maison de la Rose. IV. Jeanne d'Arc chez Rabateau. V. L'Avocat général criminel. VI. Le Procès d'un magistrat au xve siècle. VII. Le Conseiller du Roi. VIII. Le Président de la Chambre des comptes. IX. Le Président au Parlement de Paris. X. Le Vice-Chancelier. XI. Le Diplomate. XII. Dernières Années. XIII. Les Filles du président Rabateau.

12. — Nous avons, l'an dernier, caractérisé (*Polybiblion*, t. LXXIII, p. 424) la tentative étourdie d'un écrivain, ce jour là bien mal inspiré, pour reprendre et soutenir le paradoxe insoutenable de l'identité de la vraie Pucelle avec l'impudente aventurière qui, en 1436, osa usurper son nom. Ce fâcheux opuscule a été l'occasion d'une excellente étude de bibliographie et de critique : *La Fausse Jeanne d'Arc*, par M. Germain Lefèvre-Pontalis, où se trouvent rassemblées, avec l'abondante précision qui caractérise les travaux de ce jeune savant, toutes les indications relatives à cette audacieuse supercherie et aux nombreux écrits auxquels elle a donné lieu. M. S.

THÉOLOGIE

De utroque Commonitorio Lirinensi. Disserunt Dr R. Poirel. Nancy, imp. Berger-Levrault, 1895, in-8 de VIII-255 p. — Prix : 5 fr

Sur le célèbre ouvrage de Vincent de Lérins, bien connu de tous les théologiens, M. Poirel a présenté à la Faculté de théologie de Lille une thèse remarquable, qui lui a valu le titre de docteur. Les questions que soulève le Commonitoire et la *regula fidei*, si bien formulée par le moine de Lérins, y sont étudiées de la manière la plus satisfaisante ; il faut signaler en particulier le chapitre IV, consacré à exposer les enseignements

de Vincent de Lérins sur la révélation et sur le rôle des théologiens. La critique des erreurs modernes, le principe du « libre examen » et le traditionalisme étudiés à la lumière de la *regula fidei*, est remarquablement conduite.

Mais ce qui attirera surtout l'attention des lecteurs et donnera lieu à des discussions parmi les critiques, ce sont les vues personnelles de l'auteur sur le second commonitoire et l'identification de Vincent de Lérins avec Marius Mercator. L'œuvre primitive de Vincent comprenait deux commonitoires ou deux traités. Le second est perdu, sauf un résumé fait par l'auteur lui-même ; Gennade raconte qu'il aurait été dérobé avant d'être publié. Or, M. Poirel croit l'avoir retrouvé parmi les œuvres de Marius Mercator. Le résumé du second commonitoire énumère en effet, à très peu près, les pièces mêmes qui figurent parmi les œuvres de Mercator. Cette conclusion, solidement documentée, sera sans doute accueillie favorablement. Mais comment expliquer cette transposition ? M. Poirel voit la solution dans l'identification entre les deux personnages. Marius Mercator aurait pris, en se faisant moine à Lérins, le nom de Vincent, et aurait conservé de quelque façon le nom de Mercator sous le pseudonyme de *Peregrinus*, sous lequel il a publié son commonitoire. Mais cette seconde conclusion, indépendante de la première, bien que M. Poirel les fasse trop solidaires l'une de l'autre, est loin d'avoir la même probabilité ; elle soulèvera sans doute plus d'une objection.

Quoi qu'il en soit, l'auteur a eu le mérite de poser le problème ; et il faut d'autant plus le féliciter de son consciencieux travail qu'il l'a composé parmi les occupations du ministère paroissial, dans un presbytère de campagne, loin des ressources des bibliothèques. A. Boudinhon.

SCIENCES ET ARTS

Sur l'Origine du monde. *Théories cosmogoniques des anciens et des modernes*, par H. Faye, de l'Institut. 3e édit. Paris, Gauthier-Villars, 1896, in-8 de xi-313 p. — Prix : 6 fr.

Les deux premières éditions de cet ouvrage avaient paru à quelques mois d'intervalle, en 1884 et 1885. La troisième diffère peu de la seconde, qui, elle, différait assez sensiblement de la première.

L'originalité de ce livre consiste dans l'exposé d'une théorie cosmogonique nouvelle par laquelle l'éminent astronome ne prétend à rien moins qu'à supplanter celle de Laplace. Ce dernier envisageait la formation du système solaire par condensation centrale progressive de la nébuleuse sphérique primitive abandonnant successivement, dans son mouvement rotatoire, une série d'anneaux équatoriaux se brisant ensuite et s'enroulant en planètes. Pour M. Faye, la formation des anneaux, au sein d'une masse nébuleuse parfaitement homogène et emportée par un mou-

vement tourbillonnant, a précédé la formation du globe central et a eu lieu du centre à la périphérie, contrairement au concept de Laplace. Le savant académicien explique ainsi, de la manière la plus ingénieuse, le mouvement rétrograde des satellites d'Uranus et de Neptune. Dès 1886, M. Wolf, astronome de l'Observatoire, avait combattu la théorie de son confrère à l'Institut et pris la défense de celle de Laplace. M. Faye, dans sa troisième édition, tout en rendant courtoisement hommage au talent de son contradicteur, déclare n'en persister pas moins dans ses vues propres, sans d'ailleurs discuter la défense présentée par M. Wolf.

Mais l'ouvrage du vénérable président du bureau des longitudes ne se borne pas à la présentation de sa théorie et à la critique de celle de Laplace. Il commence par une profession de foi théiste, fort naturelle de la part d'un savant de cette valeur, mais vraiment méritoire dans les tristes temps que nous subissons. Un aperçu interprétatif sur la cosmogonie biblique témoigne, chez son auteur, d'un excellent esprit plutôt que d'une réelle compétence en pareille matière. Suit un résumé historique des idées cosmogoniques des anciens, éparses dans Platon, Aristote, Cicéron, Lucrèce, Virgile et Ovide, puis de celles des modernes représentés par Descartes, Newton, Kant et enfin Laplace. Le développement de la constitution du système solaire appliqué à l'Univers tout entier, ou, plus exactement, à l'ensemble des innombrables univers qui remplissent l'espace, forme la matière de deux chapitres d'un extrême intérêt, que suit l'exposé démonstratif du système de l'auteur et des concordances géologiques qui s'y rattachent.

Un chapitre final sur les conditions très multiples et très complexes que doit réunir une planète pour que la vie soit possible à sa surface, est une réplique indirecte aux esprits fantaisistes qui veulent voir des habitants nécessaires dans tous les astres connus et inconnus.

JEAN D'ESTIENNE.

Le Mécanisme de la vie moderne, par le vicomte G. D'AVENEL. Paris, Colin et Cie, 1896, in-18 de xx-366 p. — Prix : 3 fr. 50.

« La connaissance du passé, affirme M. d'Avenel dans sa préface, apprend à aimer le présent. » Elle rend indulgent : elle fait sentir le peu que nous pouvons et le prix de nos petites conquêtes. Mais, en même temps, comme elle élargit l'esprit, elle empêche d'être dupe des progrès du bien-être et de prendre l'accroissement des jouissances pour un accroissement certain du bonheur. Voilà dans quel esprit l'auteur étudie quelques-uns des organes les plus caractéristiques de la vie moderne.

L'Industrie du fer, avec sa physionomie et son importance actuelles, date de la seconde moitié de notre siècle. Ses principaux produits sont les machines, les rails et les engins de guerre. Si le prix de la fonte est tombé au sixième de ce qu'il était en 1840, la France en fournit plus de

deux millions de tonnes au lieu de 350,000. Les États-Unis atteignent neuf millions, l'Angleterre six, l'Allemagne quatre et demi. Grâce aux progrès techniques réalisés par Bessemer, Thomas, Martin et Siemens, il n'existe plus guère, à dire vrai, ni fer ni acier : il y a seulement des produits diversement carburés. Des sous-produits, tels que les scories de déphosphoration, forment aujourd'hui l'un des plus clairs revenus des maîtres de forges. On verra, en se rendant compte de l'œuvre de MM. Schneider au Creusot, ce que les ouvriers doivent à la direction hardie et intelligente d'un bon patron. — Le *Travail des vins* offre aussi l'exemple de progrès sensibles. Aujourd'hui les viticulteurs qui ont vaillamment réparé les désastres causés par le phylloxera doivent viser surtout à relever la qualité de leurs denrées. Et pour abaisser les prix de vente, en supprimant les intermédiaires inutiles, on peut fonder quelque espoir sur l'accord des sociétés coopératives de consommation et des syndicats vinicoles. Ce sont les transformations contemporaines du commerce que retrace M. d'Avenel en décrivant *les Magasins de nouveautés, les magasins d'alimentation* et les *Établissements de crédit*. — Sur 150 millions d'affaires (en 1893), le *Bon Marché* réalise seulement 8 millions de bénéfices, soit un courtage de 5 0/0 sur les marchandises vendues ; *Le Louvre* accuse un gain de 8,300,000 fr. sur 120 millions d'affaires. On voit que ces grandes entreprises, grâce à la concurrence qu'elles se font entre elles, grâce aussi à la concurrence des sociétés coopératives qui pourraient se développer encore, réduisent leurs bénéfices au minimum. Et l'État leur prend plus de 12 0/0 sur ces bénéfices. Le consommateur profite de cet abaissement des prix non seulement par les achats qu'il fait dans ces vastes bazars, mais encore par la pression qu'ils exercent indirectement sur l'ensemble du commerce. Et la situation qu'ils assurent à leurs collaborateurs vaut bien, comme indépendance et comme rémunération, celle des anciens petits boutiquiers. Le conseil des intéressés du *Bon Marché* gagne le double du conseil des ministres. — Dans l'*Industrie de l'alimentation*, si la même évolution tend à s'opérer, elle est beaucoup plus lente. La maison Potin ne dépasse pas 45 millions de vente annuelle, bien que son principe soit de vendre des denrées de bonne qualité avec un gain médiocre. Mais ses catalogues, partout répandus, exercent une immense influence sur les prix dans l'ensemble du pays, sans parler des 160 maisons similaires qu'elle a essaimées en province. Le profit net de l'entreprise, rémunérant les deux fonctions distinctes de commerçant et d'industriel, n'atteint pas 4 0/0 du chiffre des affaires. Voilà des résultats dont peuvent seuls se plaindre les « gens de maison » privés de leur sou pour livre et les anciens détaillants qui recouraient presque tous à des procédés absolument malhonnêtes. Appliquera-t-on quelque jour les mêmes méthodes au commerce de la viande ? On se heurte ici à des diffi-

cultés particulières : mais peut-être ne paraîtront-elles pas toujours insurmontables. Pour le pain, les coopératives de consommation (sur un millier de pareilles sociétés, 400 ont pour objet la boulangerie) assurent déjà à bon nombre de consommateurs une notable réduction de prix. — C'est encore pour le bien des consommateurs que, depuis trente ans, de vastes sociétés de crédit (*Crédit Lyonnais*, *Comptoir d'escompte*, *Société générale*, *Crédit industriel*) ont démocratisé le commerce de l'argent. Pendant que diminuait, au préjudice du rentier, l'intérêt des dépôts, le taux de l'escompte est allé sans cesse s'abaissant, au profit de l'industriel. On pourra compléter les renseignements fournis sur ces questions par M. d'Avenel avec l'ouvrage de M. Raphaël-Georges Lévy (*Mélanges financiers*) dont nous avons rendu compte il y a quelques mois (*Polybiblion*, t. LXXIV, p. 132).

Cette analyse sommaire suffit à montrer combien ce livre, attachant à lire, est riche de faits et d'idées. En attendant qu'il rende aux historiens de l'avenir des services inappréciables, il réconfortera nombre de nos contemporains, en leur faisant apercevoir ce que nous méconnaissons trop souvent (p. 199), « le progrès réel qui s'accomplit en silence, dans le monde des faits, à côté du progrès imaginaire que l'on poursuit bruyamment dans le monde des paroles. »

Baron J. Angot des Rotours.

Les Méthodes nouvelles de la mécanique céleste, par H. Poincaré, membre de l'Institut. Paris, Gauthier-Villars, 1892-1893, 2 vol. in-8 de 385 et 479 p. — Prix : 14 fr.

Nous voici bien en retard pour rendre compte de cet ouvrage considérable; déjà, porté par sa valeur propre et par la haute et légitime renommée de son auteur, il a fait son chemin dans le public auquel il s'adresse particulièrement. Il ne sera pourtant pas inutile d'essayer, en quelques lignes, d'en faire apprécier l'intérêt et la portée à un cercle plus étendu de lecteurs.

Il est consacré entièrement à l'étude d'un problème qui ne comprend pas toute la mécanique céleste, mais qui en renferme la partie la plus importante, le célèbre problème des trois corps. C'est celui qui consiste à déterminer les mouvements de trois corps célestes s'attirant mutuellement suivant la loi newtonienne. — Lorsque deux corps seulement sont en présence, la loi de leur mouvement peut être déterminée d'une manière rigoureuse, ainsi que Newton y est parvenu. Elle est conforme aux lois que Képler avait reconnues par l'observation dans les mouvements planétaires. Mais lorsqu'un troisième corps vient interposer son action, le problème se complique tellement que jusqu'à présent on n'a réussi à le résoudre, même par approximation, que dans des conditions très particulières. Ces conditions, fort heureusement, se trouvent réalisées d'une ma-

nière suffisamment approchée dans les divers cas que présente notre système solaire. C'est ce qui a permis aux Lagrange, aux Laplace et à leurs successeurs, de calculer les mouvements des corps de ce système avec une précision qui, sauf en quelques points, égale ou surpasse celle des observations.

Les géomètres astronomes ne se tiennent cependant pas pour satisfaits. Il leur importe d'éclaircir les quelques discordances dont nous venons de parler, afin de savoir si elles sont dues à l'insuffisance des calculs ou à quelques imperfections dans les données physiques qui ont servi de base à ceux-ci. En outre, la forme même des formules auxquelles ils sont parvenus montre qu'au bout d'un certain nombre de siècles elles deviendront ou pourront devenir insuffisantes. Enfin, on peut espérer que des approximations autrement dirigées permettraient d'abréger la longueur des calculs. Depuis quelques années surtout, plusieurs géomètres se sont appliqués avec succès à modifier la marche des approximations ; au premier rang, il faut citer l'astronome suédois Gylden. M. Poincaré, de son côté, en abordant le problème des trois corps avec toutes les ressources de l'analyse moderne, et avec l'ingéniosité qui lui est propre, est parvenu à des résultats importants sur la forme des solutions que ce problème comporte ; il en a fait l'objet d'un mémoire célèbre qui a remporté le prix offert par le roi de Suède dans un concours entre tous les mathématiciens. Après la publication de ce mémoire dans les *Acta mathematica*, il est parvenu à en généraliser encore les résultats ; il a pensé, en outre, non sans raison, que la méthode suivie par lui, les considérations nouvelles qu'il a introduites dans la question, pouvaient servir à jeter un jour plus grand sur les travaux des géomètres dont nous avons parlé, à en montrer le fort et le faible, à les ordonner en un corps de doctrine. Tel est l'objet des deux volumes que nous avons sous les yeux.

Un point, entre autres, distingue spécialement l'œuvre de M. Poincaré des travaux antérieurs. Depuis longtemps on avait des doutes sur la convergence des séries auxquelles conduisent les méthodes d'approximation en usage, et je me rappelle avoir entendu, à l'Académie des sciences, Le Verrier adjurer les géomètres d'élucider cette question. Bien des années après cet appel, M. Poincaré y a répondu d'une manière décisive. Il a reconnu que ces séries ne sont pas convergentes, mais que néanmoins elles présentent une forme qui permet de les utiliser. Les termes successifs vont d'abord en décroissant, et leur somme se rapproche beaucoup de la grandeur à calculer ; mais à partir d'un certain rang, ils vont, au contraire, en augmentant, et leur somme s'éloigne de plus en plus du résultat. Si l'on dépassait ce rang, de plus longs calculs ne feraient donc qu'augmenter l'erreur. Ainsi ces séries peuvent servir jusqu'à un certain point, mais l'approximation est limitée à la différence

des séries convergentes, qui donnent une approximation indéfinie pourvu qu'on pousse assez loin les calculs. M. Poincaré a même montré comment on pourrait trouver une limite supérieure de l'erreur à redouter.

Cet exposé sommaire permet d'entrevoir quelle est l'importance de cet ouvrage, et par les résultats positifs qu'il apporte et, plus encore peut-être, par les vues nouvelles qu'il ouvre, par les méthodes qu'il suggère. Il marque incontestablement une étape dans le développement de la mécanique céleste. Déjà même les doctrines qu'il contient ont reçu çà et là de fructueuses applications. Ajoutons que ce n'est pas seulement pour les amateurs de la mécanique céleste ou même de la mécanique analytique en général qu'il offre un sujet d'étude désormais indispensable. Ceux qui cultivent l'analyse pour elle-même y trouveront aussi des conceptions nouvelles de la plus grande importance et des méthodes d'une portée beaucoup plus étendue que le problème particulier en vue duquel elles ont été imaginées. C'est donc à tous les amis des hautes mathématiques qu'il peut être recommandé. E. VICAIRE.

Lehrbuch der Experimentalphysik, von ADOLPH WÜLLNER. 5. Auflage. Leipzig, Teubner, 1895 et 1896, 2 vol. in-8 de x-1,000 et de xi-936 p. — Prix : 30 fr.

Cette nouvelle édition du Traité de physique expérimentale de M. A. Wüllner diffère des précédentes surtout par l'ordre des matières. Ainsi l'étude de la lumière, qui formait autrefois le second volume de l'ouvrage, sera renvoyée au quatrième volume, après l'électricité, afin de pouvoir utiliser dans l'étude des phénomènes lumineux la théorie électro-magnétique de Maxwell. Des quatre volumes dont se composera tout le Traité, les deux premiers seuls ont paru : l'un traite de la physique générale, l'autre de la chaleur. Sous le titre de physique générale l'auteur étudie l'équilibre et le mouvement ; c'est un chapitre détaché de la mécanique. Sans doute l'expérience est souvent invoquée, même dans cette partie ; mais loin d'éliminer le calcul, M. Wüllner, pour se ménager la faculté d'avoir recours à l'analyse, introduit, dès le début, un résumé de calcul différentiel et intégral, où le lecteur trouve les éléments nécessaires à l'intelligence des théories physiques, telles qu'on les présente aujourd'hui.

L'étude de l'équilibre et du mouvement est divisée en quatre parties, suivant que l'on considère le mouvement des corps en lui-même ou dans les parties dont les corps se composent, ou qu'il s'agit du mouvement vibratoire et du son. Le mouvement rectiligne, celui de rotation et la gravitation universelle sont traités à peu près complètement. La constitution de la matière et l'élasticité sont l'objet d'un chapitre remarquable, où l'on trouve résumés les travaux d'Amagat, de Kowalski, de Hertz, d'Auerbach, ainsi que la théorie de Boltzmann sur le frottement

intérieur dans les corps solides. Le chapitre consacré aux liquides est un véritable traité d'hydrostatique ; on y trouve une intéressante étude de la capillarité, et les recherches de Reinold et Rücker, de Drude, Quincke, Pohake, Lord Rayleigh, Röntgen ; la théorie de Fick sur la dissolution et la diffusion ; les travaux de Beilstein, Weber, Wroblewski, et en général des physiciens modernes qui se sont occupés de ces questions si importantes au point de vue de la constitution des corps. L'auteur approfondit aussi la théorie cinétique des gaz, sans omettre les hypothèses plus ou moins plausibles relatives au nombre et aux dimensions des molécules. Au lieu de mêler, comme on le fait trop souvent, les principes théoriques du mouvement d'ondulation à la description des phénomènes sonores ou lumineux, M. Wüllner les étudie d'abord en eux-mêmes, abstraction faite de toute application ; puis il considère les vibrations dans les corps soit solides, soit fluides ; enfin il aborde l'acoustique, qu'il traite dans le plus grand détail.

Le volume consacré à l'étude de la chaleur se divise en six chapitres traitant respectivement de la thermométrie et de la dilatation des corps par la chaleur, de la propagation de la chaleur, de la thermodynamique, des chaleurs spécifiques, des changements d'états, et de la chaleur produite dans les réactions chimiques. L'ouvrage de M. Wüllner est un tableau fidèle de la physique expérimentale dans son état actuel ; les méthodes les plus récentes s'y trouvent placées auprès des procédés classiques ; peut-être pourrait-on reprocher à l'auteur de se montrer sous ce rapport prodigue ; il met à profit tous les travaux modernes de quelque importance, et les recherches les plus variées sont mentionnées dans ce traité, un des plus complets, peut-être le plus complet qui ait été jusqu'ici publié dans ce genre. H. Courbe.

Un Maître imagier : E. Frémiet, par Jacques de Biez. Paris, aux bureaux de l' « Artiste, » 1896, gr. in-8 de 408 p. et 13 pl. — Prix : 30 fr.

Le livre de M. Jacques de Biez sur le grand artiste qu'est M. Frémiet est un livre singulier, mais intéressant la curiosité et remuant, à propos du maître des *Jeanne d'Arc*, une quantité énorme d'idées toutes très hautes et beaucoup très justes. On en trouvera, répandues partout et notamment dans le curieux chapitre, qui n'est point tant qu'il le semble un hors-d'œuvre, intitulé : *L'Art sans le péché*. On lira avec plaisir les pages consacrées à l'analyse du monument de la place des Pyramides, à l'histoire de son inauguration au milieu de l'indifférence du public de 1874, à la signification chrétienne et patriotique du monument et à l'importance de plus en plus grande qu'il a prise dans le sentiment des Parisiens et même de la nation entière. L'auteur se plaît à retrouver, par une idée ingénieuse, dans l'ensemble très noble des œuvres de M. Frémiet, tous les caractères de celles de l' « imagier » du moyen âge. Il y re-

vient sans cesse, en se répétant peut-être un peu trop souvent. Voici, du reste, un morceau qui donnera une idée de l'esthétique de l'écrivain catholique et de sa manière : « Le jour où M. Frémiet jeta sur le marché français des statuettes comme sa *Vierge de Bethléem*, douce comme un verset de litanies, son *Saint Michel*, pareil à un plomb de pèlerinages anciens, ou son *Saint Louis*, qui est un chemin et une vision, il y eut fête dans le cœur de ceux qui aiment et voudraient éternelle la puissance esthétique du christianisme. Cette puissance, on la croyait bien morte à jamais. Ne la voyons-nous point tous les jours enterrée, sous nos yeux, dans la nécropole du quartier Saint-Sulpice, chez ces marchands d'images pieuses, dont les boutiques sont pleines de chuchotements funéraires et hypocrites? Soudain la voici qui renaît, sonore et splendide, sous le ferme ciseau d'un statuaire qui cherche la vie de l'art partout, dans l'histoire comme dans la science, dans la nature comme dans la légende, dans l'esprit comme dans la foi. M. Frémiet a ravivé par l'application d'un art très élevé et très intense ces images pieuses dont nous n'avions plus que la caricature et dont la splendeur réelle était passée à l'état de chose perdue. »

La biographie de M. Frémiet, d'ailleurs très simple et dont la seule curieuse partie se rattache à l'atelier de son maître Rude et à ses débuts d'« animalier, » s'efface en ce livre devant l'analyse de son œuvre. Ses principales statues ou statuettes de commerce sont reproduites en excellentes planches, parmi lesquelles on trouvera, outre plusieurs Jeanne d'Arc, le *Saint Georges*, le *Saint Louis*, le *Vélasquez*, le *Gorille*, et cette figure, nommée *Credo*, qui devrait être populaire et qui représente le chevalier des Croisades ferme et fier derrière sa devise de foi et d'action. M. de Biez a fort bien montré, malgré quelques défauts de composition dans son livre, combien de telles œuvres pénètrent au delà des sensations plastiques et pittoresques et demeurent supérieures à tant d'autres consacrées trop vite par un succès éphémère et mondain. P. N.

BELLES-LETTRES

Chants et chansons populaires des provinces de l'Ouest, Poitou, Saintonge, Aunis et Angoumois, recueillis et annotés par Jérome Bujeaud. Niort, Clouzot, 1895, 2 vol. gr. in-8 de 336 et 371 p. — Prix : 15 fr.

C'est en 1856 que parut cette superbe collection, à une époque où les études ethnographiques étaient loin d'être aussi cultivées qu'aujourd'hui. M. Jérôme Bujeaud a, dans ces deux volumes, réuni un nombre très considérable de chansons de toute espèce : rondes, berceuses, bourrées, chansons d'amour, chansons de mariage, chants historiques, complaintes, légendes, chansons satiriques, chansons diverses. Il y a joint, ce

qu'on ne faisait guère alors, les airs notés de tous ces morceaux de genres si différents. M. Bujeaud est mort depuis l'impression de ce beau recueil qui reparaît tel que lors de sa première publication. Si M. Bujeaud avait vécu jusqu'à nos jours, il aurait sans doute indiqué de très nombreuses variantes que des collections nouvelles lui auraient offertes; il aurait aussi refait la Bibliographie des recueils de chants populaires, satisfaisante au moment où elle fut donnée : elle semble aujourd'hui bien en retard. Ce ne sont là, du reste, que des compléments accessoires, et tels qu'ils sont, ces deux volumes des *Chants populaires des provinces de l'Ouest* seront accueillis avec le plus grand empressement par tous les folkloristes. POGGIARIDO.

Les Lapidaires indiens, par LOUIS FINOT. Paris, Bouillon, 1896, gr. in-8 de LII--280 p. — Prix : 10 fr.

L'auteur publie une série de traités techniques sur « l'art de juger des pierres précieuses » dans l'Inde ; les principaux sont la « Ratnapariksâ » de Buddhabhatta ; la « Brihatsamhitâ » de Varâhamihira ; l' « Agastimata, » etc. Le texte sanscrit qu'il n'a pu établir qu'au prix d'une étude comparative des plus minutieuses de manuscrits disséminés un peu partout et d'une lecture rendue souvent très pénible par suite de l'incurie ou de l'ignorance des copistes, est accompagné d'une traduction qui, outre sa scrupuleuse fidélité, se recommande par ses qualités de précision, de clarté, de sobriété.

Dans une très intéressante et savante introduction, M. Finot initie le lecteur à l'art du joaillier dans ce pays de l'Extrême-Orient, l'Inde, la terre classique des merveilles, où, suivant une tradition qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours, foisonnent l'or et les diamants. Après avoir discuté l'importance relative des documents soumis à son étude, l'auteur énumère les pierres précieuses qui s'y trouvent décrites ; il retrace leur origine, cite leurs variétés, leurs couleurs ; dresse la liste de leurs qualités et de leurs défauts ; donne l'évaluation de leur prix, etc., avec une sûreté d'informations et une abondance de renseignements qu'on ne saurait trop louer. L'auteur consacre les dernières pages de son introduction aux « ratnaçâstras, » dont il envisage l'utilité au point de vue de la philologie sanscrite et spécialement de la lexicographie. L'ouvrage se termine par un index des mots sanscrits qu'il contient et un index analytique des matières qui s'y trouvent indiquées ou traitées ; l'un et l'autre fort utiles. Vient enfin l'inévitable liste des « Additions et corrections, » à laquelle tout auteur doit se résigner, surtout lorsqu'il s'agit d'un travail de ce genre.

M. Finot nous avertit que l'édition qu'il donne ici des lapidaires indiens « n'a nullement la prétention d'être définitive. » Nous croyons bien que d'ici longtemps ce travail ne sera pas recommencé et M. Finot nous

pardonnera si nous nous en consolons, car nous estimons qu'il sera difficile à tout autre de tirer un meilleur parti des matériaux qu'il a eus à sa disposition.

A. Roussel.

Slavy Deéra. Choix de poésies slaves, recueillies par Adolphe d'Avril. Avec le portrait de Chevtchenko et la fondation de Ravanitza *(Bibliothèque slave elzévirienne)*. Paris, Leroux, 1896, in-12 de x-167 p. — Prix : 3 fr.

Nous finirons peut-être par pénétrer peu à peu dans le monde slave, mais combien tout ce qui n'est pas le roman russe nous est resté fermé! Je n'en veux pour preuve que le titre même du joli petit volume de M. le baron d'Avril : *Slavy Deéra.* Ces deux mots accouplés sont-ils traduits par le sous-titre : *Choix de poésies slaves?* En aucune façon. Notre auteur les a empruntés à une œuvre célèbre en Bohême, au recueil de six cents sonnets qui a fait la réputation du slovaque Kollar, et ils signifient en tchèque : *Fille de la gloire* ou *Fille de la Slavie.* Ce titre d'emprunt ne nous rappellera ni Kollar ni son chef-d'œuvre, je le crains; mais il convient assurément à un bouquet de poésies cueillies avec amour sur les différentes terres slaves : c'est bien d'un enfant de la Slavie qu'il s'agit, et d'un enfant né pour la gloire de sa mère. Et nul mieux que le rhapsode français de la *Bataille de Kossovo* n'était capable de mener à bien ce travail délicat de sélection et d'assortiment, où l'imprévu de la fantaisie égaie l'aridité de l'érudition. Il y a mis à la fois son esprit et son cœur. Laissant les routes battues, il nous mène rêver dans ces sentiers écartés dont il connaît si bien les détours, et découvre pour nous des fleurs inconnues, nous fait écouter de rares mélodies. « Oui, nous dit-il, il y a autre chose dans le monde que l'antiquité asiatique, que l'antiquité grecque, autre chose même que notre moyen âge et que notre Renaissance. Cette autre chose, je l'ai sentie, je l'ai aimée; et je voudrais la faire sentir et aimer. » Le charme si subtil de la poésie est-il passé dans la traduction? « On a médit des traductions, assure M. d'Avril; on les bafoue. Or, il y a dans ce dédain beaucoup de pédanterie : on se donne facilement sur ce terrain un air de délicatesse supérieure. » Et il démontre, par le raisonnement, qu'une traduction littérale, surtout littérale, peut être l'équivalent absolu de l'original; il le prouve non moins ensuite par l'exemple, ce qui n'est pour surprendre personne. M. d'Avril ne s'est même pas laissé arrêter par la difficulté que devait lui offrir la multiplicité des idiomes slaves : ils sont assez nombreux, et, quoique très rapprochés, ne se livrent pas par surcroît à qui en possède quelques-uns. Il fallait une conscience un peu scrupuleuse pour se croire tenu de tout traduire par soi-même. M. d'Avril a eu cette conscience, et, dans le cas présent, la vertu s'est trouvée plus d'une fois récompensée. C'est ainsi que, mentionnant les *Chants oraux du peuple russe*, de M. Achille Millien, il

évite, par son honnêteté, de faire des citations de troisième main, d'après les *Songs of the Russian people*, de Ralston. Et, bien qu'il s'en réfère plusieurs fois — et non sans raison — aux travaux de M. Louis Léger, il ne lui emprunte pas, pour *le Sage Oleg*, la traduction de Julvécourt, dans laquelle le professeur au Collège de France a reproduit sans sourciller cette stupéfiante apostrophe du prince à la carcasse de son cheval : « Et ce n'est pas toi qui porteras le coup de sabre qui doit me tuer, qui rougiras l'herbe de mon sang. »

Ce petit livre vient à son heure. La sympathie que nous éprouvons pour les Slaves n'est pas une simple mode ; il semblerait que, dupes ou complices, nous leur devons une réparation, ou que nous avons tout au moins à protester contre ce méfait séculaire dénoncé par Kollar : « Pas un ennemi n'a répandu, pour la perte de la Slavie, autant de sang et d'encre que les Allemands. »

LONGCHAMP.

Heinrich Heine, als Dichter und Mensch, von MAX NIETZCKI. Berlin. Mitscher und Rötsell, 1895, in-8 de 170 p.

Henri Heine n'est pas entré de plain-pied dans la gloire chez les Allemands. Plus d'un critique d'outre-Rhin se demande avec scepticisme, comme le fait M. Max Nietzcki, si Heine n'est qu'un météore au ciel poétique de l'Allemagne ou une étoile fixe d'un éternel et pur éclat. L'homme et le poète y sont également discutés, et nous avons vu dernièrement Düsseldorf, sa ville natale, et peu après Mayence, refuser un emplacement pour la statue de Heine. Voilà cependant quarante ans que le grand poète est mort, et il semble que la postérité qui a commencé pour lui devrait être, sinon plus calme, du moins plus équitable dans ses haines ou ses admirations, que ne le sont d'habitude les contemporains. Il n'en est rien, et M. Nietzcki lui-même, tout en procédant avec l'appareil scientifique d'une critique impartiale, se plaît visiblement à faire ressortir les taches plutôt que les côtés brillants de la vie et de l'œuvre du poète. Il se demande pourquoi la poésie lyrique de Heine ne produit pas en nous un sentiment esthétique pur et sincère, et il répond en citant un mot de Schiller : « Le talent, quelque grand qu'il soit, ne peut donner à une œuvre d'art ce qui manque à son auteur. » N'est-ce pas un peu ce que disait déjà notre Boileau ?

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

Partant de ce principe, notre critique conclut que les poésies de Heine manquent de vérité et de profondeur, et les pointes spirituelles qui les terminent ne réussissent point à réparer cette lacune. Ce jugement est assurément sévère, mais la critique impartiale doit reconnaître qu'il est mérité. L'observation de Heine, en effet, contrairement à celle de Gœthe, enfonce rarement dans l'âme même de la nature, et le poète se contente habituellement de représenter seulement la surface extérieure des choses.

Sa connaissance du cœur humain n'est pas profonde, car pour connaître les hommes, il faut les aimer, et Heine n'aimait pas les hommes, il n'aimait que lui-même : il n'a pas connu ou, du moins, il n'a su pratiquer cette maxime de Schiller :

Dich schuf das Herz, du wirst unsterblich leben.

« C'est le cœur qui t'a créé, tu vivras éternellement. »

Nous ne voulons pas suivre M. Nietzcki dans l'étude qu'il fait de l'homme que fut Heine. Il montre que l'égoïsme dominait dans ses rapports avec sa famille, ses parents et ses amis. Formées par le caprice, le hasard, ou l'intérêt, ses amitiés n'existent qu'autant qu'elles lui promettent des avantages matériels ou littéraires, et au moindre heurt, elles se dénouent sans aucune trace de regret ou de peine. Que dire de ses inimitiés ou de ses haines? Personne ne savait d'un trait plus aiguisé percer le cœur de ses ennemis littéraires ou politiques. Et le réquisitoire continue : versatilité en politique, cynisme en morale et en religion, rien n'est oublié. Son changement de religion provoqué par l'intérêt, ses comparaisons obscènes, ses insultes au Christ, son apologie de la matière, et la réhabilitation de la chair qu'il prêche comme morale de l'avenir, ce sont là malheureusement des points trop bien établis. Mais il ne faut pas oublier d'autre part les souffrances de sa vie, ni cette longue agonie que le poète soutint sur son grabat avec une force d'âme héroïque, ni ce retour sincère sur lui-même et cette humiliation sous la main de Dieu qui le frappe, ni ce cri d'angoisse shakespearien : « Misère la plus profonde, ton nom, c'est Henri Heine ! » Ajoutons ce désaveu infligé à ses *Reisebilder*, et ces mots suprêmes de son testament : « Depuis quatre ans, j'ai renoncé à tout orgueil philosophique et suis revenu à des idées et à des sentiments religieux : je meurs dans la croyance ferme en un Dieu unique et éternel, créateur du monde, et j'implore sa miséricorde pour mon âme immortelle. »

Tout en reconnaissant que Heine est un des écrivains les plus étonnants qu'ait produits aucune littérature, M. Nietzcki prétend cependant que son influence fut désastreuse, et qu'il constitue un danger national. Heine, dit-il, fut plutôt un feu follet trompeur qu'une étoile directrice pour son peuple. En conséquence, — et ici les admirateurs de Heine jetteront les hauts cris — élever un monument à Heine, ce serait se ravaler au niveau de ces peuples païens qui consacraient des images et des temples aux divinités malfaisantes, aux démons de la ruine et de la destruction. Nous nous plaisons à reconnaître que l'étude de M. Nietzcki est écrite avec soin, d'un style pur et châtié, parfois un peu précieux, ainsi quand il parle de « l'acier des pensées mordu par la lessive de la raillerie. » Mais dans l'ensemble, la langue est belle, souvent imagée, toujours précise et exacte.

L. Mensch.

HISTOIRE

Mademoiselle de la Vallière et Madame de Montespan, par Arsène Houssaye. Paris, Flammarion, 1895, in-12 de 318 p. Prix : 3 fr. 50.

M. Arsène Houssaye, qui vient de mourir à plus de quatre-vingts ans, était resté jusqu'au bout étonnant de jeunesse; mais sa manière avait toujours été vieille. Il écrivait encore l'histoire comme il y a environ un siècle; et, en dépit de quelques prétentions artistiques, il se place à peu près à égale distance de l'abbé de Vertot et d'Alexandre Dumas. La sévère méthode et la nouveauté des aperçus, avec lesquelles son fils traite l'époque d'Alcibiade et celle de Napoléon Ier lui échappent entièrement. En revanche, il se garde des thèses : sa préférence est pour les anecdotes grivoises et pour les citations classiques que chacun sait. Il est vrai que le lecteur vulgaire aime surtout à entendre répéter ce qu'on lui a appris autrefois, ce qui rehausse son érudition banale ; et il est tout heureux quand, à l'occasion de Mlle de la Vallière, il entend murmurer le vers de La Fontaine :

Et la grâce, plus belle encor que la beauté,

et, à propos du grand Roi, le compliment de Racine :

En quelque obscurité que le ciel l'eût fait naître,
Le monde en le voyant eût reconnu son maître.

On s'attend presque à ce qu'on nous fasse remarquer qu'ici la rime est riche et que là le poète a profité de la licence d'écrire « encor » sans *e* muet.

Tout le livre est dans ce goût. Aussi bien dix pages ne sont-elles pas employées à l'adaptation de Bérénice à l'année « toute royale » de 1670, Rome voulant dire Versailles, Titus Louis XIV, et Bérénice la Vallière, sans parler d'Antiochus-Longueville narrant par avance la mort qu'il « a déjà cherchée et qu'il trouvera à la guerre de Flandre. »

Tout est prêt. On m'attend.

Cela veut dire que la tombe est déjà ouverte aux Carmélites ; et c'est la traduction en vers de cette phrase de lettre : « Tout le monde part à la fin d'avril (on dirait aujourd'hui à la fin de juin) : je pars aussi, mais c'est pour aller dans le plus sûr chemin du ciel. »

On ne demandera pas que nous fassions une analyse détaillée de ce recueil d'*ana*. L'ouvrage, d'ailleurs, date de 1860; et on l'a réimprimé sans y faire une correction ni une annotation. Il se compose de trois parties : la Vie et la mort de Mlle de la Valliere ; la Vie et la mort de Mme de Montespan ; et le Roman de Mlle de Fontanges, épisode d'amour qui inspira, prétend l'auteur, une jalousie rétrospective à la sœur Louise de la Miséricorde, « dernière épine du cœur, à ce cœur déjà sanctifié par

des siècles de pénitence ; » car elle pardonnait bien au Roi Mme de Montespan, mais craignait que son souvenir ne fût effacé par la beauté de cette jeune fille, blonde, presque rousse, « de ce beau blond de Venise qui ruisselle dans le Décaméron du Giorgione. »

Sur cette trame assez lâche que n'a point brodé M. Arsène Houssaye? Il nous détaille la passion juvénile de Louis XIV, ses poursuites amoureuses au sortir de la chapelle de Fontainebleau, où il est gêné dans ses projets par le cilice de Mlle de la Vallière ; l'accouchement clandestin de la maîtresse en pleine cour de Versailles, le Roi lui-même recevant l'enfant ; puis les colères de la Reine apaisées par la douceur de la jeune fille, et ce tableau d'un art singulièrement immoral, où l'auteur représente Marie-Thérèse, la Vallière, Mme de Montespan, Mme de Maintenon, toutes pêle-mêle autour du Roi, faisant au reste assez bon ménage et se supportant en attendant mieux, ou bien encore Madame mourant à Saint-Cloud, « de cette mort immortalisée par Bossuet, » et Mme de la Vallière et Mme de Montespan venant ensemble pour lui dire adieu. Tout cela sans preuves, mais aussi sans une réserve, avec le ton d'un chroniqueur blasé, qui a écrit de la même façon *Madame Trois-Étoiles* ou *la Confession de Caroline*. Et dans ce spectacle à tant de personnages, la sagesse n'est pas représentée par Bossuet, dont l'intervention est pourtant signalée à chaque page, mais par Ninon de Lenclos. « Ninon était la conscience du Roi. » C'est aussi celle de M. Arsene Houssaye.

Certes le sujet qu'il a choisi avait plus d'un côté scabreux ; mais l'histoire peut toujours se traiter avec dignité et décence. Nous ne sommes plus dans un temps où l'on doive se plaindre de la pruderie exagérée du public. Bien des lecteurs cependant demandent à être regardés comme des gens sérieux. On se souvient du succès de bon aloi obtenu, il y a quelques années, par le livre de M. J. Lair sur *Louise de la Vallière et la jeunesse de Louis XIV*. C'était une étude historique, largement conçue, pleine de documents inédits, écrite avec un intérêt qui n'excluait pas la convenance. Croirait-on que M. Arsène Houssaye a consacré un demi-volume à la même « héroïne, » sans citer une seule fois l'ouvrage de son savant devancier? Ce n'est point ignorance, sans doute ; mais c'est que le contraste aurait paru trop frappant! G. B. de P.

Mémoires de Jean-François Thoury (1784-1830), publiés par Charles Boy. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-12 de VIII-321 p. — Prix : 3 fr. 50.

Thoury est un Champenois, royaliste de cœur, pourtant employé de la République, qui finit par devenir, à la fin de 1793, sous le coup de dénonciations, un émigré malgré lui. Il franchit la frontière comme un déserteur tremblant d'être surpris, vécut à Aix-la-Chapelle, puis en Hollande, et passa ensuite en Russie, où il devint précepteur. Pour lui la

patrie est, selon le mot connu, où l'on vit bien. « Ce sont ces pays (la Courlande et la Russie) qui m'ont réconcilié avec le genre humain, et je les aimerai toujours plus que la France » (p. 187). Il s'y attacha d'autant plus que sa femme, dont son exil l'avait séparé, avait fait prononcer son divorce. Sous le Consulat, il revint à Paris chercher ses deux filles, et, ayant regagné son pays d'adoption, se fit libraire à Mittau, se remaria, et mourut en 1833.

Le récit de ses voyages et de ses misères est assez peu intéressant, pour le fond comme pour la forme. On peut toutefois y relever quelques pages curieuses sur la vie des précepteurs dans les grandes familles russes ; puis et surtout celles où passent des figures historiques ; Dumouriez, auprès duquel il a été envoyé en mission (p. 83-88) ; Bonaparte, qu'il a pu contempler durant une revue dans la cour des Tuileries (p. 238-239) ; enfin Louis XVI, qu'il a vu traverser Sainte-Menehould, allant à Varennes et en revenant (p. 93-104). Il y a sur ce dernier épisode quelques traits nouveaux à recueillir dans la déposition de ce témoin oculaire ; mais pourquoi l'éditeur a-t-il défiguré les noms bien connus des gardes du corps de Maldan et de Moustier, qui deviennent ici de Moldan et du Moutier ? L. P.

Napoléon III avant l'Empire, par H. Thirria. Tome II. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 592 p. — Prix : 8 fr.

Études sur le second Empire, par Étienne Lamy. Paris, Calmann-Lévy, 1895, in-8 de 484 p. — Prix : 7 fr. 50.

Mémoires du duc de Persigny, publiés avec des documents inédits, un avant-propos et un épilogue, par H. de Laire, comte d'Espagny. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de xx-512 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le second volume de l'ouvrage de M. H. Thirria complète admirablement la genèse de la restauration de l'Empire. L'ère des conspirations est close ; c'est presque au grand jour, en utilisant le prestige qu'il tient du suffrage populaire et les armes dont l'a muni la Constitution, que Louis-Napoléon travaille à consolider son gouvernement personnel. La lutte est vive engagée entre l'Assemblée législative et le pouvoir exécutif, et il semble que les contemporains aient été vraiment frappés de cécité pour ne pas en avoir prévu l'issue. D'une part : une Chambre très divisée, puisqu'elle comprend deux cents montagnards, cinquante républicains modérés, deux cents légitimistes, trois cents orléanistes, catholiques et conservateurs indécis, et un groupe insignifiant de bonapartistes ; d'autre part, le Prince-Président, fort de sa popularité napoléonienne, soutenu par des amis ardents et résolus à tout tenter. A l'Assemblée, on parle, on discute, on fait des combinaisons politiques. Aucun parti n'a les moyens de s'imposer, mais aucun ne s'efface pour laisser le champ libre aux autres. A l'Élysée, on agit. On se soucie peu des intrigues et

des ordres du jour du Palais-Bourbon ; on s'adresse au pays, on tourne en ridicule les législateurs impuissants; on flatte l'armée, on attire à Paris ceux de ses chefs sur qui l'on sait pouvoir compter. Le message du 31 octobre 1849 produit l'effet d'un coup de théâtre. En constituant un nouveau cabinet, le Prince signifie aux représentants qu'il entend gouverner et que le mandat présidentiel qu'il tient de six millions d'électeurs lui paraît supérieur aux sept cent cinquante mandats minuscules et disparates des membres de l'Assemblée législative. Dès lors l'action bonapartiste s'exerce librement sur le pays: Louis-Napoléon entreprend une série de voyages dans les départements, passe des revues, offre des banquets militaires. Toutes les cérémonies se terminent par des cris de « Vive l'Empereur ! » La Chambre n'a pas osé s'insurger contre la révocation du général Changarnier; elle se borne à rejeter le projet de revision déposé par le ministère ; elle n'ose même pas voter la fameuse proposition des questeurs et s'imagine avoir gagné une bataille en supprimant le crédit alloué à l'Agence Havas, organe officieux de l'Élysée. Son agonie est véritablement lamentable. Enfin, le 1er décembre 1851, MM. de Morny, de Persigny, le préfet de police de Maupas, le général de Saint-Arnaud, ministre de la guerre, se réunissent dans le cabinet du Président et arrêtent les détails du coup d'État : l'Empire est fait. M. H. Thirria, très sobre de réflexions personnelles, a cité avec méthode tous les documents concernant les épisodes de cette lutte de quatre années ; il a résumé les débats parlementaires, fait appel aux souvenirs des contemporains, dépouillé les collections des principaux journaux : l'*Union*, la *Gazette de France*, le *Constitutionnel*, le *National*, les *Débats*, etc., et l'ensemble de ses recherches, heureusement condensées, constitue un véritable monument historique.

— Dans ses *Études sur le second Empire*, M. Étienne Lamy cherche à dégager les résultats matériels et moraux de l'Empire restauré et raconte sa fin tragique. La peur de l'anarchie, l'orgueil militaire, l'appât des richesses, furent les trois passions que flatta le régime issu du Deux-Décembre ; ces passions facilitèrent son avènement, contribuèrent à sa durée et déterminèrent sa chute. Napoléon III, avide de popularité et rêveur social, devait encourager les revendications ouvrières, sans se préoccuper de leurs dangereuses conséquences. En 1862, il favorisa l'envoi d'une délégation d'ouvriers à l'exposition universelle de Londres, et c'est à cette occasion que furent jetés les premiers fondements de « l'Internationale des travailleurs. » M. Étienne Lamy étudie la formation de cet organisme socialiste, d'abord dirigé par l'ouvrier ciseleur Tolain, et qui devait ensuite tomber aux mains d'irréconciliables révolutionnaires, et montre la répercussion qu'eurent dans le monde du travail la loi du 23 mai 1863, facilitant la création des sociétés anonymes à responsabilité limitée, et la loi du 25 mai 1864, qui supprimait le délit

de coalition et reconnaissait le droit de grève. La politique extérieure du second Empire n'offre guère plus de secrets à découvrir; mais il n'était pas superflu de rappeler, en précisant leur caractère, les grandes fautes de la diplomatie de Napoléon III et de montrer la suite des égarements qui, « par l'unité italienne, conduisirent à l'unité allemande et condamnèrent la France à créer sur ses frontières deux nations ennemies » (p. 134). Les travaux de M. Rothan ont fixé les points de détail et établi la part de responsabilité de chacun des hommes d'État appelés à jouer un rôle durant cette période de dix-huit ans. — Les *Études sur le second Empire* portent en trois ultimes chapitres sur « le Dernier Ministère; » « la Dernière Armée » et « le Dernier Jour; » on y descend la pente rapide qui conduit le régime à l'abîme. Impéritie militaire, légèreté politique, anarchie gouvernementale : tout contribue à accélérer l'irrémédiable chute. La capitulation de Sedan est une résultante plutôt qu'une cause; et, au 4 septembre, l'Empire s'est détaché de la France ainsi qu'un fruit pourri se détache d'un arbre au souffle du plus léger coup de vent. — M. Étienne Lamy, en qui je préfère l'historien à l'économiste, a écrit sur cette triste fin d'Empire des pages magistrales, que déparent seules quelques considérations hasardées sur l'action de la démocratie dans l'ordre universel. Il termine son intéressant ouvrage par ce conseil adressé à la France : « Si elle cherche un remède aux dé-ordres par lesquels la liberté commence, puisse-t-elle songer aux désastres dans lesquels la dictature finit ! » Je retiens cette pensée philosophique et fais observer à l'auteur des *Études* que le retour au droit national est la seule sauvegarde de nos libertés publiques, la seule garantie contre les tyrannies de tous genres auxquelles sont condamnés les peuples sortis des voies traditionnelles.

— *Les Mémoires du duc de Persigny* ajoutent aux témoignages recueillis par MM. Thirria et Lamy sur l'aurore et le déclin du règne de Napoléon III; ils éclairent de curieuse façon certains « dessous » de la politique et de la diplomatie que les historiens avaient laissés dans l'ombre. Persigny fut un des plus ardents promoteurs du coup d'État; il mit au service du Prince une activité sans bornes, une résolution à toute épreuve. Comme ministre de l'intérieur, il déploya une initiative qui ne fut pas sans effrayer ses collègues; c'est lui qui, en septembre 1852, prescrivit de sa propre autorité aux préfets des départements qu'allait visiter le Président d'arborer des aigles et de faire crier : « Vive l'Empereur ! » Son intelligence très ouverte se portait sur les sujets les plus divers, et qu'il s'agisse d'affaires extérieures à l'époque de la guerre de Crimée, ou du conflit austro-allemand, ou qu'il s'agisse d'exécuter à Paris de grands travaux publics, toujours il est de bon conseil : il voit clairement les choses et sait choisir les hommes. Malheureusement, sa brutale franchise lui suscite de terribles inimitiés; les souverains, d'ail-

leurs, ont l'ingratitude facile et préfèrent les courtisans aux donneurs d'avis. Persigny est exclu de la cour ; il ne correspond plus avec l'Empereur que par l'envoi de notes sur la réforme administrative, sur les inconvénients de la présence de l'Impératrice aux séances du conseil, la législation sur la presse. Napoléon III en prend lecture, parfois les communique à ses ministres, mais adopte rarement les idées qui y sont préconisées. Enfin, après avoir assisté à l'effondrement du régime qu'il avait tant contribué à fonder, Persigny meurt obscurément à Nice, des suites d'une congestion cérébrale. Abandonné par sa femme, il agonise tristement dans une chambre d'hôtel, et c'est seulement après sa mort que parvint à son adresse une lettre de son Empereur, vainement attendue par le fidèle serviteur, et qui renfermait une offre plutôt qu'une demande de pardon. — L'éditeur des *Mémoires*, M. le comte d'Espagny, les a complétés par un avant-propos, un épilogue et des documents inédits qui mettent en relief le caractère du duc de Persigny et le rôle qu'il joua sur la scène politique et dans ses coulisses. ROGER LAMBELIN.

Les Fiefs du Bourbonnais. *La Palisse, notes et croquis*, par AUBERT DE LA FAIGE et ROGER DE LA BOUTRESSE. Paris, Plon et Nourrit; Moulins, Durand, 1896, in-4 de VII-648 p. et 220 dessins. — Prix : 20 fr.

Dans le Bourbonnais, la noblesse était nombreuse, mais peu riche en général ; si de grandes familles eurent de somptueuses résidences, telles que le château de la Palisse et celui de Busset, qu'on admire encore aujourd'hui, quantité de maisons fortes s'élevaient de tous côtés n'ayant souvent comme emblème seigneurial qu'une tour ou de vieilles girouettes. MM. Aubert de la Faige et Roger de la Boutresse ont voulu sauver de l'oubli tout ce qui restait de ces antiques manoirs. Ils leur ont consacré leur plume, je n'ajouterai pas et leur crayon, car c'est à la plume aussi qu'ont été faits les deux cent vingt dessins, d'une charmante exécution, qui remplissent leur intéressant ouvrage. Ils reproduisent également bien les splendeurs du château de la Palisse et de celui de Busset, et les murailles délabrées, mais d'un aspect souvent si pittoresque, des modestes gentilhommières. Un texte érudit, élégant et dont la rédaction a dû coûter bien des recherches, le déchiffrement de bien des parchemins jaunis, encadre ces illustrations de pages où sont rappelés de temps en temps des anecdotes singulières, des faits curieux, des détails de la vie d'autrefois.

Les auteurs — et il faut grandement les en louer — n'ont pas cherché à satisfaire les prétentions nobiliaires si ridicules de nos jours ; ils ont éloigné d'eux les élucubrations généalogiques qui eussent assuré un prompt et lucratif succès à leur livre. « En passant, disent-ils, en revue les logis d'autrefois, nous avons dû parler de ceux qui les ont construits et habités : nous ne nous étendons pourtant — et encore bien rarement

— que sur l'histoire des familles éteintes, celle des autres appartient à leurs représentants » (p. 1).

L'ouvrage se divise en quatre grands chapitres portant ces titres : *Les Marches de Forez ; les Montagnes et les bords de l'Allier ; la Plaine et la forte Terre ; les Bords de la Bèbre et les Basses Marches.*

MM. de la Faige et de la Boutresse n'ont pas la prétention de nous avoir donné une histoire complète des fiefs qui parsemèrent leur province. Dans les *Noms féodaux* de Dom Bétencourt, *l'Ancien Bourbonnais* et *la Description du Bourbonnais*, de Nicolay, on trouve, en effet, la mention de fiefs dont, faute de documents sans doute, nos auteurs n'ont point parlé. Tel est, par exemple, le Mas de Premillat, qui existe encore à quelques kilomètres de Montluçon. Pour d'autres châteaux, ils ont disparu à ce point qu'on ne sait plus où ils devaient s'élever. Ainsi, dans le pays de Combrailles, il y avait un château du même nom. Dans un aveu de dénombrement du 2 avril 1672 — il n'y a pas bien longtemps — nous lisons : « Par-devant les notaires royaux soussignés, en la ville de Montluçon, a esté présent en sa personne Pierre Boudet, écuyer, seigneur du Mas et la Vermoille, demeurant en son chasteau de Combrailles. » Où était ce château ? Est-il représenté par un vieux colombier que les auteurs ont remarqué à la Mothe ? On n'en sait plus rien.

Le livre débute par une courte mais excellente étude sur les fiefs. Il était impossible d'expliquer plus clairement ce qu'ils étaient, de mieux élucider certains points de l'organisation féodale. MM. de la Faige et de la Boutresse nous font parfaitement comprendre d'où provenaient les terres censitaires ou censives, et comment, grâce à ces terres, les anciens petits-fils de serfs parvinrent à la richesse, puis à la noblesse, par des charges de justice ou de finance. Les auteurs nous renseignent aussi sur ce qu'était la dîme, dont le nom est encore si détesté dans les campagnes, mais, comme ils le remarquent, si, par la manière dont la perception s'en opérait, elle était irritante et vexatoire, « elle avait du moins cet avantage, que nous ne connaissons plus, que l'on ne payait que quand on récoltait. »

Ce beau et bon volume se termine par deux tables : l'une des noms de lieux, l'autre des noms de personnes et de familles. TH. DE P.

Lo Libre de memorias de JACME MASCARO (XIVe siècle), publié d'après le manuscrit de Béziers, avec un avant-propos, une notice sur la langue de Mascaro, des notes, un lexique des mots et des formes qui ne se trouvent pas dans le « Lexique roman » de Raynouard et une table alphabétique des noms propres, par CHARLES BARBIER. Montpellier, Camille Coulet, 1895, in-8 de 173 p. — Prix : 4 fr.

L'ouvrage dans lequel Jacme Mascaro, écuyer des consuls de Béziers, a consigné les principaux faits de l'histoire municipale de cette ville de

1236 à 1390, n'est pas inconnu des érudits. Il en a déjà été donné une édition médiocre dans le *Bulletin de la Société archéologique de Béziers* en 1836. M. Barbier a pensé que ce texte offrait assez d'intérêt pour mériter une nouvelle édition, et il s'est appliqué à la rendre plus correcte et plus fidèle que la précédente. N'a-t-il pas poussé la fidélité trop loin quand il laisse dans son texte des mots exponctués dans l'original, quitte à nous prévenir en note (par exemple p. 69, n. 2) que le mot doit être négligé à la lecture? Il eût été plus rationnel de négliger, en effet, le mot dans le texte et de le signaler en note. M. Barbier a vu particulièrement dans le *Libre de memorias* un document précieux pour la connaissance du dialecte biterrois au XIVe siècle; il s'est peu attaché au côté historique: ce n'est pas qu'il ait négligé l'annotation; celle qu'il a mise à la fin du volume est au contraire soignée et fort suffisante; mais il eût été utile d'examiner la valeur et la composition de l'ouvrage de Mascaro; et c'est ce que n'a pas fait M. Barbier. Il a mis au contraire tous ses soins à l'étude philologique de son texte; les pages 122 à 166 de son édition sont remplies par une intéressante notice grammaticale et par le lexique dont le caractère est suffisamment indiqué par le titre transcrit ci-dessus. A la suite du texte de Mascaro, M. Barbier a publié deux documents dont la copie se trouve dans le même manuscrit: l'un relatant l'entrée à Béziers en 1409 de l'évêque Bertrand de Malmont, l'autre sur des événements de l'an 1415. Une table des noms propres dans laquelle on trouve les personnages et à leur prénom et à leur nom, complète utilement cette bonne édition d'un document intéressant au double point de vue historique et linguistique. E.-G. Ledos.

Marie-Thérèse, 1717-1780, par le comte de Villermont. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1895, 2 vol. in-8 de 432 et 436 p.—Prix: 12 fr.

M. le chevalier d'Arneth, l'éminent directeur des Archives de Vienne, a consacré à la glorieuse impératrice Marie-Thérèse un grand et important ouvrage; mais cette œuvre, qui emprunte aux documents puisés aux Archives impériales une incontestable autorité, n'a point été traduite en français. M. le comte de Villermont, qui vient de publier une histoire très étudiée de Marie-Thérèse, n'a voulu ni traduire ni imiter M. d'Arneth; il s'est contenté de se servir des documents découverts par lui, mais ses appréciations diffèrent totalement. Là où M. d'Arneth admire, M. de Villermont juge et souvent critique. Profondément catholique, il ne pardonne pas à Kaunitz sa politique antichrétienne, ni à l'Impératrice d'avoir trop docilement suivi les inspirations du trop fameux ministre.

Il fait deux parts dans la vie de Marie-Thérèse: l'une, la première, où brusquement attaquée par des ennemis sans scrupule, comme Frédéric II, oublieux de leurs promesses, comme Louis XV, réduite à fuir

devant l'invasion de ses provinces héréditaires, à deux doigts de sa perte, elle fait tête aux agresseurs de tous côtés, et grâce au chevaleresque devouement des Hongrois, réussit à reconquérir ses États, sauf la Silésie, dont la perte fut pour elle une inguérissable blessure; l'autre, la seconde, où, affaiblie par les années, dominée par Kaunitz et par Joseph II, elle se laisse aller insensiblement à imiter les procédés dont elle a eu tant à se plaindre au début de son règne, et à envahir à son tour; c'est l'époque du partage de la Pologne et de l'annexion de la Bukovine. Elle a longtemps hésité avant de prendre sa part de la malheureuse Pologne ; mais les sophismes de son ministre et de son fils ont fini par endormir ses scrupules et arracher son consentement ; disons pourtant qu'ils n'ont pas réussi à étouffer ses remords : elle en a eu longtemps qui se sont trahis dans sa correspondance intime.

M. de Villermont reproche aussi à Marie-Thérèse son caractère autocratique et ses réformes centralisatrices. Sous ce rapport, elle ne faisait que suivre le courant du temps et imiter ce qui se passait en France, en Russie et en Prusse ; le système constitutionnel anglais ne séduisait guère alors les souverains. Il faut dire aussi que le particularisme à outrance des diverses provinces appartenant à la Maison d'Autriche offrait de graves inconvénients au point de vue de la force de l'Empire, de la force militaire surtout. Une réforme était nécessaire ; seulement l'Impératrice a dépassé la mesure, et après elle son fils a exagéré encore le mouvement. Joseph II a été vraiment le mauvais génie de Marie-Thérèse, un mauvais génie dont elle a beaucoup souffert — ses lettres intimes l'attestent — mais qu'elle ne pouvait s'empêcher d'aimer et même d'admirer et dont, en somme, elle finissait toujours par suivre les inspirations, tout en les condamnant dans son for intérieur. M. le comte de Villermont a bien mis ce point en lumière, et son livre, très étudié, tout en faisant certaines réserves, rend hommage au noble caractère et aux grandes qualités de l'illustre souveraine. Qu'il nous permette d'exprimer un regret, c'est qu'il n'ait pas plus souvent indiqué les sources auxquelles il puise et la date des documents qu'il cite; c'est aussi qu'il n'ait pas mis plus à profit les belles études de M. le duc de Broglie sur cette époque.

M. de la Rocheterie.

Geschichte des Collegium Germanicum-Hungaricum in Rom, von Cardinal Andreas Steinhuber. Freiburg im Breisgau, Herder, 1895, 2 vol. in-8 de xvi-472, vii-560 p. — Prix : 17 fr. 50.

C'est avec un véritable regret, après avoir éprouvé un intérêt toujours croissant, que nous avons terminé la lecture des deux volumes de l'histoire du Collège germanique. Certes, l'érudit cardinal Steinhuber a fait là une œuvre qui restera pour la gloire de l'Église, de la Compagnie de Jésus, de l'Allemagne catholique, et, nous n'hésitons pas à le dire, de son auteur.

Le cardinal Steinhuber, Bavarois d'origine, a été lui-même un des plus brillants élèves du Collège germanique. Jésuite et professeur à l'Université d'Innsbrück, il ne tarda pas à revenir à Rome, où il exerça pendant treize ans les importantes fonctions de recteur dans la maison qu'il nous a si bien fait connaître. Alliant à un jugement très sûr une connaissance approfondie de la théologie, il devint ensuite consulteur de la Sacrée Pénitencerie, et Sa Sainteté Léon XIII le jugea digne de la pourpre romaine. Nous le connaissions donc pour un théologien et un moraliste de premier ordre : son histoire du Collège germanique lui réserve une place des plus honorables parmi les historiens ecclésiastiques contemporains. Habile mise en œuvre des sources, sobres réflexions philosophiques tirant sans effort la moralité des faits, appréciation modérée mais toujours exacte des individus et de leurs actions, souci constant de soutenir l'intérêt sans s'écarter du sujet et sans exagérer les événements : tels sont les principaux mérites de l'ouvrage.

L'histoire du Collège germanique n'est pas tant la monographie d'une institution théologique que l'histoire religieuse de tout un peuple à l'époque la plus troublée et peut-être la plus significative de son existence, car c'est là que les apôtres qui ont sauvegardé la foi en Allemagne se sont instruits et formés. On se ferait donc une très fausse idée du plan et de la méthode du savant auteur, si l'on s'imaginait qu'il se soit borné à nous décrire les fastes intérieurs du Collège : il a dû mettre en œuvre des éléments bien plus variés, étendant ses recherches à une foule de diocèses, de chapitres, de séminaires, où les anciens élèves de la pieuse maison ont ensuite exercé leur action, tenant compte aussi des événements religieux si complexes de l'Empire et de la Hongrie. — Nous ne pouvons malheureusement qu'indiquer à grands traits la voie suivie par le consciencieux historien. Il a divisé son travail en six périodes. La première (1552-1573) présente un intérêt tout spécial : elle nous fait assister aux pénibles épreuves de l'origine. Saint Ignace et ses successeurs ont compris le bien immense qui doit sortir d'une telle entreprise et ils veulent la mener à bonne fin. Cependant, comme les fonds manquent, il faut recourir à des expédients : on se résoudra donc à admettre au collège des jeunes gens nobles qui ne se destinent pas à l'état ecclésiastique. Ceux-là aideront à l'entretien des autres. Sans doute, c'est là un pis aller, mais, ce qui importe, c'est que l'œuvre vive, on la perfectionnera ensuite! Les pieux supérieurs n'avaient pas mal jugé. Grâce à leur prévoyance, la maison se soutint ; grâce à leurs vertus, elle prospéra. Le succès fut même si éclatant, que lorsqu'il s'agit à Trente d'instituer des séminaires dans toutes les villes métropolitaines et cathédrales, les Pères du concile ne crurent pouvoir citer de meilleur exemple que la sainte maison où l'esprit de saint Ignace avait déjà opéré tant de prodiges. — (IIe période, 1573-1600). Cependant, dans la pensée des supérieurs, la

maison devait pouvoir satisfaire d'une façon assurée aux nécessités de chaque jour, et elle avait donné déjà d'assez nombreuses preuves de sa vitalité pour mériter une dotation fixe qui la mit à l'abri du besoin. Grégoire XIII le comprit et ses largesses firent de lui comme le second fondateur du Collège. Grâce à sa paternelle sollicitude, on y compta jusqu'à huit cents élèves. Peut-être nous étonnerons-nous aujourd'hui que la majorité d'entre eux fût tirée des rangs de la noblesse, mais nous en comprendrons bien vite la raison, si nous nous souvenons qu'en Allemagne comme en Hongrie, comme en France d'ailleurs, l'épiscopat se recrutait le plus souvent alors dans les chapitres, où les influences de toute sorte introduisaient principalement (et surtout dans les premières charges) des membres de la noblesse. L'Église est ainsi oppressée suivant les temps par les forces politiques. Si elle ne peut échapper complètement à leur étreinte, elle tente du moins d'en neutraliser les effets. C'est ce qu'elle entreprit alors avec succès. A la place des bénéficiers nobles ignorants et orgueilleux, elle substitua des nobles aussi, mais instruits et pieux, afin de réformer par eux alors qu'ils parviendraient aux dignités, des coutumes contre lesquelles elle se serait autrement heurtée en vain. — De 1600 à 1655 (IIIe période) le Collège acquiert une prospérité matérielle étonnante, comptant plus de mille élèves. Cette prospérité ne fait même que croître jusqu'à la fin du XVIIe siècle (1655-1700, IVe période), et il semble qu'elle soit désormais à l'abri de toute défaillance, sous les pontificats de Benoît XIII et de Benoît XIV (Ve période, 1700-1798), quand la suppression de la Compagnie de Jésus lui porte un coup terrible, et que la Révolution, survenant ensuite, semble devoir le détruire à jamais. Cependant (1818-1894, Ve période), après la tourmente, la noble maison rouvre ses portes. Nous n'y retrouvons plus l'altière aristocratie d'autrefois, mais des jeunes gens de la bourgeoisie, des enfants du peuple, pleins de zèle comme leurs devanciers, non moins aptes qu'eux à comprendre les besoins contemporains. Les cardinaux Reisach, Hergenröther, Steinhuber, ont reçu au Collège germanique cette haute formation scientifique et religieuse qui a fait d'eux à divers égards des hommes si remarquables. Denziger, Jungmann, Hurter, mon éminent collègue à l'Université de Washington, Mgr Schröder, ont passé sur ses bancs et ils ont depuis montré, par leur doctrine et leur inaltérable dévouement au Saint-Siège, quels solides enseignements les maîtres du Collège germanique donnent à leurs élèves.

Cette froide analyse ne fournit qu'une idée bien incomplète du magistral ouvrage du cardinal Steinhuber. Nous aurions dû faire mieux ressortir la façon touchante dont le vénérable auteur nous fait entrevoir la vie intérieure de la maison, ne dédaignant pas de décrire les jeux et les fêtes de famille, parlant *con amore*, et pourtant sans tomber dans le panégyrique, de ses gloires et de ses vertus; mais nous espérons en avoir

dit assez pour faire au moins soupçonner son mérite et pour en faire désirer la lecture. G. Péries.

Choses de Russie, par Norbert Lallié. Lyon, Emmanuel Vitte, 1895, in-8 de 386 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous le titre assez vague de *Choses de Russie*, M. Lallié a réuni trois études absolument disparates : un essai sur le nihilisme, un autre sur les contes populaires slaves, et un résumé des opinions du comte Joseph de Maistre sur les Russes. Cette manière de procéder semble indiquer par elle-même que l'on a principalement en vue de vulgariser des connaissances et de se faire goûter du grand public, plutôt que de traiter les sujets à fond. Si telle a été l'intention de l'auteur, il a certainement atteint son but : son livre se lit facilement et agréablement.

On y trouvera d'abord une esquisse des origines du nihilisme, des différentes phases de son développement et le récit de ses derniers efforts. Les silhouettes de Tchernichevski, Herzen et Bakounine sont tracées d'une main sûre. A propos du prince Krapotkine, notons que le corps (et non pas le collège) des Pages est réservé aux fils des grands dignitaires, et nullement aux fils de la famille impériale (p. 70), qui font leurs études ailleurs. Les réformes d'Alexandre II, l'émancipation des serfs, la transformation du nihilisme, donnent un aperçu du mouvement des idées dans la société russe de cette époque. Le meurtre de l'infortuné empereur est raconté avec une simplicité qui ne manque pas de lugubre grandeur. Après quoi, le lecteur est mis à même d'apprécier la conduite d'Alexandre III, lorsqu'il eut reçu le sanglant héritage de son père.

L'étude sur les contes populaires slaves offre une grande variété et captivera certainement les amateurs de folklore. L'auteur fait passer sous nos yeux le Baba-Yaga, Kotcheï, le diable et les autres héros de ces récits. A la page 255, un conte bohème, *Long, Large et Clairvoyant*, est reproduit en entier d'après l'excellente traduction de M. Louis Leger, professeur au Collège de France.

Quant au comte de Maistre, l'on ne saurait nier ni sa pénétration ni sa finesse. Il a bien connu le pays qu'il a tant aimé. Ne s'est-il pas cependant laissé entraîner par l'optimisme, lorsqu'il a écrit ces lignes : « Je suis persuadé qu'il ne tiendrait qu'à l'empereur de Russie de réunir les deux Églises; il peut tout ce qu'il veut. Pourquoi ne le voudrait-il pas des qu'il le peut? La chose n'est pas si difficile qu'on le croirait » (p. 367). Les événements ne tiennent pas tout à fait le même langage. P. S. P.

Le Fort et le château Saint-Louis (Québec). Étude archéologique et historique, par Ernest Gagnon. Québec, typ. Léger Brousseau, 1895, in-12 de 376 p.

L'étude archéologique et historique que M. Ernest Gagnon, secrétaire

du ministère des travaux publics, vient de consacrer au fort et au château Saint-Louis de Québec tient plus que le titre ne semble indiquer. En réalité, l'auteur a trouvé moyen, à propos de la petite forteresse dont il écrit l'histoire depuis 1610 jusqu'en 1893, de raconter sommairement, mais d'une façon très intéressante, l'histoire du Canada entier; le sujet déborde souvent le cadre, et il est tel chapitre, — le chapitre X, par exemple, sur la féodalité au Canada, — ne se rattachant que par un lien fort lâche au château Saint-Louis. En envisageant les choses, comme il l'a fait, à un point de vue particulier, M. Gagnon a trouvé moyen de renouveler un peu son sujet et de lui donner un caractère pittoresque, anecdotique, qui charmera ses lecteurs français comme les Canadiens.

Bien que rédigé d'une façon très sérieuse et d'après les documents originaux, l'ouvrage de M. E. Gagnon n'est nullement austère; mais il a un défaut. L'auteur n'a pas voulu s'abstenir de toute référence, et il a eu le tort d'en fournir d'incomplètes. Qui, par exemple, pourra tirer parti de cette indication (p. 31) : « Archives de Paris ? » N'aurait-il pas été bon, un peu plus loin (p. 66), de citer l'excellent volume récent de M. Myrand intitulé *Sir William Phips devant Québec*, — et de rappeler (p. 200, que Choiseul avait, comme Montcalm, prévu que le soulèvement des colonies anglaises serait une conséquence de la conquête du Canada par l'Angleterre? Ce sont là de très petites critiques, qui n'atténuent en rien la valeur du travail de M. Gagnon. On y trouve des citations qui ont une réelle valeur; des extraits de Kalm (un botaniste suédois que Linné, son maître, appréciait beaucoup), par exemple, très curieux; des traits de mœurs vraiment savoureux. A noter comme d'un intérêt tout particulier les marques du loyalisme et de l'attachement conservés par les Canadiens pour le malheureux Louis XVI (p. 252-253, 270-271).

Deux appendices, dont le premier consacré à « la langue française *en* Canada » (p. 323-331), terminent le volume, qu'illustrent un certain nombre de gravures et de plans d'un tirage un peu trop primitif parfois.

HENRI FROIDEVAUX.

Jean Balue, cardinal d'Angers *(1421?-1491)*, par HENRI FORGEOT. Paris, Bouillon, 1895, in-8 de XXVIII-259 p. *(Bibliothèque de l'École des Hautes Études*, fasc. 106). — Prix : 8 fr.

Essayer de remonter un fort courant qui domine, tenter de réagir contre une opinion qui est faite, c'est là un mérite très louable et dont il faut tenir compte dans l'appréciation d'un livre sérieux. M. Forgeot a voulu nous montrer un Balue moins ignoble que ne l'a rendu sa réputation, et nous assurer qu'à côté de ses graves défauts, il possédait quelques qualités dont l'histoire devrait lui tenir compte. Sans doute, il

va trop loin lorsqu'il veut persuader que Balue n'a jamais trahi à Péronne et qu'il faut reléguer au rang des légendes la fameuse cage de fer construite pour le cardinal au château d'Onzain; mais il peut nous convaincre aisément qu'en fait d'intrigues et de basse ambition, il n'eut pas son pareil à la cour de Louis XI. Les interrogatoires publiés en appendice pour la première fois par M. Forgeot éclairent une partie de la vie de Balue, et c'est là peut-être la partie la plus neuve de son travail. Nous aurions eu plaisir à y trouver aussi le texte des lettres conservées à Venise et dont l'existence n'a cependant pas échappé à l'auteur; nous l'aurions vu également avec satisfaction puiser des sources d'informations nouvelles dans des dépôts d'archives qu'il n'a pas consultés, Florence et Strasbourg par exemple. Nous lui reprocherons d'être un peu trop ignorant de la topographie romaine, lorsqu'il nous parle (p. 148) de la porte Notre-Dame du Peuple et de l'église Notre-Dame la Grande; nous accueillerons avec défiance son innovation d'écrire *Harancourt* le nom de l'évêque de Verdun, cette modification se trouvant en désaccord avec ce que l'on sait de l'origine de ce personnage. A ces observations près, le livre se présente dans de bonnes conditions. H. Stein.

Le Conseiller François Tronchin et ses amis, Voltaire, Diderot, Grimm, etc., d'après des documents inédits, par Henry Tronchin. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 399 p., avec deux portraits en héliogravure. — Prix : 7 fr. 50.

La famille Tronchin a occupé au siècle dernier, à Genève, une place prépondérante. Gouvernement, église, finances, sciences, elle était partout au premier rang. On sait quelle a été la renommée du docteur Tronchin ; un de ses cousins était fermier général, un autre conseiller d'État : c'est de ce dernier que M. Henry Tronchin a tenté aujourd'hui de faire revivre la physionomie, physionomie un peu effacée peut-être, mais comme il le dit très justement, « pour n'être qu'un reflet, le satellite ne rend que plus fidèlement la lumière de l'astre auquel il doit sa propre valeur, car il la rend avec tout son éclat et avec, aussi, toutes ses taches. » Le satellite, ici, c'est François Tronchin ; l'astre, ou plutôt les astres ne sont pas de mince valeur : ils s'appellent Diderot, Grimm, Catherine II, Voltaire surtout. Voltaire s'est lié avec les Tronchin lorsque, exilé de France et mal vu des princes, il a cherché à s'établir dans une république. Mais les lois de Genève étaient sévères pour les étrangers, et Voltaire, en outre, n'était point un hôte facile. Il lui fallait d'abord obtenir un permis de séjour, puis ce permis obtenu, calmer à plus d'une reprise les mécontentements du suprême Conseil, justement ombrageux des agissements et surtout des productions du philosophe. Ce fut François Tronchin qui obtint pour Voltaire l'autorisation de s'établir à la porte de Genève, dans la villa de Saint-Jean qu'il nomma les Délices;

ce fut lui aussi qui apaisa l'orage tout près d'éclater contre l'auteur de la *Pucelle* et des *Dialogues chrétiens*.

M. Henry Tronchin a retrouvé dans les riches archives de sa famille et publié de nombreuses lettres du philosophe, lettres charmantes de tournure et d'esprit, mais qui jettent un triste jour sur le caractère de celui qui les a écrites. Il est impossible de mentir plus effrontément et de rejeter avec une plus cynique désinvolture sur les épaules d'un innocent une responsabilité dangereuse ; nous n'en voulons pour exemple que l'histoire du libraire Grasset. Mais malgré toutes ces indignités, François Tronchin était invinciblement attiré vers l'auteur de *Zaïre*, par le charme de l'esprit d'abord, ce charme qui séduisait toute la société européenne, puis aussi par un goût commun, le goût du théâtre, qu'une législation puritaine interdisait à Genève, et qui trouvait à s'exercer aux Délices et à Ferney. C'est ce même goût qui le rapprocha également de Diderot ; mais il eut avec ce dernier un autre point commun, le goût des arts. Tronchin s'était acquis, à deux reprises différentes, une magnifique galerie de tableaux ; il céda la première à l'impératrice de Russie et fut depuis, sinon son fournisseur habituel — c'étaient Diderot et Grimm — du moins son expert attitré. Quand Catherine acquit la collection du baron de Thiers et une partie de celle du duc de Choiseul, ce fut François Tronchin qui dut estimer les tableaux et en dresser le catalogue. Ce double goût persista jusqu'à la fin : les orages mêmes de la Révolution ne purent l'affaiblir, et c'est entre ses objets d'art et ses tragédies que le conseiller s'éteignit à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, dans cette villa des Délices qu'il avait rachetée de Voltaire.

Tel est ce volume, plein d'intérêt et de charme, et qui a en plus un attrait si recherché de nos jours, l'attrait de l'inédit. Il n'y a qu'un point où nous ne pouvons être de l'avis de l'auteur. Il dit dans son introduction qu'il a trouvé à écrire ce livre une occupation plus conforme à ses goûts qu'à ses aptitudes. Je crois que tous ceux qui auront la bonne fortune de le lire seront unanimes à penser que, au contraire, les aptitudes sont chez lui parfaitement d'accord avec les goûts.

M. de la Rocheterie.

Maurice Maignen. Les Œuvres ouvrières, par Victor de Marolles. Paris et Lille, Société de Saint-Augustin, 1895, in-8 de xi-236 p. — Prix : 1 fr. 50.

Maurice Maignen est l'une des plus belles et des plus originales figures d'hommes d'œuvres de ce temps. Artiste, écrivain, monté par une ascension constante des degrés inférieurs d'une vie simplement honnête aux sommets de la sainteté religieuse, il garde dans l'accomplissement de ses modestes fonctions de directeur d'œuvres ouvrières cette distinction native et ce genre bien personnel qui lui donnent une

physionomie véritablement à part dans la catégorie des grands hommes de bien que notre époque a vus naître. Cette physionomie, M. de Marolles, qui l'avait beaucoup pratiquée de son vivant, l'a fait très heureusement revivre dans un livre finement écrit et où il a laissé très souvent son héros se peindre lui-même. Ce livre est d'une lecture très attachante, et présente en même temps un intérêt pratique, car il est en quelque sorte le manuel de l'homme d'œuvres, et quiconque voudra s'engager dans la voie où Maurice Maignen a tracé son lumineux sillon, devra suivre ses leçons et profiter de son exemple. Nous recommandons très particulièrement ce livre, qui fait honneur à la fois au héros, qui y est peint d'une touche magistrale, et à l'auteur, qui a, d'une main si sûre, dessiné ce fier et sympathique portrait. P. Talon.

Congrès provincial de la Société bibliographique et des publications populaires. *Session tenue à Montpellier les 11, 12 et 13 février 1895.* Montpellier, imp. Gustave Firmin et Montane; au siège de la Société bibliographique, 1896, in-8 de xxviii-853 p. — Prix : 6 fr.; pour les membres de la Société bibliographique, 5 fr.

L'espérance — que nous exprimions ici en rendant compte des travaux du Congrès du Mans, — de voir le Congrès de Montpellier aussi brillant que son aîné, s'est complètement réalisée, et le volume que nous avons à signaler aujourd'hui ne le cède pas en intérêt au précédent. Après une introduction contenant l'historique, le programme et la liste des membres du Congrès, le volume s'ouvre (pourquoi la pagination en chiffres arabes commence-t-elle à la page 21?) par la belle allocution prononcée à l'issue de la messe du Saint-Esprit par l'éloquent évêque de Montpellier. Dans le discours qu'il a prononcé à l'assemblée de clôture, et qui suit immédiatement, M. le comte de Bournmont a résumé avec une verve et en même temps avec une netteté remarquables les travaux du Congrès, et en a retracé la physionomie dans un tableau des plus animés. Les autres lectures faites aux assemblées générales sont un chaleureux *Panégyrique de saint Benoît d'Aniane*, par Dom Jaubert; une curieuse étude de M. Revillout sur *Saint Benoît d'Aniane et saint Guilhem;* une causerie de notre collaborateur M. Couture sur le *Roman et ses rapports avec la poésie*, où le *Polybiblion* est apprécié trop favorablement pour que nous en puissions dire tout le bien que nous en pensons; une instructive notice de M. Itier sur le *Musée de Montpellier;* le récit par Dom Cabrol du *Pèlerinage d'une dame gauloise en Orient au IVe siècle*, sur lequel il a publié une savante brochure; des considérations fort justes de M. de Peyralade sur *le Caractère de la poésie actuelle en France* (décadents, etc.); l'historique, par M. le vicomte de Ginestous, de *la Société de la Croix-Rouge à Montpellier;* enfin une spirituelle causerie du R. P. Van den Brule sur *les Bons et les mauvais livres*, qui montre bien

l'utilité de la propagande par les bons livres à laquelle travaille la Société bibliographique.

Des rapports présentés sur la Société bibliographique, la Société d'histoire contemporaine, la *Revue des questions historiques*, les rapports de la Société bibliographique avec d'autres œuvres, le *Polybiblion*, nous ne dirons rien; mais nous devons signaler le vœu présenté par M. le chanoine Duilhé de Saint-Projet et ratifié par le Congrès pour l'établissement d'un pèlerinage au tombeau de saint Thomas d'Aquin. Nous voudrions pouvoir analyser les trente-huit rapports présentés à la section d'étude, publiés intégralement ou résumés dans la seconde partie du beau volume que nous avons sous les yeux. Mais obligés de nous restreindre, nous nous contenterons, tout en assurant nos lecteurs qu'ils ne perdront pas leur temps en lisant ces divers travaux, d'attirer particulièrement l'attention sur les suivants : M. le président Cauvet et M. le vicomte de Bonald ont signalé avec raison la nécessité qu'il y aurait de concentrer les anciennes minutes des notaires dans les dépôts d'archives départementales. M. le chanoine Douais ne s'est pas contenté de présenter un rapport bourré d'indications précises sur les études historiques relatives au Languedoc dans la seconde moitié du XIXe siècle; il a encore donné une savante notice sur la somme des autorités à l'usage des prédicateurs méridionaux du XIIIe siècle; les cinq textes qu'il publie à la suite de son étude (1° *Summa contra haereticos et manichaeos;* 2° autre *Summa contra haereticos;* 3° *Compilatio auctoritatum de sacramentis ecclesiae;* 4° autre *Summa contra haereticos;* 5° *Brevis summula contra herrores* (sic) *notatos hereticorum*) ont pour l'histoire de l'hérésie une importance qui n'échappera à aucun esprit sérieux. Notre savant collaborateur M. le chanoine Allain a exposé, avec sa grande compétence en la matière, les méthodes des études relatives à l'histoire de l'enseignement primaire; les rapports sur l'enseignement en Roussillon par M. l'abbé Torreilles, dans le bas Languedoc par M. l'abbé Guirauden, et dans quelques communes rurales de l'Aude par M. l'abbé Raynaud, montrent, comme l'a dit spirituellement M. le comte de Bourmont après Mgr de Cabrières, que la méthode de M. le chanoine Allain avait porté ses fruits avant d'être révélée aux congressistes. L'histoire de l'imprimerie a fourni deux mémoires, l'un considérable, de M. Émile Bonnet, sur l'art de la typographie à Montpellier; l'autre, plus restreint mais fort curieux, de M. Forestié neveu, sur l'imprimerie à Puylaurens, de 1664 à 1685. Deux Mémoires également sur les livres liturgiques du diocèse de Montpellier par M. l'abbé Maubon, et des diocèses de Rodez et de Vabre par M. l'abbé Vialette. Signalons encore une importante notice de M. l'abbé Cassan sur les archives municipales d'Aniane, qu'il classe sous la direction de notre collaborateur M. Berthelé; et la brillante conférence sur le néo-christianisme contemporain, par M. Ch. Arnaud, dont nos lecteurs

apprécient le talent. Nous nous arrêtons avec regret, mais nous indiquerons encore le mémoire de M. Charles de Ribbe sur *les Fiançailles et les mariages en Provence à la fin du moyen âge;* le nom de l'auteur nous dispense de faire l'éloge de son travail.

Et maintenant que ce nouveau volume apporte une nouvelle preuve de la vitalité et de l'influence bienfaisante de la Société bibliographique, de l'intérêt et de l'utilité de ses congrès provinciaux, nous ne pouvons qu'inviter nos lecteurs à concourir au développement de cette œuvre; beaucoup en trouveront l'occasion immédiate dans le congrès de Nancy, qui est en préparation; à tous nous faisons appel pour le congrès décennal international de bibliographie, provoqué par la Société, et qui aura lieu en 1898. Qu'ils y assistent, ils en tireront profit; qu'ils y collaborent, ils en tireront honneur! E.-G. Ledos.

Catalogus codicum graecorum qui in bibliotheca D. Marci Venetiarum inde ab anno MDCCXL ad haec usque tempora inlati sunt. Sub auspiciis supremi studiorum ministerii recensuit et digessit C. Castellani. Venetiis, F. Ongania et F.-M. Visentini, 1895, in-4 de VIII-166 p. — Prix : 15 fr.

En 1740, sous la direction de Zanetti, préfet de la bibliothèque Saint-Marc et par les soins d'Antonio Bongiovanni, a été publié le catalogue des manuscrits grecs conservés dans ce dépôt. En 1802, Morelli a commencé la publication d'un nouveau catalogue pour réparer les erreurs et combler les lacunes du précédent. Aujourd'hui le savant actif qui est à la tête de la grande bibliothèque vénitienne a obtenu du gouvernement italien les fonds nécessaires pour publier le catalogue des manuscrits ajoutés depuis 1740 au fonds grec de son dépôt. Le travail dont nous avons sous les yeux la première partie est digne en tous points de l'érudit consciencieux que les publications antérieures de M. Castellani nous ont fait connaître. Ce premier volume nous fournit la notice de soixante-dix-huit manuscrits bibliques (texte ou commentaires). M. Castellani fait suivre le numéro d'ordre de chaque article de l'ancienne cote et de la provenance, indique le contenu général du manuscrit, les notices qui lui ont été consacrées, l'emploi qui en a été fait; en fournit la description matérielle, et donne le dépouillement complet des différents morceaux qui y sont contenus. Ce n'est point ici un inventaire sommaire, mais un catalogue détaillé qui satisfait aux exigences des plus difficiles. Bien que, pour des raisons faciles à comprendre, M. Castellani n'ait pas cru devoir ajouter à ses notices des extraits des morceaux inédits contenus dans les manuscrits qu'il signale, il a fait une exception pour les prologues sur les Évangiles de Cosmas Indicopleustes; on ne pourra que lui en savoir bon gré. Il a publié également des vers sur les évangélistes contenus dans divers manuscrits. Nous signalerons aussi

comme intéressants le diplôme de 1511 publié page 52, note 3, et qu'il croit être donné en faveur du monastère Saint-Nicolas d'Épidaure, et le document sur Pacôme Rusanus de la note 1 de la page 92. Page 90, la date du manuscrit 47 est oubliée ; c'est la seule faute que nous ayons à relever dans cette excellente publication, que terminent une table des manuscrits recensés et un index des noms et des choses. Seize reproductions photolithographiques ajoutent encore à l'intérêt du volume, et comme M. Castellani a fait porter son choix particulièrement sur des manuscrits datés, les études paléographiques grecques tireront un profit évident de cette publication. Ajoutons que l'impression en est fort satisfaisante, et félicitons le ministère italien d'avoir permis de donner à ce travail une forme élégante et digne du fond. Cette première partie fait attendre impatiemment la suite, et notre seul regret est qu'elle soit tirée à un nombre assez petit d'exemplaires (300). E.-G. Ledos.

Essai de bibliographie canadienne, par Philéas Gagnon. Québec, imp A. Coté, 1895, in-8 de x-711 p. et fig. — Prix : 16 fr.

Le sous-titre de ce livre : « Inventaire d'une bibliothèque contenant imprimés, manuscrits, estampes, etc., relatifs à l'histoire du Canada et des pays adjacents, avec des notes bibliographiques, » en indique bien exactement la composition. Ce n'est en effet que le catalogue d'une collection privée, mais d'une collection qui a mis vingt ans à se former au prix d'efforts incessants et considérables, et que l'on peut difficilement égaler. Depuis la publication de la « Bibliotheca canadensis » de H.-J. Morgan (Ottawa, 1867), nous n'avions aucun guide sérieux ; M. Ph. Gagnon nous a dotés d'une bibliographie désormais indispensable à tout américanisant et d'ailleurs rédigée, présentée et imprimée avec beaucoup de soin et d'exactitude ; il a collectionné, outre les livres importants, toutes les publications les plus éphémères, brochures politiques, almanachs, discours, mandements, etc., de la littérature canadienne, et a surtout recherché les plus anciens livres sortis des presses de ce pays, où l'imprimerie (d'après les recherches mêmes de M. Gagnon) remonte à l'année 1759, et qui sont pour la plupart d'une insigne rareté. A la suite des livres, brochures et périodiques, il nous donne une longue suite d'autographes et manuscrits que renferme aussi sa bibliotheque, et une série de vues, d'estampes, de portraits et d'*ex-libris* canadiens. Nous souhaitons vivement que M. Gagnon fasse imprimer l'index indispensable qu'il nous promet, continue d'enrichir sa collection et puisse se procurer les quelques livres rares qui lui manquent ; nous le félicitons de son œuvre utile, et souhaitons surtout que sa collection ne soit jamais dispersée aux encheres : elle mérite d'être à jamais conservée intacte et une. H. Stein.

BULLETIN

Les Évangiles, par le comte Léon Tolstoi, traduit du russe par T. de Wyzewa et G. Art. Paris, Perrin, 1896, in-12 de VIII-215 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le comte Tolstoï garde en portefeuille un ouvrage qu'il ne peut faire paraître en Russie, et qui est composé de quatre parties : un exposé du cours de sa vie et de ses pensées personnelles en tant qu'elles ont contribué à lui faire trouver la vérité dans la doctrine chrétienne ; un exposé de la doctrine chrétienne telle que l'enseignent les Églises (*sic*), avec la démonstration de sa fausseté ; un essai de reconstitution de la vraie doctrine chrétienne telle que l'a entendue le Christ, avec une traduction complète des quatre Évangiles ; enfin un exposé général du sens réel de la doctrine chrétienne, des causes qui l'ont fait naître, et des suites qu'elle comporte.

Le petit volume publié par la librairie Perrin est extrait de la troisième partie. L'auteur se place au point de vue purement matérialiste, et les Évangiles sont traités en conséquence. Il est difficile de décider ce qui est le plus blâmable dans ce livre : l'insuffisance théologique du comte Tolstoï ou la suffisance choquante avec laquelle il aborde son sujet. Le critique est au-dessous du romancier. P. J. P.

L'Arithmétique amusante, par Édouard Lucas. *Introduction aux récréations mathématiques*. Paris, Gauthier-Villars, 1895, petit in-8 de VIII-266 p. — Prix : 7 fr. 50.

Traité d'arithmétique, par C.-A. Laisant et E. Lemoine, suivi de notes sur l'ortografie simplifiée, par P. Malvezin. Paris, Gauthier-Villars, 1895, petit in-8 de VIII-174 p. — Prix : 5 fr.

Les membres de la Société mathématique de France qui ont accepté la charge de publier les œuvres posthumes d'Édouard Lucas n'ont pas voulu laisser ignorés les trois cahiers intitulés *l'Arithmétique amusante* et datés de 1888, qu'ils ont trouvés dans les papiers de l'auteur. Quatre chapitres sur les calculs élémentaires, le calcul rapide, les progressions arithmétiques et les progressions géométriques, renferment quarante-quatre problèmes et une foule de questions et de remarques intéressantes qui justifient le titre d'arithmétique amusante donné à ce livre curieux. Un grand nombre de combinaisons récréatives, à l'aide de cartes ou de pions, permettront au lecteur de se rendre agréable en société, en posant des questions que, le plus souvent, il sera seul en état de résoudre. A ces calculs, dont chacun porte un nom caractéristique, comme la ballade de l'escargot rétrograde, les vilains maris jaloux, les balances de l'apothicaire, et d'autres aussi piquants, on a joint quatre notes sur des sujets du même genre, entre autres la « pipopipette, » nouveau jeu de combinaisons dédié aux élèves de l'École polytechnique par un antique de la promotion de 1861. Les lecteurs des *Récréations mathématiques* se procureront certainement ce livre qui les complète.

– Que les adversaires de la réforme orthographique n'ouvrent pas le livre de MM. Laisant et Lemoine ! ils seraient scandalisés. « Nous somes, en éfet » convaincus que les auteurs seraient « blâmés, critiqués, persiflés, » comme ils le prévoient. Je n'ai pas la « prétension » d'examiner si les avantages de cette réforme ne sont pas plus « aparents que réels ; » mais je dois avouer, qu'habitué à la vieille physionomie des mots français avec lesquels j'ai si péniblement fait connaissance dès mon bas âge, je ne les reconnais plus sous les traits nouveaux dont croient les parer les réformateurs à

outrance. Le travail d'attention exigé par la lecture d'un texte où je me heurte presque à chaque ligne à des « dificultés » d'épellation, ne me laisse pas la liberté d'esprit nécessaire pour apprécier à leur juste valeur les réformes plus sérieuses introduites dans l'explication des éléments du calcul numérique et de la « téorie » des nombres. Les auteurs se sont « attachés à donner des définitions simples, claires et précises des mots employés dans le texte ; » on peut leur reprocher de raffiner sous ce rapport, et de céder en cela à une tendance fâcheuse qui se manifeste depuis quelque temps chez les mathématiciens, et qui nous semble d'un goût byzantin. Pour que rien ne manque à la bizarrerie de ce livre étrange, il se termine par un « apendice » extrait du « Dictionaire de la société filologique française, » et destiné à justifier quelques-unes des réformes adoptées par d'illustres géomètres qui n'ont peut-être pas qualité pour apprécier les modifications dont notre belle langue française est encore susceptible.

H. Courbe.

Réalités de la vie, par Louis Aigoin. Paris, Ollendorff, 1895, petit in-18 de xxxi-143 p. — Prix : 4 fr.

Par métier, bien plus que par plaisir, je le confesse, je lis beaucoup de recueils de pensées : la plupart sont remplis de paradoxes prétentieux qui m'agacent, ou de banalités plates qui m'ennuient. Tel n'est pas le cas du petit recueil de M. Aigoin. Sans doute, il est mélancolique et malicieux, c'est la loi du genre, mais d'une malice qui n'est point méchante, et d'une mélancolie qui ne blasphème ni ne désespère. J'y voudrais peut-etre plus d'ailes et plus d'envolées dans les hauts parages ensoleillés de foi et d'espérance. Tel qu'il est, il est agréable à lire ; il instruit et ne blesse pas. La préface de M. Paul Perret est charmante ; elle prépare à goûter le livre. M. Aigoin a donc été bien inspiré en lui demandant de l'écrire. Tout cela est honnête et délicat : je le dis d'autant plus volontiers que ce genre de livres ne m'en donne pas souvent l'occasion.

P. Talon.

Fleurs d'exil, par Henri Gibert. Paris, Libraires associés, 1896, in-12 de 40 p. — Prix : 1 fr.

Quatre nouvelles d'une forme séduisante, et d'une curieuse portée symbolique. *Les Fées* entourent le berceau d'un prince et lui apportent des cadeaux et des talismans. *Le Prince Charmant* grandit dans l'exil et il aime tellement sa patrie, qu'il veut respirer l'air pur de ses grèves, et que ses ennemis le jettent en prison. Voulant choisir une fleur qui soit un signe de ralliement, il les examine toutes ; il admire leurs corolles et leurs pétales; et, dédaignant la rose, l'olivier, le myosotis et le laurier, il cueille *l'Œillet blanc*, symbole de la fidélité. Triste est le sort de l'héritier des rois ! *Proscrit* par droit de naissance, il quitte la prison pour l'exil et erre le long des frontières, jusqu'au jour où sa patrie, qui est femme, s'éprend de son courage, de sa mâle beauté et lui rend le trône qu'occupèrent ses ancêtres pour la gloire et le bien de tous. *Fleurs d'exil* est écrit en une prose poétique un peu négligée depuis Chateaubriand, et l'harmonie de la forme correspond à la délicatesse des pensées.

R. L.

Souvenirs de la Révolution et de l'Empire, publiés avec notes par Gaston Cerfbeer. Paris, Jouvet (s. d.), in-12 de 409 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les dix extraits de mémoires contemporains réunis dans ce volume, sous

le titre de *Souvenirs*, ne sont pas tous d'une valeur égale, surtout au point de vue de la confiance qu'ils méritent. A côté de relations authentiques comme le *Voyage à Coblentz* (par Louis XVIII), ou les extraits de Bouillé concernant l'affaire de Varennes, il y a des pages d'une autorité douteuse, comme la description, piquante d'ailleurs, des *Prisons de Paris sous le Consulat*, par Charles Nodier, ou *le Retour de l'île d'Elbe*, par Lamothe-Langon Il y aurait aussi des réserves à faire sur les prétendus Mémoires de Mme de Bonchamps, rédigés par Mme de Genlis ; dans la duchesse d'Abrantès elle-même, on ne saurait avoir qu'une demi-confiance. Mais si l'on songe que ce recueil s'adresse principalement à des lecteurs mondains, qu'il a pour but moins de les instruire d'une façon précise et sûre que de les transporter quelques instants dans le monde « fin de siècle » d'il y a cent ans, on trouvera que l'éditeur a choisi des extraits propres à être lus par tout le monde, sans fatigue, et qu'il a par conséquent atteint son but. L. P.

Guides du cycliste en France, par J. Bertot. Paris, G. Boudet, 9 vol. in-12, reliure souple, illustrés de très nombreuses cartes-itinéraires et cartes générales, plans de villes, etc. — *De Paris à toutes les localités des environs.* — *Cartes des environs de Paris, dans un rayon de 80 kilomètres.* En 4 feuilles. — *De Paris à Brest et Nantes.* — *De Paris à Saint-Malo, Cherbourg et le Havre.* — *De Paris à Perpignan et Nîmes.* — *De Paris à Bordeaux, Bayonne et La Rochelle.* — *De Paris à Metz et Strasbourg.* — *De Paris à Belfort et Genève.* — *De Paris à Grenoble, Lyon et Marseille.* — Prix de chaque vol. : 3 fr.

Au moment où les beaux jours vont remettre en marche l'armée formidable des cyclistes, M. Bertot entre en ligne avec la série complète des guides dont le détail est donné ci-dessus. M. Bertot n'est pas seulement un fervent de la pédale ; nous le connaissons aussi comme alpiniste, et les alpinistes sont gens judicieux, attentifs et pratiques. Nous sommes en présence d'un travail complet dans sa concision, dont le plan et les divisions sont judicieusement établis, où la clarté règne en maîtresse. On se retrouve sans peine grâce aux cartes en couleurs ; on voit aussitôt paraître les bonnes routes, les chemins non véloçables et les « spéculations » qui permettent de les éviter ; les cartes de détail, les plans de villes abondent ; on y rencontre toutes les indications utiles concernant les gares, les prix des billets, les bureaux télégraphiques, postaux, etc. Enfin de nombreux renseignements discrets sont fournis quant aux hôtels, auberges, prix des repas, sur les monuments, les châteaux, les usines et les curiosités locales. Grâce à toutes ces qualités, à son format commode, la série Bertot est appelée à faire oublier les guides anciens ; elle devient le *vade-mecum* de tous les touristes, qu'ils soient à pied, à cheval, en diligence ou à bicyclette. Rochebrune.

Das Moenchthum, *seine Ideale und seine Geschichte*, von D. Adolf Harnack. Vierte Auflage. Giessen, J. Ricker. 1895, in-8 de 62 p.

Réédition, presque sans changement, d'un « travail de jeunesse, » nous dit l'auteur. C'est une dissertation, écrite sans appareil scientifique, en un style très vivant et d'une lecture très agréable. Il ne peut s'agir, dans un travail aussi court, de retracer toute l'histoire de la vie religieuse en Orient et en Occident, mais seulement de mettre en relief l'idéal qu'ont voulu réaliser, tant en Orient qu'en Occident, les promoteurs du « monachisme. » En Orient, les premiers moines, anachorètes ou cénobites, voulaient avant tout fuir le monde, et cherchaient la perfection dans l' « ascèse. » Non seulement ils ne se préoccupaient guère du bien commun de la société, mais

ils ne prenaient, de la société chrétienne, que le strict nécessaire, c'est-à-dire le culte. Et telle est demeurée jusqu'à nos jours, sans histoire et sans notable influence, la vie monacale en Orient.

En Occident, au contraire, les ordres religieux ont fait, pour une large part, l'histoire de l'Église. Sous leurs formes diverses, bénédictins du VIe siècle, clunistes du XIe, mendiants du XIIIe, clercs réguliers du XVIe, ils se préoccupent autant du bien commun de l'Église et de l'extension du règne de Dieu que de la sanctification personnelle de leurs membres.

Tel est, en résumé, cet aperçu de l'idéal, très différent, qu'on s'est fait de la raison d'être des institutions religieuses dans les deux Églises. M. Harnack a développé cette idée avec la profonde connaissance de l'antiquité ecclésiastique dont il a donné tant et de si savantes preuves. A. B.

Nach fünfundzwanzig Jahren, *Reiseeindrücke aus dem Elsass von einem Mitgliede des englischen Unterhauses*, von Fritz Hoffet. Strassburg, Vomhoff, 1895, in-8 de 102 p. — Prix : 1 fr. 85.

Elles sont singulièrement suggestives ces impressions de voyage à travers l'Alsace d'un député anglais. Il visite successivement Mulhouse, la cité industrielle; Colmar, centre agricole et ville de fonctionnaires; Strasbourg, la capitale, camp retranché débordant de soldats, hérissé de canons, bardé de casemates et ville d'étudiants; il parcourt la large plaine formée par la vallée du Rhin; et, comme vingt-cinq ans auparavant — quelques semaines avant la déclaration de guerre — il avait déjà traversé ce beau pays d'Alsace, les comparaisons, les réflexions, les souvenirs évoqués se pressent dans son esprit et se succèdent sous sa plume.

Ici, il rencontre un vieux soldat médaillé de la campagne de Crimée, dont le fils est sous-officier dans la garde et tient garnison à Postdam; là il est l'hôte d'un bourgeois de Mulhouse qui lui explique les transformations opérées dans l'industrie de la basse Alsace, et lui apprend que les jeunes gens de la classe aisée parlent mieux le français qu'autrefois. La raison en est simple : au collège français de la ville, on apprenait autrefois le français comme une langue étrangère, c'est-à-dire fort mal, tandis que depuis l'annexion et la prussification de l'enseignement, les enfants vont faire leurs études à Belfort, Nancy ou Paris.

Le développement du socialisme, le mécanisme administratif, sollicitent aussi l'attention du voyageur et donnent lieu à d'intéressantes digressions; il étudie la situation respective des catholiques et des protestants, qui vivent généralement en bons termes et s'entendent même sur le terrain électoral. Aux dernières élections pour le Reichstag, à Colmar, les catholiques votèrent avec ensemble pour un candidat protestant, qui prit l'engagement d'appuyer le projet de rappel des lois d'exception frappant les jésuites.

Dans un dernier chapitre, l'auteur s'occupe des progrès de la germanisation des populations alsaciennes; il pèse les forces d'attaque et de résistance, conclut en disant qu'au point de vue politique et national, l'Alsacien est fatigué et déprimé. Il espère que la prochaine génération verra le terme des haines, et que le territoire de Strasbourg sera la « couronne de lauriers » glorifiant la paix européenne. Un Anglais peut formuler de telles espérances, mais les Français se souviennent des patriotiques paroles prononcées par M. Keller à l'assemblée de Bordeaux quand il s'agit de ratifier le traité de Versailles : « Je comprends qu'on livre des pierres, des vaisseaux; mais que diriez-vous si on livrait avec les vaisseaux les équipages, si on les forçait à servir contre la France?.... Le traité est de plus un men-

songe. On y dit qu'on cède à perpétuité l'Alsace, et cependant l'Alsace reste française. Au fond, vous le pensez bien, il n'est pas un de vous qui ne pense à la reconquérir. Un mensonge et un déshonneur, je proteste contre un tel traité. »

ROGER LAMBELIN.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Un savant orientaliste, M. le chanoine Jean-Joseph-Léandre BARGÈS, est mort à Auriol (Bouches-du-Rhône), le 2 avril. Né dans la même ville le 27 mars 1810, il avait fait ses études littéraires et théologiques à Marseille, et y avait trouvé l'occasion d'apprendre l'arabe et l'hébreu. Ordonné prêtre en 1834, il se vit trois ans après, en 1837, âgé de vingt-huit ans seulement, appelé à la chaire d'arabe de l'Université de Marseille. En 1842, il venait à la Faculté de théologie de Paris remplacer l'abbé Glaire, et il resta dans cette chaire jusqu'à l'époque où le gouvernement jugea bon de supprimer les Facultés de théologie catholiques, alors qu'il maintenait celles des protestants. En 1850, le savant professeur, déjà connu par des travaux importants, était nommé chanoine honoraire de l'église métropolitaine de Paris. Il avait le même titre au chapitre de Marseille. Tous ceux qui ont approché l'illustre savant ont pu apprécier son inaltérable bienveillance, et rendent témoignage à la modestie et à la simplicité qui étaient les compagnes de sa science. L'Académie de Marseille, la Société asiatique de Paris et autrefois la Société orientale de la même ville, le comptaient parmi leurs membres. Dans la *Revue orientale*, publiée par cette dernière compagnie, et dans le *Journal asiatique*, organe de la Société du même nom, M. le chanoine Bargès a donné un nombre de mémoires assez considérable, dont le manque de place ne nous permet pas de dresser la liste. Nous nous contentons de donner celle de ses publications particulières : *Traditions orientales sur les pyramides d'Égypte* (Marseille, in-8) ; — *Rabbi Yapheth ben Hel Bassorensis Karaïtae in librum psalmorum commentarii arabici* (Paris, 1846, in-8); — *Temple de Baal à Marseille, ou Grande Inscription phénicienne découverte dans cette ville dans le courant de l'année 1845, expliquée* (Paris, 1847, in-8 ; — *Aperçu historique sur l'Église d'Afrique* (Paris, 1848, in-8); — *Excursion à Sebdou, poste français sur la frontière du Maroc* (Paris, 1849, in-8) ; — *Mémoire sur deux inscriptions puniques découvertes dans l'île du Port-Cothou, à Carthage* (Paris, 1849, in-4) ; — *Histoire des Benizeiyan, rois de Tlemcen, par l'imam Cidi Abou Abd' Allah Mohammed ibn Abd' el Djelyl et Tenessy*, ouvrage traduit de l'arabe (Paris, 1852, in-12) ; — *Mémoire sur trente-neuf nouvelles inscriptions puniques* (Paris, 1852, in-4) ; — *Le Livre de Ruth expliqué par deux traductions* (Paris, 1854, in-8) ; — *Les Samaritains de Naplouse, épisode d'un pèlerinage dans les Lieux saints* (Paris, 1855, in-8) ; — *Mémoire sur le sarcophage et l'inscription funéraire d'Eschmounazar, roi de Sidon* (Paris, 1856, in-4) ; — *R. Jehuda ben Koreisch ad synagogum Judaeorum civitatis Fez epistola de studii targum utilitate et de linguae chaldaicae, misnicae, talmudicae, arabicae, vocabulorum item nonnullorum barbaricorum, convenientia cum hebraea*, en collaboration avec M. D.-B. Goldberg (Paris, 1857, in-8) ; — *Inscription phénicienne de Marseille, nouvelle interprétation* (Paris, 1858, in-4) ; — *Tlemcen, ancienne capitale du royaume de ce nom* (Paris, 1859, in-8) ; — *Libri psalmorum David regis et prophetae versio a rabbi Yapheth ben Heli Bassorensi Karaita* (Paris 1861, in-8) ; — *Notice sur un autel chrétien antique, orné de bas-reliefs et d'inscriptions latines, découvert dans les environs de la ville d'Auriol (Bouches-du-Rhône)* (Paris, 1861, in-4) ; — *Papyrus égypto-araméen*

appartenant au musée égyptien du Louvre, expliqué et analysé (Paris, 1862, in-4) ; — *Hébron et le tombeau du patriarche Abraham*, extrait du *Bulletin de l'œuvre des pèlerinages d'Orient* (Paris, 1863, in-8) ; — *Notice sur deux fragments d'un Pentateuque hébreu-samaritain* (Paris, 1865, in-8) ; — *Examen d'une nouvelle inscription phénicienne découverte à Carthage* (Paris, 1868, in-4) ; — *Inscription phénicienne de Marseille, nouvelles observations* (Paris, 1868, in-4) ; — *Notice sur un autel antique dédié à Jupiter, découvert à Saint-Zacharie, département du Var* (Paris, 1875, in-8) ; — *Grammatica hebraica*, du P. Slaughter, 3e édition (Paris, 1866, in-8) ; — *Homélies sur saint Marc, apôtre et évangéliste*, par Amba Sévère (Paris, 1877, in-8) ; — *Notice sur les antiquités de Belcodène* (Paris, 1883, in-4) ; — *Rabbi Yapheth Abou Aly in Canticum canticorum commentarius* (Paris, 1884, gr. in-8) ; — *Recherches archéologiques sur les colonies phéniciennes établies sur le littoral de la Celto-Ligurie* (Paris, 1884, in-8) ; — *Vie du célèbre marabout Cidi Abou Médien* (Paris, 1884, gr. in-8) ; — *Testament latin du sieur Bertrand Bomparis dit Jaussat, fait en 1407, et contenant la fondation d'une chapellenie au maître-autel de l'église paroissiale d'Auriol* (Paris, 1885, in-8) ; — *Complément de l'histoire des Beni-Zeiyan, rois de Tlemcen, ouvrage du cheikh Abd'al Djalil al-Tenessy* (Paris, 1888, in-8) ; — *Inscriptions arabes qui se voyaient autrefois dans la ville de Marseille. Nouvelle interprétation* (Paris, 1885, in-8) ; — *Notre-Dame des Victoires pendant la Commune* (Paris, 1890, in-8) ; — *Notice sur quelques autels chrétiens du moyen âge* (Paris, 1890, in-8).

— M. Jean-Barthélemy Hauréau est mort à Paris, le 30 avril. Né dans cette ville le 9 novembre 1812, il fit de solides études secondaires au lycée Louis-le-Grand. Il en était à peine sorti qu'il publiait, sous ce titre : *La Montagne*, une fougueuse apologie des hommes de la Terreur, que, plus tard, lui-même regretta (ce livre est devenu fort rare, surtout avec les portraits). Jeté ainsi brusquement dans le mouvement politique, il collabora au *National*, à la *Tribune*, etc., partit au Mans, où il dirigea pendant sept ans le *Courrier de la Sarthe* (1838-1845), devint bibliothécaire de cette ville, et, tout en continuant à s'occuper activement de politique, publia des ouvrages pleins d'érudition, se vit appelé par le gouvernement provisoire à la place de conservateur du département des manuscrits à la Bibliothèque nationale, en même temps que la Sarthe l'envoyait siéger à la Constituante, se démit de ses fonctions après le coup d'État du 2 décembre, accepta, en 1861, la charge de bibliothécaire de l'ordre des avocats et publia un excellent catalogue de cette bibliothèque. Entre temps, des travaux considérables, comme la continuation du *Gallia christiana*, assuraient sa réputation de savant, et lui ouvraient, en 1862, les portes de l'Académie des inscriptions. Il dirigea l'Imprimerie nationale de 1870 à 1882. Il était membre du conseil de perfectionnement de l'École des chartes, et dirigeait l'institut Thiers. Voici la liste de ses ouvrages, indépendamment du catalogue dont nous venons de parler : *La Montagne. Notices historiques et biographiques* (Paris, 1832, in-8) ; — *Histoire de la philosophie scolastique au IXe siècle* (Extrait de la *Revue du Nord*. Paris, 1837, in-8) ; — *Critique des hypothèses métaphysiques de Manès, de Pélage et de l'idéalisme transcendental de saint Augustin* (Le Mans, 1840, in-4) ; — *Lettre au rédacteur de l'Union* (Le Mans, 1842, in-8) ; — *Histoire littéraire du Maine* (Le Mans, 1842-1852, 4 vol. in-8 ; 2e éd., Paris, 1870-1877, 10 vol. in-12) ; — *Manuel du clergé, ou Examen de l'ouvrage de M. Bouvier, évêque du Mans : Dissertatio in sextum decalogi praeceptum* (Le Mans, 1844, in-8) ; — *Seconde partie de l'histoire de Sablé de Gilles Ménage* (Le Mans, 1845, in-12) ; — *Histoire de la Pologne* (Paris, 1846, in-16) ; — *De la Philosophie scolastique* (Paris, 1850, 2 vol. in-8) ; — *François Ier et sa cour*

(Paris, 1853, in-16; 2e éd., 1855); — *Charlemagne et sa cour* (Paris, 1854, in-16; 3e éd., 1868); — *Gallia christiana*. T. XIV-XVI (Paris, 1856-1865, 3 vol. in-fol.); — *Hugues de Saint-Victor* (Paris, 1859, in-8); — *Singularités historiques et littéraires* (Paris, 1861, in-12); — *Catalogue chronologique des œuvres imprimées et manuscrites de J.-B. Gerbier, que possède la Bibliothèque des avocats* (Paris, 1863, in-8); — *Histoire de la philosophie scolastique* (Paris, 1872-1880, 3 vol. in-8); — *Bernard Délicieux et l'Inquisition albigeoise* (Paris, 1877, in-8); — *Mélanges poetiques d'Hildebert de Lavardin* (Paris, 1882, in-8); — *Les Œuvres de Hugues de Saint-Victor, essai critique* (Paris, 1887, in-8); — *Notices et extraits de quelques manuscrits latins de la Bibliothèque nationale* (Paris, 1891-1892, 5 vol. in-8); — *Le Mathematicus de B. Silvestris et la Passio sanctae Agnetis de P. Riga* (Paris, 1895, in-8). Nous rappellerons également que M. B. Hauréau a pris part à la rédaction de *l'Histoire littéraire de la France* et qu'il a donné, dans la *Collection des auteurs latins* de Nisard, la traduction de la *Pharsale* de Lucain et celle de l'Apokolokyntose attribuée à Sénèque; nous citerons encore de lui, — outre les discours prononcés, au nom de l'Institut, aux obsèques de plusieurs de ses collègues de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et quelques lectures faites aux séances solennelles (*Histoire d'un avertissement au lecteur*, dans *Séance publique annuelle des cinq Académies*, 1868, p. 15-28, etc.), — les articles suivants : dans les *Comptes rendus* de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, *le Concile de Paris en 1210* (1864, p. 291-303); — *L'Église et l'État sous les premiers rois de Bourgogne* (1865, p. 339-344); — *Notice sur Durand d'Auvergne* (1866, p. 14-17); — *Ruine et rétablissement des écoles en Occident* (1870, p. 298-305); — *De quelques auteurs imaginaires* (1871, p. 262-275); — *Des Chanceliers de Chartres appelés Pierre* (1872, p. 440-453); — *Grégoire IX et la Philosophie d'Aristote* (1872, p. 528-536); — *Les Propos de Mre Robert de Sorbon* (1883, p. 584-595); — *Sur le livre des six principes* (1888, p. 144-147); — *Philippe de Grève, chancelier de l'Église et de l'Université de Paris* (1894, p. 123-124); — dans les *Mémoires* de la même Compagnie : *Mémoire sur quelques maîtres du XIIe siècle* (t. XXVIII, p. 223-238); — *Mémoire sur les récits d'apparitions dans les sermons du moyen âge* (ibid., p. 239-264); — *Mémoire sur deux écrits intitulés : De Motu cordis* (ibid., p. 317-334); — *Mémoire sur la vraie source des erreurs attribuées à David de Dinan* (t. XXIX, p. 319-330); — *Mémoire sur quelques traductions de l'OEconomique d'Aristote* (t. XXX, 1re partie, p. 463-482); — *Mémoire sur un commentaire des Métamorphoses d'Ovide* (t. XXX, 2e partie, p. 45-56); — *Mémoire sur le Liber de viris illustribus, attribué à Henri de Gand* (ibid., p. 349-358); — *Mémoire sur quelques chanceliers de l'Église de Chartres* (t. XXXI, p. 63-122); — *Les Propos de maître Robert de Sorbon* (ibid., p. 133-150); — *Mémoire sur la vie et quelques œuvres d'Alain de Lille* (t. XXXII, 1re partie, p. 1-28); — dans les *Notices et extraits des manuscrits, Commentaire de Jean-Scot Érigène sur Martianus Capella* (t. XX, p. 1-39); — *Quelques lettres d'Honorius III* (t. XXI, p. 163-261); — *Quelques lettres de Grégoire IX* (ibid., p. 203-247); — *La Première Ogdoade de Guillaume du Bellay* (t. XXIII, p. 195-243); — *Notice sur une exposition du canon de la messe* (t. XXIV, p. 145-156); — *Quelques lettres d'Innocent IV* (ibid., p. 157-246); — *Sur quelques écrivains de l'ordre de Grandmont* (ibid., p. 247-267); — *Notice sur un pénitentiaire attribué à Jean de Salisbury* (ibid., p. 269-287); — *Sur les œuvres authentiques ou supposées de Jean de Garlande* (t. XXVII, p. 1-86); — *Sur les Mélanges poétiques d'Hildebert de Lavardin* (t. XXVIII, p. 289-448); — *Sur un manuscrit de la reine Christine à la bibliothèque du Vatican* (t. XXIX, p. 231-362); — *Sur le n° 1544 des nouvelles acquisitions (fonds latin) à la Bibliothèque nationale* (t. XXXII, 1re partie, p. 253-316); — *Sur le n° 14590*

des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale (t. XXXII, 2e partie, p. 1-36); — *Sur le n° 8433* du même fonds (ibid., p. 83-106); — *Sur les sermons attribués à Hildebert de Lavardin* (ibid., p. 107-166); — *Sur le n° 647* du même fonds (ibid., p. 167-186); — *Sur le n° 994* du même fonds (ibid., p. 187-196); — *Sur le n° 14952* du même fonds (ibid., p. 275-338); — *Sur le n° 14883* du même fonds (t. XXXIII, 1re partie, p. 91-110); — *Sur le n° 13602* (ibid., p. 111-126); — *Sur le n° 15131* (ibid., p. 127-144); — *Sur le n° 712* (ibid., p. 193-202); — *Sur le n° 13468* (ibid., p. 203-226); — *Sur le n° 16590* (ibid., p. 227-234); — *Sur le n° 2590* (ibid., p. 235-256); — *Sur le n° 2513* (ibid., p. 237-264); — *Sur le n° 13579* (ibid., p. 265-278); — *Sur le n° 8083* (ibid., p. 279-286); — *Sur le n° 14961* (ibid., p. 287-326); — *Sur le n° 14877* (t. XXXIV, 1re partie, p. 33-60); — *Le Poème adressé par Abélard à son fils Astralabe* (t. XXXIV, 2e partie, p. 153-188); — *Sur le n° 3143 des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale* (ibid., p. 189-198); — *Sur le n° 16409* (ibid., p. 319-362); — dans le *Journal des savants*, abstraction faite des simples comptes rendus d'ouvrages, *Sur les poèmes latins attribués à saint Bernard* (1882, p. 106-113, 166-179, 280-294, 400-415); — *Les Filles du diable* (1884, p. 225-228); — *Quels sont les auteurs du 6e livre des Décrétales* (1884, p. 271-274); — *Un des hérétiques condamnés à Paris en 1277* (1886, p. 176-183); — *La Chronique de Hugues de Saint-Victor* (1886, p. 303-306); — *Sur quelques manuscrits latins de la bibliothèque d'Auxerre* (1889, p. 362-370); — *Un Concile et un hérétique inconnus* (1888, p. 508-550); — *Guyard de Laon, évêque de Cambrai* (1893, p. 365-374); — *Philippe de Grève, chancelier de l'Église et de l'Université de Paris* (1894, p. 427-440).

— M. Jean-Baptiste-Léon Say est mort le 20 avril, à Paris. Né dans la même ville, le 6 juin 1826, fils et petit-fils d'économiste, il s'adonna avec ardeur aux études où s'était distinguée sa famille. Député de la Seine (8 février 1871), préfet du même département (5 juin 1871), ministre des finances, une première fois en 1872, puis à diverses reprises, il devint sénateur de Seine-et-Oise. Il quitta ce siège en 1889, pour rentrer à la Chambre, où il ne conquit, d'ailleurs, que peu d'influence. Membre de l'Académie des sciences morales et politiques depuis 1880, il remplaçait Edmond About à l'Académie française depuis 1886. Il avait professé l'économie politique à l'École libre des sciences politiques. Gendre du fondateur du *Journal des Débats*, il prit une part active à la rédaction de ce journal. Il a publié : *Observations sur le système financier de M. le préfet de la Seine* (1865, in-8); — *Examen critique de la situation financière de la ville de Paris* (1866, in-8); — *Les Obligations populaires* (1866, in-8), avec M. Léon Walras; — *Rapport sur le paiement de l'indemnité de guerre et sur les opérations de change qui en ont été la conséquence* (1874, in-8); — *Dégrèvement de l'impôt foncier* (1881, in-16); — *Dictionnaire des finances* (1883 et suiv., gr. in-8); — *Dix Jours dans la Haute-Italie* (1883, in-8); — *Les Finances de la France* (1883, in-8); — *La Politique des intérêts* (1883, in-8); — *Le Socialisme d'État* (1884, in-12); — *L'Impôt sur le revenu* (1885, in-16); — *Les Solutions démocratiques de la question des impôts* (1886, 2 vol. in-18); — *Les Grands Écrivains français. Turgot* (1888, in-16); — *Exposition universelle de 1889 à Paris. Rapports du jury international. Groupe de l'économie sociale* (1891, in-8); — *La Crise et la protection* (1895, in-8).

— M. Henri Marion, professeur de pédagogie à la Faculté des lettres, mort le 6 avril, était né à Saint-Parize-en-Viry (Nièvre), le 9 septembre 1846. Élevé au lycée de Nevers, puis au lycée Louis-le-Grand, à Paris, il fut reçu en 1865 à l'École normale supérieure. Agrégé de philosophie en 1868, il fut immédiatement envoyé comme professeur de cette science au lycée de

Pau ; passa bientôt à celui de Bordeaux (1872), puis fut appelé à Paris au lycée Henri IV (1875). Il se fit alors recevoir docteur ès lettres (1880), se consacra tout entier à l'étude des questions pédagogiques, fut chargé en 1883, à la Faculté des lettres de Paris, d'un cours complémentaire sur l'éducation, et titularisé en 1887. Collaborateur de la *Revue philosophique* de M. Ribot, il laisse quelques ouvrages presque tous relatifs à la science qui faisait l'objet ordinaire de ses études : *John Locke, sa vie et son œuvre* (1878, in-12); — *Devoirs et droits de l'homme* (1880, in-12); — *De la Solidarité morale* (1880, in-8); — *Leçons de psychologie appliquée à l'éducation* (1881, in-12) ; — *Leçons de morale* (1882, in-12) ; — *L'Éducation dans l'Université* (1893, in-18).

— Le directeur d'un annuaire fort estimé, les *Preussische Jahrbücher*, M. Heinrich-Gotthard von Treitschke, est mort le 27 avril. Né le 15 septembre 1834, à Dresde, il sut, bien qu'affecté de surdité dès son enfance, se distinguer d'abord comme étudiant, puis comme maître, fut d'abord professeur d'économie politique à l'académie rurale d'une petite ville, et se vit appelé en 1863 à l'Université de Fribourg-en-Brisgau ; mais ses sentiments trop favorables à la Prusse lui firent quitter ce poste en 1866, et il alla diriger à Berlin les *Preussische Jahrbücher*, auxquels il collaborait depuis 1858. Il fut quelque temps professeur à l'Université d'Heidelberg, puis (1874) à celle de Berlin. En 1871, il devint membre du Reichstag et y soutint par la parole, comme il le faisait déjà par sa plume, l'idée de l'unité allemande et de l'hégémonie prussienne. Nous citerons de lui : *Vaterländische Gedichte* (Göttingen, 1856, in-16) ; — *Studien* (Leipzig, 1857, in-8) ; — *Die Gesellschaftswissenschaft* (ibid., 1859, in-8) ; — *Historische und politische Aufsätze* (ibid., 1865, in-8) ; — *Die Lösung der schleswig-holsteinischen Frage* (Berlin, 1865, in-8) ; — *Der Krieg und die Bundesreform* (ibid., 1866, in-8) ; — *Die Zukunft der norddeutschen Mittel-staaten* (ibid., 1866, in-8) ; — *Historische und politische Aufsätze*, neue Folge (Leipzig, 1870, 2 vol. in-8) ; — *Was fordern wir von Frankreich?* (Berlin, 1870, in-8) ; — *Zehn Jahre deutscher Kämpfe, 1865-1874* (ibid., 1874, in-8) ; — *Der Socialismus und seine Gönner* (ibid., 1875, in-8) ; — *Königin Luise* (ibid., 1876, in-8), avec Theod. Mommsen ; — *Der Socialismus und der Meuchelmord* (ibid., 1878, in-8) ; — *Deutsche Geschichte im 19 Jahrhundert* (Leipzig, 1879, in-8), t. XXIV de la *Staatengeschichte der neueren Zeit ;* — *Der letzte Akt der Zollvereins-Geschichte* (Altona, 1880, in-8) ; — *Ein Wort über unser Judenthum* (Berlin, 1880, in-8) ; — *Luther und die deutsche Nation* (ibid., 1883, in-8) ; — *Die königliche Bibliothek in Berlin* (ibid., 1884, in-8) ; — *Die Zukunft des deutschen Gymnasiums* (Leipzig, 1891, in-8).

— On annonce encore la mort : de M. Alcide Amelin, ancien armateur, secrétaire de M. Paul Bert pendant son séjour en Indo-Chine et auteur de divers travaux d'économie politique, mort le 22 avril, âgé de soixante-deux ans ; — de M. Charles d'Arnau, journaliste, collaborateur du *Soir* et du *Paris-Journal*, mort le 7 avril ; — de M. Auguste Bouchère, avocat, mort le 13 avril ; — de M. Paul Cère, ancien chef du bureau de la presse au ministère de l'intérieur, à qui l'on doit des ouvrages estimés sur le droit administratif, mort le 28 avril ; — de M. Albert Chabrier, professeur de rhétorique au lycée Louis-le-Grand, qui avait donné à l'Odéon des conférences fort goûtées sur le théâtre classique, et qui a publié à l'usage de l'enseignement diverses éditions d'auteurs classiques, mort le 14 avril ; — de M. Chenest, avocat général à la cour de cassation, mort le 16 avril, âgé de quarante-six ans ; — de M. Alfred Debains, professeur de mécanique à l'école nationale d'agriculture de Rennes, dont le traité des *Machines agricoles* jouit d'une autorité considérable, mort le 24 avril ; — de M. Louis Delpech, l'un des fondateurs du journal *l'Égalité*, mort le 1er avril ; — du T. C. F. Domi-

NATORIS, procureur général des Frères des écoles chrétiennes, mort le 28 avril ; — de M. Ferdinand DUVAL, ancien préfet de la Gironde et de la Seine, journaliste brillant, longtemps directeur du *Moniteur universel*, mort le 26 avril, dans sa soixante-dixième année ; — de M. Octave FALATEUF, avocat à la cour d'appel, mort le 12 avril ; — de M. GOUSSE, ancien élève de l'École normale supérieure et directeur du petit lycée Condorcet, mort le 10 avril ; — de M. Eugène GUYON, ancien directeur de la *Patrie*, mort, âgé de soixante-huit ans, le 29 avril ; — de M. Gabriel JOUSSET, ex-président de la chambre des imprimeurs, mort le 6 avril ; — de Mme Paul LACROIX, femme du célèbre écrivain dont elle fut la collaboratrice, et qui personnellement a écrit quelques romans, morte le 20 avril ; — de M. le docteur Constantin PAUL, président de la Société de thérapeutique et membre de l'Académie de médecine, mort le 12 avril, à Paris, âgé de soixante-deux ans ; — de Mgr RENAUDIN, prélat de la maison de Sa Sainteté, ancien supérieur du petit séminaire d'Orléans, mort le 8 avril ; — de M. André VILFEU, avocat distingué, qui s'était acquis à la Chambre, où il siégea de 1889 à 1893, la réputation d'un bon orateur, mort au Mans, âgé de quarante-cinq ans, à la fin de mars.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. R. BLACKIE, éditeur de Glasgow, mort, âgé de soixante-dix-sept ans, le 2 avril, à Cannes ; — de M. BOGDANOV, célèbre zoologiste russe, qui a été le propagateur en Russie des théories darwiniennes, mort le 17 avril, à Moscou, où il professait la zoologie à l'Université ; — de Mgr BUGGE, évêque de Christiania et ancien professeur de théologie à l'Université de cette ville, mort le 7 avril ; — de Mrs Elizabeth CHARLES, qui depuis les *Chronicles of the Schönberg-Cotta family*, parues anonymes en 1864, a publié de nombreux ouvrages ; — de M. Charles Lowe DAMRELL, éditeur de Boston, mort le 29 mars, dans cette ville ; — de M. W.-H. DENNETT, éditeur de Boston, mort à Beverley, Mass., le 24 mars ; — de M. F. FRITZSCHE, ancien professeur d'histoire ecclésiastique à Zurich, mort à quatre-vingt-quatre ans, le 10 mars ; — de M. Farley B. GODDARD, égyptologue, mort à Eastman, Ga. ; — de M. J. GUNDELACH, naturaliste allemand, mort à la Havane, le 15 mars, âgé de quatre-vingt-six ans ; — de M. Ferdinand GUMBERT, librettiste, mort le 6 avril ; — de M. Philip-Jacob-Arcularius HARPER, éditeur, mort le 6 mars, âgé de soixante-douze ans, à Hempstead ; — de M. Augustus HOPPIN, caricaturiste, mort le 2 avril, à Flushing, Long Island ; — de M. Thomas HUGHES, l'auteur célèbre de *Tom Brown's school days* et de nombreux ouvrages, mort à soixante-quatorze ans, le 22 mars, à Brighton ; — de M. Karl HUMANN, archéologue allemand, qui se fit connaître par ses fouilles à Pergame, mort à Smyrne, âgé de cinquante-sept ans, en avril ; — de M. William Quan JUDGE, président de la Société théosophique des États-Unis, mort le 21 mars, à New-York ; — de M. Edward KING, publiciste, correspondant de journaux américains pendant la guerre franco-allemande et qui laisse, entre autres ouvrages sur notre pays : *My Paris or French characters* et *French political readers* ; — de M. Victor KRAUSE, historien, mort à trente ans, le 9 mars, à Falkenstein ; — de M. Ludwig LAISTNER, publiciste, mort le 22 mars, âgé de cinquante ans, à Stuttgart ; — de M. Robert LITTELL, éditeur de *Littell's living age*, mort le 7 avril, à Brookline, Mass., dans sa soixante-sixième année ; — de M. Adolf MERKEL, professeur de droit criminel à Strasbourg, mort le 30 mars, âgé de soixante ans ; — de M. Ferd. MICHELS, rédacteur en chef de la *Hartung's Zeitung*, mort le 10 avril, à Königsberg ; — de M. James Ashcroft NOBLE, collaborateur de divers journaux et revues d'Angleterre, auteur d'un ouvrage estimé sur *the Sonnet in England*, et qui dirigeait *l'Argus* de Liverpool, quand

y parurent les premières poésies de William Watson ; — de M. D. Van Haren Noman, dermatologiste, mort le 9 mars, à Amsterdam ; — du R. P. Orlando, de la Compagnie de Jésus, qui dirigea pendant plusieurs années la *Sicilia cattolica*, mort à Palerme, le 5 avril ; — de M. Jos. Rank, publiciste, mort à Vienne, le 27 mars, à quatre-vingts ans ; — de M. Alex. Ritter, compositeur russe de musique, mort au commencement d'avril, à soixante et un ans ; — de M. Otto Roquette, professeur d'histoire et de littérature à l'Université de Darmstadt, mort à soixante-douze ans, le 18 mars ; — de M. Nicholas Rowe, éditeur de *The american Field*, à qui l'on doit des écrits estimés sur les chiens, mort à cinquante-quatre ans, le 11 mars ; — du juge et éditeur Robert H. Russell, mort à Stratford, le 3 avril, à soixante-quatre ans ; — de M. Wilhelm Sabell, publiciste, mort à soixante-dix-sept ans, le 19 mars, à Berlin ; — de M K.-Marquard Sauer, qui dirigea l'école italienne de commerce de Trieste, mort le 4 avril, à Freiberg en Saxe ; — de M. Montgomery Schuyler, doyen de l'église du Christ à Saint-Louis, Mo., auteur, entre autres ouvrages, de *The Church, its ministry and worship*, mort le 20 mars, à quatre-vingt-deux ans ; — de M. Gustav Sennewald, éditeur de Varsovie, mort dans cette ville, à soixante-quatre ans ; — de M. Mariano Semmola, célèbre médecin et sénateur italien, membre correspondant de l'Institut et de l'Académie de médecine, mort à Naples, au début d'avril ; — de M. Jos. Spaeth, professeur de gynécologie à Vienne, mort à soixante-treize ans, le 29 mars ; — de M. F. Vulliet, gynécologue suisse, mort à Genève, le 19 mars, à quatre-vingt-deux ans ; — de M. Alfred Mason Williams, collaborateur de *The New-York Tribune* et auteur de divers ouvrages, mort le 20 mars ; — de M. Aaron Wise, rabbin de New-York, collaborateur du *Jewish Herald*, auteur de divers ouvrages, mort en mars ; — de M. H. Wolff, privat-docent de philosophie à Leipzig, mort le 10 mars, âgé de cinquante-trois ans.

Institut de France. — *Élections. — Académie des beaux-arts.* — Ont été élus associés étrangers : M. H. Herkomer, de Londres, déjà correspondant de l'Académie, en remplacement de lord Leighton, et M. Johannès Brams, de Vienne, en remplacement de M. Fiorelli, de Rome.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 1er avril, M. Héron de Villefosse a présenté une merveilleuse tiare grecque en or repoussé et ciselé, acquise par le musée du Louvre. M. Le Blant a continué la lecture de son mémoire intitulé : *Sept cent vingt inscriptions de pierres gravées inédites ou peu connues.* M. d'Arbois de Jubainville a fait une communication sur la religion des Francs avant leur conversion. — Le 10, M. Le Blant a continué la lecture de son mémoire sur les pierres gravées. M. de Barthélemy a soumis le résultat des recherches faites par lui sur l'origine de la monnaie parisis. M. Viollet a fait une communication sur la réaction féodale de 1314 à 1320. — Le 17, M. Heuzey a communiqué une note sur la chronologie chaldéenne. — Le 24, M. Hamy a exposé le résultat de ses recherches en Tunisie sur les monuments funéraires des Berbères ; M. de Ruble a fait une communication sur la mort du duc de Guise ; M. d'Arbois de Jubainville, sur l'introduction de l'industrie du fer dans le nord de l'Europe.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 11 avril, M. A. Desjardins a lu un mémoire intitulé : *le Droit des gens en 1896 ;* M Adam a donné communication d'un mémoire sur la première édition des lettres de Descartes, en trois volumes in-4, par Clerselier : 1657, 1659, 1667. — Le 18, M. Lyon-Caen a lu un mémoire de M. H. Pascaud, sur les droits des femmes dans la vie civile et familiale.

Prix. — *Académie française.* — Le prix Guizot a été partagé entre M. G. Maugrat (1,500 fr.), pour son ouvrage intitulé : *Le Duc de Lauzun et la cour intime de Louis XV; le duc de Lauzun et la cour de Marie-Antoinette;* le comte Pierre de Ségur (1,000 fr.), pour *le Maréchal de Ségur (1724-1801)*; M. Lebreton (500 fr.), pour son ouvrage sur *Rivarol.* - Le prix Halphen a été partagé entre M. Munier-Jolain (500 fr.), pour *la Plaidoirie dans la langue française;* M. l'abbé Solanet (500 fr.), pour son ouvrage intitulé : *Les Gorges du Tarn;* et M. Rodocanachi, pour : *Renée de France, duchesse de Ferrare;* une mention honorable a été accordée à M. A. Martin, pour : *Paris et ses environs (régions ouest et nord).* — Le prix pour le concours d'éloquence, d'une valeur de 4,000 fr., dont le sujet était « Ronsard, » a été partagé entre MM. A. Devaux et A. Thibaudet. — Le prix Bordin a été partagé entre M. de la Sizeranne (2,000 fr.), pour *la Peinture anglaise contemporaine*, et M. Belin (1,000 fr.), pour *l'Ancienne Université de Provence (Aix).* — Le prix Marcellin Guérin a été partagé entre M. Denys Cochin (2,000 fr.) pour son ouvrage intitulé *le Monde extérieur;* M. J. Texte (1,500 fr.), pour *Jean-Jacques Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire;* M. Pellisson (500 fr.), pour son ouvrage sur *Champfort;* M. Xénopol (500 fr.), pour son *Histoire des Roumains et de la Dacie Trajane*, et M. H. Penza (500 fr.), pour son ouvrage intitulé : *L'Égypte et le Soudan égyptien.*

Académie des beaux-arts. — Le prix Duc (architecture), d'une valeur de 3,700 fr., a été décerné à M. Ridel pour son *Musée des beaux-arts de Laval;* deux mentions honorables ont été accordées, l'une à M. L. Bonnier, pour sa *Mairie de Templeuve*, et l'autre à M. E. Longfils, pour son *Monument des victimes du devoir.* — L'Académie a proposé le sujet suivant pour le prix Bordin à décerner en 1898 : « De l'Influence de l'étude de l'archéologie et des avantages qui peuvent, au point de vue de l'architecture, être tirés des connaissances que procure cette science. »

Congrès. — La commission d'organisation du quatrième congrès scientifique international des catholiques a lancé, le 20 février dernier, le premier fascicule de son *Bulletin.* C'est à Fribourg, du 9 au 13 août 1897, que se tiendra cette assemblée, sous la présidence d'honneur de Sa Grandeur Mgr Deruaz, évêque de Lausanne et de Genève. Trois langues seront autorisées dans les discussions : le français, le latin et l'allemand. La commission d'organisation est dirigée par un bureau composé de MM. Sturm, Kallenbach, Kirsch et Fietta. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de la préparation de ce congrès.

— C'est dans la terre si intéressante et si belle de Bretagne que la Société française d'archéologie a donné cette année rendez-vous aux savants et aux amateurs qui prennent part à ses congrès archéologiques. Du 3 au 11 juin, les congressistes visiteront Morlaix, le cap Primel, Plougasnou, Saint-Jean-du-Doigt, Guimaec, Lanmeur, Saint-Thégonnec, Guimiliau, Lampaul, Saint-Pol-de-Léon, Kerouzeré, Kergournadech, Kerjean, Berven, Lambader, Brest, Dinant, Morgat, Camaret, le Toulinguet, Landerneau, Dirinon, Daoulas, Lohperhet, Plougastel, Gouezno, Plabennec, Lesneven, Notre-Dame du Folgoet. Parmi les quatorze questions du programme, citons au hasard les suivantes : 5. Faire connaître les traces des invasions dans la Bretagne ; 7. Étudier les cimetières et les divers monuments qui leur donnent un caractère particulier ; indiquer et décrire les calvaires, ainsi que les fontaines sacrées qui se trouvent en Léon ; faire connaître les vertus attribuées à chacune de ces dernières ; 12. Étudier les anciennes industries pratiquées dans le Léon et la Cornouaille ; 14. Indiquer les inscriptions curieuses des cloches les plus anciennes, ainsi que les plaques de cheminées. Nous

sommes sûrs que beaucoup de nos lecteurs enverront leur adhésion à M. Desjars de Kéranroué, trésorier du congrès, à Morlaix.

— Nous avons déjà signalé à nos lecteurs la deuxième session quinquennale des assises scientifiques, littéraires et artistiques qui se tiendra dans la ville de Rouen le 19 juin et les jours suivants. Toute société de l'un des neuf départements de Seine-Inférieure, Calvados, Orne, Manche, Sarthe, Mayenne, Maine-et-Loire, Loir-et-Cher, peut adhérer gratuitement au congrès et s'y faire représenter par un ou plusieurs membres. Sera membre du congrès également toute personne qui versera une cotisation de 10 francs. Le programme est fort large, puisque les sciences, les arts et les lettres y rentrent également. Tout esprit curieux trouvera donc à se satisfaire dans les discussions qui auront lieu, et nous ne pouvons que souhaiter de voir nos lecteurs encourager cet essai de décentralisation intellectuelle en envoyant leur adhésion à M. Le Verdier, secrétaire du comité, 47, boulevard Cauchoise, à Rouen.

Livres a l'Index. — La Congrégation de l'Index, en sa séance du 17 avril dernier, a condamné les ouvrages suivants de M. Enrico Ferri : *La Scuola criminale positiva* (Napoli, Enrico Detken, 1885) ; *Sociologia criminale* (Torino, Bocca, 1892) ; *L'Omicidio suicidio*. Quarta edizione ampliata con nuove aggiunte polemiche, e due tavole grafiche (Torino, Bocca, 1895) ; *La Teoria dell' imputabilità e la negazione del libero arbitrio* (Firenze, 1878) ; *L' Omicidio nell' antropologia criminale* (Torino, Bocca, 1895). — Elle a condamné également les ouvrages suivants : *Los Jesuitas de puertas adentro* (Barcelona, tip. de Luis Tasso, 1896) ; *Culte privé des mains divines de notre Sauveur*. Ce dernier décret interdit tous écrits, édités ou non, propageant des formules de dévotion spéciale en l'honneur des mains de Notre-Seigneur.

Paris. — Le *Banquet offert, le 28 novembre 1895, à M. le docteur Ferrand par ses élèves et ses amis à l'occasion de sa nomination à l'Académie de médecine et de sa décoration de la Légion d'honneur* (Paris, imp. F. Levé, petit in-12 de 38 p.) a été un juste témoignage d'estime et de sympathie donné à notre éminent collaborateur. Le *Polybiblion* est heureux de s'y associer en signalant à ses lecteurs l'élégante petite brochure où viennent d'être réunis, sous le titre susindiqué, les discours prononcés à cette occasion par MM. les professeurs Brouardel et Delore, M. le docteur Brault, M. Grenet, M. le docteur Le Bec et M. Léon Gautier, membre de l'Institut, ainsi que la réponse de M. le docteur Ferrand.

— Les numismates ne seront pas les seuls à tirer profit de l'excellente *Introduction au catalogue des monnaies carolingiennes de la Bibliothèque nationale*, que M. Maurice Prou vient de publier (Paris, C. Rollin et Feuardent, gr. in-8 de 89 p.). L'auteur, après avoir établi avec une critique fort sagace, le classement chronologique des types monétaires, étudie ces espèces monétaires, et retrace l'histoire de la monnaie à l'époque carolingienne, montrant les moyens que durent prendre les souverains pour donner cours forcé à leurs espèces dans un pays où l'usage des paiements en nature était encore fort répandu. Le chapitre III discute une question considérable : celle du droit de monnaie, et nous fait assister à l'évolution qui donna aux comtes et aux églises le droit régalien de la monnaie. Enfin le chapitre IV nous fournit une liste fort soignée des ateliers monétaires.

— La *Revue de l'Orient chrétien*, qui s'occupe spécialement de tout ce qui concerne la réunion des Églises, est entrée dans la deuxième année de sa nouvelle série. Obéissant à une très haute impulsion, — et sous la direction du cardinal Langénieux, — cette revue vient d'inaugurer un supplément trimestriel (144 p. in-8) consacré aux études scientifiques, historiques,

liturgiques, etc. Nous aurons certainement à revenir sur cette publication. Bornons-nous aujourd'hui à donner le sommaire de cette première livraison (Paris, Leroux) : *Notre Programme ; — La Serbie chrétienne*, 1re partie, par M. A. d'Avril ; — *Une Page de l'histoire de l'Église de Mardyn*, par le R. P. Scheil ; — *Les Missions latines en Orient*, par le R. P. Michel ; — *Notice sur les Kurdes*, par M. le baron Carra de Vaux ; — *La Réforme du calendrier ; — La Lettre d'Anastase le Bibliothécaire.*

— Toutes les personnes qui s'intéressent au théâtre contemporain connaissent et apprécient l'intéressante publication de M. Albert Soubies : *Almanach des spectacles*, reprenant et continuant l'ancien *Almanach* publié sous le même titre de 1752 à 1815. Cette publication annuelle comprend aujourd'hui vingt-trois volumes petit in-12, ornés d'eaux-fortes de Gaucherel et de Lalauze et divisés en deux séries : la première allant de 1874 à 1892 ; la seconde, commencée en 1892 et que vient d'achever le volume pour 1895 (Paris, Flammarion, petit in-12 de 126 p.). Les renseignements que ce volume contient se rapportent aux théâtres suivants : Opéra, Comédie-Française, Opéra-Comique, Odéon, Gymnase, Vaudeville, Palais-Royal, Variétés, Comédie-Parisienne, Porte-Saint-Martin, Ambigu-Comique, Gaîté, Châtelet, Renaissance, Menus-Plaisirs et Théâtre-Libre, Bouffes-Parisiens, Folies-Dramatiques, Nouveautés, Théâtre de la République, Théâtre d'Application, Cluny, Déjazet, théâtres de quartier et de la banlieue et cafés-concerts, théâtres de province. Un appendice intitulé : *Documents concernant le théâtre*, est ainsi subdivisé : I. Bibliographie ; II. Concours et prix ; III. Critique théâtrale ; IV. Nécrologie. Il est à propos de rappeler à cette occasion le volume d'exposé intitulé : *Le Théâtre en France de 1871 à 1892*, publié en 1893 par M. Albert Soubies, à titre d'annexe, de complément et de commentaire de la première série de l'*Almanach des spectacles*.

— Encore une revue internationale mensuelle, *l'Aube*, qui se publie le 15 de chaque mois depuis avril de la présente année à la librairie Nilson (8 fr. par an, 10 pour l'étranger). Parmi les collaborateurs, nous relevons les noms connus de MM. Paul Adam, Gabriele d'Annunzio, Maurice Barrès, Björnson, J. Saint-Cère, E. de Goncourt, Hamon, Ibsen, Maeterlinck, P. Mallarmé, H. de Regnier, M. Schwob, L. Tailhade, P. Vérola, etc. Nos lecteurs peuvent juger que pour intéressant que soit ce recueil au point de vue littéraire, il ne saurait être laissé à portée de toutes les mains. Le secrétaire de la rédaction est M. A. Van Bever ; le rédacteur en chef pour la partie étrangère, M. O. Ackermann.

— *L'Aube* s'intitule au sous-titre : « littéraire et artistique. » *Le Livre d'art*, autre revue mensuelle (Paris, 12 et 14, rue Séguier ; 12 fr. par an, 15 à l'étranger), s'appelle « artistique et littéraire. » Dirigé par M. Maurice Dumont, *le Livre d'art* est une revue de jeunes. Si ses collaborateurs sont moins connus que ceux de *l'Aube*, l'intérêt qu'elle offrira sera de s'efforcer de mettre en lumière une nouvelle génération d'artistes et d'écrivains. Elle a pour principal objet de soutenir le mouvement décoratif industriel de notre époque. A ce mouvement chaque numéro consacrera six pages d'études, illustrées de bois originaux. Les autres articles seront aussi ornés de planches originales ; en outre, chaque fascicule renfermera quatre planches et caricatures hors texte.

— La librairie Ollendorff a voulu aussi avoir sa *Revue générale internationale scientifique, littéraire et artistique*. Bimestriel, ce recueil coûtera 25 fr. par an pour Paris, 27 fr. 50 pour les départements, 30 pour l'étranger ; il se présente avec un aspect plus sévère et plus instructif que les deux précédents. Mais nous ne pouvons nous empêcher de regretter cette extraor-

dinaire multiplication des revues, surtout des revues générales ; quant aux revues spéciales, nous les verrons toujours avec plaisir se développer.

— Signalons *l'Agenda du chimiste*, qui vient de paraître (Paris, Hachette, in-16 de XVIII-584 p., cartonnage anglais. — Prix : 2 fr. 50). Cette publication, depuis 1877, date de sa première apparition, a grandi de toutes manières. « Chimistes, pharmaciens, essayeurs, métallurgistes, ingénieurs, tous ceux, en un mot, qui s'occupent de travaux pratiques afférents à la matière et qui ont à cœur de travailler sérieusement, le consulteront avec fruit. » Deux notices spéciales, l'une sur *l'Argon et l'Hélium*, par M. Charon, pharmacien en chef de la maison nationale de Charenton, et l'autre, qui a pour titre : *Louis Pasteur (1822-1895). L'Œuvre médicale de Pasteur*, par M. E. Roux, sous-directeur de l'Institut Pasteur, attireront l'attention. Retenons cette dernière étude (22 p.) qui, bien que scientifique, n'en sera pas moins lue par tout le monde avec un vif intérêt ; car M. Roux a fait voir le savant non seulement dans ses recherches et dans leurs résultats, mais il l'a esquissé aussi dans sa méthode de travail, en donnant des détails intimes, curieux, que nul mieux que lui n'était à même de fournir. Un portrait, l'un des plus récents, est placé en tête du volume.

— Et puisque nous citons ce travail sur Pasteur, notons encore, entre beaucoup d'autres, l'étude assez importante que M. E. Bataillon, chargé de cours à la Faculté des sciences de Dijon, a publiée dans la *Revue de métaphysique et de morale* (Paris, Colin et Cie, livr. de janvier dernier, p. 1 à 33), sous le titre de *Louis Pasteur* M. Bataillon a laissé, dit-il, « la biographie aux soins des familiers. » Cette déclaration n'est pas tout à fait exacte, car l'on trouvera dans la troisième division de son étude : *Le Savant*, plus d'un renseignement visant l'homme particulièrement, surtout l'homme qui a su si bien associer d'une façon inséparable les deux idées sacrées de Dieu et de Patrie, sans lesquelles une nation ne peut fatalement que se dissoudre. A ce titre, comme sous le rapport scientifique d'ailleurs, ce résumé mérite nos éloges.

— Deux théories se disputent aujourd'hui le champ de la chimie : la théorie atomique et la théorie dualistisque. M. Lenoble, professeur à l'Université libre de Lille, se propose de faire comprendre les principes de la première et les règles à suivre pour effectuer la transformation des formules chimiques d'une notation dans une autre. Il le fait avec succès en quelques pages (*La Théorie atomique et la théorie dualistique, actualités scientifiques*. Paris. Gauthier-Villars, petit in-12 de VII-95 p.) dont on doit recommander la lecture aux personnes qui abordent l'étude de la chimie et sont embarrassées par les notions de molécules et d'atomes qui se présentent dès le seuil de cette science.

— La suppression probable du baccalauréat fait perdre une grande partie de leur valeur aux manuels publiés en vue de faciliter aux jeunes gens la préparation de cet examen. Cependant des livres élémentaires seront toujours indispensables, et l'on pourra mettre entre les mains des débutants la *Trigonométrie* (in-12 de 72 p.) de M. L. Gérard, et l'*Algèbre* (petit in-12 de II-162 p.) de M. P. Giraud, publiées l'année dernière par la Société d'éditions scientifiques ; la simplicité de ces opuscules les recommande à ceux qui désirent trouver un résumé très bref des premiers principes des mathématiques.

— Dans son *Rapport sur une mission en Angleterre* (Paris, Imp. nationale, gr. in-8 de 7 p. Extrait du *Bulletin historique et philologique*), M. Joret rend compte du résultat de ses recherches au sujet de documents relatifs au maréchal d'Asfeld ; il s'occupe surtout des mémoires de ce grand homme de

guerre sur ses campagnes en Espagne de 1708 à 1709 retrouvés au British Museum et dont il donne une excellente analyse. — Dans une seconde brochure, le savant professeur de la Faculté des lettres d'Aix s'occupe du sculpteur *Houdon* et de *Charles-Auguste, duc de Weimar* (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, gr. in-8 de 4 p. Extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, janvier-février 1896). Le récit de la visite du futur duc de Weimar au célèbre artiste (vers la fin de l'hiver 1775) est accompagné d'une lettre inédite de ce dernier, adressée, le 8 septembre 1775, au docte helléniste d'Ansse de Villoison, laquelle nous fait connaître une œuvre du grand statuaire à peu près ignorée en France, le buste de Gluck, et qui fait aujourd'hui l'ornement de la bibliothèque de Weimar. — Une troisième brochure du même auteur, beaucoup plus importante que les deux autres, est intitulée : *Le Comte du Manoir et la cour de Weimar* (Paris, A. Picard, gr. in-8 de 42 p.). M. Joret, après avoir rappelé qu'il est fait mention, dans la correspondance du duc Ch.-Aug. de Saxe-Weimar et dans les *Annales* de Gœthe, d'un émigré français, nommé « le comte Dumanoir, » se demande quel était ce gentilhomme, accueilli avec distinction à la cour saxonne. Il a le mieux du monde répondu à cette question. Son étude sur Jean-Louis Le Chanoine du Manoir (qui appartient à la famille normande des du Manoir du Bessin), enrichie de nombreuses pièces justificatives (p. 23-42), est aussi complète que possible.

— Notre distingué collaborateur M. Geoffroy de Grandmaison a donné, dans l'*Univers*, une série d'articles remarqués sur les derniers ouvrages publiés sur le premier Empire. Il réunit aujourd'hui ces études historiques en un volume qui va paraître chez Perrin, sous le titre : *Napoléon d'après ses récents historiens*. M. de Grandmaison était bien préparé pour aborder ces questions controversées, puisqu'il dirige ses travaux personnels sur cette époque de notre histoire. Sa « préface » indique, avec une heureuse hardiesse, qu'il juge les hommes et les choses en catholique ; c'est le côté attachant de sa critique assez souvent sévère, toujours courtoise.

— C'est par erreur que dans notre dernière livraison, page 364, le *Traité élémentaire d'électricité* de M. Ed. Branly (chez Poussielgue), est coté 8 fr. 75. Son prix réel n'est que de 5 fr.

Comté de Nice. — A l'occasion des fêtes du centenaire que vient de célébrer la ville de Nice, nous avons reçu une brochure vraiment merveilleuse, publiée par le savant archiviste des Alpes-Maritimes, M. Moris, contenant les documents officiels inédits sur la réunion en 1793 et intitulée : *Nice à la France* (in-8 de 75 p.). Une vue et un plan de Nice au XVIIIe siècle, reproduits par la phototypie Berthaud, complète cet admirable ensemble de documents, qui prouve que Nice fut toujours française de cœur et de volonté.

Franche-Comté. — M. L. de la Brière a publié dans le *Bulletin historique et philologique, 1895*, puis a fait tirer à part les *Dépêches de Ferry Carondelet, procureur en cour de Rome (1510-1513)* (Paris, Imp. nationale, in-8 de 39 p.). On trouve là vingt et une lettres curieuses, dont vingt sont adressées à la gouvernante des Pays-Bas, Marguerite d'Autriche, et portent des dates comprises entre le 23 octobre 1510 et le 14 novembre 1512. La vingt-deuxième pièce du recueil (31 mai 1513) est un document nommant le successeur de Carrondelet. Cette correspondance, dit M. de Maulde dans sa courte préface, « offre un véritable intérêt comme source de renseignements sur la lutte de Jules II avec la France, et sous ce rapport on peut l'assimiler à la correspondance d'un résident. C'est un document historique, écrit par un homme renseigné et qui suit le Pape comme un vrai résident. Elle mérite

ainsi de fixer l'attention. » Ferry Carondelet était un homme habile, digne émule de ces diplomates comtois si grandement en estime et faveur auprès de Charles-Quint et de Philippe II. Il eut même ceci de commun avec eux tous que, tout en servant avec intelligence et dévouement les intérêts de ses souverains, il n'eut garde d'oublier les siens propres, ce qui, en somme, n'était point excessif.

— Magistrats de tout ordre, mais surtout avocats et avoués, liront avec intérêt l'opuscule de M. Rance de Guiseuil : *Saint Yves, patron des avocats et des gens de justice, son culte en France et en Franche-Comté* (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de 11 p.). Ce travail glisse sur le culte de saint Yves en France, mais insiste davantage sur le culte dont le saint breton a été l'objet en Franche-Comté. Il a paru d'abord dans les *Annales franc-comtoises* (livraison de novembre-décembre dernier). Le présent tirage à part, qui se vend au prix de 1 fr., à Besançon chez Lanquetin et chez Marion, et à Dole chez Jacques, est destiné, dans la pensée de l'auteur, à concourir à la restauration de la statue de saint Yves dans l'église de Dole. Nous recommandons cette brochure à nos lecteurs, autant pour elle-même que pour le but visé.

— Deux villes du Jura, Dole et Arbois, ont décidé qu'un monument serait élevé, sur l'une de leurs places publiques, à l'illustre Pasteur. L'on sait que Dole est le pays natal du grand homme; mais, d'autre part, nul n'ignore que c'est à Arbois que Pasteur a passé ses jeunes années, que c'est au collège d'Arbois qu'il a fait ses premières études, que c'est à Arbois enfin qu'il possédait la maison familiale où il aimait à venir se reposer de ses labeurs. On comprend la rivalité des deux cités jurassiennes; car leurs prétentions sont justifiées à titres divers. Cependant le gouvernement avait tout d'abord accordé son concours pécuniaire au seul monument dolois. Les Arboisiens, aussi tenaces que logiques, ont fait aussitôt parvenir leurs réclamations au chef de l'État et obtenu conditionnellement gain de cause. Ils bénéficieront, espérons-le, des subsides gouvernementaux. Déjà la souscription atteint 40,000 francs. Le comité d'Arbois pour arriver à ses fins, qui ne peuvent manquer d'être couronnées d'un plein succès, a eu l'heureuse idée de publier un « Bulletin officiel, » précieux recueil de documents variés, sous le titre d'*Arbois-Pasteur*. Trois numéros nous sont parvenus; ils sont des plus suggestifs. Nous ignorons ce que la ville de Dole a pu faire dans le même but; on nous assure cependant qu'elle n'est pas restée inactive.

Guyenne et Gascogne. — M. Alexandre Nicolaï publie une brochure ornée de nombreux dessins, sur *les Maisons d'Henry IV dans les Landes de Gascogne et d'Albret* (Bordeaux, Feret, gr. in-8 de 103 p.). L'auteur donne de fidèles descriptions des maisons qui ont été habitées par le roi de Navarre. Aux descriptions sont mêlés divers récits anecdotiques et divers documents historiques, quelques-uns inédits. Le tout forme un ensemble très attrayant.

Lorraine. — Signalons l'excellent travail de M. Léon Germain, intitulé : *Le Lit d'Antoine, duc de Lorraine, et de la duchesse Renée de Bourbon* (extrait de l'*Annuaire de Lorraine*. Nancy, imp. Sidot, in-8, 40 p.). L'odyssée de ce lit historique nous est contée d'une façon charmante par M. L. Germain. Provenant du château de Vaudémont, ce meuble fut, en 1837, transporté à Nancy, où il fut découvert, dans la boutique d'un marchand d'antiquités, par un riche amateur qui sut en apprécier la valeur artistique, le fit conduire à Paris et le céda au gouvernement (*sic*), qui, après l'avoir fait restaurer (?) le donna, à titre de restitution, au musée lorrain. Les richesses d'ornementation de cette précieuse relique, type parfait de l'art vraiment français du

XVIe siècle, sont décrites avec le plus grand soin; on trouvera là également de nombreuses reproductions d'armoiries, de devises et d'emblèmes.

— *Sainte-Marie Majeure, patronne de l'abbaye de Pont-à-Mousson* (Nancy, imp. Sidot, in-8 de 30 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*), est l'œuvre d'un érudit, d'un chercheur, dont les arguments sont solides. Des reproductions de miniatures, médaillons, motifs de sculpture fort artistiques de l'image de la patronne de l'abbaye, viennent à propos justifier les probabilités qui donnent un caractère historique aux conclusions de M. Léon Germain. Au sujet de ces reproductions, d'une scrupuleuse exactitude, nous avons remarqué que l'étoile à cinq pointes (forme du reste parfaitement héraldique de ce meuble) que nous voyons figurée sur l'épaule droite de la vierge patronne, et également, « en semé, » sur une des partitions de l'écu de l'*ex-libris* de l'abbaye, démontre une fois de plus que si les F.·. ont adopté cette forme de l'étoile dans leurs emblèmes (?), où du reste elle paraît soit flamboyante, soit ajourée, l'étoile à cinq pointes n'est pas exclusivement la caractéristique de membre de leur secte. Les Géraud de Gourdon et les Bermont d'Anduze, qui, en 1107 et en 1202, à la première et à la quatrième croisade, portaient dans leurs armes des « étoiles à cinq pointes, » ne peuvent pourtant pas être comptés parmi les F.·.

Maine. — M. le chanoine J. Hazera publie une brochure dont on ne saurait trop louer le fond et la forme : *A propos d'un voyage à Solesmes Fin octobre 1892* (Bordeaux, imp. Demachy, gr. in-8 de 116 p. Extrait de la *Revue catholique de Bordeaux*). Les récits du voyageur sont aussi variés que charmants. Il y est question du poète Jasmin, de la chapelle de Notre-Dame du Chêne, de Dom Piolin, du village et de l'abbaye de Solesmes, de saint Benoît et de son corbeau, de Dom Guéranger, de Louis Veuillot, de Frans Floris et des autres artistes venus avec lui d'Anvers en 1550 pour décorer la chapelle de Solesmes, de M. le chanoine Allain, de sainte Cécile, de saint Grégoire, du cardinal Lecot, de Gounod, etc. Aux éloges dus à l'aimable narrateur il faut joindre une réserve en ce qui regarde sa tirade contre les notes mises au bas des pages. La tirade est fort spirituelle, mais elle n'est pas convaincante.

Nivernais. — *Les Dépêches et Mémoires du ministère de la marine sur les forges et charbons du Nivernais pendant les guerres de Louis XIV*, publiés par M. René de Lespinasse (Nevers, imp. G. Vallière, in-8 de 80 p.), marquent l'activité de ces grandes industries pendant la seconde moitié du XVIIe siècle. Le Nivernais devait fournir les ancres des vaisseaux de guerre. La liste de ces forges et des hauts-fourneaux choisis pour ce travail difficile et important, les noms des propriétaires, des maîtres de forges, d'intendants et d'agents de la marine, les ordres, demandes, explications, traités et projets dispersés dans ces correspondances de 1690 à 1695 fourniront un sérieux contingent d'éléments à cette partie encore si peu étudiée de l'histoire nivernaise. Notons aussi que le charbon de terre de Decize, connu dès la fin du XVIe siècle, a été le premier exploité en France avec un certain succès et exigé dans les ateliers royaux pour faire concurrence aux charbons d'Angleterre.

— Le même écrivain vient de publier une *Notice sur le comte de Laubespin, sénateur de la Nièvre, conseiller général de Pouilly-sur-Loire* (Nevers, imp. G. Vallière, in-8 de 23 p., avec un portrait). L'auteur a esquissé parfaitement la physionomie de M. de Laubespin, et il a rappelé les discours prononcés à l'occasion de la mort de ce grand homme de bien par M. Mézières, de l'Académie française, par M. Georges Picot, de l'Institut, par M. le comte de Savigny de Moncorps, sénateur de la Nièvre, et par le préfet de ce dépar-

tement. Il n'a pas oublié non plus l'éloge du défunt fait par M. Vallon, doyen d'âge du Sénat, dans la séance du 14 janvier dernier. C'est par les télégrammes de condoléance adressés à Mme la comtesse de Laubespin par les membres de la famille royale de France que se clôt l'intéressante notice qui prouve que M. de Laubespin a été regretté autant par ses adversaires politiques que par ses amis. Cette unanimité dans un deuil est rare.

Normandie. — M. Raulin nous fait connaître, avec tout le soin qui le caractérise, deux droits fort curieux, concédés à la léproserie de Beaulieu, près Caen, sur la batellerie de l'Orne et sur la teinturerie caennaise. Ce n'est pas seulement une très fructueuse contribution à l'histoire locale, c'est encore une curieuse page de l'histoire du commerce et des corporations. Nous espérons bien que M. Raulin tirera encore d'autres fruits des nombreuses archives publiques et particulières relatives à Beaulieu et qu'il connaît si bien (*Deux Droits domaniaux octroyés aux lépreux de Beaulieu, près Caen*. Extrait du *Bulletin de la Société des antiquaires de Normandie*, t. XVII, in-8 de 32 p.).

— Le savant bibliothécaire de la ville de Caen, M. Gaston Lavalley, qui sait fouiller le vieux Caen avec beaucoup de goût et d'érudition, n'est remonté cette fois que jusqu'à *Napoléon et la Disette de 1812*. C'est *l'Émeute aux Halles* qui fait les frais de la brochure (Paris, Picard in-8 de 113 p.), et c'est le préfet du Calvados, à cette date, le baron Méchin, dont l'auteur prouve les bons sentiments, soit à l'égard d'une foule un peu échauffée, soit vis-à-vis de condamnés trop sévèrement punis. « Il manqua d'énergie, » mais non pas de pitié. Le 17 avril 1814, il obtint du duc de Berry ce que l'impératrice Marie-Louise n'avait pas osé lui accorder : la grâce des malheureux égarés La Restauration fut accueillie dans le Calvados avec des soupirs de soulagement et de joie. Malgré les petites pointes qu'il lui lance, M. G. Lavalley est trop bon historien pour ne pas le reconnaître.

Picardie. — La Société française d'archéologie pour la conservation des monuments en est à sa soixantième session. Le volume qu'elle a consacré aux *Séances générales tenues à Abbeville en 1893*, tout récemment paru (Paris, Picard ; Caen, Delesques, in-8 de LVIII-411 p., avec 62 planches ou figures), n'est en rien au-dessous de ceux qui l'ont précédé depuis 1888. Après les procès-verbaux des séances et les comptes rendus des excursions des membres du congrès, qui occupent les pages 21 à 137 et renferment des détails intéressants à titres divers, nous signalerons les mémoires suivants : *Les Études historiques et archéologiques dans le département de la Somme depuis cinquante ans*, par M. H. Macqueron ; — *L'Art à Amiens dans ses rapports avec l'École flamande primitive*, par Mgr C. Dehaisnes ; — *Aperçu sur la confrérie de Notre-Dame du Puy de la Conception, à Abbeville (1498-1789)*, par M. E. Delignières ; — *Le Mobilier des paysans du Santerre aux deux derniers siècles*, par M. A. Ledieu ; — *Cimetière de l'époque franque, d'Irles*, par M. Cottel ; — *Philippe Mellan, graveur d'Avignon (1657-1674)*, par M. l'abbé H. Requin ; — *Étude sur la vie et la mort de Guillaume-Longue-Épée, duc de Normandie*, par M. J. Lair ; — *L'Architecture religieuse aux XIe et XIIe siècles dans les anciens diocèses d'Amiens et de Boulogne, et l'ouvrage de M. Camille Enlart*, par M. L. Régnier ; — *Les Charpentes en bois sculpté dans les églises du XVIe siècle*, par M. H. Macqueron ; — *Conférences sur les graveurs abbevillois, au musée d'Abbeville et du Ponthieu, le 30 juin 1893*, par M. E. Delignières ; — *Castel (Somme)*, par M. le baron X. de Bonnault d'Houët.

Provence. — M. Charles de Ribbe avait présenté au congrès de la Société bibliographique, tenu à Montpellier en février 1895, une étude très applaudie sur *les Fiançailles et les mariages en Provence à la fin du moyen âge, d'après*

des documents inédits. Cette étude vient de paraître sous le même titre (Montpellier, imp. Gustave Firmin et Montane, gr. in-8 de 55 p.). C'est un remarquable complément des précédents travaux de l'auteur sur les familles et la société des trois derniers siècles. Il a utilisé avec le plus grand soin des trésors que possède la Provence dans ses vieilles minutes notariales, dont un bon nombre remontent au xve et même au xive siècle. La magistrale étude est ainsi divisée : I. *L'Idée religieuse et sociale dans le contrat des fiançailles;* II. *Les Fiançailles,* « par paroles de futur, » et les mariages, « par paroles de présent; » III. *La Datio corporum et le mariage.* IV. *L'Anneau nuptial et les arrhes nuptiales.* Il y a là des détails curieux auxquels se mêlent les considérations les plus élevées.

M. Ernest de Crozet donne les *Éphémérides bas-alpines* de 1895. Huitième année (Avignon, Aubanel, gr. in-8 de 48 p.) On trouve là non seulement des faits historiques, mais des particularités anecdotiques. Le récit est souvent accompagné de piquantes réflexions, le recueil est complété par un *Index bibliographique* où sont mentionnées toutes les publications de 1895 relatives au département des Basses-Alpes (p. 38-42).

Saintonge. — Le baron de la Morinerie publie : *Samuel Robert, lieutenant particulier en l'élection de Saintes. Introduction à son brouillon de lettres, 1650-1652* (La Rochelle, imp. Noel Texier, in-8 de 42 p.). Le premier, il a fait la découverte de l'homme et il a signalé, dès 1858, sa correspondance. En 1861, il trouva son *Journal* domestique dans le greffe du tribunal civil de Saintes. Aujourd'hui il retrace le portrait du personnage (né à Saintes, le 25 janvier 1610, mort entre le 21 février 1665 et le 5 avril 1667). Il nous fait connaître l'avocat huguenot, plus tard magistrat, son père, notaire royal, sa femme, Madeleine Merlat, leurs nombreux enfants. Il raconte fort spirituellement les querelles du ménage, le voyage et le séjour à Paris du lieutenant particulier; il analyse le recueil des lettres inédites (plus de trois cents) écrites par son héros pendant la Fronde.

Angleterre. — La maison Macmillan va publier, dans sa collection « Foreign Statesmen, » deux importants ouvrages : *Philip Augustus,* par le rev. W. H. Hutton, de St-John's College; et *Richelieu,* par le professeur Richard Lodge, de Glasgow.

— Le dixième volume de la « Selden Society, » qui paraîtra en 1896, aura pour sujet : *Select Cases in Chancery,* commencant au règne de Richard II, et s'appuiera sur les plus anciens rôles du Public Record office. En 1897, la Société éditera : *Select Pleas in the Court of Admiralty.*

— M. T. Fisher Unwin vient de publier *The Courtships of Queen Elizabeth,* histoire documentée des diverses négociations ayant en vue le mariage de la Reine, par M. Martin A. S. Hume, l'éditeur du *Calendar of the spanish State papers.* L'ouvrage sera orné d'une photogravure du célèbre portrait de Zucchero qui se trouve au château de Hampton Court.

— Un livre d'actualité, *The Transvaal and the Boers,* par M. W. E. Garret Fisher, est mis en vente chez les éditeurs Chapman et Hall.

— MM. Cassel et Cie ont publié, à la fin d'avril, *A Diary of the Home Rule Parliament (1892-1895),* par M. H. W. Lucy, auteur d'importants ouvrages sur l'histoire parlementaire de notre temps.

— Le prochain volume de la collection *Story of Nations,* qui va paraître, est *Bohemia,* par M. C. E. Maurice. Cet ouvrage aurait dû voir le jour dès l'automne dernier, mais le manuscrit de l'auteur fut détruit dans l'incendie de la maison Fisher Unwin. Heureusement il existait une copie du manuscrit de M. Maurice.

— Un important ouvrage est en préparation chez MM. Sampson Low et

Cie : *History of the royal navy*. Parmi les collaborateurs de ce travail historique figurent M. Laird Cloves, qui en assume la direction ; le capitaine A. T. Mahan, de la marine des États-Unis ; M. Clements R. Markham, président de la Société de géographie ; M. Théodore Roosevelt, et M. H. W. Wilson. Les événements des cinquante dernières années seront décrits par des marins ayant pris part aux campagnes navales.

Belgique. — L'Université de Bruxelles a entrepris la publication d'une revue mensuelle, dont le premier numéro a paru en décembre. La *Revue de l'Université de Bruxelles* ne paraîtra naturellement pas pendant la période des vacances (août et septembre). Le prix de l'abonnement est de 10 fr. pour la Belgique, de 13 fr. pour l'étranger.

— Dans *les Dessous d'une élection épiscopale sous l'ancien régime* (Bruxelles, Hayez, in-8 de 46 p. Extrait des *Bulletins de l'Académie royale*), M. F. Magnette nous fait connaître dans leurs détails les intrigues qui ont précédé l'élection au siège épiscopal de Liège du comte Constantin-François de Hoensbroeck d'Oost (1784). Ce sont surtout la France et l'Autriche qui ont joué un rôle dans cette affaire et dont les influences se sont combattues. L'élection du comte fut un triomphe de la politique française.

— M. Alphonse Wauters a inséré dans les *Bulletins de l'Académie royale de Belgique* (3e série, t. XXX, 1895), une intéressante étude de quarante-quatre pages sur *les Fondeurs en cuivre à Bruxelles aux XVe et XVIe siècles*. Ce nouveau travail de l'infatigable archiviste de la ville de Bruxelles comble une lacune dans l'histoire artistique des Pays-Bas. Il est accompagné de quelques bonnes pièces justificatives, tirées pour la plupart des archives communales ou paroissiales de Bruxelles.

Espagne. — M. Francisco de Bofarull y Sans a été assez heureux pour retrouver le testament de l'illustre Raymond Lulle. Il vient d'en publier dans une élégante brochure le fac-similé photographique, le texte latin et une traduction espagnole : *El Testamento de Ramon Lull y la escuela Luliana en Barcelona* (Barcelona, imp. Jaime Jepus, in-8 de 45 p.), et il en a profité pour nous retracer brièvement l'histoire de l'école fondée à Barcelone en l'honneur du fameux philosophe. Divers documents fort curieux accompagnent cette savante étude, parmi lesquels des inventaires des meubles et des livres de l'École. Ces inventaires confirment l'opinion de ceux qui refusent à Raymond Lulle la paternité des écrits d'alchimie que quelques écrivains lui ont attribués, car ils ne font aucune mention de ces ouvrages. L'on saura gré au savant espagnol d'avoir mis à notre disposition ces précieux documents. Dans la transcription du testament, il nous semble qu'il faut lire *inde prius legatis* et non *pius;* plus bas *illi scripti* est une faute d'impression pour *ibi*, comme en fait foi la traduction de M. Bofarull.

Italie. — Sous la direction de M. Francesco Torraca, la maison Sansoni de Florence vient de commencer la publication d'une *Biblioteca critica della letteratura italiana*, destinée à mettre à la portée du public les meilleures dissertations parues tant en Italie qu'à l'étranger sur la littérature italienne, et qui contiendra également des travaux inédits d'écrivains connus. Les huit premiers fascicules publiés jusqu'ici — il en paraît un tous les mois — contiennent les travaux suivants : 1. Giesebrecht, De l'instruction en Italie pendant les premiers siècles du moyen âge, traduit par M. C. Pascal; 2. Ozanam, les Écoles et l'instruction en Italie au moyen âge; 3. B. Capano, Sui diurnali di Matteo da Giovenazzo, deuxième édition d'une dissertation parue en 1871 ; 4. Albino Zenatti, Arrigo Testa e i primordî della lirica italiana, nouvelle édition augmentée; 5. G. Paris, les Contes orientaux dans la littérature française, traduit par M. Menghini; 6. Sainte-Beuve,

Fauriel et Manzoni; Leopardi: 7. T. Carlyle, Dante et Shakespeare; 8. G. Paris, la Légende de Saladin, traduit par M. Menghini. On voit qu'une large part est faite à la critique française dans cette collection; les traducteurs ont ajouté quelques notes là où était besoin. Nous reviendrons plus longuement sur le troisième fascicule de la collection quand M. Capasso aura publié la nouvelle dissertation qu'il annonce sur les *Diurnali* de Matteo di Giovenazzo.

— Le « Gotha » de l'Italie, fondé, il y a dix-huit ans, par le regretté commandeur de Crollalanza et si admirablement continué par son fils, affirme encore son succès cette année; la publication du dix-huitième volume de l'*Annuario della nobilità italiana* (Bari, *Giornale araldico*, in-16 de 1220 p.) mérite d'être saluée d'une façon spéciale, car c'est un ouvrage d'étude et de savoir, bien pénétré de l'idée si juste que tout ce qui touche à l'histoire a une grande portée; aussi doit-on déclarer que l' « Annuario » est à la fois une œuvre de goût et d'érudition. Cette publication contient plus de douze cents notices généalogiques, diplomatiques et statistiques, et est enrichie de nombreux portraits, de blasons, d'armoiries en noir et en chromo. Nous signalerons les armes des Cenami, Ferrari, Ardicini, Porcia, Favaro (pourquoi l'A gothique qui figure comme meuble dans les armes de cette famille est-il représenté de façon à pouvoir être pris pour une anille?), Prampero, de la Forest de Divonne, Raineri-Bisca, etc., etc. Les notices généalogiques de plusieurs anciennes familles sont présentées dans cet « annuario » avec des détails que l'on n'est pas accoutumé à rencontrer dans ce genre de publication; parmi elles, nous pouvons citer celles des Rusconi, Caracciolo Malvezzi, etc.

— M. Léon Dorez donne dans la *Rassegna bibliografica della letteratura italiana* (tiré à part, Pisa, tip. F. Mariotti, in-8 de 4 p.) une *Nota su alcune lettere volgari di Angelo Poliziano*. M. Del Lungo déplorait la perte de plusieurs lettres de l'illustre écrivain. M. Dorez a découvert que ces onze lettres ont passé en vente à Paris en 1856. Il donne en même temps, d'après l'original aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale, le texte d'une lettre déjà publiée par M. Del Lungo, d'après une copie offrant quelques variantes.

— La *Rivista storica italiana*, fondée en 1884 par M. Costanzo Rinaudo, a inauguré cette année une nouvelle série. Nous regrettons un peu la transformation que subit cette revue connue et estimée de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire d'Italie : les mémoires originaux disparaissent du nouveau programme, et le périodique ne reste plus qu'un recueil d'informations promptes et sûres; ce qui suffit d'ailleurs à le rendre indispensable aux amis de l'histoire italienne. Il se publiera tous les deux mois un fascicule de quatre-vingts pages. Le premier double fascicule a paru et contient l'analyse de soixante et un ouvrages, le dépouillement de cinquante périodiques et l'indication de trois cent six volumes ou opuscules récents. M. le commandeur Rinaudo, qui garde la direction de la revue, a groupé autour de lui plus de cent collaborateurs.

— M. le docteur Paul Fabre consacre à *Un Médecin italien de la fin du XVIIe siècle. Georges Baglivi (8 septembre 1668-17 juin 1707)* (Paris, G. Steinheil, in-8 de 16 p.) quelques pages où il s'est donné pour tâche de rectifier les erreurs des biographes antérieurs du médecin italien et notamment celles qui ont échapppé au docteur Max Salomon. La brochure est intéressante, mais pourquoi M. le docteur Paul Fabre se laisse-t-il aller à quelques déclamations contre ses prédécesseurs ? Nous ne sommes point sûrs qu'il ait revu par lui-même tous les textes cités par eux et nous ne pouvons sous-

crire à la qualification d' « excellente » donnée à la très médiocre *Bibliographie biographique* d'Œttinger.

États-Unis. — Il s'est fondé à Milwaukee, dans le Wisconsin, une nouvelle société historique qui s'est mise sous le patronage de feu Francis Parkman, l'auteur de travaux considérables sur l'histoire de la colonisation française aux États-Unis. Les *Parkman club publications* débutent par une courte brochure de 15 p. in-8, où M. Gardner P. Stickney étudie le rôle dans le Wisconsin du Français Nicolas Perrot, qui évangélisa les Indiens au XVIIe siècle (Milwaukee, H.-E. Haferkorn).

— M George Haven Putnam, dont le volume *Authors and their public in ancient times* a obtenu un succès légitime, prépare un nouvel ouvrage dont on annonce la mise sous presse : *Books and their makers during the middle ages*. Ce travail promet d'etre aussi intéressant que le précédent; nous aurons sans doute l'occasion d'en parler plus longuement à nos lecteurs.

Publications nouvelles. — *Joseph Fessler quondam episcopi S. Hippolyti institutiones patrologiae*, quas denuo recensuit, auxit, edidit B. Jungmann. T. II (in-8, Innsbruck, Rauch). — *Apologetica de Aequiprobabilismo Alphonsiano*, auctore P.-J. de Caigny (in-8, Casterman). — *Geschichte der christlichen Eschatologie innerhalb der vornicänischen Zeit*, von Dr L. Atzberger (in-8, Freiburg-im-Brisgau, Herder). — *De Sacramento matrimonii*, auctore M. Rosset, episcopo Maurianensi. T. IV, V et VI (3 vol. in-8, Roger et Chernoviz). — *Exposition théologique et mystique des psaumes*, par Mgr C. Gay (in-18, Oudin). — *L'Oraison dominicale. Instructions sur le « Pater »*, par Mgr A. Curé. T. Ier (in-18, Bar-le-Duc, impr. de l'Œuvre de Saint-Paul). — *L'Ame pieuse en adoration devant la sainte Eucharistie*, par J.-B. Pagani; trad. de l'italien par l'abbé J. Gavard (petit in-16, Casterman). — *Le Sacré Cœur dans le discours après la Cène*, par le P. Exupère de Prats-de-Mollo (in-16, Casterman). — *L'Agonie de Notre-Seigneur Jésus-Christ à Gethsémani*, par le T. R. P. Exupère de Prats-de-Mollo (in-16, Casterman). — *Considérations sur les litanies du Saint Nom de Jésus*, par l'abbé X.-J. Eugène (in-16, Casterman). — *Recueil de méditations*, par le P. Remy (7 vol. petit in-16, Casterman). — *Entretiens spirituels sur les vertus chrétiennes*, par le P. Exupère de Prats-de-Mollo (2 vol. in-16, Casterman). — *Mélanges ascétiques*, par le P. Exupère de Prats-de-Mollo (in-16, Casterman). — *Retraite de dix jours à l'usage des religieux et des religieuses de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel*, par le P. Georges de Saint-Joseph; trad. de l'allemand (petit in-16, Casterman). — *Manuel du jeune serviteur des saints Anges* (in-32, Oudin). — *Les Origines, questions d'apologétique*, par J. Guibert (in-8, Letouzey et Ané). — *Cours complet du droit canonique et de jurisprudence canonico-civile*, t. Ier et t. XIII, par l'abbé P. Duballet (2 vol. in-8, Oudin). — *Institutiones canonicae ad usum seminariorum*, auctore A. Bonal (2 vol. in-8, Delhomme et Briguet). — *Du Principe des nationalités*, par le P. de Roquette-Buisson (in-8, Rousseau). — *Delle Società commerciali anonime*, da A.-J. de Johannis (in-18, Firenze-Roma, fratelli Bencini). — *Nouveau Traité des brevets d'invention*, par F. Mainié (2 vol. in-8, Chevalier-Marescq). — *Traité élémentaire de droit criminel*, par A. Normand (in-8, Pichon). — *La Récidive et la détention préventive*, par A. Typaldo-Bassia (in-8, Giard et Brière). — *Sans Dieu*, par l'abbé Crestey (in-18, Chamuel). — *L'Année philosophique*, par F. Pillon (in-8, Alcan). — *Philosophie morale et sociale*, par le R. P. de Pascal. T. II (in-18, Lethielleux). — *Esprits logiques et esprits faux*, par F. Paulhan (in-8, Alcan). — *Conseils*, par V. Meignan (petit in-8, Plon et Nourrit). — *Nouvelle éducation de la femme dans les classes cultivées*, par la vicomtesse d'Adhémar (in-18, Perrin). — *Universités et Facultés*, par L. Liard (in-18, Colin). — *Le Surveillant dans un collège*

catholique, par le R. P de Damas (in-16, Casterman). — *Les Sélections sociales*, par G. Vacher de Lapouge (in-8, Fontemoing). — *Les Causes et les remèdes du socialisme*, par A. Onclair (in-18, Téqui). — *Comment se résoudra la question sociale*, par G. de Molinari (in-18, Guillaumin). — *Heures de travail et salaires*, par M. Ansiaux (in-8, Alcan). — *Les Banques d'émission*, par G. François (in-18, Giard et Brière). — *L'Homme devant les Alpes*, par C. Lenthéric (in-8, Plon et Nourrit). — *Nouvelles Conférences* de Mgr S. Kneipp, sténographiées par L. Schweizer, trad. de l'allemand par M D. et E. D. (in-18, Delhomme et Briguet). — *La Pisciculture dans les eaux douces*, par le docteur Brocchi (in-8 cart. carré, Libr.-impr. réunies). — *Énumération méthodique et raisonnée des familles et des genres de la classe des mycophytes (champignons et lichens)*, par le docteur L. Marchand (gr. in-8, Société d'éditions scientifiques). — *Les Céréales*, par C.-V. Garola (in-8, Firmin-Didot). — *Dictionnaire populaire d'agriculture pratique*, publié par G. Percheron et P. Dubreuil (fasc. I à V. *Abajoues-Fusain*) (in-4, Jouvet). — *Cours d'analyse de l'École polytechnique*, par C. Jordan. T. III (in-8, Gauthier-Villars). — *Recueil complémentaire d'exercices sur le calcul infinitésimal*, par F. Tisserand (in-8, Gauthier-Villars). — *Cours de géométrie analytique*, par B Niewenglowski. T. III (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Les Rayons X et la photographie à travers les corps opaques*, par C.-E. Guillaume (in-8, Gauthier-Villars). *1870-189? L'Esprit militaire*, par le capitaine Verdier (2 vol. in-18, Société libre d'éditions). — *L'Année scientifique et industrielle*, fondée par L. Figuier. *Trente-neuvième année*, par E. Gautier (in-18, Hachette). — *Cojou-Breiz*, par H. de Kerbeuzec. 1re partie. *Plougasnou* (in-18, Bouillon). — *Autour du clocher*, par l'abbé J. Barthès (in-18, Lemerre). — *Heures émues*, par M. de Feraudy (in-18, Lemerre). — *Figures de rêve*, par P. Flat (in-18, Lemerre). — *Poésies complètes*, par G. Le Vavasseur (in-8, Lemerre). — *Les Impossibles Noces*, par Mithouard (in-18, « Mercure de France »). — *Céphise*, par H. Gréville (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Mari de Simone*, par Champol (in-18, Plon et Nourrit). — *L'Éternel Mari*, par T. Dostoïevsky (in-18, Plon et Nourrit). — *Pierre Rovert*, par A. Boschot (in-18, Perrin); — *Mourir*, par A. Schnitzler, trad. de l'allemand par G. Vallette (in-18, Perrin). — *Ange ou démon*, par Gonna (in-18, Dentu). — *L'Eau qui dort*, par P. Margueritte (in 18, Colin et Cie). — *A Travers la tourmente*, par J. Naurouze (in-18, Colin et Cie). — *En Pique-Nique, 1896*, (in-18, Colin et Cie). — *La Vocation de Béatrice*, par B de Buxy (in-18, Firmin-Didot). — *Montserrat*, par M. André (in-18, Savine). — *Mimotchka*, par V. Mikoulitch (in-18, Chailley). — *Le Gendre du Président*, par L. Ferbeyre (in-18, Société libre d'éd. des gens de lettres). — *Clairevallée*, par M. Levray (in-18, Delhomme et Briguet). — *La Dame au voile blanc*, par Mlle G. d'Ethampes (in-18, Téqui). — *Le Trésor des humbles*, par M. Maeterlinck (in-18, « Mercure de France »). — *Études sur la littérature française*, par R. Doumic. 1re série (in-18, Perrin). — *Histoire de la littérature française au XVIIe siècle*, par le R. P. Longhaye. 4e et 5e parties (in-8, Retaux). — *La Fontaine moraliste*, par le vicomte de Broc (in-18, Plon et Nourrit). — *Recherches sur la poésie contemporaine*, par R. Rosières (in-18, Laisney). — *Promenades et excursions dans les environs de Paris, région du sud*, par A. Martin (in-18, Hennuyer). — *Voyage en France*, par Ardouin-Dumazet, 2e, 3e, 4e, 5e et 7e séries (5 vol. in-18, Berger Levrault). — *Guides Joanne. Grèce, Athènes et ses environs*, par B. Haussoullier (in-18 cart., Hachette). — *Un Mois en Phrygie*, par H. Ouvré (in-18, Plon et Nourrit). — *Histoire civile et religieuse des papes, de Boniface VIII à Grégoire XIII, 1294-1585*, par G. Audisio (in-8, Desclée, de Brouwer). — *Les Origines de la foi catholique dans la Nouvelle-Zélande. Les Maoris*, par le P. A. Moufat (in-8, Lyon, Vitte).

—*Monseigneur Pary, sa vie, ses écrits, sa doctrine*, par l'abbé M. Pagès (gr. in-8, Delhomme et Briguet. — *Histoire générale du IVe siècle à nos jours*, par E. Lavisse et A. Rambaud. T. V, IV et VII (3 vol. in-8, Colin et Cie). — *Histoire de l'Europe et particulièrement de la France, de 1610-1789*, par l'abbé Gagnol (Classe de rhétorique) (in-18 cart., Poussielgue). — *España y Cuba* (petit in-8, Madrid, impr. Garcia). — *Mémoires de Barras, membre du Directoire*. T. III et IV, publiés par G. Duruy (2 vol. in-8, Hachette). — *Mémoires du cardinal Consalvi*, publiés par l'abbé Rance-Bourrey (in-4, Maison de la Bonne Presse). — *Mémoires du colonel Combes* (in-18, Plon et Nourrit). — *Souvenirs militaires d'un officier français, 1848-1887*, par le colonel C. Duban (in-18, Plon et Nourrit). — *Tours capitale, la délégation gouvernementale et l'occupation prussienne (1870-1871)*, par Mgr C. Chevalier (gr. in-8, Tours, Mame). — *Coutumes de l'Anjou et du Maine*, seconde partie. T. III, fasc. II, par Beautemps-Beaupré (in-8, Pedone-Lauriel). — *La Justice révolutionnaire à Nantes et dans la Loire-Inférieure*, par A. Lallié (in-8, Nantes, Cier). — *Histoire des Roumains de la Dacie Trajane depuis les origines jusqu'à l'union des principautés en 1859*, par A.-D. Xénopol (2 vol. gr. in-8, Leroux). — *Une Expédition avec le négous Ménélik*, par J.-G. Vanderheym (in-18, Hachette).— *Les Rothschild. Une Famille de financiers juifs au XIXe siècle*, par E. Demachy. 1re série (in-18, chez l'auteur, à Paris, 48, rue Pergolèse). — *Philippe de Mézières, 1327-1405, ou la Croisade au XIVe siècle*, par N. Jorga (gr. in-8, Bouillon). — *Jeanne d'Arc, sa vraie mission*, par J.-E. Choussy (in-8, Orléans, Herluison). — *Fénelon, Erzbischof von Cambrai*, von R. Mahrenholtz (in-8, Leipzig, Renger). — *Marie Brotel* (in-18, Bloud et Barral). — *Les Aventures de ma vie*, par H. Rochefort (2 vol. in-18, Dupont). — *Johann Adam Möhler*, von A. Knöpfler (in-8, München, Lentner). — *Sir Samuel Fergusson in the Ireland of his day*, by lady Fergusson (2 vol. in-8 cart., Edinburgh and London, Blackwood). — *Nuove Lettere inedite del conte Camilio di Cavour*, con prefazione e note E. Mayor (in-8, Torino, Roux). — *Lettres intimes de Maria Edgeworth* (in-18, Guillaumin). — *Books and their Makers during the middle ages*, by G. Haven Putnam. Vol. I. *476-1600* (in-8 cart., New-York, London, Putnam).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Salaire minimum. — On demande la nomenclature des livres et articles de revues ou de journaux sur le *salaire minimum*, et aussi quelles applications ont été faites de ce principe, notamment dans les cahiers des charges des adjudications publiques, soit en France, soit à l'étranger.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMP. ET STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

1. *L'Erreur du lieutenant*, par Mme Marie Lionnet. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-18 de 307 p., 2 fr. 50. — 2. *Main d'enfant*, par Mme M. Aigueperse. Paris, Lecoffre, 1895, in-12 de 270 p., 2 fr. 50. — 3. *Le Pont sur l'Oiselle*, par Mme M. Maryan. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 328 p., 3 fr. — 4. *Ame russe*, par A. Aylicson. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 178 p., 2 fr. — 5. *Les Voisins de campagne*, par Mlle G. d'Éthampes. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de 206 p., 3 fr. — 6. *Le Calvaire de Malauzay*, par Mme Marguerite Levray. Paris, Haton, 1896, in-12 de 283 p., 3 fr. — 7. *Nina, histoire d'une jeune fille*, par Jean de Monthéas. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de 324 p., 3 fr. — 8. *La Mare aux loups*, par Mme Marguerite Levray. Paris, Haton, 1894, in-12 de 284 p., 3 fr. — 9. *Le Nom d'une inconnue*, par Mme de Stolz. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 309 p., 3 fr. — 10. *Surprise du cœur*, par Mme la baronne Leclerc. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 213 p., 2 fr. — 11. *Malgré eux !* par Mlle Gabrielle d'Éthampes. Paris. Téqui, 1895, in-12 de 275 p., 2 fr. — 12. *La Jeune Indienne*, par Mme Chéron de la Bruyère. Paris, Haton, 1894, in-12 de 273 p., 3 fr. — 13. *Mémoires d'un sergent de ville*, par Mme la vicomtesse de Pitray, née de Ségur. Paris, Haton, 1896, in-18 de 286 p., 3 fr. — 14. *Un Château où l'on s'amuse*, par Mme A. Gennevraye. Paris, Hetzel, s. d., illustr. par J. Geoffroy, 3 fr. — 15. *Le Rameur de galères*, par Mme Raoul de Navery. 5e édit. Paris, Téqui, 1895, in-12 de 272 p., 2 fr. — 16. *Landry*, par Mme Raoul de Navery. 3e édit. Paris, Téqui, 1895, in-12 de 264 p., 2 fr. — 17. *Le Secret fatal, ou le Pacte des régicides*, par Lucien Thomin. 2e édit. Paris, Téqui, 1895, in-12 de 275 p., 2 fr. — 18. *Jasmin Robba*, suivi de *Pierrefonds dans l'histoire*, par Henri de Noussanne. Paris, Hetzel, s. d., in-18 de 323 p., illustr. de G. Roux, 3 fr. — 19. *Mirifiques Aventures de maître Antifer*, par Jules Verne. Paris. Hetzel, s. d., 2 vol. in-18 de 332 et 334 p., illustr. de G. Roux, 6 fr. — 20. *L'Ile à hélice*, par Jules Verne. Paris, Hetzel, s. d., 2 vol. in-18 de 346 et 334 p., illustr. de L. Benett, 6 fr.

1. — A quelques exceptions près, tous les ouvrages dont les titres précèdent sont dus à des auteurs féminins. Il me faudrait donc, s'il y avait vraiment matière, orner ma griffe d'un gant de velours épais, afin de ne point exciter l'ire redoutable de ces dames. Mais ce serait là précaution assez inutile, comme on va le voir. — Nous commencerons notre revue par *l'Erreur du lieutenant*, de Mme Marie Lionnet. Le lieutenant Delauval épouse une jeune fille charmante, élevée aussi chrétiennement que possible. L'officier, catholique assez vague, laisse à sa femme toute liberté au point de vue religieux, mais il ne néglige rien de ce qui peut la rendre mondaine. Et il fait si bien, qu'il en arrive largement au résultat ambitionné. Ses désirs sont même dépassés, de sorte qu'il ne tarde guère à regretter sa compagne « première manière. » Bientôt des dissentiments, des heurts se produisent entre les époux : ils sont malheureux, chacun de son côté, et ils ne retrouvent leur félicité passée

qu'en revenant au point de départ. « Aimons-nous en chrétiens, ma chérie, c'est vraiment la meilleure manière de s'aimer, » déclare M. à Mme Delauval, aux dernières lignes du livre — D'accord. A lire par les nouvelles mariées et par les mères de famille. Mais j'estime qu'en raison de certains passages « un peu beaucoup » passionnés et de certaines descriptions (p. 87, en particulier), il n'est pas utile d'insister auprès de la jeunesse sur *l'Erreur du lieutenant*.

2. — Au contraire, *Main d'enfant*, de Mme Aigueperse, conviendra à tous les âges. C'est l'histoire aussi émouvante que finement écrite d'un ingénieur, Gérard d'Ailly, cause involontaire de la mort de son père. Sa mère, sans le maudire, lui défend de reparaître jamais devant elle, et le malheureux s'exile. Un jour, Gérard arrache à la mort une fillette, Rosie Gorvello, qui devient son bon ange sur la terre. Car non seulement elle le ramène à Dieu qu'il avait oublié, mais elle le réconcilie avec sa mère, et finit, de sa petite « main d'enfant, » par le conduire au bonheur, qui s'offre pour Gérard sous la forme de Maud Gorvello, créature parfaite à tous égards et qui est heureuse de l'épouser. Il n'est pas possible, en quelques lignes aussi brèves, de donner une idée du charme qui se dégage de ce récit tout rempli de cœur et d'esprit, et vivifié par les sentiments religieux les plus nets.

3. — Avec Mme Maryan, nous entrons dans l'étude psychologique. M. de Marmennes et M. de Salis, deux cousins, se sont brouillés. Le premier s'est marié à une personne secrètement aimée par le second, qui est devenu son ennemi. Ce dernier, d'autre part, a frustré l'autre d'une part notable d'héritage, et, non satisfait encore, parvenu au pouvoir, il a révoqué M. de Marmennes, fonctionnaire sous ses ordres. Haine de famille sur toute la ligne. Mais la haine sera toujours moins forte que l'amour. A travers des péripéties variées, le roman de Mme Maryan nous achemine à une réconciliation des deux cousins, par suite du mariage de la fille de M. de Marmennes et du neveu de M. de Salis. C'est alors que *le Pont sur l'Oiselle*, qui unit les propriétés des deux rivaux et ennemis d'antan, et qui fut coupé quand éclatèrent leurs dissentiments, est rétabli pour ne plus faire qu'un domaine appartenant à une seule famille. Les romans de l'auteur sont toujours d'une moralité et d'une distinction absolues : celui-ci ne fait pas exception à la règle.

4. — Si vous le voulez bien, des bords de l'Oiselle nous passerons aux rives de la mer du Nord. La distance est longue, mais l'esprit est prompt : donc, point de fatigue. L'escadre de l'amiral Gervais arrive à Cronstadt, où l'officier français Luc de Mazannes est invité spécialement par le général d'Orleff à le venir voir à Pétersbourg. Il n'a garde d'y manquer; mais, d'une façon fort involontaire, il cause une grosse peine à la fille de son hôte. Wanda, l'*âme russe*, n'en conservera pas moins l'obsédant souvenir du Français qu'elle n'a fait qu'entrevoir. Ainsi

l'amour est proche. Il va de soi que, comme pendant aux réceptions de Cronstadt et de Pétersbourg, l'on trouve ici les fêtes de Paris. Et c'est au milieu de ces émerveillements que Wanda, qui, après la mort de son père, s'est établie en France avec une vieille tante, accepte l'hommage de M. de Mazannes. « Alliance franco-russe; » il me semble bien cependant que Mme Aylicson a oublié de nous dire si l'orthodoxe Wanda d'Orleff, en se mariant, s'est faite catholique, sans doute, parce que cela va de soi. Pages délicatement mondaines, empreintes de sentiments religieux et patriotiques très vifs.

5. — Mlle G. d'Éthampes va maintenant nous ramener en Bretagne : c'est là que vivent ses *Voisins de campagne*. Nous y faisons connaissance avec les d'Ysec, les du Couëfic, les Dulac, les de Belleroche, d'autres encore; mais ce sont principalement les membres de ces quatre familles qui s'agitent en ce récit. M. d'Ysec a épousé la fille d'un ami, Germain Mérinec, pauvre orpheline de vingt-sept ans plus jeune que lui, à laquelle il a voulu faire un sort. Dans son enfance, Germaine a eu beaucoup d'amitié pour Henri de Belleroche, qui avait rêvé d'en faire sa femme. La Providence en ayant autrement décidé, Henri reste célibataire. Parallèlement à cet amour déçu, se déroulent les scènes d'un amour contrarié : celui de Marcel Dulac et de Charlotte du Couëfic. Cette dernière affection trouve son dénouement heureux, grâce à la générosité peu attendue d'un frère, assez indigne jusqu'alors, de M. d'Ysec. Quant à Mme d'Ysec, ayant perdu d'une façon tragique le mari auquel elle avait voué toute son estime et sa reconnaissance, elle épouse enfin Henri de Belleroche. — Une courte nouvelle, *Arielle aux blonds cheveux*, complète ce volume : c'est le tableau reposant, édifiant, très doux, de la vie de pensionnaires au couvent. L'on peut sans crainte mettre ce livre entre toutes les mains.

6. — Comme Germaine Mérinec, Marie-Marthe de Fuselay est orpheline. Ayant perdu son père et sa mère dans une catastrophe de chemin de fer, elle est recueillie par l'excellent docteur Le Bordier, qui l'installe à son foyer, très peuple déjà, au *Calvaire de Malauzay*. L'enfant grandit, sans autre nom que celui de ses bienfaiteurs, puisqu'on ne lui en connaît pas d'autre, au milieu de ses frères et sœurs d'adoption, sous la surveillance vigilante et vraiment maternelle de Mme Le Bordier. Vient le jour où la famille de Marie-Marthe est retrouvée. Jeune fille accomplie à ce moment, Marie-Marthe quitte avec un grand serrement de cœur le toit hospitalier sous lequel elle a si longtemps vécu, entourée de chaudes sympathies, pour aller vers l'inconnu, où le devoir l'appelle. Cet inconnu lui est favorable d'une part et sournoisement hostile de l'autre; mais Dieu veille sur la chère petite, qui, à la mort de son grand-père, s'empresse de revenir, avec une tante, habiter le pays où son enfance s'est écoulée. Et, presque aussitôt, elle épouse un digne fils du

vieux docteur, médecin lui aussi, et qui n'abandonnera jamais le village de Malauzay, où l'on vit si tranquille, si heureux. Très bon roman pour la jeunesse. Bien écrit, bien conduit, les pensées élevées qui y sont exprimées ne peuvent faire naître dans les âmes que des sentiments généreux, particulièrement l'oubli de soi-même et le pardon des injures.

7. — Jean de Monthéas est-il un pseudonyme masculin dissimulant un nom de femme ? Je l'ignore ; mais s'il en était ainsi, je n'en serais pas autrement surpris : l'œuvre est si délicate ! *Nina*, elle aussi, est orpheline ; mieux même, ou pis : une sorte d'enfant abandonnée par des bohémiens, dans l'habitation d'un riche propriétaire des Pyrénées, M. de Marebois, où ils avaient trouvé, en leur existence errante, un asile momentané. Malade au point que le médecin en désespère, l'infortunée, objet de soins excessifs de la part de la charitable Mme de Marebois, revient à la vie, guérit. Mais c'est une indisciplinée au premier chef : elle fait montre, en toute occasion, d'une indépendance de chèvre et d'une malice de singe. Ce qui n'empêche nullement qu'elle soit aimée de tous, gâtée même par plusieurs. De guerre lasse, on la met au couvent, où, en dépit de ses espièglerie invétérées, elle ne tarde pas à manifester des dispositions hors de pair pour le dessin. Sur ces entrefaites, le malheur « effleure de son aile sombre » la chère maison. Ruiné, ou à peu près, M. de Marebois est obligé de vendre son domaine et de partir avec tous les siens pour Paris. Cette catastrophe transforme vite Nina, qui a le cœur haut placé. Elle poursuit sa voie et devient une artiste de grand mérite, l'élève préférée d'un maître célèbre. Elle travaille avec ardeur, car son but est arrêté : gagner assez d'argent pour racheter les propriétés de ses bienfaiteurs et s'acquitter, dans la mesure du possible, de sa dette à leur égard. Elle y parvient. Un tel dévouement méritait sa récompense : aux dernières pages du livre, Georges de Marebois, qui a perdu sa femme, avec laquelle il n'a point été heureux, demande à sa sœur adoptive de la remplacer auprès de ses enfants, qu'elle chérit comme les siens propres. Impossible de lire ce charmant livre sans pleurer souvent, doucement, délicieusement, dirai-je.

8. — Encore une histoire d'orpheline. Le comte de Tréforest est mort, laissant pour toute fortune à sa fille Rolande, âgée de quelques années seulement, un vieux château délabré, quelques terres adjacentes et une cassette remplie de plans de machines ; car le comte était un chercheur en matière scientifique. Les parents de l'enfant se désintéressent de son sort et l'abandonnent aux soins d'une vieille domestique, la dévouée Josèphe. A la mort de celle-ci, trop tôt venue, Rolande se réfugie chez le fils de Josèphe, un garde-chasse qui habite la forêt prochaine. Elle y mène une existence des plus tristes jusqu'au jour où une opulente famille des environs la découvre et la protège. La pauvre enfant, certain jour, a failli être victime de la cupidité de la femme du

garde-chasse : le complice de cette mégère l'a précipitée dans *la Mare aux loups*, où elle aurait péri, si le docteur Maulevier ne l'eût secourue à temps. Cette circonstance amène providentiellement la découverte de vieux parents qui ouvrent leur cœur et leur maison à l'orpheline et font exécuter à son profit les machines imaginées par son père. Le succès est retentissant ; Mlle de Tréforest sera donc très riche personnellement. Rolande a pardonné à sa persécutrice, la femme du garde-chasse, et à sa vilaine nichée ; l'on devine même qu'elle leur rendra plus tard le bien pour le mal, selon le précepte du divin Maître.

9. — Pendant une promenade en bateau sur la Seine, Amaury de Bellerive a rencontré une jeune fille accompagnée par son oncle. La grâce de l'inconnue le charme à ce point qu'il crayonne en hâte sa gracieuse physionomie pour en conserver mieux le souvenir. Le lendemain, dans une partie de chasse, Amaury est blessé d'un coup de feu à la tête et perd la vue. Descendre ainsi brusquement dans la nuit perpétuelle, il y a de quoi désespérer celui que ne soutient pas la religion ; mais M. de Bellerive est bon chrétien, et il accepte la terrible épreuve sans murmurer. A quoi bon entrer dans les détails ? Si intéressants qu'ils soient, nous couperons court en disant que Dieu a réservé à Amaury une compensation à son malheur en plaçant sur sa route la douce Irène de Kerny, la jeune fille entrevue dans le bateau, jadis. Le mariage s'accomplit ; ce n'est toutefois qu'un certain temps après que l'aveugle a pu se convaincre de l'identité de personne entre sa femme et l'idéal dont il avait fixé les traits sur le papier. La scène à ce propos est vraiment touchante. *Le Nom d'une inconnue* est un joli roman de plus à l'actif de Mme de Stoltz. — *Le Petit Chien d'Élisabeth* et *la Petite Solange*, que l'on peut lire ensuite, sont deux nouvelles fortement empreintes de l'amour de Dieu.

10. — La mère ne devra pas permettre à sa fille la lecture de *Surprise du cœur ;* il y a là, en effet, des passions trop vives et trop vivement dépeintes. L'affabulation est des plus simples. Gérard de Neubourg secourt dans sa détresse profonde une jeune fille qu'il place ensuite, comme demoiselle de compagnie, chez une aimable veuve, sa cousine, Mme de Montreuil. Les deux femmes se prennent bientôt d'affection sincère. Or, il arrive que toutes deux aiment Gérard, qui, lui, ne pense qu'à Marcelle Gilbert, sa protégée. Celle-ci s'étant aperçue de l'amour de sa bienfaitrice, a le courage de repousser la demande en mariage que lui adresse Gérard. Bientôt, cependant, Mme de Montreuil pénètre le secret de son cousin et elle en meurt, non sans avoir assuré l'avenir de son héroïque petite amie et l'avoir mise en garde contre la séduction. Deux années s'écoulent, et c'est seulement alors que Marcelle se décide à devenir Mme de Neubourg. — *Autrefois !* qui vient ensuite, nous apparaît comme le journal d'une vieille dame qui raconte sa vie, vie tissée de deuils et

de joies, comme celle de tous les mortels. C'est distingué, plein de nobles sentiments assez bien exprimés. Et maintenant, que Mme la baronne Leclerc me permette une observation : sa ponctuation est négligée, parfois même si fautive qu'il faut lire deux fois certains passages avant de les bien comprendre.

11. — *Malgré eux!* est un titre quelque peu singulier; mais combien ce roman de Mlle d'Éthampes renferme d'utiles enseignements et de bons exemples, à travers un récit mouvementé ! Orpheline, comme tant d'autres héroïnes que nos lecteurs ont pu remarquer précédemment, Isabelle de Kervol est accueillie chez une tante, Mme de Villebruse, dont les filles, à l'exception de l'aînée, qui ne déguise pas sa jalousie hostile, la reçoivent avec des démonstrations affectueuses. Aimable, douce, instruite, d'une complaisance et d'un dévouement sans bornes, la nouvelle venue se fait chérir de tout le monde, sauf de sa cousine Juliette, dont les nombreux défauts éclatent plus que jamais à tous les yeux. Cependant vient une heure où Juliette, grièvement blessée, reconnaît ses torts, vaincue enfin par la générosité d'Isabelle que, guérie, elle s'efforce d'imiter. Bref, Isabelle de Kervol se montre toujours si parfaite que l'austère Donatien de Kerjean, qui l'aime depuis longtemps en silence, se déclare et obtient ce trésor incomparable. Lecture recommandée sans restriction aucune, principalement aux jeunes filles.

12. — Mme Chéron de la Bruyère, à côté de physionomies sympathiques comme celles de Léa et de Raymond Norvel, deux orphelins échoués de Pondichéry à Paris chez M. et Mme de Cesne, leurs oncle et tante, place dans son volume intitulé : *La Ferme indienne*, deux types absolument repoussants : la mère et le fils, aventuriers de première marque, qui ont jeté leur dévolu sur la succession de M. de Cesne et qui manœuvrent à cette fin avec un art consommé. Un mariage entre Léa Norvel et Georges, neveu de M. de Cesne, est même sur le point d'aboutir ; heureusement, les vilaines âmes du prétendant et de sa mère se dévoilent à temps et le projet tombe à l'eau. Grande colère de M. de Cesne, qui adopte Georges avec l'intention de déshériter celle qui a été longtemps son soleil. Le vieillard ne tarde guère à être bien puni de son erreur, qu'il reconnaît d'ailleurs à son lit de mort. Léa Norvel ne recueille qu'une partie de la fortune qui devait lui revenir en totalité ; mais elle épouse un loyal officier qui lui fera oublier les odieuses machinations d'intrigants bientôt châtiés comme ils le méritent.

13. — Ne prenez pas au pied de la lettre ce titre : *Mémoires d'un sergent de ville*. C'est bien cependant l'histoire d'un gardien de la paix à Paris, mais elle côtoie souvent celle de « gros bonnets » avec lesquels d'ordinaire un « policeman » n'a guère de rapports directs. Ce n'est pas celui-ci, au surplus, qui raconte ses mauvais tours d'enfant et ses prouesses d'homme honnête et courageux : l'auteur, Mme la vicomtesse

de Pitray, s'est substituée au sergent de ville; ce serait donc plutôt une biographie que des mémoires, si ce n'était au fond qu'un roman. A dire vrai, notre héros n'est pas banal, et s'il succombe, victime du devoir, juste au moment d'obtenir sa pension de retraite, il n'en paraîtra que plus admirable aux yeux de ceux qui croient en Dieu et qui aiment la patrie. Il me semble que ce volume mérite une place spéciale dans les bibliothèques populaires. Rien comme ces pages pleines de cœur ne saurait préserver des atteintes du scepticisme ambiant les âmes simples et droites.

14. — Signalons, à propos de son édition in-18, le charmant volume de Mme A. Genevraye : *Un Château où l'on s'amuse*. Le *Polybiblion* en a parlé déjà (t. LXVIII, p. 513). Excellente lecture pour les enfants.

15 et 16. — Nous avons reçu de la librairie Téqui deux nouveautés.... antiques. L'auteur est morte le 17 mai 1885. *Le Rameur de galères* et *Landry* sont trop connus, ainsi du reste que tous les autres romans de Mme Raoul de Navery, pour en dire autre chose que le premier en est à sa cinquième édition et l'autre à sa troisième. Les bibliothèques populaires en feront leurs délices, avec raison.

17. — Egalement *le Secret fatal, ou le Pacte des régicides*, de M. Lucien Thomin, ne date pas d'hier. Si j'ai bonne souvenance, la première édition remonte à quelque quinze années. Cet ouvrage montre excellemment combien sont scélérates les associations maçonniques et cela nous suffit pour le recommander, au même titre que les ouvrages de Mme de Navery, aux bibliothèques populaires.

18. — Nous ne reviendrons pas en détail sur *Jasmin Robba*, ce curieux ouvrage de M. H. de Noussanne ayant fait l'objet, lorsqu'il parut, il y a dix-huit mois, en grand format luxueusement illustré, d'un article assez étendu (*Polybiblion*, t. LXXI, p. 515). C'est l'aventure d'un peintre pauvre qui bénéficie brusquement d'un héritage de je ne sais plus combien de millions et qui en emploie la partie immédiatement disponible de la manière la plus extravagante. Ce qui ne l'empêche pas, en définitive, de se marier très honnêtement et d'être heureux. N'étaient quelques phrases tant soit peu dissonantes dont l'auteur a cru devoir assaisonner son *Pierrefonds dans l'histoire*, qui termine le volume, cette lecture, amusante d'ailleurs et instructive, serait tout à fait inoffensive.

19, 20. — MM. Lucien Thomin et de Noussanne seront, je crois, avec M. Jules Verne, les seuls écrivains du « sexe laid » qui trouveront une place ici. M. Jules Verne nous arrive tenant dans chaque main un livre captivant, curieux. Titres : *Mirifiques Aventures de maître Antifer* et *l'Ile à hélice*. Notre ami et collaborateur Visenot a déjà présenté à nos lecteurs ces contes dramatiques, fantastiques et même géographiques et scientifiques (Voir *Polybiblion*, t. LXXI, p. 495, et t. LXXIV, p. 496). Volontiers, d'une façon brève, j'enregistre, pour finir, l'édition in-18,

en deux volumes chacun, de ces suggestifs récits. Et tout en constatant leur intérêt à tous égards, je donnerai la préférence à *l'Ile à hélice*, que je considère comme l'un des meilleurs livres du prestigieux écrivain.

E.-C. La Grette.

SCIENCES ET ARTS

Mesures électriques. Leçons professées à l'Institut électrotechnique Montefiore, par Éric Gérard. Paris, Gauthier-Villars, 1896, in-8 de vii-457 p. — Prix : 12 fr.

Ces leçons, professées à l'Institut électrotechnique annexé à l'Université de Liège, ont pour objet les essais électriques divers qui nécessitent des mesures précises. Elles forment un ensemble distribué en trente-cinq chapitres. Les trois premiers, intitulés *Introduction*, renferment l'exposé des méthodes employées pour la discussion des expériences, de manière à fixer le degré d'approximation des résultats et les limites des erreurs relatives probables auxquelles on est exposé dans ce genre de recherches. On y trouve aussi la définition des principales mesures géométriques, mécaniques et photométriques, utiles à l'électricien, avec la description et l'usage des appareils employés. Quinze chapitres sont consacrés aux mesures électriques, étalons de mesure, commutateurs, galvanomètres, à aimant fixe ou mobile, ampèremètres, électrodynamomètres ; mesures des potentiels par les méthodes électrostatiques ou électrodynamiques, soit directes, soit indirectes ; des résistances, des capacités, des puissances ; d'une différence de phase entre un potentiel et un courant ; enfin des coefficients d'induction. — Deux chapitres traitent des mesures magnétiques, intensité d'un champ, perméabilité magnétique, hystérésis. — Dans les quinze chapitres suivants on trouve les applications des méthodes variées qui président à la détermination de la résistance d'un galvanomètre, des électrolytes et des terres ; à celle des résistibilités des conducteurs ; une étude des canalisations au point de vue de la résistance, de l'isolement, de la capacité et des coefficients d'induction ; les essais des lignes télégraphiques et des réseaux électriques ; la mesure de la force électro-motrice des piles hydro-électriques et de leur résistance intérieure ; les essais des accumulateurs, des générateurs et moteurs à courant continu ou à courants alternatifs ; et aussi des transformateurs.

Ce livre est indispensable aux électriciens ; c'est un manuel précieux, le plus complet peut-être de ceux qui ont été jusqu'ici publiés dans ce genre.

H. Courbe.

Le Vin et l'eau-de-vie de vin, par Henri de Lapparent. Paris, Gauthier-Villars, s. d., in-8 de xii-533 p. — Prix : 12 fr.

La viticulture française commence à sortir d'une crise redoutable. Le

phylloxera, les maladies cryptogamiques avaient semblé devoir l'anéantir ; aujourd'hui on est en mesure de les combattre dans la généralité des cas, et la reconstitution du vignoble, dans plusieurs départements, a permis ou permettra bientôt de retrouver et de dépasser l'ancienne production du vignoble national. Mais ce n'est pas tout de produire du vin et surtout de produire du raisin ; il faut encore pouvoir en tirer parti : la mévente qui a suivi l'abondance relative de la récolte de 1893 a fait apparaître la gravité de la question : une production encore sensiblement supérieure à la moyenne d'autrefois a amené une baisse de prix considérable, une extrême difficulté d'écouler le produit. Que sera-ce après une reconstitution générale accompagnée, cela n'est pas douteux, d'une production par hectare bien plus élevée qu'auparavant ?

Pour reconquérir le marché envahi par d'autres boissons plus ou moins factices, la qualité des produits de la viticulture est une condition des plus importantes. M. de Lapparent, convaincu qu'on a trop négligé cette face de la question, s'est proposé de mettre à la portée du public les moyens de l'étudier. Les questions économiques ont aussi une importance considérable et sont encore moins connues. Si le prix de revient dépend avant tout de celui du raisin, les frais de récolte, de vinification, de conservation, les pertes par avaries sont loin d'être négligeables : le prix de vente ne dépend pas seulement de la qualité, mais aussi des débouchés, et ceux-ci sont liés à des conditions complexes de transport et de régime fiscal. Tel est l'ensemble des questions qui font l'objet de cet ouvrage.

Tout d'abord, l'auteur nous fait connaître ce qu'est le vin, quelles qualités peut et doit y rechercher le consommateur ou le commerçant ; dans une introduction étendue, illustrée de petites cartes géographiques très intéressantes, il passe en revue les principaux territoires viticoles de la France et de l'Algérie, en énumère les cépages, en décrit les produits. Ses fonctions officielles et spécialement ses relations avec les professeurs départementaux d'agriculture lui ont permis de recueillir pour cette étude de nombreux renseignements et de compléter ou de mettre à jour ceux que donnaient les ouvrages du docteur Jules Guyot, de Jullien et d'autres. Il nous permettra cependant de lui signaler d'assez nombreuses incorrections dans les noms propres, dont quelques-unes auraient été d'autant plus faciles à éviter qu'elles n'existent pas simultanément sur la carte et dans le texte ; certaines dépassent même les limites admissibles d'une erreur typographique, comme Saint-Auroux mis pour Saint-Amour (p. 61), et la Loire transportée au milieu des montagnes du Doubs, au lieu et place de la Loue (p. 63).

Le chapitre Ier est en quelque sorte le résumé de cette revue ; il est consacré à l'influence des cépages, des climats et des sols sur la qualité ; puis nous entrons en plein dans le sujet par le chapitre II consacré à

l'étude de la composition du raisin et de l'organisation des vendanges, et surtout par le chapitre III, consacré à la vinification. Les suivants traitent des cuveries et des chais, du soin des vins, de l'étude et de la confection des eaux-de-vie. Le VIIe et dernier, qui ne remplit pas loin de cent pages, est consacré aux questions d'économie et de législation ; statistique, prix de revient, commerce, transport, législation fiscale, régime douanier.

Toutes ces questions sont traitées avec une remarquable abondance d'informations sur les procédés en usage dans les diverses parties de la France, sur les installations et les appareils les plus perfectionnés, sur les découvertes et inventions les plus récentes. Elles le sont aussi dans un esprit judicieux et sage qui, sans s'interdire de conclure quand il le faut, sait se réserver sur les questions encore douteuses. Elles ont pu recevoir des développements que ne comporterait pas un ouvrage embrassant toutes les parties de la viticulture. Tous ceux qui cultivent la vigne y trouveront beaucoup à apprendre, et il y en aura bien peu, pensons-nous, qui n'y rencontrent des indications susceptibles de recevoir chez eux une application immédiate. E. VICAIRE.

La Musique et les musiciens, par ALBERT LAVIGNAC, professeur d'harmonie au Conservatoire de Paris. Paris, Ch. Delagrave, 1895. in-16 de x-592 p., avec 94 figures et 510 exemples en musique. — Prix : 5 fr.

L'ouvrage de M. Albert Lavignac, très condensé et cependant très clair, initie le profane de façon fort intéressante à la technique musicale la plus complète. Ce n'est pas à dire pour cela qu'en le lisant, qu'en l'étudiant même avec soin, on deviendra *ipso facto* harmoniste, contrapunctiste, compositeur ou improvisateur, ce serait illusion pure, car les exercices manquent, et, sans pratique, la théorie ne donne satisfaction qu'à la curiosité. Le lecteur qui voudra se livrer aux douceurs de la science et de l'art musical devra donc se reporter aux ouvrages spéciaux que M. Lavignac indique du reste à la fin de chaque article, et surtout avoir en lui-même ce que la science ne donne pas, le génie musical, ce génie « qui est à l'art ce que l'âme est au corps, le principe immatériel qui le gouverne et le vivifie. »

Après avoir passé en revue les lois de la production du son et des vibrations, le matériel sonore, les instruments, indiqué leurs particularités et leur rôle orchestral, l'auteur expose la grammaire musicale, — harmonie, contrepoint, fugue, — puis l'esthétique musicale, c'est-à-dire les différentes formes de la composition, — sonate, symphonie, concerto, opéra, etc., — et les diverses formules adoptées par les compositeurs de tous temps et de tous pays. Enfin, dans le chapitre V et dernier, — *les Grandes Étapes de l'art musical*, — se déroule toute l'histoire de la musique, depuis les Assyriens jusqu'à nos jours. Ce cha-

pitre, très remarquable dans sa concision, contient la liste de tous ceux dont le nom se rattache par quelque côté à l'art musical, classés suivant l'époque, le pays, l'école à laquelle ils appartiennent. Malheureusement, le plan de l'auteur ne lui a permis que de résumer en quelques lignes les biographies, d'apprécier et de caractériser en peu de mots les talents divers; c'est un regret que j'exprime et en même temps un éloge.

André de B.

BELLES-LETTRES

Phonétique historique et comparée du sanscrit et du zend, par Paul Regnaud, professeur de sanscrit et de grammaire comparée à la Faculté des lettres de Lyon. Paris, Masson, 1895, in-8 de xxiv-122 p. — Prix : 5 fr.

Les travaux de linguistique du savant professeur ne se comptent bientôt plus, tant ils se multiplient. Ce nouvel ouvrage, comme ses aînés, se distingue par une science de détails merveilleuse et des théories d'une hardiesse qui semble parfois confiner au paradoxe. M. Regnaud, faisant autrement que ses devanciers et donnant le plus souvent ses hypothèses pour des résultats acquis à la science, déclare d'abord que tous se sont trompés; qu'il est là non seulement pour le dire, cela ne suffit pas à son ambition, mais pour montrer le chemin qu'ils auraient dû suivre. Il faut voir avec quelle désinvolture il parle des Bopp et des Whitney, pour ne rien dire des Bréal, qu'il donne, les deux premiers surtout, pour des « empiriques, » absolument brouillés avec toute méthode rationnelle. Sans doute, ces savants ont pu se tromper; mais M. Regnaud est-il bien sûr d'être infaillible ? S'il le croit, je le félicite : il a une foi robuste.

Il divise son travail en deux parties. Dans la première, il traite du vocalisme. Les quatre chapitres qui la composent ont pour objet les voyelles simples, longues et brèves; les diphtongues, les triphtongues et la contraction. La seconde partie renferme les théories de l'auteur sur le consonantisme : elle se subdivise en cinq chapitres où il examine successivement les explosives, les nasales, les sifflantes qu'il joint aux liquides, les semi-voyelles et ce qu'il nomme les groupes occasionnels. Deux notes relatives, l'une au caractère général des lois phonétiques et à l'analogie, l'autre à l'accentuation du vocatif et à ses effets, terminent cet ouvrage que recommande une grande abondance de renseignements curieux, bien que d'une précision parfois contestable; mais l'auteur, qui sait tant, n'a probablement pas la prétention de tout connaître ; c'est déjà beau de se croire certain de savoir mieux que les autres.

A. Roussel.

Lexique de la langue de Molière, comparée à celle des écrivains de son temps, *avec des commentaires de philologie historique et grammaticale*, par Ch.-L. Livet. Ouvrage couronné par l'Académie française. T. Ier. Paris, Imp. nationale. Welter, 1895, in-8 de 532 p. — Prix : 15 fr.

Comme le fait remarquer M. Livet en tête de l'important ouvrage dont le premier volume vient de paraître, au point de vue de la connaissance approfondie de la langue et même de l'histoire, les lexiques de nos grands écrivains ont une incontestable utilité. Cette utilité existe particulièrement pour Molière. C'est ce qu'a bien compris l'Académie en décernant un de ses prix au livre que nous annonçons, et dont l'impression aux frais de l'État a été décidée par la commission des impressions gratuites.

M. Livet, depuis près de trente ans, avait recueilli, sans but déterminé, environ deux cent cinquante mille fiches de locutions ou de mots, d'abord au hasard de ses lectures et ensuite d'après un plan arrêté. Il a dépouillé des écrivains peu lus, le P. Garasse, Mlle de Gournay, puis Quinault, Boursault, Montfleury, puis les poètes burlesques, puis enfin les grands classiques, et de cette abondante récolte sont nés les rapprochements qui, dans ce premier volume, vont de la lettre A à la fin de la lettre C. D'abord figure le mot employé par Molière, avec l'indication de la pièce, de l'acte et de la scène où il se trouve ; puis arrivent, avec leurs diverses acceptions, de nombreuses citations empruntées à différents écrivains. Ce travail, si considérable et d'un aspect tout technique, a néanmoins un réel attrait littéraire, et par tous les nombreux fragments qu'il met sous nos yeux, et par les excellents commentaires qu'ils provoquent. Au point de vue linguistique et grammatical, il a une grande importance, nous faisant mieux comprendre bien des nuances dans l'art si difficile d'écrire, dans ce qui peut contribuer à la pureté et à l'éclat du style.

Ce lexique, parfaitement commencé, doit fournir la matière de trois ou quatre volumes. Puisse un succès bien mérité engager son savant et patient auteur à tenir la promesse de nous donner un jour un *Lexique de la langue de Bossuet.* Th. de P.

Les Enfances Vivien, chanson de geste, publiée pour la première fois d'après les manuscrits de Paris, de Boulogne-sur-Mer, de Londres et de Milan, par Carl Wahlund et Hugo von Feilitzen, professeurs agrégés à l'Université d'Upsala. Édition précédée d'une thèse de doctorat servant d'introduction, par Alfred Nordfelt, docteur ès lettres. — Upsala et Paris, Émile Bouillon, 1895, in-4 de LI-298 p. — Prix : 25 fr.

Cette publication est une des plus importantes qu'on ait faites depuis longtemps sur nos anciennes chansons de gestes : il faut regretter qu'elle n'ait pas pour objet un texte plus intéressant, et que le résultat n'en soit pas décisif.

La chanson des *Enfances Vivien* est un poème peu ancien, entièrement inventé en dehors de toute tradition épique et souvent en contradiction avec les plus célèbres épopées du même cycle. Elle a pour fondement cette idée fort répandue de la société féodale, que « bon sang ne ment jamais. » Vivien, neveu de Guillaume d'Orange, acheté à l'âge de cinq ans par des marchands, de païens qui le tenaient en otage, est rebelle à l'éducation que lui donnent ses parents adoptifs, qui veulent en faire un marchand comme eux : les chevaux, les chiens, les faucons et les récits de bataille font ses délices; jamais il n'apprendra le change des deniers, le prix des fourrures ni les opérations commerciales dans les foires lointaines où on le mène. Bientôt sa valeur se révèle : un jour, à la tête de jeunes marchands que ses paroles ont enflammés et qui le reconnaissent comme chef improvisé, il tombe sur une ville païenne d'Espagne et s'empare de la citadelle. Ce lieu commun épique, qu'on peut lire encore dans *Hervis de Metz* et dans *Octavian*, est ici raconté avec un certain talent; mais la seconde partie de la chanson, le récit du secours que l'empereur Louis et tous les paladins de la geste d'Aimeri de Narbonne portent à leur jeune parent qui va succomber sous le nombre, est fastidieux et dénué de toute valeur.

Voilà plus de dix ans que Hugo de Feilitzen parcourut l'Europe, pour recueillir la copie des sept manuscrits qui nous ont conservé les *Enfances Vivien :* il s'adjoignit pour collaborateur M. Carl Wahlund, et, en 1886, le premier fascicule de l'ouvrage parut, quand une mort prématurée l'enleva à une science où il débutait d'une manière si distinguée. M. Wahlund, resté seul, n'abandonna pas la publication : il en fit pendant plusieurs années le sujet de son enseignement à l'Université d'Upsal, et y intéressa quelques-uns de ses élèves. Ce travail, longuement mûri, est maintenant heureusement terminé, et fait le plus grand honneur au savant suédois. La classification des manuscrits, opération ici particulièrement délicate et qui me semble résolue d'une manière inattaquable, aboutit à un résultat remarquable : un manuscrit, celui de Boulogne, reste isolé et constitue à lui seul une première famille : tous les autres manuscrits appartiennent à une seconde famille formée de trois sous-familles ; ces deux familles principales sont pour ainsi dire irréductibles, et, bien que M. Wahlund accorde la préférence à la seconde, il a senti combien il serait téméraire et dangereux de chercher à retrouver l'original avec ces deux sources. Mais n'aurait-il pas pu, avec certitude, reconstituer le texte qui a été la source de six manuscrits de la seconde famille; mis en regard de la version particulière de Boulogne, il aurait, je crois, satisfait les plus exigeants; au lieu de cela et par excès de prudence, M. Wahlund imprime sur quatre colonnes le manuscrit de Boulogne, et le manuscrit le plus autorisé de chacune des trois sous-familles du second groupe, avec les variantes des autres; les textes sont donnés

en édition diplomatique, sans ponctuation, les abréviations n'étant pas résolues ni les mots séparés; on aimerait à trouver quelque part un texte quel qu'il soit, mais plus lisible : en un mot, nous avons tous les éléments du travail, mais c'est à nous à reconstituer par la lecture la rédaction qui doit se rapprocher le plus de l'original, ce qui ne laisse pas que d'être laborieux. Il faut se hâter d'ajouter que les matériaux de ce travail sont fort complets et disposés avec une merveilleuse clarté.

Un des traits qui caractérisent le manuscrit de Boulogne est une différence dans la forme du couplet; au lieu d'être uniformément composé de vers de dix syllabes, là il se termine par un vers plus court, de six syllabes; dans ce cas on a toujours admis que cette forme était primitive, et par conséquent le manuscrit de Boulogne représenterait une rédaction plus ancienne que les autres manuscrits privés du petit vers final. Cette opinion est vivement combattue par M. Wahlung et l'un de ses éleves, M. Nordfelt, qui voient au contraire, dans le vers de six syllabes, une addition postérieure : aucun de leurs arguments ne m'a convaincu : la question ne sera définitivement jugée qu'après un travail d'ensemble sur la versification de toutes les chansons dont les manuscrits présentent les deux états, mais je crois des maintenant qu'on ne pourra alléguer les *Enfances Vivien* comme un exemple de vers hexasyllabique dû à un remanieur. J. C. P.

Altfranzösische Prosalegenden, aus der Hs. der Pariser Nationalbibliothek fr. 818, herausgegeben von Adolf Mussafia und Theodor Gartner. Mit Unterstützung der kais. Akademie der Wissenschaften in Wien. I. Theil. Wien und Leipzig, Braumüller, in-8 de IV-232-XXVI p.

Ces légendes d'origine grecque et probablement fort anciennes sont des Actes des apôtres apocryphes curieux à bien des titres : une version latine a été connue de bonne heure en Occident, et y eut un grand succès ; elles furent traduites en français en prose au XIIIe siecle. Cette traduction française publiée ici n'a évidemment que peu d'utilité pour étudier l'origine et le caractere de ces légendes : aussi, MM. Mussafia et Gartner ont-ils pu négliger cette question ; c'est l'importance linguistique de ce texte qui donne un grand intérêt à leur publication. La version a été écrite dans un de ces dialectes du sud-est de la France, intermédiaires entre le français et le provençal, que quelques savants allemands appellent « moyen-rhodaniens ; » les textes littéraires de cette région sont rares, aussi ce travail mérite-t-il d'être bien accueilli des philologues. Les savants éditeurs donneront sans doute dans le second volume une étude linguistique sur cette langue curieuse. Voici quelques-uns des traits les plus remarquables, qu'une premiere lecture permet de relever : on remarquera la persistance de voyelles après la tonique qui, en français, s'assourdissent ou tombent : *chosa*, *mondo*, *silenci*. La conjugaison est

très voisine de la conjugaison provençale : la troisième personne pluriel indicatif est en *ont : gemmissont*, *ploront*, *entreront ;* au subjonctif, en *ant*, *seiant*, *amesant*. L'imparfait indicatif de la première conjugaison est souvent en *ave : priave*, *entrave*, *mostrave*. Les infinitifs de la première conjugaison sont quelquefois en *ar : suscitar*, *gabar*, *mondar*, tandis que les participes restent *é* et *ez*, comme en français. Dans leurs traits généraux, la phonétique, le vocabulaire et la déclinaison sont français. J. C. P.

Les Contemporains, études et portraits littéraires, 6e série, par Jules Lemaitre, de l'Académie française. Paris, Lecène, Oudin et Cie, 1896, in-18 de xii-398 p. — Prix : 3 fr. 50.

Après plusieurs années de repos, ou plutôt d'occupations divergentes, M. Lemaître a repris la suite de ses *Contemporains*, et, le jour même de sa réception à l'Académie, on a vu paraître un volume nouveau, très mêlé, comme tous les autres. Il débute bien par une belle étude sur Louis Veuillot, dont je n'effacerais guère que les dernières pages, où s'étale et se pavane, avec ces petits airs modestes, où il y a beaucoup de vanité, un scepticisme déplaisant de caudataire de Renan. Puis une étude sur Lamartine, incontestablement moins bonne que la précédente. Enfin, une longue étude, plus amusante que sérieuse, plus brillante que profonde, sur l'*Influence récente des littératures du Nord*. Suivent toute une série de figurines, galerie de grands hommes et d'hommes beaucoup moindres, dont M. Lemaître, tout au plaisir de s'amuser et d'amuser les autres, ne précise pas suffisamment les inégalités et les différences. Il y a là beaucoup de fantaisie. Pour finir, deux discours sur la *Solidarité* et la *Tolérance*, qui sont l'un et l'autre assez médiocres. Je ne serais pas complet si je ne notais une préface fragmentaire, poignée de balles qui sonnent brillamment sur le bouclier de M. Brunetière, lequel d'ailleurs ne s'en porte pas plus mal. Quant au style, toujours le même ou à peu près, seulement un peu plus mêlé d'argot qu'autrefois. M. Lemaître est toujours amusant à lire; mais il doit commencer à grisonner : peut-être serait-il temps pour lui de devenir un peu plus sérieux, autrement ses jolies mines d'autrefois finiraient par ressembler à des grimaces. Il aspire visiblement à remplacer Renan, au moins en partie : c'est un vilain rôle. Il pourrait beaucoup mieux faire, s'il le voulait. Je crains bien qu'il ne le veuille jamais. C'est grand dommage. P. Talon.

Ames modernes, par Henry Bordeaux. Paris, Perrin, 1895, in-12 de vi-328 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est l'ouvrage d'un débutant, — et on le voit — qui aime passionnément les lettres, et qui va tout droit aux œuvres très « modernes » des écrivains les plus goûtés de la jeunesse : Ibsen, Pierre Loti, de Hérédia,

Jules Lemaître, Édouard Rod et Villiers de l'Isle-Adam. Il est à l'âge où l'on admire avec enthousiasme, à moins qu'on ne dénigre avec méchanceté; et il est de ceux qui admirent. Il érige même l'admiration en principe de critique. « L'admiration, dit-il, est la base de la critique.... L'auteur de ce livre n'a que la prétention de l'enthousiasme. » Et il admire donc le réalisme d'Ibsen, et son nuageux symbolisme, et ses révoltes à la Jean-Jacques contre le « mensonge vital » et l'hypocrisie universelle, même son désenchantement douloureux, et sa nostalgie du néant: il s'enflamme à sa fièvre, et le voilà parti à rêver à sa suite je ne sais quelle marche éternelle de l'humanité, affranchie de toute doctrine, « vers la pure lumière ! »

Dans Loti, il goûte non seulement « le trouble délicieux » où le plongent ses « communions avec la nature, » mais aussi la mélancolie presque douloureuse de trouver cette nature si monotone en ses décevantes transformations, et l'espèce d'ivresse de ses extases panthéistes; avec lui il s'abandonne à la volupté alanguie des amours que hante l'idée de la séparation et de la mort; avec lui il poursuit le rêve d'une jeunesse éternelle et le désir d'échapper à l'envahissante fin des choses.... Tandis qu'à lire *les Trophées*, il n'admire pas seulement l'éclat des couleurs et la musique des mots; mais il éprouve avec joie une forte impression de vie pleine et bien équilibrée, il se grise de cette pensée menteuse que l'antiquité païenne réalisa la parfaite harmonie de l'être et que le bonheur est dans la vie « naturelle, » libre, étrangère à toute angoisse de l'au delà, à toute l'inquiétude du monde moderne, — pourquoi ne pas dire alors que le bonheur est dans l'animalité ?

Quelque sympathie qu'ait M. Henry Bordeaux pour toutes les formes de la pensée moderne, païen avec les uns, mélancolique avec les autres, dilettante avec M. Lemaître, ou « inquiet » avec M. Édouard Rod, quoiqu'il cède trop facilement au charme que l'art donne aux idées les plus dangereuses, et qu'il prenne sans doute aussi trop au sérieux certaines préoccupations morales dont nos écrivains d'aujourd'hui aiment assez à faire parade, quoiqu'il n'y ait, je crois, dans tout son volume, pas une phrase de blâme contre des romanciers aussi amollissants que M. Loti, aussi troublants que M. Rod, ou des critiques aussi dissolvants que M. Lemaître, il apparaît évidemment que lui-même comprend et sent la nécessité et la fécondité de la foi religieuse, dont il parle à plusieurs reprises avec une réelle éloquence. Et il montre, quoique pas assez vigoureusement selon moi, ce qu'il y a d'égoïsme et de stérilité dans le dilettantisme. Défenseur convaincu de l'intellectualisme, la pensée pouvant parfaitement être un principe d'action et en quelque manière un principe même de foi, aimant, et vraiment un peu trop, la modernité, il indique bien les dangers de l'esprit d'analyse, et les insuffisances du vague idéalisme de l'heure présente. Un peu vague seulement lui-même, et flottant, et —

pour cause de jeunesse sans doute — n'ayant pas encore une pensée très personnelle, manquant de fermeté à juger l'art et à expliquer la vie. Le style, du reste, avec ses longueurs, ses redites, avec des chatoiements de couleurs qu'on aimait hier, qui seront démodés demain, est aussi d'un jeune homme encore trop dominé par ses lectures. Mais il y a de la finesse dans l'analyse, un désir de pénétrer avant dans les âmes, et une naturelle tendance à l'élévation. Ce n'est pas là le livre d'un faiseur pressé de se produire : c'est l'œuvre appliquée, et doublement intéressante, d'un jeune écrivain de talent à tendances chrétiennes, qui dans l'avenir pourrait bien être quelqu'un. GABRIEL AUDIAT.

Pierre de Nolhac et ses travaux, essai de contribution aux publications de la Société d'études italiennes, par PIERRE DE BOUCHAUD. Paris, Bouillon, 1896, in-8 de 324 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce livre est un hommage rendu, dès son vivant, à l'auteur, jeune encore, de travaux littéraires déjà très considérables. Nous avons eu le plaisir d'être souvent en rapport avec M. Pierre de Nolhac, ancien élève de l'École de Rome, directeur adjoint à l'École des hautes études et conservateur du Musée de Versailles, alors que nous habitions cette dernière ville ; nous en conserverons longtemps le souvenir. Il est difficile, en effet, de rencontrer un homme plus sympathique : extérieur simple et distingué, physionomie intelligente et modeste, expression curieuse et discrète à la fois, tout prévient en sa faveur ceux qui savent apprécier les qualités qu'ils révèlent. Le culte que M. de Bouchaud paraît avoir pour l'aimable écrivain et l'ouvrage qu'il a consacré à celui-ci lui font le plus grand honneur.

Le livre de M. de Bouchaud se compose d'une introduction, de quatre parties et d'appendices au nombre de six. — Dans son introduction, l'auteur parle d'abord de la Société d'études italiennes, dont M. Dejob est le secrétaire et l'âme. Inutile de dire qu'il partage les nobles illusions de ses membres ! Puis, il passe aux œuvres de M. de Nolhac, « ce fin lettré qui a mis dans ses livres toute son âme d'érudit, de chercheur et de curieux, » et il exprime l'espoir qu'après avoir parcouru les pages qu'il lui voue, le public appréciera, comme il le mérite, sa sympathique personnalité. — La première partie a pour objet les études de M. de Nolhac sur l'Italie. — La deuxième et la troisième ont trait aux contributions de M. de Nolhac à l'hellénisme (*le Grec à Paris sous Louis XII*) et à l'humanisme, à la littérature et à l'histoire française (*Lettres de J. du Bellay*, *Hélène de Surgères*, *la Reine Marie-Antoinette*). — Enfin, la quatrième partie parle du conservateur et de l'historien du château de Versailles. Le conservateur a déjà produit *le Musée national de Versailles ;* l'historien va nous donner une *Histoire du château de Versailles*, qui nous manque et dont les éléments sont dans ses car-

tons.— Dans les appendices nous trouvons : 1° les titres des conférences données, en 1894-1895, soit à la Sorbonne, soit au cercle Saint-Simon, par la Société d'études italiennes, et ceux des conférences pour 1895-1896; 2° l'analyse de *Pétrarque et l'Humanisme;* 3° la nomenclature de la correspondance d'Alde Manuce; 4° des extraits des *Odes barbares* de G. Carducci; 5° une énumération des contributions de M. de Nolhac à diverses publications périodiques; 6° enfin, un extrait d'un rapport de la conférence d'histoire de la philologie classique dirigée par M. de Nolhac à l'École des hautes études. — Si considérable que soit cet ensemble, il n'est encore pas complet. J. M.

Histoire de la littérature grecque, par Alfred Croiset et Maurice Croiset. T. IV. *Période attique, éloquence, histoire, philosophie,* par Alfred Croiset. Paris, Fontemoing, 1895, in-8 de 751 p.—Prix : 8 fr.

Ce quatrième volume, inutile de le dire, justifie toutes les espérances qu'avaient fait naître ses trois devanciers : même conscience dans les recherches, même exactitude dans les analyses, même sobriété lumineuse dans l'exposition. J'avoue y avoir pris personnellement un intérêt tout particulier, sans doute parce que mes travaux m'ont mis en rapport plus étroit avec les philosophes grecs qui y tiennent une place exceptionnellement étendue.

Le chapitre Ier nous fait assister au développement graduel de l'éloquence en Grèce. A signaler, dès les premières pages, des réflexions pénétrantes sur l'esprit attique et le style qu'il s'est créé, « ensemble exquis où les qualités essentielles d'une grande prose classique, netteté, force, logique, raison, se tempèrent de grâce et d'élégance : » un parallèle instructif entre l'éloquence homérique et celle du Ve ou du IVe siècle; enfin, un résumé des causes qui, spécialement à Athènes, ont investi l'art oratoire d'une si haute puissance. Nous sommes ensuite introduits à l'école des sophistes : « ce qui domine chez tous, c'est une frivolité bavarde et vaniteuse, » et pour achever le rapprochement avec leurs émules modernes, on nous rappelle que « le scepticisme sophistique donna sans contredit à l'immoralité naturelle de quelques-uns de leurs disciples une tranquillité audacieuse et cynique qui est la marque de ce temps et de cette société. » A un autre point de vue, M. Croiset les compare non moins justement à Balzac assouplissant notre style français avant de le remettre aux mains de ce grand artiste qui fut Bossuet.

Thucydide remplit à lui seul les quatre-vingt-cinq pages du chapitre II : ici l'auteur n'avait qu'à s'inspirer de la brillante notice insérée par lui en 1886, en tête de son édition de cet historien. Tout ici est de main de maître. Je passe rapidement sur le chapitre III, où sous ce titre un peu vague : *Écrivains étrangers à la rhétorique*, défilent sous nos yeux des auteurs jusqu'ici bien rarement étudiés dans une histoire littéraire : ainsi, Démo-

crite, dont il ne reste que des fragments; Philolaüs et Archytas, dont les débris prétendus ne sont certainement pas authentiques, au jugement même de M. Croiset; le médecin Hippocrate, qui écrit « avec une bonhomie que n'effleure aucun soupçon de rhétorique. » Je relève, chemin faisant, cette définition originale de l'école pythagoricienne : « Un ordre religieux de beaux esprits. »

Le chapitre IV traite de Socrate et de ses disciples. Que de leur enseignement date dans l'évolution du génie grec une ère nouvelle, j'ai garde de le contester : néanmoins, si l'on se souvient que Socrate n'a rien écrit, il y a quelque surprise à voir un lettré, un érudit, s'attacher avec la même complaisance qu'un philosophe de profession à décrire, soit la méthode, soit la métaphysique (Socrate en avait-il une ?), soit même le mysticisme et l'apostolat du sage athénien. M. Croiset ne nous devait évidemment pas ces quarante pages; mais ce n'est pas là assurément une raison suffisante pour les condamner.

J'ai hâte d'en venir au chapitre V, consacré tout entier à Platon, dont « la force créatrice a fait sortir du vieux sol hellénique un arbre nouveau dont l'ombre a couvert la Grèce et le monde. » En ce qui touche l'authenticité de ses dialogues, les conclusions de M. Croiset sont bien éloignées des miennes. Sans songer, même de loin, à rouvrir ici le débat, il me sera permis de présenter l'une ou l'autre observation. Ainsi, quand je lis (p. 374) : « Le style du *Sophiste* crie pour ainsi dire son origine platonicienne, » je dois reconnaître que de toutes les réfutations possibles c'était celle à laquelle je m'attendais le moins, de même que je ne vois pas du tout comment l'authenticité de cet ouvrage « entraîne forcément celle du *Parménide*. » Il me semble également inadmissible et de placer ce dernier dialogue (auquel M. Croiset rattache d'une façon trop étroite le *Philèbe*) dans la même période que *le Banquet* et *le Phédon*, et de considérer les écrits appelés socratiques comme composés par Platon après le *Théétète*, « dans l'intervalle de ses grandes œuvres originales, à titre d'épisodes, pour ainsi dire, et de récréations philosophiques. » D'une manière générale, je ne saurais me ranger à l'ordre chronologique que M. Croiset essaie d'assigner aux divers dialogues. En revanche, je souscris sans hésiter à des phrases telles que celles-ci : « Le système de Platon est une œuvre originale, à la fois traditionnelle et très personnelle, d'un dessin hardi, élégant et sublime. » — « Chez lui, le tableau de la nature est le poème de l'idée pure, à la fois immatérielle et vivante. » — « Personne n'a mieux senti la limite de l'inconnaissable ni ne l'a franchie avec une audace plus consciente d'elle-même et au fond plus prudente. » D'autre part, l'écrivain chez Platon est ici, comme on pouvait s'y attendre, supérieurement apprécié, soit dans l'ensemble, soit dans le détail de ses compositions. « A partir du jour où il eut achevé son premier ouvrage, une forme nouvelle de la beauté lit-

téraire fut révélée. » Et cependant, mon admiration n'irait pas jusqu'à écrire au bas de la page même la plus fameuse du *Banquet* la ligne que voici : « Il serait difficile de citer dans aucune littérature rien qui ressemble à cette douceur de sublimité » (p. 324).

Xénophon (chapitre VI) est assez bien défini : « un esprit plutôt heureusement pondéré que véritablement supérieur, » et le gouvernement de ses rêves, « un idéal politique à la fois militaire et familial. » Le chapitre VII, intitulé : *Achèvement de l'art oratoire*, est rempli en grande partie par le contraste si frappant de Lysias et d'Isocrate. Au chapitre suivant, c'est le drame patriotique dont Démosthène fut le héros, qui nous est retracé avec une vivante sympathie, en même temps que son éloquence, toute faite de logique et de passion, est soumise à une analyse des plus pénétrantes.

Sans nous arrêter au portrait que trace M. Croiset des autres orateurs athéniens du IVe siècle (chapitre IX) ou des représentants de ce qu'il appelle « l'histoire éloquente » (chapitre X), nous passons immédiatement au chapitre XI et dernier, consacré à Aristote. Le fondateur du Lycée est aussi libéralement partagé dans cette histoire de la littérature que celui de l'Académie. Les doutes de quelques critiques n'ont évidemment pas ébranlé la foi de M. Croiset dans l'authenticité de ses dialogues, « constructions dialectiques et à demi platoniciennes, image agréable et belle de son haut et ferme esprit. » Même remarque en ce qui touche *la Constitution des Athéniens*, récemment découverte sur un papyrus égyptien. Quant au métaphysicien, sa méthode, ses doctrines principales sont exposées en vingt-huit pages, qui ne dépareraient certes pas la plus savante histoire de la philosophie. Un mot résume ici très finement le génie d'Aristote : « Il s'attache au fait avec passion, mais il le pénètre d'idéal. » Seulement, pourquoi l'accuser d'avoir « laissé la porte ouverte à bien des confusions entre la science et la métaphysique, » et cela pour s'être trop attaché à l'essence des êtres ? N'y a-t-il pas quelque sévérité à ne citer la belle théorie péripatéticienne des causes finales que pour la rendre responsable d'avoir « introduit dans la science un élément d'hypothèse et d'erreur ? » M. Croiset nous paraît bien mieux inspiré lorsque, parlant de ce qu'il y a tout à la fois d'intrépidement dogmatique et de prodigieusement encyclopédique dans l'œuvre d'Aristote il dit : « Nous admirons la puissance sereine de sa pensée, et si nous ne lui demandons plus le dernier mot de toutes choses, nous sommes heureux de trouver dans son herbier, soigneusement desséchées et classées, toutes les plus belles fleurs de la Grèce antique. »

C'est par ces lignes que se termine le quatrième volume de *l'Histoire de la littérature grecque*. Puisse la publication du cinquième et dernier couronner bientôt cette méritoire entreprise, pour le plus grand honneur de notre érudition française !

C. Huit.

Kurze Geschichte der deutschen Litteratur von einem Franzosen, par Jacques Parmentier, professeur à la Faculté des lettres de Poitiers. Paris, Laisney, 1894, in-8 de vii-361 p. — Prix : 6 fr.

On s'étonnera peut-être de voir une histoire de la littérature allemande en allemand, signée d'un nom aussi évidemment français que celui de M. Parmentier. L'auteur nous explique dans sa préface qu'il a écrit ce livre pour ses élèves de la Faculté de Poitiers : il a voulu mettre à leur disposition, en un allemand facile à comprendre, le résumé de ses leçons, et les amener, en les familiarisant avec la langue, à lire les auteurs dans le texte. Il a pensé ensuite que la publication de son travail pourrait être utile à un plus grand nombre d'étudiants. Je répète ses explications en les donnant pour ce qu'elles valent. Il ne manque pas en Allemagne de résumés d'histoire littéraire qui eussent tout aussi bien pu faire l'affaire, et ce que l'on cherche le plus souvent dans ces livres, c'est une connaissance superficielle des auteurs qui vous dispense précisément de les lire. Quant à l'allemand de M. Parmentier, je lui reconnaîtrai volontiers toute sorte de qualités, en dehors d'une accessibilité particulière qui ne m'a pas frappé. Mais ce qui distinguerait encore le présent résumé de ses congénères allemands, c'est son caractère français et la suppression de mille détails sans intérêt pour nous. Je m'incline.... Toujours est-il que M. Parmentier dispose d'un allemand plein d'aisance et de naturel, sous lequel on ne sent guère la gêne de la pensée française, et, chose non moins extraordinaire, les fautes d'impression, tant celles qui sont signalées à l'errata que celles qui lui ont échappé, sont rares et insignifiantes. L'ouvrage lui-même est bien disposé, proportionné entre ses parties, et cela seul suffirait pour établir la compétence de l'auteur. Il n'est pas aride : ici une petite pièce est citée dans son entier, là tel ouvrage plus étendu, le *Nibelungenlied*, le *Parzival*, le *Reinhart Fuchs*, est condensé dans une analyse.

Ce n'est pas qu'il n'y aurait, en cherchant bien, quelques critiques à faire. L'analyse d'*Obéron* omet le principal, le voyage de noces des héros, et n'est accompagné d'aucune appréciation. Le *Faust* de Gœthe, dont M. Parmentier ne méconnaît pas d'ailleurs l'importance *(für viele ist das Buch zur modernen Bibel geworden)*, est expédié en quelques lignes. La *Pucelle d'Orléans*, de Schiller, reçoit un brevet d'immortalité pour la France qui ne peut lui être confirmé : le flirt absurde de Jeanne avec un jeune officier anglais constitue une faute d'esthétique par trop grossière. Enfin, je demande grâce pour Henri Heine : le pauvre et cher poète a-t-il bien mérité, et sans réserves, toutes les épithètes outrageantes dont il est ici accablé ? il doit y avoir d'autres imperfections qu'il serait d'ailleurs hors de propos de chercher dans une œuvre sans prétention : cette seule énumération en exagère déjà trop l'importance. La tentative hardie et insolite de M. Parmentier ne lui fait pas moins

honneur, et nous devons lui savoir gré de la satisfaction d'amour-propre qu'il nous donne par cette excursion française en plein territoire allemand. LONGCHAMP.

HISTOIRE

Correspondances du temps des Rois-Prêtres, publiées avec d'autres fragments épistolaires de la Bibliothèque nationale, par M. W. SPIEGELBERG. Paris, Impr. nationale; C. Klincksieck, 1895, in-4 de 124 p. et 8 planches de reproductions de papyrus. — Prix : 7 fr. 50.

Si c'est chose agréable pour les vaillants de voir leurs efforts encouragés, encore ne faut-il pas que cette satisfaction semble sollicitée par un trop long exposé des difficultés qu'il a fallu surmonter avant de toucher au but. L'étude bien approfondie de ces papyrus demandait, pour être complète, un labeur d'au moins trois années, l'auteur le déclare lui-même (l'examen attentif de ces pièces prouve la justesse de cette appréciation), et, dit-il, je n'ai pu consacrer que trois mois à cette rude besogne; or, n'eût-il pas été préférable de se soustraire à cette hâte de produire, car, de la sorte, on n'arrive qu'à présenter un ensemble approximatif, des interprétations grammaticales par trop osées et des affirmations ne s'appuyant sur aucune autorité?

Il est cependant fort important d'être bien persuadé qu'en égyptologie il convient d'éviter les affirmations problématiques, et suivre l'exemple des maîtres qui, si souvent, en présence d'une presque certitude, se sont montrés hésitants. Ceci étant dit pour bien juger de la science de notre jeune auteur, il faut attendre l'œuvre de tout repos qu'il annonce comme prochaine. D. D'A.

Concilium Basiliense. *Studien und Dokumente zur Geschichte der Jahre 1431-1437*. Herausgegeben von JOHANNES HALLER. Band I. Basel, Reich, 1896, in-4 de XI-480 p. — Prix : 20 fr.

M. Haller avait eu tout d'abord l'intention d'écrire l'histoire du concile de Bâle ; mais de sérieuses études préliminaires l'obligèrent de modifier son plan. Il s'aperçut bientôt que les documents inédits étaient en trop grand nombre pour qu'on pût les mettre en œuvre avant de les avoir systématisés et analysés. Dès lors, un autre travail s'imposait à un historien consciencieux : il fallait remonter jusqu'aux sources et les soumettre à une sévère critique. M. Haller n'a pas reculé devant cette besogne, et, sous les auspices de la Société historique de Bâle, il a entrepris une œuvre considérable et qui sera certainement d'une grande utilité pour la science.

Le premier volume contient cinq chapitres ou sections. L'auteur passe d'abord en revue les manuscrits qui renferment des actes relatifs au concile, et puis les récits de trois contemporains : Aeneas Sylvius, Jean

de Raguse, Jean de Ségovie. Les érudits liront ces pages avec un réel intérêt. La description des recueils de Pierre Brunet, chanoine d'Arras et notaire principal du concile, que Richelieu avait achetés pour la Sorbonne et qui se trouvent actuellement à la Bibliothèque nationale (fonds latin, 1495, 1502, 1509, 1512, 15623-15627) mérite surtout d'attirer l'attention (p. 7 et suiv.). Les quatre autres sections, — Rapports d'Ulric Stoeckel de Tegernsee, Travaux de réforme, Premier Conflit avec la curie, Négociations d'union et deuxième conflit, — se divisent chacune en deux parties, dont la première contient des introductions plus ou moins étendues, la seconde, le texte même des principaux documents.

Mentionnons spécialement *l'Histoire inachevée des négociations du concile avec les Grecs, par Jean de Raguse*, janvier 1433-mai 1435 (p. 331 et suiv., n° 4). Religieux dominicain, tour à tour professeur de théologie à Paris et représentant de son ordre à Rome, ensuite un des principaux chefs du concile, qui l'envoya en mission à Constantinople, Jean de Raguse était mieux en état que tout autre d'écrire l'histoire générale du concile, et en particulier celle de l'union projetée avec les Grecs. Malheureusement, tous ses écrits sont restés inachevés. Le fragment sur les Grecs, publié pour la première fois par M. Haller, n'en contient pas moins de précieux détails.

Si la partie, que nous appellerons technique, du livre, mérite des éloges, nous ne saurions approuver toutes les opinions de l'auteur et, en général, la tendance de son ouvrage. PIERLING.

Rome et la Franc-maçonnerie, par le R. P. CH. VAN DUERM. 2e édit. Lille, Desclée, de Brouwer, Société de Saint-Augustin, 1896, in-8 de 497 p. — Prix : 5 fr.

Le vrai titre de l'ouvrage que nous annonçons est son sous-titre : *Vicissitudes politiques du pouvoir temporel des Papes*. L'auteur ne fait guère, en effet, qu'exposer, dans un récit bien documenté et consciencieusement rédigé, les atteintes qui ont été portées depuis 1789 au pouvoir temporel des Souverains Pontifes. Il attribue ces atteintes à l'influence de la franc-maçonnerie, et nous sommes très porté à partager cette opinion, sachant le rôle actif joué par cette société secrète dans la politique contemporaine, mais nous avons cherché en vain, dans le livre du R. P. Van Duerm, des documents inédits, propres à donner à cette affirmation une plus grande évidence. Nous nous trouvons en présence d'une étude historique ordinaire, où sont réunis une foule de faits épars dans les documents contemporains. A ce titre, l'ouvrage offre un intérêt sérieux.

Certains sujets nous paraissent traités un peu brièvement. Trois pages sur un événement aussi important que le concordat de 1801, c'est peu, bien que cette célèbre convention n'entre qu'incidemment dans le cadre du récit. Puisque l'auteur donnait une seconde édition, il eût pu sans

donte utiliser la magnifique série de documents sur le concordat publiée par M. le comte Boulay de la Meurthe. Nous relèverons aussi que l'auteur est trop favorable à la politique de Metternich. Il la loue à tout propos et ne paraît pas se douter que le prince de Metternich était connu dans la diplomatie comme le plus beau menteur de ce siècle, et que la politique conservatrice de l'Autriche était trop souvent subordonnée à ses intérêts particuliers. Le protectorat si absolu qu'affectait la cour d'Autriche sur les souverainetés italiennes ne fut-il pas une des causes du mouvement révolutionnaire qui finit par emporter le pouvoir temporel ?

Nous n'avons pas besoin d'ailleurs de dire dans quel esprit excellent est écrite cette histoire. Le nom seul de l'auteur est une garantie suffisante. Il nous manquait un livre présentant le tableau complet des attaques dont le Saint-Siège a été l'objet depuis l'origine de ce siècle, et des manœuvres violentes ou perfides qui ont été tour à tour employées contre lui. Ce livre, le R. P. Van Duerm nous l'a donné. D. V.

La Russie et le Saint-Siège. *Études diplomatiques*, par le R. P. Pierling, S. J. T. I. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de xxxii-463 p. — Prix : 7 fr. 50.

« Quelle que soit la transformation survenue dans l'objectif et les limites de la politique russe, les traditions invétérées, les procédés antérieurs, les simples réminiscences n'ont jamais cessé d'exercer leur influence sur la marche des affaires et l'issue des transactions diplomatiques. » Ces quelques mots de l'introduction du P. Pierling indiquent nettement l'intérêt pratique de l'ouvrage qu'il a entrepris d'écrire sur les relations entre la Russie et la Papauté depuis le xve siècle. L'intérêt historique n'est pas moindre. L'auteur, qui est admirablement informé de tout ce qui a paru sur son sujet, a encore ajouté aux pièces imprimées une ample moisson de renseignements manuscrits qu'il est allé butiner de tous côtés, surtout dans les riches archives d'Italie. Les documents restent cependant encore incomplets et il a fallu une sage critique pour en tirer un aussi excellent parti. J'ajoute tout de suite que le P. Pierling, qui joint à sa vaste érudition un grand talent de mise en œuvre et de belles qualités de style, a fait un ouvrage qui se présente avec toutes les garanties du succès.

Quatre livres se partagent ce premier volume, qui embrasse une période de près de deux siècles (1417-1580) : I. *Les Russes et le Concile de Florence ;* II. *Ivan III et Sophie Paléologue ;* III. *Les Papes Médicis et Vasili III ;* IV. *Projets de missions pontificales à Moscou.* C'est la lutte contre l'islamisme et le besoin que l'Empire byzantin ressent du concours des chrétiens d'Occident qui a rapproché l'Église grecque de l'Église romaine ; et c'est un Grec, un moine de Saint-Démétrius, le

futur cardinal Isidore, qui, nommé exprès métropolite de Kiev par le patriarche de Constantinople, est venu représenter l'Église russe au concile de Florence. Partisan convaincu et ardent de l'union, Isidore ne sut pas la faire accepter de ses ouailles, chez qui régnaient les préjugés les plus invincibles contre les Latins. Le passage éphémère d'Isidore sur le siège de Kiev a laissé une trace durable dans l'histoire de Russie : c'est de lui que date la scission de l'Église russe en deux métropoles, Kiev et Moscou.

L'insuccès de l'union de Florence ne découragea pas les Papes ; et tout le volume nous montre chez eux la pensée constante, au xve et au xvie siècle, de ramener à l'unité les schismatiques de Moscou. Leur désir est encore favorisé par les fabuleux récits, qu'ils acceptent de confiance, d'aventuriers intéressés à tromper tout le monde et qui nourrissent leurs illusions sur les bonnes dispositions du grand kniaz de Moscou. Le Pape songe toujours à faire une grande ligue de l'Europe chrétienne contre le Croissant, et dans cette ligue il fait une place à la Moscovie. Aux préjugés de l'ignorance s'ajoutent, pour fortifier les mauvaises dispositions des Moscovites contre l'unité, la haine des Polonais catholiques avec lesquels ils sont en lutte perpétuelle ; et, de leur côté, les Polonais ferment à diverses reprises aux missions pontificales l'accès de Moscou. Est-ce à dire que toutes les tentatives restent stériles et ne portent aucun fruit ? Non. Il y a d'abord cette lueur un peu pâle de la Renaissance jetée sur Moscou par l'arrivée dans cette ville de la fille des Paléologue, Zoé (puis Sophie), l'épouse d'Ivan III, dont le mariage put être célébré en plein Vatican, grâce aux tromperies de l'envoyé du Tsar, l'Italien G.-B. della Volpe. Et puis, malgré leur barbarie, les Tsars cherchent à se rapprocher de l'Occident et à attirer chez eux des artistes que la cour romaine peut leur procurer. Enfin, dans leur lutte avec la Pologne, ils acceptent l'intervention des envoyés du Pape, et le P. Pierling a raison d'insister sur la haute portée de la trêve de cinq ans conclue entre la Pologne et la Russie sous les auspices de Clément VII : si ce fait « n'a pas pris les proportions d'un arbitrage où les deux parties se disputent les sympathies de l'arbitre, il n'en reste pas moins dans le passé comme un fait d'intervention pontificale entre deux peuples slaves, et d'une intervention réellement efficace. » E.-G. L.

Vers l'avenir, par l'abbé Naudet. Paris, Lecoffre, 1896, in-12, de x-388 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. l'abbé Naudet nous dit d'excellentes choses auxquelles nous ne saurions trop applaudir. Ses réflexions sur l'affaiblissement de la famille, sur l'éducation peu virile que l'on donne aux enfants, sur l'indifférence des catholiques pour la science, sur le manque d'activité du parti conservateur : tout cela est parfaitement juste. Nos députés se bornent à voter

au parlement, tandis que les socialistes courent la province, font des conférences, et sont sans cesse en mouvement pour agiter l'opinion. Notre parti craint trop de s'encanailler, de serrer la main rude du peuple. Il vit trop à part, trop dans les salons, et par là même il est sans action sur les masses.

Nous goûtons également beaucoup ce que dit l'auteur de l'insuffisance de la foi pour arrêter le mal qui nous ronge. Les catholiques de nos jours et de notre pays ne comprennent guère que ce qui touche au salut individuel; pour le reste ils sont tout de glace. Le christianisme intégral doit pénétrer toute la société. Il faut que les catholiques exercent une action sociale, et pour cela il faut qu'ils ne se bornent pas à donner leur argent, il faut qu'ils se donnent eux-mêmes, qu'ils se jettent dans la mêlée.

Comprenons avant tout que le peuple, plus éclairé, est devenu aussi plus exigeant, il ressent plus vivement des maux qu'il tolérait autrefois; il faut l'aider à conquérir une vie plus indépendante, plus digne, plus en rapport avec ses besoins actuels. Il faut le mettre à même d'améliorer son existence par les associations, d'étudier les remèdes qui peuvent être apportés à ses souffrances, de faire entendre ses réclamations par les pouvoirs publics. M. l'abbé Naudet cite avec beaucoup d'à-propos les congrès d'ouvriers chrétiens provoqués par M. Harmel, et qui, bien dirigés, peuvent être très propres à donner au peuple un sentiment plus juste des progrès réalisables.

Pour prévenir les catastrophes qui nous menacent, dit hardiment M. Naudet, il faut montrer au peuple que l'Église s'intéresse à lui. S'il est trop tard, si elle ne peut empêcher le mal, du moins elle se sera fait un titre pour travailler à la reconstruction future de l'ordre social.

Tout cela est excellent, tout cela est dit avec beaucoup de netteté, de vigueur et d'entrain. Nous souhaitons que beaucoup lisent ce livre et qu'il puisse secouer la torpeur de tant de catholiques.

Nous avons toutefois des réserves à faire. Rendons justice à M. Naudet : nous ne trouvons point dans son livre de ces propositions irréalisables, comme nous en avons lu dans le journal qu'il publiait autrefois à Bordeaux. Mais pourquoi, dans certains passages, ce langage dur, violent, parfois injuste, contre les classes dirigeantes? Sont-elles autre chose aujourd'hui que ce qu'il appelle lui-même l'élite de la démocratie? Cette élite, on en a besoin, il ne faudrait pas cependant la rebuter en se donnant l'air de l'attaquer. Il ne faut pas non plus exagérer les malheurs du prolétariat. L'auteur parle comme si ni les patrons ni les pouvoirs publics n'avaient rien fait depuis cinquante ans. On peut, tout en s'intéressant aux maux du peuple, lui parler raison. Dans ses maux, il y a souvent de sa faute. S'il y a 40 % d'ouvriers sans ouvrage, la cause en est bien un peu dans la désertion des campagnes et dans les agitations socialistes. On n'invente pas le travail, il faut qu'il se trouve, et il ne se

trouve que quand il y a des capitaux nombreux et de la sécurité pour leur emploi. Changer l'ordre social est un mot trop gros et qui veut trop dire. Il y a des abus, soit; mais dans son fond l'ordre social est-il si mauvais? Ne voyons-nous pas à chaque instant l'ouvrier intelligent et honnête arriver au patronat? Le simple ouvrier n'est-il pas mieux logé, vêtu et nourri qu'il y a un siècle? Ce qui s'est amélioré peut s'améliorer encore. Je voudrais qu'on mît plus souvent sous les yeux du peuple ce tableau consolant, au lieu de l'aigrir en lui parlant sans cesse de ses misères. D. V.

Saint Louis et Innocent IV. *Étude sur les rapports de la France et du Saint-Siège,* par Élie Berger. Paris, Thorin, 1893, gr. in-8 de III-427 p. — Prix : 12 fr.

On ne peut que remercier M. Berger de s'être décidé à donner à part son étude sur saint Louis et Innocent IV, dont le premier prix Gobert avait consacré, en 1888, la haute valeur, mais qui, publiée sous forme d'Introduction aux *Registres d'Innocent IV*, était forcément inaccessible à un grand nombre de personnes. M. Berger a pleinement le droit de signaler, dans sa préface, l'originalité de son travail. En se plaçant au point de vue français pour aborder le pontificat d'Innocent IV, au lieu de consacrer exclusivement son attention à la lutte entre le sacerdoce et l'Empire, il entreprenait une œuvre tout à fait nouvelle; et l'énorme quantité de pièces qu'il a été le premier à mettre au jour lui a permis de la traiter d'une façon très personnelle.

Après un rapide exposé des premières négociations qui eurent lieu, après l'avènement d'Innocent IV, entre le Pape et l'Empereur, et auxquelles saint Louis fut indirectement mêlé (chapitre Ier), l'installation du Pape à Lyon donne à M. Berger l'occasion de deux chapitres particulièrement intéressants. Dans l'un, il expose les rapports d'ordre ecclésiastique entre saint Louis et le Pape (nominations aux évêchés, droit de régale, démêlés des officiers royaux avec le clergé), et étudie les relations du Saint-Siège avec la noblesse et le haut clergé français. Il insiste particulièrement sur la situation du midi de la France, à cette époque, et les efforts d'Innocent IV pour le pacifier (dans cette seconde édition de son travail, M. Berger a pu utiliser le beau livre de M. Fournier, *le Royaume d'Arles et de Vienne*, paru depuis 1888). Le chapitre suivant est un très vivant tableau de la cour pontificale à Lyon. Quant au chapitre IV, il est consacré au concile de 1245; avec pleine raison, selon nous, M. Berger en reconnaît nettement le caractère œcuménique, et rejette sur les agissements de Frédéric II la responsabilité de l'absence d'un grand nombre de prélats.

L'acte capital du concile de Lyon avait été la déposition de l'Empereur. Celui-ci protesta naturellement avec la dernière vivacité; on en a

la preuve dans ses lettres aux nobles et aux prélats anglais, au roi de France et à ses barons. Saint Louis devait être d'autant plus porté à travailler à la réconciliation du Pape et de l'Empereur qu'il s'était croisé en 1244, et que la pacification de l'Europe importait au succès de son entreprise. Enfin la succession provençale venait de s'ouvrir par la mort de Raimond Bérenger (1245) ; il importait de la régler d'une manière favorable aux intérêts français. — Telles furent les questions qui amenèrent le roi de France à solliciter du Pape l'entrevue de Cluny, en 1245 (chapitre V). Ces entretiens restèrent secrets ; M. Berger a pu les reconstituer avec assez de vraisemblance, d'après les résultats qu'ils produisirent.

Le premier fut le mariage de Charles d'Anjou avec Béatrice, héritière de Provence ; le Pape, qui le favorisa, accorda les dispenses nécessaires, et écarta, dans une lettre fort curieuse intégralement reproduite à l'appendice, les réclamations que lui avaient adressées Henri III d'Angleterre et Richard de Cornouailles (la manière dont M. Berger présente les choses me paraît plus juste que l'opinion de M. Sternfeld, *Karl von Anjou als Graf der Provence*, d'après lequel Innocent IV, irrité de l'attitude conciliante de saint Louis vis-à-vis de l'Empereur, et inquiet de l'ambition capétienne, ne se serait décidé qu'à contre-cœur à soutenir Charles d'Anjou). Notons en passant que M. Berger nie, pour des raisons qui me semblent convaincantes, le fait d'une seconde entrevue de Cluny en 1246 (M. Ficker, qui l'avait d'abord admis, s'est rallié à l'avis de M. Berger ; cf. *Regesta Imperii*, 7605 a).

Le second résultat de l'entrevue de Cluny fut une impulsion plus active donnée aux préparatifs de la croisade, pour laquelle le concile de Lyon avait déjà accordé un vingtième des revenus ecclésiastiques, transformé bientôt, pour la France, en un décime. Le chapitre VI donne de grands détails sur la prédication de la croisade et la perception des subsides destinés à la Terre Sainte. M. Berger y discute d'une façon aussi intéressante qu'impartiale la responsabilité d'Innocent IV dans l'isolement où fut laissé le roi de France.

Avant de s'embarquer, saint Louis eut l'occasion de manifester nettement les deux faces de son caractère et de sa politique. D'une part, il témoigna hautement de son dévouement à l'Église, en se déclarant prêt, quand Frédéric II parla de marcher sur Lyon, à secourir le Pape avec une armée ; d'autre part, tout en ne s'associant pas (comme le montre avec raison M. Berger) à la ligue contre le clergé et le Saint-Siège que formèrent, en 1246, un grand nombre de barons français excités par les manifestes de Frédéric II, il n'hésita pas à adresser au Pape les remontrances les plus fermes. Je serais peut-être moins affirmatif que M. Berger sur l'authenticité du mémoire que le roi aurait fait remettre au Pape en 1247, et où il dénonçait les exactions de la cour de Rome, l'avidité

des collecteurs pontificaux, l'abus des provisions et collations de bénéfices. Sans doute il n'y a pour la révoquer en doute que des raisons de sentiment ; mais elles ont bien leur valeur, et j'ai peine à me figurer, par exemple, saint Louis déclarant tout uniment que le temporel des églises est à lui. Quoi qu'il en soit, il est par ailleurs certain que saint Louis se plaignit au Pape, précisément sur plusieurs des points visés par le mémoire. Il est difficile de discuter, avec plus de bon sens et d'équité que ne le fait M. Berger, les griefs allégués contre le Saint-Siège ; l'étude qu'il a faite des registres d'Innocent IV lui a permis d'introduire dans le débat, au lieu de déclamations vagues, un essai de statistique, et de signaler dans la conduite d'Innocent IV des variations qui prouvent que ce pape s'appliqua à tenir compte des plaintes légitimes de saint Louis. Tout le monde, croyons-nous, souscrira aux conclusions de M. Berger, sévères, en somme, pour Innocent IV, mais motivées, modérées, et faisant la part des circonstances atténuantes. Le chapitre VIII, un des plus remarquables de l'ouvrage, se termine d'ailleurs par le récit d'une affaire qui fit au contraire grand honneur à Innocent IV : son intervention en faveur des juifs.

Les derniers efforts de saint Louis, à l'entrevue de Lyon, en 1248, pour réconcilier le Pape et l'Empereur ; l'attitude de ces deux derniers durant la croisade du Roi ; le désir sincère du Pape d'aider saint Louis, contrecarré par les nécessités de la lutte contre Frédéric ; le rôle ambigu de celui-ci, s'excusant de ne pas secourir le Roi, en rejetant les torts sur le Pape, et, s'il faut en croire les historiens arabes, trahissant saint Louis auprès des Sarrasins ; tout cela occupe les chapitres IX et X. Le départ du Pape de Lyon, après la mort de Frédéric II, rendit naturellement moins étroits les rapports entre la cour pontificale et la cour de France ; ils consistent désormais surtout en négociations, assez aigres parfois, à propos d'affaires ecclésiastiques. L'absence de saint Louis, la situation moins critique du Pape, se font sentir ; les parties en présence montrent moins d'esprit de conciliation. Quant aux ouvertures d'Innocent IV offrant la Sicile à Charles d'Anjou, elles échouèrent devant l'opposition des conseillers du prince.

A propos de ces négociations, je demande la permission de faire une chicane. M. Berger parle de l'investiture du royaume de Sicile accordée à Edmond, fils de Henri III d'Angleterre ; il s'étonne ensuite qu'après la mort de Conrad, Innocent IV ait déclaré vouloir conserver à Conradin les droits qu'il pouvait avoir sur la Sicile. Il voit là une contradiction. En réalité, Albert de Parme, légat du Pape, accorde bien aux représentants d'Edmond l'investiture de la Sicile, le 6 mars 1254 ; mais cette investiture était subordonnée à la ratification pontificale. Cette ratification, le Pape l'accorda par bulle du 14 mai ; mais Albert, devant l'aveu du roi d'Angleterre déclarant qu'il ne disposait pas de ressources sé-

rieuses pour faire la conquête de la Sicile, prit sur lui de ne pas la signifier dans les formes solennelles prescrites. Sur ces entrefaites, la mort de Conrad, le 21 mai 1254, vint diminuer beaucoup le désir du Pape de trouver un souverain pour la Sicile. Ne se regardant pas comme engagé, il traita avec Manfred et admit éventuellement les droits de Conradin (Cf., sur ces points, Rodenberg, *Innocenz IV und das Königreich Sizilien*, et Potthast, 15784, 18603, 19037-8). La politique d'Innocent IV, avec ses brusques variations, était du moins conforme à la lettre de ses engagements.

Cette observation n'a pas d'autre objet que de témoigner du soin avec lequel j'ai lu (ou plutôt relu sous sa forme actuelle) ce livre, qui est assurément l'un des plus remarquables que l'érudition française ait produits dans ces dernières années. É. Jordan.

Devant le siècle, par le vicomte Melchior de Vogüé. Paris, Colin et Cie, 1896, in-16 de 343 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. le vicomte de Vogüé se plaît à donner aux recueils de ses excellents articles des titres parfois singuliers. Cette fois l'intitulé de son volume est assez explicable. C'est le *Panorama de l'histoire du siècle* qui lui fournit une sorte d'introduction pleine des plus hautes pensées, et ce sont divers personnages de ce siècle qui deviennent les sujets des plus intéressantes études. A l'exception de souvenirs personnels bien émouvants et d'une expression bien vraie, qui remontent à la date sinistre de 1870, ce sont des ouvrages de genres divers dans lesquels M. de Vogüé trouve le motif de pages d'une beauté si originale. La biographie s'efface et laisse une place entière à l'auteur, qui partout se montre lui, avec sa promptitude d'impression, avec l'inattendu des observations les plus profondes, les plus justes, avec l'éclat d'un style qu'il a bien en propre. Quant aux noms qui provoquent ces vivantes et brillantes études, ils sont trop nombreux pour que je les cite tous. Un curieux volume de M. Pingaud a inspiré la notice sur d'Antraigues, l'actif agent secret de l'émigration. M. de Vogüé nous transporte en plein Directoire avec les mémoires de La Revellière-Lépeaux. Les souvenirs de Chaptal le conduisent à Napoléon et à son époque. Notons dans cet article (p. 100) un magnifique éloge des sœurs hospitalières, apologie d'autant plus importante qu'elle est empruntée à Chaptal lui-même, franc-maçon et libre penseur. Nous rencontrons ensuite un émouvant chapitre sur le maréchal Ney et nous en lisons un autre un peu plus loin sur notre dernier maréchal, Canrobert. N'oublions pas les *Deux Bronzes*. Le premier bronze est celui dans lequel a été personnifiée la Germania, colossale statue triomphale que les Allemands ont élevée à l'horizon du Palatinat. M. de Vogüé rentrait en France sinistrement impressionné par cette menaçante apparition. Découragé, il se disait que nous n'avions rien à lui

opposer, quand il se trouva en face de la Jeanne d'Arc de Dubois. Elle était comme l'image nationale à opposer à la terrible Germania. Pages splendides, qu'il faut lire et relire. Que d'autres pages auxquelles je voudrais m'arrêter : Pasteur, Taine, Émile Montégut! et que de pensées j'aimerais à citer! Je veux du moins rapporter celle-ci, c'est comme une lueur dans la teinte un peu pessimiste de l'auteur : « L'histoire ne trompe pas les justes espérances, elle trompe les calculs, elle fait son œuvre logique par des moyens dont les logiciens humains ne s'étaient pas avisés. »

TH. DE P.

Les Trois Girondines, Mme Roland, Charlotte Corday, Mme Bouquey, et les Girondins, étude de critique historique par ARMAND DUCOS. Paris, Chevalier-Marescq, 1895, in-8 de 330 p., illustré des reproductions héliographiques de quatorze portraits, dont deux inédits, de six vues de lieux historiques et de la maquette d'un monument. — Prix : 3 fr.

Ainsi que son auteur prend soin de nous l'apprendre, « la première idée de cet ouvrage est venue de l'examen du projet de monument des Girondins, qui fut exposé au musée de Bordeaux en novembre 1893, après l'adoption par la municipalité de la maquette de M. A.-J. Dumilatre, statuaire, et des devis de M. Rich, architecte. » Une conférence publique, faite par M. A. Ducos dans le grand amphithéâtre de l'Athénée, le 29 du même mois, lui a servi de base. Petit-neveu de Ducos et de Boyer-Fonfrède, deux des victimes du 31 octobre, M. Armand Ducos a été élevé dans le culte des Girondins. La vérité lui a paru « singulièrement obscurcie » à leur égard, et il s'est donné la tâche de la « faire reluire. » A-t-il réussi dans une entreprise qui n'est pas tout à fait désintéressée? Nous ne pourrions l'affirmer : tout a été dit et écrit au sujet de personnages que leur malheur n'a pas suffi à rendre complètement sympathiques aux esprits non prévenus. On ne peut, malgré soi, oublier qu'ils avaient presque tous pris part aux plus monstrueux des premiers excès de la Révolution. Des trois héroïnes du parti, la moins connue, Mme Bouquey, est certainement celle qui retiendra surtout le lecteur. Son entier dévouement à une cause perdue, son dévouement jusqu'à la mort, est resté pur : il n'a été gâté ni par un orgueil implacable, comme chez Mme Roland, ni par le fanatisme sanguinaire, comme chez Charlotte Corday.

Les héliogravures qui accompagnent l'ouvrage de M. A. Ducos sont très joliment exécutées, et les documents inédits qu'on y trouve offrent le plus grand intérêt.

J. M.

La Vie privée d'autrefois, par ALFRED FRANKLIN. — *L'Enfant. Les Magasins de nouveautés.* Paris, Plon et Nourrit, 1896, 2 vol. in-16 de 310 et 329 p. — Prix du vol. : 3 fr. 50.

M. Franklin a publié, l'année dernière (Voir *Polybiblion*, t. LXXIV,

p. 69), un volume portant aussi pour titre : *L'Enfant*, mais il s'y est laissé entraîner à tant de détails accessoires, que ce volume n'ayant pu contenir ses nombreuses recherches, il vient de leur ouvrir un nouveau tome. Nous nous y trouvons derechef en face des nourrices et des berceaux, et ce n'est guère qu'à la centième page qu'enfin l'enfant est sevré. Il y a du reste une foule de particularités curieuses et, il faut l'avouer aussi, des longueurs inutiles dans cette première partie. M. Franklin nous donne ensuite bien des renseignements sur l'éducation première : il croit qu'alors elle était meilleure qu'aujourd'hui ; l'histoire de Bayard lui fournit de jolies pages sur l'enfance d'un damoiseau ; puis il nous montre en quel honneur était le fouet. On ne craignait pas de l'appliquer à d'illustres patients. Louis XIII le reçut quinze jours après avoir prononcé un discours au Parlement. « J'aimerois mieux, disait-il, qu'on ne me fist point tant de révérences et tant d'honneurs, et qu'on ne me fist point fouetter. » Beaucoup de choses amusantes sur l'enfance des petits princes, leur vie en famille. Après nous avoir entretenus des punitions, M. Franklin nous parle des divertissements, des jeux des enfants. Il aurait pu nous dire là un mot de l'invention des instituteurs de Gaston d'Orléans, le frère de Louis XIV. Comme il était fort rebelle à l'étude du latin, ses maîtres imaginèrent d'imposer des noms militaires à toutes les règles de la syntaxe. La particule *on* était un régiment ; le *que retranché*, une citadelle ; le *nom*, une brigade ; le *verbe*, une division. Le capitaine *volo* commandait tous les verbes anormaux, etc.

A ce volume, M. Franklin en joint un autre, intitulé comme deux tomes précédents, *les Magasins de nouveautés*. L'immense bazar du *Bon Marché* ne pourrait certes contenir tout ce que M. Franklin place sous ce titre — devenu peut-être trop élastique. — Il fait entrer dans ses *Magasins de nouveautés* les teinturiers du XIIIe siècle, les hérauts d'armes, les chapeliers, les tapisseries des Gobelins, etc. Je ne veux pas dire que beaucoup de ces détails ne sont pas intéressants. Mais on peut trouver qu'ils sont placés sous une étiquette peu exacte. Ils sont d'ailleurs souvent instructifs et amusants, quand ils ne s'encombrent pas de longueurs, preuves d'ailleurs de la patiente érudition de l'auteur. TH. DE P.

Histoire de la Révolution en Auvergne, par JEAN-BAPTISTE SERRES. Paris, Vic et Amat, 1895, 3 vol. in-12 de XV-211, 231 et 177 p. — Prix : 7 fr.

Pour M. J.-B. Serres, « la Révolution, c'est la destruction.... L'Église, c'est l'armée de Dieu; la Révolution, c'est l'armée de Satan. » C'est dire dans quel esprit est écrit cet essai d'une histoire générale de la Révolution en Auvergne. Il comprend actuellement trois volumes, intitulés : *Les Préliminaires de la Révolution ; le Nouveau Régime ; Exterminа-*

tion de la noblesse. Deux autres sont annoncés, qui traiteront de la destruction des deux clergés, séculier et régulier.

Le premier fascicule présente une description un peu flattée de l'ancien régime en Auvergne et une analyse des procès-verbaux de l'assemblée provinciale de 1787, ainsi que des assemblées bailliagères pour les élections aux États généraux. Le second se compose d'un récit des années 1789-1791, où le tableau des troubles populaires est sans cesse traversé par les détails sur le rôle des députés du pays à la Constituante. Le troisième, devançant l'ordre chronologique, énumère les victimes que la Terreur fit parmi les familles nobles de la province.

M. Serres procède volontiers par séries de citations. Il fait de fréquents emprunts à la *Révolution*, de Taine, au *Tribunal révolutionnaire*, de M. Wallon, aux *Mémoires* de Malouet et de Montlosier, même à des travaux récemment publiés en Auvergne et dont il blâme cependant l'esprit favorable à la Révolution. Connaît-il entièrement la série des études si consciencieuses et si solides de M. Francisque Mège ? On en douterait, à le voir traiter de brochure l'important volume de cet écrivain sur *les Bataillons de volontaires*, et omettre de citer l'étude du même sur la *Formation du département du Puy-de-Dôme*. Sur les Noailles, possesseurs de châteaux en Haute-Auvergne, — ce qui lui fait rattacher artificiellement à son sujet le récit de leurs infortunes — il ne paraît pas avoir consulté l'ouvrage anonyme, bien connu et plein de curieux détails, sur Mme de Montagu. En résumé, ce livre encore incomplet, difficile à juger dans son ensemble, dont les tendances sont très caractérisées, dont le plan général échappe, est d'une lecture facile, mais ne paraît pas avoir épuisé les sources, même imprimées. L. P.

Geschichte des deutschen Volkes, von Johannes Janssen, fortgesetzt von L. Pastor. T. VIII. Freiburg im Breisgau, Herder, 1894, in-8 de LVI-720 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le huitième volume de la continuation par L. Pastor du grand ouvrage de Janssen est consacré à l'état économique, social, religieux, moral, du peuple allemand à la veille de la guerre de Trente ans : c'est le quatrième livre, subdivisé en trois parties, du tableau que Janssen lui-même avait commencé avec son sixième volume par l'état de l'art, de la littérature et de l'enseignement. Ce quatrième livre ne se sent en rien du changement d'auteur. Dès la première partie, commerce, capitalisme, usure des chrétiens et des juifs, monnaie, mines, industrie et corporations, paysans, il offre un intérêt d'actualité pour l'intelligence de bon nombre de questions contemporaines. Les lois sur la chasse dans plusieurs pays allemands, moins intéressantes pour nous, n'en sont pas moins instructives : on y retrouve le caractère aristocratique de la Réforme, elles s'inspirent des idées de Mélanchthon et de Luther en faveur du despotisme

seigneurial contre la vieille démocratie des siècles catholiques. L'homme du commun, mourant de faim, voit à portée de ses mains le fauve soigné, nourri, protégé. La seconde partie nous présente la vie des cours, « où sont réunis tous les vices, » celle de la noblesse, « luxe et prodigalité, » celle des bourgeois et des paysans, qui ne paraît pas plus exemplaire. La situation religieuse, telle que la dépeint la troisième partie, ne semble pas moins triste : les plaintes de Luther sur l'immoralité universelle en sont une preuve. De longs détails sur la sorcellerie terminent le volume : encore une actualité pour notre société moderne, où tant de têtes faibles ont trouvé dans les pratiques ténébreuses de l'occultisme une cause nouvelle de détraquement. Il est bon de relever là encore le contraste entre les théologiens protestants, qui regardent les médecins juifs comme des « instruments de Satan » (p. 651) et les catholiques, notamment le jésuite Spée, qui, sans favoriser la sorcellerie, prennent la défense des sorciers contre la superstition populaire.

Après ce long tableau des maux causés à l'Allemagne par la Réforme, nous souhaitons de voir promptement M. Pastor reprendre, là où Janssen l'a laissé, le récit du conflit entre le catholicisme et le protestantisme sur le terrain politique : peut-être les princes catholiques de cette époque n'y gagneront-ils pas, mais les dynasties protestantes y perdront davantage : pour un catholique et un Français, le spectacle n'est pas sans charme.

BERNON.

La Chambre des représentants en 1894-1895. *Biographies des 152 députés de la Chambre belge*, par A. HENRY et F. LIVRAUW, précédées d'une *Étude sur le mouvement de la vie parlementaire en Belgique depuis 1830 jusqu'à nos jours*, par A. DE RIDDER, et suivies d'une *Notice sur le Palais de la Nation*. Bruxelles, Société belge de librairie, 1896, gr. in-8 de 468 p., avec 157 portraits, un plan de la Chambre et plusieurs vues du Parlement. — Prix : 5 fr.

Ce volume est à la fois un annuaire et une histoire parlementaire et législative de la Belgique depuis 1830.

La partie historique, qui occupe la moitié de l'ouvrage, a le grand mérite de préciser les événements parlementaires et d'indiquer très exactement comment les questions se sont posées. C'est là un point que les historiens négligent trop souvent : préoccupés à juste titre de raconter et d'apprécier les faits politiques au point de vue des tendances générales dont ils sont l'effet et des résultats qu'ils produisent, ils nous laissent trop souvent oublier ou ignorer les questions précises sur lesquelles les votes importants sont intervenus. Il en résulte un certain vague dans les esprits, et dans les polémiques courantes de la politique, à une époque aussi compliquée que la nôtre, la précision est indispensable. Cette précision se trouve dans l'ouvrage que nous analysons. Que de leçons aussi pour les Français dans cette histoire de la Belgique ! Les progrès sont

presque facilement réalisés, les crises heureusement dénouées. C'est presque une révolution légale et pacifique que cette grande réforme constitutionnelle de 1894 qui introduisit en Belgique le suffrage universel dans des conditions autrement sages et rationnelles que ne le fit en France l'assemblée de 1848.

Si les Belges ont fait mieux que nous et ont évité les malheurs que nous avons subis et dont nous ne pouvons encore apercevoir la fin, c'est qu'ils l'ont mérité. Ils ont su maintenir le trône, sauvegarde suprême de l'État, au-dessus de leurs disputes de parti, et ils ont su se grouper en grande majorité autour des hommes admirables qui ont eu l'énergie de constituer et de faire vivre leur grand parti catholique. C'est avec mélancolie que, feuilletant la biographie des cent cinquante-deux membres de la Chambre des représentants, je lisais au-dessous de la grande majorité des noms cette mention : « représentant catholique pour l'arrondissement de.... » et que j'examinais les photographies qui sont jointes aux notices. Je ne pouvais m'empêcher de comparer ces physionomies de braves gens avec celles que nous sommes accoutumés de voir dans nos Chambres françaises. Et la comparaison n'était pas flatteuse pour nous. Voilà un peuple qui a vaincu la franc-maçonnerie : elle n'est donc pas invincible.

EUGÈNE GODEFROY.

Il Comune Teramano nella sua vita intima e pubblica dai più antichi tempi ai moderni, da FRANCESCO SAVINI. Racconto e studî seguiti da documenti e da tavole. Roma, Forzani, 1895, in-8 de xx-612 p.

Les origines de la ville de Teramano sont des plus obscures. Les sources manquent presque absolument : jusqu'au ve siècle de notre ère, il n'y a que quelques inscriptions ; pour la période barbare (du ve au viiie) et la période comtale (du viiie au xie), quelques chartes et lettres de Grégoire VII, conservant quelques noms de magistratures. De cette obscurité M. Savini n'a rien pu tirer, sauf les transformations onomastiques de Interamnia en Aprutium, puis Teramano, et la constatation de la domination grecque jusqu'au milieu du viiie siècle. Un document de 1108 a quelque importance, car il montre la division de la population en plusieurs classes : clergé, noblesse, bourgeoisie, serfs de la glèbe et *partitores*. M. Savini établit aussi que Teramano n'a jamais été une commune proprement dite : elle passa de la domination du comte à celle de l'évêque, puis de celle-ci à la souveraineté directe du roi de Naples depuis le milieu du xiiie siècle. Elle obtint de l'évêque, par la force probablement, une certaine autonomie : en 1165 (confirm. en 1173) la liberté réelle et personnelle des citoyens ; en 1207, la juridiction criminelle, et la présence d'un podestat étranger choisi par un *mediator* nommé par les citoyens et l'évêque ; en 1229, renonciation de l'évêque et de l'Église à tout droit

sur l'hérédité et la propriété des citoyens. C'est en somme un état mixte entre les formes communales de la haute Italie et les villes non libres du Midi. La question de l'origine, du progrès et de la décadence de ces institutions est la seule intéressante que présente l'histoire de la ville de Teramano. Totalement et toujours dénuée d'importance, éloignée de la mer et des grandes voies de communication, ce qui y supprimait tout commerce, trop voisine des territoires napolitains, elle fut en effet absorbée par « le Royaume. » Au xve siècle, les comtes de San Flaviano essayèrent d'y lutter contre le pouvoir royal, mais en 1507 Ferdinand le Catholique lui garantit sa tranquillité. Dès lors la nuit recommence sur cette histoire. La vie communale s'y prolonge dans d'interminables luttes entre patriciens et peuple jusqu'en 1770; elle subit le contre-coup de la Révolution; à l'époque moderne, aucun fait important.

On estimera donc pour ce mince sujet le volume de M. Savini bien gros. Il l'a grossi de digressions et de comparaisons avec les autres phénomènes d'institutions existant en Italie. C'est fâcheux, car s'il connaît bien les archives de son pays, il ignore profondément les récents travaux sur les municipes romains, les échevins, l'origine des communes italiennes, les origines du consulat. Le ton perpétuel de panégyrique adopté par M. Savini est insupportable. Le volume se termine par une collection de trente-six documents qui donnent les faits principaux de cette histoire minutieusement écrite. L.-G. Pélissier.

Histoire de la Russie, depuis la mort de Paul Ier jusqu'à l'avènement de Nicolas II (1801-1894), par Gaston Créhange. 2e édition. Paris, Alcan, 1896, in-12 de 338 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cette seconde édition contient un chapitre de plus que la première. En outre, l'auteur donne, à la fin de son livre, une courte bibliographie.

Le nouveau chapitre est consacré au règne d'Alexandre III. De grands et nombreux événements y sont résumés en quelques pages, de manière à donner une idée suffisante, sinon complète, de la transformation intérieure de la Russie et de sa politique étrangère pendant toute cette période. On peut n'être pas toujours du même avis que l'auteur, mais il convient de lui rendre cette justice qu'il ne se laisse pas entraîner par le courant actuel de sympathies franco-russes, et qu'il est soucieux de l'impartialité. Parfois c'est même la rigueur qui prédomine. Ainsi, abordant la question des juifs, M. Créhange déplore le misérable état dans lequel se trouvent les enfants d'Israël sous le sceptre des Tsars; mais ne faudrait-il pas ajouter que les conditions économiques du pays et le caractère même des Russes rendent la solution de ce problème bien plus difficile que partout ailleurs? On lira avec un intérêt spécial les deux derniers paragraphes sur l'expansion russe en Asie et la politique en Europe. — Quant à la bibliographie, nous aurions voulu y voir plus de

livres russes. Sur les questions de servage et de finances, par exemple, il y a d'excellents travaux qui méritent d'être cités. L'histoire de Pologne est aussi en progrès depuis Joachim Lelewel. P. S. P.

Histoire des Roumains de la Dacie Trajane, par A.-D. Xénopol, professeur à l'Université de Jassy, avec une préface de M. Rambaud, professeur à la Faculté des lettres de Paris. Paris, Leroux, 1896, 2 vol. gr. in-8 de xxxvi-486 et 612 p. — Prix : 25 fr.

En traduisant en français son histoire écrite en roumain, M. Xénopol l'a en même temps réduite de six à deux volumes; mais, même sous cette forme relativement abrégée, cette œuvre est encore ce qui a été publié de plus considérable, j'ajouterai de plus scientifique, sur l'histoire de Roumanie. La qualité que je mets au-dessus de toutes les autres chez M. Xénopol, c'est son impartialité ; celui qui écrit l'histoire de son pays a peine à se défendre contre un sentiment trop naturel qui porte à embellir ce qui est bien, à gazer, à supprimer ou à défigurer ce qui est mal; la vérité est sacrifiée à l'amour de la patrie. On excuse ces écrivains, mais on cesse de les prendre au sérieux. M. Xénopol a eu le courage de tout dire, et ses jugements y gagnent de pouvoir être acceptés avec confiance par le lecteur, qui sait qu'on ne cherche pas à le tromper.

Le livre est divisé en quatre parties : la formation de la nationalité roumaine, des origines à la fin du XIIIe siècle ; la période où cette nationalité est en lutte avec les influences slaves (jusqu'en 1633); puis la domination des Grecs (1633-1822), et enfin les temps modernes jusqu'à l'union des principautés en 1868.

M. Xénopol s'est inspiré des procédés de V. Duruy en plaçant au début ou à la fin de ses chapitres des tableaux où, dans une synthèse substantielle, il présente l'ensemble des faits qui constituent la charpente de son histoire; ces récapitulations successives étaient nécessaires, car il ne s'agit pas ici d'une série unique de faits : les Roumains de Valachie ont un développement parallèle à celui des Moldaves; la Transylvanie est aussi un pays roumain, mais dont les destinées sont distinctes; enfin il y a les Valaques du Sud, établis dans le massif du Pinde. Sans une méthode rigoureuse, on tomberait dans une confusion inextricable ou dans des généralisations peu conformes à la vérité.

Un problème intéressant est celui des origines latines du peuple roumain ; les conclusions de l'auteur, assises sur les sources historiques et épigraphiques, le résolvent d'une façon très satisfaisante.

Un des côtés originaux du travail est dû aux connaissances philologiques très étendues qui ont permis à M. Xénopol de tirer de la constitution même de la langue roumaine des inductions historiques fort intéressantes. Nous voyons par exemple qu'en roumain les termes primitifs de la langue religieuse sont latins *(altar, cruce, lege, sinta scrip-*

tura); l'auteur en déduit que l'évangélisation première est venue des pays de langue latine ; puis s'établit, au VIIIe siècle, l'influence slave, qui laisse sa trace dans le vocabulaire ecclésiastique; *tamaë*, encens ; *staretz*, supérieur ; *mucenic*, martyr; *spovedanie*, confession ; enfin l'organisation définitive est donnée par les Grecs, dont la terminologie fournit les mots *patriarh*, *mitropolit*, *egumen*, *proestos*, *calugar*, etc. Cette méthode est employée, avec le même succès, à des recherches relatives au développement économique, politique et social; elle mène à des conclusions toujours ingénieuses, le plus souvent indiscutables.

L'idée qui traverse l'ouvrage est celle de la persévérance des Roumains dans leur marche vers l'unité nationale ; la barbarie des Goths et des Avars, les efforts des premiers Slaves ne font qu'arrêter un mouvement qui reprend dès que les circonstances le permettent. Viennent les Turcs, brutaux et corrompus, les Grecs, avides et corrupteurs, les Hongrois, froidement tyranniques, les Polonais, envieux et perfides, les Russes, protecteurs despotiques, qui, par leurs façons égoïstes et policières, deviennent les plus odieux des libérateurs. Au milieu de tant d'écueils, la barque tournoie, mais, manœuvrée avec énergie, elle échappe aux dangers toujours renaissants, pour arriver enfin aux flots calmes dans lesquels elle navigue paisiblement depuis l'émancipation de la Roumanie.

M. Rambaud a écrit pour ce bel ouvrage une préface qui en est un excellent résumé, et qui recommande au public français une œuvre doublement digne d'intérêt, puisqu'elle est celle d'un ardent patriote et d'un historien éminent.

P. Pisani.

Les Musulmanes contemporaines, par Alihé Hanoum, trad. de Nazimé-Roukie. Paris, Lemerre, 1894, in-18 de XII-204 p. — Prix : 3 fr. 50.

Alihé Hanoum est une grande dame de Constantinople, fille d'un ancien ministre, Djevdet Pacha. Elle a voulu initier les Européens à la civilisation ottomane. « Ce n'est, dit-elle dans la préface, ni en parcourant les rues et les marchés d'une ville, ni en visitant ce qu'il y a de remarquable en celle-ci, qu'on peut se faire une idée des tendances et des coutumes de ses habitants. Pour bien pénétrer l'esprit d'une nation, il faudrait connaître de près les éléments qui la personnifient : les hommes et les femmes. » Les Européens qui vivent en Orient peuvent évidemment connaître les hommes, mais n'ayant pas d'accès dans les harems, ils n'ont sur les grandes dames de la société turque que des données fort vagues. C'est pour permettre aux Européens d'apprécier les vraies coutumes orientales et de ne plus trop gémir sur la malheureuse condition de ses compatriotes, qu'Alihé Hanoum a publié ce livre. La femme turque est si peu l'esclave de son mari, au dire de l'auteur, que celui-ci ne peut l'obliger à le suivre dans des contrées éloignées; et elle conserve toute sa vie la libre disposition de ses biens personnels.

Quant aux photographies de belles Ottomanes en costume national qui se vendent dans les bazars de Smyrne ou de Péra, elles sont de pure fantaisie. Les photographes font poser devant leurs appareils des actrices juives qu'ils affublent d'étoffes albanaises et coiffent du *kefié* arabe. Parisiens qui explorez les rives du Bosphore, soyez méfiants, et emportez dans votre valise les *Musulmanes contemporaines*, si vous ne voulez pas être dupés comme un simple *cockney* londonien.

ROGER LAMBELIN.

The Carolina Pirates and colonial Commerce, *1670-1740*, by SHIRLEY CARTER HUGHSON. (Johns Hopkins University studies.) Baltimore, the John Hopkins Press, 1894, in-8 de 134 p. — Prix : 5 fr.

The Constitutional Beginnings of North Carolina (*1663-1729*), by JOHN SPENCER BASSETT. (Même collection.) Baltimore, the John Hopkins Press, 1894, in-8 de 73 p. — Prix : 2 fr. 50.

Government of the colony of South Carolina, by EDSON L. WHITNEY. (Même collection.) Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1895, in-8 de 121 p. — Prix : 3 fr. 75.

Un des faits encore les moins connus, parmi les épisodes les plus curieux de l'histoire d'Amérique, est l'apparition, le développement et la disparition de la flibuste au cours du XVIIe et du XVIIIe siècle. Sur la flibuste se greffe la piraterie, qui parfois se confond avec elle, comme en ont la preuve les lecteurs des ouvrages classiques sur le sujet d'Œxmelin et d'Archenholz. De temps à autre, un document nouveau fournit quelques précieux renseignements sur un point de cette histoire ; mais personne n'a encore entrepris d'étudier ce sujet d'une façon vraiment scientifique. Voici que, d'Amérique, nous arrive une invitation pressante à le faire sous la forme d'une monographie consacrée à l'examen critique d'un épisode de cette histoire, aux pirates de la Caroline.

Le remarquable travail de M. Shirley Carter Hughson, composé d'après les documents originaux, écrit d'une plume extrêmement alerte, montre comment, entre 1660 et 1740, sur les côtes des deux Carolines, les pirates sont arrivés, comment ils ont été considérés par les colons et par les autorités anglaises, leur influence sur la vie et le commerce de ces pays du Nouveau-Monde, enfin leur extermination. L'auteur distingue deux périodes, séparées par une trentaine d'années de calme, dans l'histoire de la piraterie sur le littoral de la Caroline ; lors de la fondation de la colonie, entre 1660 et 1670, puis entre 1713 et 1719, immédiatement avant l'époque où le pouvoir royal administre les affaires coloniales, les pirates se sont surtout montrés sur les côtes de ces pays, dont les habitants ont dû parfois lutter en même temps avec énergie contre les Indiens. M. Shirley Carter Hughson, qui se sert fort habilement de la géographie pour expliquer l'histoire, a raconté avec un réel talent d'écrivain les faits d'armes de pirates tels que Thatch,

Stede Bonnet et Worley, et les vigoureux efforts, couronnés de succès, faits par les colons pour réprimer leurs brigandages et se débarrasser de ces forbans. Il a aussi montré la singulière façon dont certains fonctionnaires comprenaient leurs devoirs, cet Eden, par exemple, qui était de connivence, de complicité avec Thatch. Bon livre, au total, qui prête fort peu le flanc à la critique (on y regrette parfois l'absence de quelques références ; on y trouve écrit, p. 9, Laudonière et non Laudonnière), qui est excellent, et vraiment fait de main d'ouvrier.

— La lecture de deux autres ouvrages récemment publiés sur la Caroline éclairera d'une vive lumière certains points du travail de M. Shirley Carter Hughson. Le premier a trait aux origines constitutionnelles de la Caroline du Nord, et étudie avec le plus grand soin la forme générale de son gouvernement entre 1663 et 1729. Pourvue d'un appareil critique irréprochable, accompagnée de précieuses indications bibliographiques, l'étude de M. John Spencer Bassett débute par indiquer dans le comté d'Albemarle l'origine de la Caroline du Nord ; puis elle y suit le développement de la liberté civile jusqu'au moment où le pays devient un État, non sans tenir compte de faits économiques et sociaux très importants. Elle montre comment l'organisation seigneuriale telle qu'elle existait en Angleterre jusqu'aux jours de la réforme moderne a servi de prototype à celle de la Caroline du Nord, et qu'étudier la constitution du comté palatin anglais de Durham, c'est en réalité étudier celle de la contrée américaine. L'examen de la théorie du gouvernement des huit grands propriétaires constitués par Charles II, telle que Shaftesbury l'a inspirée à Locke, puis de la pratique même de ce gouvernement, voilà l'objet des deux derniers chapitres de l'intéressante monographie composée par M. John Spencer Bassett.

— Beaucoup plus étendue dans le temps est l'étude de M. Edson L. Whitney sur le gouvernement de la colonie de la Caroline du Sud. L'auteur, se plaçant exclusivement au point de vue constitutionnel, ne s'est pas proposé de faire une histoire complète de ce pays, mais seulement d'en retracer les différents changements constitutionnels jusqu'au moment où il cessa d'être une colonie anglaise. Il a rempli son but, et d'une manière très heureuse, ne recourant à l'histoire générale que lorsqu'elle était susceptible de jeter une réelle lumière sur les faits. L'appareil critique de cette monographie, complétée par deux appendices (un tableau des progrès de la population de la Caroline du Sud entre mars 1671 et 1790, des progrès de la population de Charleston depuis 1707, — et une liste des gouverneurs de la colonie), est très soigné, et le premier chapitre du livre de M. Edson L. Whitney, consacré aux sources de l'histoire coloniale de la Caroline du Sud (p. 9-17), est excellent ; il y faut seulement regretter que les indications bibliographiques ne soient pas plus précises et plus complètes. C'est encore un

chapitre très intéressant que le chapitre II, dans lequel est définie la situation de la colonie vis-à-vis de la métropole (p. 18-36). Les chapitres suivants font pénétrer profondément dans l'organisation de la Caroline du Sud. Notons-y, comme dignes de remarque, un excellent aperçu physique du pays (p. 56-58), en tête du chapitre sur la répartition des terres entre les villes, les municipes, les cultures, etc., — un passage curieux sur l'importance de Charleston dans la vie publique de la colonie et sur l'opposition existant entre la côte, riche et peuplée, et l'intérieur du pays, presque désert, non colonisé pour ainsi dire, et même inconnu jusqu'à la fin de la période coloniale (p. 63-65). Notons-y encore, dans le paragraphe du chapitre sur la justice relatif aux cours de l'Amirauté, des indications sur la façon de juger les pirates (p. 88) qui intéresseront les lecteurs du livre de M. Shirley Carter Hughson, et çà et là (p. 59 et 62) quelques mentions, trop brèves à notre gré, sur la part prise par les huguenots français au peuplement de la Caroline du Sud.

En voilà plus qu'il n'en faut pour permettre d'apprécier la valeur des trois ouvrages dont le titre se trouve en tête de ce compte rendu; tous trois appartiennent aux douzième et treizième séries d'études historiques et politiques publiées par l'Université John Hopkins, de Baltimore. Ils fournissent une preuve nouvelle de l'importance et de l'intérêt que présente cette belle collection. HENRI FROIDEVAUX.

Pierre l'Hermite et la famille Lhermite d'Anvers, par FERNAND DONNET. Anvers, Bacher, 1893, in-8 de 102 p.

Il a existé à Anvers deux familles nobles du nom de Lhermite et provenant sans doute d'une souche commune d'origine française. M. Donnet a dressé l'arbre généalogique et fait l'histoire de l'une et de l'autre : la première remonte jusqu'au milieu du XVe siècle, la seconde jusqu'au XVIe. Un membre de la première, Jehan Lhermite, devint gentilhomme de la chambre de Philippe II, dont il avait attiré l'attention en patinant sur un étang gelé du palais royal de Madrid. Rentré dans sa patrie, il écrivit sous ce titre : *Le Passe-temps de Jehan Lhermite*, des mémoires qui ont été publiés en 1890 par feu Ch. Ruelens, pour la *Société des bibliophiles anversois*. Cet agréable patineur avait gardé la faveur de Philippe III, qui lui délivra, en 1602, un diplôme attestant qu'il descendait de Pierre l'Ermite ; il se fit faire aussi, en 1603, par le héraut d'armes Nicolas Des Champs, dit Bourgogne, une généalogie établissant la même chose. C'est ce qu'il y a de plus saillant dans l'ouvrage de M. Donnet ; le reste n'a qu'un intérêt local ou généalogique. L'auteur a eu peut-être tort de ne pas simplement l'intituler : *La Famille Lhermite d'Anvers*, au lieu de faire figurer dans le titre Pierre l'Ermite et de discuter, pages 5 à 9, la question de sa descendance. Il ne suffit pas du

caprice vaniteux d'une famille pour mettre en jeu la critique de l'érudit, et les prétentions des Lhermite ne valaient pas la peine d'être réfutées. Aussi ne ferai-je pas un grief à M. Donnet d'avoir ignoré mon étude sur Pierre l'Ermite (*Conférences de la Société d'art et d'histoire de Liège*, année 1892), le prédicateur de la première croisade n'ayant rien de commun, pas même le nom, avec ses prétendus descendants.

GODEFROID KURTH.

Une Protectrice de la Réforme en Italie et en France. Renée de France, duchesse de Ferrare, par E. RODOCANACHI. Paris, Ollendorff, 1896, in-8 de 573 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'épigraphe de cet attachant volume, plein de faits et d'aperçus nouveaux, est empruntée au Tasse et montre l'estime en laquelle la duchesse de Ferrare était tenue par ses contemporains : « Si quelqu'un veut voir dans une femme héroïque non seulement la vertu de l'action, mais encore celle de la contemplation, qu'il se souvienne de Renée de Ferrare. » Théodore de Bèze s'adresse à elle « comme à celle qu'il a partie enseignée et partie aussi confirmée en la doctrine de vérité, de plus longtemps que dame qui soit aujourd'hui vivante. » A la veille de secouer le despotisme espagnol, les Pays-Bas invoquent « la patronne mémorable de tous ceux du dehors. » Et cependant on serait tenté, à première vue, d'accuser la princesse de manque d'énergie. Disciple avouée de Calvin, elle répudie officiellement à deux reprises les leçons de son maître, en 1554 (p. 253), en 1572 (p. 515). Pour apprécier ces palinodies, il faut se pénétrer des réflexions ingénieuses de l'auteur : « Les caractères paraissent alors tumultueux, confus, pleins d'antinomie, » etc. (p. 230). Renée a d'ailleurs souffert toute sa vie des difficultés de sa situation : fille du Roi Très Chrétien et adepte des idées nouvelles, les exagérés des deux partis ont blâmé sa prudence obligée, et elle a toujours été, au delà des monts comme à Montargis, « une fleur de lis au milieu des épines » (Marot). Mais, énergique sous son hésitation apparente, elle a joué un rôle éminent, et sa modération même a droit au respect : « La gracieuse reine de Navarre, écrit M. Rodocanachi, avait presque à un moment fait agréer au roi François Ier la « religion épurée ; » Jeanne d'Albret en inculquait les principes au futur Henri IV ; des femmes héroïques comme Mme l'Amirale, charmantes comme la première femme de Condé, résolues et habiles comme la duchesse de Ferrare, étaient l'ornement et faisaient la force du parti. » Dans ce groupe aimable, Renée commande la sympathie par ses infortunes : disgraciée physiquement, en mésintelligence à peu près constante avec son mari, qui penche pour l'alliance espagnole et froisse ses sentiments dynastiques. Lors de la retraite de l'armée de Charles-Quint, témérairement engagée en Provence, elle mande au Grand Maître : « Je rends grâces à

Dieu de tout cœur dont il lui a plu donner si heureuse et honorable victoire au Roi ; mais j'espère d'un tel commencement que la fin couronnera l'œuvre. » Or, l'armée de Charles-Quint est en partie sous les ordres du propre beau-frère de Renée, François d'Este.... Les seize chapitres de l'ouvrage se lisent couramment, le style en est fluide, la trame légère. Un délicat portrait sert de frontispice. Et cette biographie romanesque est appuyée sur de longues recherches qui doivent satisfaire le critique le plus rigoureux. A. S.

Le Livre des Reines, par Ernest Tissot. Paris, Perrin, 1896, in-12 de II-294 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les quatre reines contemporaines dont M. Ernest Tissot a voulu rédiger les biographies sont la reine Victoria, l'impératrice Frederick, l'impératrice Elizabeth d'Autriche et la reine Marguerite d'Italie.

La reine Victoria, qui préside depuis près de soixante ans aux destinées du Royaume-Uni, est assez mal connue en France, et cependant aucune souveraine n'est plus digne de respect et d'admiration. Épouse tendre et dévouée, demeurée fidèle au souvenir du prince consort, elle apporta dans le maniement des affaires publiques un tact et une autorité auxquels rendirent justice tous les hommes d'État qui l'approchèrent. M. E. Tissot indique, mais sans la préciser suffisamment, l'action personnelle qu'elle exerça sur ses ministres et sur le Parlement pour le bien du pays ; et il commet une erreur en laissant entendre que, depuis quelques années, la Reine se désintéresse de la politique. Il suffit, pour s'en convaincre, de relire l'histoire des dernières crises parlementaires, de scruter notamment les causes de la dissolution des Communes après la première campagne gladstonienne en faveur du *Home Rule*, et la formation du ministère de lord Roseberry. Quant à sa vie privée et au soin scrupuleux apporté à la composition de son entourage, le cardinal-archevêque de Dublin y rendit hommage, en 1882, en ces termes : « Nul ne pourra désigner la cour de la Reine comme responsable par un seul mauvais exemple de l'affaiblissement de la foi ni du relâchement des mœurs publiques. »

L'impératrice Frederick, aussi instruite, aussi distinguée que sa mère par l'élévation de ses sentiments, n'occupa le trône que pendant quelques semaines et pour assister à la cruelle agonie de son mari. Elle n'exerça d'ailleurs aucune influence sur la cour de Berlin, en raison de ses sympathies pour les institutions et les choses d'Angleterre ; mais, dans sa vie intime, elle fit montre du caractère le plus sérieux et des vertus les plus solides.

Quel contraste entre ce sang anglo-saxon et celui des Wittelsbach qui coule dans les veines d'Elizabeth, impératrice d'Autriche et reine de Hongrie ! Fantasque, volontaire, fuyant le monde et ses pompes, femme

de sport, voyageuse infatigable, la compagne de François-Joseph fournirait matière à des volumes d'anecdotes. Elle est profondément bonne et charitable ; elle aime passionnément sa fille l'archiduchesse Marie-Valérie ; elle est poète à ses heures. Tout cela pèsera dans la balance où seront accumulés ses défauts et ses bizarreries souvent inconscientes.

Quant à Marguerite de Savoie, reine d'Italie, elle a le charme de la femme du monde et possède les jarrets d'un alpiniste. Cela suffit pour lui donner droit à un médaillon dans la galerie dont M. Tissot a entrepris la collection.

Ajoutons que *le Livre des Reines* est orné de quatre portraits en héliogravure, d'une facture vraiment artistique ; mais cet ouvrage est conçu d'une façon plus littéraire qu'historique, car les citations de M. Jacques Saint-Cère et du comte Vassili qu'il renferme n'ont pas une grande portée documentaire. ROGER LAMBELIN.

Caffaro e i suoi tempi, da CESARE IMPERIALI DI SANT' ANGELO. Turin, L. Roux, 1894, in-8 de 434 p.

Pendant que M. Luigi Tommaso Belgrano, le regretté bibliothécaire génois, donnait à la collection des *Fonti per la storia d'Italia*, publiée par l'*Istituto storico italiano*, une excellente édition des *Annali Genovesi* de Caffaro et de ses continuateurs (de 1099 à 1293), un intelligent amateur, descendant de plusieurs doges et petit-neveu de plusieurs cardinaux, le marquis Imperiali a essayé de faire revivre le personnage et son époque. L'auteur était jusqu'ici plus connu comme yachtsman et comme organisateur d'expositions (il fut le principal initiateur et ordonnateur de l'*Esposizione d'arte antica* pendant les fêtes du centenaire de Christophe Colomb) que comme historien. Aussi il y paraît. Son livre est formé de plusieurs chapitres sans lien entre eux et juxtaposés sans motifs : le premier réunit les quelques renseignements que l'on a sur la vie et les œuvres de Caffaro, puis viennent des études sur l'origine et la constitution de la commune de Gênes. Les premières colonies d'Orient (1097-1109), la première guerre avec Pise (1118-1133), la croisade contre les Maures d'Espagne (1146-1148), Frédéric Barberousse (1154-1162), et enfin les dernières années de Caffaro (1162-1166). D'où suit une réelle difficulté à replacer Caffaro dans son milieu, et une indécision constante à savoir en quoi les événements ont agi sur lui, ou réciproquement. Il y a bien d'autres défauts dans cette publication, le vague des sources et le manque d'une bibliographie suffisante, le parti pris d'apologie trop visible en bien des endroits, et le ton quelque peu emphatique du récit qui s'adresse au grand public. Cependant le livre fera assez bien connaître Caffaro, qui tour à tour homme de guerre, consul, diplomate, amiral, banquier, magistrat et écrivain, est le type le plus complet, comme l'a dit C. Rinaudo, de cette nouvelle aristocratie communale génoise qui

naquit de la lutte contre la féodalité. Et on y trouvera aussi, quoique bien fragmentaire, le tableau du premier siècle de la république génoise, celui de son organisation interne, de la fondation de ses premières colonies en Orient pendant la première croisade, de ses premières luttes sur la Méditerranée contre Pise et les Arabes d'Espagne, pour la suprématie militaire, et enfin de l'affermissement de son autonomie vis-à-vis de l'empire de Barberousse. Toutefois le manque de références sérieuses diminue beaucoup l'importance et l'utilité qu'aurait pu avoir ce bon travail d'amateur.

L. G. P.

Beitraege zur Incunabelkunde, von P. Gottfried Reichhart. Band I. Leipzig, Harrassowitz, 1895, in-8 de xviii-464 p. (Beihefte zum Centralblatt für Bibliothekswesen, XIV). — Prix : 22 fr. 50.

Les incunables sont à l'ordre du jour. Partout on en imprime des catalogues : en France on en prépare un répertoire général, en Angleterre on entreprend de compléter et de rectifier Hain, en Allemagne on en publie un index reconnu depuis longtemps indispensable. Aujourd'hui vient s'ajouter à ces publications un nouveau travail bibliographique considérable, qui paraît n'être que le prélude d'autres recherches du même genre. Le volume du P. Reichhart comprend deux parties. Dans la première, on trouve un répertoire alphabétique des correcteurs d'imprimerie du xve siècle signalés par Hain, Brunet, ou autres bibliographies importantes ; dans la seconde, on trouve un répertoire chronologico-topographique des lieux qui ont connu en tous pays l'art typographique au xve siècle, avec l'indication des premiers imprimeurs, libraires ou autres qui ont pris à leur charge les frais d'impression, et avec les exemples des colophons les plus généralement adoptés par chacun d'eux. On a ainsi un tableau complet de tous ceux qui, au début de la propagation de l'imprimerie, en ont été à un titre quelconque les « cooperatores. » Ce tableau avait paru pour la première fois en 1853, à Augsburg. Inutile de dire qu'il a été mis au courant, et que tel qu'on nous le présente aujourd'hui, il est le résultat de longues années d'un travail assidu dans les bibliothèques et de notes accumulées par le P. Reichhart sur un sujet élaboré de longue date. Toutefois, on pourrait y relever quelques erreurs importantes : Asti en Piémont a été omis ; l'imprimerie à Besançon date de 1484 (et non 1487); Bordeaux devrait figurer parmi les villes qui connurent l'art typographique au xve siècle, ainsi que Constantinople ; Grenoble ne devrait pas figurer en 1485 ; par contre Lantenac doit être reporté à 1488 (et non 1491), etc. Quoi qu'il en soit, l'histoire du livre ne peut que profiter largement de toutes ces études variées sur les vénérables produits de la typographie européenne, et le bibliographe enregistre avec plaisir chacun des éléments qui aident à leur connaissance plus approfondie.

H. Stein.

Manuel pratique du bibliothécaire; *bibliothèques publiques, bibliothèques universitaires, bibliothèques privées;* suivi : 1° d'un lexique des termes du livre ; 2° des lois, décrets, etc., concernant les bibliothèques universitaires de 1837 à 1894, avec un plan, 64 fig. et de nombreux tableaux, par Albert Maire, sous-bibliothécaire à la Sorbonne. Paris, A. Picard et fils, 1896, in-8 de xii-591 p. — Prix : 12 fr.

On possédait déjà plusieurs manuels du bibliothécaire. En France, le très imparfait travail de Cousin jouit encore de quelque réputation ; les livres de Namur et de Richou peuvent être consultés à différents points de vue ; et en Allemagne les ouvrages de Petzholdt (récemment traduit en italien) et de Graesel (prochainement traduit en français) ont une réputation universelle. Parce que les uns étaient vieillis, les autres un peu trop théoriques, M. Maire a pensé qu'il convenait de rédiger à l'usage de tous un manuel plus pratique et plus simple. Son but était louable, mais encore fallait-il, dans le cours de la rédaction, ne pas abandonner le plan adopté. A vrai dire, le volume que nous avons sous les yeux n'est guère, par sa composition, ses observations, ses exemples et ses appendices (surtout la liste des décrets), qu'un manuel du bibliothécaire universitaire français et un vade-mecum de l'aspirant à ce titre, en vue d'examens à subir.

Le manuel pratique du bibliothécaire aurait dû avoir, pour faire honneur à son titre, une portée tout autre. On lira certainement avec intérêt les chapitres qui concernent l'appropriation du local d'une bibliothèque publique, le mobilier (rayonnages, comptoirs, casiers, monte-charges, fiches) et les acquisitions et échanges ; mais on y voit toujours la préoccupation du bibliothécaire d'Université française. M. Maire n'a pas assez dépouillé la peau du fonctionnaire, dont il est impossible, du reste, de méconnaître le zèle. Mais, pour faire oublier ses devanciers, il aurait dû se tenir mieux au courant des études récentes faites à l'étranger sur le sujet qui l'intéressait, et nous parler un peu plus longuement des améliorations introduites dans les bibliothèques allemandes, anglaises et surtout américaines, améliorations dont les conservateurs français n'ont généralement aucune idée. Mettre à leur portée les observations et objections que soulèvent certains projets étrangers par une adaptation intelligente, c'était là le point sur lequel il eût été intéressant d'insister. On eût pu remplacer avantageusement de la sorte les nombreuses pages où l'auteur nous énumère complaisamment (p. 193-248) les systèmes de classification bibliographique adoptés par La Croix du Maine (voilà qui nous ramène bien en arrière et ressemble plus à de la théorie qu'à de la pratique !) jusqu'à la bibliothèque Carnavalet, en passant par ceux du *Börsenblatt*, du *Bookseller* et du *Polybiblion*.

Le lexique des termes de gravure et de typographie eût été beaucoup plus à sa place dans un guide de l'apprenti typographe que dans un manuel du bibliothécaire, car le bibliothécaire a bien d'autres choses

plus utiles à apprendre. Les prix de reliure indiqués dans le barême de la page 272 sont exorbitants, et bien supérieurs à ce que paient la plupart des amateurs à Paris; à plus forte raison un établissement public doit-il être servi à de bien meilleures conditions. Les renvois bibliographiques sont souvent insuffisants, et l'auteur ne devrait pas, par exemple, inciter à consulter « fructueusement » la brochure de Einsle (p. 140) sur les incunables, car elle ne peut être qu'une source d'erreurs. Les descriptions d'incunables sont infiniment trop développées : à quoi bon ? En somme, ce manuel ne nous a pas paru digne du public auquel il s'adresse, et ne semble pas destiné à faire oublier les ouvrages antérieurs de même nature. H. Stein.

BULLETIN

Lettres apostoliques de S. S. Léon XIII. Tome III. Paris, Maison de la Bonne Presse, 1896, in-8 de 276 p. — Prix : 1 fr.

Nous attendions avec impatience le troisième volume des Lettres apostoliques de Léon XIII, publiées par la Maison de la Bonne Presse. Nous avons fait, il y a déjà trois ans, l'éloge des deux premiers volumes de cette utile collection, et nous ne pouvons que continuer nos félicitations à l'éditeur pour la continuation de son œuvre. En regard du texte latin des documents pontificaux, se trouve la traduction française, toujours correcte et élégante, ordinairement sobre, réellement excellente. Espérons qu'un quatrième et même un cinquième volume s'ajouteront en leur temps à cette précieuse collection et que Pierre parlera longtemps encore par la bouche du grand Léon : « Πέτρος διὰ Λέοντος ταῦτα ἐξεφώνησεν. » G. P.

Le Diable dans les missions, par P. Verdun. Paris, Delhomme et Briguet, 1896, 2 vol. in-12 de xx-346 et 347 p. — Prix : 6 fr.

Voici un livre qui sera apprécié très diversement par les différentes classes de lecteurs. Mais il les intéressera tous. On a beau médire aujourd'hui du surnaturel, il saisit l'imagination. Le livre de M. Verdun se lit comme un roman. Aussi, que de faits étranges et inexplicables : les terribles épreuves des sorciers mexicains, la providence de Dieu veillant à chaque instant sur les missionnaires, de simples chrétiens laïques, des enfants même domptant le démon par un signe de croix ou lui imposant silence par leur présence seule, un missionnaire français devenu une divinité chinoise, etc. Ces faits si extraordinaires se produisent presque journellement dans les missions, et prouvent la lutte acharnée qu'y soutient l'Église catholique contre l'esprit du mal.

Ces faits sont rares en Europe et partout où le christianisme s'est établi d'une manière permanente. Aussi nos missionnaires sont-ils eux-mêmes très étonnés des prodiges qu'ils rencontrent pour ainsi dire à chaque pas. Il n'y a pas à douter de leur sincérité, ni de celle de l'auteur, qui n'a fait que reproduire les récits des missionnaires. Peut-être sur l'interprétation pourrait-on discuter. Peut-être M. Verdun ne fait-il pas toujours suffisante la part de la supercherie, ou de ces forces mal connues que l'on désigne aujourd'hui sous le nom de somnambulisme ou d'hypnotisme. Il n'en est pas

moins certain qu'il y a des faits dépassant toutes les forces naturelles brutes, des faits que l'on ne peut attribuer qu'à une intelligence, et quand l'intelligence du magicien ne suffit pas à les expliquer, il faut bien recourir à une intelligence plus haute.

Ces faits, comme le fait observer M. Verdun, étaient communs dans l'antiquité; ils sont encore communs dans tous les pays non chrétiens. On peut contester tel ou tel récit, on ne saurait les repousser en masse. Le fait seul qu'un signe de croix ou l'apposition d'une médaille bénite les arrête suffit à en montrer le caractère. Le livre de M. Verdun sera donc, pour les croyants, une confirmation de leur foi et peut-être fera-t-il réfléchir quelques incroyants. D. V.

De l'Évêque et de l'administration diocésaine (autographie), séminaire de Besançon, 1895, in-4 de 201 p.

Nous faisions, il y a quelque temps, l'éloge du traité *des Censures*, rédigé par M. le supérieur du séminaire de Besançon. Le même canoniste nous présente aujourd'hui un substantiel résumé de l'importante matière de l'administration diocésaine. Quel dommage que ces travaux soient seulement autographiés et ne puissent avoir une plus large diffusion! Espérons que le succès qu'ils obtiennent engagera le trop modeste auteur à étendre le champ de son influence.

Après avoir établi, dans son chapitre consacré aux notions générales, le caractère de l'épiscopat et les degrés hiérarchiques que la discipline de l'Église a institués, nous étudions successivement les différents modes de nomination des évêques et les droits et pouvoirs de ces prélats. L'auteur a habilement compris dans la question du pouvoir judiciaire les règles de procédure disciplinaire et matrimoniale qu'on expose d'ordinaire dans les traités *de Judiciis* et *de Matrimonio*, mais qui rentrent fort bien dans les limites qu'il s'est tracées. De même, certains sujets, habituellement réservés au traité *de Regularibus*, viennent bien à leur place dans le chapitre consacré au pouvoir de gouvernement. Après avoir énuméré avec le détail convenable les devoirs de l'épiscopat, l'auteur termine par un substantiel chapitre consacré aux auxiliaires de l'évêque : vicaire général, Chapitre....

Toutes ces matières sont clairement divisées et résumées de façon vraiment complète pour le petit nombre de pages qui les renferment. Nous avons toutefois remarqué, page 28, une inexactitude due probablement à une confusion des notes de rédaction. L'élection des évêques aux États-Unis n'a pas lieu d'après une liste de trois noms établie du vivant de l'évêque précédent. Ce sont les pasteurs inamovibles et les consulteurs diocésains qui rédigent une liste de trois noms soumise ensuite aux évêques conprovinciaux, lesquels peuvent l'admettre, la modifier ou la remplacer complètement et l'adressent ensuite à la Sacrée Congrégation de la Propagande, qui fait le choix définitif. G. P.

De Justitiâ et lege civili. Praelectiones theologicae. Editio altera, auctore Adriano Van Gestel, S. J. Groningæ, Wolters, 1896, in-8 de 236 p.

Cours d'Université destiné d'abord seulement aux élèves du savant auteur, ce traité *de Justitiâ et lege civili* méritait d'être mis à la portée d'un plus large public. Sans doute on y trouvera de nombreuses allusions à la législation hollandaise, mais les principes n'en demeurent pas loin, et l'inspiration que le R. P. Van Gestel est allé puiser dans les ouvrages de saint Thomas d'Aquin et dans les écrits de S. S. Léon XIII a donné à son

œuvre un caractère élevé, qui la rend profitable à un cercle beaucoup plus large que celui auquel il l'avait primitivement destinée. C'est une véritable introduction aux études juridiques, nous exposant les fondements du droit sur la justice et la loi civile. Nous y rencontrons encore une excellente étude du pouvoir de l'État sur la propriété privée, qui pourra servir à corriger sur plusieurs points les théories de Sydney Webb et de la *Fabian Society*, et un solide exposé du caractère et des effets de la loi civile « irritans : » bref, toutes les questions générales qui forment la base de l'étude philosophique du droit dans tous les pays. G. P.

De la Validité des ordinations anglicanes, par l'abbé Boudinhon, professeur de droit canon à l'Institut catholique de Paris. Paris, Lethielleux, 1896, in-8 de 92 p. — Prix : 1 fr. 75.

On discute beaucoup depuis quelques années sur la question des ordinations de l'Église anglicane. Au moment où se manifeste dans cette Église une tendance de plus en plus accentuée vers un retour à l'unité, les anglicans ont entrepris de montrer que le sacerdoce et l'épiscopat se sont perpétués dans leur Église; leur foi y trouve une consolation et un encouragement. Pendant longtemps les canonistes catholiques ont rejeté cette opinion; mais toute la doctrine reposait sur un fait inexactement rapporté : l'évêque Parker, de qui découle toute la hiérarchie anglicane, avait été consacré, disait-on, dans une taverne de Cheapside, à l'enseigne de la Tête de Cheval (*Nag's head*), en 1559, selon des rites manifestement insuffisants. Or, cette légende a été démontrée fausse : c'est en 1664 qu'elle a été forgée; Mgr Gasparri, qui l'avait admise dans son traité *De sacra ordinatione*, la rejette aujourd'hui après en avoir trouvé la réfutation dans les travaux de MM. Dalbus, Denny et Lacey (*De la valeur des ordinations anglicanes*. Paris, Levé, in-8 de 90 pages).

M. l'abbé Boudinhon a publié dans le *Canoniste* une suite d'articles sur cette question et il les a réunis ensuite en volumes; le dernier de ces volumes est plus particulièrement consacré à l'examen des cérémonies dont usent les anglicans pour conférer le sacrement de l'ordre. Cette ordination, disons-le d'abord, demeure irrégulière et schismatique, et le retour à l'Église romaine nécessiterait tout au moins une réconciliation individuelle ou générale. Mais cette réconciliation serait-elle suffisante, ou faudrait-il en outre une ordination « totale, » — ce qui impliquerait la nullité absolue des ordres anglicans; — ou une réordination « conditionnelle, » — ce qui supposerait la persistance de doutes sérieux sur la valeur de ces ordres; — ou seulement une ordination « supplémentaire, » — qui porterait sur les seuls ordres que l'Église anglicane ne confère pas, comme les ordres inférieurs, ou sur ceux qu'elle confère invalidement, comme le diaconat? La réordination totale est la pratique en usage jusqu'ici; l'ordination partielle demeurera nécessaire pour les ordres mineurs et le sous-diaconat, car l'Église, bien que pouvant en dispenser, n'en dispense jamais; elle demeurera sans doute nécessaire en toute hypothèse pour le diaconat, que l'Église anglicane ne semble pas conférer validement. Enfin la réordination conditionnelle se comprendrait seulement pour le presbytérat et l'épiscopat, sur lesquels porte actuellement le principal effort de la discussion. Mais, restreinte même à ces deux ordres, la controverse n'en garde pas moins toute son importance : de l'existence de la prêtrise dépend la valeur des sacrements administrés quotidiennement aux fidèles; de celle de l'épiscopat, la valeur de la prêtrise et des sacrements.

M. Boudinhon examine tour à tour le point de fait de la première consécration, telle que des documents nouveaux nous la font connaître. Il étudie ensuite le rite employé, et, par une très savante comparaison avec les rites légitimement usités chez les Orientaux, il montre que, sauf pour le diaconat, l'ordinal anglican n'omet aucune cérémonie essentielle; on y voit que l'importance attachée à la porrection des instruments dans l'Église latine est de date récente; elle a été introduite au moyen âge, sous l'influence de la théorie alors dominante de la matière et de la forme. En troisième lieu il est requis, pour le ministre du sacrement de l'ordre, l'intention de faire *id quod facit Ecclesia*, et là encore M. Boudinhon croit trouver des raisons suffisantes pour admettre que telle est l'intention des anglicans.

Quant à la pratique suivie depuis trois siècles par l'Église romaine, elle est certainement opposée à la validité, ce qui constitue contre la thèse une présomption défavorable; il ne serait pas permis d'innover avant que le Saint-Siège eût prononcé; mais, d'autre part, toutes les décisions relatives à cette question ont un caractère individuel; dans aucune de ces espèces, Rome n'a fait connaître les raisons théologiques sur lesquelles elle s'est fondée; il n'est donc pas possible de dire que la controverse soit close et qu'une décision théorique ait été donnée. Enfin, l'attitude actuelle de la curie romaine, qui laisse discuter le problème, est à son tour un indice pratique : le poser n'est pas téméraire, et les discussions prépareront sans doute une solution devant laquelle il n'y aura plus qu'à s'incliner.

P. Pisani.

Las Leyes de la Belleza, por Rafael Cano, catedratico de la Universidad de Salamanca. Salamanque, chez l'auteur, 1895, in-8 de 53 p. — Prix : 1 fr.

M. Raphaël Cano, déjà connu avantageusement en Espagne par une *Histoire de la littérature espagnole*, dont il a été rendu compte ici même, avait publié l'an dernier, dans les *Soluciones católicas* de Valence, une étude qui fut remarquée, sur les lois de la beauté ou de l'esthétique. C'est cette étude qu'il vient de réimprimer afin de lui donner à bon droit une plus grande publicité. Il l'a même enrichie d'une certaine ornementation simple mais de bon goût. L'auteur y expose sa pensée en chrétien et avec une entière franchise. A ses yeux, « l'esthétique moderne a du bon et du nouveau, » mais à son jugement aussi, « ce qu'elle a de bon n'est pas nouveau, et ce qu'on y trouve de nouveau est rarement bon » (p. 44). L'auteur déplore comme une calamité, même au point de vue de l'art, le mépris absolu du sentiment traditionnel, qui est devenu trop communément de mode. Il croit avec raison qu'on ne peut juger sainement des principes et des règles de la beauté sans y mettre un peu de philosophie et de métaphysique. Le criticisme et le subjectivisme rationalistes, qu'on prône tant dans un certain milieu, ne lui inspirent que défiance et terreur, car ils tendent directement ou indirectement à la négation d'un Dieu réel, source première et modèle incomparable de toute beauté, pour lui substituer un Dieu idéal qui deviendra demain un Dieu imaginaire. Ils donnent à supposer que la raison de l'homme pourrait être la mesure du beau, tandis que le beau n'a rien de commun dans son essence avec une chose aussi variable et fragile que l'intelligence humaine. Nous faisons des vœux pour que la brochure de M. Cano obtienne une grande diffusion et contribue largement à discréditer les théories antichrétiennes de l'esthétique actuelle.

François Plaine.

Cours élémentaire d'agriculture à l'usage de l'enseignement primaire supérieur et de l'enseignement secondaire moderne, par V. Barillot, ingénieur agronome, professeur départemental d'agriculture de l'Yonne. Ouvrage rédigé conformément aux programmes officiels. Paris, Belin, in-12 de 432 p. et 225 grav. — Prix : 2 fr. 50.

Excellent cours; mais est-il aussi élémentaire qu'aurait voulu l'écrire son auteur? Cette simple réserve exprimée, ajoutons tout de suite et sans restriction que l'ouvrage sera d'une extrême utilité aux lecteurs qui veulent avoir une connaissance assez approfondie des choses de l'agriculture. Aux notions générales, étude des végétaux, du sol, de l'atmosphère, des engrais, assolements, opérations culturales, etc., il ajoute celles qui concernent les cultures spéciales, puis aborde l'horticulture, l'arboriculture fruitière, l'élevage des animaux. Une dernière partie s'occupe de l'économie rurale et de la comptabilité agricole. G. de S.

Les Questions agricoles d'hier et d'aujourd'hui. *Chronique agricole du Journal des Débats* par Daniel Zolla, professeur à l'école libre des sciences politiques et à l'école d'agriculture de Grignon. Paris, Alcan, 1895, in-18 de 355 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le *Polybiblion* a déjà rendu compte du premier volume des questions agricoles de M. Zolla, publiées sous forme de chroniques régulières écrites dans le *Journal des Débats*. Le second vient de paraître ces temps derniers; il est digne de son devancier. Naturellement il n'y a pas entre les sujets traités de lien logique. Ils se suivent selon que l'actualité le demande et l'impose. Le présent volume traite du blé, des pommes de terre, de la vesce velue, des cultures dérobées, s'occupant ainsi de l'agriculture proprement dite; il aborde ensuite diverses industries agricoles telles que l'élevage du mouton en Algérie et la question du beurre en divers pays. Les autres problèmes étudiés rentrent plutôt dans les matières de l'économie politique ou de la législation fiscale. G. de S.

La Musique à Paris (1894-1895), par Gustave Robert. Paris, Fischbacher, 1895, in-16 de 241 p. — Prix : 3 fr. 50.

Donner aux nombreux amateurs qui suivent les concerts un résumé complet de la saison musicale, tel est le but que s'est proposé M. Gustave Robert. Dans une longue lettre-préface à M. Gabriel Fabre, l'auteur expose ce qu'il entend par comprendre, « sentir, » la musique, puis il réunit les diverses études qu'il a publiées dans la *Revue illustrée :* c'est la partie littéraire du volume. Il a eu de plus la très heureuse idée de donner en appendice les programmes de tous les concerts d'orchestre; grâce à eux et à l'index qui les suit, rien de plus facile que de retrouver le titre exact d'une œuvre jouée, la date de son exécution, le nom de ses interprètes, ainsi que la consciencieuse appréciation de l'auteur.

Ces études sont alertement écrites, et une large part y est faite aux questions d'esthétique générale; les amateurs et les artistes les apprécieront, nous n'en doutons pas, comme elles le méritent. André de B.

Le Juif dans la franc-maçonnerie. — *Étude préliminaire*, par A. de la Rive. Paris, Pierret, 1895, in-12 de xii-431 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Nos vœux seront exaucés, dit l'auteur, si nous parvenons à démontrer déjà par ce volume les rapports intimes et séculaires qui existent entre les

juifs et les francs-maçons.... » La maison de la Bonne Presse avait déjà publié une brochure sur l'identité des programmes : M. de la Rive, pour établir cette même identité, a réuni un nombre considérable de documents empruntés aux discussions de nos assemblées, aux actes des Loges, aux lois et décrets du gouvernement, à des articles de journaux. « Il laisse au lecteur judicieux le soin de déduire et de conclure. »

D'après un document maçonnique, il fait remonter l'origine de l'alliance entre les francs-maçons et les juifs au fait suivant : en 1646, Elias Ashmole, un savant, se fit recevoir, avec quelques amis, comme membre honoraire des corporations de maçons-constructeurs, placés au moyen âge sous le patronage de saint Jean. Ainsi se constitua la catégorie des maçons « libres » et « acceptés, » qui devait permettre à des penseurs étrangers à l'art de bâtir d'exercer une influence des plus salutaires sur l'ancienne maçonnerie dite « opératrice, » en lui imprimant peu à peu un caractère purement « spéculatif » (p. 19). L'appendice contient à la page 427, sur cet Elias Ashmole, un document fort précis, emprunté aux *Recherches sur le rite écossais ancien accepté*, par Daruty.

Les personnes qui s'intéressent à ces questions — et il est difficile de s'en désintéresser — liront avec fruit les documents présentés par M. de la Rive dans l'ordre chronologique. A. A.

La Question politico-religieuse, par le docteur Vitteaut. Paris, Guillaumin, 1896, in-8 de 64 p. — Prix : 1 fr. 50.

M. le docteur Vitteaut, dans une lettre au curé de son village, lui recommande l'alliance du christianisme et de la démocratie. L'intention est bonne, mais nous nous demandons si l'auteur s'est bien rendu compte de ce qu'est la démocratie et de ce qu'est le christianisme. Il n'est peut-être pas exact, au point de vue qu'il a choisi, de confondre la démocratie avec la république. Un gouvernement monarchique peut être très démocratique, en ce sens qu'il maintient l'égalité devant la loi civile, et s'occupe avec sollicitude des classes les plus déshéritées. De cette démocratie seule il est possible de dire qu'elle est une conséquence logique de la doctrine enseignée par Jésus-Christ. Quant au christianisme, l'auteur ne nous paraît pas non plus très bien informé; ses thèses sont peu conformes au catéchisme : par exemple, il affirme que ce n'est qu'une simple opinion que le monde a été créé de rien. L'auteur qui, dans sa brochure, parle un peu de toutes choses, science, politique, religion, etc., nous semble avoir des sentiments très louables d'attachement pour l'Église catholique, mais ne posséder qu'une connaissance trop vague des sujets qu'il aborde. D. V.

Histoire populaire de la Révolution française, par A. Rastoul. Nouvelle édition revue et corrigée. Paris et Lyon, Delhomme et Brignet, 1896, in-8 de 312 p. avec 22 gravures. — Prix : 4 fr.

M. A. Rastoul a voulu publier une histoire populaire de la Révolution, d'abord parce que les innombrables ouvrages qui concernent cette époque incomparable par la rapidité et l'importance des événements sont généralement trop étendus et « rebutent beaucoup de lecteurs par leur longueur, » ensuite parce qu'ils sont trop souvent, à son avis, « non des histoires impartiales, mais des apologies. » Il a voulu opposer « à ces dangereuses histoires » un simple exposé des faits, présentant « impartialement ce qui s'est passé. » Comme il se l'était proposé, il a laissé « généralement au lecteur le soin de juger, » après avoir mis sous ses yeux les pièces du procès. M. Ras-

toul a malheureusement, et en plus d'une occasion, oublié de faire ce qu'il annonçait, et s'est souvent laissé aller à des appréciations qui, pour être rapides, ne nous en ont pas paru plus justes. Il n'a pas à craindre que son impartialité puisse être jugée comme une désertion. Cependant, nous pouvons dire, après lui, qu'il a fait un livre de bonne foi.

L'ouvrage de M. Rastoul, divisé en quatre livres, est précédé d'une introduction et suivi d'un appendice. Dans l'introduction, il est traité des causes de la Révolution et du règne de Louis XVI. Le livre premier est consacré à la Constituante, le deuxième à la Législative, le troisième à la Convention, et le quatrième au Directoire. L'appendice, deux pages à peine, résume l'histoire du Consulat. On regrettera que cet intéressant sujet n'ait pas fait l'objet d'un cinquième livre. Bien que la Révolution française n'ait pas eu, jusqu'à présent, sa conclusion, il est d'usage de ne s'arrêter qu'à l'Empire ou à la Restauration dans l'histoire de sa première période. J. M.

Le Siège de Paris vu à vol d'oiseau, par Wilfrid de Fonvielle. Paris, Hetzel, s. d., in-18 de vi-288 p. — Prix : 3 fr.

Après avoir narré d'une plume alerte quelques anecdotes relatives aux ascensions du *Géant*, du *Neptune* et du *Céleste*, effectuées dans les dernières années de l'Empire, M. Wilfrid de Fonvielle retrace l'histoire des ballons qui furent utilisés pendant le siège de Paris pour entretenir des communications avec la province.

Cette histoire est intéressante. On se souvient de la réponse que fit le général Trochu au président de la commission d'enquête sur les événements du 4 septembre, qui désirait savoir pourquoi Gambetta avait été choisi pour représenter le gouvernement en province : « Parce que c'était le seul d'entre nous qui pût envisager sans trouble la perspective d'un voyage en ballon. » L'ascension mouvementée de l'*Armand Barrès*, qui portait le tribun et sa fortune, inspire à l'aéronaute écrivain des accents lyriques. Il rend grâce à « l'Être suprême, dont la miséricorde a permis à de faibles mortels d'employer le souffle des vents.... à sauver l'honneur de la France » (p. 83).

Il y a plusieurs tirades de ce genre et de nombreuses déclamations républicaines, qui n'ajoutent pas à l'intérêt d'un ouvrage conçu cependant d'une façon méthodique et plein de documents curieux sur la navigation aérienne et l'utilisation des ballons au point de vue militaire. Roger Lambelin.

Les Parisiens de Paris. *Silhouettes artistiques*, par Eugène Guénin. Paris, Pairault, 1896, in-12 de 198 p. — Prix : 2 fr.

Les Parisiens de Paris ont voulu s'unir et se soutenir entre eux comme faisaient depuis longtemps les Bretons, les Normands, les Provençaux résidant dans la capitale, et ce sont surtout les artistes qui ont trouvé plaisir et profit « à nouer et entretenir entre eux des relations amicales et à se prêter un appui moral, effectif au besoin. »

M. E. Guénin a groupé dans une galerie les silhouettes d'une trentaine de ses confrères et compatriotes, et ces silhouettes, faites un peu de chic et finement esquissées, ont de la couleur et de l'attrait. Le mérite des modèles est d'ordre très divers : les uns, comme Desbrosses, Henri Allouard, Saintin, Barrias, Roll, Léon Glaize, Frédéric Regamey, Cormon, ont une situation acquise comme peintres et sculpteurs ; d'autres, avec une notoriété moindre, ont l'avenir devant eux ; mais quelques-uns semblent n'avoir d'autre titre à se trouver en si bonne et artistique compagnie que

d'être des membres très fidèles et sans doute de charmants camarades de l'Association des « Parisiens de Paris. » R. L.

Le Commandeur J.-B. de Rossi (1822-1894). *Ses découvertes aux catacombes*, par le baron Jehan de Witte. Paris, Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer, 1895, in-4 de 30 p.

Le monde catholique a été douloureusement ému à la nouvelle de la mort de celui dont S. S. Léon XIII a dit : *Tanto nomini nullum par elogium*, de celui que d'autres ont nommé « le fondateur de la science des catacombes. » M. le baron Jehan de Witte a fait paraître dans l'excellente *Revue de l'art chrétien* un article très documenté, où il expose avec une remarquable compétence les grands travaux de Rossi, ses découvertes du cimetière de Priscille, de la crypte des Papes, du tombeau de sainte Cécile, etc. Un tirage à part de cet article a été publié par la Société de Saint-Augustin, avec des gravures représentant divers détails des catacombes. Il importe que l'œuvre du grand archéologue chrétien ne tombe pas dans l'oubli et soit continuée par ses admirateurs et ses disciples pour l'intelligence de l'histoire des premiers siècles de notre ère et la glorification de l'Église catholique.

Comte de Bizemont.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. le comte Hector de la Ferrière, mort subitement à Paris, le 2 mai, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, était né à Lyon en 1811. Propriétaire dans l'Orne, il fut maire de Ronfeugerai de 1850 à 1876 et représenta pendant six ans (1872-1877) la ville d'Athis au conseil général de ce département. Ce fut après avoir dépassé la quarantaine qu'il s'adonna à l'étude de l'histoire, où il devait trouver, avec un utile emploi de ses loisirs, une réputation méritée d'érudit et d'écrivain. La société élégante et raffinée du XVIe siècle l'attirait, et nul mieux que lui n'en a connu les qualités brillantes et la corruption intime. L'histoire galante de cette époque lui avait livré tous ses secrets. La passion de l'anecdote et du roman amoureux ne lui faisait point oublier ses devoirs d'historien et n'altérait en rien la sincérité de ses récits. Le comte de la Ferrière était un infatigable travailleur, et pendant quarante ans les livres et les articles de revues se succédèrent sans interruption. Chargé, à diverses reprises, de missions littéraires par le gouvernement, il fut un collaborateur actif de la *Revue des questions historiques*, du *Correspondant* et de la *Nouvelle Revue*. Il faisait partie de la Société des antiquaires de Normandie et du Comité des travaux historiques. Ajoutons que ses travaux lui avaient valu la croix de la Légion d'honneur. Voici la liste de ses ouvrages : *Journal de la comtesse de Sanzay (Marguerite de la Motte-Fouqué) ; intérieur d'un château normand au XVIe siècle* (Paris, 1855, in-8 ; 2e édit., Paris, 1859, in-8) ; — *Histoire de Flers* (Paris, 1855, in-8) ; — *Les La Boderie, étude sur une famille normande* (Paris, 1857, in-8) ; — *Intervention de Henri IV en faveur des catholiques étrangers ; les ambassades d'Antoine de La Boderie (Correspondant*, 25 février 1857) ; — *Histoire de la commune de Sainte-Honorine-la-Chardonne* (Caen, 1857, in-4) ; — *Histoire du canton d'Athis (Orne) et de ses communes, précédée d'une étude sur le protestantisme en Basse-Normandie* (Paris, 1858, in-8) ; — *Notice biographique sur M. le marquis Charles-Henri-Gabriel de Frotté, membre de l'Association normande* (Caen, 1859, in-8) ; — *Marguerite d'Angoulême, sœur de François Ier ; son livre de dépenses (1540-1549) ; études sur ses dernières années* (Paris, 1862,

in-8) ; — *Une Fabrique de faïence à Lyon, sous le règne de Henri II* (Paris, 1862, in-8) ; — *L'Histoire de France en Russie* (Paris, 1863, in-8) ; — *L'Histoire de France en Russie. Marie de Médicis et Louis XIII, d'après des lettres inédites*, 2e partie (Paris, 1864, in-8) ; — *Blaise de Montluc, d'après sa correspondance inédite* (Paris, 1864, in-8) ; — *Relations politiques de la France et de l'Espagne avec l'Écosse au XVIe siècle, par M. A. Teulet ;* compte rendu (Paris, 1865, in-8) ; — *Rapport sur les recherches faites à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg concernant les lettres originales et manuscrites françaises sorties de France* (Paris, 1865, in-8) ; — *Histoire de France en Russie. Richelieu et Louis XIII, d'après des documents inédits* (Paris, 1866, in-8 ; extrait de la *Revue des Sociétés savantes*) ; — *Deux Années de missions à Saint-Pétersbourg ; manuscrits, lettres et documents historiques sortis de France en 1789* (Paris, 1867, in-8) ; — *La Chasse sous les Valois*, en tête de l'édition des *Chasses sous François Ier, racontées par Louis de Brézé* (Paris, 1869, in-8) ; — *La Politique prussienne, d'après Frédéric II* (Paris, 1870, in-8) ; — *La Normandie à l'étranger. Documents relatifs à l'histoire de la Normandie tirés des archives étrangères, XVIe et XVIIe siècles* (Paris, 1873, in-8) ; — *Le XVIe siècle et les Valois, d'après les documents inédits du British Museum et du Record Office* (Paris, 1879, in-8) ; — *Lettres de Catherine de Médicis* (Paris, 1880-1895, 5 vol. in-4, dans la *Collection des documents inédits*) ; — *Catherine de Médicis, d'après sa correspondance inédite* (*Correspondant*, 10 et 25 novembre et 10 décembre 1880) ; — *Les Projets de mariage de la reine Élisabeth* (Paris, 1882, in-18) ; — *L'Entrevue de Bayonne de 1565* (Paris, 1883, in-8 ; extrait de la *Revue des questions historiques*) ; — *La Chasse, les chiens et les chevaux au XVIe siècle* (*Correspondant*, 10 septembre 1883) ; — *Les Grandes Chasses au XVIe siècle* (Paris, 1884, in-16) ; — *Les Chasses de Henri IV* (*Correspondant*, 25 janvier 1884) ; — *Trois Amoureuses au XVIe siècle : Françoise de Rohan, Isabelle de Limeuil, la reine Margot* (Paris, 1885, in-18) ; — *Jeanne de Piennes* (*Correspondant*, 10 août 1885) ; — *Anne de la Boderie* (*Correspondant*, 25 février 1887) ; — *La Troisième Guerre civile et la paix de Saint-Germain, 1568-1570* (*Revue des questions historiques*, 1er juillet 1887) ; — *Deux Maîtresses de Henri III* (*Nouvelle Revue*, 15 mai 1888) ; — *L'Élection du duc d'Anjou au trône de Pologne* (*Revue des questions historiques*, 1er octobre 1888) ; — *Amour mondain, amour mystique ; Jeanne de Piennes, la jeunesse de Henri III, Anne de la Boderie* (Paris, 1888, in-18) ; — *La Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg* (*Nouvelle Revue*, 1er février 1889) ; — *La Véritable Abbesse de Jouarre* (*Nouvelle Revue*, 1er octobre 1889) ; — *Henri IV, le roi, l'amoureux* (Paris, 1890, in-8) ; — *Les Dernières Conspirations du règne de Charles IX* (*Revue des questions historiques*, 1er octobre 1890) ; — *La Saint-Barthélemy* (*Nouvelle Revue*, 15 novembre et 1er décembre 1890) ; — *Marguerite d'Angoulême, une véritable abbesse de Jouarre* (Paris, 1891, in-18) ; — *La Saint-Barthélemy ; la veille, le jour, le lendemain* (Paris, 1892, in-8) ; — *Anne Boleyn, d'après les documents nouveaux* (*Nouvelle Revue*, 1er et 15 juin 1892) ; — *Élisabeth et Essex* (*Nouvelle Revue*, 15 février, 1er et 15 mars, 1er avril 1893) ; — *Deux Drames d'amour : Anne Boleyn, Élisabeth* (Paris, 1894, in-8) ; — *Un Favori de Jacques Ier, Rochester* (*Nouvelle Revue*, 1er août 1894) ; — *Catherine de Médicis et les Politiques* (*Revue des questions historiques*, 1er octobre 1894) ; — *Les Deux Cours de France et d'Angleterre. Une Duchesse d'Uzès du XVIe siècle. La Chasse à courre au XVIe siècle. Marie Stuart. La Cour et les favoris de Jacques Ier* (Paris, 1895, in-8) ; — *Anne de Caumont* (*Nouvelle Revue*, 1er et 15 décembre 1895).

— La mort de M. Germain Sée, arrivée le 12 mai à Paris, prive le corps médical d'un de ses membres les plus éminents. Né le 6 février 1818, il

devint docteur en 1846, et profita de son séjour dans les hôpitaux pour faire des cours cliniques très suivis. Aussi, en 1866, se vit-il appelé au professorat à l'École de médecine, bien qu'il ne fût pas agrégé et qu'il fût contraire aux usages de nommer à ces fonctions un candidat non pourvu de l'agrégation. C'est sur les instances de Trousseau que M. Sée s'était déterminé à poser sa candidature. Trois ans après, l'Académie de médecine lui ouvrait ses portes. Parmi les assez nombreux travaux qu'il a publiés et dont beaucoup sont épars dans les revues médicales, nous citerons, comme étant les plus importants : *Recherches sur les propriétés du seigle ergoté et de ses principes constituants* (1846, in-4), thèse ; — *Leçons de pathologie expérimentale* (1866, in-8); — *Du Diagnostic et du traitement des maladies du cœur* (1879, in-8); — *Des Dyspepsies gastro-intestinales* (1881, in-8) ; — *L'Épilepsie et le bromure* (1884, in-12); — *De la Phtisie bacillaire des poumons* (1884, in-8); — *Des Maladies spécifiques non tuberculeuses des poumons* (1885, in-8); — *Des Maladies simples du poumon* (1886, in-8); — *Du Régime alimentaire. Traitement hygiénique des maladies* (1887, in-8) ; — *Des Médicaments cardiaques* (1889, in-8) ; — *Traitement des maladies du cœur* (1889, in-8) ; — *Thérapeutique physiologique du cœur* (1893, in-8).

— Le célèbre minéralogiste Gabriel-Auguste Daubrée est mort à Paris, le 28 mai. Né le 25 juin 1814, à Metz, il sortait à vingt ans de l'École polytechnique, avec le titre d'ingénieur, était appelé cinq ans après (1839) à la chaire de géologie et de minéralogie de l'Université de Strasbourg. Le brillant enseignement qu'il y donna à la Faculté des sciences, dont il devint doyen en 1852, ne prit fin que lorsqu'il fut appelé (1861) à la chaire de géologie au Muséum d'histoire naturelle. L'année suivante, on le chargeait également de la chaire de minéralogie à l'École des mines. L'Académie des sciences venait de couronner sa réputation en lui donnant le fauteuil de M. Cordier (1861), le même dont il avait pris la succession au Muséum. On le nomma inspecteur général des mines en 1872 et quand, en 1884, il prit sa retraite, on lui décerna le titre de directeur honoraire de l'École des mines. M. Daubrée était grand officier de la Légion d'honneur. Son activité scientifique s'est manifestée par de nombreux travaux, dont beaucoup se trouvent dans des publications périodiques (*Annales des mines, Comptes rendus de l'Académie des sciences*, etc.). Nous signalerons ici : *Mémoire sur le gisement, la constitution et l'origine des amas de minerai d'étain* (1841, in-8) ; — *Mémoire sur les dépôts métallifères de la Suède et de la Norwège* (1843, in-8) ; — *Recherches sur la formation journalière du minerai de fer des marais et des lacs* (1843, in-8) ; — *Description géologique et minéralogique du département du Bas-Rhin* (1852, in-8) ; — *Observations sur le métamorphisme et recherches expérimentales sur quelques-uns des agents qui ont pu le produire* (1858, in-8) ; — *Recherches expérimentales sur le striage des roches dû au phénomène erratique, sur la formation des galets, des sables et du limon, et sur les décompositions chimiques produites par les agents mécaniques* (1858, in-8) ; — *La Chaleur intérieure du globe, son origine, ses effets* (1866, in-18); — *Classification adoptée pour la collection des roches du Muséum d'histoire naturelle de Paris* (1867, in-8) ; — *La Mer et les continents, leur parenté* (1867, in-18) ; — *Rapport sur les progrès de la géologie expérimentale* (1867, in-8); — *Expériences synthétiques relatives aux météorites* (1868, in-8); — *Substances minérales* (1868, in-8), deuxième édition d'un travail paru dans les *Rapports du jury international sur l'Exposition universelle de 1867*; — *Études synthétiques de géologie expérimentale* (1879, in-8) ; — *Les Eaux souterraines aux époques anciennes* (1887, gr. in-8) ; — *Les Eaux souterraines à l'époque actuelle* (1887, 2 vol. gr. in-8) ; — *Les Régions invisibles du globe et des espaces célestes* (1889, in-8), tome LXII de la *Bibliothèque scientifique internationale*.

— M. Théodore Pavie est mort à Angers, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Il était né dans la même ville, le 16 août 1811. Il n'avait que dix-sept ans quand il entreprit un voyage aux États-Unis, où l'attirait la lecture de Chateaubriand. Ce voyage fut suivi d'un autre dans l'Amérique du Sud, deux ans après. A son retour, il se mit, sous Eugène Burnouf à l'étude du chinois et du sanscrit, visita l'Inde et l'Extrême-Orient. Les connaissances qu'il y acquit le firent assez apprécier pour qu'à la mort de Burnouf il lui succédât au Collège de France (1853). Il donna sa démission en 1857, et ne rentra dans la carrière de l'enseignement qu'en 1875, où, sur les instances de Mgr Freppel, il accepta la chaire de langues orientales à l'Université catholique d'Angers. Collaborateur de la *Revue des Deux Mondes* presque dès la fondation de ce recueil, il a donné aussi des articles au *Bulletin de la Société de géographie* de Paris et au *Journal asiatique*. C'est naturellement aux études orientales que se rapportent la plupart de ses publications, parmi lesquelles nous citerons : *Fragments d'un voyage dans l'Amérique méridionale* (Angers, 1842, in-8) ; — *Fragments du Mahabharata* (Paris, 1844, in-8); — *San-koué-tchy itan kouroun-i Bitké. Histoire des trois royaumes*, roman historique, traduit sur les textes chinois (Paris, 1845-1851, 2 vol. in-8); — *Tarikh-i-Asham. Récit de l'expédition de Mir-Djumlah au pays d'Assam* (1845, in-8);— *Krichna et sa doctrine* (1852, in-8); — *Scènes et récits du pays d'outremer* (1853, in-12) ; — *Récits de terre et de mer* (1860, in-12); — *Récits des landes et des grèves* (1863, in-12).

— M. Léopold-Alfred-Gabriel Germond de Lavigne est mort le 6 mai, à Paris, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Né dans la même ville le 17 octobre 1812, il entra fort jeune au ministère de la guerre et ne tarda pas à y devenir commis principal. C'est à lui que fut confiée la réorganisation de la gendarmerie en Corse, et la façon dont il s'en acquitta lui valut la croix de la Légion d'honneur. Chargé par la maison Hachette de la rédaction d'un guide en Espagne, le travail qu'il publia pour la première fois en 1859 eut un légitime succès et a été maintes fois réimprimé. Il déploya beaucoup de zèle à la défense de la propriété littéraire ; c'est en partie grâce à lui qu'aboutit en 1880 la convention littéraire entre la France et l'Espagne. L'année suivante, il fondait le syndicat des sociétés françaises littéraires et artistiques pour la protection de la propriété intellectuelle. Il dirigeait depuis de longues années les *Annales* et l'*Annuaire des eaux minérales*. Il a donné : *Autour de Biarritz* (1855, in-16); — *La Gendarmerie* (1857, in-8) ; — *Itinéraire descriptif, historique et artistique de l'Espagne et du Portugal* (1859, in-12); — *Espagne et Portugal* (1867, in-32) ; — *Biarritz et autour de Biarritz* (1870, in-32); — *La Législation des eaux minérales en France* (1872, in-8); — *Les Pamphlets de la fin de l'Empire, des Cent-Jours et de la Restauration* (1879, in-12); — *Tableau résumé des diverses conventions internationales entre la France et les États de l'Europe pour la garantie des œuvres d'esprit et d'art* (1881, in-12) ; — *Auteur et éditeur, histoire d'un arrêt de la cour d'appel* (1884, in-8); — *Les Espagnols au Maroc* (1890, in-16). Plusieurs de ces ouvrages, notamment les guides, ont eu les honneurs de la réimpression. M. Germond de Lavigne a traduit de l'espagnol : *La Sœur Marie d'Agréda et Philippe IV. Correspondance inédite* (1855, in-18); — *Don Quichotte*, de Fernando d'Avellaneda (1853, in-8); —*Nouvelles andalouses* de Fernan Caballero (1865, in-12); — *Histoire de don Pablo de Ségovie*, par Quevedo-Villegas (1842, in-8, nouv. édit. en 1868); — *La Célestine* de Fernando de Rojas (1844, in-16, nouvelle éd. en 1873); — *Marianela*, nouvelle de B. Perez Galdos (1884, in-12); — *La Comédie espagnole* de Lope de Rueda (1883, in-8).

— M. Joseph-Henri Barbet de Jouy est mort le 25 mai, âgé de quatre-

vingt-quatre ans. Né à Canteleu, près de Rouen, le 16 juillet 1812, ses publications archéologiques lui acquirent un juste renom. Les plus connues sont celles qu'il a faites comme conservateur du musée du Louvre, fonctions qu'il exerça pendant de longues années. L'Académie des beaux-arts l'avait honoré du titre de membre libre le 6 mars 1880. Ses ouvrages les plus remarqués sont les suivants : *Les Della Robbia, sculpteurs en terre émaillée* (1855, in-16) ; — *Description des sculptures modernes, de la Renaissance et du moyen âge du musée impérial du Louvre* (1856, in-8; nouv. édit. en 1873) ; — *Les Mosaïques chrétiennes des basiliques et des églises de Rome* (1857, in-8) ; — *Étude sur les fontes du Primatice* (1859, in-8) ; — *Notice des antiquités, objets du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes, composant le Musée des souverains* (1865, in-12) ; — *Les Gemmes et joyaux de la couronne* (1865-1868, 2 vol. in-fol. ; nouv. édit. en 1880-1887) ; — *Galerie d'Apollon. Notice des gemmes et joyaux* (1867, in-12).

— Le préfet des archives vaticanes, S. E. le cardinal Luigi Galimberti, qui vient de mourir à Rome, le 6 mai, était né dans la même ville, le 25 avril 1836. Après avoir pris le grade de docteur en théologie et en droit, il fut chargé au collège de la Propagande de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique. Il fut aussi professeur de théologie à l'Université. Léon XIII, qui le nomma archevêque de Nicée *in partibus infidelium*, l'employa dans des négociations importantes. Ce fut lui qui fut chargé de rédiger la décision arbitrale du Souverain Pontife dans l'affaire des Carolines entre l'Espagne et l'empire d'Allemagne. En 1887, il fut chargé par le Pape d'aller complimenter l'empereur Guillaume à l'occasion de son quatre-vingt-dixième anniversaire. Nonce en Autriche-Hongrie, il sut aplanir les difficultés qui s'étaient élevées entre le gouvernement de ce pays et le Saint-Siège. A la mort de S. Ém. le cardinal Hergenröther, Léon XIII l'avait nommé préfet des archives vaticanes. Il avait été promu cardinal dans le consistoire du 16 janvier 1893. On cite du regretté cardinal quelques travaux d'histoire ecclésiastique, notamment une *Apologia pro Marcellino papa* (1877, in-8), une *Introductio philosophica ad historiam universam, singillatim vero ad ecclesiasticam*, parue la même année ; une dissertation sur *Lutero ed il socialismo* (1879).

— M. Friedrich-Heinrich Geffcken est mort le 1er mai. Né à Hambourg le 9 décembre 1830, il étudia la jurisprudence successivement aux Universités de Bonn, de Gœttingue et de Berlin, remplit, en 1854, les fonctions de secrétaire de légation à Paris; en 1856, celles de chargé d'affaires de Hambourg à Berlin, où il devint, en 1859, ministre résident de la Hanse ; puis, après avoir rempli les mêmes fonctions à Londres (1866), il fut nommé syndic de Hambourg en 1869. Après l'annexion, on lui donna la chaire de sciences sociales et de droit public à l'Université de Strasbourg (1872). Il prit sa retraite en 1882 et se livra à Hambourg, puis à Munich, à des travaux politiques et historiques. La confiance dont il jouissait auprès du Kronprinz Frédéric-Guillaume (depuis Frédéric III) le mit en état de publier dans la *Deutsche Rundschau*, après la mort du prince, un fragment de Journal qui fit grand bruit (1888) et valut à l'éditeur les persécutions de M. de Bismarck. Nous citerons de lui : *Die Reform der preussischen Verfassung*, anonyme (Leipzig, 1870, in-8) ; — *Der Staatsstreich von 1851 und seine Rückwirkung auf Europa* (Leipzig, 1870, in-8), anonyme ; — *Die Verfassung des deutschen Bundesstaats* (Leipzig, 1870, in-8), anonyme ; — *L'Impasse orientale* (Leipzig, 1871, in-8), anonyme ; — *Die Alabamafrage* (Stuttgart, 1873, in-8) ; — *Das deutsche Reich und die Bankfrage* (Hamburg, 1874, in-8) ; — *Staat und Kirche* (Berlin, 1875, in-8) ; — *Zur Geschichte des orientalischen Krieges, 1853-1856*

(Berlin, 1881, in-8) ; — *La Question du Danube* (Berlin, 1883, in-8) ; — *Politische Federzeichnungen* (Berlin, 1888, in-8) ; — *Léon XIII devant l'Allemagne* (Paris, 1892, in-8) ; — *Frankreich, Russland und der Dreibund* (Berlin, 1894, in-8). Ajoutons-y des rééditions du *Guide diplomatique* de Martens (Leipzig, 1866, 2 vol. in-8), et de l'*Europ. Volksrecht* de Heffter (Berlin, 1888, in-8).

— Un économiste distingué, M. Luigi Cossa, est mort dans le courant du mois de mai, à Pavie, où il enseignait l'économie politique. Né à Milan le 27 mai 1831, il fit à Pavie ses études juridiques et alla les continuer à Vienne et à Leipzig, sous la direction de Stein et de Roscher. Professeur extraordinaire (1856), puis ordinaire d'économie politique à l'Université de Pavie, il s'est distingué par l'ardeur avec laquelle il a combattu les doctrines de Bastiat. Ses ouvrages, fort estimés, et même classiques en Italie, ont aussi reçu l'approbation des savants étrangers. Nous citerons les principaux : *Primi elementi di economia politica* (Milano, 1876, in-8 ; plusieurs fois réimprimé) ; — *Primi elementi di scienza delle finanze* (Ibid., 1876, in-8) ; — *Guida allo studio dell' economia politica* (Ibid., 1876, in-8 ; 3e édit. en 1890 sous le titre *Introduzione allo studio*, etc.) ; — *Saggi di economia politica* (Ibid., 1878, in-8).

— Nous devons encore quelques lignes spéciales à M. Robert Saint-John de Crèvecoeur, qui est mort le 14 mai. Il était né en 1833, à Romorantin. Depuis quelques années, ses travaux l'avaient signalé à l'estime des historiens. C'est d'abord la biographie de son grand-père : *Saint-John de Crèvecœur, sa vie et ses ouvrages, 1735-1813* (1883, in-8), bientôt suivi de la publication des importants *Mémoires sur les règnes de Louis XV et de Louis XVI et sur la Révolution, de Dufort comte de Cheverny* (1886, 2 vol. in-8). Une notice sur *Un Personnage de Tallemant des Réaux. Montbrun-sous-Carrière (1594-1670)* (Nogent-le-Rotrou, 1890, in-8) et *Un Document nouveau sur la succession des Concini* (1892, in-8) n'ont pas la même importance. Au contraire le *Journal d'Adrien Duquesnoy, député du tiers état de Bar-le-Duc, sur l'Assemblée constituante (3 mai 1789-3 avril 1790)*, qu'il publia pour la Société d'histoire contemporaine (1894, 2 vol. in-8), dont il était l'un des membres du conseil depuis la fondation, offre un intérêt exceptionnel pour l'histoire des débuts de la Révolution. Il a donné un supplément à cette publication dans le compte rendu de la *Société d'histoire contemporaine. Cinquième assemblée générale* (1895, in-8), sous le titre de *Nouveaux Détails biographiques sur Adrien Duquesnoy*. Il en existe un tirage à part. Le même compte rendu contient du même érudit une petite note sur *Un Curé réfractaire* sous la Révolution, le curé de Lézigny.

— On annonce encore la mort : du colonel de Bourcenay, doyen des polytechniciens, mort à Rouen, âgé de quatre-vingt-quatorze ans, le 6 mai ; — de l'économiste italien, naturalisé Français, Henri Cernuschi, longtemps collaborateur du *Siècle*, mort le 12 mai ; — de M. Ernest Dupré, professeur de rhétorique au lycée Condorcet, mort le 8 mai ; — du R. P. Gardet, O. P., prédicateur distingué, mort âgé de quarante-cinq ans seulement, le 10 mai ; — de M. Lodin de Lalaire, professeur honoraire à la Faculté des lettres de Dijon, mort le 28 mai, dans cette ville, âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans ; — de M. Francis Ordinaire, ancien député du Rhône et publiciste, mort le 29 mai, âgé de cinquante-trois ans, à Paris ; — de M. l'abbé Puisieux, chanoine honoraire de Châlons-sur-Marne, historien et littérateur, mort au cours d'un pèlerinage à Jérusalem ; — de M. Raulin, doyen de la Faculté des sciences de Lyon, mort le 25 mai, dans cette ville.

— A l'étranger, on annonce la mort de M. Austin Abbott, doyen de la Faculté de droit de New-York, le compilateur de *New Cases mainly New York*

decisions (1877-1886, 17 vol. in-8); — de M. Alexander Allardyce, fondateur de la *Scottish text society*, auteur d'ouvrages sur les Indes, d'une vie de l'amiral Keith, et une histoire inédite d'Aberdeen, mort le 23 avril; — de M. le docteur Baum, médecin, mort le 13 avril; — de M. Louis Benziger, le célèbre éditeur américain, mort le 12 avril, à New-Brighton, Staten Island, dans sa cinquante-septième année; — de M. Bergfeld, connu par ses travaux sur l'histoire de Thuringe; — de M. Charles-F. Blackburn, bibliographe, auteur des *Rambles in books*, mort le 9 mai; — de M. H.-C. Bunner, éditeur du *Puck*, et collaborateur de diverses revues américaines, mort en mai; — de M. Friedrich Dittes, directeur du *Paedagogium* pour les instituteurs de Vienne, mort à soixante-sept ans, le 15 avril, dans cette ville; — de M. Wilhelm Erler, mathématicien, mort le 12 avril, âgé de soixante-seize ans; — de M. Karl Finkelnburg, professeur à la Faculté de médecine de Bonn, mort à soixante-quatre ans, le 11 mai; — de M. Stanislaw Florek, écrivain polonais, mort à Léopol, le 25 avril; — de M. Ferdinand von Gmelin, juriste, mort âgé de soixante-douze ans, à Fribourg-en-Brisgau; — du baron Constantin de Grimm, journaliste, mort le 16 avril, à New-York; — de M. le docteur Hasebrock, théologien, qui a publié divers ouvrages sous le pseudonyme Jonathan, mort à quatre-vingt-quatre ans; — de M. C. Honigh, littérateur flamand, collaborateur de la *Dietsche Warande* et du *Gide;* — de M. Hosius, professeur de géognosie à Munster, mort à soixante et onze ans, le 11 mai; — de M. Vladimir Iakovlev, professeur de langue et de littérature russe à l'Université d'Odessa, où il est mort en avril; — de M. Karl Humann, archéologue, mort à Smyrne; — de M. Gustav F. Koerner, ancien lieutenant-gouverneur de l'Illinois, auteur d'ouvrages juridiques dont le plus considérable est la *Collection of the important general laws of Illinois*, mort à quatre-vingt-sept ans, le 9 avril, à Belleville, Ill.; — de M. Adalbert Krëger, astronome éminent, professeur d'astronomie à l'Université de Kiel, et directeur de l'Observatoire du même lieu, mort le 22 avril, à soixante-quatre ans; — de M. Liebscher, professeur d'économie rurale à Goettingue, où il est mort, le 9 mai, âgé de quarante-trois ans; — de miss B. Rutherford Macky, bibliothécaire du Drexel Institute de Philadelphie, morte le 4 avril; — de M. William Matthews, membre du Grolier Club, auteur de *Modern bookbindings practically considered*, mort le 25 avril, à Brooklyn, N.-Y.; — de M. George Munro, éditeur américain, mort le 24 avril, à Pine Hill; — de M. W.-F.-G. Nicolai, directeur de l'École royale de musique de La Haye et compositeur distingué; — de M. le baron von Oer, publiciste, mort le 20 avril, à Dresde, âgé de cinquante-cinq ans; — de M. Osterdinger, mathématicien et littérateur, mort à quatre-vingt-cinq ans, le 10 avril, à Ulm; — de M. le chanoine Raine, archéologue et folkloriste anglais, mort en mai; — de sir J.-R. Reynolds, président de l'Académie royale de médecine, mort le 28 mai, à Londres; — de M. John Rose, éditeur, mort le 22 avril, à Oxford; — de M. Friedr. Schickendanz, chimiste, mort le 4 avril, à Buenos-Ayres; — de M. Andreas Schill, professeur de théologie à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, à qui l'on doit, entre autres ouvrages, une étude sur la *Constitution Unigenitus* (1876, in-8), mort le 9 mai; — de M. John-Calvin Stockbridge, publiciste, mort le 2 avril, à Providence, R. I.; — du pasteur et poète Julius Sturm, mort le 2 mai, âgé de quatre-vingts ans, à Gera; — de M. Sundelin, professeur d'histoire ecclésiastique à Upsala, mort le 4 mai, à quarante-neuf ans; — de M. Sophus Tromholt, écrivain norvégien, mort le 17 mai; — de M. Trouvorov, directeur de l'institut archéologique de Saint-Pétersbourg, mort à soixante-dix-sept ans, le 12 avril; — de M. Hermann Ulmann, connu par ses travaux sur

l'histoire de l'art, mort à Florence, le 21 avril; — du poète grec Vishnos, mort le 27 avril, à Athènes; — du fameux publiciste Jean-Baptiste Volders, chef du parti ouvrier de Belgique, mort en mai; — du baron Philipp Wedell, publiciste allemand; — de M. Ewald von Zedtwitz, écrivain, mort à Mémingen, le 28 avril; — de M. Michal Zieleniewski, auteur du *Slownik bibliograficzno-balneologiczny*, mort à soixante-quinze ans, le 16 avril, à Cracovie.

Institut de France. — *Élections.* — *Académie des sciences.* — M. Müntz a été élu dans la section d'économie rurale en remplacement de M. Reiset, par 38 voix contre 15 à M. Laboulbène.

Académie de médecine. — MM. les docteurs Glénard (de Lyon) et Mossé (de Toulouse) ont été élus correspondants dans la division de médecine.

Académie des beaux-arts. — M. Lenepveu a été élu en remplacement de M. Ambroise Thomas, décédé, par 19 voix contre 16 à M. Victorin Joncières, et 1 à M. Fauré (8e tour de scrutin).

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 1er mai, M. Schlumberger a prononcé l'oraison funèbre de M. B. Hauréau, et la séance a été levée en signe de deuil. — Le 8, M. Clermont-Ganneau a communiqué un mémoire de M. de Laigue sur la nécropole phénicienne en Andalousie; M. Delisle a lu une notice sur le manuscrit latin 2201 de la Bibliothèque nationale (traités de Cassiodore et de saint Augustin), annoté par Pétrarque et contenant une liste de quelques-uns de ses livres, et sur un autre manuscrit récemment acquis contenant les sept psaumes pénitentiaux en français, allégorisés par Christine de Pisan; M. Collignon a communiqué et expliqué la photographie d'un bas-relief récemment découvert aux environs de Thèbes, sur la rive droite du Kapawari, l'ancien Thespios, près de la route de Thèbes à Livadie; M. de Barthélemy a fait une communication sur le siège de Vitry-en-Perthois par Charles VII; M. Delisle a signalé tout particulièrement un travail de M. E. Le Mire intitulé : *A propos du centenaire de Mme de Sévigné.* — Le 15, deux dépêches de M. Homolle sur une nouvelle découverte archéologique ont été communiquées: M. P. Tannery a fait une communication sur un opuscule latin (description d'un cadran solaire portatif) écrit à Montpellier au XIIIe siècle et traduit plus tard en grec; M. L. Dorez a annoncé la découverte de documents relatifs à Pic de la Mirandole; M. S. Reinach a commencé la lecture d'un Mémoire intitulé : *Casques mycéniens et illyriens;* M. E. Le Blant a relevé dans une étude intitulée : *Des Sentiments d'affection exprimés dans quelques inscriptions antiques*, les expressions les plus touchantes de certaines épitaphes. — Le 22, une lettre de M. Homolle, relative aux récentes découvertes de Delphes, a été lue et discutée; M. d'Arbois de Jubainville a présenté quelques remarques sur les noms francs; M. Héron de Villefosse a communiqué deux notes de M. Jullian sur une inscription latine consacrée à un « civis parisius, » et sur une fistule de plomb retrouvée au musée lapidaire de Bordeaux; M. Héron de Villefosse a communiqué ensuite une inscription trouvée aux environs de Jullma, où sont mentionnés les martyrs Félix et Vincentius; M. S. Reinach a terminé la lecture de son mémoire sur le *Casque mycénien et le casque illyrien.*

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 2 mai, M. A. Desjardins a lu un mémoire sur *la Guerre sino-japonaise au point de vue du droit international*, à propos d'un ouvrage récent de M. Ariga. — Le 9, M. Imbart de la Tour a commencé la lecture d'un mémoire intitulé l'*Évolution des idées sociales au moyen âge, du XIe au XIIIe siècle. Le Régime du patronage et le régime du contrat;* M. Adam Ostoïa d'Ostazewo Ostaszewski a présenté un manuscrit de Copernic qu'il a récemment découvert; M. P. Gui-

rand a commencé la lecture d'un travail sur les idées politiques de Fustel de Coulanges d'après des papiers inédits. — Le 16, M. Lutoslawski a donné lecture d'un travail sur une *Nouvelle méthode de déterminer la chronologie des dialogues de Platon;* M. Imbart de la Tour a achevé la lecture de son mémoire commencée le 9.

Concours et Prix. — *Académie française.* — Prix Gobert : 10,000 fr. dont 9,000 fr. à M. G. Hanoteaux, ministre des affaires étrangères, pour son *Histoire du cardinal de Richelieu*, et 1,000 fr. à M. Ernest Daudet pour son livre sur *la Police et les Chouans sous le Consulat et l'Empire.* — Prix Thérouanne : 4,000 fr. dont 1,500 fr. à M. Julian pour son *Histoire de Bordeaux depuis les origines jusqu'en 1895;* 1,500 fr. à M. de Lanzac de Laborie pour son ouvrage sur *la Domination française en Belgique* (*1795-1814*); 1,000 fr. à M. L. Lecestre pour les *Mémoires de Gourville* (*1646-1702*). — Prix Montyon : 19,000 fr., qui se décomposent en trois prix de 1,500 fr. à M. R. Thamin (*Saint Ambroise et la Morale chrétienne au IVe siècle*), M. L. Cahun (*Introduction à l'histoire de l'Asie : Turcs et Mogols, des origines à 1405*), et M. l'abbé Vacandard (*Vie de saint Bernard*); huit prix de 1,000 fr. à M. M.-L. Bertin (*Grandes Guerres civiles du Japon*), J. Cruppi (*Un Avocat journaliste au XVIIIe siècle, Linguet*), L. Barracand (*L'Adoration*), colonel Monteil (*de Saint-Louis à Tripoli par le lac Tchad*), L. Morel (*James Thomson, sa vie et ses œuvres*), J. Psichari (*Autour de la Grèce*), M. J. Legras (*Au pays russe*), l'abbé Piat (*La Liberté*) ; et treize prix de 500 fr. à MM. H. Berenger (*L'Aristocratie intellectuelle*), P. Duproux (*Kant et Fichte*), J. Vuillier (*La Sicile*), J. Ferney (*Grand'mère et Bonne maman*), J. Rolland (*Sous les galons*), Guy Chantepleure (*Ma conscience en robe rose*), G. Beaune (*Les Vendanges*), Grucker (*Lessing*), Robert de Flers (*Vers l'Orient*), R. Allou et Ch. Chenu *Grands Avocats du siècle*), N. Lallié (*Choses de Russie*), capitaine Danrit (*La Guerre de forteresse*), Mme M. Levray (*Mlle de la Guettière*). — Prix Sobrier-Arnould : 1,000 fr. à M. Dupuy pour *l'École normale en l'an III*, et 1,000 fr. à Mme Dronsart pour *les Grandes Voyageuses.* — Prix Archon-Despérouses : 3,000 fr., M. Ch. de Pomairols pour ses *Regards intimes.* — Prix Kastner Boursault : 2,000 fr. partagés entre MM. Romain Rolland (*Histoire de l'opéra en Europe avant Lulli et Scarlati*), et P. Harel pour son recueil de poésies intitulé : *Les Voix de la Glèbe.*

Académie des inscriptions et belles-lettres. — La médaille de la Société centrale des architectes a été décernée à M. A. Couve, qui a pris une part active aux fouilles de Delphes et de Délos. — Prix Saintour : M. Émile Molinier, pour son *Histoire des arts appliqués à l'industrie. T. I : Les Ivoires.* — Prix Delalande-Guerneau : M. Louis Finot (*Lapidaires indiens*) et M. Lucien Fournneron (*Siam antique*). — Prix Stanislas Julien : M. Maurice Courant, pour sa *Bibliographie coréenne.* — Prix Lafons-Melicocq : partagé entre MM. F. Loth (*Hariulfe, chronique de l'abbaye de Saint-Riquier*) et Pilloy (*Études sur d'anciens lieux de sépultures de l'Aisne,* 2 vol.). — Prix Duchalais : M. de la Tour, pour quatre mémoires sur des médailleurs italiens de la Renaissance.

Académie des sciences morales et politiques. — L'Académie a prorogé à 1899 le prix Odilon Barrot, ayant pour sujet *la Législation électorale actuellement en vigueur dans les différents pays de l'Europe, pour la composition des assemblées politiques et administratives.* — Prix Thorel : 2,000 fr., dont 1,000 fr. à M. Ch. Boniface pour son livre : *Pour le commencement de la classe* (200 lectures ; 800 fr. à M. David Sauvageot pour son ouvrage : *Monsieur Prévôt;* 200 fr. à Mme Murique, pour son ouvrage : *Économie domestique et hygiène.* — Prix Le Dissez de Penanrum : 2,000 fr. à M. Paul de Rousiers, pour son livre : *La Question ouvrière en Angleterre;* des mentions honorables à M. Georges

Albert (*La Liberté de tester*), Frantz Despagnet (*Précis de droit international privé ; Cours de droit international public ; Essai sur les Protectorats*) ; Arthur Hennequin (*Essai critique sur l'hypothèse des atomes dans la science contemporaine*) ; M. A. Lichtenberger (*Le Socialisme au XVIIIe siècle*). — Prix Audiffred : 15,000 fr., a été décerné aux missions catholiques de l'Afrique centrale (Mgr Augouard et Mgr Livinhac).

— Voici la liste des sujets mis au concours par l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen pour les années 1897 et 1898 (délai pour la remise des manuscrits : 1er juin desdites années) : 1897. Prix Gossier (700 fr.), *Théorie de la teinture de la laine ;* — 1898. Prix Bouctot (500 fr.), *Étude critique sur les meilleurs appareils employés actuellement pour l'humidification et la ventilation des ateliers industriels.* Nous rappelons que les mémoires doivent être anonymes, porter en tête une devise et être accompagnés d'un pli cacheté, avec la même devise, contenant le nom et le domicile de l'auteur. Le secrétariat de l'Académie est 40, rue Saint-Lô, à Rouen.

— La Société des sciences de Gœttingue a choisi comme sujet du prix Wedekind à décerner en 1901 (délai pour la remise des manuscrits jusqu'au 1er août 1900) une histoire, fondée sur documents d'archives, de l'administration intérieure de l'électorat de Mayence, sous le gouvernement d'Emmerich-Joseph (1763-1774) et de Friedrich-Karl-Joseph (1774-1802).

Congrès. — En Espagne, le Congrès annuel catholique et national se tiendra cette année à Lugo, évêché et chef-lieu d'une province. Il aura pour objet, comme celui de Valence en 1893, de promouvoir la dévotion à la sainte Eucharistie. Il sera accompagné d'un concours littéraire, avec prix pour les lauréats. Voici quels sont les sujets de ce concours : 1° Une ode (en vers) sur l'institution de l'Eucharistie ; 2° Un travail (en prose) sur le saint Viatique ; 3° Un écrit de piété (devocionario) sur la dévotion envers le Saint Sacrement ; 4° Un petit catéchisme sur le même sujet. Adresser les demandes de renseignements et les manuscrits à M. le secrétaire du comité du Congrès eucharistique, palais épiscopal de Lugo (Espagne).

Paris. — La nouvelle édition du *Catalogue de livres choisis à l'usage des gens du monde, contenant les meilleures productions de la littérature contemporaine*, que publie la Société bibliographique (Paris, au siège de la Société, et chez Lamulle et Poisson, in-18. — Prix : 2 fr. 50 ; pour les membres de la Société, 1 fr. 50), est réellement refondue, comme le porte le titre. Les livres épuisés ne figurant pas en principe, et sauf exception, dans ce catalogue, il a fallu naturellement éliminer un certain nombre d'ouvrages que contenait la première édition ; une autre cause d'élimination a été la publication depuis quinze ans, date de la première édition, de travaux nouveaux remplaçant et rendant inutiles des œuvres que l'on avait dû signaler autrefois. En dépit de ces suppressions, le catalogue a presque doublé de grosseur (VII-297 p. au lieu de VII-176). Nos lecteurs connaissent les principes qui ont présidé à la formation de ce répertoire : 1° n'indiquer que des ouvrages qui puissent être lus par des chrétiens ; sauf de très rares exceptions, les ouvrages hétérodoxes ne sont pas indiqués ou du moins ils sont marqués d'un astérisque ; 2° éliminer les ouvrages trop techniques et de pure érudition. L'on ne demandera donc à ce catalogue que ce qu'il peut et veut donner : une liste de bons ouvrages dans tous les genres, permettant aux gens du monde de se former une bibliothèque variée suivant leurs goûts. Qu'il y ait encore des lacunes, malgré le soin apporté par des collaborateurs spéciaux à la rédaction des diverses sections, cela n'étonnera personne. Nous croyons cependant que l'ouvrage ne pourra être que bien accueilli du public, auquel il rendra de signalés services. Nous pouvons assurer qu'il

constitue un progrès considérable sur la précédente édition, non seulement parce qu'il renferme plus d'indications, mais aussi parce que l'exécution matérielle en est plus soignée ; c'est ainsi que les inexactitudes dans les noms d'auteurs ou dans les titres, malheureusement assez fréquentes dans l'édition antérieure, ont complètement disparu, si nous ne nous trompons, de celle-ci ; et d'autre part, les articles sont devenus très rares, où manque la mention de l'éditeur ou du prix. Une autre amélioration consiste dans l'augmentation du nombre des rubriques ; c'est ainsi que, dans la section *Belles-Lettres*, les divisions *Éloquence* et *Folklore*, qui manquaient dans l'ancien système, ont été introduites, et que la Poésie française a été scindée en deux parties, dont l'une consacrée à la poésie antérieure à notre siècle, l'autre à la poésie contemporaine. De même dans la section *Histoire*, il y a trois chapitres nouveaux : *Histoire du moyen âge*, *Histoire moderne et contemporaine*, *Sciences auxiliaires ; l'Histoire biblique et ecclésiastique*, *l'Hagiographie*, la *Biographie*, sont scindées en *généralités* et *monographies ; l'Histoire de France* se divise en : *Généralités ; Mérovingiens et Carolingiens ; Capétiens ; De la Révolution à nos jours ; Histoire religieuse, politique, civile et militaire.*

— *Livret intitulé de la poésie populaire par remy de Gourmont, avec un air noté et des images le tout suivant la copie imprimée dans l'Ymagier du mois de janvier DDDCCCLXXXXVI à paris, aux depens dudit Ymagier et se vend XV rue de l'Echaudé par le Mercvre de France au prix de XXXX s. et n'en fut tiré que C et XXV copies toutes pareilles et tres belles* (in-4 de 30 p.). Cette plaquette, d'une disposition typographique bizarre, imprimée sur un papier rare et ornée de nombreux bois anciens et naïfs, sollicite l'attention des curieux ; tirée à petit nombre, cette amusante fantaisie tentera plus d'un bibliophile. C'est un aperçu rapide et brillant sur le caractère et la valeur de nos chansons populaires ; poète et artiste, l'auteur est renseigné aux meilleures sources et possède un sentiment très juste du charme de notre poésie populaire traditionnelle.

— *L'Annuaire du conseil héraldique de France*, neuvième année (Paris, in-12 de LXXVIII-405 p.), contient les articles suivants : *Madagascar au point de vue héraldique*, par M. Joseph Joubert ; — *Les Grands et les petits Chevaux de Lorraine*, par M. Léon Germain ; — *Mémoire inédit de l'abbé Burdeau en faveur de la comtesse de Marcellus (juillet 1794)*, publié par M. Ph. Tamizey de Larroque ; — *Les Francs-archers*, par le vicomte Oscar de Poli ; — *Poésies diverses*, par le comte Victor d'Auriac, MM. l'abbé L. Cochin, Fabien Colonna, le vicomte Olivier de Gourcuff, Achille Millien, Émile Mossot, le marquis de Pimodan, le vicomte O. de Poli, L. de Sarran d'Allard, Émile Travers ; — *Du Non-usage en France des qualifications chevaleresques*, par le comte A. de Mauroy ; — *Une Famille Bonaparte en Corse au moyen âge*, par le comte R. Colonna de Cesari Rocca ; — *La Couronne murale dans le blason*, par M. Louis Audiat ; — *Évolution de l'image mortuaire*, par Mgr X. Barbier de Montault ; — *L'Image mortuaire de Mgr Dupanloup*, par le même ; — *La Noblesse et les métiers manuels : les barons Fossiers et les Ferrons de Normandie*, par M. E. Allard de Gaillon ; — *Les Légendaires héraldiques*, par le comte de Burey ; — *Jurisprudence nobiliaire*, par M. Géraud de Niort ; — *Le Nom de Coligny*, par le baron de Beaupont.

— Le tome IV de la sixième série des *Bulletin et Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, tout dernièrement publié (Paris, C. Klincksieck, gr. in-8 de 377 p. avec 7 planches hors texte et des figures dans le texte) renferme les morceaux suivants : *Les Fouilles de M. de Morgan à Dahshour*, par M. le vicomte J. de Rougé ; — *Inscription inédite du musée de Lambèse*, par M. Cagnat ; — *Patères en argent trouvées à Èze représentant*

l'apothéose d'Hercule, par M. J.-Adr. Blanchet ; — *Inscriptions antiques de la quatrième Lyonnaise*, par M. P. Arnauldet ; — *Note sur des bijoux barbares en forme de mouches*, par M. le baron de Baye ; — *Note sur les plus anciens plans d'achèvement du Louvre et de réunion de ce palais aux Tuileries*, par M. Albert Babeau ; — *Acte original de la ligue de Gien (1410)*, par M. Paul Durrieu ; — *Milliaires d'Arabie et de Palestine découverts par le P. Germer-Durand* [mémoire de M. É. Michon] ; — *La Livre dite de Charlemagne*, par M. Prou ; — *Origine de la race égyptienne*, par M. le vicomte J. de Rougé ; — *Notes sur les sculptures exécutées après la pose du XIe au XIIIe siècle*, par M. C. Enlart ; — *Une Prétendue Mosaïque antique. Hercule au jardin des Hespérides*, par M. É. Michon ; — *Les Cachets de Nasium* [Naix-en-Barrois, Meuse], par M. l'abbé H. Thédenat.

— Le *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France* (1894), qui nous arrive en même temps que le volume ci-dessus de ses *Mémoires* (Paris, C. Klincksieck, in-8 de 336 p., avec planches hors texte et figures dans le texte), renferme d'innombrables notices et renseignements des plus précieux aux points de vue archéologique, épigraphique, artistique, même historique et bibliographique, etc. L'éloge de ce recueil n'est plus à faire ; il convient donc simplement de signaler ce nouveau volume.

— Nous venons de recevoir une publication des plus utiles sur laquelle nous attirons spécialement l'attention : *Le Clergé français. Annuaire ecclésiastique. France, colonies, Alsace-Lorraine, 1896* (Paris, 19, rue Cassette, gr. in-8 de LXIV-1,086 p. — Prix, cartonné, 12 fr.). Là se trouvent réunis les renseignements les plus complets sur le clergé, les congrégations religieuses, leurs œuvres et leur but. Chaque diocèse comprend : une courte notice historique ; le haut clergé ; le clergé paroissial, avec indication des bureaux de poste et des gares de chemins de fer : les aumôniers ; les congrégations et communautés religieuses ; les séminaires et institutions ecclésiastiques avec leur personnel ; les principaux pèlerinages. Afin de faciliter les recherches, on a dressé, à la fin de l'ouvrage, une table des congrégations dans laquelle se trouve indiqué le but de chacune d'elles (contemplative, hospitalière, enseignante, gardes-malades), avec renvoi au diocèse et à la page où se trouve chaque maison. Ajoutons que l'on trouve aussi au siège de l'administration de l'Annuaire des tirages à part relatifs à chaque diocèse, au prix de 0 fr. 50.

— M. Forain est un artiste bien personnel, d'un modernisme terrible, qui s'attaque aux travers et aux vices de notre époque avec une vigueur sans égale. L'*Album* qui vient de paraître sous son nom (Paris, Plon, in-4 de IV-54 p.) démontre, sans même qu'il soit besoin de lire la préface de M. Maurice Talmeyr, que Forain ne recule pas devant les plus attristants sujets. Seule, la religion est hors de cause. Mais notre monde « fin de siècle » est pris à partie d'une façon qui appelle parfois la nausée. De haut en bas de l'échelle sociale, tout le monde y passe.

— L'éditeur Flammarion nous offre deux fascicules qui intéressent spécialement la Normandie. Parmi *Nos Grandes Dames*, M. Gaston Bonnefont a classé *Mme la comtesse de Mirabeau*, plus connue sous le nom de *Gyp* (in-4 de 15 p.). Au rang de *Nos Belles Mondaines*, il a placé *Liane de Pougy* (in-4 de 15 p.). Ce ne sont pas des pamphlets, loin de là ; dans ces deux fascicules les phototypies merveilleuses donnent sans doute la note juste, et le style fin et souple de l'auteur prouve qu'il veut plaire à toutes et à tous.

— A noter, dans la collection déjà importante des *Contemporains*, la livraison consacrée à *Pasteur (1822-1895)* (Paris, 8, rue François Ier, gr. in-8 de 16 p., avec portrait). L'auteur a signé du pseudonyme « E'llick. » Œuvre de vulgarisation très intéressante. Son prix infime (0 fr. 10) permet de le

répandre grandement dans les masses, à qui il ne peut que faire du bien.

— Le dix-huitième fascicule du *Dictionnaire général de la langue française*, de MM. Hatzfeld et Darmesteter (Paris, Delagrave, gr. in-8. p. 1345-1424), conduit la publication du mot Jardon au mot Losse. Nous signalerons dans ce fascicule les articles *jet*, *jour*, *jugement*, *lance*, *lanterne*, *lettre*, *lieu*.

— Dédié *Aux électeurs parisiens*. *Le Tout-Paris maçonnique* (Paris, Hermelin, in-8 de XII-283-98 p.) fournit la liste alphabétique, avec les adresses, de plusieurs milliers de francs-maçons de Paris et de la banlieue. Une seconde partie de la publication renferme les mêmes noms classés par rues. En règle générale, l'éditeur donne l'indication de la source où il a puisé son renseignement pour tel ou tel nom particulier. Malgré les services incontestables qu'il rendra, nous devons regretter certains défauts, tels que la répétition, à plusieurs reprises, du même nom. L'auteur déclare avoir « préféré répéter plutôt que d'essayer une identification douteuse. » Il essaie également de justifier l'inexactitude actuelle de certaines adresses. Il nous paraît que si ces défauts ne pouvaient pas être absolument évités, on aurait pu du moins les rendre moins fréquents. Il faut espérer que M. Hermelin se trouvera conduit à donner de nouvelles éditions de ce travail et qu'il en profitera pour l'améliorer.

Champagne. — Nous avons trop rarement connaissance des *Travaux de l'Académie nationale de Reims*. Nous le regrettons d'autant plus, que nos lecteurs, renseignés, ne pourraient que les apprécier grandement. Nous recevons le quatre-vingt-quinzième volume de cette collection formant le tome 1er de l'année 1893-1894, qui a paru dernièrement (Reims, F. Michaud, in-8 de 395 p., avec 3 planches hors texte et de nombreuses figures d'armoirie, principalement dans le texte). Le recueil débute par le *Discours d'ouverture* du président annuel, M. V. Duchataux. Il se poursuit par divers comptes rendus et rapports dus à M. Henri Jadart, le savant secrétaire de l'Académie, MM. Thirion, H. Michaud, Ch. Givelet et A. Benoist. Viennent ensuite les publications dont voici les titres : *M. Prosper Soullié, membre titulaire et ancien président, esquisse de sa vie et de ses œuvres*, par M. H. Jadart; — *Documents inédits sur l'église Notre-Dame de l'Épine*, par M. L. Demaison ; — *Vestiges d'architecture moyen âge, rue de Sedan, 1*, par M. E. Lamy; — *Les Espions anglais à Reims, sous Élisabeth*, par M. l'abbé A. Haudecœur ; — *Les Guillemites et leur fondateur*, par le même ; — *Note sur un vase antique en verre, ayant la forme d'un poisson*, par M. L. Morel; — *Statuette antique en bronze, trouvée à Reims, au faubourg de Laon*, par le même; — *Notes sur quelques objets du musée Léon Morel*, par le même ; — *Le Musée lapidaire rémois, dans la chapelle basse de l'archevêché (1865-1895)*, par MM. C. Givelet, H. Jadard et L. Demaison; — *Jean Bonhomme, architecte de l'hôtel de ville de Reims (1627-1634)*, par M. H. Jadart; — *Jeanne d'Arc dans la littérature et devant l'opinion en Angleterre*, par M. l'abbé A. Haudecœur.

Comtat Venaissin. — Le 5 novembre 1895, M. A. Maucler, médecin-vétérinaire, a prononcé, dans une réunion de la Société d'agriculture de Vaucluse, un discours qui porte ce titre : *Hommage à Pasteur* (Avignon, imp. F. Seguin, in-8 de 21 p.). C'est l'éloge du savant en termes simples, clairs, compréhensibles pour tout le monde. En ces quelques pages, l'auteur a résumé toute la carrière scientifique de Pasteur.

Dauphiné. — Nous avons eu l'occasion de signaler la naissance de la Société dauphinoise d'ethnologie et d'anthropologie, et l'excellence du programme tracé par son créateur, le savant docteur Bordier. Le numéro 3 du *Bulletin* (novembre 1895) vient de nous être adressé; il contient une bonne notice de M. Muller sur les monnaies romaines trouvées à Vinay (Isère) et

un article étendu de M. Bordier sur la médecine à Grenoble; c'est là un travail approfondi, presque entièrement nouveau; nous aurons sans doute l'occasion de revenir sur cette publication quand elle sera terminée. Du même M. Bordier nous avons à signaler encore *les Cordeliers de Grenoble et le maréchal Bourcet* (Grenoble, Rigaudin, in-8 de 7 p.), une bien amusante histoire locale, et *Notes sur le Dauphiné avant la Révolution* (in-8 de 44 p.), où l'auteur passe en revue l'état social et la vie du paysan dauphinois. Ici encore les faits nouveaux abondent, et ils sont présentés en un style facile qui fait presque oublier quelle somme énorme de recherches a été nécessaire.

— On ne saurait contester à M. Nicollet ni l'érudition, ni l'esprit d'observation, ni l'art de mettre habilement en œuvre des documents éparpillés en cent endroits divers, dans la poussière des siècles. Ainsi en va-t-il dans sa plaquette : *Le Collège communal de Gap avant la Révolution* (Paris, Imp. nationale, in-8 de 28 et 4 p.). Justice étant faite de tendances légèrement accusées d'ailleurs et qui ne sont point les nôtres, ce travail réveille une bien intéressante histoire locale; mais M. Nicollet ignorerait-il qu'aucun progrès sérieux n'a été réalisé en un jour?

— Les monographies peuvent avoir un intérêt spécial lorsqu'elles sont écrites par un enfant du pays qui ne donne que ses impressions personnelles et ne subit aucune influence. La brochure de M. Alphand : *Une Vallée des Alpes, la Vallouise* (Gap, Vollaire, in-16 de 29 p.), qui a été écrite pour les écoliers, serait plus appréciée encore si l'auteur s'était plus abandonné à lui-même et avait tout vérifié. Il se serait souvenu que le beau torrent qui vient de Bonvoisin s'appelle dans le pays « l'Aronde » et non pas « l'Onde, » il aurait vu que le « lac du Monde » n'existe plus, et qu'une magnifique source persiste seule à son lieu et place; il saurait enfin que l'histoire des Vaudois a donné lieu à des rectifications sévères. Lorsque M. Alphand rééditera son travail, qu'il s'attache à multiplier des observations toutes locales dans le genre de celle de la *Mangeo perso*, qu'il étende sa partie descriptive déjà bien esquissée, et il fera une œuvre originale, utile à tous; son premier essai est d'ailleurs à encourager.

— La *Société des touristes du Dauphiné* vient de publier son vingtième *Annuaire* (Grenoble, Allier, in-8 de 448 p.). C'est dire qu'elle a franchi heureusement un cap redoutable, sans paraître vouloir d'ailleurs se reposer. Les premiers explorateurs de la région du Haut-Dauphiné, pressés de tout voir, ont procédé par descriptions trop sommaires; nous recommanderons aux jeunes touristes d'imiter l'exemple de M. Henri Ferrand qui, reprenant l'ascension d'une cime secondaire, la pointe Joanne, donne à penser que rien n'a encore été dit de complet sur la plupart des montagnes du pays. Les observations de M. Kilian sur l'enseignement et sur l'état des glaciers commencent à prendre une importance capitale; l'article de M. Lachmann sur le jardin alpin créé à Champrousse par la Société est un document de premier ordre, et il sera intéressant de suivre des tentatives d'acclimatation dont le début promet et qui seront fécondes en résultats scientifiques. Nous signalerons encore la publication du manuscrit d'un voyage dans la Savoie, accompli en 1788 par Pison du Galland. Ce beau volume est orné de croquis et de plusieurs phototypies. En terminant, la rédaction annonce la distribution prochaine de la table des vingt premières années, ce qui lui attirera la reconnaissance de tous les bibliographes alpins.

Franche-Comté. — S'il eût été donné à Auguste Castan de choisir un biographe, jamais, certes, il n'aurait été mieux inspiré qu'en désignant M. Léonce Pingaud. Pour buriner une physionomie si originale et pour caractériser une œuvre si variée et si considérable, il n'y avait pas deux écri-

vains. Le très distingué professeur de la Faculté des lettres de Besançon, après avoir donné dans les *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs* son travail sur *Auguste Castan, sa vie, son œuvre (1833-1892)*, en a fait exécuter un tirage à part (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 157-XXXIX p., avec deux portraits). Bien que M. Pingaud fût un ami de Castan, il a évité avec grand soin de tomber dans l'apologie. En cela il a servi admirablement la mémoire du continuateur de Dom Grappin. Tour à tour, il a montré en Castan l'étudiant, le chartiste, le bibliothécaire, le savant archéologue, l'historien, l'artiste. L'homme privé, avec son caractère prime-sautier, ardent, nous dirons même volontiers batailleur, est aussi présenté de telle manière qu'adversaires et amis le reconnaîtront à merveille. En appendice, M. Pingaud a reproduit, entre autres choses, les discours prononcés aux obsèques de Castan, un certain nombre de lettres curieuses, pétries d'esprit, adressées par le bibliothécaire de Besançon à Charles Weiss, son prédécesseur, à Quicherat, à X. Marmier, à Ed. Grenier, etc., et enfin des notes inédites de voyages en Italie et en Angleterre. L'importante brochure se termine par une bibliographie des œuvres de Castan. Cette biographie, complète, exacte, pleine de cœur, écrite avec un charme particulier, ne s'offre pas comme un portrait ordinaire : certaines pages sont d'un ton si vigoureux que l'ensemble apparaîtra comme une eau-forte de grande allure qui durera aussi longtemps qu'il y aura d'authentiques Franc-Comtois en Franche-Comté.

— M. John Viénot a fait imprimer avec un luxe extraordinaire la thèse présentée par lui à la Faculté protestante de Paris pour obtenir le grade de licencié en théologie, et à laquelle il a donné le titre très suggestif de : *La Vie ecclésiastique et religieuse dans la principauté de Montbéliard au XVIIIe siècle* (Audincourt, imp. Charles Jacot, gr. in-8 de XII-386 p., avec 15 planches). L'auteur ne se montre nullement sectaire. Avec un calme et une indépendance auxquels il convient de rendre hommage, il expose les fluctuations diverses de l'Église protestante montbéliardaise, et, à l'occasion, il n'épargne ses critiques ni aux principes ni aux hommes qui les ont représentés. Nous n'avons pas à discuter les idées théologiques et autres de M. Viénot : elles sont trop opposées aux nôtres ; mais nous pouvons déclarer que lorsqu'il parle des rapports parfois assez tendus de ses coreligionnaires avec les catholiques, il traite les questions avec un sang-froid, une modération que nous trouvons rarement chez les protestants. Il y a là beaucoup de renseignements intéressants pour l'histoire de cette petite région si longtemps séparée par les événements de la grande province de Séquanie dont elle fit partie intégrante, où d'ailleurs la langue tudesque n'a jamais été parlée par la population et qui est rentrée en 1793 dans l'unité française.

— M. Jules Gauthier a déjà prouvé par son *Dictionnaire des artistes franc-comtois antérieurs au XIXe siècle* (*Polybiblion*, t. LXV, p. 86-87), que la Franche-Comté, contrairement à de fausses opinions accréditées, ne produit pas que des savants. A son tour, M. Eugène Tavernier établit dans son intéressant petit volume : *La Poésie et les poètes en Franche-Comté avant le XIXe siècle* (Paris, Lemerre, in-8 de IV-106 p.), que cette province, que l'on dit d'humeur si positive, n'a pas attendu Victor Hugo, Édouard Grenier et Charles Grandmougin, entre autres nombreux contemporains, pour s'affirmer au point de vue poétique. L'auteur remonte jusqu'au XVe siècle. Le plus célèbre des anciens poètes comtois est certainement Jean Mairet, né à Besançon. Nous ne pouvons citer toutes les esquisses, assez brèves au surplus, de M. Tavernier : elles sont au nombre de vingt-cinq. Nous re-

marquerons simplement que Chassignet, de Besançon, a déjà été quelque peu tiré de l'obscurité grâce à Xavier Marmier qui, dans le tome IX de la *France littéraire* (1833), lui a consacré un article de seize pages. D'autre part, Jean-Édouard du Monin, de Gy, a fait l'objet d'une étude publiée en 1840 par M. F. Lélut. Mort tout jeune, du Monin s'était acquis, à Paris même, un commencement de vogue. Quant à Mairet, précurseur et ennemi de Corneille, qui l'effaça, les biographies le concernant sont nombreuses. L'on doit toutefois une mention spéciale au livre de M. G. Bizos : *Étude sur la vie et les œuvres de Jean de Mairet* (Paris, Thorin, 1877). Les vingt-deux autres poètes de M. Tavernier, sauf Rouget de Lisle, sont tous à peu près inconnus en dehors de la Comté. Nous nous trompons cependant en ce qui touche Olivier de la Marche, lequel n'est ignoré d'aucun lettré. Mais l'historien-poète est-il indiscutablement Franc-Comtois ? M. Tavernier dit qu'Olivier de la Marche est né « dans le bailliage de Saint-Laurent, qui appartenait alors à la Franche-Comté. » M. Henri Stein, dans son magistral travail sur *Olivier de la Marche* (Paris, A. Picard et fils, 1888), considère le personnage, en fournissant ses preuves, comme un « pur Bourguignon, » puisqu'il est né, ou du moins a été baptisé à Villegaudin, en Bourgogne (département actuel de Saône-et-Loire). Il nous semble donc que pour déterminer d'une façon définitive l'origine franc-comtoise du capitaine des gardes de Charles le Téméraire, il faut établir qu'en 1425, date de la naissance d'Olivier de la Marche, Villegaudin, localité située sur la frontière des deux provinces, faisait partie intégrante du comté et non du duché de Bourgogne. Cette observation, qui a son importance, ne nous empêche nullement de féliciter M. Tavernier de son curieux essai. Ajoutons que les pages 72 à 103 de cette brochure sont relatives aux *Chansons populaires* et aux *Noëls* de la Franche-Comté. Ce n'est pas la partie la moins bien traitée.

— M. J.-C.-Alfred Prost s'est fait le champion courageux, convaincu et persévérant du marquis de Jouffroy et de ses descendants trop oubliés. On lui doit déjà un gros volume et une brochure sur le sujet qui lui tient au cœur. Aujourd'hui il nous donne une *Réponse à M. Berthelot. Papin et le marquis de Jouffroy d'Abbans* (Paris, imp. G. Picquoin, in-8 de 48 p.), où, traçant un parallèle entre Papin et Jouffroy, il prouve que ce dernier, dont les sentiments patriotiques furent toujours intransigeants, alors que Papin se montra un bien pitoyable Français, est le véritable inventeur de l'application de la vapeur à la navigation, puisque l'essai de Papin, tenté en 1707 sur la Fulda, en Allemagne, échoua complètement. Le travail de M. Prost est une verte réplique à l'article que M. Berthelot a publié dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er octobre 1895 sous le titre de : *Papin et la machine à vapeur*.

Guyenne et Gascogne. — M. Raymond Bazin nous donne une intéressante *Contribution à l'étude des origines de nos foires* (Marmande, imp. Demeaux, in-8 de 16 p.). Il prouve, à l'aide de citations tirées de diverses coutumes imprimées ou inédites, parmi lesquelles on remarque celles de Castelnau-sur-Gupie, de Caumont-sur-Garonne, de Marmande, que nous avions autrefois, au point de vue municipal, beaucoup plus de liberté qu'aujourd'hui et que, notamment en ce qui concerne les foires et marchés, nous avons bien plus reculé qu'avancé. Cette brochure fait bien augurer de la monographie de Castelnau-sur-Gupie (en Bazadois) que prépare M. Bazin.

— Le merveilleux développement qu'a pris dans ces dernières années la dévotion envers saint Antoine de Padoue, les œuvres qui se sont fondées et qui prospèrent sous le patronage du grand thaumaturge de l'ordre séraphique, donnent un intérêt particulier à l'*Echo des œuvres sociales de saint An-*

toine de Padoue, revue mensuelle publiée depuis le mois de janvier dernier sous la direction des Missionnaires du travail (Tarbes, librairie catholique, 2 fr. par an; 4 fr. pour l'étranger). L'objet de l'*Écho* est ainsi exposé par la rédaction dans le premier numéro : « L'*Écho* vous renseignera sur l'établissement, les progrès et les résultats des œuvres sociales recommandées par Léon XIII...., vous dira tout ce que fit durant sa vie saint Antoine pour le peuple et les ouvriers; racontera comment le saint se plaît à exaucer les prières des âmes pieuses et à seconder les efforts de ceux qui, de nos jours, veulent imiter son rôle social.... »

Languedoc. — Les amateurs de nos dialectes méridionaux passeront des heures agréables à la lecture de l'*Armanac mountpelieirenc*, qui paraît comme supplément au *Félibrige latin*. L'année 1896 (Mount-Pelié, Hamelin fraires, in-8 de xvi-140 p.) contient plus de cent morceaux tant en prose qu'en vers, écrits dans les dialectes de Balaruc, de Cette, de Clermont-l'Hérault, de Ganges, de Lansargues, de Lattes, de Lodève, de Lunel, de Lunel-Viel, de Montpellier, de Pignan, de Vaquières et en catalan. Nous notons dans *lou Laudeme de Mount-pelié* de M. de Roque-Ferrier, des reproches à l'adresse de M. Carles de Brun « que fai trop souvent de verses francimands. » Eh bien, à notre tour, nous trouvons que l'*Armanac mountpelieirenc* abuse du français; toutes les notes sont en français, et l'on a même cru devoir traduire dans ces notes quelques expressions du cru ! De même le calendrier est en français et l'on n'a pas assez pris soin d'y faire figurer les saints locaux. Nous espérons bien que l'*Armanac* s'amendera l'an prochain ou nous le signalons aux anathèmes des vrais Montpelliérains.

Limousin. — Plusieurs fois déjà, nous avons eu l'occasion de noter avec éloges le *Bibliophile limousin* qui, dans chacune de nos anciennes provinces, devrait avoir un équivalent. Le numéro d'avril 1896 de ce périodique trimestriel (Limoges, veuve H. Ducourtieux) contient, outre des indications bibliographiques fort étendues, les deux articles suivants : *Les Origines de l'imprimerie à Limoges* (suite et fin), par M. A. Claudin ; — *Une Collection de livres peu connus sur le Limousin et la Marche*, par M. A. Fray-Fournier. Ce dernier travail offre une saveur rare : pensez donc! Un catalogue composé : 1° de livres « dont l'existence a été formellement attestée et qui ont totalement disparu ; 2° d'ouvrages anciens ou modernes dont la publication a été annoncée par leurs auteurs et qui cependant n'ont jamais vu le jour. » On connaît des mystifications bibliographiques; mais dans le cas présent, ce serait faire injure à un esprit aussi sérieux que M. Fray-Fournier que de douter un instant de sa parfaite véracité.

Lorraine. — Les *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine et du Musée historique lorrain* ont toujours mérité d'être mentionnés ici avec éloges. C'est encore le cas du tome XLV (3e série, XXIIIe volume) de cette remarquable collection que nous venons de recevoir (Nancy, René Wiener, in-8 de 420-xxxii p., avec 11 planches). On aura une idée de l'importance de ce volume par la simple énonciation des travaux qui le composent : *Le Marquisat de Noviant-aux-Prés et ses origines* (suite et fin), par M. A. Lefebvre ; — *Notice sur Claude Charles, peintre du duc Léopold, héraut d'armes de Lorraine*, par M. G. Michaut; — *De la Situation des campagnes en Lorraine, sous le règne de Mathieu II (1220-1251)*, par M. Ch. Guyot; — *Charles III et les diamants de la couronne ducale*, par le comte E. Fourier de Bacourt ; — *Notice sur Morhange* (suite et fin), par M. Watrinet ; — *Sainte-Marie-Majeure, patronne de l'abbaye de Pont-à-Mousson*, par M. L. Germain ; — *L'Abbaye de Sainte-Hoïlde*, par M. H. Labourasse; — *Les Fouilles du Vieil-Aître, cimetière mérovingien, près la commanderie de Saint-Jean, à Nancy*, par M. L. Quin-

tard ; — *Observations sur les crânes et ossements du Vieil-Aître*, par MM. Collignon et Bleicher; — *Pièces justificatives à joindre au Mémoire de M. le comte E. Fourier de Bacourt.*

Lyonnais. — M. Aimé Vingtrinier consacre une excellente notice nécrologique à *Isidore Voland* (Lyon, imp. Storck, gr. in-8 de 8 p. Extrait du n° 106 de la *Revue du siècle*), le « maître illustre qui avait relevé l'art de l'escrime à Lyon, » né à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire), le 6 août 1831. On trouve là des renseignements bibliographiques au sujet des publications où figure, comme redoutable tireur, celui qui fut le meilleur élève de Lafaugère, telles que : *Le Duel*, par M. Henri Vallée (1877), *les Hommes d'épée*, par le baron de Vaux (1882), l'*Escrime à Lyon*, par MM. Cavalcabo et Gayet (1889).

Normandie. — Nous avons signalé, chacun en son lieu, la plupart des travaux que nous retrouvons dans le volume des *Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen* (Caen, H. Delesques, 1895, in-8 de 357 p.). Nous rappellerons seulement dans la partie scientifique les expériences d'acoustique de M. Neyreneuf et l'étude sur un problème relatif au frottement, par M. A. de Saint-Germain. M. A. Buchner s'est occupé du Privat-docent en Allemagne ; M. J. Marie a étudié la langue du droit civil au xixe siècle. Les études morales de M. Chauvet sur *le Travail* et l'étude littéraire de M. J. Denis sur le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet, la biographie de *D. Manuel Godoy*, par M. G. Desdevises du Dezert, les *Causes morales et sociales du socialisme contemporain* mises au jour par M. Edmond Villey, les étymologies orientales de quelques termes basques par notre collaborateur M. de Charencey, les recherches historiques sur *Napoléon et la disette de 1812*, par M. G. Lavalley, les poésies de MM. E. Travers, G. Levavasseur, E. Sautereau et A. Millien, presque tout est connu et apprécié de nos lecteurs, et fait grand honneur à l'une des meilleures sociétés de la vieille cité caennaise, qui depuis longtemps, et à juste titre, s'est appelée l'Athènes normande.

— Une des bonnes sociétés provinciales, celle d'Avranches et de Mortain, publie la *Revue de l'Avranchin*, dont le fasc. 1 pour 1896 vient de paraître (Avranches, J. Durand). On y trouvera des observations de Mgr Deschamps du Manoir, une curieuse note sur la forêt de Scissy, un excellent travail de M. A. Laveille sur les écoles de Cherbourg avant la Révolution, deux communications de M. Hipp. Sauvage relatives à Saint-Laurent de Cuves et Cuves, et notamment aux écoles de garçons de ces deux paroisses. On ne saurait assez encourager cette bonne publication.

— M. l'abbé J.-L. Adam est un de ces prêtres éminents que le clergé de France compte (Dieu merci!) si nombreux. Il sait allier au zèle de l'apostolat le culte de l'histoire, et voilà quatre fascicules qu'il vient d'éditer avec soin. Le premier est consacré à une notice historique fort curieuse, très bien écrite et très documentée, ornée de belles gravures et plans, sur *la Chapelle de Notre-Dame de la Victoire*, près Valognes (Valognes, E. Martin, in-8 de vii-114 p.). Les mêmes qualités se retrouvent dans l'article publié sur *le Prieuré de Saint Pierre de la Luthumière ou de Saint-Jouvin à Brix* (Évreux, imp. de l'Eure, in-8 de 52 p.) dans la *Revue catholique de Normandie*. Dans un tout autre genre, nous aimons beaucoup les notices biographiques rédigées par le même sur les membres défunts de l'*Association des anciens élèves du collège de Valognes* (Valognes, E. Martin, in-8 carré de 45 p.). Enfin il faut goûter avec une saveur toute particulière *la Fête de l'Immaculée-Conception, dite fête aux Normands* (Évreux, imp. de l'Eure, in-8 de 54 p.), qui permet de fouiller quatre bréviaires manuscrits de Coutances, très intéressants. Ces quatre travaux constituent pour M. l'abbé J.-L.

Adam l'obligation de nous en donner bientôt d'autres; d'autant plus que son grand chapitre sur le *Mysticisme à la Renaissance ou Marie des Vallées dite la sainte de Coutances* (Paris, Poussielgue, in-16 de 406 p.) renferme un véritable trésor dont se réjouit l'âme du Normand, historien et chrétien.

— Une bien belle publication vient d'être consacrée par M. Eugène Niel aux *Recherches historiques sur Saint-Aubin le Vertueux* (Louviers, E. Izambert, in-8 de 76 p.). Avec un soin minutieux, l'auteur n'a pour ainsi dire laissé échapper aucune bribe de l'histoire de son pays. Il s'est attardé surtout sur les grands procès de Grieu contre le curé de Saint-Aubin et l'abbé de Bernay. — Ma fé! ça nous gaudit, nous autres paroissiens, parce que ça nous prouve qu'hier comme aujourd'hui, nos pères, comme nous, savaient « defendre » leurs droits.

Angleterre. — MM. Bradbury, Agnew et Cie préparent *The Political Life of the Right Hon. W. E. Gladstone*, illustrée par *Punch*. Cette publication, d'une grande valeur documentaire, contiendra la reproduction de la plupart des esquisses et caricatures parues dans le célèbre journal humoristique. L'ouvrage aura pour frontispice le portrait de Gladstone à l'âge de vingt-huit ans, d'après la peinture de M. W. Bradley qui se trouve au château de Hawarden.

— *The Tale of Balen :* tel est le titre du nouveau volume de poésies que fait paraître M. Swinburne, chez MM. Chatto et Windus.

— M. T. Fisher Unwin annonce la prochaine apparition d'un volume posthume de James Darmesteter : *English Studies*, avec une préface de sa veuve (Mary Robinson) et une photogravure de l'auteur. Les principaux chapitres ont pour sujets respectifs : *The French Revolution and Wordsworth; Irish Literature and Ossian; Oliver Madox Brown*, et *The Poetry of Mary Robinson*. C'est cette étude sur les œuvres de la jeune femme-poète qui lui procura l'occasion de la rencontrer.

— Le prochain volume de la « Cambridge Historical series, » qui est actuellement sous presse, est *Ireland to the year 1868*, par le juge O'Connor Morris.

— Le duc d'Argyll, le dernier survivant du cabinet Palmerston, qui conclut, il y a quarante ans, le traité de Paris, base des relations diplomatiques entre l'Angleterre et la Turquie, publiera prochainement, chez l'éditeur John Murray, un récit des incidents qui ont abouti à fixer les limites de la question d'Orient.

— La livraison de juin du *Blackwood's Magazine* contient un article curieux, mais assez malveillant, sur le cardinal Manning, auquel on oppose le caractère quelque peu différent du cardinal Newman.

Belgique. — En 1734 mourut le bourgmestre de Namur, Thomas Maloteau. Sa femme qui, de tout temps, l'avait assisté dans sa charge, lui succéda, de l'aveu des gouvernants des Pays-Bas, et fut, en fait, « bourgmaîtresse » de Namur jusqu'en 1749. C'est cette histoire extraordinaire que raconte M. Alphonse Goovaerts, sous ce titre : *Une Femme bourgmestre d'une ville belge au XVIIIe siècle* (Anvers, in-8 de 37 p. Extrait des *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique*). « Nous avons cru, dit M. Goovaerts, qu'en ce moment où l'émancipation de la femme est à l'ordre du jour, où beaucoup de bons esprits revendiquent pour elle l'accès aux urnes électorales et aux fonctions publiques, il serait intéressant de montrer qu'une femme fut, pendant quinze ans, en Belgique, au XVIIIe siècle, bourgmestre d'une ville importante.... » L'érudit archiviste adjoint du royaume ne s'est pas trompé, et son petit travail ne mérite que des éloges.

Espagne. — Une société fondée sous le titre de : *El Archivo Valentino*, et

dont l'objet est l'étude historique et archéologique de l'ancien pays de Valence, a inauguré récemment une collection de *Monumentos históricos de Valencia y su reino, colección de monografías sobre la historia, geografía, cronología, epigrafía y bibliografía de esta región*, par la publication des *Antigüedades de Valencia* de Josef Teixidor (Madrid, Murillo, in-4 de xxxix-469 p.). C'est Don Roque Chabas, membre de l'Académie royale d'histoire et érudit distingué, qui dirige la collection.

— Don Luis Delgado Marchan a récemment publié sous le titre significatif de : *Historia documental de Ciudad-Real* (Ciudad-Real y Madrid, Murillo), un bel in-12 de cinq cents pages, qui n'est, selon toute apparence, qu'un début et sera suivi de plusieurs autres volumes analogues. L'auteur ne s'y occupe guère que des juifs et des procès que l'Inquisition eut à leur intenter pendant les XIIIe-XVe siècles ; mais il écrit d'après des pièces authentiques.

Italie. — Le *Polybiblion* a donné des éloges bien mérités à une histoire des Normands en Sicile, écrite par M. Antonio Palomès, dans l'idiome sicilien. La difficulté que beaucoup de lecteurs trouvaient à lire facilement une œuvre de longue haleine, dans un dialecte peu connu, faisait désirer que l'auteur nous en donnât une rédaction en langue italienne. L'illustre Cantù avait surtout engagé M. Palomès a entreprendre ce travail important. Un prospectus nous apprend qu'il sera bientôt réalisé. *I Normanni in Sicilia, narrazione storica*, paraîtront prochainement et formeront cinq volumes in-8 de quatre cents pages chacun environ. Ce livre intéressera non seulement les Siciliens, mais aussi les lecteurs français, qui y trouveront l'histoire de bien des héros de notre pays.

— M. Emmanuel Portal nous envoie de Sicile une brochure intitulée : *Pierre Barthélemy d'Albarèdes, baron de Portal. Cenno storico sulla famiglia Portal di Francia, 1204-1896. Seguito da un albero genealogico* (Palerme, gr. in-8 de 37 p.). On y trouvera de curieux renseignements dans l'histoire (du XIIIe au XVIIIe siècle) de la famille Portal, originaire de l'Albigeois, et dans la notice spéciale sur le baron Pierre Barthélemy de Portal, né à Albarèdes en 1765, mort à Bordeaux en janvier 1845. C'est une des meilleures notices publiées sur le célèbre ministre de la marine de la Restauration. A la suite de la notice se développe en quatre planches l'arbre généalogique de la famille (rameau français), à la tête duquel est placé Olderic de Portal, capitoul de Toulouse en 1204, ce qui a permis à l'auteur de donner pour épigraphe à son travail l'antique dicton :

De grand noblesse prend titoul
Qui de Tholose es capitoul.

— M. Francesco Flamini a réuni dans un élégant volume, tiré seulement à soixante-dix exemplaires, divers articles, la plupart écrits à propos de publications récentes. Nous regrettons que l'auteur ait tiré à si petit nombre ces *Spigolature di erudizione e di critica* (Pisa, tip. F. Mariotti, in-16 de 215 p.), où abondent, comme dans tous les travaux de M. Flamini, les observations justes et les renseignements précis. Voici les titres de ces seize articles : 1. *L'Ordinamento morale dell' Inferno di Dante ;* 2. *Folgori da S. Gemignano e la brigata spendireccia ;* 3. *La Beatrice di Dante ;* 4. *Sul Driadeo d'Amour ;* 5. *Giovamantonio Campano ;* 6. *Leonardo Dati e l' Hiempsal ;* 7. *Per il testo della Raccolta aragonese ;* 8. *Amori sacrum ;* 9. *Sui pretesi sonetti di Angelo Poliziano ;* 10. *L'Arcadia del Sannazaro ;* 11. *Per la storia della lirica italiana dal Poliziano al Bembo ;* 12. *Lo Zodiacus vitae ;* 13. *Le Tragedie del Giraldi ;* 14. *Epopea colombiana ed epopea del secento ;* 15. *Francesco Bracciolini a Milano ;* 16. *Una nuova traduzione di Pindaro.*

Canada. — Le *Journal of captain William Pote, Ju.*, que vient de publier la maison Dodd, Mead et Cie, de New-York, offre de l'intérêt pour l'histoire des guerres de la France dans l'Amérique du Nord. Capitaine d'un bâtiment chargé de pourvoir au ravitaillement du fort d'Annapolis, Pote tomba, le 17 mai 1745, entre les mains des troupes franco-indiennes, et ne fut relâché que le 30 juillet 1747. Pendant ces vingt-six mois de captivité, il tint un journal, que le hasard a fait retrouver à la bibliothèque de Genève. C'est ce document que publie avec préface, plans et portraits, M. John Fletcher Hurst.

Etats-Unis. — A signaler la mise en vente par la maison Longmans, Green et Cie, de New-York, d'une traduction en vers anglais des *Fables* de Florian. L'auteur de cette traduction est sir Philip Perring.

Publications nouvelles. — *Parallélisme entre la géologie et la Bible*, par l'abbé Brevet (in-8, Imp. salésienne). — *La Prophétie de Daniel devant la science et la philosophie de l'histoire*, par l'abbé Domenech (2 vol. in-8, Lyon, Vitte). — *Institutiones theologicae in usum scholarum*, auctore G. Tepe. T. III (in-8, Lethielleux). — *Sujets traités par ordre alphabétique sur tout ce qui concerne le dogme, la morale et le culte*, par l'abbé Brevet (4 vol. in-8, Imp. salésienne). — *Un mot sur les visions, révélations, prophéties*, par le R. P. X. Pouplard (in-18, Téqui). — *Origine, progrès et ruine des vertus naturelles et surnaturelles, infuses et acquises*, par l'abbé E. Combe (in-18, Delhomme et Briguet). — *La Piété dans l'école*, par l'abbé X.... (in-8, Imp. salésienne). — *Morts sans baptême, lettres de consolation et de doctrine*, par le chanoine J. Didiot (petit in-18, Retaux). — *Le Panthéisme moderne*, par l'abbé E. Combe (in-18, Delhomme et Briguet). — *Code civil chilien*, précédé d'une introd. par R. de la Grasserie (in-8, Giard et Brière). — *The Question of copyright*, compiled by G. Haven Putnam (gr. in-18 cart., New York. Putnam). — *Les Pensées de Pascal*, éd. philosophique et critique, par A. Guthlin (in-18, Lethielleux). — *Le Mouvement idéaliste et la réaction contre la science positive*, par A. Fouillée (in-8, Alcan). — *Le Bien et le mal*, par E. de Roberty (in-18, Alcan). — *Le Crime et l'école*, par J. Bonzon (in-8, Guillaumin). — *Traité d'analyse*, par E. Picard. T. III (in-8, Gauthier-Villars). — *Leçons sur la théorie générale des surfaces et les applications géométriques du calcul infinitésimal*. 4e partie, par G. Darboux (in-8, Gauthier-Villars). — *Traité de mécanique rationnelle*. T. II, par P. Appell (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Histoire naturelle de la France*, 17e partie, par A. Granger (in-18, Deyrolle). — *Études agronomiques*, par L. Grandeau, 5e, 6e et 7e séries (3 vol. in-18, Hachette). — *Flore populaire, ou Histoire naturelle des plantes dans leurs rapports avec la linguistique et le folklore*, par E. Rolland (in-8, Rolland). — *Petite Histoire de l'art*, par H. Motte (gr. in-8, Colin et Cie). — *Histoire de la musique allemande*, par A. Soubies (in-8 cart. toile, May et Motteroz). — *Diwân*, par E. Mariotte (in-18, Lemerre). — *Paillettes et copeaux*, par E. Follet (in-18, Vanier). — *Le Château des Rêves*, par F. Hauser (in-18, Vanier). — *Bréviaire d'amour*, par L. Colson (in-18, Vanier). — *La Suprême espérance*, par B. Sari-Flégier (in-18, Vanier). — *Poèmes humanitaires*, par R. Damedor (in-18, Vanier). — *Les Sourires glacés*, par C.-A. Cantacuzène (in-18, Perrin). — *Les Comédies du jour*, par E. François (in-18. Société libre d'édition des gens de lettres). — *Roses de Noël*, par Toutain-Mazeville (in-18, Le Havre, Imp. du commerce). — *L'Internel Clavier*, par A. Sturdza (in-4, Bucarest, Socec). — *Une Double Épreuve*, par T. Bentzon (in-18. Calmann-Lévy). — *En Province*, par R. Bazin (in-18, Calmann-Lévy). — *Ce qu'elles font*, par G. Genevoix (in-18, Plon et Nourrit). — *Prédestinée* (in-8, Plon et Nourrit). — *Reine Cœur*, par A. Bellessort (in-18, Perrin). — *Une Tête de femme*, par G. Auvard (in-18,

Perrin). — *Un Ami du peuple (la Bretagne en 1848)*, par A. Pigeon (in-18, A. Colin et Cie). — *A deux*, par C. de Rouvre (in-18, Colin et Cie). — *La Montée du Ciel, 3e degré, Au delà*, par L. de Larmandie (in-18, Chamuel). — *Le Pèlerin du silence*, par R. de Gourmont (in-18, « Mercure de France »). — *Le Cycle patibulaire*, par G. Eckhoud (in-18, « Mercure de France »). — *Pages choisies des grands écrivains, Chateaubriand*, par S. Rocheblave (in-18, Colin et Cie). — *Études balzaciennes. Un Roman d'amour*, par le vicomte Spoelberch de Lovenjoul (in-18, Calmann-Lévy). — *Livres d'hier et d'autrefois*, par C. de Paillette (in-18, Poussielgue). — *Geschichte der Deutschen Literatur in der Gegenwart*, von E. Wolff (in-8, Leipzig, Hirzel). — *Storia delle lettere in Sicilia*, per R.-Salvo di Pietraganzili (2 vol. gr. in-4, Palermo, Salvo). — *La Hongrie littéraire et scientifique*, par J. Kont (in-18, Leroux). — *Pèlerinages ombriens*, par J.-C. Broussolle (in-8, Fischbacher). — *Au delà du Jourdain*, par L. Gautier (in-18, Fischbacher). — *A History of auricular confession, and indulgences in the latin Church*, by H.-C. Lea (2 vol. in-8 cart., Philadelphia, Brothers). — *Histoire de la renaissance du catholicisme en Angleterre au XIXe siècle*, par l'abbé de Madaune (in-8, Lecoffre). — *La Révérende Mère Françoise de Bermond et l'établissement des Ursulines en France, 1572-1628*, par Une religieuse du même ordre (in-8, Delhomme et Briguet). — *Mgr Puginier*, par C. d'Allenjoye (in-18, Téqui). — *Le R. P. H. Chambellan, de la Compagnie de Jésus, 1834-1892*, par le R. P. Charruau (in-18, Téqui). — *Les Grandes Époques de l'histoire économique jusqu'à la fin du XVIe siècle*, par C. Jannet (in-18, Delhomme et Briguet). — *Droit de conquête et plébiscite*, par J. Heimweh (petit in-16, A. Colin et Cie). — *Le Parti modéré. Ce qu'il est, ce qu'il devrait être*, par J.-P. Laffitte (petit in-16, A. Colin et Cie). — *Notes et impressions à travers le féminisme*, par M. C. Terrisse (in-18, Fischbacher). — *L'Angleterre suzeraine de la France par la franc-maçonnerie*, par L. Marthin-Chagny (in-18, Chamuel). — *La Légende des Girondins*, par E. Biré (in-18, Perrin). — *Mémorial de J. de Norvins*, publié par L. de Lanzac de Laborie (in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire de l'armée de Condé pendant la Révolution française, 1791-1801*, par R. Bittard des Portes (in-8, Dentu). — *Bonaparte et Hoche, en 1797*, par A. Sorel (in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire de la Vendée militaire*, par J. Crétineau-Joly. T. III (in-8, Maison de la Bonne Presse). — *Mes Souvenirs*, par le général du Barail. T. III (in-8, Plon et Nourrit). — *La Mission de M. de Gontaut-Biron à Berlin*, par le duc de Broglie (in-18, Calmann-Lévy). — *L'Affaire de Madagascar*, par G. Hanotaux (in-18, Calmann-Lévy). — *L'Allemagne, 1789-1810*, par E. Denis (in-8 cart. toile, May et Motteroz) — *La Vita italiana nel trecento* (in-18, Milano, Fratelli Treves). — *La Maison de Savoie et la triple alliance, 1713-1722*, par A. Baraudon (in-8, Plon et Nourrit). — *La Roumanie, étude économique et commerciale*. par G. Bley (in-8, Giard et Brière). — *La Vie véritable du citoyen Jean Rossignol, 1759-1802*, publiée par V. Barrucand (in-18, Plon et Nourrit). — *Madame Roland, a biographical study*, by J. M. Tarbell (in-8 cart. toile, New York, C. Scribner). — *Mémoires de Mlle Arvillon sur la vie privée de Joséphine, sa famille et sa cour*. T. II (in-18, Garnier). — *Une Princesse romaine au XVIIIe siècle, Marie Mancini Colonna*, par L. Perey (gr. in-8, Calmann-Lévy). — *La Jeunesse de William Wordsworth, 1770-1798*, par E. Legouis (gr. in-8, Masson). — *Lettres intimes de Maria Edgeworth* (in-18, Guillaumin). — *Quatre portraits. Lamartine, le cardinal Lavigerie, Ernest Renan, l'empereur Guillaume II*, par J. Simon (in-18, Calmann-Lévy). — *Notice sur les manuscrits originaux d'Adhémar de Chabannes*, par L. Delisle (in-4. Klincksieck).

VISENOT.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Exégèse biblique. Écriture sainte. Patristique. Questions d'Écriture sainte (*le P. J. Brucker*) 100
Les Études bibliques. L'Encyclique et les catholiques anglais et américains. 101
Les Études bibliques. Réponse à « l'Encyclique et les catholiques anglais et américains » (*Ch. Robert*) 101
La Question biblique et l'Encyclique Providentissimus Deus (*S.-M. Brandi*). Trad. de l'italien par *l'abbé Ph. Mazoyer* 101
Deuterographs, Duplicated passages in the Old Testament, their bearing on the text and compilation of the hebrew Scriptures, arranged and annotated (*R. B. Girdlestone*) 106
Petit Atlas géographique de la Bible d'après les documents anciens et les meilleures sources françaises, anglaises et allemandes contemporaines (*L.-C. Fillion* et *H. Nicole*) 99
Vergleichende Erdkunde und alttestamentlich-geographische Weltgeschichte (*H. Haug*) 100
Studien zur Textkritik Vulgata (*E. von Dobschütz*) 101
Accord de la Bible et de la science dans les données fournies par la cosmographie et la physique du globe. Résumé scientifique (*l'abbé Gombault*) 102
Bible, science et foi (*le R. P. Zahm*). Trad. de l'anglais par *l'abbé Flageolet* 238
Concordance parfaite de la chronologie biblique et de la chronologie égyptienne (*l'abbé Dessailly*) 102
El Genesis. Texto hebreo con transcripcion y version latina (*le P. P. Gomez*) 103
Commentarius in Genesim (*Fr. de Hummelauer*). 103
Das Buch Daniel und die neuere Geschichtsforschung (*D. A. Kamphausen*) 107
Le Déluge devant la critique historique (*R. de Girard*). 1re partie. L'École historique 104
Ueber den Ursprung der im Codex Alexandrinus und Vaticanus des dritten Königsbuches der Alexandrinischen Uebersetzung überlieferten Textgestalt (*Dr S. Silberstein*) 106
Die wichtigsten Sätze der neueren alttestamentlichen Kritik vom Standpunkte der Propheten Amos und Hosea aus betrachtet (*H. Billeb*). . 107
Les Derniers Prophètes d'Israël (*le cardinal Meignan*) 107
L'Ancien Testament dans ses rapports avec le Nouveau et la critique moderne. De l'Eden à Moïse (*le cardinal Meignan*) 105
Die Echtheit und Glaubwürdigkeit der Schriften des Neuen Testamentes, Populärer Nachweis (*A. Egger*) 109
Die Glaubwürdigkeit unserer Evangelien (*H. Boese*). 109
Das Neutestamentliche Schrifteanon und Clemens von Alexandrien (*Dr J. Dausch*). 110
La Version syriaque des Évangiles trouvée au Sinaï (*le P. A. Durand*). 110
Notice des manuscrits coptes de la Bibliothèque nationale renfermant des textes bilingues du Nouveau Testament (*E. Amélineau*) . . . 110
Vita Jesu Christi Domini nostri e textibus quatuor Evangeliorum distinctis (*L. Méchineau*). 110
Les Quatre Évangiles, traduction de Lemaistre de Sacy, revue par *l'abbé S. Verret* 111
Les Évangiles (*le comte Léon Tolstoï*). Trad. du russe par *T. de Wyzewa* et *G. Art* 456
Commentarius in Evangelium secundum Marcum (*J. Knabenbauer*). . 112

Les Amitiés de Jésus, simple étude (*le R. P. M.-J. Ollivier*) 113
La Conversion de Marie-Magdeleine, esquisse orientale (*S. Lyatt*) . . 112
La Vie inconnue de Jésus-Christ (*N. Notovitch*) 112
Die Apostelgeschichte übersetzt und erklärt (*Dr J. Felten*) 113
Der apokryphe dritte Korinthierbrief (*Dr P. Vetter*) 115
La Sainte Église au siècle des Apôtres (*H. Lesêtre*). 114
L'Apocalypse de saint Jean, ordonnances et interprétations des visions allégoriques et prophétiques de ce livre (*le P. M.-A. Gallois*) . . . 114
La Révélation de saint Jean, son plan organique, impliquant, d'accord avec l'Ancien Testament et les prophéties, le prochain règne de l'Eglise (*A. Chauffard*) 115
Die altchristliche Literatur und ihre Erforschung seit 1880. Allgemeine Uebersicht und erster Literaturbericht (1880-1884) (*Dr A. Ehrhard*) . 118
De utroque Commonitorio Lirinensi (*Dr R. Poirel*). 424

Liturgie. Le Très Saint Sacrifice. Explications des prières et des cérémonies de la Sainte Messe (*l'abbé P. Feuchot*). 200
La Sainte Messe. Sens véritable des prières et des cérémonies (*l'abbé R. Décrouille*). 201
Dictionnaire grec-français des noms liturgiques en usage dans l'Église grecque (*L. Clugnet*) 324

Théologie dogmatique et morale. Le Mal et les perfections divines (*l'abbé J.-B. Bigou*). 194
Les Deux grands Sermons de Notre-Seigneur Jésus-Christ, exposés à la piété des fidèles (*le P. Alexandre Gallerani*). Trad. par *l'abbé Ducroux* 195
Le Don de la Pentecôte (*le R. P. Meschler*). Trad. par *l'abbé Ph. Mazoyer*. 195
De la Validité des ordinations anglicanes (*l'abbé Boudinhon*) 529
De Sacramento matrimonii. Tractatus dogmaticus, moralis, canonicus, liturgicus et judiciarius (*Michaele Rosset*) 142
Die Unauflösbarkeit der christlichen Ehe und die Ehescheidung nach Schrift und Tradition (*Dr Aloys Cigoi*). 241
Le Miracle et ses contrefaçons (*le P. de Bonniot*) 362
Réflexions d'un curé de campagne sur la danse (*Un prêtre du diocèse de Lyon*) 197
De Justitia et lege civili. Praelectiones theologicae (*Adriano Van Gestel*) 528

Théologie parénétique. Le Petit Guide du prédicateur (*le R. P. Gallerani*). Trad. par *l'abbé Ch. Vallée*. 197
Le Guide du catéchiste et du prédicateur dans une retraite de première communion (*l'abbé Debroise*) 203
Les Contresens bibliques des prédicateurs (*le P. Bainvel*) 118
Conférences de Notre-Dame. Carême de 1895 (*Mgr d'Hulst*) 240
Sermons inédits (*Mgr Freppel*) 196
Discours et panégyriques (*Mgr Turinaz*) 56
Les Jeunes Ames. Nouvelles instructions morales (*l'abbé Joseph Tissier*). 208

Théologie ascétique. La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ méditée pour tous les jours de l'année (*l'Auteur des* Avis spirituels) . . 198
Jésus-Christ connu, aimé et imité. Enseignements évangéliques (*l'abbé J. Poirine*). 198
La Croix de Jésus, ou les Divines Affinités de la grâce et de la croix (*le R. P. Chardon*) 198
Jésus en croix, ou la Science du crucifix (*les PP. Pierre-Marie et Jean-Nicolas Grou*). 199
Le Sacré Cœur de Jésus (*le P. Pierre Suau*) 199
Jésus-Enfant (*l'abbé Max. Caron*) 200
La Table eucharistique et ses convives (*le P. Servais*) 202
De Bethléem au tabernacle, ou Comment Jésus nous aime (*l'Auteur des* Avis spirituels). 203
Entretiens avec Notre-Seigneur Jésus-Christ pour les jours de communion (*l'Auteur des* Avis spirituels) 203
Manuel de dévotion au Saint-Esprit (*le R. P. M.-J. Friaque*) 209
La Vie chrétienne au milieu du monde et en notre siècle (*la princesse Caroline de Salm-Wittgenstein*). Entretiens pratiques recueillis, revisés et publiés par *Henri Lasserre* 203
La Femme studieuse (*Mgr Dupanloup*) 206
Les Enfants (*l'abbé Henry Bolo*). 207
L'Enfant (*Mgr Dupanloup*) 207

Le Régime sauveur, ou la Communion dans les maisons d'éducation (*le R. P. J.-M. Lambert*) 202
Un Aide dans la douleur (*l'Auteur des* Avis spirituels) 204
La Journée des malades (*l'abbé Henri Perreyve*) 204
Considérations sur le Purgatoire (*le R. P. Deidier*) 205
L'Autre Vie attestée par les morts (*le baron de Faviers*) 206
Les Élus se reconnaîtront au Ciel (*Mgr Elie Méric*) 206
Marie et l'Ame chrétienne (*le R. P. Badel*) 200
Le Mois du Rosaire (*l'abbé Thiveaud*) 209
Exemples et causeries (*Mgr de Ségur*) 210
Sentences et prières inédites du R. P. Bronchain (*le P. Nimal*) . . . 209
Œuvres de saint François de Sales. T. VI. Les Vrais Entretiens spirituels 208
Lettres de l'abbé *Henri Perreyve* (1850-1865) 411

Mélanges. Lettres apostoliques de S. S. Léon XIII 527
Le Jour du Seigneur, étude de dogmatique chrétienne et d'histoire (*L. Thomas*) 104
L'Histoire sainte et la liturgie mises à la portée des enfants (*l'abbé Dassé*) 209
Science des religions. Du passé et de l'avenir du judaïsme et du christianisme (*F. Réthoré*) 116
Le Congrès des religions à Chicago en 1893 (*Bonet-Maury*) 115
Nomenclator literarius recentioris theologiae catholicae, theologos exhibens qui inde a concilio Tridentino floruerunt, aetate, natione, disciplinis distinctos. T. III. Edidit et commentariis auxit *H. Hurter* . . 325

JURISPRUDENCE

Droit romain et celtique. Manuel des antiquités romaines (*Th. Mommsen* et *J. Marquardt*). V. Le Droit public romain (*Théodore Mommsen*). Trad. par *Paul-Frédéric Girard* 246
Études sur le droit celtique (*H. d'Arbois de Jubainville* et *Paul Collinet*). 57

Droit canonique. Tractatus de censuris (*A. Salomon*) 73
De l'Evêque et de l'administration diocésaine (*A. Salomon*) 528

Droit international. Études sur les principes du droit international (*John Westlake*), trad. de l'anglais par *Ernest Nys* 396
Précis de droit international public ou droit des gens (*R. Piédelièvre*). T. II. Des Litiges internationaux et de leurs solutions 398
Études sur la compétence civile à l'égard des États étrangers et de leurs agents politiques, diplomatiques ou consulaires (*P. de Paepe*) . 399
Étude théorique et pratique sur l'occupation comme mode d'acquérir les territoires en droit international (*Gaston Jèze*) 399
Étude sur la lettre de change en droit international privé (*J. Champcommunal*) 390
Répertoire des traités de paix, de commerce, d'alliance, etc., conventions et autres actes conclus en re toutes les puissances du globe depuis 1867 jusqu'à nos jours (faisant suite au *Répertoire* de M. Tétot), (*Gabriel de Ribier*). Partie chronologique. 1867-1894. 60
Recueil des traités de la France (*J. de Clercq*) 59

Droit public. De la Revision des constitutions (*Gabriel Arnoult*) . . 392
Le Droit de grâce sous la constitution de 1875 (*Louis Gobron*) 393
Della Istituzione di un consiglio privato della corona nel nostro regimine parlamentare (*Ignazio Brunelli*) 394
De l'Occupation temporaire en vue de l'exécution des travaux publics (*G. Bourcart*) 394
L'Administration locale de l'Angleterre (*Pierre Arminjon*) 395
L'Impôt sur le capital et le revenu en Prusse. Réforme de 1891-1893 (*Georges Legrand*) 396

Droit civil. Supplément aux principes de droit civil français de François Laurent (*Raymond Janssens, Jean Servais* et *Paul Leclercq*). T. I, 1re livr. 386
Code civil annoté (*Fuzier-Herman*) continué par *Alcide Darras*. T. III, 3e et 4e parties 388
Traité de la capacité de disposer. La Quotité disponible et son calcul (*C. de Bock-Bauwens*) 387

Du Passif des successions (*Raoul de la Grasserie*) 387
La Saisie-arrêt sur les salaires (*Victor Emion*). 389
L'Evolution historique du droit civil français (*Edmond Picard*) . . . 387
Résumés analytiques des principaux codes civils de l'Europe et de l'Amérique (*Raoul de la Grasserie*). T. I. Code civil mexicain.— T. II. Code civil péruvien, précédé d'une introduction et suivi des traités de droit international privé. 388

Droit commercial et maritime. Traité de droit commercial (*Ch. Lyon-Caen* et *L. Renault*). T. VI 389
De la Concurrence déloyale (*René Bartier*). 390
Du Nantissement constitué sur les fonds de commerce (*J.-B. Magnier* et *Octave Pruvost*). 390
Traité pratique de la procédure des faillites et des liquidations judiciaires (*Constantin Maréchal*) 391
Code maritime britannique. Loi anglaise sur la marine marchande. Trad., annotée, précédée d'une introd. et suivie d'une table alphabétique (*Henri Fromageot*). 391
Code de la marine marchande italien, promulgué le 24 octobre 1877. Trad., annoté et précédé d'une introd. (*Henri Prudhomme*). . . . 391
Loi roumaine sur la faillite. Trad. par *Edouard de Bonnemains* et *Romulus P. Voinesco* 392
Le Régime des sociétés civiles et commerciales en Belgique et à l'étranger (*Georges-N. Bertrand*) 392

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Beiträge zur Geschichte der Philosophie des Mittelalters, Band II, Heft I. Die Erkenntislehre des Wilhem von Auvergne (*Matthias Baumgartner*). Heft II. Die Philosophie des Josef (Ibn) Zaddik (*Max*) 326
Theologia naturalis sive Philosophia de Deo, in usum scholarum (*B. Boedder*) 147
Sur l'Origine du monde. Théories cosmogoniques des anciens et des modernes (*H. Faye*) 425
Un Premier Pas vers la foi et la philosophie chrétienne (*M. L. R. D. N.*). 168
Psychologia rationalis sive Philosophia de animâ humanâ, in usum scholarum (*B. Boedder*) 146
Las Leyes de la Belleza (*Rafael Cano*). 530
La Musique et la Psychophysiologie (*Mme Marie Jaëll*). 305
Essais de psychophysiologie sur la musique (*le Dr Ferrand*). 306
Eurythmie et harmonie, commentaire d'une page de Platon (*le cardinal Perraud*) 261
Réalités de la vie (*Louis Aigoin*) 457

Enseignement. L'Enseignement de l'histoire et de la géographie dans les collèges (*R. Horner*) 362

Sciences politiques et sociales. Staatslexikon (*Adolf Bruder*). 55
Premiers Principes d'économie politique (*Charles Périn*). 38
Les Economistes classiques et leurs adversaires (*Richard Schüller*). Trad. de l'allemand. 41
Annuaire de l'économie politique et de la statistique (*Maurice Block*). 42
L'Idee de l'Etat (*Henri Michel*) 47
De l'Organisation du suffrage universel (*Charles Benoist*) 42
Le Recrutement des administrateurs coloniaux (*Emile Boutmy*) . . . 237
La Fin d'un régime (*Urbain Gohier*) 50
Eléments de démographie (*le Dr J. Bertillon*). 308
Les Variations de la mortalité à Paris ; leur cause météorologique (*le Dr Chiais*) 309
Le Mécanisme de la vie moderne (*le vicomte G. d'Avenel*). 426
La Propriété; origine et évolution, thèse communiste (*Paul Lafargue*). Réfutation, par *Yves Guyot* 43
Un Coin de la question sociale (*l'abbé Henry Bolo*) 208
Exploiteurs et salariés (*Gustave Théry*) 37
Revendications ouvrières (*A. Béchaux*) 39
L'Eglise et le travail manuel (*l'abbé Sabatier*) 41
La Question ouvrière en Angleterre (*Paul de Rousiers*) 55

La Superstition socialiste (*le baron Garofalo*). Trad. de l'italien . . . 44
La Résistance au socialisme (*l'abbé Métreau*) 45
Les Trois Socialismes : anarchisme, collectivisme, réformisme (*Paul Boilley*). 45
Psychologie de l'anarchiste-socialiste (*A. Hamon*) 46
Enfants révoltés et parents coupables (*Georges Bonjean*). 51
Les Enfants maltraités ou moralement abandonnés (*P. Blanc*). . . . 51
Justice pour les enfants (*l'abbé E. Fourié*) 51
Du Travail et de ses conditions (*Hector Depasse*) 52
Le Pain quotidien, 2e partie, les consommateurs (*de Montaignac*). . . 53
Les Industries nationales (*Paul Vibert*) 54
Essais et études (*Émile de Laveleye*) 242
Le Socialisme au XVIIIe siècle (*André Lichtenberger*) 48
J. J. Rousseau. Du contrat social, éd. annotée par *Dreyfus-Brisac* . . 56
Lo Spedalieri, dialogo (*Terenzio Mamiani*) 48

Anthropologie et ethnographie. L'Antiquité de la race humaine d'après les sciences contemporaines (*l'abbé Dessailly*) 102
Origines du mariage dans l'espèce humaine (*Westermark*), trad. par *de Varigny* 53
The Maya year (*Cyrus Thomas*). 329
The Pamunkey Indians of Virginia (*Inv. Garland Pollard*) 243

Sciences médicales. Méthode et principes des sciences naturelles. Introduction à l'étude de la médecine (*Funck-Brentano*) 312
Hippocratis opera quae feruntur omnia. Vol. I recensuit *Hugo Kuchlewein*. Prolegomena conscripserunt Joannes Ilberg et Hugo Kuchlewein. 301
Traité de thérapeutique physiologique (*le Dr de Buck*) 298
Les Fermentations (*P. Schutzenberger*) 299
Les Ferments thérapeutiques (*le Dr de Backer*). En collaboration avec *M. Bruhat* et *le Dr Charlier* 300
Saint François d'Assise, étude médicale (*le Dr Cotelle*). 301
L'Homme (*Saint-Georges-Mivart*). Trad. de l'anglais par *J. Seyond* . . 302
La Femme devant la science contemporaine (*Jacques Lourbet*). . . . 303
Le Crâne des criminels (*Debierre*) 304
Les Emotions. Etude psycho-physiologique (*le professeur Lange*, de Copenhague). Trad. du Dr Kurella, par *G. Dumat* 304
Traitement de la tuberculose par l'altitude (*le Dr Lauth*) 306
L'Opération du trépan (*le professeur Terrier* et *le Dr Péraire*). . . . 307
Résultats de l'examen de dix mille observations de hernie (*le professeur Berger*) 307
La Santé de la femme (*le Dr Monin*). 308
Le Pain (*Galippe* et *Barré*). 309
L'Hygiène des troupes européennes aux colonies (*le Dr Legrand*). . . 310
Physiologie, hygiène et thérapeutique de la voix parlée et chantée (*le Dr Garnault*) 310
L'Hypnotisme scientifique (*le Dr Crocq fils*). 311

Mathématiques. Traité d'arithmétique (*C.-A. Laisant* et *E. Lemoine*), suivi de notes sur l'ortografie simplifiée (*P. Malvezin*) 456
Essai sur la théorie des nombres; premiers éléments (*T.-J. Stieltjes*) . 363
L'Arithmétique amusante (*Edouard Lucas*). Introduction aux récréations mathématiques 456
Diophanti Alexandrini opera omnia, cum graecis commentariis edidit *Paulus Tannery*. I. Diophanti quae exstant omnia. II. Pseudepigrapha, testimonia veterum, etc 333

Physique. Lehrbuch der Experimentalphysik (*Adolph Wüllner*) . . 430
Traité élémentaire d'électricité (*J. Joubert*). 364
Cours élémentaire d'électricité (*B. Brunhes*) 364
Traité élémentaire d'électricité (*Ed. Branly*) 364
Leçons élémentaires de télégraphie électrique (*L. Michaut* et *L. Gillet*). 365
Mesures électriques (*Eric Gérard*). 488

Astronomie, météorologie. Les Méthodes nouvelles de la mécanique céleste (*H. Poincaré*). 428
Les Soirées de ma tante Rosy (*Jean Macé*) 362
La Configuration du système solaire. Le Mouvement apparent de la sphère céleste. Le Mouvement apparent du soleil (*August Tischner*). 363
Das Gewitter (*Dr Albert Gockel*). 168
Les Aurores polaires (*Alf. Angot*) 262

Annuaire du Bureau des longitudes pour l'an 1896 330
Annuaire de l'Observatoire municipal de Montsouris pour l'année 1896. 332

Géologie. Les Anciens Glaciers (*A. de Lapparent*). 329

Agriculture. Cours élémentaire d'agriculture à l'usage de l'enseignement primaire supérieur et de l'enseignement secondaire moderne (*V. Barillot*) 531
Les Questions agricoles d'hier et d'aujourd'hui. Chronique agricole du Journal des Débats (*Daniel Zolla*). 531
Le Vin et l'eau-de-vie de vin (*Henri de Lapparent*) 488

Sciences militaires. Dictionnaire militaire. Encyclopédie des sciences militaires, rédigée par Un Comité d'officiers de toutes armes. . 135
Dernier Effort (*le général Philebert*). 137
De l'Initiative des chefs en sous-ordre à la guerre (*le lieutenant général de Woyde*). Trad. par le capitaine *Richert*. 138
Stratégie de combat (*le général Lewal*). Première partie 139
Bouches à feu (*le lieutenant-colonel Hennebert*) 141
Pour nos soldats. Conseils pratiques, hygiène et morale du service militaire (*Niewenglowski* et *L. Ernault*) 310
Psychologie du militaire professionnel (*A. Hamon*) 141
Les Anniversaires de 1870, d'après « Français et Allemands » (*de Dick de Lonlay*). Préface et documents par *H. Galli*. 129
Les Fêtes régimentaires en France et à l'étranger (*le capitaine Fanet*). 140
L'Armée allemande (*Ch. Speckel* et *G. Foliot*) 132

Beaux-arts. La Peinture en Europe, Florence : la Belgique (*Georges Lafenestre* et *Eugène Richtenberger*). 6
La Sainte Vierge dans les arts (*François Bournand*) 7
Un Maître imagier, E. Frémiet (*Jacques de Biez*) 431
Histoire de l'orfèvrerie française (*Henry Havard*) 6
La Musique et les musiciens (*Albert Lavignac*) 490
La Musique à Paris (1894-1895) (*Gustave Robert*) 531

Encyclopédies et mélanges. Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts (*M.-N. Bouillet*). Nouvelle édition entièrement refondue sous la direction de *J. Tannery* et *E. Faguet* 60
Dictionnaire-manuel-illustré des sciences usuelles (*E. Bouant*) . . . 73
Dictionnaire-manuel-illustré des connaissances pratiques (*E. Bouant*). 73
Lutteurs et gladiateurs (*Léon Ville*) 10
La Petite Cuisine (*Marie Delorme*) 172

BELLES-LETTRES

Philologie et linguistique. Phonétique historique et comparée du sanscrit et du zend (*Paul Regnaud*) 491
Les Lapidaires indiens (*Louis Finot*) 433
Historisch-kritische Lehrgebäude der hebräischen Sprache mit comparativer Berücksichtigung der Semitischen überhaupt, ausgearbeitet von *Pr. Fr.-E. König*. Zweite Hälfte. Abschluss der speciellen Formenlehre und die generelle Formenlehre. 98
Grammaire hébraïque élémentaire (*Mgr Alphonse Chabot*) 99
Türkische Konversations-Grammatik (*Henry Jehlitschka*) 74
Altfranzösische Prosalegenden, aus der Hs. der Pariser Nationalbibliothek fr. 818, herausgegeben von *Adolf Mussafia* und *Theodor Gartner*. 494
Lexique de la langue de Molière, comparée à celle des écrivains de son temps, avec des commentaires de philologie historique et grammaticale (*Ch.-L. Livet*). 492
Les Auteurs grecs du baccalauréat au point de vue théorique et pratique (*M. L.*). T. I : Les Poètes 365

Folklore. Collection de contes et chansons populaires. Contes populaires des Bassoutos (Afrique du Sud), recueillis et traduits par *E. Jacottet*. 334
Chants et chansons populaires des provinces de l'Ouest, Poitou, Saintonge, Aunis et Angoumois, recueillis et annotés par *Jérôme Bujeaud*. 432
Li Proverbe au villain, die Sprichwörter des gemeinen Mannes, altfranzösische Dichtung, nach den bisher bekannten Handschriften herausgegeben von *Adolf Tobler*. 244

Poésie française et étrangère. Classiques pour tous. La Chanson de Roland, avec un Essai sur les chansons de geste (*Adolphe d'Avril*) 169
Les Enfances Vivien, chanson de geste, publiée pour la première fois d'après les manuscrits de Paris, de Boulogne-sur-Mer, de Londres et de Milan, par *Carl Wahlund* et *Hugo von Feilitzen*. Édition précédée d'une thèse de doctorat servant d'introduction, par *Alfred Nordfelt*. 492
The « Evangile aux femmes, » an old-french satire on women, edited with introduction and notes by *George C. Keidel*. 148
Robert von Blois. Sämmtliche Werke (*Jacob Ulrich*) 63
Les Odes d'Horace, trad. en vers (*Édouard Bourette*) 215
Aude (*Pierre Huguenin*) 215
Sentiments et pensées (*Victor Guillemin*) 216
Rimes viriles. T. III (*Jules Noirit*) 217
Les Rurales (*Arsène Thévenot*) 218
Poèmes, 1887-1892 (*Henri de Régnier*) 219
Poèmes et poésies (*Francis Vielé-Griffin*) 220
Un Souvenir du duc d'Enghien (*Willia*) 222
La Bonne mère Nature (*Marc Bonnefoy*) 222
Chants et poèmes (*Henri Rouger*) 223
Murmures (*Alexis Chavanne*) 224
La Chambre blanche (*Henry Bataille*) 224
Une Agonie, poème (*André Langrand*) 225
Rimes à ma payse, sonnets (*Auguste Gaud*) 225
La Lyre d'airain (1865-1883) (*Raphaël Damedor*) 226
Poésies complètes (*Arthur Rimbaud*) 226
Poésies enfantines (*Mme Hortense Barrau*) 227
Nouvelles Chansons (*Maurice Boukay*) 227
Afrique (*Alexandre Huré*) 228
Alexandre III (*Alexandre Huré*) 228
Préludes (*Paul-Armand Hirsch*) 228
Sonnets et chansons (*Paul-Armand Hirsch*) 228
La Chanson des baisers (*André Darty*) 229
Les Nibelungen, poème trad. de l'allemand par *E. de Laveleye*. . . . 170
Slavy Deéra. Choix de poésies slaves, recueillies par *Adolphe d'Avril*. 434

Théâtre. La Prométhéide, trilogie d'Eschyle en quatre tableaux (*le Sâr Peladan*) 214
Le Jeu de Robin et Marion (*Adam le Bossu*), publié par *Ernest Langlois* 245
L'Ystorie et la vie de saint Genis, nach der einzigen bekannten Handschrift, zum ersten Mal veröffentlicht (*W. Mostert* und *E. Stengel*) . 335
Pour la couronne, drame en cinq actes, en vers (*François Coppée*) . . 211
Messire du Guesclin, drame en vers, en trois actes, avec prologue et épilogue (*Paul Déroulède*) 212
Le Fraxinet, drame en trois actes et en vers (*l'abbé E. Bernard*) . . . 224
La Bête noire de Baptistin, comédie bouffe en deux actes (*Jean Drault* et *Noël Gaulois*) 227
Saint Nicolas, mystère en un acte (*Eugène Gauley*) 229
L'Art, pièce en trois actes, en prose (*Adolphe Talasso*) 229
Son cœur, comédie en un acte, en vers (*Henry Fuzeré*) 230
Les Bouts pointus. — Les Lunettes d'or. — L'Histoire de mon petit doigt. — Le Credo de l'enfant. — Quelqu'un de grand est là — Le Jour des Rois. — Le Baiser de deux anges. — La Petite Bouquetière, en monologues (*René Sosta*) 230
Les Deux Croix. — Le Retour (*Marc Dupuy*) 230
L'Enfant trouvé. — L'Ours (*J. Leday*) 230
La Soutane. — Papa Tricolore, monologues (*Théodore Botrel*) 230
Un Bon Métier, saynète (*Théodore Botrel*) 230
A qui le neveu ? comédie en deux actes (*Théodore Botrel*) 230
Le Petit Eyolf, drame en trois actes (*H. Ibsen*). Trad. et précédé d'une préface par le comte *Prozor* 221
Théâtre de salon (*Mme Stanislas Meunier*) 221
La Jeunesse de Charles V, drame historique en quatre actes (*Jacques d'Ars*) 263
Nos Bicyclistes, opérette en un acte (*Théodore Botrel*) 263
Le Renard et le Bouc, fable de La Fontaine, mise en action et arrangée pour plusieurs personnages (*V. Thorelle*) 263

Miss Arabella fait ses confitures, comédie en un acte (*Ch. Le Roy-Villars*). 263
Le Petit Noël, comédie enfantine en un acte (*Louise-Marguerite d'Estreelles*) 264
Une Soirée à Strasbourg (*Th. Botrel*) 264
La Panacée universelle, ou le Kneippisme (*François Praz*) 264
Je ne suis pas pressé (*René Sosta*) 264
L'Honneur de Bidouillac (*H. Denizot*). 264
Trop connu (*Tony d'Ulmès*) 264
Pour devenir célèbre (*Tony d'Ulmès*) 264
Le Noël du mousse, récit de Bretagne (*Th. Botrel*). 264
Le Revenant vivant, comédie en deux actes (*Jean Ry*). 264
Les Chanteurs en déconfiture, comédie en trois actes (*Jean Ry*) . . . 264
Les Malheurs d'un bicycliste, monologue en prose (*Charles Questé*) . . 264
L'Élection de Mme Robineau, comédie en un acte (*Marie Vernet*). . . 264
Le Château des Églantiers, comédie en un acte (*Marie Vernet*) . . . 265
Dialogues enfantins, saynètes pour les enfants de six à douze ans (*Hortense Barrau*). 265
Théâtre du jeune âge, comédies enfantines et saynètes (*Mme Bellier*) [*Marie Klecker*] 265

Romans, contes et nouvelles.

Simple histoire (*Paul Margueritte*). 14
Corbeille d'or (*Georges Beaume*). 14
Les Gamineries de Monsieur Triomphant (*Moreau-Vauthier*) 15
L'Affaire Scapin (*Eugène Mouton*) 15
Confidences de femmes, sur le mariage, l'amour, le monde et la vie (*Jeannine*) 15
Chères Pécheresses (*Henry Kist*) 15
Les Gaietés d'un pessimiste (*Roger Milès*) 16
Variations d'amour (*André Darly*). 17
Vie manquée (*Pierre de Bouchaud*) 17
Alsaciens-Lorrains (*Émile Erckmann*). 18
Restez chez vous (*Pierre L'Ermite*). 18
Plaisir d'amour (*Mme Stanislas Meunier*) 19
Crépuscule du siècle (*André Mellerio*) 20
Tablettes d'argile (*Jacques Fréhel*) 20
Miss (*Samuel Cornut*) 21
Journal d'un officier de cavalerie (*Pierre de Milly Crefontaine*) . . . 21
Brillant mariage (*Louis Ferrol*). 22
Un Bonheur (*Jacques Vincent*) 22
Où donc est le bonheur? (*la comtesse Clo*) 22
Passionnette (*Louis de Caters*) 23
Confession d'un paysan (*Marchal-Moulin*) 23
La Faute de Jeanne (*Henri Maisonneuve*) 24
Un Révolté (*Georges du Vallon*) 25
Stanis (*M. Harrissen*) 25
Un Nom (*M. Maryan*) 26
Amour d'Orient (*Pierre Maël*) 26
Pages d'Orient (*Michel Noë*) 27
Voyage dans les astres (*J.-J. Astor*). Trad. de l'anglais 27
Don Rafaël (*Ernest Daudet*) 27
Le Tournoi de Vauplassans (*Maurice Maindron*). 28
France (*Jules de Glouvet*) 28
Marylka (*Marguerite Paradowska*) 29
Jacqueline (*Mme Th. Bentzon*) 30
Après fortune faite (*Victor Cherbuliez*) 32
L'Empreinte (*Edouard Estaunié*) 35
Pays et paysages (*Emile Pourillon*) 289
Chemin de la croix (*Léonce de Larmandie*). 289
Fumeurs d'opium (*Jules Boissière*). 290
Masques et visages (*le comte de Saint-Aulaire*) 290
La Beauté (*Mme Hector Malot*) 291
Les Vendanges (*Georges Beaume*) 291
Notre-Dame d'Amour (*Jean Aicard*) 292
Journal d'un anarchiste (*Augustin Léger*) 292
Conquête de Fulda (*Marie Desprès*) 293
La Comedie du pêcheur (*John-Oliver Hobbes*), trad. de l'anglais par *Marie Dronsart* 294

Sorcière ! (*Isabelle Kaiser*). 294
Le Roman d'un égoïste (*Champol*) 294
Le Roman de Jehanne (*la comtesse Serrurier*). 295
L'Affaire Padelewski (*Pierre Froment*) 295
Germaine de Puiselaye (*Dupin-Durbec*) 295
Sous les galons (*Jean Rolland*) 295
Le Bonheur de Ginette (*Gyp*). 296
Dernier Refuge (*Édouard Rod*) 298
Fleurs d'exil (*Henri Gibert*) 457
Fortunati Glückseckel und Wunschhütlein (*Adalbert von Chamisso*), herausgegeben von *Kossmann* 170

Ouvrages pour la jeunesse. L'Erreur du lieutenant (*Mme Marie Lionnet*) 481
Main d'enfant (*Mme M. Aigueperse*) 482
Le Pont sur l'Oiselle (*Mme M. Maryan*) 482
Ame russe (*A. Aylieson*) 482
Les Voisins de campagne (*Mlle G. d'Éthampes*) 483
Le Calvaire de Malauzay (*Mme Marguerite Levray*) 483
Nina, histoire d'une jeune fille (*Jean de Monthéas*). 484
La Mare aux loups (*Mme Marguerite Levray*) 484
Le Nom d'une inconnue (*Mme de Stolz*) 485
Surprise du cœur (*Mme la baronne Leclerc*) 485
Malgré eux ! (*Mlle Gabrielle d'Éthampes*) 486
La Jeune Indienne (*Mme Chéron de la Bruyère*) 486
Mémoires d'un sergent de ville (*Mme la vicomtesse de Pitray, née de Ségur*) 486
Un Château où l'on s'amuse (*Mme A. Gennevraye*) 487
Le Rameur de galères (*Mme Raoul de Navery*). 487
Landry (*Mme Raoul de Navery*) 487
Le Secret fatal, ou le Pacte des régicides (*Lucien Thomin*). 487
Jasmin Robba, suivi de Pierrefonds dans l'histoire (*Henri de Noussanne*). 487
Mirifiques Aventures de maître Antifer (*Jules Verne*). 487
L'Ile à hélice (*Jules Verne*) 487
Père et fils. Les Rois de la mer (*Mme de Witt, née Guizot*) 8
Le Règne de la foi dans les Gaules, ou Elvina Munroë, la vierge d'Armorique (*l'abbé Gillot*) 10
L'Oncle Bontemps ! (*Olivier Darc*) 10
Le Prince Serge (*Mlle Jeanne de Coulomb*) 11
Mauviette chérie (*Mme Gevin-Cassal*) 11
Les Prisonniers de maman (*Mme J. de Sobol*) 12
Mauvaises Têtes et bons cœurs (*Carolus Brio*) 12
Les Récits d'un vieil oncle (*Camille Natal*). 12
Images enfantines. 12

Histoire et critique littéraire. Histoire de la littérature grecque (*Alfred Croiset* et *Maurice Croiset*). T. IV. Période attique, éloquence, histoire, philosophie (*Alfred Croiset*) 498
Les Contemporains, études et portraits littéraires, 6e série (*Jules Lemaitre*) 495
Ames modernes (*Henry Bordeaux*) 495
Pierre de Nolhac et ses travaux (*Pierre de Bouchaud*). 497
Kurze Geschichte der deutschen Litteratur von einem Franzosen (*Jacques Parmentier*) 501
Henri de Kleist, sa vie et ses œuvres (*Raymond Bonafous*). 150
Heinrich Heine, als Dichter und Mensch (*Max Nietzcki*). 435

Polygraphes. Mélanges. Œuvres complètes de Pierre de Bourdeilles, abbé et seigneur de Branthôme, publiées pour la première fois selon le plan de l'auteur, avec une introd. et des notes par *Prosper Mérimée* et *Louis Lacour* 336

HISTOIRE

Géographie et voyages. Atlas universel de géographie (*Vivien de Saint-Martin*), continué par *Fr. Schrader*. N° 77. Amérique du Sud, feuille nord-ouest 231
Guides du cycliste en France (*J. Bertot*). — De Paris à toutes les loca-

lités des environs. — Cartes des environs de Paris, dans un rayon de 80 kilomètres. En 4 feuilles. — De Paris à Brest et Nantes. — De Paris à Saint-Malo, Cherbourg et le Havre. — De Paris à Perpignan et Nîmes. — De Paris à Bordeaux, Bayonne et La Rochelle. — De Paris à Metz et Strasbourg. — De Paris à Belfort et Genève. — De Paris à Grenoble, Lyon et Marseille. 458
Vingt jours en Belgique, guide-album du touriste (*Constant de Tours*). 231
In Palestina (*Giovanni Beltrame*). Con alcuni ricordi della Terra Santa premessi dal Prof. *Augusto Conti*. 64
Égypte et Palestine (*Emile Delmas*). 7
Europe in Africa, in the nineteenth century (*Elizabeth Wormeley Latimer*) 234
Au Kilimandjaro (Afrique orientale) (*Mgr Le Roy*) 234
Loin du pays (*R. P. Frèd. Rouvier*) 8

Histoire ancienne. Questions chronologiques concernant la première carte historique. Chronologie des Israëlites. Chronologie des Egyptiens. L'Exode (*le docteur Em. Laroche*) 102
Correspondances du temps des Rois-Prêtres, publiées avec d'autres fragments épistolaires de la Bibliothèque nationale (*W. Spiegelberg*) . . 502
Egipto y Asiria resuscitados (*Ramiro Fernandez Valbuena*) 151
La Magie et la divination chez les Chaldéo-Assyriens (*A. Laurent*) . . 108
Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme, réunis, trad. et annotés par *Théod. Reinach* 115
Restauration du peuple d'Israël après la captivité de Babylone (*l'abbé E. Brunet*). 108
Les Omrides, préface historique à l'Athalie de Racine (*l'abbé F. Martin*). 106
L'Etat religieux de la Grèce et de l'Orient au siècle d'Alexandre. II. Les Régions syro-babyloniennes et l'Eran (*Robiou*) 152
Das Kriegswesen der Alten mit besonderer Berücksichtigung der Strategie (*Hugo Liers*) 133
Histoire narrative et descriptive du peuple romain (*Ch. Seignobos*) . . 74
Forma urbis Romae (*Rodulphus Lanciani*) 153
La Fin d'un peuple. La Dépopulation de l'Italie au temps d'Auguste (*Maurice Vantaer*) 65
Delle fonti per la storia di Alessandro Severo (*Ettore Callegari*) . . . 154
Il Nome personale nella Lombardia durante la dominazione romana (*Dr Bartolomeo Nogara*) 249
Les Assemblées provinciales de la Gaule romaine (*Ernest Carette*) . . 247

Histoire de l'Église. Histoire universelle. Le Christianisme (De 67 av. J.-C. à 117 ap. J.-C.) (*Marius Fontane*) 116
Les Persécuteurs et les martyrs aux premiers siècles de notre ère (*Edm. Le Blant*) 117
Les Origines de l'épiscopat. Étude sur la formation du gouvernement ecclésiastique au sein de l'Eglise chrétienne dans l'empire romain (1re partie) (*Jean Réville*) 155
Étude sur la Peregrinatio Silviae. Les Églises de Jérusalem, la discipline et la liturgie au IVe siècle (*le R. P. Dom Fernand Cabrol*). . . 338
Das Moenchthum, seine Ideale und seine Geschichte (*D. Adolf Harnack*). 458
L'Europe et le Saint-Siège à l'époque carolingienne. Première partie. Le Pape Jean VIII (872-882) (*A. Lapôtre*) 157
Étude sur le manuscrit G. 1036 des Archives départementales de la Lozère (*P. Gachon*). 75
Concilium Basiliense. Studien und Dokumente zur Geschichte der Jahre 1431-1437. Herausgegeben von *Johannes Haller* 502
Rome et la franc-maçonnerie (*le R. P. Ch. Van Duerm*) 503
Le Diable dans les missions (*P. Verdun*) 527

Hagiographie. Biographies édifiantes. Lipsanographie. Saint Joseph, Époux de Marie, Père nourricier de Jésus, Patron de l'Eglise, d'après l'Ecriture et la Tradition (*le P. Mercier*). . 401
La Légende de sainte Thècle (*F. Cabrol*) 402
Acta Andreae cum laudatione contexta et martyrium Andreae graece, passio Andreae latine a se primum edita ex Analectis Bollandianis repetiit praefatus et indices adiecit *Max Bonnet* 337
Saint Césaire, évêque d'Arles (503-543) (*A. Malnory*) 338
Sainte Hedwige, sa vie et ses œuvres (*G. Bazin*). 403
Vie, gloires et merveilles de saint Antoine de Padoue (*Georges Loth*). 403

Saint Albert de Messine, de l'ordre des Carmes (*la Cte*sse *D. de Beaurepaire de Louvagny*) [*Rouxel-Lecray*] 404
Vie de saint Pierre Thomas, de l'ordre des Carmes (*l'abbé Parraud*). 405
Sainte Angèle Mérici et les Origines de l'ordre des Ursulines (*l'abbé Léon Bouthors*) 405
Saint Philippe de Néri (*la Cte*sse *d'Estienne d'Orves*) 406
Biografia compendiada de la Excma. Sra. Doña Teresa Enriquez llamada la Loca del Sacramento (*Miguel-Antonio Alarcón*) 406
Histoire du vénérable Julien Maunoir, de la Compagnie de Jésus (*le P. X.-A. Séjourné*) 407
Vie du bienheureux Théophile de Corte, prêtre des Mineurs de l'Observance de Saint-François (*l'abbé Abeau*) 408
La Comtesse de Pontbriand (*le P. M.-D. Chapotin*) 408
L'Abbé Gruget, curé de la Trinité d'Angers. Sa paroisse, son diocèse, son temps (1751-1840) (*le chanoine Portais*) 409
Frédéric Ozanam (*Jean Laur*) 409
La Vie du R. P. Xavier de Ravignan, de la Compagnie de Jésus (*le P. A. de Pontlevoy*) 410
La Mère Clara de Gondrecourt et la Congrégation du Saint-Cœur de Marie de Nancy (*l'abbé E. Martin*) 411
Esprits et vertus de C.-J. Eugène de Mazenod, évêque de Marseille, fondateur de la Congrégation des oblats de Marie-Immaculée (*le P. E. Baffie*) 412
Alexis Clerc, marin, jésuite et otage de la Commune (*le P. Ch. Daniel*). 412
Le Père Laverlochère, missionnaire oblat de Marie-Immaculée (*le P. A. Soulerin*) 412
S. S. Pie IX, sa vie, ses écrits, sa doctrine (*l'abbé Pagès*). 413
S. Em. le cardinal Pie, sa vie, sa doctrine, ses écrits (*l'abbé Pagès*) . . 413
Correspondance du cardinal *Pie*, évêque de Poitiers, et de Mgr *Cousseau*, évêque d'Angoulême (1849-1873) 414
S. Em. le cardinal Lavigerie, sa vie, ses écrits, sa doctrine (*l'abbé Pagès*). 415
Mgr Freppel, sa vie, sa doctrine (*l'abbé Pagès*). 415
Un Homme d'œuvres. Ferdinand-Jacques Hervé-Bazin. 416
Vie du Père Fr.-X. Gautrelet, de la Compagnie de Jésus (*le P. J. Burnichon*). 416
Un Artiste. Le P. *F. Imbert*, de la Société de Marie. Pensées, fragments et lettres 417
Un Homme de bien. Honoré Arnoul, fondateur de la Société nationale d'encouragement au bien (*J. de la Faye*). 361
Maurice Maignen. Les Œuvres ouvrières (*Victor de Marolles*) 451
Le Martyrologe de l'Eglise du Japon (1549-1649) (*l'abbé Profillet*). T. I. Les Saints et les Bienheureux. 407
Jeunes Martyrs (*Cat*). 417
Le Culte des saints de France. Histoire. Coutume. Liturgie (*les abbés Flament* et *Hague*). 418
Les Saints de France du XIIIe au XIXe siècle (*Mlle Isabelle Verny*) . . . 420
La Relique d'Argenteuil (*le chanoine V. Davin*) 401

Histoire générale du moyen âge et moderne. Le Moyen âge (395-1270). Choix de lectures historiques accompagnées de résumés, d'analyses, de notes explicatives et bibliographiques (*Gustave Carré*). 75
Précis d'histoire moderne et contemporaine, à l'usage des candidats à l'Ecole spéciale militaire de Saint-Cyr (*F. Corréard*) 339
Essais diplomatiques (*le comte Benedetti*). L'Empereur Guillaume Ier et le prince de Bismarck. La Triple Alliance. La Paix armée. Ma Mission à Ems 161
L'Europe et les neutralités. La Belgique et la Suisse (*Ch. de Mazade*) . 134

Questions du jour. La Cité antichrétienne au XIXe siècle. La Franc-Maçonnerie (*Dom P. Benoit*) 327
Le Juif dans la franc-maçonnerie. Étude préliminaire (*A. de la Rive*) . 531
La Campagne bimétalliste (*le comte Rochaid*) 366
Considérations sur l'état de la France (*le comte de Chaudordy*) 366
Le Système du moins possible et Demain dans la société chrétienne (*Mgr Isoard*). 250
Pour qui voterons-nous (*Mgr l'évêque d'Annecy*) 265
La Question politico-religieuse (*le Dr Villeaul*) 532
Les Congrégations religieuses en France, leurs services et leurs droits (*Emile Keller*) 266
Vers l'avenir (*l'abbé Naudet*) 505

Nach fünfundzwanzig Jahren, Reiseeindrücke aus dem Elsass von einem Mitgliede des englischen Unterhauses (*Fritz Hoffet*). 459
Alsace-Lorraine, réponse à un pamphlet allemand (*Gaston Moch*) [*Patiens*]. 171
La Guerre et la frontière du Rhin. La Solution (*Jean Heimweh*) . . . 367
L'Anglais est-il un juif? Mœurs anglaises (*Louis Martin*). 367
La Franc-maçonnerie ennemie de la France (*Louis Martin*). 49

Histoire de France. Histoire de France (*E. Darsy* et *T. Toussenel*). (Enseignement secondaire des jeunes filles). 266
Les Chroniqueurs français du moyen âge, études, analyses et extraits, conformes au programme de l'enseignement moderne (*A. Debidour* et *E. Etienne*) 368
Saint Louis et Innocent IV. Études sur les rapports de la France et du Saint-Siège (*Élie Berger*). 507
Le Siècle de Louis XIV (*Voltaire*). Nouv. édit. par *Alfred Rebelliau* et *Marcel Marion* 76
La Diplomatie de Louis XV et le Pacte de famille (*André Soulange-Bodin*). 342
La Chute de l'ancienne France. La Fédération (*Marius Sepet*). . . . 343
Histoire populaire de la Révolution française (*A. Rastoul*) 532
Souvenirs de la Révolution et de l'Empire, publiés avec notes (*Gaston Cerfbeer*) 457
Mémoires de *Jean-François Thoury* (1784-1830), publiés par *Charles Boy*. 438
Le Directoire (*Ludovic Sciout*). Première partie : Les Thermidoriens; Constitution de l'an III ; 18 fructidor 67
La Police et les chouans sous le Consulat et l'Empire (1800-1815) (*Ernest Daudet*). 346
Les Complots militaires sous la Restauration (*E. Guillon*) 160
Napoléon III avant l'Empire (*H. Thirria*). T. II 439
Etudes sur le second Empire (*Etienne Lamy*) 440
Mémoires du duc de Persigny, publiés avec des documents inédits, un avant-propos et un épilogue, par *H. de Laire, comte d'Espagny* . . 441
Notes et souvenirs. Annexes. Réponses et pièces justificatives (*le marquis de Dreux-Brézé*) 76

Histoire des institutions et des mœurs. Histoire du Parlement de Paris, de l'origine à François Ier (1250-1515) (*Félix Aubert*). T. I. Organisation. Compétence et attributions. T. II. Procédure . . 347
Comment les femmes ont été exclues en France de la succession à la couronne (*Paul Viollet*) 349
Les États de Paris en février 1358 (*Paul Viollet*) 349
La Fortune privée à travers sept siècles (*le vicomte d'Avenel*) 40
La Décentralisation, étude pour servir à son histoire en France (*le comte de Luçay*). 252
La Vie privée d'autrefois (*Alfred Franklin*). L'Enfant. Les Magasins de nouveautés 511
Notre Ecole polytechnique (*Gaston Claris*) 68

Histoire militaire, maritime et coloniale. Essai historique sur la tactique de l'infanterie depuis l'organisation des armées permanentes jusqu'à nos jours (*le capitaine Gérome*) 136
Les Français au Canada. La Jeunesse de Bougainville et la Guerre de Sept ans (*René de Kérallain*) 236
Mémoires du *général Rapp* (1772-1821), aide de camp de Napoléon. Édit. annotée et revue par *Désiré Lacroix* 125
De Valmy à Wagram. Près de Napoléon (*le général Lejeune*) 125
L'Invasion austro-prussienne (1792-1794). Documents publiés pour la Société d'histoire contemporaine par *Léonce Pingaud* 344
Souvenirs militaires d'un officier du premier Empire (1795-1832) (*le colonel J.-N.-A. Noël*) 120
Guerres de Napoléon (1800-1807), racontées par des témoins oculaires (*A. Chalamet*) 123
Mémoires du *général baron Thiébault*, publiés sous les auspices de sa fille, *Mlle Claire Thiébault*, par *Fernand Calmettes*. T. V (1813-1820) . 122
Du Rhin à Fontainebleau (1813-1814-1815) (*le général comte de Ségur*) . 124
L'Epopée de Waterloo, narration nouvelle des Cent-Jours et de la campagne de Belgique de 1815, composée d'après les documents inédits et les souvenirs de mes deux grands-pères, officiers de la Grande Armée, combattants de Waterloo (*Georges Barral*) 123
Journal du *maréchal de Castellane* (1804-1862). T. II (1823-1831) . . . 121

Souvenirs de Constantine, journal d'un lieutenant du génie, rédigé en 1838-1839, et coordonné en 1893 par *le général Cadart* 126
Lettres d'un zouave. De Constantine à Sébastopol (*Amédée Delorme*) . 129
La Campagne de Crimée. Lettres écrites de Crimée (*le capitaine Henri Loizillon*) 126
La Seconde Campagne de France. Histoire générale de la guerre franco-allemande de 1870-1871 (*le commandant Rousset*). T. IV, V et VI . . 130
Le Siège de Paris vu à vol d'oiseau (*Wilfrid de Fonvielle*) 533
Une Evasion. Souvenirs de 1871 (*Auguste Burdeau*) 132
L'Expédition française de Formose. Atlas de 10 cartes (*le capitaine Garnot*) 232
Les Missions du colonel Flatters (*J.-V. Barbier*). 233
Les Français à Madagascar (*le commandant Grandin*) 232
Notre Campagne à Madagascar, notes et souvenirs d'un volontaire (*le capitaine G. de Corlay*) 9
A la cour de Madagascar. Magie et diplomatie (*Marius Cazeneuve*) . . 233
L'Armée et la flotte en 1895. Manœuvres navales. Manœuvres des Vosges. L'Expédition de Madagascar (*Ardouin-Dumazet*) 140

Histoire provinciale et locale. Histoire de l'administration civile dans la province d'Auvergne et le département du Puy-de-Dôme, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, suivie d'une revue biographique illustrée des membres de l'Etat politique moderne (députés et sénateurs) (*Georges Bonnefoy*). T. I. 315
Histoire de la Révolution en Auvergne (*Jean-Baptiste Serres*) 512
Les Fiefs du Bourbonnais. La Palisse, notes et croquis (*Aubert de la Faige* et *Roger de la Boutresse*) 442
Voyages de *Courtepée* dans la province de Bourgogne, en 1776 et 1777, publiés par *A. de Charmasse* et *G. de la Grange* 314
Recueil de mémoires et documents sur le Forez publiés par la Société de la Diana. T. XI 314
Les Ecclésiastiques de la Meurthe martyrs et confesseurs de la foi pendant la Révolution française (*l'abbé Eugène Mangenot*). 66
Histoire de la Vendée militaire. T. Ier (*J. Crétineau-Joly*). 65
Lo Libre de memorias de Jacme Mascaro (XIVe siècle), publié d'après le manuscrit de Béziers, avec un avant-propos, une notice sur la langue de Mascaro, des notes, un lexique des mots et des formes qui ne se trouvent pas dans le « Lexique romain » de Raynouard et une table alphabétique des noms propres (*Charles Barbier*) 443
Histoire de Chevrières. La Seigneurie et la paroisse depuis les temps les plus reculés jusqu'a nos jours (*l'abbé Charles Signerin*) 317
Livre d'or du cortège des Croisés à Clermont-Ferrand (19 mai 1895) (*Ambroise Tardieu*) 341
Histoire de Dun-le-Roi, précédée d'une notice sur le canton (*Paul Moreau*) 318
Essoyes pendant la Révolution et pendant les invasions de 1814 et de 1815 (*l'abbé Auguste Pétel*) 320
Documents liturgiques et nécrologiques de l'église collégiale Saint-Pierre de Lille (*Mgr Hautcœur*) 70
Manonville et ses seigneurs (*Henri Lefebvre*) 319
Le Marquisat de Noviant-aux-Prés et ses origines (*Henri Lefebvre*) . . 320
Echos de Paray-le-Monial (*le R. P. Joseph Zelle*) 11
L'Hôtel de ville de Paris et la Grève à travers les âges, d'après Ed. Fournier (*Jehan de la Cité*). 322
Les Parisiens de Paris. Silhouettes artistiques (*Eugène Guénin*) . . . 533
Cartulaire de l'abbaye de Saint-Martin de Pontoise, publié d'après les documents inédits (*J. Depoin*) (Ier fasc.) 321
Histoire militaire de Redon, avec notices sur le Pont-de-Rieux, Aucfer, Beaumont, Beaubois et Renac, le Plessis-Bessac, les châteaux de Rochefort et Rieux, la Croix d'Aucfer (*J. Trévédy*) 320
L'Hôpital de Saint-Yves de Rennes et les religieuses augustines de la Miséricorde de Jésus (*le comte de Bellevue*) 323
Histoire des deux villes de Saint-Amand et du château de Montrond (*C.-N. Victor Mallard*) 318
Histoire de l'abbaye bénédictine de Saint-Sauveur-le-Vicomte (*A. Lerosey*) 322
Annales du diocèse de Soissons (*l'abbé Pécheur*). T. X. 313
Etudes sur la ville de Thiers (Auvergne) (*Hubert Jacqueton*). Première partie. La Communauté des habitants (1272-1789). 316
Histoire des paroisses du diocèse de Vannes (*J.-M. Le Mené*). T. I . . 315

Histoire étrangère. Marie-Thérèse, 1717-1780 (*le comte de Villermont*) 444
Geschichte des Collegium Germanicum-Hungaricum in Rom (*Cardinal Andreas Steinhuber*) 445
Geschichte des deutschen Volkes (*Johannes Janssen*), fortgesetzt von *L. Pastor* T. VIII 513
Die theologischen Studien und Anstalten der katholischen Kirche in Oesterreich (*Dr Hermann Zschokke*) 253
La Chambre des représentants en 1894-1895. Biographies des 152 députés de la Chambre belge (*A. Henry* et *F. Livrauw*), précédées d'une Etude sur le mouvement de la vie parlementaire en Belgique depuis 1830 jusqu'à nos jours, par *A. de Ridder*, et suivies d'une Notice sur le Palais de la Nation. 513
Pagan Ireland, an archæological sketch; a handbook of Irish prechristian antiquities (*W.-G. Wood-Martin*). 350
England and Rome. A History of the relations between the Papacy and the English State and Church from the Norman conquest to the revolution of 1688 (*Dunbar Ingram*) 158
The English Church in the nineteenth century (1800-1830) (*John H. Overton*) 254
La Crise religieuse en Angleterre (*le P. Ragey*) 251
Le Istorie fiorentine (*Niccolo Machiavelli*), annotate ad uso delle scuole da *Pietro Ravasio* 76
La Vita italiana nel cinquecento. I. Storia. II. Letteratura. III. Arte. . 351
Carlo Emanuele I secondo i più recenti studi (*Giovanni Curti*) . . . 352
Il Comune Teramano nella sua vita intima e pubblica dai più antichi tempi ai moderni (*Francesco Savini*) 515
La Russie et le Saint-Siège. Études diplomatiques (*le R. P. Pierling*) . 504
La Russie contemporaine (*J.-M. Villefranche*). Les Tsars du XIXe siècle. 355
Histoire de la Russie, depuis la mort de Paul Ier jusqu'à l'avènement de Nicolas II (1801-1894) (*Gaston Créhange*) 516
Choses de Russie (*Norbert Lallié*) 448
Les Musulmanes contemporaines (*Alihé Hanoum*). Trad. de *Nazimé-Roukie* 518
Histoire des Roumains de la Dacie Trajane (*A. D. Xénopol*) 517
Aegypten und die ägyptische Frage (*Karl Kron*) 257
La Guerre sino-japonaise et ses conséquences pour l'Europe (*F. de Villenoisy*) 171
Le Fort et le château Saint-Louis (Québec). Étude archéologique et historique (*Ernest Gagnon*) 448
English Institutions and the American Indian (*James Alton James*). . 357
The Rise and development of the bicameral system in America (*Thomas-Francis Moran*) 357
The Carolina Pirates and colonial Commerce, 1670-1740 (*Shirley Carter Hughson*) 519
The Constitutional Beginnings of North Carolina (1663-1729) (*John Spencer Bassett*). 520
Government of the colony of South Carolina (*Edson L. Whitney*). . . 520
The Struggle of protestant dissenters for religious toleration in Virginia (*Henry R. McIlwaine*) 164
White servitude in the colony of Virginia (*James Curtis Ballagh*) . . 165

Histoire nobiliaire. Généalogie. Vieilles Chevaleries. Les Ordres de l'épée (*le vicomte Oscar de Poli*) 359
Inventaire des titres de la maison de Billy (*le vicomte Oscar de Poli*). . 359
La Maison de Croy, étude héraldique, historique et critique (*Bury Adels-Torn*) 165
Pierre l'Hermite et la famille Lhermite d'Anvers (*Fernand Donnet*) . . 521

Ouvrages récents sur Jeanne d'Arc. A la gloire de Jeanne d'Arc. Variétés historiques (*A. Lecoy de la Marche*). 421
Figure exquise (*Léonie de Bazelaire*) 421
Jeanne Darc (sic). Sa vraie mission.... (*J-E. Choussy*) 422
Jeanne d'Arc Champenoise. Deuxième réponse à M. l'abbé L'Hôte, professeur au grand séminaire de Saint-Dié (*E. Misset*). 422
Jeanne d'Arc Champenoise. Réponse a M. Poinsignon, inspecteur honoraire de l'Académie de Paris. La Prévôté de Vaucouleurs et la prévôté d'Andelot (*E. Misset*) 422

Compte rendu critique de l'ouvrage de M. l'abbé Misset : « Jeanne d'Arc Champenoise » (*Léon Germain*) 422
La Chronique d'Antonio Morosini (*Leopold Delisle*) 422
Choix de panégyriques et plans de discours des plus célèbres orateurs contemporains en l'honneur de la vénérable Jeanne d'Arc (*l'abbé J. Guillermin*) 422
Le Surnaturel dans la vénérable Jeanne d'Arc. Conférence de *S. Ém. Rév. le cardinal L.-M. Parocchi* 423
Les Auréoles de Jeanne d'Arc (*le R. P. Belon*) 423
L'Hôte de Jeanne d'Arc à Poitiers. Maître Jean Rabateau, président du Parlement de Paris (*Henri Daniel-Lacombe*). 424
La Fausse Jeanne d'Arc (*Germain Lefèvre-Pontalis*). 424

Biographie française. Gaston IV, comte de Foix, vicomte souverain de Béarn, prince de Navarre (1423-1472) (*Henri Courteault*) . . 260
Jean Balue, cardinal d'Angers (1421?-1491) (*Henri Forgeot*). 449
Samuel Champlain, fondateur de Québec et Père de la Nouvelle-France Histoire de sa vie et de ses voyages (*N.-E. Dionne*). T. Ier . 166
Mademoiselle de la Vallière et Madame de Montespan (*Arsène Houssaye*). 437
Mémoires du marquis de Franclieu (1680-1745), publiés pour la Société historique de Gascogne par *Louis de Germon* 324
Le Salon de Mme Helvetius, Cabanis et les idéologues (*Antoine Guillois*). 163
Le Conseiller François Tronchin et ses amis, Voltaire, Diderot, Grimm, etc., d'après des documents inédits (*Henry Tronchin*) 450
La Vie de Mirabeau (*Alfred Stern*), trad. de l'allemand 360
Les Trois Girondines, Mme Roland, Charlotte Corday, Mme Bouquey, et les Girondins, étude de critique historique (*Armand Ducos*) 511
Les Derniers Mois de Murat. Le Guet-apens du Pizzo (*le marquis de Sassenay*) 353
Le Maréchal Canrobert (*Léon Martin*). 128
Le Dernier Maréchal de France Canrobert (*le commandant Grandin*) . 167
Un Bienfaiteur de l'humanité. Pasteur, sa vie, son œuvre (*Fr. Bournand*) 9
Jean Gigoux, sa vie, ses œuvres, ses collections (*A. Estignard*) . . . 71

Biographie étrangère. Une Protectrice de la Réforme en Italie et en France. Renée de France, duchesse de Ferrare (*E. Rodocanachi*). 522
Caffaro e i suoi tempi (*Cesare Imperiali di Sant' Angelo*) 524
Le Commandeur J.-B. de Rossi (1822-1894). Ses découvertes aux catacombes (*le baron Jehan de Witte*) 534
Le Livre des Reines (*Ernest Tissot*) 523

Archéologie. Héraldique. Mélanges. Les Catacombes de Rome (*Henri de l'Epinois*). Nouvelle édition revue, augmentée par *Paul Allard* 355
Supplément au Dictionnaire des devises historiques et héraldiques (*Henri Tausin*) 358
Histoire et littérature (*Edmond Biré*) 259
Devant le siècle (*le vicomte Melchior de Vogüé*) 510
L'Ecole historique et traditionnelle, ou Du Rôle de l'écriture et de la tradition dans l'histoire (*le R. P. Constant*) 74

Bibliographie. Bibliothéconomie. Congrès provincial de la Société bibliographique et des publications populaires. Session tenue à Montpellier les 11, 12 et 13 février 1895 452
Bibliotheca bibliographica italica (*Ottino e G. Fumagalli*). II (Supplemento) 261
Essai de bibliographie canadienne (*Philéas Gagnon*) 455
Catalogus codicum graecorum qui in bibliothecam D. Marci Venetiarum inde ab anno MDCCXL ad haec usque tempora inlati sunt (*C. Castellani*) 454
Beitraege zur Incunabelkunde (*P. Gottfried Reichhart*) 525
Manuel pratique du bibliothécaire (*Albert Maire*) 526

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

Abeau (l'abbé). 408
Adam le Bossu. 245
Adels-Torn (Bury) 165
Aicard (Jean) 292
Aigoin (Louis). 457
Aigueperse (Mme M.). 482
Alarcon (Miguel-Antonio) . . . 406
Allard (Paul) 355
Alton James (James) 357
Amélineau (E.). 110
Angot (Alf.). 262
Arbois de Jubainville (H. d') . . 57
Ardouin-Dumazet 140
Arminjon (Pierre). 395
Arnoult (Gabriel) 392
Ars (Jacques d') 263
Astor (J.-J.) 27
Aubert (Félix). 347
Avenel (le vicomte d') . . . 40, 426
Avril (Adolphe d') 169, 434
Aylicson (A.) 482
Backer (le Dr de) 300
Badet (le R. P.) 200
Baffie (le P. E.) 412
Bainvel (le P.) 118
Ballagh (James Curtis) 165
Barbier (Charles). 443
Barbier (J.-V.). 233
Barbier (René) 390
Barillot (V.) 531
Barral (Georges). 123
Barrau (Hortense) 227, 265
Barré 309
Bataille (Henry). 224
Baumgartner (Mathias) 326
Bazelaire (Léonie de) 421
Bazin (G.) 403
Beaume (Georges) 14, 291
Beaurepaire de Louvagny (comtesse D. de). 404
Béchaux (A.) 39
Bellevue (le comte de). 323
Bellier (Mme) 265
Belon (le R. P.) 423
Beltrame (Giovanni) 64
Benedetti (le comte) 161
Benoist (Charles). 42
Benoit (Dom P.) 327
Bentzon (Mme Th.) 30
Berger (le professeur). 307
Berger (Louis). 507
Bernard (l'abbé E.). 224
Bertillon (le Dr J.) 308
Bertot (J.) 458
Bertrand (Georges-N.). 392
Bigou (l'abbé J.-B.) 194
Biez (Jacques de) 431
Billeb (H.) 107
Biré (Edmond) 259
Blanc (P.) 51
Block (Maurice) 42
Bock-Bauwens (C. de) 387
Boedder (B.) 146, 147
Boese (H.) 109
Boilley (Paul). 45
Boissière (Jules). 290
Bolo (l'abbé Henry) . . . 207, 208
Bonafous (Raymond) 150
Bonet-Maury 145
Bonjean (Georges) 51
Bonnefoy (Georges) 315
Bonnefoy (Marc). 222
Bonnemains (Edouard de). . . . 392
Bonnet (Max) 337
Bonniot (le R. P. de) 362
Bordeaux (Henry) 495
Botrel (Théodore) . . 230, 263, 264
Bouant (E.). 73
Bouchaud (Pierre de) . . . 17, 497
Boudinhon (l'abbé) 529
Bouillet (M.-N.) 60
Boukay (Maurice). 227
Bourcart (G.) 394
Bourette (Edonard). 215
Bournand (François) 7, 9
Bouthors (l'abbé Léon) 405
Boutmy (Emile) 237
Boy (Charles). 438
Brandi (S.-M.). 101
Branly (Ed.) 364, 471
Brantome (Pierre de Bourdeilles de) 336
Brio (Carolus) 12
Bronchain (le R. P.) 209
Brucker (le P. J.) 101
Bruder (Adolf) 55
Bruhat 300
Brunelli (Ignazio) 394
Brunet (l'abbé E.) 108
Brunhes (B.) 364
Buck (Dr de) 298
Bujeaud (Jérôme) 432
Burdeau (Auguste) 132
Burnichon (le P. J.) 416
Cabrol (le R.P. Dom Fernand), 338, 406
Cadart (le général) 124
Callegari (Ettore) 152
Calmettes (Fernand) 120

Cano (Rafaël) 530
Carette (Ernest). 247
Caron (l'abbé Max.). 200
Carré (Gustave) 75
Castellane (le maréchal de). . . . 121
Castellani (C.) 454
Cat. 417
Caters (Louis de) 23
Cazeneuve (Marius) 233
Cerfbeer (Gaston) 457
Chabot (Mgr Alphonse) 99
Chalamet (A.) 123
Chamisso (Adalbert von) 170
Champcommunal 390
Champol. 294
Chapotin (le P. M.-D.) 408
Chardon (le R. P.) 198
Charlier (le Dr) 300
Charmasse (A. de) 314
Chaudordy (le comte de) 366
Chauffard (A.). 115
Chavanne (Alexis) 224
Cherbuliez (Victor) 32
Chéron de la Bruyère. 486
Chiais (le Dr) 309
Choussy (J.-E.) 422
Cigoi (Dr Aloys) 241
Claris (Gaston) 68
Clercq (J. de). 59
Clo (la comtesse) 22
Clugnet (L.) 324
Collinet (Paul) 57
Constant (le R. P.) 74
Constant de Tours 231
Conti (Augusto) 64
Coppée (François) 211
Corlay (le capitaine G. de) . . . 9
Cornut (Samuel). 21
Corréard (F.) 339
Cotelle (le Dr) 301
Coulomb (Jeanne de) 11
Courteault (Henri) 260
Courtépée 314
Cousseau (Mgr) 415
Créhange (Gaston) 516
Crétineau-Joly (J.) 65
Crocq fils (le Dr). 311
Croiset (Alfred) 498
Croiset (Maurice) 498
Curty (Giovanni) 352
Damedor (Raphaël) 226
Daniel (le P. Ch.) 412
Daniel-Lacombe (Henri) 424
Darc (Olivier) 10
Darras (Alcide) 388
Darsy (E.) 266
Darty (André). 17, 229
Dassé (l'abbé) 209
Daudet (Ernest) 27, 346
Dausch (le Dr J.). 110
Davin (le chanoine V.) 401
Debidour (A.) 368
Debierre 304
Debroise (l'abbé). 203
Décrouille (l'abbé R.). 201
Deidier (le R. P.) 205
Delisle (Léopold) 422
Delmas (Emile) 7
Delorme (Amédée) 129
Delorme (Marie) 172
Depasse (Hector). 52
Depoin (J.) 321
Deroulède (Paul) 212
Desprès (Marie) 293
Dessailly (l'abbé) 102
Dionne (N.-E.). 166
Diophante d'Alexandrie 333
Dobschütz (E. von) 101
Donnet (Fernand). 521
Drault (Jean) 227
Dreux-Brézé (le marquis de) . . 76
Dreyfus-Brisac 56
Dronsart (Marie) 294
Ducos (Armand) 511
Ducroux (l'abbé). 195
Dumat (G.) 304
Dunbar-Ingram 158
Dupanloup (Mgr). 206, 207
Dupin-Durbec 295
Dupuy (Marc) 230
Durand (le P. A.) 110
Egger (A.) 109
Ehrhard (le Dr A.) 118
Emion (Victor). 389
Erckmann (Emile) 18
Ernault (L.) 310
Eschyle 214
Espagny (H. de Laire, comte d') . 441
Estaunié (Edouard). 35
Estienne d'Orves (comtesse d'). . 406
Estignard (A.). 71
Estreelles (Louise-Marguerite) . 264
Ethampes (Mlle G. d') . . . 483, 486
Etienne (E.) 368
Faguet (E.). 60
Fanet (le capitaine) 140
Faviers (le baron de) 206
Faye (H.) 425
Feilitzen (Hugo von) 492
Felten (Dr J.). 113
Ferrand le Dr) 306
Ferrol (Louis) 22
Feuchot (l'abbé P.). 200
Fillion (L.-C.). 99
Finot (Louis) 433
Flageollet (l'abbé) 238
Flament (l'abbé) 318
Foliot (G.) 132
Fontane (Marius) 116
Fonvielle (Wilfrid de). 533
Forgeot (Henri) 449
Fourié (l'abbé E.) 51
Franclieu (le marquis de) . . . 324
François de Sales (saint). . . . 208
Franklin (Alfred) 511
Fréhel (Jacques) 20
Freppel (Mgr). 196
Friaque (le R. P. M.-J.) 209
Fromageot (Henri) 391
Froment (Pierre). 295
Fumagalli (G.) 261
Funck-Brentano 312
Fuzeré (Henry) 230
Fuzier-Herman. 388
Gachon (P.) 75
Galippe 309

Gallerani (le P. Alexandre). 195, 197
Galli (H.) 129
Gallois (le P. M.-A.) 114
Gagnon (Ernest) 448
Gagnon (Philéas) 455
Garnault (le Dr) 310
Garnot (le capitaine) 232
Garofalo (le baron) 44
Gartner (Theodor) 494
Gaud (Auguste) 225
Gauley (Eugène) 229
Gaulois (Noël) 227
Gennevraye (A.) 487
Gérard (Eric) 488
Germain (Léon) 422
Germon (Louis de) 324
Gérome (le capitaine) 136
Gevin-Cassal 11
Gibert (Henri) 457
Gillet (L.) 375
Gillot (l'abbé) 10
Girard (Paul-Frédéric) 246
Girard (R. de) 104
Girdlestone (R.-B.) 106
Glouvet (Jules de) 28
Gobron (Louis) 393
Gockel (Dr Albert) 168
Gohier (Urbain) 50
Gombault (l'abbé) 102
Gómez (le P. P.) 103
Grandin (le comte) 167, 232
Grou (le P. Jean-Nicolas) 199
Grou (le P. Pierre-Marie) 199
Guénin (Eugène) 533
Guillemin (Victor) 216
Guillermin (l'abbé J.) 422
Guillois (Antoine) 163
Guillon (E.) 160
Guyot (Yves) 43
Gyp 296
Hague 418
Haller (Johannes) 502
Hamon (A.) 46, 141
Hanoun (Alihé) 518
Harnack (D.-Adolf) 458
Harrissen (M.) 25
Haug (H.) 100
Hautcœur (Mgr) 70
Havard (Henry) 6
Heimweh (Jean) 367
Hennebert (le lieutenant-colonel) . 141
Henry (A.) 514
Hippocrate 301
Hirsch (Paul-Armand) 228
Hobbes (John-Oliver) 294
Hoffet (Fritz) 459
Horace 215
Horner (R.) 362
Houssaye (Arsène) 437
Hughson (Shirley Carter) 519
Huguenin (Pierre) 215
Hulst (Mgr d') 240
Hummelauer (Fr. de) 103
Huré (Alexandre) 228
Hurter (H.) 325
Ibsen (H.) 221
Imbert (le P. F.) 417
Imperiali di Sant'Angelo (Cesare). 524
Isoard (Mgr) 250, 265
Jacottet (E.) 334
Jacqueton (Hubert) 316
Jaëll (Mme Marie) 305
Janssen (Johannes) 513
Janssens (Raymond) 386
Jeannine 15
Jehan de la Cité 322
Jehlitschka (Henry) 74
Jèze (Gaston) 399
Joubert (J.) 364
Jubainville (H. d'Arbois de) . . . 57
Kaiser (Isabelle) 294
Kamphausen (D.-A.) 107
Keidel (George C.) 148
Keller (Emile) 266
Kérallain (René de) 236
Kist (Henry) 15
Knabenbauer (J.) 112
Konig (Fr.-E.) 98
Kron (Karl) 257
Kuchlewein (Hugo) 301
La Boutresse (Roger de) 442
La Bruyère (Mme Chéron de) . . 486
Lacour (Louis) 336
Lacroix (Désiré) 125
La Faige (Aubert de) 442
Lafargue (Paul) 43
La Faye (J. de) 361
Lafenestre (Georges) 6
La Grange (G. de) 314
La Grasserie (Raoul de) . . 387, 388
Laire, comte d'Espagny (H. de) . 441
Laisant (C.-A.) 456
Lallié (Norbert) 448
La Marche (A. Lecoy de) 421
Lambert (le R. P. J.-M.) 202
Lamy (Etienne) 440
Lanciani (R.) 153
Lange (le professeur) 304
Langlois (Ernest) 245
Langrand (André) 225
Lapôtre (A.) 157
Lapparent (A. de) 329
Lapparent (Henri de) 488
La Rive (A. de) 531
Larmandie (Léonce de) 289
Laroche (Dr Em.) 102
Lasserre (Henri) 203
Latimer (Elizabeth Wormeley) . . 234
Laur (Jean) 409
Laurent (A.) 108
Lauth (le Dr) 306
Laveleye (E. de) 170, 242
Lavignac (Albert) 490
Le Blant (Edm.) 117
Leclerc (Mme la baronne) 485
Leclercq (Paul) 386
Lecoy de la Marche (A.) 421
Leday (J.) 230
Lefebvre (Henri) 319, 320
Lefèvre-Pontalis (Germain) . . . 424
Léger (Augustin) 292
Legrand (le Dr) 310
Legrand (Georges) 396
Lejeune (le général) 125
Lemaistre de Sacy 111
Lemaître (Jules) 495

Le Mené (J.-M.) 315
Lemoine (E.) 456
Léon XIII (S. S.) 527
L'Épinois (Henri de) 355
L'Ermite (Pierre) 18
Lerosey (A.) 322
Le Roy (Mgr) 234
Le Roy-Villars (Ch.) 263
Lesêtre (H.) 114
Levray (Mme Marguerite) . . 483, 484
Lewal (le général) 139
Lichtenberger (André) 48
Liers (Hugo) 133
Lionnet (Mme Marie) 481
Livet (Ch.-L.) 492
Livrauw (F.) 514
Loizillon (le capitaine Henri) . . 126
Lourbet (Jacques) 303
Lucas (Edouard) 456
Luçay (le comte de) 252
Lyatt (S.) 112
Lyon-Caen (Ch.) 389
Macé (Jean) 362
Machiavelli (Niccolo) 76
McIlwaine (Henry-R.) 164
Maël (Pierre) 26
Magnier (J.-B.) 390
Maindron (Maurice) 28
Maire (Albert) 526
Maisonneuve (Henry) 24
Mallard (C.-N.-Victor) 318
Malnory (A.) 338
Malot (Mme Hector) 291
Malvezin (P.) 456
Mamiani (Terenzio) 48
Mangenot (l'abbé Eugène) . . . 66
Maréchal-Moulin 23
Maréchal (Constantin) 391
Margueritte (Paul) 14
Marion (Marcel) 76
Marolles (Victor de) 451
Marquardt (J.) 246
Martin (l'abbé E.) 411
Martin (l'abbé F.) 106
Martin (Léon) 128
Martin (Louis) 49, 367
Maryan (Mme M.) 26, 482
Mascaro (Jacime) 443
Max 326
Mazade (Ch. de) 134
Mazoyer (l'abbé Ph.) . . . 101, 195
Méchineau (L.) 110
Meignan (le cardinal) . . . 105, 107
Mellerio (André) 20
Méric (Elie) 206
Mérimée (Prosper) 336
Mercier (le P.) 401
Meschler (le R. P.) 195
Métreau (l'abbé) 44
Meunier (Mme Stanislas) . . 19, 221
Michault (L.) 365
Michel (Henri) 47
Miles (Roger) 16
Milly Crefontaine (Pierre de) . . 21
Misset (E.) 422
Moch (Gaston) [Patiens] 171
Mommsen (Th.) 246
Monin (le Dr) 308
Montaignac (de) 53
Monthéas (Jean de) 484
Moran (Thomas-Francis) 357
Moreau (Paul) 318
Moreau-Vauthier 15
Mostert (W.) 335
Mouton (Eugène) 15
Mussafia (Adolf) 494
Natal (Camille) 12
Naudet (l'abbé) 505
Navery (Mme Raoul de) 487
Nazimé-Roukie 518
Nicole (H.) 99
Nietzcki (Max) 435
Niewenglowski 310
Nimal (le R. P.) 209
Noë (Michel) 27
Noël (J.-N.-A.) 120
Nogara (Dr Bartolomeo) 249
Noirit (Jules) 217
Nordfelt (Alfred) 492
Notovitch (N.) 112
Noussanne (Henri de) 487
Nys (Ernest) 396
Ollivier (le P. M.-J.) 113
Ottino (G.) 261
Orves (comtesse d'Estienne d') . . 406
Overton (John-H.) 254
Paepe (P. de) 399
Pagès (l'abbé) 413, 415
Parmentier (Jacques) 501
Parocchi (le cardinal L.-M.) . . . 423
Parraud (l'abbé) 405
Pastor (L.) 513
Patiens (Gaston Moch) 171
Pécheur (l'abbé) 313
Péladan (le Sâr) 214
Péraire (le Dr) 307
Périn (Charles) 38
Perraud (le cardinal) 261
Perreyve (l'abbé Henri) . . 204, 411
Persigny (le duc de) 441
Pétel (l'abbé Auguste) 320
Philebert (le général) 137
Picard (Edmond) 387
Pie (le cardinal) 414
Piédelièvre (R.) 398
Pierling (le R. P.) 504
Pingaud (Léonce) 344
Pitray, née de Ségur (Mme la vicomtesse) 486
Poincaré (H.) 428
Poirel (Dr R.) 424
Poirine (l'abbé J.) 198
Poli (le vicomte Oscar de) . . . 359
Pollard (Inv. Garland) 243
Ponlevoy (le P. A. de) 410
Poradowska (Marguerite) 29
Portais (le chanoine) 409
Pouvillon (Emile) 289
Praz (François) 264
Profillet (l'abbé) 407
Prozor (le comte) 221
Prudhomme (Henri) 391
Pruvost (Octave) 390
Questé (Charles) 264
Ragey (le P.) 251
Rapp (le général) 125

Rastoul (A.) 532
Ravasio (Pietro) 79
Rebelliau (Alfred) 76
Regnaud (Paul) 491
Régnier (Henri de) 219
Reichhart (le P. Gottfried) . . . 525
Reinach (Théod.). 115
Renault (L.) 389
Réthoré (F.) 116
Réville (Jean). 155
Ribier (Gabriel de) 60
Richtenberger (Eugène) 6
Ridder (A. de). 514
Rimbaud (Arthur) 226
Robert (Ch.). 101
Robert (Gustave). 531
Robert de Blois 63
Robiou 152
Rochaïd (le comte) 366
Rod (Edouard) 298
Rodocanachi (E.). 522
Rolland (Jean) 295
Rosset (Michaele) 142
Rouger (Henri) 223
Rousseau (J.-J.) 56
Rousset (le comt[e]) 130
Rouvier (le R. P. Fréd.) 8
Rouxel-Lecray 404
Rouziers (Paul de) 55
Ry (Jean) 264
Sabatier (l'abbé). 41
Sacy (Lemaistre de). 111
Saint-Aulaire (le comte de) . . . 290
Saint-Georges-Mivart 302
Saint-Martin (Vivien de) 231
Sales (saint François de) . . . 208
Salm-Wittgenstein (la princesse Caroline de) 203
Salomon (A.) 73, 528
Sant'Angelo (Cesare Imperiali di). 524
Sassenay (le marquis de) 353
Savini (Francesco) 515
Schrader (Fr.) 231
Schüller (Richard) 41
Schutzenberger (P.) 299
Sciout (Ludovic) 67
Segond (J.) 302
Ségur (le général comte de) . . 124
Ségur (Mgr de) 210
Seignobos (Ch.) 74
Séjourné (le P. X.-A.) 407
Sepet (Marius) 343
Serres (Jean-Baptiste). 512
Serrurier (la comtesse) 295
Servais (Jean). 386
Servais (le P.) 202
Signerin (l'abbé Charles) 317
Silberstein (le Dr S.) 106
Sobol (Mme J. de) 12
Sosta (Rene) 230, 264
Soulange-Bodin (André) 342
Soulerin (le P. A.) 412
Speckel (Ch.) 132
Spenser-Basset (John). 520
Spiegelberg (W.) 502
Steinhuber (cardinal Andreas) . . 445
Stengel (E.) 335
Stern (Alfred) 360
Stieltjes (T.-L.) 363
Stolz (Mme de) 485
Suau (le P. Pierre) 199
Talasso (Adolphe) 229
Tannery (J.) 60
Tannery (Paul) 333
Tardieu (Ambroise). 341
Tausin (Henri) 358
Terrier (le professeur) 307
Thévenot (Arsène) 218
Théry Gustave) 37
Thiébault (le général baron) . . 122
Thirria (H.) 439
Thiveaud (l'abbé) 209
Thomas (L.) 104
Thomas (Cyrus) 329
Thomin (Lucien) 487
Thorelle (V.). 263
Thoury (Jean-François) 438
Tischner (August) 363
Tissier (l'abbé Joseph). 208
Tissot (Ernest) 523
Toller (Adolf) 244
Tolstoï (le comte Léon) 456
Tours (Constant de) 231
Toussenel (T.) 266
Trévédy (J.) 320
Tronchin (Henry) 450
Turinaz (Mgr) 56
Ulmès (Tony d') 264
Ulrich (Jacob). 63
Valbuena (Ramiro-Fernandez) . . 151
Vallée (l'abbé Ch.) 197
Vallon (Georges du) 25
Van Duerm (le R. P. Ch.) 503
Van Gestel (Adriano) 528
Vanlaer (Maurice) 65
Varigny (de) 53
Verdun (P.) 527
Verne (Jules) 487
Vernet (Marie). 264, 265
Verny (Isabelle) 420
Verret (S.). 111
Vetter (Dr P.). 115
Vibert (Paul) 54
Vielé-Griffin (Francis) 220
Ville (Léon) 10
Villefranche (J.-M.) 355
Villenoisy (F. de). 171
Villermont (le comte de). . . . 444
Vincent (Jacques) 22
Viollet (Paul) 349
Vitteaut (D[r]) 532
Vivien de Saint-Martin. 231
Vogüé (le vicomte Melchior de) . 510
Voinesco (Romulus.-L.) 392
Voltaire. 76
Wahlund (Carl) 492
Westermarck 53
Westlake (John). 396
Whitney (Edson L.) 520
Willia 222
Witt, née Guizot (Mme de). . . . 8
Witte (le baron Jehan de) . . . 534
Wood-Martin (W.-G.) 350
Woyde (le lieutenant général de). 138
Wüllner (Adolph) 430
Wyzewa (T. de) 456

Xénopol (A.-D.) 517
Zahm (le R. P.) 238
Zelle (le R. P. Joseph) 11
Zolla (D.) 531
Zschokke (Dr Hermann) 253

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : Armellini (Mariano), 270. — Backer (Louis de), 268. — Barbet de Jouy (Joseph-Henri), 537. — Bargès (le chanoine Jean-Joseph-Léandre), 460. — Borel d'Hauterive (André), 369. — Brunet (Pierre-Gustave), 174. — Castro y Serrano (José de), 176. — Cleuziou (Henri du), 369. — Cossa (Luigi), 539. — Crèvecœur (Robert Saint-John de), 539. — Daubrée (Gabriel-Auguste), 536. — Deus Ramos (João de), 175. — Frère-Orban (Hubert-Joseph-Gautier), 78. — Galimberti (le cardinal Luigi), 538. — Geffcken (Friedrich-Heinrich), 538. — Germond de Lavigne (Léopold-Alfred-Gabriel), 537. — Gilly (Mgr), 173. — Hauréau (Jean-Barthélemy), 461. — Hersart de la Villemarqué (le vicomte), 77. — Houssaye (Arsène), 266. — Hovelacque (Abel), 269. — La Ferrière (Hector de), 534. — Marion (Henri), 463. — Meignan (le cardinal), 172. — Montégut (Emile), 77. — Odobesco (Alexandre), 79. — Pavie (Théodore), 537. — Roquette (Otto), 369. — Sappey (Marie-Philibert-Constant), 368. — Say (Jean-Baptiste-Léon), 463. — Sée (Germain), 535. — Thomas (Charles-Louis-Ambroise), 268. — Treitschke (Heinrich-Gotthard von), 464. — Verlaine (Paul), 174.
Institut, 81, 178, 272, 371, 466, 541.
Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 81, 178, 272, 371, 466, 541.
Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 82, 179, 273, 371, 466, 541.
Concours et prix, 82, 178, 372, 467, 542.
Congrès, 82, 467, 543.
Mélanges : Les Publications archéologiques du baron de Baye, 83. — L'Institut international de bibliographie, 82. — L'Œuvre de Saint-Jérôme, 82. — La Chronique d'A. Morosini. Nouveaux documents sur Jeanne d'Arc, 179. — Denys le Chartreux, 372. — Livres à l'Index, 468.
Nouvelles : Paris, 84, 179, 273, 372, 468, 543. — Anjou, 376. — Auvergne, 275. — Beaujolais, 180. — Bretagne, 86, 181, 275, 376. — Champagne, 181, 276, 546. — Comtat Venaissin, 546. — Corse, 86. — Dauphiné, 276, 546. — Forez, 377. — Franche-Comté, 86, 181, 277, 377, 471, 547. — Guyenne et Gascogne, 87, 182, 279, 472, 549. — Ile-de-France, 279. — Languedoc, 183, 280, 378, 550. — Limousin, 87, 183, 280, 378, 550. — Lorraine, 184, 280, 472, 550. — Lyonnais, 88, 379, 551. — Maine, 184, 281, 473. — Comté de Nice, 471. — Nivernais, 473. — Normandie, 88, 184, 281, 379, 474, 551. — Orléanais, 90, 185, 281. — Picardie, 186, 474. — Poitou, 186, 282. — Provence, 90, 186, 282, 474. — Roussillon, 90. — Saintonge, 475. — Alsace-Lorraine, 91, 187, 282, 380. — Allemagne, 91, 188, 380. — Angleterre, 91, 188, 282, 381, 475, 552. — Autriche, 91. — Belgique, 91, 189, 476, 552. — Bosnie-Herzégovine, 92. — Espagne, 92, 190, 283, 476, 552. — Hollande, 382. — Finlande, 190. — Italie, 92, 283, 382, 476, 553 — Pologne, 285, 382. — Roumanie, 93. — Suisse, 93. — Syrie, 285. — Turquie, 94. — Egypte, 285. — Gabon-Congo, 190. — Madagascar, 190. — Etats-Unis, 478, 554. — Canada, 554. — Chili, 286. — République Argentine, 286.
Publications nouvelles, 94, 191, 286, 383, 478, 553.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Salaire minimum, 480.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

Juillet 1896. T. LXXVII. 1.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTE-QUATRIÈME

(SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
5, RUE SAINT-SIMON, 5

1896

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Le Triomphe de la Mort*, par GABRIELE D'ANNUNZIO, traduit de l'italien par HÉRELLE. Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-8 de 475 p., 3 fr. 50. — 2. *Le Trésor des humbles*, par MAURICE MAETERLINCK. Paris, « Mercure de France, » 1896, in-18 de 309 p., 3 fr. 50. — 3. *Mimatchka*, par MIKOULITCH. traduit du russe par LÉON GOLSCHMANN. Paris, Chailley, 1896, in-18 de 307 p., 3 fr. 50. — 4. *L'Éternel Mari*, par DOSTOÏEWSKY, traduit du russe par Mme NINA HALPERINE-KAMINSKY. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18 de 285 p., 3 fr. 50. — 5. *Mourir*, par ARTHUR SCHNITZLER, traduit de l'allemand par GASPARD VALETTE. Paris, Perrin, 1896, in-18 de 269 p., 3 fr. 50. — 6. *L'Eau qui dort*, par PAUL MARGUERITTE. Paris. Colin et Cie, 1896, in-18 de 334 p., 3 fr. 50. — 7. *Lettres d'honnêtes femmes*. par CLAUDE SENECHAL. Paris, Lemerre, 1896, in 18 de 285 p., 3 fr. 50. — 8. *Figures de rêve*, par PAUL FLAT. Paris, Lemerre, 1896, in-18 de 235 p., 3 fr. 50. — 9. *Monserrat*, par MARIUS ANDRÉ. Paris, Savine, 1896, in-18 de 273 p., 3 fr. 50. — 10. *Drapeaux ennemis*, par ERNEST DAUDET. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18 de 299 p., 3 fr. 50. — 11. *Le Chaloupier*. par GEORGE BASTARD. Paris, Lemerre, 1896, in-18 de 298 p., 3 fr. 50. — 12. *Pierre Rovert*, par ADOLPHE BOSSHOT. Paris, Perrin, 1895, in-18 de 295 p., 3 fr. 50. — 13. *Ce qu'elles font*, par GUSTAVE GENEVOIX. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-18 de 306 p., 3 fr. 50. — 14. *Ange ou Démon*, par GONNA. Paris, Dentu, 1896, in-18 de 274 p., 3 fr. 50. — 15. *Le Gendre du Président*, par LÉON FERBEYRE. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1896, in-18 de 286 p., 3 fr. 50. — 16. *Mauvaise Étoile*, par GEORGE PRADEL. Paris, Flammarion, 1896, in-18 de 375 p., 3 fr. 50. — 17. *Petit Charbonnier*, par PIERRE SALES. Paris, Flammarion, 1896, in-18 de 434 p., 3 fr. 50. — 18. *La Fortune de Dambro*, par ERNEST MARCEL. Paris, Hennuyer, 1896, in-18 de 346 p., 3 fr. 50. — 19. *Mlle Huguette*, par GABRIEL FRANAY. Paris, Colin et Cie, 1896, in-18 de 352 p., 3 fr. 50. — 20. *La Margotte*, par Mme GEORGES DE PEYREBRUNE. Paris, Lemerre, 1896, in-18 de 333 p., 3 fr. 50. — 21. *Le Roman d'une héritière*, par MARYAN. Paris, H Gautier, 1896, in-18 de 332 p., 3 fr. — 22. *Le Maître de l'avenir*, par PAUL VERDUN. Paris, Vic et Amat, 1895, in-12 de 368 p., 2 fr. 50. — 23. *Le Mari de Simone*, par CHAMPOL. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18 de 288 p., 3 fr. 50. — 24. *Vers l'Idéal*, par LÉON DE TINSEAU. Paris, Calmann-Levy, 1896, in-18 de 359 p., 3 fr. 50. — 25. *Les Kamtchatka*, par LÉON DAUDET. Paris, Charpentier, 1895, in-18 de 315 p., 3 fr. 50. — 26. *L'Armature*, par PAUL HERVIEU. Paris, Lemerre, 1895. in-18 de 324 p., 3 fr. 50. — 27. *En route*, par HUYSMANS. Paris, Tresse, 1895, in-18 de 458 p., 3 fr. 50.

1. — Soyons courtois : donnons la première place aux étrangers ; mais ne soyons pas *snobs :* jugeons-les !

Et pour mieux vous aider à juger *le Triomphe de la mort* de l'Italien d'Annunzio souffrez que cette analyse en reproduise exactement la disposition et la suite. — *Ils* sont tristes, ils s'aiment ; s'aiment-ils? Mystère! Ils sont témoins d'un suicide ; un inconnu s'est broyé le crâne, en se précipitant du haut d'une terrasse! Ils sentent le besoin de se serrer l'un contre l'autre, de plus près, avec plus d'amour. Ils vont passer une semaine dans un village, près de Rome, uniquement occupés à s'aimer. S'aiment-ils? Ils sont tristes. Sont-ils tristes? Mystère! George (il s'ap-

pelle George) va dans sa famille, qui habite du côté de Milan. Triste famille ! Le père se ruine pour une concubine ; la mère pleure et invective ; un frère cadet, image vivante du père, mange, boit, se tait, mais est férocement jaloux de George, qui mène une si facile existence à Rome, qui a eu un héritage d'un oncle *qui* était un artiste, bien remarquable quoique bien original, et *qui* s'est tué ! Une sœur : elle est mariée à un sot, qui est valétudinaire d'ailleurs, et qui lui a donné un enfant anémique mais affectueux, *que* George aime bien et *qui* a peur d'un chien *qui* passe et repasse sans aboyer, tête basse et la queue peureuse. George se laisse arracher de l'argent par son père, il se dispute avec son cadet, il embrasse sa mère, et il s'en va, sans avoir pu faire ce qu'on attendait de *lui*, c'est-à-dire rendre son père à la famille. Lui-même retourne à l'Aimée. Aimer, c'est toute son occupation, toute sa vie, et c'est sans doute pourquoi il s'ennuie tant. Il a résolu de se consacrer à l'amour plus exclusivement encore que par le passé : il s'enferme avec Hippolyte — (elle s'appelle Hippolyte) — dans un « ermitage » amoureux, près de la mer. Rien à faire là qu'aimer, aimer vingt-quatre heures par jour. Mais il est toujours triste. Elle, Hippolyte, elle n'est pas triste ; les bains de mer et l'amour lui réussissent ; sa beauté n'a jamais été plus éclatante, et sa santé, troublée autrefois par des crises hystériques, se raffermit. Elle est si calme, si tranquillement assurée de son bonheur présent, qu'elle trouve un âpre plaisir à se rappeler ses malheurs passés. Elle les avait déjà dits pour George, elle les redit pour nous, et comment elle a été mariée à un mari brutal, et pourquoi elle l'a quitté, et par quelle mère elle a été élevée, et de combien de gifles, de coups de pied, de coups de bâton avait été meurtrie sa pauvre enfance. George s'ennuie toujours, et même sa délicatesse est blessée de ces redites. Il essaie de secouer sa mélancolie, d'aider à son bonheur, de se rattacher à l'existence. Il a l'idée de « se retremper dans l'âme populaire, » de visiter les paysans, de prendre part à des pèlerinages. Mais les paysans et les pèlerinages le révoltent. Alors, il se jette dans le wagnérisme, musical et littéraire ; il joue *Tristan et Yseult* et lit le Sâr Peladan ! Cela l'achève, il ne peut plus supporter la vie, d'autant que sa maîtresse devient de plus en plus belle et tendre. Du haut d'un promontoire escarpé, il se précipite et précipite Hippolyte avec lui sur les rochers du rivage : « et ils s'abîmèrent dans la mort, enlacés. »

Telle est la fable du *Triomphe de la mort*. Avec des *qui* et des *que* plus abondants et mieux enchevêtrés, cette analyse en aurait fait encore mieux sentir l'incohérence. Pas de récit continu ; une série de tableaux juxtaposés, sans lien chronologique ni logique ; et pas toujours des tableaux, des esquisses, des ébauches, des coups de crayon. C'est le triomphe d'une méthode de composition et de rédaction bien remarquable ; si M. Tissot l'appelait une méthode « géniale, » il ne faudrait pas s'en

étonner. Elle a du moins cela de génial qu'elle est à la portée du premier venu, qu'elle n'exige pas de surmenage cérébral, qu'elle est facile à pratiquer, même en dormant, même en ayant la fièvre. *Ægri somnia!* Ce mot d'un compatriote, — pas d'un ancêtre — de M. Gabriel d'Annunzio peut servir à caractériser ce fantasmagorique défilé de visions fiévreuses, se succédant sans se suivre, se renouvelant et se répétant et où la même idée revient toujours, déformée et grossie.

L'idée du *Triomphe de la mort* n'est qu'un lieu commun, vu à travers un cauchemar : les voluptueux sont tristes. Cette idée n'est pas neuve, et c'est son moindre défaut; si on interdisait le lieu commun aux poètes, on leur interdirait la poésie elle-même. Ce qu'il y a à reprocher à M. d'Annunzio, c'est d'avoir extrait de ce lieu commun tout ce qu'il peut contenir de scandaleux et d'indécent. C'est ensuite de l'avoir incarné dans des personnages qui donnent l'illusion de vivre, mais qui ne vivent pas. Ils ne sont pas faux, ils ressemblent à ces débauchés dont toute la raison d'exister est en effet la volupté, — mais ils ne sont pas vivants. Ce George, notamment, a beau nous être montré dans son âme, dans son corps, dans ses habitudes, dans ses fatalités « ancestrales et ataviques, » il reste une « étude; » il n'arrive pas à être une « création, » ayant en elle-même son principe de vie et de mouvement. Le mouvement, il le reçoit du dehors, de la virtuosité technique de son metteur en scène, l'un des plus habiles « hommes de métier » que compte à cette heure la littérature européenne; s'il vit, c'est à la manière de ces « projections animées » dues à une récente industrie, dont tous les détails ont été pris « sur le vif, » mais dont le mouvement est emprunté à un machinisme quelconque. Il n'y a pas jusqu'aux vibrations desdites projections qui ne se retrouvent dans l'allure saccadée, haletante et fiévreuse du personnage et n'en trahissent le caractère mécanique. George n'est pas l'œuvre d'un poète créateur, mais seulement d'un cinématographe. Il y a lieu, en outre, de douter que la série d'instantanés dont il est le héros ait été prise directement sur « le vif; » il se pourrait qu'elle sortît des livres seulement et qu'elle ne fût qu'une seconde ou une troisième épreuve d'une première image, — un poncif réaliste! Il se pourrait même que ce fût aussi un poncif romantique, et que George ne fût qu'un Rolla italianisé et wagnérisé. Et ici nous touchons à la querelle qui s'est agitée ces derniers temps autour de la question des plagiats de M. d'Annunzio; on l'a accusé de beaucoup d'emprunts à nos romanciers et poètes; on l'a convaincu de quelques-uns. Ce n'est pas ici le lieu de traiter la question — classique et même scolaire — du droit au plagiat. Si je dis que je ne reconnais pas ce droit, c'est pour insister sur l'appellation de « rastaquouère de lettres » que j'ai appliquée, l'an dernier, à l'auteur de *l'Enfant de volupté* et du *Triomphe de la mort*, au grand chagrin de quelques-uns de ses admirateurs. Du « rasta-

quonère, » l'auteur a l'insolent étalage de la richesse ; il a l'absence de scrupules, en matière de propriété littéraire ; il a enfin l'impudeur, en matière de morale. Du talent, eh ! oui ! il en a, il en a beaucoup ! Mais je voudrais pouvoir vous dire à quel point le talent est méprisable, et l'art, l'Art, avec un grand A, « chose vile et de nulle considération, » lorsqu'ils se séparent de la morale, c'est-à-dire du bon sens, des nécessités vitales de l'humanité, et qu'ils tendent à diminuer nos forces sous prétexte d'augmenter nos joies ! Comme si l'art pouvait échapper à la règle commune des actes humains, et devenir le lieu d'asile de toutes les audaces et de tous les attentats, de ceux-là mêmes dont la disparition ou la suppression sont la raison d'être et la garantie de toute société civilisée. Or, dans *le Triomphe de la mort* il y a des audaces qui relèvent de la police des mœurs plus que de la critique.

D'où vient cependant qu'elles aient été accueillies dans une revue française, et par un des critiques les plus sincères et les plus indépendants de ce temps, par le vaillant esprit qui eut un jour le courage de demander pardon, en pleine Sorbonne, de ce qu'il s'était laissé tenter un moment autrefois par la théorie trissotinesque de *l'Art pour l'Art ?* La publication du *Triomphe de la mort* dans la *Revue des Deux Mondes* a été un sacrifice fait à cette théorie ; à moins qu'il ne l'ait été au snobisme. L'admiration pour M. G. d'Annunzio a été un moment une mode dans certains milieux parisiens, trop hospitaliers à tous les étrangers et à toutes les étrangetés, milieux aimables, élégants, mondains, mais où il y a bien des pédants,

Où *Trissotin* fleurit et *Vadius* trognonne.

On commence aujourd'hui à en rougir un peu ; on se demande si nous n'avons pas été les dupes de l'engouement de quelque Bélise pour ce « jeune prodige, » moins célèbre d'ailleurs dans son pays que chez nous ; j'en sais même qui vont jusqu'à dire que dans cet « enfant de génie » il y a « un polisson, » lequel est en train de devenir un « dément. » Il est regrettable que le directeur de la *Revue des Deux Mondes* n'ait pas cherché à démêler tout cela, au lieu de se laisser aller à l'entraînement et d'imiter la revue voisine : nous n'aurions pas eu probablement à nous occuper avec tant de détails de cette « chose impure, » pour employer un mot de M. d'Annunzio lui-même, incohérente, insolente, éclatante et inquiétante qu'est *le Triomphe de la mort.*

2. — « Ici nous ne sommes plus dans les vallées connues de la vie animale ou psychique ; nous arrivons aux portes de la troisième enceinte. Ce n'est qu'en tâtonnant qu'on en franchit le seuil, et puis, le seuil franchi.... » (*Le Trésor des humbles*, p. 75), et puis, le seuil franchi, on se trouve en pleines ténèbres, avec, çà et là, quelques éclairs, qui, sur ce fond noir, donnent l'illusion d'une grande lumière, vérités de bon

sens, banalités même, perdues dans un chaos de vocables prétentieux, dans de laborieuses erreurs, dans des énigmes indéchiffrables. Ceux qui s'intéressent plus à la peine qu'ils prennent pour comprendre qu'à la valeur même de ce qu'ils comprennent, — comme le chasseur qui préfère la chasse au gibier, — ceux que la trop grande clarté blesse, les yeux tendres, les esprits atteints de « blépharite et de photophobie, » amis de l'ombre ou au moins de la pénombre, et à qui « l'évidence » paraît vulgaire et grossière, goûteront beaucoup les treize monologues mystiques qui composent ce *Trésor des humbles*. Quant à ces « goujats » qui en sont restés encore au mot de Vauvenargues : « La netteté est le vernis des maîtres, » et qui ne rougissent pas d'aimer encore la phrase limpide et transparente, les idées claires et même les idées simples, ils attendront une autre occasion pour lire Maeterlinck.

3. — *Mimotchka* est le début dans les lettres « d'une femme du plus grand monde » qui se cache sous le nom de V. Mikoulitch ; le traducteur nous assure que ce roman valut à son auteur d'être appelée « la Gyp des pays du Nord. » C'est dire que la société pétersbourgeoise y est peinte avec ce pessimisme spirituel, impudent et impertinent qui a fait la réputation de l'auteur d'*Autour du divorce :* c'est beaucoup dire, mais, pour le moment, je me garde d'y contredire, et je me borne à vous donner le sommaire de la fable qui est le prétexte de ces tableaux de mœurs pétersbourgeoises. Mimotchka est une très jolie personne, qui a du « vague à l'âme, » mais n'a pas de fortune. Heureusement elle a une mère industrieuse, qui lui trouve un mari vieux, mais riche, et qui lui trouvera, ou du moins lui permettra certaines distractions qu'un mari vieux est incapable de donner à sa jeune femme. Son mari lui donne pourtant trois enfants, ce qui n'est qu'une insuffisante distraction pour Mimotchka ; « Mimotchka s'ennuie, elle voudrait mourir, » elle est malade. Le médecin lui ordonne « les eaux ; » sa mère lui ordonne le flirt. Elle flirte donc aux eaux, et d'assez près. Mais le remède n'agit pas. « Mimotchka s'ennuie, Mimotchka voudrait mourir ! » (Cette phrase revient partout ; elle constitue le *leit-motif* de l'œuvre.) Ce qu'il faut à Mimotchka, c'est l'amour, le grand amour, l'amour-passion. Sa maman va tâcher de lui procurer « ça ! » Le précepteur des trois enfants est tout désigné pour jouer ce rôle de guérisseur ; maman l'y encourage, l'y pousse ; Mimotchka l'en supplie. Elle ne s'ennuie plus, elle aime ! Enfin ! Mais le précepteur n'aime pas. C'est un brave garçon fiancé à une brave fille qui n'a pas de vague à l'âme, et il lui reste fidèle. Mimotchka se remet à s'ennuyer et à vouloir mourir. Elle s'empoisonne ! Mais elle guérit, et elle ne sait plus si elle s'ennuie encore, si elle aime, si elle vit. « Vit-elle ou ne vit-elle pas ? Aime-t-elle ou n'aime-t-elle pas ? Est-elle empoisonnée ou n'est-elle pas empoisonnée.... ? » C'est sur ces mots et ces trois points que se termine la

première œuvre de « la Gyp du Nord ! » On peut toutefois en féliciter le traducteur, M. Léon Golschmann, qui paraît des plus consciencieux.

4. — Dans *l'Éternel Mari*, M. Dostoïevsky a peut-être voulu nous présenter le type du « mari trompé, » homme neutre, ni bon ni mauvais, prédestiné à son malheur, rendu féroce un moment par la « tromperie, » mais non plus avisé, puisque, vengé de sa première femme, il en épouse une autre, et, victime obéissante, tend « à la tromperie » une tête innocente. Toutefois, « le mari » qu'il nous présente a beaucoup trop de singularités et de bizarreries slaves pour être un « type ; » il manque du caractère de généralité qui serait nécessaire au représentant de l'espèce. A cela près, il est curieux, et nous devons remercier le traducteur, Mme Halperine-Kaminsky, de nous avoir permis de faire sa connaissance. L'amant (je supprime les noms propres, ils sont trop difficiles à écrire), l'amant est un névropathe, un neurasthénique. Il s'ennuie horriblement et a envie de chercher querelle à tout le genre humain. Un procès le retient à Saint-Pétersbourg ; sans quoi, il serait parti pour la campagne. Un soir, en dînant, sans appétit, il découvre tout à coup pourquoi il est si malheureux depuis quelques jours ; il a rencontré « l'homme au crêpe ! » Il l'a rencontré trois fois, dix fois ; c'est odieux ! Quel est cet homme ? Il n'en sait rien ! mais c'est lui qui est la cause de son mal ; cela, il en est sûr. Une nuit, vers deux heures, il s'éveille d'un mauvais sommeil, rempli de cauchemars ; il va à sa fenêtre, respirer l'air ; que voit-il, sur le trottoir, en face de lui ? l'homme au crêpe ! Et que fait l'homme au crêpe ? Il regarde la fenêtre qui le regarde, il traverse la rue, il monte l'escalier, il frappe à la porte, il entre ; le malade va le jeter dans l'escalier quand, brusquement, il le reconnaît ; c'est le mari ! La femme est morte, le mari est venu à Saint-Pétersbourg demander un avancement à ses chefs, il cherche ses anciens amis, ceux de sa femme, pour pleurer avec eux, il ne sait pas l'heure qu'il est, il est ivre ! (Tout cela est long. J'abrège.) Il sait tout cependant, et que sa femme l'a trompé et que Lisa, sa fille, n'est pas à lui. Il est venu pour se venger, mais non pas brutalement, brusquement. Il laisse croire qu'il ne sait rien ; puis il laisse voir qu'il soupçonne ; puis il avoue qu'il sait. Il noie son chagrin dans le vin et la débauche ; il se fait le bourreau de la petite Lisa ; il la laisse mourir dans la maison hospitalière où elle a été recueillie par le vrai père, le neurasthénique visité à deux heures du matin. Il dit à ce père : « Tu sais, son père, c'était le sous-lieutenant ! » Il semble vouloir devenir fou et vouloir surtout entraîner l'amant dans sa folie. Il se fait embrasser par lui ; il obtient qu'il vienne lui servir de témoin pour un second mariage qu'il projette et, jaloux de lui, il lui donne un coup de couteau ! A partir de quoi, leur état démentiel à tous deux cesse ; l'amant, guéri de sa neurasthénie, tourne au vieux garçon, préoc-

cupé de s'amuser sagement et prudemment ; le mari se remarie et traîne avec lui un cousin de sa nouvelle femme.

Composé d'après « une formule » très particulière, laissant voir l'incohérence des âmes jusque dans l'incohérence du récit, ce roman rebute d'abord, attache bientôt, mais ne tient pas ce qu'il promet. Il ne récompense pas de la peine qu'on a dû s'imposer pour comprendre les cauchemars qui hantent l'âme des deux héros ; ce sont deux malades curieux, mais deux hommes peu intéressants. Si leur cas pathologique est original, leur âme est banale. Ceux qui aiment la pathologie dans les romans aimeront *l'Éternel Mari*.

5. — Et ils aimeront aussi *Mourir*, de l'Allemand Arthur Schnitzler. Il y est question d'un malade, de sa maîtresse et de son ami. Le malade, qui se sent perdu, voudrait emmener sa maîtresse dans la mort ; il essaie de l'étrangler, par amour ; celle-ci résiste et finalement s'en va ; l'ami reçoit les confidences de l'un et de l'autre ; il dit au malade qu'il a eu tort de vouloir étrangler une brave fille ; il dit à la fille que le malade est tout de même un bon garçon. Mais il ne persuade personne, et le malade meurt désespéré ! En revanche, c'est avec soulagement que le lecteur voit finir l'histoire de cette maladie et de cette mort.

6. — Nous trouvons toujours le nom de M. Paul Margueritte en tête de nos recueils de nouvelles. Dans les vingt et un récits qui composent *l'Eau qui dort*, le talent de l'auteur reste ce que nous avons essayé de le définir souvent ; nous n'avons rien à retrancher, rien à ajouter ni à nos éloges ni à nos réserves. Peut-être pourrait-on noter dans ce nouveau volume une tendance de plus en plus marquée à s'intéresser à l'œuvre littéraire plus qu'à l'objet de l'œuvre ; l'artiste, l'homme de métier, l'emporte sur le penseur et le moraliste, sur l'homme même ; il tourne au mandarin. Ses confrères en littérature et mandarinisme lui en sauront peut-être gré, — plus que le public, que le seul métier laisse froid.

7. — L'auteur des *Lettres d'honnêtes femmes* ne partage pas cette indifférence des ateliers littéraires pour la matière de l'œuvre ; il garde toutes ses préférences pour les sujets honnêtes ; il va jusqu'à vouloir faire partager ses préférences. Pour lui, écrire, c'est agir, c'est être utile ou nuisible : « Je crois, dit-il, à l'influence du livre sur les esprits moyens qui forment la majorité des humains, je crois à son action sur la jeunesse !.... Il est bienfaisant ou néfaste, jamais neutre, et cette pensée devrait être pour l'écrivain un légitime souci » (p. 11). C'est avec ce souci qu'il a rédigé ces vingt lettres. — Nous ne pouvons, on le comprend, que le féliciter. Son livre est une bonne action d'abord ; elle est ensuite une œuvre aussi intéressante et aussi belle que d'autres qui sont de mauvaises actions ; elle pourrait l'être un peu plus ; elle en promet, elle en provoquera peut-être d'autres qui le seront. S'adressant aux jeunes écrivains, l'auteur leur dit, par la plume d'une de ses épisto-

lières : « Quelqu'un de vous ne prendra-t-il pas à cœur la cause des femmes, si maltraitées par nos auteurs en vogue? Ne ferez-vous pas un viril effort en faveur de vos sœurs, de vos femmes, qui lisent des livres dangereux sans en comprendre la véritable portée? » M. Senechal a fait lui-même ce « viril effort. » Que les honnêtes femmes l'en récompensent, l'encouragent à recommencer et à mieux faire, en achetant et en lisant son œuvre!

8. — M. Paul Flat est un écrivain délicat, subtil, laborieux, « distingué; » il relève et se réclame de M. Paul Bourget. S'il avait un peu plus de pénétration et de puissance dans l'observation, un peu plus de rapidité et de nerf dans l'expression, un peu moins de préoccupation de l'élégance dans l' « écriture » et de la finesse dans la pensée, si, enfin, le souvenir des procédés de son maître gênait un peu moins sa spontanéité, son livre serait un peu plus intéressant qu'il ne l'est. Il nous y raconte deux nouvelles : *Le Revenant passionné* et un *Cœur troublé*, qui révèlent un psychologue en formation; et il nous donne ensuite, sur l'Italie et quelques peintres, des « sensations d'art, » qui sont d'un disciple fidèle à « l'austère précepte (du maître) qui prescrit le souci des connaissances positives et des érudictions précises. » Précision dans les connaissances, imprécision dans la calligraphie trop appliquée du style, voilà de quoi faire estimer *Figures de rêve*, mais non peut-être de quoi les faire lire. Je n'ose pas dire que ce livre est ennuyeux, mais je puis du moins affirmer que le contenu en est bien moins intéressant que l'auteur.

9. — Nous voici maintenant en face de « romans » occupant tout un volume, et qu'il est aussi impossible qu'inutile de classer. Il y en a de féeriques, il y en a d'historiques, de psychologiques, d'éthiques et d'érotiques; il y en a aussi qui ont de la valeur : c'est le petit nombre.

Monserrat est un roman féerique. « L'enveloppe est jolie et vaut un million : » jolie couverture, joli papier, jolis caractères, encre un peu pâle pourtant! Le style est pâle aussi, malgré une profusion d'enluminures métaphoriques et malgré quelques audaces d'expressions, dont une en particulier (p. 16, ligne 17) qu'il est impossible de citer et qui ferait rougir M. Zola lui-même. A cela près, *Monserrat* est un joli volume et un roman ennuyeux. Il est ennuyeux quoique étrange. Il y a une « fée catholique » qui a huit cents ans et qui est une très jeune fée. Elle console les jeunes gens qui ont des chagrins d'amour, en élevant leurs âmes douloureuses « vers la sérénité et vers l'intelligence de la beauté. » Le nommé Lucien, soumis à ce traitement catholico-féerique, recouvre la santé morale et oublie Armande! L'auteur a d'ailleurs mêlé à ses inventions le souvenir des légendes catalanes et de celles du Graal, dont « une montagne de l'Espagne septentrionale, » le Monsalvat de Wagner, le Monserrat de la géographie, aurait été le théâtre. De sorte que son œuvre est à la fois féerique et archéologique.

10. — Celui-ci est historique, mais intéressant. Il met aux prises l'es-

prit chouan et l'esprit bonapartiste dans la même famille. Le vieux gentilhomme breton, Trégomeur, a pris part à la conspiration de Cadoudal contre Bonaparte; son fils Gonzalgue obtient sa grâce du Premier Consul, et s'engage dans les armées de la République. Son fils cadet, Stanislas, reste chouan et ne cesse pas de conspirer pendant que son frère se bat pour l'Empereur et devient colonel. En 1815, la lutte entre Gonzalgue d'une part et sa famille de l'autre continue sous une autre forme. Le soldat de l'Empire ne veut pas plus se rallier au Roi que le vieux Trégomeur et Stanislas n'avaient voulu se rallier à Napoléon. On voit d'ici tout le parti que l'habile homme de métier qu'est M. E. Daudet a su tirer de ce chassé-croisé de passions et d'intérêts. La douce et vaillante figure d'Alette traverse ces tragédies de la famille et de la patrie; elle est aimée et finalement épousée par Gonzalgue. *Drapeaux ennemis* est un des mieux venus de « la belle série » des romans historiques du même auteur.

11. — *Le Chaloupier* est un « roman maritime, » dont la moitié se passe à terre. Le commandant Costesec, jeté par la tempête dans une île d'anthropophages nègres, se tire très bien d'affaire. Il n'est pas mangé par ses hôtes, et même il devient leur chef. Il le reste six ans, puis il plante là ses sujets, en emmenant une de ses sujettes, la négresse Yamba — dont il a fait sa maîtresse et dont il a un enfant, qu'il nomme Coco. Revenu dans son pays, à Saint-Malo, il se marie, devient père d'un enfant légitime, qu'il nomme Quoquo, est élu maire, député, ministre! Ministre de la marine! Mais l'homme qui n'avait pas été mangé par les cannibales est dévoré par le Parlement. Il meurt. — Et l'auteur du *Chaloupier* vit encore! et, hélas! il écrit! Il nous annonce un autre ouvrage, « en préparation! »

12. — Celui-ci est érotico-psycho-physiologique, et ce n'est pas un roman, c'est un journal intime, le journal intime des sentiments, sensations, tentations, défaillances et démences de *Pierre Rovert*, par Pierre Rovert lui-même. Il a deux amours, l'un pur, noble, vrai; l'autre faux, vil, impur; il va de l'un à l'autre, selon l'occasion. Et comme il est « écrivain dans le sang, » nous dit M. Adolphe Boschot, il fait de la littérature avec ses tendresses et ses faiblesses, « il épingle des notes rapides prises sur ses deux amies et sur lui même. » Il épingle cette observation très neuve « que tout ce qui n'est pas son amour est mort pour lui » (p. 104), même sa prose et ses vers, ses devoirs de société et ses intérêts de vanité. Il épingle des phrases comme celles-ci : « Un sourire nerveux, rigide sur le serrement pâle des dents; » — « un visage rayonnant d'un bonheur noir, » etc., etc. Après quoi, ayant épinglé ainsi trois cents pages de banalités prétentieuses et grossières à la fois, il se prend en dégoût et se tue. C'est trop, et il eût suffi qu'il donnât sa démission d'épingleur et d' « écrivain dans le sang! »

13. — Elles font le bien et elles font le mal, elles sont des anges et elles sont des démons, elles perdent les hommes et elles les sauvent; voilà *Ce qu'elles font* et ce qu'elles sont, les femmes, — car vous avez deviné que c'est des femmes qu'il s'agit. Et M. Gustave Genevoix nous raconte cette découverte, en style qui semble s'y adapter très congrûment, tant il est sage, correct, lent, lourd, convenable et convenu. Le lieutenant de Dremilly a une sœur et une amie, qui sont deux anges, et une maîtresse, qui est un démon. Par-dessus le marché, il a un oncle, qui est notaire et qui est un ange, lui aussi, mais un ange armé du glaive et poussant son neveu au bien « l'épée dans les reins. » Il lui donne un conseil judiciaire, il l'envoie au Dahomey se faire tuer, pour lui apprendre à vivre. Et il y apprend en effet à ne plus faire de dettes, à ne plus jouer au baccarat chez des aventurières, à ne plus ruiner sa sœur et à apprécier son amie d'enfance, Aline de Prémont. Voilà ce qu'ils font, les notaires, les bons, ceux qui ont près d'eux, pour les encourager, une bonne petite nièce, pleine de cœur, et une amie de la nièce, femme de tête. En sorte que ce qu'ils font, ce sont elles qui le font! Honneur aux petites nièces !

14. — *Ange ou démon!* L'ange, c'est Marthe, et le démon, c'est Myrthe, et Myrthe, c'est Marthe après la perte de sa vertu. Elle était employée dans un magasin d'antiquités, garanties fausses sur facture. — Un jour qu'elle apportait une cruche ou un plat à M. de Forlin, la cruche cassa, et la jeune fille succomba. Ce fut un grand dommage, car c'était un ange véritable! Mais voilà ! Il faisait froid dans la rue, et chaud dans l'appartement de M. de Forlin, et ce fut assez pour la perdre. « Oh! nature, quels sont donc tes droits! Oh ! fatalité! quelles sont donc tes lois ! » (p. 51). Je pense que c'est assez aussi pour votre curiosité, et qu'il vous importe peu de savoir comment la vertueuse Marthe, devenue la folle Myrthe, passa de M. de Forlin à M. Pèdre, un créole ingénieux, qui inventait des appareils électriques, mais qui n'était pas une âme très sûre, et comment, ce Pèdre ayant été jeté en prison, Myrthe ne put survivre au déshonneur de son amant et mourut de tristesse, malgré les consolations que lui prodiguait ce brave Gaston, un troisième larron !

15. — Je ne me sens pas le courage de railler *le Gendre du Président*, bien que celui-là soit peut-être le plus ridicule du lot ; mais il est plus infirme que ridicule, et l'œuvre inspire de la pitié pour l'ouvrier. On dirait qu'elle est d'un vieux soldat de 1848 qui aurait fait ses études dans une classe d'adultes, y aurait appris l'orthographe, à peine, en lisant les romans d'Eugène Sue, et depuis aurait laissé son esprit en friche ; à moins qu'elle ne soit d'un très jeune homme, garçon de bureau dans la journée et lisant le soir les vieux bouquins de son concierge. Quoi qu'il en soit, l'auteur du *Gendre du Président* n'est pas un esprit cultivé ni un esprit mûr ; il est resté ou il est retombé dans l'enfance. Il

est hanté de visions et de fantômes qui n'effraient plus personne aujourd'hui. Voici la fable qu'il nous conte dans un français navrant. Un commandant a séduit la fille du président du tribunal ; il est très embarrassé ; il va s'adresser à son camarade, le P. Fortier, un jésuite selon la formule du pharmacien Homais. Le Père le tire d'embarras, et du même coup se venge d'un ennemi des jésuites, le capitaine Dagenay : il fait épouser la maîtresse du commandant par le capitaine ! Là-dessus, il devient évêque ! Le gendre du Président apprend un jour son malheur ; il se met à la recherche du commandant. L'évêque-jésuite le sait, lui donne rendez-vous dans un couvent, le fait enlever par quatre hommes masqués et emporter, ligotté des bras et des jambes, dans une maison de fous ! Et il l'y retient jusqu'à ce que mort s'ensuive, grâce aux médecins qu'il séduit, aux magistrats qu'il suborne, aux pouvoirs administratifs qu'il dirige, « car tout le monde sait que cet ordre religieux est resté tout-puissant chez nous, qu'il y a conservé une terrible influence et qu'il fait courir à l'État de très sérieux dangers » (p. 113 et 114) ! Et en effet, tout le monde sait que ce sont les jésuites qui ont assassiné Carnot et qui ont importé le phylloxera et le mildew !

16. — « Nul nuage, nulle barre ne rayaient l'immuable azur de son ciel » (p. 1), lorsqu'une *Mauvaise étoile* s'y montra. Oh ! mauvaise ! qu'elle était mauvaise cette Anglaise ! Oh ! mauvais ! qu'il était mauvais ce Brésilien ! Et c'est l'alliance entre ce Brésilien et cette Anglaise qui fut la mauvaise étoile du marquis de Prémailhan. Ce marquis avait surpris le Brésilien en flagrant délit de tricherie ; il avait refusé d'épouser l'Anglaise, qui avait un enfant illégitime dudit Brésilien. Rien que la mort n'était capable d'expier ce double forfait ; que dis-je, la mort ? il fallait plus, il fallait la ruine, le déshonneur ! Et voilà nos deux alliés qui enlacent le marquis dans les trames du plus affreux complot : ils se procurent des lettres de la marquise (un ange !), ils imitent son écriture et fabriquent un paquet de lettres de la marquise à un amant inconnu, et envoient le tout au marquis, lequel n'hésite pas une minute : il se sépare de sa femme. Et d'un : on lui a pris son bonheur. L'Anglaise et le Brésilien lui font placer toutes ses valeurs chez un banquier qu'ils font sauter ; et de deux : on lui a pris sa fortune. Le marquis travaille pour vivre, il tombe malade, il meurt ; et de trois : c'est fini, l'Angleterre est vengée ! Mais voici que l'enfant de l'Anglaise, devenu un beau jeune homme, s'éprend de la fille du marquis, devenue une belle jeune fille. L'Angleterre se sent prise de remords, elle s'empoisonne ! Le marquis est vengé ! Je ne vous ai rien dit d'une vieille institutrice et d'un marchand de biens, qui sont peut-être les seuls personnages vivants de ce mélodrame.

17. — Nous entamons avec *le Petit Charbonnier*, de M. Pierre Sales, un paquet de romans sur lesquels j'ai mis cette étiquette : *Articles su-*

périeurs. Il s'agit, bien entendu, d'une supériorité relative ; pour l'apprécier, il faut avoir dans l'œil, comme terme de comparaison, les articles inférieurs qui précèdent. Mme d'Auseraie était entichée de noblesse, mais non pas de morale. Elle ne voulait pas de son gendre, qui était un simple ingénieur ; mais elle avait un amant, qui était gentilhomme. Quant à M. d'Auseraie, c'était un mari ; il était l'ami de l'amant de sa femme et il détestait son gendre. Un jour cependant, mis en face de ce dernier, il le trouve à son gré et se réconcilie avec lui, mais pour son compte personnel et en secret ; il n'oserait désobliger Mme d'Auseraie ! Elle est toutefois forcée, la noble dame, de rendre hommage aux qualités, à l'élévation, à la délicatesse de l'ingénieur roturier et de reconnaître que le blason ne fait pas la noblesse, lorsqu'elle le voit s'acquitter, en parfait gentleman, d'une bien difficile mission : il lui porte les lettres de l'amant mort à l'improviste ! Et il fait cela très bien, comme on ne le fait que dans le plus grand monde ! La belle-mère le juge digne de son estime et elle rouvre sa maison au jeune ménage. Elle daigne aussi accepter pour époux de sa fille cadette un jeune millionnaire dont le père était comte, mais comte de l'Empire seulement, ou même comte de la République (car jamais il ne s'était fait tant de comtes et de barons que depuis qu'il n'y a plus d'empereur ou de roi pour en faire). Quant au Petit Charbonnier, c'était le surnom du nommé Sosthène, cousin du jeune millionnaire, dont la tante.... Non, je ne m'en tirerais jamais, et je préfère vous dire immédiatement que ce *Petit Charbonnier* est la suite de *Miracle d'amour*, et que je n'ai pas reçu *Miracle d'amour*, et que les deux romans doivent faire un tout très clair, mais que le second se suffit à lui-même, et que c'est un feuilleton bien fabriqué par un ouvrier expert, prompt à la besogne et pas trop regardant à la qualité des matériaux.

18. — *La Fortune de Dambro* serait peut-être d'une facture plus soignée, et je connais une personne d'esprit qui a trouvé ce livre « joli, délicat, charmant au possible. » La fable n'en est pourtant pas très neuve : il y est question d'un dépositaire infidèle qui s'est servi d'une somme confiée par un ami pour faire fortune. La veuve de l'ami tombe dans la misère ; son fils devient le secrétaire du voleur, qui croit s'acquitter ainsi en donnant un morceau de pain à la famille qu'il a ruinée. Mais la fille aînée du voleur donne son cœur au fils du volé, et la fille cadette en fait autant, ce qui est une forme de restitution exagérée. Le jeune homme attend pour en profiter que son « patron » ait perdu sa colossale fortune et qu'il soit mort. Alors il demande à la fille aînée d'être sa femme, mais il épouse la cadette, l'aînée préférant se vouer au soin des pauvres et devenir fille de la Charité. Dans ce cadre romanesque et un peu convenu, M. E. Marcel a su placer des personnages honnêtes et vertueux, et c'est sans doute ce qui a séduit la personne d'esprit que j'ai citée. Il y a bien le dépositaire infidèle Dambro, qui est un vilain

homme; mais il sert de repoussoir à toutes les vertus qui fleurissent autour de lui : un chardon au milieu des lis.

19. — *Mlle Huguette* porte en haut de la couverture : *Pour les jeunes filles*, et c'est une histoire d'amour. Il est vrai que c'est un amour honnête, familial, un amour de cousine à cousin, et qui se termine par le mariage. Huguette avait été élevée par un grand-père misanthrope et avare, qui la mettait au régime des lentilles pour son dîner quotidien, et des promenades chez un bouquiniste pour ses distractions ordinaires. L'imagination de l'enfant trouvait chez le bouquiniste la pâture que la vie lui refusait; elle y feuilletait des romans et même les emportait dans sa chambre. Elle était donc prête pour la première sottise dont le hasard lui fournirait l'occasion. Heureusement, le hasard fut indulgent, et au lieu de rencontrer une aventure, elle trouva le bonheur dans la personne d'un jeune cousin. L'oncle Melchior l'avait conduite chez ce cousin, atteint d'une fluxion de poitrine. Elle fut d'abord son infirmière, le soigna avec un parfait désintéressement, pour s'occuper, pour se distraire. Mais bientôt elle prit goût à ses fonctions, et le malade lui-même éprouva plus que de la reconnaissance pour son aimable infirmière. Quand il fut guéri et qu'il dut reprendre ses études, Huguette rêva; elle s'enfermait dans la chambre, désormais vide, où elle avait connu d'autres joies que celles du dévouement. Elle attendait l'absent. Et une nuit de Noël, l'absent revint, et l'oncle Melchior les fiança. Comme dans le *Château des Airelles* du même auteur, il y a, dans *Mlle Huguette*, un romanesque aimable, attendri, honnête; mais aimez-vous beaucoup le romanesque pour les jeunes filles?

20. — « Toutes les fatalités vaincues par la fatalité despotique de l'amour, » c'est ce que Mme de Peyrebrune, docile aux conseils d'Armand Silvestre, a voulu montrer dans *la Margotte*. Le roman est déjà vieux de quelques années, et ce n'est qu'une nouvelle édition que nous en donne la maison Lemerre. Rappelons qu'il est la biographie d'une fille, élevée de la vie purement animale à la vie intellectuelle par l'amour de son amant, le baron de Villote, lequel renonce à tout pour elle et est prêt à lui donner son nom. Mais elle renonce à se tenir sur les sommets inespérés où elle a été portée, pour obéir à son tempérament, se faire actrice et courir les aventures que sa nouvelle profession lui réserve. Nous n'avons pas à recommander cette œuvre aux bibliothèques paroissiales, et nous nous réservons d'apprécier le talent de l'auteur à la prochaine publication d'une œuvre nouvelle.

21, 22. — Mais voici deux œuvres qui peuvent trouver place dans toutes les bibliothèques, même les plus sévères. La première, *le Roman d'une héritière*, de Mme Maryan, est d'une ingénuité qui la classe dans la bibliothèque des enfants. Il y est question d'une petite fille qui est élevée par un vieux parent, riche à millions, mais très avare, un Har-

pagon qui la tourmente fort. Première partie : Madeleine est très malheureuse. Mais Harpagon meurt, et la fillette hérite. Elle n'a pas d'autre souci que d'employer au bien des autres sa grande fortune. Deuxième acte : Madeleine bienfaitrice de son entourage. Du milieu de son entourage émerge un jeune homme, dont les mérites la frappent. Troisième acte : Madeleine aime et épouse un brave garçon, et sa vertu trouve sa récompense. — *Le Maître de l'avenir*, de M. Paul Verdun, a beaucoup plus de sérieux et de valeur; c'est peut-être « le meilleur du stock. » Le maître de l'avenir, c'est le propriétaire terrien, laborieux et sage, ou plutôt c'est Dieu, qui est le maître des éléments, et qui est plus présent à la pensée des travailleurs de la terre qu'à celle des financiers et des industriels de la ville. Ce n'est pas que la vie des champs soit l'asile de toutes les vertus; le vice et les méchants s'y introduisent, mais ils font moins de victimes qu'ailleurs, et ils ne parviennent pas à épuiser la réserve des forces nécessaires à la vie domestique et sociale. La famille de Jacques Chevalier, cultivateur de Janville en Normandie, compte six enfants, parmi lesquels un mauvais drôle, qui joue le rôle de Caïn. Ce dernier s'appelle Alexis; il n'aime pas le travail des champs; il rêve des fortunes faciles de la ville. Il est jaloux de son frère aîné, Auguste, qui est un riche propriétaire; il est jaloux de sa sœur, qui a épousé un riche banquier de Paris; il est insensible aux bontés de tous les siens et aux objurgations de son frère, l'abbé Victor. Un jour, il met le feu à la métairie d'Auguste. Son père va le maudire; l'abbé arrête la malédiction. Un autre jour, il scie un échafaudage et fait tomber son frère d'une hauteur de sept ou huit mètres. A Paris, chez son beau-frère, où il finit par se faire appeler, il monte une crèmerie, brasse de grandes affaires, mais fait de la fraude et finit par se ruiner et achever la ruine de son beau-frère, qui se suicide. Il revient dans sa famille et il y commet de telles méchancetés, qu'on est obligé de l'expulser; on l'embarque pour les colonies, enfin pénitent et à moitié amendé. Ce bref résumé ne peut donner une idée de la valeur du livre; elle est moins dans « la charpente » que dans les détails, dans la vie intense donnée aux personnages, et notamment au père de famille, à Auguste son fils aîné, à son fils l'abbé ; dans l'analyse, pénétrante et point raisonneuse, des sentiments et des passions, dans les peintures, discrètes mais suggestives, des travaux et de la profession du cultivateur, dont l'auteur fait sentir la vraie grandeur ou, pour mieux dire, la salubrité. La préoccupation didactique et « moralisante » y est visible, mais elle n'y est pas nuisible à l'intérêt, qui est très vif et même passionnant. Nous recommandons spécialement cette œuvre saine aux journaux en quête de « bons feuilletons » et aux bibliothèques en quête de « bons romans. »

22. — *Le Mari de Simone*, par M. Champol, fera la joie de toutes les âmes délicates, de tous les cœurs simples qui ont gardé un faible pour les

aventures romanesques, à la seule condition que le romanesque en soit honnête et « distingué. » Or, *le Mari de Simone* est distingué, honnête, romanesque ; de plus il est intéressant et il n'est pas mal écrit ; il aura, il a déjà un gros succès. — Il faut trois cent mille francs pour sauver le père de Simone ; on l'envoie les chercher en Angleterre, chez une tante millionnaire, mais originale, brusque de manières et de langage, impérieuse et grondeuse. Elle reçoit Simone avec une grêle d'injures à l'adresse de son père, « un léger, un étourdi. » Puis elle lui demande de jouer du piano, tout en lui disant qu'elle n'aime pas la musique. Simone tâche de se bien tenir, et de ne pas regarder sa terrible tante quand elle gronde trop fort. Elle tient ses yeux fixés sur les lourds rideaux de la fenêtre, lesquels ont d'ailleurs des mouvements singuliers et inexplicables ; — on dirait qu'il y a quelqu'un caché derrière. — Il y a quelqu'un en effet, c'est Richard, le fils de l'Anglaise, qu'un accident de chasse a défiguré, qui a tenu à voir sa cousine sans se montrer à elle, qui en est devenu amoureux, et qui assiste à tous ses entretiens, « invisible et présent. » Tout ce que l'Anglaise a de tendresse, de dévouement, d'orgueil, elle l'a placé sur la tête de son Richard : il est sa seule pensée, sa seule raison de vivre. C'est parce qu'il est malheureux qu'elle est malheureuse ; elle ne grondera plus, elle sourira le jour où il sourira. Elle a vu l'amour de Richard pour Simone ; aussitôt elle propose à la jeune fille de l'épouser. Ce mariage donnera le bonheur à Richard et trois cent mille francs à son père ; Simone consent, — sans avoir vu son fiancé. Quand, après la cérémonie, il enlève le masque de soie noire qu'il porte toujours, elle pousse un cri d'horreur. Richard s'éloigne, et ne reparaît que deux ans après, dans le cabinet du président du tribunal, auquel il a demandé le divorce, pour rendre la liberté à sa femme. Mais pendant ce temps, l'âme de Simone a changé, elle a surmonté l'horreur physique que lui inspirait l'infirmité de son mari, et elle a senti grandir dans son cœur l'estime que méritent ses grandes qualités ; l'amour même s'y est introduit, et il s'affirme, il éclate en transports passionnés dans le cabinet du magistrat chargé de procéder au divorce. Elle y était venue chercher la liberté ; elle y trouve le bonheur. Comment s'est fait ce changement dans l'âme de Simone, c'est ce qu'il faut voir dans le volume même ; c'en est peut-être la partie la plus captivante, bien que l'intérêt n'y languisse jamais, qu'il vous prenne dès la première page et ne vous quitte qu'à la dernière.

24. — On trouve dans *Vers l'Idéal*, comme dans toutes les œuvres de M. Léon de Tinseau, de rares, d'exquises qualités de conteur, et çà et là, de brusques et rapides échappées sur les questions sociales et politiques, qui sont d'un homme du monde et d'un penseur, supérieur à la petite besogne d'amuseur dont il a daigné se charger et dont il s'acquitte si spirituellement. Mais, pas plus que dans quelques-uns de ses pré-

cédents ouvrages, on n'y trouve l'unité et la clarté de la composition. Il n'y a pas jusqu'au titre qui ne soit obscur et ne le reste, une fois le livre lu, — comme pour *Dette oubliée* dont nous parlions l'an dernier. Le personnage principal des cinquante premières pages disparaît tout à fait dans la suite du récit, et l'idéal vers lequel se dirigent les autres n'est pas facile à déterminer. Pour Adrien La Houssaye, c'est d'abord Antoinette de Louarn, c'est ensuite Louise de Montgodefroy ; pour Antoinette, c'est d'abord un vieux garçon très élégant, c'est un moment un journaliste socialiste, c'est, avant, pendant et après ces deux caprices, son propre orgueil, c'est, à la fin, Dieu et le couvent. Il n'y a que la petite Louise qui ne change pas d'idéal, et qui s'en tienne, du commencement à la fin, à son Adrien, et qui finalement trouve le bonheur qu'elle a mérité. A travers l'histoire du double amour d'Adrien, M. de Tinseau a trouvé moyen de nous dire son sentiment sur les monarchistes, sur les ralliés, sur les socialistes, sur M. de Mun et sur Séverine; c'est peut-être toute cette politique, dont je n'ai pas le droit de mesurer la valeur, qui a porté malheur à son œuvre. Elle lui a inspiré cependant de bien jolis couplets, de ces mots d'homme du monde, qui semblent n'être que spirituels et qu'on peut dire, sans pédantisme, dans un salon et devant des dames, et qui pourtant ont la valeur et la portée des formules les plus pédantesques — celui-ci, par exemple : « Qu'est-ce que cette fameuse guerre du capital et du travail ? Un mauvais ménage qui se dispute ! » — Néanmoins j'ose supplier le délicieux auteur de l'*Attelage de la Marquise*, de *Ma cousine Pot-au-Feu*, de se défier de la politique dans ses romans : elle gâterait son talent et nos plaisirs

25, 26, 27. — Voici maintenant trois œuvres qui datent déjà de deux ans au moins, et dont il nous a été impossible de parler plus tôt, ne les ayant pas reçues. Elles ont, chacune à sa manière, trop d'importance pour que nous n'en disions rien ; elles sont trop connues pour qu'il y ait intérêt à les apprécier longuement.

— Disons donc, en quelques mots, d'abord que les *Kamtchatka* sont une satire du snobisme littéraire et artistique. La satire y est mêlée au roman, mais c'est elle qui occupe le plus de place et a le plus de valeur ; le roman n'en est que le prétexte. Si bien qu'après avoir salué en passant le talent impétueux et tumultueux du jeune auteur, nous pouvons arriver tout de suite à *l'Armature*, de M. Paul Hervieu.

— Ici encore la satire tient une grande place, mais elle n'enlève rien à la vie des personnages, à l'intérêt des situations, à tout ce qui est la condition d'existence d'un roman. De plus, elle est négligeable, quoique violente. Elle est dirigée contre les gens du monde et leur amour de l'argent. Il y a longtemps que l'art maudit l'argent, dont il vit d'ailleurs. Toutefois, les malédictions de M. Paul Hervieu sont relevées d'un paradoxe. Si, comme ses prédécesseurs, il accuse l'argent d'être le grand

corrupteur des âmes individuelles, il affirme qu'il est le lien matériel de l'organisation sociale, qu'il joue le rôle de *l'Armature* dans les statues de terre glaise ou de plâtre, qu'il en contient et en soutient les différentes parties. Cette thèse, contestable sans doute, est démontrée ou plutôt représentée avec une puissance rare, que les bizarreries, les préciosités laborieuses du style ne parviennent pas à diminuer. La représentation a neuf tableaux; on y voit passer successivement le terrible manieur d'argent, le baron Saffre, ses filles, ses gendres, sa maîtresse, le mari de sa maîtresse, sa femme. On le redoute, Saffre, on le méprise, mais on le respecte, tant il est riche. Un prince de sang royal consent à assister à une de ses soirées, moyennant finances; et l'honnête Gisèle d'Exireuil, une Lucrèce douloureuse et tragique, mais plus douce que la Lucrèce des théâtres et de la légende, se laisse violer par lui, sans oser avertir son mari, qui le tuerait peut-être mais serait ruiné. Il a donné une de ses filles à un garçon robuste et vicieux, qui cependant respecte la foi conjugale, pour ne pas retomber dans la pauvreté d'où il est sorti; il en avait donné une autre à un gentilhomme ruiné, qui ferme les yeux sur les désordres de sa femme pour garder la dot. Et quand le puissant agioteur est tombé; quand il est englouti dans la faillite et la folie, que toute sa famille va se désagréger, que le mari de Gisèle, instruit de tout, va faire du bruit et du scandale, et que les maris de ses filles devenues pauvres vont les abandonner, voici que la baronne Saffre sort de l'obscurité et de l'oubli où on l'avait reléguée jusque-là, et fait avec les débris de sa fortune personnelle une nouvelle armature, qui retient dans les convenances sociales tout ce monde prêt à retomber dans les violences de la barbarie primitive. Encore une fois, l'œuvre est une des plus puissantes qui aient paru dans ces dernières années; quelques scènes en restent dans la mémoire, inoubliables, gravées au vitriol, entre autres celle où figure un chandelier, — et qui est d'un comique amer, — et la scène tragique entre Gisèle et son mari, où ce dernier découvre tout, sans rien demander, sans recevoir d'aveu, par une sorte de pénétration inattendue, mais subite, impérieuse et douloureuse, dans l'âme de sa femme, telle une épée s'enfonçant dans un cœur sans défense. Le morceau est de tout premier ordre et suffirait, à lui seul, à justifier le grand succès de *l'Armature*. Nos lecteurs peuvent voir toutefois, par le peu que nous en avons dit, que ce n'est pas un roman pour jeunes filles.

— Pour qui est *En route?* Pas pour les esprits bien portants ni les cœurs simples. Expression et image d'une âme très compliquée et malade, ce livre n'est accessible qu'à ceux qui ont eux-mêmes connu les mêmes malheurs et les mêmes souffrances, soit par l'expérience personnelle, soit par des études spéciales.

.... Ces choses-là sont rudes,
Il faut, pour les comprendre, avoir fait ses études.

Et c'est pourquoi les uns ont vu, dans *En route*, un mauvais livre, les autres un livre d'édification. C'est une confession publique, avec injures à l'adresse des confesseurs. L'âme qui s'y révèle est celle d'un chrétien qui a perdu la foi et qui la retrouve, — d'un « luxurieux tourmenté tour à tour et tout à la fois par la honte et les tentations de son « péché, » — d'un artiste qui s'est livré sans retenue à toutes les caresses de l'art et qui, à ce régime, a exaspéré sa faculté de souffrir et paralysé ses forces d'action, — d'un violent qui ne sait plus vouloir, d'un « aboulique » qui est le jouet, conscient, humilié et furieux, de toutes les impulsions de l'instinct et de toutes les tyrannies de l'habitude. Et c'est encore l'âme d'un Titi parisien qui aime à « gueuler » de gros mots, et en même temps d'un mystique qui trouve le vocabulaire de l'Académie française bien grossier pour ses élévations. Et tout « ça, c'est de la littérature ! » comme aurait dit Verlaine, c'est-à-dire quelque chose de très artificiel ; mais c'est en même temps sincère, quoique et peut-être « parce que » artificiel, tant l'âme d'un « gendelettre » est naturellement artificielle ! Il est trop tard, je le répète et je le regrette, après tout ce qui a été dit depuis deux ans sur ce roman, pour en faire une longue étude et en discuter la philosophie, la théologie, la mystique, les théories liturgiques et musicales, car il y a de tout cela dans cette confession orgueilleuse et brutalement humble ; l'aveu des misères individuelles y est accompagné d'âpres critiques à l'adresse de « cette mazette de Monseigneur » un tel, de la plupart des prédicateurs et écrivains ecclésiastiques, à l'adresse surtout des chantres des églises de Paris, qui lui massacrent son beau plain-chant. Avec son âme, ce pénitent « pouille » l'âme d'autrui, et en même temps qu'il réforme ses mœurs, il veut réformer les ophicléides et les serpents des maîtrises parisiennes. Ah! le singulier pénitent ! Quand j'aurai dit que la fable de *En route* se résume dans l'odyssée du nommé Durtal, littérateur hypocondriaque dégoûté de la littérature et de l'art, tourmenté par toutes les névroses, et travaillé en même temps par la grâce, cherchant à travers les églises et les chapelles de Paris le plain-chant idéal et la purification du cœur, et finissant par trouver à peu près l'un et l'autre à la Trappe, pendant une retraite de huit jours que terminent la confession et la communion, j'aurai rempli tout « mon devoir actuel ; » — surtout si j'ajoute qu'à mon très humble sens, la communion, la confession, les souillures et les nettoyages de l'âme ne me paraissent pas une heureuse matière à mettre en littérature. Qu'un littérateur professionnel, l'esprit déformé par trente années de métier, puisse le croire de bonne foi, il ne faut pas s'en étonner. Mais que des chrétiens, des hommes judicieux, point trop « pourris de chic littéraire, » aient pu partager cette erreur, l'encourager, rappeler l'exemple de saint Augustin en ayant soin d'écarter le souvenir de Rousseau, voilà ce qu'il est permis, peut-être, de trouver étonnant et même lamen-

table. Des naïvetés de « ce calibre, » comme dirait Durtal, expliquent bien des impuissances!

CHARLES ARNAUD.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

1. *Éléments d'économie politique pure*, par LÉON WALRAS. Lausanne, Rouge, 1896, 3e édit., gr. in-8 de XXIV-496 p., 10 fr. — 2. *Heures de travail et salaires*, par MAURICE ANSIAUX. Paris, Alcan, 1896, in-8 de 300 p., 5 fr. — 3. *Les Classes ouvrières en Europe*, t. III. *Angleterre*, par RENÉ LAVOLLÉE. Paris, Guillaumin, 1896, gr. in-8 de 656 p., 12 fr. — 4. *La Grande Industrie, dans son rôle économique et social étudié dans l'industrie colonnière*, par DE SCHULZE-GÄVERNITZ, traduit de l'allemand. Paris, Guillaumin, 1896, in-8 de XIV-316 p., 7 fr. 50. — 5. *La Morale de la concurrence*, par YVES GUYOT. Paris, Colin et Cie, 1896, in-16 de 60 p., 1 fr. — 6. *La Lutte contre le socialisme révolutionnaire*, par GEORGES PICOT. Paris, Colin et Cie, 1896, in-16 de 78 p., 1 fr. — 7. *Le Monde socialiste, groupes et programmes*, par LÉON DE SEILHAC. Paris, Colin et Cie, 1896, in-16 de 100 p., 1 fr. — 8. *Étude historique sur l'intervention financière de l'État dans l'établissement des lignes de chemins de fer*, par HENRI FERRETTE. Paris, Larose, 1896, gr. in-8 de 192 p., 6 fr. — 9 *Le Foyer héréditaire*, par ARNOLD MASCAREL. Paris, Lamulle et Poisson, 1895, in-12 de 36 p., 0 fr. 50. — 10. *Contre le socialisme*, par LÉON SAY. Paris, Calmann Lévy, 1896, in-12 de 252 p., 2 fr. 50. — 11. *Comment se résoudra la question sociale?* par G. DE MOLINARI. Paris, Guillaumin, 1896, in-12 de VIII-424 p., 3 fr. 50. — 12. *Previde futura o la lotta per la civiltà*, par le comte GASPARD PARRAVICINI. Milan, Bocca, 1896, gr. in-16 de 169 p., 2 fr. — 13. *Socialismo e cattolicismo*, par le comte EDOUARD SODERINI. Rome, Desclée, Lefebvre et Cie, 1896, in-12 de 700-CXCVIII p., 6 fr. — 14. *P.-J. Proudhon, sa vie, ses œuvres, sa doctrine*, par ARTHUR DESJARDINS. Paris, Perrin, 1896, 2 vol. in 12 de XXIII-280 et 302 p., 7 fr. — 15. *Vauban, seine Stellung in der Geschichte der Nationalökonomie und sein Reformplan*, par F. LOHMANN. Leipzig, Duncker und Humblot, 1895, in-8 de 172 p., 5 fr. — 16. *Geschichte des Socialismus in Einzeldarstellungen*, 1er vol., 2e fasc. *De Thomas Morus à la Révolution française*, par KAUTSKY, LAFARGUE, BERNSTEIN et HUGO. Stuttgart, Dietz, 1895, gr. in-8 de 452 p. — 17. *Le Socialisme en Grèce*, par G. PLATON. Paris, Giard et Brière, 1895, gr. in-8 de 108 p., 3 fr. 50. — 18. *Les Sciences sociales en Allemagne*, par BOUGLÉ. Paris, Alcan, 1896, in-12 de 172 p., 2 fr. 50. — 19. *L'Évolution sociale*, par BENJAMIN KIDD, trad. de l'anglais. Paris, Guillaumin, 1896, in-8 de 350 p , 7 fr. 50. — 20. *La Science sociale traditionnelle*, par MAURICE HAURIOU. Paris, Larose, 1896, in-8 de XII-432 p., 7 fr. 50. — 21. *Les Sélections sociales*, par VACHER DE LAPOUGE. Paris, Fontemoing, 1896, in-8 de XII-504 p., 10 fr. — 22. *Cinquante francs de rente à tous*, par DE MONTAIGNAC. Paris, Retaux, 1896, in-16 de 29 p., 0 fr. 50. — 23. *Staatslexikon*, par ADOLF BRUDER. 38e et 39e fasc. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1895, in-8 de p. 1122 à 1287 et de p. 1 à 159.

1. — Voici d'abord un ouvrage qui n'est point fait pour tout le monde, car il faut posséder très couramment les mathématiques spéciales pour pouvoir lire les *Éléments d'économie politique pure* de M. Walras, émule de M. Jevons. Après une introduction intéressante et des explications préliminaires sur les fonctions en algèbre ainsi que sur la théorie mathématique de la chute des corps, M. Walras reconstruit très savamment au point de vue mathématique les théories de la valeur, de l'échange, de la production, de la capitalisation et du crédit, de la monnaie et des monopoles. Il est incontestable que les explications ne sont pas moins ingénieuses que savantes. Il y a seulement à se demander si les rapports économiques et sociaux, profondément influencés comme ils le sont par les habitudes, par les opinions et par les découvertes de

la science ou de l'industrie, obéissent aussi régulièrement aux lois d'une mécanique rationnelle. Ainsi, bien que M. Walras affirme que « le revenu de la terre et de la rente s'élève constamment dans une société progressive, comme il résulte mathématiquement de notre théorie de la richesse sociale » (p. 454), il n'en est pas moins vrai que les prédictions de Ricardo, analogues aux siennes, quoique moins pompeusement scientifiques, ont été singulièrement démenties au cours de notre siècle.

2. — Plus intelligible et plus pratique, M. Maurice Ansiaux, dans ses *Heures de travail et salaires*, nous donne une étude très consciencieuse et fort bien documentée sur les deux questions les plus actuelles et les plus discutées de l'économie sociale. Il est à la fois indépendant et perspicace en prenant parti contre la « loi d'airain » de Lassalle et en faisant ressortir tout le chemin qui a été parcouru dans le sens d'une amélioration des conditions ouvrières depuis les débuts du régime manufacturier. Les progrès du *standard of life* dans le monde industriel, tels que M. Ansiaux les constate, sont une thèse que nous avons nous-même soutenue et à laquelle nous sommes des plus fermement attaché. Peut-être, d'autre part, ferions-nous quelques réserves sur « l'influence modératrice qu'un relèvement progressif de la rémunération du travail exerce sur la procréation » (p. 175), question fort complexe, dans laquelle M. Ansiaux, pas plus que les autorités qu'il cite, ne semble nullement soupçonner les déviations malthusiennes du sens moral. Nous aurions également un peu plus de défiance que M. Ansiaux n'en a contre l'intervention de l'État, et surtout nous n'oserions pas écrire que « l'impossibilité radicale d'une législation internationale est loin d'être démontrée » (p. 240). D'ailleurs, sur ce dernier point, si complet et si profondément analytique qu'ait été M. Ansiaux, il n'entrait pas dans son plan d'envisager et de discuter les très graves objections qui naissent des inégalités internationales des forces productives, telles que le problème des changes les a mises en si vive lumière dans les dernières années. N'importe, il faudrait que nous pussions avoir à signaler plus souvent des œuvres d'un égal mérite.

3. — En voici une autre. Mais, rapproché de l'ouvrage de M. Ansiaux, celui de M. René Lavollée, *les Classes ouvrières en Europe, étude sur leur situation matérielle et morale*, apparaît purement descriptif. M. René Lavollée était assez connu par ses deux premiers volumes, publiés il y a une dizaine d'années, sur le même sujet, pour que le succès du troisième ne pût faire l'objet d'aucun doute. L'Académie des sciences morales et politiques vient de lui décerner très justement un des prix dont elle dispose. Ce troisième volume est consacré à l'Angleterre. Il est impossible de trouver quelque chose de plus complet et de plus consciencieux, soit au point de vue de l'histoire du régime manufacturier de nos voisins pendant tout le cours du XIXe siècle, soit au point de vue des conditions

légales, économiques et morales de l'Angleterre contemporaine. L'ouvrage se divise en trois parties. La première est consacrée à la statistique de la population et à l'étude historique de la législation ouvrière. La seconde décrit la vie de l'ouvrier anglais, tout particulièrement en ce qui concerne le taux des salaires et la durée du travail, et ici M. Lavollée a eu soin de ne point passer sous silence la classe des travailleurs agricoles, partout si malheureuse et partout aussi injustement oubliée par les économistes et les sociologues. Enfin, la troisième partie du livre examine les divers chapitres de dépenses des budgets ouvriers et la question des logements. C'est là que M. Lavollée a placé une étude remarquable sur les associations ouvrières en Angleterre. Le *new-trade-unionism* l'amène tout naturellement à traiter du socialisme chez les Anglais et de l'avenir probable qui lui est préparé. Ce dernier chapitre, avec les renseignements sur la « Fabian Society, » avec les critiques des programmes sociaux de M. Chamberlain et de sir John Gorst, et avec son analyse fine et pénétrante du caractère anglais, honore le penseur dont on a lu plus haut (p. 457) des pages profondément suggestives sur miss Octavia Hill et les « building societies. » M. Lavollée est sans doute un libéral, et nous l'en félicitons : mais il est aussi un homme de cœur, pénétré du souci et du désir de contribuer à l'amélioration des conditions de l'existence pour le plus grand nombre des hommes. A ce titre, son livre est tout autre chose qu'un recueil de documents, de chiffres et de lois, et nous ne saurions en faire trop d'éloges.

4. — L'ouvrage de M. de Schulze-Gävernitz : *La Grande Industrie, son rôle social et économique étudié dans l'industrie cotonnière* n'a pas une portée aussi vaste et ne garde pas le même caractère d'exposition. D'abord M. de Schulze-Gävernitz n'étudie chez les Anglais que l'industrie cotonnière, et il l'étudie surtout au point de vue des comparaisons à faire avec l'Allemagne : ensuite son travail tend à être la démonstration d'une véritable thèse, thèse que nous croyons exacte quant à nous, mais que beaucoup de gens, non contents de la trouver paradoxale, prendront pour un pur sophisme. C'est que le machinisme et la grande industrie, au lieu de dégrader l'ouvrier, sont plutôt l'instrument d'un progrès social en même temps que d'un progrès économique. A cet égard l'œuvre de M de Schulze-Gävernitz est un travail solide et compact. Bien entendu, l'auteur excepte la période de transformation du régime industriel, ce que M. Paul Leroy-Beaulieu, dans son *Essai sur la répartition de la richesse*, avait si justement appelé « l'état chaotique » de l'industrie. M. de Schulze-Gävernitz débute par un historique intéressant des origines et des premiers progrès de l'industrie cotonnière en Angleterre, en y entremêlant de nombreuses citations des anciens économistes anglais. Rien de plus curieux que le tableau de la vie de l'ouvrier anglais il y a soixante ou quatre-vingts ans (p. 42 et suiv.). Les preuves

abondent, que les salaires (nominaux et réels) très bas coïncident fort bien avec un travail cher, comme des salaires élevés coïncident avec un travail bon marché. D'où cette formule, vraie en soi, croyons-nous, que « le progrès technique, en relation avec un accroissement de la capacité du travail, détermine un abaissement permanent du taux du travail à la pièce et, en même temps, un accroissement permanent du salaire hebdomadaire des ouvriers, avec diminution des heures de travail » (p. 166). Nous recommandons particulièrement les pages sur la hausse du salaire réel et sur l'élévation du *standard of life* (p. 189 et suiv.), ainsi que l'analyse des budgets domestiques des ouvriers du Lancashire. M. de Schulze-Gävernitz s'attaque ensuite avec succès à la thèse que « la grande industrie crée des prolétaires et détruit les classes moyennes » (p. 231) : il conclut au contraire à un « nivellement des conditions extrêmes » (p. 244), au moins dans un état industriel avancé et après les crises des périodes de transformation, actuellement franchies. L'ouvrage sera lu avec fruit par les esprits pessimistes qu'une philanthropie plus sincère qu'éclairée aurait prédisposés à être des adversaires du progrès industriel ; mais il est regrettable que la traduction soit criblée d'obscurités et d'inexactitudes, comme la *Revue d'économie politique* vient de le faire ressortir (numéro de mai). — Les trois ouvrages de MM. Ansiaux, Lavollée et de Schulze-Gävernitz, écrits avec des buts bien différents, se complètent heureusement l'un par l'autre.

5, 6 et 7. — Les *Questions du temps présent*, brochures de propagande contre le socialisme, nous donnent divers opuscules de valeur très inégale. Il y a peu à dire sur *la Morale de la concurrence*, œuvre de M. Yves Guyot, déjà parue dans la *Nouvelle Revue*. L'auteur a entrepris de trouver une nouvelle base à la morale, en dehors de la religion et de la métaphysique, qui, à l'en croire, ont échoué dans cette tentative. Selon lui, le ressort de la morale, le fondement de l'altruisme, la seule source pure et féconde de la bienfaisance mutuelle, c'est la concurrence économique. Il y a là un rajeunissement hardi, ou mieux encore très risqué, de la vieille thèse de l'identité de l'honnête et de l'utile. Ajoutez une amère critique du sentiment national, ajoutez aussi des railleries contre « les pèlerins de Lourdes, » et vous aurez le sommaire et l'esprit de cette bluette. M. Yves Guyot est ordinairement mieux inspiré : c'est que d'ordinaire il ne mélange point ainsi l'économie politique, qu'il connaît, à la philosophie, où il n'apporte guère que ses préjugés.

— Combien meilleure *la Lutte contre le socialisme révolutionnaire*, de M. Georges Picot ! Il serait difficile de dire en moins de pages autant de bonnes choses en excellents termes. Nous descendons, dit l'auteur, vers le socialisme. Les radicaux, qui sont véritablement les « opportunistes du socialisme » (p. 22), lui fraient la voie, en offrant des acomptes qui sont acceptés avec reconnaissance ; et ce qui est bien caractéristique,

c'est que radicaux et socialistes ont toujours au moins excusé les crimes de l'anarchie (p. 27-31). Cependant, pour lutter avec succès, il faut agir, et nous n'agirons vraiment qu'en réclamant des réformes dont tout le monde sent la nécessité, mais que la stérilité de notre système parlementaire ajourne indéfiniment. Ce qu'il faudrait, c'est la liberté d'association ; c'est la revision des lois sur le jury et sur la presse, ainsi que du code pénal et du code d'instruction criminelle ; c'est l'institution d'une cour suprême comme aux États-Unis, etc., etc. Il y a là tout un cadre tracé d'une main très sûre et avec une remarquable intelligence des vices de notre organisation actuelle.

— Enfin, *le Monde socialiste, groupes et programmes*, par M. Léon de Seilhac, est une excellente géographie du pays socialiste. Savez-vous bien au juste ce que c'est que des allemanistes, des broussistes, des guesdistes et des blanquistes? Eh bien, lisez cet opuscule. Il se termine par une conclusion sur la différence qui existe entre les socialistes parlementaires et les « syndicaux, » et il reste, jusqu'à la dernière ligne, aussi instructif qu'intéressant.

8. — L'étude historique de M. Henri Ferrette sur *l'Intervention financière de l'État dans l'établissement des lignes de chemins de fer* comble heureusement une lacune. La question est intéressante au double point de vue de notre histoire nationale, dans laquelle la création de notre réseau ferré mérite bien de tenir une place, et au point de vue de la politique contemporaine, si profondément impressionnée par les difficultés financières nées du programme Freycinet et des conventions de 1883. Tous ces sujets sont traités sobrement, sans parti pris et sans polémique, avec toute la clarté que comporte l'extrême complexité du sujet. Peut-être l'auteur s'est-il interdit trop rigoureusement les considérations d'ordre économique, car il raconte et il expose presque sans apprécier. Aussi ne trouve-t-on dans ce volume rien de la profondeur de vues qui fait le charme des tres nombreuses pages que M. P. Leroy-Beaulieu avait consacrées çà et là, et notamment dans son *État moderne*, à cette même question des chemins de fer. En ce qui concerne la durée de la garantie d'intérêts avec les compagnies du Midi et de l'Orléans, M. Ferrette soutient contre elles la thèse de MM. Raynal et Barthou, dont le rejet par le Conseil d'État, en janvier 1895, a amené d'abord la démission du cabinet, puis, par contre-coup, celle du Président de la République. Deux chapitres, fort courts il est vrai, sont consacrés au rachat des chemins de fer en Allemagne et au régime anglais.

9. — Ne jugeons jamais une publication sur sa longueur. Ce serait nous tromper sur le mérite du *Foyer hereditaire* de M. Arnold Mascarel, simple conférence faite au congres des propriétaires chrétiens. M. Mascarel y préconise, avec une grande justesse de vues, la nécessité sociale des familles à foyer permanent et à fortes traditions. Ce serait l'inverse

de la « famille particulariste, » telle qu'elle existe dans la société américaine, où le développement excessif et prématuré de l'initiative de la jeunesse aboutit à un relâchement de tous les liens familiaux et à une sorte d'abdication des devoirs de paternité. M. Mascarel se proposait de renverser la thèse que M. Edmond Demolins avait soutenue dans la *Science sociale :* nous pensons qu'il a réussi.

10. — Nous n'en avons pas fini avec les volumes que la réfutation du socialisme a fait éclore. Sous le titre *Contre le socialisme*, M. Léon Say, quelques semaines avant sa mort, avait publié en un volume : 1° son discours à la Chambre, du 15 novembre 1895, dans la question de l'impôt progressif sur les successions; 2° son compte rendu du 30 novembre 1895 à l'Académie des sciences morales et politiques, relativement aux concours ouverts devant cette Académie ; 3° un dialogue supposé (obscur et peu intéressant) entre un député qui critique le compte rendu et un académicien qui critique le discours ; enfin 4° son discours au banquet de l'Union libérale, du 14 janvier 1896. L'intérêt réside tout entier dans le compte rendu à l'Académie. M. Léon Say y analyse longuement le travail de M. Waddington sur les mémoires relatifs au « socialisme français contemporain et à ses rapports avec la morale; » puis celui de M. Fouillée sur le positivisme : mais il glisse sur les travaux de ses autres collègues. A propos du socialisme contemporain, la critique du mémoire de M. Villey est pleine d'aperçus intéressants et elle relève à bon droit que l'on aurait pu attendre de M. Villey un blâme plus énergique et plus net du socialisme. En revanche, les pages consacrées aux mémoires sur le positivisme nous ont paru sensiblement inférieures. M. Léon Say, très convaincu et très affirmatif sur les questions sociales, l'est beaucoup moins sur les questions philosophiques : de là une certaine indulgence pour les thèses positivistes et un peu trop d'éloges décernés à Auguste Comte. Ces défauts sont encore accentués dans le dialogue entre un académicien et un député : ici, M. Léon Say, fasciné peut-être par le prestige de Gambetta, traite le positivisme avec des égards et presque des faveurs qu'un philosophe critique et amoureux de la vérité ne devrait point lui témoigner.

11. — M. de Molinari se demande *Comment se résoudra la question sociale.* Par malheur, après une excellente préface, où les lois économiques naturelles sont fort bien définies et présentées, l'ouvrage oublie trop tôt les promesses de son début, il ne répond plus à son titre, il perd de vue les énigmes de l'avenir et se laisse pour ainsi dire absorber dans une explication plus ou moins fantaisiste du passé. Il est partagé en quatre livres, qui traitent : 1° des « lois naturelles, des institutions et des lois sociales; » 2° de « l'économie de l'histoire; » 3° de « la crise; » 4° de « la révolution silencieuse. » D'après M. de Molinari, l'évolution sociale a trois périodes : la première est caractérisée par le régime des-

tructif, ce sont les guerres de pillage et de conquête; la seconde, soit avec l'esclavage, soit avec les corporations, sert de transition entre le régime destructif et le régime productif; la troisième enfin, celle où nous sommes, a pour caractère la prédominance absolue de la concurrence productive. Mais quel est le principe, le facteur de l'évolution? Aux premières pages (p. 16, par exemple), M. de Molinari avait parlé de « Créateur » et de « puissance créatrice. » Bientôt l'évolutionnisme prétendu scientifique l'emporte dans son esprit. Il avoue alors que le « système de la création » (par opposition au développement spontané de la matière en vertu de forces propres et inhérentes à elle) « a actuellement le dessous, et n'est plus guère soutenu que par le respect des traditions religieuses » (p. 60). Quant à la polygenèse, il tient ouvertement pour elle (p. 61). Son évolutionnisme admet aussi, sans plus de difficulté, « la substitution du patriarcat individualiste au matriarcat communautaire » dans les premiers temps de l'histoire (p. 77), ainsi que la thèse de « l'utilité sociale, fondement de la morale et du droit » (p. 43). Qu'est-ce que cela fait à la solution de la question sociale? — Néanmoins, à propos de « la crise, » M. de Molinari a des vues justes et intéressantes sur la bureaucratie et le fonctionnarisme dans les démocraties, sur l'improductivité de la guerre moderne (même autrefois, dirons-nous, la guerre ne produisait pas, elle déplaçait), enfin, sur les perturbations monétaires et sur la concurrence envisagée comme le moteur naturel du progrès. Adversaire résolu de « l'étatisme, » il ne croit pas que l'État doive subventionner des cultes (p. 335). Signalons, en terminant, d'assez bonnes pages sur le rôle que la concurrence et la loi de la valeur exercent pour maintenir l'équilibre entre la production et la consommation et pour déterminer une répartition utile et équitable des résultats de la production. Mais il n'y a pas que cela dans la « question sociale » telle qu'elle existe : M. de Molinari n'a-t-il donc rien soupçonné de tout le reste?

12. — *Previde futura* est un de ces innombrables opuscules que le souci du socialisme fait éclore, mais qui se recommandent beaucoup plus par les intentions que par le fond. Le socialisme est l'ennemi, dit le comte Parravicini : il faut le combattre. Mais comment? Par le christianisme. Dieu est amour, et Dieu éteindra les haines sociales en soulageant les misères et en faisant régner la justice. L'auteur ne sort pas de ces généralités, qui n'ont rien de nouveau ni d'original. C'est donc assez creux, outre que c'est passablement déclamatoire, à la mode italienne. Je serais cependant curieux de connaître ce que l'auteur veut dire, quand il reproche au code civil de prendre son point d'appui dans le droit romain, qui était païen, au lieu de le prendre dans l'Évangile. Ce n'est pas que le blâme qu'il exprime n'ait pas été formulé bien avant lui, mais il n'a jamais été bien clairement expliqué. Le comte Parravicini a joint

à son volume, j'ignore pourquoi, la préface de *la Mêlée sociale*, de M. Clémenceau (on lui fait dire Clémenceut), avec deux fragments impies et blasphématoires du même, sur Dieu et la charité.

13. — Tout autre est la valeur du volume *Socialismo e cattolicismo*, du comte Édouard Soderini. L'auteur s'y est efforcé, dans une langue toujours claire et sobre, d'expliquer l'abîme qui sépare et séparera toujours le catholicisme des doctrines socialistes, ainsi que de donner un aperçu des institutions et des réformes qui peuvent atténuer bien des souffrances. Le socialisme, selon lui, se rattache par un lien nécessaire aux systèmes philosophiques de Hégel et de Fichte : l'étude de cette genèse morale est traitée avec une remarquable profondeur de vues. La préoccupation constante de l'écrivain est de s'inspirer de la pensée et des enseignements de Léon XIII ; et son originalité consiste à le faire avec un esprit vraiment libéral, auquel *le Temps*, en février dernier, a rendu un hommage spontané qui a fait sensation. Ainsi, adversaire résolu, non seulement du socialisme, mais encore de tout ce qui en procède comme de tout ce qui y aboutit, le comte Soderini, tout aussi bien que M. Charles Périn et pour les mêmes motifs que lui, se prononce sans détour contre les thèses modernes du salaire familial et de l'impôt progressif sous toutes ses formes. — L'ouvrage mérite de trouver un traducteur et d'être répandu, et il est à souhaiter qu'il le soit surtout dans les milieux que les illusions du socialisme chrétien ont plus ou moins égarés. Faut-il faire cependant quelques remarques? Dans la forme d'abord, nous eussions aimé à trouver un lien plus logique dans la division du volume et la succession des chapitres : ainsi, on ne comprend guère que la discussion des sources du socialisme soit traitée séparément, d'abord aux chapitres I, II et III, où l'on commence par Fichte, Engels et Iagetzow, pour remonter à Rousseau et à Babeuf ; ensuite, au chapitre XXVI et avant-dernier. Puis, dans le fond, l'école économique libérale est inexactement présentée (ch. XV et XVI), sur la foi du P. Liberatore (p. 359), qui ne la connaissait point, et de Lugo Brentano (p. 367), dont nous citions ici même, il y a six mois, la réfutation brève et si topique par M. Richard Schüler. Il est vrai que le comte Soderini n'a point voulu se présenter comme un économiste. Ainsi s'explique la classification quelque peu archaïque qu'il donne des diverses sortes de revenus (p. 270 et 278), comme aussi ses erreurs économiques sur les causes de la dépréciation du métal blanc et sur les remèdes à y apporter (p. 450 et 453). — Les documents insérés en appendice sont : 1° les encycliques (texte italien) de Léon XIII des 28 décembre 1878, 1er novembre 1885, 10 janvier 1890 et 15 mai 1891, qui intéressent à des titres divers la question sociale ; 2° le texte latin et la traduction italienne de la fameuse consultation du cardinal Zigliara, d'août 1891, sur l'Encyclique *Rerum novarum*. Mais pourquoi cette consultation n'est-

elle pas suivie du *nota bene* final, qui achevait d'en préciser la portée?

14. — Passons à l'histoire des doctrines économiques.

Le *Proudhon* de M. Arthur Desjardins est un livre dont on interrompt avec peine la lecture une fois commencée. M. Desjardins a consacré deux volumes, éminemment substantiels, à l'étude de cette puissante individualité qui fut Proudhon, et qui n'eut d'unité que par son incessante manie de contredire tout et tout le monde : à ce titre, Proudhon défie pour ainsi dire l'analyste, en même temps que la magie de son style, la fougue de sa pensée, la subtile et pénétrante logique de son raisonnement en font une des figures les plus curieuses de la sophistique. L'ouvrage se divise en deux parties. La première, qui est biographique, expose et résume par ordre de dates les publications. Des aperçus très curieux y sont jetés : nous signalons tout particulièrement les rapports que Proudhon entretint avec le prince Jérôme (t. I, p. 235 et suiv.), les propositions d'alliance qu'il fit au Prince-Président à dater de 1848 (voir les chap. VII, IX, X et XI), enfin son opposition contre la politique napoléonienne de l'unification de l'Italie (t. II, p. 40 et suiv.). La seconde partie est purement critique. Proudhon ayant soutenu les systèmes les plus contraires et ayant eu par excellence le génie de la contradiction, cette distinction entre la critique et l'histoire était de toute nécessité. Analyser les ouvrages par ordre chronologique ne donnerait aucune idée de l'évolution de la pensée. Ainsi, dans les *Mémoires sur la propriété* et dans l'*Avertissement aux propriétaires*, le Proudhon de 1840 veut nettement la suppression de la propriété; déjà celui de 1851, dans l'*Idée générale de la Révolution au XIXe siècle*, se contente de demander que les fermiers puissent racheter les terres en imputant sur leur prix les fermages qu'ils ont payés; finalement, le Proudhon de la *Justice dans la Révolution et dans l'Église* (1858) admet que la Révolution a légitimé la propriété en s'infusant en elle, et tel est encore l'esprit de sa *Théorie de l'impôt* (1861), où il combat si solidement l'impôt progressif. Et dire que cet homme, qui fut le plus orgueilleux des hommes et qui regarda chacun de ses apophtegmes comme une découverte analogue à celles de Galilée ou de Newton, eut précisément l'orgueil de ne s'être jamais contredit! M. Desjardins, dans cette partie critique, étudie successivement Proudhon : 1° à propos de la propriété; 2° comme « père de l'anarchie; » 3° comme ennemi de Dieu et de la religion. Si Proudhon vaut mieux que Bakounine et Ravachol, ce n'est que parce que, tout en blasphémant contre la France (t. II, p. 38 et suiv.), il ne fut jamais avec les « sans-patrie, » en même temps que par une heureuse absurdité il défendait le mariage contre l'union libre — le mariage civil, bien entendu, mais indissoluble. Proudhon anarchiste, ennemi de tout gouvernement même démocratique, fait donc date dans l'histoire des grands bouleversements de l'humanité. La logique de M. Desjardins est

toujours solide, non moins que son style agréable ; fort bien pensée au point de vue philosophique, l'œuvre n'est pas moins saine au point de vue religieux ; et l'auteur y réfute très judicieusement (t. II, p. 262 et suiv.) les erreurs de Sainte-Beuve sur une certaine indifférence presque sympathique que Proudhon aurait eue pour le Christ. Aussi bien, depuis quelques jours, le *Jésus* posthume de Proudhon, que M. Desjardins n'avait pas pu connaître, a-t-il pleinement confirmé son jugement.

15. — Après MM. Georges Michel et André Liesse, M. Lohmann nous donne une étude intéressante et fort bien documentée sur *Vauban*, laquelle comprend deux parties. Dans la première, M. Lohmann discute la place qui doit être assignée à l'auteur de la *Dîme royale*. Il y établit que Vauban, au lieu d'être l'émule de Boisguillebert et l'ancêtre des physiocrates et de Turgot, tenait encore de fort près au mercantilisme de Colbert : tout particulièrement ce serait à tort qu'on ferait remonter jusqu'à lui le principe d'Adam Smith sur le travail considéré comme source unique de la richesse des nations. La seconde partie discute le plan de réformes du maréchal. Vauban, dit M. Lohmann, partait de l'idée que la grandeur d'un roi se mesure au nombre de ses sujets ; et pour combattre la dépopulation, il demandait qu'on fît la paix, qu'on réformât le système financier, et que l'on s'appliquât à prévenir les famines avec des greniers d'abondance, des améliorations agricoles et des facilités données aux transports intérieurs. M. Lohmann fait ici des remarques pleines d'intérêt sur l'objet que Vauban poursuivait et sur la politique financière de Louis XIV après Colbert. Il se demande en vertu de quelle conception philosophique du rôle de l'État Vauban, ennemi des emprunts et des financiers, et partisan de l'impôt direct et proportionnel sur les revenus, a été amené à conclure en faveur de la proportionnalité de l'impôt, au point de faire dire qu'il ait frayé la voie à Adam Smith et à toute l'économie classique.

16. — Les écrivains socialistes ont continué la *Geschichte des Socialismus in Einzelndarstellungen*. Le second fascicule du tome Ier nous donne « Thomas Morus » par Kautsky, « Campanella » et « les Jésuites au Paraguay » par Lafargue, le « Socialisme en Angleterre au XVIIe siècle, » par Bernstein, et le « Socialisme en France aux XVIIe et XVIIIe siècles, » par Hugo, avec un appendice du même auteur sur le « communisme religieux aux États-Unis. » Un tel plan emporte le manque d'unité et de suite, outre que l'esprit de système inspire trop visiblement toutes les pages. Par exemple, quoi qu'en dise Kautsky, il est bien difficile de voir autre chose qu'un badinage littéraire dans l'*Utopie* de Thomas Morus, qui, partisan du divorce dans son roman, préféra cependant mourir plutôt que d'approuver celui de Henri VIII. De même M. Hugo, quand il étudie le socialisme dans la littérature française aux siècles précédents, est incontestablement très inférieur à M. Lichtenberger, dont nous analysions ici

même, il y a six mois, le très remarquable travail sur le même sujet. Les sources auxquelles M. Hugo puise sont assez suspectes : les *Soupirs de la France*, attribués à Jurieu, sont mis à contribution d'une manière trop exclusive, et l'on ne trouve rien de la finesse d'analyse et de la richesse de documents qui avaient caractérisé le travail de M. Lichtenberger. De loin en loin cependant, certaines pages de ce volume méritent d'être prises en considération : notamment, dans Kautsky, la juste distinction entre l'exploitation en commun des forces productives, comme Thomas Morus en a eu la première intuition dans l'*Utopie*, et la simple communauté des jouissances, au-dessus de laquelle ne s'étaient élevés ni les essais ni les théories communistes de l'antiquité.

17. — *Le Socialisme en Grèce*, par M. G. Platon — simple tiré à part du *Devenir social*, numéro d'août-septembre-octobre 1895 — n'est guère qu'une critique de l'ouvrage de M. Guiraud, couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, la *Propriété foncière en Grèce jusqu'à la conquête romaine*, et un éloge de l'*Histoire du socialisme antique* de l'Allemand Pohlmann. En substance, M. Platon accuse le régime de la propriété individuelle d'avoir été la cause de la conquête de la Grèce par les Romains, parce que la bourgeoisie grecque, menacée dans ses biens par les réformateurs d'alors, n'aurait pas soutenu ceux-ci contre l'étranger et aurait au contraire appelé les Romains à son aide. Quoique tout à fait acquis aux idées socialistes, M. Platon reconnaît que la Grèce a toujours eu la propriété individuelle ou au moins patriarcale. Seulement elle en est morte. Cette influence délétère du régime individualiste remonterait au siècle de Périclès (p. 47) : ses abus auraient dès lors provoqué des protestations et des projets de réforme, en même temps que suscité une conception pseudo-historique où les Scythes furent proposés en exemple, tout comme Rousseau devait plus tard inventer l'homme sauvage, et M. Le Play, la famille-souche (p. 18 et suiv.). Aristote voulut l'absorption de l'individu dans l'État et la prépondérance de l'intérêt social sur les intérêts individuels. Mais Platon était allé plus loin : « sauf une insuffisance d'efforts pour dégager les éléments ultimes de la valeur, sa théorie avait annoncé dignement le marxisme. Ici et là le but est le même, et mêmes aussi sont les moyens » (p. 74). Sur ce point toutefois nous soupçonnons un peu M. Platon d'avoir vu chez son homonyme d'Athènes beaucoup de choses que ce dernier ne se doutait point d'avoir dites ou pensées.

18. — Voici maintenant que nous dédions aux amateurs de nébulosités métaphysiques : *Les Sciences sociales en Allemagne*, par M. Bouglé. L'auteur a entrepris de donner une idée des systèmes qui ont cours outre-Rhin sur la base et la méthode des sciences sociales, et il les étudie dans Lazarus, dans Simmel, dans Wagner et dans Ihering. — Lazarus ouvre le défilé avec sa « psychologie des peuples. » De peuple à peuple il

y a, pour ainsi dire, une âme différente, au point que l'individu en est effacé et comme anéanti. D'ailleurs, « logiquement et chronologiquement la société précède l'individu.... On peut même soutenir que non seulement nos idées théoriques ou pratiques, mais encore ce qu'il y a en nous de plus intime, la conscience que nous prenons de nous-mêmes, reste dans la dépendance de la société. L'individu est un produit de l'histoire » (p. 21 et 22). M. Bouglé critique très faiblement ce système qui, cependant, mène au panthéisme dans la doctrine en passant par le socialisme d'État dans la pratique. — M. Simmel s'en prend aux bases de la morale. Selon lui, on ne peut pas plus prouver le Devoir qu'on ne peut prouver l'Être : ils sont seulement vécus et sentis ; la conscience résume et condense en autant d'absolus les nécessités relatives qui sont nées au cours de l'histoire » (p. 46 et 47). C'est la contrainte, la finalité, souvent enfin « le fait seul, sans plus, » qui engendrent le devoir.... « Ainsi l'analyse psychologique des devoirs trahit les causes de l'indétermination du devoir.... C'est pourquoi la science de la morale doit substituer l'observation réelle à la spéculation logique » (p. 49), si bien que « la pire ennemie de la science de la morale est la morale elle-même, et que le savant doit revêtir l'*amoralisme* pour être en état de traiter la morale comme une science » (p. 63). M. Bouglé, très indulgent pour ce nihilisme moral, se contente de dire que l'*Introduction à la science de la morale*, de Simmel, présente peu de solutions et beaucoup de problèmes. — Nous mettons beaucoup plus haut Wagner dans sa discussion du « principe économique » et des autres mobiles de tous ordres auxquels les hommes peuvent céder. Il y a là une heureuse protestation contre les abus de l'école historique, avec de fines analyses de psychologie. — Mais Ihering, dans sa thèse sur la « philosophie du droit, » nous ramène au scepticisme moral de Simmel. Sans doute il faut faire une part à la finalité dans l'élaboration des lois humaines : la finalité explique seule les lois caducaires et le régime dotal. Mais pourquoi Ihering déclare-t-il que « l'idée et le sentiment du droit ne sont pas des dons innés, mais bien des produits historiques, postérieurs au droit positif lui-même, » et que « la constitution d'un ordre juridique n'a pas d'autre principe que l'égoïsme ou plutôt les égoïsmes » (p. 111)? Présenter ainsi la société comme la « source des notions morales ; » enseigner que l'expérience a révélé les règles les plus élémentaires de la conduite par l'utilité de leur fin (p. 116) ; condamner les morales qui proposent des sanctions de peines et de récompenses, et vouloir que l'homme n'ait pas « d'autre motif d'action que le désir de remplir son rôle social ; » tout cela mène à la ruine même de toute idée de morale et de droit. M. Bouglé, par l'indulgence de sa critique, se fait le complice de ces graves erreurs. — Une assez longue conclusion est consacrée à discuter d'autres opinions aussi erronées, notamment celles de MM. Durkheim et Bernès.

19. — M. Benjamin Kidd, grand admirateur de Darwin et critique beaucoup trop bienveillant de Spencer et de Karl Marx, a imaginé, dans son *Évolution sociale*, un nouvel aspect de la religion. L'humanité évolue, mais quel est le facteur de cette évolution? Eh bien, répond-il, c'est la religion, et il l'explique à sa manière en donnant un sens spécial à ce mot-là. Selon lui, « les intérêts de l'organisme social étant et devant rester contraires aux intérêts individuels et devant rester prédominants » (p. 80), et « le progrès, d'autre part, n'étant possible que par la soumission à des conditions que la raison ne peut pas sanctionner » (p. 81), on a besoin, comme « pivot de l'histoire humaine, » d'une « forme de croyance fournissant une sanction superrationnelle, de manière à subordonner les intérêts individuels à ceux de l'organisme social, au profit de la grande évolution que la race accomplit » (p. 102). Or, la science jusqu'ici, au dire de M. Kidd, a eu précisément le tort de ne pas étudier « la mission inexpliquée que les systèmes religieux remplissent dans l'évolution de la race » (p. 17). Mais inutile de se préoccuper de la vérité objective de l'un quelconque de ces systèmes : aussi bien « un profond et sérieux sentiment religieux se trouve-t-il jusque chez ceux qui ont rejeté ouvertement les dogmes religieux » (p. 16), et les morales elles-mêmes, en nous montrant le bien ici et le mal là, ne font que répondre à « une loi fondamentale de notre évolution sociale » (p. 112). Par ce côté-là, M. Kidd donne donc la main à MM. Simmel et Ihering, que nous citions plus haut. Nous ne discuterons pas l'inanité ni les dangers sociaux de ces doctrines : nous avertirons seulement le public que le volume est d'une lecture bien ennuyeuse.

20. — C'est sous un autre jour que la religion ou plutôt le christianisme est envisagé par M. Hauriou dans *la Science sociale traditionnelle*. M. Hauriou est également un évolutionniste, disciple de Darwin, de Comte et de Spencer. Matérialiste, il considère les inventions comme « provoquées par la rencontre, dans les cerveaux, de courants de similitudes sociales préexistantes » (p. 11), et il qualifie « ce que la morale appelle des devoirs envers nous-mêmes » en les appelant « la charte de ces millions de petites existences cellulaires qui constituent nos amis » (p. 66). Panthéiste enfin, il identifie Dieu avec « cette âme infinie dont l'immensité du monde est pénétrée » (p. 176), et il ne voit dans « le mouvement social » que « le prolongement des autres mouvements de l'univers » (p. 209). Qu'y a-t-il donc de traditionnel dans cette conception du monde, de l'homme et de la société? Rien, au fond. Mais M. Hauriou est assez naïf pour ne pas désespérer d'harmoniser sa philosophie avec nos dogmes chrétiens ou plutôt avec ce qu'il appelle leur symbolisme. Une chose d'ailleurs l'a toujours inquiété : pourquoi l'évolution s'est-elle arrêtée après l'apparition de l'homme? Eh bien, dit-il — et voilà l'idée maîtresse de son livre — les traditions bibliques répondent à cette difficulté. C'est que

« l'orgueil du moi s'est révolté en Adam contre le non-moi. Adam s'est insurgé contre l'évolution, et il en est résulté une déchéance de l'espèce, avec la guerre entre le conscient et l'inconscient » (p. 170 et suiv.). Mais une rédemption était possible par le sacrifice, et le christianisme, « établi sur l'anecdote d'un homme qui s'est dit le fils de Dieu et qui est mort sur la croix, » n'est que « l'orchestration mystérieuse de l'idée de chute et de rédemption » (p. 185). Puis « le personnage et le rôle de la Vierge dans le catholicisme sont marques que le progrès considéré comme forme de salut sera un retour à la situation évolutive » (p. 420). L'auteur avoue quelque part que son système se heurte à « des contradictions inexplicables, » mais n'en soutient pas moins qu'il « faut les admettre » (p. 174) ; nous constaterons qu'il demande à la raison et au bon sens des sacrifices et même un véritable suicide tels qu'un acte de foi aux plus profonds de nos mystères n'en a demandé jamais de pareils aux chrétiens. Par bonheur, le ridicule des fantaisies de M. Hauriou l'empêchera de faire beaucoup de dupes. Le livre, à part cela, ne se recommande guère que par l'ennui de sa lecture, ennui que ne dissipent point les interminables considérations sur les « trois tissus sociaux fondamentaux, qui sont le tissu religieux, le tissu métaphysique ou étatiste, et enfin le tissu de la société positive. »

21.—Le même évolutionnisme darwinien inspire encore M. Vacher de Lapouge dans ses *Sélections sociales*. « C'est la sélection, dit-il, qui, modifiant sans cesse la composition des peuples, fait émerger des couches diverses et prépare au sein des masses mêmes les phénomènes déterminants de la vie et de la mort, de la croissance et du déclin des nations » (p. 61). L'auteur, particulièrement préoccupé des modifications physiques de la race et des individus, enseigne que « le perfectionnement des peuples par la culture est un préjugé » (p. 102); que « l'éducation est inefficace pour assurer les progrès de l'humanité » (p. 112) ; enfin, que « le travail de l'Église a préparé les peuples à l'infécondité volontaire » (p. 191). Des chapitres entiers sont consacrés à la « faillite religieuse et morale du christianisme, » lequel est « très inférieur à l'islamisme » (p. 266), et a « déterminé la perversion morale » (p. 308) avec une « morale sexuelle qui a fait plus de mal à l'humanité que la peste et la guerre » (p. 303). Quant à la France, si elle ne peuple plus, c'est par suite d'une certaine proportion défectueuse de brachycéphales et de dolichocéphales, et parce que le mélange de l'*Homo alpinus* et de l'*Homo europaeus* a produit l'effet stérilisant de tous les métissages. Et voilà, disait Sganarelle, pourquoi votre fille est muette! Au point de vue de la morale, M. de Lapouge affirme « qu'il n'y a en soi ni bien ni mal, mais seulement des conventions pour faire regarder telles actions comme bonnes ou comme mauvaises » (p. 299), et, par suite de l'entrée en scène d'une morale socialiste, il profite de l'occasion pour demander que

l'on remanie les idées du code pénal sur le vol. Ces belles choses ont été professées à l'Université de Montpellier en 1888-1889. L'auteur se vante quelque part de « divorcer d'avec la métaphysique sous toutes ses formes » (p. 43) : d'autres se demanderont avec tristesse s'il n'a pas divorcé même d'avec le bon sens.

22. — M. de Montaignac caresse encore son rêve habituel dans les *Cinquante francs de rente à tous, du jour de la naissance au décès, suite et complément du pain quotidien.* On connaît cette fantaisie : l'État paierait à tout le monde indistinctement 50 fr. de rente par tête et par an ; il supprimerait les impôts directs actuels en faisant payer par les contribuables le capital que représente leur annuité ; enfin, grâce à ce double procédé, il augmenterait le produit des impôts indirects par un grand accroissement de la consommation » (p. 14). Tout cela est désordonné, incohérent, vide de notions économiques et philosophiques.... et profondément insignifiant.

23. — La librairie Herder, de Fribourg-en-Brisgau, continue avec rapidité la publication du *Staatslexikon* que la *Görresgesellschaft* fait paraître. Il y aura là une mine sûre et abondante de renseignements historiques, géographiques, sociaux et politiques sur un nombre considérable de questions, et la ressource en sera précieuse pour ceux qui ne peuvent pas avoir toute une bibliothèque sous leur main. Nous possédons maintenant, avec le trente-huitième fascicule, la fin du quatrième volume du *Staatslexikon*, et avec le trente-neuvième, le commencement du tome V, qui est le dernier. Ces deux fascicules vont de *Santo-Domingo* à *Souveränetät.* Nous y avons remarqué les articles « Suisse, Suède, Socialisme, » etc. Ce dernier sujet, le socialisme, soit révolutionnaire, soit d'État, est traité avec un grand développement. Nous croyons cependant devoir faire nos réserves sur certaines opinions qui y sont exprimées et qui seraient trop favorables, selon nous, au socialisme d'État : nous regrettons aussi l'insuffisance des sources bibliographiques qui sont indiquées. Il nous semble que, si celles-ci eussent été plus complètes, l'ouvrage aurait facilité davantage les études ultérieures auxquelles on peut vouloir se livrer. JOSEPH RAMBAUD.

PHILOSOPHIE

OUVRAGES GÉNÉRAUX. — 1. *Cours de philosophie et histoire de la philosophie,* par le R. P. CHABIN. 4e édit. Paris, Berche et Tralin. 1896, in-8 de VIII-707 p., 7 fr. 50. — 2. *Cours de philosophie,* par D. MERCIER. Vol. II. *Psychologie.* 2e édit. Louvain, Uystpruyst ; Paris, Alcan, 1895, in 8 de 542 p., 8 fr.

PSYCHOLOGIE. — 3. *Le Psittacisme et la pensée symbolique, psychologie du nominalisme,* par L. DUGAS. Paris, Alcan, 1896, in-18 de 202 p., 2 fr. 50. — 4. *Tempérament et caractères selon les individus, les sexes et les races,* par A. FOUILLÉE. Paris, Alcan, 1895, in-8 de XX-378 p., 7 fr. 50. — 5. *Les Caractères et l'éducation morale,* par F. QUEYRAT. Paris, Alcan, 1896, in-18 de VIII-171 p., 2 fr. 50. — 6. *De la Croyance,* par J. PAYOT.

Paris, Alcan, 1895, in-8 de XIV-251 p., 5 fr. — 7. *Paradoxes psychologiques*, par MAX NORDAU. Paris, Alcan, 1896, in-18 de VII-179 p., 2 fr. 50. — 8. *Essai sur le libre arbitre, sa théorie et son histoire*, par G.-L. FONSEGRIVE, 2e éd., revue et augmentée d'un appendice. Paris, Alcan, 1896, in-8 de VIII-592 p., 10 fr.— 9. *L'Idée*, par l'abbé PIAT. Paris, Poussielgue, 1896, in-8 de VII-345 p., 6 fr.

1. — Le *Cours de philosophie* du P. Chabin est un gros volume de plus de sept cents pages, dont il a été déjà parlé ici même. La quatrième édition contient des corrections et additions importantes. En psychologie, l'auteur expose avec détails l'objectivité de la perception extérieure, qu'il défend contre des attaques sans cesse renouvelées, fait connaître la théorie psycho-physique de la mémoire, si nettement formulée par M. Ribot, maintient la valeur de la preuve de la liberté par la conscience et réfute quelques objections empruntées aux sciences mathématiques et physiques par les déterministes; en théodicée, il discute les arguments de l'existence de Dieu et les difficultés tirées du mal moral et de la douleur contre la Providence. Il faut noter, en métaphysique, un excellent exposé de l'évolutionnisme de Spencer et une solide critique du système : il est difficile de traiter ainsi la question en huit ou dix pages sans rien omettre d'essentiel. Mais c'est surtout en morale que nous avons remarqué de nouveaux développements : la morale, on sait que, par une sorte d'accord tacite, il était convenu qu'on la devait respecter et conserver inaltérable. La logique et le progrès de l'erreur l'ont emporté sur les conseils de la prudence et la crise métaphysique s'est étendue jusqu'au droit et au devoir. C'est pour cela que l'auteur a sagement insisté sur le fondement divin de la morale, défendu la propriété contre le socialisme, la famille contre le divorce, la patrie contre l'internationalisme. Son livre est parfaitement adapté à son but : la préparation du baccalauréat et de la licence, mais sans aucune concession regrettable ni aucun sacrifice de doctrine. A la vérité, il suit le programme universitaire pour la division de l'ouvrage, et cette division est purement détestable, mais le R. P. Chabin n'en est pas responsable et la fin qu'il se propose nous interdit de lui en faire un grief.

2. — Plus libre, puisque l'Université de Louvain fixe elle-même la matière de ses examens, Mgr Mercier adopte pour son *Cours de philosophie* un plan large et rationnel : « la psychologie humaine est l'étude psychologique de la vie chez l'homme, » vie organique, sensitive et raisonnable. En disciple d'Aristote et de saint Thomas, il étudie le corps naturellement et substantiellement uni à l'âme (causes matérielle et formelle), l'origine (cause efficiente) et la destinée (cause finale) de l'homme. Mais en philosophe très moderne, informé des méthodes de la psychologie expérimentale, des découvertes de la physiologie, des tendances et des résultats de la science contemporaine, il aborde résolument et hardiment toutes les questions qui se rapportent à son sujet, tenant compte, avant tout, des faits pour les classer, les analyser, les interpréter, dégager les lois qui les

relient et les ordonnent, remonter aux principes qui les produisent, détruire les conséquences qui en découlent. Cette deuxième édition (beaucoup mieux imprimée que la première) présente quelques changements : l'étude des facultés de l'âme est renvoyée à un appendice, la notion de la vie reçoit des éclaircissements que de nouvelles découvertes et théories lui apportent : les problèmes de l'action nerveuse sont plus nettement posés avec les moyens de solution dont les enrichissent des observations récentes. La science de l'âme suppose aujourd'hui des laboratoires comme les sciences biologiques et chimiques. Le professeur de Louvain relate les expériences exactes et fidèles des appareils enregistreurs, dynamomètre, plétysmographe, etc. Il insiste sur les dernières recherches relatives aux localisations cérébrales, sur les conditions et les hypothèses de l'hypnose, sur l'exercice et ce qu'on a appelé « l'éducation » de la volonté. Il est peu d'ouvrages aussi précieux pour mettre au courant les esprits curieux de psychologie qui n'ont pas le loisir ou le goût de lire les innombrables monographies qui paraissent et désirent pourtant des notions précises, leur permettant d'aborder la question qu'ils voudraient isoler et approfondir. Ils ne sauraient trouver un meilleur guide, plus sûr, plus éclairé, plus savant, que Mgr Mercier.

Psychologie. — 3. — « *Le Psittacisme*, lisons-nous dans le dictionnaire de Littré, est l'état d'esprit dans lequel on ne pense, on ne parle qu'en perroquet. » Il ne mériterait pas d'être étudié, s'il n'était une forme exagérée et morbide de la pensée aveugle ou symbolique. M. Dugas veut établir la réalité, l'importance, les lois de cette pensée, qui est un fait psychologique normal. Le premier travail consiste à classer, et c'est l'objet de la première partie. Dans une conversation, les mots ont un sens, puisqu'ils sont, par définition, signes d'idées ; mais s'ils ne s'accompagnent pas de pensée, ne s'accordent pas avec elle, ou seulement d'une manière fortuite, momentanée, leur usage est inconsidéré et stérile. Il est rare qu'ils soient absolument vides de sens (tels *bilitri* cité par Aristote, ou l'*abracadabra* des alchimistes), mais il arrive souvent que la pensée des autres est mal comprise : un ignorant, un enfant, ne donnent pas aux mots la même signification qu'un savant ou une grande personne. On peut même soutenir que la pensée d'autrui n'est jamais absolument comprise, car aux termes identiques ne répondent jamais des sensations, des images, des concepts identiques; entre des idées communes, les rapports aperçus, les déductions, les conséquences varient avec les esprits, leur attention, leur direction, leurs préoccupations, leur culture ; « chacun de nous ayant sa personnalité irréductible, son intimité secrète » (p. 47, ch. III). Bien plus, on ne s'entend pas toujours soi-même. L'esprit donne son attention aux mots, au lieu de la donner aux choses que ces mots désignent : 1° parce

que la physionomie et le relief des mots frappent et captivent l'imagination (on sait avec quel soin les poètes parnassiens choisissent les syllabes réductrices) ; 2° parce que les choses sont inaccessibles à l'imagination ou défigurées par elle (l'espace, le temps, la cause, le lieu) ; 3° parce qu'on s'arrête aux signes, négligeant ou oubliant la chose signifiée ; 4° parce que la connaissance des mots ayant précédé celle des choses, on n'est pas en mesure de passer de l'une à l'autre (ch. IV).

Les mots se lient entre eux comme les idées ; les associations purement verbales produisent l'incohérence, le galimatias, les écholalies, calembours, jeux de mots, formes illogiques du psittacisme, peu dangereuses à raison même de leur excès ; il n'en est pas de même du formalisme ou raisonnement, dont les prémisses et les conclusions conformes aux règles sont gratuites, arbitraires, fausses bien que logiques : ces exercices compliqués et subtils constituent l'art de la sophistique (ch. V). Cette première partie est très intéressante, abonde en détails exacts, en fines remarques, mais elle n'est qu'une introduction à la psychologie du nominalisme. D'après l'auteur, toute connaissance est symbolique ; elle traduit la réalité plutôt qu'elle ne la représente ; elle se ramène à un langage. M. Dugas dit volontiers avec Condillac : « La science n'est qu'une langue bien faite. » Vous reconnaissez les systèmes scolastiques de Roscelin et d'Okkam, et le problème des universaux se pose de nouveau devant la pensée moderne. « Il n'y a point d'idées universelles : il n'y a que des mots généraux, exprimant une pluralité d'objets particuliers qui sont tombés ou peuvent tomber sous les sens » (p. 115). Ici, nous nous rappelons les analyses ingénieuses, brillantes et fausses de H. Taine. C'est toujours la même confusion entre l'idée et l'image, malgré les efforts tentés pour les distinguer. M. Dugas espère « rejeter la fiction conceptualiste, sans donner gain de cause pourtant au nihilisme nominaliste. » Il suffit pour cela de définir l'idée générale une tendance ou une habitude ; c'est le résidu laissé dans l'âme par la perception de l'objet. Le *nom* fait passer à l'acte cette disposition virtuelle : il conserve, condense, évoque, excite, réveille la pensée. Et tout cela serait vrai, si la pensée avait quelque réalité distincte du mot : mais puisqu'on la réduit à une habitude, je ne vois pas son objet ; une « tendance » n'est pas représentative ; elle suppose la fin, bien loin de la produire. On est alors réduit à définir l'idée générale « une quelconque d'une série déterminée d'images » (p. 155), et, selon nous, cela revient à la nier ; peut-être le pouvait-on faire plus simplement, avec moins de précautions et de détours. — Le chapitre III, « la limitation des idées par le langage, » établit les deux fonctions du mot par rapport à l'idée : ordre et défense. Un mot est un pouvoir d'impulsion vers l'objet qu'il désigne, et un pouvoir d'inhibition à l'égard de tout ce qui n'est pas lui. « Quand je dis : ce mur est blanc, j'exclus de l'idée de mur tous les attributs, sauf un

seul, la Blancheur » (p. 161). Dans les opérations logiques : jugement, raisonnement, induction, et dans les méthodes scientifiques, le langage fixe la détermination précise des idées. On pourrait dire qu'il conserve l'essentiel des raisonnements et des expériences; en ce sens, il est une « simplification de la pensée » (p. 193), soit; à la condition qu'on n'oublie pas que tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, il le doit à la pensée elle-même; il n'a de valeur, de sens, de raison d'être que par elle; lorsque celle-ci « devient une habitude aveugle et cesse d'être réfléchie et consciente » (p. 186), cet « automatisme » ne prouve autre chose que l'infirmité et la faiblesse de notre esprit.

4. — C'est dans la *Revue des Deux Mondes* qu'ont paru, en divers articles, la plupart des chapitres qui composent l'ouvrage de M. Fouillée : *Tempérament et caractère selon les individus, les sexes et les races.* Le sujet a fourni, de tout temps, abondante et féconde matière aux moralistes : est-il mûr pour une théorie générale? Au moins il est susceptible d'une détermination précise : « l'étude des types produits par la combinaison particulière des lois générales et servant à classer les individus » (p. IX). « Le caractère est la direction générale prise par la volonté, qui la fait réagir d'une manière propre à l'égard de chaque classe d'impressions, de motifs et de mobiles » (p. X). — Livre Ier. *Le Tempérament physique et moral.* Le mouvement perpétuel de la matière vivante produit une série de changements constructifs (processus anabolique) et destructifs (processus catabolique). Le rythme vital comprend l'intégration, dont la direction est centripète, et la désintégration, dont la direction est centrifuge. Cette théorie s'applique à la croissance, recette et concentration de forces, et à la reproduction, dépense et expansion. Mais l'antithèse se retrouve encore dans chaque fonction : la croissance comprend l'assimilation de la nourriture et la désassimilation des tissus; la reproduction comprend des opérations d'épargne (origine de l'élément féminin) et de dépense (origine de l'élément masculin). Les tempéraments d'épargne se rattachent à la prédominance de la fonction sensorielle, les tempéraments de dépense à celle de la fonction motrice : d'où les sensitifs et les actifs. Les sensitifs peuvent être à réaction prompte, mais faible, ou lente, mais intense; les actifs ont une réaction prompte et intense, ou lente et modérée. Ce sont les tempéraments sanguin, nerveux, colérique et flegmatique. Il est évident qu'il peut y avoir, qu'il y a des mélanges et des combinaisons indéfinies et innombrables. Aussi bien, la force et la vitalité du système nerveux, dont les tempéraments dépendent, varient avec les âges, les alternatives de santé, de maladie, de travail, de fatigue. Le sommeil et la veille établissent divers états d'équilibre entre les viscères et le cerveau. Enfin, les tempéraments influent sur la moralité, la direction de l'existence, la vocation, les goûts et le bonheur. M. Fouillée a décrit avec

précision les conditions biologiques, le milieu physiologique d'où le tempérament émerge. Il y a, dans cette étude, un très remarquable essai scientifique où sont coordonnées et interprétées les théories contemporaines. « Le côté inné et obscur de notre nature, legs de nos ancêtres, » est mis en un relief saisissant. — Livre II. *Le Tempérament et l'intelligence.* Le tempérament est la base du caractère, mais il ne se confond pas avec lui. L'intelligence est un facteur essentiel du caractère : elle détermine notre manière d'aimer, car loin d'être une faculté adventice, surajoutée, superficielle, « la conscience est la fleur où toute la sève intérieure vient se concentrer, où l'être humain est en raccourci et cependant en sa plénitude » (p. 117). L'idéalisme de l'auteur lui a inspiré une lumineuse réfutation de l'empirisme de M. Ribot. Comme il y a trois grandes fonctions psychiques : sensation, émotion, appétition, il y a trois classes de caractères : les sensitifs (et parmi eux ceux qui ont peu d'intelligence et de volonté, — beaucoup de volonté et peu d'intelligence, — peu de volonté et beaucoup d'intelligence), les intellectuels (Pascal, Descartes, Ampère, qui disait : « A quoi sert le monde ? — A donner des pensées aux esprits »), les volontaires (distingués suivant l'énergie, la promptitude, la durée de leur volition). Ici encore nous ne trouverions guère qu'à louer la clarté de l'exposition, le développement logique des principes posés et, sinon toujours la certitude, au moins la vraisemblance des conclusions. — Livre III. *Tempérament et caractère selon les sexes.* C'est un fait indéniable que le caractère dépend de l'organisme et que celui-ci reçoit du sexe sa première direction. Mais quelle est l'origine des sexes ? « L'homme de Darwin est une femme qui a achevé son évolution, et la femme de Spencer est un homme dont l'évolution a été arrêtée » (p. 193). M. Fouillée discute les systèmes évolutionnistes et semble admettre avec M. Geddes que « la polarité féminine ou masculine serait, à l'origine, déterminée par la tendance à la conservation ou la tendance à la dépense » (p. 197). Suit un examen de la sensibilité, de l'intelligence, de la volonté chez l'homme et chez la femme, qui nous a semblé inspiré par des idées préconçues et contestables. Pourtant nous pourrions recueillir en ces pages diffuses quelques belles pensées, telles que celle-ci : « Il y a quelque chose de plus juste encore que la justice : la bonté » (p. 249). Surtout, nous savons gré à l'auteur d'avoir envisagé avec sang-froid le mouvement féministe et d'affirmer que « la dissemblance entre les sexes ne peut ni ne doit être supprimée par le progrès des institutions et des mœurs ; loin de là, dans les organismes supérieurs et dans les sociétés supérieures, la division des fonctions ne fait que s'accuser davantage » (p. 258). — Livre IV. *Le Caractère et les races humaines.* Le problème des races préoccupe en ce moment beaucoup d'esprits. Les récits de voyages et les derniers romans de M. Paul Bourget témoignent de cette inquiétude à un degré presque excessif. Ici nous

sommes en pleine hypothèse, et, parmi les divers systèmes, M. Fouillée accueille avec faveur les plus dénués de preuves et les plus aventureux : l'origine animale de l'homme, le polygénisme, les cultes religieux, formes « de la terreur superstitieuse, de la crainte vague et irraisonnée de l'inconnu » (p. 322). Il n'a point de peine à montrer les différences psychologiques des races ; elles se modifient par l'éducation et les croisements, mais il espère que les races supérieures garderont l'avance qu'elles ont sur les autres. C'est une question que l'ethnographie ne saurait résoudre. « Ce n'est point seulement de notre intelligence et de notre science, c'est encore de notre volonté et de notre moralité que dépend notre sort futur » (p. 367). Cela est juste mais incomplet si on n'ajoute l'action bienfaisante de l'Intelligence infinie et de la Volonté souveraine que l'on nomme la Providence.

5. — Analogue, par son titre, à l'ouvrage de M. A. Fouillée, le livre de M. Queyrat : *Les Caractères et l'éducation morale* en diffère par son but pédagogique. L'introduction traite de l'éthologie en général et des principales classifications des tempéraments et des caractères. Les idées d'Hippocrate et de Galien sur le sang, la bile, la lymphe et l'atrabile fournirent les premières divisions, auxquelles Cabanis ajouta le tempérament nerveux et que Müller reprit en les déclarant « excellentes. » Le docteur Bourdet, en 1858, décrit trente-six caractères ; le professeur Azam, en 1887, en distingue cent vingt ; M. Pérez n'en veut que six : vif, lent, ardent, vif-ardent, lent-ardent, équilibré. Plus récemment, M. Ribot fondait une classification subjective à plusieurs étages, montant des genres aux espèces, des espèces aux variétés, des variétés aux individus ; M. Paulhan différenciait les divers types d'après les diverses formes d'association mentale, les diverses qualités de l'esprit et des tendances, les tendances sociales, les tendances vitales. A son tour, M. Queyrat essaie une classification d'après : 1° la prédominance marquée d'une faculté ou d'une tendance : émotionnels, actifs, méditatifs ; 2° la prédominance simultanée de deux facultés : passionnels, volontaires, sentimentaux ; 3° la pondération à une tonalité différente des trois facultés : équilibrés, amorphes, apathiques ; 4° l'exercice régulier ou intermittent d'une ou des diverses tendances : instables, irrésolus, contrariants ; 5° la déformation maladive des caractères : hypocondriaques, mélancoliques, hystériques. Vous avez le choix entre ces classifications ; je préfère m'abstenir. Leur nombre me fait craindre qu'aucune ne soit définitive. Les chapitres II à VII sont destinés à décrire les types distingués par M. Queyrat, qui suit la méthode historique et recueille chez les philosophes et les biographes les documents, récits, traits, anecdotes qui « illustrent » son sujet. On lit tout cela sans fatigue, avec plaisir même, sans être bien sûr de la place exacte qui convient à tel ou tel personnage, mais en louant l'auteur d'avoir rassemblé les exemples.

Le dernier chapitre, *l'Éducation du caractère*, est le plus important. M. Queyrat établit qu'elle est possible, efficace, et qu'elle doit s'adapter aux diverses variétés. M. Stewart propose de grouper les enfants de chaque tempérament pour leur appliquer des méthodes différentes : il pense qu'il suffirait de diviser chaque classe en quatre parties. Pourquoi pas en autant de parties qu'il y a d'élèves ?.... Il faudra donc, suivant les cas, cultiver, encourager, réprimer, combattre. Il y aura : 1° une éducation des sentiments : éveiller la sympathie, stimuler l'apathie, régler la sensibilité ; 2° une éducation de la volonté, qui devra respecter la spontanéité de l'enfant et ne pas céder à ses caprices. Pour accroître l'énergie si nécessaire et si rare, le maître devra faire acquérir à l'enfant la confiance en soi, évoquer les sentiments qui lui rendront l'effort moins pénible, lui donner l'exemple des grands bienfaiteurs de l'humanité, bannir le découragement et la paresse, mettre à profit l'éducation physique, employer avec prudence et en certains cas la suggestion hypnotique.... Tout cela est admirable, et la pédagogie est une merveilleuse invention ! Autrefois on se serait borné à faire observer aux enfants le Décalogue. On employait des procédés moins « scientifiques, » mais on formait d'honnêtes gens.

6. — C'est une opinion générale de tous ceux qui s'occupent d'éducation, qu'on a trop accordé et trop demandé à l'intelligence ; « l'éducation se propose de mettre au service d'une foi ardente une volonté sûre de son énergie, » et M. Payot a essayé, dans un précédent ouvrage, de formuler les règles et de décrire les méthodes et les procédés qui fortifieront la volonté. Mais il faut la diriger et l'orienter, c'est le rôle de *la Croyance*. Ce livre est une thèse de doctorat, soutenue avec éclat en Sorbonne. Il traite de l'objet, de la nature, du mécanisme de la croyance. La croyance porte-t-elle sur la réalité objective ou sur les idées ? Les objets nous sont connus par la perception ; celle-ci se compose de sensations, modifiées par des souvenirs, symboles plutôt que représentations, formules abréviatives de nos sensations effectives « De quelque chose qui existerait hors de nous, nous ne savons, nous ne pouvons rien savoir » (p. 22). « Le monde extérieur se compose uniquement de sensations reliées suivant des rapports nécessaires dans le temps et dans l'espace » (p. 31). Or, c'est par l'intermédiaire de nos muscles que nous entrons en relation avec lui ; ce qui change avec mes mouvements, c'est le non-moi ; ce qui ne change pas avec mes mouvements, c'est le moi. Projeter les données des sens sur le tissu des données musculaires, c'est le plan suivi instinctivement dans la connaissance vulgaire, avec unité et précision dans la connaissance scientifique, qui a pour but non de savoir, mais de classer pour prévoir, afin de disposer de la nature. « La science tourne le dos à la réalité : elle est un ensemble de ruses, de subterfuges destinés à dominer le monde, mais non à en pénétrer l'essence »

(p. 104). Nous voilà enfermés dans un scepticisme radical. Donc l'objet propre de la croyance n'est ni la réalité en soi ni la représentation, mais bien la correspondance de la représentation et de la réalité. Par conséquent la vérification consistera à vérifier la réalité de la trame formée par les données musculaires, étendue et mouvement.... « Bon ou médiocre, ce critère est le seul que nous ayons » (p. 129). — Quelle est la nature de la croyance? Croire, c'est « se retenir d'agir. » La volonté est le fonds résistant de notre être, antérieur à l'expérience et identique avec l'activité spontanée de l'affirmation. L'intelligence n'est qu'un phénomène superficiel dont les développements ont été tardifs. La personnalité n'est probablement dans l'histoire du monde qu'un phénomène passager. Il faut voir dans l'univers une volonté obscure qui tend vers la conscience et qui y arrive dans et par l'humanité. En définitive, « toutes nos croyances se réduisent à affirmer des successions et des coexistences entre les diverses données des sens et les données essentielles ... » (p. 166). Mais celles-ci étant les données musculaires, le principe de causalité, qui est l'expression même de la réalité fondamentale, n'est absolu que pour nous, ce qui veut dire relatif. « L'inconnaissable nous enveloppe et nous vivons dans le probable » (p. 170). Or, cette croyance identique à la volonté est à la fois un phénomène intellectuel, sensible, volontaire, et disons même, corporel ; on peut faire agir sur elle les idées, les sentiments. Par l'attention, l'énergie du vouloir, l'action, on arrive à croire, une fois le choix fait entre diverses affirmations. On trouve bonnes les raisons qui agréent ; avec l'autorité « faite de calme, de fermeté, de tact, de courage, » on les fait accepter aux autres. Ainsi se forme « un système de croyances morales d'une universalité absolue et d'une efficacité immense » (p. 248).

Le livre de M. Payot me semble pouvoir se résumer ainsi : Il n'y a rien, ou plutôt je ne sais si quelque chose existe, mais il « faut » une réalité, puisque je dois vivre et agir ; et donc, je « veux » un objet qui serve de but, de règle, d'idéal à l'activité humaine. Je m'y attache par mes idées, mes sentiments, mes volitions, mes mouvements, et c'est la croyance, guide et forme de ma vie. Vous avez reconnu, au passage, Hume, Kant et Schopenhauer, mais leurs théories sont marquées d'une empreinte très personnelle. M. Payot fait montre d'une rare vigueur logique ; son système est fortement lié, ses affirmations nettes, parfois tranchantes, toujours d'une allure franche et prompte. Pourquoi faut-il que presque tout cela soit faux, arbitraire ou excessif? Pour nous, la vérité consiste dans l'évidence immédiate ou médiate : celle-ci produit la certitude ; l'âme, une fois certaine, sait ce qu'elle veut, pourquoi elle doit le vouloir, les motifs, les conditions, la fin de son acte, et monte ainsi, d'un élan éclairé et libre, vers le bien dont la possession doit la rendre heureuse. Le « Mécanisme de la croyance » abonde en remarques justes,

en procédés utiles empruntés aux maîtres de la vie spirituelle, auxquels l'auteur rend hommage. Mais comprend-il toujours les formules des théologiens? « Le dogme, dit le R. P. Schwalm, n'est ni évident ni démontré, mais seulement vraisemblable. » Cela veut dire que l'incarnation du Verbe, par exemple, n'est pas une vérité rationnelle ; l'intelligence ne peut découvrir ni prouver le fait de l'union personnelle de la nature divine et de la nature humaine, mais il est « évident » que Dieu ne saurait nous tromper, il est « démontré » qu'il nous a révélé le dogme du Fils de Dieu fait homme, et cela produit en nous la « certitude. » La croyance chrétienne diffère donc absolument des hypothèses probables édifiées sur « les données fondamentales d'ordre musculaire. » Citons quelques phrases où se révèle la décision de M. Payot : « La religion exclusive du talent littéraire dont Renan, avec sa plate philosophie et son odieux mépris des foules, s'improvisa le grand prêtre.... » — « La prodigieuse stupidité de M. de Bismarck.... » — « Nous sommes livrés, pendant la formation de nos idées générales, à la souterraine diplomatie du sentiment. » — « Les hypothèses sont en quelque sorte comme le terreau plus ou moins fertile qui sert de support et d'engrais à la plante. » — La pensée et l'expression ne sont jamais banales en ce livre, où l'honnêteté des tendances n'a d'égale que la fausseté des doctrines.

7. — Supposez un écrivain français aimant à philosopher et voulant nous dire : la littérature réaliste est immorale et malsaine ; l'amour a pour base physiologique l'instinct de reproduction ; le beau provient en quelque manière de l'utile ; il y a du convenu dans un certain pessimisme ; l'« asymétrie » plaît à l'imagination ; la généralisation est inévitable et périlleuse ; il est difficile de découvrir la vérité, il énoncerait simplement ces affirmations, les développerait avec ordre, essayerait de les démontrer, mêlerait, s'il le pouvait, à la trame du raisonnement de l'agrément et de l'esprit, se garderait des exagérations, des divagations, des déclamations, et ne se targuerait point d'avoir révélé au monde des vérités inédites sous une forme piquante. Tel n'est pas le cas de M. Nordau, qui, après *Dégénérescence*, nous donne les *Paradoxes psychologiques*. Habituellement, il faut se défier de ceux qui nous annoncent des paradoxes : ils nous offrent des lieux communs revêtus de prétention. Ce qu'il y a de « nouveau » et de personnel dans ce livre, c'est la déformation d'une banalité par une erreur, c'est la contradiction de deux ou plusieurs doctrines qui se heurtent, c'est l'outrance des pensées et l'âpreté du ton destinés à étonner les naïfs et à leur donner l'illusion d'un philosophe « très fort. » Jugez donc ! l'auteur nous révèle tour à tour un penseur original, informé des théories de Darwin, Stuart Mill, Hartmann, un historien qui connaît les légendes de Frédéric Barberousse et de Dom Sébastien de Portugal, un moraliste perpétuelle-

ment indigné et gouailleur, un physiologiste, un histologiste, un biologiste, que sais-je encore! Tout cela est merveilleux, et nous n'avons pas, en deçà du Rhin, des hommes si richement et universellement doués. Quant au style, autant que j'en puis juger par la traduction de M. A. Dietrich, qui semble fidèle et se lit avec plaisir, il étale des grâces inspirées sans doute par l'humour de Henri Heine. Si j'ajoute que l'auteur est matérialiste, peut-être demanderez-vous de quel droit il s'indigne contre la littérature perverse, et s'il va jusqu'à trouver « chaque système et chaque conception du monde également justifiés.... » pourquoi perdre son encre à nous exposer ceux qu'il a choisis, puisque tous sont également « arbitraires et subjectifs. » Il est vrai « qu'ils sont seulement plus ou moins jolis et adroits. » Il est « joli » comme un pesant docteur qui fait des grâces, « adroit » comme un Allemand qui voudrait rivaliser avec Voltaire ou Chamfort.

8. — L'*Essai sur le Libre arbitre*, paru il y a bientôt dix ans, est une œuvre considérable dont le *Polybiblion* a parlé. Dans la seconde édition, l'auteur a tenu compte des observations qui lui ont paru fondées. Mais surtout il a voulu mettre le lecteur au courant des récents travaux publiés sur la contingence et la liberté. C'est l'objet d'un intéressant appendice, où ils sont résumés et analysés; parmi eux, l'ouvrage de M. l'abbé Piat sur la liberté, une brochure de M. Pérez sur le libre arbitre, la thèse de M. Bergson sur les données immédiates de la conscience. M. Piat insiste, avec raison selon nous, sur la valeur du témoignage de la conscience pour constater et attester les actes libres. Or, d'après M. Fonsegrive, « ce témoignage ne saurait guère être que négatif. La conscience sent, et elle affirme que le phénomène qu'elle aperçoit n'est déterminé par rien. Sans doute, mais quel est le sens de ce rien?.... C'est un rien relatif et non absolu, il est relatif à la conscience.... mais celle-ci ne peut rien dire de l'absence ou de la présence d'une détermination inconsciente » (p. 562). M. l'abbé Piat a expliqué sa pensée dans les *Annales de philosophie chrétienne* (janvier 1895) : « Pour avoir le sentiment de ma liberté, je n'ai qu'à vouloir. Je me sens libre dans ma volition aussi bien que je m'y sens existant. Car, au moment où je veux, j'ai la conscience claire, non de subir un mode, non d'éprouver une poussée qui me vient d'une région inconnue, mais de produire, de commencer un acte.... Je le possède lui-même, et dans sa cause et dans sa réalité. Il y a « du blanc » entre lui et tout le reste.... » — M. Pérez voudrait réduire la liberté à une indétermination extrinsèque provenant du renouvellement des phénomènes, du changement de milieu, de la variété des occasions. C'est confondre inconnu et imprévu avec indéterminé, le dehors d'un acte avec son essence intime. — On connaît les théories des néo-criticistes, tels que MM. Boutroux et Renouvier, qui introduisent la contingence dans les lois et les phénomènes de la nature. Leur disciple,

M. Bergson, veut qu'en un sens tout soit libre, « d'une liberté gracieuse, indépendante de toute formule qui emprisonne l'avenir dans les liens invincibles du passé » (p. 567). C'est trop et trop peu, car la liberté ne s'étend pas si loin, je veux dire à tous les êtres, et, là où elle existe, ne se confond pas avec la spontanéité qu'elle complète et dépasse; celle-ci ne suppose pas nécessairement l'intelligence, et la liberté est fonction de la vie raisonnable. M. J. Weber a pu tirer logiquement des théories de M. Bergson des conséquences propres à inquiéter les plus indifférents : « La moralité d'un homme, ce n'est que son impuissance à se créer une conduite personnelle.... Nous appelons « bien » ce qui a triomphé.... Notre Dieu, à nous, se nomme réalité ; il décide par le fait, et c'est parce que le monde existe qu'il est le meilleur possible. » M. Fouillée dénonce avec raison cette anarchie morale comme une conséquence de l'antiintellectualisme, mais M. Fonsegrive repousse pour les défenseurs du libre arbitre la responsabilité de ces affirmations, et démontre qu'elles sont parfaitement déterministes. *Cuique suum.*

9. — D'importants ouvrages ont acquis à M. l'abbé Piat une légitime autorité. Il complète, dans son livre : *L'Idée*, une thèse de doctorat très remarquée sur l'intellect agent. La matière de son étude est divisée en quatre parties : Idée et conscience ; Caractères généraux de l'idée ; Idée et phénomène empirique ; Idée et être. La conscience est « ce regard intérieur qui enferme dans son champ à peu près tous les phénomènes de notre vie mentale, représentations, volitions, émotions, désirs, mouvements.... » (p. 2). Par la perception, l'attention, la réflexion, elle atteint son objet, qui est l'âme elle-même avec ses divers états : elle est le domaine de l'absolu, puisqu'en elle être et apparaître sont identiques. Indivisible, active, constituant le moi, tandis que l'idée enveloppe une certaine multiplicité, peut rester passive, diffère du moi, elles se rapportent pourtant l'une et l'autre au même sujet simple : l'âme qui enveloppe des virtualités diverses en son unité essentielle. Ce premier livre témoigne d'une finesse d'analyse et d'une vigueur dialectique peu communes. Me permettra-t-on cependant d'y relever une formule rencontrée, je crois, déjà en d'autres ouvrages de l'éminent professeur, et que je ne saurais admettre : « C'est la conscience toute seule qui constitue le moi » (p. 30)? Je ne sais voir en elle qu'un témoin : elle constate, elle révèle, elle ne « fait » pas le moi. — Caractères de l'idée : elle est abstraite, universelle, nécessaire. Expliquer ces propriétés, prouver leur réalité, montrer qu'elles distinguent efficacement l'idée de l'image, qu'elles dérivent non de la pensée, qui connaît, mais de l'essence même des objets connus, et, de cette manière, enlever au kantisme la base où il s'appuie et le principe dont il découle, tel est l'objet du second livre. Mais cette idée, distincte de l'image, lui est unie, y trouve son origine, est dégagée du phénomène empirique par l'activité mentale. L'em-

pirisme, l'innéisme, l'ontologisme, rencontrés au cours de cet examen critique, sont réfutés et déclarés impuissants. « L'idée est le contenu logique des choses, et ce contenu n'existe à l'état formel que pour et par l'esprit » (p. 244). Comment l'intelligence opère-t-elle sur les données empiriques pour constituer un concept qui ait une valeur universelle, pour passer du réel au logique? M. l'abbé Piat estime que ce procédé est mystérieux et qu'on ne peut le connaître avec certitude. Il a le droit de penser ainsi, mais il se montre un peu trop dédaigneux pour ceux qui ont essayé de pénétrer, d'expliquer cette fonction de l'esprit. L'immense effort des scolastiques, pour édifier une théorie de la connaissance, a produit des systèmes qui ont merveilleusement éclairé toutes les questions qui s'y rapportent. Peut-être qu'en prenant parti, l'auteur eût évité le reproche, au fond très immérité, spécieux pourtant, d'avoir trop accordé à l'empirisme. L'idée est-elle identique à l'être? On sait à quel point la pensée contemporaine est obsédée par ce problème qui la passionne et l'égare. « Notre être se prolonge au delà de notre pensée, et notre être n'est pas toute la nature » (p. 304). On peut établir que si la réalité nous enveloppe comme un océan sans bornes, l'idée n'est pas essentielle à l'être : elle est fondée par lui; elle ne saurait donc être son origine et sa cause, mais l'idéal, la loi suprême des essences, en même temps que la cause des existences, c'est Dieu, Lumière de la raison qui peut atteindre les faits, les lois et les substances. Ces considérations, hautes et profondes, terminent dignement cette œuvre de droite et large pensée.

L. Maisonneuve.

THÉOLOGIE

Apologie du christianisme au point de vue des mœurs et de la civilisation, par le R. P. Albert-Marie Weiss. Traduit de l'allemand, par l'abbé Lazare Collin, avec la collaboration de J. Mijy. Tomes III et IV. *Humanité et Humanisme.* Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., 2 vol. in-8 de 504 et 447 p. — Prix : 12 fr.

Deux volumes de cette *Apologie du christianisme* ont déjà paru fin 1894. Ils portaient les numéros VII et VIII, et avaient pour sujet : *La Question sociale et l'ordre social, ou Institutions de sociologie.* Il en a été rendu compte (*Polybiblion*, t. LXXIII, p. 332). Pourquoi les tomes III et IV ne voient-ils le jour qu'après les tomes VII et VIII, et avant les tomes I et II ? Quand viendra le tour des Ve et VIe? C'est ce que je ne saurais dire, l'auteur ni les traducteurs ne fournissant aucune explication sur cette disposition d'ordre assez singulière. Quoi qu'il en soit, c'est de l'*Humanisme* opposé à l'*Humanité* que nous avons à nous occuper aujourd'hui. Par « humanisme, » l'auteur entend tout ce qui, de près ou de loin, dans les mœurs privées et publiques comme dans les législations et les institutions sociales, tend à

glorifier l'homme pour et par lui-même, en même temps qu'à dédaigner ou même à dénier et proscrire Dieu, l'Église, la Vérité religieuse, le surnaturel et tout ce qui s'y rattache. C'est ce qu'on désigne plus communément sous le nom de « naturalisme. » L'auteur a choisi ce terme d' « humanisme, » sans doute, pour faire antithèse à l' « humanité » considérée telle que Dieu l'a faite et telle qu'elle doit être pour correspondre à sa mission. Au fond, c'est l'éternelle lutte entre la nature fidèle et la nature rebelle que décrit le R. P. Weiss. Mais il la considère tout spécialement dans l'état de choses actuel né avec les premiers prodromes de la Renaissance. Il divise son sujet en quatre parties, comprenant vingt-cinq Conférences, précédées d'une Introduction et complétées par six Appendices. L'Introduction expose les erreurs de la « soi-disant pensée moderne; » et la première partie, qui comprend six Conférences et deux Appendices, traite du *Changement de l'humanité en humanisme*. Sept Conférences et quatre Appendices sont afférents à la deuxième partie, dont *la Manière de penser et d'agir de l'humanisme* fait le sujet. Les Conférences quatorzième à dix-huitième sont affectées à la troisième partie sous ce titre : *Histoire de la civilisation de l'humanisme*. Enfin, la quatrième et dernière partie consacre les Conférences dix-neuvième à vingt-cinquième à exposer les conditions nécessaires pour réaliser *le Retour de l'humanisme à l'humanité*. Tel est le plan général de l'ouvrage. — Si nous voulons en apprécier le détail, une première remarque qui s'offre à l'attention, c'est que la nationalité de l'auteur se révèle par l'extrême abondance des faits et des citations, présentés néanmoins sous une forme qui conserve toujours quelque chose d'un peu vague et nuageux. On pourrait en comparer l'ensemble à une vaste forêt parfaitement aménagée, et partagée, par des lignes de division, en séries, affectations de périodes, parcelles, mais dans laquelle chacune de ces dernières présenterait des peuplements très touffus, très serrés, et qui réclameraient de judicieuses éclaircies, tant pour favoriser leur bonne venue que pour faciliter à un œil exercé l'intelligence du plan d'aménagement. On retrouve aussi, dans ces deux volumes, l'esprit un peu trop exclusif, un peu trop systématique, déjà signalé dans ceux qui ont été publiés précédemment On ne comprend pas trop, par exemple, que l'auteur traite « d'expressions creuses, incolores, favorisant l'absence de pensée et contenant la négation du Dieu vivant, » les mots : « idéal, ordre du monde, téléologie » (t. I, p. 461). Mettre sur le même rang les francs-maçons et les antisémites, à propos du culte satanique (t. II, p. 46), semble plus même qu'une exagération. Les appréciations sur les hommes ne sont pas moins excessives, et paraissent tenir parfois du parti pris plutôt que de l'impartiale sérénité de l'histoire : quand l'auteur s'écrie : « Quel esclave de la vengeance que Richelieu ! » (t. I, p. 430); quand, à la suite d'une énumération comprenant Marat, Collot d'Herbois, Car-

rier, Hébert, il ajoute : « Quel poète dramatique serait capable de créer par l'imagination un caractère comme Louis XI, si hypocrite, si astucieux, si traître, si fourbe, si cruel, que nous pourrions croire que nous sommes en face d'un serpent grotesque plutôt que d'un homme ! » (t. I, p. 377), on est en droit de se demander si, dans de tels passages, le sujet allemand ne fait pas tort à l'écrivain religieux. Assurément, Louis XI n'est pas une figure sympathique, et la raison d'État porta souvent Richelieu à une sévérité implacable ; mais est-il équitable d'attribuer cette sévérité à un but de vengeance personnelle ? Et si la politique de Louis XI a été trop fréquemment entachée de duplicité et de cruauté, ne pourrait-on trouver en Allemagne des figures historiques, Henri IV par exemple, qui n'auraient pas grand'chose à lui reprocher ?

Jusque dans ses vues générales, l'auteur force un peu la note. Sans doute le tableau qu'il trace des maux, des erreurs, des dégénérescences de la société moderne, par suite des renaissances païennes, de la soi-disant Réforme du XVIe siècle, de la prétendue libre pensée contemporaine, du sensualisme pratique qui s'est introduit dans les mœurs, ce tableau n'est que trop exact. Mais, grâce à Dieu, il n'y a pas, il n'y a pas eu que cela dans les trois derniers siècles et dans le siècle actuel. Si l' « humanisme » s'y est développé d'une manière éminemment regrettable, l' « humanité » est restée chrétienne dans bien des cœurs, et les familles fidèles sont encore en nombre point négligeable.

Au résumé, bien que l'auteur démontre avec grande abondance de preuves qu'il faut se garder du pessimisme autant que de l'optimisme, l'un et l'autre étant des excès à l'écart desquels se tient la vérité, je crains qu'il ne lui soit arrivé parfois, bien qu'à son insu, de pencher quelque peu du côté du premier. JEAN D'ESTIENNE.

JURISPRUDENCE

The principles of international law, by T.-J. LAWRENCE. London, Macmillan, 1895, in-8 de XXI-645 p. avec deux index.— Prix : 15 fr. 60.

« Dans un ouvrage écrit en anglais et destiné principalement aux lecteurs britanniques et américains, il est naturel que la plus grande part des exemples aient été pris dans l'histoire britannique et américaine. De la coopération amicale des deux grands peuples parlant anglais dépendent les plus belles espérances pour l'avenir de l'humanité. » Ces lignes de la préface indiquent dans quel esprit le livre a été écrit. C'est, du reste, un travail sérieux, bien coordonné, et qui pourra être utilisé par d'autres lecteurs que ceux qu'il vise principalement.

La partie historique n'est pas négligée. M. Lawrence explique que l'empire romain avait incrusté en Europe l'idée d'une domination unique sur tous les États. Après la chute de l'empire romain, les nations accep-

tèrent la domination de la Papauté et celle du Saint-Empire romain, qui furent souvent en conflit. L'Empire perdit son hégémonie lorsqu'il devint une institution purement allemande. Cette assertion de M. Lawrence est parfaitement exacte en ce qui concerne l'Europe occidentale, mais l'histoire m'a démontré que, dans l'Europe orientale, l'idée impériale a conservé presque jusqu'à nos jours une vraie autorité et un incontestable prestige. Quant à la Papauté, voici ce que dit M. Lawrence : « Comme arbitre entre les États, le Pape a souvent possédé une grande influence pour le bien. Dans un âge livré à la force, il introduisait, dans le règlement des différends internationaux, des principes d'humanité, et ses sanctions surnaturelles entraînaient l'obéissance des potentats brutaux qui se souciaient peu ou point de la loi supérieure qu'il appliquait » (p. 34). Voilà qui est bien, mais où l'auteur anglais cesse d'être juste, c'est lorsqu'il attribue la cessation du pouvoir papal à la seule corruption de la Curie. La faute en est moins à cette corruption, qui n'a pas été si profonde ni si permanente, qu'à la corruption toujours grandissante du sens moral chez les souverains et les peuples, et à la renaissance du paganisme. Le dernier mot n'est pas dit sur l'arbitraire pontifical : *Multa renascentur quae jam cecidere.* Il y en a déjà des exemples de nos jours.

L'ouvrage de M. Lawrence est divisé logiquement en quatre parties : 1° La Nature et l'histoire de la loi internationale ; 2° La Loi de paix ; 3° La Loi de guerre ; 4° La Loi de neutralité. A. D'AVRIL.

Elementos de derecho político, por D. SALVADOR CUESTA Y MARTIN. 3e édition. Salamanca, Hernandez, 1895, in-8 de XVI-616 p.

Le savant professeur à l'Université de Salamanque vient de publier la troisième édition d'un traité très complet et très bien coordonné sur le *Droit politique.* Après un exposé préliminaire sur la nature et l'objet du droit, la première partie est consacrée aux principes fondamentaux dans leur application à tous les lieux, à tous les temps. Il donne de l'État la définition suivante : « Une société autonome organisée pour la poursuite de la fin humaine, par la réalisation du droit » (p. 31). Cette définition est en soi excellente : il reste à s'entendre sur ce qu'est la fin humaine et sur ce qu'est le droit. M. S. Cuesta y Martin examine successivement ce qu'il appelle l'élément matériel et l'élément formel de l'État. Sa méthode est essentiellement descriptive dans cette première partie. Il explique ce qui est. Ainsi, abordant les différentes formes de gouvernement, il expose les avantages et les inconvénients de chacun, plutôt qu'il n'en juge la valeur absolue. Et, en cela, il a parfaitement raison, car il n'y a pas ici de règle universelle : ce qui est bon ici sera mauvais ailleurs, d'après les conditions de chaque État, parmi lesquelles, pour notre compte, nous mettrions en première ligne la question de

race. Pour donner une idée de la manière de l'auteur, je résumerai brièvement ce qu'il dit de la forme républicaine :

« Cette forme suppose une période réflective dans la vie des peuples, parce que son mécanisme est plus artificiel et plus alambiqué que celui de la monarchie.... Les préoccupations égoïstes et l'intérêt personnel ont coutume d'y être remplacés par l'amour de la patrie et par le généreux sacrifice de chacun à tous, et des petitesses de l'individu à la majesté de la justice » (p. 189). Voilà un idéal ; existe-t-il quelque part ? « Mais, continue l'auteur, la grandeur de cette forme constitue aussi ses difficultés et ses périls. L'égalité a deux ennemis persistants : l'ambition.... et l'envie.... qui se soulève contre la supériorité de la fortune ou du mérite. Les impôts dirigés contre les riches, les projets de lois agraires, les privilèges en faveur des pauvres.... prennent naissance » (p. 189).

L'histoire du droit public espagnol forme la seconde partie. La lecture en sera très profitable aux étrangers, heureusement très nombreux, qui, comme nous, s'intéressent cordialement à toutes les *Cosas de España*.

L'appendice est un exposé très suggestif de toutes les théories sociales et politiques émises depuis Platon jusqu'à nos jours. Les enseignements du Saint-Siège couronnent dignement l'édifice. A. D'AVRIL.

SCIENCES ET ARTS

Escritos del excelentísimo señor D. MANUEL DURAN Y BAS; *segunda serie : Estudios morales, sociales y económicos.* Barcelona, imp. Barcelonesa, 1895, in-8 de XVIII-590 p.

M. Manuel Durán y Bas, déjà bien connu par ses *Études juridiques*, vient de publier la seconde série de ses *Écrits*, qui comprend des *Études morales, sociales et économiques*. Comme dans le premier volume, nous n'avons ici qu'une réunion de discours prononcés en différentes circonstances et de travaux divers, tous relatifs à la question sociale. Catholique avant tout, sans oublier les tendances légitimes du siècle où nous vivons, M. Manuel Durán s'est surtout inspiré du grand philosophe et du grand théologien saint Thomas d'Aquin : c'est bien là le meilleur des patronages et la plus précieuse des recommandations.

Toute la doctrine de l'honorable sénateur espagnol part de ces trois principes : les vérités éternelles de l'ordre moral, selon la foi chrétienne; les bases fondamentales de l'ordre social, d'après la philosophie catholique, et les éléments constitutifs de chaque nationalité.

M. Manuel Durán y Bas, doyen de la Faculté de droit de Barcelone, compte plus de quarante années d'enseignement. Ses nombreux travaux témoignent de sa valeur philosophique, historique et littéraire. Il a tenu à honneur de mettre sa grande science au service de la religion et de la patrie : nous ne pouvons que l'en féliciter, et joindre nos éloges à ceux

que la presse de Barcelone et de Madrid a cru pouvoir adresser sans restriction à l'auteur des *Études morales, sociales et économiques.*

G. Bernard.

La Théorie platonicienne des sciences, par Élie Halévy. Paris, Alcan, 1896, in-8 de xi-379 p. — Prix : 5 fr.

Aux yeux de M. Halévy, le Platon qu'on admire communément est beaucoup trop théologien, trop mystique et surtout trop chrétien : il veut lui restituer sa vraie signification et sa réelle physionomie, celle d'un dialecticien à outrance, ne reculant devant aucune finesse, aucune subtilité de raisonnement dans sa double tentative d'analyser la pensée et de construire l'univers. Que Platon en Grec, en Athénien disert et cultivé qu'il était, se soit complu maintes fois à jouer avec les idées au point de déconcerter notre logique moderne, c'est ce qu'il faut accorder : qu'il l'ait fait de parti pris, se servant de la contradiction comme du procédé logique par excellence, à la manière toute moderne de Hegel, c'est très peu acceptable : que chez lui, à peu près de même que chez Kant, il y ait à distinguer sans cesse entre la dialectique régressive, dont la critique impitoyable ne laisse subsister en définitive qu'une sorte d'abstraction idéale, et la dialectique progressive, qui a mission, on ne sait pourquoi, de relever tout ce que la première a abattu, c'est absolument téméraire : enfin que la philosophie platonicienne se réduise à une « systématisation des sciences, » d'où la notion comme l'action de Dieu serait entièrement absente, voilà ce qui est franchement inadmissible.

Il y a dans le livre de M. Halévy une grande érudition et un véritable talent d'écrivain : mais la lecture n'en est pas moins difficile : l'argumentation manque d'enchaînement et les conclusions de netteté. Nulle part Platon n'a donné à entendre que la thèse de M. Halévy fût la sienne : aucun commentateur ancien, aucun critique moderne n'a songé à donner pareille interprétation de son système ; et s'il y a chez lui une partie dialectique et logique dont la portée est ici du reste singulièrement exagérée, il y a une partie poétique, mythique, religieuse, mystique même qui, pour être dédaignée par bien des philosophes de ce temps, n'en constitue pas moins son plus beau titre de gloire et l'explication de son influence grandissante à travers la postérité.

C. Huit.

BELLES-LETTRES

Histoire de la littérature française au XVIIe siècle, par le R. P. Longhaye. T. IV. *Les Écrivains hors rang : Sévigné, Maintenon, Saint-Simon. Tableau de la fin du siècle.* Paris, Retaux, 1896, gr. in-8 de 504 p. — Prix : 7 fr. 50.

Je ne m'en dédis point : après ce quatrième volume supérieur encore peut-être aux trois précédents, l'œuvre du P. Longhaye est l'histoire

littéraire du XVIIe siècle de beaucoup la meilleure qui ait été écrite. Composée, selon la méthode de Nisard, par études séparées des grands écrivains, au pied desquels sont groupés les écrivains de second ordre, avec à peine la mention de ceux qui n'ont rien apporté dans la littérature de personnel et de durable, une unité profonde est pourtant en elle ; car l'unité est dans la pensée de l'auteur, qui, au contraire de nos modernes critiques, tous plus ou moins dilettanti, a aussi bien en matière d'art qu'en morale une ferme doctrine. Cette doctrine, très large, dégagée de toute superstition, qui admet que le beau a des formes indéfinies, variant suivant les siècles et les nations, même, si l'on veut, suivant les climats, qui fait donc sa part à la fantaisie, nationale ou individuelle, c'est-à-dire à l'imagination et au sentiment, bien de notre âge par conséquent, cette doctrine maintient en même temps certaines grandes lois de l'art littéraire, constantes et universelles comme le fond de l'âme humaine, comme l'essence des choses, comme Dieu même : c'est d'unir l'ordre à la puissance, de maintenir, en les mettant toutes en pleine activité, l'harmonie de nos facultés et leur hiérarchie native, « la domination souple, généreuse, mais toujours sentie de la raison sur l'imagination et sur le cœur. » et de soumettre la raison elle-même à la féconde domination du bien moral, c'est-à-dire, pour un chrétien : de la Vérité chrétienne. — A la lumière de ces principes apparaîtront, de chaque écrivain d'abord et peu à peu du siècle lui-même, les lacunes, les imperfections, les excès, mais aussi la grandeur et le pourquoi de cette grandeur. Le P. Longhaye — qui donc le blâmerait de n'être pas assez moderne? — trouvera, par exemple, qu'au XVIIe siecle il manque « un Lamartine moins rêveur, moins sensuel, un V. Hugo moins affolé par l'orgueil, un Musset plus correct, plus chaste, enfin un second Dante, parlant français. » Il regrettera la superstition de l'autorité, l'idolâtrie de l'antiquité, l'absence de pittoresque et d'expansion simple, l'oubli de « la poésie des choses. » En revanche il fera ressortir l'équilibre et la bonne santé de l'âme française à cette époque, qui, même quand elle n'a pas cette santé supérieure et d'ordre moral qui est la vertu, du moins garde, avec le sentiment de certaines vérités maîtresses, cette « bonne santé d'ordre physique pour ainsi dire, » qui est le bon sens, la mesure, la forte et calme possession de soi-même. — Intimement chrétienne, comme il convient, cette belle et forte critique est de nature à faire autant de bien aux esprits et aux âmes qu'a fait de mal la critique rationaliste, et cette prétendue critique indépendante qui, après avoir séparé, par un des plus dangereux sophismes, la littérature et l'art de la morale et de la religion, en arrive sans le voir, par la logique même de l'erreur, à exalter comme l'essence de l'art le caprice déréglé, la passion folle, l'extravagance, c'est-à-dire, en somme, la révolte. Uniquement soucieuse dans l'enquête de la vérité, de l'équité dans les jugements, elle apprendra à

ne se prononcer qu'après examen impartial de toutes les pièces du procès. C'est la grande force du P. Longhaye qu'à la différence de la plupart des auteurs d'histoires générales, il a lu d'abord tous les écrivains dont il parle, et il a entendu tous les principaux témoins qui ont déposé pour ou contre eux. En faut-il un exemple? Dans les soixante-quinze pages consacrées à *Mme de Maintenon*, si discutée, dans les quatre-vingts pages consacrées à *Saint-Simon*, un « grand homme de bien et d'honneur, » disait Montalembert, « un méchant et une âme basse, » disait Louis Veuillot, avec le résumé de tout ce que l'érudition contemporaine a établi de certain, résumé fait par un historien qui ajoute sans cesse ses informations directes et ses impressions personnelles, nous avons un jugement ferme et motivé qui se dresse en face des erreurs, des contradictions, des injustices des critiques superficiels ou partiaux. C'est d'une probité et d'une sûreté vraiment admirables. On en peut dire autant de l'étude sur *Mme de Sévigné* et de celle sur *Massillon*, qui sont, avec les deux précédents, les morceaux importants de l'ouvrage. Mais l'information et l'appréciation ne sont pas moins sûres dans les si agréables chapitres consacrés aux cercles et aux journaux littéraires, aux mémoires et à l'histoire, aux romans, à la poésie et au théâtre de la fin du règne. De cette probité et de cette sincérité seront victimes des beaux esprits très surfaits, comme La Fare, Chaulieu; des œuvres beaucoup trop vantées, comme le *Turcaret* de Lesage, ou les tragédies « terribles » de Crébillon : mais d'autres, à qui, faute de connaître leurs meilleurs écrits, on ne rend pas pleine justice, comme *d'Aguesseau*, des oubliés, comme l'historien *d'Orléans*, même tel poète léger, comme *Sénecé*, qui, pour avoir vécu en province, n'a pas eu même célébrité que tant d'autres moins spirituels, lui devront d'être mis en lumière.

On peut discuter certaines appréciations de détail. Dans l'ensemble je ne crois pas qu'il soit possible d'approcher plus près de la vérité : parce qu'il n'est pas possible d'être mieux informé, plus indépendant, plus sensé, plus éloigné de toute recherche périlleuse de l'originalité, du paradoxe, de la « thèse » neuve, ou de la généralisation à effet; pour tout dire en un mot, parce qu'esprit de sa nature très mesuré, le P. Longhaye a en même temps le scrupule religieux de l'exactitude et de la justice. Très agréable, très attachante, cette histoire est à mettre tout de suite entre les mains de tous nos étudiants — et de leurs maîtres, jusqu'ici presque toujours fournis de manuels sans grande valeur, ou d'œuvres, comme dit le P. Longhaye, « subtilement imprégnées de rationalisme, de naturalisme, de scepticisme religieux, moral ou simplement littéraire. » Elle n'apprendra pas seulement à bien connaître le XVIIe siècle, elle apprendra à travailler suivant la bonne méthode, à penser et à parler juste.

GABRIEL AUDIAT.

Institut de France. Les Registres de l'Académie française, 1672-1793. Paris, Firmin-Didot, 1895, 3 vol. gr. in-8 de II-608, 673 et 662 p. — Prix : 25 fr.

Ce recueil constitue un véritable trésor pour l'histoire littéraire des deux derniers siècles. L'Académie française en a décidé la publication à l'occasion des fêtes du centenaire de l'Institut, et le secrétaire perpétuel Camille Doucet, de regrettée mémoire, fut chargé de l'édition et des notes : il a bien mérité de tous ceux qui s'intéressent à la vie et aux œuvres des académiciens, soit isolément, soit en corps. Les plus anciens registres de l'Académie, ceux du temps du premier secrétaire perpétuel Conrart, l'homme au silence prudent, sont depuis longtemps perdus. Conrart avait donné communication de ceux de la période de 1634 à 1650 à Pellisson, pour composer son *Histoire de l'Académie*, dans laquelle on en trouve de nombreux extraits : Pellisson les a-t-il restitués? c'est probable, mais il faut croire qu'ils ont été plus tard égarés dans les papiers du chancelier Séguier, protecteur de l'Académie, qui donnait asile à la docte Compagnie dans son hôtel pour ses séances ordinaires, car ce n'est qu'à partir de la mort du chancelier, en juin 1672, époque à laquelle le Roi lui-même devint protecteur en titre de l'Académie et lui assigna un logement au Louvre, que des registres spéciaux furent dressés et conservés en ordre. Si les anciens, comme on l'a dit souvent, avaient fait partie des papiers de Conrart, on les eût retrouvés sans doute dans les nombreux recueils laissés par celui-ci, le plus enragé collectionneur de son temps, et, dans tous les cas, ils manqueraient jusqu'à sa mort, postérieure à l'établissement de l'Académie au Louvre : c'est pourquoi j'estime que c'est du côté de la succession Séguier qu'il faudra pousser les recherches : pour le moment, il faut nous contenter de commencer à l'année 1672.

Encore ces précieux registres eux-mêmes ont ils bien failli nous échapper en 1793. L'abbé Morellet, leur sauveteur, a raconté, dans ses *Mémoires*, cette intéressante aventure. Le décret de la Convention supprimant l'Académie allait être voté : la Compagnie, réduite à quelques membres seulement, se réunissait cependant comme d'habitude, quoiqu'on fût en pleine Terreur. Le secrétaire perpétuel, Morellet lui-même, crut devoir prendre sur lui de dérober aux modernes iconoclastes une proie dont ils ignoraient la valeur, et sans en rien dire à personne, il emporta chez lui les lettres patentes de la fondation, les registres des délibérations, les comptes rendus des assemblées, en sorte qu'après la suppression, nulle trace ne resta dans aucun dépôt public de l'existence de l'Académie. Tout avait disparu avec elle, et pendant douze ans, personne ne soupçonna le sauvetage. Après la création de l'Institut, la classe dite de grammaire revint peu à peu, sinon aux principes mêmes de l'établissement de l'Académie française dont elle avait absorbé les

membres survivants, du moins aux formes de son cérémonial, et rétablit les discours de réception. La seconde fois qu'on en prononça un, le 5 mars 1805, Morellet, chargé de recevoir Lacretelle aîné, termina sa réponse par une communication aussi intéressante qu'inattendue. Il remit solennellement à la Compagnie les huit registres emportés par lui en 1793, et sauvés par ce qu'il appelait un pieux larcin : « Je remets entre vos mains, dit-il, la chaîne qui rattache cette Compagnie à la première Académie française, ou plutôt qui fait de l'une et de l'autre une même Académie.... »

De ces registres qui s'étendent en effet, sans interruption, de 1672 à 1793, et qui ont été souvent consultés pour d'intéressants travaux, mais qui étaient demeurés jusqu'à présent inédits, les uns contiennent les délibérations, les autres les listes de présence : la présente édition les a, pour plus de clarté, réunis et fondus ensemble en donnant, pour chaque date, la liste des membres présents et le nombre de jetons partagés, puis le texte des délibérations : lorsqu'il n'y a pas de texte, c'est qu'on s'est borné à consacrer la séance au travail du dictionnaire. Cela forme un tout parfaitement homogène, qui fait connaître complètement l'histoire officielle de l'Académie depuis son établissement au Louvre jusqu'à sa suppression.

Une difficulté existait pour les harangues académiques et les discours de réception. Tantôt ils sont transcrits tout au long à leur date sur le registre, tantôt ils sont seulement annoncés par leurs titres, ou par l'indication qu'ils seront insérés à la fin du volume; souvent même, à mesure qu'on avance, il n'en est plus question. Si on les avait recherchés partout où ils existent pour les reproduire, on eût triplé, sans utilité réelle, le nombre des volumes de la publication, et on eût noyé la partie vraiment neuve et inédite au milieu de ces réimpressions. On a donc eu raison de rejeter systématiquement les discours déjà connus, en donnant en note des indications précises qui permettent de les retrouver facilement et de conserver seulement ceux qui se rattachent étroitement à l'histoire de la Compagnie ou dont les recueils de discours jadis publiés n'avaient pas eu connaissance. Il en est qu'on n'a jamais retrouvés : tel celui de Racine; l'espace réservé dans le registre au-dessous du titre : *Compliment de M. Racine,* pour en recevoir la transcription, est resté blanc. Qui pourra jamais le faire connaître aux admirateurs du poète? Simple et court, disent les Mémoires de Racine fils, qui le chercha vainement dans les papiers de son père.

Je n'insisterai pas davantage. Il y a dans ce recueil des récits inimitables, comme celui de la page 134 du tome premier, où l'on rapporte l'impression des délégués de la Compagnie qui, sur l'invitation du Roi, avaient assisté à la représentation de l'Opéra : il serait fâcheux de les déflorer ici par une sèche analyse. Une curieuse étude à faire, à l'aide

de ces trois volumes, serait celle de l'assiduité aux séances : il y a des périodes pendant lesquelles on ne rencontre, sauf aux jours de réceptions, que trois ou quatre académiciens, toujours les mêmes, en particulier pendant la Régence; mais il faudrait mettre cette assiduité en parallèle avec les mœurs littéraires de chaque époque et les écrits satiriques épars qui en signalèrent les déclins : la place fait défaut pour nous y livrer ici; il faut nous borner à l'indiquer : ces volumes ne manqueront pas de donner naissance à des monographies piquantes : ils seront désormais l'une des sources principales auxquelles il faudra recourir pour aborder l'histoire littéraire du grand siècle et celle de l'époque qui a précédé la Révolution. RENÉ KERVILER.

La Littérature contemporaine en Italie; *dernière période, 1883-1896*, par AMÉDÉE ROUX. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-12 de VII-340 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Amédée Roux vient d'ajouter un troisième volume à son *Histoire de la littérature contemporaine en Italie*. Dans le tome qu'il a publié en 1874, il voyait très en beau la situation que notre intervention avait créée pour ce pays. L'Italie affranchie avait repris sa place parmi les nations, sa transformation dans l'ordre matériel avait suivi la plus heureuse progression. C'était superbe, et la littérature ne pouvait manquer de profiter de cette résurrection. En 1882, M. Roux fit paraître un nouveau volume où il n'avait pas à constater tous les brillants résultats qu'il avait prophétisés (Voir *Polybiblion*, t. XXXVII, p. 418). Le troisième tome, dont nous avons à parler, porte sur bien des pages les traces de la désillusion. Victor-Emmanuel, Humbert, sont descendus de leur pavois, et de nombreux passages nous laissent entrevoir ce qu'est devenue notre peu bienveillante sœur. Quant aux œuvres littéraires, il n'y en a pas de tout à fait éminentes à citer. Elles sont nombreuses toutefois. Quatre chapitres sont nécessaires à M. Roux pour nous parler de la poésie, et de nombreuses citations choisies avec goût nous donnent l'idée de ce qu'elle a produit de meilleur. Le théâtre n'est pas florissant, la tragédie et le drame n'offrent aucune manifestation vraiment remarquable, la comédie périclite également, et si M. Roux ne nous entretenait pas du recueil des pièces de Carrera, déjà anciennes, il n'aurait guère eu l'occasion de distribuer quelques louanges. Si la littérature dramatique est peu riche, il n'en est pas de même de la littérature historique : les histoires générales ou partielles, les mémoires, de curieuses correspondances mises au jour, fournissent à l'auteur le sujet de pages souvent pleines d'intérêt et qui, fréquemment, se rattachent à la France. C'est la partie la plus remarquable du livre. La philosophie occupe ensuite M. Roux. Il y constate un mouvement prononcé dans le sens spiritualiste, puis il passe à la critique, à la

pédagogie et à l'esthétique, et arrive aux romans, très abondants, trop abondants, mais parmi lesquels plusieurs méritent d'être mis en relief; il les analyse patiemment et les apprécie judicieusement; il n'oublie pas, bien entendu, G. d'Annunzio; il reconnaît dans son œuvre d'éclatantes qualités de style, mais fait voir combien est excessif et peu justifié notre engouement pour lui. Des mélanges fournissent à M. Roux la matière d'un chapitre, et le livre se termine par des détails sur les grands éditeurs italiens et par un appendice où il est parlé de quelques productions publiées pendant l'impression du volume. Il offre certainement un tableau bien fait de la littérature proprement dite. Il y a cependant à signaler une lacune que nous avons déjà remarquée dans les tomes précédents. Il n'y est point parlé de ce que l'on peut appeler la littérature médiéviste, si féconde et d'une si grande valeur; des savants ouvrages de Comparetti, de d'Ancona, de Torraca, de Rajna, de Gorra, d'Arthur Graf et de tant d'autres éminents critiques, pas un mot. M. de Gubernatis est le seul de ce grand groupe dont M. Roux nous ait entretenus, et peut-être avec une exagération d'éloges. Ce n'est pas suffisant : il y avait à s'arrêter à cette littérature si savante, si curieuse, et même à ses ramifications dans le folklore. M. Roux pourrait trouver là les matériaux d'un volume complémentaire d'un grand intérêt. TH. DE P.

HISTOIRE

Az Ezeréves Magyarország ésa Millenium Kiállitás. Millénaire de la Hongrie et l'Exposition nationale. Douze séries de 14 à 16 grav. chacune (sept séries ont paru). Budapest, Kunosy Vilmos és Jia; Paris, Westhausser, 1896, in-fol. — Prix : 1 fr. la série.

Au moment où s'ouvre l'exposition commémorative du dixième centenaire de la nation magyare, un éditeur intelligent a pensé que l'occasion était favorable pour publier un album où seraient réunis les plus beaux paysages et les plus célèbres monuments de son pays.

Tous les sujets ne présentent pas un intérêt égal ; je mettrai à part la reproduction des gares de chemin de fer, édifices municipaux et autres bâtisses qui intéressent moins les artistes que les maçons. (Je n'entends pas faire allusion aux francs-maçons, bien qu'ils tiennent aujourd'hui le haut du pavé de Budapest.) Je me passerais volontiers des petits édifices, chalets, castels, temples et autres joujoux de carton-pierre qui abritent les différents services de l'exposition; on a dû leur réserver une place assez importante, puisqu'ils servent de prétexte à la publication.

Ce qui constitue le mérite et la valeur artistique de l'album, c'est le choix judicieux des vues qui sont reproduites dans de belles héliogravures; panoramas de villes et de montagnes, églises et vieux châteaux

en ruine, lacs et cascades donnent aux amateurs de pittoresque l'illusion d'un voyage à travers des sites tour à tour gracieux et grandioses.

Un texte explicatif accompagne les images et est rédigé en hongrois, en allemand, en anglais et en français; un peu emphatique peut-être, comme un style de prospectus; j'ajoute qu'on eût été bien inspiré en faisant revoir le texte français par une personne sachant notre langue. 1re livraison, page 5 : « Terminé celui-là, on a, pour ainsi dire, retiré le vieux d'au-dessous du nouveau en le démolissant. » Même livraison, page 14 : « Dans ce même bâtiment se trouve la localité de l'exposition de l'art récitatif. »

P. Pisani.

Apuntes de historia política de los tratados (1499 à 1815), por P. Soler y Guardiola, secretario de ambajada. Madrid, V. Suarez, 1895, in-12 de 741 p. — Prix : 5 fr.

Il est bon que, de temps à autre, quelque esprit indépendant se dresse contre le culte fétichique des traités de Westphalie et du système qu'ils ont engendré : « L'équilibre, dit M. Soler y Guardiola, n'a pas rempli son objectif, qui était de maintenir la paix. Or, la paix a été troublée bien promptement, précisément pour maintenir cet équilibre. Les guerres des XVIIe et XVIIIe siècles, engendrées par la nécessité de diminuer la prépondérance de l'un ou d'un autre peuple, sont la démonstration du résultat qu'a produit la théorie de la balance politique » (p. 49).

La France, en s'alliant à un héros du Nord, pour appuyer l'élément protestant, a suscité l'élévation de la Prusse, qui devait fatalement absorber un jour toute l'Allemagne. Si la Pologne, au lieu de rester neutre pendant la guerre de Trente ans, avait soutenu les catholiques, comme c'était son devoir, elle aurait empêché l'éclosion de cette Prusse qui fut, au XVIIIe siècle, le principal instigateur et, par l'acquisition de Dantzick, plus tard de Kiel, le grand bénéficiaire de l'attentat (p. 508). Et si la France et l'Autriche, rappelant l'engagement pris par Catherine II (mai et juin 1764), avaient empêché un partage criminel en soi et antieuropéen, elles n'eussent pas connu Sadowa et Sedan, que la visée équilibriste de 1648 a préparés et rendus possibles. « Le système de l'équilibre, conclut notre auteur, n'est pas arrivé à la fin qu'il se proposait, parce que, comme dit Fiore, il ne pouvait s'établir un système ordonné pour la coexistence des États sans marquer d'abord les règles nécessaires pour convertir la société de fait en société de droit » (p. 90).

Ces lignes suffiront à montrer dans quel esprit est conçu le livre de M. Soler y Guardiola. C'est l'appel au droit en place des combinaisons machiavéliques de cet esprit humain, toujours faible par quelque côté et qui ne sait pas prévoir le contre-coup des coups qu'il frappe. *Quaerite ergo primum.... justitiam Ejus.*

L'exposé de M. Soler y Guardiola est substantiel et clair. Il est accompagné d'une bibliographie à la fin de chaque chapitre. Les recherches seront facilitées par une table chronologique des stipulations internationales depuis 1493 jusqu'au 15 novembre 1815. A. D'AVRIL.

L'Europe politique : *Saint Marin. — Saint-Siège. — Serbie. — Suède et Norwège. — Suisse. — Turquie*, par P. SENTUPÉRY. Paris, Lecène et Oudin, 1895, in-8, 8e fasc., p. 851 à 1344 et XXXI à XLVI. — Prix : 6 fr.

Nous avons déjà signalé ici l'importance de cette publication, appelée à rendre de grands services aux publicistes et aux hommes d'État. Comme ce livre échappe par sa nature à une analyse suivie, je me bornerai à indiquer quelques insuffisances ou quelques erreurs, d'ailleurs peu nombreuses.

M. Sentupéry juge les choses romaines en libre penseur, mais non en sectaire : le ton est toujours convenable. S'il ne me paraît pas avoir rendu justice à Pie IX, il apprécie et expose la grandeur de Léon XIII. Le paragraphe relatif aux Églises orientales laisse à désirer. Le concile de Florence est de 1439 et non de 1434. Si la bulle *Demandatam* ne concerne que les Melchites, la bulle *Allatae sunt* (1755) traite la question entière des Églises orientales avec une autorité qui n'a pas été dépassée. En notre siècle, Pie IX a donné une impulsion décisive par son appel de l'Épiphanie 1848. Enfin, le schisme n'a pas disparu, ni les hérésies. La réconciliation n'est pas faite : on peut seulement signaler dans certaines contrées des symptômes d'apaisement.

Les chapitres relatifs à la Suède-Norwège et à la Serbie sont détaillés et instructifs. Il aurait pu y être mentionné que de 1765 jusqu'à 1879, l'Église serbe a relevé du patriarcat de Constantinople dans une mesure adéquate à la situation du pays vis-à-vis de la Porte. La *Revue de l'Orient chrétien* a publié la traduction du Τόμος, par lequel ce patriarcat reconnaît l'autonomie et l'autocéphalie de l'Église serbe du royaume (p. 37).

En Suisse, à l'encontre de l'auteur, nous estimons que le *Sonderbund* était incontestablement dans la raison et dans le droit. L'amoindrissement des autonomies cantonales n'a favorisé ni la prospérité, ni la vraie liberté, ni les sécurités contre les appétits possibles des États voisins, ou les aspirations unitaires de races contiguës. La neutralisation éventuelle du Chablais et du Faucigny avait pour seule raison (si c'en est une plausible) de protéger contre la France les possessions savoisiennes du Piémont : *Cessante causâ, cessat effectus.*

Le chapitre si compliqué de la Turquie est généralement exact. Voici quelques observations : Les Grecs orthodoxes ont des patriarches à Antioche et à Jérusalem. Le patriarche melchite réside à Damas. Beaucoup d'Albanais sont chrétiens, notamment les Mirdites et autres tribus quasi

indépendantes de la Guégarie. Les griefs des Arméniens ne sont pas exagérés.

En résumé, *l'Europe politique* a exigé un travail considérable, dont le résultat est satisfaisant. A. D'AVRIL.

Journal *de Mme* CRADOCK, *voyage en France (1783-1786)*, traduit d'après le manuscrit original et inédit, par Mme O. DELPHIN-BALLEYGUIER. Paris, Perrin, 1896, in-12 de XI-331 p. — Prix : 3 fr. 50.

Mme Cradock était mariée à un riche Anglais du Leicestershire, beaucoup plus âgé qu'elle, qui possédait à Gumley une vaste propriété qu'il se plaisait à embellir et où il attirait les littérateurs et les artistes de Londres. A la suite d'une maladie, les médecins avaient ordonné à Mme Cradock de voyager, et les deux époux s'étaient dirigés vers la France, où les Anglais, avec lesquels nous étions réconciliés de la veille, étaient alors accueillis avec un empressement dans lequel la curiosité et la mode avaient plus de part que la véritable sympathie.

Le manuscrit de Mme Cradock a été découvert, chez un brocanteur de Londres, au milieu d'un lot de papiers sans importance, et a failli habiller, chez un Francœur anglais, le sucre et la cannelle. Il est heureux, pour ceux qu'intéresse la vie en France, dans les années qui ont précédé la chute de l'ancien régime, qu'il ait échappé, en majeure partie du moins, à un sort aussi déplorable. Ce qui nous en reste commence le 1er décembre 1783. Le couple anglais était alors à Paris, où il séjourna encore près d'une année. Le 31 octobre 1784, toujours sur l'avis de la Faculté, M. et Mme Cradock partirent pour Marseille, où ils arrivèrent le 3 décembre, après avoir fait étape à Fontainebleau, à Chalon, à Lyon, à Avignon et à Aix. Après un séjour de trois mois et demi à Marseille, les voyageurs revinrent à Paris, par le chemin des écoliers, en passant par Nîmes, Montpellier, Béziers, Castelnaudary, Toulouse, Agen, Bordeaux, Saintes, Rochefort, la Rochelle, Montaigu, Nantes, Ancenis, Angers, Saumur, Tours, Amboise, Blois, Vendôme, Chartres et Versailles, où ils étaient le 10 octobre 1785. Ils avaient fait, à Montpellier, Toulouse, Bordeaux, la Rochelle et Nantes, des stations assez prolongées. Ils restèrent de nouveau à Paris du 12 octobre 1785 au 22 avril 1786.

Mme Cradock, dès le début de son voyage, avait pris l'habitude de noter, presque chaque jour, ses impressions. Les récits, dans lesquels ses observations se mêlent aux détails de sa vie, ne présentent pas cet étalage de considérations philosophiques qui était alors si fort à la mode ; et le style n'en est pas déparé par l'écœurante « sensibilité » de l'époque. Elle se contente de relever, avec soin et sans aucune prétention, tout ce qu'elle voit ou entend. Étrangère à notre pays, elle est frappée par des usages qui ont disparu sans retour et dont nos auteurs, auxquels ils étaient familiers, n'ont pas pensé à nous conserver une idée. J. M.

Recherches sur divers services publics du XIIIe au XVIIe siècle, par le colonel Borrelli de Serres. *Notices relatives au XIIIe siècle.* Paris, A. Picard et fils, 1895, in-8 de 612 p. — Prix : 10 fr.

Il est difficile de donner en deux pages une idée exacte de ce que contient l'ouvrage de M. le colonel Borrelli de Serres. Il touche à tant de points divers, et il traite toutes les questions qu'il aborde avec un tel luxe de détails, qu'une table des matières très développée pourrait seule faire connaître les objets étudiés.

Partant de ce principe, malheureusement trop vrai, que jusqu'à ces dernières années on a trop négligé, pour faire l'histoire d'un règne ou d'une administration, les renseignements fournis par les comptes et les documents financiers, il a entrepris d'examiner à leur lumière un certain nombre de services publics du XIIIe siècle. Mais, avant de se servir des comptes comme éléments d'information, il faut d'abord voir à quelle époque exacte ils se rapportent, expliquer et bien comprendre leur mécanisme et leur terminologie. C'est ce que M. Borrelli de Serres s'est proposé de faire dans sa première notice intitulée : *La Comptabilité publique au XIIIe siècle.* Jusqu'à présent, non seulement la portée de ces comptes avait échappé à la plupart des historiens, mais les plus érudits mêmes les avaient souvent mal expliqués ou mal interprétés. De là des erreurs qui se perpétuaient, des énigmes que l'on ne parvenait pas à déchiffrer, des problèmes que l'on regardait comme insolubles. M. Borrelli de Serres a pu débrouiller cet écheveau. Il commence par examiner en eux-mêmes les rôles des bailliages de France de 1202-1203, de l'Ascension 1234, de l'Ascension 1248, de la Toussaint 1285; puis il prend les rôles des bailliages et sénéchaussées hors de France et les comptes particuliers, les comptes de l'hôtel, surtout ceux de l'Ascension 1234 et de l'Ascension 1239, et enfin, les comptes généraux d'exercice; un compte de l'Ascension 1238; un compte général inconnu de la Chandeleur 1226, dont M. Borrelli de Serres a pu, au moyen d'habiles rapprochements, fixer la date et démontrer l'importance, et enfin un autre compte de la Toussaint 1230, également laissé dans l'oubli jusqu'ici, dont la date est établie par le même procédé. Après l'étude des comptes, l'auteur entreprend celle des pièces auxiliaires, qui sont aussi des plus utiles pour bien comprendre le mécanisme financier et administratif du moyen âge. Tels sont les états, inventaires, hommages, prisées, contrats, etc. Vient ensuite une étude sur les comptes municipaux, surtout ceux de 1260 et de 1262, sur les documents du service du contrôle, états de revision et listes d'arriérés, sur les tablettes de l'hôtel, de 1256-1257 et de 1282-1285, travail tout à fait neuf et original qui rectifie les erreurs commises par M. Natalis de Wailly. Trois appendices terminent cette première partie.

La deuxième partie comprend une suite de notes sur les origines du

service financier, dans lesquelles sont passés en revue les agents et le fonctionnement de ce service, le titre et les types des pièces de comptabilité, les termes d'exercice, les reports, etc. L'auteur fait connaître le Temple, ses trésoriers, ses clercs, ses opérations et son rôle financier. Sur ce point, il apporte moins de vues nouvelles que dans les précédents chapitres, M. Delisle ayant épuisé ce sujet dans son savant *Mémoire sur les opérations financières des Templiers*. Il expose ensuite ce qu'était la caisse de l'Hôtel, son personnel, ses attributions financières. Trois chapitres sont consacrés à la direction en matière financière et aux grands officiers ; à la Chambre aux deniers, à son personnel et à son fonctionnement ; à la Chambre des comptes et au Parlement. Dans la troisième partie, M. Borelli de Serres énumère les droits attribués à un certain nombre de grands officiers, tels que le grand sénéchal, le grand bouteiller, les chambellans, le chancelier. A la fin de cette étude, une liste des chanceliers de 1227 à 1321 rectifie et complète toutes les autres listes connues jusqu'à présent, et en particulier celle du *Trésor de chronologie*. On peut voir, par cet exemple, le parti qu'un érudit peut tirer des documents financiers pour arriver à donner aux faits et à la chronologie une exactitude plus grande que n'ont pu le faire jusqu'à présent les chroniques, mémoires et autres documents, où trop souvent les dates sont omises ou tronquées.

La note sur l'origine du droit de tiers et danger, composée surtout d'après les comptes des agents royaux, renouvelle entièrement cette matière. Elle n'est pas seulement limitée au XIIIe siècle, comme les précédentes, mais s'étend jusqu'à la fin du XVIIe siècle. Un tableau fait connaître les forêts de Normandie d'après les rôles anglo-normands. Le volume se termine par trois chapitres : l'un sur le service roturier au XIIIe siècle ; le second sur la réforme de la prévôté de Paris et Étienne Boileau ; le troisième : *Les Gentien tués à Mons-en-Puelle*, est une excellente monographie de cette grande famille parisienne de la fin du XIIIe siècle et du commencement du XIVe.

D'après le titre de son ouvrage, M. Borrelli de Serres semble promettre une suite de volumes sur un certain nombre de services publics de l'ancienne France. Celui dont nous venons de signaler l'importance capitale pour les questions financières jette sur tous les points de notre histoire un jour tout à fait nouveau. JULES VIARD.

Manuel de bibliographie historique, par CH.-V. LANGLOIS. I. *Instruments bibliographiques*. Paris, Hachette, 1896, in-16 de XI-193 p. — Prix : 3 fr.

Chargé d'un cours des sciences auxiliaires de l'histoire à la Faculté des lettres de Paris, M. Ch.-V. Langlois a été conduit à donner à ses élèves les éléments de bibliographie historique qu'il présente aujourd'hui

au public. L'utilité pratique d'un semblable travail ne sera guère discutée au moment où la bibliographie historique figure parmi les matières facultatives du programme de l'agrégation d'histoire. M. Langlois observe (p. VI) que « bien des gens crurent qu'enseigner la bibliographie historique, c'est faire connaître les meilleurs livres qui ont été écrits sur les principales périodes et les principales questions de l'histoire universelle. » Nous connaissons en effet des professeurs de Facultés, membres du jury aux derniers examens d'agrégation, qui sont tombés dans cette erreur. Espérons que le *Manuel* de M. Langlois les en fera sortir et dissipera tous les doutes.

Écrit avec des intentions pédagogiques nettement formulées, ce volume ne pouvait se proposer de fournir l'énumération complète, encore moins la description, des « instruments bibliographiques » généraux ou spéciaux qui intéressent les historiens. De propos délibéré, l'auteur a exclu de son livre des répertoires célèbres autrefois, aujourd'hui inutiles. Ayant toujours devant les yeux le public spécial d'étudiants auxquels il s'adresse, il a bien eu soin de marquer dans la notice qu'il donne de tel ou tel ouvrage, — de la *Bibliothèque historique de la France*, par exemple, — que ce n'est plus guère qu'aux érudits qu'il peut rendre des services. Les qualités pédagogiques de M. Langlois se manifestent encore par l'ordre, la méthode, la clarté avec lesquels est composé son *Manuel*. L'impossibilité où je suis de m'étendre longuement à ce sujet me réduit à donner simplement le conspectus de l'ouvrage, qui montrera le plan suivi par l'auteur. Livre I. ÉLÉMENTS DE BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE. Chapitre I : *Bibliographie des bibliographies ;* chapitre II : *Répertoires de bibliographies universelles :* § 1, Livres imprimés de telle date à telle date ; § 2, Livres « singuliers » et livres utiles ; § 3, Catalogues de bibliothèques, encyclopédies, etc.; chapitre III : *Répertoires de bibliographie nationale.* Livre II. BIBLIOGRAPHIE HISTORIQUE. Chapitre I : *Bibliographie des sources originales ;* chapitre II : *Bibliographies nationales de bibliographie historique ;* chapitre III : *Répertoires de bibliographie historique (bibliographie rétrospective) ;* chapitre IV : *Répertoires de bibliographie historique (bibliographie périodique).*

Ce n'est pas seulement aux élèves de nos Facultés que servira ce *Manuel*. Tous ceux qui veulent s'initier à l'étude scientifique de l'histoire y trouveront un guide précieux; ceux mêmes qui ont déjà l'habitude des travaux historiques le liront avec profit et ont intérêt à l'avoir dans leur bibliothèque ; ils y rencontreront, sous une forme commode, un assez grand nombre de renseignements. J'appellerai encore l'attention sur les considérations générales que M. Langlois a mises dans son livre ; j'espère qu'en faisant toucher du doigt l'insuffisance sur certains points des instruments de bibliographie historique actuellement à notre disposition, il contribuera à y porter remède.

Si je descends à l'examen du détail, j'aurai quelques lacunes et quelques erreurs à relever. Mais ces inexactitudes, inévitables, comme le dit M. Langlois, dans une première édition, n'ont qu'une importance secondaire, et si j'en indique ici quelques-unes, c'est simplement pour m'acquitter de ma tâche de critique. Il est même possible que tel oubli que je signalerai soit une omission volontaire. Les chiffres auxquels je renvoie sont ceux des articles du volume. — Le caractère pédagogique de l'ouvrage ne demandait-il pas que l'on indiquât le mode de classement des anonymes, quand il diffère de celui qui est habituellement usité en France (1er mot du titre), comme par exemple pour les répertoires de Kayser et de Heinsius (33). Le *Publisher's Circular* (44) est hebdomadaire et non bimensuel. Le répertoire autrichien (47) ne s'appelle plus *Oesterreichische*, mais *Oesterreichisch-ungarische Buchhändler-Correspondenz*. M. Langlois a pris soin d'indiquer pour un certain nombre de répertoires de bibliographie courante les tables annuelles qui les complètent ; il a omis parfois ce renseignement utile, par exemple pour le *Boletin de la libreria* (51). W. Cushing a publié deux ouvrages : *Initials and pseudonyms* (53) et *Anonyms* (London, S. Low, 1890, in-8). Parmi les catalogues de bibliothèques bien faits et utiles, M. Langlois aurait pu signaler celui de l'Institut Peabody et ceux de la Bibliothèque du congrès de Washington. De même pour les catalogues de libraires, le *Publisher's trade list annual* méritait une mention. Bien que remontant à une vingtaine d'années, la liste donnée par Steiger des revues américaines n'aurait peut-être pas dû être omise. Elle aurait trouvé sa place à l'article 54. La notice sur le *Przewodnik bibliograficzny* est incomplète (71) : ce recueil, rédigé sous la direction de l'Académie des sciences de Cracovie, ne mentionne pas seulement les « nouveaux livres polonais publiés tant en Autriche-Hongrie qu'en Allemagne et en Russie, » mais les ouvrages écrits par des Polonais ou intéressant la Pologne publiés dans le monde entier, et fournit aussi le dépouillement d'un certain nombre de revues. Pour la bibliographie courante des ouvrages russes (72), le recueil le plus usuel, depuis la disparition du *Bibliograf*, est le *Knijnii viestnik*. La *Bibliothèque française*, de l'abbé Goujet, méritait une mention (96). De même (99), la précieuse biographie néerlandaise de Van der Aa. Il pouvait être utile de noter (168) que le *Bibliographisches Jahrbuch für Alterthumskunde*, qui forme une annexe de l'excellent *Jahresbericht* de Bursian-Müller, est tout simplement le nécrologe annuel des philologues célèbres.

Je quitte ces détails sur lesquels je me suis peut-être trop attardé, et je signale le bon index qui termine un ouvrage utile et pratique que je voudrais voir aux mains de tous ceux qui abordent l'étude un peu approfondie de l'histoire.

E.-G. Ledos.

BULLETIN

Katechismus des katholischen Eherechts, von J. Weber. Vierte Auflage besorgt von Dr. Konrad Elser. Augsburg, B. Schmid, 1894, in-16 de VIII-261 p.

Le Rev. J. Weber n'est plus de ce monde pour constater le succès persévérant obtenu par son *Catéchisme du mariage catholique*, déjà parvenu à sa quatrième édition. Un éditeur ami a heureusement complété l'œuvre primitive en la mettant au courant des dernières publications faites en Allemagne sur la matière, et en revisant certaines citations incomplètes ou défectueuses. Toutes les questions relatives au mariage sont brièvement et clairement exposées dans ce petit livre mis à la portée de toutes les intelligences. Les empêchements, la matière épineuse des dispenses, la procédure matrimoniale sont traités tour à tour par l'auteur avec une précision et une simplicité qui donnent à ce livre véritablement populaire une valeur toute spéciale. G. P.

De Rituum relatione juridica ad invicem, auctore Augustino Arndt, S. J. Rome, 19, via Tor Sanguigna, 1895, in-8 de 96 p. — Prix : 1 fr. 25.

La question de la réunion des Églises a attiré de nouveau l'attention sur les différences des rites divers en usage dans l'Église. Le R. P. Arndt, S. J., a fait paraître dans les *Analecta ecclesiastica*, et, depuis, a fait tirer à part une savante et intéressante étude sur les relations mutuelles des divers rites. Il en donne l'énumération, relate leurs titres d'honneur, assigne les prérogatives de l'autorité supérieure qui les contrôle et les autorise, signale les prohibitions portées contre leurs modifications et surtout contre leurs mélanges possibles. — Beaucoup de questions pratiques imparfaitement traitées ailleurs se trouvent ici résolues : Est-il permis, et dans quelles conditions, de recevoir les sacrements de la main d'un prêtre appartenant à un autre rite? Comment s'exerce la juridiction de prélats de rites différents résidant dans un même territoire? Quelles sont les conditions des mariages contractés entre fidèles de rites différents? Dans quelle situation canonique se trouvent les Orientaux, de plus en plus nombreux aujourd'hui, qui émigrent aux États-Unis et y forment des communautés séparées?

Sous son petit volume, cet excellent traité répond à une réelle nécessité de la façon la plus satisfaisante, et nous ne saurions trop le recommander. — Pourquoi, par exemple, ne pas l'avoir complété par une table des matières?.... G. P.

Il Beneficio ecclesiastico, da Andrea Galante. Milano, Vallardi, 1895, in-8 de IV-190 p. — Prix : 2 fr. 50.

Je n'aime pas absolument l'esprit de ce livre, mais je lui dois cette justice qu'il a, sous son petit volume, une sérieuse valeur, et qu'il expose d'une façon assez complète les derniers résultats des recherches scientifiques en matière bénéficiale. L'auteur s'est placé sur le terrain juridique, mais en faisant, comme il convient, les plus larges incursions dans le domaine historique : c'est même le premier aspect sous lequel se présente son traité.

L'histoire du bénéfice ecclésiastique, si nous laissons de côté certaines théories sur les origines de l'Église, empruntées à Hatch et à Harnack, est judicieusement écrite. Le patrimoine ecclésiastique et l'administration épiscopale, la bienfaisance de l'Église, la répartition de ses biens, les rapports

du bénéfice ecclésiastique avec le bénéfice militaire et les précaires, la place occupée par le bénéfice dans le système féodal et son dernier développement historique avant le XIIe siècle, sont assurément des sujets pleins d'intérêt. L'auteur a su les développer sobrement, tout en donnant preuve d'une véritable érudition. — Les chapitres suivants sont plus exclusivement juridiques : ils traitent de la répartition des bénéfices, de leur érection, de leurs changements, enfin du *jus ad beneficium*. En somme, c'est là une excellente dissertation, dont historiens et canonistes pourront tirer profit, mais qui malheureusement n'a pas toujours été écrite avec des sentiments rigoureusement catholiques. — Notons, avant de finir, que l'auteur a volontairement laissé en dehors du cadre de son sujet tout ce qui concerne la collation et la vacance des bénéfices. G. Péries.

Éducation et instruction, par Ferdinand Brunetière, de l'Académie française. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-18 de 107 p. — Prix : 0 fr. 50.

Ce petit opuscule comprend d'abord un article publié jadis dans la *Revue des Deux Mondes*, augmenté d'un assez grand nombre de notes qui le justifient et le complètent, et en second lieu, un discours prononcé le 31 juillet 1894, à la distribution des prix du lycée Lakanal. L'auteur y fait très bien toucher du doigt les défauts et les lacunes du système pratiqué aujourd'hui dans nos écoles. On instruit les enfants, mais on ne les élève pas, et l'instruction même prend de plus en plus un caractère utilitaire qui l'éloigne des hautes préoccupations dont s'inspiraient les grands éducateurs d'autrefois. Cette partie du travail est vraiment très forte, et l'auteur y fait justice des prétendues réformes scolaires du sectaire Jules Ferry. Est-il aussi fort quand il essaie de formuler les remèdes à opposer au mal qu'il dénonce ? Je crains que non. Démolisseur intrépide, M. Brunetière arrivera difficilement à reconstruire, parce qu'il manque des principes solides sur lesquels devra s'étayer, s'il veut durer, l'édifice de l'avenir. Plaignons-le de son impuissance, mais tirons profit de ses leçons. Avec lui il y a toujours beaucoup à apprendre. P. Talon.

La Storia nell'educazione, da Camillo Trivero. Torino e Roma, Ermanno Loescher, 1896, in-8 de XVI-171 p. — Prix : 3 fr. 50.

Avant d'aborder le rôle de l'histoire dans l'éducation, qui est son propre sujet, M. Trivero a cru devoir consacrer une partie assez considérable de son travail à examiner : d'une part, l'essence, l'objet, les moyens de l'éducation; de l'autre, la nature de l'histoire. Il était d'une bonne méthode d'agir ainsi, afin de mieux déterminer en quoi l'histoire pouvait aider à l'éducation, quelle place elle y devait tenir. L'éducation devant être la préparation à la vie et l'histoire ayant justement pour objet la « vie passée, » il en ressort assez facilement que cette science doit être un des plus puissants moyens d'éducation. M. Trivero ne se contente pas de dire quelles sont les parties de l'histoire qui doivent prendre place aux divers degrés de l'éducation; il consacre la dernière partie de son ouvrage à des conseils pratiques sur les moyens et les méthodes de l'enseignement historique; il indique même des sujets de devoirs que les maîtres peuvent donner à traiter à leurs élèves ; car l'une des idées sur lesquelles il insiste avec raison est la nécessité de faire « collaborer » l'élève avec le professeur ; de l'habituer à travailler par lui-même. Les professeurs d'histoire tireront certainement profit de la lecture de ce petit volume. E.-G. L.

L'Homme et les bêtes, *études morales*, par Oscar Comettant. Paris, Garnier, s. d., in-8 de 394 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Oscar Comettant, en écrivant ce livre, a bien mérité de tous les animaux de la création, car il en parle avec une sympathie touchante. C'est la loi Gramont mise en histoires, amusantes d'ailleurs et pittoresques, et où la jeunesse trouvera plaisir et profit. Ah ! les bons chiens, les bons chats, les bons singes, les bons ânes, mulets, bœufs, etc., qu'il nous montre, et les animaux féroces eux-mêmes n'y paraissent pas déplaisants. En plus, le livre est tout plein de jolies images. Aux enfants qui le liront je promets des heures charmantes. P. Talon.

Les Étrennes nivernaises 1896, par Achille Millien. En Nivernais, chez tous les libraires, in-12 de 95 p. — Prix : 1 fr.

Chez nous, par le même. Paris, Lemerre, 1896, in-18 de 212 p. — Prix : 1 fr.

M. Achille Millien a, cette année comme l'année dernière, fait paraître un charmant petit volume. *Les Étrennes nivernaises* sont un almanach tel que devait le composer un poète qui est en même temps un folkloriste. Le poète se montre dès le début par de beaux vers, *Terre natale*, puis vient un très agréable mélange de contes et de chants populaires. Les artistes nivernais ont aussi leur place dans ce joli recueil : ils y apparaissent avec des esquisses de quelques-uns de leurs tableaux. Parmi les chants populaires on remarque deux versions de la superbe ballade de Renaud et une variante de la chanson de Magali.

— *Chez nous :* ce titre indique très bien le caractère du second livre que nous donne M. Millien. Il est entièrement inspiré par les sites, les choses, l'amour du pays natal. Dès les débuts, il y a déjà bien des années, M. Millien découvrit vraiment une voie nouvelle. Il regarda la nature en face. Lamartine avait parfois cherché à la peindre, mais en la poudrant. M. Millien montre les champs, les bois, les horizons champêtres, les paysans tels qu'ils sont. Il le fait dans des vers souvent très beaux, mais parmi lesquels cette observation de la vérité introduit quelquefois certaines phrases d'un aspect trivial, et qui sont nécessaires à l'exactitude de ses tableaux. Il y a là l'alliance de la poésie populaire et de la poésie artistique : c'est ce qui se produit, et très heureusement, dans ce nouveau volume, surtout dans la série de vers classés sous ce titre : *Airs de flûte*. Th. de P.

Lectures littéraires. Pages choisies des grands écrivains. *Théophile Gautier*, par Paul Sirven. Paris, Colin et Cie, 1895, in-18 de xxiv-382 p. — Prix : 3 fr. 50.

Après Balzac, Guyau, George Sand, Renan, Thiers, Michelet et Flaubert, voici Théophile Gautier placé parmi les écrivains classiques et mis au nombre des auteurs qui servent à l'enseignement de la jeunesse. Je doute que l'idée soit heureuse, car j'estime qu'à l'école on ne doit mettre les jeunes gens en rapport qu'avec les écrivains proprement classiques. Qu'on fasse une place aux autres dans le cours d'histoire littéraire, j'y consens, mais c'est bien assez, et les classiques suffisent largement à la formation de l'intelligence et à l'éducation de l'âme. Les pédagogues modernes pensent différemment : je ne crois pas qu'ils aient à s'en féliciter. Certes, Théophile Gautier eut des qualités comme écrivain ; mais j'estime qu'il est trop tôt au collège pour le lire, et que l'on peut, même dans le reste de la vie, se passer sans inconvénient de faire sa connaissance. Au moins devrait-on prémunir

les jeunes gens contre les dangers de ses œuvres : M. Sirven se garde bien d'en rien dire, et par là son étude et son recueil manquent de moralité. Le livre n'est pas mal fait : je regretterais pourtant pour plusieurs raisons qu'il devînt un livre classique. P. Talon.

Mémento chronologique pour servir aux épreuves écrites de l'agrégation d'histoire. 2e édit. Paris, Colin et Cie, 1894, in-16 de 299 p. — Prix : 3 fr.

Ce mémento est une œuvre collective s'il en fut, car l'avertissement nous dit que professeurs et élèves y ont travaillé sous la direction du jury d'agrégation. On y ajoute qu'il est le seul dont les candidats pourront se servir aux épreuves écrites. C'est dire qu'il défie toute concurrence et se trouve au-dessus de toute critique. En le parcourant, nous n'avons relevé aucune date inexacte. Nous nous permettrons cependant de poser quelques points d'interrogation. Pourquoi ne rencontre-t-on de dates de mois et de jour qu'avec le commencement du XVIIe siècle ? En chronologie, on ne saurait être trop précis, et, puisqu'il s'agit de fournir un point de repère au candidat, mieux vaut le lui offrir avec une exactitude rigoureuse. Pourquoi les dates de l'histoire littéraire, artistique et scientifique n'apparaissent-elles qu'avec notre siècle ? Est-il plus important de connaître la date de publication des *Recherches sur les ossements fossiles*, de Cuvier, que celle du Cid, la date de l'invention des bougies stéariques par Chevreul que celle de la découverte de la navigation à vapeur, la date de l'*Angelus* de Millet que celle de la *Transfiguration* de Raphaël ? J'ajouterai que beaucoup de dates se rapportant au mouvement intellectuel du XIXe siècle nous ont paru tout à fait inutiles. Je ne vois pas de quelle utilité il peut être pour les candidats d'avoir sous la main, aux épreuves écrites de leur examen, la date de la mort de Geoffroy Saint-Hilaire, de Ch. Nodier, de Thorvaldsen (et non Thorwaldsen), de Saussure et de Schlegel. Pourquoi, enfin, les journées des 5 et 6 octobre 1789 figurent-elles sans date sous cette rubrique : « Le peuple à Versailles ; — Le Roi et l'Assemblée viennent à Paris ; » entre le 4 août et cette indication : vers octobre ? J'ajouterai que la distinction entre les dates mentionnant le quantième du mois et celles qui n'indiquent que le mois me semble en bien des cas absolument arbitraire, comme d'ailleurs un grand nombre de choix inspirés par le docte aréopage de l'agrégation. Albert Isnard.

I Cittadini lavoratori dell' Attica nei secoli Ve et IVe a. C., da Angelo Mauri. Milano, Hœpli, 1895, gr. in-8 de 96 p.

Parmi les travaux modernes destinés à reconstituer l'économie politique du monde ancien, celui-ci n'est pas un des moins intéressants.

A côté du travail servile, Athènes a connu la petite industrie et le travail salarié. Le sol de l'Attique était pauvre : des importations étaient nécessaires, et supposent des échanges : or, Athènes était aussi bien le centre commercial que le foyer intellectuel du monde hellénique. Dans l'exploitation des richesses naturelles, comme dans l'industrie courante, le principe de la division du travail s'était de bonne heure imposé. La femme travaillait avec son mari : les fils s'instruisaient dans l'atelier paternel. Les grands propriétaires étaient peu nombreux, les agriculteurs de condition modeste représentaient la partie la plus calme et la plus sensée des assemblées populaires. Les travaux publics, rarement confiés à un seul et unique entrepreneur, étaient exécutés d'ordinaire par des associations ouvrières temporaires, qui empruntaient au besoin le capital nécessaire chez de grands banquiers ou

des amis plus fortunés : l'intérêt alloué était en moyenne de 12 0/0 l'an. Au lendemain de la guerre du Péloponèse, beaucoup de riches, dépouillés par les ravages de l'ennemi ou par les confiscations politiques, furent obligés de demander au travail leurs moyens d'existence : de là l'extension croissante du prolétariat.

Passant ensuite à ce que nous appellerions la législation du travail, M. Mauri relève trois lois essentielles : la première qui punissait l'oisiveté, la seconde qui affranchissait les fils de l'obligation de nourrir leur père lorsque celui-ci ne leur avait fait apprendre aucun état, la troisième qui châtiait les injures adressées à un travailleur. Solon n'avait rien négligé pour mettre le travail en honneur : après lui, Thémistocle proposa au peuple d'exempter de tout impôt les métèques dont l'industrie contribuait à la prospérité publique : enfin c'est en partie pour favoriser les classes laborieuses que Périclès donna aux travaux publics la vive et féconde impulsion que l'on sait. En revanche, on ne voit pas que le législateur athénien soit intervenu d'une façon durable dans les rapports entre patrons et employés, ou entre le capital et le travail.

Dans ses derniers chapitres, M. Mauri, après avoir étudié le taux du salaire et sa valeur réelle, insiste sur la concurrence redoutable faite au travail libre par celui des métèques et des esclaves. Pour que le citoyen pauvre pût vivre, il fallut de toute nécessité lui payer sur le budget public sa présence à l'assemblée, au tribunal, au théâtre : la corruption pénètre et s'infiltre partout. Ainsi s'accélère la décadence à Athènes, dernier mot de cette étude fortement documentée et écrite dans un style d'une agréable limpidité.

C. Huit.

Sur deux déclamations attribuées à Quintilien. *Note pour servir à l'histoire de la magie*, par Edmond Le Blant. Paris, Klincksieck, 1895, in-4 de 21 p. — Prix : 1 fr. 10.

L'auteur fait remarquer avec raison que, en dépit de leur très mince mérite oratoire, quelques-unes des « déclamations » antiques empruntent un véritable intérêt au *scenario* ordinairement bizarre en vue duquel on les supposait préparées. Nous en avons ici un double exemple.

Dans la première, une mère accuse son mari de recourir à des sortilèges pour empêcher l'enfant qu'elle a perdu de lui faire en songe de consolantes apparitions. Enchaîner ainsi les morts dans leur tombe ou, au contraire, les évoquer par des enchantements, comptait parmi les effets les plus redoutés de l'art malfaisant des magiciens, « violateurs des corps et tourmenteurs des âmes. » On prenait contre eux toutes les précautions imaginables, et à ce propos, M. Le Blant essaie un commentaire de l'inscription de Vars, « seule trace matérielle relevée sur notre sol de ce gnosticisme contre lequel saint Irénée a combattu avec tant de vaillance » (p. 16). Une seconde déclamation nous montre une courtisane composant d'herbes et d'ingrédients magiques un « charme de haine » destiné à la soustraire aux obsessions d'un amant qu'elle abandonne. De même, on introduisait à cette époque, dans les tombes, des *exsecrationes* capables, pensait-on, de dévouer un ennemi ou une rivale à l'aversion de ceux qui seraient tentés de l'aimer. L'auteur termine cette courte notice en constatant que la croyance au pouvoir de la magie sur les cœurs fut plus étendue, même durant les siècles chrétiens, qu'on ne se l'imagine communément.

C. Huit.

Rome et le gouvernement italien (1870-1894), par le comte Soderini. Poitiers et Paris, H. Oudin, 1895, in-8 de xvi-85 p. — Prix : 2 fr.

« Rome a ruiné l'Italie et l'Italie a ruiné Rome, » dit avec raison le chevalier Mac Swiney en présentant au public l'opuscule substantiel du comte Soderini. Rome a dû sa grandeur passée à l'union de la religion avec le pouvoir souverain. Le nouvel état de choses, auquel Victor-Emmanuel II a contribué plus personnellement qu'on ne le croit généralement (p. 3 et 14), n'a tenu aucune des promesses d'avant l'occupation. L'Église a été spoliée de ses biens. Le projet de métamorphoser la ville a échoué et amené un krach. Les finances romaines étaient prospères sous Pie IX (p. 24). Suit un tableau du désarroi financier de l'Italie. Une liberté effrénée sape les principes de toute autorité (p. 30). L'agriculture est ruinée. L'extension des droits électoraux a engendré la vénalité. L'émigration augmente. La magistrature n'est plus indépendante. L'enseignement change à chaque instant. Qu'est devenue la vie municipale, qui, selon Sismondi, est, pour l'Italien, une véritable patrie? Le peuple est démoralisé par l'irréligion. Le brigandage refleurit. « L'Église libre dans l'État libre » a fait fiasco. Suit un aperçu sur la politique extérieure (p. 40).

Le comte Soderini indique en terminant comment l'Italie pourrait être sauvée : il affirme naturellement, comme le premier des remèdes, la nécessité pour l'État de renier la franc-maçonnerie pour rendre à l'Église l'indépendance.

A. d'Avril.

Les Martyrs en Orient, par le cardinal Lavigerie. Paris, Œuvre de Saint-Paul, 1896, in-8 de II-192 p., illustré de 8 portraits. — Prix : 3 fr. 50.

Ceci est la réimpression d'une des premières œuvres du cardinal Lavigerie ; âgé de vingt-huit ans, déjà docteur ès lettres et professeur de littérature latine à l'École des Carmes, le jeune prêtre sentait dans son cœur les frémissements de son zèle apostolique, et, confiné dans les fonctions arides de l'enseignement, il voulait, au moins, par ses écrits, travailler à la conversion des infidèles. Il réunit donc en une courte étude la vie de sept missionnaires martyrisés au Tonkin et en Chine entre 1831 et 1850 ; ces récits, composés en grande partie de lettres des vénérables confesseurs, ont contribué sans aucun doute à faire naître des vocations d'apôtres et de martyrs ; la nouvelle édition qu'en donne M. Trogan fera connaître ce beau livre et servira longtemps encore d'instrument providentiel pour susciter parmi nous de nombreux missionnaires. D'après un plan rédigé de la main du cardinal, ce livre devait n'être que le premier volume d'une série ; le second était intitulé *Triomphe de la foi sur la barbarie*, mais il ne vit pas le jour : « le cardinal, dit fort bien l'éditeur, se réservait sans doute de le vivre au lieu de l'écrire. »

P.

Droit de conquête et plébiscite, par Heimweh. Paris, A. Colin et Cie, 1896, in-16 de 62 p. — Prix : 1 fr.

Heimweh raconte d'abord les appels aux populations qui ont amené, en 1792, la libre réunion à la France de la Savoie et de Nice. Le mode dégénéra bientôt (1793), sur les bords du Rhin et en Belgique, en des annexions forcées : Napoléon Ier n'avait qu'à suivre l'exemple de la Révolution. Avec une complaisance de parti pris, l'auteur mentionne ensuite les plébiscites qui ont produit l'unification de l'Italie. Enfin, il fait preuve d'une science et d'une clairvoyance remarquables en exposant les effets produits en Allemagne par les écrits de Fichte et la philosophie de Hegel. Nous voudrions

partager sa confiance lorsqu'il exprime l'espoir que l'élection au parlement impérial par le suffrage universel amènera les Allemands à renoncer à ce qu'on appelle à tort le « droit » de conquête : Selon la justice, la conquête est un fait qui ne constitue pas, par lui seul « un droit » à retenir la contrée conquise. Je ferai remarquer que les Français qui n'admirent pas la Révolution sont aussi dévoués que les autres pour amener l'abolition du fait de 1871. Ne rattachons pas la chose à l'idée révolutionnaire que suscitent les mots de plébiscite et même de suffrage universel. « Plébiscitaire » est le nom d'un parti politique. Les questions nationales ne sont le domaine d'aucun parti ; elles ne sont pas liées à telle ou telle formalité d'exécution. Il faudrait dire simplement « le vœu des populations. » Est-il besoin d'un suffrage universel ou restreint pour faire éclater à tous les yeux que les Alsaciens — de même que les Posnaniens et les Danois du Nord-Sleswig — ne veulent pas être Allemands ? A. D'AVRIL.

España y Cuba. Estado político y administrativo de la Grande Antilla bajo la dominación española. Madrid, Garcia, 1896, in-12 de 204 p. — Prix : 3 fr.

« Contre l'injustice qui dénature les faits et cherche dans l'erreur la raison de ses imputations calomnieuses, la vérité peut revendiquer ses droits et faire respecter ce qui lui appartient. » C'est sur ce principe que s'est basé l'auteur anonyme de *España y Cuba*, qui relève éloquemment les injures lancées ces derniers temps à la face de l'Espagne, en nous présentant le tableau exact et précis de l'état légal de la grande île de Cuba. Cuba jouit de toutes les institutions juridiques dont les nations les plus civilisées sont en possession ; c'est une province légitimement acquise à l'Espagne, gouvernée par elle et dotée de toutes les lois que peuvent réclamer la liberté et les tendances particulières des insulaires américains. Voilà ce que démontre péremptoirement, avec nombreux documents à l'appui, l'écrivain patriotique du petit volume que nous avons lu avec le plus grand intérêt, et d'où n'est pas exclue la note franchement catholique. G. BERNARD.

Correspondance de Sa Majesté l'Impératrice Marie Féodorowna avec Mlle de Nélidoff, sa demoiselle d'honneur (1797-1801), *suivie des lettres de Mlle de Nélidoff au prince A.-B. Kourakine*, publiée par la princesse LISE TROUBETZKOI. Paris, Leroux, 1896, in-18 de xxv-373 p. — Prix : 5 fr.

L'héroïne de ce livre est Mlle Nélidoff. Elle a eu son heure de vogue et de célébrité. L'amitié et l'affection que lui accordait l'empereur Paul Ier, l'ascendant qu'elle sut exercer, sans jamais sacrifier sa vertu, sur cette nature étrange et capricieuse, les disgrâces auxquelles elle ne put échapper, sa dignité dans le malheur, sont autant de traits qui donnent du relief à sa physionomie. Il y aurait là une étude intéressante à faire en replaçant Mlle Nélidoff dans les différents milieux où elle a passé sa vie : à Gatchina, au Palais impérial, au couvent de Smolna. Mais au lieu de peindre un portrait, la princesse Troubetskoï a préféré nous donner une simple silhouette. Ne soyons pas trop sévères envers les grandes dames qui veulent bien manier la plume. Il faut leur pardonner beaucoup de choses, même les distractions. Ainsi, à la page 200, on prête à *Mademoiselle* Nélidoff cette phrase qu'elle aurait écrite au prince Kourakine : « *Mon mari* vous présente ses respects ; il a été hier à votre porte, mais on lui a dit que vous ne receviez point de monde, ce qui lui a fait beaucoup de peine. » Vous pensez à un roman, à un mariage secret, — du tout, c'est une lettre quelconque qui s'est

égarée dans la correspondance de Mlle Nélidoff, et que l'on a oublié d'élaguer. Cela ne saurait faire tort à un grand nombre d'autres pages qui présentent un réel intérêt. P. S. P.

The Genesis of California's first constitution (1846-49), by Rockwell Dennis Hunt (*John Hopkins University Studies in historical and political science*, 13e série, fasc. VIII). Baltimore, the John Hopkins Press, août 1895, in-8 de 59 p. — Prix : 50 cents.

L'objet du travail de M. Rockwell Dennis Hunt est, comme le titre l'indique, de faire connaître la genèse de la première constitution de l'État de Californie. C'est l'histoire de quatre années seulement (1846-1849), mais de quatre années des plus importantes pour ce pays, qui se trouve racontée à un point de vue particulier dans cette intéressante étude, dont les tendances critiques sont nettement accentuées, et qui est en réalité la première monographie publiée sur le sujet. Avec une très réelle finesse, une grande pénétration, M. Rockwell Dennis Hunt a montré les aspirations des colons sérieux pour un gouvernement organisé au milieu de l'anarchie amenée par la venue des chercheurs d'or, et il a relaté avec un soin minutieux les débats de la convention constitutionnelle de 1849, donnant à toutes les questions discutées. — en particulier à celle de la frontière orientale de la Californie, — leur importance proportionnelle. Le dernier chapitre de sa monographie raconte comment la constitution a été acceptée par les colons, et complétée.

Ce travail sérieux, accompagné d'une excellente bibliographie, ne peut qu'être favorablement accueilli en France ; il intéressera certainement tous ceux qui s'occupent attentivement de l'histoire des États-Unis, et il comblera une lacune de leur bibliothèque. Henri Froidevaux.

Bibliografia Cestiunei nationale, da T.-G. Djuvara. Burucesci, Socec, 1895, in-8 de lxxxix p. — Prix : 2 fr.

M. Djuvara a parcouru les bibliothèques de plusieurs pays d'Europe pour recueillir les matériaux de son répertoire, qui comprend tous les travaux publiés sur l'histoire de la Roumanie et sur les questions de race, de religion, de langue, de tendance, qui préoccupent ses compatriotes. Nous le considérons comme un essai dû à un effort louable ; mais nous devons regretter l'absence des indications bibliographiques élémentaires pour beaucoup de livres cités (le nombre de pages manque toujours, le format quelquefois), et un dépouillement très insuffisant des périodiques historiques et géographiques ; dans un supplément, l'auteur a utilisé un grand nombre d'indications omises qu'il a cueillies dans le tome Ier de la *Bibliographie franco-roumaine* de Bengesco, récemment paru. L'index chronologique des livres cités, depuis 1473 jusqu'en 1895, est une idée ingénieuse qui permet de se rendre facilement compte des époques où, pour une raison ou pour une autre, la Roumanie et les questions roumaines ont fait couler le plus d'encre. H. Stein.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Jules Simon, qui de son vrai nom s'appelait Suisse, est mort à Paris, le 7 juin. Né à Lorient, le 28 décembre 1814, c'est dans le collège de cette ville et dans celui de Vannes qu'il fit ses études. La si-

tuation modeste de sa famille l'obligea de remplir les fonctions de maître répétiteur au collège de Rennes, en même temps qu'il préparait les examens de l'École normale. Il a pris lui-même un malin plaisir à raconter comment reçu le dernier à notre grand séminaire pédagogique, il en sortit premier et fut, un peu plus tard, un des interrogateurs aux examens d'agrégation du candidat heureux qui était entré premier. Agrégé de philosophie en 1833, à l'âge de vingt-deux ans, il avait su se faire apprécier de Victor Cousin, qui ne le laissa pas longtemps dans les lycées de province. Après avoir, en effet, enseigné la philosophie à Caen, puis à Versailles, il se vit rappeler à Paris, chargé d'une conférence d'histoire de la philosophie à l'École normale, puis en 1839, à vingt-cinq ans, de la suppléance de Victor Cousin au Collège de France: la protection que lui avait accordée le chef de l'éclectisme français ne l'a point empêché d'égratigner son maître dans le volume qu'il lui a consacré. A trente-deux ans, M. Jules Simon se lança dans la politique active, qu'il n'a point quittée depuis lors. Il ne saurait rentrer dans notre cadre de retracer ni de discuter son rôle dans ces matières. Nous rappellerons seulement que, député des Côtes-du-Nord en 1848, il s'attacha dès lors au parti républicain modéré. Le coup d'État et l'arrivée d'un régime auquel il refusa de prêter serment lui firent quitter la France pendant quelques années, qu'il occupa par des conférences en Belgique. Au Corps législatif et au Sénat, il s'occupa surtout des questions d'enseignement et des questions économiques. Depuis une quinzaine d'années, il était devenu un défenseur des idées conservatrices, libérales et religieuses. La politique n'empêcha point M. Jules Simon, qui appartenait à l'Académie des sciences morales et politiques et à l'Académie française, de publier un assez grand nombre d'ouvrages, dont, indépendamment de sa collaboration au *Dictionnaire des sciences philosophiques* de Franck, voici les principaux : *De Deo Aristotelis* (1839, in-8); — *Du commentaire de Proclus sur le Timée de Platon* (1839, in-8); — *Études sur la Théodicée de Platon et d'Aristote* (1840, in-8); — *Œuvres philosophiques* d'Arnauld, nouv. édit. (1843, in-18); — *Œuvres philosophiques* de Bossuet, nouv. édit. (1842, in-18); — *Histoire de l'École d'Alexandrie* (1844-1845, 2 vol. in-8); — *Manuel de philosophie* (1845, in-8), avec MM. Amédée Jacques et Émile Saisset; — *Le Devoir* (1854, in-8 ou in-18); — *La Religion naturelle* (1856, in-8 ou in-18); — *La Liberté de conscience* (1857, in-18); — *Œuvres* de René Descartes (1857, in-18); — *Œuvres* de Malebranche (1859, 2 vol. in-18); — *La Liberté* (1859, 2 vol. in-8 ou in-12); — *L'Ouvrière* (1861, in-8 ou in-12); — *L'École* (1864, in-8); — *Discours sur la loi des conditions* (1864, in-18); — *Discours sur la situation des instituteurs et des institutrices* (1864, in-18); — *Le Travail* (1866, in-8); — *L'Ouvrier de huit ans* (1867, in-8); — *La Politique radicale* (1868, in-8); — *La Famille* (1869, in-18); — *Paris aux Parisiens* (1869, in-18); — *La Peine de mort* (1869, in-12); — *Les Réunions publiques* (1869, in-18); — *La Liberté de penser* (1870, in-12); — *Le Libre-échange* (1870, in-8); — *L'Instruction gratuite et obligatoire* (1873, in-32); — *La Réforme de l'enseignement secondaire* (1874, in-8); — *Souvenirs du Quatre-Septembre* (1874, 2 vol. in-8); — *Discours prononcé à l'Académie française le jour de sa réception, 22 juin 1876* (1876, in-8); — *Le Gouvernement de M. Thiers* (1878, 2 vol. in-8); — *Le Livre du petit citoyen* (1880, in-12); — *Trois Condamnés à mort* (1881, in-12); — *L'Affaire Nayl* (1883, in-16); — *Dieu, patrie, liberté* (1883, in-8); — *Une Académie sous le Directoire* (1884, in-8); — *Thiers, Guizot, Rémusat* (1885, in-8); — *Les Grands Écrivains français. Victor Cousin* (1887, in-16); — *Nos Hommes d'État* (1888, in-18); — *Souviens-toi du Deux-Décembre* (1889, in-18); — *Mignet, Michelet, Henri Martin* (1890, in-18); — *Faisons la chaîne.*

Contes, nouvelles et récits, en collaboration avec M. Ludovic Halévy (1890, in-18); —*Nouveaux Mémoires des autres* (1891, in-18); — *La Femme du XXe siècle*, avec le docteur Gustave Simon (1892, in-18); — *Notices et portraits. Caro, Louis Reybaud, Michel Chevalier, Fustel de Coulanges* (1893, in-8). Plusieurs de ces ouvrages ont eu de nombreuses éditions qu'il nous a semblé superflu de noter ici. — M. Jules Simon a publié dans les *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques : Fragment sur l'éducation des filles* (t. LXX, 1864, p. 243-261); — *Les Sociétés coopératives de construction de logements* (t. LXXV, 1866, p. 245-266); — *L'Éducation physique dans les lycées et collèges* (t. C, 1873, p. 737-812); — *Le Vêtement* (t. CXV, 1881, p. 150-165); — *Le Monde régénéré par la science* (ibid., p. 625-635); — *Notice sur M. de Rémusat* (t. CXVIII, 1882, p. 246-277); — *Notice historique sur la vie et les travaux de M. Guizot* (t. CXX, 1883, p. 863-905); — *Suppression des anciennes Académies* (t. CXXII, 1884, p. 723-746); — *Éloge de M. Thiers* (ibid., p. 837-878); — *Éloge de M. Mignet* (t. CXXIV, 1885, p. 885-924); — *Notice historique sur la vie et les travaux de M. Michelet* (t. CXXVII, 1887, p. 26-99); — *Notice historique sur la vie et les travaux de M. Louis Reybaud* (t. CXXIX, 1888, p. 28-59); — *Notice historique sur la vie et les travaux de M. Michel Chevalier* (t. CXXXIII, 1890, p. 29-91); — *Notice historique sur la vie et les travaux de M. Caro* (t. CXXXV, 1891, p. 111-176); — *Notice historique sur la vie et les travaux de M. Fustel de Coulanges* (t. CXXXVII, 1892, p. 33-66); — *Notice sur la vie et les travaux de M. Éd. Charton* (t. CXXXIX, 1893, p. 28-67); — *Notice historique sur la vie et les travaux de M. Lazare-Hippolyte Carnot* (t. CXLI, 1894, p. 34-79); — *Notice sur la vie et les travaux de M. Charles Lucas* (t. CXLIII, 1895, p. 20-49). Attaché à la rédaction du *Journal des savants* depuis 1893, il a donné en 1894, à ce recueil : *De l'Usage et de l'abus du néologisme en philosophie* (p. 308-318); — *Morale enseignée aux enfants et aux ignorants* (p. 624-633); — *Guizot* (p. 705-715). Il a fourni quelques articles à la *Revue des Deux Mondes;* en voici les titres : *Histoire de l'École d'Alexandrie, par M. Matter* (1er octobre 1840); — *Œuvres complètes de Platon, trad. par V. Cousin* (15 décembre 1840); — *Esquisse d'une philosophie, par M. F. de Lamennais* (15 février 1841); — *Essai d'un traité complet de philosophie au point de vue du catholicisme et du progrès, par M. Buchez* (15 mai 1841); — *Philosophes et publicistes contemporains : M. de Bonald; M. Maine de Biran* (15 août et 15 novembre 1841); — *Du Mouvement philosophique en province* (1er avril 1842); — *Essai de philosophie, par M. Ch. de Rémusat* (1er mai 1842); — *État de la philosophie en France : les radicaux, le clergé, les éclectiques* (1er février 1843); — *Œuvres de Spinoza, trad. par M. E. Saisset* (1er juin 1843); — *Abélard et la Philosophie au XIIe siècle* (1er janvier 1846); — *Le Travail organisé et le travail libre* (1er septembre 1859); — *Le Salaire et le travail des femmes* (15 février, 1er août, 1er novembre 1860 et 1er mars 1861); — *L'Instruction primaire et les bibliothèques populaires en France* (15 septembre 1863); — *L'Enseignement primaire des filles en France* (15 août 1864); — *L'Ouvrier de huit ans* (1er décembre 1864); — *L'Apprentissage des jeunes ouvrières dans la petite industrie en France* (1er février 1865); — *Les Sociétés coopératives en France et en Angleterre* (1er janvier 1866). Fondateur de la *Revue de famille*, il y a naturellement aussi collaboré : *Le Péril moral* (15 mai 1888); — *Une Réponse* (1er juin 1888); — *La Famille et la nouvelle loi militaire* (15 juin 1888); — *Le Caporal* (1er juillet 1888); — *Dieu, patrie, liberté* (15 juillet 1888); — *Patrie* (1er et 15 août, 1er septembre 1888); — *La Liberté* (15 septembre 1888); — *Qu'est-ce que la liberté* (1er octobre 1888); — *Haroun Bey* (15 octobre 1888); — *Le Lycée* (1er novembre 1888); — *En prison* (15 novembre 1888); — *M. Antoine* (1er décembre 1888); — *Le Choix d'une*

école (15 décembre 1888); — *Chacun à sa place* (1er janvier 1889); — *Pierre Guérin* (15 janvier, 1er février 1889); — *Prendre la vie par ses bons côtés* (15 février 1889); — *Les Vies du frère Philippe* (1er mars 1889); — *Punir ou récompenser* (15 mars 1889); — *Les Récompenses* (1er avril 1889); — *Libert* (15 avril 1889); — *Colas, Colasse et Colette* (1er juin 1889); — *L'Éducation des filles* (15 juin et 1er juillet 1889); — *L'Éducation des femmes* (15 juillet 1889); — *Les Œuvres féminines* (1er août 1889); — *L'Éducation des femmes : l'Épouse* (15 août, 1er et 15 septembre 1889); — *L'Éducation des femmes : le Mariage* (1er et 15 octobre, 1er et 15 novembre, 1er décembre 1889); — *L'Éducation des femmes : la Mère* (15 décembre 1889); — *L'Éducation des femmes : les deux Mères* (1er janvier 1890); — *La Bûche de Noël* (15 janvier et 1er février 1890); — *L'Éducation des femmes : l'École* (15 févr. et 1er mars 1890); — *L'Éducation des femmes : les Programmes* (15 mars 1890); — *La Morale* (1er avril 1890); — *Internats* (15 avril 1890); — *La Conférence de Berlin* (1er et 15 mai, 1er juin 1890); — *Le Serment* (15 juin, 1er et 15 juillet 1890); — *Le Choix d'un état* (1er et 15 août 1890); — *Une Page de Mémoires* (1er et 15 septembre 1890); — *L'Art de donner* (1er et 15 octobre, 1er et 15 novembre, 15 décembre 1890, 15 janvier, 1er et 15 février, 1er mars, 1er et 15 mai, 1er juin 1891); — *Le Désert à Paris* (1er décembre 1890); — *Le 1er jour de l'an* (1er janvier 1891); — *Thérèse* (15 mars, 1er et 15 avril 1891); — *Les Écoles il y a cent cinquante ans* (15 juin 1891); — *Crépuscules : Chateaubriand, Béranger, Lamennais, Louis Blanc, Casimir Delavigne, Garnier-Pagès, Mme Cottin* (1er et 15 juillet, 1er et 15 août, 1er et 15 septembre, 1er octobre 1891); *Un Collège au XVIIIe siècle* (15 octobre 1891); — *Françoise* (1er et 15 novembre, 1er et 15 décembre 1891); — *Le Sauvetage de l'enfance* (1er et 15 janvier, 1er février 1892); — *Une histoire de brigands* (15 février 1892); — *La Politique de ceux qui n'en font pas* (1er et 15 mars 1892); — *Le Prêtre* (1er et 15 avril, 1er et 15 mai 1892); — *Jacques Delille* (1er juin 1892); — *L'Alliance française pour la propagation de la langue française* (15 juin, 1er juillet 1892); — *Mendiants et solliciteurs* (1er juillet 1892); — *Souvenirs de guerre et de misère* (1er et 15 août, 1er et 15 septembre 1892); — *Le Péché originel* (1er et 15 octobre, 1er et 15 novembre, 1er décembre 1892); — *La Politique en chansons* (15 décembre 1892); — *L'Université* (1er janvier 1893); — *Père de famille à seize ans* (15 janvier 1893); — *Mon Salon* 1er février 1893); — *Une Première Année d'enseignement* (15 février 1893); — *Versailles, 1838 et 1871* (1er mars 1893); — *Agrégé volant* (15 mars, 1er avril 1893); — *Adieux* (15 avril 1893); — *Un Rêve* (1er et 15 mai 1893); — *Le Patronage des libérés* (1er et 15 juin 1893); — *Le Maître* (1er juillet 1893); — *La Femme* (1er août 1893); — *La Mère* (1er septembre 1893); — *Marie-Antoinette* (1er octobre 1893); — *La Paix* (1er novembre 1893); — *Bella matribus detestanda* (1er décembre 1893); — *Autour de l'Académie* (1er janvier 1894); — *Le Marchand d'hommes* (1er février, 1er mars 1894); — *Les Anarchistes* (1er avril 1894); — *Mémoires d'un soldat* (1er mai 1894); — *Le Discours de la méthode*, nouvelle (1er juin 1894); — *Le Peloton de fil* (1er et 15 juillet 1894); — *Le Droit de grâce* (1er septembre 1894); — *Les Terrains d'Achères et l'École sociétaire* (1er octobre 1894); — *Aventures de voyage* (1er novembre 1894); — *La Poésie dans la politique* (1er décembre 1894); — *Les Œuvres du cardinal Lavigerie en Afrique* (1er janvier 1895); — *Un Village breton en 1820* (1er et 15 février 1895); — *Le Centenaire de l'École normale* (1er et 15 avril 1895); — *Un Soldat* (1er et 15 juin 1895); — *Campagnes électorales* (1er août, 1er septembre 1895). Nous rappellerons, en terminant, que M. Jules Simon a collaboré à divers journaux, et notamment au *Figaro* et au *Matin*.

— Un des représentants les plus éminents de l'érudition française, M. Eu-

gène de Rozière, vient de disparaître. Né à Paris le 2 mai 1820, il se fit recevoir, après avoir terminé ses études secondaires, à l'École des chartes (promotion de 1845). Deux ans auparavant, l'Académie des inscriptions et belles-lettres avait décerné le deuxième prix du budget à une Histoire de Chypre qu'il avait faite en collaboration avec M. Roussel et qui n'a jamais été publiée ; le premier prix avait été décerné au bel ouvrage de M. de Mas-Latrie. Petit-fils de Pardessus, gendre de Giraud, il était naturel que M. de Rozière se tournât vers les études sur l'histoire du droit et des institutions. Il s'était d'ailleurs fait recevoir licencié en droit. Quand son beau-père devint ministre de l'instruction publique en 1851, il le prit pour chef de cabinet. Plus tard, M. de Rozière fut nommé inspecteur général des archives et le resta jusqu'en 1881. Répétiteur de droit canonique à l'École des chartes, pendant quelque temps, M. de Rozière suppléa durant plusieurs années, à partir de 1872, M. de Laboulaye dans sa chaire du Collège de France. L'année précédente (23 juin 1871), il avait obtenu un fauteuil à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Sénateur de la Lozère depuis 1879, il avait, en 1882, succédé à M. Quicherat comme représentant de l'École des chartes au conseil supérieur de l'instruction publique ; et lorsque M. Léopold Delisle, nommé directeur de la Bibliothèque nationale, fut de droit membre du conseil de perfectionnement de l'École des chartes, ce fut M. de Rozière que l'Académie choisit pour remplir la place qu'il y avait tenue jusqu'alors. Voici les principales publications du regretté savant : *Mémoire adressé à la commission d'enquête formée pour la rectification de la route n° 9* (1848, in-8) ; — *Cartulaire de l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem* (1849, in-4) ; — *Formules wisigothiques inédites d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Madrid* (1854, in-8) ; — *Cours de droit commercial*, par J.-M. Pardessus, 6e édition (1856-1857, 4 vol. in-8) ; — *Table générale et méthodique des mémoires contenus dans les recueils de l'Académie des inscriptions et de l'Académie des sciences morales et politiques*, en collaboration avec M. Eug. Chatel (1856, in-4) ; — *Recueil général de formules usitées dans l'empire des Francs du Ve au Xe siècle* (1859-1871, 3 vol. in-8) ; — *Mémoire sur l'histoire du droit des Lombards* (1864, in-8) ; — *Dissertation sur l'histoire et le droit ecclésiastique* (1869, in-8) ; — *Liber diurnus, ou Recueil de formules usitées par la chancellerie pontificale du Ve au XIe siècle* (1869, in-8), la plus importante de ses publications avec le Recueil des formules de l'empire franc. M. de Rozière a en outre inséré des dissertations dans un certain nombre de recueils périodiques. Nous citerons dans les *Mémoires de l'Institut national de France. Académie des inscriptions et belles-lettres*, au tome XXXV, 1re partie (1893, in-4), la bibliographie des ouvrages de Laboulaye, qui suit la notice consacrée à ce savant par M. H. Wallon (p. 316 à 321). La lecture sur *les Anciens statuts de la ville de Rome au moyen âge* a été insérée dans : *Institut de France. Académie des inscriptions et belles-lettres. Séance publique annuelle du vendredi 6 décembre 1878* (1878, in-4, p. 121-137). Les *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques* contiennent ses *Recherches sur le Liber diurnus des pontifes romains* (t. LXXXVI, 1868, p. 347-368, LXXXVIII, 1869, p. 391-407, et LXXXIX, 1869, p. 145-160). M. de Rozière, qui a collaboré dans ces derniers temps au *Journal des savants*, a donné aussi dans la *Bibliothèque de l'École des chartes : Notice sur les archives de Malte* (t. VII, 1845-1846, p. 567-570) ; — *Des Erreurs de dates contenues dans les registres du Trésor des chartes* (VIII, 1846-1847, p. 148-154) ; — *Formules inédites publiées d'après un manuscrit de la bibliothèque de Strasbourg* (XII, 1850-1851, p. 504-526) ; — *Formules inédites publiées d'après un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Gall* (XIV, 1852-1853, p. 464-483) ; — *Lettre inédite d'Étienne Baluze*

aux prieurs et membres du collège de Saint-Martial de Toulouse (XXX, 1869, p. 334-336); — *L'Ecole de droit d'Alais au XIIIe siècle* (XXXI, 1870, p. 51-67); — *Le Pariage de Pamiers* (XXXI, 1871, p. 1-19); — dans la *Revue historique du droit français et étranger*, dont il a été l'un des directeurs : *Recherches sur l'origine et les différentes rédactions de la loi des Allemands* (t. I, 1855, p. 69-84); — *Dissertation sur la véritable date du statut maritime de Trani* (ibid., p. 189-198); — *Notice sur M. Demante* (t. III, 1857, p. 75-80); — *Formules inédites publiées d'après un manuscrit de la bibliothèque royale de Munich* (t. IV, 1858, p. 74-84); — *Charte communale de la Bastide-l'Évêque* (ibid., p. 161-167); — *Formules inédites publiées d'après deux mss. des bibliothèques royales de Munich et de Copenhague* (t. V, 1859, p. 1-65); — *Notice sur un manuscrit du grand coutumier de France conservé à la bibliothèque du Vatican* (t. X, 1864, p. 251-260); — *Note additionnelle aux stils de Villefranche-de-Conflent* [publiés dans le tome VIII du même recueil par M. Alart] (ibid., p. 261-262); — *De l'Histoire du droit en général, du grand coutumier de Normandie et des rapports du droit anglais avec le droit normand* (t. XIII, 1867, p. 63-78); — *Recherches sur le Liber diurnus des pontifes romains* (t. XIV, 1868, p. 97-145, 367-420, et XV, 1869, p. 106-149); — dans *la Revue de législation ancienne et moderne*, qu'il a également dirigée : *Ancienne coutume de Thégra en Quercy (1266)* (1870-1871, p. 43-56 et 309-311); — *Charte du consulat d'Uzès (1346)* (ibid., p. 180-192); — *Collège de France. Cours d'histoire des législations comparées, leçon d'ouverture, 16 décembre 1871* (1872, p. 53-70); — *Collège de France. Cours d'histoire des législations comparées. Leçon d'ouverture, 8 décembre 1873* (1874, p. 175-205); — dans la *Nouvelle Revue historique du droit français et étranger*, suite des deux précédents recueils : *Mémoire sur les anciens statuts de la ville de Rome* (3e année, 1879, p. 65-76); — *Bibliographie des écrits de M. Charles Giraud* (7e année, 1883, p. 249-272); — *Bibliographie des œuvres de M. Édouard Laboulaye* (12e année, 1888, p. 771-821); — *L'Assise du bailliage de Senlis en 1340-1341* (16e année, 1891, p. 714-802), en collaboration avec M. Muller; — dans le *Bulletin de la Société des antiquaires de France : Antiquités et monnaies romaines trouvées dans la forêt de Halatte* (1875, p. 141).

— Le célèbre explorateur africain Gerhard Rohlfs est mort le 3 juin, à Godesberg, dans la Prusse rhénane. Né le 14 avril 1831, à Vegesack, il se livra d'abord à l'étude de la médecine, et c'est à ce titre qu'il prit part aux expéditions françaises d'Algérie de 1855 à 1860. A cette époque, il se rendit au Maroc, séjourna longtemps à Fez et parcourut le pays sous un déguisement mahométan. Il fut le premier Européen à atteindre l'oasis de Tafilet (1862). Surpris et blessé au retour de cette expédition, il ne se laissa point décourager et l'année suivante il traversa le grand Atlas et atteignit l'oasis de Touat. En 1865, ce fut vers le lac Tchad qu'il dirigea son excursion. En 1867, il prit part à l'expédition anglaise d'Abyssinie, parcourut l'année suivante la Cyrénaïque et découvrit la dépression qui s'étend au sud du plateau libyque. En 1873-1874, il fut chargé par le khédive d'explorer le désert libyque et fut accompagné dans cette expédition par MM. Zittel, Jordan et Ascherson. Après un voyage en Amérique (1875-1876), il reprit le cours de ses expéditions africaines; sous les auspices de la société africaine d'Allemagne, il se rendit à l'oasis jusqu'alors inexplorée de Koufra (1878). L'empereur d'Allemagne le chargea d'une mission diplomatique en Abyssinie (1880). Consul général (1884), il remplit une mission à Zanzibar, d'où il revint au milieu de l'année 1885. Depuis 1890, il vivait retiré à Godesberg sur le Rhin. Nous donnons ici une liste, que nous n'avons pas la prétention d'avoir rendue complète, des publications du docteur Rohlfs,

pour lesquelles il n'existe malheureusement point de traduction française : *Reise durch Marokko, Uebersteigung des grossen Atlas, Exploration der Oasen von Tafilet, Tuat und Tidekelt*, etc. (Bremen, 1868, in-8, 2e édit., 1869); *Land und Volk in Afrika. Berichte aus den J. 1865-1870* (Bremen, 1870, in-8); — *Afrika-Reise, 1869* (Berlin, 1871, gr. in-8 avec pl. gr. in-fol.); — *Von Tripolis nach Alexandrien. Beschreibung der im Auftrage Sr. Maj. des Königs von Preussen in den Jahren 1868 und 1869 ausgeführten Reise* (Bremen, 1871, 2 vol. gr. in-8); — *Mein erster Aufenthalt in Marokko und Reise südlich vom Atlas durch der Oasen Draa und Tafilet* (Ibid., 1873, in-8); — *Quer durch Afrika, Reise vom Mittelmeer nach dem Tschad See und zum Golf von Guinea* (Leipzig, 1874-1875, 2 vol. gr. in-8); — *Drei Monate in der libyschen Wüste* (Kassel, 1875, gr. in-8); — *Beiträge zur Entdeckung und Erforschung Afrika's. Berichte aus den Jahren 1870-1875* (Leipzig, 1866, gr. in-8); — *Expedition zur Erforschung der libyschen Wüste unter den Auspicien Sr. H. d. Chedive von Aegypten im Winter 1874-1875 ausgeführt* (Kassel, 1883, 3 vol. gr. in-4); — *Neue Beiträge zur Entdeckung und Erforschung Afrika's* (Ibid., 1881, in-8); — *Kufra. Reise von Tripolis nach der Oase Kufra, ausgeführt im Auftrage der afrikanischen Gesellschaft in Deutschland* (Leipzig, 1881, in-8); — *Meine Mission nach Abessinien. Auf Befehl Sr. Maj. des deutschen Kaisers im Winter 1880-1881 unternommen* (Ibid., 1883, gr. in-8); — *Angra Pequeña* (Ibid., 1884, in-8); — *Zur Klimatologie und Hygiene Ostafrikas* (Ibid., 1885, in-8. Extrait du *Deutscher Archiv für Geschichte der Medicin*) ; — *Quid novi ex Africa* (Kassel, 1886, in-8). Il a donné dans les *Mittheilungen aus Justus Perthes' geographischer Anstalt* de Petermann les articles suivants : *Tagebuch einer Reise durch die südlichen Provinzen von Marokko, 1862* (1863, p. 361-370); — *Reise von Algier gegen Timbuktu hin* (1864, p. 1-6); — *Briefe aus Algerien und Marokko, Okt. 1863 bis April 1864* (1864, p. 336-342); — *Tagebuch seiner Reise durch Marokko nach Tuat, 1864* (1865, p. 81-90, 165-187 et 401-417); — *Ausflug von Tripoli nach Lebda, 29 April bis 8 Mai 1865* (1865, p. 263-264); — *Reise über den marokkanischen Atlas nach Tuat* (1865, p. 35-36); — *Neueste Briefe und Rückblick auf seine bisherigen Reisen in Afrika* (1866, p. 3-8); — *Tagebuch seiner Reise von Tuat nach Rhadames, 1864* (1866, p. 8-26); — *Resultate der Höhenmessungen in Marokko und Tuat* (1866, p. 1-19); — *Nachrichten aus Marsuk* (1866, p. 227-230); — *Briefe aus Bilma, Mai und Juni 1866* (1866, p. 368-370); — *Rückkehr aus Afrika* (1867, p. 311-313); — *Die Art der Begrüssungen bei verschiedenen Neger-Stämmen* (1867, p. 333-336); — *Von Magdala nach Lalibala, Sokota und Antalo, Apr. und Mai 1868* (1868, p. 313-324); — *Reise durch Nordafrika von mittelländischen Meere bis zum Busen von Guinea*. (1868. Ergänzungsband V, Heft 25, iv-75 p. et 1 carte; 1872, vii, 34, de iv-112 p. et 2 pl.); — *Expedition in die libysche Wüste* (1874, p. 178-185); — *Eine neue nordwestafrikanische Expedition* (1875, p. 322-324); *Paul Soleillet's and Largeau's Reisen in die Sahara und nach dem Sudan* (ibid., p. 401-403); — *Largeau's zweite Expedition nach Rhadames* (1876, p. 250-253); — *Eine Eisenbahn nach Central-Afrika* (1877, p. 45-53, 258-260); — *Tekna und Nun* (Ibid., p. 422-426); — *Ueber die Bihar-bilâ-mâ* (1879, p. 1-9); — *Zur libyschen Wüste* (1880, p. 445-447); — *Die Mission Flatters* (1881, p. 298-303); — *Ergebnisse meiner Reise nach Abessinien* (1882, p. 401-405); — *Die Anzahl der Juden in Afrika* (1883, p. 211-213); — *Geld in Afrika* (1889, p. 187-192). De sa collaboration aux autres recueils géographiques, nous noterons suivant l'ordre des dates les articles suivants : *Neueste Nachrichten* [lettres à Barth] (*Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, 1865, p. 353-357); — *Am Bemo* (*Globus*, 1868, p. 236-237); — *Die christlichen Wunderbauten zur Lalibala in Abyssinien* (ibid., p. 364-370); — *Der Aschangi-see in Abessinien* (*Zeitschrift*

der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin, t. III, p. 229-232) ; — *Nach Axum über Hausen und Adua* (ibid., p. 481-492) ; — *Damiette. Philippeville. Bona und Tunis. Leptur Magna Sabrathu* (*Das Ausland*, 1868, p. 968-972; 1869, p. 6-10, 32-35; 473-477, 522-526) ; — *Rapport sur le voyage de Psengan à l'oasis de Jupiter Ammon* (*Bull. de la Soc. de géogr. de Paris*), 1869, p. 465-471) ; — *Bengasi* (*Das Ausland*, 1869, p. 947-952) ; — *Audjila und Djalo* (ibid., p. 1153-1158) ; — *Lagos an der Westküste von Afrika* (ibid., 1870, p. 484-488) ; — *Zur Karte von Cyrenaika* (*Zeitschr. der Ges. f. Erdk. zu Berlin* t. V, 1870, p. 370-371) ; — *Pfahlbauten der Neger in Central-Afrika. Globus*, t. XVIII, p. 358-359) ; — *Uesan et Das Demana* (*Ausland*, 1871, p. 259-262, 272-278) ; — *Fes, Hauptstadt von Marokko* (ibid., p. 420-425, 505-508, 543-547, 560-572, 586-589) ; — *Consulatswesen in Marokko* (ibid., p 880-885) ; — *Die Religion der Marokkaner* (*Globus*, vol. XX, p. 310-313, 346-349, 361-364) ; — *Mein Itinerar durch die libysche Wüste* (*Ztsch. der Ges. für Erdk. z. Berlin*, VI, 1871, p. 367-383) ; — *Die Sahara der grossen Wüste* (*Ausland*, 1872, p. 1057-1061, 1085-1089, 1111-1114) ; — *Ueber Reiz- und Nahrungsmittel afrikanischer Völker* (ibid., 1873, p. 97-98, 158-160, 297-299, 609-611) ; — *Briefe an Herrn Koner* (*Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin* (1874, p. 53-54, 80-81, 106-109) ; — *Ein Binnensee in Algerien* (*Ausland*, 1874, p. 839-840) ; — *Lettre à M. Henry Duveyrier* (*Bull. Soc. géogr. de Paris*), 1874, p. 324-226) ; — *Expedition in die libysche Wüste* (*Deutsche Rundschau*, 1875, p. 377-391) ; — *Das moderne Kairo* (*Die Neuzeit*, 4e année, p. 873-880) ; — *Bei den Zeltbewohnern in Marokko* (*Globus*, 1875, p. 284-286, 311-314, 328-330) ; — *Ein Blick auf Aegypten* (*Deutsche Rundschau*, 1876, p. 381-392) ; — *Sigilmâsa und Tafilet* (*Ztsch. der Ges. f. Erdk. z. B.*, 1877, p. 335-344) ; — *Die Halfa* (*Mitth. des deutschen Vereins für Erdkunde*, 1877, p. 16-24) ; — *Reise nach Kufra* (*Mitth. der afrikanischen Gesellschaft*, t. II, p. 17-40) ; — *Zur Charakteristik der Sahara* (*Ztsch. für Erdkunde*, 1879, p. 368-374) ; — *Die Oase Djofra* (*Westermann's Monatshefte*, 1879, p. 80-92 et *Ztsch. der Gesellsch. für Erdk. zu Berlin*, 1880, p. 137-152) ; — *Syrten-Oasen* (*Westermann's Monatshefte*, 1880, p. 759-770) ; — *Die transsaharische Eisenbahn der Franzosen* (*Geographische Rundschau*, t. II, p. 468-470) ; — *Reisebriefe* (*Mitth. d. afrik. Gesellschaft*, t. II, p. 236-247) ; — *Eine Audienz in Samara* (*Westermann's Monatshefte*, 1881, p. 104-117) ; — *Liegt ein Grund vor, die Städtebevölkerung von Marokko, Algerien, Tunesien und Tripolitanien als eine besondere zu betrachten und zu benennen* (*Ausland*, 1882, p. 301-307) ; — *Liegt ewiger Schnee in Abessinien?* (ibid., 1884, p. 501-504).

— Le lieutenant-colonel Eugène Hennebert, qui pendant plusieurs années a donné dans le *Polybiblion* des articles bibliographiques sur l'art et l'histoire militaires, est mort le 5 juin, à Versailles. Né à Beauvais en 1826, élève de l'École polytechnique, il sortit dans le génie, fut successivement professeur à l'École d'application de Fontainebleau, puis à Saint-Cyr. Promu au grade de lieutenant-colonel en 1880, il fut bientôt mis à la retraite. Il s'était fait honorablement connaître par d'assez nombreux ouvrages techniques et historiques; le plus considérable à tous égards est sa grande histoire d'Hannibal, dont la publication lui demanda vingt-trois ans : *Études historiques sur les fortifications* (1868, in-8); — *Conférence sur le rôle de la fortification passagère dans les combats* (1869, in-18), sous le pseudonyme de Prévost comme le précédent ouvrage ; — *Histoire d'Annibal* (1870-1892, 3 vol. in-8 avec atlas in-4) ; — *La Guerre des communeux de Paris*, anonyme (1871, in-12) ; *Les Forteresses françaises pendant la guerre* (1872, in-8), sous le pseudonyme de Prévost ; — *Le Bombardement de Paris par les Prussiens en 1871* (1872, in-8), sous le pseudonyme de major H. de Sarrepont, ainsi que les deux

suivants : *Histoire de la défense de Paris en 1870-1871* (1872, in-8); — *Les Torpilles* (1874, in-8); — *Les Anglais en Égypte; l'Angleterre et le Mâhdi; Arabi et le canal de Suez* (1884, in-8); — *L'Art militaire et la science. Le Matériel de guerre moderne* (1884, in-8); — *L'Europe sous les armes* (1884, in-12); — *L'Artillerie de Bange* (1885, in-8); — *Comtes de Paris* (1885, in-12); — *Les Armées modernes* (1886, in-18);— *L'Artillerie* (1886, in-18), dans la *Bibliothèque des merveilles;* — *L'Artillerie Krupp et l'artillerie de Bange* (1887, in-8); — *La France sous les armes* (1887, in-12), sous le pseudonyme de baron Blanchard de Meisendorf; — *Chants et chansons militaires de la France*, sous le pseudonyme de H. de Sarrepont (1887, in-12); — *Nos Soldats* (1887-1888, gr. in-8); — *Frontières de France* (1888, in-12); — *L'Autriche en 1888* (1888, in-12); — *L'Artillerie moderne* (1889, in-12); — *De Paris à Tombouctou en huit jours* (1889, in-16; 2e édit. en 1890); — *La Guerre imminente. La Défense du territoire* (1890, in-12); — *Les Industries du Creusot. Le Matériel de guerre* (1890, in-8); — *La Guerre* (1892, in-16); — *Histoire militaire des animaux* (1893, in-8); — *L'Aigle russe* (1894, in-16); — *Fortification* (1894, in-16); — *Paris port militaire* (1895, in-8); — *Bouches à feu* (1895, in-16).

— Nous devons encore une mention spéciale à M. Adolf Bruder, sous la direction duquel se faisait une publication souvent louée ici, le *Staats-Lexicon*. C'est le 26 mars qu'il est mort prématurément, dans sa quarante-sixième année. Il était né, en effet, le 2 mars 1851, à Hall, dans le Tyrol. Élevé successivement aux gymnases de Saint-Paul en Carinthie et de Salzbourg, il alla suivre à Innsbruck les cours de la Faculté de droit; il étudia également dans les Universités de Berlin, de Leipzig et de Vienne, prit le grade de docteur et fut appelé à enseigner les sciences politiques aux neveux de l'empereur d'Autriche, les archiducs François-Ferdinand et Otto. Il entra par la suite à la Bibliothèque universitaire de Vienne. Depuis 1883, il remplissait les fonctions de garde de la Bibliothèque universitaire d'Innsbruck. Son principal ouvrage est le grand *Staats-Lexicon*, dont il dirigeait depuis 1887 la rédaction sous les auspices de la *Görres-Gesellschaft*. On cite encore de lui des *Studien über die Finanzpolitik Herzog Rudolfs IV von Oesterreich* (*1358-1365*) (Innsbruck, 1886, in-8), et des articles de revues, notamment dans la *Monatsschrift für Gesellschaftswissenschaft*.

— On annonce encore la mort : de M. Aug. Boutet de Monvel, mort à Orléans, âgé de quatre-vingt-trois ans, le 16 juin; — de M. François Choret de la Frémoire, ingénieur honoraire des ponts et chaussées, ancien ingénieur principal aux chemins de fer du Nord, mort à soixante-dix-sept ans, le 1er juin; — de M. le docteur Gabriel Colin, membre de l'Académie de médecine et professeur honoraire de l'École vétérinaire d'Alfort, auteur d'un *Traité de physiologie comparée des animaux* (Paris, 1886-1888, 2 vol. in-8), mort le 24 juin; — de M. le baron Edme Dacier, ancien archiviste des Deux-Sèvres, mort à quatre-vingt-trois ans, le 17 juin; — de M. Eug. Daufresne, conseiller honoraire à la cour d'appel de Rouen, mort à soixante-douze ans, le 15 juin; — de M. Marc du Tartre, publiciste catholique, connu des lecteurs de l'*Observateur français* et de la *Patrie* sous le pseudonyme de Mustel, mort le 6 juin; — de M. Hervé Lamache, professeur de droit à l'Université catholique de Lille, mort âgé de quarante-sept ans, au Mans, le 14 juin; — de M. le docteur Henri Leloir, membre correspondant de l'Académie de médecine, professeur de dermatologie à la Faculté de médecine de Lille, à qui l'on doit entre autres ouvrages considérables un *Traité de la lèpre* (Paris, 1886, in-4), des *Leçons sur la syphilis* (Paris, 1886, in-8), un *Traité descriptif des maladies de la peau*, fait en collaboration avec le docteur Vidal (Paris, 1890-1893, in-8), mort le 19 juin; — de M. l'abbé Mil-

LAULT, chanoine honoraire de Paris, ancien supérieur du petit séminaire de Notre-Dame des Champs et ancien curé de Saint-Roch, mort le 14 juin ; — de M. le marquis DE MORÈS, qui s'était fort mêlé au mouvement antisémitique par des conférences, des brochures et des articles de journaux, mort assassiné au cours d'une expédition africaine ; — du docteur Alex. STOLTZ, ancien doyen de la Faculté de médecine de Strasbourg, auteur de travaux originaux et de traductions de l'allemand, mort le 25 mai ; — de Mme la baronne DE VALLEY, née Herminie DE MARBEL, qui avait dirigé dans sa jeunesse une revue à laquelle collaborèrent George Sand et Anaïs Ségalas, *la Violette*, morte à Paris, le 16 juin, à l'âge de soixante-dix-huit ans ; — de M. Gabriel VERRIER, avocat à la cour d'appel de Paris, ingénieur des arts et manufactures, mort le 14 juin.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Wilhelm BEHAGHEL, juriste distingué, mort le 19 mai, à Fribourg-en-Brisgau, âgé de soixante-douze ans ; — de M. Michael BIRKELAND, historien, archiviste d'État à Christiania, mort dans cette ville, à soixante-cinq ans, le 25 mai ; — de M. George Webbe DASENT, l'un des plus éminents représentants des études scandinaves en Grande-Bretagne, auteur de nombreux ouvrages, mort en juin ; — de miss Kate FIELD, conférencière, collaboratrice de divers journaux américains, qui laisse des ouvrages variés, morte le 19 mai, à Honolulu, aux îles Hawaii ; — de sir Augustus HARRIS, directeur des théâtres de Drury Lane et de Covent Garden à Londres ; — de M. Rudolph HEINZE, professeur de droit criminel à l'Université d'Heidelberg, mort dans cette ville, le 18 mai, à soixante et onze ans ; — de M. Wilhelm VON HENKE, mort âgé de soixante-deux ans, le 7 mai, à Tubingue ; — de M. Nikolai HUBERTI, bibliographe russe, mort à Moscou, le 11 mai : — du savant naturaliste anglais Pierre INCHBALD, mort à quatre-vingt-deux ans, en juin ; — de M. IRGENS-BERGH, ethnographe, mort le 21 mai, âgé de soixante-seize ans, à Copenhague ; — de sir George JOHNSON, médecin anglais, mort en juin, âgé de soixante-dix-huit ans ; — de M. John Henry MIDDLETON, archéologue distingué, tour à tour directeur du Fitz-William museum (1889) et du South Kensington museum (1893), dont nous rappellerons *Ancient Rome in 1885* (1892, in-8) et *Illuminated manuscripts in classical and mediaeval times* (1893, in-8), mort le 16 juin, à Londres ; — de M. Robert MOWAT, du *Chambers journal*, mort le 9 juin, à Édimbourg ; — du R. P. Denis MURPHY, S. J., longtemps président de la Société des antiquaires d'Irlande, auteur de *Cromwell in Ireland* (Dublin, 1883, in-8), mort à Dublin, âgé de soixante et un ans, en juin ; — de miss Nora PERRY, auteur de romans pour les enfants, morte âgée de cinquante-six ans, le 13 mai, à Dudley (Massachusets) ; — de M. Al. PIERSON, connu par ses travaux sur l'histoire de l'art, mort le 28 mai, à Weldhorst, près de Zutphen : — de M. Marcellus Mills POMEROY, journaliste et publiciste américain, mort le 30 mai, à Brooklyn (New-York) ; — de M. Horace M. PYM, auteur de *A tour round my bookshelves*, mort en mai ; — de M. Józef PRZYBOROWSKI, bibliothécaire du prince Zamoiski à Varsovie, mort à soixante-treize ans, le 13 mai ; — de M. Rob. SCHMELZKOPF, philologue, mort âgé de quatre-vingt-deux ans, à Bevern, le 18 mai ; — de M. E. VON SCHOEN, professeur à l'Université de Moscou, mort en mai ; — de M. Richard SIMS, attaché au département des manuscrits du Musée britannique, à qui l'on doit : *Index to all the pedigrees and arms in the heraldic visitations and other genealogical mss. in the British museum* (1849, in-8) ; — *Handbook to the library of the British museum* (1854, in-8) ; — *Manual for the genealogist, topographer, antiquary and legal professor* (1856, in-8) ; et qui laisse inachevé un *Classed catalogue of mss. relating to British heraldry and topography*, mort le

24 mai, à Londres ; — de M. Stein, professeur d'histoire de la philosophie à Rostock, mort le 28 mai, âgé de soixante-trois ans ; — de M. August Wagener, professeur de philosophie à l'Université de Gand, mort à soixante-sept ans, le 16 mai, dans cette ville ; — de M. Wernich, ancien professeur à l'Académie médicale de Tokyo, mort à Berlin, le 18 mai ; — de M. Wharton, traducteur anglais d'Aristote, mort en juin.

Institut de France. — *Élections. — Académie française.* — M. Gaston Paris, membre de l'Académie des inscriptions et administrateur du Collège de France, a été élu au premier tour, par 28 voix contre 3 à M. Imbert de Saint-Amand, et 2 à M. Frédéric Godefroy, en remplacement de M. Pasteur. Pour le fauteuil d'Alexandre Dumas, il y a eu huit tours de scrutin sans résultat, et l'élection a été ajournée à une date ultérieure. Les voix se sont réparties de la manière suivante :

	1er	2e	3e	4e	5e	6e	7e	8e
MM. Émile Zola	10	11	9	10	14	11	8	8
Barboux	6	7	9	11	13	14	16	16
Jean Aicard.	6	8	9	6	2	4	3	3
Becque	3	3	2	2	0	0	1	1
Imbert de Saint-Amand.	6	1	0	1	2	1	1	1
Jules Noirit	0	0	0	0	0	0	0	0
Bulletins blancs . . .	2	3	4	3	3	3	4	4

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 29 mai, M. de Barthélemy a lu une note sur les dates d'actes inscrits dans le cartulaire de Montierender ; M. Clermont-Ganneau a communiqué le moulage d'une inscription grecque d'Alexandrie ; M. Amélineau a rendu compte de ses fouilles en Égypte ; M. Th. Reinach a fait une communication sur le document musical grec connu sous le nom d'*Hormasia.* — Le 5 juin, le R. P. Delattre a rendu compte par lettre de son exploration de la nécropole de Douimès, à Carthage, pendant le mois de mai ; M. Clermont-Ganneau a fait un rapport sur un travail de M. J. Rouvier, qui retrouve dans la Beyrouth de nos jours l'antique Laodicée de Phénicie ; M. Homolle a exposé dans quelles circonstances a été découverte la statue de bronze mise au jour dans les dernières fouilles de Delphes (480-460 av. notre ère, 1m80 de hauteur). Le 12, M. Croiset a fait une communication sur l'inscription de la base de la statue de Delphes ; M. Cagnat a communiqué une note sur les fouilles de M. Dominique Novak, sur ses fouilles à Makédia, et une note sur une inscription latine de Lemta ; M. Chavannes a lu une note sur une inscription latine trouvée dans l'Inde ; M. de Vogüé a communiqué une lettre du R. P. Lagrange, sur la découverte d'une inscription samaritaine à Amaos, l'ancienne Emmaüs, en Palestine. M. Le Blant a présenté et analysé la *Fractio panis* de Mgr Wilpert (étude sur la catacombe de Sainte-Priscille).

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 30 mai, M. Levasseur a continué la lecture de son mémoire sur l'*Ouvrier américain*, les *Grèves aux États-Unis*, et la *Question de l'arbitrage entre patrons et ouvriers ;* M. V. du Bled a lu une *Étude sur la marquise de Lambert*, dont le salon fut célèbre au xviie siècle. — Le 6 juin, M. Levasseur a terminé la lecture de son mémoire sur les tentatives de réglementation de l'arbitrage aux États-Unis — La séance du 13 a été levée en signe de deuil, en raison de la mort de M. Jules Simon. — La séance du 20 a été consacrée à la présentation de divers ouvrages.

Concours et prix. — *Académie française.* — Une mention honorable a été

décernée pour le concours Langlois, à Mme la comtesse de Clermont-Tonnerre, auteur d'une traduction de deux ouvrages de Francis Parkman : *Les Pionniers français dans l'Amérique du Nord* et *les Jésuites dans l'Amérique du Nord*. — Sur le prix Jules Janin, une récompense de 1,500 fr. a été décernée à M. Martinon, pour sa traduction de Tibulle.

Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le prix de La Grange a été décerné à la Société des Anciens textes pour l'ensemble de ses publications. Prix Fould : 3,000 fr. à M. Enlart, pour ses deux ouvrages : *Origines françaises de l'architecture gothique en Italie*, et *Monuments religieux de l'architecture romane et de transition dans la région picarde ;* 1,000 fr. à MM. A. de Champeaux et P. Gauchery, pour leur ouvrage : *Les Travaux d'art exécutés pour Jean de France, duc de Berry ;* 1,000 fr. à M. le duc de Rivoli, pour sa publication sur *les Missels imprimés à Venise de 1481 à 1600*. — *Antiquités nationales :* 1re médaille à M. G Kurth, pour son histoire de *Clovis ;* 2e médaille, à M. Buhot de Kersers, pour son *Histoire et statistique du département du Cher ;* 3e médaille, à M. Courteault, pour son ouvrage sur *Gaston IV, comte de Foix ;* une 4e médaille sera demandée à M. le ministre pour M. d'Herbomez, pour son livre sur les *Châtellenies de Tournai ;* 1re mention, à M. l'abbé Mignon, pour les *Origines de la scolastique et Hugues de Saint-Victor ;* 2e mention à M. le colonel Borelli de Serres, pour ses *Recherches sur divers services publics du XIIIe au XVIIIe siècle* (t. I : XIIIe siècle); 3e mention, à MM. Chaumet et Georges, pour l'ouvrage intitulé : *Cachettes d'objets en bronze découverts à Saint-Yrieix ;* 4e mention, à M. Carton, pour *les Découvertes archéologiques en Tunisie ;* 5e mention, à M. l'abbé Cochart, pour *la Juiverie d'Orléans du IVe au XVe siècle ;* 6e mention, à M. de Bosredon, pour sa *Sigillographie de l'ancienne Auvergne.*

Académie des sciences morales et politiques. — Prix Bordin : Deux récompenses, l'une de 1,000 fr., l'autre de 500 fr., ont été décernées à deux auteurs, dont les noms ne sont pas encore connus, dans le concours sur *la Morale de Kant*. — Le prix Beaujour (5,000 fr.) est prorogé à 1896 : le sujet du concours était « De l'indigence et de l'assistance dans les grandes villes, et particulièrement en France, depuis 1789 jusqu'à nos jours. » Pour le même prix à décerner en 1901, l'Académie a mis au concours le sujet suivant : « Des inconvénients et des avantages du système de prévoyance collective obligatoire et des systèmes de prévoyance, soit individuelle, soit associée, libres et spontanés. »

Académie des beaux-arts : Prix Chartier, 500 fr. à M. F. de la Tombelle. — Prix Monbinne, 3,000 fr., à M. P. Vidal, pour son opéra-comique en trois actes, *Guernica* (théâtre de l'Opéra-Comique, 1895).

Paris. — Sous le titre de : *Le Centenaire de l'Institut, 1795-1895* (25 octobre), on vient de publier (Paris, Firmin-Didot, gr. in-8 de 67 p.) un recueil officiel contenant : le récit de la fête donnée aux invités par le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, les discours prononcés à la Sorbonne, le 24 octobre, par M. Ambroise Thomas, par M. Jules Simon et par M. Poincaré ; les discours prononcés, le soir du même jour, au banquet de l'hôtel Continental, par M. Max Müller, associé étranger de l'Académie des inscriptions, et par lord Kelvin, associé étranger de l'Académie des sciences ; *l'Institut de France,* poésie de M. Sully-Prudhomme ; le récit de la visite à Chantilly faite, le 26, par les membres et les correspondants de l'Institut, avec les paroles adressées à Mgr le duc d'Aumale par M. Gaston Boissier, secrétaire perpétuel de l'Académie française ; les adresses envoyées à l'Institut par la Société royale de Londres, par l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg, par l'Académie royale des sciences de Berlin ; enfin le

discours prononcé par Mgr Perraud, le 23 octobre, jour où fut célébré dans l'église Saint-Germain des Prés un service religieux en mémoire des membres de l'Institut décédés depuis la fondation.

— M. l'abbé Charles Urbain publie une remarquable brochure sur l'*Esprit scientifique et le clergé* (Paris, Letouzey et Ané, in-8 de 28 p. Extrait de la *Revue du clergé français*). L'auteur répond aux libres penseurs qui reprochent aux catholiques, et particulièrement au clergé, de manquer d'esprit scientifique. Tout en combattant les adversaires du catholicisme, il donne à ses confrères dans le sacerdoce les plus judicieux conseils au sujet de la méthode à suivre pour tirer le meilleur parti de leurs études.

— Sous le titre de *Contribution à l'étude de l'âme des foules. La Panique*, un anonyme qui signe *** donne une curieuse dissertation (Paris, Chevalier-Maresceq et Cie, in-16 de 16 p.), où il recherche les causes, les effets et les moyens d'enrayer ce mouvement, bientôt irrésistible, qui produit parfois de véritables désastres.

— Dans sa *Note sur l'origine de la monnaie tournois* (Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*. Paris, C. Klincksieck, in-4 de 14 p.), notre savant collaborateur M. A. de Barthélemy s'efforce d'établir que la monnaie frappée d'abord à Tours au nom du Roi par les comtes, le fut ensuite au nom de l'abbaye Saint-Martin par le duc-abbé, puis, après la disparition du dernier duc, par les comtes (de Blois et ensuite d'Anjou), que c'est comme successeur des comtes que Philippe-Auguste en prit possession.

— La substantielle notice sur *les Origines des premiers consulats de la nation française à l'étranger*, que nous devons à M. Georges Salles (Paris, Leroux, in-8 de 63 p.), se divise en trois chapitres : le premier est une introduction générale où M. Salles montre l'importance de nos consulats dès leur origine, expose tout ce qui a trait à la nomination, à l'habitation, aux privilèges et aux fonctions des consuls ; le second chapitre est une histoire du consulat d'Alexandrie d'Egypte, celui pour lequel nous avons le plus de renseignements pour le XVIe siècle et le premier fondé dont on ait conservé la mention. Le dernier chapitre est consacré aux autres établissements analogues (Syrie, Alger, Tunis, etc.), pour lesquels les indications sont moins abondantes.

— M. J. Bertot vient d'ajouter un fleuron à sa jolie collection des *Guides du Cycliste en France* dont nous avons signalé l'intérêt : *les Plus belles Excursions des environs de Paris* (Paris, Boudet; Mendel, in-12 de XXI-218 p.). Les environs de Paris sont les plus beaux qui soient au monde, et les bois de Boulogne et de Vincennes semblent créés exprès pour permettre de sortir et de rentrer en évitant le tableau peu réjouissant des abords immédiats. Le plan de l'auteur comporte une sorte de cours d'entraînement, qui va de l'excursion classique à Versailles, début pieux du néophyte, jusqu'aux courses de 100 kil. aux Andelys, à Rambouillet, etc. Nous retrouvons ici tous les renseignements brefs et précis sur les curiosités locales, l'état des routes, l'importance des côtes ; enfin, comme on ne sait pas ce qui peut arriver, les noms des mécaniciens sont indiqués pour chaque localité. Les sages conseils des pages XVIII et XIX sont à méditer par tous. Comme ses frères, le nouveau venu se glisse facilement dans la poche ; sept cartes et vingt-quatre plans itinéraires le rendent indispensable, aux débutants surtout.

— C'est une véritable encyclopédie française du cycliste que viennent de composer MM. le comte de Bimont et Gibert : *Guide-vélo des environs de Paris et de toute la France* (Paris, Taride, in-8 de 560 p. Prix : 2 fr. 50). Hâtons-nous d'ajouter qu'elle reste portative. Les auteurs se sont attachés à relier entre elles les préfectures et les sous-préfectures, en négligeant tout

commentaire superflu. Les distances kilométriques de localité à localité sont données avec soin ; les itinéraires praticables sont indiqués de préférence à ceux plus courts mais médiocres ou mauvais ; enfin un grand nombre de cartes graphiques sont semées dans les marges du texte ; le plan de l'ouvrage est simple, clair dans sa concision. Une carte générale de la France permet de rattacher sans peine les itinéraires du « Guide-Vélo. »

— Chez le même éditeur : *Grande Carte cycliste des environs de Paris*, en quatre feuilles, à l'échelle du 200,000e. Prix : 2 fr. Cette carte est en tous points remarquable ; son ensemble ne mesure pas moins de cent cinquante kilomètres de rayon ; elle donne les routes véloçables, les routes pavées, celles dont les bas-côtés sont praticables, les routes forestières, et meme les chemins de grande communication et vicinaux accessibles pendant la belle saison. Enfin les cotes d'altitude sont disposées de façon à indiquer les montées et les descentes, et les distances des secteurs sont indiquées de dix en dix kilomètres, comptées du centre de Paris.

— La librairie Henri Gautier s'est fait une spécialité des collections à un bon marché excessif : telles sa *Nouvelle Bibliothèque populaire à 0 fr. 10*, et sa *Bibliothèque scientifique des écoles et des familles à 0 fr. 15*. Voici qu'elle entreprend une troisième publication du même genre (à 0 fr.15) : *Bibliothèque de souvenirs et récits militaires*, dont le directeur est M. P. Gaulot. Il nous semble que cette dernière répond plus encore que les deux autres aux besoins du temps présent. Cette nouvelle Bibliothèque, nous déclare un programme que nous avons sous les yeux, a pour but, « en condensant, sous forme de petits volumes d'un prix minime, le meilleur de certains chefs-d'œuvre, en les complétant par des notices littéraires et historiques, d'en rendre la lecture accessible à tous. » Les dix premiers numéros que nous venons de recevoir sont vraiment empoignants dans leur ensemble comme dans leurs détails. Nous en donnerons ici simplement les titres : *D'Ulm à Austerlitz*, par le général baron Thiebault ; *Sébastopol*, par S. M. Alexandre III, empereur de Russie ; *Paris assiégé, Champigny-Buzenval*, par J. Claretie ; *Le Siège de Dantzig*, par le général Rapp ; *Thermidor et fructidor*, par Méda et Ramel ; *Valmy*, par Gœthe ; *Mes Rêveries. L'Armée de l'avenir*, par Maurice de Saxe ; *Aventures d'un Polonais au service de la France (guerre d'Espagne)*, par le général de Brandt ; *La Fronde. Le Combat du faubourg Saint-Antoine*, par Mlle de Montpensier ; *Exploits du corsaire Tom Souville*, par H. Chevalier. Les époques sont melées : cela ne nous déplaît point. Et le patriotisme bien entendu, que l'on ne saurait trop exalter en France, y trouvera son compte.

— Nous avons eu déjà l'occasion de signaler les livres minuscules imprimés et édités par la maison Pairault (3, passage Nollet, à Paris). Il s'agissait alors du *Petit Poucet*, de Ch. Perrault, et de la *Jeanne d'Arc*, de M. H. Buffenoir. Aujourd'hui, nous noterons quatre nouveaux volumes de la collection, savoir : *Fortuné*, conte, par Mme d'Aulnay ; — *La Souris blanche*, par Hégésippe Moreau ; — *Jeannot et Colin*, par Voltaire, et *les Rondes de l'enfance*. Nous rappellerons que ces mignons livres mesurent 38 millimètres de hauteur sur 28 de largeur, ne pèsent que cinq grammes chacun et sont illustrés de vignettes par F. Régamey, Henri Pille et Steinlein. Quant au prix, il est de 1 fr. 50 le volume broché et de 3 fr. reliure Bradel maroquin. On reconnaîtra qu'une collection de ce genre echappe à la banalité. Espérons que la maison Pairault, pour la grande joie des amateurs, ne s'en tiendra pas là.

— La *France-Album* (Paris, cité des Fleurs, 51. — Prix de chaque livraison, 0 fr. 50) continue toujours avec le meme succès, très justifié d'ailleurs,

sa publication. Son seul tort est de ne point marcher assez vite. Signalons les numéros 31 à 36 de la collection, qui s'appliquent aux arrondissements suivants : *Épinal, Saint-Dié et Remiremont* (Vosges) ; — *Arles* (Bouches-du-Rhône) ; *Montreuil-sur-Mer* (Pas-de-Calais) ; — *Le Havre* (Seine-Inférieure) ; — *Argelès* (Hautes-Pyrénées) ; — *Béziers* (Hérault). Les textes ont été confiés à des rédacteurs qui connaissent bien les pays dont M. Karl nous donne l'aspect par l'image : ce n'est là qu'un des mérites de la *France-Album*, qui en a beaucoup d'autres encore.

— Comme l'indique son titre, le *Journal musical, bulletin mensuel international critique de la bibliographie musicale* (Paris, Fischbacher, et 11, rue Saint-Joseph, 6 fr. par an), a pour objet de tenir ses lecteurs au courant de toutes les publications nouvelles dans le domaine de la musique ; outre les livres, les revues spéciales y sont analysées ; des comptes y sont rendus d'auditions récentes ; des « informations » et des « offres et demandes » complètent le journal.

Alsace. — Nous enregistrons toujours avec plaisir les travaux que la *Section des hautes Vosges* (*Épinal-Belfort*) publie dans son Bulletin annuel. Nous recevons le numéro 8 de ce Bulletin, portant la date de 1895 (Belfort, imp. Devillers, in-8 de 112 p., avec une phototypie). C'est par le compte rendu d'une *Excursion en Tunisie et en Algérie* que débute la brochure. Ce travail est signé : A. F. (le docteur Alban Fournier, probablement). Viennent ensuite : *Le Chasseral*, par A. D. ; — *Dans les Vosges, lac de la Maix*, par C. F. ; — *Ascension du Galenstock*, par R. V. ; — *Les Alpes Graies et le Grand Combin*, par P. F. ; — *Quatre jours dans l'Oberland*, par L. M. — L'intéressant petit volume se clôt par trois « variétés » dont voici les titres : *Le Fœhn et le Libeccio. Le Bonnet du Mont-Blanc, le Chapeau du Pilate, le Panache du Casque de Néron*, par A. P. ; — *Un Excursionniste au Ballon d'Alsace au siècle dernier* (extr. des *Mémoires* du général baron Thiébault) ; — *Pour une Forêt*, par André Theuriet (extr. du *Journal* du 25 septembre 1895). Il y a dans cet ensemble plus d'un renseignement utile à glaner. Nous n'avons qu'un seul regret à exprimer : c'est que les auteurs se bornent à signer d'initiales. Pourquoi ? Ajoutons que le programme des excursions projetées pour 1896 nous paraît alléchant : nous aurons, sans nul doute, à en signaler les résultats l'an prochain.

Bretagne. — On annonce la création (Rennes, Plihon et Hervé) d'une *Bibliothèque bretonne armoricaine publiée par la Faculté des lettres de Rennes*. Dans cette collection entreront plusieurs cartulaires inédits, par exemple les cartulaires de Quimper, de Saint-Mélaine, et un cartulaire dont la réimpression s'impose, celui de Redon, divers ouvrages en langue bretonne, anciens et rares, en commençant par le *Dictionnaire breton-français*, de Pierre de Châlons, publié et augmenté par M. J. Loth, que suivra la réimpression du *Sacré collège de Jésus*, du Père Maunoir, etc.

Champagne. — M. Louis Chavanet, dans son opuscule intitulé : *Portraits contemporains, Achille Magnier, notice biographique et littéraire* (Valence, Imp. valentinoise, in-8 de 20 p.), fait connaître un de nos poètes originaires de Rosoy (Haute-Marne). De nombreux extraits de ses œuvres peuvent en faire apprécier l'esprit et le style. Si l'on en juge par les citations, M. Magnier est un vrai poète qui, à un style clair et limpide, sait joindre une grande élévation de pensées.

Comtat Venaissin. — M. Joseph Seguin, imprimeur-éditeur à Carpentras, met en souscription l'*Histoire civile et religieuse d'Avignon et du Comté-Venaissin*, par J. Fornery, publiée d'après les manuscrits des bibliothèques de Carpentras et d'Avignon et sous les auspices de l'Académie de Vaucluse,

par M. L. Duhamel, archiviste du département de Vaucluse. Cette histoire, composée au siècle dernier par un notaire et greffier de la cour majeure de Carpentras, est l'œuvre la plus considérable qui ait été entreprise sur Avignon et le Comtat-Venaissin. On peut la rapprocher de celle de Bouche pour la Provence, de Chorier pour le Dauphiné, de D. Vaissete pour le Languedoc. L'auteur, né à Carpentras, y consacra sa vie entière et recueillit, dans les bibliothèques, dans les archives et dans les collections particulières de la région, de nombreux documents qu'il sut mettre habilement en œuvre. La publication formera deux volumes grand in-8.

Dauphiné. — Alors que Paris ne possède pas encore la lumière électrique sur tous les points, plusieurs petites villes de province en bénéficient déjà : tel est le cas de Briançon. Dans sa plaquette : *Distribution électrique de lumière et de force à Briançon* (Paris, Berger-Levrault, in-8 de 35 p.), M. le capitaine du génie Schweitzer nous initie au détail des travaux qui ont doté la ville et l'ensemble formidable de la défense, sur ce point du territoire, de l'éclairage nécessaire. Il convient de faire remarquer que le génie militaire a su desservir à la fois les établissements de l'administration de la guerre et la population civile, et ne grever le budget, par cette combinaison, que de frais peu importants, qu'enfin sans le concours du génie, la ville, en raison de ses faibles ressources, n'aurait pu réaliser ce progrès. Une carte et vingt-deux figures permettent de se rendre compte de l'excellence des dispositifs adoptés. Jusqu'ici, malgré la rigueur du climat, le service a fonctionné régulièrement, grâce au choix qui a été fait de la Cerverette pour créer la force motrice.

Franche-Comté. — C'est vraiment une idée originale que celle qui a déterminé la publication du petit volume de M. Louis Tuetey : *Anthologie des fabulistes franc-comtois* (Dole, Bernin, in-18 de III-161 p.). L'auteur, en remontant le cours des âges, rencontre d'abord, au XIIIe siècle, un auteur dont il n'a pu découvrir le nom, bien qu'il soit indiscutablement Comtois, et qui, sous le titre d'*Ysopet*, a donné, dans le français savoureux du temps, un recueil de fables d'Ésope. Brusquement, il passe au XVIIe siècle : il faut croire que, dans l'intervalle, nul poète du cru ne s'est aventuré dans le domaine de la fable. Mais M. Tuetey se dédommage amplement en nous montrant dix-sept écrivains, parmi lesquels on trouve le bon Nodier et le père du phalanstérien Considérant, qui, avec plus ou moins de succès, ont cultivé le genre en Franche-Comté. A l'heure actuelle, c'est M. Frédéric Bataille qui « tient la corde. » Mais avant ce contemporain, Charles Viancin, mort en 1874, s'est acquis un renom local soit comme fabuliste, soit comme chansonnier. Ce dernier est assurément le plus « Comtois » de tous les auteurs qui figurent dans la curieuse galerie de M. L. Tuetey, et, comme lui, nous faisons des vœux pour que l'œuvre dispersée de Viancin soit enfin réunie et publiée, pour la plus grande joie de ceux que la banalité de tant d'autres exaspère. L'étude consciencieuse de M. L. Tuetey mérite d'être accueillie avec faveur ailleurs même que chez ses compatriotes.

— Pour ne former qu'un premier fascicule du tome XXV des *Mémoires de la Société d'émulation de Montbéliard*, la brochure qui nous arrive (Montbéliard, imp. V. Barbier, in-8 de XVI-159 p., avec 6 planches) ne manque pas d'importance. Il est facile d'en juger, au surplus, par le simple énoncé des travaux qui y ont pris place, savoir : *Notice sur les dernières découvertes faites à Mandeure et à Mathay*, par M. Charles Lalance; — *L'Hiver de 1895 à Montbéliard*, par M. Ch. Contejean; — *Les Herbiers et la flore de Montbéliard*, par le même; — *Note sur un sondage exécuté à la ferme des Buis, près Valentigney*, par M. W. Kilian; — *La Politique montbéliardaise après la guerre de Trente ans*

et la Relation de Nicolas Perdrix, par M. E. Beaulieu; — *Fables*, par M. E. Mégnin; — *Stuttgart et ses collections historiques*, par M. Jules Gauthier; — *Documents pour servir à l'histoire de Montbéliard*, par le même. Si le fascicule deuxième de ce volume est aussi intéressant et aussi varié que celui-ci, l'ensemble marquera certainement dans la collection.

Guyenne et Gascogne. — M. Philippe Lauzun donne une excellente notice sur *le Château de Nérac* (Agen, imp. veuve Lamy, gr. in-8 de 16 p. Extrait de la *Revue de l'Agenais*). L'auteur, qui n'est pas moins habile artiste que savant archéologue, a orné son élégante plaquette de deux photogravures qui représentent ce qui reste actuellement de l'ancien château du roi Henri IV, et ce même château d'après une reproduction exécutée en liège et conservée au musée de Nérac. La petite publication complète tout ce qui a été publié sur le sujet, notamment par le comte de Villeneuve-Bargemont (*Notice historique sur la ville de Nérac*; Agen, 1807), par feu Samazeuilh (*Nérac et Pau*; Agen, 1854), par M. Ph. Tamizey de Larroque (*Inventaire des meubles du château de Nérac en 1598*; Agen, 1867). A tous ses autres mérites le travail de M. Lauzun joint le mérite de l'à-propos, car, au moment même où la brochure est mise en distribution, on a inauguré, dans la délicieuse Garenne de Nérac, le monument de Fleurette, cette jeune « Jardinière du Roy, » laquelle, d'après la légende, se noya, désespérée de l'infidélité du futur Henri IV, mais qui, selon l'histoire (voir la *Chronique d'Isaac de Pérès*, contemporain de la prétendue victime; Agen, 1882, gr in-8, p. 48), mourut de sa belle mort, dans son lit, « le 22 août 1592, » plus de vingt années après son romanesque et imaginaire suicide.

Languedoc. — Le P. Apollinaire de Valence donne une excellente notice biographique sur *P. Sébastien-Marie-d'Assise, capucin, 1755-1818* (Nîmes, Gervais-Bedot, gr. in-8 de 36 p.) ou dans le monde Jean-André-Charles-Antoine de Castellane-Pierrerue, qui, « s'il ne fut pas une des gloires de son pays, l'honora du moins par des vertus qui ne sont pas ordinaires. » Il a retrouvé sa correspondance aux archives du Vatican, dans l'énorme recueil intitulé *De charitate Sanctae Sedis erga Gallos*, et c'est d'après ces documents inédits, où le personnage s'est peint lui-même, qu'il en a raconté la pieuse vie, s'aidant, de plus, de divers renseignements fournis par le vicomte de Catelin, dont la mère était une Castellane. La notice contient des indications intéressantes sur diverses personnes célèbres réfugiées à Rome pendant la Révolution, telles que le cardinal de Bernis, Mesdames de France (tantes du roi Louis XVI), la duchesse de Choiseul, veuve du ministre des affaires étrangères sous Louis XV.

— M. l'abbé Flament vient de faire paraître une intéressante *Notice sur la chapelle et les bâtiments du grand séminaire de Montpellier* (Montpellier, impr. Firmin et Montane, in-16 de 127 p.).

— La Société archéologique de Montpellier a commencé la publication du catalogue de ses importantes collections numismatiques : *Médaillier de la Société archéologique de Montpellier, description des médailles et jetons qui composent ce médaillier*, par Émile Bonnet, 1re partie : *Monnaies antiques* (Mâcon, impr. Protat, in-8 de IV-85 p., avec une planche hors texte)

Limousin. — M. Paul Ducourtieux a extrait du *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin* son travail sur *les Barbou, imprimeurs, Lyon-Limoges-Paris (1524-1820). Les Barbou de Limoges (1566-1820)* (Limoges, veuve H. Ducourtieux, in-8 de 144 p., avec vignettes). « La maison des Barbou, de Limoges, qui subsiste toujours, remonte à 1566 Elle a eu pour fondateur Hugues, fils de Jean, imprimeur à Lyon. Cette maison qui, depuis plus de trois cents ans, s'est transmise de père en fils, a été

pendant longtemps la plus importante de la région. Faire l'histoire de l'imprimerie Barbou, c'est faire, pour ainsi dire, l'histoire du mouvement littéraire dans le Haut-Limousin, du moins pour la fin du XVIe siècle et le commencement du XVIIe. Ce n'est qu'au XVIIIe siècle que les Barbou sentirent les effets de la concurrence des autres maisons, celles des Chapoulaud, des Farne et des Dalesme. » L'étude de M. Ducourtieux a été rédigée d'après des documents authentiques. Dans l'appendice, on trouvera, enrichie de nombreux détails bibliographiques, bibliophiliques et historiques, une précieuse liste de trois cent quatre-vingt-treize ouvrages imprimés par les Barbou, de Limoges, depuis 1573 jusqu'à 1815, et mentionnés par ordre chronologique.

Lyonnais. — La librairie Emmanuel Vitte, place Bellecour, à Lyon, met en vente le tirage à petit nombre d'une conférence faite, le 13 mars dernier, par M. Henri Beaune aux Facultés catholiques de Lyon, sur *Un Juge de Marie-Antoinette*. C'est la biographie, complète et curieuse, d'un ancien seigneur de Vermanton, devenu, par la protection de Robespierre, juge au tribunal révolutionnaire de Paris, et qui, en cette qualité, condamna la reine Marie-Antoinette, comme il envoya, l'année suivante, son protecteur lui-même à l'échafaud. A une analyse très détaillée du caractère et des vices de ce triste personnage, M. H. Beaune a joint une étude développée du « tribunal de sang » qui a immolé, pendant la Terreur, près de deux mille victimes. De nombreux épisodes, empruntés aux Archives nationales, et pour la plupart inédits, ont pris place dans cette étude qui peint très exactement le rôle et le fonctionnement de la sinistre juridiction, ainsi que la physionomie de ses principaux membres, notamment celle de Fouquier-Tinville, sur lequel on trouvera une anecdote tout à fait ignorée.

Maine. — M l'abbé A. Angot nous envoie deux travaux fouillés de main de maître. Le premier est une étude critique sur *les Croisés de Mayenne en 1158* (Laval, A. Goupil, in-8 de 16 p.), qui en enseigne long sur les chartes fausses qui servaient à de prétendus droits nobiliaires. M. Angot a su discerner à travers toutes sortes de difficultés le vrai du faux. *Laudetur!* — Le second est une trouvaille de premier ordre. Pour avoir une idée exacte de la période de 1789 à 1815, il faut lire les *Mémoires épistolaires sur la Révolution à Laval* (Laval, A. Goupil; Paris, Picard et fils, in-8 de 246 p.). C'est à M. Duchemin de Villiers, un magistrat royaliste, que furent adressées ces correspondances si précieuses où se révèlent dans leur ensemble les qualités et les crimes de cette époque. Sa sœur surtout, Mlle Duchemin, eut tous les dévouements. Il est vraiment heureux que des pages si vivantes soient enfin mises au jour. Une bonne table onomastique facilite les recherches. Une erreur à signaler, c'est Hay de Bonteville, et non de Bouteville, qu'il faut lire (p. 233). La famille existe encore.

Normandie. — Le mémoire présenté par M. P.-N. Reingard pour *la Défense des côtes* est un *projet de transformation du port actuel de Port-en-Bessin (Calvados)* en un grand port de guerre et de commerce, seul moyen de défendre la baie de la Seine, et de protéger Cherbourg et le Havre (Arcis-sur-Aube, L. Fremont, in-8 de 74-10 p. avec 20 planches). Historiens, ingénieurs, patriotes consulteront avec fruit ce travail consciencieux et important, suivi d'un appendice extrêmement curieux sur le même sujet, attribué à Louis de Bourbon, duc de Penthièvre, grand amiral de France en 1747.

— M. Hipp. Sauvage poursuit ses savantes études dans la *Revue de l'Avranchin* en publiant *Quatre Chartes des paroisses de Saint-Denis et de Saint-Laurent de Cuves* (in-8 de 16 p., Avranches, J. Durand). Elles concernent la

semence intellectuelle, l'instruction des enfants, ou la nourriture matérielle, le froment. Bonne et utile publication.

— Nous avons reçu le premier numéro d'une toute mignonne revue historique illustrée, qui se publiera désormais tous les trois mois, et qui est consacrée par son directeur, M. l'abbé A.-P. Gaulier, à *la Grande-Trappe-de-Mortagne (Orne)* (prix d'abonnement : 1 fr. par an). Parmi les bienfaiteurs de la Grande-Trappe, il est un nom bien connu des lecteurs du *Polybiblion :* c'est celui de Charencey.

Orléanais. — Il y avait autrefois d'assez nombreux architectes dans les ordres religieux. On cite toujours l'un des plus célèbres, le jésuite Étienne Martellange, dont il nous reste beaucoup de dessins, et qui a joué dans son art un rôle plus important que le dominicain André dans la peinture. Aujourd'hui MM. H. Herluison et P.-A. Leroy nous convient à connaître les travaux de *Frère Sébastien de Saint-Aignan, de l'ordre des Carmes, architecte* (Orléans, Herluison, in-8 de 30 p.), et grâce à un de ses manuscrits conservés à la bibliothèque d'Orléans, ils nous apportent quelques renseignements utiles sur cet artiste ignoré, décédé le 4 décembre 1669, qui fit d'importants travaux au couvent des Carmes d'Orléans et à celui des Billettes de Paris; ils nous fournissent quelques données inédites sur des peintures disparues qui ornaient au XVIIe siècle les églises d'Orléans (œuvres de Vignon, Boucher, Mosnier, La Hire, Corneille, Dervet, Baugin, Stallaert). En appendice à cette curieuse brochure : marché fait avec Louis Le Moyne pour les peintures du cloître des Billettes (qui existe encore, comme l'on sait, rue des Archives), passé le 9 juin 1650.

Poitou. — M. l'abbé Alfred Largeault vient de réimprimer, sous forme de brochure, les articles *A propos des Notes archéologiques du R. P. de la Croix sur l'église de Saint-Florent, près Niort* (Melle, Lacuve, in-8 de 19 p.). M. l'abbé Largeault démontre que les sculptures de l'église de Saint-Florent remontent à l'époque carlovingienne (et non à l'époque gallo-romaine) et ne représentent en aucune façon des *obscœna*. Intéressante et concluante étude, qui est accompagnée d'une planche de M. Arthur Bonneault, reproduisant les curieuses sculptures méplates antéromanes.

Provence. — M. Alex. Mouttet, dans le *Baptistaire de Peiresc* (Aix-en-Provence, imp. Nicot, in-8 de 8 p.), étudie avec un soin minutieux la question du jour de la naissance de Nicolas-Claude Fabri, fils de Raynaud Fabri et de Marguerite de Bompar. Il rapproche de l'indication fournie par Gassendi (1er décembre 1580) diverses autres indications qui les confirment, notamment un extrait du *Livre de raison* du père de Peiresc, où l'on voit que le futur savant vint au monde un jeudi, entre six et sept heures du soir. M. Mouttet a reproduit, dans sa très intéressante brochure, l'acte baptistaire de Peiresc, exhumé du registre paroissial de 1580, conservé aux archives municipales de Belgentier, mais cet acte indique seulement le jour du baptême (26 décembre). Notons que le père de Peiresc termine la mention de la naissance de Nicolas-Claude par ces lignes touchantes : « à qui Dieu, par sa grâce, donne vie longue pour être homme de bien. » Le premier vœu ne fut pas exaucé, Peiresc n'ayant pas même atteint sa soixantième année, mais le second vœu fut pleinement réalisé, car nul ne fut plus « homme de bien » que l'illustre conseiller au parlement de Provence.

Roussillon. — M. J. Calmette a fait tirer à part des *Annales du Midi* ses articles intitulés : *La Question du Roussillon sous Louis XI, étude sur les relations diplomatiques de la France et de l'Aragon relatives à l'engagement du Roussillon et de la Cerdagne (1462)* (Toulouse, Ed. Privat, in-8 de 98 p.).

Angleterre. — M. T. Fisher Unwin fera prochainement paraître *London*

Street Names, avec des notices sur la signification et l'histoire des principales rues de la Cité, par M. F. H. Habben.

— Au commencement de juillet sera publié, à la « Clarendon Press, » le nouvel ouvrage de M. Gladstone : *Studies subsidiary to the Works of Bishop Butler*, qui ne manquera pas de passionner l'opinion publique. La première partie est consacrée à la biographie et à l'analyse des idées de l'évêque ; la seconde contient une série de chapitres où se révèlent les sentiments intimes de l'auteur sur la vie future, le déterminisme, la téléogie, le miracle, de l'intercession du Christ. Le livre paraîtra simultanément en Angleterre et en Amérique.

— Le docteur G. M. Theal va publier, chez M. T. Fisher Unwin, une *History of the Portuguese in South Africa*, depuis les temps les plus reculés.

— MM. Clark, d'Édimbourg, ont sous presse, pour leur collection « International Critical Commentary : » *Commentary on the Synopsis of the four Gospels*, par deux savants oxfordiens, le professeur Sanday, de Christ College, et le révérend Willoughby C. Allen, chapelain d'Exeter.

Espagne. — Le tome IV des *Memorias de la real academia de buenas letras de Barcelona* vient d'être distribué (Barcelona, tip. de Jaime Jepús, in-8 de 481 p.). Outre le très curieux mémoire de don Francisco de Bofarull y Sans sur le testament de Raymond Lull, que nous avons signalé récemment ici même, il renferme trois autres mémoires du même savant : l'un sur Antonio Tallander, né vers 1360, à la Chaise-Dieu, en Auvergne, et qui remplit à la cour d'Aragon la charge de maître des fous et des bouffons ; don F. de Bofarull nous fait connaître de lui trois lettres autographes et fournit un certain nombre de renseignements complémentaires sur ce personnage. Les deux autres mémoires retracent l'histoire des origines de San Martin de Provensals et nous apportent comme preuve de la prédilection de Charles-Quint pour les Catalans cent trente et un documents, en grande partie inédits. Ce même volume contient encore trois autres dissertations de don Joaquín Botel y Sisó, sur les sarcophages romano-chrétiens de Catalogne ; de don Celestino Barallat y Falguera, sur les Nyerros et les Cadells ; de don Francisco de Sales Maspons y Labrós, sur Molins de Rey.

Italie. — En écrivant son volume, *Giovanni Pico della Mirandola nella storia del Rinascimento e della filosofia in Italia* (Palermo, tip. di Boccone del Povero, in-16 de XII-211 p.), qui forme le tome XIV de ses *Opere filosofiche*, M. Vincenzo di Giovanni ne s'est pas proposé de donner une biographie complète ni une étude approfondie de l'œuvre de son héros. Cette esquisse où, après un rapide aperçu de la vie du philosophe, M. V. di Giovanni expose son œuvre, mérite cependant d'être lue.

— Un historien estimé, M. Ferdinando Gabotto, a entrepris, avec le concours de quelques érudits, la publication d'un bulletin bimestriel pour l'histoire du Piémont : *Bollettino storico-bibliografico subalpino* (Turin, via Ponza, n° 4, 10 fr. par an).

— Tous les amis des études grecques apprendront avec plaisir que sous le patronage du ministre de l'instruction publique d'Italie et par les soins du directeur de la Bibliothèque médicéo-laurentienne de Florence, vient de paraître à la librairie Bemporad et fils, de Florence, la reproduction en fac-similé du célèbre manuscrit Plut., XXXII, n° 9, qui contient les tragédies d'Eschyle et de Sophocle, et remonte au commencement du XIe siècle. Déjà en 1885, la Society for the promotion of hellenic studies avait publié le fac-similé de la partie du manuscrit qui contient Sophocle. La nouvelle publication donne les feuillets où se trouve l'œuvre d'Eschyle. Les soixante et onze planches sont précédées d'une introduction paléographique de

M. Rostagno, conservateur des manuscrits à la Laurentienne. En outre, une table des vers des tragédies qui se trouvent dans chaque planche facilite les recherches. Ce précieux ouvrage n'est tiré qu'à deux cents exemplaires, au prix de 100 fr. chacun.

— Nous avons déjà parlé à nos lecteurs de la création d'une *Revue d'histoire et de littérature religieuses*. Dans l'un des derniers numéros, notre collaborateur M. l'abbé Pisani, a donné une intéressante étude sur *les Chrétiens du rite oriental à Venise et dans les possessions vénitiennes* (tiré à part. Paris, aux bureaux de la Revue, in-8 de 28 p.). Il nous y initie aux vicissitudes de la politique du Sénat vénitien dans ces matières de 1439 à 1791, et il nous fait connaître notamment un curieux mémoire de Mgr Zmajevich, archevêque de Zara en 1740, indiquant des moyens pour ramener à l'unité les Illyriens; un passage du mémoire, traduit par M. l'abbé Pisani, donne des renseignements précis sur l'éducation donnée à cette époque aux élèves ecclésiastiques. A un moment où l'union des Églises est à l'ordre du jour, cet article ne peut manquer d'exciter l'intérêt des lecteurs, et la compétence spéciale du savant professeur de l'Institut catholique le mettait mieux à même que personne de traiter ce sujet.

États-Unis. — Nous avons plusieurs fois eu à signaler des recueils sur les ex-libris. A son tour l'Ex-libris Society de Washington se propose la publication d'une revue trimestrielle. L'apparition du premier numéro était annoncée pour le 1er juillet. Le tirage de chaque fascicule est limité à trois cents exemplaires (prix de souscription : 7 fr.50. M. W. H. Shir-Cliff, trésorier de la société, Washington, D. C.). — Tiré également à petit nombre (250 exemplaires), le volume de l'honorable John Boyd Thacher : *The Continent of America, its discovery and its baptism, an essay on the nomenclature of the old continents, a critical and bibliographical inquiry into the naming of America and into the growth of the cosmography of the new world; together with an attempt to establish the landfall of Columbus on Watling Island and the subsequent discoveries and explorations on the main land by Americus Vespucius.* Ce titre, démesurément long, a du moins le mérite d'indiquer suffisamment le contenu de l'ouvrage pour qu'il soit inutile d'entrer dans plus de détails.

Publications nouvelles. — *Institutiones theologiae dogmatico-scholasticae*, auctore P.-J. Mendive (6 vol. in-8, Cuesta, Vallisoleti). — *Le Sacré Cœur et le ciel*, par le R. P. J. Chevalier (in-18, Retaux). — *Commentaire théorique et pratique du Code civil*, par Th. Huc. T. IX (in-8, Pichon). — *Traité des privilèges et hypothèques*, par L. Guillouard. T. I (in-8, Pedone). — *De l'Association*, par F. Baillet (in-8, Larose). — *La Baisse du taux de l'intérêt*, par G. Saugrain (in-8, Larose). — *Psychologie du caractère*, par A. Lévy (in-8, Alcan). — *La Psychologie des sentiments*, par Th. Ribot (in-8, Alcan). — *Pensée et réalité, essai d'une réforme de la philosophie critique*, par A. Spir, trad. de l'allemand par A. Penjon (in-8, Alcan). — *Théorie nouvelle de la vie*, par F. Le Dantec (in-8 cartonné, Alcan). — *Cours d'économie sociale*, par le R. P. C. Antoine (in-8, Guillaumin). — *L'Économie de l'effort*, par Y. Guyot (in-18, Colin et Cie). — *La Synergie sociale*, par H. Mazel (in-18, Colin). — *Liguons-nous contre le socialisme*, par P. Bertow (in-18, Giard et Brière). — *L'Hygiène de la vie*, par le docteur J. Laumonier (in-32, Alcan). — *La Vie à deux, hygiène du mariage*, par le docteur Surbled (in-18, Maloine). — *Recherches sur la congélation des solutions aqueuses étendues*, par A. Pansot (in-8, Gauthier-Villars). — *L'Agriculture expliquée aux enfants*, par l'abbé P. Perrot (in-8, Lille, Imp. de l'Orphelinat de Dom Bosco). — *Le Vitrail, son histoire, ses manifestations diverses à travers les âges et les peuples*, par L. Ottin (in-4 cartonné, Laurens). — *Notes sur l'art moderne (peinture)*, par A. Mi-

chel (in-18, Colin et Cie). — *Portraits et silhouettes de musiciens*, par C. Bellaigue (in-18 Delagrave). — *Grammaire classique*, par L. Clédat (in-18 cartonné, Le Soudier). — *Discours militaires*, par S. Ém. le cardinal Perraud (in-18, Téqui). — *Le Sage Empereur*, par L. Riotor (in-18, « Mercure de France »). — *Mon cousin Guy*, par H. Ardel (in-18, Plon et Nourrit). — *Au printemps de la vie*, par J. Sigaux (in-18, Perrin). — *Moscou en flammes*, par G. Danilewsky (in-18, Perrin). — *Rome*, par E. Zola (in-18, Charpentier). — *L'Une des deux*, par J. de la Bretonnière (in-18, Lemerre). *Une Idylle tragique*, par P. Bourget (in-18, Lemerre). — *Cœurs meurtris*, par A. Theuriet (in-18, Lemerre). — *Contes irrévérencieux*, par A. Silvestre (in-18, Flammarion). — *Le Secret d'une tombe*, par E. Richebourg (in-18, Flammarion). — *Les Ressources secrètes*, par D. Riche (in-18. Flammarion). — *Mélanges de littérature ancienne*, par C. Martha (in-18, Colin et Cie). — *La Vraie Rome, réplique à M. Zola*, par J.-L. Monestès (in-18. Gaume). — *Études de littérature et d'art*, par G. Larroumet 4e série (in-18, Hachette). — *Studies and notes in philology and literature*. Vol. IV. *Studies on the Libeaus Desconus*, by W. H. Schofield (in-8, Boston. Ginn). — *Les Grands Écrivains de la France, Saint-Simon*. T. XII, nouvelles édit. publiées sous la direction de A. Régnier (in-8, Hachette). — *Dictionnaire géographique et administratif de la France et de ses colonies*, par P. Joanne. T. I à IV (gr. in-4, Hachette). — *En Congé, promenades et séjours*, par M. Sepet (in-18, Téqui). — *Une Visite à Amiens*, par A. Martin (in-18, Hennuyer). — *Aux Rives du Bosphore*, par J. de Beauregard (in-8, Lyon, Vitte). — *Le Désert de Syrie, l'Euphrate et la Mésopotamie*, par le comte de Perthuis (in-18, Hachette). — *Il Culto privato di Roma antica*, da A. de Marchi (gr. in-8, Milano, Hoepli). — *L'Apôtre Paul, esquisse d'une histoire de sa pensée*, par A. Sabatier (in-8, Fischbacher). — *Le Bienheureux J.-B. de la Salle, gloire et modèle du clergé*, par l'abbé Cellier (gr. in-8, Montreuil-sur-Mer, Imp. Notre-Dame des Prés). — *La Politique coloniale de la France. L'Age de l'agriculture*, par J. Chailley-Bert (in-16, Colin et Cie). — *La Campagne de 1813, d'après des témoins oculaires*, publiée par G. Bertin (in-8 cart., Flammarion). — *Mémoires du baron d'Haussez, dernier ministre de la marine sous la Restauration*, publiés par la duchesse d'Almazan; introd. et notes par le comte de Circourt et le comte de Puymaigre. T. I (in-8, Calmann-Lévy). — *Histoire du second Empire*. par P. de la Gorce. T. III (in-8, Plon et Nourrit). — *Bonaparte et la République de Lucques*, par P. Marmottan (in-18, Champion). — *Les Portefeuilles du président Bouhier*, par E. de Broglie (in-8, Hachette). — *Histoire financière de l'Assemblée constituante*, par Ch. Gomel. T. I, 1789 (in-8, Guillaumin). — *Histoire du Saint-Simonisme, 1825-1864*, par S. Charléty (in-18, Hachette). — *Caen illustré, son histoire, ses monuments*, par E. de Robillard de Beaurepaire (gr. in-4, Caen, Le Blanc-Hardel). — *La Chevalière de la mort*, par L. Bloy (petit in-16, Société du « Mercure de France »). — *Journal du Maréchal de Castellane, 1804 à 1862*; T. IV, *1847-1853* (in-8, Plon et Nourrit). — *Poussière du passé, notes et tableaux d'histoire*, par E. Daudet (in-18, Plon et Nourrit). — *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus. Première partie. Bibliographie*, par le R. P. C. Sommervogel. T. VII. Roeder-Thonhauser (gr. in-4, A. Picard et fils). — *Les Bibliothèques municipales de la ville de Paris*, par E. de Saint-Albin (in-8, Berger-Levrault).

Visenot.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE (SUITE)

MÉTAPHYSIQUE. — 10. *Apuntes para unos prolegomenos á la metafisica*, por D. P.-M. LOPEZ Y MARTINEZ. 2e éd. Valencia, J. Ortega, 1895, petit in-4 de 239 p., 7 fr. 50. — 11. *Étude sur l'espace et le temps*, par G. LECHALAS. Paris, Alcan, 1896, in-18 de 201 p., 2 fr. 50. — 12. *Du Fondement de l'induction, suivi de Psychologie et métaphysique*, par J. LACHELIER. Ibid., 1896, in-18 de 173 p., 2 fr. 50. — 13. *De la Contingence des lois de la nature*, par EM. BOUTROUX. Ibid., 1895, in-18 de 178 p., 2 fr. 50. — 14. *Les Principes du positivisme contemporain*, par J. HALLEUX. Ibid., 1896, in-12 de 351 p., 3 fr. 50. — 15. *Le Réalisme métaphysique*, par ÉM. THOUVEREZ. Ibid., 1895, in-8 de 283 p., 5 fr. — 16. *Essai critique sur l'hypothèse des atomes dans la science contemporaine*, par A. HANNEQUIN. Paris, Masson, 1895, gr. in-8 de 419 p., 6 fr. — 17. *Philosophie de la religion*, par F. RÉTHORÉ. Paris, Pedone, 1896, in-8 de XII-252 p., 6 fr. — 18. *Mythes, cultes et religions*, par A. LANG ; trad. par L. MARILLIER. Paris, Alcan, 1896, in-8 de XXVIII-682 p., 10 fr.

HISTOIRE ET CRITIQUE. — 19. *Études philosophiques et religieuses sur les écrivains latins*, par M. MORLAIS. Paris, Poussielgue, 1896, in-12 de X-404 p., 3 fr. 50. — 20. *Histoire de la philosophie atomistique*, par E. MABILLEAU. Paris, Imp. nationale, 1895, gr. in-8 de VII-560 p., 12 fr. — 21. *La Cité chrétienne*, dialogues et récits par CL.-CHARLES CHARAUX. Paris, Firmin-Didot, 1895, 2 vol. in-12 de 367 et 430 p., 3 fr. 50. — 22. *Le Siècle, les hommes et les idées*, par E. HELLO. Paris, Perrin, 1896, in-16 de 491 p., 3 fr. 50. — 23. *La Dottrina della volontà nella psicologia inglese dall' Hobbes fino ai tempi nostri*, da PIETRO SCIASCIA. Palermo, Spinnato, 1895, gr. in-8 de X-164 p., 3 fr.

MÉTAPHYSIQUE. — 10. — Voici un livre dont la première édition nous vient de la Havane, où Don Pedro Maria Lopez professait la philosophie : la seconde édition fut publiée à Valence. Le titre : *Apuntes para unos prolegomenos á la metafisica* fait songer à l'opuscule de Kant, récemment traduit : Prolégomènes à toute métaphysique future ; la pensée de l'auteur nous semble être celle-ci : la métaphysique est partie essentielle de la philosophie ; la philosophie est une science ; la science appartient à l'ordre de la connaissance ; il faut donc commencer par un traité de la connaissance. La seconde section a pour objet : 1° la pensée ; 2° ses fonctions distinctes et 3° ses opérations. Les lois, et plus particulièrement les lois intellectuelles, formulées dans la troisième section, nous semblent un essai original et heureux pour résumer les principes qui dirigent l'activité mentale.

Nous voici maintenant en droit de définir la philosophie : « El conocimiento verdadero, cierto y sistematizado de lo permanente y general de la realidad en sus ultimas causas y principios, adquirido por la luz de la razon » (p. 196), définition un peu longue, mais préparée par tout ce qui précède et justifiée par la critique, qui nous permet d'assigner pour objet à la métaphysique les choses « en soi, » considérées dans leur

unité, leur permanence et leur essence. Le criticisme, le positivisme et l'idéalisme sont également impuissants à la constituer.... Les prolégomènes de M. Lopez forment une série de propositions naturellement et fermement liées; elles ont souvent évoqué à notre esprit *l'Art d'arriver au vrai* de Balmès par l'élévation des pensées et la sûreté de la doctrine, mais avec un dessin plus net et un ordre plus précis.

11. — Déjà très complexes et très difficiles, les recherches sur l'espace et le temps se sont compliquées outre mesure depuis l'apparition des systèmes idéalistes et criticistes. Elles ressortissent à la psychologie, qui traite de leur origine empirique ou nativiste, à la métaphysique, qui veut définir leur nature, à la science, qui suppose l'espace, lieu des constructions de la géométrie, le temps, élément des théorèmes de la mécanique. Très divers, ces points de vue d'un objet identique ne sauraient nous conduire à des conclusions contradictoires, mais il faudrait, pour épuiser la question, être capable de n'en négliger aucun. M. Lechalas est, avant tout, mathématicien, ce qui ne l'empêche pas d'aborder et de résoudre avec compétence les difficultés de son sujet. L'ouvrage comprend six chapitres : I. L'Espace géométrique; II. Le Temps et l'espace en mécanique; III. La Géométrie de notre univers ; IV. Le Problème des mondes semblables et de la réversibilité de l'univers; V. L'Infini et le continu ; VI. La Nature du temps. Il établit dans le premier chapitre la valeur des définitions, axiomes et postulats « qui ne sont que des définitions méconnues; » cela l'amène, après avoir dit un mot de la géométrie euclidienne, à exposer les principes de la géométrie non euclidienne. Les travaux de Riemann, de Lobatchewsky, de Tilly, de Mansion, etc., tendent à prouver que la géométrie classique est un cas particulier de la géométrie générale. Ceux qui le nient considèrent l'espace comme une entité nécessaire en dehors de laquelle rien ne se peut concevoir ou comme une forme *a priori* rigoureusement imposée à notre esprit. Selon M. Lechalas, les formes géométriques possibles ne sont point limitées à celles qui peuvent prendre place dans notre univers, à celles que notre imagination peut se figurer, et c'est limiter la puissance divine de considérer comme nécessaire l'espace tel qu'il affecte notre sensibilité. Je me garderais bien d'exprimer une opinion en cette matière qui divise les mathématiciens les plus éminents ; tout au moins personne ne peut méconnaître l'intérêt de ces hardies conjectures. M. Lechalas critique ensuite les notions d'infini et de continu, et termine par le développement des vues de Balmès sur le temps : « L'idée du temps implique la perception d'êtres non nécessaires, lesquels puissent passer de l'être au non être et *vice versâ*. » La discussion nous mènerait trop loin, car nous n'admettons pas sans réserve les affirmations de l'auteur. Il faut reconnaître qu'il est informé, savant, ingénieux, pénétrant, subtil; nous lui reprocherions volontiers l'absence de définitions

nettes et claires, la multiplicité des points de vue qui rendent trop touffu l'exposé de certains systèmes. Le temps et l'espace, croyons-nous, sont les conditions essentielles de l'existence des êtres finis, spirituels ou matériels; c'est parce qu'elles sont bornées, que les créatures sont soumises aux lois de la durée successive ou de l'étendue : c'est d'elles, en elles, par elles que le temps et l'espace ont une réalité objective, et la source des erreurs dont ils sont l'objet est la confusion entre le monde et la pensée, les existences et les possibilités, le réel et l'idéal.

12. — « M. Lachelier creuse à une si grande profondeur qu'on se demande avec inquiétude s'il y a bien quelque terrain solide sous ses pas. » Ainsi écrivait M. Janet vers l'époque où parut *le Fondement de l'induction*. Comment pouvons-nous conclure des faits aux lois, de faits singuliers déterminés dans l'espace et le temps, à des lois universelles? La question est essentielle, car la science est impossible si l'induction est illégitime. — Une seule remarque : L'énumération des théories n'est pas complète ; l'empirisme, l'intuition, les lois *à priori* de la pensée ne sont pas les seules explications, de telle sorte que, les deux premières rejetées, on doive admettre la troisième. A la suite du *Fondement de l'induction*, on a imprimé un article intitulé : *Psychologie et Métaphysique*, publié, il y a dix ans, dans la *Revue philosophique*. En lisant l'étude de M. Lachelier, j'ai éprouvé une rare jouissance intellectuelle : la pénétration, la vigueur et la souplesse de sa dialectique, l'élégance de ses déductions, m'ont charmé comme une œuvre d'art. Mais comment résumer ces pages où le travail d'une réflexion puissante est condensé? Deux psychologies sont en présence, celle de Cousin qui est spiritualité et liberté en nous, raison en nous et hors de nous, et la psychologie expérimentale dont le dernier mot est : Ni raison, ni liberté, ni esprit. Les affirmations de la première semblent plus satisfaisantes en elles-mêmes : la méthode adoptée en commun par les deux écoles paraît jusqu'ici donner raison aux négations de la seconde. Mais le raisonnement va décider la question. La conscience distingue le sujet de l'objet : son contenu, la sensation, fait par la qualité sensible la réalité de l'objet, par ce qu'il y a en elle d'affectif elle révèle le sujet. Elle a son centre et sa racine dans la volonté, fond caché de tout ce qui existe, et débordant peut-être même notre existence individuelle. Mais comment prouver que l'esprit, la raison, la liberté, ne sont pas des chimères? Par la conscience intellectuelle qui imprime au contenu de la conscience sensible le sceau de l'objectivité, par la pensée qui est la conscience, non des choses, mais de la vérité ou de l'existence des choses. La pensée ne repose que sur elle-même, et tout le reste ne peut reposer que sur elle. Dans la proposition « l'être est existant, » nous trouvons la nécessité dans l'attribut, la volonté dans le sujet, la liberté dans la copule qui fait passer la proposition tout entière de la puissance à l'acte. L'être est tout entier

liberté en tant qu'il se produit lui-même, tout entier volonté en tant qu'il se produit comme quelque chose de concret et de réel, tout entier nécessité en tant que cette production est intelligible et rend compte d'elle-même. Nous sommes tels que nous nous affirmons ; nous nous affirmons par la pensée. La métaphysique, science de la pensée, retrouve ainsi et justifie le spiritualisme.

Je ne puis voir dans cette doctrine que le pur idéalisme (mes concepts sont-ils trop grossiers ?). Séparée d'une substance dont elle est l'opération et l'attribut, la pensée m'apparaît comme illusion et chimère.

13. — La nécessité des lois de la nature est-elle absolue ou relative ? M. Boutroux croit qu'il y a *de la Contingence* dans tous les êtres. Pour le démontrer, il distingue dans l'univers plusieurs mondes superposés comme des étages, les uns au-dessus des autres, et fait voir en chacun un élément nouveau que le monde inférieur ne peut expliquer ni produire. Cette théorie, qui subordonne le monde à la finalité, établit différents degrés de valeur ; de là son intérêt esthétique ; elle laisse à la science son domaine propre, qui est l'histoire et non la nature des choses ; l'expérience reprend toute son importance et son efficacité ; de là son intérêt scientifique ; elle fait une place à la liberté ; de là son intérêt pratique. L'idée du progrès nous amène à la Puissance infinie, à la Perfection actuelle, à la Félicité sans bornes, à Dieu Créateur, Providence et Idéal suprême de ses créatures. La synthèse de M. Boutroux est grandiose ; son plan vaste, les diverses parties de son système logiquement enchaînées. On voit tout le parti qu'on peut tirer de sa doctrine pour démontrer par la raison la possibilité d'une intervention divine spéciale. Mais peut-on conclure que « la liberté infinie est la source de l'existence divine » (p. 156)? Faut-il considérer « les facultés, les instincts, les propriétés, les forces, comme des formes par où se traduit l'habitude » (p. 170) ? Enfin les lois de la nature n'exprimeraient-elles « qu'une phase donnée, une étape et comme un degré moral et esthétique des choses » (p. 169) ? Malgré la finesse et la dextérité de M. Boutroux, son argumentation prestigieuse n'arrive pas à nous convaincre, et nous ne croyons pas qu'il soit indispensable d'aller aussi loin pour sauvegarder la liberté des atteintes du déterminisme.

14. — Comme le réalisme, qui est sa forme littéraire, est dédaigné par les vrais artistes, le positivisme a perdu de son crédit auprès des philosophes. M. J. Halleux examine particulièrement le positivisme comme une théorie de la connaissance humaine, distinguant d'abord les vérités spéculatives *a priori*, générales et d'une nécessité absolue, et les vérités positives *a posteriori*, générales ou particulières, et d'une nécessité relative. Comment cette méthode s'applique aux sciences spéculatives, aux sciences expérimentales, à la psychologie, à la morale, à la sociologie, c'est l'objet d'un second chapitre où est étudiée l'évolution

logique du système. Suit une critique claire et bien menée, impartiale et large, des idées positivistes. Il est exact : 1° que la connaissance sensible porte sur les phénomènes et non sur l'essence des choses ; 2° que le concours des sens est nécessaire aux opérations intellectuelles ; 3° que nous connaissons imparfaitement la nature des choses. — Il est faux : 1° que la connaissance expérimentale se réduise à la conscience d'un état purement subjectif ; 2° que le savoir humain s'arrête aux données de l'expérience ; car il existe des propositions dont l'évidence ne peut être empirique ; elles formulent les rapports des entités abstraites conçues par l'esprit ; elles énoncent les lois des êtres concrets. *Les Principes du positivisme* sont un ouvrage bien divisé, bien écrit ; les hypothèses diverses, nettement posées, sont discutées l'une après l'autre, après avoir été envisagées sous tous leurs aspects : leur réfutation, très calme et très ferme, ne laisse aucune échappatoire à l'erreur. M. Halleux fait souvent appel au bon sens : les philosophes d'aujourd'hui le négligent, le heurtent, le dédaignent ou le contredisent ; et, certes, je n'ai point l'intention de les approuver, car ce mépris injustifié ne leur a point porté bonheur. Il faut reconnaître pourtant que le bon sens est indispensable mais insuffisant, que s'il est « le maître de la vie humaine, » comme parle Bossuet, son autorité est d'ordre pratique plutôt que spéculatif ; il voit les choses un peu en gros, il constate mieux qu'il ne démontre ; il ne sait définir, distinguer, préciser ni approfondir ; excellent pour le commun des hommes, il est d'un usage très restreint et ordinairement inefficace dans la science et la philosophie. Il ne faudrait pas invoquer son témoignage comme un argument péremptoire et sans réplique, surtout lorsqu'il s'agit de répondre au « comment » et au « pourquoi » que font naître en nos esprits l'existence et les propriétés des êtres.

15. — *Le Réalisme métaphysique*, par M. Émile Thouverez, est un essai d'explication des choses sensibles au moyen d'autre chose non sensible. Cela est proprement la Métaphysique. Aux manifestations du nominalisme il faut opposer le réalisme, c'est-à-dire la croyance à la réalité de l'idéal, non comme objet imaginaire de pensée, ou comme forme subjective de l'esprit, mais comme principe et raison d'être de tout ce qui est et devient. Pour démontrer sa thèse, l'auteur examine en quatre parties : la pensée abstraite, la sensibilité, l'entendement, la raison. Les pensées abstraites s'expliquent par les caractères distinctifs de raison et de foi, d'analyse et de synthèse. Notons un ensemble de vues originales à propos du jugement qui est « analytique en logique pure, synthétique en psychologie » (p. 24). La critique de la sensibilité comprend les trois formes du nombre, de l'espace, du temps, « que revêt la quantité descendant de l'esprit dans les choses » (p. 71). Elles ne sont pas des résultantes fortuites ou des illusions subjectives, mais elles se réfèrent à une loi idéale ayant sa réalité non sensible et sa valeur absolue. Cependant,

nous ne sommes encore qu'à la surface des choses. Les idées qui se rapportent à ce qu'il y a en elles de fondamental et d'intime sont celles de substance, de cause et de fin, objet de l'entendement. La substance est le principe d'identité appliqué aux choses ; elle se définit ordre et action; ajoutons-y l'effort et l'émanation, nous avons la cause; la fin est convergence et harmonie ; donc la substance est activité immanente, la cause, activité transitoire, et la fin, activité réfléchie. La finalité est la condition inférieure, la matière et la raison d'être de la moralité. La croyance au devoir et à la liberté est à la fois la base la plus solide et la conséquence la plus audacieuse de la métaphysique rationnelle. A son tour, la morale rentre dans l'esthétique comme l'espèce dans le genre : « le bien est une forme du beau » (p. 207). Nous voici à la raison, qui est « la faculté la plus haute de l'intellect, puisqu'elle est la seule dégagée de toute condition sensible, et aussi la plus dangereuse, parce qu'elle est par cela même privée de tout contrôle » (p. 234). Elle nous élève jusqu'aux idées de Platon ou au Dieu d'Aristote. M. Thouverez repousse nettement « un idéal irréel, une catégorie logique ; » pour lui, Dieu est un être véritable, « unique, existant avant les choses, enfermant dans son unité la multiplicité des causes et des effets ; lié au monde par un lien logique et indépendant dans son existence propre de ce lien lui-même. » En résumé, « la croyance à l'unité de tous les principes, à l'harmonie du monde et de l'esprit, à la constance régulière de toutes les lois rationnelles, à leur existence en Dieu, qui les garantit et les règle : telle est la conclusion.... des analyses qui précèdent » (p. 276). A qui est-il nécessaire de faire remarquer combien cette construction philosophique est vaste et cohérente, la réflexion qu'elle suppose, la sincérité qu'elle exprime, j'allais dire le courage intellectuel qu'elle révèle ? J'aurais beaucoup de réserves à faire dans le détail et particulièrement au sujet de cette affirmation : « Dieu n'est ni observé ni *démontré*, mais *postulé* » (p. 255). Cela infirme considérablement, à mon avis, la portée des affirmations de l'auteur. Le réalisme ne serait plus alors qu'une hypothèse, tandis qu'il doit être, qu'il est une certitude. Pendant que je lisais ces pages, où s'accusent la sagacité et la pénétration d'un esprit délié et judicieux, je pensais à un mathématicien qui, voulant faire une simple opération d'arithmétique, aurait recours au calcul infinitésimal ou aux fonctions analytiques; il ferait preuve de maîtrise, mais il aurait pris — s'il arrivait au but — la voie la plus longue et la moins sûre.

16. — Les questions situées sur les confins de la philosophie et de la science exercent un vif attrait sur nos jeunes philosophes. Tel le sujet choisi par M. Hannequin pour l'épreuve du doctorat ès lettres : l'*Hypothèse des atomes dans la science contemporaine*. Le jour de la soutenance, il fallut adjoindre aux juges naturels du candidat un savant chimiste, M. Friedel; dans une autre circonstance, on dut transporter un

piano dans la salle des examens. Les mœurs ont changé à la Sorbonne comme ailleurs ; je constate sans juger. Cette fois, au moins, le membre de l'Académie des sciences n'était point déplacé à la Faculté des lettres ; il a reconnu et proclamé la compétence de M. Hannequin. Voici l'énoncé et le résumé de la thèse : I. L'hypothèse des atomes est une hypothèse nécessaire qui dérive de la constitution même de notre connaissance. II. L'hypothèse des atomes enveloppe des contradictions. III. L'atome est un concept et non une chose en soi. Les deux premières propositions sont développées dans le premier livre. La seconde partie veut résoudre les antinomies de l'atome en le transportant de l'ordre réel dans l'ordre idéal. Elle traite du devenir, qui est l'objet de la sensation, la réelle unité dans la conscience humaine ; la sensation est l'œuvre des choses et la science ne saisit les phénomènes que par la mesure ou dans leur quantité, non en eux-mêmes ou dans leur qualité qui les constitue. Elle n'atteint donc pas l'être qui nous est révélé par le principe de causalité : c'est le rôle de la métaphysique d'induire, à la lumière de ce principe, la loi et la nature de cette activité, d'où émanent à la fois les rapports et les faits (p. 292). On a reproché à l'auteur son concept des atomes « étendus, insécables et parfaitement durs. » C'est l'hypothèse de Démocrite qui entraîne en effet des contradictions, mais qui est loin d'être la seule admise par les savants contemporains. M. Tannery lui a posé cette question : « Si l'atomisme est une apparence bien fondée (malgré les contradictions qui lui sont inhérentes), ne peut-il en être constitué aucune autre ? » En effet, de ce que l'hypothèse est commode et répandue, il ne s'ensuit pas qu'elle soit nécessaire. Pour nous, rendant hommage à l'érudition scientifique de l'auteur et à son esprit philosophique, nous avons surtout admiré une analyse de la sensation qui en confirme l'objectivité, malgré les théories de Kant, dont M. Hannequin est imprégné, comme la plupart des philosophes contemporains et dont l'influence nous paraît la source des plus regrettables confusions et des plus dangereuses erreurs.

17. — *La Philosophie de la Religion* est un ouvrage posthume. Un avant-propos nous fait connaître l'auteur, universitaire malheureux, « victime » du spiritualisme de l'école éclectique, disgracié pour une étude critique de la philosophie de Thomas Brown, où il soutenait le sensualisme de Condillac. Après avoir défini la philosophie de la religion, M. Réthoré analyse la pensée religieuse, ses éléments et son origine. L'homme a une triple vie « cognitive, sensitive et affective ; » « la religion est la quatrième forme de la vie hominale » (*sic*) (p. 41). Il y a eu des systèmes théologiques pour défendre ou rétablir la révélation ou l'infaillibilité. Quelle est leur valeur ? La philosophie de Bonald repose sur un jeu de mots (p. 43). Joseph de Maistre est « un sophiste prétentieux et solennel.... un ergoteur passionné et injuste » (p. 46)....

« Chez lui le bon sens et la conscience morale étaient gravement atteints.... c'est un inconscient. » Kant dut « accommoder sa politique et sa morale au caporalisme prussien » (p. 59). On fit comprendre à Cousin, « le détracteur de la philosophie française.... que par les prêtres on est tout et que sans eux on n'est rien » (p. 51). A tous ces philosophes, qui l'ignoraient sans doute, M. Réthoré démontre que l'évidence est le criterium de la vérité. Muni de ce principe, il construit l'édifice de la religion rationnelle : Dieu existe, bien qu'il soit indémontrable. Nous devons à Dieu un culte intérieur et même extérieur et public, mais celui-ci n'est pas encore organisé. Il le sera un jour, et M. Réthoré retrace l'ébauche d'une Église laïque. Car il faut que la morale soit indépendante, puisque « le catholicisme, pour la plus grande gloire de Dieu, par la crainte de l'enfer et l'espoir du paradis, a su triompher non seulement des passions et des instincts de la nature, mais encore du sens moral lui-même, en lui imposant comme des actions méritoires des crimes épouvantables » (p. 235). « C'est le catholicisme lui-même qui a produit l'athéisme, ou du moins le scepticisme qui nous énerve et la crise redoutable que nous traversons.... » (p. 248). Je respecte la reconnaissance de M. Le Brun pour un pareil « maître ; » je comprends moins son enthousiasme. Ce livre, en retard d'un siècle, réédite sans esprit les arguments de Voltaire ; rien n'y est original. Tout est banal et insignifiant. Si la *Critique de la philosophie de Thomas Brown* fut à ce point superficielle et artificielle, on s'explique la décision de la Faculté de Paris. Pour mon compte, en terminant la lecture de ce livre, je plains profondément l'auteur d'avoir été à ce point victime de ses préjugés, et je ne songe même pas à être choqué de son impertinence, tant je suis désarmé par son.... innocence.

18. — L'ouvrage de M. Lang, *Mythes, cultes, religions*, offre le plus parfait contraste avec les élucubrations de M. Réthoré. L'homme, étant « un animal religieux, » a manifesté les aspirations de son âme par diverses formes : la croyance a produit des mythes, le culte est exprimé par des rites. D'où viennent les religions de l'Inde, de l'Égypte ou de la Grèce? La question est légitime, intéressante et controversée. Tandis que Max Müller, M. Bréal et l'école philologique cherchent, dans le langage, ses déviations, ses déformations, ses étymologies, ce qu'on pourrait nommer l'origine des dieux, l'école anthropologique voudrait faire du mythe « un fruit naturel et inévitable de certain état réellement existant de l'intelligence humaine » (p.30). M. Marillier, auquel nous devons la traduction de cet ouvrage, a voulu indiquer, dans une introduction, ses idées sur la formation des religions et sur leurs progrès. Il est évolutionniste, avec quelque estime pour la théorie positiviste des trois états : religieux, métaphysique et scientifique, mais il reproche à A. Comte d'avoir méconnu la part de « l'émotion religieuse. » « Dieu n'existe que

pour ceux qui croient en lui.... » (p. XXVIII). Il suffit de cette affirmation pour que la doctrine de M. Marillier, dont elle est la conclusion, nous paraisse absolument fausse. Mais les recherches de M. Lang n'autorisent pas ou du moins ne rendent pas nécessaire une conclusion si contraire à la vérité. Nous croyons même qu'elles conservent leur valeur, indépendamment des hypothèses qui les relient et les unissent en système. Elles n'infirment pas l'existence d'une révélation primitive dont les divers peuples auraient conservé tout au moins quelques traits vagues, des ébauches, des linéaments, des traces ; la raison, naturellement en quête des causes et pouvant atteindre la cause suprême, le monde extérieur exerçant sa continuelle et profonde influence sur les sens et l'imagination, les événements, les milieux divers, les éléments ethnographiques distincts...., tout cela constituerait, d'après nous, le fonds complexe où les mythes ont pris leur origine et expliquerait leurs ressemblances et leurs différences.

Histoire de la philosophie. — 19. — *Les Études religieuses et philosophiques sur les écrivains latins* sont une enquête sur les croyances et les opinions de Lucrèce, Cicéron, Virgile, Sénèque, Lucain et Juvénal au sujet de Dieu et de l'âme immortelle. M. l'abbé Morlais y révèle, une fois de plus, ses qualités de philosophe et d'écrivain. A propos de Lucrèce, il analyse la notion de la cause créatrice, et sans excuser le poète de l'avoir méconnue, il constate que cette ignorance est commune aux philosophes antiques. La figure ondoyante, mobile, légère et sympathique de Cicéron ressort nettement avec ses incertitudes, ses bonnes intentions, ses inconsistances et ses défaillances. Plus sincère, parce qu'il était plus près de la nature, Virgile essaie de concilier les croyances populaires et les doctrines philosophiques. Les idées panthéistiques, suggérées par la contemplation poétique des êtres et les émotions d'un cœur tendre, ont marqué de leur empreinte les vers exquis qui gardent, malgré les siècles, leur charme mélancolique et délicat. Lucain a souvent blasphémé contre la Providence ; mais son amitié pour le vaincu de Pharsale l'a rendu amer, méprisant, indigné, et son âme stoïque a reproché aux dieux du vainqueur la défaite de son héros. La question des rapports de Sénèque et de saint Paul est nettement posée par M. Morlais. Il la discute sans passion ni parti pris, avec clairvoyance, et s'il la résout par la négative, ce n'est pas sans donner des preuves solides, et, à mon gré, décisives. Aussi bien, ce rhéteur ampoulé a pu trouver le plus souvent, dans les œuvres des philosophes qui l'ont précédé, les maximes dont on lui fait honneur. La doctrine de saint Paul est absolument transcendante, animée d'un tout autre esprit et d'une efficacité morale dont est dépourvue l'œuvre inégale et prolixe du précepteur de Néron. La droiture, la générosité de Juvénal en font un honnête homme, que l'indignation a transformé en poète ; mais il est parfois injuste et violent. En résumé, le

Dieu auquel ces grands hommes du monde romain rendent leurs hommages ne ressemble que vaguement au Père infiniment sage et bon du christianisme, et l'immortalité est plutôt pour eux un désir et une espérance qu'une certitude. On lira avec plaisir et profit ce livre sérieux et sincère, écrit dans un style élégant et pur. L'auteur démontre, par son exemple, qu'on peut être original et profond sans envelopper sa pensée de formes incompréhensibles et prétentieuses.

20. — M. Léopold Mabilleau traite, au point de vue historique, le même sujet que M. Hannequin. Pour lui, « l'atomisme n'est pas une simple théorie de la matière : c'est la plus large explication de la nature, la plus complète peut-être et la plus vraisemblable qui ait jamais été tentée. » Dans un premier livre, il recherche l'atomisme dans la philosophie hindoue. Il étudie, avec une conscience et un esprit critique très dignes d'éloges, les divers aspects de cette idée chez les principaux philosophes de la Grèce. A cette physique le moyen âge et les temps modernes vont mêler une théologie et une métaphysique. C'est maintenant chez les Arabes, mathématiciens, alchimistiques, commentateurs d'Aristote, que nous allons retrouver la doctrine des atomes. Cent pages très pleines, très nourries, sont consacrées au développement du système dans le monde musulman. Cela est neuf et témoigne d'une lecture immense; cependant les Motecallemin sont-ils donc les seuls qui aient essayé une synthèse sur la matière et ses éléments? Les scolastiques ont-ils négligé la question? Et, quand les solutions qu'ils en ont données seraient inacceptables, — ce qu'il faudrait au moins examiner et prouver — l'*Histoire de la philosophie atomistique* est-elle complète si elle néglige la cosmologie des écoles chrétiennes du XIe au XVe siècle? Nous arrivons donc à Gassendi, « ce prêtre chrétien qui songea à réhabiliter Épicure. » La réaction cartésienne, identifiant la matière et l'étendue, n'empêche pas un chimiste tel que Boyle, un astronome comme Newton, et le grand Leibniz, de renouer les liens de la tradition ininterrompue. De nouveaux progrès ramènent l'attention sur les lois de groupement des atomes ; à cette combinaison abstraite ou concrète les mathématiques, la mécanique, la physique, l'astronomie, la chimie, la biologie, empruntent des hypothèses cohérentes et vérifiées ou exprimées par le calcul. Il faut donc que l'esprit humain trouve en cette théorie une explication commode des découvertes expérimentales et une construction rationnelle des lois de la nature, mais n'oublions pas que l'atome n'est pas objet d'expérience, que son concept ne demeure pas identique dans les sciences diverses où on l'introduit, qu'il est donc plutôt une traduction symbolique qu'une connaissance objective de la réalité. Au moins devons-nous reconnaître « qu'il n'a rien d'inconciliable avec les légitimes exigences de la conscience et de la raison.... il s'adapte sans inconséquence à la doctrine spiritualiste.... Aucune conception du

monde n'est plus favorable que celle-ci à l'hypothèse d'une suprême intelligence organisatrice » (p. 557). L'Académie des sciences morales, qui a couronné cet important mémoire, développé en un bel ouvrage, a pu justement louer l'étendue et la variété des recherches. Ajoutons qu'il est écrit de façon très claire, ce qui est rare et difficile lorsqu'on aborde la philosophie scientifique. M. Mabilleau n'a pas cru qu'il fût indispensable d'être obscur pour paraître profond. Il faut le féliciter d'avoir pensé que la langue de Descartes et de Malebranche suffit à l'expression des idées les plus subtiles, les plus complexes et les plus abstraites.

21. — Vous connaissez *la Cité chrétienne* de M. Charaux, car la nouvelle édition de cet ouvrage la complète sans en changer le caractère. Les dialogues du distingué professeur de l'Université de Grenoble sont une application très heureuse du procédé socratique. M. Charaux excelle à montrer les rapports de la vérité et de la vertu, du bien et du beau. Toute spéculation de l'esprit qui ne fait point aimer le devoir lui semble vaine et il conduit la raison, le cœur et la liberté vers les hauteurs de la vie morale, par une route charmante qui vous élève sans fatigue. Je signale surtout, comme un modèle de ce genre aimable, *le Temps et l'unité de temps, l'espace et la matière*, qui, sous forme de causerie entre Duroc (le futur maréchal), de Serre (le futur ministre) et le Père Laillet (leur professeur à l'école royale militaire de Pont-à-Mousson), pose des problèmes ardus, propose des solutions et, dans une langue limpide, d'une élégance naturelle et d'une remarquable pureté, indique des points de vue très suggestifs et intéressants.

22. — On a rassemblé sous ce titre : *Le Siècle, les hommes et les idées*, des articles parus en divers journaux et revues, qui appartiennent d'un peu loin à la philosophie, et plutôt par le tour d'esprit de l'auteur que par le choix des sujets. Ils sont le produit et l'expression d'une sorte de mysticisme métaphysique d'une saveur très spéciale et très appréciée par certains. Ceux qui les goûtent n'hésitent pas à célébrer M. E. Hello comme un homme de génie. Et il est très vrai qu'on est parfois ébloui, en le lisant, par le brusque éclair d'une affirmation inattendue à laquelle ne manquent ni la pénétration ni la profondeur. La mesure, l'harmonie, le sens des nuances, la finesse, ne sont pas les qualités auxquelles il aspire ; je ne sais même s'il n'éprouvait pour elles un sentiment quelque peu dédaigneux. Mais on ne suit pas sans fatigue ces âmes éprises de grandeur et de sublime qui planent dans l'absolu et voudraient, lorsqu'elles s'abaissent vers les hommes, condenser leurs méditations en des phrases apocalyptiques. Il ne faudrait pas non plus exiger de M. Hello qu'il tempérât ses enthousiasmes : « M. Olier est mille fois plus fort que Bossuet. » Je me demande comment on fait pour être sûr de ces choses-là ! et, pour tout dire, cela m'empêcherait d'être juste envers un écrivain dont la pensée se garde avec soin de la banalité, qui possède des principes

et des sentiments très élevés et très nobles, et qui sait les exprimer.

23. — M. Pietro Sciascia a entrepris l'histoire de *la Volonté* en France, en Allemagne, en Angleterre. Ce volume est consacré aux doctrines des philosophes anglais, depuis Hobbes jusqu'à nos jours. Le plus fort motif produisant un acte, c'est toute la théorie de l'auteur du *Léviathan ;* Locke rattache les actions à un pouvoir, mais réduit la liberté à l'acte même qui succède à la décision. On sait que pour Hume le « moi » n'est qu'un complexus de phénomènes. Associationniste comme Hume, Hartley n'admet dans le vouloir aucun élément actif, James Mill réduit tout le problème à une liaison d'antécédent et de conséquent, tandis que Stuart Mill fait de la volonté la « figlia del desiderio » et nie, comme tous ceux de son école, que la conscience puisse atteindre et constater l'acte libre. Enfin Spencer attribue à la volonté une origine sensible : c'est l'acte réflexe qui la produit et l'illusion de la liberté provient du degré de conscience inhérent à ce phénomène organique. — Je ne puis qu'effleurer très rapidement cet examen critique, qui analyse avec exactitude et sagacité, et indiquer d'un mot la doctrine de l'auteur, qui transporte de l'association purement statique à la solidarité dynamique l'explication de la volonté libre. C'est à la psychologie, à la physiologie, à la biologie, qu'il faut demander les éléments qui la constituent.

L'impression qui résume la critique de la plupart des travaux dont j'ai essayé de rendre compte, c'est que la philosophie contemporaine se plaît à confondre les divers éléments qui assuraient autrefois la réalité, la distinction et l'ordre des êtres et des idées. Elle n'a rien gagné à repousser les facultés, les substances, les causes sans lesquelles les actes et les phénomènes demeurent inintelligibles.

P. S. — Les lecteurs du *Polybiblion* ont reconnu, certainement, dès les premières lignes de cet article, qu'ils ne le devaient point attribuer à M. Léonce Couture. Celui qui a l'honneur de le suppléer aujourd'hui espère que l'éminent doyen de la Faculté libre de Toulouse pourra bientôt reprendre ici la tâche qu'il y accomplit, depuis longtemps déjà, avec l'autorité incontestée de la science et du talent. L. Maisonneuve.

ART, HISTOIRE ET SCIENCES MILITAIRES

1. *Mémoires du colonel* Combes *sur les campagnes de Russie (1812), de Saxe (1813), de France (1814 et 1815)*, nouvelle édit. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-12 de 334 p., 3 fr. 50. — 2. *Journal du lieutenant* Woodberry. *Campagnes de Portugal et d'Espagne, de France, de Belgique et de France (1813-1815)*, trad. de l'anglais par Georges Hélie. Ibid., 1896, in-12 de xv-362 p., 3 fr. 50.— 3. *La Campagne de 1813, d'après des témoins oculaires*, publiée par Georges Bertin. Paris, Flammarion, 1896, in-8 cart. Brad. de xvi-300 p., 6 fr. — 4. *Mémoires d'un aide-major sur le premier Empire*, par Sébastien Blaze. Ibid., 1896, in-8 de xl-270 p., 6 fr. — 5. *Souvenirs militaires d'un officier français (1848-1887)*, par le colonel Ch. Duban. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-12 de 288 p., 3 fr. 50.— 6. *Le Général Lecourbe, d'après ses archives, sa correspondance et autres documents*, avec une préface de M. le général Philebert. Paris, Charles-Lavau-

zelle, 1896, gr. in-8 de XXVIII-570 p., 15 fr.—7. *Les Premiers Combats de 1814. Prologue de la campagne de France dans les Vosges*, par FÉLIX BOUVIER. Paris, Cerf, 1896, in-12 de 160 p., avec portrait et carte, 3 fr. 50. — 8. *Rosbach et Iéna. Recherches sur l'état physique et intellectuel de l'armée prussienne pendant l'époque de transition du XVIIIe au XIXe siècle*, par le baron VON DER GOLTZ, trad. par le commandant CHABERT. Nouvelle édit. Paris, Berger-Levrault, 1896, in-8 de VI-486 p. et 2 plans coloriés, 5 fr. — 9. *Les Guerres des Antilles de 1793 à 1815*, par le colonel H. DE POYEN. Ibid., 1896, in-8 de 452 p. et 7 cartes, 7 fr. 50. — 10. *Tours capitale. La Délégation gouvernementale et l'occupation prussienne (1870-1871)*, par Mgr C. CHEVALIER. Tours, Mame, 1896, in-8 de 350 p., 5 fr. — 11. *La Guerre de 1870*, par le maréchal comte DE MOLTKE. Édit. française par JAEGLÉ. Paris, H. Le Soudier, 1896, in-12 de III-456 p., 3 fr. 50. — 12. *Contre le Prussien. Hier, aujourd'hui, demain*, par le docteur CHASSAGNE. Paris, Charles-Lavauzelle, 1896, in-12 de 352 p., 3 fr. 50. — 13. *La Guerre sino-japonaise au point de vue du droit international*, par NAGAO ARIGA, avec une préface par Paul Fauchille. Paris, Pedone, 1896, in-8 de XIII-310 p., 7 fr. — 14. *Histoire de l'art militaire, accompagnée de morceaux choisis des grands écrivains militaires*, par L. JABLONSKI. Paris, Charles-Lavauzelle, 1896, in-8 de 456 p., 5 fr. — 15. *Histoire de l'infanterie en France*, par le lieutenant-colonel BELHOMME. T. II. Ibid., 1895, in-8 de 492 p., 5 fr. — 16. *Historique du 2e régiment de tirailleurs algériens*, par le lieutenant MARTIN. Ibid., 1894, gr. in-8 de 551 p., 10 fr. — 17. *Étude sur la cavalerie des États-Unis d'Amérique*. par le lieutenant-colonel RAOUL DUPUY. Chambéry, Imp. savoisienne, 1896, in-8 de 63 p., — 18. *De la Conduite de la guerre, exposé succinct de ses principes et moyens d'exécution*, par le général COLMAR baron VON DER GOLTZ. Paris, Westhausser, 1896, in-12 de XII-314 p., 3 fr. 50. — 19. *Les Méthodes de guerre actuelles et vers la fin du XIXe siècle. Manuel pratique pour les reconnaissances militaires*, 2e édit., t. IV, 1re partie, par le général PIERRON. Paris, Baudoin, 1895, in-12 de 650 p., 9 fr. — 20. *Manuel de législation, administration et comptabilité militaires*, par le lieutenant-colonel BEAUGÉ. Ibid., 1896, 2 vol. in-12 de XXX-840 et XXXII-1409 p., 14 fr. — 21. *Dictionnaire militaire. Encyclopédie des sciences militaires* rédigée par Un Comité d'officiers de toutes armes. Livraisons 5 et 6 (CHAPELLE DE CAMPAGNE-COUVERTURE). Paris, Berger-Levrault, 1895 et 1896, gr. in-8, p. 513 à 768, 3 fr. la livr. — 22. *Agenda aide-mémoire de l'officier, contenant les principaux renseignements sur tous les services* (1896). Paris, Baudoin, 1896, petit in-18 cart. Bradel de 270 p., 2 fr. 50. — 23. *Agenda de l'armée française*, 9e année, 1896. Paris, Charles-Lavauzelle, 1896, petit in-18 cart. Bradel de 300 p., 2 fr. 50. — 24. *El Sitio de Amberes, 1584-1585*, por E.-D. FRANCISCO BARADO. Madrid, « Revista tecnica de infanteria y caballeria, » 1896, in-12 de 486 p., avec de nombreuses planches, 10 fr. en Espagne, et 15 à l'étranger.

1. — La nouvelle édition des *Mémoires du colonel Combes*, publiés pour la première fois il n'y a pas loin d'un demi-siècle, sera certainement accueillie avec faveur par le public, car l'ouvrage, introuvable ou à peu près dans sa manifestation première, est intéressant et consciencieusement écrit. Pour la raison précisément qu'on ne peut pas faire le même éloge — il s'en faut — de tous les *Souvenirs* édités aujourd'hui sur le commencement du siècle, nous devons accorder une attention spéciale à ceux qui sont vraiment originaux et qui, par là même, ont une valeur historique réelle. Combes, au même degré que de nombreux officiers du premier Empire, avait reçu une instruction solide et une éducation soignée, quand, étourdi, enivré par l'atmosphère de gloire militaire au milieu de laquelle s'était écoulée son enfance, il entra, le 26 août 1808, à l'École militaire de Fontainebleau. Nommé sous-lieutenant en 1810, il passa deux ans à l'armée d'Italie, partit de Brescia en 1812 pour la Pologne et assista ensuite à tous les événements de la désastreuse campagne de Russie. Sorti sain et sauf de cette lamentable

équipée, il rentra en France pour prendre part à la campagne de 1813, fut fait prisonnier de guerre, demeura en captivité pendant la majeure partie de l'année 1814, et ne revit sa patrie qu'à la paix. En 1815, il reprit du service dans l'armée impériale, fut, à la suite de menées politiques subversives, laissé à l'écart par la Restauration, rentra en activité en 1830, et finit d'une façon assez terne, dans l'état-major des places, une carrière militaire qui eût pu être brillante. Combes est comme Parquin, comme Curély, un type très accentué d'officier de cavalerie. Il a de l'allant, de l'entrain, du cœur, plus de cœur que de tête, et bien qu'on sente à diverses reprises qu'on n'agirait pas comme lui, on devine et l'on comprend qu'il ait agi ainsi. Ses Mémoires, cavalièrement écrits, contiennent, comme nous l'avons dit, un grand fond de vérité, et par là même ont un vif intérêt. Ce volume tiendra une place honorable dans la collection déjà nombreuse des Mémoires publiés sur le premier Empire par la maison Plon.

2. — Non pas plus intéressant que les *Mémoires du colonel Combes*, mais plus véridique encore est le *Journal du lieutenant Woodberry*, dont M. Georges Hélie nous donne aujourd'hui la traduction. Effectivement, des Mémoires écrits par l'homme le plus consciencieux du monde, rédigés en toute sincérité, reflètent les événements avec moins de fidélité — quand ils sont écrits, comme les précédents, à trente ou quarante ans d'intervalle — qu'un journal crayonné au jour le jour, suivant l'impression, l'inspiration du moment. Le lieutenant Woodberry, du 18e hussards anglais, a eu ce courage, cette constance, comme Pion des Loches, comme Castellane, de noter tous les soirs les faits de la journée, et de nous laisser ainsi une stéréotypie très véridique des événements auxquels il a pris part, de 1814 à 1815, en Portugal, en Espagne, en France, en Belgique. Par le fait même qu'il écrivait pour lui ou pour sa famille, dans un laisser-aller de style qui ôte toute pensée de publication postérieure, n'ayant point à se préoccuper du « qu'en dira-t-on ? » il disait la vérité et ne pouvait songer à la travestir. Son livre tire de là une saveur toute spéciale. Et cette saveur spéciale, qui doit être très prisée des lecteurs anglais, s'accroît encore pour nous d'un intérêt particulier, puisque c'est un ennemi qui parle, et que l'histoire, vue de ce côté, à rebours pour ainsi dire, a une tout autre physionomie que celle racontée par des écrivains nationaux. Sous ce dernier rapport, la période d'avril-mai 1814, passée en cantonnements par le jeune et brillant houzard à Nérac et dans les environs, est très curieuse et tout à fait suggestive, comme on dit aujourd'hui. Le *Journal du lieutenant Woodberry* est un livre à recommander aux chercheurs et aux amateurs de curiosités historiques.

3. — M. G. Bertin nous offre une série de morceaux empruntés à des écrivains divers, de fragments juxtaposés pris à droite et à gauche, et dont l'ensemble nous donne, avec beaucoup de lacunes, *la Campagne*

de 1813. — Nous n'aimons guère ce procédé, qui tient à la fois du roman, du mémoire et de l'histoire, et dont la valeur historique nous paraît très contestable. Pour les gens qui ont quelque lecture, de tels livres n'ont qu'un mince intérêt, puisque de tels lecteurs connaissent la plupart des morceaux qu'on leur présente ainsi tronqués ; pour les autres, la variété du récit nous paraît être une cause de trouble et de manque d'équilibre dans l'appréciation réelle des événements et des hommes. Il y a là cependant des pages très vécues et très intéressantes, que le lecteur, un peu curieux et qui ne connaîtra point l'ouvrage original, trouvera souvent trop courtes ; mais il en est de trop nombreuses qui ne donnent qu'une physionomie imparfaite de l'événement qu'elles racontent et qui, sans fausser précisément les idées (affaire de Kulm, par exemple), laisseront dans l'esprit une image erronée au point de vue historique. C'est un grave défaut dans un ouvrage didactique.

4. — Nous aimons mieux, dans la même collection, les *Mémoires de Sébastien Blaze*, pharmacien de seconde classe, qui nous raconte, sur la campagne d'Espagne, des choses sujettes à caution, mais qui ont au moins une couleur très particulière. Bien que Sébastien n'ait pas le talent de plume de son frère Elzéar, le capitaine d'infanterie qui nous a laissé sur la chasse et sur la guerre, notamment sur la *Vie militaire sous le premier Empire*, des volumes étincelants de verve et de gauloise gaieté, ce pharmacien a des réflexions qui amusent, et il nous raconte des choses qui souvent doivent être vraies. Son manuscrit, publié une première fois en 1827 par le libraire Ladvocat, qui, on s'en souvient, avait établi chez lui la fameuse officine où furent élaborées tant de publications fantaisistes et apocryphes : les Mémoires de Constant, de Bourrienne, etc., etc., tous plus véridiques les uns que les autres, a dû, comme ses congénères, subir de fortes entorses et des remaniements plus ou moins consciencieux. Cependant le fond en doit être véritable, et il y a dans ces pages, particulièrement sur la vie des officiers français détenus sur les pontons de Cadix, des choses évidemment vécues. L'emphase même de certains morceaux, conçus dans le lyrisme cher aux écrivains du commencement du siècle, est la plupart du temps une garantie d'authenticité. A lire avec des réserves, sans prendre le tout comme parole d'Évangile, mais comme un livre présentant cependant une certaine dose de faits réels.

5. — Beaucoup plus sérieux sont les *Souvenirs militaires* du colonel Duban, qui est, lui, un officier du second Empire, et qui nous raconte sa vie militaire de 1848 à 1887. Dire que cet ouvrage a un immense intérêt serait aller au delà de la vérité. Le colonel se défend d'ailleurs lui-même, avec une modestie dont il faut lui savoir gré, d'avoir composé un livre transcendant et d'avoir voulu marcher sur les traces de Saint-Simon ou de Castellane. Ces pages, dédiées par un père à ses en-

fants, sont le récit simple, dépourvu de toute rhétorique, d'une vie accidentée de soldat, dite au jour le jour par le menu. Il est regrettable que quelques négligences de style déparent ces Souvenirs, qui ont leur valeur.

6. — Avec l'histoire du *Général Lecourbe,* nous quittons les Mémoires pour entrer dans le style historique proprement dit, dans la relation écrite à distance sur des documents compulsés et réunis dans le but de mettre en lumière une figure plus ou moins saillante, jugée digne d'être mise hors de pair. Et certainement la figure de Lecourbe est une de celles que nos générations actuelles ont le plus d'intérêt à étudier, à connaître, car elle est sympathique et demeure celle non pas seulement d'un général hors ligne, mais d'un citoyen intègre, honnête, amant de sa patrie. Lecourbe a autre chose encore qui doit nous inviter à garder sa mémoire, c'est qu'il fut une victime de Napoléon, une victime aussi injustement que traîtreusement sacrifiée, au mépris des droits de la patrie qui pouvait compter sur la valeur d'un tel homme pour la défense de ses frontières et la conduite de ses armées. La vie militaire de Lecourbe fut courte. Elle ne dépasse pas le Consulat. Englobé dans la haine que le Premier Consul portait à Moreau, le vainqueur de Souvaroff demeura depuis 1804 dans une disgrâce imméritée qu'aucun effort ne parvint à atténuer. Ce fut vraiment une époque lamentable, en dépit de toute la gloire militaire, de tout le prestige guerrier, de l'auréole resplendissante qui l'entourait, que cet empire de Bonaparte où le bon plaisir d'un souverain issu du peuple exerça sur notre pays la tyrannie la plus despotique qui ait jamais abaissé une nation. Aucune considération pour les vertus civiques les mieux établies, aucun égard pour les services les plus hautement reconnus. Non, il suffit à Lecourbe de n'être point persuadé, comme c'est la vérité, que Moreau n'a trempé dans aucune intrigue contre son pays, et c'en est fait de tous ses mérites, de toutes ses qualités, de tous ses services. En pleine force, en pleine vigueur, à quarante-cinq ans, lui, le héros de Fleurus, du Gothard, de Maestricht, de Feldkirch, etc., il est mis à la retraite d'office avec une pension de trois mille francs! En vain il proteste avec le calme, la dignité, qui forment le fond de son grand caractère, contre cette disgrâce odieuse; on ne tient aucun compte de ses raisons. Ce général de la République, qui sera obligé d'attendre l'arrivée de Louis XVIII pour être fait chevalier de la Légion d'honneur, est invité à rentrer dans ses foyers, où il vivra désormais sous la surveillance de la police. Il ne lui est même pas loisible de s'absenter de la résidence qui lui a été imposée pour s'occuper des intérêts qu'il peut avoir ailleurs, et comme un jour il a quitté le Jura pour aller à sa propriété de Soisy-sous-Étioles, près de Corbeil, où l'appelle la conclusion d'un bail important, il reçoit de Réal et de Fouché, les dignes acolytes d'un maître indigne, l'ordre de rentrer sans retard au lieu de son exil : « Faites dire immédiatement au général

Lecourbe qu'il sera immédiatement arrêté s'il n'est pas parti demain dans la journée, » écrit Fouché à Berthier le 1er septembre 1805. Par une de ces inconséquences qui peignent bien la fragilité humaine, Lecourbe, qui, à la Restauration, avait été comblé des bienfaits des Bourbons, pour lequel Louis XVIII avait fait en quelques mois tout ce que l'Empereur aurait pu faire, aurait dû faire dans les dix années de son règne, Lecourbe eut la faiblesse impardonnable de ne point demeurer inflexible devant les promesses que lui fit Bonaparte en 1815, et s'associa à la triste équipée de Waterloo. A la vérité, il attendit, pour se présenter à l'Empereur, que le Roi fût parti pour Gand et que la prise du pouvoir par l'évadé de l'île d'Elbe eût été complète ; mais on a beau dire, on a beau expliquer cet acte par la nécessité où se trouvait alors tout Français d'oublier Louis XVIII pour songer seulement à la défense de la frontière, on n'excusera pas cette faute chez un homme comme Lecourbe, auquel l'âge, la réflexion, le souvenir des injures reçues et des bienfaits acceptés eussent dû inspirer une autre conduite. Tout au moins la neutralité s'imposait : entre la voie tracée par le maréchal Ney et celle suivie par le maréchal Macdonald, le général Lecourbe n'eût pas dû hésiter. Nous nous étonnons que M. le général Philebert, dont les sentiments généreux et les pensées élevées sont connus de toute l'armée, n'ait pas insisté sur le point que nous signalons, quoi qu'il dût lui en coûter de noter cette page douloureuse de la vie de son héros : mais les droits de l'histoire sont imprescriptibles ; elle doit être égale dans l'éloge comme dans le blâme, et c'est cette considération qui nous incite, qui nous contraint à parler comme nous le faisons ici de Lecourbe, de la dernière année de la vie de Lecourbe, pour lequel nous avons, malgré tout, une véritable vénération, et que nous considérons comme une des plus belles figures de l'armée française au commencement du siècle. Lecourbe paraît d'ailleurs s'être rendu compte lui-même de l'erreur lamentable dans laquelle il était tombé : il n'y survécut pas, et l'on peut supposer que le désespoir que dut lui causer la reconnaissance de cette erreur abrégea sensiblement sa vie : il mourut à Belfort le 20 octobre 1815, à cinquante-cinq ans. L'ouvrage de M. le général Philebert est purement militaire : il est magnifiquement édité : c'est une œuvre digne, par le fond et la forme, de la belle figure qu'elle a pris à tâche de remettre en lumière.

7. — *Les Premiers Combats de 1814*, de M. Félix Bouvier, constituent, malgré le sous-titre, une appellation inexacte, puisque l'ouvrage ne nous parle que des combats livrés dans les Vosges. L'écrivain, aux sentiments patriotiques duquel nous nous plaisons à rendre hommage, nous a paru n'avoir pas toute l'impartialité voulue pour juger des événements dont nous séparent trois quarts de siècle, et qu'on pourrait, ce semble, que l'historien devrait étudier, présenter avec le calme, le sang-froid désirables. Mais l'écrivain en veut beaucoup au maréchal

Victor d'avoir abandonné l'Alsace sans coup férir, sans vouloir comprendre qu'avec les effectifs dérisoires qu'avait sous la main le duc de Bellune, toute résistance sérieuse était impossible. Sans doute, Victor n'était pas un aigle : néanmoins nous doutons que personne eût fait beaucoup mieux à sa place ; on ne se bat pas sans troupes, et la grande préoccupation du maréchal devait être de ne pas se laisser couper de la vallée de la Seine où il avait ordre de rejoindre Napoléon. Or, M. Bouvier avoue lui-même que l'armée destinée à défendre l'Alsace ne s'élevait qu'à onze mille hommes, et que près de la moitié des soldats étaient de ces jeunes conscrits, éphèbes à peine formés, dont le général Drouot disait, en les voyant tomber sous les balles : « C'est le massacre des Innocents. » Comment, avec ces moyens réduits, organiser une défense sérieuse, l'organiser en croyant à la réussite, quand on a devant soi une armée de quatre-vingt mille hommes, qu'on est menacé sur ses flancs et que vos communications peuvent être coupées d'un moment à l'autre? Pouvait-on compter sur l'effort des populations et la levée en masse ? Mais les militaires de carrière, les « militaires professionnels, » comme les appelle M. Hamon, ne croient pas à la levée en masse, et d'ailleurs M. Bouvier lui-même nous laisse perplexes sur l'appoint qu'aurait pu apporter cette levée au maréchal Victor. Il nous parle bien (p. 72) du patriotisme des populations vosgiennes, mais il nous a dit également (p. 16) que, pour un motif ou un autre, « épuisé par la conscription, abattu aussi par des revers inattendus, le paysan se montrait réfractaire à de nouveaux sacrifices. » En résumé, le livre de M. Bouvier, intéressant dans nombre de détails, nous paraît manquer un peu de mesure et de netteté dans le plan et dans l'ensemble.

8. — *Rosbach et Iéna*, le livre du baron von der Goltz, aujourd'hui von der Goltz-pacha, maréchal ottoman et aide de camp du sultan, est la deuxième édition d'un livre extrêmement curieux que nous avons eu l'occasion déjà d'analyser (*Polybiblion*, t. LXII, p. 303). Dans cet ouvrage, l'écrivain allemand étudie l'armée prussienne à la fin du XVIIIe siècle, et montre avec pleine compétence que cette armée qui, sous Frédéric, avait été proclamée la première du monde, était tombée dans une décrépitude voisine de la décomposition. Il y a toute une série d'extraits d'écrivains prussiens du temps qui ne tarissent pas sur les défauts, les vices, les turpitudes de nos ennemis. On a beau dire et beau faire, on lit toujours ces choses-là avec plaisir.

9. — De la campagne de 1806 et d'Iéna, passer aux *Guerres des Antilles* de 1793 à 1815, le saut ne paraît pas facile, et cependant, les campagnes soutenues aux colonies par la France pendant la période révolutionnaire et sous l'Empire ne furent qu'un épisode, une conséquence de la lutte livrée sur le continent, avec cette différence que si, en Europe, nous avons longtemps conservé la prépondérance sur les champs de bataille, il n'en

fut pas de même le plus souvent aux colonies. L'émigration, la guillotine, les proscriptions avaient, au début de la Révolution, privé nos escadres de la plupart de leurs officiers, de leurs meilleurs officiers, et comme une marine ne s'improvise pas avec la même facilité qu'une armée, la prépondérance ou du moins la forte situation dont nous jouissions sur les mers depuis Richelieu se trouva, à la fin du XVIIIe siècle, des plus compromises. Le colonel de Poyen a très bien mis en lumière les perturbations que jeta dans nos possessions d'outre-mer le bouleversement politique qui ensanglanta notre patrie après 1789, et l'on comprend bien, après avoir lu son livre, quels reflets désastreux ont forcément sur les colonies les révolutions subies dans la mère patrie. L'ouvrage nous donne l'histoire détaillée des événements qui, pendant une période de vingt années, firent passer successivement aux mains des Anglais et des Français nos principales provinces des Antilles, la Martinique, la Guadeloupe, la Dominique. On y verra notamment l'insurrection royaliste de la Martinique, la prise de l'île par les Anglais en 1794; celle de Sainte-Lucie et de la Guadeloupe par les mêmes, la même année; la reprise de la Guadeloupe par Victor Hugues, qui érigea l'île en État indépendant et s'y établit en souverain, son rappel en France et son remplacement par le général Desfourneaux, l'expédition de Curaçao, les expéditions des généraux Lacrosse et Richepanse, l'affaire de Pélage, etc. Le colonel de Poyen n'a point écrit son livre dans le seul but de remettre sous nos yeux des événements généralement oubliés qui, heureux ou malheureux, sont toujours intéressants pour nous en ce sens qu'ils demeurent indissolublement liés à l'histoire de la mère patrie. Sa pensée a été qu'il y avait dans le récit de ces luttes coloniales un enseignement pour le présent et l'avenir, tant pour la voie à suivre au point de vue de la conquête militaire proprement dite que sous le rapport des divers régimes politiques à implanter dans nos possessions lointaines. Nous estimons qu'il a pleinement atteint son but, et nous signalons son livre comme un de ceux que peuvent méditer avec fruit tous ceux qu'attirent les questions d'expansion coloniale et d'établissement politique au delà des mers.

10. — Nous arrivons maintenant à quelques ouvrages historiques qui traitent de la guerre de 1870, et parmi lesquels nous devons consacrer une mention spéciale au livre de Mgr Chevalier : *Tours capitale*. Dans ce travail consciencieux, l'éminent écrivain nous retrace l'histoire du gouvernement de la Défense nationale, de l'occupation prussienne à Tours en 1870-1871 et nous explique bien des points demeurés obscurs, jusqu'ici, de cette lutte qui fut sans doute de mince gloire au point de vue militaire, mais qui n'en fut pas moins honorable pour notre pays. Bien que Mgr Chevalier se soit plu à nous rappeler la série des événements militaires qui constituent les deux campagnes de la Loire, ce n'est point dans cette partie du récit, pour laquelle il était peut-être insuffisam-

ment préparé, qu'il faudra rechercher, à notre avis, l'intérêt du livre. Là où l'on rencontrera des détails véritablement curieux et peu connus, c'est surtout dans les chapitres consacrés à Gambetta, à l'administration de M. Crémieux, à la poste aérienne, au bombardement de Tours, aux otages, à la contribution de guerre, à l'occupation prussienne, c'est-à-dire dans les morceaux que l'écrivain a pu rédiger non pas sur des on-dit, mais sur des données certaines et la plupart du temps *de visu*. L'on verra dans *Tours capitale* le rôle véritablement patriotique, patriotique dans le sens le plus élevé du mot, joué par Mgr Guibert, à cette époque archevêque de Tours, dans les circonstances critiques que traversèrent alors la France et spécialement la capitale de la Touraine. Mgr Chevalier a insisté avec raison sur les vexations, parfois les cruautés commises par nos ennemis contre des gens sans défense. Ces faits, trop vite oubliés de la génération actuelle, de la génération née depuis 1870 ou qui était alors trop jeune pour comprendre la gravité de ces attentats, doivent être rappelés de temps en temps. C'est dans ces tristes souvenirs que nos jeunes hommes puiseront la force morale qui les soutiendra au jour marqué par la Providence pour une lutte dont chacun sent la nécessité fatale. Les peuples qui oublient, a écrit un penseur, sont des peuples marqués pour disparaître. Mgr Chevalier contribue aujourd'hui dans une large part à ce que notre patrie n'oublie pas : dans ce sens, son livre est un ouvrage que nous devrons propager : il est de ceux qui retrempent l'âme et fortifient le patriotisme.

11. — *La Guerre de 1870*, du maréchal comte de Moltke, est l'histoire de l'année terrible considérée du côté de nos ennemis. L'ouvrage, dont nous avons analysé la première édition (in-8), est à la fois politique et militaire, beaucoup plus militaire que politique, et constitue un récit extrêmement intéressant des événements, mais qui s'adresse surtout à des gens connaissant déjà l'ensemble des faits et capable d'en envisager d'un coup d'œil la haute synthèse. On trouvera dans ces pages plus d'une erreur matérielle, plus d'une erreur voulue : la même main qui les avait fait sciemment insérer dans la Relation officielle du grand état-major allemand ne pouvait manquer de les intercaler ici. Mais les Allemands n'ont jamais hésité à donner une entorse à la vérité quand le mensonge est nécessaire à la satisfaction de leurs ambitions et de leurs appétits : l'affaire du télégramme d'Ems, en 1870, récemment dévoilée, en demeurera un retentissant exemple. Quel que soit le jugement qu'on porte sur le maréchal de Moltke, que l'on soit des gens qui l'exaltent, que l'on soit du nombre sans cesse croissant des bons esprits qui ramènent son génie à une simple faculté d'assimilation des procédés tactiques napoléoniens appliqués parfois sans tact et en dépit de toute règle, un livre de cet homme de guerre ne saurait passer inaperçu. Il attirera forcément l'attention des militaires.

12. — *Contre le Prussien*, du docteur Chassagne, ancien médecin militaire des goums algériens qui furent appelés à prendre part à la seconde partie de la guerre de 1870, est une étude dont le titre dit assez le caractère patriotique. Il y a trois parties bien distinctes dans ce livre. La première est consacrée à la guerre de 1870 et à l'insurrection de Mokrani en Algérie (1871); la seconde traite du recrutement; la troisième, intitulée « la Revanche, » n'a pas besoin d'explication. Nous avouons que nous sommes très embarrassé pour rendre compte de ce livre où l'auteur aborde tous les sujets avec une mobilité de pensée et une rapidité que le lecteur a quelquefois peine à suivre. Le style, plus que négligé, ajoute encore à la difficulté d'une lecture déjà difficile du chef de la composition même. Malgré ces grands défauts, nous ne voulons voir dans cette étude que la pensée généreuse qui l'a inspirée : elle fait honneur aux sentiments patriotiques de l'auteur.

13. — Les récentes victoires du Japon sur la Chine ont affirmé non seulement la prépondérance militaire de ce pays sur son grand voisin, mais nous ont montré un Japon organisé, au point de vue militaire, sur un pied que peu de gens soupçonnaient en Europe. En dehors de quelques-uns de nos officiers envoyés depuis vingt-cinq ans comme instructeurs à l'école de Tokio, à part quelques voyageurs qui avaient pu juger *de visu* l'armée japonaise, un bien petit nombre de nos compatriotes et même d'Européens savaient qu'il existait sur les bords de l'Océan Pacifique une petite armée entièrement organisée à l'européenne, disposant d'un fusil à petit calibre inventé par un officier japonais, se mobilisant d'après des principes entièrement semblables aux nôtres, ayant comme nous des services d'état-major, d'étapes, de l'arrière, etc., etc. L'écrasement formidable du colosse chinois par cette armée était donc une éventualité à prévoir; il n'en est pas moins demeuré pour nombre de gens une surprise; mais un fait qui étonnera bien davantage encore le lecteur peu au courant des questions orientales, c'est la façon dont le Japon a mené cette guerre contre la Chine au point de vue du droit des gens. *La Guerre sino-japonaise*, de M. Nagao Ariga, demeure à cet égard une véritable révélation. M. Nagao Ariga, professeur de droit international à l'École supérieure de guerre de Tokio, a le double avantage d'avoir pu traiter son sujet à la fois en professeur et en témoin oculaire : effectivement, attaché dès le début des opérations à l'état-major de la deuxième armée, en qualité de conseiller légal, il a été le régulateur des procédés humanitaires dont les Japonais ont fait la plupart du temps usage envers les vaincus, il a adouci autant qu'il a été en lui ces procédés, et quand ses compatriotes, en de rares circonstances, ont manqué aux devoirs commandés par l'humanité, M. Nagao Ariga enregistre sans partialité ces défaillances et les blâme avec énergie. Le fait important au point de vue du droit international, le point saillant du conflit entre le Japon et

la Chine et ce qui le caractérise par-dessus tout, c'est que l'on se trouvait ici en présence de deux nations dont l'une n'observait pas les lois de la guerre telles que nous les comprenons en Europe, tandis que l'autre s'efforçait de s'y plier et de les appliquer. Et dès le début de la guerre, le Japon s'était engagé à respecter ces lois sans exiger la réciprocité de la part de ses adversaires, réciprocité que la Chine eût été d'ailleurs impuissante à promettre, surtout à tenir, dans l'état de barbarie où demeure encore son armée. Il y avait donc là une situation exceptionnelle, que M. Nagao Ariga a bien mise en lumière et qui, au point de vue moral, a rangé son pays au premier rang des peuples civilisés. La déclaration publiée à cet égard par le gouvernement japonais au début des hostilités est des plus caractéristiques : « La guerre, dit ce document, est un conflit de deux volontés opposées, et son but est de soumettre par la force la volonté de l'adversaire. Toute agression qui n'est pas nécessaire pour atteindre ce but n'est pas permise par le droit de la guerre. C'est là un principe universel qui donne naissance aux lois de la guerre, lesquelles obligent toutes les nations civilisées. Et ce principe ne varie pas suivant que l'ennemi est le Chinois ou un autre. Aussi le Japon a-t-il le devoir de se conformer aux lois de la guerre en vertu de ce principe universel. » Et effectivement, ajoute à cet égard M. Nagao Ariga, si la guerre tend à la destruction de toutes les forces vives de la nation adverse, il n'est pas utile pour atteindre ce but et il est inhumain de détruire tout ce qui n'est pas organe de combat proprement dit. Il devient donc barbare de léser les sujets de la nation qui demeurent complètement étrangers à ces organes. De même, il n'est pas besoin d'atteindre ceux qui, à la suite de blessures ou de maladies, ont perdu la capacité de combattre, alors même qu'ils auraient appartenu à l'armée. Entre ces individus et les combattants de la partie adverse, il ne doit exister de rapports que ceux de membres vivant dans la même société humaine. Et c'est le principe d'humanité qui doit présider à ces rapports. Le livre de M. Nagao Ariga n'est pas seulement la paraphrase intéressante de ces théories que plus d'un peuple d'Europe, l'Allemagne notamment, n'a jamais acceptées avec la même grandeur de vues, il appelle encore l'attention générale sur ce point de droit international : à savoir si l'observation des lois de la guerre exige la réciprocité. Le savant professeur japonais conclut à la négative. Les Chinois, au point de vue des lois de la guerre, peuvent être comparés aux Turcs, aux Peaux-Rouges ou aux Hovas. Cependant, en faisant la guerre à la Chine, le Japon a pu, vis-à-vis de ce dernier peuple, se conformer strictement aux lois de la guerre sans sacrifier à cette observation ses intérêts militaires. Il a remporté une victoire complète : sa générosité n'a donc point nui à son but final, qui était l'écrasement de l'adversaire. Il y a un grand profit scientifique à examiner jusqu'à quel point et par quels procédés une nation peut

observer les lois de la guerre sans compromettre ses succès militaires ; car le Japon n'est évidemment pas le seul pays qui puisse entrer en hostilités en Extrême-Orient, à Madagascar ou au Soudan, avec un peuple peu au courant des statuts de la convention de Genève. Telle est la raison de ce livre, qui a évidemment une haute portée morale et une valeur juridique incontestable : on le lira avec un vif intérêt.

14. — M. Jablonski n'est pas un inconnu pour les lecteurs du *Polybiblion*, puisque nous leur avons présenté déjà son *Art militaire à travers les âges*, auquel nous n'avons guère eu à décerner que des éloges. La nouvelle publication de cet écrivain : *Histoire de l'art militaire, accompagnée de morceaux choisis des grands écrivains militaires*, n'a pas le mérite du premier ouvrage, puisque ce n'est guère qu'une série de citations reliées par une assez mince trame. Il n'en sera pas moins utile, notamment pour l'instruction de la jeunesse, pour celle des sous-officiers de nos régiments, qui trouveront là une lecture à la fois profitable et intéressante.

15. — *L'Histoire de l'infanterie en France*, du lieutenant-colonel Belhomme, dont le deuxième volume vient de paraître, est une publication beaucoup plus sérieuse que la précédente et qui a demandé à son auteur de longues et patientes recherches. Nous avons dit déjà, à propos du tome premier de cet ouvrage, le défaut de composition que nous lui reprochions : nous avons malheureusement encore à faire cette restriction pour le volume second, et nous la ferons aussi pour le troisième : c'est un fait dont il faut prendre son parti et qui n'enlève rien d'ailleurs au mérite très véritable du livre. Ce deuxième volume nous mène de l'année 1643 à 1715, c'est-à-dire qu'il nous retrace année par année l'histoire de l'infanterie pendant ce grand règne de Louis XIV, qui fut si fécond et si brillant pour notre armée, tant au point de vue tactique que sous le rapport de l'organisation. On sait que le lieutenant-colonel Belhomme était attaché à la section historique du ministère de la guerre et que c'est dans cette situation privilégiée qu'il a conçu et achevé l'ouvrage dont nous nous occupons aujourd'hui. Nous n'avons donc pas à dire que ce livre est écrit d'après des documents authentiques de première main que tout le monde peut consulter assurément, mais que bien peu de gens consultent. Il met en lumière toute une série de renseignements à peu près inconnus, la plupart très curieux, sur l'ancien régime, et nous fait voir que sur bien des points nous ne sommes pas plus avancés qu'il y a deux cents ans. Tout ce qui a trait à l'instruction des troupes, à leur habillement, à leur entretien nous est donné là par le menu, année par année, et bien que cette profusion de détails nuise à une vue d'ensemble qui peut-être eût été plus profitable, elle n'a pas moins son importance et son intérêt. Il y a là, sur l'organisation des milices, des pages particulièrement curieuses, parmi lesquelles nos députés trouve-

raient sans doute de bonnes idées à propos de la réorganisation de cette armée de seconde ligne dont on s'occupe actuellement au ministère de la guerre. Nous leur signalons notamment la proposition de ce bon curé de Normandie, qui, en 1702, adressait un mémoire à Louvois, pour lui demander l'incorporation des moines, « ce qui procureroit au Roy au moins trente mille bons soldats, car ils sont tous hardis, solides et bien bâtis. » En résumé, le travail du colonel Belhomme, plutôt qu'un livre de lecture courante, demeure une mine précieuse à consulter toujours avec fruit. Il ne sera plus possible de parler de l'histoire de l'armée en France sans l'avoir étudié et compulsé.

16. — De l'histoire générale de l'infanterie nous passons maintenant à la monographie consacrée par M. le lieutenant Martin au *2e régiment de tirailleurs algériens*. Nous avons eu l'occasion, à diverses reprises, de dire notre sentiment sur ces *Historiques* qui, presque tous, révèlent d'une façon trop frappante l'inexpérience de leurs auteurs et qui se bornent pour la plupart à un enregistrement méthodique et chronologique de hauts faits, de citations, de noms d'officiers, de soldats tués ou blessés, mais qui ne sont pas de l'histoire. Nous sommes ainsi plus à l'aise pour constater que le travail de longue haleine de M. le lieutenant Martin peut être classé parmi les meilleurs livres de ce genre. Tout en suivant la méthode chronologique qui lui était imposée, le jeune écrivain militaire ne s'est pas borné à une sèche nomenclature de noms et de lieux, et çà et là, entre deux combats, entre deux faits marquants de l'histoire de son régiment, il nous donne sur la vie des turcos, leur habillement, leur manière d'être, leur esprit, des détails qui paraîtront oiseux à quelques-uns, mais qui ont leur valeur et qui en donnent une très spéciale à son livre. Sous l'ancien régime, où l'on tenait des « livres de famille » et des « livres de régiment, » qui malheureusement ne sont guère parvenus jusqu'à nous, — il eût paru exorbitant à cette époque de les faire imprimer — les rédacteurs de ces journaux n'hésitaient pas à consigner au jour le jour sur ces feuilles volantes leurs impressions fugitives, l'événement frappant du moment, qui, banal au moment même où il était confié au papier, eût conservé pour nous une inappréciable valeur. — Les tirailleurs algériens ou les turcos, comme on les appelle familièrement, créés en même temps que les zouaves avec les débris des compagnies turques jadis au service des deys, conquirent vaillamment leur droit de naturalisation dans notre armée et se trouvèrent, de 1841 à 1854, de toutes les expéditions qui jetèrent, à cette époque, un lustre si glorieux sur l'histoire de l'Algérie. En 1854, ils prennent part à la campagne de Crimée, assistent avec honneur aux journées les plus sanglantes de cette guerre héroïque, reviennent en Algérie de 1856 à 1859, vont en Italie et font encore parler d'eux à Robechetto, à Buffalora, à Magenta, à Melegnano, à Solférino. On

les trouve ensuite en Algérie, au Maroc, au Sénégal, en Cochinchine, au Mexique, puis de nouveau en Algérie, en France (1870), en Kabylie, en Tunisie, dans le Sud oranais, partout enfin où il y a des coups à recevoir et le drapeau à défendre. — Cette odyssée, que nous analysons très sommairement, comme on pense, est décrite par M. le lieutenant Martin, non pas seulement avec une connaissance très exacte des faits spéciaux à son régiment qu'il a trouvés dans le *Journal des opérations* de son corps, mais avec une compétence littéraire et historique à laquelle nous nous plaisons à rendre hommage et qui fait de son travail une œuvre très méritoire. Nous ne signalons l'*Historique du 2e régiment de tirailleurs* pas seulement aux bibliothèques régimentaires, mais nous l'indiquons également aux officiers chargés de rédiger des travaux du même genre comme un modèle, non pas parfait sans doute, mais qu'il ne leur sera pas inutile d'avoir sous les yeux. Il y a dans cette publication un progrès dans le sens désirable que nous indiquions plus haut.

17. — Qu'est-ce que c'est que *la Cavalerie des États-Unis d'Amérique?* Y a-t-il vraiment là une troupe, une organisation digne d'attirer l'attention d'un militaire européen? Nous avouons que nous en doutions un peu en ouvrant la brochure que le colonel Dupuy vient de consacrer à ce sujet, et nous sommes d'autant plus heureux de constater que l'écrivain a su nous faire revenir sur une façon de penser erronée. Au cours d'un voyage aux États-Unis, le colonel Dupuy, auteur de divers ouvrages militaires appréciés, ne pouvait s'empêcher d'examiner avec une attention particulière l'arme à laquelle il appartient et pour laquelle, en cavalier de race, il est passionné. Et cet examen n'a pas été sans profit puisque, sans avoir trouvé là une récolte bien abondante de procédés à emprunter, il a cependant rencontré quelques glanures qui valaient la peine d'être recueillies. Il l'a fait avec adresse, en homme du métier qui sait qu'en fait d'organisation militaire la forme d'un ardillon n'est pas négligeable. Nous signalons cette brochure à l'attention de nos camarades de la cavalerie.

18. — Le général von der Goltz, l'écrivain militaire prussien qu'a rendu populaire en France *la Nation armée*, publie aujourd'hui un manuel de stratégie qui nous paraît digne, au même titre que son aîné, de fixer l'attention non pas du public profane, mais des officiers à quelque grade qu'ils appartiennent, et de tous les gens qui tiennent à se rendre compte des procédés de la guerre moderne. Les circonstances dans lesquelles l'action militaire se déroule à la guerre sont si multiples, qu'il sera à peu près impossible de trouver jamais deux situations identiques. C'est pour cette raison que la simple connaissance des lois de la conduite de la guerre a pu être taxée par quelques esprits de bagage inutile, et que, dans certaines écoles militaires supérieures, on a renoncé à faire de la théorie de la grande

guerre l'objet d'un enseignement spécial, laissant à chacun le soin de déduire les principes en étudiant l'histoire militaire, et de les appliquer suivant chaque tempérament, suivant les circonstances, en se rapprochant du précepte *similia similibus*. Il est cependant certain que la science de la guerre comporte un petit nombre de préceptes fixes qu'il est possible de grouper dans un manuel, qu'il est utile à tout officier de connaître à fond, une sorte de catéchisme que tout chef de troupes a avantage à posséder de telle façon que ce fonds didactique fasse corps avec lui-même. Ainsi par exemple : « se diviser pour vivre et se réunir pour combattre, » est un axiome napoléonien qui sera vrai en dépit de tous les changements tactiques possibles. Il en est comme celui-là un certain nombre qu'un officier doit posséder comme l'ABC de son métier, et c'est en se basant sur ce principe que le général von der Goltz a écrit son livre, en traitant le sujet avec la méthode qui caractérise les Allemands. On chercherait en vain dans ces pages des idées nouvelles, les idées militaires napoléoniennes y revêtent même cette forme alourdie que nos adversaires impriment à tout ce qu'ils touchent. L'ouvrage n'en est pas moins utile à consulter et bon à lire. Nous avons cette consolation, en étudiant de tels manuels, de penser que le fond nous appartient : c'est une mince consolation, mais enfin elle satisfait tout au moins notre amour-propre.

19. — Le général Pierron, qui, comme von der Goltz, est un écrivain militaire apprécié, procède autrement que l'auteur allemand. Le commandant du 7e corps est de ceux qui n'aiment point la règle formulée, qui exigent que chacun tire ces règles des événements, qui laissent, comme nous le disions tout à l'heure, à chaque tempérament, le soin de les plier au terrain et aux circonstances. Son procédé didactique est de montrer, par des exemples, comment une situation donnée peut varier suivant les circonstances, et de fournir, toujours par des exemples, les mille solutions qui s'attachent à ces mille situations modifiées. C'est l'analyse jusqu'à l'infini, opposée à la synthèse exagérée de Jomini ou du général Lewal : c'est la pratique mise en face de la théorie. M. le général Pierron, qui a une lecture énorme, qui a compulsé tout ce qui a été imprimé sur l'art militaire depuis nous ne savons combien d'années, sans compter les Mémoires manuscrits mis complaisamment à sa disposition par les auteurs, est arrivé à composer de cette manière *les Méthodes de guerre actuelles*, traité d'art militaire d'un nouveau genre, qui a cet avantage de se lire très facilement, par fragments détachés, aux heures où l'esprit cherche l'activité, sans aucune fatigue et avec le plus grand profit. Nous reprocherons cependant à M. le général Pierron de n'être pas toujours assez méticuleux dans le choix de ses auteurs, et de nous en citer quelques-uns qui sont par trop sujets à caution, comme Marbot, comme Lejeune, comme Bourrienne, etc. Tout le monde

sait que les *Mémoires* de Bourrienne ne sont point de l'ancien condisciple de l'Empereur, et qu'ils ont été confectionnés de toutes pièces sous la Restauration, dans les bureaux du libraire Ladvocat, par des écrivains à sa solde qui n'avaient jamais vu une armée. Quelle valeur attacher, au point de vue technique, à des élucubrations de ce genre? Il est impossible de les prendre au sérieux. Cette critique n'empêche point le travail du général Pierron d'avoir un très réel mérite. Cet ouvrage est de ceux que nos officiers peuvent consulter et lire avec le plus grand fruit.

20. — Moins intéressant que le précédent volume mais tout aussi utile est le travail du colonel Beangé sur *la Législation, l'administration et la comptabilité militaires*. Tous nos camarades de l'armée connaissent et la plupart ont en main cet excellent *Manuel*, dont l'éloge n'est plus à faire et qui en est arrivé en 1896 à sa dixième édition. On peut dire que tout le journal militaire officiel depuis sa création est condensé dans ces trois mille pages, condensé judicieusement, avec un véritable talent, une méthode vraiment magistrale. Cette dernière édition a été mise à jour jusqu'à cette année, mais il est inutile de dire qu'avec la fécondité extraordinaire des bureaux de la guerre cette mise à jour est illusoire et que, pour être véritable, elle nécessiterait la publication d'un supplément quotidien. Quoi qu'il en soit, ce livre rendra encore de grands services.

21. — Le *Dictionnaire militaire* publié par la maison Berger-Levrault en est à sa sixième livraison. Les livraisons 5 et 6, que nous avons à examiner aujourd'hui, vont du mot « Chapelle de campagne » à « Couverture. » Nous avons dit, à propos des livraisons 1 à 4, quels services pourrait rendre cette publication, qui, sous un volume relativement restreint, forme une véritable encyclopédie des sciences militaires et évitera à bien des officiers d'acquérir une encombrante et coûteuse bibliothèque. Aujourd'hui surtout que l'art militaire tend à se développer de plus en plus en empruntant aux progrès industriels un nombre chaque jour plus considérable d'éléments, de facteurs techniques, la nécessité, tout au moins l'utilité d'un ouvrage synthétisant les notions indispensables à un officier s'impósait de plus en plus. Ce *Dictionnaire*, conçu sur un plan rationnel, rédigé avec compétence, sera certainement bien apprécié du public spécial auquel il s'adresse, mais il doit obtenir également la faveur du public non militaire, auquel il sera peut-être plus utile encore qu'aux gens du métier, par la possibilité qu'il donnera à tous de s'initier à peu de frais, d'une façon commode, à des matières dont aucun Français n'a aujourd'hui le droit de se désintéresser. Certains mots, comme « Chemins de fer » par exemple, sont traités avec une clarté, une précision et à la fois une abondance de détails qui en rendent la lecture aussi attrayante qu'utile : c'est un traité bien entier sur la matière.

22 et 23. — Les agendas militaires publiés par les maisons Baudoin et Charles-Lavauzelle valent mieux que ce que promettent leurs titres. Ce sont de véritables manuels, des encyclopédies minuscules qui, très réellement, permettent aux officiers de se passer de la plupart de leurs règlements et des nombreuses théories qu'ils auraient à emporter en campagne. En toute conscience, il nous est impossible de décider lequel vaut le mieux, de l'*Agenda de l'armée française* édité par la maison Charles-Lavauzelle, ou de l'*Agenda aide-mémoire de l'officier* publié par la librairie Baudoin. L'un et l'autre ouvrage, composés avec infiniment de science et un éclectisme des plus judicieux, contiennent en une centaine de petites pages les renseignements les plus divers, les plus utiles : dans l'un et l'autre une reliure élégante et souple donne au petit livre une résistance suffisante pour pouvoir être journellement porté dans la poche de la tunique sans être détérioré. Le succès de ces deux publications ne peut manquer d'être considérable.

24. — Nous terminerons cette revue des livres militaires du premier semestre de 1896 par quelques mots sur un travail historique qui nous vient de l'autre côté des Pyrénées, et que nous devons signaler aux érudits et aux chercheurs : l'histoire du *Siège d'Anvers* en 1584-1585, par le capitaine Barado, l'auteur estimé de tant de publications remarquées dont nous avons rendu compte ici même, l'auteur spirituel et humoristique qui a écrit pour le magnifique album de Cusachs, *la Vie militaire en Espagne*. Il était naturel qu'une figure comme celle d'Alexandre Farnèse tentât la plume d'un écrivain militaire comme M. Barado, d'autant plus que la campagne de 1584-1585, conduite en Flandre par ce grand capitaine, est l'une de celles où ses grandes qualités militaires apparurent avec le plus d'éclat, une de celles qui aujourd'hui encore peuvent être étudiées avec le plus de profit. De nombreux écrivains, parmi lesquels on peut citer le cardinal Bentivoglio, Montley, le général Hérard et plus récemment le colonel La Llave, ont étudié les campagnes de Farnèse et consacré spécialement au siège d'Anvers plus d'une page intéressante, mais entre un auteur comme Bentivoglio et le colonel La Llave, l'un plus désireux d'écrire avec élégance qu'avec vérité, l'autre préoccupé surtout d'étudier avec son talent habituel la poliorcétique espagnole au XVIe siècle, il restait une place à prendre. Disons tout de suite que M. Barado paraît avoir pris cette place d'une façon magistrale. Les premiers chapitres, ceux dans lesquels l'écrivain militaire dessine à grands traits l'historique de la domination espagnole aux Pays-Bas, sont traités avec une largeur de vues, une connaissance du sujet, qui frappent tout d'abord et qui charment ensuite. C'est d'ailleurs là un terrain sur lequel un officier se sent bien chez lui. Retracer l'histoire d'Espagne à cette époque, c'est rappeler les noms des journées les plus glorieuses, des généraux qui jouissaient sur le continent de la réputation la plus méritée :

Gonzalve de Cordoue, Alarcon, le marquis de Peschière, Requesen, etc. Mais lorsque l'écrivain entre davantage dans son sujet, au fur et à mesure qu'il nous expose les opérations militaires et les travaux du siège lui-même, il sait varier l'intérêt sans le laisser décroître, et tirer avec un parfait discernement des événements militaires les enseignements qu'ils comportent. La direction de la *Revista tecnica de infanteria y caballeria*, qui tient dans la presse espagnole une place des plus honorables et dont l'influence tend à s'accroître de jour en jour, doit se féliciter d'avoir placé dans la *Bibliothèque* qu'elle publie concurremment avec la Revue proprement dite cette œuvre de Barado intéressante à tant de points de vue. Et puisque nous parlons de la *Revista tecnica*, nous saisissons cette occasion de recommander cette excellente publication à nos camarades, notamment à nos lecteurs militaires de l'Amérique espagnole. Ils trouveront là, dans leur idiome, une lecture dont les hauts enseignements égalent l'intérêt. Pour revenir au *Siège d'Anvers*, nous ajouterons que ce livre est édité avec un luxe typographique très remarquable. Il est orné, de plus, de planches hors texte et dans le texte qui lui donnent une valeur artistique très appréciable.

ARTHUR DE GANNIERS.

POÉSIE

1. *Jésus*, par JEAN AICARD. Paris, Flammarion, 1896. in-12 de 297 p., 3 fr. 50. — 2. *La Genèse de l'Eucharistie*, par F. FLEURIOT-KERINOU. Paris, Lemerre, 1896, in-12 de 51 p., 2 fr. — 3. *Les Impossibles noces, les Deux foules, la Conquête de l'aube*, par ADRIEN MITHOUARD. Paris, « Mercure de France, » 1896, in-12 de 98 p., 2 fr. 50.— 4. *Autour du clocher*, par l'abbé JEAN BARTHÈS. Paris, Lemerre, 1896, in-12 de VIII-129 p., 3 fr. — 5. *Poésies complètes*, édition entièrement revue et corrigée, *Senilia, Ultima verba*, par GUSTAVE LE VAVASSEUR. Ibid., 1896, in-8 de 428 p., 6 fr. — 6. *La Chanson du Sud*, par ANDRÉ BELLESSORT. Ibid., 1896, in-12 de 221 p., 3 fr. — 7. *Le Sol sacré*, par LUCIEN PATÉ. Ibid., 1896, in-12 de 150 p., 3 fr. — 8. *Au Pays du rêve*, par FRANÇOIS CASALE. Ibid., 1896, in-12 de 113 p., 3 fr.— 9. *Ronces et fleurs, fleurs barbares, fleurs fanées*, par CHÉKRI GANEM. Ibid., 1896, in-12 de 151 p., 3 fr. — 10 *Dawân*, par ÉMILE MARIOTTE. Ibid., 1896, in-12 de 216 p., 3 fr. — 11. *Œuvres complètes* d'HORACE, traduites vers pour vers et dans la mesure correspondante par le comte ULYSSE DE SÉGUIER. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-18 de XIII-385 p., 10 fr. — 12. *Les Sourires glacés*, par CHARLES-ADOLPHE CANTACUZÈNE. Paris, Perrin, 1896, in-12 de 234 p., 3 fr. 50. — 13. *Poèmes. Les Bords de la route. Les Flamandes. Les Moines.* Augmentés de plusieurs poèmes, par ÉMILE VERHAEREN. Paris, « Mercure de France, » 1895, in-12 de 282 p., 3 fr. 50. — 14. *Fleurs de symbole*, par ERNEST JAUBERT. Paris, Lemerre, 1896, in-12 de 118 p., 3 fr. — 15. *L'Éternel Clavier*, par ALEXANDRE-A. STURDZA. Bucarest, Socec, 1896, in-4 de 132 p. — 16. *Le Livre de l'Épousée*, par MARIE DE VALANDRÉ. Paris, Lemerre, 1896, in-12 de 137 p., 3 fr. — 17. *Heures émues*, par MAURICE DE FERAUDY. Ibid., 1896, in-12 de VIII-107 p., 3 fr. — 18. *Heures tristes*, par A. VERCHIN. 3e édit. Paris, Vanier, 1896, in-12 de V-195 p., 3 fr. 50. — 19. *Le Verger doré*, par YVANHOÉ RAMBOSSON Paris, « Mercure de France, » 1895, in-12 de 192 p., 3 fr. 50. — 20. *Roses de Noël, poésies diverses*, par TOUTAIN-MAZEVILLE. Le Havre, impr. du Commerce, 1896, in-12 de 184 p.— 21. *Bréviaire d'amour*, par LUCIEN COLSON. Paris, Vanier, 1896, in-12 de 56 p., 3 fr.— 22. *La Suprême Espérance, poésies*, par BLANCHE SARI-FLÉGIER. Ibid., 1896, in-12 de 123 p., 3 fr. — 23. *Aux écoutes* par ÉDOUARD DUCOTÉ. Paris, librairie de l'Art indépendant, 1896, in-12 de 96 p., 3 fr. —

24. *Poèmes humanitaires*, par RAPHAËL DAMBOUR. Paris, Vanier, 1896, in-12 de II-213 p. 3 fr. — 25. *Fleurs éparses*, par JEAN D'ÉGLY. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1896, in-12 de 72 p., 1 fr. 25 — 26. *Jours d'autrefois*, par HENRI POTEZ. Paris, Lemerre, 1895, in-12 de 120 p., 3 fr. — 27. *Lyre d'escholier*, par VICTOR WALLET. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1896, in-12 de 34 p., 1 fr. 25. — 28. *Le Château des rêves*, par FERNAND HAUSER, ornements d'Edmond Bocher. Paris, Vanier, 1896, in-12 de 140 p., 3 fr. — 29. *Grains de sable à ma France*, par CARLOS BENDON PEREZ. Nouv. édit. Ibid., 1896, in-12 de 96 p., 2 fr. — 30. *Poésies*, par GABRIEL NIGOUD. Ibid., 1896, in-12 de 90 p., 2 fr. — 31. *Par elle*, par CAMILLE MITAL. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1896, in-12 de 67 p., 1 fr. 25. — 32. *Le Félibrige*, idylle dramatique, en un acte et en vers, par ANTONI CHANSROUX. Avignon, Roumanille, 1892, in-8 de 27 p., 1 fr. 50. — 33. *Paillettes et copeaux*, par EUGÈNE FOLLET. Paris, Vanier, 1896, in-12 de 120 p., 1 fr. — 34. *Miscellanées*, poésies, par G. P. Ibid., 1895, in-12 de 96 p., 2 fr. — 35. *Ressorts poétiques*, par GASTON HOMSY. Paris, Perrin, 1896, in-12 de 232 p., 3 fr. 50. — 36. *Le Sage Empereur*, poème légendaire, par LÉON RIOTOR. Paris, « Mercure de France, » 1896, in-12 de 225 p., 3 fr. 50 — 37. *Monologues en vers, récits, légendes, dialogues, saynètes, monologues pour la jeunesse*, par LEMERCIER DE NEUVILLE. Paris, Bornemann, 1896, in-12 de VII-160 p., 3 fr. — 38. *Leurs Filles*, comédie en trois actes. Paris, Paul Dupont, 1895, in-12 de 150 p., 2 fr. — 39. *Les Comédies du jour*, comédies et satires, par E. FRANÇOIS. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1896, in-12 de VII-211 p., 3 fr. — 40. *Wilikind*, drame en trois actes, en vers, par JOSEPH MASSABUAU. Paris, Relaux, 1896, in-12 de 69 p., 1 fr. — 41. *Tolbiac*, drame historique en quatre actes, en vers (1496), par P. V. DELAPORTE, S. J. Lille, Desclée et de Brouwer, 1895, in-12 de 127 p., 1 fr. 50. — 42. *Essais dramatiques en vers. Un moine au IXe siècle. Un épisode de l'année terrible. La Mort de Louis XVII*, par le R. P. A. MARC, oratorien. Paris, Delhomme et Briguet, 1896, in-12 de VIII-120 p., 2 fr. — 43. *Rimes pour Bébé, Petits Compliments, Pièces de circonstance et poésies pour le premier âge*, par AIMÉ RUFFIER. Paris, Delarue, s. d., in-12 de 104 p., avec 21 illustrations, 1 fr. 50. — 44. *Pour les mamans. Poésies à dire par les enfants de huit à douze ans*, par Mme LOUISE ROUSSEAU. Ibid., s. d., in-12 de 104 p., avec 23 illustrations, 1 fr. 50.

Il semble que le nombre des rimeurs croisse en proportion inverse du nombre des lecteurs. Voici plus de quarante ouvrages de poésie, pour six mois, et encore n'avons-nous pas reçu tous ceux qui ont paru. Il semble aussi que plus le public s'éloigne de la poésie, et plus les poètes cherchent à s'éloigner du public. Le flot des décadents et des incompréhensibles monte, monte sans cesse. Et, derrière, s'enfle le flot des bons médiocres. Ah! ces bons médiocres, ceux qui ne sont ni vraiment poètes, c'est-à-dire créateurs, ni franchement mauvais, ceux qui n'ont ni qualités ni défauts marquants, petits Hugo, petits Lamartine, petits Leconte de Lisle et de Hérédia surtout, dont on ne sait que dire, qui vous donnent une sensation de déjà vu, quelle épine ils sont pour le critique! Par bonheur ils sont si nombreux que, les revues ne pouvant augmenter leur format en proportion, ces pages de critique doivent être très courtes.

1. — M. Jean Aicard a voulu mettre en vers les scènes de l'Évangile. M. Jean Aicard est doué d'un très grand talent, mais c'est plus que du génie qu'il faudrait pour aborder pareil sujet. La sainteté, jointe à la science d'un saint Thomas d'Aquin, avec toutes les ressources de l'art le plus merveilleux, y suffirait à peine. C'est qu'on ne peut pas refaire l'Évangile. On peut le commenter, on peut s'en inspirer : il est impos-

sible de le recomposer. Les réflexions à propos du texte sacré valent ce qu'elles valent, et chez M. Aicard elles sont toujours élevées, philosophiques, exprimées en beaux vers; mais les inventions, en matière divine, quel que soit le talent de leur auteur, ne peuvent jamais rien valoir. Il n'y a même pas, la plupart du temps, de synonymes possibles. Le mot de l'Évangile est le vrai, et tout ce qui n'est pas ce mot défigure, rapetisse, détruit la pensée de *Jésus*. Et c'est pourquoi je préfère de beaucoup les pièces où l'auteur s'abandonne à ses propres méditations, comme *Naissance de la pitié*, à celles où il veut refaire telle ou telle scène, comme *les Bergers dans l'étable*. M. Aicard a d'ailleurs dû se rendre compte lui-même de l'obstacle insurmontable auquel il se heurtait, et, dans plus d'un passage, on sent la peine qu'il s'est donnée, l'effort qu'il a fait pour accomplir la tâche qu'il s'était imposée comme une gageure. Il a un peu oublié le précepte d'Horace :

Et quae
Desperat tractata nitescere posse, relinquit.

Non qu'il n'ait pas le talent nécessaire pour traiter tous les sujets, mais parce que celui-là ne peut être traité par personne.

Marie et Joseph reviennent à Nazareth, pendant que Jésus est resté parmi les docteurs :

Et Joseph, sérieux, répétait à Marie :
« Le cèdre du Liban se vend toujours plus cher. »
Et mille autres propos sur la charpenterie....

L'Enfant retrouvé, la Vierge s'écrie :

Malheur sur moi !
Mon fils donne aux enfants le plus méchant exemple !
Rentre au logis, petit bavard ! taille des planches !
Au lieu de tant parler, travaille de tes mains !....
Ce n'est pas tout bonheur, allez, d'être sa mère !

Signalons, en passant, les deux rimes féminines différentes, *exemple* et *planches*, qui se suivent.

Jésus préfère Marie à Marthe, et voici comment M. Aicard l'explique :

Il aime mieux Marie et le bleu de ses yeux,
Ses cheveux blonds et lourds, tels que des moissons mûres,
Sa lèvre où la parole a de si frais murmures
Et son sourcil pareil au croissant d'or des cieux.

Représenter le Christ se laissant prendre aux charmes du visage, n'est-ce pas défigurer l'Evangile ?

Ces critiques faites, non seulement au point de vue religieux, mais au point de vue esthétique, parce que le vrai est la base essentielle de toute œuvre d'art, nous avons hâte de reconnaître la valeur de *Jésus*, qui fourmille de bons et beaux vers, tout particulièrement inspirés par la grande loi d'amour, de charité, de pitié, de bonté, qui domine l'Evangile.

2. — Les sujets religieux sont à la mode ; mais ce n'est pas la raison qui a fait écrire à M. Fleuriot-Kérinou *la Genèse de l'Eucharistie*. Tout au plus a-t-il été heureux de profiter de cette mode pour chanter, en vers superbement ciselés, un des mystères les plus incompréhensibles de la foi. Il a pris plaisir à s'attaquer à l'un des points les plus mystiques de la religion, pour le faire resplendir, avec toutes les ressources du métier contemporain, démontrant par là que les catholiques ne craignent pas plus la comparaison sur le terrain artistique que sur tout autre. Et il y a pleinement réussi, quelles que fussent les difficultés énormes du sujet. Il y a réussi, en chrétien, s'étant nourri même de théologie, et en vrai poète qui crée et qui vivifie. Contrairement à M. Aicard qui se heurtait aux faits mêmes de l'histoire, M. Fleuriot fait œuvre d'imagination, et, pourvu qu'il respecte l'esprit de la religion, il peut se donner libre carrière.

Les anges des fleurs, des pierreries, des métaux et du fer, de la vigne et du vin, viennent offrir à Jésus-Christ les éléments dont ils sont les gardiens pour servir de vêtement à sa divinité, dans le sacrement de l'Eucharistie qui va se créer. Mais le Dieu fait homme repousse les fleurs, trop passagères ; les pierreries, trop luxueuses, les métaux, trop durs pour un sacrement de douceur, et il arrête son choix sur le vin et le blé. Toute cette scène est dépeinte en vers d'une solidité, d'une harmonie, d'une couleur particulières, ainsi que la nature orientale qui lui sert de cadre. C'est à la fois très moderne et très ancien. Qu'on en juge par ces paroles de Jésus :

Or, comme au premier jour où le soleil a lui,
Ton verbe créateur s'exprime par ma bouche,
Engendrant existence et force en ce qu'il touche ;
C'est pourquoi je choisis le froment et le vin,
Fruits du sol fécondé par ton souffle divin,
Du sol dont toute chair animée est surgie,
Et dans lequel ces fruits puisent leur énergie.
Ces espèces pourront seules, en vérité,
Être mon corps, mon âme et ma divinité ;
Tel est le sacrement nouveau que j'institue.

Qu'il nous soit permis, pour les puristes, de dire, avec un poète qui connaît tellement à fond son instrument, que l'hiatus de *peu à peu*, que nous trouvons au début du poème, est certainement voulu et que nous l'admettons pleinement, cette locution ne formant, pour ainsi dire, qu'un mot, tant elle est usitée.

3. — Du sujet purement religieux, nous avons été au sujet mystique. Avançons-nous encore. Voici maintenant le symbolisme chrétien. M. Mithouard, avec les *Impossibles Noces*, nous y fait entrer en plein. Je crois voir une partie de l'esthétique du poète dans ces vers d'un de ses personnages :

Mais elle, détestant l'or du soleil infâme,
Qui fait nette la ligne et chaude la couleur,
Et crée un art de joie aux âmes sans douleur,
Savait que l'art n'est plus l'harmonie apparente
Et qu'il y pleure l'âme éperdument souffrante.

Cela veut dire, si je ne m'abuse, que M. Mithouard répugne à ce qui est d'une compréhension et d'une clarté vulgaires, et qu'il aime mieux suggérer les idées ou les sentiments que les définir. Il y excelle du moins pour les initiés, car les profanes ne doivent rien comprendre à ces nouveautés. Conformément au titre, l'auteur a voulu opposer ce qui ne pouvait se marier, et il nous donne une suite d'antithèses symbolistes. Tout étranges que puissent paraître ses vers et ses procédés, sa poésie est vivante, et il y coule une harmonie, il y éclate une verve telles que ceux-là mêmes que la manière de la nouvelle école désoriente, liront jusqu'au bout cette œuvre pleine de chocs et de maëstria.

4. — Avec *Autour du Clocher*, nous passons à un genre tout différent, fait de simplicité, de saveur de terroir, d'esprit, de facilité aimable, de grâce, de charme. Je me hâte d'énumérer ces qualités avant d'oser avouer que l'ouvrage est dû à la plume d'un curé de campagne, M. l'abbé Jean Barthès! Ah! monsieur le curé, que vous devez être d'un commerce agréable et que votre cure doit être charmante! Du reste, la préface de M. Émile Pouvillon ne le prouve-t-elle pas? Je ne veux pas dire ce qu'il raconte de son séjour chez vous : vous auriez trop d'invités d'occasion. Je me borne à reproduire son jugement sur votre volume : « Paysages et anecdotes, drames de la vie réelle et légendes d'autrefois, tout y est, tout y vibre, tout y chante.... L'âme d'un pays à travers l'âme d'un prêtre : ainsi essaierai-je, en terminant, de définir ce livre où la croix, quand elle ne se trouve pas au premier plan et en pleine lumière, allonge son ombre suggestive sur chaque page. » C'est parfaitement dit, et M. l'abbé Barthès, en comparant ses vers aux colombes qui ne quittent pas leur clocher, puis aux cloches dont le son expire à courte distance, a eu tort d'écrire :

O mes vers, cloches et ramiers
A nos horizons coutumiers
Restent fidèles ;
Et vous allez prendre l'essor,
Vous qui n'avez ni timbre d'or,
Ni blanches ailes !

Si fait, ils ont des ailes et souvent un timbre d'or! Puis ils sont vrais et sincères autant que faciles, vécus, si j'osais me servir d'un mot tombé, je ne sais trop pourquoi, en désuétude. Pas tous, cependant, monsieur l'abbé, car votre volume aurait gagné à quelques suppressions peut-être. *In cauda venenum*, voyez-vous! Oh! bien petit venin!

5. — Encore de la poésie chrétienne — on voit qu'elle ne vient pas

en rang inférieur ! — Les *Poésies complètes* de M. Gustave Le Vavasseur ne sont-elles pas toutes, en effet, sorties d'une inspiration chrétienne? Ici, comme toujours, mais ici plus que de coutume encore, parce que les sujets et le ton sont très variés, je voudrais beaucoup citer. La place manque absolument pour le faire, à mon grand regret. Donnons au moins ce sonnet, puisqu'il intéresse la grande famille de la *Société bibliographique* et qu'il lui est dédié :

Dans le sol préparé pour les blondes moissons,
Le laboureur prudent va semer dès l'aurore,
Et les ombres du soir le retrouvent encore
Cherchant la bonne terre et fuyant les buissons.

Comme lui, le docteur, dispersant ses leçons,
Répand la Vérité ; lève-t-elle ? — Il l'ignore ;
Mais le poète, fier de sa lyre sonore,
Confie aux vents du ciel le mil de ses chansons.

Je bois à l'obstiné qui féconde l'argile
Et se croit serviteur du Dieu de l'Évangile,
L'ouvrier de sa vigne et l'écho de sa voix,

Au croyant qui fait fi des nourritures vaines
De l'esprit et du cœur, et sent comme autrefois
L'honneur avec le sang circuler dans ses veines.

Voici pour un genre, mais cet exemple ne signifie rien pour les autres, et, nous l'avons dit, c'est par la variété extrême que se distingue le volume de M. Le Vavasseur. Récits, poésies lyriques, sonnets, ballades, chansons, toasts, etc., etc., l'auteur a abordé tous les genres. Partout, d'ailleurs, il a mis, en de beaux vers, la note philosophique, tantôt grave, tantôt spirituelle, passant de l'enjouement aux considérations les plus élevées, toujours en un style vivant, alerte et châtié, alors même qu'il emploie le mot populaire.

6. — De la poésie surtout philosophique, M. André Bellessort nous fait passer à la descriptive. Si j'osais pousser le pédantisme jusqu'à assigner des places, je dirais que son dernier volume : *La Chanson du Sud*, est supérieur au précédent, dont nous avons rendu compte autrefois : *Mythes et poèmes*. Le poète s'est repris un peu à l'espérance et au courage, à la vie, en un mot : la mer qui élève et qui assainit a passé par là. Les peintures de l'Océan et des pays qu'a visités M. Bellessort sont vivantes, colorées, quelquefois même d'une couleur trop crue, de tons trop heurtés. Mais ce n'est là qu'une question de proportion fort difficile à trancher, et j'aime mieux insister sur la réelle valeur des vers. Si le poète, par dégoût du convenu, du boulevard par exemple, et par inquiétude d'esprit, cherche du nouveau, ce n'est du moins jamais dans la décadence, qu'il réprouve autant qu'il aime la nature :

Les amoureux de termes rares,
Pour qui la langue est sans vigueur,

N'accusent dans leurs vers bizarres
Que la pauvreté de leur cœur.

7. — Avec M. Lucien Paté, nous n'allons plus au fond de l'Amérique, mais nous restons au cœur de la France, en Bourgogne, et je ne trouve certes pas que ce soit moins intéressant. Bourguignon, — qu'on se tranquillise : ce n'est pas un plaidoyer *pro domo !* — c'est-à-dire, la plupart du temps, esprit équilibré, écrivain ayant une juste dose de sentiment, d'imagination et de raison, un aspect de bonne santé qui engendre la franchise et la bonne humeur. C'est du moins le cas de l'auteur de *Sol sacré*, qui est aussi un bon patriote. Le secret de sa poésie, il est très simple. Écoutez :

Ma ruche est en Bourgogne : abeille, j'y connais
Toutes les fleurs du sol qu'enfant je butinais,
Toutes les fleurs de l'art, autre divine flore,
Fille du sol aussi que l'esprit fait éclore !
Je vais de l'une à l'autre à travers monts et bois,
Et dans leur pur calice avidement je bois :
Mon âme de leurs sucs avec amour s'enivre,
Et mon cœur les emporte où le sort me fait vivre,
Loin de mon toit aimé, de mes chants, de mon ciel,
Et du mieux que je puis j'en fais un peu de miel.

Sa poésie est bonne, large, généreuse, se tenant à égale distance du sublime et du réalisme. Ses vers sont bien frappés.

8. — Le fond de la poésie de M. François Casale est religieux, comme on peut en juger, par exemple, par les vers suivants :

O cœurs sans idéal et temples sans fidèles,
Ames où tout est mort, même le repentir !
Quand l'espoir et la foi, divines hirondelles,
Loin des hommes déchus s'enfuient à tire d'ailes,
C'est que l'orage vient qui va tout engloutir.

Je n'insisterai pas sur la négligence du mot *s'enfuient*, dont la dernière syllabe ne peut s'élider et fait que le vers compte treize pieds. Le poète n'est pas coutumier de ces fautes. Quelle que soit sa foi, il est une vérité qu'il ne veut admettre à aucun prix, c'est celle de la possibilité d'un châtiment éternel :

Ah ! ne me dites plus : Il est un Dieu jaloux,
Qui, voyant notre orgueil et le peu que nous sommes,
Suspend l'éternité du châtiment sur nous....

Cette idée le hante, et plus loin, il nous représente trois enfants qui font un trou dans la terre, pour y mettre de l'eau.... Devinez avec quelle intention ! Afin de rafraîchir les damnés en enfer. *Au Pays du rêve* est d'ailleurs un volume qui respire la bonté et plein de pièces aimables et gracieuses.

9. — Après un poète d'impressions, un autre poète d'impressions.

C'est de M. Chékri-Ganem qu'il s'agit. *Ronces et fleurs*, *Fleurs barbares*, *Fleurs fanées*, telles sont les trois divisions de son ouvrage. Dans *Ronces et fleurs*, où dominent les sonnets, il passe de sentiments religieux au regret de la foi perdue, puis au scepticisme complet :

> Nous sommes sous le joug d'un absolu mystère.

Et ce scepticisme va même jusqu'à l'idée de suicide :

> J'ai des jours où me prend une terrible envie
> D'abattre, de ma main, ce grand mur de la vie
> Pour que je sois ailleurs plus vite parvenu.

Il goûte la nature, à laquelle il emprunte la plupart de ses comparaisons, mais c'est presque toujours pour aboutir à des conclusions tristes et découragées. *Fleurs barbares* est plus vivant et composé d'impressions orientales. Le genre de *Fleurs fanées* est plus familier. Les vers sont travaillés et les rimes riches.

10. — *Diwân !* Ce seul titre ne nous dit-il pas que nous sommes en plein Orient, sans parler des sous-titres : *Le Livre de Zoroastre* (*Zardouscht-Nameh*), *le Livre des Paraboles* (*Mathal-Nameh*), *le Livre des sept étoiles* (*Heft-Aureng-Nameh*), *le Livre du Sophi*, *le Livre de Leilah*, etc. L'auteur est un disciple de Leconte de Lisle. Il a de lui la ferme structure du vers, l'impassibilité, la beauté plastique et.... l'ennui des termes impossibles et souvent du choix des sujets. Qu'est-ce que cela peut bien nous faire que *le Livre des sept étoiles* s'appelle : *Heft-Aureng-Nameh !* Et puis, cette morale vide, fade, prétentieuse, coiffée d'une foule de comparaisons banales, de paraboles et d'hyperboles de l'Orient, ne finit-elle pas par vous agacer ? C'est bien dommage de consacrer de si beaux vers et tant de talent à pareils sujets.

11. — M. Ulysse de Séguier n'a pas été si loin, et il s'est contenté de traduire en vers les *Œuvres complètes d'Horace*. On ne peut pas dire que l'idée soit neuve, mais la difficulté reste toujours la même, et elle est énorme, surtout alors qu'on s'en prend à un poète qui valait précisément par la forme et l'expression. Le traducteur s'est imposé l'obligation de conserver toujours non seulement le même nombre de strophes et de vers que son modèle, mais jusqu'à la dimension de ces vers. Il était impossible, dans de telles conditions, qu'il ne laissât pas passer quelques duretés, quelques obscurités, et notre étonnement provient seulement de ce qu'il n'y en ait pas davantage.

12. — Pas gais *les Sourires glacés*, bien que la division de l'ouvrage puisse d'abord laisser des doutes : *Grimaces modernes* (Kohl, poudre et fard), *Grimaces transitoires* (poudre et fard), *Grimaces antiques* (fard). L'auteur aime les antithèses, les heurts, les surprises qui doivent choquer le lecteur bénévole. Il lui en fournit même peut-être plus qu'il ne le voudrait, en lui servant des vers de neuf pieds :

En tête est une église gothique....
A le visage simple et modeste....

Ou des hiatus, comme *lui offrira*, ou encore des rimes de cette façon : *lit* et *Madrid*. Voici d'ailleurs son genre :

Un soir, en contemplant les corps qu'il étreignit,
Par un beau ciel d'été très bleu — sans viatique —
En même temps que son cigare il s'éteignit.

Voici les réflexions finales que lui suggère la mort de Louis XVII :

Simon le rudoyait trop bestial, à tort,
L'inoffensif bébé, qui perdait tous ses charmes....
On ne sait aujourd'hui l'endroit où l'enfant dort.

13. — Mais, en fait de réalisme, je crois qu'il serait difficile de disputer la palme à M. Verhaeren. La partie de son ouvrage intitulée : *Les Flamandes* m'a surtout frappé par son intensité de vie, de couleur, de vérité. C'est du Rubens en poésie, mais avec un excès de sensualisme qui devient répugnant. La chair, partout la chair, avec des redondances, des exubérances, des étalements, des épaisseurs qui n'en finissent plus, mais aussi avec une richesse de description et une force d'expression qu'on ne saurait nier. Citons au moins quelques vers parmi ceux qui ne peuvent choquer personne :

En ce soir de couleurs, en ce soir de parfums,
Voici grandir l'orgueil d'un puissant crépuscule,
Plein de flambeaux cachés et de miroirs défunts.
Un chêne avec colère à l'horizon s'accule
Et, foudroyé, redresse encor ses poings au ciel.
Le cadavre du jour flotte sur les pâtures
Et, parmi le couchant éclaboussé de fiel,
Planent de noirs corbeaux dans l'or des pourritures.

Tout matérialiste que soit le poète, il a de très fortes pièces sur les moines.

14. — *Fleurs de symbole* est d'un genre bien différent, comme, d'ailleurs, à lui seul, le titre le fait présager. Pas toujours très facile à dégager la pensée du poète, en dépit des majuscules dont il orne un tas de mots. La Fontaine d'Espérance dit de ses ondes rédivives :

Chercheuses d'Éden, au Levant,
A l'Occident, rien que le sable
Mouvant au tourbillon des vents.

Mais la bonne Fontaine verse l'Espérance rafraîchissante à ces pauvres ondes et ajoute :

Ainsi je console et soutiens
L'Humanité, cette passante.

Pas bien positive, la consolation. Mais voilà qui l'est davantage. M. Jaubert n'entend pas être jugé au jugement dernier, et, pendant que tous les autres courberont lâchement le front, voici ce qu'il fera :

Je surgirai, vaincu, Dieu, contre Ta victoire,
Et comme un fauve dédaigneux du bellmaire,
Je rugirai sans peur, sans pleur expiatoire.
Juge, moi, je serai ton juge !....

Peut-être, alors, ne fera-t-il plus se suivre des rimes masculines ou féminines qui ne riment pas entre elles. Peut-être estimera-t-il que *doutes*, au pluriel, ne rime pas avec *route*, au singulier, etc., etc.

15. — *L'Éternel Clavier* finit, au contraire, après avoir célébré l'amour, et encore, et toujours l'amour, avec une ardeur toute romantique et toute méridionale, par s'élever à l'idée religieuse.

Voici pour la première note :

Je saurai briser ton cœur,
Lier ton esprit moqueur
Et te verser la liqueur
Pourpre de ma flamme.

Sinon, pour tes chers yeux doux,
Apaisant mes désirs fous,
Je mordrai mon sein jaloux
D'un baiser de lame.

Et voici maintenant pour la seconde manière :

Les ronces du chemin sont la volupté même;
Car souffrir, ô Jésus! est le souverain bien....

Le poète nous donne de bonnes strophes, mais ce n'est pas une raison suffisante pour faire rimer : *tu l'oses* avec *rose; son* avec *nom; écho* avec *adagio*, ni *moroses* avec *nivôse*.

16. — Moins mystique, mais tout aussi passionné et romantique est *le Livre de l'épousée*, où une femme, vraiment artiste et poète, chante son amour pour son mari. On se demande bien, parfois, si, à force de sincérité, l'auteur ne va pas dépasser la réserve que doit garder une femme dans l'expression de ses sentiments, si même ce n'est pas un peu déflorer les douceurs de l'intimité que de les dire; mais la droiture simple, la franchise élevée et l'art du poète font tout passer. Peintures nettes, sentiments nobles, vers bien frappés, presque masculins par la facture, tout en étant très féminins au fond : telles sont les qualités du *Livre de l'épousée*, bien supérieur à la plupart des ouvrages du même genre.

17. — Si *le Livre de l'épousée* est d'une sincérité presque extrême, *Heures émues*, de M. de Féraudy, bien que toute sa prétention vise à cette qualité, ne l'est guère, ou du moins il n'en a pas l'apparence. M de Féraudy est acteur, excellent acteur, mais lorsqu'il est auteur, qu'il le veuille ou non, son imagination se confond avec sa mémoire, et les réminiscences abondent, sans qu'il s'en doute, au moment même où il exprime ses sentiments personnels. Ce n'est pas simple, quoi qu'il fasse :

Quand je baise ton front charmant,
Je voudrais le fendre un moment,
Pour voir dans le fond de ta tête.

C'est trop souvent précieux, déclamatoire, déjà vu. Et je ne parle pas de sa morale, qui est tout entière celle d'Épicure.

18. — Des *Heures émues* passons aux *Heures tristes*, de M. A. Verchin, qui dit *à sa femme :*

Comme royaume, je te donne
Mon cœur, tout ce que j'ai de mieux;
J'aurai tes vingt ans pour couronne,
Pour diamants j'aurai tes yeux.
Puis, nous vieillirons, égoïstes,
Ensemble gais, ensemble tristes,
Et nous dirons à nos enfants,
Les soirs d'hiver où l'on tisonne,
L'histoire, la nôtre, mignonne,
Des vieux époux, des vieux amants.

C'est simple, vrai, souvent triste, comme le dit le titre, et passablement romantique, surtout dans les saynètes de la fin, où le poète va jusqu'à mettre en scène une fée.

19. — M. Yvanhoé Rambosson nous avertit qu'il nous donne des poésies de sa quinzième année — qui sont très bonnes, étant donnée la jeunesse de leur auteur — mais qu'il s'est, depuis lors, heureusement dégagé des règles, si bien qu'il « est arrivé à l'alexandrin glorieux des entraves rompues et au vers libre. » Libre, en effet, et dans toute l'acception du mot, les hiatus, l'absence de toute césure, de toute mesure, de toute rime, ne lui faisant pas peur. Sans parler du symbolisme le plus complet, en sorte qu'il faudrait un guide pour les pauvres philistins comme nous. Heureusement, il nous apprend, à la fin, en sortant du *Verger doré*, qu'il va marcher dans un verger nouveau et qu'il :

Accepte la définitive joute
Où, si l'on veut qu'elle vous convie
Bon moissonneur à la moisson,
Il faut conquérir la toison
Miraculeuse de la vie.

Il ne nous reste donc qu'à lui souhaiter que cette moisson soit plus positive que la première.

20. — C'est tout l'opposé que nous trouvons dans les *Roses de Noël*, de M. Toutain-Mazeville, qui conserve la forme classique. La vieille basilique est toujours debout :

Ses deux clochers géants, symboles de prière,
Montent haut vers le ciel, dans leurs robes de pierre,
Pour y mieux exalter la croix :
Sous l'arceau reliant les tours pyramidales
S'ouvre un portail en cintre; ils ont usé ses dalles
Les pas des peuples et des rois.

C'est la morale et la foi qui inspirent toujours ici le poète.

21. — L'inspiration de M. Colson, dans *Bréviaire d'amour*, vient d'ailleurs. Les jeunes époux, au moment où le prêtre les bénit, pensent qu'ils n'ont pas eu besoin de cierges,

> De prêtres, ni de saintes Vierges,
> Pour bénir leurs baisers pieux.

Pieux ! C'est la manie de M. Colson de diviniser tout ce qu'il y a de plus profane. C'est ainsi qu'il chante un *Magnificat* à son amante, ce qui prouve tout au moins que la religion est bonne à faire des comparaisons. Quoi qu'il en soit, l'auteur ne devrait pas faire suivre des rimes masculines ou féminines qui ne riment pas entre elles, ni d'autres dans ce genre : *écrit* et *pris*, *ramonat* et *glas*. Il pourrait éviter les hiatus et ne pas oublier les syllabes qui ne s'élident pas, comme dans ce vers :

> Les feux des folies passées.

22. — *La Suprême Espérance* est, pour Mme Blanche Sari-Flégier, non peut-être de voir Dieu dans toute sa splendeur, mais d'aller retrouver sa mère au ciel. Déjà, avant qu'elle fût morte, elle disait à Dieu, si ce malheur arrivait jamais :

> Que je sente, Seigneur, le duvet de son aile
> M'enclore pour jamais dans le plus chaud des nids.

Voici d'ailleurs le plan de son ouvrage :

> Dans ces pages, je veux chanter ce qui m'est cher....
> Ma trinité d'amour : Dieu, mon époux, ma mère !

Notre poète joint d'ailleurs à cette trinité la « belle nature » et, je ne sais trop pourquoi, pas mal de mythologie. L'inspiration est chrétienne. Les sentiments sont élevés. Mais le ton n'est pas toujours aussi simple, aussi naturel que le comporterait le sujet.

23. — M. Édouard Ducoté se donne pour art poétique sa fantaisie :

> Ne te déchire point aux ronces des préceptes
> Et suis pour toute loi
> Cette inspiration que tu portes en toi.

Ce sont des vers, et voilà pour la forme. Voici maintenant pour le fond :

> .... Je suis le pasteur de la mélancolie
> Et des craintes, et des doutes, et des regrets.

Et c'est avec énergie que l'auteur de *Aux écoutes* applique ces préceptes jusqu'au bout. Il est aussi peu gai que profondément symboliste. Toutes ces écoles nouvelles sont tristes. A tout moment on dirait que M. Ducoté parle dans un rêve aux images indéfinies, imprécises, étranges. Plusieurs pièces pourtant ne manquent ni d'harmonie, ni de charme, ni d'imagination, ni de sentiment vrai.

24. — M. Damédor écrit contre les tyrans et les dieux, c'est-à-dire

contre tout ce qui n'est pas la haute vertu républicaine et la libre pensée. Les rois, les empereurs, l'aristocratie, tout cela n'est qu'infamie, infamie que seul dépasse le catholicisme :

Mais l'Église est toujours le réceptacle immonde
Des multiples forfaits épanchés par le monde.

Nous laisserons l'auteur des *Poèmes humanitaires* à la très longue et très virulente énumération des crimes, des bassesses, des monstruosités, des ignominies de la religion.

25. — M. Jean d'Egly s'efforce de peindre ses sensations et ses idées, en empruntant ses couleurs à la nature, et il y réussit très souvent, bien que l'effort se sente parfois. Voyez ces vers sur *l'Élève préféré :*

Je l'aime, car il est timide ; dans la cour,
Il se tient à l'écart des jeux et des querelles,
Et goûte un charme triste à voir mourir le jour,
Songeant au toit chéri, riant de tourterelles.

Il est un peu sujet à rêver sur Virgile,
Qui lui parle d'automne et de forets rouillées,
Où naguère il allait errer d'un pas agile :
Ses yeux sont doux et frais, comme des fleurs mouillées.

C'est peut-être un peu mièvre, mais telle n'est pas la note habituelle de l'ouvrage. Par contre, les défauts de rimes qu'on a remarqués sont extrêmement fréquents, et d'autant plus impardonnables qu'il s'agit de sonnets. Ils sont assurément voulus, mais ce n'est pas une excuse.

26. — *Jours d'autrefois* procèdent de Leconte de Lisle et de Hérédia. C'est le vers plein, solide, ferme, marmoréen, avec l'impassibilité de la forme plastique et le soin de l'épithète. A noter particulièrement des peintures excellentes de la Flandre occidentale :

On voit parfois, debout sur la mer végétale,
Les clairs moulins avec leurs ailes, et les tours
Des paroisses, tandis que rêve aux anciens jours,
Bien loin sur l'horizon, la vieille capitale.

Dans la limpidité des crépuscules d'or,
Merveille du couchant, tu sembles le trésor
De quelque cathédrale opulente et pillée :

Car tes églises font, par les rouges soleils,
— Telle dans la campagne une proie oubliée, —
Comme un groupe de grands reliquaires vermeils.

27. — Passons du sévère au plaisant. C'est M. Victor Wallet qui nous y invite, avec sa *Lyre d'escholier*, qui ne manque pas de verve, mais qui est tout ce qu'il y a de plus étudiant.

28. — M. Fernand Hauser, l'auteur du *Château des rêves*, nous a donné des poésies où la prosodie est généralement à peu près respectée, mais il en exprime tout son repentir :

C'est que nous étions un jeune homme imberbe,
Presque un écolier,
A l'art maniéré de Monsieur Malherbe,
Notre art ingénu se croyait lié.

Il ne commettra plus dorénavant de pareils crimes. Le *Livre de la vingtième année* contient des pièces gracieuses, où l'amour joue un rôle naturellement excessif. *Contes de fées* sont des pièces d'imagination. *Pauvres gens* renferment de bons vers sur la misère. *Médaillons sur Jésus* se heurtent à la difficulté des sujets religieux. Jésus demandant à sa mère de lui expliquer un rêve, voilà qui est faux.

29. — M. Carlos Rendon Perez, dans *Grains de sable à ma France*, souhaite ironiquement à la Prusse de s'engraisser encore :

Laissez-la se gaver. — Gare aux douleurs de ventre !
Gare aux tiraillements du Nord, du Sud, du Centre !
Gare à la diarrhée ! — Oh ! pauvre nation !
— L'empire crèvera d'une indigestion !

Un peu plus d'art dans la composition et dans le choix et la délicatesse des expressions ne serait pas de trop.

30. — Très inégal, M. Gabriel Négoud. Ses poésies passent, avec une extrême facilité, du genre aimable et facile jusqu'au *Crottin :* c'est le titre de la pièce qui couronne le volume. Fâcheux couronnement. Bonnes peintures naturelles, lorsqu'il ne dépasse pas la note. Les enfants entrent à l'église et les voici devant le bénitier :

Chaque petit plonge et replonge,
Puis fait le signe de la croix
Qui, sans hésiter, quelquefois,
Jusqu'au fond du nez se prolonge.

Voici, maintenant, que les petites filles ont fini de chanter :

Les gamins partent à leur tour
Et font retentir alentour
Une horrible cacophonie.

Pourquoi, après de si charmants tableaux, aller s'égarer dans l'horrible mythologie !

31. — *Par elle* nous offre des poésies sentimentales qui rappellent un peu, parfois — oh ! rien que parfois ! — les vers de mirlitons :

Qu'il est mélancolique et doux
Le soir, près de l'âtre qui brille,
De pleurer en rêvant de vous,
Trop captivante jeune fille.

Allons, avouez que c'est un peu « rococo » et qu'il n'y a rien de si bête que l'amour exprimé en vers fadasses. Pour les rimes, pour les élisions, pour les hiatus, pour les chevilles, M. Mital ferait bien de se rappeler le précepte :

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.

32. — L'idylle dramatique de M. Chansroux n'a pas besoin de s'intituler : *Le Félibrige*, pour sentir son méridional. Héroïsme de tête, mêlé à la rêverie sentimentale, difficultés insurmontables tranchées avec une facilité inouïe, grâce à quelques vers et à un peu de musique, quelque fanfaronnade naïve avec une simplicité d'expression ultra-populaire, tout y est. Le héros du chant félibréen aime une idéale beauté :

> Fille d'honnêtes gens, enrichis de la veille,
> Ma Lidwine naquit au pays de Mireille....

C'est le côté pratique qu'on n'oublie pas, même en chantant des romances passionnées, mon beau, ma chère ! Par exemple, ce que pourrait respecter en troubadour le poète, c'est l'art des vers, et il devrait éviter d'oublier, même pour sa « cause sainte, » l'élision nécessaire dans « *aie* confiance, quel que soit son bon droit, ou des vers de treize pieds, comme celui-ci :

> Votre chère *fiancée* aujourd'hui s'est permise.

sans parler de la faute grammaticale du susdit.

33. — M. Follet n'a pas plus de souci de l'élision, quand il écrit :

> De ces détraquées au corps las.

D'ailleurs, il n'a pas davantage de respect pour la rime et la morale. *Paillettes et copeaux* sont des chansons de café-concert, et combien tristes, malgré leur prétention à la gaieté !

34. — M. G. P., le poète des *Miscellanées*, a, tout au contraire, le respect profond de la morale, de la raison, de la justice, de la probité, de la dignité :

> C'est dans la paix de l'âme et du cœur seulement
> Que l'on trouve la joie et le contentement.

M. G. P. regrette qu'il n'y ait pas de savant, de vrai, de courageux critique, pour faire aux bons ouvrages la réputation qu'ils méritent. Comme je ne vise pas à tant de qualités, je dirai seulement qu'il manque aux *Miscellanées*, pavées de bonnes intentions, un peu d'art moderne, de vie et de couleur.

35. — M. G. P. et bien d'autres, et presque tous les autres poètes feraient bien de consulter les *Ressorts poétiques*, de M. Gaston Homsy. Ce volume, où l'exemple est joint à la théorie, vraie prosodie pratique, comme il n'en existait pas jusqu'à ce jour, rendrait service à plus d'un. Voici plus de quinze ans que j'étudie la poésie et la prosodie, et bien que je finisse par en connaître tous les procédés, tout le métier, — le contraire serait bien malheureux, — je tiens à déclarer que j'ai lu avec plaisir, d'un bout à l'autre, et que je relirai volontiers ce vrai manuel du jeune poète, d'autant que toute pédanterie en est absente. Mon regret est de n'en pouvoir dire plus long, faute de place. Je conseille à

tous ceux que j'ai eu le malheur de critiquer depuis longtemps déjà d'étudier *Ressorts poétiques*.

36. — Encore un qui en veut à ces pauvres vieux « bonzes » de Malherbe et de Boileau, dont la règle, « devenue banale en son cadre étroit, ne se prête plus guère aux vivacités de formes et d'images qu'on peut espérer d'une philosophie plus libre dans une rhétorique plus ample. » Je croyais que plus d'un génie avait réalisé des chefs-d'œuvre avec cette pauvre règle. Mais, après tout, je puis me tromper. Je serais injuste, d'ailleurs, en ne déclarant pas que l'œuvre de M. Riotor : *Le Sage Empereur*, m'a très vivement intéressé, malgré l'absence voulue de toute prosodie classique. Il s'y trouve, en effet, avec l'idée philosophique, élevée, autant de couleur que d'harmonie.

37. — Passons à un genre plus gai. C'est M. Lemercier de Neuville qui nous le présente avec ses *Monologues en vers*. Oserai-je le dire ? quand j'ai eu pris connaissance des deux premiers, malgré la réputation de l'auteur, j'ai éprouvé une certaine déception, qui demanderait trop de place ici pour être analysée — car je suis obligé d'aller au galop et de ne dire que deux mots d'ouvrages que j'ai étudiés d'un bout à l'autre. Aussi, ils sont trop, les poètes ! — Mais j'ai été bien récompensé de ma persévérance, et j'ai découvert, plus loin, nombre de pièces charmantes à dire : *Le Crime de Bercy*, *On n'entre pas ! les Louis d'or*, *les Deux ormes*, *les Deux cadrans*, etc. Quelques-unes sont peut-être un peu trop collégiennes, si je puis me servir de cette expression, mais il y a un si grand choix, qu'on peut y puiser ce qu'on désire.

38. — Nous voici maintenant dans le théâtre. *Leurs Filles* est une comédie en prose, en trois actes, qui tend à établir, pas toujours avec assez d'action et de légèreté, au début du moins, que les enfants ne doivent pas souffrir des fautes des parents, qu'ils soient légitimes ou non. Naissance légale ou illégale, fortune, nom, rien de cela ne doit peser une once dans les mariages. « Dans la libre Amérique, d'où je viens, dit un des personnages, les préjugés que vous appelez à votre aide n'existent pas ; la bonne foi, l'honnêteté, les repoussent. » L'auteur va peut-être un peu vite et je trouve qu'il estime trop facilement que l'honneur est sauf.

39. — Voici comment se présente au « lecteur bénévole » M. François :

> Des épigrammes ! oh ! — Quel est le sot poète
> Qui prétend nous avoir retrouvé la tablette
> Où Boileau, puis Molière, enrubannaient leurs dards....
> Je te l'apprends d'un mot, bénévole lecteur :
> Allemane me dit son collaborateur.

Quel que soit le mérite fantastique qu'il y ait à être le collaborateur d'Allemane, j'avouerai qu'il ne me suffit pas. Et bien que M. François soit tout disposé à traiter d'affreux Zoïle quiconque ne goûte pas ses vers,

bien qu'il ait accablé d'invectives un pauvre étudiant qui n'avait pas compris une de ses épigrammes très crue, je me range nettement du côté des zoïles et du susdit étudiant, au risque d'être accablé, moi aussi, d'injures. La première chose, quand on écrit, est d'être clair et de composer. M. François est le poète qui, au moment où nous écrivions ces lignes, se créait une réputation en tirant à blanc sur le Président de la République.

40. — *Witikind*, drame en trois actes et en vers, gagnerait à être plus travaillé. Au point de vue du fond, les invraisemblances sont fréquentes : les personnages arrivent toujours à point pour sauver la situation, sans que rien les amène logiquement ; Witikind et son complice tombent à coups de poignard sur Charlemagne, qui ne s'en aperçoit pas et leur adresse un sermon en trois points : Charlemagne condamne à mort Witikind, et deux secondes après, il le fait « duc, prince et davantage ; » Witikind, mauvais, assassin, traître, en deux temps et deux mouvements se fait chrétien, avec tout son peuple à qui il a dit : Voulez-vous ? et qui lui répond : A vos souhaits, ou quelque chose d'analogue. Quant à la forme, l'auteur ferait bien de ne pas laisser subsister dans son œuvre des vers de treize pieds, et de ne pas faire rimer *loi* avec *celui-là*, pas plus que *camp* avec *étonnement*, etc.

41. — *Tolbiac*, du P. Delaporte, est autrement composé, et je ne regrette qu'une chose, qui est encore de ne pouvoir m'étendre sur les mérites remarquables de cette œuvre, fond et forme. On cherche des pièces pour les collèges ? qu'on n'hésite pas ! *Tolbiac* est tout indiqué : beaux vers, grands sentiments, nobles pensées, action dramatique, charme et force, tout y est.

42. — Je pourrais en dire presque autant, malgré des nuances, des pièces du P. Marc, surtout de la première de son ouvrage : *Un Moine au IVe siècle*. Ce drame est très supérieur aux pièces que nous avons déjà lues du même auteur.

43. — Rien n'est plus difficile que de composer des pièces pour les enfants, car on risque à tout moment ou d'être trop fort pour eux, ou d'être trop naïf, c'est-à-dire inutile. M. Aimé Ruffier a échappé souvent à ces défauts, mais pas toujours. De plus, il devrait éviter des vers de onze ou neuf pieds, comme les suivants :

> Mes plus chers souhaits et mon vœu le meilleur
> Après une action méritoire.

Il aurait aussi dû soigner davantage ses rimes.

44. — *Pour les mamans*, de Mme Louise Rousseau, me paraît préférable, si j'ose assigner une place. Les sujets, tous empruntés à la vie journalière, les réflexions, les sentiments me semblent, tout en restant toujours à la portée des jeunes intelligences, plus propres à les instruire et à les former. Les vers sont écrits avec charme, émotion, simplicité.

Quelquefois encore, cependant, on note un mot trop savant, trop philosophique, trop abstrait pour l'enfant. Ce genre est si difficile!

P. Saint-Marcel.

THÉOLOGIE

L'Irréligion contemporaine et la défense catholique, par J. Fontaine, S. J. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1895, in-12 de xxx-418 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre de cet ouvrage en indique le plan. Première partie : historique et exposition du mal, à savoir l'irréligion contemporaine; deuxième partie : remèdes à y apporter par la défense catholique, moyens à employer, modèles à suivre. Travail vigoureusement pensé, fruit de méditations approfondies servies par une érudition étendue, ce volume ne peut manquer de fixer l'attention de tous les hommes d'étude, prêtres ou laïques, que préoccupe à si juste titre l'état troublé, inquiet ou hostile des esprits à notre époque.

On ne saurait nier que le doute, l'indifférence, la haine même, non seulement contre l'Église, mais contre toute religion, l'irréligion en un mot, aient fait de grands et inquiétants progrès dans la seconde moitié de notre siècle. Un publiciste d'un certain talent, mais à plan préconçu et à hostilité systématique, M. Guyau, avait même tenté d'ériger l'impiété en corps de doctrine et avait écrit tout un livre sur ce qu'il appelait *l'Irréligion de l'avenir;* livre autour duquel, lors de son apparition, fut fait un certain bruit par tout le clan de la prétendue libre pensée, mais déjà bien oublié aujourd'hui, surtout depuis la mort de son auteur. L'état de choses et d'esprit que révèle la possibilité d'une telle publication et l'influence délétère qu'elle a exercée n'en subsistent pas moins ; et c'est à décrire cet état, comme à en rechercher les causes et les origines que s'applique le R. P. Fontaine dans sa première partie. L'évolution suivie par le protestantisme, — à ses débuts, croyant et resté chrétien, mais aujourd'hui glissant de plus en plus dans le rationalisme, le déisme, le prétendu libéralisme, pour aboutir bientôt au matérialisme et à l'athéisme, — est pour l'auteur la cause principale de l'état d'incroyance ou tout au moins de doute et d'ignorance chez les uns, d'hostilité, voire de haine passionnée chez les plus dévoyés, qui règne aujourd'hui jusque dans les institutions et les lois de notre infortuné pays. Si les universités allemandes ont eu une part prépondérante dans cette marche fatale de l'autre côté du Rhin, en France l'Université d'État, fondée par Napoléon dans un but de subordination des intelligences, des cœurs et des volontés à l'omnipotence de l'État, y a contribué dans une large mesure, notamment par ses Facultés de théologie protestante que ne pouvaient contre-balancer ses Facultés de théologie catholi-

que, sans lien avec le Saint-Siège, sans valeur canonique et sans influence aucune sur le clergé, pas plus que sur le public.

Le devoir de tous les cœurs vraiment catholiques est de lutter, chacun dans la mesure de ses moyens et de ses forces, contre ce déchaînement infernal des puissances de l'erreur. La recherche et l'indication des moyens de le faire est, on l'a dit, le sujet de la deuxième partie. L'apologétique sous toutes ses formes : sermons, prônes, conférences, ouvrages spéciaux, articles de revues et de journaux, soit par les ecclésiastiques, soit par des laïques ayant acquis une compétence suffisante, sont les moyens que propose notre auteur. En ce qui concerne l'action par la parole sacerdotale, il insiste sur la nécessité de modifier la forme de l'exposition et de la discussion en raison même de l'évolution des esprits, de la forme et du degré de leur culture actuelle, ainsi que de la nature des préjugés régnants. Comme modèles de l'apologie par le livre, soit au point de vue de l'exégèse philosophique ou scripturaire, soit au point de vue historique, il signale les divers ouvrages d'Auguste Nicolas, et *les Moines d'Occident*, de M. de Montalembert. En tant que polémique discursive et application de toutes les branches de l'érudition à la défense de la vérité sous un aspect approprié aux besoins du temps, il cite feu le R. P. Daniel : par ses travaux successivement publiés dans le *Correspondant* et les *Études religieuses*, recueillis depuis et réunis en un volume, par sa polémique avec M. Guizot, par ses études sur l'art et l'archéologie dans l'iconographie chrétienne, le P. Daniel s'est placé, à l'estime de notre auteur, au premier rang des publicistes catholiques. Aussi le propose-t-il comme modèle à ceux qui se sentiraient portés à contribuer, au moyen de travaux de même ordre, à la défense de l'Église et de la vérité.

JEAN D'ESTIENNE.

SCIENCES ET ARTS

Pensées de l'abbé J.-M.-J. BODSON, recueillies par sa famille et ses amis, précédées d'une introduction par Augustin Largent, prêtre de l'Oratoire, et d'une lettre de L. Planus, vicaire général d'Autun. Liège, D. Cormaux; Paris, Lecoffre, 1891, 2 vol. in-12 de XXI-258 et 283 p. — Prix : 7 fr.

Encore un recueil de pensées, et en deux volumes, ce qui est long. Celui-ci a pour auteur l'abbé Bodson, prêtre belge, qui fut tour à tour professeur, directeur de l'Institut qui portait son nom et du cercle Ozanam, puis relégué dans une modeste cure de campagne en raison du caractère un peu suspect de ses tendances ontologistes et libérales ; il est mort en 1893, ayant toujours refusé depuis d'échanger contre des postes plus importants, dont il était digne par son mérite, sa modeste cure de Thimister. Il avait soixante-six ans. Le P. Largent, un bon juge, lui reconnaît toutes les qualités de l'écrivain moraliste et le place à côté de Joubert. C'était un libéral jusqu'à préférer parfois l'hypothèse à la thèse ;

le P. Largent, toujours discret, l'en excuse; M. Planus, plus impétueux, l'en loue : « Quant à son libéralisme, depuis vingt ans, des lumières et des doctrines sont tombées de haut qui l'expliquent, l'autorisent et le justifient. » Voilà ce que, dans la langue de la fable, on appelle un pavé. Il eût été préférable de ne pas l'attacher à l'introduction, si pieuse et si douce, du P. Largent. La physionomie de l'abbé Bodson y eût gagné. Mais allez donc retenir la main des amis maladroits ! Le recueil, tout factice, car c'est l'éditeur et non l'auteur qui l'a composé, avec des fragments qui sans doute ne visaient pas à faire un livre, est divisé en six parties groupées sous ces titres : *Dieu*, *l'Homme*, *le Vrai*, *le Bien*, *le Beau*, *Observations morales*. L'auteur voit toujours le bon côté des choses et regarde bien plus vers l'avenir que dans le passé. De là quelques illusions, reflet naturel du prisme au travers duquel il voit la lumière. Mais beaucoup de pensées élevées, d'observations fines et justes et de vues généreuses, tout cela rendu dans une langue imagée et précise, empruntée souvent au meilleur terroir de France. N'est-ce pas assez pour séduire et retenir le lecteur chrétien ? P. Talon.

Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires (publiée sous le patronage de la Réunion des Officiers). Paris, ancienne maison H. Chairgrasse, Fanchon et Artus, en livraisons in-8. — Prix de la livraison : 0 fr. 50.

— *Traité de trigonométrie*, par L. Lemperière (262 p.).

Ce traité répond bien aux connaissances nécessaires à diverses professions, notamment aux arpenteurs et aux serruriers-mécaniciens. Il se termine par des notions élémentaires de trigonométrie sphérique. Les chapitres des instruments de mesures et de la triangulation sont très clairs, très documentés, et les figures sont, comme toujours, d'une grande précision. L'auteur a bien décrit la chaîne comme instrument de mesure ; son utilité pour mesurer les distances inaccessibles avec une grande approximation, à défaut d'instrument, fait regretter que les procédés d'exécution n'aient pas été indiqués : ils auraient leur place dans ce traité.

— *Traité de serrurerie, quincaillerie et petite charpente en fer*, par Gustave Orlet (894 p.).

La seule énumération des chapitres de ce traité en montre tout l'intérêt : définitions, ferrements divers employés en construction, serrurerie d'intérieur, balcons, grilles, auvents, vérandas, volières, serres, devantures, maisons démontables, réservoirs, clôtures, écuries, applications diverses, paratonnerres. La serrurerie comprend, d'une manière générale, les ouvrages en fer forgé qui s'emploient dans les constructions, la mécanique, etc., autres que ceux qui constituent les machines proprement dites.

Les notions données dans le présent traité intéressent non seulement les serruriers de profession, mais aussi les amateurs qui s'occupent, par distraction, de divers petits travaux d'intérieur pour lesquels il n'est pas toujours nécessaire d'appeler un spécialiste. Le mot serrurerie paraît s'appliquer spécialement à la fabrication des serrures ; mais on lui donne aujourd'hui une plus grande signification, et l'art du serrurier forme une branche complète de la construction dans laquelle les ouvriers emploient indistinctement la fonte, le fer forgé, la tôle et même le cuivre, pour obtenir tous les objets courants de nos besoins et des objets d'art et de décoration. La serrurerie d'art, au moyen âge et pendant la Renaissance, a créé des chefs-d'œuvre. La serrurerie moderne n'est plus qu'une industrie permettant, avec la force et les outils perfectionnés et puissants dont on dispose, d'exécuter non seulement les petites pièces, mais aussi la grosse ferronnerie et la grosse serrurerie, qui n'étaient pas connues anciennement. La quincaillerie est la partie de la serrurerie qui comprend les menus ouvrages, tels que serrures, verrous, targettes, charnières, etc., exécutés en fabrique et servant à divers usages, et surtout à la fermeture des baies de nos habitations.

Tous les sujets de ce traité sont constamment sous nos yeux ; nous avons tous au moins la curiosité de connaître le mode de construction et d'ajustage des objets qui consolident, affermissent et ornent nos habitations. Le luxe de détails et de figures insérés dans le texte rend cet ouvrage un des plus curieux de la collection, et en fait le *vade-mecum* indispensable de quiconque occupe le plus petit appartement.

— *Traité de menuiserie*, par G. Oslet et Jules Jeannin. Tome II. *Débit et métré* (252 p.).

Les bois employés pour l'exécution des travaux de menuiserie se divisent en deux espèces : les bois tendres et les bois durs.

Les prix des travaux de menuiserie sont fixés par plusieurs tarifs ou séries pour la fourniture. On se réglait sur les prix de la série de la Ville établis en 1882 ; on emploie généralement aujourd'hui les séries de la Société centrale des architectes, renouvelées tous les deux ans ; on arrivera prochainement à adjoindre à la Commission qui élabore ces prix le concours de la Chambre syndicale des entrepreneurs de menuiserie. Les prix de la Société centrale des architectes sont applicables aux travaux de bâtiments, mais non aux travaux d'art, dont les prix doivent être discutés de gré à gré, suivant leur difficulté d'exécution.

— *Traité des chemins de fer*, par Auguste Moreau. Tome III. *Matériel et traction* (908 p.).

La question du matériel, dans les chemins de fer, est une question capitale, tant au point de vue de la sécurité et de la commodité des voyageurs, qu'au point de vue de la vitesse et de la conservation de ce matériel. L'auteur consacre un long chapitre à la description des voitures

des diverses compagnies de la France et de l'étranger. Il est fâcheux d'avoir à constater la triste infériorité de notre matériel sous le rapport du confortable. Ce n'est que sous l'impulsion des railleries des étrangers et des réclamations répétées de nos voyageurs à l'étranger que les compagnies françaises ont fait des essais, timides encore, du confortable introduit dans le matériel roulant des autres pays ; et encore ce n'est que dans les voitures de luxe. Il est à regretter que l'auteur ait passé sous silence les chemins de fer russes, modèle de toutes les commodités, aussi bien dans les troisièmes que dans les premières classes. Là, dans toutes les classes, on a des cabinets ; on passe sous silence, chez nous, l'horrible torture qu'inflige aux femmes, même dans les petits parcours, l'absence de cet endroit de première nécessité. Croirait-on que sur le réseau d'une des plus belles Compagnies de France, dans le train rapide venant de Bordeaux à Paris, la nuit, il faut, pour aller aux cabinets, sortir de son wagon, monter dans la voiture où sont les water-closets, y rester d'une station à l'autre, presque une heure ! Quelle angoisse pour une pauvre femme ou une jeune fille, si elle y était contrainte ! Ajoutez, là comme dans les compartiments ouverts sur les deux voies, la crainte des malfaiteurs et des assassins, auxquels il semble qu'on ait donné une prime d'impunité. En Russie, dans toutes les classes, commodités de toutes sortes, excellent chauffage l'hiver, surveillance continuelle, couloir central pour la circulation, communication sur tout le parcours du train, entrée par les extrémités avec tambour antichambre. Et cela paraît tout naturel aux Russes, qui sourient de la vieille routine de nos aménagements. Nous espérons voir un jour traiter par l'auteur cette question des chemins de fer russes avec l'ampleur et la science qui font de ce traité le plus remarquable qui ait jamais été écrit. Le chapitre consacré aux locomotives, aux appareils accessoires, à l'alimentation, au mécanisme, au châssis, aux procédés pour faciliter le passage en courbe, aux principaux types de locomotives actuelles, aux machines-tenders et aux tenders, est traité avec les développements les plus intéressants. Nous nous répétons : le traité des chemins de fer de M. Auguste Moreau est une œuvre capitale, qu'aucune publication n'a jamais égalée ; c'est un ouvrage dont ne peuvent se passer ni celui qui tient aux chemins de fer par un lien quelconque, ni le voyageur quelque peu soucieux de connaître la maison dans laquelle il voyage. Et puisque l'auteur veut bien nous annoncer un quatrième volume, il rendra les plus grands services à ses lecteurs, et augmentera considérablement l'intérêt de sa belle publication en y ajoutant, avec les chemins de fer russes, les chemins de fer transcaucasien et transsibérien. A. W.

BELLES-LETTRES

Cojou-Breiz. Première série. *Plougasnou*, par Henri de Kerbeuzec. Paris, Bouillon, 1896, in-12 de 161 p. — Prix : 4 fr.

Un voyageur, en entendant la langue que parlaient deux Bas-Bretons causant ensemble, s'étonnait qu'ils pussent se comprendre. Est-ce que M. Henri de Kerbeuzec n'aurait pas pu, avec plus de raison, penser que le titre de son élégant volume serait incompréhensible pour beaucoup de ses lecteurs ? On est obligé de savoir un peu de latin mais non pas un peu de celtique, et les mots *Cojou-Breiz* auraient, ce me semble, dû être traduits ou expliqués. Quoi qu'il en soit, le volume a de l'intérêt. La dédicace à Mme de Cerny est un peu prétentieuse, mais les légendes, contes, petits poèmes, qu'il renferme sont rendus avec simplicité et sans « fioritures » littéraires. L'auteur n'a pas, sous le prétexte que le folklore est une science, cherché à faire de l'érudition. Il a bien fait. Il s'est borné à nous raconter ce qu'il avait recueilli. Plusieurs des morceaux qu'il nous donne pourraient être comparés avec des chants ou des récits que nous devons à La Villemarqué et à Luzel et d'autres rencontreraient des confrontations lointaines et fort inattendues ; ainsi *les Orphelins de Cœtelez* (p. 28) offrent la même donnée qu'une romance asturienne, *Don Bueso*, qu'une romance catalane et a une plus vague analogie avec une ballade allemande, *Annelein*. *Le Retour de l'oublié* (p. 60) a de nombreux parallèles partout : en Catalogne, *Don Guillermo ;* en Normandie, *Germine ;* en pays messin, *Germaine*. Je pourrais augmenter le nombre de ces rapprochements ; mais je veux laisser le plaisir de ces petites découvertes aux folkloristes mes confrères, qui ne peuvent manquer de faire un bon accueil au livre de M. de Kerbeuzec, et qui souhaiteront comme moi qu'une suite ne tarde pas à s'y ajouter.

Th. de P.

Seizième siècle. Études littéraires, par Émile Faguet. Paris, Lecène et Oudin, 1895, in-18 de xxxiii-425 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voltaire, par Émile Faguet. Paris, Lecène et Oudin, 1896, in-8 de 237 p. — Prix : 1 fr. 50 (Collection des classiques populaires).

Dans cette nouvelle série d'études littéraires, M. Faguet n'est pas resté inférieur à lui-même. Au contraire, son talent a grandi. Les articles sont plus étendus, quelques-uns peut-être trop, celui de Calvin par exemple. C'est toujours la même connaissance approfondie du sujet et de ses entours, même abondance de renseignements et de développements inférieurs, même sûreté d'appréciation et de goût. Il n'y a plus à faire l'éloge de cette phrase ondoyante et souple, se moulant exactement sur la pensée et rendant à merveille les nuances les plus délicates. A l'exemple des auteurs dont il traite, M. Faguet crée quelquefois sa langue, mais nous doutons que l'Académie adopte de sitôt le mot

« raillard » qu'il emploie, à propos de Rabelais (p. 126). Ce volume où Comminges, Marot, Rabelais, Calvin, Ronsard, du Bellay, d'Aubigné, Montaigne, sont étudiés, fouillés, analysés, avec une pénétrante finesse, sera d'une grande utilité aux étudiants qui se préparent à la licence ès lettres.

— Voltaire présentait plus de difficultés, surtout dans une étude destinée au grand public. M. Faguet n'a pas su les éviter toutes. S'il relève, avec une singulière vigueur, l'absence complète de sens moral dans son héros (p. 77), s'il réfute habilement le déisme qui « mène à l'athéisme en deux pas, » on voudrait le voir plus ferme sur la question du christianisme, où il trouve le moyen de ne parler même pas de la divinité de Jésus-Christ (2e part., ch. III). On regrette surtout le silence presque coupable qu'il garde sur l'effroyable fin d'un homme qui se moqua de tout, même de la mort. Quant à l'écrivain, M. Faguet le juge avec une compétence et une liberté auxquelles nous nous plaisons à rendre hommage. LÉON CHARPENTIER.

Les Tragédies et les théories dramatiques de Voltaire, par HENRI LION. Paris, Hachette, 1895, in-8 de XI-476 p. — Prix : 7 fr. 50.

Voltaire et le voltairianisme, par NOURRISSON. Paris, Lethielleux. 1896, in-8 de 670 p. — Prix : 7 fr. 50.

A vrai dire, la thèse de doctorat de M. Lion n'apporte pas de vues bien nouvelles sur ce théâtre de Voltaire dont on sait les caractères généraux : soin de la figuration et du décor, recherche de l'effet par le pathétique tout en surface des situations, exploitation adroite des théâtres de tous les temps et de tous les pays, remuement fébrile d'idées de toute espèce, c'est-à-dire d'idées philosophiques et politiques; rien de fort en somme et rien de durable, mais des essais, des pointes poussées en tous sens par ce souple franc-tireur, qui est à la fois un défenseur attardé du classicisme et un précurseur du romantisme. Du moins M. Lion a pris la peine de suivre toutes les tragédies depuis *Œdipe* jusqu'à *Irène* et *Agathocle*, de nous en raconter l'histoire, d'indiquer la préoccupation qui a inspiré chacune, de marquer ce qu'elles apportaient de nouveau. C'est un peu long; Voltaire s'étant lui-même souvent répété, l'ordre chronologique condamne forcément à des redites. Et puis l'analyse des *Scythes* ou des *Guèbres*, c'est plutôt ennuyeux qu'intéressant. Raison de plus pour savoir gré à l'auteur de nous avoir, en dépouillant pour nous tout ce fatras, dispensés d'aller y regarder nous-mêmes. On ne sera plus du tout tenté de supposer que dans tant de pièces inconnues il y a peut-être quelque chose de curieux à déterrer. Nous avons tout : les tragédies dans le goût anglais, les *Brutus*, les *Ériphyle*, les *Sémiramis*, avec apparition d'ombres et tout le bric-à-brac de la mise en scène, les tragédies d'amour et les tragédies sans amour, les

pièces de combat, le *Mahomet*, les *Lois de Minos*, les *Pélopides*, etc. Et tout cela confirme bien le jugement qu'avait porté sommairement Nisard et que M. Deschanel avait, avec un peu d'indulgence, développé dans son *Romantisme des classiques*. Après examen complet du théâtre de Voltaire, M. Lion arrive aux mêmes conclusions. Si le procès fut un peu long, il était nécessaire : et personne ne pourra en appeler de la sentence portée dans les soixante pages du chapitre final ; sentence juste, qui n'a peut-être que le tort de faire plus considérable qu'elle ne l'a été l'influence de l'auteur de *Zaïre*, *Tancrède* et *Olympie*. Mais il faut bien qu'un docteur prouve que sa thèse avait sa raison d'être !

— Le livre de M. Nourrisson mérite d'être lu et répandu dans toute la bourgeoisie qui croit encore au dieu Voltaire. Connaissant bien son œuvre et tous les travaux importants dont elle a été le sujet, comme les huit volumes de M. Desnoireterres et ceux de MM. Perey et Maugras, ayant déjà consacré plusieurs études au XVIIIe siècle, M. Nourrisson n'a pas prétendu apporter aux professionnels de l'histoire littéraire et de la critique des faits inconnus, ou une analyse originale du caractère et du talent de Voltaire ; il a voulu faire un ouvrage de vulgarisation, mais d'un genre tout particulier. C'est avec des citations laborieusement recueillies dans toute une bibliothèque voltairienne qu'il a voulu raconter la vie de Voltaire et faire connaître ses idées. Et pour un personnage aussi discuté, ou mieux encore aussi idolâtré par toute une partie de l'opinion publique en France, c'est le vrai moyen. On ne dira pas peut-être que M. Nourrisson est impartial : non, chrétien, il hait celui qui fit tant de mal aux idées chrétiennes. Mais il est consciencieux, ne donne un fait pour certain que quand il a les preuves en main, n'énonce une opinion qu'en la justifiant par dix ou vingt passages de son auteur. On pourrait plutôt trouver qu'il multiplie outre mesure les témoignages.

Du moins dans ses chapitres sur la philosophie et les philosophes, sur l'âme, la liberté, Dieu, sur la morale et la politique, avec les perpétuelles variations de Voltaire, M. Nourrisson a bien montré que le fond de sa pensée ce n'est point, comme on le croit assez communément, une sorte de déisme et de spiritualisme, bon encore à opposer au matérialisme et à l'athéisme professé par plusieurs de ses contemporains et des nôtres, mais bien un « nihilisme » qui « fait de l'âme une métaphore, de la liberté une illusion, de la vertu une chimère, de Dieu une abstraction, » qui se moque de tout, détruit tout, et se résume pratiquement dans cette formule : « Amusons-nous, et sauve qui peut !.... Je joue avec la vie, voilà la seule chose à laquelle elle soit bonne. » Si cette seconde partie paraît cependant un peu monotone, la première est d'une lecture aussi agréable.... qu'édifiante. Voltaire à Paris, Voltaire à Cirey, Voltaire à Berlin, Voltaire à Ferney, c'est toujours un polisson, un égoïste, un méchant drôle. Et c'est avec les témoignages de ses contem-

porains, surtout avec les siens propres, que nous est montrée sa triste moralité, sa cupidité, sa férocité à l'égard de ses rivaux, son absolue fausseté.

Trois chapitres : *la Patrie*, *la Tolérance*, *l'Humanité*, sont consacrés à montrer — toujours par des citations — la bassesse de celui qui fut, au milieu même de nos malheurs et au lendemain de Rosbach, le courtisan de Frédéric II, qui se vanta de n'être pas Français, d'être Suisse, l'intolérance et l'espèce de fanatisme antireligieux, l'égoïsme orgueilleux et méprisant de celui qu'on veut faire un apôtre de la tolérance et de l'humanité. Beaucoup de choses étaient connues déjà : mais il y a toujours à trouver dans l'œuvre immense de Voltaire, tous les jours d'ailleurs grossie d'inédit. M. Nourrisson a su choisir les traits de la vie et les pages de l'œuvre les plus caractéristiques : c'est pourquoi son livre, qui suppose un labeur considérable, qui dispense de lire Voltaire et tant de gros ouvrages sur Voltaire, qui est écrit non sur le ton d'un pamphlet, mais avec la calme gravité d'un ouvrage d'érudition, je l'ai appelé un ouvrage excellent de vulgarisation. S'il était plus mince, on pourrait dire : un ouvrage de propagande; tel qu'il est, c'est l'arsenal où l'on peut, pour les livres de propagande et de polémique, puiser à pleines mains des traits terribles : et ces traits, c'est Voltaire lui-même qui les fournit.

GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

Die Publigistik im zeitalter Gregors VII. von CARL MIRBT. Leipzig, Hinrichs, 1894, in-8 de XIX-629 p. — Prix : 20 fr.

La publication dans la collection des *Monumenta Germaniae* des deux premiers volumes des *Libelli de lite imperatorum et pontificum* devait provoquer et faisait désirer un ouvrage d'ensemble sur la littérature polémique au temps de la querelle des investitures. M. Mirbt nous l'a donné. Son livre embrasse l'étude de toute la littérature, depuis le commencement du mouvement réformiste jusqu'au concordat de Worms. Il en donne d'abord ce qu'on pourrait appeler l'histoire extérieure : catalogue des auteurs avec renseignements sur leur vie, leur attitude et leur rôle ; très intéressantes indications, recueillies avec beaucoup de soin, sur la diffusion des divers pamphlets, leur enchaînement et le public auquel ils s'adressaient. Il aborde ensuite successivement les divers sujets qui défrayèrent alors la polémique : la double excommunication de Henri IV ; les rapports avec le prince excommunié ; sa déposition et l'annulation du serment de fidélité que lui avaient prêté ses sujets ; le célibat des prêtres et la simonie ; la validité des sacrements conférés par des prêtres mariés ou simoniaques ; l'appel adressé aux laïques pour les ameuter contre le clergé rebelle ; l'investiture laïque, les rapports de l'Église et

de l'État, enfin la personne même de Grégoire VII. Sur chacun de ces points, il expose les opinions soutenues de part et d'autre. Rien que la rédaction de cette espèce d'inventaire ne paraîtra pas une tâche aisée à quiconque a pratiqué les pamphlets échangés au cours de la longue polémique qui remplit la fin du XIe et le commencement du XIIe siècle. L'impropriété dans les termes, jamais ou bien rarement définis, et notamment l'extension abusive donnée par entraînement ou par tactique à des expressions comme simonie, hérésie, fornication ; le vague dans les idées, amenant de perpétuelles confusions, entre la discipline et la morale, dans la question du mariage des prêtres ; entre la morale et le dogme, dans la question de la simonie ; entre le dogme et la discipline, dans la question de la validité des sacrements conférés par des simoniaques ; le défaut de logique ou de hardiesse d'esprit (particulièrement visible dans la controverse sur ce dernier problème), qui empêche les auteurs d'aller jusqu'au bout de leurs idées, et les fait tomber, sans qu'ils s'en aperçoivent toujours, en d'évidentes contradictions ; leur maladresse à employer des arguments dangereux dont les conséquences se retournent contre eux ; le caractère superficiel de bon nombre d'écrits passant à côté de questions fondamentales : tels sont quelques-uns des traits caractéristiques de la polémique du XIe siècle. Il est même certains textes législatifs à propos desquels on peut se demander quelles sont les idées théoriques qui les ont inspirés. En lisant le livre de M. Mirbt, on comprend quel immense service la scolastique, avec ses définitions précises, ses distinctions nettes et sa logique rigoureuse, a rendu à la théologie catholique. Mais tout cela ne facilite pas la besogne du rapporteur qui s'est chargé de résumer tant d'opinions et tant d'écrits, et qui doit éviter de leur prêter plus de précision que n'en comportait l'esprit de leurs auteurs. M. Mirbt s'est acquitté de cette tâche, dans l'ensemble, de la façon la plus exacte et la plus objective. Peut-être pourrait-on s'écarter de son avis sur certains points ; par exemple, à propos de l'interprétation qu'il donne des décrets de 1060 et 1095 touchant la validité des ordinations conférées par les simoniaques. Je crois, comme M. Mirbt, que Nicolas II et Urbain II ont proclamé la nullité des ordres conférés par les simoniaques (cela est mis hors de doute, en ce qui concerne plus spécialement Urbain II, par le fait d'une réordination accomplie par ce pape et par les commentaires dont il l'accompagne) ; mais à la condition d'ajouter que cette nullité résultait pour eux, non d'une incapacité absolue du simoniaque, mais d'une simple peine canonique dont le Pape, en vertu de son droit de dispense, pouvait, même dans le passé, modérer ou suspendre l'effet. Conception singulière assurément, mais dont on retrouve souvent l'influence dans les polémiques d'un temps où la distinction entre « invalide » et « illicite » n'apparaissait pas nettement ; conception qui peut seule expliquer des décrets, d'après lesquels les ordina-

tions faites dans le passé sont, par dispense, reconnues valides, et les ordinations faites à l'avenir dans les mêmes conditions, déclarées nulles; des décrets dans lesquels on tient compte, pour apprécier la validité des ordinations, du nombre des intéressés ou de leur bonne foi. Ce n'était pas, on le voit, tout à fait la même chose que si l'on avait regardé les ordinations faites par les simoniaques comme nulles nécessairement et toujours, et comme inexistantes.

M. Mirbt ne se contente pas d'exposer. A la fin de chacun des chapitres de son livre, il donne ses conclusions, discute la valeur des doctrines émises de part et d'autre, apprécie leur conformité ou leur différence avec la tradition chrétienne antérieure et avec l'attitude des chefs officiels de l'Église, fait ressortir leur portée et leurs effets, soit pour l'issue de la querelle même des investitures, soit pour l'évolution des idées religieuses. Toutes ces réflexions sont du plus haut intérêt. Je signalerai particulièrement : la façon dont M. Mirbt détruit la légende de Canossa, en montrant que la pénitence de Henri IV, où les modernes sont habitués à voir l'humiliation solennelle du pouvoir temporel devant le pouvoir spirituel, n'a pas eu, aux yeux des contemporains, cette importance ni ce caractère, et que l'entrevue de Canossa a été beaucoup moins un triomphe pour le Pape qu'un très habile coup de partie de la part de Henri IV ; ses appréciations sur ce qu'il y a eu de traditionnel et aussi d'original dans la campagne de Grégoire VII en faveur du célibat ; ses vues sur la manière dont les écrits polémiques, en creusant les idées d'investiture, d'élection, de propriété ecclésiastique, ont rendu possible une transaction comme le concordat de Worms. Ici encore, il y aurait bien quelques réserves à faire sur les opinions de M. Mirbt touchant la constitution de l'Église, le rôle de la Papauté, la personne même de Grégoire VII ; mais elles ne portent que sur ce qu'il y a nécessairement de subjectif dans un livre d'histoire. En somme, ouvrage des plus remarquables et indispensable pour l'étude des idées religieuses au moyen âge.

E. Jordan.

Une Conspiration en l'an XI et en l'an XII, par Huon de Penanster. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-12 de xi-327 p. — Prix : 3 fr. 50.

D'après l'auteur, la fameuse conspiration Georges-Pichegru-Moreau, contemporaine de l'établissement du premier Empire, n'a pas existé : elle a été inventée de toutes pièces par Fouché, qui, relégué au Sénat, cherchait à faire rétablir à son profit le ministère de la police, et par Bonaparte, qui désirait, à ce moment décisif de sa vie, se débarrasser de ses principaux ennemis. L'argumentation développée dans les vingt-sept chapitres de cet ouvrage est ingénieusement conduite, mais ne convaincra pas tout le monde. Il demeure certain que les chefs des anciens partis d'alors, que les rivaux politiques du Premier Consul voulurent, en

1803 et 1804, tenter un suprême effort pour empêcher la monarchie napoléonienne de s'établir, et l'on n'en viendra jamais à considérer comme des excursions de touristes désintéressés et inoffensifs les voyages que Georges Cadoudal, Pichegru et leurs amis faisaient alors en France. En revanche, on savait déjà que le gouvernement consulaire avait trouvé l'occasion bonne pour transformer, par des machinations de police ou des artifices de procédure, l'hostilité de certains hommes en culpabilité tombant sous le coup de la loi, et d'une loi implacable. Le livre de M. Huon de Penanster ne renouvellera point l'opinion traditionnelle sur les derniers jours du Consulat, mais il jettera sur eux quelques lumières nouvelles. L'auteur a mis à profit de curieuses traditions recueillies dans sa famille et dans sa province, et aux pièces tirées des Archives nationales il en a joint d'autres, extraites d'archives privées, comme l'intéressant récit de l'arrestation du notaire Even (p. 86 et suiv.).

Dans des ouvrages de ce genre, il serait à souhaiter que l'auteur ne donnât pas de prise à la critique par les menus détails de la composition. On regrette de trouver dans celui-ci de nombreuses altérations de noms propres d'hommes et de lieux (*Bèville* pour *Biville*, *Androssy* pour *Andréossy*, *Le Not* pour *Lemot*, *Montroulin* pour *Montérollier*, *Sceaux* pour *Saint-Saëns*, etc.); je ne parle pas de ceux qui sont mal orthographiés et varient d'aspect d'une page à l'autre. De plus, il y aurait çà et là, sur les personnes, des erreurs de fait à relever. Fouché n'est pas né à Nantes en 1762 (p. 2), mais à Pellerin (Loire-Inférieure), le 19 septembre 1754. Chépy n'est pas un des auteurs des massacres de septembre; il était, en 1792, secrétaire d'ambassade à Lisbonne, et a même flétri ces massacres dans une lettre adressée au journal de Brissot, le *Patriote français* (V. sa *Correspondance* publiée par M. Delachenal, Introduction, p. XVII). Hémart, le président de la cour criminelle (nommé tantôt ainsi et tantôt Hamart), n'était pas régicide (p. 236); il n'avait pas même appartenu à la Convention et était entré dans la politique, en l'an VI, comme député de la Marne au Conseil des Cinq-Cents. Si ce livre était une thèse de doctorat, l'auteur fournirait maint thème de contradiction à des juges d'autant plus intraitables sur l'exactitude minutieuse des noms et des faits cités, qu'ils sont plus courtois pour les opinions hardies et même paradoxales. L. P.

Lettres de la duchesse de Broglie (1814-1828), publiées par son fils le duc DE BROGLIE, de l'Académie française. Avec un portrait. Paris, Calmann-Lévy, 1896, gr. in-18 de 346 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans les *Souvenirs* du baron de Barante, parmi les pages les plus appréciées, on avait distingué les lettres de la duchesse de Broglie, Albertine de Staël; et l'attrait même de cette correspondance faisait quelque peu pâlir le texte, beaucoup moins piquant, qui les accompagnait.

C'est donc une très heureuse idée qu'a eue M. le duc de Broglie d'en donner une édition spéciale, et son Avant-propos dit vrai : les lecteurs avaient regretté que le nombre de ces lettres ne fût pas plus grand ; aujourd'hui leur désir est satisfait. D'autant mieux que les plus intéressantes, les mieux écrites, les plus graves de ton et de forme, embrassent justement l'époque à laquelle les *Souvenirs* de M. de Barante ne sont pas encore parvenus pour le public. La première est datée du 13 juillet 1814, quand Mlle de Staël va retrouver Coppet, d'où l'arbitraire impérial avait exilé sa mère. La dernière est du 31 août 1838, quelques semaines avant que la jeune duchesse quitte cette terre. Toutes deux sont adressées à Sophie de Barante, devenue Mme Anisson du Perron.

Mais ce ne sont point seulement des petites confidences de jeunes filles et de jeunes femmes du monde ; avec d'autres correspondants, Mme de Broglie échange des lettres et l'on rencontre le plus fréquemment parmi les femmes : la comtesse de Castellane, Mlle Pomaret, la comtesse de Saint-Aulaire, surtout la fille de celle qui tient la plume, quand, mariée, elle a quitté la maison paternelle et est devenue la vicomtesse d'Haussonville. Parmi les hommes, M. Guizot est celui qui reçoit le plus souvent les missives aimables et sérieuses où les pensées délicates ne prennent jamais un tour trop enjoué. Il faut citer celle du 8 août 1828, sur son remariage, celle de février 1837, sur la douceur de la prière dans le malheur ; chaque phrase est profonde, et les avis donnés avec une finesse qui ferait reconnaître une main de femme, si la signature manquait.

Les conseils à sa fille sont tout un code des devoirs de la femme du monde : mais bien plus encore ses épanchements avec son fils Albert, le duc de Broglie actuel, sont marqués au coin d'une tendre fermeté. Aussi bien, l'esprit d'Albertine de Staël était viril, et elle trouvait certainement un attrait plus grand à former l'esprit d'un fils que le cœur d'une fille. Je signale, adressées à l'un ou à l'autre, les lettres de 1836 et 1837, qui se trouvent aux pages 234, 250, 264.

Mme de Broglie eut-elle de l'influence sur son mari ? J'estime que l'esprit très personnel, très doctrinaire de cet homme d'État n'était pas fort accessible à des conseils et qu'il se gardait des influences domestiques avec grand soin. Le propre de la petite coterie politique à laquelle il appartenait, c'était un mélange de talent et de vanité ; ils semblaient moins désireux de faire des adeptes que de se réserver le monopole d'une hauteur de vues qui leur paraissait admirable. La duchesse aurait eu des procédés moins cassants et ses tendances étaient plus humaines ; ses sentiments de piété, sa culture religieuse la conduisaient à l'indulgence, la rendaient familière avec la prière, atténuaient l'orgueil de son esprit. Ces gens de haute naissance n'avaient pas la superbe de leur nom, mais de leur intelligence ; ce qui est moins choquant au premier abord, mais certainement plus dangereux.

Le protestantisme ne semble pas avoir rendu trop revêche ni trop puritaine la foi sincère de Mme de Broglie ; on ne trouverait pas dans ses lettres de ces traits contre l'Église que se permettent trop souvent les calvinistes et les anglicans. Sans doute, chez elle, c'était affaire de bonne éducation autant que de tact ; mais il y a plus : la bonne foi de son cœur la rendait indulgente pour les autres, et, très convaincue de la force, du charme, de la nécessité de la religion, elle aimait mieux s'arrêter aux vérités générales, qui unissent, qu'aux particularités, qui divisent.

Ce petit volume est donc attrayant par lui-même, attachant par sa lecture, il reste doux au cœur après qu'on l'a fermé et il donne une idée sympathique de la femme distinguée et chrétienne qui l'écrivit avec beaucoup de simplicité, d'agrément et de grâce. G. DE G.

L'École saint-simonienne, par GEORGES WEILL. Paris, Alcan, 1896, in-12 de 319 p. — Prix : 3 fr. 50.

On ferait preuve d'une grande ignorance, on se montrerait tout à fait inintelligent de l'histoire de notre siècle, si l'on se contentait, pour juger l'école saint-simonienne, de quelques plaisanteries faciles sur la retraite des quarante apôtres à Ménilmontant (avril-août 1832), terminée par un procès pour outrage aux mœurs, sur les prétentions d'Enfantin à jouer le personnage de « Père » spirituel, sur son attente, toujours déçue, de la Femme Messie, destinée à être la Mère. M. Weill nous raconte ces étranges aventures; mais il nous montre aussi la part prise dans le mouvement intellectuel et industriel de notre temps par ces prédicateurs d'un Évangile renouvelé qui furent aussi d'habiles lanceurs d'affaires. Avec Enfantin, d'Eichtal, Talabot, Péreire, ils prirent une part active aux premières entreprises de chemins de fer. En Égypte, ils avaient étudié le percement du canal de Suez, et converti à cette idée un jeune vice-consul qui s'appelait Ferdinand de Lesseps. Napoléon III fut, au moins pendant quelque temps, un véritable saint-simonien couronné. Les archives d'Enfantin, déposées à l'Arsenal, et livrées au public en 1894, trente ans après sa mort, ont été d'un grand secours pour la composition de cet ouvrage qui mérite d'être lu et dont la lecture est attachante. Du même auteur nous avons déjà signalé (*Polybiblion*, t. LXIV, p. 356) un livre sur *Saint-Simon et son œuvre*.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse (1792-1797), publiés, sous les auspices de la Commission des archives diplomatiques, par JEAN KAULEK. T. V (septembre 1794-septembre 1796). Paris, Alcan, 1894, in-8 de 553 p. — Prix : 20 fr.

Le cinquième volume des *Papiers de Barthélemy* offre un autre genre d'intérêt que les précédents. L'envoyé de la République française près

des Treize Cantons n'y figure plus seulement comme un intermédiaire officieux entre la France et l'Europe hostile ou défiante : il assure la rentrée de son pays dans la conduite pacifique des affaires générales, en négociant avec la Prusse la paix de Bâle. Les pièces analysées ou mentionnées dans ce volume sont au nombre de plus de cinq cents, et se rapportent toutes, sauf les vingt dernières, à l'année 1795 : les principales sont fournies par la correspondance de Barthélemy et de son secrétaire-interprète Bacher avec le Comité de salut public, les réponses et instructions de celui-ci, les notes de l'envoyé prussien Hardenberg. Le traité est donné (p. 164) avec ses articles séparés et secrets (p. 166), ainsi que la convention relative à la neutralisation de l'Allemagne du Nord (p. 270). La suite des bulletins envoyés de Brême par Sturler renseigne sur les agissements des Anglais. D'autres documents ont trait aux affaires de Venise, de Suède, surtout de Hollande. Çà et là, on rencontre quelques pièces d'un caractère plus intime, comme la lettre de l'abbé de Courçay (p. 177), qui montre le négociateur de Bâle recevant à la fois de loin les compliments de Mme Tallien et ceux de Mme de Choiseul et du duc de Nivernais, la lettre anonyme témoignant des sentiments de la ville et de la cour de Berlin à la nouvelle de la paix (p. 244), la liste des présents envoyés à Hardenberg par le Comité de salut public (p. 306).

L'auteur de cet inventaire analytique, M. Jean Kaulek, est mort prématurément, sans avoir complètement élaboré cette œuvre considérable, du moins achevée dans sa partie essentielle. Une table analytique, rédigée par M. Tausserat, contribue à faciliter les recherches dans ce précieux répertoire, où figurent tous les protagonistes de l'histoire politique, diplomatique et militaire à la fin du dernier siècle. L. P.

Estudios ibéricos, por Joaquin Costa. 1re partie. Madrid, tip. de San Francisco de Sales, 1895, in-8 de LXXXII-207 p. — Prix : 6 fr.

Livre qui tient de l'histoire et de la philologie, et dont le titre modeste ne laisse pas soupçonner toute la valeur. Les *Études ibériques* de M. Joaquín Costa retracent le tableau de l'esclavage chez les Ibères, et nous décrivent le littoral espagnol de la Méditerranée au VIe siècle avant Jésus-Christ. A vrai dire, il y avait là matière à plusieurs ouvrages distincts ; le premier volume que nous avons sous les yeux ne permet pas de conjecturer jusqu'où s'étendront ces études savantes : ainsi, par exemple, le plan de l'auteur annonce dix chapitres d'introduction, et nous en avons à peine ici un et demi.

Mais, tel qu'il est, le livre de M. Joaquín Costa est l'œuvre d'un érudit distingué ; il est le résultat de patientes recherches et de nombreuses investigations ; les textes latins, grecs, basques, etc., y abondent et sont très habilement cités et discutés. Il n'est pas jusqu'à certains paragraphes qui, au milieu d'un sujet aride par lui-même, ne tranchent par la

façon très intéressante dont ils sont présentés : par exemple, la légende de la génération des chevaux par le vent ; l'origine des tours ou *atalayas*, dont est parsemée encore aujourd'hui la terre de Castille.

Dans la seconde section de ce volume, l'auteur étudie l'histoire du territoire d'Ophiusa (plus anciennement *Œstrymnis*), qui, d'après lui, ne serait pas l'île de Formentera, mais une portion du continent comprise entre l'Ébre et le Jucar. Puis il parle de Tartesse et des rapports entres les Tartessiens et les différentes provinces de la Péninsule.

Les arguments apportés par M. Joaquin Costa à l'appui de ses théories sont sérieux et bien choisis. Le volume gagnerait seulement, si le texte n'était pas aussi condensé et resserré, à cause du type trop fin de l'impression. G. Bernard.

Le Roi Stanislas et Marie Leczinska, par la marquise des Réaulx. Paris, Plon et Nourrit, 1895, in-8 de 415 p. — Prix : 7 fr. 50.

En 1825, Mme de Saint Oüen fit paraître à Nancy une notice sur le roi Stanislas, que sa petite-fille, Mme des Réaulx, vient de reprendre et de développer en un élégant et intéressant volume. Assurément, l'auteur n'a pas prétendu faire œuvre d'érudition ; la liste des ouvrages consultés, où la Biographie Michaut (*sic*) côtoie les Mémoires du duc de Luynes, le prouve surabondamment ; néanmoins on retrouve dans ce livre bon nombre de documents peu connus et dignes de l'être davantage, comme le récit du départ de Stanislas de Danzig, écrit par lui-même (p. 143-189). Mme des Réaulx tient à justifier l'épithète de Bienfaisant, décernée par les Lorrains à leur souverain viager, celui qui leur ménagea si bien la transition entre le départ, disons mieux, la désertion de leur dynastie nationale et leur rentrée sans conditions dans la grande famille française. Stanislas, après une vie semée de vicissitudes, se reposa et vieillit au service de ses nouveaux sujets, en atténuant autant qu'il était en son pouvoir les exigences de l'administration représentée par M. de la Galaizière, en multipliant autour de lui les beaux monuments et les fondations utiles.

Mme des Réaulx, à côté de la figure débonnaire et souriante de Stanislas, en a placé avec amour une autre, mélancolique et effacée, digne de sympathie et de respect, celle de la reine Marie Leczinska. La femme vite dédaignée de Louis XV rappela en France le monarque bienfaisant dont elle était la fille par ses bontés et ses libéralités. Sa correspondance avec le duc et la duchesse de Luynes, ainsi qu'avec son père, dont on cite ici de nombreux extraits, fait ressortir ses qualités natives en même temps qu'elle nous initie à ses tristesses secrètes et à ses épreuves imméritées. L'ouvrage est enrichi de cinq portraits empruntés à des gravures du temps, deux de Stanislas, deux de la reine et un de Louis XV. Un appendice important contient les avis adressés par le roi de Pologne à

sa fille lors de son mariage, un choix des maximes qu'il avait écrites pour servir de règle à sa conduite, et quelques-unes des lettres qui lui furent adressées par d'autres souverains du temps. L. P.

Rivarol: sa vie, ses idées, son talent, d'après des documents nouveaux, par André Le Breton. Paris, Hachette, 1895, in-8 de vii-388 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il est peu d'hommes qui aient été plus attaqués que Rivarol; mais, aussi, il en est peu qui aient laissé une plus grande réputation d'homme d'esprit. L'esprit était mordant, on a essayé de le mordre à son tour. On a découvert ses faiblesses — qui n'en a pas? — S'il était fier de son intelligence, il l'était plus encore peut-être de sa noblesse, et c'est là qu'on a cherché à le blesser en niant cette noblesse, en le représentant comme le fils d'un cabaretier de bas étage. Noble, il semble bien que Rivarol le fut : son historien prouve qu'il descendait d'une vieille famille italienne, les Rivaroli, émigrés en France et momentanément déchus. Mais ce n'est point cette noblesse, ce n'est point le titre de comte, qu'il revendiquait si haut, qui ont fait la réputation de Rivarol, c'est son esprit, ce sont ses mots à l'emporte-pièce, la vivacité de ses reparties, l'éclat de son style et généralement la justesse de ses appréciations et la sûreté de son goût.

Rivarol fut un polémiste redoutable ; il couvrit de ridicule ses adversaires politiques ou littéraires, et le *Petit Almanach des grands hommes* a fait justice de bien des réputations usurpées, dont la plupart, d'ailleurs, n'ont point survécu à ses jugements. Qui connaît aujourd'hui, par exemple, l'abbé Bérardier de Battant, traducteur en vers de Lucrece, dont il a dit : « Il est parvenu, selon son louable but, à éteindre ce poète, le plus dangereux de l'antiquité, et c'est ainsi qu'il faut traduire tous ces athées, » ou M. Gin, « conseiller au grand conseil, si connu et si estimé pour le beau papier et les superbes gravures de sa traduction d'Homere? » Quand il ripostait à un sot, qui se vantait de parler quatre langues : « Je vous félicite, vous avez quatre mots pour une idée, » il donnait une fine leçon; mais quand il disait à Florian qui passait avec un manuscrit dans sa poche : « Si on ne vous connaissait pas, on vous volerait, » il dépassait quelque peu la mesure. Où il la dépassa bien davantage, ce fut dans les *Actes des Apôtres*, dont il fut un des principaux rédacteurs. Là il fit rire, et beaucoup; mais il blessa plus encore, et en politique, les blessures détruisent mais ne réparent rien ; elles irritent et ne convertissent pas. De simples adversaires elles font des ennemis, et des ennemis irréconciliables. Ce que j'aime le mieux de Rivarol, c'est son *Journal politique national*. Il y a défendu avec énergie et avec eloquence la cause monarchique; mais il l'a défendue avec sagesse et avec largeur d'esprit. Son récit des journées d'octobre est un chef-d'œuvre émouvant et ému. Plus tard, Rivarol se proposa comme le conseiller de

la Royauté; il vit juste souvent, mais parfois aussi se laissa emporter bien loin, et ses lettres à M. de la Porte durent faire frissonner Louis XVI quand il lui proposait, par exemple, de s'appuyer sur les jacobins et d'abandonner le clergé et la noblesse. Cela ne l'empêcha pas, d'ailleurs, d'accompagner cette noblesse dans l'émigration, et celui qu'on avait appelé « le Français par excellence » mourut à Berlin.

C'est là qu'est allé le chercher M. Le Breton. Il s'est efforcé de le peindre non tel que le représentait la légende, mais tel qu'il était en réalité, d'après ses œuvres et d'après les documents les plus authentiques, entre autres ses *Carnets*. Il l'a fait avec un vrai enthousiasme pour son héros, mais aussi avec un grand charme pour les lecteurs.

M. DE LA ROCHETERIE.

Correspondance de MICHEL BAKOUNINE, *Lettres à Herzen et à Ogareff (1860-1874)*, publiées avec préface et annotations par MICHEL DRAGOMANOV, professeur à l'Université de Sophia. Traduction de MARIE STROMBERG. Paris, Perrin, 1896, in-12 de 383 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'année dernière, la *Bibliothek russischer Denkwuerdigkeiten* (Stuttgart, Gotha) a publié la traduction allemande de la correspondance de Michel Bakounine. C'est un volume in-8 de plus de cinq cents pages, d'une impression serrée, qui contient la biographie de Bakounine, par Dragomanov, cent vingt-six lettres et onze appendices. La traduction française est un résumé de la traduction allemande : elle ne contient que quatre-vingts lettres au lieu de cent vingt-six, les appendices ont été également supprimés. Il est regrettable que ces renseignements ne se trouvent pas dans l'édition française, et qu'on ne dise rien des originaux russes.

Une lacune plus importante à signaler est l'omission de la préface du docteur Théodore Schiemann. Sans vouloir faire d'appréciation générale, nous dirons seulement que l'esquisse de Bakounine, faite par M. Schiemann, est juste et impartiale, et qu'elle sert de correctif indispensable à tout le volume. Loin de posséder un talent hors ligne, Bakounine avait l'esprit étroit, ses connaissances n'étaient ni variées ni de bon aloi, les formules consacrées le tenaient captif, il n'a rien produit d'original. S'il a attiré l'attention sur lui pendant quelques instants, c'est plutôt à cause de l'audace avec laquelle il exprimait ses principes, à cause des conclusions extrêmes qu'il en déduisait. En somme, il était un conspirateur manqué. Quant à sa correspondance, voici le jugement de Dragomanov : « Ces lettres de Bakounine pourront aussi être d'un grand secours pour démontrer comment le mouvement révolutionnaire de cette époque (*époque d'Alexandre II*) n'a fourni aucun résultat positif » (p. 99).

P. S. P.

Johann-Adam Möhler. *Ein Gedenkblatt zu dessen hundertsten Geburtstag*, von Aloïs Knöpfler. Munich, Leutner, 1896, in-8 de x-150 p. — Prix : 3 fr. 25.

C'est à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Möhler qu'a paru cette courte et intéressante biographie.

Né dans la petite paroisse d'Igershem, qui dépendait alors de l'ordre teutonique, Möhler devint, par suite des révolutions allemandes, sujet du roi de Wurtemberg. Après de solides études préliminaires, il fréquenta l'Université d'Ellwangen, qui fut transférée à Tubingue en 1817, au moment où Möhler achevait son cours de théologie. Il passa ensuite une année au séminaire pour y recevoir les ordres ; c'était tout ce que l'organisation des études laissait alors pour la formation sacerdotale ; puis, après avoir été pendant quelques mois dans le ministère, il retourna à l'Université pour exercer la fonction de répétiteur et se préparer à l'enseignement. Recommandé par ses talents et servi par les circonstances, il était, à vingt-sept ans, professeur à l'Université de Tubingue, d'où il passa à celle de Munich. Atteint par le choléra en 1836, il mena dès lors une existence languissante, et mourut deux ans après, à quarante-deux ans, ayant déjà produit des œuvres assez considérables pour tenir une place honorable parmi les théologiens allemands de notre siècle.

La première partie du livre de M. Knöpfler contient les détails les plus curieux sur la vie des étudiants et l'organisation des études au début de ce siècle.

Une autre biographie de Möhler, par Wörner (Regensburg, 1866), renfermait à ce sujet des assertions peu flatteuses pour le savoir des maîtres et la moralité des élèves ; M. Knöpfler a pu réfuter ces accusations tout au moins exagérées, et il montre que dans un temps où l'Allemagne catholique était infectée par le joséphisme et le rationalisme, il se trouva cependant des hommes de sens droit et de savoir solide pour préparer la génération nouvelle qui devait combattre pour les libertés de l'Église catholique.

Une étude des œuvres de Möhler constitue la seconde partie, et en appendice figurent quelques chapitres tirés des leçons du maître : l'apostolat de saint Pierre à Rome, la primauté de l'Église romaine, l'histoire de la Compagnie de Jésus y sont présentés de manière à montrer en Möhler le fils dévoué de l'Église, l'apologiste et le savant, le précurseur de cet admirable clergé qui a si puissamment contribué à étendre le domaine de la science, tout en défendant celui de la foi. P. Pisani.

Bibliothèque de la Compagnie de Jésus. 1re partie : *Bibliographie*, par les PP. Augustin et Aloys de Backer. 2e partie : *Histoire*, par le P. Auguste Carayon. Nouvelle édition par Carlos Sommervogel, Strasbourgeois, publiée par la province de Belgique. Bibliographie, t. VII : Roeder-Thonhauser. Bruxelles, O. Schepens ; Paris, A. Picard et fils, 1896, in-4 de 1984 col. et IV p. — Prix : 40 fr.

Ce nouveau volume, pour lequel il nous paraît superflu de renouveler les éloges que nous avons décernés aux précédents, renferme comme eux nombre d'articles intéressants. Parmi les articles toponomastiques, le plus important est naturellement celui de *Rome* (col. 39-112), comprenant neuf numéros pour la maison professe, quinze pour les congrégations de l'Assomption, de la Nativité, de la Bonne Mort et des Prêtres ; trois cent cinquante-trois pour le collège romain ; deux cent quatre pour le séminaire romain, sans compter neuf colonnes et demie de bibliographie pour les *Orationes de Spiritu sancto*, prêchées devant le Souverain Pontife le jour de la Pentecôte, par des élèves dudit séminaire, de 1614 à 1772, et trois colonnes pour les *Orationes de sancto Ivone*, prêchées de même par des élèves du séminaire, de 1620 à 1679 ; soixante-quinze pour le collège germanique ; vingt et un pour le collège anglais ; neuf pour le collège irlandais, quatre pour le collège écossais ; huit pour le collège grec, un pour le collège Maronite ; enfin trois colonnes de bibliographie sur les *Orationes de passione Christi*. Les établissements de Rouen n'ont fourni que quatre-vingts articles, ceux de Saint-Omer trente et un, de Sienne cinquante-neuf. Parmi les personnages remarquables de l'ordre dont ce volume renferme la bibliographie, le premier que nous relevions, dans l'ordre alphabétique, est le P. Roothan, le général de l'ordre célèbre par ses annotations sur les Exercices spirituels de saint Ignace. De cette annotation, le P. Sommervogel n'a pas compté moins de dix-huit éditions, sans compter les traductions allemandes, anglaises, flamande et française. Le nom du P. Héribert Rosweyde est attaché à un recueil de *Vitae patrum* dont le succès est attesté par plusieurs éditions et traductions, et surtout à des dissertations pour maintenir à Thomas à Kempis la paternité de l'Imitation ; le P. Sommervogel lui consacre plus de seize colonnes ; dix-sept sont réservées à l'élégant latiniste que fut le P. de la Rue, dont les *Idyllia* ne manquent point de mérite, et dont l'édition de Virgile a été reproduite jusque dans notre siècle. L'on sait que le P. Sanadon a joué un plus grand rôle : sa traduction d'Horace est restée fameuse ; et ses contemporains goûtaient ses poésies latines. Un autre P. Sanadon a donné de belles prières pour entendre saintement la messe, que l'on n'a pas encore oubliées, parce que Lamennais les a jointes à sa traduction de l'*Imitation* et qu'elles se trouvent encore dans plusieurs éditions de ce livre célèbre. Nous rencontrons ensuite le fameux théologien Thomas Sanchez (col. 530-537), le P. Scaramelli, l'auteur du *Traité du discernement des esprits*, le

P. André Schott, humaniste fécond, et son homonyme Gaspard, dont les ouvrages de physique, de chimie et d'occultisme sont assez recherchés; le P. Secchi, l'illustre astronome, dont le nom vient toujours à la bouche quand on veut combattre le préjugé absurde sur la prétendue inaptitude des jésuites aux sciences (col. 993 1031). Les colonnes 1237 à 1260 sont consacrées à l'une des gloires de la Compagnie : le P. Jacques Sirmond, l'un des plus savants hommes du XVIIe siècle, sur lequel un confrère du P. Sommervogel prépare un ouvrage qui promet d'être des plus intéressants. Non moins célèbre, en un autre genre, est le P. François Suarez, qui remplit les colonnes 1661 à 1687 de ce volume. Le P. Le Tellier, plus connu comme confesseur de Louis XIV que comme écrivain, fournit cependant la matière de huit colonnes. Il n'y a plus guère que les érudits qui connaissent aujourd'hui le P. Famiano Strada, dont les décades *de Bello belgico* ont joui d'une haute estime parmi les contemporains, comme en font preuve les nombreuses éditions et les traductions en anglais, espagnol, flamand, français, italien, polonais, dont le P. Sommervogel nous donne le catalogue.

Ces quelques indications suffisent à montrer, s'il en était besoin, que ce nouveau volume ne le cède ni en intérêt ni en variété aux précédents.

E.-G. Ledos.

BULLETIN

Mélanges religieux, philosophiques et littéraires, faisant suite aux *Heures de loisir*, par l'abbé Gillet. Saint-Étienne, Le Hénaff; Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1895, in-12 de 416 p. — Prix : 3 fr.

Ce recueil est comme une suite de méditations où l'auteur a pour but d'initier à la connaissance et à la pratique de la vertu. M. l'abbé Gillet a l'expérience des âmes et il voit les choses à la clarté d'une lumière qui ne trompe pas. C'est pourquoi son livre peut faire du bien. Mais, comme pour tous les recueils de pensées, faits de feuilles volantes et de morceaux sans soudure, le résumer n'est pas chose facile. Je me contenterai donc de dire que c'est un bon livre, et c'est faire l'éloge de l'auteur que d'ajouter que, toute réserve faite sur le genre adopté, je ne vois pas trop où ma critique se pourrait prendre. Je souhaite que le lecteur en tire le profit que l'auteur a souhaité.

P. Talon.

Le Sceptique loyal, par Léon Riotor. Paris. Bibliothèque artistique et littéraire, 1895, in-12 de 62 p. — Prix : 2 fr.

A ceux qui ne le connaîtraient pas, et c'est certainement l'immense majorité de nos lecteurs, je dirai d'abord que M. Léon Riotor est l'auteur du *Pêcheur d'anguilles*, du *Purubolani*, du *Sur deux nomarques des lettres*, des *Enfers bouddhiques*, etc. *Le Sceptique loyal* ne ressemble pas aux livres ordinaires ; il commence et il finit par plusieurs points, ce qui est une manière facile de se distinguer des autres ; les numéros des pages sont placés toujours à gauche, même pour le recto, ce qui est évidemment très original. En tête des chapitres, sortes d'articulets sans titre, il y a des images bizarres, masques grimaçants, coqs encolérés, feuillages mystérieux et pro-

blablement symboliques, nuages, papillons, oiseaux et animaux fantastiques, tout cela profilé en noir à la façon d'ombres chinoises. Quant au livre lui-même, dont le sens général m'échappe tout à fait, il contient en peu de pages un très grand nombre de sottises. L'auteur serait trop heureux, sans doute, si je m'amusais à les relever, et surtout si j'avais l'air de me fâcher. Visiblement, ce brave homme vise à « épater » les gens ; eh bien, non, il ne les « épate » pas, il les ennuie, et si je le dis à mes lecteurs, c'est pour empêcher qu'aucun d'eux s'y expose. Je l'ai lu par devoir : j'espère bien que personne ne m'imitera. P. Talon.

A vingt ans. *La Question du bonheur*, par Mme E. d'Aguilhon. Paris, Téqui, 1895, in-12 de IX-387 p. (Collection Saint-Michel.) — Prix : 2 fr.

Un peu sermonneur au début, ce livre est en somme un très bon et très charmant ouvrage, et très pratique aussi, et plein de leçons chrétiennes, données de la plus aimable et parfois de la plus émouvante façon. Une jeune fille va se marier. Quelles conditions devra-t-elle exiger de son fiancé pour se préparer un foyer heureux, paisible et chrétien ? La voilà mariée, peut-être n'a-t-elle pas montré assez de prudence dans son choix ? Mais ce choix étant définitif, comment pourra-t-elle réparer son imprudence et écarter les orages de son foyer ? La voilà mère de famille. Comment devra-t-elle élever ses enfants ? La voilà presque grand'mère. Comment assurera-t-elle l'avenir de ses enfants, et si quelqu'un s'est égaré, comment le ramènera-t-elle à Dieu, et avec lui le père qui n'a pas toujours donné le bon exemple ? Autant de problèmes délicats, fort bien résolus ici, d'abord par des conseils fort sages, et plus encore par la patience et la pratique des vertus chrétiennes. Je n'ai donné que le sens général du livre ; mais je n'ai pas raconté le joli roman vécu qui en forme la trame. C'est un roman épistolaire, l'une des formes les meilleures et les plus charmantes du roman chrétien. Et j'ai à peine besoin de dire que tout cela se termine fort bien, non sans avoir traversé quelques épreuves et quelques orages, dans le bonheur, dans la paix et dans l'espérance ! Ce joli volume fait honneur à son auteur, malgré les longueurs sermonneuses du début. Mais pourquoi l'éditeur n'en a-t-il pas mieux surveillé l'impression ? Nombre de lettres portent des inscriptions inexactes, ce qui est de nature à dérouter parfois le lecteur. J'espère qu'il n'y prendra point trop garde et qu'il suivra jusqu'au bout ce charmant récit, mieux encore, qu'il tirera profit de ses leçons. P. Talon.

Annuaire de la marine de commerce française. *Guide du commerce d'importation et d'exportation.* Publication faite sous les hauts patronages des ministères de la marine et des colonies. Treizième année. Paris, 12, boulevard des Italiens, 1895, in-8 de 1180 p. — Prix, relié : 16 fr.

La préface nous apprend que l'auteur de ce très utile volume est M. Alexis-Guislain Lemale, du Havre. Nous lui adressons nos félicitations ; car il a entrepris une publication annuelle qui peut rendre les plus grands services à notre marine de commerce, si éprouvée par une concurrence acharnée. La première condition de la lutte contre nos rivaux est une exacte information de nos moyens d'action et des débouchés que nous pouvons trouver sur les divers points du globe. Ce sont ces renseignements que M. Lemale a voulu mettre à la portée des armateurs et des capitaines du commerce. Tout d'abord, l'auteur donne la liste détaillée de tous les fonctionnaires relevant des ministères de la marine, du commerce, des colonies, des travaux publics, des finances, des affaires étrangères, avec qui les officiers de la marine

de commerce peuvent se trouver en relations. Vient ensuite un répertoire méthodique des lois, ordonnances, décrets, règlements, circulaires ministérielles, etc., intéressant la marine de commerce; puis le tarif des droits à percevoir dans les chancelleries consulaires, la liste des bâtiments de la marine de guerre française, la liste des bâtiments de la marine de commerce française, avec les noms des capitaines, le tonnage, les ports d'attache, les noms des armateurs, la liste des compagnies de navigation desservant les ports français; des renseignements sur les lignes régulières de navigation à vapeur et à voiles, sur la Société centrale de sauvetage des naufragés, sur la Société de secours aux familles des marins français naufragés, sur le Bureau Véritas, sur les signaux usités entre navires et avec les ports, sur le commerce de chaque port. La seconde partie comprend des notices très détaillées sur tous les ports de France et des colonies, avec plans. La troisième donne, par spécialités, la liste des fournisseurs de la marine, celle des commissionnaires-exportateurs. Enfin le volume se termine par des notices et plans des principaux ports étrangers. COMTE DE BIZEMONT.

L'Humanité, son évolution depuis la création jusqu'à la fin des temps, par J.-B. REYGASSE. Paris, Lethielleux, 1895, in-12 de 361 p.—Prix : 3 fr. 50.

Dans une touchante préface, qui est une confession modeste et sincère, M. Reygasse nous conte les évolutions de son âme, et, tout heureux de la foi reconquise, il veut aider les jeunes âmes à en connaître le bonheur et les bienfaits. Et tel est évidemment le but de son livre, qu'on peut vraiment appeler une œuvre d'apostolat. L'auteur y fait, avec une ardeur touchante, servie par une science déjà étendue et une plume éloquente, la synthèse de l'histoire de l'humanité, avant Jésus-Christ et depuis le Christ. C'est, on le voit, l'œuvre de saint Augustin et de Bossuet reprise et adaptée aux besoins de notre temps. Le dessein ne manque pas d'ambition, et M. Reygasse s'expose, en évoquant ces souvenirs, au péril de comparaisons redoutables. Mais ces visées, si hautes soient-elles, ne sont pas faites pour éloigner la jeunesse de notre temps, qui se reconnaîtra dans ce livre, et en aimera les nobles ardeurs et les généreuses flammes. Nous lui recommandons ce volume écrit par l'un des siens, et où sonnent joyeusement les volées de l'espérance. P. TALON.

Pages choisies des grands écrivains. GUSTAVE FLAUBERT, par G. LANSON. Paris, Colin et Cie, 1895, in-18 de XXXVI-359 p. — Prix : 4 fr.

La production littéraire est d'une abondance telle qu'on n'ose pas critiquer l'idée que poursuit la maison Colin de nous faire connaître par fragments l'œuvre de tous les grands écrivains, anciens et modernes, quelques inconvénients que présente cette méthode — même pour la librairie. Pour les écrivains contemporains du moins, vers lesquels l'enseignement et la mode poussent de plus en plus la jeunesse, ce système de larges *excerpta* a des avantages qu'on voit tout de suite. Un bon jeune homme peut ainsi se mettre au courant, et avoir quelque idée de Balzac, George Sand ou Flaubert, voire de Pierre Loti, sans perdre son temps, et autre chose encore, à des lectures autrefois réservées aux adultes.

C'est ainsi que le roman de *Madame Bovary* est devenu, grâce au tact de M. Lanson, une histoire d'une moralité parfaite et sans danger, l'adultère étant absolument escamoté, et Mme Bovary n'étant plus qu'une pensionnaire qui s'ennuie, qui n'a goût à rien, et qui meurt seulement d'avoir fait de mauvaises lectures, d'avoir trop rêvé, de n'avoir pas assez aimé son mari, son enfant, et la condition que Dieu lui a faite. Aux grands cela rap-

pelle un peu le « colonel La Vallière » et le « général Montespan » de certaine histoire de Louis XIV *ad usum puellarum*.... Mais puisqu'on veut faire lire *Madame Bovary* aux petits et aux petites! Avec son admirable talent descriptif, Flaubert se prête bien d'ailleurs aux coups de ciseau : la première classe de Charles Bovary, la noce normande, le bal, l'arrivée à Yonville, la mort d'Emma, l'enterrement; et dans *Salammbô*, le festin des mercenaires, le conseil des anciens, les sacrifices d'enfants à Moloch, les scènes de charnier du défilé de la Hache, le supplice de Mâtho : voilà de très beaux morceaux d'anthologie, et très caractéristiques.

M. Lanson nous donne encore la *Légende de Saint-Julien*, presque en entier, quelques pages de *l'Éducation sentimentale*, de *Bouvard et Pécuchet*, de *la Tentation de saint Antoine* (ce n'est pas le plus clair) et trop peu des notes de voyage intitulées : *Par les champs et par les grèves*.

Une excellente notice, très digne du talent tout en finesse de M. Lanson, fait bien connaître l'homme et l'artiste, avec seulement une analyse du romantisme de Flaubert, peut-être un peu trop subtile et abstraite pour de jeunes esprits. Et je voudrais voir effacer quelques phrases où le bon curé d'Yonville, en mangeant et trinquant avec le pharmacien Homais, dans la chambre mortuaire d'Emma, fait figure vulgaire et par trop peu digne.

GABRIEL AUDIAT.

Les Auteurs français, par l'abbé VERDUNOY et l'abbé THIERRY. 2e édition. — I. *Moyen âge, XVIe siècle, XVIIe siècle*. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1895, in-12 de x-667 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage est destiné aux élèves de l'enseignement secondaire qui se préparent au baccalauréat. Mais il est juste de dire qu'il vise beaucoup plus haut et porte beaucoup plus loin. Il aidera, en effet, les jeunes gens à acquérir, ce qui vaut bien mieux qu'un diplôme, la connaissance profonde et la complète intelligence des grands écrivains français. Non pas certes qu'il dispense les jeunes gens de les lire, ce qui est la plus mauvaise manière de les apprendre ; mais il les incite, au contraire, à se mettre en communication directe avec ces grands esprits, se bornant à les leur faire désirer, goûter et comprendre. Que de choses dans ce livre, où les auteurs ont fait passer toute la substance de la critique contemporaine, en la dégageant toutefois de ses erreurs et de ses partis pris, pour ne pas rompre l'unité de leur enseignement.

Pour tous les auteurs, et ils sont nombreux, de la *Chanson de Roland* à Fénelon, on a suivi le même plan, la même distribution logique d'idées, et avec raison, car les mêmes questions se posent pour chaque écrivain, et elles peuvent se formuler ainsi : l'homme, vie et portrait ; l'auteur, formation et œuvres. A quoi les auteurs du livre ajoutent, quand il y a lieu, une étude sur l'influence, et un résumé des opinions de la critique. Puis vient une étude spéciale et approfondie des œuvres inscrites au programme, complétée par l'indication des sujets donnés aux examens et sur lesquels les élèves peuvent s'exercer pour se préparer plus immédiatement à l'épreuve qu'ils doivent subir. Telle est à peu près la méthode suivie par MM. Verdunoy et Thierry ; elle est bonne, car elle est, suivant le mot à la mode, éminemment suggestive, c'est-à-dire qu'elle fournit à l'élève un riche thème d'idées et de réflexions. Le volume se termine par un petit précis des *Règles de la dissertation*. Voilà donc un bon ouvrage à inscrire sur le catalogue des livres de l'enseignement chrétien : espérons que peu à peu ce catalogue si mêlé encore s'épurera, et qu'il n'y restera plus que de bons livres qui seront en même temps des livres bien faits. MM. Verdunoy et Thierry auront, pour leur part, contribué à ce résultat.

P. TALON.

Good reading about many books, mostly by their authors. Second year. London, Fisher Unwin, 1895-1896, in-16 de 294 p., cartonné.

Voilà certes une entreprise originale, et que l'on pourrait recommander aux libraires du monde entier. M. Fisher Unwin, un des plus grands éditeurs de Londres, a eu l'idée de demander à tous les auteurs qu'il imprimait une courte notice sur leur vie et l'histoire de leurs idées. Les auteurs s'y sont prêtés assez complaisamment, et voilà comment s'est fait ce petit volume, pour le plaisir des écrivains qui s'y trouvent portraiturés dans l'attitude préférée, et pour le plus grand avantage des critiques de l'avenir. Il ne faut pas se le dissimuler, en effet, c'est là que se trouve le grand intérêt de cette publication. Ne serions-nous pas heureux si, dans l'antiquité, il y avait eu quelque Fisher Unwin, qui nous eût tenus au courant du dernier dialogue de Platon ou d'Aristote, de la dernière tragédie d'Eschyle ou de Sophocle?

L. Mensch.

Geschichte der deutschen Litteratur, von Max Koch. Stuttgart, Göschen, 1895, in-18 de 282 p., cartonné. — Prix : 3 fr. 75.

M. Max Koch, professeur à l'Université de Breslau, vient de nous envoyer une Histoire de la littérature allemande qui ne rentre pas dans le cadre ordinaire où l'on a l'habitude de renfermer ces sortes d'ouvrages. M. Koch s'attache peu à l'écrivain en particulier; il omet volontiers la partie biographique, mais il fait avec goût la synthèse des ouvrages, trace le caractère général des différents écrivains, les rapproche ou les oppose entre eux. Dans un petit résumé, il a réussi à faire ce que W. Scherer a présenté sur une plus vaste échelle, c'est-à-dire qu'il a mis en lumière le mouvement des idées et l'évolution du goût. Le moyen âge est forcément un peu confus : aussi bien ce n'est pas un de ces sujets qui puisse entrer aisément dans le cadre d'un manuel; la clarté doit en souffrir, à moins que l'écrivain ne se résigne à être incomplet. L'époque de Luther, généralement un peu sacrifiée dans les littératures allemandes, est ici merveilleusement traitée, et l'auteur nous donne, sur l'histoire littéraire de ce temps, une foule de renseignements aussi précis que variés, et qu'on ne s'attendait pas à rencontrer dans un aussi petit volume. Ce livre nous mène d'ailleurs jusqu'aux dernières années de notre époque; il cherche à classer et à discuter les tendances morales, littéraires, sociales et musicales de cette fin de siècle. On peut accepter des idées de l'auteur ce que l'on veut : elles ont au moins le mérite de montrer les opinions d'un homme de goût dans toute sa franchise. Le style de l'ouvrage est nourri et serré; M. Koch cherche à exprimer le plus d'idées avec le moins de mots possible. De là une certaine concision qui n'a rien de désagréable, parce qu'elle force à réfléchir. La phrase est quelquefois un peu longue, mais toutes les parties en sont étroitement liées, et l'auteur sait toujours rencontrer le mot propre, souvent le mot imagé. Il a une grande fraîcheur de style, et ce n'est pas un petit mérite d'avoir su rajeunir par ce côté un sujet si rebattu.

L. Mensch.

Cosas de España (2ª *serie*), por el conde de las Navas. Madrid, Ducazcal, 1895, in-16 de 150 p. — Prix : 6 fr.

La première série de *Cosas de España* a été écrite par Quesada (comte de las Navas) en collaboration avec D. Manuel Zarco del Valle. Ce second volume est l'œuvre exclusive du savant bibliothécaire du roi d'Espagne, et contient sept chapitres, ou plutôt sept articles, que l'auteur avait déjà publiés dans des Revues de Madrid, et qu'il a réunis en une charmante brochure, luxueusement imprimée. *Le Tabac*, *La Nuit de Noël*, *Les Statues*, *Le*

Jeu de paume, *Chistophe Colomb* et son fils *Fernando Colomb*, *Juan de la Cosa*, *Le Robinson espagnol* : tels sont les titres de ces articles pétillants d'esprit, remplis d'érudition, vraiment espagnols par le fond et par la forme, et dignes de leur titre *Cosas de España*. G. Bernard.

Brinde aos senhores assignantes do Diario de Noticias. Lisbonne, typ. univers., 1894-1895, 2 vol. in-16 de 105 et 111 p.

Le journal de Lisbonne, *Diaro de Noticias*, offre chaque année, à ses abonnés, un petit recueil de nouvelles et de poétiques légendes. Nous avons sous les yeux le 30e et le 31e volume, qui contiennent des récits, tant en prose qu'en vers, signés des noms les plus illustres dans la littérature portugaise contemporaine. Signalons seulement la délicieuse légende chrétienne des *Sept bergers*, qui s'endormirent miraculeusement dans la persécution de Décius, et qui se réveillèrent, cent quarante-quatre ans plus tard, sous l'empereur Théodose. Il n'est pas douteux que ces charmantes brochures aient été accueillies très favorablement du public lusitanien : elles le méritent à tous les points de vue. G. Bernard.

Des Bases classiques allemandes, par Léon Riotor. Paris, librairie de la « France scolaire, » 17, rue Guénégaud, 1896, petit in-18 de 61 p. — Prix : 0 fr. 75.

Sous forme d'un résumé succinct de l'histoire littéraire allemande, M. Léon Riotor nous donne, dans ce petit livre, un aperçu de l'histoire de l'enseignement en Allemagne, et y montre brièvement comment cet enseignement a été créé par le classicisme, et a suivi ses évolutions, pour s'en détacher définitivement dans notre siècle. L. Mensch.

Compendio de geografia, dispuesto por el Padre Carlos Lasalde. Friburgo de Brisgovia, B. Herder, 1895, in-12 de VIII-269 p. — Prix : 3 fr.

Un beau papier, de jolis caractères, des gravures assez réussies en général, quelques cartes en couleurs très nettes, voilà les mérites extrinsèques de ce petit volume. Quant à ses mérites intrinsèques, ils sont réels : le P. Carlos Lasalde a eu le talent de composer un livre clair, de lecture et de compréhension vraiment faciles, où la nomenclature ne tient pas une trop grande place. Malheureusement, il a fait son livre trop vite, et on y relève des omissions fâcheuses ; c'est ainsi qu'il n'a pas nommé, dans ses notions générales sur le continent américain, les grands lacs de l'Amérique du Nord, et n'a pas parlé du Titicaca. Cet oubli, on en conviendra, est regrettable dans un livre spécialement destiné aux écoliers de l'Amérique. Pourquoi également n'avoir pas dit un mot des anciennes populations américaines ? De même, le P. Carlos Lasalde oublie de placer le Cambodge sous le protectorat de la France (p. 157).

Au cours de notre lecture, nous avons encore relevé d'autres erreurs : l'auteur donne à la France (p. 150) la forme pentagonale ; il cite (p. 154) « le palais des Tuileries, incendié en 1871 par les communards, » comme un des monuments les plus remarquables du Paris actuel ; il attribue tout Bornéo à la Hollande (p. 168) et concède au Brésil, sur sa carte de l'Amérique du Sud, tout le territoire guyanais contesté par la France.

Nous pourrions multiplier ces citations ; les précédentes suffisent à prouver que l'ouvrage du P. Lasalde a besoin d'une sérieuse revision. Celle-ci une fois faite, mais alors seulement, son livre sera, comme on l'a dit, le meilleur ouvrage géographique à l'usage des collèges et des écoles des pays hispano-américains. Henri Froidevaux.

Tyndaris : *storia, topografia, avanzi archeologici*, da R. V. Scaffidi, con una carta topografica dell' antica città. Palermo, Reber, 1895, in-8 de 107 p.—Prix : 2 fr 50.

M. Scaffidi habite à Patti, village de la côte septentrionale de la Sicile, voisin des ruines de l'ancienne Tyndaris; il est l'élève du professeur Tropea, connu par sa science de l'antiquité : nous devons à cette double circonstance une excellente monographie sur l'antique Tyndaris. Elle se divise en deux parties. Dans la première, historique, l'auteur rassemble et commente les textes de Diodore, Cicéron et autres auteurs anciens, qui racontent, par épisodes, la naissance, les progrès et les destinées de Tyndaris; dans la seconde, archéologique, il étudie les ruines que le temps a respectées (murailles, acropole, nécropole, basilique, théâtre). Grâce aux travaux de Holm et de Freeman, l'histoire de l'ancienne Sicile est assez bien connue dans son ensemble; on aurait grand profit à la reprendre et à la détailler par des monographies de ce genre sur les anciennes cités siciliennes.

Georges Goyau.

Histoire de l'Europe et particulièrement de la France, de 1610 à 1789, par l'abbé Gagnol. Paris, Poussielgue, 1895, in-18 de xxii-692 p. — Prix : 4 fr. 75.

Ce nouvel ouvrage de M. l'abbé Gagnol, destiné aux élèves de rhétorique, est composé avec autant de soin que les cours de troisième et de seconde. On y remarque le louable souci de se tenir au courant du mouvement historique et de ne pas retaper purement et simplement quelque antique manuel. L'auteur ne se contente pas de retracer les faits avec plus ou moins de détails, il en indique toujours les causes et les conséquences, et, lorsqu'il y a lieu, en juge la valeur morale, ne perdant jamais de vue que l'enseignement de l'histoire a un autre but que de meubler la mémoire de dates et de noms propres, et doit contribuer au développement de l'intelligence et provoquer la réflexion. La qualité de l'auteur et le nom de l'éditeur disent assez que ce livre est écrit dans un esprit profondément religieux, ce qui n'exclut pas la largeur des idées.

Il est d'usage, aujourd'hui, d'accompagner tout ouvrage d'indications bibliographiques : celles que l'on rencontre ici à la fin des chapitres, bien que très sommaires, sont parfaitement suffisantes pour des écoliers qui n'ont ni le temps, ni la possibilité, ni, trop souvent, le désir de puiser dans de longues lectures des connaissances plus étendues que celles que leur offrent leurs livres de classe journaliers. De bonnes reproductions de gravures originales font passer sous les yeux des élèves la plupart des personnages dont ils apprennent l'histoire. Il eût été à souhaiter que les cartes fussent plus détaillées et pussent tenir lieu d'un atlas historique sommaire. — Pourquoi faut-il qu'il soit encore question du grand projet de Henri IV, et que l'auteur ne mentionne point le rôle considérable du P. Joseph et les services qu'il rendit à la France, sous la direction de Richelieu ? A. Isnard.

Une page des Cent-jours; les journaux à Gand en 1815, par Romberg. Bruxelles, Weissenbruch : Paris, Guillaumin, 1896, in-8 de 69 p. — Prix : 2 fr. 50.

Quand le roi Louis XVIII et son gouvernement résidèrent à Gand, du 30 mars au 22 juin 1815, ils sentirent le besoin d'avoir un journal pour défendre la cause de la monarchie légitime. Ils créèrent alors, non sans peine, le *Journal universel*, dont les principaux rédacteurs furent Chateau-

briand, Lally-Tollendal, Pradels, Beugnot, Vaublanc, de Sèze, peut-être aussi Guizot et le Roi lui-même. Les renseignements que M. Romberg nous donne sur cet organe sont en somme de peu d'intérêt. En revanche, sa brochure fourmille d'anecdotes piquantes sur le séjour à Gand de Louis XVIII et de sa cour, sur les opinions des personnages qui la composaient, sur le dénuement relatif de quelques-uns d'entre eux, des ministres Besgnot et Louis, entre autres, qui « dînaient à table d'hôte à trois francs par tête, déjeunaient avec une tasse de lait, et soupaient d'un verre d'eau sucrée, » etc. Tous ces détails contribuent à rendre agréable la lecture du petit livre de M. Romberg.

A. d'Herbomez.

CHRONIQUE

Nécrologie. — S. Ém. le cardinal Joseph-Christian-Ernest Bourret, évêque de Rodez, mort le 10 juillet, était né à Labro (Ardèche), le 9 décembre 1827. En 1841, il entra au petit séminaire du Puy, d'où il passa au grand séminaire pour y suivre le cours de philosophie; il professa la grammaire pendant deux ans (1849-1850) au collège de Privas, tenu par des Basiliens. Entré à l'École des Carmes au mois d'octobre 1850, il y fut bientôt nommé maître de conférences et passa sa licence ès lettres; continuant ses études de théologie, il se faisait recevoir docteur en cette Faculté avec une thèse fort remarquée sur *l'Origine du pouvoir civil d'après Suarez* (1857). L'année suivante, il devenait docteur ès lettres. A sa sortie de l'École des Carmes, il remplit quelque temps à Tours les fonctions de secrétaire particulier de Mgr Guibert, le futur archevêque de Paris. Nommé professeur de droit canonique à la Sorbonne, il resta près de dix ans à Paris. Pendant la tenue du concile du Vatican, il fut choisi comme consulteur. Aumônier militaire pendant la guerre franco-allemande, il fut appelé à l'évêché de Rodez le 19 juillet 1871. Le Saint-Père, qui l'avait en haute estime et lui témoignait une sympathie particulière, récompensa les services qu'il avait rendus à l'Église en l'élevant à la dignité cardinalice dans le consistoire du 12 juin 1893. Mgr Bourret a laissé quelques ouvrages intéressants de philosophie et d'histoire. Nous en donnons ici la liste, en y joignant la mention de ses lettres pastorales les plus importantes : *De schola Cordubae christiana, sub gentis Ommiaditarum imperio* (Paris, 1855, in-8) ; — *L'École chrétienne de Séville sous la monarchie des Visigoths* (ibid., 1855, in-8) ; — *De l'Origine du pouvoir civil, d'après saint Thomas et Suarez*, thèse pour le doctorat présentée à la Faculté de théologie de Paris (ibid., 1857, in-8) ; — *Essai historique et critique sur les sermons français de Gerson* (ibid., 1858, in-8) ; — *De l'Importance du droit ecclésiastique, discours d'ouverture des cours de la Faculté de théologie de Paris en 1862* (ibid., 1862, in-8) ; — *Discours prononcé à l'ouverture des cours de la Faculté de théologie de Paris*, le 5 décembre 1864 (ibid., 1864, in-8) ; — *Discours sur la législation et sur le vrai progrès des nations, prononcé à l'ouverture des cours de la Faculté de théologie de Paris*, le 2 décembre 1867 (ibid., 1867, in-8) ; — *Lettre pastorale du 11 février 1873 sur la nécessité de la religion pour le salut matériel même de la société* (Rodez, 1873, in-4) ; — *Instruction pastorale du 2 février 1874 sur l'impuissance du matérialisme pour donner à l'homme la félicité dont il a besoin* (Rodez, 1874, in-4) ; — *Jésus-Christ, salut du monde ancien et du monde nouveau, instruction pastorale du 2 février 1876* (Rodez, 1876, in-4) ; — *Réponse aux principaux sophismes que l'on met en avant contre les droits de l'Église à l'enseignement dans les temps actuels. Pour faire suite à la Réponse aux principales attaques qui ont cours*

contre l'Église dans le temps présent (Rodez, 1877, in-16) ; — *Réponse aux principales attaques qui ont cours contre l'Église dans le temps présent, instruction pastorale* (Paris, 1877, in-12) ; — *Des Progrès de l'impiété contemporaine et des devoirs des fidèles en face de cette situation*, instruction pastorale pour le carême de 1878 (Rodez, 1878, in-4) ; — *Du Respect qui est dû à la religion, à ses ministres et à ses institutions* (Rodez, 1880, in-8) ; — *Des Principales Raisons d'être des ordres religieux dans l'Église et dans la société et des injustes attaques auxquelles ils sont en butte en ce moment* (Rodez, 1880, in-8) ; — *Jésus-Christ, le grand pénitent de l'Église et le type exemplaire de notre propre pénitence*, instruction pastorale du 4 mars 1881 (Rodez, 1881, in-4) ; — *Procès-verbaux authentiques et autres pièces concernant la reconnaissance des reliques de sainte Foy, vierge et martyre, et de plusieurs autres saints honorés dans l'antique église de Conques, au diocèse de Rodez* (Rodez, 1880, in-8) ; — *De l'Impossibilité de rester indépendant de la foi et de la morale du christianisme, et de la nécessité de ses pratiques et de ses œuvres pour accomplir toute l'étendue du devoir et arriver à la justice*, instruction pastorale pour le carême de 1881 (Rodez, 1881, in-4) ; — *De la Triple Lutte qu'a soutenue l'Église depuis sa fondation jusqu'à nos jours et de la triple victoire qui a toujours suivi cette lutte*, lettre pastorale pour le carême de 1882 (Rodez, 1882, in-4) ; — *De la Dévotion à la Très Sainte Vierge, considérée comme remède à la vie des sens, qui est le grand mal des temps présents*, lettre pastorale du 25 mars 1883 (Rodez, 1883, in-4) ; — *De la Nécessité de donner une éducation chrétienne à l'enfance et des funestes conséquences de celle qui ne l'est pas*, lettre pastorale pour le carême de 1883 (Rodez, 1883, in-4) ; — *Oraison funèbre de Mgr Baduel, évêque de Saint-Flour*, prononcée dans la cathédrale de cette ville le 20 mai 1891 et publiée dans la Vie et l'épiscopat de Mgr Baduel, par l'abbé Lesmare (Saint-Flour, 1892, in-8) ; — *Discours prononcé au couronnement de Notre-Dame de Mende*, le 15 août 1894 (Rodez, 1894, in-8). Rappelons en terminant que c'est avec une introduction de l'éminent cardinal qu'a été publié le magistral ouvrage de MM. Georges Goyau, André Pératé et Paul Fabre sur *le Vatican, les Papes et la civilisation* (Paris, 1895, gr. in-8), dont nous avons fait l'éloge l'an dernier.

— M. Louis-Charles-Léon Courajod, mort à Paris le 26 juin, était né dans cette ville le 22 février 1841. Après avoir suivi les cours de l'École de droit et passé sa licence, il entrait à l'École des chartes en 1864. Le 14 janvier 1867, il soutenait une thèse sur *les Villes neuves en France du XIe au XIVe siècle*, qui lui valut le diplôme d'archiviste-paléographe. Dès cette époque, il s'occupait de l'histoire de l'art, et ce goût l'attira d'abord à la Bibliothèque nationale, où il fut employé au Cabinet des estampes. Le 1er mars 1874, il fut attaché à la conservation des objets d'art du moyen âge et de la Renaissance au musée du Louvre. Cinq ans après, le 1er mars 1879, il était nommé conservateur adjoint, et enfin conservateur le 24 juin 1893. Personne ne connaissait mieux que lui l'art français ni ne l'aimait davantage. Sa seule ambition était d'ajouter toujours quelque chef-d'œuvre aux riches collections dont il avait la garde, et son plus grand désir de répandre la connaissance de notre art national. M. Courajod laisse un grand nombre de travaux qui témoignent de son infatigable activité. Nous en donnons ici la liste en suivant l'ordre chronologique : *Jus romanum De castrensi peculio. Droit français. De la puissance paternelle.* Thèses pour la licence en droit (1864, in-4) ; — *Les Sépultures des Plantagenets à Fontevrault* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*) (1867, gr. in-8) ; — *Recherches sur l'histoire de l'industrie dans la vallée de Sarmelin* (1868, in-8) ; — *Études iconographiques sur la topographie ecclésiastique de la France aux XVIIe et XVIIIe siècles. Le*

Monasticon gallicanum (1869, in-fol.); — *Lettre à M. Noël Boucart sur la restauration de la flèche d'Orbais, en juillet et août 1869* (Extrait de l'*Écho sparnacien* du 18 août 1869) (Épernay, 1869, in-8); — *Les Estampes attribuées à Bramante aux points de vue iconographique et architectonique*, en collaboration avec Henri de Geymüller (1874, in-4); — *Histoire de l'enseignement des arts du dessin au XVIIIe siècle; l'École royale des élèves protégés*, précédée d'une Étude sur le caractère de l'enseignement de l'art français aux différentes époques de son histoire et suivie de documents sur l'École royale gratuite de dessin fondée par Bachelier (1874, in-8); — *Les Armoiries des comtes de Champagne au XIIIe siècle* (Extrait du tome XXXIV des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*) (1874, in-8); — *Un Émail de Léonard Limosin*, exposé dans la galerie d'Apollon au Musée du Louvre (Extrait du *Musée archéologique*) (1875, in-4); — *Exposition rétrospective de Milan en 1874*, lettre au directeur de la *Gazette des beaux-arts* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts* du 1er avril 1875) (1875, gr. in-8); — *Une Statue de Louis XV exécutée par J.-B. Lemoyne, pour la ville de Rouen* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts* de juillet 1875) (1875, in-4); — *Le Pavage de l'église d'Orbais* (Extrait de la *Revue archéologique*) (1876, in-8); — *Un Bas-relief de Mino da Fiesole* (Extrait du *Musée archéologique*) (1876, in-4); — *Sculptures de Gérard van Obstal, conservées au Musée du Louvre* (Extrait du *Cabinet historique*, tome XXII) (1876, in-8); — *Notice sur un faux portrait de Philibert Delorme* (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, tome XXXVIII) (1877, in-8); — *Un Portrait de Michel Le Tellier au Musée du Louvre* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*, octobre 1876) (1876, gr. in-8); — *Conjectures à propos d'un buste en marbre de Béatrix d'Este au Musée du Louvre*, en collaboration avec Charles Ravaisson-Mollien (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*, octobre 1877) (1877, gr. in-8); — *Communication à la Société nationale des antiquaires de France sur les objets d'art tirés du château et des jardins de la Malmaison et entrés au Musée du Louvre* (11 avril 1877) (Nogent-le-Rotrou, 1877, in-8); — *Fragments des mausolées du comte de Caylus et du marquis du Terrail, conservés au Musée du Louvre* (Extrait du journal *l'Art*, n° 209) (1878, in-8); — *Germain Pilon et le tombeau de Birague, par-devant notaires* (Extrait du journal *l'Art*) (1878, in-8); — *Deux Épaves de la chapelle funéraire des Valois, à Saint-Denis, aujourd'hui au Musée du Louvre* (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, tome XXXVIII) (1878, in-8); — *Le Retable de l'église de Mareuil-en-Brie* (Extrait de la *Revue de Champagne et de Brie*) (1878, in-8); — *Études sur les collections du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes, au Musée du Louvre* (Extrait de la *Chronique des arts* du 16 juin 1877) (1878, in-8); — *Alexandre Lenoir, son journal et le Musée des monuments français* (1878-1887, 3 vol. in-8); — *Léonard de Vinci et la statue de Francesco Sforza* (1879, in-8); — *La Cheminée de la salle des cariatides au Musée du Louvre* (Extrait du tome VII des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*) (1880, in-8); — *Les Chandeliers de la chapelle du château d'Écouen au Musée du Louvre* (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*) (1880, in-8); — *Observations sur deux dessins attribués à Raphaël et conservés à l'Académie des beaux-arts de Venise* (Extrait du journal *l'Art*) (1880, in-8); — *Une Œuvre inédite de Jean Bullant ou de son école* (Extrait du journal *l'Art*, numéro du 11 juillet 1880) (1880, in-8); — *Supplément au mémoire intitulé : « Deux épaves de la chapelle des Valois à Saint-Denis »* (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, tome XLI) (1881, in-8); — *Acquisitions du musée de la sculpture moderne au Louvre en 1880* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*, mars 1881)

(1881, gr. in-8); — *Jean Warin, ses œuvres de sculpture et le buste de Louis XIII au Musée du Louvre* (Extrait de la revue *l'Art*, 25 septembre et 2 octobre 1881) (1881, in-8); — *Un Fragment du tombeau de l'amiral Chabot, égaré à l'École des beaux-arts* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*, octobre 1882) (1882, gr. in-8); — *Deux Fragments des constructions de Pie II à Saint-Pierre de Rome, aujourd'hui au Musée du Louvre* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*, septembre 1882) (1882, gr. in-8); — *Quelques Sculptures vicentines, à propos du bas-relief donné au musée du Louvre par M. Ch. Timbal* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*, février 1882) (1882, gr. in-8); — *Quelques monuments de la sculpture funéraire des XVe et XVIe siècles* (Extrait des *Procès-verbaux de la Société nationale des antiquaires de France*, février et mai 1882) (Nogent-le-Rotrou, 1882, in-8); — *Le Portrait de sainte Catherine de Sienne de la collection Timbal, au Musée du Louvre* (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, tome XLIII) (Nogent-le-Rotrou, 1883, in-8); — *La Statue de Robert Malatesta, autrefois à Saint-Pierre de Rome, aujourd'hui au Musée du Louvre* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*, mars 1883) (1883, gr. in-8); — *Observations sur deux bustes du musée de sculpture de la Renaissance au Louvre* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*, juillet 1883) (1883, gr. in-8); — *Le Buste de Jean d'Alesso au Musée du Louvre* (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, tome XLIII) (Nogent-le-Rotrou, 1883, in-8); — *Une Édition avec variantes des bas-reliefs de bronze de l'armoire de Saint-Pierre-aux-Liens, au Musée du Louvre et au South Kensington Museum* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*, février 1883) (1883, gr. in-8); — *Le Baron Charles Davillier et la collection léguée par lui au Musée du Louvre* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*, septembre 1883) (1884, gr. in-8); — *Le Buste de Pierre Mignard du Musée du Louvre* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*, février 1884) (1884, gr. in-8); — *La Collection des médaillons de cire du Musée des antiquités silésiennes à Breslau* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*, mars 1884) (1884, gr. in-8); — *Donation du baron Charles Davillier. Catalogue des objets exposés au Musée du Louvre*, en collaboration avec Émile Molinier (1885, in-4); — *Le Tombeau de Michel de Marolles, autrefois dans l'église Saint-Sulpice, aujourd'hui au Musée du Louvre* (Extrait des *Procès-verbaux de la Société nationale des antiquaires de France*, séance du 25 juin 1884) (Nogent-le-Rotrou, 1885, in-8); — *La Diane de bronze du château de Fontainebleau* (1885, in-8); — *Jacques Morel, sculpteur bourguignon* (Extrait de la *Gazette archéologique* de 1885) (1885, in-fol.); — *Les Débris du tombeau de Nicolas Braque et de l'une de ses deux femmes* (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, tome XLV) (Nogent-le-Rotrou, 1885, in-8); — *Germain Pilon et les monuments de la chapelle de Birague à Sainte-Catherine du Val-des-Écoliers* (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, tome XLV) (Nogent-le-Rotrou, 1885, in-8); — *Les Débris du Musée des monuments français à l'École des beaux-arts* (Extrait du *Bulletin monumental*, 51e vol., 1885) (Caen, 1885, in-8); — *La Part de l'art italien dans quelques monuments de sculpture de la première renaissance française* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*, juin et septembre 1884) (1885, gr. in-8); — *Documents sur l'histoire des arts et des artistes à Crémone aux XVe et XVIe siècles* (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, tome XLV) (Nogent-le-Rotrou, 1885, in-8); — *Discours prononcé dans la séance du 6 janvier 1886, à la Société nationale des antiquaires de France* (Nogent-le-Rotrou, 1886, in-8); — *La Collection Bévoil du Musée du Louvre* (Extrait du *Bulletin monumental*, 1886, tome LII) (Caen, 1886, in-8); — *L'Imitation et la contrefaçon des objets d'art antiques aux XVe et XVIe siècles* (Extrait de la *Gazette des beaux-arts*) (1887, gr. in-8); — *Les*

Origines de la Renaissance en France au XIVe et au XVe siècle, leçon d'ouverture du cours d'histoire de la sculpture du moyen âge et de la Renaissance à l'École du Louvre, le 2 février 1887 (1888, in-8) ; — *La Collection Durand et ses séries du moyen âge et de la Renaissance au Musée du Louvre* (Extrait du *Bulletin monumental*) (Caen, 1888, in-8) ; — *La Polychromie dans la statuaire du moyen âge et de la Renaissance* (Extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, tome XLVIII) (Nogent-le-Rotrou, 1888, in-8) ; — *La Part de la France du Nord dans l'œuvre de la Renaissance*, conférence faite à l'exposition universelle internationale de 1889 (1890, gr. in-8) ; — *Récents Enrichissements du Musée de la sculpture moderne au Louvre* (Extrait du *Bulletin des Musées*, 15 juin 1890) (1890, in-8) ; — *La Sculpture française avant la renaissance classique*, leçon d'ouverture du cours de l'histoire de la sculpture française professée à l'École du Louvre le 11 décembre 1889 (1891, gr. in-8) ; — *Musée de sculpture comparée (moulages). Palais du Trocadéro. Catalogue raisonné publié sous les auspices de la commission des monuments historiques. XIVe et XVe siècles*, en collaboration avec P.-Frantz Marcou (1892, gr. in-8) ; — *Les Origines de l'art gothique*, leçon d'ouverture du cours d'histoire de la sculpture française, 10 décembre 1890 (Extrait du *Bulletin monumental*, janvier et février 1891) (1892, in-8) ; — *Les Origines de l'art gothique (premiers temps romains)*, leçon d'ouverture du cours d'histoire de la sculpture du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes (Extrait du *Bulletin des Musées*, novembre-décembre 1892) (1892, in-8) ; — *Les Origines de l'art gothique (les sources du style roman du VIIIe au XIe siècle)*, leçon d'ouverture du cours d'histoire de la sculpture du moyen âge et de la Renaissance (Extrait du *Bulletin des musées*, décembre 1891-janvier 1892) (1892, in-8) ; — *Histoire du département de la sculpture moderne au Musée du Louvre* (Petite bibliothèque d'art et d'archéologie, publiée sous la direction de M. Kaempfen, XIV) (1894, in-18) ; — *Les Origines de l'art moderne*, leçon d'ouverture du cours d'histoire de la sculpture du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes (à l'École du Louvre), 6 décembre 1893 (1894, in-8) ; — *Les Origines de l'art moderne, l'école académique* (leçon d'ouverture du cours d'histoire de la sculpture du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes, à l'École du Louvre, le 5 décembre 1894) (1895, in-8).

— M. Edmond-Louis-Antoine Huot de Goncourt, né à Nancy, le 26 mai 1822, est mort le 16 juillet, à Champrosay, chez son fidèle ami M. Alphonse Daudet. L'on sait l'étroite intimité qui l'unit à son frère Jules, de neuf ans plus jeune que lui, et la collaboration littéraire qui en fut le résultat. Ce fut dans les premières années du second Empire que les deux frères débutèrent dans les lettres, passant tour à tour du roman au théâtre, du théâtre à l'histoire et à la critique d'art. Ils furent, avec Flaubert et M. E. Zola, les chefs et les promoteurs du triste mouvement naturaliste qui signala notre époque ; ils eurent du moins, ce qui vaut mieux, le mérite de faire apprécier à leur valeur les plus parfaits artistes du XVIIIe siècle. Une secrète affinité les attirait vers cette époque maniérée, plus éprise du joli que du beau. Quand on songe à la somme de talent considérable qu'ils ont dépensé, l'on ne peut s'empêcher de regretter que le résultat n'ait pas été en proportion avec l'effort. Voici la liste des œuvres qui parurent sous la signature des deux frères : *En 18..* (1851, in-12) ; — *Salon de 1852. Peinture. Dessins. Sculpture. Gravure. Lithographie* (1852, in-12) ; — *La Lorette* (1853, in-32) ; — *Mystères des théâtres* (1852), en collaboration avec Cornélius Holff (1853, in-8) ; — *La Révolution dans les mœurs* (1854, in-12) ; — *Histoire de la société française pendant la Révolution* (1854, in-8) ; — *Histoire de la société française pendant le Directoire* (1855, in-8) ; — *Une Voiture de masques* (1855, in-12) ; — *La*

Peinture à l'Exposition de 1855 (1855, in-12) ; — *Les Actrices* (1856, in-32) ; — *Sophie Arnould, d'après sa correspondance et ses mémoires inédits* (1857, in-12 ; 2e éd., 1859) ; — *Portraits intimes du XVIIIe siècle. Etudes nouvelles d'après les lettres autographes et les documents inédits* (1857-1858, 2 vol. in-12); — *Histoire de Marie-Antoinette* (1858, in-8 ; 2e éd., 1859 ; 3e éd., 1863) ; — *L'Art au XVIIIe siècle* (Lyon, 1859-1865, 7 études in-4) ; — *Les Hommes de lettres* (1860, in-12 ; la 2e éd. a paru en 1868 sous le titre de *Charles Demailly*) ; — *Les Maîtresses de Louis XV. Lettres et documents inédits* (1860, 2 vol. in-8) ; — *Sœur Philomène* (1861, in-12) ; — *La Femme au XVIIIe siècle* (1862, in-8) ; — *Renée Mauperin* (1864, in-12) ; — *Germinie Lacerteux* (1865, in-12) ; — *Idées et sensations* (Bruxelles, 1866, in-8) ; — *Henriette Maréchal, drame en 3 actes, en prose* (1865, in-8) ; — *Manette Salomon* (1867, 2 vol. in-12) ; — *Madame Gervaisais* (1869, in-8) ; — *Gavarni, l'homme et l'œuvre* (1873, in-8) ; — *L'Art du XVIIIe siècle* (1873-1874, 2 vol. in-8 ; 1881-1882, 3 vol. in-12 ; 3e éd., 1881-1884, 2 vol. in-4) ; — *La Patrie en danger*, drame en 5 actes et en prose (1873, in-12) ; — *L'Italie d'hier, notes de voyage, 1855-1856* (1874, in-12) ; — *L'Amour au XVIIIe siècle* (1875, in-16) ; — *Quelques créatures de ce temps* (1876, in-12. Nouv. édit. de : *Une Voiture de masques*) ; — *La Du Barry* (1878, in-12. La 1re éd. a paru dans *les Maîtresses de Louis XV*) ; — *Madame de Pompadour* (1878, in-12. La 1re éd. a paru dans *les Maîtresses de Louis XV*) ; — *La Duchesse de Châteauroux et ses sœurs* (1879, in-12. La 1re éd. a paru dans *les Maîtresses de Louis XV*) ; — *Pages retrouvées* (1886, in-12) ; — *Journal des Goncourt. Mémoires de la vie littéraire* (1887-1895, 8 vol. in-12) ; — *Préfaces et manifestes littéraires* (1888, in-12) ; — *Armande* (1892, in-32). — Les ouvrages suivants portent le seul nom d'Edmond de Goncourt : *Catalogue raisonné de l'œuvre peint, dessiné et gravé d'Antoine Watteau* (1875, in-8) ; — *Catalogue raisonné de l'œuvre peint, dessiné et gravé de P.-P. Prud'hon* (1876, in-8) ; — *La Fille Élisa* (1877, in-12) ; — *Les Frères Zemganno* (1879, in-12) ; — *La Maison d'un artiste* (1881, 2 vol. in-12) ; — *La Faustin* (1882, in-12) ; — *La Saint-Huberty, d'après sa correspondance et ses papiers de famille* (1882, in-16) ; — *Chérie* (1884, in-12) ; — *Mme Saint-Huberty, d'après ses Mémoires et sa correspondance* (1885, in-12) ; — *Germinie Lacerteux*, pièce en 10 tableaux (1888, in-12) ; — *Mademoiselle Clairon, d'après ses correspondances et les rapports de police du temps* (1890, in-12) ; — *Outamaro, le peintre des maisons vertes* (1891, in-12) ; — *La Guimard* (1893, in-12) ; — *A bas le progrès !* bouffonnerie satirique en un acte, représentée pour la première fois au Théâtre-Libre le 16 janvier 1893 (1893, in-18).

— M. Eugène Spuller est mort à Sombernon, près de Dijon, le 23 juillet. Il était né à Seurre (Côte-d'Or), le 8 décembre 1835. Après avoir fait ses études classiques au lycée de Dijon et suivi les cours de la Faculté de droit de cette ville, il vint, en 1862, s'inscrire au barreau de Paris. C'est alors qu'il connut Gambetta et se lia avec lui. Abandonnant bientôt les luttes du Palais, il entra dans la presse et combattit l'Empire. Correspondant du journal *l'Europe*, que rédigeait à Francfort Grégory Ganesco, il collabora également au *Nain jaune*, au *Journal de Paris*, à la *Revue politique*. Le 7 octobre 1870, il quitte Paris en ballon avec Gambetta, dont il est devenu le collaborateur assidu. En novembre 1871, Gambetta lui confia la rédaction en chef de la *République française*, qu'il venait de fonder. Aux élections de 1876, il fut élu comme candidat républicain dans le 3e arrondissement de Paris et fit partie du groupe de l'Union républicaine. Lorsque Gambetta fut appelé à la présidence du conseil, avec le portefeuille des affaires étrangères, il le choisit comme sous-secrétaire d'État de son département. A la chute du ministère Gambetta, M. Spuller reprit la rédaction en chef de la *République*

française, qu'il avait abandonnée depuis son entrée à la Chambre des députés. Il fit partie, comme ministre de l'instruction publique, du cabinet Rouvier (du 30 mai au 12 décembre 1887) et revint au pouvoir dans le cabinet Tirard, où il occupa le département des affaires étrangères (du 22 février 1889 au 17 mars 1890). Élu sénateur de la Côte-d'Or en avril 1892, il eut encore le portefeuille de l'instruction publique dans le ministère Casimir-Périer. Depuis la chute de ce ministère, M. Spuller, découragé et miné par la maladie, abandonna presque la politique et se retira de la vie active. Voici la liste de ses principales publications : *Allemagne. Du grand interrègne à la bataille de Sadowa* (1272-1866) (extrait de l'*Encyclopédie générale*) (1869, in-8); — *Petite Histoire du second Empire* (1870 ; 2e éd., 1872, in-16) ; — *Ignace de Loyola et la Compagnie de Jésus, étude d'histoire politique et religieuse* (1876, in-12) : — *J. Michelet, sa vie et ses œuvres* (1876, in-8) ; — *Discours prononcé à la fête oratoire du centenaire de Voltaire, le 30 mai 1878* (1878, in-32) ; — *Conférences populaires* (1879, in-12) ; — *Nouvelles Conférences populaires* (1881, in-12) ; — *Rapports sur les travaux de la commission des archives diplomatiques pendant les années 1880, 1881, 1882* (1882, in-8) ; — *Rapport sur les travaux de la commission des archives diplomatiques pendant l'année 1885*, avec le comte de Saint-Vallier et Eug. de Rozière (1885, in-8); — *Conférence faite le 25 juillet 1886 au Grand-Théâtre de Dijon, sur la vie et les œuvres de François Rude* (Dijon, 1886, in-16) ; — *Figures disparues, portraits contemporains littéraires et politiques* (1886-1894, 3 vol. in-18) ; — *Inauguration du monument de Gambetta, discours prononcé le 13 juillet 1888* (1888, in-16) ; — *Au ministère de l'instruction publique, 1887 : discours, allocutions, circulaires* (1888, in-16) ; — *Rapport sur les travaux de la commission des archives diplomatiques pendant les années 1889 et 1890*, avec Eug. de Rozière et le baron de Courcel (1890, in-8) ; — *Histoire parlementaire de la seconde République, suivie d'une petite histoire du second Empire* (1891, in-18) ; — *Éducation de la démocratie*. 3e série des conférences populaires (1892, in-12) : — *Lamennais, étude d'histoire politique et religieuse* (1892, in-16) ; — *L'Évolution politique et sociale de l'Église* (1893, in-18) : — *Conférence faite aux loges maçonniques de Bordeaux* (Bordeaux, 1893, in-18) ; — *Rapport sur les travaux de la commission des archives diplomatiques pendant les années 1893 et 1894*, avec Eug. de Rozière et le baron de Courcel (1894, in-8) ; — *Au ministère de l'instruction publique, 1893-1894 ; discours, allocutions, circulaires* (1895, in-16) ; — *Royer-Collard* (1895, in-16).

— La mort de M. Ernst Curtius, survenue à Berlin le 11 juillet, est une perte sensible pour la science allemande. Le célèbre professeur était né à Lübeck, le 2 septembre 1814. Il fit ses premières études au collège de sa ville natale, puis, après avoir suivi les cours des Universités de Bonn, de Gœttingue et de Berlin, il eut l'heureuse fortune d'accompagner à Athènes, en 1837, le savant éditeur d'Aristote, Brandis. C'est là qu'en 1840 il publia, en collaboration avec Emmanuel Geibel, les « Études classiques, » son premier ouvrage sur les antiquités helléniques. Lorsque, en 1840, Onfried Müller explora le Péloponèse, Curtius le suivit dans ce voyage et assista aux fouilles archéologiques qui étaient faites sous la direction de son maître. A sa mort, il retourna en Allemagne en passant par l'Italie. L'Université de Halle lui décerna le grade de docteur en 1841, et pendant quelques mois il professa dans les collèges de Berlin. Deux années plus tard, il obtenait le titre de professeur agrégé à l'Université de Berlin et y ouvrait un cours. Nommé professeur extraordinaire en 1844, il était choisi, au mois d'octobre de la même année, comme précepteur du prince héritier de Prusse, qui fut plus tard l'empereur Frédéric III. L'éducation du prince étant achevée, Cur-

tius retourna à Berlin et, pendant six ans, se consacra tout entier à ses fonctions de professeur. La célébrité que lui avaient acquise ses travaux lui valut l'honneur d'être élu membre de l'Académie des sciences de cette ville en 1853. Karl-Friedrich Hermann étant venu à mourir, l'Université de Gœttingue lui offrit, en 1856, d'occuper la chaire que ce savant professeur laissait vacante. Après un nouveau voyage en Grèce avec Bötticher et Strack, il revint, en 1863, occuper la chaire d'archéologie à l'Université de Berlin. Le gouvernement allemand le chargea d'une mission en Grèce, et c'est par son entremise que, en 1875, fut conclue avec cette dernière puissance une convention qui laissait à l'Allemagne le monopole des fouilles à Olympie. Correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres depuis le 17 décembre 1869, il avait été nommé associé étranger le 15 novembre 1889. A la fois philosophe, archéologue et historien. Curtius n'était pas seulement un érudit, mais encore un écrivain de talent et un penseur, sachant toujours mettre en relief les idées générales qui se dégageaient de ses études. Il laisse enfin le souvenir d'un professeur à la parole aussi facile que châtiée et élégante. On lui doit : *Classische Studien*, avec Geibel (Bonn, 1840, in-8); — *De portubus Athenarum commentatio* (Halis, 1842, in-8); — *Anecdota Delphica* (Berlin, 1843, in-4); — *Inscriptiones Atticae nuper repertae duodecim* (Berlin, 1843, in-8) : — *Die Akropolis von Athen* (Berlin, 1844, in-8); — *Naxos, ein Vortrag im wissenschaftlichen Vereine zu Berlin, am 21 Februar 1846, gehalten* (Berlin, 1846, in-8); — *Die städtischen Wasserbauten der Hellenen* (*Archäologische Zeitung*, 5e vol., 1847); — *Zur Geschichte der griechischen Stadtmärkte* (*Archäologische Zeitung*, 6e vol., 1848); — *Phönizien in Argos* (*Rheinisches Museum*, 1850); — *Griechische Colonialmünzen* (*Zeitschrift für Numismatik*, herausgegeben von Pindter und Friedländer, 1851); — *Arkadische Landesmünzen* (*Beiträge zur älteren Numismatik*, herausgegeben von Pindter und Friedländer, 1851); — *Peloponnesos, eine historisch-geographische Beschreibung der Halbinsel* (Gotha, 1851-1852, 2 vol. in-8); — *Olympia. Ein Vortrag im wissenschaftl. Vereine zu Berlin am 10. Jan. gehalten* (Berlin, 1852, in-8); — *Herakles der Satyr und Dreifussräuber, ein griechisches Vasenbild erläutert. XIIs Programm der archäologischen Gesellschaft zu Berlin zum Gedächtnisstag Winckelmanns* (Berlin, 1852, in-4); — *Die Kunst der Hellenen, Festrede am Geburtstage Schinkel's den 13 Marz 1853 gehalten* (Berlin, 1853, in-8); — *Zur Geschichte des Wegebaus bei den Griechen* (*Abhandlungen der k. preuss. Akademie der Wissenschaften*, 1854); — *Ehrentafel des Kassandros* (*Archäologische Zeitung*, tome XIII, 1855); — *Zur Geschichte des Wegebaus bei den Griechen, ein Beitrag zur Alterthums-Wissenschaft* (Berlin, 1855, in-4); — *Das Harpyienmonument von Xanthos* (*Archäologische Zeitung*, tome XIII, 1855); — *Das Neugriechische in seiner sprachwissenschaftlichen Bedeutung* (*Nachrichten der göttingischen Gesellschaft der Wissenschaften*, 1857); — *Die Darinsvase* (*Archäologische Zeitung*, tome XV, 1857); — *Die Ionien vor der ionischen Wanderung* (Berlin, 1857-1858, in-8) ; — *Griechische Geschichte* (Berlin, 1857-1861, 3 vol. in-8; 6e éd., 1887-1889; traduite en français sous la direction de M. Bouché-Leclercq, Paris, 1881-1883, 5 vol. in-8); — *Abhandlung über griechische Quell- und Brunneninschriften* (Extrait des *Abhandlungen der k. Ges. der Wiss. zu Göttingen*) (Göttingen, 1859, in-4); — *Zur Erinnerung an die Feier des Schillertages in Göttingen. Festrede in der Aula gehalten* (Göttingen, 1859, in-8); — *Festrede im Namen der Georg-Augusts Universität zur akademischen Preisvertheilung am 4. Juni 1860* (*am 4. Juni 1861*) *gehalten* (Göttingen, 1860 et 1861, in-4); — *Die Weihgeschenke der Griechen nach den Perserkriegen* (*Nachrichten der gött. Gesellschaft der Wiss.*, 1861); — *Namen der Vorgebirge* (même recueil, 1861); — *Beiträge zur geogra-*

phischen Onomatologie der griechischen Sprache (Berlin, 1861, in-8); — *Pnyx und Kerameikos* (*Abhandlungen der göttingischen Gesellschaft der Wissenschaften*, 1862-1863); — *Attische Studien. I. Pnyx und Stadtmauer* (Extrait des *Abhandlungen der k. Ges. der Wiss.*) (Göttingen, 1862, in-8); — *Delphische Mauerinschriften als Quelle des griechischen Privatrechts* (*Nachrichten der göttingischen Gesellschaft der Wissenschaften*, 1864); — *Göttinger Festreden* (Berlin, 1864, in-8); — *Attische Studien. II. Der Kerameikos und die Geschichte der Agora von Athen* (Göttingen, 1865, in-4); — *Herakles der Dreifussträger* (*Archäologische Zeitung*, tome XXV, 1867); — *Sieben Karten zur Topographie von Athen, nebst erläuterndem Text* (Gotha, 1868, in-fol.); — *Ueber den religiösen Charakter der griechischen Münzen* (*Monatsberichte der Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1869); — *Die hellenischen Kriege* (*Rheinisches Museum*, 1869); — *Festrede am Geburtstage Sr. Maj. d. Königs im Namen der Friedrich-Wilhelms-Universität am 22. März 1869, gehalten* (Berlin, 1869, in-4); — *Gruppirung öffentlicher Standbilder und Weihe von Schriften* (*Archäologische Zeitung*, tome XXVII, 1870); — *Kunstmuseen, ihre Geschichte und ihre Bedeutung mit besonderer Rücksicht auf das königl. Museum zu Berlin. Vortrag gehalten am 26. Febr. 1870* (Berlin, 1870, in-8); — *Personennamen* (*Monatsberichte der Akademie*, 1870); — *Die Gastfreundschaft, Festrede am Geburtstage des Königs am 22. März gehalten* (Berlin, 1870, in-4); — *Die knieenden Figuren der altgriechischen Kunst. Programm zum Winkelmannsfest der archäolog. Gesellschaft zu Berlin* (Berlin, 1870, in-4); — *Zur Topographie von Attika* (*Archäologische Zeitung*, tome XXIX, 1871); — *Der Geburtstag des deutschen Kaisers; Festrede in der Aula der Friedrich-Wilhelms-Universität am 22. März 1871 gehalten* (Berlin, 1871, in-4); — *Beiträge zur Geschichte und Topographie Kleinasiens* (*Ephesos, Pergamon, Smyrna, Sardes*), en collaboration avec MM. Regety, Adler, Hirschfeld et Gelzer (Extrait des *Abhandlungen der k. Akad. d. Wiss. zu Berlin*) (Berlin, 1872, in-4); — *Die Geburt des Erichthonios* (*Archäologische Zeitung*, tome XXX, 1872); — *Uebergang des Königthums in die Republik bei den Athenern* (*Monatsberichte der k. Preuss. Akademie*, 1873); — *Johannes Brandis, ein Lebensbild* (Extrait des *Preuss. Jahrbücher* (Berlin, 1873, in-8); — *Philadelpheia, Nachtrag zu den Beiträgen zur Geschichte und Topographie Kleinasiens* (Extrait des *Abhandlungen der k. Akad. d. Wiss. zu Berlin*) (Berlin, 1873, in-4); — *Antonia Tryphaina und ihre Familie* (*Monatsberichte der Akademie*, 1874); — *Wappengebrauch und Wappenstil im griechischen Alterthum* (*Abhandlungen der Akademie*, 1874); — *Ephesos, ein Vortrag geh. im wissenschaftlichen Verein zu Berlin am 7. Februar 1874* (Berlin, 1874, in-4); — *Die Darstellungen des Kairos* (*Archäologische Zeitung*, tome XXXIII, 1875); — *Die griechische Kunst in Indien* (*Archäologische Zeitung*, tome XXXIII, 1875); — *Münzen von Olympia* (*Zeitschrift für Numismatik*, tome II, 1875); — *Alterthum und Gegenwart: gesammelte Reden und Vorträge* (Berlin, 1875, in-8; Berlin, 1882, 2 vol. in-8; Berlin, 1889, 3 vol. in-8); — *Die Plastik der Hellenen an Quellen und Brunnen* (Extrait des *Abhandlungen der k. Akad. d. Wiss. zu Berlin*) (Berlin, 1876, in-4); — *Studien zur Geschichte von Korinth* (*Hermes*, tome X, 1876); — *Der Seebund von Kalauria* (*Ibid.*, tome X, 1876); — *Die Probleme der athenischen Stadtgeschichte* (*Monatsberichte der k. Preuss. Akademie*, 1876); — *Pheidias Tod und Philochoros* (*Archäologische Zeitung*, tome XXXV, 1877); — *Die Ausgrabungen zu Olympia. Uebersicht der Arbeiten und Funde von Winter und Frühjahr, 1875-1879*, en collaboration avec F. Adler et G. Hirschfeld (Berlin, 1877-1880, 4 vol. in-fol.); — *Atlas von Athen, im Auftrage des kaiserlich deutschen archäologischen Instituts herausgegeben*, avec J.-A. Kaupert (Berlin, 1878, in-fol.); — *Das Pythion in Athen* (*Hermes*, tome XII,

1878); — *Zwei Giebelgruppen aus Tanagra* (*Abhandlungen der kgl. Akademie der Wiss. zu Berlin*, 1878); — *Das Leokorion* (*Monatsberichte der Akademie*, 1878); — *Atlas von Athen. Im Auftrage der kaiserl. deutschen archäolog. Instituts herausgegeben* (Berlin, 1878, in-fol.); — *Brunnenfiguren* (*Archäologische Zeitung*, tome XXXVII, 1879); — *Das archaische Bronzerelief aus Olympia* (*Abhandlungen der kgl. Akademie der Wiss. zu Berlin*, 1879); — *Die Kanephore von Pästum* (*Archäologische Zeitung*, tome XXXVIII, 1880); — *Decret der Anisener zu Ehren des Apollonios* (*Sitzungsberichte der Akademie*, 1880); — *Sparta und Olympia* (*Hermes*, tome XIV, 1880); — *Die Telamonen an der Erztafel von Anisa* (*Archäologische Zeitung*, tome XXXIX, 1881); — *Die Ausgrabungen zu Olympia. Uebersicht der Arbeiten und Funde vom Winter und Frühjahr 1879 bis 1880, und 1880-1881*, en collaboration avec F. Adler, G. Treu, W. Dörpfeld (Berlin, 1881, in-fol.); — *Die Griechen in der Diaspora* (*Sitzungsberichte der k. Preuss. Akademie*, 1882); — *Rede zur Gedächtnissfeier König Friedrich-Wilhelms III. in der Aula der Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin am 3. August 1882 gehalten* (Berlin, 1882, in-4); — *Olympia und Umgegend. Zwei Carten und ein Situationsplan*, en collaboration avec F. Adler (Berlin, 1882, in-8); — *Alterthum und Gegenwart. Gesammelte Reden und Vorträge* (Berlin, 1882, 2 vol. in-8); — *Die Giebelgruppen des Zeustempels in Olympia und die rotfigurigen Vasen* (*Archäologische Zeitung*, tome XLI, 1883); — *Eleusinion und Pelargikon* (*Sitzungsberichte der Akademie*, 1884); — *Athen und Eleusis; Rede am Geburtstage Seiner Majestät des Kaisers und Königs am 22. März 1884 gehalten* (Berlin, 1884, in-4); — *Die Altäre von Olympia* (Extrait des *Abhandlungen der k. Akad. der Wiss. zu Berlin*) (Berlin, 1882, in-4); — *Der Zehnte; Rede am Geburtstage Seiner Majestät des Kaisers und Königs, in der Aula der Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin, am 22. März 1885 gehalten* (Berlin, 1885, in-4); — *August Böckh; Rede zur Säcularfeier von Böckh's Geburtstag, am 24. November 1885, in der Aula der königlichen Friedrichs-Wilhelms-Universität gehalten* (Berlin, 1885, in-4); — *Das Neleion oder Heiligthum der Basile in Athen* (*Sitzungsberichte der Akademie*, 1885); — *Das Königthum bei den Alten; Rede am Geburtstage Seiner Majestät des Kaisers und Königs in der Aula der Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin, am 22. März 1886 gehalten* (Berlin, 1886, in-4); — *Rede zur Gedächtnissfeier König Friedrich-Wilhelms III. in der Aula der Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin am 3. August 1882 gehalten* (Berlin, 1882, in-4); — *Die Quellen der Akropolis* (*Hermes*, tome XXI, 1886); — *Die Volksgrüsse der Neugriechen in ihrer Beziehung zum Alterthum* (*Sitzungsberichte der Akademie*, 1887); — *Studien zur Geschichte der Artemis* (*Sitzungsberichte der k. preussischen Akademie*, 1887); — *Rede bei der Gedächtnissfeier f. Seines Maj. den in Gott ruhenden Kaiser und König Friedrich in der Aula der königl. Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin gesprochen* (*Deutsches Wochenblatt*, 1. Jahrg. Nr. 15) (Berlin, 1888, in-4); — *Flussnamen* (*Sitzungsberichte der Akademie*, 1888); — *Gedächtnissrede auf Seine Maj. den in Gott ruhendem Kaiser und König Wilhelm, am 22. März in der Aula der königl. Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin gehalten* (*Deutsches Wochenblatt*, 1. Jahrg, Nr. 1) (Berlin, 1888, in-4); — *Rede, am Geburtstag Seiner Maj. d. Kaisers und Königs in der Aula der königl. Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin 27 Jan. 1889 gehalten* (*Deutsches Wochenblatt*, 2 Jahrg. Nr. 5) (Berlin, 1889, in-4); — *Wie die Athener Ionier wurden* (*Hermes*, tome XXV, 1890); — *Der conservative Zug im Volkscharakter der alten Athener. Festrede* (*Deutsches Wochenblatt*, 1890, Nr. 5) (Berlin, 1890, in-4); — *Rede am Geburtstage des Kaisers in der Aula der Friedrich-Wilhelms-Universität am 27. Januar 1890 gehalten* (Berlin, 1890, in-4); — *Studien zur Geschichte des griechischen Olymps*

(*Sitzungsberichte*, 1890); — *Der olympische Ostgiebel* (*Abhandlungen der Akademie*, 1891); — *Die Tempelgiebel von Olympia* (Extrait des *Abhandlungen der k. preuss. Akad. der Wissenschaften*) (Berlin, 1891, in-4); — *Die Stadtgeschichte von Athen, mit einem Uebersicht der Schriftquellen zur Topographie von Athen, von A. Milchhoefer* (Berlin, 1891, in-8); — *Athen und Rom* (Berlin, 1891, in-4); — *Architektur und Plastik* (Berlin, 1892, in-4); — *Die Deichbauten der Minyer* (*Sitzungsberichte der k. preuss. Akademie*, 1892); — *Zur Paioniosinschrift* (Vortrag in der Berl. Archäolog. Gesellschaft. Juni 1893); — *Zur Lehre vom Hypäthraltempel* (Vortrag in der Berliner Archäol. Gesellschaft, Juni 1893); — *Paulus in Athen* (*Sitzungsberichte der Akademie*, 1893); — *Gesammelte Abhandlungen* (Berlin, 1894, 2 vol. in-8).

— Mrs Harriet-Elizabeth Beecher Stowe est morte le 1er juillet. Née à Lichtfield, Connecticut, le 14 juin 1811 et non 1812, comme le disent presque tous les dictionnaires biographiques, elle avait pour père un théologien fort estimé dans l'Église presbytérienne, le Rév. Lyman Beecher, dont les œuvres ont été réunies en trois volumes, à Boston, en 1852-1853. Dès son enfance, elle manifesta de singulières aptitudes littéraires; à dix ans, elle s'exerçait déjà à écrire. Quelques années plus tard, elle seconda sa sœur dans la direction de l'institution que celle-ci avait fondée à Hartford, Connecticut. L'école fut transférée, en 1832, à Cincinnati, où son père avait été appelé à prendre la présidence du séminaire théologique de Lane. C'est là qu'elle connut le Rév. Calvin E. Stowe, professeur de littérature biblique au même séminaire, dont elle devint la femme en 1836. Elle avait, à cette époque, publié déjà un ouvrage classique et commencé de donner, dans des recueils périodiques (*Western monthly magazine*, *New York evangelist*, etc.), les contes et nouvelles, dont le recueil parut en 1849 sous le titre de *Mayflower*. Ce volume obtint quelque succès non seulement aux États-Unis, mais dans l'ancien monde; il ne laissait pas cependant prévoir le succès prodigieux qui attendait la seconde œuvre de l'écrivain. C'est à *la Case de l'oncle Tom* qu'est attaché le nom de Mrs B. Stowe. Publié d'abord en feuilleton dans la *National Era* de Washington (5 juin 1851-1er avril 1852), l'ouvrage fut lancé en volume le 20 mars 1852, et le succès obtenu par ce feuilleton était déjà si considérable que, le premier jour de la vente, trois mille exemplaires furent écoulés; dans la seule année 1852, cent vingt éditions répandaient l'ouvrage à trente mille exemplaires. En Angleterre, le public fut aussi favorable : sept mille exemplaires vendus en avril 1852, douze éditions dans la première année de vente, un million cinq cent mille exemplaires écoulés jusqu'en 1889 attestent le succès durable de l'ouvrage. Cette peinture saisissante des mœurs et des souffrances de l'esclave nègre contribua pour sa bonne part à l'émancipation qui fut le prétexte de la lutte sanglante entre le nord et le sud. Mrs Eastmann avait essayé sans bonheur une défense des planteurs du sud dans *Aunt Phillis' Cabin or Southern life as it is*. Des critiques violentes furent soulevées contre le livre de Mrs Beecher Stowe, dont on n'attaquait pas seulement les défauts de forme, mais où le fond même était vivement contesté. L'auteur, qui avait fait en Europe un voyage, et avait reçu un accueil enthousiaste en Angleterre, où ses admirateurs lui offrirent un magnifique encrier d'honneur, et en France, répondit aux attaques en publiant *la Clef de l'oncle Tom* (1853). D'Andover, où son mari avait été nommé professeur à la Faculté de théologie en 1850, elle se retira, en 1863, à Hartford, dans le Connecticut, et partagea son temps entre cette résidence et le domaine de Mandarin en Floride, qu'elle avait acquis. Elle se livrait à une active propagande religieuse. Nous donnons ici la liste de ses ouvrages sans y comprendre l'indication des articles publiés par elle

dans *l'Atlantic Monthly* et autres périodiques des États-Unis : *Mayflower; or, sketches of the descendants of the pilgrims* (New York, 1849, in-12); — *Uncle Tom's cabin* (Boston, 1852, 2 vol. in-12); — *A key to Uncle Tom's cabin, presenting the original facts and documents upon which the story is founded* (Boston, 1853, in-8); — *Sunny memories of foreign land* (Boston, 1854, 2 vol. in-12); — *Tales and sketches of New England life, comprising the mayflower and miscellaneous writings* (London, 1855, in-12); — *Geography for my children* (Boston, 1855, in-12); — *Dred, a tale of the great Dismal Swamp* (London et Boston, 1856, 2 vol. in-12); — *Our Charley and what to do with him* (Boston, 1858, in 12); — *The minister's wooing* (New York, 1859, in-12); — *The pearl of Orr's island; a story of the coast of Maine* (Boston, 1862, in-12); — *Agnes of Sorrento* (Boston, 1862, in-12); — *Reply on behalf of the women of America to the christian address of many thousand women of Great Britain* (1863, in-8); — *The ravages of a carpet* (1864, in-8); — *House and Home papers, by Christopher Crowfield* (Boston, 1864, in-16); — *Religious poems* (Boston, 1865, in-16); — *Stories about our dogs* (Edinburgh, 1865, in-12); — *Little foxes by Christopher Crowfield* (Boston, 1865, in-16); — *Nina Gordon* (Boston, 1866, 2 vol. in-12); — *Queer little people* (Boston, 1867, in-4); — *Daisy's first winter and other stories* (1867, in-12); — *The Chimney Corner, by Christopher Crowfield* (Boston, 1868, in-8); — *Men of our times* (Hartford, 1868, in-8); — *Oldtown folks* (Boston, 1869, in-12); — *The American woman's house*, avec sa sœur, Catherine E. Beecher (Philadelphia, 1869, in-8); — *Lady Byron vindicated. A History of the Byron controversy from its beginning in 1816 to the present time* (Boston, 1870, in-12); — *Little Russy willow* (Boston, 1870, in-4); — *My wife and I : or, Harry Henderson's history* (New York, 1871, in-12); — *Link and white tyranny, a society novel* (Boston, 1871, in-16); — — *Sam Lawson's Oldtown fireside stories* (Boston, 1872, in-12); — *Six of one by half a dozen of the other*, en collaboration avec A. D. T. Whitney, L. P. Hale, etc. (Boston, 1872, in-16); — *Palmetto leaves* (Boston, 1873, in-16); — *Women in sacred history* (New York, 1874, in-8); — *We and our neighbors* (New York, 1875, in-12). Il faut y ajouter le livre que son fils lui a consacré *(Life of Mrs Harriet Beecher Stowe*. London, 1889, in-8), et qui a été rédigé d'après les notes et la correspondance de l'illustre romancière. Nous rappellerons, en terminant, que plusieurs des œuvres de Mrs Stowe ont été traduites en français *(la Case de l'oncle Tom, Nouvelles américaines, la Fiancée du ministre*, etc.,) et dans les autres langues du continent.

— Le docteur Eugène-Armand Desprès, né à Paris, le 13 avril 1834, est mort à Interlaken, le 27 juillet. Comme son père, le docteur Charles-Denis Desprès, il se destina à la médecine et fut reçu docteur en 1861. Après de brillants examens, il fut nommé agrégé stagiaire en 1863, puis chirurgien au Bureau central en 1864. Chargé tour à tour du service chirurgical de Sainte-Périne en 1865, de Lourcine en 1866, il prit part à la campagne de l'armée de la Loire comme chef d'ambulance, et sa courageuse conduite lui valut la croix de la Légion d'honneur. En 1872, il entrait à l'hôpital Cochin, où il engagea une lutte avec l'administration pour faire disparaître des billets de salle la mention de la religion des malades. En 1880, il passait au service chirurgical de la Charité Le docteur Desprès, élu conseiller municipal du quartier de l'Odéon en mai 1884 et en mai 1887, se signala par la campagne qu'il entreprit pour la réintégration des sœurs dans les hôpitaux. Élu député dans le 6e arrondissement aux élections législatives de 1889, il protesta énergiquement à la Chambre, comme il l'avait fait à l'Hôtel de ville, contre la laïcisation des hôpitaux. Opérateur des plus brillants, le docteur Desprès s'en tenait aux vieilles méthodes et aux vieux remèdes, et il se

montra un adversaire acharné de l'antisepsie. Voici la liste de ses principales publications : *Diagnostic des maladies du testicule* (1861, in-4) ; — *Traité de l'érésypèle* (1862, in-8) ; — *De la hernie crurale*, thèse pour le concours d'agrégation (1863, in-8) ; — *Des Tumeurs des muscles*, thèse pour l'agrégation en chirurgie (1866, in-8) ; — *Dictionnaire de médecine et de thérapeutique médicale et chirurgicale*, avec le docteur E. Bouchut (1867, gr. in-8 ; 5e éd., 1889) ; — *Traité du diagnostic des maladies chirurgicales. Diagnostic des tumeurs* (1868, in-8) ; — *Du Début de l'infection syphilitique, étude sur le début commun de la syphilis chez la femme* (1869, in-8) ; — *Est-il un moyen d'arrêter la propagation des maladies vénériennes ? Du délit impuni* (1870, in-18) ; — *De la Peine de mort au point de vue physiologique* (1870, in-8) ; — *Traité iconographique de l'ulcération et des ulcères du col de l'utérus* (1870, in-8) ; — *Traité théorique et pratique de la syphilis, ou Infection purulente syphilitique* (1873, in-8) ; — *La Chirurgie journalière, leçons de clinique chirurgicale professées à l'hôpital Cochin* (1877, in-8 ; 3e éd., 1888) ; — *La Prostitution en France, études morales et démographiques, avec une statistique générale de la prostitution en France* (1883, in-8) ; — *Les Sœurs hospitalières, lettres et discours sur la laïcisation des hôpitaux* (1886, in-12) ; — *Le Conseil municipal de Paris (1884-1885) peint par lui-même, avec les accessoires. Portraits*, en collaboration avec Camille Dreyfus (1886, in-8) ; — *La Réaction par la République* (1888, in-12) ; — *Les Éditions illustrées des Fables de la Fontaine* (1892, in-8) ; — *La Politique républicaine et le socialisme* (1894, in-18).

— On annonce encore la mort : de M. Alexandre-André Boucard, ingénieur civil, administrateur délégué des mines de Dourches, mort à Paris, le 15 juillet, à l'âge de soixante-quatorze ans ; — de M. Louis-Michel-Auguste Braquehay, né à Montreuil-sur-Mer, mort le 31 mai, à Morlaix, à l'âge de quarante-trois ans, auteur de nombreuses études sur l'histoire de sa ville natale, de ses églises et de ses établissements hospitaliers ; — de M. Alexandre Carel, le célèbre avocat, professeur de droit civil à la Faculté de droit de Caen, mort subitement dans cette ville, le 16 juillet, à l'âge de soixante-trois ans ; — de M. Charles Delacour, poète de l'école de Verlaine, mort à Paris, au mois de juin ; — de M. le chanoine Denis, de Langres, directeur de *l'Ami du clergé* et rédacteur de *la Croix de la Haute-Marne*, mort le 12 juillet ; — de M. Léopold Fontaine, avocat à la cour d'appel de Paris, mort le 24 juillet, à soixante-dix-huit ans ; — de M. l'abbé Gaussens, archiprêtre de l'église Saint-Seurin de Bordeaux, décédé à l'âge de quatre-vingt-trois ans ; — de M. Julien Gréau, conseiller général de Seine-et-Marne, collectionneur distingué, mort le 6 juillet, âgé de quarante-quatre ans ; — de M. Louis Jouve, bibliothécaire de l'Arsenal, décédé à Paris, le 22 juillet, à quatre-vingt-deux ans ; — de M. Gabriel-Auguste Prost, mort à Paris, le 15 juillet, né à Metz, le 11 août 1817, bien connu pour ses études historiques sur la Lorraine et le pays Messin, fondateur de la Société d'archéologie et d'histoire de la Lorraine, membre de la Société des antiquaires de France et du Comité des travaux historiques ; — du compositeur Théodore Salomé, ancien professeur au Conservatoire, organiste de la Trinité, mort à Saint-Germain-en-Laye, le 21 juillet.

— A l'étranger, on annonce la mort : du professeur Lothar Abel, privat docent à l'École supérieure d'agriculture de Vienne, mort dans cette ville, le 24 juin, à l'âge de cinquante-six ans ; — de M. Paul-Frédéric Barfad, connu par ses travaux sur l'histoire du Danemark, mort à Copenhague, le 16 juin, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans ; — du docteur Karl Becker, ancien directeur du bureau de statistique, mort à Charlottenburg, le 20 juin, à l'âge de soixante-douze ans ; — de M. Heinrich-Ernst Beyrich, professeur de géologie à l'Uni-

versité de Berlin, qui s'était particulièrement consacré à l'exploration géologique de la Silésie, mort à Berlin, au commencement de juillet, à l'âge de quatre-vingt-un ans; — de M. Dunckley, éditeur du *Manchester Examiner and Times*, et auteur, sous le pseudonyme de *Verax*, de *The Crown and the Cabinet* et autres publications politiques, mort à la fin de juin; — de M. Gustav von Guttenberg, professeur de sciences naturelles à l'École centrale de Pittburg, mort dans les environs de Vienne, à la fin du mois de juin, à l'âge de cinquante et un ans; — de lord Lilford, ornithologiste, mort à Londres, le 17 juin, à soixante-trois ans; — de M. Nikolai Milomidow, professeur de théologie, mort à Kasan, le 16 juin; — du cardinal Monaco La Valletta, doyen du Sacré-Collège, mort à Angerola dans la province de Naples, au commencement de juillet, à l'âge de soixante-neuf ans; — de M. Vatroslav Oblak, philologue tchèque, mort le 15 avril; — de M. O'Byrne, auteur du *Dictionary of naval biography*, mort dans le courant du mois de juillet; — du docteur Oldendorff, de Berlin, membre du conseil d'hygiène, mort à Karlsbad, le 15 juin, à soixante-cinq ans; — du Révérendissime Dom d'Orgemont, abbé mitré des bénédictins du Mont-Cassin, mort le 25 juin; — de M. J.-Ph. Palmen, professeur de droit criminel, mort à Helsingfors, le 30 juin; — du géologue Joseph Prestwich, mort à Londres, le 23 juin, à quatre-vingt-quatre ans; — de M. Thomas-Antonio Ribeiro Ferreira, poète et journaliste portugais, mort à Lisbonne, au mois de juin, né à Parada de Gonta le 1er juillet 1831; — de M. Ernesto Rossi, mort le 4 juin, né à Livourne en 1829, acteur et auteur dramatique, que l'on compara à Talma; — de M. Wilhelm Schlesinger, professeur extraordinaire de gynécologie à l'Université de Vienne, mort à Vöslau près de Vienne, le 19 juin, à l'âge de cinquante-sept ans.

Institut de France. — *Élections.* — *Académie des sciences morales et politiques.* — M. G. Picot a été élu secrétaire perpétuel en remplacement de M. J. Simon, décédé.

Académie des sciences. — M. Backhuyzen a été élu correspondant pour la section d'astronomie en remplacement de M. Newcomb, élu associé étranger.

Académie des beaux-arts. — M. Cuypers, d'Amsterdam, a été élu associé étranger à la place de M. da Silva, décédé.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 19 juin, M. Schlumberger a retracé la vie et les travaux de feu M. de Rozières et levé la séance en signe de deuil. — Le 26, lecture a été donnée d'une lettre de M. Heuzey sur les tablettes chaldéennes de Tello; M. Müntz a fait une communication sur la maison de Pétrarque, à Vaucluse; M. Foucart a lu une note de M. Radet, de Bordeaux, sur une ville inconnue de Carie, Antioche de Chrysaoride; M. Th. Reinach a fait une communication sur une loi d'Elis, gravée sur bronze, que les Allemands ont découverte à Olympie. — Le 3 juillet, M. de Mas-Latrie a démontré qu'il y a un chapitre à supprimer dans l'*Oriens christianus*, jamais la ville de Cérines (île de Chypre) n'ayant été le siège d'un évêché latin; M. de Barthélemy a lu un mémoire sur l'origine du blason féodal; M. Deloche a présenté les relevés d'une ville romaine récemment découverte à Sousse, l'antique Hadrumète, par M. le capitaine Dupont; M. Clermont-Ganneau a communiqué une inscription sémite en grec de l'an 175 ap. J.-C. — Le 10, M. Harry a signalé les mesures prises par M. Cambon, gouverneur général de l'Algérie, pour la conservation et la reproduction des roches gravées des cercles d'Aïn-Sefra et de Geryville; M. Oppert a donné la traduction d'un texte cunéiforme du Musée britannique; M. E. Blanc a présenté les estampages des trois principaux

sarcophages du mausolée de Tamerlan à Samarkande. — Le 17, lecture a été donnée d'une lettre de M. P. Labrouche, de Tarbes, relative à la Tarentèse, chemin ancien des Pyrénées centrales; M. Enlart a communiqué le résultat de sa mission archéologique dans l'île de Chypre.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 27 juin, M. Léon Lallemand a donné lecture d'une *Étude sur la législation charitable en Hollande.* — Le 4 juillet, M. H. Monod a fait une lecture sur *l'Hygiène publique chez les Romains et dans l'État moderne :* M. Babeau a commencé une lecture sur les *Préambules des ordonnances royales et l'opinion publique.* — Le 11, M. Rocquain a commencé la lecture d'un fragment de son dernier volume sur *la Cour de Rome et l'esprit de réforme avant Luther,* relatif aux débuts du grand schisme; M. Babeau a continué sa lecture commencée le 4.

Concours et prix. — *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — Le premier prix Gobert a été décerné à M. Noël Valois (*La France et le grand schisme d'Occident*); le second prix, à M. Petit-Dutaillis (*Étude sur la vie et le règne de Louis VIII*).

Académie des sciences morales. — Le concours sur le régime dotal (Prix du budget) a été prorogé au 31 décembre 1900; le sujet est : « Exposer le développement du régime dotal en France, depuis le code civil jusqu'à nos jours; » — le prix Bordin, de 2,000 fr., dont le sujet était : « Exposer et apprécier la méthode de Kant. » a été décerné à M. A. Cresson, d'Alençon; celui de 500 fr., à M. Cramausel, de Bucharest.

Académie des beaux-arts. — M. Beity a obtenu le prix Deschaumes; — le prix de Maxime David (miniature), de 4,000 fr., a été décerné à Mme Pinès de Merbitz; — le prix Brizard, de 3,000 fr., a été décerné à M. René Théry pour ses deux tableaux : *Retour de labour* et *Matin de septembre;* — le prix Eugène Piot (peinture), de 2,000 fr., a été décerné à M. Godeby pour son tableau, *le Sommeil de l'enfant;* — le même prix (sculpture), de 2,000 fr., a été décerné à M. Gasq pour son groupe en marbre, *Médée et ses enfants;* — le prix Desprez (sculpture), de 1,000 fr., a été décerné à M. J. Boucher pour son groupe, *Un Soir;* — le prix de marine (fondation Brigaud) a été prorogé à l'année prochaine; — le concours du grand prix de composition musicale a eu les résultats suivants : M. Mouquet, élève de Théodore Dubois, premier grand prix; M. d'Ivry, élève de Théodore Dubois, premier second grand prix; — M. Halphen, élève de M. Massenet, deuxième second grand prix.

— L'Académie des lettres, sciences, arts et agriculture de Metz met au concours pour 1896-1897 les sujets suivants pour lesquels elle décernera des médailles d'or, de vermeil, d'argent, de bronze et des mentions honorables : I. *Philosophie.* 1° Depuis un siècle, le bien-être moral a-t-il marché parallèlement à l'amélioration matérielle? 2° Quelles sont les causes qui attachent l'homme aux lieux qui l'ont vu naître et quels seraient les moyens de rendre ces causes assez puissantes pour empêcher l'émigration vers les grandes villes? — II. *Mathématiques.* Comparaison des diverses méthodes de résolution de l'équation numérique du troisième degré, au point de vue de la rapidité des calculs. — III. *Beaux-arts.* 1° Histoire du théâtre à Metz. 2° Quelles sont les conditions pour bien s'exprimer en musique? 3° Critique de la musique dont on fait usage dans les églises. — IV. *Histoire et archéologie.* Faire l'histoire et la description d'un monument quelconque du département de la Lorraine, en y joignant, autant que possible, des dessins, des gravures, des phototypies, des photographies, etc. — V. *Industries locales.* Faire l'histoire d'une des principales industries du pays, telles

que la métallurgie, et les industries particulières qui en dérivent (quincaillerie, serrurerie, clouterie, etc.). — VI. *Météorologie.* 1° Recherches sur la marche des orages dans le département de la Lorraine. 2° Étude approfondie du climat de la Lorraine. — VII. *Médecine. Microbes* et *bacilles.* Caractères et classification. Quel rôle jouent-ils dans la nature? — VIII. *Agriculture.* L'emploi des engrais chimiques, en Lorraine, répond-il à des besoins réels et quel avenir peut-on lui prédire? — Les mémoires présentés au concours devront être adressés franco, avant le 20 janvier 1897, à M. le secrétaire de l'Académie, rue de l'Évêché, 25, à Metz. Chaque œuvre portera une devise reproduite sur un billet cacheté dans lequel l'auteur inscrira son nom et son adresse. — Le prix Herpin sera également décerné en 1897. La somme de 800 fr. sera accordée à l'auteur ou aux auteurs qui auront le mieux traité *les questions, mises spécialement au concours par l'Académie*, sur des objets d'utilité ou d'intérêt particulier pour la ville de Metz ou ses environs. Pour ce premier concours, l'Académie n'a pas désigné de questions spéciales, préférant s'en tenir aux termes mêmes du testateur et laisser le choix des sujets à traiter aux concurrents.

Congrès. — La Société française d'archéologie a tenu son soixante-troisième congrès, sous la présidence de M. le comte de Marsy, à Morlaix et à Brest, du 3 au 11 juin. De très nombreux archéologues ont pris part à cette session, dont les dernières séances ont été présidées, à Brest, par le vice-amiral Barretta, préfet maritime, et Mgr Valleau, évêque de Quimper. Parmi les lectures, nous citerons des travaux sur l'époque préhistorique de MM. P. du Chatellier et H. Le Carquet; des études d'archéologie religieuse de MM. de Kergrist, sur saint Jean du Doigt; de Lorme, sur le Folgoët; de l'abbé Favé, sur le culte de saint Éloi; de l'abbé Abgrall, sur l'épigraphie bretonne, etc. A la séance de clôture, des distinctions ont été décernées, au nom du Conseil de la Société française d'archéologie, à des savants, dont plusieurs font partie de la Société bibliographique. *Rappel de la grande médaille de vermeil :* MM. P. du Chatellier, Eugène de Robillart de Beaurepaire et Léon Maître. — *Grandes médailles de vermeil :* MM. l'abbé Abgrall, le marquis de l'Estourbeillon, Louis de Farcy. — *Médailles de vermeil :* MM. le marquis de Surgères, Ducrest de Villeneuve, Le Carguet, le marquis de Vernon. — *Médailles d'argent :* MM. l'abbé Favé, Le Rumeur, Aubert de la Faize et R. de la Boutresse, Le Brigand et Ch. Coyon.

Paris. — M. Charles Dejob nous donne, sous une forme agréable, d'excellents conseils dans sa brochure sur *les Imprudences de la charité* (Paris, Colin et Cie, gr. in-8 de 23 p.). Le savant professeur de Sorbonne se montre très sage moraliste. Il nous enseigne l'art de bien donner, et tous ceux qui liront la brochure de ce philanthrope lui sauront gré de leur avoir indiqué avec tant de cœur le moyen de tirer meilleur parti de leur générosité, tant au profit des pauvres qu'au profit de la patrie.

— Une interprétation hâtive et inexacte d'une mention de J.-P. Tomasini (*Bibliotheca Venetae manuscriptae*) avait fait considérer un manuscrit de la bibliothèque Saint-Jean-Saint-Paul de Venise comme un exemplaire de la chronique de Gérard de Frachet. Amené à l'examen de ce manuscrit, M. Léopold Delisle s'est vite convaincu de l'erreur qui s'était accréditée, et il montre dans une substantielle notice (*Notice sur la chronique d'un dominicain de Parme.* Tiré des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques*, t. XXXV, 1re partie. Paris, C. Klincksieck, in-4 de 33 p. et 1 pl.) que nous avons là une chronique générale écrite vers 1320, d'après l'ouvrage de Tholemée de Lucques, par un dominicain du couvent de Parme; cet écrivain a plus tard complété sa chronique par une

continuation de 1294 à 1344 et par des additions marginales, dont le savant administrateur de la Bibliothèque nationale fait ressortir l'intérêt local et la couleur dominicaine. C'est la partie préliminaire seule, ajoutée après coup et relative aux époques antérieures à l'ère chrétienne, qui est empruntée soit à la chronique de Gérard de Frachet, soit à celle de Robert, moine de Saint-Marien d'Auxerre. Un appendice contient un fragment de chronique bas-rhénane, intéressant en partie pour l'histoire de Philippe le Bel, déjà publié dans les *Nachrichten* de la Société scientifique de Gœttingue par M. Weiland ; mais la science paléographique de M. Delisle a pu retrouver sur le parchemin des mots effacés que le précédent éditeur avait dû laisser en blanc.

— Plus importante encore est la *Notice sur les manuscrits originaux d'Adémar de Chabannes* (Extrait du même recueil. Ibid., in-4 de 118 p. et 6 pl., 6 fr. 50). M. Delisle y fait la description de dix manuscrits originaux d'Adémar de Chabannes (Berlin, lat. Phillipp. 93; Bib. Nat., lat. 2469, 2400, 3784, 6190, 5288, 13220, 5321, 1978; Leide, lat. Voss., 8°, 15), et un manuscrit auquel il a dû collaborer (Bib. Nat., lat. 1121). L'examen de deux autres manuscrits amène l'éminent critique à conclure que pour l'un la collaboration d'Adémar est douteuse (Bib. Nat., lat. 5296), que pour l'autre (même fonds 2353), elle n'a certainement pas eu lieu. Les reproductions en héliotypie, qui accompagnent cette dissertation, permettront d'identifier les autres manuscrits d'Adémar qui peuvent exister. Au cours de sa notice, M. Delisle a reproduit plusieurs documents curieux empruntés à ces divers manuscrits. Nous noterons particulièrement les extraits du *Sermo ad synodum de catholica fide*, qui renferme de précieuses indications sur le concile de Limoges de 1031 (p. 20-25); un *Ordo qualiter fit concilium apud Lemovicam* (p. 26-28) ; des extraits de sermons sur la paix de Dieu (p. 50-56); des notes sur les écoles de la période carolingienne (p. 71-72) et sur les églises Saint-Cybard d'Angoulême et Saint-Martial de Limoges (p. 75-78); des poésies en l'honneur de saint Cybard (p. 83-92).

— Le même savant publie une *Note sur un censier de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris de l'année 1276* (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, gr. in-8 de 5 p. Extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, janvier-février 1896). La très intéressante note a été écrite au sujet de quatre feuillets de parchemin, ornés de miniatures, que l'on proposait de vendre au Musée britannique. M. Delisle a reconnu que lesdits feuillets avaient été coupés dans le plus vieux des censiers de Sainte-Geneviève conservés aux Archives nationales. Le « signalement des déserteurs » ayant été transmis au Musée britannique, on a reconnu qu'ils devaient être rendus aux Archives nationales, où ils ont repris leur place. M. Delisle décrit le censier de 1276, qui contient une foule de renseignements sur la topographie et sur les habitants (imagiers, enlumineurs, etc.) d'un des principaux quartiers du vieux Paris, reproduit le premier des feuillets « si heureusement revenus d'Angleterre, » reproduisant aussi deux des élégantes miniatures dont chacun des feuillets est orné.

— La bibliographie d'Anatole de Montaiglon s'enrichit encore d'une publication posthume : *Notice sur l'ancienne statue équestre de Louis XIII, suivie de sonnets sur le Jugement dernier de Michel-Ange* (Paris, Charavay, gr. in-8 de 95 p. En tête de la brochure on a reproduit une note de Montaiglon, écrite « Au Logis, près Blois, le 8 octobre 1873, » où nous apprenons que cette étude historique et archéologique a paru pour la première fois dans le journal *le Théâtre*, en 1851, avec tiré à part de 16 p.; que neuf ans après, dans *les Beaux-Arts, Revue nouvelle*, ce travail a reparu avec des corrections

et additions considérables; que la réimpression actuelle est donc en réalité une troisième édition, également revue, et où se trouve imprimé, pour la première fois, d'après les registres de la ville, le procès-verbal de la dédicace de la statue en 1639. Le texte et ses abondantes notes contiennent une foule de curiosités.

— L'article si intéressant de notre collaborateur M. Eugène Godefroy sur une des questions vitales de notre époque, et publié dans le *Correspondant*, sous le titre : *Un Projet sur l'aumônerie militaire*, vient d'être tiré à part en une brochure in-8 de 15 p. (Paris, de Soye). Écrit avec une verve et une compétence remarquables, ne négligeant aucun point, tirant parti même des lois scélérates, il nous paraît appeler de la façon la plus heureuse l'attention de l'autorité militaire et les sympathies de ceux qui ont leurs enfants ou leurs frères sous les drapeaux, ou qui eux-mêmes ne veulent pas courir le risque en campagne de mourir sans la bénédiction du prêtre.

Bretagne. — M. Frain de la Gaulayrie publie le septième fascicule de ses *Tableaux généalogiques, notices et documents inédits au soutien du mémoire où il est fait mention de plusieurs familles établies à Vitré et paroisses environnantes aux XVe, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles* (Rennes, Plihon et Hervé, in-4 de 91 p.). Tout est excellent dans ce fascicule, comme dans les précédents; parmi les documents qu'il imprime, deux des plus intéressants sont : le *Journal de Pierre-Anne-Ignace Hardy* et la *Description du manoir de la Guichardière.*

Comtat-Venaissin. — M. Jules de Terris a consacré une touchante notice à *la Comtesse de Caix de Saint-Aymour* (Avignon, François Seguin, in-8 de 7 p. Extrait du *Courrier du Midi*, numéro du 14 juin 1896). Mme Isabeau de Poli de Saint-Tronquet, d'une des plus anciennes familles du Comtat, morte à Paris, le 6 mai dernier, à l'âge de vingt-huit ans, était la fille du vicomte de Poli et de la vicomtesse, née de Choiseul-Gouffier.

Dauphiné. — Les touristes qui depuis peu se portent en foule vers la région du Pelvoux seront favorisés cette année. En cheminant entre Grenoble et Briançon, ils n'auront pas besoin, pour se reconnaître, de déplier et d'orienter péniblement des cartes, de compulser des guides ou de consulter les indigènes, qui sont rarement d'accord sur les noms; la nature elle-même est peinte en relief à leur intention dans l'admirable *Dépliant alpestre, excursion en Oisans, par Grenoble, Vizille, Le Bourg-d'Oisans, Le Fréney, La Grave, Le Lautaret, Briançon*, projection sur cent kilomètres des *sommets du massif*. C'est la première fois, pensons-nous, qu'une représentation aussi heureuse est donnée, et il faut en féliciter l'initiateur et l'imprimeur, M. Joseph Baratier, ainsi que l'auteur, M. Louis Guerry, aquarelliste distingué. Les couleurs sont rendues à merveille; toutes les indications utiles sont ajoutées sans écrasement du dessin; enfin, malgré sa longueur effective de 2^m^15, le dépliant prend facilement place dans la poche. La couverture est agrémentée d'une carte de la région avec voies d'accès et d'une aquarelle délicate donnant la Meije et l'église des Terrasses.

Franche-Comté. — Encore un important volume que la docte Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon vient de publier pour l'année 1895 (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de XLII-344 p., avec un portrait). Nous relèverons d'abord une étude biographique sur *Jean Gigoux*, de M. Alexandre Estignard. Ces pages intéressantes sont extraites du beau livre que l'auteur a composé sur le grand peintre bisontin et dont nous avons parlé récemment avec éloges (t. LXXVI, p. 71-72). Il convient de noter ensuite : *Jean Baptiste de Rossi et l'archéologie chrétienne à Rome*, par M. le vicaire général de Beauséjour ; — *Les Souvenirs de la duchesse de Reg-*

gio, par M. le marquis de Vaulchier ; — *Le Livre du serment du Parlement de Franche-Comté (1497-1710)*, par M. Jules Gauthier ; — *Madame Menessier-Nodier*, par M. Lieffroy ; — *Le Marquis Terrier de Loray*, par M. le vicaire général de Beauséjour, notice dont nous avons signalé le tirage à part (*Polybiblion*, t. LXXIV, p. 555) ; — *Rapport sur le concours de poésie*, par M. Victor Guillemin ; — *Histoire d'une famille de la chevalerie lorraine, par le comte de Ludres*, par M. le marquis de Vaulchier ; — *Rapport sur le concours d'histoire*, par M. le comte de Sainte-Agathe ; — *Le Cardinal Mathieu, impressions et souvenirs*, par M. le docteur Coutenot ; — *L'Église et les monuments de l'abbaye cistercienne d'Acey (Jura)*, par M. Jules Gauthier ; — *Jean-François Crestin, député à la Législative (1743-1830)*, par M. Charles Godard ; — *Le Général Lyautey*, par M. le général comte de Jouffroy, que le *Polybiblion* a signalé déjà (t. LXXIV, p. 89) ; — *Le Général comte Charles Pajol*, du même auteur, également présenté à nos lecteurs (t. LXXIV, p. 283) ; — enfin *Nouvelles Écoles littéraires. Deux poètes comtois*, par M. Victor Guillemin, que nous avons eu l'occasion de noter spécialement ici même (t. LXXV, p. 182).

— M. Ch. Sandoz, actuellement chef de bataillon au 54e régiment territorial d'infanterie, et, au moment de la guerre, lieutenant au 54e régiment provisoire, a publié une brochure qui mérite de fixer l'attention et dont voici l'intitulé : *Opérations militaires dans les montagnes du Haut-Doubs pendant la campagne 1870-1871. Le 54e provisoire d'infanterie (régiment des gardes mobiles du Doubs), d'après le journal de marche d'un officier du régiment* (Besançon, impr. Dodivers, in-16 de 54 p.). L'auteur, d'une plume experte, raconte avec une précision absolue tout ce qui a été accompli par le régiment dont il faisait partie, depuis le 10 octobre 1870, date à laquelle le 54e provisoire se porta à Montbéliard, au-devant de l'ennemi, jusqu'à sa rentrée à Besançon, huit jours après la déroute de Bourbaki, le 27 janvier 1871. Sous les ordres du lieutenant-colonel de Vezet, un Bisontin énergique et capable, le 54e parvint à se soustraire à la navrante nécessité de passer en Suisse. Ses effectifs purent ainsi, après des combats multipliés et souvent heureux, concourir à la mise en état de défense de la place de Besançon cernée de toutes parts. On remarquera que l'auteur a rectifié plusieurs fois le fameux Rapport du grand état-major allemand avec une netteté sur laquelle nous insistons. C'est en consultant des travaux de ce genre que les futurs historiens de l'année terrible seront à même d'écrire un livre définitif et exact. Le seul reproche qu'il convienne de faire à M. Ch. Sandoz, c'est de n'avoir fait tirer sa brochure qu'à 50 exemplaires destinés aux anciens officiers du 54e provisoire et à quelques amis. Elle se présente donc comme une rareté.

— Nous avons connaissance un peu tardivement d'une brochure autographiée, publiée par M. le docteur Adrien Stourme sous ce titre : *La Période prérévolutionnaire dans la Terre de Luxeuil* (Luxeuil, Pattegay, petit in-8 de 43 p.). Si les tendances de M. Stourme peuvent être discutées, nous reconnaissons volontiers que son opuscule n'est pas dénué d'intérêt, surtout en ce qui touche à la mainmorte et à son abolition dans la Terre de Luxeuil.

— Occupons-nous encore de cette petite ville de Luxeuil, que nous croyons être, après Besançon, la plus curieuse cité comtoise, au point de vue des monuments anciens. Une jolie brochure anonyme : *Luxeuil* (Luxeuil, Marcel Pattegay, in-8 de 70 p., avec 2 superbes phototypies et une carte des environs renfermant un plan de la ville), vient de paraître. Trop fréquemment nous devons critiquer les auteurs qui, dans les travaux similaires, négligent l'image et le plan, pour ne pas féliciter hautement l'écrivain inconnu et

l'éditeur d'avoir si bien compris cette nécessité. Déclarons aussi que cette station balnéaire réputée est fort bien décrite et que son histoire a été résumée en quelques pages, d'une manière très agréable.

Guyenne et Gascogne. — M. Camille Jullian consacre une étude curieuse à *la Tombe de Roland à Blaye* (Mâcon, imp. Protat, gr. in-8 de 14 p.). Il a voulu montrer par un exemple comment ont procédé les peuples ou les poètes pour fixer les traits les plus précis de la légende de Roland. Il recherche avec sagacité pourquoi la légende a fait de l'église de Saint-Romain, à Blaye-sur-Gironde, la dernière demeure du mort de Roncevaux.

— M. l'abbé Léopold Dardy consacre à *Notre-Dame de Lourdes* (Agen, imp. Souldre; prieuré de Lagrange, par Barbaste, in-8 de 139 p.) un recueil où prose et poésie sont également excellentes. Le recueil, que l'auteur appelle un « hommage pieux, » un « acte de foi, » se compose d'un *Préambule* en français (qui roule sur le surnaturel divin à Lourdes), d'un *Récit* en vers gascons, avec traduction en regard, divisé en dix chants, et de cinq cantiques en l'honneur de *Nosto Damo de Lourdos*, qui appartiennent aussi à la langue populaire, au *Dialecte de la voyante*, comme s'exprime l'auteur. Les vers du chantre de Bernadette sont composés avec beaucoup de verve.

— Annonçons une importante publication : *Rôles gascons transcrits et publiés* par M. Charles Bémont. *Supplément au tome premier* (Paris, Imp. nationale, in-4 de cxxxiii-219 p.). Le volume contient : 1° une *Introduction* ainsi divisée : *Les Rôles originaux*, le *tome I des Rôles gascons* (corrections et additions aux rôles imprimés et concordance avec les rôles déjà publiés), *Valeur historique des Rôles gascons*); 2° les documents omis par le précédent éditeur, feu Francisque Michel, qui sont relatifs aux années 1254 et 1255 (règne de Henri III) et qui vont du n° 4315 au n° 4680); 3° une *Table des noms de lieux, de personnes et de matières*. On remarquera dans l'*Introduction*, qui est tout un ouvrage, deux itinéraires très bien dressés du roi Henri III en Gascogne et du prince Édouard en cette province.

Languedoc. — De M. Roger Thisse, docteur en droit, avocat près la cour d'appel de Montpellier : *Le Censeur et le regimen morum* (Montpellier, imp. Ricard, in-8 de 39 p.).

Lorraine. — Indiquons aux folkloristes une publication intéressante : *Chants populaires recueillis dans le Pays barrois*, par M. le comte Fourier de Bacourt (Nancy, Crépin-Leblond, in-8). Cette collection renferme trente pièces auxquelles ont été joints les airs notés. Plusieurs semblent appartenir en propre à la province où M. de Bacourt a fait sa récolte qui, nous l'espérons, s'augmentera encore, car ce n'est qu'un premier fascicule.

Lyonnais. — Les *Recherches historiques et généalogiques sur les Roussillon-Annonay*, par M. A. Vachez (Lyon, Louis Brun, gr. in-8 de 60 p. Extrait de la *Revue historique, archéologique, littéraire et pittoresque du Vivarais*), font très bien connaître cette famille de Roussillon dont le nom apparaît à toutes les pages de l'histoire du Dauphiné, du Vivarais, du Lyonnais et du Forez, au moyen âge. On y voit que l'on a eu tort de rattacher les Roussillon à Gérard de Roussillon, le fameux paladin des romans de chevalerie. M. Vachez réfute bien d'autres erreurs. La discussion de l'auteur est partout claire, décisive, et non seulement les généalogistes, mais aussi les historiens auront à tenir grand compte d'une étude dont nul ne saurait contredire l'exactitude, attendu que les éléments dont elle se compose ont été fournis exclusivement par des titres originaux.

— C'est encore de la généalogie, — et de la généalogie très bien faite, — que nous trouvons dans *les Origines de la famille Croppet*, par le R. P. Comtet (Lyon, imp. Mougin-Rusand, in-8 de 8 p. Extrait de la *Revue du Lyonnais*,

livraison d'avril dernier). L'auteur réfute l'abbé Pernetti, qui fait venir les Croppet de Cologne, et Viton, dit de Saint-Allais, qui les fait venir de la capitale de l'Autriche, et il démontre que leur berceau est Villefranche, non loin de Lyon. Il s'appuie sur des documents originaux conservés aux archives du château de Mingré, ayant appartenu à Laurent Fyot, petit-fils d'Anne Croppet, et desquels il résulte que, dès le commencement du xve siècle, la famille Croppet était honorablement connue à Villefranche et que, jusqu'aux dernières années du xvie siècle, les membres de cette famille se succédèrent de père en fils dans l'office de notaire royal de ladite ville.

Maine. — Un charmant volume de M. H. Bohineust : *Commentaires d'un conscrit ; chronique du 33e mobiles (Sarthe)*, vient de paraître (Le Mans, imp. Ch. Blanchet, petit in-16 de 205 p.) et complétera heureusement l'histoire du régiment, publiée par le lieutenant-colonel vicomte de la Touanne. Sous une forme alerte et enjouée, l'auteur nous raconte des faits vécus jour par jour, heure par heure, dans le petit groupe de ses compagnons d'armes, au milieu du feu, de la neige et des désastres de l'année terrible. Joies et peines, espérances et découragements, y sont notés en quelques mots rapides comme les événements, poignants comme les situations mêmes. Ce ne sont que marches et contremarches, ordres et contre-ordres, qui prouvent une fois de plus l'indécision des chefs et l'absence d'unité dans le commandement. Mais M. Bohineust ne juge pas ; les récits et les conversations, pris sur le vif, parlent pour lui. Nous entrevoyons, avec lui pour guide, ce qui s'est passé pendant quelques mois (et quels mois !) aux environs de Marchenoir, de Coulmiers, de Loigny, de Villorceau, du Mans, et nous restons attristés de tant d'ardeur juvénile si vaillamment et si inutilement dépensée ! Les « Commentaires d'un conscrit » se vendent un franc, au profit de la Société française de secours aux blessés militaires.

Normandie. — M. l'abbé Tougard a extrait des *Mémoires* de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen sa très intéressante notice sur *les Petits Auteurs normands du règne de Louis XIV* (Rouen, gr. in-8 de 29 p.). Complétant la remarquable galerie où M. Armand Gasté a réuni tous les Normands qui sont entrés à l'Académie française, il mentionne une infinité d'auteurs secondaires, leurs compatriotes, qui, soit en vers, soit en prose, ont collaboré au *Mercure galant*, fondé en 1672 par Jean Donneau de Vizé. Après les astres, les astéroïdes. Les indications bibliographiques abondent dans la notice de M. l'abbé Tougard, et les plus savants lecteurs du *Polybiblion* auront à le remercier de tout ce qu'à cet égard il leur aura fort agréablement appris, car le patient érudit est en lui doublé d'un spirituel écrivain.

— *Le Mont Saint-Michel* dans la collection des guides Joanne (Paris, Hachette, in-18 de 24 p. Prix : 0 fr. 50) est à la hauteur de sa réputation. Les gravures sont excellentes et l'historique bien résumé. Notons toujours que les photographies transportées sur zinc donnent d'excellents résultats.

— On nous demande, de toutes parts, quelle est *la Vérité sur les apparitions de Tilly-sur-Seulles* (Paris, Vic et Amat, in-16 de 46 p.). Voici un petit livre écrit avec la plus entière bonne foi et la plus grande sincérité. Nous avons eu le plaisir de le lire avant d'aller sur place vérifier la plupart des faits qu'il renferme et en constater l'absolue véracité.

Italie. — M. Ch. Dufourmantelle nous raconte l'excursion qu'il a faite sur son embarcation *le Yacht Euxène à l'île d'Elbe* (Paris, au bureau du journal « le Yacht ; » Ajaccio, Peretti, in-8 de 38 p.).

— Depuis le 1er mai, paraît à Rome (piazza SS. Apostoli, n° 55) et à Sienne (tip. S. Bernardino), une revue mensuelle destinée à faciliter le retour à l'union des Églises orientales : *Bessarione, pubblicazioni periodica di*

studi orientali (4 fr. par an). L'on ne pouvait choisir un meilleur patronage que celui de l'illustre cardinal grec.

Arménie. — *Les Massacres d'Arménie*, qui ont si vivement ému l'opinion catholique dans ces derniers temps, ont fourni à M. l'abbé Pisani le sujet d'une éloquente conférence, faite le 3 mai dernier à l'Institut catholique (extrait de la *Revue de l'Institut catholique*. Paris, au secrétariat de l'Institut; Ch. Poussielgue, in-8 de 23 p.). Pour lui, ce n'est pas des fureurs populaires qu'ont été victimes les populations chrétiennes d'Arménie ; c'est sur un mot d'ordre qu'elles ont été égorgées, venu non point du Sultan, comme on l'a dit, mais des chefs religieux du pays, de quelque marabout fanatique. Espérons que la lecture de cette conférence décidera nos lecteurs à venir, selon leurs moyens, au secours de nos frères persécutés d'Orient.

États-Unis. — La maison G. P. Putnam fils, de New-York, encouragée par le légitime succès qu'avait obtenu l'an dernier sa collection mensuelle des *Little journeys to the homes of goodmenand great*, par M. E. Hubbard, a décidé de publier cette année, au même prix de 0 fr. 25 le numéro mensuel, 2 fr. 50 par an, une collection de *Little journeys to the homes of American authors*. Voici les titres des volumes : 1. *Emerson*, par G.-W. Curtis ; 2. *Bryant*, par C.-M. Kirkland; 3. *Prescott*, par G.-S. Hillard; 4. *Lowell*, par C.-F. Briggs; 5. *Simms*, par W.-M. Bryant; 6. *Whitman*, par E. Hubbard ; 7. *Hawthorne*, par G.-W. Curtis ; 8. *Anderbon*, par P. Godwin; 9. *Irving*, par H.-T. Tuckermann; 10. *Longfellow*, par G.-W. Curtis ; 11. *Everett*, par G.-P. Hillard; 12. *Bancroft*, par G.-W. Greene. Sauf l'article consacré par M. Hubbard à Walt Whitman, tous ces morceaux avaient déjà paru en 1853 dans un recueil intitulé *Homes of American authors*. Nous ne doutons pas que le public de 1896 ne reçoive avec autant de plaisir que celui de 1853 ces agréables et instructives causeries qui leur sont offertes dans des brochurettes élégantes.

Publications nouvelles. — *Œuvres de saint François de Sales, évêque et prince de Genève*. T. VIII, *Sermons*, Ier vol. (gr. in-8, Genève, Trembley). — *Deux Problèmes religieux*, par le R. P. Didon (in-18, Plon et Nourrit). — *L'Abandon à la volonté de Dieu, retraite de dix jours*, par le R. P. M.-A. Charmoy (in-18, Lethielleux). — *I Principali Trattati politici fra gli stati europei dal 1648 al 1878*, da I. Lanzarini (2 vol. gr. in-4, Reggio nell' Emilia, S. Calderini). — *Les Recensements chez les marchands en gros*, par H. Ferrand (in-18, Chevalier-Marescq). — *Recueil général de la législation et des traités concernant la propriété industrielle*. T. Ier (gr. in-8, Berne, Bureau international de la propriété industrielle). — *Des Fabriques, leur organisation, leur fonctionnement, leur comptabilité*, par L.-M. Galuski (in-18, Valence, Vercelin et Gauthier). — *Code du chasseur*, par A. Baudoin (in-18, Chevalier-Marescq). — *La Femme criminelle et la prostituée*, par C. Lombroso et G. Ferrero (in-8, Alcan). — *Le Mouvement positiviste et la conception sociologique du monde*, par A. Fouillée (in-8, Alcan). — *De l'infini mathématique*, par L. Couturat (in-8, Alcan). — *L'Immanence de la raison dans la connaissance sensible*, par G. Cory (in-8, Alcan). — *Théorie de l'âme humaine*, par J.-E. Alaux (in-8, Alcan). — *Jésus et l'Ère de la science*, par J. Strada (in-8, Alcan). — *Précis d'histoire de la philosophie*, par A. Penjon (in-18, Delaplane). — *La Philosophie de La Fontaine*, par L. Delaporte (in-18, Fontemoing). — *Résumé des états de situation de l'enseignement primaire, pour l'année scolaire 1894-95* (in-8, Imp. nationale). — *El Individuo y la Reforma social*, por E. Sanz y Escartin (in-8, Madrid, Garcia). — *L' Imposta progressiva in teoria e in pratica*, di T. Martello (in-8, Venezia, Ferrari). — *Dix jours dans la Haute-Italie, crédit populaire, épargne, coopération*, par L. Say (in-18, Guil-

laumin). — *Essai de paléontologie philosophique*, par A. Gaudry (gr. in-8, Masson). — *Précis de zoologie*, par le docteur G. Carlet (in-8, Masson). — *Lehrbuch der Algebra*, von H. Weber (in-8, Braunschweig, F. Vieweg). — *Grundzüge der differential- und integralrechnung*, von Dr G. Stolz (in-8, Leipzig, Teubner). — *Geometrie der Beruhrungstransformationem dargestellt*, von S. Lie und G. Scheffers (in-8, Leipzig, Teubner). — *Traité de manipulation de physique*, par B.-C. Damien et R. Paillot (in-8, Masson). — *Éléments de chimie organique et de chimie biologique*, par Œchsner de Coninck (in-18, Masson). — *Préjugés militaires*, par le prince de Ligne (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Fantaisies militaires*, par le prince de Ligne (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Fractio panis, la plus ancienne représentation du sacrifice eucharistique à la « Capella Greca, » découverte et expliquée*, par Mgr Joseph Wilpert (in-4, Firmin-Didot). — *La Montagne. L'Insecte*, par J. Michelet (in-8, Flammarion). — *Grammaire latine simplifiée par l'étude des rapports de syntaxe entre le français et le latin, et augmentée de principes de traduction*, par le R. P. Dom R. Roussion (in-8, Delhomme et Briguet). — *La Frontière linguistique en Belgique et dans le nord de la France*. T. I, par G. Kurth (in-8, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Traité de prononciation anglaise*, par le R. P. Alezais (in-18. Klincksieck). — *Les Fontaines miraculeuses*, par Y. Berthou (in-18, Lemerre). — *Contes et boutades. Par rues et par vaux*, par C. Sallé (in-18, Vanier). — *Le Vain Exode*, par J. Baslin (in-18, Fischbacher). — *Les Fleurs de la poésie canadienne*, par l'abbé A. Nantel (in-8, Montréal, Beauchemin). — *Les Berceuses*, par L. Lamy (in-18, Vanier). — *Grisailles et pastels*, par la baronne de Baye (in-18, Lemerre). — *Mentis, poème*, par L. Hély (in-18, Fischbacher). — *Bijou*, par Gyp (in-18, Calmann-Lévy). — *Pages de la vie*, par Ch. de Bordeu (in-18, Plon et Nourrit). — *Sur le vif; histoires du temps présent*, par J. des Tourelles (in-18, Lecoffre). — *Bien folle est qui s'y fie*, par L. de Tinseau (in-18, Calmann-Lévy). — *La Gourme, le Carnet de Jampierre*, par F. Laurent Maystre (in-18, Vanier). — *Vers l'amour*, par G. de Peyrebrune (in-18, Lemerre). — *Petit ange*, par P. Maël (in-18, Flammarion). — *Face au drapeau*, par J. Verne (in-18, Hetzel). — *La Jolie dentellière*, par E. Richebourg (in-18, Flammarion). — *Le Magasin d'auréoles*, par H. Rebell (in-18, « Mercure de France »). — *Un Barbare*, par L. Barracand (in-18, Lemerre). — *L'Abbé Prévost*, par H. Harrisse (in-18, Calmann-Lévy). — *Penseurs et poètes*, par G. Paris (in-18, Calmann-Lévy). — *La Vie et les livres*, par G. Deschamps (in-18, Colin et Cie). — *Le Théâtre anglais*, par A. Filon (in-18, Calmann-Lévy). — *Nouvelles Études anglaises*, par J. Darmesteter (in-18, Calmann-Lévy). — *Profils et types de la littérature russe*, par E. Combes (in-8, Fischbacher). — *Deux Manières d'écrire l'histoire*, par H. d'Arbois de Jubainville (in-18, Bouillon). — *Promenades et excursions dans les environs de Paris*, par A. Martin. *Région du Sud*. II (in-18, Hennuyer). — *Guides du cycliste en France. De Paris à Toulouse et aux Pyrénées*, par J. Bersot (in-18, cart. toile, Boudet). — *Mon voyage à la Mecque*, par Gervais-Courtellemont (in-18, Hachette). — *Croquis chinois*, par W. Meischke Smith, trad. de L.-P. Delinotte (in-18, Flammarion). — *Autour du Tonkin*, par le prince Henri d'Orléans (in-18, Calmann-Lévy). — *Augustus und seine Zeit*, von V. Garthausen (2 vol. in-8, Leipzig, Teubner). — *L'État pontifical après le grand schisme, étude de géographie politique*, par J. Guiraud (in-8, Fontemoing). — *Souvenirs d'un prélat romain sur Rome et la cour pontificale au temps de Pie IX*, par P. Rocfer (in-8, Putois-Cretté). — *Églises séparées*, par l'abbé Duchesne (in-18, Fontemoing). — *Saint Remi de Reims, apôtre des Francs, 437-533*, par E. d'Avenay (in-8, Desclée et de Brouver). — *La Guerre et la paix*, par le général Dragomirof (in-8, Charles-Lavauzelle).

— *Napoléon et ses récents récents historiens*, par Geoffroy de Grandmaison (in-18, Perrin). — *Histoire de la troisième République. La Présidence de M. Thiers*, par E. Zevort (in-8, Alcan). — *Histoire du droit et des institutions de la France*. T. VII, par E. Glasson (in-8, Pichon). — *Les Trésoriers de France de la généralité de Picardie ou d'Amiens*, par le comte A. de Louvencourt (in-8, Amiens, Imp. Yvert et Tellier). — *Notice monographique sur Eguzon*, par L. Blanchard (in-8, Châteauroux, Patissier). — *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*. XXIV. *Registres de l'échevinage de Saint-Jean-d'Angély* (gr. in-8, A. Picard et fils). — *Les Expéditions anglaises en Afrique*, par le lieutenant-colonel Septans (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Repertorium diplomaticum regni danici mediaevalis. Fortegnelse over Danmarks breve fra middelalderen* udgivet ved Kr. Erslev i forening med William Christensen og Anna Hude. II binds 1 haefte (1351-1382) (in-8, G.-E.-C. Gad, Copenhague). — *Storia di Carlo Emanuele I, duca di Savoia*, t. I (in-18, Milano, Hoepli). — *Giacomo Dina e l'opera sua nelle vicende del resorgimento italiano*, da L. Chiala (in-8, Torino, Roux Frassati). — *L'Islam, impressions et études*, par le comte H. de Castries (in-18, Colin). — *La Siria, 1858-1895*, lettere del Sac. P.-D. Damonte (in-8, Torino, G. degli Antigianelli). — *La Société américaine*, par M. Dugard (in-18, Hachette). — *Histoire de la maison royale de Lusignan*, par le chanoine Pascal (in-8, Vanier). — *Mémoires des autres*, par la comtesse Dash (2 vol. in-18, Librairie illustrée). — *Histoire du cardinal de Richelieu*, par G. Hanotaux. T. II, 1re partie, *le Chemin du pouvoir, le premier ministère, 1614-1617* (in-8, Firmin-Didot). — *Trois éducations princières au dix-septième siècle. Le Grand Condé, son fils le duc d'Enghien, son petit-fils le duc de Bourbon, 1630-1684*, par le R. P. H. Chérot (gr. in-8, Desclée et de Brouwer). — *La Reine Hortense*, par J. Turquan (in-18, Librairie illustrée). — *Souvenirs de jeunesse, 1830-1850*, par A. Houssaye (in-18, Flammarion). — *Le Cardinal Lavigerie*, par Mgr Baunard (2 vol. in-8, Poussielgue). — *Portraits intimes, 2e série*, par A. Brisson (in-18, Colin et Cie). — *L'Art d'écrire un livre, de l'imprimer et de le publier*, par E. Mouton (petit in-8 carré, Welter).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

RÉPONSES

Salaires minimum (t. LXXVI, p. 480). — Les points visés sont traités dans les ouvrages suivants avec grands détails : Michel Bodeux, *Du salaire*, livre III (Société belge de librairie, 1892). — Michel Bodeux, *Étude sur le contrat du travail*, 3e partie, titre II (Paris, Larose, 1896). Le minimum de salaire dans les adjudications publiques est admis, en Belgique, par huit provinces sur neuf.

G. GOYAU.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *Manuale della Bibbia*, del prof. G.-M. Zampini. Milano, Ulrico Hoepli, 1896, in-12 de XII-308 p., 2 fr. 50. — 2. *Der neuentdeckte Codex Syrus Sinaiticus*, untersucht von Dr Carl Holzhey. Mit einem vollständigen Verzeichnis der Varianten des Cod. Sinaiticus und Cod. Curetonianus. Munich, Lentner, 1896, in-8 de 59 et 89 p., 6 fr. 25. — 3. *Die Staatsverfassung der Juden auf Grund des Alten Testaments und namentlich der fünf Bücher Moses mit fortlaufender Beziehung auf die Gegenwart*, von Eduard Schaal, 1 Theil. Leipzig, Deichert, 1896, in-8 de VI-382 p., 6 fr. 25. — 4. *Geography of Palestine, historical and descriptive, on a new and competitive System, for young People in Schools and Families*, by James McDougall. London, Simpkin, Marshall and Co, 1895, in 12 de XIII-103 p. — 5. *Atlas Scripturae sacrae. Decem tabulae geographicae cum indice locorum Scripturae sacrae Vulg. edit., scriptorum ecclesiasticorum et ethnicorum*, auctore Dre Rich. V. Riess. Freiburg-im-Breisgau, Herder, 1896, in-fol., 7 fr. 75. — 6. *Parallélisme entre la géologie et la Bible*, par l'abbé P. Brevet. 2e édit. Paris, impr. Salesienne, 1895, in-8 de 295 p., 2 fr. 50. — 7. *Les Fils de Dieu et les filles de l'homme dans la Bible*, par Charles Robert. Extrait de la *Revue biblique*. Paris, Lecoffre, 1895, in-8 de 64 p., 1 fr. 50. — 8. *Der Text des Buches Hiob*, untersucht von Georg Beer, erstes Heft. Marbourg, Elwert, 1895, in-18 de IX-89 p., 3 fr. 55. — 9. *Die prophetische Offenbarung nach Wesen, Inhalt und Grenzen, unter dem Gesichtspunkte der alttestamentlichen Weissagung* geschichtlich und psychologisch untersucht, von Dr Paul Schwartzkopf. Giessen, Ricker, 1896, in-8 de VI-169 p., 4 fr. — 10. *Die Einheitlichkeit des Buches Daniels*. Eine Untersuchung angestellt von A. F. von Gall. Ibid., 1895, in-8 de 126 p., 4 fr. 50. — 11. *Vie mortelle du Christ vengée des attaques de feu Renan et des rationalistes modernes*, par l'abbé Bouchet, de Barbuts. Paris, Téqui, 1895, in-8 de XX-500 p., 8 fr. — 12. *Commentarius in Evangelium secundum Lucam*, auctore Knabenbauer. Paris, Lethielleux, 1896, in-8 de 653 p., 12 fr. — 13. *Les Épîtres ou les lettres inspirées de l'apôtre saint Paul*. Paraphrase par l'abbé Boileau. Paris, Retaux, 1895, in-12 de 612 p., 6 fr. — 14. *Histoire du péché originel et des origines de l'Église*, par Hippolyte Rodrigues. Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-8 de 247 p., 7 fr. 50. — 15. *Geschichte der christlichen Eschatologie innerhalb der vornicänischen Zeit, mit theilweiser Einbeziehung der Lehre vom christlichem Heile überhaupt*, von L. Atzberger. Freiburg-im-Breisgau, Herder, 1896, in-8 de XII-646 p., 11 fr. 25. — 16. *Trésors d'Israël à Paris. Recueil comprenant une série de textes et de mémoires relatives* (sic) *à l'histoire des Israélites, émanant de rabbins et de savants d'autrefois, copiés sur les manuscrits de la Bibliothèque nationale à Paris et publiés par fac-similés détachés avec notes et remarques*, par Isidore Goldblum. 1re partie. Vienne, Knoepflmacher, 1894, in-12 de IV-80 p. — 17. *La Prophétie de Daniel devant la science et la philosophie de l'histoire*, par l'abbé Domenech. 3e édit. Lyon, Vitte, 1896, 2 in-8 de XVI-449 et 459 p., 10 fr.

1. — Le libraire Hoepli, de Milan, a édité une série déjà longue de manuels, destinés à vulgariser toutes les branches des sciences et de la littérature. Celui que nous annonçons a pour but de faire connaître « le grand livre, qui est adoré par beaucoup comme la parole de Dieu, qui est vénéré par tous en raison de son indiscutable antiquité, de son mer-

veilleux contenu et de sa forme artistement variée et divinement une. » Le *Manuale della Bibbia* contient seulement une notice courte, simple et claire de la littérature biblique. Toute recherche subtile et toute controverse en ont été écartées à dessein. Mais il n'est pas exact de dire : « Que Moïse ne soit pas l'auteur du Pentateuque, la critique, devenue plus raisonnable, ne le met plus en doute. » Le professeur Zampini donne un résumé exact de chaque livre de la Bible et traduit les morceaux les plus importants.

2. — Le manuscrit syriaque des Évangiles, découvert en 1892 par deux dames anglaises au couvent du Sinaï et publié en 1894, a exercé l'activité des critiques des deux mondes. S'aidant des travaux antérieurs, M. Holzhey a voulu résoudre les problèmes soulevés par cette intéressante découverte : *Der neuentdeckte Codex Sinaiticus*. Le texte du nouveau manuscrit ressemble manifestement au texte de la célèbre version trouvée par le chanoine Cureton ; leur parenté reste indéniable, malgré de nombreuses divergences grammaticales et lexicographiques. Le manuscrit du Sinaï et la version Curetonienne ne sont donc pas deux traductions indépendantes, mais deux recensions d'une version syriaque faite sur le texte grec des Évangiles. Le Sinaïtique a des rapports moins étroits avec le grec et la Péchito que la Curetonienne, et il est pur des gloses étranges qui se sont introduites dans cette dernière version. Il est donc la première version syriaque des Évangiles et il rend le sens plutôt que les mots. La Curetonienne est une recension postérieure et plus littérale, qui a servi de base à la Péchito. Celle-ci en est une refonte, opérée après l'an 400 de notre ère. Les relations des trois textes syriaques entre eux ainsi établies, M. Holzhey a comparé les deux plus anciennes recensions avec le texte grec. Le Sinaïtique est un témoin du texte que Hort et Westcott ont nommé « antésyrien ; » la Curetonienne représente le texte « syrien. » Tous deux gardent des traces évidentes de leçons alexandrines. Les rapprochements avec le Diatessaron de Tatien sont moins certains. M. Holzhey regarde la priorité du Sinaïtique comme vraisemblable ; la postériorité de la Curetonienne reste douteuse à ses yeux. Il a cherché aussi à caractériser la divergence des idées. Tandis que la Curetonienne est franchement universaliste, le Sinaïtique reflète à un certain degré les idées judéo-chrétiennes. La généalogie de Notre-Seigneur en saint Matthieu serait tirée d'un évangile ébionite. Quant au fameux passage dans lequel le traducteur syriaque semble dire que Jésus était fils de Joseph, il n'est, au jugement de M. Holzhey, ni hérétique ni altéré. Il n'a besoin que d'interprétation, et pour lui donner un sens orthodoxe, il suffit d'entendre : *genuit*, de la filiation légale, de la légitimité au point de vue de la loi mosaïque. Si cette explication est contestable, l'ensemble des conclusions est bien prouvé et bien discuté. Afin que le lecteur pût contrôler ses affirmations, l'auteur a dressé en

deux tableaux parallèles la liste des principales variantes du Sinaïtique et de la Curetonienne.

3. — Un pasteur protestant de Bahrdorf, qui a publié en 1893 un livre sur la démocratie sociale, ses vérités et ses erreurs, a voulu communiquer à ses contemporains les résultats de ses études sur les saintes lettres. Laissant aux exégètes le soin de développer le côté divin de la Bible, il a envisagé son aspect humain et social. Il a pensé que les antiquités mosaïques, moins connues aujourd'hui que les antiquités grecques et romaines, pourraient fournir aux sociétés modernes des leçons utiles. La législation hébraïque n'est-elle pas divine, et les lois de Jéhovah ne peuvent-elles pas servir de modèle aux lois humaines ? D'ailleurs, ce but politique ne fût-il pas atteint, l'ouvrage présentera toujours aux juristes, aux théologiens et aux économistes un intérêt archéologique. Mais si, comme le prétendent les critiques, le Décalogue lui-même n'est pas mosaïque, si le code sacerdotal n'est qu'une utopie, peut-on parler d'institutions mosaïques et de l'état social que représente le Pentateuque ? M. Schall écarte ces opinions extrêmes et il discute le développement historique du peuple juif, tel que l'entendent Stade et Holtzmann. Leur hypothèse lui parait branlante et rongée par la carie ; elle aura le sort de la *Vie de Jésus* de Strauss, qui est depuis longtemps démodée. Enfin, fût-elle vraie, le livre de M. Schall : *Die Staatsverfassung der Juden* aurait encore sa raison d'être, il suffirait d'abaisser la date des institutions qu'il décrit. C'est sur le fondement de l'origine mosaïque du Pentateuque que l'auteur appuie son étude du droit judaïque. Dans la première partie, la seule parue, il traite de l'État, de la religion et de la propriété, et il expose avec ampleur et justesse la constitution sociale des Hébreux, ses bases, ses caractères, son fonctionnement, la religion du peuple théocratique et la propriété publique et privée chez les Juifs. De fréquents rapprochements avec les temps présents et de piquantes anecdotes donnent de l'actualité à un ouvrage d'archéologie biblique. Si d'habitude les observations sont dignes d'un penseur qui allie sainement la science à la foi, la tendance protestante apparait par endroits, notamment dans la condamnation du célibat ecclésiastique. L'auteur, on le reconnaît, désire vivement que son Église joue un rôle actif dans la solution pacifique de la question sociale.

4. — A l'archéologie joignons la géographie sacrée. Un pasteur anglais, M. McDougall, a décrit dans un petit volume à l'usage des écoles et des familles le théâtre de l'histoire sainte : *Geography of Palestine*. Cet ouvrage classique est méthodique. L'auteur procède par provinces et districts et décrit chaque localité, cité ou village, en termes clairs, concis et simples. Le texte est divisé en courtes sections numérotées. Une petite carte de la Palestine complète cette géographie élémentaire. En France, où l'histoire sainte n'est plus inscrite au programme des écoles

publiques, personne n'éprouve malheureusement le besoin de posséder un manuel de ce genre.

5. — Les étudiants ecclésiastiques et toutes les personnes à qui la langue latine est familière trouveront, dans l'*Atlas biblique* du chanoine von Riess, le livre nécessaire pour suivre pas à pas les héros de l'Ancien et du Nouveau Testament, dont ils lisent les exploits. On avait regretté que la seconde édition allemande ne fût pas à la portée de tous ceux qui s'occupent d'exégèse. L'auteur a répondu à ce désir en traduisant en latin les dix belles cartes de son Atlas. A vrai dire, c'est un travail nouveau. Les cartes ont été revues et améliorées pour le trait graphique et pour le fond. La plus importante innovation est l'Index alphabétique des noms de lieux usités dans la Bible, qui constitue un véritable dictionnaire de géographie biblique. Le présent y est rattaché au passé : au nom ancien est joint le nom actuel des localités, et une référence indique la carte et l'endroit de la carte où chaque nom est gravé. L'*Atlas Scripturae sacrae* est complet ; il facilitera l'étude de la géographie et de la topographie bibliques.

6. — Le concordisme, ce système de conciliation entre le premier chapitre de la Genèse et les enseignements des sciences sur l'origine du globe et de l'humanité, a encore des partisans compétents et convaincus. M. le curé de Tlemcen est du nombre. Il a voulu montrer que, loin de se contredire, la science et la révélation sont en plein accord. Les principes qu'il rappelle d'abord sur les rapports de la théologie et de la géologie sont justes. Ces deux sciences, dont la méthode est différente autant que l'objet, marchent côte à côte, chacune sur son terrain propre, sans se heurter. Elles ont cependant des points de contact que M. Brevet étudie séparément et parallèlement. Il ouvre en premier lieu le grand livre de la nature, et résume avec clarté les résultats acquis de la cosmogonie, de la géogénie et de la géologie. En regard des données de la science, il place le récit de la Genèse et établit l'harmonie dans les points communs. Le *Parallélisme entre la géologie et la Bible* est poussé trop loin, et certains rapprochements paraissent forcés. Le « ciel » du premier verset de la Genèse signifie-t-il réellement la matière impondérable, et la « terre, » la matière pondérable? Le *Fiat lux* correspond-il à l'éther mis en mouvement? Moïse a-t-il vraiment contemplé, au premier jour, l'ensemble des nébuleuses, au second jour, la nébuleuse qui a formé notre planète, et au troisième, la terre seule dans les différentes phases de sa transformation? L'homme tient une large place dans ce livre. Les développements oratoires sur sa nature et sa dignité manquent de précision philosophique et théologique. M. Brevet le fait apparaître sur terre à la période antéglaciaire. Il présente bien les arguments scientifiques qui démontrent l'unité de l'espèce humaine. Nous lui reprocherons ses références incomplètes. Les citations sont nombreuses, et jamais

le titre et la page des ouvrages cités ne sont indiqués. L'exactitude de ces renvois n'est pas à négliger, même dans une œuvre de vulgarisation.

7. — Un épisode de la Genèse, le mariage entre *les Fils de Dieu et les filles de l'homme*, que la grande majorité des Pères, durant les quatre premiers siècles, a entendu de l'union des anges avec des femmes, est déclaré mythique ou fabuleux, non seulement par les rationalistes de nos jours, mais encore par des écrivains catholiques. M. l'abbé Robert a étudié ce récit sans parti pris et a abouti aux conclusions suivantes : 1° L'expression *benê-Elohim*, prise philologiquement, désigne dans la Genèse « les Anges; » mais le contexte laisse entendre que ce mythe provient de l'altération du récit primitif. 2° Durant les quatre premiers siècles de l'Église, les Pères ont pour la plupart admis comme réel le mythe de l'union des anges avec des femmes; la minorité, en voyant les Séthites dans les fils de Dieu, et les filles de Caïn dans les filles de l'homme, avait retrouvé la véritable et primitive tradition sans pouvoir la justifier. 3° Le livre apocryphe d'Énoch a développé, deux cents ans avant Jésus-Christ, la croyance populaire des Juifs en un vaste mythe, dont les circonstances ne sont que des interprétations abusives de certains passages des Livres saints. 4° Saint Pierre et saint Jude parlent seulement de la chute primitive des anges, qui eut pour cause non la luxure, mais l'orgueil. La première de ces conclusions nous paraît contestable. Pour déterminer le sens de l'expression *benê-Elohim*, il ne suffit pas de recourir aux passages parallèles et de tenir compte de la signification des mots, il faut examiner surtout le contexte. Or, de l'aveu de M. Robert lui-même, le contexte, *Gen.*, VI, 3 et 4, exige que cette expression soit entendue des hommes. Seuls, les hommes sont coupables ; leurs fils, il est vrai, sont des géants, des hommes de renom, mais enfin des créatures humaines. Le mythe de l'union des anges avec des femmes n'a donc pas été introduit dans la Genèse. M. Robert a supposé que la tradition verbale primitive racontait l'union de la race de Seth avec la race de Caïn, mais que, par leur contact avec les peuples idolâtres, les Israélites s'imprégnèrent des idées qui couraient le monde païen, et modifièrent peu à peu la tradition patriarcale sur les géants. Comme le monothéisme leur interdisait d'en faire des dieux, ils attribuèrent leur naissance à l'union des anges avec des mortelles. L'écrivain sacré, qui recueillit plus tard les traditions d'Israël pour les fixer par l'écriture, dut ménager autant que possible les idées populaires, et tout en acceptant la partie de la légende qui admet le mariage des anges avec des femmes, il rectifia l'erreur et rétablit la vraie pensée primitive, en déclarant que déjà, avant ces unions illicites, les géants étaient sur la terre, et que ceux qui étaient nés des anges tenaient leur force herculéenne de leurs mères, filles des géants caïnites. Cette hypothèse gratuite complique la solution du problème, qu'on pourrait résoudre plus

simplement. A supposer que l'expression *benê-Elohim* ait été empruntée par l'écrivain sacré au langage populaire, et que, dans l'usage courant, elle désigne les anges, nous ne devrions pas conclure que l'auteur inspiré a adopté l'acception ordinaire. Le sens qu'il lui a donné résulte du contexte. Or, nous l'avons déjà dit, le contexte montre qu'il est question de créatures humaines. Donc l'écrivain sacré a désigné ici par la formule *benê-Elohim*, quelle que soit d'ailleurs sa signification originelle et ordinaire, une race particulière d'hommes, les fils de Seth.

8. — M. Georges Beer s'est exercé sur *le Livre de Job*. Il a fait une étude critique du texte des quatorze premiers chapitres. L'apparat critique est considérable ; aucun document n'a été négligé ; toutes les variantes, même les plus insignifiantes, ont été relevées. L'abondance des matériaux nuit. Les documents ne sont pas classés. Aussi, pour rencontrer de bonnes et savantes remarques, il faut passer par une quantité d'observations de moindre ou de nul intérêt.

9. — M. le docteur Paul Schwartzkopf a cherché à déterminer à sa manière la nature, le sujet et les limites de *la Révélation prophétique*. Il a déduit toutes ces notions de la mission des prophètes. Or les prophètes d'Israël sont à ses yeux les guides spirituels de la nation, les prédicateurs de la pénitence et du salut, des hommes de prière, des patriotes et des poètes. Ils parlaient au nom du Seigneur, et rappelaient à leurs frères les volontés de Jéhovah et ses préceptes. La révélation, dont ils étaient les organes, résultait de ce fait que leur parole était la parole même de Dieu. Comment ce fait se produisait-il? Il avait son point de départ dans la conscience du prophète, et il provenait du sentiment profond des conditions religieuses et morales, que devait remplir le peuple de Dieu. Il ressortait aussi de l'assurance, fondée sur la promesse de Dieu, que leurs prières seraient exaucées chaque fois qu'elles répondraient aux destinées providentielles du royaume d'Israël. La conception que les prophètes se faisaient des relations du peuple choisi avec Jéhovah leur servait à apprécier l'histoire d'Israël. Selon que la conduite religieuse et morale des Juifs était ou n'était pas en conformité avec la volonté divine, manifestée par la loi et les prophéties déjà écrites, le voyant pressentait quelle serait l'action de Dieu sur son peuple. Jéhovah bénissait la fidélité et punissait l'infidélité, et la grandeur des bénédictions ou des châtiments était proportionnée aux dispositions morales bonnes ou mauvaises des Israélites. Le pressentiment prophétique, joint à l'intime assurance de sa réalisation, devenait une révélation de la volonté divine. Il se formait dans la conscience du prophète par une influence intérieure et surnaturelle de Dieu, qui en était lui-même l'auteur. La révélation prophétique ainsi entendue avait pour objet immédiat les conditions religieuses et morales du peuple juif. Elle ne s'étendait à d'autres sujets qu'autant qu'ils étaient rattachés à la reli-

gion et à la morale. La vérité des prédictions n'était garantie que pour leur objet propre et immédiat. Il y a donc place à l'erreur dans les écrits prophétiques. L'auteur étudie successivement l'existence des erreurs des prophètes, leurs formes principales et leurs causes diverses. Nous ne le suivrons pas dans cette exploration, qui ne peut aboutir qu'à des conclusions fausses, puisque le point de départ est erroné. Tout en maintenant le nom de la révélation prophétique, M. Schwartzkopf en détruit la notion, puisqu'il la réduit à un sentiment, à un acte qui s'opère dans la conscience du voyant.

10. — La prophétie de Daniel se présente à l'exégète avec une physionomie et sous des traits à part. Elle semble être un recueil de pièces détachées, qui ont été réunies et juxtaposées. Elle comprend des récits en araméen et des visions écrites en hébreu. Depuis Spinoza, beaucoup de critiques ont nié son unité et son authenticité. Bertholdt a cru y reconnaître neuf sources différentes. Meinhold et Strack retardent sa composition au temps des Machabées et attribuent la rédaction de la première partie à une époque postérieure à Antiochus Épiphane, tandis qu'ils rapportent la seconde partie au début de l'histoire des Machabées. M. August von Gall, dans *Die Einheitlichkeit des Buches Daniels*, discute les arguments de ces trois critiques. Dans une première section, il montre que les chapitres II-VI n'ont pas été composés sous Alexandre le Grand, mais au moins du temps des Machabées. Il détermine l'idée unique qui relie ces récits et conclut qu'ils ne peuvent dériver de quatre sources différentes. La seconde section est consacrée aux visions des chapitres VII-XII. Une même espérance messianique est exprimée dans ces chapitres, qui ne sont pas quatre morceaux détachés. La troisième section établit les relations des deux parties du livre. Les visions sont liées aux récits de manière à former avec eux un même tissu ; la corrélation entre les unes et les autres est manifeste. L'idée messianique apparente les chapitres les uns aux autres, et un seul auteur a conçu et élaboré un écrit doué d'une aussi étroite unité.

11. — Le livre de M. l'abbé Bouchet ne répond pas au titre dont il est décoré. Le titre annonce une réfutation directe de la *Vie de Jésus* de Renan, et la solution des objections du rationalisme moderne contre les écrits évangéliques. Dans l'ouvrage, la polémique occupe une place fort restreinte. Renan est réfuté en six endroits seulement. Le but apologétique est relégué au second rang, et c'est l'édification qui domine. M. Bouchet a écrit une vie de Notre-Seigneur à l'usage du peuple et en vue de l'instruire. L'introduction renferme une démonstration rapide de l'authenticité des Évangiles canoniques. La page XV ressemble étrangement aux pages XXVIII-XXIX de l'Introduction du *Jésus-Christ* du P. Didon. Elle reproduit presque textuellement et sans référence les erreurs qu'on a justement reprochées à l'éloquent dominicain. Dans le récit de

la *Vie mortelle du Christ*, récit simple et exact, le narrateur fait une part trop grande aux légendes dont l'imagination populaire a embelli l'enfance de Jésus et en particulier sa fuite en Égypte.

12. — Le P. Knabenbauer continue son savant commentaire des Évangiles. Il a consacré un fort volume à expliquer saint Luc. Une courte introduction résume et complète celle, plus développée, qu'a donnée dans la même collection le P. Cornély. La méthode suivie est la même que dans les volumes précédents. Le texte, divisé par paragraphes, est reproduit en grec et en latin. L'appareil critique dont il est accompagné s'est enrichi des dernières découvertes. Ainsi les principales variantes du manuscrit syriaque, dont il a été question plus haut, sont indiquées. Le commentaire présente la même richesse de matériaux, il est soigneusement raccordé avec les commentaires de saint Matthieu et de saint Marc. Les récits et les discours propres au troisième évangile sont expliqués avec une attention spéciale. Il est impossible d'analyser un travail si compact; il faut lire et relire ce *Commentarius in Evangelium secundum Lucam*, pour connaître les trésors d'érudition qu'il renferme.

13. — Des *Observations théologiques*, qui sont justes, précèdent la paraphrase des *Épîtres et lettres inspirées de l'apôtre saint Paul*, par l'abbé Boileau ; mais leur application « à la présence, à la suite et à l'alliance du sens littéral et du sens figuré dans les saintes Écritures, » manque de précision. Une introduction assez développée expose les événements contemporains de Saul, l'élection, les travaux apostoliques de Paul, l'analyse de ses lettres, sa théologie, son éloquence, la chronologie et l'esprit de ses épîtres. Au jugement du P. Scheil, examinateur officiel de l'ouvrage, elle « est d'une conception élevée, d'un style chaud et éloquent, et forme un prologue aux sublimes et profondes Lettres » de saint Paul. Ces quatorze épîtres, rangées suivant l'ordre chronologique, sont encadrées dans l'histoire de l'apôtre et rapprochées de ses discours. Pour composer sa paraphrase, M. l'abbé Boileau « a pénétré la doctrine de Paul, éclairci ou dissipé ses hébraïsmes et ses hellénismes et suppléé les transitions que réclamaient la suite et la marche du discours. » Nous nous approprions l'appréciation du P. Scheil, qui a écrit à l'auteur : « Votre traduction est bien faite, dans une belle langue que vous savez assouplir aux sentiments de l'apôtre, et rendre énergique, tendre, insinuante, pathétique, etc. Vous n'avez pas énervé le texte par de la prolixité, même en paraphrasant. » Le lecteur, fût il en quelques points en désaccord avec l'interprète, ratifiera ce jugement élogieux.

14. — L'*Histoire du péché originel et des origines de l'Église*, par Hippolyte Rodrigues, est, sous de beaux dehors, un sot et mauvais livre. Cette histoire fantaisiste est suivie de causeries ou conférences humoristiques et d'apologues insensés, dont le but est de détruire toute religion, même la religion naturelle, et tout sens moral. L'auteur ne laisse à

l'homme que « la bête » avec ses féroces instincts et ses grossiers appétits. Nous voulons croire, pour l'honneur de l'esprit français, qu'un livre, dont le fond est absurde et la forme ridicule, ne trouvera pas de lecteurs ou ne produira que des nausées chez ceux qui, comme nous, ont dû le parcourir des yeux.

15. — Aucune comparaison n'est possible entre lui et la *Geschichte der christlichen Eschatologie innerhalb der vornicänischen Zeit*, du docteur Atzberger. Cette histoire est la continuation de *Die christliche Eschatologie in den Stadien ihrer Offenbarung im Alten und Neuen Testamente*, qui est l'histoire de la révélation des fins dernières. L'auteur avait suivi dans les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament la marche progressive de cette révélation. Celle-ci étant close avec l'Apocalypse, l'histoire du dogme commence. Dans une savante introduction, M. Atzberger revendique pour les catholiques le droit d'écrire l'histoire des dogmes et oppose leur méthode à celle des protestants. Quoique invariable, le dogme, en effet, a été conservé, exposé, expliqué et développé avec plus ou moins d'étendue et sous des aspects divers. L'histoire du dogme est l'histoire de cette conservation, de cette explication et de ce développement. Sous le nom d'*eschatologie*, M. Atzberger ne comprend pas seulement la dernière venue du Christ et les événements qui se produiront à la fin des temps : il y fait rentrer aussi ce qui suivra la mort de chaque individu et la fin du monde. Et comme l'état de chacun après cette vie n'est que le résultat des œuvres accomplies avant la mort, il traite encore du salut et des moyens de salut qui sont mis ici-bas à la disposition de tous les hommes. Il étudie donc séparément « l'eschatologie de l'individu » et « l'eschatologie de l'univers. » L'eschatologie de l'individu embrasse les doctrines de l'immortalité de l'âme, de la liberté, du mérite, du salut et de la grâce, de la vie future, l'état des justes immédiatement après la mort et celui des damnés, enfin la rémission des péchés dans l'autre vie. L'eschatologie de l'univers comprend la dernière venue du Christ, la résurrection de la chair, le jugement universel et la fin du monde. Ces grandes vérités, M. Atzberger les présente telles qu'il les a trouvées dans les œuvres des Pères apostoliques et des apologistes du second siècle et dans les Actes des martyrs, telles que les judéo-chrétiens, les gnostiques et les montanistes les admettaient : il en poursuit le développement dans les écrits de saint Irénée, de saint Hippolyte, de Tertullien, de Clément d'Alexandrie, d'Origène, de saint Cyprien, de Lactance, etc. Il interroge enfin les liturgies, les peintures et les inscriptions chrétiennes. Chaque section est précédée d'une savante indication des sources. L'ouvrage entier forme une histoire très documentée et très méthodique du dogme des fins dernières avant le concile de Nicée.

16. — Les *Trésors d'Israël*, extraits par M. Goldblum des manuscrits

hébreux de la Bibliothèque nationale de Paris, resteront fermés à la plupart des lettrés qui ignorent la langue rabbinique. Le collecteur eût bien fait d'accompagner sa publication d'une traduction. Les notes et remarques sont elles-mêmes écrites en hébreu. Peu d'écrivains pourront les mettre à profit pour l'histoire des Israélites.

17. — Le livre de M. l'abbé Domenech ne tient à *la Prophétie de Daniel* que par son point de départ. La double vision des quatre monarchies a révélé au missionnaire « la philosophie de l'histoire du monde ancien et du monde moderne. » Il a pensé qu'il serait utile de livrer ses réflexions aux âmes de bonne foi qui ignorent la religion et veulent s'en instruire. C'est pour elles qu'il a voulu « exposer, au moyen de l'histoire, le plan de Dieu dans la création des mondes et sa constante intervention dans leur gouvernement, donner enfin la raison des événements historiques qui se sont succédé jusqu'à nos jours. » Pour que l'édifice qu'il élevait reposât sur une base solide, il l'a fait précéder « d'une étude rapide sur la compétence de la raison privée pour connaître les vérités qui nous intéressent le plus, et sur la cause première de tout ce qui existe, c'est-à-dire sur Dieu. » L'ouvrage comprend deux volumes, dont le sous-titre indique le contenu. Le premier traite de l'*Apparition de l'homme*, le second de l'*Apparition du Christ*. Le premier part de la création et nous conduit jusqu'aux temps de Jésus-Christ, en passant par l'histoire du peuple juif et des quatre grandes monarchies de l'antiquité païenne. Le second part de Jésus-Christ et nous conduit jusqu'à la fin des temps ; il nous fait connaître l'action que le Sauveur a accomplie ici-bas par lui-même et par son Église ; il donne un sommaire de la vie de Jésus, un résumé de sa doctrine théologique et il fait la philosophie de l'histoire du christianisme. Dans un si vaste sujet, il a fallu se borner à une analyse raisonnée, il a fallu limiter le développement des pensées à de simples aperçus faciles à comprendre. De fait, l'ouvrage, écrit d'un style alerte, est le résumé d'immenses lectures. Bien que la troisième édition soit harmonisée avec les progrès de la science, il reste encore des lacunes et des inexactitudes. Les travaux et les conclusions des critiques modernes au sujet du Pentateuque sont ignorés de l'auteur, aussi bien que les dernières découvertes assyriologiques. Par suite, ses vues générales sur l'histoire de la Chaldée et sur la monarchie assyrienne ne sont pas au point. Au lieu de discuter les arguments qui portent les savants à reculer de plus en plus la date de la création de l'homme, il a employé l'arme trop facile du ridicule. Il trouve une preuve géologique du déluge mosaïque dans « la découverte très récente d'une époque *pluviaire*, » postérieure à l'époque quaternaire. Enfin, il pense que la société moderne est arrivée à cette vieillesse décrépite qui présage une fin plus ou moins prochaine.

E. Mangenot.

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *Sujets traités par ordre alphabétique sur tout ce qui concerne le dogme, la morale et le culte*, par l'abbé Brevet. Paris, Imp. salésienne, 1896, 4 vol. gr. in-8 de 504, 566, 491 et 492 p., 3 fr. le vol. — 2. *Le Missionnaire moderne, recueil de conférences, homélies, etc.*, par l'abbé Baurens de Molinier. Paris, Retaux, s. d., in-12 de viii-568 p., 3 fr. 50. — 3. *La Bonté. Conférences spirituelles* par le R. P. Faber. Ibid., 1896, in-12 de 90 p., 1 fr. — 4. *Morts sans baptême. Lettres de consolation et de doctrine*, par le chanoine Jules Didiot. Ibid., 1896, in-12 de 140 p., 2 fr. — 5. *Histoire de l'Enfant Jésus*, par l'abbé Henry Bolo. Paris, Haton, 1896, in-12 de 344 p., 2 fr. 50. — 6. *L'Agonie de Notre-Seigneur Jésus-Christ à Gethsémani*, par le T. R. P. Exupère de Prats de Mollo. Paris, Castermann, s. d., in-12 de 284 p., 2 fr. 50. — 7. *Les Sept Paroles de la Croix. Une Station au Calvaire*, par Mgr Latty, évêque de Châlons. Paris, Delagrave, 1896, in-12 de 150 p., 3 fr. — 8. *Jésus dans sa gloire. Méditations pour le Temps pascal*, par l'abbé Max. Caron. Paris, Haton, 1896, in-18 de 432 p., 2 fr. — 9. *Le Sacré Cœur dans le discours après la Cène*, par le R. P. Exupère de Prats de Mollo. Paris, Castermann, s. d., in-12 de vi-380 p., 2 fr. 50. — 10. *Le Sacré Cœur et le ciel*, par le T. R. P. Jules Chevalier. 2e édit. Paris, Retaux, 1896, in-12 de 320 p., 2 fr. 50. — 11. *Vie de la Très Sainte Vierge*, par S. Ém. le cardinal Melchers. Trad. de l'allemand par l'abbé Duchemin. Paris, Haton, 1896, in-12 de vi-256 p., 1 fr. 25. — 12. *L'Eucharistie mieux connue. Explication raisonnée, suivie de réflexions et prières*, par l'abbé Brelon. Ibid., 1896, in-12 de viii-320 p., 2 fr. — 13. *L'Ame pieuse en adoration devant la sainte Eucharistie*, par J.-B. Pagani. Trad. de l'italien par l'abbé Gavard. Paris, Castermann, s. d., in-18 de 352 p., 1 fr. 50. — 14. *L'Année ecclésiastique dans ses fêtes et ses temps de solennité*, par Mgr Conrad Martin. Trad. par Pfeiffer. Paris, Vic et Amat, 1895, in-12 de iv-390 p., 2 fr. 50. — 15. *Petit Catéchisme liturgique*, par l'abbé Henri Dutilliet. 4e édit., augmentée d'un *Catéchisme du chant ecclésiastique*, par A. Vigourel. Paris, Bricon, 1896, in-18 de xx-212 p., 1 fr. 50. — 16. *Allocutions pour les jeunes gens*, par Paul Lallemand, prêtre de l'Oratoire. 5e série. Paris, Retaux, 1896, in-12 carré de xviii-292 p., 3 fr. — 17. *Le Surveillant dans un collège catholique*, par le R. P. de Damas. Tournai, Castermann, s. d., in-12 de 300 p., 2 fr. — 18. *La Piété dans l'école*, par l'abbé X., chef d'institution secondaire. Paris, Imp. salésienne, 1895, in-8 de vi-340 p. — 19. *A l'entrée de la vie*, par Guibert, prêtre de Saint-Sulpice. Paris, Gaume, 1896, in-12 de 90 p., 0 fr. 60. — 20. *Les Jeunes Filles*, par l'abbé Henry Bolo. Paris, Haton, 1896, in-12 de xx-320 p., 2 fr. 50. — 21. *Recueil de méditations tirées pour la plupart des meilleurs ascètes des siècles passés*, par le P. Remy, S. J. Tournai, Castermann, s. d., in-12 de 556, x-544, 732, 708, viii-448, viii-484, viii-720 p., 17 fr. les 7 vol. — 22. *Entretiens spirituels sur les vertus chrétiennes*, par le P. Exupère de Prats de Mollo. Ibid., s. d., 2 vol. in-12 de x-384 et 312 p., 5 fr. les 2 vol. — 23. *Mélanges ascétiques. Panégyriques et conférences*, par le même. Ibid., s. d., in-12 de 452 p., 3 fr. — 24. *La Fille de sainte Thérèse à l'école de sa mère*, par la Mère Thérèse de Saint-Joseph. 2e édit. Paris, Retaux, 1895, in-12 de viii-428 p., 3 fr. 50. — 25. *Voies secrètes de l'âme. Nouvelles et récits*, par Mme la baronne S. H. Trad. de l'allemand. Ibid., 1896, in-12 de viii-444 p., 3 fr. 50. — 26. *Vivons saintement à l'exemple des saints, ou Petit Traité populaire de perfection chrétienne, suivi de quelques vies de saints*, par le P. J. Coppin. Lille et Paris, Société Saint-Augustin, 1896, in-12 de 416 p., 2 fr. — 27. *Les Convertis dans l'Évangile*, par l'abbé Henry Bolo. Paris, Haton, 1896, in-12 de 324 p., 2 fr. 50. — 28. *Journal des retraites du Vénérable Père de la Colombière, S. J.* Lille, Société Saint-Augustin, 1896, in-32 de 200 p., 0 fr. 75. — 29. *Meditationum et contemplationum S. Ignatii de Loyola puncta* libri Exercitiorum textum diligenter secutus explicavit Fr. de Hummelauer. S. J. Friburgi Brisgoviae, Herder, 1896, in-12 de 436 p., 3 fr. 75. — 30. *Retraite de dix jours à l'usage des religieux et religieuses de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel*, par le P. Georges de Saint-Joseph. Trad. de l'allemand. Tournai, Castermann, s. d., in-18 de 148 p., 0 fr. 60. — 31. *L'Oraison dominicale. Ses Rapports avec les sept dons du Saint-Esprit, les sept péchés capitaux, les vertus théologales et cardinales et les béatitudes. Instructions sur le Pater*, par Mgr Amédée Curé. T. I. Bar-le-Duc, imp. de l'Œuvre Saint-Paul, 1895,

in-12 de XVI-464 p., 5 fr.— 32. *Considérations sur les litanies du saint Nom de Jésus*, par l'abbé XAVIER-JOSEPH EUGÈNE. Tournai, Casterman, s. d., in-12 de 360 p., 2 fr. — 33. *Mois de Marie du saint Rosaire*, d'après l'encyclique de Léon XIII sur le Rosaire, par l'abbé G. DE BESSONIES. Paris, Vic et Amat, 1892, in-32 de XVIII-174 p., 0 fr. 50. — 34. *Mensis Marialis, ex locis divinae Scripturae, sacrae liturgiae, etc., concinnatus ad usum praecipue clericorum*. Lugduni, Em. Ville, 1896, in-32 de 252 p., 1 fr 50. — 35. *Manuel du jeune serviteur des saints anges*. Paris, Oudin, 1896, in-32 de 262 p., 1 fr. — 36. *Devocion de san Francisco de Borja, S. J., al Santissimo Sacramento*, por MIR Y NOGUERA, S. J. Valencia, 1896, in-18 de 44 p. — 37. *Treizaine et prières en l'honneur de saint Antoine de Padoue*, par le R. P. PROSPER D'ENGHIEN. Tournai, Castermann, s. d., in-18 de 108 p., 0 fr. 20. — 38. *Neuvaine et prières en l'honneur de saint Antoine de Padoue*, par le même. Ibid., in-32 de 60 p., 0 fr. 15. — 39. *Prières et cantiques en l'honneur de saint Antoine de Padoue*, par le même. Ibid., s. d., in-18 de 36 p., 0 fr. 10.

1 à 4. — PRÉDICATION. ENSEIGNEMENT. — Il y aura toujours dans l'Église des voix qui annonceront l'Évangile, qui instruiront les peuples. Le Maître a dit à ses apôtres : *Euntes, docete omnes gentes : praedicate Evangelium*. Voilà plus de dix-huit siècles que cette parole se réalise, et elle se réalisera jusqu'à la fin du monde. Ne soyons pas étonnés de voir se multiplier chaque année ces ouvrages où des prédicateurs expérimentés réunissent tous leurs discours soit pour atteindre un autre auditoire qui ne va pas à l'église, soit pour indiquer à de plus jeunes auxiliaires la voie qu'ils ont à suivre en vue de rendre leur apostolat salutaire. L'ouvrage de M. l'abbé Brevet est des plus complets et des plus pratiques. Pour n'omettre aucun sujet, il se sert de la méthode alphabétique, qui facilite d'autre part les recherches du lecteur. Chaque sujet est précédé de quelques textes des Saintes Écritures que le prédicateur mêlera à son gré au développement de sa pensée. La forme est celle qui convient à la prédication pastorale, simple, claire, logique. A peine si M. le curé de Tlemcen donne, en moyenne, huit ou dix pages à chaque sujet : cette étendue lui suffit pour expliquer le mystère ou faire connaître un devoir, pour éclairer, convaincre et déterminer son lecteur. Le clergé paroissial trouvera dans ces quatre grands volumes, bien remplis, une mine très riche qui lui fournira les sujets d'instruction les plus variés et les plus sérieusement traités. Quant à la sûreté de la doctrine, elle nous est garantie par l'approbation de l'Ordinaire d'Oran. L'ouvrage mérite donc, à tous égards, de la part du clergé, le plus sympathique accueil : il est appelé à rendre de précieux services.

— Le *Missionnaire moderne*, de M. l'abbé Baurens de Molinier, sans avoir l'importance de l'ouvrage précédent, a son prix, son utilité *sui generis* ; il n'embrasse pas tous les sujets ; il en choisit sur toutes les matières, dans tous les genres, et c'est comme un ensemble de modèles qu'il nous offre. Son caractère particulier consiste à « exposer le dogme et la morale catholiques en la manière qu'il conçoit la prédication contemporaine d'après la dernière encyclique de notre Saint-Père le Pape Léon XIII aux évêques et au clergé d'Italie : une prédication incisive, to-

pique, s'adressant à l'auditoire qu'on a sous les yeux, et ne passant pas au-dessus de sa tête, exposant les erreurs actuelles, les réfutant, ne reculant pas devant les citations des auteurs de l'époque, qu'ils soient avec ou contre l'Église ; prédication avant tout claire, pratique, s'appuyant principalement dans ses preuves sur la Sainte Écriture, les saints Pères et l'enseignement des conciles et des théologiens les plus renommés. » C'est bien là, en effet, la prédication « moderne » mais contenue dans de justes limites : la prédication de l'Évangile mise à la portée des esprits et des besoins de notre siècle. L'Église n'a jamais dédaigné d'accommoder ses méthodes d'enseignement au caractère de chaque siècle et même de chaque nation ; c'est ainsi qu'elle est, comme la vérité, de tous les temps et de tous les peuples, pour chaque peuple et pour chaque temps. Le livre renferme des conférences sur des sujets d'ordre général : la religion, la Papauté, etc., et sur les fêtes chrétiennes ; des discours sur les sacrements ; quelques homélies, des discours de circonstance, des panégyriques, des sujets de retraite et de mission. L'auteur termine son ouvrage par l'œuvre du bienheureux Guillaume de Toulouse : *Terrible vision de l'enfer*. L'ouvrage porte l'*imprimatur* de l'ordinaire de Toulouse.

— Les *Conférences* du R. P. Faber ne sont pas précisément des œuvres oratoires, mais plutôt des discussions ou de petits traités théologiques sur certains sujets spéciaux. Nous plaçons ici sa conférence sur *la Bonté*, extraite de son livre des Conférences, parce que ce sujet rentre dans l'enseignement de l'Église et qu'il en ressort pour chacun de nous une salutaire leçon de morale excellente à connaître et à méditer. Quatre courts chapitres se partagent cette conférence de quatre-vingt-dix pages : De la bonté en général, De la bonté en pensée, De la bonté en parole, De la bonté en action. Tout y est supérieurement dit sur cette vertu ; c'est de la « bonté » que saint Jean disait : Si on la pratique, cela suffit pour tout. Lisez les pages du P. Faber : vous aimerez la bonté et ne pourrez vous empêcher de la pratiquer.

— *Morts sans baptême*. C'est encore là non un sujet de prédication, mais une question d'enseignement sous forme de lettres de consolation et de doctrine, et sa place est ici toute marquée. M. le chanoine Didiot avait été consulté sur ce sujet par Mgr de Ségur, mais les bouleversements de la guerre de 1870 l'avaient forcé à remettre sa réponse ; il n'aurait même plus songé à cette question si l'occasion ne se fût offerte de consoler une mère depuis longtemps torturée par de poignantes incertitudes. Cette occasion sera bénie par beaucoup d'autres mères qui peuvent avoir à souffrir de telles angoisses. Et nous-même nous sommes heureux que la Providence ait permis à M. le chanoine Didiot de nous donner, sur les *Morts sans baptême*, un traité si complet, si clair, si exact et surtout si consolant. L'enseignement de l'Église est fidèlement exposé et victorieu-

sement débarrassé de toutes les objections inventées par le pélagianisme et le jansénisme ; il découle bien nettement du livre de M. le chanoine Didiot que si les morts sans baptême ne peuvent avoir part au bonheur du ciel, ils ne sont pas, du moins, condamnés à l'enfer. « La Providence, conclut l'auteur, ne châtie pas du tout les enfants incapables d'observer le précepte baptismal, mais elle ne leur donne pas non plus le complément de la gloire et de la béatitude surnaturelles, parce qu'ils n'ont pas eu l'initiation de la grâce. »

5 à 11. — Jésus. — Marie. — L'*Histoire de l'Enfant Jésus*, par M. l'abbé Henry Bolo, nous arrive portant en tête une approbation épiscopale, celle de Mgr Fabre, évêque de Saint-Denis de la Réunion, dont M. l'abbé Bolo est le vicaire général. Nous en félicitons l'auteur, et nous sommes convaincu que, malgré les succès des œuvres de M. l'abbé Bolo et sa situation de vicaire général, cette approbation lui a servi de recommandation auprès d'un certain nombre de lecteurs sérieux ; elle aura été ainsi et une garantie qui rassure le lecteur, et une bénédiction qui profite à l'ouvrage. L'*Histoire de l'Enfant Jésus* est un des meilleurs livres de l'auteur : c'est toujours sa façon dramatique d'envisager son sujet, mais ici ce genre dramatique est contenu dans de justes limites ; l'auteur ne s'en sert que modérément, et ses tableaux sont toujours, malgré leur brillant coloris, leurs traits multiples, conformes aux données de la Sainte Écriture. C'est vraiment prodige que cette profusion de textes naturellement amenés dans le récit, et l'on est heureux de se trouver en présence d'un prêtre si abondamment nourri de la parole de Dieu. L'*Histoire de l'Enfant Jésus* se divise en cinq parties : 1° De Nazareth à Bethléem ; 2° A Bethléem ; 3° A Jérusalem ; 4° En Égypte ; 5° A Nazareth. Ce qui suffit à nous faire connaître les mystères de l'enfance et de la vie cachée de Jésus, mystères si doux à méditer. Le livre se ferme sur quelques lignes consacrées à dépeindre « l'habillement de Jésus. » C'est original et très intéressant.

— Sans nous arrêter à la vie publique du Sauveur, nous voici avec le livre du R. P. Exupère à Gethsémani, assistant à *l'Agonie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Le mystère de cette agonie est aussi fouillé que possible ; il est envisagé sous tous les sens, il est considéré dans ses moindres détails. L'auteur s'attache particulièrement à montrer les rapports de ce mystère avec celui de l'Eucharistie ; il fait ressortir la noirceur de la trahison de Judas, la coupable indifférence des apôtres privilégiés ; il analyse les sentiments de l'âme de Jésus, son accablement, sa frayeur, son ennui, sa tristesse ; il nous fait assister à sa prière, à sa résignation, à la visite de l'Ange qui vient le réconforter, à la sueur de sang : tout autant de tableaux émouvants bien faits pour frapper l'esprit et toucher le cœur. Et que de leçons admirables ressortent pour nous de ce spectacle de la Victime sainte aux prises avec la souffrance morale,

luttant jusqu'à la mort contre le péché ! Ces méditations sur l'agonie de Notre-Seigneur sont l'œuvre d'un saint religieux qui a dû souvent se complaire dans la contemplation de Jésus à Gethsémani. Les âmes pieuses qui voudront se nourrir de ces méditations y trouveront, avec un amour plus tendre pour Notre-Seigneur, une excitation efficace à supporter généreusement l'épreuve, et le désir de ressembler de plus en plus à ce divin modèle.

— Le commentaire que nous donne Mgr Latty des *Sept Paroles de la Croix* respire un admirable parfum de piété : il nous offre un réel attrait et, en même temps, il nous rappelle les enseignements divins contenus dans ce testament de Jésus. C'est un enchantement pour l'âme d'entendre le Crucifié parler de pardon et d'espérance : elle se retrouve dans l'abandon dont il se plaint et dans la soif qui le tourmente ; elle tressaille d'aise et d'amour au nom seul de celle qu'il lui donna pour Mère, et encore qu'elle se sente frissonner à la pensée de cette consommation dernière des choses où il lui apparaîtra en juge, elle se reprend à espérer et à lever son regard confiant vers les hauteurs en le voyant lui-même, près de mourir, remettre son âme entre les mains de son Père, et avec son âme celles de tous ses élus. « Entendre et méditer au pied de la croix tout ce discours de Jésus, c'est, ajoute Mgr l'évêque de Châlons, renouveler en nous et approprier à nos besoins du moment les fruits infinis de son immolation : une station au Calvaire est fortifiante et bonne comme serait une rencontre du divin Crucifié sur la route même de l'éternité. » Surtout quand cette station au Calvaire se fait en compagnie d'un guide tel que Mgr Latty, qui nous livre tous les secrets des *Sept Paroles de la Croix* et contribue à allumer dans notre âme cette ardeur brûlante que porte avec elle la parole du Sauveur.

— Après la mort de Jésus, c'est sa résurrection, son séjour glorieux sur la terre, enfin son ascension ; tout autant de faits et de mystères que M. l'abbé Caron groupe dans son nouvel ouvrage : *Jésus dans sa gloire*. Ce sont des méditations pour les six premières semaines du Temps pascal jusqu'au jour de l'Ascension inclusivement. Un docteur en théologie les appelle des « élévations ; » il ne se trompe pas. Les considérations développées par l'auteur élèvent et l'esprit et le cœur. Rien de sec ni d'aride, rien d'austère. Un texte des saints Livres, suivi d'un commentaire dogmatique ou moral, un tour neuf dans l'exposition du sujet, un fréquent essor vers le sommet de questions élevées et difficultueuses, le charme d'un style riche et imagé : autant d'amorces pour l'attention de l'esprit. La lecture de ce livre, la méditation de chaque jour sera aussi, pour les âmes tourmentées par le doute, une lumière qui leur montrera la voie et la vérité ; pour les cœurs éprouvés, un liniment qui cicatrisera leurs blessures, une nourriture qui les fortifiera et les soutiendra dans la lutte. Ainsi le vénéré supérieur du petit séminaire de

Versailles continue-t-il le ministère si édifiant et si salutaire qu'il remplit depuis plusieurs années avec tant de succès Après nous avoir parlé de Jésus, notre modèle sur cette terre, il nous le montre glorifié au ciel, où il nous attend pour nous récompenser. M. l'abbé Caron dédie son livre : « A ceux que tourmente le besoin de savoir quelque chose de ce monde éternel où sont partis, hier, tant d'êtres aimés, où eux-mêmes vont entrer demain. »

— Qui dira les merveilles du Cœur sacré de Jésus? Le R. P. Exupère croit les avoir découvertes toutes dans l'admirable discours que le Sauveur prononça après la Cène, et le voilà impatient de nous transmettre ces pieuses confidences. Dans l'étude du cœur de l'Homme-Dieu, l'âme religieuse trouve à la fois la sublimité des méditations, la quiétude de la contemplation, l'intimité de la conversation avec l'Époux céleste, le calme du sacrifice. Tous ces états, toutes ces dispositions, l'auteur, avec son grand talent, nous les montre réunis dans la même âme, convergeant vers une radieuse unité qui est la personne elle-même, le cœur humain du Verbe incarné. Tel est le jugement que porte du *Sacré Cœur dans le discours après la Cène* le ministre provincial de Toulouse, et auquel nous souscrivons volontiers. Disons toutefois que l'auteur s'adresse surtout à des religieuses, plus aptes à le suivre dans les voies de la haute spiritualité.

— Le livre du T. R. P. Chevalier s'adresse à tous les fidèles. Une autre différence entre ce livre et le précédent, c'est que l'auteur de : *Le Sacré Cœur et le Ciel* nous développe les divines harmonies entre le Cœur de Jésus et les habitants du céleste séjour. L'âme en reçoit un puissant encouragement à aimer davantage ici-bas ce Cœur divin qu'elle doit contempler avec tant de bonheur dans le ciel. Le Ciel, don suprême du Sacré Cœur ; le Sacré Cœur, les anges et les saints ; le Monde matériel après la résurrection générale ; Nous jouirons du monde régénéré ; la Vision intuitive ; Amour de Dieu au ciel ; Amour mutuel des élus ; les Affections de famille et d'amitié revivront au ciel ; Relations mutuelles des parents et des amis au ciel ; la Langue du ciel ; les Absents du ciel ; les Enfants morts sans baptême : tels sont les titres attrayants sous lesquels sont examinées les questions qui doivent le plus nous préoccuper et le plus nous intéresser ; elles sont traitées de main de maître, à la lumière de la vraie doctrine. Au sujet des enfants morts sans baptême, le R. P. Chevalier est tout à fait d'accord avec M. le chanoine Didiot dont nous parlions tout à l'heure : les esprits droits, à la recherche de la vérité, ne peuvent que se rencontrer.

— S. Ém. le cardinal Melchers a publié une *Vie de la Très Sainte Vierge* qui a eu, en Allemagne, un retentissant succès. Nous l'avons maintenant en français, grâce à l'excellente traduction de M. l'abbé Duchemin, et nous ne sommes pas surpris de l'accueil si favorable fait à

cette *Vie* par l'opinion. Le plan de l'éminent auteur est bien simple : il nous l'expose lui-même en ces termes : « J'ai cru utile de mettre en lumière, dans un court exposé de la vie de la Très Sainte Vierge, sa sublime vocation, son excellence, ses perfections et son amabilité incomparables, aussi bien que les hautes prérogatives, les grâces et les vertus qui l'ont élevée au-dessus de toutes les créatures. » Pour réaliser son dessein, il ne s'est pas borné à consulter les Saints Évangiles, qui nous parlent peu de Marie; il a interrogé encore toutes les légendes qui proviennent de monuments locaux ou de traditions populaires, mais en ne s'arrêtant qu'aux légendes qui lui ont paru mériter le plus de créance. De cet ensemble il a composé un ouvrage qui servira aux fidèles à accroître leur amour et leur confiance envers la divine Mère, et à ranimer leur dévotion pour la salutation angélique. De plus, comme la vie de la Très Sainte Vierge offre un modèle incomparable, le livre de Mgr Melchers pourra aussi servir de guide dans la prière mentale et de sujet de méditation. Remercions sincèrement M. l'abbé Duchemin de nous avoir fait connaître cette vie à la fois si doctrinale et si pratique.

12 à 15. — Eucharistie. — Liturgie. — *Ignoto Deo*, au Dieu inconnu. Telle pourrait bien être, pour beaucoup d'églises, l'inscription à graver sur leurs riches sculptures. « Que les hommes sont rares dans la maison de Dieu ! dit M. l'abbé Brulon. Et dans ce nom d'hommes, il faut entendre même les jeunes gens, sans excepter des enfants qui viennent de sortir de l'adolescence. » Aussi M. l'abbé Brulon a-t-il compris la mission du sacerdoce à l'heure actuelle et cherche-t-il, en ce qui le concerne, à la remplir par son nouveau livre : *L'Eucharistie mieux connue.* Qu'on ne lui demande pas des considérations transcendantales sur le mystère : il s'adresse au commun des fidèles et son enseignement est à la portée du plus humble. Il a jugé avec raison que pour mieux faire connaître l'Eucharistie il fallait se faire tout à tous, se servir d'une langue accessible à toutes les intelligences. Il a réussi à se faire comprendre, et son archevêque, S. Ém. le cardinal de Reims, lui a fait adresser « ses félicitations et ses bénédictions en même temps que ses vœux pour le succès de l'ouvrage. »

— *L'Ame pieuse en adoration devant la sainte Eucharistie* deviendra alors comme le Manuel des fidèles accourus plus empressés et plus nombreux au pied du Tabernacle. Ce livre de M. l'abbé Pagani a été écrit en italien ; M. l'abbé Gavard a eu l'heureuse idée de le traduire en français et de permettre ainsi parmi nous sa diffusion. L'âme pieuse a vraiment à gagner à cette lecture des trente et une considérations tour à tour dogmatiques, mystiques et morales, dans lesquelles l'auteur a réuni toutes les pensées qui pouvaient instruire, édifier, intéresser le lecteur. Ces considérations sont groupées autour de trois pensées générales : L'Eucharistie, considérée par rapport à Jésus-Christ et dans les

motifs de son institution, est le plus grand témoignage de l'amour du Sauveur envers les hommes. L'Eucharistie, considérée par rapport à nous et comme sacrement, est une source abondante de consolations spirituelles et un puissant moyen de sanctification. L'Eucharistie, considérée par rapport à Dieu, a tous les caractères du vrai et unique sacrifice. C'est donc, comme le dit le traducteur, un cours complet de spiritualité fait au pied des autels, et dont le dernier mot est : « Donnez-vous entièrement à Jésus-Christ, comme il se donne entièrement à vous. »

— Comme complément à l'étude sur l'Eucharistie, qui est le centre où vient converger toute la liturgie catholique, le foyer d'où s'échappe à chaque heure cette vie incessante de la prière et du culte, Mgr Conrad Martin nous offre son *Année ecclésiastique dans ses fêtes et ses temps de solennité*. Ces pages, écrites en exil par un évêque que la persécution tenait éloigné de son troupeau, ont une saveur particulière qui charme et qui attire. L'évêque de Paderborn ne pouvait plus être présent de corps dans sa cathédrale pour solenniser ces belles fêtes; il a voulu les célébrer encore avec son peuple en esprit. Mais ce livre doit être utile plus qu'aux diocésains de Mgr Martin; il franchira les limites restreintes d'une église particulière; il sera connu de toute l'Allemagne; il dépassera même les frontières de la nation, et grâce à la traduction autorisée de M. E. Pfeiffer, il arrivera jusqu'en France, où son succès est assuré. Toutes les fêtes du cycle liturgique sont là clairement exposées dans leur signification mystique et leur enseignement moral : l'Avent, la Noël, le Carême et la Semaine sainte, Pâques, la Pentecôte, le Saint-Sacrement, le Sacré Cœur, les principales fêtes de la Vierge, la Toussaint, les Trépassés, la Dédicace. Nous ne saurions trop recommander ce livre à tous les esprits sérieux, avides de mieux connaître le sens et la portée de nos fêtes religieuses.

— Nous attendons aussi les meilleurs fruits du *Petit Catéchisme liturgique*, de M. l'abbé Dutilliet, toujours pour une connaissance plus étendue et plus raisonnée, soit de nos fêtes, soit de nos cérémonies. Il faut lire la Préface, écrite par M. Huysmans : vous approuverez ses idées au sujet de la nécessité de divulguer la science liturgique; vous serez heureux d'apprendre comment il eut la bonne fortune de mettre la main sur ce *Petit Catéchisme*, et vous serez ravi de l'analyse qu'il vous en fait. Ce livre se divise en trois parties, consacrées, la première aux objets qui servent au culte divin; la deuxième aux principales fonctions de la liturgie; la troisième aux fêtes de l'année liturgique. Sous forme d'appendices, l'ouvrage se complète de quelques additions : 1° sur les fonctions pontificales; 2° sur le chant ecclésiastique, ses règles d'exécution et d'accentuation : ce dernier appendice, œuvre de M. Vigourel, le directeur si connu et si goûté du chant et des cérémonies à Saint-Sulpice. Nous voudrions voir ce livre entre les mains de tous les fidèles.

16 à 21. — Jeunesse. — École. — Le P. Lallemand, de l'Oratoire, en est à la cinquième série de ses *Allocutions pour les jeunes gens*, mais à l'en croire, ce serait la série dernière ; il juge que pour lui « l'automne approche, » et qu'il doit « laisser la place à de plus jeunes. » Ses lecteurs seront doublement déçus, d'abord en apprenant cette résolution, qui les contristera fort, ensuite en reconnaissant qu'ils s'étaient bien trompés sur l'âge de l'auteur des « Allocutions. » Rien ne leur faisait soupçonner l'automne dans cet esprit toujours jeune, toujours vigoureux, toujours poétique. Espérons que le P. Lallemand reviendra sur son dessein de retraite prématurée. Plusieurs cardinaux et évêques ont loué les *Allocutions aux jeunes gens*, mais l'évêque de Chartres s'applique particulièrement à en faire ressortir toutes les qualités. « La doctrine est au fond, dit-il, la poésie à la surface. Vous enveloppez l'idée sous l'image afin de charmer l'imagination, et semez les traits pénétrants afin d'aller jusqu'au cœur. » Les nombreux lecteurs qui attendaient impatiemment la nouvelle série ne seront pas trompés dans leur espoir : ces courtes allocutions sont vraiment des modèles achevés, où maîtres et élèves pourront trouver également profit et charme. Donnons quelques titres : Patrie ; Je dois, je puis, je veux ; L'Église et le Progrès ; L'Église et la Démocratie ; Le Bonheur ; Saint Ambroise ; Marie ostensoir de Jésus ; Les Leçons de la pauvreté.

— Les meilleurs maîtres ne peuvent pas toujours se trouver au milieu de leurs élèves ; leur devoir est, quand ils sont obligés de s'absenter, de se faire remplacer par d'autres eux-mêmes. *Le Surveillant dans un collège catholique*, voilà bien l'œuvre délicate et difficile. Le surveillant est la cheville ouvrière d'une bonne maison d'éducation ; donnez-nous d'excellents surveillants et nous aurons les meilleurs élèves. Ce n'est pas d'ordinaire cette idée élevée que se font de leur tâche les jeunes ecclésiastiques qui sont envoyés dans nos collèges ou nos séminaires pour surveiller les élèves aux heures de récréation, de promenade et d'étude. Qu'ils lisent attentivement l'ouvrage du R. P. de Damas, un maître expérimenté en la matière : ils y apprendront la dignité et la responsabilité du surveillant, ses devoirs intimes, ses devoirs envers les élèves, les qualités de son gouvernement. Quelques chapitres, en forme d'appendice, nous donnent le portrait du bon surveillant, nous font connaître les défauts ordinaires des jeunes surveillants, etc. On peut dire du livre du P. de Damas qu'il est le résultat d'une longue expérience et d'une judicieuse observation : il est vécu et nos jeunes ecclésiastiques, que l'on improvise surveillants au sortir du grand séminaire, gagneront beaucoup à en faire l'objet de leur lecture : il doit être leur manuel, qui les aidera non seulement à remplir leur fonction, mais encore et surtout à l'aimer.

— Ce qui facilitera la tâche et du surveillant et du directeur, c'est l'amour et la pratique de la piété chez les élèves. En vain un collège aurait

un directeur éminent, de savants professeurs, des surveillants parfaits : si la piété est absente, le collège pourra faire des bacheliers, il ne fera point ou presque point de bons chrétiens. Or ne l'oublions pas : c'est pour faire de bons chrétiens que nous avons réclamé la liberté de l'enseignement secondaire et que nous avons fondé et soutenons des collèges catholiques. A nos professeurs nous recommandons le livre d'un prêtre modeste qui se cache sous l'anonyme, mais qui est animé d'un grand zèle pour l'éducation chrétienne de la jeunesse. Ce livre, intitulé : *La Piété dans l'école*, traite de la piété dans les écoles libres, dans le livre, dans le maître, dans la méthode, dans l'élève, dans les séminaires, dans les écoles aristocratiques et l'enseignement supérieur, dans les écoles publiques. On peut différer de sentiment sur certains détails avec l'auteur, mais on sera d'accord avec lui sur les points les plus importants, et l'on trouvera toujours grand avantage à profiter de ses réflexions et de ses conseils. L'ouvrage est complété par certains documents relatifs au sujet traité et dont la connaissance ne sera pas sans utilité. L'auteur est plein de son idée et fait tout concourir à lui mériter le meilleur accueil. « Il faut absolument à l'école, dit-il, de la religion et de la piété. »

— Au tour des élèves, maintenant. Comme ils seront flattés du livre que leur consacre M. Guibert : *A l'entrée de la vie!* La vie s'ouvre devant eux gracieuse, souriante, avec ses vastes horizons, avec le plus séduisant avenir. Quel titre pouvait mieux leur agréer et les séduire ? Ouvrez donc ce livre, chers enfants. Oh ! ne redoutez ni trop de longueur ni trop de sérieux ; il est fait pour vous, et par conséquent il est court, il est intéressant. Prenez et lisez : Que faire de la vie ? Le Rêve de Gratry. Le Choix d'une carrière. Les Deux camps. Gardez vos yeux. La Vie en famille. Vos amis. La Défense de votre foi. Le Pain de vie. Les Œuvres de miséricorde. Ce sont tour à tour des conseils et des exemples, des conseils pratiques, des histoires bien choisies et bien dites. Ce petit livre s'adresse à tous les élèves de nos collèges et de nos petits séminaires, de tous nos pensionnats, soit de jeunes gens, soit de jeunes filles. Aucun ne convient mieux pour nos œuvres de patronage.

— Nous voudrions pouvoir émettre le même avis au sujet du nouveau livre de M. l'abbé Henry Bolo intitulé : *Les Jeunes Filles;* mais nous sommes bien obligé de dire qu'il ne saurait être mis indistinctement entre toutes les mains. Non, certes, que le livre tout entier puisse être dangereux, mais on y trouve trop de pages « d'un goût déplorable, des peintures quelque peu réalistes de la vanité et des puérilités mondaines. L'argot des amies fin de siècle est de trop ; il dépare le livre. Puis, il y a des plaisanteries qui ne devraient jamais être transcrites par un auteur sérieux. » Transcrites : le mot est-il très exact? M. l'abbé Henry Bolo nous avertit bien dans sa préface qu'il a trouvé ce journal écrit

de la main de la jeune fille, mais personne ne se laisse plus prendre à ce stratagème, et le lecteur, au fur et à mesure que le journal passe sous ses yeux, se plaît toujours à découvrir l'auteur mal dissimulé sous son style qui le trahit ; plus même l'auteur fait effort pour se faire oublier dans des détails de toilette intime ou dans des expressions très mondaines, plus il est pénible de penser que ce langage et ces détails émanent de l'imagination ou du savoir d'un prêtre. Ce livre a été beaucoup loué par des critiques trop bienveillants ; nous doutons qu'il eût pu recevoir une approbation épiscopale. En tout cas, nous sommes de l'avis de M. Blanchon, de l'*Écho de Fourvières*, que nous citions plus haut : « Le discernement, qui appartient, en matière de lecture, aux mères et aux institutrices, nous paraît ici particulièrement nécessaire. »

21 à 31. — Spiritualité. — Nous avons déjà dit ce que nous pensions du *Recueil de méditations*, par le P. Remy ; nous sommes heureux d'avoir une occasion de le répéter. Son ouvrage est de ceux qu'on ne saurait trop louer et trop recommander. Avec ses sept volumes, il peut bien n'être pas à la portée de toutes les bourses ; mais les prêtres, les communautés n'ont pas à hésiter à faire un petit sacrifice, serait-ce sur leur nécessaire, pour posséder ce véritable trésor d'ascétisme. Le plan de l'œuvre est en tout conforme au plan des Exercices et à la méthode de saint Ignace. Le *Recueil* se divise en quatre semaines, représentant les différents degrés par lesquels l'âme doit passer, sous l'influence de la grâce, pour arriver à la perfection. La première semaine est consacrée aux grandes vérités, dont la méditation a pour objet la conversion des pécheurs et les moyens de persévérance. Avec la seconde semaine, l'âme purifiée passe à la contemplation de son divin modèle : elle médite d'abord les enseignements de la vie cachée de Jésus, puis les actes et les discours de sa vie publique. La troisième semaine s'ouvre par la Cène et se continue par la Passion. Enfin la vie glorieuse du Sauveur, après sa résurrection, est l'objet des méditations de la quatrième semaine. Cette semaine doit être aussi, pour l'âme, le couronnement de ses efforts : si elle est arrivée à se conformer peu à peu aux vertus de la vie cachée de Jésus-Christ, à suivre docilement les leçons de sa vie publique, surtout à s'identifier avec le divin Rédempteur dans les mystères de sa passion, que lui reste-t-il, sinon à prendre son essor vers la vie transfigurée du Sauveur : elle s'est associée à ses humiliations et à ses souffrances, elle doit avoir part à sa gloire, et alors l'œuvre est consommée : ce n'est plus l'âme elle-même qui vit, c'est Jésus qui vit en elle.

— Les *Entretiens spirituels sur les vertus chrétiennes* offrent aussi aux âmes pieuses de hautes et solides considérations sur les moyens de sanctification. Le R. P. Exupère est trop connu pour avoir besoin de nos éloges ; qu'il nous suffise de dire que ce nouvel ouvrage est en tous points digne de ceux qui l'ont précédé : c'est sa méthode toujours lo-

gique ; son style clair, précis ; sa doctrine pure, également éloignée d'un rigorisme désespérant et d'une complaisance fatale. Les principaux sujets traités dans les *Entretiens* du premier volume sont l'humilité, la chasteté, la virginité, la pauvreté, la croix, la patience, la fidélité aux devoirs ordinaires, la mortification, etc. Les *Entretiens* du second volume roulent exclusivement sur la vie de Notre-Seigneur : Noël, la crèche, la présentation, l'exil, la vie cachée, la Samaritaine, Zachée, les miracles et les résurrections, les béatitudes, le sermon sur la montagne, le Sacré Cœur, etc. On se plaît dans cette lecture, qui nous rappelle les exemples du divin Sauveur et les moyens de les imiter. Ces deux livres fourniront les pages les plus utiles pour l'exercice des lectures spirituelles.

— Les *Mélanges ascétiques*, du R. P. Exupère, sont comme la continuation de ses *Entretiens spirituels*. Le livre s'ouvre par une étude magistrale sur les diverses formes de vie spirituelle, étude profondément originale, historiquement vraie et féconde en salutaires réflexions. Suivent les panégyriques de saint François, de saint Dominique, de saint Jean de la Croix, de saint Vincent de Paul, de saint Ignace. Ici ce sont des conférences sur *Mater admirabilis*, sur saint Joseph, la sainte communion, l'oraison, le caractère apostolique des ordres contemplatifs, la simplicité religieuse, l'obéissance, les tentations, etc., conférences riches en leçons et en conseils, empreintes d'une théologie élevée et séraphique. Nous souhaitons ardemment, avec le ministre provincial, que les directeurs d'âmes sachent méditer ces pages : les fidèles eux-mêmes trouveront à les lire le plus grand profit ; pour tous, elles seront un secours puissant et un foyer d'abondante lumière.

— *La Fille de sainte Thérèse à l'école de sa mère* semblerait exclusivement destinée aux religieuses du Carmel. Tel n'est pas l'avis d'un excellent critique, qui a dit de ce livre « qu'il est un trésor non seulement pour les carmélites et les autres religieuses, mais aussi pour toutes les personnes du monde qui aspirent à la perfection de la vie chrétienne par la pratique des vertus solides. » C'est sur l'ordre du R. P. Modeste, de la Compagnie de Jésus, que la Mère Thérèse de Saint-Joseph, triomphant de toutes ses répugnances, se résolut à extraire des œuvres de sainte Thérèse les principaux passages sur la vie religieuse et à les relier ensemble par de courtes réflexions. Elle était toute désignée pour ce travail : elle unissait à une connaissance approfondie des œuvres de sainte Thérèse une longue expérience du gouvernement des âmes et un remarquable talent d'écrivain. Il fallut dix-huit ans à la Mère Thérèse pour mener son travail à bonne fin : Mgr Meignan, archevêque de Tours, en ordonna la revision, et il l'approuva le 10 avril 1888. Que faut-il davantage pour donner à un livre la meilleure garantie ? Ouvrez-le, ce livre, à telle page que vous voudrez ; vous trouverez, à côté ou à la suite d'extraits des œuvres de sainte Thérèse, des considérations, des commen-

taires qui en précisent le sens : ce n'est pas un simple recueil de citations groupées sous différents titres, c'est un merveilleux ensemble de la doctrine spirituelle de l'illustre réformatrice, présentée dans un ordre lumineux par celle de ses filles qui l'a le mieux comprise et le plus clairement exprimée.

— Avec *les Voies secrètes de l'âme*, nous descendons des hauteurs de la spiritualité à la réalité plus pratique : c'est toujours l'âme que l'on a en vue de sanctifier, mais non plus par les considérations spéculatives de l'ascétisme; on se propose d'atteindre le même but par des exemples. Ce sont des *Nouvelles et des récits* que nous fait lire Mme la baronne S. H...., mais en nous montrant, prise sur le fait, la transformation de l'âme telle que l'auteur a eu l'occasion de l'étudier et de la suivre. L'auteur s'adresse à une double classe de lecteurs, à ceux qui sont sur une fausse voie et à ceux qui peuvent et doivent leur aider à rentrer dans la bonne. Il y a là, sous la forme simple du récit, des conseils indirects très pratiques sur la manière de guérir les âmes malades sans les blesser, ou du moins sans envenimer les blessures. Le style de ces nouvelles est d'une grande simplicité; les phrases sont courtes; enfin, dans les descriptions, on remarque un sentiment vif des beautés de la nature qui s'exprime sans aucune prétention.

— Le R. P. Coppin voudrait encore populariser davantage la sainteté, c'est-à-dire convaincre tous les hommes qu'ils peuvent et doivent être des saints. Son *Petit Traité populaire de perfection chrétienne* a pour but de montrer la perfection accessible à tous. Ne croyez pas qu'il dissimule les difficultés ; il les expose, au contraire, bien clairement, mais il donne aussi les moyens les plus efficaces pour les vaincre, et pour que ce labeur de la lutte ne décourage pas les âmes trop timides, il ne manque pas de dire quelles joies suaves goûte l'âme généreuse au service de son Dieu ; il prodigue les exemples, qui occupent dans son livre la plus large place. Quoi de plus encourageant que la vie des saints pour nous animer de zèle dans l'accomplissement de nos devoirs et d'amour envers Dieu ! Aussi, l'auteur a-t-il donné à son livre un titre qui est comme le résumé de tout le dessein et de tout le plan de son œuvre : *Vivons saintement à l'exemple des saints*. Il pourra se rendre, en toute vérité, ce témoignage, qu'il a contribué à répandre dans le peuple chrétien l'idée vraie, l'estime profonde et l'amour sincère et généreux de la sainteté, c'est-à-dire de la vie sérieusement chrétienne.

— *Les Convertis dans l'Évangile*, ce sont encore des exemples que nous donne M. l'abbé Henry Bolo. Nous sommes heureux de retrouver sur nos pas M. le vicaire général de Saint-Denis, pour nous dédommager des critiques que nous avons été obligé de faire à son livre : *Les Jeunes Filles ;* nous nous félicitons de le voir ici tel que nous l'avons vu souvent dans ses précédents ouvrages. *Les Convertis dans l'Évangile* nous ont

charmé, intéressé, édifié : c'est un de ses meilleurs volumes. Peut-être aura-t-il moins de vogue que certains autres auprès d'une catégorie de lecteurs qui s'attachent plus à la forme ou à la manière de l'auteur qu'au fond même et aux idées, mais nous sommes convaincu qu'il fera plus de bien ; *les Convertis dans l'Évangile* trouveront des imitateurs dans le XIXe siècle, et ces convertis de demain seront la plus belle couronne de l'auteur. Dix chapitres se partagent toute la matière du livre ; le premier, qui est comme une sorte de préface, c'est l'Évangile des pécheurs, où M. l'abbé Henry Bolo nous rappelle toute la miséricorde et la prédilection même de notre Dieu pour les pécheurs, puisque c'est pour eux qu'il est venu : partie doctrinale qui contient de bien belles pages. Puis viennent successivement les convertis : saint Pierre, saint Paul, saint Thomas, saint Matthieu, Zachée, le bon larron, le centurion, le Samaritain, Marie-Madeleine, où les considérations spirituelles se mêlent aux faits, les commentent, en précisent la signification. Toutes ces pages veulent être lues et méditées : on y trouvera amplement intérêt littéraire et profit spirituel.

— Aucune pratique n'est plus efficace pour convertir les âmes et pour les faire arriver à la perfection que celle des retraites. Un modèle de ces retraites est le *Journal des retraites*, du vénérable P. de la Colombière. Il y a là, jour par jour, les considérations que la grâce inspirait à cette âme d'élite pour l'œuvre de sa sanctification : c'est l'âme du saint religieux ouverte à tous les regards, et chacun peut y lire à son gré, pour sa plus grande édification ; c'est la vie d'un saint écrite par lui-même, chose bien rare dans les annales de l'hagiographie : on respire, en lisant ce *Journal*, un parfum de piété qui embaume et qui ravit.

— Ces retraites, est-il nécessaire de l'ajouter, sont d'après la méthode de saint Ignace. C'est encore le livre des *Exercices* que suit le P. François de Hummelauer dans son ouvrage : *Meditationum et contemplationum S. Ignatii de Loyola puncta*, mais avec un plan plus étendu, et dans une langue qui n'est pas à la portée de tous. Le latin a cependant cet avantage d'être plus concis, de se prêter mieux à l'exactitude de la doctrine : aussi bien est-ce la langue même de l'Église. Un chapitre préliminaire établit d'abord les liens qui unissent entre elles toutes les méditations, ensuite les rapports qui existent entre les méditations et les contemplations. Ensuite après cinq méditations fondamentales sur le triple péché, sur les péches personnels, sur l'enfer, etc., l'auteur entre résolument dans son plan en établissant la réalité du règne du Christ, et en s'arrêtant à chacun des mystères, des discours et des miracles de la vie du Sauveur ; la plus grande place est réservée aux mystères de la Passion, de la mort et de la résurrection du Fils de Dieu. Quelle mine féconde, non seulement pour les sujets de méditation, mais encore pour matière à instructions et à discours !

— Une *Retraite de dix jours* peut être plus fréquemment renouvelée que la grande retraite de quatre semaines recommandée par saint Ignace et pratiquée dans la Compagnie de Jésus : elle sera peut-être ainsi de nature à procurer un plus grand bien. Les fidèles eux-mêmes qui vivent dans le monde auront la faculté de la suivre, et c'est à eux que nous recommanderons la *Retraite de dix jours* écrite par le P. Georges de Saint-Joseph à l'usage des religieux et religieuses de Notre-Dame du Mont-Carmel. L'opuscule sera très utile aux simples fidèles ou aux religieux qui voudront se mettre sous la direction de son vénérable auteur.

— Terminons notre série des livres de spiritualité par *l'Oraison dominicale* de Mgr Curé. L'auteur nous parle des longues années qu'il a consacrées à la méditation et au commentaire de la plus belle de toutes les prières. Ce n'a pas été, certes, peine perdue : nous devons à cette lente incubation une œuvre de grand mérite, originale et aussi complète que possible. Nous n'avons encore sous les yeux que le premier volume, mais il nous suffit pour juger l'œuvre entière et l'apprécier comme il convient. L'auteur débute par la reproduction du *Pater* d'après saint Matthieu et saint Luc, puis d'après l'usage de l'Église à la messe et dans les principales langues mortes ou vivantes : en grec, en français, en italien, en espagnol, en anglais et en allemand. Entrant ensuite en plein dans son sujet, Mgr Curé traite de l'excellence du *Pater*, de l'ensemble des sept demandes, qu'il rapproche des sept dons du Saint-Esprit, enfin de chaque demande en particulier, qu'il met en parallèle avec chaque péché capital et chaque béatitude. C'est ingénieux, solide, mystique et plein d'intérêt : instructions que devait goûter la colonie française de Frohsdorf, dont l'auteur était le chapelain.

32 à 49. — Piété. Dévotions. — Un mot seulement sur chacun des opuscules de cette série. Les litanies se récitent le plus souvent de mémoire et la routine s'y mêle bien vite. Qu'on lise *les Considérations sur les litanies du saint Nom de Jésus* et l'on éprouvera plus d'attrait dans cette longue énumération d'invocations : on les comprendra mieux ; la piété y trouvera un aliment plus substantiel, un charme plus doux. Il en résultera qu'on récitera mieux ces litanies et qu'on arrivera bientôt à mieux connaître et à aimer davantage le saint Nom de Jésus. L'auteur, M. l'abbé Eugène, n'est donc pas trop présomptueux en disant de son ouvrage « qu'il est reconnu utile aux âmes pieuses et propre à faire revivre Jésus à nos yeux. »

— *Le Mois de Marie du saint Rosaire*, approuvé par le cardinal de Paris, est rédigé tout entier d'après le texte de l'Encyclique de Léon XIII sur le Rosaire. L'auteur, M. l'abbé Bessonies, s'est, pour le reste, conformé à l'usage : chacun de ses exercices quotidiens se composant d'une méditation — d'après l'Encyclique, — d'une petite pratique et d'un trait intéressant, chaque exercice n'occupant pas plus de quatre petites pages.

— *Mensis marialis.* C'est encore un mois de Marie, mais ce titre, en latin, indique bien clairement que celui-ci est réservé à l'usage presque exclusif des ecclésiastiques. Il est formé d'un choix judicieux de beaux passages tirés des Saintes Écritures, de la liturgie, des Pères et des docteurs. Du reste, le plan des méditations pour chaque jour est très simple : le sujet proposé au premier point est développé au second point; au troisième point, on en tire des conclusions pratiques corroborées par un exemple ; enfin une prière attire les bénédictions que Marie réserve à ses serviteurs. Les séminaristes et les prêtres trouveront là, pour leur esprit et pour leur cœur, un aliment sûr, varié, riche, abondant.

— *Le Manuel du jeune serviteur des anges* se divise en plusieurs parties : une partie préliminaire embrasse ce qui concerne la congrégation ; la première partie renferme les exercices du chrétien ; la deuxième, la pratique de la dévotion aux saints anges : journée angélique, semaine et mois angéliques, dévotions particulières ; dans la troisième partie sont groupées les prières en usage dans la congrégation ; à ces prières font suite quelques cantiques aux saints anges.

— La *Devocion de san Francisco de Borja al santissimo Sacramento* nous offre l'exemple d'un grand saint dans son amour pour le sacrement de l'Eucharistie. Quelle école pour nous que celle où saint François de Borgia nous initie lui-même à la pratique d'une dévotion si salutaire, si consolante. Profitons bien de son exemple et de ses conseils : nous aimerons comme lui le Dieu de nos autels.

— Et la dévotion à saint Antoine de Padoue nous conduira aussi à aimer plus tendrement Jésus ! Les trois opuscules que nous annonçons en son honneur contiennent soit une *Treizaine* de mardis ou de jours ordinaires, avec méditations, prières et exemples, soit une *Neuvaine*, composée aussi de considérations, de prières et de traits, mais le tout bien plus court, soit enfin des *Prières* et des *Cantiques*. Ces opuscules portent l'approbation des supérieurs : cela suffit pour recommander les pratiques qu'ils renferment.

F. Chapot.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *Dictionnaire géographique de la France et de ses colonies*, par P. Joanne. Paris, Hachette, 1896, 4 vol. in-4 parus : A à M. 2900 p. avec 1295 grav., 131 cartes et plans dans le texte, 64 cartes et plans en couleurs hors texte, 30 fr. le vol. — 2. *En congé. Promenades et souvenirs*, par Marius Sepet. Paris, Téqui, 1896, in-18 de 386 p., 3 fr. 50. — 3-4-5-6-7. *Voyage en France*, par Ardouin-Dumazet. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1894-1895-1896, 2e série (*Anjou, Bas-Maine, Nantes, Basse-Loire, Alpes Mancelles, Suisse normande*), in-16 de 333 p. : 3e série (*Iles de l'Atlantique*, I, *d'Arcachon à Belle-Isle*), in-16 de 373 p. avec cartes ; 4e série (*Iles de l'Atlantique*, II, *d'Hoëdic à Ouessant*), in-16 de 318 p., avec cartes : 5e série (*Iles de la Manche et Bretagne péninsulaire*), in-16 de 373 p., avec cartes ; 7e série (*Région lyonnaise, Lyon, monts du Lyonnais et du Forez*), in-16 de 340 p., avec cartes ; 3 fr. 50 le vol. — 8. *L'Europe illustrée*. N° 182. *Soleure et Bâle-campagne*, par E. Zingg et W.-V. Arx. Zurich, Art. Institut Orell

Füssli, in-16 de 42 p., avec 15 illustrations, 0 fr. 50. — 9. *L'Europe illustrée*. Nos 184 185. *Saint-Moritz-les-Bains*, par le pasteur CAMILLE HOFFMANN. Zurich, Art. Institut Orell Füssli, in-16 de 43 p., avec 15 illustrations et une carte. 1 fr. — 10. *Grèce. I. Athènes et ses environs* (Collection des Guides-Joanne). par B. HAUSSOULLIER. Paris, 1896, Hachette, in-16 de 241 p., avec 8 cartes et 6 plans, 12 fr. — 11. *L'Europe illustrée*. N° 183. *A travers la Hongrie ; le réseau hongrois de la compagnie des chemins de fer du Sud-Autrichien*, par E. STEINACKER. Zurich, Art. Institut Orell Füssli, in-16 de 32 p., avec 16 illustrations. 0 fr. 50. — 12. *Pèlerinages ombriens. Études d'art et de voyage*, par J.-C. BROUSSOLLE. Paris, Fischbacher, 1896, in-16 de 302 p. et 46 grav., 6 fr. — 13. *Aux rives du Bosphore*, par J. DE BEAUREGARD. Lyon, Vitte, 1896, in-8 de 324 p., illustré, 3 fr. — 14. *Un Mois en Phrygie*, par H. OUVRÉ. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18 de 269 p. et 14 grav., 4 fr. — 15. *Au delà du Jourdain. Souvenirs d'une excursion en mars 1894*, par LUCIEN GAUTIER. Paris, Fischbacher, 1896, in-12 de 141 p., avec grav. et une carte. — 16. *Le Désert de Syrie, l'Euphrate et la Mésopotamie*, par le comte DE PERTHUIS. Paris, Hachette, 1896, in-16 de XVI-355 p., 3 fr. 50. — 17. *Mon voyage à La Mecque*, par GERVAIS COURTELLEMONT. Paris, Hachette, 1896, in-16 de 236 p. et 34 illustrations, 4 fr. — 18. *Autour du Tonkin*, par HENRI-PH. D'ORLÉANS. Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-18 de 585 p., 3 fr. 50. — 19. *Indo-Chine. Souvenirs de voyage et de campagne (1858-1860)*, par le colonel HENRI DE PONCHALON. Tours, Mame, gr. in-8 de 336 p., avec gravures et une carte. — 20. *Au nord de l'Afrique. Tunisie, Algérie, Mélilla, Gibraltar, Tanger. Notes de voyage*, par FRANCIS DROVET. Nice, place Sasserno, 1896, gr. in-16 de 168 p., composition et dessins de A. Doubin. — 21. *Cinq semaines en Tunisie*, par E. BARILLON. Grenoble, Joseph Baratier, s. d., in-16 de 147 p., avec grav. — 22. *Une expédition avec le négous Ménélik. Vingt mois en Abyssinie*, par J.-G. VANDERHEYM. Paris, Hachette, 1896, in-16 de 203 p., 68 grav., 4 fr. — 23. *Dans la Haute-Gambie, voyage d'exploration scientifique*, par le docteur ANDRÉ RANÇON. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1895, in-8 de 390 p., avec cartes et grav., 10 fr. — 24. *Le Nouveau Monde sud africain. La Vie au Transvaal*, par E. MANHEIMER. Paris, Flammarion, 1896, in-18 de 349 p. et 45 grav., 3 fr. 50. — 25. *L'Affaire de Madagascar*, par GABRIEL HANOTAUX. Paris, Calmann-Lévy, 1896, gr. in-18 de 308 p., 3 fr. 50. — 26. *L'Islam. Impressions et études*, par le comte HENRY DE CASTRIES. Paris, Colin et Cie, 1896, in-12 de 355 p., 4 fr. — 27. *Précis d'histoire du commerce*, par HENRI CONS. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1896, 2 vol. gr. in-16 de XI-328-398 p., 8 fr.

1. — Le *Dictionnaire de la France et de ses colonies* de M. Joanne est un prodigieux travail; à première vue, il surpasse même le Dictionnaire général dit de Vivien de Saint-Martin, que vient de couronner la Société de géographie ; mais il convient de tenir compte de ce qu'il a été relativement facile de rassembler et de colliger les renseignements sur un pays aussi souvent décrit que la France, tandis que M. Rousselet, successeur de Vivien de Saint-Martin, a dû faire des recherches autrement difficiles pour décrire aussi exactement que possible des régions lointaines et pour la plupart peu connues. Il n'en est pas moins vrai que nous devrons à M. P. Joanne un magnifique monument national qui fera le plus grand honneur à la maison dont il est l'un des directeurs. Nous n'avons encore que quatre volumes, ce qui nous conduit à la lettre N, et déjà nous en sommes à 2900 pages in-4 à trois colonnes avec 1295 gravures représentant des sites pittoresques, des monuments, des châteaux, des types de paysans : avec 131 plans dans le texte représentant des villes et des chaînes de montagnes ; avec enfin 64 cartes en couleurs de départements. Quant au texte, il est des plus complets : les moindres hameaux sont nommés. Les provinces ont de longs articles comprenant : description générale, géologie et topographie, climatologie, ethnologie, linguistique,

usages et traditions, histoire. Les départements ne sont pas moins bien partagés : avec une carte en couleurs, l'auteur donne des détails sur la configuration générale, les divisions administratives, la topographie, le climat, les habitants, les villes, et une statistique très complète sur la répartition du territoire en cultures diverses, les cotes foncières, la population par état civil, par âge, par profession, les résultats du recrutement, le mouvement électoral, l'agriculture, l'industrie, le commerce, les contributions, les finances départementales et communales, l'instruction publique, l'assistance publique, la justice. Pour les villes importantes, chef-lieux ou autres, outre un plan qui est en couleurs pour Lyon et Marseille, on a une description archéologique et une notice historique et biographique. Lorsqu'il s'agit d'un port de mer, on trouve des indications très détaillées et très exactes sur les amers et la manœuvre à faire pour éviter les écueils de l'entrée. Les postes de sauvetage sont également mentionnés, mais d'une manière incomplète; sur ce point spécial, l'auteur ne s'est pas très bien renseigné. Une remarque à faire, et qui est, à notre sens, d'une importance capitale, c'est que M. P. Joanne n'a pas craint de se répéter d'un article à l'autre; il a jugé, avec raison, qu'il valait mieux augmenter les dimensions de son ouvrage et éviter aux travailleurs des recherches souvent laborieuses.

Dans le premier volume, nous signalerons une très intéressante dissertation sur les Basques, ce peuple dont l'origine n'a pu encore être déterminée d'une manière certaine, et une excellente description de la province de Bretagne et du caractère des Bretons. — Dans le deuxième volume, mentionnons l'article sur la Corse, une importante étude sur la Crau de Provence, sa constitution géologique, sa formation, sa mise en culture. Nous relèverons dans l'article relatif à Dunkerque une appréciation que nous considérons comme erronée : Jean Bart y est qualifié le plus grand homme de mer qu'ait produit la France; ce fut un grand corsaire, mais il n'était pas chef d'escadre et n'avait pas l'envergure de Duquesne, Tourville et Suffren. — Dans le troisième volume, beau plan teinté de la forêt de Fontainebleau, très amusant article sur les Gascons, étude très développée de la chaîne du Jura. — A propos des lacs des Vosges, l'auteur dit qu'on ne fait pas sonner l'r de Gérardmer, Longemer, Retournemer; ce n'est exact que pour le premier de ces noms. — Le quatrième volume est peut-être le plus intéressant. L'article sur Lourdes est convenable, mais réservé; l'auteur ne se compromet pas et se tient à égale distance entre M. Lasserre et M. Zola. Marseille est très longuement décrit ; certains passages ont une tendance républicaine assez marquée. Nous citerons encore une étude complète du massif central avec très belle carte géologique et hypsométrique en couleurs, une belle carte et un grand panorama du Mont-Blanc, enfin une description minutieuse et enthousiaste du Mont-Saint-Michel.

Pour ce grand travail, M. P. Joanne s'est naturellement servi de travaux antérieurs dont la valeur est incontestable, notamment de ceux qui ont paru dans l'Annuaire du Club alpin. Il s'est, en outre, fait aider par quelques collaborateurs dont il convient de citer les noms : MM. H. Boland, J. Guillaume, docteur Le Pileur, A. Lequentre, Th. Nicolas, Paul Pelet, Élie Reclus, Élisée Reclus, Onésime Reclus, Anthyme Saint-Paul, Franz Schrader et Victor Turquan. Il nous reste à constater qu'il a, en tout état de cause, réussi à éviter, dans la mesure du possible, les erreurs qui se glissent facilement dans un ouvrage de cette importance. Notons aussi que, jusqu'à présent, il n'est pas question des colonies. Elles sont sans doute réservées pour un volume spécial.

2. — M. Marius Sepet est un fidèle collaborateur de cette revue, ce qui est un peu gênant pour faire l'éloge de son dernier ouvrage, *En congé ;* et cependant nous ne trouvons pas le moyen d'en dire autre chose que du bien. C'est une série d'articles parus depuis 1876 dans le journal *le Monde* sur les voyages de vacances de l'érudit auteur. Comme on peut s'y attendre de sa part, l'histoire et l'archéologie y tiennent une large place, mais non sans être agrémentées de réflexions et d'anecdotes humoristiques. Un ardent souffle chrétien anime ces pages où nous sommes transportés le plus souvent en Bretagne, mais aussi dans le centre, dans le midi et dans l'est de la France. Le dernier chapitre décrit la magnifique cérémonie de Reims où, cette année même, fut ouvert le grand jubilé national de la conversion de la France au christianisme. C'est le digne couronnement de ces pèlerinages successifs, où, sous prétexte de bains de mer, de visites de famille et autres, M. Marius Sepet nous initie aux mœurs patriarcales et aux divers monuments de l'art chrétien dans les diverses provinces de la France. Grâce au style alerte de notre auteur, ce livre est d'une lecture agréable et facile.

4, 5, 6, 7. — Nous avons déjà rendu compte du premier volume de la la collection intitulée *Voyage en France*, par M. Ardouin-Dumazet, qui comprend le Nivernais, l'Orléanais, la Touraine ; nous avons en ce moment quatre autres volumes sous les yeux. Nous rappellerons qu'il ne s'agit pas ici de guides à l'usage du touriste : l'auteur ne dédaigne pas les curiosités pittoresques ou archéologiques, mais il ne s'y attarde pas et préfère renseigner ses lecteurs sur les ressources industrielles et agricoles des régions parcourues. Son but est de faire connaître les richesses variées que présente la France, et c'est ce qui constitue l'originalité et l'intérêt de ses études. Il convient, pour les juger, de ne pas oublier que M. Ardouin-Dumazet est rédacteur au *Temps*, et, par suite, d'opinions plus que libérales. Ses convictions religieuses ne sont pas des plus orthodoxes et l'on sent bien, sans qu'il le dise, qu'il préfère les huguenots aux catholiques ; pour lui, l'image du Sacré Cœur est un emblème à demi païen, et il affirme que l'abbé de Rancé serait bien étonné de la voir érigée devant

sa Trappe de Soligni. Par contre, il s'indigne de voir à Solesmes les bénédictins expulsés de leur abbaye, réduits à se disperser dans les maisons du village et à suivre leurs offices dans l'église paroissiale. On revient de cette visite, dit-il, « avec l'impression qu'une faute a été commise et se perpétue, laissant sur l'autorité, suivant les opinions, un rôle odieux ou ridicule. » En politique, M. Ardouin-Dumazet considère les chouans comme de vulgaires brigands, mais il s'incline avec respect devant l'héroïque figure de Bonchamps. Sa description des lacs de l'Erdre et de Grand-Lieu est très poétique.

La troisième série donne la description des îles de l'Océan Atlantique depuis Arcachon jusqu'à Belle-Isle, en passant par Oléron, l'île d'Aix, l'île de Ré, l'île d'Yeu, Noirmoutier, et l'archipel de la Grande-Brière, que l'auteur qualifie très justement d'ignoré : qui se doute, en effet, sauf les spécialistes, de l'existence entre le Croizic, Guérande et Saint-Nazaire, d'un vaste marais d'où surgissent de petites îles cultivées et fort peuplées ? Nous signalerons aussi dans ce volume une très bonne monographie de l'antique ville morte de Brouage près de Rochefort.

La quatrième série s'ouvre par une curieuse étude sur les îles d'Hoëdic et d'Houat, soumises jusqu'en 1877 à un régime un peu suranné qui réunissait entre les mains des deux curés les attributions les plus disparates : ces ecclésiastiques étaient à la fois maires, syndics des gens de mer, cantiniers, etc. L'auteur considère comme un grand progrès l'établissement de l'autorité laïque selon le droit commun qui prévaut dans le reste de la France ; mais il ne peut méconnaître que la population de ces deux îles, grâce à la charte à la fois aristocratique et paternelle dont il donne la teneur, est restée bien supérieure à celle de la Bretagne continentale, surtout au point de vue de la sobriété : il regrette même que la réglementation des cabarets n'ait pas été aussi rigoureuse dans les îles de Sein et d'Ouessant, où l'ivrognerie exerce de grands ravages. Les chapitres consacrés à ces deux dernières îles sont très intéressants.

Dans la cinquième série, on trouve l'éloge de Renan, qualifié d'admirable écrivain. L'auteur fait valoir avec complaisance que la Tour d'Auvergne, le premier grenadier de la République (*sic*), malgré son nom très aristocratique, était roturier, issu de famille libérale, et bon républicain. Signalons une très poétique description de la forêt de Brocéliande et de curieux détails sur l'archipel très peu connu des îles Chausey.

Après avoir lu les troisième, quatrième et cinquième volumes du *Voyage en France* de M. Ardouin-Dumazet, on ne peut s'empêcher de remarquer une bien étrange abstention. L'auteur a trouvé moyen de visiter toutes les îles du littoral français, sans paraître se douter le moins du monde de l'existence de la Société centrale de sauvetage des naufragés. Cet oubli est surtout choquant lorsqu'il s'agit de rochers à peine habités, comme les îles Glénans, qui sont minutieusement décrites, et où

la maison-abri du canot de sauvetage est, avec le sémaphore et le phare, le seul bâtiment sérieux de l'archipel. Il y a là un parti pris évident, dont on ne conçoit pas le motif.

Quant à la septième série, elle renferme la description de la région lyonnaise étendue au pays d'entre Rhône et Loire avec pointe sur l'Allier. La partie capitale de cette étude est consacrée à la ville de Lyon, dont l'auteur vante le rapide développement industriel et peut-être un peu trop lyriquement la beauté pittoresque. Nous préférons les passages où il signale les villes nées d'hier, dont les noms sont à peine connus du public et qui, grâce à l'industrieuse activité des habitants, sont arrivées à un degré de prospérité très remarquable.

En somme, ces cinq volumes présentent diverses régions de la France sous un aspect nouveau, celui de leur vie industrielle et commerciale, et les réserves que nous avons signalées sont peu nombreuses et peu importantes. On peut dire que ce sont des livres à mettre sans inconvénient grave entre toutes les mains.

8. — L'excellente collection des petits guides Orell Füssli (*L'Europe illustrée*) poursuit ses publications, qu'il convient de signaler aux touristes de plus en plus nombreux désirant visiter les sites les plus pittoresques de l'Europe. Voici une description très séduisante des vallées du Jura aux environs de *Soleure et de Bâle*. Sans avoir la majestueuse beauté des paysages alpestres, les paisibles retraites du Weissenstein, de la Fridau, d'Olten, de la Frobourg, de Liestal, de Schauenbourg, de Waldenbourg et de Langenbruck se recommandent aux personnes fatiguées du bruit des villes et avides de repos. On y trouve de bons hôtels, des stations thermales, d'agréables promenades en forêt et l'avantage de la proximité des frontières françaises pour ceux qui redoutent les trop lointains déplacements. Les illustrations, dues au crayon de M. Weber, sont, comme toujours, très réussies.

9. — Nous en dirons autant de celles qui ornent le fascicule du pasteur Camille Hoffmann. Cet auteur a eu l'idée originale de présenter sa description sous forme de conversation avec un ami, pasteur comme lui. Naturellement, *Saint-Moritz* est le plus beau lieu de la terre et la plus saine des stations balnéaires, mais le digne pasteur n'a pu se priver du plaisir de conter l'histoire de l'introduction de la Réforme dans la vallée et de le faire, bien entendu, tout à l'avantage de la religion dont il est le ministre très convaincu, nous le lui accordons volontiers.

10. — Nous avons recommandé, en 1889, un guide *En Grèce*, en deux volumes, par M. Haussoullier, ancien élève de l'École française d'Athènes. Le premier volume était consacré en entier à la capitale et à ses environs; depuis lors, cette ville s'est rapidement transformée, et il a semblé aux éditeurs nécessaire de publier une nouvelle édition. M. Haussoullier est retourné à *Athènes* et a étudié sur place les nouveaux aspects de l'anti-

que cité renaissante ; quelques savants grecs l'ont aidé dans cette tâche, et la nouvelle édition de son premier volume est tout à fait à point. Fidèle à sa première idée, l'auteur s'attache surtout à faire comprendre les ruines du passé, en sorte que, son guide à la main, le voyageur peut faire revivre la ville des Alcibiade et des Périclès. Cependant le côté pratique n'est pas négligé : un premier chapitre donne les indications générales toujours utiles aux touristes : moyens de transport, douane, postes, climat, notions sur la langue grecque avec vocabulaire usuel. Viennent ensuite une notice historique et des notions d'archéologie. Pour aller de Paris à Athènes, trois itinéraires sont indiqués : par Marseille et le Pirée ; par Brindisi, Corfou et Patras ; par le Saint-Gothard, Venise, Trieste, Corfou et Patras. Aux voyageurs peu pressés nous recommanderons spécialement le dernier. Vient ensuite la description de la ville et de ses environs ; une place très large est accordée à la visite du musée où se trouvent réunies les plus précieuses reliques de l'antiquité grecque. Dans une pochette, on trouve un plan très complet d'Athènes et une carte donnant presque toute la Turquie d'Europe, la Grèce, l'Archipel et les côtes occidentales de l'Asie Mineure. Ajoutons que ce livre très savant, très bien conçu, très pratique, peut être mis entre toutes les mains.

11. — Le fascicule 183 de la collection Orell Füssli décrit *le Réseau hongrois de la compagnie des chemins de fer du Sud Autrichien*, comprenant les environs des lacs Balaton et de Neusiedel, ainsi que la région forestière d'entre Save et Drave. Chemin faisant, on rencontre les villes de Stuhlweissembourg, Steinamanger et Agram, des établissements de bains, des châteaux princiers comme celui des comtes Festetich à Keszthely. Les gravures sont très réussies, comme dans tous les guides de cette collection, et cependant l'impression que laisse la lecture de cette brochure est assez froide, sans doute parce que la nature en Hongrie est moins empoignante qu'en Suisse et dans la Forêt-Noire ; et puis c'est bien loin de nous, et rares sont les Français qui aspirent à visiter en touristes le pays des Magyars.

12. — Ainsi que l'indique le sous-titre, le livre de M. Broussolle, *Pèlerinages ombriens, études d'art et de voyage*, est une suite de descriptions des belles œuvres d'art de l'Ombrie. L'auteur est un amateur passionné du Pérugin, le maître de Raphaël, et il proteste contre les aberrations des critiques qui ont attribué à l'illustre élève les plus belles œuvres de son maître ; pour un peu, il en voudrait à Raphaël lui-même. Il s'est donc mis en campagne pour découvrir ce qu'il reste dans l'Ombrie des peintures du Pérugin. Et tout d'abord il raconte comment beaucoup ont disparu. Napoléon, pendant l'occupation française, en avait fait enlever un assez grand nombre pour meubler les musées de son empire, spécialement ceux de Paris et de Rome ; en 1814 et 1815, les alliés entrés dans Paris autorisèrent les magistrats de Pé-

rouse à reprendre leur bien ; mais plusieurs des toiles se perdirent en route, sans doute pas pour tout le monde, mais du moins pour la patrie du peintre. M. Broussolle recherche minutieusement celles qui restent dans les moindres villages, et les décrit *con amore*. Il donne aussi quelques bonnes descriptions de paysages et de monuments, et se montre, en toutes circonstances, chrétien convaincu et zélé. Son style est un peu maniéré, et il est amusant de lire les dernières pages où il se défend avec une comique bonhomie de toute prétention à l'érudition.

13. — Saluons le volume annuel de notre ami, M. J. de Beauregard : *Aux rives du Bosphore*. Il est digne de ses aînés, peut-être même supérieur. Cette fois, l'aimable voyageur nous promène dans la péninsule des Balkans, en commençant par nous montrer la belle Venezia, où il nous fait assister à une exposition internationale d'art. Il nous conduit ensuite à Agram par Trieste et Fiume, sans oublier de narrer la touchante histoire de la *Santa Casa*. Ce n'est que dans la deuxième partie du volume que nous pénétrons dans le royaume de Serbie, qui, aussi bien que la Croatie, a la bonne fortune de plaire à notre guide. Aussi en détaille-t-il complaisamment l'histoire héroïque depuis Étienne Némania, premier roi des Serbes, jusqu'au souverain actuel, Alexandre Ier, dont le règne s'annonce comme une ère de prospérité pour le pays. Il en est autrement de la Bulgarie, que l'auteur nous dépeint avec des couleurs assez sombres. Tout d'abord, c'est le récit complet de la tyrannie sanglante et de la fin tragique du ministre Stambouloff; puis la lâcheté du roi Ferdinand Ier achetant l'appui de la Russie au prix de l'apostasie de son fils aîné, le pauvre prince Boris ; avec raison, M. de Beauregard flétrit cet acte de basse courtisanerie. Il quitte sans regrets la Bulgarie pour gagner Constantinople en passant par Andrinople. La description de la séduisante reine du Bosphore est très enthousiaste, quoique l'auteur ne dissimule aucune des verrues qui la déshonorent. L'histoire des massacres d'Arménie, dont il a pu scruter les mystérieux dessous, excite sa juste indignation, et c'est surtout à la perfide Albion qu'il s'en prend, l'accusant d'avoir suscité ces troubles par son or et ses intrigues, afin de détourner l'attention de l'Europe de ses agissements en Égypte. Enfin, le retour s'effectue par la Roumanie, le royaume de la sympathique Carmen Sylva. C'est un charmant voyage à faire en si bonne compagnie, et l'on ne peut que partager toutes les impressions de l'auteur, car elles sont inspirées par le plus pur patriotisme et par les sentiments les plus élevés.

14. — Le livre de M. Ouvré : *Un Mois en Phrygie* est intéressant parce qu'il nous fait connaître un pays peu visité par les touristes ; les chemins de fer ne vont encore que jusqu'à la porte du plateau central de l'Anatolie, où l'on peut étudier de curieux vestiges d'une civilisation qui ne fut pas sans éclat. On y découvre de beaux mausolées de l'antiquité

grecque, notamment le tombeau du fameux roi Midas, dont l'existence fut longtemps considérée comme fabuleuse. L'auteur décrit ces monuments avec beaucoup de compétence, et son récit est émaillé d'aventures de voyage des plus pittoresques. Son style est un peu prétentieux, parfois même obscur. Il s'étonne de ce qu'à l'étranger les prêtres catholiques soient aussi bons Français que les professeurs de Faculté, et fait ressortir le contraste de leur attitude avec les « allures ultramontaines » du clergé en France. Par contre, il loue la politique adroite et patiente de la vieille monarchie qui avait su donner à notre nation le premier rang que nous sommes en train de perdre dans l'Orient musulman. L'épisode de la mort d'Alcibiade, qu'il conte avec une certaine complaisance, ne permet pas de recommander ce livre pour de trop jeunes lecteurs.

15. — La région située *Au delà du Jourdain*, et qui formait autrefois le pays des Moabites, a été également peu visitée par les touristes ; quelques archéologues et hébraïsants s'y sont seuls aventurés. C'est que les voies de communication y sont rares, les parties cultivées peu étendues, et les habitants, pour la plupart nomades, inspirent une défiance assez justifiée. M. L. Gautier, de Genève, de concert avec un jeune Anglais, *fellow* de l'Université d'Oxford, a eu cependant la curiosité de visiter les villes mortes de Djérach et d'Ammân, dont l'identification est fort difficile, bien qu'on y trouve des ruines importantes. Le voyage s'est effectué dans les meilleures conditions possibles, M. Gauthier ayant, du reste, un de ces caractères accommodants avec lesquels il semble que les obstacles s'aplanissent d'eux-mêmes. La jolie plaquette qu'il présente au public abonde en détails archéologiques ; les dessins sont exécutés d'après des photographies empruntées pour la plupart aux publications du *Palestine Exploration Fund ;* la carte est une reproduction de celle de MM. l'abbé Legendre et Thuillier. L'auteur est sans doute protestant ; mais il n'en cite pas moins avec éloges les travaux des RR. PP. Germer-Durand et Séjourné. Très bonne contribution à la géographie historique de la Palestine.

16. — Le voyage de M. le comte de Perthuis dans *le Désert de la Syrie, l'Euphrate et la Mésopotamie* est déjà ancien, puisqu'il remonte à 1866 ; mais, ainsi que le dit l'auteur, les hommes et les choses se modifient bien peu en Orient, et les études remontant au commencement du siècle peuvent encore servir à faire connaître ces pays pétrifiés. D'ailleurs, dans un dernier chapitre, M. de Perthuis indique sommairement ce qu'il est survenu de nouveau, routes construites, projets de chemins de fer et de navigation à vapeur sur l'Euphrate, progrès lents de la colonisation. Quant à la partie la plus intéressante de ses observations, celle relative aux nomades Bédouins, Kurdes ou Turkmènes, rien ne s'est modifié en ce qui la concerne. Le voyageur français a pu étudier de près les mœurs de ces tribus errantes ; il les a poursuivies à travers

le désert pour conclure avec elles des conventions permettant aux caravanes commerciales de traverser leurs territoires sans être molestées; il a vécu au milieu d'elles, jouissant des immunités accordées par la loi sacrée de l'hospitalité et n'a eu qu'à se louer de ses rapports avec leurs grands chefs. Il est utile d'être renseigné exactement sur ces Arabes que les voyageurs évitent de rencontrer parce qu'ils sont plus souvent pillards qu'hospitaliers ; en ce moment ils jouent un grand rôle dans les troubles qui agitent de toutes parts l'empire ottoman et semblent présager sa prochaine dislocation. On lira donc ce volume avec profit d'abord, et aussi avec plaisir, car il est écrit avec élégance et sincérité.

17. — M. Courtellemont est, après M. Léon Roche, le premier Français qui ait visité la Mecque ; cinquante-sept ans se sont écoulés entre ces deux voyages ; cinq ou six autres Européens ont pu, en outre, pénétrer dans la ville sainte ; c'est assez dire les difficultés que présente une telle entreprise. Auteur de cinq volumes d'études sur les régions musulmanes qui entourent la Méditerranée, M. Courtellemont désirait vivement compléter ses publications par une description *de visu* de la ville sainte de l'Islam. Il parvint à s'assurer l'aide d'un musulman d'Alger qui lui devait la vie, et c'est grâce à cette complicité dévouée qu'il parvint à déjouer la surveillance soupçonneuse et féroce des Turcs, gardiens vigilants du tombeau du Prophète. Il courut toutefois de réels dangers, et sa qualité de médecin algérien, fidèle sectateur du Coran, fut souvent suspectée ; il fut plusieurs fois arrêté et ne dut la liberté et sans doute la vie qu'à son remarquable sang-froid. Il parvint même à se faire de chauds partisans parmi les personnages de Djeddah et de la Mecque, et, grâce à eux, put accomplir tous les exercices religieux d'un véritable pèlerin. Le plus difficile fut de dissimuler l'emploi d'une photo-jumelle qui lui permit de rapporter la seule vue panoramique de la Mecque que l'on possède en Europe. L'état de santé de son compagnon l'empêcha de visiter Médine ; mais il ne désespère pas d'y revenir un jour et même de pousser plus loin encore ses recherches sur le présent et le passé de l'Arabie. M. Courtellemont est un fervent partisan de l'islamisme ; le sentiment religieux ne lui manque pas, mais il ne fait pas une distinction bien nette entre le Dieu des chrétiens et celui de Mahomet. Son *Voyage à la Mecque* est intéressant, très bien écrit et abonde en aperçus nouveaux et ingénieux dont il y a lieu de tenir compte dans la recherche délicate d'un *modus vivendi* raisonnable entre le monde chrétien et le monde musulman.

18. — On se rappelle le succès obtenu par la publication, en 1893, du beau volume où le jeune prince Henri d'Orléans racontait son voyage du Tonkin à Bangkok. L'éditeur a fait paraître une édition plus populaire du même récit : *Autour du Tonkin*, dégagé de tout luxe de gravures, de cartes, de l'appendice géographique et scientifique. Ainsi allégé,

l'ouvrage conserve le charme du style élégant et correct de l'auteur ; on y retrouve aussi l'attrait des observations critiques dont la maturité étonne chez un aussi jeune voyageur. Les races très diverses qui peuplent les régions peu explorées et accidentées du Tonkin occidental, entre les bassins du Fleuve Rouge et du Mékong, sont attentivement étudiées et décrites. Les aperçus relatifs au développement futur de nos possessions indo-chinoises sont également remarquables ; le prince Henri d'Orléans s'y montre plein de confiance dans l'avenir, mais ne dissimule aucune des fautes commises par nos gouvernants, aucun des défauts inhérents à l'administration française, qui paralysent l'œuvre de colonisation. La plupart des desiderata qu'il exprime ont été réalisés depuis lors, ce qui montre bien avec quelle sagacité il avait indiqué les progrès à faire. Malheureusement certains détails de mœurs peu édifiants ne permettent pas de mettre ce volume entre toutes les mains.

19. — M. le colonel de Ponchalon a pris pour épigraphe de son livre : « Évoquons le passé, il nous dira l'avenir, » et pour mot de la fin : *Gesta Dei per Francos*. Ces deux devises expriment très bien dans quel esprit il a entrepris de conter, pour ses enfants d'abord, pour ceux des autres ensuite, les épisodes de la campagne de Chine et d'Indo-Chine de 1858-1860, sous les ordres de l'amiral Rigault de Genouilly. Ses *Souvenirs de voyages et de campagne* s'ouvrent sur un très beau portrait de son illustre chef. Puis on voit l'auteur, à peine sorti de Saint-Cyr, engagé dans les aventureuses entreprises de Canton, de Tourane, de Saïgon. Jeune sous-lieutenant, il se distingue si brillamment dans les divers combats auxquels il prend part, qu'il est décoré de la croix de la Légion d'honneur. Ce sont donc de glorieux souvenirs qu'il évoque. On trouvera peut-être qu'il entre dans trop de détails lorsqu'il décrit les opérations militaires autour de Tourane ; mais il faut l'excuser, puisque c'est là qu'il gagna la croix des braves. Les considérations économiques et philosophiques qui forment le dernier chapitre, intitulé *Conclusion*, sont des plus sages et des plus élevées. Elles sont à louer sans restriction. D'ailleurs toutes ces pages sont animées du plus pur sentiment chrétien. Nous devons donc à M. le colonel de Ponchalon un beau et bon livre de prix et d'étrennes qui convient à tous les âges et à toutes les catégories de lecteurs.

20. — Ce sont vraiment des notes de voyage que nous donne sur *le Nord de l'Afrique* M. Francis Drouet, membre de la Société normande de géographie, où plutôt une série de lettres écrites à des amis au cours d'un voyage d'agrément. Il en résulte un décousu et une absence totale de prétention qui n'est pas sans charme. Toutefois, nous préférons au texte les vignettes, qui sont tout à fait gracieuses et d'une bonne couleur locale ; les descriptions sont en effet un peu trop effleurées et les observations recueillies chemin faisant manquent de profondeur. Hâtons-nous

d'ajouter que ce volume, luxueusement édité, peut être lu par tout le monde; rien n'y peut choquer la morale ni les convictions religieuses les plus susceptibles.

21. — La charmante plaquette de M. Barillon : *Cinq semaines en Tunisie*, se lit avec facilité; l'auteur y conte très simplement un rapide voyage exécuté avec intelligence aux environs de Tunis. C'est à cheval que M. Barillon a fait ses excursions, ce qui lui a permis de visiter successivement plusieurs propriétés où les colons français voient leurs efforts généralement couronnés de succès, soit qu'ils cultivent la vigne ou les céréales, ou encore qu'ils se livrent à l'élevage du bétail. L'auteur rend pleine justice à l'œuvre civilisatrice du cardinal Lavigerie et, visitant les ruines d'Utique, il verse un pleur sur le sort malheureux du vertueux Caton, « l'illustre républicain » persécuté par César. Ce petit livre peut être mis entre toutes les mains; il est orné de jolies gravures exécutées d'après des photographies de l'auteur.

22. — *Une Expédition avec le négous Ménélik. Vingt mois en Abyssinie*, que nous présente M. Vanderheym, est un ouvrage d'actualité qui a sur beaucoup d'autres livres le grand avantage d'être très sincèrement écrit et bien vécu. L'auteur est allé à la cour de Ménélik, alors que ce souverain ne régnait encore que sur le Choa, pour y surveiller les affaires d'une maison de commerce française, et il a eu la bonne fortune, qui n'allait pas sans désagréments, d'accompagner Sa Majesté dans une expédition militaire contre une peuplade voisine. Il a donc pu voir comment les Abyssins, ou du moins les Choans font la guerre. C'est, paraît-il, à la mode barbare; les hommes se ruent à la curée pêle-mêle avec les armements les plus disparates et sans aucune discipline. Cette appréciation *de visu* n'est pas absolument conforme à l'idée qu'on s'en est faite en France depuis la malheureuse campagne des Italiens. Il nous semblait difficile d'admettre que l'armée de Ménélik ait pu remporter de tels succès sans avoir pour elle la force que donne une certaine organisation militaire. A la vérité, on peut admettre que les Abyssins du Tigré sont plus civilisés que les Choans, et aussi que, depuis 1893, ils ont pu faire des progrès. Mais ce qui paraît indiscutable, c'est que la personnalité même du Négous a été quelque peu surfaite. Ce n'est pas un Napoléon ou un Moltke africain : c'est un chef d'une intelligence relative ; mais il ne faut pas gratter longtemps le vernis de civilisation qui le couvre tant bien que mal pour retrouver le sauvage. Les Abyssins, d'après M. Vanderheym, versent le sang avec une cruauté écœurante, et les spectacles dont il a été le témoin dans sa rapide campagne au Oualamo lui ont laissé un souvenir pénible qui se reflète dans ses appréciations. Aussi bien, il n'est pas inutile que l'on nous fasse revenir de nos préventions. Nous étions peut-être trop portés à croire que les Italiens étaient des barbares et les Abyssins des civilisés.

C'est à peu près de cette manière que nos bons amis les Anglais nous ont traités dans leurs journaux pendant notre expédition de Madagascar. Nous ferions bien de ne pas trop les imiter dans leurs préventions puériles. Le livre de M. Vanderheym est irréprochable au point de vue moral, et il ne parle des missonnaires catholiques qu'en termes fort élogieux.

23. — M. le docteur Rançon, médecin de première classe des colonies, fut chargé, en 1891, d'une mission scientifique ayant pour principal objectif la recherche d'un succédané de la gutta-percha dans le bassin de la Gambie. La disparition rapide de la précieuse gomme qui se recueille dans les îles de la Sonde menaçait d'un arrêt absolu la fabrication des câbles électriques, et il était nécessaire d'aviser rapidement à son remplacement par une substance équivalente recueillie dans les possessions françaises du Soudan, du Congo ou de la Guyane. Les recherches dans le Soudan furent confiées à M. le docteur Rançon, qui s'en acquitta de la façon la plus satisfaisante. Après un voyage laborieux de plus de six mois, au cours duquel sa santé fut gravement compromise, cet explorateur publia dans les *Annales de l'Institut colonial de Marseille*, que dirige le savant professeur Édouard Heckel, un très important travail intitulé : *Dans la Haute-Gambie, voyage d'exploration scientifique.* Tout le bassin de la Gambie et celui de la Falémé ont été reconnus et étudiés, spécialement au point de vue de la flore. Le docteur Rançon, voyageant sans escorte et sans armes, put même pénétrer chez certaines tribus réputées absolument inhospitalières et que nul Européen n'avait encore visitées; il décrit avec soin leurs mœurs sauvages, et il est bon de prévenir le lecteur qu'il ne recule pas devant les détails les plus naturalistes; « l'ethnologie, dit-il pour s'excuser, n'admet pas de réticences, ne souffre pas de sous-entendus, honni soit qui mal y pense. » Nous voilà prévenus et nous ne devons pas nous effaroucher de trouver, par exemple, la description minutieuse de l'opération de la circoncision. L'auteur n'écrit, en résumé, que pour les savants, et nous lui passons volontiers son ethnologie réaliste; par contre, nous sommes moins indulgent pour son scepticisme religieux qui lui fait établir une similitude par trop fantaisiste entre les pires superstitions des fétichistes et les pratiques les plus respectables de la religion catholique. Des cartes de détail, assez confuses d'ailleurs, indiquent la configuration de chaque province visitée ; mais il est bien regrettable qu'une carte d'ensemble ne donne pas la situation relative de toutes ces provinces, tout en permettant d'apprécier l'itinéraire suivi du point de départ au point d'arrivée.

24. — A proprement parler, *le Nouveau Monde sud africain. La Vie au Transvaal*, de M. Manheimer, s'offre comme un guide dans l'Afrique australe à l'usage des personnes s'y rendant pour s'employer à l'exploitation des mines d'or. Les voyageurs spéciaux y trouveront tout ce qu'il

leur importe de connaître : moyens de transport, indications et prix des hôtels dans les principales villes, procédés d'extraction et de traitement du minerai, énumération des diverses sociétés minières avec renseignements sur leur situation actuelle, réglementation des concessions, prix des patentes, etc. Les documents statistiques abondent ; l'auteur étudie aussi l'ethnologie, mais au point de vue de la main-d'œuvre, la géologie ou plutôt la minéralogie pratique, la faune en tant qu'offrant des ressources aux chasseurs. Tout en un mot est présenté dans un but exclusivement utilitaire, rien de spéculatif. Naturellement le pittoresque y perd et l'auteur ne se met pas en frais pour enjoliver de littérature son aride nomenclature. Les gravures elles-mêmes représentent pour la plupart les établissements métallurgiques et les diverses machines employées pour le traitement du minerai. Étant donné l'objectif de l'ouvrage, on n'y saurait trouver à redire ; mais il est peut-être excessif, même à ce point de vue, de faire suivre régulièrement chaque chapitre d'une recommandation encadrée en faveur de la maison de banque Oltramare de Paris ; cette réclame obstinée, qui revient avec une monotonie exaspérante, nous paraît d'un goût douteux. Lorsqu'il est question des missions, il n'est fait aucune différence entre les protestants et les catholiques, que M. Manheimer paraît considérer avec une égale indifférence ; il s'abstient avec une sérénité non moins égale de toute appréciation politique.

25. — Comme on s'en doute, le volume de M. G. Hanotaux sur *l'Affaire de Madagascar* est un plaidoyer *pro domo sua.* Le traité dont le libellé avait été remis au général Duchesne, avant son départ, et qui devait être imposé à la signature du gouvernement malgache aussitôt après la campagne, a été l'objet de vives discussions. Pour les uns, il s'agissait d'une question de principe : protectorat ou annexion pure et simple. D'autres trouvaient que les conditions imposées à la reine Ranavalo pouvaient paraître suffisantes avant l'entrée des troupes françaises à Tananarive, mais qu'à la suite du long et douloureux effort que leur avait imposé la résistance acharnée des Hovas, il convenait de se montrer plus exigeants et de parler en maîtres. Finalement ce dernier avis a prévalu et le traité Hanotaux a été relégué aux vieux papiers, tandis qu'une prise de possession formelle et sans condition a été imposée. M. Hanotaux le regrette, et c'est tout naturel. Il ne manque pas, d'ailleurs, de bons arguments à faire valoir en faveur de son système ; le meilleur, sans contredit, est celui de l'abus du fonctionnarisme qui résulte presque nécessairement de l'administration directe d'une colonie par sa métropole. Il en résulte non seulement de plus larges dépenses, mais encore un sentiment de défiance qui persiste longtemps et qui peut se traduire sous la forme de désordres graves et de révoltes armées obligeant à une occupation militaire fort onéreuse. M. Hanotaux

ne se borne pas à invoquer ces arguments théoriques; il produit, à l'appui de la politique de son choix, toute une série de dépêches échangées entre les résidents de France à Madagascar et le ministère des affaires étrangères; il donne *in extenso* les discours qu'il a prononcés sur ce sujet à la Chambre des députés et au Sénat, ainsi que le texte des divers traités qui ont successivement réglé les rapports entre la France et le gouvernement hova. En dernier lieu, il reproduit un article envoyé par lui à la *Revue de Paris* et publié dans le numéro du 1er janvier 1896. Ces documents sont fort intéressants à consulter, et l'on ne peut nier qu'ils n'apportent beaucoup de lumière pour l'intelligence de cette délicate affaire, qui est loin d'être encore définitivement résolue.

26. — Il est de mode aujourd'hui de disserter plus ou moins savamment sur l'excellence relative des religions. En dehors du christianisme, les uns, généralement des Asiatiques, tiennent pour la doctrine de Çakia-Mouni, le bouddhisme; les autres, pour la plupart Africains, s'enthousiasment pour l'islamisme. M. le comte Henry de Castries a été un des officiers les plus distingués de notre armée d'Afrique, à laquelle il tient en outre par des liens de famille; il a parcouru à diverses reprises les régions désertiques, a vécu parmi les tribus nomades et s'est distingué notamment par une périlleuse reconnaissance dans le Sud oranais, aux environs de Figuig. C'est dire qu'il n'a pas échappé au mirage africain. Dès le début de son livre, dans de très belles pages, comparables aux meilleures de Loti, il conte comment, à l'âge de vingt-cinq ans, la vue de la prière des Arabes de son escorte lui avait inspiré une vive émotion, et qu'il avait songé à écrire d'abondance le *Génie de l'islamisme*. Il déclare aujourd'hui qu'une telle œuvre « eût été déplorable et aurait certainement mérité le reproche d'incroyable légèreté » que s'attirent les productions hâtives de certains Algériens. Il raille agréablement M. Loyson, l'ex-père Hyacinthe, de s'être abandonné à cet enivrement oriental, et il traite de futile l'engouement des chrétiens, et parmi eux des fils de croisés, qui se cotisent pour élever une mosquée dans Paris. M. de Castries se croit donc bien réveillé de ses rêveries juvéniles et dégagé de toute prévention poétique en faveur de l'Islam. Après avoir lu son livre avec le vif intérêt qu'il mérite à tous égards, je n'en suis pas absolument convaincu. Sans doute, la supériorité du christianisme sur toute autre religion et de l'Évangile sur le Coran y est nettement proclamée; mais il y subsiste un ardent désir d'apologie ou tout au moins de réhabilitation qui m'inquiète un peu, en raison de la grande sympathie que j'éprouve pour l'auteur. Dans un premier chapitre, il s'attache à démontrer la sincérité de Mahomet, qui s'est cru réellement inspiré de Dieu par l'entremise de l'archange Gabriel; on ne peut s'empêcher de sourire du rapprochement qui s'impose avec une illuminée contemporaine. Dans le deuxième chapitre il cherche à

établir que la conquête musulmane a toujours été tolérante aussi bien pour les chrétiens qu'à l'égard des juifs. Le troisième chapitre est consacré à un plaidoyer en faveur de la polygamie, considérée comme une concession nécessaire faite par le Prophète aux habitudes contractées et aux exigences du climat. Au chapitre IV, il explique de même qu'il a dû, pour les mêmes raisons, peupler de houris le paradis promis à ses sectateurs, alors que lui-même ne songeait qu'à la vision béatifique de la divinité. Le chapitre V combat les préjugés relatifs au fatalisme ; Mahomet admettait parfaitement le libre arbitre, et les théologiens catholiques sont aussi divisés que les musulmans sur les doctrines de la prédestination, de la grâce et de la liberté ; exemple : les thomistes et les molinistes. Dans le chapitre VI, on remarque la négation que l'islamisme se soit propagé par la violence, et la preuve en est dans la continuité de son expansion alors que les guerres de conquête ont cessé ; un peu plus loin, cependant, l'auteur avoue que les Foulbés, conquérants musulmans de l'Afrique occidentale, razzient impitoyablement les villages musulmans qui ne se soumettent pas. Suivant lui, cette incessante expansion s'explique par trois causes naturelles : d'abord la simplicité du dogme islamique et la largeur de sa morale ; en second lieu, la dissimulation de la propagande religieuse sous les apparences de préoccupations commerciales ; enfin les unions mixtes. Puis il se demande s'il ne convient pas aussi de l'attribuer à l'accomplissement de la promesse divine faite à la race d'Ismaël, fils d'Abraham, et, sur ce point, il cite l'opinion formelle de l'abbé de Broglie. Le dernier chapitre, consacré à l'étude de l'islamisme en Algérie, est naturellement le plus intéressant. Protestons tout d'abord contre cette opinion qu'en 1868, lors de la grande famine, le cardinal Lavigerie, en recueillant des orphelins littéralement mourant de faim, et les baptisant avec leur plein consentement, violait le pacte conclu par la France en 1830 ; le maréchal de Mac-Mahon, qui a cru devoir s'opposer à ce charitable apostolat, a commis, selon nous, une grave faute et un abus de pouvoir. Par contre, M. de Castries a parfaitement raison de dire qu'aujourd'hui, en ne soutenant pas les missions catholiques, le gouvernement favorise, inconsciemment peut-être, la propagande antifrançaise des méthodistes anglais qui répandent leurs bibles dans toute la Kabylie. Nous croyons aussi, avec M. de Castries, qu'une révolte générale est impossible en Algérie, parce que les chefs ne peuvent s'entendre, et qu'on rendra les insurrections partielles de plus en plus rares en supprimant la féodalité arabe, en activant la pénétration des voies ferrées vers le sud, et surtout par un maniement plus équitable et plus intelligent des populations indigènes ; il n'est pas moins dans le vrai quand il affirme que la politique française doit être antijuive. En ce qui concerne l'Afrique centrale, notre auteur conseille de ne pas chercher à enrayer l'expansion musulmane et se ré-

clame du cardinal Hergenrœther pour déclarer que l'islamisme est une heureuse transition entre le fétichisme et le christianisme; nous en demandons humblement pardon à Son Éminence, mais nous ne pouvons partager cette opinion. L'islamisme n'est pas une transition, mais une barrière presque infranchissable. De copieux appendices donnent une série de pièces justificatives à l'appui des idées de l'auteur, et surtout des extraits de chansons de geste et de chroniques du moyen âge relatives à l'islamisme. Nous nous sommes longuement étendu sur la critique de cet ouvrage à cause de sa grande valeur et de la sympathique personnalité de M. le comte de Castries. L'érudition et le style sont également remarquables dans cette étude très documentée et qui repose sur des observations personnelles très sérieuses. Les déclarations réitérées de l'auteur et son constant souci d'étayer ses affirmations sur des textes empruntés à divers Pères de l'Église ne permettent pas de révoquer en doute son orthodoxie intentionnelle. Mais il nous a semblé que les beautés esthétiques de l'Islam l'avaient quelque peu ébloui et lui avaient dissimulé ce qu'elles recouvrent de corruption et de dangereuse perversité.

27. — L'important *Précis d'histoire du commerce*, de M. Henri Cons, fait partie de la Bibliothèque d'enseignement commercial, qui se forme sous la direction de M. Georges Paulet. C'est une étude très bien faite du développement progressif des transactions commerciales entre les divers peuples du globe, depuis les temps primitifs jusqu'à nos jours. Il y a, dans ces deux volumes, une somme de travail considérable, car il a fallu, pour les composer, réunir des documents épars dans de nombreuses statistiques, dont le dépouillement a dû être fort ingrat. Le sujet traité se rattache bien à la géographie, car cette science a dû servir de base et fournir le canevas pour cette pérégrination à travers les âges, mais aussi à travers les diverses régions, en tenant compte des différences physiques et climatériques qui commandent la variété des productions naturelles du sol, et par suite des denrées exportées et importées. Naturellement, les considérations relatives à la période contemporaine occupent la plus grande partie de l'ouvrage, soit presque tout le second volume; c'est aussi de beaucoup la plus intéressante. A certaines allusions on sent bien que l'auteur est peu favorable en principe aux anciens régimes et à l'influence des doctrines religieuses; toutefois, il s'efforce de se montrer impartial et ne se laisse aller à aucune attaque directe et de parti pris. Au point de vue économique, il est partisan du libre-échange, mais en admettant certaines atténuations dictées par les circonstances. Le résumé général qui forme le dernier chapitre est magistralement tracé. En somme, cet ouvrage n'est pas d'une lecture aride comme on pourrait le craindre; l'intérêt se soutient d'un bout à l'autre, et l'homme politique y trouvera de précieux enseignements, car dans les temps où nous vivons, on ne saurait, dans la direction des relations

de peuple à peuple, négliger les intérêts du commerce ; nos rivaux n'ont garde de l'oublier, et l'on peut dire que les temps de la politique sentimentale sont bien passés. COMTE DE BIZEMONT.

JURISPRUDENCE

Cours complet de droit canonique et de jurisprudence canonico-civile. Tomes I et XIII. Paris, Oudin, 1896, 2 vol. in-8 de XVIII-433-177 et 659 p. — Prix du vol. : 8 fr.

La librairie Oudin entreprend la publication d'un cours complet de droit canonique en français. La collection comprendra vraisemblablement une quinzaine de volumes. Le premier et le treizième viennent de paraître. M. l'abbé Duballet, qui signe le tome I, annonce dans son Introduction le plan général de l'ouvrage. La partie fondamentale (Principes du droit canonique) sera contenue dans les trois premiers volumes. Viendra ensuite la partie spéciale comprise selon la division ordinaire : *Personnes* (six volumes) ; *Choses* (quatre volumes, dont le treizième est le Traité des conseils de fabrique) ; enfin, les *Jugements* et *Peines* ecclésiastiques, exposés dans un nombre de tomes encore indéterminé.

Le premier volume donne les notions élémentaires du droit en général, un chapitre sans importance sur le droit civil romain, un autre sur le droit canonique en général et sur le droit national. Puis vient le traité du droit public de l'Église : Constitution, pouvoirs, droits de l'Église, où M. Duballet donne sous une forme à peine altérée l'équivalent de sa traduction du livre de Mgr Cavagnis. En somme ce volume, qui se lit assez aisément, malgré l'allure ronflante de quelques alinéas, pourra rendre service aux laïques peu familiarisés avec le droit ecclésiastique. La doctrine est saine, les divisions classiques, mais il n'y a rien d'original. De plus, l'auteur cite une foule de textes, de réflexions des Pères, de faits historiques sans fournir de références et sans vérifier les sources. Cette méthode n'est plus guère de mise aujourd'hui et semble un peu négligente. — Les appendices renferment divers documents intéressants, mais à quoi bon rapporter le décret de 1809 et celui du 27 mars 1893 sur les fabriques, qui vont se trouver expliqués, commentés et reproduits dans le XIIIe volume ?

Le traité des *Conseils de fabrique* (t. XIII), publié sans nom d'auteur, est complet et réellement pratique. Organisation des conseils de fabrique, Fonctionnement, Règles d'administration mises au courant des dernières instructions et circulaires du ministre des cultes : telles sont les principales divisions. Ce qui augmente l'utilité du volume, c'est la collection des principaux actes législatifs ou réglementaires concernant les fabriques, depuis la loi du 18 germinal an X jusqu'au décret du

1er février 1896. Messieurs les curés qui se lamentent à bon droit de la minutie administrative pourront, en étudiant ce volume, s'acquitter plus aisément de leurs désagréables obligations. G. P.

SCIENCES ET ARTS

La Fontaine moraliste, par le vicomte de Broc. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-12 de 257 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le nouveau livre de M. de Broc réjouira les amis du bon Champenois, et Dieu sait s'ils sont nombreux, non seulement en France, mais dans le monde entier !

La morale de La Fontaine n'a jamais été mise en doute par d'autres que Rousseau et Lamartine. Jean-Jacques se donnant pour juge en pareille matière, c'était vraiment grotesque ; ceux mêmes qui l'ont trop prisé, pour des raisons qui, il est vrai, n'ont rien à voir avec l'éthique, n'ont pu le prendre au sérieux dans ce rôle. « Lamartine, dans des lignes qu'on regrette de trouver sous sa plume, a porté sur lui (La Fontaine) un jugement dont l'injustice égale l'âpreté.... » « Sainte-Beuve ne voit dans ces imprécations que « l'antipathie de deux natures et le conflit des deux poésies. » Il y cherche « moins encore une erreur de son jugement qu'une conséquence de sa manière d'être et de sentir. » Vraiment, Sainte-Beuve est trop bon ou, si l'on veut, trop académique ! Les erreurs de jugement étaient, et combien ! fréquentes chez Lamartine. N'en eût-on qu'une à citer, son apologie des Girondins suffirait à établir ce qu'il laissait à désirer sur ce point.

Dans son premier chapitre, M. de Broc parle de l'attrait des Fables de La Fontaine ; il passe ensuite à l'homme, à son génie ; puis, à sa morale, dont il établit les traits dominants et les principaux caractères. Il entre alors au cœur de son sujet ; les idées du fabuliste sur le travail, les richesses, les grandeurs, le bonheur de la médiocrité, la vanité, l'ingratitude, le mariage, l'amitié, la mort, sont successivement étudiées, Fables en main, et rendues en des termes qui en augmentent la saveur. Le style, plein de charme et de facilité, est bien celui dans lequel on doit écrire de La Fontaine.

Nous recommandons beaucoup les conseils qui font l'objet du dernier chapitre : « Comment on doit lire les fables de La Fontaine. » Il faut les lire à haute voix, parce que « la lecture à haute voix est un puissant moyen de pénétrer au fond de ces œuvres inimitables, et d'apprécier tous les genres de mérite et de beauté qu'elles renferment. » Elles doivent être lues simplement, puisque La Fontaine a écrit simplement ; mais le lecteur ne doit pas oublier que la simplicité n'exclut pas l'expression. Surtout il ne faut pas, « au nom de la simplicité, » lire « prosaïquement sa poésie. » Il est, « presque toujours, un poète comique.

Les fables sont de véritables études de mœurs, des peintures de caractères, des scènes de comédie. Il ne faut donc pas les lire, il faut les jouer. » « La plupart des fables sont du genre familier, et réclament, de la part du lecteur, de l'esprit, de la finesse, de la gaieté. » D'autres sont du genre sentimental, ou du genre noble et élevé ; La Fontaine a même abordé souvent des questions philosophiques. Enfin, « avec un écrivain tel que lui, l'écueil pour le lecteur n'est pas dans l'uniformité, la monotonie. C'est bien plutôt la variété des tons, les nuances infinies, auxquelles doit se prêter l'organe qui sert d'instrument. » J. Meynier.

Les Indo-Européens avant l'histoire. Œuvre posthume de R. von Jhering, traduite de l'allemand par O. de Meulenaere. Paris, Marescq, 1895, in-8 de IX-457 p. — Prix : 10 fr.

Von Jhering n'était ni archéologue, ni linguiste, ni anthropologiste. Il enseignait, de son vivant, la science du droit romain à l'Université de Gœttingen. C'est à l'aide de quelques institutions traditionnelles des Romains qu'il tente d'éclairer la préhistoire des Indo-Européens. Il s'efforce de montrer que le *ver sacrum*, l'institution des féciaux, des pontifes et des vestales; le régime des auspices, les fêtes connues sous les noms de *feralia*, de *caristia*, de *terminalia*, sont des survivances traditionnelles se rattachant à la dernière migration des Italiotes primitifs. Après que leurs tribus furent devenues sédentaires, les usages observés pendant la période de migration, par des raisons d'utilité pratique, auraient reçu un caractère religieux qui fit perdre de vue leur origine réaliste et absolument profane.

Les explications proposées par l'auteur sont ingénieuses et intéressantes au point de vue de l'origine des institutions. Mais elles s'appuient sur un système ethnographique très discutable. Pour Jhering, les Indo-Européens formaient, à l'origine, un peuple unique qui, parti de la Bactriane à l'état pastoral, vint s'établir dans les plaines du sud de la Russie actuelle, entre le Don et le Danube, qu'il appelle la seconde patrie. Ce peuple y devint agriculteur et envoya à travers l'Europe des essams d'émigrants qui donnèrent successivement naissance aux grandes nations historiques. Jhering explique uniquement par l'influence du sol les différences qui existent aujourd'hui entre les descendants de ces aryens primitifs. Il ne paraît pas supposer que le problème de la formation des races et des peuples est beaucoup plus complexe que cela.

La science contemporaine a remis en question les hypothèses relatives à la patrie des aryas, à leurs migrations, et l'on se demande si la diffusion des langues aryennes en Europe s'est produite à la suite de grands déplacements ethniques ou simplement par infiltration lente, de proche en proche. Dans tous les cas, avant l'influence aryenne, l'Europe était déjà occupée par des populations autochtones, dont il faut tenir compte

plus encore que de l'influence du sol, dans la formation des races et des peuples de l'époque historique. Jhering ne paraît pas avoir connu les documents innombrables fournis sur cette question par l'anthropologie et l'archéologie préhistoriques. Il confond la notion de race, purement naturelle, avec la civilisation, produit artificiel de la vie sociale. Pour justifier sa thèse de l'influence du sol sur la formation de la race, il se livre à un long parallèle entre les sémites et les aryens, que l'on aurait presque le droit de considérer comme un hors-d'œuvre. A la suite de quelques égyptologues, il considère le monothéisme comme une conception philosophique des prêtres égyptiens, transmise par eux aux Hébreux polythéistes. Il y a dans le livre de Jhering beaucoup d'opinions aussi discutables que celle-là. C'est une grave erreur, par exemple, de considérer la civilisation du Rig-Véda comme l'état aryen primitif.

L'ouvrage, interrompu par la mort de l'auteur, est resté inachevé. C'est peut-être l'explication des imperfections qu'il présente. Elles n'enlèvent rien à l'intérêt et à la valeur des chapitres où Jhering, étudiant certaines institutions de Rome, pense y découvrir, avec raison je crois, les traces d'un état pastoral et nomade où vécurent les Italiotes primitifs, avant les débuts de l'histoire. A. Arcelin.

Les Céréales, par C.-V. Garola. Paris, Firmin-Didot, 1894, in-8 de 815 p. avec 272 fig. — Prix : 8 fr.

On a beaucoup écrit sur les céréales, et il paraissait difficile de faire un livre nouveau sur la matière. Néanmoins, M. Garola a su composer un livre original, complet et pratique. Original, en effet, est ce travail qui réunit à la fois les expériences et les recherches du savant avec les observations de l'agriculteur, et ce n'est pas son moindre mérite. La première partie de l'ouvrage est naturellement consacrée à des considérations générales sur les céréales, leur importance dans l'alimentation, leur production au point de vue économique, la manière dont en fait leur répartition s'effectue sur notre sol, et ce qu'en fournissent les pays étrangers. Les conditions qui en résultent pour la vente sont simplement exposées; et, sans entrer dans des discussions hors de propos dans un semblable livre, l'auteur laisse fort nettement percer son sentiment sur la nécessité de droits compensateurs. Toute cette partie est accompagnée de nombreux graphiques faisant ressortir d'une manière très nette ces diverses démonstrations. Avant d'aborder l'étude des céréales en elles-mêmes, de leurs espèces et des variétés plus nombreuses encore qui en sont les ramifications, il est des conditions générales dont l'importance est prépondérante, climats, sol, engrais. Telle d'entre elles viendra à merveille dans certains terrains, dans des conditions climatériques déterminées, avec des engrais bien appropriés, qui sera rebelle à tous les soins et à tous les efforts dans d'autres terres, sous d'autres parages ou avec

des engrais mal choisis. Les chapitres V et VI sont consacrés au blé et aux autres céréales qui se combinent avec lui, permettant de répondre aux nécessités des ensemencements, et de satisfaire aux exigences des divers pays et des différentes conditions du sol. Les espèces et les variétés en sont nombreuses, l'auteur les passe en revue, indique pour chacune ce qui peut les faire rechercher ou proscrire au contraire, ce qu'on en peut attendre ou ce qu'elles refuseront de donner. Aux conseils sur le choix des semences et les soins de culture se joignent des avis sur les maladies qui les menacent, comme sur les petits animaux ou insectes qui en sont les ennemis. On voit d'ici que tous les points de vue sont successivement abordés. Enfin, les deux derniers chapitres traitent l'un de la moisson, de la manière de l'effectuer et du traitement qu'il importe de donner à la récolte encore en épis; le dernier s'occupe du battage et des soins que nécessitent les grains enfin obtenus, pour les conserver et les préparer à la vente. Si le début du volume est accompagné de tableaux explicatifs, toute cette partie technique est illustrée de nombreuses gravures souvent reproductions de photographies qui donnent une valeur complémentaire à cet ouvrage, qui en aurait déjà une considérable par lui-même. G. DE SENNEVILLE.

Lehrbuch der Algebra, von HEINRICH WEBER. 1.-2. Band. Braunschweig, Friedrich Vieweg und Sohn, 1895-1896, in-8 de xv-653 et xiv-796 p. — Prix : 45 fr.

Le premier volume du Traité d'algèbre que publie M. Weber, d'abord professeur de mathématiques à l'Université de Göttingen, et depuis peu à l'Université de Strasbourg, a pour objet l'étude des principes de l'algèbre élémentaire présentés de manière à préparer le lecteur aux recherches personnelles et aux théories supérieures. Frappé de l'importance de la théorie des groupes et de celle des nombres au point de vue du développement de l'algèbre moderne, l'auteur divise la matière qu'il traite en deux parties qui formeront chacune un volume; la première contient les éléments du calcul littéral, la résolution des équations numériques et les principes de la théorie de Galois. Le second volume, qui vient de paraître récemment, renferme la théorie générale des groupes finis, celle des substitutions de groupes linéaires et leur application à divers problèmes. La première partie se compose de trois livres sur les principes, les racines et les grandeurs algébriques. Dans les principes, l'auteur étudie les fonctions rationnelles, les déterminants, les racines des équations algébriques, les fonctions symétriques, la transformation linéaire, les invariants, et la transformation de Tschirnausen. Le second livre a pour objet la réalité des racines, le théorème de Sturm et ses rapports avec la théorie des caractéristiques de Kronecker, les limites des racines, le théorème de Rolle, le calcul approché des racines et les

méthodes d'interpolation, les fractions continues, les racines de l'unité. Enfin, le troisième livre contient la théorie de Galois, les permutations dans les équations, les cycles, les équations métacycliques. La seconde partie comprend quatre livres sur les groupes en général, les groupes linéaires, leurs applications et les nombres algébriques ; on y trouve la substance des travaux les plus sérieux sur cette intéressante partie de l'algèbre. Abel, Cayley, Hilbert, Klein, Hesse, Dedekind, Jordan ont été mis à contribution dans ce dernier volume, qui présente d'une manière magistrale et méthodique tout ce que l'on sait actuellement de la belle théorie des groupes.

On le voit, il ne s'agit pas ici de ce que l'on appelle en France un traité d'algèbre élémentaire ; c'est plutôt une algèbre supérieure, simple sans doute dans la forme, mais au fond savante, véritable introduction à une étude approfondie des mathématiques. Il est à remarquer, d'ailleurs, qu'il existe une différence considérable entre les ouvrages élémentaires allemands et les nôtres ; en France, les auteurs, liés par les programmes officiels, travaillent tous sur le même thème et produisent des œuvres en général dépourvues d'originalité ; ce sont des devoirs d'élèves, d'ordinaire très soignés, et le lecteur souvent prévoit ce qu'il trouvera dans le livre, avant même de l'avoir ouvert. En Allemagne, où les Universités sont indépendantes et les professeurs plus libres, les livres scientifiques ont presque tous le cachet personnel de leur auteur ; on est sûr d'y relever des vues particulières, une allure indépendante, un nouvel ordre des matières traitées, interdits à nos auteurs courbés sous le niveau qui paraît être l'idéal de ceux qui président aux destinées de l'enseignement secondaire en France. H. C.

BELLES-LETTRES

La Literatura española en el siglo XIX, por el P. Francisco Blanco Garcia. Parte 3ª. *Las Literaturas regionales y la hispano-americana.* Madrid, Saenz de Jubera, 1896, in-8 de xvi-403 p.

Le *Polybiblion* a déjà rendu compte des deux premiers volumes que le savant religieux augustin, le P. Blanco Garcia, a publiés sous le titre de *Littérature espagnole au XIXe siècle* (*Polybiblion*, t. LXVII, p. 514). Ce travail, remarquable tant au point de vue de l'érudition que de la critique, vient de recevoir son complément dans une troisième partie, où l'auteur s'occupe des littératures régionales de la Péninsule, et donne un aperçu général sur les productions littéraires de l'Amérique espagnole (Cuba, Mexique, Amérique centrale, Venezuela, Colombie, Équateur, Pérou, Chili, République Argentine et Uruguay). L'auteur étudie spécialement le mouvement de renaissance de la poésie catalane et galicienne dans notre siècle. Très sobre, mais très juste dans ses appréciations, le

P. Blanco décrit parfaitement, dans un style qui se fait lire avec plaisir, l'évolution lente et sûre de ces deux dialectes regionaux de l'Espagne, qui cherchent à se ressaisir et qui produisent des œuvres artistiques, telles que l'*Atlantide* de Verdaguer et les poésies d'Angel Guimera.

Le P. Blanco n'est pas seulement au courant du mouvement littéraire de son pays. Il a étudié et lu les livres qui s'y rattachent en France et en Allemagne. Il a su résumer en quelques pages les rapports entre les félibres provençaux et les troubadours catalans : Mistral, Roumanille, et les autres écrivains de la langue d'oc ne sont pas des inconnus pour lui. J'aurais voulu seulement trouver, dans ces rapprochements entre la Catalogne et la Provence, une affirmation plus nette et plus détaillée sur l'influence incontestable qu'ont exercée, à l'origine, nos poètes provençaux par delà les Pyrénées. Malgré cette lacune, d'ailleurs facile à combler grâce aux nombreuses études entreprises dans le cours de ces dernières années, le volume du P. Blanco mérite l'accueil du public. Les citations fréquentes et des mieux choisies, la critique saine, le style noble et imagé, tout contribue à en rendre la lecture aussi intéressante qu'instructive.

G. Bernard.

La Hongrie littéraire et scientifique, par J. Kont. Paris, Leroux, 1896, in-18 de VIII-460 p. — Prix : 5 fr.

L'ouvrage de M. Kont est du plus haut intérêt, car c'est la première fois que paraît en langue française une bonne histoire de la littérature magyare. Le hongrois est peut-être, avec le finlandais, le moins connu des idiomes européens ; c'est une langue agglutinante, du groupe touranien ; son vocabulaire extrêmement riche, ses formes grammaticales infiniment variées, une foule de particularités absolument originales, en rendent l'étude presque inabordable. De plus, jusqu'au moment où le patriotisme eut amené les Magyars à revendiquer pour leur langue maternelle le droit à l'existence, c'était le latin qui était employé dans les tribunaux et les assemblées politiques, pendant que les fonctionnaires autrichiens affectaient de ne se servir que de l'allemand ; dans les salons aristocratiques on parlait français, et l'idiome national était abandonné aux paysans, que le régime encore féodal de la propriété laissait dans un état voisin de la sauvagerie : la littérature hongroise était tenue pour non existante longtemps après avoir commencé d'exister.

Chez nous, à l'ignorance succéda l'erreur : quand on parle en France de la poésie hongroise, le premier et généralement le seul nom qu'on entend prononcer est celui de Petöfi ; MM. Saint-René Taillandier, H. Valmore et Chassin l'ont présenté à notre public vers 1860 ; mais en le faisant sortir de son cadre, en l'isolant, ils l'ont défiguré ; il semblerait que d'un peuple illettré et barbare a surgi tout d'un coup un poète génial sans ancêtres intellectuels comme sans postérité, et qu'après sa

brusque disparition a recommencé le règne du néant. M. Kont nous montre au contraire que Petöfi a été une des étoiles, et non pas, selon lui, la plus brillante, d'une constellation où se placent en première ligne Arani et Vörösmarty; il fait comprendre comment le développement littéraire des Magyars a été préparé, retardé, encouragé, puis comprimé, et a pris enfin presque subitement un essor extraordinaire.

La cause de ces évolutions successives est dans l'histoire même du pays : un premier épanouissement est contemporain des princes angevins et des Corvin, période prospère et glorieuse; la langue maternelle est négligée sans doute, mais les influences de France et d'Italie mûrissent le génie national. La domination ottomane, les divisions intérieures arrêtent ce mouvement en avant; quelques poètes épiques, Zrinyi, Gyöngyösi, un grand prédicateur et écrivain, le jésuite et cardinal Pazmany sont des précurseurs auxquels nul ne succède quand Marie-Thérèse, Joseph II et leur ministre Kaunitz entreprennent la germanisation à outrance des peuples non-allemands de leur empire.

Les traités de Vienne clôturent la période révolutionnaire en imposant aux écrivains une censure étroite et taquine; l'insurrection de 1849 détermine une compression encore plus absolue; deux éclaircies, de 1794 à 1809, de 1825 à 1848, avaient laissé passer quelques rayons de tolérance; ce n'est qu'en 1859, après Solférino, et surtout en 1867, après Sadowa, que le courant émancipateur coule à pleins bords, emportant tous les obstacles, débordant même, jusqu'à submerger les libertés des non-magyars en Transylvanie et en Croatie.

Le premier des grands écrivains de cette période, Krasinsky (1759-1831) a été nommé le Malherbe magyar; réformateur modeste, il s'inspire encore des classiques allemands; puis vient la pléiade, à la tête de laquelle prennent rang les trois grands poètes que j'ai nommés plus haut; ceux-là sont de vrais Magyars par l'inspiration, par le tour nouveau des idées et même par les rythmes qu'ils créent; ils renouvellent la prosodie, rejettent les traditions étrangeres en inventant des mètres appropriés aux sonorités et aux accentuations étranges de leur langue, qui, même en prose, se martèle en cadences mélodieuses.

La poésie lyrique devait être le genre favori d'un peuple mâle et fier qui a lutté avec une énergie indomptable contre les ennemis de sa liberté et de sa foi. Le théâtre, lui aussi, a été adopté comme arme de combat : drames patriotiques, comédies satiriques ont donné à la nation l'amour de ses souvenirs glorieux et la conscience de ses aspirations. Enfin, dans un ordre plus terre à terre, le roman et la nouvelle ont été mis à contribution pour faire circuler certaines idées qui devaient dominer un jour; le maître du genre est Jokai, aussi fécond, aussi populaire que le fut chez nous Alexandre Dumas père; Jokai vit encore, produit toujours, et de plus fait de la politique, détestable d'ailleurs. Je me per-

mettrai de relever à ce propos le seul côté fâcheux du livre de M. Kont; il est impossible de séparer en Hongrie la politique et la littérature; or on trouve çà et là chez notre savant compatriote des appréciations qui ne peuvent que contrister les croyants : les lois oppressives votées contre l'Église par les minorités protestante, israélite et maçonnique sont regardées comme des manifestations de l'esprit de progrès! Elles me paraissent un non-sens chez un peuple qui prétend mettre au-dessus de tout le culte de la liberté.

Ces réserves ne m'empêchent pas d'admirer sincèrement l'œuvre de M. Kont : la deuxième partie, qui contient l'histoire de l'Académie de Buda-Pest et des autres sociétés savantes, la troisième partie, où est étudiée l'organisation scolaire à tous les degrés, ne présentent pas moins d'intérêt que la première. On sent que l'auteur est maître de son sujet, qu'il se meut avec aisance dans un milieu qui lui est familier; on ne peut que lui savoir gré d'avoir mis le public français à même de profiter du résultat de ses études. Aux pages 170 à 173, dans la traduction rimée de l'élégie d'Arany, *Tristesse du poète*, je lis :

Si d'une rude main cet instrument fragile
Sur un roc de granit est brisé stérile....
Et Tyrtée dans sa main, en brandissant sa lyre....
Laisse moi, je te prie, languir dans le silence.

Ces vers sont-ils faux ou décadents? P. Pisani.

HISTOIRE

La Civilisation chrétienne. *Étude sur les bienfaits de l'Église*, par Brix et Laveille. Paris, Bloud et Barral, s. d., 2 vol. in-8 de 464 et 350 p. — Prix : 10 fr.

Je ne puis mieux faire, pour donner une idée de ce livre, que de transcrire ici le court avertissement de M. Laveille : « L'ouvrage que je présente au public a été écrit, en grande partie, par un prêtre auquel de nombreux travaux philosophiques et historiques assurent une réelle autorité dans le monde de l'enseignement. Les seuls chapitres qui m'appartiennent en propre sont ceux qui ont été réunis sous ce titre : *L'Église et le Progrès littéraire*. M. l'abbé Brix a été surpris par la mort avant de mettre la dernière main à cette œuvre.... Esprit éminemment synthétique, le regretté sulpicien n'a point prétendu offrir au lecteur un nouveau traité d'apologétique; son seul but a été de condenser dans quelques chapitres d'une lecture facile les grands résultats des récents travaux historiques sur le rôle civilisateur de l'Église. » Les hommes du monde qui n'ont pas le loisir d'étudier les ouvrages spéciaux, et les jeunes gens qui, au sortir du collège, sont trop souvent désarmés contre

les allégations des historiens antireligieux, liront ces pages, si je ne me trompe, avec plaisir et profit.

Voici maintenant les subdivisions du livre : 1° L'Église et le Progrès scientifique ; — 2° L'Église et le Progrès littéraire ; — 3° L'Église et le Progrès artistique ; — 4° L'Église et le Progrès moral ; — 5° L'Église et le Progrès matériel. Chacune de ces subdivisions contient, dans une série de chapitres, le résumé de tout ce qui peut être dit à la gloire de l'Église et de son action sociale sous les divers rapports. Ce sont des exposés clairs, élégants, intéressants, où les inexactitudes et les erreurs ne sont pas fréquentes, mais où l'on attache parfois trop d'importance à des choses insignifiantes. C'est le danger du rôle d'apologiste, c'est-à-dire d'avocat, de n'être pas toujours difficile dans le choix des preuves ou des arguments : les vénérables auteurs n'y ont pas toujours échappé. En quoi, par exemple, l'invention de la poudre par le moine Barthold Schwarz, ou celle des bombes par un évêque de Munster (t. I, p. 103), à supposer qu'elles soient vraies, prouvent-elles que l'Église a servi le progrès des sciences mathématiques et expérimentales? Elles prouveraient tout au plus que, de leur temps, il y a eu des gens savants dans le clergé. On pourrait faire des observations semblables au sujet des progrès de toutes les autres sciences. Remarquons encore que les auteurs, qui d'ailleurs ne se piquent pas de puiser directement aux sources, omettent parfois de citer les écrivains auxquels ils empruntent certaines pages : j'ai noté, par exemple, que le portrait de saint Athanase (t. I, p. 155), celui de saint Ambroise (t. I, p. 173) et la description de la Germanie (t. I, p. 183) sont empruntés tacitement à mes *Origines de la civilisation moderne*. Je ne relève d'ailleurs ces vétilles que pour m'acquitter de ma tâche de critique. GODEFROID KURTH.

Lehrbuch der Kirchengeschichte, auf Grund der akademischen Vorlesungen von Dr KARL-JOSEPH VON HEFELE, Bischof von Rottenburg, von ALOIS KNÖPFLER. Freiburg im Breisgau, Herder, 1896, in-8 de XXI-768 p. — Prix : 13 fr. 75.

Les étudiants allemands qui débutent dans l'histoire ecclésiastique sont vraiment favorisés : des savants distingués, connus par de bonnes publications spéciales, et familiers avec les sources mêmes de l'histoire, ne dédaignent pas de composer des manuels élémentaires. Nous avions déjà, pour ne citer que les récents, ceux de Kraus et de Funk : en voici un autre, dû à M. Knöpfler, professeur à l'Université de Munich, et qui se recommande en outre du nom de Héfélé. Il est, dans l'ensemble, remarquablement clair, vivant, d'une lecture très facile et intéressante. On me permettra, pour l'apprécier en détail, de m'en tenir à l'époque qui m'est plus familière, c'est-à-dire au moyen âge. Les parties consacrées à l'histoire du dogme et de la théologie catholiques, de la littérature

chrétienne, des hérésies, de la liturgie et de la vie religieuse, sont très soignées, proportionnellement plus développées qu'il n'est d'usage dans les manuels, et me paraissent, autant que j'en puis juger, très bien faites (le très court passage consacré à Cluny donne-t-il une idée assez haute du grand rôle joué par la réforme clunisienne? M. Knöpfler ne cite pas à cette occasion le livre de Sackur, dont il a pu connaître au moins le premier volume). Il n'y a absolument que des éloges à faire pour tous les chapitres relatifs à l'histoire extérieure de l'Église et du Saint-Siège; rapports des Papes et des derniers Carolingiens, lutte du sacerdoce et de l'Empire, croisades, grand schisme, etc.... Par contre, l'histoire des institutions ecclésiastiques a été un peu sacrifiée. Quelquefois il s'agit simplement d'un léger défaut de plan. Par exemple, c'est du XIe au XIIe siècle que se constitue le régime, encore actuellement en vigueur dans ses traits essentiels, pour les élections à la Papauté. M. Knöpfler indique parfaitement toutes les phases de ce développement; mais il faut chercher ces renseignements dans diverses parties de son livre; il aurait été plus clair, semble-t-il, de les réunir en un même paragraphe, qui aurait eu sa place toute naturelle dans le chapitre où est exposée la situation générale du Saint-Siège du XIe au XIVe siècle. D'autres institutions n'ont vraiment pas la place qui leur était due. La grande importance de la juridiction ecclésiastique au moyen âge n'est pas suffisamment mise en lumière; M. Knöpfler ne mentionne pas le livre de M. Fournier sur les officialités.

Le développement du droit canonique, la formation du *Corpus juris canonici*, n'ont qu'une courte note. Il n'y a à peu près rien sur l'administration pontificale, particulièrement sur l'administration financière (si les travaux de Mgr Kirsch sont trop récents pour que M. Knöpfler ait pu en tenir compte, on s'étonne un peu de ne pas le voir utiliser davantage ceux de M. Fabre et de M. Gottlob). A peu près rien non plus sur l'histoire de l'État pontifical. La bibliographie, même en tenant compte du caractère élémentaire de l'ouvrage, pourrait être un peu plus développée. J'ai déjà cité quelques lacunes; en voici d'autres : au chapitre sur les Universités : le *Chartularium Universitatis Parisiensis*, du P. Denifle et de M. Chatelain; *les Statuts et privilèges des Universités françaises*, de MM. Fournier; au chapitre sur les croisades : les *Archives* et la *Revue de l'Orient latin*. On pourrait allonger la liste. D'une façon générale, la bibliographie de M. Knöpfler n'est pas très au courant des ouvrages parus en France. Il est juste de dire qu'étant donnée la destination de son travail, il était naturel d'y signaler de préférence les ouvrages allemands. Ces quelques réserves ne m'empêchent pas de rendre hommage au mérite du manuel de M. Knöpfler, qu'il faudrait bien peu de chose pour rendre de tous points excellent. E. Jordan.

Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters von Ludwig Pastor. Freiburg im Breisgau, Herder, 1894-1895, in-8, t. II, de LIII-795 p.; t. III, de LVII-888 p. — Prix : 12 fr. 50.

L'ouvrage de l'éminent professeur à l'université d'Innsbrück méritait, il y a cinq ans, les éloges de Jacob Burckhard, l'historien de la Renaissance, qui se plaisait à y voir non seulement un livre de lecture, mais un livre d'étude. Le second volume, de l'avènement de Pie II à la mort de Sixte IV, répond à cet égard aux promesses du premier; et le troisième n'avait pas encore paru que l'auteur a dû nous donner du second une nouvelle édition avec de nombreuses retouches.

Le règne de Pie II est rempli par une grande question politique qui, à l'heure actuelle, n'a pas reçu encore de solution définitive : la question de l'Orient chrétien soumis au joug des Turcs. Tous les efforts du Pape échouent devant des difficultés d'ordres divers, peut-être insurmontables, ce qui n'empêche pas, au jugement de Reumont, qu'il faut saluer une grande idée dans son projet de croisade (p. 275). Mais que pouvait-il faire avec les rois chrétiens de cette époque? La France de Charles VII, à moitié schismatique par la pragmatique sanction de 1438, et sous Louis XI les intrigues du cardinal Jouffroy; en Allemagne, l'anarchie avec la rivalité des Hohenzollern et des Wittelsbach et la guerre de 1460 : voilà le milieu où Pie II cherchait des croisés; il ne devait en sortir que le gallicanisme et la Réforme. Le docteur Pastor met en lumière cette situation à laquelle il consacre tout le premier livre du second volume (3-276).

A Paul II (1464-1471) et à Sixte IV (1471-1484) il consacre les deux suivants : deux figures de moindre importance que Pie II. Paul II, par ses soins dans l'administration des États de l'Église (p. 301), ses efforts pour continuer contre les Turcs l'œuvre de son prédécesseur, les embarras que lui suscitent dans le gouvernement général de l'Église les rois chrétiens de plus en plus envahis par l'idéal révolutionnaire du césarisme païen, ne mériterait que sympathie et respect, si la tiare sous son pontificat n'avait reçu un éclat trop mondain (p. 421). Il est plus difficile de justifier en tout le règne de Sixte IV : ce pontife n'a pas fomenté la conspiration des Pazzi, mais il y est entré, sans vouloir l'assassinat, assure Pastor. Je me souviens que Rohrbacher lui-même est moins affirmatif. Quoi qu'il en soit, le malheur de Sixte IV fut d'avoir vécu dans un milieu d'intrigues politiques où son attitude n'a pu éviter de graves reproches. Mais son action, salutaire comme pontife, n'en est que plus frappante : ordres mendiants, service divin, culte des saints, culte de Marie, à tous les intérêts religieux il a donné les soins dignes d'un pape; son goût des arts est connu. Et malgré ces mérites, l'impartialité de Pastor laisse planer sur la mémoire de Francesco della Rovere une ombre méritée.

Un appendice donne près de cent cinquante pièces tirées de diverses archives, et le volume se termine par quelques pages de polémique avec un critique allemand : ces pages n'auront en France que l'intérêt d'un document sur l'état d'esprit de la critique allemande.

Le troisième volume, d'après le plan primitif, devait nous conduire à la fin du concile de Latran (1517), mais l'auteur a dû le terminer à la mort de Jules II (1513) : il fallait s'arrêter à des Papes tels qu'Alexandre VI et Jules II, pour lesquels M. Pastor a pu le premier mettre à profit un nombre considérable d'importants documents : au Vatican, cent treize volumes des Regestes du Borgia, depuis trois siècles dérobés au public : dans le reste de l'Italie, les correspondances diplomatiques, et notamment les archives de Mantoue, de Modène, de Milan, les deux premières déjà consultées, mais non épuisées, par Gregorovius et Balan. Ainsi un document des archives des Gonzague à Mantoue ne permet plus d'innocenter Lucrèce Borgia. Les archives de Milan, très importantes en raison notamment de la correspondance du cardinal Ascanio Sforza avec Ludovic le More, son frère, n'avaient pu être utilisées par Grégorovius : il les avait trouvées trop en désordre, réparties, écrivait-il en 1876 (*Allgemeine Zeitung*, n° 76, supplément), entre cent casiers sans titres. Tout ce matériel nouveau a permis au docteur Pastor d'écrire sur Alexandre VI des pages définitives qui sont loin d'être une apologie. *Petri dignitas etiam in indigno haerede non deficit.* Cette pensée de Léon Ier, qu'il a choisie pour épigraphe, montre que la Papauté ne demande que la franchise. Pour les pontificats d'Innocent VIII et de Jules II, M. Pastor n'a pas été moins heureux. Il a eu la bonne fortune, sur les questions d'art, d'avoir pour guide à Rome, mieux que des documents nouveaux, des hommes tels que le prélat Schneider et Jacob Burckhard, ce dernier plus connu en France. On pourra sur cette époque glaner après lui, mais on peut dire que pour l'ensemble des jugements à porter, nous avons désormais une histoire définitive.

BERNON.

Les Origines de la foi catholique dans la Nouvelle-Zélande. *Les Maoris.* Étude historique avec vues, portraits et cartes, par le P. A. MONFAT, de la Société de Marie. Lyon, Vitte, 1896, in-8 de 410 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le volume où le P. Monfat raconte les origines du catholicisme à la Nouvelle-Zélande est rempli de faits édifiants et d'observations intéressantes. Je dirai tout de suite qu'il me semble pécher par l'abondance des détails, en sorte qu'il est assez difficile d'y trouver un travail méthodiquement suivi. Mais si nous passons par-dessus ce défaut, nous y rencontrerons une suite de récits, de descriptions, de portraits qui se lisent facilement et laissent un sentiment de respectueuse admiration pour les premiers missionnaires qui ont annoncé l'Évangile aux anti-

podes. L'évêque, Mgr Pompallier, n'appartenait pas à la famille religieuse où se recrutaient ses collaborateurs; il en résulta des froissements réciproques, mais passagers, que laisse deviner la plume discrète du narrateur. Mais quel zèle, quelle abnégation, quelle constance héroïque chez ces hommes que soutenait seule la grâce de l'apostolat! Tout leur manque, ils vivent dans des huttes de branchages, se nourrissent avec parcimonie de vivres grossiers qui sont chaque jour sur le point de manquer, ils font de longues courses à travers les bois, s'égarent, vivent pendant des journées entières de racines qu'ils arrachent en passant; quand ils ont un peu d'argent, on le leur vole, et en face d'eux ils voient les prédicants anglais, confortablement installés au milieu de leur famille, richement dotés, ne connaissant des pays que les agréments et les avantages. C'est pourtant à leur vie de renoncement qu'ils doivent le succès de leur apostolat; c'est en prêchant par l'exemple qu'ils arrivent à faire comprendre la divinité ou la religion à des sauvages doux et aimables, mais légers, voluptueux, insouciants et avides.

Cette période de fondation dure huit ans, au bout desquels on comptait déjà cinq mille catholiques et vingt-cinq mille catéchumènes. Aujourd'hui la Nouvelle-Zélande forme quatre diocèses, avec près de cent mille catholiques. Tels sont les fruits des fatigues et des larmes des premiers apôtres. P. Pisani.

Life of cardinal Manning, archbishop of Westminster, by Edmund Sheridan Purcell. London, Macmillan, 1895, 2 vol. de xix-702 et ix-822 p. — Prix : 37 fr. 50.

La vie du cardinal Manning, récemment publiée par M. Purcell, a déjà fait couler des flots d'encre de l'autre côté du détroit et aussi de l'autre côté de l'océan; elle y a même soulevé de si violentes discussions, qu'il devient aujourd'hui extrêmement délicat d'oser en parler avec indépendance. Je tâcherai néanmoins d'accomplir mon devoir, et, dussé-je attirer sur ma tête quelques-uns des anathèmes qu'on a prodigués à l'auteur, je commence par dire que je ne le trouve pas si coupable qu'on s'est généralement plu à le représenter.

M. Purcell a divisé la vie de l'homme éminent qui est son héros en deux grandes périodes renfermées chacune en un volume. La première, de 1807 à 1851, nous conduit jusqu'à l'entrée de Manning dans la véritable Église; la seconde embrasse la période catholique de son existence. Toutes deux offrent un intérêt considérable, mais la dernière a principalement attiré l'attention, et c'est sur elle surtout qu'ont porté les controverses. — L'enfance de Manning, sa subite vocation cléricale, la fraîche idylle de son mariage, son action apostolique à Lavington, les effets produits sur lui par la conversion de Newman, sa recherche honnête de la vérité, les débats suprêmes de sa conscience et sa noble

conversion sont décrits d'une façon aussi attachante que sincère. Tout au plus pourrait-on reprocher à M. Purcell de sembler douter de la correspondance immédiate de l'archidiacre de Chichester à la manifestation intime de la vérité, mais, en somme, l'opinion générale s'est montrée assez clémente pour cette première partie. Il n'en est plus de même de la suivante, où l'auteur, nous peignant la vie catholique de Manning, accompagne le nouveau converti à travers les luttes constantes où s'est exercée sa surabondante activité. La fondation des Oblats de Saint-Charles à Bayswater, les négociations relatives à Mgr Errington, la mort du cardinal Wiseman et l'élection de Manning comme son successeur, ses relations avec Newman, le rôle important rempli au concile du Vatican, et ensuite l'action sociale à laquelle l'archevêque de Westminster, devenu cardinal, mais moins écouté à Rome, se livre pendant la dernière période de sa longue carrière, remplissent le second volume. Nous ne pouvons insister sur tous les détails. Qu'il suffise de dire que la figure de Manning, en dépit des critiques partielles dont nous aurons à reparler, demeure grande, belle et pure. On sent toujours (et le biographe nous y convie) que la pensée de la foi, l'amour de Dieu, de l'Église, de la patrie, des déshérités de ce monde, a guidé dans leur ensemble les actions du grand cardinal. C'est là ce que le public catholique et protestant savait déjà; sa conviction ne sera pas amoindrie. M. Purcell est « coupable » d'avoir mis quelques ombres au tableau en démontrant, moins par ses paroles que par un usage « indiscret » de documents intimes, que Manning était un homme d'une personnalité ombrageuse, d'une ambition indéniable, et d'une habileté pour arriver à ses fins qui devenait parfois un peu trop.... diplomatique.

M. Purcell a été mis par le cardinal Manning en possession de ses notes, journaux, collections de manuscrits, correspondances variées, etc., dans le but déclaré d'écrire sa vie. Le cardinal lui-même a retranché d'un de ses *memento* des réflexions et des jugements qu'il jugeait imprudents. L'auteur s'est cru autorisé à ne rien supprimer du reste (sauf quelques pages d'un document relatif aux Pères jésuites qu'il aurait été inopportun de publier). Il a recueilli les confidences, les récits du cardinal ou de ses amis, de plus, il a consulté des hommes éclairés, et, ainsi préparé, il nous a présenté son héros en se gardant bien d'atténuer le côté humain, convaincu que c'était le moyen de faire plus vivement ressortir le rôle du surnaturel de cette grande vie. (Préface, p. XIII.) Cette méthode a été fortement critiquée. C'est, a-t-on dit, violer les secrets des vivants et des morts; faire avouer par Manning lui-même un manque de sincérité qui n'est qu'apparent; détruire, par un usage maladroit des documents, la beauté d'ensemble d'une noble existence; insinuer des motifs privés indignes. Bref, les moindres reproches adressés à l'auteur sont de manquer de goût et de jugement; on l'accuse même

positivement d'injustice, d'avoir trahi la confiance d'un ami, violé le droit naturel, etc.... Le cardinal Vaughan, dans le *Nineteenth Century*, va jusqu'à écrire : « The publication of this life is almost a crime.... » Voyons pourquoi.

Manning fut essentiellement, par goût, délibérément, un homme public. Il le dit de lui-même. De fait, il s'est mêlé à toutes les questions importantes de son époque, alors même qu'il n'y était pas directement obligé. Il a toujours été sur la brèche, et quiconque ne suivait pas sa manière de voir était rudement pris à partie et combattu sans relâche : ceci n'est pas une critique mais la constatation d'un fait. Aussi, jusque dans les détails de sa vie privée, il s'est trouvé mêlé aux événements du dehors. Dans plusieurs circonstances Manning fut victorieux, dans d'autres il fut moins heureux. Ses intentions furent certainement toujours pures, mais on ne saurait nier qu'il manque parfois de modération et de prudence : la vérité et la justice exigeaient impérieusement qu'on ne le dissimulât pas. C'est au lecteur d'apprécier. On conviendra toutefois que pour le faire en connaissance de cause il fallait placer devant ses yeux les éléments d'information. Pourquoi donc reprocher à M. Purcell de les avoir produits?

Voici les points sur lesquels les documents « indiscrètement » divulgués nous ont apporté des lumières très complètes, inutilement recherchées jusqu'ici. — 1° Le cardinal Manning, dans une très curieuse correspondance, se révèle à nous un adversaire d'une persévérance et d'une énergie insoupçonnées dans le fameux cas du docteur Errington. Mgr Errington, coadjuteur de Wiseman (*cum jure successionis*), fut dépouillé de ses droits, privé même de l'obtention d'un siège en Angleterre, uniquement parce que Manning, alors prévôt du chapitre et confident de l'archevêque, ne le jugeait pas « assez romain » et redoutait son influence future pour le développement du catholicisme en Angleterre ! Or on sait qu'en droit canonique une privation de cette nature suppose une indignité formelle, « un crime. » Ce résultat, peut-être unique dans les annales de l'Église, ne fut obtenu que grâce à l'influence insaisissable et aux intrigues de Mgr Talbot, le familier de Pie IX et l'ami intime de Manning. Contre l'opposition unanime de l'épiscopat anglais, en dépit de la Propagande, de par la volonté personnelle du Pape, Errington innocent fut dépossédé !.... Quand on voit ensuite Manning succéder à Wiseman, toujours grâce à l'influence de Talbot, on ne regrette pas d'avoir sous les yeux la correspondance complète relative à ces événements. L'œuvre personnelle de Manning dans cette affaire devient compréhensible, et en somme, sa mémoire ne peut que gagner à ce qu'on constate la réelle bonne foi, même accompagnée d'illusions, qui a dirigé sa politique.

2° Pendant les dernières années du cardinal Wiseman, de graves divergences d'opinion se manifestèrent à mainte reprise entre le chapitre

de Westminster et le prévôt qui lui avait été imposé. Après tout, Manning n'était qu'un individu, un nouveau converti, et le chapitre, de par le droit canonique conseil de l'évêque, avait des pouvoirs légitimes à exercer et des privilèges à sauvegarder. A la mort de Wiseman le chapitre refusa d'inscrire le nom de son prévôt dans la *terna* de présentation et choisit, en dépit des suggestions romaines, le docteur Errington et deux autres adversaires de Manning, accentuant ainsi son hostilité. On a regretté que les détails de ces dissensions soient devenus publics. Il y a au contraire, dans l'humble soumission de ce même chapitre à l'ancien prévôt devenu archevêque par le choix personnel du Souverain Pontife, un admirable exemple de discipline ecclésiastique qui est tout à l'honneur des deux partis et de l'Église catholique, dont l'autorité sait produire de tels miracles.

3° L'affaire de l'*University College* de Kensington et la déchéance du malheureux Mgr Capel montrent combien l'esprit de personnalité exagérée et certaines tendances de Mgr Manning étaient dangereux. S'il n'avait pas prétendu tout faire par lui-même, s'il n'avait pas été si jaloux de l'influence scientifique de Newman, si soupçonneux des jésuites, sa tentative d'Université catholique, mieux préparée et plus sérieusement conduite, au lieu de sombrer dans le scandale et la banqueroute, aurait pu devenir un succès. Manning a eu, en cette occasion, un tort grave qu'il serait criminel de dissimuler.

4° Nous n'insisterons pas sur sa méfiance exagérée à l'endroit des religieux et l'inexorable prohibition faite aux jésuites d'établir un collège dans son diocèse. Cette matière, au reste, est plutôt indiquée que traitée. Il y avait là sujet à de justes critiques que l'auteur ne s'est pas permises et que nous ne nous permettrons pas davantage.

5° Quant aux rapports du cardinal Manning avec Newman, il est incontestable qu'ils étaient tout autres que ceux de l'intimité. Quelques-uns ont regretté que la chose fût démontrée. Elle était assez connue auparavant et il ne servirait à rien d'essayer d'égarer l'histoire sur un point en somme secondaire.

Ces révélations, quelque pénibles qu'elles semblent au premier abord, n'enlèvent pourtant rien aux autres éminentes qualités de Manning. Quel est l'homme public qui puisse demeurer toujours indemne des passions humaines ? On a les défauts de ses qualités, et on l'ignore de la meilleure foi du monde. Manning n'en fut pas moins un dévoué directeur des consciences, un zélé convertisseur, un pasteur mortifié, se dépensant pour les humbles, un solide défenseur de la Papauté, et c'en est assez pour la gloire d'un évêque. M. Purcell n'a rien dissimulé de tout cela. Pourquoi donc l'attaque-t-on si durement ? Parce qu'il a détruit quelques illusions.... Les grands de ce monde ont au moins droit à la vérité après leur mort. Auparavant trop d'intrigues multiplient autour

d'eux la flatterie quotidienne. La simonie moderne de l'article de journal, de l'étude de revue, des discours ampoulés, leur cachent à eux-mêmes les faiblesses qui sont l'apanage de l'humanité. Cependant le temps marche et l'histoire s'avance à la revanche de la vérité. Heureux quand ses révélations sont aussi inoffensives! — Mais on blâme M. Purcell d'avoir trahi la confiance d'un ami en jetant dans le domaine public des écrits intimes de leur nature. — Quand on est mêlé aux événements et aux intérêts d'une époque comme l'a été Manning, qu'on le veuille ou non, on appartient tout entier à l'histoire, et par conséquent, il n'est pas de documents privés qu'un historien puisse cacher. Ce serait faire sciemment injustice aux adversaires du défunt que d'atténuer ou de dissimuler les révélations fournies par ces documents que les contemporains n'ont fait que soupçonner souvent, ou dont tout au moins ils n'ont pu confronter à loisir la silencieuse déposition. Voilà pourquoi nous ne condamnons pas M. Purcell. Sans doute, il aurait mieux convenu que ce fût un autre homme que lui, n'ayant pas vécu dans la familiarité du cardinal, qui eût accompli cette œuvre, mais un tel homme n'eût pas eu entre les mains ces documents, et la vérité n'a-t-elle pas des droits plus hauts que ceux de l'amitié ?.... Manning lui-même, s'il avait cru y voir l'avantage de l'Église, n'aurait pas hésité, s'il l'eût fallu, à sacrifier un individu à des intérêts majeurs, lui qui disait à Léon XIII : « Se l'Evangelista non ha celato il peccato e la caduta del Giuda, perchè dobbiamo noi celare il peccato dei vescovi ed altri personaggi ?.... » M. Purcell n'avait pas de fautes graves à dévoiler, mais de simples faiblesses humaines, des divergences d'opinion causées par la passion. Il n'est donc pas juste de l'accuser d'avoir calomnié son héros ; il n'a fait que critiquer certains de ses défauts, croyant qu'un si grand caractère n'aurait pu que perdre à une peinture idéalisée. « The record of the simple truth is the only tribute worthy of a character so high and noble » (II, p. 811). Pour moi, en fermant ce livre, je n'en admire pas moins la grande œuvre accomplie par Manning, et j'avoue comprendre mieux le caractère de celui-ci. Me sera-t-il permis d'ajouter que je ne saurais refuser mon estime à l'écrivain qui, échappant à la stupide conjuration du silence dont meurent aujourd'hui toutes les nobles causes, a eu l'indépendance de dire : *Amicus Plato, magis amica veritas ?* G. Péries.

La Légende des Girondins, par Edmond Biré. Nouvelle édition. Paris, Perrin, 1896, in-12 de 447 p. — Prix : 3 fr. 50

C'est avec un grand plaisir que nous avons relu la *Légende des Girondins* de M. Edmond Biré. Le spirituel et sagace écrivain s'est donné la noble tâche de réduire à néant la réhabilitation, souvent inconsciente, mais toujours passionnée, de cette coterie, dont on ne saurait assez flétrir l'orgueil, la lâcheté et l'hypocrisie. Il nous semble y avoir réussi.

Dans son premier chapitre, M. Biré expose la formation de la légende et montre toute la part que le hasard et l'ignorance historique d'abord et plus tard la mauvaise foi libérale y ont eue. Il recherche, dans le suivant, à quel moment a pris naissance la dénomination de Girondins. Puis, il nous montre successivement que les Girondins ont voulu et préparé la révolution du 10 août ; que les Girondins ont laissé faire les massacres de septembre ; que le procès et la condamnation du Roi ont été surtout l'œuvre des Girondins ; que la rupture des Girondins avec la Montagne n'a pas eu pour cause les massacres de septembre, mais bien les progrès de la rivalité de Brissot et de Robespierre, rivalité qui remontait à la fin de 1791 ; que les Girondins étaient de faux libéraux et qu'ils étaient plus anarchistes que les montagnards ; que ce sont les Girondins qui ont précipité la France dans la guerre ; que ces « héros de basoche, » qui ont « mis le feu aux quatre coins de l'Europe, » n'ont jamais été vus sur aucun champ de bataille ; que les Girondins ont créé le gouvernement révolutionnaire et l'ont pourvu de tous ses organes, le Comité de salut public et le Tribunal révolutionnaire en particulier. « Inscrire la mort dans des lois sans nombre ne leur a pas suffi ; il ne leur a pas suffi de dénoncer les suspects, de créer des otages ; ils ont inventé contre leurs ennemis cette mesure, la plus atroce de toutes, la mise hors la loi.... Ces choses étant faites, ils sont tombés. Ont-ils, du moins, honoré leur chute par leur courage? » Point : une velléité de résistance (la protestation du 6 juin), immédiatement suivie d'une humiliante soumission, voilà tout ce que ces Catons et ces Brutus des bords de la Garonne ont su opposer à leurs anciens complices, devenus leurs ennemis irréconciliables. Du 3 juin au 3 octobre, ceux qui sont restés dans l'Assemblée continuent à s'associer à toutes les atrocités qu'elle édicte. M. Biré termine son livre par l'exécution de deux légendes secondaires, qui se sont greffées sur la principale et encadrent le procès des Girondins. Il s'agit de la légende de la *Prison des Carmes* et de celle du *Dernier Banquet des Girondins*, légendes qui n'ont pas plus de fondement l'une que l'autre. L'auteur conclut à la nécessité de substituer enfin l'histoire à la légende dans l'étude de la Révolution. J. Meynier.

La Vie à Paris pendant une année de la Révolution (1791-1792), par Gustave Isambert. Paris, Alcan, 1896, in-12 de VIII-324 p. — Prix : 3 fr. 50.

Deux dates encadrent rigoureusement ce tableau : le 20 juin 1791, jour du départ de la famille royale pour Varennes, le 20 juin 1792, jour de la première invasion des Tuileries par la populace parisienne. L'auteur en a puisé tous les traits dans les journaux, les almanachs de l'époque, les procès-verbaux des sociétés populaires, plus rarement, et avec raison, dans les Mémoires. Avec lui, nous arrivons à Paris par la

voiture publique, nous en reconnaissons les abords, nous y choisissons notre demeure passagère ; puis nous visitons les places publiques et les rues, nous pénétrons dans les cafés, les cabinets littéraires, les restaurants, les maisons de jeu, les spectacles, les salons, tout ce qui subsiste encore de l'ancien régime : puis nous apprenons à connaître les innovations de « l'ère de la liberté, » la presse représentée par les journaux, les chansons et les caricatures, les fêtes populaires avec leur revers douloureux, la crise financière et commerciale. Enfin, M. Isambert jette en passant un coup d'œil sur les principales questions du jour, c'est-à-dire les élections à l'Assemblée législative et la lutte entre les deux clergés constitutionnel et réfractaire.

Ce travail continue, bien que dans un esprit différent (les principales pages de cet ouvrage ont été publiées dans le journal *le Temps*), les études de M. Babeau sur la capitale en 1789, et précède celles de M. Edmond Biré sur 1793. Sans adopter complètement et franchement, comme ce dernier, la fiction d'un journal apocryphe quant à sa forme, bien que vrai dans ses détails ingénieusement rapportés et mis bout à bout, l'auteur s'est laissé aller à parler comme un contemporain, et j'imagine qu'il a fini par le devenir, dans son long tête-à-tête avec les faits divers de la vie parisienne d'il y a cent ans. Il prétend communiquer non des impressions, mais les résultats d'une enquête, et encore arrive-t-il à ce faux bourgeois de s'effacer devant le polémiste-historien, et à celui-ci d'écrire la page 160, pour citer d'Arneth et la fameuse dépêche de Marie-Antoinette du 26 mars 1792. Sous son masque, le collaborateur du *Temps* approuve parfois à demi et ne s'indigne jamais ; c'est un vrai Parisien de 1791, se reposant du 14 juillet et se préparant au 10 août. L. P.

Histoire de la monnaie (1262-1894), par W.-A. Shaw. Traduit de l'anglais par Arthur Raffalovich. (*Collection d'auteurs étrangers contemporains*. XII.) Paris, Guillaumin, 1896, in-8 de xxiv-384 p. — Prix : 7 fr. 50.

La question de la monnaie revêt un tel degré d'importance pour le développement économique des peuples et pour les échanges internationaux, que l'on ne saurait chercher avec trop de zèle à en connaître toutes les faces, afin d'essayer de se faire une opinion et de formuler un jugement réfléchi. Aussi bien les ouvrages nouveaux qui s'occupent de ce gros problème ont-ils toujours un intérêt d'indéniable actualité. Le livre de M. W.-A. Shaw doit être, à ce titre déjà, considéré comme le bienvenu. Ses qualités intrinsèques, jointes à l'érudition et aux vastes connaissances de son savant auteur, le recommandent, d'autre part, tout particulièrement à l'attention du public en général et des économistes en particulier.

Le but que poursuit l'ouvrage de M. Shaw est double : il consiste d'abord à éclairer avant tout une question de principe par l'assistance et

l'application de la preuve historique, et, en second lieu, à fournir à ceux qui étudient l'histoire un manuel élémentaire des monnaies des principaux États de l'Europe, du XIIIe siècle à la fin du XIXe. C'est d'ailleurs exclusivement à l'histoire de la monnaie métallique que se borne ce traité, qui ne contient aucune référence au papier-monnaie, pas même à celui d'Amérique ou d'Autriche.

Après une Préface à la suite de laquelle se trouve dressée une bibliographie fort complète de la matière, l'auteur retrace un historique rapide des frappes d'or jusqu'à la découverte de l'Amérique. Il s'occupe ensuite de l'influence des métaux précieux du Nouveau-Monde sur les monnaies de l'Europe de 1493 à 1660, et il termine par un chapitre dans lequel, poursuivant son étude et la complétant, il montre quelle part revient à l'influence américaine depuis 1660 jusqu'à nos jours. M. Shaw, qui est un monométalliste convaincu, n'a pas de peine à tirer, des témoignages historiques qu'il a accumulés avec un soin jaloux, l'enseignement qui s'en dégage sous forme de conclusion forcée : c'est l'avantage évident que présente l'étalon unique d'or sur le double étalon.

Si imparfait que soit ce trop court aperçu, peut-être suffira-t-il à laisser deviner tout l'attrait que présente le beau travail du savant anglais. Et c'est pourquoi nous devons être reconnaissants à M. Raffalovich d'en avoir donné une excellente traduction française. Notre gratitude doit même être d'autant plus considérable que l'éminent économiste ne s'est point uniquement limité à son rôle passif de traducteur : il a eu l'heureuse inspiration de compléter l'œuvre originale en ajoutant, pour le plus grand profit de tous, deux chapitres à l'appendice, l'un sur les dollars et piastres de commerce, l'autre sur le système monétaire de la Russie, qu'il a exposé avec clarté et en introduisant dans le texte primitif quelques indications supplémentaires sur le système monétaire français, sur les conférences internationales, ainsi qu'un certain nombre de notes, et enfin un tableau de la production des métaux précieux. On y trouvera notamment, reproduit *in extenso*, l'exposé des motifs de la proposition de loi soumise au Sénat, en 1876, par M. de Parieu, suspendant l'émission de bons de monnaie par la frappe de l'argent, alors que l'auteur anglais n'avait donné qu'un résumé de ce document. Le livre, que terminent très utilement un Index des monnaies et un Index général, est de la sorte devenu celui de MM. Shaw et Raffalovich. C'est assez dire qu'il a acquis un double titre au succès. P. L.-L.

Cuadros históricos y descriptivos de Granada, por Francisco J. Simonet, catedrático de la Universidad de Granada. Madrid, Quilés, 1896, in-12 de XXII-388 p. — Prix : 5 fr.

Grenade, l'ancien Elvira (*Illibaris*) des Romains, a joué un grand rôle dans l'histoire de l'Espagne, et a maintes fois attiré l'attention des his-

toriens et des archéologues. L'ouvrage dont on vient de lire le titre n'a pour but ni de retracer dans le détail les annales de cette cité, ni d'en décrire un à un tous les monuments religieux, militaires ou civils. Le but du savant auteur est à la fois plus modeste et plus pratique. Il a voulu nous présenter, comme dans un double panorama, d'un côté, ce qu'il y a de plus saillant dans les annales de Grenade, et de l'autre ce que ses monuments nous offrent de plus remarquable au point de vue de l'art. Or ce but a été atteint, si nous ne nous faisons illusion. Oui, quiconque se donnera la peine de lire attentivement le beau volume de M. Simonet, y apprendra tout ce qu'il importe de savoir sur ce qu'a été la cité en question au temps des Romains comme sous la domination musulmane. Les origines de la foi au premier siècle, et son maintien au milieu de la persécution des Arabes, n'auront plus rien d'obscur pour lui. La reconquête de Grenade par les « rois catholiques » occupe aussi, à juste titre, une place d'honneur dans le volume de M. Simonet ; car elle mit fin à la domination arabe en Espagne, elle rendit possible et même désirable l'expulsion des Morisques du sol espagnol.

En ce qui concerne les monuments, dont on trouvera la description, nous signalerons seulement la Torre de la Vela, le champ des martyrs, et surtout l'Alhambra, qui passe pour être sans égal au monde. Chemin faisant, le savant auteur revient de temps à autre à une thèse qui lui est justement chère. Il établit que la prétendue influence du Coran sur le progrès de la civilisation n'est qu'une fable indigne de créance, et que sans l'élément indigène, c'est-à-dire sans l'intervention des Mozarabes et des Muladias, les arts, les sciences et les lettres n'auraient fait aucun progrès au delà des Pyrénées sous la domination des Maures, qui ne professaient que mépris pour tout cela, et n'avaient d'admiration que pour le Coran. FRANÇOIS PLAINE.

Éléonore d'Autriche et de Bourgogne, reine de France. *Un épisode de l'histoire des cours au XVIe siècle*, par CHARLES MOELLER. Paris, Thorin, 1895, in-8 de 348 p. — Prix : 10 fr.

Le titre du livre est un peu trompeur : on s'imagine trouver dans ces pages une histoire de la « bonne reine Éléonore ; » et c'est d'elle qu'il est le moins question. Ses deux mariages, son rôle en Portugal ou en France, ses deux veuvages, les dernières années de sa vie occupent à peine quelques lignes. Le roman d'amour qu'elle ébaucha avec le brillant Frédéric, le second fils de l'électeur Palatin, est bien le sujet principal de l'ouvrage ; mais que de digressions, que d'épisodes accessoires ! Ce que nous ne connaissons guère, c'est le caractère de la princesse. Mais, en revanche, combien nous sommes informés de la jeunesse de Charles-Quint, de son intimité avec sa sœur préférée, de leur éducation à Bruxelles, leur train de maison, leur cour avec ses habitudes du moyen âge, la triste destinée de leurs parents, ce Philippe le Beau

mort si jeune, au moment où il allait hériter de tant de couronnes, cette Jeanne de Castille ayant vécu tant d'années inutilement, lugubre sujet de légendes, qui ne sont pas plus difficiles à détruire que celles qu'on fera plus tard sur son petit-fils don Carlos !

M. Ch. Moeller a vraiment pénétré les mœurs flamandes de l'époque : il les remet dans leur cadre, avec prolixité quelquefois, avec poésie souvent, et dans un tour heureux, d'une originalité bien étrangère. Ayant passé sa vie dans les archives, et prisant à leur valeur les pièces authentiques, qu'il met fort au-dessus des livres et des mémoires, rédigés après coup, il ne dissimule pas l'aridité du « texte intégral, » et ce que les dépêches contiennent de « verbiage inutile : » et il prend le parti héroïque de ne pas s'attacher, pour les documents qu'il cite, à une reproduction servile, « après avoir reconnu que pour la majorité des lecteurs, les textes originaux sont impropres à la consommation. »

Le portrait qu'il trace amoureusement du prince de Bavière est des plus attachants : on assiste à la fortune naissante de ce jeune Allemand de grande race, qui, comme les nombreux fils d'un margrave de Baden ou d'un électeur de Brandebourg, sans situation et sans argent, n'avait d'autre ressource que de courir les aventures dans l'une des trois carrières ouvertes aux cadets de sa sorte : la guerre, l'Église, les cours. Un de ses neveux, le prince Casimir, choisira les armes ; et, vrai condottière, se fera payer cher ses fréquentes interventions dans nos guerres religieuses. Lui, protégé par l'empereur Maximilien, il vient parader à la cour de Bruxelles, se liant avec l'archiduc Charles, se distinguant dans les tournois et dans les fêtes, défendant les intérêts de sa maison, mais offrant en même temps un appui à l'Allemagne, qui ne sera pas inutile pour l'élection impériale. Trois ou quatre années se passent ainsi, Frédéric vivant dans l'intimité de Charles et d'Éléonore, ne cachant pas son attrait pour les charmes médiocres de la princesse. Quand son ami devient roi d'Espagne, il continue à faire sa cour. Mais tout à coup une lettre, peu compromettante, — nous en avons le texte exact dans la collection Simancas, — tombe sous les yeux du nouveau souverain : la disgrâce du palatin est complète, et on le force, par un acte notarié, — dont M. Moeller publie cette fois le texte intégral — à renoncer, conjointement avec la princesse, à toute idée de mariage. Et l'ouvrage belge se termine sur ce coup de théâtre, non sans une plainte mélancolique sur la façon dont se font et se défont les unions princières.

G. Baguenault de Puchesse.

Sir Samuel Ferguson in the Ireland of his day, by lady Ferguson. Edinburgh and London, W. Blackwood, 1896, 2 vol. in-8 de vii-363 et 383 p.

La littérature biographique a, chez nos voisins d'outre-Manche, un

développement et un caractère qu'elle n'a pas en France : quand un homme illustre ou éminent est mort, quelqu'un de sa famille, ou, à défaut de famille, de ses amis, en prépare l'histoire, largement documentée, avec la correspondance du défunt, mise aussitôt à la disposition du biographe. Il naît ainsi des ouvrages qui sont l'histoire, non pas seulement du héros de la biographie, mais aussi du milieu où il a vécu et de la société dans laquelle il a exercé son influence. L'histoire personnelle devient ainsi de l'histoire littéraire et sociale, et peut intéresser d'autres lecteurs que les amis personnels du défunt.

Ces réflexions nous venaient à l'esprit à propos de ce livre si nettement et si justement intitulé « Sir Samuel Ferguson dans l'Irlande de son temps. » Ce n'est pas seulement la vie d'un homme de bien, aimé et respecté de tous ceux qui l'ont approché et connu, c'est aussi la vie littéraire de l'Irlande pendant quarante ans. M. Samuel Ferguson était né à Belfast en 1810, et il mourut à Dublin en 1886. C'était un homme d'une très grande variété de mérites et de connaissances, et qui a marqué sa trace sur plus d'un chemin. Il était né poète, et plusieurs de ses poésies, surtout celles du genre humoristique, sont restées populaires en Irlande. Mais la poésie n'est pas une profession : Ferguson était avocat, et il ne quitta le barreau que lorsqu'il fut nommé, en 1867, conservateur des Archives d'Irlande : en 1878 il fut fait « chevalier, » d'où le titre de *Sir* qui précède aujourd'hui son nom. Mais à côté de son activité professionnelle, il y avait son activité de lettré et d'archéologue. L'ancienne Irlande, si peu connue encore, l'attirait par-dessus tout. L'on ne pouvait donner le nom d' « École de Dublin » à cette réunion d'hommes éminents, comme Petrie, Wilde, Todd, Reeves, Graves, O'Donovan, O'Cuny et d'autres, qui alors exhumèrent l'ancienne Irlande sous ses différentes faces. Ferguson était de leur cénacle; il aimait à choisir pour sujets de ses principaux poèmes les légendes épiques et historiques de l'Irlande, pendant qu'auprès de lui sa femme écrivait « l'histoire d'Irlande avant la conquête! » Ces goûts amenèrent Sir Samuel à l'archéologie et plus particulièrement aux inscriptions en caractères dits oghamiques : c'est à lui que l'on doit la collection de moulages de ces inscriptions conservées à Dublin. Quand il mourut, il était depuis de longues années président de l'Académie royale d'Irlande.

Outre l'histoire de l'activité si diverse de Sir Samuel Ferguson, ce livre contient de nombreuses lettres ou écrites par Sir Samuel, ou reçues par lui. Elles sont intéressantes pour l'histoire de la société littéraire et surtout érudite de Dublin : nous y avons pris grand plaisir, mais peut-être parce que nous avons traversé un instant cette société et que nous avons été honoré de l'amitié de Sir Samuel. Pour le lecteur français, qui ne s'intéresse pas aux choses d'Irlande et aux ombres des Irlandais éminents d'hier, il faut pourtant signaler le chapitre consacré à la tour-

née archéologique de Ferguson et de sa femme en Basse-Bretagne, autour de nos monuments mégalithiques, et les lettres de Henri Martin et de La Villemarqué, publiées au cours de ce livre. Comme l'indique le titre, cette publication est due aux soins pieux de la femme de talent qui a été la compagne des pensées et des travaux de Sir Samuel Ferguson en même temps que le témoin de sa vie. H. Gaidoz.

Répertoire méthodique du moyen âge français (*histoire, littérature, beaux-arts*), par A. Vidier, élève de l'École des Chartes. 1re année (1894). Paris, Bouillon, 1895, in-8 de viii-118 p. (Extr. du *Moyen âge*). — Prix : 4 fr.

C'est en prenant pour point de départ la bibliographie historique annuelle, qui paraît en Allemagne par les soins du docteur Masslow, que M. Vidier a composé son utile et intéressant répertoire. Si, comme tout le fait prévoir, il se résout courageusement à publier ce travail annuellement, il fera œuvre de patience dont il faudra lui savoir beaucoup de gré. Ce n'est pas seulement, du reste, une œuvre de patience qu'une bibliographie méthodiquement classée et où les renvois et les index permettent aisément de se retrouver au milieu de trois mille trois cent cinquante ouvrages, notices et articles de revues. La typographie en est aussi claire et aussi bonne que possible, mais pourquoi ne pas indiquer les tomaisons des recueils et publications périodiques par des chiffres romains? Trop souvent le nombre de pages n'est pas indiqué; parfois aussi le tirage à part est seul mentionné, sans que l'on sache de quelle revue il provient. Enfin le reproche le plus fondé que l'on puisse faire à ce travail, pourtant si digne d'éloges, est d'avoir dépouillé et indiqué des publications absolument dépourvues de mérite et de valeur historique; ni l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, ni la *France illustrée*, ni, à plus forte raison, les journaux quotidiens ne devraient figurer dans le répertoire de M. Vidier. Toutes ces petites observations n'enlèvent rien à son mérite et pourront peut-être lui être utiles pour la rédaction des répertoires ultérieurs. H. S.

BULLETIN

Notitia liturgiae ambrosianae ante saeculum XI medium et ejus concordia cum doctrina et canonibus oecumenici concilii Tridentini de SS. Eucharistiae sacramento et de sacrificio missae, per sac. obl. Antonium-M. Ceriani. Mediolani. J. Giovanola, 1895, in-8 de viii-112 p. — Prix : 6 fr.

L'abbé Ceriani a demandé aux documents de la liturgie ambrosienne que nous présentent les manuscrits antérieurs à la seconde moitié du xie siècle, la preuve de l'existence d'une tradition conforme à la doctrine de la sainte Eucharistie et du saint sacrifice de la Messe, tels que les a définis le concile de Trente. C'était certes une heureuse pensée à l'occasion du congrès eucha-

ristique célébré à Milan au mois de septembre dernier. Les comparaisons de la liturgie dite ambrosienne avec la liturgie romaine sont d'un grand intérêt et font regretter que l'auteur n'ait pas pu, comme il aurait été à souhaiter, présenter également, en regard, les anciennes liturgies grecques, auxquelles il ne fait que de rapides allusions. Il semble bien résulter de son étude que les deux liturgies ambrosienne et romaine sont sorties primitivement de la même source, car les textes gélasiens ou grégoriens n'offrent avec la liturgie milanaise que des différences de développement ou des suppressions de portée insignifiante. G. P.

Ames et paysages, par André Turquet. Paris, May et Motteroz, s. d., petit in-8 de 50 p. — Prix : 1 fr.

Je ne suis plus assez jeune pour goûter comme ils le méritent les livres de cette sorte ; il y a là dedans trop de vague, trop de mystère, trop de symboles, et je n'ai plus assez d'imagination pour voir l'âme de la Loire sous la forme d'une jolie petite Angevine de quinze ans, « droite dans la gloire du soleil couchant, encadrée d'une glycine grimpante et jetant le grain à des poussins éparpillés à ses pieds. » Mais je conviens que c'est un joli rêve, très charmant et très pur, et qui ne laisse après lui que l'odeur embaumée et le charme serein des choses. M. André Turquet a pour but, c'est le prospectus qui le dit, de démontrer « que nos états d'âme résultent des paysages, comme la fleur sort de la tige, le fruit de la fleur. » Allons, tant mieux ! j'envie de tout cœur ceux qui ont le temps, et la liberté d'esprit, et sans doute aussi la jeunesse du cœur nécessaires pour se laisser bercer par ces jolis rêves. Je conseille toutefois à la jeunesse de ne pas s'y oublier longtemps : c'est à d'autres jeux que se prépareront les triomphants de l'avenir ! P. Talon.

La Frise du Temple, par Henri Mazel. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1895, in-8 de 78 p. — Prix : 3 fr.

La Frise du Temple comprend douze tableaux : *Le Bouclier, la Tour de Constance, l'Aqueduc, les Saintes, Maguelonne, les Doms, Saint-Gilles, les Antiques, les Alyscans, les Baux, la Tour Magne, la Maison carrée*, douze tableaux du Midi, de couleurs chaudes, nettement découpées dans la lumière d'un ciel très bleu. Tout cela est bien un peu fatigant à regarder et à écouter, car tout cela chante en une prose harmonieuse et sonore, découpée en strophes d'hymne triomphal. Mais M. H. Mazel y a trouvé plaisir apparemment ; j'en souhaite autant à ses lecteurs, qui ne seront sans doute pas très nombreux, le grand art n'étant pas accessible aux foules. Constatons que l'auteur, tout entier à son rêve d'art, s'il n'est pas toujours très clair, du moins ne verse jamais dans le scandale ni dans le blasphème. Ce n'est pas déjà si commun. Il demande quelque part que « de son œuvre qu'il ne reste un jour qu'une ruine décharnée, énigmatique, un éboulis lamentable, dont on ne puisse reconstituer le faîte, mais que du moins, tout nom fût-il aboli et tous trésors dispersés, s'y présente à jamais la hantise radieuse de celle qui fut son âme et s'y endormit dans l'éternel de ses longs cheveux d'or et de ses doux yeux d'azur. » Le lecteur se demandera peut-être ce que cela veut dire : je n'en sais rien, mais je sens là un désir très élevé, et je ne vois pour mon compte aucun inconvénient à ce qu'il se réalise, et que *la Frise du Temple* apparaisse à tous comme « la cavalcade héroïque des panathénées occitaniennes. » Ainsi soit-il ! P. Talon.

Monnaies, poids et mesures des principaux pays du monde. *Traité pratique des différents systèmes monétaires et des poids et mesures*, accompagné de renseignements sur les changes, les timbres d'effets de commerce, etc., par M. Alphonse Lejeune (*Bibliothèque d'enseignement commercial*, publiée sous la direction de M. Georges Paulet). Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1891, in-8 de vii-552 p. — Prix : 5 fr.

Le recueil dont le titre précède contient tous les renseignements pouvant se rattacher aux divers systèmes de monnaies, poids et mesures, en usage dans les principaux pays du monde. Il s'ouvre par une Préface, due à M. Marguery. La lecture de cette préface est indispensable à tous ceux qui ne sont point initiés aux grandes questions économiques qui se rattachent à la monnaie et dont l'opinion publique se préoccupe aujourd'hui si vivement. Ils tireront un réel profit des notions sommaires qui s'y trouvent condensées sur la monnaie, sur son origine, sur les monnaies primitives, sur la monnaie métallique, sur les métaux monétaires, sur l'action des pouvoirs publics sur la monnaie, sur les limites de l'action légale, sur la monnaie internationale, sur l'union latine, sur le bimétallisme et sur le monométallisme universels, sur les pièces internationales, sur les derniers perfectionnements de la monnaie, sur les chèques et les billets de banque, et enfin sur les chambres de compensation. Viennent ensuite, après une courte Introduction, des notions préliminaires essentielles relatives à la monnaie, à la cote des métaux précieux à Paris, à Londres et à New-York, au change et aux cotes de change, aux cotes de Paris et des places étrangères, aux bordereaux de change, au timbre des effets de commerce, aux arbitrages sur effets de commerce, aux Gold points ou limites de change auxquelles s'effectuent les mouvements d'entrée et de sortie de l'or, au mode de transmission des ordres à l'étranger. Puis l'auteur passe successivement en revue les principaux pays d'Europe, d'Afrique, d'Amérique, d'Asie et d'Océanie. L'ouvrage se termine par un Appendice, contenant des détails fort intéressants et très curieux sur la production de l'or et de l'argent dans le monde en 1891 et aux États-Unis depuis 1792, sur le rapport commercial existant entre la valeur de l'or et celle de l'argent depuis 1687, sur le monnayage des principaux pays, sur la situation des principales banques d'émission à la fin de juin 1892, sur la situation générale au commencement de 1892, et sur le stock d'or au commencement de 1893. Un Index des noms géographiques, une Table des monnaies, poids et mesures mentionnés dans l'ouvrage, enfin une Table analytique des matières rendent les recherches faciles et rapides dans ce nouveau traité, dont vient de s'enrichir l'excellente *Bibliothèque d'enseignement commercial*, et dont l'utilité, grâce aux multiples services qu'il est destiné à rendre, n'échappera à personne. Son caractère éminemment pratique le recommande d'une manière spéciale à l'attention de tous, non moins que le soin et l'exactitude consciencieuse qui ont présidé à son élaboration. P. L.-L.

Anatomie et physiologie végétales, ouvrage répondant aux derniers programmes du baccalauréat ès lettres (2e partie), du baccalauréat de l'enseignement secondaire moderne, du brevet supérieur d'instituteurs et d'institutrices, par J. Guibert, prêtre de Saint-Sulpice. Paris, Retaux, 1896, in-16 de 296 p. avec 479 grav. — Prix : 3 fr.

L'exposé et le développement des caractères généraux des végétaux, de leur constitution chimique et physiologique, des cellules et tissus forment la matière du début de ce livre. L'auteur examine ensuite les organes de la vie des plantes et leurs fonctions, puis enfin leur mode de reproduction.

Chaque sujet est synthétiquement exposé avec mille détails, faciles à saisir et à comprendre à l'aide des très nombreuses gravures et vignettes qui se déroulent sous les yeux. L'ouvrage répond à merveille à son titre principal, il est même minutieux, présente un traité fort complet de micrographie botanique, tout à fait au courant des travaux récents et présentant bien l'état actuel de la science. Mais aussi, par cela même, paraît-il un peu moins propre à devenir un manuel commode, un vade-mecum usuel entre les mains des jeunes gens et des jeunes filles qui se préparent aux examens. A ce point de vue, il donne plutôt trop, et surchargerait peut-être la mémoire comme l'intelligence des candidats sur un point un peu secondaire dans les examens.

G. DE S.

Leçons complémentaires d'algèbre et Notions de géométrie analytique, par A. TOURNOIS. Paris, Société d'éditions scientifiques, s. d., in-8 de 208 p. — Prix : 4 fr. 50.

Ce volume, destiné aux candidats à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, fait partie du cours de sciences publié sous la direction de M. B. Niewenglowski. Il renferme, pour l'algèbre : la théorie des limites et de la continuité des fonctions ; la définition et le calcul des dérivées ; l'application à l'étude de la variation des fonctions. — Pour la géométrie analytique : la transformation des coordonnées, la ligne droite, la notion de lieux géométriques ; les tangentes, le cercle et les courbes du second degré. — Enfin un grand nombre de questions proposées sur les différentes parties du cours. Les errata sont malheureusement trop nombreux. H. C.

Pages choisies des grands écrivains. LESAGE, par P. MORILLOT. Paris, Colin et Cie, 1896, in-18 de xv-339 p. — Prix : 3 fr.

Aucun écrivain ne se prête mieux aux coupures que Lesage avec ses récits d'aventures, reliées les unes aux autres par un fil si mince. On peut même dire qu'il gagne à être expurgé et des contes un peu trop lestes pour la jeunesse, et des longueurs, des redites qui surchargent tous ses romans sans exception. Vingt pages du *Diable boiteux* nous donnent une idée suffisante du premier ouvrage de Lesage, et nous avons un *Gil Blas* en deux cent vingt-cinq pages qu'on peut dire très complet : tout le personnage est là, en effet, et toute la malice satirique de l'auteur, toute son ironie narquoise et sa morale.... pratique, toute pareille à celle de maître Renard et de La Fontaine, avec un peu plus de scepticisme encore. Œuvre bien française, qui a les qualités brillantes et la légèreté dangereuse de l'esprit français, elle peut, comme celle de La Fontaine lui-même, être très morale ou assez dissolvante, suivant le tempérament du jeune lecteur, et aussi suivant l'habileté du maître à l'expliquer et à en tirer bon parti.

La notice mise en tête a peut-être le tort de montrer un peu trop d'indulgence ; et çà et là fallait-il peut-être faire en note quelques adroites observations. Mais du moins le choix des morceaux est irréprochable. Et je ne retrancherais même pas les traits sur la gourmandise, la paresse, ou la cupidité des chanoines et des moines, parce qu'ils n'ont rien de venimeux, et qu'il ne faut pas, en somme, dénaturer l'œuvre de Lesage : le mieux sera d'en rire, comme lui-même. M. Morillot a très heureusement joint, avec quelques pages caractéristiques du *Bachelier de Salamanque* et de *Guzman d'Alfarache*, d'assez longs extraits des *Aventures de Beauchêne*, ce roman de voyages trop peu connu, qui, en son genre, est aussi attrayant que *Gil Blas*, et qui a peut-être servi à Chateaubriand. GABRIEL AUDIAT.

Il Giornalismo letterario in Italia, saggio storico-critico per Luigi Picciani. Turin et Rome, Ermanno Loescher, 1894, in-8 de 228 p. — Prix : 4 fr.

Dans ce mince volume, annoncé comme un tome Ier, M. L. Picciani s'est adonné à un travail dont M. Arturo Graf, un écrivain connu, a fort approuvé la pensée. M. A. Graf reconnaît que des nombreux journaux qui parurent au siècle dernier on n'a guère conservé le souvenir, qu'ils avaient en général peu de mérite et peu d'autorité, que la lecture en est fastidieuse, comme celle de beaucoup de feuilles contemporaines. Mais c'est justement à cause de l'ennui qui naîtrait de leur commerce que M. Picciani a fait une œuvre louable et méritoire en indiquant en quoi ces journaux peuvent intéresser ; les moins bons d'entre eux reflètent les idées, les événements du temps et apprennent bien des particularités littéraires qu'on ne trouverait pas ailleurs.

M. Picciani ne s'est pas laissé rebuter par ce que sa tâche avait de pénible, et le lecteur français qui s'intéresse aux choses de l'Italie saura gré à l'auteur de l'avoir, en un nombre assez restreint de pages, mis au courant d'une branche littéraire pour lui complètement inconnue et sur laquelle, de ce côté-ci des monts, il n'aurait pu trouver aucun renseignement.

Poggiardo.

Histoire civile et religieuse des Papes, par G. Audisio, traduite de l'italien par le chanoine Labis. Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer, 1894, in-8 de 436 p. — Prix : 4 fr.

La Société de Saint-Augustin continue l'édifiante publication de *l'Histoire civile et religieuse des Papes* d'Audisio. Le présent volume s'étend de 1294 à 1585, de Boniface VIII à Grégoire XIII. D'une lecture facile, coupé de sages réflexions, dénué de toute prétention à l'allure scientifique, cet ouvrage touche à mainte question dont on pourrait sans doute critiquer la solution, mais il donne une vue assez exacte des périodes qu'il embrasse, et, dans un style un peu passé de mode, il intéresse ceux qui ne peuvent se livrer à des études historiques plus approfondies. G. P.

Die kirchenpolitischen und kirchlichen Verhaltnisse zu Ende des Mittelalters, *nach der Darstellung K. Lamprechts; eine Kritik seiner Deutschen Geschichte*, von Finke. Viertes Supplement-Heft der *Römischen Quartalschrift für christliche Alterthumskunde und für Kirchengeschichte.*) Rom, Spithöver, 1896, in-8 de vi-136 p. — Prix : 5 fr.

La présente brochure est une critique très vive des volumes IV et V de la *Deutsche Geschichte* de M. Lamprecht. Légèreté, parti pris, style de journaliste, habitude, par recherche de l'effet, de résumer toute une situation ou toute une époque dans une anecdote ou un mot plus ou moins historique ; jugements tranchés et sans nuances ; erreurs vraiment inexcusables même dans un ouvrage général et de vulgarisation (M. Lamprecht, par exemple, croit encore à la Pragmatique sanction de saint Louis) ; citations inexactes (par exemple de la bulle *Unam Sanctam*) ; dépendance excessive à l'égard de livres, comme la *Dogmengeschichte* de Harnack, dont il fausse d'ailleurs ou exagère les conclusions ; oubli, par contre, de certains travaux récents d'importance capitale, comme ceux du P. Ehrle sur les Fraticelles : telles sont les principales critiques de M. Finke. Sa brochure, toute faite d'observations de détail, se prête peu, on le conçoit, à une analyse. Je ne puis que conseiller à ceux qui auraient à se servir de la *Deutsche Geschichte* de consulter l'*errata* minutieux qui leur en est offert, et ajouter qu'on trouve à chaque page, dans le travail de M. Finke, les renseignements curieux et les vues

intéressantes qu'on était en droit d'attendre de la part d'un homme aussi bien informé de l'histoire ecclésiastique de la fin du moyen âge. Je signalerai particulièrement le chapitre VII, où M. Finke, discutant une opinion de Harnack, a réuni un bon nombre de textes curieux relatifs à la doctrine de la contrition, telle qu'elle était enseignée et présentée du XIIIe au XVIe siècle.

E. Jordan.

Storia dei trattati nel secolo XIX, di Scipione Gemma. Firenze, Barbèra, 1895, in-16 de 387 p.

Il ne s'agit ici que d'un manuel élémentaire destiné à résumer, sous un très faible volume, l'histoire des traités au XIXe siècle, et à compléter l'encyclopédie des sciences sociales et politiques entreprise par l'éditeur Barbèra. Toutefois, le nom et la méthode de l'auteur donnent à cet ouvrage une place à part dans la collection dont il fait partie. M. Gemma, professeur de droit international à l'école des sciences politiques italienne (l'Institut Cesare Alfieri, de Florence), semblait désigné pour une tâche qui ne laissait pas de présenter de sérieuses difficultés. Il fallait, en effet, faire œuvre de juriste et d'historien, reproduire les traités et nous raconter les événements qui les avaient préparés, afin que nous eussions à la fois la connaissance de leur contenu et l'intelligence de leurs causes. Cette difficulté, M. Gemma l'a heureusement surmontée, en encadrant l'analyse des traités dans un court exposé des circonstances dont ils sont sortis et des conséquences qu'ils ont eues sur la position respective de divers États. Il est ainsi arrivé à joindre dans son livre toute la précision d'un recueil utile à consulter avec tout l'attrait d'une narration agréable à lire.

Le seul reproche qu'on pourrait lui adresser serait d'avoir donné à l'histoire diplomatique de l'Italie une place disproportionnée à son importance dans l'histoire de l'Europe. S'il est permis de le regretter au point de vue général, il est juste de constater que cette disproportion s'explique par le caractère spécial et la destination que l'auteur a voulu donner à son œuvre.

L. Tarcenay.

Representation and suffrage in Massachusetts, 1620-1691, by George H. Haynes (*Johns Hopkins University Studies*, XIIe série, nos 8-9). Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1894, in-8 de 90 p. — Prix : 2 fr. 50.

C'est une intéressante histoire que celle du gouvernement représentatif et du droit de suffrage au Massachusetts pendant le XVIIe siècle, ou, pour parler plus exactement et suivant les indications fournies par M. George H. Haynes, de 1620 à 1691, c'est-à-dire depuis la fondation de la colonie de New-Plymouth jusqu'à la mise en vigueur de la charte royale de 1691. On sait qu'à cette époque la « province de la baie de Massachusetts » comprenait, outre la colonie du même nom, le Maine et New-Plymouth. C'est dans la fondation des *Pèlerins* de *la Fleur de Mai*, qui n'eut jamais de charte, que M. George H. Haynes a curieusement étudié la représentation et le suffrage entre 1620 et 1691 (ch. V), et dans le Massachusetts proprement dit. Ce dernier pays, de colonisation plus récente, mais presque aussitôt plus prospère, a été pourvu d'une charte royale par Charles Ier au mois de mars 1629; M. Haynes a raconté avec beaucoup de soin comment y a débuté le régime représentatif (ch. II), comment il y a d'abord fonctionné (ch. III), puis quelles vicissitudes, quels progrès, quelles éclipses, — au temps du gouverneur Andros, par exemple, — il y a subis à partir de 1644 (ch. IV). Il a enfin soigneusement indiqué quelles modifications a apportées aux usages antérieurs la charte de 1691, promulguée par Guillaume III, dont

(dit fort bien l'historien, p. 82) « toute la politique coloniale est inspirée par une seule préoccupation, celle de la résistance à une agression française.»

Deux appendices, dont un très intéressant, mais beaucoup trop bref, sur la confédération de 1643 (p. 87-90) terminent ce travail historique et critique, dont l'impartialité et la rigueur scientifique font une œuvre de grande valeur. Henri FROIDEVAUX.

Burgos en las comunidades de Castilla, por ANSELMO SALVA. Burgos, hijos de Santiago Rodriguez, 1895, in-8 de 189 p. — Prix : 3 fr.

On sait qu'au début du règne de Charles-Quint de nombreux soulèvements se produisirent, excités par le mépris du nouveau Roi pour les droits anciens des cités. Dans cette ligue des *comuneros*, Burgos eut un rôle important, mais que beaucoup d'historiens ont mal jugé. « Les mots de défection, d'abandon, d'inconséquence et d'autres plus durs encore, employés au sujet de la conduite de Burgos, indiquent que cette conduite n'a pas obtenu l'approbation et encore moins l'éloge de ceux qui ont rapporté et commenté les événements de cette période » (p. 6). M. Anselmo Salva montre dans son volume que le rôle de Burgos ne mérite aucun blâme, que cette ville resta obéissante à la loi, respecta les *fueros* et montra un sincère patriotisme, des intentions pacifiques et complètement chrétiennes. De nombreux documents, compulsés par l'auteur, apportent de précieux témoignages à sa thèse, qui forme un curieux chapitre de l'histoire d'Espagne au XVIe siècle, mais dont nous ne pouvons qu'indiquer l'idée inspiratrice. VILLEMORY.

Un Prélat janséniste : F. de Caulet, réformateur des chapitres de Foix et de Pamiers, par G. DOUBLET, d'après des documents inédits, avec portrait, pièces justificatives et fac-similé. Paris, A. Picard et fils, 1895, in-8 de 222 p. — Prix : 5 fr.

Ce titre est un peu forcé par rapport au texte même, car si Mgr de Caulet fut un disciple fervent du janséniste Pavillon, ce n'est point par ce côté que le livre en question nous le montre : réformateur de ses chanoines, voilà sous quel jour exact M. Doublet nous fait voir l'évêque de Pamiers. Et il le fait avec beaucoup de sobriété et de savoir-faire. Il a cherché, il a trouvé des pièces importantes ; il les produit avec discrétion, avec habileté, et il nous donne un tout bien coordonné d'un sujet qui offrait des disparates.

On peut dire que la grosse affaire du long épiscopat de Mgr de Caulet (1645-1680) fut ses démêlés avec son chapitre. Il avait là beaucoup et de très graves réformes à apporter : il y mit de l'ardeur, du zèle, de la persévérance, et il triompha d'un mal qui semblait invétéré dans la cathédrale de Pamiers, comme dans l'abbaye de Foix. Ce qu'étaient ces chapitres, comment ils repoussèrent énergiquement la réforme, par quelles phases successives cette longue querelle passa, comment enfin l'évêque triompha, aux applaudissements des gens de bien, et quelles conséquences heureuses, au point de vue spirituel et temporel, il sut tirer de cette pacification dernière, voilà les chapitres de ce livre. Les pièces justificatives les suivent et les complètent. Le jansénisme proprement dit et la très grosse affaire de la Régale, où Caulet fut, contre Louis XIV, mêlé plus qu'aucun prélat de France, ne sont abordés ici que tout à fait incidemment. L'auteur tiendra sans doute à compléter le portrait de son héros, qui en vaut la peine ; et après l'historique de cet incident, d'ailleurs intéressant et caractéristique, de la vie intérieure d'un diocèse au XVIIe siècle, il voudra nous donner l'histoire de la part que prit Mgr de Caulet aux deux grandes affaires religieuses de son

temps : le Jansénisme et la Régale. M. Doublet cite peut-être un peu trop Boileau, bien que son sujet prête souvent aux allusions que fournit *le Lutrin;* mais il parle toujours des questions délicates qu'il aborde avec tact, sagesse et respect. G.

El Doctor Navarro Don Martin de Alpizcueta y sus obras, por el doctor Mariano Arigita y Losa, presbitero. Pampelune, Ezquerdo, 1896, in-8 de 684 p., avec portrait et fac-similé de l'écriture. — Prix : 7 fr.

Les canonistes et les théologiens accueilleront avec reconnaissance le volume que M. l'abbé Arigita vient de consacrer à retracer la biographie, si peu connue jusqu'ici, du fameux docteur Navarro. La carrière de ce savant fut aussi longue que brillante. Les relations qu'il entretint avec les rois d'Espagne et de Portugal, la part qu'il prit au procès de Carranza par-devant l'Inquisition espagnole, et maintes autres circonstances, donnent un intérêt considérable à l'ouvrage dont nous annonçons la récente publication. X.

CHRONIQUE

Nécrologie.— La mort du baron Jérôme-Frédéric Pichon, arrivée le 25 août, est une perte pour l'érudition française. Né à Paris, le 3 décembre 1812, il commença dès l'âge de dix-neuf ans les collections qui ont acquis depuis une juste célébrité. Admis à la Société des bibliophiles français en 1843, il en fut élu président l'année suivante. M. le baron Pichon ne s'est pas contenté de former avec passion des collections qu'il laissait facilement accessibles aux hommes d'étude, il a fait un certain nombre de publications qu'il convient de signaler ici : *La Chasse du cerf en rime françoise* (1840, petit in-8); — *Histoire d'un braconnier, ou Mémoires de la vie de L. Labruyerre* (1844, in-8); — *L'Apparition de Jehan de Meun, ou le Songe du prieur de Salon, par Honoré Bonet* (1845, in-4); — *Notices biographiques et littéraires sur les ouvrages de Jean Vauquelin de la Fresnaye et Nicolas Vauquelin des Yveteaux* (1846, in-8); — *Le Ménagier de Paris. Traité de morale et d'économie domestique composé vers 1393 par un bourgeois parisien.* Publié pour la première fois par la Société des bibliophiles français (1847, 2 vol. in-8); — *Le Livre de la chasse du grand séneschal de Normandye et les ditz du bon chien Souillard, qui fut au roy Louis de France, onzième de ce nom* (1858, in-8), dans le *Trésor des pièces rares ou inédites :* — *Partie inédite des Chroniques de Saint-Denis, suivie d'un récit également inédit de la campagne de Flandre (1382)* (1864, gr. in-8); — *Vie du comte d'Hoym* (1880, in-8); — *Le Viandier de Guillaume Tirel, dit Taillevent, enfant de cuisine de la reine Jehanne d'Évreux, queux du roi Philippe de Valois et du duc de Normandie dauphin de Viennois, premier queux et sergent d'armes de Charles V, maistre des garnisons de cuisine de Charles VI (1326-1395)* (Paris, 1893, in-8), en collaboration avec M. Vicaire; — *Supplément au Viandier de Taillevent. Le Manuscrit de la bibliothèque Vaticane* (Paris, 1893, in-8). — Il a donné au *Bulletin du bibliophile* les articles suivants, qui, presque tous, ont été tirés à part : *Notice sur l'abbé Lebeuf,* sous le pseudonyme de Claude Gauchet (6e série, 1842-1844, p. 211-220); — *De Taillevent et de quelques autres cuisiniers du XIVe siècle* (Ibid., p. 253-258); — *Notice sur la vie et les ouvrages de Vauquelin de la Fresnaye* (7e série, 1845-1846, p. 509-526); — *Nicolas Vauquelin des Yveteaux* (Ibid., p. 554-560, 601-605, 663-676, 711-720); — *Jean Vauquelin de la Fresnaye* (Ibid., p. 721-727); — *Mémoire pour servir à l'histoire du village et de l'ancienne seigneurie de Medain, près de*

Poissy (9e série, 1849-1850, p. 3-19) ; — *Du Traité de fauconnerie composé par l'empereur Frédéric II, de ses manuscrits, éditions et traductions* (16e série, 1864, p. 885-900) ; — *Mémoire sur M. du Fresnoy* (1893, p. 413-439) ; — *Documents pour servir à l'histoire des libraires de Paris*, avec M. G. Vicaire (Ibid., p. 109-134, 221-251, 309-332, 509-534 ; 1894, p. 26-43, 155-176, 213-238, 341-359, 527-547, 553-579) ; — Dans les *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris : Notes sur la chapelle des orfèvres* (t. IX, p. 95-109). Il a aussi fait de nombreuses communications insérées dans le *Bulletin* de la même Société et a participé aux publications de la Société des bibliophiles français dont il était membre depuis plus de cinquante ans.

— M. Joseph-Remi-Léopold Delboeuf est mort le 17 août. Né à Liège, le 30 septembre 1831, il étudia tour à tour dans sa ville natale et à Bonn, portant surtout son attention du côté des sciences philosophiques et naturelles. Appelé comme professeur à l'École normale des humanités de Liège (1860), il passa de là à l'Université de Gand (1863-1866), mais ne tarda pas à revenir à son premier poste. L'on sait que c'est la question de l'hypnotisme dont il s'est le plus particulièrement occupé. Nous citerons de ce savant, qui était devenu membre titulaire de l'Académie royale de Belgique en 1887, outre une édition des *Œuvres posthumes* d'Otto Duesberg, publiée avec le concours de M. L. Hanssens (Liège, 1858, in-8), les travaux suivants : *Prolégomènes philosophiques de la géométrie et solution des postulats* (Liège, 1860, in-8), suivis de la traduction d'une dissertation sur les principes de la géométrie, par Fréd. Ueberweg ; — *D'une unité monnaie nationale* (Liège, 1861, in-8) ; — *Essai de logique scientifique. Prolégomènes suivis d'une étude sur la question du mouvement considérée dans ses rapports avec le principe de contradiction* (Liège, 1865, in-8) ; — *Li mâle neur d'à Cola, par Ch. Hannay* (Liège, 1868, in-8) ; — *Rapport (1er-2e) sur la situation de la caisse des veuves et des orphelins de l'enseignement supérieur* (Liège, 1874-1875, in-8) ; — *Adolphe Picard, œuvres françaises et wallonnes, recueillies et éditées* (Liège, 1882, in-8) ; — *Chrestomathie latine*, avec M. Iserentant (Mons, 1882, in-12) ; — *Questions de philosophie et de science* (Paris, 1883, in-18) ; — *Éléments de grammaire française* (Liège, 1885, in-8), avec M. Rœrsch ; — *L'Hypnotisme et la liberté des représentations publiques* (Liège, 1888, in-18) ; — *La Matière brute et la matière vivante* (Paris, 1890, in-18), dans la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* ; — *L'Hypnotisme devant les Chambres législatives belges* (Bruxelles, 1892, in-8). M. Delboeuf a collaboré à divers journaux (*Journal de Liège*, *Écho du Parlement*, etc.) et revues (*Revue trimestrielle*, *Annales de l'enseignement public*, *Belgique contemporaine*, *Athenaeum belge*, etc.). La place nous fait défaut pour donner le relevé de ses articles dans ces différents périodiques et nous nous contenterons d'indiquer ceux qu'il a publiés dans les recueils suivants : 1° dans les *Bulletins de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique* : *Note (1re-2e) sur certaines illusions d'optique* (2e série, t. XIX, 1865, p. 195-216 ; t. XX, 1865, p. 70-97) ; — *Détermination rationnelle des nombres de la gamme chromatique* (t. XXI, 1866, p. 339-365) ; — *Recherches expérimentales sur le daltonisme. Moyens de le produire et de le corriger*, en collaboration avec M. W. Spring (t. XLV, 1878, p. 16-33) ; — *La Liberté et ses effets mécaniques* (3e série, t. I, 1881, p. 463-479) ; — *Déterminisme et liberté. La Liberté démontrée par la mécanique* (t. III, 1882, p. 145-165) ; — *Nains et géants* (t. IV, 1882, p. 722-749) ; — *De l'Origine des effets curatifs de l'hypnotisme* (t. XIII, 1887, p. 773-812) ; — *De l'Étendue de l'action curative de l'hypnotisme. L'Hypnotisme appliqué aux altérations de l'organe visuel*, en collaboration avec M. J.-P. Nuel et le docteur Leplat (t. XIX, 1890, p. 361-389) ; — *Sur une illusion d'optique* (t. XXIV, 1892, p. 545-558) ; — *Megamicros*

(t. XXV, 1893, p. 667-695) ; — *L'Hypnose et les suggestions criminelles* (t. XXVIII, 1894, p. 521-553) ; — 2° dans les *Mémoires couronnés et autres mémoires publiés* par la même Académie, série in-8 : *Recherches théoriques et expérimentales sur la mesure des sensations* (t. XXIII, et en tirage à part. Bruxelles, 1873, in-8) ; — *Théorie générale de la sensibilité* (t. XXVI, et en tirage à part, Bruxelles, 1876, in-8). — 3° Dans la *Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique : De quelques définitions grammaticales* (t. XX, 1877, p. 87-102) ; — *La Fontaine et l'enseignement de la langue maternelle* (t. XXI, 1878, p. 160-186, 289-317) ; — *A propos d'un subjonctif. Tacite et l'Agricola* (t. XXII, 1879, p. 309-329) ; — *Le Latin et l'esprit d'analyse* (t. XXIV, 1881, p. 364-377; t. XXV, 1882, p. 53-69) ; — *L'Hexamètre et l'alexandrin* (t. XXVII, 1884, p. 245-258, 293-310) ; — *Le Parfait grec* (t. XXVIII, 1885, p. 319-325 ; t. XXIX, 1886, p. 8-20) ; — *A propos du passé défini* (t. XXIX, 1886, p. 151-157) ; — *De la nature des compléments à propos de la définition du complément direct* (t. XXXI, 1888, p. 373-390 ; t. XXXII, 1889, p. 1-9) ; — *A propos d'un passage des Nuées d'Aristophane* (t. XXXIV, 1891, p. 8-16) ; — *Quelques réflexions grammaticales à propos d'une étude sur les principaux adverbes* (ibid., p. 381-388) ; — *Sur la négation explétive* (t. XXXV, 1892, p. 193 ; — *Participe ou adjectif en dus?* (t. XXXVI, 1893, p. 85-95) ; — *Des prépositions en grec* (ibid., p. 301-315) ; — *Le Premier Vers du premier discours de Médée dans Euripide* (ibid., p. 379-391) ; — *Réflexions à propos des glanures grammaticales de M. Bastin* (t. XXXVII, 1894, p. 6-25, 80-95) ; — *La Réforme de l'orthographe française* (ibid., p. 365-377). — 4° Dans la *Revue philosophique : L'Algorythmie de la logique* (t. II, 1876, p. 225-252, 335-354, 545-595 ; t. III, 1877, p. 435-439) ; — *La Loi psychophysique : Hering et Fechner* (t. III, 1877, p. 225-263) ; — *L. Dumont et son œuvre philosophique* (ibid., p. 609-626) ; — *Pourquoi les sensations visuelles sont-elles étendues?* (t. IV, 1877, p. 162-184) ; — *La Loi psychophysique et le dernier livre de Fechner* (t. V, 1878, p. 34-63, 127-157) ; — *Le Sommeil et les rêves* (t. VIII, 1879, p. 329-356, 494-520 ; t. IX, 1880, p. 129-169, 413-437, 632-647) ; — *Le Dédoublement du moi dans les rêves* (t. VIII, 1879, p. 616-618) ; — *Sur la fusion des sensations semblables* (t. X, 1880, p. 644-648) ; — *Le Dernier Livre de Lewes* (t. XI, 1881, p. 225-241, 370-393) ; — *Le Sentiment de l'effort* (t. XII, 1881, p. 513-527) ; — *Déterminisme et liberté* (t. XIII, 1882, p. 453-480, 608-638 ; t. XIV, 1882, p. 156-189) ; — *La Matière brute et la matière vivante* (t. XVI, 1883, p. 337-362 ; t. XVIII, 1884, p. 24-56, 242-263, 385-409) ; — *Une Hallucination à l'état normal ; sur les suggestions à date fixe* (t. XX, 1885, p. 513-515) ; — *La Mémoire chez les hypnotisés* (t. XXI, 1886, p. 441-472) ; — *Influence de l'éducation et de l'imitation dans le somnambulisme provoqué* (t. XXII, 1886, p. 146-171) ; — *Les Diverses Écoles hypnotiques* (ibid., p. 532-538) ; — *De la prétendue Veille somnambulique* (t. XXIII, 1887, p. 113-142, 262-285) ; — *Pourquoi mourons-nous?* (t. XXXI, 1891, p. 225-257, 408-427) ; — *L'Ancienne et les nouvelles Géométries* (t. XXXVI, 1893, p. 449-484 ; t. XXXIX, 1895, p. 345-371). — 5° Dans la *Revue scientifique : La Mémoire des sensations* (t. XII, 1874, p. 66-68) ; — *Théorie générale de la sensibilité* (t. XVI, 1875, p. 97-107) ; — *Les Mathématiques et le transformisme* (t. XIX, 1877, p. 669-679) ; — *La Psychologie comme science naturelle* (ibid., p. 725-732) ; — *Léon Dumont* (ibid., p. 1149-1156) ; — *Le Daltonisme* (t. XXI, 1878, p. 889-904) ; — *George-Henry Lewes* (t. XXIII, 1879, p. 730-733) ; — *Le Sens des couleurs chez les animaux, d'après M. Grant-Allen* (ibid., p. 1101-1110) ; — *La Liberté et ses effets mécaniques* (t. XXVIII, 1881, p. 429-434) ; — *Nains et géants* (t. XXXI, 1883, p. 97-104) ; — *Un Nouveau Centre de vision dans l'œil humain* (t. XXXII, 1883, p. 167-170) ; — *L'Intelligence des animaux* (t. XXXVI,

1885, p. 596-596 ; t. XXXVII, 1886, p. 3-10) ; — *Un Problème de logique* (t. XLII, 1888, p. 823-825) ; — *La Solution élémentaire du théorème de d'Alembert* t. XLIII, 1889, p. 269-276) ; — *La Psychologie des lézards* (t. XLVII, 1891, p. 210-212 ; t. XLVIII, p 437-439) ; — *La Loi mathématique de la dégénérescence sénile des infusoires* (ibid., p. 368-371). — 6° Dans la *Revue de Belgique : Le Présent et l'avenir de la psychologie* (t. XVII, 1874, p. 245-267, 378-402) ; — *De l'Origine des jugements conscients* (t. XXI, 1875, p. 77-97) ; — *La Psychologie comme science naturelle* (ibid., p. 358-387) ; — *Une Visite à la Salpêtrière* (t. LIV, 1886, p. 121-147, 258-275) ; — *Le Magnétisme animal à propos d'une visite à l'École de Nancy* (t. LX, 1888, p. 241-259, 387-408 ; t. LXI, 1889, p. 5-33, 286-325) ; — *Les Fêtes de Montpellier* (2e série, t. I, 1891, p. 27-50, 140-159, 262-285) ; — *L'Hypnotisme devant les Chambres belges* (t. III, 1891, p. 289-313 ; t. IV, 1892, p. 43-79).

— M. Léo Drouyn, mort le 4 août, à Bordeaux, était né à Izon (Gironde), le 12 juillet 1816. Élève de Paul Delaroche et du graveur Marvy, il s'adonna non sans succès à la gravure. Professeur de dessin au collège des Pères jésuites de la Sauve et au lycée de Bordeaux, il remplit pendant quelques années les fonctions de conservateur du musée des antiques de cette ville. De nombreuses publications, souvent illustrées de planches qu'il a gravées lui-même, ont rendu son nom familier aux érudits et à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire ou à l'archéologie du pays bordelais. Nous citerons de lui, outre un *Choix des types les plus remarquables de l'architecture au moyen âge dans le département de la Gironde* (Bordeaux, 1846, in-fol.), dont les planches seules sont de lui et dont le texte est dû à M. Lamothe : *Album de la Grande Sauve* (Bordeaux, 1851, in-fol.) ; — *Croix de cimetières, de processions et de carrefours* (Bordeaux, 1856, in-fol.) ; — *Guide du voyageur à Saint-Émilion* (Bordeaux, 1859, in-18) ; — *Bataille de Castillon en Périgord* (Bordeaux, 1863, in-4) ; — *La Guyenne militaire. Histoire et description des villes fortifiées, forteresses et châteaux construits dans le pays qui constitue actuellement le département de la Gironde* (Bordeaux, 1865, 2 vol. in-4, 2e éd., 1885) ; — *Notes archéologiques* (Bordeaux, 1866, in-8) ; — *Saint-Jean de Blaynac* (Bordeaux, 1868, in-8) ; — *Essai historique sur l'Entre-deux-mers* (Bordeaux, 1873, in-8) ; — *Bordeaux vers 1450* (Bordeaux, 1874, in-4) ; — *Essai généalogique sur la famille de Mestoir* (Bordeaux, 1879, in-8) ; — *Variétés girondines, ou Essai historique et archéologique sur la partie de l'ancien diocèse de Bazas renfermée entre la Garonne et la Dordogne* (Bordeaux, 1878-1885, 3 vol. in-8). M. L. Drouyn a donné de nombreux articles, qui ont le plus souvent été tirés à part, dans diverses revues ; nous citerons, dans le *Bulletin monumental : Lettres sur les monuments de la ville de Dax* (t. XXII, 1856, p. 212-225) ; — *Ricochets archéologiques dans le département de la Gironde. Esquisses de monuments* (t. XXIV, 1858, p. 457-523) ; — *Étude sur l'église des Carmes à Bordeaux*, avec M. le comte de Chasteigner (ibid., p 713-733) ; — *Saint-Macaire et ses monuments* (t. XXVI, 1860, p. 537-565, 733-772) ; — *Saint-Vincent de Pertignas* (t. XXXII, 1866, p. 362-390) ; — *Restauration et vandalisme. Saint-André de Bordeaux* (t. XLVII, 1881, p. 115-120) ; — dans le *Recueil des actes de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux : Influence architectonique de l'église de Notre-Dame de la Grande-Sauve sur les églises des environs* (1852, p 437-452) ; — *Quelques châteaux du moyen âge dans la Gironde et la Dordogne* (1854, p. 75-140) ; — *L'Hosanne : une page de l'histoire de Vayres* (1866, p. 669-724) ; — *Droits de péage et de passage dans la juridiction de Vayres* (1869, p. 5-48) ; — *Essai historique sur l'Entre-deux-mers* (1870, p. 325-380) ; — *Tizac de Galgon* (1873, p. 31-129) ; — *Izon, essai historique et archéologique* (1875, p. 117-253) ; — *Variétés girondines* (1876, p. 255-442 ; 1877-1878,

p. 165-418 ; 1879, p. 191-268 ; 1880, p. 43-248, 557-726 ; 1881, p. 231-394, 1882-1883, p. 351-542 ; 1884, p. 117-334 ; 1885, p. 135-376) ; — *André Merlaud, sieur de Montenis, ou la Paix de la Fronde à Bordeaux* (1879, p. 331-358) ; — dans la *Revue de l'art chrétien : Monographie de l'église de Saint-Martin de Sescas* (t. I, 1857, p. 162-169, 207-216) ; — *Chapiteaux romans de la Gironde* (t. VII, 1863, p. 66-76) ; — dans la *Revue catholique de Bordeaux : Églises de l'ancien diocèse de Bordeaux* (1882, p. 80-84, 145-153, 192-196, 244-252, 322-332, 649-652, 685-696) ; — *Sainte-Croix de Bordeaux* (ibid, p. 755-760) ; — *Saint-Vincent de Croignon* (ibid., 761-763) ; — *Église de Notre-Dame de Soulac* (1883, p. 223-225) ; — *Château de la Brède* (ibid., p. 258-260) ; — *Église d'Arsac* (ibid., p. 574-581) ; — *Statues de la porte royale à la cathédrale Saint-André* (ibid., 631-634) ; — *Église Saint-Remi* (ibid., p. 749) ; — *Église de Saint-Christoly de Bordeaux* (1884, p. 56) ; — *Église d'Escandas* (ibid., p. 279-281) ; — *Les Noyaret de Montravel* (ibid., p. 297-313, 335-346) ; — *Étude de mœurs au XVIIe siècle en pays bordelais* (1886, p. 33-34, 141-244-251, 369-376, 437, 467-481, 527-543, 682-695 ; 1887, p. 211-223, 301-306, 344, 419, 475-490, 547-578, 620-635, 688-703, 750-759 ; 1888, p. 94-101, 142, 289-291, 327-338, 439-446) ; — *Castillon de Castets* (1892, p. 43-47, 120-126, 151-155) ; — *Doulezon* (1893, p. 417-428, 499-504, 528-536, 582-589) ; — dans la *Revue d'Aquitaine : Saint-Jean de Blagnac* (XI, 1867, p. 332-342, 419-426, 483-488, 522-526, 598-602 ; XII, 1868, p. 148-158, 402-416) ; — dans le *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord : Monuments mégalithiques du Périgord* (t. III, 1876, p. 94-95, 168-169, 408-409 ; IV, 1877, p. 37, 114, 168-169, 233-234).

— Le docteur E. Nicaise est mort le 2 août, à Paris. Docteur en médecine en 1866, après avoir été successivement externe de l'hôpital de Reims et des hôpitaux de Paris, puis interne de ces derniers, reçu agrégé de la Faculté de médecine dans la section de chirurgie au concours de 1872, il fut nommé en 1874 chirurgien du bureau central, puis il remplit les mêmes fonctions à l'hospice des Incurables (1876), à la maison de retraite des Ménages (1877), à Bicêtre (1878), à Lourcine (1879), et enfin à l'hôpital Laënnec (1880), où il a fait des conférences de clinique chirurgicale. L'Académie de médecine l'avait accueilli parmi ses membres en 1884. On lui doit, outre des articles parus dans la *Revue mensuelle de médecine* et dans la *Revue de chirurgie* fondées par lui et dans d'autres recueils (*Archives générales de médecine, Gazette médicale, Bulletin de la société de chirurgie, Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales, Encyclopédie internationale de chirurgie, Bulletin de la Société anatomique, Semaine médicale*) et outre ses thèses (*Des Lésions de l'intestin dans les hernies*, thèse de doctorat, 1866, in-4 ; — *Diagnostic des maladies de la hanche*, 1re thèse d'agrégation, 1869, in-4 ; — *Des Plaies et de la ligature des veines*, 2e thèse d'agrégation, 1872, in-4), quelques publications importantes pour l'histoire de la chirurgie dans les siècles passés : *La Grande Chirurgie de Guy de Chauliac, chirurgien, maistre en médecine de l'Université de Montpellier, composée en l'an 1363* (Paris, 1891, in-8) ; — *La Chirurgie de maître Henri de Mondeville, chirurgien de Philippe le Bel, roi de France, composée de 1306 à 1320*, traduction française, en collaboration avec M. F. Chavannes (Paris, 1894, in-8) ; — *Chirurgie de Pierre Franco, de Turriers en Provence, composée en 1561*. Nouvelle édition, avec une introduction historique, une biographie et l'histoire du collège de chirurgie (Paris, 1895, in-8).

— M. le docteur Gustave-Simon Lagneau, mort à Paris le 25 août, était né dans la même ville, le 18 août 1827. Fils d'un médecin connu qui est mort en 1867, il se consacra lui-même aux études médicales et se fit recevoir

docteur en 1853. Ce sont surtout ses études de démographie et de statistique médicale qui lui ont donné une grande notoriété. Il était membre de l'Académie de médecine depuis 1879. Nous citerons de lui : *Mémoire sur les mesures hygiéniques propres à prévenir la propagation des maladies vénériennes* (1856, in-8) ; — *Maladies syphilitiques du système nerveux* (1860, in-8) ; — *Instruction sur l'anthropologie de la France* (1861, in-8) ; — *Étude de statistique anthropologique sur la population parisienne* (1869, in-8) ; — *Considérations médicales et anthropologiques sur la réorganisation de l'armée en France* (1871, in-8) ; — *Quelques remarques ethnologiques sur la répartition géographique de certaines infirmités en France* (1871, in-4) ; — *Recherches comparatives sur les maladies vénériennes dans les différentes contrées* (1871, in-8 : — *Ethnogénie des populations du nord-ouest de la France* (1876, in-8) ; — *De l'Influence de l'illégitimité sur la mortalité* (1876, in-8) ; — *De l'Usage des flèches empoisonnées chez les anciens peuples de l'Europe* (1878, in-8) ; — *Remarques toxicologiques sur certaines substances employées par les anciens peuples de l'Europe pour empoisonner leurs flèches* (1878, in-8) ; — *Des Déformations céphaliques en France* (1879, in-8) ; — *La Géographie anthropologique et médicale de la France* (1879, in-8) ; — *Des Anesthésiques chirurgicaux dans l'antiquité et le moyen âge* (1885, in-8) ; — *Remarques démographiques sur le célibat en France* (1885, in-8) ; — *Du Surmenage intellectuel et de la sédentarité dans les écoles* (1886, in-8) ; — *Mortalité des militaires français dans les colonies* (1889, in-8) ; — *Remarques anthropologiques et démographiques sur l'instruction scolaire et l'instruction militaire* (1890, in-8) ; — *Conséquences démographiques qu'ont eues pour la France les guerres depuis un siècle* (1892, in-8) ; — *Influence du milieu sur la race* (1895, in-8).

— Un savant et saint prêtre des missionnaires de Saint-Vincent de Paul, Albert Barberis, est mort le 2 juillet, au collège Alberoni de Plaisance. Nous empruntons sur lui quelques renseignements biographiques à l'excellente revue *Divus Thomas* (*Albertus Barberis. Necrologica.* Tirage à part. Placentiae, typis « Divus Thomas, » gr. in-8 de 8 p.). Né à Montferrat le 14 janvier 1847, élevé successivement à Dolceaqua et à Gênes, il n'avait pas achevé ses classes, qu'il réalisait son dessein d'entrer chez les fils de Saint-Vincent de Paul. Il prononça ses vœux à Rome, le 27 juillet 1863 ; après deux années passées dans la Ville éternelle, il fut envoyé au collège Alberoni de Plaisance pour y faire sa philosophie et sa théologie ; et les belles qualités intellectuelles dont il fit preuve décidèrent ses supérieurs à lui confier, avant même qu'il eût achevé ses études, l'enseignement des belles-lettres. En 1877, il fut appelé à professer la philosophie. Dès lors cette science austère l'occupa tout entier. Quand le Souverain Pontife convia les savants catholiques à la restauration des études thomistes, l'abbé Barberis, désireux de contribuer pour sa part à cette œuvre, fonda le *Divus Thomas*, le premier périodique consacré exclusivement à la défense des idées du Docteur angélique (1880). Cette revue a été accueillie par le public intellectuel avec la faveur qu'elle méritait. Son savant fondateur a donné quelques ouvrages qui ont reçu également l'approbation générale ; nos lecteurs se souviennent peut-être de l'appréciation faite ici par notre collaborateur M. l'abbé Léonce Couture de son ouvrage : *Positivismus ac nova methodus psychologica professoris P. Siciliani* (t. LV, p. 488) ; et nous rappellerons qu'un autre bon juge, un autre collaborateur de notre revue, M. le comte Domet de Vorges, louait sans réserves, chez le professeur de Plaisance, au *Congrès bibliographique international* de 1888 (Paris, au siège de la Société bibliographique, 1889, in-8, p. 143), « une sûreté de doctrine, une profondeur de vues et une justesse de pensée qui le placent parmi les meilleurs métaphysiciens de notre temps. » Outre la dis-

sertation dont nous avons donné ci-dessus le titre et qui a été publiée en 1887, in-8, à Plaisance, M. Barberis laisse les dissertations suivantes, qui toutes ont paru dans le *Divus Thomas : Esse formale estne rei intrinsecum an non? — De aesthesimetriae vi ac natura commentationes ; — Aesthesimetria ac doctrina S. Thomae* ; — *Fragmenta psychologiae ; — De signis mathematicis adhibendis in Logices traditione.*

— M. Adolf Ebeling, qui est mort à Cologne le 21 juillet, était né à Hambourg, le 24 octobre 1827. Après avoir terminé ses études à l'Université d'Heidelberg, il fit un court séjour à Bahia dos Santos et ne tarda guère à venir en France, où, en même temps qu'il donnait des leçons d'allemand (notamment à l'École commerciale), il envoyait des chroniques parisiennes aux *Kölner Blätter*, devenues depuis, comme l'on sait, la *Kölnische Volkszeitung*. Ces chroniques ont été réunies, avec quelques morceaux parus dans d'autres périodiques de l'Allemagne, en quatre volumes anonymes (1863-1866) sous le titre : *Lebende Bilder aus dem modernen Paris*. Une suite leur fut donnée en 1869 sous le titre de *Neue Bilder*. La guerre franco-allemande fit naturellement perdre à M. Ebeling la situation qu'il occupait à Paris ; il se retira alors à Düsseldorf, puis à Cologne. Appelé auprès du préfet de Metz et chargé des rapports avec la presse allemande et étrangère, il dirigea de cette ville pendant trois ans le *Deutsches Künstleralbum*, publié à Cologne. Il remplit ensuite les fonctions de professeur à l'École militaire du Caire (1873-1878), mais revint en Allemagne en 1878, et depuis lors il vivait à Cologne. Voici la liste des ouvrages sortis de sa plume : *Lebende Bilder aus dem modernen Paris* (Cöln, 1863-1866, 4 vol. in-8) ; — *Die Wunder der Pariser Welt-Ausstellung 1867* (Cöln, 1867, in-8) ; — *Vermischte Schriften* (Soest, 1867-1868, 2 vol. in-8) ; — *Regenbogen im Osten. Die Krone des Orients. Ghaselen* (Aachen, 1868, in-8) ; — *Neue Bilder aus dem modernen Paris* (Paderborn, 1869, 2 vol in-8) ; — *Thürine, eine breton. Dorfgeschichte* (Berlin, 1871, in-8) ; — *Bilder aus Kairo* (Stuttgart, 1878, 2 vol. in-8) ; — *Fürstin und Professor* (Cöln, 1881, in-8) ; — *Die Sklaverei von den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart* (Paderborn, 1889, in-8) ; — *Napoleon III und sein Hof. Denkwürdigkeiten, Erlebnisse und Erinnerungen aus der Zeit des zweiten französischen Kaiserreichs* (Cöln, 1891, in-8).

— La mort du prince Alex. Borisovitch Lobanov-Rostovsky, qui a causé une si profonde émotion dans le monde politique, ne laissera pas indifférent le monde littéraire. En même temps qu'un diplomate remarquable, le prince Lobanov était un lettré et un historien ; il s'intéressait tout particulièrement à l'histoire de la Révolution française et il avait réuni sur cette époque une précieuse collection ; c'est à cette collection qu'appartenait la Relation anonyme inédite sur la campagne d'Alsace publiée par la Société d'histoire contemporaine dans le volume intitulé : *L'Invasion austro-prussienne*. Né en 1826, le prince Lobanov entra dès sa dix-huitième année au ministère des affaires étrangères, devint en 1850 secrétaire d'ambassade à Berlin, fut appelé en 1859 au poste de Constantinople, qu'il quitta en 1863 pour aller gouverner la province d'Orel. Il retourna comme ambassadeur à Constantinople en 1868, puis alla avec la même qualité à Londres (1878) et ensuite à Vienne (1887). Il occupait encore ce poste et venait d'être désigné pour l'ambassade de Berlin quand Nicolas II lui confia (1895) le ministère des affaires étrangères, laissé vacant par la retraite de M. de Giers. Le prince Lobanov était un collaborateur actif de la *Rousskaia Starina*, dans laquelle se trouvent presque tous les travaux sortis de sa plume.

— On annonce encore la mort : de M. le docteur Alibert, agrégé de la Faculté de médecine de Toulouse, mort le 20 août ; — du T. C. Frère Blimond, qui dépensa pendant plus de vingt ans son zèle et son savoir au service des

écoles d'Orléans, mort à Moulins, le 10 août, âgé de soixante-trois ans ; — de M. Eugène Caillaux, sénateur, ancien élève de l'École polytechnique, ancien ministre des travaux publics et ingénieur distingué, mort le 7 août, âgé de soixante-quatorze ans, à Paris ; — de M. E.-A. Carrière, ancien chef des pépinières du Muséum d'histoire naturelle, et rédacteur à la *Revue horticole*, mort le 18 août, à Montreuil-sous-Bois ; — de M. Anatole Cerfberr, balzacien fervent, le Fulgence Ridal des *Miettes d'actualité* publiées par le *Figaro*, à qui l'on doit un *Répertoire de la Comédie humaine*, fait en collaboration avec M. Christophe (Paris, 1887, in-8), mort le 19 août, à Paris, âgé de soixante-douze ans ; — de M. Alexis Charpentier, ancien rédacteur au *Nouvelliste de Lyon*, mort le 15 août, à Saint-Just-en-Chevalet ; — de M. Claude-Charles-Louis Clausel de Coussergues, député de l'Aveyron, avocat distingué, mort, âgé de soixante-cinq ans, à Paris, le 2 août ; — de M. Ch. Defrance, ingénieur distingué, mort à soixante-trois ans, le 3 août ; — de M. le docteur Desgranges, ancien chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, mort à Lyon, le 6 août ; — de M. le docteur F. Devoti, médecin principal des colonies, mort à quarante et un ans, à Nouméa ; — de M. Doret, rédacteur au *Journal de Chartres*, mort le 22 août ; — de M. Alfred Dupray, mort le 28 août, à Paris ; — de M. Gardet, correspondant de l'Agence Havas à Constantinople, mort en août ; — de M. Auguste Hugues, directeur de l'École nationale des industries agricoles de Douai, mort dans cette ville, le 3 août ; — de M. Jeannin, ancien préfet des études au collège de Saint-Dizier, qui a dirigé la traduction des œuvres de saint Jean Chrysostome publiée par la librairie Bloud et Barral, mort le 25 août ; — de M. le docteur Le Batond, mort, âgé de quatre-vingt-un ans, le 3 août, à Quimper ; — du R. P. Joseph Le Bailly, S. J., de la mission du Caire, mort en août ; — de M. Al. Lepère, professeur d'arboriculture à l'Association polytechnique, mort le 13 août ; — de M. Adolphe Matrot, inspecteur général des mines en retraite, mort le 3 août, à cinquante-cinq ans, à Groslay (Seine-et-Oise) ; — de M. Emmanuel Matthieu, correspondant du *Figaro*, mort le 27 août, âgé de soixante-dix-neuf ans, à Sens ; — de M. Adolphe Ozanne, ancien chef des cuisines du roi de Grèce, rédacteur à la *République française*, auteur de *Poésies gourmandes, menus et recettes en vers* (Paris, 1887, in-18), mort le 12 août ; — de M. Charles Pichon, professeur de musique au petit séminaire de Sainte-Croix d'Orléans, mort dans cette ville, le 11 août ; — de M. le comte de Poncins, qui laisse un ouvrage estimé sur *les Cahiers de 1789, ou les Vrais Principes libéraux*, dont il a paru en 1889 une seconde édition, mort en son château, près de Feurs, le 31 août ; — de M. Henri-Amé Resal, membre de l'Académie des sciences, doyen de la section de mécanique, auteur de travaux remarquables, parmi lesquels nous devons noter : *Traité de mécanique céleste* (1865, in-8 ; 2e éd., 1884, in-4) ; *Traité de physique mécanique* (1888, 2 vol. in-4) ; *Traité de mécanique générale* (1873-1889, 7 vol. in-8) ; *Exposition de la théorie des surfaces* (1891, in-8), mort à Annemasse (Haute-Savoie) ; — de M. l'abbé Roche, supérieur du grand séminaire de Beauvais, mort le 22 août ; — de M. Jules Vieille, inspecteur général honoraire de l'instruction publique, mort à quatre-vingt-un ans, le 5 août ; — de M. le docteur Wagnier, mort à Obrechies (Nord), le 27 août.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Jacob-Herman Bing, libraire danois, mort à quatre-vingt-cinq ans, le 20 juin ; — de M. John-Gregory Bourke, auteur de *An Apache campaign* et autres ouvrages, mort le 8 juin, à Philadelphie ; — de M. Ignazio Cantalamessa, médecin italien, professeur à l'Université de Bologne, mort en juillet ; — de miss Mary-B. Claflin, auteur de *Brampton sketches*, de *Personal recollections of J. G. Whittie*, etc.,

morte dans le Massachusetts, le 13 juin ; — de M. Jean-Baptiste-Nicolas Coomans, historien belge et rédacteur à la *Paix* de Bruxelles, mort dans cette ville, à quatre-vingt-trois ans, le 27 juillet ; — du Rev. Arthur-Cleveland Coxe, évêque protestant de Western New-York, auteur de nombreux ouvrages théologiques et polémiques, dirigés surtout contre la Papauté, mort le 20 juillet, à Clifton Springs, N.-Y. ; — de M. Cuno, qui laisse d'estimables travaux sur l'archéologie rhénane, mort à Pfaffendorf, le 23 juillet ; — de M. Charles-Ketcham Dabney, éditeur de l'éphémère revue *The Publisher*, mort le 25 juin, à Brooklyn ; — de M. Charles Dickens, fils du romancier, coéditeur, avec son père, de la revue *All the yeard round*, et à qui l'on doit un *Dictionary of London* et un *Dictionary of the Thames* assez estimés ; — de miss Mary Abigaïl Dodge, connue sous le nom de plume de Gaïl Hamilton, morte en août, à Hamilton (Mass.) ; — du R. P. Ernest Duguay, S. J., préfet des études au collège Sainte-Marie de Montréal, littérateur distingué, mort au commencement d'août, dans sa quarante-cinquième année ; — de M. Anson-Davies Fitz Randolph, libraire-éditeur, à qui l'on doit un volume de vers, mort le 6 juillet, âgé de soixante-seize ans, à West-Hampton, L. J. ; — de M. l'abbé Joseph-Marie Fleck, chanoine de la cathédrale de Strasbourg, savant mathématicien, mort le 10 août, à Strasbourg ; — du chevalier Rudolph Frey, professeur à l'Université germanique de Prague, mort le 26 juillet, à Berlin ; — de M. William Hamilton Gibson, artiste et écrivain, collaborateur du *Harper's Magazine*, et auteur de nombreux ouvrages, mort à quarante-six ans, le 16 juillet, à Washington (Conn.) ; — de M. Ernst Goetzinger, germaniste distingué, mort à Saint-Gall, le 11 août, dans sa soixantième année ; — de M. Jouri Nicolaievitch Govaroukha-Obrok, publiciste russe, rédacteur à la *Gazette de Moscou*, mort en août ; — de sir William Grove, jurisconsulte et homme de science, auteur d'un ouvrage intitulé *Correlation of physical forces*, qui a eu jusqu'à six éditions, et de nombreuses dissertations sur des questions de physique éparses dans les *Transactions* de la Société royale de Londres et dans le *Philosophical Journal*, mort à quatre-vingt-six ans, le 31 juillet, à Londres ; — de M. Carl Günther, ancien directeur de l'Institut vétérinaire de Hanovre, mort à soixante-quatorze ans, le 15 juillet ; — de M. Elias Gurlitt, poète allemand, mort le 14 juillet, à Husum ; — de M. Isaac-H. Hall, archéologue distingué, célèbre pour avoir découvert, en 1876, un manuscrit syriaque des Évangiles et des Épîtres, mort le 2 juillet, à Mount Vernon, N.-Y. ; — de M. Arthur Hamilton, collectionneur, mort en août, à Vienne ; — de M. Joseph-Wesley Harper, le fameux éditeur de New-York, mort le 21 juillet ; — de M. August-Glossop Harris, auteur dramatique anglais, mort le 22 juin, à Folkstone ; — de M. Friedr. Helbig, publiciste, mort le 8 août, âgé de soixante-quatre ans, à Iéna ; — de M. Aug. Kanitz, botaniste, mort à Klausenburg ; — de M. H.-G. Kleyn, professeur d'archéologie chrétienne et d'histoire de l'Église, mort le 11 juillet, à Utrecht ; — de M. Herm. Krutzsch, professeur à l'Académie forestière de Tharandt, mort à soixante-dix-sept ans, le 28 juillet ; — de M. Vladimir Ladinsky, auquel on doit la traduction russe de nombreux ouvrages français et allemands, mort le 22 juillet, à Weimar ; — de M. Arthur Meyer, professeur de mathématiques à l'Université de Zurich, mort le 12 juillet, âgé de cinquante-deux ans ; — de M. Poklevsky-Roziel, ingénieur russe distingué, mort en août ; — de M. Joseph Prestwich, géologue anglais, auteur d'un traité considérable de *Geology chemical, physical and stratigraphical* (London, 1886-1888, 2 vol. in-8), mort le 23 juin, à Londres ; — de M. Charles Salsas, érudit espagnol fort distingué, mort à Llivia ; — de M. Ernst-Victor Schellenberg,

à qui l'on doit des poésies parues sous le pseudonyme d'Ernst Veil, mort le 19 juillet, dans sa soixante-neuvième année, à Weimar ; — de M. Philipp-Ludwig Seidel, mathématicien, mort le 13 juillet, âgé de soixante-quinze ans, à Munich ; — de M. Camille Selden, écrivain distingué, mort en août ; — de M. Samuel Sexton, auteur de *The Ear and its diseases*, mort le 14 juillet, à soixante-seize ans, à New-York ; — de M. Fried. Simony, naturaliste, mort âgé de quatre-vingt-trois ans, le 26 juillet, à Saint-Gall en Styrie ; — de M. Friedrich Staub, lexicographe et historien, dont l'œuvre la plus considérable est le *Schweizerisches Idiotikon*, mort le 3 août, à Zurich.

Congrès. — La Royal Society a provoqué la réunion d'une conférence internationale pour l'établissement d'un catalogue des sciences exactes. C'est dans les salons de la Société, à Burlington House (Londres), que la conférence a tenu ses séances, du 14 au 17 juillet, sous la présidence de Sir John E. Gorst : les cinq vice-présidents étaient, outre l'ambassadeur d'Italie, le général Ferrero, le savant mathématicien français M. Darboux, M. Mach, professeur à l'Université de Vienne, l'illustre Möbius, de l'Université de Berlin, et un astronome éminent des États-Unis, M. Simon Newcomb, directeur du *Nautical Almanac office* de Washington. La conférence a décidé de faire rentrer dans le plan du catalogue les travaux relatifs à toutes les sciences physiques, mathématiques et naturelles : mathématiques, astronomie, physique, chimie, minéralogie, géologie, géographie physique et mathématique, botanique, zoologie, anatomie, physiologie, pathologie, psychophysique même et anthropologie. Un conseil international est établi, et un bureau central siégeant à Londres procédera à l'exécution du catalogue ; il centralisera les renseignements bibliographiques recueillis, d'après des règles fixes et précises, dans les divers États. Les titres des ouvrages seront accompagnés d'une traduction en langue anglaise.

Livres a l'Index. — Par décision du 22 août, ont été mis à l'index les livres ci-après : J. Michelet, *Le Prêtre. Les Jésuites*. Édition définitive, revue et corrigée (Paris, Flammarion) ; — Jules Bois, *Le Satanisme et la Magie* (Paris, Chailley) ; — *Mythes, Cultes et Religion*, par A. Lang, traduit par Léon Marillier (Paris, Alcan). — Émile Zola, *Rome*. Édition complète en un volume (Paris, Charpentier et Fasquelle).

Paris. — C'est toujours une bonne fortune que d'avoir à signaler une brochure de M. Ollé-Laprune ; l'on profite toujours en sa compagnie et ceux qui liront le discours prononcé par lui à Lyon, le 30 mars 1896, devant les élèves des Facultés catholiques, éprouveront le même charme que ceux qui l'ont entendu ; ils y verront la nécessité *de la Virilité intellectuelle* qui fait trop souvent défaut aux hommes de notre temps ; ils y apprendront ce qu'elle est et, nous l'espérons, ils en prendront le goût et voudront l'acquérir (Paris, Belin, in-16 de 47 p.).

— M. l'abbé Planeix nous donne le beau discours prononcé par lui dans l'église Saint-Amable de Riom, à l'occasion du XIVe centenaire du baptême des Francs. La pensée qui anime ce discours, c'est que l'union entre *l'Église et la France*, qui a fait autrefois la grandeur de notre patrie, peut seule la sauver de la ruine qui la menace (Paris, Lethielleux, in-16 de 56 p.).

— *L'Ame de l'école neutre*, tel est le titre d'une brochure de M. le comte de Resbecq, qui se recommande à l'attention de tous les hommes sérieux (Extrait du *Bulletin de la Société d'éducation*. Paris, in-8 de 57 p.). C'est avec les aveux de nos adversaires mêmes que l'auteur montre la décadence morale des écoles et de la jeunesse qui en sort, depuis que l'État franc-maçon a laïcisé l'enseignement primaire ; et la conclusion qui s'impose avec évidence, le minimum que nous avons le droit et le devoir d'exiger, c'est

« que l'enseignement religieux soit donné, à l'école, par les ministres des différents cultes à tous les enfants dont les familles en feront la demande. »

— Lorsqu'ont été entrepris les travaux de dérivation vers Paris des sources de la Vigne et de Verneuil, qui grossissaient autrefois la rivière de l'Avre, M. G. Ramond a étudié la géologie des terrains traversés par l'aqueduc qui conduit à la capitale ces précieuses eaux potables; un profil en long, des photographies ont été exécutés, et M. Ramond a pu présenter à la réunion des naturalistes du Muséum une communication sur la *Géologie de l'aqueduc de l'Avre* (Extrait du *Bulletin du Muséum d'histoire naturelle*. — Paris, Imp. nat., in-8 de 5 p.). Ce court travail constitue une contribution nouvelle à la connaissance géologique de cette partie de la France.

— Après cent autres, M. Michel Frolov se propose de trouver une *Démonstration de l'axiome XI d'Euclide* (Paris, J. Michelet, in-8 de 22 p.). Il n'admet pas, comme les non-euclidiens, l'impossibilité de démontrer rigoureusement le célèbre postulatum; tout au contraire, il estime qu'on pourra un jour se passer des axiomes en géométrie; il croit même qu'en étudiant dans l'ordre qu'il indique les rhomboïdes et les rectangles, la somme des angles du triangle et des polygones, et les parallèles, on démontre géométriquement l'axiome XI. Le lecteur jugera.

— Nous avons bien peur que la *Grammaire classique* de M. Léon Clédat (Paris, Le Soudier, in-16 de 377 p.) ne soit pas encore admise dans les établissements d'instruction secondaire. Elle le mériterait pourtant, tant par l'excellence de ses raisonnements que par la précision de sa méthode. Nous avons dit du reste notre avis sur la *Grammaire raisonnée* dont celle-ci est tirée. Mais il y a une telle routine que nous craignons fort que ce précieux manuel ne reste réservé aux établissements d'instruction privée.

— Plusieurs fois déjà *les Étapes d'un touriste en France*, de M. Alexis Martin, ont fait, dans le *Polybiblion*, l'objet de comptes rendus spéciaux. L'ensemble forme à l'heure actuelle un certain nombre de volumes aussi intéressants que bien édités par la maison Hennuyer. Nous avons aujourd'hui à signaler les deux fascicules suivants, qui équivalent chacun à un volume et dont voici le titre : *Promenades et excursions dans les environs de Paris. Région du sud* (in-8 de 468 p., sans compter 35 p. d'*Index alphabétique* et de *Renseignements utiles aux touristes*. — Prix : 3 fr. 50 le fascicule). Le premier fascicule décrit et raconte l'histoire de Melun, Fontainebleau, de son palais et de sa forêt, de Moret, Montereau, Nemours, la vallée du Lunain et Château-Landon. On trouve là, avec soixante-quatorze gravures soignées, une grande vue panoramique de la vallée du Loing et deux cartes coloriées. Le deuxième fascicule nous conduit de Larchamp à Étampes et à Malesherbes, jusqu'à Orléans, Patay et Auneau. Quatre-vingt-trois gravures, une vue panoramique de la vallée de la Juine, se dépliant, et aussi deux cartes en couleurs complètent l'ouvrage. Il n'y a plus lieu d'insister sur les mérites de cette collection que nous voudrions voir marcher plus vite encore en inclinant du côté de nos provinces de l'Est.

— Le R. P. Édouard d'Alençon, archiviste général des Frères Mineurs capucins, dont à maintes reprises nous avons signalé les travaux à nos lecteurs, vient d'écrire sur *la Bénédiction de saint François* une victorieuse dissertation où il prouve, contre les attaques de la critique protestante d'Allemagne, la parfaite authenticité de la relique d'Assise (Paris, imp. J. Mersch, in-8 de 15 p.). Une photographie permet à quiconque connaît la paléographie de juger de la certitude de son assertion ; une autre photographie donne le revers du parchemin, sur lequel on peut lire encore une partie des louanges de Dieu écrites par le saint fondateur des Frères Mineurs. Enfin le

P. Édouard d'Alençon donne, dans une troisième photographie, la figure du reliquaire qui contient la précieuse relique.

— M. Léopold Delisle publie un excellent travail sur l'*Imprimeur parisien Josse Bade et le professeur écossais Jean Vaus* (Paris, gr. in-8 de 12 p. Extrait du tome LVII de la *Bibliothèque de l'École des chartes*). Il avait mentionné dans ce dernier recueil, en 1894, une édition parisienne du commentaire de la première partie du *Doctrinal d'Alexandre de Villedieu*, composé par Jean Vaus et revisé par Josse Bade, qui l'imprima à Paris en 1522, et il avait exprimé le regret de ne pas connaître le texte de huit lettres qui en occupent les premières pages et qu'il supposait offrir de l'intérêt pour l'histoire de Paris. Il reproduit aujourd'hui, d'après une communication de MM. Edmond et Anderson, ces trois pièces (de février et mars 1522) « qui s'ajoutent aux témoignages déjà recueillis sur les liens qui, au temps de Louis XII et de François Ier, rattachaient à l'Université de Paris les maîtres et les écoliers de l'Écosse. » Les huit lettres, d'une belle latinité, adressées à la jeunesse de l'Université d'Aberdeen par Josse Bade, par Jean Vaus (sur lequel M. Delisle donne, page 2, une excellente petite notice), par un Écossais, Robert Gray, qui résidait alors au collège de Boncourt, sont suivies d'une description détaillée des *Rudimenta* de Josse Bade, lesquels complètent à certains égards les commentaires de Jean Vaus, connus seulement par l'exemplaire de l'Université d'Aberdeen.

— M. V. Bouton, l'héraldiste bien connu, a mis en vente, le 15 mai, les tomes II et III du Héraut Gelre. Ces deux volumes contiennent trois cent seize armoiries en trente planches coloriées à la main, et quatre cents pages de texte chacun. En outre, une grande planche représente le couronnement de l'empereur Charles IV. Ces deux volumes ne sont tirés qu'à cent exemplaires et le prix de chaque exemplaire est naturellement très élevé (1,000 francs), ce qui ne le met à la portée que des grandes bibliothèques et de quelques amateurs.

— M. Ed. Piette, continuant ses *Études d'ethnographie préhistorique*, s'occupe des *Plantes cultivées de la période de transition au Mas-d'Azil* (Paris, Masson, gr. in-8 de 24 p. Extrait du t. VII de l'*Anthropologie*). Les conclusions du savant auteur, justifiées par les plus persévérantes observations, sont celles-ci : avant que l'homme se servît de haches en pierre polie, les habitants des cavernes des Pyrénées cultivaient à la fois le blé et les arbres fruitiers.

— *L'Orientation*, de M. Henri Dubéchot (Paris, Chamuel, 2 broch. in-8 de 26 et et 86 p.), est un titre aussi singulier et obscur que désorientant. Qu'a voulu dire l'auteur dans son style plus incompréhensible que singulier? Des passages de l'Évangile se trouvent mêlés dans ces opuscules aux doctrines bouddhistes : « J'annonce, dit M. Dubéchot, aux esprits des hommes la loi sublime du Père des Esprits ; la loi de la Vérité éternelle et absolue; la loi promulguée, réalisée ou expliquée par les envoyés divins, Moïse et Jésus ; Manou, Krishna et Çakya-Mouni ; Lao-Tseu, Zoroastre et Mahomet. Et cette loi est la Loi même de la Vie. La Loi est une comme Dieu est un. » On ne peut, après cette lecture, que répéter le conseil si sage :

Avant donc que d'écrire apprenez à penser.

— Le discours par lequel M. Grandidier a clôturé cette année le congrès des Sociétés savantes offrait un intérêt particulier et tout d'actualité. C'est Madagascar qui en a fait les frais; et nul ne pouvait mieux en parler que le membre éminent de l'Académie des sciences à qui nous devons cette colossale *Histoire physique*, etc., *de Madagascar*. La conférence de M. Grandidier

vient d'être publiée avec l'allocution du ministre : *Congrès des sociétés savantes. Discours prononcés à la séance générale du congrès le samedi 11 avril 1896* (Paris, Imp. nationale, in-8 de 31 p.).

— M. Ulysse Robert a fait tirer à part le *Discours* qu'il a prononcé à la Société des antiquaires de France, comme président sortant, dans la séance du 8 janvier 1896 (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, gr. in-8 de 9 p.). On y remarque les éloges donnés sous une forme heureuse à feu M. de Montaiglon, un des membres de la Société « les plus dévoués, les plus savants et les plus aimés, » à MM. Adrien Blanchet, Lafaye et Michon, trois nouveaux membres qui remplacent MM. de Laurière, Edmond Guillaume et de Montaiglon, aux RR. PP. Lagrange, Séjourné, Germer-Durand et Delattre, « à ces modestes religieux qui, à Jérusalem et à Carthage, servent avec le même dévouement les intérêts de la science, de la civilisation et de l'influence française. » à M. l'abbé Duchesne, à M. Georges Perrot, à M. Héron de Villefosse, à M. Léopold Delisle, « une des gloires de l'érudition française, » à M. Homolle, à M. de Morgan, enfin à un vieil ami du *Polybiblion*, M. Anatole de Barthélemy, qui, « siégeant depuis un demi-siècle passé, est tout à la fois le gardien de nos traditions, le type de la plus exquise confraternité, le bon génie de la maison. »

— Sous ce titre : *Alexandre VI et le divorce de Louis XII* (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LVIII, in-8 de 8 p.), M. de Maulde-La Clavière publie trois Brefs dont il a retrouvé la minute aux archives de Venise. A l'encontre de l'opinion générale, qui prétend que la procédure du divorce de Louis XII était une pure question d'étiquette, tout étant réglé d'avance entre le Pape et le roi de France, ils établissent « avec quelle tenue parfaite Alexandre VI résista aux instances passionnées de Louis XII » (p. 1). Ces trois pièces diplomatiques sont éclairées par des notes érudites.

— Dans son *Essai sur l'organisation charitable des paroisses de Paris aux XVIIe et XVIIIe siècles*, M. le vicomte de Pelleport-Burète étudie les Compagnies de charité fondées par saint Vincent de Paul. Elles furent le prélude des conférences. Les Compagnies de dames aidaient les mères nourrices, soignaient les malades, nourrissaient les pauvres et les assistaient à leurs derniers moments ; les Compagnies de messieurs distribuaient surtout des secours aux invalides, aux prisonniers, aux enfants orphelins ou pauvres, entretenaient des asiles de nuit. L'auteur s'occupe de leur organisation particulièrement dans les paroisses de Saint-Eustache, de Saint-Germain l'Auxerrois, de Saint-Sulpice.

— Signalons le *Routier commode à l'usage des vélocipédistes et des automobiles*, donnant exactement : l'état des routes nationales, départementales, chemins de communication pavés, non pavés, praticables et non praticables, avec la distance kilométrique et les numéros d'altitude, accompagné de la réglementation de la circulation des vélocipèdes (distance : 240 kilomètres de Paris) (Paris, L. Joly. Prix : 1 fr. 50). Mais cet énoncé, si complet qu'il soit, ne dit pas tout. Au point de vue pratique, il convient d'ajouter que ce « routier » se compose d'une carte qui, dépliée en quart, offre toujours la ville de Paris comme point inguinal. Cette carte, mesurant 1^m02 sur 0^m76, imprimée en couleurs sur papier fin non cassant, est renfermée dans une couverture parcheminée facile à mettre en poche.

Alsace. — Nous recevons le *Bulletin de la Société belfortaine d'émulation* (n° 15 de la collection. Belfort, Devillers, in-8 de xxxvi-180 p., avec 10 planches, dont 4 en couleurs). Cette Société est en train de prendre un rang honorable parmi ses pareilles. Mieux que tout ce que nous en pourrions dire, la simple mention des travaux qui composent le présent volume donnera une

idée de l'intérêt de l'ensemble. Nous signalerons d'abord le *Glossaire du patois de Châtenois avec vocables des autres localités du territoire de Belfort et des environs, précédé de notes sur le patois de la région*, par M. A. Vautherin. Cette étude savante, la plus importante du recueil, s'arrête à la fin de la lettre B. La suite en sera évidemment donnée dans les volumes futurs. Notons encore : *Règlement du prieuré de Saint-Nicolas-des-Bois*, par M. A.-M.-P. Ingold ; — *Châtenois au Territoire de Belfort*, par M. H. Bardy ; — *Les Correspondants de Grandidier*, par M. A.-P.-M. Ingold ; — *Contribution à la flore du Territoire de Belfort*, par M. Bonnaymé ; — *Contribution à l'étude des desmidiées et hydrodictyées des environs de Belfort*, par MM. C. Rœsch et L. Meyer ; — *Notice sur les perturbations atmosphériques constatées aux XVIIe et XVIIIe siècles dans le Territoire de Belfort, la Haute-Alsace, les pays de Montbéliard et de Porrentruy*, par M. L. Herbelin ; — *Les Anciennes Chapelles aux alentours de Masseraux* (suite), par M. A. Gendre ; — *Découverte d'un camp romain dans la forêt de l'Arsot*, par M. F. Pajot ; — *Découverte d'une sépulture néolithique dans un abri sous roche, au plateau de Chataillon à Sainte-Suzanne, près Montbéliard*, par M. J. Voulot ; — *Découverte sur le plateau du Mont-Bart d'une métropole néolithique avec tombelles et croix funéraire*, par le même.

Anjou. — Dans l'étude qu'il avait consacrée dans la *Romania* au monologue dramatique, M. Émile Picot avait parlé en détail du « Franc archier de Cherré, » pièce récitée à Angers en 1524, et signalé une autre pièce de même nature et qui faisait pendant à la première, mais malheureusement perdue, le « Pionnier de Seurdre. » Ayant eu récemment la chance de retrouver cette seconde pièce dans une vente de livres à Munich, M. Picot l'a réimprimée avec de savantes annotations dans le *Bulletin du bibliophile* (tirage à part, Paris, Techener, in-8 de 35 p.), et conclut à la même origine que pour le « Franc archier ; » Jean Daniel, musicien et joueur de farces, en est l'auteur. La pièce, retrouvée à Munich, a été imprimée à Angers, chez Antoine Hernault.

— On annonce la prochaine apparition d'une table détaillée (par noms, matières, documents inédits) de la collection de la *Revue de l'Anjou ;* elle a été dressée par M. Planchenault.

Artois. — Les *Mémoires de la Société des antiquaires de la Morinie* sont estimés à juste titre ; et le tome XXIII de cette collection, qui vient de paraître (Saint-Omer, Tumerel, in-8 de 584 p. avec une planche), se tient à la hauteur de ses aînés. Il convient de remarquer que sur les six études dont les titres suivent, quatre offrent une telle importance que leurs auteurs les ont complétées par des tables et deux, même, par des pièces justificatives. Citons : *L'Église Notre-Dame de Saint-Omer, d'après les comptes de fabrique et les registres capitulaires*, par M. L. Deschamps de Pas (avec, outre une table des chapitres, une table des noms propres) ; — *Les Grands Baillis d'Audruicq et du pays de Brédenarde sous la domination française, 1692-1790*, par M. Pagart d'Hermansart (avec pièces justificatives et tables) ; — *Les Procureurs de ville à Saint-Omer, 1302-1790*, par le même (avec pièces justificatives et tables) ; — *Recherches sur Memline et sur les peintures de l'abbaye de Saint-Bertin qui lui sont attribuées*, par M. Charles Revillion ; — *Contribution à l'histoire du siège de Saint-Omer, en 1677, d'après un registre du conseil de l'abbaye de Saint-Bertin*, par M. l'abbé O. Bled ; — *Epigraphie ancienne de la ville de Saint-Omer. Recueil des inscriptions existant autrefois dans les églises et communautés, sur les monuments, etc., et aujourd'hui disparues*, par M. l'abbé O. Bled (avec tables, additions et corrections).

Berry. — Signalons une bien courte mais bien intéressante publication

anonyme : *Le Duc d'Enghien au collège de Bourges, 1631-1632*, in-8 de 3 p.). C'est une notice sur la reproduction phototypique d'un livret qui rappelle les succès scolaires du grand Condé, pendant qu'il suivait les leçons des jésuites, au collège de Bourges. Cette reproduction a été offerte, le 19 mars dernier, par le président de l'Institut et les secrétaires perpétuels des cinq Académies, à Mgr le duc d'Aumale, en souvenir de la brillante fête qu'il avait donnée à l'occasion du centenaire de l'Institut. Le livret, qui consiste en douze pages in-4, est intitulé : *Astion martyr. Tragoedia. Ad Hilariorum ferias dabitur ab secundanis collegii Bituricensis B. M. Societatis Jesu die [ ] februarii ann. M.DC.XXXII. Biturigibus ex typographia Mauricii Levez, prope scholas utriusque juris.* 1632. C'est le programme d' « une fête dramatique, » célébrée en février 1632, sur le théâtre du collège de Bourges, et dont le héros était le martyr Astion. Au verso du titre sont les armes de Condé, en regard d'une longue épître dédicatoire, en latin, adressée à Henri de Bourbon par son fils le prince Louis, alors duc d'Enghien.

Bourgogne. — La Société éduenne a publié dernièrement le tome XXIII de la nouvelle série de ses *Mémoires* (Autun, imp. Dejussieu, in-8 de xxx-542 p., avec un portrait, un plan et plusieurs reproductions d'armoiries). Ce volume est composé des études et documents suivants : *Monseigneur Landriot, évêque de La Rochelle, archevêque de Reims*, œuvre posthume abrégée, de M. J. Roidot; — *Voyages de Courtépée dans la province de Bourgogne en 1776 et 1777* (suite et fin); — *Armorial du chapitre noble des chanoines séculiers de Saint-Pierre de Mâcon nommés de 1539 à 1689*, d'après un manuscrit original (suite et fin), par M. l'abbé A. Martinet; — *Le Prince de Conti et sa relégation à Autun, 1795-1796*, par M. A. de Charmasse; — *Les Monastères de la Visitation Sainte-Marie dans le diocèse d'Autun* (suite), par M. l'abbé Berry; — *Correspondance du maréchal de Brézé, 1632-1649*, par M. P. Montarlot; — *Jean-Louis Gouttes, évêque constitutionnel du département de Saône-et-Loire et le culte catholique à Autun, pendant la Révolution*, par M. A. de Charmasse; — *Fouilles de Beuvray, 1894*, par M. J.-G. Bulliot.

— Parmi les travaux qui ont formé le tome XI de la deuxième série des *Annales de l'Académie de Mâcon* (Mâcon, Protat, in-8 de 346-xl p., nous avons remarqué : *Les Artistes de Saône-et-Loire aux Salons de Paris (1888-1891)*, par M. P. Martin; — *Les Bois de Saône-et-Loire*, par M. Mangenot; — *Le Romantisme chez Lamartine*, par M. E. Bouchard; — *Physionomie de la ville de Paray*, par M. G. Bonnet; — *Pourquoi on ne lit plus Lamartine*, par M. F. Reyssié; — *Les Origines de l'Académie de Mâcon*, par M. A. Durand; — *Histoire de Munatius Plancus, d'Émile Jullien*, par M. F. Reyssié; — *Étude sur la formation du département de Saône-et-Loire et l'emplacement de son chef-lieu*, par M. P. Siraud; — *M. de Larnaud*, par M. A. Durand; — *Étienne de Bourbon*, par M. de Lachesnais; — *Le Docteur Cortambert*, par M. A. Durand.

Comtat-Venaissin. — Mgr Vigne, archevêque d'Avignon (1885-1896), fut, comme le qualifie justement le *Figaro*, un prélat-poète. M. le chanoine C. Perrossier en fait le portrait littéraire dans une plaquette d'un style ému, riche surtout de détails bibliographiques précieux et intitulée : *Monseigneur Vigne, archevêque d'Avignon* (Valence, Jules Céas, in-8 de 28 p.).

Flandre. — D'après divers documents déposés aux Archives de Lille, et principalement un inventaire d'artillerie en date du 22 mai 1465, M. Jules Finot, archiviste du Nord, a montré, avec beaucoup de détails, ce qu'était *l'Artillerie bourguignonne à la bataille de Montthéry* (Lille, imp. Danel, in-8 de 62 p. Extrait des *Mémoires de la Société des sciences, de l'agriculture et des arts de Lille*). Cette artillerie qui, à l'occasion de la guerre soutenue contre

Louis XI par la Ligue du bien public « partit de Lille, où se trouvait son dépôt général, le 22 mai 1465 et y rentra le 27 janvier 1466. » était l'une des plus considérables du temps. M. Finot a mis au jour un document vraiment intéressant pour l'histoire militaire du xve siècle.

Franche-Comté. — La maison Delagrange-Louys, de Besançon, édite depuis quelque temps des albums de vues phototypiques qui vont s'étendre à la France entière. Tous sont fort gracieux ; les uns sont pourvus d'un cartonnage élégant, les autres se présentent sous une couverture de papier fort, illustrée avec le meilleur goût. Les genres adoptés ont été d'abord quelque peu différents, mais avec le succès ces albums tendent à s'unifier au point de vue artistique, malgré la variété des couvertures. L'entreprise est à encourager grandement. A l'heure actuelle, nous devons nous borner à enregistrer les albums suivants, de petit format (généralement 15 centimètres sur 11), tous relatifs à la Franche-Comté et qui sont composés, chacun, de douze sujets, savoir : Jura. *Dole*, *Salins-les-Bains*, *Champagnole*, *Lons-le-Saunier*, *Saint-Claude*. Haute-Saône. *Vesoul*, *Héricourt*. — Doubs. *Montbéliard*, *Besançon* Ce dernier, de format sensiblement supérieur (24 centimètres sur 15) et bien relié, est aussi le plus remarquable. Il comprend quatorze vues parfaitement choisies, qu'il eût été facile cependant de porter à trente ou quarante, cette ville importante étant pittoresque et curieuse au possible. Espérons qu'un jour viendra où notre vœu sera réalisé. Il ne semble pas que *Baume-les-Dames*, *Arbois*, *Gray*, *Pontarlier* aient encore d'albums qui leur soient propres. C'est une lacune à combler. Avis aux libraires locaux ; car les touristes, de jour en jour plus nombreux dans ce beau pays, seront heureux de se procurer ces albums à titre de souvenir de leur passage.

— M. Émile Longin vient de publier un joli volume qui fera la joie des bibliophiles comtois : *Éphémérides du siège de Dole* (*1636*) (Dole, imp. Courbe-Rouzet, in-16 de LV-108 p., avec la reproduction d'une vieille planche représentant « le plan des fortifications et du siège de la ville de Dole »). L'ouvrage comprend trois divisions : la première, sous le titre modeste de *Préface*, est un résumé critique très bien fait des opérations du siège de l'ancienne capitale de la Franche-Comté ; la seconde, intitulée : *Auteurs à consulter sur le siège de Dole*, est une bibliographie des ouvrages se rapportant au grand fait militaire que M. Longin a voulu remettre en lumière ; la troisième partie, la principale (93 p.), se compose des *Éphémérides* proprement dites. Ces éphémérides, rédigées d'après les imprimés et les sources manuscrites que l'auteur a pu consulter, s'ouvrent à la date du 27 mai 1636 et s'achèvent le 17 août suivant, deux jours après la levée du siège par l'armée française placée sous les ordres de Henri II de Bourbon, prince de Condé. Il en résulte que l'héroïque cité doloise, aujourd'hui si profondément française de cœur (quoique ville ouverte, elle l'a prouvé en 1870-1871), a résisté victorieusement pendant quatre-vingt-un jours à une armée de 15,000 hommes pourvue d'une artillerie de premier ordre ; que les assiégeants ont laissé sous les murs de la place 5,000 des leurs, alors que les Dolois ne perdirent que 800 soldats et bourgeois ; que la ville reçut 10,000 coups de canon et 500 bombes. Une table des noms de personnes et de lieux complète cet excellent travail.

— Un ménage d'érudits : cela est assez peu commun pour être noté spécialement ici. Donc, Mme Longin, au moment où son mari donne le volume précédent, fait paraître : *Une Petite-Fille de Simon Renard. Sœur Claudine de Bermont, 1595-1612* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-16 de 52 p.). La notice biographique due à la plume peu expérimentée d'une religieuse ursuline (sœur Claude Rouget), outre qu'elle est de nature à édifier les lecteurs, sera

utilement consultée par les érudits, « car elle les aidera à reconstituer la physionomie d'une époque disparue, » et leur fera saisir sur le vif « un des côtés, et non des moins intéressants, de la vie des Dolois au début du XVIIe siècle. » Rappelons en passant que Simon Renard, seigneur de Bermont, fut ambassadeur d'Espagne en France, puis en Angleterre et à nouveau en France (1549-1557), et qu'il eut avec le cardinal de Granvelle des démêlés qui ne tournèrent point à son avantage. Une introduction (23 p.), que Mme Longin a écrite avec un véritable charme et qu'elle a annotée d'une façon qui ne laisse rien à désirer, précède le document qui a pour titre particulier : *Quelques mémoires des vertus de nostre sœur Claudine Renard diete de Bermont, ursuline.*

— Les ouvrages sur Pontarlier sont assez nombreux. Cependant il convient de signaler ici le livre de M. Jules Mathez : *Histoire de la ville de Pontarlier. Des origines à 1790* (Pontarlier, Thomas frères, in-8 de 678 p., avec 5 grav. et un ancien plan de la ville avant l'incendie de 1736. — Prix : 3 fr. 50). Très documenté, ce volume est divisé en trois parties : I. *Les Origines. État général de la ville ;* II. *Les Légendes de l'arrondissement ;* III. *Les Événements.* Dans une sorte d'appendice intitulé : *Tableaux contenant divers renseignements utiles à consulter pour l'éclaircissement de cette histoire ou pour lui servir de complément*, nous avons remarqué particulièrement un *Armorial de Pontarlier* (15 p.). L'ouvrage de M. J. Mathez, de nature à intéresser les Franc-Comtois surtout, mérite en outre un bon accueil de la part des folkloristes parce qu'il renferme un chapitre considérable sur les légendes de la région (p. 161-319). Comme traits de mœurs, notons aussi ce que dit l'auteur à propos de *la Contrebande et Mandrin* et les quelques pages comprises sous cet intitulé : *Mœurs de la haute société pontissalienne au XVIIIe siècle*, dont la majeure partie est consacrée aux démêlés des deux familles de Monnier et Lebœuf de Valdahon et à l'aventure du comte de Mirabeau avec la trop fameuse Sophie de Ruffey, marquise de Monnier. M. Mathez nous fait espérer une *Biographie des hommes célèbres de l'arrondissement*, travail qui complétera tout naturellement le présent volume.

— L'on doit à M. l'abbé Colombot, supérieur du séminaire de Vesoul, un opuscule dont voici l'intitulé complet : *Le R. P. Grégoire, de Saint-Loup, décapité à Vesoul, en haine de la religion, d'après d'anciennes notices et plusieurs documents nouveaux, en souvenir du centenaire de sa mort* (Vesoul, Imprimerie nouvelle, in-8 de 95 p.). Très documenté, ce travail est un épisode de l'histoire de la Révolution dans le département de la Haute-Saône. Épisode sanglant, car le P. Grégoire mourut sur l'échafaud, le 15 janvier 1796. Nous sommes en présence d'une véritable biographie, dramatique autant que précise dans les détails. L'auteur a voulu montrer son héros « dans sa vie religieuse, dans son apostolat et dans son martyre. » Il a pleinement réussi.

— M. l'abbé F. Grenier, curé d'Échenoz-la-Meline, a donné la troisième édition de sa *Notice sur Notre-Dame de Solborde, à Échenoz-la-Meline, près Vesoul (Haute-Saône)* (Grenoble, impr. Baratier, in-32 de VIII-133 p., avec une grav. Se vend au profit de l'Œuvre des Écoles libres, à la sacristie d'Échenoz). C'est une contribution, de tous points excellente, à l'histoire des sanctuaires de la Sainte Vierge en France.

Guyenne. — Les œuvres charitables de Bordeaux sont l'objet des études pratiques et consciencieuses de M. le vicomte de Pelleport-Burète. Il nous en expose les origines, l'organisation, les résultats, ses idées personnelles pour leur amélioration et leur développement, dans plusieurs plaquettes très utiles à consulter par ceux qui s'occupent d'œuvres de b enfaisance. Ce sont : *Les Fourneaux économiques, leur passé, leur avenir* (Bordeaux, Dema-

chy, in-8 de 15 p.); — *Les Œuvres de la paroisse de Sainte-Eulalie de Bordeaux* (Bordeaux, Demachy, in-8 de 19 p.); — *Les Œuvres des enfants pauvres fréquentant les écoles libres* (Bordeaux, in-8 de 12 p.); — *L'Exposé du programme et le Résumé des travaux du congrès des œuvres catholiques de la Gironde* (*1895*) (Bordeaux, in-8 de 27 p.).

Maine. — M. E.-L. Dubois avait une belle figure de prêtre à faire revivre : *M. Julien Livet, chanoine honoraire de la cathédrale du Mans, et curé de Notre-Dame du Pré au Mans* (Le Mans, Leguicheux, in-8 carré de 71 p.). On peut dire qu'il n'a négligé aucun détail, et qu'il a mis dans le récit une grande netteté et une belle saveur de style. Il n'a même pas oublié le passage du « ralliement, » et les opinions conformes du curé du Pré aux vœux et aux encycliques du Pape. Il y a ajouté quatre lignes qui résument avec ampleur les vues de jeunes membres du clergé. Mais ce qu'il faut lire surtout, c'est le patriotisme du bon curé, qu'affectaient tant le séjour et la domination des Prussiens au Mans, et la mort de M. le comte de Chambord, ses efforts pour la restauration de son église, et aussi les petits côtés originaux de son esprit, tels que cette offre d'un cadeau à la reine d'Angleterre et au Pape en même temps, pour leur jubilé ! Jolie notice fort bien écrite.

— M. l'abbé L. Denis a esquissé avec beaucoup de succès la physionomie de *Dom Jehan Bondonnet, moine bénédictin de Saint-Vincent du Mans, prieur de Sarcé* (Mamers, G. Fleury et A. Dangin, in-8 de 23 p. Extrait de la *Revue historique et archéologique du Maine*). Dom Bondonnet fut un de ceux qui favorisaient la réforme de Saint-Maur. Il se livra avec ardeur aux recherches historiques, particulièrement à celles tendant à prouver l'apostolicité de l'Église du Mans.

Normandie. — Dans *le Théâtre au collège de Valognes* (Saint-Lô, F. Le Tual, in-8 de 16 p.), M. Léopold Delisle s'occupe surtout de Jean de Virey, sieur du Gravier, lieutenant de la place de Cherbourg, qui présenta à la maréchale de Matignon *la Machabée*, tragédie (1596), et à Nicolas de Briroy, évêque de Coutances, une autre *Tragédie de l'heureuse victoire des Macabées* (1600). Il reproduit la dédicace de *la Machabée*, qui fut imprimée en 1603 (in-12 de 71 p.) et qui renferme de précieux détails sur l'éducation, le caractère et les goûts de J. de Virey, comme aussi sur les rapports qu'il entretenait de longue date avec la famille de Matignon. » M. Delisle signale une autre pièce de Virey, la *Tragédie de Jeanne d'Arques* (Rouen, 1600), un des premiers essais dramatiques dont l'héroïne d'Orléans ait fourni la matière, ainsi qu'une pièce d'un homonyme de cet auteur, peut-être son fils ou son neveu : *La Desobéissance punie, ou Absalon, tragédie qui sera représentée sur le théâtre du collège de Vailognes le 17 juillet 1637, pour la distribution des prix* (Caen, chez Marin Yvon, imprimeur du Roy).

— Œuvre de premier ordre, la *Notice historique sur l'ancienne église de l'abbaye de Montebourg au diocèse de Coutances*, par M. Paul Lecacheux (Paris, Picard, in-8 de 45 p.), mérite d'être recommandée. L'historique, la discussion des textes, la critique de l'architecture, tout est fait de main de maître. Deux gravures et un plan complètent la monographie. Il est vrai que M. Lecacheux est de ceux dont on peut dire : « Science oblige. »

— M. E. Joseph Tardif vient de nous faire parvenir deux très importants travaux. L'un est l'*Introduction à la Summa de legibus Normannie, ou Coutumier latin de Normandie* (Rennes, imp. F. Simon, in-8 de CCXLVII p.). Nous reviendrons sur ce document si précieux pour la bibliographie, l'histoire et la jurisprudence, que nous nous bornons à signaler aujourd'hui. — Les *Extraits et abrégés juridiques des étymologies d'Isidore de Séville* (Paris, Leroux, in-8 de 45 p.) forment un *Manuel élémentaire de droit romain à l'épo-*

que carolingienne et permettent de se rendre compte de la part d'influence puissante que l'école de Séville eut sur l'enseignement du droit. Ces deux publications honorent l'érudition française.

— Quels souvenirs n'éveille pas en nous la fine brochure de M. P. Le Verdier sur les *Reliques de la famille royale et les descendants rouennais de Cléry* (in-8 de 20 p. Extrait de la *Revue des questions historiques*)! Il convenait au célèbre érudit normand de ne pas laisser se disperser une collection de souvenirs aussi précieux sans en constater l'authenticité et en décrire avec autant de soin que de critique les documents. Ces documents n'intéressent pas seulement les fidèles de l'histoire de la royauté, ils sont des témoignages d'une époque passionnante de l'histoire de France.

— Comme M. Gaston de Vaux nous donne envie d'aller, avec son *Guide illustré de Bagnoles de l'Orne* (Versailles, Louis Luce, in-16 de 283 p.), visiter la jolie cité thermale de la Normandie aux confins du Maine! Tout semble réuni pour séduire l'esprit et reposer le corps. Il y a longtemps qu'on l'avait dit, qu'on l'avait écrit. Mais M. de Vaux a picoré de ci, a picoré de là, et, sous une reliure commode, son livre est évidemment indispensable aux malades, utile aux touristes, et complétera fort bien le coin des bibliothèques normandes consacré à Bagnoles.

— M. Auguste Édline nous conte avec l'enthousiasme d'un prêtre, d'un amateur d'archéologie et d'un patriote normand convaincu, l'histoire et les beautés vraiment merveilleuses de l'histoire de *Norrey* (Saint-Amand, imp. Saint-Joseph, in-16 de 47 p.). L'érudit reprochera peut-être à l'auteur de n'avoir pas cité ses sources, d'être remonté trop loin, d'avoir vu tout sous de trop brillantes couleurs. Il nous plaît à nous de rendre hommage à un curé qui, avec infiniment de bon goût, a su louer et remercier son successeur.

— La *Notice sur le Mont Saint-Michel et ses œuvres* (in-32 de 24 p.), le *Pilgrimage to mount Saint-Michael* (in-32 de 35 p.), le *Nouveau manuel des pèlerins au mont Saint-Michel* (in-32 de 80 p.) constituent une sorte de petit trésor religieux qui fera plaisir aux pieux visiteurs du mont. A noter, dans le dernier, les cantiques avec musique dédiés au glorieux archange.

— Il y a quelques mois, M. Émile Travers publiait, avec une importante introduction, la réimpression du curieux traité de Julien le Paulmier, sur *le Vin et le Cidre*, destinée à la Société des bibliophiles normands, et, dans cette introduction, il donnait avec la biographie de Le Paulmier une étude curieuse sur la nature des espèces de pommes employées au XVIe siècle et sur les procédés alors en usage pour la fabrication du breuvage cher aux Normands. Aujourd'hui, M. Louis Duval nous donne un *Essai historique sur le cidre et le poiré* (Paris, Doin, in-8 de 118 p.), qui ne fait nullement double emploi avec l'étude de M. Travers et que nous signalerons aussi à ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'agriculture en Normandie.

Poitou. — M. A. de la Bouralière s'est imposé la tâche louable de raconter l'histoire de l'imprimerie dans le Poitou. Il possède déjà à son actif, en ce sens, diverses études relatives à Poitiers et à Thouars. Récemment, il a donné un travail de plus grande envergure : *Les Imprimeurs et les libraires du département de la Vienne* (*hors Poitiers*) (Paris, impr. Blais et Roy, in-8 de 143 p., avec 6 planches). Cette intéressante brochure expose les origines et les vicissitudes de l'art de Gutenberg et du commerce de la librairie à Loudun, Châtellerault, Montmorillon, Civray et quelques autres localités d'importance moindre. A tous les points de vue, mais surtout sous le rapport des indications bibliographiques, cette étude mérite des éloges. Nous espérons bien retrouver avant peu M. de la Bouralière avec le travail qu'il prépare sur *l'Imprimerie à Poitiers au XVIe siècle*.

Provence. — M. l'abbé E. Marbot publie une communication par lui faite au congrès des Sociétés savantes d'avril 1895 sous ce titre : *Bréviaires aixois. Deux dates et un nom* (Aix, Makaire, gr. in-8 de 11 p.). Il décrit les deux manuscrits, l'un du XIVe siècle, conservé aux archives départementales des Bouches-du-Rhône, l'autre, du XIIIe siècle, conservé à la Bibliothèque nationale, n° 1038 du fonds latin. D'après le catalogue de ce fonds, le dernier bréviaire paraîtrait appartenir au XIVe siècle, mais M. l'abbé Marbot établit qu'il est au moins de la dernière période décennale du XIIIe siècle. Dans la seconde partie de son mémoire, il montre que le nom de l'imprimeur d'un incunable de 1499, que la bibliothèque Méjanes d'Aix possède au nombre de ses plus précieux trésors, doit être lu *Thopie* et non *Ebopie* ou *Etopie*, comme l'ont lu divers bibliographes.

— M. Charles Joret donne une brochure sur *M. Gaston Paris* (Aix-en-Provence, J. Remondet-Aubin, gr. in-8 de 16 p.). C'est un rapport lu dans la séance extraordinaire de l'Académie d'Aix (10 novembre 1895) sur la candidature, comme membre d'honneur de cette compagnie, de l'administrateur du Collège de France. M. Joret loue beaucoup, mais sans exagération, le grand savant dont il a été le disciple. Il analyse rapidement les principaux travaux du nouveau membre de l'Académie française, saluant tour à tour en lui le philologue, le critique, le professeur.

— *De Digne à Saint-Martin-Vésubie et à Nice*, par M. Jules Cauvière (Paris, Fontemoing, in-8 de 32 p.), est un charmant voyage de l'auteur, qui, aux impressions d'un parfait touriste, joint une pointe littéraire primesautière, des connaissances historiques et artistiques très instructives.

Vexin. — Le tome XVIII des *Mémoires de la Société historique et archéologique de l'arrondissement de Pontoise et du Vexin* (Pontoise, imp. Paris, in-8 de XXIII-120 p., avec une planche) vient d'être distribué. Il renferme : *La Société historique du Vexin à Livry*, par M. A. V.; — *Madame de Sévigné à Livry*, conférence par M. Augé de Lassus; — *Les Seigneurs de Livry*, par M. l'abbé Genty; — *La Chute d'un ballon à Luzarches en 1870*, par M. W. de Fonvielle; — *Les Anciennes Cloches d'Arthies*, par M. L. Plancouard. Mais le travail qui a le plus attiré notre attention est celui de M. L. Régnier : *Bibliographie historique du Vexin et de ses abords pendant les années 1889, 1890 et 1891*. Cette bibliographie, qui occupe les pages 3 à 68 du présent volume et comporte deux cent quatre-vingt-sept articles, est pourvue d'une table des noms d'auteurs. Espérons que M. L. Régnier poursuivra une œuvre si éminemment utile aux travailleurs.

Belgique. — M. F. Maguette donne une biographie de *saint Frédéric, évêque de Liège* (1119-1121) (Liège, Cormaux, in-8 de 38 p.), fort bien documentée, dans laquelle il fixe plusieurs dates et quelques points incertains de la vie du saint prélat. Curieuse peinture des mœurs religieuses en Belgique au XIIe siècle, suivie d'un *Régeste* de saint Frédéric ayant vingt numéros.

Espagne. — Élu président de l'Académie de jurisprudence et de législation de Barcelone, D. Juan J. Permanyer y Ayats n'a pas craint d'aborder un sujet assez brûlant dans son discours d'inauguration : *Discurso leido en la sesión publica inaugural el dia 6 de marzo de 1896* (Barcelona, imp. José Cunill Sala, in-8 de 32 p.). Ce qu'il a proclamé, c'est la nécessité d'un droit catalan et d'une magistrature catalane en Catalogne.

Italie. — La collection des *Indici e Cataloghi* publiée par le gouvernement italien (*Ministero della pubblica Istruzione*) vient de s'enrichir d'un seizième volume intitulé *Bibliografia Galileiana, 1568-1895*, raccolta ed illustrata da A. Carli ed A. Favaro (Rome, gr. in-8 de VIII-402 p.). Les deux savants bibliographes ont catalogué plus de deux mille volumes, brochures

ou simples articles relatifs au sujet. Leur recueil, où toutes les indications sont d'une précision irréprochable, est tellement complet que l'on y trouve mention des plus petits morceaux parus non seulement dans des revues, mais aussi dans des journaux comme l'*Indépendance belge*, el *Heraldo de Madrid*, etc. Tout au plus, pourrait-on relever une petite omission : Jean-Jacques Bouchard ne figure pas dans le volume, lui qui a donné des renseignements si curieux sur une visite qu'il fit à Galilée et dont il envoya le récit aux frères Dupuy. Voir la lettre où Bouchard, le 18 juin 1633 appelle Galilée « le vieillard le plus sage, le plus éloquent et le plus vénérable que j'aye jamais veu, dans le fascicule III des *Correspondants de Peiresc* (Paris, 1881, p. 55-59). Le volume de MM. Carli et Favaro est enrichi d'une table par ordre alphabétique des noms des auteurs cités.

— Le savant bibliothécaire de la Bibliothèque communale de Bologne, M. Luigi Frati nous donne de curieuses *Notizie storiche su gli scrittori e miniatori dei libri corali della chiesa di S. Petronio in Bologna* (Extrait de la *Rivista delle biblioteche e degli archivi*. Roma, gr. in-8 de 16 p.) pendant une période de temps où la renaissance artistique s'accusait dans la décoration des chapelles, dans les vitraux, etc. Quatre « écrivains » et quatorze miniaturistes ont été relevés par M. Prati, de 1473 à 1524. Ce travail nous fait attendre impatiemment la double suite que nous promet son savant auteur : 1° description des livres de chœur les plus remarqués ; 2° recueil de pièces relatives au sujet.

— M. Favaro continue à donner des preuves d'une admirable activité et à justifier le double éloge qu'on lui décerne partout, d'être un des plus vaillants et des plus savants travailleurs de l'Italie. Signalons aujourd'hui deux nouveaux fascicules (le second et le troisième) de sa collection d'*Amici e correspondenti di Galileo Galilei*, consacrés l'un à *Ottavio Pisani*, l'autre à *Girolamo Magagnati* (Venise, Ferrari, gr. in-8 de 30 et 28 p. Extraits des *Atti del R. Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti, tomo VII, serie VIII*). — Une troisième brochure (*Intorno alla vita ed ai lavori di Tito Livio Burattini fisico agordino del secolo XVII*, est beaucoup plus importante (Venise, Ferrari, in-4 de 140 p. Extrait des *Memorie del R. Istituto Veneto*, etc.). La notice, aussi exacte et aussi complète que possible, est suivie de pièces justificatives (*documenti*). Dans cette publication, comme dans les deux brochures précédentes, on remarquera l'abondance et la minutieuse exactitude des indications bibliographiques italiennes et françaises.

— M. l'abbé Louis Guérard a donné au recueil biographique intitulé : *Les Contemporains* (Paris. 8, rue François Ier) une notice sur *M. de Rossi* (1822-1894), ornée d'un portrait de l'illustre archéologue et d'une gravure représentant J.-B. de Rossi conduisant Pie IX et les cardinaux dans les catacombes de Saint-Calixte (s. l. n. d., in-4 de 16 p. à deux colonnes). Cette notice est une des meilleures qui aient été consacrées à l'immortel antiquaire.

Portugal. — A ceux de nos lecteurs qui s'intéressent au mouvement littéraire en Portugal, nous signalerons le volume qui vient d'être consacré par plusieurs de ses amis à un écrivain dont nous avons annoncé la mort (t. LXII, p. 368) : *Anthero de Quental. In memoriam* (Porto, Mathieu Lugan, in-8 de 529-xxi-xcvi-xxxi-8 p.). Avec deux portraits du célèbre poète, le volume renferme vingt-sept articles divers sur la vie, le talent et les œuvres de Quental. Les écrivains les plus connus du Portugal (Vasconcellos Abreu, Adolpho Coelho, Oliveira Martins, João de Deus, etc.) ont tenu à honneur de collaborer à cet hommage rendu à l'une des gloires de la littérature portugaise contemporaine. Des appendices contiennent une notice sur les armes des Quental, un arbre généalogique de la famille, un « essai » fort

considérable de M. Joaquim de Araujo, qui, en quatre-vingt-seize pages, renferme toute la bibliographie d'Anthero ; enfin des lettres du poète.

Suisse. — La méthode que préconise M. R. Horner dans son article sur *l'Enseignement des sciences dans les collèges* (Fribourg, Imp. catholique suisse, in-8 de 81 p.) est l'intuition. Qu'il s'agisse des éléments des mathématiques ou de l'enseignement des sciences naturelles, le professeur de pédagogie à l'Université de Fribourg veut qu'avant de donner à l'enfant des connaissances d'un ordre purement abstrait, on s'adresse aux sens, en mettant sous les yeux de l'élève les objets qu'il s'agit d'étudier ; judicieux conseil qu'il est avantageux de suivre surtout dans les classes élémentaires.

— Un arrêté fédéral, en date du 28 juin 1894, a décidé la création à Berne d'une bibliothèque nationale suisse entretenue par la confédération. L'objet de cette institution est de recueillir, pour les mettre à la disposition du public, les Helvetica qui ont paru depuis la fondation de la confédération suisse actuelle (1848), et par Helvetica, l'on n'entend pas seulement les œuvres relatives à la Suisse, mais les œuvres d'auteurs suisses, quel qu'en soit le genre. Si l'on a pris comme point de départ la date de 1848, c'est que, en voulant remonter plus haut, on se serait fatalement condamné à être incomplet. D'ailleurs, la Bibliothèque de Lucerne a déjà une riche collection d'Helvetica, et l'arrêté dont nous parlons a décidé d'accorder à cette bibliothèque une subvention qui lui permît de continuer à recueillir les pièces antérieures à 1848. Que l'idée de cette Bibliothèque nationale soit vraiment bonne et utile, on en trouve une preuve dans l'essor qu'a pris la bibliothèque dès sa naissance. Un opuscule, que nous avons sous les yeux : *Bibliothèque nationale suisse, premier rapport annuel, 1895, présenté par la commission de la bibliothèque* (Berne, imp. C.-J. Wyss, in-8 de 19 p.), nous apprend que le chiffre des ouvrages de la Bibliothèque, après un an d'exercice, atteint déjà trente-sept mille pièces.

Inde. — M. R. D. Oldham, l'un des *Superintendants* du *Geological Survey* de l'Inde anglaise, a publié, en 1893, une seconde édition du *Manuel de la géologie de l'Inde*, que MM. H. B. Medlicott et W. T. Blanford avaient élaboré selon la méthode régionale de 1879 à 1881. Mis au courant des recherches faites depuis une quinzaine d'années dans la grande presqu'île de l'Asie méridionale et dans les contrées environnantes, conçu sur un nouveau plan, plus scientifique, ce livre constitue un travail nouveau, d'une importance capitale pour les géologues, intéressant aussi pour les géographes. Aussi faut-il remercier M. G. Ramond, assistant de géologie au Muséum, d'avoir résumé dans un important article le volume de M. R. D. Oldham. Publié d'abord dans l'*Annuaire géologique universel* (t. X, 1893), cet article a été tiré à part (*Géologie des Indes anglaises*, Paris, Comptoir géologique de Paris, 93 p. in-8).

Tunisie. — Le R. P. Delattre, dans une notice extraite du *Cosmos : L'Antique chapelle souterraine de la colline de Saint-Louis à Carthage* (Paris, Maison de la Bonne Presse, 10 p. in-4 à deux colonnes), raconte la découverte de cette chapelle (6 avril 1895) ; il en donne une excellente description ornée de plans et de dessins.

Brésil. — Sur l'invitation de la Suisse, le gouvernement brésilien a entrepris d'organiser au Brésil une commission de bibliographie géographique nationale, chargée de la divulgation des travaux relatifs à ce pays. L'Institut historique et géographique brésilien a, dès 1893, assumé cette tâche, et une commission spéciale a été constituée dans son sein pour préparer une distribution régulière du travail. Le *Règlement* élaboré par cette commission *pour la direction des travaux de la commission centrale de bibliographie brésilienne* a été approuvé le 17 mars 1895 par l'Institut tout entier,

qui ne tardera pas, il faut l'espérer, à doter la science d'un nouveau recueil bibliographique dont la publication sera accueillie avec faveur par les américanistes. On trouvera tous les documents relatifs aux débuts de la commission centrale de bibliographie brésilienne dans le bulletin qu'elle publie en français (1re année, fasc. 1, Rio-de-Janeiro, typ. l'Express, in-8, 18 p.).

Chili. — Dans une savante étude, *Kosto comparatibo en Chile del Gas i de la electrizidad* (Santiago de Chile, in-8 de 72 p.), MM. A. E. Salazar et K. Newman recherchent quel est l'élément le plus avantageux au Chili, au point de vue de la distribution de l'énergie, qu'il s'agisse d'éclairage, de chauffage ou de force motrice. De nombreuses expériences, coordonnées rationnellement, les amènent à donner la préférence à l'électricité. Cette solution, toute locale selon eux, peut d'ailleurs convenir à d'autres villes que Santiago et Valparaiso.

Publications nouvelles. — *La Liturgie grecque de saint Jean Chrysostome*, par Mgr I. Homsy (in-8, Retaux). — *Cinquante-deux Prônes sur la prière*, par l'abbé Plat (in-8, Lethielleux). — *Choix de discours et allocutions de mariage des plus célèbres orateurs*, par l'abbé J. Guillermin (in-8, Bloud et Barral). — *La Jeune Mariée*, par L. de la Brière (petit in-18, Chailley). — *Methodik des jüdischen Religionsunterrichtes*, von Dr S. Maybaum (in-8, Breslau, Koebner). — *Nouvelles Études orientales*, par A. Franck (in-8, Calmann-Lévy). — *De Platonicis Mythis*, thesim proponebat L. Couturat (in-8, Alcan). — *Psicologia fisiologica*, del dott. G. Mantovani (petit in-16, Milano, Hoepli). — *L'Homme de génie*, par C. Lombroso (in-8, G. Carré). — *Der Capitalismus fin de siècle*, von Dr R. Meyer (in-8, Wien und Leipzig, F. Doll). — *Tables pour le tracé des courbes de chemins de fer, routes et canaux*, par J. Gaunin (in-8 cart., veuve Dunod et Vicq). — *L'Archéologie de la Tunisie*, par P. Gauckler (in-8, Berger-Levrault). — *Élégies de Tibulle*, trad. en vers par P. Martinon (in-8, Fontemoing). — *Kristian von Troyes Erec und Enide*, herausgegeben von Dr W. Foerster (in-8, Halle, Niemeyer). — *Les Fiançailles tragiques*, par E. Daudet (in-8, Plon et Nourrit). — *Innocencia*, par S. Dinarte ; trad. par O. du Chastel, (in-18, Chailley). — *Miracle d'amour*, par P. Sales (in-18, Flammarion). — *Aux jours d'épreuves*, par D. d'Arthez (in-18, Firmin-Didot). — *Et ça?....* par Pierre l'Ermite (petit in-8, Maison de la Bonne Presse) — — *Der heilige Georg des Reinbot von Durne*, von Dr F. Velter (in-8, Halle, Niemeyer). — *Enciclopedia Dantesca*, da G.-A. Scartazzini (in-8, Milano, Hoepli). — *Chi l' ha detto?* da G. Fumagalli (in-18, Milano, Hoepli). — *Nouvelles Études sur la restauration juive après l'exil de Babylone*, par A. Van Hoonacker (gr. in-8, Leroux). — *Vie du cardinal Guibert, archevêque de Paris*, par l'abbé J. Paguelle de Follenay (2 vol. in-8, Poussielgue). — *Le Cardinal Manning*, par F. de Pressensé (in-18, Perrin). — *Histoire des relations de la France avec Venise du XIIIe siècle à l'avènement de Charles VIII*, par P.-M. Perret (2 vol. in-8, Welter). — *Les Mille et une Nuits d'une ambassadrice de Louis XIV*, par R. de Maulde-la Clavière (in-18, Hachette). *The veil of liberty, a tale of the Girondins*, by Péronne (in-8 cart., London, Black). — *Campagne de l'Est en 1870-1871. Nuits, Villersexel*, par P. Lehautcourt (in-8, Berger-Levrault). — *Relations politiques des comtes de Foix avec la Catalogne jusqu'au commencement du XIVe siècle*, par C. Baudon de Mony (2 vol. gr. in-8, Picard). — *Histoire de la maison royale de Lusignan*, par le chanoine Pascal (in-8, Vanier). — *Histoire du palais épiscopal de Québec*, par Mgr H. Têtu (in-8, Pruneau et Kirouac). Visenot.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *En cortège*, par Henri Mazel. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1895, in-16 de 134 p., 3 fr. — 2. *Flottille dans le golfe*, par le même. Ibid., 1895, in-16 de 85 p., 3 fr. — 3. *Magasin d'auréoles*, par Hugues Rebell. Paris, Mercure de France, 1896, in-32 de 199 p., 3 fr. — 4. *Au delà*, par Léonce de Larmandie. Paris, Chamuel, 1896, in-16 de 164 p., 2 fr. — 5. *Le Cycle patibulaire*, par Georges Eekhov. Paris, Mercure de France, 1896, in-18 de 340 p., 3 fr. 50. — 6. *La Magesse*. Paris, Vanier, 1896, in-16 de 91 p., 1 fr. — 7. *Le Pèlerin du silence*, par Remy de Gourmont. Paris, Mercure de France, in-18 de 281 p., 3 fr. 50. — 8. *Le Livre du Sceptre*, par Sar Mérodack J. Péladan. Paris, Chamuel, 1895, in-8 de 363 p., 7 fr. 50. — 9. *En province*, par René Bazin. Paris, Calmann Lévy, 1896, in-18 de 400 p., 3 fr. 50. — 10. *Et ça ?* par Pierre l'Ermite. Paris, librairie de la Bonne Presse, 1896, in-18 de 561 p., 3 fr. — 11. *Bien folle est qui s'y fie*, par Léon de Tinseau. Paris, Calmann Lévy, 1896, in-18 de 272 p., 3 fr. 50. — 12. *Double épreuve*, par Th. Bentzon. Paris, Calmann Lévy, 1896, in-18 de 346 p., 3 fr. 50. — 13. *Pages de la vie*, par Charles de Bordeu. Paris, Plon et Nourrit, in-18 de 302 p., 3 fr. 50. — 14. *La Gourme*, par Laurent Mayrke. Paris, Vanier, 1896, in-18 de 215 p., 3 fr. — 15. *En Pique-nique*, publication de la Société des gens de lettres. Paris, Colin et Cie, 1896, in-18 de 307 p., 3 fr. — 16. *Tête de femme*, par Gaston Auvard. Paris, Perrin, 1896, in-18 de 294 p., 3 fr. 50. — 17. *Cœur malade*, par Ernest Benjamin. Paris, Lemerre, 1896, in-18 de 272 p., 3 fr. 50. — 18. *A deux*, par Charles de Rouvre. Paris, Colin et Cie, 1896, in-18 de 326 p., 3 fr. 50. — 19. *L'Une des deux*, par Jean de la Bretonnière. Paris, Lemerre, 1896, in-18 de 299 p., 3 fr. 50. — 20. *Reine Cœur*, par André Bellessort. Paris, Perrin, 1896, in-18 de 346 p., 3 fr. 50. — 21. *Un Barbare*, par Léon Barracand. Paris, Lemerre, 1896, in-18 de 221 p., 3 fr. 50. — 22. *Prédestinée*. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18, de 247 p., 2 fr. — 23. *Au printemps de la vie*, par Jean Sigaux. Paris, Perrin, 1896, in-18 de 275 p., 3 fr. 50. — 24. *Ressources secrètes*, par Daniel Riche. Paris, Flammarion, 1896, in-18 de 291 p., 3 fr. 50. — 25. *Vers l'amour*, par Georges de Peyrebrune. Paris, Lemerre, 1896, in-18 de 359 p., 3 fr. 50. — 26. *Cœurs meurtris*, par André Theuriet. Paris, Lemerre, 1896, in-18 de 303 p., 3 fr. 50. — 27. *Céphise*, par Henri Gréville. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18 de 301 p., 3 fr. 50. — 28. *Bijou*, par Gyp. Paris, Calmann Lévy, 1896, in-18 de 346 p., 3 fr. 50. — 29. *Rome*, par Émile Zola. Paris, Charpentier et Fasquelle, 1896, in-18 de 751 p., 3 fr. 50.

Les huit volumes qui suivent procèdent d'une esthétique pareille, — esthétique que j'appellerai simplement anormale, ne voulant pas et peut-être ne pouvant pas l'appeler démentielle. Les auteurs sont peut-être des « simulateurs, » jouant les Triboulet de lettres et exagérant leur bosse, quelques-uns même feignent de la dissimuler. Il y a donc lieu de les distinguer et de les classer. Classons-les par ordre de proéminence, si j'ose dire, en commençant par la plus petite.

1 et 2. — Celle de *En cortège* et de *Flottille dans le golfe* est à peine perceptible. L'œuvre serait presque « normale, » n'était la forme de ces petites compositions et l'importance attachée aux idées qu'elles contien-

nent. Ces idées ne sont que des lieux communs. La forme est celle du « sonnet en prose » chère à M. de Larmandie : deux ou trois pages imprimées, précédées et suivies d'une page blanche ! Le blanc fait valoir le noir et le noir fait valoir le blanc, et ils valent presque autant l'un que l'autre. Il y a trente et un « poèmes » dans *En cortège* et dix-sept dans *Flottille*. C'est tout ce que je puis en dire. Je puis bien les compter, mais non les peser. Tout le monde n'est pas outillé pour « peser des œufs de mouche dans des balances en toile d'araignée, » comme disaient nos aïeux du XVIIIe siècle.

3. — *Magasin d'auréoles* est d'un pince-sans-rire qui s'applique. Il a lu *Candide* et *Jérôme Coignard*, et il a voulu faire des contes à la Voltaire et à l'Anatole France. Et les deux contes de son petit volume sont, en effet, deux contes de Voltaire, sans l'esprit, mais avec les procédés de Voltaire, et, en même temps et à la fois, deux contes d'Anatole, sans l'art exquis et pervers, mais avec les artifices, le pédantisme souriant, narquois et béat d'Anatole. On y trouve des abominations racontées d'un air ingénu. Un pasteur protestant, à court d'argent, entreprend d'écrire l'histoire d'un de ses coreligionnaires qu'il vit pendre par les papistes et qu'il tient pour un martyr ; ce sera édifiant et lucratif. Il va consulter la fille du saint, laquelle est une courtisane et lui apprend que le prétendu martyr fut le plus infâme des gredins. Et voilà l'*Histoire d'un martyr*. — *Cartouche d'après sa correspondance* est conçu dans le même esprit : le fameux malandrin y explique sa conduite par les motifs les plus élevés ; il se donne pour un philanthrope, précurseur des socialistes et anarchistes de l'avenir. Tout cela (*Cartouche* et *Martyr*) est long, trop appuyé, d'une ironie prévue et d'un humour cliché. Exercice d'école et d'écolier ; fumisterie à l'usage et à la portée des enfants.

4. — *Au delà* est le dernier volume d'une série que nos lecteurs connaissent. Rappelons, à qui l'aurait oublié, que la série terminée par *Au delà* s'appelle *la Vague de vie*, et se compose de trois Périodes, *la Chevauchée de la chimère*, *la Course à l'abîme*, *la Montée au ciel*, chacune composée elle-même de trois cercles, chacun porteur d'un nom particulier lequel est le titre d'un volume séparé, en tout neuf volumes, sauf erreur de calcul. *La Vague de vie* est l'épopée en prose « d'une âme d'exception ; » les trois périodes « marquent l'involution et l'évolution de cette âme ; » *Au delà* termine ladite épopée « dans l'apaisement de la vue ésotérique ! » Et dire que dans les innombrables casiers de cette composition bizarre on rencontre quelques jolis détails et même des traces de bon sens ! et que M. de Larmandie eût pu être un artiste, s'il n'eût pas eu l'ambition d'être un penseur et peut-être un voyant !

5. — Celui-ci nous arrive de Belgique (un pays plat pourtant) avec un volume de contes intitulé *le Cycle patibulaire*. Titre obscur, œuvre fuli-

gineuse, traversée de sombres lueurs. Les héros y ont tous des mines et des âmes « patibulaires; » ce sont des forçats, des bandits, des criminels, des névrosés : leurs aventures nous sont contées en style névrosé aussi. « Le silence communiant et apitoyé de tous ces transgresseurs se résolut en un murmure de compassion, spécieux et discret, à l'égal d'une caresse des branches aux nids qu'elles abritent, avances chatouilleuses des feuilles balsamiques aux plumages douillets : on eût entendu sourdre des larmes et même se contracter les gorges avalant la salive reprise aux lèvres altérées de baisers ! » Ceci vous représente l'effet produit sur un auditoire de forçats, dans le chauffoir d'un bagne, par la parole d'un compagnon de chaîne avouant des crimes contre nature, où il a « goûté la détresse béatifiante des majeurs naufrages » (p. 220-221). De pareilles recherches de style pour un tel sujet et dans de telles bouches ne s'expliquent guère que par une légère aberration mentale et par le dessein de nous paraître « épatant ! » Ah ! s'ils savaient, ces naïfs, qu'ils sont surtout ennuyeux ! Les prétentions artistiques de *Cycle patibulaire* sont accablantes ! et les sujets en sont répugnants.

6. — Dans *la Magesse*, le sujet n'est pas répugnant, par la raison qu'il n'y a pas de sujet. La forme est celle d'un prône; le prédicateur est une femme qui est magesse. Elle s'y était préparée sérieusement. « Elle s'était isolée pour fuir le commerce des hyliques (?) et chaque jour elle s'aimantait par de ferventes prières qu'elle adressait à Dieu et aux invisibles de la forêt. » Une fois bien aimantée, la dame parle. Ses propos ressemblent à ceux que profèrent les illuminées que soigne, à Vanves, le docteur Falret. Vers le milieu de son discours (p. 51), elle enfle la voix et recommande la restauration de l'un des héritiers du Louis XVII qui n'est pas mort au Temple, je ne sais lequel. Elle recommande en outre la pratique de toutes les vertus évangéliques et de certaines excentricités mystiques. Cette Magesse est une chrétienne, mais une chrétienne qui a besoin de douches appropriées.

7. — Pour *le Pèlerin du silence*, le cabanon s'impose. Ce sont des divagations érotico-liturgiques ! Il y a une messe et des litanies où le mysticisme alterne avec la luxure. Et tout cela est absurde, ennuyeux, misérablement prétentieux, plus encore que sacrilège. Et, de plus, c'est inquiétant. J'engage l'auteur à prendre garde : il y a des rôles périlleux pour les acteurs qui les jouent ; certains masques se collent au visage. A simuler certaines folies, on les contracte, et on ne joue plus le Triboulet de l'érotomanie, on l'est !

8. — Nous n'avons pas à juger le Sar Merodack J. Peladan ni à déterminer jusqu'à quel point il est lui-même ou n'est pas dupe et victime de son rôle. Ce ne serait pas même le lieu de parler ici de son *Livre du Sceptre*, qui est un livre de politique. Mais le hasard ayant fait s'égarer ce volume dans le ballot de romans qui m'ont été envoyés ce trimestre,

je l'y laisse. Il n'y est pas aussi déplacé que pourrait le croire l'auteur. C'est de la politique kabbalistique, une série d'oracles sur « le Septénaire du Macrocosme, » et sur « le Duodénaire de l'Ascèse politique, » et sur « le Ternaire du Saint-Esprit » en troisième lieu ! On y trouve « les Arcanes de Samos, ou de la Naissance » et « les Arcanes de Sin, d'Istar, de Nercal, de Nebo, de Merodack, de Adra, » tous les sept dans le premier livre, et les « Arcanes octénaire, novénaire, dénaire, unodénaire, » etc., etc., jusqu'au « nonodénaire, » dans le livre II, et dans le troisième, « l'œuvre du Père, l'œuvre du Fils, l'œuvre du Saint-Esprit ! » Ces trois livres « résument en les unifiant Aristote, Spinosa, Fabre d'Olivet ! ! » Dans cette œuvre de visionnaire tout n'est pas faux, ni même excessif, ni même kabbalistique. A côté de la singulière terminologie dont on vient de voir quelques spécimens, on rencontre le vocabulaire des simples mortels, et à côté des idées qui, sans doute, sont particulières au Sar Peladan, puisqu'elles ne sont intelligibles qu'à lui seul, il s'en trouve qui sont les idées de tout le monde. Le pontife des Rose+Croix a, comme certains de ses adeptes, des moments de bon sens, parfois volontaires et conscients. Aurait-il en outre du talent ? On pourrait s'y tromper à en juger par certaines formules brillantes qu'on voit, de temps à autre, reluire dans son fatras. C'est ainsi qu'à l'Opéra, les verroteries et ferblanteries des acteurs jettent parfois des lueurs de diamant, simple reflet des quinquets de la rampe. Les vérités les plus banales allument aussi quelques étincelles dans les éclairs de chrysocale qu'agite sur son Sinaï de carton ce Moïse d'opéra et même d'opérette. Le bon sens, qu'il méprise, se venge de lui en lui prêtant quelques lieux communs. Ce sont les seules lueurs qui éclairent son œuvre et la rendent intelligible. Mais elles sont trop rares pour la rendre supportable. Les bonnes fumisteries sont les plus courtes ; celle-ci se prolonge trop.

9. — Sortons du « quartier des anormaux ; » nous voici en pleine lumière et en pleine santé, avec *En province* de M. René Bazin. Le volume se compose d'une série d'articles déjà publiés dans le *Journal des Débats*, formant ensemble un tableau de la vie de province. Paysages, études de mœurs, histoires, ces vingt-neuf petits chapitres sont « un pur délice, » comme eût dit J.-J. Weiss. L'œil de l'observateur est aigu, le crayon du peintre est léger, l'humeur de l'homme douce, souvent ironique, mais sans malice, parfois attendrie, mais avec discrétion ; c'est fin, c'est délicat, c'est gai, mais surtout c'est « sain. » Il s'exhale de cette œuvre un je ne sais quel parfum de santé morale et artistique, comme un souffle salubre et tonique qui élargit l'âme, la réjouit, « l'élève et la fait croire à la vie. » C'est le vœu de l'auteur exprimé à la fin d'une aimable préface ; ce sera l'impression de tous les lecteurs. « Dépêchez-vous de lire M. René Bazin, bientôt il sera célèbre, » écrivait-on naguère. Dépêchons-nous, en attendant, de lui faire une petite critique : on lit, page 104, dans le chapitre

intitulé *Vendanges dans l'Hérault*, « Pour lutter contre l'oïdium, le sulfate s'impose. » Or, ce n'est pas contre l'oïdium, mais contre le mildiou que s'emploie le sulfate ! Ma conscience m'obligeait à relever cette inexactitude grave !

10. — Encore un bon, un excellent livre, *Et ça?* de Pierre l'Ermite, le chroniqueur si alerte, si gai du journal *la Croix*, l'auteur de *Restons chez nous*, dont nous avons loué les rares qualités. Pierre l'Ermite est un tempérament, ce qui vaut mieux que d'avoir du talent ; mais il a du talent, par-dessus le marché, « un talent qui se moque du talent, » par exemple ; il est aussi peu « bel esprit » que possible. Aussi, quoiqu'il écrive des histoires qui sont de la morale en action, il est toujours intéressant. Il conte à ravir, avec une verve qui rend vivants tous les personnages, dramatiques les moindres détails, amusant et drôle ce qui, sous une autre plume, ne serait que banal. Certains de ses dialogues semblent sténographiés : ils donnent la sensation même de la vérité et de la vie. Ce volume d'historiettes est à mettre entre toutes les mains ; c'est, au prochain jour de l'an, le livre d'étrennes indiqué pour les garçons de douze à dix-huit ans, et même pour les mamans. Il est d'ailleurs très bien imprimé et très spirituellement illustré. Le crayon des dessinateurs est aussi vif, alerte et franc que la plume de l'écrivain.

11. — Le titre de ce recueil : *Bien folle est qui s'y fie* est emprunté non pas au premier, mais au dernier morceau de ce volume. C'est une petite comédie très agréable, comme tout ce qu'écrit M. de Tinseau, mais à laquelle on préférera certainement la nouvelle qui ouvre le volume : *Le Monstre*. Un gentilhomme français est débarqué aux États-Unis pour y trouver une dot et, l'une n'allant pas sans l'autre, une femme. Il sait que les jeunes milliardaires de ce pays démocratique sont très friandes des titres nobiliaires ; il est décidé à vendre ses parchemins contre des sacs de dollars. Il arrive chez un des plus riches commerçants de je ne sais quelle ville, avec une lettre d'introduction d'un ami commun. Il est reçu par une jeune cuisinière, qui lui annonce que ses maîtres sont absents, mais d'un ton et avec un air qui forcent l'attention du visiteur et l'engagent à lier conversation. Il est abasourdi de l'esprit, de la gentillesse, de la beauté et de la dignité de cette enfant. « Votre maîtresse est-elle aussi jolie que vous ? — Hélas ! Monsieur, c'est un monstre ! — Eh bien ! je ne veux pas la voir. » Merveilleuse puissance de la beauté : sous le coureur de dot, elle réveille le gentilhomme. Il a honte de son entreprise, l'avoue à son interlocutrice, lui donne un louis et s'en va en se disant : « Quel dommage que ce ne soit qu'une cuisinière ! » Il lui a promis pourtant d'assister au dîner auquel il ne peut manquer d'être invité par les maîtres. Il vient et il découvre que « le Monstre, » c'est la jolie cuisinière de sa première visite, qui, ce jour-là, remplaçait la titulaire absente ! Vous devinez la suite. C'est léger, c'est aimable, c'est

romanesque, c'est spirituel et attendrissant, c'est du très bon Tinseau.

12. — Les quatre ou cinq morceaux qui composent *Double Épreuve* ne sont pas de valeur égale ; mais le premier n'est pas loin d'avoir une valeur remarquable. La première partie en est exquise ; la seconde laisse transparaître la thèse ; l'idée de l'auteur se substitue aux personnages et les réduit presque à l'état d'arguments. Germaine a un excellent mari qui semble s'occuper de ses vieilles médailles plus que de sa femme ; elle a un ami qui semble lui avoir voué son âme et vouloir lui vouer sa vie, et qui est sur le point de devenir son amant. Le jour où elle a accepté d'aller à un premier rendez-vous, au moment où elle achève de mettre son chapeau et ses gants pour sortir, son mari l'appelle. Le vieux numismate avait tout vu, tout suivi, se réservant d'intervenir à l'heure, à la minute opportune. Il explique à Germaine qu'il sait où elle va et où elle en est : si elle n'est point « tombée » encore, elle n'en vaut peut-être pas davantage moralement, la vertu des femmes ne consistant pas seulement à garder leur corps ; toutefois, elle a encore une valeur sociale qu'il veut sauvegarder ; il n'est point jaloux et, puisqu'il a cessé de plaire, il se retirera, le divorce et un second mariage permettant à Germaine de trouver le bonheur sans sortir des voies légales sinon des voies morales. Stupéfaite de ce discours, émue de je ne sais quelle admiration devant la perspicacité, la netteté d'esprit et la fermeté de volonté de son mari, Germaine est sur le point de penser qu'elle n'aime plus l'autre. Elle va pourtant au rendez-vous et (c'est ici que l' « argument » se substitue à l'action vivante) elle propose à l'homme qui se préparait au rôle d'amant d'accepter les devoirs de l'époux : à la manière dont sa proposition est acceptée, elle est fixée ; elle sent qui l'aime et qui ne l'aime pas. Elle rentre au logis, où son mari l'attend pour lui pardonner. L'épreuve a réussi. Les vieux numismates ont décidément de la chance, et Mme Th. Bentzon a bien du talent !

13. — M. Ch. de Bordeu en aura probablement. Il a de hautes et nobles visées : son « idéal, » comme on dit encore en province, n'est point médiocre ; il y a, dans les neuf morceaux de *Pages de la vie*, quelques raisons d'espérer qu'il y atteindra plus tard. L'écriture en est aussi appliquée, mais mieux réussie que d'habitude. Toute l'histoire des *Vieilles Filles* notamment est charmante, y compris le couplet sur les maisons neuves et les maisons vieilles. *Le Hêtre* aussi est une histoire d'une poésie et d'une émotion très soignées, presque pénétrantes ; on y voit comment fut coupé un vieil arbre, honneur de la prairie, sous les yeux des anciens propriétaires, qui avaient en vain demandé sa grâce à l'acquéreur, industriel brutal, insensible au charme des beaux ombrages, fermé au respect des souvenirs de famille. Tout un passé nichait et vivait dans les branches de ce hêtre ; quand la hache cruelle l'eut abattu, la vieille tante Émilie, son vieux frère, sa vieille bonne se sentirent

atteints, et bientôt ils tombèrent, eux aussi, disparaissant avec l'arbre, témoin, gardien, symbole de toute leur vie passée !

14. — Vers, prose, maximes, nouvelles, contes, comédies, il y a de tout dans *la Gourme;* l'auteur a vidé ses tiroirs et a versé dans le volume tous ses essais de jeunesse et même d'enfance. Il y a des découvertes d'un Américc Vespuce à peine sorti de l'école primaire : « La vie est une rude épreuve *où* même les plus forts n'*en* sortent pas toujours indemnes » (p. 161). Comme on le voit, la correction du style égale la nouveauté des idées. « L'estime de chacun n'est basée que sur le plus ou moins d'honneurs ou de profits qu'en retirent les autres » (p. 208). C'est avec un travail de ce genre que les apprentis écrivains apprennent leur métier, qu'ils s'aperçoivent de l'ancienneté de leurs découvertes, qu'ils deviennent modestes et même pudiques, et qu'ils éprouvent le besoin de se cacher pour jeter « leur gourme. » M. Prudhomme dirait : « Un jeune homme bien élevé n'étale dans la vitrine d'un libraire que ses productions, mais non ses sécrétions. »

15. — *En Pique-nique* est la publication annuelle de la Société des gens de lettres ; celle de 1896 comprend vingt-trois morceaux, chacun d'un auteur différent. Si ces vingt-trois hommes de lettres, parmi lesquels on compte quelques écrivains, s'étaient réunis pour faire acte de littérature, ce volume ne serait sans doute pas sans valeur. Ils n'ont voulu faire qu'une œuvre de camaraderie ; entre camarades, on ne se gêne pas ; on donne ce qu'on a. M. Zola a donné cinq pages, qui datent, semble-t-il, d'une trentaine d'années environ. C'est dire que quelques-uns des plats de ce festin sont un peu passés ; en revanche, d'autres ne sont pas cuits à point. M. de Larmandie n'a pas pris le temps d'être court. Sa nouvelle est trop longue. J'aime mieux, si j'ose dire, ses sonnets en prose. Quoi qu'il en soit, *En Pique-nique* fait honneur à l'esprit de camaraderie qui règne parmi nos gens de lettres ; « ils ne sont pas fiers, » et savent se contenter de peu...., du moins quand il s'agit de littérature !

16. — « Un joli petit personnage à grosse tête, avec beaucoup de choses dedans, « supportée » (la tête) à grand'peine par un imperceptible corps, « doué » (le personnage) d'un cœur encore plus imperceptible » (p. 30), c'est Madeleine de Fontrail, l'héroïne de *Tête de femme.* Vous croyez la voir d'ici : une naine, un monstre ? Eh ! bien, pas du tout ! C'est une très jolie personne, « douée » d'une très petite tête, une tête grecque ; le portrait ci-dessus n'est pas son portrait physique, c'est son portrait moral. On pourrait s'y tromper. Et d'ailleurs, c'est la caractéristique de ce livre, qu'on peut s'y tromper tout le temps. Il est écrit dans une langue très particulière : « Elle tournait le dos à Mme Sebran, mais cela « la souciait » fort peu » (p. 6). De sorte que cela nous « soucie » fort peu aussi de savoir ce que fait cette charmante Madeleine. Il faut un effort

pénible pour s'intéresser à ses raisonnements, à ses longs monologues (il y en a de six pages), à ses coquetteries avec deux amoureux, à ses expériences, à ses déceptions. C'est une « tête » froide ; elle décide qu'il faut essayer de donner un suppléant à son mari, trop vulgaire pour elle ; elle choisit ce suppléant avec tranquillité ; elle le juge avec lucidité ; elle l'expérimente avec intrépidité et loyauté, après quoi elle le repousse avec fermeté, et tout cela nous est narré avec naïveté, mais une naïveté involontaire, qui affecte des airs malins et même des airs profonds. Il y a quelque part une « porte » avec des « cabochons » qui s'enfoncent « dans un cœur sous des pieds, » qui est bien remarquable ! C'est à la page 35. Avis à ceux que « cela soucie. »

17. — « Elle « contrariait » la beauté de son visage par « une » froideur, et l'élégance de sa démarche par « une » recherche. » Un point ! C'est la quatrième phrase de *Un cœur malade*, où l'on voit la nommée Éliane qui épouse Jacques tout en aimant Hector, mais qui, la malheureuse, s'aperçoit qu'elle aime Jacques au moment où Jacques ne l'aime plus, et s'est mis à en aimer une autre ! Ils ont tous le cœur malade, elle, lui, et l'autre, et il faudrait avoir soi-même un rude estomac pour suivre leurs vulgaires, banales et grosses aventures, sans mal au cœur.

18. — L'auteur de *A deux* connaît sa langue, et il sait penser. On le sent préoccupé d'idées élevées et généreuses. Il a été frappé de tout ce que comporte de misères et de privations le sort des « employés » et surtout des « employées ; » il a dû se demander si le travail, hors de la maison, loin du mari et des enfants, émancipait la femme autant qu'on l'a dit. Il aurait pu écrire un mémoire très bien informé sur les avantages ou les inconvénients du « travail de la femme ; » il a préféré écrire un roman attendri et touchant, où la thèse se dissimule sous le récit. Deux employés de la même compagnie de chemin de fer se marient. Ils sont heureux jusqu'à la venue de l'enfant. A ce moment les tristesses commencent ; la mère ne peut garder son fils ; on le met en nourrice, il y meurt. De plus, les deux époux, d'abord placés dans le même bureau, sont séparés. Avec l'intimité et le bonheur, l'amour disparaît ; le mari prend pour maîtresse une amie de sa femme, la femme meurt. J'ai dit que la thèse se dissimulait sous le récit ; elle y disparaît peut-être trop. Les détails sont trop nombreux et tous au premier plan. Ils ne sont pas subordonnés les uns aux autres, et ni les uns ni les autres ne sont soutenus, ramenés à l'unité, éclairés par une idée générale assez puissante. Ce tableau d'un ménage d'employés manque de perspective, si j'ose dire. Quant aux employés eux-mêmes, ils manquent d'énergie, l'un et l'autre. Le mari est un peu « flou, » le modèle comme le portrait ; la vigueur a manqué au peintre pour dessiner ce caractère effacé. La femme a un caractère plus marqué ; c'est une âme pieuse, mais insuffisamment vertueuse et forte ; elle ne sait pas supporter le chagrin. L'un et l'autre

sont des êtres déprimés, ce qui n'est pas étonnant d'ailleurs, leur besogne « d'employés » étant essentiellement déprimante, mais ce qui n'est pas intéressant, ce qui l'aurait été, c'eût été la démonstration de la lente, fatale, inexorable dépression exercée par la mécanique administrative sur les âmes qui en sont les rouages, surtout si cette démonstration n'avait pas été exagérée et eût tenu compte des exceptions possibles, des résistances de quelques êtres d'élite, qui savent garder leur âme sans devenir, ou du moins longtemps avant de devenir de simples « ronds de cuir, » mous, flasques et vides. Mais on ne voit pas que les héros de *A deux* aient jamais résisté ; on voit seulement qu'ils se laissent écraser. Dans beaucoup de ses détails (je cite, entre autres, ceux du voyage en Suisse) cette histoire de deux employés manque de « spécialité ; » elle pourrait être aussi bien celle de deux bourgeois quelconques. A cela près, elle se distingue de la banalité de la production romanesque courante : elle est émouvante, elle est éloquente par endroits, elle est d'un écrivain, d'un homme qui voit dans le roman, non pas une forme de l'industrie, mais une forme de l'art, et dans l'art une forme de l'action.

19. — *L'Une des deux* est un ouvrage plein de bonne volonté. Le sujet en est banal et en même temps grossier : c'est l'histoire d'un homme mûr, aimé par deux femmes, dont l'une est la fille de l'autre ; il préfère la mère, non pour se distinguer des vieux messieurs des romans, qui préfèrent les jeunes filles, mais pour rester fidèle à un « sentiment » qui date de l'enfance. Quand la jeune fille s'en aperçoit elle se tue, et le vieux monsieur épouse la vieille dame. Voilà ! Mais ne faites pas attention au sujet ; c'est le style qu'il faut déguster. Il est d'une étonnante variété et il offre tous les genres de mérite, alternativement. Tantôt il est simple et exempt de prétention : « Bonjour, Madame, comment vous portez-vous, par ce beau temps ? — fit Delestre, avec un salut des plus corrects. Puis, à la jeune fille : Bonjour, Mademoiselle ! » (p. 71.) C'est délicieux de naturel ! Autre exemple de la même simplicité avec un je ne sais quoi de réalisme supérieur : « Donne ton bulletin de bagages, dit Henriette à son frère, le jardinier s'en chargera. Et elle le « lui » remit au passage, tandis qu'un irréprochable valet de pied « le » débarrassait de sa valise et des menus colis portatifs qu'il tenait à la main. » Un grammairien ferait peut-être des réserves sur la correction ; mais j'espère que vous remarquerez la précision et la valeur de cette notation des moindres détails de la vie ordinaire. L'auteur n'a pas peur de la platitude. Ce n'est pas qu'il ne puisse s'élever à son gré ; il sait être « distingué » et délicat : que dites-vous de ceci : « Il reprit dans une formule qui semblait lui donner raison, mais qui ménageait des perspectives inverses, impliquait des virtualités d'homme libre » (p. 66). Personne ne trouvera que ces « virtualités » et ces « perspectives in-

verses » soient des expressions vulgaires. Et tout le livre est écrit ainsi d'un style qui oscille entre la platitude et la préciosité.

20. — *Reine Cœur* est l'œuvre d'un honnête homme qui a des idées et le sentiment du style, mais qui a l'esprit livresque et qui aura tout son talent lorsqu'il se sera allégé la mémoire du poids mort des souvenirs classiques et même scolaires. Il y a toute une critique littéraire, à l'usage de la jeunesse studieuse, dans cette histoire d'amour; il y a des vues sur Corneille et La Bruyère et des personnages que l'on compare à Chrysale, au père Poirier, à Éloa. On croirait entendre la conversation de jeunes candidats à la licence ès lettres ou de vieux universitaires respectueux de leur métier, dévotement inclinés devant les maîtres, abondants en citations, même en citations latines. Du reste, les personnages en sont à peu près tous professeurs, institutrices, gendelettres, au demeurant les plus honnêtes gens du monde, exhalant seulement un vague parfum de pédantisme. Il n'y a qu'un malhonnête homme dans ce monde, et c'est un journatiste. Reine Cœur était donc la fille d'un professeur, M. Cœur, l'amie d'un professeur, M. Duparc; elle-même était professeur et tenait un cours pour petites filles. Mais elle était belle, mais elle avait du talent. Son talent lui servait à faire l'aumône à un pauvre diable de journaliste, dont elle rédigeait les articles; sa beauté rendait amoureux tous les jeunes gens qui la rencontraient, et notamment Charles Curjol, Henri Curjol et le docteur Derécif. Ces deux derniers étaient libres; mais le premier ne l'était pas. Il avait épousé Céline, l'amie intime de Reine; mais Céline n'était qu'une bonne petite bourgeoise insignifiante, tandis que Reine était une femme supérieure, et tandis que lui était supérieur aussi. Heureusement, ils étaient l'un et l'autre et tous les trois de braves gens, car ni Curjol ni Reine ne succombent au péril, ni Céline ne soupçonne à quel point ils y ont été exposés. Même quand elle sent son mari refroidi, l'épouse continue à mettre tous ses soins à faire valoir Reine, à vanter la beauté et l'esprit de Reine, à la retenir dans l'intimité de son foyer, le tout sans la moindre comédie, sans aucune de ces tortures jalouses que certaines de ses pareilles savent cacher sous les apparences d'une souriante naïveté. Elle est si pure, qu'elle mérite d'avoir une amie héroïque. Reine, en effet, conçoit le projet d'employer au bonheur de Céline l'influence qu'elle a sur Curjol; elle conseille au mari la patience et la bonté, elle indique à la femme les moyens de réveiller les ferveurs de la lune de miel, de se rendre plus jolie, plus intelligente, et en attendant elle refuse d'épouser et le millionnaire Henri et le vertueux Derécif. Combien de temps aurait duré cette vie à trois, douloureuse pour tous, mais délicieuse pour Charles et pour Reine, jouissant à la fois de leur amour inavoué et de leur vertu, et comment tout cela aurait-il fini ? On ne sait; le drame va se dénouer par l'intervention d'un « diable *ex machina*, » comme aurait

dit le vieux professeur Duparc, par une calomnie de ce misérable journaliste, que Reine obligeait, et qui la dénonce comme étant la maîtresse de Charles Curjol. Duel entre celui-ci et Derécif, qui avait cru à la calomnie; explication entre Reine, Curjol, Céline, le père et la mère de Curjol, la mère et la sœur de Derécif; triomphe de l'innocence et de la vertu, hommage rendu à Reine, qui tout de même comprend que « ça ne peut pas durer » et s'enfuit en Russie, où l'attend une place d'institutrice. Une composition morcelée, sans largeur ni aisance, des étrangetés, préciosités, obscurités de style (« un menton qui a la brièveté d'un impératif catégorique » (p. 11), « l'amour qui aime mieux créer que de subir des créations trop belles » (p. 146), un esprit qui est « une cheminée » haute et fumeuse, etc., etc.), quelques appréciations suspectes sur « les purs esprits que l'Église frappe d'ostracisme » (p. 25), de trop longues dissertations sur toute sorte de questions littéraires, sociales, morales, voilà bien des motifs à réserves et à critique. Mais rien de tout cela ne doit empêcher de rendre hommage au talent sérieux et élevé de l'auteur. Lui aussi est « une cheminée » fumant par en haut, mais brûlant par en bas. Dans ce foyer de graves pensées et de nobles aspirations, dans ce « four qui toujours chauffe, » comme disait Voltaire et comme auraient répété MM. Cœur, Duparc, Durécif et Curjol, quelque chose « cuira » un jour, soyez-en sûrs !

21. — Un petit papier, obligeamment glissé entre les pages de *Un Barbare*, nous apprend que « le problème qui se pose dans ce roman est ce « qui fait le fond » de toutes les querelles littéraires, de la plus célèbre, celle des anciens et des modernes, « qui, » sous différents noms, s'est prolongée jusqu'à nos jours. » A la facilité du tour et aux prétentions de la pensée, vous reconnaissez l'auteur de l'*Adoration* et du *Mariage mystique*. Toutefois *Un Barbare* a un mérite que n'avaient pas les précédents ouvrages : le christianisme n'y tient aucune place et n'y est l'occasion d'aucun sacrilège. Peut-être aussi est-il plus simple, du moins pour le cadre et la fable, car pour « ce qui en fait le fond, » il n'est simple (et même banal) que pour une catégorie assez restreinte de lecteurs; la clientèle ordinaire des boutiques à romans ne le comprendra guère et ne s'y intéressera pas du tout. Il est vrai que l'auteur ne travaille que pour l'élite. Le nommé Frédéric aime une jeune fille et une vieille maîtresse; placé entre ces deux femmes, il ne sait laquelle sacrifier; la jeune fille le tient par l'espérance, la femme mûre par la reconnaissance. « Il hésite, il chancelle, » il est sur le point de se voir enlever la première par un de ses amis, plus net en ses vouloirs, lorsque la seconde le tire d'embarras en disparaissant avec un vieil Anglais, de son côté, la première congédie le rival, revient à lui et le décide au mariage. Voilà la fable; elle est simplette, mais horriblement ennuyeuse; aucun des personnages n'en est vivant, ce sont des fanto-

ches anémiques et pâles, à peine capables d'émettre des dissertations ; l'action leur est impossible. Quant à Frédéric, l'homme aux deux femmes, il est ridicule ; il n'agit pas, il est « agi, » il est mû par la volonté des autres, jamais par la sienne. C'est un aboulique. Et « la querelle des anciens et des modernes, » où peut-elle se nicher dans cette histoire ? Est-ce dans l'opposition entre les deux femmes, l'une la jeune fille, représentative des modernes, l'autre, la femme mûre, représentative des anciens ? C'est possible, mais ce n'est pas sûr. Peut-être les deux femmes ne représentent rien. En revanche, Frédéric représente une race d'esprit, et son rival, Lorris, en représente une autre ; chacun d'eux est un « type, » Frédéric, le type du barbare, Lorris le type du non barbare. Par barbare, l'auteur entend une âme simple et bien portante, en qui l'expérience livresque n'a rien diminué de la naïveté et de la vivacité des impressions, qui jouit franchement de toute vérité, fût-elle vieille comme le monde, et s'abandonne, sans fausse honte, à tous les sentiments humains, fût-ce à l'amour ingénu et légitime. Cette espèce d'hommes, dont l'auteur nous assure qu'il reste quelques rares individus, s'oppose aux byzantins, aux mandarins de lettres, aux sceptiques de brasserie ou de cénaclé artistiques que le déjà vu, le déjà lu, rendent indifférents à toutes les idées ou à tous les sentiments simples, que la bonne santé scandalise comme une vulgarité et une grossièreté, qui cherchent partout, dans l'art et dans la vie, l'inouï, l'inédit, l'inexploré, l'inexprimé, l'inéprouvé ! Ces derniers, les modernes, dédaignent les anciens ; les barbares ne rendent pas justice aux efforts des modernes. La voyez-vous apparaître, maintenant, la « fameuse querelle des anciens et des modernes ? » Seulement vous ne pouvez pas deviner la place qu'elle tient dans *Un Barbare*, parce que cette place n'est nullement déterminée par la logique, le développement des caractères ou même l'intérêt de l'action. En même temps qu'ils se disputent la jeune fille, Lorris et Frédéric discutent sur l'esthétique ; et c'est dans leurs discussions et dissertations que « se pose » et s'agite le « célèbre » problème. Quant à la clarté et à l'intérêt qui règnent dans ces dissertations, inutile d'en parler ; je défie seulement M. Léon Barracand d'arriver jamais à être plus prétentieux, plus banal, plus ennuyeux, y mît-il tout son savoir-faire, lequel, en l'espèce, est des plus remarquables. Je termine par une observation sur le caractère de Frédéric. Il nous est donné pour un barbare : mais il agit comme un Byzantin, ou plutôt il n'agit pas plus qu'un Byzantin, l'aboulie dont il est affligé étant une maladie inconnue aux barbares. De sorte que, avec la logique, la clarté, l'intérêt, il manque encore dans *Un Barbare* un barbare.

22. — *Prédestinée* n'est pas un roman, n'est pas une histoire, n'est rien de précis ni de classé ; « ici comme aux catacombes, nous dit la préface, tout sera vague et mystérieux. » On y voit apparaître la loin-

taine image d'une enfant, morte à vingt ans, après avoir vécu comme une bienheureuse « prédestinée, » et laissant dans son secrétaire des manuscrits remplis de prières, dissertations, pensées diverses. Une main pieuse a recueilli tous ces fragments, en les faisant précéder d'une biographie « vague et mystérieuse, » d'où sont exclus tous les détails trop particuliers. *Prédestinée* n'est pas un livre, c'est un « reliquaire » tel qu'on en trouve, en effet, « dans les catacombes » ou dans les oratoires de famille, à l'abri d'une discrète et religieuse pénombre. Souhaitons que la brutale lumière de la publicité ne lui soit point défavorable !

23. — *Au printemps de la vie* n'est pas une idylle ; il s'en faut. Le titre est une ironie ; c'est la plus grande originalité de ce livre, qui pourrait s'appeler : *Histoire d'un enfant*. Il y a un chef-d'œuvre qui porte ce titre et qui a enfanté une innombrable série d'imitations. Celle-ci ne se distingue des autres ni par l'intérêt des événements, ni par l'originalité des caractères, ni par les qualités du style, ni par la valeur des idées, ni même par la portée de la leçon morale. Car *Au printemps de la vie* est une leçon de morale en action, comme on va voir, morale laïque et antijésuitique ! Le héros du livre nous raconte sa vie entre sa naissance et ses vingt-cinq ans, pendant son printemps qui fut long, mais fort triste. « C'était un tout petit épicier » de Paris ; il avait perdu sa mère en naissant. Il grandit (parfaitement !), il s'amusa dans la boutique de son père, et même dehors, dans la rue ; c'était un enfant comme les autres (parfaitement !). Toutefois le malheur s'acharna vite sur lui : il avait une petite voisine ; il la perdit. Son père fit faillite et se jeta dans le canal Saint-Martin. Un oncle recueillit l'orphelin de douze ans ; il l'envoya dans un collège de jésuites. Suit l'inévitable « tableau d'un collège de jésuites. » Celui de M. Jean Sigaux est plus court et moins lourd que celui de M. Estaunié dans *l'Empreinte*, mais il est fait dans le même ton et le même esprit. Après une crise de dévotion, suivie d'une crise d'indifférence, l'enfant quitte le collège, devient clerc de notaire, fait des promenades à la campagne avec une voisine qu'il traite comme une sœur et qui se moque de lui, fait des vers, s'engage dans les chasseurs d'Afrique, devient brigadier, se fait casser, passe aux zouaves, rentre en France, ne fait rien, cherche un éditeur pour ses vers, n'en trouve pas, se jette à l'eau, est repêché, est recueilli par une concierge, la mère de l'ancienne petite voisine, pleure avec elle, cherche une place, n'en trouve pas, se fait manœuvre et devient enfin commis de librairie, grâce à la protection d'un ancien condisciple du collège des jésuites qui était entré « au « petit » séminaire de Saint-Sulpice » (p. 146), et était devenu vicaire d'une paroisse de Paris. Et ce n'est pas pour nous amuser que ce petit épicier, cet élève des jésuites, ce clerc de notaire, ce bucolique, ce soldat et ce raté nous raconte, en cinq tableaux, les événements lugubres ou vulgaires qui ont rempli le printemps de sa vie ; c'est pour nous donner

une leçon. Il a compris, ce jeune homme, et il veut nous faire savoir que s'il a manqué d'énergie et de volonté, c'est la faute des jésuites, dont le système pédagogique a pour résultat « d'annihiler méthodiquement et patiemment la volonté ; » il veut nous faire savoir que si, après avoir essayé de se suicider, il s'est résigné à devenir manœuvre, c'est qu'il était resté trop chrétien, non pas en se suicidant peut-être, mais en se résignant : il a compris qu'il avait eu tort, et qu'il y a mieux à faire pour un désespéré que de devenir maçon : « N'a-t-il pas mieux à faire encore en se ressaisissant, en « s'accrochant » d'une main ferme et « tenace » aux « résolutions viriles » et en opposant à « cette » vertu chrétienne de la résignation « cette » vertu moderne, moins touchante, mais plus nécessaire, hélas ! de la « combativité ? » Et vous pouvez maintenant vous faire une idée du style, des idées et de la force créatrice de M. Jean Sigaux ; seulement vous ne vous expliquerez pas encore pourquoi le *Journal des Débats* avait « offert l'abri hospitalier » (dédicace) de ses colonnes à ce roman si parfaitement médiocre et si complètement ennuyeux.

24. — *Ressources secrètes* pouvait être une peinture de mœurs ; ce n'est qu'une longue anecdote. Un ménage est pauvre ; la femme est jolie ; tentée par l'exemple, poussée par la misère, ayant épuisé tous les moyens avouables d'augmenter ses ressources, elle essaie de recourir à des moyens honteux. Mais le dégoût, la révolte de son honnêteté, l'arrêtent à temps. Souillée quand même par sa tentative, et ne pouvant plus supporter ni la misère ni son propre mépris, elle se suicide avec son mari, qui a tout appris, tout pardonné, et qui partage son désespoir. Sujet violent et grossier, grossièrement traité, par une plume à la fois brutale et maniérée.

25. — *Vers l'amour* est une étude de la jeune fille moderne. Le sujet n'est pas très neuf, l'étude est lente, longue, pleine d'inutilités, alourdie par un style qui s'attarde à la recherche de la distinction et du pittoresque. L'auteur n'est pas sans quelque notoriété dans le monde des romanciers ; elle a dû lui venir d'œuvres mieux réussies que cette dernière. En voici une brève analyse : Sabine Nortier est gâtée par sa mère, qui gémit des défauts de sa fille plus qu'elle ne les corrige. C'est une écervelée, une égoïste, une coquette. Elle a décidé de se marier avec le nommé X, et de se faire aimer par le nommé Y. Or il se trouve que X aime Mme Nortier d'une passion ancienne, ardente et pure, et qu'il en est aimé. La gémissante dame sacrifie son amour et donne X à sa fille. Celle-ci, peu reconnaissante du présent, traite son mari de très haut et flirte furieusement avec Y. Ce jeu finit par l'échauffer elle-même plus qu'elle n'aurait voulu d'abord, si bien qu'elle quitte son mari et s'installe dans un appartement où Y va venir la rejoindre. Mais à ce moment c'est Mme Nortier qui entre et qui vient conter à sa fille son douloureux

secret. « Celui que j'aimais, je te l'ai donné. Qu'en as-tu fait ? Et que vas-tu faire ? » Cela produit un effet meilleur que tous les sermons antérieurs. Sabine, éclairée sur la beauté du sacrifice et du devoir, revient vers son mari et vers l'amour vrai. J'ai dit que la forme était un peu laborieuse ; il est juste d'ajouter que l'effort de l'artiste n'est pas toujours perdu et que l'effet cherché est quelquefois trouvé.

26. — M. André Theuriet a fait des œuvres moins banales que *Cœurs meurtris*, d'une psychologie moins rudimentaire, d'un style plus délicat et plus savoureux. Celle-ci a l'air d'une improvisation, où le métier l'emporte sur l'art. Elle est toutefois intéressante, l'auteur étant incapable d'être complètement ennuyeux. C'est une anecdote en trois parties, chacune avec des développements prévus, connus, rencontrés partout. Jean Perraval aime Mlle Simone de Frangy et en est aimé ; ils échangent leur « foi, » et célèbrent leurs fiançailles sur une montagne de Savoie ; la mère de Jean approuve, le père de Simone est furieux. Il éloigne sa fille. En son absence, Jean rencontre, dans sa propre maison, une tentation et y succombe. Simone, instruite par son père de cette infidélité toute matérielle, refuse de la pardonner et se laisse marier à M. Divoire. Dix ans après, Jean et Mme Divoire se retrouvent. Ils s'aiment toujours, se le disent, font un pacte d'amitié, de « bonne et pure amitié, » et naturellement ne songent qu'à le trahir. La trahison est près de se consommer lorsqu'elle est empêchée, au dernier ou à l'avant-dernier moment, par un hasard. Le mari ne soupçonnait rien, mais le père veillait : il arrive et force Jean à prendre la résolution de faire un long voyage. Sauf le dénouement, qui n'est peut-être pas banal (ce genre d'aventures finissant d'ordinaire moins correctement), rien n'est nouveau ni renouvelé dans cette longue anecdote, qui donne, çà et là, l'impression d'être un pur exercice de rédaction, une « narration » dans le genre de celles qu'écrivent avec tant d'application, certains « jeunes » de quarante à cinquante ans. Toutefois, M. Theuriet a du talent, et même quand il ne s'applique pas, il le montre çà et là.

27. — Une première lecture de *Céphise* laisse une impression défavorable ; l'intérêt en paraît moindre que dans les autres œuvres, presque toutes si attachantes, de Mme Gréville ; le sujet en paraît mesquin, le principal caractère forcé et artificiel, le style même moins sûr. Une seconde lecture changerait-elle cette impression ? Je l'avais pensé et j'attendais d'avoir pu la faire pour rendre compte de ce livre, qui date déjà de six mois. Mais qui a le temps de lire deux fois un roman, même de l'auteur le plus aimé et le plus aimable ? Et c'est pourquoi je me bornerai à vous donner l'« argument » de *Céphise* sans aucun mélange de critique ; j'aurais peur d'être injuste. Il y avait une fois une jeune fille qui était une petite perfection, et qui avait deux sœurs, dont l'une était une peste, et l'autre une femme incomprise, toute prête à l'adultère. Elle sauve

celle-ci de la chute en la sermonnant, elle d'abord, et son complice ensuite. Malgré le tact exquis de l'auteur, cette prédication étonne un peu dans la bouche d'une jeune fille. (Pardon ! ceci est une critique !) Quant à la petite peste, qui fait inquiéter maman, qui donne du souci à papa, qui est jalouse de sa sœur, qui met le feu à la maison, sans le vouloir d'ailleurs, mais sans l'avouer, qui ment et même qui vole pour faire accuser du vol une domestique, Céphise la chapitre, la supporte, arrête les conséquences de ses fautes Encore une critique : le détail des frasques de cette sœur cadette rappelle parfois la conversation des ménagères racontant leurs misères domestiques. A cela près, *Céphise* est un honnête livre ; à tout moment et à tout propos, jusque dans des coins de phrase, se fait entendre l'accent d'une âme droite et saine. Les ménagères de Mme Gréville sont de bien honnêtes femmes, même quand elles ne sont pas des femmes supérieures. Et d'ailleurs pourquoi n'y aurait-il que des femmes supérieures dans les romans ?

28. — *Bijou*, de Gyp, serait une merveille de grâce, d'esprit, de verve et de vie, si la composition en égalait l'exécution. L'exécution est ravissante, la composition est trop.... voulue, trop appliquée, presque trop sage. Gyp trop sage ! Vous entendez de quelle sagesse il est question. *Bijou* est le développement d'un thème, établi de chic, de tête, d'après les données de la logique, non d'après l'observation directe. La réalité a des caprices et un imprévu qui ne se retrouvent pas ici, dans cette série de circonstances toutes complaisamment choisies et savamment conduites pour aboutir à un terme fixé d'avance par l'auteur et deviné bientôt par le lecteur. Dès qu'on voit la main (j'ai envie de dire la ficelle) qui fait mouvoir les personnages, on cesse de s'intéresser à eux. Mais l'œuvre peut intéresser encore comme un exercice de virtuosité, une gageure supérieurement tenue. C'est le cas de *Bijou*, dont voici une brève analyse. Bijou est le petit nom d'une jeune fille adorable, Denyse de Courtaix ; elle avait quatre ans quand un vieux monsieur, le comte de Clagny, le lui donna ; elle n'a pas cessé, à vingt-deux, de le mériter. Elle est si jolie, si intelligente et si bonne, qu'elle ensorcelle tout le monde ; un charme émane d'elle qui agit sur les vieillards et sur les petits enfants, sur les Parisiens les plus élégants et sur les paysans les plus « nature. » Sa grand'mère en raffole et lui laisse gouverner sa maison ; trois de ses cousins, dont un est marié et a quarante-deux ans, et dont un autre prépare son baccalauréat, sont ses amoureux ; le précepteur laïque du petit cousin ne sait plus que la regarder et soupirer après elle ; un vieil abbé se sent touché par sa grâce ; un fermier, un maître de musique lui font des déclarations ; une compagne de couvent, blonde comme elle, rose comme elle, jolie comme elle, paraît laide et grossière auprès d'elle, elle le sait, et elle ne l'en aime pas moins ! Il n'y a pas jusqu'au cheval Patatras qui ne subisse son empire ! Bêtes et gens, tous l'ado-

rent, à l'exception pourtant de Bertrade, la femme du cousin quadragénaire, qui, elle, la juge. Elle devine que cette exquise petite personne, que tout le monde aime, n'aime qu'elle-même ; que la coquetterie de cette « enfant terrible » est moins naïve et inconsciente qu'on ne le croit, que les effets en sont prévus, calculés et voulus ; que si Bijou écoute et encourage les déclarations, ce n'est pas parce qu'elle a le cœur trop tendre, pas même l'imagination et les sens trop inflammables, mais parce que sa vanité est insatiable d'hommages, et que sa prévoyance calculatrice aime à accumuler les chances de succès ; elle voit que « cette petite chose fragile, adorable et rare » que semble être Mlle Denyse, est un esprit d'une très vulgaire solidité, un cœur très sec, et qu'elle peut devenir un monstre de froid et cruel égoïsme. Et, en effet, Mlle Bijou fait perdre la tête au professeur et le jette au suicide ; elle détourne un capitaine d'une maîtresse, qui se tue de désespoir ; elle fait rompre le mariage de sa blonde amie, en troublant, avec une préméditation savante et ingénue, le cœur du fiancé ; enfin elle refuse d'épouser le cousin à qui elle prodiguait ses baisers, parce que, sans paraître s'y intéresser, elle a entendu dire qu'il n'avait que quatre cent mille francs de fortune ; mais elle épouse le vieux M. de Clagny (soixante ans), parce qu'elle n'ignore pas qu'il a six cent mille francs de rente, dont elle réussit à se faire faire donation par contrat ! L'ange de la coquetterie et du sens pratique, telle est Mlle Bijou ; une lecture délicieuse pour les personnes mûres et point pédantes, tel est *Bijou*.

29. — *Rome* est une œuvre énorme et négligeable. — Elle est d'un prodigieux ouvrier de lettres, robuste et fort, dur à la peine, prompt à la besogne, abattant la tâche dans le nombre d'heures qu'il s'est prescrit, outillé à merveille pour aller vite, muni de procédés mécaniques qui abrègent la main-d'œuvre ; elle n'est pas d'un artiste ni d'un penseur. Elle ne vaut pas le bruit qu'elle a fait, ni la quantité d'études et de critiques qu'elle a provoquées. Elle ne vaut pas même celles que nos lecteurs attendent, et que je commence avec dégoût — le dégoût qu'on apporte à un travail déjà fait et d'ailleurs inutile. Tout a été dit ici et ailleurs sur le talent de M. Zola, sur le « gaufrier » et le four mécanique d'où sortent toutes ses œuvres. Mais on aura beau répéter qu'il en sort plus d'ennui que de scandale, il ne se vendra pas un seul exemplaire de moins de sa *Rome* ou de son futur *Paris*. M. Zola est de ceux à qui leurs défauts mêmes profitent presque autant que leurs mérites. Comme cette Italie qui lui a fait fête, et qui s'est constituée à coup de désastres, sa notoriété est due à ses échecs autant qu'à ses victoires. Il a rarement obtenu l'estime des lettrés, plus rarement celle des honnêtes gens, mais il a excité la curiosité, et on ne sait pas assez de quelles complaisances et complicités est capable la curiosité, même celle des honnêtes gens. Il a, de plus, forcé l'admiration pour le caractère « volontaire » de son

talent, pour son ardeur têtue au travail, son dessein poursuivi avec ténacité de faire sortir une épopée de chaque Manuel Roret, son courage à braver les moqueries et même les mépris, son habileté à manœuvrer la réclame, sa loyauté brutale à confesser la haute idée qu'il a de son entreprise et de lui-même. Ce ne sont pas là des qualités médiocres; ce sont celles qui font les succès de librairie. Il y en a de plus relevées, mais elles ne suffisent pas à provoquer les clameurs de la presse, à forcer tous les critiques à parler, fût-ce pour maudire et anathématiser, et à les transformer tous, qu'ils le veuillent ou non, en instruments de publicité.

Disons donc ce qu'il y a dans ce volume. Une fable, d'abord, ensuite des descriptions, des peintures de mœurs, des résumés d'histoire, une philosophie politique et religieuse. Il y a aussi des prophéties.

La Fable. Elle est conçue d'après le système usité pour les *Revues* de fin d'année, dans les petits théâtres du boulevard, déjà employé pour *Lourdes*. Le compère, c'est encore l'abbé Pierre Froment. Il va à Rome sous prétexte de défendre contre l'Index un livre de politique religieuse, mais en réalité à la seule fin de faire défiler devant nous les hommes et les choses de la Rome ancienne et moderne. Reçu dans une famille romaine, il y sera témoin d'un drame intime, à l'occasion duquel nous aurons tous les tableaux de mœurs que le sujet comporte : mœurs domestiques, mœurs ecclésiastiques (la famille comptant des cardinaux parmi ses membres), mœurs politiques (la même famille ayant des rapports, de nature variée, avec le Quirinal), mœurs financières (la même famille ayant fait des placements d'argent dans les banques italiennes, catholiques ou crispiniennes). Les démarches qu'aura à faire l'abbé Pierre pour arriver jusqu'à la Congrégation de l'Index et jusqu'au Pape lui-même, lui feront traverser successivement ou simultanément tous ces mondes divers, ces banques, ces sacristies, ces salons intransigeants ou ralliés ; il verra le présent de ses yeux. Quant au passé, il le retrouvera dans sa mémoire et en fera des résumés silencieux, pendant ses longues heures d'antichambre ou pendant ses promenades à pied et en voiture. C'est ainsi qu'en attendant d'être introduit auprès de Léon XIII, il se récitera un abrégé de l'histoire des Papes, depuis Pierre, le pêcheur d'hommes, jusqu'à Pie IX. Et il se récitera encore un abrégé de l'histoire de la peinture chrétienne devant un tableau de Raphaël, et un abrégé de l'histoire de la sculpture païenne devant un marbre antique, et de la sculpture de la Renaissance devant le Moïse de Michel-Ange, et un abrégé de l'histoire de l'architecture devant un quelconque des monuments de la ville. Vous voyez d'ici le procédé : il est insupportable, mais il est simple, et le naïf entrepreneur d'épopées le croit artistique. Reste à vous indiquer le drame autour duquel s'enroulent, sous les yeux de l'abbé Froment, témoin passif et légèrement ahuri, toutes ces grosses ficelles. Benedetta, la nièce du cardinal Boccanera, n'aime pas son mari, Prada, mais aime

son cousin Dario. Elle demande la nullité de son mariage pour une cause canoniquement très valable, mais dont le mari nie énergiquement la réalité. Procès, enquête, contre-enquête ; finalement, Benedetta prouve ses dires, obtient l'annulation de son mariage et se prépare à épouser Dario. Mais voici qu'un candidat à la tiare, le cardinal Sanguinetti, conseillé par les jésuites, aidé par le curé Santobono, envoie un panier de figues empoisonnées au cardinal Boccanera, le plus redouté de ses futurs rivaux. Le cardinal n'y goûte pas, mais Dario en mange et meurt, non sans avoir été au préalable et au plus affreux moment de ses coliques, épousé de force et publiquement par sa terrible cousine, qui expire en même temps que lui et entre ses bras. (L'auteur de *Nana* se devait à lui-même de pendre à une des « ficelles » de son roman un « morceau » impudent ; c'est l'appât qui attire certains clients, et il ne faut pas tromper les espérances de la clientèle.) L'abbé Pierre, spectateur de ce finale romantique d'un drame digne d'Eugène Sue (et encore Eugène Sue l'eût-il mieux raconté, avec moins de rhétorique, mais avec plus d'intérêt), devine qu'il ne sera pas compris dans une ville où se passent de telles choses. Et, en effet, admis devant le Pape, il entend condamner son livre et ses doctrines. Il quitte Rome, persuadé que le Pape se trompe, qu'il perd l'Église et qu'il « mène les funérailles du catholicisme. »

Les Descriptions. Elles sont innombrables ; quelques-unes font de l'effet ; il y en a même qui sont belles. Ni Joanne ni Bedeker ne font mieux, peut-être même ne font-ils pas aussi bien. Mais « elles sont trop ! » au jugement même des plus insatiables amateurs de ce « genre littéraire. » On a beau tourner et sauter des pages et des séries de pages : on n'échappe à une description que pour retomber dans une description. C'est proprement un supplice. D'autant que la manière du peintre, déjà si lourde et si uniforme, n'est pas devenue plus légère ni plus variée. La *Revue des Deux Mondes* a même montré qu'elle s'était alourdie jusqu'à cesser d'être artistique. D'autre part, j'ai déjà dit ici que, même au temps de sa plus grande valeur, M. Zola chargeait trop ses tableaux, qu'à force de tout décrire, il ne faisait rien voir, qu'il interposait ses outils, ses efforts, sa personne entre l'objet et lui, et qu'il faisait écran, contrairement aux vrais peintres et aux vrais artistes qui cachent l'effort pour ne montrer que le résultat, et dont la puissance évocatrice fait tout voir, sans tant de descriptions, d'un seul mot, d'un geste, le geste d'un homme qui tire un rideau. Procès-verbaux, plus que tableaux, les descriptions de M. Zola sont fatigantes et ne laissent dans l'imagination aucun souvenir lumineux et net.

Peinture de mœurs. Elle n'est pas faite d'après des observations personnelles, mais d'après celles de témoins qui semblent tous appartenir à une même classe, celle des laquais. Nous avons, à propos de *Lourdes*,

indiqué ce goût de M. Zola pour les témoignages « ancillaires ; » ce goût a pu trouver à Rome des satisfactions amples et variées. La plus patricienne des villes du monde, berceau ou refuge des plus illustres familles de l'Europe, domicile obligatoire ou facultatif des princes de l'Église, est aussi la plus encombrée de subalternes de tout ordre, de tout sexe, de toute robe. Un seul de ces hôtes, qui sont sa gloire ou sa vanité, en entretient toute une escorte : majordome, secrétaire, cocher, valet de pied, cuisinier, camérier, camérière, portier ; — gens très estimables en soi, certes ! mais plus particulièrement enclins, par profession, à la malveillance, à la médisance et même au mensonge, — esprits très clairvoyants, sans doute, mais quand ils ne sont pas bornés par l'ignorance, égarés et trompés par leur besoin d'explications à la fois simplistes et dramatiques. Ils ont la critique facile et prompte, mais ils n'ont pas l' « esprit critique. » Les pires commérages les trouvent sans défense ; ils les « gobent » et les propagent. L'homme grave, le Critique, le « Penseur, » qui, un crayon à la main, recueille tous ces racontars et les imprime, en croyant faire œuvre d'historien et de peintre de mœurs, se trompe : il fait œuvre de gobe-mouches et parfois de calomniateur. Il n'y a pas, a-t-on dit, de grand homme pour son valet de chambre ; c'est ce qui explique que dans la *Rome* de M. Zola il n'y ait pas une seule grandeur intacte. Toutes celles qu'il a pu voir, de loin, sont diminuées ou souillées. La personne même du Pape n'a pas été épargnée, malgré des efforts visibles pour se contraindre à la courtoisie, peut-être au respect. Sous ces révérences appliquées, on sent une âme de laquais, l'âme de ceux que M. Zola a consultés et fréquentés. Sans doute, on a les relations qu'on peut ; et parce qu'on est un « penseur, » on n'est pas tenu, on n'a pas le droit de fréquenter les princes, pas même d'être reçu à une audience du Pape ; mais ce qui est obligatoire, c'est de ne pas abaisser sa pensée au niveau de ceux qui ne pensent pas, et qui n'en parlent que plus ; c'est de ne pas répéter leurs propos, du moins sans les avoir sérieusement et sévèrement contrôlés. Et il est évident, évident jusqu'à la nausée, que M. Zola s'est complètement soustrait à cette obligation.

Résumés d'histoire. Ils représentent un sérieux effort de candidat au baccalauréat, avec quelques erreurs çà et là. Ils ne sont d'ailleurs que le résumé et parfois le décalque d'autres résumés. M. Gaston Deschamps en a donné, dans *le Temps*, des preuves topiques. M. Zola, tenant sans doute à prouver qu'il n'était pas un écolier, a traité son critique de « cannibale » et d' « assassin. »

Doctrines philosophiques, politiques, religieuses, sociales ; Prophéties. C'est de tout cela surtout qu'on peut dire simplement : négligeable, bien que, dans la pensée de l'auteur, ce soit surtout cela qui ait de la valeur et qui importe. Les ambitions de M. Zola sont énormes. Il ne vise

à rien moins qu'à être, à l'instar du poète antique, *vates interpresque Deorum*, l'interprète et la voix des dieux modernes, la Science et la Libre Pensée. Quelques journalistes s'y sont trompés et le prennent pour ce qu'il se donne, c'est à savoir pour un philosophe, un sociologue, un politique, un prophète. C'est trop, décidément. Écrivain, observateur, poète, il l'est : écrivain massif et monotone, mais puissant ; observateur qui n'arrive pas jusqu'à l'âme, qui s'arrête aux détails extérieurs et matériels, mais les ramasse et les enregistre avec abondance et conscience ; poète qui n'a jamais sacrifié aux Grâces, mais qui a su créer, et qui est le père de Coupeau et de la Mouquette ; un autre se contenterait de cette gloire. Elle ne suffit pas à M. Zola. Il « se tue » à en conquérir d'autres. Pourquoi? Quand il s'avise d'exprimer des idées, il est navrant ; il fait songer à un Homais de chef-lieu de canton qui aurait lu Renan et M. Berthelot. On ne discute pas les idées d'un Homais, bien qu'elles ne soient pas toujours seulement ridicules et qu'elles puissent être malfaisantes. Il est vrai que celles de M. Zola peuvent nuire à d'autres qu'aux croyants ; certains disciples de M. Berthelot trouvent que ce « confrère » leur fait du tort et les compromet. Ils disent que « ses discours sont trop longs et ses idées trop courtes ! » Abandonné par les savants, par les esprits délicats, par les honnêtes gens, que reste-t-il à M. Zola? Je répète qu'il lui reste quand même « le public. » Et ne me demandez pas, avec Chamfort : « Le public, qu'est-ce que c'est ? Et combien faut-il de sots pour faire un public ? » Car vous en êtes et j'en suis du public, vous tous qui avez lu *Rome*, et moi qui viens d'en parler si longuement.

CHARLES ARNAUD.

JURISPRUDENCE

HISTOIRE DU DROIT. — 1. *Histoire du droit et des institutions de la Lorraine et des Trois-Évêchés*, par ÉDOUARD BONVALOT, avec une introd. d'Ernest Glasson. T. I. *Du traité de Verdun à la mort de Charles II.* Paris, Pichon, 1895, in-8 de VII-386-XXIV p., 10 fr. — 2. *Documents de criminologie rétrospective (Bretagne, XVIIe et XVIIIe siècles)*, par les docteurs ARMAND CORRE et PAUL AUBRY. Lyon, Storck.; Paris, Masson, 1895, gr. in-8 de VII-580 p., 9 fr. — 3. *Les Élections législatives depuis 1789, histoire de la législation et des mœurs*, par GEORGES-DENIS WEIL. Paris, Alcan, 1895, in-12 de VII-294 p., 3 fr. 50. — 4. *La Plaidoirie dans la langue française, cours libre professé à la Sorbonne*, par MUNIER-JOLAIN. *Première année, XVe, XVIe et XVIIe siècles.* Paris, Chevalier-Marescq, 1896, in-8 de IX-356 p., 6 fr.

DROIT CIVIL. — 5. *Traité des privilèges et hypothèques*, par L. GUILLOUARD. T. I. Paris, Pedone, 1896, in-8 de VIII-512 p., 8 fr. — 6. *Commentaire théorique et pratique du code civil*, par THÉOPHILE HUC. T. IX. *Contrat de mariage* (articles 1387 à 1581). Paris, Pichon, 1896, in-8 de 651 p., 9 fr. — 7. *De la Cession forcée de la mitoyenneté*, par HENRI DESCHAMPS. Paris, Giard et Brière, 1896, gr. in-8 de 163 p., 3 fr. 50. — 8. *Étude sur la donation et le testament en droit international privé*, par J. CHAMPCOMMUNAL. Paris, Pichon, 1896, in-8 de 61 p., 3 fr. 50. — 9. *Résumés analytiques des principaux codes civils de l'Europe et de l'Amérique.* III. *Code civil chilien*, précédé d'une introduction par RAOUL DE LA GRASSERIE. Paris, Giard et Brière, 1896, in-8 de 400 p., 6 fr. — 10. *Il Diritto matrimoniale nel progetto di codice civile germanico.*

Appunti critici del Dr. Andrea Galante. Torino, Fratelli Bocca, 1896, gr. in-8 de 58 p., 1 fr. 50.

Droit commercial et industriel. — 11. *Recueil général de la législation et des traités concernant la propriété industrielle*, publié par le bureau international de l'Union pour la protection de la propriété industrielle. T. I. *Europe, 1re partie*. Berne, Bureau international de la propriété industrielle, 1896, gr. in-8 de 575 p., 15 fr. — 12. *Nouveau Traité des brevets d'invention*, par Ferdinand Mainié. Paris, Chevalier-Marescq, 1896, 2 vol. in-8 de xxvi-856 et 1,025 p., 24 fr. — 13. *Des Sociétés coopératives de consommation à l'étranger et en France*, par G. Trémerel. Paris, Giard et Brière, 1894, in-8 de 272 p., 5 fr. — 14. *De l'Association. Son influence sur le rapprochement de l'ouvrier et du patron*, par Félix Baillet. Paris, Larose, 1896, gr. in-8 de vii-184 p., 4 fr.

Droit pénal. — 15. *Traité élémentaire de droit crimimel*, par A. Normand. Paris, Pichon, 1896, gr. in-8 de viii-799 p., 12 fr. — 16. *La Récidive et la détention préventive*, par A. Typaldo-Bassia, avec une introduction par Arthur Desjardins. Paris, Chevalier-Marescq, 1896, in-8 de 184 p., 5 fr. — 17. *De la Déduction de la détention préventive, et de l'influence de la loi du 15 novembre 1892 sur l'exécution des peines*, par Alexandre Delvaille. Paris, Ibid., 1895, in-8 de iv-361 p., 6 fr. — 18. *Examen critique et comparé du projet de réforme du code pénal français (Partie générale)*, par J. Champcommunal. Paris, Rousseau, 1896, in-8 de 94 p., 3 fr. — 19. *Code de la chasse et de la louveterie*, par P. Leblond. 2e éd. Paris, Pedone, 1895, 2 vol. in-12 de xxiii-309 et 299 p., 7 fr. — 20. *La Chasse dans ses rapports avec la loi. Code du chasseur*, par Abel Baudoin. Paris, Chevalier-Marescq, in-12 de 142 p., 1 fr. 50.

Ouvrages divers. — 21. *La Femme dans le droit français, résumé du cours de droit usuel et pratique fait aux jeunes filles à la Société pour l'instruction élémentaire*, par Paul Moysen, avec la collaboration de Hugon de Scœux. Paris, Chevalier-Marescq, 1896, in-8 de 384 p., 4 fr. 50. — 22. *Le Célibataire au point de vue social*, par Louis Ernault. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1894, in-12 de 131 p., 3 fr. — 23. *La Question sanitaire dans ses rapports avec les intérêts et les droits de l'individu et de la société*, par le docteur Julien Pioger. Paris, Giard et Brière, 1895, in-12 de 240 p., 3 fr. — 24. *Le Droit rural et usuel mis à la portée de tous*, par J. Gaure. Paris, Chevalier-Marescq, 1896, in-12 de vii-368 p., 4 fr. — 25. *Des Fabriques. Leur organisation, leur fonctionnement, leur comptabilité*, par L.-M. Galuski. Valence, Vercelin et Gauthier, 1896, in-12 de 263 p.

Histoire du droit. — 1. — Les institutions anciennes, par leur infinie diversité, défient souvent toute généralisation. Pour les bien connaître, il faut les étudier de près, et les limites d'une seule province ne sont pas un cadre trop étroit pour cette étude. A quiconque, par exemple, désire comprendre les origines et les causes de la féodalité, nous conseillerons de lire l'*Histoire du droit et des institutions de la Lorraine et des Trois-Évêchés*, par M. Gabriel Bonvalot. Mieux que dans des ouvrages plus généraux, on peut y voir comment de la décomposition de l'empire carolingien est sorti peu à peu un régime nouveau, comment les immunités et les bénéfices de l'époque franque se sont transformés en seigneuries, et comment de la sujétion et de la hiérarchie des personnes est née la sujétion et la hiérarchie des terres. M. Bonvalot a pris pour point de départ le traité de Verdun, par lequel les trois fils de Louis le Débonnaire se partagèrent les États de leur père. La Lorraine est née douze ans après, lorsque Lothaire, roi d'Austrasie, avant de se retirer dans l'abbaye de Prüm, divisa à son tour son royaume entre ses trois fils, Louis, Charles et Lothaire; la partie de l'Austrasie attribuée à ce dernier, n'ayant pas de

dénomination propre, prit le nom de son souverain : *Lotharii regnum*, Lotharingie. Lothaire mourut sans postérité, et après lui la Lorraine fut longtemps disputée entre les rois de France et de Germanie, jusqu'à ce que, abandonnée par Louis d'Outremer, Othon Ier la fractionnât en deux duchés : la haute Lorraine, dite aussi Mosellane, et la basse Lorraine. En 1043, l'empereur Henri III accorda le gouvernement de la haute Lorraine à Gérard d'Alsace ; mais, au milieu de toutes les compétitions dont le pouvoir suprême était l'objet, l'aristocratie s'était rendue à peu près indépendante. L'avènement de Gérard d'Alsace marque, d'après M. Bonvalot, le commencement de la période féodale. Cette époque n'est pas moins remplie de guerres que la précédente. Le pays est hérissé de châteaux forts. Les ducs sont toujours en armes, guerroyant tantôt contre leurs vassaux révoltés, tantôt contre leurs voisins, les comtes de Bar, de Champagne et de Luxembourg, les évêques de Metz, de Toul et de Verdun. Le résultat final de toutes ces guerres est d'affaiblir la classe belligérante. Une double évolution s'accomplit dans la société : en bas, de nombreuses villes se font octroyer par leurs seigneurs des chartes de franchises : en haut, l'autorité ducale grandit ; elle devient définitivement prépondérante lorsque le comté de Bar est réuni au duché, par le mariage de la fille du duc Charles II avec René d'Anjou, héritier du Barrois (1418). C'est à cette date que s'arrête le premier volume de l'ouvrage de M. Bonvalot ; le second, non encore publié, poursuivra l'histoire juridique de la Lorraine jusqu'en 1789.

Pour chacune des deux périodes comprises dans le premier volume, M. Bonvalot passe en revue les sources du droit, l'état de la nation, le gouvernement central, l'organisation de la justice, de l'armée, des finances. Ces divisions, comme on le voit, se rapportent presque uniquement au droit public ; à notre avis, le droit privé est un peu trop laissé dans l'ombre. Mais ce défaut est largement compensé par les développements consacrés à certaines institutions originales et peu connues, telles que les prérogatives de la chevalerie lorraine, ses assises, sortes de tribunaux à elle propres, les tribunaux internationaux ou interseigneuriaux des élus de la paix, qui offrent en plein moyen âge l'exemple de la solution des conflits par l'arbitrage. Il faut signaler aussi l'étude de l'avouerie ecclésiastique. M. Bonvalot en montre l'origine dans l'interdiction faite aux clercs par le droit canonique de porter les armes ; comme les évêques et les abbés ne pouvaient concourir personnellement à la défense du pays, ils durent faire remplir leurs devoirs militaires par des représentants, *advocati ;* plus tard, l'avouerie devint héréditaire au profit des seigneurs ; elle se transforma en fief, et au lieu de contribuer à la protection des églises et des abbayes, elle ne servit qu'à les dépouiller.

L'ouvrage de M. Bonvalot est un des meilleurs travaux qui aient paru depuis plusieurs années sur l'histoire de notre ancien droit. Présenté à

l'un des concours de l'Académie des sciences morales et politiques, il a été couronné, et c'est à juste titre que M. Ernest Glasson l'a signalé comme un appoint important à l'histoire du droit français aussi bien qu'à celle du droit lorrain.

2. — Voici encore une œuvre d'histoire provinciale qui présente aussi de l'intérêt au point de vue général. Sous le titre de *Documents de criminologie rétrospective*, MM. les docteurs Armand Corre, de Brest, et Paul Aubry, de Saint-Brieuc, publient les résultats de recherches faites par eux sur la criminalité en Bretagne au XVIIe et au XVIIIe siècle. Leur but, en fouillant les archives des anciennes juridictions bretonnes, était, comme ils l'indiquent dans leur préface, autant scientifique qu'historique. MM. Corre et Aubry estiment que « la criminologie n'est devenue science positive que depuis l'intervention dans son domaine des médecins, des anthropologistes et des sociologues ; » ils croient qu'il existe « une histoire naturelle du crime, » et ils ont pensé que les vieux dossiers criminels devaient, aussi bien que les observations de nos modernes anthropologistes, témoigner en faveur de cette science nouvelle dont nous a dotés le docteur Lombroso. Mais, quel qu'ait été le but de leurs recherches, l'essentiel est qu'ils les aient faites avec soin et que les résultats en soient présentés avec impartialité. Sous ce rapport, le volumineux compte rendu de MM. Corre et Aubry nous a paru irréprochable. Après les indications nécessaires sur l'ancienne organisation judiciaire de la Bretagne, sur les formes de la procédure et les pénalités autrefois en usage, les auteurs se bornent le plus souvent à reproduire les pièces des dossiers, les interrogatoires des accusés, les rapports médico-légaux, les jugements, les lettres de grâce. Ils relatent successivement les affaires concernant les différents genres d'attentats contre les personnes ou contre les propriétés. En faisant avec eux cette revue du crime dans les siècles passés, on ne peut se dispenser de remarquer que rien n'a changé sous ce rapport, que rien ne ressemble plus aux méfaits d'autrefois que les méfaits d'aujourd'hui. Il est vrai que des bandes de voleurs, comme celle qui avait à sa tête une femme, au siècle dernier, la Marion du Faouet, ne se rencontrent plus guère de nos jours dans les campagnes ; mais, en revanche, les associations de malfaiteurs ne manquent pas dans les grandes villes, où elles opèrent avec plus de facilité encore. Si la criminalité est restée à peu près identique, la répression s'est considérablement modifiée. Tout d'abord, certains genres de poursuites ont disparu : la torture, dont MM. Corre et Aubry citent de nombreux exemples peu antérieurs à la Révolution, est maintenant loin de nous; il n'est plus question non plus de poursuites contre les suicidés, de ces procédures contre les cadavres qui nous paraissent si étranges. Les peines se sont beaucoup adoucies, et nous avons peine à comprendre que de simples vols, des enlèvements de mineure ou des recels de

grossesse aient pu être punis de mort. Mais qui sait si cette rigueur n'avait pas jusqu'à un certain point sa raison d'être? « Les mœurs d'autrefois, disent les auteurs dans leur conclusion, sont plus brutales, dans toutes les couches de la population. » Et pourtant ils constatent que « l'attentat devait être infiniment moins fréquent jadis qu'à l'époque actuelle. » La sévérité de la répression n'était donc pas inefficace. Ne nous hâtons pas de taxer nos pères de cruauté. En frappant durement quelques coupables, ils préservaient beaucoup d'innocents. Si notre indulgence envers les criminels a pour effet de multiplier les crimes, sommes-nous réellement plus humains? Une autre observation faite par MM. Corre et Aubry mérite de ne pas passer inaperçue : c'est que la délinquance infantile ou juvénile était presque nulle dans l'ancienne Bretagne. Les deux auteurs positivistes n'hésitent pas à en reconnaître la vraie cause : « La religion, dans le jeune âge est le moyen éducatif qui sert de frein contre les entraînements mauvais. On ne l'a point remplacée par une autre forme de redressement; l'on s'en aperçoit à l'effrayante progression de la criminalité chez nos jeunes gens. »

3. — Nous valons moins que nos pères, et nos enfants vaudront probablement moins que nous. Il est pourtant de foi démocratique que tout progresse et que nos institutions politiques laissent bien loin derrière elles celles du passé. C'est pour mieux nous faire apprécier notre bonheur que M. Weil, juge au tribunal de la Seine, a écrit l'histoire des *Élections législatives depuis 1789* : « Les générations actuelles qui ont trouvé le bulletin de vote dans leur berceau ne mettent pas, selon lui, à assez haut prix une possession devenue banale et qui semble avoir été dépréciée par une jouissance constante. Pour la leur faire estimer à son véritable taux, il ne messied pas de leur remettre en mémoire les luttes acharnées dont leur émancipation est issue. » Une émancipation qui nous vaut d'avoir comme législateurs MM. Chauvin, Géraud-Richard et tant d'autres *ejusdem farinae....*, M. Weil a, en effet, raison de craindre que nous ne l'estimions pas assez. Mais, quand même son livre ne modifierait pas notre opinion à cet égard, il y aurait encore utilité à le lire. Non content de rappeler les différents systèmes électoraux qui se sont succédé en France depuis la Révolution, M. Weil a fait aussi un tableau assez fidèle des mœurs politiques de chaque époque, et il faut avouer que, sous ce rapport, si nous n'avons rien gagné, nous n'avons guère perdu : les brigues, les fraudes, la pression et la corruption sont de tous les temps et fleurissent également sous les régimes les plus divers; l'histoire de nos luttes électorales n'est décidément pas la plus belle partie de l'histoire de France.

4. — Nous prendrons, sinon plus d'intérêt, au moins plus d'agrément à l'histoire de *la Plaidoirie dans la langue française*, telle que l'a faite M. Munier-Jolain dans un cours professé à la Sorbonne et dont la pre-

mière partie a paru. L'auteur réclame avec raison contre l'injuste oubli dans lequel on a trop longtemps laissé en France l'éloquence judiciaire. « Quand, dit-il, l'activité intellectuelle de l'homme a créé un genre que nous rencontrons dans toutes les civilisations, chez toutes les nations, en tous les temps ; quand, chez les deux grands peuples antiques, nos éducateurs sans rivaux, ce genre a été porté par le génie des orateurs au plus haut degré de perfection, il convient de le considérer comme acquis à l'histoire de toutes les littératures, de lui accorder définitivement droit de cité, de le suivre dans ses ramifications, dans ses rejets plus ou moins vigoureux, sur tous les sols et sous tous les ciels, d'enregistrer partout ses diverses manifestations. » Il est remarquable que le genre judiciaire a suivi depuis le moyen âge à peu près les mêmes phases que le reste de la littérature. Les plus anciennes plaidoiries françaises qui nous restent sont du xve siècle : c'est le discours prononcé en 1408 par le moine Jean Petit pour justifier Jean sans Peur, duc de Bourgogne, du meurtre du duc d'Orléans ; c'est la réponse à ce discours par Jean Cousinet ; c'est le plaidoyer de Pierre Maugier dans le procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc. La plaidoirie se ressent alors de la scolastique ; elle suit l'ordre du syllogisme, posant d'abord la thèse et en faisant ensuite l'application à la cause. Elle ne marche qu'en s'appuyant sur l'Écriture et se perd dans les divisions et subdivisions. Avec la Renaissance, l'éloquence judiciaire devient plus naturelle et plus rationnelle ; mais les citations des auteurs païens remplacent celles de la Bible. Le plus remarquable spécimen de la plaidoirie à cette époque est le discours de Pasquier, plaidant pour l'Université de Paris contre les jésuites ; il est plein de souvenirs de l'antiquité. Dans la même cause, on peut entendre Versoris, l'avocat des jésuites, comparer le Parlement à l'œil de Polyphême qui contemple amoureusement Galatée, c'est-à-dire la vérité. A la fin du xvie siècle et au commencement du xviie, les avocats font un étrange abus de la mythologie et croient être sublimes quand ils ne sont qu'emphatiques. M. Munier-Jolain attribue ce mauvais goût à l'influence des jésuites, ce qui nous paraît très contestable, les jésuites ne s'étant définitivement établis en France qu'en 1604. En tout cas, ce mauvais goût n'a pas tardé à se corriger, et nul ne peut nier la part qui revient aux jésuites dans la formation de la littérature du grand siècle. Dès 1627, avec Antoine Lemaître, dès 1629, avec Olivier Patru, la plaidoirie se dépouille de tous les vains oripeaux dont se parent encore les écrivains du temps ; elle acquiert « cet équilibre d'inspiration et de forme, cette juste harmonie, cette sobre élégance qui constituent véritablement l'art classique. » Tous, il est vrai, ne sont pas alors à la hauteur des maîtres que nous venons de nommer, mais ceux-ci trouvent de dignes successeurs dans Fourcroy, dans Pousset de Montauban, dans Claude Érard. M. Munier-Jolain s'arrête au seuil du xviiie siècle. Son prochain volume

montrera sans doute que la plaidoirie classique, qui avait précédé de plusieurs années l'avènement de nos grands écrivains, leur a encore survécu; les Cochin et les Gerbier la maintiendront encore longtemps au plus haut point de perfection, jusqu'à la nouvelle invasion de mauvais goût et d'emphase qui annoncera la Révolution.

Droit civil. — 5. — Après avoir repris l'étude du code civil là où s'était arrêté Demolombe, M. Guillouard est arrivé au titre des *Privilèges et hypothèques*. Nous comprenons qu'il n'ait pas abordé sans appréhension cette matière compliquée. De l'aveu de tous, notre régime hypothécaire est défectueux et doit être réformé. Une commission extraparlementaire a été créée en 1891 pour en préparer la réorganisation, et elle a jugé unanimement que la loi en vigueur devrait être changée de fond en comble, qu'au double système de la transcription des actes translatifs de propriété et de l'inscription des hypothèques devrait être substitué celui de l'inscription sur un livre foncier unique, qui serait en quelque sorte le grand-livre de la propriété immobilière. Le jurisconsulte qui entreprend en ce moment un traité des hypothèques n'est donc pas sûr que son travail, lorsqu'il l'aura achevé avec beaucoup de peine, conservera quelque utilité; une loi nouvelle aura peut-être alors modifié tous les principes de la matière. M. Guillouard a néanmoins bien fait de ne pas s'arrêter à cette crainte. Il y a loin souvent chez nous de la création d'une commission extraparlementaire à la réalisation de la réforme qu'elle a pour but de préparer : on l'a vu pour la réforme du code de procédure civile, pour celle du code d'instruction criminelle, pour la loi sur les aliénés, pour la chasse, pour les contributions indirectes, pour l'alcool et les bouilleurs de cru, etc. Voilà beau temps que des commissions ont délibéré sur toutes ces choses et même que des projets ont été déposés, discutés, votés et revotés, et l'on en est toujours au même point. La réforme du régime hypothécaire ne paraît guère devoir aller plus vite, car elle n'est pas hérissée de moins d'obstacles. Si les jurisconsultes et les théoriciens, en général, sont partisans de l'établissement du livre foncier, les praticiens, au contraire, et à leur tête le notariat, y résistent. Puis il y a plusieurs genres de livres fonciers : il y a le livre foncier simple moyen de publicité, comme la transcription, qui n'ajoute rien à la force probante des actes transcrits, et il y a le livre foncier légal, garanti par l'État, qui confère à ceux qui y sont inscrits un titre inattaquable. Lequel choisir? Enfin, l'établissement du livre foncier exige la réfection du cadastre, et c'est une grosse dépense, peut-être 500 millions, peut-être encore plus. Imposera-t-on encore cette nouvelle charge à la propriété, déjà si exténuée? En attendant que toutes ces questions soient résolues, M. Guillouard aura certainement bien le temps d'achever son ouvrage et même d'en publier plusieurs éditions. Cet ouvrage comprendra quatre volumes. Le premier, qui a paru, contient

l'introduction et l'étude des privilèges sur les meubles. L'introduction est remarquable ; elle est divisée en trois chapitres : le premier consacré à l'histoire des privilèges et hypothèques, le second à l'exposé des législations étrangères sur ce sujet, et le troisième à l'examen des projets de réforme. M. Guillouard se déclare partisan du système des livres fonciers ayant force légale. Il rejette toutefois le principe germanique qui ne fait résulter la transmission de la propriété, même entre les parties, que de l'inscription au registre. Il reconnaît aussi qu'on ne saurait songer à transformer d'un seul coup tout notre régime hypothécaire, et il propose d'adopter des mesures transitoires, comme cela s'est fait en Alsace-Lorraine. Le reste du volume traite, comme nous l'avons dit, des privilèges sur les meubles et principalement du privilège du bailleur. Pour fournir aux cultivateurs un moyen de crédit, une loi belge de 1884 leur a permis de constituer sur leur bétail et leur matériel un privilège spécial, dit « agricole, » primé seulement par celui du bailleur. Il doit être inscrit sur un registre, tenu par le receveur de l'enregistrement. M. Guillonard approuve cette loi, qui constitue tout au moins une tentative intéressante d'organisation du crédit agricole.

6. — M. Théophile Huc, poursuivant son *Commentaire théorique et pratique du code civil*, vient d'en publier le tome IX, qui comprend tout le titre du contrat de mariage. Sans omettre aucune des questions soulevées dans la doctrine ou dans la jurisprudence, le savant auteur a pu, grâce à sa concision habituelle, renfermer tout ce vaste sujet en un seul volume. Il y a même ajouté, comme dans le reste de son cours, l'étude des questions de droit international privé et quelques notions de droit fiscal. En raison des opinions manifestées par M. Huc dans ses précédents volumes, notamment de son hostilité contre les conditions d'inaliénabilité dans les contrats, nous attendions de sa part une réprobation du régime dotal. Or, c'est tout le contraire. S'il est un régime contre lequel il montre des préventions, c'est le régime de communauté, et à tous il préfère celui de la séparation de biens. C'est la séparation qui, selon lui, devrait être le régime normal des époux qui se marient sans conventions matrimoniales. « Le législateur n'avait pas le droit, dit M. Huc, de présumer de leur part l'adoption d'un régime quelconque venant complètement transformer une situation que rien n'indiquait devoir être modifiée. » Mais le mariage, qui modifie si profondément la situation des personnes, ne doit-il pas avoir aussi une influence sur les biens ? M. Huc nous parait tomber ici dans la même erreur que ces féministes qui s'insurgent contre les droits du mari dans la communauté. Ils oublient que, de tous les régimes, la communauté est justement le plus favorable à la femme. La séparation de biens qu'on préconise aurait le plus souvent pour effet de la priver de toute part dans les profits de l'association conjugale. Ces profits, en effet, dans la plupart des cas, sont

dus à l'industrie du mari; si donc chaque époux doit garder ce qu'il gagne, le mari aura tout, et la femme seulement ce qu'il voudra bien lui donner. La communauté a précisément pour but de remédier à cet abus; elle laisse, il est vrai, le gouvernement au mari, et c'est une illusion de croire qu'il suffirait d'un texte de loi pour le lui retirer. Mais, en revanche, si le mari a mal gouverné, la femme pourra laisser à sa charge toutes les conséquences de sa mauvaise administration; si, au contraire, il a réalisé des bénéfices, elle est sûre d'en avoir la moitié. Son lot n'est donc pas aussi mauvais qu'on le prétend. Dans un appendice, M. Huc commente et apprécie la loi nouvelle du 25 mars 1896, sur les droits de succession des enfants naturels reconnus. On sait que cette loi a augmenté la part des enfants naturels : elle leur accorde, dans la succession de leurs père et mère, la moitié de ce qu'ils auraient s'ils étaient légitimes, tandis que le code ne leur donnait que le tiers. M. Huc proteste, non sans raison, contre la méthode, adoptée depuis quelques années, de reviser le code civil par petits morceaux. Mais mieux vaut encore quelques revisions partielles qu'une revision générale qui le gâterait entièrement.

7. — M. Henri Deschamps, avocat et maire à Pont-Audemer, publie une monographie, qui fut probablement sa thèse de doctorat, sur *la Cession forcée de la mitoyenneté*. De tout temps le mur mitoyen a été fertile en procès. Il n'a pas dégénéré sous ce rapport, comme on peut en juger par les multiples controverses qui se sont greffées sur le seul article 661 du code civil, aux termes duquel tout propriétaire joignant un mur a la faculté de le rendre mitoyen. M. Deschamps examine et résout ces nombreuses difficultés avec clarté et sagacité.

8. — M. Champcommunal a publié récemment, dans la *Revue critique de législation*, une remarquable étude sur *la Donation et le testament en droit international privé*. Ce travail forme le complément de l'ouvrage du même auteur sur la *Succession ab intestat*. Il peut être utile aux hommes d'affaires et spécialement aux notaires qui auraient à rédiger des actes de libéralité faits par des étrangers ou relatifs à des biens situés en pays étranger. En traitant de la capacité civile des personnes morales étrangères, M. Champcommunal réfute la thèse singulière de l'arrêt de la cour d'Amiens, qui, dans l'affaire du testament de la marquise du Plessis-Bellière, a refusé au Saint-Siège tout droit d'acquérir en France.

9. — M. Raoul de la Grasserie vient d'ajouter un nouveau volume à sa collection de résumés analytiques des principaux codes civils étrangers. Le *Code civil chilien*, dont il publie aujourd'hui l'analyse, est le plus complet des codes hispano-américains. Il date de 1855 et a été adopté par la Colombie et par l'Équateur. Quoique calqué, en général, sur le droit romain et sur notre code civil français, il contient certaines parties fort originales et qui mériteraient d'attirer l'attention des légis-

lateurs européens. La dévolution des successions, notamment, y est modelée mieux que chez nous sur les affections présumées du défunt. La réserve héréditaire est fixée uniformément à la moitié de la succession, quel que soit le nombre des enfants ; mais la quotité disponible se divise en deux parts, dont l'une peut être donnée à toute personne et l'autre (*mejora*) ne peut être distribuée qu'entre les descendants. Le code chilien avait respecté, dans la réglementation du mariage, les principes du droit canonique ; mais une loi de 1884 a établi le mariage civil. Quant aux biens, le régime adopté est celui de la communauté réduite aux acquêts, avec des règles spéciales qui en rendent le fonctionnement plus facile.

10. — En fait de droit civil étranger, nous trouvons encore à signaler une brochure en langue italienne sur la réglementation du mariage dans le projet de code civil allemand : *Il Diritto matrimoniale nel progetto di codice civile germanico, appunti critici del Dr. Andrea Galante.* Après un exposé historique des essais de codification qui ont eu lieu en Allemagne depuis un siècle, l'auteur examine, article par article, les dispositions du projet de code civil soumis actuellement au Reichstag. Il approuve, en général, ces dispositions, et particulièrement celles qui tendent à la sécularisation complète de l'union conjugale.

Droit commercial et industriel. — 11. — On sait que la convention de Paris du 20 mars 1883 a constitué à Berne un bureau international pour la protection de la propriété industrielle. Ce bureau a entrepris la publication d'un *Recueil général de la législation et des traités concernant la propriété industrielle*, dont le premier volume vient de paraître. En attendant l'unité de législation, assurément désirable en cette matière, cette sorte de code international contiendra tous les documents de nature à faire connaître le régime légal de la propriété industrielle dans tous les pays où les pouvoirs publics sont intervenus pour la protéger. Le plan suivi dans la composition de l'ouvrage est très simple. Les divers pays sont groupés en cinq parties : Europe, Amérique, Océanie, Asie, Afrique, et ils seront rangés dans chaque partie selon l'ordre alphabétique. Pour rendre plus intelligible la législation de chaque pays, les textes officiels seront précédés de notices et accompagnés de notes. Les mêmes divisions seront adoptées pour la reproduction des lois spéciales à chaque nation : on donnera successivement les textes concernant les brevets d'invention, les dessins et modèles de fabrique, les marques de fabrique ou de commerce, le nom commercial, la concurrence déloyale, les fausses indications de provenance et l'usurpation de récompenses honorifiques. Les traités internationaux seront donnés en dernier lieu. L'introduction générale, destinée à prendre place en tête du premier volume, mais qui ne paraîtra qu'avec le dernier, sera l'œuvre de M. Charles Lyon-Caen, professeur à la Faculté de droit de Paris et membre

de l'Institut. Le premier volume contient déjà la législation industrielle de l'Allemagne, de la Belgique, de la Bulgarie, du Danemark, de l'Espagne, de la France, de Gibraltar, de la Grande-Bretagne, de la Grèce et des îles de la Manche. La législation de l'Autriche-Hongrie, qui aurait dû également figurer dans ce volume, fera l'objet d'un appendice ultérieur, parce qu'elle doit subir incessamment une revision totale. Il est superflu d'insister sur les services que pourra rendre un semblable recueil à toutes les personnes qui, par profession, ont à s'occuper des questions si complexes relevant du domaine de la propriété industrielle, manufacturiers, négociants, inventeurs, avocats et magistrats.

12. — Dans la préface de son *Nouveau traité des brevets d'invention*, M. Ferdinand Mainié définit fort bien ce que doit être un ouvrage de droit pratique, destiné, non à être lu, mais à être consulté. « Il faut qu'on y trouve sans peine, dit-il, la question que l'on cherche: elle doit être énoncée avec renvoi par une table facile à parcourir, par une table alphabétique de préférence ; le numéro indiqué doit répondre à l'interrogateur en donnant la solution généralement admise ou en exposant la controverse, si le point est discuté; et, en ce cas, toutes les autorités, toutes les décisions doivent être mentionnées, car les précédents et les analogies sont utiles à connaître et avidement recherchés ; il en est surtout ainsi dans notre matière, où la partie technique et l'appréciation des espèces ont une influence souvent prépondérante. » L'ouvrage de M. Mainié, il faut le reconnaître, répond complètement à ce programme. L'auteur a pris la peine de rechercher dans tous les recueils d'arrêts toutes les décisions judiciaires qui ont statué sur des procès relatifs à des brevets d'invention, et ces décisions sont innombrables. L'industrie a fait de tels progrès en ce siècle, les inventions se sont tellement multipliées, que les débats relatifs à la propriété industrielle, bien rares autrefois, sont devenus journaliers. Il en est résulté une jurisprudence qui constitue toute une science nouvelle ; elle a d'ailleurs pour fondement une excellente loi, celle du 5 juillet 1844, qui a suffi jusqu'ici et suffira probablement encore longtemps à tous les développements du droit. Mais la loi la plus parfaite du monde ne peut empêcher qu'il ne surgisse en cette matière une infinité de questions sur les caractères des nouvelles découvertes, sur les conditions de validité des brevets, sur les transactions relatives aux droits des brevetés et sur les atteintes apportées à ces droits par la contrefaçon. C'est de ces questions que sont remplis les deux gros volumes du traité de M. Mainié. Un tel ouvrage, pour être complet, devait encore contenir l'exposé des législations étrangères et l'examen des problèmes de droit international qui se posent aujourd'hui si fréquemment. M. Mainié n'a eu garde d'oublier cette partie essentielle de son sujet; elle fait l'objet de la quatrième division du traité.

13. — Les grandes découvertes ont fait la grande industrie et la grande

industrie a fait les grands établissements commerciaux. Mais l'immense accroissement de la production industrielle doit avoir un autre résultat que d'augmenter démesurément la richesse en quelques mains privilégiées. « Si l'organisation en grands magasins du commerce de détail, a dit Claudio Jannet, est destinée à devenir prédominante en notre temps, il est à désirer que ses avantages économiques profitent de plus en plus aux consommateurs qui savent se grouper. » Et c'est pourquoi l'éminent économiste catholique exhortait ses amis à entrer dans la voie de la coopération. « La coopération, nous dit de son côté M. Trémerel, dans son intéressant ouvrage sur les *Sociétés coopératives de consommation en France et à l'étranger*, peut offrir, aussi bien que les grands magasins, des marchandises de première main et d'irréprochable qualité, supportant des frais généraux aussi réduits que possible et d'autant moins sensibles qu'ils se répartissent sur un gros chiffre d'affaires. Sous ce rapport, les deux méthodes présentent les mêmes avantages ; mais la supériorité de la coopération se manifeste dans l'attribution des bénéfices qui, au lieu d'aller au capital, reviennent aux acheteurs et forment une épargne qui ne demande aucun effort. Il y a donc là une forme plus perfectionnée de l'échange ; pour ce motif, nous sommes convaincu que la société coopérative de consommation est appelée à transformer l'industrie commerciale.... » Après avoir fait l'historique de la coopération en Europe et aux États-Unis, M. Trémerel, professeur à l'école d'administration militaire de Vincennes, rend compte des applications que le principe coopératif a reçues récemment dans l'armée française, ainsi que dans les armées étrangères. Il étudie ensuite le régime légal des sociétés coopératives de consommation et indique, d'après l'expérience acquise, les conditions capables d'assurer le succès de ces associations.

14. — Le livre de M. Félix Baillet, intitulé *De l'Association : son influence sur le rapprochement de l'ouvrier et du patron*, rentre dans le même ordre d'idées. On y trouvera d'abord un historique, un peu sommaire toutefois, de l'association dans le monde ouvrier. L'auteur décrit ensuite les diverses formes d'associations ouvrières qui existent actuellement en France. Il fait connaître l'état présent des principales sociétés coopératives et des institutions de prévoyance ou de participation aux bénéfices dans la grande industrie. Il donne notamment quelques renseignements intéressants et inédits sur l'ancienne maison Leclaire et Cie de Paris et sur l'association connue sous le nom de Familistère de Guise.

Droit pénal. — 15. — M. Normand, professeur à la Faculté de droit de Poitiers, vient de publier un *Traité élémentaire de droit criminel* qui paraît être la reproduction de son cours. Cet ouvrage s'adresse aux étudiants, et nous ajouterons : aux étudiants studieux, car il comprend près de huit cents pages. Nous plaçant précisément au point de vue des jeunes gens qui désirent faire des études sérieuses, nous regretterons

que l'auteur, probablement pour ne pas trop grossir le volume, se soit abstenu de toute citation de doctrine et de jurisprudence. Même sur les bancs de l'école, aujourd'hui, on trouve quelquefois la parole du maître insuffisamment autorisée; on aime à pouvoir la contrôler. A un autre point de vue encore, des renvois à la jurisprudence auraient eu leur raison d'être, car l'ouvrage est assez développé pour pouvoir être utile dans la pratique ; mais les avocats et les magistrats seront peu portés à le consulter, parce qu'ils n'y trouveront pas d'indications d'arrêts. A part cette lacune, facilement réparable, M. Normand présente les principes du droit criminel avec méthode et clarté, et en rend l'étude vraiment intéressante. On sent que son livre, comme il le dit dans la préface, « est le fruit de sérieuses méditations et d'un labeur prolongé. » Une sage philosophie en pénètre toutes les pages, et l'histoire y intervient dans une juste mesure pour éclairer les dispositions légales. Toutes les lois nouvelles qui ont modifié ou complété le code pénal ou le code d'instruction criminelle y sont analysées et étudiées, à la place qui convient dans le cours de l'ouvrage.

16. — Parmi ces lois nouvelles, M. Typaldo-Bassia a choisi celles qui concernent *la Récidive et la détention préventive*. Le volume qu'il publie sous ce titre, et qui est précédé d'une remarquable préface de M. Arthur Desjardins, comprend l'étude de la loi du 5 juin 1875 sur le régime des prisons départementales, de celles du 27 mai et du 14 août 1885 sur les moyens de prévenir la récidive, de celle du 26 mars 1891 (loi Bérenger) sur l'atténuation et l'aggravation des peines, et de celle du 15 novembre 1892, relative à l'imputation de la détention préventive sur la durée des peines. S'appuyant sur les statistiques, M. Typaldo-Bassia constate que le système répressif français est complètement inefficace au point de vue de l'amendement moral des délinquants. On voit pourtant que ce ne sont pas les moyens légaux qui font défaut. Mais ce n'est pas le tout de réprimer la récidive ; il faudrait d'abord ne pas favoriser le vice par un enseignement démoralisateur. C'est fort bien d'encourager le patronage des libérés, mais ce serait encore mieux de prévenir les causes qui font les condamnés.

17. — La loi du 15 novembre 1892, en modifiant les articles 23 et 24 du code pénal, a statué que la détention préventive subie avant le jugement de condamnation serait déduite de la durée de la peine toutes les fois que les juges n'en auraient pas décidé autrement. En cas d'appel, la détention subie entre la première condamnation et l'arrêt de la cour est également déduite, si l'appel aboutit à une réduction de peine. Ces dispositions très équitables sont un retour à une ancienne règle coutumière formulée autrefois par Loysel : « La longueur de la prison emporte une partie de la peine ; » règle que l'ordonnance de 1670 n'avait pas reproduite. La loi du 15 novembre 1892 n'est pas toujours d'une application

facile. On en trouvera le commentaire pratique et approfondi dans l'ouvrage de M. A. Delvaille : *De la Déduction de la détention préventive et de l'influence de la loi du 15 novembre 1892 sur l'exécution des peines.*

18. — Tandis que nos législateurs apportent de temps en temps, au hasard des propositions parlementaires, quelque changement partiel à l'ensemble de nos lois criminelles, une commission de jurisconsultes élabore lentement, depuis 1887, un projet de réforme générale. Dans une brochure intitulée : *Examen critique et comparé du projet de réforme du code pénal français*, M. Champcommunal étudie l'œuvre de cette commission, qui n'a encore revisé que le premier livre du code pénal. Les principales innovations que nous y remarquons sont la suppression de la publicité des exécutions capitales et l'institution d'une peine spéciale d'emprisonnement, sous le nom d'arrêts de police, pour les contraventions : ces arrêts pourront être convertis, sur la demande du condamné, en journées de travail. En général, comme le dit M. Champcommunal, la commission a plutôt cherché à améliorer le droit existant et à en corriger les principales imperfections qu'à faire œuvre d'originalité.

19. — On travaille aussi depuis longtemps à une refonte de la loi sur la chasse ; mais, en attendant, cette loi continue d'être commentée et discutée un peu plus souvent que toutes les autres. Le *Code de la chasse et de la louveterie*, de M. P. Leblond, dont une seconde édition vient de paraître, est un des ouvrages les plus complets sur la matière. Dans l'introduction, l'auteur rappelle que le droit de chasse est inhérent à la propriété ; il proteste contre les projets qui auraient pour effet d'en dépouiller les propriétaires au profit des communes. Avec moins de raison, il demande que les animaux qu'il est permis de chasser soient déterminés par une mesure générale et uniforme pour toute la France. Toujours l'uniformité ! et l'on ne parle que de décentralisation !

20. — Tandis que le *Code* de M. Lebon est destiné aux jurisconsultes, celui de M. Abel Baudoin, *la Chasse dans ses rapports avec la loi, code du chasseur*, n'est fait que pour les chasseurs. Il leur indique tout ce qu'ils ont intérêt à connaître et leur donne en terminant un bon conseil, celui « de ne pas trop s'abriter derrière la jurisprudence et d'éviter de se mettre dans des cas trop particuliers. »

Ouvrages divers. — 21. — Instruisez-vous, Mesdemoiselles, instruisez-vous. Apprenez à connaître vos droits, sans négliger vos devoirs. Toute une littérature juridique est maintenant à votre disposition.... La *Femme dans le droit français*, par MM. Paul Moysen et Hugon de Scœux, se rattache à cette littérature. C'est le résumé d'un cours fait par M. Moysen sous les auspices de la Société pour l'instruction élémentaire des jeunes filles. On y apprend successivement ce qui peut intéresser la femme citoyenne, la femme mineure, la femme majeure non mariée, la

femme mariée, la femme mère de famille, la femme commerçante, la femme industrielle et artiste, la femme étrangère en France. Tout le droit y passe ou à peu près, et il nous semble qu'un tel résumé ne peut guère servir que de *memento* pour des élèves ayant suivi un cours oral plus explicatif. Quant à l'esprit de l'ouvrage, nous le qualifierons suffisamment en disant que c'est celui des lycées de filles.

22. — Et maintenant, fuyez, Mesdemoiselles. Voici *le Célibataire au point de vue social....* Eh bien, il n'est pas si mauvais. M. Louis Ernault effleure — oh ! très légèrement et souvent spirituellement — beaucoup de graves problèmes. S'il défend les célibataires, ce n'est pas qu'il estime beaucoup ses clients : « Être inutile et malfaisant, le vieux garçon n'a qu'un péjoratif : la vieille fille ! » Il plaide cependant les circonstances atténuantes en leur faveur, par des raisons qui ne sont pas toutes sans valeur. A la fin, mettant son célibataire en face de l'État, il n'a pas de peine à prouver que l'État moderne, par son abus du fonctionnarisme, par son militarisme, par les obstacles qu'il met au mariage et par les facilités qu'il donne à la débauche, contribue bien plus que le célibat à cette dépopulation dont nous mourons. Quant aux remèdes proposés par M. Ernault, s'il y en a de bons, il y en a aussi qui ne pourraient qu'aggraver le mal, comme ceux qui consisteraient à légaliser le concubinage ou à faciliter davantage le divorce.

23. — M. le docteur Pioger s'entendrait assez bien avec M. Ernault. Dans son livre, *la Question sanitaire*, il range le mariage parmi les causes de notre dégénérescence. Il est vrai que le mariage auquel il s'attaque est surtout le mariage d'argent, le mariage contracté en vue de la fortune et sans considération de la santé. Mais si à New-York, comme l'affirme M. Pioger, sur mille hommes qui se marient, huit cents ont eu.... une maladie contagieuse qui presque toujours n'est pas complètement guérie, est-ce le mariage qui en est cause ? M. Pioger montre également comment les maladies naissent souvent d'une mauvaise alimentation, de l'abus de l'alcool, des excès de travail, de l'insalubrité de l'habitation. Il conclut en demandant une nouvelle législation sanitaire dont l'application serait confiée, non à des juges, mais à des médecins. L'idée peut avoir du bon ; mais elle n'est pas suffisamment étudiée.

24. — « Nul n'est censé ignorer la loi. » Cet adage fait l'effet d'une amère plaisanterie en regard de nos cent mille lois. On n'est pas obligé heureusement de les savoir par cœur. Mais il en est un certain nombre que presque tout le monde a besoin de connaître, et ce sont celles-là que M. Gaure explique très clairement dans *le Droit rural et usuel à la portée de tous*. On y trouve des renseignements exacts sur une multitude de cas qui peuvent embarrasser le plus honnête homme du monde : les formalités à remplir lorsqu'un enfant naît ou qu'une personne meurt, le responsabilité des aubergistes ou hôteliers, les dégâts commis dans les

bois et forêts, les droits et devoirs des usufruitiers et des nus propriétaires, le louage des maisons et des fermes, les peines applicables aux auteurs d'un charivari, le mode de formation du jury en cour d'assises, etc. Nous citons dans l'ordre suivi par M. Gaure, ce qui montre qu'il n'en a suivi aucun. Il nous semble que l'ouvrage eût gagné à être composé sur un plan plus rationnel.

25. — Si le livre de M. Gaure a l'ambition de devenir le *vade-mecum* de tout le monde, celui de M. Galuski, *Des Fabriques, leur organisation, leur fonctionnement, leur comptabilité*, est fait pour être le *vade-mecum* de tous les marguilliers. Ce livre prouve une fois de plus que la concision est souvent la meilleure condition de la clarté. En deux cent cinquante pages, l'auteur expose très bien l'organisation des Fabriques et tout le système compliqué de comptabilité qu'on a récemment imposé à leurs administrateurs. M. Galuski s'efforce de justifier cette innovation, tout en reconnaissant « qu'on n'a pas assez tenu compte du peu d'importance de la comptabilité dans un grand nombre de Fabriques. » C'est encore là le moindre défaut d'une loi qui s'est entremise dans la gestion des biens de l'Église sans l'avis de l'Église. MAURICE LAMBERT.

OUVRAGES RÉCENTS SUR NAPOLÉON ET SA FAMILLE

1. *Napoléon et la société de son temps (1793-1821)*, par P. BONDOIS. Paris, Alcan, 1895, in-8 de 445 p., 7 fr. — 2. *Napoléon et les cardinaux noirs (1810-1814)*, par GEOFFROY DE GRANDMAISON. Paris, Perrin, 1895, in-16 de IV-291 p., 3 fr. 50. — 3. *Napoléon et ses récents historiens*, par le même. Même librairie, 1896, in-16 de VIII-347 p., 3 fr. 50. — 4. *La Générale Bonaparte*, par JOSEPH TURQUAN, d'après les témoignages des contemporains. Paris, librairie illustrée, s. d., in-12 de VIII-352 p., 3 fr. 50. — 5. *L'Impératrice Joséphine*, par le même. Même librairie, s. d., in-12 de VI-312 p., 3 fr. 50. — 6. *La Reine Hortense*, par le même. Même librairie, s. d., in-12 de VII-411 p., 3 fr. 50. — 7. *La Toilette à la cour de Napoléon. Chiffons et politique de grandes dames (1810-1815)*, d'après des documents inédits, par HENRI BOUCHOT. Même librairie, 1895, in-8 de X-267 p., 5 fr. — 8. *Lettres de* NAPOLÉON *à Joséphine pendant la première campagne d'Italie, le Consulat et l'Empire, et lettres de* JOSÉPHINE *à Napoléon et à sa fille*. Paris, Garnier, 1895, in-18 de XXX-307 p., 3 fr. 50. — 9. *Mémoires de* BOURRIENNE *sur Napoléon, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration*, précédés d'une étude de H. d'Alménas. Paris, Savine, s. d., in-18 de XLIV-355 p., 3 fr. 50. — 10. *Mémoires de* Mlle AVRILLON, *première femme de chambre de l'Impératrice, sur la vie privée de Joséphine, sa famille et sa cour*, édition annotée et illustrée de 32 vues et portraits. Paris, Garnier, s. d., 2 vol. in-18 de 377 et 414 p., 7 fr.

1. — Le titre du livre de M Bondois n'en donne pas une idée exacte. C'est une étude historique, morale et politique sur Napoléon, considéré en lui-même plutôt que dans ses rapports avec la société de son temps, qui tient, en somme, assez peu de place dans cet ouvrage. Après une introduction consacrée « à l'enfance et la jeunesse de Napoléon, » la matière est distribuée en seize chapitres, intitulés : I. Napoléon et la France conventionnelle. II. La Conquête de l'armée. Bonaparte et les soldats d'Italie. III. La Conquête de l'armée. Bonaparte et les soldats d'Égypte.

IV. La Société française sous le Consulat et la dictature militaire. V. L'Organisation consulaire. VI. L'Établissement de l'Empire. L'Empereur et sa famille. VII. L'Europe vassale. VIII. Napoléon et le tsar Alexandre Ier. IX. Napoléon chez lui et en Espagne. X. Le Divorce. XI. La France et l'Europe en 1811. XII. La Décadence. Moscou. La Conspiration de Malet. XIII. Le Soulèvement de l'Europe. Leipzig. XIV. La France en 1814. XV. Waterloo. XVI. Sainte-Hélène. L'auteur est bien au courant de la bibliographie napoléonienne, soit française, soit étrangère. Le tableau qu'après tant d'autres il a tracé de la carrière du conquérant est donc intéressant et instructif, quoique sans grande originalité de fond ni de forme, avec quelques faiblesses de critique et quelques erreurs d'appréciation. Les mobiles attribués à Pie VII, dans ses négociations et ses rapports avec Napoléon (p. 159, 160, 170, 171, 238), sont formellement démentis par les *Mémoires* du cardinal Consalvi, et demanderaient à être appuyés sur un témoignage plus autorisé que celui du triste archevêque de Malines, de Pradt. En général, dans les questions touchant à l'ordre religieux, l'auteur laisse percer un esprit un peu prévenu, qui n'est pas exempt non plus, sans peut-être s'en rendre compte, d'une certaine partialité contre Napoléon, qu'il a raison, d'ailleurs, de juger sévèrement. Il faut lui savoir d'autant plus de gré de la version qu'il adopte, d'après les papiers de Sismondi, et qui serait bien curieuse si elle était décidément reconnue vraie, au sujet du sort de Frédéric Staps, l'étudiant qui tenta d'assassiner Napoléon, le 12 octobre 1809, et qui déclara, malgré les exhortations et les promesses de l'Empereur lui-même, vouloir persister dans ses sentiments et dans son dessein. « Il fut alors, dit M. Bondois (p. 263), emmené hors de la présence de Napoléon et se crut condamné à mourir. L'Europe entière fut elle-même persuadée de l'exécution de cet enfant fanatique par le récit officiel des journaux français. Or nous savons aujourd'hui, par les papiers de Sismondi, que l'Empereur fit grâce, une grâce secrète, il est vrai, mais que nous sommes heureux de constater. L'indulgence était d'autant plus méritoire que, maître de lui au milieu des champs de bataille, Napoléon était pris d'une véritable terreur superstitieuse devant les émeutes et les complots. »

2. — Si le Concordat demeure le principal titre de gloire de l'homme extraordinaire qui a donné au monde de si prodigieux et si étranges spectacles, sa conduite ultérieure envers le Chef de l'Église n'est pas la moindre tache de son règne, comme son divorce atteste son mépris de toute règle morale gênant son ambition. C'est à l'un et à l'autre point que se rapporte l'épisode des *Cardinaux noirs*, auquel M. Geoffroy de Grandmaison, dont les belles qualités d'érudit et de publiciste catholique sont connues et appréciées de nos lecteurs, a consacré une étude spéciale, publiée d'abord dans la *Revue des questions historiques*, éditée

ensuite en un volume, enrichi de pièces justificatives. Comme le dit l'auteur, cet épisode de la politique antireligieuse du premier Empire eut des conséquences que ne soupçonnaient pas les acteurs du drame eux-mêmes. « La proscription des cardinaux noirs fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase de l'indignation : elle engagea les catholiques de France dans une voie de résistance qui n'était ni sans mérite ni sans danger ; l'excès de ces violences leur ouvrit les yeux ; chez beaucoup tombèrent les illusions qu'avait fait naître la gloire des armes, et ce premier groupement, en leur permettant de se compter, fut le point initial des « œuvres » dont notre siècle peut être justement fier. L'apostolat laïque, si légitime, si utile et si fécond, que des circonstances nouvelles ont créé et qui, depuis, va se développant, date de ces jours d'alarmes. » Le chapitre intitulé : *Les Fidèles*, où sont retracées les origines de cet apostolat, n'est ni le moins neuf ni le moins intéressant du livre. Parmi les documents inédits publiés dans les *Pièces justificatives*, un intérêt particulier s'attache à la correspondance du commandant Lagorsse avec le duc de Rovigo, ministre de la police. Il résulte clairement de l'ordre de ce dernier, en date du 21 janvier 1814, et d'autres passages de cette correspondance, que Napoléon, en feignant de renvoyer le Pape à Rome, se réservait, même à ce moment, de le garder encore prisonnier à Savone.

3. — La collaboration active et féconde de M. Geoffroy de Grandmaison à la presse périodique s'est exercée notamment sur l'époque napoléonienne. Il a eu à faire l'analyse et à discerner la valeur et les défauts d'un grand nombre de publications relatives à l'Empereur, à son caractère, à son gouvernement et à sa politique, et en a profité pour concevoir dans son esprit et pour exprimer, dans ces diverses études, des idées et des appréciations qui lui sont propres sur les traits intellectuels et moraux et sur les actes de Napoléon. C'est ce qui lui a donné l'idée de rassembler les plus importants d'entre ces travaux dans le volume intitulé : *Napoléon et ses récents historiens*, où sont examinés les sujets suivants : I. La Mère de Napoléon. II. La Formation intellectuelle de Napoléon. III. Un Portrait de Napoléon. IV. Le Pape et l'Empereur. V. La Journée de Napoléon. VI. Soldats du premier Empire. VII. Les Français en Belgique (1795-1814). VIII. Les Français en Dalmatie (1806-1813). IX. L'Empereur et le Tzar. L'Alliance russe sous le premier Empire. X. Le Cardinal Fesch. XI. Le Concile national de 1811. XII. Les Conspirations militaires contre Napoléon. XIII. Les Souvenirs du maréchal Macdonald. XIV. Le Retour de l'île d'Elbe. XV. La Trahison du maréchal Ney. XVI. La Captivité de Sainte-Hélène. Le *criterium* adopté par M. de Grandmaison pour juger les actes et les sentiments de Napoléon, c'est tout simplement celui de la foi et de la moralité chrétiennes. « Quand on rencontre sur sa route la figure de Napoléon, qui peut l'écarter? Son empreinte est mar-

quée sur chaque pierre de notre édifice politique; et sa gloire, ses fautes, ses malheurs appartiennent à la légende autant qu'à l'histoire. Personnalité absorbante, troublante, extraordinaire, toutes les mesures semblent trop petites pour elle, aucun niveau ne va à sa taille. La seule toise qui puisse atteindre la stature du César moderne, c'est la morale. Voilà à quelle lumière il faut regarder le visage de l'Empereur; elle n'exclut pas le sentiment, elle écarte le parti pris. Il est vrai qu'elle éteint les feux de l'apothéose : ce n'est plus le héros divinisé; on se trouve brusquement ramené en présence de la créature avec ses lacunes et ses faiblesses, en face d'un homme qui peut bien distribuer des royaumes, mais qui ne sait pas commander à sa passion. Il paraît moins grand, il est plus humain, plus vrai, par conséquent, et plus capable de nous intéresser sans nous éblouir. »

4, 5 et 6. — C'est à l'instruction historique et morale de ses lecteurs que vise avant tout M. Geoffroy de Grandmaison; l'objet de M. Joseph Turquan, dans ses études sur la famille impériale, est évidemment d'exciter et de satisfaire la curiosité du public. Aussi sa manière consiste-t-elle à rapprocher l'histoire du roman, non pour le fond, car, malgré certaines erreurs ou faiblesses de critique, il se préoccupe d'être réellement et abondamment informé, mais pour la composition et pour le style. Les deux volumes qu'il a consacrés à *la Générale Bonaparte* et à *l'Impératrice Joséphine*, en s'appuyant sur « les témoignages contemporains, » non toujours suffisamment comparés et contrôlés, méritent l'attention même des lecteurs plus sérieux que ceux dont l'auteur s'est surtout préoccupé. Par réaction contre l'indulgence excessive des précédents biographes de l'aimable et frivole compagne de Napoléon, M. Turquan a plutôt poussé son portrait au noir. On regrette dans son style, approprié, il est vrai, au genre tel qu'il l'a conçu, une recherche du pittoresque et de l'effet qui ne met que plus en saillie le défaut de choix et d'élégance dans la diction. Par exemple, on rencontre des phrases comme celles-ci : « Ce qu'il faudrait à la nonchalante et superficielle créole, c'est les hommages élégants et plats d'un homme nul, les pauvretés amoureuses d'un homme riche et à la mode, amours de salon enrubannées comme des moutons de Watteau et de Boucher, mais pimentées aussi par un peu de contrebande, amours légères qui ne donnent point de soucis, qui ne rident ni le cœur ni le front surtout : elle l'a si pur, le front! C'est un vrai marbre! Hélas! oui, tout est de marbre en elle, et le cœur aussi. » Puis, à côté, on tombe sur des expressions de cette sorte : « C'est certainement peu aimable de le dire, mais c'était la vérité : Mme Bonaparte avait une dentition pitoyable. » — Le livre du même auteur sur *la Reine Hortense*, figurant dans la même collection : « Souveraines et Grandes Dames, » est naturellement conçu de la même manière. « Je me suis efforcé, dit M. Turquan, d'être sincère.

Il fut un temps où l'on ne pouvait entendre prononcer ce nom sans qu'il fût accompagné de ses litanies. Il en fut un autre où il était inséparable de demi-sourires moqueurs et de sous-entendus rabelaisiens. Hélas! les demi-sourires et les sous-entendus avaient raison. Comme sa mère, Hortense est une de ces femmes qu'on a beaucoup idéalisées et qui n'ont guère à gagner à l'examen attentif et impartial de leur vie; bien des gens s'étaient trop hâtés de canoniser avant terme cette « Corinne de boudoir. »

7. — C'est d'après le livre de compte du « couturier » Leroy qu'un érudit d'un vrai et solide mérite, M. Henri Bouchot, a entrepris de décrire et de commenter *la Toilette à la cour de Napoléon*, travail publié d'abord dans le *Figaro*, réimprimé en un volume et complété par un *Appendice* où sont reproduites « quelques factures de dames prises dans le manuscrit de Leroy. » Le texte est partagé en sept chapitres, intitulés: I. Le Grand Faiseur; II. Chiffons de princesses; III. Maréchales et Grandes Dames; IV. La Politique du colifichet (1814); V. La Mode aux Cent-jours (1815); VI. Cadeaux de l'Empereur aux dames (janvier 1814); VII. Marie-Louise et Prud'hon. Un Meuble de toilette de l'Impératrice (1810-1832). Dans sa préface, M. Bouchot, préoccupé de défendre les études de ce genre, « peut-être jugées futiles par des personnages graves, » a émis des idées quelque peu paradoxales, et qu'il est permis de ne point partager, sur l'infériorité de l'histoire militaire et de l'histoire diplomatique comparées à l'histoire de la mode et à l'importance philosophique des chiffons.

8, 9 et 10. — La vogue qui s'est de nouveau attachée à Napoléon et à son époque devait naturellement amener la réimpression des *Correspondances* et *Mémoires*, plus ou moins autorisés, sur ce sujet, qui avaient paru en assez grand nombre sous la Restauration ou dans les années qui suivirent. Il n'est pas nécessaire de nous étendre sur les récentes rééditions du recueil des *Lettres de Napoléon à Joséphine et lettres de Joséphine à Napoléon et à sa fille*, des *Mémoires de Bourrienne* (tome I, précédé d'une nouvelle étude sur Bourrienne, par M. Henri d'Alménas); enfin des *Mémoires de Mlle Avrillon, première femme de chambre de l'Impératrice, sur la vie privée de Joséphine, sa famille et sa cour*. Ces ouvrages sont bien connus et ont été déjà mis largement à contribution par les historiens. M. S.

THÉOLOGIE

Josephi Fessler **Institutiones Patrologiae** quas denuo recensuit, auxit, edidit Bernardus Jungmann, tomi II pars altera. Œniponte, Rauch, 1896, in-8 de x-711 p.

MM. Hebbelynck, professeur de patrologie, et Lamy, professeur de

langue syriaque à l'Université de Louvain, ont pris à tâche de terminer la réédition des *Institutions patrologiques* de Mgr Fessler, que le docteur Jungmann avait si heureusement commencée, mais qu'une mort prématurée l'a empêché d'achever. Ce volume renferme l'étude des Pères qui ont combattu les erreurs de Nestorius et d'Eutychès. Qu'il suffise de rappeler les noms de Cyrille d'Alexandrie, de Léon le Grand, de Pierre Chrysologue, de Sidoine Apollinaire, de Césaire d'Arles, de Grégoire de Tours, de Boèce, de Grégoire le Grand, pour indiquer l'intérêt tout spécial qu'il présente. Le même style sobre et élégant, la même correction critique, un égal souci d'éviter les longueurs sans cesser d'être complet, qualités solides et rares que nous avions déjà louées précédemment, se retrouvent ici. L'usage intelligent de caractères différents suivant l'importance des matières et un excellent index facilitent singulièrement l'étude et les recherches. L'érudition spéciale de M. Lamy s'est donné carrière dans l'appendice consacré aux écrivains ecclésiastiques syriens et arméniens des ve et vi^e^ siècles : Isaac d'Antioche, Isaac de Ninive, Jacques de Sarugue, Josué le Stylite, Jean d'Asie, saint Grégoire l'Illuminateur, etc. Toute cette partie est nouvelle. Cette œuvre consciencieuse de mise au point est un excellent exemple à suivre pour la réédition de maint ouvrage de valeur qui a perdu de son utilité depuis les travaux ou découvertes des trente dernières années. G. P.

A history of auricular confession and indulgences in the latin Church, by Henry Charles Lea, LL. D. Philadelphia, Lea brothers and Co, 1896, 3 vol. in-8 de xii-523, viii-514, viii-629 p. — Prix : 56 fr. 25.

Ce ne sont pas quelques lignes, ce sont des volumes qu'il faudrait pour faire une critique sérieuse de l'important ouvrage de M. Ch. Lea sur la confession et les indulgences. L'auteur, en effet, est un homme de beaucoup de lecture, mais, hélas ! tellement rempli de préjugés que les témoignages les plus clairs et les textes les plus innocents viennent se ranger sous sa plume comme une formidable armée d'attaque contre nos dogmes sacrés et les bienfaisants usages de la sainte Église. On a déjà eu la preuve de ce regrettable système dans ses livres précédents sur *l'Inquisition* et *le Célibat ecclésiastique*. M. Lea a beau prévenir le lecteur qu'il écrit une histoire et non un traité de polémique : de la première page à la dernière, il fait preuve d'un esprit sectaire qui, inconsciemment, nous voudrions le croire, ne rencontre que sujets de dénigrement. Ce n'est pas que nous blâmions tout dans son livre. Le point de départ certes est faux, l'impartialité objective manque par un vice d'éducation, en conséquence du milieu protestant où a toujours vécu l'écrivain, mais il y a là une somme de travail immense, une patiente collection de documents digne d'un méilleur usage, une subtile comparaison de faits qui doivent

suggérer à un théologien catholique la pensée de reprendre cet ouvrage en sous-œuvre et de venger brillamment la vérité. Les anciens traités de la pénitence, conçus dans les formes vieillies de l'école, ont d'excellentes parties, mais il importe aujourd'hui de les rebâtir sur un plan nouveau, en s'inquiétant davantage de résoudre les difficultés présentées par l'histoire. Si le livre de M. Lea n'avait produit d'autre effet que d'amener l'attention sur une rénovation de méthode, ce résultat serait déjà digne d'être signalé, mais il a fait mieux ; il nous a donné le *Conspectus* complet des objections protestantes et rationalistes que nous négligeons parfois trop, sûrs que nous sommes de l'enseignement de l'Église, et indifférents aux problèmes de détail qui angoissent tant de consciences honnêtes en dehors du catholicisme. M. Lea nous introduit d'abord dans le christianisme primitif, nous décrivant la discipline de la pénitence publique et la « réconciliation » qu'il distingue soigneusement du pardon des péchés. Il consacre une soixantaine de pages au développement de l'idée de la *Potestas clavium*, théorie qui lui est chère, et revient souvent dans le cours des trois volumes. Il aborde ensuite la délicate matière de la confession à laquelle se rattachent les questions de la juridiction, des cas réservés, du confessionnal, du secret sacramentel et enfin de l'absolution sacerdotale. La responsabilité du pécheur ne disparaissant pas entièrement en conséquence des paroles de l'absolution, le pénitent doit coopérer à l'œuvre du prêtre ; de là les chapitres consacrés aux conditions requises pour l'absolution, à l'étude des modifications de la pénitence publique et privée, et à la satisfaction. La classification des péchés nous entraîne ensuite dans d'épineuses discussions sur le probabilisme et la casuistique, où M. Lea se montre particulièrement prévenu, disons même injuste. Le dernier chapitre du deuxième volume surtout, sur l'influence de la confession, est souverainement révoltant par l'incroyable abus qu'y fait l'auteur d'une foule de documents sur la portée desquels il se méprend du tout au tout, et qu'il accumule avec une acrimonie capable de faire douter souvent de sa bonne foi. Le troisième volume est entièrement consacré aux indulgences : théorie, développement, crise de la réforme, principales variétés, influences. Ce livre, nous le répétons, est extrêmement dangereux pour des chrétiens peu instruits et il ne saurait être sans grave imprudence laissé entre leurs mains, mais il peut en définitive présenter à certains égards une réelle utilité, en particulier, parce qu'il met au point les objections modernes contre le sacrement de pénitence et les indulgences, et qu'il permet à l'apologiste ou au savant catholique de joindre l'adversaire sur son propre terrain.

G. Péries.

JURISPRUDENCE

De Sacramento matrimonii, tractatus dogmaticus, moralis, canonicus, liturgicus et judiciarius. Auctore Michaele Rosset, episcopo Maurianensi. T. IV, V, VI. Paris, Roger et Chernoviz, 1895-1896, in-8 de 686, 603, 554 p. — Prix : 7 fr. le vol.

De Sponsalibus et matrimonio. Praelectiones canonicae quas habebat Julius de Becker. Bruxelles, Société belge de librairie, 1896, in-8 de 548 p.

Mgr Rosset ne nous a pas fait trop attendre les trois derniers volumes de son colossal traité du Mariage, où ce sacrement est envisagé au point de vue dogmatique, moral, canonique, liturgique et judiciaire. Nous ne reviendrons pas sur les remarques faites à propos de la première série dont nous avons rendu compte il y a quelques mois : la méthode devait naturellement demeurer la même. — Le tome IV renferme l'étude de l'empêchement de clandestinité particulièrement importante pour les pays où le décret « Tametsi » du concile de Trente a été publié ; traite avec de nombreux détails des empêchements du Code civil français, et enfin, de la « Célébration » même du mariage, sujet considérable qui empiète sur une partie du volume suivant. Sous ce titre se rangent la question du registre des mariages, la *benedictio post partum*, la revalidation du mariage nul, etc. Le tome V, avec ces divers appendices, renferme aussi de très intéressants chapitres consacrés aux effets du mariage, reddition du *debitum conjugale* et autres points connexes de morale très spéciale et infiniment délicate qui s'y rattachent. Vient ensuite le traité *de bono prolis :* légitimité, soins corporels, éducation, où directeurs et prédicateurs pourront puiser à l'envi la doctrine la plus sûre et les plus sages conseils. Le tome VI continue cette matière en traitant des écoles neutres, des devoirs de vigilance des parents et de l'obligation du confesseur de leur rappeler leurs obligations à cet égard. La cohabitation, l'usage des revenus du ménage, le pouvoir marital, les prérogatives de l'épouse sont également exposés avec un luxe de détails qui ne laisse rien à désirer. Une dernière partie est réservée aux causes matrimoniales et à la séparation de corps. Cet ouvrage considérable peut aisément suppléer à toute une bibliothèque spéciale sur la matière, tant l'auteur a pris soin d'épuiser son sujet soit au point de vue théorique, soit au point de vue pratique. Nous regrettons seulement une fois de plus qu'il n'ait pas jugé à propos de se préoccuper de l'histoire, car c'est un des aspects sous lesquels aujourd'hui les objections des protestants et des rationalistes se multiplient davantage à l'encontre de l'autorité de l'Église en ces matières.

— Le Mariage est décidément à l'ordre du jour. Voici que nous vient de Belgique un autre ouvrage beaucoup plus succinct, que le chanoine de

Becker a composé pour l'utilité de ses élèves de l'Université catholique de Louvain. Résumé bref et clair, voilà ce que le savant professeur a voulu faire et ce qu'il a heureusement accompli. Remontant jusqu'aux sources du droit naturel et du droit divin primitif, pour y rechercher les origines de la législation canonique, il passe rapidement en revue les sources du droit ecclésiastique et ne dédaigne pas de signaler les lois civiles qu'il serait souverainement imprudent de négliger en pareille matière. C'est sur cette large base qu'il assoit l'édifice de ses *Praelectiones*, et il a soin d'indiquer au commencement de chaque section les références où il faudra aller chercher la confirmation de sa doctrine. Son travail, solidement charpenté et intelligemment réparti, contient dix sections, dont voici l'énumération : 1° Fiançailles ; 2° Du Mariage en général ; 3° Empêchements dirimants ; 4° Empêchements impédients ; 5° Dispenses ; 6° Rôle du confesseur et du curé envers les futurs mariés ; 7° Effets du mariage ; 8° Secondes Noces ; 9° Des Divorces ; 10° Procédure matrimoniale. G. P.

SCIENCES ET ARTS

Der Mensch, sein Ursprung und seine Entwicklung, von Dr C. Gutberlet. Paderborn, Schöning, 1896, in-8 de 620 p.

Ce nouvel ouvrage de l'éminent professeur a pour but de combattre la théorie de la descendance animale de l'homme. Comme le remarque très à propos l'auteur, la doctrine de l'évolution est loin d'être morte ; elle a pénétré plus ou moins dans tous les esprits. Le docteur Gutberlet examine d'abord la théorie de l'évolution en général. Il lui paraît que le développement successif des êtres indique un plan arrêté et non des variations plus ou moins spécifiques qui se fussent produites nécessairement en des sens très divers. Il réfute ensuite l'hypothèse de l'ancêtre simien de l'homme. Il montre que ni le langage, ni la moralité, ni la religion n'ont pu tirer leur origine d'une transformation des instincts animaux.

Le docteur Gutberlet nie absolument que l'âme humaine puisse dériver d'une âme animale. Quant au corps, il trouve tout à fait insuffisantes les preuves données de son évolution. En suivant les principes du darwinisme, on arriverait aussi bien et mieux à prouver que les animaux descendent de l'homme.

L'auteur ne croit pas absolument impossible que l'homme puisse se créer un langage. Il fait remarquer que les enfants se font souvent un parler à eux. A plus forte raison des hommes dans leur pleine maturité pourraient inventer la parole. Cette raison nous touche peu. Il y a un abîme entre inventer le langage articulé ou, comme les enfants, produire un jargon composé de mots mal prononcés, mal appliqués ou même forgés de toutes pièces pour remplacer un terme qui manque.

Nous voulons bien que des hommes adultes et en pleine possession de leur intelligence pussent, s'ils n'en avaient pas une, imaginer une langue. Mais où a-t-on jamais vu de tels hommes? Tous ceux que l'on a rencontrés privés de langage pour une raison ou pour une autre ont toujours montré un développement d'esprit très restreint tant que l'on n'a pu trouver le moyen de communiquer avec eux. M. Gutberlet résout cette objection d'une manière fort originale. Il fait remarquer que le premier homme et la première femme ont été créés avec le plein développement de leurs facultés. Ils se trouvaient donc dans les conditions requises pour vouloir et pouvoir arriver à se communiquer leurs pensées.

L'ouvrage que nous annonçons ici est comme la seconde partie d'un travail colossal entrepris par le savant auteur pour réfuter le monisme mécanique. Aussi philosophe qu'érudit, le docteur Gutberlet connaît toutes les objections. Il les passe toutes en revue, et n'en laisse subsister aucune. C'est une œuvre de premier ordre qui mériterait une traduction française. D. V.

Leçons de physique, par G. Foussereau. *Optique*. 1er et 2e fascicules. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1896, in-8 de VI-453 p. — Prix : 12 fr.

Cours de physique de l'École polytechnique, par J. Jamin. **Premier Supplément**, par Bouty. *Chaleur, acoustique, optique*. Paris. Gauthier-Villars, 1896, in-8 de 182 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les Rayons X et la Photographie à travers les corps opaques, par Ch.-Ed. Guillaume. Paris, Gauthier-Villars, 1896, in-8 de VIII-127 p. — Prix : 3 fr.

Les *Leçons de physique* à l'usage de la classe de mathématiques spéciales que vient d'entreprendre M. G. Foussereau, secrétaire de la Faculté des sciences de Paris, font partie des Cours de sciences publiés sous la direction de M. Niewenglowski. Les deux fascicules parus forment un volume consacré à l'Optique et comprennent toutes les questions d'optique faisant partie du programme d'admission à l'École polytechnique, avec des développements qui sortent parfois des limites strictes de ce programme. On a d'ailleurs adopté dans l'impression du texte deux sortes de caractères, afin de permettre au lecteur de distinguer les explications indispensables des parties qui peuvent être omises dans une première lecture ou qu'on n'exige point pour les examens de l'École polytechnique. Les surfaces caustiques, les lignes focales, l'aberration en général sont traitées avec beaucoup de soin. Chacun des défauts dont l'œil peut être atteint au point de vue de la vision est caractérisé par une expression numérique distincte. Les figures, fort nombreuses, sont exécutées avec finesse ; une représentation nouvelle fait mieux saisir le rôle de la vision binoculaire dans la perception du relief des objets.

C'est un bon livre qui vient grossir la liste des ouvrages déjà nombreux dont disposent, pour l'étude de la physique, les élèves de la classe de mathématiques spéciales.

— Les progrès presque quotidiens réalisés dans les différentes parties de la physique rendent nécessaires des remaniements et des additions aux grands traités publiés, même récemment, sur l'ensemble des sciences physiques. Le *Cours de physique de l'École polytechnique*, de MM. Jamin et Bouty, a besoin d'un supplément ; M. Bouty vient de le publier en « limitant l'objet de son étude aux matières qui se sont suffisamment développées ou éclaircies depuis quelques années pour donner lieu à une exposition suivie. » L'auteur s'est efforcé de faire en sorte que ce fascicule puisse « être lu avec profit par tous ceux qui savent déjà de la physique, quel que soit le livre dans lequel ils l'ont apprise. » On y trouve deux parties : la première, consacrée aux progrès de l'étude de la chaleur, traite de la mesure des températures, des principes de la thermodynamique, de la compressibilité, des dilatations et des changements d'état, de la pression osmotique, du point critique et des phénomènes capillaires. Elle expose les remarquables expériences de M. Mathias sur la chaleur latente de vaporisation d'un corps au voisinage du point critique ; la théorie nouvelle de Gibbs sur la dissociation dans le cas complexe où le corps dissociable donne naissance à un mélange de plusieurs gaz ; l'application de cette théorie aux dissolutions étendues, et la formule de Guldberg et Waage. La seconde partie, sur les progrès de l'acoustique et de l'optique, étudie la propagation du mouvement vibratoire, en notant la remarque importante de M. Gouy sur l'altération des vitesses dans le cas des ondes sphériques ; la propagation du son, avec les expériences de MM. Violle et Vautier sur la vitesse du son dans l'air ; la réflexion totale en acoustique, et les vibrations sonores. Enfin, en optique, on relève les nouvelles mesures de la vitesse de la lumière ; l'application de la règle de Fresnel soit aux anneaux colorés, soit à la diffraction par la courbe de M. Cornu ; la diffraction ; les influences qui modifient les phénomènes d'interférence, sans négliger le mouvement de la Terre ; l'usage fait par M. Lippmann des ondes lumineuses stationnaires pour résoudre le problème de la photographie des couleurs ; enfin l'expérience de M. Wiener en vue de trancher la question de la direction des vibrations lumineuses par rapport au plan de polarisation.

— On s'étonnera peut-être de ne trouver aucune indication sur les radiations nouvelles dans le *Supplément* de M. Bouty. La rédaction de ce fascicule est évidemment antérieure aux fameuses expériences de M. Röntgen. Le livre substantiel de M. C.-E. Guillaume sur *les Rayons X et la Photographie à travers les corps opaques* suffit à satisfaire la curiosité du lecteur le plus exigeant, à la condition toutefois que celui-ci ait déjà de sérieuses notions de physique générale ; car l'auteur n'est pas

un vulgarisateur ; c'est un savant, et un savant presque méticuleux, avantageusement connu des physiciens pour ses travaux antérieurs sur la thermométrie et les mesures de précision. Dans une première partie, M. Guillaume rappelle les théories et les phénomènes relatifs à l'état gazeux, à la lumière et à l'électrolyse, de manière à mettre le lecteur à même de suivre les révélations que lui résume la seconde partie. On se convainc aussi, en avançant dans la lecture de cet exposé magistral, que si les expériences de M. Röntgen sont, sous un certain rapport, fortuites, elles ont été cependant préparées, et l'on peut plus aisément en saisir le sens et la portée en considérant les expériences de M. Crookes sur les décharges dans les gaz, et celles de M. Lenard qui fixent l'attention sur les propriétés des rayons cathodiques. Quant aux rayons X proprement dits, M. Guillaume les présente au lecteur en analysant avec soin le célèbre mémoire de l'heureux physicien de Würtzbourg, en essayant de donner une théorie provisoire de ces singuliers phénomènes, en retraçant enfin les applications auxquelles ils ont déjà donné lieu. De belles reproductions en photogravure de clichés originaux augmentent l'intérêt de ce livre, dont nous conseillons la lecture à tous ceux qui veulent avoir des notions précises sur cette étrange et intéressante question. H. Coubbe.

BELLES-LETTRES

Flore populaire, *ou Histoire naturelle des plantes dans leurs rapports avec la linguistique et le folklore*, par Eugène Rolland. Paris, Rolland, 1896, in-8 de 272 p. — Prix : 6 fr.

Le nouvel ouvrage dont M. Eug. Rolland entreprend la publication, sera, si nous ne nous trompons, plus considérable encore que l'intéressante *Faune populaire* du même auteur.

Le volume paru contient les neuf premières familles du règne végétal, selon la classification de A.-P. de Candolle, savoir : Renonculacées, Magnoliacées, Anonacées, Ménispermées, Berbéridées, Nymphéacées, Papavéracées, Fumariées et Crucifères. Il faut s'incliner devant le travail colossal que suppose un pareil livre, devant la patience, l'ingéniosité dans les moyens d'investigation qu'il comporte. Il suffira, pour donner une idée des laborieuses recherches auxquelles s'est dû livrer M. Rolland, de dire que, pour le coquelicot par exemple, il ne signale pas moins de quatre cents noms ou formes différentes. Hâtons-nous d'ajouter que ces nomenclatures sont heureusement groupées par langues et se présentent pour chaque article dans un ordre constant. Cet arrangement, outre qu'il rend extrêmement facile la consultation du livre, lui donne tout d'abord une haute signification : nous voulons parler d'une certaine répartition géographique des termes ayant une origine commune. C'est ainsi que,

pour le coquelicot, dans tout le nord-ouest, l'ouest, le nord, le centre, dans l'est, le sud-est aussi, la terminologie populaire s'inspire de la crête du coq ou n'est qu'une onomatopée de son chant; (ex. *coq*, *coricoco*, Normandie; *co*, Yonne; *kikirijac*, Vosges); tandis que dans le sud-ouest, une partie de la Provence, dans le centre quelquefois, etc., c'est la couleur rouge seule (ex. *rougelo*, *raouzelo*, *rouelle*, *vermillon*, *ponceau*, etc.) qui sert à désigner la fleur. Et, comme du rouge éclatant au feu ardent il n'y a qu'un pas à franchir pour l'imagination populaire, le coquelicot est vite devenu un *feu d'enfer*, une *chaudrotte*, une *tsôdère* (chaudière), et aussi une *fleur di tonir*, etc. Les formes de fantaisie nées d'un usage particulier de la plante ou des vertus qui lui sont attribuées occupent toujours une place importante dans la nomenclature. Mais, chose curieuse! la tête ou la crête du coq (*cock's head*, *cock's comb*) qui figurent de nouveau dans quelques dialectes anglais, l'onomatopée du chant de l'oiseau qui reparaît dans les idiomes serbocroates, ne se retrouvent nulle part ailleurs. Au reste, les dérivés du mot savant sont toujours excessivement nombreux et donnent lieu aux altérations les plus bizarres, l'ancolie devenant ici la colique, là l'épine-vinette, le pisse-vinaigre. En dehors de ces étymologies naïves (assez fréquentes, semble-t-il, dans les patois anglais), la terminologie populaire est aussi vague que touffue, indistincte, à peine existante : les mêmes noms empruntés à des similitudes de couleurs, à de grossières ressemblances de port ou de forme, à de prétendues propriétés identiques, s'appliquent indifféremment et dans les mêmes lieux à des plantes de familles très éloignées : l'ellébore est l'*herbe d'enfer* dans l'Aube, mais en Provence l'*erbo d'infer*, c'est le nénufar. Au surplus, la même plante (la clématite, par exemple, et beaucoup d'autres sont dans ce cas) est tout à la fois barbe-au-bon-Dieu ou barbe-de-Judas, barbe-de-chieuvre ou cheveux-de-la-Vierge.

Un pareil livre doit soulever bien des problèmes, éveiller de louables curiosités. Nous n'insisterons pas davantage sur le mérite d'une œuvre aussi désintéressée. Mais pourquoi — c'est notre ignorance seule qui justifie ce reproche, — pourquoi l'auteur ne nous donne-t-il pas plus souvent la traduction des termes étrangers dont il a recueilli une si imposante quantité? Il est souhaiter que la regrettable indifférence du public français pour ces sortes d'études n'arrête pas M. Rolland au milieu d'une aussi intéressante publication.

LOUIS DENISE.

La Frontière linguistique en Belgique et dans le nord de la France, par GODEFROID KURTH. Tome Ier. Bruxelles, Société belge de librairie, 1896, in-8 de 588 p. — Prix : 6 fr.

J'ai la bonne fortune de présenter aux lecteurs du *Polybiblion* un nouveau livre remarquable de l'auteur de *Clovis*, de l'*Histoire poétique des Mérovingiens* et de tant d'autres travaux excellents. L'Académie royale

de Belgique ayant remis au concours une question qu'elle avait déjà posée il y a quelque cinquante ans, sur les limites des langues française et germanique en Belgique et dans le nord de la France, M. Kurth a répondu à l'appel de l'Académie, dont il est devenu depuis l'un des membres les plus estimés. Je n'ai pas besoin de dire que l'Académie s'est empressée de couronner le mémoire de son futur associé. De ce mémoire, nous n'avons encore que la première partie. Un avertissement de l'éditeur nous assure que la seconde paraîtra dans le courant de la présente année 1896. Elle comprendra, nous dit-on, « le livre III, intitulé *le Recul de l'idiome germanique*, plus un appendice critique et la bibliographie. » Nous aurons donc, selon toute apparence, à revenir prochainement sur le livre de M. Kurth. Il ne saurait nous convenir, cependant, de remettre à plus tard le soin de parler du premier volume de cet ouvrage, je le répète, remarquable.

L'idée principale que l'auteur y développe, celle sur laquelle il revient à maintes reprises, c'est que « la région où la presque totalité des noms géographiques peut être interprétée par l'idiome thiois a été colonisée par un peuple germanique ; celle, au contraire, où l'immense majorité de ces noms appartient à l'idiome roman l'a été par une population de même langue. Pour la région intermédiaire, il est probable que les deux populations s'y seront rencontrées dans une proportion à peu de chose près égale à celle qui existe entre les noms de lieux eux-mêmes » (p. 400). Pour démontrer la vérité de ces assertions, M. Kurth a fait appel à la toponymie, dont il a d'abord, dans son Introduction, excellemment marqué l'utilité. Puis il a dressé la liste de tous les noms de lieux des communes situées sur la frontière actuelle des deux langues, en Belgique et dans le nord de la France, et celle d'un grand nombre de noms recueillis parfois à grande distance de cette frontière. De ces listes, l'auteur a tiré diverses conclusions dont l'importance n'échappera à personne.

C'est d'abord que « toute la Gaule septentrionale, jusqu'au Rhin, a été habitée, dans l'origine, par des populations celtiques, » dont la langue « retentit encore aujourd'hui dans le nom de la plupart des cours d'eau de cette vaste région. » En second lieu, que cette même région paraît s'être trouvée romanisée à peu près complètement, quand les Francs s'y répandirent. Troisièmement, que les Francs ne s'établirent pas à demeure au delà de la Lys, de la Canche, de la forêt Charbonnière, de la grande voie romaine de Bavay à Cologne, et de la forêt Ardennaise, puisque leur langue, dans les noms de lieux, ne franchit ces limites que d'une manière tout accidentelle. Enfin, quatrième conclusion : dans le haut moyen âge, le domaine des idiomes germaniques vis-à-vis des dialectes français était, en Belgique, à peu de chose près ce qu'il est encore, tandis que, dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais, le français n'a cessé de gagner sur le flamand.

Ces conclusions ont été obtenues au prix d'efforts dont on ne saurait trop louer M. Kurth. Les investigations auxquelles il s'est livré dénotent une patience en même temps qu'une sagacité singulières. En étudiant ces interminables listes de noms, en lisant ces dissertations lumineuses sur les suffixes, sur la langue des noms de lieux, etc., on oublie que plusieurs d'entre elles ne constituent, en somme, que des hors-d'œuvre, pour ne retenir que l'utilité à tirer de ces listes et de ces dissertations. Grâce à elles, pour identifier les noms de lieux anciens de la Belgique et du nord de la France, les érudits ne pourront désormais se dispenser de recourir au livre du très distingué professeur de l'Université de Liège. M. Kurth n'est pas de ces savants à qui l'on puisse faire grief de quelques oublis, de quelques minces erreurs de détail, inévitables assurément dans un ouvrage de l'importance de celui-ci. L'auteur permettra-t-il, en terminant, de lui demander s'il est bien certain que le nom de la ville de Lille, « de l'Isle (Insula) » (p. 445), se soit formé par combinaison de l'article avec le mot et ne vienne pas simplement du latin Risla, flamand Ryssel?

ARMAND D'HERBOMEZ.

Traité de prononciation anglaise, par le P. RAYMOND ALEZAIS, S. J. Paris, Klincksieck, 1895, in-12 de 278 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce traité est le plus complet, le plus scientifique et le meilleur qui ait été jusqu'ici publié en France sur cette matière difficile. L'auteur y fait preuve d'une connaissance très exacte de la prononciation et de l'accentuation anglaises ; il a fait des recherches étendues, corrigé des erreurs traditionnelles de nos livres classiques, et établi des règles ingénieuses et nouvelles.

La première partie de l'ouvrage (analyse des sons) prête beaucoup à la critique. L'auteur n'est pas au courant des découvertes récentes de la phonétique expérimentale (voir ce qu'il dit, p. 4, des « efforts des savants »). Pour ce qui est de la phonétique proprement anglaise, il ne cite dans sa Préface que quelques ouvrages français qu'il juge avec raison insuffisants et erronés. Mais les travaux véritablement scientifiques, les travaux allemands, anglais et scandinaves lui sont inconnus. La vérité est que l'analyse des sons anglais n'est plus à faire ; elle a été faite excellemment en divers pays par des gens tels que MM. Sweet, Western, Vietor, etc., et vulgarisée en France par M. P. Passy. Que le P. Alezais consulte le premier volume de l'*Englische Philologie*, de M. Storm, ou le Manuel de M. Körting : il y trouvera un bon répertoire des principaux de ces travaux. Il renoncera sans doute alors à sa division bizarre des voyelles et corrigera des erreurs qu'il serait trop long de signaler ici. Je n'en relèverai qu'une, qui a rapport au français ; le *gn* français n'est nullement un *i* consonne nasalisé (p. 21) ; du moins c'est là une prononciation exceptionnelle et anormale. Les signes dont se sert le P. Ale-

zais sont aussi bizarres et incommodes ; mieux eût valu adopter le système de transcription de l'Association phonétique (fondé sur le *broad Romic* de Sweet) ou celui de M. l'abbé Rousselot. Les règles de prononciation sont fort bien données, quoiqu'elles soient peut-être un peu multipliées et qu'elles s'attachent parfois à des nuances négligées par la plupart des Anglais eux-mêmes. Quand deux prononciations d'un mot sont correctes, le P. Alezais n'en indique parfois qu'une, ainsi pour *civilization* (p. 86), où le troisième *i* peut être diphtongué ; pour *Celtic* (p. 108), où le *c* peut être doux, etc. Il n'est pas exact que l'*e* muet de *the* dans *the man*, etc., disparaisse complètement (p. 97).

Le chapitre de l'accentuation est le meilleur du livre (voir, par exemple, les excellentes remarques sur l'accent des auxiliaires, p. 143). Il est naturellement très touffu, très rempli (comme les autres) de règles et d'exceptions ; la faute n'en est pas à l'auteur, mais à la complication de la langue. Il va sans dire, d'ailleurs, qu'un traité aussi complet n'est pas destiné aux commençants, qui en seraient effrayés et rebutés, mais il sera fort utile aux étudiants avancés, et le serait encore bien davantage moyennant les quelques corrections que nous avons indiquées.

A. Barbeau.

Chansons populaires de l'Espagne, traduites en regard du texte original par Léo Rouanet. Paris, Charles, 1896, in-12 de 265 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans son introduction, M. Léo Rouanet expose fort bien la différence qui existe entre les chansons et les romances. Celles-ci, même celles qui ont eu pour auteurs des poètes nullement lettrés, ont encore quelque chose de vaguement artistique (mais M. Rouanet a tort de vouloir les désigner par le nom d' « héroïques, » car plusieurs sont de genres fort divers) ; les chants qu'il nous donne sont tout à fait l'œuvre du peuple, improvisés, chantés par lui. Ils se divisent en quatre séries : les *soledades*, qui ne se composent que de trois vers ; les *coplas*, qui sont des quatrains ; les *seguedillas*, qui sont des sixains, et les *trobos*, formés par des stances liées entre elles et qui ressemblent à nos chansons. Parmi les *trobos*, on remarque une pièce, la trente et unième, qui, malgré son ton tout à fait populaire, doit dériver d'une romance : *Rico Franco* (*Primavera y flor de romances*, t. II, p. 22) et qui, du reste, a des parallèles en Italie, en France, de tous côtés. Les petites poésies traduites par M. Rouanet, avec une exactitude dont on peut s'assurer en jetant un coup d'œil sur le texte mis en regard, sont tout à fait charmantes ; originalité des idées, imprévu des comparaisons, sentiment vrai exprimé avec d'étranges hyperboles, comme dans les *rispetti* italiens, ingéniosité qui semble un héritage des poètes courtisans du temps de don Juan II, et à la fois naïveté toute rustique, parfois au milieu de tous ces chants d'amour,

quelques quatrains d'où darde un trait satirique : voilà ce que nous offre cette abondance de petits vers si faciles, si harmonieux, dont nous ne croyons pas qu'aucune autre littérature puisse nous présenter les pendants.

M. Rouanet a rendu un vrai service non seulement aux folkloristes, mais aussi aux lettrés, en rassemblant et en traduisant si bien toutes ces curieuses petites poésies. Toutefois, elles ne nous étaient pas aussi inconnues qu'il le croit. Il me semble bien qu'il y a quelques années M. Achille Fouquier nous a donné un recueil de plusieurs d'entre elles; de mon côté, j'en ai traduit quelques-unes dans *la Cour littéraire de don Juan II* (t. II, p. 173) et précédemment, en 1871, une plus grande quantité, mais cette fois en italien, dans une lettre à Pitrè (*Folklore*, de la page 302 à la page 315). M. Rouanet, dans son introduction, a bien voulu m'accorder une mention dont je le remercie, mais qu'il me permette de compléter ce qu'il dit des traductions des romances : en 1862 (*Vieux Auteurs castillans*, tome II, de la page 234 à la page 422), j'en avais déjà fait passer une longue série dans notre langue, fort antérieurement, comme on le voit, au *Petit Romancero* publié seulement en 1878.

TH. DE P.

Célébrités anglaises. Essais et études biographiques et littéraires, par JULES LE FÈVRE-DEUMIER. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-8 de 335 p. — Prix : 5 fr.

Six études d'étendue fort inégale composent ce volume d'une typographie irréprochable et d'une lecture aisée, malgré un certain luxe de métaphores. C'est une série de réhabilitations et de résurrections. Dans la première catégorie, il faut ranger la longue apologie de James Thomson, le Delille écossais (1700-1748), dont la renommée, fort contestée en son propre pays, ne se sauve que par les *Saisons* (1726-1730); son théâtre et ses épopées semblent mériter l'oubli. L'homme reste sympathique : il eut la délicatesse de rembourser à son éditeur une grosse somme avancée sur un succès qui ne vint pas. Anne Radcliffe, romancière sombre et tragique (1767-1823), est également désintéressée; sa réputation est plus solide que celle du poète de la nature. Thomson est cependant bien supérieur à Élisabeth Laudon (1802-1838), trop pomponnée, trop fardée à notre goût. Deux courts essais sur Georges Psalmanazar, totalement oublié, et le critique Christopher North, complètent cet intéressant recueil.

A. S.

HISTOIRE

La Galilée par P. LOTI, de l'Académie française. Paris, Calmann-Lévy, 1895, in-18 de IV-250 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le voyage de M. Loti présente au fond un médiocre intérêt : Naplouse,

Nazareth, Tibériade, Damas, Baalbek, sont les principales étapes de cette route connue. Ce qui fait la valeur du volume, c'est le style toujours charmant, les descriptions poétiques et fidèles cependant, autant que peuvent et doivent l'être les descriptions d'un poète. Il ne faut pas prendre au pied de la lettre certaines appréciations d'un écrivain qui est avant tout un peintre de sensations; il nous dit (p. 136) que Damas lui représente « l'Orient gai; » c'est une impression diamétralement opposée que j'ai éprouvée jadis; et cela ne prouve pas que M. Loti ait tort, mais simplement qu'il s'est trouvé à Damas dans un état d'esprit qui lui faisait voir tout en rose.

Ce volume diffère notablement du précédent (*Jérusalem*) par le ton général, qui est plus apaisé; moins de pluie, moins d'Anglais, moins de chemins de fer, plus de soleil et de fleurs, cela suffit pour transformer la manière d'écrire; les dissertations philosophico-religieuses sont presque absentes, les commentaires exégétiques sont plus rares, et l'occasion d'en placer ne manquait pas. A Tibériade, la caravane de M. Loti a fait sa jonction avec celle de MM. Vigouroux et Le Camus; on s'est rendu visite, on a causé amicalement; quelques pages délicieuses sont consacrées à cette rencontre; la conclusion est : « Il n'y a rien d'aimable comme des prêtres aimables » (p. 95).

J'ai relevé deux erreurs assez extraordinaires chez un homme aussi au courant des choses de l'Orient. A la page 166, il est question d'un tombeau « qui porte la date de 666 de notre ère; » c'est, dit M. Loti, celui de Melek-ez-zahir Bibars, qui guerroya contre les croisés. Pour faire disparaître cet anachronisme, il suffit de substituer aux mots « de notre ère » les mots « de l'Hégire. » L'an 666 de Mahomet correspond en effet à l'année 1268, date présumée de la mort du sultan Bibars. A la page 164 se trouve une indication absolument inexacte. La caravane des pèlerins de la Mecque ne se forme pas chaque printemps à Damas pour revenir en juillet : les pèlerins partent chaque année au commencement du mois de Dzou'l-cadeh; or les musulmans usent d'une année lunaire plus courte de douze jours que la nôtre, et leurs fêtes se trouvent avancées d'autant chaque année. Si la caravane est partie en 1895 à la fin d'avril, elle partira en 1903 à la fin de janvier, et en 1924, quand trente années se seront écoulées pour nous, le calendrier musulman en aura vu passer trente et une, et les fêtes se retrouveront à peu près à la même date. On sait d'ailleurs qu'en pays musulman, le jeune du *ramazan* se trouve tantôt en été, tantôt en hiver.

Pour terminer, l'auteur nous donne un appendice intitulé *la Mosquée verte;* la scène se passe aux environs de Brousse, l'action n'existe pas. Ce sont de simples rêveries d'un Européen qui s'est introduit dans la société des gardiens d'une mosquée, et qui, pour quelques heures, a revêtu une âme orientale, bien supérieure, selon M. Loti, aux âmes

d'Occident, encombrées de préoccupations d'ordre concret; il y a une mélodie exquise dans cette espèce de romance sans paroles, mais si ce petit bijou littéraire a quelque valeur philosophique ou morale, j'avoue ne pas m'en être douté.

P. Pisani.

Peru. Beobachtungen und Studien über das Land und seine Bewohner während eines 25 jährigen Aufenthalts, von E. W. Middendorf. III. Band. *Das Hochland von Peru.* Berlin, Robert Oppenheim (Gustav Schmidt), 1895, in-8 de xvi-603 p. — Prix : 25 fr.

Après avoir étudié, dans deux volumes dont nous avons déjà rendu compte (cf. *Polybiblion*, t. LXXI, p. 340-342; t. LXXIV, p. 63-64), la ville de Lima et ses environs, puis le littoral péruvien, M. E. W. Middendorf, dans le tome troisième de sa belle monographie du Pérou, aborde, conformément au plan qu'il s'est tracé, la description et l'étude des hautes terres montagneuses, de ce que les Péruviens appellent *la Sierra.* On sait ce qu'est cette partie du pays, aux contrastes saisissants : profondément bouleversée et accidentée, hérissée de montagnes qui comptent parmi les plus hautes de l'Amérique du Sud, creusée de belles vallées dont le sol fertile, fécondé par les pluies qui tombent de décembre à avril, est couvert d'une admirable végétation, tandis que des croupes ou des plateaux mornes et froids (*punas*) les séparent les unes des autres. La civilisation européenne y a beaucoup moins fait sentir son influence que sur le littoral; aussi y trouve-t-on des mœurs qui se rapprochent plus de celles des anciens Péruviens, des idiomes sensiblement moins altérés par l'influence espagnole, des monuments mieux conservés encore et en plus grand nombre. Il suffit de regarder les belles gravures qui ornent le volume de M. Middendorf pour s'en rendre compte; une lecture attentive de ce livre en convaincra bien plus encore. Notons d'ailleurs que, dès le début de son Introduction, l'auteur a appelé l'attention sur ces faits, sur lesquels il a insisté avec un véritable amour dans le corps même de son travail. Doué d'un réel esprit d'observation, animé du désir de pénétrer le plus profondément possible dans la connaissance des antiques civilisations quichua, inca, chimu, aymarâ, M. Middendorf a su tirer parti de ses connaissances archéologiques et linguistiques avec un véritable talent, et — naturellement — d'autant mieux que les éléments d'étude étaient plus nombreux et mieux conservés. Mais les études de M. Middendorf ne sont nullement dogmatiques; la forme adoptée par lui est au contraire très simple : un récit de voyage, autour duquel se trouvent à l'endroit où ils seront le mieux à leur place, groupés ou dispersés selon les cas, les détails et les renseignements caractéristiques sur la géographie, les habitants, la langue, les mœurs, l'industrie, les ruines du pays. Après une introduction toute générale et fort courte, contenant des vues d'ensemble sur la Cordillère des Andes, les hautes terres

péruviennes, leur végétation, leurs routes et la manière d'y voyager, l'auteur, estimant que son lecteur en sait assez pour le suivre avec fruit dans ses excursions, l'emmène avec lui dans la Sierra. Il lui fait d'abord visiter le centre du Pérou jusqu'au pied du fameux Cerro de Pasco, en passant par la plus ancienne des colonies espagnoles dans le haut pays, Huanuco, aux vieilles et curieuses ruines, — et par la petite colonie allemande de Pozuzo. — Abordant ensuite l'étude du haut Pérou septentrional, M. Middendorf pénètre dans la vallée du Marañon, puis franchit le rameau central de la Cordillère, gagne Chachapoyas et plus à l'est encore, dans le département de Loreto, la *Montaña* ou région des forêts. Il faut lire, et avec le plus grand soin, dans cette partie, les renseignements de tout genre fournis par l'auteur sur le Marañon et sur sa vallée jusqu'au moment où la rivière péruvienne devenue le grand fleuve des Amazones pénètre au Brésil; c'est un excellent travail et fait de main d'ouvrier.

Dans les deux dernières parties du volume, consacrées au sud du Pérou et aux alentours du lac Titicaca, cette nappe d'eau grande comme quinze fois le lac de Genève dont les rivages furent le centre de la civilisation aymara, M. Middendorf, débordant un peu le cadre qu'il s'est fixé, fait franchir à son lecteur les limites du Pérou et l'entraîne à sa suite, en plein plateau bolivien, jusqu'à la capitale de la Bolivie, La Paz, et dans la province de Yungas. Là surtout abondent les descriptions de vieilles cités et de monuments antérieurs à la conquête espagnole; dans l'île de Titicaca, à Tiahuanaco (si bien etudié par M. Th. Ber, dont l'auteur aurait pu rappeler le nom), à Cusco, à Pisac, combien d'autres fois encore M. Middendorf, au cours de ses excursions, n'en a-t-il pas rencontré! Ce serait plaisir de le suivre dans ses études historiques et archéologiques si consciencieuses, d'en dégager les traits saillants et de les réunir en un tableau d'ensemble si la place ne nous était pas mesurée. Du moins ne nous manquera-t-elle pas pour signaler le soin avec lequel M. Middendorf a noté tout ce qui, au point de vue géologique, climatérique, économique et pittoresque, pouvait caractériser les pays qu'il a visités, la conscience avec laquelle il a raconté l'histoire postcolombienne de tous les lieux dont il parle, de La Paz, par exemple (p. 337-341), ou encore de la partie péruvienne du fleuve Marañon (p. 269-280). Grâce à ces qualités, grâce à de courtes dissertations comme ses quelques remarques sur le langage aymarà (p. 430-432), grâce à ses tables d'altitude, grâce à une illustration pittoresque et archéologique admirable, à une série de petits plans et à une excellente carte du lac Titicaca, le dernier livre de M. Middendorf est, malgré quelques légères fautes d'impression (1835 pour 1735, par exemple, p. 274) et malgré quelques sécheresses, absolument digne des précédents; peut-être même leur est-il supérieur.

Avec ce troisième volume se termine l'importante monographie que M. Middendorf a consacrée au Pérou; aussi devons-nous en finissant, — de même que l'éditeur a eu soin d'insérer à la suite de l'ouvrage une table alphabétique des noms cités au cours des trois tomes, — résumer notre impression sur l'ensemble même de l'œuvre. La voici en quelques mots : le *Pérou*, de M. Middendorf, travail méritoire, résumant des études et des observations poursuivies patiemment dans le pays et dans les livres pendant vingt-cinq années, très soigneusement rédigé, illustré scientifiquement, admirablement édité, constitue le meilleur ouvrage d'ensemble qu'il soit possible de consulter à l'heure actuelle sur cette république sud-américaine. HENRI FROIDEVAUX.

Vie du cardinal Guibert, par l'abbé PAGUELLE DE FOLLENAY. Paris, Poussielgue, 1896, 2 vol. in-8 de xx-564 et 732 p. avec deux portraits. — Prix : 10 fr.

Le cardinal Guibert fut l'une des plus grandes figures épiscopales de ce siècle. Il fut mêlé aux plus graves événements de la patrie, aux plus importantes phases de la vie de l'Église depuis son épiscopat, en 1841, jusqu'à son dernier soupir. En faisant revivre pour la postérité « cette grande âme d'évêque, » M. l'abbé Paguelle de Follenay s'est placé, sans conteste, parmi les premiers biographes religieux de notre temps.

Que de jouissances d'esprit et de cœur pour un prêtre, à la lecture si attachante de ces deux gros volumes qu'il a composés en l'espace de dix-huit mois et à la prière du successeur du cardinal Guibert! Pour leur juste appréciation, nous laissons la parole à un maître en l'art d'écrire : « Peu familier d'abord avec votre sujet, écrit Mgr d'Hulst à M. Paguelle de Follenay, vous avez trouvé le secret de vous l'approprier si parfaitement que rien ne manque à la fidélité du tableau. A l'exactitude du dessin vous avez su joindre la couleur et la vie. Vos voyages en Provence, en Corse, en Vivarais, en Touraine, l'enquête que vous avez si bien conduite dans tous les lieux où ce grand caractère avait laissé son empreinte, l'usage habile que vous avez fait des documents publiés et des correspondances privées, les témoignages directs que vous avez recueillis et que vous m'avez permis de compléter par mes souvenirs personnels (Mgr d'Hulst faisait partie de l'administration diocésaine de Paris sous le cardinal Guibert), toutes ces industries qui font l'historien et le biographe vous ont mis à même de répondre pleinement à l'attente qu'avait excitée l'annonce de votre ouvrage. Vous avez donné à la vérité des faits le vêtement qui lui convient : un style simple et austère conforme à la gravité du modèle qu'il fallait peindre, animé cependant par une juste admiration des grands traits de cette noble figure.... Vous avez évoqué avec talent, au cours de votre récit, les causes morales des événements qui en forment la trame.... Sacrifiant résolument le panégy-

rique à l'histoire, vous vous êtes refusé le droit de dépasser la vérité comme celui de la taire.... En cela, vous avez donné un bon exemple » (p. x). « Vous avez voulu, dit à son tour S. Ém. le cardinal Richard, en écrivant la vie de notre vénéré Père, que l'auteur s'effaçât pour le laisser agir et parler lui-même. Vous avez constamment cité sa correspondance, ses écrits, ses lettres pastorales où l'élévation et la justesse de la pensée s'unissent à la perfection de la forme littéraire » (p. vi). M. l'abbé Paguelle de Follenay a tellement usé de ce procédé qu'il semble avoir le besoin de s'en excuser ou de s'en expliquer au lecteur : « J'ai cru devoir, aussi souvent que possible, m'effacer derrière le grand prélat dont je ne suis que le biographe, et, pour le faire revivre, me servir de sa plume. » Mais de tous ces documents accumulés l'auteur a fait saillir les grands traits de la physionomie morale du cardinal : sa prudence d'aspect lent dans la détermination, sa fermeté invincible dans l'application, sa douceur de prime abord rigide mais exquise, sa piété fervente, sa droiture de caractère, sa parfaite pureté d'intention, son calme fort au milieu de tant de vicissitudes douloureuses pendant soixante et un ans de vie sacerdotale. C'est bien fidèlement le cardinal Guibert, « avec cette gravité tempérée par la douceur chrétienne, avec cette dignité rare mêlée à une simplicité parfaite, avec cet ensemble d'autorité, de bonté, de grandeur austère. » Comme on l'a observé souvent, il ressemblait, par ses allures d'une majestueuse gravité, ses traits émaciés éclairés par un lumineux et doux regard, d'un ton très mat, couronnés de cheveux blancs, à ces profils d'évêques qui se détachent sur le fond étincelant des antiques vitraux de nos cathédrales gothiques.

Appréciant à leur valeur l'influence des milieux, M. Paguelle de Follenay a visité tous les lieux où s'étaient déroulés les événements de cette grande carrière : Aix, Viviers, Notre-Dame du Laus, Nîmes, Ajaccio, Tours.

Dans le premier volume est décrite l'enfance humble et angélique du jeune Joseph-Hippolyte Guibert. Puis ce sont les études secondaires de l'adolescent, ses études théologiques, son noviciat chez les oblats à Aix, son entrée en religion malgré l'opposition tenace de son père, son ordination, ses missions fructueuses à Digne, Saint-Maximin, Bourg-d'Oisans, Saint-Pons, au Laus, à Ajaccio, où il devint supérieur du grand séminaire. C'est là qu'il reçut sa nomination à l'évêché de Viviers, en 1841. Que de pieuses leçons, que de salutaires exemples les âmes sacerdotales et religieuses rencontreront dans ce premier volume ! Dans le second, nous entrons dans la vie épiscopale si féconde, si belle du cardinal Guibert. A Viviers, il arrive dans un diocèse désorganisé, livré aux divisions. Un chapitre des plus curieux est celui où est exposée la conduite scandaleuse des abbés Allignol, qui, sous prétexte de défendre ou de restaurer l'ancienne discipline ecclésiastique, notamment l'inamovibilité des desservants en France, semaient la zizanie parmi les frères, la révolte

contre l'évêque. Par sa fermeté et sa bonté patiente, Mgr Guibert ramena les deux égarés. Puis, profitant de la loi sur la liberté de l'enseignement, il fit construire le petit séminaire d'Aubenas, l'un des plus beaux de France ; il établit ses frères en religion au pèlerinage de la Blachère, se montra rempli d'une paternelle sollicitude pour son clergé et ses communautés religieuses. Déjà il avait révélé la mesure de son grand esprit et de sa sage administration. Après avoir refusé l'évêché de Grenoble et l'archevêché d'Avignon, sur l'ordre pressant de ses supérieurs religieux, il accepta l'archevêché de Tours. Son passage s'y manifesta surtout par l'œuvre de la basilique de Saint-Martin, sa défense énergique des droits du Saint-Siège. Ensuite il prit part au concile du Vatican, qu'il ne put suivre jusqu'à la fin à cause de sa santé fort éprouvée par le climat romain. Quoi qu'on ait dit, membre influent de la commission de l'infaillibilité pontificale, il contribua beaucoup, par ses observations profondes, à faire admettre la nécessité de la définition du dogme par la majorité de la commission qu'il entraîna, à la vive joie de Pie IX. A son retour de la Ville éternelle, c'était le désastre de notre patrie. On sait l'ardeur de son patriotisme, ses lettres à l'empereur d'Allemagne, au Souverain Pontife, dans l'intérêt de la paix. Ce chapitre sur la guerre montre l'archevêque de Tours vivant côte à côte avec le gouvernement de la Défense nationale, dont les membres prenaient leurs repas à la table de Mgr Guibert. L'israélite Crémieux, ministre de la justice, lui conserva de cette hospitalité un souvenir attendri. Mais l'archevêque refusa impitoyablement de recevoir le tribun Gambetta. C'est un des plus beaux morceaux de notre histoire nationale en ces jours désolés. Les quatre derniers chapitres nous révèlent la vie toujours si active du cardinal, malgré le poids des années, sur le premier siège épiscopal du monde : Paris. Il l'a accepté, parce que, lui dit M. Thiers sur son premier refus, « vous refusez le sort de vos prédécesseurs martyrs. » Après la sanglante Commune, c'était encore un diocèse à réorganiser. On voit Mgr Guibert fondant ses œuvres des orphelins de la guerre, des malades des faubourgs, de l'église du Sacré-Cœur, de l'Université catholique, de l'hôpital Saint-Joseph, des écoles chrétiennes libres. Nous ne pouvons qu'indiquer ici son rôle de conseiller de l'épiscopat français ; ses relations avec les plus grands esprits contemporains : Guizot, Falloux, Montalembert, Gratry, Thiers, Mgr Meignan, Poujoulat, Louis Veuillot. Ce sont ses lettres à M. Dufaure, à M. Grévy, aux députés et aux sénateurs qui « lui ont valu sa grande réputation et l'ont placé si haut dans l'histoire politique et religieuse de notre siècle. »

Le livre de M. l'abbé Paguelle de Follenay est non seulement une belle œuvre d'histoire religieuse embrassant près d'un demi-siècle ; c'est aussi une bonne œuvre, un fortifiant exemple pour ceux qui le liront, notamment pour notre épiscopat français. Il trouvera dans l'illustre cardinal l'idéal d'une âme d'évêque à notre époque troublée. Louis Robert.

Souvenirs d'un historien de Napoléon. Mémorial de J. de Norvins, publié avec un avertissement et des notes par L. de Lanzac de Laborie. Tome Ier, 1769-1793. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de xxxvi-426 p. et portrait en héliogravure. — Prix : 7 fr. 50.

Qui eût pu soupçonner que Norvins, l'historien enthousiaste de Napoléon, avait été d'abord un ardent royaliste et un émigré? C'est ce que nous apprend son *Mémorial*, si heureusement mis au jour par M. de Lanzac de Laborie, le savant historien de Mounier et de la domination française en Belgique. Né en 1769, la même année que son héros, comme il aimait à le répéter, Norvins appartenait à une famille gasconne, dont un membre, pris en gré par le cardinal Fleury, avait été pourvu d'une charge de finances. Élève du collège du Plessis, puis du collège d'Harcourt, il se destinait à la magistrature et rêvait une place de conseiller au parlement. Les relations qu'il s'était créées au collège, non moins que les grandes alliances contractées par sa famille, semblaient lui assurer un brillant avenir. Il avait pour protecteurs à la fois Calonne, Brienne et Lamoignon. Il s'était trouvé par là lancé dans toute la haute société de Paris et de province, et c'est ainsi qu'il a pu nous retracer de la vie de salon et de la vie de château, pendant les années qui précédèrent la Révolution, un tableau si curieux et si attrayant, malgré quelques longueurs. Quelle existence fastueuse et charmante que celle qu'on menait alors, et comme on comprend bien, en lisant Norvins, le mot si connu de Talleyrand sur la douceur de vivre en France avant 1789. On riait, on chantait, on intriguait, on jouait la comédie, on allait aux bals de l'Opéra, et l'on ne semblait vraiment pas se douter du mouvement irrésistible qui se faisait dans les esprits et qui allait tout emporter. Nous recommandons tout particulièrement au lecteur la description des fêtes de Brienne, qui retrouvera dans le volume le succès qu'elle a eu déjà dans le *Correspondant*, et celle du salon de Mme de la Briche.

Nommé conseiller auditeur au Châtelet, Norvins suit de près les premières scènes de la Révolution. Il assiste au lamentable voyage du Roi à Paris, le 17 juillet, et au retour de la famille royale dans la capitale, après les tristes journées d'octobre. La déplorable faiblesse du Châtelet pendant le procès de Favras l'indigna : il donna brusquement sa démission, et c'est alors qu'il conçut contre Monsieur, qui avait abandonné Favras, une antipathie que le temps n'adoucit pas. Mais devant l'ardeur de sentiments royalistes manifestés avec un tel éclat, les parents de Norvins craignirent pour sa sûreté s'il restait à Paris, et sous prétexte de compléter son éducation à l'Université de Gœttingue, le firent émigrer. Le récit qu'il a tracé de la vie des étudiants à cette Université, des divisions de la cour de Coblentz et de l'existence si insouciante d'abord, si tourmentée ensuite des émigrés, n'est pas moins piquant que son tableau des derniers beaux jours de la monarchie. Rappelé à l'armée de Condé

par son parent le marquis du Dresnay, il commence par ramener de Hambourg un convoi de chevaux pour les émigrés, puis du régiment de son cousin il passe à celui de Sayn-Wittgenstein, et fait avec lui la triste campagne de France. Rejeté de l'autre côté de la frontière, le régiment ne tarde pas à se fondre, et Norvins prend la route de Suisse, où il va retrouver un autre membre de sa famille, le comte de Jarville.

C'est ici que se termine ce premier volume, en tête duquel figure un beau portrait de l'auteur par Ingres, et que M. de Laborie a enrichi de notes succinctes, mais très précises, et d'une très intéressante et très élégante introduction écrite avec ce charme pénétrant que connaissent les abonnés du *Correspondant* et de la *Revue des questions historiques*.

M. de la Rocheterie.

La Vie véritable du citoyen Jean Rossignol, *vainqueur de la Bastille et général en chef des armées de la République dans la guerre de Vendée (1759-1802)*, publiée sur les écritures originales, avec une préface, des notes et des documents inédits, par Victor Barrucand. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-12 de xxv-383 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le citoyen Jean Rossignol est une de ces « illustrations militaires » comme le peuple de Paris est toujours prêt à en fournir, en temps de révolution. Hâbleur et pervers, il devait forcément arriver au commandement, lorsque la lâcheté des pouvoirs publics eut définitivement livré le pays aux brutalités de la populace. Les plus fâcheux instincts s'annoncèrent de bonne heure chez lui, et ils ne se démentirent jamais; Rossignol fut un méchant enfant, un mauvais ouvrier et un pire soldat. Plus d'un lecteur regrettera qu'il n'ait pas été pendu à Paramé, comme il le méritait d'ailleurs, en 1779. Le fauve se révéla en lui la veille de la prise de la Bastille; le lendemain, il était parmi les assassins des défenseurs de la forteresse. Quelques jours après, il s'enrôlait dans l'armée de la Commune. Il ne s'est pas fait beaucoup prier, quoi qu'il en dise, pour marcher sur Versailles le 5 octobre. L'histoire est muette sur ses hauts faits dans les deux années qui suivirent; mais il est à croire qu'il continua à figurer parmi les meneurs des faubourgs, car il était à la journée du 10 août, comme délégué de la section des Quinze-Vingts à la Commune insurrectionnelle, et son nom figure parmi ceux des magistrats du peuple (!) « envoyés pour calmer (?!) l'effervescence » des septembriseurs et qui assistèrent, impuissants, aux massacres qu'ils avaient provoqués. Nous retrouvons, en 1793, Rossignol lieutenant-colonel d'une légion de gendarmerie en Vendée, sous les ordres de Biron. Devenu, par ses intrigues politiques, général en chef de l'armée dite des Côtes de la Rochelle, il n'éprouva que des échecs, dus à sa lâcheté au moins autant qu'à son ineptie, et ne se soutint que par le crédit de Robespierre. Privé de tout commandement après le 9 thermidor, mais conspirateur incorrigible, il se livra à des menées qui le firent incarcérer au fort de Ham

en 1795, traduire devant la haute Cour de Vendôme en 1796, et enfin déporter aux Seychelles, puis à Anjouan, où il mourut en 1802.

L'apologie, dont M. Barrucand s'est fait l'éditeur un peu responsable, arrivera difficilement à faire à son triste héros une autre réputation que celle qu'il s'est acquise. J. Meynier.

Les Défenseurs de Louis XVI, par Edmond Biré. Lyon, Vitte, 1896, in-12 de 307 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. Edmond Biré est un des hommes de notre âge qui connaissent le mieux, par le menu, l'histoire de la Révolution ; il en a étudié tous les détails, fouillé tous les dessous. Aujourd'hui il nous donne, sur le procès et les défenseurs de Louis XVI, un travail plein, sinon d'inédit, tout au moins de révélations, car les éléments de ce travail, il a dû les puiser dans une foule de documents épars et oubliés où nul autre que lui n'aurait eu la patience et la science de les chercher. Les historiens de la Révolution ont tous raconté le procès de Louis XVI, les dramatiques débats de la Convention, les scènes émouvantes du Temple ; ce qu'ils n'ont pas dit, ni peut-être soupçonné, c'est le grand mouvement de protestation qui, avant, pendant et après, s'est manifesté dans toute la France, et que la force brutale seule a pu étouffer. Dès le début, ce sont des personnages, connus ou obscurs, qui s'offrent pour défendre le royal accusé : c'est Lally Tollendal, c'est Malouet, c'est Mounier, c'est Bergasse, c'est Cazalès, c'est Nicolaï, c'est Pastoret ; ce sont les maîtres du barreau de Paris ; ce sont des avocats de province, comme Huet de Guerville ou de Valroger ; ce sont même des femmes, comme Olympe de Gouges. Ils écrivent au président de la Convention pour proposer leurs services ; mais le président de la Convention se garde bien de lire leurs lettres, et ce n'est que dans les archives ou les feuilles royalistes du temps qu'on les retrouve. D'autres, ne pouvant se faire entendre, écrivent et font imprimer des plaidoyers pour le Roi. Puis ce sont les otages qui offrent leur tête ou leur liberté en échange de la sienne, et cela dès le retour de Varennes ; la liste de ces otages, qu'a imprimée du Rozoy et que réimprime M. Biré, contient des noms de toutes les catégories, des personnages de tous les âges et de toutes les conditions, nobles, bourgeois, hommes et femmes du peuple ; car les femmes s'en mêlent aussi, et ce ne sont pas les moins ardentes ni les moins dévouées ; nous relevons parmi elles la sœur du héros de la Vendée, Henri de la Rochejaquelein et la petite-nièce de Corneille, à côté des petits-fils de Malherbe. Ce sont les jeunes gens comme Hyde de Neuville, Lézardière, Roux-Laborie, etc., qui viennent en aide aux défenseurs de Louis XVI, les tiennent au courant des nouvelles, cherchent à émouvoir l'opinion et à provoquer un mouvement populaire. Après le jugement, les uns, comme Marignié, harcèlent les juges pour obtenir la grâce du

condamné ; les autres, comme Devaux et le baron de Batz, s'efforcent de le sauver pendant le lugubre trajet du Temple à l'échafaud. Et après l'exécution, les habitants d'un petit village, Caussade, font solennellement célébrer une messe pour le martyr et deviennent, eux aussi, victimes à leur tour. Tous ces héros du dévouement étaient oubliés, beaucoup n'étaient même pas connus. Remercions M. Biré d'avoir remis leurs noms en lumière : tandis que la foule égarée et terrorisée laissait commettre le crime et acclamait les assassins, eux du moins ont sauvé l'honneur de la France. M. DE LA ROCHETERIE.

Journal d'un conventionnel (*décembre 1794-juillet 1795*). LOFFICIAL, *représentant du peuple*, publié par C. ROUX-CESBRON, avec une Préface par U. Baguenier-Désormeaux. Paris, Flammarion, 1896, in-12 de VI-206 p. — Prix : 3 fr.

Né à Montigné-le-Moine, Lofficial était bailli de robe longue à la Châtaigneraie, quand il fut nommé député du tiers état aux états généraux. Le département des Deux-Sèvres l'envoya ensuite siéger à la Convention ; mais il y joua un rôle effacé jusqu'au 9 thermidor et ne se montra qu'après la chute de Robespierre. Cinq mois après, en décembre 1794, il fut envoyé en Vendée pour faire exécuter l'amnistie votée le 12 frimaire an III. Sa mission dura sept mois, et c'est à cette partie de sa vie politique qu'est consacré le *Journal* aujourd'hui publié. Lofficial se donna franchement et de tout cœur à cette œuvre d'apaisement, et il fut un des négociateurs du traité de la Jaunaie avec Charette, auquel finit, non sans hésitation et sans répugnance, par adhérer Stofflet, et que compléta le traité de la Mabilais avec les Chouans et Cormatin.

Le *Journal* a été écrit au jour le jour, sans préparation, sans préoccupation de la publicité ; ce sont de simples notes à l'usage de l'auteur, encadrant de temps à autre des documents qu'il a jugé bon de conserver. Il a partout un grand ton de franchise et de sincérité, et à ce titre il apportera une lumière utile pour l'histoire de cet épisode des guerres de Vendée. Naturellement Lofficial a plus de sympathie pour les républicains, et pour ce qui concerne la reprise d'armes de Charette, il est disposé à mettre tous les torts du côté du général vendéen. Il est certain pourtant que s'il y eut quelques infractions au traité, commises par les Blancs, il y en eut aussi, et de plus graves, au compte des Bleus. Ainsi le *Journal* ne parle pas de l'enlèvement de l'ancien aide de camp de la Rochejacquelein, Allard, que Charette a tant et si justement reproché à ses adversaires. Mais Lofficial a pu l'ignorer ; s'il voulait sincèrement la pacification, plusieurs de ses collègues ne pensaient pas comme lui et souhaitaient, provoquaient peut-être un renouvellement d'hostilités qui leur permettrait d'écraser définitivement la Vendée et de se débarrasser de ses chefs. Au moment de la levée de boucliers, d'ailleurs, les pouvoirs du

député des Deux-Sèvres étaient expirés; le 30 prairial, tous les représentants en mission avaient été rappelés, et le 1er thermidor ils rentraient à Paris. M. DE LA ROCHETERIE.

Histoire du second Empire, par PIERRE DE LA GORCE. Tome III. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de 485 p. — Prix : 8 fr.

M. de la Gorce vient de publier le troisième volume de sa belle *Histoire du second Empire*. Quoiqu'il contienne certains épisodes, et non des moins intéressants et des moins importants, comme la guerre de Chine, l'expédition de Syrie, le changement de toute la politique économique de la France consacré par le traité de commerce avec l'Angleterre, ce volume est avant tout l'histoire des affaires d'Italie. C'est la guerre d'abord, préparée avec une certaine incohérence, menée avec plus d'incohérence encore, couronnée cependant par d'éclatantes victoires, mais victoires dues plutôt à la vaillance des soldats qu'au génie des chefs et aux combinaisons savantes du généralissime. Puis ce sont les embarras de la victoire, les difficultés de l'organisation, la lutte entre ceux qui veulent aller de l'avant et ceux qui voudraient s'arrêter, entre Cavour et Napoléon III. Comme il fallait s'y attendre, l'avantage resta aux audacieux; Cavour, ministre ou démissionnaire, mais toujours chef de la diplomatie piémontaise, obtint tout ce qu'il voulut; Napoléon abandonna tous ceux qu'il affichait la prétention de sauver, et n'élabora un semblant de résistance que pour mieux souligner ses défaillances. Fut-il dupe, fut-il complice? Les deux à la fois, paraît-il; et comme l'écrivait éloquemment alors Mgr Dupanloup, ni l'un ni l'autre ne convenait à l'honneur de la France. A Florence on déclarait vouloir l'indépendance de la Toscane sous un gouvernement séparé et on laissait le baron Ricasoli préparer — et l'on sait comment se préparent ces choses-là — et faire voter l'annexion à la Sardaigne. A Rome on affirmait qu'on ne tolérerait pas l'audacieuse invasion des États de l'Eglise, et à Chambéry on avait dit à Cialdini : *Fate presto*. A Naples, on prétendait conserver l'autonomie des Deux-Siciles, et on permettait à Garibaldi de débarquer avec les « Mille » à Marsala, et aux Piémontais de bombarder Gaëte et de déposséder François II, auquel on n'assurait qu'un refuge sur un bateau français, un refuge dans l'exil. Partout les actes démentaient les paroles. M. de la Gorce a mis au jour toute cette duplicité, raconté toutes ces intrigues avec une extrême précision, une grande abondance de détails et une non moins grande impartialité. A vrai dire même, il juge moins qu'il ne laisse juger; mais par le simple exposé des choses et l'émotion du récit, le jugement s'impose à tout lecteur de bonne foi. Cette période du second Empire est d'ailleurs une des plus tourmentées; les difficultés surgissent de tous côtés, à l'intérieur comme à l'extérieur. Le châtiment suit de près la faute, et cette année 1860 est comme le point

de partage des deux grandes phases du règne de Napoléon III. La brochure *le Pape et le Congrès*, dit M. de la Gorce, « marque une date mémorable dans l'histoire de l'Empire, celle de la séparation entre l'Empereur et le parti catholique. » Elle marque plus encore; elle marque la fin des prospérités de l'Empire. Avant elle, ce sont les victoires, les journées glorieuses de l'Alma, de Sébastopol, de Magenta et de Solférino; après, ce sont les défaites, le Mexique, Sadowa, Sedan, l'unité allemande, fille et vengeresse de l'unité italienne. M. DE LA ROCHETERIE.

La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres, par l'abbé P. FÉRET. T. II et III. Paris, Picard et fils, 1896. in-8 de 613 et 669 p. — Prix : 7 fr. 50 le volume.

M. l'abbé Féret est infatigable : il continue avec la même énergie son histoire de la Faculté de théologie de Paris, où il a accumulé tant de renseignements empruntés aux plus diverses sources, et qui font revivre devant nous la figure des vieux maîtres. Le second volume nous présente dès l'abord des témoignages du développement constant de la Faculté, en rapportant la fondation de plusieurs collèges et surtout de la fameuse maison de Sorbonne. Ses origines, son organisation avaient déjà été exposées ailleurs, particulièrement dans le beau livre de M. Gréard; mais M. Féret a su envisager ces mêmes faits sous un jour nouveau. Les conflits cependant ne tardent pas à naître : la Faculté doit lutter avec les mendiants, successivement sur le terrain académique et sur celui des privilèges; bientôt aussi les grandes questions doctrinales surgissent, nées des commentaires imprudents des œuvres d'Aristote. M. Féret réunit avec assez de discernement les réflexions de divers écrivains à ce propos, mais nous préférerions le voir fondre davantage la matière de ses informations, se l'assimiler et la rendre ainsi d'une façon plus personnelle. La revue littéraire, qui forme la seconde partie de ce volume, en conséquence du plan déjà adopté dans le précédent, est répartie en différentes subdivisions consacrées aux Ubiquistes et aux Sorbonistes, aux Franciscains, Dominicains et autres religieux. — Le volume suivant fournit d'utiles détails sur les nombreux collèges fondés au XIVe siècle dans l'Université, et sur le rôle de l'Université lors du grand schisme. Cette dernière division est peut-être traitée d'une façon par trop rapide. Vient ensuite l'examen de questions doctrinales soulevées par de nouvelles erreurs, puis des notices littéraires réparties dans le même ordre que nous avons rappelé un peu plus haut. On comprendra que nous ne puissions donner une analyse plus étendue de ces deux gros volumes remplis de menus faits intelligemment classés et relatés, du reste, mais dont la multiplicité même rend le compte rendu presque impossible. Nous nous bornerons donc à apprécier en quelques mots la méthode de l'auteur. Il accumule les renseignements biographiques, littéraires et

autres, épuisant consciencieusement les in-folio; mais nous aimerions mieux le voir laisser de côté certains détails absolument superflus, des épitaphes insignifiantes et d'autres choses semblables, pour nous donner, au moins de temps en temps, dans quelques pages synthétiques, un large et lumineux aperçu de l'époque qu'il décrit. Ce système serait certainement plus favorablement accueilli du lecteur. Les citations intercalées dans le texte ne sont pas devenues moins nombreuses qu'elles ne l'étaient dans le premier volume. S'il s'agissait de documents, nous ne nous en plaindrions qu'à moitié, mais à quoi bon couper des tranches dans des auteurs modernes? Résumez-les, faites la critique de leur opinion pour l'affirmer ou la combattre, mais ne nous les servez pas à nouveau, nous pouvons les compulser nous-mêmes et les lire dans leur propre texte. L'histoire de la Faculté de théologie de Paris est loin d'être dépourvue de valeur : nos critiques ne nous dispensent pas de déclarer qu'elle constitue une œuvre sérieuse, qui démontre la remarquable persévérance de son studieux auteur. F. D'H.

Origine et développement du régime des travaux publics en France, par Alfred des Cilleuls. Paris, Pichon, 1896, in-8 de xxvi-305 p. — Prix : 8 fr.

Dans ce savant ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, l'auteur montre comment les principes de notre droit, relatifs aux travaux publics, se sont peu à peu dégagés et précisés pendant les deux derniers siècles de l'ancien régime. L'impulsion est donnée par Henri IV : en 1599, au sortir des guerres de religion qui laissent tant de ruines, il crée pour Sully la charge de grand-voyer. L'œuvre est poursuivie par Colbert, par l'action continue des intendants, par les arrêts du conseil d'État, documents peu explorés avant les patientes recherches de M. des Cilleuls et où l'on découvre pourtant la genèse de nos règles administratives. On nous présente d'abord celles qui sont communes à tous les travaux publics. On trouvera là sur les péages, sur les impositions locales, sur les corvées, des renseignements très précis et qui intéressent l'histoire générale. Puis on nous fait passer en revue les diverses parties du domaine public : routes, chemins et ponts, fleuves, canaux, ports et petits cours d'eau, édifices religieux, civils et militaires. Après une minutieuse enquête, nous sommes conduits à cette conclusion : à l'avènement de Henri IV, tout était à édicter en fait de législation sur les travaux publics. Quand survint la Révolution de 1789, les regles promulguées parurent assez justes pour être maintenues dans leur ensemble, assez complètes pour que l'Assemblée nationale n'ait eu à y ajouter qu'un très petit nombre de dispositions.

Bon J. Angot des Rotours.

Histoire du saint-simonisme (1823-1864), par Sébastien Charléty. Paris, Hachette, 1896, in-16 de II-498 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume compact, écrit d'un style alerte et bien divisé, a été composé en même temps que celui de M. G. Weill sur *l'École saint-simonienne*, au moment où le fonds Enfantin, déposé à la bibliothèque de l'Arsenal, était ouvert aux chercheurs. On comprend que notre siècle finissant s'intéresse curieusement à ces étranges prophètes dont il tient quelques-unes de ses idées directrices. M. Charléty enferme cette histoire entre la mort de Saint-Simon (1825) et celle d'Enfantin (1864). L'Église se constitue en 1829, et le jour de Noël se nomment deux papes, Bazard et Enfantin, dont le premier doit rapidement provoquer un schisme et se retirer (novembre 1831). Les fidèles se réunissent d'abord rue Monsigny, puis à Ménilmontant, où ils prennent l'habit et travaillent en commun. C'est de là que le Père et Michel Chevalier sont envoyés, par un arrêt de la cour d'assises du mois d'août 1832, à Sainte-Pélagie, d'où ils sortent au mois d'août suivant. Les apôtres se dispersent. Ils cherchent la Mère en Orient. Ils ne la trouvent ni à Constantinople ni en Égypte. Mais ils préparent le canal de Suez et en donnent l'idée à Lesseps, qui ne leur gardera aucune reconnaissance. Le Père, que le peuple écoute peu, n'a guère plus de succès dans ses exhortations à Louis-Philippe et au duc d'Orléans. Au grand désespoir de certains disciples, il ne cache pas ses sympathies pour Napoléon III et l'empire autoritaire. C'est que l'école saint-simonienne réagit bravement contre l'individualisme, contre le libéralisme, et juge que le despotisme est justifié par la recherche du bien-être qu'on attend de lui. Par certains côtés, elle conduit au socialisme, mais sans haine et sans recherche d'une égalité contre nature. Par d'autres côtés, elle mène au positivisme, qui lui emprunte tant dans ses théories historiques et même dans sa religion de l'humanité. Ajoutez que tout en donnant des preuves d'esprit pratique, en se mêlant très utilement à de grandes affaires financières, Enfantin demeura jusqu'à la fin fidèle à son idéal (*la Vie éternelle* date de 1861), que, malgré son assurance de Messie et sa prodigieuse fatuité, il paraît avoir été un charmeur, et très bon. L'auteur de cette étude a fait œuvre d'historien consciencieux et bien informé; mais on pourrait tirer d'autres leçons encore que celles qu'il indique de cette expérience d'âmes sincères à qui manque le vrai christianisme et qui ont besoin d'une religion.

Baron J. Angot des Rotours.

Jansenismo y regalismo en España. Cartas al Sr. Menendez y Pelayo, por el P. Manuel F. Miguélez, agustino. Valladolid, imp. de Gravina, 1895, in-8 de VIII-486 p. — Prix : 4 fr.

Le P. Miguélez, des Augustins, professeur au collège de Marie-Christine de l'Escurial, avait publié dans la *Ciudad de Dios* des lettres histo-

riques adressées à M. Menendez y Pelayo, le secrétaire de l'Académie d'histoire de Madrid, l'auteur célèbre du livre *les Hétérodoxes espagnols*. — Ces lettres sur le jansénisme et le régalisme en Espagne, le P. Miguélez les réunit aujourd'hui en un volume.

L'auteur fixe rapidement les origines du jansénisme en Espagne. C'était le pays du théologien Molina, les controverses d'école y furent naturellement chaudes. Les molinistes manifestèrent une admiration mitigée envers saint Augustin, du moins vis-à-vis des conséquences que des disciples ardents voulaient tirer de ses écrits. Le cardinal Noris défendit l'évêque d'Hippone; on prit fait et cause pour les deux opinions: le P. Rabago, jésuite, confesseur du roi Ferdinand VI, et le grand inquisiteur, contre; Noris, les moines augustins et dominicains, pour. — Ces derniers portèrent leurs plaintes à Rome. Benoît XIV, d'après des documents nouveaux produits par le P. Miguelez, semble leur avoir manifesté une grande bonté. Les conseils pacifiques du Pape ne trouvèrent guère d'écho auprès de Ferdinand VI. Est-ce parce que le P. Rabago était son confesseur? — Le P. Miguélez en conclut que de là date le régalisme, c'est-à-dire la tendance absolutiste qui porta les « rois catholiques » à s'éloigner de Rome, puis à la combattre. Cette théorie est très soutenable. Le cardinal Portocarrero fut chargé de tenter des rapprochements. Il semble y avoir échoué; et à Rome, il tomba en disgrâce. — A Madrid, ce fut le P. Rabago qui subit la même mésaventure, et l'inquisiteur général Quintano le remplaça comme confesseur royal. L'interdit qui frappait les œuvres du cardinal Noris fut levé aussitôt, et ceux que les molinistes appelaient « jansénistes » parurent satisfaits. Mais l'émotion soulevée par ces disputes religieuses avait été universelle dans le clergé espagnol. Le culte du pouvoir royal absolu avait augmenté en proportion du désir où les molinistes, par exemple, auraient été de trouver un appui puissant à leur opinion. Les liens avec Rome se seraient détendus d'autant et l'augmentation exagérée de la puissance royale, le régalisme, en un mot, n'aurait eu besoin que de se retourner contre les jésuites pour faciliter la persécution dont ils furent les victimes sous le règne suivant. Telle est, du moins, la conclusion du P. Manuel Miguélez, qui l'appuie de textes nouveaux et de considérations bien présentées. Il y a là, cependant, un procès de tendance, et en l'exagérant, on tomberait dans une grosse erreur. Il convenait, il me semble, de signaler le danger d'accentuer trop le raisonnement de l'auteur. Sur l'expulsion même des Pères jésuites, sous Charles III, le P. Manuel Miguélez donne moins de détails. Il ne fait que déduire les conséquences du principe qu'il a posé et montrer la suite des faits historiques qu'il a avancés. Son livre se divise en deux parties: à la fin de chacune d'elles se trouve un résumé bien fait et parfois éloquent des développements historiques qui précèdent. — Un coup d'œil sur les conséquences du

jansénisme et du régalisme au XIXe siècle est intéressant et montre fort à propos qu'il faut trouver la meilleure explication de la décadence actuelle de l'Espagne dans l'abaissement du sentiment religieux, qui date du célèbre mais fort imprévoyant Charles III. — Des documents inédits, tirés des Archives de Simancas, terminent le volume.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Quatre portraits : Lamartine, le cardinal Lavigerie, Ernest Renan, l'empereur Guillaume II, suivis du discours prononcé pour le centenaire de l'Institut par JULES SIMON. Paris, Calmann Lévy, 1896, in-18 de 334 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume contient une préface qui le résume tout entier, une étude sur *Lamartine* suivie du discours prononcé par Jules Simon à l'occasion du centenaire du poète; une étude sur *le Cardinal Lavigerie*, suivie d'un article sur *le Toast du cardinal ;* une étude sur *Ernest Renan ;* une étude sur *l'Empereur Guillaume II*, suivie d'articles sur *Notre Escadre aux fêtes de Kiel*, sur *le Vrai Patriotisme*, suite du précédent, sur *l'Héritier*, c'est-à-dire l'empereur Nicolas II de Russie : enfin le discours sur *le Centenaire de la fondation de l'Institut*. Cela fait un recueil tout factice de morceaux si peu préparés pour former un livre que les mêmes choses se trouvent plusieurs fois répétées, l'auteur ayant, pour des recueils et des journaux différents, tiré plusieurs moutures d'un même sac. Cela ne veut pas dire d'ailleurs que le volume ne soit point intéressant. Avec Jules Simon on ne court jamais le risque de s'ennuyer. Mais il est vraiment déconcertant. Avec lui, on ne sait jamais où l'on en est. Des compliments généralement excessifs sont noyés dans des flots d'ironie, ce qui laisse toujours beaucoup d'incertitude dans l'esprit des lecteurs. Admire-t-il vraiment Renan autant qu'il le dit ou le regarde-t-il simplement comme un très brillant « fumiste? » Son hommage à la Convention, créatrice de l'Institut, est-il vraiment sincère, quand on le voit de page en page s'atténuer sous une enfilade d'épigrammes qui n'en laissent à peu près rien subsister ? On se pose la question, et telle est la nature fuyante de l'auteur qu'on n'arrive pas à la résoudre. De tout cela résulte un véritable malaise, l'esprit pouvant difficilement s'accommoder de toutes ces solutions qui se contredisent. C'est comme un jeu de bascule, où l'on monte et l'on descend tour à tour, sans parvenir à trouver l'équilibre et le repos. L'étude sur Lamartine, la meilleure de toutes à mon avis, échappe à peu près à ce reproche : toute faite de sympathie, elle est très humaine et toute charmante. L'étude sur le cardinal Lavigerie me plaît moins : on sent trop qu'elle a été écrite pour justifier une attitude politique dans laquelle les catholiques n'ont trouvé ni honneur ni profit. Cette attitude de désarmement et de résignation vis-à-vis des vainqueurs parfaitement résolus à ne rien céder de leurs conquêtes est

aussi celle que Jules Simon voudrait voir la France prendre vis-à-vis de l'Allemagne ; je ne comprends pas que sa main n'ait pas tremblé en écrivant ces pages si douloureuses pour le patriotisme français. Et voilà à quoi l'on aboutit avec cette manie de peser avec des toiles d'araignée le pour et le contre de toutes choses. Ma foi ! vivent les gens qui trempent leur plume aux sources du cœur ! En rééditant ces pages où respire une si grande admiration pour l'empereur Guillaume II et un si grand amour de la paix quand même, il me semble qu'on a rendu à la mémoire de Jules Simon un fâcheux service. J'avoue volontiers d'ailleurs que dans ce volume, comme dans les autres, Jules Simon se révèle, ce dont personne ne doute, comme un penseur ingénieux et un très habile écrivain.

P. Talon.

Madame de Sévigné malade, *étude historique et médicale*, par le Dr Jules Roger. Paris. Steinheil, 1895, in-18 de 168 p. — Prix : 3 fr. 50.

A propos du deuxième centenaire de Madame de Sévigné. *Sa dernière maladie, sa mort, sa sépulture*, par E. Le Mire. Rouen, Lestringant ; Paris, A. Picard et fils, 1896, in-8 de 53 p. — Prix : 1 fr. 50.

Notre distingué confrère M. le docteur Ferrand s'est déjà occupé du premier de ces ouvrages, dans le *Polybiblion* (t. LXXIV, p. 231), au point de vue médical. Mais, comme le sous-titre porte *étude historique et médicale*, quelques lecteurs ont pu se demander quelle était la valeur du livre envisagé sous ce second aspect. Pour être sincère, nous devons leur répondre que le travail de M. Roger ne tient pas les promesses que son intitulé semble annoncer. Ce n'est ni plus ni moins qu'une compilation de toutes les lettres où la charmante épistolière parle de sa santé bonne ou mauvaise. Car, lorsque la châtelaine des Rochers décrit la vie qu'elle mène en Bretagne entre son fils, enfin devenu sage, et sa belle-fille, ses lectures, ses promenades, ses « beurrées infinies, » il n'y a rien là, croyons-nous, qui sente de près ou de loin la maladie.

Sans doute, c'est toujours une bonne fortune que de relire ces pages immortelles. Mais on était en droit d'attendre de M. Roger une étude plus complète et plus intéressante sur le sujet qu'il avait choisi. Le livre de M. de la Brière (*Mme de Sévigné en Bretagne*) eût pu lui servir avantageusement de modèle. Si, à l'exemple de cet historien, il avait encadré tous ces extraits dans un récit vif et animé des maladies de la marquise, s'il nous eût renseignés sur la manière, encore si primitive, dont on se soignait à cette époque, il eût pu faire œuvre d'érudit et de médecin et nous instruire en nous charmant. C'est une œuvre à refaire.

— D'une tout autre valeur est celle de M. Le Mire. L'auteur connaît parfaitement son sujet et il en parle avec amour. Jusqu'ici, dans notre siècle au moins, on avait cru généralement, sur la foi de M. de Saint-Surin (édit. de Monmerqué, 1818), et tous les historiens avaient répété

après lui que Mme de Sévigné était morte de la petite vérole. De là cette légende accréditée par les meilleurs écrivains que, par crainte de la contagion, Mme de Grignan n'aurait pas eu le courage de visiter sa mère à son lit de mort (Vallery-Radot : *Mme de Sévigné*, p. 242), que la marquise n'aurait pas été enterrée dans le tombeau des Grignan (F. Masson : *Le Marquis de Grignan*, p. 207), que sa sépulture n'aurait pas été violée en 1793. Autant d'erreurs que M. Le Mire n'a pas de peine à réfuter.

Il est vrai que M. l'abbé Nadal avait déjà rétabli la vérité sur les deux derniers points, dans son livre, très rare aujourd'hui, *Essai historique sur les Adhémar* (Valence, 1858). M. Le Mire a eu le mérite de les remettre en lumière et de montrer comment cette légende a pris naissance et comment s'y rattache celle de la mort par la petite vérole. Désormais les historiens de Mme de Sévigné devront retrancher ce cliché de la biographie de leur héroïne et s'en tenir, pour la maladie dont mourut Mme de Sévigné, à la version, fort simple, du chevalier Perrin, qui parle d'une « fièvre continue. » Il y a bien quelques détails du procès-verbal d'ouverture du caveau en 1870, sur lesquels on pourrait épiloguer. Mais la discussion nous entraînerait hors des limites d'un compte rendu bibliographique. M. Le Mire regrette, et avec raison, que nous n'ayons pas de relations de la mort de Mme de Sévigné. Cependant cette relation a existé. Elle a été écrite par le marquis de la Garde, cousin des Grignan, le reclus de Pierrelatte, pour la marquise d'Huxelles, qui la communiqua à la duchesse de Chaulnes, une des meilleures amies de la défunte. Maintenant qu'est-elle devenue? Existe-t-elle encore? M. Le Mire, qui semble ignorer cette circonstance, devrait bien se mettre à la recherche d'une pièce aussi intéressante. Nul doute qu'elle ne lui donne entièrement raison et ne confirme, en ce qui touche les derniers moments de Mme de Sévigné, le dire du chevalier Perrin.

LÉON CHARPENTIER.

Les Gloires de la France chrétienne au XIXe siècle, essais anecdotiques sur le temps présent, par GEORGES LOTH, avec introduction de l'abbé Julien Loth. 2e série. Paris. Haton, 1896, in-8 de XVI-472 p. — Prix : 5 fr.

Un universitaire distingué, qui fut honoré jadis de la disgrâce du conseil municipal de Paris, M. Pellissier Seguier, grand chrétien doublé d'un philosophe de grand mérite, avait publié jadis une première série de *Gloires de la France chrétienne;* cette collection si bien commencée méritait d'avoir une suite; M. Georges Loth s'en est chargé, et je puis dire tout de suite qu'il s'est fort bien tiré de sa tâche. M. Georges Loth porte un nom très honorablement connu dans les lettres chrétiennes; avec lui la bonne renommée de ce nom n'a pas déchu, et ce n'est pas l'affection fraternelle seulement, c'est aussi l'équité qui a dicté à l'auteur

de la préface cette appréciation parfaitement justifiée : « Ceux qui liront ce livre reconnaîtront avec nous que toutes ces nobles et saintes vies où la foi, la vertu, le patriotisme, ont jeté leurs plus vives clartés, ont trouvé un historien digne, par son talent et sa piété, de les mettre en lumière. » Comme la première série, la deuxième série se divise en deux parties : les laïques, les religieux. Les laïques s'appellent Mac-Mahon, Sonis, Chanzy, Courbet, Louis Veuillot, Dupont, le saint homme de Tours ; les religieux, moins nombreux, ne sont pas moins grands : c'est le curé d'Ars, c'est le R. P. de Ravignan, c'est Mgr Freppel. Dans l'appendice, un grand laïque encore, laïque dans le vrai et antique sens du mot, qui n'a rien de commun avec le sens barbare d'aujourd'hui, j'ai nommé Pasteur. Après cela, l'auteur peut légitimement conclure que « tout ce que la France compte d'hommes vraiment supérieurs dans les sciences, les lettres, les arts, l'armée, la magistrature, la politique, a reconnu et proclamé la divinité de la religion et en a observé les préceptes. » N'est-ce pas la meilleure manière de répondre aux attaques de l'impiété, qui fait bien petite figure auprès de ces grands soldats, de ces grands savants, de ces grands écrivains, de ces grands orateurs, de ces grands hommes de bien, dont la vie tout entière apporte à la vérité le plus éloquent et le plus décisif des témoignages. M. Georges Loth a été leur digne interprète : je ne saurais faire de son œuvre un meilleur éloge. Elle mérite et elle obtiendra, j'en suis sûr, la bienveillante sympathie de tous nos lecteurs.

P. Talon.

Un Grand Propriétaire chrétien au XIXe siècle, *M. le comte de Bussière*, par Léonce de la Rallaye. Paris, Delhomme et Briguet, 1896, in-8 de x-484 p. — Prix : 6 fr.

Né à Strasbourg en 1802, mort en 1862 dans son château de Reichshoffen, le comte Théodore de Bussière fut mêlé très activement au mouvement catholique de la première moitié de ce siècle. Malgré le titre de l'ouvrage, on ne s'est pas du tout borné à nous dire le bien que fit ce grand chrétien dans sa terre d'Alsace, où il ne passa pas d'ailleurs la plus grande partie de sa vie. M. de Bussière avait brillamment débuté dans la carrière diplomatique, quand la révolution de juillet l'éloigna des fonctions publiques. Il venait d'épouser Mlle Humann, nièce de la célèbre amie de l'abbé Bautain. Il avait été élevé dans la religion protestante, que pratiquait sa mère. Grâce à l'influence de sa femme et à de consciencieuses études, il embrassa le catholicisme en 1837. Il vécut de longues années à Rome, partageant son temps entre la prière, les travaux intellectuels, ses devoirs de père de famille et d'homme du monde. C'est alors qu'il eut la joie de jouer un rôle décisif dans la conversion merveilleuse d'Alphonse Ratisbonne (janvier 1841). Parmi ses amis et ses guides préférés, il faut citer Louis Veuillot et Eugène Boré, qui

mourut supérieur des Lazaristes. Il publia de nombreux ouvrages d'apologétique et d'hagiographie (*la Foi de nos pères*, *la Vie de sainte Françoise Romaine*, *la Vie de sainte Odile*, *les Sept Basiliques de Rome*, etc.). — M. de la Rallaye a eu raison de nous faire connaître cette âme délicate et haute, à laquelle ne furent pas épargnés les troubles intérieurs. Il a réuni une riche moisson de renseignements intéressants. Mais diverses inexactitudes accusent une certaine négligence. Pourquoi (p. 57) appeler « Pauline » Alopeus la femme d'Albert de la Ferronnays? Pourquoi écrire tantôt Alphonse de Ratisbonne (p. 70) et tantôt Alphonse Ratisbonne (p. 72), tantôt le P. Rothan (p. 152) et tantôt le P. Roothaan (p. 310)? Enfin l'ouvrage aurait gagné à être plus court et muni d'une table des matières. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Les Rothschild. *Une Famille de financiers juifs au XIXe siècle*, par ÉDOUARD DEMACHY. 1re et 2e séries. Paris, l'auteur, 48, rue Pergolèse, 1896, 2 vol. in-16 de XLI-195 et LXIX-150 p. — Prix : 3 fr. 50 le volume.

Ces deux volumes ne sont que le commencement d'un réquisitoire qui s'annonce violent et désordonné. Le premier s'occupe tout particulièrement de Nathan Mayer de Rothschild, le vrai fondateur de la maison, né à Francfort en 1777, et mort dans la même ville en 1836. C'est lui qui gagna des millions à la Bourse de Londres, pour avoir su, avant tout le monde, l'issue de la bataille de Waterloo. M. Demachy insinue que le banquier juif ne fut pas étranger à la défaite des Français. Il s'étonne que les communards, au lieu de brûler des archives où auraient pu se trouver les preuves de malversations financières, n'aient pas pillé les hôtels de cette puissante famille. — Dans le second volume, on nous entretient surtout de James de Rothschild, né en 1792, et qui s'introduisit en France, avec ses frères Salomon et Karl, pendant les années troublées qui terminent le premier Empire. Il eut pour fils les barons Alphonse, Gustave et Edmond. Le moindre des méfaits qu'on lui impute, c'est de s'être mêlé à des affaires de contrebande au temps du blocus continental. L'auteur accuse justement les juifs de s'être faits trop souvent les auxiliaires et les inspirateurs de la franc-maçonnerie. Si l'on voulait consulter sur le sujet un ouvrage indépendant et vraiment scientifique, il faudrait se reporter au dernier livre du regretté Claudio Jannet : *le Capital, la finance et la spéculation*, dont le chapitre XII est consacré à la constitution de la haute banque en notre siècle.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Sciences, belles-lettres et arts dans les Pays-Bas, surtout au XIXe siècle ; bibliographie systématique. Tome I (*Linguistique, histoire littéraire, belles-lettres*), avec une table alphabétique. La Haye, Martinus Nijhoff, 1895, in-8 de VIII-301 p.

Pour remédier à l'absence d'un répertoire méthodique général de la

production littéraire néerlandaise, la librairie Martinus Nijhoff, de La Haye, qui tient un rang considérable, et que dirige aujourd'hui un littérateur distingué, a voulu montrer quelle place les Pays-Bas doivent occuper dans la bibliographie du XIXe siècle, et faciliter aux étrangers la connaissance des livres parus dans le courant de ce siècle chez tous les éditeurs hollandais. Ce travail, quoique dépourvu de prétentions scientifiques, pourra rendre de réels services non seulement au commerce de la librairie, mais encore aux bibliothécaires et aux bibliographes. Le premier volume paru contient les Belles-lettres, avec les subdivisions suivantes : Linguistique en général, Langue et littérature néerlandaises, Autres langues germaniques, Grec et latin, Langues romanes, basque, hongroise et turque, Langues et littératures sémitiques, aryennes, sino-japonaises, égyptiennes et des Indes orientales néerlandaises. Ce qui rend ce livre intéressant, c'est la collection très considérable de livres consacrés aux langues orientales et spécialement javanaises ; ce qui le rend utile, c'est la table alphabétique des auteurs qui l'accompagne, et le dépouillement très exact des collections et des ouvrages imprimés par les Académies de la Hollande. Nous souhaitons vivement que cette nouvelle « bibliographie des Pays-Bas » s'enrichisse promptement des volumes consacrés aux sciences naturelles et aux sciences géographiques, qui jouissent également d'un renom important dans la production scientifique néerlandaise. H. Stein.

Books and their makers during the middle ages, by Geo. Haven Putnam. Vol. I : 476-1600. New York and London, G. P. Putnam's sons, 1896, in-8 de XXVII-459 p. — Prix : 12 fr. 50, relié toile.

Le bon accueil que le public a fait à un ouvrage précédent de M. George Haven Putnam sur les auteurs et le public dans l'antiquité (*Books and their public in ancient times*) l'a décidé à poursuivre ses études et à nous retracer l'histoire du livre à travers le moyen âge. Moyen âge est pris dans un sens beaucoup plus large que celui où on l'entend habituellement : car si M. Putnam fait commencer son travail à la chute de l'empire d'Occident, il pousse jusqu'à la fin du XVIIe siècle ses recherches sur la production et la distribution de la littérature. La raison en est simple : M. Putnam se préoccupe essentiellement de rechercher l'origine du droit d'auteur, et la plus ancienne loi qui le règle est l'acte de la reine Anne de 1710.

Deux grandes sections se partagent inégalement le volume de M. Putnam. La plus considérable (p. 1-316) étudie les *Livres manuscrits* en quatre chapitres : I. La Fabrication des livres dans les monastères ; II. Bibliothèques de cette période ; III. La Fabrication des livres dans les anciennes Universités ; IV. Le Commerce des livres à cette époque. La deuxième section de l'ouvrage, consacrée aux *Plus Anciens Livres imprimés*, est divisée en trois chapitres : I. La Renaissance précurseur de

l'imprimerie ; II. L'Invention de l'imprimerie et l'œuvre des premiers imprimeurs en Hollande et en Germanie ; III. Les Imprimeurs-éditeurs italiens de 1464 à 1600.

Pour la préparation de cet ouvrage, M. Putnam a fait des lectures assez considérables. Sa bibliographie, qui comprend onze pages, en peut donner une idée ; encore M. Putnam n'y a-t-il point fait rentrer tous les ouvrages cités par lui (par exemple, Arx, cité p. 127, et Léon Maître, cité p. 156 d'une manière d'ailleurs insuffisante) ; il est vrai que par contre il aurait pu sans inconvénients supprimer de sa liste quelques titres. Des matériaux assemblés par lui il a tiré un excellent parti. Son livre, bien composé, écrit d'une plume sobre et qui ne manque point d'élégance, se lit avec intérêt et sans fatigue. Il n'épuise naturellement pas la matière ; des travaux importants ont échappé à M. Putnam, comme ceux de M. Léopold Delisle et de M. l'abbé Bossebœuf sur l'école de calligraphie de Tours ; mais il n'en est pas moins vrai que le tableau qu'il a tracé est généralement exact et suffisamment complet. Nous ne pouvons que souhaiter que l'auteur en fasse paraître la suite, pour laquelle il sera certainement encore mieux outillé.

Nous lui recommanderons en terminant plus de précision et de correction dans ses citations ; on attache vraiment trop peu d'importance à cette qualité de l'autre côté de l'Océan. E.-G. Ledos.

BULLETIN

Lettre encyclique de Notre Très Saint Père Léon XIII. **De l'Unité de l'Église.** Paris, Retaux, 1896, in-8 de 72 p. — Prix : 1 fr.

Je n'ai pas à commenter ici la dernière encyclique pontificale *Satis cognitum vobis est*, mais à signaler la traduction française qui vient d'en être donnée. Pendant longtemps les actes du Saint-Siège ont paru en latin, et les journaux en faisaient à la hâte des traductions qui ne brillaient pas toujours par l'élégance ou l'exactitude ; pour obvier à cet inconvénient, le Saint-Père a fait venir de Toulouse un religieux de la Compagnie de Jésus, le P. B. Gaudeau, docteur ès lettres, ancien professeur de théologie au Collège romain et, à partir de cette année, professeur à la Faculté de théologie de Paris ; il lui a fait faire sous ses yeux une traduction officielle du document, qui a paru simultanément dans la langue originale et dans un français excellent, où les gens du monde trouveront une expression fidèle de la pensée du Souverain Pontife. P.

Un Chapitre de l'histoire du droit criminel dans les Pays-Bas autrichiens au XVIIIe siècle ; les Mémoires de Goswin de Fierlant, par E. Hubert. Bruxelles, Hayez, 1896, in-8 de 102 p.

Goswin de Fierlant était membre du conseil privé des Pays-Bas autrichiens, quand la question de l'abolition de la torture dans ce pays fut mise à l'ordre du jour du conseil, dans les premiers mois de 1771. G. de Fierlant était un magistrat des plus distingués. Il fut chargé par ses collègues du conseil privé de rédiger un rapport « sur les moïens de faire cesser

le cruel usage de la torture, ou du moins sur les mesures à prendre pour parvenir à la conviction des coupables sans se mettre dans le cas d'avoir à craindre de n'arracher l'aveu que par la force et la longueur des tourments.» Ce rapport fut déposé le 13 avril 1771. En poursuivant ses travaux sur l'histoire du droit criminel dans les Pays-Bas autrichiens, M. E. Hubert a eu la bonne fortune de le rencontrer ; il en a reconnu la haute valeur, et il le publie avec une introduction et des notes qui en augmentent singulièrement l'intérêt. Il n'y a que des éloges à décerner à cette publication de l'érudit professeur de l'Université de Liège, qui, espérons-le, ne tardera pas à nous donner la suite de ses études historico-juridiques. A. D'HERBOMEZ.

Geschichte der Philosophie im Umriss, von EDUARD LŒWENTHAL. Berlin, Hannemann, 1896, in-16 de 36 p. — Prix : 1 fr. 15.

M. E. Lœwenthal est connu par un ouvrage sur la doctrine et l'histoire du naturalisme, qui a compté plusieurs éditions. Cet auteur pense très justement que toute éducation complète doit comprendre quelques notions de philosophie. Mais comme beaucoup de personnes n'ont que peu de temps à y consacrer, il a voulu faire un court résumé de l'histoire de cette science, qui servira de mémento aux étudiants, et pourra donner à tous une idée des problèmes qu'elle soulève. D. V.

L'Agriculture expliquée aux enfants, ou Petit Cours d'agriculture théorique et pratique, par l'abbé PERROT. Lille, imp. de l'Orphelinat de Dom Bosco, 1896, in-8 de 199 p. — Prix : 1 fr. 50.

Consacrant sa vie à former des enfants destinés à devenir des cultivateurs, M. l'abbé Perrot s'attache « à faire appliquer les nouvelles méthodes de culture, afin de sortir des ornières de la vieille routine. » Dans ce but il dictait en classe à ses enfants des leçons dont cet opuscule n'est que la reproduction. Il n'est pas long et cependant il forme en quelque sorte un cours complet, résumant l'ensemble des connaissances que des enfants peuvent avoir à mettre en pratique lorsqu'ils seront lancés dans la vie et devront la gagner par leur travail. L'ouvrage est divisé en cinq parties : Notions générales d'agriculture, agriculture proprement dite, horticulture et ce qui s'y rapporte, viticulture et enfin notions élémentaires de sylviculture, sériciculture, économie rurale, etc. Chacune de ces parties est subdivisée en leçons très courtes ; il y en a cinquante-cinq, et l'on peut dire que toutes les matières de la science agricole sont exposées. Lorsque le professeur avait dicté et commenté sa leçon, il faisait avec ses élèves la pratique de ce qu'il avait enseigné et expliquait sur le terrain les applications de l'enseignement donné. Ce petit livre sera donc fort utile aux élèves des écoles primaires, non moins qu'aux instituteurs qui, vraiment soucieux des enfants à eux confiés, voudront leur donner une éducation conforme à l'avenir qui les attend.

G. DE S.

La Coopération de production dans l'agriculture. *Syndicats et sociétés coopératives agricoles*, par le comte DE ROCQUIGNY. Paris, Guillaumin ; Masson, 1896, in-8 de 200 p. — Prix : 4 fr.

Le comte de Rocquigny a déjà, dans des travaux antérieurs sur les syndicats et sociétés coopératives, exposé théoriquement la cause de la coopération dans les matières et chez les ouvriers agricoles. Il s'attache ici à présenter les résultats acquis dans ce sens, et résume les faits mis au jour dans une enquête agricole. Partant de ce point que le programme de

la coopération est de produire plus et à meilleur compte ; de participer au bénéfice des transformations industrielles qui assurent à la matière première agricole une plus-value sur le marché, de vendre plus avantageusement, il réunit en quelques pages les faits nombreux qui démontrent la vitalité et l'avenir du système. Ces faits sont groupés en cinq chapitres : 1° Exploitation du sol ou travaux de la culture ; 2° Préservation des récoltes ; 3° Élevage du bétail et spéculations animales ; 4° Transformations industrielles des produits ; 5° Vente des produits. Dans chacun d'eux, après un résumé sommaire qui fait ressortir les faits saillants, l'auteur passe en revue les divers syndicats ou associations qui se sont déjà livrés à des essais souvent fructueux, et expose le but de ces entreprises.

Ceux donc qui veulent tenter de nouveaux essais ou introduire des modes coopératifs dont les preuves ne sont plus à faire, trouveront dans ces pages d'utiles renseignements. Avec leur aide ils éviteront parfois des écoles, souvent des tâtonnements, et pourront surmonter les difficultés qu'ont éprouvées leurs devanciers. G. DE S.

L'Année scientifique et industrielle, 39e année, 1895, par ÉMILE GAUTIER. Paris, Hachette, 1896, in-18 de xv-496 p. et 54 fig. — Prix : 3 fr. 50.

Le trente-neuvième volume du recueil fondé par Louis Figuier est de tout point digne de ceux qui l'ont précédé. La science ne s'arrête pas, et les découvertes intéressantes par elles-mêmes ou par leurs conséquences se sont pressées nombreuses en 1895 : les progrès de l'analyse spectrale permettant de reconnaître comme multiples et de mesurer dans leurs orbites les étoiles que le télescope voyait simples et fixes ; le cinématographe et la photographie des couleurs ; l'argon, ce gaz que de précises mesures numériques ont fait découvrir dans l'air que nous respirons ; l'acétylène, obtenu électriquement et appelé à remplacer économiquement les plus puissants éclairages. Mais 1895 est vraiment l'année de Pasteur, puisqu'elle a vu s'éteindre l'illustre savant dont les travaux et surtout la méthode féconde ont profondément modifié notre conception de la vie, transformé l'art de guérir par la serumthérapie, renouvelé l'hygiène des villes par l'eau de mer électrolysée, etc. DELAIRE.

Livres d'hier et d'autrefois, par CLÉMENT DE PAILLETTE. Paris, Poussielgue, 1896, in-8 de II-326 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'agréable petit livre de M. Clément de Paillette contient deux parties bien différentes. L'une, résumé d'un cours fait à l'Institut catholique, est une étude originale de *la Politique de Joseph de Maistre* d'après ses premiers écrits, mémoire très intéressant, où l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* apparaît comme un esprit large et souple, beaucoup moins absolu qu'on ne le croit d'ordinaire, très pénétré au contraire de cette idée qu'en politique ce qui est et ce qui dure, c'est ce qui doit être, et qu'on ne peut par conséquent rien fonder qu'en s'appuyant sur l'observation et le respect des traditions nationales. Et que d'aperçus curieux sont remis en lumière par M. de Paillette, sur le rôle qu'ont eu autrefois et que devraient avoir encore les Parlements dans la politique française, sur la place qui revient à l'aristocratie à côté du Roi, sur la vénalité des charges et sur le mensonge de ce qu'on nomme la souveraineté du peuple ! Cela, c'est vraiment du nouveau : car ces premiers ouvrages de J. de Maistre sont presque aussi inconnus que les lettres inédites que M. de Paillette a eu la bonne fortune d'avoir à sa disposition. La seconde partie du volume est formée de conférences faites au cercle du Luxembourg, d'articles sans prétention, non sans agrément, parus au *Corres-*

pondant, à la *Quinzaine*, au *Monde*, à la *Vérité*, au *Moniteur*, et traitant du livre ou de la question du jour : question du miracle et question de l'aumône à Paris ; *Saint François de Sales controversiste* et *Saint-Simon le saint-simonien :* les contes de Ch. Perrault et les *Lettres d'un curé de campagne ; les Enfants mal élevés* et *la Dégénérescence* d'après M. Nordau, etc. S'il n'y a rien là de bien profond comme analyse, ni de bien hardi comme critique, le ferme et souriant bon sens de l'auteur, qui se montre à la fois chrétien très ami de la vérité et lettré très ami des livres, ne laisse pas de donner du charme à ce petit livre sain, honnête, instructif. GABRIEL AUDIAT.

Pages choisies des grands écrivains. CHATEAUBRIAND, par S. ROCHEBLAVE. Paris, Colin et Cie, 1896, in-18 de XXXVI-319 p. — Prix : 3 fr. 50 ; relié toile, 4 fr.

La notice de M. S. Rocheblave est une bonne étude biographique et littéraire de l'homme et de l'œuvre ; le ton est ingénieux et fin, avec une nuance d'ironie parfois un peu déplaisante et des appréciations politiques très contestables. Il serait habile d'être plus juste pour les régimes disparus quand on a l'ennui de vivre sous la république de Panama. Au cours de son étude, M. Rocheblave écrit : « Louis XVI mourait sur ces entrefaites ;.... » c'est sa façon à lui de rappeler l'assassinat du 21 janvier ; chacun a sa manière ; j'aime mieux l'autre. Mais assez sur la notice. Passons au recueil : l'auteur ne procède pas par ordre chronologique ; chaque partie présente comme une des faces de l'œuvre de l'écrivain : dans la première, c'est l'homme expliqué par *Quelques chapitres de sa vie ;* dans la seconde, *l'Apologiste du christianisme ;* dans la troisième, *le Précurseur du romantisme ;* dans la quatrième, *l'Épopée en prose ;* dans la cinquième et dernière, *le Voyageur et le peintre*. Les élèves, à qui ce recueil est surtout destiné, n'ont pas intérêt à en connaître davantage. Recueil bien fait, en somme ; mais tout de même, tous ces bons universitaires, ou presque tous, quand ils s'occupent des grands écrivains catholiques, savent en parler avec esprit, mais ils les défigurent toujours un peu. Chateaubriand, c'est cela sans doute, mais aussi c'est autre chose, que M. S. Rocheblave n'a pas su voir. Consolons-nous à la pensée qu'un autre de ses confrères n'eût probablement pas fait mieux. P. TALON.

La Roumanie, *étude économique et commerciale*, par G. BLEY. Paris, Giard et Brière, 1896, in-8 de 190 p. — Prix : 4 fr.

Sous forme d'introduction, on trouve d'abord dans ce livre un abrégé de l'histoire et de la géographie de la Roumanie, ainsi qu'une analyse bien faite de ses lois constitutionnelles (p. 1-55). Vient ensuite la partie économique proprement dite, divisée en trois sections qui correspondent aux trois périodes qui vont de 1866 à 1877, de 1877 à 1881, de 1881 à 1896, et même 1897 ; c'est le morceau principal et celui qui est vraiment intéressant. De nombreux tableaux, auxquels je regrette qu'on n'ait pas joint quelques diagrammes, présentent avec beaucoup de précision la situation du commerce roumain, et montrent la part proportionnelle que les États européens ont prise dans le trafic ; on y constate que si, en vingt ans, les importations françaises ont doublé, celles de l'Autriche, de l'Allemagne et de l'Angleterre ont triplé, celles de la Belgique ont centuplé !

Ce travail, fort intéressant, bien qu'on n'y trouve que peu d'idées générales, n'aura peut-être pas tout le succès qu'il mérite : les spécialistes le trouveront probablement un peu superficiel, les profanes, au contraire, s'effraieront en voyant ces longues colonnes de chiffres, et ce sera dommage,

car il y a là dedans des pages fort instructives pour les uns et les autres.

La correction des épreuves ne semble pas avoir été assez attentive ; il y a (p. 76) un 525 substitué très malheureusement à un 255 et qui amène une erreur de près de trois cents millions de francs, erreur trop grosse pour ne pas sauter aux yeux. J'ajouterai que, visant à la concision, l'auteur a condensé la partie historique au point de la rendre peu intelligible ; quand il dit (p. 30) : « Les Daces avaient embrassé la religion de Photins, lors de l'invasion des barbares, » on commence par s'étonner de cet énorme anachronisme ; au fond, on comprend ce que l'auteur a voulu dire, et aurait dû dire en termes un peu moins équivoques. P. Pisani.

En Scandinavie. Notes de voyage. Le Pays, ses monuments et ses habitants, par Alexandre Boutroue. Paris, Leroux, 1896, gr. in-8 de 36 p. (Extrait de la *Revue de géographie*, juillet-août-septembre 1895.)

M. Boutroue profite chaque année des mois d'été pour faire un voyage qui lui fournit, l'hiver suivant, la matière d'une conférence à la Société de géographie, à la Société de géographie commerciale, ou encore à l'une des sections de l'Alliance française. Il a déjà ainsi emmené à sa suite ses auditeurs, puis ses lecteurs, dans l'Afrique du Nord, en Syrie et en Palestine, en Sicile et en Portugal ; il leur a fait, en 1895-1896, parcourir avec lui la Scandinavie et étudier le pays, ses monuments et ses habitants. Ceux qui connaissent la contrée dont parle maintenant M. Boutroue n'apprendront rien de nouveau en lisant sa dernière conférence ; mais s'ils diffèrent d'avis avec lui sur certains points (sur le régime protectionniste français en particulier), du moins le remercieront-ils de réveiller leurs souvenirs et de leur fournir de précieuses indications bibliographiques sur différents sujets.

Henri Froidevaux.

Le Parti modéré, ce qu'il est, ce qu'il devrait être, par J.-P. Laffitte. Paris, Colin et Cie, 1896, in-16 de 61 p. — Prix : 1 fr.

Dans cette brochure, fort bien faite, l'auteur expose la situation actuelle du parti modéré. Ce parti a pour programme la résistance au socialisme. M. Laffitte estime que ce programme est bon, mais insuffisant. On n'agira sur le suffrage universel qu'en lui présentant un programme positif qui frappe l'opinion et réponde à ses préoccupations légitimes. L'auteur émet quelques vues sur trois ou quatre points qui pourraient constituer ce programme : création d'Universités régionales vraiment indépendantes, subventions à l'institution de la caisse nationale de retraites pour la vieillesse, développement de la contribution personnelle-mobilière pour remédier aux inégalités d'autres impôts, large décentralisation administrative et financière, liberté d'association.

Sans entrer dans une critique de détail, nous croyons que dans ce programme il y aurait les éléments d'une bonne plate-forme électorale pour le parti modéré. Mais ce programme suffira-t-il à lui donner la supériorité ? Nous pensons que le parti qui s'intitule actuellement modéré a un vice plus grave que l'insuffisance de son programme. Il est persécuteur de l'Eglise au milieu d'un pays qui, au fond, conserve encore un certain attachement aux traditions chrétiennes. Rejetant l'appui des forces conservatrices catholiques, il est obligé de compter avec les radicaux, et de prévenir les effets de la désaffection du pays par une large corruption électorale. Faire de l'ordre matériel avec du désordre moral n'est pas une tâche facile, et le parti actuellement au pouvoir pourrait bien y succomber. D. V.

Où en est la politique coloniale de la France. L'Age de l'agriculture, par J. Chailley-Bert. Paris, Colin et Cie, 1896, in-16 de 68 p. — Prix : 1 fr.

Dans cette conférence l'auteur expose que trop souvent l'avenir d'un jeune homme est nul en France, les principales carrières étant fermées ou déconsidérées. N'y aurait-il pour lui rien à espérer du côté des colonies? Sans doute, répond-il, mais moins, à vrai dire, du côté du commerce que de celui de l'agriculture. Puis il examine les différentes colonies qui sourient aux entreprises agricoles. Il rappelle en terminant, qu'une Société, l'Union coloniale française, s'est fondée pour aider ceux qui se décident à entrer dans cette voie, et engage tous les intéressés et les émigrants à avoir recours à elle. G. de S.

Notes et impressions à travers le féminisme, par Marie-C. Terrisse. Paris, Fischbacher, 1896, in-12 de 224 p. — Prix : 3 fr.

Mme Marie Terrisse a pour principal objet la douloureuse situation faite à la femme française par nos mœurs et par nos lois, et de chercher le remède à cette situation, qui lui paraît être surtout l'importation en France des mœurs américaines. Des deux côtés il y a exagération ; ni le mal n'est si général chez nous, ni le remède américain ne nous paraît aussi efficace. Mme Terrisse croit-elle de bonne foi qu'en Amérique il y a moins de femmes malheureuses et moins de femmes corrompues? J'en doute beaucoup pour mon compte ; en tous cas Mme Terrisse ne le prouve pas; son livre généralise trop, et par cela même ne donne pas un portrait exact de la femme française. J'ajoute que Mme Terrisse fait preuve à l'égard de la religion catholique d'une ignorance et même d'une haine tout à fait ridicules. Il y a sans doute dans son livre quelques bonnes intentions, cela ne suffit pas pour faire un bon livre. On y trouve aussi beaucoup de fantaisies et de hors-d'œuvre sans rapport avec le sujet : telles les pages dithyrambiques consacrées aux funérailles de Gambetta, ce personnage remarquable par sa roublardise et sa faconde, et qui nous apparaît à nous si enflé et si malfaisant. De tout cela il résulte que le livre de Mme Terrisse présente fort peu d'intérêt : je ne crois pas que personne puisse trouver ni profit ni plaisir à le lire. P. Talon.

Manuale di numismatica, del dott. Solone Ambrosoli. Con 120 fotoincisioni nel testo e 4 tavole. Seconda edizione corretta ed accresciuta. (*Manuali Hoepli.*) Milano, Ulrico Hoepli. 1895. in-8 de xv-250 p. — Prix : 1 fr. 50.

La publication de la seconde édition de ce remarquable petit *Manuel de numismatique* prouve avec quelle faveur fut accueilli le livre de M. Ambrosoli, du jour de son apparition. Aussi bien était-elle attendue avec d'autant plus d'impatience que, malgré le nombreux tirage de son aînée, celle-ci avait été très promptement épuisée et que, depuis plus d'un an, on en déplorait l'absence dans le commerce. Ce succès considérable n'était d'ailleurs que légitime et tenait aux qualités mêmes de l'ouvrage. Son savant auteur a eu, en effet, l'excellente idée d'en faire un guide sans prétention, destiné à servir d'indispensable *vade-mecum* et de charmant initiateur scientifique aux débutants. De beaucoup le plus concis de tous les ouvrages similaires parus jusqu'à présent, ce nouveau petit traité élémentaire contient de multiples listes et des indications bibliographiques des plus utiles; l'on y rencontre une très bonne table, dressée par ordre alphabétique, des noms des *gentes* qui se retrouvent sur les deniers consulaires, un répertoire des monétaires romains, une nomenclature très soignée des légendes gravées

au droit des monnaies impériales, etc., etc. A la fin du volume l'auteur a réuni sur quatre planches les alphabets grec, étrusque et médiéval, les monogrammes qui figurent sur les monnaies de la République romaine, et trois cents écussons aux armes des divers souverains, princes, États, villes, etc., dont il nous reste des souvenirs médullaires et qui ne manquent pas d'aider dans une large mesure au classement des différentes monnaies de l'Europe; enfin les vignettes, qui abondent dans le texte, sont irréprochables et permettent de se faire une idée assez juste de l'art de la gravure et même du monnayage aux diverses époques de l'histoire métallique de l'ancien et du nouveau monde.

La seconde édition du *Manuel* constitue bien une véritable nouvelle édition, en ce sens qu'elle a été augmentée et complétée dans chacune des différentes sections dont se compose le livre. D'importantes additions de tous genres ont été faites. En dépit de ces améliorations, l'éditeur a laissé au *Manuel de numismatique* son prix originaire. N'est-ce pas autant et plus qu'il n'en faut pour assurer à cette seconde édition la carrière rapide et brillante de sa devancière? P. L.-L.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Gustave Le Vavasseur, mort le 9 septembre, au château de la Lande, était né le 9 novembre 1819, à Argentan. Il fit ses études au collège de sa ville natale et à la maison de l'Oratoire de Juilly, se fit recevoir avocat en 1840, mais n'exerça guère, et, après avoir passé quelque temps à Paris, retourna dans son pays et s'établit dans la commune de Longé, dont il devint maire. Avec une réputation inférieure peut-être à son talent, M. Le Vavasseur jouissait cependant de l'estime d'admirateurs assez nombreux, et sa notoriété s'étendait bien au delà des limites de sa province. Ce n'est, d'ailleurs, pas à nos lecteurs qu'il est besoin de rappeler les mérites de cet élégant poète ; à maintes reprises et tout récemment encore, le *Polybiblion* en a fait l'éloge. En même temps qu'il cultivait la muse, M. Le Vavasseur se livrait à des travaux d'érudition. Il fut quelque temps président de la Société des antiquaires de Normandie, président de la Société des antiquaires de l'Orne, et il était resté secrétaire général de celle-ci. La liste qui suit de ses publications est, nous le savons, fort incomplète : *Napoléon*, sous le pseudonyme de G. Delorne (Paris, 1841, in-8) ; — *Vers*, en collaboration avec MM. Prarond et Argonne (1843, in-18) ; — *Vie de Pierre Corneille* (Paris, 1843, in-12) ; — *Poésies fugitives* (Paris, 1846, in-12) ; — *Farces et moralités* (Paris, 1848, in-12) ; — *Dix mois de révolution, sylves politiques*, en collaboration avec M. Prarond (Paris, 1849, in-12) ; — *Le Dîner du mardi gras* (Argentan, 1852, in-fol.) ; — *Exposition universelle des beaux-arts. Les Artistes normands. Les Artistes du département de l'Orne* (Argentan, 1855, in-32) ; — *Notices sur les trois frères Jean Eudes, prêtre, fondateur des Eudistes ; François Eudes de Mézeray, historiographe de France, et Charles-Eudes d'Houay, chirurgien, échevin d'Argentan* (Argentan, 1855, in-8) ; — *Mgr de Salinis, notice biographique* (Amiens, 1861, in-8) ; — *Études d'après nature ; caractères et portraits rustiques. Impressions de voyages* (Paris, 1864, in-18) ; *Inter amicos* (Paris, 1866, in-12) ; — *Croquis à la plume* (Amiens, 1866, in-8) ; — *Intima. Souvenirs* (Caen, 1868, in-32) ; — *De quelques petits poètes normands contemporains de Malherbe* (Caen, 1868, in-8) ; — *Courrier d'Italie* (Alençon, 1869, in-8) ; — *Notice biographique sur le comte de Vigneral* (Caen, 1869, in-8) ; — *Les Tripes par deux Normands* (Paris, 1873, in-12) ; — *Jean de Pa-*

ris (Amiens, 1872, in-8) ; — *S. S. P. N. Pio IX carmen* (Paris, 1872, in-8); — *La Chapelle de Saint-Pierre à Rasnes* (Alençon, 1873, in-8); — *Locutions normandes* (Alençon, 1874, in-8) ; — *Étude sur le rôle de quelques poètes pendant les guerres de religion* (Caen, 1874, in-8); — *Un Chapitre d'art poétique. La Rime* (Paris, 1875, in-4); — *Épître à J. Travers* (Caen, 1876, in-8); — *Dans les herbages : les échos suisses; le curé de Saint-Géschold; les amours de Jacqueline* (Paris, 1876, in-8); — *Souvenirs de collège* (Paris, 1878, in-8); — *D'où partirent les assassins de saint Thomas de Cantorbéry* (Alençon, 1879, in-18); — *Notice biographique sur Le Harivel Durocher* (Caen, 1879, in-8); — *D'Amiens à Paris par l'express de 3 h. 15* (Amiens, 1879, in-8); — *Chansons de gestes et légendes* (Caen, 1880, in-8); — *Les Vingt-huit Jours du caporal Ballandard* (Paris, 1882, in-16, avec Paul Harel; — *La Dame de Tornelle* (Alençon, 1883, in-8); — *Bibliothèque ornaise. Essai de bibliographie cantonale. Canton de Briouze*, avec MM. l'abbé Gaulier et le comte de Contades (Mamers, 1883, in-18); *Canton d'Écouché*, avec M. de Contades (Paris, 1884); — *Fantaisie municipale* (Meulan, 1883, in-8) ; — *La Vengeance d'Ursule* (Paris, 1883, in-18); — *Beati mortui* (Séez, 1883, in-12); — *Argentan. 20 minutes d'arrêt* (Alençon, 1883. in-8); — *Marie* (Meulan, 1883, in-8); — *Fin de saison* (Meulan, 1885, in-8); — *Poésies complètes* (Paris, 1880-1896, 5 vol. in-8); — *Commencements de la lutte entre les anciens et les modernes. Les Dramaturges normands. L'Argentenois Nicolas Chrétien des Croix* (Caen, 1894, in-8); — *Un Souvenir de l'inauguration de la statue de Poussin en 1851* (Caen, 1894, in-8).

— Le docteur Jules Rochard, mort le 14 septembre, à Versailles, était né à Saint-Brieuc, le 30 octobre 1819. Docteur en médecine en 1847, il était entré dans le corps de santé de la marine. Il fut longtemps inspecteur de ce service, remplit de 1864 à 1873 les fonctions de membre de la commission pour la réorganisation de ce corps ; fut appelé en 1875 au comité consultatif d'hygiène, obtint en 1877 un fauteuil à l'Académie de médecine, dont il fut le président. Il faisait, depuis 1886, partie du conseil d'hygiène de la Seine. Membre des Sociétés d'anthropologie et de chirurgie de Paris, associé de nombreuses sociétés savantes de l'étranger, il laisse des publications estimées et dont nous donnons une liste à peu près complète, croyons-nous : *Moyens employés dans l'Inde pour combattre le choléra asiatique* (*Annales maritimes*, t. LXXXI, 1843) ; — *De la Scrofule*, thèse pour le doctorat (Paris, 1847, in-4) ; — *Observations physiologiques faites sur des suppliciés* (*Gazette médicale*, 1851); — *De la non-identité de la colique sèche et de la colique de plomb* (*Union médicale*, 1850) ; — *De l'Influence de la navigation et des pays chauds sur la marche et le développement de la phtisie pulmonaire* (*Mémoires de l'Académie de médecine*, t. XX, 1855) ; — *De la Prostitution à Brest*, par le docteur Parent-Duchatelet, nouvelle édition (Paris, 1857, in-8) ; — *Opérations d'anus artificiels* (*Mém. de l'Ac. de médecine*, 1859, t. XXIII) ; — *Mémoire sur les hématocèles de la tunique vaginale* (*Bull. de la Soc. de chirurgie* (t. IX, 1859); — *Des Traumatismes produits par l'explosion des mines* (*Union médicale*, t. VII, 1860) ; — *Observations de chirurgie recueillies à l'hôpital maritime de Brest* (*Ibid.*, t. VIII, 1861) ; — *Observation de hernie inguinale ancienne devenue subitement irréductible après une contorsion* (*Bull. Soc. de chirurgie*, 1862, t. II) ; — *Du Service chirurgical de la flotte en temps de guerre* (Paris, 1861, in-8) ; — *De l'Ulcère de Cochinchine* (*Archives générales de médecine*, t. XIX, 1862); — *Étude synthétique sur les maladies endémiques* (Paris, 1871, in-8) ; — *Histoire de la chirurgie française au XIXe siècle* (Paris, 1874, in-8) ; — *Communication sur une épidémie de typhus exanthématique* (*Bulletin de l'Acad. de méd.*, 2e série, t. VI) ; — *Rapport sur les recherches qu'il reste à faire pour élucider les points obscurs que présente encore l'histoire*

de la peste (*Ibid.*, t. IX); — *Communication sur le traitement chirurgical des abcès du foie* (*Ibid.*, t. IX); — *Rapport au sujet de la prophylaxie de la fièvre typhoïde à Paris* (*Ibid.*, t. XI); — *Rapport à la Société de médecine publique et d'hygiène professionnelle sur les travaux de l'année 1881* (*Revue d'hygiène*, t. IV, 1882); — *Rapport à la Société de médecine publique et d'hygiène professionnelle sur la construction des hôpitaux* (*Revue d'hygiène*, t. V, 1883); — *La Bretagne médicale* (*Compte rendu de la 38e session du congrès scientifique de France*); — *Rapport sur les travaux du docteur Domingos Fèrre relatifs à la fièvre jaune* (*Bull. de l'Ac. de médecine*, 2e série, t. XIII); — *La Valeur économique de la vie humaine* (*Revue maritime et coloniale*, 1884); — *Rapport présenté au ministre du commerce au nom de la commission extra-parlementaire de la revision de la législation des eaux minérales* (Paris, 1884, in-4); — *Influence de l'hygiène sur la grandeur et la prospérité des nations* (*Annales d'hygiène publique*, t. XIII, 1885); — *L'Organisation du service de la vaccine en France* (*Revue d'hygiène*, t. VII, 1885); — *Les Ressources alimentaires de la France* (*Comptes rendus de la 14e session du Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences*, 1885); — *Éloge de Chasseignac* (*Bull. de l'Académie de médecine*, t. XIV, 1885); — *L'Alcool, son rôle dans les sociétés modernes* (*Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1886); — *L'Acclimatement dans les colonies françaises* (*Ibid.*, 1er oct. 1886); — *La Dépopulation de la France* (Paris, 1887, in-8); — *L'Avenir de l'hygiène* (*Compte rendu de la 16e session du Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences*, 1887); — *L'Hygiène des villes et les Budgets municipaux* (*Revue des Deux Mondes*, 1er fév. 1887); — *L'Éducation hygiénique et le Surmenage intellectuel* (*Ibid.*, 15 mai 1887); — *L'Éducation des filles* (*Ibid.*, 1er fév. 1888); — *La Maison de l'ouvrier* (*Ibid.*, 15 mai 1888); — *Traité d'hygiène sociale* (1888, in-8); — *La Douleur* (*Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1889); — *L'Hygiène en 1880* (*Ibid.*, 1er nov. 1889); — *Les Intoxications volontaires* (*Revue scientifique*, 22 juin 1889); — *Éloge de J.-F. Fonssagrives* (*Bull. de l'Ac. de médecine*, t. XXI, 1889); — *Encyclopédie d'hygiène et de médecine publique* (1890 et suiv., in-8); — *L'Éducation de nos fils* (1890, in-16); — *Questions d'hygiène sociale* (1891, in-8); — *L'Éducation de nos filles* (1892, in-16); — *Traité d'hygiène publique et privée* (en cours de publication depuis 1895).

— Le *Polybiblion* a annoncé (t. LXXVII, p. 181) la mort de M. Gabriel-Auguste Prost, mais à ces lignes un peu trop sommaires il est juste d'ajouter quelques détails. M. Prost fut président de la Société des antiquaires de France, à laquelle il a fait un legs de 100,000 fr. Un autre legs semblable a encore été fait par lui à l'Institut. Il avait quitté Metz, sa ville natale, après l'annexion, et dans le cours du procès de Bazaine, sa déposition produisit la plus vive sensation. La liste de ses œuvres n'occupe pas moins de sept colonnes dans le *Dictionnaire biographique de la Moselle*, de Nerée Quépat; nous ne pouvons la reproduire, mais nous devons mentionner quelques travaux principaux : *Études sur l'Histoire de Metz* (1865, in-8); — *Corneille Agrippa, sa vie et ses œuvres* (1881-1882, 2 vol. in-8); — *La Cathédrale de Metz* (1885, in-8). Sous ce titre : *La Lorraine et l'Allemagne*, M. Prost a écrit la très remarquable introduction du bel ouvrage publié par Berger-Levrault. Parmi les très nombreux articles donnés par M. Prost à diverses revues, nous devons signaler deux mémoires insérés dans la *Revue des questions historiques : Les Chroniques vénitiennes*, 1882, 1883.

— Le 23 août est mort, à Belfort, M. Louis de Juvigny, né à Colmar en 1814. Il a écrit un grand nombre d'opuscules et d'articles, traitant surtout de questions religieuses et sociales. Une brochure sur la question d'Orient fit grande sensation, et Napoléon III désira voir son auteur. Mais celui-ci

ne voulut pas profiter de cette audience pour aliéner sa liberté. M. de Juvigny fut le secrétaire de Lamartine en 1848 et 1849.

— M. François-Joseph-Édouard Jeannez, membre de la Société archéologique de *la Diana* et de la Société française d'archéologie, est décédé à Ouches, près Roanne (Loire), le 23 septembre 1896, à l'âge de soixante-neuf ans. Parmi ses nombreuses publications archéologiques sur le Forez et le Roannais, nous citerons : *Saint-Romain-le-Puy et Sury-le-Comtal* (en collaboration avec E. Révérend du Mesnil (Montbrison, 1882, in-8. Extr. du *Bulletin de la Diana*, t. I) ; — *Notes archéologiques sur l'église et le prieuré d'Ambierle* (même recueil, t. II) ; — *Les Fortifications de l'abbaye et de la ville fermée de Charlieu* (même recueil, t. II) ; — *Charlieu et le vandalisme* (signé Ed. J. Saint-Étienne, Théolier, 1885, in-8) ; — *Le Couvent des Cordeliers de Charlieu*, en collaboration avec le docteur O. de Viry (Roanne, 1885, in-4); — *Rapport sur la cinquante-deuxième session du Congrès archéologique de France*, en collaboration avec V. Durand et J. Rochigneux (Montbrison, 1886, in-8. Extr. du *Bulletin de la Diana*); — *Paray-le-Monial, Bibracte et Autun. Excursion archéologique* (Montbrison, 1887, in-4. Extr. du même recueil) ; — *Tombeau d'Alice de Suilly, comtesse de Forez, dans l'église abbatiale de la Bénisson-Dieu en Roannais* (Montbrison, 1887, in-4) ; — *La Colonnade romane de l'abbaye de Charlieu et le Jeu du cerceau dans les cloîtres bénédictins* (Montbrison, 1891, in-8) ; — *L'Archéologie et l'art à l'abbaye cistercienne de la Bénisson-Dieu* (Roanne, 1889, in-4. Extr. du *Roannais illustré*) ; — *Inventaire descriptif et raisonné des principaux objets d'art ayant figuré à l'exposition rétrospective forézienne de Roanne, 1890, présenté à la Société de la Diana* (Roanne, 1890, in-4) ; — *Pierre l'Ermite, moine ermite au monastère forézien de Saint-Rigaud près de Charlieu* (Montbrison, 1896, gr. in-8. Extr. du *Bulletin de la Diana*). — M. Jeannez a donné de plus de nombreux articles au *Roannais illustré* et à d'autres recueils périodiques locaux.

— M. Georges Guimet de Juzancourt, lieutenant-colonel du 6e régiment de cuirassiers, est mort le 22 septembre, à Saumur. Né à Paris, le 18 avril 1845, il a fait d'intéressantes publications sur l'histoire militaire, la plupart sous des pseudonymes ou sans signature : *Historique du 3e régiment de cuirassiers* (Paris, 1875, in-8) ; — *Notice historique sur le corps des carabiniers français* (Paris, 1877, in-8) ; — *L'École militaire avant la Révolution* (Paris, 1880, in-8); — *Les Camps de Compiègne, 1666-1847. Notes historiques* (Compiègne, 1880, in-8); — *Essai sur l'histoire des cuirassiers* (Paris, 1886, in-8, fig.) ; — *Histoire du 7e régiment de cuirassiers (1659-1886)* (Paris, 1887, in-8, pl.) ; — *Les Papiers d'un Montbas*. Extrait du *Carnet de la sabretache* (Paris, 1894, in-8, portrait) ; — *Les Régiments de gardes d'honneur (1813-1814). Notes et documents* (Paris, 1894, in-8) et des articles dans divers journaux et revues.

— M. William Morris est mort à Londres, le 3 octobre 1896. C'était un des plus illustres poètes du siècle. Né en 1834, il fit ses études à Forest School (Walthamstow) et à l'Exeter College (Oxford). Après s'être adonné quelque temps à la peinture, il tourna vers la poésie ses puissantes facultés artistiques. En 1858 il publia un petit volume *The Defence of Guenevere*, qui obtint un vif succès. Il écrivit ensuite *The Life and Death of Jason* (1867), curieux poème narratif, et *The Earthly Paradise*, 3 vol. (1868-1870) ; — *Love is enough or the Freeing of Pharamond : a morality* (1873) ; — *The Æneid of Virgil, done into english verse* (1876) ; — *The Story of Sigurd the Volsung, and the Fall of the Nibelungs* (1877). En collaboration avec M. E. Magnusson, il publia quelques traductions de poèmes islandais. Les *Hopes and Fears for Art*, recueil de plusieurs « Lectures » faites à Birmingham, Londres et Nottingham, parurent en 1882. Il produisit encore

une traduction de l'*Odissey* (1887) ; — *A Dream of John Bull* (1888) ; — *The House of the Wolfings* (1889) ; — *The Roofs of the Mountains* (1890). Depuis une dizaine d'années, M. William Morris était devenu socialiste militant, et c'est à sa propagande politique qu'il doit de n'avoir pas recueilli la succession de Tennyson au titre envié de « poète-lauréat. »

— On annonce encore la mort : de M. Jean Auray, du *Journal de Villefranche*, mort le 14 septembre ; — de M. Baugier, ancien directeur du *Journal officiel* et avocat, mort à Sainte-Pézenne, le 24 septembre, âgé de quarante-six ans ; — de M. Joseph Bonjean, à qui l'on doit des recherches sur l'épizootie de la race bovine, mort à quatre-vingt-un ans, le 14 septembre, à Saint-Ombre, près de Chambéry ; — du T. C. Frère Brunonis, qui a longtemps professé à Rouen, mort le 2 septembre, à Caen ; — de M. le docteur Buan, mort à Bécherel (Ille-et-Vilaine), le 2 septembre, dans sa quatre-vingt-neuvième année ; — de M. le docteur Bureau, mort à Saint-Laurent-des-Eaux (Loir-et-Cher), le 8 septembre : — de M. Louis-François Copin, avocat, mort à Paris, le 3 septembre, âgé de soixante-dix-neuf ans ; — de M. Vital Cuinet, secrétaire général de la dette publique à Constantinople, qui a publié, chez Leroux, un ouvrage considérable sur *la Turquie d'Asie* (1891-1895, 4 vol. in-8), mort le 11 septembre ; — de Mlle des Brulais, l'une des promotrices de la dévotion à Notre-Dame de la Salette, sur laquelle elle a écrit autrefois un ouvrage curieux et plein de faits, morte à quatre-vingt-sept ans, à Nantes, le 12 septembre ; — de M. Jules Feuchères, publiciste, mort le 14 septembre, à Neuilly-sur-Seine ; — de M. A.-H.-L. Fizeau, membre de l'Académie des sciences, physicien éminent, dont les recherches sont consignées pour la plupart dans les *Annales de physique et de chimie* et dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, mort le 19 septembre, à Venteuil, près de Jouarre (Seine-et-Marne) ; — de M. le docteur Henri Gehin, mort à Madagascar ; — du docteur Emmanuel de Grandmaison, mort le 13 septembre, à Mareuil ; — du docteur Paul Hélot, chirurgien des hôpitaux de Rouen, mort le 2 septembre, à cinquante ans ; — de M. Georges Lachaud, mort à quarante-neuf ans, à Treignac (Corrèze), le 13 septembre ; — de M. l'abbé A. Leblanc, professeur à l'institution du Sacré-Cœur, à Tourcoing, mort le 4 septembre, dans cette ville ; — de M. Jacques Leboucher, professeur honoraire à la Faculté des sciences de Caen, mort le 28 septembre ; — du R. P. Dom Anatole Le Poullen, bénédictin de Solesmes, mort le 3 septembre, à l'abbaye de Solesmes ; — de M. C.-C. Marionneau, peintre et archéologue distingué, correspondant de l'Institut, membre de l'Académie de Bordeaux, qui laisse entre autres ouvrages estimés : *Description de l'église Saint-André de Bordeaux* (Bordeaux, 1861, in-8) ; *Description des œuvres d'art qui décorent les édifices publics de la ville de Bordeaux* (Bordeaux, 1866, gr. in-8) ; *Brascassat, sa vie et son œuvre* (Paris, 1872, in-8) ; *Victor Louis, architecte du théâtre de Bordeaux* (Bordeaux 1884, in-8), mort dans sa soixante-quatorzième année ; — de M. Michau, directeur de la *Couturière*, rédacteur de différents journaux de modes, mort le 15 septembre ; — de M. Nicolaï, ancien professeur, mort le 18 septembre, à Lanloup (Côtes-du-Nord) ; — du docteur Georges Reck, médecin inspecteur des écoles de la ville de Paris, mort le 24 septembre ; — du docteur E. Trastour, professeur à l'école de médecine de Nantes, mort le 29 septembre ; — de M. Léon Vanier, éditeur parisien bien connu, mort le 12 septembre ; — de M. Maurice Versepuy, explorateur, mort quelques jours après son retour en France de son expédition dans la région des grands lacs africains, mort au commencement de septembre, à Chantilly ; — de M. Auguste Villetard de Laguérie, mort le 27 septembre, à Coulanges-sur-Yonne.

— A l'étranger, l'on annonce la mort : de M. Ignaz von Ah, curé de Kuns, auteur d'ouvrages populaires, mort à soixante-deux ans ; — de M. Richard Avenarius, professeur de philosophie de l'Université de Zurich, mort à trente-deux ans, dans cette ville, le 18 août ; — de M. W.-P. Bell, publiciste ; — de M. Giacomo Comin, directeur du *Pungolo*, mort à Caserte, en septembre ; — de sir Joseph Crowe, diplomate anglais et écrivain, mort à Londres, le 7 septembre ; — du chevalier Raoul von Dombrowski, auteur d'ouvrages sur la chasse, mort à soixante-trois ans, le 3 septembre, à Vienne en Autriche ; — du R. P. Dubberley, de la Compagnie de Jésus, prédicateur distingué, mort le 22 septembre, à Liverpool ; — de M. August Dühr, connu par ses traductions, mort le 7 septembre, âgé de quatre-vingt-onze ans, à Friedland ; — de M. Johann-Jakob Egli, professeur de géologie à l'Université de Zurich, mort à soixante-treize ans, le 24 août ; — de sir John Erichsen, chirurgien anglais renommé, mort à soixante-dix-huit ans, le 22 septembre ; — du docteur Estrazulas, mort en septembre, en Uruguay ; — de M. le baron Louis de Geer, jurisconsulte suédois, mort à soixante-dix-huit ans, le 20 septembre, à Christiania ; — de M. Alex. Henry Green, professeur de géologie à l'Université d'Oxford, auteur d'une *Physical geology* estimée, mort en septembre ; — de M. Paul Kalligas, jurisconsulte grec, mort à quatre-vingt-deux ans, à Athènes ; — de M. Olaf Lamdsen, romancier norvégien, mort à Scarborough, en septembre ; — de M. Fritz Litten, professeur au lycée de Santiago, mort à quarante-six ans, le 30 juin ; — de M. Max Lizius, professeur à l'Académie forestière d'Aschaffenberg, mort âgé de cinquante et un ans, le 2 septembre ; — de M. Eduard Liesegang, fondateur de *Photographisches Archiv*, mort à cinquante-neuf ans, le 6 septembre, à Dusseldorf ; — de M. Theodor Margo, professeur de zoologie à Budapest, mort à quatre-vingt-un ans, le 5 septembre, à Szent-Löring ; — de M. B. Minnigerode, professeur de mathématiques à l'Université de Greisfwald, mort le 15 août, âgé de cinquante-neuf ans, à Spendelmühl ; — de M. Hermann-Alex. Mueller, fondateur de la *Pharmaceutische Zeitung*, mort à soixante-neuf ans, à Bunzlau ; — de M. Max Müller, chirurgien, mort à Cologne, le 3 septembre ; — de M. J.-E.-C. Munro, auteur juridique, à qui l'on doit notamment *The Constitution of Canada* (London, 1890, in-8), mort le 13 septembre ; — de M. Nicolas Andrianovitch Nekliondov, professeur de l'Académie militaire de Saint-Pétersbourg, mort à cinquante-cinq ans, le 16 septembre ; — de M. Jos. Newstead, publiciste, mort à soixante-quinze ans, le 18 septembre ; — de M. Hubert-A. Newton, mathématicien distingué, professeur à Yale college, mort à New-Haven, Conn., le 12 août, dans sa soixante-septième année ; — de M. Heinrich-August Noé, publiciste allemand, mort âgé de soixante et un ans, le 26 août, à Bozen ; — de M. Palmieri, sénateur du royaume d'Italie, directeur de l'observatoire du Vésuve et savant astronome, mort le 8 septembre ; — de M. Henry-Robert Reynolds, qui fut un temps éditeur de la *British quarterly Review* et de l'*Evangelical Magazine*, et qui laisse des sermons estimés, mort à soixante et onze ans, en septembre ; — de M. Alex. Roberts, publiciste, mort à cinquante et un ans, le 8 septembre ; — de M. Georg Rothbart, directeur des collections archéologiques de Cobourg, mort à quatre-vingts ans, le 3 septembre ; — de M. Anton. Rosner, professeur de médecine à l'Université de Cracovie, mort le 25 juillet ; — de M. Nik. Rüdinger, professeur d'anatomie à l'Université de Munich, mort à soixante-cinq ans, le 25 août, à Tutzing ; — de M. Jean Steens, mort le 3 septembre, à Bruxelles ; — de M. John-M. Stevenson, secrétaire de l'American tract society, mort le 22 août, à Hawthorne, New-Jersey ; — de Jos. Weingärtner, numismate,

mort à Munster, le 7 septembre, âgé de quatre-vingt-douze ans; — de M. Josiah-Dwight Whitney, professeur de géologie à l'Harvard University, dont l'ouvrage le plus important est le *Geological Survey of California*, mort le 18 août, à New-London (N. H.).

Concours et prix. — *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — M. G.-A. Prost a légué par testament une rente de 1,200 fr. destinée à la fondation d'un prix annuel à décerner à l'auteur français d'un travail historique sur la ville de Metz et ses environs.

Congrès. — Le congrès eucharistique de Lugo s'est tenu en la forme annoncée les 26, 27, 28 et 29 août, au milieu d'un nombreux concours de cardinaux, archevêques, évêques, etc. Il a été important comme manifestation de religion et de piété; mais les congressistes, au lieu de se sectionner selon l'usage, pour traiter dans des locaux séparés de matières intéressant spécialement les œuvres de zèle, la presse, etc., l'instruction, ne se sont réunis que pour des sessions générales. Par suite, la plupart des mémoires qui ont été lus n'auraient que peu d'intérêt pour nos lecteurs; nous signalerons cependant celui du doyen du chapitre de Vich, qui avait pour objet l'*Eucharistie et la Science*, et celui du Doctoral de Lugo, qui roulait sur l'*Eucharistie et les Beaux-arts.* — Le concours littéraire et musical, qui faisait corps avec ledit congrès, a amené la distribution de dix prix pour travaux littéraires, et de cinq pour compositions musicales. Chose curieuse! le premier prix, celui du meilleur catéchisme eucharistique, a été décerné à un avocat de Tolède, non à un prêtre ou à un religieux.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 31 juillet, M. l'abbé Sourice a donné les conclusions de son mémoire sur la topographie de l'ancienne Alexandrie d'Égypte; M. E. Leblanc a donné lecture des inscriptions qui se trouvent dans les deux sarcophages du mausolée de Tamerlan à Samarcande, et présenté les estampages de deux nouvelles inscriptions se rapportant à la généalogie de Tamerlan et celle de Genghiz-Khan. M. L. Dorez a communiqué un mémoire sur le livre illustré de Fra Francisco Colonna, publié par Alde Manuce, à Venise, en 1499, sous le titre d'*Hypnerotomachia Poliphili;* M. Tocilescu, de Bucarest, a communiqué la découverte, qu'il a faite dans les fouilles de la Dobroudja, d'un mausolée élevé par Trajan en l'honneur des soldats romains tués dans une bataille contre les Daces. — Le 7 août, M. Foucart a présenté quelques observations relatives à l'inscription gravée sur la tiare de Saïtapharnès; M. Weil, à propos d'un mémoire de M. Diels, de Berlin, a fait une communication sur un Parthénée d'Aleman (papyrus du Louvre); le R. P. Lagrange a lu une note sur les milliaires arabes découverts récemment en Palestine; M. Dieulafoy a présenté un travail de M. Joulin sur les fouilles exécutées en 1826, 1840 et 1890, à Martres Tolosane (art gréco-romain du IIe siècle). — Le 14, M. Clermont-Ganneau a fait une communication sur les *berquilia* des croisés et la *birké* arabe (berquilium : grand bassin, réservoir; et non bercail); M. Deloche a lu un mémoire sur les indices de l'occupation de la Gaule par les Ligures antérieurement à l'invasion des Gaulois; M. Héron de Villefosse a fait une communication sur une inscription latine récemment découverte à Saint-Paulien (Haute-Loire), qui occupe l'emplacement de l'antique *Ruessio* (monument votif, musée du Puy). — Le 21, M. J. Oppert a donné l'analyse d'un cadastre chaldéen du quatrième millésime avant notre ère, qui provient de Telloh et qui a été envoyé par le R. P. Scheil, de Constantinople; M. Maspero a communiqué une lettre du même P. Scheil renfermant plusieurs pièces d'une correspondance échangée entre Hammourabi, roi de Babylone, au XXIIIe siècle avant notre

ère, et Sinidinnam, roi de Lara, son vassal. — Le 28, M. Heuzey a rendu compte de sa mission à Constantinople, et entretenu l'Académie des monuments chaldéens que M. Cambon a obtenus du sultan pour le musée du Louvre ; M. Homolle a fait, au nom de M. Th. Reinach, une communication sur une épigramme funéraire de l'île de Rhodes ; M. Ardaillon a exposé le résultat de ses recherches sur l'exploitation antique des mines du Laurium. — Le 4 septembre, M. le docteur Hamy a fait une communication sur le célèbre alchimiste du début du XVIIe siècle, Basile Valentin ; M. Homolle a expliqué et commenté plusieurs inscriptions relatives à Gélon et à Hiéron, découvertes dans les fouilles de Delphes ; M. Clermont-Ganneau, en s'appuyant sur des textes arabes rectifiés, rapprochés de certains passages de Pline le Jeune, a fait une communication sur Gadara, ville de la Décapole ; M. M. Bréal a fait connaître, au nom de M. Vars (du collège Rollin), une intéressante explication d'un vers des *Métamorphoses* d'Ovide (l. XI, 516). — Le 11, M. G. Boissier a communiqué un travail de M. Ph. Fabia sur *les théâtres de Rome au temps de Plaute et de Térence ;* M. Oppert a donné l'interprétation d'un plan antique d'un terrain chaldéen postérieur de mille ans à celui de Telloh ; M. Clermont-Ganneau a donné lecture d'une série de notes sur quelques fiefs et apanages des croisés en Terre Sainte, fondés par Godefroy de Bouillon. — Le 18, M. Clermont-Ganneau a fait une communication sur quelques localités, champs de bataille et châteaux forts des croisés en Terre-Sainte.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 1er août, après la présentation de divers ouvrages, M. Nourrisson a commencé la lecture d'un rapport sur un ouvrage de M. Gaudry, intitulé : *Essai de paléontologie philosophique ;* M. Levasseur a continué la lecture de son mémoire sur l'ouvrier américain. — Le 8, M. Nourrisson a terminé la lecture de son rapport sur les essais de paléontologie philosophique ; M. Bérenger a présenté quelques observations au sujet d'une brochure de M. Lefébure, intitulée *les Sans-travail.* — Le 22, M. Lavollée a commencé la lecture d'une étude sur *le Budget des familles ouvrières en Angleterre ;* M. G. Picot a lu un mémoire de M. E. Naville sur *la Représentation proportionnelle* et MM. Anatole Leroy-Beaulieu et Doniol ont présenté diverses observations sur ce sujet. — Le 29, M. Lavollée a achevé sa communication sur les monographies de famille et les budgets d'ouvriers en Angleterre — Le 5 septembre, M. Peters a donné lecture d'un mémoire sur *Élisabeth de Valois, troisième femme de Philippe II.* — Le 12, M. Levasseur a lu le chapitre de son travail sur *l'Ouvrier américain* relatif au logement. — Le 19, M. M. Block a lu un travail intitulé *la Terre et la propriété privée ;* M. Félix Rocquain a communiqué un nouveau fragment de son ouvrage sur la cour de Rome et l'esprit de réforme avant Luther, relatif au grand schisme de 1389 à 1394. — Le 26, M. Doniol a donné lecture d'une étude sur l'ambassade du comte d'Arnim à Paris pendant l'année 1872.

Paris. — M. le chanoine Ulysse Chevalier nous donne une *Notice sur le bréviaire manuscrit n° 1285 du fonds latin de la Bibliothèque nationale à Paris* (Valence, imp. Jules Céas, gr. in-8 de 12 p.). Après avoir décrit avec beaucoup de précision ce volume en parchemin, venu de la bibliothèque de Mazarin, il étudie diverses questions relatives à l'âge du bréviaire et à la liturgie spéciale à laquelle se rattache le vénérable manuscrit. A l'exemple du P. Dreves, il le rapporterait à la fin du XIVe siècle, mais non au XVe, comme l'ont pensé les Bollandistes. Contre le P. Dreves, il croit que le bréviaire ne doit pas être attribué au diocèse de Vienne, et contre les Bollandistes, qu'il ne doit pas être attribué au diocèse de Digne. Quant à lui, il pencherait vers le diocèse d'Embrun.

— Le savant administrateur de la Bibliothèque nationale donne, dans le *Bulletin du bibliophile*, une intéressante *Notice sur un livre d'astrologie de Jean, duc de Berri* (tirée à part. Paris, Techener, in-8 de 16 p. avec pl.). Il s'agit d'un manuscrit appartenant à M. Court, de Dijon, donné en 1403 par l'abbé de Bruges Lubert Hautschild au frère de Charles V. Après quelques détails sur le donateur et ses rapports avec le duc de Berri, M. Léopold Delisle indique le contenu de l'ouvrage composé par un certain Georg Zothorus et reproduit partie du prologue.

— Nous sommes heureux d'annoncer, au dernier moment, un remarquable ouvrage du R. P. F. Tournier : *Clovis et la France au baptistère de Reims* (Lille, Desclée, in-8 de x-220 p.). Soit au point de vue historique, soit au point de vue littéraire, le volume sera jugé digne d'être cité à côté de l'ouvrage si remarquable de notre collaborateur M. Godefroid Kurth. Cet éminent historien est destiné à avoir beaucoup de disciples : le R. P. Tournier est un de ceux qui lui feront le plus d'honneur.

— *Les Races malaïques et américaines*, tel a été le sujet de la leçon par laquelle le docteur E.-T. Hamy a inauguré son cours d'anthropologie au Muséum, le 19 mars 1896. Ceux qui s'intéressent à l'étude si complexe des races de l'Océanie et du continent américain liront avec fruit cette intéressante leçon d'ouverture (Paris, Masson, in-8, 18 p. Extrait de l'*Anthropologie*, t. VII, n° 2) dans laquelle le savant professeur a résumé les principaux résultats auxquels il était parvenu dans ses études de l'année précédente.

— Signalons la récente *Notice sur les travaux scientifiques de M. Charles Brongniart* (Paris, Librairies-imprimeries réunies, in-4 de 80 p.), comme très bien faite et d'après un excellent plan. Elle débute par une liste chronologique des publications du savant assistant au Muséum d'histoire naturelle, comprenant (de 1876 à 1895) soixante-treize numéros; vient ensuite une « Analyse des travaux, » classés systématiquement suivant les différents ordres d'études auxquels ils se rapportent, accompagnée de figures. Là se trouve la « moëlle substantificque » de mémoires zoologiques et paléontologiques que les spécialistes tiennent en haute estime et qui ont valu à leur auteur, en 1895, le grand prix des sciences physiques décerné par l'Académie des sciences.

— M. Émile Belloc est un des limnologistes français les plus actifs; il fait des Pyrénées son domaine, et il apporte à l'étude de leurs crêtes, et surtout de leurs nombreux lacs, une patience et un soin dignes de tous éloges. Chaque année il publie, sur cette admirable chaîne de montagnes et sur ses nappes d'eau en particulier, des travaux qu'il importe de signaler. En 1895, indépendamment de deux brochures pleines de faits, intitulées, l'une, *Étude sur les lacs intra-glaciaires* (Paris, Association française, in-8 de 15 p., phototypogr.), l'autre, *Nouvelles Explorations lacustres : Pyrénées-Orientales, Haute-Garonne, Hautes-Pyrénées, Versant espagnol* (Paris, ibid., in-8 de 20 p., coupes, phototypographie et cartes), M. Belloc a donné un aperçu d'ensemble de ses campagnes dans les Pyrénées centrales (*Recherches et Explorations orographiques et lacustres dans les Pyrénées centrales.* (Paris, Club alpin français, in-8 de 45 p., fig. et carte); il a montré l'aspect pittoresque des hautes régions d'Oô, des Gourgs-Blancs, de Clarabide, et il en a décrit les beaux lacs dans un style agréable où les renseignements scientifiques sont présentés avec une remarquable clarté.

Agenais. — M. l'abbé Dubois nous donne une curieuse et piquante plaquette (*Quatre Harangues prononcées à Nérac au XVIIe siècle pour la réception du cardinal de Richelieu et de divers autres personnages.* Agen, imp. veuve Lamy, gr. in-8 de 16 p.). L'actif chercheur a trouvé dans un vieux registre

contenant des pièces diverses recueillies par un avocat dans lequel il croit reconnaître François de Léglise : 1° *La Harangue faite par M. Daubuz à Mgr le cardinal de Richelieu* (1632), harangue où le ministre protestant néracais a prodigué d'horribles jeux de mots, et qui n'a été connue d'aucun des historiens de l'Agenais ; 2° La *Harangue faite par le même orateur à M. le prince de Condé*; 3° La *Harangue faite par M. de Viguier à M. le duc de la Valette* (vers 1643) ; enfin la *Harangue faite par le mesme à M. le marquis de Sourdis* (sans date). L'auteur a reproduit, auprès de ces singuliers morceaux oratoires, des documents explicatifs tirés des Archives municipales d'Agen et de Condom.

Bourgogne. — M. l'abbé Adrien Martinet a découvert un manuscrit intitulé : *Livre et registre des preuves de noblesse des receuz chanoines en l'illustre église collégiale Sainct-Pierre de Mascon*, qui lui a servi pour composer son *Armorial du chapitre noble des chanoines séculiers de Saint-Pierre de Mâcon, nommés de 1559 à 1689* (Autun, imp. de Jussieu, in-8 de 220 p.), lequel, tout d'abord, a été inséré dans les tomes XXII et XXIII de la deuxième série des *Mémoires de la Société éduenne*. On trouvera là les « preuves de noblesse d'un membre de l'ancien chapitre régulier et de soixante chanoines séculiers nommés du mois d'août 1559 au mois de juin 1689. » M. Martinet a fait précéder chacune des fractions du document qu'il publie d'une notice très précise sur les divers personnages dont il reproduit la généalogie et les armoiries. A propos de ces armoiries, notons qu'elles sont non seulement énoncées et décrites, mais figurées. L'exécution en est fort nette. Excellente publication, qui ne peut manquer d'être appréciée par les historiens bourguignons en général et spécialement par ceux du Mâconnais.

— La Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne poursuit, dans son bulletin de 1895, la publication d'un travail très important pour l'histoire des débuts de l'imprimerie en France. C'est la biographie des Le Rouge, de Chablis, établis comme imprimeurs à Paris, à Chablis et à Troyes dès la fin du XVIe siècle, avec la description bibliographique de leurs publications. Ce travail, dû à M. H. Monceaux, est accompagné d'un très grand nombre de fac-similés et mérite d'être signalé tout spécialement à ceux qui s'occupent des livres illustrés des XVe et XVIe siècles.

Champagne. — M. Louis Morin, qui nous a donné déjà d'intéressants opuscules sur l'imprimerie en Champagne, consacre cette fois-ci quelques pages, dans les *Mémoires de la Société académique de l'Aube* (t. LIX. Tiré à part. Troyes, imp. Paul Nouel, in-8 de 33 p.), aux *Associations coopératives de joueurs d'instruments à Troyes au XVIIe siècle*. Renseignements sur l'iconographie des joueurs d'instruments, sur l'organisation de la corporation, analyse et reproduction des statuts qui la régissent, détails sur l'opposition que rencontrèrent ces statuts, sur l'engagement des apprentis, etc., composent cette brochure, que termine l'inventaire d'un maître joueur d'instrument au commencement du XVIIe siècle.

Franche-Comté. — Un ancien magistrat, M. Eugène de Beauséjour, a donné dans le *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Haute-Saône*, un travail très étudié sur *le Bailliage-présidial de Vesoul (1696-1790)*, qu'il a eu la bonne pensée de faire tirer à part (Vesoul, Louis Bon, in-8 de 100 p.). Cette brochure décrit parfaitement la composition, l'organisation et le fonctionnement de ce tribunal depuis les temps ayant suivi la réunion de la Franche-Comté à la France jusqu'à sa suppression en 1790. Mais l'auteur ne s'est pas arrêté là ; il a encore consacré une notable partie de son opuscule à des notices historiques et biographiques, qui ont dû lui coûter de longues et minutieuses recherches, sur les divers personnages ayant siégé

au bailliage-présidial vésulien. Très curieuse page d'histoire judiciaire que M. E. de Beauséjour a su rendre on ne peut plus intéressante.

— M. Ch. Savoye vient de publier un *Guide de poche du touriste et du baigneur (saison 1896)*, pour les *Bains salins de la Mouillère près Besançon (Doubs)* (Besançon, imp. Millot frères, in-32 cartonné de VIII-120 p.). Bien dénommé « Guide de poche, » en raison de son petit format, ce volume est édité avec une perfection qui ne laisse à désirer que sous le rapport de l'illustration. Une seule vue phototypique de Besançon se trouve là : c'est trop peu ; il est vrai qu'une carte spéciale très bien faite accompagne le texte. Mais étant donnés les nombreux détails aussi pratiques qu'intéressants qui composent ce travail, nous estimons qu'à la prochaine édition l'auteur devrait répandre grandement les gravures ou les phototypies dans son excellent guide.

— Si l'on veut avoir une idée de l'usine renommée qui fabrique l'absinthe à Pontarlier, il faut lire la brochure luxueuse, sans nom d'auteur, intitulée : *La Maison Pernod fils, à Pontarlier (Doubs)* (Paris, Dentu, in-4 de 56 p., avec de nombreuses grav. et une superbe couverture en couleurs). On verra là comment se fabrique cette liqueur, quelle est l'organisation de l'usine et en quoi consiste le régime avantageux auquel sont soumis les ouvriers.

— La reconstitution de nos vignobles français ne cesse pas d'être à l'ordre du jour, malgré les progrès accomplis. On le voit une fois de plus par la brochure de M. J. Roy-Chevrier : *Création d'un champ d'expériences viticoles dans le Jura* (Chalon-sur-Saône, imp. F. Cartier, in-8 de 31 p.). Avec beaucoup de compétence et non moins d'esprit, l'auteur, dans ces quelques pages, a exposé au congrès viticole de Poligny, le 12 février dernier, ses idées et celles de quelques spécialistes connus sur l'utilité, l'on peut dire même la nécessité, de la création dans le Jura « d'un champ d'expériences central, véritable monument agricole, » dont il a esquissé au surplus les conditions principales de réussite.

— Nous recevons un livre de vulgarisation sur *Louis Pasteur et son œuvre*, par M. Roger Dalvar (Limoges, Barbou, gr. in-8 de 141 p., avec grav.). Le chapitre Ier, intitulé : *Jeunesse d'un grand homme*, donne une description très rapide et un court aperçu de l'histoire de la Franche-Comté, province natale de Pasteur. Malheureusement ce résumé laisse à désirer. Ainsi le massif bien connu du Lomont est ici appelé Lormont. Parmi les diplomates célèbres que la province fournit à l'Espagne, M. Dalvar cite Watteville, ambassadeur en Angleterre, sans se douter que Simon Renard, les deux grands ministres Granvelle, et d'autres encore, lui furent de beaucoup supérieurs. Il qualifie de « belle » la campagne de l'Est, qui ne fut que navrante, sinon dans toutes ses phases, du moins dans son ensemble et par ses résultats; enfin, ce qui est tout à fait impardonnable, il écrit (p. 29) que « le grand Condé » échoua en 1636 devant les murs de Dole. Le prince de Condé qui fut obligé de lever ce siège n'était pas le grand Condé, qui, à cette époque, faisait ses études à Dijon, mais bien son père, Henri II de Bourbon. De la biographie même, nous n'avons rien à dire, sinon qu'elle pourra très bien convenir comme livre de prix dans les écoles, quand M. Dalvar aura rectifié les erreurs que nous lui signalons.

— Pasteur est une de ces figures qui, longtemps même après leur disparition, jouissent du privilège de ne jamais lasser l'attention et d'exciter les sympathies ; aussi l'offrira-t-on à l'envi comme modèle aux jeunes gens et aux hommes faits. En voici deux preuves nouvelles résultant : 1° d'un *Discours* prononcé par M. Péchoutre, professeur de sciences naturelles, à la distribution des prix du lycée Buffon, le 31 juillet dernier, et dont Pasteur fait l'objet (Paris, imp. Quelquejeu, in-8 de 16 p.); 2° d'une conférence pu-

blique donnée à Nevers le 23 février précédent, par M. Charles Bohême, professeur agrégé de philosophie, et qui a été imprimée sous ce titre : *M. Pasteur, le savant, l'homme* (Nevers, imp. G. Vallière, in-8 de 20 p.). Dans l'une et l'autre de ces brochures, l'illustre Jurassien a trouvé deux apologistes convaincus et judicieux.

— M. Ch. Thuriet a extrait des *Annales franc-comtoises : Quelques Fables de Babrius, traduites par un Franc-Comtois* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 16 p.). Le traducteur en question est un ancien professeur, M. Ch. Besson. M. Thuriet, après avoir donné une courte notice sur Babrius, « personnage aussi mystérieux qu'Ésope, » nous fait savourer treize pièces vraiment curieuses de ce fabuliste.

Guyenne et Gascogne. — Notre collaborateur M. le chanoine E. Allain consacre une attachante brochure à *La Mère Marie-Madeleine, fondatrice des écoles chrétiennes de la Miséricorde* (Bordeaux, Demachy, Pech, gr. in-8 de 23 p. Extrait de la *Revue catholique de Bordeaux*). Cette brochure se compose de deux parties : 1° Notice sur Julie-Françoise-Catherine Postel (née à Barfleur le 28 novembre 1756, morte en odeur de sainteté le 16 juillet 1846) ; 2° Allocution prononcée le 16 juillet 1896, en l'église abbatiale de Saint-Sauveur-le-Vicomte, pour le cinquantième anniversaire de la mort de la Mère Marie-Madeleine, en présence de Mgr Germain, évêque de Coutances et Avranches, lequel avait choisi pour orateur l'éloquent curé de Saint-Ferdinand de Bordeaux et ne pouvait faire un meilleur choix, comme le reconnaîtront tous ceux qui liront l'élégante et édifiante brochure.

— M. G. Clément-Simon a extrait du *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau* (tome XXIV de la 2e série), une étude très curieuse et très bien faite : *Le Protestantisme et l'érudition dans le pays basque au commencement du XVIIe siècle. Jacques de Béla. Biographie. Extraits de ses œuvres inédites* (Paris, Champion, gr. in-8 de 125 p.). Jacques de Béla, très fécond polygraphe huguenot, a été négligé par tous nos recueils biographiques, même dans la *France protestante* (il ne faut pas le confondre avec un de ses descendants, le chevalier de Béla, objet d'un article du baron Walckenaer dans la *Biographie universelle* de Michaud). M. Clément-Simon, qui possède les manuscrits de J. de Béla (1586-1667), nous a le mieux du monde fait connaître la vie et les œuvres de son parent par alliance. Le travail est complet à tous les points de vue, et l'on peut déclarer sans la moindre exagération que le double sujet, qui était traité pour la première fois, a été d'un seul coup à jamais épuisé.

Languedoc. — M. Léon-G. Pélissier nous donne un bien intéressant recueil (*Les Correspondants du peintre François-Xavier Fabre. Lettres inédites* extraites de la *Nouvelle Revue rétrospective* (Paris, aux bureaux de la *Revue*, in-8 de 188 p.). Les lettres écrites au peintre Fabre, né à Montpellier le 1er avril 1766, mort en cette ville le 16 mars 1837, sont signées Louis-François Bertin, dit Bertin aîné (le fondateur du *Journal des Débats*) ; Étienne-Barthélemy Garnier (premier grand prix de peinture en 1788, membre de l'Institut en 1816) ; Fortuné Férogio, peintre marseillais ; Nicolas-Didier Boguet (peintre qui passa sa vie à Rome) ; J.-F.-L. Mérimée (père de l'académicien) ; Girodet-Triason, P.-N. Guérin, Gérard (de l'Institut). Il est question dans ces diverses lettres du baron Vivant-Denon, de Louis David, de Chateaubriand, de Mme d'Albany, de Gros, de Percier, de Fontaine, du Trocadéro, de la Vénus de Milo, de Bosio, Alexandre de Laborde, Michallon, Étienne-Jean Delécluze, Ingres, Schnetz, Pradier, Horace Vernet, Court, Foyatier, Brascassat, J.-B. Laurens, Flandrin, J.-B. Hesse, Scheffer, Granet, Jules Renouvier, etc. L'éditeur a sobrement mais exactement annoté le recueil.

Lyonnais. — M. Aimé Vingtrinier vient de placer dans sa galerie de *Femmes de lettres lyonnaises* le portrait finement dessiné de *Mme Lortet, botaniste* (Lyon, Georg, gr. in-8 de 20 p.). Mme Clémence Lortet, née à Lyon, le 17 septembre 1772, décédée à Oullins, le 16 avril 1835, ne fut pas seulement une femme de talent, dont on a imprimé un ouvrage qui eut beaucoup de succès, *le Calendrier de Flore* (Lyon, 1809, in-8), qui a laissé des manuscrits nombreux, parmi lesquels on cite les *Promenades botaniques autour de Lyon*, et de remarquables herbiers conservés par la Société linnéenne de Lyon; c'était aussi une femme de cœur qui, pendant la Révolution, sauva un grand nombre de ses concitoyens menacés de mort. M. Vingtrinier a rendu hommage à l'héroïsme de la jeune femme et au mérite de la botaniste.

Normandie.—M. Charles de Beaurepaire publie une étude très bien faite sur les *Dépenses scolaires à Rouen, Caen et Paris d'après un compte de tutelle de 1582-1853* (Rouen, gr. in-8 de 26 p.). On y trouve divers renseignements sur les habitudes d'une famille bourgeoise de la ville de Rouen, vers la fin du xvie siècle, principalement en ce qui touche l'instruction de la jeunesse. Il s'agit là de la famille Basire et d'un domaine situé dans la commune actuelle de Saint-Clair-sous-les-Monts, près d'Yvetot. A l'analyse du *Compte de la recepte, mise et entremise de l'administration du bien et revenu appartenans aux enfans de deffunct Estienne Basire, escuyer*, etc., où abondent les particularités curieuses, le savant doyen des correspondants de l'Institut a joint des notes philologiques et d'autres notes excellentes.

— M. Louis Régnier vient de faire tirer à part des *Mémoires de la Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure, section d'Évreux*, sa *Bibliographie historique du département de l'Eure pendant l'année 1895* (Évreux, imp. Hérissey, gr. in-8 de 74 p.). Nous n'avons plus à faire l'éloge de cet excellent travail, qui peut être cité comme un modèle dans le genre. L'auteur a modifié cette année son plan, en classant par noms d'auteurs les ouvrages qu'il décrit, mais deux tables, l'une géographique et l'autre de noms de personnes, facilitent les recherches.

Périgord. — Signalons une notice consacrée par M. Paul Huet à *Ferrand de Mauvezin en Périgord* (Paris, gr. in-8 de 126 p.). Ce travail, qui complète la généalogie de la maison de Ferrand insérée par M. l'abbé R.-L. Alis dans son volume sur le château et les anciens seigneurs de Mauvezin, contient d'importants documents inédits extraits d'archives publiques et privées. L'*Index onomastique* (p. 97-126) abonde en renseignements précieux, notamment en ce qui concerne l'identification des noms de fiefs mentionnés dans le recueil.

— La famille de Bideran, sans avoir jeté un grand éclat, a tenu cependant, depuis la fin du xive siècle, un rang des plus honorables dans le Midi. Pendant quinze générations on trouve ses membres versant leur sang sur les champs de bataille. L'un d'eux, Amaury dit Malrigou, a joué un certain rôle dans les guerres contre les Anglais. MM. le comte de Saint-Saud, Boisserie de Masmontet et de Manthé ont jugé avec raison que de tels souvenirs ne devaient pas être perdus, et ils viennent de nous donner, sous le titre de *Généalogie de Bideran* (Périgord, Agenais, Quercy, Poitou), un volume imprimé avec soin (imp. du Sud-Ouest, à Bergerac, in-8 de 238 p.), dans lequel ils ont établi la filiation des différentes branches de cette famille en l'appuyant sur de nombreuses pièces justificatives.

Provence. — M. Lucien Gap a fait paraître *Une équipée de Rican Corvi, coseigneur d'Aubignan, contre l'abbaye de Silvacane, en 1368* (Avignon, F. Seguin, gr. in-8 de 12 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie de Vaucluse*). Il s'est fort bien servi de documents inédits des archives départementales

de Vaucluse et de la bibliothèque de Carpentras, où, sous le nº 534 des manuscrits, est conservé le polyptyque du comte de Toulouse pour le Venaissin. Il réfute une erreur du *Gallia christiana* qui attribue la destruction de l'abbaye de Silvacane à une crue de la Durance en 1432, cette abbaye étant située à quinze cents mètres nord-est du village de la Roque-d'Anthéron, sur une élévation que cette rivière n'a jamais atteinte. Il réfute encore une erreur du vicomte d'Estienne de Saint-Jean, auteur d'une *Histoire de l'abbaye cistercienne de Silvacane en Provence* (Aix, 1891, gr. in-8), lequel fait de Rican Corvi un seigneur d'Aubignac, alors qu'il s'agit de la terre d'Aubignan, aujourd'hui gros bourg du canton nord de Carpentras.

— On vient de publier à Aix un recueil fort curieux : *Fêtes de Peiresc, 10 et 11 novembre 1895. Discours, toast, rapports et lectures* (J. Remondet-Aubin, gr. in-8 de 137 p.). Voici les pièces dont le recueil est formé : Allocution de Monseigneur l'archevêque en l'église de la Madeleine (où a été restaurée la chapelle funéraire de la famille Fabri) ; Discours de M. le doyen Guibal, président du Comité ; Discours prononcé par M. Gaston Paris, délégué de M. le ministre de l'instruction publique pour le Comité des travaux historiques et scientifiques ; Discours de M. le député Leydet ; Discours de M. le maire Abram ; Discours de M. le maire de Balgentier (toute cette série de discours pour la *Dédicace du monument*) ; Toast de M. Crémieux, conseiller de préfecture, délégué de M. le préfet ; Brinde dou Capoulié F. Gras (au banquet) ; Rapport de M. Joret, dans la séance extraordinaire de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres d'Aix, du 11 novembre, *sur la nomination de M. Gaston Paris*, comme membre d'honneur ; Rapport de M. Ch. d'Ille *sur la Receptioun d'en Félis Gras à l'Académi Sestiano ; Peiresc critique et artiste*, par M. G. Guibal (Séance littéraire au théâtre) ; *Peiresc, le lettré, le collectionneur, l'homme*. Conférence faite au théâtre municipal d'Aix par M. G. Mouravit ; *Sounet au majourau Tamizey de Larroque revieudaire de Peiresc*, par M. F. Vidal ; *Rapport sus lou councours de l'Escolo de Lar*, par M. P. Roman ; *Vauvenargues*, par M. Alfred Bourguet.

Picardie. — Abbeville est probablement la ville de France qui a fourni le plus de graveurs. Pendant longtemps on en a compté trente-deux ; de nouvelles recherches élèvent aujourd'hui ce nombre à plus de quarante. Anatole de Montaiglon a donné, en 1856, le catalogue de l'œuvre de Claude Mellan, le plus célèbre de tous ; son exemple a été suivi d'abord par l'abbé Dairaines et surtout par M. Émile Delignières, qui, depuis 1865, a publié les catalogues de l'œuvre de Le Vasseur, de Daullé, de Rousseaux, de Bridoux, et des études biographiques sur d'autres artistes abbevillois, en même temps qu'il augmentait par de sages acquisitions la belle collection des gravures des maîtres abbevillois réunie au musée d'Abbeville. Le nouvel ouvrage de M. Delignières est de beaucoup le plus important de ceux qu'il a publiés jusqu'à ce jour ; le *Catalogue raisonné de l'œuvre gravé de Jacques Aliamet d'Abbeville* forme un in-4 (Paris, Rapilly), orné de nombreuses reproductions d'après les photographies de M. A. Lormier.

Alsace. — M. l'abbé Ingold nous donne des *Documents inédits sur Brendel* (s. l. n. d., gr. in-8 de 8 p.). Ancien professeur en droit canon et directeur du séminaire de Strasbourg, Brendel devint évêque constitutionnel et fut sacré à Paris le 13 mars 1791. Les documents retrouvés par M. l'abbé Ingold aux Archives de la Haute-Alsace et dans la collection du docteur Muller font bien connaître le triste personnage qui signait ainsi une lettre à l'apostat Grégoire : « Brendel plus rien et bientôt sans pain. »

— Nous avons déjà mentionné un fascicule du recueil : *A la recherche des manuscrits de Denys le Chartreux*. Il s'agissait là de Ruremonde, Cologne,

Bruxelles, Vienne, Louvain, Cues-Trèves. Dans un nouveau fascicule (Montreuil-sur-Mer, Chartreuse de Notre-Dame des Prés, in-8 de 8 p.), M. l'abbé Ingold rend compte de ses nouvelles découvertes à Bruxelles, Vienne, etc. L'intrépide chercheur constate que M. Léopold Delisle avait deviné juste quand il avait déclaré que Denys le Chartreux modifia son écriture dans le cours de sa vie.

— Une autre brochure, beaucoup plus considérable, du même auteur, forme la première partie d'une notice sur *le Monastère des Unterlinden de Colmar au XIIIe siècle* (Strasbourg ; Paris, A. Picard, in-4 de 19 p.). Les documents ici réunis sont relatifs à la fondation du célèbre monastère. Un de ces documents avait été déjà publié par dom Pitra, à la suite de sa *Lettre au P. Lacordaire sur les Unterlinden*, mais d'une façon assez inexacte. Les autres documents (bulles, lettres impériales, etc.) n'avaient été publiés ni même mentionnés dans le Bullaire des Dominicains, dans les recueils de Potthast, Jaffé, Bœhmer, Élie Berger.

Allemagne. — M. Karl Vollmöller, le fondateur et l'éditeur du *Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie*, accomplit un engagement qu'il avait pris envers ses lecteurs et ses collaborateurs en indiquant dans une brochure spéciale l'objet, le plan et l'organisation de son recueil : *Ueber Plan und Einrichtung des romanischen Jahresberichts* (Erlangen, Fr. Junge, in-8 de 107 p.). Ce fascicule, qui forme l'indispensable complément du *Jahresbericht*, contient en outre les noms des collaborateurs, deux listes d'ouvrages reçus par la direction et une liste des abréviations usitées.

Angleterre. — La Clarendon press va mettre au jour des leçons d'Adam Smith délivrées par le célèbre économiste à l'Université de Glasgow en 1763 et recueillies par un de ses auditeurs. Tout n'est pas nouveau dans ces *Lectures on justice, police, revenue and arms ;* la majeure partie en a paru dans le *Wealth of nations ;* le seul morceau complètement neuf est celui qui comprend les leçons sur la justice. M. Edwin Connan, qui édite ce volume, y joint une introduction et quelques notes.

— M. A.-F. Leach, à l'aide de documents jusqu'à présent inédits, s'est convaincu que l'enseignement secondaire, pourvu en Angleterre d'abondantes ressources avant la Réforme, n'avait eu que des dommages à subir du mouvement provoqué par Henry VIII. Édouard VI, que l'on s'était habitué à regarder comme le fondateur des écoles, mériterait plutôt, selon lui, d'en être appelé le destructeur. Tel est l'un des résultats les plus importants de l'ouvrage qu'il a sous presse : *The English schools 1546-1548*, et qui doit incessamment paraître chez MM. Archibald Constable et Cie, à Londres.

— La maison William Andrews et Cie, de Londres, entreprend la publication d'ouvrages destinés au clergé. Le premier de la série, dû à la plume du Rév. G.-S. Tyack, est intitulé : *The Cross in ritual, architecture and art.* M. Andrews lui-même est occupé à la rédaction d'un volume sur les cloches : *Church bells in history and legends.*

Belgique. — Tous les bibliophiles connaissent la splendide publication de la *Pompa introitus Ferdinandi*, plus connue sous le nom d'entrée à Anvers du cardinal infant, dont les planches ont été gravées par Théodore van Thulden et le texte rédigé par Gevartius. M. Fernand Donnet, dans son *Histoire d'un livre* (Anvers, veuve de Backer, in-8 de 50 p.), nous fait connaître toutes les difficultés auxquelles donna lieu l'exécution de ce projet, conçu par la ville d'Anvers et à ses frais en 1635 et qui ne fut achevé qu'en 1641. L'auteur y décrit avec soin les deux éditions de ce livre, dont les frais d'impression dépassèrent 13,000 florins.

Hongrie. — La douzième et dernière livraison de l'*Album du millénaire*

de la Hongrie a paru chez Westhausser. Nous avons dit déjà les qualités et les défauts de cette curieuse publication; dans les dernières livraisons, le texte français nous a paru plus soigneusement rédigé.

Islande. — L'étude de la végétation lacustre dans différentes parties de l'ancien continent a été entreprise par M. Emile Belloc, depuis plusieurs années. Après avoir, en 1892, donné au Congrès de Pau un *Aperçu de la végétation lacustre dans les Pyrénées*, ce savant botaniste a présenté au congrès de Caen, le 10 août 1894, un travail des plus précieux sur *la Flore algologique d'eau douce de l'Islande* (Paris, Association française, in-8 de 12 p.). Il y a classé cent soixante-quinze espèces d'algues (Schizophyceae, Chropophyceae, Desmidiées, Diatomées) appartenant à cinquante-neuf genres, et a dressé un tableau de leur répartition géographique. C'est une excellente contribution à la flore lacustre, encore fort peu étudiée, de l'Islande.

Italie. — Le tome XI des *Atti della r. accademia peloritana* contient un mémoire assez considérable de M. Vincenzo Lilla, dont l'objet est d'exposer les idées de Nicolas Spedalieri sur les rapports de la religion et de la politique et son projet de réforme religioso-civile : *Della riforma religiosa civile di Nicolà Spedalieri* (Tiré à part. Messine, typ. d'Amico, in-8 de 68 p.).

— Entre autres articles intéressants que contient le fascicule 4-5 du *Bessarione* (dont nous avons annoncé récemment la fondation à nos lecteurs), il convient de signaler les suivants : *L'Unità della chiesa nella antichissima tradizione persiana; I Monumenti dell' Oriente in Roma; Antichissima immagine di Maria SS. nel cimitero di Priscillo.* Nous y trouvons en outre l'amorce d'un travail sur l'éloquence sacrée des Pères de l'Église grecque.

— Il est assez rare que l'on puisse citer des catalogues de libraires comme pouvant servir — dans une certaine mesure — d'instruments bibliographiques. C'est pourtant parfois le cas pour ceux de la très importante maison Ulrico Hœpli, de Milan. Nous avons appelé déjà l'attention de nos lecteurs sur tel ou tel de ses catalogues. Celui qui porte le nº 107 et qui est intitulé *Letteratura italiana* est de ceux que l'on ne dédaigne pas de garder dans sa bibliothèque. Ce volume in-8 de 433 pages comprend l'indication de 10,581 ouvrages rangés sous les rubriques suivantes : *Grammatica e lessicografia* (nºs 1-620) ; *Dialetti, proverbi, ecc.* (nºs 621-1017); *Storia letteraria* (1018-1316); *I quattro poeti Ariosto, Dante, Petrarca, Tasso* (1317-2736) ; *Edizioni citate dalla Crusca* (2737-3623); *Novellieri italiani* (3624-5136) ; *Classici, letteratura amena, teatro, traduzioni, ecc.* (5137-10581).

Afrique. — Le travail de M. Jules Saurin sur *l'Avenir de l'Afrique du Nord* (Paris, Challamel, in-8 de 59 p. Extrait de la *Revue de Paris*) est destiné à montrer qu'au lieu de créer en Tunisie d'immenses domaines exploités directement, les capitalistes ont intérêt à en morceler le sol en petites fermes qu'ils donneront en location ou en métayage à des familles françaises pourvues de ressources très modestes, mais ayant l'expérience voulue pour réussir. Ainsi la Tunisie deviendra véritablement une terre française. Pour convaincre ses lecteurs de l'opportunité du système qu'il préconise, M. Jules Saurin a apporté à sa nouvelle étude les qualités d'exposition, de raisonnement, d'expérience pratique qu'on a déjà trouvées dans ses *Manuels de l'émigrant en Algérie et en Tunisie.*

Publications nouvelles. — *Grundriss der theologischen Wissenschaften. Geographie des alten Palästina*, von D. F. Buhl (in-8, Freiburg i. B. und Leipzig, Mohr). — *Code de commerce allemand*, trad. et annoté par P. Carpentier (in-8, Pedone). — *Lois civiles de Malte*, trad. et annotées par C. Billiet (in-8, Pedone). — *Revenu, salaire et capital, leur solidarité*, par le duc de Noailles (petit in-16, Téqui). — *Les Impôts en France*, par J. Caillaux,

A. Touchard et G. Privat-Deschanel. I. *Contributions directes, enregistrement, domaine et timbre* (in-8, Chevalier-Marescq). — *La Statistica*, da G. Tammeo. (in-8, Torino, Roux Frassati). — *Cours d'astronomie à l'usage des étudiants des Facultés des sciences*, par B. Baillaud (2 vol. gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Principaux Faits de la chimie*, par E. Bouant (in-32, Alcan). — *La Viticulture nouvelle*, par A. Berget (in-18, Alcan). — *Chasses en Provence*, par J.-B. Samat (in-8 carré, Flammarion). — *Pratique des examens militaires en Chine*, par le P. Étienne Zi (Siu) (in-8, Chang-Hai, imp. de la Mission catholique). — *Le Musée national de Versailles*, par P. de Nolhac et A. Pératé (in-8 cart., Braun). — *Les Caractères de la langue latine*, par F.-O. Weise (in-8 cart., C. Klincksieck). — *Cinquante Médaillons de l'histoire de France*, par A. Fayet (in-8, Moulins, Imp. bourbonnaise). — *Statuettes*, par E. Martha (in-18, May et Motteroz). — *Le Mariage de Clément*, par M. Floran (in-8, Calmann-Lévy). — *Rosière et moi*, par G. Beaume (in-18, Plon et Nourrit). — *La Compagnie du drapeau*, par M. Dolques (in-18, Flammarion). — *Aux jours d'épreuves*, par Danielle d'Arthéz (in-18, Firmin-Didot). — *Justine ma tante*, par Régnier de La Malenne (in-18, Vanier). — *Vingt Jours sur les côtes de la Méditerranée, de Marseille à l'Espagne*, par Constant de Tours (album oblong cart., May et Motteroz). — *M. de Puységuir et l'Église de Bourges pendant la Révolution, 1789-1802*, par le vicomte de Brimont (in-8, Bourges, Tardy-Pigelet). — *Sainte Élisabeth d'Aragon, reine de Portugal, et son temps*, par le comte de Moucheron (in-8, Firmin-Didot). — *Soldats et missionnaires au Congo de 1891-1894*, par F. Alexis-M. G. (gr. in-8, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer). — *Histoire de France*, par J. Michelet. T. XIII, *Louis XIV et le duc de Bourgogne* (in-8, Flammarion). — *Les Sources de l'histoire du Limousin*, par A. Leroux (in-8, Limoges, Ducourtieux). — *La Dignità cavalleresca nel comune di Firenze*, da G. Salvemini (in-8, Firenze, Ricci). — *Geschichte Russlands bis zum Ende des 18 Jahrhunderts*, von A. Bückner. Band I (in-8, Gotha, Perthes). — *Russes et Slaves*, par L. Léger. 2e série (in-16, Hachette). — *La Nouvelle France*, par E. Guénin (in-18, Fourneau). — *Justin Chappotteau (1868-1894), ancien élève de l'École libre Notre-Dame, Boulogne-sur-Mer* (in-18, Desclée et de Brouwer). — *Souvenirs de jeunesse, 1850-1870*, par A. Houssaye. T. II (in-18, Flammarion). — *Alcuni capitoli della biografia di Dante*, da M. Scherillo (in-8, Torino, Lœscher). — *Les Débuts de l'imprimerie à Montpellier*, par E. Bonnet (gr. in-8, Montpellier, Firmin et Montane). — *Bibliotheca geographica Germaniae*, von P.-E. Richter (in-8, Leipzig, Engelmann).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Comtés de Roucy et de Château-Porcien. — Quels ouvrages peut-on consulter pour l'histoire des comtés de Roucy et de Château-Porcien, et pour celle de la ville de Neufchâtel-en-Aisne ?

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

PSYCHOLOGIE. — 1. *Théorie de l'âme humaine, essai de psychologie métaphysique*, par J.-E. ALAUX. Paris, Alcan, 1896, gr. in-8 de x-557 p., 10 fr. — 2. *La Psychologie des sentiments*, par TH. RIBOT. Ibid., 1896, in-8 de XI-443 p., 7 fr. 50. — 3. *Psychologie du caractère*, par ALBERT LÉVY. Ibid., 1896, gr. in-8 de 208 p., 5 fr. — 4. *Esprits logiques et esprits faux*, par FR. PAULHAN. Ibid., 1896, in-8 de 362 p., 7 fr. 50. — 5. *L'Hypnotisme*, par l'abbé G. GAY. Toulouse, imp. J. Fournier, 1896, gr. in-8 de XXI-410 p.

MÉTAPHYSIQUE. — 6. *Benedicti de Spinoza opera quotquot reperta sunt recognoverunt* J. VAN VLOTEN et J.-P.-N. LAND. Editio altera. T. I, in-8 de XI-396 p. T. II, de VII-434 p. T. III, de VI-356 p. Hagae Comitum, M. Nijhoff. Paris, Alcan, 1896, 18 fr. — 7. *Pensée et réalité, essai d'une réforme de la philosophie critique*, par A. SPIR, trad. de l'allemand par A. PENJON. Paris, Alcan; Lille, Taffandier, 1896, gr. in-8 de XVI-566 p., 10 fr. — 8. *L'Immanence de la raison dans la connaissance sensible*, par GÉDÉON GORY. Paris, Alcan, 1896, in-8 de 346 p., 5 fr. — 9. *Le Mouvement idéaliste et la réaction contre la science positive*, par A. FOUILLÉE. Ibid., 1896, in-8 de LXVIII-361 p., 7 fr. 50. — 10. *Le Mouvement positiviste et la conception sociologique du monde*, par A. FOUILLÉE. Ibid., 1896, in-8 de 16-379 p., 7 fr. 50. — 11. *L'Année philosophique*, sous la direction de F. PILLON (6e année, 1895). Ibid., 1896, in-8 de 316 p., 5 fr. — 12. *De l'Infini mathématique*, par LOUIS COUTURAT. Ibid., 1896, in-4 de XXIV-668 p., 12 fr. — 13. *Le Panthéisme moderne*, par l'abbé E. COMBE. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 148 p., 1 fr. 50.

MORALE. — 14. *Vertus naturelles et surnaturelles*, par l'abbé E. COMBE. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 104 p., 1 fr. — 15. *Le Bien et le Mal*, par E. DE ROBERTY. Paris, Alcan, 1896, in-12 de 239 p., 2 fr. 50. — 16. *Le Crime et l'École*, par J. BONZON. Paris, Guillaumin, 1896, in-12 de 177 p., 2 fr. 50.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE. — 17. *Précis de l'histoire de la philosophie*, par A. PENJON. Paris, Delaplane, in-12 de VII-394 p., 3 fr.

1. — Un ouvrage de psychologie où il est question de l'âme, cela devient rare et sera bientôt audacieux. M. Alaux a pensé, avec raison, que l'on pouvait encore chercher avec curiosité et intérêt s'il y a une âme, ce qu'elle est, comment elle agit, d'où elle vient, où elle va. C'est l'objet de sa *Théorie de l'âme humaine*, divisée en six études : La Psychologie métaphysique, l'Intelligence, la Sensibilité, la Volonté, la Vie humaine, la Vie éternelle. Depuis longtemps déjà, et sous bien des formes, l'auteur propose les solutions du rationalisme spiritualiste, auxquelles il joint quelques hypothèses qui lui sont chères. Un ardent amour de la vérité inspire ces pages, où sont exprimées de nobles pensées. Les arguments classiques y sont présentés, et souvent fortifiés, par des considérations judicieuses. Le professeur de philosophie a étudié sérieusement les systèmes qu'il réfute, et donne ses raisons pour les repousser. Il se défend d'être exclusif, et, en effet, on reconnaît l'influence de Descartes et de Leibniz, des scolastiques et des physiologistes.

A la vérité, nous serions très souvent en désaccord avec lui : pour nous, l'âme et le corps ne constituent qu'une seule substance, les idées ne sont pas innées, la sensation n'est pas l'opération exclusive de l'âme ; nous ne saurions remplacer les « mots de forme et de matière par ceux d'attribut et de substance, » car ils sont loin d'être synonymes. Encore moins pourrions-nous admettre qu' « un demi-corps, invisible et fluide, sorte de médiateur plastique, anime et fait vivre le corps visible, qu'il pénètre et qu'il enveloppe comme une impalpable atmosphère, à la fois intérieure et extérieure. » Et enfin, nous protestons absolument contre les rêveries spirites et panthéistiques sur la destinée de l'âme. Nous savons que M. Alaux est poète, — c'est peut-être pour cela que les pages de cet ouvrage austère sont émaillées de citations trop connues, — mais nous regrettons les dangereuses chimères opposées à nos dogmes qu'il connaît mal. Il y a là de quoi compromettre des intentions droites, altérer une honnête doctrine, et rendre inefficace le généreux et patient effort d'un esprit distingué.

2. — La psychologie affective est moins étudiée et moins avancée que la théorie de la connaissance; il ne faut pas oublier pourtant qu'avant l'Éthique de Spinoza et le Traité des passions de Descartes, saint Thomas, à maintes reprises, a traité les questions qui se rapportent aux sentiments. Il reste vrai que l'ouvrage de M. Ribot est une importante contribution à leur étude. Fidèle à son principe, c'est dans la physiologie, dans la biologie, qu'il cherche leur explication ; sa thèse, très nettement formulée, est celle-ci : « Il existe une vie affective, pure, autonome, indépendante de la vie intellectuelle, qui a sa cause en bas, dans les variations de la cénesthésie, qui est elle-même une résultante, un concert des actions vitales » (p. 10). Le plaisir et la douleur sont des traductions conscientes des besoins, appétits, tendances psychiques et physiques favorisés et satisfaits, ou contrariés et supprimés. Ils ne sont que des signes, non l'élément essentiel et fondamental. Celui-ci est mouvement ou arrêt de mouvement, forme élémentaire des attractions, répulsions, désirs, aversions et tendances. L'émotion n'est donc que la conscience de tous les phénomènes organiques qui l'accompagnent (modifications de l'innervation musculaire et vaso-motrice).

Donc, tandis que la psychologie intellectualiste décomposait ainsi le sentiment : 1° état intellectuel ; 2° état affectif ; 3° état organique ; 1° un malheur connu ; 2° le trouble du cœur ; 3° les larmes, la psychologie physiologique change l'ordre de la série : 1° une sensation, une image, une idée, qui sont purement des causes « occasionnelles, incapables par elles-mêmes d'engendrer aucune émotion » (p. 111) ; 2° changements organiques et moteurs ; 3° conscience des variations de la cénesthésie, qui est proprement l'émotion. Ajoutez la recherche de ses conditions intérieures et extérieures, et un excellent chapitre sur la mémoire affec-

tive, et vous avez la *Psychologie des sentiments*. Dans la seconde partie, psychologie spéciale, sont décrites les émotions particulières : conservation individuelle, défensive (peur), offensive (colère), sympathie, amour-propre, instinct sexuel, qui sont simples et produisent, par évolution, arrêt de développement ou composition, les sentiments les plus complexes : sociaux et moraux, religieux, esthétiques, intellectuels. Comment ils naissent, se forment, se développent, s'altèrent, dévient, se désorganisent, on comprend l'intérêt de cette recherche poursuivie avec méthode et clairvoyance par M. Ribot. Certes, il avait eu des précurseurs, tels que Lange et James, mais la synthèse, entreprise avec une rigoureuse logique et une vigoureuse pénétration, mérite l'attention et l'estime. Sa thèse, paradoxale au premier abord, ne nous semble pas dépourvue de vérité : l'âme va de la tendance à l'émotion comme de l'image à l'idée, mais il y a un élément irréductible qui distingue l'émotion purement psychique de ses conditions organiques ; celles-ci sont indispensables, primitives si l'on veut, conditions plutôt qu'effets — et c'est le point fortement établi par M. Ribot, mais il y a autre chose dans un sentiment que la conscience des modifications organiques. Il suffirait pour s'en convaincre de constater l'embarras de M. Ribot ordinairement si précis, lorsqu'il passe des émotions simples aux émotions complexes. Les préjugés systématiques obscurcissent la clarté de son regard. Cela n'empêche point qu'il n'y ait en ce livre quantité d'observations exactes, de remarques justes, qui appuient et confirment la doctrine scolastique ; avec les ressources de la science moderne, le professeur au Collège de France « illustre » les théories de saint Thomas par d'innombrables exemples qui démontrent l'unité et décrivent l'activité de cette substance composée de ce « tout naturel » qui est l'homme.

3. — Possédons-nous assez d'informations, après les monographies et les travaux de ces dernières années, pour esquisser, tout au moins, une *Psychologie du caractère ?* M. Albert Lévy l'a cru. Après une introduction sur l'éthologie, ses origines, son histoire, ses résultats, l'auteur divise son sujet en quatre parties. — I. Notion générale du caractère. C'est le « mode particulier, original, personnel, suivant lequel se manifeste l'activité psychique et morale. » Il est constitué par des éléments innés et acquis. — II. Facteurs du caractère inné. Ce sont : 1° le tempérament ; 2° le naturel, défini « la manière d'être morale que l'on tient de la nature » (p. 77) et distingué d' « un moi » acquis, artificiel et conventionnel. » Il est invariable, complexe, divers selon les races, les peuples, les sexes, influencé par l'hérédité. — III. Facteurs du caractère acquis. 1. Le milieu organique et physique : santé ou maladie, âge, régime, hypnotisme, climat, saisons, conditions économiques ; 2. le milieu social ; 3. les facteurs personnels : habitude, éducation. — IV. Types psychiques. L'auteur a pensé, très justement, que l'anatomie et la phy-

siologie sont les bases nécessaires de la taxonomie, et il n'aborde la classification des caractères qu'après avoir étudié les forces, tendances, aptitudes, influences dont ils résultent. Après avoir passé en revue les divers systèmes qu'il expose et critique avec exactitude et modération, il propose de diviser les types psychiques en : caractères exclusifs (intellectuels, sensitifs, volontaires), mixtes, équilibrés (amorphes et pondérés). Le bon sens, la logique, l'ordre, sont les qualités de cet ouvrage, résumé intéressant des dernières études des psychologues contemporains. Il n'y faut point chercher des vues personnelles ou profondes, mais on n'y est point choqué par des hypothèses gratuites ou aventureuses. Pourquoi faut-il que l'on découvre en quelques endroits des traces de préjugés regrettables et d'ignorance en matière religieuse ?

4. — Encore un essai de classification; mais il s'agit, cette fois, des intelligences : c'est d'après les formes de l'association mentale que M. Paulhan cherche à définir les types intellectuels. Une première partie établit les principes qui doivent en justifier la division. L'auteur nous montre l'intelligence se dégageant peu à peu des tendances, des désirs, des habitudes actives; d'abord confondue avec la vie affective, elle est servante de l'instinct et s'ébauche à peine. Différenciée, elle tend à s'affranchir des sensations et des images; elle est apte à réfléchir, raisonner, combiner des idées. Partie de la région automatique, constituée par la réflexion, elle parvient à vivre en elle-même et pour elle-même. Chez les uns, elle est accompagnée de passions et de sentiments inséparables des idées; c'est le type d'artiste, et les noms de Berlioz et de Gounod la montrent réalisée en des personnages célèbres; chez d'autres, pensées et sentiments se côtoient sans se mêler; tels des philosophes ou des savants parmi lesquels on peut citer Stuart Mill. Plus haut encore, ceux qui ne vivent que pour penser : Spinoza est un exemple de ces purs intellectuels et Taine nous a fait connaître l'orientaliste et mathématicien F. Wœpke, dont l'existence n'a pas eu d'autre but que l'étude désintéressée. Le terme de cette évolution sera l'automatisme, qui est à la fois le point de départ et le point d'arrivée : « L'intelligence, comme la conscience elle-même, tend fatalement à sa propre disparition, par cela même qu'elle indique un trouble et qu'elle fournit un moyen d'y remédier. » Cette conséquence désespérante accuse la fausseté des prémisses. C'est pour avoir identifié les idées avec les tendances que M. Paulhan aboutit à cette conclusion ; elle est fatale, si on confond, comme lui, l'esprit avec les phénomènes psychiques, avec les faits de conscience; tel un botaniste qui nierait la tige sur laquelle les fleurs s'épanouissent ou l'arbre qui porte les fruits. Dans la seconde partie, sont décrits les *Esprits logiques et les esprits faux :* les premiers sont constitués par l'association systématique : ils comprennent les équilibrés, les raisonneurs, les outranciers, les spécialisés; — ou par la prédomi-

nance des luttes et des arrêts des phénomènes intellectuels ; — ou par contraste qui produit en art l'antithèse (V. Hugo) ; en critique, les variations (Sainte-Beuve) ; en philosophie, les contradictions de la pensée (E. Renan), ou enfin, par contiguïté et ressemblance qui expliquent les grandes mémoires et plusieurs théories célèbres en philosophie ou en poésie. Cependant, certains psychologues ou romanciers nous présentent le spectacle d'une activité indépendante des phénomènes, parce qu'ils dépouillent en quelque manière leur propre conception pour vivre dans les âmes qu'ils contemplent ou les personnages qu'ils créent. Le nom de Flaubert se présente ici tout naturellement. Les esprits faux obéissent trop exclusivement à des idées directrices, à moins que, tout au rebours, ils ne se refusent à subir l'influence des idées dominantes. Les uns sont désorganisés par des phénomènes anormaux : hystériques, aliénés ; les divisés, les frivoles, les étourdis, les déséquilibrés, doivent être rangés parmi les types illogiques. Tout cela est très vague, demeure artificiel, semble prématuré. Je sais bien que l'auteur a soin de nous avertir que la réalité renferme des éléments complexes, et j'accorde qu'il n'est pas sans utilité ni sans mérite d'avoir tenté une classification dont la psychologie profitera. Pourquoi faut-il qu'une vue systématique diminue la valeur d'observations justes ? La « finalité » n'est pas plus « l'essence de l'âme » que « l'essence de la vie. » Autant dire que le terme du mouvement se confond avec le mobile.

5. — *L'Hypnotisme* ne passionne plus les esprits comme en ces dernières années, mais il occupe encore les psychologues. M. l'abbé Gay en a fait le sujet d'une thèse de doctorat, et son livre mérite l'attention des philosophes. Après un rapide exposé historique, il le définit avec Braid « un sommeil nerveux, » et le développement de ces deux mots lui permet de déterminer sa nature. L'état du sujet hypnotisé est une modification spéciale et anormale des facultés de l'âme. Comme le somnambulisme est une condition ordinaire de l'hypnose, l'auteur en fait connaître les phénomènes et les lois. Il passe ensuite à la suggestion, qui est proprement l'élément psychologique important du sommeil provoqué. Son étude de l'hallucination, des mouvements et des actes imposés à l'hypnotisé, de l'anesthésie ou de l'hyperesthésie, de la paralysie produites suivant les cas, est d'une remarquable netteté. Les questions qui suivent sont controversées et particulièrement épineuses : Existe-t-il une suggestion à échéance ? Il ne paraît pas permis d'en douter ; pourtant ce n'est point au dédoublement de la conscience qu'il faut demander son explication : elle est plutôt dans le point de repère établi par le magnétiseur dans les centres nerveux, conservé et reconnu par la mémoire et réveillé par l'imagination. Faut-il admettre une suggestion mentale ? Peut-être, mais pas sans l'intermédiaire d'un agent extérieur. Quel est cet agent ? M. l'abbé Gay critique les diverses hypothèses émises pour

en découvrir l'existence et l'essence. Sa réfutation est prudente, pourtant il reconnaît loyalement qu'il ne peut donner lui-même une interprétation satisfaisante. Ne se montrerait-il pas un peu sévère pour les expériences de M. Ochorowicz, et n'y a-t-il pas une part de vérité dans la théorie des vibrations nerveuses perçues en l'état d'hypnose, sous l'influence d'une excitation spéciale du cerveau ?.... Le dernier chapitre : Du naturel et du préternaturel dans l'hypnotisme est une incursion, très légitime du reste, sur le domaine des théologiens. Nous ne terminerons pas sans louer la méthode précise, la richesse d'informations, la mesure et l'impartialité de l'auteur. Il fait ressortir l'accord admirable des sciences biologiques, qui datent d'hier, avec la doctrine si lucide et si profonde de saint Thomas.

Métaphysique. — 6. — « C'était un homme doux, Baruch de Spinoza, » dit quelque part Sully-Prudhomme ; il aura donc prouvé qu'on peut être doux et très malfaisant. En dépit de Renan, qui, prononçant à La Haye son panégyrique, l'appelle « le saint et méconnu » philosophe, il aura eu le triste honneur d'avoir condensé en formules géométriques le panthéisme monstrueux qui est la ruine de la religion, de la liberté, de la raison elle-même. Mais ceux qui ont le devoir de lire et de consulter ses ouvrages ne sauraient recourir à une édition plus exacte, plus élégante et plus complète que celle de MM. van Vloten et N. Land. L'auteur n'avait publié de son vivant que le *Tractatus theologico-politicus*, qui est une attaque directe et violente contre les livres saints et s'adresse surtout aux exégètes. Le *Traité politique* (ce qu'on nommerait aujourd'hui les sciences sociales), l'*Éthique*, où sont déduites, avec une indomptable obstination de pensée, toutes les conséquences pernicieuses découlant d'une fausse définition de la substance, *la Réforme de l'entendement* et trente-neuf lettres composent l'édition française publiée, il y a près de quarante ans, par M. Saisset. Depuis, l'ouvrage sur *Dieu, l'âme et la béatitude* a été donné au public par les soins de M. Paul Janet. L'édition hollandaise des *Opera* contient de plus : 1° quatre-vingt-cinq lettres au lieu des trente-neuf de l'édition française; plusieurs sont précieuses pour l'intelligence du texte ; 2° la démonstration des principes de la philosophie cartésienne ; 3° les *Cogitata metaphysica*, où sont abordées de hautes spéculations métaphysiques ; 4° des problèmes se rattachant au calcul des probabilités (en hollandais), et 5° enfin, une grammaire hébraïque. L'impression est si nette, le format si commode, qu'il semble que le texte, souvent confus et embrouillé, de Spinoza devienne plus intelligible dans cette agréable édition qui fait honneur aux presses hollandaises.

7. — Né en 1837, en Russie, M. A. Spir servit dans la marine russe comme officier ; après le siège de Sébastopol, il se consacra à la philosophie, persuadé que « jusqu'à présent aucune doctrine ne s'accorde avec

les faits, aucune ne profite à la science » (p. 318). M. Penjon nous donne, après la mort du philosophe, la traduction de son principal ouvrage écrit en allemand, sous le titre de *Pensée et réalité*. Comment s'accordent la loi de la pensée et le monde de l'expérience, c'est le problème qu'on essaie de résoudre. M. A. Spir prétend se borner à constater ce qui est et à l'interpréter de telle sorte que le sensualisme soit réfuté d'une manière décisive et définitive. Il part du fait de conscience, l'idée et sa croyance propre, fait primitif comme la couleur et le son. Ce fait est évident et produit une nécessaire et absolue certitude. Le principe suprême, la norme *a priori* de la pensée, « est le principe d'identité, la conviction que l'être propre, l'essence primitive des choses est absolu, inconditionné, permanent. Ce principe nous oblige à nous représenter tous les objets comme substances. » Mais cela est une illusion inévitable, une déception naturelle. Car précisément l'objet de la connaissance empirique est essentiellement instable et changeant, relatif, imparfait, conditionné. Est-ce à dire que l'objet de la connaissance n'existe pas? Non certes, puisqu'il est au contraire ce qu'il y a de plus réel, c'est-à-dire nos sensations. Alors quel rapport y a-t-il entre ces phénomènes, ces apparences et l'être propre des choses, puisqu'il y a désaccord entre le monde de l'expérience composé uniquement de nos sensations, de nos états intérieurs, et la pensée qui conçoit les êtres comme des substances, corps et esprits? Les relations du conditionné et de l'inconditionné ne peuvent être celles de qualité, d'état, de partie, d'effet ou de représentation à une substance, à un tout, à une cause, car : 1° il n'y a pas de choses extérieures inconnues qui produisent nos sensations ; 2° notre moi n'est pas une substance, mais un composé et un processus ; 3° les choses ont un caractère anormal, et nous sommes une propre anomalie.

Cette constatation faite, l'idéalisme s'impose, ou plutôt le réalisme est réfuté. Autour de cette théorie se constituent divers systèmes pour expliquer les principes logiques : la causalité, l'être et le devenir, le phénomène et l'apparence ; pour interpréter les notions de temps et d'espace, de mouvement et de matière, de fin et de loi ; pour déterminer les fondements logiques du jugement, du syllogisme et de l'induction ; pour critiquer les conceptions panthéistiques ou théistes. C'est donc une doctrine une, bien liée, complète, qui aboutit à cette affirmation : « Nous devons croire comme parfaitement certain qu'un objet inconditionné ne contient dans son unité ni pensée, ni étendue, ni idée, ni volonté ou rien de pareil, et ne peut se subdiviser en sujet et en objet de conscience » (p. 150), et « nous sommes amenés à ce principe que le phénomène apparaît à lui-même » (p. 259). Herbart le déclarait absurde, dit M. Spir ; j'avoue humblement que je partage cette opinion, même après la lecture de ce livre obscur, touffu, presque impénétrable, malgré la clarté de style du traducteur, qui me paraît avoir accompli un vrai

tour de force. Ce n'est pas que je méconnaisse le très puissant effort, l'originalité, l'esprit de cohésion d'un philosophe qui recommence à sa manière la tentative de Kant, et il n'est pas besoin qu'il soit Russe pour que je rende hommage à la vigueur et à la subtilité de ses conceptions : seulement, il admet comme incontestable ce qui est absolument gratuit, et les déductions qu'il tire de maintes hypothèses contredites par les faits sont fragiles comme les principes d'où elles émanent.

8. — Par un singulier détour, sensualisme et idéalisme se sont rencontrés et, par un accord inattendu, se sont alliés contre l'ancien spiritualisme. M. Gédéon Gory donne, dans l'*Immanence de la raison dans la connaissance sensible*, de nouveaux gages à cette union. Sa thèse a pour objet de montrer que l'expérience atteint la vérité (ce qui est juste), toute la vérité (ce qui est excessif). Il faut pour cela affirmer que « les idees ont leur origine dans la connaissance sensible (ce que nous accorderions volontiers), et s'en dégagent par une opération naturelle et logique » (cela est très admissible) ; mais voici où commence le désaccord : « si bien qu'elles ne peuvent servir ni à connaître scientifiquement ni à concevoir d'aucune façon des réalités ou des possibilités métaphysiques, et que, loin d'être dans une opposition irréductible avec les représentations sensibles, elles trouvent dans l'expérience leur juste et légitime usage. » La raison est donc immanente, non transcendante. Contre Kant, M. Gory démontre péremptoirement que l'expérience n'a pas besoin d'être complétée, éclairée par des formes subjectives qui seraient extérieures à elle et sans vertu pour lui révéler ce qu'elle ne peut connaître par son exercice propre ; il soutient avec énergie que l'expérience n'est point par essence incomplète ou purement phénoménale. Toutefois, cela ne prouve pas qu'il n'y ait point de vérités en dehors et au-dessus de ses prises. L'auteur, dans son « analyse, » détermine l'origine des idées : c'est, selon lui, par opposition des termes de la représentation sensible que naissent les problèmes rationnels. L'unité synthétique se fait par l'accord de l'élément déterminant (substance, cause, point, instant) et de l'élément indéterminé (mode, effet, contenu spatial, contenu temporel). Notons, au passage, une théorie du temps qui serait composé de succession, de simultanéité et de pénétration, par analogie avec la longueur, la largeur et la profondeur de l'espace. Le sujet et l'objet, Dieu et la matière s'unissent dans la représentation sensible. Les idées qu'elle renferme, les positivistes les écartent, les dialecticiens les opposent aux sensations comme irréductibles à elles et même contradictoires avec elles, les métaphysiciens les veulent réaliser. M. Gory essaie de réfuter cette triple classe d'adversaires. Après une étude du parfait et de l'infini, « l'Empyrée ou métaphysique pure, » le premier étant la théologie pure, le second, la cosmologie pure et une critique du tout absolu, qui est idée et matière, et dans lequel se révèle la contradiction du parfait et de l'infini,

M. Gory fait la synthèse des lois de la pensée, qui l'amènent à l'identité du tout universel et de l'individu, qui est à lui-même « sa cause et son effet, sa substance et son mode, son sujet et son objet ; c'est sa propre action qu'il souffre, c'est lui-même qu'il connaît ; non seulement il possède en lui-même toutes les conditions de son existence et tous les principes de son intelligibilité et de son développement indéfini, mais il n'y a rien hors de lui, il est indépendant et solitaire, il est lui-même l'univers » (p. 296). « Dieu est la pensée unique et souveraine de l'univers; les sensations et les pensées de Dieu ne sont autre chose que les mouvements intérieurs de son corps, comme nos pensées sont les mouvements intérieurs de notre corps » (p. 233). Si c'est là ce que M. Gory appelle « affranchir la pensée, » nous ne parlons pas la même langue ; ce résultat ne vaut point le travail patient et parfois savant qu'il a coûté. C'est la condamnation de ce monisme qui confond tout, de ce panthéisme qui brouille tout dans une chimérique unité, et la transcendance des idées de la raison brille d'un plus vif éclat à la fin d'une thèse destinée à la combattre, et qui la montre nécessaire par les impossibilités qu'elle accumule pour la nier.

9 et 10. — Quels sont la direction et les résultats de la philosophie contemporaine ? Le premier *Mouvement* est *idéaliste* et semble une réaction contre la science. Il lui oppose l'inconnaissable ou dans les choses en soi, ou dans le sujet sentant et voulant, les caractères de la connaissance, qui n'atteint dans le kantisme que le phénomène et, dans l'évolutionnisme, que le devenir; le spiritualisme finaliste, qui conclut à l'idéalisme de l'existence, et la philosophie de la contingence, qui conteste la nécessité et la permanence des lois. Les noms de MM. Renouvier, Lachelier, Ribot, Boutroux, rappellent des doctrines nées d'une réflexion pénétrante et qui restreignent à divers points de vue et par divers motifs le champ de la connaissance scientifique. Concilier l'idéalisme et la science en faisant à chacun sa part, surtout défendre et venger le déterminisme vigoureusement attaqué par les néo-criticistes et les contingentistes, tel est l'objet de ce premier volume.

— Le second *Mouvement* est *positiviste* et prétend maintenir la réalité objective qui s'évanouit dans l'idéalisme subjectif. M. Fouillée examine ses tendances. Il n'est pas vrai que la philosophie ne soit qu'un simple résumé des sciences : elle a ses objets et ses fins propres : systématisation et critique des notions scientifiques ; étude du sujet connaissant ; recherche de la fin suprême de la connaissance et de l'action. Le fait de conscience échappe au mécanisme dont l'auteur applique les principes à l'évolution, « formule d'effets, non de causes, non pas explication mais chose à expliquer » (p. 28). De nouveau il rencontre la contingence, et l'on devine quel accueil il lui réserve, surtout quand il surprend ses invasions jusque dans les mathématiques : « La géométrie non euclidienne est un roman fondé sur des conventions arbitraires » (p. 40). En méca-

nique et en physique, en biologie, il la pourchasse vivement sans vouloir pourtant accorder aux positivistes que la conception mécanique de l'univers soit suffisante. Il faut rattacher aux lois psychiques de l'appétition, qui est le fond de toute vie, le mécanisme et ses postulats. Dominant la synthèse objective, se dressera la synthèse subjective; il ne s'agit pas de la faire dépendre d'un « moi » substantiel, qui est une illusion métaphysique : c'est la sociologie qui rendra compte de l'unité réelle des êtres, car le monde est une république universelle, un organisme social ou tendant à le devenir. La logique et la biologie elles-mêmes laissent prévoir le jour où elles trouveront leurs lois dans la sociologie. Partout la solidarité dépasse l'individualité. Il y a de tout en ces deux volumes toujours intéressants, résolument déterministes et, pour le reste, confinant au monisme, à l'idéalisme, au phénoménisme, au positivisme, et n'ayant d'opposition réelle, absolue et irréconciliable qu'avec la vieille métaphysique, celle des substances et des causes, qui était pourtant, qui reste toujours la vérité.

11. — Si M. Fouillée est ardent à l'attaque, M. Dauriac est prompt à la riposte. Il combat, dans *l'Année philosophique*, pour la philosophie de la contingence. Champion résolu, il lutte pour les philosophes pris à partie, pour Lotze, « qui se contente d'affirmer le monde sans chercher d'où il vient ; » pour Renouvier, « qui croit à la discontinuité des successions psychiques dans la conscience humaine ; » pour E. Boutroux, « qui soutient la contingence des lois et, par suite, la distinction irréductible des sciences. » Et ce n'est point seulement la vivacité, l'esprit, la verve, qui méritent des éloges en cette étude, c'est la force des raisons. Pourquoi l'auteur est-il préoccupé d'affirmer son opposition à « l'esprit clérical? » Ses opinions n'ajoutent rien à la rigueur de sa démonstration. Cette attitude n'est malheureusement pas isolée parmi les néo-criticistes : son maître, « le grand Renouvier, » fait dire à saint Athanase que « trois dieux ne font qu'un seul Dieu, » et transforme les catholiques en assembleurs de chimères, en inventeurs des dogmes les plus inconcevables. Il serait pourtant aisé de ne point dénaturer nos croyances ou, tout au moins, de garder à leur égard un prudent silence! Un esprit grave, élevé, d'une portée considérable, tel que le fondateur du néo-criticisme, devrait s'interdire ces incursions sur un terrain où il ne saurait marcher d'un pied sûr. Son article : *Doute ou croyance*, est un examen des principales idées philosophiques de notre siècle. La première est celle de l'enchaînement universel et invariable des phénomènes; la deuxième, l'infinité de l'univers dans l'espace et dans le temps. Depuis longtemps, M. Renouvier s'est posé en adversaire décidé de ces deux conceptions, et il affirme « la liberté humaine, la personnalité divine, la création, » mais la manière dont il les entend et les interprète est très différente des propositions classiques du spiritualisme. Il s'attache

surtout à démontrer que le dogmatisme de ses adversaires est une hypothèse. Le finitisme et la contingence ont, par conséquent, le droit de se poser en face d'elle comme une croyance. La science ne prononce pas entre les deux : le doute subsisterait donc et serait la conclusion légitime si la méthode relativiste n'ouvrait l'entrée à la foi : il suffit que cette foi soit autorisée par la raison et justifiée par la loi morale, qui devient ainsi « le guide le plus sûr pour l'affirmation d'une vérité première » (p. 76). Les chrétiens qui exigent pour croire la certitude et l'évidence sont plus difficiles à contenter que les néo-criticistes. Pourquoi donc leur chef accuse-t-il l'Église de « rester vouée au service des superstitions traditionnelles » (p. 3) ? Soyons plus justes que lui et sachons reconnaître en ces pages un éloquent et attristant tableau de « notre civilisation spirituelle et matérielle qui est de moins en moins une civilisation morale » (p. 4). Dans le même volume, M. Pillon nous présente l'abbé de Lanion, un précurseur de l'idéalisme. Je me rappelle que lorsque le professeur de philosophie nous exposait au collège le système de Berkeley, nous avions grand'peine à ne point prendre ce philosophe pour un fou. On nous dit aujourd'hui sur tous les tons que cette folie est la suprême sagesse. M. Pillon n'admet pas l'idéalisme pur : « La nature est à la fois un système d'idées et un système de consciences : un système d'idées en la forme qu'elle prend dans notre esprit ; un système de consciences en son fond, en sa réalité substantielle, indépendante de notre esprit. » C'est tout ? Pour nous ce n'est pas assez. A quel objet répond le contenu de ces consciences distinctes de la nôtre et plus ou moins analogues à la nôtre ? Est-il réel ? vous nous rendez les esprits et la matière. Est-il apparent ? je ne sais le distinguer du néant. Après l'abbé de Lanion, le scepticisme de Bayle qui « a sa source dans le dogmatisme cartésien. » Et donc, il y avait des fissures dans cette construction en laquelle s'est abritée toute la philosophie moderne et, par elles, le doute s'est infiltré ? Nous l'avons toujours pensé, mais il nous plaît d'en recueillir l'aveu. — Suit le compte rendu d'une centaine d'ouvrages philosophiques parus en l'année 1895. M. Pillon, à propos d'une brochure sur *le Roman et ses rapports avec la poésie*, y rend hommage « au goût très sûr et très fin.... à la pénétration psychologique » de M. Léonce Couture. L'exactitude, la concision, sont les qualités de ce résumé qu'on lit avec profit : il est tout imprégné des doctrines de l'école, — cela est naturel, — et offre des traces de préjugés contre la révélation et l'Église, cela est regrettable. Lorsqu'on est doué d'un esprit capable d'approfondir les doctrines, de les marquer d'une empreinte personnelle, on devrait être affranchi de préventions que la raison et la science n'autorisent pas.

12. — Connaissez-vous la théorie générale des nombres complexes, ou celle des équipollences ? M. Couturat se flatte de vous la faire comprendre, et il est assez savant pour être clair. Il s'adresse « aux pro-

fanes, » mais je serais tenté cependant de vous rappeler l'adage antique : nul n'entre ici s'il n'est mathématicien. Tout au moins est-il indispensable de se rappeler les théorèmes des mathématiques élémentaires pour suivre avec fruit la démonstration que nous offre l'auteur. Sa thèse est la contradiction de la proposition scolastique : *Numerus infinitus repugnat.* Il y a un infini de grandeur et de nombre. Dans la première partie : *Généralisation du nombre*, M. Couturat analyse et critique la théorie arithmétique, la théorie algébrique et la généralisation géométrique du nombre. Ces considérations l'amènent à une grandeur particulière « rigoureusement infinie, c'est-à-dire plus grande que toutes les grandeurs qui correspondent aux nombres déjà connus ; » il en conclut que « le nombre infini n'est ni un symbole vide de sens ni un concept inintelligible, mais qu'il a la même valeur que les autres formes du nombre et qu'il correspond, lui aussi, à une certaine réalité » (p. 212). Bien plus, l'étude de l'infini géométrique, de l'infini numérique et de l'infini analytique l'amène à cette affirmation : « La géométrie et l'analyse prouvent, par tout leur développement et par leur existence même, non seulement que l'infini est une idée parfaitement intelligible et réelle, mais que cette idée est essentielle à la science des grandeurs, et qu'elle est même l'objet le plus riche et le plus fécond de la connaissance mathématique » (p. 300). Cette conclusion, qui découle *a posteriori* de l'analogie du nombre infini avec les nombres fractionnaires, négatifs, irrationnels et imaginaires, peut-on la déduire des idées de nombre et de grandeur et l'établir *a priori ?* M. Couturat le croit, et dans la seconde partie de son livre : *Nombre et grandeur*, il propose une théorie rationaliste du nombre ; dans une variété de sensations données la pensée découpe des objets auxquels elle confère l'unité ; ces unités éparses, l'esprit les rassemble dans une vue synthétique et en forme un tout unique, objet d'un acte intuitif de la pensée ; cela constitue le nombre entier, auquel on peut réduire toutes les autres espèces de nombres, et qui sera défini : l'unité d'une pluralité d'unités. Au contraire, la théorie d'Helmoltz, qui est psychologique et positiviste, se borne à décrire l'acte du dénombrement, sans en rechercher le principe et la raison d'être ; elle réduit l'idée de nombre à un simple signe oral ou écrit, elle aboutit au nominalisme. Le nombre infini est le symbole de l'impuissance à exprimer la grandeur continue : il témoigne de l'opposition de nature, de l'hétérogénéité radicale du nombre et de la grandeur, il manifeste la continuité essentielle de la grandeur et en proclame l'infinité. On sait que les néo-criticistes ont formulé des objections tout au moins spécieuses contre la thèse de M. Couturat. Dans un dialogue entre un finitiste et un infinitiste il expose impartialement les difficultés et s'efforce d'y répondre : Toute collection réelle n'est pas dénombrable et toute grandeur réelle n'est pas mesurable. Si cela est vrai, d'importantes conséquences en dé-

coulent pour la théorie de la connaissance ; enfin, la distinction entre le fini perçu par l'entendement, l'indéfini créé par l'imagination et l'infini objet de la raison fournit un principe pour résoudre les antinomies de Kant. Est-il vrai qu'il existe une pluralité innombrable et une grandeur incommensurable ? Malgré les fortes et ingénieuses considérations de M. Couturat, nous ne le croyons pas. Quantité et infini nous semblent deux notions contradictoires ; il en est tout autrement des idées de qualité et d'infini qui signifient seulement par leur accord : l'être qui possède sans limites tous les degrés possibles de perfection. Mais cet être est soustrait et supérieur au nombre. M. Tannery, dont on évoque l'autorité, n'a-t-il pas écrit : « La notion de l'infini, dont il ne faut pas faire mystère en mathématiques, se réduit à ceci : après chaque nombre entier il y en a un autre » (p. 1). Donc on peut toujours reculer la limite (et c'est le concept d'indéfini), mais peut-on la supprimer ? Un nombre sans limite serait-il « l'unité d'une pluralité d'unités ? » Dans l'ordre idéal, abstrait, il existe un infini, je veux dire une quantité abstraite dont les limites restent indéterminées : mais dans l'ordre réel, concret, les êtres créés sont finis dans leur collection aussi bien que dans leur essence, car ils sont successifs et l'espace n'est que le lieu des corps et n'existerait pas sans eux. Mais si je diffère d'opinion avec l'auteur de *l'Infini mathématique*, cela ne m'empêche nullement d'admirer l'aisance avec laquelle il se meut en ces régions supra-sensibles de la métaphysique et de la mathématique ; il possède merveilleusement son sujet, et son livre est une contribution très importante à la philosophie des sciences. Il sera désormais impossible de traiter la question de l'infini sans en tenir compte, et même lorsqu'on ne croit pouvoir souscrire à toutes ses conclusions, on peut, on doit apprécier les progrès qu'il a réalisés en ce qu'il est permis d'appeler la « philosophie » de l'arithmétique, de l'algèbre et de la géométrie. De pareilles œuvres de début inspirent et justifient toutes les espérances.

13. — La brochure de M. l'abbé Combe examine des questions de théologie naturelle : d'abord, dans une dissertation écrite en latin, il expose le célèbre argument de saint Anselme, le critique à l'aide des principes thomistes, essayant de le rendre valable. Il espère y réussir en le transformant en une preuve *a posteriori* à laquelle il donne la forme suivante : *Nobis inest idea Infiniti, atqui haec idea nobis non inest nisi Dei operatione; ergo Deus est.* — Nous croyons que la mineure sera contestée. *Le Panthéisme moderne* est l'objet principal de cet opuscule. M. Combe en montre la source dans l'idée de « la coexistence nécessaire et éternelle du fini et de l'infini. » Ses formes sont l'émanation transitive (panthéisme indien), l'évolution immanente réelle (Spinoza), l'évolution idéale absolue (Hégel). Armé de cette distinction, il expose les systèmes modernes, de Spinoza à Cousin, en passant par Fichte,

Schelling et Hégel. Tout cela est très connu, mais il pouvait être utile de le rappeler. Suit la réfutation, directe d'abord, par l'expérience, suffisante pour découvrir deux substances : le moi et le non-moi. La contradiction inhérente à cette doctrine la juge au point de vue rationnel. Chacun des systèmes est ensuite pris à partie l'un après l'autre. Je préfère de beaucoup la réfutation indirecte, où l'auteur révèle un esprit apte aux spéculations métaphysiques, et les pages sur le panthéisme chrétien, développement de ces admirables paroles de Bossuet à la sœur Cornuau : « Laissez-vous écouler en ce grand tout qui est Dieu, en sorte que vous-même vous ne soyez rien qu'en Lui seul ! Vous étiez en Lui avant tous les temps, dans son idée et dans son décret éternel, vous en êtes sortie, pour ainsi dire, par son amour qui vous a tirée du néant. Retournez à cette idée, à ce décret, à ce principe et à cet amour. » Par quelle singulière confusion M. Combe nous parle-t-il de « la froide raison de Bossuet ? » Est-ce parce que l'animation, la vivacité intrépide, l'ardeur qui éclatent dans cette brochure le rendent dédaigneux pour les esprits sobres et graves ? Son ironie l'entraîne parfois hors des régions tempérées du goût. « Ne vous mettez pas en colère, monsieur Spinoza.... » Il y a quelques apostrophes de ce genre ; elles sont de trop.

Morale. — 14. — Le traité des *Vertus* appartient plutôt à la théologie qu'à la philosophie, puisqu'il y est question des vertus surnaturelles. Mais il est intéressant de rechercher « la manière dont les habitudes naturelles et surnaturelles, infuses et acquises, naissent, se développent et meurent dans une âme » (p. 8). M. Combe développe avec netteté la définition de l'habitude, « qualité permanente qui dispose et aide à l'action notre puissance d'agir. » Il montre la source des vertus dans la nature et la grâce ; la répétition des actes accroît directement les vertus acquises et indirectement les vertus infuses ; l'inaction favorisera donc leur déclin, dont la cause directe est, pour les vertus infuses, les fautes qui leur sont respectivement contraires ; le péché mortel leur donne la mort. Les vertus théologales sont l'objet d'un travail analogue, un peu trop abrégé peut-être, mais d'exacte et solide doctrine. L'auteur a fréquenté chez les grands théologiens : il a étudié leurs systèmes, il sait exposer leurs controverses et se décider par de sérieuses raisons ; enfin, le ton de son étude, moins agressif que dans sa polémique contre le panthéisme, nous paraît plus digne du sujet et de l'auteur.

15. — C'est un vrai charme d'avoir affaire à un esprit lucide traitant une question précise, aux contours nettement dessinés, avec des idées justes, dans un ordre logique, allant, par des déductions rigoureuses, des principes évidents aux conclusions certaines, portant aisément le poids d'une riche érudition, exact dans ses observations, rigoureux dans ses expériences, ingénieux dans ses hypothèses fécondes, judicieux dans ses remarques, large dans ses vues, fin dans ses aperçus, profond dans

ses réflexions, prudent, libre et modeste, exprimant des pensées vraies dans une langue sobre, claire, élégante...., tel n'est point M. de Roberty.

Son dernier ouvrage est un essai sur la morale considérée comme sociologie première. « *Le Bien et le Mal* sont les deux faces ou les deux pôles de la conscience collective, floraison suprême du psychisme biologique qui, refluant vers sa source pour se combiner avec elle, produit à son tour le psychisme bio-social, unique objet de la psychologie concrète, sévèrement distinguée de la psycho-physique » (p. 181). Pour aboutir à cette claire définition, l'auteur passe en revue les vieux systèmes théologiques et métaphysiques, synthèses naïves et obscures que la philosophie intégrale des sciences est appelée à définitivement détrôner. Ce n'est pas que les religions n'aient été utiles comme anesthésiques ou excitants, mais la métaphysique a remplacé les concepts du surnaturel et du divin, « absurdités évidentes, » par l'innéité des penchants moraux, progrès insuffisant quoique réel. La morale contemporaine nous offre l'hédonisme, l'endémonisme et l'utilitarisme : la morale des métaphysiciens n'en demeure pas moins « l'expression classique de l'ignorance profonde des lois sociales qui éclairent la constitution psychique de l'individu » (p. 100). Certes le positivisme et l'évolutionnisme recèlent une part considérable de vérité ; pourtant A. Comte identifie sa morale avec « l'archaïque morale émotive, qui fit quelque bien à l'humanité et beaucoup de mal, » et la morale évolutionniste est incomplète. Aussi bien, la loi de mutation subie par les idées de bien et de mal démontre « que le vieux dualisme moral qui voit un abîme insondable entre le bien et le mal a visiblement fait son temps » (p. 178). Nietsche a eu raison de dire que tout vice a été vertu, et réciproquement. « L'action bonne ou mauvaise, l'exploit le plus méritoire comme le crime le plus monstrueux, n'enfreignent absolument aucune loi morale » (p. 142.) Des assertions aussi révoltantes sont le juste châtiment et la conséquence logique de l'odieuse philosophie pour laquelle « la cause première, la fin ultime, Dieu, l'infini.... seront reconnus un jour.... comme des symboles résumant des expériences psychiques mal faites, ou des illusions inévitables dans certaines conditions mentales déterminées » (p. 134).

16. — « Après le pain, disait Danton, l'instruction est le premier besoin du peuple. » Fidèle aux traditions, la troisième République « a enlevé de haute lutte la sainte trinité radicale, l'instruction gratuite, obligatoire et laïque » (p. 6), persuadée que quand on ouvre une école on ferme une prison. Or, dans la grande armée des criminels, le contingent fourni par l'enfance croît sans cesse, et son augmentation proportionnelle est plus forte depuis 1880. Et, par exemple, on peut évaluer à quarante mille, à Paris, le nombre des enfants victimes de la prostitution, en dix années ; de cinquante-cinq suicides d'enfants constatés en

1880, nous montons à quatre-vingt-sept en 1892...., et ainsi du reste. Or l'école a-t-elle une part de responsabilité en ce sinistre progrès? Dans *le Crime et l'École*, M. Bonzon lui reproche de n'avoir pas enrayé le mal, mais il pourrait aller plus loin, puisque « la criminalité augmente principalement dans les départements et dans les classes où il y a le moins d'illettrés, » au témoignage de M. Guillot. Ajoutons qu'à Paris, sur cent enfants poursuivis, on en trouve à peine deux qui soient sortis d'une école religieuse. Et donc, le remède? — Rendre la religion à l'ecole. Y pensez-vous? la République serait en péril. Aussi M. Bonzon, dont l'esprit est libéral et le cœur généreux, préconise-t-il les réformes possibles : songer à produire des âmes fortes plus que des esprits éclairés, former le caractère, simplifier les programmes et les rendre plus pratiques, développer le culte du Vrai, du Beau et du Bien, alimenter surtout la flamme ardente du patriotisme.... A merveille! tout cela est bon. M. Bonzon expose loyalement ses idées avec bon sens et netteté, mais il nous exhorte mélancoliquement à ne pas nourrir de vaines espérances : « Renonçons, avec douleur peut-être, mais avec courage, à tout enseignement religieux à l'école » (p. 113). Nous lui rappellerons, en terminant, les fortes paroles (citées, d'ailleurs, en son livre) d'un professeur d'école normale : « Pas d'instruction sans éducation; pas d'éducation sans morale ; pas de morale sans l'idée religieuse et le sentiment religieux. »

17. — Le *Précis de l'histoire de la philosophie* est un livre bien composé, de lecture facile, comprenant trois époques : la philosophie ancienne, la philosophie au moyen âge, la philosophie moderne. La première époque est divisée en période antésocratique, période socratique, période postaristotélique. C'est un exposé très suffisant, auquel manqueraient peut-être quelques pages sur les origines orientales de la pensée hellénique. Du VIe au XVe siècle « il n'y a pas, à proprement parler, de philosophie. » Tout au rebours, nous croyons que le XIIIe siècle est celui des grands métaphysiciens. Disons pourtant que M. Penjon est relativement juste envers saint Thomas d'Aquin. Les trois périodes, rationaliste, empiriste et criticiste, constituent l'époque moderne. Des biographies succinctes, de courts résumés font connaître les hommes et les systèmes. L'auteur voudrait être impartial, mais « il a ses préférences très décidées, » et nous annonce, dès la préface, le dessein de « les montrer en toute occasion. » Il y est trop fidèle : criticiste résolu, il réduirait volontiers toute la philosophie au problème de la connaissance; et ce problème, il le résout en niant la pluralité des substances, « qui est contradictoire, » et même leur réalité, qui se réduit à une apparence. C'est, pour lui, une conquête de la pensée moderne, d'avoir établi que l'être parfait n'a rien de commun avec le monde de l'expérience, « et qu'il est contradictoire de voir en lui un infini et la cause de ce qui est imparfait. » Il reproche à Plotin, comme sa principale erreur, de croire que « l'on peut

connaître l'absolu, alors que l'on peut seulement le concevoir, en un mot, de faire de la métaphysique. » Le philosophe alexandrin prétendait voir l'absolu, en quoi il se trompait; mais la métaphysique aspire à le connaître, et nous persistons à penser qu'elle est toute la philosophie, puisque la logique n'est qu'une préparation, et la morale une conséquence. Les opinions de M. Penjon expliquent certaines omissions regrettables. Puisqu'il fait une place à Rohault et à Clerselier, pourquoi ne pas nommer Boscovich? Serait-ce parce qu'il est jésuite, comme Suarez, du reste, qui nous a laissé plusieurs volumes de métaphysique, et qui vaut, je pense, Geulincx ou Régis? Ne pouvait-on accorder trois lignes à J. de Maistre, une mention à Balmès et à Gratry, et enfin, puisque M. Penjon cite parmi les contemporains Marion et M. Michel, il aurait pu ajouter Caro et M. Ollé-Laprune. Je suis bien obligé de remarquer que tous les noms omis sont des noms de philosophes catholiques, — simple coïncidence peut-être, mais certainement fâcheuse. Ces regrets ne m'empêchent nullement de reconnaître le talent de M. Penjon pour élucider les questions difficiles et pour choisir et condenser les parties essentielles des systèmes qu'il présente à ses lecteurs.

Nota. — On me communique une lettre très courtoise de M. l'abbé Piat où je lis ces lignes : « M. Maisonneuve croit qu'à mon sens c'est la conscience qui constitue le moi. J'ai pu me servir de cette expression ou d'une expression analogue, en parlant de la conscience, parce qu'alors « conscience » s'oppose à « objet » et signifie « sujet. » Mais on me ferait dire une chose opposée de tous points à mon sentiment véritable, si l'on isolait une telle parole de son contexte pour lui donner son sens absolu. Personne n'est plus antipathique que moi à la théorie phénoméniste de la personnalité.... » et M. Piat rappelle plusieurs passages de ses ouvrages établissant le sens de ses paroles. Son affirmation suffit; nous sommes d'accord, et cela m'est très agréable. L. Maisonneuve.

BEAUX-ARTS

1. *Puvis de Chavannes*, par Marius Vachon. Paris, Braun, Clément et Cie; A. Lahure, 1896, in-4 de 174 p. et 15 planches hors texte, 40 fr. — 2. *Le Gallerie nazionali italiane. Notizie e documenti.* Anno II. Per cura del Ministero della pubblica istruzione. Rome, 1896, in-4 de 349 p.— 3. *Petite Histoire de l'art*, par Henri Motte. Paris, A. Colin et Cie, 1896, in-8 de 318 p., avec 100 grav., 7 fr. — 4. *Traité élémentaire de l'histoire de l'art, à l'usage des lycées et collèges*, par Ch. Royer. Langres, Rallet-Bideaud, 1895, in-8 de 167 p. — 5. *Polyclète*, par Pierre Paris. Paris, Librairie de l'Art, 1895, gr. in-8 de 95 p., 3 fr. 50. — 6. *Fractio Panis. La plus ancienne Représentation du Sacrifice eucharistique à la « Cappella greca, »* découverte et expliquée par Mgr Joseph Wilpert. Paris, Firmin-Didot, 1896, in-4 de 130 p., avec 17 planches et 20 fig. dans le texte, 22 fr. — 7. *Le Vitrail, son histoire, ses manifestations diverses à travers les âges et les peuples*, par L. Ottin. Paris, H. Laurens, s. d., in-4 de 376 p. et 31 planches, 35 fr. — 8. *Les Vitraux*, par Olivier Merson. Paris, May et Molteroz (ancienne maison Quantin), 1895, in-8 de 314 p., broché, 3 fr. 50 ; cart.,

4 fr. 50. — 9. *Une Œuvre de Pisanello*, par Félix Ravaisson. Paris, Klincksieck, 1895, in-4 de 20 p. et 4 planches, 2 fr. 30. — 10. *L'Art moderne, la Renaissance*, par Gaston Cougny. Choix de lectures accompagné de notes explicatives, historiques et bibliographiques. Paris, Firmin-Didot, 1895, in-8 de 342 p. et 75 grav., 4 fr. — 11. *Essai sur la théorie du dessin et de quelques parties des arts*, par Eugène Guillaume. Paris, Perrin, 1896, in-16 de 441 p., 3 fr. 50. — 12. *L'Art persan*, par Al. Gayet. Paris, May et Motteroz (ancienne maison Quantin), 1896, in-8 de 319 p., broché, 3 fr. 50; cart., 4 fr. 50. — 13. *La Lithographie*, par Henri Bouchot. Paris, Ibid., 1895, in-8 de 295 p., broché, 3 fr. 50; cart., 4 fr. 50. — 14. *Le Cabinet des estampes à la Bibliothèque nationale, guide du lecteur et du visiteur*, par Henri Bouchot. Paris, Dentu, s. d., in-8 de 392 p., 10 fr. — 15. *La Peinture anglaise contemporaine*, par Robert de la Sizeranne. Paris, Hachette, 1895, in-8 de 340 p., 3 fr. 50. — 16. *L'Œuvre de Victor Vasnetzoff devant l'École moderne de peinture en Russie*, par le baron de Baye. Reims, imp. de l'Académie nationale, in-8 de 35 p. et planches. — 17. *L'Éducation populaire et les Chefs-d'œuvre de l'art*, par J.-L. Bulloz. Paris, Braun, Clément et Cie, 1896, in-8 de 45 p. et planches, 2 fr. — 18. *Album classique des chefs-d'œuvre de Corot*, comprenant 40 reproductions précédées d'un Essai de L. Roger-Milès. Paris, Braun, Clément et Cie, s. d., in-8 de 58 p., 3 fr. 50. — 19. *Notes sur l'art moderne*, par André Michel (peinture). Paris, A. Colin et Cie, 1896, in-18 de 299 p., 3 fr. 50. — 20. *La Vie artistique*, par Gustave Geffroy, 4e série. Paris, Dentu, 1895, in-16 de 334 p., pointe sèche de Raffaelli, 5 fr. — 21. *La France artistique et monumentale*. Ouvrage publié sous la direction de Henry Havard. T. VI. Paris, Librairie illustrée, s. d. (1896), in-4 de 207 p. et 25 planches hors texte, 25 fr.

1. — Quel que soit le goût plus ou moins vif qu'on éprouve pour telle ou telle œuvre de M. *Puvis de Chavannes*, il n'en reste pas moins acquis qu'en son activité d'un demi-siècle il a fourni les preuves les plus éclatantes de puissance, d'originalité et de fécondité. Depuis Ingres et Delacroix, eux aussi si combattus, aucun de nos peintres n'a tenu tant de place ni excité tant d'enthousiasme. Ses admirateurs les plus fervents sont surtout les intellectuels, et ce sont eux qui, de préférence, feuilletteront dans ces pages les principales œuvres du maître. Le texte de M. Marius Vachon n'est pas une étude très complète ni très profonde, mais elle se lit avec plaisir et donne bien, dans son ensemble, l'idée de cette carrière très remplie et de cette esthétique très haute. Avec un si aimable guide et à l'aide des nombreuses gravures hors texte et des reproductions de dessins, le lecteur remettra sous ses yeux ces grandes compositions décoratives aujourd'hui fixées dans les lieux dont elles sont l'honneur. Il visitera ainsi le musée de Picardie à Amiens, où, depuis *la Paix* et *la Guerre* jusqu'au *Ludus pro patria*, se succèdent les œuvres peut-être les plus significatives du peintre, le palais de Longchamp à Marseille, l'hôtel de ville de Poitiers, le Panthéon, où se prépare un pendant au célèbre polyptyque de *l'Enfance de sainte Geneviève*, le palais des Arts à Lyon, l'hémicycle de la Sorbonne, dont nous trouvons ici le commentaire par l'artiste lui-même, l'hôtel de ville de Paris, le musée de Rouen, enfin la bibliothèque de Boston, dont les panneaux étaient à nos derniers Champ-de-Mars. Pendant neuf ans, M. Puvis de Chavannes a été refusé aux Salons. Aujourd'hui de grands éditeurs d'art lui consacrent un livre magnifique, en même temps que l'Union pour l'action morale fait afficher, comme enseignement populaire, sa Sainte

Geneviève sur les murs de Paris : ce sont les plus éclatants témoignages de la façon dont il est compris par la foule et goûté par les raffinés.

2. — On a peu parlé en France d'une publication officielle d'Italie qui paraît appelée à rendre de grands services et qui semble supérieure, par l'intérêt du texte et la belle exécution des gravures, aux publications similaires d'autres pays : *Le Gallerie nazionali italiane*. Il s'agit d'un recueil annuel consacré à faire connaître au public les améliorations exécutées dans chacune des collections du royaume et les acquisitions de tout genre qui s'y sont produites. Ces renseignements sont groupés tantôt sous forme de rapports des conservateurs eux-mêmes, tantôt sous forme de comptes rendus composés par des fonctionnaires de l'administration centrale. On sait l'importance de la réorganisation que subissent depuis quelque temps les galeries italiennes, dont le classement était généralement fort suranné. On sait aussi que des musées nouveaux se sont créés de toutes pièces en peu d'années, soit des dépouilles des couvents, soit par l'initiative privée des citoyens. Je ne citerai comme exemple que cet admirable Musée civique de Pise devenu si vite, sous la direction de M. Supino, une des collections d'archéologie et d'art les plus importantes de Toscane. Les rapports contenus dans le volume de 1896 portent sur les musées suivants : les Galeries royales et le Musée national de Florence ; la Galerie de Brera à Milan ; les Galeries de Venise (peintures et dessins) et le Musée du palais des Doges ; la Galerie nationale de Rome (nouvelles installations du palais Corsini) ; les Musées de Bologne, de Modène et de Pise. Parmi les documents d'histoire de l'art annexés au volume, nous citerons l'inventaire des œuvres d'art des Marches et de l'Ombrie, rédigé en 1861, lors d'un voyage d'inspection dont avaient été chargés Cavalcaselle et Morelli, et l'ancien catalogue des marbres antiques et autres objets de la collection Torlonia, transportés aujourd'hui au palais Corsini. On ne peut songer à analyser un vaste recueil qui intéresse toutes les branches de l'art. Il est orné d'un grand nombre de planches en héliogravure, représentant des objets d'art inédits, tableaux, sculptures, plaquettes, médailles, etc. On reconnaît la haute inspiration de M. Adolfo Venturi dans la conception du recueil et dans la rigueur scientifique des informations qu'il contient.

3. — Les nouveaux programmes d'études, qui donnent à l'histoire de l'art une place dans l'enseignement secondaire, ont fait éclore toute une nouvelle littérature scolaire. Le *Polybiblion* a signalé déjà plusieurs volumes de ce genre, notamment *l'Histoire de l'art*, de M. Roger Peyre. *La Petite Histoire de l'art*, de M. Motte, est due à un artiste et non à un historien. Elle nous semble bien faite pour le but qu'elle doit remplir, et les erreurs et lacunes ordinaires dans un travail de ce genre n'y sont point multipliées. Il est bon d'avertir que la bonne moitié de l'ouvrage est consacrée à l'art antique et commence à l'âge de pierre. L'art fran-

çais et même tout l'art moderne se trouvent nécessairement sacrifiés, bien que l'auteur ait réservé quelques bonnes pages à l'art du moyen âge. Le sujet semble s'être aminci, sous la plume de M. Motte, à mesure qu'il aurait dû s'élargir ; mais il y a toujours mauvaise grâce à substituer sa propre conception d'un livre à celle de l'auteur lui-même, et on ne peut insister sur cette critique.

4. — Pour être édité en province et de proportions moindres, le *Traité élémentaire d'histoire de l'art*, de M. Ch. Royer, n'est pas sans mérite. On y peut regretter le maintien de l'erreur traditionnelle relative à la dénomination d'ogive et d'art ogival et les lacunes inévitables. Les fautes d'impression sont fréquentes : Palizzi pour Palissy ; Diay pour Diaz ; Thurner pour Turner. Mais ce petit précis renferme beaucoup de notions justes et capables de fixer les idées des jeunes lecteurs. Malheureusement, l'enseignement scolaire des beaux-arts, quelque louable qu'en soit l'idée première, se heurte, dans la pratique, surtout par suite de l'incompétence des maîtres, à de grandes difficultés.

5. — C'est par un ouvrage relatif à la sculpture grecque que la collection des *Artistes célèbres* paraît avoir clos, du moins pour le moment, la série de ses monographies, la « Librairie de l'art » ayant cessé aujourd'hui toute publication. M. Pierre Paris a écrit sur *Polyclète* un travail d'une valeur archéologique considérable et qui ne manque pas d'attrait littéraire. Rival de Phidias, aux yeux mêmes des anciens, le maître d'Argos est un des plus grands sculpteurs de l'antiquité. L'étude pénétrante de ses œuvres, que M. Paris s'est plu à mener avec une méthode rigoureuse, permet de porter sur l'auteur du Doryphore un jugement historique motivé, et de marquer sa place dans l'art grec, où il représente avant tout le goût, la sobriété, la précision dans la pensée et dans le style.

6. — L'archéologie chrétienne vient de s'enrichir d'un des plus importants travaux qui soient sortis de la savante école du grand Rossi : *Fractio Panis. La plus ancienne Représentation du Sacrifice eucharistique à la « Cappella greca. »* Mgr Joseph Wilpert a découvert, au cimetière de Priscille, dans la déjà célèbre « Cappella greca, » quatre fresques qui compteront désormais parmi les plus notables et les plus instructives des catacombes. Les trois premières n'apportent guère à nos connaissances que des observations de détail. Ce sont : le Sacrifice d'Abraham, Daniel exposé aux lions, la Résurrection de Lazare. Mais la quatrième mérite le travail spécial d'érudition et de commentaires que l'heureux explorateur lui a consacré. C'est une représentation du Sacrifice eucharistique, la plus ancienne que nous apporte l'art chrétien, et qui fait de la chapelle de Priscille un des plus vénérables témoins du dogme catholique. L'allusion à la liturgie de la messe dans le personnage central qui rompt le pain pour les six fidèles couchés autour de la

table, est plus antique et plus précise que la représentation analogue dans les fresques des Chambres des Sacrements au cimetière de Calixte. Mgr Wilpert a publié ce grand ouvrage, qu'on a pu appeler « un véritable traité d'archéologie chrétienne, » en allemand et en français. L'édition française se présente avec un luxe de planches dont aucun sujet n'est plus digne.

7 et 8. — L'art du *Vitrail* compte deux historiens de plus. Le premier et le plus considérable est un peintre-verrier bien connu, M. Ottin, qui a mis toute sa science et tout son amour à nous faire connaître l'histoire de la peinture sur verre, depuis ses origines au moyen âge et sa première splendeur au XIIe siècle jusqu'à sa résurrection au XIXe siècle, après la décadence et l'abandon des siècles derniers. Les six premiers chapitres sont consacrés à cette histoire. Les six suivants indiquent successivement les principales verrières de France et de l'étranger, que l'auteur a presque toutes étudiées sur place et dont il donne parfois de minutieuses descriptions. Après un classement par régions, il essaie un classement par écoles, et termine par des notices biographiques sur les principaux peintres-verriers et par une liste générale alphabétique. Beaucoup de dates, de noms, de références, d'anecdotes, font un véritable trésor d'informations de ce livre, où se manifeste toutefois, en plus d'un endroit, une certaine inexpérience de rédaction et de mise en œuvre. On appréciera tout particulièrement les dessins et relevés de M. Ottin, dont plusieurs sont remarquables. Trente et une planches hors texte, dont quatre en couleur, mettent sous nos yeux les vitraux les plus célèbres ou les plus significatifs au point de vue de l'histoire, et plus de deux cents gravures de détails artistiques, signatures, marques et monogrammes, achèvent de faire du volume une encyclopédie complète de l'histoire du vitrail.

— Tout autre est le petit livre de M. Olivier Merson, *les Vitraux*, qui prend place dans la *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts*. Ici, point d'érudition apparente, fort peu de notes, un texte suivi, facile et même agréable à lire. On y sent un auteur en pleine possession de son sujet et qui sait présenter au lecteur, de la façon la plus claire et la plus précise, les résultats de ses recherches et de ses méditations. M. Merson est un esthéticien non moins qu'un artiste, et un écrivain non moins qu'un savant. L'illustration, quoique fort soignée, ne peut être, par le format même, comparable à celle du précédent ouvrage, mais elle suffit à nous faire parcourir l'histoire complète de l'art des verrières, au moins en France, car l'auteur dépasse rarement les frontières de notre pays. On y trouvera même des reproductions d'œuvres complètement inédites. Les dernières pages du livre donnent des indications techniques sur l'exécution matérielle des vitraux.

9. — Le Louvre a acquis récemment un admirable portrait peint d'une

toute jeune femme du xve siècle, qu'on s'accorde à attribuer à Pisanello. On est moins d'accord sur le nom de la personne représentée. M. Ravaisson, qui en a étudié toutes les particularités, essaie, dans un mémoire accompagné de planches, de résoudre le problème en faveur de Cécile de Gonzague, l'une des filles du premier marquis de Mantoue. Brillante élève de l'humaniste Victorin de Feltre, qui lui avait appris le grec à huit ans, elle fut une des femmes les plus renommées de son temps pour son savoir et ses vertus, et mourut dans le couvent de clarisses où elle avait pris le voile. Le rapprochement avec une médaille de la même intéressante princesse par Pisanello justifie la thèse brillamment soutenue par M. Ravaisson. Nous sommes moins convaincu de l'identité de Cécile de Gonzague et de la dame représentée à la fois dans un buste du Louvre provenant de la collection Goldsmith, et dans une terre cuite appartenant à M. Ravaisson. Il est plus prudent, croyons-nous, de conserver encore leur incertitude de désignation et d'attribution à ces délicieux ouvrages de l'art florentin.

10. — Qui voudra recueillir sur *la Renaissance* en général des informations rapides et puisées aux bonnes sources, pourra utilement étudier le choix de lectures publié par la maison Firmin-Didot et qui forme le quatrième volume de la série de M. Gaston Cougny. Sur le caractère de la Renaissance et ses principaux représentants en Italie, en France et dans le reste de l'Europe, ont été réunies les pages les plus autorisées des meilleurs critiques. Nous en avons relu avec plaisir quelques-unes qui ne sont pas dans les ouvrages courants, telles que des pages excellentes du regretté Courajod sur les artistes français et l'influence italienne (p. 240, lire « l'art franco-flamand » au lieu de « franco-allemand »). Ce volume, où les extraits sont reliés par des notes sobres et exactes, est peut-être le meilleur de la série. Espérons que la mort de l'auteur n'empêchera pas le dernier volume de paraître.

11. — Le recueil d'opuscules esthétiques de M. Eugène Guillaume est formé surtout d'études déjà anciennes et dont la plus importante, *l'Idée générale de l'enseignement du dessin*, remonte à 1866. Mais le propre des œuvres profondément réfléchies est de ne pas vieillir. Les idées dont M. Guillaume se faisait le propagateur sous le second Empire, et qui ne tendaient à rien moins qu'à la rénovation complète de l'enseignement artistique national, n'ont été acceptées que longtemps après par le conseil de l'instruction publique, et c'est l'auteur lui-même qui a été chargé de diriger, dans les divers ordres d'enseignement, l'application des principes rationnels qu'il avait jadis formulés. Les traités moins importants, mais non moins nourris, qui complètent le volume, comprennent des considérations sur les principes et l'histoire du bas-relief, une étude sur le camée, des essais sur les proportions du corps humain, sur la sculpture en bronze, sur la technique du bronze, sur l'art

de représenter les animaux, sur le cheval dans l'art, sur la statue équestre, etc. Ces morceaux, dont la doctrine reste remarquable, ont constitué en partie les titres de M. Guillaume à la chaire d'esthétique au Collège de France. L'éminent directeur de l'Académie de France à Rome a eu raison de les laisser recueillir.

12. — M. Al. Gayet, pour faire suite à son *Art arabe*, vient de publier un volume sur *l'Art persan* qui comprend deux parties : la première résume ce qu'a été l'art en Perse avant la conquête arabe, l'autre fait connaître l'histoire de ses transformations à partir de ce moment. Le lecteur est d'abord informé des origines de l'art perse et de ses premiers thèmes d'architecture et de sculpture au temps des Achéménides, puis de ses évolutions sous la domination des Parthes et sous le règne des Sassanides. La Perse musulmane a vu renouveler, sous l'influence des conquérants, non seulement les formes et le décor de son architecture, mais encore toute son industrie artistique. Le chapitre des arts industriels est particulièrement intéressant et porte sur la céramique, la verrerie, la tapisserie, les bronzes, les armes, les pierres gravées, les émaux et les laques, enfin sur l'art du livre. Un chapitre sur l'école persane de peinture complète ce curieux volume.

13. — A la même *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts* appartient *la Lithographie*, de M. Henri Bouchot, qui en forme le cinquantième volume. La lithographie est un art tout à fait récent et dont l'histoire est courte. Un siècle à peine nous sépare de l'époque où Aloys Senefelder inventa, comme par hasard, à Munich, le procédé de l'imprimerie sur pierre qui devait avoir une si rapide fortune. Mais depuis lors, quelle activité et quel rôle ! M. Bouchot passe en revue tout ce que l'art lithographique a produit d'intéressant en France, depuis les essais du duc de Montpensier, du général Lejeune et du comte de Lasteyrie, jusqu'à la curieuse réapparition de ce procédé, qui s'est produite récemment après une éclipse totale de quelques années. Les époques sur lesquelles l'auteur insiste de préférence, et sur lesquelles s'accumulent les anecdotes piquantes et les noms illustres, sont celles de la Restauration, de la monarchie de Juillet et du second Empire. L'illustration reproduit fort bien les œuvres des Vernet, de Charlet, Raffet, Daumier, Grandville, Gavarni, etc. Un chapitre est consacré à la lithographie à l'étranger, un autre à la chromolithographie, un autre enfin à la technique, qui s'y trouve expliquée avec précision. L'ouvrage, jusqu'à présent unique en son genre, est un des plus utiles qu'ait écrits la savante plume de M. Bouchot, qui n'avait trouvé sur ce sujet aucun prédécesseur pouvant lui frayer le chemin.

14. — Ne quittons pas l'auteur sans signaler l'important ouvrage qu'il vient de mettre à la disposition des hommes de travail, et ils sont nombreux, qui ont à consulter *le Cabinet des estampes de la Biblio-*

thèque nationale. Le savant bibliothécaire de ce département a composé un livre qui est à la fois un guide du lecteur familier et du simple visiteur, en même temps qu'un catalogue raisonné de l'ensemble des collections. Il ne s'agit pas sans doute d'un inventaire complet des 2,700,000 gravures, photographies ou dessins, accumulés depuis deux siècles au cabinet des estampes. Ce n'est qu'une énumération tout à fait sommaire de ces richesses, mais c'est le fil d'Ariane nécessaire pour se reconnaître dans ce labyrinthe, où, seuls, les derniers conservateurs, notamment M. Duplessis, ont cherché à établir une méthode rigoureuse de classement. Chemin faisant, un grand nombre d'œuvres inconnues et importantes sont mises en lumière dans le travail de M. Bouchot, qui là aussi n'avait eu aucun précurseur et qui a, par ce volume, acquis de nouveaux titres à notre reconnaissance. Il se borne modestement à déclarer que « son but est de permettre aux lecteurs les moins familiarisés avec les classements de notre musée national d'estampes, de s'orienter et de formuler plus sûrement leurs demandes. » Félicitons les conservateurs de collections qui savent rendre de tels services au public et qui, au lieu de garder jalousement leurs trésors, en offrent ainsi la clef aux travailleurs du dehors.

15. — M. de la Sizeranne a écrit sur *la Peinture anglaise contemporaine* un livre qui s'adresse à un double public. Il convient d'abord à ceux qui passent la Manche et vont étudier sur place, puisqu'il n'est pas possible de le faire autrement, les manifestations de cet art anglais, d'un nationalisme si accentué, et si différent de l'art continental toujours plus ou moins influencé par la France. Pour ces amateurs, l'ouvrage, enrichi de divers index et des plans des principales galeries, est un véritable guide et un compagnon de voyage exactement informé. Mais il doit trouver place aussi dans la bibliothèque de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'art et à ses principes. Après une introduction sur les origines et les résultats de cette formule d'art essentiellement anglaise, qui fut le préraphaélisme, M. de la Sizeranne a étudié en sept chapitres nourris d'idées générales les sept maîtres principaux d'aujourd'hui : l'Art mythique avec M. Watts, l'Art religieux avec M. Holman Hunt, l'Art académique avec Sir Frederick Leighton, l'Histoire avec M. Alma Tadema, le Genre avec Sir John Millais, le Portrait avec M. Herkomer, la Légende avec Sir Edward Burne-Jones. La dernière partie du livre dégage les caractéristiques de l'école anglaise contemporaine dans la composition et le dessin, ainsi que dans la couleur et la facture, et établit, par le témoignage des théoriciens comme Ruskin et William Morris, les intentions morales et didactiques de tout l'art moderne de l'Angleterre. Tel est le plan de ce livre, qui a révélé un écrivain excellent, et qui est un des meilleurs ouvrages d'esthétique paru en ces dernières années.

16. — Si l'on est étonné parfois que l'école anglaise, si voisine de Paris, échappe aussi entièrement à ses influences artistiques, on l'est moins sans doute d'apprendre qu'il en est de même à l'autre bout de l'Europe, au moins dans une partie de la moderne école russe. M. le baron de Baye a eu l'heureuse pensée de faire connaître le maître peut-être le plus important de la Russie contemporaine, Victor Vasnetzoff, qui semble complètement original tant par sa façon de composer que par la nature même de son inspiration. *L'Œuvre de Victor Vasnetzoff devant l'École moderne de peinture en Russie* est une conférence, plusieurs fois prononcée avec succès, qu'a imprimée M. de Baye, un de nos compatriotes connaissant le mieux la Russie. Elle a pour but de nous montrer Vasnetzoff comme peintre de l'histoire légendaire de son pays et comme peintre religieux, et de montrer comment l'apparition de ses œuvres paraît ouvrir une ère nouvelle pour la peinture russe. De bonnes gravures mettent sous nos yeux ses ouvrages principaux, notamment les grandes compositions religieuses dont il a récemment décoré la cathédrale de Saint-Vladimir à Kiev.

17. — Ce sont aussi des conférences, mais d'un caractère plus spécialement populaire, qu'a publiées M. J.-E. Bulloz dans sa brochure : *l'Éducation populaire et les Chefs-d'œuvre de l'art.* La préface établit dans quelle mesure les œuvres d'art peuvent être utilisées pour accompagner des conférences populaires. « Les œuvres de l'architecture, de la sculpture et de la peinture, s'offrent naturellement comme le commentaire le plus pittoresque et le plus saisissant, lorsqu'il s'agit dans une conférence de montrer un pays, d'évoquer une époque, pour faire revivre un peuple ou un homme. » Ce sont là, en effet, les quatre grandes séries autour desquelles peuvent se grouper des centaines de causeries. Celles de M. Bulloz, l'une sur Michel-Ange, l'autre sur la Hollande et les Hollandais, avec l'indication en manchette des clichés projetés, sont de petits modèles du genre.

18. — La maison Braun, en publiant l'*Album classique des œuvres de Corot*, l'a fait précéder de quelques pages sans prétention de M. Roger-Milès, qui avait publié antérieurement une biographie plus étendue. L'intérêt principal consiste dans quarante reproductions heureusement venues des œuvres les plus célèbres du grand paysagiste, qui fut un si pénétrant poète de la nature.

19. — C'est sur Corot que s'ouvre le recueil très modestement intitulé par M. André Michel : *Notes sur l'art moderne.* Cette étude est une des plus délicates qui aient été consacrées au maître, et un portrait de Millet se trouve y faire un digne pendant. Suivant une méthode qui n'est pas à la disposition de tous les écrivains s'occupant de choses artistiques, M. André Michel rattache l'observation esthétique la plus fine aux données historiques les plus précises. Chez lui point de connais-

sances improvisées, point de ces jugements hâtifs et bornés au seul point étudié, dont se contente presque toujours la critique d'art de notre temps ; on devine en lui une large culture générale, des dessous d'érudition solide, ingénieusement dissimulés pour le plaisir du lecteur, mais qu'il sent toujours présents et qui lui donnent confiance en son guide. De plus courtes pages, celles qui traitent d'Ingres, de Delacroix, de Raffet, de Meissonier, sont à peine moins substantielles. M. André Michel explique ensuite pourquoi il aime en M. Puvis de Chavannes « un de ceux qui ont, de notre temps, renoué, rajeuni, et non pas corrompu la grande tradition nationale. » Il a glané, enfin, dans ses nombreux *Salons* du *Journal des Débats*, quelques pages sur l'art contemporain qui terminent le volume. De telles réunions d'articles de journaux sont rarement heureuses, car ces travaux éphémères empruntent généralement leur intérêt principal à l'actualité. Mais l'auteur n'improvisant rien et sachant toujours élever les sujets qu'il touche, ses feuillets ne perdent aucunement à reparaître dans un volume ; ils y gagnent peut-être, puisqu'on les lit mieux et plus à loisir. On en jugera, par exemple, par le morceau sur les présentes tentatives de l'art religieux, précédé de pages vraiment originales et pleines sur les artistes du moyen âge. Les lecteurs de M. André Michel lui demanderont une autre fois d'être moins sobre dans son choix.

20. — Nous avons eu occasion d'indiquer ici par trois fois les tendances et le caractère du recueil que publie M. Gustave Geffroy sous ce titre : *La Vie artistique*. Il n'y a donc pas à insister sur la quatrième série de l'ouvrage, mais à en dire seulement le contenu. On se rappelle la campagne vigoureuse menée par l'auteur, dans la presse quotidienne, en faveur d'un « musée du soir, » musée de travail qui devrait être créé dans les quartiers ouvriers et qui offrirait aux travailleurs parisiens un délassement instructif après le labeur de la journée, et aux ouvriers d'art l'occasion d'inspirations nouvelles. Ce serait une collection d'objets mobiliers et usuels, à la manière du South Kensington, et dont le promoteur espère beaucoup pour l'éducation artistique et morale de la foule. L'idée est en route, car le plaidoyer fut éloquent, et M. Geffroy a tenu à réunir les pièces du procès. Le volume contient encore ses Salons de 1894 et 1895, chronique toujours vivante et batailleuse du mouvement artistique contemporain.

21. — La Société de l'Art français achève, avec le tome VI, l'ouvrage consacré à *la France artistique et monumentale*, et publié sous la direction de M. Henri Havard. Nous avons loué à mainte reprise cette publication admirablement conçue et presque partout bien exécutée. Nous regretterons que des nécessités matérielles l'obligent à s'arrêter aux volumes promis, sans avoir épuisé la série des monographies des grands monuments ou des grandes villes artistiques de France. On trouverait

aisément à remplir deux ou trois autres volumes aussi intéressants que ceux qui ont paru, avec les éléments qui n'ont pu y trouver place. Le dernier comble du moins quelques-unes des plus importantes lacunes. Il débute par une étude de M. de Fourcaud sur Notre-Dame de Paris, réduite à vingt pages substantielles. Il se continue par les monuments religieux et civils de Dijon, étudiés par M. Cunisset-Carnot; de Chartres, par M. Louis Gonse; d'Orléans, par M. Lafenestre; de Rouen, enfin, par M. de Fourcaud, mais les monuments civils seulement, les églises figurant déjà dans le tome II. Voilà des villes particulièrement illustres et chères aux archéologues et aux artistes. M. A. Molinier a écrit un article informé sur les remparts, le château et l'église de Carcassonne; M. Laussedat, sur le Conservatoire des arts et métiers de Paris, ancien prieuré de Saint-Martin des Champs, et feu Léon Palustre, sur Chenonceau. Quelques pages de M. Dayot sur les peintures murales de Kermaria-an-Iscouit et de Notre-Dame-du-Tertre se justifient par le désir de représenter la Bretagne dans la publication. L'illustration est toujours excellente, et on peut féliciter les auteurs d'avoir mené à bien une œuvre aussi intéressante de patriotisme et d'art. Elle servira à apprendre à beaucoup de Français, sans parler même des étrangers, quelles merveilles et quels trésors renferme notre pays. NOLHAC.

JURISPRUDENCE

The Question of Copyright compiled by GEO. HAVEN PUTNAM. London and New York, G. P. Putnam's sons, 1896, in-8 de XXIV-496 p. — Prix : 5 fr. 75.

C'est seulement depuis l'année 1891 que la littérature et les arts jouissent aux États-Unis de la protection qui leur est accordée dans les États européens, et encore cette protection est-elle entourée de formalités et de complications administratives qui la rendent sur certains points quelque peu illusoire. L'ouvrage de M. Geo. Haven Putnam, secrétaire de la Ligue américaine du « Copyright, » retrace l'historique de la question aux États-Unis et en Angleterre, donne la jurisprudence en cette matière et formule plusieurs desiderata. Il serait bon d'étendre le sens du droit de reproduction et de permettre à un auteur de contrôler pendant sa vie l'usage que les éditeurs et traducteurs peuvent faire de ses œuvres. Il n'existe aucune réciprocité au sujet des droits de traduction que la France, l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne accordent aux Américains comme à leurs compatriotes. Les peintres et les sculpteurs, ainsi que l'établit le procès Werckmeister contre Pierce et Bushnell, sont parfois dans l'impossibilité de profiter de la protection que la législation est censée leur accorder.

M. G. H. Putnam a divisé son travail d'une façon très méthodique

et l'a accompagné de notions pratiques d'une réelle utilité. La partie documentaire est aussi des plus complètes ; elle comprend le texte des statuts en vigueur à la date du 1er juillet 1895 ; les projets antérieurs ainsi que le résumé des débats du congrès en 1891 ; le rapport de la commission anglaise du Copyright en 1878 ; une analyse du bill de 1890 ; les textes des conventions de Berne (1887) et de Montevideo (1889) ; une esquisse historique de la propriété littéraire ; une intéressante dissertation prouvant qu'un Copyright international n'augmenterait pas le prix de vente des livres ; un tableau sommaire des lois qui régissent le droit de reproduction dans tous les pays du monde.

Enfin un index alphabétique des sujets traités et des noms cités termine l'intéressant ouvrage de M. G. H. Putnam et le rend facile à consulter.

ROGER LAMBELIN.

SCIENCES ET ARTS

Questions coloniales. De la Transportation considérée comme moyen de répression et comme force colonisatrice, par HENRI COR. Paris, Giard et Brière, in-8 de 180 p. — Prix : 4 fr.

Parmi les nombreuses questions qui ont attiré l'attention des politiques de notre époque, l'une d'elles les a plus particulièrement préoccupés, c'est la colonisation. La colonisation moderne est chose complexe. Ce n'est pas tout de conquérir et de posséder, il faut encore mettre en valeur. Malheureusement, dans beaucoup de colonies françaises, la population n'est pas assez dense, et l'émigration nationale n'étant pas suffisante pour parfaire ce qui manque et pour alimenter les exploitations entreprises, il a bien fallu recourir à d'autres moyens. De là les émigrations en masse des travailleurs noirs et jaunes.

Cette question de la main-d'œuvre a paru assez importante pour que le congrès international colonial s'en soit emparé. En effet, dans sa session de la Haye (1895), il a fait de cette question si brûlante l'objet de ses travaux. Trois hommes dont la compétence incontestée sur ces matières est reconnue par tous s'y étaient donné rendez-vous et y ont étudié dans ses moindres détails cette question si grave de la main-d'œuvre aux colonies. M. Herzog, pour les colonies allemandes ; M. Van der Lith, pour les colonies hollandaises ; M. Chailley-Bert, pour les colonies françaises. Vu l'amplitude d'une étude aussi vaste, le congrès résolut, d'un commun accord, de se réserver la question de la main-d'œuvre pénale pour le congrès international colonial qui doit se réunir à Berlin en 1896, sous la présidence du duc de Mecklenbourg.

M. Henri Cor, étudiant cette question coloniale de la transportation, la considère sous deux aspects : et comme moyen de répression, et comme force colonisatrice. Il étudie surtout la transportation des condamnés

aux travaux forcés, pratiquée en France depuis quarante-deux ans. Mais avant d'exposer le système français, il était assez rationnel d'examiner dans les grandes lignes les résultats acquis par le système que l'Angleterre avait mis en pratique.

La Grande-Bretagne, n'ayant plus, depuis l'émancipation des États-Unis, le Maryland où elle rejetait avant ses malfaiteurs, venait de mettre la main sur l'Australie. Aucune situation n'était mieux appropriée que celle-là pour l'usage que l'on voulait en faire. Entourée d'îlots peuplés de sauvages, elle-même très peu habitée, presque déserte et ayant une population ne se composant que d'anthropophages, il n'y avait pas à craindre les évasions. C'est le 18 janvier 1788 que le premier convoi de huit cents convicts, sous le commandement du gouverneur Phillip, débarqua à Botany-Bay. Bientôt ce point insalubre fut abandonné pour Port-Jackson, où furent jetés les fondements de Sydney. Obligés, par la force des choses, de compter sur eux-mêmes, sur leur initiative propre, les convicts se mirent à l'œuvre. C'était une situation bien nouvelle pour ces hommes habitués à vivre en rébellion contre la société et à préférer le vol au travail, mais aussi c'était un moyen bien fait pour régénérer le coupable. Le gouvernement britannique semble cependant avoir perdu un peu trop de vue ce fait que la transportation est une institution à double face; si c'est une institution de colonisation, c'est aussi et surtout un mode d'exécution des peines. Emportés par le côté pratique qui domine toujours tout pour eux, les Anglais ont négligé pendant longtemps d'organiser la répression. Ainsi compris, nous dit M. Cor, le séjour de l'Australie perdait pour les natures dévoyées tout caractère d'intimidation. Ne pourrait-on pas en dire autant pour notre système de transportation en Nouvelle-Calédonie? « Le désordre qui vient du laisser-faire paraissant aux Anglais moins redoutable que la stérilité qui sort souvent de l'excès de l'ordre. » Est-ce qu'un pareil système de laisser-faire et d'abandon à sa propre initiative était bien fait pour le caractère français? M. Cor n'hésite pas à répondre que non.

Après bien des tergiversations et des réformes partielles, on aboutit, en Angleterre, au bill de 1847, qui divisait la peine en quatre périodes: 1° Emprisonnement cellulaire de courte durée; 2° Servitude pénale, temps d'épreuve passé dans les bagnes de la métropole; 3° Transportation en Australie; 4° Rachat de la liberté conditionnelle au moyen du pécule acquis. Les bills de 1853, 1857, 1864, restreignirent de plus en plus les convois de convicts jusqu'en 1868, où le dernier convoi quitta l'Angleterre. Ce système était admirablement agencé et semblait appelé à donner d'excellents résultats; malheureusement, les protestations des Australiens contre la transportation ainsi organisée ne permirent pas à la réforme de porter tous ses fruits.

Si les sacrifices financiers de la métropole, joints à la persévérance et à

l'unité de vue du gouvernement anglais, ont été pour beaucoup dans le succès de leur colonisation en Australie, il faut bien dire aussi que les avantages naturels du pays, si favorable à l'expansion de la race européenne, ont fait plus encore pour la prospérité de ce continent.

En France, c'est la loi du 30 mars 1854 qui a créé le système vraiment moderne de la transportation. C'était une innovation grave dans notre organisation pénitentiaire, et, faute de précédent, il était difficile d'arrêter des règles fixes : aussi devaient-elles être modifiées successivement par les décrets des 31 août 1878, 18 juin 1880, 5 octobre 1889, 4 septembre 1891, 18 janvier 1895. D'après le décret du 4 septembre 1891, les faveurs réservées aux condamnés amendés étaient de quatre et venaient graduellement : 1° l'assignation ; 2° la libération conditionnelle ; 3° la grâce ; 4° la concession. Les meilleurs éléments de colonisation trouvés dans cet ordre d'idées doivent être recherchés parmi les forçats condamnés pour crimes passionnels ou frappés par les conseils de guerre. C'est là seulement que l'on pourra distinguer les quelques sujets aptes à l'œuvre que l'on a en vue. Si l'on considère cependant que la transportation a été introduite dans nos lois surtout pour débarrasser la métropole des libérés les plus dangereux, qu'en adoptant cette mesure le législateur s'est, pour ainsi dire, déclaré impuissant à les reclasser en Europe, on comprendra qu'il n'était pas facile d'atteindre ce résultat aux colonies.

Malgré les obstacles et les déboires rencontrés sur son chemin, l'œuvre de la transportation a rendu des services éminents et peut en rendre encore. L'intéressant ouvrage de M. Cor peut donner d'excellents résultats en fournissant à ceux qui s'occupent de cette question des indications utiles pour le développement et la prospérité de nos colonies par la main-d'œuvre pénale.

J. Coulbault.

Leçons nouvelles sur l'analyse infinitésimale et ses applications géométriques, par Ch. Méray. Deuxième partie. Paris, Gauthier-Villars, 1895, gr. in-8 de xi-495 p. — Prix : 14 fr.

La publication de la première partie des *Leçons nouvelles sur l'analyse infinitésimale* était, il y a deux ans, un véritable événement dans le domaine des mathématiques. Faisant en quelque sorte table rase des méthodes classiques dont il faisait toucher du doigt les points faibles, M. Méray procédait à une reconstruction radicale de la théorie des fonctions dont il exposait les principes généraux avec une admirable simplicité. Dans la deuxième partie, il aborde l'étude monographique des principales fonctions d'une seule variable, parcourant successivement, en treize chapitres, les fonctions soit holotropes, soit méromorphes, d'une seule variable en général, la fonction radicale simple, les principales phases critiques d'une fonction implicite d'une seule variable, définie par une équation unique ; le logarithme supérieur et la fonction expo-

nentielle ; les fonctions circulaires et leur développement en séries de fractions simples et en séries factorielles ; les fonctions elliptiques considérées sommairement, et plus généralement les fonctions bipériodiques ainsi que leurs divers développements ; relevant les points saillants de la théorie des fonctions bipériodiques du second ordre ; donnant enfin les formes canoniques des fonctions elliptiques, et quelques notions sur les fonctions eulériennes.

Les lecteurs de la première partie de ce très remarquable ouvrage seront assurément curieux de voir comment l'auteur a rempli ce vaste programme. C'est toujours l'unité d'un principe dominant qui l'a guidé. Avant tout, M. Méray veut faire de l'analyse une sorte de bloc compact, ou plutôt un édifice harmonieux dont toutes les parties se soutiennent mutuellement et s'enchaînent, de manière à convaincre le lecteur qu'il serait difficile de présenter la vérité sous une forme plus saisissante. Les artifices, quelque ingénieux qu'ils soient, sont impitoyablement écartés : ce qu'il faut avant tout, ce sont des procédés naturels et féconds. Ce serait d'ailleurs mal connaître M. Méray et le calomnier bien légèrement que de lui attribuer toutes les démonstrations et toutes les méthodes qu'il emploie. Lui-même se plaît à reconnaître l'importance des travaux des fondateurs de la théorie moderne des fonctions ; mais on doit avouer qu'il a su imprimer un cachet tout personnel aux emprunts mêmes qu'il fait aux autres géomètres. Voilà un ouvrage vraiment nouveau, qu'il n'est pas permis d'ignorer à quiconque prétend étudier l'analyse ; une étude approfondie de ce livre peut aider à découvrir de nouveaux horizons et à frayer des voies nouvelles dans un domaine déjà tant de fois exploré. H. Courbe.

Cours complet de viticulture, par G. Foëx. 4e édit. Montpellier, Coulet ; Paris, Masson, 1895, gr. in-8 de xiv-1120 p. — Prix : 20 fr.

L'ouvrage du savant directeur et professeur de viticulture à l'École nationale d'agriculture de Montpellier n'est pas une nouveauté pour le monde viticole, puisqu'il en est à sa quatrième édition. Ce succès montre que le public auquel il s'adresse en a apprécié la haute valeur.

A la différence de beaucoup d'autres auteurs auxquels a manqué ou une préparation scientifique suffisante, ou, au contraire, la pratique culturale, ou la connaissance de la vaste littérature du sujet, ou l'art de faire un choix parmi les faits et les théories et de les présenter, M. Foëx a pu réunir ces diverses conditions à un degré remarquable. Professeur dans une école pratique, au centre de la plus puissante production viticole de la France, dans une ville où la science est depuis longtemps en honneur et où les ressources modernes ne font pas défaut, où, en particulier, les applications de la science à la viticulture ont été poursuivies avec éclat, M. Foëx s'est trouvé dans les meilleures conditions ; un milieu favorable

et un centre d'informations, les moyens d'étude et de vérification qu'offrent les laboratoires et les champs d'expériences, et, sous les yeux, les enseignements de la pratique réalisée sur la plus vaste échelle. Si, comme il le dit dans son Introduction, il lui a manqué l'occasion de compléter ses études, surtout au point de vue descriptif, par des voyages dans les diverses contrées viticoles de la France et de l'Europe, il y a suppléé par des lectures considérables, que l'expérience et les nécessités de l'enseignement lui ont appris à élaborer, de manière à nous donner, non pas une compilation, mais un livre. Il n'en existe sur la matière aucun autre, que je sache, qui mérite aussi bien ce nom.

L'ouvrage est divisé en cinq parties. La première contient un exposé rapide de l'histoire de la viticulture et de sa situation actuelle. La deuxième renferme l'ampélographie, limitée aux cépages qui présentent un intérêt sérieux dans la pratique, mais étendue à ceux d'origine étrangère et surtout américaine qui, à défaut de la production directe, peuvent fournir des porte-greffes. La troisième partie est consacrée à la viticulture générale. C'est ici surtout que l'art et le savoir du professeur et l'expérience du praticien ont dû se combiner pour réduire en un corps de doctrine les procédés variés à l'infini, souvent à bon droit, d'autres fois sans motifs bien sérieux ou même franchement à tort, qui se rencontrent dans les divers vignobles. M. Foëx l'a fait avec un talent et une autorité incontestables. La quatrième partie traite des accidents, maladies et parasites qui peuvent atteindre la vigne. Ce chapitre, on ne le sait que trop, a pris, depuis un quart de siècle, un développement lamentable ; aussi ne sera-t-on pas étonné que cette partie, à elle seule, occupe plus du quart du volume. Il n'y a pas moins de cent trente pages consacrées au seul phylloxera, sans parler d'un supplément étendu qui donne la législation provoquée par ce méchant petit insecte. Enfin, une cinquième partie, consacrée à la viticulture comparée, donne, en quelque sorte, la mise en pratique des principes exposés dans ce qui précède. Les principaux groupes viticoles de France et quelques-uns de l'étranger (Suisse, Hongrie, Portugal, Chypre) sont passés en revue avec leurs conditions naturelles de climat et de terrain, leurs produits, leurs cépages et leurs procédés culturaux. Un chapitre spécial traite de quelques méthodes modernes de conduite de la vigne ; culture en chaintre, systèmes en cordon horizontal à grand développement (parmi lesquels nous regrettons de ne pas voir celui de M. Mesrouze, qui a justement attiré l'attention, dans ces dernières années) système Guyot. Un autre chapitre est consacré à la production du raisin de table. Quelques détails sont donnés sur les procédés de vendange ; mais l'auteur s'arrête là : les procédés de vinification et, en général, de traitement des produits de la vigne n'entrent pas dans son programme. On devra, pour ces questions, recourir à l'ouvrage de M. de Lapparent, dont le *Polybiblion* a récemment parlé (t. LXXVI,

p. 488-490). N'oublions pas de mentionner de bonnes cartes géologiques et viticoles des vignobles les plus renommés de la France. Des tables alphabétiques des localités, des maladies, des cépages et une table méthodique des matières complètent le volume.

L'ouvrage de M. Foëx est un des meilleurs traités de viticulture qu'on puisse rencontrer ; la quatrième édition a été mise pleinement au courant de l'état actuel des choses. Nous nous permettrons seulement une observation au sujet des listes de renseignements bibliographiques, qui auraient pu être mieux complétées pour les dernières années et, au contraire, sans inconvénient, subir quelques élagages dans les commencements.

E. Vicaire.

Les Tabacs, par F. Bère. Paris, Librairies-Imprimeries réunies, May et Motteroz, s. d. (1896), in-8 de 277 p., illustré. — Prix : broché, 5 fr. ; cart. toile, 6 fr.

Bien que portant un seul nom d'auteur, le présent ouvrage a été fait en collaboration. M. F. Bère, ingénieur des manufactures de l'État (tabacs), « enlevé par la mort en pleine jeunesse, » n'a pu achever le travail que son père, M. A. Bère, ingénieur en chef des mines, a terminé. Citons les quelques lignes suivantes de la courte préface paternelle, qui donneront une idée exacte de l'ensemble du volume : « Précédé d'un historique sur le tabac, ce livre fait connaître les procédés de fabrication et les opinions si opposées qui, à toutes les époques, ont été exprimées sur les effets du tabac. Envisageant le tabac à tous les points de vue, il s'adresse ainsi à toutes les personnes qui, à un degré quelconque, s'occupent du tabac, c'est-à-dire aussi bien aux consommateurs qu'aux hommes spéciaux, cultivateurs ou fabricants.... Les chapitres que j'ai traités ne se rapportent qu'à l'établissement du monopole en France, à son exploitation, à ses résultats, à son organisation aussi dans quelques pays étrangers, et aux effets thérapeutiques ou physiologiques du tabac. »

Nous y sommes : effets thérapeutiques et physiologiques. En ce qui concerne la thérapeutique, il y a beaux lustres que le tabac est allé où vont les neiges d'antan ; ce que nous en dit M. Bère père ne présente donc plus qu'un intérêt de souvenir ; quant aux influences de la plante dont le nom est inséparable de celui de Jean Nicot, il paraît, d'après l'auteur, qu'elle n'est pas si pernicieuse que les médecins — dont beaucoup en font usage d'ailleurs, — l'assurent généralement à leur clientèle. Ce qui l'amène à cette déclaration : « On ne saurait donc justement se montrer ennemi du tabac, et, puisque son abus seul est nuisible, on doit en laisser jouir librement ceux qui n'en souffrent pas. Ils y trouvent un charme, un plaisir que ne sauraient comprendre ceux qui n'en ont jamais fait usage ou qui n'ont pu s'y habituer, et dont la réalité est telle

que le tabac est devenu, pour le plus grand nombre d'entre eux, le compagnon obligé de leurs travaux ou de leurs études. »

Si ces lignes avaient été écrites par M. Bère fils, et qu'il fût encore de ce monde, on pourrait lui dire avec quelque gaieté, et en raison de ses fonctions : « Monsieur Josse, vous êtes orfèvre. » Mais elles émanent de son père. Personnellement, d'ailleurs, j'opine d'une façon conforme, ce qui chagrinera peut-être la « Société contre l'abus du tabac. » J'ajoute que le monopole français, au point de vue des ressources qu'il procure à l'État, est un système à garder précieusement, car, en 1892 (pour ne citer que cette année-là), le gouvernement ayant fait vendre environ trente-six millions et demi de kilogrammes de tabac, a réalisé ainsi un bénéfice net de 308,230,355 francs. Honnête denier ! E.-C. La Grette.

BELLES-LETTRES

Æschinis orationes edidit Blass. Leipzig, Teubner, 1896, in-18 de xv-522 p. — Prix : 12 fr.

Y a-t-il au monde érudit aussi parfaitement initié que M. Blass aux moindres détails de l'histoire de l'éloquence en Grèce? Il est permis d'en douter. Ce savant était donc tout désigné pour préparer la nouvelle édition d'Eschine sortie des presses de Teubner. Ce n'est pas ici le lieu de discuter chacune des variantes adoptées ou imaginées par l'auteur : nous craignons toutefois qu'en cette matière il ne se soit exagéré la portée de certaines règles qui lui sont un peu personnelles, comme, par exemple, l'évitement à peu près absolu de l'hiatus par Eschine.

L'ouvrage contient, à la suite des trois plaidoyers qui nous restent du célèbre orateur, les lettres qu'une fausse tradition lui attribue, et dont le texte se trouve ici reproduit d'après divers manuscrits de Florence, dont aucun ne remonte au delà du xve siècle.

La partie la plus importante du volume, c'est le double index (*nominum* et *verborum*) rédigé par les soins de M. A.-S. Preuss, et que consulteront avec profit ceux qui s'intéressent soit aux vicissitudes de la langue attique, soit à l'un des problèmes de politique ou de sociologie qui s'agitaient dans l'Athènes du ive siècle. C. Huit.

Discours militaires, par S. Em. le cardinal Perraud. Paris, Téqui, 1896, in-12 de iv-426 p. — Prix : 3 fr. 50.

Discours militaires par un cardinal : cet accouplement de mots, certainement étonnés de se trouver ensemble, peut paraître bizarre, sinon cacher quelque sous-entendu. En réalité, rien de plus vrai, rien de plus loyal que ce titre. Il s'agit bien de discours tout à fait militaires, et ces

discours sont bien l'œuvre d'un cardinal. Ce n'est pas que, comme on se plaît à représenter le cardinal Richelieu, l'évêque d'Autun se soit trouvé placé à la tête de quelque corps d'armée et ait eu l'occasion de haranguer ses troupes. Non, le cardinal Perraud n'a pas commandé d'autres bataillons que les pacifiques phalanges sacerdotales. Mais il a du sang guerrier dans les veines; il appartient à une famille qui se glorifie d'avoir fourni de valeureux soldats à l'armée, et toutes les fois qu'il a eu « l'occasion de parler des hommes et des choses de guerre, il l'a fait toujours avec une prédilection marquée, avec une sorte de piété filiale. Ces sentiments sont chez lui un héritage de famille dont il a le droit d'être fier, et auquel, avec raison, il attache un grand prix. »

Parmi ces *Discours*, les uns servent à mettre en relief des personnages illustres, Ladislas Zamoyski, Changarnier, Mac-Mahon ; dans le plus grand nombre, l'éminent orateur s'est plu à saluer avec un grand respect « la mémoire de quelques-uns de ces humbles qui ne sont guère représentés que par des chiffres dans les statistiques officielles, et dont aucun historien ne relève et ne garde les noms : allocution à l'église et au cimetière d'Autrecourt, les blessures de la France, nos morts du Dahomey, l'Œuvre des prières et des tombes, diverses lettres pastorales ordonnant des services funèbres, etc. Citons spécialement l'homélie prononcée à la messe militaire du 20 juin 1879, la demande de prières pour les officiers et soldats tués au Tonkin, les séminaristes à la caserne, le Centurion : « œuvres de circonstance, écrit M. le chanoine Le Monnier, où l'éloquent évêque-académicien se retrouve, comme dans les grands discours, orateur disert, patriote enthousiaste, prêtre selon le cœur de Dieu. Si l'histoire de notre pays venait à disparaître, on la reconstituerait sans peine à l'aide des écrits sortis de sa plume. »

Le livre contient aussi deux panégyriques de Jeanne d'Arc prononcés à Orléans le 8 mai 1872 et le 8 mai 1877 : œuvres remarquables qui ont servi au cardinal Perraud à faire éclater l'intervention divine en faveur de la France, et à mettre en relief la mission providentielle de Jeanne d'Arc. « Ces deux panégyriques se complètent l'un l'autre, ajoute le même critique; ils sont le plus éloquent et touchant commentaire qui ait jamais été fait de ce drame incomparable, où une simple bergère occupe la première place.... Jeanne est l'âme de ces discours, parce qu'elle est l'âme de la France, si chère à l'orateur. »

Malgré toutes les qualités qui les distinguent, ces *Discours militaires* n'ajouteront rien à la renommée de leur auteur; ils serviront à témoigner une fois de plus de la souplesse et de la fécondité d'un magnifique talent ; ils contribueront aussi à faire mieux connaître le patriotisme de nos évêques, qui, après avoir travaillé à faire la France, s'efforcent de la relever et de la refaire.

F. Chapot.

La Chanson populaire en Vendée, par S. Trébucq. Paris, Le Chevalier, 1896, in-8 de 312 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Jérôme Bujeaud a publié un superbe recueil des chants populaires de l'Ouest. On aurait pu croire qu'après une pareille récolte, il ne restait plus rien à glaner, mais M. S. Trébucq vient, de son côté, de faire une belle moisson dans la Vendée proprement dite. Son volume commence par une introduction où il nous dit d'abord, à peu près comme nous l'avons fait autrefois dans la préface des *Chants populaires du pays messin* — et nous sommes charmé de voir nos observations ainsi confirmées par les siennes — comment la poésie populaire longtemps si négligée, grâce surtout au recueil de La Villemarqué, attira l'attention, à ce point qu'en 1852 le Président de la République, le futur Napoléon III, ordonna la publication des chants populaires de France. Le décret fut rapporté — ce que M. Trébucq a omis de dire, — mais il avait provoqué, stimulé, de nombreuses recherches sur bien des points. M. Trébucq rappelle quels en furent les auteurs dans diverses provinces. Un souvenir aurait pu être accordé là à Max Buchon plutôt qu'à MM. Lootens (et non Ootens) et Feys, dont la collection est en langue flamande et a paru à Bruges. — Au début de son introduction, M. Trébucq remarque que partout des érudits se sont intéressés à des chants étrangers qui ne sont pas sans ressemblance avec les nôtres; il commet là, à propos du mot *romancero*, une erreur, petite à la vérité, mais qui se reproduit assez généralement pour qu'il soit bon de la rectifier : le mot *romancero* ne signifie pas une romance, mais un recueil de romances, de même que le mot *chansonnier* ne signifie pas une chanson, mais un recueil de chansons. — Après avoir défini le caractère de la chanson populaire, paroles et musique, M. Trébucq nous donne d'intéressantes notions sur le parler vendéen ; il s'occupe ensuite de la vie rurale et des chants qui s'y rapportent; les fêtes, le mariage, les cérémonies, les usages qui s'y rattachent lui fournissent le sujet de pages animées par de nombreuses poésies ; la seconde partie du livre leur est spécialement consacrée. Nous avons là les rondes, une cinquantaine environ, les chansons d'amour, les chansons de mariage, les chansons satiriques et joyeuses et, pour terminer, les complaintes et chants historiques. Il n'y a guère qu'une chanson sur Charette et une autre sur le général Grosbon qui méritent ce titre; la *Chasse Gallery*, curieuse du reste, c'est la tradition de la grande chasse, et la *Blanche Biche*, curieuse aussi, qui appartient aux croyances relatives aux loups-garous, sont légendaires, mais non historiques. La complainte de *Madame Béatrix des Fontenelles* a, paraît-il, pour fondement une ancienne tradition, c'est un pastiche tout moderne, dans le genre, mais avec une notable infériorité, de quelques essais analogues de Moncrif : *Les Constantes Amours d'Alix et d'Alexis, la Comtesse de Saulx.*

La poésie lyrique — il faut bien, faute d'un autre et malgré ce qu'il

a de trop classique, de trop pompeux, employer cet adjectif lyrique — a fourni à M. Trébucq les matériaux les plus abondants, les plus intéressants de son recueil. Comme toujours en pareille occurrence, on rencontre là bien des couplets qui se retrouvent dans d'autres provinces. Mais on y remarque aussi des chansons peu connues, ce nous semble, hors de la Vendée, et d'autres qui donnent de bonnes variantes à des chants répandus ailleurs. Enfin, un des grands mérites de cette collection, c'est la notation des airs, souvent négligée dans des œuvres analogues.

La Société ethnographique, présidée par M. A. Theuriet, le charmant poète qui est aussi un charmant romancier et un savant folkloriste, a tenu cette année à Niort d'importantes assises que d'autres suivront à Poitiers et à la Roche-sur-Yon. Les chansons de la Vendée ne pouvaient arriver plus à propos. TH. DE P.

The Second Jungle Book, by RUDYARD KIPLING, with decorations by J. Lockwood Kipling. London, Macmillan and Co., 1895, in-8 de 240 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce nouveau volume de M. Rudyard Kipling fait suite au *Jungle Book* publié en 1894 et y ressemble fort. C'est une nouvelle série de ces contes singuliers qui ont surpris et parfois déconcerté le public, de ces histoires d'animaux parlants et agissants, destinées manifestement à amuser les enfants, mais où les hommes peuvent trouver des allégories originales, poétiques, parfois grandioses. Même genre de récits dans ce recueil que dans le précédent; même scène ordinaire, l'Inde; mêmes personnages, les habitants de la jungle. Nous retrouvons dans des aventures nouvelles l'ours Baloo, la panthère Bagheera, surtout cette sorte de demi-dieu sylvain, Mowgli, l'enfant volé par un tigre, nourri par une louve, et devenu le roi des bêtes sauvages. Ils remplissent cinq contes sur huit; dans l'un (*le Commencement de la peur*), la légende racontée par l'éléphant Hathi a la grandeur des mythes orientaux; dans un autre (*Chien rouge*), une lutte fantastique d'animaux dans la jungle est décrite avec beaucoup de force et de vivacité. Parmi les autres récits, le *Miracle de Purun Bhagat*, d'un genre très différent, vaut les meilleures nouvelles de l'auteur, et pourrait figurer honorablement dans ses *Plain Tales from the Hills* ou dans *Too Many Inventions*. Ajoutons que M. Kipling a intercalé entre les contes de courtes pièces de vers, un peu heurtées, mais bien rythmées et frappantes, et que son père a orné le livre de jolies vignettes.

Quel jugement porter sur le recueil? L'imagination poétique, l'invention originale, le sens précis et direct de la réalité, la narration rapide et saisissante, la brièveté et le relief de la description, tels sont les mérites ordinaires de M. Kipling, et nous les trouvons ici. Peut-être pourtant, aimerait-on les voir briller dans des ouvrages d'un genre moins

bizarre et moins ambigu. Mowgli est sans doute intéressant et Bagheera la panthère parle bien, mais que nous aimions mieux voir et entendre Mulvaney ou Mme Hawksbee des *Simples histoires !* A. Barbeau.

Mélanges de littérature ancienne, par Constant Martha. Paris, Hachette, 1896, in-16 de 252 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les esprits fins et délicats (et l'on sait si M. C. Martha était du nombre) sont assurés de trouver toujours des lecteurs, et, à la différence de beaucoup d'autres, ce volume posthume de *Mélanges* sera le bienvenu.

L'Éducation des femmes grecques rappelle et explique ce fait étrange qu'au siècle de Périclès « la beauté de la femme paraissait digne de l'immortalité, son caractère et son esprit dignes à peine de l'épigramme. » Homère a sans doute prêté des traits touchants à quelques-unes de ses héroïnes : mais plus tard l'opinion se montra sévère, et la philosophie presque insolente. Platon, dans « sa haute et périlleuse morale, » va jusqu'à contester le droit de la femme à l'amour. Xénophon et Plutarque se rapprochent au contraire de notre conception moderne.

L'article sur *Pindare et la Poésie lyrique*, composé à propos d'un livre de Villemain qui fit quelque bruit, traite à sa suite « un magnifique sujet qui touche à toutes les grandeurs et à toutes les grâces de la pensée humaine, et enferme dans son domaine mal défini les caprices de l'imagination et les mystérieuses profondeurs du sentiment. » Sans marchander l'éloge à l'ingénieux académicien, M. Martha ne craint pas de marquer ouvertement certaines dissidences, et de goûter médiocrement « un style oblique et fuyant » où l'on se heurte à « tant de secrètes intentions et d'esprit caché. »

Dans *les Romains à la comédie* (titre qui me paraît légèrement obscur), on trouvera une étude consciencieuse sur le talent de Plaute, ses acteurs et ses spectateurs, recrutés les uns comme les autres dans les classes inférieures de la population. Dès lors, ne regardons pas de trop près, dans son théâtre, à la décence des sujets ou à la finesse des plaisanteries. Je note en passant cette remarque : « A Athènes, tous les citoyens finissent par faire partie, à quelque degré, de ce qu'on nomme l'aristocratie de l'intelligence ; à Rome, capitale du monde, l'éducation de la foule, sans cesse renouvelée, est constamment à recommencer. »

Cicéron, ami des poètes, disciple des philosophes, poète et philosophe lui-même, n'a-t-il pas pu se faire l'éditeur de Lucrèce dans un temps où il était « en coquetterie publique avec l'épicurisme ? » M. Martha non seulement l'affirme, mais justifie cette thèse par toute une série de rapprochements inattendus.

Dans *Auguste et les lettres*, la conduite politique du prince qui fut le restaurateur des temples et tenta d'être le réformateur des mœurs est

assez habilement qualifiée de « chef-d'œuvre de modération voulue, de dissimulation et, çà et là, de magnanimité. » Les éloges que les poètes lui décernent, pour paraître excessifs, n'en sont pas moins sincères.

Enfin un sixième et dernier chapitre, consacré à une analyse minutieuse des idées et du style de Sénèque, nous rend compte des alternatives de popularité et de décri qui, depuis l'antiquité jusqu'à nous, se sont attachées à la mémoire de ce philosophe.

Ces *Mélanges*, où certaines parties offrent des longueurs, sont d'un lettré qui, dédaigneux de mêler à l'étude du passé la critique du présent, se montre en tout uniquement préoccupé du vrai, du beau et du bien.

C. Huit.

Mathurin Regnier, par Joseph Vianey. Paris, Hachette, 1896, gr. in-8 de xix-322 p. — Prix : 7 fr. 50.

La thèse de M. Vianey est une des meilleures qui aient été consacrées à un de nos vieux écrivains. C'est l'œuvre d'un savant chercheur, d'un habile critique, d'un spirituel écrivain. Rarement on a aussi bien possédé son sujet. Je ne crois pas trop m'avancer en déclarant que le nouveau docteur a tout connu sur Mathurin Regnier (même les insignifiants travaux spéciaux publiés en Allemagne, de 1875 à 1888), et en ajoutant qu'il a tout fort bien apprécié, le bon, le médiocre et le mauvais. Son *Introduction* toute seule montrerait avec quel zèle aussi heureux que consciencieux il a puisé à mille sources françaises et étrangères. C'est une piquante histoire de la réputation de Regnier et des travaux dont il a été l'objet. On y voit se dérouler les noms de Guillaume Colletet, de Charles Sorel, de Jacques du Lorens, de Pierre de l'Estoile, de Racan, de Tallemant des Réaux (un peu trop malmené, ce me semble, plus loin, en la page 22), du P. Garasse, de Boileau, de Brossette, de Desmarets de Saint-Sorlin, de Carrel de Sainte-Garde, de Pradon, de Guez de Balzac, d'Adrien Baillet, de Ménage, de La Monnoye, de Philarète Chasles, de Garsonnet, de Robiou, de Sainte-Beuve (auquel est adressé, p. xv, un juste éloge, et p. xvii, un non moins juste reproche), de M. Antoine Benoist, de M. R. Dezeimeris, de M. Lenient, de M. Lucien Merlet, et de bien d'autres encore. Malgré le grand nombre des travaux antérieurs, — M. Vianey n'a pas de peine à l'établir — une nouvelle étude n'était pas seulement utile, mais indispensable, car on n'avait pas encore exactement fixé la place occupée par Regnier dans l'histoire de notre littérature. Désormais cette place est déterminée d'une façon définitive : Regnier doit être considéré comme un des plus importants de nos poètes de transition ; « il est, avec Malherbe, le principal anneau qui rattache l'école classique de Ronsard à l'école classique de Boileau ; il est le principal anneau qui, par l'intermédiaire de Rabelais, de l'Arétin, des nouvellistes et poètes italiens, mais seulement par cet intermédiaire, et non

pas directement, rattache notre comédie classique à notre comédie du moyen âge ; il est le principal anneau qui, soit directement, soit par ses disciples en style, les Théophile, les Faret, les Saint-Amant, ces véritables ancêtres du romantisme, rattache les Victor Hugo, les Alfred de Musset et les Théophile Gautier à Rabelais et aux poètes de la renaissance italienne. »

Dans huit chapitres d'un très vif intérêt, M. Vianey étudie la vie et le caractère de Regnier, ses précurseurs dans la satire au XVIe siècle, les sources de ses satires, les idées morales et littéraires qui y sont exprimées, la peinture qui y est faite des mœurs et des caractères, la mise en œuvre, les autres publications du poète, *opera minora* (les élégies, les poésies pétrarquistes, les poésies spirituelles, le *Discours au Roi*), sa langue et sa versification. On trouve là les plus justes et les plus fines observations sur la satire italienne, sur la pléiade, sur Vauquelin de la Fresnaie, sur le mouvement général de la littérature au temps de Regnier, sur l'Arioste et les poètes bernesques, sur Rabelais et l'Arétin, sur ce que Regnier a voulu faire et sur ce qu'il a fait, sur les hobereaux, les poètes, les hypocrites flagellés par le satirique, sur sa valeur comme peintre de mœurs et de caractères, — il est le premier des peintres de ce genre, avant Molière — comme narrateur, comme auteur dramatique, sur son vocabulaire et sa syntaxe, enfin, dans une *Conclusion* où les vives saillies se mêlent agréablement aux judicieuses considérations, sur la « postérité de Regnier. » Au sujet de cette postérité, M. Vianey dit fort bien du héros de sa thèse (p. 319) : Si sa vie valut peu, si son œuvre eût pu mieux valoir, il a ce double titre à notre gratitude que sans lui n'auraient pas été tout à fait ce qu'ils furent, ni les meilleurs des classiques, ni les plus fiers des romantiques. »

Les qualités si remarquables que le jeune professeur de Montpellier vient de montrer font vivement désirer qu'il nous donne bientôt l'irréprochable édition des *Satires* de Regnier, que tous les amis de l' « excellent et incomplet » poète, comme il le définit, attendent avec tant de confiance, édition où pour la première fois seront signalés en toute leur étendue les emprunts du chanoine de Chartres à Ronsard, à Desportes, le frère de sa mère, — n'a-t-on pas le droit de « piller » quelque peu son oncle ? — à Rabelais, à Michel de Montaigne, à divers poètes et conteurs italiens, etc., et aussi les emprunts qui, en revanche, lui ont été faits par quelques-uns des plus illustres écrivains du XVIIe siècle, tels que La Fontaine et Molière, et par un des trois plus grands de nos poètes contemporains, Alfred de Musset, lequel eut tort de se vanter de boire « dans son verre, » car personne plus que lui n'a bu dans le verre des autres.

T. DE L.

Penseurs et poètes, par Gaston Paris. Paris, Calmann Lévy, 1896, in-18 de IV-348 p. — Prix : 3 fr. 50.

Comme M. Gaston Paris le reconnaît en tête de ce volume, les morceaux qu'il contient sont d'un genre bien différent de celui de ses autres écrits. Le savant médiéviste ne perd rien, sous ce nouvel aspect, de la grande réputation qui vient de le faire si glorieusement entrer à l'Académie. Il sanctionnerait plutôt, s'il en était besoin, son admission par le caractère plus moderne de ces dernières études. La première est consacrée à M. James Darmesteter; sa veuve avait demandé à M. G. Paris de parler de son mari dans cette *Revue de Paris* qu'il avait si brillamment dirigée, et nul mieux que M. Paris ne pouvait redire les travaux et la carrière si courte et si abondamment remplie de son ami. C'est à la sollicitation de celui-ci qu'ont été écrites les pages qui suivent sur Mistral. Rien de plus charmant que la relation de la visite de M. G. Paris au poète. Et avec quelle profonde intuition critique, sous quels aperçus lumineux, M. Paris nous entretient de la Provence, des Félibres, de leurs efforts, de leur langue ! Ce sont là des pages qu'il faut lire et relire, mais qu'on ne peut analyser, elles sont trop pleines pour qu'il soit possible de l'essayer. C'est, suivant nous, le morceau capital du livre. A ce portrait M. G. Paris a voulu donner, comme pendant, celui de M. Sully-Prudhomme. Certes, le peintre est toujours le même, mais, avouons-le, le modèle est moins sympathique. Quand on a la mémoire encore résonnante de l'harmonie de Lamartine, éblouie des strophes éclatantes de Victor Hugo, charmée du séduisant laisser-aller de Musset, les vers de M. Sully-Prudhomme semblent souvent secs, froids, prosaïques. Cependant, en lisant M. G. Paris, on apprend à les mieux juger. Une remarque fort accessoire : dans le morceau sur Mistral, M. Paris le félicite de son indépendance à l'égard de certaines rimes (p. 125), et proteste contre la prohibition de notre versification « surannée, » qui interdit de faire rimer avec un singulier un pluriel se prononçant de même. Dans l'article sur M. Sully-Prudhomme, M. Paris (p. 260, 261) se montre, à l'égard des rimes, d'une sévérité à nulle autre pareille et en condamne que Boileau, Racine, Hugo, ont employées sans scrupule. N'y a-t-il pas là comme une apparence de contradiction ? N'est-il pas à regretter qu'à propos de ces questions techniques M. Paris n'ait pas traité comme elles méritent de l'être les barbares tentatives des décadents ? Une notice fort attachante sur le dessinateur Bida ; un discours prononcé au nom du Collège de France, aux obsèques de Renan, et un article sur la réception à l'Académie de M. Albert Sorel terminent le volume. Nous ne savons si M. G. Paris a parfois renfermé sa pensée dans des vers, mais certes, il est poète, on le reconnaît à la manière dont il voit, à celle dont il exprime ses idées, aux images heureuses et brillantes qui leur donnent un corps, et c'est l'alliance bien rare d'une profonde érudition et d'une imagination

vivifiante qui donne tant d'attrait à tout ce qui sort de sa plume.

Th. de P.

A History of nineteenth century Litterature (1780-1895), by George Saintsbury. London, Macmillan, 1896, in-8 de xii-477 p. — Prix : 9 fr. 40.

M. Saintsbury a repris l'histoire de la littérature anglaise à la date (1780) où M. Gosse l'avait laissée dans un précédent volume de la même collection, et il l'a continuée jusqu'à nos jours. Si peu d'ouvrages ont été consacrés au même sujet, et ils sont en général si médiocres, qu'il faut savoir gré à M. Saintsbury d'avoir entrepris et mené à bien celui-ci, qui a de grandes qualités et résume convenablement une période singulièrement remplie d'hommes et d'œuvres remarquables. La critique des auteurs et des livres y est, quoique brève, exacte et sérieuse, et le chapitre de conclusion renferme des idées originales et justes. Bien des opinions de M. Saintsbury sont naturellement discutables, et plus d'un lecteur s'étonnera (quoique ces jugements soient courants en Angleterre) de voir Byron tenu pour « un poète de second ordre et non pas même l'un des meilleurs de cet ordre » (p. 80), ou Blake considéré comme le plus grand poète anglais du xviiie siècle (p. 13). Ce sont là et ailleurs questions de goût littéraire ; ne nous y arrêtons point, et reprochons plutôt à l'auteur certains détails de son plan et certains de ses principes de critique. M. Saintsbury, par exemple, exclut délibérément de son histoire tous les auteurs vivants, le seul M. Ruskin excepté. Comment donc se faire une idée quelque peu nette et complète du mouvement littéraire des vingt ou trente dernières années, si la plupart des contemporains ne sont pas au moins mentionnés ? Le trépas prématuré de certains auteurs, comme Stevenson ou J.-A. Symmonds, leur donne par hasard au chapitre du roman ou de la critique une place que n'y ont pas les vétérans encore vivants de ces deux genres. On ne voit ainsi ni la suite des temps, ni les changements du goût, ni l'influence des esprits les uns sur les autres. Mieux eût valu laisser de côté le dernier quart de siècle que d'en donner dans les derniers chapitres une idée aussi bizarre et aussi confuse.

Péchant dans cette fin du livre par omission, l'auteur tombe ailleurs dans le défaut contraire. Il s'est par trop efforcé d'être complet et n'a pas toujours marqué suffisamment la hiérarchie des œuvres qu'il examine. Faire des classements que le temps n'a pas encore éprouvés est chose hasardeuse, mais il faut bien s'y décider, n'étudier en détail que les écrivains du premier rang, et mentionner brièvement les autres. Les arbres, comme on dit, empêchent de voir la forêt ; les arbrisseaux et le taillis encore bien davantage. Pourquoi M. Saintsbury n'a-t-il pas relégué beaucoup de noms dans une note ou dans un appendice ? Il reste à faire

à l'auteur une critique plus générale et qui implique une question de principe. Il y a plusieurs manières de concevoir l'histoire de la littérature ; aux yeux de M. Saintsbury, c'est l'histoire « non de la pensée, mais de l'expression verbale de la pensée » (p. 237). L'auteur s'attache donc bien plus à la forme qu'au fond des ouvrages qu'il étudie ; il s'interdit d'examiner et de discuter les idées. C'est assurément là une conception légitime, bien qu'un peu étroite, de l'histoire littéraire, et il ne s'agit pas ici d'en proposer ni d'en préférer une autre. On voit, toutefois, qu'elle interdit l'étude profonde des esprits, qu'elle ne nous montre que de loin, et, par l'extérieur seulement, les grands mouvements intellectuels, les changements de la pensée anglaise. M. Saintsbury oppose sans cesse les deux mots « manière » et « matière, » manière d'écrire, matière des écrits. C'est celle-là seule qu'il prétend apprécier chez les auteurs ; répétons qu'il l'apprécie d'ordinaire fort bien. A. Barbeau.

Profils et types de la littérature russe, par Ernest Combes. Paris, Fischbacher, 1896, in-8 de 415 p. — Prix : 7 fr. 50.

Quand on ouvre le livre d'un explorateur français narrant ses découvertes dans quelqu'une des littératures du Nord si fort en vogue en ce moment, il faut toujours commencer par s'assurer que l'auteur est allé prendre langue dans ces parages peu fréquentés et ne revient pas tout simplement d'Allemagne, d'Angleterre ou de plus près. Ici, pas de doute possible : M. Combes cite le russe en russe, en caractères russes — et très correctement, — comme le grec en caractères grecs, au risque d'être d'autant moins compris qu'il n'ajoute pas toujours la traduction ; il remplace les *w* et les *ff* traditionnels par le simple *v* russe, et adopte pour ses transcriptions de noms l'orthographe la plus rationnelle. Nous pouvons donc bannir toute crainte d'imposture, et nous nous apercevons, en effet, bientôt, que M. Combes est parfaitement renseigné et qu'il en sait bien plus qu'il n'en dit. Il cause familièrement et gaiement, admire peu et critique beaucoup, traduit les poésies en vers faciles et souvent heureux, cultive volontiers le paradoxe, conspue la démocratie, nie le folklore, mange du jésuite, adore Voltaire. La première moitié au moins de son livre est consacrée aux époques historiques où la littérature russe n'existait pas encore de nom ; dans la seconde, Pouchkine, Koltsov et, non sans restrictions, deux ou trois autres, sont seuls à trouver grâce devant ses sarcasmes. Il reconnaît, il est vrai, en terminant, que « la littérature russe contemporaine est plus que jamais digne de notre attention, » mais, arrêté sur le seuil, il se contente de s'excuser auprès de ses lecteurs d'avoir omis ou cité trop brièvement leurs auteurs favoris. Si bien qu'on se demande dans quel but il a pris la plume, car enfin on n'écrit pas un volume de quatre cents pages uni-

quement pour se moquer d'une littérature, même en lui adjoignant d'autres victimes. Les contes populaires et les bylines par lesquels il débute sont pour lui « fatras et fariboles ; » il s'acharne à les dénigrer, en s'appuyant sur une prétendue opinion de Koltsov et de Biélinski, que je voudrais voir citer plus complètement, et oublie tout le cas qu'en ont fait les plus autorisés, Joukovski, Pouchkine, Lermontov, A. Tolstoï. Notre *Chanson de Roland* « écoppe » dans la bagarre et, s'approuvant lui-même, l'auteur conclut : « Puisqu'elle ne mérite pas le piédestal sur lequel on l'a hissée, les bylines russes méritent-elles davantage de l'être, hissées » (p. 37)? En revanche, le théâtre exerce sur M. Combes un attrait excessif, qui lui fait rejeter dans l'ombre, sans qu'il ait l'air de s'en apercevoir, la poésie lyrique ou épique, l'histoire et le reste. S'il ne faisait qu'énumérer les pièces qu'il propose à notre admiration, il aurait vite terminé ; mais il en donne, lui si bref et si incomplet ailleurs, des extraits de douze et quinze pages ; bien mieux, il analyse des pièces d'auteurs oubliés ou inconnus, des pièces qu'il raille comme absurdes. Ajoutez à cela que les citations et les analyses de notre critique sont en général d'une partialité manifeste et d'une exactitude douteuse. De quelque habileté qu'il fasse preuve en ce genre, les traductions en vers ne peuvent être des décalques du texte, et, dans ses traductions en prose, M. Combes se permet d'arranger, de condenser, d'interpréter, ce qui ne saurait inspirer toute la confiance nécessaire ; les titres eux-mêmes sont souvent rendus par des équivalents. Parfois, ne se croyant pas tenu à une exposition méthodique, il se lance dans des digressions plus ou moins violentes et caustiques, amusantes aussi. C'est ainsi qu'il daube sur l'obligation et la gratuité de l'instruction, et avec un cœur ! S'il était moins libre penseur, il aurait également rendu la laïcité responsable des catastrophes sociales dont nous sommes menacés par le fait de l'instruction intensive. Malheureusement, rien n'excite la verve de ce voltairien attardé comme les choses de la religion : au moment où le sujet semble s'y prêter le moins, il tourne en ridicule croyances ou culte ; le jésuite est la bête de l'Apocalypse ; en présence de l'orthodoxie russe ou du protestantisme allemand, le catholicisme français a, naturellement, toujours tort. Cette manie de mauvais goût, inexcusable chez un professeur, est fatigante.

Puisque je me permets quelques critiques d'un livre que j'ai d'ailleurs lu avec un vif intérêt, je les justifierai par l'examen des quinze pages que M. Combes accorde à Lermontov. J'indiquerai d'abord quelques inexactitudes sans grande importance. Lermontov ne fut pas élevé par une tante, mais par sa grand'mère maternelle, Elisavéta Alexiéevna Arséniéva, et il est difficile de croire que la brouille de ses parents ait été pour lui un chagrin de famille bien sensible : sa mère mourut avant qu'il eût deux ans et demi, et sa grand'mère était devenue tout pour lui. Il ne

faudrait pas non plus trop insister sur l' « amour sans espoir, » la « tendresse incomprise » de Lermontov enfant, ni se poser à ce sujet des questions auxquelles il a répondu d'avance. Elle avait neuf ans et lui dix ; il la rencontra au Caucase, en visite chez des cousines ; elle était blonde. Quant au reste : *Ia ne znaiou*, dit-il, je ne sais ; il avait oublié jusqu'à son nom. *Le Démon* n'a pas été simplement « mis en musique par Rubinstein, » comme *le Convive de pierre* de Pouchkine, qui, sans altération, coupure ou addition, a servi de libretto à Dargomijski. Je n'ai trouvé dans aucune des nombreuses variantes le texte de cette citation : « auquel la comète prêtait avec joie sa chevelure. » Elle ne me semble pas moins fantaisiste que celle-ci : « Tout ce que j'ai m'assomme, m'ennuie à crever.... Partageons ! » Une parodie goguenarde n'a pas le droit de se présenter sous la forme d'une citation textuelle. « Martyr du crime » ne peut se transformer en « bourreau des crimes » (p. 293). Si l'on prend la peine de commenter *le Prophète* par une note, on peut omettre d'attirer l'attention sur les allusions à Élie et à Daniel, mais il me paraît nécessaire d'informer le lecteur que cette pièce est la contrepartie du *Prophète* de Pouchkine. Ce sont là des vétilles, mais voici qui est plus grave. M. Combes proclame Lermontov « poète lyrique par excellence. » Épique aussi, aurait-il pu ajouter. Il semblerait pourtant, à lire les analyses complaisamment détaillées que, avec son faible pour le théâtre, il fait des drames *les Espagnols*, *Un Original*, *le Bal masqué*, que Lermontov fut plutôt un poète dramatique. Or, ces ébauches sont des œuvres d'extrême jeunesse : le poète n'eut seulement pas le courage de terminer la première, et il avait à peine vingt ans quand il acheva la troisième. Aussi *les Espagnols* et *Un Original* sont-ils ordinairement, et à bon droit, exclus des œuvres complètes. Et c'est sur ces essais avortés que M. Combes prétend nous faire apprécier Lermontov. Car s'il parle du *Héros de notre temps* et du *Démon* pour les ridiculiser, avec quelque exagération, à mon avis, il ne mentionne même pas *la Chanson du hardi marchand Kalachnikov*, qui est un pur chef-d'œuvre, non plus qu'*Izmaïl Bey*, *Hadgi Abrek*, *le Mtsyri*, etc., œuvres trop considérables pour être oubliées. Ce sont elles qui, avec ses poésies lyriques, ont fondé la réputation de Lermontov, et c'est sur elles qu'il doit être jugé. Enfin, je veux bien que la gloire de Napoléon ait fasciné le jeune poète, mais il a subi une influence bien plus visible et directe, et bien autrement efficace, celle de Byron, qu'il imita presque constamment, à qui il emprunta sans cesse ses épigraphes, comme pour se mettre sous son patronage. Et il n'est pas un instant question de Byron. LONGCHAMP.

HISTOIRE

La Siria (1858-1895). Lettere del Sac. Perpetuo Dionigi Damonte. Torino, Antigianelli, 1896, in-18 de 344 p. — Prix : 1 fr. 50.

Le P. Perpetuo Damonte a été envoyé en Syrie pour fonder à Alep un collège qui existe encore, et qui, dirigé par les Franciscains de Terre Sainte, exerce une grande influences sur les populations chrétiennes et autres du pays. C'est l'histoire de cette fondation que le P. Perpetuo a racontée à ses amis, dans des lettres qu'il réunit aujourd'hui en un volume ; ce qui donne au récit un intérêt particulier et presque un regain d'actualité, c'est qu'il nous reporte au temps des massacres de Syrie et qu'on y voit comment l'intervention des puissances chrétiennes amena alors une répression exemplaire. Autres temps ! Le P. Perpetuo vit la persécution menacer l'existence de son œuvre : le gouvernement italien, qui la subventionnait, trouva que les Franciscains n'étaient pas assez patriotes, et fonda en concurrence un établissement rival qui disparut au bout de deux ans, faute d'élèves, après avoir coûté des sommes considérables. Le reproche de tiédeur patriotique paraît bien mal appliqué à ce bon Père qui, tout au contraire, salue l'unité italienne (lettres des 26 janvier et 30 mars 1861) avec une ardeur dont quelques lecteurs pourront peut-être se scandaliser, mais que comprendront ceux qui connaissent l'Italie et les Italiens. Il ne s'agit pas de chercher, dans ces correspondances familières, de l'érudition et de la critique historique ; je reprocherai à l'auteur d'avoir classé ses lettres avec un certain désordre et d'y avoir laissé beaucoup de redites ; mais ce n'est pas un défaut grave pour un ouvrage d'allures intimes. L'auteur est un bon missionnaire, un peu naïf, très pieux, bien pénétré des devoirs que lui impose sa carrière apostolique ; il a bien fait de publier ses lettres et on ne les lira pas sans édification.

P. Pisani.

Quattro anni fra i Birmani e le tribù limitrofe, da Leonardo Fea. Milan, Hœpli, 1896, in-8 de xviii-565 p. — Prix : 9 fr. 50.

Voici un livre du plus vif intérêt et de la plus grande valeur. M. Leonardo Fea est un naturaliste italien distingué que la passion des études zoologiques, — des recherches entomologiques surtout, — a conduit à faire, de 1885 à 1889, un voyage en Birmanie et dans les pays limitrophes. Le résultat de ses observations poursuivies patiemment pendant quatre années consécutives sur le sol des contrées qu'il a parcourues, leurs animaux, leurs habitants, voilà l'objet de ce volume.

Il se divise en trois parties. Dans la première, l'auteur raconte ses deux voyages sur les bords de l'Iraouaddi, — voyages coupés par un arrêt forcé à Mandalé, que justifiaient les circonstances politiques en 1885-1886, — depuis le Pégou jusque dans la haute Birmanie, ses

différents séjours à Rangoun (ch. III), à Mandalé (ch. V), à Bhamo (ch. VIII et XI), etc. La seconde partie est consacrée à l'excursion de M. Fea dans le nord du Tenasserim ; la troisième, à l'excursion intermédiaire chez les tribus Karin ou Karen, qui de Rangoun a conduit le voyageur, par Tongou, jusqu'à Chiala, sur la frontière des États Chans.

Les renseignements précis abondent dans cet excellent ouvrage : sur le pays lui-même et ses différents aspects, sur sa faune, sur ses habitants. Si le livre de M. Fea est moins complet en ce qui concerne la flore et surtout la géologie, la raison en est toute simple : M. Fea est un zoologiste, — un entomologiste en particulier, — et il s'est surtout préoccupé de ses études de prédilection. De là la richesse des collections zoologiques rapportées (p. 550), et, dans le volume dont nous rendons compte, la multiplicité des détails curieux sur les animaux des pays visités par M. Fea. On y trouve aussi de précieux renseignements anthropologiques et ethnologiques ; le chapitre VII, par exemple, est une excellente étude sur les industries, les arts, la littérature et la science birmanes. Nous serions tenté de qualifier aussi d'ethnologique le chapitre II, consacré à la pagode de Chioué-Dagon, à laquelle, dit M. Fea (p. 17), tout étranger débarquant à Rangoun est aussi obligé d'aller rendre visite qu'à la Tour du Silence lorsqu'on arrive à Bombay.

A un livre si bien documenté, si précis, il n'y a pas de critiques à adresser. Tout au plus serions-nous tenté de reprocher à M. Fea de n'avoir pas parlé (p. 64, note 1) des travaux récents sur les sources de l'Iraouaddi, des explorations du lieutenant Eliott en 1891, et de M. J.-E. Grey. Mais si nous avons bien compris les explications fournies par l'auteur (p. XVII), le récit de son voyage aurait dû paraître il y a six ans ; la grande masse des matériaux zoologiques rapportés par lui a été la cause du retard mis à sa publication. N'insistons donc pas! Insistons, au contraire, sur l'illustration : les vues du pays sont bonnes, les figures zoologiques, botaniques (très rares celles-là), anthropologiques et ethnologiques sont excellentes. Trois cartes, qui auraient pu être moins rudimentaires, et un index alphabétique complètent l'ouvrage de M. Fea et en font un précieux instrument de travail, un des meilleurs livres géographiques publiés en Italie dans ces dernières années.

HENRI FROIDEVAUX.

La Société américaine, par M. DUGARD. Paris, Hachette, 1896, in-16 de 320 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Dugard a très attentivement étudié les mœurs et le caractère des Américains du Nord au cours d'un voyage accompli dans les diverses parties des États-Unis; aussi son livre est-il des plus curieux et des plus attachants. Il a surtout creusé deux questions très actuelles et qui ont donné lieu à de vives controverses : la coéducation des sexes et le mou-

vement féministe. On sait qu'aux États-Unis, dans beaucoup d'écoles primaires et de collèges, garçons et filles sont admis aux mêmes cours et reçoivent côte à côte la même instruction. Mais il faut bien se garder d'en déduire que ces établissements ressemblent de près ou de loin à la trop célèbre « porcherie » de Cempuis. D'abord il s'agit, en général, d'externat, et c'est coïnstruction plutôt que coéducation qu'il faudrait dire. Puis, loin de susciter des privautés blâmables, il paraît que cette promiscuité contribue plutôt à élever le niveau moral de la jeunesse américaine ; les inspecteurs de l'instruction publique sont unanimes à affirmer qu'il n'a jamais été signalé aucun fait répréhensible résultant de la réunion des sexes dans les mêmes classes ; avec raison, M. Dugard se demande si, en France, un tel système serait assuré d'un égal succès, et il paraît en douter sérieusement. Il en est de même du mouvement féministe, c'est-à-dire de l'accession des femmes à toutes les carrières jusqu'ici réservées aux hommes. Sans doute, il est admirable de voir des jeunes filles, après avoir bénéficié d'une forte instruction et d'une éducation virile, se créer des situations indépendantes, et souvent se dévouer à des œuvres humanitaires demandant un grand déploiement d'énergie ; on peut considérer cet état de choses comme bien supérieur à l'existence trop souvent frivole et inféconde que mène la femme dans notre vieille Europe ; mais là encore on peut dire que toute médaille a un revers. M. Dugard fait très bien ressortir, sur chacun de ces sujets, les arguments favorables et les contraires, et laisse au lecteur le soin de juger. En tous cas, son exposition est magistrale et singulièrement captivante ; son livre est excellent à tous les points de vue, et nous ne croyons pas que ces graves questions aient jamais été traitées avec plus de bon sens, de compétence et d'impartialité. Comte de Bizemont.

Ethnographische Beiträge zur Kenntnis des Karolinen Archipels, von J. S Kubary. Veröffentlicht im Auftrage der Direktion des Kgl. Museums für Völkerkunde zu Berlin unter Mitwirkung von J. D. E. Schmeltz. III. Heft. Leiden, Trap, 1895, in-4 de 88 p. et 27 pl.

Ce fascicule, le dernier de l'important ouvrage posthume de Kubary sur l'ethnographie des îles Carolines et des archipels adjacents, est consacré tout entier à l'architecture des indigènes des Palaos, qu'a si curieusement observés l'auteur au cours de ses voyages en Océanie. Il en étudie successivement, jusque dans les plus petits détails, l'architecture civile et les constructions navales, traitant d'abord des différents genres de maisons usitées dans cet archipel (la *Bay*, le *Blil a Kalith*, la maison ordinaire), puis, par le hangar où le canot est mis à couvert, en venant à examiner les différents genres de véhicules usités sur mer par les insulaires des Palaos, depuis le canot à voile jusqu'au radeau. Une série de vingt-sept planches en noir et en couleurs, accompagnées d'un

texte explicatif très soigné, sert de complément à l'ouvrage du regretté savant, dont le docteur Schmeltz a complété le travail de la façon la plus discrète et la plus méritoire. HENRI FROIDEVAUX.

Les Cités romaines de la Tunisie. *Essai sur l'histoire de la colonisation romaine dans l'Afrique du Nord*, par J. TOUTAIN. Paris, Fontemoing, 1896, in-8 de 412 p. et 2 cartes (*Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome publiée sous les auspices du ministère de l'instruction publique*. Fascicule 72e). — Prix : 12 fr. 50.

Quiconque met le pied sur la terre de Tunisie est dès l'abord frappé par les innombrables vestiges romains qu'il rencontre de toutes parts et qui, en attestant la prospérité d'une époque disparue, témoignent hautement du degré de civilisation à laquelle les conquérants étaient parvenus. Ici, ce sont des ruines de villes avec leurs aqueducs, leurs arcs de triomphe, leurs temples, leur forum, leurs bains, leur théâtre, leur curie ; là, ce sont des ruines de chaussées avec leurs bornes milliaires ; ailleurs encore, ce sont des ruines de bâtiments d'exploitation et de villas. De tous côtés on trouve les épaves d'une vie jadis intense, d'une colonisation active, d'un mouvement toujours nombreux et partout animé. Mais quel contraste si, descendant brusquement le cours des âges, on abandonne les souvenirs qu'évoquent toutes ces reliques du passé pour se placer en face de la réalité présente. Aujourd'hui ces mêmes contrées sont vides et pour la plupart incultes : au bruit et à la vie ont succédé le silence et la mort. Et alors, devant un pareil contraste on se prend irrésistiblement à se demander pourquoi la richesse antique du même pays a fait place à son actuel dénuement et à sa présente pauvreté ; quelles peuvent être les sources et les causes de cette vieille splendeur ; comment les Romains sont parvenus à résoudre le difficile problème de la colonisation ; si ce qu'ils nous ont laissé, à nous qui sommes leurs héritiers et les continuateurs de leur œuvre, ne contient aucun enseignement à notre profit ; si enfin ce qu'ils ont fait ne peut pas se refaire, et au moyen de quels procédés. — C'est à ces diverses questions que M. Toutain s'est proposé de répondre. Pour les résoudre, l'érudit auteur a eu recours à la méthode synthétique. Mettant à profit, avec ses connaissances personnelles qui sont très vastes et très sûres, les travaux de ses devanciers et les nombreuses études de détail que nous leur devons (descriptions de villes, déchiffrements d'inscriptions, analyses de textes, examens d'institutions politiques), et rassemblant tous ces différents matériaux pour les coordonner, il a tenté d'en extraire un livre d'histoire : son entreprise a été couronnée du plus complet succès. Dans un tableau d'ensemble très harmonieusement présenté, et qui tire son unité aussi bien de la géographie que de l'histoire, il nous retrace, avec autant de maîtrise que de précision et de netteté, la vie sous toutes ses formes, dans toutes ses manifestations, sous tous ses multiples

aspects. En un mot, nous assistons à la reconstitution pièce à pièce de tout un monde éclipsé, dont il provoque la résurrection à l'aide non pas d'une imagination déréglée et fantaisiste, mais des résultats incontestés qu'ont établis les sciences auxiliaires de l'histoire.

Après une intéressante Introduction, M. Toutain commence par jeter un coup d'œil sur l'Afrique romaine d'Auguste à Dioclétien, par indiquer les limites géographiques de la région et par préciser le caractère de la période étudiée. Le lecteur y trouvera une excellente étude sur le sol et le climat, sur la répartition par régions de cultures forcément variées, sur la distribution géographique des cités africaines, sur leur emplacement, sur les raisons de cette répartition, sur la situation topographique des cités, sur leur alimentation en eau, sur les travaux publics proprement dits, sur les édifices publics, les maisons particulières, les nécropoles, sur les beaux-arts (architecture, sculpture, peinture et mosaïque), sur les arts industriels, sur le réseau routier, sur les ports et le commerce maritime. Le cadre extérieur de la vie romaine en Tunisie exigeait, pour être bien fixé, la solution d'une dernière question d'ordre tout à fait général : celle de savoir à quelle époque les cités romaines de la Tunisie atteignirent l'apogée de leur prospérité et à qui elles durent cette prospérité. M. Toutain n'a eu garde de l'omettre, et c'est par elle qu'il termine son livre Ier. — Dans le livre II, l'auteur nous décrit la population elle-même. Tandis que la nomenclature et l'onomastique font l'objet d'un premier chapitre, ceux qui le suivent ont pour but de nous entretenir de la langue, de la religion, des coutumes funéraires, de l'ethnographie des habitants de l'Afrique proconsulaire, des éléments dont se composait cette population et de la proportion dans laquelle les immigrants étrangers se sont fondus avec les indigènes, de la société africaine, de la façon dont les Africains vivaient chez eux et hors de chez eux, de l'esprit d'association dans l'Afrique romaine, et enfin du caractère de la colonisation romaine dans l'Afrique proconsulaire. Dans son troisième et dernier livre, M. Toutain passe tour à tour en revue la renaissance et le progrès de la vie municipale en Afrique pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, la politique municipale de Rome, les divers types de cités romaines : *colonia*, *municipia*, *civitates*, le régime municipal, son caractère, son apogée et enfin la décadence de la vie municipale dans l'Afrique romaine.

Sous forme de conclusion, M. Toutain nous présente le résumé même de l'ouvrage. Il l'a fait suivre de trois *Appendices* extrêmement commodes pour les recherches, dans lesquels il nous donne une liste, par ordre alphabétique, des cités romaines de l'Afrique proconsulaire dont l'histoire municipale est connue en tout ou en partie ; une liste supplémentaire de quelques cités dont les noms antiques sont actuellement inconnus ; une liste, par ordre chronologique, des *curatores reipubli-*

cae, dont la *cura* peut être datée avec précision ou approximativement ; trois listes enfin, par ordre alphabétique, des cités romaines d'Afrique mentionnées dans le livre et dont l'emplacement est aujourd'hui déterminé, ou dont le nom est connu mais dont l'emplacement n'a pas encore été retrouvé, et des villages ou des lieux dits modernes où se trouvent des ruines de cités non encore identifiés avec certitude. La conclusion de M. Toutain a, à nos yeux, une portée considérable, en ce que l'auteur y indique en quelques pages quelle a été, en ses diverses applications, la méthode suivie par Rome dans un pays dont elle a, avec tant de bonheur, transformé la physionomie, quels sont les principaux caractères de cette œuvre de colonisation et quelles idées générales s'en dégagent. Et de l'ensemble de tous ces faits il tire ce précieux enseignement que « le grand œuvre de la colonisation romaine s'est édifié, s'est épanoui au milieu de la paix générale, » et que le peuple le plus guerrier qui ait vécu dans l'antiquité nous apprend par son propre exemple « qu'aux luttes militaires doit succéder la collaboration pacifique des ennemis de la veille, et que toute conquête coloniale est fatalement stérile et vaine, que ne suivent pas l'union, la fusion, la pénétration mutuelle des vainqueurs et des vaincus. »

On le voit, l'auteur n'a pas seulement écrit un travail de science et d'archéologie : il a aussi fait œuvre d'actualité. Toujours il nous montre dans le passé, — c'est là sa préoccupation constante, — un exemple à suivre, une expérience à méditer. Aussi bien la lecture de cette remarquable étude s'impose-t-elle au savant, à l'archéologue et à l'historien comme à nos administrateurs africains eux-mêmes, qui ne manqueront pas d'y trouver de nombreuses et fécondes comparaisons. En livrant à la publicité le fruit de ses pénétrantes recherches et de ses judicieuses et patriotiques conclusions, M. Toutain a tout ensemble fait honneur à l'érudition française et rendu service à la grande cause de la colonisation africaine. Il s'est montré savant profond et citoyen utile : il s'est acquis là des titres dont il a le droit d'être fier et dont nous, nous avons le devoir de lui être reconnaissants. P. L.-L.

Le Cardinal Manning, par Francis de Pressensé. Paris, Perrin, 1896, in-16 de 316 p. — Prix : 3 fr. 50.

Prenez deux articles de revue où vous éreintez prestement un écrivain étranger ; ajoutez une longue préface où vous parlez (modestement ou non) de votre père, des tendances contemporaines, de votre intéressante personne ; saupoudrez le tout d'une vague religiosité, et portez chez l'éditeur. Voilà comment on cuisine un livre sensationnel. La recette est de M. de Pressensé. — L'œuvre du biographe anglais de Manning, pris rudement à partie par M. de Pressensé, était certes discutable et elle a été en divers points justement attaquée. M. Purcell,

en effet, malgré son enthousiasme intermittent, découvre parfois son héros d'une façon assez inattendue, mais il a du moins essayé d'une méthode différente de celle qui a inspiré la rédaction de tant de vies de saints fardées et faussées. S'il a commis des erreurs d'appréciation, il a pourtant prétendu asseoir ses jugements sur des documents qu'il faut reprendre et discuter un à un quand on entreprend de lui répondre. C'est ce que feront avec plus de maturité et de succès, nous l'espérons, les amis du grand cardinal qui nous préparent une nouvelle vie de l'archevêque de Westminster. Purcell a procédé à la manière de Taine. Cela suppose une longue préparation et une imperturbable logique : quelques confusions fâcheuses, des jugements secondaires assez sévères, feraient craindre que l'une et l'autre n'aient parfois fait défaut, mais il n'y avait pas lieu de l'accuser de « malveillance systématique et morbide, » et de lui servir cent autres compliments du même genre. M. de Pressensé, qui flirte avec l'école des catholiques fin de siècle, emprunte trop (souvent presque *ad verbum*) au biographe anglais, pour le malmener si fort. On serait tenté de croire que le grand crime de M. Purcell soit d'avoir touché indiscrètement à une des idoles de notre auteur, qui place honorablement le cardinal Manning à ce « niveau supérieur où se rencontrent les saint Augustin, les Pascal, les Luther et les Coligny.... » (p. 97). — Le livre de M. de Pressensé se compose de trois parties mal soudées ensemble et pleines de redites. Une préface de plus de cent pages nous fait connaître (?) les idées religieuses de l'auteur et répond aux critiques qui ont accueilli les deux articles publiés dans la *Revue des Deux Mondes* (1er et 15 mai 1896). L'auteur s'y lamente naïvement qu'on ait osé pénétrer dans le sanctuaire de sa conscience en le priant de déclarer quelle est sa foi, oubliant qu'il a sollicité lui-même ces polémiques fâcheuses par sa manie de traiter à tout propos *ex cathedra* des problèmes religieux contemporains, et surtout par l'instabilité du *criterium* de ses enthousiasmes ou de ses dédains. Les deux autres chapitres sont un résumé du livre de M. Purcell, agrémenté de quelques réflexions judicieuses et d'un plus grand nombre de critiques fort discutables, trop peu documentées pour mériter, même partiellement, le nom de réfutation. En somme l'auteur a été mal inspiré par son zèle de catéchumène manqué. Le cardinal Manning a certes été un grand homme d'Église, un saint prêtre, mais il était faillible et il est loisible de discuter ses actes. Voiler le récit des nombreuses luttes auxquelles il se mêla, taire ses changements d'opinion, ses accointances étranges avec toutes sortes de théoriciens incroyants et de prétendus rénovateurs sociaux, ce serait comme si, dans une vie de Mgr Dupanloup ou de Mgr Maret, on prétendait escamoter le concile du Vatican. Sans faire de tort au cardinal, on a le droit de critiquer la fondation de l'*University-College* et sa sympathie déclarée pour l'Armée du Salut. Dussé-je, moi aussi, passer pour un de

« ces pharisiens gourmés.... dont l'horizon n'a jamais dépassé les murs d'une sacristie....,» j'avoue trouver un jeu plutôt dangereux pour un évêque le rôle de tribun populaire : je préfère le voir faire avec régularité les visites pastorales que prescrit le droit canon, et, sans se désintéresser pour cela du « catholicisme social, » ne pas trop quitter ce que M. de Pressensé appelle « le terrain proprement ecclésiastique. »

G. Péries.

Autonomies ecclésiastiques. *Églises séparées*, par l'abbé Duchesne. Paris, Fontemoing, 1896, in-18 de 356 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cette étude sur les Églises autonomes séparées sera suivie d'un autre volume consacré aux Églises autonomes unies. Les matériaux qui la composent ont figuré dans plusieurs revues, mais l'auteur les a coordonnés et refondus pour en faire un tout, sans avoir cependant la prétention de faire autre chose qu'un travail de très savante et très attrayante vulgarisation. Après avoir étudié la question des origines de l'Église anglicane, M. l'abbé Duchesne passe en Orient et entreprend de répondre aux difficultés que les Grecs opposent à toute tentative de rapprochement ; dernièrement encore, quand le Saint-Père adressa à nos frères séparés des appels remplis de tendresse, le synode du Phanar et le patriarche Anthime VII répliquèrent d'un ton rogue et pédantesque. C'est cette réplique que M. l'abbé Duchesne étudie, analyse, dissèque en montrant, avec la précision du logicien et le savoir du théologien, combien les assertions des Grecs sont peu conformes à l'histoire du dogme chrétien ; dans cette réfutation magistrale il oppose à chaque affirmation un fait précis qui détruit la thèse adverse ; on sait quel rude jouteur est M. l'abbé Duchesne : les Grecs l'ont expérimenté à leurs dépens.

Deux courts mémoires sont consacrés l'un à l'ancienne organisation ecclésiastique de l'*Illyricum*, c'est-à-dire de la péninsule des Balkans, l'autre à la diffusion du christianisme dans les pays barbares limitrophes des provinces méridionales de l'empire romain ; ce dernier sujet est à peu près neuf : l'autre avait été souvent traité, mais il le sera moins à l'avenir, car M. Duchesne a épuisé la question et établi d'une façon incontestable que l'*Illyricum* a pendant longtemps accepté la juridiction directe des Papes, et n'est passé qu'à la fin du VIIIe siècle sous l'autorité des patriarches byzantins ; c'est un point acquis et qui a son importance en fixant à une époque relativement récente cette dernière usurpation de l'Église orientale.

P. Pisani.

Œuvres complètes de J. Michelet. **Histoire de France.** Édition définitive revue et corrigée. T. IV-XIII. Paris, Flammarion, s. d., 10 vol. in-8 de 415, 417, 512, 403, 448, 603, 384, 620, 430, 396 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

Depuis que nous avons annoncé (t. LXXI, p. 268) la publication des

œuvres complètes de Michelet, entreprise par la librairie Flammarion, dix nouveaux volumes de l'histoire de France (les t. IV-XIII) ont paru successivement. Écrits à des époques différentes, ils ont une valeur historique bien inégale. Les tomes IV à VI, qui contiennent les trois règnes de Charles VI, de Charles VII et de Louis XI, sont de beaucoup les meilleurs. Épris pour le moyen âge de la même passion que ses contemporains, Michelet, un des premiers, s'était préoccupé de donner une base sérieuse à ses études historiques et avait mis à profit non seulement nos vieux chroniqueurs, mais encore les pièces manuscrites conservées aux Archives et à la Bibliothèque royale.

Si ces premiers volumes, composés il y a plus de cinquante ans, renferment de nombreuses erreurs et semblent aujourd'hui d'une érudition souvent bien arriérée, on ne les lit pas moins avec plaisir. C'est qu'alors l'imagination n'a pas encore tué la critique, et que, grâce à son art merveilleux de faire parler les documents, l'historien a su donner la vie au moyen âge tout entier, l'évoquant à nos yeux avec ses grandeurs et ses misères. Lorsque Michelet entreprit de raconter la Renaissance et la Réforme, ce fut après avoir abandonné pendant dix ans l'étude du moyen âge et écrit son *Histoire de la Révolution française*. Au contact des hommes de cette époque, il s'est laissé gagner par la haine de la monarchie et de l'Église. Dès lors, cette double passion égare de plus en plus ses jugements et le parti pris lui fait perdre ses plus précieuses qualités de critique. Aussi est-ce avec enthousiasme qu'il salue la Renaissance et la Réforme (t. VII et VIII). Pour lui, François Ier n'est qu' « une gironette, » et il réserve toute son admiration pour « le bon et grand Luther. » Henri IV, Louis XIII et Louis XIV (t. IX-XIII) ne trouvent pas en lui un juge plus équitable. L'historien cède la plume au poète et au philosophe. Ce n'est plus un récit suivi des faits, mais des réflexions, des jugements à propos de certains faits qui lui paraissent le mieux caractériser l'époque. Comme toujours, il se fait contemporain des événements qu'il raconte, mais ici c'est pour épouser de vieilles querelles et partager les antipathies les moins justifiées ; aussi jamais l'écrivain ne s'est-il éloigné davantage de la liberté. L'histoire religieuse du XVIIe siècle et la révocation de l'édit de Nantes en particulier sont absolument défigurées dans le tableau qu'il en trace. Plus que jamais l'historien s'égare dans le récit des anecdotes scandaleuses et peu sûres qu'il substitue à la véritable histoire. A. I.

Napoléon et Alexandre Ier. *L'Alliance russe sous le premier Empire.* III. *La Rupture*, par Albert Vandal. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de 607 p. — Prix : 8 fr.

L'éloge de ce livre n'est plus à faire. La critique a été unanime à lui décerner des suffrages approbatifs. Ce troisième volume commence avec

l'année 1811, et s'arrête au passage du Niémen et aux dernières négociations de Vilna. Un des plus grands mérites de l'auteur, selon nous, est d'avoir mis en pleine lumière l'importance de la question polonaise dans les rapports mutuels entre Napoléon et Alexandre. Le duché de Varsovie était à la fois un problème et une énigme. Les deux empereurs, chacun de son côté, s'occupaient à le résoudre, mais pour ne pas compromettre l'avenir, pour se réserver pleine liberté d'action, ils s'entouraient de précautions discrètes. On ne tarda point à s'apercevoir que la difficulté était insurmontable ; dès lors la guerre ne pouvait être évitée, d'autant plus qu'en dehors de la Pologne, d'autres griefs, et d'une nature très grave, ne manquaient pas. Les lettres, encore inédites, du prince Adam Czartoryski répandent un grand jour sur les procédés de l'empereur Alexandre vis-à-vis des Polonais, sur tous ses projets politiques : elles révèlent en même temps les particularités de son caractère, et il est permis de regretter que l'auteur n'en ait pas tiré parti pour compléter son récit. Par contre, M. Vandal a eu bien raison de pas s'en tenir à la correspondance de Napoléon publiée par le prince Jérôme. Elle présente de fâcheuses lacunes qui devaient être nécessairement comblées, et qui n'ont pas manqué de l'être. En somme, si quelques traits de plus eussent mieux fait connaître la physionomie d'Alexandre, ses rapports avec Napoléon n'en sont pas moins traités avec l'ampleur qu'ils méritent. L'auteur a épuisé son sujet, et il l'a fait brillamment, avec une grande sûreté de touche et une égale pénétration. P. S. P.

Histoire de la troisième République. — *La Présidence de M. Thiers*, par E. Zévort. (*Bibliothèque d'histoire contemporaine.*) Paris, Alcan, 1896, in-8 de XII-411 p. — Prix : 7 fr.

L'ouvrage de M. Zévort vient s'ajouter à une liste assez longue d'œuvres historiques du même auteur et n'est que le premier volume d'une série qu'il a « l'intention de poursuivre jusqu'à nos jours, presque jusqu'au « moment où nous écrivons. » Nous avouons éprouver quelque difficulté à l'apprécier. M. Zévort exprime dans sa préface la pensée qu'il est possible de raconter impartialement l'histoire contemporaine, de juger froidement les événements auxquels nous avons assisté.... de parler sans haine et sans crainte des hommes et des choses d'aujourd'hui. C'est peut-être vrai, mais à coup sûr, son livre ne pourra pas être considéré comme une preuve de sa proposition. Les six chapitres dont il se compose embrassent toute la période comprise entre le 4 septembre 1870 et le 24 mai 1873. C'est l'apologie de la politique de M. Gambetta, puis de celle de M. Thiers en tant que ce dernier, en barrant la route à la monarchie, contribua à maintenir la France en république.

M. Zévort est évidemment de la famille intellectuelle des hommes qui ont trouvé que la France n'avait pas payé trop cher l'acquisition de

la république par la perte de deux provinces. Il a des indulgences pour les hommes de la Commune qui, dit-il, « nous ont évité le malheur d'une restauration bourbonnienne. » Nous nous demandons avec stupeur si M. Zévort considere comme un malheur que la Restauration bourbonnienne de 1815 ait assuré à la France, malgré Waterloo, l'intégrité de son territoire et l'ait, en moins de dix ans, replacée au premier rang en Europe. Ce sont là des « malheurs » que nous aimerions à subir de la part de la République.

Au surplus, certaines informations et certains jugements du recteur de l'Académie de Caen ont la valeur des pamphlets de la *Lanterne:* ainsi M. Zévort, à la page 260 de son ouvrage, prête à M. Thiers le désir de conserver les « quarante millions » de la famille d'Orléans pour les consacrer à un vaste camp retranché établi sous Paris! Nous aimons à penser qu'un candidat au baccalauréat qui ferait à la mémoire de M. Thiers l'injure de lui supposer une idée aussi folle que celle de mettre Eu et Chantilly en adjudication serait impitoyablement refusé.

EUGÈNE GODEFROY.

Caen illustré, son histoire, ses monuments; texte par EUGÈNE DE ROBILLARD DE BEAUREPAIRE; eaux-fortes et dessins par Paulin Carbonnier. Caen, F. Le Blanc-Hardel, 1896, in-4 de VII-536 p. — Prix : papier vélin, 40 fr.; vergé de Hollande, 60 fr.; chine, 80 fr.; japon, 100 fr.

Le beau volume dont nous avons à rendre compte a déjà reçu de la critique un accueil extrêmement favorable, même parmi les érudits, qui d'habitude ne regardent les œuvres d'art que d'un œil distrait. Il nous est d'autant plus agréable de rendre hommage à celle-ci que c'est un véritable monument que MM. Eugène de Robillard de Beaurepaire, Paulin Carbonnier et F. Le Blanc-Hardel ont élevé en l'honneur de la capitale de la Basse-Normandie : *Caen.* Historien, illustrateur, imprimeur, ils se sont efforcés de tout faire et de bien faire, de ne négliger aucun détail, de n'omettre aucun nom, de tout savamment composer pour mettre tout en lumière. Et ce qu'il y a de plus curieux dans ce livre, c'est (si je ne me trompe) qu'aucun des trois collaborateurs n'est Caennais d'origine, mais que tous trois se sont épris de la belle cité pour y avoir vécu, y avoir travaillé, y avoir souffert peut-être, y avoir triomphé sûrement, ne fût-ce que par ce chef-d'œuvre qu'ils lèguent à tous les amis et à tous les amoureux de l'Athènes normande.

Historiens : Bourgueville, Huet, l'original Saint-Martin, l'érudit abbé de La Rue, et Vaultier, et Mancel, et tant d'autres, inconnus ou illustres, nous ouvrent les portes de la ville, après nous avoir dit son nom et ses origines sur lesquelles M. de Beaurepaire a cependant le dernier mot. Il réédite le plan de Belleforest pour nous servir de guide et met en regard celui de l'année 1880. Puis, il entre au château, dont il fait l'historique

et la description. Deux belles gravures nous montrent Saint-Étienne, l'antique et puissante abbaye, dont la vie est pour ainsi dire liée à celle de la cité, car toutes deux tiennent leur splendeur de Guillaume le Conquérant. Tout près est Saint-Nicolas, dont une gravure représente admirablement l'abside. Sainte-Trinité, l'abbaye jumelle, nous offre son beau portail; Saint-Gilles, sa tour si svelte. Avec Saint-Pierre et Saint-Jean, nous pénétrons au cœur même de la ville; enfin, toute la couronne des petites églises : Notre-Dame de Froiderue, Saint-Sauveur, Saint-Sauveur du Marché, Saint-Étienne le Vieux. Les gravures se succèdent plus merveilleuses les unes que les autres. Dans les faubourgs, Vaucelles, Saint-Martin, Saint-Ouen, Saint-Julien, la Gloriette, le Sépulcre, le temple protestant. On ne sait quoi admirer davantage de l'érudition de l'écrivain ou du talent de l'artiste. Le chapitre consacré aux hôpitaux est une merveille, ainsi que l'étude des vieux et des nouveaux couvents, et des confréries et charités, dont la vie est retracée de main de maître.

Il faut nous arracher à ces lignes passionnantes d'intérêt pour saluer l'Université, les collèges, les académies et les sociétés savantes, et faire un tour parmi ces hôtels particuliers si splendides qu'on nommait ou qu'on nomme encore : l'hôtel de Than, celui d'Écoville, celui de Mondrainville, etc., etc. Ici, le dessinateur dispute au savant les pages pour y décrire et fouiller à qui mieux mieux les sculptures des façades, les vitraux des fenêtres ou les lanternes des escaliers. Poussons plus loin, jusqu'au manoir des gens d'armes, revenons aux maisons de bois, aux maisons de pierre, aux demeures historiques. Faut-il mentionner les remparts, les établissements civils et militaires, les promenades qui méritaient peut être plus de deux pages et de deux vignettes.... Il faut nous borner.

Mais vraiment l'œuvre est achevée; achevée de lire sans fatigue, achevée d'illustrations qui toutes ont un caractère très personnel et n'empruntent absolument rien à la reproduction héliographique; achevée en typographie comme tous les beaux ouvrages sortis des presses de M. Le Blanc-Hardel. Celui-là est un chef-d'œuvre (il faut le répéter), et nous l'en félicitons très sincèrement. A ses collaborateurs, comme à lui, tous les Normands de Caen adresseront des remerciements et les savants, qui aiment les arts, ne cesseront de prodiguer les applaudissements.

D. DE G.

Histoire de la Vendée militaire, par J. Crétineau-Joly. Nouvelle édition illustrée, annotée et augmentée d'un cinquième volume et ornée d'une carte en couleurs par le R. P. J. Emmanuel Drochon, des Augustins de l'Assomption. Tomes II et III. Paris, maison de la Bonne Presse, s. d., 2 vol. gr. in-8 de 602 et 648 p. — Prix : 5 fr. le vol.

Le P. Drochon vient de faire paraître le second et le troisième volume de la belle édition de l'*Histoire de la Vendée militaire*, de Créti-

neau-Joly, dont il a entrepris la publication. Le second volume comprend plus particulièrement l'histoire de la guerre de Vendée depuis la bataille de Savenay jusqu'à la pacification et au Concordat. La grande armée vaincue a dû repasser la Loire, et c'est la guerre d'extermination qui commence. L'auteur a retracé dans des pages émouvantes et émues les abominations dont Nantes a été le théâtre, les infamies de Carrier et de la compagnie de Marat, les fusillades en masse, les noyades, les mariages républicains, les entassements dans les prisons de malheureux de tout âge et de tout sexe qui y périssaient de misère et d'infection, quand on ne les en tirait pas pour les jeter dans la Loire, ce « torrent révolutionnaire » comme l'appelait Carrier. Pour achever la destruction de la Vendée, la Convention avait ordonné la formation des colonnes infernales, qui, sous la direction des généraux Tuneau, Grignon, Huché, parcouraient le pays, pillant et dévastant tout, incendiant les maisons, outrageant les femmes, massacrant les hommes et même les enfants. Mais cette abominable politique, qui voulait soumettre la Vendée par la terreur, va contre son but. Traqués de toutes parts et n'ayant aucune pitié à attendre, les paysans se soulèvent avec toute l'énergie du désespoir et de l'indignation. La Rochejacquelein, Stofflet, Charette, d'autres encore, recommencent la guerre et remportent de brillants succès. Malheureusement la Rochejacquelein ne tarde pas à périr, assassiné par un soldat bleu auquel il a donné la vie; les autres chefs se divisent, l'influence néfaste de l'abbé Bernier domine Stofflet, qui fait fusiller Marigny. La présence d'un prince pourrait remettre l'harmonie en établissant un commandement suprême et incontesté ; mais la perfidie des Anglais et la faiblesse du comte d'Artois font échouer l'expédition de l'Ile Dieu ; Charette et Stofflet reprennent les armes un instant déposées après les traités de la Jaunaie et de la Mabilais, mais sans ressources et sans soldats, ils ne tardent pas à être pris et fusillés. Dès lors la guerre est terminée, et Hoche commence la pacification qu'achève le général Hédonville. Pour prix du concours qu'il leur a prêté et de la part qu'il a prise au Concordat, l'abbé Bernier devient évêque d'Orléans.

Le troisième volume est consacré à la Bretagne. Ici ce n'est plus la grande guerre, comme en Vendée, c'est la guerre de partisans, la guerre de buissons. Chaque village, chaque hameau presque a son chef, et ce chef agit isolément. C'es Mercier, c'est Boishardy, c'est Boisguy, c'est Cadoudal, c'est Sans-Quartier, ce sont surtout les frères Cottereau qui donnent aux insurgés bretons le nom sous lequel les connaît l'histoire, le nom de Chouans. Il n'y a pas de grandes entreprises, d'opérations combinées, chaque bande agit de son côté, prépare et exécute son coup, puis se disperse. Et c'est justement ce qui rend la Chouannerie si redoutable, parce qu'elle est insaisissable. On trouve pourtant un essai de concentration et aussi un essai de pacification, avec Cormatin et Pui-

saye, et le traité de la Prévalaye. Mais l'autorité de Puisaye n'est guère reconnue; Cormatin est désavoué et le traité de la Prévalaye n'a qu'une existence éphémère. A côté de la Bretagne il y a le Maine avec Rochecotte, et la Normandie avec Frotté, sans cesse en armes, un instant tranquilles puis bientôt soulevés de nouveau. Parmi tant d'incidents divers, se détache un grand et émouvant épisode, l'expédition de Quiberon. L'auteur le raconte en grands détails, s'efforçant d'établir les responsabilités de chacun dans ce lamentable désastre qui fut le tombeau de la noblesse française. Il en fait retomber la plus lourde part à la charge de l'agence royaliste de Paris et surtout de l'Angleterre, et ce nous semble être justice; mais avec une grande impartialité le P. Drochon donne en note diverses pièces officielles ou des souvenirs des marins anglais à la tête de l'expédition, documents et souvenirs qui peuvent jeter sur cette triste affaire un nouveau jour, à la décharge, sinon du gouvernement de Londres, du moins des capitaines de ses navires. Et c'est ici le lieu de rendre hommage au soin avec lequel le savant éditeur, sans changer le texte de Crétineau-Joly, s'est efforcé de le compléter ou de le rectifier au besoin à l'aide des nombreux documents qu'il a eus sous la main, et des plus récentes découvertes de l'histoire. Il ne l'a pas seulement éclairé, il l'a aussi illustré de nombreuses gravures pour lesquelles il a, depuis la publication du premier volume, découvert une nouvelle et bien précieuse source : des dessins inédits de David d'Angers, conservés à la bibliothèque de la ville et que la municipalité l'a gracieusement autorisé à reproduire. Notes et dessins font de cette histoire de la Vendée militaire à la fois un livre de science et un livre de luxe.

M. de la Rocheterie.

Œuvres de Julien Havet (1853-1893). Paris, Leroux, 1896, 2 vol. in-8 de xxi-456 et de 526 p. — Prix : 20 fr.

La meilleure manière d'honorer la mémoire d'un savant, c'est de le ressusciter dans la mesure du possible en remettant sous les yeux des lecteurs ses titres à leur attention. C'est ce qu'on a fait pour Julien Havet, dans ces deux volumes qui contiennent à peu près l'œuvre complète du jeune maître disparu en pleine activité intellectuelle. Je dis à peu près, car on n'y trouvera pas son excellente édition des *Lettres de Gerbert*, qui fait partie de la *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*, ni son étude sur *les Cours royales des îles Normandes*, parue dans les tomes XXXVIII et XXXIX de la *Bibliothèque de l'École des chartes*. Ce sont là, avec quelques comptes rendus, les seules exceptions. Dans son ensemble, l'œuvre n'a pas des proportions bien considérables, mais c'est que la sobriété et la concision font partie des qualités maîtresses de Havet.

Il est oiseux d'analyser le recueil : aucun des travaux qu'il contient

n'est inédit, et le lecteur les connaît depuis longtemps. Je me bornerai donc à un simple aperçu des plus importants.

Le tome Ier est consacré tout entier aux *Questions mérovingiennes*. Havet n'a rien écrit de plus remarquable que cette série de dissertations neuves et hardies qui ont creusé un sillon si profond dans l'historiographie des origines franques. Il biffe de l'histoire plusieurs documents qui y ont joué un grand rôle, tels que la lettre du pape Anastase à Clovis, le colloque des catholiques et des ariens à Lyon, le testament de l'évêque Perpetuus de Tours, le diplôme de Clovis pour Mici, et plusieurs autres : par contre il rend son authenticité à l'acte par lequel Dagobert Ier, en 629, donne Étrepagny à l'abbaye de Saint-Denis, et il nous fait connaître une charte inédite de Childebert III (695-711). On se souvient de la controverse à laquelle donna lieu son article sur la formule *vir inluster* des diplômes mérovingiens, qu'il lit *viris inlustribus*. Il faut mentionner encore ses études sur les origines de Saint-Denis et sur les actes des évêques du Mans. Toutes les conclusions de ces deux travaux ne resteront peut-être pas debout; mais dans plus d'un cas il a donné des solutions définitives, et même celles qui seront contestées plus tard auront puissamment aidé à la découverte de la vérité complète.

Dans le second volume on a réuni un grand nombre d'études très diverses qu'il serait difficile d'analyser ou même d'énumérer sans dépasser les limites assignées à cet article. Il y a là plus d'un petit chef-d'œuvre d'érudition et de critique. Notons, parmi les plus remarquables, la dissertation où est établi, à l'encontre de Fustel de Coulanges, le vrai sens du mot *Romanus* dans la loi Salique; celle où, s'appuyant sur la découverte faite par M Lièvre, de Poitiers, du sens du mot gaulois *icoranda* (= frontière), il nous fait connaître dix-huit localités de ce nom, et s'en sert pour déterminer les confins de plusieurs peuplades gauloises; celle sur l'hérésie et le bras séculier au moyen âge, qui montre avec beaucoup de netteté l'origine et les développements des pénalités infligées aux hérétiques par le droit de l'époque ; les curieuses recherches sur la frontière de l'empire d'Allemagne et de la France en Argonne pendant le moyen âge, plusieurs articles neufs et approfondis sur les notes tironiennes et en particulier sur l'écriture secrete de Gerbert, etc., etc. Il faudrait presque tout citer si l'on voulait ne rien omettre d'excellent.

GODEFROID KURTH.

Bandos y Bandoleros en Gerona. Apuntes históricos desde el siglo XIV hasta mediados del XVII, por JULIAN DE CHIA. Gerona, Paciano Torres, 1888-1889-1890, 3 vol. in-8 de IX-395, IX-368 et 622 p.—Prix : 10 fr.

Secrétaire du conseil et archiviste de la petite ville de Gérone, en Catalogne, M. de Chia a reconstitué, à l'aide des documents dont il avait la garde, la chronique locale de « l'immortelle cité, » à une époque ter-

riblement troublée. Les archives de Gérone, brûlées en 1285, ne remontent pas au delà de 1329. Elles contiennent : les *Libros de correspondencia;* les *Libros de ordinaciones;* les *Manuales de acuerdos;* les *Llibres Vert y Vermell;* des liasses de privilèges et de chartes royales. Plus tard, et son travail déjà fort avancé, M. de Chia le contrôla par de longues recherches dans les archives de Barcelone et dans celles de la couronne d'Aragon. Il aurait pu, comme un autre, emboucher la trompette héroïque et célébrer les hauts faits des princes, les chocs des armées, les vicissitudes des empires. Son style est toujours digne et soutenu, quoique sans trace de cette emphase commune.... disons, en Andalousie ; ses vues sont élevées et embrassent, quand il veut bien sortir un instant de sa réserve, un vaste horizon. Modestement, il s'est contenté de rassembler dans son *obrita* (*opuscule*, en trois forts volumes in-8) des informations inédites ou peu connues qui lui ont semblé pouvoir être utiles à un futur historien. Ces informations sont très variées, mais elles concernent surtout les désordres qui ont mis Gérone à feu et à sang, pendant trois cents ans, avant et après la Renaissance. Les mots *bandos* et *bandoleros* peuvent paraître énigmatiques à qui n'a pas eu occasion d'étudier l'histoire de la Catalogne à cette époque ; ils ont pris là une signification historique particulière qui les différencie de leurs congénères français *bandes* et *bandits*. La petite ville, alors viguerie importante du domaine royal, était divisée en factions rivales. Pour venger des injures personnelles ou des haines de famille pieusement transmises de génération en génération, et grossies à chacune par les défis, les meurtres, les rapts et les incendies, on voyait les plus riches et les plus nobles prendre à leur solde des malfaiteurs signalés : ils les enrôlaient, les entretenaient et les lançaient, au moment propice, contre le parti adverse. Toutes les classes de la société, serfs et marchands, clercs et magistrats, entrainet dans ces querelles, et plus d'un chanoine de la cathédrale, ceint de l'épée et l'escopette au poing, dut être arrêté par le viguier. Parfois on désarmait les partis, on les cantonnait dans un quartier, avec défense d'en sortir ; on menaçait les chefs d'une amende de deux florins d'or, et les simples soldats, écuyers ou valets, de la perte d'un pied ou d'une main, répartition de peines qui n'était peut-être pas bien équitable. Vaines menaces, rien n'y fit. Malgré ce que nous sommes convenus d'appeler le progrès des lumières, de siècle en siècle les haines devinrent plus violentes, les crimes se multiplièrent, et tout fut de plus en plus confusion et désarroi. Contrairement à ce qui a été avancé par certains historiens, notamment par Victor Balaguer, M. de Chia établit qu'on fait trop d'honneur à ces factieux en leur attribuant des idées politiques. L'un des derniers héros des troubles de Gérone, le fameux Juan Sala y Serrallonga, dont les traditions populaires et la poésie des lettrés ont voulu faire un noble et galant personnage, n'était qu'un obscur paysan

de Caros, que la misère fit voleur de grands chemins, et sa compagne Juana Macissa n'était pas davantage une dame de la première noblesse de Barcelone, mais une meunière de Castellon de Ampurias. A cette époque, le pape Grégoire XIII avait fulminé les censures ecclésiastiques contre les brigands et *bandoleros* de l'évêché de Gérone; sous le nom d'*Union*, une *hermandad* s'était formée pour leur résister; le duc d'Albuquerque, capitaine général de Catalogne, avait mis leur tête à prix. Les uns furent tués dans des escarmouches, d'autres emprisonnés ou exécutés par bandes, beaucoup passèrent la frontière; vers 1630, le mal fut enfin détruit dans sa racine. Tout en se préoccupant surtout de ce qu'on pourrait appeler le revers de l'histoire, M. de Chia prend également note d'un grand nombre de faits se rattachant aux événements généraux. La « Marche espagnole » fut, depuis Charlemagne, maintes fois envahie par les Français, et Gérone eut, entre autres, à subir, comme intermède des *bandos*, le long blocus et l'éphémère occupation de Jean de Lorraine. Les Catalans, de leur côté, ne se firent pas faute d'entrer, le plus souvent possible, dans le Roussillon et le comté de Foix; ils déclarèrent la guerre au roi de Mayorque; une escadre turque vint croiser jusque sur leurs côtes. Gérone, proche de la frontière et de la mer, fut mêlée à ces aventures diverses. Entre temps on pillait et massacrait les juifs, les serfs se soulevaient. Tout cela est noté par M. de Chia au fur et à mesure, simplement et sans commentaire, avec l'unique souci de la vérité, ne fût-elle pas toujours au plus grand honneur des ancêtres.

LONGCHAMP.

Introduction à l'histoire de l'Asie. Turcs et Mongols, des origines à 1405, par LÉON CAHUN. Paris, Colin et Cie, 1896, in-8 de XIII-519 p. — Prix : 10 fr.

Grâce à M. Cahun, nous possédons désormais un ouvrage qui, par la modération de son volume matériel et l'intérêt de sa forme littéraire, fait sortir du domaine étroit des spécialistes l'histoire si importante des peuples turc et mongol pendant la plus grande partie de leur développement. Ce n'est point d'un livre de seconde main qu'il s'agit. L'auteur a puisé hardiment aux sources, si difficilement accessibles qu'elles fussent. Il a eu recours aux historiens byzantins, aux chroniqueurs arabes, persans, turcs, mongols, arméniens, aux annalistes chinois, aux relations des anciens voyageurs européens, Marco Polo, Rubruquis, Plan Carpin, Clavijo et autres, aux inscriptions et particulièrement aux inscriptions en vieux turc récemment découvertes par M. Yadrintzef et déchiffrées par M. Thomsen. Joignez les érudits et commentateurs modernes depuis de Guignes jusqu'à Howorth, tous prosateurs de poids comme il sied à de bons orientalistes. M. Cahun n'est pas accablé par la masse énorme de ces documents hétérogènes, et il n'en accable pas

le lecteur ; son récit court, alerte et vif sous la charge. A la vérité, l'histoire des origines paraît un peu confuse ; mais les savants n'ont pu jusqu'à présent découvrir les rayons X capables de pénétrer à travers l'opacité de cette histoire. C'est proprement la bouteille à l'encre. Les rares documents que nous possédons sont pleins de lacunes et d'obscurités. Non seulement nous avons perdu plusieurs chroniques arabes et persanes, mais encore dans la forêt épaisse de la littérature chinoise dorment de vénérables et précieuses annales qui attendent qu'un intrépide et infatigable sinologue vienne les réveiller de leur sommeil séculaire. C'est là sans doute qu'on trouvera la solution de beaucoup de questions pendantes. Il nous semble toutefois que, même en s'en tenant aux documents aujourd'hui publiés, l'auteur aurait pu nous donner une idée tout ensemble plus nette et plus complète de la primitive histoire des Turcs et des Mongols. En réalité il ne parle qu'en passant et tout à fait superficiellement de ce qui a précédé le vi^e siècle de notre ère, tandis que nous avons sur ces peuples des renseignements assez nombreux remontant à plusieurs siècles avant Jésus-Christ. Aussi le titre du premier chapitre (les Origines) n'est-il pas sans causer une certaine déception au lecteur. En outre, on y rencontre des affirmations inexactes ou tout au moins douteuses. Par exemple M. Cahun range, sans nous dire pourquoi, les Saces parmi les peuples de race turque; or les raisons que l'on avait de considérer ces anciens habitants de la Kachgarie comme des Aryens semblent assez bonnes. Si nous prenons le vi^e siècle comme le véritable point de départ de l'auteur, nous voyons que plus d'une question importante a été laissée dans l'ombre, et en premier lieu la question religieuse. Nous savons bien que le christianisme, le manichéisme, le mazdéisme, avaient pénétré de bonne heure chez les Turcs, mais comment, et jusqu'à quel point, voilà ce que nous voudrions apprendre et ce que M. Cahun ne nous explique pas.

D'ailleurs, quelques critiques de détail que nous puissions lui adresser, il n'en reste pas moins que son ouvrage nous présente le tableau d'ensemble le plus juste peut-être et le plus intéressant qui ait été publié, du développement de ces nations turque et mongole, dont l'influence sur l'histoire de l'Asie et de l'Europe même a été si considérable. Curieux peuples, barbares, encore que moins féroces qu'on ne le croit communément, qui, sans avoir la supériorité ni du nombre, ni de la vigueur physique, ni de l'intelligence, ni de la suite dans les desseins, ni du zèle religieux ou patriotique, ont détruit de puissants empires et fondé les plus vastes dominations que le monde ait vues. Ils furent conduits par les circonstances, et ce fut la cause de leur fortune singulière, à faire de la guerre une industrie nationale. Ils ont été essentiellement des entrepreneurs d'expéditions militaires pour le compte d'autrui. Ils tenaient marché de troupes et de capitaines ; en achetait qui voulait. Les souve-

rains chinois et musulmans, qui trouvaient peu commode d'organiser de fortes armées permanentes, usèrent et abusèrent des services de ces condottieri, toujours prêts lorsqu'on en avait besoin, tant et si bien qu'il n'y eut plus guère en Asie d'autres armées ni d'autres généraux que des armées et des généraux turcs et mongols. Les barbares avaient beau jeu dès lors, leurs généraux se faisaient rois ou empereurs, et le restaient jusqu'à ce qu'ils fussent renversés par une révolution nationale ou, le plus souvent, par un de leurs compatriotes plus heureux ou plus habile. On verra, dans le livre de M. Cahun, que la ruse et l'intrigue eurent mainte fois plus de part que la force brutale à la constitution de ces empires, qui sans cesse changeaient d'étendue, de forme, de maître. Cette instabilité, jointe à l'intelligence trop rude et fruste de ces peuples, fut cause qu'ils manquèrent le beau rôle qu'ils auraient pu jouer, le rôle d'intermédiaires entre les civilisations chinoise et arabo-persane, de trait d'union entre l'Orient et l'Occident. Lorsque l'agitation se calma, que le chaos se débrouilla, que le flottement des peuples se fixa, du même coup les trois mondes de l'Extrême-Orient chinois, de l'Orient musulman, de l'Occident chrétien, qui avaient paru devoir, sinon se confondre, du moins communiquer librement entre eux et se pénétrer réciproquement, se renfermèrent jalousement dans leurs frontières respectives, se barricadèrent les uns contre les autres, se fortifièrent dans leurs préjugés réciproques. Ce mouvement rétractile se marque dès le XIVe siècle. La Chine, comme la Russie, reprend possession d'elle-même; les Mongols, définitivement bouddhistes, entreront de plus en plus dans le cercle de l'influence chinoise, les Turcs se font tous et décidément musulmans, et se fixent dans l'ouest, irrémédiablement séparés de leurs frères Mongols. Le fameux Tamerlan fut un des premiers et des plus importants facteurs de cette évolution en arrachant la Transoxiane à la domination de la dynastie mongole de Djagataï, et en s'alliant étroitement au clergé musulman. Le chapitre où M. Cahun traite de Timour est, je ne dirai pas le plus neuf, mais le plus vivant de son livre. Le grand émir y apparaît sous son vrai jour : ce n'est pas l'odieux massacreur et le monomane de dévastation que se plaisent à peindre les chroniqueurs persans, ses ennemis ; c'est un grand seigneur généreux, d'une hauteur un peu méprisante, valeureux aventurier, hardi au coup de main, aimant les arts, la pompe et la parade, un peu charlatan à l'occasion et en même temps fin et avisé politique, très machiavélique, surtout homme de sens rassis et pratique, en bon Turc qu'il était.

F. Grenard.

Johannes Mathesius. *Ein Lebens- und Sittenbild aus der Reformationszeit*, von Georg Loesche. Gotha, Perthes, 1895, 2 vol. in-8 de XXI-639 IV-467 p.

Le héros que M. Loesche a entrepris de faire revivre dans ces deux

volumes n'est point une des grandes figures de l'histoire. Quelques-uns savent qu'il est le premier biographe de Luther. De sa vie, de son influence, de ses écrits (qui furent nombreux, puisque la bibliographie occupe près de cinquante pages du livre), personne ne s'était sérieusement occupé avant M. Loesche. Mais désormais Mathesius est pourvu d'une biographie fouillée que bien des personnages plus illustres peuvent lui envier, et il ne sera plus permis aux historiens de la Réforme en Bohème de passer à côté de lui avec indifférence.

Jean Mathesius naquit à Rocklitz en 1504. Après avoir étudié successivement à Nürnberg, à Ingolstadt, à Munich, il prit la direction de l'école latine de Joachimsthal, petite ville de Bohême sur les frontières de la Saxe. Il embrassa la Réforme, devint l'ami et le commensal de Luther, et fut « ordonné » par lui ministre de l'évangile. Joachimsthal fut le principal théâtre de son apostolat. Il mourut curé de cette ville le 8 octobre 1568.

M. Loesche s'est bien rendu compte de ce que son sujet offrait d'aride, et il n'a pas fait tort à son héros en le plaçant au centre d'un tableau des mœurs de l'époque, qui présente des traits intéressants. Son livre est le fruit d'un travail considérable et laissera peu à glaner à ceux qui voudront revenir sur le sujet. La biographie du pasteur luthérien n'occupe qu'une partie relativement restreinte (p. 1-258) de l'ouvrage. La partie principale est consacrée à l'analyse des œuvres de Mathésius, réparties en trois classes : les règlements ecclésiastiques, les sermons, les poésies. Vient en appendice le « regeste » de ses lettres, une apologie au roi Ferdinand, et une double bibliographie des écrits de Mathésius et de ceux qui le concernent. Loin de moi de reprocher à un professeur de théologie protestante de s'être enthousiasmé pour un héros dont la mémoire nous est moins chère qu'à lui ! Mais était-il bien nécessaire, dès la première ligne, de parler du « vampire romain ? » Il se peut, je ne discute pas le fait, que les jésuites soient pour quelque chose dans la rareté des œuvres du curé de Joachimsthal, mais conçoit-on qu'un historien grave et sérieux se permette d'écrire des phrases comme celle-ci, à laquelle il faut laisser sa saveur originale : « *Dank der Furie namentlich der heute wieder so Lammfromm, Kultur und Welt errettend sich geberden den Jesuiten die mit Dominikaner wuth Scheiterhaufen wenigstens von Papier türmten....* » Que M. Loesche se rassure donc : les jésuites n'ont pas la moindre idée de brûler son livre. Ceux d'entre eux qui méditent quelque monographie d'un confrère célèbre ne seront peut-être pas éloignés de le prendre pour modèle d'un travail consciencieux et approfondi. H. D.

Les Bibliothèques municipales de la ville de Paris, par Emm. de Saint-Albin, sous-chef au 2e bureau du cabinet du préfet de la Seine (bibliothèques et traductions). Paris, Berger-Levrault, 1896, in-8 de xxxvi-334 p., avec 3 dessins de F. Régamey. — Prix : 7 fr. 50.

L'auteur, un fin lettré et un savant, a traité son sujet avec une compétence hors de pair. Cette constatation ne signifie nullement que je partage en toutes choses la manière de penser et d'apprécier de M. de Saint-Albin. Mais j'éviterai d'insister sur ce point, qui peut cependant avoir son importance pour plusieurs. Je n'envisagerai donc le travail que sous le rapport utilitaire, si je puis ainsi dire. Très délibérément donc, j'en conseillerai la lecture attentive, approfondie, à tous ceux qui s'occupent de bibliothèques populaires.

Ésope assurait que la langue constituait à elle seule ce qu'il y a de meilleur et de pire en ce monde. Si le célèbre fabuliste était notre contemporain, il est probable que, sans renoncer à l'opinion susdite, il n'hésiterait pas à déclarer que le livre, aujourd'hui à la portée du plus déshérité, grâce aux municipalités les moins riches, prime encore la langue.

La ville de Paris a mis beaucoup de temps, a consacré beaucoup d'efforts et aussi d'argent à la création des bibliothèques municipales ou populaires dont sont actuellement dotés ses vingt arrondissements. Très minimes au début, les sommes dépensées pour cet objet ont atteint, en 1895, le chiffre respectable de 232,600 francs. Reste à savoir si les résultats acquis, à Paris, valent ce gros sacrifice budgétaire. Sans doute, le but poursuivi, c'est l'instruction des masses. On y arrive, reconnaissons-le impartialement, mais d'une façon assez lente, on peut même dire pénible : ce qui est recherché surtout par la clientèle des bibliothèques parisiennes, ce qui est lu de préférence, c'est le roman. Quant à la morale (et notons en passant que la morale sans la religion est quelque chose de singulièrement vague), la voici telle que la définit « administrativement » l'auteur : « La morale administrative ne peut être que cette honnêteté commune et moyenne qui, bon gré, mal gré, et sans discussion, est à peu près la même pour tous. Ce serait trop demander aux bibliothèques municipales que d'en vouloir faire des instruments de haute moralisation, mais encore ne doivent-elles pas exciter au désordre et au vice » (p. 89).

Ce programme, assez décevant au fond, donnera-t-il satisfaction aux familles soucieuses de la bonne éducation de leurs enfants ? Je n'en crois rien. Mais cela est loin d'être aussi inquiétant que ce qui va suivre. Page 91, on lit : « Cependant, quelles que soient les sages prescriptions de l'administration, la juste sévérité des commissions et la prudence des bibliothécaires, les livres d'une moralité douteuse pénétreront dans les bibliothèques municipales et y seront prêtés. Presque toutes possèdent aujourd'hui tel roman qui fut jadis l'objet d'un procès retentis-

sant (*Madame Bovary*. peut-être?) : il a été si bien dépassé depuis, qu'il est l'innocence même par comparaison. Tel autre est tellement répandu que son immoralité en semble atténuée et qu'on rougirait de ne pas l'avoir. D'autres livres dangereux sont pour ainsi dire classiques, et leur proscription ne manquerait pas d'être taxée de pruderie. »

Dans ces conditions, et je pose la question aux moins timorés, quelles garanties peuvent bien offrir les bibliothèques municipales?

Reste à présent à faire connaître la manière dont l'ouvrage a été composé. A cet effet, je n'ai qu'à extraire de l'*Introduction* les lignes que voici : « L'institution des bibliothèques populaires municipales de la ville de Paris peut être considérée à trois points de vue différents, dans sa fondation d'abord et dans son développement par la création successive et la multiplication des bibliothèques ; dans son organisation et dans sa réglementation ; enfin dans son fonctionnement et dans les résultats qu'elle donne. D'où la division de la présente monographie en trois parties : la première, historique, recherchant les origines diverses, les essais isolés et les tâtonnements du début, racontant la formation des différentes parties du service, au fur et à mesure que leur nécessité se fit sentir jusqu'au moment où il se trouva constitué tel qu'il existe actuellement ; la seconde, technique, considérant ces organes en eux-mêmes, ainsi que les lois qui les régissent et président à leurs mouvements ; la dernière enfin, surtout statistique, établissant, d'après les rapports officiels et les relevés numériques, les résultats obtenus, les desiderata et les améliorations nécessaires. » Ce plan est parfait.

La conclusion qui s'impose ne sera guère qu'une répétition : le livre de M. de Saint-Albin doit être considéré comme le *vade-mecum* des personnes qui veulent organiser et faire prospérer des bibliothèques populaires.... d'un tout autre genre que celles de la ville de Paris : il est toujours bon, quand l'on veut batailler, de bien connaître les plans de campagne des adversaires.

E.-C. Gaudot.

BULLETIN

La Liturgie grecque de saint Jean Chrysostome. Étude comparative de la messe grecque et de la messe latine. Paris, Retaux, 1896, in-8 de 80 p. Se vend au profit de l'église Saint-Julien le Pauvre. — Prix : 1 fr. 50.

Il y a à Paris des sanctuaires mis à la disposition des catholiques orientaux, qui y célèbrent les offices conformément à leurs rites nationaux ; c'est ainsi que les Maronites ont la jouissance de la chapelle du Sénat et que l'église Saint-Julien le Pauvre a été concédée aux Grecs Melkites, c'est-à-dire aux gréco-arabes catholiques. Pour adapter la vénérable église gothique, il n'y a eu qu'à construire en avant du maître-autel un *iconostase* ou cloison haute percée de trois portes et revêtue des images des saints patrons de l'église.

Chaque dimanche un grand nombre de fidèles assistent à la messe du

curé grec, Mgr l'archimandrite Homsy, et beaucoup de catholiques latins se joignent aux orientaux ; les uns le font par curiosité, les autres par dévotion : tous ont le droit de le faire : ils satisfont ainsi à l'obligation dominicale, comme s'ils entendaient une messe latine. On pourrait en douter tout d'abord, tant sont considérables les différences extérieures ; la langue liturgique des Melkites est double : c'est en grec et en arabe qu'ils prient et chantent tour à tour ; les ornements sacerdotaux ont une forme spéciale ; les cérémonies déroutent un peu celui qui veut suivre l'office dans son paroissien. Au fond, la liturgie des Grecs ne diffère pas essentiellement de la nôtre : la préparation, l'immolation, la communion en sont les trois parties comme dans la messe latine.

C'est pour permettre aux fidèles latins de suivre les cérémonies de la liturgie de saint Jean Chrysostome que la traduction en a été publiée ; des gravures et des notes facilitent l'intelligence du texte ; ce petit volume, indispensable pour les personnes qui veulent assister à l'office de Saint-Julien le Pauvre, rendra de grands services à celles qui, n'y assistant pas, veulent se faire une idée un peu précise des liturgies orientales. P. Pisani.

Les Miroirs magiques, par Sedir. Paris, Chamuel, 1895, in-12 de 69 p. — Prix : 1 fr. 50.

Après un siècle incroyant, nous voici revenus à la crédulité des âges d'ignorance. On évoque les esprits, on croit aux somnambules et l'on interroge les miroirs magiques. M. Sedir, qui n'est peut-être qu'un fumiste, ce que j'ignore d'ailleurs, nous donne la théorie, la formule, le rite qui permettent de faire apparaître les personnages mystérieux de l'autre monde à l'aide des miroirs, et d'apprendre d'eux les secrets du présent, de l'avenir et surtout, je pense, ceux du passé. J'aime mieux n'y pas croire que d'y aller voir. P. Talon.

Benjamin Franklin as an economist, by W.-A. Wetzel. Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1895, in-8 de 58 p. (*Johns Hopkins University Studies*, 13e série, n° IX). — Prix : 2 fr. 50.

Benjamin Franklin est-il un économiste ? Oui, répond M. W. A. Wetzel, il mérite une place dans l'histoire de l'ancienne littérature économique, et particulièrement dans l'histoire des économistes américains : il est en réalité le plus ancien d'entre eux. Après avoir lu le travail de M. Wetzel, on en tombera d'accord avec lui ; on pensera que Franklin a, dans ses nombreux ouvrages, émis des vues dignes d'être envisagées comme autant de théories économiques, et on estimera que plusieurs de ses *Essays* méritent de prendre rang parmi les écrits qualifiés d'économiques.

La démonstration faite par M. Wetzel est intéressante, et abonde en précieux renseignements de détail. Notons parmi eux les passages dans lesquels l'auteur étudie les rapports de Franklin avec les physiocrates (ch. X) et avec Adam Smith (p. 51-53), ou encore l'influence exercée par Franklin sur Malthus (p. 27-29), et comparer les théories de Petty dès 1662 et de Franklin en 1729 sur la valeur de l'argent (p. 30-31). On trouvera aussi dans l'étude de M. Wetzel une curieuse indication bibliographique (p. 38, note 1), une revendication de priorité en faveur de son héros au détriment de Turgot (p. 21-22), enfin un très intéressant paragraphe relatif à la part prise par Franklin à la conservation du Canada par l'Angleterre en 1763 (p. 13-14).

Une bibliographie complète (p. 57-58) termine l'excellent travail de M. W. A. Wetzel. Henri Fredervaux.

Leçons de géométrie, par E. Rouché et Ch. de Comberousse. 1re partie. Paris, Gauthier-Villars. 1896, petit in-8 de x-173 p. — Prix : 2 fr. 75.

Solutions détaillées des exercices et problèmes proposés dans les leçons de géométrie, par E. Rouché et Ch. de Comberousse. 1re partie. Paris, Gauthier-Villars, 1896, petit in-8 de x-168 p. — Prix : 2 fr. 75.

Ces deux volumes jumeaux, destinés aux élèves de la classe de quatrième moderne, seront suivis de trois autres couples semblables pour les classes de troisième, seconde et première (sciences). On y trouve les matières et les méthodes qui ont fait le succès des *Éléments de géométrie*, des mêmes auteurs, mais disposées d'une manière absolument conforme aux programmes du nouvel enseignement, et distribuées en trente leçons sur la ligne droite et la circonférence de cercle. Chaque leçon est suivie d'exercices et de problèmes, choisis de façon que la solution repose en grande partie sur les principes exposés dans la leçon correspondante, à peu près comme dans les leçons de géométrie d'Amiot, auxquelles on peut comparer le nouvel ouvrage. Afin de permettre aux élèves d'étudier « régulièrement et rapidement » les solutions détaillées de ces exercices et problèmes, les auteurs ont désiré faire paraître la partie pratique en même temps que la partie théorique, en se bornant, pour les questions simples, à de brèves indications, tandis que les questions plus difficiles sont traitées complètement. Cet ouvrage est suffisamment recommandé par les noms des géomètres qui l'ont entrepris. H. C.

La Pisciculture dans les eaux douces, par le Dr Brocchi. Paris, May et Motteroz, 1896, in-8 de 328 p., avec 127 grav. et 5 tableaux. — Prix : 5 fr.

Malgré son apparence coquette et ses illustrations, ce n'est pas ici un ouvrage d'enfants, mais de grandes personnes, et d'étude sérieuse. Un professeur y étudie complètement le sujet et entre dans tous les détails qu'il comporte. Après avoir donné les notions nécessaires sur l'organisme des poissons, l'auteur énumère avec soin les principales espèces de nos pays qu'il peut être intéressant ou utile de développer par la pisciculture. Puis il examine comment depuis longtemps on a multiplié et élevé les poissons, et arrive à exposer les méthodes de pisciculture artificielle. Soins à donner aux alevins, difficultés, manipulation, succès, sont tour à tour décrits. Le chapitre sur les principaux établissements de France montre les ressources que les amateurs ont près d'eux et auxquelles ils peuvent avoir recours. Un dernier chapitre technique est exclusivement consacré à l'écrevisse et au repeuplement de nos cours d'eau. L'auteur examine ensuite les lois qui règlent la pêche en France ; il en reproduit les principales dispositions, qu'il explique et commente au besoin. Trois graphiques importants terminent enfin le volume et font connaître les époques du frai, de la remonte et de la descente du saumon en France. G. de S.

Coelentères, échinodermes, protozoaires, par Albert Granger. Paris, les fils d'Émile Deyrolle, s. d., in-18 de 390 p., avec 187 fig. — Prix : 3 fr. 50.

Si l'on s'en tient au titre de l'ouvrage, nombre de lecteurs ignoreront ce qu'il contient. Qu'il suffise de dire que ce livre, faisant partie de la grande collection de l'histoire naturelle de la France, traite des animaux-plantes, si nombreux sur nos côtes. Pour se servir de termes usuels, les étoiles de mer, les oursins, les éponges, les méduses, les polypes et les infusoires rentrent dans cette catégorie. L'ouvrage de M. Granger est intéressant pour

qui s'occupe de ce monde inférieur, si curieux et jusqu'ici peu connu. Outre la partie de classification, il donne les principaux détails que l'on sait sur les espèces qui habitent les côtes de notre pays ou les eaux de l'intérieur, lacs et étangs. On reste surpris à la lecture des curiosités qu'ils renferment et même de l'intérêt qui s'y attache. G. DE S.

Énumération méthodique et raisonnée des familles et des genres de la classe des mycophytes (*champignons et lichens*), par le Dr MARCHAND. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1896, in-8 de 335 p. avec 166 fig. — Prix : 10 fr.

Pour être bien spécial, cet ouvrage sur les champignons et lichens n'en est pas moins composé avec un très grand soin. Son titre indique ce qu'il est, une œuvre de classification de tous ces cryptogames. Quelques notions générales, où l'auteur énonce ses idées personnelles, ouvrent le livre qui se poursuit par le catalogue sommaire mais cependant raisonné des classes, des ordres, des familles et des genres. Les nombreuses gravures, fort bien dessinées, qui accompagnent le texte, précisent les caractères particuliers de diverses espèces, et ajoutent à l'autorité du travail. Plusieurs tables ou index terminent le volume et facilitent les recherches. G. DE S.

Pages choisies des grands écrivains. HOMÈRE, par MAURICE CROISET. Paris, Colin et Cie, 1896, in-18 de XIX-343 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il me souvient de cette exclamation d'une jeune fille au sortir d'une leçon sur Homère : « Jamais je n'aurais supposé que ce fût si beau et si intéressant ! » Et cependant mettez entre les mains de cette admiratrice du poète la traduction intégrale de ses deux épopées, en lui commandant de la lire d'un bout à l'autre ; son enthousiasme va bientôt se refroidir. De là l'utilité de recueils comme celui-ci, où toutes les grandes scènes de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* sont reproduites dans une version fidèle et reliées les unes aux autres par une analyse intelligente du reste de l'œuvre.

Une courte introduction renferme quelques réflexions générales sur l'origine des poésies homériques, en même temps que sur les idées et les sentiments dont elles sont l'expression. M. Croiset demande pour elles une place dans toute haute éducation, et il a raison : n'y a-t-il pas cependant quelque exagération à affirmer que « quiconque n'a pas lu Homère est par là même condamné à une certaine infériorité morale ? » C. HUIT.

Pétrarque, étude d'après de nouveaux documents, par A. MÉZIÈRES, de l'Académie française. Paris. Hachette, 1895, in-16 de XXXIX-432 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous n'avons pas à parler longuement de ce volume, parce que, rajeuni seulement par un titre nouveau, il reproduit celui qui parut en 1868, à la librairie Didier. Écrit dans une belle et élégante prose, résumant un grand nombre de documents, éclairé par un sain esprit critique, il offre une lecture à la fois instructive et attachante. Quelque bon qu'il soit, on peut cependant regretter que M. Mézières n'ait pas voulu profiter d'un certain nombre de publications récentes, comme le volume de M. Voigt : *Pétrarque, Boccace et les Débuts de l'humanisme en Italie*, comme les travaux de MM. de Nolhac et Cochin, et les *Studî di storia letteraria*, de M. Flamini, qui a si patiemment réuni tant de détails sur la belle Laure. Un appendice aurait

suffi pour renseigner le lecteur sur ces divers livres et aurait complété parfaitement l'œuvre de M. Mézières. VILLEMORY.

Lettres intimes de Maria Edgeworth, pendant ses voyages en Belgique, en France, en Suisse et en Angleterre, en 1802, 1820 et 1821. Préface de Mme W. O'Brien Trad. de l'anglais par Mlle P. G. Paris, Guillaumin, 1896, in-12 de xxxv-231 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans l'intéressante correspondance de Mlle Edgeworth, publiée par M. Haré, Mlle P. G. a choisi, pour les traduire en français, les lettres écrites pendant deux séjours en France, en 1802 et en 1820, et pendant quelques autres voyages. La famille Edgeworth ayant été partout et surtout à Paris en rapport avec les gens les plus distingués, on trouve dans ces lettres familières un amusant tableau de la société française des deux époques et d'agréables portraits de personnages très divers (Bonaparte, Mme d'Houdetot, Mme de Genlis, Kosciuszko, Morellet, La Harpe, etc.). La traduction est d'une lecture facile, malgré quelques négligences de style ; il s'y trouve aussi des anglicismes tels que : « mes yeux étaient douloureux, » pour : « me faisaient mal » (p. 25) ; « engagé, » pour : « invité » (p. 96) ; « le Colosséum » pour : « le Colisée » (p. 131) ; « s'excuser *pour*. » au lieu de « s'excuser *de* » (p. 199), etc. Il y a (p. 45, note) un singulier contresens : *knapsack* ne signifie pas « sac d'une ville, » mais « sac, havresac. » Certains noms cités dans le texte étant peu connus, on souhaiterait que les notes fussent plus nombreuses. A. BARBEAU.

De Sainte-Anne d'Auray à Sainte-Anne du Fernan-Vaz. Sous le ciel d'Afrique, *récits d'un missionnaire* (le P. BULÉON). Abbeville, C. Paillart, 1896, in-8 de 160 p.

Ce volume est composé avec des extraits de lettres du R. P. Buléon, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit à la côte occidentale d'Afrique, vicariat apostolique du Gabon. Originaire de Bretagne, et très dévot à sainte Anne, il a entrepris d'introduire son culte dans la région du delta de l'Ogôoué qu'il était chargé d'évangéliser ; il réussit à élever un sanctuaire digne de sa patronne vénérée et à grouper autour de lui une fidèle chrétienté. Le récit de cette fondation de mission est fort intéressant ; on lit également avec plaisir les détails donnés sur la vie du missionnaire en pays de nègres et les traits de mœurs qui les accompagnent. Le R. P. Buléon n'est pas seulement un pieux ministre du Seigneur ; il est aussi un bon Français et l'on rencontre sous sa plume maints témoignages de son patriotisme, notamment une page charmante sur la mort d'un soldat rentrant du Dahomey. Il eut la singulière fortune de recevoir pendant deux mois sous son toit le trop fameux Garner, ce pseudo-savant américain qui prétendait apprendre le langage des singes ; le chapitre qu'il consacre à ce personnage est du meilleur comique. Excellent livre de prix et d'étrennes, qui intéressera les lecteurs de tout âge et de toute classe. COMTE DE BIZEMONT.

Note sur un voyage de Nefta à Ghadamès (mars-avril 1893), par P. VUILLOT. Paris, Société de géographie (et Challamel), 1896, in-8 de 11 p. et carte. (Extrait du *Bulletin de la Société de géographie.*)

M. P. Vuillot, l'historien érudit et consciencieux des explorations au Sahara et sur les bords du Niger, a consacré une courte notice, accompagnée d'une excellente carte au 1/400,000e, au voyage que M. le capitaine du génie Cazemajou et M. le lieutenant de spahis Dumas ont exécuté de Nefta vers

Ghadamès au mois de mars 1893. Ces deux officiers ont gagné par le Bir er Ressof Jeraon la zaouia de Sidi Maabet, située aux portes mêmes de Ghadamès, dont l'entrée leur a été interdite. Ils ont exploré une route nouvelle, intéressante au double point de vue stratégique et commercial, en ont levé la carte au 1/100,000e, y ont signalé l'absence de ces longs couloirs nommés *gassi* si fréquents dans les régions plus occidentales de l'erg du Sahara algérien, et l'ont reconnu susceptible d'être jalonnée de puits nombreux et abondants entre Bir er Ressof et Sidi Maabet. Ce sont là de précieux renseignements, qu'il faut remercier MM. Cazemajou et Dumas d'avoir recueillis sur place, et M. P. Vuillot d'avoir mis en lumière avec sa précision habituelle.

HENRI FROIDEVAUX.

Le Patriarcat de Constantinople et l'orthodoxie dans la Turquie d'Europe, par CONSTANDINE, traduit du serbe par J. C. Paris, Flammarion, 1895, in-8 de 48 p.

Cette intéressante brochure est l'œuvre d'un homme d'État qui a cru devoir se dérober derrière un pseudonyme; sa situation officielle lui en faisait une obligation. L'auteur est parfaitement au courant de l'histoire politique et religieuse de son pays; et s'il est possible de critiquer son travail, c'est sur certains points où il interprète les textes dans un sens trop favorable à ses conclusions. La cause que M. Constandine veut servir est celle des Serbes *raïas*, c'est-à-dire sujets de l'empire ottoman. L'Église royale gréco-serbe de Belgrade est complètement émancipée depuis 1879; les Serbes « orthodoxes » de la monarchie austro-hongroise jouissent aussi depuis le siècle dernier de l'autonomie religieuse; il reste en Macédoine et Thrace, c'est-à-dire dans les États du Sultan, des populations de race et de langue serbes, lesquelles sont placées sous l'autorité d'évêques grecs, nommés par le patriarche grec de Constantinople; dans ces diocèses la langue grecque est seule admise à l'église et à l'école; d'où un péril d'hellénisation pour des Slaves qui devraient, selon M. Constandine, relever du synode de Belgrade.

Ce qui donne quelque poids à ces revendications, c'est que les Bulgares ont obtenu ce que les Serbes demandent sans succès; l'exarque des Bulgares, qui réside à Constantinople, est le supérieur religieux de tous les fidèles de sa nation, qu'ils soient *raïas* ou qu'ils vivent dans la principauté à demi indépendante qui est gouvernée par Ferdinand de Saxe-Cobourg.

J'ai exposé ailleurs les raisons qui me font douter du bien fondé des prétentions serbes; mais quelle que soit l'opinion qu'on adopte, on ne peut s'empêcher de reconnaître que l'auteur a présenté des arguments fort sérieux, qu'il l'a fait avec talent et modération, sur le ton qui convient à la discussion des problèmes historiques.

P. PISANI.

La Papauté et la future Guerre européenne, par le comte DE LA BARRE DE NANTEUIL. Paris, Lamulle et Poisson, 1896, in-12 de 96 p. — Prix : 1 fr.

Cet écrit est dédié au général de Charette, qui en a gracieusement agréé l'hommage. L'auteur expose d'abord la situation de l'Europe : il arrive à cette constatation que le droit a été vaincu par la force. Pour clore l'ère des grandes conflagrations, il est nécessaire de recourir à l'arbitrage d'un tribunal international présidé par le Pape. Il est impossible de prévoir les malheurs qu'une guerre générale entraînerait pour les peuples européens. Aussi, depuis vingt-cinq ans, aucun gouvernement n'a-t-il osé assumer la responsabilité de rompre la paix. Cet état de choses pourra durer encore de longues années; mais l'autre éventualité ne demeure pas moins

inquiétante pour un avenir éloigné ou prochain. L'insuffisance de la loi des garanties pour assurer au Pape le libre exercice de sa mission sur la terre ne fait doute pour personne : tous les jurisconsultes catholiques sont d'accord sur ce point : « Pour arriver à restaurer sur ses anciennes bases le pouvoir temporel du Pape, je n'ai pas, dit en terminant le comte de la Barre de Nanteuil, la prétention de fixer aux catholiques une ligne de conduite. » Il nous donne, cependant, des conseils qui méritent une sérieuse attention, et dont nous recommanderons l'étude à tous. A. A.

Lettre au Pape sur les évêques nommés par les francs-maçons, par l'abbé Royer. Limoges, impr. du *Courrier du Centre*, 1896, in-8 de 136 p.

Sous forme d'une lettre au Pape, M. l'abbé Royer a rédigé un véritable pamphlet contre la manière dont sont conduites aujourd'hui les affaires de l'Église de France. Il accuse les évêques de négliger les lois et les enseignements de l'Église. Il fait un long récit des « méprises des Papes » pour arriver à critiquer l'attitude du Saint-Siège envers le gouvernement républicain. Il y ajoute un fort triste tableau de la dépendance où sont nos évêques de la franc-maçonnerie. Il y a dans cet exposé des faits vrais dont beaucoup de catholiques gémissent; il y a des faits exagérés ou mal interprétés; il y a des concessions nécessaires pour éviter de plus grands maux.

Libre assurément à M. l'abbé Royer de penser qu'en certains cas l'énergie eût mieux réussi que la prudence. Mais était-ce bien à un prêtre à s'en expliquer aussi vivement et dans un langage parfois très irrespectueux ? C'est un des signes les plus inquiétants du temps présent que cette tendance de certains membres du clergé inférieur à vouloir, parce qu'ils se sentent de l'ardeur, prendre en mains, à côté ou même au-dessus de leurs supérieurs, la haute direction du mouvement catholique. L'auteur allègue l'exemple de saint Bernard. Quand il aura rendu à l'Église autant de services qu'un saint Bernard, il pourra peut-être alors se croire autorisé à faire la leçon à ses pontifes. Nous n'avons pas entendu dire qu'il soit encore parvenu à cette haute situation. M. l'abbé Royer a certainement du zèle, une instruction étendue et un talent d'écrivain. Ne pourrait-il les employer dans le rang ? D. V.

La Nomination aux bénéfices ecclésiastiques avant 1789, par l'abbé Sicard. Paris, Lecoffre, 1896, in-8 de 109 p. — Prix : 1 fr. 25.

Droit canonique et législation civile, traits de mœurs, curieux usages, piquantes réflexions : vous trouverez tout cela dans la trop courte étude que M. Sicard consacre à la question de la nomination aux bénéfices avant 1789. Le Roi, le Pape, les abbayes, chapitres, parlements, patrons laïques avaient des droits jalousement exercés; les gradués revendiquaient leurs privilèges ; d'autre part les possesseurs de bénéfices résignaient avantageusement, ou permutaient, ou obtenaient des pensions.... C'est vraiment à s'y perdre, et on conçoit au milieu de quelles difficultés se trouvaient placés les évêques pour satisfaire aux obligations de leur charge en assurant la régularité et la dignité du ministère des âmes. L'origine de ces prérogatives, étranges pour nous, avait été rationnelle, légitime, avantageuse même à certains égards, mais les abus s'étaient tellement multipliés que le désordre régnait positivement dans l'Église, et que les évêques se trouvaient comme forcés de donner l'institution canonique à des ecclésiastiques souvent fort peu recommandables. Il fallut la grande secousse de la fin du siècle dernier pour mettre fin à des difficultés si insolubles en apparence. « On est tenté

de s'étonner, conclurons-nous avec l'auteur, qu'avec tant d'entraves apportées au choix et au contrôle des évêques, ce clergé renfermât tant de vertus. »

G. P.

Notes et souvenirs. *Réponses et pièces justificatives*, par le marquis DE DREUX-BRÉZÉ. Paris, Perrin, 1896, in-8 de 36 p. — Prix : 0 fr. 50.

Les *Notes et souvenirs* concernant la campagne monarchique de 1873 ont provoqué dans la presse de nombreuses discussions, et accusé certaines divergences avec l'ouvrage de M. Chesnelong, paru quelques mois plus tard. M. le marquis de Dreux-Brézé a voulu, dans une nouvelle annexe, complétant la troisième édition de son livre, et publiée également en brochure, examiner les points contradictoires et dégager les faits historiques des arguments des commentateurs. Il a successivement examiné le témoignage, le plaidoyer, les critiques, et sans incriminer en aucune façon la bonne foi de son éminent contradicteur, il a maintenu, en les expliquant, les conclusions des *Notes et souvenirs*.

R. L.

Anarchie et socialisme. *Les Partis et le gouvernement*, par G. LEVAVASSEUR, ancien député. Paris, A. Charles, 1896, in-8 de 42 p. — Prix : 1 fr.

Trois chapitres, dont les deux premiers ont des prétentions philosophiques, et le troisième est d'origine politique. La doctrine anarchiste, si doctrine il y a, est aisée à réfuter, et M. Levavasseur s'acquitte consciencieusement de cette charge ; le socialisme méritait mieux qu'une dizaine de pages animées, je le veux, des meilleures intentions, mais n'attaquant pas au nom de la science et de la logique les doctrines, fausses mais savantes par bien des points, de Marx, de Schœffle et de leurs disciples. Le dernier chapitre révèle les inquiétudes politiques de l'auteur. Admirateur fanatique de M. Thiers et de son œuvre, il constate avec chagrin que la république qui lui fut chère glisse toujours sur la pente savonnée qui mène au radicalisme, au socialisme et au néant. La note mélancolique qui domine cette brochure nous montre bien que M. Levavasseur n'a pas grand espoir dans l'établissement d'une république libérale et conservatrice, mais il ne croit pas la monarchie possible, parce qu'il y a « trois branches de la maison de Bourbon, » et que ces branches « se donnent réciproquement l'exclusion !!! »

R. L.

The early Relations between Maryland and Virginia, by JOHN H. LATANÉ. **Is history past politics?** by HERBERT B. ADAMS. Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1895, gr. in-8 de 81 p. (*Johns Hopkins University studies*, 13e série, III-IV). — Prix : 2 fr. 50.

On connaît le mot de Freeman, le célèbre historien anglais, placé comme épigraphe sur chaque publication historique ou économique de l'Université Johns Hopkins : « L'histoire est la politique passée ; la politique, l'histoire actuelle. » M. Herbert B. Adams a entrepris de justifier la première de ces deux théories, et il l'a fait avec beaucoup de talent, dans une étude intitulée : « L'Histoire est-elle la politique passée ? » Il y a montré d'une façon convaincante comment Freeman avait emprunté cette idée au docteur Thomas Arnold (p. 72 et suiv.), et y a tracé très largement le programme des études de la célèbre Université de Baltimore (p. 71-72). On ne peut qu'approuver les principes énoncés par M. Adams ; mais n'y a-t-il pas une réelle exagération de sa part à prétendre (p. 76) que Ranke est « le plus grand de tous les historiens anciens ou modernes ? »

C'est une très curieuse histoire que celle des relations hostiles qui ont

existé entre les deux colonies de Virginie et de Maryland depuis l'année 1634, date où fut fondée cette dernière, jusqu'au moment où les agents de la Virginie et lord Baltimore conclurent (novembre 1657) un accord qui permit enfin à celui-là de gouverner la province dont il avait été dépouillé cinq ans auparavant par les commissaires du Parlement, et que les Puritains avaient administrée après eux. La négligence avec laquelle avaient été répartis par la royauté les territoires anglais au Nouveau Monde, le manque de connaissances géographiques chez ceux qui eurent à trancher les premières discussions, voilà les causes de cette hostilité dont M. John H. Latané voit la perpétuation dans les dissentiments contemporains de frontière entre ces deux États (p. 7). L'auteur en a retracé avec un grand soin les différentes phases, depuis les origines de la dispute pour la possession de l'île de Kent dans la Chesapeake, rectifiant sur plus d'un point les histoires antérieures (p. 23, note 2, p. 27) et restituant à l'élément puritain venu, après son expulsion de Virginie, s'établir au Maryland, la place très importante qu'il doit occuper dans l'histoire primitive de la Virginie. M Latané a certainement (lui-même, p. 8, le reconnaît de bonne grâce) insisté plus qu'il ne convenait sur le rôle de ces Puritains du Maryland ; ce sera aux historiens de l'avenir à mettre bien exactement au point la question, en insistant sur eux plus qu'on ne l'avait fait jusqu'à présent, et moins que M. Latané. Une bonne bibliographie (p. 65-66) termine cette excellente contribution à l'histoire des colonies de la Nouvelle-Angleterre au XVIIe siècle.

HENRI FROIDEVAUX.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — La nouvelle de la mort de Mgr D'HULST, député du Finistère et recteur de l'Institut catholique, nous arrive au moment où nous corrigeons les épreuves de la *Chronique*, trop tard pour que nous puissions consacrer dans ce numéro à l'éminent prélat la place à laquelle il a droit. Mais nous ne voulons pas attendre au mois prochain pour nous associer au deuil où cette perte, inattendue malgré tout, plonge l'Institut catholique, la chaire de Notre-Dame, le diocèse de Paris, dont il était l'un des grands vicaires, et toute la France chrétienne.

— M. Paul CHALLEMEL-LACOUR, mort à Paris le 26 octobre, était né le 19 mai 1827, à Avranches. Ses études, faites au lycée Saint-Louis, le conduisirent, en 1846, à l'École normale, d'où il sortit agrégé de philosophie en 1849. Il professa successivement à Pau et à Limoges, se fit emprisonner au 2 décembre, puis expulser de France. Après quelques années passées en Belgique, en Allemagne et en Italie, il alla enseigner la littérature française au Polytechnicum de Zurich (1856), revint en France lors de l'amnistie et entra comme critique littéraire au *Temps*. Nous n'avons point à parler ici de son rôle comme préfet du Rhône pendant la guerre, comme député des Bouches-du-Rhône à l'Assemblée nationale et comme sénateur du même département depuis 1876. Il remplit aussi les fonctions d'ambassadeur en Suisse, puis à Londres, et occupa le ministère des affaires étrangères dans le ministère Ferry. M. Challemel-Lacour s'était acquis, en écrivant d'ailleurs assez peu, une réputation de philosophe et d'écrivain de talent, suffisante pour lui faire obtenir, en 1894, un fauteuil à l'Académie française. Quelques optimistes avaient cru découvrir à cette époque chez M. Challemel-Lacour une tendance à se rapprocher du catholicisme ; son testament et ses obsèques civiles ont montré qu'il était resté jusqu'à la fin dans les sentiments

de l'irréligion absolue. Voici la liste assez brève de ses écrits, non compris ses discours au Sénat et celui qu'il a prononcé à l'Académie française : *Histoire de la philosophie moderne*, trad. de l'allemand de Ritter (1861, in-8); — *La Philosophie individualiste, étude sur Guillaume de Humboldt* (1864, in-12); — *Œuvres de Mme d'Épinay* (1869, 2 vol. in-12). M. Challemel-Lacour a donné dans la *Revue des Deux Mondes*, outre une revue dramatique et des comptes rendus bibliographiques, les articles suivants : *La Poésie païenne en Allemagne au XIXe siècle; Frédéric Hœlderlin* (15 juin 1867) ; — *La Peinture monumentale en Allemagne. Pierre Cornelius* (15 août 1867); — *Politique allemande de la Prusse* (15 décembre 1867) ; — *Les Historiens allemands de la Révolution française ; l'historien prussien M. Henri de Sybel* (15 décembre 1867) ; — *Diplomates et publicistes de l'Allemagne. Frédéric de Gentz* (1er juin 1868) ; — *Hommes d'État de la Turquie. Ali-Pacha et Fred-Pacha* (15 février 1869) ; — *Hommes d'État de l'Angleterre ; John Bright* (15 février 1870) ; — *Un Bouddhiste contemporain en Allemagne; le philosophe Arthur Schopenhauer* (15 mars 1870) ; — *La Princesse Tarakanov* (1er mai 1870) ; — *W. E. Gladstone* (1er juillet 1870) ; — *Le Roman politique en Angleterre*; « *Lothair* » *de M. Disraeli* (15 juillet 1870) ; — *Sir George Cornewal Lewis* (15 août 1870) ; — dans la *Revue politique et littéraire : Lyon pendant l'hiver 1870-1871* (5 avril 1873) ; — dans la *Revue germanique: Auguste Burger* (1er février 1863); — *Guillaume de Humboldt* (1er décembre 1863, 1er février 1864) ; — *Le Salon de 1864* (1er juin 1864) ; — dans la *Revue moderne*, suite de la précédente : *Le Salon de 1865* (1er juillet 1865) ; — *De quelques Travaux récents sur la physionomie* (1er décembre 1865) ; — *Frédéric Rückert* (1er mars 1866) ; — *Les Grandes Écoles en Angleterre* (1er mai et 1er août 1866) ; — *Le Salon de 1866* (1er juin 1866) ; — dans la *Revue nationale : Les Revues anglaises du mois de janvier 1864* (février 1864).

— Le directeur de l'observatoire de Paris, M. Félix Tisserand, est mort dans sa cinquante et unième année, le 20 octobre. Né à Nuits (Côte-d'Or), le 15 janvier 1845, il se fit recevoir en 1863 à l'École normale supérieure (section des sciences), en sortit en 1866 avec le titre d'agrégé, et passa en 1868 avec succès son doctorat ès sciences. Attaché dès cette époque à l'observatoire de Paris, il fut appelé en 1873 à la direction de l'observatoire de Toulouse et nommé en même temps professeur à la Faculté des sciences de cette ville. Il revint à Paris comme professeur de mécanique rationnelle à la Faculté des sciences, chaire qu'il échangea bientôt contre celle d'astronomie mathématique (1883). Correspondant de l'Académie des sciences en 1874, il avait été élu membre dans la section d'astronomie en remplacement de Le Verrier en 1878. A la mort du contre-amiral Mouchez, il lui succéda comme directeur de l'Observatoire (1892). Il était aussi depuis 1878 membre du Bureau des longitudes. Nous citerons de lui les ouvrages suivants : *Exposition d'après les principes de Jacobi de la méthode suivie par M. Delaunay, dans sa théorie du mouvement de translation de la lune* (1869, in-4), thèse ; — *Recueil complémentaire d'exercices sur le calcul infinitésimal* (1877, in-8 ; 2e éd. 1896); — *Traité de mécanique céleste* (1889-1896, 4 vol. in-4) ; — *Rapport annuel sur l'état de l'observatoire de Paris* (depuis 1893, in-8) ; — *Discours prononcés à l'inauguration de la statue de François Arago*, avec MM. le vice-amiral Mouchez, Muzet, Huet, Cornu, F. de Mahy et Poincaré (1893, in-4) ; — *Leçons de cosmographie*, avec M. H. Andoyer (1895, in-8). En outre M. Tisserand est l'auteur d'un nombre considérable de mémoires insérés dans les recueils savants de la France. Nous citerons dans les *Annales de l'observatoire de Paris : Les Travaux de Le Verrier* (t. XV, 1882); — *Résumé des tentatives faites pour déterminer la parallaxe du soleil* (t. XVI, 1882) ; — *Mémoire sur les mouve-*

ments séculaires des plans des orbites de trois planètes (ibid.); — *Sur le Développement de la fonction perturbatrice, dans le cas où l'inclinaison naturelle des orbites est considérable* (t. XVIII, 1885); — *Mémoire sur le problème des trois corps* (ibid.); — dans les *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences : Observations de la nouvelle planète Luther* (1871, I, n° 13); — *Note sur les surfaces orthogonales* (ibid., n° 23); — *Détermination de l'orbite de la planète (117) Lornia* (1871, II, n° 14); — *Détermination de l'orbite de la planète (116)* (ibid., n° 15); — *Sur la Recherche de la planète perdue (99) Dike*, avec M. Lœwy (1872, I, n° 8); — *Sur les Mouvements relatifs à la surface de la terre* (ibid., n° 26); — *Observations de la planète (115)* (1872, II, n° 12); — *Sur le Mouvement des planètes autour du soleil* (ibid., n° 14); — *Sur la Planète (116) Jirona* (ibid., n° 21); — *Sur les Étoiles filantes des 9 et 10 août* (1873, II, n° 7); — *Sur les étoiles filantes de décembre* (ibid., n° 24); — *Observation de l'aurore boréale du 4 février 1874 à Toulouse* (1874, I, n° 6); — *Observations des étoiles filantes des 9, 10 et 11 août* (1875, II, n° 7); — *Sur l'Étoile 70 p Ophiuchus* (1876, I, n° 4); — *Note sur l'Invariabilité des grands axes des orbites des planètes* (ibid., n° 8); — *Observations des taches du soleil à l'observatoire de Toulouse en 1874 et 1875* (ibid., n° 14); — *Observations faites à l'observatoire de Toulouse avec le grand télescope Foucault* (ibid., n° 16); — *Sur les Déplacements séculaires du plan de l'orbite du 5e satellite de Saturne* (1876, II, n°s 25 et 26); — *Découverte de trois petites planètes, 170, 171, 172, et d'une comète*, avec M. Stéphan (1877, I, n° 7); — *Observations des satellites de Saturne faites à l'observatoire de Toulouse* (ibid., n° 13); — *Note sur le Mouvement des apsides des satellites de Saturne* (1877, II, n° 15); — *Notes sur l'anneau de Saturne* (ibid., n°s 24 et 26); — *Observations des phénomènes des satellites de Jupiter* (1878, I, n° 6); — *Sur le Développement de la fonction perturbatrice dans le cas où, les excentricités étant petites, l'inclinaison mutuelle des orbites est considérable* (1879, I, n°s 2, 4, 5 et 24; II, n°s 13 et 14); — *Sur les Satellites de Mars* (1879, II, n° 23); — *Sur un Développement particulier de la fonction perturbatrice* (1880, I, n° 11); — *Sur les Transcendances qui jouent un rôle fondamental dans la théorie des perturbations planétaires* (ibid., n°s 18 et 19); — *Observations de la comète b 1880 Schæberle* avec M. Bigourdan (1880, II, n° 2); — *Sur le Développement d'une fonction quelconque du rayon vecteur dans le mouvement elliptique* (ibid., n° 23); — *Sur le Développement périodique d'une fonction quelconque des rayons vecteurs des deux planètes* (1881, I, n° 4); — *Sur les Déterminations des masses de Mercure, de Vénus, de la terre et de la parallaxe solaire* (ibid., n° 12); — *Observations de la comète Faye*, avec M. Bigourdan (ibid., n° 12); — *Observations de la comète b 1881*, avec M. Bigourdan (1881, II, n° 3); — *Sur les Déplacements séculaires des plans des orbites de trois planètes* (ibid., n° 14, et 1882, I, n° 15); — *Note sur une formule de Hansen* (1883, II, n°s 16 et 17); — *Note sur un théorème de A. Lindstadt concernant le problème des trois corps* (1884, I, n° 19); — *Remarques au sujet de la théorie de la figure des planètes* (1884, II, n°s 9 et 13); — *Sur la théorie de la figure de la terre* (ibid., n° 15); — *Sur le Mouvement de rotation de la terre autour de son centre de gravité* (1885, II, n° 3); — *Sur les Mouvements d'inertie principaux de la terre* (ibid., n° 6); — *Sur la Libration de la lune* (ibid., n° 13); — *Sur un Cas remarquable du problème des perturbations* (1886, II, n° 9); — *Notice sur les travaux de feu M. Oppolzer* (1887, I, n° 2); — *Sur la Communicabilité des moyens mouvements dans le système solaire* (ibid., n° 5); — *Sur un Point de la théorie des inégalités séculaires* (1888, II, n° 11); — *Sur le Satellite de Neptune* (ibid., n° 21); — *Sur la Théorie de la capture des comètes périodiques* (1889, I, n° 16); — *Sur les Orbites des étoiles filantes et sur les points radiants stationnaires* (1889, II, n° 9); — *Sur les Noyaux de la grande comète II de 1882* (1890,

I, n° 5) ; — *Sur les Mouvements des planètes* (ibid., n° 7) ; — *Sur l'Inégalité lunaire à longue période, due à l'action de Vénus et dépendant de l'argument* t + 16 l' — 8 l'' (1891, II, n° 1) ; — *Sur l'Accélération séculaire de la lune* (ibid., n° 20) ; — *Sur une Équation différentielle relative au calcul des perturbations* (1892, I, n° 9) ; — *Sur la Découverte du 5e satellite de Jupiter* (1892, II, n° 16) ; — *Observations des petites planètes faites au grand méridien de l'Observatoire de Paris* (ibid., n° 21) ; — *Note sur l'observation de l'éclipse partielle de soleil du 16 avril 1893* (1893, n°s 16 et 17) ; — *Sur la Découverte de la comète b 1893* (1893, II, n° 3) ; — dans les *Mémoires de l'Académie des sciences de Toulouse : Mémoire sur l'attraction des sphéroïdes elliptiques homogènes* (1875, t. VII) ; — *Sur l'Étoile double 70 p. Ophiuchus* (t. VIII, 1876) ; — *Mémoire sur les déplacements séculaires du plan de l'orbite du 8e satellite de Saturne (Japhet)* (t. IX, 1877) ; — dans le *Bulletin des sciences mathématiques et astronomiques : Sur le Mouvement du pendule conique* (2e série, V, 1881) ; — *Notice sur Victor-Alexandre Puiseux* (t. VIII, 1884) ; — dans l'*Annuaire publié par le bureau des longitudes : Notice sur les observatoires français vers la fin du siècle dernier* (1881) ; — *Notice sur les planètes intramercurielles* (1882) ; — *Notice sur les perturbations* (1885) ; — *Discours aux obsèques de M. Yvon Villarceau* (ibid.) ; — *Notice sur la mesure des masses en astronomie* (1889) ; — *Discours à l'inauguration de la statue de Le Verrier* (1890) ; — *La Question des petites planètes* (1891) ; — *Notice sur le congrès de géodésie de Fribourg* (ibid.) ; — *Notice sur la lune et ses accélérations séculaires* (1892) ; — *Discours aux funérailles de M. Ossian Bonnet* (1893) ; — *Discours aux funérailles de M. l'amiral Paris* (1894) ; — *Sur le Congrès géodésique d'Insprück* (1895).

— Le général Jules-Louis Trochu est mort le 6 octobre, à Tours, dans sa quatre-vingt-deuxième année. Né à Palais, chef-lieu de Belle-Isle-en-Mer, le 12 mars 1815, il se fit recevoir à Saint-Cyr, puis passa par l'école d'application d'état-major et fut promu lieutenant en 1840. Capitaine en 1843, il suivit en Algérie le général Bugeaud, alors gouverneur. Il se distingua dans les guerres de Crimée, où il fut promu général de brigade, et d'Italie, où il prit part comme général de division. La publication en 1867 d'un ouvrage anonyme : *L'Armée française en 1867* (1867, in-18), le rendit suspect au gouvernement, qui le tint à l'écart jusqu'à la guerre de 1870. Nous n'avons pas à rappeler son rôle fort critiqué comme gouverneur de Paris, ni la place qu'il tint dans le gouvernement de la Défense nationale. Député du Morbihan en 1871, il prit surtout part, à la Chambre, à la discussion de la loi militaire de 1872. Presque aussitôt après il rentra dans la vie privée. Il fut admis à la retraite en 1873. Quelques années plus tard, il publiait un ouvrage qui fait en quelque sorte pendant à celui que nous avons indiqué plus haut : *L'Armée française en 1879* (1879, in-18), également anonyme. On a déjà commencé la publication des Mémoires manuscrits qu'il avait rédigés dans sa solitude.

— Un écrivain militaire qui jouissait d'une notoriété assez considérable, le général Théodore Iung, député du Nord, est mort le 3 octobre. Né à Paris, le 12 mars 1833, il entra en 1851 à Saint-Cyr, en sortit dans l'artillerie, servit cinq ans en Afrique et se distingua en Italie. En 1869, il devint chef de cabinet du ministre de la guerre, général Lebœuf. Sans rappeler ici ses états de service, nous dirons qu'il fut appelé en 1883 à la direction de l'artillerie de Brest et que, promu général de brigade en 1887, il fut nommé, la même année, gouverneur de Dunkerque. Il fut mis à la retraite sur sa demande en 1891. On lui doit les ouvrages suivants : *Le Dépôt de la guerre, ce qu'il a été, ce qu'il est, ce qu'il peut être* (Paris, 1872, in-8) ; — *Principes d'organisation des armées* (Paris, 1873, in-8) ; — *La Vérité sur le Masque de fer*

(Paris, 1873, in-8); — *La France et Rome. Étude historique* (Paris, 1874, in-8); — *L'Académie de guerre de Berlin* (Paris, 1877, in-8), anonyme; — *Bonaparte et son temps* (Paris, 1880-1881, 3 vol. in-8); — *Lucien Bonaparte et ses Mémoires* (Paris, 1882-1883, 3 vol. in-8); — *Analyse de la Révolution française*, de Dubois-Crancé (Paris, 1884, in-8); — *L'Armée et la Révolution; Dubois-Crancé (Edmond-Louis-Alexis), mousquetaire, constituant, conventionnel, général de division, ministre de la guerre (1747-1814)* (Paris, 1885, 2 vol. in-18); — *La Guerre et la Société* (Paris, 1889, in-8); — *La République et l'Armée* (Paris, 1892, in-18); — *Le Siège de Dunkerque, 1793. Documents officiels inédits* (Dunkerque, 1893, in-8); — *La Chasse à l'homme* (Nancy, 1894, in-8).

— M. Auguste-Adolphe-Lucien Trécul, membre de l'Académie des sciences dans la section de botanique, est mort, âgé de soixante-dix-huit ans, le 16 octobre. Né à Mondoubleau (Loir-et-Cher), le 8 janvier 1818, il étudia la pharmacie à Paris, fut quelque temps interne dans un hôpital, mais ne tarda pas à s'adonner exclusivement aux études botaniques. Les mémoires qu'il publia dans les recueils spéciaux depuis 1843 (le plus ancien en date contient des *Observations sur les fruits des « prismatocarpus hybridus et speculum » et sur celui des « crucifères, »* et a paru au tome XX de la deuxième série des *Annales des sciences naturelles*, en 1843) attirèrent sur lui l'attention et le firent charger par le Muséum et le ministère d'agriculture d'une mission aux États-Unis. De 1848 à 1850, il parcourut l'Amérique du Nord, faisant un riche recueil de plantes et d'observations. A son retour, il s'occupa d'utiliser ces matériaux et poursuivit ses savantes recherches sans demander ni accepter aucune fonction officielle. Son amour désintéressé de la science fut récompensé par l'honneur que lui fit l'Académie des sciences de lui donner un de ses fauteuils en 1866. Ses théories sur les fermentations, opposées à celles de Pasteur, furent l'objet de vives discussions dans cette savante compagnie en 1871-1872. Nous ne pouvons songer ici à dresser un catalogue des œuvres du savant botaniste. Ses dissertations, qui se comptent par centaines, sont dispersées dans les recueils spéciaux : *Annales des sciences naturelles*, *Revue botanique*, *Bulletin de la Société botanique de France*, *Revue horticole*, et dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences.

— Sir Joseph Archer Crowe, mort le 7 septembre, s'était fait une notoriété assez considérable par ses ouvrages sur l'histoire des beaux-arts. Né à Londres le 20 octobre 1825, il avait commencé par faire du reportage pour le *Morning Chronicle*, puis avait pris la direction du *Daily News* pour la partie étrangère. Directeur de l'École artistique de Bombay de 1857 à 1859, il entra par la suite dans la carrière des consulats, fut tour à tour consul général d'Angleterre à Leipzig et à Düsseldorf et remplit un rôle diplomatique assez important, notamment comme membre de la commission anglo-française du Niger (1892). Voici la liste des ouvrages composés par lui en collaboration avec M. Cavalcaselli : *Notices of early Flemish painters* (1856, in-8); — *Painting in Italy* (1866, 3 vol. in-8); — *Painting in New Italy* (1871, 2 vol. in-8); — *The Cicerone*, trad. de Burckhardt (1873, in-8); — *Life of Raphael, his life and work* (1877, 2 vol. in-8); — *Titian, his life and work* (1883-1885, 2 vol. in-8).

— On annonce encore la mort : de M. Étienne Allaire, ancien précepteur du comte de Paris, à qui l'on doit : *La Bruyère dans la maison de Condé* (1866, 2 vol. in-8); — *Le Duc de Penthièvre. Mémoires de Dom Courdemanche* (1889, in-8), et des *Souvenirs d'un vieux précepteur*, auxquels la presse a fait un excellent accueil; — de M. Blavier, sénateur, ancien élève de l'École polytechnique et de l'École des mines, et journaliste, mort dans son

château des Briards, âgé de soixante-neuf ans, le 23 octobre; — de M. Adolphe Botte, compositeur distingué, mort le 14 octobre; — de M. l'abbé Joseph Bouet, ancien supérieur du séminaire de Reims et directeur de la Solitude d'Issy, mort le 7 octobre, âgé de soixante ans; — de M. de Castarède, président de la Société d'agriculture des Basses-Pyrénées, mort à Uzas, près de Pau, le 5 octobre; — de M. Chaurand, ancien député et doyen des avocats lyonnais, mort le 14 octobre; — de M. Alexis-Henri des Custeaux de Conty, à qui l'on doit la série des *Guides Conty*, si appréciés du public, mort à soixante-neuf ans, le 13 octobre, à Courbevoie; — de M. le docteur Cozé, professeur honoraire à la Faculté de médecine de Paris, mort le 8 octobre; — du R. P. Henri Demante, de la Compagnie de Jésus, ancien professeur au collège de Vaugirard et auteur de commentaires sur l'Écriture sainte, mort à Versailles; — de M. Désiré Devrez, inspecteur général honoraire des édifices diocésains, mort à soixante et onze ans, le 13 octobre; — de M. Auguste Gay, agronome distingué, mort le 11 octobre, dans sa quatre-vingtième année, au château de Vauriac (Dordogne); — de M. le docteur Geay, mort le 8 octobre; — de M. l'abbé Guillaume, professeur au grand séminaire de Verdun, directeur de la *Semaine religieuse* de ce diocèse, mort le 26 octobre; — de M. le docteur Handt, professeur agrégé de la Faculté de médecine, mort le 27 octobre, âgé de quarante-cinq ans; — de M. Lagrange, ancien chef de la police impériale, qui a publié, il y a quelques années, un volume de Mémoires, mort le 20 octobre; — de M. le docteur Lebreton, mort âgé de quatre-vingt-dix ans, le 7 octobre, à Pleyben (Finistère); — de M. Charles Lefebvre de Bécourt, ancien ministre plénipotentiaire et collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*, mort dans sa quatre-vingt-sixième année, en octobre, à Noailles; — de M. Morisot, professeur de physique à la Faculté des sciences de Bordeaux, qui s'est particulièrement occupé de recherches sur la pile électrique, mort le 2 octobre, à Albas; — de M. le docteur A. Nassans, chirurgien en chef des hôpitaux de Toulouse, mort le 23 octobre, dans cette ville; — de M. Picon, avocat, mort à soixante-seize ans, le 12 octobre, à Courbevoie; — de M. F. Rieder, ancien professeur de l'Université, mort le 12 octobre; — de M. H. de Saint-Marc, professeur d'économie politique et de législation industrielle à la Faculté de droit de Bordeaux, dont nous citerons une *Étude sur l'enseignement de l'économie politique dans les Universités d'Allemagne et d'Autriche* (1892, in-8), mort le 4 octobre, à Villeneuve-sur-Lot; — de M. Léon Stouls, docteur en droit, mort à quarante et un ans, à Nanterre, le 14 octobre; — de M. Henri Trianon, conservateur honoraire de la bibliothèque Sainte-Geneviève, mort à quatre-vingt-six ans, le 19 octobre; — de M. Édouard Vaisse, collectionneur, mort à soixante-neuf ans, le 14 octobre, à la Bégude en Provence; — de M. le docteur Vialle, collaborateur de *l'Actualité médicale*, mort le 21 octobre, à quarante-huit ans.

— A l'étranger, l'on annonce la mort : du major-général Vasili Fedorovitch Argamakov, écrivain militaire distingué, collaborateur du *Voennyï Ibornik*; — de M. Aleksandr Batalin, directeur du Jardin botanique de Saint-Pétersbourg, mort en octobre, à l'âge de cinquante ans; — du Révérend Edward White Benson, archevêque de Canterbury, et écrivain ecclésiastique, mort à soixante-sept ans, le 11 octobre; — de M. le docteur E. Brown-Sequard, fils du savant dont nous avons annoncé la mort l'an dernier, et lui-même médecin distingué, mort en octobre, à Atlanta (États-Unis); — de M. Anton Bruckner, célèbre compositeur et organiste, mort à soixante-douze ans, le 10 octobre; — de M. Francis-James Child, professeur de rhétorique, puis de littérature anglaise à Harvard College, auteur de

nombreux ouvrages, mort le 11 septembre, âgé de soixante et onze ans, à Boston; — de M. George D. Cox, écrivain et auteur de traductions en anglais de divers ouvrages étrangers, mort le 30 septembre, à Philadelphie; — de M. Euzebiusz Czerkawski, écrivain polonais, mort à soixante-quatorze ans, le 21 septembre, à Lwów; — de M. George Du Maurier, écrivain anglais, d'origine française, collaborateur du *Punch*, fondateur de l'*Oxford and Cambridge Magazine*, et auteur d'assez nombreux ouvrages, mort à Londres le 3 octobre; — de sir John Erich Erichsen, médecin anglais, à qui l'on doit d'importantes publications, mort le 23 septembre, âgé de soixante-dix-huit ans, à Folkestone; — de M. Aleksandr Sergievitch Famintsyn, écrivain russe, mort le 24 juin, à cinquante-six ans; — de M. Jourii Nikolaevitch Golorouka-Otrok, critique théâtral et littéraire, collaborateur de divers journaux et revues russes (*Rousskii viestnik*, etc.), mort le 27 juillet, à Razoumovsk; — de M. Julien Gregr, éditeur du *Narodni listy*, mort le 3 octobre, à Prague; — de M. Zygmunt Kaczkowski, écrivain polonais, mort âgé de soixante-douze ans, le 7 septembre, à Paris; — de M. J.-A. Maloney, explorateur africain; — de M. Giuseppe Miraglia, sénateur et jurisconsulte, mort âgé de quatre-vingts ans, à Florence, le 24 octobre; — de M. William Morris, journaliste et poète anglais, mort âgé de soixante-deux ans, le 3 octobre, à Londres; — de M. Lev Nikolaevitch Mozdalevskii, auteur d'ouvrages pédagogiques, mort le 11 mai; — de Sir Ferdinand von Mueller, naturaliste distingué, correspondant de l'Institut de France, auteur d'une Flore de l'Australie, mort à Melbourne (Australie), âgé de soixante et onze ans; — de M. Gregorii Pavlovitch Nebolsin, écrivain russe, rédacteur de la *Gazette commerciale* et de divers recueils statistiques, mort à quatre-vingt-cinq ans, le 16 juin; — du docteur Henri William Parnell, mort le 14 octobre; — de M. Aleks. Stepanovitch Pestov, auteur d'un important ouvrage sur le gouvernement intérieur de la Russie de 1740 à 1741 (*Vnoutrennyi byt rousskago gosoudarstva s 17go okt. 1740 g. po 25e noiabria 1741 g.*); — de M. Agosto Porfiria de Carvalho, rédacteur de la *Naçaõ* de Lisbonne, et écrivain distingué, mort le 24 octobre; — de M. Constantin Rössler, ancien chef de bureau de la presse au ministère des affaires étrangères de Berlin, auteur d'une histoire du Kulturkampf et de divers autres ouvrages, mort à soixante-seize ans, le 19 octobre, à Berlin; — de M. Maurice Schiff, professeur de physiologie à l'Université de Genève, mort dans cette ville le 6 octobre; — de M. Em. Bogdanovitch Schöne, chimiste russe, mort le 6 mai, à Moscou; — de M. Nikol. Ivanovitch Souvorov, membre de plusieurs sociétés savantes, et à qui l'on doit, entre autres ouvrages historiques, un volume sur Vologda au début du siècle dernier (*Vologda v natchalie XVIII stolietiia*, 1864), mort à quatre-vingt-un ans, le 11 mai, à Vologda; — de M. Aleks. Grigorievitch Stolietov, professeur de physique à l'Université de Moscou, mort dans cette ville, le 15 mai, âgé de cinquante-sept ans; — du docteur Tanner, célèbre par ses tentatives de jeûne prolongé, mort en octobre, à Cleveland (Ohio, États-Unis); — de M. Porfirii Aleksieevitch Trifonov, littérateur et critique musical, collaborateur des *Peterbourgskiia viedomosti* et du *Viestnik Evropy*, et qui laisse des recherches estimées sur l'histoire de la musique russe (*Otcherki istorii rousskoï mouzyki*); — de M. Nik. Estafievitch Vilde, écrivain dramatique russe, mort âgé de soixante-quatre ans, le 7 juin, à Moscou; — de M. William Henry White, secrétaire de l'Institut royal des architectes britanniques, auteur d'un Manuel d'architecture navale, mort à Londres, le 23 octobre; — de M. Egor Egorovitch Zamyslovski, professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg, qui, outre une thèse remarquée sur le gouvernement de Fédor Alexieevitch (*Tsarstvova-*

nie Feodora Aleksicevitch, 1884), laisse divers travaux sur le Journal de voyage d'Herberstein en Russie, sur l'importance du XVIIIe siècle dans l'histoire russe, etc., mort à cinquante-cinq ans, le 9 mai, à Saint-Pétersbourg.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 25 septembre, M. Clermont-Ganneau a communiqué à l'Académie ses recherches sur le nom et la position de certaines localités de la Palestine (luttes des croisés). M. Jamot a lu, au nom de M. Holleaux, une étude sur l'inscription de la tiare de Saïtapharnès concluant à l'authenticité. Le 2 octobre, M. Courteault a donné lecture d'un mémoire de M. Labrouche sur le *Port de la Ténarèse* (route centrale dans les Pyrénées à l'époque antéromaine). — Le 9, M. P. Meyer a lu un travail de feu M. Hauréau sur *Quelques docteurs en théologie*, signataires d'une supplique au roi Philippe le Bel. M. Müntz a communiqué un mémoire sur *la Légende du sorcier*.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 3 octobre, M. Glasson a donné lecture d'un mémoire sur *la Journée d'un conseiller au Parlement de Paris*. — Le 10, M. E. Sayous a lu un mémoire sur les *Discours de Shéridan au temps du Directoire et de Napoléon* (1795-1808).

Concours et prix. — *Académie des sciences morales et politiques*. — Le prix Léon Foucher (4,000 fr.), dont le sujet était : *Les Finances communales*, a été attribué à M. L.-P. Dubois. Le prix Victor Cousin (4,000 fr.), dont le sujet était : *Exposition et examen de la philosophie de Philon le Juif et de l'Ecole d'Alexandrie*, a été attribué à MM. E. Henriot et Colonna d'Istria.

Faux autographes de Luther. — Dans le dernier fascicule du *Centralblatt für Bibliothekswesen*, M. Buchwald appelle l'attention du public sur l'audacieuse entreprise de personnes qui cherchent à mettre dans la circulation des volumes avec de prétendues dédicaces autographes du fameux réformateur. Les amateurs, prévenus, devront se tenir soigneusement sur leurs gardes, et ils seront reconnaissants à M. Buchwald de leur avoir signalé le péril.

Paris. — M. Léopold Delisle a extrait du *Journal des savants* du mois de juin les *Testaments d'Arnaud de Villeneuve et de Raimond Lulle. 20 juillet 1305 et 26 avril 1313* (Imp. nationale, in-4 de 14 p.). Comme le dit l'éminent critique, il faut accueillir avec empressement, avec gratitude, les deux pièces que M. Roques Chabas et M. de Bofarull viennent d'exhumer des archives d'Espagne, et qui complètent fort heureusement les renseignements admis jusqu'ici dans les biographies de deux auteurs qui tiennent une place considérable dans les annales de la fin du XIIIe siècle et du commencement du XIVe, et qui intéressent également la France et sa voisine. M. Delisle rapproche les nouveaux documents des divers travaux dont A. de Villeneuve et R. Lulle ont été l'objet en ces derniers temps, notamment, pour le premier, du « long et substantiel article de feu Hauréau dans l'*Histoire littéraire de la France* (t. XXVIII), et de l'ouvrage spécial d'un savant professeur de Madrid, Don Menéndez Pelayo (1879, petit in-8) ; pour le second, d'un article considérable par sa valeur comme par son étendue, inséré dans le tome XXIX de l'*Histoire littéraire de la France*.

— *Le Général Kilmaine*, « l'un des plus méconnus et des plus oubliés » de l'époque révolutionnaire, vient de trouver un biographe dans M. Léonce Grasilier. Mais la petite brochure qu'il nous donne sur son héros (Paris, Albert Savine, in-16 de 33 p., 1 portrait) ne contient rien de bien original, et les lecteurs friands d'inédit feront bien d'attendre le gros volume qu'il nous promet sur le même personnage, et où il consignera le résultat de ses recherches dans les documents originaux.

— M. Henri Omont continue à s'occuper des manuscrits du grand établissement auquel il est attaché : *Bibliothèque nationale. Nouvelles acquisitions du département des manuscrits pendant les années 1894-1895. Inventaire sommaire* (Paris, Leroux, gr. in-8 de 70 p. Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LVII). Les notices présentent le plus net aperçu des accroissements qu'ont reçus les fonds latin et français du 1er janvier 1894 au 31 décembre 1895. En tête de la liste est inscrite une acquisition d'une importance particulière, celle des précieux manuscrits en onciale, du VIIe et du VIIIe siècle, que M. Léopold Delisle a rapportés de Lyon, en novembre 1895, à la suite de la vente du baron Dauphin de Verna. Parmi les neuf cent quatre-vingt-quatorze manuscrits ajoutés en ces deux dernières années aux fonds latin et français, nous nous contenterons d'indiquer un Commentaire de Robert Lincoln sur Aristote, une Vie de saint Honorat, archevêque d'Arles, un exemplaire de L. A. Florus, des notes autographes de N. Heinsius sur Claudien, une Chronique universelle suivie de celle de Sigebert de Gembloux, un dialogue de Platina adressé à Laurent de Médicis, un recueil, de la main de Bossuet, d'extraits de différentes sessions du concile de Trente, un livre d'heures d'Isabelle Stuart, femme du duc de Bretagne François Ier, une copie de l'*Opus majus* de Roger Bacon, de nombreux registres de notaires (XVe et XVIe siècles), divers cartulaires, la Farce de maistre Pierre Pathelin, d'autres pièces dramatiques (comédies et tragédies), divers recueils de Monmerqué, ouvrages de jurisprudence de Domat (originaux avec corrections autographes), notes bibliographiques de l'abbé Mercier de Saint-Léger, Répertoire alphabétique de notes biographiques et généalogiques, formé par J. Ravenel ancien conservateur du département des imprimés, livres de raison de la famille Miraben, de la famille de Saint-Amans, archives de la famille de Narbonne-Lara, etc.

— Signalons la dix-neuvième livraison de l'excellent et toujours remarquable *Dictionnaire général de la langue française* (Paris, Delagrave, in-8, p. 1425-1504). Nous allons du mot Lot au mot Mercantille.

— On annonce, comme devant paraître fin novembre, un nouveau livre de notre collaborateur M. Pierre de Nolhac, sur Marie-Antoinette, richement illustré d'après les peintres et graveurs contemporains, et consacré à *la Dauphine*.

Auvergne. — La maison L. Bellet, de Clermont-Ferrand, édite une collection de petites brochures de propagande illustrées, dont la couverture historiée parlera aux enfants, à l'ouvrier, au peuple. Elles feront grand bien, distribuées dans les catéchismes, les patronages, les missions. En voici quatre : *Le Bienheureux Gérard Majella*, rédemptoriste, qui, enfant, jouait avec l'enfant Jésus ; — *Le R. P. Passerat*, rédemptoriste, qui fut un saint religieux et un missionnaire grand convertisseur, aussi bien que l'âme de son Institut qui prospéra d'une façon merveilleuse sous son administration en des temps très critiques; — *Notre-Dame du Perpétuel-Secours*, qui est la dévotion spéciale répandue par les Pères rédemptoristes; — *Saint Alphonse de Liguori*, leur fondateur.

Berry. — Nous recevons le onzième volume de la quatrième série des *Mémoires de la Société historique, littéraire, artistique et littéraire du Cher* (Bourges, Renaud; Paris, Lechevalier, in-8 de XVII-346 p.). Ce joli volume débute par une relation de voyage due à la plume élégante d'un jeune écrivain, M. Daniel Mornet : *Trois journées dans les causses de la Lozère et les gorges du Tarn. De Mende à Millau par la vallée du Tarn et Montpellier-le-Vieux*. Ces pages intéressantes sont illustrées de quatre phototypies très réussies. Nous noterons ensuite l'étude plus considérable de M. E. Tausse-

rat : *Vierzon et ses environs, récits historiques et anecdotiques, d'après des pièces originales* (p. 53-276). Nous sommes là en présence de la première partie de cette monographie qui a dû coûter beaucoup de recherches à l'auteur. Le volume renferme aussi les travaux suivants : *Une Lettre inédite du premier duc de Saint-Aignan au cardinal Mazarin,* par M. L. Jeny; — *Plantes rares de Culan (Cher) et des environs*, par M. A. Martin; — *Notes sur les isoètes du centre de la France*, par M. A. Legrand, et *Herborisations de 1896;* — *Les Chartes fausses de l'abbaye des bénédictins de Saint-Sulpice-lez-Bourges*, par M. J. Soyer; — *Notice nécrologique sur M. Porcheron*, par M. A. Le Grand; — *Poésies*, par M. E. Jouin.

Bretagne. — Le P. Ch. Robert, de l'Oratoire de Rennes, à l'aide de documents d'archives, nous fait connaître une curieuse cérémonie de la Bretagne : c'est le *Baptême des Filleuls des États de Bretagne* (Rennes, Marie Simon, in-8 de 16 p.). Les États déléguaient un membre de chacun des trois ordres. Les ducs de Rohan et les ducs de la Trémoille considéraient comme une grâce précieuse que leurs fils aînés fussent tenus sur les fonts sacrés par « Nos-seigneurs les États. » Ce fut en 1679 que cette grâce fut pour la première fois demandée et octroyée. Le dernier des filleuls des États fut François-Bretagne-Urbain.... de Trémergat (1785). Tous avaient parmi leurs prénoms celui de Bretagne. L'auteur décrit les cérémonies baptismales qui furent pour Trémergat d'un éclat sans pareil, il énumère les cadeaux faits par les États à la mère et à l'enfant; celui-ci recevait toujours de ses parrains la somme de 11,000 francs.

— C'était aussi un honneur très ambitionné par les vieux serviteurs de la province de recevoir, à la fin de leurs jours, une bourse des *Jetons des États de Bretagne* (Paris, Rollin et Feuardent, in-8 de 101 p. avec pl. des jetons). Le P. Ch. Robert les fait remonter à 1641; ils portaient au droit l'Hermine « passant, » la figure du roi régnant ou le souvenir d'un fait important et, au revers, l'écusson écartelé de France et de Bretagne. Ils se distribuaient par lots de cent et étaient remis surtout aux dignitaires des États, soit aux fonctionnaires des assemblées. Les cent jetons avaient une valeur intrinsèque de cent soixante-cinq à cent soixante-dix livres. Cette très remarquable monographie est composée d'après les délibérations et les comptes des États de Bretagne. Avant 1655, aucun jeton des États n'est daté, puis il faut aller jusqu'en 1677 pour en retrouver d'autres avec date. A partir de 1679, la tête du roi sera toujours représentée dans l'écu qui la gardera presque exclusivement jusqu'à la fin. Toujours il y a une légende, soit autour de la tête, soit autour de l'écu « armoyé. » Le jeton était en argent.

— Les géographes réunis à Lorient au début du mois d'août, à l'occasion du dix-septième congrès national de géographie, ont pu y étudier une intéressante collection cartographique. M. Léon Vignols, l'érudit chercheur et bibliophile de Rennes, avait en effet exposé dans la salle des réunions privées du Congrès la série de soixante-quatre pièces ou groupes de pièces (certains de ces groupes, tel le n° 26, se composent d'une vingtaine de pièces) qu'il possède sur la cartographie bretonne antérieure à 1790. Cette collection est-elle aussi incomplète que le dit modestement son auteur? Il est permis d'en douter; il convient en tout cas de le remercier de la libéralité avec laquelle il a permis d'étudier un ensemble que ne possède vraisemblablement aucun autre collectionneur; il convient aussi de le remercier d'avoir rédigé à cette occasion une *Liste des pièces composant ma collection de cartographie bretonne antérieure à 1790* (Rennes, Fr. Simon, in-8 de 21 p.) qui est, malgré sa brièveté et ses lacunes, une précieuse contribution à la biblio-

graphie méthodique et analytique de la cartographie française avant 1790.

— M. Paul Parfouru, le savant archiviste d'Ille-et-Vilaine, nous donne un curieux mémoire sur *la Torture et les exécutions en Bretagne aux XVIIe et XVIIIe siècles* (Rennes, imp. Marie Simon, in-8 de 38 p.). Il a réuni des détails sombres et précis sur la question par le feu usitée au parlement de Bretagne et dans les juridictions inférieures, et sur l'exécution qui suivait la torture. En pièces justificatives, nous avons dix procès-verbaux d'exécution ou de torture, échelonnés de 1620 à 1770.

Comté de Nice. — Le savant archiviste des Alpes-Maritimes, M. Henri Moris, vient de nous donner une nouvelle brochure, *Menton à la France*, contenant les documents officiels inédits sur la réunion de Menton et de Roquebrune en 1793 et en 1861 (Paris, Plon et Nourrit, in-8 de 92 p.). Le principal intérêt consiste dans la situation très curieuse de villes libres qu'eurent les deux cités de 1848 à 1861. Une introduction sobrement écrite fait connaître la petite histoire de ces populations qui furent toujours très attachées à la France. Une jolie gravure reproduit une vue du vieux Menton en 1860.

Franche-Comté. — Un volume comme celui que vient de publier M. F. Richenet : *Le Patois de Petit-Noir, canton de Chemin* (*Jura*) (Dole, L. Bernin, in-8 de 302 p.), a dû imposer à son auteur un travail aussi considérable que persévérant. On peut dire que c'est un livre vécu, car l'étude de M. Richenet a pour objet le parler de son coin de terre natal, « gros village du Jura, sur la rive droite du Doubs, à vingt-quatre kilomètres de Dole. » Après des *Considérations générales sur les patois* et quelques courts chapitres préliminaires, M. Richenet esquisse une grammaire du patois de Petit-Noir et établit certains rapports de ce patois avec quelques autres, notamment le patois bourguignon, le patois bisontin, le patois bressan, celui des Fourgs (Doubs) et même les patois lorrain et berrichon. Un *Glossaire* important vient ensuite (p. 80-238) : c'est la partie la plus attachante du volume et celle qui a coûté certainement à son savant auteur le plus de recherches patientes. L'ouvrage se termine par des noëls, des paraboles, des fables, etc., qui nous fournissent de très suggestifs « termes de comparaison entre divers patois et celui de Petit-Noir. » Excellent livre qui non seulement sera recherché par les linguistes, mais aura encore le privilège de plaire beaucoup aux simples curieux.

— Conteur charmant, philologue estimé, bibliographe apprécié, bibliophile célèbre, Charles Nodier a été tout cela. Ajoutez, si vous voulez, qu'il a eu, comme poète, un brin de notoriété. Mais jamais le « bon Nodier » n'aurait dû être pris au sérieux comme historien. Nous ne doutons pas cependant que ses *Souvenirs de la Révolution et de l'Empire* ne soient acceptés encore comme sincères et exacts par plusieurs. Et c'est sans doute pour désabuser ces crédules que M. Pierre de Vaissière, dans le *Correspondant* du 25 octobre dernier (p. 283-303), a écrit un article aussi attachant que documenté sur *Charles Nodier conspirateur*. L'auteur en perspective de *Trilby*, de *la Fée aux miettes* et de *la Légende de la sœur Béatrix* ayant, comme chacun sait, décoché en 1802, à l'adresse du Premier Consul, une satire en vers intitulée : *La Napoléone*, diverses personnes furent inquiétées à ce sujet. Par générosité ou par vanité (nous ne nous prononcerons pas), Nodier se dénonça lui-même, fut arrêté, puis relâché, après une détention d'un peu plus d'un mois. On se borna, en haut lieu, à le renvoyer « en pénitence » dans sa famille, à Besançon, et à le placer sous la surveillance de la police. M. de Vaissière nous paraît avoir ramené à leurs justes proportions les ennuis que causèrent à Nodier ses petits vers antinapoléoniens et les imprudences peu graves qui suivirent, ennuis que le futur bibliothécaire de Laybach par grâce im-

périale (1813), puis bibliothécaire de l'Arsenal par faveur royale (1823), a transformés dans ses *Souvenirs* en persécutions et en tribulations. Décidément, la Garonne ne possède pas seule le privilège de voir naître des « gascons » sur ses rives.

— Sous le titre de : *Dernier Voyage de P.-J. Proudhon à Besançon*, M. Ch. Thuriet a publié dans les *Annales franc-comtoises* de septembre-octobre dernier, puis a fait tirer à part (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 15 p.), une conversation que le fameux démolisseur social aurait eue, en 1864, avec Ch. Weiss, alors bibliothécaire de la ville de Besançon. L'entretien en question, rapporté par Weiss à M. Thuriet le jour même où il eut lieu, est revenu à la mémoire de celui-ci en lisant le remarquable ouvrage que M. A. Desjardins a consacré à Proudhon (cf. *Polybiblion*, t. LXXVII, p. 31). Il faut lui savoir gré de nous avoir fait part de cette conversation, car elle est vraiment curieuse.

— Signalons l'opuscule intitulé : *Incendie de Saint-Claude en 1799. Procès-verbal-journal de l'incendie qui détruisit la ville de Saint-Claude le 1er messidor an VIII de la République française* (Saint-Claude, ancienne imp. veuve Énard, in-32 de 22 p.). Ce document, rédigé dans le style boursouflé du temps, nous était connu déjà, au moins en partie, par l'*Histoire de l'abbaye et de la terre de Saint-Claude* de Dom P. Benoît (t. II, p. 887-891).

— Une brochure imprimée chez P. Hoffmann, à Montbéliard, a paru sous le titre : *L'Isle-sur-le-Doubs. Bénédiction de la croix de mission, 19 août 1896* (in-8 de 20 p., avec 2 phototyp.). On a voulu ainsi conserver le souvenir d'une cérémonie religieuse touchante, ainsi que le texte du sermon prononcé à cette occasion par M. l'abbé Léchine, missionnaire diocésain. Exemple à imiter.

— L'an dernier, nous avons cru devoir donner quelques conseils sympathiques au rédacteur du *Grand Almanach jurassien pour 1896*, surtout en ce qui touche la couleur locale, qui n'était pas assez accentuée. Nous recevons cet almanach pour 1897 (Lons-le-Saunier, imp. C. Martin, gr. in-4 de 128 p., illustré). Avec plaisir, nous constatons que l'amélioration, dans le sens que nous avons préconisé, est des plus sensibles. Tout en gardant son plan général, qui, d'ailleurs, est excellent, cette publication a pris un caractère comtois bien défini, au moins jusqu'à la page 84. Nous faisons des vœux pour que le *Grand Almanach jurassien*, en obtenant le succès qu'il mérite à tous égards, affirme de plus en plus son originalité, qui est sa raison d'être principale, en faisant une large part aux choses du Jura et de la Franche-Comté, petites anecdotes comprises.

Guyenne et Gascogne. — M. Micé, dans sa *Notice nécrologique sur Frédéric Fournet* (Bordeaux, Gounouilhou, gr. in-8 de 17 p. Extrait des *Mémoires de la Société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux*, t. I de la 5e série), fait très bien connaître celui qui fut un de ses maîtres et qui est mort (17 juin 1895) président d'honneur de cette Société. M. Micé ne rend pas seulement hommage au savant professeur, au zélé travailleur auquel la chimie industrielle doit tant de progrès, mais aussi à l'homme de bien qui se servit si noblement de la grande fortune acquise par ses inventions pour doter divers établissements scientifiques et hospitaliers.

Ile-de-France. — Notre collaborateur M. le comte de Marsy a entrepris, dans la *Dépêche de l'Oise*, sous le titre de : *Notre bibliothèque locale. Oise et départements voisins*, la publication de notices sur les ouvrages récemment parus qui intéressent Compiègne et les pays limitrophes. Son programme n'est d'ailleurs pas limitatif, et il nous avertit qu'il ne se fera pas faute, le cas échéant, de signaler les ouvrages importants dont le sujet ne rentre pas

dans son cadre, ou de faire connaître quelque volume ancien de sa bibliothèque. Tirées à part à cent exemplaires, les douze premières notices forment une élégante brochure in-16 de XII-60 pages (Compiègne, imp. Henry Lefebvre). Nous souhaitons qu'en poursuivant cette publication utile, M. le comte de Marsy n'omette pas de mettre en tête ou à la fin de chaque article l'indication des numéros de la *Dépêche* où il a paru.

Languedoc. — M. Frédéric Donnadieu, président de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers, a consacré son discours d'ouverture de la séance publique du 14 mai dernier à la *Vie et travaux du numismate Pierre Boudard*, auteur de la *Numismatique ibérienne*, etc., etc. (Béziers, imp. générale J. Sapte, gr. in-8 de 13 p.). L'orateur rappelle en très bons termes que Pierre Boudard, un des fondateurs et le premier secrétaire de la Société, honora par sa science la ville de Béziers, où il était né le 12 février 1797, et où il mourut le 31 août 1870. Il analyse et apprécie très bien les remarquables travaux — malheureusement inachevés — de son compatriote, travaux auxquels a rendu complète justice l'éminent auteur de la *Description générale des monnaies antiques de l'Espagne*, M. Aloïs Heiss. — Nous devons encore à M. F. Donnadieu une notice très bien faite sur *l'Établissement thermal de La Preste, près Prats-de-Mollo, Pyrénées-Orientales*, suivie d'observations médicales par M. le docteur F. Berny, médecin attaché à l'établissement (Béziers, gr. in-8 de 40 p.). A des documents historiques M. Donnadieu a joint de charmantes descriptions non seulement de La Preste, mais aussi de diverses localités environnantes.

— Presque toute la deuxième livraison du tome Ier de la troisième série du *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers* (t. XXIV de la collection, Béziers, J. Sapte, in-8 paginé 217 à 564) est occupée par l'étude de M. Antoine Soucaille : *Institutions municipales. Le Consulat de Béziers* (p. 217-504), qui formera à elle seule, une fois tirée à part, un important volume. L'on peut citer encore : *Rapport sur le concours de poésie française*, par M. J. Cavailler ; — *Rapport sur le concours de mémoires historiques*, par M. A. Soucaille ; — *Note relative aux monuments chrétiens du musée lapidaire du cloître de Saint-Nazaire ;* — *Rapport sur le concours de poésie néo-romane*, par M. J. Crozals.

Lorraine. — L'Académie de Stanislas vient de distribuer le tome XIII de la cinquième série de ses *Mémoires* (Nancy, imp. Berger-Levrault, in-8 de LXXII-396 p.). On trouvera là : *Thomas Erskine*, par M. H. Mengin ; — *Emmanuel Briard, botaniste, 1845-1895*, par M. P. Fliche ; — *Souvenirs d'une expédition en Kabylie, du 30 mai au 10 juillet 1854*, par M. M. Chassignet ; — *Notes sur la vie de Descartes et sur le Discours de la Méthode*, par le docteur A. Netter ; — *La Révolution communale à Toul*, par M. E. Martin ; — *Les Dames du Saint-Sacrement à Nancy, 1669-1793*, par M. A. Benoît ; — *Dans les champs*, poésie, par M. A. Lombard ; — *Une Excursion dans l'est oranais, la région des Beni-Ouragh*, par M. A. Mathieu ; — *L'Économe de l'Abbaye, épisode ;* — *E. Friant*, par M. Ch. de Meixmoron de Dombasle ; — *Les Dernières Poésies de M. Leupol*, par M. A. Lombard.

— Nous avons à signaler le tome XIV des *Mémoires de la Société philomathique de Verdun (Meuse)* (Verdun, imp. L. Laurent fils, in-8 de CXVII-430 p.). Ce volume renferme, entre autres, les travaux suivants : *M. Petitot Bellavène, historien verdunois*, par M. F. Liénard ; — *Les Glaces de fond*, par M. J. Mouton (avec une planche) ; — *Louis Le Géant*, par M. l'abbé Gillant ; — *Œuvres du Verdunois de la Pointe : le Château de Récicourt*, par M. F. Loppinet (avec une planche) ; — *L'Hôpital du Saint-Esprit de Marville*, par M. C. Chadenet (avec une planche) ; — *L'Aumône publique à Verdun aux siècles*

derniers, par le même; — *Valeur et effets comparés du lait tiédi et du lait bouilli dans l'alimentation des enfants*, avec tableaux graphiques, par M. Ch. Chamoüin; — *Les Tumulus de Verrière en Hesse*, par M. F. Loppinet (avec un plan); — *Documents inédits relatifs aux Trois Lignages de Verdun*, communiqués par M. Chadenet-Senocq. Mais l'œuvre la plus importante que l'on trouvera ici est certainement le *Dictionnaire du patois meusien*, de M. l'abbé Varlet. Le travail du savant ecclésiastique (p. 39-304) débute par une *Introduction* qui n'a qu'un tort, celui d'être trop brève. Une *Grammaire* vient ensuite, et le *Dictionnaire* proprement dit termine cette étude considérable, qui fait le plus grand honneur à M. Varlet et donne à ce volume de la collection une importance particulière.

Lyonnais. — La deuxième édition de *Temps passé, journal sans date*, par le docteur P. Max-Simon, vient de paraître chez L. Battaille (in-24). La première édition, réservée à des amis, n'avait pas été mise dans le commerce. Dans cet élégant petit volume, le docteur Max-Simon passe en revue un grand nombre de personnages plus ou moins célèbres avec lesquels son père et lui ont été en rapport. Ce n'est donc pas une autobiographie, ce ne sont pas non plus des Mémoires, mais un simple recueil de souvenirs, écrits au courant de la plume et sans liens étroits entre eux. Flaubert, Lamartine, Balzac, Montalembert, Lamennais, Musset, Babinet, Rossini, Taine, Royer-Collard, le docteur Récamier, Saint-Marc-Girardin, Andral, Gavarret, Fonssagrives, et bien d'autres y ont pris place, avec des anecdotes sur chacun d'eux. Plusieurs sont inédites et dignes d'être conservées.

Maine. — M. P. Moulard, ancien archiviste adjoint de la Sarthe, vient de publier une monographie très complète sur *le Fief et la seigneurie de Maleffre en Arçonnay (Sarthe)* (Le Mans, E. Monnoyer, in-8 de 100 p.) dans le *Bulletin de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Sarthe*. Dans le précieux terrier, compilé avec soin, les historiens du Maine auront beaucoup à puiser tant pour l'histoire des lieux que pour celle des personnes. A signaler le « lieutenant général » de Boisdeffre (p. 97).

Normandie. — *L'hydrographie du département de l'Eure*, que vient de publier M. Ed. Ferray (Évreux, Ch. Hérissey, in-8 de 119 p.) dans les *Mémoires de la Société libre.... de l'Eure*, ne forme qu'une première partie d'un grand travail. Il est consacré à la Rille, à l'Avre, à l'Iton, dont il étudie l'hydrographie, la perte et la renaissance, les cavernes si curieuses. Il n'y a pas qu'une science approfondie, il y a une verve intarissable dans cette brochure. Voir notamment p. 105. Les Parisiens eux-mêmes ne seront pas fâchés de connaître, avec l'aide d'un maître si expert, la qualité des belles eaux normandes qu'ils ont « détournées » pour les boire.

— Peu de travaux ont été faits avec plus de soin que la monographie consacrée par M. l'abbé C. Guéry à *la Commanderie de Saint-Etienne de Renneville (Eure), fondée par Richard d'Harcourt* vers 1140 (Évreux, impr. de l'Eure, in-8 de 179 p.). Le pieux et savant auteur n'a négligé aucune source. Non seulement la commanderie, mais chaque membre a son histoire. Et parmi ceux qui résidèrent en Normandie ou qui portèrent le titre dans l'ordre de Malte, il y a bon nombre de noms célèbres, David de Sarcus, Philippe de Mailly, Charles des Ursins, Antoine des Hayes d'Espinay-Saint-Luc, Antoine de Mornay-Villarceaux, Guillaume de Meaux-Boisboudran, Gilbert d'Elbène, Jean-Charles de Boisroger de Rupierre, etc. En gravures : le château tel qu'il se voyait en 1847, l'effigie en pierre du fondateur, la maison des Templiers à Louviers, la grange de la commanderie aux armes des Mailly, la tombe de Gédéon de Joigny-Bellebrune, le beau portrait du bailly de Chambray. C'est plus qu'une monographie, c'est une contribution très importante pour l'his-

toire de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem en France, qui est aussi très utile pour la Normandie par la variété et l'abondance des détails, mis en lumière avec habileté et talent.

— Nous retrouvons toute la méthode et l'érudition de M. l'abbé Guéry dans un petit mais excellent *Rapport sur la découverte de plusieurs sépultures dans la cathédrale d'Évreux* (Évreux, Ch. Hérissey, in-8 de 20 p. Extr. du *Bulletin de la Société libre.... de l'Eure*). Sept tombes ont été mises à jour; Mgr de Maupas et Mgr du Perron ont été reconnus; grâce à M. Guéry, nous savons quelque chose sur les autres, les « inconnus. »

— M. le comte A. de Blangy vient de consacrer une superbe plaquette à un Caennais, dont le nom est trop oublié aujourd'hui : *Gabriel de Cussy, directeur de la Monnaie de Caen, député à l'Assemblée nationale en 1789* (Caen, Ch. Valin, in-4 de 91 p.). En tête la reproduction d'une estampe dont peu d'amateurs peuvent se vanter d'avoir une copie. Puis une préface très sobre, digne du gentilhomme qui l'a écrite. Après, une série très complète de documents que termine comme une sanglante apothéose la condamnation à mort de l'ex-député du Calvados. Charlotte Corday parlait de lui, et lui, au milieu de tant de troubles, eut le courage de ne pas voter la mort du Roi. Une curieuse scène du temps, un fac-similé de l'écriture de Cussy, complètent l'ensemble parfait de cette belle brochure.

— Le nom de M. Féderique est, comme celui de M. Armand Gasté, intimement lié à l'histoire de la ville de Vire. Tous deux amoureux du sol natal, érudits passionnés, s'aidant et s'encourageant l'un l'autre, sont arrivés à d'excellents résultats. En voici deux très précieux ; l'un est la formation du *Musée de Vire* (Caen, Ch. Valin, in-8 de 12 p. Extrait du *Bulletin de la Société des beaux-arts de Caen*). Cette simple notice vaut mieux qu'un long ouvrage, car elle redit avec précision les difficultés de la création du musée et quelles sont les richesses de ses collections, en particulier de ses objets d'art. — Sur *les Sources de la Vire*, M. C.-A. Féderique nous donne les détails les plus complets, tant au point de vue historique qu'au regard de la géographie. Ce sont là des travaux qu'on ne saurait trop louer, car ils sont pleins de faits et vides de mots inutiles (Vire, René Eng, in-8 de 8 p.).

— L'éloge des guides Joanne n'est plus à faire. Et l'opuscule que la librairie Hachette vient de consacrer au *Havre* (in-16 de 40 p.) est à la hauteur de ses devanciers. A signaler les belles photogravures de la place Gambetta, et de l'église de Montivilliers, notamment. Cette dernière est une vraie merveille.

— Le beau volume du *Recueil des travaux de la Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure* pour 1895 vient de paraître (Évreux, Ch. Hérissey, in-8 de LXX-384 p.). Après de bons travaux, remarquables au point de vue de l'agriculture, il faut citer les jolies poésies de MM. Ed. Porcher, J. Nourry et G. de Bar, consacrées à Guillaume le Conquérant, à Corneille, à Molière, ou encore à Rollon, le grand ancêtre. M. Léon Coutil a dressé l'inventaire des monnaies gauloises, M. Édouard Gachot a écrit les états de service de la Presse ébroïcienne, enfin M. Louis Régnier a rassemblé cette belle bibliographie historique dont nous parlions dans notre dernier numéro. Bien curieux, le testament de Jacques de Silly, mis au jour par M. Meyer. Les obsèques de MM. Emile Chauvet et le docteur Pasquier ont permis de rendre hommage à des hommes de talent et de cœur.

Picardie. — Les deux derniers fascicules des *Mémoires de la Société d'émulation d'Abbeville* (imp. Fourdrinier, in-4, p. 115-226 et 227-345, avec pl.) contiennent une très importante étude de M. Émile Delignières sur *l'Œuvre gravé de Jacques Aliamet d'Abbeville, précédé d'une notice sur sa vie et son*

œuvre. L'ancien président de la Société d'émulation s'était déjà beaucoup occupé des artistes de sa ville natale, laquelle a été de tout temps une féconde pépinière de célèbres graveurs, mais jamais encore il n'avait donné autant de développement à ses monographies En voyant combien est soigné le travail consacré à Jacques Aliamet (né le 30 novembre 1724, mort à Paris le 29 mai 1788), on ne s'étonnera pas de lire (p. 117) que « le présent ouvrage est le fruit de près de vingt années de recherches. » Si la biographie de l'artiste ne laisse rien à désirer, l'appréciation de son œuvre et le catalogue raisonné de toutes ses productions méritent aussi les plus complets éloges.

Provence. — On trouvera beaucoup d'agrément et d'intérêt dans *la Jeunesse de M. Mignet. Discours prononcé par M. le doyen Guibal à la distribution des prix du lycée Mignet, le 30 juillet 1896* (Aix-en-Provence, J. Remondet-Aubin, gr. in-8 de 15 p.). Le nouveau abonde ici, l'orateur ayant eu communication des lettres inédites et intimes adressées par l'académicien à son ami, M. Rouchon-Guigues, conseiller à la cour d'appel d'Aix. Les extraits de la correspondance de Mignet sont charmants.

— C'est une ravissante plaquette, pleine de verve, et ornée de jolies gravures, que M. J.-B. Samat a consacrée aux *Chasses en Provence* (Paris, E. Flammarion, in-8 carré de xvii-86 p.). Désormais les gens du Nord et de l'Ouest, ceux des Ardennes, voire les chasseurs des Alpes ne plaisanteront plus les Marseillais. Avec beaucoup d'esprit, M. Samat a remis les choses au point et les chasses de Provence en honneur. Ce sont surtout les grives, les cailles, les ortolans, les becs-croisés, les foulques, qui font les frais du tableau. Mais l'auteur est obligé d'en faire son *meâ culpâ ;* non content du poste, de l'agachon, il a pris le chilé, il a fait crier le sambil, et parfois (*proh pudor !*) il a usé des filets Si vous n'étiez pas de Marseille, confrère en Saint-Hubert, il serait impossible de vous absoudre.

Velay. — Le tome VIII des *Mémoires et procès-verbaux de la Société agricole et scientifique de la Haute-Loire*, qui vient de nous parvenir (Le Puy, gr. in-8 de 278-ix-126 p.), se présente comme l'un des plus remarquables que nous ayons eu à noter cette année. La quantité est médiocre, mais la qualité est parfaite. C'est d'abord : *Procédé facile pour la vérification de l'alcool*, par M. le docteur Coiffier, et *le Géographe Aimé Pissis*, par M. Corcelle. Viennent ensuite : *Relation des communes du département de la Haute-Loire comparées à la commune moyenne de la France, tant au point de vue de la population que de la richesse spécifique d'après les éléments de 1895*, par M. Sklénard ; — *Étude comparative de certains produits agricoles de la Haute-Loire des années 1893 1894*, par le même. Ajoutons que les pages 141 à 267 sont occupées par l'importante étude de feu M. Truchard du Molin sur *la Baronnie de Lardeyrol* (avec 9 planches d'armoiries en couleurs). Disons toutefois que, si réel que soit l'intérêt de ce dernier travail, il nous paraît dépassé sensiblement par celui de M. Louis Pascal : *Bibliographie du Velay et de la Haute-Loire*, qui est paginé à part. Si considérable qu'apparaisse déjà l'œuvre méritoire de cet érudit, nous constaterons qu'elle n'embrasse encore que la *Théologie* et la *Jurisprudence*. Nous n'ignorons pas que l'ensemble est terminé ; aussi ne pouvons-nous que faire des vœux pour que sa publication marche rapidement.

Alsace. — La collection des *Correspondants de Grandidier* vient de s'enrichir de trois nouveaux fascicules : VI. *Haillet de la Couronne*, lieutenant général du bailliage de Rouen et secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Normandie. Lettres inédites publiées avec divers documents par A. I. de Saint-Antoine (Paris, A. Picard ; Colmar, H. Huffel, in-8 de 8 p.). — VII. *Le P. Chrysologue de Gy, capucin. Lettres iné-*

dites sur son admission à l'Académie de Hesse-Cassel, publiées par Auguste Gasser (Paris, A. Picard ; Gray, Gilbert Roux, 1896, in-8 de 14 p.). A la suite des quatre lettres de Noël Andrey, en religion P. Chrysologue (né à Gy le 8 septembre 1745, mort en la même ville le 8 septembre 1808), écrites de Paris en 1781 et 1782, M. Gasser a reproduit l'acte de naissance de l'académicien de Hesse-Cassel (extrait des registres paroissiaux de Gy) et son acte de décès (*Ibid.*). Il a consacré (p. 1-7) une intéressante notice au géographe-astronome auquel on doit une si bonne carte des départements de la Haute-Saône, du Doubs et du Jura (1791). — VIII. *Martin Gerbert de Hornau*, prince-évêque de Saint-Blaise. Lettre inédite publiée par A.-M.-P. Ingold, suivie, en appendices, de seize lettres de Grandidier, du *Specimen novi breviarii*, etc. (Paris, A. Picard ; Colmar, Huffel, gr. in-8 de 52 p.). Ce que le fascicule VI contient de plus intéressant, c'est une lettre de Grandidier relative au monument élevé à Salzbach en l'honneur de Turenne et adressée de Strasbourg, le 20 septembre 1781, au chevalier de Beaurain, historien du grand capitaine. Le fascicule VIII, beaucoup plus important, ne nous donne, il est vrai, qu'une seule lettre de l'illustre et saint abbé bénédictin de Saint-Blaise dans la Forêt-Noire, mais nous y trouvons une curieuse série de lettres qui lui furent adressées par l'historien de l'église de Strasbourg, depuis le 20 septembre 1775 jusqu'au 8 juin 1787. Ces lettres sont suivies (appendice II) de lettres échangées entre Grandidier et un curé alsacien, lesquelles étaient perdues dans le *Journal encyclopédique* de 1779 et 1780, et (appendice III) du *Specimen novi breviarii ecclesiastici Ecclesiae Germanicae*. On remarquera dans ce fascicule de judicieuses et excellentes notes.

— La *Collection d'histoire d'Alsace*, dont nous avons maintes fois entretenu nos lecteurs, vient de s'enrichir de deux nouveaux fascicules. Le premier, sur lequel nous passerons rapidement, comprend *Quelques mots sur l'origine des noms de Strasbourg d'après des documents inédits*, par le docteur Henri Weisgerber (Paris, Charles Schlaeber, in-8 de 11 p.), dissertation un peu confuse, sans conclusion définitive, et où, malgré le pluriel du titre, nous n'avons vu cité qu'un seul document inédit. — M. Charles Nerlinger est l'auteur du second opuscule, où il nous fait connaître *le Dernier Seigneur de Spesbourg, Gauthier de Dicka, 13..-1386* (Ibidem, in-8 de 17 p.), dont il a retrouvé et publié un acte inédit de donation en fief à Guillaume et à Jean Haffner de Wasselonne de moitié du château de Freudeneck et du village de Fulnhusen. Une jolie vue du Spesbourg, finement gravée par M. A. Touchemolin, orne cette intéressante étude.

Allemagne. — L'importante maison Herder vient de publier le catalogue général de ses publications : *Katalog der Herder'schen Verlagshandlung zu Freiburg im Breisgau 1801-1895* (Fribourg, Herder, in-8 de 255 p.). Fondée d'abord à Meersburg, sur le lac de Constance (1801), transférée à Constance en 1809, c'est en 1810 qu'elle s'établit à Fribourg, où elle est restée depuis lors. Actuellement elle a des succursales à Carlsruhe, à Strasbourg, à Munich, à Saint-Louis dans les États-Unis et à Vienne. Le catalogue alphabétique donne pour chaque ouvrage la date de la dernière édition, avec indication entre [] de la première. Une table alphabétique des matières facilite l'usage du catalogue. Nous regrettons que la maison Herder n'ait pas joint à ce volume, comme vient de le faire par exemple la maison Hoepli, une liste chronologique de ses publications, qui aurait permis de se rendre mieux compte des progrès accomplis dans ce siècle par cette librairie considérable.

Angleterre. — M. Demetrius C. Boulger, éditeur de l'*Imperial Asiatic quarterly review*, vient de donner chez MM. T. F. Unwin et Cie une biographie du général Gordon dont il était l'ami particulier et sur lequel il a pu utiliser

des notes inédites mises à sa disposition par la nièce du général, miss Dunlop.

— La maison Seeley et Cie annonce, de son côté, la publication d'un ouvrage sur le fameux astronome Charles Pritchard. La biographie est faite par sa fille, miss Ada Pritchard ; mais l'évêque de Worcester y ajoute un aperçu sur l'œuvre théologique de Ch. Pritchard, tandis que ses travaux astronomiques sont exposés par M. H. H. Turner, qui lui a succédé comme professeur à Oxford.

Espagne. — On devine sans peine l'intérêt qu'offre à l'heure présente *la Guerra separatista de Cuba* (Madrid, in-12 de 540 p.), et on le comprendra mieux encore lorsqu'on saura que l'auteur, le Dr Juan Bautista Casas, a vécu son livre, ayant été pendant plusieurs années gouverneur ecclésiastique de la Havane. C'est dire assez qu'il connaît par expérience ce que sont les colonies espagnoles des Grandes-Antilles et quel est le caractère remuant et mobile des populations qui les habitent. Il peut, mieux que beaucoup d'autres, émettre un avis sur les vraies causes qui ont donné naissance à la guerre de Cuba, et sur les moyens probables de la terminer à l'avantage des deux partis belligérants. Nous recommandons spécialement son projet d'organisation pour la nouvelle colonisation de la grande île, dont la Havane est la capitale. Il y a là des idées et des vues dont les hommes d'État espagnols pourraient tirer profit.

— *El Boletin del Obrero*, tel est le titre d'un petit recueil hebdomadaire, qui vient d'être fondé à Madrid dans le but de procurer chaque dimanche à l'ouvrier un moment d'agréable lecture, et en même temps d'élever son âme sur le terrain moral des grandes vérités de la religion. Ce recueil a pour directeur Don Alvaro Leopoldo Nuñez. Le premier numéro a paru en juillet 1896.

— Le R. P. Mabille, jésuite, nous entretient avec beaucoup d'intérêt de la montagne, du pèlerinage et des souvenirs de saint Ignace — de la ville, des habitants, du monument à saint Ignace, dans son opuscule : *Le Montserrat et Manrèse. Souvenirs de saint Ignace* (2e édition, Jobard, in-12 de 50 p.). Lieux et monuments sont décrits avec exactitude. « L'auteur.... a tout vérifié par lui-même avec un scrupule qui défie la critique » (p. 1). Il fixe des souvenirs qui peuvent aider à écrire une vie du célèbre fondateur de la Compagnie de Jésus.

— *Sainte Thérèse, étude graphologique* (Paris, Téqui, in-16). Ce sont les réponses curieuses et justes, dans une certaine mesure, d'un graphologue auquel un médecin, doublé d'un savant, a soumis un autographe authentique de sainte Thérèse. Nous ne pouvons que citer la dernière réponse qui résume toutes les autres. En parlant de la sainte dont le graphologue avait l'écriture mais ignorait le nom : « C'était un génie doublé d'un saint » (p. 9). Il la croit « une femme exceptionnelle » à tous les points de vue (p. 7). Cependant le médecin n'est pas du même avis que le graphologue quand celui-ci dit que sainte Thérèse fut « chaste par vertu et non par tempérament, qu'elle fut d'une sensibilité excessive » (p. 13).

Italie. — C'est une initiative heureuse qu'a eue Mgr d'Armailhacq, supérieur actuel des chapelains de Saint-Louis des Français à Rome, que de créer un recueil périodique où seront contenus les travaux des jeunes prêtres français qui y viennent se former sous sa direction. Parmi les chapelains qui ont vécu, dans les dernières années, dans cette vieille maison fondée par la France au xve siècle, quelques-uns — comme l'abbé Guérard, — ont déjà un bon renom d'érudition ; il est heureux qu'ils aient désormais à leur disposition un organe, comme les élèves de notre École de Rome,

comme les étudiants de quelques-unes de nos Facultés soit officielles, soit libres. Les *Annales de Saint-Louis des Français* sont un recueil trimestriel dont le premier fascicule vient de paraître, et renferme, entre autres articles, un aperçu historique de M. l'abbé Maffre sur *la Daterie d'Avignon* et la liste des bulles de Jean XXII relativement au diocèse de Rodez, dressée par M. l'abbé Calmet.

— Au moment où l'Italie tout entière célébrait le troisième centenaire de la mort du Tasse, l'Université de Padoue, qui a eu l'honneur de compter le poète parmi ses étudiants, a eu à cœur de ne pas rester en arrière des autres, et elle a chargé de prononcer l'éloge de l'illustre auteur de la Jérusalem un professeur bien connu en France par ses études sur la littérature provençale, M. Vincenzo Crescini. Le discours prononcé par lui le 23 mai 1895 vient d'être publié, nous le signalons aux amis du poète, qui y trouveront certainement plaisir : *A Torquato Tasso nel terzo centenario dalla morte la Università di Padova* (Padova, tip. Giov. Batt. Randi, in-8 de 50 p.).

— Du même érudit nous signalerons encore une publication intéressante pour les études provençales : *Un Frammento provenzale a Conegliano* (Padova, tip. dei fratelli Gallina, in-8 de 22 p.). Il s'agit d'un fragment de l'Évangile en vers de l'Enfance de Notre-Seigneur, conservé dans les Archives de la Congrégation de charité de Conegliano, connu par des citations de Raynouard et déjà publié dans le *Zeitschrift für romanische Philologie*. La nouvelle édition, — malheureusement tirée à petit nombre et non mise dans le commerce, — renferme une excellente reproduction photographique des deux feuillets du manuscrit.

— Toujours du même savant, une curieuse « note sur *l' Ultimo verso della canzone di Rolando*, où se trouvent discutées les explications qui en ont été fournies (extrait des *Rendiconti della R. Accademia dei Lincei*. Roma, tip. della R. Accademia, in-8 de 15 p.).

— M. le pasteur Paul Sabatier s'occupe surtout de l'histoire franciscaine, comme en témoignent ses œuvres volumineuses et savantes. Dans les premières éditions de la *Vie de saint François d'Assise*, il avait cru devoir rejeter en bloc ce qui concerne la fameuse indulgence de la Portioncule. De récentes études lui ont fait découvrir des documents nouveaux qui lui ont permis de constater que les « documents traditionnels en faveur de l'indulgence sont en général authentiques. » Donc, aujourd'hui, il l'admet, cette indulgence, comme ayant été accordée à saint François par le pape Honorius III. C'est ce qu'il établit dans ce fascicule : *Un nouveau Chapitre de la vie de saint François d'Assise. L'Avènement d'Honorius III et l'Indulgence de la Portioncule* (Paris, Fischbacher, in-8 de 24 p.).

— On vient de publier à Padoue un recueil (avec illustrations) en l'honneur de Galilée : *R. Università di Padova. Onoranze centenarie a Galileo Galilei, nel terzo centenario dalla sua prelezione nell' Università di Padova. Dicembre 1892. Narrazione e Documenti* (tip. Gio-Batt. Randi, gr. in-8 de 56 p.). Récits et documents sont fort intéressants. Nous devons signaler surtout les abondantes indications bibliographiques réunies dans le chapitre intitulé : *Pubblicazioni ed Omaggi in occazione delle Onoranze* (p. 47-56). La France est représentée dans cette série de publications par les noms de J. de Crozals, Victor Egger, Georges Favey, Jules Molk, Monniot, Ph. Tamizey de Larroque, Paul Tannery, etc.

— M. Ernesto Masi vient de publier le discours prononcé par lui le 11 mai dernier au cercle philologique de Florence et dans lequel il a esquissé la vie et les travaux du regretté président de cette assemblée, le marquis Matteo Ricci, mort en février 1896 : *Commemorazione del marchese Matteo Ricci, pre-*

sidente del Circolo filologico di Firenze (Bologna, Zanichelli, in-16 de 31 p.).

— Nous signalions dans notre dernière chronique un catalogue de la maison Hoepli. Voici aujourd'hui qu'il nous faut parler d'une autre publication bien plus importante de la même maison : *XXV anni di vita editoriale. Catalogo cronologico, alfabetico-critico, sistematico e per soggetti delle edizioni Hoepli 1872-1896* (Milano, Ulrico Hoepli, in-8 de XVI-494 p., 1 grav. et 1 fac-similé). Ce beau volume, véritable monument élevé à la gloire d'une des plus considérables maisons d'édition d'Italie, nous retrace toute l'activité de M. Hoepli depuis le moment où il quitta la Suisse, sa patrie de naissance, et vint demander à l'Italie de lui servir de nouvelle patrie, jusqu'en juin 1896. Une excellente introduction de M. Gaetano Negri montre et la place que tient dans la librairie italienne la grande maison de Milan et l'intérêt que présente le catalogue qu'elle nous offre de ses publications. Dans une lettre reproduite en autographie, M. Hoepli dit justement et non sans une légitime fierté que si toutes les publications de sa maison n'ont pas la même importance, toutes du moins ont été inspirées par le désir de rendre service aux études. Un tableau nous donne les dates principales de la vie du libraire milanais. Puis vient l'index chronologique an par an, mieux encore, mois par mois, de ses publications depuis 1871 jusqu'à ces derniers mois, où l'on pourra suivre les développements de cette maison qui, partie de débuts assez humbles, est arrivée à tenir un des premiers rangs de l'autre côté des Alpes. La table alphabétique par noms d'auteurs ou titres d'ouvrages contient parfois des notices bibliographiques, le plus souvent empruntées à des revues critiques. Le volume se termine par une table systématique et par un index alphabétique par sujets qui rendront les recherches singulièrement faciles dans ce répertoire auquel le public qui travaille ne peut manquer de faire un bon accueil.

Tunisie. — Le R. P. Delattre nous donne une très savante étude sur *Carthage. Nécropole punique de la colline de Saint-Louis* (Lyon, Mougin-Rusand, gr. in-8 de 96 p. avec planches. Extrait des *Missions catholiques*). Le célèbre archéologue ayant établi (en 1895) que la nécropole de Gamart, qui passait pour punique, était juive, il fallait bien un jour ou l'autre, dit-il avec une aimable bonhomie, découvrir sur d'autres points de la péninsule carthaginoise les véritables sépultures des habitants de la première ville. C'est, en effet ce qui est arrivé. Le très actif missionnaire — aussi actif au point de vue scientifique qu'au point de vue religieux — a reconnu et fouillé en partie plusieurs nécropoles puniques et a constaté que les Carthaginois ont inhumé leurs morts sur le flanc sud-ouest de la colline de Saint-Louis, sur la colline dite de Junon ou du Petit Séminaire, sur divers autres points jusqu'au terrain appelé Douimès, qui doit marquer au nord-est la limite de la cité primitive. Le R. P. Delattre décrit très bien ces découvertes, qui sont venues modifier considérablement la topographie de Carthage admise par les savants jusqu'à ces dernières années.

Publications nouvelles. — *Gesù Cristo.* Introduzione agli studii Biblici del P. B. Golizía da Ceglie Messàpico (in-8, Assisi, tip. Metastasio). — *Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ avant, pendant et après sa vie mortelle,* par l'abbé Vandepitte (in-8, Bloud et Barral). — *Die Gottesoffenbarung in Jesu Christo,* von P. Schwartzkopff (in-8, Giessen, Ricker). — *Das Christentum Cyprians,* von K.-G. Goetz (in-8, Giessen, Ricker). — *Theologiae moralis institutiones quas in collegio Lovaniensi Societatis Jesu,* tradebat E. Génicot. Vol. I (gr. in-8, Louvain, Polleunis et Ceuterick). — *Le Guide des âmes consacrées à Dieu,* par le R. P. Marie-Joseph de Bollène (2 vol. in-18, Société de Saint-Augustin). — *Historia exercitiorum spiritualium S. P. Ignatii de*

Loyola, collecta et concinnata a P. J. Diertins (petit in-8, Fribourg-en-B., Herder). — *Chrétien ou agnostique*, par l'abbé L. Picard (in-8, Plon et Nourrit). — *A travers la religion, notes recueillies par une mère pour ses enfants*, par Mme R. Adeline (gr. in-8, Retaux). — *Histoire du droit privé de la république athénienne*, par L. Beauchet (3 vol. gr. in-8, Chevalier-Marescq). — *Principes du droit international privé et Applications aux diverses matières du code civil (code Napoléon)*, par A. Rolin (Chevalier-Marescq, 3 vol. in-8). — *Le Mandat impératif*, par P. Dandurand (gr. in-8, Fontemoing). — *Répertoire alphabétique de droit usuel*, par A. Rendu et P. Bénard (2 vol. in-8, Giard et Brière). — *Éléments de droit pénal et d'instruction criminelle*, par J. Marie (in-18, Giard et Brière). — *De la Protection des enfants sans famille*, par L. Milhaud (in-8, Giard et Brière). — *Législation héraldique de la Belgique 1595-1895. Jurisprudence du conseil héraldique, 1844-1895*, par L. Arendt et A. de Ridder (in-8, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Œuvres de Platon*, trad. par V. Cousin, 2e éd., par Barthélemy Saint-Hilaire (in-8, Alcan; Hachette). — *Grundzüge der Metaphysik*, von J. Sachs. 2. Auflage (in-8, Paderborn, Schöningh). — *Ontologia metaphysica generalis*, auctore P. C. Delmas (in-8, Retaux). — *L'Emploi de la vie*, par J. Lubbock (in-18, Alcan). — *La Science de la vie enseignée à la jeunesse*, par L. Penasson (in-18, Bloud et Barral). — *Le Bon Esprit au collège*, par l'abbé J. Tissier (in-18, Retaux). — *L'Idée spiritualiste*, par Roisel (in-18, Alcan). — *La Responsabilité morale*, par T. Desdouits (in-8, Fontemoing). — *Philosophie morale et sociale*, par le R. P. de Pascal (2 vol. in-8, Lethielleux). — *Guerre et christianisme*, par J. de Triac (in-18, Firmin-Didot). — *La Morale sociale*, par B. Malon (in-8, librairie de la « Revue socialiste »). — *Ketteler et la Question ouvrière*, par E. de Girard (in-8, Berne, Wyss). — *L'Enseignement social à Paris*, par D. May (in-16 carré, Rousseau). — *Le Socialisme et la Science sociale*, par G. Richard (in-18, Alcan). — *El Concepto de organismo social*, por V. Santamaria de Paredes (in-16, Madrid, F. Fe). — *Solidarité*, par L. Bourgeois (in-18, Colin et Cie). — *Du Service médical dans les travaux de construction. Une Campagne en Macédoine (1893-1895)*, par le docteur Barthe de Sandfort (gr. in-8, Soc. d'édit. scientifiques). — *Manuel du microscope à l'usage du débutant*, par le docteur A. Miquet (in-18, Soc. d'édit. scientifiques). — *Les Chemins de fer en France sous le règne de Louis-Philippe*, par E. Charles (gr. in-8, Fontemoing). — *Manuel d'archéologie*, par l'abbé P. Gaborit (in-8, Bloud et Barral). — *La France artistique et monumentale*, par H. Havard. T. VI (gr. in-4, Librairie illustrée). — *Werden und Wandern unserer Wörter*, von Dr F. Harder (petit in-8 cart., Berlin, Gaertner). — *Ames simples*, par Y. Berthou (in-8, Lemerre). — *Comme on pleure à vingt ans*, par M. Comert (in-18, Vanier). — *Fleurs fanées*, par H. Mercq (in-18, Vanier). — *Philippe le Bel*, par J. Strada (in-8, Ollendorff). — *Poèmes*, par P. Verhaeren (in-18, « Mercure de France »). — *L'Archiduc Casimir*, opérette bouffe en deux actes, par C. Le Roy-Villars (in-18, Bricon). — *Chantepie*, drame en trois actes, par P. Féval et T. Botrel (in-18, Bricon). — *Le Coupable*, par F. Coppée (in-18, Lemerre). — *Pour le bonheur*, par Mme S. Meunier (in-18, Lemerre). — *Les Petites Vattier*, par H. Maisonneuve (in-18, Plon et Nourrit). — *Eux et elle*, par Gyp (in-18, Calmann Lévy). — *La Marque des quatre*, par A. Conan-Doyle, trad. de l'anglais (in-18, Hachette). — *Fille de prince*, par P. Sales (in-18, Flammarion). — *Légendes et contes de Provence*, par C. de Martrin-Donos (in-18, Flammarion). — *Dans les temples de l'Himalaya*, par A. Van der Naillen, trad. par le docteur Daniel (in-18, Leymarie). — *Œuvres oratoires de Bossuet*, étude critique complète par l'abbé J. Lebarq. T. VI (in-8, Desclée et de Brouwer). — *Les Malfaiteurs littéraires*, 2e édit., par le

P. E. Cornut (in-18, Retaux). — *Spicilège*, par M. Schwob (in-18, « Mercure de France »). — *Le Roman de mes romans*, par H. Malot (in-18, Flammarion). *Atti del secondo congresso geografico italiano tenuto in Roma dal 22 al 27 settembre 1895* (gr. in-8, Roma, Civelli). — *Our Journey to Sinai*, by Mrs. R. L. Bensly (in-18 cart., London, The Religious Tract Society). — *Lectures historiques. Histoire grecque*, par G. Glotz (in-18 cart., Alcan). — *La Constitution d'Athènes et l'Œuvre d'Aristote*, par M. Dufour (gr. in-8, Hachette). — *Rome et l'Empire aux deux premiers siècles de notre ère*, par E. Thomas (in-16, Hachette). — *Römisches Kaisertum und Verfassung bis auf Traian*, von J. Asbach (in-8, Köln, Dumont-Schauberg). — *De la Police et de la voirie à Rome sous la République*, par P. Boutet (gr. in-8, Giard et Brière). — *Histoire générale. Le XIXe siècle*, par E. Driault et G. Monod (in-16 cart., Alcan). — *Une Voix d'Alsace*, par Ignotissimus (in-16, Colin et Cie). — *Le Journal d'un évêque*, publié par Y. Le Querdec (in-18, Lecoffre). — *Anne de Russie, reine de France et comtesse de Valois au XIe siècle*, par le vicomte de Caix de Saint-Aymour (petit in-8 carré, Champion). — *La Chronique de Nantes*, publiée par R. Merlet (in-8, A. Picard et fils). — *Lettres de Marie-Antoinette*, recueil des lettres authentiques de la Reine publié pour la Société d'histoire contemporaine par M. de la Rocheterie et le marquis de Beaucourt. T. II (in-8, A. Picard et fils). — *Die sogenannten Memoiren de Grandchamps und ihre Fortsetzungen und die sogenannten Memoiren des Marquis de Sassenage*, von S. Hellmann (gr. in-8, München, Lunebürg). — *Histoire de Napoléon III*, par J.-M. Villefranche (2 vol. in-8, Bloud et Barral). — *Recueil de documents relatifs à la convocation des États généraux de 1789*, par A. Brette. T. II (gr. in-8, Imp. nationale ; Leroux). — *Une Famille vendéenne pendant la grande guerre, 1793-1795*, par M. Boutillier de Saint-André (in-8, Plon et Nourrit). — *L'Album d'un Saint-Cyrien, deux années d'école* (gr. in-4, Plon et Nourrit). — *La Normandie monumentale et pittoresque. Le Mont Saint-Michel*, par l'abbé A. Bouillet (Le Havre, Lemale, gr. in-folio). — *Histoire de Dun-le-Roi*, par P. Moreau. T. II (Saint-Amand du Cher, Pivoteau). — *Cordóba contemporanea*, por R. Gil (2 vol. in-8, Cordóba, imp. y Papelaria Catalana). — *La Jeunesse d'un Tsar. Paul Ier et Catherine II*, par D. Kobeko (in-18, Calmann Lévy). — *La Russie économique et sociale à l'avènement de S. M. Nicolas II*, par le vicomte Combes de Lestrade (in-8, Guillaumin). — *La Vie militaire en Russie*, par P. de Pardiellan (in-18, Charles-Lavauzelle). — *Fauteuils contemporains de l'Académie française*, par V. Jeanroy-Félix (in-8, Bloud et Barral). — *Le Cardinal de Loménie de Brienne, archevêque de Sens*, par J. Perrin (in-8, A. Picard et fils). — *Fustel de Coulanges*, par P. Guiraud (in-16, Hachette). — *L'Allemagne catholique au XIXe siècle; Windthorst, ses alliés et ses adversaires*, par G. Bazin (in-8, Bloud et Barral). — *James Thomson, sa vie et ses œuvres*, par L. Morel (in-8, Hachette). — *L'Irlande au XIXe siècle, O'Connell, ses alliés et ses adversaires*, par J. de la Faye (in-8, Bloud et Barral). — *Essais d'histoire et de littérature*, par C. Felgères (in-18, Savine). — *Catalogue des manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale sous les nos 1 à 725 de la collection de Lorraine*, par P. Maréchal (in-8, Nancy, Wiener). — *Catalogue des bibliographies géologiques*, par E. de Margerie (gr. in-8, Gauthier-Villars).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. *La Dauphine Marie-Antoinette*, par PIERRE DE NOLHAC. Paris, Boussod et Valadon, s. d. (1896), gr. in-4 de 181 p., avec 39 planches en taille-douce. Broché, 60 fr.; relié, tr. dorées, 105 fr. — 2. *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*. II. *Les Premières Mêlées des peuples*, par G. MASPERO. Paris, Hachette, 1897, in-4 de 798 p., avec 440 fig., 3 planches hors texte et une carte. Broché, 30 fr.; relié, 38 fr. — 3. *Histoire de la sculpture grecque*, par MAXIME COLLIGNON. T. II. Paris, Firmin-Didot, 1897, in-8 de 715 p., illustré de 12 pl. hors texte et de 360 grav. dans le texte. Broché, 30 fr.; relié, 40 fr. — 4. *Florence et la Toscane, paysages et monuments, mœurs et souvenirs historiques*, par EUGÈNE MÜNTZ. Paris, Hachette, 1897, gr. in-4 de VIII-520 p., avec 372 grav. Broché, 30 fr.; relié, 40 fr. — 5. *Les Chroniqueurs de l'histoire de France. Saint Louis et les croisades, les premiers Valois, d'après les chroniqueurs de Suger à Froissart*, texte abrégé, coordonné et traduit par Mme DE WITT, née GUIZOT. Paris, Hachette, 1896, gr. in-8 de 764 p., avec 9 planches en chromolith., 46 grandes compos. tirées en noir et 302 grav. d'après les monuments et manuscrits de l'époque. Broché, 15 fr.; relié, 20 fr.— 6. *A travers la Bosnie et l'Herzégovine, études et impressions de voyage*, par GUILLAUME CAPUS. Paris, Hachette, 1896, gr. in-4 de VIII-350 p., avec 154 grav. et une carte. Broché, 25 fr.; relié, 35 fr.— 7. *La Tunisie*, par GASTON VUILLIER. Tours, Mame, 1896, gr. in-4 de 288 p., avec 4 grav. hors texte en couleurs et 80 grav. noires dans le texte et hors texte, par l'auteur. Broché, 15 fr.; relié, couv. en chromo, tr. blanches, tête dorée, 20 fr. — 8. *Tombouctou la Mystérieuse*, par FÉLIX DUBOIS. Paris, Flammarion, 1897, in-8 de 420 p. Broché, 10 fr.; relié, 15 fr.— 9. *Voyage aux Sept Églises de l'Apocalypse*, par l'abbé E. LE CAMUS. Paris, Sanard et Derangeon, 1896, gr. in-8 de 313 p. avec de nombr. pl. et grav. Broché, 7 fr. 50 ; relié, 10 fr. — 10. *Histoire du corps des gardiens de la paix*, par ALFRED REY et LOUIS FÉRON. Paris, Firmin-Didot, 1896, gr. in-8 de X-736 p. avec 44 pl. en couleurs et 266 grav. en noir. Broché, 25 fr.; relié, 35 fr. — 11. *Paris de siècle en siècle*, texte, dessins et lithographies par A. ROBIDA. Paris, Librairie illustrée, s. d. (1896), gr. in-8 de 412 p. Broché, 25 fr.; relié, 30 fr.— 12. *Paris de siècle en siècle. Le Cœur de Paris, splendeurs et souvenirs*, texte, dessins et lithographies par A. ROBIDA. Paris, Librairie illustrée, s. d. (1896), gr. in-8 de 412 p. Broché, 25 fr.; relié, 30 fr. — 13. *L'Armée en France et à l'étranger*, par le commandant PICARD. Tours, Mame, 1897, gr. in-4 de 512 p., avec 20 sujets hors texte en couleurs et 150 grav. sur bois. Broché, 12 fr.; relié percaline, plaque or et couleurs, tr. dorées, 15 fr. — 14. *Le Page de Napoléon*, par E. DUPUIS. Paris, Delagrave, s. d. (1896), in-4 de 312 p., illustr. par Job. Broché, 12 fr.; relié, fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 15 fr. — 15. *Fables de* JEAN DE LA FONTAINE. Tours, Mame, 1897, gr. in-4 de 486 p. avec 19 pl. hors texte en couleurs, 50 sujets en camaïeu, 246 sujets dans le texte. Broché, 15 fr.; relié percaline, plaque en or et couleurs, tr. dorées, 20 fr. — 16. *Nos Bêtes, animaux nuisibles ou sans utilité*, par le Dr HENRI BEAUREGARD. Paris, Colin et Cie, 1897, in-8 de VII-196 p., avec 242 fig. en couleurs et 253 en noir, par Juillerat et A. Millot. Relié toile, fers spéciaux or et couleurs, tr. dorées, 25 fr. — 17. *La Chasse en France*, par CHARLES DIGUET. Paris, Jouvet, s. d. (1896), in-8 de 443 p., avec 122 grav. d'après les dessins de Jules Didier, Gélibert, Gridel, Ch. Jacque, Malher, Oudart, etc. Broché, 10 fr.; relié toile, biseaux, tr. dorées, plaque en couleurs, 13 fr. — 18. *Mademoiselle de Fierlys*, par FRÉDÉRIC DILLAYE. Paris, Delagrave, 1897, gr. in-8 de 297 p., illustré par J. Girardet. Broché, 10 fr.; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 13 fr. — 19. *La Normandie monumentale et pittoresque. Le Mont Saint-Michel*, par l'abbé BOUILLET. Le Havre, Lemale, 1896, gr. in-folio de 66 p., avec 24 grandes planches en héliogr. et 79 grav. dans le texte, 6 fr.

— 20. *Les Capitales du monde.* Paris, Hachette, 1896, gr. in-8 de 632 p., avec 339 illustr. d'après les plus célèbres artistes. Broché, 8 fr.; relié, 10 fr. — 21. *Nord et Midi, récits de voyage en Belgique, Hollande, Provence, Provinces rhénanes, Venasque, Gênes*, par Eugène Loudun. Paris, Sanard et Derangeon, s. d. (1896), gr. in-8 de 320 p., illustré de nombreuses planches et gravures. Broché, 6 fr. 50 ; relié, 10 fr. — 22. *La Marine d'autrefois*, par Georges Contesse. Tours, Mame, 1897, gr. in-8 de 398 p., avec 80 grav. sur bois. Broché, 5 fr. 50 ; relié percaline, ornements en noir et or, plaques spéciales, tr. dorées, 8 fr. 50.—23. *L'Album d'un Saint-Cyrien*, par Georges Virengue. Paris, Plon et Nourrit, 1896, gr. in-8 de 200 p. avec de nombr. illustr. Broché, 5 fr.; relié, 8 fr. — 24. *Petit Ange*, par Pierre Maël. Tours, Mame, 1896, in-8 de 336 p., avec 80 grav. par Alfred Paris. Relié percaline, ornements en or et couleurs, fers spéciaux, tr. dorées, 10 fr. — 25. *Une Famille parisienne à Madagascar, avant et pendant l'expédition*, par Adolphe Badin. Paris, Colin et Cie, 1897, in-8 de 293 p., illustr. par A. Lalauze. Relié toile, tr. dorées, fers spéciaux, 10 fr. — 26. *Face au drapeau*, par Jules Verne. Paris, Hetzel, s. d. (1896), gr. in-8 de 221 p., avec dessins de L. Benett et grandes chromotyp. Broché, 4 fr. 50 ; relié toile, fers spéciaux or et couleurs, 6 fr.; édition in-18 de 346 p., illustr. de L. Benett. Broché, 3 fr. — 27. *Clovis Dardentor*, par Jules Verne. Paris, Hetzel, s. d. (1896), gr. in-8 de 244 p., avec 47 dessins de L. Benett et 6 grandes chromotyp. Broché, 4 fr. 50 ; relié toile, fers spéciaux or et couleurs, 6 fr.; édition in-18 de 324 p., illustré par L. Benett. Broché, 3 fr. — 28. *La Fortune de Dambro*, par Étienne Marcel. Paris, Hennuyer, 1896, in-8 de 400 p., avec 33 grav. par Adrien Moreau. Broché, 7 fr.; relié, 10 fr. — 29. *Retrouvée !* par Rémy Allier. Paris, Ducrocq, s. d. (1896), gr. in-8 de 502 p., avec 70 compos. de Lucien Métivet, Cœlas, etc.; grav. de F. Méaulle, Muller et Ruckert. Broché, 7 fr.; relié, 10 fr. — 30. *Deux Frères*, par Mme P. de Nanteuil. Paris, Hachette, 1897, gr. in-8 de 311 p., avec 80 vignettes dessinées par A. Paris. Broché, 4 fr.; relié, 6 fr. — 31. *Sauvons Jeannette !* par Olivier Darc. Paris, Ducrocq, s. d. (1896), gr. in-8 de 244 p., avec 80 comp. de E. de la Vallette et de A.-M. Guillaume, etc. Grav. de F. Méaulle. Auckert et Toquenne. Broché, 5 fr.; riche reliure toile, avec biseaux et fers spéciaux, tr. dorées, 6 fr. 75. — 32. *Au pays des Pommiers, à travers la Normandie*, par Léon Ville. Paris, Tolra, s. d. (1896), in-8 de 350 p., avec grav. de Paul Dufresne. Broché, 4 fr. ; relié, 6 fr. 50. — 33. *Au pays des Menhirs, voyage à travers la Bretagne*, par Léon Ville. Paris, Tolra, s. d. (1896), in-8 de 370 p., illustr. de Paul Dufresne. Broché, 4 fr. ; relié, 6 fr. 50. — 34. *Aumôniers et soldats*, par le commandant Grandin. Paris Tolra, s. d. (1896), in-8 de 350 p., avec de nombreuses comp. hors texte et dans le texte, par E. Bouard. Broché, 4 fr. ; relié, 6 fr. 50. — 35. *Bleus et Chouans*, par le Commandant Grandin. Paris, Tolra, s. d. (1896), gr. in-8 de 383 p., avec 50 comp. hors texte et dans le texte, par E. Bouard. Broché, 4 fr.; relié, 6 fr. 50. — 36. *La Lecture en famille* (1895-1896). Paris, Hennuyer, gr. in-8 de 407 p., illustré. Broché, 5 fr. — 37. *Le Capitaine aux pieds nus*, par S. Blandy. Paris, Delagrave, 1897, in-8 de 238 p., illustré par E. Zier. Broché, 3 fr. 50 ; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 5 fr. — 38. *Ordre du Roi*, par G. de Beauregard. Paris, Hachette, s. d. (1896), in-18 de 436 p., avec 59 grav. d'après Vernay. Broché, 3 fr. 50 ; relié, 5 fr. — 39. *Pour les potaches*, par Maxime Audouin. Paris, Delagrave, 1897, in-8 de 190 p., illustr. de Ginos. Broché, 2 fr. 50 ; relié, fers spéciaux, tr. dorées, 3 fr. 75. — 40. *Un Médecin sans diplôme, Pasteur*, par X. de Préville. Paris, Tolra, s. d. (1896), in-8 de 216 p., avec 60 comp. hors texte et dans le texte, par H. Bressler. Broché, 1 fr. 50 ; relié, 2 fr. 40. — 41. *Les Anges de la charité au XIXe siècle*, par Gaston de Broyes. Paris, Tolra, s. d. (1896), in-8 de 222 p., avec grav. de L. Maitrejean. Broché, 1 fr. 50 ; relié, 2 fr. 40. — 42. *Le Ruisseau des Chouans, scènes de la chouannerie*, par Jules de Plombryant. Paris, Tolra, s. d. (1896), in-8 de 219 p., avec grav. Broché, 1 fr. 50 : relié, 2 fr. 40. — 43. *Trahison et dévouement*, par A. Maitrejean. Paris, Tolra, s. d. (1896), in-8 de 223 p., avec grav. de L. Maîtrejean. Broché, 1 fr. 50 ; relié, 2 fr. 40.

II. — Périodiques et Albums. — 1. *Le Tour du monde. Nouveau Journal des voyages*, fondé par Édouard Charton et illustré par nos plus célèbres artistes. *Année 1896.* Paris, Hachette, gr. in-4 de 635-422-lxiv p. Broché. 25 fr. — 2. *Journal de la jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré. Année 1896.* Paris, Hachette, 2 vol.

in-4 de chacun 418 p. Broché, 20 fr.; relié, 26 fr. — 3. *Musée des familles. Tomes LXXVI et LXXVII.* Paris, Delagrave, 1896, 2 vol. gr. in-8 de chacun 380 p., avec de nombreuses illustrations. 14 fr. à Paris; 16 fr. dans les départements. — 4. *Saint Nicolas*, journal illustré pour garçons et filles. Tome XVII. Paris, Delagrave, 1896, gr. in-8 de 848 p., avec de nombreuses illustrations. Broché, 18 fr.; relié, tr. dorées, 22 fr. — 5. *Magasin d'éducation et de récréation et Semaine des enfants réunis.* 32e année. Nouv. série. Tomes III et IV. Paris, Hetzel, 1896, 2 vol. gr. in-8 de 388 et 380 p., avec de nombr. grav. Brochés, Paris, 14 fr.; départements, 16 fr.; union postale, 17 fr. — 6. *La Revue Mame.* Année 1895-1896. Tours, Mame, 1896, gr. in-4 de 840 p., plus nos 53 à 104 de *Suppléments* illustrés formant 204 p., avec de très nombr. grav. Broché, France, 8 fr.; relié toile, 10 fr. Broché, pour l'étranger, 11 fr. 50. — 7. *Mon Journal*, recueil illustré en couleurs pour les enfants de 8 à 12 ans. 1895-1896. Paris, Hachette, 1896, gr. in-8 de 835 p. Broché, 8 fr.; cart., 10 fr. — 8. *Le Petit Français illustré*, journal des écoliers et des écolières. 6e année, 1896. Paris, A. Colin et Cie, gr. in-8 de 628 p., avec de nombr. illustr. et un Supplément illustré. Broché, 6 fr.; relié, tr. dorées, 7 fr. 50 et 9 fr. — 9. *Le Musée des enfants* (10e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1895, in-4 de 384 p., nombr. illustr. en noir et en couleurs. Broché, 6 fr. — 10. *Le Musée des jeunes filles* (7e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1895, in-4 de 384 p., nombr. illustr. Broché, 6 fr. — 11. *Histoire de Bertrand du Guesclin, racontée à mes enfants*, par Théodore Cahu. Paris, Jouvet et Cie, s. d. (1896), album oblong de 79 p. avec 20 aquarelles et 26 grandes grav. tirées en couleurs dans le texte, par Paul de Sémant. Relié avec plaque spéciale, or, argent et couleurs, tr. dorées, 10 fr. — 12. *Jeanne d'Arc*, par M. Boutet de Monvel. Paris, s. d. (1896), album gr. in-4 oblong de 47 p., avec la reproduction en chromotyp. de 48 compositions à l'aquarelle de M. Boutet de Monvel. Relié, 10 fr. — 13. *Les Mots historiques du pays de France*, par Édouard Trogan. 2e édition. Tours, Mame, 1896, album in-4 de 91 p. avec 20 pl. hors texte en couleurs, 20 pl. en plusieurs teintes, 20 grav. dans le texte, par Job. Relié percaline, fers spéciaux, ornements en couleurs, tr. dorées, 10 fr. — 14. *Les Facéties du sapeur Camember*, par Christophe. Paris, Colin et Cie, 1897, album oblong de 61 p., avec grav. en couleurs. Relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 10 fr. — 15. *Pour les petits enfants. Le Premier Livre*, par Blanche Marois. Paris, Colin et Cie, 1897, in-4 carré de 81 p., avec 20 pl. en couleurs, 300 grav. noires, élégante reliure dessinée par Ruty et tirée en couleur, 4 fr. 50. — 16. *Les Trois Chiens de Mademoiselle Lili et de Monsieur Lucien*, texte par Un Papa; dessins de L. Frœlich. Paris, Hetzel, s. d. (1896), album gr. in-8 non paginé, cartonné, 4 fr. — 17. *Michel et Suzon, petites tragédies enfantines*, texte par Un Papa; dessins d'Eugène Froment. Paris, Hetzel, s. d. (1896), album gr. in-8 non paginé, cartonné, 4 fr. — 18. *Un Colin-maillard accidenté*, dessins en couleurs par R. Tinant. Paris, Hetzel, s. d. (1896), gr. in-4 non paginé, cartonné, 1 fr. — 19. *Bébé peintre à la maison.* Paris, Westhausser, s. d. (1896), album in-4 non paginé, cartonnage couvert. chromo, 2 fr. 50.

III. — Nouvelle Collection à l'usage de la jeunesse, 1re série, publiée par la maison Hachette. Vol. in-8 jésus à 7 fr. brochés; cart. en percaline à biseaux, tr. dorées, 10 fr. — 1. *Fleur de France*, par Pierre Maël, avec 50 vign. dessinées par Tofani, 299 p. — 2. *Grand'mère et petit-fils*, par Albert Cim, avec 70 grav. d'après les dessins de E. Vulliemin, 352 p. — 3. *La Vengeance des Peaux-de-Bique*, par Gustave Toudouze, illustr. de J. Le Blant. 313 p.

IV. — Collection Hetzel, in-8 illustrés. Vol. à 7 fr. brochés; reliés, plaques spéciales, tr. dorées, 10 fr. — 1. *La Vie de collège dans tous les temps et dans tous les pays. L'Écolier d'Athènes*, par André Laurie, avec grav. en couleurs par George Roux, 288 p. — 2. *Ma Sœur Thérèse*, par Pierre Perrault, avec grav. en noir et en couleurs par J. Geffroy, vues par L. Gsell, 289 p.

V. — Collection Hetzel, in-8 cavalier illustrés. Vol. à 4 fr. 50 brochés; cart., 6 fr. — 1. *La Rose blanche. En temps de guerre*, adaptation d'après Mme Mary Davis, par Th. Bentzon; illustr. de George Roux, 232 p. — 2. *Siribeddi, mémoires d'un éléphant*, par J. Lermont, illustr. de A. Lançon, 256 p.

VI. — Bibliothèque illustrée. Nouvelle collection, format in-4, 3e série,

publiée par la maison Mame, de Tours, 1896. Chaque vol. relié en percaline rouge, plaque spéciale en or et en noir, biseautée, tr. dorées, 5 fr. — 1. *Les Contes de l'épée*, par HENRY DE BRISAY, avec 20 grav. par Guillonnet, Zier, etc., 182 p. — 2. *Les Coins de Paris*, par LÉO CLARETIE, avec 25 grav. par de Foulquin, Gérardier, etc., 153 p. — 3. *Stéphanette*, par RENÉ BAZIN, avec 25 grav. par Vulliemin, 156 p.

VII. — Bibliothèque rose illustrée, pour les enfants et adolescents, publiée par la maison Hachette. Vol. in-16 à 2 fr. 25 brochés, et à 3 fr. 50 reliés. — 1. *La Chance de Jeanne*, par Mme la comtesse DE VAREPPE, avec 38 vign. par Ed. Zier, 270 p. — 2. *Les Grandeurs de Sophie*, par FRANÇOIS DESCHAMPS, avec 45 vign. par A. Robaudi, 287 p. — 3. *Tous jeunes*, par A. VERLEY, avec 53 vign. par E. Vulliemin, 259 p. — 4. *Le Manoir des Boishaël*, par Mme CHÉRON DE LA BRUYÈRE, avec 38 vign. par E. Zier, 255 p.

VIII. Bibliothèque du « Petit Français, » publiée par la maison Colin. Vol. in-18 jésus, riche reliure toile, tr. dorées, 3 fr. — 1. *Chryséis au désert*, par GÉRALD-MONTMÉRIL, illustr. par F. Lœvy, 287 p. — 2. *Une Histoire de sauvage*, par EDM. PASCAL, illustr. de P. Kauffmann, 285 p. — 3. *Les Fredaines de Mitaize*, par PIERRE FICY, illustr. par Amélie Bertrand, 283 p.

IX. — Petite Bibliothèque blanche, publiée par la maison Hetzel. Vol. in-16, brochés, 1 fr. 50 ; cart., tr. dorées, 2 fr. — 1. *Les Aventures de Charlot et de ses sœurs*, par ALFRED DE BRÉHAT, avec grav. de Philippoteaux, 127 p. — 2. *Le Petit Jean, scènes de la vie d'un bébé*, par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ, illustr. de J. Geoffroy, E. Renard, etc., 125 p.

I. — 1. — Avec un luxe d'édition et un luxe non moins grand d'érudition profonde et forte, M. de Nolhac vient d'écrire près de deux cents pages sur *la Dauphine Marie-Antoinette*. C'est le digne pendant du splendide volume qu'il a consacré, il y a six ans, à la Reine et dont on n'a point oublié l'éclatant succès. Il va chercher la jeune princesse à Vienne et la conduit à Versailles jusqu'à la veille de son avènement. Ce sont dix-neuf années de sa vie qu'il raconte. Et quelles années ! Les plus heureuses assurément. Un peu négligée par sa mère, qui semble ne se préoccuper sérieusement de son éducation que lorsqu'elle n'est plus entre ses mains, l'enfant est néanmoins charmante ; charmante de grâce, de bonté, de spontanéité. En Autriche on pleure son départ ; en France on salue avec joie, mieux que cela, avec enthousiasme, son arrivée. Le Roi, tout blasé qu'il est, semble comme rajeuni par sa vue, et la maîtresse royale elle-même la déclare, en zézayant, « sarmante. » C'est de ce côté-là pourtant que viennent les écueils et les dangers. La Du Barry, dont M. de Nolhac nous décrit avec grands détails la présentation — car avant de nous peindre l'existence de la Dauphine, il faut bien peindre aussi le théâtre où elle est appelée à paraître — la Du Barry a voulu dîner à la table royale à côté de la nouvelle princesse, et la faiblesse de Louis XV lui a donné cette jouissance cynique ; mais elle voudrait se glisser en quelque sorte dans l'intimité de la jeune femme, et la pudeur de Marie-Antoinette se refuse obstinément à ce contact impur. Ni les mécontentements du Roi ni les gronderies de l'Impératrice alarmée par sa politique, ne viennent à bout de ses virginales répugnances ; elle adresse un mot à la favorite, et c'est tout. La lutte dure plusieurs années et se termine en somme à l'honneur de la pudeur et de la dignité. En face du vice, un

moment triomphant, la Dauphine représente la vertu, et elle représente aussi la conscience publique ; elle en est comme la protestation vivante, et elle en est en même temps l'espérance. Aussi quelles acclamations passionnées et joyeuses quand, au bout de trois ans, on lui permet enfin de faire son entrée dans Paris ! Elle est l'idole du peuple et elle mérite de l'être. Qu'elle ait des défauts, cela est incontestable ; mais quelle enfant de quinze ans n'en a pas ? surtout lorsque cette enfant ne trouve ni dans sa famille ni dans son mari les conseils et le mentor dont aurait besoin son inexpérience ! Mais ce qui est non moins certain — le beau livre de M. de Nolhac comme les rapports de Mercy l'établissent — c'est que ces défauts, elle s'appliquait avec un louable courage à les combattre et qu'en 1774 elle en avait corrigé beaucoup. Son grand tort ou plutôt son grand malheur, ç'a été de régner trop jeune. Et voilà pourquoi on s'attarde volontiers à contempler ces quatre années de la vie de la Dauphine, parce qu'on ne voit guère encore de points noirs, et qu'en revanche, à chaque année on constate un progrès : on s'y attarde plus volontiers encore en compagnie de M. de Nolhac, qui connait si bien son XVIIIe siècle et son Versailles, qui les peint si bien, qui y a fait tant de découvertes précieuses, et qui en fait jouir si aimablement le public avec ces belles reproductions des Drouais et des Van Loo, des Saint-Aubin et des Moreau le jeune, des Eisen et des Latour, et qui, en un mot, donne une fois de plus, dans cet ouvrage, une si magistrale satisfaction aux érudits et aux artistes, aux historiens et aux hommes de goût.

2. — Dans son second volume sur l'*Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, M. Maspero nous montre les peuples se mêlant et luttant aux plus anciennes dates dont on ait connaissance. La Syrie devient le théâtre de la lutte entre la Chaldée et l'Égypte : elle passe tour à tour au pouvoir de ses vainqueurs attirés par ses richesses, jusqu'au moment où, devenus impuissants tous deux, elle peut être maîtresse de ses destinées et devient le pivot de l'histoire générale de l'Orient. Au début, la Syrie relève de la Chaldée ; vers le XVIIIe siècle avant J.-C., l'Égypte chasse les Pasteurs qui l'avaient annihilée près de huit cents ans, secoue le joug des rois de Babylone et des conquérants Élamites ; la XVIIIe dynastie prend l'offensive et conquiert la Syrie, la XIXe la défend péniblement contre les Khâts, la XXe la perd. Pendant que sous la XXIe dynastie l'Égypte se décompose, que l'Assyrie et la Chaldée s'usent dans leurs querelles, la Syrie se constitue en un royaume unique, de force à maintenir son indépendance. Les Khâts, les Amorrhéens, au nord, ont échoué dans cette entreprise ; les Phéniciens sont absorbés par leurs colonisations, les Philistins sont trop peu nombreux, les Hébreux s'éteignent après avoir failli réussir sous David et Salomon. C'est Damas qui reprend l'œuvre et paraît sur le point de la mener à bon terme lorsque

l'Assyrie se dresse devant elle. — Ce volume, illustré de quatre cent quarante gravures presque toutes inédites, de trois planches hors texte, et complété par une carte, est digne du tome 1er dont nous parlions il y a un an, et fait le plus grand honneur à l'érudition française.

3. — Le premier volume, déjà un peu ancien, de l'*Histoire de la sculpture grecque*, de M. Maxime Collignon, était consacré aux origines. Il vient de se compléter d'un second et dernier, qui surpasse singulièrement son aîné par l'intérêt et l'importance des matières. Il aborde, en effet, l'art grec au moment où il atteint son plein développement et où quelque chose de la rudesse puissante de l'époque archaïque persiste encore dans des œuvres déjà tout à fait parfaites d'exécution. Le nom du grand Phidias représente à l'esprit cet instant d'équilibre incomparable, dont l'art d'aucun pays n'offre d'équivalent. Les œuvres les plus importantes de ce glorieux cinquième siècle se rattachent à la sculpture monumentale, et c'est à Athènes qu'on les trouve, avec le Parthénon (dont les métopes et le fronton sont étudiés longuement par M. Collignon, d'après les plus récentes recherches de l'archéologie), au Théséion, à l'Érechthéion, au temple d'Athéna Nikê. Le quatrième siècle compte beaucoup de sculpteurs, dont l'auteur essaie de caractériser la manière, en indiquant soit les œuvres conservées, soit celles qui représentent le mieux la tradition des œuvres perdues. Deux maîtres brillent au premier rang, Scopas et Praxitèle, et une œuvre collective immense, dont les débris sont au British Museum, caractérise cette période; c'est une des merveilles du monde, le tombeau de Mausole, roi de Carie, le « Mausolée. » L'école naturaliste de Lysippe ouvre la période de l'art hellénistique, qui fleurit surtout en Asie Mineure et d'où sort l'art alexandrin. C'est une décadence à coup sûr, mais d'une fécondité encore merveilleuse. Les derniers chapitres racontent les vicissitudes de l'art grec après la conquête, et cette sorte de « renaissance gréco-romaine, » qui se marque par des œuvres néo-attiques, essayant de renouveler les anciens styles, travaux de science et d'imitation qui peuplent nos musées. Sur tant de questions diverses, l'auteur apporte les clartés d'une érudition de première main, à l'usage des savants aussi bien que des profanes. L'illustration, que la maison Didot a soignée exceptionnellement, reproduit en douze héliogravures les grands chefs-d'œuvre. Les autres gravures sont presque toujours intercalées exactement au point du texte qui les appelle et qui les explique; ce soin est à noter, parce qu'il est méritoire et peu commun.

4. — *Florence et la Toscane* est à la fois un livre de voyage et un livre d'art. A côté du beau volume de M. Vuillier sur la *Sicile* et dans un format identique, la maison Hachette a voulu placer celui de M. Eugène Müntz sur une autre partie de cette féconde terre italienne, dont chaque morceau mérite l'honneur d'une monographie du même genre. En ce

moment où les voyages en Italie, sous l'influence de la situation politique, reprennent visiblement faveur en France, on y accueillera avec intérêt cet abondant recueil de gravures, qui enrichit un texte savant. Personne ne pouvait l'écrire avec une information plus nourrie et plus substantielle que l'auteur de l'*Histoire de l'art pendant la Renaissance*. Il y a placé de familiers souvenirs de voyage et le récit de ses excursions de jeunesse dans les environs de Florence et aux principaux points de la Toscane. On visite avec lui les villas des Médicis, éparses dans l'Apennin central. Arezzo, Prato, Pistoia, Lucques, San Gimignano, etc. L'excursion de Monte-Oliveto-Maggiore et de Pienza fait un des plus intéressants chapitres. D'autres sont consacrés à Sienne et à Pise; la plus grande partie de l'illustration, celle de Florence notamment, offre le charme des procédés modernes ; d'autres gravures, beaucoup plus anciennes, sont d'un effet tout autre. Le texte de l'auteur a, en effet, paru dans le *Tour du monde* à des époques très différentes, et une partie remonte à 1882. On peut regretter qu'il se soit borné, pour mettre au courant ses anciennes notes de voyage, à de bien brèves annotations. Le livre valait la peine d'une revision totale. L'état des lieux a souvent changé, et certaines expéditions, par exemple, que M. Müntz a eu le mérite de faire des premiers et dont il décrit les difficultés exceptionnelles, comme celle des montagnes du Casentin, sont devenues aujourd'hui, grâce aux chemins de fer, extrêmement faciles. De même pour l'abbaye de Vallombreuse, où conduit une crémaillère. L'art et les musées tiennent avec raison une grande place ; nous trouvons M. Müntz dur pour son prédécesseur Rio, qu'il appelle « l'éloquent et fanatique auteur de *l'Art chrétien*, » et indulgent pour M. Anatole France, qu'il cite avec complaisance. Indépendamment de ses mérites extérieurs, le livre est un document intéressant sur la façon dont l'Italie a été vue et visitée autrefois par un des hommes qui ont le plus contribué à la faire bien connaître du public français.

5. — Mme de Witt, née Guizot, poursuit le cours de ses belles publications sur *les Chroniqueurs de l'histoire de France*. Cette année, à l'aide de ceux qui furent les successeurs de Léger et les prédécesseurs de Froissart, elle nous conte les grandes époques, héroïques, merveilleuses, chevaleresques, de *saint Louis*, des *Croisades*, et jusqu'aux *premiers Valois*. Impossible de mieux dire, de mieux donner le goût de l'histoire et de ses monuments. Rien d'essentiel n'est omis, rien n'est négligé au point de vue du choix de l'illustration. Beau livre, bien digne de la maison Hachette, qui l'a édité, et que nous souhaitons aux rhétoriciens pour étrennes ou pour prix.

6. — C'est un magnifique volume, et d'une grande valeur scientifique, que celui où M. Guillaume Capus, ancien compagnon de l'explorateur Bonvalot dans ses explorations de l'Asie centrale, décrit *la Bosnie et*

l'Herzégovine. Ces deux anciennes provinces de l'empire ottoman, aujourd'hui administrées par l'Autriche-Hongrie, sont peu visitées par les touristes, et pourtant, elles sont dignes de l'intérêt des amateurs du pittoresque dans les paysages et dans les mœurs. M. G. Capus les étudie consciencieusement, et ce qu'il n'a pu observer dans sa rapide excursion, il l'emprunte aux ouvrages les plus sérieux publiés jusqu'à ce jour. Ainsi qu'il le dit modestement dans sa préface, il n'a point la prétention d'avoir inventé la Bosnie-Herzégovine, mais nous croyons qu'aucun auteur avant lui ne l'a décrite avec plus de sincérité et de méthode. Au point de vue social, ce qui est intéressant dans cette région, c'est d'y voir vivre côte à côte, et en assez bonne harmonie, trois éléments religieux bien disparates : les musulmans, les grecs et les catholiques. M. Capus se montre respectueux de ces divers cultes, et manifeste souvent son désir de les voir fusionner de plus en plus ; sa passion pour la tolérance la plus complète est parfois poussée jusqu'aux extrêmes limites : celles qui touchent à l'indifférence et au scepticisme. Il observe curieusement aussi les progrès matériels et moraux qui s'effectuent rapidement sous la protection d'une administration paternelle. Au point de vue moral, ce livre est absolument irréprochable ; les gravures sont fort belles et la carte excellente.

7. — Nous devions, l'année dernière, à M. Vuillier un magnifique volume sur la Sicile ; cette fois, c'est *la Tunisie* que nous décrit ce prestigieux artiste, et c'est la maison Mame qui a luxueusement édité son œuvre. La couverture même, dessinée et peinte par l'auteur, est un vrai chef-d'œuvre de goût ; à recommander aussi de délicieuses planches en couleur qui donnent une idée juste de l'éclatante lumière de la Tunisie. Quant au texte, il est fort intéressant. M. Vuillier ne s'est pas contenté de visiter les centres civilisés que connaissent tous les touristes ; il a voulu voir les curieuses habitations souterraines des Matmatas troglodytes ; il a goûté de l'hospitalité des caïds ; il a consciencieusement admiré les ruines romaines, éparses dans la campagne tunisienne. Dans les villes, il aimait surtout à s'oublier dans les souks et à pénétrer dans les intérieurs indigènes, où il faisait des études de mœurs et recueillait avec curiosité les superstitions courantes. Ce n'est pas que l'œuvre civilisatrice de la France l'ait laissé indifférent ; au contraire, il la souhaiterait plus active encore. Il n'a garde d'oublier la grande figure du cardinal Lavigerie, devant laquelle il s'incline avec un profond respect. C'est donc là un excellent livre d'étrennes qu'on aimera à laisser sur la table du salon et qui charmera les soirées de famille.

8. — Livre d'étrennes, si l'on veut, le livre de M. Félix Dubois : *Tombouctou la Mystérieuse*, autant, du moins, que peut l'être une étude très sérieuse. Nous aimerions mieux le classer comme livre de bibliothèque. Cependant, le soin et même le luxe de l'édition en font certes

un très beau cadeau, à condition de ne le donner qu'à un jeune homme capable d'en apprécier la valeur. L'auteur, à qui nous devons déjà un volume intitulé : *La Vie au continent noir*, est en très grands progrès sous tous les rapports. Il est vrai que le voyage qu'il raconte ici prête largement aux observations neuves et piquantes. Du Sénégal, il a gagné Bammakou sur le Niger, et a descendu le grand fleuve jusqu'à Tombouctou, en passant par Dienné, la grande ville des Songhoïs. Se trouvant un des premiers Européens à décrire ces deux dernières cités, également célèbres dans l'histoire du Soudan, il a pu recueillir sur le passé des grands empires nègres de cette région des documents inédits. Mais tout le monde ne pouvait le faire comme lui ; et l'on peut dire qu'il y a déployé des qualités exceptionnelles comme observateur et comme chercheur. Il a séjourné longuement à Dienné et à Tombouctou ; il a compulsé les chroniques, interrogé les marabouts, et a réussi, d'une manière étonnante, à reconstruire le passé de la race songhoï et à décrire le présent tel que la conquête française l'a trouvé : en terminant, il jette un regard enthousiaste vers l'avenir, et entrevoit la prospérité antique renaissant et s'accroissant à l'ombre protectrice du drapeau tricolore, et le lecteur empoigné, convaincu, se laisse aller à ce beau rêve magistralement exposé. La lecture de ce bel ouvrage s'impose à tous ceux, explorateurs, officiers ou administrateurs, appelés à servir la France sur les rives du Niger.

9.— Le nouveau voyage de M. l'abbé Le Camus, accompagné de M. l'abbé Vigouroux et d'un jeune neveu, photographe amateur, avait bien pour principal objectif les ruines des *Sept Églises de l'Apocalypse:* Éphèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Laodicée, Philadelphie. Mais, chemin faisant. furent aussi visités d'autres lieux célèbres tels que Mycènes, Corinthe, Athènes, Salonique. Le retour s'effectua par Belgrade, Vienne, Munich. L'érudit auteur s'intéresse surtout aux questions d'apologétique chrétienne, et se plaît à suivre pas à pas les apôtres saint Paul et saint Jean ; mais il n'est pas indifférent aux souvenirs de l'antiquité païenne, si nombreux dans les régions qu'il a parcourues. Les citations d'Homère et de Pindare alternent avec celle des Actes des apôtres, et les plans et reconstitutions des acropoles et des temples de Jupiter avec ceux des sanctuaires de la primitive Église. Son ouvrage est fort intéressant et instructif, et forme un un beau livre d'étrennes pour les jeunes hommes ayant fait de bonnes études classiques ; il ne conviendrait pas aux jeunes filles ni aux trop jeunes enfants, tant à cause de l'érudition déployée que des légendes de l'histoire ancienne, qui ne sont pas toutes des plus édifiantes.

10. — Sous les auspices du préfet de police, MM. Rey et Féron ont écrit un important et substantiel ouvrage sur l'*Histoire du corps des gardiens de la paix*, que la maison Firmin-Didot a édité avec un soin tout spécial et orné d'un grand nombre de gravures et de planches en couleurs.

Telle que nous la comprenons aujourd'hui, la police date du XIIe siècle. Des corps de troupes indépendants furent successivement chargés d'assurer l'ordre et de faire exécuter les règlements dans la ville de Paris; le plus ancien fut le « Guet,» dont l'étendard portait comme devise : *Vigilat ut quiescant* (Il veille pour qu'ils reposent). Vinrent ensuite les arbalétriers, archers, gardes-françaises, gardes suisses, gardes nationaux, légion de police, gendarmes, gardes municipaux ou inspecteurs de police, et enfin gardiens de la paix. Après un court retour historique sur l'ancien régime, MM. Rey et Féron étudient le recrutement et l'organisation des corps de police sous la Révolution, l'Empire, la Restauration, la Monarchie de juillet et le second Empire. Un chapitre des plus intéressants, fécond en récits dramatiques, comme l'assassinat du malheureux Vincensini, est consacré à la « Commune. » D'instructifs renseignements sont donnés sur la réorganisation des gardiens de la paix et le fonctionnement des services de police de 1871 à 1895. Enfin l'ouvrage se termine par un « Livre d'or » contenant la liste des nombreux agents morts victimes du devoir, et par une partie documentaire des plus curieuses, où sont cités les divers projets présentés sur la police municipale parisienne depuis 1791.

11 et 12. — M. Robida est un lettré et surtout un artiste. Double condition pour appartenir à l'aristocratie intellectuelle de notre temps. Nous voici en présence de deux curieux volumes qu'il consacre à Paris : *Paris de siècle en siècle*, et *le Cœur de Paris, splendeurs et souvenirs*. La méthode adoptée pour nous retracer les grandeurs et les misères de tous genres de la capitale peut être critiquée par les uns, alors que les autres s'en déclareront satisfaits : cela dépendra du point de vue auquel le lecteur se placera. L'auteur ne suit pas l'ordre chronologique pour le vaste ensemble qu'il embrasse ; il s'astreint plutôt à envisager tour à tour certaines parties de la grande ville qui, sous sa plume, nous apparaissent comme autant d'unités spéciales, ayant une vie particulière et quelquefois une histoire distincte, au moins pour les détails. M. Robida n'est pas tendre toujours pour les communautés religieuses d'autrefois ; mais il sait, en ce qui touche la Révolution, ses abus et ses horreurs, se mettre souvent, le plus souvent même, du côté des victimes : c'est quelque chose. Ses deux volumes, qui se font suite, forment une sorte de kaléidoscope vraiment prestigieux, mais qui ne peut convenir qu'aux personnes instruites et d'un certain âge. L'on ne saurait contester le double talent très remarquable de M. Robida : soit comme écrivain, soit comme dessinateur, il nous montre un Paris ou disparu, ou sur le point de se reconstituer. Actuellement, quoique d'une façon peu ressemblante d'ailleurs, nous comptons en France plusieurs personnalités de mérite comme écrivains-artistes ; mais M. Gaston Vuillier et M. A. Robida nous semblent tenir le premier rang, chacun en son genre.

13. — Le commandant Picard, dans *l'Armée en France et à l'étranger*, donne une véritable synthèse de la science militaire actuelle, et comme un pareil travail présente une certaine aridité, il y a ajouté des aperçus historiques, des anecdotes, des comparaisons entre les forces des divers États européens qui en rendent la lecture facile et attrayante pour tous. L'ouvrage débute par des considérations générales sur la puissance d'une nation, qui sont comme une préface à un cours d'art militaire, puis sont successivement étudiés : le recrutement, l'organisation des contingents, les lois organiques de l'armée en Allemagne, en Autriche-Hongrie, en Belgique, en Suisse, en Espagne, en Angleterre, en Turquie. Un chapitre fort judicieux est consacré au « Tempérament militaire de la troupe » et contient de typiques observations sur l'influence du caractère particulier des provinces d'une nation sur le tempérament militaire de ses soldats. Enfin les dernières parties du livre donnent des notions générales sur l'organisation, l'armement, le mode de combat des trois armes en France et à l'étranger. La maison Mame a édité l'ouvrage du commandant Picard avec un luxe tout particulier et l'a illustré de dessins en couleurs, gravures, photogravures qui ajoutent considérablement à sa valeur et en font un des plus beaux livres d'étrennes sortis depuis plusieurs années des presses françaises.

14. — *Le Page de Napoléon* dont Mme E. Dupuis, aidée du crayon de Job, raconte à la jeunesse les aventures, en les entremêlant, d'une façon plus ou moins vraisemblable, aux principaux épisodes de l'épopée impériale, est un héros tout fictif. Nous sommes ici en présence d'un pur roman, que les jeunes lecteurs, auxquels il est destiné, liront avec plaisir et non sans profit, quoiqu'il ait peut-être l'inconvénient, malgré les réserves placées dans la bouche de tel ou tel personnage du récit, de faire concevoir trop en beau l'idée du caractère et de la carrière de Napoléon. L'auteur pourtant mérite un éloge particulier, nous sommes heureux de le dire, pour le chapitre intitulé : *Le Prisonnier de Fontainebleau*, où la douce et sainte figure de Pie VII est mise en un louable et juste relief.

15. — Les *Fables* de La Fontaine offrent aux artistes une mine inépuisable ; mais, après tant de maîtres qui y ont consacré leur imagination et leur talent, il pourrait paraître téméraire de s'essayer dans un genre qui réclame tant de qualités diverses. Un habile artiste, dont le nom est bien connu, M. A. Vimar, n'a pas craint de faire une nouvelle tentative, et nous pouvons dire qu'il y a réussi. Ce n'est pas la fantaisie de Grandville, la grandiose interprétation de Gustave Doré, mais c'est quelque chose de très original, de très finement conçu, de très heureusement exécuté. M. Vimar s'est placé en face de la nature, et les scènes que nous offre son crayon sont rendues avec autant d'esprit que de brio. Les moindres vignettes sont faites pour charmer l'œil ; les grandes composi-

tions, la plupart en couleur, présentent de petits tableaux d'une exactitude parfaite et d'un art consommé. Nous citerons : *l'Ours et le Chien*, *la Besace*, *le Loup et l'Agneau*, *le Corbeau voulant imiter l'Aigle*, *l'Ane portant des reliques*, *le Coche et la Mouche*, *l'Ours et l'Amateur des jardins*, *le Faucon et le Chapon*, *le Berger et son troupeau*, *les Lapins*, *les Souris et le Chat-huant*, *le Cerf malade*, *l'Aigle et la Pie*. — Le volume sort des presses de la maison Mame : c'est dire que l'exécution typographique ne laisse rien à désirer.

16. — Vous vous ferez quelque idée de l'importance du livre (splendide reliure) que la maison Colin a publié sous le titre : *Nos Bêtes. Animaux nuisibles*, quand vous saurez que le seul *Index alphabétique* qui le termine se compose de dix pages, de trois colonnes chacune, où se trouvent mentionnés les animaux nuisibles dont le docteur H. Beauregard nous entretient d'une façon brève assurément, mais nette et précise. La plupart appartiennent au groupe des insectes. Dans sa trop courte mais très suggestive *Introduction*, l'auteur, entre autres choses parfaitement observées, nous déclare qu' « il faut bien reconnaître que l'homme lui-même est le plus souvent l'instrument inconscient qui change les conditions normales grâce auxquelles un animal donné n'était pas un animal nuisible, et par la suite en fait un fléau parfois difficile à supprimer. Tout le monde connaît le fléau qu'est devenu en Australie le pacifique lapin ; personne n'ignore aujourd'hui que le phylloxera a surtout été dangereux en raison du mauvais état des terres épuisées par une culture mal raisonnée, etc. Il serait facile de multiplier les exemples qui démontrent que l'homme est ainsi lui-même, très fréquemment, l'agent de son propre malheur. Il lui sera du moins possible de réparer rapidement ses erreurs s'il connaît les mœurs des animaux dont il peut avoir à redouter l'envahissement. » Voilà des observations judicieuses. Nous avons simplement à dire, après avoir parcouru l'ouvrage de M. Beauregard, qu'il s'impose à l'attention et qu'il fera un beau cadeau d'étrennes pour les personnes de tout âge qui s'intéressent à l'histoire naturelle.

17. — Le dernier des romantiques ! C'est M. Charles Diguet, qui s'intitulerait volontiers ainsi dans le colophon qu'il a intitulé originalement : Post-face. « È vero. » Il n'y aura plus, d'ici quelque temps, pour assurer de l'inédit dans la poursuite du modeste perdreau, qu'à s'embarquer sur un transatlantique pour les rives d'Amérique ou à prendre un « Chargeur-Réuni » à Bordeaux à destination de l'Afrique du sud. Très brillamment M. Diguet, dans la *Chasse en France*, a résumé ce que furent nos chasses, il a fait palpiter nos âmes de vieux chasseurs. Il retrace avec beaucoup de brio et de véracité toutes nos grandes amours ; on sent en lui un amoureux de la chasse et un chasseur soigneux. Nous ne partageons peut-être pas toujours son avis, notamment sur la poudre de bois et le fusil sans chiens. Nous ne nous

sommes pas mal trouvé de ces innovations qui nous ont surpris au milieu de notre carrière. Mais à part ces quelques légers détails, nous n'avons qu'à souscrire à tout ce qu'avance M. Charles Diguet. Plus d'un jeune cœur de seize ans battra la chamade en apercevant cette splendide couverture que domine le cerf crucifère de saint Hubert, « tontaine et tontonton, » où l'on voit un chasseur au chien d'arrêt, servi par celui-ci devant un lièvre. Apporte ! le succès est complet.

18. — Certes, M. Frédéric Dillaye a su dramatiser et même poétiser l'épisode des guerres de la Vendée intitulé : *Mademoiselle de Fierlys*. Œuvre d'artiste dont la psychologie toutefois nous paraît discutable. Qu'on en juge ! A qui fera-t-on accepter, en dépit de quelques circonstances favorables, la vraisemblance du mariage d'une fille d'excellente noblesse bretonne avec un certain Madeline, officier républicain, qui, entre autres exploits, a commandé à Quiberon un assaut ayant coûté la vie au père de celle qui sera un jour sa femme, détail que n'ignore pas celle-ci ? Pour être juste, nous constaterons que l'auteur sait placer en évidence le caractère généreux de ses héros royalistes et catholiques ; mais aussi, nous ne négligerons point de noter qu'il met dans la balance, à mérite égal, divers personnages républicains qui ne sauraient nous être sympathiques. Ajoutons enfin que l'on trouve ici quelques pages cinglantes à l'adresse de la Révolution et du Directoire et pareillement de vives critiques contre l'ancien régime. Un bon avis à M. F. Dillaye, s'il tient à ce que son talent, indiscutable d'ailleurs, soit goûté sans mélange par les classes d'élite pour lesquelles il semble vouloir écrire : qu'il renonce à ce genre amphibie.

19. — La maison Lemale, du Havre, a entrepris une magnifique publication : *La Normandie monumentale et pittoresque*, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs. Chacun des départements est l'objet d'un volume in-folio de cinq cents pages de texte, avec une centaine de planches en héliogravure. Le prix de chaque volume étant fort élevé, on a eu la bonne idée de mettre en vente des monographies séparées plus accessibles au grand public. Nous avons sous les yeux celle qui est consacrée au *Mont Saint-Michel*. Le texte est dû à M. l'abbé Bouillet, qui décrit dans ses moindres détails tout ce qui compose l'incomparable édifice qu'on a justement nommé *la Merveille*, raconte son histoire, ses transformations, avec un soin minutieux et une rare compétence. Mais ce qui caractérise cette monographie, ce sont les admirables héliogravures qui remplissent ses pages : vingt-quatre grandes planches et soixante-dix-neuf gravures dans le texte, d'après les photographies de Henri Magron. C'est une véritable œuvre d'art où apparaissent, sous nos yeux charmés, l'ensemble du Mont sous ses différents aspects, la Barbacane et la Porte du Roi, le Châtelet, l'église paroissiale, l'église abbatiale, le cellier, la salle des chevaliers, le réfectoire, le cloître, l'ancien promenoir, la crypte de

l'Aquilon, la crypte des gros piliers, l'escalier de dentelle, les diverses tours, etc., etc. Au point de vue architectural, comme au point de vue pittoresque, ces belles planches ne laissent rien à désirer. Une excursion au mont Tombelaine termine cette splendide monographie.

20. — La belle collection d'articles sur *les Capitales du monde* éditée par la maison Hachette reparaît en deuxième édition, d'un bon marché remarquable. Il a été déjà rendu compte dans cette revue de la première édition (t. LXV, p. 491). Nous rappellerons les titres des articles, avec les noms des auteurs : *Paris*, par François Coppée; *Saint-Pétersbourg*, par E. Melchior de Vogüé; *New-York*, par le comte E. de Kératry; *Constantinople*, par Pierre Loti; *Rome*, par Gaston Boissier; *Athènes*, par le comte de Moüy; *Tokio*, par Mme Judith Gautier; *Vienne*, par Mme Adam; *Lisbonne*, par Armand Dayot; *Pékin*, par Maurice Paléologue; *Genève*, par Édouard Rod; *Le Caire*, par Camille Pelletan; *Alger*, par Maurice Wahl; *Stockholm*, par Maurice Barrès; *Berlin*, par Antonin Proust; *Londres*, par Sir Charles Dilke; *Mexico*, par Auguste Génin; *Rio-de-Janeiro*, par J. de Santa Anna Néry; *Amsterdam*, par Harold Hansen; *Copenhague*, par André Michel; *Bruxelles*, par Camille Lemonnier; *Calcutta*, par James Darmesteter; *Madrid*, par Emilio Castelar; *Bucarest*, par Carmen Sylva. Naturellement, ces diverses monographies sont de valeurs très inégales, et, s'il fallait décerner un prix, nous l'adjugerions sans hésiter à la dernière, toute préoccupation galante mise à part. Le ton général est satisfaisant, la morale est suffisamment respectée, la religion aussi. Toutefois, nous devons signaler comme détonant sur l'ensemble la description de Madrid par M. Emilio Castelar, qui profite de la circonstance pour écrire une diatribe fort déplacée contre la monarchie. Les gravures sont très belles.

21. — Nous n'avons pas à faire l'éloge de M. Eugène Loudun, qui s'est fait un nom honoré dans le journalisme catholique. Son livre, *Nord et Midi*, est recommandable à tous égards; on y trouve des impressions de voyage bien personnelles sur des pays très variés : Belgique, Hollande, Provence, Provinces rhénanes, Gènes, et quelques points du centre de la France. Les descriptions y tiennent peu de place; l'auteur se complaît surtout à émettre des réflexions philosophiques et morales, dans lesquelles il rapproche ingénieusement l'aspect des pays parcourus des traits caractéristiques de leurs habitants. Il ne dédaigne pas les anecdotes humoristiques lorsqu'il en peut tirer des conclusions intéressantes. Telle est, par exemple, la conversation qu'il a sur le pont du Gard avec un pédant prudhommesque au sujet des lycées de jeunes filles. M. Loudun saisit d'ailleurs avec empressement toutes les occasions qui s'offrent à lui de s'égayer aux dépens de la république athée. Cet excellent ouvrage est orné de belles gravures; il est à la fois amusant, instructif et d'une moralité irréprochable.

22. — Le récit historique de M. Georges Contesse va de la marine grecque

à la bataille de Trafalgar ; il est écrit avec beaucoup de compétence et de charme. L'auteur ne craint pas les détails techniques ni même les termes de marine, mais il a soin d'agrémenter son étude par des anecdotes qui reposent l'attention du lecteur. Les principales batailles navales sont passées en revue et décrites d'un style nerveux et entraînant, spécialement les journées de Lépante, de la Hougue, de Trafalgar. Plusieurs chapitres sont consacrés à des aperçus très bien faits sur l'organisation de la marine aux diverses époques : les rôles d'Oloron au moyen âge, l'inscription maritime sous Colbert, la splendeur de la marine française sous Louis XIV et sa désorganisation après la Révolution. Les jugements de M. Contesse sont d'une grande impartialité, mais toujours dominés par un très vif sentiment religieux. *La Marine d'autrefois* est un excellent cadeau d'étrennes pour les jeunes gens chez qui se manifeste un certain goût pour la carrière maritime.

23. — Si l'on peut dire d'un livre qu'il est « vécu, » c'est bien de *l'Album d'un Saint-Cyrien*, dont l'auteur, ancien élève de l'École, a vécu lui-même tous les faits qu'il raconte. C'est avec brio, avec une verve entraînante et toute française, que M. G. Virenque narre par le menu la vie mouvementée du Saint-Cyrien, durant ces deux années de rude labeur et de franche gaieté, au prix desquelles il lui faut conquérir l'épaulette d'or et le titre d'officier ! Les anciens « Cyrards » éprouveront une réelle jouissance à parcourir ces pages, qui réveilleront en eux tous les souvenirs de la vieille École « bons surtout quand ils sont bien loin ! » Quant aux futurs « melons, » c'est avec une curiosité avide et passionnée qu'ils pénétreront dans ce « Bahut spécial, » objet de leurs rêves et de leurs espérances, qu'ils en savoureront par avance les fraternelles brimades et les aimables balançoires, qu'ils en dégusteront l'élégant argot et toutes les traditions. Rien n'est omis en effet pour donner au lecteur une complète initiation ; tout y est décrit, exposé avec un entrain soutenu, dans les plus amusants détails, depuis les premiers pas des « petits-cos » dans l'École jusqu'au « triomphe » final, en parcourant toute la série des exercices et des événements de l'année : le réveil, l'amphi, le réfectoire, l'astique, la basane, la topo, le dimanche, la sortie « galette, » l'inspection, le camp de Châlons, le mois de la « Pompe, » etc. De plus, le texte est agrémenté, presque à chaque page, de gravures expressives et de croquis pris sur le vif, des poésies et des chansons qui ont passé à la postérité (parmi lesquelles, bien entendu, le célèbre chant du « Pékin de Bahut, » musique et paroles) ; enfin, avant la table des matières, se trouve un lexique très complet de l'argot de l'École. *L'Album d'un Saint-Cyrien* n'est évidemment pas destiné à être placé entre les mains d'un enfant ou d'une jeune fille ; mais le ton décemment réaliste avec lequel tout est raconté en permet à tous la lecture ; et nous souhaitons le succès qu'il mérite à cet ouvrage, où, à côté de la

note gaie, dominent toujours les sentiments d'un vrai patriotisme.

24. — Qu'est-ce que *Petit Ange?* Une épave humaine sous la forme d'une fillette de quatre ans, jetée, avec un chien qui l'a sauvée, sur une côte bretonne hospitalière. Joël le violoneux a recueilli l'infortunée. En raison de son existence quelque peu vagabonde, il l'a confiée à des amis, les Plouherno, honnêtes sabotiers vivant dans la crainte et dans l'amour de Dieu. Jeanne, ou « Petit Ange, » grandit dans ce milieu pauvre, mais exemplaire, et s'annonce de bonne heure comme devant être un jour une artiste hors ligne. Un châtelain du voisinage l'envoie à Paris, en compagnie du vieux Joël, son maître et son père adoptif, pour suivre les cours du Conservatoire. Les premiers temps, grâce à leur généreux protecteur, Joël et Petit Ange travaillent en paix; mais après sa mort, en dépit d'un premier prix de musique instrumentale obtenu par la jeune fille, la vie se montre assez dure pour les exilés. Ils luttent cependant, et si bien qu'ils arrivent au bonheur : Petit Ange retrouve ses parents, qui sont fort riches, et elle épouse un officier de marine, son ami d'enfance. Parallèlement, l'auteur raconte l'histoire d'autres personnages qui, après diverses épreuves, finissent par être aussi heureux que Petit Ange. Les ouvrages de M. Pierre Maël sont tous, sans exception, remplis de sentiments élevés et profondément religieux. Celui-ci vaut le meilleur de ceux qui l'ont précédé. Ajoutons que la reliure est d'une parfaite élégance.

25. — Sous une forme ingénieuse, M. A. Badin raconte très exactement les opérations de la campagne de Madagascar. Dès 1893, une famille parisienne composée d'un ménage et de deux enfants, un jeune homme et une jeune fille, va s'établir près de Majunga, attirée par un vieil oncle original qui a trouvé moyen de faire fortune dans le commerce de la côte ouest de Madagascar. La femme meurt des fièvres, le mari est assassiné par des brigands indigènes ou Fahavalos, peu de temps avant l'arrivée des troupes françaises. Alors le jeune homme, Henri, offre ses services au général Metzinger comme interprète, tandis que sa sœur organise une ambulance dans la propriété de la famille. Henri suit naturellement d'étape en étape la fortune de la colonne expéditionnaire. Le récit des travaux de nos soldats et des combats livrés aux Hovas sont racontés avec un patriotisme vibrant. L'auteur se montre fort indulgent pour les fautes d'organisation commises au début de la campagne et, comme il convient, très enthousiaste pour l'habileté des chefs et l'endurance des soldats. Comme dans tout bon roman, l'histoire finit par un mariage : celui de l'orpheline avec un jeune officier qu'elle a soigné dans son ambulance, et Madagascar compte un colon de plus. Tout cela est animé de bons sentiments patriotiques et d'une moralité irréprochable; mais la religion joue, dans cette affaire, un rôle effacé ; c'est tout juste si l'on voit paraître le prêtre aux funérailles et au mariage final. Le livre

serait parfait si M. Badin avait eu le bon esprit de parler un peu plus du rôle civilisateur des missionnaires catholiques à Madagascar.

26. — Visiblement, M. Jules Verne, dans *Face au drapeau*, a été inspiré par l'aventure connue de l'inventeur Turpin. Il suppose qu'un certain Thomas Roch, de nationalité française, a découvert un engin de guerre si puissant, que rien ne pourra tenir contre ceux qui en seront les détenteurs. La raison de Thomas Roch a subi une éclipse à la suite des désillusions et aussi des persécutions dont il a été l'objet. Finalement, il est séquestré dans une maison de santé des États-Unis et placé sous la surveillance d'un gardien, ingénieur français, qui s'est donné pour un pauvre hère de yankee quelconque et qui cherche patriotiquement à surprendre le secret de l'inventeur, afin d'en réserver le bénéfice à son pays, mais avec l'intention arrêtée d'en laisser le profit pécuniaire au malheureux. Un beau jour, Roch et son gardien (Gaydon pour l'administration et Simon Hart, d'après l'état civil) sont enlevés par un faux comte d'Artigas, lequel n'est autre qu'un pirate redouté, Ker-Karraje. Ledit Ker-Karraje a résolu, coûte que coûte, de s'approprier le « fulgurateur Roch, » afin de régner sur les mers, qu'il écume déjà aussi consciencieusement qu'impunément, grâce au navire à organisation spéciale qu'il possède. La majeure partie du récit se compose des notes de l'ingénieur Simon Hart : nul ne doutera, d'après ce que nous venons de dire, qu'elles ne soient d'un intérêt extrême. L'ingénieur captif assiste, dans l'inaccessible et mystérieux repaire des pirates, aux habiles combinaisons du pseudo-comte d'Artigas, qui finissent par le rendre à peu près maître des terribles découvertes de Thomas Roch. Mais il a compté sans Simon Hart, qui parvient à informer le monde civilisé des dangers qu'il court. Une première tentative pour s'emparer de Roch échoue, puis une flotte internationale est chargée, à tout prix, de détruire l'îlot qui sert de refuge aux bandits de la mer. Cette flotte aurait été anéantie entièrement si Thomas Roch, en face du drapeau français qui flotte sur l'un des navires de guerre, n'avait refusé d'achever son œuvre de destruction. Il abandonne son poste de combat, poursuivi par les malédictions des flibustiers dont il fait sauter le repaire. Et avec lui a péri le secret du « fulgurateur. »

27. — *Clovis Dardentor* est encore un roman de M. Jules Verne, roman bien français, comique et dramatique à la fois, dont les péripéties se déroulent en Algérie. Deux cousins, Marcel Lornans et Jean Taconnat, Parisiens de Paris, orphelins possesseurs l'un et l'autre de quelques milliers de francs de rente, s'embarquent pour Oran, avec l'idée de s'engager dans les chasseurs d'Afrique. A bord du paquebot, ils font la connaissance d'un millionnaire original, Clovis Dardentor, sorte de Tartarin des Pyrénées-Orientales, mais d'une bravoure authentique, d'une force herculéenne, et possesseur d'un étonnant appétit. Ce Dardentor escorte

une famille drolatique, les Désirandelle, dont l'unique rejeton, qui répond au nom gracieux d'Agathocle, est bien le personnage le plus nul qu'il soit possible d'imaginer. Et cependant, il est fiancé à une jeune fille charmante, Louise Élissane, qui habite Oran, avec sa mère. Les Désirandelle et Mme veuve Élissane sont d'accord au sujet du mariage de leurs enfants ; mais Louise et Agathocle sont si parfaitement dissemblables, que la jeune fille le trouve ce qu'il est : un imbécile. Les circonstances veulent que pendant une excursion à l'intérieur, Louise sauve Dardentor de la patte et de la dent d'un lion blessé. Immédiatement, le millionnaire adopte la jeune fille, et, s'étant arrangé de façon à réexpédier à Perpignan ses amis Désirandelle, qui le maudissent « jusque dans les générations les plus éloignées, » il décide le mariage de Louise Élissane avec Marcel Lornans. Tout le monde est content, le lecteur y compris. Cette très amusante fantaisie sortirait un peu du genre de M. Jules Verne, si de nombreuses descriptions de pays n'occupaient ici une place point du tout négligeable.

28. — *La Fortune de Dambro* a une vilaine origine : c'est le vol, et le vol commis dans des circonstances particulièrement odieuses, puisque Dambro a profité de la confiance de son ami de Rouchères, mort au champ d'honneur, au Bourget, pour lui dérober sa fortune, seule ressource de sa veuve et de son enfant. Avec cette richesse mal acquise, les affaires de Dambro prospèrent d'abord. Mais la fortune a des retours vengeurs : Dambro est un jour ruiné, et il meurt, laissant sa famille dans une gêne voisine de la misère. Sa veuve apprend alors l'origine de l'ancienne fortune de son mari, et elle abandonne à Mme de Rouchères les épaves sauvées du naufrage pour réparer le vol d'autrefois. Tout s'arrange d'ailleurs le mieux du monde, car le fils de Mme de Rouchères épouse l'une des filles de Mme Dambro, non pas peut-être celle qu'il aurait préférée, car Alice se fait sœur de charité, mais la gentille Yvette, qui est toute disposée à assurer son bonheur. Telle est cette histoire tragique, émouvante, et qui porte tout entière le reflet d'une âme chrétienne.

29. — Il y a deux histoires très distinctes quoique rassemblées en une seule dans *Retrouvée*, et c'est la seconde et la plus courte qui donne son titre au livre. La première a pour héroïne Juliette Darmagne, une pure et charmante jeune fille qui, à peine âgée de dix-huit ans, et, depuis longtemps déjà, joue auprès de ses jeunes frères et sœurs, et le joue fort bien, le rôle de petite maman. Elle en est récompensée à la fin du livre par un mariage selon son cœur avec un brillant lauréat de l'Université, Jacques Meyran. La seconde histoire est celle de la petite Lili, une cousine de Juliette, enlevée par des Bohémiens et retrouvée par Paul Darmagne, grâce à la « petite reine, » c'est de sa bicyclette que nous voulons parler. Nous signalons le fait au *Vélo* et au *Paris-Vélo*, le

petit vert et le petit rose, les deux frères ennemis. Nous trouvons que l'auteur abuse un peu du « grand Michelet » et de « l'éminent » M. Lavisse, mieux partagés que le bon Dieu, à peine nommé en passant. Somme toute, le livre est intéressant quoique un peu long.

30. — Dans les *Deux Frères*, de Mme de Nanteuil, il y a deux parties très distinctes : l'histoire des deux frères, ou demi-frères, que l'auteur nous raconte avec son talent ordinaire, et qui est vraiment touchante. Ces figures, si différentes, mais si charmantes, se font encore valoir par les personnalités, la plupart assez déplaisantes, qui les entourent, qui les jalousent et sèment leurs pas de pièges où ne sombre pas leur affection. Dans ce récit, où, en le débarrassant de quelques aventures assez peu vraisemblables, on trouve une fine analyse du cœur, les femmes, en général, ne remplissent pas le beau rôle. Mais, à côté de cette histoire charmante et émue, et qui, bien entendu, se termine fort bien, il y a une histoire tout à fait extraordinaire, qui se passe au Japon, et qui donnera parfois la chair de poule aux jeunes lecteurs ; elle n'a, d'ailleurs, que d'assez lointains et artificiels rapports avec le sujet même du livre. L'auteur eût été bien inspirée de sacrifier ce hors-d'œuvre, dût le livre en être moins long. Malgré ces critiques, nous reconnaissons avoir lu ce livre avec intérêt, et nous sommes persuadé que d'autres que nous y trouveront le même plaisir. Les jeunes gens surtout seront très flattés de la bonne opinion que l'auteur a sur leur compte, et pour cette attention, il lui sera beaucoup pardonné.

31. — Voulez-vous savoir ce que pensent, à quoi s'occupent, comment s'amusent trois enfants, André, petit moraliste de treize ans; Yves, son cadet, le plus remuant écolier que la terre ait porté; enfin leur jeune sœur Jeannette, le désordre incarné, mais avec un si bon cœur qu'on l'aime malgré tout ? Lisez le joli volume de M. Darc : *Sauvons Jeannette!* Les incidents amusants abondent, nos héros se déguisent en brigands, en colons, en explorateurs. Puis ce sont des scènes pathétiques : une pauvre fillette abandonnée est recueillie par André, dont toute la famille, sans excepter la vieille bonne Claudine, cependant d'humeur revêche, l'entoure des soins les plus dévoués. Enfin au treizième et dernier chapitre, qui prête son titre à l'ouvrage entier, nous assistons au sauvetage émouvant de Jeannette, tombée accidentellement dans la rivière. Voulant mêler l'utile à l'agréable, l'auteur sème sur sa route des observations de toute espèce : physique, chimie, zoologie, histoire, ethnologie, il y en a pour tous les goûts. Seule l'idée religieuse paraît à peu près absente, ce que l'on ne peut s'empêcher de regretter.

32 et 33. — Les deux volumes que M. Léon Ville publie chez l'excellent éditeur Tolra sont deux voyages : l'un *Au pays des Pommiers*, l'autre *Au pays des Menhirs*, c'est-à-dire en Normandie et en Bretagne. Dans l'un, c'est un jeune garçon, ouvrier échappé de chez ses parents, qui

parcourt la haute et la basse Normandie; dans l'autre, c'est un jeune homme de bonne famille, à la recherche d'un ami, qui pédale à travers la Bretagne. Nos lecteurs ne s'attendent pas à ce que l'auteur ait fait un voyage d'érudit. Non, mais c'est gai, vif, spirituel, pimpant. Il y a des mots d'esprit, il y a des traits qui partent du cœur. Par exemple M. Ville est quelquefois trop réservé, admirateur trop discret des martyrs de la Vendée et de la Bretagne. En quelques lignes, c'est fait pour la Chartreuse d'Auray. On comprend que ses grands-parents ne dorment pas là, après l'exil et la fusillade. Il a plutôt une âme poétique, sensible aux légendes, fanatique du merveilleux, croyante en Dieu, fustigeant les superstitions. Si, à l'heure actuelle, nous demandions plus à beaucoup, nous ne savons ce qu'ils nous répondraient. Peut-être aurions-nous le simple silence. Il est fâcheux que nous n'ayons pu admirer la reliure; le frontispice est superbe, et nous souhaitons à beaucoup de petits Normands et Bretons le régal d'apercevoir leur province dans les volumes de M. Tolra. Dans les deux la vertu est récompensée et le vice est puni. C'est bien. Et dans l'un, on trouve même le repentir. C'est mieux encore.

34. — Nous n'avions pas d'histoire de nos aumôniers militaires en campagne. M. Grandin a fort habilement comblé cette lacune dans *Aumôniers et soldats*. Avec trop de modestie, il dit que son livre n'est qu'un jalon pour l'avenir, et que d'autres reprendront ce travail qu'il ne fait qu'effleurer. Non, commandant, votre livre est définitif, car il raconte ce que vous savez très bien et ce que vos yeux ont contemplé avec admiration : le prêtre qui, comme le soldat, donne sa vie pour la patrie, surtout pour les âmes des héros du champ de bataille. Et combien étendue est l'histoire de nos aumôniers : nous les voyons en Afrique (1830-1850); en Crimée (1854-1855); en Italie (1859); en Chine (1860); en Cochinchine (1861); au Mexique (1862-1867); pendant la guerre franco-allemande (1870-1871); au Dahomey (1892); à Madagascar (1895). Sur tous ces champs du courage, que de noms de prêtres parisiens nous rencontrons : Eugène Boré, mort supérieur général des lazaristes; l'abbé Brasier, qui termina sa belle carrière curé de Saint-Denis-du-Saint-Sacrement; l'abbé Trégaro, aujourd'hui évêque de Séez; l'abbé Lanusse, aumônier de Saint-Cyr; l'abbé de Beuvron, Mgr d'Hulst, le P. de Bengy, le P. Dorgère. Le chapitre IX, c'est l'histoire de l'organisation des œuvres paroissiales militaires en temps de paix. Cette histoire de nos aumôniers militaires, écrite avec une rondeur toute militaire, une chaleur communicative et un ardent patriotisme, est une bonne et belle œuvre qui rend justice à la robe du prêtre, sous les plis de laquelle ont battu tant de cœurs de héros ignorés.

35. — Le même commandant Grandin, dans *Bleus et Chouans*, a résumé l'histoire de la grande Chouannerie, de 1793 à 1802, et de la petite

Chouannerie, qui ne prend fin que sous le règne de Louis-Philippe ; mais c'est surtout du mouvement royaliste breton qu'il est question dans cet intéressant ouvrage. Ni les prouesses des paysans du Bas-Maine, conduits par Jean Chouan et Jambe d'Argent, ni les gestes fameux de Frotté en Normandie n'y sont contés avec quelque détail. Par contre, l'auteur nous fait assister aux énergiques efforts, aux héroïques combats tentés et livrés par La Rouairie, Boishardy, Tinténiac, le grand Georges Cadoudal et son fidèle lieutenant Mercier La Vendée. Avec une compétence parfaite le commandant Grandin fait revivre cette bataille de Quiberon, compromise par les hésitations des chefs, perdue par la trahison des défenseurs du fort Penthièvre, et qui eut pour épilogue l'horrible massacre qui a jeté une honte indélébile sur Hoche et les généraux républicains. L'expédition malheureuse de la duchesse de Berry donne lieu à un chapitre documenté sur l'état d'esprit des provinces de l'Ouest et le gouvernement de Juillet. *Bleus et Chouans* se termine par une étude sur « les Bretons en 1870, » fort intéressante à vrai dire, mais qui ne se rattache que d'assez loin au sujet de l'ouvrage.

36. — *La Lecture en famille* est le titre d'une collection comprenant déjà dix-neuf volumes et publiée par la librairie Hennuyer. Le volume que nous avons sous les yeux, le dernier paru (1895-1896) contient un peu de tout : de l'histoire, des biographies (*Pasteur* et *Berlioz*), des causeries artistiques et scientifiques, de courtes relations de voyage, mais principalement des nouvelles, des comédies et de petits romans. L'impression d'ensemble n'est satisfaisante qu'à moitié : l'honnêteté est absolue, mais la pensée religieuse est un peu trop vague.

37. — Avec *le Capitaine aux pieds nus*, Mme S. Blandy nous retrace de la façon la plus agréable l'enfance studieuse et déjà héroïque de Gaston de Foix. Son oncle, le roi de France Louis le douzième, l'appelle à sa cour à l'âge de quatorze ans. Mais trompé par son envoyé, le professeur Orderie Guilherm, il s'imagine que son neveu est un petit sauvage qu'il est nécessaire de civiliser avant de le présenter aux regards des courtisans. Or, le pauvre Orderic est un coupable innocent, si l'on peut ainsi dire : il a été dupe d'un très comique complot au château pyrénéen où il a fait connaissance de Gaston et de son entourage. Le Roi et la Reine, surpris de trouver en leur neveu un jeune homme aussi remarquablement instruit que bien élevé et courageux, le comblent d'honneurs et ils auraient sévi contre le pauvre Orderic, si Gaston n'avait expliqué la mystification du professeur. Le dernier chapitre tranche sur ce récit amusant et gai : il nous fait assister à la mort de Gaston de Foix, ce jeune général de vingt-deux ans, enseveli en plein triomphe à la bataille de Ravenne. Autour de Gaston se meuvent divers personnages sympathiques qui font de ce livre, d'inspiration chrétienne d'ailleurs, un joli cadeau à offrir aux jeunes gens de douze à quinze ans.

38. — Si dans un livre et tout particulièrement dans un roman, nous n'envisagions que les côtés par lesquels il procure de l'émotion et de l'agrément aux lecteurs, nous dirions sans hésiter que le roman *Ordre du Roi*, de M. G. de Beauregard, est tout à fait réussi. Il est très intéressant, émouvant, et de la première à la dernière page l'intérêt n'y languit pas un instant. Ce gentilhomme vraiment de haute allure, le duc de Frontenay, malgré l'ordre du roi, refuse de faire un mariage qui, par tous les côtés, lui convient à merveille, et cela uniquement pour ne pas trahir une promesse qu'il a faite et pour rester fidèle à l'honneur ; le caractère, malgré quelques faiblesses, s'impose vraiment à l'admiration du lecteur. Dans la prospérité comme dans le malheur, il ne faiblit pas, et c'est tout à fait méritoire, puisque, résistant à sa mère et aux doux attraits d'une fiancée toute charmante, il lui faut deux fois marcher sur son cœur. Mais, il y a un mais, dans ces tragiques aventures : nous voudrions un peu plus de sympathie pour le pauvre Louis XVI et l'infortunée Marie-Antoinette, et nous aimerions aussi qu'on jouât un peu moins de la Bastille. Cette réserve, toute de sentiment peut-être, pourrait bien trouver aussi, dans les travaux des historiens les plus récents et les plus sûrs, quelques justifications historiques, et c'est pourquoi nous n'hésitons pas à la formuler. Mais oubliez cela, si vous le pouvez, amis lecteurs, et nous sommes sûr que le livre de M. de Beauregard vous intéressera vivement, et qu'une fois commencé, vous ne le quitterez plus jusqu'à la dernière page.

39. — *Pour les potaches* est un livre complexe, un peu singulier même. Il aurait certainement pu porter comme épigraphe : « Cet âge est sans pitié. » En effet, les héros de M. Maxime Audouin (des collégiens) sont loin d'être des petits saints, et leurs farces, pour être parfois inoffensives ou réjouissantes, sont trop souvent détestables. Pour ne caractériser que deux épisodes, nous dirons que la *Première Nuit* est inspirée par un sentiment de douce poésie et que *Zig-Balle* est d'un dramatique naïf qui le dispute à l'odieux.

40. — Encore Pasteur. L'on n'est pas près de se lasser de tout ce qui nous retracera la vie du grand homme. *Un Médecin sans diplôme. Pasteur*, résume fort bien cette existence faite de travaux et de recherches dont l'humanité entière a bénéficié. Nous n'avons pas à en dire autre chose sinon que ce volume de M. X. de Préville nous paraît, à l'heure actuelle, un des meilleurs livres de vulgarisation qu'il soit possible de placer sous les yeux de nos enfants.

41. — *Les Anges de la charité*, ce sont les bonnes sœurs, comme les qualifie si justement la langue populaire, qui s'en vont, elles aussi, sur les champs de bataille, recueillir, soigner, consoler les blessés et les mourants. Les premières sœurs des hôpitaux furent les Filles de Saint-Vincent de Paul. Ce livre est leur histoire touchante. On sait comment Napoléon les

appréciait et ce qu'il fit pour leur congrégation dispersée. Qu'on lise les récits de leur dévouement maternel et caché et on les aimera, ces anges de la charité. Nommons encore les Petites Sœurs des Pauvres, les Sœurs aveugles de Saint-Paul dont M. de Broyes parle avec une considération émue. Le peuple les aime, ses bonnes sœurs, et les infirmières laïques les leur font aimer davantage encore. Si nos laïcisateurs des hôpitaux n'étaient aveuglés par leurs passions antireligieuses, ce livre les convertirait et les anges de la charité reviendraient dans les asiles de la souffrance, comme le plus beau symbole de la tendresse qui se dévoue à tout ce qui gémit et pleure dans une douleur solitaire.

42. — C'est au Bocage normand, dans ce pays si merveilleusement décrit par Barbey d'Aurevilly, que se déroule la tragique histoire contée par M. Jules de Plombryant : le *Ruisseau des Chouans*. On est au temps où la guillotine révolutionnaire fonctionne sur la place de Granville et où quiconque est demeuré fidèle à son Dieu et à son Roi est obligé de battre les bois avec les Chouans ou d'émigrer en Angleterre. La famille de Chavoy est dispersée après avoir vu son château attaqué et brûlé. Le jeune Raoul va être conduit à l'échafaud, quand sa sœur Julie parvient à s'introduire dans la prison, lui prête ses vêtements pour s'évader et prend sa place sur la charrette fatale. Il y a du mouvement et d'excellentes intentions dans cette histoire de la Chouannerie, mais le style et la compositon laissent quelque peu à désirer.

43. — *Trahison et dévouement*. Ce sont là de belles aventures chevaleresques qui se déroulent en 1350 dans un coin de la Lorraine, au manoir des barons de Valfflory. La trahison et le dévouement engagent une lutte à outrance où moines, guerriers, brigands évoluent dans un milieu presque barbare, mais où le courage brille d'un éclat incomparable. Enfin le dévouement, la vertu, triomphent. Livre tout rempli d'épisodes palpitants, de situations extraordinaires, de sentiments valeureux. Cet ouvrage est destiné à ravir les adolescents par ses récits d'une poésie pénétrante bien que sauvage, et à les remplir de généreux sentiments de loyauté, de bravoure.

II. — 1. — Depuis l'an dernier, *le Tour du Monde* a entamé une nouvelle série. Aux récits de grands voyages, accompagnés d'une illustration aussi riche qu'originale, il joint des informations et des chroniques visant les parties du globe les plus éloignées. Missions scientifiques, religieuses, commerciales, découvertes archéologiques, explorations en cours ou en préparation, géologie, sport, tourisme, yachting, bilan du travail, extraits des revues étrangères, tout a sa place dans ce recueil qui, sous ces deux rubriques : *A travers le Monde*, *A travers la Nature*, condense un ensemble de faits et de nouveautés qu'il serait difficile de trouver ailleurs. La mention des inventions utiles aux voyageurs, un bulletin des livres, des cartes, une série de tableaux graphiques et d'itinéraires,

complètent l'intérêt instructif et pratique d'une publication qui ne cesse d'ailleurs, en son cadre élastique, d'être à l'affût de toutes les innovations. Le volume de 1896 s'ouvre par une *Reconnaissance dans le bassin du Tchad, de la Sangha à la Wom*, par M. Closel. —M. Louis Lapicque nous conduit *à la Recherche des Negritos*, à travers Sumpitan, la vallée du Batang-Padang, Batavia, Flores, etc. — Avec M. Charles Rubot, nous passons *Un Hiver à Corfou;* avec M. Gaston Vanderheym, *Vingt mois en Abyssinie*, nous suivons Ménélik dans une expédition au Oualamo. — M. Guillaume Capus nous promène longuement *A travers la Bosnie-Herzégovine* et nous montre Yénitza, Serajevo, Travnik, décrivant les rues, les musées, les types, les mœurs, etc. — Mlle Marie Anne de Bovet continue son exploration de l'Écosse, en y mêlant les souvenirs historiques. — M. Fernand Grenard raconte *la Dernière Mission de Dutreuil de Rhins au Turkestan et au Thibet* et raconte la fin tragique du hardi explorateur. — Le comte B. de Nadaillac fait une description du *Mont Athos*, et M. A. de Launay nous conduit aux *Mines d'or du Transvaal.* — Mme B. Chantre nous intéresse vivement dans ses *Souvenirs de voyage en Cappadoce.* — M. Henri Jacottet résume d'une façon saisissante les *Ascensions et explorations dans l'Himalaya*, entreprises, au risque de tant de périls, par Sir W. M. Conway. — Avec M. Henri Lobin, nous faisons une *Promenade en Tunisie*, parcourant la vallée de la Medjerda, visitant Restour, Béja, Kairouan, Gabès, Sfax et Sousse. — Enfin, M. J. de Cordemoy nous retient longuement *Au Chili*, décrivant Valparaiso, Guilpué, Santiago et donnant une vue d'ensemble du gouvernement, des monuments, de l'université, du théâtre, des fêtes, des mœurs, de l'agriculture, etc. — Tout cela est entremêlé d'innombrables gravures d'une irréprochable exécution et d'une fidélité qui n'exclut pas toujours le réalisme.

2. — Le *Journal de la jeunesse* est, pour nos lecteurs, une vieille connaissance, et nous n'avons plus à en louer la riche illustration et l'agréable variété. Les deux volumes de l'année 1896 ne le cèdent en rien à leurs devanciers. Voici d'abord trois récits, que nous retrouverons dans la *Nouvelle* collection à l'usage de la jeunesse: *Fleur de France*, par M. Pierre Maël ; *la Vengeance des Peaux-de-Bique,* par M. Gustave Toudouze ; *Deux frères*, par Mme P. de Nanteuil ; et trois autres : *le Roman de l'armurier*, *Tous jeunes*, *Un de plus*, dus à la plume de Mlle Danielle d'Arthez et de MM. A. Verley et Arthur Dourliac; puis de trois nouvelles : *Le Prisonnier des pirates*, par M. P. Vincent ; *Avec les brigands*, par M. C. Dixon, etc. — La géographie et les voyages sont représentés par la suite des articles sur *la France à Madagascar*, dus à la plume de M. Louis Rousselet ; par *Tébessa et les mines de phosphate*, *l'Abyssinie et l'Italie*, du même ; par *les Arméniens*, *l'Angleterre et le Vénézuéla*, *Cuba*, *l'Ile de Crète;* M. Daniel Bellet a parlé des *Solfa-*

tares de Sicile, des *Premières pommes de terre*, du *Commerce des cheveux;* M. F. Merlet, du *Macaroni;* M. Sevin Desplaces, des *Chiens des explorateurs;* M. Ch. Diguet a continué ses intéressantes observations sur *la Chasse*, en parlant du chamois-isard, du faisan, de l'outarde; M. Edmond Renoir, ses instructives études sur *la Bicyclette;* M. H. Heinecke a exposé ce qu'était *la Vie universitaire en Allemagne;* M. Duhousset a raconté ce qu'a été *le Tambour à travers le siècle;* enfin M. Ferd. Merlet a parlé de la *Pêche et la préparation du hareng; Quinze jours en Grèce,* par M. Henri Jacottet; *Un Yacht français dans les mers du nord; au Pôle nord en ballon*, etc. — La science, par *le Record de la vitesse sur les chemins de fer*, par M. Th. Lully; par des notices sur diverses applications de la photographie, par M. Frédéric Dillaye; par *les Secrets de la prestidigitation*, de Saint-Jean de l'Escap. — L'histoire naturelle, par les articles sur *les Oiseaux-mouches*, *les Autruches domestiques du Cap*, etc. — Les beaux-arts, par la suite des études de Mme Barré sur *le Costume en France;* par un article de M. H. Heinecke et Clara Schumann. — L'histoire, — toujours trop faiblement représentée — par une étude de M. Boyer d'Agen sur *Louis XIII étudiant*, et un récit de M. Aug. Lepage : *le Siège de La Mothe en 1634.* — L'actualité, par des articles sur *les Romanof*, sur *la Famille impériale de Russie en 1886*, sur *le Couronnement du tsar Nicolas II*, sur *Ambroise Thomas*, sur *le Schah de Perse,* etc.

3. — Il y a beaucoup de choses charmantes, utiles, instructives, dans les deux volumes du *Musée des familles* de l'année qui prend fin. La note religieuse y résonne comme d'habitude. Dans les nombreux récits qu'on y peut lire, il s'en trouve un, le plus considérable de tous : *Mademoiselle de Fierlys*, que l'auteur, M. F. Dillaye, a écrit avec un talent réel. Nous ne pouvons dire cependant que ce roman nous plaise absolument, car il offre un mélange discordant de sympathies royalistes et républicaines. L'art, l'histoire, la science, ont ici leur part, comme la littérature, et n'était l'ouvrage de M. Dillaye, nous n'aurions guère que des éloges à donner à cet ancien périodique, que nous avons si souvent recommandé et qui aurait tort de sacrifier aux tendances du jour, si peu que ce soit.

4. — Le *Saint Nicolas* est une vieille connaissance que nous saluons sympathiquement une fois l'an. *Le Page de Napoléon*, roman par lequel débute le beau volume de 1896 (t. XVII de la collection), nécessite bien quelques petites réserves que nous avons cru devoir formuler à la page 491; mais comme sous le rapport religieux ce récit, de même que tout ce qui se trouve ici, est irréprochable, nous n'hésitons pas à reconnaître que le *Saint Nicolas* reste ce qu'il a toujours été : une bonne lecture pour nos enfants.

5. — Le *Magasin d'éducation et de récréation* ne nous était pas parvenu

depuis plusieurs années. Or, pendant notre silence sur son compte, il a commencé une nouvelle série qui ne s'annonce point mal. Les deux volumes que nous avons entre les mains, ceux de 1896 (t. III et IV de ladite nouvelle série) méritent une bonne note, car Dieu n'y a pas été oublié; mais c'est dans *Ma sœur Thérèse*, de M. P. Perrault, ouvrage analysé plus loin (p. 511) que l'idée religieuse est le plus accentuée. Nous serions heureux de voir cet important périodique marcher résolument dans cette voie, la seule bonne à suivre pour la jeunesse, qui a besoin de toute autre chose que la desséchante « neutralité » officielle, dont on reviendra forcément, dont on revient déjà. Dans ces volumes, l'on trouve aussi les deux romans, si intéressants à divers titres, de M. Jules Verne : *Face au drapeau* et *Clovis Dardentor*, sans compter diverses autres lectures variées, intéressantes, honnêtes, mais qui n'ont pas le mérite, réel à tous égards, de *Ma sœur Thérèse*.

6. — De tous les périodiques que l'on peut recommander aux jeunes gens des deux sexes, *la Revue Mame* est en droit, certainement, d'obtenir la place d'honneur; nos lecteurs le savent déjà, mais nous y insistons. La variété des sujets traités et l'intérêt qui s'en dégage sont des plus considérables. Ajoutons enfin que le bon marché de ce recueil est sans égal, vu son importance. Le volume de 1895-1896 nous arrive sous une reliure simple et sobre, mais de bon goût. Il convient de noter que les deux délicieux romans : *Petit Ange*, de M. Pierre Maël, et *Stéphanette*, de M. René Bazin, qui sont analysés ici même (p. 496 et p. 514) ont paru en *Suppléments* dans la *Revue Mame*. *Les Coins de Paris*, de M. Léo Claretie, et *les Contes de l'Épée*, de M. Henry de Brisay (voir les comptes rendus spéciaux qui concernent ces deux ouvrages, à la page 513) figurent également dans la Revue, qui ne néglige pas non plus tous les sujets quelconques d'actualité. Enfin, ce qui fait le plus bel éloge de la publication, c'est que ses directeurs se sont avant tout préoccupés de lui donner une physionomie chrétienne très nette.

7. — « De mieux en mieux » pourrait être la devise de *Mon Journal*. Le volume qui a précédé celui que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs avait déja mérité nos éloges parce qu'il s'était préoccupé davantage de l'idée de Dieu. Cette fois nous accordons à cet admirable périodique enfantin un degré de satisfaction en plus. Encore un petit effort, et il sera parfait. Il est à désirer que les familles catholiques s'abonnent à *Mon Journal* et unissent aux nôtres leurs desiderata nettement exprimés, pour que les directeurs accentuent toujours la note religieuse. Du cœur, du patriotisme, de la gaieté de bon aloi, font de cette jolie publication de la maison Hachette un ensemble qu'il convient d'encourager. A signaler, entre autres images en couleurs, celle représentant Du Guesclin dans la cathédrale de Reims, et s'écriant : « Vive le Roi, vive la France, vive Dieu ! » (p. 305), et page 353, « la Bénédiction des Irlan-

dais. » Les articles, comme les gravures, peuvent se passer d'éloges. En ce qui concerne les récits variés que renferme ce volume, nous donnerons la préférence notamment à : *La Croisade de Gérard*, par MM. H. et C. Guy; *L'Écu d'or du prince Henri* (le futur Henri IV), par Mme Marguerite du Lac; *la Conciergerie*, par M. Gonzague Privat; *Guillaume Friquet*, par M. E. Le Mouel, et *la Famille Tamby*, par M. R. Lightone. Tout cela est excellent.

8. — Nous ne pouvons malheureusement donner la même bonne note au *Petit Français* de 1896. Les précédents étaient meilleurs. C'est bien toujours une publication parfaitement éditée, mais qui reste dans une trop entière neutralité au point de vue religieux. Nous n'avons trouvé, au cours de notre rapide examen, dans ces pages, instructives et intéressantes d'ailleurs à tant d'égards, qu'une seule fois la pensée de Dieu très nettement apparente : c'est à l'occasion du *Couronnement du Tsar*. A la page 380, l'auteur de l'article a reproduit intégralement la prière du Souverain au moment du sacre. Mais cela n'est pas suffisant et nous le regrettons vivement. Espérons que l'an prochain le *Petit Français* méritera mieux de notre critique. Ajoutons cependant qu'à la page 448 on peut lire un petit récit sur *la Tarasque* assez satisfaisant comme esprit.

9 et 10. — Nul périodique du genre n'est plus semblable à lui-même, d'une année à l'autre, que le *Musée des enfants*. Exprimons cependant le désir de lui voir, en 1897, donner plus d'images en couleurs. Quant au texte, toujours foncièrement chrétien, il embrasse les sujets les plus variés. Le *Musée des enfants* vient d'achever son dixième volume, ce dont nous félicitons la Société de Saint-Augustin. — Plus jeune de trois ans, le *Musée des jeunes filles* a droit, pareillement, aux sympathies des familles catholiques. Il fait pendant au *Musée des enfants*, auquel il ressemble beaucoup d'ailleurs par la forme et par le fond.

11. — M. Théodore Cahu, après l'histoire de Jeanne d'Arc, raconte à ses enfants et aux autres enfants, en un très bel album, l'*Histoire de Bertrand du Guesclin*. Le récit, encadré en un voyage de vacances au bord de la mer, est très bien conçu et animé de dialogues et de pittoresques digressions, qui mêlent le présent au passé, pour l'agrément du jeune lecteur. L'auteur s'inspire d'un vif sentiment de patriotisme et ne néglige pas les leçons morales, avec une note religieuse que l'on voudrait toutefois plus accentuée et plus précise. C'est par distraction sans doute qu'il range parmi les « légendes » (p. 10) le songe des sept vaches grasses et des sept vaches maigres, qui appartient non pas seulement à « l'histoire ancienne, » mais à l'Ancien Testament. Nous avons encore le regret de relever un gros anachronisme (p. 49) : le pape Urbain V, qui traita avec les grandes compagnies arrivées devant Avignon, n'est pas postérieur, mais antérieur au grand schisme, qui ne commença qu'à

l'occasion de l'élection d'Urbain VI. Malgré ces réserves et quelques autres encore, que nous pourrions indiquer, le texte de M. Cahu est une œuvre remarquable de littérature enfantine. L'illustration, due à M. Paul de Semant, ne l'est pas moins, et bien qu'elle sacrifie trop à l' « impressionnisme » aujourd'hui en vogue, fait vraiment beaucoup d'honneur au talent pittoresque et au sens historique de son auteur.

12. — Il est évident que dans le nouvel album consacré par lui à la gloire de *Jeanne d'Arc*, M. Boutet de Monvel a voulu faire œuvre d'artiste plutôt que d'historien. Le texte a évidemment été composé pour les planches, dont il forme un très suffisant commentaire. L'intention générale est certainement louable. « Ouvrez, mes chers enfants, dit l'auteur, ce livre avec dévotion, en souvenir de cette humble paysanne qui est la patronne de la France, qui est la sainte de la patrie comme elle en a été la martyre. Son histoire vous dira que pour vaincre, il faut avoir la foi dans la victoire. Souvenez-vous-en le jour où le pays aura besoin de tout votre courage. » Sauf quelques légères réticences, la part du surnaturel est franchement admise. Seulement le récit débute par une grosse inadvertance. « Jeanne naquit le 16 janvier 1412. » Lisez le 6. — Les planches sont du genre « impressionniste, » à la mode, paraît-il, mais auquel, pour notre part, nous préférons le goût classique.

13. — Nous sommes heureux de constater le succès du bel album publié par la maison Mame : *Les Mots historiques du pays de France*. Texte par Trogan, illustrations de Job, dont une seconde édition vient de paraître. Il est seulement regrettable que l'auteur n'ait pas tenu compte des légères critiques dont son œuvre a été l'objet, au sujet de l'authenticité de certains mots ou de leur fausse attribution. Espérons que ce sera fait dans une nouvelle réimpression qui ne peut manquer de se produire, car cet album mérite de rester : c'est un de ceux qui doivent, avant tous autres, être mis entre les mains de la jeunesse.

14. — A qui peut s'adresser l'album intitulé *les Facéties du sapeur Camember*, texte et dessins par Christophe? Ce n'est toujours pas à la jeunesse. Ces *facéties* sont triviales, et les galanteries du sapeur pour *Mam'selle Victoire*, la cuisinière de la colonelle, n'ont nul besoin de passer sous les yeux des enfants. Aussi, ne pouvons-nous recommander cette « histoire naturelle, véridique et compilatoire d'un sapeur qui portait la hache et le tablier à la fin du second Empire ; » et c'est en vain que Christophe se décerne cet éloge : « On admirera combien il a fallu de génie à l'auteur pour faire du neuf avec du vieux. » Il aurait pu mieux employer sa verve et son talent d'artiste.

15. — Les albums pour la jeunesse devraient, ce nous semble, ne pas être un simple délassement : ils doivent offrir un enseignement moral; ils doivent non seulement instruire, mais contenir une leçon, et cette leçon doit avoir pour base la religion. Par malheur, c'est ce qui manque

le plus souvent. Aussi, dans *le Premier livre*, de Mme Blanche Marois, album publié par la maison Colin, et « destiné aux tout petits qui en regarderont les images, tandis que le texte leur sera lu et commenté, » nous voyons bien se développer « le cercle des connaissances enfantines. » Mais si l'on apprend aux enfants le chemin de l'école (pages 43, 63, 69), on ne leur parle en rien du chemin de l'église. — L'église, elle n'apparaît que dans une image (p. 47), comme fond de tableau qui représente la place du village où le garde champêtre « bat le tambour pour annoncer qu'il a quelque chose à dire. » L'enfant se lève : il n'est pas question de prière. Le dimanche, « jour de repos » (p. 27), est célébré par un dîner où « tous sont heureux de se trouver réunis. » Les rondes enfantines (de Victor Hugo), qu'on engage les enfants à chanter sont celles « écrites exprès pour les tout petits par de grands poètes amis de l'enfance. » Il y a là une lacune d'autant plus regrettable qu'elle est voulue, car ce *Premier livre* pourrait être, sans cela, signalé comme un très joli album, fort ingénieusement et très habilement illustré. Pourquoi seulement y avoir représenté une toilette d'enfant, vu de dos.... *in naturalibus ?*

16, 17, 18. — Trois albums de la maison Hetzel : *Michel et Suzon, petites tragédies enfantines*, texte par Stahl, dessins de E. Froment ; *Les Trois Chiens de Mademoiselle Lili et de Monsieur Lucien*, texte par un papa, dessins de L. Frœlich ; *Un Colin-Maillard accidenté*, dessins coloriés de Robert Tinant. Nous donnons la palme à ce dernier.

19. — *Bébé peintre à la maison.* — Joli album, dont le texte, en vers, est signé Marie de Bosguerard, et qui initie, avec de charmantes vignettes, en noir et en couleur, les enfants à l'art du coloris :

Je voudrais voir mes images
Se colorer finement,
Sous mes doigts, bien doucement,
Je feuillette chaque page.

III. — 1. — Nous retrouvons toujours M. Pierre Maël avec plaisir, parce que tout ce qui sort de sa plume porte la vive et forte empreinte de la religion, de la saine morale qui en découle et des sentiments élevés. C'est au plus haut point le triple cas de *Fleur de France.* Mme du Hérieu et sa fille Hélène, récemment débarquées de l'Inde, se sont fixées à Cannes, en raison de la faible santé de la mère. Elles y vivent largement, leur mari et père, établi dans l'Inde, où il lutte contre des chances contraires, subvenant à tous leurs besoins. Mais arrive un moment où M. du Hérieu cesse de donner de ses nouvelles. On le croit mort. La gêne surgit ; la misère est proche. Pour comble d'infortune, Mme du Hérieu succombe à la maladie qui la mine, et n'a que le temps de confier sa chère enfant à sa dévouée institutrice, miss Bloomfield, Anglaise catholique, devenue son amie. Celle-ci, qui a bénéficié d'un petit héritage imprévu, s'est installée à San-Remo, en Italie. Avec sa pupille, elle

parvient à subsister en ce pays privilégié, grâce à des leçons de dessin qu'elle donne et à des œuvres artistiques qu'elle entreprend pour des éditeurs britanniques. L'avenir, cependant, venait de s'assombrir, lorsqu'un inconnu arrive chez les exilées de San-Remo. Ce personnage, d'allures étranges, a tout oublié au cours d'une maladie terrible, jusqu'à son nom, qui ne lui revient à la mémoire que grâce à une commotion terrible. Ayant ainsi recouvré la plénitude de sa raison, il se fait reconnaître pour le père d'Hélène du Hérieu, qui épouse bientôt un ami d'enfance, l'officier de marine Yves Le Gall. M. du Hérieu, d'ailleurs, remis en possession d'une fortune considérable, paie sa dette de reconnaissance en offrant à la digne et charmante miss Bloomfield de devenir sa femme. L'on nous demandera peut-être maintenant pourquoi ce titre de *Fleur de France*, que notre rapide analyse ne justifie pas. C'est que la pauvre Mme du Hérieu, à l'heure de la mort, avait exprimé le désir que sur sa tombe, édifiée sur la terre étrangère, des fleurs de France fussent toujours cultivées, désir suprême et touchant, auquel son amie et sa fille ne faillirent point.

2. — Tony Sobolez, né d'un père bolivien et d'une mère française, doit, en exécution des dernières volontés paternelles, faire ses études dans une institution d'organisation extravagante, *l'Escuela nacional boliviana*, qui s'épanouit en plein Paris. Jusqu'à la page 246 de *Grand'-mère et petit-fils*, M. Albert Cim nous retrace, non sans détails un peu longs, les déboires de son héros dans cette pétaudière d'où il sort enfin presque aussi ignorant qu'il y était entré, calligraphie et gymnastique exceptées. Il est admis alors au lycée de Blamecourt, son pays natal, qui vient d'être fondé. Mais il a trop perdu de temps à l'École bolivienne pour atteindre en temps utile son baccalauréat, et sa chère grand'mère, pauvre et très âgée, va se trouver à bout de ressources. Tony prend vite son parti : il songe à se créer une situation au moyen d'un emploi qui lui permettra de soulager son aïeule. Sur ces entrefaites, il sauve la vie à une vieille cousine riche qui, en mourant, s'arrange de façon que ses parents pauvres héritent de sa fortune, malgré eux-mêmes. C'est un mariage heureux qui clôt ces pages à la fois navrantes, désopilantes et pathétiques. Tout est bien qui finit bien.

3. — M. Gustave Toudouze s'est trompé en intitulant son livre : *La Vengeance des Peaux-de-Bique*. — *Le Martyre des Peaux-de-Bique* eût été beaucoup plus exact. Si nous n'avions cependant que cette mince chicane à présenter, tout serait pour le mieux ; mais l'auteur, ayant voulu faire œuvre de patriotisme à sa manière, nous offre, en des couleurs très noires, le tableau de la « grande guerre » de Vendée. Tour à tour, ses héros font montre de férocité ou générosité spéciales. Sont-ce là des portraits fidèles ou d'effrayantes caricatures? Nous pencherions pour cette dernière opinion. Sans doute les guerres civiles sont plus

fécondes en atrocités que les luttes de peuple à peuple : exemple : l'insurrection de la Commune en 1871 ; mais il nous semble vraiment que M. Toudouze a dépassé la mesure. Reconnaissons toutefois que s'il embrunit certaines physionomies de Vendéens, il ne ménage guère non plus divers caractères de Bleus. Au fond, cependant, ses préférences nous paraissent aller aux vainqueurs. L'intérêt principal de l'action se concentre sur deux enfants, Claude Bodereau et le Parisien révolutionnaire Fanfan Rataplan, deux frères de lait qui se sont perdus de vue. Le drame débute par la capture de Perrine Bodereau et de ses deux filles, victimes vouées à la guillotine, dont elles sont sauvées par les « Peaux-de-Bique » et le petit tambour républicain dans un combat soutenu contre la compagnie du capitaine Chaban. Quant à la réconciliation des frères de lait, une fois la paix venue, c'est le fait de Mlle de Gavre, lumineuse figure, personnifiant en quelque sorte la pitié et la miséricorde, à peu près la seule créature vraiment humaine et reposante dans cette épopée tissue de sanglantes horreurs. L'illustration est superbe.

IV. — 1. — Un Athénien intelligent et instruit, prisonnier de guerre après Chéronée, est devenu le précepteur de deux Macédoniens de grande famille. Sollicité par ses élèves de leur décrire son enfance, ses aventures d'écolier et de soldat, il répond très habilement : « Chaque fois que vous me donnerez satisfaction dans vos études, je vous conterai une année de ma vie. » Cette agréable perspective a sans doute efficacement stimulé le zèle des jeunes travailleurs, car vingt-deux chapitres nous initient successivement à tous les détails de « cette éducation d'Athènes vraiment virile et complète, qui mit son honneur à cultiver simultanément toutes les facultés physiques, intellectuelles et morales de l'être humain. » Dans cette phrase et dans plusieurs autres l'éloge de l'antiquité paraîtra légèrement exagéré : mais passons, d'autant que les récits de l'Athénien sont disposés pour servir de leçons de conduite et de goût à la jeunesse de tous les temps. L'auteur leur a donné une forme tout à la fois assez antique pour qu'on ait çà et là l'illusion de se sentir transporté dans la Grèce du IVe siècle avant notre ère, et assez moderne pour trahir en maint endroit le journaliste parisien de 1896. Un érudit de profession se renseignera plus volontiers ailleurs : mais les écoliers de nos collèges, jaloux de savoir comment s'instruisait et s'amusait un de leurs devanciers au temps d'Alexandre, seront ravis du livre de M. Laurie : *L'Écolier à Athènes*, et tout particulièrement de chapitres tels que : la Foire des Anthestéries, l'Aventure de Mélanios, un Sauvetage, lesquels jettent dans la suite du récit une note gaie ou comique très appréciée des jeunes lecteurs.

2. — Pour savourer le livre de M. Pierre Perrault, *Ma sœur Thérèse*, pas n'est besoin absolument de connaître le haut Jura français où les scènes qui en forment la trame nous transportent. Mais ne le compren-

dront bien que ceux et celles qui y ont fait au moins un séjour. L'auteur esquisse avec une grande simplicité le tableau de la vie que mène une famille composée du père, un veuf déjà âgé, un peu souffrant, sa fille aînée, âgée de dix-sept ans, et les petits frères et sœurs de celle-ci. Un jeune artiste, Bressan d'origine, devenu Franc-Comtois par circonstance et par goût, fixera tout particulièrement l'attention et les sympathies du lecteur. En résumé, nous sommes ici en présence d'une sorte de journal de jeune fille qui s'arrête au moment où elle va se marier. Ces pages, point banales du tout, sont remplies de détails curieux, instructifs, amusants, émouvants. Ajoutons que la pensée de Dieu vivifie tout cela et contribue ainsi à faire de ce très joli volume l'un des plus gracieux cadeaux de nouvel an que l'on puisse offrir aux jeunes gens des deux sexes.

V. — 1. — *La Rose blanche*, une jolie habitation américaine, située en pleine Louisiane, est le centre d'un roman familial se déroulant au milieu des tragiques événements de la guerre de Sécession. Bien que les épisodes guerriers et émouvants tiennent forcément une grande place dans ce livre, il décrit aussi la vie campagnarde américaine et initie à toutes les douceurs de l'intimité et du *home* tels que les comprennent les Yankees, c'est-à-dire d'une façon toute différente de la nôtre. La recherche du confortable, l'importance donnée à la vie matérielle sont choses relativement négligeables à nos yeux devant les intérêts plus grands et plus chers de la patrie et de la famille; il ne ressort pas du roman de Mme Mary Davis adapté par Mme Th. Bentzon qu'il en soit ainsi en Amérique. Certes, Anglais et Américains parlent avec emphase de leur amour pour le *home;* mais cet amour ne ressemble-t-il pas à celui du chat pour ceux qui l'entourent, et n'a-t-il pas pour objets la maison et son confort, plutôt que les êtres mêmes qui l'habitent? On pourrait le croire à voir l'espèce d'indifférence,— peut-être d'insensibilité, — dont fait preuve l'hôtesse de la *Rose Blanche* après la mort de son mari, tué à la guerre; certes, à l'annonce de la terrible nouvelle, elle s'évanouit, mais elle paraît ensuite vite consolée d'une telle perte, car dans le reste du récit il n'est plus fait la moindre allusion à son chagrin. Chez la fille de cet homme racontant l'histoire de la mort de son père, à peine quelques mots de regrets, et rien de vrai ni de touchant dans l'expression de sa douleur. Quant aux fils de l'infortuné, à leur retour de la guerre, ils embrassent leur mère comme s'ils l'avaient vue la veille, sans qu'il y ait la moindre allusion au malheur qui les a tous frappés et à l'absent qui ne reverra plus la *Rose Blanche.* Ces critiques s'adressent aux mœurs américaines et non à l'ouvrage publié par Mme Bentzon, ouvrage qui ne manque ni d'intérêt ni de couleur locale, et dont l' « écriture, » suivant un mot aujourd'hui en usage, est digne de l'auteur.

2. — Autour d'un petit roman d'aventures éléphantesques ayant le mérite de n'être pas banal, présentant à la fois la note comique et la

note sentimentale, M. Lermont a groupé des détails intéressants sur la vie des animaux dans la jungle et principalement sur les mœurs des éléphants. L'existence de son héros s'écoulant dans l'île de Ceylan, il en a profité pour décrire le pays, sa flore et sa faune d'une façon fort agréable, passant rapidement en revue les principaux arbres de la jungle cinghalaise et exposant l'utilité de plusieurs d'entre eux. Le côté historique n'a pas non plus été négligé; plusieurs pages de *Siribeddi* sont consacrées aux éléphants célèbres et, par le récit de leurs hauts faits, constituent un vrai panégyrique en faveur de l'honnête race de ces géants à peau dure. Est-ce à dire que l'ouvrage de M. Lermont soit rébarbatif, ou seulement quelque peu effrayant pour les jeunes cervaux auxquels il est destiné? Nullement. Avant tout ce livre conserve le caractère récréatif nécessaire à un livre d'étrennes; la science et l'histoire n'y apparaissent qu'accidentellement, et toujours sous une forme agréable qui fera facilement lire par les enfants quelques renseignements d'un ordre plus sérieux. Aussi peut-on prédire à ce volume un réel succès, auquel contribueront les amusantes et pittoresques gravures de M. Lançon; les petits s'en récréeront, et les lecteurs plus graves sauront gré à l'auteur de ses tentatives de réaction contre la banalité des ouvrages écrits à l'usage de la jeunesse.

VI. — 1. — *Les Contes de l'Épée.* Comme cela sonne bien à des oreilles françaises! En dix-sept récits, M. Henry de Brisay fait revivre un certain nombre de personnages et de faits historiques célèbres ou peu connus, ou rapporte quelques légendes. Nous ne saurions donner nos préférences à l'une quelconque de ces brillantes ou émouvantes épopées. Le mieux est de les considérer comme parfaites, chacune en son genre, sauf celle intitulée *Quiberon*, qui, au moins en partie, détonne un peu sur l'ensemble. Une petite observation motivée par une faute typographique : la future édition du livre devra, à la première ligne du récit sur *le Téméraire*, rectifier *Salnis* en *Salins*.

2. — Si vous voulez visiter quelques *Coins de Paris* vraiment dignes de vous arrêter, voici M. Léo Claretie qui s'offre à vous comme introducteur et comme guide. Suivez-le, vous serez entre bonnes mains; c'est un observateur attentif et qui sait présenter avec agrément ses observations. Voici d'abord le port de Paris, avec ses vingt-huit kilomètres de quais, avec le mouvement considérable de son commerce, avec son personnel pittoresque et curieux d'employés et de voyageurs. Puis le palais de l'Institut et le palais, hélas! voisin de sa ruine, de l'Industrie. Neuf instantanés font passer sous vos yeux la machine de Marly, aussi bien l'ancienne hors d'usage que la nouvelle ; les cabocheurs; les garnis ; la cité Berryer ; le quai Saint-Michel cher aux bouquineurs; le Marché aux chevaux ; Montmartre; la bibliothèque de l'Arsenal ; le plafond d'Issy ; le fameux plafond de l'ancien couvent des Oiseaux, dont vous ignoriez peut-être l'existence.

Pour finir, cinq « bords de scène : » le premier théâtre parisien, les célèbres arènes, que nombre de Parisiens ignorent encore ; l'industrie des masques ; celle des confetti ; les forains et le Point-du-Jour. Est-il utile de dire que M. Claretie a puisé sa science aux bonnes sources ; qu'il n'a pas craint, par exemple, de fouiller d'un œil scrutateur les ouvrages de statistique ; ou encore qu'il a prêté une oreille fidèle aux doctes et sûres leçons de M. Guillemin, l'aimable et savant inspecteur de la navigation? Un seul regret en fermant ce volume : c'est que M. Claretie ne nous ait pas conduits à d'autres coins de Paris, il y en a tant de curieux. Espérons que ce sera pour une autre année.

3. — S'il est un roman qui emporte nos très complets et bien légitimes suffrages comme livre d'étrennes, c'est assurément *Stéphanette*, de M. René Bazin. Ce récit dramatique, foncièrement honnête et religieux, nous fait revivre, avec les temps sombres de la Révolution, l'époque si courte que l'histoire a justement appelée « la Restauration. » Restauration à tous les points de vue : politique, chrétien, patriotique, régime que notre chère France n'a pas su, pour son malheur, conserver et laisser se développer. Stéphanette est la pseudo-fille d'un horrible gredin qui, alors que la guillotine régnait partout sur notre sol, était tout-puissant pour le mal. Elle est remarquée et aimée par un fils de famille, le chevalier de Trémière, qui veut l'épouser. Opposition du marquis de la Hansaye, oncle du chevalier, qui, cependant, aurait capitulé, s'il n'eût appris que Stéphanette était la fille d'un scélérat ayant, de ses propres mains, en l'absence du bourreau, guillotiné la comtesse de la Tremblaye, sa sœur toujours regrettée. Mais les événements qui se précipitent prouvent au marquis de la Hansaye que Stéphanette est sa nièce authentique et la fille même de Mme de la Tremblaye. Le changement s'opère à vue : Stéphanette est recueillie par le marquis, heureux de bénir le mariage de sa nièce avec son neveu. Admirablement illustré et relié, ce volume est destiné à obtenir un succès exceptionnel auquel nous applaudissons des deux mains.

VII. — 1. — Jeanne et Pierre Passini sont deux jumeaux savoyards tellement ressemblants que chacun les confond alors qu'ils sont tout petits. Pierre doit partir avec le cousin Michel, qui va entreprendre sa tournée annuelle de ramonage. Mais un accident l'en empêche, et sa sœur, courageusement, endosse le costume masculin et tient sa place. Bonne idée qui doit faire sa fortune et celle de son frère. Son honnêteté, dans une circonstance particulière, éclate aux yeux d'une grande dame lyonnaise, artiste et excellente chrétienne, qui s'attache à elle et la fait élever à son image. Jeanne grandit et devient une artiste peintre de premier mérite. De son côté, Pierre, placé dans une école d'agriculture, en sort pour gérer les domaines de sa bienfaitrice. L'on ne saurait donner trop d'éloges à ce joli récit de Mme la comtesse de Vareppe qui,

fait unique peut-être dans la *Bibliothèque rose*, a enrichi *la Chance de Jeanne* de notes historiques !

2. — Que pouvons-nous dire des *Grandeurs de Sophie* ? Simplement que c'est l'histoire d'une ouvrière de quarante printemps bien sonnés, sans charme aucun et d'une bêtise sans seconde. L'auteur a d'ailleurs affublé son héroïne du nom bien typique de Sottinet. Mise tout à coup en possession d'un héritage d'un million, elle trouve moyen de se faire extorquer huit cent mille francs par des aventuriers dont l'un, un Turc des Batignolles ou d'ailleurs, s'était offert comme mari. Nous caractérisons ainsi ce volume : morale terre à terre, gaieté un peu forcée. Et puis c'est tout.

3. — Nous préférons de beaucoup *Tous jeunes*, de M. A. Verley. Ici, du cœur et une préoccupation très suffisante de l'idée morale et chrétienne. Deux familles d'orphelins, cousins et cousines, se réunissent d'abord à Passe-Rose, joli domaine de Bretagne. Ils y pourraient vivre heureux, mais comme il n'y a pas d'autorité bien établie dans cette espèce de république en miniature, ils finissent par ne plus s'entendre et se décident à se séparer. Vincente de Cozon, propriétaire dudit domaine et cause inconsciente du désaccord, étant mineure et restant seule avec une vieille domestique, se réfugie chez une tante bizarre qu'elle appelle malignement « tante Antiquité. » Là, peu à peu, elle se corrige de ses défauts et acquiert par surcroît tant de qualités, que son cousin Cyrille est heureux, quand elle a atteint ses dix-huit ans, de l'obtenir pour femme. Petit roman attendrissant qui fera la joie de nos enfants et qui peut leur être offert en toute sécurité.

4. — A tous les points de vue, *le Manoir des Boishaël* est le meilleur des quatre volumes de la *Bibliothèque rose* portant la date de 1897. Mme Chéron de la Bruyère a su dessiner non seulement des physionomies intéressantes, des caractères faits d'opposition, mais elle a voulu montrer aussi de quelles difficultés peuvent triompher des volontés tenaces. Le vicomte de Boishaël et M. Dentérac, son voisin, ne se seraient jamais entendus ni rapprochés, si leurs femmes, leurs fils et leurs filles ne s'étaient mis de la partie. Les dissentiments, tout de surface et par conséquent peu sérieux, existant encore les Boishaël et les Dentérac disparaissent si bien à certain moment qu'un double mariage se conclut entre les deux familles. Ce gracieux livre comporte des enseignements que les jeunes gens devront méditer ; la pensée chrétienne y est nette et franche.

VIII. — 1. — L'histoire de *Chryséis au désert* est bien extraordinaire : une jeune fille largement teintée de bas-bleu, qui s'en va à Tombouctou pour y retrouver la trace des anciens Numides, Gétules, etc., qui ont hanté ses rêves de jeune fille savante, et qui là, tombe aux mains des Touaregs, où elle souffre dans son amour-propre et dans sa petite vanité, sans compter le reste, jusqu'au jour où elle est délivrée par une com-

pagnie du régiment du colonel, son père, ce qui lui procure non seulement la liberté, mais encore le bonheur, puisqu'elle épouse bientôt son libérateur, voilà une histoire qui n'est certes pas banale, qui est même passablement extravagante, mais elle est amusante et, qui plus est, très morale; en effet, le malheur a corrigé Catherine, car elle renonce à son nom de femme savante, à ses défauts et à ses travers, et il semble même qu'elle ait quelque velléité de redevenir chrétienne. En tout cas, elle s'est aperçue, au désert, du vide de l'éducation sans Dieu, bien que l'auteur ne le laisse qu'entrevoir à peine, et c'est là une bonne leçon.

2. — Si l'histoire de *Chryséis au désert* est extraordinaire, que dirons-nous de l'*Histoire du sauvage* de Beaucaire, qui de son nom s'appelle Marius Barbissou? Ici nous voguons à pleines voiles dans l'extravagance; il est vrai que nous sommes tout proche du pays de Tartarin, puisque nous n'avons que le Rhône à traverser. Nous n'essaierons pas de donner une idée des aventures du sauvage Beaucairois; il visite la lune, le soleil, les étoiles les plus lointaines, puis retombe au fond de la mer, d'où il revient pour tomber entre les mains des anthropophages. Et nous en passons.... Il n'y a rien de vrai dans tout cela, bien entendu, pas même le phénomène de mirage qui finit par rendre Tartarin dupe de ses propres inventions. Ici nous sommes tout simplement en face d'un moyen de réclame inventé pour lancer ses pastilles et autres produits de son officine par un Gérandel beaucairois. Certes toutes ces folies sont assez drôles, mais nous nous demandons en quoi ce livre peut être utile pour l'éducation du *Petit Français*.

3. — Avec les *Fredaines de Mitaize*, toujours dans la même collection, nous changeons de genre. C'est le livre traditionnel où l'on montre, dans un cadre plus ou moins renouvelé, comment une petite fille vaniteuse, égoïste, personnelle, se corrige de ses défauts et de ses travers quand elle a pu constater par expérience que cette façon de se conduire présente de graves inconvénients. C'est l'oncle Le Mauduy et la tante qui sont chargés de diriger cette expérimentation, dont, disons-le tout de suite, Mitaize, de son vrai nom Marguerite Servaize, tire le meilleur profit. Ces petites aventures se passent dans les forêts des Vosges, cadre fait à souhait pour les yeux et pour le cœur. Notons qu'on y mène Mitaize à la messe et qu'on lui fait entendre les prônes du curé sur l'humilité. En une page au moins le bon Dieu a donc sa petite place ici; ce n'est pas assez, mais c'est quelque chose.

IX. — 1. — Charlot est un bon petit Breton, vaillant, affectueux, dévoué pour les siens et avec cela très intelligent, très appliqué et ne boudant jamais à la besogne. Aussi le petit pâtre qu'il est au début cède bientôt à l'attraction de l'océan qui lui a pris son père, et le voilà mousse aimé de tous, matelot intrépide, négociant avisé, donnant aux siens le plus clair de ses profits, en passe de devenir capitaine au long cours et, ce qui lui sourit

plus encore, l'époux de la bonne et douce Fanchette. Les sœurs de Charlot sont aussi de bonnes et braves filles qui méritent le bonheur qui leur arrive. Notons qu'on trouve çà et là dans *les Aventures de Charlot et de ses sœurs* une discrète note chrétienne. Nous sommes en Bretagne, il est vrai, et l'on ne pouvait guère faire autrement : remercions pourtant l'auteur de l'avoir fait entendre. Comme dit la chanson, qui dit cela de choses beaucoup moins louables, « ça fait toujours plaisir. »

2. — Le *Petit Jean*, cela pourrait s'appeler aussi l'*Éducation d'un petit laïque*. Véritablement l'auteur appartient à cette école qui ne donne aucune place au bon Dieu dans l'éducation de l'enfance. Nous ne saurions dire combien paraît froide cette méthode de pédagogie, où il n'est question que de petits procédés pour donner à l'enfant de bonnes habitudes, le corriger de ses travers, sans faire intervenir aucune de ces hautes pensées qui l'illuminent et la fécondent. C'est de la pédagogie en question que nous voulons parler. Dans ce petit livre, qui conduit le petit Jean de la toute première enfance au lycée, il y a sans doute quelques bonnes observations, quelques conseils pratiques, mais rien qui élève l'âme et réchauffe le cœur. L'auteur écrit « le papa, la maman; il doit être du Midi, « mon boun. » Mais il y a laissé sans doute, en venant à Paris, et la belle lumière et « le chaud soleil qui rayonne. » C'est dommage.

VISENOT.

JURISPRUDENCE

Institutiones canonicae ad usum seminariorum, tertia editio, auctore A. BONAL, Soc. S. Sulpitii presbytero. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1896, 2 vol. in-12 de 647 et 740 p. — Prix : 8 fr.

Rien ne désarme un critique comme de constater que ses observations ont été utilisées par l'auteur qu'il a, par devoir professionnel, plus ou moins malmené. J'aurais donc mauvais gré de tenir rigueur à M. Bonal dans ce compte rendu de cette troisième édition de ses *Institutiones*, puisqu'il a corrigé les nombreuses fautes de latin que j'avais, ailleurs, signalées dans la première édition. Ce n'est pas à dire que l'œuvre soit encore parfaite; les fautes d'impression fourmillent; le latin, pour être moins incorrect, est encore loin d'être élégant; mais enfin, c'est un progrès. L'auteur a même tenu compte, dans une certaine mesure, des observations relatives à l'enseignement canonique et à diverses assertions qui m'avaient paru ou inexactes ou peu probables. Je serais mal venu à recommencer ou à compléter cet examen détaillé, sans intérêt pour la plupart des lecteurs. Mais je ne puis ne pas insister encore sur deux observations qui ne manquent point de gravité. La première s'adresse aussi bien à la plupart des manuels français de droit canonique qu'aux *Institutiones* de M. Bonal. L'usage s'est établi, dans la plupart de nos

séminaires, de confier aux professeurs de dogme et de morale l'enseignement d'une bonne partie du droit canonique; toutes ces matières figurent dans les *Institutiones theologicae*, dont les manuels de droit canonique ne sont qu'un supplément, comme les *Institutiones* de M. Bonal font suite à son manuel de théologie. Ce qui me paraît regrettable, dans cette méthode louée par notre auteur, ce n'est pas la division du travail entre les maîtres, c'est la confusion qui en résulte, toujours pour les disciples, parfois même pour les professeurs : confusion dans l'objet de sciences distinctes et, par conséquent, confusion dans les méthodes, confusion et inexactitude dans les résultats. Une réforme s'impose, dans l'intérêt des études, et c'est par les livres qu'elle devrait commencer. La seconde observation porte sur un défaut particulier à l'ouvrage de M. Bonal. Sans doute, chacun est libre de se faire un plan comme il l'entend; il est cependant certaines grandes divisions qui s'imposent dans un traité de droit ecclésiastique. M. Bonal a entrepris de supprimer l'antique division *de personis*, *de rebus*, *de judiciis et poenis*. Tout ce qui regarde les « choses, » bénéfices ecclésiastiques, lieux sacrés, etc., il le rattache aux personnes; en sorte qu'il faut chercher, dans le traité consacré à l'évêque, la jurisprudence relative aux églises et oratoires, aux confréries, etc. Je crains bien que le livre n'y ait pas gagné en clarté et en ordre.

Après cela, il ne m'en coûte aucunement de reconnaître que l'auteur est au courant de la jurisprudence des congrégations romaines et utilise heureusement les dernières décisions du Saint-Siège. L'enseignement est, dans l'ensemble, exact et également éloigné des exagérations ou des opinions trop bénignes. Ajoutons qu'on a fait dans le manuel une place convenable au droit particulier de l'Église de France.

A. Boudinhon.

BELLES-LETTRES

Kristian von Troyes. *Erec und Enide*, neue verbesserte Texte Ausgabe, mit Einleitung und Glossar. Herausgegeben von Dr Wendelin Foerster. (*Romanische Bibliothek*. N° 13.) Halle a. S., Max Niemeyer, 1896, in-8 de xlv-229 p. — Prix : 7 fr. 50.

Tous les romanistes connaissent la belle édition des œuvres de Chrétien de Troyes, dont ils sont redevables à M. Foerster et qui rend de si grands services à leurs études. L'infatigable éditeur donne simultanément une édition plus sommaire des principaux poèmes du célèbre romancier : *Cligès* et *Yvain* ont déjà paru; nous possédons maintenant une édition semblable pour le joli poème d'Érec. Le texte, muni d'un glossaire et d'une introduction surtout consacrée à mettre en lumière ce qu'on peut savoir de la vie du poète champenois, est encore amélioré et peut passer pour définitif. Le livre, débarrassé de l'*apparatus criticus*

de la grande édition, est d'un format commode et d'un prix abordable; il s'adresse à un public plus étendu que celui pour lequel travaillent ordinairement les philologues allemands et a sa place dans la bibliothèque littéraire de tous ceux qui ne croient plus que la poésie française commence à Charles d'Orléans ou à Villon. J. C. P.

Études sur la littérature française, par René Doumic. Première série. Paris, Perrin, 1896, in-16 de 316 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une lecture attrayante par le style et instructive par la nature des sujets traités que nous offre ce volume de M. René Doumic. Un de ses charmes est la variété qui y règne. Au début nous trouvons une étude bien faite sur Froissart, et accessoirement sur les chansons de geste. C'est, je crois, la première fois que M. Doumic s'enfonce dans le moyen âge. Il ne s'est pas du tout égaré dans ce monde nouveau pour lui. De Froissart et de la chevalerie nous passons à saint François de Sales et à l'*Introduction à la vie dévote*. Montaigne arrive un peu plus loin, complètement lavé du reproche d'égoïsme. Au nombre des modernes, n'oublions pas de citer Diderot, matérialiste, athée et dont les doctrines mises en pratique nous ramèneraient à la barbarie. Deux moralistes du dernier siècle ont leurs portraits dans ce volume : celui de Champfort semble parfait de ressemblance, mais complète justice n'est peut-être pas rendue à Rivarol, bien que l'auteur, avec beaucoup de vérité, le regarde comme un commencement de Joseph de Maistre et de Chateaubriand. Nous aurions voulu une petite halte devant le discours sur l'*Universalité de la langue française*, discours qu'aucun des rhéteurs de l'époque n'eût été en état d'écrire. Rivarol eut des appréciations qui n'étaient pas de son temps, comme par exemple quand, en deux lignes, il définit si bien le style de Dante : « Son vers se tient debout par la seule force du substantif et du verbe, sans le concours d'une seule épithète. » Le pauvre chevalier de Florian n'apparaît à M. Doumic que comme un prétexte à statue ; à peine les fables obtiennent-elles un sourire bienveillant. Florian eut le mérite pourtant de raviver notre attention à l'égard de la littérature espagnole et de pas rester insensible au poème de Camoëns ; il traduisit en vers, et pas trop mal, l'épisode d'Inès de Castro. Le volume de M. Doumic, — je n'ai pu indiquer toutes les études qu'il contient — finit par une excellente défense de la *langue latine*, que l'on veut proscrire de l'enseignement. Aux arguments allégués par d'éminents esprits, M. Jules Lemaître et M. Darmesteter, entre autres, il en ajoute de nouveaux, bien faits pour les corroborer.

M. Doumic a beaucoup changé de manière. Ce n'est guère qu'à propos de Florian qu'il prend ce ton de persiflage ironique dont il abusait un peu. Il a dédié son volume à M. Brunetière. Du « maître » il a l'inspi-

ration morale, l'honnêteté critique, le développement, l'approfondissement des pensées, mais il n'a pas cru nécessaire de rendre sa phrase lourde et souvent difficile à comprendre à livre ouvert. Les *Études sur la littérature française*, écrites sous une inspiration saine et élevée, devront plaire à nos lecteurs. Quelques-uns cependant pourront n'être pas satisfaits d'une phrase un peu obscure sur la Providence (p. 26).

TH. DE P.

Le Mal d'écrire, par ANTOINE ALBALAT. Paris, Flammarion, 1895, in-18 de 342 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, qui est heureux et fait pour piquer la curiosité, sont réunis neuf « Essais de critique, » publiés d'abord dans la *Nouvelle Revue*. Ce sont des essais de jeune homme, à l'esprit grave, au vouloir ardent. L'auteur est peut-être chargé d'ans ; il parle même dans une de ses pages les plus heureuses (298), comme un vieillard qui a connu, mais qui a perdu les illusions et le pédantisme tranchant des « tout jeunes gens. » Son esprit n'en a pas moins gardé quelques juvéniles illusions. C'est ainsi que la « formule critique » et « l'esthétique » du *Mal d'écrire* ne sont pas aussi nouvelles qu'il le dit, et que quelques-unes de ses découvertes sont très vieilles. Le « mal d'écrire » n'est pas lui-même un mal tout à fait inconnu des critiques ; Horace en a parlé il y a près de deux mille ans :

Scribimus indocti doctique poemata passim ;

et, il y a deux ou trois ans, un de nos plus pénétrants observateurs avait décrit, en détail, la « littératurite » aiguë dont nous sommes atteints à cette heure. Je me hâte d'ajouter que si M. Albalat répète Horace et M. Jules Lemaître, c'est avec un accent personnel, un ton de conviction et de sincérité, qui prouvent bien que son inspiration n'est pas purement « livresque » et qu'il traduit des impressions « vécues » et profondément ressenties. Ses vieilles découvertes sont à lui, quoiqu'elles soient à tout le monde, parce qu'il les a faites lui-même. Ainsi, il a découvert, entre autres choses, que la critique avait trop de complaisances pour les auteurs et qu'elle se faisait « l'esclave de la camaraderie » (p. 36). Peut-être va-t-il découvrir aujourd'hui que tous les critiques ne sont pas des « camarades. »

Parmi ses neuf études, écrites toutes avec beaucoup de soin, d'un style ferme, mais un peu tendu, trop appliqué à déduire longuement des idées qu'il eût souvent suffi de noter d'un mot bref, je signalerai la première et la dernière, qui m'ont paru les plus personnelles, si j'ose dire. N'oublions pas toutefois de mentionner la huitième (*L'Amour honnête dans le roman*), où se trouvent deux pages (285-6), sur la théorie de l'art pour l'art, absolument judicieuses, complétant et peut-être

corrigeant ce qui avait été dit sur la même question à la page 128. La première, qui donne son titre au volume. c'est précisément « le mal d'écrire. » Elle comprend deux parties : Le mal, les remèdes. 1° « Le XVIIe siècle a été le triomphe du goût et de l'autocratie royale, le XVIIIe, celui de l'émancipation politique et religieuse ; la démocratie et l'instruction à outrance caractériseront notre XIXe siècle ; je crois que c'est bien son originalité. » (Je crois aussi qu'on peut le croire, sans autre péril que de n'être pas seul de cet avis.) Cette instruction à outrance a développé, non la moralité (morceau excellent, pas très original non plus), mais l'esprit utilitaire, le besoin d'utiliser la science comme instrument de fortune. De là, encombrement des carrières libérales (morceau excellent encore, mais pas très neuf), et encombrement de la carrière littéraire ; hommes et femmes, jeunes et vieux, savants et ignorants se sont mis à écrire, pêle-mêle ; « on est tombé de la littérature dans l'écrivasserie » (p. 7). Écrire est un métier ; les journalistes parisiens écrivent à la fois en province et à Paris ! Les imprimeries versent chaque jour des fleuves de livres qui découragent la critique. Il n'y a plus de critiques ; le temps de lire leur manque ! Il n'y a plus même de lecteurs. Tout le monde écrit, personne ne lit ! Nos livres sont exportés à l'étranger, où ils sont en train de compromettre notre bon renom littéraire. Nous sommes trop ! « Homère était seul et il est resté ! » (p. 18). L'école réaliste a augmenté le mal en vulgarisant la « matière à livres, » en répandant l'idée qu'une « tranche de vie » pouvait faire un volume. Mais ce qui l'a augmenté plus encore, c'est « le parisianisme, le boulevardisme, » à savoir le préjugé qui fait croire qu'en dehors de Paris, il n'y a pas de salut pour les lettrés. Or c'est à Paris qu'on peut le moins écrire, parce qu'on n'y peut pas vivre, y vivre du moins dans la paix et le calme nécessaires à la méditation. « Le mal d'écrire a tellement perverti le goût, que ces vérités sérieuses risquent d'y passer pour paradoxales. » Je puis assurer M. Albalat que personne ne songera à l'accuser de paradoxe. 2° *Les Remèdes*. Il y en a trois en tout : Faire de la décentralisation littéraire ; produire peu, mais bon, l'excès en tout est un défaut ; obtenir que la critique soit sévère et même « impitoyable. »

J'estime que cette naïve analyse du « mal d'écrire » représente le maximum de sévérité permise entre confrères. Aussi je ne dirai rien de la dernière étude sur le *Style contemporain et ses procédés* où se trouve cette nouveauté : « Je suis convaincu que la lecture restera toujours une des premières conditions du développement de la personnalité » (p. 330), et cette juvénilité : « Ce serait peut-être ici l'occasion d'étudier enfin ce que c'est que le style » (p. 304). Il faudrait être plus qu'impitoyable pour insister sur cet « enfin, » suivi d'apophtegmes de cette valeur : « Le travail est la base du style » (p. 326). Je n'insiste donc pas, et je termine même en répétant que ces *Essais* de critique restent très estimables, malgré les

banalités et les naïvetés dont ils foisonnent. S'ils n'apprennent pas grand'-chose de nouveau sur les sujets qu'ils traitent, ils apprennent toujours que l'auteur est « une belle âme, » et c'est quelque chose. C. A.

Histoire abrégée de la littérature anglaise, par J.-J. Jusserand. Paris, Delagrave, 1896, in-18 de 268 p. — Prix : 2 fr. 50.

La compétence de M. Jusserand pour tout ce qui concerne la littérature anglaise n'est plus à établir, et le *Polybiblion*, en différentes occasions, ne lui a pas marchandé les éloges. Son *Histoire abrégée de la littérature anglaise*, qui se présente sous une forme assez coquette et à un prix modeste, est assurément destinée à étendre sa réputation : elle s'adresse à la fois aux étudiants et aux gens du monde. Elle rappellera aux premiers tout ce qu'ils ont à savoir ; son mince format n'effarouchera pas les autres. Et je pense que le livre, une fois ouvert, ne sera pas délaissé. Possédant à fond son sujet, l'auteur découvre du premier coup le trait saillant d'un homme, d'une œuvre ou d'une école ; il lui est permis de chercher la concision, sans risquer d'être insuffisant, en conservant au contraire tout entière la charmante aisance de son style. Il trouve même moyen de rendre justice aux contemporains qu'il connaît et qu'il goûte. Peut-être aurait-il pu en nommer quelques autres, non moins renommés que plusieurs de ceux qu'il cite, comme Swinburne et Austin, parmi les poètes. Les histoires littéraires sont le plus souvent très réservées sur ce sujet, parce que c'est la partie neuve qu'il s'agit d'édifier soi-même : les sources ordinaires d'information font défaut, dictionnaires et encyclopédies sont muets. Il ne faut pas préjuger de l'opinion de la postérité, dit-on d'un air entendu, nous n'avons pas un recul suffisant. C'est pourtant sur ce point obscur que nous pouvons avoir surtout besoin ou envie d'être éclairés ; à part deux ou trois génies par peuple, les poètes, les romanciers, les historiens des siècles passés deviennent bien vite de simples curiosités archaïques, et leurs biographies encombrent les manuels de littérature, tandis que nous sentons et pensons avec nos contemporains. Il ne nous manque que de les connaître. Est-il bien nécessaire, par exemple, de savoir qu'en 1387 Jean de Trevisa mit en anglais le *Polychronicon* de Ranulphe Higden, et onze ans plus tard, le *De Proprietatibus Rerum* de Barthélemi l'Anglais ? (p. 62.) Et combien de temps le saurez-vous pour l'avoir lu par hasard, pour ne pas dire malgré vous, — si vous n'avez une mémoire comme celle de Macaulay où tout se gravait d'une manière indélébile ? Ces sortes de renseignements qui n'intéressent personne, les historiens se les transmettent religieusement sans les vérifier, sur la foi de leurs prédécesseurs, et, pour rien au monde, ils ne nous en feraient grâce. Je me plais à reconnaître que c'est aussi peu que possible le cas de M. Jusserand : il est précisément à louer

de n'avoir pas complètement sacrifié le présent au passé, de n'avoir pas étouffé les maîtres dans la foule des inconnus. Il ne mérite pas qu'on lui applique le mot de Dandin :

> Il dit fort posément ce dont on n'a que faire,
> Et court le grand galop quand il est à son fait.

LONGCHAMP.

HISTOIRE

Geographisches Jahrbuch. Begründet 1866 durch E. Behm. Herausgegeben von HERMANN WAGNER. XVII-XVIII. Band, 1894-1895. Gotha, J. Perthes, 1894-1895, in-8, XI-479 p., 26 cartes; VIII-486 p. — Prix de chaque vol. : 18 fr. 75.

Parmi les nombreux instruments de travail que la Bibliographie contemporaine met à la disposition des géographes, il n'en est pas de plus commode ni de plus précieux que le *Geographisches Jahrbuch*, actuellement rédigé par un groupe de vingt-huit spécialistes allemands ou étrangers, sous la haute direction de M. le professeur Hermann Wagner. Nous ne reviendrons pas sur le plan de cette excellente publication, déjà connue des lecteurs du *Polybiblion* (voir t. LXXI, p. 253), non plus que sur les éloges dont elle reste toujours digne : bornons-nous à signaler ce qui distingue les deux volumes nouvellement parus des précédents.

Le tome XVII, portant la date de 1894, comprend, pour la partie générale, les rapports habituels de MM. K. Schering, Ed. Brückner et G. Gerland, sur les progrès des études relatives au magnétisme terrestre, à la météorologie géographique et à l'ethnologie pendant les années 1891 à 1893; une rubrique nouvelle, consacrée à la science des projections, est occupée par un article fort étendu de M. le professeur E. Hammer (p. 41-90); ce mémoire rétrospectif renferme d'intéressantes considérations sur l'histoire de la cartographie, sur les méthodes de représentation du terrain et les procédés de mesure planimétriques. Seule, la géographie zoologique manque encore pour compléter le programme biennal du *Jahrbuch*, en ce qui concerne les sciences auxiliaires de la géographie.

La partie régionale est, dans ce même volume, et pour la première fois, exclusivement consacrée à l'Europe ; comme il s'agissait d'inaugurer ici une nouvelle série d'articles, M. Wagner et ses collaborateurs ont jugé avec raison qu'il n'y avait pas lieu de s'astreindre à une limite chronologique fixe, de manière à pouvoir bien mettre au point l'état actuel de nos connaissances sur les diverses contrées étudiées. Nous citerons surtout le remarquable travail de M. Th. Fischer sur les presqu'îles méditerranéennes (p. 97-162) et celui de M. Anoutchine sur la Russie (p. 238-260). Les autres rapports sont signés par MM. P. Camena d'Almeida (France), J. Früh (Suisse), L. Neumann (Allemagne), H. G.

Schlichter (Grande-Bretagne et Irlande), E. Löffler (Scandinavie), et R. Sieger (Autriche-Hongrie). Le volume, pourvu de plusieurs index alphabétiques, est enrichi d'une suite de tableaux d'assemblage, faisant connaître l'état d'avancement des grandes séries cartographiques officielles, en Europe, dans l'Inde anglaise et aux États-Unis.

Le tome XVIII (1895) ouvre un nouveau cycle, avec des rapports sur les progrès de la physique terrestre (H. Hergesell et E. Rudolph), de la géologie géographique (F. Toula), et de l'océanographie (O. Krümmel), de 1892 à 1894. Pour la géographie descriptive, nous trouvons les *Berichte* accoutumés de MM. Fr. Hahn, B. Weigand, W. Sievers, G. Wegener et Anoutchine sur l'Afrique et l'Australie, l'Amérique du Nord, l'Amérique latine et l'Asie, plus un rapport sur les régions polaires (Explorations de 1892 à 1895), dû à la plume très autorisée de M. E. de Drygalski. Enfin l'histoire de la géographie est représentée par un rapport d'ensemble sur les progrès accomplis depuis dix ans (p. 1-60), par M. S. Ruge, et par un travail de M. Egli sur les recherches relatives à l'onomatologie géographique publiées de 1892 à 1894.

EMM. DE MARGERIE.

Histoire générale du IVe siècle à nos jours. Ouvrage publié sous la direction d'ERNEST LAVISSE et ALFRED RAMBAUD. Tomes V-VII. Paris, A. Colin et Cie, 1895-1896, 3 vol. in-8 de 982, 981 et 1,051 p. — Prix : 12 fr. le vol. broché; 16 fr. relié.

En annonçant ici ces trois nouveaux volumes de l'*Histoire générale*, nous ne reviendrons pas sur ce que nous avons dit du plan de l'ouvrage, de l'esprit dans lequel il est conçu, etc. (Cf. *Polybiblion*, t. LXXIII, p. 245).

Le tome V a pour sous-titre : *Les Guerres de religion,* et comprend la période comprise de 1559 à 1648; c'est-à-dire la réaction contre la réforme par les conciles, par la création d'ordres religieux, etc., les guerres civiles entre protestants et catholiques, et la grande mêlée générale dont la religion fut l'un des premiers prétextes, et qui, pendant une trentaine d'années, a désolé l'Europe. Cette période était particulièrement délicate à traiter; elle l'a été avec une assez grande impartialité : le jugement de M. Mariéjol sur Philippe II est d'une modération que l'on n'est guère habitué à rencontrer chez les historiens de ce prince, en général aussi maltraité par les étrangers qu'il est loué par les Espagnols. M. Martin n'a-t-il pas, dans son récit des guerres de religion en France, une tendance à présenter les faits sous un jour un peu trop favorable aux protestants? Puis, l'on est assez étonné de ne trouver à peu près rien sur l'œuvre législative assez considérable de cette époque. Dans l'exposé de la littérature française de 1550 à 1650, dû à la plume si compétente de M. Petit de Julleville, comme dans celui que M. Faguet a rédigé de la

période suivante (1650-1715), nous regrettons de ne rien trouver sur l'influence exercée par notre langue et notre littérature à l'étranger.

En général, d'ailleurs, dans ce volume comme dans le VIe, consacré à *Louis XIV* (1643-1715), et dans le VIIe, qui embrasse le *XVIIIe siècle* jusqu'à la veille de la Révolution (1715-1788), ce qui nous satisfait le moins, c'est la partie relative au mouvement intellectuel. La philosophie a été presque complètement oubliée; il ne semblerait pas que Leibnitz s'en soit occupé; Malebranche et Spinoza ne sont, je crois, pas même nommés. Pas une ligne n'est consacrée à l'art du livre; ni les Estienne — en tant qu'imprimeurs du moins — ni les Elzevier même ne trouvent place ici; l'histoire, intéressante pourtant, de la reliure française est passée sous silence, et ce qui est peut-être plus étrange, le grand mouvement d'érudition du XVIIe et du XVIIIe siècle est complètement omis. L'histoire politique, militaire et diplomatique semble avoir surtout attiré l'attention des auteurs de l'*Histoire générale*, et presque partout elle est bien traitée, quoique l'on souhaitât peut-être plus de précision sur certains points. Dans l'ensemble, ces trois nouveaux volumes nous paraissent supérieurs aux précédents; il y a d'excellents chapitres, il y en a même d'assez originaux, comme celui de M. Lacour-Gayet sur le gouvernement et l'administration de Louis XIV. L'on ne peut que désirer le prompt achèvement d'un ouvrage qui, malgré des lacunes et des défauts, lutte avantageusement avec les produits similaires de l'érudition étrangère.

E.-G. Ledos.

France et Allemagne, 1868-1871, par le prince Lubomirski. Tome VI. Paris, Calmann Lévy, 1896, in-8 de 624 p. — Prix : 7 fr. 50.

En rapprochant des précédents ce nouveau volume, on reconnaîtra qu'il est à la fois meilleur et pire. Pour cette dernière appréciation, je vise la haine de Pie IX, qui éclate ici avec encore plus de persistance et d'acharnement. Je ne comprends pas l'attribution à Pie IX d'une « astuce hiérophantique » (p. 505). La médiation pontificale n'est pas du tout ridicule (p. 501). Sans crainte d'être contredit, je constaterai que le dernier pontificat a revivifié l'action catholique : c'est surtout visible en Allemagne, dans un conflit d'où Bismarck est sorti vaincu. Le centre catholique est aujourd'hui l'arbitre du parlement de l'Empire. Le 6 février 1848, Pie IX a repris avec éclat la tradition de Benoît XIV pour l'union des Églises par le respect des rites orientaux.

Les Bocchesi, en résistant au nivellement centralisateur, ont donné un grand exemple aux peuples et une grande leçon aux gouvernements : je me refuse à les appeler des « rebelles » (p. 565). Dans la question des duchés, le jeu méritait l'effort suprême (p. 50).

Par contre, le nouveau volume nous apporte, outre des faits nouveaux et instructifs, plusieurs appréciations d'une grande justesse et d'une

perspicacité rare. Le prince Lubomirski fait parfaitement comprendre le rôle néfaste et antipatriotique des « libéraux » à la fin de l'Empire. Il faut lire le portrait d'Émile Ollivier et la manière dont l'auteur stigmatise la « démarche humiliante » de J. Favre et la « bergerade » de Thiers. Il fait ressortir que la faconde ne transforme pas en hommes d'État les êtres à qui manque la formation expérimentale et familiale. L'incident de V. Noir est expliqué par un homme qui sait son monde.

Finalement, le prince Lubomirski constate l'avènement de « l'idée de nationalité » (p. 662). A propos de la Savoie et Nice, de la Vénétie, du Nord-Slesvig, les souverains ont fait appel, non pas au « principe des nationalités, » qui est interprété tantôt pour la délivrance, tantôt pour l'oppression (Alsace), mais au vœu des populations. Je ferai seulement remarquer, cependant, que si « l'appel » a réussi à propos de la Savoie et Nice, de la Vénétie, c'est parce que le plus fort d'alors l'a voulu, et que le même « appel » a été piétiné par le plus fort du jour d'hui contre le faible Danemark et ses faibles amis.

Le prince croit que « l'idée de nationalité » nous conduit au progrès. Je vois surtout le triomphe de la force, autrement dit de l'Allemagne, contre le droit des Alsaciens-Lorrains, des Nord-Slesvigois, des Polonais de la Posnanie, qu'il ne faut pas oublier. Ce qui règne actuellement en Europe, c'est le Pancrace de S. Krasinski. Et, pour rester sur le même terrain, je ne vois pas poindre l'aurore du *Vicisti, Galilaee.*

A. D'AVRIL.

Histoire de la renaissance du catholicisme en Angleterre au XIXe siècle, par l'abbé DE MADAUNE. 3e édition transformée, continuée. Paris, Lecoffre, 1896, in-8 de XVI-651 p. — Prix : 6 fr.

M. de Madaune vient de rééditer avec de nombreuses transformations un livre auquel les récentes discussions relatives aux ordres anglicans donnent un regain d'actualité. Il résume avec beaucoup d'intérêt le mouvement catholique qui s'est produit en Angleterre depuis le commencement de ce siècle, et s'attache avec prédilection à quelques-unes des nobles figures qui ont brillé d'un plus vif éclat. C'est lord Spencer devenu le P. Ignace, c'est Newman la grande lumière, c'est l'archevêque de Westminster, Manning, l'homme actif par excellence. Le mouvement d'Oxford, généralement assez peu compris chez nous, est bien étudié, et le rôle amphibie de Pusey dûment caractérisé. Les réflexions finales sur la difficulté de l'union et les chimériques espérances d'un grand nombre de catholiques sont la preuve que l'auteur est au courant de l'état des esprits de l'autre côté du détroit : nous ne pouvons que nous associer à ce jugement pondéré et prudent. En définitive, ce livre, dans son ensemble, est réellement ce que nous avons de mieux en France sur la renaissance du catholicisme dans l'ancienne île des Saints. On ne pour-

rait nier cependant qu'il ne renferme çà et là des inexactitudes presque forcées sous la plume d'un écrivain qui n'a pas longuement résidé dans le pays dont il parle, des jugements discutables parfois, et surtout (puisqu'il s'agit d'une troisième édition !) une négligence presque impardonnable dans la transcription des mots anglais. Je ne chercherai pas querelle à M. de Madaune pour ses sympathies exagérées en faveur de l'Irlande, cette mode dure encore chez nous, et des réserves sur ce point nous entraîneraient hors du présent sujet. Mais où a-t-il pris que le Chapitre de Westminster choisit son prévôt Manning pour le présenter au Saint-Siège comme candidat *dignissimus* en remplacement de Wiseman (p. 446)? Le nom de Manning ne fut même pas inscrit sur la liste, et c'est la volonté formelle de Pie IX qui l'imposa.... La lettre du cardinal Newman à l'auteur, autographiée en tête du volume, est vraiment trop insignifiante en sa teneur pour être ainsi reproduite.... Pourquoi traduire *My dear Sir* par « mon cher Sir, » au lieu de dire « mon cher Monsieur? » (p. 134, 137, 293, etc.) Nous lisons « Quarterley » au lieu de *Quarterly* (p. 107), « Reviw, pamphtets, apostolicad, Bristish et bristich, » pour *review*, *pamphlets*, *apostolical*, *british* (p. 186); « cristic » pour *critic* (p. 199): « un corrupted » pour *uncorrupted* (p. 266); « Frounds » pour *Grounds;* « englican » pour *anglican* (p. 336); « faithfull » pour *faithful,* « greet » pour *great* (p. 380); « Universaty » pour *University* (p. 505); « dund » pour *fund* (p. 509); « Guardiam » (p. 558) et « Guardiau » (p. 563) pour *Guardian;* « Mouth » pour *Month* (p. 607), etc. Le latin et le français même sont équivalemment massacrés : « ispsum » (p. 89), « pernissu » (p. 348), « ipas » (p. 366), « secondalisé » (p. 182), « Egilse » (p. 295), « facille » (p. 418), etc., etc. — Ce sont là pourtant des critiques d'ordre très secondaire, qui ne sauraient diminuer l'intérêt passionnant de certaines pages et l'édification de bon aloi qui ressort de la lecture de ce beau livre. G. Péries.

Recueil de documents relatifs à la convocation des États généraux de 1789, par Armand Brette. T. I. Paris, Imprimerie nationale, Leroux, 1894, in-4 de clix-534 p. — Prix : 10 fr.

Cette compilation méthodique, dont on ne saurait encore prévoir l'étendue, doit contenir la plus grande partie des pièces conservées aux Archives nationales et relatives aux origines de la Constituante. Dans une compendieuse introduction, l'éditeur avance que le pouvoir royal lui-même ignorait d'abord, puis a dû trancher par des actes de bon plaisir toutes les questions litigieuses soulevées par la convocation des États ; qu'il a méconnu à l'occasion ses propres règlements et que ses agents, magistrats et intendants, les ont de leur côté interprétés à leur guise. Il soupçonne même, bien qu'il avoue n'en avoir trouvé « aucune trace »

(*Introd.*, p. LX), des efforts systématiques des autorités pour entraver la liberté des suffrages.

Ce premier volume contient d'abord toute la série, région par région, des documents concernant la convocation des assemblées électorales ; le règlement organique du 24 janvier 1789, puis les règlements divers qui durent çà et là le modifier après coup. La lecture de ces pièces fait comprendre à quelles difficultés insurmontables se heurtait le gouvernement mis en présence des privilèges locaux, des précédents contradictoires qui se dressaient devant lui dans les pays d'États, les généralités et en somme dans toutes les divisions territoriales du vieux royaume. L'Assemblée nationale eut même plus tard à se prononcer souverainement à l'égard des députations des colonies et de divers pays qui n'avaient fait l'objet d'aucun règlement.

Une seconde série de pièces, qui sera d'un intérêt général et constant pour les travailleurs, se compose de la liste des agents supérieurs du pouvoir central en 1789. On y trouve successivement les ministres et secrétaires d'État (chacun avec un résumé des ressorts de son département), les gouverneurs, les commandants en chef et en second, les intendants avec le détail de leurs circonscriptions, les archevêques et évêques (ceux-ci avec les dates de leur naissance, de leur sacre et de leur mort). On nous promet, dans un volume ultérieur, une liste des députés, cette liste n'ayant jamais été publiée que d'une façon incomplète et erronée, et une carte des bailliages. En dehors de ce recueil doivent rester les cahiers, qui, par parenthèse, mériteraient bien une nouvelle publication, ne fût-ce que pour la rectification des noms propres si étrangement défigurés dans le recueil des *Archives parlementaires*, et aussi les correspondances ministérielles, les innombrables mémoires et publications qui précédèrent ou accompagnèrent la convocation des États généraux, c'est-à-dire le premier acte de la Révolution. L. P.

Un Hiver à Paris sous le Consulat (1802-1803), d'après les lettres de J.-F. Reichardt, par A. Laquiante. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de XI-494 p. — Prix : 7 fr. 50.

Un érudit patient et ingénieux a reconstitué récemment, d'après les documents contemporains, la vie parisienne en 1791 (Cf. *Polybiblion*, t. LXXVII, p. 253). Voici maintenant un témoin oculaire qui nous la fait connaître jour par jour, onze ans plus tard, dans une série de quarante-trois lettres, écrites du 8 novembre 1802 au 8 avril 1803. L'ancien maître de chapelle Reichardt, directeur de l'Opéra de Berlin, avait déjà visité Paris pendant les premiers troubles de la Révolution, et une traduction française nous a révélé, il y a quelques années, les souvenirs de ce voyage (*Polybiblion*, t. LXVII, p. 342). Il y revint pendant une ère plus calme, à l'époque du Concordat et de la paix d'Amiens, et put y

goûter à son aise les plaisirs et les charmes de la société renaissante.

En sa qualité d'étranger, Reichardt se montre curieux sans choix et à outrance : les audiences et les parades du Premier Consul, les réceptions des principaux fonctionnaires ont une place dans ses récits, mais il se complaît surtout à relater les nouvelles littéraires, à parler des salons où il a pénétré, des dîners, des concerts et des représentations théâtrales auxquels il a assisté. Nous voyons s'épanouir ce monde qui s'amusait, non plus, comme sous le Directoire, pour s'étourdir sur la misère présente, mais dans la confiance qu'inspiraient la gloire conquise et l'espoir, trop tôt trompé, d'un pacifique avenir. Tous les noms illustres de l'époque, à côté des noms que la mode faisait alors briller d'un éclat passager, défilent sous la plume de Reichardt. Cet Allemand de Berlin, quoi qu'en aient dit certains contemporains, n'était à aucun degré esclave des préjugés étroits qui ont fait depuis le fond du patriotisme prussien. Il se révèle ici comme un chroniqueur fidèle aux tendances cosmopolites du XVIIIe siècle, « idéologue, » prudent en politique, artiste bienveillant pour ses émules, connaisseur en peinture comme en musique, et gastronome distingué par surcroît. On comprend le succès que durent avoir dans l'Allemagne d'autrefois ces impressions de voyages publiées en 1804, réimprimées en 1833. M. Laquiante nous en a donné, en supprimant, il est vrai, les digressions et les répétitions inséparables d'une correspondance, une traduction fidèle, annotée avec une sobriété louable et une sérieuse compétence. Même en 1896, ces souvenirs « début de siècle » sont d'un incontestable intérêt.

Il confesse que « les Françaises conservent le talent de ne pas suivre prosaïquement la mode; elles savent toujours l'accommoder chacune à à ses convenances et à son avantage » (p. 137) : il ne se dissimule pas que « pour les Français il est vrai de dire : Hors de Paris point de salut » (p. 336), et il s'éloigne de ce « microcosme » avec le regret de n'avoir pas pu écrire pour le théâtre Feydeau la partition d'un opéra-comique.

L. P.

A travers l'ancien Paris, par M.-J. Laurentie. Paris, Bloud et Barral, 1896, in-12 de 115 p. — Prix : 1 fr. 50.

La monographie dont le titre précède ne traite que cinq sujets : *L'Ancien Hôpital de la Trinité; L'Ancien grand Bureau des pauvres; L'Exercice de la charité dans les paroisses de Paris au milieu du XVIIe siècle; les Statuts des anciennes petites écoles des paroisses de Paris; le Culte de saint Martial à Paris.* L'attachant travail de M. Laurentie, qui se rapporte exclusivement au XVIIe siècle, n'est, en réalité, qu'un ouvrage de vulgarisation. Si nous doutons que l'histoire puisse en tirer grand profit, du moins les dissertations qu'il renferme nous paraissent-elles dignes d'être signalées à l'attention, à raison même de l'esprit qui les a inspirées.

Mû par ses convictions religieuses, l'auteur n'a eu d'autre but que de prouver combien l'Église se préoccupait d'assister le peuple et de l'instruire. Une pareille donnée est d'autant plus louable, qu'à la triste époque où nous vivons, le parti pris et la passion semblent avoir à tâche de diviser les citoyens en deux camps, dont l'un a pour mission spéciale d'abuser et de tromper l'autre. Nul ne l'ignore, mais bien peu osent le proclamer, le démontrer. Aussi bien est-ce là le principal et très réel mérite de l'entreprise de M. Laurentie. Ce n'est du reste pas le seul, et nous signalerons comme particulièrement remplis d'intérêt les renseignements que contient le petit volume dont nous parlons, sur la charité exercée dans les paroisses. Pages excellentes et qui révèlent une analyse minutieuse des textes et une connaissance approfondie du sujet. Ces précieuses et solides qualités permettront sans doute d'excuser aisément certaines exagérations historiques : celle, par exemple, qui consiste à faire de saint Éloi « un des créateurs de la nation française ; » et cette autre encore d'affirmer que « c'est sous le règne de Louis XIV que l'administration de la France s'est constituée à peu près telle qu'elle est aujourd'hui. » Ce sont là des fautes qui, pour être regrettables, ne compromettent pas la valeur morale d'un livre dont la lecture est saine, parce que, si elle n'instruit pas toujours, elle a le charme et l'attrait de toutes celles qui ont pour objet de détourner un instant nos regards des temps présents par la contemplation d'un passé moins sombre et singulièrement plus réconfortant. P. L.-L.

La Justice révolutionnaire à Nantes et dans la Loire-Inférieure, par Alfred Lallié. Nantes, Cier, 1896, in-8 de xxviii-491 p.

M. Lallié, qui a publié tant et de si consciencieux travaux sur l'histoire de la Révolution en Bretagne, vient de condenser en un volume ses recherches sur la justice révolutionnaire à Nantes et dans la Loire-Inférieure. Frappé de la perte de certains documents qu'il avait dépouillés jadis, il a voulu, par cette publication, fixer et conserver à la postérité le fruit de ses longues et savantes études. Le 7 mars 1792, le tribunal criminel avait été installé à Nantes ; un an après, à la suite de l'insurrection qui avait répondu au décret de levée en masse, ce tribunal devenait tribunal criminel extraordinaire, puis bientôt tribunal révolutionnaire. Mais c'est surtout pendant le proconsulat de Carrier que les condamnations furent le plus nombreuses et le plus violentes, sans jury, sans débat, souvent sans procès. La guerre de Vendée se chargeait de fournir de victimes le tribunal : prêtres insermentés, soldats de l'armée royale, parents d'émigrés, nobles et paysans, hommes, enfants, vieillards, femmes, jeunes filles, se pressaient pêle-mêle dans les cachots et sur la sellette, à moins que pour ces dernières — le fait a été prouvé pour beaucoup des

séides de Carrier — on ne leur fit payer leur vie du prix de leur honneur. M. Lallié ne s'est pas contenté de dépouiller les archives et de résumer les jugements du tribunal révolutionnaire de Nantes dans ses diverses transformations, il a fait de même pour le tribunal de Guérande, pour la commission militaire présidée par Lenoir, soit qu'elle siégeât à Nantes, soit qu'elle se transportât à Paimbœuf, pour celles du Mans, de Noirmoutier, d'Ancenis, de Machecoul et de Châteaubriant. Partout il a relevé les noms des victimes et le prétexte de leur condamnation. Une seule de ces commissions n'a pas prononcé moins de deux mille neuf cents condamnations à mort. C'est un vrai martyrologe, où tous les âges, toutes les classes et toutes les professions se coudoient. En trois jours, raconte un témoin, six cent soixante malheureux furent envoyés à la fusillade, parmi lesquels beaucoup de jeunes gens de dix-sept et dix-huit ans. Le seul interrogatoire que la commission leur faisait subir était de prendre leurs noms avant de les faire fusiller. Carrier lui-même, dans son procès, reconnut que la commission condamnait cent cinquante « brigands » par jour. Il y eut réaction pourtant, lorsque Carrier quitta Nantes, et plusieurs des bourreaux furent condamnés à leur tour. M. Lallié donne avec plus de détails le procès des deux principaux séides du proconsul, Fouquet et Lamberty. Quelque répugnance qu'on ait à entrer dans ces détails, il faut les lire pour voir à quels misérables la Convention avait livré Nantes et la Loire-Inférieure. Et ce que les juges reprochent à ces misérables, ce ne sont pas leurs hideuses débauches, c'est qu'ils ont par là soustrait des contre-révolutionnaires à la vengeance des lois!

M. DE LA ROCHETERIE.

Government and religion of the Virginia Indians, by M. S. R. HENDREN (*Johns Hopkins University studies in historical and political science*). Baltimore, the Johns Hopkins press, 1895, in-8 de 67 p.

On ne s'étonnera pas de voir un mémoire relatif au gouvernement des anciens habitants de la Virginie dans un recueil consacré à l'étude des sciences historiques et politiques. En effet, peu de races semblent avoir eu l'instinct politique plus développé que les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord. On sait combien étaient compliquées et, à certains égards, raffinées les institutions qui régissaient la ligue iroquoise des six nations. On y rencontre une combinaison des plus ingénieuses de fédéralisme et de régime représentatif, de démocratie et de gynécocratie. On dirait une combinaison inventée de toutes pièces par un théoricien dans son cabinet. Les Virginiens donnaient l'exemple d'une monarchie absolue et cependant pondérée, telle qu'elle pouvait exister chez d'ignorants sauvages.

Powhatan, ce personnage dont les narrateurs sont unanimes à vanter l'intelligence et l'énergie, était réellement un grand prince. Ses États

s'étendaient de la frontière de la Caroline du Nord à la baie de Chesapeake d'une part, et de l'autre, du littoral de l'Atlantique jusqu'aux montagnes séparant la zone littorale de la vallée du Mississipi. Une faible portion de ce territoire représentait l'antique patrimoine de sa famille. Tout le reste, il l'avait conquis par la force des armes. Sans compter les sorciers ou jongleurs, regardés comme des personnages importants, l'on distinguait deux sortes bien distinctes de fonctionnaires dans le pays. D'abord, les *Cockarouses* ou *Sachems*, chargés de rendre la justice et de prendre toutes les mesures d'intérêt public, puis les *Wérowances* ou chefs militaires. Ces derniers jouissaient d'un pouvoir fort étendu en temps de guerre. Il allait alors jusqu'au droit de vie et de mort sur les soldats. Leur autorité restait subordonnée à celle des Sachems en temps de paix, mais ils se trouvaient chargés d'une surveillance générale au profit du Roi. L'une et l'autre de ces deux catégories de chefs vivaient à peu près de la même vie que leurs administrés, ne se distinguant guère de ces derniers que par une touffe de plumes portée dans leur chevelure. Leur gestion était des plus paternelles et on ne les voyait presque pas se permettre d'actes de tyrannie. Ajoutons que les Sachems étaient nommés par un conseil comprenant les chefs soit civils, soit militaires de la province, auquel s'adjoignaient les prêtres ou jongleurs, et qu'ils ne pouvaient prendre aucune mesure tant soit peu importante sans l'aveu de ces conseillers. Quant aux *Wérowances*, ils restaient naturellement à la nomination du Roi ou Empereur. On voit de quelle façon heureuse ces Peaux-Rouges avaient su distinguer ce qui touche le gouvernement proprement dit et ce qui concerne l'administration. Certains peuples plus ou moins civilisés n'auraient-ils point quelque chose à gagner à aller à leur école ? La plénitude de la puissance législative, exécutive et judiciaire n'en demeurait pas moins entre les mains de Powhatan. Encore se faisait-il assister par un conseil suprême composé des chefs militaires et civils. On ne voit point que les jongleurs y fussent admis. Bien que les Virginiens ne se soient pas élevés à cette hauteur de conception qui a fait inventer le suffrage universel et tout ce qui s'ensuit, on voit que les intérêts populaires étaient, chez eux, sauvegardés dans une mesure assez large. Du reste, le Roi vivait au milieu d'une pompe barbare, il avait des trésors, des gardes attachés à la protection de sa personne. Son harem était nombreux, et lorsqu'une de ses épouses cessait de lui plaire, il en faisait cadeau à quelqu'un de ses amis, ainsi que cela avait lieu, dit-on, jadis en Turquie.

Il existait, chez ces Indiens, une classe sinon d'esclaves, du moins de serfs considérés comme très inférieurs aux hommes libres. Bien que les champs fussent cultivés en commun, par une sorte de prestation, la propriété privée n'était point inconnue. Chacun presque se trouvait maître incontesté de sa maison et de son jardin. Bien entendu, il ne

pouvait être question, chez les sujets de Powhatan, de législation écrite. Ils ne connaissaient, en fait de système graphique, que de grossiers rébus peu susceptibles de rendre les diverses nuances de la pensée. La coutume leur tenait lieu de codes, et parfois, au dire des voyageurs, elle les remplaçait non sans quelque avantage. Comme au sein de toutes les sociétés primitives, l'on punissait d'une façon terrible certains crimes, tels que l'homicide. Les coupables, suivant la gravité du cas, étaient mutilés ou brûlés vifs. Nous ne dirons qu'un mot des croyances religieuses de ces Indiens. L'usage des sacrifices humains ne leur était pas inconnu, et comme beaucoup de populations du sud des États-Unis ou de la Nouvelle-Espagne, ils rendaient un culte véritable aux points de l'espace. Verrons-nous ici une preuve d'influence asiatique ? L'auteur termine par quelques renseignements sur l'état actuel des anciens indigènes de la Virginie. Réduits au nombre de deux cents environ, ils achèvent tranquillement de s'éteindre dans les réserves où les a parqués le gouvernement américain.

La lecture du mémoire de M. Hendren donne une idée de ce qu'auraient pu devenir ces Indiens si la race blanche, comprenant mieux ses devoirs vis-à-vis d'eux, n'avait pas songé uniquement à usurper leurs terres et à les supplanter. COMTE DE CHARENCEY.

Mémoires du général comte de Saint-Chamans, *ancien aide de camp du maréchal Soult.* Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de 542 p. — Prix : 7 fr. 50.

Robert de Saint-Chamans avait vingt ans l'année de Marengo. Appartenant à une ancienne famille militaire du Périgord, il ne pouvait, à une époque comme celle où il atteignait l'âge d'homme, songer à une autre carrière qu'à celle des armes : il n'y avait point, à cette époque, d'école militaire ; on n'entrait alors dans l'armée que par la porte commune ; il s'engagea au 9e dragons le 1er octobre 1801. De l'exactitude à remplir ses devoirs, de l'intelligence, de la fermeté, quelques duels, « dix pipes fumées régulièrement par jour, » le mirent en vue plus que sa naissance ou son éducation, et dix-huit mois après son entrée au régiment, le 17 février 1803, il était nommé sous-lieutenant. Attaché au maréchal Soult, de cette époque à l'année 1811, où nous le trouvons avec le grade de colonel, colonel des dragons de la garde royale et maréchal de camp en 1814, lieutenant général le 29 juillet 1830, Saint-Chamans fit brillamment toutes les campagnes de l'Empire, servit avec distinction sous la Restauration, notamment en Espagne (en 1823), et demanda sa mise à la retraite le lendemain de la révolution de Juillet, après avoir protégé et accompagné Charles X jusqu'à Dreux. C'est le récit de cette vie militaire extrêmement remplie que Saint-Chamans nous donne aujourd'hui dans des Mémoires que nous venons de lire, de la première à la dernière page,

avec une attention soutenue. Lancé par la force des choses, par le courant des circonstances, dans l'épopée ou plutôt dans l'équipée impériale, il parcourt pendant quinze ans l'Europe, à la suite de l'idole du jour, la tête un peu troublée par la fumée de gloire qui enivre les plus calmes, mais conservant néanmoins, au fond de son cœur, ses aspirations, ses préférences du jeune âge. Il n'a jamais les yeux complètement obscurcis par le nuage d'encens qui s'élève autour du conquérant, et quand, en 1814, le régime qu'il a momentanément servi s'effondre dans la défaite, c'est avec une joie sincère qu'il retourne à des princes pour lesquels il a toujours eu un culte secret. En patriote de bon aloi et en Français de la vieille roche, il déplore d'avoir à unir cette restauration « au spectacle d'une armée ennemie entrant victorieuse à Paris, » mais il comprend l'injustice qu'il y aurait à rendre nos princes responsables d'événements qu'ils n'ont point provoqués. Mis presque immédiatement à la tête du régiment des chasseurs du Roi, Saint-Chamans demeura fidèle à son serment et ne s'associa point à la folle entreprise des Cent-jours. Sans doute, il ne fit là que son devoir, mais tant d'autres donnèrent à cette époque des preuves de faiblesse, qu'il est permis de l'en féliciter. Il eut d'ailleurs à résister, à cet égard, à des sollicitations aussi perfides que pressantes: telles furent celles que lui adressa notamment le maréchal Soult, faisant miroiter devant lui les étoiles de général de brigade et peut-être celles de général de division. Mais Saint-Chamans, son parti une fois pris, — et il n'avait pas hésité à le prendre — n'était point homme à marchander avec sa conscience ; il demeura donc dans la retraite, et n'eut pas longtemps à attendre. Écrasé à Waterloo, l'homme néfaste qui avait encore une fois conduit notre pays à un désastre était tombé pour ne plus se relever. Ce fut sur ces ruines que Louis XVIII dut tenter d'élever à nouveau un édifice politique stable, durable, qu'il entreprit notamment de restaurer l'armée ébranlée par des revers sans nom et sans exemple dans notre histoire. Il y eut là, sans doute, des fautes commises ; mais, à moins de témoigner d'une insigne mauvaise foi, qui voudrait prétendre que la situation ne fût des plus critiques, la bonne voie souvent malaisée à distinguer, surtout à suivre ? Avec une impartialité et une franchise tout à fait militaires, Saint-Chamans aperçoit les erreurs et les signale. Ses critiques, pour être faites sans se départir du respect qu'il sait devoir à ses princes, n'en sont ni moins vives ni moins catégoriques. Et elles ont d'autant plus de poids qu'on sent bien qu'il les formule à regret. Ainsi, quand, en 1815, il fut chargé d'organiser les dragons de la garde, il fit tout son possible pour n'admettre dans son régiment non pas, à coup sûr, uniquement des officiers des armées impériales, mais des hommes ayant des qualités militaires, des hommes capables de faire, sinon sur-le-champ, au moins au bout d'un certain temps, de bons officiers. Mais, à cette époque, le licenciement des compagnies de la Maison du Roi créées

en 1814 avait rendu disponible un nombre considérable de gens, vieux ou jeunes, qui avaient pu tenir leur rang dans des compagnies de parade uniquement faites pour monter la garde aux Tuileries, mais qui n'avaient aucune notion du métier militaire. Les princes eurent la faiblesse d'en imposer un certain nombre aux régiments de nouvelle formation, et Saint-Chamans dut les accepter comme les autres. « En mon particulier, dit-il, j'eus beau me débattre, il fallut en passer par là et j'ai le regret de dire que les officiers qui me furent fournis de cette manière se trouvèrent les plus mauvais de mon régiment, quoique Monsieur eût bien voulu m'assurer qu'il ne m'enverrait que des sujets distingués.... » La partie des Mémoires de Saint-Chamans qui nous parle du premier Empire a un intérêt tout particulier. Saint-Chamans, aide de camp du maréchal Soult, était en position de voir bien des choses, et son esprit observateur n'a pas manqué de prendre là les notes qui lui fournirent pour l'avenir de piquantes réflexions. On trouvera sur les campagnes de 1806, 1807, en Allemagne ; 1808, 1809, 1810, 1811, en Espagne ; 1812 et 1813 en Russie et en Allemagne, des détails inédits, fort curieux au point de vue militaire, non moins précieux au point de vue politique, dans les pages, par exemple, où il nous raconte sa mission près de l'empereur de Russie en 1807. Le portrait qu'il trace du maréchal Soult concorde avec tout ce qu'on sait du duc de Dalmatie et met, notamment, en lumière un trait sur lequel le général Thiébault n'a pas manqué d'insister : le soin que prenait le maréchal à mettre sa personne à l'abri, les jours de grande bataille. « J'ai dit qu'en guerre, écrit Saint-Chamans, le maréchal Soult aimait les entreprises vigoureuses ; mais c'était cependant pourvu qu'il n'y payât pas trop de sa personne, car il était loin d'avoir le brillant courage du maréchal Ney et du maréchal Lannes ; on pouvait même lui reprocher l'excès contraire et de se mettre trop soigneusement à l'abri du danger. » Pour une fois que Thiébault est d'accord avec quelqu'un dans une critique sur un de ses contemporains, il convient de le signaler. On devait s'attendre à ce qu'un aide de camp du maréchal Soult ne passât point sous silence le complot de d'Argenton et les manœuvres relatives au trône de Portugal. On trouvera effectivement, à cet égard, dans Saint-Chamans, des détails non pas entièrement inédits, mais intéressants, et, par quelques côtés cependant, nouveaux. En réalité, tout l'ouvrage mérite d'être lu et médité ; il se recommande aussi bien à l'attention des militaires qu'à celle des politiques.

ARTHUR DE GANNIERS.

Journal du maréchal DE CASTELLANE **(1804-1862).** Tome III (1831-1847). Tome IV (1847-1853). Paris, Plon et Nourrit, 1896, 2 vol. in-8 de 418-440 p. — Prix : 15 fr.

Le troisième et le quatrième volume du *Journal du maréchal de Cas-*

tellane sont consacrés au récit des événements qui se sont déroulés en France dès le début de la monarchie de juillet à l'avènement du second Empire. Ils vont, exactement, du commencement de 1832 au 30 janvier 1853, de la mort de M. Casimir Périer au mariage de Napoléon III. Castellane, lié par tant de souvenirs à la branche aînée, avait quelque temps hésité à reconnaître le gouvernement de Louis-Philippe ; cependant, guidé sans doute par l'ambition légitime de continuer une carrière brillante, il avait fait taire ses convictions intimes et accepté les faits accomplis. Ce n'était pas la première fois d'ailleurs qu'il saluait une aurore nouvelle : il l'avait fait en 1814, il devait le faire encore en 1848, en 1851, en 1852. De plus, s'il était un peu penaud, au fond, de la chute des Bourbons, il pouvait faire à cet égard son *meâ culpâ*, ayant été, pendant la Restauration, un membre influent de cette déplorable opposition de droite qui avait sapé plus effectivement le trône légitime que les attaques les plus déclarées de ses ennemis nettement accusés. Mais le futur maréchal, avec ses idées de discipline absolue, d'autoritarisme césarien relativement à tout ce qui touchait aux choses militaires, était, au fond, un frondeur de race et de tempérament. Avec un esprit enclin à la critique, disposé à apercevoir le côté faible des choses, il saisissait vivement le défaut de la cuirasse et savait y enfoncer adroitement son stylet. Son journal est rempli de fines observations, pas toujours bienveillantes, rarement méchantes cependant, et comme l'auteur sait beaucoup, comme il est en situation de voir tout ou à peu près, il n'est point d'événements un peu marquants sur lesquels il ne trouve un mot à dire. Le premier fait important dont nous parle le troisième volume est ce fameux siège d'Anvers de 1832, où nous fîmes la guerre de Hollande pour consolider sur son trône le roi Léopold. Cette opération militaire eut un résultat que Castellane ne peut manquer de trouver important : celui de le faire passer lieutenant général : quant à la France, comme elle n'avait point de satisfaction équivalente à espérer, elle n'emporta de cette campagne que le souvenir des marrons tirés du feu pour un autre. Le fait est malheureusement fréquent dans notre histoire. Il s'en fallut de peu, d'ailleurs, qu'après avoir guerroyé en Hollande pour le compte du roi des Belges, nous ne prissions fait et cause en Espagne pour la reine Christine et le duc de Montpensier. On n'alla pas jusque-là, mais des corps français, prêts à passer la frontière, furent organisés tout le long des Pyrénées, et Castellane fut envoyé en qualité de général de division à Perpignan, à la tête d'une division qu'il devait commander près de quinze années. A Perpignan, Castellane fut ce qu'il s'était montré partout, un organisateur de premier ordre, un chef d'une énergie peu commune, d'une rigidité inexorable, très honnête homme, très grand seigneur, fort craint des uns, aimé de quelques autres, plus redouté qu'aimé cependant, car même avec ses amis il avait la dent dure. On

n'a aucune idée, dans l'armée d'aujourd'hui, de la sévérité qu'apportaient certains généraux d'antan à réprimer des fautes auxquelles on attachait alors une importance énorme et dont on plaisante aujourd'hui. Les infractions aux règlements sur la tenue déchaînaient chez Castellane de véritables tempêtes. Sous la Restauration il avait puni de quinze jours d'arrêts de rigueur son aide de camp, qui s'était permis d'aller en frac à l'opéra : à Perpignan, le moindre pli non réglementaire à la tunique, un col trop haut, un képi trop bas, amenaient immédiatement des répressions terribles. Le meilleur officier, coupable de crimes semblables, était rayé à tout jamais du tableau d'avancement. Il attachait une réelle importance à ces vétilles, qu'il a consignées tout au long dans ses Souvenirs, et l'on est étonné de voir parfois de pareilles balivernes côte à côte avec les observations les plus fines, les remarques les plus transcendantes. La Révolution de 1848 trouva Castellane à Rouen, où il commandait la 14e division militaire. Sa réputation d'intraitable, déjà bien établie dans les Pyrénées-Orientales, l'avait suivi dans la capitale de la Normandie ; aussi les révolutionnaires rouennais s'y prirent-ils avec précaution pour amener à résipiscence cet ogre redouté. Castellane, même après les journées de février, ne reconnut pas la révolution : tout au moins il resta quelques jours à la reconnaître, campant avec sa division en dehors des murs, son artillerie braquée sur la ville, au sommet du mont Ribondet. Mis un moment en disgrâce par suite de cette conduite énergique, Castellane se vit même rayé des cadres avec un certain nombre d'officiers généraux. Il y eut là dans sa vie une période pénible dont se ressent le ton général des Mémoires. Plus d'âcreté, plus de fiel, des insinuations perfides envers des hommes qui eussent dû rester au delà d'un soupçon — comme Lamoricière, par exemple — indiquent que Castellane, frappé dans ses affections les plus chères, dans cette carrière militaire au bout de laquelle il avait entrevu depuis longtemps déjà le bâton de maréchal, n'avait plus son calme, son talent d'observateur, son impartialité ordinaire. Mais Castellane n'était point homme à se laisser décapiter sans protester. Il cria donc, il tempêta, il visita, il fit des démarches, tant et si bien que la mesure qui l'avait frappé — très arbitrairement d'ailleurs — fut rapportée et qu'il fut réintégré dans le cadre d'activité. Le voilà remis en selle, et cette fois il sent qu'il peut aller loin. Effectivement, Castellane, en dépit de ses apparences frustes, de son rigorisme, de son ton cassant, a toujours été un homme de cour. Personne mieux que lui ne s'entend à reconnaître d'où souffle le vent : il va même jusqu'à deviner avec une précision merveilleuse d'où le vent va souffler.

Dès 1849, donc, il oriente sa barque dans ce sens. D'ailleurs, les questions de principes le laissent froid. Il a servi l'Empire, la Restauration, la monarchie de Juillet, la République : il est toujours pour le côté

du manche. Fatigué de l'ère de désordre qu'a inaugurée la chute de Louis-Philippe, il est prêt à se rallier au premier gourdin qui, sous prétexte d'ordre, représentera la force brutale. Seulement, entre Changarnier, Cavaignac et Louis-Napoléon, il n'hésite pas. C'est là qu'on peut admirer son tact et sa diplomatie. Et comme il a une valeur qu'on ne saurait méconnaître, qu'il devine qu'on aura besoin de lui, il sait, tout en faisant des offres, se faire désirer ; il sait faire comprendre surtout la récompense à laquelle il tient avant tout. Au point de vue de l'étude du cœur humain, ce quatrième volume du *Journal de Castellane* est infiniment curieux. Quant à l'intérêt qui résulte du récit des événements, il est considérable, étant donnée la profusion de détails, la plupart oubliés, que le maréchal nous remet en mémoire. Une réflexion que suggère la lecture du *Journal de Castellane*, c'est de voir combien les menées révolutionnaires peuvent être contenues par l'apparence de la vigueur dans la répression au moins autant que par la vigueur elle-même. Lyon, au moment de l'avènement du second Empire, passait pour un foyer permanent de rébellion et d'insubordination ; on y craignait, à chaque instant, un soulèvement, et ces craintes n'étaient point dénuées de fondement, étant données les menées du parti révolutionnaire dans ce centre ouvrier, et le chiffre des adeptes affiliés aux sociétés secrètes. Cependant la proclamation de l'Empire n'y donna lieu à aucune véritable émeute, et le renversement de la République s'y effectua sans aucune clameur. La réputation de Castellane, en tant que mitrailleur d'hommes, — réputation qu'il ne méritait pas, qu'il n'avait gagnée, heureusement pour sa mémoire, qu'en paroles, — fut le palladium devant lequel tombèrent toutes les résistances. On savait qu'il n'hésiterait pas à employer la force pour réprimer toute tentative d'agression ; on se le tint pour dit, et personne ne remua. Cette énergie, Castellane en avait donné des preuves à Perpignan, à Rouen, à Saint-Étienne ; sa présence seule était donc une garantie d'ordre et de tranquillité. On ne pouvait évidemment reconnaître des services aussi exceptionnels que par une récompense extraordinaire ; Napoléon s'exécuta, vis-à-vis de Castellane, le 2 décembre, anniversaire du coup d'État : « Considérant, disait le décret impérial, que l'habileté et le courage déployés pour la défense de l'ordre, dans les circonstances graves que nous avons traversées, sont des titres exceptionnels à la reconnaissance publique ; qu'il est juste de récompenser ceux qui ont le plus concouru à préserver la patrie des dangers qui la menaçaient ; Avons décrété et décrétons ce qui suit : Est élevé à la dignité de maréchal de France, le général de division Castellane.... » Évidemment, cela ne valait pas la nomination de Maçdonald après Wagram, mais le titre n'en était pas moins valable : Castellane se déclara satisfait. Le quatrième volume se ferme sur ce grand acte, car le mariage de l'Empereur, qui est raconté quelques pages plus loin, n'est évidemment, aux yeux du maré-

chal, qu'un incident sans importance. Il nous reste maintenant à attendre le dernier volume, où nous verrons les réflexions d'un homme qui n'a plus rien à désirer ici-bas. Ce ne sera peut-être pas le moins curieux des cinq. ARTHUR DE GANNIERS.

Mes Souvenirs, par le général DU BARAIL. Tome III (1864-1879), avec un portrait en héliogravure. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de 612 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le troisième et dernier volume des Mémoires du général du Barail nous donne le récit des années écoulées entre 1864 et 1879. C'est la période de beaucoup la plus considérable de la vie de l'auteur; c'est naturellement celle dans laquelle le général nous parle le plus de lui, celle dans laquelle la personnalité de l'ancien engagé aux chasseurs d'Afrique, perdue d'abord au milieu des faits auxquels il prend part, finit par ressortir au premier plan et synthétise les événements au milieu desquels il n'était tout d'abord qu'un infime rouage. Et pourtant je ne sais si je ne préfère pas le général du Barail première manière, à ce politique fraîchement éclos, qui demeurera toujours un peu naïf dans le milieu nouveau où l'ont poussé les circonstances, que rien dans sa vie n'avait préparé à ce dernier rôle, et qui, faute de cette préparation indispensable, demeura souvent au-dessous de sa tâche. Trop honnête pour comprendre certaines roueries nécessaires, trop inflexible pour se prêter à tous les compromis, sans convictions politiques assez arrêtées pour se sacrifier à aucun principe, du Barail est une preuve nouvelle de la vérité de cet adage suivant lequel : « Tel brille au second rang, » etc.

Ce troisième volume nous donne la période des événements qui ont précédé immédiatement la guerre de 1870, la campagne elle-même, notamment le siège de Metz et la capitulation, la Commune, l'Assemblée nationale, la chute de M. Thiers et l'avènement à la présidence du maréchal Mac-Mahon, l'entrée de du Barail au ministère, l'histoire de ce ministère, surtout au point de vue des réformes dans l'armée, puis l'histoire du 16 mai, la chute du maréchal et, en 1879, la mise en disponibilité définitive, équivalant à l'irrémédiable retraite.

Tous ces faits sont racontés avec cette verve particulière, cette chaleur et en même temps cette honnêteté, cette bonne foi que nous avons eu à signaler dans les précédents volumes; mais ici, malheureusement, les qualités littéraires sont impuissantes à faire oublier certaines faiblesses qui feront très probablement juger un jour avec sévérité la conduite politique du général du Barail. Les royalistes verront toujours en lui un des hommes qui ont rendu impossible la restauration de la Monarchie en 1873, sans qu'on puisse attribuer cette conduite à son

amour pour la République. Et si la raison de cette opposition était, en réalité, son affection pour l'Empire, on trouvera étrange que le général du Barail ait accepté un portefeuille dans un ministère notoirement royaliste. Favorisé qu'il avait été jusque-là par une étrange fortune, arrivé très jeune, sans grandes études préparatoires, sans autres mérites qu'un courage hors de pair, de l'énergie, de l'intelligence, aux situations militaires les plus élevées, du Barail ne sut pas s'arrêter dans cette voie où, jusque-là, il n'avait pas rencontré d'obstacles. Ce doit être un regret amer pour lui de n'avoir pas compris combien devait lui être néfaste son entrée dans la politique, combien sa figure militaire eût gagné, non seulement devant ses contemporains, mais devant l'histoire, à demeurer toujours et uniquement celles d'un soldat. Ces critiques n'enlèvent rien à l'attrait littéraire, à la valeur historique de ce troisième volume; l'ouvrage entier est un des meilleurs livres, des plus intéressants qu'il nous ait été donné de lire sur l'histoire de notre temps, et bien que les derniers chapitres nous inspirent certaines réflexions douloureuses, nous dirons avec conviction que la lecture de ces souvenirs s'impose dès aujourd'hui à qui veut connaître avec vérité l'histoire militaire des règnes de Louis-Philippe et de Napoléon III, l'histoire politique de notre jeune République à ses débuts. ARTHUR DE GANNIERS.

Bibliotheca geographica, herausgegeben von der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin. Bearbeitet von OTTO BASCHIN, unter Mitwirkung von Dr ERNST WAGNER. Band I. Jahrgang 1891 und 1892. Berlin, W.-H. Kühl, 1895, in-8 de XVI-506 p. — Prix : 12 fr. 50.

Pendant trente-quatre ans, de 1853 à 1887, la *Gesellschaft für Erdkunde* de Berlin a publié dans son précieux recueil une liste annuelle des principales publications géographiques, rédigée par son savant bibliothécaire, M. le docteur Koner. Continuée dans des conditions défavorables, après la mort de M. Koner, cette bibliographie disparaissait définitivement en 1890. Aucune entreprise similaire n'étant venue remplacer, soit en Allemagne, soit à l'étranger, l'œuvre de la *Gesellschaft für Erdkunde*, le conseil de cette Société s'est décidé à la reprendre sur de nouvelles bases, en la confiant à M. O. Baschin, collaborateur du Service météorologique de Prusse.

Désormais, ce catalogue formera un volume spécial ; cette mesure est justifiée par le développement toujours croissant de la littérature géographique : il y a vingt-cinq ans, la liste du docteur Koner occupait 90 pages; il y a dix ans, 130 pages; en 1890, ce nombre montait déjà à 270 ; et l'on ne voit aucune raison pour que le chiffre annuel de la production bibliographique s'abaisse dans l'avenir ; de plus, la multiplicité des sources qu'il est nécessaire de consulter, et l'arrivée souvent tardive en Europe des documents d'origine exotique rendent impraticable

une publication immédiate. De là un retard, que les éditeurs espèrent pouvoir bientôt ramener dans les limites d'une seule année.

Sans prétendre être rigoureusement complet — pour les articles imprimés en langues slaves ou en langues orientales, par exemple — le rédacteur, qui déclare n'avoir pas dépouillé moins de six cents périodiques, nous donne dans ce premier volume, relatif aux deux années 1891 et 1892, environ 13,800 titres, groupés méthodiquement en un grand nombre de chapitres, eux-mêmes subdivisés en plusieurs sections. Il y a une première séparation en Géographie générale et Géographie descriptive ou régionale (*Specielle Geographie*). La Géographie générale comprend les divisions suivantes : 1° Bibliographie ; 2° Méthodes et enseignement ; 3° Ouvrages généraux ; 4° Géographie historique ; 5° Géographie mathématique et Géographie physique générale ; 6° Géographie biologique ; 7° Anthropo-géographie ; 8° Manuels et instructions à l'usage des voyageurs. La cinquième section ne comprend pas moins de trente-cinq paragraphes, dans chacun desquels les articles se succèdent suivant l'ordre alphabétique des noms d'auteurs.

Dans la partie régionale, les titres sont groupés, pour chaque continent et chaque État, dans le même ordre, conformément au type suivant : *a*. Descriptions générales et voyages ; *b*. Géodésie ; *c*. Géographie physique ; *d*. Géographie biologique ; *e*. Anthropo-géographie ; *f*. Géographie historique ; *g*. Guides ; *h*. Cartes. Le nombre de pages est presque toujours indiqué (le numéro de la première et de la dernière, s'il s'agit de mémoires insérés dans un recueil), ainsi que la présence de cartes et de figures. La Géographie a été comprise par M. Baschin dans son acception la plus large, et tous les travaux descriptifs intéressant une région quelconque, quel qu'en soit l'objet : Géologie, Climat, Faune, Flore, Ethnographie, Questions économiques — ont trouvé place dans cette riche nomenclature.

Il suffit de parcourir le chapitre consacré à la France (p. 190-213, environ 590 articles) pour constater avec quelle scrupuleuse conscience et quelle précision ces relevés de titres ont été faits.

En résumé, la *Bibliotheca geographica*, si heureusement commencée, constitue un répertoire bibliographique de tout premier ordre. Après nous en être servi pendant plusieurs semaines, nous ne trouvons que deux observations à adresser à M. Baschin : combien ce catalogue ne serait-il pas plus maniable s'il était pourvu d'une table alphabétique générale des noms d'auteurs, et surtout si les articles étaient numérotés ! Ce double desideratum se ramène à une question de dépense, notre remarque vise donc les éditeurs plutôt que le rédacteur. La Société de géographie de Berlin fera de cet annuaire une œuvre parfaite si, pour les volumes suivants, elle consent à s'imposer ce nouveau sacrifice.

EMM. DE MARGERIE.

BULLETIN

Conseils, par Victor Meignan. Paris, Plon et Nourrit, 1896, petit in-8 de 210 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Victor Meignan est un homme heureux, du moins il le dit, et il a entrepris de formuler et d'expliquer la recette qui doit rendre tous les hommes heureux comme lui. Elle se résume en ces quatre conseils, dont les développements forment les quatre parties de son livre : Savoir ce qu'on aime ; Aimer ce qu'on a; Chercher en soi-même ses satisfactions ; Ne demander aux choses que ce qu'elles peuvent donner. Il y a là, certes, quelques vues assez pratiques ; le tout est d'y conformer sa vie, ce qui est moins facile peut-être que M. Meignan ne le pense, car il y faut quelques vertus préalables dont il n'enseigne pas le secret. En beaucoup moins de mots, un catéchisme de dix centimes en dit bien davantage. M. Meignan n'est pas un impie, d'ailleurs ; il croit en Dieu le Père, un peu moins en Dieu le Fils, fort peu au Saint-Esprit, et cela se voit trop ; il est des dons qu'il n'a pas reçus, et qui l'eussent empêché d'écrire un certain nombre de niaiseries et pas mal de blasphèmes, tous élégants d'ailleurs, et dont sans doute il ne s'est même pas aperçu. Je ne nie pas qu'on n'y trouve aussi quelques conseils à retenir : morale terre à terre dont on pourra tirer quelque profit. Le livre, très bien imprimé, spirituellement illustré, est joli à voir; mais il est telles pages sur lesquelles il conviendra de passer vite, et un certain nombre de choses assez risquées qui me forcent à dire qu'il ne faut pas laisser le volume à portée de toutes les mains. Le meilleur, c'est l'épigraphe, empruntée à Joseph de Maistre : « Qu'est-ce que le bonheur? C'est d'en donner. » Après l'avoir lue, on peut se passer du reste. P. Talon.

Exercices méthodiques de calcul intégral, par Ed. Brahy. Paris, Gauthier-Villars, 1895, in-8 de viii-301 p. — Prix : 5 fr.

Recueil complémentaire d'exercices sur le calcul infinitésimal, par F. Tisserand. 2e édition augmentée de *Nouveaux exercices sur les variables imaginaires*, par P. Painlevé. Ibidem, 1896, in-8 de xxiii-524 p.—Prix : 7 fr. 50.

M. Ed. Brahy, géomètre belge distingué, complète, par ses *Exercices méthodiques de calcul intégral*, les *Exercices de calcul différentiel* qu'il a publiés il y a quelque temps; ils sont destinés aux élèves qui abordent le calcul infinitésimal et qui rencontrent d'ordinaire de grandes difficultés, soit parce que les méthodes pratiques ne sont pas suffisamment dégagées de la théorie dans les cours et les ouvrages spéciaux, soit parce que ces méthodes n'y sont pas exposées graduellement et avec des exemples assez variés. L'auteur est resté dans les éléments, et de cette manière a réussi à faire un livre vraiment utile. En tête de chacun des dix-huit chapitres dont l'ouvrage se compose, il présente un résumé succinct des théorèmes qu'il y a lieu d'appliquer ; de nombreux exemples mettent ensuite la théorie en pleine lumière ; enfin plusieurs questions proposées servent d'exercices au lecteur, sans qu'il soit exposé à se décourager, grâce aux indications qui ne font jamais défaut et permettent d'arriver, sans autre guide, à se rendre maître des méthodes d'intégration couramment en usage dans la haute analyse. Ce livre se recommande aux bons élèves de mathématiques spéciales, et à ceux qui commencent l'étude du calcul différentiel et intégral dans une Faculté des sciences et dans une grande école du gouvernement.

— Le recueil d'exercices sur le calcul infinitésimal, de M. Tisserand, est bien connu des candidats soit à la licence ès sciences mathématiques, soit à l'agrégation du même ordre. Mais les exercices sur les variables imaginaires ajoutés par M. P. Painlevé aux exercices contenus dans la première édition font de ce beau livre un ouvrage tout à fait nouveau. Il y a déjà bien des années que la théorie des fonctions imaginaires, fondée par Cauchy, a été introduite dans les programmes de la licence et de l'agrégation, et il était bien difficile de trouver, en dehors des recueils spéciaux, des exercices se rapportant à cette intéressante partie de l'analyse. Cette lacune est aujourd'hui comblée par la quatrième partie de la deuxième édition du *Recueil complémentaire*. On y trouve, après un rappel succinct des définitions relatives aux fonctions analytiques, treize problèmes sur les fonctions uniformes et quatorze sur les fonctions multiformes. On remarquera des déterminations d'intégrales définies, d'élégantes démonstrations d'identités, des calculs précieux de résidus, des conditions d'uniformité et de périodicité, des développements intéressants d'intégrales définies, des recherches d'équations différentielles dont l'intégrale générale a ses points critiques fixes. M. Painlevé a ajouté aussi quelques compléments à la deuxième et à la troisième partie de la première édition. Tout candidat à la licence ou à l'agrégation des sciences mathématiques devra lire et relire ce précieux recueil. H. Courbe.

Une Visite à Amiens, par Alexis Martin. Paris, Hennuyer, 1896, in-18 de xxiv-147 p., avec 25 grav. et 1 plan colorié. — Prix : 1 fr. 50.

M. Alexis Martin a entrepris une série de *Monographies urbaines*. Après nous avoir donné *Paris : Promenades dans les vingt arrondissements*, en vingt fascicules (Cf. *Polybiblion*, t. LXVIII, p. 145), il a abordé les villes de province. Le volume consacré à *Amiens*, que nous avons sous les yeux, débute par une introduction historique sur la Picardie (où le traité d'Arras est daté de 1455 au lieu de 1435, erreur typographique, évidemment). Après un résumé succinct de l'histoire d'Amiens, commence la promenade à travers la ville, avec la description et la reproduction des principaux monuments ; texte et illustration, tout est fort soigné. Le volume se termine par des notices sur les hommes célèbres nés en Picardie : Pierre l'Ermite, Godefroid de Bouillon, Jacques Dubois, Voiture, Du Cange (dont le nom est à tort orthographié *Ducange*), Gresset, Gribeauval, N. de Wailly, Lhomond, Parmentier, etc. Une table alphabétique termine cette excellente monographie. L. C.

Œuvres complètes de J. Michelet. **Histoire de la République romaine.** Édition définitive revue et corrigée. Paris, Flammarion, s. d., in-8 de 638 p. — Prix : 7 fr. 50.

C'est à la mise en œuvre des leçons de Michelet à l'École normale que nous devons son *Histoire de la République romaine*, publiée pour la première fois en 1831. Le jeune professeur, alors à ses débuts, n'était guère connu que par sa traduction de Vico. Cet ouvrage, encore qu'inachevé, Michelet n'ayant jamais trouvé le loisir de le compléter par l'histoire de l'Empire, n'en demeure pas moins, avec les premiers volumes de son Histoire de France, l'un de ses plus solides titres de gloire. Il y a montré de véritables qualités de critique et fait preuve d'une incontestable originalité. Même après les travaux de Mommsen, de Victor Duruy et de Fustel de Coulanges, l'on peut encore relire avec plaisir le saisissant tableau tracé par Michelet de la plus glorieuse période de l'histoire romaine. A. I.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Mgr Maurice Lesage d'Hauteroche d'Hulst, dont nous n'avons pu qu'annoncer sommairement la mort dans notre dernière chronique, était né à Paris en 1841. Les liens qui attachaient ses parents à la royale famille des d'Orléans en firent le compagnon d'enfance du comte de Paris et de ses frères, et c'est de là que date une affection qui ne s'est jamais démentie et un dévouement qui ne connaissait pas de limites. Au Collège Stanislas, où il fit ses études, il fut l'un des plus brillants élèves, et remporta en rhétorique le prix de discours français au concours général (1858). Sa vive intelligence et la fortune de ses parents lui assuraient dans le monde un brillant avenir, qu'il dédaigna pour se donner à Dieu par le sacerdoce. C'est au séminaire de Saint-Sulpice qu'il fit ses études théologiques. Consacré prêtre en 1865, il se rendit à Rome, où se trouvait Mgr de Mérode, son parent, et y séjourna trois ans, se perfectionnant dans les sciences théologiques et dans le droit canon. Après avoir pris son doctorat dans l'une et l'autre de ces Facultés, il fut nommé vicaire à Saint-Ambroise par l'archevêque de Paris, et il se dépensa avec un zèle apostolique au soin des âmes et au soulagement des malheureux. Aumônier volontaire pendant la guerre, il put s'échapper de Sedan, revint à Paris, où il fut recherché par les communards, et put échapper à la mort par la grâce de Dieu. Mgr Guibert, qui appréciait ses hautes qualités, en fit, à trente-quatre ans, son vicaire général, et lui confia l'archidiaconé de Saint-Denis. Lorsque, après de longues luttes, les catholiques eurent enfin obtenu de la représentation nationale la liberté de l'enseignement supérieur, Mgr d'Hulst, qui n'avait jamais cessé de s'intéresser aux questions d'enseignement, prit la plus grande part à la fondation de l'Institut catholique de Paris. Il ne tarda pas à en devenir recteur. Nul mieux que lui ne pouvait faire réussir une œuvre si difficile à ses débuts. L'on sait comment, à travers tous les obstacles, il a rendu prospère cette institution confiée à sa direction. Il y mit son cœur, son intelligence et une partie de sa fortune ; c'est à son impulsion qu'est due la fondation de l'hôpital Saint-Joseph. En même temps qu'il travaillait à assurer aux jeunes gens chrétiens un enseignement supérieur qui, au point de vue scientifique, ne le cédât en rien à l'enseignement officiel, et qui présentât à leur foi les garanties que l'on ne trouvait pas ailleurs, il songeait à organiser les savants catholiques et à les réunir dans de grandes assises scientifiques. C'est lui qui fut vraiment l'âme des trois premiers congrès scientifiques internationaux des catholiques, et son zèle a contribué pour beaucoup à donner à cette grande œuvre les merveilleux développements qu'elle a pris. Lorsque le P. Monsabré descendit de la chaire qu'il avait illustrée pendant tant d'années, le cardinal Richard ne crut pouvoir appeler à Notre-Dame un orateur plus propre à cette tâche que Mgr d'Hulst. Malgré toutes les charges dont l'accablaient déjà ses fonctions de grand vicaire et son rectorat, Mgr d'Hulst obéit, et il put donner ainsi, pendant quatre années, un enseignement doctrinal d'une sûreté et d'une profondeur admirables. Le cardinal Richard lui imposait une autre succession non moins lourde que celle du P. Monsabré : la succession de Mgr Freppel à la Chambre des députés. Si le rôle de Mgr d'Hulst parut plus effacé dans ces nouvelles fonctions, M. de Mun a du moins rappelé, dans le discours qu'il a prononcé sur le regretté prélat à l'assemblée générale de l'Institut catholique, que son action n'y fut point absolument stérile. Malheureusement, toutes ces charges dont on accablait à la fois le

recteur de l'Institut catholique, et dont il s'acquittait avec la même ardeur de dévouement, avec la même abnégation complète, usèrent son activité et sont cause d'une mort prématurée, infiniment regrettable pour l'Église catholique. Nous ne pouvons oublier que Mgr d'Hulst témoignait à la Société bibliographique la même bienveillance que trouvait auprès de lui toute œuvre utile à la défense des intérêts chrétiens. — Voici une liste, que nous aurions voulu pouvoir donner plus complète, des publications dues à la plume active de Mgr d'Hulst : *De l'Action individuelle dans l'éducation chrétienne*, avec l'abbé François Courtade (Paris, 1870, in-8) ; — *Vie de la vénérable Mère Marie-Térèse, fondatrice de la congrégation de l'Adoration réparatrice* (Paris, 1872, in-18, 3e éd. en 1883) ; — *De l'Instruction obligatoire* (Paris, 1872, in-8) ; — *Discours prononcé à l'assemblée générale des comités catholiques, le 24 mai 1873* (Paris, 1873, in-8) ; — *L'Abbé François Courtade* (Paris, 1873, in-8) ; — *Allocution prononcée dans la chapelle du lycée Louis-le-Grand, le 2 décembre 1875, à l'occasion de l'inauguration d'un monument à la mémoire des anciens élèves du lycée tués pendant la guerre* (Paris, 1876, in-8) ; — *Les Apparitions libératrices, panégyrique de Jeanne d'Arc* (Orléans, 1876, in-8) ; — *Allocution prononcée dans l'église de Loigny, le 2 décembre 1876, à l'occasion du 6e anniversaire de la bataille de Loigny et de la bénédiction d'un monument élevé au Sacré Cœur dans le bois des zouaves* (Paris-Auteuil, 1876, in-12) ; — *Un Hôpital libre et chrétien* (Paris, 1879, in-8) ; — *Œuvre du vénérable Jean-Baptiste de la Salle.... Sermon de charité* (Paris, 1879, in-8) ; — *Que vont devenir les facultés libres ?* (Paris, 1880, in-16) ; — *Discours prononcé à la distribution des prix de l'école Sainte-Anne à Saint-Ouen, le 28 juillet 1880* (Sceaux, 1880, in-8) ; — *A propos d'une rentrée. Réflexions sur le rôle de l'enseignement supérieur* (Paris, 1881, in-8) ; — *Les Procédés logiques de la théodicée* (Paris, 1881, in-16) ; — *L'Anthropologie chrétienne. Discours d'ouverture du cours de philosophie à l'Institut catholique de Paris* (Paris, 1882, in-16) ; — *Allocution prononcée le 9 décembre 1882, en bénissant le mariage de M. Saint-Prix des Bois avec Mlle Marie Housset* (Paris, 1882, in-8) ; — *Aux étudiants qui vont commencer leur droit* (Paris, 1883, in-16) ; — *Le Grand intérêt, l'enseignement libre et chrétien à tous les degrés* (Paris, 1883, in-18) ; — *Crainte et confiance, discours prononcé à la messe du Saint-Esprit, le 7 novembre 1883* (Paris, 1883, in-16) ; — *L'Empoisonnement de la science, discours prononcé au congrès des catholiques de Normandie* (Paris, 1883, in-18) ; — *Le Rôle scientifique des Facultés catholiques* (Paris, 1883, in-18) ; — *Un Hôpital libre et chrétien. Rapport* (Paris, 1883, in-12) ; — *Sermon prononcé le 7 juin 1883* (dans le *Congrès des Œuvres eucharistiques de Liège*. Lille, 1883, in-8) ; — *Le Vrai terrain de la lutte entre croyants et incroyants* (Paris, 1884, in-12) ; — *Panégyrique de saint Thomas d'Aquin* (Paris, 1884, in-8) ; — *La Science chrétienne et le devoir des croyants* (Paris, 1884, in-8) ; — *Allocution prononcée à l'église Saint-François de Sales, à Paris, le 14 février 1884, à la cérémonie du mariage de M. Louis de Bonne avec Mlle de Rivero* (Paris, 1884, in-8) ; — *Allocution prononcée au service célébré le 13 novembre 1884, dans l'église Notre-Dame des Champs, pour M. l'abbé de Lagarde, directeur du collège Stanislas* (Paris, 1884, in-8) ; — *Discours prononcé pour le mariage de M. le comte de Chevry du Roure avec Mlle de Saint-Phalle, 5 juin 1884* (Paris, 1884, in-8) ; — *L'Enseignement neutre et la destinée humaine. Discours prononcé à la distribution des prix de l'institution libre de la Malgrange (Nancy), le 6 août 1884* (Nancy, 1884, in-8) ; — *Allocution prononcée au mariage de la princesse d'Orléans et du prince Valdemar de Danemark* (Paris, 1885, in-8) ; — *Le Patronage des jeunes ouvrières* (Paris, 1885, in-8) ; — *Origines de la Société chrétienne* (Paris, 1886, in-12) ; — *Le Droit chrétien et le droit moderne, étude sur l'encyclique « Immortale Dei »* (Paris, 1886, in-18) ; —

Allocution prononcée au mariage de M. le comte de Gaigneron avec Mlle Agnès de Gontaut-Biron, dans l'église de Saint-Pierre du Gros-Caillou, le 25 octobre 1886 (Paris, 1886, in-16); — *Les Dix premières années des facultés libres* (Paris, 1886, in-12); — *Panégyrique de saint Alphonse-Marie de Liguori* (Paris, 1887, in-18); — *De la part active qui revient aux élèves et à leurs familles dans l'œuvre de l'éducation chrétienne* (Dijon, 1888, in-8); — *Rapport à la première assemblée générale du congrès scientifique international des catholiques*, au nom de la Commission d'organisation (dans le compte rendu, Paris, 1888, in-8. T. I); — *Après le baccalauréat. Lettre aux étudiants catholiques* (Paris, 1888, in-18); — *Panégyrique du bienheureux J.-B. de la Salle, prononcé dans la cathédrale de Reims, le 23 juin 1888* (Paris, 1888, in-32); — *Oraison funèbre de Sa Grandeur Mgr Marie-Camille-Albert de Briey, prononcée dans l'église cathédrale de Saint-Dié, le 13 décembre 1888* (Saint-Dié, 1888, in-8); — *Vie de Just de Bretenières, missionnaire apostolique, martyrisé en Corée en 1866* (Paris, 1888, in-18); — *Congrès scientifique international des catholiques. Communication présentée à l'assemblée générale des catholiques, le 17 mai 1888* (Paris, 1888, in-16); — *Construction d'une église en souvenir de Jeanne d'Arc. Discours prononcé à Saint-Paul-Saint-Louis, le 20 mai 1888* (Orléans, 1888, in-8); — *L'Œuvre de l'adoration réparatrice des nations catholiques représentées à Rome* (*Congrès eucharistique de 1888*. Paris, 1889, in-8); — *L'Œuvre des catéchismes* (ibid.); — *Oraison funèbre de Sa Grandeur Mgr Regnault, évêque de Chartres* (Chartres, 1889, in-8); — *Discours prononcé en faveur des écoles chrétiennes, dans la cathédrale de la Rochelle, le 9 février 1890* (La Rochelle, 1890, in-8); — *Discours prononcé le 30 juillet 1891, à la distribution des prix de l'église Saint-Étienne de Meaux* (Meaux, 1891, in-8); — *Mélanges oratoires* (Paris, 1891, 2 vol. in-8); — *Panégyrique de saint Louis de Gonzague* (Paris, 1891, in-12); — *Rapport au congrès scientifique international des catholiques en 1891*, au nom de la commission d'organisation (dans le *Compte rendu*, 1re section. Paris, 1891, in-8); — *Notice sur Mme Desprez, présidente de l'association des institutrices* (Paris 1892, in-12); — *Mélanges philosophiques. Recueils d'essais consacrés à la défense du spiritualisme par le retour à la tradition des écoles catholiques* (Paris, 1892, in-8); — *Le Péché et la réparation. Retraite de Notre-Dame pendant la semaine sainte de 1892* (Paris, 1892, in-8); — *Conférences de Notre-Dame et retraite de la semaine sainte. Carême de 1892. Les Devoirs envers Dieu* (Paris, 1892, in-8); — *Discours prononcé au mariage de Mlle Jeanne Malmanche avec M. André de Bescond de Coatpont, à l'église Saint-Louis de Brest* (Brest, 1893, in-8); — *Religion et patrie. Discours prononcé à la consécration de l'église de Loigny, le 18 septembre 1893* (Chartres, 1893, in-8); — *Conférences de Notre-Dame et retraite de la Semaine sainte. Carême de 1893. Les Devoirs envers Dieu (fin)* (Paris, 1893, in-8); — *Retraite de Notre-Dame pendant la Semaine sainte (1894). Les Causes du péché* (Paris, 1894, in-8); — *Après le baccalauréat. Lettre aux étudiants catholiques* (Paris, 1894, in-32); — *Conférences de Notre-Dame et retraite de la Semaine sainte. Carême de 1894. La Morale de la famille* (Paris, 1894, in-8); — *Retraite de Notre-Dame pendant la Semaine sainte de 1895. L'Imitation de Jésus-Christ* (Paris, 1895, in-8); — *Conférences de Notre-Dame et retraite de la Semaine sainte. Carême de 1895. La Morale du citoyen* (Paris, 1895, in-8); — *Discours* au troisième congrès scientifique international des catholiques (dans le *Compte rendu*. 1re section. Bruxelles, 1895, in-8); — *Conférences de Notre-Dame de Paris et retraite de la Semaine sainte. Carême de 1896. La Morale sociale* (Paris, 1896, in-8); — *La Vie surnaturelle en France au XIXe siècle* (dans *la France chrétienne dans l'histoire*. Paris, 1896, gr. in-8). — Mgr d'Hulst a encore publié, avec introduction, deux volumes de méditations par une dame du monde

qui a gardé l'anonyme : *De la Crèche au Calvaire* et *De la Résurrection à l'Ascension* (1883, 2 vol. in-18). — Il a donné dans le *Correspondant : Saint Paul et ses plus récents biographes* (25 nov., 10 déc. 1869) ; — *Un Essai de bon socialisme* (10 nov. 1872) ; — *La Notion du surnaturel. Discours prononcé le 13 novembre 1873, à la réouverture des cours de l'École libre des hautes études* (10 déc. 1873) ; — *L'Examen de conscience de M. Renan* (25 déc. 1889) ; — *Une nouvelle Appréciation des Provinciales* (25 sept. 1890) ; — *Le Congrès scientifique des catholiques* (28 avril 1891) ; — *Christianisme et occultisme* (25 août 1891) ; — *Le Quatrième Congrès de Malines* (25 sept. 1895) ; — *M. Renan* (25 oct. 1892) ; — *La Question biblique* (25 janv. 1893) ; — *Les Idées d'un néo-chrétien sur la réforme religieuse* (10 nov. 1893) ; — *Une Ame royale et chrétienne* (25 sept. 1894) ; — *M. l'abbé de Broglie* (25 mai 1895) ; — dans le *Bulletin de l'Institut catholique de Paris : le Présent et l'avenir de l'Institut catholique* (janv. 1890) ; — *Discours à l'assemblée extraordinaire du 12 mars 1890* (mars 1890) ; — *Après le baccalauréat* (mai 1890) ; — *La Rentrée de 1890* (oct. 1890) ; — *La Rentrée de 1890-1891. Discours prononcé à la messe du Saint-Esprit* (nov. 1890) ; — *Reconstruction des bâtiments de l'Institut catholique* (déc. 1890) ; — *Discours prononcé à la séance de rentrée* (déc. 1890) ; — *Le Congrès scientifique international des catholiques* (avril 1891) ; — *Les Origines de nos Universités catholiques* (mai 1891) ; — *La Rentrée* (oct. 1891) ; — *La Messe du Saint-Esprit* (nov. 1891) ; — *Le Cardinal Bernadou, archevêque de Sens* (nov. 1891) ; — *Discours de rentrée à la séance solennelle du 18 novembre* (déc. 1891) ; — *Lettre au directeur du Bulletin* (juin 1892) ; — *Mgr Marchal. Mgr Lamarche* (juin 1892) ; — *Messe du Saint-Esprit. Allocution* (déc. 1892) ; — *Assemblée générale du 16 novembre 1892. Discours du recteur* (janv. 1893) ; — *Lettre au R. P. Brucker* (mai 1893) ; — *Discours sur le rôle de l'enseignement supérieur* (juin 1893) ; — *Rapport sur le concours de théologie* (juill. 1893) ; — *Le Lendemain du collège* (oct. 1893) ; — *La Messe du Saint-Esprit. Allocution* (nov. 1893) ; — *Assemblée générale de 1893. Discours* (déc. 1893) ; — *Allocution prononcée à la messe du Saint-Esprit* (nov. 1894) ; — *Rapport à l'assemblée générale annuelle* (déc. 1894) ; — dans les *Annales de philosophie chrétienne : Du rôle de la philosophie dans les sciences humaines* (1881, t. III de la nouvelle série) ; — *Philosophie ancienne et nouvelle* (1882, t. V) ; — *Panégyrique de saint Thomas d'Aquin* (1884, t. X) ; — *Idéalisme et matérialisme* (ibid.) ; — *Le Fondement du spiritualisme* (1885, t. XI) ; — *La Science de la nature et la Philosophie chrétienne* (1885, t. XVIII) ; — *Le Progrès en philosophie* (1887, t. XV) ; — *La Métaphysique de l'École et sa valeur scientifique* (1887, t. XVI) ; — *Les Propositions de Rosmini condamnées par le Saint-Office* (1889, t. XIX) ; — *Saint Thomas et le spiritualisme à la Sorbonne* (1890, t. XXII) ; — *Allocution à la Société de Saint-Thomas d'Aquin* (1891, t. XXIII) ; — *Les Fondements de la moralité* (1891, t. XXIV) ; — *M. Fouillée et la psychologie contemporaine* (1892, t. XXVI) ; — *La Morale et les devoirs envers Dieu* (ibid.) ; — *La Morale de la famille* (1894, t. XXX). — Presque tous les volumes de comptes rendus de l'*Assemblée des catholiques* (1873 et suiv., in-12) contiennent quelque chose de Mgr d'Hulst. Nous citerons : *Allocution* (1873) ; — *Discours sur l'hôpital Saint-Joseph* (1879) ; — *Allocution sur les Facultés libres d'enseignement supérieur* (1881) ; — *Sur la fondation d'un hôpital libre* (1882) ; — *La Synagogue de Satan* (1882) ; — *Rapport sur la laïcisation des hôpitaux* (1883) ; — *Allocution sur l'union des catholiques* (1883) ; — *Allocution sur les devoirs des hommes d'œuvres* (1884) ; — *Allocution en faveur de l'hôpital Saint-Joseph* (1885) ; — *Allocution sur la constance dans les œuvres* (1885) ; — *Discours à la messe de Saint-Thomas d'Aquin* (1886) ; — *L'Hôpital Saint-Joseph* (1886) ; — *Les Dix premières années des Facultés libres* (1886) ;

— *Sur la pensée générale du congrès de 1886* (1886); — *Sur le jubilé sacerdotal de Léon XIII* (1887); — *Perfectionnements à apporter à l'organisation des œuvres catholiques* (1887); — *Allocution sur l'œuvre des catéchismes* (1888); — *Rapport sur le congrès scientifique international des catholiques* (1888); — *Le Groupement des catholiques sur le terrain scientifique* (1889); — *Le Congrès eucharistique d'Anvers* (1890); — *Allocution sur l'érection de l'église Saint-Joseph* (1891); — *Sur la valeur surnaturelle et naturelle du chrétien* (1891); — *Discours sur l'Église et la question sociale* (1892).

— Sir Benjamin Ward Richardson, mort à Londres le 21 novembre, était né le 31 octobre 1828, à Somerby (Leicestershire). Il fit ses premières études à Barrow-on-the-Hill, sous la direction du Rév. W.-Y. Nutt, les poursuivit à l'Université Anderson de Glasgow, prit ses degrés en médecine à l'Université de Saint-Andrews, en 1854, gagna, en 1856, le prix Astley-Cooper, et fut reçu la même année dans le collège royal des médecins. Membre de la Royal Society depuis 1867, il fut également membre effectif ou honoraire de nombreuses sociétés savantes de la Grande-Bretagne, du continent et des États-Unis. Il fut même quelque temps président de la Société de médecine de Londres. C'est à lui que l'on doit la découverte de la septine et les premières applications de l'éther comme insensibilisateur dans les opérations chirurgicales. Il s'occupa beaucoup de la recherche et de l'étude des anesthésiques. Il fut le fondateur et, pendant quelques années, l'éditeur du *Journal of public health* et de la *Social science Revue*. Nous citerons de lui : *Remarks on the fibrinous elements of the blood in relation to disease* (London, 1851, in-8); — *The vocation of the medical scholar* (London, 1856, in-8); — *The hygienic treatment of pulmonary consumption* (London, 1857, in-8); — *The cause of the coagulation of the blood* (London, 1858, in-8); — *On fibrinous deposition in the heart* (London, 1860, in-8); — *On the medical history and treatment of diseases of the teeth* (London, 1860, in-8); — *Clinical essays* (London, 1862, in-8); — *For and against tobacco* (London, 1865, in-8); — *On the poison of the spreading diseases* (London, 1867, in-8); — *On local anæsthesis by ether spray as a mean for the entire extinction of pain in operations a on the inferior animals* (New-York, 1868, in-8); — *On meteorological readings in relation to surgical practice* (London, 1870, in-8); — *Smoking and drinking* (London, 1871, in-12); — *Discourses on practical physic* (1871, in-8); — *On alcohol* (London, 1875, in-8); — *Diseases of modern life* (London, 1876, in-8); — *Hygieia* (London, 1876, in-12); — *The action of alcohol on the mind* (London, 1877, in-8); — *Total abstinence* (London, 1878, in-12); — *Temperance lesson book* (London, 1878, in-12); — *Future of sanitary science* (London, 1878, in-12); — *Dialogues on drink* (London, 1878, in-16); — *Health and occupation* (London, 1879, in-16); — *A ministry of health, and other addresses* (London, 1878, in-12); — *British temperance association. Inaugural address* (London, 1879, in-8); — *Chloral and other narcotics* (London, 1878, in-8); — *The medical profession and alcohol* (New-York, 1879, in-16); — *A synopsis of the temperance lesson-book* (New-York, 1882, in-16); — *Health and life* (London, 1882, in-8); — *The field of disease* (London, 1883, in-8); — *Briëf notes for temperance teachers* (London, 1884, in-12); — *On the healthy manufacture of bread* (London, 1884, in-8); — *Guild of a good life* (London, 1884, in-12); — *The tricycle in relation to health* (London, 1885, in-16); — *Household health* (London, 1886, in-12); — *The common health* (London, 1887, in-8); — *The health of nation* (London, 1887, 2 vol. in-8); — *National health* (London, 1890, in-12). Il faut ajouter à ces ouvrages scientifiques, dont la liste est encore fort incomplète, un roman : *The son of a star*, paru à Londres en 1888 (2 vol. in-8).

— Un bibliographe russe fort distingué, M. Nikolaï Vasilievitch Huberti, est mort le 29 avril dernier, à Moscou. Né en 1818, à Kolomn, dans le gouvernement de Moscou, il servit de 1835 à 1845 dans le corps de l'artillerie; il prit ensuite sa retraite et se consacra tout entier aux études de numismatiques et d'archéologie bibliographique. Il fit une importante collection de monnaies russes et réunit dans sa bibliothèque un nombre considérable d'ouvrages rares ou manuscrits, principalement sur le XVIIIe siècle. Les résultats de ses études ont été publiés principalement dans la *Rousskaia starina*, dans la *Rossiïskaia bibliografiia*, et dans le *Bibliograf*. Son travail capital est intitulé : *Materialy dlia rousskoï bibliografii. Khronologitcheskoe obozrienie riedkikh i zamietchatelnykh rousskikh knig XVIII stolietiia, napetchatannykh v Rossii grajdanskim chriftom* (Moscou, 1878-1891, 3 vol. in-8), travail remarquable que l'Académie impériale des sciences couronna du prix Ouvarov. Nous citerons encore : *O portretie Pougatcheva* (*Rousskaia starina*, t. XVIII, 1876) ; — *Ouniversal getmana Mazepy, 1704 g.* (ibid.) ; — *Pisma G. R. Derjavina k. A. S. Khvostovou i K. J. Solomkie* (*Bibliograf*, I, 1885) ; — *Odin izsotroudnikov frantsouzskago journala « Mercure de Russie »* (ibid.) ; — *Zapiski o rozyskie i soudie nad Tsarevitchem Aleksieem Petrovitchem, izdannyia na frantsouzskom iazykie* (ibid.) ; — *Gramata Gavriila, arkhiep. Vologodskago, bieloz. Kirillova monastyria, arkhimandritou Sergiiou, Kelariou, monakhou Filaretou sbratieiou* (*Bibliograf*, II, 1885) ; — *Andreï Timofeevitch Bolotov, kak kritik i retsenzent literatournykh proizvedenii* (*Bibliograf*, II, 1885 et 1886) ; — *Smirdinskaia biblioteka* (ibid.) ; — *K bibliografitcheskoï zamietkie g. Smitrovskago* (*Bibliograf*, 1887) ; — *Riedkaia kniga Magikon* (ibid.) ; — *Sovremennik ili zapiski dlia potomstva A. T. Bolotova* (*Bibliograf*, 1890) ; — *Bibliografitcheskoe raziasnenie* (*Bibliograf*, 1888).

— On annonce encore la mort : de M. le docteur Allaux, mort à Pamiers, le 20 novembre ; — de M. Emmanuel Arago, sénateur, mort le 27 novembre, à Paris ; — du R. P. Damien Batailley, carme déchaussé, docteur en médecine et directeur du dispensaire fondé à Bagdad par le P. Marie-Joseph, mort à Bassorah ; — de M. Lucien-Michel Bordeaux, bâtonnier de l'ordre des avocats, mort à Thonon, le 9 novembre, dans sa soixante-neuvième année ; — de M. l'abbé Louis Bouchardy, chanoine honoraire de Limoges, ancien professeur de philosophie, mort âgé de soixante et onze ans, le 12 novembre, au petit séminaire de Felletin ; — de M. Maxime Boucheron, ancien rédacteur au *Figaro* et auteur d'opérettes (*miss Helyett*, etc.), mort à Paris, le 10 novembre ; — de M. Pierre-Jules Brun, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats de Blaye, mort à soixante-six ans, le 13 novembre, à Paris ; — de M. Paul Carle, directeur de l'*Indépendance de Montargis*, mort le 21 octobre ; — de M. Jules Carrey, ingénieur, qui s'est fort occupé du projet de Transsaharien, mort le 20 novembre ; — du docteur Jacques-Paul Chéron, professeur-préparateur à la Sorbonne, auteur de divers travaux scientifiques, mort âgé de quarante-deux ans, le 6 novembre, à Quinéville, près de Valognes ; — de M. Alphonse-Édouard Combes, maître de conférences de chimie organique à la Faculté des sciences de Paris, mort le 6 novembre, à trente-huit ans ; — de M. le docteur Déclat, médecin, à qui l'on doit la découverte du traitement antiseptique par l'acide phénique, et dont nous citerons *Un Livre utile*, publié récemment, mort à Nice, le 27 novembre ; — de M. le docteur Louis Dewulf, mort le 30 octobre, à quatre-vingt-six ans ; — de M. David Dietz, ingénieur, mort à soixante-dix ans, le 5 novembre, à Paris ; — de M. Louis de Fuvigny, auteur d'ouvrages remarqués sur la question d'Orient, mort en novembre ; — de M. Ernest Girodde, ingénieur en chef des ponts et chaussées, mort le 30 octobre, à soixante-douze ans ; — de M. le docteur

Leconte, mort à quatre-vingt-trois ans, le 20 octobre, à Eu ; — de M. Pierre-Alphonse Langlois, à qui le Musée Carnavalet doit une précieuse collection de documents concernant Paris, mort dans sa quatre-vingt troisième année, le 15 novembre, à Paris ; — de M. le docteur Mahé, mort à Paris, le 20 novembre ; — de M. Paul Masson, qui, sous le nom de Lemice-Terrieux, s'est amusé à mystifier ses contemporains et qui laisse, entre autres ouvrages, les *Pensées du général Boulanger* (1890, in-18), le *Carnet de jeunesse de Bismarck* (1893, in-18), et les *Pensées d'un Yoghi* (1896, in-18), mort à Strasbourg, le 31 octobre, à quarante-sept ans ; — de Mgr Adolphe Mathieu, protonotaire apostolique, vicaire général honoraire du diocèse de Soissons, mort le 26 novembre, dans sa soixante-douzième année, à Saint-Quentin ; — du R. P. Parazol, S. J., qui professa longtemps dans les collèges de la Compagnie, mort à Narbonne, le 22 novembre ; — de M. Noël Parfait, mort à quatre-vingt-trois ans, le 20 novembre ; — de M. Gustave Percheron, rédacteur à la *France agricole*, directeur de la *Semaine vétérinaire*, mort à cinquante-trois ans, à Paris, le 17 novembre ; — de M. Péteaux, professeur de physique et de chimie à l'école vétérinaire de Lyon, mort le 16 novembre ; — de M. le chanoine Pinard, ancien directeur du collège de Thoissey, archiprêtre d'Haulleville, mort le 16 novembre ; — de M. le docteur Benjamin Roux, membre de l'Académie de médecine, mort à quatre-vingt-deux ans, le 12 novembre ; — de M. Eugène Simon, ancien consul de France en Chine, auteur de la *Cité chinoise*, mort le 12 novembre ; — de M. le chanoine Tapie, curé de Notre-Dame à la Rochelle, orateur distingué, mort le 13 novembre ; — de M. Alfred-Auguste Tresca, professeur à l'École centrale, à qui l'on doit un important ouvrage sur le *Matériel agricole moderne* (1893-1895, 2 vol. in-8), et qui fut l'un des rapporteurs de l'Exposition universelle de 1889, mort le 21 novembre.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Bamberger, écrivain versé dans les matières rabbiniques, mort à Königsberg ; — de M. Eugen Baumann, professeur de chimie physiologique à l'Université de Fribourg, mort le 2 novembre ; — de M. Vaclav Bélobradsky, professeur de médecine mentale à l'Université de Prague, mort à cinquante et un ans, le 5 novembre ; — de Mlle Mathilde Blind, romancière, morte le 28 novembre ; — de M. Eugen Boekhel, doyen des médecins de Strasbourg, mort à quatre-vingt-six ans, le 20 novembre, à Berne ; — de M. Fedor Andreevitch Bühler, directeur des archives du ministère des affaires étrangères de Russie, mort à Moscou le 10 mai ; — de M. Saverio Cavallari, archéologue, mort, âgé de quatre-vingt-sept ans, le 1er octobre, à Palerme ; — de M. Carl-Sebastian Cornelius, professeur de physique et de météorologie à l'Université de Halle, mort dans cette ville, âgé de soixante-seize ans, le 5 novembre ; — de M. Joseph Crasen, linguiste, mort le 23 septembre, âgé de quatre-vingt-trois ans, à Christiania ; — de M. Emile Delpérée, professeur à l'Académie de peinture de Liège, mort, âgé de quarante-six ans, le 12 novembre, à Bruxelles ; — de M. Max Farkas, écrivain magyar distingué, mort le 11 septembre, âgé de quarante-six ans, à Temesvar ; — de M. Johann Feser, professeur de mathématiques à l'Université de Munich, mort le 21 octobre, âgé de cinquante-sept ans ; — de Mrs Walter M. Fleming, qui, sous le pseudonyme de Rose Ragland, a donné de nombreux articles dans les revues et magazines des États-Unis, morte le 11 octobre, à cinquante et un ans, à New-York ; — de M. Alexander Franken, professeur de droit germanique à l'Université d'Iéna, mort le 4 octobre, dans sa quarante-neuvième année ; — de M. Emil Frommel, prédicateur et auteur d'ouvrages pour le peuple, mort à soixante-neuf ans, le 9 novembre, à Plön ; — de M. Hugo Gylden, professeur d'astronomie à

l'Université de Stockholm, mort à cinquante-six ans, le 9 novembre; — de M. Nikolaï Aleksievitch Firsov, professeur d'histoire à l'Université de Kazan, mort le 24 avril; — de M. le docteur Harley, médecin estimé et auteur de traités médicaux importants, mort à Londres à la fin d'octobre; — de M. Christian Harms, mathématicien, mort le 9 novembre à Oldenbourg; — de M. Alois Hauser, archéologue autrichien, mort à soixante-cinq ans, le 6 octobre, à Vienne; — de M. le docteur Arnold Hirsch, doyen des journalistes de Vienne, mort dans cette ville, à quatre-vingt-deux ans, le 27 novembre; — de M. Johann J. Honegger, auteur de volumes estimés sur l'histoire de la civilisation et sur la littérature (*Das deustche Lied der Neuzeit*, Leipzig, 1891, in-8), mort le 7 novembre, âgé de soixante-douze ans, à Zürich; — de M. Paul Kalligas, romancier et écrivain juridique, directeur de la Banque nationale de Grèce, mort à quatre-vingt-deux ans, le 28 septembre; — de M. Nicéphore Kalogeras, théologien et philosophe, archevêque de Patras, mort à soixante et un ans, dans cette ville, à la fin d'octobre; — de M. Richard Kerry, directeur du laboratoire bactériologique de Vienne, mort à l'âge de trente-quatre ans; — du lieutenant général G. Köhler, écrivain militaire distingué dont nous rappellerons : *Die Entwickelung des Kriegwesens und der Kriegführung von der Mitte des XI. Jahrhunderts bis zu den Hussitenkriegen* (Breslau, 1887-1891, 4 vol. in-8), mort le 29 octobre, à Breslau; — de M. Ludwig Lenz, publiciste, mort à quatre-vingt-quatre ans, le 2 octobre, à Berlin; — de M. Georg Lewin, professeur de dermatologie à l'Université de Berlin, auteur de *Die Sclerodermie* (1885, in-8) et d'autres monographies, mort à soixante-dix-sept ans, dans cette ville, le 2 novembre; — de M. Sime Ljubitsch, archéologue et historien croate, mort à soixante-quinze ans, à Cività Vecchia; — de M. Rudolph Menger, publiciste, mort à soixante-trois ans, le 23 octobre; — de M. Axel Möller, professeur d'astronomie à l'Université de Lund, où il est mort en octobre, à soixante-six ans; — de M. Georg Müller-Frauenstein, directeur de l'École normale d'institutrices du Hanovre, mort le 6 novembre, dans sa quarante-huitième année; — de sir Frederick Napier-Broome, gouverneur de la Trinité, ancien critique d'art au *Times*, et poète, mort en novembre, âgé de cinquante-quatre ans; — de M. John Noble, autrefois directeur du *Midland Railway*, mort à Londres; — de M. F. Obreen, directeur du Musée d'Amsterdam, auteur de monographies artistiques, comme celle qu'il a consacrée récemment, en collaboration avec M. D. Franken, à *l'Œuvre de Charles Rochussen* (Rotterdam, 1895, in-4), mort le 1er novembre, âgé de cinquante-sept ans; — de M. Oppenheim, astronome de l'Observatoire de Berlin, mort le 15 septembre : — de M. H. Petersen, directeur du musée de Copenhague, archéologue, à qui l'on doit un important ouvrage de sphragistique ecclésiastique danoise, *Danske gejstlige Sigille fra middelalderen* (Kjobenhavn, 1887, in-4), mort à quarante-sept ans, le 21 septembre; — de M. A. Pickel, auteur d'ouvrages pédagogiques et notamment d'un cours d'enseignement suivant les principes d'Herbart, rédigé en collaboration avec MM. W. Rein et E. Scheller : *Theorie und Praxis des Volksschulunterrichts nach Herbartischen Grundsätzen*, mort le 5 novembre, à Eisenach; — de M. Stewart Rapelje, jurisconsulte auquel on doit, entre autres ouvrages importants, un *Digest on railroads*, mort à cinquante-quatre ans, le 8 octobre, à Northport (New York); — de M. Ludwig Rudolph, auteur d'ouvrages relatifs à la botanique et à la littérature allemande, mort le 26 septembre, âgé de quatre-vingt-trois ans, à Berlin; — de M. Moritz Schneller, écrivain ophtalmologique, mort à soixante-deux ans, le 9 novembre, à Dantzig; — de M. Fred. von Stein, rédacteur du *Gothisches Hofkalender*, mort en octobre, à quatre-vingts ans; — de M. Lu-

devig Thaden, romancier, mort le 15 octobre, à quarante-huit ans; — de M. Theodor Unger, linguiste et numismate, archiviste de Styrie, mort à cinquante-cinq ans, le 27 octobre, à Graz; — de M. Karl Verner, professeur de langue et littérature slaves, mort, âgé de cinquante et un ans, le 5 novembre, à Copenhague; — de M. Emil Vjerring, rédacteur du *National tidende*, mort à cinquante-neuf ans, le 6 novembre, à Copenhague; — de M. Siegfried Weiss, ancien ministre plénipotentiaire du duc de Brunswick et jurisconsulte distingué, mort à soixante-quatorze ans, en novembre; — de M. F. Westhoff, professeur de zoologie à l'Université de Münster, mort le 12 novembre, âgé de trente-six ans; — de M. Ernst Friedrich Wentzel, professeur de médecine à l'Université de Leipzig, mort le 25 octobre, âgé de cinquante-six ans; — de M. J. Th. Wolff, astronome, mort le 11 octobre, à Bonn.

Almanachs. — Voici les hirondelles d'hiver, celles qui annoncent l'an nouveau, une année de plus, une année de vigueur et de force pour le *Polybiblion*, une année de moins sur la terre pour ses collaborateurs, une année de moins avant d'arriver au ciel (espérons-le) pour tous.

Le *Grand Almanach catholique*, de Desclée, s'offre merveilleux comme toujours, mais cette année la reproduction des quatre anges de Fra Angelico est une attraction splendide, et nous souscrivons, pour notre humble part, aux trois lignes si justes et si spirituelles de M. le vicomte O. de Poli, qui terminent le volume. Beaucoup de belles photographies et gravures. — Vif, malin, un peu gaulois, vraiment français, pétillant d'esprit et de bon goût, extrêmement utile, tel est le fidèle résumé du *Grand Almanach Paul Dupont*, qui en est à sa vingt-deuxième année d'existence et qui n'en a pas fini avec le succès. — Le *Grand almanach français* (Ch. Delagrave) est toujours publié par le *Musée des familles* avec le même soin, la même intelligence et le même indifférentisme. Instructif, amusant, inodore. — Êtes-vous chasseur, voici la *Chasse illustrée* (Firmin Didot), qui contient d'utiles tableaux de chasse et ne recule pas devant l'anecdote galante. — Aux jeunes apôtres nous envoyons le bel *Almanach des missions* (Lyon, Delhomme et Briguet) qui devient de plus en plus intéressant. Leurs amis de France liront avec profit le *Petit Almanach de la Propagation de la foi* (mêmes éditeurs). — Santé du corps, voici l'*Almanach Kneipp* (Paris, Lethielleux); joie des familles, *Almanach des familles chrétiennes* (Benziger à Einsiedeln), de tous points parfait cette année; *Almanach illustré des familles* (Desclée et de Brouwer); *Almanach pour tous* (mêmes éditeurs); le *Grand Almanach de la famille* (Vic et Amat) et l'*Almanach populaire* (mêmes éditeurs). A noter M. Rességuier (p. 63), ce qui paraît bizarre. — Gens de mer, gardez précieusement *le Jean Bart;* soldats, *le Soldat* (tous deux chez Victor Retaux), et si vous ne craignez la plaisanterie, le mot pour rire, la larme à l'œil de temps en temps, achetez le *Troupier français* par Gio (Paris, Paul Dupont). — *Le Travailleur* sort de chez Pierron et Hozé, et l'*Atelier*, des bonnes presses de V. Retaux. — L'*Ouvrier* appartient à l'intelligent M. Henri Gautier, ainsi que l'*Almanach des Chaumières*. *Cultivateur et vigneron*, nous cherchons et nous trouvons notre almanach chez MM. Pierron et Hozé. Le *Laboureur* nous ramène au bon *Coin du feu*, l'utile auxiliaire de nos chers confrères de Saint-Vincent de Paul, au *Foyer* que nous envoient MM. Pierron et Hozé, les éditeurs si connus de Nancy. C'est encore *Dom Bosco* (Lille, orphelinat Saint-Gabriel), la *France illustrée* (Paris, 40, rue Lafontaine) qui nous parlent des œuvres pies. — Pour faire l'éducation de vos enfants, vous avez l'*Écolier* (Paris, V. Retaux), les *Écoles* (59, rue Violet) ou le ravissant *Almanach des enfants* (Desclée), la *Première communion*, si gracieusement illustrée par M. Benziger auquel nous

répétons volontiers nos éloges (40, rue Lafontaine). Aux jeunes filles chrétiennes, MM. Desclée et de Brouwer offrent un splendide almanach spécial; et si elles sont enfants de Marie, elles en trouveront un plus spécial et plus délicat encore. — Pour les *Veillées d'hiver*, elles seront courtes, grâce à MM. Pierron et Hozé. Ou bien vous lirez la *Sainte Famille* (de chez MM. Desclée), vous vénérerez *Saint Antoine de Padoue* (mêmes éditeurs); vous écouterez les beaux récits de *Jeanne d'Arc*, vous rirez un brin avec *le Récréatif et l'anecdotique* (tous deux chez MM. Pierron et Hozé).

C'est sous l'invocation de saint Paul, de saint Augustin, de saint Jean Berchmans, de saint Dominique, de saint Ignace de Loyola, de saint Vincent de Paul et de sainte Thérèse, que l'excellente maison Desclée a placé cette année ses ravissantes feuilles au vent, ou calendriers à effeuiller.

L'Almanack Hachette est comme toujours une encyclopédie. Pratique surtout à la ville, il offre des distractions et des avantages qui le classent au premier rang. On ne nous demandera pas d'en faire l'analyse, ce qui serait impossible. Nous ferons simplement remarquer qu'il y a quelques malices dans certaines pages et dans le choix des proverbes appropriés. Nous n'en reconnaissons pas moins que la collection de ces petits volumes est une des plus grandes utilités de notre temps. La carte vélocipédique publiée cette année sera notamment fort bien accueillie par tous les adeptes de plus en plus nombreux de ce genre de sport.

Il nous manquait l'*Almanach du bon Français*. Chut! Le voici, net, franc, catholique et patriotique, comme toujours, alerte et gai comme jamais. Amis lecteurs, il nous faudra le lire cent ans!

Paris. — Le cardinal-évêque d'Autun, S. Ém. Mgr Perraud, vient de publier l'admirable allocution prononcée par lui dans la cathédrale d'Autun, le 17 décembre 1895, jour de son entrée solennelle dans sa ville épiscopale, et dans laquelle il explique ce que c'est que *la Dignité cardinalice* (Autun, Dejussieu, in-16 de 26 p.), montrant que ce n'est point un vain titre d'honneur, mais une charge qui impose de lourds devoirs à ceux qui en sont investis.

— M. G. du Fresne de Beaucourt publie un *Extrait du Catalogue des actes de Charles VII, du siège d'Orléans au sacre de Reims*, 1428-1429 (Besançon, Paul Jacquin, gr. in-8 de 28 p.). Imprimés anciens et actuels, documents inédits des dépôts de Paris de la province, ont été consultés au grand complet par l'historien de Charles VII, et analysés avec ce soin parfait qu'il met en tous ses travaux. Depuis le 30 septembre 1428 jusqu'au 17 juillet 1429, on suit Charles VII pas à pas, de Chinon à Poitiers, de Poitiers à Chinon, de Chinon encore à Poitiers, de cette dernière ville à Loches, de Loches à Selles, de Selles à Poitiers avec retour à Loches, de Loches à Poitiers, de Poitiers de nouveau à Chinon, et *vice versa* (plusieurs fois de suite), de Poitiers à Sully, de Sully à Gien, de Gien à Poitiers (avec retour), de Gien à Brienon-l'Archevêque, de cette localité à Poitiers, de Poitiers « devant Troye en Champagne, » de Troyes à Lettrée, de Lettrée à Poitiers, de Poitiers à Septsaulx, de Septsaulx à Reims. Quel itinéraire minutieusement exact de Charles VII nous fournira le *Catalogue des actes* de ce roi! Et quelle inappréciable contribution cet itinéraire apportera à une édition, telle que nous la rêvons, de l'*Art de vérifier les dates* en ce qui concerne notre histoire nationale!

— Dans un pays comme le nôtre, où la tradition ne compte plus, où tout repose sur une constitution écrite, toujours discutée, toujours revisable, et où les plus graves questions constitutionnelles sont sans cesse agitées au Parlement et dans la presse, l'utilité d'un organe spécial consacré à l'étude de ces questions n'est pas contestable. La *Revue du droit public et de la science*

politique a été fondée en 1894, par M. F. Larnaude, professeur de droit public général à la Faculté de droit de Paris, pour être cet organe, et depuis le jour où son fondateur a, dans un remarquable article-programme, délimité le domaine scientifique qui lui est propre, elle s'y est fidèlement tenue. A part quelques exceptions, ses collaborateurs n'appartiennent pas à la politique active; ce sont, pour la plupart, des professeurs de droit, français et étrangers. Parmi les principaux articles que cette revue a déjà publiés, nous citerons : *Deux Formes de gouvernement*, par M. Esmein ; *De la Personnalité civile en France des États étrangers*, par M. Ducrocq ; *le Problème colonial*, par M. Arthur Girault ; *la Division du sol*, par M. Jules Rambaud ; *le Rôle du conseil d'État dans l'œuvre législative*, par M. Ernest Tarbouriech ; *les Droits de l'État à l'égard des étrangers*, par M. Charles Turgeon ; *le Fondement de la représentation politique*, par M. Orlando ; *la Magistrature en Angleterre et en France*, par M. E. Glasson ; *la Vraie constitution de 1875*, par M. Paul Laffitte ; *la Responsabilité de l'État à raison des fautes de ses agents*, par M. Michoud ; *l'Action des partis politiques dans le gouvernement parlementaire*, par M. V. Miceli. Il y aurait à signaler encore de nombreux et importants articles consacrés à l'étude du droit public des pays étrangers. De plus, chacune des livraisons de cette revue, qui paraît tous les deux mois, par fascicules gr. in-8 de 180 à 200 pages (Paris, Chevalier-Marescq), contient des chroniques sur le mouvement législatif en France et à l'étranger. Au point de vue religieux, le caractère de la *Revue du droit public* est la neutralité. A côté d'articles bienveillants pour la religion ou signés de noms catholiques, nous avons le regret d'en trouver quelques-uns marqués au coin de l'esprit sectaire.

— La *Revue des grands procès contemporains* (Paris, Chevalier-Marescq) est le principal recueil des causes célèbres de notre temps. Elle publie, dans un format de bibliothèque, le compte rendu des procès remarquables à divers titres; elle donne *in extenso* les plaidoiries des avocats et les réquisitoires ou les conclusions des magistrats du ministère public. Le jugement qui clôt le procès est ensuite reproduit ou le sens en est indiqué. Dans les quatorze volumes dont se compose aujourd'hui la collection de cette revue, l'éloquence, le droit, l'histoire, les mœurs, le drame, la comédie, ont également leur part. A côté de grandes causes, qui touchent à l'histoire et à la politique, il est telle affaire, qui n'a pas fait de bruit, dont les journaux n'ont pas parlé, mais qui est tout un roman, un roman réel, vécu et par cela même plus digne de nous intéresser que les fictions des écrivains. Le volume de 1895 est surtout riche en procès politiques. Nous citerons seulement les deux principaux, qui sont encore présents à toutes les mémoires : celui des maîtres chanteurs, les Canivet, et celui du sénateur Magnier. Les débats de ces deux affaires jettent un jour vraiment édifiant sur les rapports des journalistes et des hommes politiques sous la troisième République. La *Revue des grands procès contemporains* ne se borne pas, d'ailleurs, à rendre compte des causes plaidées pendant l'année, elle est aussi une revue rétrospective. Certaines affaires acquièrent un nouvel intérêt avec le temps. On ne saurait nier, par exemple, que l'attentat contre M. Carnot n'ait rendu quelque actualité au procès d'Orsini, que la revue a publié en 1894. Ajoutons que le mélange des causes de diverses époques nous fait entendre tour à tour les grands avocats disparus, Berryer, Lachaud, Jules Favre, Chaix d'Est-Ange, Dufaure, Allou, et les maîtres actuels du barreau, MM. du Buit, Barboux, Waldeck-Rousseau, Demange, etc. Cela permet de comparer les divers genres de plaidoirie et de suivre l'évolution de l'éloquence judiciaire.

Franche-Comté. — C'est M. Ch. Godard qui a fait à peu près tous les frais du deuxième fascicule du vingt-cinquième volume des *Mémoires de la*

Société d'émulation de Montbéliard (Montbéliard, imp. V. Barbier, in-8 de LXIII p. et p. 163-316 p.). L'érudit professeur a publié en effet dans ce fascicule : *Les Ordonnances inédites du comte Frédéric (1565-1584)*, avec introduction, notes et variantes, et le *Règlement des arquebusiers de Montbéliard au XVIIe siècle*. Le premier de ces documents surtout renferme des détails extrêmement intéressants pour l'histoire des mœurs et du droit public dans l'ancien comté de Montbéliard.

— M. J. Burdet, instituteur, vient de publier une *Notice sur Hautes-Molunes et les Bouchoux* (Saint-Claude, ancienne imp. v^e Énard, in-8 de 63 p.). La forme laisse bien un peu à désirer; mais l'ensemble est fort complet. M. Burdet donne les renseignements les plus précis sur les deux localités jurassiennes dont il parle, et il retrace leur historique d'une façon assez nette. Trois chapitres méritent une attention particulière parce qu'ils sont vraiment typiques. Ainsi, dans le chapitre intitulé *Population*, M. Burdet retrace le caractère, les mœurs, le genre de vie des gens du pays; il décrit l'habilement, les habitations, l'ameublement; il fait connaître les usages locaux et spécialement ceux relatifs aux baptêmes, mariages, enterrements et divertissements. Le chapitre sur le *Langage* et celui qui rappelle *Quelques dictons et coutumes* plairont beaucoup aux folkloristes.

Guyenne et Gascogne. — M. Louis Batcave s'occupe, dans une élégante petite brochure, de *Pierre Hourcastremé de Navarrenx* (Orthez, imp. Goude-Dumesnil, in-18 de 47 p.), producteur fécond autant que médiocre, mais non sans quelque originalité et auquel la Biographie Michaud a fait l'honneur de consacrer un assez long article. Il a tiré un heureux parti, pour raconter la vie de son compatriote, d'un ouvrage autobiographique devenu assez rare : *les Aventures de messire Anselme*.

Limousin. — Le dernier article donné par Mgr Barbier de Montault au *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, et qui vient d'être tiré à part, est consacré aux *Pyxides limousines de l'exposition d'Angers en 1895* (Brive, imp. Marcel Roche, in-8 de 28 p.). Après des notions générales fort précises sur le sens du mot pyxide, sur la forme générale qu'affecte ce vase sacré, sur les parties dont il se compose avec leur sens symbolique et sur la décoration qui lui est propre, Mgr Barbier de Montault nous donne d'excellentes descriptions, accompagnées sauf une des gravures, de huit pièces qui ont figuré à l'exposition d'Angers. L'éminent archéologue, qui n'oublie jamais de tirer de sa science des conclusions pratiques et des applications, insiste, en terminant, sur l'avantage qu'il y aurait à remplacer par la pyxide les « réductions de ciboire » dont on se sert habituellement pour le saint Viatique. C'est par là que les dissertations de Mgr Barbier de Montault se recommandent non pas seulement à la curiosité des érudits, mais à l'attention et à la méditation de tous ceux, prêtres ou artistes, qui ont à s'occuper des ustensiles sacrés.

— M. René Fage, qui s'est occupé avec un zèle si heureux de l'histoire de Tulle en général, du collège de cette ville en particulier, ajoute d'intéressantes pages aux annales de ce dernier établissement (*Un chapitre inédit de l'histoire du collège de Tulle, 1790-1792*. Tulle, imp. Crauffon, gr. in-8 de 60 p., avec portrait). Ce n'est pas un mince éloge que nous donnerons à la brochure de M. R. Fage en déclarant qu'elle complète dignement la « remarquable monographie de son érudit compatriote » M. G. Clément Simon : *Histoire du collège de Tulle, depuis son origine jusqu'à la création du lycée*. A l'aide de documents tirés des archives communales de Tulle, et non encore utilisés, l'auteur a raconté les événements des deux années scolaires 1790-1791 et 1791-1792. Sa brochure n'est pas seulement un utile supplément au

grand travail de M. Clément-Simon, mais aussi, en ce qui regarde le futur rénovateur de Sainte-Barbe, un non moins utile supplément à l'histoire du célèbre établissement, par Jules Quicherat.

Lorraine. — Parmi les sociétés savantes qui ont le mieux, cette année, affirmé leur vitalité, il est juste de noter la Société des lettres, sciences et arts de Bar-le-Duc. Le tome V de la troisième série de ses *Mémoires* (Bar-le-Duc. Contant-Laguerre, in-8 de cxi-650 p., avec 10 planches) contient d'abord deux rapports relatifs à l'histoire du Barrois et à la poésie, lesquels sont dus, le premier à M. Wladimir Konarski, l'autre à M. Jules Forget. Quant aux Mémoires proprement dits, en mettant à part une poésie de Mlle François sur *Ligier Richier*, leur nombre n'est que de quatre. Le moins important, de M. F. Houzelle, est intitulé : *Un Cimetière franc-mérovingien à Aubermont (Breux)* (avec 4 planches). Les trois autres seront certainement tirés à part, car chacun d'eux équivaut à un volume ordinaire. Voici leurs titres et les noms de leurs auteurs : *Le Château de Bar, autrefois et aujourd'hui* (avec trois gravures et trois plans), par M. l'abbé Gabriel Renard; — *Monographie de la commune de Contrisson*, par M. Prudhomme; — *Troyon, histoire et statistique*, par M. Henri Labourasse.

Lyonnais. — M. A. Vingtrinier a extrait de sa *Correspondance historique et archéologique* de juillet-août 1896 une notice rectificative sur *la Famille des Jussieu et les deux Alexis* (Paris, Champion, gr. in-8 de 16 p.). Le savant bibliothécaire de la ville de Lyon complète et corrige les articles consacrés aux Jussieu par la *Nouvelle biographie générale*, laquelle, inexacte au sujet de plusieurs des membres de cette famille, « s'est entièrement égarée quand elle en est venue aux deux Alexis, » l'archiviste de la Savoie ayant été confondu avec le préfet de l'Ain. Outre de nombreux redressements de dates, on trouvera dans la notice de M. Vingtrinier des renseignements précis sur Christophe de Jussieu, auteur du *Nouveau traité de la Thériaque*, sur Laurent de Jussieu, sur Antoine-Laurent (né non en 1686, mais le 7 avril 1685), sur Laurent-Pierre, auteur de *Simon de Nantua*, sur Guillaume (cité dans un terrier de 1374), mais principalement sur les trois grands hommes de la famille : l'académicien Antoine, professeur de botanique au jardin du Roi, l'introducteur en France du caféier ; et Bernard, aussi académicien, aussi professeur au Jardin du Roi, le créateur du jardin botanique de Trianon, l'importateur à Paris du *cèdre du Liban*, l'inventeur de la *Méthode naturelle*, etc. ; enfin, Antoine-Laurent, le plus célèbre de tous les Jussieu, académicien et professeur de botanique au Jardin des plantes, organisateur du Muséum en 1790.

Normandie. — Splendide comme toujours, *l'Almanach illustré du Courrier du Havre* nous offre cette année une revue photographique des événements de l'année. A signaler le portrait de l'abbé A. Lefebvre, celui du ténor Duprez, du capitaine Voisard, un intrépide sauveteur, une esquisse nouvelle : *Fleur-de-Mé*, une intéressante description de Gonstimesnil. Très drôle le conte intitulé : *La Bête de Moirville*. Avec un aussi bel almanach, on comprend que « les Havrais soient satisfaits. »

Belgique. — A noter dans les *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique* (t. XXVI, p. 20 et suiv.) une intéressante étude M. le chanoine Reusens sur *les Chancelleries inférieures en Belgique, depuis leur origine jusqu'au commencement du XIIIe siècle*. L'auteur examine successivement dans ce mémoire la constitution des chancelleries abbatiales, de la chancellerie du comte de Flandre, de celle des comtes de Hainaut, de Namur et de Luxembourg et des chancelleries épiscopales de Reims, Cambrai, Liège et Tournai.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Manuale della Bibbia (*prof. G.-M. Zampini*) . . . 193
Parallélisme entre la géologie et la Bible (*l'abbé P. Brevet*). 196
Les Fils de Dieu et les filles de l'homme dans la Bible (*Charles Robert*). 197
Die prophetische Offenbarung nach Wesen, Inhalt und Grenzen (*Dr Paul Schwartzkopf*) 198
Der Text des Buches Hiob (*Georg Beer*). 198
Die Einheitlichkeit des Buches Daniels (*A. F. von Gall*) 199
La Prophétie de Daniel devant la science et la philosophie de l'histoire (*l'abbé Domenech*) 202
Der neuentdeckte Codex Syrus Sinaiticus (*Dr Carl Holzhey*). 194
Commentarius in Evangelium secundum Lucam (*Knabenbauer*) . . . 200
Vie mortelle du Christ vengée des attaques de feu Renan et des rationalistes modernes (*l'abbé Bouchet*) 199
Les Convertis dans l'Evangile (*l'abbé Henry Bolo*) 215
Les Epîtres ou les lettres inspirées de l'apôtre saint Paul. Paraphrase par *l'abbé Boileau* 200

Patrologie. *Josephi Fessler* Institutiones Patrologiae quas denuo recensuit, auxit, edidit *Bernardus Jungmann*. 328
Geschichte der christlichen Eschatologie innerhalb der vornicänischen Zeit (*L. Atzberger*). 201

Liturgie. Petit Catéchisme liturgique (*l'abbé Henri Dutilliet*), augmenté d'un catéchisme du chant ecclésiastique (*A. Vigourel*). 210
L'Année ecclésiastique dans ses fêtes et ses temps de solennité (*Mgr Conrad Martin*). Trad. par *Pfeiffer*. 210
La Liturgie grecque de saint Jean Chrysostome. Étude comparative de la messe grecque et de la messe latine 451
Notitia liturgiae ambrosianae ante saeculum XI medium (*Antonium-M. Ceriani*) 259

Théologie morale. De Sacramento matrimonii. T. IV, V, VI (*Michaele Rosset*). 331
Vertus naturelles et surnaturelles (*l'abbé E. Combe*) 398

Théologie parénétique. Sujets traités par ordre alphabétique sur tout ce qui concerne le dogme, la morale et le culte (*l'abbé Brevet*) 204
Le Missionnaire moderne, recueil de conférences, homélies, etc. (*l'abbé Baurens de Molinier*) 204
Allocutions pour les jeunes gens. 5e série (*Paul Lallemand*) 211

Ascétisme. Ouvrages de dévotion. La Bonté. Conférences spirituelles (*le R. P. Faber*) 205
Morts sans baptême. Lettres de consolation et de doctrine (*le chanoine Jules Didiot*) 205
Histoire de l'Enfant Jésus (*l'abbé Henry Bolo*). 206
L'Agonie de Notre-Seigneur Jésus-Christ à Gethsémani (*le R. P. Exupère de Prats de Molto*) 206
Les Sept Paroles de la Croix. Une Station au Calvaire (*Mgr Latty*) . . 207
Jésus dans sa gloire. Méditations pour le Temps pascal (*l'abbé Max. Caron*) 207

Le Sacré Cœur dans le discours après la Cène (*le R. P. Exupère de Prats de Mollo*) 208
Le Sacré Cœur et le ciel (*le R. P. Jules Chevalier*). 208
Vie de la Très Sainte Vierge (*S. Em. le cardinal Melchers*). Trad. de l'allemand par *l'abbé Duchemin* 208
L'Eucharistie mieux connue. Explication raisonnée, suivie de réflexions et prières (*l'abbé Brulon*) 209
L'Ame pieuse en adoration devant la sainte Eucharistie (*J.-B. Pagani*). Trad. de l'italien par *l'abbé Gavard*. 209
Le Surveillant dans un collège catholique (*le R. P. de Damas*). . . . 211
La Piété dans l'école (*l'abbé X.*) 211
A l'entrée de la vie (*Guibert*) 212
Les Jeunes Filles (*l'abbé Henry Bolo*). 212
Mélanges ascétiques. Panégyriques et conférences (*le R. P. Exupère de Prats de Mollo*). 213
Recueil de méditations tirées pour la plupart des meilleurs ascètes des siècles passés (*le P. Remy*) 213
Entretiens spirituels sur les vertus chrétiennes (*le P. Exupère de Prats de Mollo*) 213
La Fille de sainte Thérèse à l'école de sa mère (*la Mère Thérèse de Saint-Joseph*). 214
Voies secrètes de l'âme. Nouvelles et récits (*Mme la baronne S. H.*). Trad. de l'allemand 215
Vivons saintement à l'exemple des saints, ou Petit Traité populaire de perfection chrétienne, suivi de quelques vies de saints (*le P. J. Coppin*). 215
Journal des retraites du Vénérable Père de la Colombière, S. J. . . 216
Meditationum et contemplationum S. Ignatii de Loyola explicavit *Fr. de Hummelauer*. 216
Retraite de dix jours à l'usage des religieux et religieuses de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel (*le P. Georges de Saint-Joseph*). Trad. de l'allemand. 217
L'Oraison dominicale. Ses Rapports avec les sept dons du Saint-Esprit, les sept péchés capitaux, les vertus théologales et cardinales et les béatitudes. Instructions sur le Pater (*Mgr Amédée Curé*). T. I. . . 217
Considérations sur les litanies du saint Nom de Jésus (*l'abbé Xavier-Joseph Eugène*). 217
Mois de Marie du saint Rosaire (*l'abbé G. de Bessonies*) 217
Mensis Marialis. 218
Treizaine et prières en l'honneur de saint Antoine de Padoue (*le R. P. Prosper d'Enghien*) 218
Prières et cantiques en l'honneur de saint Antoine de Padoue (*le R. P. Prosper d'Enghien*) 218
Neuvaine et prières en l'honneur de saint Antoine de Padoue (*le R. P. Prosper d'Enghien*) 218
Devocion de san Francisco de Borja, S. J., al Santissimo Sacramento (*Mir y Noguera*) 218
Manuel du jeune serviteur de saints anges. 218

Apologétique. Apologie du christianisme au point de vue des mœurs et de la civilisation (*le R. P. Albert-Marie Weiss*). Trad. de l'allemand par *l'abbé Lazare Collin* et *J. Miji*. T. III et IV. Humanité et humanisme 49
L'Irréligion contemporaine et la défense catholique (*J. Fontaine*) . . 142

Mélanges. Lettre encyclique de Notre Très Saint Père *Léon XIII*, de l'Unité de l'Eglise 362
Mélanges religieux, philosophiques et littéraires, faisant suite aux Heures de loisir (*l'abbé Gillet*). 162

Religions hétérodoxes. Mythes, cultes et religions (*A. Lang*; trad. par *L. Marillier*) 104
Trésors d'Israël à Paris. Recueil comprenant une série de textes et de mémoires relatives (sic) à l'histoire des Israélites, émanant de rabbins et de savants d'autrefois, copiés sur les manuscrits de la Bibliothèque nationale à Paris et publiés par fac-similés détachés avec notes et remarques (*Isidore Goldblum*). 1re partie. 201

JURISPRUDENCE

Droit canonique et ecclésiastique. Cours complet de droit canonique et de jurisprudence canonico-civile. Tomes I et XIII. . . 235
Institutiones canonicae ad usum seminariorum (*A. Bonal*) 517
Katechismus des katolischen Eherechts (*J. Weber*). 68
De Sponsalibus et matrimonio (*Julius de Becker*) 332
Il Beneficio ecclesiastico (*Andrea Galante*) 68
De Rituum relatione juridica ad invicem (*Augustino Arndt*) 68
Des Fabriques. Leur organisation, leur fonctionnement, leur comptabilité (*L.-M. Galuski*) 324

Droit international. The principles of international law. (*T.-J. Lawrence*). 51
La Guerre sino-japonaise au point de vue du droit international (*Nagao Ariga*) 117
Étude sur la donation et le testament en droit international privé (*J. Champcommunal*) 317

Droit public. Elementos de derecho politico (*Cuesta y Martin*) . . 52

Droit civil français et étranger. Traité des privilèges et hypothèques (*L. Guillouard*) 315
Commentaire théorique et pratique du code civil. T. IX. Contrat de mariage (articles 1387 à 1581) (*Théophile Huc*). 316
De la Cession forcée de la mitoyenneté (*Henri Deschamps*) 317
Il Diritto matrimoniale nel progetto di codice civile germanico (*Dr Andrea Galante*). 318
Résumés analytiques des principaux codes civils de l'Europe et de l'Amérique III. Code civil chilien, précédé d'une introd. par *Raoul de la Grasserie* 317

Droit commercial et industriel. Recueil général de la législation et des traités concernant la propriété industrielle, publié par le bureau international de l'Union pour la protection de la propriété industrielle. T. I. Europe. Ire partie 318
The Question of Copyright (*Geo. Haven Putnam*). 411
Nouveau Traité des brevets d'invention (*Ferdinand Mainié*) 319
Des Sociétés coopératives de consommation à l'étranger et en France (*G. Trémerel*). 319
De l'Association. Son influence sur le rapprochement de l'ouvrier et du patron (*Félix Baillet*). 320

Droit rural. Le Droit rural et usuel mis à la portée de tous (*J. Gaure*). 323

Droit criminel. Traité élémentaire de droit criminel (*A. Normand*). 320
Examen critique et comparé du projet de réforme du code pénal français. Partie générale (*J. Champcommunal*) 322
La Récidive et la détention préventive (*A. Typaldo-Bassia*) 321
De la Réduction de la détention préventive, et de l'influence de la loi du 15 novembre 1892 sur l'exécution des peines (*Alexandre Delvaille*). 321
La Chasse dans ses rapports avec la loi. Code du chasseur (*Abel Baudoin*). 322
Code de la chasse et de la louveterie (*P. Leblond*) 322

Droit militaire. Manuel de législation, administration et comptabilité militaires (*le lieutenant-colonel Beaugé*) 123

Histoire du droit. Documents de criminologie rétrospective (Bretagne, XVIIe et XVIIIe siècles (*les docteurs Armand Corre* et *Paul Aubry*) 312
Un chapitre de l'histoire du droit criminel dans les Pays-Bas autrichiens au XVIIIe siècle; les Mémoires de Goswin de Fierlant (*E. Hubert*) 362

Mélanges juridiques. La Femme dans le droit français (*Paul Moysen* et *Hugon de Scœux*) 322
La Question sanitaire dans ses rapports avec les intérêts et les droits de l'individu et de la société (*le docteur Julien Pioger*). 323

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Généralités et histoire. Cours de philosophie et histoire de la philosophie (*le R. P. Chabin*) 38
Geschichte der Philosophie in Umriss (*Eduard Lœwenthal*) 363
Précis de l'histoire de la philosophie (*A. Penjon*) 400
Histoire de la philosophie atomistique (*E. Mabilleau*). 106
La Théorie platonicienne des sciences (*Élie Halévy*) 54
Etudes philosophiques et religieuses sur les écrivains latins (*M. Morlais*) 105
L'Année philosophique, sous la direction de *F. Pillon* 394

Mélanges philosophiques. Pensées (*l'abbé J.-M.-J. Bodson*) . . 143
Les Miroirs magiques (*Sedir*). 452
Ames et paysages (*André Turquet*). 260
Notes et impressions à travers le féminisme (*Marie-C. Terrisse*) . . . 367

Psychologie. Cours de philosophie. Vol. II. Psychologie. (*D. Mercier*). 38
Théorie de l'âme humaine, essai de psychologie métaphysique (*J.-E. Alaux*) 385
Le Psittacisme et la pensée symbolique, psychologie du nominalisme (*L. Dugas*). 39
Psychologie du caractère (*Albert Lévy*) 387
Tempérament et caractères selon les individus, les sexes et les races (*A. Fouillée*) 41
La Psychologie des sentiments (*Th. Ribot*). 386
Essai sur le libre arbitre, sa théorie et son histoire (*G.-L. Fonsegrive*) 47
Esprits logiques et esprits faux (*Fr. Paulhan*) 388
L'Hypnotisme (*l'abbé G. Gay*). 389
Paradoxes psychologiques (*Max Nordau*) 46
L'Idée (*l'abbé Piat*) 48
La Dottrina della volontà nella psicologia inglese dall' Hobbes fino ai tempi nostri (*Pietro Sciascia*). 108

Métaphysique. Apuntes para unos prolegómenos á la metafísica (*P.-M. Lopez y Martinez*) 97
Benedicti de Spinoza opera quotquot reperta sunt recognoverunt *J. Van Vloten* et *J.-P.-N. Land*. Editio altera 390
Pensée et réalité, essai d'une réforme de la philosophie critique (*A. Spir*), trad. de l'allemand par *A. Penjon*. 390
L'Immanence de la raison dans la connaissance sensible (*Gédéon Gory*) 392
Etude sur l'espace et le temps (*G. Léchalas*) 98
De la Contingence des lois de la nature (*Ém. Boutroux*). 99
Du Fondement de l'induction, suivi de Psychologie et métaphysique (*J. Lachelier*). 100
Les Principes du positivisme contemporain (*J. Halleux*). 100
Le Réalisme métaphysique (*Ém. Thouverez*) 101
Essai critique sur l'hypothèse des atomes dans la science contemporaine (*A. Hannequin*). 102
Le Mouvement positiviste et la conception sociologique du monde (*A. Fouillée*) 393
Le Mouvement idéaliste et la réaction contre la science positive (*A. Fouillée*) 393
De l'Infini mathématique (*Louis Couturat*). 395
Philosophie de la religion (*F. Réthoré*) 103
De la Croyance (*J. Payot*) 44
Le Panthéisme moderne (*l'abbé E. Combe*) 397
Le Sceptique loyal (*Léon Riotor*) 162

Morale et éducation. Les Caractères et l'éducation morale (*F. Queyrat*) 43
Le Bien et le Mal (*E. de Roberty*) 398
Education et instruction (*Ferdinand Brunetière*). 69
Le Crime et l'École (*J. Bonzon*). 399
Conseils (*Victor Meignan*). 542
A vingt ans. La Question du bonheur (*Mme E. d'Aguilhon*) 163
La Fontaine moraliste (*le vicomte de Broc*). 236

L'Homme et les bêtes, études morales (*Oscar Comettant*). 70
La Storia nell' educazione (*Camillo Trivero*) 69

Sciences politiques et sociales. Éléments d'économie politique pure (*Léon Walras*) 23
Staatslexikon (*Adolf Bruder*) 37
Escritos (*Manuel Duran y Bas*). Segunda serie : Estudios morales, sociales y económicos 53
Geschichte des Socialismus in Einzeldarstellungen, 1er vol., 2e fasc. (*Kautsky. Lafarque. Bernstein* et *Hugo*) 32
Le Socialisme en Grèce (*G. Platon*) 33
Vauban, seine Stellung in der Geschichte der Nationalökonomie und sein Reformplan (*F. Lohmann*) 32
Benjamin Franklin as an economist (*W.-A. Wetzel*) 452
Les Sciences sociales en Allemagne (*Bouglé*) 33
Heures de travail et salaires (*Maurice Ansiaux*) 24
Les Classes ouvrières en Europe, t. III. Angleterre (*René Lavollée*) . . 24
La Grande Industrie, dans son rôle économique et social étudié dans l'industrie cotonnière (*de Schulze-Gävernitz*) ; trad. de l'allemand. . 25
La Morale de la concurrence (*Yves Guyot*) 26
La Lutte contre le socialisme révolutionnaire (*Georges Picot*) 26
Etude historique sur l'intervention financière de l'État dans l'établissement des lignes de chemins de fer (*Henri Ferrette*) 27
Le Monde socialiste, groupes et programmes (*Léon de Seilhac*) . . . 27
Le Foyer héréditaire (*Arnold Mascarel*) 27
Contre le socialisme (*Léon Say*) 28
Comment se résoudra la question sociale (*G. de Molinari*) 28
Previde futura o la lotta per la civilta (*le comte Gaspard Parravicini*). . 20
Socialismo e cattolicismo (*le comte Edouard Soderini*) 30
La Cité chrétienne, dialogues et récits (*Cl.-Charles Charaux*) 107
L'Evolution sociale (*Benjamin Kidd*), trad. de l'anglais 35
La Science sociale traditionnelle (*Maurice Hauriou*) 35
Les Sélections sociales (*Vacher de Lapouge*) 36
Cinquante francs de rente à tous (*de Montaignac*) 37
Le Célibataire au point de vue social (*Louis Ernault*). 323
Questions coloniales. De la Transportation considérée comme moyen de répression et comme force colonisatrice (*Henri Cor*). 412

Anthropologie. Der Mensch, sein Ursprung und seine Entwicklung (*Dr C. Gutbertet*). 332
L'Humanité, son évolution depuis la création jusqu'à la fin des temps (*J.-B. Reygasse*). 164
Les Indo-Européens avant l'histoire. Œuvre posthume de *R. von Jhering*, trad. de l'allemand par *O. de Meulenaere*. 237

Sciences naturelles, agriculture, chasse. La Pisciculture dans les eaux douces (*le Dr Brocchi*) 453
Coelentères, échinodermes, protozoaires (*Albert Granger*) 453
Nos bêtes, animaux nuisibles ou sans utilité (*Dr Henri Beauregard*) . 492
Anatomie et physiologie végétales (*J. Guibert*) 261
Enumération méthodique et raisonnée des familles et des genres de la classe des mycophytes (champignons et lichens) (*le Dr Marchand*). . 454
L'Agriculture expliquée aux enfants, ou Petit Cours d'agriculture théorique et pratique (*l'abbé Perrot*) 363
La Coopération de production dans l'agriculture. Syndicats et sociétés coopératives agricoles (*le comte de Rocquigny*) 363
Les Céréales (*C.-V. Garola*) 238
Les Tabacs (*F. Bère*). 417
Cours complet de viticulture (*G. Foëx*) 415
La Chasse en France (*Charles Diguet*). 492

Mathématiques. Lehrbuch der Algebra (*Heinrich Weber*). 1.-2. Band. 239
Leçons complémentaires d'algèbre et Notions de géométrie analytique (*A. Tournois*). 262
Exercices méthodiques de calcul intégral (*Ed. Brahy*) 542
Recueil complémentaire d'exercices sur le calcul infinitésimal (*F. Tisserand*). 2e édit. augmentée de Nouveaux exercices sur les variables imaginaires (*P. Painlevé*) 543

Leçons nouvelles sur l'analyse infinitésimale et ses applications géométriques (*Ch. Méray*). 2e partie. 414
Leçons de géométrie (*E. Rouché* et *Ch. de Comberousse*). 1re partie . . 453
Solutions détaillées des exercices et problèmes proposés dans les leçons de géométrie (*E. Rouché* et *Ch. de Comberousse*). 1re partie 453

Physique. Cours de physique de l'École polytechnique (*J. Jamin*). Premier Supplément (*Bouty*). Chaleur, acoustique, optique 334
Leçons de physique (*G. Foussereau*). Optique. 1er et 2e fasc. 333
Les Rayons X et la Photographie à travers les corps opaques (*Ch.-Ed. Guillaume*). 334

Sciences militaires. Dictionnaire militaire. Encyclopédie des sciences militaires (*Un Comité d'officiers de toutes armes*). Livr. 5 et 6 (Chapelle de Campagne-Couverture). 123
Étude sur la cavalerie des États-Unis d'Amérique (*le lieutenant-colonel Raoul Dupuy*) 121
De la Conduite de la guerre, exposé succinct de ses principes et moyens d'exécution (*le général Colmar baron von der Goltz*) 121
Les Méthodes de guerre actuelles et vers la fin du XIXe siècle. Manuel pratique pour les reconnaissances militaires, t. IV, 1re partie (*le général Pierron*) 122
Agenda de l'armée française, 9e année, 1896 124
Agenda aide-mémoire de l'officier, contenant les principaux renseignements sur tous les services (1896). 124

Beaux-arts. Traité élémentaire de l'histoire de l'art, à l'usage des lycées et collèges (*Ch. Royer*) 404
Petite histoire de l'art (*Henri Motte*) 403
Histoire de la sculpture grecque. T. II (*Maxime Collignon*) 486
Polyclète (*Pierre Paris*). 404
Fractio Panis. La plus ancienne Représentation du Sacrifice eucharistique à la « Cappella greca » (*Mgr Joseph Wilpert*) 404
Le Vitrail, son histoire, ses manifestations diverses à travers les âges et les peuples (*L. Ottin*) 405
Les Vitraux (*Olivier Merson*) 405
Une Œuvre de Pisanello (*Félix Ravaisson*) 405
L'Art moderne, la Renaissance (*Gaston Cougny*) 406
Essai sur la théorie du dessin et de quelques parties des arts (*Eugène Guillaume*) 406
L'Art persan (*Al. Gayet*). 407
La Lithographie (*Henri Bouchot*) 407
Le Cabinet des estampes à la Bibliothèque nationale (*Henri Bouchot*). 407
La Peinture anglaise contemporaine (*Robert de la Sizeranne*) 408
L'Education populaire et les Chefs-d'œuvre de l'art (*J.-L. Bulloz*). . . 409
Album classique des chefs-d'œuvre de Corot (*L. Roger-Milès*) 409
Puvis de Chavannes (*Marius Vachon*) 402
L'Œuvre de Victor Vasnetzoff devant l'Ecole moderne de peinture en Russie (*le baron de Baye*) 409
Notes sur l'art moderne (*André Michel*) (peinture) 409
La Vie artistique (*Gustave Geffroy*). 4e série 410
La France artistique et monumentale (*Henry Havard*). 410
Le Gallerie nazionali italiane. Notizie e documenti. Anno II. 403

Mélanges. Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires 144
L'Année scientifique et industrielle, 39e année, 1895 (*Émile Gautier*). 364
Monnaies, poids et mesures des principaux pays du monde (*Alphonse Lejeune*) 261
Annuaire de la marine de commerce française. Treizième année. . 163

BELLES-LETTRES

Linguistique. La Frontière linguistique en Belgique et dans le nord de la France (*Godefroid Kurth*). T. Ier 336
Traité de prononciation anglaise (*le P. Raymond Alezais*) 338

Folklore. Flore populaire (*Eugène Rolland*). 335

Cojou-Breiz. Première série. Plougasnou (*Henri de Kerbeuzec*). . . . 147
La Chanson populaire en Vendée (*S. Trébueq*) 420
Chansons populaires de l'Espagne, trad. en regard du texte original par *Léo Rouanet*. 339

Éloquence. *Æschinis* orationes edidit *Blass* 418
Discours militaires (*le cardinal Perraud*) 418

Poésie. Pages choisies des grands écrivains. Homère (*Maurice Croiset*). 454
Œuvres complètes d'*Horace*, trad. par le comte *Ulysse de Séguier* . . 132
Kristian von Troyes. Erec und Enide. Herausgegeben von *Dr Wendelin Foerster* . . . . . , ... 518
Fables (*Jean de La Fontaine*). 491
Jésus (*Jean Aicard*) 126
La Genèse de l'Eucharistie (*F. Fleuriot-Kerinou*) 128
Les Impossibles noces, les Deux foules, la Conquête de l'aube (*Adrien Mithouard*) 128
Autour du clocher (*l'abbé Jean Barthès*) 129
Poésies complètes. Senilia, Ultima verba (*Gustave Le Vavasseur*). . . 129
La Chanson du Sud (*André Bellessort*) 130
Le Sol sacré (*Lucien Paté*). 131
Au Pays du rêve (*François Casale*). 131
Ronces et fleurs, fleurs barbares, fleurs fanées (*Chékri Ganem*) . . . 131
Diwân (*Emile Mariotte*). 132
Les Sourires glacés (*Charles-Adolphe Cantacuzène*) 132
Poèmes. Les Bords de la route. Les Flamandes. Les Moines. Augmentés de plusieurs poèmes (*Emile Verhaeren*) 133
Fleurs de symbole (*Ernest Jaubert*). 133
L'Eternel Clavier (*Alexandre-A. Sturdza*) 134
Le Livre de l'Epousée (*Marie de Valandré*). 134
Heures émues (*Maurice de Feraudy*) 134
Heures tristes (*A. Verchin*) 135
Le Verger doré (*Yvanhoé Rambosson*). 135
Roses de Noël, poésies diverses (*Toutain-Mazeville*). 135
Bréviaire d'amour (*Lucien Colson*) 136
La Suprême Espérance, poésies (*Blanche Sari-Flégier*) 136
Aux écoutes (*Edouard Ducoté*) 136
Paillettes et copeaux (*Eugène Follet*). 139
Miscellanées, poésies (*G. P.*). 139
Ressorts poétiques (*Gaston Homsy*) 139
Le Sage Empereur, poème légendaire (*Léon Riotor*) 140
Poèmes humanitaires (*Raphaël Damédor*) 136
Fleurs éparses (*Jean d'Egly*) 137
Jours d'autrefois (*Henri Potez*) 137
Lyre d'escholier (*Victor Wallet*). 137
Le Château des rêves (*Fernand Hauser*). 137
Grains de sable à ma France (*Carlos Rendon Perez*). 138
Poésies (*Gabriel Nigoud*) 138
Par elle (*Camille Mital*) 138
Rimes pour Bébé, Petits Compliments, Pièces de circonstance et poésies pour le premier âge (*Aimé Ruffier*) 141
Pour les mamans. Poésies à dire par les enfants de huit à douze ans (*Mme Louise Rousseau*) 141

Théâtre. Le Félibrige, idylle dramatique, en un acte et en vers (*Antoni Chansroux*). 139
Monologues en vers, récits, légendes, dialogues, saynettes, monologues pour la jeunesse (*Lemercier de Neuville*). 140
Leurs Filles, comédie en trois actes 140
Les Comédies du jour, comédies et satires (*E. François*). 140
Witikind, drame en trois actes, en vers (*Joseph Massabuau*) 141
Tolbiac, drame historique en quatre actes, en vers (496) (*P. V. Deluporte*) 141
Essais dramatiques en vers. Un moine au IXe siècle. Un épisode de l'année terrible, La Mort de Louis XVII (*le R. P. A. Marc*) 141

Romans, contes et nouvelles. Le Triomphe de la Mort (*Gabriele d'Annunzio*), trad. de l'italien par *Hérelle* 5

Le Trésor des humbles (*Maurice Mœterlinck*). 8
Mimatchka (*Mikoulitch*), trad. du russe par *Léon Golschmann*. . . . 9
L'Eternel Mari (*Dostoïewsky*), trad. du russe par *Mme Nina Halperine Kaminsky*. 10
Monrir (*Arthur Schnitzler*), trad. de l'allemand par *Gaspard Valette*. . 11
L'Eau qui dort (*Paul Margueritte*). 11
Lettres d'honnêtes femmes (*Claude Senechal*). 11
Figures de rêve (*Paul Flat*) 12
Monserrat (*Marius André*) 12
Drapeaux ennemis (*Ernest Daudet*). 12
Le Chaloupier (*George Bastard*). 13
Pierre Robert (*Adolphe Boschot*) 13
Ce qu'elles font (*Gustave Genevoix*) 14
Ange ou Démon (*Gonna*) 14
Le Gendre du Président (*Léon Ferbeyre*). 14
Mauvaise Etoile (*George Pradel*) 15
Petit Charbonnier (*Pierre Sales*). 15
La Fortune de Dambro (*Etienne Marcel*) 16, 498
Mlle Huguette (*Gabriel Franay*) 17
La Margotte (*Mme Georges de Peyrebrune*) 17
Le Roman d'une héritière (*Maryan*) 17
Le Maître de l'avenir (*Paul Verdun*) 18
Le Mari de Simone (*Champol*) 18
Vers l'Idéal (*Léon de Tinseau*) 19
Les Kamtchatka (*Léon Daudet*) 20
L'Armature (*Paul Hervieu*) 20
En route (*Huysmans*). 21
En cortège (*Henri Mazel*) 289
Flottille dans le golfe (*le même*). 289
Magasin d'auréoles (*Hugues Rebell*). 290
Au delà (*Léonce de Larmandie*) 290
Le Cycle patibulaire (*Georges Eekhov*) 290
La Magesse 291
Le Pèlerin du silence (*Remy de Gourmont*). 291
Le Livre du Sceptre (*J. Péladan*) 291
En province (*René Bazin*) 292
Et ça ? (*Pierre l'Ermite*). 293
Bien folle est qui s'y fie (*Léon de Tinseau*). 293
Double épreuve (*Th. Bentzon*) 294
Pages de la vie (*Charles de Bordeu*) 294
La Gourme (*Laurent Mayrke*) 295
En Pique-nique. 295
Tête de femme (*Gaston Auvard*) 295
Cœur malade (*Ernest Benjamin*) 296
A deux (*Charles de Rouvre*) 296
L'Une des deux (*Jean de la Bretonnière*). 297
Reine Cœur (*André Bellessort*) 298
Un Barbare (*Léon Barracand*) 299
Prédestinée 300
Au printemps de la vie (*Jean Sigaux*) 301
Ressources secrètes (*Daniel Riche*). 302
Vers l'amour (*Georges de Peyrebrune*) 302
Cœurs meurtris (*André Theuriet*) 303
Céphise (*Henri Gréville*). 303
Bijou (*Gyp*) 304
Rome (*Emile Zola*) 305
The Second Jungle Book (*Rudyard Kipling*) 421

Périodiques et Albums. Journal de la jeunesse. 504
La Revue Mame 506
Musée des familles 505
Saint-Nicolas 505
Mon Journal. 506
Magasin d'éducation et de récréation 505
Musée des enfants 507
Musée des jeunes filles 507
Le Petit Français illustré 507
La Lecture en famille 501

Histoire de Bertrand du Guesclin, racontée à mes enfants (*Théodore Cahu*) 507
Jeanne d'Arc (*Boutet de Monvel*). 508
Les Mots historiques du pays de France (*Trogan*) 508
Les Facéties du sapeur Camember (*Christophe*) 508
Pour les petits enfants. Le Premier Livre (*Blanche Marois*). 508
Bébé peintre à la maison 509
Un Colin-maillard accidenté (*R. Tinant*) 509
Michel et Suzon, petites tragédies enfantines (*Un papa*). 509
Les Trois Chiens de Mademoiselle Lili et de Monsieur Lucien (*Un papa*) 509

Ouvrages pour la jeunesse. Fleur de France (*Pierre Maël*). . 509
Grand'mère et petit-fils (*Albert Cim*) 510
La Vengeance des Peaux-de-Bique (*G. Toudouze*) 510
Mademoiselle de Fierlys (*Frédéric Dillaye*) 493
Le Page de Napoléon (*E. Dupuis*) 491
Petit Ange (*Pierre Maël*) 496
Face au drapeau (*Jules Verne*) 497
Clovis Dardentor (*Jules Verne*) 497
La Vie de collège dans tous les temps et dans tous les pays. L'Écolier d'Athènes (*André Laurie*) 511
Ma sœur Thérèse (*Pierre Perrault*) 511
Une Famille parisienne à Madagascar, avant et pendant l'expédition (*Adolphe Badin*). 496
Stéphanette (*René Bazin*) 514
Les Contes de l'Epée (*Henry de Brisay*). 513
Deux frères (*Mme P. de Nanteuil*) 499
Siribeddi, mémoires d'un éléphant (*J. Lermont*) 512
La Rose blanche. En temps de guerre (*Th. Bentzon*) 512
Sauvons Jeannette (*Olivier Darc*) 499
Retrouvée ! (*Rémy Allier*) 498
Au pays des Menhirs, voyage à travers la Bretagne (*Léon Ville*) . . . 499
Au pays des Pommiers, à travers la Normandie (*Léon Ville*). 499
La Chance de Jeanne (*comtesse de Vareppe*) 514
Les Grandeurs de Sophie (*François Deschamps*) 515
Tous jeunes (*A. Verley*) 515
Le Manoir des Boishaël (*Mme Chéron de la Bruyère*) 515
Le Ruisseau des Chouans, scènes de la chouannerie (*Jules de Plombryant*). 503
Bleus et Chouans (*commandant Grandin*) 500
Trahison et dévouement (*A. Maitrejean*) 503
Ordre du Roi (*G. de Beauregard*) 502
Le Capitaine aux pieds nus (*S. Blandy*) 501
Pour les potaches (*Maxime Audouin*) 502
Chryséis au désert (*Gérald Montméril*) 515
Une Histoire de sauvage (*Edm. Pascal*) 516
Les Fredaines de Mitaize (*Pierre Ficy*) 516
Les Aventures de Charlot et de ses sœurs (*Alfred de Bréhat*) 516
Le Petit Jean, scènes de la vie d'un bébé (*F. Dupin de Saint-André*) . 517

Polygraphes. Mélanges. Pages choisies des grands écrivains. Lesage. (*P. Morillot*) 262
Pages choisies des grands écrivains. Chateaubriand (*S. Rocheblave*) . 365
Lectures littéraires. Pages choisies des grands écrivains. Théophile Gautier (*Paul Sirven*). 70
Pages choisies des grands écrivains. Gustave Flaubert (*G. Lanson*) . . 164
La Frise du Temple (*Henri Mazel*) 260
Les Etrennes nivernaises 1896 (*Achille Millien*) 70
Chez nous (*Achille Millien*). 70
Brinde aos senhores assignantes do Diario de Noticias 167

Littérature française. Histoire et critique. Études sur la littérature française. Première série (*René Doumic*) 519
Les Auteurs français. I. Moyen âge, XVIe siècle, XVIIe siècle (*l'abbé Verdunoy* et *l'abbé Thierry*). 165
La Plaidoirie dans la langue française, cours libre professé à la Sorbonne. Première année, XVe, XVIe et XVIIe siècles (*Munier-Jolain*) . . 313
Seizième siècle. Etudes littéraires (*Emile Faguet*) 147
Mathurin Regnier (*Joseph Vianey*). 423

Histoire de la littérature française au XVIIe siècle. T. IV. Les Ecrivains hors rang : Sévigné, Maintenon, Saint-Simon. Tableau de la fin du siècle (*le R. P. Longhaye*) 54
Institut de France. Les Registres de l'Académie française, 1672-1793 . . 57
Voltaire (*Emile Faguet*). 148
Voltaire et le voltairianisme (*Nourrisson*) 149
Les Tragédies et les théories dramatiques de Voltaire (*Henri Lion*) . . 148
Le Siècle, les hommes et les idées (*E. Hello*) 107
Penseurs et poètes (*Gaston Paris*) 425
Livres d'hier et d'autrefois (*Clément de Paillette*). 364
Le Mal d'écrire (*Antoine Albalat*) 520

Littératures anciennes et étrangères. Histoire et critique. Mélanges de littérature ancienne (*Constant Murtha*) . . . 422
Geschichte der deutschen Litteratur (*Max Koch*) 166
Des Bases classiques allemandes (*Léon Riotor*) 167
Histoire abrégée de la litttérature anglaise (*J.-J. Jusserand*). 522
Célébrités anglaises. Essais et études biographiques et littéraires (*Jules le Fèvre-Deumier*) 340
A History of nineteenth century Litterature (1780-1895) (*George Saintsbury*) 426
Good reading about many books, mostly by their authors. Second year 166
Il Giornalismo letterario in Italia (*Luigi Picciani*) 263
La Littérature contemporaine en Italie; dernière période, 1883-1896 (*Amédée Roux*) 59
La Literatura española en el siglo XIX. Parte 3^a. Las Literaturas regionales y la hispano-americana (*P. Francisco Blanco Garcia*). . . . 240
La Hongrie littéraire et scientifique (*J. Kont*). 241
Profils et types de la littérature russe (*Ernest Combes*) 427

HISTOIRE

Géographie. Généralités. Compendio de geografía (*P. Carlos Lasalde*) 167
Geographisches Jahrbuch. Herausgegeben von *Hermann Wagner* . . 523
Le Tour du monde 503
Les Capitales du monde 494

Europe. L'Europe politique : Saint-Marin. Saint-Siège. Serbie. Suède et Norwège. Suisse. Turquie (*P. Sentupéry*) 62
Nord et Midi, récits de voyage en Belgique, Hollande, Provence, provinces rhénanes, Vénasque, Gênes (*Eugène Loudun*) 494
Dictionnaire géographique de la France et de ses colonies (*P. Joanne*). 219
Journal de *Mme Cradock*, voyage en France (1783-1786), trad. par *Mme O. Delphin-Balleyguier* 63
En Congé. Promenades et séjour (*Marius Sepet*). 221
Une Visite à Amiens (*Alexis Martin*) 543
La Normandie monumentale et pittoresque. Le Mont Saint-Michel (*l'abbé Bouillet*) 493
Voyage en France (*Ardouin-Dumazet*). 2e série (Anjou, Bas-Maine, Nantes, Basse-Loire, Alpes Mancelles, Suisse normande); 3e série (Iles de l'Atlantique, I, d'Arcachon à Belle-Isle); 4e série (Iles de l'Atlantique, II, d'Hoëdic à Ouessant); 5e série (Iles de la Manche et Bretagne péninsulaire); 7e série (Région lyonnaise, Lyon, monts du Lyonnais et du Forez) 221
En Scandinavie. Notes de voyage (*Alexandre Boutroue*) 366
Florence et la Toscane (*Eugène Müntz*) 486
Pèlerinages ombriens. Etudes d'art et de voyage (*J.-C. Broussolle*) . . 224
L'Europe illustrée, Saint-Moritz-les-Bains (*le pasteur Camille Hoffmann*). 223
L'Europe illustrée. Soleure et Bâle-Campagne (*E. Zingg* et *W.-V. Arx*). 223
L'Europe illustrée. A travers la Hongrie ; le réseau hongrois de la compagnie des chemins de fer du Sud Autrichien (*E. Steinacker*) . . . 224
Az Szeréves Magyarország ésa Millenium Kiállitás. Millénaire de la Hongrie et l'Exposition nationale 60
A travers la Bosnie et l'Herzégovine (*Guillaume Capus*) 487
Grèce. I. Athènes et ses environs (*B. Haussoullier*). 223
La Roumanie, étude économique et commerciale (*G. Bley*). 365

Aux rives du Bosphore (*J. de Beauregard*). 225
L'Islam. Impressions et études (*le comte Henry de Castries*). 232

Asie. Un Mois en Phrygie (*H. Ouvré*). 225
Geography of Palestine, historical and descriptive (*James McDougall*). 195
Atlas Scripturae sacrae (*Rich. V. Riess*). 196
La Galilée (*P. Loti*) 340
Voyage aux Sept Eglises de l'Apocalypse (*abbé E. Le Camus*) 489
Au delà du Jourdain. Souvenirs d'une excursion en mars 1894 (*Lucien Gautier*) 226
La Siria (1858-1895). Lettere del Sac *Perpetuo Dionigi Damonte* . . . 430
Le Désert de Syrie, l'Euphrate et la Mésopotamie (*le comte de Perthuis*). 226
Mon voyage à la Mecque (*Gervais Courtellemont*). 227
Quattro anni fra i Birmani e le tribù limitrofe (*Leonardo Fea*). . . . 430
Indo-Chine. Souvenirs de voyage et de campagne (1858-1860) (*le colonel Henri de Ponchalon*) 228
Autour du Tonkin (*Henri-Ph. d'Orléans*). 227

Afrique. Au nord de l'Afrique. Tunisie, Algérie, Mélilla, Gibraltar, Tanger. Notes de voyage (*Francis Drovet*). 228
La Tunisie (*Gaston Vuillier*). 488
Cinq semaines en Tunisie (*E. Barillon*). 229
Note sur un voyage de Nefta à Ghadamès (mars-avril 1893) (*P. Vuillot*). 455
Tombouctou la Mystérieuse (*Félix Dubois*). 488
Une expédition avec le négous Ménélik. Vingt mois en Abyssinie (*J.-G. Vanderheym*). 229
Dans la Haute-Gambie, voyage d'exploration scientifique (*le docteur André Rançon*) 230
De Sainte-Anne d'Auray à Sainte-Anne du Fernan-Vaz. Sous le ciel d'Afrique, récits d'un missionnaire (*le P. Buléon*). 455
Le Nouveau Monde sud africain. La Vie au Transvaal (*E. Manheimer*). 230

Amérique, Océanie. Peru. Beobachtungen und Studien (*E. W. Middendorf*). III. Band. Das Hochland von Peru. 342
Ethnographische Beiträge zur Kenntnis des Karolinen Archipels (*J. S. Kubary*). Veroffentlicht von *J. D. E. Schmeltz*. 432

Histoire ancienne. Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique. II. Les Premières Mêlées des peuples (*G. Maspero*) 485
Die Staatsverfassung der Juden auf Grund des Alten Testaments (*Eduard Schaal*) 195
I Cittadini lavoratori dell' Attica nei secoli Vᵒ et IVᵉ a. C. (*Angelo Mauri*) 71
Tyndaris : storia, topografia, avanzi archeologici (*R. V. Scaffidi*). . . 168
Œuvres complètes de *J. Michelet*. Histoire de la République romaine . 543
Les Cités romaines de la Tunisie. Essai sur l'histoire de la colonisation romaine dans l'Afrique du Nord (*J. Toutain*) 433
Sur deux déclamations attribuées à Quintilien. Note pour servir à l'histoire de la magie (*Edmond Le Blant*) 72

Histoire générale. Mémento chronologique pour servir aux épreuves écrites de l'agrégation d'histoire 71
Histoire de l'art militaire, accompagnée de morceaux choisis des grands écrivains militaires (*L. Jablonski*) 119
Précis d'histoire du commerce (*Henri Cons*) 234
Histoire de la monnaie (1262-1894). (*W.-A. Shaw*). Trad. de l'anglais par (*Arthur Raffalovich*) 254
Histoire générale du IVᵉ siècle à nos jours. Ouvrage publié sous la direction de *MM. Ernest Lavisse* et *Alfred Rambaud*. T. V-VII 524
Apuntes de historia politica de los tratados (1490 à 1815) (*P. Soler y Guardiola*). 61
Histoire de l'Europe et particulièrement de la France, de 1610 à 1789 (*l'abbé Gagnol*) 168
Storia dei trattati nel secolo XIX (*Scipione Gemma*) 264
France et Allemagne, 1868-1871 (*le prince Lubomirski*). T. VI 525

Histoire de l'Église. Histoire du péché originel et des origines de l'Eglise (*Hippolyte Rodrigues*) 200
La Civilisation chrétienne. Etude sur les bienfaits de l'Église (*Brin et Laveille*) 243

Lehrbuch der Kirchengeschichte. (*Dr Karl-Joseph von Hefele* und *Alois Knöpfler*) 244
Histoire civile et religieuse des Papes (*G. Audisio*), trad. de l'italien par le chanoine *Labis* 263
A history of auricular confession and indulgences in the latin Church (*Henry Charles Lea*) 329
Die Publizistik im Zeitalter Gregors VII (*Carl Mirbt*) 150
Die kirchenpolitischen und kirchlichen Verhältnisse zu Ende des Mittelalters, nach der Darstellung K. Lamprechts; eine Kritik seiner Deutschen Geschichte (*Finke*). 263
Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters (*Ludwig Pastor*) 246
Les Origines de la foi catholique dans la Nouvelle-Zélande. Les Maoris (*le P. A. Monfat*) 247

Hagiographie. Biographie ecclésiastique. Les Martyrs en Orient (*le cardinal Lavigerie*) 73
Un Prélat janséniste : F. de Caulet, réformateur des chapitres de Foix et de Pamiers (*G. Doublet*) 265
Vie du cardinal Guibert (*l'abbé Paquelle de Follenay*) 344
Life of cardinal Manning, archbishop of Westminster (*Edmund Sheridan Purcell*) 248
Le Cardinal Manning (*Francis de Pressensé*) 435

Questions du jour. Autonomies ecclésiastiques. Églises séparées (*l'abbé Duchesne*) 437
Le Patriarcat de Constantinople et l'orthodoxie dans la Turquie d'Europe (*Constandine*), trad. du serbe par J. C. 456
Droit de conquête et plébiscite (*Heimweh*) 73
Contre le Prussien. Hier, aujourd'hui, demain (*le docteur Chassagne*). 117
La Papauté et la future Guerre européenne (*le comte de la Barre de Nanteuil*) 456
Lettre au Pape sur les évêques nommés par les francs-maçons (*l'abbé Royer*) 457
Anarchie et socialisme. Les Partis et le gouvernement (*G. Levavasseur*) 458
Où en est la politique coloniale de la France. L'Age de l'agriculture (*J. Chailley-Bert*) 367
Le Parti modéré, ce qu'il est, ce qu'il devrait être (*J.-P. Laffitte*). . . 366
Aumôniers et soldats (*commandant Grandin*) 500

Histoire de France. Œuvres complètes de *J. Michelet*. Histoire de France. Édition définitive revue et corrigée. T. IV-XIII 437
Les Chroniqueurs de l'histoire de France. Saint Louis et les croisades, les premiers Valois (*Mme de Witt, née Guizot*) 487
La Légende des Girondins (*Edmond Biré*) 252
Journal d'un conventionnel (décembre 1794-juillet 1795) (*Lofficial, représentant du peuple*, publié par *C. Roux-Cesbron*. 350
Napoléon et ses historiens (*Geoffroy de Grandmaison*) 326
Une Conspiration en l'an XI et en l'an XII (*Huon de Penanster*) . . . 152
Napoléon et Alexandre Ier. L'Alliance russe sous le premier Empire. III. La Rupture (*Albert Vandal*) 438
Napoléon et les cardinaux noirs (1810-1814) (*Geoffroy de Grandmaison*) . 325
Mémoires de *Bourrienne* sur Napoléon, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration, précédés d'une étude de H. d'Alméras 328
Mémoires du *général comte de Saint-Chamans*, ancien aide de camp du maréchal Soult 533
Une page des Cent-jours; les journaux à Gand en 1815 (*Romberg*) . . 168
Journal du *maréchal de Castellane* (1804-1862). Tome III (1831-1847). Tome IV (1847-1853) 535
Histoire du second Empire. T. III (*Pierre de la Gorce*). 351
Mes souvenirs. Tome III (1864-1879) (*le général du Barail*) 539
Tours capitale. La Délégation gouvernementale et l'occupation prussienne (1870-1871) (*Mgr C. Chevalier*) 115
Histoire de la troisième République. La Présidence de M. Thiers (*E. Zévort*) 439
Notes et souvenirs. Réponses et pièces justificatives (*le marquis de Dreux-Brézé*). 458

Histoire des institutions et des mœurs. Recherches sur divers services publics du XIIIe au XVIIe siècle. Notices relatives au XIIIe siècle (*le colonel Borrelli de Serres*) 64

Origine et développement du régime des travaux publics en France (*Alfred des Cilleuls*) 353
La Nomination aux bénéfices ecclésiastiques avant 1789 (*l'abbé Sicard*). 457
La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres. T. II et III (*l'abbé P. Féret*) 352
Recueil de documents relatifs à la convocation des États généraux de 1789. T. I (*Armand Brette*) 527
Les Elections législatives depuis 1789, histoire de la législation et des mœurs (*Georges-Denis Weill*) 313
Napoléon et la société de son temps (1793-1821) (*P. Bondois*) 324
La Toilette à la cour de Napoléon. Chiffons et politique de grandes dames (1810-1815), d'après des documents inédits (*Henri Bouchot*) . . 328
Histoire du saint-simonisme (1823-1864) (*Sébastien Charléty*) . . . 354
L'Ecole saint-simonienne (*Georges Weill*) 155

Histoire diplomatique, militaire et maritime. Papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse (1792-1797), publiés par *Jean Kaulek*. T. V (septembre 1794-septembre 1796) 155
L'Armée en France et à l'étranger (*commandant Picard*) 491
Histoire de l'infanterie en France (*le lieutenant-colonel Belhomme*) . . 119
Historique du 2e régiment de tirailleurs algériens (*le lieutenant Martin*). 120
Histoire du corps des gardiens de la paix (*Alfred Rey* et *Louis Féron*). 489
L'Album d'un Saint-Cyrien (*Georges Virenque*) 495
Les Guerres des Antilles de 1793 à 1815 (*le colonel H. de Poyen*). . . 114
Mémoires d'un aide-major sur le premier Empire (*Sébastien Blaze*). . 111
Mémoires du colonel *Combes* sur les campagnes de Russie (1812), de Saxe (1813), de France (1814 et 1815) 109
Journal du lieutenant *Woodberry*. Campagnes de Portugal et d'Espagne, de France, de Belgique et de France (1813-1815), trad. de l'anglais par *Georges Hélie* 110
La Campagne de 1813, d'après des témoins oculaires, publiée par *Georges Bertin* 110
Les Premiers Combats de 1814. Prologue de la campagne de France dans les Vosges (*Félix Bouvier*) 113
Souvenirs militaires d'un officier français (1848-1887) (*le colonel Ch. Duban*). 111
La Guerre de 1870 (*le maréchal comte de Moltke*). Edit. française par *Jaegté* 116
L'Affaire de Madagascar (*Gabriel Hanotaux*) 231
La Marine d'autrefois (*Georges Gontesse*) 494

Histoire locale. Paris de siècle en siècle (*A Robida*) 490
Paris de siècle en siècle. Le Cœur de Paris, splendeurs et souvenirs (*A. Robida*) 490
La Vie à Paris pendant une année de la Révolution (1791-1792) (*Gustave Isambert*) 253
Un Hiver à Paris sous le Consulat (1802-1803), d'après les lettres de *J.-F. Reichardt* (*A. Laquiante*) 528
A travers l'ancien Paris (*M.-J. Laurentie*) 529
Les Coins de Paris (*Léo Claretie*) 513
Caen illustré, son histoire, ses monuments (*Eugène de Robillard de Beaurepaire*) 440
La Justice révolutionnaire à Nantes et dans la Loire-Inférieure (*Alfred Lallié*) 530
Histoire de la Vendée militaire (*J. Crétineau-Joly*). Nouvelle édition illustrée, annotée et augmentée d'un cinquième volume par le *R. P. J. Emmanuel Drochon*. T. II et III 441
Histoire du droit et des institutions de la Lorraine et des Trois-Evêchés (*Edouard Bonvalot*). T. I. Du traité de Verdun à la mort de Charles II. 310
Le Roi Stanislas et Marie Leczinska (*la marquise des Réaulx*) 157

Histoire étrangère. Histoire de la renaissance du catholicisme en Angleterre au XIXe siècle (*l'abbé de Madaune*) 526
Rosbach et Iéna. Recherches sur l'état physique et intellectuel de l'armée prussienne pendant l'époque de transition du XVIIIe au XIXe siècle (*le baron von der Goltz*), trad. par *le commandant Chabert*. 114
El Sitio de Amberes, 1584-1585 (*E.-D. Francisco Barado*) 124
Cosas de España (2a serie) (*conde de las Navas*) 166
Estudios ibéricos (*Joaquin Costa*). 1re partie 156

Jansenismo y regalismo en España (*P. Manuel F. Miguélez*) 354
Burgos en las comunidades de Castilla (*Anselmo Salva*) 265
Bandos y Bandoleros en Gerona. Apuntes históricos desde el siglo XIV hasta mediados del XVII (*Julian de Chia*) 444
Cuadros históricos y descriptivos de Granada (*Francisco J. Simonet*) . 255
España y Cuba. Estado politico y administrativo de la Grande Antilla bajo la dominación española 74
Rome et le gouvernement italien (1870-1894) (*le comte Soderini*) . . . 73
Introduction à l'histoire de l'Asie. Turcs et Mongols, des origines à 1405 (*Léon Cahun*). 446
Representation and suffrage in Massachusetts, 1620-1692 (*George H. Haynes*) 264
The early Relations between Maryland and Virginia (*John H. Latané*). 458
Government and religion of the Virginia Indians (*M. S. R. Hendren*) . 531
The Genesis of California's first constitution (1846-1849) (*Rockwell Dennis Hunt*) 75
La Société américaine (*M. Dugard*) 431

Histoire des familles. Mélanges biographiques. Les Rothschild. Une Famille de financiers juifs au XIXe siècle. 1re et 2e séries (*Edouard Demachy*) 360
Les Anges de la charité au XIXe siècle (*Gaston de Broyes*). 502
Les Défenseurs de Louis XVI (*Edmond Biré*) 349
Les Gloires de la France chrétienne au XIXe siècle, essais anecdotiques sur le temps présent (*Georges Loth*) 358
Quatre portraits : Lamartine, le cardinal Lavigerie, Ernest Renan, l'empereur Guillaume II, suivis du discours prononcé pour le centenaire de l'Institut (*Jules Simon*) 356

Biographie française. Éléonore d'Autriche et de Bourgogne, reine de France (*Charles Moeller*) 256
A propos du deuxième centenaire de Madame de Sévigné. Sa dernière maladie, sa mort, sa sépulture (*E. Le Mire*) 357
Madame de Sévigné malade (*le Dr Jules Roger*) 357
Rivarol; sa vie, ses idées, son talent (*André Le Breton*) 158
La Dauphine Marie-Antoinette (*Pierre de Nolhac*) 484
La Vie véritable du citoyen Jean Rossignol, par *Victor Barrucand* . . 348
Souvenirs d'un historien de Napoléon. Mémorial de *J. de Norvins*, publié avec un avertissement et des notes par *L. de Lanzac de Laborie*. T. Ier, 1769-1793. 347
Lettres de *Napoléon* à Joséphine pendant la première campagne d'Italie, le Consulat et l'Empire, et Lettres de *Joséphine* à Napoléon et à sa fille 328
La Générale Bonaparte (*Joseph Turquan*) 327
L'Impératrice Joséphine (*Joseph Turquan*). 327
Mémoires de *Mlle Avrillon*, première femme de chambre de l'Impératrice, sur la vie privée de Joséphine, sa famille et sa cour 328
Le Général Lecourbe, d'après ses archives, sa correspondance et autres documents, avec une préface de M. le général *Philebert*. 112
La Reine Hortense (*Joseph Turquan*). 327
Lettres de la duchesse *de Broglie* (1814-1838), publiées par son fils le duc *de Broglie* 153
P.-J. Proudhon, sa vie, ses œuvres, sa doctrine (*Arthur Desjardins*) 31
Un Grand propriétaire chrétien au XIXe siècle, M. le comte de Bussière (*Léonce de la Rallaye*) 359
Un médecin sans diplôme, Pasteur (*Y. de Préville*) 502

Biographie étrangère. Pétrarque, étude d'après de nouveaux documents (*A. Mézières*) 454
Johannes Mathesius (*Georg Loesche*) 448
Correspondance de Sa Majesté l'Impératrice *Marie Féodorowna* avec Mlle de Nélidoff, sa demoiselle d'honneur (1797-1801), suivie des lettres de *Mlle de Nélidoff* au prince A.-B. Kourakine, publiée par la princesse *Lise Troubetzkoi* 74
Lettres intimes de *Maria Edgeworth*, pendant ses voyages en Belgique, en France, en Suisse et en Angleterre, en 1802, 1820 et 1821. Trad. de l'anglais par Mlle *P. G.* 455
Johann-Adam Möhler (*Aloïs Knöpfler*) 160
Correspondance de *Michel Bakounine*, Lettres à Herzen et à Ogareff (1860-1874). Trad. de *Marie Stromberg*. 159

Sir Samuel Ferguson in the Ireland of his day (*lady Ferguson*) . . . 257
El Doctor Navarro Don Martin de Alpizcueta y sus obras (*Mariano Arigita y Losa*) 266

Sciences auxiliaires. Mélanges historiques. Manuale di numismatica (*dott. Solone Ambrosoli*). 367
Œuvres de *Julien Havet* (1853-1893) 113
Is history past politics? (*Herbert B. Adams*) 458

Bibliothèques. Bibliographie. Les Bibliothèques municipales de la ville de Paris (*Emm. de Saint-Albin*) 450
Books and their makers during the middle ages (*Geo. Haven Putnam*). 361
Répertoire méthodique du moyen âge français (histoire, littérature, beaux-arts) (*A. Vidier*) 259
Bibliothèque de la Compagnie de Jésus. 1re partie : Bibliographie (*les PP. Augustin* et *Aloys de Backer*). 2e partie : Histoire (*le P. Auguste Carayon*. Nouvelle édition par *Carlos Sommervogel*. Bibliographie, t. VII : *Rœder-Thonhauser*. 161
Sciences, belles-lettres et arts dans les Pays-Bas, surtout au XIXe siècle; bibliographie systématique. Tome I (Linguistique, histoire littéraire belles-lettres). 360
Bibliotheca geographica (*Otto Baschin* et *Dr Ernst Wagner*). 540
Bibliografia Cestiunei nationale (*T.-G. Djuvara*) 75

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

Adams (Herbert B.) 458
Aguilhon (Mme E. d') 163
Aicard (Jean) 126
Alaux (J.-E.) 385
Albalat (Antoine) 520
Alezais (le P. Raymond) 338
Allier (Rémy) 498
Ambrosoli (dott. Solone) 367
André (Marius) 12
Annunzio (Gabriele d') 5
Ansiaux (Maurice) 24
Ardoin-Dumazet 221
Arigita y Losa (Mariano) . . . 266
Arndt (le P. Augustin) 68
Arx (V.) 223
Atzberger (L.) 201
Aubry (Paul) 312
Audisio (G.) 263
Audouin (Maxime) 502
Auvard (Gaston) 295
Avrillon (Mlle) 328
Backer (le P. Aloys de) 161
Backer (le P. Augustin) 161
Badin (Adolphe) 496
Baillet (Félix) 320
Bakounine (Michel) 159
Barado (E. D. Francesco) . . . 124
Barail (Gal du) 539
Barillon (E.) 229
Barracand (Léon) 299
Barrucand (Victor) 348
Barthélemy (ambassadeur) . . . 155
Barthès (Jean) 129
Bas (Manuel Duran y) 53
Bastard (George) 13
Baudoin (Abel) 322
Baurens de Molinier (l'abbé) . . 204
Baye (le baron de) 409
Bazin (René) 292, 514
Beaugé (lieut.-colonel) 123
Beauregard (Dr Henri) 492
Beauregard (G. de) 502
Beauregard (J. de) 225
Beaurepaire (Eugène de Robillard de) 440
Becker (Julius de) 332
Beer (Georg) 198
Belhomme (lieut.-colonel) . . . 119
Bellessort (André) 130, 298
Benjamin (Ernest) 296
Bentzon (Th.) 294, 512
Bère (F.) 417
Bernstein 32
Bertin (Georges) 110
Bessonies (l'abbé G. de) 217
Biré (Edmond) 252, 349
Blandy (S.) 501
Blass 418

Blaze (Sébastien) 111
Bley (G.) 365
Bodson (l'abbé J.-M.-J.) 143
Boileau (abbé) 200
Bolo (l'abbé Henry) 206, 212
Bonal (A.) 517
Bondois (P.) 324
Bonvalot (Edouard) 310
Bonzon (J.) 399
Bordeu (Charles de) 294
Borrelli de Serres (colonel) . . 64
Boschot (Adolphe) 13
Bouchet (l'abbé) 199
Bouchot (Henri) 328, 407
Bouglé 33
Bouillet (l'abbé) 493
Bourrienne 328
Boutet de Monvel 508
Boutroue (Alexandre) 366
Boutroux (Em.) 100
Bouty 334
Bouvier (Félix) 113
Brahy (Ed.) 542
Bréhat (Alfred de) 516
Brette (Armand) 527
Brevet (l'abbé) 196, 204
Brin 243
Brisay (Henry de) 513
Broc (vicomte de) 236
Brocchi (le Dr) 453
Broglie (duc de) 153
Broglie (duchesse de) 153
Broussolle (J.-C.) 224
Broyes (Gaston de) 502
Bruder (Adolf) 37
Brulon (l'abbé) 209
Brunetière (Ferdinand) 69
Buléon (le P.) 455
Bulloz (J.-L.) 409
Cahu (Théodore) 507
Cahun (Léon) 446
Cantacuzène (Charles-Adolphe) . 132
Capus (Guillaume) 487
Carayon (le P. Auguste) 161
Caron (l'abbé Max) 207
Casale (François) 131
Castellane (le maréchal de) . . 535
Castries (Cte Henry de) 232
Ceriani (A.-M.) 259
Chabert (comt) 114
Chabin (le R. P.) 38
Chailley-Bert (J.) 367
Champcommunal (J.) 317
Champol 18
Chansroux (Antoni) 139
Charaux (Cl.-Charles) 107
Charléty (Sébastien) 354
Chassagne (Dr) 117
Chéron de la Bruyère (Mme) . . 515
Chrétien de Troyes 518
Chevalier (Mgr C.) 115
Chevalier (le R. P. Jules) . . . 208
Chia (Julian de) 444
Christophe 508
Cilleuls (Alfred des) 353
Cim (Albert) 510
Claretie (Léo) 513
Collignon (Maxime) 486
Collin (l'abbé Lazare) 49
Colson (Lucien) 136
Combe (l'abbé E.) 397, 398
Comberousse (Ch. de) 453
Combes (colonel) 109
Combes (Ernest) 427
Comettant (Oscar) 70
Cons (Henri) 234
Constandine 456
Contesse (Georges) 494
Coppin (le P. J.) 215
Cor (Henri) 412
Corre (Dr Armand) 312
Costa (Joaquin) 156
Cougny (Gaston) 406
Courtellemont (Gervais) 227
Couturat (Louis) 395
Cradock (Mme) 63
Crétineau-Joly (J.) 441
Croiset (Maurice) 454
Cuesta y Martin (S.) 52
Curé (Mgr Amédée) 217
Damas (le R. P. de) 211
Damédor (Raphaël) 136
Damonte (Perpetuo Dionigi) . . . 430
Darc (Olivier) 499
Daudet (Ernest) 12
Daudet (Léon) 20
Delaporte (P.-V.) 141
Delphin-Balleyguier (Mme O.) . . 63
Delvaille (Alexandre) 321
Demachy (Edouard) 360
Deschamps (François) 515
Deschamps (Henri) 317
Desjardins (Arthur) 31
Didiot (chanoine Jules) 205
Diguet (Charles) 492
Dillaye (Frédéric) 493
Djuvara (T.-G.) 75
Domenech (l'abbé) 202
Dostoiewsky 10
Doublet (G.) 265
Doumic (René) 519
Dreux-Brézé (Mis de) 458
Drochon (le R. P. J. Emmanuel) . 441
Drovet (Francis) 228
Duballet (l'abbé) 235
Duban (colonel Ch.) 111
Dubois (Félix) 488
Duchemin (l'abbé) 208
Duchesne (l'abbé) 437
Ducoté (Edouard) 136
Dugard (M.) 431
Dugas (L.) 39
Dupin de Saint-André 517
Dupuis (E.) 491
Dupuy (lieut.-colonel Raoul) . . 121
Duran y Bas (Manuel) 53
Dutilliet (l'abbé Henri) 210
Edgeworth (Maria) 455
Eekhov (Georges) 290
Egly (Jean d') 137
Ernault (Louis) 323
Eschine 418
Eugène (l'abbé Xavier-Joseph) . . 217
Exupère de Prats de Mollo (le R. P.) 206, 208, 213, 214
Faber (le R. P.) 205

Faguet (Emile) 147, 148
Fea (Leonardo) 430
Feraudy (Maurice de). 134
Ferbeyre (Léon). 14
Féret (l'abbé P.). 352
Ferguson (lady) 257
Féron (Louis). 489
Ferrette (Henri) 27
Fessler (Joseph). 328
Ficy (Pierre) 516
Finke 263
Flat (Paul) 12
Flaubert (Gustave). 164
Fleuriot-Kerinou (F.). 128
Foerster (Wendelin) 518
Foëx (G.) 415
Follenay (l'abbé Paguelle de). . 344
Follet (Eugène). 139
Fonsegrive (G.-L.) 47
Fontaine (J.) 142
Fouillée (A.) 41, 393
Foussereau (G.) 333
Franay (Gabriel) 17
François (E.) 140
Gagnol (l'abbé) 168
Galante (Andrea) 68, 318
Gall (A. F. von). 199
Galuski (L.-M.) 324
Ganem (Chékri) 131
Garcia (le P. Francisco-Blanco) . 240
Garola (C.-Y.) 238
Gaure (J.) 323
Gautier (Emile) 364
Gautier (Lucien) 226
Gautier (Théophile) 70
Gavard (l'abbé) 209
Gay (l'abbé G.) 389
Gayet (Al.). 407
Geffroy (Gustave) 410
Gemma (Scipione) 264
Genevoix (Gustave) 14
Geoffroy de Grandmaison . 325, 326
Georges de Saint-Joseph (le R. P.) 217
Gillet (l'abbé) 162
Goldblum (Isidore) 201
Golschmann (Léon) 9
Goltz (bon von der) 114, 121
Gonna 14
Gory (Gédéon) 392
Gourmont (Remy de) 291
Grandin (comt) 500
Grandmaison (Geoffroy de). 325, 326
Granger (Albert) 453
Gréville (Henri). 303
Guardiola (P. Soler y) 61
Guibert (J.) 212, 261
Guillaume (Ch.-Ed.) 334
Guillaume (Eugène) 406
Guillouard (L.) 315
Gutberlet (Dr C.) 332
Guyot (Yves) 26
Gyp 304
Halévy (Elie) 54
Halleux (J.) 100
Halpérine-Kaminsky (Mme Nina) . 10
Hannequin (A.) 102
Hanotaux (Gabriel). 231
Hauriou (Maurice) 35
Hauser (Fernand) 137
Haussoullier (B.) 223
Havard (Henry) 410
Havet (Julien) 443
Haynes (George-H.). 264
Hefele (Dr Karl-Joseph von) . . 244
Heimweh 73
Hélie (Georges) 110
Hello (E.) 107
Hendren (M. S. R.). 531
Hérelle. 5
Hervieu (Paul) 20
Hoffmann (le pasteur Camille). . 223
Holzhey (Dr Carl) 194
Homère 454
Homsy (Gaston) 139
Horace 132
Hubert (E.) 362
Huc (Théophile) 316
Hugo 32
Hugon de Scœux. 322
Hummelauer (Fr. de) 216
Hunt (Rockwell Denis) 75
Huon de Penanster. 152
Huysmans 21
Isambert (Gustave) 253
Jablonski (L.). 119
Jaeglé 116
Jamin (J.) 334
Jaubert (Ernest 133
Jeannin (Jules) 145
Jhering (R. von). 237
Joanne (P.). 219
Joséphine (l'Impératrice) 328
Jungmann (B.) 328
Jusserand (J.-J.) 522
Kaulek (Jean) 155
Kautsky 32
Kerbeuzec (Henri de) 147
Kidd (Benjamin). 35
Kipling (Rudyard) 421
Knabenbauer. 200
Knöpfler (Alois). 160, 244
Koch (Max). 166
Kont (J.) 241
Kubary (J.-S.) 432
Kurth (Godefroid) 336
La Barre de Nanteuil (Cte de) . 456
Labis (le chanoine) 263
Laborie (L. de Lanzac de) . . . 347
La Bretonnière (Jean de) . . . 297
La Bruyère (Mme Chéron de) . . 515
Lachelier (J.). 100
La Colombière (le P. de) 216
Lafargue 32
Laffitte (J.-P.) 366
La Fontaine (Jean de) 491
La Gorce (Pierre de) 351
La Grasserie (Raoul de). . . . 317
Lallemand (Paul) 211
Lallié (Alfred) 530
Land (J.-P.-N.) 390
Lang (A.) 104
Lanson (G.). 164
Lanzac de Laborie (L. de) . . . 347
Lapouge (Vacher de) 36
Laquiante (A.) 528
La Rallaye (Léonce de) 359

Larmandie (Léonce de) 290
Lasalde (Carlos). 167
La Sizeranne (Robert de) . . . 408
Las Navas (conde de) 166
Latty (Mgr) 207
Laurentie (M.-J.) 529
Laurie (André) 511
Laveille 243
Lavigerie (cardinal) 73
Lavisse (Ernest) 524
Lavollée (René) 24
Lawrence (T.-J.) 51
Lea (Henry Charles) 329
Le Blant (Edmond) 72
Leblond (P.) 322
Le Breton (André) 158
Le Camus (abbé E.) 489
Léchalas (G.). 98
Le Fèvre-Deumier (Jules) . . . 340
Lejeune (Alphonse). 261
Lemercier de Neuville 140
Le Mire (E.) 357
Lempérière (L.) 144
Léon XIII 362
Lermont (J.) 512
Lesage 262
Levavasseur (G.) 129, 458
Lévy (Albert) 387
Lion (Henri) 148
Loesche (Georg) 448
Lœwenthal (Eduard) 363
Lofficial 350
Lohmann (F.) 32
Longhaye (le R. P.) 54
Lopez y Martinez (P. D.). . . 97
Losa Mariano Arigita y). . . . 266
Loth (Georges) 358
Loti (P.) 340
Loudun (Eugène). 494
Lubomirski (le prince). 525
Mabilleau (E.) 106
Mac Dougall (James) 195
Madaune (l'abbé de) 526
Maël (Pierre) 496, 509
Mæterlinck (Maurice). 8
Mainié (Ferdinand). 319
Maitrejean (A.) 503
Manheimer (E.) 230
Marc (le R. P. A.) 141
Marcel (Etienne). 16, 498
Marchand (le Dr). 454
Margueritte (Paul) 11
Marillier (L.) 104
Mariotte (Emile) 132
Marois (Blanche) 508
Martha (Constant) 422
Martin (Alexis) 543
Martin (Mgr Conrad) 210
Martin (lieutenant). 120
Martin (S. Cuesta y) 52
Martinez (P. D. Lopez y). . . . 97
Maryan (Mme). 17
Mascarel (Arnold) 27
Maspero (G.) 485
Massabuau (Joseph). 141
Mauri (Angelo) 71
Mayrke (Laurent) 295
Mazel (Henri). 260, 289
Meignan (Victor) 542
Melchers (le cardinal). 208
Méray (Ch.) 414
Mercier (D.) 38
Merson (Olivier) 405
Meulenaere (O. de) 237
Mézières (A.) 454
Michel (André) 409
Michelet (J.) 437, 543
Middendorf (E. V.). 342
Miguélez (P. Manuel F.). . . . 354
Mijy (J.). 49
Mikoulitch. 9
Millien (Achille). 70
Mir y Noguera 218
Mirbt (Carl) 150
Mital (Camille) 138
Mithouard (Adrien) 128
Moeller (Charles) 256
Molinari (G. de). 28
Molinier (l'abbé Baurens de) . . 204
Moltke (mal cte de) 116
Monfat (le P. A.) 247
Montaignac (de) 37
Montméril (Gérald). 515
Monvel (Boutet de). 508
Moreau (Auguste) 145
Morillot (P.) 262
Morlais (M.) 105
Motte (Henri). 403
Moysen (Paul). 322
Münier-Jolain 313
Müntz (Eugène) 486
Nagao Ariga 117
Nanteuil (Mme P. de) 499
Nanteuil (Cte de la Barre de) . 456
Napoléon Ier 328
Nélidoff (Mlle de) 74
Neuville (Lemercier de). . . . 140
Nigoud (Gabriel). 138
Noguera (Mir y). 218
Nolhac (Pierre de) 484
Nordau (Max). 46
Normand (A.). 320
Norvins (J. de) 347
Nourrisson 149
Orléans (Henri-Ph. d'). 227
Orlet (Gustave) 144, 145
Ottin (L.) 405
Ouvré (H.) 225
Pagani (J.-B.). 209
Paguelle de Follenay (l'abbé) . 344
Paillette (Clément de) 364
Painlevé (P.) 543
Paris (Gaston) 425
Paris (Pierre). 404
Parravicini (Cte Gaspard) . . . 29
Pascal (Edm.) 516
Pastor (Ludwig). 246
Paté (Lucien). 131
Paulhan (Fr.) 388
Payot (J.) 44
Péladan (J.) 291
Penanster (Huon de) 152
Penjon (A.). 390, 400
Perez (Carlos Rendon) 138
Perraud (cardinal). 418
Perrault (Pierre) 511

Perrot (l'abbé) 363
Perthuis (Cte de). 226
Peyrebrune (Mme Georges de) .17, 302
Pfeiffer 210
Philebert (le Gal) 112
Piat (l'abbé) 48
Picard (Comt). 491
Picciani (Luigi) 263
Picot (Georges) 26
Pierre l'Ermite 293
Pierron (Gal) 122
Pillon (F.) 394
Pioger (Dr Julien) 323
Platon (G.) 33
Plombryant (Jules de). 503
Ponchalon (Henri de) 228
Potez (Henri) 137
Poyen (colonel H. de) 114
Pradel (George). 15
Pressensé (Francis de) 435
Preville (X. de) 502
Prosper d'Enghien (le R. P.) . . 218
Purcell (Edmund Sheridan) . . 248
Putnam (Geo. Haven) . . . 361, 411
Queyrat (F.) 43
Raffalovich (Arthur) 254
Rambaud (Alfred) 524
Rambosson (Yvanhoé) 135
Rançon (Dr André) 230
Ravaisson (Félix) 405
Réaulx (Mise des) 157
Rebell (Hugues). 290
Reichardt (J.-F.) 528
Remy (le R. P.) 213
Rendon Perez (Carlos) 138
Réthoré (F.) 103
Rey (Alfred) 489
Reygasse (J.-B.) 164
Ribot (Th.). 386
Riche (Daniel) 302
Riess (Rich V.) 196
Riotor (Léon) 140, 162, 167
Robert (Charles). 197
Roberty (E. de) 398
Robida (A.) 490
Robillard de Beaurepaire (Eugène de) 440
Rocheblave (S.) 365
Rocquigny (Cte de) 363
Rodrigues (Hippolyte). 200
Roger (Dr Jules). 357
Roger-Milès (L.) 409
Rolland (Eugène) 335
Romberg 168
Rosset (Mgr M.) 331
Rouanet (Léo) 339
Rouché (E.) 453
Rousseau (Mme Louise). 141
Rouvre (Charles de) 296
Roux (Amédée) 59
Roux-Cesbron (C.) 350
Royer (Ch.) 404
Royer (l'abbé). 457
Ruffier (Aimé) 141
Saint-Albin (Emm. de) 450
Saint-André (F. Dupin de) . . . 517
Saint-Chamans (le Gal comte de) . 533
Saintsbury (George) 426
Sales (Pierre). 15
Salva (Anselmo). 265
Sari-Flégier (Blanche) 136
Say (Léon). 28
Scaffidi (R. V.) 168
Schaal (Eduard). 195
Schmeltz (J. D. E.) 432
Schnitzler (Arthur) 11
Schulze-Gävernitz (de) 25
Schwartzkopf (Dr Paul) 198
Sciascia (Pietro) 108
Sœux (Hugon de) 322
Sedir. 452
Séguier (Ulysse de) 132
Seilhac (Léon de) 27
Senechal (Claude) 11
Sentupéry (P.) 62
Sepet (Marius) 221
Serres (colonel Borrelli de) . . 64
Shaw (W.-A.). 254
Sicard (l'abbé) 457
Sigaux (Jean) 301
Simon (Jules) 356
Simonet (Francisco-J.) 255
Sirven (Paul) 70
Soderini (Cte) 30, 73
Soler y Guardiola (P.) 61
Sommervogel (le P. Carlos) . . . 161
Spinoza 390
Spir (A.). 390
Steinacker (E.) 224
Stromberg (Marie) 159
Sturdza (Alexandre-A.) 134
Terrisse (Marie-C.). 367
Thérèse de Saint-Joseph (la Mère) 214
Theuriet (André) 303
Thierry (abbé) 165
Thouverez (Em.). 101
Tinant (R.) 509
Tinseau (Léon de) 19, 203
Tisserand (F.) 542
Toudouze (G.). 510
Tournois (A.). 262
Toutain (J.) 433
Toutain-Mazeville 135
Trébucq (S.) 420
Trémerel (G.) 319
Trivero (Camillo) 69
Trogan 508
Troubetzkoï (princesse Lise) . . 74
Turquan (Joseph) 327
Turquet (André). 260
Typaldo-Bassia (A.) 321
Vacher de Lapouge 36
Vachon (Marius). 402
Valandré (Marie de) 134
Valette (Gaspard) 11
Vandal (Albert) 438
Vanderheym (J.-G.) 229
Vareppe (comtesse de) 514
Verchin (A.) 135
Verdun (Paul) 18
Verdunoy (abbé) 165
Verhaeren (Emile) 133
Verley (A.) 515
Verne (Jules). 497
Vianey (Joseph) 423
Vidier (A.). 259

Vigourel (A.) 210
Ville (Léon) 499
Virengue (Georges). 495
Vloten (J. van) 390
Vuillier (Gaston) 488
Vuillot (P.) 455
Wagner (Ernst) 540
Wagner (Hermann) 523
Wallet (Victor). 137
Walras (Léon) 23
Weber (Heinrich) 239
Weber (J.). 68
Weil (Georges-Denis) 313
Weill (Georges). 155
Weiss (le R. P. Albert-Marie) . . 49
Wetzel (W.-A.) 452
Wilpert (Mgr Joseph). 404
Witt née Guizot (Mme de) . . . 487
Woodberry (lieutenant) 110
Zampini (G.-M.) 193
Zévort (E.). 439
Zingg (E.) 223
Zola (Émile) 305

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : Barberis (Albert), 271. — Boucard (Alexandre-André), 181. — Bourret (le cardinal), 169. — Bruder (Adolf), 83. — Challemel-Lacour (Paul), 459. — Courajod (Louis-Charles-Léon), 170. — Crowe (Joseph-Archer), 463. — Curtius (Ernst), 175. — Delbœuf (Joseph-Remi-Léopold), 267. — Desprès (Dr Eugène-Armand), 180. — Drouyn (Léo), 269. — Ebeling (Adolf), 272. — Goncourt (Edmond-Louis-Antoine Huot de), 173. — Guimet de Juzancourt (Georges),371. — Hennebert (lieutenant-colonel Eugène). 82. — Huberti (Nikolaï Vasilievitch), 549. — Hulst (Mgr Maurice-Lesage d'Hauteroche d'), 459, 544. — Iung (le général), 462. — Jeannez (François-Joseph-Edouard), 371. — Juvigny (Louis de), 370. — Lagneau (le Dr Gustave-Simon), 270. — Le Vavasseur (Gustave), 368. — Lobanov-Rostovsky (le prince Alex. Borisovitch), 272. — Morris (William), 371. — Nicaise (le Dr E.), 270. — Pichon (le baron Jérôme-Frédéric), 266. — Prost (Gabriel-Auguste), 370. — Richardson (Benjamin Ward), 548. — Rochard (le Dr Jules), 369. — Rohlfs (Gerhard), 80. — Rozière (Eugène de), 78. — Simon (Jules), 75. — Spuller (Eugène), 174. — Stowe (Mrs Beecher), 179. — Tisserand (Félix), 460. — Trécul (Auguste-Adolphe-Lucien), 463. — Trochu (le général), 462. —
Institut, 85, 182.
Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 85, 182, 374, 466.
Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 85, 183, 375, 466.
Concours et prix, 85, 183, 374, 466.
Congrès, 184, 275, 374.
Mélanges : Livres à l'Index, 275. — Faux autographes de Luther, 466. — Almanachs, 552.
Nouvelles : Paris, 85, 184, 275, 375, 466, 553. — Agenais, 376. — Alsace, 89, 278, 381, 474. — Anjou, 279. — Artois, 279. — Auvergne, 467. — Berry, 279, 467. — Bourgogne, 280,377. — Bretagne, 89, 186, 468. — Champagne, 89, 377. — Comtat Venaissin, 89, 186, 280. — Comté de Nice, 469. — Dauphiné, 90, 186. — Flandre, 280. — Franche-Comté, 90, 186, 281, 377, 469, 554. — Guyenne et Gascogne, 91, 188, 283, 379, 470, 555. — Ile de France, 470. — Languedoc, 91, 188, 379, 471. — Limousin, 91, 555. — Lorraine, 188, 471, 556. — Lyonnais, 92, 188, 380, 472, 556. — Maine, 92, 189, 283, 380, 472, 556. — Normandie, 92, 189, 283, 380, 472, 556. — Orléanais, 93. — Périgord, 380. — Picardie, 381, 473. — Poitou, 93, 284. — Provence, 93, 285, 380, 474. — Roussillon, 93. — Velay, 474. — Vexin, 285. — Allemagne, 382, 475. — Angleterre, 93, 382, 475. — Belgique, 285, 382, 556. — Espagne, 94, 285, 476. — Hongrie, 382. — Islande, 383. — Italie, 94, 189, 285, 383, 476. — Portugal, 286. — Suisse, 287. — Arménie, 190. — Inde, 287. — Afrique, 383. — Tunisie, 287, 478. — Brésil, 287. — Chili, 288. — Etats-Unis, 95, 190.
Publications nouvelles, 95, 190, 288, 383, 478.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Comtés de Roucy et de Château-Porcien, 384. — Salaires minimum, 192.

ERRATA

Page 147, ligne 36, *au lieu de :* inférieurs, *lisez :* ingénieux.
Page 148, ligne 2, *au lieu de :* Conninges, *lisez :* Commines.
Page 284, ligne 46, *au lieu de :* Paris, impr. Blais et Roy, *lisez :* Poitiers, etc.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

Z
1007
P73
t.76-77

Polybiblion; revue bibliographique universelle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY